This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

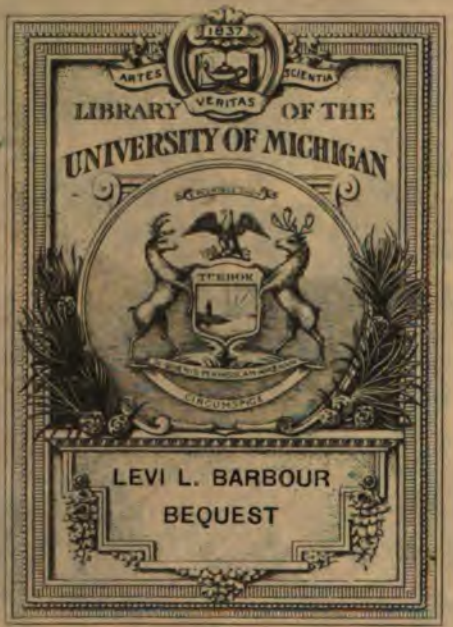
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LEVI L. BARBOUR
BEQUEST

848
E65n
1872

R

ROMANS NATIONAUX

Paris. — Imprimerie Jules Bonaventure, GAUTHIER-VILLARS, successeur,

55, *quai des Grands-Augustins.*

— LES SEPT OUVRAGES COMPLETS. —

ROMANS NATIONAUX

PAR

ÉRCKMANN-CHATRIAN

— LE CONSCRIT DE 1813 — WATERLOO —

MADAME THÉRÈSE OU LES VOLONTAIRES DE 92

L'HOMME DU PEUPLE. — LA GUERRE.

ILLUSTRÉS PAR RIOU

L'INVASION, ILLUSTRÉE PAR FUCHS,

LE BLOCUS, ILLUSTRÉ PAR THÉOPHILE SCHULER

Serie D. Barbour
Detroit

PARIS

J. HETZEL & Cie, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

1872

Tous droits réservés

Lewis F. Barbour
Bequest
1-4-80

ROMANS NATIONAUX

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

— LE CONSCRIT DE 1813 —

MADAME THÉRÈSE — L'INVASION — WATERLOO.

50 LIVRAISONS — 100 DESSINS — 2 GRAVURES PAR LIVRAISON.

AVERTISSEMENT

Le succès éclatant de ces bons livres est un des meilleurs signes de notre temps. Il prouve que la Muse de l'histoire vraie parle encore à tous les cœurs. Il prouve aussi que l'amour de la patrie et de la famille, que le développement des sentiments nobles, que le dévouement aux grandes idées de progrès, de justice et d'humanité ont des échos dans toutes les consciences. Il nous enseigne que si l'âme de la France peut parfois s'endormir, elle s'éveille toujours au premier cri des esprits généreux.

Jamais plume n'a été tenue d'une main plus ferme et plus honnête que celle qui a tracé les admirables, les glorieux, les poignants récits qui se déroulent dans les quatre livres que nous réunissons sous le titre de *Romans nationaux*. Jamais notre histoire n'a été abordée avec plus de franchise et de droiture que dans ces œuvres à la fois si émouvantes et si simples. Pas un mot dans ces épopées ingénues et profondes ne blessera la conscience du citoyen, n'alarmera la pudeur du foyer. Voilà des livres, voilà un aliment moral qu'on peut présenter avec tranquillité à la famille tout entière : le père, la mère, les enfants, l'aïeul, en feront la lecture en commun, et après avoir lu, tous, oui tous, nous osons le dire, se sentiront meilleurs et comme fortifiés. Chacun de ces ouvrages est l'image d'une des grandes guerres de la Révolution et de l'Empire. Nos pères ont gardé et nous ont transmis le souvenir de ces luttes gigantesques, elles ont fait palpiter autrefois la France tout entière, elles vivent encore aujourd'hui dans la mémoire de beaucoup d'hommes de notre temps : — le vieux soldat, le paysan, l'ouvrier retrouveront avec attendrissement et fierté, dans les *Romans nationaux*, le fidèle souvenir des jours de leurs épreuves et de leur vaillance.

La forme de ces admirables récits est d'une simplicité magistrale, qui les a mis tout d'un coup à la portée de tous les âges et de tous les esprits.

Nous avons tenu, dans cette édition, à faire revivre par le crayon, avec une fidélité scrupuleuse, la physionomie exacte des temps, des pays, des hommes, des choses racontées. Pour accomplir cette tâche, M. Riou s'est transporté sur les lieux mêmes qui furent le théâtre de ces luttes mémorables. C'est en Alsace, dans les Vosges, au cœur de ces héroïques départements qui ont versé le plus pur de leur sang pour la défense de la patrie; c'est à Wissembourg, à Landau, à Mayence, à Leipzig, sur l'une et l'autre rive du Rhin, qu'il a été recueillir les matériaux de son illustration.

Son œuvre, comme celle des écrivains, aura donc le cachet de réalité, de vérité absolue qui fait la force de l'histoire, et laisse loin tout ce qui n'est qu'œuvre de fantaisie. Les costumes, les sites, les terrains, les maisons, les rues, les intérieurs, les paysages, tout a été étudié sur nature par cet habile artiste.

Mettre à la portée de tous par le bon marché, par le fractionnement en livraisons à 10 cent. ces œuvres graves, saines et charmantes, c'est servir le goût du public dans ce qu'il a de meilleur et de plus respectable.

Chacun coucourra suivant son pouvoir à répandre ces bons livres, nous n'en doutons pas; nous faisons sur ce point appel à tous les cœurs patriotiques, à tous les esprits honnêtes qui comprennent que si les mauvais livres sont à craindre, le contre-poison ne peut être que dans la lecture d'œuvres robustes et fortifiantes, — or, les *Romans nationaux* sont entre tous, de ces œuvres de choix sur lesquelles l'assentiment est unanime.

Les Éditeurs.

HISTOIRE

D'UN

CONSCRIT DE 1813

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

I

Ceux qui n'ont pas vu la gloire de l'Empereur Napoléon dans les années 1810, 1811 et 1812, ne sauront jamais à quel degré de puissance peut monter un homme.

Quand il traversait la Champagne, la Lorraine ou l'Alsace, les gens, au milieu de la moisson ou des vendanges, abandonnaient tout pour courir à sa rencontre; il en arrivait de huit et dix lieues; les femmes, les enfants, les vieillards se précipitaient sur sa route en levant les mains et criant: « *Vive l'Empereur! vive l'Empereur!* » On aurait cru que c'était Dieu; qu'il faisait respirer le monde et que si par malheur il mourait, tout serait fini. Quelques

anciens de la République qui hochaient la tête et se permettaient de dire, entre deux vins, que l'Empereur pouvait tomber, passaient pour des fous. Cela paraissait contre nature, et même on n'y pensait jamais.

Moi, j'étais en apprentissage, depuis 1804 chez le vieil horloger Melchior Goulden, à Phalsbourg. Comme je paraissais faible et que je boitais un peu, ma mère avait voulu me faire apprendre un métier plus doux que ceux de notre village; car, au Dagsberg, on ne trouve que des bûcherons, des charbonniers et des schlitteurs. M. Goulden m'aimait bien. Nous demeurions au premier étage de la grande maison qui fait le coin en face du *Bœuf-Rouge*, près de la porte de France.

C'est là qu'il fallait voir arriver des princes, des ambassadeurs et des généraux, les uns à cheval, les autres en calèche, les autres en berline, avec des habits galonnés, des plumets, des fourrures et des décorations de tous les pays. Et sur la grande route il fallait voir passer les courriers, les estafettes, les convois de poudre, de boulets, les canons, les caissons, la cavalerie et l'infanterie! Quel temps! quel mouvement!

En cinq ou six ans l'hôtelier Georges fit fortune; il eut des prés, des vergers, des maisons et des écus en abondance, car tous ces gens arrivant d'Allemagne, de Suisse, de Russie, de Pologne ou d'ailleurs ne regardaient pas à quelques poignées d'or répandues sur les grands chemins; c'étaient tous des nobles, qui se faisaient gloire en quelque sorte de ne rien ménager.

Du matin au soir, et même pendant la nuit, l'hôtel du *Bœuf-Rouge* tenait table ouverte. Le long des hautes fenêtres en bas, on ne voyait que les grandes nappes blanches, étincelantes d'argenterie et couvertes de gibier, de poisson et d'autres mets rares, autour desquels ces voyageurs venaient s'asseoir côte à côte. On n'entendait dans la grande cour derrière que les hennissements des chevaux, les cris des postillons, les éclats de rire des servantes, le roulement des voitures, arrivant ou partant, sous les hautes portes cochères. Ah! l'hôtel du *Bœuf-Rouge* n'aura jamais un temps de prospérité pareille!

On voyait aussi descendre là des gens de la ville, qu'on avait connus dans le temps pour chercher du bois sec à la forêt, ou ramasser le fumier des chevaux sur les grandes routes. Ils étaient passés commandants, colonels, généraux, un sur mille, à force de batailler dans tous les pays du monde.

Le vieux Melchior, son bonnet de soie noire tiré sur ses larges oreilles poilues, les paupières flasques, le nez pincé dans ses grandes besicles de corne et les lèvres serrées, ne pouvait s'empêcher de déposer sur l'établi sa loupe et son poinçon et de jeter quelquefois un regard vers l'auberge, surtout quand les grands coups de fouet des postillons à lourdes bottes, petite veste et perruque de chanvre tortillée sur la nuque, retentissaient dans les échos des remparts, annonçant quelque nouveau personnage. Alors il devenait attentif, et de temps en temps je l'entendais s'écrier :

« Tiens! c'est le fils du couvreur Jacob, de la vieille ravaudeuse Marie-Anne ou du tonnelier Franz-Sépel! Il a fait son chemin... le voilà colonel et baron de l'Empire par-dessus le marché! Pourquoi donc est-ce qu'il ne descend pas chez son père, qui demeure là-bas dans la rue des Capucins? »

Mais lorsqu'il les voyait prendre le chemin de la rue, en donnant des poignées de main à droite et à gauche aux gens qui les reconnaissaient, sa figure changeait; il s'essuyait les yeux avec son gros mouchoir à carreaux, en murmurant :

« C'est la pauvre vieille Annette qui va avoir du plaisir! A la bonne heure, à la bonne heure! il n'est pas fier celui-là, c'est un brave homme; pourvu qu'un boulet ne l'enlève pas de sitôt! »

Les uns passaient comme honteux de reconnaître leur nid, les autres traversaient fièrement la ville, pour aller voir leur sœur ou leur cousine. Ceux-ci, tout le monde en parlait, on aurait dit que tout Phalsbourg portait leurs croix et leurs épaulettes; les autres, on les méprisait autant et même plus que lorsqu'ils balayaient la grande route.

On chantait presque tous les mois des *Te Deum* pour quelque nouvelle victoire, et le canon de l'arsenal tirait ses vingt et un coups, qui vous faisaient trembler le cœur. Dans les huit jours qui suivaient, tous les familles étaient dans l'inquiétude, les pauvres vieilles femmes surtout attendaient une lettre; la première qui venait, toute la ville le savait : « Une telle a reçu des nouvelles de Jacques ou de Claude! » et tous couraient pour savoir s'il ne disait rien de leur Joseph ou de leur Jean-Baptiste. Je ne parle pas des promotions, ni des actes de décès; les promotions, chacun y croyait, il fallait bien remplacer les morts; mais pour les actes de décès, les parents attendaient en pleurant, car ils n'arrivaient pas tout de suite, quelquefois même ils n'arrivaient jamais, et les pauvres vieux espéraient toujours, pensant :

« Peut-être que notre garçon est prisonnier... Quand la paix sera faite, il reviendra... Combien sont revenus qu'on croyait morts! » Seulement la paix ne se faisait jamais, une guerre finie, on en commençait une autre. Il nous

manquait toujours quelque chose, soit du côté de la Russie, soit du côté de l'Espagne ou ailleurs; — l'Empereur n'était jamais content.

Souvent, au passage des régiments qui traversaient la ville, — la grande capote retroussée sur les hanches, le sac au dos, les hautes guêtres montant jusqu'aux genoux et le fusil à volonté, allongeant le pas, tantôt couverts de boue, tantôt blancs de poussière, — souvent le père Melchior, après avoir regardé ce défilé, me demandait tout rêveur :

« Dis donc, Joseph, combien penses-tu que nous en avons vu passer depuis 1804 ?

—Oh ! je ne sais pas, monsieur Goulden, lui disais-je, au moins quatre ou cinq cent mille.

—Oui... au moins ! faisait-il. Et combien en as-tu vu revenir ? »

Alors je comprenais ce qu'il voulait dire, et je lui répondais :

« Peut-être qu'ils rentrent par Mayence, ou par une autre route... Ça n'est pas possible autrement ! »

Mais il hochait la tête et disait :

« Ceux que tu n'as pas vu revenir sont morts, comme des centaines et des centaines de mille autres mourront, si le bon Dieu n'a pas pitié de nous, car l'Empereur n'aime que la guerre ! Il a déjà versé plus de sang pour donner des couronnes à ses frères, que notre grande Révolution pour gagner les Droits de l'Homme. »

Nous nous remettions à l'ouvrage, et les réflexions de M. Goulden me donnaient terriblement à réfléchir.

Je boitais bien un peu de la jambe gauche, mais tant d'autres avec des défauts avaient reçu leur feuille de route tout de même !

Ces idées me trottaient dans la tête, et quand j'y pensais longtemps, j'en concevais un grand chagrin. Cela me paraissait terrible, non-seulement parce que je n'aimais pas la guerre, mais encore parce que je voulais me marier avec ma cousine Catherine des Quatre-Vents. Nous avions été en quelque sorte élevés ensemble. On ne pouvait voir de fille plus fraîche, plus riante; elle était blonde, avec de beaux yeux bleus, des joues roses et des dents blanches comme du lait; elle approchait de ses dix-huit ans; moi j'en avais dix-neuf, et la tante Margrédel paraissait contente de me voir arriver tous les dimanches de grand matin, pour déjeuner et dîner avec eux.

Catherine et moi nous allions derrière, dans le verger; nous mordions dans les mêmes pommes et dans les mêmes poires; nous étions les plus heureux du monde.

C'est moi qui conduisais Catherine à la grand'-messe et aux vêpres, et, pendant la fête, elle ne quittait pas mon bras et refusait de danser avec les autres garçons du village. Tout le monde savait que nous devions nous marier un jour; mais si j'avais le malheur de partir à la conscription, tout était fini. Je souhaitais d'être encore mille fois plus boiteux, car, dans ce temps, on avait d'abord pris les garçons, puis les hommes mariés, sans enfants, et malgré moi je pensais : « Est-ce que les boiteux valent mieux que les hommes mariés? est-ce qu'on ne pourrait pas me mettre dans la cavalerie ! » Rien que cette idée me rendait triste : j'aurais déjà voulu me sauver.

Mais c'est principalement en 1812, au commencement de la guerre contre les Russes, que ma peur grandit. Depuis le mois de février jusqu'à la fin de mai, tous les jours nous ne vîmes passer que des régiments et des régiments : des dragons, des cuirassiers, des carabiniers, des hussards, des lanciers de toutes les couleurs, de l'artillerie, des caissons, des ambulances, des voitures, des vivres, toujours et toujours, comme une rivière qui coule et dont on ne voit jamais la fin.

Je me rappelle encore que cela commença par des grenadiers qui conduisaient de gros chariots attelés de bœufs. Ces bœufs étaient à la place de chevaux, pour servir de vivres plus tard, quand on aurait usé les munitions. Chacun disait : « Quelle belle idée ! Quand les grenadiers ne pourront plus nourrir les bœufs, les bœufs nourriront les grenadiers. » Malheureusement ceux qui disaient cela ne savaient pas que les bœufs ne peuvent faire que sept à huit lieues par jour, et qu'il leur faut sur huit jours de marche un jour de repos au moins; de sorte que ces pauvres bêtes avaient déjà la corne usée, la lèvre baveuse, les yeux hors de la tête, le cou rivé dans les épaules, et qu'il ne leur restait plus que la peau et les os. Il en passa pendant trois semaines de cette espèce, tout déchirés de coups de baïonnette. La viande devint bon marché, car on abattait beaucoup de ces bœufs, mais peu de personnes en voulaient, la viande malade étant malsaine. Ils n'arrivèrent pas seulement à vingt lieues de l'autre côté du Rhin.

Après cela, nous ne vîmes plus défiler que des lances, des sabres et des casques. Tout s'engouffrait sous la porte de France, traversait la place d'Armes en suivant la grande route, et sortait par la porte d'Allemagne.

Enfin, le 10 mai de cette année 1812, de grand matin, les canons de l'arsenal annoncèrent le maître de tout. Je dormais encore lorsque le premier coup partit, en faisant grelotter mes petites vitres comme un tambour, et presque aussitôt M. Goulden, avec la chandelle allumée, ouvrit ma porte en me disant :

« Lève-toi... le voilà ! »

Nous ouvrîmes la fenêtre. Au milieu de la nuit je vis s'avancer au grand trot, sous la porte de France, une centaine de dragons dont plusieurs portaient des torches; ils passèrent avec un roulement et des piétinements terribles; leurs lumières serpentaient sur la façade des maisons comme de la flamme, et de toutes les croisées on entendait partir des cris sans fin : « *Vive l'Empereur! vive l'Empereur!* »

Je regardais la voiture, quand un cheval s'abattit sur le poteau du boucher Klein, où l'on attachait les bœufs; le dragon tomba comme une masse, les jambes écartées, le casque dans la rigole, et presque aussitôt une tête se pencha hors de la voiture pour voir ce qui se passait, une grosse tête pâle et grasse, une touffe de cheveux sur le front : c'était Napoléon; il tenait la main levée comme pour prendre une prise de tabac, et dit quelques mots brusquement. L'officier qui galopait à côté de la portière se pencha pour lui répondre. Il prit sa prise et tourna le coin, pendant que les cris redoublaient et que le canon tonnait.

Voilà tout ce que je vis.

L'Empereur ne s'arrêta pas à Phalsbourg; tandis qu'il courait déjà sur la route de Saverne, le canon tirait ses derniers coups. Puis le silence se rétablit. Les hommes de garde à la porte de France relevèrent le pont, et le vieil horloger me dit :

« Tu l'as vu ?

— Oui, monsieur Goulden.

— Eh bien! fit-il, cet homme-là tient notre vie à tous dans sa main; il n'aurait qu'à souffler sur nous et ce serait fini. Bénissons le ciel qu'il ne soit pas méchant, car sans cela le monde verrait des choses épouvantables, comme du temps des rois sauvages et des Turcs. »

Il semblait tout rêveur; au bout d'une minute, il ajouta :

« Tu peux te recoucher; voici trois heures qui sonnent. »

Il rentra dans sa chambre, et je me remis dans mon lit. Le grand silence qu'il faisait dehors me paraissait extraordinaire après tout ce tumulte, et jusqu'au petit jour, je ne cessai point de rêver à l'Empereur. Je songeais aussi au dragon, et je désirais savoir s'il était mort du coup. Le lendemain, nous apprîmes qu'on l'avait porté à l'hôpital et qu'il en reviendrait.

Depuis ce jour jusqu'à la fin du mois de septembre, on chanta beaucoup de *Te Deum* à l'église, et l'on tirait chaque fois vingt et un coups de canon pour quelque nouvelle victoire. C'était presque toujours le matin; M. Goulden aussitôt s'écriait :

« Hé, Joseph! encore une bataille gagnée! cinquante mille hommes à terre, vingt-cinq drapeaux, cent bouches à feu!... Tout va bien... tout va bien. — Il ne reste maintenant qu'à faire une nouvelle levée, pour remplacer ceux qui sont morts! »

Il poussait ma porte, et je le voyais tout gris, tout chauve, en manches de chemise, le cou nu, qui se lavait la figure dans la cuvette.

« Est-ce que vous croyez, monsieur Goulden, lui disais-je dans un grand trouble, qu'on prendra les boiteux?

— Non, non, faisait-il avec bonté, ne crains rien, mon enfant; tu ne pourrais réellement pas servir. Nous arrangerons cela. Travaille seulement bien, et ne t'inquiète pas du reste. »

Il voyait mon inquiétude et cela lui faisait de la peine. Je n'ai jamais rencontré d'homme meilleur. Alors il s'habillait pour aller remonter les horloges en ville, celles de M. le commandant de place, de M. le maire et d'autres personnes notables. Moi, je restais à la maison.

M. Goulden ne rentrait qu'après le *Te Deum*; il ôtait son grand habit noisette, remettait sa perruque dans la boîte et tirait de nouveau son bonnet de soie sur ses oreilles, en disant :

« L'armée est à Vilna, — ou bien à Smolensk, — je viens d'apprendre ça chez M. le commandant. Dieu veuille que nous ayons le dessus cette fois encore et qu'on fasse la paix; le plus tôt sera le mieux, car la guerre est une chose terrible. »

Je pensais aussi que, si nous avions la paix, on n'aurait plus besoin de tant d'hommes et que je pourrais me marier avec Catherine. Chacun peut s'imaginer combien de vœux je formais pour la gloire de l'Empereur.

II

C'est le 15 septembre 1812 qu'on apprit notre grande victoire de la Moskowa. Tout le monde était dans la jubilation et s'écriait : « Maintenant nous allons avoir la paix... maintenant la guerre est finie... »

Quelques mauvais gueux disaient qu'il restait à prendre la Chine; on rencontre toujours des êtres pareils pour désoler les gens.

Huit jours après, on sut que nous étions à Moscou, la plus grande ville de Russie et la plus riche; chacun se figurait le butin que nous allions avoir, et l'on pensait que cela ferait diminuer les contributions. Mais bientôt le bruit courut que les Russes avaient mis le feu dans leur ville, et qu'il allait falloir battre en retraite sur la Pologne, si l'on ne voulait pas périr de

faim. On ne parlait que de cela dans les auberges, dans les brasseries, à la halle aux blés, partout; on ne pouvait se rencontrer sans se demander aussitôt : « Eh bien... eh bien... ça va mal... la retraite a commencé ! »

Les gens étaient pâles; et devant la poste, des centaines de paysans attendaient du matin au soir, mais il n'arrivait plus de lettres. Moi je passais au travers de tout ce monde, sans faire trop attention, car j'en avais tant vu ! Et puis j'avais une idée qui me réjouissait le cœur, et qui me faisait voir tout en beau.

Vous saurez que depuis cinq mois je voulais faire un cadeau magnifique à Catherine, pour le jour de sa fête, qui tombait le 18 décembre. Parmi les montres qui pendaient à la devanture de M. Goulden, il s'en trouvait une toute petite, quelque chose de tout à fait joli, la cuvette en argent, rayée de petits cercles qui la faisaient reluire comme une étoile. Autour du cadran, sous le verre, était un filet de cuivre, et sur le cadran on voyait peints deux amoureux qui se faisaient en quelque sorte une déclaration, car le garçon donnait à la fille un gros bouquet de roses, tandis qu'elle baissait modestement les yeux, en avançant la main.

La première fois que j'avais vu cette montre, je m'étais dit en moi-même : « Tu ne la laisseras pas échapper; elle sera pour Catherine. Quand tu serais forcé de travailler tous les jours jusqu'à minuit, il faut que tu l'aies. » M. Goulden, après sept heures, me laissait travailler pour mon compte. Nous avions de vieilles montres à nettoyer, à rajuster, à remonter. Cela donnait beaucoup de peine, et quand j'avais fait un ouvrage pareil, le père Melchior me payait raisonnablement. Mais la petite montre valait trente-cinq francs. Qu'on s'imagine, d'après cela, les heures de nuit qu'il me fallut passer pour l'avoir. Je suis sûr que si M. Goulden avait su que je la voulais, il m'en aurait fait présent lui-même; mais je ne m'en serais pas seulement laissé rabattre un liard, j'aurais regardé cela comme honteux; je me disais : « Il faut que tu l'aies gagnée... que personne n'ait rien à réclamer dessus. » Seulement, de peur qu'un autre n'eût l'idée de l'acheter, je l'avais mise à part dans une boîte, en disant au père Melchior que je connaissais un acheteur pour cette montre.

Maintenant chacun doit comprendre que toutes ces histoires de guerre m'entraient par une oreille et me sortaient par l'autre. Je me figurais la joie de Catherine en travaillant; durant cinq mois je n'eus que cela devant les yeux; je me représentais sa mine lorsqu'elle recevrait mon cadeau, et je me demandais : « Qu'est-ce qu'elle dira ? » Tantôt je me figurais qu'elle s'écriait : « O Joseph, à quoi penses-tu donc ? C'est bien trop beau pour moi... Non... non... je ne peux pas recevoir une si belle montre ! » Alors je la forçais de la prendre, je la glissais dans la poche de son tablier en disant : « Allons donc, Catherine, allons donc... Est-ce que tu veux me faire de la peine ? » Je voyais bien qu'elle la désirait, et qu'elle me disait cela pour avoir l'air de la refuser. Tantôt je me représentais sa figure toute rouge; elle levait les mains en disant : « Seigneur Dieu ! maintenant, Joseph, je vois bien que tu m'aimes ? » Et elle m'embrassait, les larmes aux yeux. J'étais bien content. La tante Grédel approuvait tout. Enfin mille et mille idées pareilles me passaient par la tête, et le soir, en me couchant, je pensais : « Il n'y a pourtant pas d'homme aussi heureux que toi, Joseph ! Voilà maintenant que tu peux faire un cadeau rare à Catherine par ton travail. Et sûrement qu'elle prépare aussi quelque chose pour ta fête, car elle ne pense qu'à toi; vous êtes tous les deux très-heureux, et quand vous serez mariés, tout ira bien. » Ces pensées m'attendrissaient; jamais je n'avais éprouvé d'aussi grande satisfaction.

Pendant que je travaillais de la sorte, ne songeant qu'à ma joie, l'hiver arriva plus tôt que d'habitude, vers le commencement de novembre. Il ne commença point par de la neige, mais par un froid sec et de grandes gelées. En quelques jours toutes les feuilles tombèrent, la terre durcit comme de la pierre, et tout se couvrit de givre : les tuiles, les pavés et les vitres. Il fallut faire du feu, cette année-là, pour empêcher le froid d'entrer par les fentes ! Quand la porte restait ouverte une seconde, toute la chaleur était partie; le bois petillait dans le poêle; il brûlait comme de la paille en bourdonnant, et les cheminées tiraient bien.

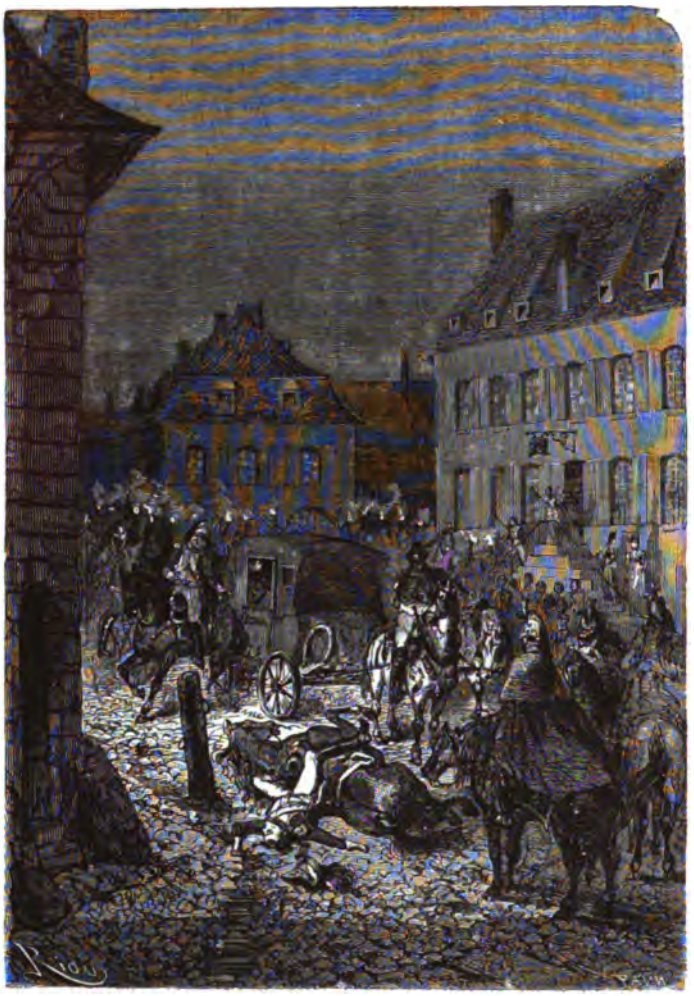
Chaque matin je me dépêchais de laver les vitraux de la devanture avec de l'eau chaude; j'avais à peine refermé la fenêtre qu'une ligne de givre les couvrait. On entendait dehors les gens courir en respirant, le nez dans le collet de leur habit et les mains dans les poches. Personne ne s'arrêtait, et les portes des maisons se refermaient bien vite.

Je ne sais où s'en étaient allés les moineaux, s'ils étaient morts ou vivants, mais pas un seul ne criait sur les cheminées, et sauf le réveil et la retraite qu'on sonnait aux deux casernes, aucun autre bruit ne troublait le silence.

Souvent, quand le feu petillait bien, M. Goulden s'arrêtait tout à coup dans son travail, et regardant un instant les vitres blanches, il s'écriait :

« Nos pauvres soldats ! nos pauvres soldats ! »

Il disait cela d'une voix si triste, que je sen-



Le dragon tomba comme une masse (Page 6.)

tais mon cœur se serrer et que je lui répondais :

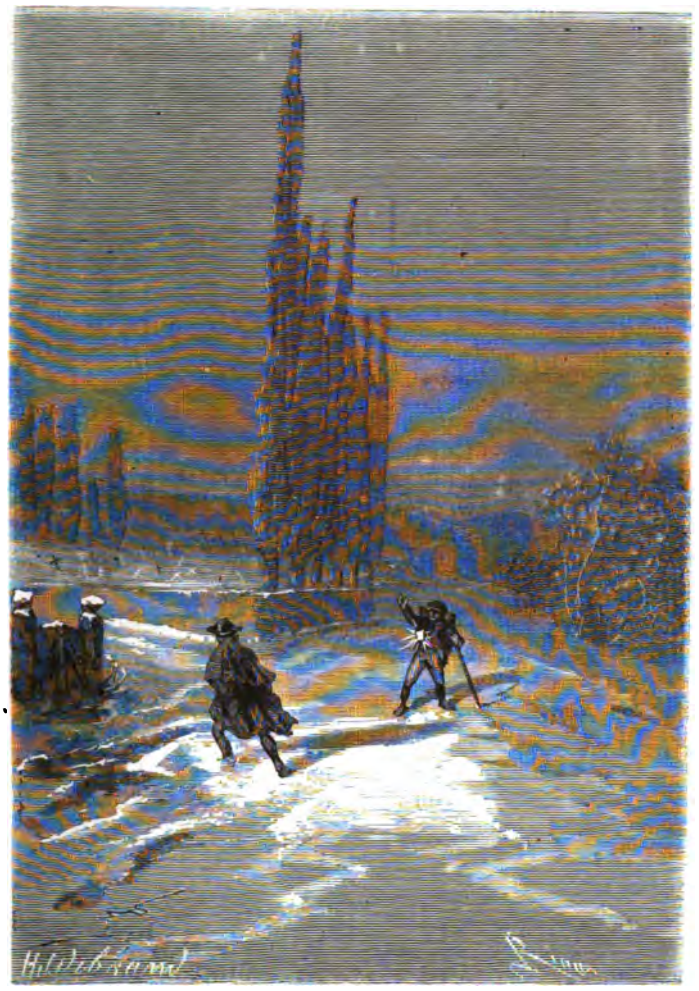
« Mais, monsieur Goulden, ils doivent être maintenant en Pologne, dans de bonnes casernes; car de penser que des êtres humains puissent supporter un froid pareil, c'est impossible.

—Un froid pareil! disait-il, oui, dans ce pays, il fait froid, très-froid, à cause des courants d'air de la montagne; et pourtant qu'est-ce que ce froid auprès de celui du nord, en Russie et en Pologne? Dieu veuille qu'ils soient partis assez tôt!... Mon Dieu! mon Dieu! combien ceux qui conduisent les hommes ont une charge lourde à porter! »

Alors il se taisait, et durant des heures je songeais à ce qu'il m'avait dit; je me représentais nos soldats en route, courant pour se réchauffer. Mais l'idée de Catherine me revenait toujours, et j'ai pensé bien souvent depuis, que lorsque l'homme est heureux, le malheur des autres le touche peu, surtout dans la jeunesse, où les passions sont plus fortes, et où l'expérience des grandes misères vous manque encore.

Après les gelées, il tomba tellement de neige, que les courriers en furent arrêtés sur la côte des Quatre-Vents. J'eus peur de ne pouvoir pas aller chez Catherine le jour de sa fête; mais deux compagnies d'infanterie sortirent avec des pioches, et taillèrent dans la neige durcie une route pour laisser passer les voitures, et cette route resta jusqu'au commencement du mois d'avril 1813.

Cependant la fête de Catherine approchait de jour en jour, et mon bonheur augmentait en



Qui vive ! (Page 12.)

proportion. J'avais déjà les trente-cinq francs, mais je ne savais comment dire à M. Goulden que j'achetais la montre ; j'aurais voulu tenir toutes ces choses secrètes : cela m'ennuyait beaucoup d'en parler.

Enfin la veille de la fête, entre six et sept heures du soir, comme nous travaillions en silence, la lampe entre nous, tout à coup je pris ma résolution et je dis :

« Vous savez, monsieur Goulden, que je vous ai parlé d'un acheteur pour la petite montre en argent?

—Oui, Joseph, fit-il sans se déranger ; mais il n'est pas encore venu.

—C'est moi, monsieur Goulden, qui suis l'acheteur. »

Alors il se redressa tout étonné. Je tirai les trente-cinq francs et je les posai sur l'établi. Lui me regardait.

« Mais, fit-il, ce n'est pas une montre pour toi, cela, Joseph ; ce qu'il te faut, c'est une grosse montre, qui te remplisse bien la poche et qui marque les secondes. Ces petites montres-là, c'est pour les femmes. »

Je ne savais que répondre.

M. Goulden, après avoir rêvé quelques instants, se mit à sourire.

« Ah ! bon, bon, dit-il, maintenant je comprends, c'est demain la fête de Catherine ! Voilà donc pourquoi tu travaillais jour et nuit. Tiens, reprends cet argent, je n'en veux pas. »

J'étais tout confus.

« Monsieur Goulden, je vous remercie bien, lui dis-je, mais cette montre est pour Cathe-

rine, et je suis content de l'avoir gagnée. Vous me feriez de la peine si vous refusiez l'argent; j'aimerais autant laisser la montre. »

Il ne dit plus rien et prit les trente-cinq francs; puis il ouvrit son tiroir et choisit une belle chaîne d'acier, avec deux petites clefs en argent doré qu'il mit à la montre. Après quoi lui-même enferma le tout dans une boîte avec une faveur rose. Il fit cela lentement, comme attendri; enfin il me donna la boîte.

« C'est un joli cadeau, Joseph, dit-il; Catherine doit s'estimer bien heureuse d'avoir un amoureux tel que toi. C'est une honnête fille. Maintenant nous pouvons souper; dresse la table, pendant que je vais lever le pot-au-feu. »

Nous fîmes cela, puis M. Goulden tira de l'armoire une bouteille de son vin de Metz, qu'il gardait pour les grandes circonstances, et nous soupâmes en quelque sorte comme deux camarades; car, durant toute la soirée, il ne cessa point de me parler du bon temps de sa jeunesse, disant qu'il avait eu jadis une amoureuse mais qu'en l'année 92 il était parti pour la levée en masse, à cause de l'invasion des Prussiens, et qu'à son retour à Fénétrange, il avait trouvé cette personne mariée, chose naturelle, puisqu'il ne s'était jamais permis de lui déclarer son amour; cela ne l'empêchait pas de rester fidèle à ce tendre souvenir : il en parlait d'un air grave. Moi je l'écoutais en rêvant à Catherine, et ce n'est que sur le coup de dix heures, au passage de la ronde, qui relevait les postes toutes les vingt minutes, à cause du grand froid, que nous remîmes deux bonnes bûches dans le poêle, et que nous allâmes enfin nous coucher.

III

Le lendemain 18 décembre, je m'éveillai vers six heures du matin. Il faisait un froid terrible; ma petite fenêtre était comme couverte d'un drap de givre.

J'avais eu soin, la veille, de déployer au dos d'une chaise mon habit bleu de ciel à queue de morue, mon pantalon, mon gilet en poil de chèvre, une chemise blanche et ma belle cravate de soie noire. Tout était prêt; mes bas et mes souliers bien cirés se trouvaient au pied du lit; je n'avais qu'à m'habiller, et, malgré cela, le froid que je sentais à la figure, la vue de ces vitres et le grand silence du dehors me donnaient le frisson d'avance. Si ce n'avait pas été la fête de Catherine, je serais resté là jusqu'à midi; mais tout à coup cette idée me fit sauter du lit et courir bien vite au grand poêle de faïence, où restaient presque toujours quelques braises de la veille au soir, dans les cendres. J'en trouvai deux ou trois, je me dépêchai de les rassembler et de mettre dessus du petit bois et deux grosses bûches, après quoi je courus me renfoncer dans mon lit.

M. Goulden, sous ses grands rideaux, la couverture tirée sur le nez et le bonnet de coton sur les yeux, était éveillé depuis un instant; il m'entendit et me cria :

« Joseph, il n'a jamais fait un froid pareil depuis quarante ans... je sens ça... Quel hiver nous allons avoir ! »

Moi, je ne lui répondais pas; je regardais de loin si le feu s'allumait : les braises prenaient bien; on entendait le fourneau tirer, et d'un seul coup tout s'alluma. Le bruit de la flamme vous réjouissait; mais il fallut plus d'une bonne demi-heure pour sentir un peu l'air tiède.

Enfin je me levai, je m'habillai. M. Goulden parlait toujours; moi, je ne pensais qu'à Catherine. Et comme j'avais fini vers huit heures, j'allais sortir, lorsque M. Goulden, qui me regardait aller et venir, s'écria :

« Joseph, à quoi penses-tu donc, malheureux? Est-ce avec ce petit habit que tu veux aller aux Quatre-Vents? Mais tu serais mort à moitié chemin. Entre dans mon cabinet, tu prendras le grand manteau, les moufles et les souliers à double semelle garnis de flanelle. »

Je me trouvais si beau, que je réfléchis s'il fallait suivre son conseil, et lui, voyant ça, dit:

« Ecoute, on a trouvé hier un homme gelé sur la côte de Wéchem; le docteur Steinbrenner a dit qu'il résonnait comme un morceau de bois sec, quand on tapait dessus. C'était un soldat; il avait quitté le village entre six et sept heures, à huit heures on l'a ramassé; ainsi ça va vite. Si tu veux avoir le nez et les oreilles gelées, tu n'as qu'à sortir comme cela. »

Je vis bien alors qu'il avait raison; je mis ses gros souliers, je passai le cordon des moufles sur mes épaules, et je jetai le manteau pardessus. C'est ainsi que je sortis, après avoir remercié M. Goulden, qui m'avertit de ne pas rentrer trop tard, parce que le froid augmente à la nuit, et qu'une grande quantité de loups devaient avoir passé le Rhin sur la glace.

Je n'étais pas encore devant l'église, que j'avais déjà relevé le collet de peau de renard du manteau, pour sauver mes oreilles. Le froid était si vif, qu'on sentait comme des aiguilles dans l'air, et qu'on se recoquillait malgré soi jusqu'à la plante des pieds.

Sous la porte d'Allemagne, j'aperçus le soldat de garde, dans son grand manteau gris, reculé comme un saint au fond de sa niche; il

serrait le fusil avec sa manche, pour n'avoir pas les doigts gelés contre le fer, deux glaçons pendaient à ses moustaches. Personne n'était sur le pont, ni devant l'octroi. Un peu plus loin, hors de l'avancée, je vis trois voitures au milieu de la route, avec leurs grandes bâches serrées comme des bourriches, elles étincelaient de givre; on les avait dételées et abandonnées. Tout semblait mort au loin, tous les êtres se cachaient, se blottissaient dans quelque trou; on n'entendait que la glace crier sous vos pieds.

En courant à côté du cimetière, dont les croix et les tombes reluisaient au milieu de la neige, je me dis en moi-même : « Ceux qui dorment là n'ont plus froid! » Je serrais le manteau contre ma poitrine et je cachais mon nez dans la fourrure, remerciant M. Goulden de la bonne idée qu'il avait eue. J'enfonçais aussi mes mains dans les moufles jusqu'aux coudes, et je galopais dans cette grande tranchée à perte de vue, que les soldats avaient faite depuis la ville jusqu'aux Quatre-Vents. C'étaient des murs de glace; en quelques endroits balayés par la bise, on voyait le ravin du fond de Fiquet, la forêt du bois de chênes et la montagne bleuâtre, comme rapprochés de vous à cause de la clarté de l'air. On n'entendait plus aboyer les chiens de ferme, il faisait aussi trop froid pour eux.

Malgré tout, la pensée de Catherine me réchauffait le cœur, et bientôt je découvris les premières maisons des Quatre-Vents. Les cheminées et les toits de chaume, à droite et à gauche de la route, dépassaient à peine les montagnes de neige, et les gens, tout le long des murs, jusqu'au bout du village, avaient fait une tranchée pour aller les uns chez les autres. Mais ce jour-là, chaque famille se tenait autour de son âtre, et l'on voyait les petites vitres rondes comme piquées d'un point rouge, à cause du grand feu de l'intérieur. Devant chaque porte se trouvait une botte de paille, pour empêcher le froid de passer dessous.

A la cinquième porte à droite, je m'arrêtai pour ôter mes moufles, puis j'ouvris et je refermai bien vite; c'était la maison de ma tante Grédel Bauer, la veuve de Mathias Bauer et la mère de Catherine.

Comme j'entrais grelottant et que la tante Grédel, assise devant l'âtre, tournait sa tête grise, tout étonnée à cause de mon grand collet de renard, Catherine, habillée en dimanche, avec une belle jupe de rayage, le mouchoir à longues franges en croix autour du sein, le cordon du tablier rouge serré à sa taille très-mince, un joli bonnet de soie bleue à bandes de velours noir renfermant sa figure rose et blonde, les yeux doux et le nez un peu relevé. Catherine s'écria : « C'est Joseph! »

Et sans regarder deux fois elle accourut m'embrasser en disant :

« Je savais bien que le froid ne t'empêcherait pas de venir. »

J'étais tellement heureux que je ne pouvais parler! J'ôtai mon manteau que je pendis au mur avec les moufles; j'ôtai pareillement les gros souliers de M. Goulden, et je sentis que j'étais tout pâle de bonheur.

J'aurais voulu trouver quelque chose d'agréable, mais comme cela ne venait pas, tout à coup je dis :

« Tiens, Catherine, voici quelque chose pour ta fête; mais d'abord il faut que tu m'embrasses encore une fois avant d'ouvrir la boîte. »

Elle me tendit ses bonnes joues roses et puis s'approcha de la table; la tante Grédel vint aussi voir. Catherine délia le cordon et ouvrit. Moi j'étais derrière, et mon cœur sautait, sautait, j'avais peur en ce moment que la montre ne fût pas assez belle. Mais au bout d'un instant, Catherine, joignant les mains, soupira tout bas :

« Oh! mon Dieu! que c'est beau!... C'est une montre.

— Oui, dit la tante Grédel, ça, c'est tout à fait beau; je n'ai jamais vu de montre aussi belle... On dirait de l'argent.

— Mais c'est de l'argent, » fit Catherine en se retournant et me regardant pour savoir.

Alors je dis :

« Est-ce que vous croyez, tante Grédel, que je serais capable de donner une montre en cuivre argenté à celle que j'aime plus que ma propre vie? Si j'en étais capable, je me mépriserais comme la boue de mes souliers. »

Catherine, entendant cela, me mit ses deux bras autour du cou, et, comme nous étions ainsi, je pensai : « Voilà le plus beau jour de ma vie! »

Je ne pouvais plus la lâcher; la tante Grédel demandait :

« Qu'est-ce qu'il y a donc de peint sur le verre? »

Mais je n'avais plus la force de répondre, et seulement à la fin, nous étant assis l'un à côté de l'autre, je pris la montre et je dis :

« Cette peinture, tante Grédel, représente deux amoureux qui s'aiment plus qu'on ne peut dire : Joseph Bertha et Catherine Bauer; Joseph offre un bouquet de roses à son amoureuse, qui étend la main pour le prendre. »

Quand la tante Grédel eut bien vu la montre, elle dit :

« Viens que je t'embrasse aussi, Joseph; je vois bien qu'il t'a fallu beaucoup économiser et travailler pour cette montre, et je pense que

c'est très-beau.... que tu es un bon ouvrier et que tu nous fais honneur. »

Je l'embrassai dans la joie de mon âme, et depuis ce moment jusqu'à midi, je ne lâchai plus la main de Catherine : nous étions heureux en nous regardant.

La tante Grédel allait et venait autour de l'âtre pour apprêter un *pfankougen*. avec des pruneaux secs et des *küchlen* trempés dans du vin à la cannelle, et d'autres bonnes choses; mais nous n'y faisions pas attention, et ce n'est qu'au moment où la tante, après avoir mis son casaquin rouge et ses sabots noirs, s'écria toute contente : « Allons, mes enfants, à table ! » que nous vîmes la belle nappe, la grande soupière, la cruche de vin et le *pfankougen* bien rond, bien doré, sur une large assiette au milieu. Cela nous réjouit la vue, et Catherine dit :

« Assieds-toi là, Joseph, contre la fenêtre, que je te voie bien. Seulement il faut que tu m'arranges la montre, car je ne sais pas où la mettre. »

Je lui passai la chaîne autour du cou, puis, nous étant assis, nous mangeâmes de bon appétit. Dehors, on n'entendait rien; le feu petillait sur l'âtre. Il faisait bien bon dans cette grande cuisine, et le chat gris, un peu sauvage, nous regardait de loin, à travers la balustrade de l'escalier au fond, sans oser descendre.

Catherine, après le dîner, chanta l'air : *Der lieber Gott*. Elle avait une voix douce qui s'élevait jusqu'au ciel. Moi je chantais tout bas, seulement pour la soutenir. La tante Grédel, qui ne pouvait jamais rester sans rien faire, même les dimanches, s'était mise à filer; le bourdonnement du rouet remplissait les silences, et nous étions tout attendris. Quand un air était fini, nous en commencions un autre. A trois heures, la tante nous servit les *küchlen* à la cannelle; nous y mordions ensemble, en riant comme des bienheureux, et la tante quelquefois s'écriait :

« Allons, allons, est-ce qu'on ne dirait pas de véritables enfants ? »

Elle avait l'air de se fâcher, mais on voyait bien à ses yeux plissés qu'elle riait au fond de son cœur.

Cela dura jusqu'à quatre heures du soir. Alors la nuit commençait à venir, l'ombre entrait par les petites fenêtres, et, songeant qu'il faudrait bientôt nous quitter, nous nous assîmes tristement près de l'âtre où dansait la flamme rouge. Catherine me serrait la main; moi, le front penché, j'aurais donné ma vie pour rester. Cela durait depuis une bonne demi-heure, lorsque la tante Grédel s'écria :

« Joseph.... écoute.... il est temps que tu partes; la lune ne se lève pas avant minuit, il va faire bientôt noir dehors comme dans un four, et par ces grands froids un malheur est si vite arrivé.... »

Ces paroles me portaient un coup, et je sentais que Catherine me retenait la main, mais la tante Grédel avait plus de raison que nous.

« C'est assez, dit-elle en se levant et décrochant le manteau du mur; tu reviendras dimanche. »

Il fallut bien remettre les gros souliers, les moufles et le manteau de M. Goulden.

J'aurais voulu faire durer cela cent ans; malheureusement, la tante m'aidait. Quand j'eus le grand collet dressé contre les oreilles, elle me dit :

« Embrassons-nous, Joseph. »

Je l'embrassai d'abord, ensuite Catherine, qui ne disait plus rien. Après cela, j'ouvris la porte, et le froid terrible entrant tout à coup m'avertit qu'il ne fallait pas attendre.

« Dépêche-toi, me dit la tante.

— Bonsoir, Joseph, bonsoir ! me criait Catherine; n'oublie pas de venir dimanche. »

Je me retournai pour agiter la main, puis je me mis à courir sans lever la tête, car le froid était tel que mes yeux en pleuraient derrière les grands poils du collet.

J'allais ainsi depuis vingt minutes, osant à peine respirer, quand une voix enrouée, une voix d'ivrogne, me cria de loin : « Qui vive ! »

Alors je regardai dans la nuit grisâtre, et je vis, à cinquante pas devant moi, le colporteur Pinacle, avec sa grande hotte, son bonnet de loutre, ses gants de laine et son bâton à pointe de fer. La lanterne pendue à la bretelle de la hotte éclairait sa figure avinée, son menton hérissé de poils jaunes, et son gros nez en forme d'éteignoir; il écarquillait ses petits yeux comme un loup, en répétant : « Qui vive ? »

Ce Pinacle était le plus grand gueux du pays; il avait même eu, l'année précédente, une mauvaise affaire avec M. Goulden, qui lui réclamait le prix d'une montre qu'il s'était chargé de remettre à M. Anstett, le curé de Homert, et dont il avait mis l'argent en poche, disant me l'avoir payée à moi. Mais, quoique ce chenapan eût levé la main devant le juge de paix, M. Goulden savait bien le contraire, puisque, ce jour-là, ni lui ni moi n'étions sortis de la maison. En outre, ce Pinacle ayant voulu danser avec Catherine à la fête des Quatre-Vents, elle avait refusé, parce qu'elle connaissait l'histoire de la montre, et que, d'ailleurs, elle restait toujours à mon bras.

Ce gueux, très-méchant, m'en voulait donc, et de le voir là, tout à coup, au milieu de la route, loin de la ville et de tout secours, avec son bâton de cormier garni d'une pointe en fer, cela ne me réjouissait pas beaucoup. Heu-

reusement, le petit sentier qui tourne autour du cimetière était à ma gauche, et, sans répondre, je me dépêchai d'y courir, ayant de la neige presque jusqu'au ventre.

Alors lui, devinant qui j'étais, s'écria furieux :

« Ah ! ah ! c'est le petit boiteux.... Halte !... halte !... il faut que je te souhaite le bonsoir. Tu viens de chez Catherine, voleur de montre ! »

Moi je sautais comme un lièvre par-dessus les tas de neige. Il essaya d'abord de me suivre, mais sa hotte le gênait ; c'est pourquoi, voyant que je gagnais du terrain, il mit ses deux mains autour de sa bouche, en criant :

« C'est égal, boiteux, c'est égal.... tu auras ton compte tout de même : la conscription approche.... la grande conscription des borgnes, des boiteux et des bossus.... Tu partiras.... tu resteras là-bas avec tous les autres.... »

En même temps il reprit son chemin en riant comme un ivrogne qu'il était, et moi, n'ayant presque plus la force de respirer, je gagnai la route, à l'entrée des glacis, remerciant le ciel d'avoir trouvé la petite allée si près de moi ; car ce Pinacle, bien connu pour tirer son couteau chaque fois qu'il se battait, aurait pu me donner un mauvais coup.

Malgré le mouvement que je venais de me donner, j'avais l'onglée sous mes grosses semelles, et je me remis à courir.

Cette nuit-là, l'eau gela dans les citernes de Phalsbourg et le vin dans les caves, ce qui ne s'était pas vu depuis soixante ans.

A l'avancée, au premier pont et sous la porte d'Allemagne, le silence me parut encore plus grand que le matin, la nuit lui donnait quelque chose de terrible. Quelques étoiles brillaient entre les grands nuages blancs qui se dépliaient au-dessus de la ville. Tout le long de la rue, je ne rencontrai pas une âme, et quand j'arrivai dans notre allée en bas, après avoir refermé la porte, il me semblait qu'il y faisait chaud ; pourtant la petite rigole de la cour qui longe le mur était gelée. J'attendis une seconde pour reprendre haleine, puis je montai dans l'ombre, la main sur la rampe.

En ouvrant la chambre, la bonne chaleur du poêle me réjouit. M. Goulden était assis devant le feu, dans le fauteuil, son bonnet de soie noire tiré sur la nuque et les mains sur les genoux.

« C'est toi, Joseph ? me dit-il sans se retourner.

—Oui, monsieur Goulden, lui répondis-je ; il fait bon ici. Quel froid dehors ! Nous n'avons jamais eu un hiver pareil.

—Non, fit-il d'un ton grave, non, c'est un hiver dont on se souviendra longtemps. »

Alors j'entrai dans le cabinet pour remettre le manteau, les moufles et les souliers à leur place.

Je pensais lui raconter ma rencontre avec Pinacle, quand, en rentrant, il me demanda :

« Tu t'es bien amusé, Joseph ?

—Oh oui ! la tante Grédel et Catherine m'ont fait des compliments pour vous.

—Allons, tant mieux ! tant mieux ! dit-il, les jeunes ont raison de s'amuser ; car, quand on devient vieux, à force d'avoir souffert, d'avoir vu des injustices, de l'égoïsme et des malheurs, tout est gâté d'avance. »

Il se disait ces choses à lui-même, en regardant la flamme. Je ne l'avais jamais vu si triste, et je lui demandai :

« Est-ce que vous êtes malade, monsieur Goulden ? »

Mais lui, sans me répondre, murmura :

« Oui, oui, voilà les grandes nations militaires... voilà la gloire ! »

Il hochait la tête et s'était courbé tout rêveur, ses gros sourcils gris froncés.

Je ne savais que penser de tout cela, lorsque, se redressant, il me dit :

« Dans ce moment, Joseph, il y a quatre cent mille familles qui pleurent en France : notre Grande-Armée a péri dans les glaces de Russie ; tous ces hommes jeunes et vigoureux, que nous avons vus passer durant deux mois, sont enterrés dans la neige. La nouvelle est arrivée cette après-midi. Quand on pense à cela, c'est épouvantable ! »

Moi, je me taisais ; ce que je voyais de plus clair, c'est que nous allions bientôt avoir une nouvelle conscription, comme après toutes les campagnes, et que cette fois les boiteux pourraient bien en être. Cela me rendait tout pâle, et la prédiction de Pinacle me faisait dresser les cheveux sur la tête.

« Va-t'en, Joseph, couche-toi tranquillement, me dit le père Goulden ; moi je n'ai pas sommeil, je vais rester là... tout cela me boulverse. Tu n'as rien remarqué en ville ?

—Non, monsieur Goulden. »

J'entrai dans ma chambre et je me couchai. Longtemps je ne pus fermer l'œil, rêvant à la conscription, à Catherine, à tous ces milliers d'hommes enterrés dans la neige, et me disant que je ferais bien de me sauver en Suisse.

Vers trois heures, j'entendis M. Goulden se coucher à son tour. Quelques instants après, je m'endormis à la grâce de Dieu.

IV

Lorsque j'entrai le lendemain, vers sept heures, dans la chambre de M. Goulden pour me remettre à l'ouvrage, il était encore au lit et tout abattu.

« Joseph, me dit-il, je ne suis pas bien, toutes ces terribles histoires m'ont rendu malade; je n'ai pas dormi.

—Est-ce qu'il faut vous faire du thé? lui demandai-je.

—Non, mon enfant, non, c'est inutile; arrange seulement un peu le feu, je me lèverai plus tard. Mais, à cette heure, il faudrait aller régler les horloges en ville, nous sommes au lundi; je ne peux pas y aller, car de voir tant d'honnêtes gens dans une désolation pareille, des gens que je connais depuis trente ans, cela me rendrait tout à fait malheureux. Ecoute, Joseph, prends les clefs pendues derrière la porte, et vas-y; cela vaudra mieux. Moi, je vais tâcher de me remettre, de dormir un peu... Si je pouvais dormir une heure ou deux, cela me ferait du bien.

—C'est bon, monsieur Goulden, lui dis-je, je pars tout de suite. »

Après avoir mis du bois au fourneau, je pris le manteau et les moufles, je tirai les rideaux du lit de M. Goulden, et je sortis, le trousseau de clefs dans ma poche. L'indisposition du père Melchior me chagrinait bien un peu, mais une idée me consolait; je me disais en moi-même : « Tu vas grimper sur le clocher de la ville, et tu verras de là-haut la maison de Catherine et de la tante Grédel. » En songeant à cela j'arrivai chez le sonneur de cloches Brainstein, qui demeurait au coin de la petite place, dans une vieille baraque décrépite; ses deux garçons étaient tisserands, et dans ce vieux nid on entendait grincer les métiers et siffler les navettes du matin au soir. La grand'mère, tellement vieille qu'on ne voyait plus ses yeux, dormait dans un antique fauteuil, au haut duquel perchait une pie. Le père Brainstein, quand il n'avait pas à sonner les cloches pour un baptême, un enterrement ou un mariage, lisait dans son almanach, derrière les petites vitres rondes de la croisée.

A côté de leur baraque était une cassine, sous le toit de la vieille halle, où travaillait le savetier Koniam, et plus loin se trouvait l'étalage des bouchers et des fruitières.

J'arrivai donc chez les Brainstein; et le vieux en me voyant se leva, disant :

« C'est vous, monsieur Joseph?

—Oui, père Brainstein, je viens à la place de M. Goulden, qui n'est pas bien.

—Ah! bon... bon... c'est la même chose. »

Il mit son vieux tricot et son gros bonnet de laine, en chassant le chat qui dormait dessus; puis il prit la grosse clef du clocher dans un tiroir, et nous sortîmes, moi, bien heureux de me trouver au grand air, malgré le froid, car dans ce trou tout était gris de vapeur, et l'on avait autant de peine à respirer que dans une marmite; je n'ai jamais compris comment ces gens pouvaient vivre de la sorte.

Enfin nous remontâmes la rue, et le père Brainstein me dit :

« Vous connaissez le grand malheur de la Russie, monsieur Joseph?

—Oui, père Brainstein; c'est terrible!

—Ah! fit-il, bien sûr! Mais ça rapportera beaucoup de messes à l'église; car, voyez-vous, tout le monde voudra faire dire des messes pour ses enfants, d'autant plus qu'ils sont morts dans un pays de païens.

—Sans doute, sans doute, » lui dis-je.

Nous traversions alors la place, et devant la maison commune, en face du corps de garde, stationnaient déjà plusieurs personnes, des paysans et des gens de la ville, qui lisaient une affiche. Nous montâmes le perron et nous entrâmes dans l'église, où plus de vingt femmes, jeunes et vieilles, étaient à genoux sur le pavé, malgré le froid épouvantable.

« Voyez-vous, fit Brainstein, qu'est-ce que je vous disais? Elles viennent déjà prier, et je suis sûr que la moitié sont là depuis cinq heures. »

Il ouvrit la petite porte de la tour par où l'on monte aux orgues, et nous nous mîmes à grimper dans les ténèbres. Une fois dans les orgues, nous prîmes à gauche du soufflet, et nous montâmes jusqu'aux cloches.

Je fus bien content de revoir le ciel bleu et de respirer le grand air, car la mauvaise odeur des chauves-souris qui vivent dans ces boyaux vous étouffait presque. Mais quel froid épouvantable dans cette cage ouverte à tous les vents, et quelle lumière éblouissante par ces temps de neige, où la vue s'étendait sur vingt lieues de pays! Toute la petite ville de Phalsbourg, avec ses six bastions, ses trois demi-lunes, ses deux avancées, ses casernes, ses poudrières, ses ponts, ses glacis et ses remparts, sa grande place d'armes et ses petites maisons

bien alignées, se dessinait là comme sur un papier blanc. On voyait jusqu'au fond des cours, et moi qui n'étais pas encore habitué à cela, je me tenais bien au milieu de la plate-forme, de peur d'avoir l'idée de m'envoler, comme on le raconte de certaines gens qui deviennent fous par les grandes hauteurs. Je n'osais m'approcher de l'horloge, dont le cadran est peint derrière avec ses aiguilles, et si Brainstein ne m'avait pas donné l'exemple, je serais resté là, cramponné à la poutre des cloches; mais il me dit :

« Venez, monsieur Joseph, et regardez; est-ce que c'est l'heure ? »

Alors je sortis la grosse montre de M. Goulden, qui marquait les secondes, et je vis qu'il y avait beaucoup de retard. Brainstein m'aidait à tirer les poids, et nous réglâmes aussi les touches.

« L'horloge est toujours en retard les hivers, dit-il, à cause du fer qui travaille. »

Après m'être un peu familiarisé avec ces choses, je me mis à regarder les environs : les Baraques du bois de chênes, les Baraques d'en haut, le Bigelberg, et finalement je reconnus les Quatre-Vents sur la côte en face, et la maison de la tante Grédel. Justement la cheminée fumait comme un fil bleu qui monte au ciel. Et je revis la cuisine : je me représentai Catherine en sabots et petite jupe de laine, filant au coin de l'âtre, en pensant à moi ! J'étais tellement attendri, que je ne sentais plus le froid; je ne pouvais pas détacher mes yeux de cette cheminée.

Le père Brainstein, qui ne savait ce que je regardais, dit :

« Oui... oui, monsieur Joseph, maintenant, malgré la neige, tous les chemins sont couverts de monde; la grande nouvelle s'est déjà répandue, et chacun arrive pour savoir au juste son malheur. »

Je vis qu'il avait raison : tous les chemins, tous les sentiers étaient couverts de gens qui venaient en ville; et, regardant sur la place, j'aperçus la foule qui grossissait devant le corps de garde de la mairie et devant la poste aux lettres. On entendait comme de grandes rumeurs.

Enfin, apres avoir regardé de nouveau la maison de Catherine, il fallut bien descendre, et nous nous mimes à tourner dans l'escalier sombre, comme dans un puits. Une fois dans l'orgue, nous vimes du balcon que la foule avait aussi beaucoup grossi dans l'église : toutes les mères, toutes les sœurs, toutes les vieilles grand'mères, les riches et les pauvres, étaient à genoux dans les bancs, au milieu du plus grand silence, elles priaient pour ceux de là-bas... offrant tout pour les revoir encore une fois !

D'abord je ne compris pas bien cela, mais tout à coup la pensée me vint que, si j'étais parti l'année d'avant, Catherine serait aussi là pour prier et me redemander à Dieu; cela me traversa le cœur, je sentis tout mon corps grelotter.

« Allons-nous-en, allons-nous-en ! dis-je à Brainstein; c'est épouvantable !

— Quoi ? fit-il.

— La guerre. »

Nous descendions alors l'escalier sous la grande porte, et je traversai la place pour aller chez M. le commandant Meunier, pendant que Brainstein reprenait le chemin de sa maison.

Au coin de l'Hôtel de ville, je vis un spectacle que je me rappellerai toute ma vie. C'est là qu'était la grande affiche; plus de cinq cents personnes : des gens de la ville et des paysans, des hommes et des femmes, serrés les uns contre les autres, tout pâles et le cou tendu, la regardaient en silence comme quelque chose de terrible. Ils ne pouvaient pas la lire, et de temps en temps l'un ou l'autre disait en allemand ou en français :

« Ils ne sont pourtant pas tous morts !... il en reviendra tout de même. »

D'autres criaient :

« Mais on ne voit rien... on ne peut pas approcher ! »

Une pauvre vieille, derrière, levait les mains en criant :

« Christophe... mon pauvre Christophe ! »

D'autres, comme indignés de l'entendre, disaient :

« Faites donc taire cette vieille ! »

Chacun ne pensait qu'à soi.

Derrière, il en venait toujours d'autres par la porte d'Allemagne.

A la fin, Harmentier, le sergent de ville, sortit de la voûte du corps de garde, et se mit au haut des marches, avec une affiche toute pareille à celle du mur; quelques soldats le suivaient. Alors tout le monde courut de son côté, mais les soldats écartèrent les premiers, et le père Harmentier se mit à lire cette affiche, qu'on appelait le 29e *bulletin*, et dans laquelle l'Empereur racontait que pendant la retraite les chevaux périssaient toutes les nuits par milliers. — Il ne disait rien des hommes !

Le sergent de ville lisait lentement, personne ne soufflait mot; la vieille, qui ne comprenait pas le français, écoutait comme les autres. On aurait entendu voler une mouche. Mais quand il en vint à ce passage : — « Notre cavalerie « était tellement démontée, que l'on a dû réunir les officiers auxquels il restait un cheval,

Allons, mes enfants, à table ! (Page 12.)

« pour en former quatre compagnies de cent « cinquante hommes chacune. Les généraux « faisaient les fonctions de capitaines, et les « colonels celles de sous-officiers. » — quand il lut ce passage, qui en disait plus sur la misère de la grande armée que tout le reste, les cris et les gémissements se firent entendre de tous les côtés; deux ou trois femmes tombèrent... on les emmenait en les soutenant par les bras.

Il est vrai que l'affiche ajoutait : « La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure, » et c'était une grande consolation. Malheureusement ça ne pouvait pas rendre la vie aux trois cent mille hommes enterrés dans la neige; aussi les gens s'en allaient bien tristes ! D'autres venaient par douzaines, qui n'avaient rien entendu, et, d'heure en heure, Harmentier sortait pour lire le bulletin. Cela dura jusqu'au soir, et, chaque fois, c'était la même chose. Je me sauvai... j'aurai voulu ne rien savoir de tout cela.

Je montai chez M. le commandant de place. En entrant dans son salon, je le vis qui déjeunait. C'était un homme déjà vieux, mais solide, la face rouge et de bon appétit.

« Ah ! c'est toi ! fit-il; M. Goulden ne vient donc pas ?

— Non, monsieur le commandant, il est malade, à cause des mauvaises nouvelles.

— Ah ! bon... bon... je comprends ça, fit-il en vidant son verre; oui, c'est malheureux. »

Et tandis que je levais le globe de la pendule, il ajouta :

« Bah ! tu diras à M. Goulden que nous au-

Ils jouaient la marche des Suédois. (Page 21.)

rons notre revanche.... On ne peut pas toujours avoir le dessus, que diable! Depuis quinze ans que nous les menons tambour battant, il est assez juste qu'on leur laisse cette petite fiche de consolation.... Et puis l'honneur est sauf, nous n'avons pas été battus : sans la neige et le froid, ces pauvres Cosaques en auraient vu des dures.... Mais un peu de patience; les cadres seront bientôt remplis, et alors gare! »

Je remontai la pendule; il se leva et vint regarder, étant grand amateur d'horlogerie. Il me pinça l'oreille d'un air joyeux; puis, comme j'allais me retirer, il s'écria en reboutonnant sa grosse capote, qu'il avait ouverte pour manger :

« Dis au père Goulden de dormir tranquille, la danse va recommencer au printemps; ils n'auront pas toujours l'hiver pour eux, les Kalmoucks; dis-lui ça!

— Oui, monsieur le commandant, répondis-je en fermant la porte.

Sa grosse figure et son air de bonne humeur m'avaient un peu consolé; mais dans toutes les maisons où j'allai ensuite chez les Harwich, chez les Frantz-Toni, chez les Durlach, partout on n'entendait que des plaintes. Les femmes surtout étaient dans la désolation; les hommes ne disaient rien et se promenaient de long en large, la tête penchée, sans même regarder ce que je faisais chez eux.

Vers dix heures, il ne me restait plus que deux personnes à voir : M. de La Vablerie-Chamberlan, un ancien noble, qui demeurait au bout de la grande rue, avec madame Cham-

berlan d'Ecof et mademoiselle Jeanne, leur fille. C'étaient des émigrés revenus depuis trois ou quatre ans. Ils ne fréquentaient personne en ville, et ne voyaient que trois ou quatre vieux curés des environs. M. de La Vablerie-Chamberlan n'aimait que la chasse; il avait six chiens au fond de sa cour et une voiture à deux chevaux; le père Robert, de la rue des Capucins, leur servait de cocher, de palefrenier, de domestique et de piqueur. M. de La Vablerie portait toujours une veste de chasse, une casquette en cuir bouilli et des bottes à éperons. Toute la ville l'appelait *le braque;* mais on ne disait rien ni de madame ni de mademoiselle de Chamberlan.

J'étais bien triste en poussant la lourde porte à poulie, dont le grelottement se prolongeait dans le vestibule; aussi quelle ne fut pas ma surprise d'entendre, au milieu de cette désolation générale, un air de chant et de clavecin! M. de La Vablerie chantait et mademoiselle Jeanne l'accompagnait. Je ne savais pas, dans ce temps, que le malheur des uns fait le bonheur des autres, et je me dis, la main sur le loquet : « Ils ne connaissent pas encore les nouvelles de Russie. »

Mais comme j'étais ainsi, la porte de la cuisine s'ouvrit, et mademoiselle Louise, leur servante, penchant la tête, demanda :

« Qui est là?

— C'est moi, mademoiselle Louise.

— Ah! c'est vous, monsieur Joseph; passez par ici. »

Ces gens avaient leur pendule dans un grand salon où l'on n'entrait que rarement; les hautes fenêtres à persiennes donnant sur la cour restaient fermées; mais on y voyait assez pour ce que j'avais à faire. Je passai donc par la cuisine, et je réglai l'antique pendule, une pièce magnifique en marbre blanc. Mademoiselle Louise regardait.

« Vous avez du monde, mademoiselle Louise? lui dis-je.

— Non, mais monsieur m'a prévenue de ne laisser entrer personne.

— Ils sont bien joyeux, chez vous....

— Ah! oui! fit-elle, c'est la première fois depuis des années; je ne sais pas ce qu'ils ont. »

Je remis le globe, et je sortis, rêvant à ces choses qui me paraissaient extraordinaires. L'idée ne me vint pas que ceux-ci se réjouissaient de notre défaite.

En partant de là, je tournai le coin de la rue pour me rendre chez le père Féral, qu'on appelait *Porte-Drapeau*, parce qu'à l'âge de quarante-cinq ans, étant forgeron et père de famille depuis longtemps, il avait porté le drapeau des volontaires de Phalsbourg en 92, et n'était revenu qu'après la campagne de Zurich. Il avait ses trois garçons à l'armée de Russie, Jean, Louis et Georges Féral; Georges était commandant dans les dragons, les deux autres officiers d'infanterie.

Je me figurais d'avance le chagrin du père Féral; mais ce n'était rien auprès de ce que je vis en entrant dans sa chambre. Ce pauvre vieux, aveugle et tout chauve, était assis dans le fauteuil derrière le fourneau, la tête penchée sur la poitrine, et ses grands yeux blancs écarquillés comme s'il avait vu ses trois garçons étendus à ses pieds; il ne disait rien, mais de grosses gouttes de sueur coulaient de son front sur ses longues joues maigres, et sa figure était tellement pâle qu'on aurait dit qu'il allait rendre l'âme. Quatre ou cinq de ses anciens camarades du temps de la République : le père Desmarets, le père Nivoi, le vieux Paradis, le grand Froissard, étaient arrivés pour le consoler. Ils se tenaient autour de lui dans le plus grand silence, fumant des pipes et faisant des mines désolées.

De temps en temps l'un ou l'autre disait :

« Allons, Féral, allons, est-ce que nous ne sommes plus des anciens de l'armée de Sambre-et-Meuse? »

Ou bien :

« Du courage, Porte-Drapeau, du courage!... Est-ce que nous n'avons pas enlevé la grande batterie de Fleurus au pas de course.

Ou quelque autre chose de semblable.

Mais il ne répondait rien; seulement, de minute en minute, il soupirait, ses vieilles joues creuses se gonflaient, puis il se penchait, et les autres se faisaient des signes, hochant la tête comme pour dire : « Ça va mal. »

Je me dépêchai de régler l'horloge et de m'en aller, car, de voir ce pauvre vieux dans une telle désolation, cela me déchirait le cœur.

En rentrant chez nous, je trouvai M. Goulden à son établi.

« Te voilà, Joseph, dit-il; eh bien?

— Eh bien, monsieur Goulden, vous avez eu raison de rester : c'est terrible.

Et je lui racontai tout en détail.

« Oui, je savais cela, dit-il tristement, mais ce n'est que le commencement de plus grands malheurs : ces Prussiens, ces Autrichiens, ces Russes, ces Espagnols, et tous ces peuples que nous avons pillés depuis 1804, vont profiter de notre misère pour tomber sur nous. Puisque nous avons voulu leur donner des rois qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam, et dont ils ne voulaient pas, ils vont nous en amener d'autres, avec des nobles et tout ce qui s'ensuit. De sorte qu'après nous être fait saigner aux quatre membres pour les frères de l'Empe-

reur, nous allons perdre tout ce que nous avions gagné par la Révolution. Au lieu d'être les premiers, nous serons les derniers des derniers. Oui, voilà ce qui va nous arriver maintenant. Pendant que tu courais la ville, je n'ai fait que rêver à cela; c'est presque immanquable : — puisque les soldats étaient tout chez nous et que nous n'avons plus de soldats, nous ne sommes plus rien! »

Alors il se leva, je dressai la table, et, comme nous dînions en silence, les cloches de l'église se mirent à sonner.

« Quelqu'un est mort en ville, dit M. Goulden.

—Oui.... Je n'en ai pas entendu parler.

Dix minutes après, le rabbin Rôse entra pour faire mettre un verre à sa montre.

« Qui donc est mort? lui demanda M. Goulden.

—C'est le vieux Porte-Drapeau.

—Comment! le père Féral?

—Oui, depuis une demi-heure, vingt minutes. Le père Desmarets et plusieurs autres voulaient le consoler; à la fin, il leur demanda de lui lire la dernière lettre de son fils Georges, le commandant de dragons, qui lui disait qu'au printemps prochain il espérait venir l'embrasser avec les épaulettes de colonel. En entendant cela, tout à coup il voulut se lever, mais il retomba la tête sur ses genoux : cette lettre lui avait crevé le cœur! »

M. Goulden ne fit aucune réflexion.

« Voici, monsieur Rôse, dit-il en remettant sa montre au rabbin; c'est douze sous. »

M. Rôse sortit, et nous continuâmes à dîner en silence.

V

Quelques jours après, la gazette annonça que l'Empereur était à Paris, et qu'on allait couronner le Roi de Rome et l'Impératrice Marie-Louise. M. le maire, M. l'adjoint et les conseillers municipaux ne parlaient plus que des droits du trône, et même on fit un discours exprès dans la salle de la mairie. C'est M. le professeur Burguet l'aîné qui fit ce discours, et M. le baron Parmentier qui le lut. Mais les gens n'étaient pas attendris, parce que chacun avait peur d'être enlevé par la conscription, on pensait bien qu'il allait falloir beaucoup de soldats; voilà ce qui troublait le monde, et pour ma part j'en maigrissais à vue d'œil. M. Goulden avait beau me dire « Ne crains rien, Joseph, tu ne peux pas marcher. Considère, mon enfant, qu'un être aussi boiteux que toi resterait en route à la première étape! » Tout cela ne m'empêchait pas d'être rempli d'inquiétude.

On ne pensait déjà plus à ceux de la Russie, excepté leurs familles.

M. Goulden, quand nous étions seuls à travailler, me disait quelquefois :

« Si ceux qui sont nos maîtres, et qui disent que Dieu les a mis sur la terre pour faire notre bonheur, pouvaient se figurer, au commencement d'une campagne, les pauvres vieillards, les malheureuses mères auxquels ils vont en quelque sorte arracher le cœur et les entrailles pour satisfaire leur orgueil; s'ils pouvaient voir leurs larmes et entendre leurs gémissements au moment où l'on viendra leur dire : « Votre enfant est mort... vous ne le verrez plus jamais! il a péri sous les pieds des chevaux, ou bien écrasé par un boulet, ou bien dans un hôpital, au loin, — après avoir été découpé, — dans la fièvre, sans consolation, en vous appelant comme lorsqu'il était petit!... » s'ils pouvaient se figurer les larmes de ces mères, je crois que pas un seul ne serait assez barbare pour continuer. Mais ils ne pensent à rien; ils croient que les autres n'aiment pas leurs enfants autant qu'eux; ils prennent les gens pour des bêtes! Ils se trompent : tout leur grand génie et toutes leurs grandes idées de gloire ne sont rien, car il n'y a qu'une chose pour laquelle un peuple doit marcher, — les hommes, les femmes, les enfants et les vieillards, — c'est quand on attaque notre Liberté, comme en 92; alors on meurt ensemble ou l'on gagne ensemble; celui qui reste en arrière est un lâche; il veut que les autres se battent pour lui... la victoire n'est pas pour quelques-uns, elle est pour tous, le fils et le père défendent leur famille; s'ils sont tués, c'est un malheur, mais ils sont morts pour leurs droits. Voilà, Joseph, la seule guerre juste, où personne ne peut se plaindre; toutes les autres sont honteuses, et la gloire qu'elles rapportent n'est pas la gloire d'un homme, c'est la gloire d'une bête sauvage! »

Ainsi me parlait le bon M. Goulden, et je pensais bien comme lui.

Mais tout à coup, le 8 janvier, on mit une grande affiche à la mairie, où l'on voyait que l'Empereur allait lever, avec un sénatus-consulte, comme on disait dans ce temps-là, d'abord 150,000 conscrits de 1813, ensuite 100 cohortes du premier ban de 1812, qui se croyaient déjà réchappées, ensuite 100,000 conscrits de 1809 à 1812, et ainsi de suite jusqu'à la fin, de sorte que tous les trous seraient bouchés, et que même nous aurions une plus grande armée qu'avant d'aller en Russie.

Quand le père Fouze, le vitrier, vint nous raconter cette affiche, un matin, je tombai pres-

que en faiblesse, car je me dis en moi-même :

« Maintenant on prend tout : les pères de famille depuis 1809 ; je suis perdu ! »

M. Goulden me versa de l'eau dans le cou ; mes bras pendaient, j'étais pâle comme un mort.

Du reste, je n'étais pas le seul auquel l'affiche de la mairie produisît un pareil effet ; en cette année beaucoup de jeunes gens refusèrent de partir : les uns se cassaient des dents, pour s'empêcher de pouvoir déchirer la cartouche; les autres se faisaient sauter le pouce avec des pistolets, pour s'empêcher de pouvoir tenir le fusil, d'autres se sauvaient dans les bois; on les appelait les réfractaires, et l'on ne trouvait plus assez de gendarmes pour courir après eux.

Et c'est aussi dans le même temps que les mères de famille prirent le courage en quelque sorte de se révolter, et d'encourager leurs garçons à ne pas obéir aux gendarmes. Elles les aidaient de toutes les façons, elles criaient contre l'Empereur, et les curés de toutes les religions les soutenaient; enfin la mesure était pleine !

Le jour même de l'affiche, je me rendis aux Quatre-Vents; mais ce n'était pas alors dans la joie de mon cœur, c'était comme le dernier des malheureux auquel on enlève son amour et sa vie. Je ne me tenais plus sur mes jambes ; et quand j'arrivai là-bas, ne sachant comment annoncer notre malheur, je vis en entrant qu'on savait déjà tout à la maison, car Catherine pleurait à chaudes larmes, et la tante Grédel était pâle d'indignation.

D'abord nous nous embrassâmes en silence, et le premier mot que me dit la tante Grédel, en repoussant brusquement ses cheveux gris derrière ses oreilles, ce fut :

« Tu ne partiras pas !... Est-ce que ces guerres nous regardent, nous? Le curé lui-même a dit que c'était trop fort à la fin; qu'on devrait faire la paix. Tu resteras ! Ne pleure pas, Catherine, je te dis qu'il restera. »

Elle était toute verte de colère, et bousculait ses marmites en parlant.

« Voilà longtemps, dit-elle, que ce grand carnage me dégoûte; il a déjà fallu que nos deux pauvres cousins Kasper et Yokel aillent se faire casser les os en Espagne, pour cet Empereur, et maintenant il vient encore nous demander les jeunes; il n'est pas content d'en avoir fait périr trois cent mille en Russie. Au lieu de songer à la paix, comme un homme de bon sens, il ne pense qu'à faire massacrer les derniers qui restent... On verra ! on verra !

—Au nom du ciel ! tante Grédel, taisez-vous, parlez plus bas, lui dis-je en regardant la fenêtre, on pourrait vous entendre; nous serions tous perdus.

—Eh bien, je parle pour qu'on m'entende, reprit-elle; ton Napoléon ne me fait pas peur; il a commencé par nous empêcher de parler, pour faire ce qu'il voudrait... mais tout cela va finir !... Quatre jeunes femmes vont perdre leurs maris rien que dans notre village, et dix pauvres garçons vont tout abandonner, malgré père et mère, malgré la justice, malgré le bon Dieu, malgré la religion... n'est-ce pas abominable ? »

Et comme je voulais répondre :

« Tiens, Joseph, dit-elle, tais-toi, cet homme-là n'a pas de cœur !... il finira mal !... Dieu s'est déjà montré cet hiver ; il a vu qu'on avait plus peur d'un homme que de lui, que les mères elles-mêmes, comme du temps d'Hérode, n'osaient plus retenir la chair de leur chair, quand il la demandait pour le massacre ; alors il a fait venir le froid, et notre armée a péri... et tous ceux qui vont partir sont morts d'avance : Dieu est las ! — Toi, tu ne partiras pas, me dit cette femme pleine d'entêtement, je ne veux pas que tu partes ; tu te sauveras dans les bois avec Jean Kraft, Louis Bême et tous les plus courageux garçons d'ici ; vous irez par les montagnes, en Suisse, et Catherine et moi nous irons près de vous jusqu'à la fin de l'extermination. »

Alors la tante Grédel se tut d'elle-même. Au lieu de nous faire un dîner ordinaire, elle nous en fit encore un meilleur que l'autre dimanche, et nous dit d'un air ferme :

« Mangez, mes enfants, n'ayez pas peur... tout cela va changer. »

Je rentrai vers quatre heures du soir à Phalsbourg un peu plus calme qu'en partant. Mais comme je remontais la rue de la Munitionnaire, voilà que j'entends, au coin du collége, le tambour du sergent de ville Harmantier, et que je vois une grande foule autour de lui. Je cours pour écouter les publications, et j'arrive juste au moment où cela commençait.

Harmantier lut que, par le sénatus-consulte du 3, le tirage de la conscription aurait lieu le 15.

Nous étions le 8, il ne restait donc plus que sept jours. Cela me bouleversa.

Tous ceux qui se trouvaient là s'en allaient à droite et à gauche dans le plus grand silence. Je rentrai chez nous fort triste, et je dis à M. Goulden :

« On tire jeudi prochain.

— Ah ! fit-il, on ne perd pas de temps... ça presse. »

Il est facile de se faire une idée de mon chagrin durant ce jour et les suivants. Je ne tenais plus en place ; sans cesse je me voyais sur le point d'abandonner le pays. Il me semblait d'avance courir dans les bois, ayant à mes

trousses des gendarmes criant : « Halte ! halte ! » Puis je me représentais la désolation de Catherine, de la tante Grédel, de M. Goulden. Quelquefois je croyais marcher en rang, avec une quantité d'autres malheureux auxquels on criait : « En avant !... A la baïonnette ! » tandis que les boulets en enlevaient des files entières. J'entendais ronfler ces boulets et siffler les balles ; enfin j'étais dans un état pitoyable.

« Du calme, Joseph, me disait M. Goulden ; ne te tourmente donc pas ainsi. Pense que de toute la conscription, il n'y en a pas dix peut-être qui puissent donner d'aussi bonnes raisons que toi pour rester. Il faudrait que le chirurgien fût aveugle pour te recevoir. D'ailleurs, je verrai M. le commandant de place... Tranquillise-toi ! »

Ces bonnes paroles ne pouvaient me rassurer.

C'est ainsi que je passai toute une semaine dans des transes extraordinaires, et quand arriva le jour du tirage, le jeudi matin, j'étais tellement pâle, tellement défait, que les parents de conscrits enviaient en quelque sorte ma mine pour leur fils. « Celui-là, se disaient-ils, a de la chance... il tomberait par terre en soufflant dessus... Il y a des gens qui naissent sous une bonne étoile ! »

VI

Il aurait fallu voir la mairie de Phalsbourg le matin du 15 janvier 1813, pendant le tirage. Aujourd'hui, c'est quelque chose de perdre à la conscription, d'être forcé d'abandonner ses parents, ses amis, son village, ses bœufs et ses terres, pour aller apprendre, Dieu sait où ; « — *Une... deusse !... une... deusse !... Halte !... Tête droite... tête gauche... fixe !... Portez armes !... etc.* » —Oui, c'est quelque chose, mais on en revient ; on peut se dire avec quelque confiance : « Dans sept ans, je retrouverai mon vieux nid, mes parents et peut-être aussi mon amoureuse... J'aurai vu le monde... j'aurai même des titres pour être garde forestier ou gendarme ! » Cela console les gens raisonnables. Mais dans ce temps-là, quand vous aviez le malheur de perdre, c'était fini ; sur cent, souvent pas un ne revenait : l'idée de partir définitivement ne pouvait presque pas vous entrer dans la tête.

Ce jour-là donc, ceux du Harberg, de Garbourg et des Quatre-Vents devaient tirer les premiers, ensuite ceux de la ville, ensuite ceux de Wéchem et de Mittelbronn.

De bon matin je fus debout, et les deux coudes sur l'établi, je me mis à regarder tous ces gens défiler : ces garçons en blouse, ces pauvres vieux en bonnet de coton et petite veste, ces vieilles en casaquin et jupe de laine, le dos courbé, la figure défaite, le bâton ou le parapluie sous le bras. Ils arrivaient par familles. M. le sous-préfet de Sarrebourg, en collet d'argent, et son secrétaire, descendus la veille au *Bœuf-Rouge*, regardaient aussi par la fenêtre.

Vers huit heures, M. Goulden se mit à l'ouvrage, après avoir déjeuné ; moi je n'avais rien pris, et je regardais toujours, quand M. le maire Parmentier et son adjoint vinrent chercher M. le sous-préfet.

Le tirage commença sur les neuf heures, et bientôt on entendit la clarinette de Pfifer-Karl et le violon du grand Andrès retentir dans les rues. Ils jouaient la marche des *Suédois* ; c'est sur cet air que des milliers de pauvres diables ont quitté la vieille Alsace pour toujours. Les conscrits dansaient, ils se balançaient bras dessus bras dessous, ils poussaient des cris à fendre les nuages, et frappaient la terre du talon en secouant leurs chapeaux, essayant de paraître joyeux, tandis qu'ils avaient la mort dans l'âme... enfin, c'est la mode ; et le grand Andrès, sec, roide, jaune comme du buis, avec son camarade tout rond, les joues gonflées jusqu'aux oreilles, ressemblaient à ces êtres qui vous conduisent au cimetière, en causant entre eux de choses indifférentes.

Cette musique, ces cris me rendaient triste.

Je venais de mettre mon habit à queue de morue et mon castor pour sortir, lorsque la tante Grédel et Catherine entrèrent en disant :

« Bonjour, monsieur Goulden ! nous arrivons pour la conscription. »

Je vis tout de suite combien Catherine avait pleuré, ses yeux étaient rouges ; et d'abord elle se pendit à mon cou pendant que sa mère tournait autour de moi.

M. Goulden leur dit :

« Ce doit être bientôt l'heure pour les jeunes gens de la ville ?

—Oui, monsieur Goulden, répondit Catherine d'une voix faible ; ceux du Harberg ont fini.

—Bon... bon... Eh bien, Joseph, il est temps que tu partes, dit-il. Mais ne te chagrine pas.. Ne soyez pas effrayées. Ces tirages, voyez-vous, ne sont plus que pour la forme, depuis longtemps on ne gagne plus, ou, quand on gagne, on est rattrapé deux ou trois ans plus tard : tous les numéros sont mauvais ! Quand le conseil de révision s'assemblera, nous verrons ce qu'il sera bon de faire. Aujourd'hui, c'est une espèce de satisfaction qu'on donne aux gens de tirer à la loterie... mais tout le monde perd.

—C'est égal, fit la tante Grédel, Joseph gagnera.

—Oui, oui, répondit M. Goulden en souriant, cela ne peut pas manquer.

Alors je sortis avec Catherine et la tante, et nous remontâmes vers la grande place, où la foule se pressait. Dans toutes les boutiques, des douzaines de conscrits, en train d'acheter des rubans, se bousculaient autour des comptoirs; on les voyait pleurer en chantant comme des possédés. D'autres, dans les auberges, s'embrassaient en sanglotant, mais ils chantaient toujours. Deux ou trois musiques des environs, celle du bohémien Waldteufel, de Rosselkasten et de Georges-Adam, étaient arrivées et se confondaient avec des éclats déchirants et terribles.

Catherine me serrait le bras, la tante Grédel nous suivait.

En face du corps de garde, j'aperçus de loin le colporteur Pinacle, sa balle ouverte sur une petite table, et, tout à côté, une grande perche garnie de rubans qu'il vendait aux conscrits.

Je me dépêchais de passer, lorsqu'il me cria :

« Hé! boiteux, halte, halte!... arrive donc.... je te garde un beau ruban. Il t'en faut un magnifique à toi....le ruban de ceux qui gagnent! »

Il agitait par-dessus sa tête un grand ruban noir, et je pâlis malgré moi. Mais, comme nous montions les marches de la mairie, voilà que justement un conscrit en descendait: c'était Klipfel, le forgeron de la Porte-de-France; il venait de tirer le numéro 8, et s'écria de loin :

« Le ruban noir, Pinacle, le ruban noir!... Apporte.... coûte que coûte! »

Il avait une figure sombre et riait. Son petit frère Jean pleurait derrière en criant :

« Non, Jacob, non, pas le ruban noir! »

Mais Pinacle attachait déjà le ruban au chapeau du forgeron, pendant que celui-ci disait :

« Voilà ce qu'il nous faut maintenant.... Nous sommes tous morts.... nous devons porter notre deuil! »

Et d'une voix sauvage il cria : « *Vive l'Empereur!* »

J'étais plus content de voir ce ruban à son chapeau qu'au mien, et je me glissai bien vite dans la foule pour échapper à Pinacle.

Nous eûmes mille peines à entrer sous la voûte de la mairie, et à grimper le vieil escalier de chêne, où les gens montaient et descendaient comme une véritable fourmilière. Dans la grande salle en haut, le gendarme Kelz se promenait, maintenant l'ordre autant que possible. Et dans la chambre du conseil, à côté, — où se trouve on entendait crier les numéros. De temps en temps un conscrit sortait, la face gonflée de sang, attachant son numéro sur son bonnet, et s'en allant la tête basse à travers la foule, comme un taureau furieux qui ne voit plus clair, et qui voudrait se casser les cornes au mur. D'autres, au contraire, passaient pâles comme des morts.

Les fenêtres de la mairie étaient ouvertes; on entendait dehors les cinq ou six musiques jouer à la fois. C'était épouvantable.

Je serrais la main de Catherine, et tout doucement nous arrivâmes, à travers ce monde, dans la salle où M. le sous-préfet, les maires et les secrétaires, sur leur tribune, criaient les numéros à haute voix, comme on prononce des jugements, car tous les numéros étaient de véritables jugements.

Nous attendîmes longtemps.

Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines, lorsque enfin on appela mon nom.

Je m'avançai sans voir ni entendre, je mis la main dans la caisse et je tirai un numéro.

M. le sous-préfet cria : « Numéro 17! »

Alors je m'en allai sans rien dire, Catherine et la tante derrière moi. Nous descendîmes sur la place, et, ayant un peu d'air, je me rappelai que j'avais tiré le numéro 17.

La tante Grédel paraissait confondue.

« Je t'avais pourtant mis quelque chose dans ta poche, dit-elle; mais ce gueux de Pinacle t'a jeté un mauvais sort. »

En même temps elle tira de ma poche de derrière un bout de corde. Moi, de grosses gouttes de sueur me coulaient du front; Catherine était toute pâle, et c'est ainsi que nous retournâmes chez M. Goulden.

« Quel numéro as-tu, Joseph? me dit-il aussitôt.

—Dix-sept, » répondit la tante en s'asseyant les mains sur les genoux.

Un instant M. Goulden parut troublé, mais ensuite il dit :

« Autant celui-là qu'un autre.... tous partiront.... il faut remplir les cadres. Cela ne signifie rien pour Joseph. J'irai voir M. le maire, M. le commandant de place.... Ce n'est pas pour leur faire un mensonge; dire que Joseph est boiteux, toute la ville le sait; mais, dans la presse, on pourrait passer là-dessus. Voilà pourquoi j'irai les voir. Ainsi ne vous troublez pas, reprenez confiance. »

Ces paroles du bon M. Goulden rassurèrent la tante Grédel et Catherine, qui s'en retournèrent aux Quatre-Vents pleines de bonnes espérances; mais pour moi c'était autre chose : depuis ce moment je n'eus plus une minute

L'Empereur avait une bonne habitude : il ne laissait pas les conscrits languir chez eux. Aussitôt après le tirage arrivait le conseil de révision, et quelques jours après la feuille de route. Il ne faisait pas comme ces arracheurs de dents qui vous montrent d'abord leurs pinces et leurs crochets, et qui vous regardent longtemps dans la bouche, de sorte que vous attrapez la colique avant qu'ils se soient décidés : il allait rondement !

Trois jours après le tirage, le conseil de révision était à l'hôtel de ville, avec tous les maires du pays et quelques notables, pour donner des renseignements au besoin.

La veille, M. Goulden avait mis sa grande capote marron et sa belle perruque pour aller remonter l'horloge de M. le maire et celle du commandant de place. Il était revenu la mine riante et m'avait dit :

« Cela marchera.... M. le maire et M. le commandant savent bien que tu es boiteux ; c'est assez clair, que diable ! Ils m'ont répondu tout de suite : « Hé ! monsieur Goulden, ce jeune homme est boiteux ; à quoi bon nous parler de lui ? Ne vous inquiétez de rien ; ce ne sont pas des infirmes qu'il nous faut, ce sont des soldats. »

Ces paroles m'avaient mis du baume dans le sang, et cette nuit-là je dormis comme un bienheureux. Mais le lendemain la peur me reprit : je me représentai tout à coup combien de gens criblés de défauts partaient tout de même, et combien d'autres avaient l'indélicatesse de s'en inventer pour tromper le conseil : par exemple, d'avaler des choses nuisibles, afin de se rendre pâles, ou de se lier la jambe afin de se donner des varices, ou de faire les sourds, les aveugles, les imbéciles. Et songeant à ces choses, je frémis de n'être pas assez boiteux, et je résolus d'avoir aussi l'air minable. J'avais entendu dire que le vinaigre donne des maux d'estomac, et, sans en prévenir M. Goulden, dans ma peur j'avalai tout le vinaigre qui se trouvait dans la petite burette de l'huilier. Ensuite je m'habillai, pensant avoir une mine de déterré, car le vinaigre était très-fort et me travaillait intérieurement. Mais, en entrant dans la chambre de M. Goulden, à peine m'eut-il vu qu'il s'écria :

« Joseph, qu'as-tu donc ? tu es rouge comme un coq ! »

Et moi-même, m'étant regardé dans le miroir, je vis que, jusqu'à mes oreilles et jusqu'au bout de mon nez, tout était rouge. Alors je fus effrayé ; mais au lieu de pâlir je devins encore plus rouge, et je m'écriai dans la désolation :

« Maintenant je suis perdu ! Je vais avoir l'air d'un garçon qui n'a pas de défauts, et même qui se porte très-bien ; c'est le vinaigre qui me monte à la tête.

— Quel vinaigre ? demanda M. Goulden.

— Celui de l'huilier, que j'ai bu pour être pâle, comme on raconte de mademoiselle Sclapp, l'organiste. O Dieu, quelle mauvaise idée j'ai eue !

— Cela ne t'empêchera pas d'être boiteux, dit M. Goulden ; seulement tu voulais tromper le conseil, et ce n'est pas honnête ! Mais voici neuf heures et demie qui sonnent ; Werner est venu me prévenir hier que tu passerais à dix heures... Ainsi dépêche-toi. »

Il me fallut donc partir en cet état ; le feu du vinaigre me sortait des joues. Lorsque je rencontrai la tante et Catherine, qui m'attendaient sous la voûte de la mairie, elles me reconnurent à peine.

« Comme tu as l'air content et réjoui ! » me dit la tante Grédel.

En entendant cela, j'aurais eu bien sûr une faiblesse, si le vinaigre ne m'avait pas soutenu malgré moi. Je montai donc l'escalier dans un trouble extraordinaire, sans pouvoir remuer la langue pour répondre, tant j'éprouvais d'horreur contre ma bêtise.

En haut, déjà plus de vingt-cinq conscrits, qui se prétendaient infirmes, étaient reçus ; et plus de vingt-cinq autres, assis sur un banc contre le mur, regardaient à terre, les joues pendantes, en attendant leur tour.

Le vieux gendarme Kelz, avec son grand chapeau à cornes, se promenait de long en large ; dès qu'il me vit, il s'arrêta comme émerveillé, puis il s'écria :

« A la bonne heure ! à la bonne heure ! au moins en voilà un qui n'est pas fâché de partir : l'amour de la gloire éclate dans ses yeux. »

Et me posant la main sur l'épaule :

« C'est bien, Joseph, fit-il, je te prédis qu'à la fin de la campagne, tu seras caporal.

— Mais je suis boiteux ! m'écriai-je indigné.

— Boiteux ! dit Kelz en clignant de l'œil et souriant, boiteux ! C'est égal, avec une mine pareille on fait toujours son chemin. »

Il avait à peine fini son discours, que la salle du conseil de révision s'ouvrit et que l'autre gendarme, Werner, se penchant à la porte, cria d'une voix rude :

« Joseph Bertha ! »

J'entrai, boitant le plus que je pouvais, et Werner referma la porte. Les maires du canton étaient assis sur des chaises en demi-cercle, M. le sous-préfet et M. le maire de Phalsbourg au milieu, dans des fauteuils, et le secrétaire Freylig, à sa table. Un conscrit du Harberg se rhabillait ; le gendarme Descarmes l'aidait à mettre ses bretelles. Ce conscrit, avec ses grands

Alors je m'en allai sans rien dire (Page 22.)

cheveux bruns pendant sur les yeux, le cou nu et la bouche ouverte pour soupirer, avait l'air d'un homme qu'on va pendre. Deux médecins M. le chirurgien-major de l'hôpital, avec un autre en uniforme, causaient au milieu de la salle. Ils se retournèrent en me disant :

« Déshabillez-vous. »

Et je me déshabillai jusqu'à la chemise, que Werner m'ôta. Les autres me regardaient.

M. le sous-préfet dit :

« Voilà un garçon plein de santé. »

Ces mots me mirent en colère; malgré cela, je répondis honnêtement :

« Mais je suis boiteux, monsieur le sous-préfet. »

Les chirurgiens me regardèrent, et celui de l'hôpital, à qui M. le commandant de place avait sans doute parlé de moi, dit :

« La jambe gauche est un peu courte. »

— Bah ! fit l'autre, elle est solide.

Puis, me posant la main sur la poitrine :

« La conformation est bonne, dit-il; toussez.

Je toussai le moins fort que je pus; mais il trouva tout de même que j'avais un bon timbre, et dit encore : « Regardez ces couleurs ; voilà ce qui s'appelle un beau sang. »

Alors moi, voyant qu'on allait me prendre si je ne disais rien, je répondis :

« J'ai bu du vinaigre.

— Ah ! fit-il, ça prouve que vous avez un bon estomac, puisque vous aimez le vinaigre.

— Mais je suis boiteux ! m'écriai-je tout désolé.

Ils racontaient, d'un air majestueux, leurs batailles et leurs duels. (Page 27.)

— Bah ! ne vous chagrinez pas, reprit cet homme ; votre jambe est solide, j'en réponds.

— Tout cela, dit alors M. le maire, n'empêche pas ce jeune homme de boiter depuis sa naissance ; c'est un fait connu de tout Phalsbourg.

— Sans doute, fit aussitôt le médecin de l'hôpital, la jambe gauche est trop courte ; c'est un cas d'exemption.

— Oui, reprit M. le maire, je suis sûr que ce garçon-là ne pourrait pas supporter une longue marche ; il resterait en route à la deuxième étape. »

Le premier médecin ne disait plus rien.

Je me croyais déjà sauvé de la guerre, quand M. le sous-préfet me demanda :

« Vous êtes bien Joseph Bertha ?

— Oui, monsieur le sous-préfet, répondis-je.

— Eh bien, messieurs, dit-il en sortant une lettre de son portefeuille, écoutez ! »

Il se mit à lire cette lettre, dans laquelle on racontait que, six mois avant, j'avais parié d'aller à Saverne et d'en revenir plus vite que Pinacle ; que nous avions fait ce chemin ensemble en moins de trois heures, et que j'avais gagné.

C'était malheureusement vrai ! ce gueux de Pinacle m'appelait toujours boiteux, et dans ma colère, j'avais parié contre lui. Tout le monde le savait, je ne pouvais donc pas soutenir le contraire.

Comme je restais confondu, le premier chirurgien me dit :

« Voilà qui tranche la question ; rhabillez-vous. »

Et, se tournant vers le secrétaire, il s'écria :

« Bon pour le service ! »

Je me rhabillai dans un désespoir épouvantable.

Werner en appela un autre. Je ne faisais plus attention à rien... Quelqu'un m'aidait à passer les manches de mon habit. Tout à coup je fus sur l'escalier ; et comme Catherine me demandait ce qui s'était passé, je poussai un sanglot terrible ; je serais tombé du haut en bas, si la tante Grédel ne m'avait pas soutenu.

Nous sortîmes par derrière et nous traversâmes la petite place ; je pleurais comme un enfant et Catherine aussi. Sous la halle, dans l'ombre, nous nous arrêtâmes en nous embrassant.

La tante Grédel criait :

« Ah ! les brigands !... ils enlèvent maintenant jusqu'aux boiteux... jusqu'aux infirmes ! Il leur faut tout ! Qu'ils viennent donc aussi nous prendre ! »

Les gens se réunissaient, et le boucher Sépel, qui découpait là sa viande sur l'étal, dit :

« Mère Grédel, au nom du ciel, taisez-vous... On serait capable de vous mettre en prison.

— Eh bien, qu'on m'y mette, s'écria-t-elle, qu'on me massacre ; je dis que les hommes sont des lâches de permettre ces horreurs ! »

Mais le sergent de ville s'étant approché, nous repartîmes ensemble en pleurant. Nous tournâmes le coin du café Hemmerlé, et nous entrâmes chez nous. Les gens nous regardaient de leurs fenêtres et se disaient : « En voilà encore un qui part ! »

M. Goulden, sachant que la tante Grédel et Catherine viendraient dîner avec nous le jour de la révision, avait fait apporter du *Mouton-d'Or* une oie farcie et deux bouteilles de bon vin d'Alsace. Il était convaincu que j'allais être réformé tout de suite ; aussi quelle ne fut pas sa surprise de nous voir entrer ensemble dans une désolation pareille.

« Qu'est-ce que c'est ? » dit-il en relevant son bonnet de soie sur son front chauve, et nous regardant les yeux écarquillés.

Je n'avais pas la force de lui répondre ; je me jetai dans le fauteuil en fondant en larmes. Catherine s'assit près de moi, les bras autour de mon cou, et nos sanglots redoublèrent.

La tante Grédel dit :

« Les gueux l'ont pris.

—Ce n'est pas possible ! fit M. Goulden, dont les bras tombèrent.

—Oui, c'est tout ce qu'on peut voir de pire, dit la tante ; ça montre bien de la scélératesse de ces gens. »

Et s'animant de plus en plus, elle criait :

« Il ne viendra donc plus de révolution ! Ces bandits seront donc toujours les maîtres !

—Voyons, voyons, mère Grédel, calmez-vous, disait M. Goulden. Au nom du ciel, ne criez pas si haut. Joseph, raconte-nous raisonnablement les choses ; ils se sont trompés... ce n'est pas possible autrement... M. le maire et le médecin de l'hôpital n'ont donc rien dit ? »

Je racontai en gémissant l'histoire de la lettre ; et la tante Grédel, qui ne savait rien de cela, se mit à crier en levant les poings :

« Ah ! le brigand ! Dieu veuille qu'il entre encore une fois chez nous ! je lui fends la tête avec ma hachette. »

M. Goulden était consterné.

« Comment ! tu n'as pas crié que c'était faux ! dit-il ; c'est donc vrai cette histoire ? »

Et comme je baissais la tête sans répondre, joignant les mains il ajouta :

« Ah ! la jeunesse, la jeunesse, cela ne pense à rien... Quelle imprudence... quelle imprudence ! »

Il se promenait autour de la chambre ; puis il s'assit pour essuyer ses lunettes, et la tante Grédel dit :

« Oui, mais ils ne l'auront pas tout de même, leurs méchancetés ne serviront à rien : ce soir, Joseph sera déjà dans la montagne, en route pour la Suisse. »

M. Goulden, en entendant cela, devint grave ; il fronça le sourcil et répondit au bout d'un instant :

« C'est un malheur... un grand malheur... car Joseph est réellement boiteux... On le reconnaîtra plus tard ; il ne pourra pas marcher deux jours sans rester en arrière et sans tomber malade. Mais vous avez tort, mère Grédel, de parler comme vous faites et de lui donner un mauvais conseil.

—Un mauvais conseil ! dit-elle ; vous êtes donc aussi pour faire massacrer les gens, vous ?

—Non, répondit-il, je n'aime pas les guerres, surtout celles où des cent mille hommes perdent la vie pour la gloire d'un seul. Mais ces guerres-là sont finies ; ce n'est plus pour gagner de la gloire et des royaumes qu'on lève des soldats, c'est pour défendre le pays, qu'on a compromis à force de tyrannie et d'ambition. On voudrait bien la paix maintenant ! Malheureusement, les Russes s'avancent, les Prussiens se mettent avec eux, et nos amis les Autrichiens n'attendent qu'une bonne occasion de nous tomber sur le dos ; si l'on ne va pas à leur rencontre, ils viendront chez nous, car nous allons avoir l'Europe sur les bras comme en 93. C'est donc tout autre chose que nos guerres d'Espagne, de Russie et d'Allemagne. Et moi, tout vieux que je suis, mère Grédel, si le danger continue à grandir et si l'on a besoin des

anciens de la République, j'aurais honte d'aller faire des horloges en Suisse, pendant que d'autres verseraient leur sang pour défendre mon pays. D'ailleurs, écoutez bien ceci : les déserteurs sont méprisés partout. Après avoir fait un coup pareil, on n'a plus de racines nulle part, on n'a plus ni père, ni mère, ni clocher, ni patrie... On s'est jugé soi-même incapable de remplir le premier de ses devoirs, qui est d'aimer et de soutenir son pays, même lorsqu'il a tort. »

Il n'en dit pas plus en ce moment, et s'assit à la table d'un air grave.

« Mangeons, reprit-il après un instant de silence; voici midi qui sonne. Mère Grédel et Catherine, asseyez-vous là. »

Elles s'assirent, et nous mangeâmes. Je rêvais aux paroles de M. Goulden, qui me semblaient justes. La tante Grédel serrait les lèvres, et de temps en temps me regardait, pour voir ce que je pensais. A la fin, elle dit :

« Moi je me moque d'un pays où l'on prend les pères de famille, après avoir enlevé les garçons ! Si j'étais à la place de Joseph, je partirais tout de suite.

—Ecoutez, tante Grédel, lui répondis-je, vous savez que je n'aime rien tant que la paix et la tranquillité; mais je ne voudrais pourtant pas me sauver comme un *heimathslôss* dans les autres pays. Malgré cela, je ferai ce que voudra Catherine : si elle me dit d'aller en Suisse, j'irai !... »

Alors Catherine, baissant la tête pour cacher ses larmes, dit tout bas :

« Je ne veux pas qu'on puisse t'appeler déserteur.

—Eh bien donc, je ferai comme les autres ! m'écriai-je; puisque ceux de Phalsbourg et du Dagsberg partent pour la guerre, je partirai ! »

M. Goulden ne fit aucune observation.

« Chacun est libre, dit-il; seulement je suis content de voir que Joseph pense comme moi. »

Puis le silence se rétablit, et vers deux heures, la tante Grédel, se levant, prit son panier. Elle semblait abattue et me dit :

« Joseph, tu ne veux pas m'écouter, mais c'est égal, avec la volonté du Seigneur, tout cela finira; tu reviendras, si Dieu le veut, et Catherine t'attendra.

Catherine, se jetant à mon cou, se remit à pleurer, et moi plus encore qu'elle; de sorte que M. Goulden lui-même ne pouvait s'empêcher de verser des larmes.

Enfin Catherine et sa mère descendirent l'escalier, et d'en bas la tante me cria :

« Tâche de revenir encore une ou deux fois chez nous, Joseph.

—Oui, oui, » lui répondis-je en fermant la porte.

Je ne me tenais plus sur mes jambes; jamais je n'avais été si malheureux, et même aujourd'hui, quand j'y pense, cela me retourne le cœur.

VII

Depuis ce jour je n'avais plus la tête à rien. J'essayai d'abord de me remettre à l'ouvrage; mais sans cesse mes pensées étaient ailleurs, et M. Goulden lui-même me dit :

« Joseph, laisse cela... profite du peu de temps qui te reste à passer avec nous; va voir Catherine et la mère Grédel. Je crois toujours qu'on te réformera; mais que peut-on savoir ? On a tellement besoin de monde, que cela risque de traîner en longueur. »

J'allais donc chaque matin aux Quatre-Vents, et je passais mes journées avec Catherine. Nous étions bien tristes, et pourtant bien heureux tout de même de nous voir; nous nous aimions plus encore qu'avant, si c'est possible. Catherine quelquefois essayait de chanter, comme dans le bon temps; mais tout à coup elle se mettait à pleurer. Alors nous pleurions ensemble, et la tante Grédel recommençait à maudir les guerres qui font le malheur de tout le monde. Elle disait que le conseil de révision méritait d'être pendu, que tous ces bandits s'entendaient ensemble pour vous empoisonner l'existence. Cela nous soulageait un peu de l'entendre crier, et nous trouvions qu'elle avait raison.

Le soir, je rentrais en ville vers huit ou neuf heures, au moment où l'on fermait les portes, et je voyais, en passant, toutes les petites auberges pleines de conscrits et de vieux soldats réformés qui buvaient ensemble. Les conscrits payaient toujours; les autres, le bonnet de police crasseux sur l'oreille, le nez rouge, le vieux col de crin en guise de chemise, se retroussaient les moustaches en racontant d'un air majestueux leurs batailles, leurs marches et leurs duels.

On ne pouvait rien voir de plus abominable que ces trous pleins de fumée, le quinquet sous les poutres sombres, ces vieux ferrailleurs et ces jeunes gens en train de boire, de crier et de taper sur les tables comme des aveugles; et derrière, dans l'ombre, la vieille Annette Schnaps, ou Marie Héring, la tignasse tordue sur la nuque, le peigne à trois dents en travers, observant ces choses en se grattant la hanche, ou bien en vidant un pot à la santé des braves.

C'était triste pour des fils de paysans, des

gens honnêtes et laborieux de mener une existence pareille; mais personne n'avait plus envie de travailler; on aurait donné sa vie pour deux liards. A force de crier, de boire et de se désoler intérieurement, on finissait par s'endormir le nez sur la table, et les vieux vidaient les cruches en chantant :

La gloire nous appelle!

Moi qui voyais ces choses, je bénissais le ciel, dans ma misère, de me donner d'honnêtes gens pour soutenir mon courage et m'empêcher de tomber entre pareilles mains.

Cela se prolongea jusqu'au 25 janvier. Depuis quelques jours, un grand nombre de conscrits italiens, des Piémontais et des Génois étaient arrivés en ville; les uns gros et gras comme des Savoyards nourris de châtaignes, le grand chapeau pointu sur leur tête crépue, le pantalon de bure, teint en vert sombre, et la petite veste également de bure, mais couleur de brique, serrés aux reins par une ceinture de cuir. Ils avaient des souliers énormes, et mangeaient du fromage sur le pouce, assis tout le long de la vieille halle. Les autres, secs maigres, bruns, grelottaient dans leurs longues souquenilles, rien qu'à voir la neige sur les toits, et regardaient passer les femmes avec de grands yeux noirs et tristes. On les exerçait sur la place tous les jours à marcher au pas; ils allaient remplir les cadres du 6e léger à Mayence, et se reposaient un peu dans la caserne d'infanterie.

Le capitaine des recrues, qui s'appelait Vidal, logeait au-dessus de notre chambre. C'était un homme carré, solide, très-ferme, et pourtant aussi très-bon et très-honnête. Il vint faire raccommoder la sonnerie de sa montre chez nous, et quand il sut que j'étais conscrit et que j'avais peur de ne pas revenir, il m'encouragea disant « que tout n'est qu'habitude... qu'au bout de cinq ou six mois, on se bat et l'on marche comme on mange la soupe, et que beaucoup même s'habituent tellement à tirer des coups de fusil ou de canon sur les gens, qu'ils se considèrent comme malheureux lorsqu'ils n'ont pas cette jouissance. »

Mais sa manière de raisonner n'était pas de mon goût, d'autant plus que je voyais cinq ou six gros grains de poudre sur une de ses joues, lesquels étaient entrés bien loin dans la peau, et qu'il m'expliqua provenir d'un coup de fusil qu'un Russe lui avait lâché presque sous le nez. Un état pareil me déplaisait de plus en plus, et, comme déjà plusieurs jours s'étaient passés sans nouvelles, je commençais à croire qu'on m'oubliait comme le grand Jacob, du Chèvre-Hof, dont tout le monde parle encore, à cause de son bonheur extraordinaire. La tante Grédel elle-même me disait chaque fois que j'allais chez eux : « Eh bien... eh bien... ils veulent donc nous laisser tranquilles! » lorsque, le matin du 25 janvier, au moment où j'allais partir pour les Quatre-Vents, Monsieur Goulden, qui travaillait à son établi d'un air rêveur, se retourna les larmes aux yeux et me dit :

« Écoute, Joseph, j'ai voulu te laisser dormir encore tranquillement cette nuit; mais il faut pourtant que tu le saches, mon enfant : hier soir, le brigadier de gendarmerie est venu m'apporter ta feuille de route. Tu pars avec les Piémontais et les Génois, et cinq ou six garçons de la ville : le fils Klipfel, le fils Lœrig Jean Furst et Gaspard Zébédé; vous partez pour Mayence. »

En entendant cela, je sentis mes jambes s'en aller, et je m'assis sans pouvoir répondre un mot. M. Goulden sortit de son tiroir la feuille de route en belle écriture, et se mit à la lire lentement. Tout ce que je me rappelle, c'est que Joseph Bertha, natif de Dabo, canton de Phalsbourg, arrondissement de Sarrebourg, était incorporé dans le 6e léger, et qu'il devait avoir rejoint son corps le 29 janvier, à Mayence.

Cette lettre me produisit un aussi mauvais effet que si je n'avais rien su d'avance; je regardai cela comme quelque chose de nouveau, et j'en fus indigné.

M. Goulden, après un instant de silence, dit encore :

« C'est aujourd'hui que les Italiens partent, vers onze heures. »

Alors, me réveillant comme d'un mauvais rêve, je m'écriai :

« Mais je ne reverrai donc plus Catherine?

—Si, Joseph, si, dit-il d'une voix tremblante; j'ai fait prévenir la mère Grédel et Catherine; ainsi, mon enfant, elles viendront, tu pourras les embrasser avant de partir. »

Je voyais son chagrin et je m'attendrissais encore plus, de sorte que j'avais mille peines à m'empêcher de fondre en larmes.

Au bout d'une minute il reprit :

« Tu n'as besoin de t'inquiéter de rien, j'ai tout préparé d'avance. Et quand tu reviendras, Joseph, si Dieu veut que je sois encore de ce monde, tu me trouveras toujours le même. Voici que je commence à me faire vieux, mon plus grand bonheur aurait été de te conserver comme un fils, car j'ai trouvé dans toi le bon cœur et le bon esprit d'un honnête homme; je t'aurais cédé mon fonds... nous aurions été bien ensemble... Catherine et toi vous auriez été mes enfants... Mais puisqu'il en est ain

résignons-nous. Tout cela n'est que pour un peu de temps; tu seras réformé j'en suis sûr : on verra bientôt que tu ne peux pas faire de longues marches. »

Tandis qu'il parlait, moi, la tête sur les genoux, je sanglotais tout bas.

A la fin, il se leva et sortit de l'armoire un sac de soldat en peau de vache, qu'il posa sur la table. Je le regardais tout abattu, ne songeant à rien qu'au malheur de partir.

« Voici ton sac, dit-il, j'ai mis là-dedans tout ce qu'il te faut : deux chemises de toile, deux gilets de flanelle et le reste. Tu recevras deux chemises à Mayence, c'est tout ce qu'il te faudra ; mais je t'ai fait faire des souliers, car rien n'est plus mauvais que les souliers des fournisseurs; c'est presque toujours du cuir de cheval, qui vous échauffe terriblement les pieds. Tu n'es pas déjà trop solide sur tes jambes, mon pauvre enfant, au moins que tu n'aies pas cette douleur de plus. Enfin voilà... c'est tout. »

Il posa le sac sur la table et se rassit.

Dehors on entendait les allées et les venues des Italiens qui se préparaient à partir. Au-dessus de nous, le capitaine Vidal donnait des ordres. Il avait son cheval à la caserne de gendarmerie, et disait à son soldat d'aller voir s'il était bien bouchonné, s'il avait reçu son avoine.

Tout ce bruit, tout ce mouvement me produisait un effet étrange, et je ne pouvais encore croire qu'il fallait quitter la ville. Comme j'étais ainsi dans le plus grand trouble, voilà que la porte s'ouvre, et que Catherine se jette dans mes bras en gémissant, et que la mère Grédel crie :

« Je te disais bien qu'il fallait te sauver en Suisse.... que ces gueux finiraient par t'emmener.... Je te le disais bien.... tu n'as pas voulu me croire.

—Mère Grédel, répondit aussitôt M. Goulden, de partir pour faire son devoir, ce n'est pas un aussi grand malheur que d'être méprisé par les honnêtes gens. Au lieu de tous ces cris et de tous ces reproches qui ne servent à rien, vous feriez mieux de consoler et de soutenir Joseph.

—Ah ! dit-elle, je ne lui fais pas de reproches, non ! quoique ce soit terrible de voir des choses pareilles. »

Catherine ne me quittait pas; elle s'était assise à côté de moi, et nous nous embrassions.

« Tu reviendras, faisait-elle en me serrant.

—Oui.... oui, lui disais-je tout bas; et toi, tu penseras toujours à moi.... tu n'en aimeras pas un autre ! »

Alors elle sanglotait en disant :

« Oh ! non, je ne veux jamais aimer que toi ! »

Cela durait depuis un quart d'heure, lorsque la porte s'ouvrit, et que le capitaine Vidal entra, le manteau roulé comme un corps de chasse sur son épaule.

« Eh bien ! dit-il, eh bien ! et notre jeune homme?

—Le voilà, répondit M. Goulden.

—Ah ! oui, fit le capitaine, ils sont en train de se désoler, c'est tout simple.... Je me rappelle ça.... nous laissons tous quelqu'un au pays. »

Puis, élevant la voix :

« Allons, jeune homme, du courage ! Nous ne sommes plus un enfant, que diable ! »

Il regarda Catherine :

« C'est égal, dit-il à M. Goulden, je comprends qu'il n'aime pas de partir. »

Le tambour battait à tous les coins de la rue; le capitaine Vidal ajouta :

« Nous avons encore vingt minutes pour lever le pied. »

Et, me lançant un coup d'œil :

« Ne manquons pas au premier appel, jeune homme, » fit-il en serrant la main de M. Goulden.

Il sortit; on entendait son cheval piaffer à la porte.

Le temps était gris, la tristesse m'accablait; je ne pouvais lâcher Catherine.

Tout à coup le roulement commença; tous les tambours s'étaient réunis sur la place. M. Goulden, prenant aussitôt le sac par ses courroies sur la table, dit d'un ton grave :

« Joseph; maintenant embrassons-nous.... il est temps. »

Je me redressai tout pâle; il m'attacha le sac sur les épaules. Catherine, assise la figure dans son tablier, sanglotait. La mère Grédel, debout, me regardait les lèvres serrées.

Le roulement continuait toujours; subitement il se tut.

« L'appel va commencer, dit M. Goulden en m'embrassant, et tout à coup son cœur éclata; il se mit à pleurer, m'appelant tout bas son enfant et me disant :

« Courage ! »

La mère Grédel s'assit; comme je me baissais vers elle, elle me prit la tête entre ses mains, et m'embrassant, elle criait :

« Je t'ai toujours aimé, Joseph, depuis que tu n'étais qu'un enfant.... je t'ai toujours aimé ! tu ne nous as donné que de la satisfaction, et maintenant il faut que tu partes.... Mon Dieu, mon Dieu, quel malheur ! »

Moi, je ne pleurais plus.

Quand la tante Grédel m'eut lâché, je regardai Catherine, qui ne bougeait pas, et, m'étant approché, je la baisai sur le cou. Elle ne se

leva point, et je m'en allais bien vite, n'ayant plus de force, lorsqu'elle se mit à crier d'une voix déchirante :

« Joseph !... Joseph ! »

Alors je me retournai ; nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et quelques instants encore nous restâmes ainsi, sanglotant. Catherine ne pouvait plus se tenir ; je la posai dans le fauteuil et je partis sans oser tourner la tête.

J'étais déjà sur la place, au milieu des Italiens et d'une foule de gens qui criaient et pleuraient en reconduisant leurs garçons, et je ne voyais rien, je n'entendais rien.

Quand le roulement recommença, je regardai et je vis que j'étais entre Klipfel et Furst, tous deux le sac au dos ; leurs parents devant nous, sur la place, pleuraient comme pour un enterrement. A droite, près de l'hôtel de ville, le capitaine Vidal, à cheval sur sa petite jument grise, causait avec deux officiers d'infanterie. Les sergents faisaient l'appel et l'on répondait. On appela Zébédé, Furst, Klipfel, Bertha, nous répondîmes comme les autres ; puis le capitaine commanda : « Marche ! » et nous partîmes deux à deux vers la porte de France.

Au coin du boulanger Spitz, une vieille, au premier, cria de sa fenêtre, d'une voix étranglée :

« Kasper ! Kasper ! »

C'était la grand'mère de Zébédé ; son menton tremblait. Zébédé leva la main sans répondre ; il était aussi bien triste et baissait la tête.

Moi, je frémissais d'avance de passer devant chez nous. En arrivant là, mes jambes fléchissaient ; j'entendis aussi quelqu'un crier des fenêtres, mais je tournai la tête du côté de l'auberge du *Bœuf-Rouge ;* le bruit des tambours couvrait tout.

Les enfants couraient derrière nous en criant : « Les voilà qui partent.... Tiens, voilà Klipfel, voilà Joseph ! »

Sous la porte de France, les hommes de garde rangés en ligne, l'arme au bras, nous regardèrent défiler. Nous traversâmes l'avancée, puis nos tambours se turent, et nous tournâmes à droite. On n'entendait plus que le bruit des pas dans la boue, car la neige fondait.

Nous avions dépassé la ferme du Gerberhoff et nous allions descendre la côte du grand pont, lorsque j'entendis quelqu'un me parler : c'était le capitaine qui me criait du haut de son cheval :

« A la bonne heure, jeune homme, je suis content de vous ! »

En entendant cela, je ne pus m'empêcher de répandre encore des larmes, et le grand Furst aussi ; nous pleurions en marchant. Les autres, pâles comme des morts, ne disaient rien. Au grand pont, Zébédé sortit sa pipe pour fumer. Devant nous, les Italiens parlaient et riaient entre eux, étant habitués depuis trois semaines à cette existence.

Une fois sur la côte de Metting, à plus d'une lieue de la ville, comme nous allions redescendre, Klipfel me toucha l'épaule, et tournant la tête il me dit :

« Regarde là-bas....

Je regardai, et j'aperçus Phalsbourg bien loin au-dessous de nous, les casernes, les poudrières, et le clocher d'où j'avais vu la maison de Catherine, six semaines avant, avec le vieux Brainstein : tout cela gris, les bois noirs autour. J'aurais bien voulu m'arrêter là quelques instants ; mais la troupe marchait, il fallut suivre. Nous descendîmes à Metting.

VIII

Ce même jour, nous allâmes jusqu'à Bitche, puis le lendemain à Hornbach, à Kaiserslautern, etc. Le temps s'était remis à la neige.

Combien de fois, durant cette longue route, je regrettai le bon manteau de M. Goulden et ses souliers à doubles semelles !

Nous traversions des villages sans nombre, tantôt en montagne, tantôt en plaine. A l'entrée de chaque bourgade, les tambours attachaient leur caisse et battaient la marche ; alors nous redressions la tête, nous marquions le pas, pour avoir l'air de vieux soldats. Les gens venaient à leurs petites fenêtres, ou s'avançaient sur leur porte en disant : « Ce sont des conscrits. »

Le soir, à la halte, nous étions bien heureux de reposer nos pieds fatigués, moi surtout. Je ne puis pas dire que ma jambe me faisait mal, mais les pieds... Ah ! je n'avais jamais senti cette grande fatigue ! Avec notre billet de logement, nous avions le droit de nous asseoir au coin du feu ; mais les gens nous donnaient aussi place à leur table. Presque toujours nous avions du lait caillé et des pommes de terre ; quelquefois aussi du lard frais, tremblotant sur un plat de choucroute. Les enfants venaient nous voir ; les vieilles nous demandaient de quel pays nous étions, ce que nous faisions avant de partir ; les jeunes filles nous regardaient d'un air triste, rêvant à leurs amoureux, partis cinq, six ou sept mois avant. Ensuite on nous conduisait dans le lit du garçon. Avec quel bonheur je m'étendais ! comme j'aurais voulu dormir

mes douze heures ! Mais de bon matin, au petit jour, le bourdonnement de la caisse me réveillait; je regardais les poutres brunes du plafond, les petites vitres couvertes de givre, et je me demandais : « Où suis-je ? » Tout à coup mon cœur se serrait; je me disais : « Tu es à Bitche, à Kaiserslautern... tu es conscrit ! » Et bien vite il fallait m'habiller, reprendre le sac et courir répondre à l'appel.

« Bon voyage ! disait la ménagère éveillée de grand matin.

— Merci, » répondait le conscrit.

Et l'on partait.

Oui... oui... bon voyage ! On ne te reverra plus, pauvre diable... Combien d'autres ont suivi le même chemin !

Je n'oublierai jamais qu'à Kaiserslautern, le deuxième jour de notre départ, ayant débouclé mon sac pour mettre une chemise blanche, je découvris, sous les chemises, un petit paquet assez lourd, et que, l'ayant ouvert, j'y trouvai cinquante-quatre francs en pièces de six livres, et sur le papier ces mots de M. Goulden : « Sois « toujours bon, honnête, à la guerre. Songe à « tes parents, à tous ceux pour lesquels tu donnerais ta vie, et traite humainement les étrangers, afin qu'ils agissent de même à l'égard « des nôtres. Et que le ciel te conduise... qu'il « te sauve des périls ! Voici quelque argent, « Joseph. Il est bon, loin des siens, d'avoir toujours un peu d'argent. Ecris-nous le plus « souvent que tu pourras. Je t'embrasse, mon « enfant, je te serre sur mon cœur. »

En lisant cela, je répandis des larmes, et je pensai : « Tu n'es pas entièrement abandonné sur la terre... De braves gens songent à toi ! Tu n'oublieras jamais leurs bons conseils. »

Enfin le cinquième jour, vers dix heures du soir, nous entrâmes à Mayence. Tant que je vivrai, ce souvenir me restera dans l'esprit. Il faisait un froid terrible; nous étions partis de grand matin, et longtemps avant d'arriver à la ville, nous avions traversé des villages pleins de soldats : de la cavalerie et de l'infanterie, des dragons en petite veste, les sabots pleins de paille, en train de casser la glace d'une auge, pour abreuver leurs chevaux; d'autres traînant des bottes de fourrage à la porte des écuries; des convois de poudre, de boulets en route, tout blancs de givre; des estafettes, des détachements d'artillerie, de pontonniers allant et venant sur la campagne blanche, et qui ne faisaient pas plus attention à nous que si nous n'avions pas existé.

Le capitaine Vidal, pour se réchauffer, avait mis pied à terre et marchait d'un bon pas; les officiers et les sergents nous pressaient à cause du retard. Cinq ou six Italiens étaient restés en arrière dans les villages, ne pouvant plus avancer. Moi, j'avais très-chaud aux pieds à cause du mal; à la dernière halte, c'est à peine si j'avais pu me relever. Les autres Phalsbourgeois marchaient bien.

La nuit était venue; le ciel fourmillait d'étoiles. Tout le monde regardait, et l'on se disait : « Nous approchons ! nous approchons ! » car au fond du ciel une ligne sombre, des points noirs et des aiguilles étincelantes, annonçaient une grande ville. Enfin nous entrâmes dans les avancées, à travers des bastions de terre en zigzag. Alors on nous fit serrer les rangs et nous continuâmes mieux au pas, comme il arrive en approchant d'une place forte. On se taisait. Au coin d'une espèce de demi-lune, nous vîmes le fossé de la ville plein de glace, les remparts en briques au-dessus, et en face de nous, une vieille porte sombre, le pont levé. En haut, une sentinelle l'arme prête, nous cria :

« Qui vive ? »

Le capitaine, seul en avant, répondit :

« France !

— Quel régiment ?

— Recrues du 6e léger »

Il se fit un grand silence. Le pont-levis s'abaissa; les hommes de garde vinrent nous reconnaître. L'un d'eux portait un grand falot. Le capitaine Vidal alla quelque pas en avant, causer avec le chef de poste, puis on nous cria :

« Quand il vous plaira. »

Nos tambours commençaient à battre; mais le capitaine leur fit remettre la caisse sur l'épaule, et nous entrâmes traversant un grand pont et une seconde porte semblable à la première. Alors nous fûmes dans la ville, pavée de gros cailloux luisants. Chacun faisait ce qu'il pouvait pour ne pas boiter, car, malgré la nuit, toutes les auberges, toutes les boutiques des marchands étaient ouvertes; leurs grandes fenêtres brillaient, et des centaines de gens allaient et venaient comme en plein jour.

Nous tournâmes cinq ou six coins de rue, et bientôt nous arrivâmes sur une petite place, devant une haute caserne, où l'on nous cria : « Halte ! »

Il y avait une voûte au coin de la caserne, et, dans cette voûte une cantinière assise derrière une petite table, sous un grand parapluie tricolore où pendaient deux lanternes.

Presque aussitôt plusieurs officiers arrivèrent: c'étaient le commandant Gêmeau et quelques autres que j'ai connus depuis. Ils serrèrent la main du capitaine en riant; puis ils nous regardèrent et l'on fit l'appel. Après quoi nous reçûmes chacun une miche de pain de munition et un billet de logement. On nous avertit

« Regarde là-bas !... » (Page 30.)

que l'appel aurait lieu le lendemain à huit heures pour la distribution des armes, et l'on nous cria : « Rompez les rangs ! » pendant que les officiers remontaient la rue à gauche et entraient ensemble dans un grand café, où l'on montait par une quinzaine de marches.

Mais nous autres, où aller avec nos billets de logement, au milieu d'une ville pareille, et surtout ces Italiens, qui ne connaissaient pas un mot d'allemand ni de français ?

Ma première idée fut d'aller voir la cantinière sous son parapluie. C'était une vieille Alsacienne toute ronde et joufflue, et quand je lui demandai où se trouvait la *Capuzigner Strasse*, elle me répondit : « Qu'est-ce que tu payes ? »

Je fus obligé de prendre avec elle un petit verre d'eau-de-vie; alors elle me dit :

« Tiens, juste en face de nous, en tournant le coin à droite, tu trouveras la *Capuzigner Strasse*. Bonsoir, conscrit. »

Elle riait.

Le grand Furst et Zébédé avaient aussi leur billet pour la *Capuzigner Strasse;* nous partîmes, encore bienheureux de boiter et de traîner la semelle ensemble dans cette ville étrangère.

Furst trouva le premier sa maison, mais elle était fermée, et, comme il frappait à la porte, je trouvai aussi la mienne, dont les deux fenêtres brillaient à gauche. Je poussai la porte, elle s'ouvrit, et j'entrai dans une allée sombre, où l'on sentait le pain frais, ce qui me réjouit intérieurement. Zébédé alla plus loin. Moi, je criais dans l'allée : « Il n'y a personne ? »

Et presque aussitôt une vieille femme parut,

« Il y a pourtant de braves gens sur la terre ! » (Page 34.)

la main devant sa chandelle, au haut d'un escalier en bois.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » fit-elle.

Je lui dis que j'avais un billet de logement pour chez eux. Elle descendit et regarda mon billet, puis elle me dit en allemand :

« Venez ! »

Je montai donc l'escalier. En passant, j'aperçus, par une porte ouverte, deux hommes en culotte, nus jusqu'à la ceinture, qui brassaient la pâte devant deux pétrins. J'étais chez un boulanger, et voilà pourquoi cette vieille ne dormait pas encore, ayant sans doute aussi de l'ouvrage. Elle avait un bonnet à rubans noirs, les bras nus jusqu'aux coudes, une grosse jupe de laine bleue soutenue par des bretelles, et semblait triste. En haut elle me conduisit dans une chambre assez grande, avec un bon fourneau de faïence et un lit au fond.

« Vous arrivez tard, me dit cette femme.

— Oui, nous avons marché tout le jour, lui répondis-je sans presque pouvoir parler ; je tombe de faim et de fatigue. »

Alors elle me regarda, et je l'entendis qui disait :

« Pauvre enfant ! pauvre enfant ! »

Puis elle me fit asseoir près du fourneau et me demanda :

« Vous avez mal aux pieds ?

— Oui, depuis trois jours.

— Eh bien ! ôtez vos souliers, fit-elle, et mettez ces sabots. Je reviens. »

Elle laissa sa chandelle sur la table et redescendit. J'ôtai mon sac et mes souliers ; j'avais

des ampoules et je pensais : « Mon Dieu... mon Dieu... peut-on souffrir autant? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux être mort? »

Cette idée m'était venue cent fois en route; mais alors, auprès de ce bon feu, je me sentais si las, si malheureux, que j'aurais voulu m'endormir pour toujours, malgré Catherine, malgré la tante Grédel, M. Goulden et tous ceux qui me souhaitaient du bien. Oui, je me trouvais trop misérable!

Tandis que je songeais à ces choses, la porte s'ouvrit, et un homme grand, fort, la tête déjà grise, entra. C'était un de ceux que j'avais vus travailler en bas. Il avait mis une chemise, et tenait dans ses mains une cruche et deux verres.

« Bonne nuit! » dit-il en me regardant d'un air grave.

Je penchai la tête. La vieille entra derrière cet homme; elle portait un cuveau de bois, et le posant à terre près de ma chaise :

« Prenez un bain de pieds, me dit-elle, cela vous fera du bien. »

En voyant cela, je fus attendri et je pensai : « Il y a pourtant de braves gens sur la terre! » J'ôtai mes bas. Comme les ampoules étaient ouvertes, elles saignaient, et la bonne vieille répéta :

« Pauvre enfant! pauvre enfant! »

L'homme me dit :

« De quel pays êtes-vous?

—De Phalsbourg, en Lorraine

—Ah! bon, » fit-il.

Puis, au bout d'un instant, il dit à sa femme:

« Va donc chercher une de nos galettes; ce jeune homme prendra un verre de vin, et nous le laisserons ensuite dormir en paix, car il a besoin de repos. »

Il poussa la table devant moi, de sorte que j'avais les pieds dans la baignoire, ce qui me faisait du bien, et que j'étais devant la cruche. Il emplit ensuite nos verres d'un bon vin blanc, en me disant :

« A votre santé! »

La mère était sortie. Elle revint avec une grande galette encore chaude, et toute couverte de beurre frais à moitié fondu. C'est alors que je sentis combien j'avais faim; je me trouvai presque mal. Il paraît que ces bonnes gens le virent, car la femme me dit :

« Avant de manger, mon enfant, il faut sortir vos pieds de l'eau. »

Elle se baissa et m'essuya les pieds avec son tablier, avant que j'eusse compris ce qu'elle voulait faire.

Alors je m'écriai : « Mon Dieu, madame, vous me traitez comme votre enfant. »

Elle me répondit au bout d'un instant :

« Nous avons un fils à l'armée! »

J'entendis que sa voix tremblait en disant ces mots, et mon cœur se mit à sangloter intérieurement : je songeais à Catherine, à la tante Grédel, et je ne pouvais rien répondre.

« Mangez et buvez, » me dit l'homme en découpant la galette.

Ce que je fis avec un bonheur que je n'avais jamais connu. Tous deux me regardaient gravement. Quand j'eus fini, l'homme se leva :

« Oui, dit-il, nous avons un fils à l'armée; il est parti l'année dernière pour la Russie, et nous n'en avons pas eu de nouvelles... Ces guerres sont terribles! »

Il se parlait à lui-même en marchant d'un air rêveur, les mains croisées sur le dos. Moi, je sentais mes yeux se fermer.

Tout à coup l'homme dit :

« Allons, bonsoir. »

Il sortit; sa femme le suivit emportant le cuveau.

« Merci, leur criai-je; que Dieu ramène votre fils! »

Puis je me déshabillai, je me couchai et je m'endormis profondément.

IX

Le lendemain, je m'éveillai vers huit heures. Un trompette sonnait le rappel au coin de la *Capuzigner Strasse;* tout s'agitait : on entendait passer des chevaux, des voitures et des gens. Mes pieds me faisaient encore un peu mal, mais ce n'était rien en comparaison des autres jours; quand j'eus mis des bas propres, il me sembla renaître, j'étais solide sur mes jambes, et je me dis en moi-même : « Joseph, si cela continue, tu deviendras un gaillard; il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Je m'habillai dans ces heureuses dispositions.

La femme du boulanger avait mis sécher mes souliers près du four, après les avoir remplis de cendres chaudes, pour les empêcher de se racornir. Ils étaient bien graissés et luisants.

Enfin je bouclai mon sac, et je descendis sans avoir le temps de remercier les bonnes gens qui m'avaient si bien reçu, pensant remplir ce devoir après l'appel.

Au bout de la rue, sur la place, beaucoup de nos Italiens attendaient déjà, grelotant autour

de la fontaine. Furst, Klipfel, Zébédé arrivèrent un instant plus tard.

De tout un côté de la place on ne voyait que des canons sur leurs affûts. Des chevaux arrivaient à l'abreuvoir, conduits par des hussards badois; quelques soldats du train et des dragons se trouvaient dans le nombre.

En face de nous était une caserne de cavalerie haute comme l'église de Phalsbourg; et des trois autres côtés de la place s'élevaient de vieilles maisons en pointe avec des sculptures, comme à Saverne, mais bien autrement grandes. Jamais je n'avais rien vu de semblable, et comme je regardais le nez en l'air, nos tambours se mirent à rouler. Chacun reprit son rang. Le capitaine Vidal arriva, le manteau sur l'épaule. Des voitures sortirent d'une voûte en face, et l'on nous cria, d'abord en italien, ensuite en français, qu'on allait distribuer les armes, et que chacun devait sortir des rangs à l'appel de son nom.

Les voitures s'arrêtèrent à dix pas, et l'appel commença. Chacun à son tour sortait des rangs, et recevait une giberne, un sabre, une baïonnette et un fusil. On se passait cela sur la blouse, sur l'habit ou la casaque; nous avions la mine, avec nos chapeaux, nos casquettes et nos armes, d'une véritable bande de brigands. Je reçus un fusil tellement grand et lourd, que je pouvais à peine le porter; et comme la giberne me tombait presque sur les mollets, le sergent Pinto me montra la manière de raccourcir les courroies. C'était un brave homme.

Tous ces baudriers qui me croisaient la poitrine me paraissaient quelque chose de terrible, et je vis bien alors que nos misères n'allaient pas finir de sitôt.

Après les armes, un caisson s'avança, et l'on nous distribua cinquante cartouches par homme, ce qui n'annonçait rien de bon. Puis, au lieu de faire rompre les rangs et de nous renvoyer à nos logements, comme je le pensais, le capitaine Vidal tira son sabre et cria :

« Par file à droite... en avant... marche! »

Et les tambours se mirent à battre.

J'étais désolé de ne pouvoir pas au moins remercier mes hôtes du bien qu'ils m'avaient fait; je me disais : « Ils vont te prendre pour un ingrat! » Mais tout cela ne m'empêchait pas de suivre la file.

Nous allions par une longue rue tortueuse, et tout à coup en dehors des glacis, nous fûmes près du Rhin couvert de glace à perte de vue. C'était quelque chose de magnifique et d'éblouissant.

Tout le bataillon descendit au Rhin, que nous traversâmes. Nous n'étions pas seuls sur le fleuve : devant nous, à cinq ou six cents pas, un convoi de poudre, conduit par des soldats du train, gagnait la route de Francfort. La glace n'était pas glissante, mais couverte d'une espèce de givre raboteux.

En arrivant sur l'autre rive, on nous fit prendre un chemin tournant entre deux petites côtes.

Nous continuâmes à marcher ainsi durant cinq heures. Tantôt à droite, tantôt à gauche, nous découvrions des villages, et Zébédé, qui marchait près de moi, me disait :

« Puisqu'il a fallu partir, j'aime autant que ce soit pour la guerre. Au moins, nous voyons tous les jours du nouveau. Si nous avons le bonheur de revenir, nous pourrons en raconter de toutes sortes.

—Oui, mais j'aimerais beaucoup mieux en savoir moins, lui disais-je; j'aimerais mieux vivre pour mon propre compte que pour le compte des autres, qui sont tranquillement chez eux, pendant que nous grimpons ici dans la neige.

—Toi, tu ne regardes pas la gloire, faisait-il; c'est pourtant quelque chose, la gloire! »

Et je lui répondais :

« La gloire est pour d'autres que pour nous, Zébédé; ceux-là vivent bien, mangent bien et dorment bien. Ils ont des danses et des réjouissances, comme on le voit dans les gazettes, et, par-dessus le marché, la gloire, quand nous l'avons gagnée à force de suer, de jeûner et de nous faire casser les os. Les pauvres diables comme nous, qu'on force de partir, lorsqu'ils rentrent à la fin, après avoir perdu l'habitude du travail et quelquefois un membre, n'ont pas beaucoup de gloire. Bon nombre de leurs anciens camarades, qui ne valaient pas mieux qu'eux, et qui travaillaient même moins bien, ont gagné de l'argent pendant les sept ans, ils ont ouvert une boutique, ils ont épousé les amoureuses des autres, ils ont eu de beaux enfants, ils sont des hommes posés, des conseillers municipaux, des notables. Et quand ceux qui reviennent de chercher de la gloire en tuant des hommes passent avec leurs chevrons sur le bras, ils les regardent par-dessus l'épaule, et si par malheur ils ont le nez rouge, à force d'avoir bu de l'eau-de-vie pour se remonter le cœur dans la pluie, dans la neige, dans les marches forcées, tandis que les autres buvaient du bon vin, ils disent : « Ce sont des ivrognes! » Et ces conscrits qui ne demandaient pas mieux que de rester chez eux, de travailler, deviennent des espèces de mendiants. Voilà ce que je pense, Zébédé; je ne trouve pas cela tout à fait juste, et j'aimerais mieux voir les amis de la gloire aller se battre eux-mêmes et nous laisser tranquilles. »

Alors il me disait :

« Je pense la même chose que toi; mais, puisque nous sommes *pincés*, il vaut mieux dire que nous combattons pour la gloire. Il faut toujours soutenir son état et tâcher de faire croire aux gens qu'on est bien ; sans cela, Joseph, on serait encore capable de se moquer de nous. »

En raisonnant de ces choses et de beaucoup d'autres, nous finîmes par découvrir une grande rivière, que le sergent nous dit être le Mein, et, près de cette rivière un village sur la route. Nous ne savions pas le nom de ce village, mais c'est là que nous fîmes halte.

On entra dans les maisons, et chacun put s'acheter de l'eau-de-vie, du vin et de la viande.

Ceux qui n'avaient pas d'argent cassèrent leur croûte de pain bis en regardant les autres.

Le soir, vers cinq heures, nous arrivâmes à Francfort. C'est une ville encore plus vieille que Mayence et pleine de juifs. On nous conduisit dans un endroit appelé Saxenhausen, où se trouvait caserné le 10e hussards et des chasseurs badois. Je me suis laissé dire que cette vieille bâtisse avait été dans le temps un hôpital, et je le crois volontiers, car à l'intérieur se trouvait une grande cour, avec des arcades murées; sous les arcades, on avait logé les chevaux, et au-dessus les hommes.

Nous arrivâmes donc en cet endroit à travers des ruelles innombrables et tellement étroites, qu'on voyait à peine les étoiles entre les cheminées. Le capitaine Florentin et les deux lieutenants Clavel et Bretonville nous attendaient. Après l'appel, nos sergents nous conduisirent par détachements dans les chambrées, au-dessus des Badois. C'étaient de grandes salles avec de petites fenêtres; entre les fenêtres se trouvaient les lits.

Le sergent Pinto suspendit sa lanterne au pilier du milieu; chacun mit ses armes au râtelier, puis se débarrassa de son sac, de sa blouse et de ses souliers sans dire un mot. Zébédé se trouvait être mon camarade de lit. Dieu sait si nous avions sommeil. Vingt minutes après, nous dormions tous comme des sourds.

X

C'est à Francfort que j'appris à connaître la vie militaire. Jusque-là je n'avais été qu'un simple conscrit, alors je devins un soldat Et je ne parle pas ici de l'exercice, non ! La manière de faire tête droite et tête gauche, d'emboîter le pas, de lever la main à la hauteur de la première ou de la deuxième capucine pour charger le fusil, d'ajuster, et de relever l'arme au commandement, c'est l'affaire d'un ou deux mois, avec de la bonne volonté. Mais j'appris la discipline, à savoir : que le caporal a toujours raison lorsqu'il parle au soldat, le sergent lorsqu'il parle au caporal, le sergent-major lorsqu'il parle au sergent, le sous-lieutenant au sergent-major, ainsi de suite jusqu'au maréchal de France,—quand ils diraient que deux et deux font cinq ou que la lune brille en plein midi.

Cela vous entre difficilement dans la tête, mais quelque chose vous aide beaucoup : c'est une espèce de pancarte affichée dans les chambrées, et qu'on vous lit de temps en temps, pour vous ouvrir les idées. Cette pancarte suppose tout ce qu'un soldat peut avoir envie de faire, par exemple de retourner dans son village, de refuser le service, de résister à son chef, etc., et cela finit toujours par la mort ou cinq ans de boulet au moins.

Le lendemain de notre arrivée à Francfort, j'écrivis à M. Goulden, à Catherine et à la tante Grédel; on peut se figurer avec quel attendrissement. Il me semblait, en leur parlant, être encore au milieu d'eux; je leur racontais mes fatigues, le bien qu'on m'avait fait à Mayence, le courage qu'il m'avait fallu pour ne pas rester en arrière. Je leur dis aussi que j'étais toujours en bonne santé, grâce à Dieu; que je me sentais plus fort qu'avant de partir, et que je les embrassais mille et mille fois.

J'écrivais dans notre chambrée, au milieu des camarades, et les Phalsbourgeois me faisaient tous ajouter des compliments pour leurs familles. Enfin, ce fut encore un bon moment.

Ensuite j'écrivis à Mayence, aux braves gens de la *Capuzigner Strasse*, qui m'avaient en quelque sorte sauvé de la désolation. Je leur dis que le rappel m'avait forcé le matin de partir tout de suite; que j'avais espéré les revoir et les remercier, mais que, le bataillon ayant fait route pour Francfort, ils devaient me pardonner.

Ce même jour, dans l'après-midi, nous reçûmes l'habillement du bataillon. Des douzaines de juifs arrivèrent jusque sous les arcades, et chacun leur vendit ses effets bourgeois. Je ne conservai que mes chemises, mes bas et mes souliers. Les Italiens avaient mille peines à se faire entendre de ces marchands, qui voulaient tout emporter pour rien ; mais les Génois étaient aussi fins que les juifs, et leurs discussions se prolongèrent jusqu'à la nuit. Nos caporaux reçurent alors plus d'une goutte; il fallait bien s'en faire des amis, car matin et

soir ils nous montraient l'exercice dans la cour pleine de neige. La cantinière Christine était toujours dans son coin, la chaufferette sous les pieds. Elle prenait en considération tous les jeunes gens de bonne famille, comme elle appelait ceux qui ne regardaient pas à l'argent. Combien d'entre nous se laissaient tirer jusqu'au dernier liard, pour s'entendre appeler jeunes gens de bonne famille! Plus tard ce n'étaient plus que des gueux! mais que voulez-vous? la vanité... la vanité... cela perd tout le genre humain, depuis les conscrits jusqu'aux généraux.

Pendant ce temps, chaque jour il arrivait des recrues de France, et des charrettes pleines de blessés de la Pologne. Quel spectacle devant l'hôpital du Saint-Esprit, de l'autre côté de la rivière! C'était un convoi qui ne finissait jamais! Tous ces malheureux avaient les uns le nez et les oreilles gelés, les autres un bras, les autres une jambe; on les mettait dans la neige, pour les empêcher de tomber en morceaux. Jamais on n'a vu de gens habillés si misérablement, avec des jupons de femmes, des bonnets à poil pelés, des shakos défoncés, des vestes de Cosaques, des mouchoirs et des chemises entortillés autour des pieds; ils sortaient des charrettes en se cramponnant et vous regardaient comme des bêtes sauvages, les yeux enfoncés dans la tête et les poils de la figure hérissés. Les bohémiens qui dorment au coin des bois en auraient eu pitié, et pourtant c'étaient encore les plus heureux, puisqu'ils étaient réchappés du carnage, et que des milliers de leurs camarades avaient péri dans les neiges ou sur les champs de bataille.

Klipfel, Zébédé, Furst et moi nous allions voir ces malheureux; ils nous racontaient toute la débâcle depuis Moscou, et je vis bien alors que le 29e Bulletin, si terrible, n'avait dit que la vérité.

Ces histoires nous excitaient contre les Russes; plusieurs disaient: « Ah! pourvu que la guerre recommence bientôt; ils en verront des dures cette fois... ce n'est pas fini... ce n'est pas fini! » Leur colère me gagnait moi-même, et quelquefois je pensais: « Joseph, est-ce que tu perds la tête maintenant? Ces Russes défendaient leur pays, leurs familles, tout ce que les hommes ont de plus sacré dans ce monde. S'ils ne les avaient pas défendus, on aurait raison de les mépriser. »

En ce temps, il arriva quelque chose d'extraordinaire.

Vous saurez que Zébédé, mon camarade de lit, était le fils du fossoyeur de Phalsbourg, et que nous l'appelions quelquefois entre nous: « *Fossoyeur* » De notre part cela ne lui faisait rien. Mais un soir, après l'exercice, comme il traversait la cour, un hussard lui cria:

« Hé! Fossoyeur, arrive m'aider à traîner ces bottes de paille. »

Zébédé, s'étant retourné, lui répondit:

« Je ne m'appelle pas Fossoyeur, et vous n'avez qu'à porter vos bottes de paille vous-même! Est-ce que vous me prenez pour une bête? »

Alors l'autre lui cria plus fort:

« Conscrit, veux-tu bien venir, ou gare! »

Zébédé, avec son grand nez crochu, ses yeux gris et ses lèvres minces, ne jouissait pas d'un bon caractère. Il s'approcha du hussard et lui demanda:

« Qu'est-ce que vous dites?

—Je te dis d'enlever ces bottes de paille, et lestement, entends-tu, conscrit? »

C'était un vieux à moustaches et gros favoris roux taillés en brosse, à la mode de Chamboran. Zébédé l'empoigna par un de ses favoris; mais l'autre lui donna deux grands soufflets. Malgré tout, une poignée de favoris resta dans la main de Zébédé, et comme cette dispute avait attiré beaucoup de monde, le hussard levant le doigt lui dit:

« Conscrit, demain matin tu recevras de mes nouvelles.

—C'est bon, fit Zébédé, nous verrons. J'ai aussi du nouveau pour vous, l'ancien. »

Il arriva tout de suite me raconter cela, et moi, sachant qu'il n'avait jamais tenu qu'une pioche, je ne pus m'empêcher de frémir pour lui.

« Ecoute, Zébédé, lui dis-je, tout ce qui te reste à faire maintenant, puisque tu ne peux pas déserter, c'est d'aller demander pardon à ce vieux... car tous ces vieux ont des coups terribles, qu'ils ont rapportés d'Egypte, d'Espagne et d'ailleurs. Crois-moi! Si tu veux, je vais te prêter un écu pour aller lui payer bouteille; ça l'attendrira. »

Mais lui, fronçant les sourcils, ne voulut rien entendre.

« Plutôt que de faire des excuses, dit-il, j'aimerais mieux aller me pendre tout de suite. Je me moque de tous les hussards ensemble. S'il a des coups, moi j'ai le bras long, et j'en ai aussi des coups au bout de mon sabre, des coups qui entreront aussi bien dans ses os que les siens dans ma chair. »

Il était encore indigné de ses soufflets.

Presque aussitôt le maître d'armes Châzy, le caporal Fleury, Klipfel, Furst, Léger arrivèrent; ils donnaient tous raison à Zébédé, et le maître d'armes dit qu'il fallait du sang pour laver les soufflets, que c'était l'honneur des nouvelles recrues de se battre.

Zébédé répondit que les Phalsbourgeois n'avaient jamais eu peur d'une saignée, et qu'il était prêt. Alors le maître d'armes alla voir le capitaine de la compagnie, nommé Florentin, un homme, le plus magnifique qu'on puisse s'imaginer, grand, sec, large des épaules, le nez droit, et qui avait reçu la décoration des mains de l'Empereur, à la bataille d'Eylau. Le capitaine trouva que c'était tout simple de se battre pour un soufflet; il dit même que cela donnerait un bel exemple aux conscrits, et que si Zébédé ne se battait pas, il serait indigne de rester au 3e bataillon du C°.

Toute cette nuit-là je ne pus fermer l'œil; j'entendais mon camarade ronfler et je pensais: « Pauvre Zébédé, demain soir tu ne ronfleras plus! » Je frissonnais d'être couché près d'un homme pareil. Enfin, je venais de m'endormir vers le petit jour, quand tout à coup je sens un air très-froid; j'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois? le vieux hussard roux, qui avait enlevé la couverture de notre lit et qui disait :

« Allons, debout, fainéant, je vais t'apprendre de quel bois je me chauffe. »

Zébédé se leva tranquillement et répondit :

« Je dormais, vétéran, je dormais. »

L'autre, en s'entendant appeler vétéran, voulut tomber sur mon camarade; mais deux grands gaillards qui lui servaient de témoins l'arrêtèrent, et d'ailleurs tous les Phalsbourgeois étaient aussi là.

« Voyons... voyons... dépêchons!... » criait le vieux.

Mais Zébédé s'habillait sans se presser. Au bout d'un instant, il dit :

« Est-ce que nous aurons la permission de sortir du quartier, les anciens?

— Derrière le violon, il y a de la place pour s'aligner, » répondit un des hussards.

C'était un endroit plein d'orties, derrière la hotte du violon; un mur l'entourait, et de nos fenêtres on le voyait très-bien; il se trouvait juste au-dessous, du côté de la rivière.

Zébédé mit sa capote, et dit en se tournant de mon côté :

« Joseph, et toi, Klipfel, je vous choisis pour mes témoins. »

Mais je secouai la tête.

« Eh bien, Furst, arrive! » dit-il.

Et tous ensemble descendirent l'escalier.

Je croyais Zébédé perdu; cela me faisait beaucoup de peine, et je pensais : « Voilà que non-seulement les Russes et les Prussiens nous exterminent, il faut encore que les nôtres s'en mêlent. »

Toute la chambrée était aux fenêtres; moi seul, derrière, je restai assis sur mon lit. Au bout de cinq minutes, le bruit des sabres en bas me rendit tout blanc; je n'avais plus une goutte de sang dans les veines.

Mais cela ne dura pas longtemps, car tout à coup Klipfel s'écria : « Touché! »

Alors je ne sais comment j'arrivai près d'une fenêtre, et, regardant par-dessus les autres, je vis le hussard appuyé contre le mur, et Zébédé qui se relevait, le sabre tout rouge de sang. Il avait glissé sur les genoux pendant la bataille; le sabre du vieux, qui se fendait, avait passé sur son épaule, et lui, sans perdre une seconde, avait enfoncé le sien dans le ventre du hussard. S'il n'avait pas eu le bonheur de glisser, le vieux lui perçait le cœur.

Voilà ce que je vis en bas d'un coup d'œil.

Le hussard s'affaissait contre le mur, ses témoins le soutenaient aux bras, et Zébédé, pâle comme un mort, regardait son sabre, tandis que Klipfel lui tendait sa capote.

Presque aussitôt on battit la diane, et nous descendîmes à l'appel du matin. Cela se passait le 18 février. Le même jour nous reçûmes l'ordre de faire notre sac, et nous partîmes de Francfort pour Séligenstadt, où nous restâmes jusqu'au 8 mars. Alors toutes les recrues connaissaient le maniement du fusil et l'école de peloton. De Séligenstadt, nous partîmes le 9 mars pour Schweinheim, et le 24 mars 1813, le bataillon se réunit à la division à Aschaffenbourg, où le maréchal Ney nous passa la revue.

Le capitaine de la compagnie s'appelait Florentin, le lieutenant Bretonville, le commandant du bataillon Gémeau, le capitaine adjudant-major Vidal, le colonel du régiment Zapfel, le général de la brigade Ladoucette, et le général de la division Souham : — tout soldat doit savoir cela, s'il ne veut pas marcher comme un aveugle.

XI

La fonte des neiges avait commencé le 18 ou le 19 mars. Je me rappelle que pendant la grande revue d'Aschaffenbourg, sur un large plateau d'où l'on découvre le Mein à perte de vue, la pluie ne cessa point de tomber depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Nous avions à notre gauche un château, dont les gens regardaient par de hautes fenêtres, bien à leur aise, pendant que l'eau nous coulait dans les souliers. A droite bouillonnait la rivière, que l'on voyait comme à travers un brouillard.

Pour nous rafraîchir encore les idées, à cha-

que instant on nous criait : « Portez arme ! Arme bras ! »

Le maréchal s'avançait lentement, au milieu de son état-major. Ce qui consolait Zébédé, c'était que nous allions voir le brave des braves. Moi, je pensais : « Si je pouvais le voir au coin du feu, ça me ferait plus de plaisir. »

Enfin il arriva devant nous, et je le vois encore avec son grand chapeau trempé de pluie, son habit bleu couvert de broderies et ses grandes bottes. C'était un bel homme, d'un blond roux, le nez relevé, les yeux vifs, et qui paraissait terriblement solide. Il n'était pas fier, car, comme il passait devant la compagnie, et que le capitaine lui présentait les armes, tout à coup il se retourna sur son grand cheval et dit tout haut :

« Tiens, c'est Florentin ! »

Alors le capitaine se redressa sans savoir que répondre. Il paraît que le maréchal et lui avaient été simples soldats ensemble du temps de la République. Le capitaine à la fin répondit :

« Oui, maréchal, c'est Sébastien Florentin.

— Ma foi, Florentin, dit le maréchal en étendant le bras du côté de la Russie, je suis content de te revoir ; je te croyais couché là-bas. »

Toute notre compagnie était contente, et Zébédé me dit :

« Voilà ce qui s'appelle un homme ; je me ferais casser la tête pour lui ! »

Je ne voyais pas pourquoi Zébédé voulait se faire casser la tête, parce que le maréchal avait dit bonjour à son vieux camarade.

C'est tout ce qui me revient d'Aschaffenbourg.

Le soir nous rentrâmes manger la soupe à Schweinheim, un endroit riche en vins, en chanvre, en blé, où presque tout le monde nous regardait de travers.

Nous logions à trois ou quatre dans les maisons, comme des garnisaires, et nous avions tous les jours de la viande, soit du bœuf, soit du lard ou du mouton. Le pain de ménage était très-bon, et le vin aussi. Mais plusieurs d'entre nous avaient l'air de trouver tout mauvais, croyant se faire passer, par ce moyen, pour de grands seigneurs ; ils se trompaient bien, car j'entendais les bourgeois dire en allemand :

« Ceux-là, dans leur pays, sont des mendiants ! Si l'on allait voir en France, on ne trouverait pas seulement des pommes de terre dans leur cave. »

Et jamais ils ne se trompaient, ce qui m'a fait penser souvent depuis, que les gens si difficiles chez les autres sont de pauvres diables chez eux.

Enfin, pour ma part, j'étais bien content d'être gobergé de cette facon, et j'aurais voulu voir durer cela toute la campagne. Deux conscrits de Saint-Dié étaient avec moi chez le maître de poste du village, dont presque tous les chevaux avaient été mis en réquisition pour notre cavalerie. Cela ne devait pas le rendre de bonne humeur, mais il ne disait rien et fumait sa pipe derrière le fourneau du matin au soir. Sa femme était grande et forte, et ses deux filles étaient bien jolies. Elles avaient peur de nous et se sauvaient lorsque nous revenions de l'exercice, ou de monter la garde au bout du village.

Le soir du quatrième jour, comme nous finissions de souper, arriva vers sept heures un vieillard en capote noire, la tête blanche et la figure tout à fait respectable. Il nous salua, puis il dit en allemand au maître de poste :

« Ce sont de nouvelles recrues ?

—Oui, monsieur Stenger, répondit l'autre, nous ne serons jamais débarrassés de ces gens-là. Si je pouvais les empoisonner tous, ce serait bientôt fait. »

Je me retournai tranquillement et je lui dis :

« Je connais l'allemand... ne dites pas de pareilles choses. »

A peine le maître de poste m'eut-il entendu, que sa grande pipe lui tomba presque de la main.

« Vous êtes bien imprudent en paroles, monsieur Kalkreuth ! dit le vieillard ; si d'autres que ce jeune homme vous avaient entendu, songez à ce qui vous arriverait.

—C'est une manière de parler, répondit le gros homme. Que voulez-vous ? quand on vous prend tout, quand on vous dépouille pendant des années, à la fin on ne sait plus ce qu'il faut dire, et l'on parle à tort et à travers. »

Le vieillard, qui n'était autre que le pasteur de Schweinheim, vint alors me saluer et me dit :

« Monsieur, votre manière d'agir est celle d'un honnête homme ; croyez que M. Kalkreuth est incapable de faire du mal, même à nos ennemis.

—Je le pense bien, monsieur, lui répondis-je, sans cela je ne mangerais pas de ses saucisses d'aussi bon cœur. »

Le maître de poste, en entendant ces mots, se mit à rire, ses deux grosses mains sur son ventre comme un enfant, et s'écria :

« Je n'aurais jamais cru qu'un Français me ferait rire. »

Mes deux camarades étaient de garde, ils sortirent, je restai seul. Alors le maître de poste alla chercher une bouteille de vieux vin ; il s'assit à la table et voulut trinquer avec moi, ce que je fis volontiers. Et depuis ce jour jusqu'à notre départ, ces gens eurent beaucoup

Tout le bataillon descendit au Rhin. (Page 35.)

de confiance en moi. Chaque soir nous causions au coin du feu ; le pasteur arrivait, et les jeunes filles elles-mêmes descendaient pour écouter. Elles étaient blondes avec des yeux bleus; l'une pouvait avoir dix-huit ans, l'autre vingt; je leur trouvais un air de ressemblance avec Catherine qui me remuait le cœur.

On savait que j'avais une amoureuse au pays, parce que je n'avais pu m'empêcher de le dire, et cela les attendrissait.

Le maître de poste se plaignait amèrement des Français ; le pasteur disait que c'était une nation vaniteuse et peu chaste, et que, par ces motifs, toute l'Allemagne allait se lever contre nous; qu'on était las des mauvaises mœurs de nos soldats et de l'avidité de nos généraux, et qu'on avait formé le *Tugend-Bund* * pour nous combattre.

« Dans les premiers temps, me disait-il, vous nous parliez de Liberté, nous aimions à entendre cela, et nos vœux étaient plutôt pour vos armées que pour celles du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche; vous faisiez la guerre à nos soldats et non pas à nous; vous souteniez des idées que tout le monde trouvait justes et grandes, et voilà pourquoi vous n'aviez pas affaire aux peuples, mais à leurs maîtres. Aujourd'hui, c'est bien différent, toute l'Allemagne va marcher, toute la jeunesse va se lever, et c'est nous qui parlerons de Liberté, de Vertu, de Justice à la France. Celui qui parle de ces choses est toujours le plus fort, parce qu'il n'a

* Lien de la vertu.

On voyait à peine les étoiles entre les cheminées. (Page 36.)

contre lui que les gueux de tous les pays, et parce qu'il a pour lui la jeunesse, le courage les grandes idées, tout ce qui vous élève l'âme au-dessus de l'égoïsme, et qui vous fait sacrifier la vie sans regret. Vous avez eu cela longtemps, mais vous n'en avez plus voulu. Vos généraux, dans le temps, je m'en souviens, se battaient pour la Liberté, ils couchaient sur la paille, dans les granges, comme de simples soldats : c'étaient de terribles hommes! Maintenant il leur faut des canapés, ils sont plus nobles que nos nobles et plus riches que nos banquiers. Cela fait que la guerre, la plus belle chose autrefois, — un art, un sacrifice, un dévouement à la patrie, — est devenue un métier, qui rapporte plus qu'une boutique. C'est toujours très-noble, puisqu'on porte des épaulettes, mais il y a pourtant une différence entre se battre pour des idées éternelles, et se battre pour enrichir sa boutique.

« Aujourd'hui, c'est notre tour de parler de Liberté, et de Patrie : voilà pourquoi je pense que cette guerre vous sera funeste. Tous les êtres qui pensent, depuis les simples étudiants jusqu'aux professeurs de théologie, vont marcher contre vous. Vous avez à votre tête le plus grand général du monde, mais nous avons la justice éternelle. Vous croyez avoir pour vous les Saxons, les Bavarois, les Badois et les Hessois; détrompez-vous : les enfants de la vieille Allemagne savent bien que le plus grand crime et la plus grande honte, c'est de se battre contre ses frères. Que les rois fassent des alliances, les peuples seront contre vous malgré ces alliances;

ils défendront leur sang, leur patrie : ce que Dieu nous force d'aimer et qu'on ne peut trahir sans crime. Tout va vous tomber sur le dos; les Autrichiens vous massacreront s'ils peuvent, malgré le mariage de Marie-Louise et de votre Empereur; on commence à voir que les intérêts des rois ne sont pas tout en ce monde, et le plus grand génie ne peut pas changer la nature des choses. »

Ainsi parlait ce pasteur d'un ton grave; je ne comprenais pas alors très-bien ses discours et je pensais : « Les mots sont des mots et les coups de fusil sont des coups de fusil. Si nous ne rencontrons que des étudiants et des professeurs de théologie pour nous livrer bataille, tout ira bien. Et quant au reste, la discipline empêchera toujours les Hessois, les Bavarois et les Saxons de tourner, comme elle nous force bien de nous battre, nous autres Français, quoique plus d'un n'en ait pas envie. Est-ce que le soldat n'obéit pas au caporal, le caporal au sergent, ainsi de suite jusqu'au maréchal, qui fait ce que le roi veut? On voit bien que ce pasteur n'a jamais servi dans un régiment, sans cela il saurait que les idées ne sont rien, et que la consigne est tout; mais je ne veux pas le contredire, le maître de poste ne m'apporterait plus une bouteille de vin après le souper. Qu'ils pensent ce qui leur plaira, tout ce que je souhaite, c'est que nous ne rencontrions que des théologiens. »

Pendant que nous étions à causer ainsi, tout à coup, le 27 mars au matin, l'ordre de partir arriva. Le bataillon alla coucher à Lauterbach, puis le lendemain à New-Kirchen, et nous ne fîmes plus que marcher, marcher toujours. Ceux qui ne s'habituèrent pas alors à porter le sac ne pouvaient pas se plaindre du manque d'exercice; car, Dieu merci, nous faisions du chemin! Moi, je ne suais plus depuis longtemps, avec mes cinquante cartouches dans ma giberne, mon sac et mon fusil sur l'épaule, et je ne sais pas si je boitais encore.

Nous n'étions pas les seuls en mouvement: tout marchait, partout on rencontrait des régiments en route, des détachements de cavalerie, des lignes de canons, des convois de poudre et de boulets, et tout cela s'avançait vers Erfurt, comme, après une grande averse, des milliers de ruisseaux vont par tous les chemins à la rivière.

Nos sergents se disaient entre eux : « Nous approchons.... ça va chauffer! » Et nous pensions : « Tant mieux! Ces gueux de Prussiens et de Russes sont cause qu'on nous a pris : s'ils étaient restés tranquilles, nous serions encore en France! »

Cette idée nous donnait de l'aigreur.

Et puis partout on trouve des gens qui n'aiment qu'à se battre : Klipfel et Zébédé ne parlaient que de tomber sur les Prussiens, et moi, pour n'avoir pas l'air moins courageux que les autres, je disais aussi que cela me réjouissait.

Le 8 avril, le bataillon entra dans la citadelle d'Erfurt, une place très-forte et très-riche. Je me souviendrai toujours qu'au moment où l'on faisait rompre les rangs sur la place, devant la caserne, le vaguemestre remit un paquet de lettres au sergent de la compagnie. Dans le nombre il s'en trouvait une pour moi. Je reconnus tout de suite l'écriture de Catherine, ce qui me produisit un si grand effet que mes genoux en tremblaient!

Zébédé prit mon fusil en disant : « Arrive! »

Il était aussi bien content d'avoir des nouvelles de Phalsbourg.

J'avais caché ma lettre au fond de ma poche et tous ceux du pays me suivaient pour l'entendre lire. Mais je voulus être assis sur mon lit, bien tranquille avant de l'ouvrir, et seulement lorsqu'on nous eut casernés dans un coin de la Finckmatt et que mon fusil fut au râtelier, je commençai. Tous les autres étaient penchés sur mon dos. Les larmes me coulaient le long des joues, parce que Catherine me racontait qu'elle priait pour moi.

Et les camarades, en entendant cela, disaient:

« Nous sommes sûrs qu'on prie aussi pour nous! »

L'un parlait de sa mère, l'autre de ses sœurs, l'autre de son amoureuse.

A la fin, M. Goulden avait écrit que toute la ville se portait bien, que je devais prendre courage, que ces misères n'auraient qu'un temps. Il me chargeait surtout de prévenir les camarades qu'on pensait à eux, et que leurs parents se plaignaient de ne pas recevoir un seul mot de leurs nouvelles.

Cette lettre fut une grande consolation pour nous tous.

Et quand je songe que nous étions alors le 8 avril et que bientôt allaient commencer les batailles, je la regarde comme un dernier adieu du pays pour la moitié d'entre nous : — plusieurs ne devaient plus entendre parler de leurs parents, de leurs amis, de ceux qui les aimaient en ce monde.

XII

Tout cela, comme disait le sergent Pinto, n'était encore que le commencement de la fête, car la danse allait venir.

En attendant, nous faisions le service de la citadelle avec un bataillon du 27e, et, du haut des remparts, nous voyions tous les environs couverts de troupes, les unes au bivac, les autres cantonnées dans les villages.

Le 18, en revenant de monter la garde à la porte de Warthau, le sergent qui m'avait pris en amitié me dit :

« Fusilier Bertha, l'Empereur est arrivé. »

Personne n'avait encore entendu parler de cela, et je lui répondis :

« Sauf votre respect, sergent, je viens de prendre un petit verre avec le sapeur Merlin, en planton la nuit dernière à la porte du général, il ne m'a rien raconté de ces choses. »

Alors, lui, clignant de l'œil, dit :

« Tout se remue, tout est en l'air... Tu ne comprends pas encore ça, conscrit, mais il est là, je le sens jusqu'à la pointe des pieds. Quand il n'est pas arrivé, tout ne va que d'une aile ; et maintenant, tiens, là-bas, regarde ces estafettes qui galopent sur les routes, tout commence à revivre. Attends la première danse, attends, et tu verras : les Kaiserliks et les Cosaques n'ont pas besoin de leurs lunettes pour voir s'il est avec nous ; ils le sentent tout de suite. »

En parlant ainsi, le sergent riait dans ses longues moustaches.

J'avais des pressentiments qu'il pouvait m'arriver de grands malheurs, et j'étais pourtant forcé de faire bonne mine.

Enfin, le sergent ne se trompait pas, car ce même jour, vers trois heures de l'après-midi, toutes les troupes cantonnées autour de la ville se mirent en mouvement, et, sur les cinq heures, on nous fit prendre les armes : le maréchal prince de la Moskowa entrait en ville, au milieu d'une grande quantité d'officiers et de généraux qui formaient son état-major : presque aussitôt, le général Souham, un homme de six pieds, tout gris, entra dans la citadelle et nous passa en revue sur la place. Il nous dit d'une voix forte, que tout le monde put entendre :

« Soldats ! vous allez faire partie de l'avant-garde du 3e corps ; tâchez de vous souvenir que vous êtes Français. *Vive l'Empereur !* »

Alors tout le monde cria « *Vive l'Empereur !* » et cela produisit un effet terrible dans les échos de la place.

Le général repartit avec le colonel Zapfel.

Cette nuit même, nous fûmes relevés par les Hessois, et nous quittâmes Erfurt avec le 10e hussard et un régiment de chasseurs badois. A six ou sept heures du matin, nous étions devant la ville de Weimar, et nous voyions au soleil levant des jardins, des églises, des maisons, avec un vieux château sur la droite.

On nous fit bivaquer dans cet endroit, et les hussards partirent en éclaireurs dans la ville. Vers neuf heures, pendant que nous faisions la soupe, tout à coup nous entendîmes au loin un petillement de coups de fusil ; nos hussards avaient rencontré dans les rues des hussards prussiens, ils se battaient et se tiraient des coups de pistolet. Mais c'était si loin, que nous ne voyions pour ainsi dire rien de ce combat.

Au bout d'une heure, les hussards revinrent ; ils avaient perdu deux hommes. C'est ainsi que commença la campagne.

Nous restâmes là cinq jours, pendant lesquels tout le 3e corps s'avança. Comme nous étions l'avant-garde, il fallut repartir en avant, du côté de Sulza et de Warthau. C'est alors que nous vîmes l'ennemi : des Cosaques qui se retiraient toujours hors de portée de fusil, et plus ces gens se retiraient, plus nous prenions de courage.

Ce qui m'ennuyait, c'était d'entendre Zébédé dire d'un air de mauvaise humeur :

« Ils ne s'arrêteront donc jamais ? ils ne s'arrêteront donc jamais ?

Je pensais : « S'ils s'en vont, qu'est-ce que nous pouvons souhaiter de mieux ? Nous aurons gagné sans avoir eu de mal. »

Mais, à la fin, ils firent halte de l'autre côté d'une rivière assez large et profonde ; et nous en vîmes une quantité qui nous attendaient pour nous hacher, si nous avions le malheur de passer cette rivière.

C'était le 29 avril, il commençait à se faire tard, on ne pouvait voir de plus beau soleil couchant. De l'autre côté de l'eau s'étendait une plaine à perte de vue, et, sur le bandeau rouge du ciel, fourmillaient ces cavaliers, avec des shakos recourbés en avant, des vestes vertes, une petite giberne sous le bras et des pantalons bleu-de-ciel ; il y avait aussi derrière des quantités de lances : le sergent Pinto les reconnut pour être des chasseurs russes à cheval et des Cosaques. Il reconnut aussi la rivière, et dit que c'était la Saale.

On s'approcha le plus près qu'on put de l'eau, pour tirer des coups de fusil aux cavaliers, qui se retirèrent plus loin, et disparurent même au fond du ciel rouge. On établit alors le bivac près de la rivière, on plaça les sentinelles. Nous avions laissé sur notre gauche un grand village ; un détachement s'y rendit, pour tâcher d'avoir de la viande en la payant, car depuis l'arrivée de l'Empereur, on avait l'ordre de tout payer.

Dans la nuit, comme nous faisions la soupe, d'autres régiments de la division arrivèrent ; ils établirent aussi leurs bivacs le long de la rive, et c'était quelque chose de magnifique que

ces traînées de feu tremblotant sur l'eau.

Personne n'avait envie de dormir; Zébédé, Klipfel, Furst et moi, nous étions à la même gamelle, et nous disions en nous regardant :

« C'est demain que ça va chauffer, si nous voulons passer la rivière ! Tous les camarades de Phalsbourg, qui prennent leur chope à la brasserie de l'*Homme Sauvage*, ne se doutent pas que nous sommes assis à cet endroit, au bord d'une rivière, à manger un morceau de vache, et que nous allons coucher sur la terre, attraper des rhumatismes pour nos vieux jours, sans parler des coups de sabre et de fusil qui nous sont réservés, peut-être plus tôt que nous ne pensons.

—Bah! disait Klipfel, ça, c'est la vie. Je me moque bien de dormir dans du coton et de passer un jour comme l'autre ! Pour vivre, il faut être bien aujourd'hui, mal demain; de cette façon le changement est agréable. Et quant aux coups de fusil, de sabre et de baïonnette, Dieu merci, nous en rendrons autant qu'on nous en donnera.

—Oui, faisait Zébédé en allumant sa pipe, pour mon compte, j'espère bien que, si je passe l'arme à gauche, ce ne sera pas faute d'avoir rendu les coups qu'on m'aura portés. »

Nous causions ainsi depuis deux ou trois heures; Léger s'était étendu dans sa capote, les pieds à la flamme et dormait, lorsque la sentinelle cria :

« Qui vive? » à deux cents pas de nous.

« France!

—Quel régiment?

—6e léger. »

C'était le maréchal Ney et le général Brenier, avec des officiers de pontonniers et des canons. Le maréchal avait répondu 6e *léger*, parce qu'il savait d'avance où nous étions : cela nous réjouit et même nous rendit fiers. Nous le vîmes passer à cheval, avec le général Souham et cinq ou six autres officiers supérieurs, et malgré la nuit, nous les reconnûmes très-bien; le ciel était tout blanc d'étoiles, la lune montait, on y voyait presque comme en plein jour.

Ils s'arrêtèrent dans un coude de la rivière, où l'on plaça six canons, et presque aussitôt après les pontonniers arrivèrent avec une longue file de voitures chargées de madriers, de pieux et de tout ce qu'il fallait pour jeter deux ponts. Nos hussards couraient le long de la rive ramasser les bateaux, les canonniers étaient à leurs pièces, pour balayer ceux qui voudraient empêcher l'ouvrage. Longtemps nous regardâmes avancer ce travail. De tous côtés on entendait crier : « Qui vive? — Qui vive? » C'étaient les régiments du 3e corps qui arrivaient.

A la pointe du jour, je finis par m'endormir; il fallut que Klipfel me secouât pour m'éveiller. On battait le rappel dans toutes les directions; les ponts étaient finis, on allait traverser la Saale.

Il tombait une forte rosée; chacun se dépêchait d'essuyer son fusil, de rouler sa capote et de la boucler sur son sac. On s'aidait l'un l'autre, on se mettait en rang. Il pouvait être alors quatre heures du matin. Tout était gris à cause du brouillard qui montait de la rivière. Déjà deux bataillons passaient sur les ponts, les soldats à la file, les officiers et le drapeau au milieu. Cela produisait un roulement sourd. Les canons et les caissons passèrent ensuite.

Le capitaine Florentin venait de nous faire renouveler les amorces, lorsque le général Souham, le général Chemineau, le colonel Zapfel et notre commandant arrivèrent. Le bataillon se mit en marche. Je regardais toujours si les Russes n'accouraient pas au grand galop, mais rien ne bougeait.

A mesure qu'on arrivait sur l'autre rive, chaque régiment formait le carré, l'arme au pied. Vers cinq heures, toute la division avait passé. Le soleil dissipait le brouillard; nous voyions, à trois quarts de lieue environ sur notre droite, une vieille ville, les toits en pointe, le clocher en forme de boule couvert d'ardoises avec une croix au-dessus, et plus loin derrière, un château : c'était Weissenfels.

Entre la ville et nous s'étendait un pli de terrain profond. Le maréchal Ney, qui venait d'arriver aussi, voulut savoir avant tout ce qui se trouvait là-dedans. Deux compagnies du 27e furent déployées en tirailleurs, et les carrés se mirent à marcher au pas ordinaire : les officiers, les sapeurs, les tambours à l'intérieur, les canons dans l'intervalle, et les caissons derrière le dernier rang.

Tout le monde se défiait de ce creux, d'autant plus que nous avions vu, la veille, une masse de cavalerie qui ne pouvait pas s'être sauvée jusqu'au bout de la grande plaine que nous découvrions en tous sens. C'était impossible; aussi je n'ai jamais eu plus de défiance qu'en ce moment : je m'attendais à quelque chose. Malgré cela, de nous voir tous bien en rang, le fusil chargé, notre drapeau sur le front de bataille, nos généraux derrière, pleins de confiance, — de nous voir marcher ainsi sans nous presser et de nous entendre marquer le pas en masse, cela nous donnait un grand courage. Je me disais en moi-même : « Peut-être qu'en nous voyant ils se sauveront; ce serait encore ce qui vaudrait le mieux pour eux et pour nous. »

J'étais au second rang, derrière Zébédé, sur le front, et l'on peut se figurer si j'ouvrais les

yeux. De temps en temps, je regardais un peu de côté l'autre carré qui s'avançait sur la même ligne, et je voyais le maréchal au milieu avec son état-major. Tous levaient la tête, leurs grands chapeaux de travers, pour voir de loin ce qui se passait.

Les tirailleurs arrivaient alors près du ravin bordé de broussailles et de haies vives. Déjà, quelques instants avant, j'avais aperçu plus loin, de l'autre côté, quelque chose remuer et reluire comme des épis où passe le vent; l'idée m'était venue que les Russes, avec leurs lances et leurs sabres, pouvaient bien être là; j'avais pourtant de la peine à le croire. Mais au moment où nos tirailleurs s'approchaient des bruyères, et comme la fusillade s'engageait en plusieurs endroits, je vis clairement que c'étaient des lances. Presque aussitôt un éclair brilla juste en face de nous et le canon tonna. Ces Russes avaient des canons; ils venaient de tirer sur nous, et je ne sais quel bruit m'ayant fait tourner la tête, je vis que dans les rangs, à gauche, se trouvait un vide.

En même temps j'entendis le colonel Zapfel qui disait tranquillement :

« Serrez les rangs! »

Et le capitaine Florentin qui répétait :

« Serrez les rangs! »

Cela s'était fait si vite que je n'eus pas le temps de réfléchir. Mais cinquante pas plus loin il y eut encore un éclair et un bruit pareil dans les rangs, — comme un grand souffle qui passe, — et je vis encore un trou, cette fois à droite.

Et comme, après chaque coup de canon des Russes, le colonel disait toujours : « Serrez les rangs! » je compris que chaque fois il y avait un vide. Cette idée me troubla tout à fait, mais il fallait bien marcher.

Je n'osais penser à cela, j'en détournais mon esprit, quand le général Chemineau, qui venait d'entrer dans notre carré, cria d'une voix terrible :

« Halte! »

Alors je regardai et je vis que les Russes arrivaient en masse.

« Premier rang, genou terre.... croisez la baïonnette! cria le général. Apprêtez armes! »

Comme Zébédé avait mis le genou à terre, j'étais en quelque sorte au premier rang. Il me semble encore voir avancer en ligne toute cette masse de chevaux et de Russes courbés en avant, le sabre à la main, et entendre le général dire tranquillement derrière nous, comme à l'exercice :

« Attention au commandement de feu. — Joue.... Feu! »

Nous avions tiré, les quatre carrés ensemble; on aurait cru que le ciel venait de tomber. A peine la fumée était-elle un peu montée, que nous vîmes les Russes qui repartaient ventre à terre; mais nos canons tonnaient, et nos boulets allaient plus vite que leurs chevaux.

« Chargez! » cria le général.

Je ne crois pas avoir eu dans ma vie un plaisir pareil.

« Tiens, tiens, ils s'en vont! » me disais-je en moi-même.

Et de tous les côtés on entendait crier : *Vive l'Empereur!*

Dans ma joie, je me mis à crier comme les autres. Cela dura bien une minute. Les carrés s'étaient remis en marche, on croyait déjà que tout était fini; mais à deux ou trois cents pas du ravin, il se fit une grande rumeur, et pour la seconde fois le général cria :

« Halte!... Genou terre!... Croisez la baïonnette! »

Les Russes sortaient du creux comme le vent pour tomber sur nous. Ils arrivaient tous ensemble : la terre en tremblait. On n'entendait plus les commandements; mais le bon sens naturel des soldats français les avertissait qu'il fallait tirer dans le tas, et les feux de file se mirent à rouler comme le bourdonnement des tambours aux grandes revues. Ceux qui n'ont pas entendu cela ne pourront jamais s'en faire une idée. Quelques-uns de ces Russes arrivaient jusque sur nous; on les voyait se dresser dans la fumée, puis, aussitôt après, on ne voyait plus rien.

Au bout de quelques instants, comme on ne faisait plus que charger et tirer, la voix terrible du général Chemineau s'éleva, criant : « Cessez le feu! »

On n'osait presque pas obéir; chacun se dépêchait de lâcher encore un coup; mais la fumée s'étant dissipée, on vit cette grande masse de cavaliers qui remontaient de l'autre côté du ravin.

Aussitôt on déploya les carrés pour marcher en colonnes. Les tambours battaient la charge, nos canons tonnaient.

« En avant, en avant!... *Vive l'Empereur!* »

Nous descendîmes dans le ravin par-dessus des tas de chevaux et de Russes qui remuaient encore à terre, et nous remontâmes au pas accéléré du côté de Weissenfels. Tous ces Cosaques et ces chasseurs, la giberne sur les reins et le dos plié, galopaient devant nous aussi vite qu'ils pouvaient : la bataille était gagnée!

Mais, au moment où nous approchions des jardins de la ville, leurs canons, qu'ils avaient emmenés, s'arrêtèrent derrière une espèce de verger et nous envoyèrent des boulets, dont l'un cassa la hache du sapeur Merlin en lui

faisant sauter la tête. Le caporal des sapeurs, Thomé, eut même le bras droit fracassé par un morceau de la hache; il fallut lui couper le bras le soir, à Weissenfels. C'est alors qu'on se mit à courir, car, plus on arrive vite, moins les autres ont le temps de tirer : chacun comprenait cela.

Nous arrivâmes en ville par trois endroits, en traversant les haies, les jardins, les perches à houblon, et sautant par-dessus les murs. Le maréchal et les généraux couraient après nous. Notre régiment entra par une avenue bordée de peupliers qui longe le cimetière; comme nous débouchions sur la place, une autre colonne arrivait par la grande rue.

Là nous fîmes halte, et le maréchal, sans perdre une minute, détacha le 27e pour aller prendre un pont et tâcher de couper la retraite à l'ennemi. Pendant ce temps, le reste de la division arriva et se mit en ordre sur la place. Le bourgmestre et les conseillers de Weissenfels étaient déjà sur la porte de l'hôtel de ville pour nous souhaiter le bonjour.

Quand nous fûmes tous reformés, le maréchal prince de la Moskowa passa devant notre front de bataille et nous dit d'un air joyeux :

« A la bonne heure... à la bonne heure!... Je suis content de vous!... L'Empereur saura votre belle conduite... C'est bien! »

Il ne pouvait s'empêcher de rire, parce que nous avions couru sur les canons.

Et comme le général Souham lui disait :

« Cela marche! »

Il répondit :

« Oui, oui, c'est dans le sang! c'est dans le sang! »

Moi, je me réjouissais de ne rien avoir attrapé dans cette affaire.

Le bataillon resta là jusqu'au lendemain. On nous logea chez les bourgeois, qui avaient peur de nous et qui nous donnaient tout ce que nous demandions. Le 27e rentra le soir, il fut logé dans le vieux château. Nous étions bien fatigués. Après avoir fumé deux ou trois pipes ensemble, en causant de notre gloire, Zébédé, Klipfel et moi, nous allâmes nous coucher dans la boutique d'un menuisier, sur un tas de copeaux, et nous restâmes là jusqu'à minuit, moment où l'on battit le rappel. Il fallut bien alors se lever. Le menuisier nous donna de l'eau-de-vie et nous sortîmes. Il tombait de l'eau en masse. Cette nuit même le bataillon alla bivaquer devant le village de Clépen, à deux heures de Weissenfels. Nous n'étions pas trop contents à cause de la pluie.

Plusieurs autres détachements vinrent nous rejoindre. L'Empereur était arrivé à Weissenfels, et tout le 3e corps devait nous suivre. On ne fit que parler de cela toute la journée; plusieurs s'en réjouissaient. Mais, le lendemain, vers cinq heures du matin, le bataillon repartit en avant-garde.

En face de nous coulait une rivière appelée le Rippach. Au lieu de se détourner pour gagner un pont, on la traversa sur place. Nous avions de l'eau jusqu'au ventre, et je pensais, en tirant mes souliers de la vase : « Si l'on t'avait raconté ça dans le temps, quand tu craignais d'attraper des rhumes de cerveau chez M. Goulden, et que tu changeais de bas deux fois par semaine, tu n'aurais pu le croire! Il vous arrive pourtant des choses terribles dans la vie! »

Comme nous descendions la rivière de l'autre côté, dans les joncs, nous découvrîmes, sur des hauteurs à gauche, une bande de Cosaques qui nous observaient. Ils nous suivaient lentement sans oser nous attaquer, et je vis alors que la vase était pourtant bonne à quelque chose.

Nous allions ainsi depuis plus d'une heure, le grand jour était venu, lorsque tout à coup une terrible fusillade et le grondement du canon nous firent tourner la tête du côté de Clépen. Le commandant, sur son cheval, regardait par-dessus les roseaux.

Cela dura longtemps; le sergent Pinto disait :

« La division s'avance; elle est attaquée. »

Les Cosaques regardaient aussi, et seulement au bout d'une heure ils disparurent. Alors nous vîmes la division s'avancer en colonnes, à droite dans la plaine, chassant des masses de cavalerie russe.

« En avant! » cria le commandant.

Et nous courûmes sans savoir pourquoi, en descendant toujours la rivière; de sorte que nous arrivâmes à un vieux pont, où se réunissent le Rippach et la Gruna. Nous devions arrêter l'ennemi dans cet endroit; mais les Cosaques avaient déjà découvert notre ruse : toute leur armée recula derrière la Gruna, en passant à gué, et la division nous ayant rejoints, nous apprîmes que le maréchal Bessières venait d'être tué d'un boulet de canon.

Nous partîmes de ce pont pour aller bivaquer en avant du village de Gorschen. Le bruit courait qu'une grande bataille approchait, et que tout ce qui s'était passé jusqu'alors n'était qu'un petit commencement, afin d'essayer si les recrues soutiendraient bien le feu. D'après cela, chacun peut s'imaginer les réflexions qu'un homme sensé devait se faire, étant là malgré lui, parmi des êtres insouciants tels que Furst, Zébédé, Klipfel, qui se réjouissaient, comme si de pareils événements avaient pu leur rapporter autre chose que des coups de fusil, de sabre ou de baïonnette.

Tout le reste de ce jour et même une partie de la nuit, songeant à Catherine, je priai Dieu de préserver mes jours, et de me conserver les mains, qui sont nécessaires à tous les pauvres pour gagner leur vie.

XIII

On alluma des feux sur la colline, en avant de Gross-Gorschen ; un détachement descendit au village, et nous en ramena cinq ou six vieilles vaches pour faire la soupe. Mais nous étions tellement fatigués, qu'un grand nombre avaient encore plus envie de dormir que de manger. D'autres régiments arrivèrent avec des canons et des munitions. Vers onze heures, nous étions là dix ou douze mille hommes, et dans le village deux mille : toute la division Souham. Le général et ses officiers d'ordonnance se trouvaient dans un grand moulin, à gauche, près d'un cours d'eau qu'on appelle le Floss-Graben. Les sentinelles s'étendaient autour de la colline à portée de fusil.

Je finis aussi par m'endormir, à cause de la grande fatigue ; mais toutes les heures je m'éveillais, et derrière nous, du côté de la route qui part du vieux pont de Poserna et s'étend jusqu'à Lutzen et à Leipzig, j'entendais une grande rumeur dans la nuit : un roulement de voitures, de canons, de caissons, montant et s'abaissant au milieu du silence.

Le sergent Pinto ne dormait pas; il fumait sa pipe en séchant ses pieds au feu. Chaque fois que l'un ou l'autre remuait, il voulait parler :

« Eh bien ! conscrit? » disait-il.

Mais on faisait semblant de ne pas l'entendre, on se retournait en bâillant, et l'on se rendormait.

L'horloge de Gross-Gorschen tintait cinq heures lorsque je m'éveillai ; j'avais les os des cuisses et des reins comme rompus, à force d'avoir marché dans la vase. Pourtant, en appuyant les mains à terre, je m'assis pour me réchauffer, car j'avais bien froid. Les feux fumaient; il ne restait plus que de la cendre et quelques braises. Le sergent, debout, regardait la plaine blanche, où le soleil étendait quelques lignes d'or.

Tout le monde dormait autour de nous, les uns sur le dos, les autres sur l'épaule, les pieds au feu; plusieurs ronflaient ou rêvaient tout haut.

Le sergent, me voyant éveillé, vint prendre une braise et la mit sur sa pipe, puis il me dit :

« Eh bien ! fusilier Bertha, nous sommes donc à l'arrière-garde maintenant? »

Je ne comprenais pas bien ce qu'il entendait par là.

« Ça t'étonne, conscrit? fit-il; c'est pourtant assez clair : nous n'avons pas bougé, nous autres, mais l'armée a fait demi-tour; elle était là, hier, devant nous, sur le Rippach ; à cette heure elle est derrière nous, près de Lutzen : au lieu d'être en tête, nous sommes en queue. »

Et, clignant de l'œil d'un air malin, il tira deux ou trois grosses bouffées de sa pipe.

« Et qu'est ce que nous y gagnons? lui dis-je,

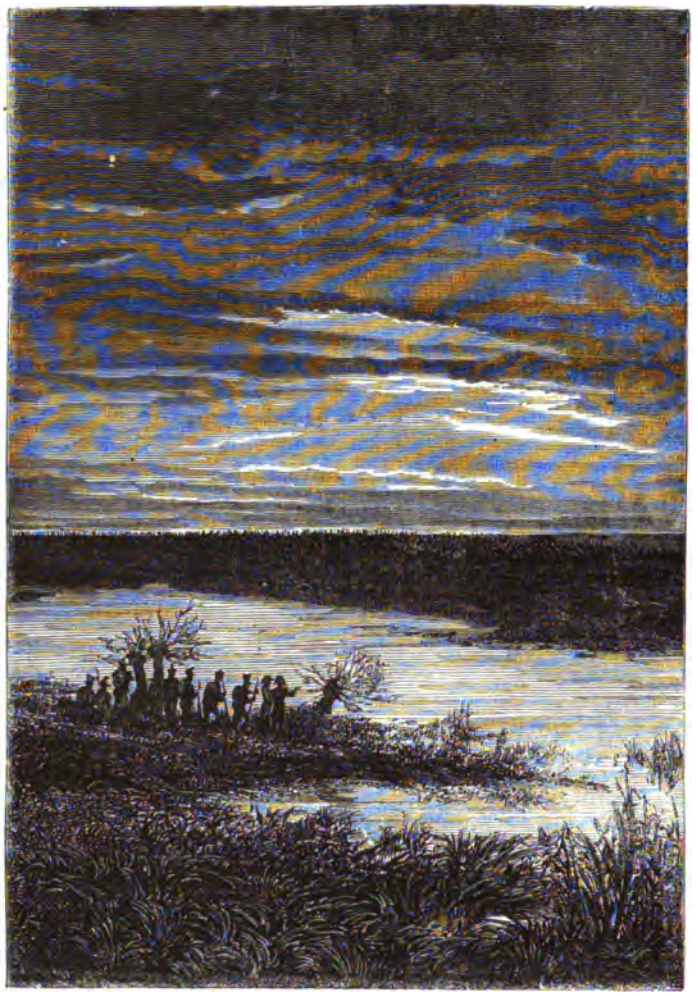
—Nous y gagnerons d'arriver à Leipzig les premiers et de tomber sur les Prussiens, répondit-il. Tu comprendras ça plus tard, conscrit. »

Alors je me dressai pour regarder le pays, et je vis devant nous une grande plaine marécageuse, traversée par la Gruna-Bach et le Floss-Graben; quelques petites collines s'arrondissaient au bord de ces cours d'eau, et au fond passait une large rivière, que le sergent me dit être l'Elster. Les brouillards du matin s'étendaient sur tout cela.

M'étant retourné, j'aperçus derrière nous, dans le vallon, la pointe du clocher de Gross-Gorschen, et plus loin, à droite et à gauche, cinq ou six petits villages bâtis dans le creux des collines, car c'est un pays de collines, et les villages de Kaya, d'Eisdorf, de Starsiedel, de Rahna, de Klein-Gorschen et de Gross-Gorschen, que j'ai connus depuis, sont entre ces collines, sur le bord de petites mares où poussent des peupliers, des saules et des trembles. Gross-Gorschen, où nous bivaquions, était le plus avancé dans la plaine, du côté de l'Elster; le plus éloigné était Kaya, derrière lequel passait la grande route de Lutzen à Leipzig. On ne voyait pas d'autres feux sur les collines que ceux de notre division; mais tout le 3e corps occupait les villages, et le quartier général était à Kaya.

Vers six heures, les tambours battirent la diane, les trompettes des artilleurs à cheval et du train sonnèrent le réveil. On descendit au village, les uns pour chercher du bois, les autres de la paille ou du foin. Il arriva des voitures de munitions, et l'on fit la distribution du pain et des cartouches. Nous devions rester là, pour laisser défiler l'armée sur Leipzig; voilà pourquoi le sergent Pinto disait que nous serions à l'arrière-garde.

Deux cantinières arrivèrent aussi du village, et comme j'avais encore cinq écus de six livres, j'offris un petit verre à Klipfel et à Zébédé, pour rabattre les brouillards de la nuit. Je me permis d'en offrir un aussi au sergent Pinto, qui l'accepta, disant « que l'eau-de-vie sur du pain réchauffe le cœur. »



On s'approcha le plus près qu'on put de l'eau. (Page 43.)

Nous étions tout à fait contents, et personne ne se serait douté des terribles choses qui devaient s'accomplir en ce jour. On croyait les Russes et les Prussiens bien loin à nous chercher derrière la Gruna-Bach, mais ils savaient où nous étions; et tout à coup, sur les dix heures, le général Souham, au milieu de ses officiers, monta la côte ventre à terre : il venait d'apprendre quelque chose. J'étais justement en sentinelle près des faisceaux; il me semble encore le voir,—avec sa tête grise et son grand chapeau bordé de blanc, — s'avancer à la pointe de la colline, tirer une grande lunette et regarder, puis revenir bien vite et descendre au village en criant de battre le rappel.

Alors toutes les sentinelles se replièrent, et Zébédé, qui avait des yeux d'épervier, dit :

« Je vois là-bas, près de l'Elster, des masses qui fourmillent.... et même il y en a qui s'avancent en bon ordre, et d'autres qui sortent des marais sur trois ponts. Quelle averse, si tout cela nous tombe sur le dos !

— Ça, dit le sergent Pinto, le nez en l'air et la main en visière sur les yeux, c'est une bataille qui commence, ou je ne m'y connais pas. Pendant que notre armée défile sur Leipzig et qu'elle s'étend à plus de trois lieues, ces gueux de Prussiens et de Russes veulent nous prendre en flanc avec toutes leurs forces, et nous couper en deux. C'est bien vu de leur part; ils apprennent tous les jours les malices de la guerre.

—Mais nous, qu'est-ce que nous allons faire? demanda Klipfel.

—C'est tout simple, répondit le sergent : nous

Serrez les rangs ! (Page 45).

sommes ici douze à quinze mille hommes, avec le vieux Souham, qui n'a jamais reculé d'une semelle. Nous allons tenir comme des clous, un contre six ou sept, jusqu'à ce que l'Empereur soit informé de la chose et qu'il se replie pour venir à notre secours. Tenez, voilà déjà les officiers d'ordonnance qui partent. »

C'était vrai : cinq ou six officiers traversaient la plaine de Lutzen derrière nous, du côté de Leipzig; ils allaient comme le vent, et je suppliai le Seigneur, dans mon âme, de leur faire la grâce d'arriver à temps et d'envoyer toute l'armée à notre secours; car d'apprendre qu'il faut périr, c'est épouvantable, et je ne souhaite pas à mon plus grand ennemi d'être dans une position pareille.

Le sergent Pinto nous dit encore :

« Vous avez de la chance, conscrits; si l'un ou l'autre de vous en réchappe, il pourra se vanter d'avoir vu quelque chose de soigné. Regardez seulement ces lignes bleues qui s'avancent le fusil sur l'épaule, le long du Floss-Graben; chacune de ces lignes est un régiment; il y en a une trentaine : ça fait soixante mille Prussiens, sans compter ces files de cavaliers qui sont des escadrons. Et sur leur gauche, près de Rippach, ces autres qui s'avancent et qui reluisent au soleil, ce sont les dragons et les cuirassiers de la garde impériale russe; je les ai vus pour la première fois à Austerlitz, où nous les avons joliment arrangés. Il y en a bien dix-huit à vingt mille. Derrière, ces masses de lances, ce sont des bandes de Cosaques. De sorte que nous allons avoir l'avantage, dans une heure, de

nous regarder le blanc des yeux avec cent mille hommes, tout ce qu'il y a de plus obstiné en Russes et en Prussiens. C'est, à proprement parler, une bataille où l'on gagne la croix, et si on ne la gagne pas, on ne doit plus compter dessus.

—Vous croyez, sergent? dit Zébédé, qui n'a jamais eu deux idées claires dans la tête, et qui se figurait déja tenir la croix. Ses yeux reluisaient comme des yeux de bêtes qui voient tout en beau.

—Oui, répondit le sergent, car on va se serrer de près, et supposons que dans la mêlée on voie un colonel, un canon, un drapeau, quelque chose qui vous donne dans l'œil, on saute dessus à travers les coups de baïonnette, de sabre, de refouloir ou de n'importe quoi; on l'empoigne, et, si l'on en revient, on est proposé.

Pendant qu'il disait cela, l'idée me vint que le maire de Felsenbourg avait reçu la croix pour avoir amené son village, dans des voitures entourées de guirlandes, à la rencontre de Marie-Louise, en chantant de vieux *lieds*, et je trouvai sa manière d'avoir la croix bien plus commode que celle du sergent Pinto.

Je n'eus pas le temps d'en penser davantage, car on battait le rappel de tous les côtés; chacun courait aux faisceaux de sa compagnie et se dépêchait de prendre son fusil. Les officiers vous rangeaient en bataille, des canons arrivaient au grand galop du village, on les plaçait au haut de la colline, un peu en arrière, pour que le dos de la côte leur servit d'épaulement. Les caissons arrivaient aussi.

Et plus loin, dans les villages de Rahna, de Kaya, de Klein-Gorschen, tout s'agitait; mais nous étions les premiers sur lesquels devait tomber cette masse.

L'ennemi s'était arrêté à deux portées de canon, et ses cavaliers tourbillonnaient par centaines autour de la côte pour nous reconnaître. Rien qu'à voir au bord du Floss-Graben cette quantité de Prussiens qui rendaient les deux rives toutes noires, et dont les premières lignes commençaient à se former en colonnes, je me dis en moi-même :

« Cette fois, Joseph, tout est perdu, tout est fini.... il n'y a plus de ressource.... Tout ce que tu peux faire, c'est de te venger, de te défendre, et de n'avoir pitié de rien.... Défends-toi, défends-toi!... »

Comme je pensais cela, le général Chemineau passa seul à cheval devant le front de bataille, en nous criant : « Formez le carré! »

Tous les officiers, à droite, à gauche, en avant, en arrière, répétèrent le même ordre. On forma quatre carrés de quatre bataillons chacun. Je me trouvais cette fois dans un des côtés intérieurs, ce qui me fit plaisir; car je pensais naturellement que les Prussiens, qui s'avançaient sur trois colonnes, tomberaient d'abord en face. Mais j'avais à peine eu cette idée qu'une véritable grêle de boulets traversa le carré. En même temps, le bruit des canons que les Prussiens avaient amenés sur une colline à gauche se mit à gronder bien autrement qu'à Weissenfels : cela ne finissait pas! Ils avaient sur cette côte une trentaine de grosses pièces; on peut s'imaginer d'après cela quels trous ils faisaient. Les boulets sifflaient tantôt en l'air, tantôt dans les rangs, tantôt ils entraient dans la terre, qu'ils rabotaient avec un bruit terrible.

Nos canons tiraient aussi d'une manière qui vous empêchait d'entendre la moitié des sifflements et des ronflements des autres, mais cela ne servait à rien; et d'ailleurs, ce qui vous produisait le plus mauvais effet, c'étaient les officiers qui vous répétaient sans cesse : « Serrez les rangs, serrez les rangs! »

Nous étions dans une fumée extraordinaire sans avoir encore tiré. Je me disais : « Si nous restons ici un quart d'heure, nous allons être massacrés sans pouvoir nous défendre! » ce qui me paraissait terriblement dur, quand tout à coup les premières colonnes des Prussiens arrivèrent entre les deux collines, en faisant une rumeur étrange, comme une inondation qui monte. Aussitôt les trois premiers côtés de notre carré, celui de face, et les deux autres en obliquant à droite et à gauche, firent feu. Dieu sait combien de Prussiens restèrent dans ce creux! Mais, au lieu de s'arrêter, leurs camarades continuèrent à monter, en criant comme des loups : « *Faterland! Faterland*!* » et nous déchargeant tous leurs feux de bataillon à cent pas, pour ainsi dire dans le ventre.

Après cela commencèrent les coups de baïonnette et de crosse, car ils voulaient nous enfoncer; ils étaient en quelque sorte furieux. Toute ma vie je me rappellerai qu'un bataillon de ces Prussiens arriva juste de côté sur nous, en nous lançant des coups de baïonnette que nous rendions sans sortir des rangs, et qu'ils furent tous balayés par deux pièces qui se trouvaient en position à cinquante pas derrière le carré.

Aucune autre troupe ne voulut alors entrer entre les carrés.

Ils redescendaient la colline, et nous chargions nos fusils pour les exterminer jusqu'au dernier, lorsque leurs pièces recommencèrent

* Patrie! Patrie!

à tirer, et que nous entendîmes un grand bruit à droite : c'était leur cavalerie qui venait pour profiter des trous que faisaient leurs canons! Je ne vis rien de cette attaque, car elle arrivait sur l'autre face de la division ; mais, en attendant, les boulets nous râflaient par douzaines. Le général Chemineau venait d'avoir la cuisse cassée, et cela ne pouvait durer plus longtemps de cette manière, lorsqu'on nous ordonna de battre en retraite, ce que nous fîmes avec un plaisir que chacun doit comprendre.

Nous passâmes autour de Gross-Gorschen, suivis par les Prussiens, qui nous fusillaient et que nous fusillions. Les deux mille hommes qui se trouvaient dans le village arrêtèrent l'ennemi par un feu roulant de toutes les fenêtres, pendant que nous remontions la côte pour gagner le second village, Klein-Gorschen. Mais alors toute la cavalerie prussienne arriva de côté pour nous couper la retraite et nous forcer de rester sous le feu de leurs pièces. Cela me produisit une indignation qu'on ne peut croire. J'entendais Zébédé qui criait : « Courons plutôt dessus que de rester là! »

C'était aussi terriblement dangereux, car ces régiments de hussards et de chasseurs s'avançaient en bon ordre avant de prendre leur élan.

Nous marchions toujours en arrière, quand au haut de la côte on nous cria : « Halte! » et dans le même moment les hussards, qui couraient déjà sur nous, reçurent une terrible décharge de mitraille qui les renversa par centaines. C'était la division du brave général Girard qui venait à notre secours de Klein-Gorschen ; elle avait placé seize pièces en batterie un peu à droite. Cela produisit un très-bon effet : les hussards s'en allèrent plus vite qu'ils n'étaient venus, et les six carrés de la division Girard se réunirent avec les nôtres à Klein-Gorschen pour arrêter l'infanterie des Prussiens, qui s'avançait toujours, les trois premières colonnes en avant, et trois autres aussi fortes derrière.

Nous avions perdu Gross-Gorchen ; mais cette fois, entre Klein-Gorschen et Rahna, l'affaire allait encore devenir plus terrible.

Moi, je ne pensais plus à rien qu'à me venger. J'étais devenu pour ainsi dire fou de colère et d'indignation contre ceux qui voulaient m'ôter la vie, le bien de tous les hommes, que chacun doit conserver comme il peut. J'éprouvais une sorte de haine contre ces Prussiens, dont les cris et l'air d'insolence me révoltaient le cœur. J'avais pourtant un grand plaisir de voir encore Zébédé près de moi, et comme, en attendant les nouvelles attaques, nous avions l'arme au pied, je lui serrai la main.

« Nous avons eu de la chance, me dit-il. Mais pourvu que l'Empereur arrive bientôt, car ils sont vingt fois plus que nous.... pourvu qu'il arrive avec des canons! »

Il ne parlait plus d'attraper la croix!

Je regardai un peu de côté, pour voir si le sergent y était encore, et je l'aperçus qui essuyait tranquillement sa baïonnette; sa figure n'avait pas changé : cela me réjouit. J'aurais bien voulu savoir si Klipfel et Furst se trouvaient aussi dans leurs rangs, mais alors le commandement de « Portez armes! » me fit songer à autre chose.

Les trois premières colonnes ennemies s'étaient arrêtées sur la colline de Gross-Gorschen pour attendre les trois autres, qui s'approchaient le fusil sur l'épaule. Le village, entre nous dans le vallon, brûlait, les toits de chaume flambaient, la fumée montait jusqu'au ciel; et sur une côte, à gauche, nous voyions arriver, à travers les terres de labour, une longue file de canons pour nous prendre en écharpe.

Il pouvait être midi lorsque les six colonnes se mirent en marche, et que, sur les deux côtés de Gross-Gorschen, se déployèrent des masses de hussards et de chasseurs à cheval. Notre artillerie, placée en arrière des carrés, au haut de la côte, avait ouvert un feu terrible contre les canonniers prussiens, qui lui répondaient sur toute la ligne.

Nos tambours commençaient à battre dans les carrés, pour avertir que l'ennemi s'approchait; on les entendait comme le bourdonnement d'une moucne pendant un orage, et dans le fond du vallon les Prussiens criaient tous ensemble : « *Faterland! Faterland!* *»

Leurs feux de bataillon, en grimpant la colline, nous couvraient de fumée, parce que le vent soufflait de notre côté, ce qui nous empêchait de les voir. Malgré cela, nous avions commencé nos feux de file. On ne s'entendait et l'on ne se voyait plus depuis au moins un quart d'heure, quand tout à coup les hussards prussiens furent dans notre carré. Je ne sais pas comment cela s'était fait, mais ils étaient dedans, et tourbillonnaient à droite et à gauche en se penchant sur leurs petits chevaux, pour nous hacher sans miséricorde. Nous leur donnions des coups de baïonnette, nous criions, il nous lâchaient des coups de pistolet; enfin c'était terrible. — Zébédé, le sergent Pinto et une vingtaine d'autres de la compagnie nous tenions ensemble. — Je verrai toute ma vie ces figures pâles, les moustaches allongées derrière les oreilles, les petits shakos serrés par la jugulaire sous leurs mâchoires; les chevaux qui se dressent en hennissant sur des tas de morts

* Patrie! Patrie!

et de blessés. J'entendrai toujours les cris que nous poussions, les uns en allemand, les autres en français ; ils nous appelaient : « *Schweinpelz !* » et le vieux sergent Pinto ne finissait pas de crier : « Hardi, mes enfants ! hardi ! »

Je n'ai jamais pu me figurer comment nous sortîmes de là ; nous marchions au hasard dans la fumée, nous tourbillonnions au milieu des coups de fusil et des coups de sabre. Tout ce que je me rappelle, c'est que Zébédé me criait à chaque instant : « Arrive ! arrive ! » et que finalement nous fûmes dans un champ en pente, derrière un carré qui tenait encore, avec le sergent Pinto et sept ou huit autres de la compagnie.

Nous étions faits comme des bouchers !

« Rechargez ! » nous dit le sergent.

Et alors, en rechargeant, je vis qu'il y avait du sang et des cheveux au bout de ma baïonnette, ce qui montre que, dans ma fureur, j'avais donné des coups terribles.

Au bout d'une minute, le vieux Pinto reprit :

« Le régiment est en déroute... ces gueux de Prussiens en ont sabré la moitié... Nous le retrouverons plus tard... Pour le moment il faut empêcher l'ennemi d'entrer dans le village. — Par file à gauche, en avant, marche ! »

Nous descendîmes un petit escalier qui menait dans un jardin de Klein-Gorschen, et nous entrâmes dans une maison, dont le sergent barricada la porte du côté des champs avec une grande table de cuisine ; ensuite il dit, en nous montrant la porte de la rue :

« Voici notre retraite. »

Après cela, nous montâmes au premier, dans une assez grande chambre qui formait le coin au pied de la côte ; elle avait deux fenêtres sur le village et deux autres sur la colline toute couverte de fumée, où continuaient de petiller les feux de file et de rouler le canon. Au fond, dans une alcôve, se trouvait un lit défait, et devant le lit un berceau ; les gens s'étaient sauvés sans doute au commencement de la bataille ; mais un chien à grosse queue blanche, oreilles droites et museau pointu, à moitié caché sous les rideaux, nous regardait les yeux luisants : tout cela me revient comme un rêve.

Le sergent venait d'ouvrir une fenêtre, et tirait déjà dans la rue, où s'avançaient deux ou trois hussards prussiens, parmi des tas de charrettes et de fumier ; Zébédé et les autres, debout derrière lui, observaient l'arme prête. Je regardai sur la côte, pour voir si le carré tenait toujours, et je l'aperçus à cinq ou six cents pas, reculant en bon ordre, et faisant feu des quatre côtés sur la masse de cavaliers qui l'entouraient. A travers la fumée, je voyais le colonel, un gros court, à cheval au milieu, le sabre à la main, et, tout près de lui, le drapeau tellement déchiré, que ce n'était plus qu'une loque pendant le long de la hampe.

Plus loin, à gauche, une colonne ennemie débouchait au tournant de la route et marchait sur Klein-Gorschen. Cette colonne voulait se mettre en travers de notre retraite dans le village ; mais des centaines de soldats débandés étaient arrivés comme nous, il en arrivait même encore de tous les côtés, les uns se retournant tous les cinquante pas pour lâcher leur coup de fusil, les autres blessés, se traînant pour arriver quelque part. Ils entraient dans les maisons, et comme la colonne s'approchait toujours, un feu roulant commença sur elle de toutes les fenêtres. Cela l'arrêta ; d'autant plus qu'au même instant, sur la côte à droite, commençaient à se déployer les divisions Brenier et Marchand, que le prince de la Moskowa envoyait à notre secours.

Nous avons su depuis que le maréchal Ney avait suivi l'Empereur du côté de Leipzig, et qu'il revenait alors au roulement du canon.

Les Prussiens firent donc halte en cet endroit ; le feu cessa des deux côtés. Nos carrés et nos colonnes remontèrent la côte en face de Starsiedel, et tout le monde, au village, se dépêcha d'évacuer les maisons pour rallier chacun son régiment. Le nôtre était mêlé dans deux ou trois autres ; et quand les divisions mirent l'arme au pied en avant de Kaya, nous eûmes de la peine à nous reconnaître. On fit l'appel de notre compagnie, il restait quarante-deux hommes, le grand Furst et Léger n'y étaient plus ; mais Zébédé, Klipfel et moi nous avions retiré notre peau de l'affaire.

Malheureusement ce n'était pas encore fini, car ces Prussiens, remplis d'insolence à cause de notre retraite, faisaient déjà de nouvelles dispositions pour venir nous attaquer à Kaya, il leur arrivait des masses de renforts ; et, voyant cela, je pensai que, pour un si grand général, l'Empereur avait eu pourtant une bien mauvaise idée de s'étendre sur Leipzig et de nous laisser surprendre par une armée de plus de cent mille hommes.

Comme nous étions en train de nous reformer derrière la division Brenier, dix-huit mille vieux soldats de la garde prussienne montaient la côte au pas de charge, portant les shakos de nos morts au bout de leurs baïonnettes en signe de victoire. En même temps le combat se prolongeait à gauche, entre Klein-Gorschen et Starsiedel. La masse de cavalerie russe que nous avions vue reluire au soleil le matin, derrière la Gruna-Bach, voulait nous tourner ; mais le 6e corps était arrivé nous couvrir, et les régiments de marine tenaient là comme des

murs. Toute la plaine ne formait qu'un nuage, où l'on voyait étinceler les casques, les cuirasses et les lances par milliers.

De notre côté, nous reculions toujours, quand tout à coup quelque chose passa devant nous comme le tonnerre : c'était le maréchal Ney! il arrivait au grand galop, suivi de son état-major. Je n'ai jamais vu de figure pareille; ses yeux étincelaient, ses joues tremblaient de colère! En une seconde il eut parcouru toute la ligne dans sa profondeur, et se trouva sur le front de nos colonnes. Tout le monde le suivait comme entraîné par une force extraordinaire; au lieu de reculer, on marchait à la rencontre des Prussiens, et dix minutes après tout était en feu. Mais l'ennemi tenait solidement; il se croyait déjà le maître et ne voulait pas lâcher la victoire; d'autant plus qu'il recevait toujours du renfort, et que nous autres nous étions épuisés par cinq heures de combat.

Notre bataillon, cette fois, se trouvait en seconde ligne, les boulets passaient au-dessus; mais un bruit bien pire et qui me traversait les nerfs, c'était le grelottement de la mitraille dans les baïonnettes : cela sifflait comme une espèce de musique terrible et qui s'entendait de bien loin.

Au milieu des cris, des commandements et de la fusillade, nous recommencions tout de même à redescendre sur un tas de morts. Nos premières divisions rentraient à Klein-Gorschen; on s'y battait corps à corps; on ne voyait dans la grande rue du village que des crosses de fusil en l'air, et des généraux à cheval, l'épée à la main comme de simples soldats.

Cela dura quelques minutes; nous disions dans les rangs : « Ça va bien, ça va bien!... on avance. » Mais de nouvelles troupes étant arrivées du côté des Prussiens, nous fûmes obligés de reculer pour la seconde fois, et malheureusement si vite qu'un grand nombre se sauvèrent jusque dans Kaya. Ce village était sur la côte, et le dernier en avant de la route de Lutzen. C'est un long boyau de maisons séparées les unes des autres par de petits jardins, des écuries et des ruchers. Si l'ennemi nous forçait à Kaya, l'armée était coupée en deux.

En courant, je me rappelai ces paroles de M. Goulden : « Si par malheur les alliés nous battent, ils viendront se venger chez nous de tout ce que nous leur avons fait depuis dix ans. » Je croyais la bataille perdue, car le maréchal Ney lui-même, au milieu d'un carré, reculait, et les soldats, pour sortir de la mêlée, emportaient des officiers blessés sur leurs fusils en brancards. Enfin ça prenait une mauvaise tournure.

J'entrai dans Kaya sur la droite du village, en enjambant des haies et sautant par-dessus de petites palissades que les gens mettent pour séparer les jardins.

J'allais tourner le coin d'un hangar, lorsque, levant la tête, j'aperçus une cinquantaine d'officiers à cheval arrêtés au haut d'une colline en face; plus loin, derrière eux, des masses d'artillerie accouraient ventre à terre sur la route de Leipzig. Cela me fit regarder, et je reconnus l'Empereur, un peu en avant des autres; il était assis, comme dans un fauteuil, sur son cheval blanc. Je le voyais très-bien sous le ciel pâle; il ne bougeait pas et regardait la bataille au-dessous avec sa lunette.

Cette vue me rendit si joyeux que je me mis à crier : « *Vive l'Empereur!* » de toutes mes forces; puis j'entrai dans la grande rue de Kaya par une allée entre deux vieilles maisons. J'étais l'un des premiers, et j'aperçus encore des gens du village, hommes, femmes, enfants, qui se dépêchaient d'entrer dans leurs caves.

Plusieurs personnes auxquelles j'ai raconté cela m'ont fait des reproches d'avoir couru si vite; mais je leur ai répondu que lorsque Michel Ney reculait, Joseph Bertha pouvait bien reculer aussi.

Klipfel, Zébédé, le sergent Pinto, tous ceux que je connaissais à la compagnie étaient encore dehors, et j'entendais un bruit tellement épouvantable qu'on ne peut s'en faire une idée. Des masses de fumée passaient par-dessus les toits, les tuiles roulaient et tombaient dans la rue, et les boulets enfonçaient les murs ou cassaient les poutres avec un fracas horrible.

En même temps, de tous côtés, par les ruelles, par-dessus les haies et les palissades des jardins entraient nos soldats en se retournant pour faire feu. Il y en avait de tous les régiments, sans shakos, déchirés, couverts de sang, l'air furieux, et, maintenant que j'y pense après tant d'années, c'étaient tous des enfants, de véritables enfants : sur quinze ou vingt, pas un n'avait de moustaches; mais le courage est né dans la race française!

Et comme les Prussiens, — conduits par de vieux officiers qui criaient : « *Forwertz! Forwertz* *! — arrivaient en se grimpant en quelque sorte sur le dos, comme des bandes de loups, pour aller plus vite, nous, au coin d'une grange, à vingt ou trente, en face d'un jardin où se trouvaient un petit rucher et de grands cerisiers en fleurs qu'il me semble voir encore, nous commençâmes un feu roulant sur ces gueux qui voulaient escalader un petit mur au-dessous et prendre le village.

Combien d'entre eux, en arrivant sur ce mur,

* En avant! En avant!

retombèrent dans la masse, je n'en sais rien; mais il en venait toujours d'autres. Des centaines de balles sifflaient à nos oreilles et s'aplatissaient contre les pierres, le crépi tombait, la paille pendait des poutres, la grande porte à gauche était criblée; et nous, derrière la grange, après avoir rechargé, nous faisions la navette pour tirer dans le tas : cela durait juste le temps d'ajuster et de serrer la détente, et malgré cela, cinq ou six étaient déjà tombés au coin du fenil, le nez à terre, mais notre rage était si grande que nous n'y faisions pas attention.

Comme je retournais là pour la dixième fois, en épaulant le fusil me tomba de la main; je me baissai pour le ramasser et je tombai dessus : j'avais une balle dans l'épaule gauche; le sang se répandait sur ma poitrine comme de l'eau chaude. J'essayai de me relever; mais tout ce que je pus faire, ce fut de m'asseoir contre le mur. Alors le sang descendit jusque sur mes cuisses, et l'idée me vint que j'allais mourir en cet endroit, ce qui me donna tout froid.

Les camarades continuaient à tirer pardessus ma tête, et les Prussiens répondaient toujours.

En songeant qu'une autre balle pouvait m'achever, je me cramponnai tellement de la main droite au coin du mur pour m'ôter de là, que je tombai dans un petit fossé qui conduisait l'eau de la rue dans le jardin. Mon bras gauche était lourd comme du plomb, ma tête tournait; j'entendais toujours la fusillade, mais comme un rêve. Cela dura quelque temps sans doute.

Lorsque je rouvris les yeux, la nuit venait; les Prussiens défilaient dans la ruelle en courant. Ils remplissaient déjà le village, et dans le jardin en face se trouvait un vieux général, la tête nue, les cheveux blancs, sur un grand cheval brun. Il criait comme une trompette d'amener des canons, et des officiers partaient ventre à terre porter ses ordres. Près de lui, debout sur le petit mur encombré de morts, un de leurs chirurgiens lui bandait le bras. Derrière, de l'autre côté, se tenait également à cheval un officier russe très-mince, un jeune homme coiffé d'un chapeau à plumes vertes tombant en forme de bouquet. Je vis cela d'un coup d'œil : — ce vieux avec son gros nez, son front large et plat, ses yeux vifs, son air hardi; les autres autour de lui; le chirurgien, un petit homme chauve en lunettes; et dans le fond de la vallée, à cinq ou six cents pas, entre deux maisons, nos soldats qui se reformaient. Tout cela je l'ai devant moi comme si j'y étais encore.

On ne tirait plus; mais entre Klein-Gorschen et Kaya, des cris terribles s'élevaient.... On entendait rouler pesamment, hennir, jurer et claquer du fouet. Sans savoir pourquoi, je me traînai hors de l'ornière et me remis contre le mur, et presque aussitôt deux pièces de seize, attelées chacune de six chevaux, tournèrent au coin de la première maison du village. Les artilleurs à cheval frappaient de toutes leurs forces, et les roues entraient dans les tas de morts et de blessés comme dans de la paille; les os craquaient !... voilà d'où venaient les grands cris que j'avais entendus; les cheveux m'en dressaient sur la tête.

« Ici !... cria le vieux en allemand. Pointez là-bas, entre ces deux maisons, près de la fontaine. »

Les deux pièces furent aussitôt retournées; les voitures de poudre et de mitraille arrivèrent au galop. Le vieux vint voir, son bras gauche en écharpe, et, tout en remontant la ruelle, je l'entendis qui disait au jeune officier russe, d'un ton bref :

« Dites à l'empereur Alexandre que je suis dans Kaya.... La bataille est gagnée si on m'envoie des renforts. Qu'on ne délibère pas, qu'on agisse ! Il faut nous attendre à une attaque furieuse. Napoléon arrive, je sens cela.... Dans une demi-heure nous l'aurons sur les bras avec sa garde. Coûte que coûte, je lui tiendrai tête; mais, au nom de Dieu, qu'on ne perde pas une minute, et la victoire est à nous ! »

Le jeune homme partit au galop du côté de Klein-Gorschen, et dans le même instant quelqu'un dit près de moi : « Ce vieux-là, c'est Blücher.... Ah ! gredin, si je tenais mon fusil ! »

Ayant tourné la tête, je vis un vieux sergent sec et maigre, avec de grandes rides le long des joues, qui se tenait assis contre la porte de la grange, les deux mains appuyées à terre comme des béquilles, car ses reins étaient cassés par une balle. Ses yeux jaunes suivaient le général prussien en louchant; son nez crochu, déjà pâle, se recourbait comme un bec dans ses grosses moustaches : il avait l'air terrible et fier.

« Si je tenais mon fusil, dit-il encore une fois, tu verrais si la bataille est gagnée ! »

Nous étions les seuls êtres encore vivants dans ce coin encombré de morts.

Moi, songeant qu'on allait peut-être m'enterrer le lendemain avec tous ces autres dans le jardin en face, et que je ne reverrais plus Catherine, des larmes me coulaient sur les joues, et je ne pus m'empêcher de dire :

« Maintenant tout est fini ! »

Le sergent alors me regarda de travers, et, voyant que j'étais encore si jeune, il me demanda :

« Qu'est-ce que tu as, conscrit ?

—Une balle dans l'épaule, mon sergent.

—Dans l'épaule, ça vaut mieux que dans les reins, on peut en réchapper. »

Et d'une voix moins rude, après m'avoir considéré de nouveau, il ajouta :

« Ne crains rien, va, tu reverras le pays. »

Je pensai qu'il avait pitié de ma jeunesse et qu'il voulait me consoler; mais je sentais ma poitrine comme fracassée, et cela m'ôtait tout espoir.

Le sergent ne dit plus rien; seulement, de temps en temps, il faisait un effort pour dresser la tête et voir si nos colonnes arrivaient. Il jurait entre ses dents, et finit par se laisser glisser, l'épaule dans le coin de la porte, en disant :

« Mon affaire est faite !... mais le grand gueux me l'a payé tout de même. »

Il regardait dans la haie en face, où se trouvait étendu sur le dos un grenadier prussien, la baïonnette encore en travers du ventre.

Il pouvait être alors six heures; l'ennemi occupait toutes les maisons, les jardins, les vergers, la grande rue et les ruelles. J'avais froid par tout le corps, et je m'étais engourdi, le front sur les genoux, quand le roulement du canon m'éveilla de nouveau. Les deux pièces du jardin et plusieurs autres derrière, placées plus haut dans le village, tiraient en jetant leurs éclairs dans la grande rue, où se pressaient les Prussiens et les Russes. Toutes les fenêtres tiraient aussi. Mais cela n'était rien en comparaison du feu des Français sur la colline en face. Dans le fond au-dessous, montait la jeune garde en colonnes serrées, au pas de charge, les colonels, les commandants et les généraux à cheval au milieu des baïonnettes, l'épée en l'air : tout cela gris, éclairé de seconde en seconde par la lumière des quatre-vingts pièces que l'Empereur avait fait mettre en une seule batterie pour appuyer le mouvement. Ces quatre-vingts pièces faisaient un fracas terrible, et malgré la distance, la vieille cassine contre laquelle je m'appuyais en tremblait jusque dans ses fondements. Dans la rue, les boulets enlevaient des files de Prussiens et de Russes, comme les coups de faux enlèvent l'herbe : c'était leur tour de serrer les rangs.

J'entendais aussi, derrière nous, l'artillerie ennemie répondre, et je pensais : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu maintenant que les Français l'emportent, leurs pauvres blessés seront recueillis, au lieu que ces Prussiens et ces Cosaques songeraient d'abord aux leurs et nous laisseraient tous périr. »

Je ne faisais plus attention au sergent, je ne regardais que les canonniers prussiens charger leurs pièces, pointer et tirer, en les maudissant au fond de mon âme; et j'écoutais avec ravissement les cris de « *Vive l'Empereur !* » qui commençaient à monter de la vallée, et qu'on entendait dans l'intervalle des détonations de l'artillerie.

Enfin, au bout de vingt minutes, les Prussiens et les Russes se mirent à reculer; ils repassaient en foule par la ruelle où nous étions, pour se jeter sur la côte; les cris de « *Vive l'Empereur !* » se rapprochaient. Les canonniers, devant nous, se dépêchaient comme des forcenés, quand trois ou quatre boulets arrivèrent au milieu d'eux, cassant une roue et les couvrant de terre. Une pièce tomba sur le côté; deux artilleurs étaient tués et deux blessés. Alors je sentis une main me prendre par le bras; je me retournai et je vis le vieux sergent, à demi mort, qui me regardait en riant d'un air farouche. Le toit de notre baraque s'affaissait, le mur penchait, mais nous n'y prenions pas garde: nous ne voyions que la défaite des ennemis, et nous n'entendions, au milieu de tout ce fracas épouvantable, que les cris toujours plus proches de nos soldats.

Tout à coup le sergent tout pâle dit :

« Le voilà ! »

Et penché en avant, sur les genoux, une main à terre et l'autre levée, il cria d'une voix éclatante :

« *Vive l'Empereur !* »

Puis il tomba la face à terre et ne remua plus.

Et moi, me penchant aussi pour voir, je vis Napoléon qui montait dans la fusillade, son chapeau enfoncé dans sa grosse tête, sa capote grise ouverte, un large ruban rouge en travers de son gilet blanc, calme, froid, comme éclairé par le reflet des baïonnettes. Tout pliait devant lui; les canonniers prussiens abandonnaient leurs pièces et sautaient le mur du jardin, malgré les cris de leurs officiers qui voulaient les retenir.

Ces choses, je les ai vues; elles sont restées comme peintes en feu dans mon esprit; mais depuis ce moment je ne me rappelle plus rien de la bataille, car, dans l'espérance de notre victoire, j'avais perdu le sentiment, et j'étais comme un mort au milieu de tous ces morts.

XIV

Je me réveillai dans la nuit, au milieu du silence. Des nuages traversaient le ciel, et la lune regardait le village abandonné, les canons renversés et les tas de morts, comme elle re-

Qu'est-ce que tu as, conscrit? (p. 54).

garde, depuis le commencement du monde, l'eau qui coule, l'herbe qui pousse et les feuilles qui tombent en automne. Les hommes ne sont rien auprès des choses éternelles; ceux qui vont mourir le comprennent mieux que les autres.

Je ne pouvais plus bouger et je souffrais beaucoup; mon bras droit seul remuait encore. Pourtant je parvins à me dresser sur le coude, et je vis les morts entassés jusqu'au fond de la ruelle. La lune donnait dessus; ils étaient blancs comme de la neige : les uns la bouche et les yeux tout grands ouverts; les autres la face contre terre, la giberne et le sac au dos, la main cramponnée au fusil. Je voyais cela d'une façon effrayante, mes dents en claquaient d'épouvante.

Je voulus appeler au secours; j'entendis comme un faible cri d'enfant qui sanglote. et je m'affaissai de désespoir. Mais ce faible cri que j'avais poussé dans le silence, en éveillait d'autres de proche en proche, cela gagnait de tous les côtés : tous les blessés croyaient entendre arriver du secours, et ceux qui pouvaient encore se plaindre appelaient. Ces cris durèrent quelques instants, puis tout se tut, et je n'entendis plus qu'un cheval souffler lentement près de moi, derrière la haie. Il voulait se lever, je voyais sa tête se dresser au bout de son long cou, puis il retombait.

Moi, par l'effort que je venais de faire, ma blessure s'était rouverte, et je sentais de nouveau le sang couler sous mon bras. Alors je fermai les yeux pour me laisser mourir, et

Tout pliait devant lui. (Page 55.)

toutes les choses lointaines, depuis le temps de ma première enfance, — les choses du village, lorsque ma pauvre mère me tenait dans ses bras et qu'elle chantait pour m'endormir, la petite chambre, la vieille alcôve, notre chien Pommer, qui jouait avec moi et me roulait à terre; le père qui rentrait le soir tout joyeux, la hache sur l'épaule, et qui me prenait dans ses larges mains en m'embrassant, — toutes ses choses me revinrent comme un rêve!

Je pensais : « Ah! pauvre femme.... pauvre père!.... si vous aviez su que vous éleviez votre enfant avec tant d'amour et de peines, pour qu'il périsse un jour misérablement, seul, loin de tout secours!... quelles n'auraient pas été votre désolation et vos malédictions contre ceux qui l'ont réduit à cet état!... Ah! si vous étiez là!... si je pouvais seulement vous demander pardon des peines que je vous ai données! »

Et, songeant à cela, les larmes me couvraient la figure, ma poitrine se gonflait : longtemps je sanglotai tout bas en moi-même.

La pensée de Catherine, de la tante Grédel, du bon M. Goulden, me vint aussi bientôt, et ce fut quelque chose d'épouvantable! c'était comme un spectacle qui se passe sous vos yeux : je voyais leur étonnement et leurs craintes en apprenant la grande bataille; la tante Grédel qui courait tous les jours sur la route pour aller voir à la poste, pendant que Catherine l'attendait en priant; et M. Goulden, seul dans sa chambre, qui lisait dans la gazette que le 3e corps avait plus donné que les autres;

il se promenait la tête penchée et s'asseyait bien tard à l'établi, tout rêveur. Mon âme était là-bas avec eux; elle attendait en quelque sorte devant la poste avec la tante Grédel, elle retournait au village abattue, elle voyait Catherine dans la désolation.

Puis, un matin, le facteur Rœdig passait aux Quatre-Vents, avec sa blouse et son petit sac de cuir; il ouvrait la porte de la salle et tendait un grand papier à la tante Grédel, qui restait toute saisie, Catherine debout derrière elle, pâle comme une morte: et c'était mon acte de décès qui venait d'arriver! J'entendais les sanglots déchirants de Catherine étendue à terre, et les malédictions de la tante Grédel,—ses cheveux gris défaits,—criant qu'il n'y avait plus de justice... qu'il vaudrait mieux pour les honnêtes gens n'être jamais venus au monde, puisque Dieu les abandonne! — Le bon père Goulden arrivait pour les consoler; mais en entrant il se mettait à sangloter avec eux, et tous pleuraient dans une désolation inexpriprimable, criant:

« O pauvre Joseph! pauvre Joseph! »

Cela me déchirait le cœur.

L'idée me vint aussi que trente ou quarante mille familles en France, en Russie, en Allemagne, allaient recevoir la même nouvelle, et plus terrible encore, puisqu'un grand nombre des malheureux étendus sur le champ de bataille avaient leurs père et mère; je me représentai cela comme une abomination, comme un grand cri du genre humain qui monte au ciel.

C'est alors que je me rappelai ces pauvres femmes de Phalsbourg, qui priaient dans l'église à la grande retraite de Russie, et que je compris ce qui se passait dans leur âme!... Je pensais que Catherine irait bientôt là; qu'elle prierait des années et des années en songeant à moi... Oui, je pensais cela, car je savais que nous nous aimions depuis notre enfance, et qu'elle ne pourrait jamais m'oublier. Mon attendrissement était si grand, qu'une larme suivait l'autre sur mes joues; et cela me faisait pourtant du bien d'avoir cette confiance en elle et d'être sûr qu'elle conserverait son amour jusque dans la vieillesse, qu'elle m'aurait toujours devant les yeux, et qu'elle n'en prendrait pas un autre.

La rosée s'était mise à tomber vers le matin. Ce grand bruit monotone sur les toits, dans le jardin et la ruelle remplissait le silence. Je songeais à Dieu, qui depuis le commencement des temps fait les mêmes choses, et dont la puissance est sans bornes; qui pardonne les fautes, parce qu'il est bon, et j'espérais qu'il me pardonnerait, en considération de mes souffrances.

Comme la rosée était forte, elle finit par emplir le petit ruisseau. De temps en temps on entendait un mur tomber dans le village, un toit s'affaisser; les animaux, effarouchés par la bataille, reprenaient confiance et sortaient au petit jour: une chèvre bêlait dans l'étable voisine; un grand chien de berger, la queue traînante, passa regardant les morts; le cheval, en le voyant, se mit à souffler d'une façon terrible; il le prenait peut-être pour un loup, et le chien se sauva.

Tous ces détails me reviennent, parce qu'au moment de mourir on voit tout, on entend tout; on se dit en quelque sorte: «Regarde... écoute... car bientôt tu n'entendras et tu ne verras plus rien en ce monde! »

Mais ce qui m'est resté bien autrement dans l'esprit, ce que je ne pourrais jamais oublier, quand je vivrais cent ans, c'est lorsqu'au loin je crus entendre un bruit de paroles. Oh! comme je me réveillai... comme j'écoutai... et comme je me levai sur mon bras pour crier: « Au secours! » Il faisait encore nuit, et pourtant un peu de jour pâlissait déjà le ciel; tout au loin, à travers la pluie qui rayait l'air, une lumière marchait au milieu des champs, elle allait au hasard, s'arrêtant ici... là... et je voyais alors des formes noires se pencher autour; ce n'étaient que des ombres confuses, mais d'autres que moi voyaient aussi cette lumière, car de tous côtés des soupirs s'élevaient dans la nuit... des cris plaintifs, des voix si faibles, qu'on aurait dit des petits enfants qui appellent leur mère!

Mon Dieu, qu'est-ce que la vie? De quoi donc est-elle faite, pour qu'on y attache un si grand prix? Ce misérable souffle qui nous fait tant pleurer, tant souffrir, pourquoi donc craignons-nous de le perdre plus que tout au monde? Que nous est-il donc réservé plus tard, puisqu'à la moindre crainte de mort tout frémit en nous?

Qui sait cela? Tous les hommes en parlent depuis des siècles et des siècles, tous y pensent et personne ne peut le dire.

Moi, dans mon ardeur de vivre, je regardais cette lueur, comme un malheureux qui se noie regarde le rivage... je me cramponnais pour la voir, et mon cœur grelotait d'espérance. Je voulais crier, ma voix n'allait pas plus loin que mes lèvres; le bruissement de la pluie dans les arbres et sur les toits couvrait tout, et malgré cela je me disais: « Ils m'entendent... ils viennent!... » Il me semblait voir la lanterne remonter le sentier du jardin, et la lumière grossir à chaque pas; mais après avoir erré quelques instants sur le champ de bataille, elle

entra lentement dans un pli de terrain et disparut.

Alors je retombai sans connaissance.

XV

C'est au fond d'un grand hangar en forme de halle, — des piliers tout autour, — que je revins à moi ; quelqu'un me donnait à boire du vin et de l'eau, et je trouvais cela très-bon. En ouvrant les yeux, je vis un vieux soldat à moustaches grises, qui me relevait la tête et me tenait le gobelet aux lèvres.

« Eh bien ! me dit-il d'un air de bonne humeur, eh bien ! ça va mieux? »

Et je ne pus m'empêcher de lui sourire en songeant que j'étais encore vivant. J'avais la poitrine et l'épaule gauche solidement emmaillottées ; je sentais là comme une brûlure, mais cela m'était bien égal : — je vivais !

Je me mis d'abord à regarder les grosses poutres qui se croisaient en l'air, et les tuiles, où le jour entrait en plus d'un endroit ; puis, au bout de quelques instants, je tournai la tête, et je reconnus que j'étais dans un de ces vastes hangars où les brasseurs du pays abritent leurs tonneaux et leurs voitures. Tout autour, sur des matelas et des bottes de paille, étaient rangés une foule de blessés, et vers le milieu, sur une grande table de cuisine, un chirurgien-major et ses deux aides, les manches de chemise retroussées, coupaient une jambe à quelqu'un ; le blessé poussait des gémissements. Derrière eux se trouvait un tas de bras et de jambes, et chacun peut s'imaginer les idées qui me passèrent par la tête.

Cinq ou six soldats d'infanterie donnaient à boire aux blessés ; ils avaient des cruches et des gobelets.

Mais ce qui me fit le plus d'impression, ce fut ce chirurgien en manches de chemise, qui coupait sans rien entendre ; il avait un grand nez, les joues creuses, et se fâchait à chaque minute contre ses aides, qui ne lui donnaient pas assez vite les couteaux, les pinces, la charpie, le linge, ou qui n'enlevaient pas tout de suite le sang avec l'éponge. Cela n'allait pourtant pas mal, car en moins d'un quart d'heure ils avaient déjà coupé deux jambes.

Dehors, contre les piliers, stationnait une grande voiture pleine de paille.

Comme on venait d'étendre sur la table une espèce de carabinier russe de six pieds au moins, le cou percé d'une balle près de l'oreille, et que le chirurgien demandait les petits couteaux pour lui faire quelque chose, un autre chirurgien passa devant le hangar, un chirurgien de cavalerie, gros, court et tout grêlé. il tenait un portefeuille sous le bras, et s'arrêta près de la voiture.

« Hé ! Forel ! cria-t-il d'un ton joyeux.

—Tiens, c'est vous, Duchêne ? répondit le nôtre en se retournant. Combien de blessés ?

—Dix-sept à dix-huit mille.

—Diable ! Eh bien ! ça va-t-il ce matin ?

—Mais oui ; je suis en train de chercher un bouchon. »

Notre chirurgien sortit du hangar pour serrer la main à son camarade ; ils se mirent à causer tranquillement, pendant que les aides buvaient un coup de vin, et que le Russe roulait les yeux d'un air désespéré.

« Tenez, Duchesne, vous n'avez qu'à descendre la rue.... en face de ce puits.... vous voyez ?

—Très-bien.

—Juste en face, vous trouverez la cantine.

—Ah ! bon.... merci ! Je me sauve ! »

L'autre alors partit, et le nôtre lui cria :

« Bon appétit, Duchêne ! »

Puis il revint du côté de son Russe, qui l'attendait, et commença par lui ouvrir le cou depuis la nuque jusqu'à l'épaule. Il travaillait d'un air de mauvaise humeur, en disant aux aides :

« Allons donc, messieurs, allons donc ! »

Le Russe soupirait comme on peut s'imaginer ; mais il n'y faisait pas attention, et, finalement, jetant une balle à terre, il lui mit un bandage et dit :

« Enlevez ! »

On enleva le Russe de la table, les soldats l'étendirent sur une paillasse à la file des autres, et l'on apporta le voisin.

Je n'aurais jamais cru que des choses pareilles se passaient dans le monde ; mais j'en vis encore d'autres dont le souvenir me restera longtemps.

A cinq ou six paillasses de la mienne était assis un vieux caporal, la jambe emmaillottée ; il clignait de l'œil et disait à son voisin, dont on venait de couper le bras :

« Conscrit, regarde un peu dans ce tas ; je parie que tu ne reconnais pas ton bras. »

L'autre, tout pâle, mais qui pourtant avait montré le plus grand courage, regarda, et presque aussitôt il perdit connaissance.

Alors le caporal se mit à rire et dit :

« Il a fini par le reconnaître.... C'est celui d'en bas, avec la petite fleur bleue. Ça produit toujours le même effet. »

Il s'admirait lui-même d'avoir découvert cela, mais personne ne riait avec lui.

A chaque minute les blessés criaient :

« A boire ! »

Quand l'un commençait, tous suivaient. Le vieux soldat m'avait pris sans doute en amitié, car, en passant, il me présentait toujours son gobelet.

Je ne restai pas là-dedans plus d'une heure ; une dizaine d'autres voitures à larges échelles étaient venues se ranger derrière la première. Des paysans du pays, en veste de velours et large feutre noir, le fouet sur l'épaule, attendaient, tenant leurs chevaux par la bride. Un piquet de hussards arriva bientôt, le maréchal des logis mit pied à terre, et, entrant sous le hangar, il dit :

« Faites excuse, major, mais voici un ordre pour escorter douze voitures de blessés jusqu'à Lutzen ; est-ce que c'est ici qu'on les charge ?

—Oui, c'est ici, » répondit le chirurgien.

Et tout de suite on se mit à charger la première file.

Les paysans et les hommes de l'ambulance, avant de nous enlever, nous faisaient boire encore un bon coup.

Dès qu'une voiture était pleine, elle partait en avant, et une autre s'avançait. J'étais sur la troisième, assis dans la paille, au premier rang, à côté d'un conscrit du 27e qui n'avait plus de main droite ; derrière, un autre manquait d'une jambe, un autre avait la tête fendue, un autre la mâchoire cassée, ainsi de suite jusqu'au fond.

On nous avait rendu nos grandes capotes, et nous avions tellement froid, malgré le soleil, qu'on ne voyait que notre nez, notre bonnet de police, ou le bandeau de linge au-dessus des collets. Personne ne parlait ; on avait bien assez à penser pour soi-même.

Par moments, je sentais un froid terrible, puis tout à coup des bouffées de chaleur qui m'entraient jusque dans les yeux : c'était le commencement de la fièvre. Mais en partant de Kaya, tout allait encore bien, je voyais clairement les choses, et ce n'est que plus tard, du côté de Leipzig, que je me sentis tout à fait mal.

Enfin, on nous chargea donc de la sorte : ceux qui pouvaient encore se tenir, assis dans les premières voitures, les autres étendus dans les dernières, et nous partîmes. Les hussards, à cheval près de nous, causaient de la bataille, fumaient et riaient sans nous regarder.

C'est en traversant Kaya que je vis toutes les horreurs de la guerre. Le village ne formait plus qu'un monceau de décombres. Les toits étaient tombés ; les pignons, de loin en loin, restaient seuls debout ; les poutres et les lattes étaient rompues ; on voyait, à travers, les petites chambres avec leurs alcôves, leurs portes et leurs escaliers. De pauvres gens, des femmes, des enfants, des vieillards, allaient et venaient à l'intérieur tout désolés ; ils montaient et descendaient comme dans des cages en plein air. Quelquefois, tout au haut, la cheminée d'une petite chambre, un petit miroir et des branches de buis au-dessus montraient que là vivait une jeune fille dans les temps de paix.

Ah ! qui pouvait prévoir alors qu'un jour tout ce bonheur serait détruit, non par la fureur des vents ou la colère du ciel, mais par la rage des hommes, bien autrement redoutable !

Il n'y avait pas jusqu'aux pauvres animaux qui n'eussent un air d'abandon au milieu de ces ruines. Les pigeons cherchaient leur colombier, les bœufs et les chèvres leur étable ; ils allaient déroutés par les ruelles, mugissant et bêlant d'une voix plaintive. Des poules perchaient sur les arbres, et partout, partout on rencontrait la trace des boulets !

A la dernière maison, un vieillard tout blanc, assis sur le seuil de sa demeure en ruine, tenait entre ses genoux un petit enfant ; il nous regarda passer morne et sombre. Nous voyait-il ? Je n'en sais rien ; mais son front sillonné de grandes rides et ses yeux ternes annonçaient le désespoir. Que d'années de travail, que d'économies et de souffrances il lui avait fallu pour assurer le repos de sa vieillesse ! Maintenant tout était anéanti.... l'enfant et lui n'avaient plus une tuile pour abriter leur tête !...

Et ces grandes fosses d'une demi-lieue, — où tous les gens du pays travaillent à la hâte pour empêcher la peste d'achever la destruction du genre humain, — je les ai vues aussi du haut de la colline de Kaya, et j'en ai détourné les yeux avec horreur ! Oui, j'ai vu ces immenses tranchées dans lesquelles on enterre les morts : Russes, Français, Prussiens, tous pêle-mêle,— comme Dieu les avait faits pour s'aimer avant l'invention des plumets et des uniformes, qui les divisent au profit de ceux qui les gouvernent. Ils sont là.... ils s'embrassent.... et si quelque chose chose revit en eux, ce qu'il faut bien espérer, ils s'aiment et se pardonnent, en maudissant le crime qui, depuis tant de siècles, les empêche d'être frères avant la mort !

Mais ce qu'il y avait encore de plus triste, c'était la longue file de voitures emmenant les pauvres blessés ; — ces malheureux dont on ne parle dans les bulletins que pour en diminuer le nombre, et qui périssent dans les hôpitaux comme des mouches, loin de tous ceux qu'ils aiment, pendant qu'on tire le canon et qu'on chante dans les églises pour se réjouir d'avoir tué des milliers d'hommes !

Lorsque nous arrivâmes à Lutzen, la ville était tellement encombrée de blessés que notre convoi reçut l'ordre de partir pour Leipzig. On ne voyait dans les rues que des malheureux aux trois quarts morts, étendus le long des maisons sur de la paille. Il nous fallut plus d'une heure pour arriver devant une église, où l'on déchargea quinze ou vingt d'entre nous qui ne pouvaient plus supporter la route.

Le maréchal des logis et ses hommes, après s'être rafraîchis dans un bouchon au coin de la place, remontèrent à cheval, et nous continuâmes notre chemin vers Leipzig.

Alors je n'entendais et je ne voyais plus ; la tête me tournait, mes oreilles bourdonnaient, je prenais les arbres pour des hommes ; j'avais une soif dont on ne peut se faire l'idée.

Depuis longtemps, d'autres, dans les voitures, s'étaient mis à crier, à rêvasser, à parler de leur mère, à vouloir se lever et sauter sur le chemin. Je ne sais pas si je fis les mêmes choses ; mais je m'éveillai comme d'un mauvais rêve, au moment où deux hommes me prenaient chacun par une jambe,—le bras autour des reins, — et m'emportaient en traversant une place sombre. Le ciel fourmillait d'étoiles, et, sur la façade d'un grand édifice, qui se détachait en noir au milieu de la nuit, brillaient des lumières innombrables : c'était l'hôpital du faubourg de Hall, à Leipzig.

Les deux hommes montèrent un escalier tournant. Tout au haut, ils entrèrent dans une salle immense, — où des lits à la file se touchaient presque d'un bout à l'autre sur trois rangs, — et l'on me coucha dans un de ces lits. Ce qu'on entendait de cris, de jurements, de plaintes, n'est pas à imaginer : ces centaines de blessés avaient tous la fièvre. Les fenêtres étaient ouvertes, les petites lanternes tremblotaient au courant d'air. Des infirmiers, des médecins, des aides, le grand tablier lié sous les bras, allaient et venaient. Et le bourdonnement sourd des salles au-dessous, les gens qui montaient et descendaient, les nouveaux convois qui débouchaient sur la place, les cris des voituriers, le claquement des fouets, les piétinements des chevaux : tout vous faisait perdre la tête.

Là, pour la première fois, pendant qu'on me déshabillait, je sentis à l'épaule un mal tellement horrible, que je ne pus retenir mes cris. Un chirurgien arriva presque aussitôt, et fit des reproches à ceux qui ne prenaient pas garde. C'est tout ce que je me rappelle de cette nuit, car j'étais comme fou : —j'appelais Catherine, M. Goulden, la tante Grédel à mon secours, — chose que m'a racontée plus tard mon voisin, un vieux canonnier à cheval, que mes rêves empêchèrent de dormir.

Ce n'est que le lendemain, vers huit heures, au premier pansement, que je vis mieux la salle. Alors aussi je sus que j'avais l'os de l'épaule gauche cassé.

Lorsque je m'éveillai, j'étais au milieu d'une douzaine de chirurgiens : l'un d'eux, un gros homme brun, qu'on appelait M. le baron, ouvrait mon bandage ; un aide tenait, au pied du lit, une cuvette d'eau chaude. Le major examina ma blessure ; tous les autres se penchaient pour entendre ce qu'il allait dire. Il leur parla quelques instants ; mais tout ce que je pus comprendre, c'est que la balle était venue de bas en haut, qu'elle avait cassé l'os et qu'elle était ressortie par derrière. Je vis qu'il connaissait bien son état, puisque les Prussiens avaient tiré d'en bas, par-dessus le mur du jardin, et que la balle avait dû remonter. Il lava lui-même la plaie et remit le bandage en deux tours de main ; de sorte que mon épaule ne pouvait plus remuer et que tout se trouvait en ordre.

Je me sentais beaucoup mieux. Dix minutes après, un infirmier vint me mettre une chemise sans me faire mal, à force d'habitude.

Le chirurgien s'était arrêté près de l'autre lit et disait :

« Hé ! te voilà donc encore, l'ancien !

—Oui, monsieur le baron, c'est encore moi, répondit le canonnier, tout fier de voir qu'il le reconnaissait : la première fois, c'était à Austerlitz, pour un coup de mitraille, ensuite à Iéna, ensuite à Smolensk, pour deux coups de lance.

—Oui, oui, dit le chirurgien comme attendri ; et maintenant qu'est ce que nous avons ?

— Trois coups de sabre sur le bras gauche, en défendant ma pièce contre les hussards prussiens. »

Le chirurgien s'approcha, défit le bandage, et je l'entendis qui demandait au canonnier :

« Tu as la croix ?

—Non, monsieur le baron.

—Tu t'appelles ?

—Christian Zimmer, maréchal des logis au 2e d'artillerie à cheval.

—Bon ! bon ! »

Il pansait alors les blessures, et finit par dire en se levant :

« Tout ira bien ! »

Il se retourna, causant avec les autres, et sortit après avoir fini son tour et donné quelques ordres aux infirmiers.

Le vieux canonnier paraissait tout joyeux ; comme je venais d'entendre à son nom qu'il devait être de l'Alsace, je me mis à lui parler dans notre langue, de sorte qu'il en fut encore plus réjoui. C'était un gaillard de six pieds, les

épaules rondes, le front plat, le nez gros, les moustaches d'un blond roux, dur comme un roc, mais brave homme tout de même. Ses yeux se plissaient quand on lui parlait alsacien, ses oreilles se dressaient, j'aurais pu tout lui demander en alsacien, il m'aurait tout donné s'il avait eu quelque chose; mais il n'avait que des poignées de main qui vous faisaient craquer les os. Il m'appelait *Joséphel*, comme au pays, et me disait :

« *Joséphel*, prends garde d'avaler les remèdes qu'on te donne... Il ne faut avaler que ce qu'on connaît... Tout ce qui ne sent pas bon ne vaut rien. Si l'on nous donnait tous les jours une bouteille de *Rikevir*, nous serions bientôt guéris; mais c'est plus commode de nous démolir l'estomac avec une poignée de mauvaise herbe bouillie dans de l'eau que de nous apporter du vin blanc d'Alsace. »

Quand j'avais peur à cause de la fièvre et de ce que je voyais, il prenait des airs fâchés et me regardait avec ses grands yeux gris, en disant :

« *Joséphel*, est-ce que tu es fou d'avoir peur? Est-ce que des gaillards comme nous autres peuvent mourir dans un hôpital? Non... non... ôte-toi cette idée de la tête. »

Mais il avait beau dire, tous les matins les médecins, en faisant leur ronde, en trouvaient sept ou huit de morts. Les uns attrapaient la fièvre chaude, les autres un refroidissement, et cela finissait toujours par la civière, que l'on voyait passer sur les épaules des infirmiers! — de sorte qu'on ne savait jamais s'il fallait avoir chaud ou froid pour bien aller.

Zimmer me disait :

« Tout cela, *Joséphel*, vient des mauvaises drogues que les médecins inventent. Vois-tu ce grand maigre? Il peut se vanter d'avoir tué plus d'hommes que pas une pièce de campagne; il est en quelque sorte toujours chargé à mitraille, et la mèche allumée. Et ce petit brun? à la place de l'Empereur, je l'enverrais aux Prussiens et aux Russes; il leur tuerait plus de monde qu'un corps d'armée. »

Il m'aurait fait bien rire avec ces plaisanteries, si je n'avais pas vu passer les brancards.

Au bout de trois semaines, l'os de mon épaule commençait à reprendre, les deux blessures se refermaient tout doucement, je ne souffrais presque plus. Les coups de sabre que Zimmer avait sur le bras et sur l'épaule allaient aussi très-bien. On nous donnait chaque matin un bon bouillon qui nous remontait le cœur, et le soir un peu de bœuf, avec un demi-verre de vin, dont la vue seule nous réjouissait et nous faisait voir l'avenir en beau.

Vers ce temps, on nous permit aussi de descendre dans un grand jardin plein de vieux ormes, derrière l'hôpital. Il y avait des bancs sous les arbres, et nous nous promenions dans les allées comme de véritables rentiers, en grande capote grise et bonnet de coton.

La saison était magnifique; notre vue s'étendait sur la Partha, bordée de peupliers. Cette rivière tombe dans l'Elster, à gauche, en formant de grandes lignes bleues. Du même côté s'étend une forêt de hêtres, et sur le devant passent trois ou quatre grandes routes blanches, qui traversent des plaines de blé, d'orge, d'avoine, des plantations de houblon, enfin tout ce qu'il est possible de se figurer d'agréable et de riche, principalement quand le vent donne dessus, et que toutes ces moissons se penchent et se relèvent au soleil.

La chaleur du mois de juin annonçait une bonne année. Souvent, en voyant ce beau pays, je pensais à Phalsbourg, et je me mettais à pleurer. Zimmer me disait :

« Je voudrais bien savoir pourquoi diable tu pleures, *Joséphel?* Au lieu d'avoir attrapé la peste d'hôpital, d'avoir perdu le bras ou la jambe, comme des centaines d'autres, nous voilà tranquillement assis sur un banc à l'ombre; nous recevons du bouillon, de la viande et du vin; on nous permet même de fumer, quand nous avons du tabac, et tu n'es pas content? Qu'est-ce qui te manque? »

Alors je lui parlais de mes amours avec Catherine, de mes promenades aux Quatre-Vents, de nos belles espérances, de nos promesses de mariage, enfin de tout ce bon temps qui n'était plus qu'un songe. Il m'écoutait en fumant sa pipe.

« Oui, oui, disait-il, c'est triste tout de même. Avant la conscription de 1798, je devais aussi me marier avec une fille de notre village, qui s'appelait Margrédel, et que j'aimais comme les yeux de ma tête. Nous nous étions fait des promesses, et pendant toute la campagne de Zurich, je ne passais pas un jour sans penser à Margrédel.

« Mais voilà qu'à mon premier congé j'arrive au pays, et qu'est-ce que j'apprends? Quelle s'est mariée depuis trois mois avec un cordonnier de chez nous, nommé Passauf.

« Tu peux te figurer ma colère, *Joséphel;* je ne voyais plus clair, je voulais tout démolir; et comme on me dit que Passauf était à la brasserie du *Grand-Cerf*, je vais là sans regarder à droite ni à gauche. En arrivant, je le reconnais au bout de la table, près d'une fenêtre de la cour, contre la pompe. Il riait avec trois ou quatre autres mauvais gueux, en buvant des chopes. Je m'approche, et lui se met

à crier : « Tiens, tiens, voici Christian Zimmer! Comment ça va-t-il, Christian? j'ai des compliments pour toi de Margrédel! » Il clignait de l'œil. Moi, j'empoigne aussitôt une cruche, que je lui casse sur l'oreille gauche en disant : « Va lui porter ça de ma part, Passauf; c'est mon cadeau de noces. » Naturellement, tous les autres tombent sur mon dos, j'en assomme encore deux ou trois avec un broc; je monte sur une table, et je passe la jambe à travers une fenêtre sur la place, où je bats en retraite.

« Mais j'étais à peine rentré chez ma mère que la gendarmerie arrive et qu'on m'arrête par ordre supérieur. On m'attache sur une charrette, et l'on me reconduit de brigade en brigade au régiment, qui se trouvait à Strasbourg. Je reste six semaines à la Finkmatt, et j'aurais peut-être eu du boulet si nous n'avions alors passé le Rhin pour aller à Hohenlinden. Le commandant Courtaud lui-même me dit : « Tu peux te vanter d'avoir de la chance d'être bon pointeur; mais s'il t'arrive encore d'assommer les gens avec une cruche, cela tournera mal, je t'en préviens. Est-ce que c'est une manière de se battre, animal? Pourquoi donc avons-nous un sabre, si ce n'est pas pour nous en servir et nous en faire honneur au pays? » Je n'avais rien à répondre.

« Depuis ce temps-là, *Joséphel*, le goût du mariage m'est passé. Ne me parle pas d'un soldat qui pense à sa femme, c'est une véritable misère. Regarde les généraux qui se sont mariés, est-ce qu'ils se battent comme dans le temps? Non, ils n'ont qu'une idée, c'est de grossir leur magot et principalement d'en profiter en vivant bien avec leurs duchesses et leurs petits ducs au coin du feu. Mon grand-père Yéri, le garde forestier, disait toujours qu'un bon chien de chasse doit être maigre; sauf la différence des grades, je pense la même chose des bons généraux et des bons soldats. Nous autres, nous sommes toujours à l'ordonnance, mais nos généraux engraissent, et cela vient des bons dîners qu'on leur fait à la maison. »

Ainsi me parlait Zimmer dans la sincérité de son âme, et cela ne m'empêchait pas d'être triste.

Dès que j'avais pu me lever, je m'étais dépêché de prévenir M. Goulden par une lettre que je me trouvais à l'hôpital de Hall, dans l'un des faubourgs de Leipzig, à cause d'une légère blessure au bras; mais qu'il ne fallait rien craindre pour moi : que je me portais de mieux en mieux. Je le priais de montrer ma lettre à Catherine et à la tante Grédel, afin de leur donner de la confiance au milieu de cette guerre terrible. Je lui disais aussi que mon plus grand bonheur serait de recevoir des nouvelles du pays et de la santé de tous ceux que j'aimais.

Depuis ce moment, je n'avais plus de repos; chaque matin j'attendais une réponse, et de voir le vaguemestre distribuer des vingt et trente lettres à toute la salle, sans rien recevoir, cela me saignait le cœur : je descendais bien vite au jardin pour fondre en larmes. Il y avait un coin obscur où l'on jetait les pots cassés, un endroit couvert d'ombre et qui me plaisait le mieux, parce que les malades n'y venaient jamais. C'est là que je passais mon temps à rêver sur un vieux banc moisi. Des idées mauvaises me traversaient la tête : j'allais jusqu'à croire que Catherine pouvait oublier ses promesses, et je m'écriais en moi-même : « Ah! si seulement tu ne t'étais pas relevé de Kaya! tout serait fini!... Pourquoi ne t'a-t-on pas abandonné! Cela vaudrait mieux que de tant souffrir. »

Les choses en étaient venues au point que je désirais de ne pas guérir, quand un matin le vaguemestre, parmi les autres noms, appela Joseph Bertha. Alors je levai la main sans pouvoir parler, et l'on me remit une grosse lettre carrée, couverte de timbres innombrables. Je reconnus l'écriture de M. Goulden, ce qui me rendit tout pâle.

« Eh bien! me dit Zimmer en riant, à la fin cela vient tout de même. »

Je ne lui répondis pas, et m'étant habillé, je fourrai la lettre dans ma poche, et je descendis pour la lire seul, tout au fond du jardin, à la place où j'allais toujours.

D'abord, en l'ouvrant, je vis deux ou trois petites fleurs de pommier, que je pris dans ma main, et un bon sur la poste, avec quelques mots de M. Goulden. Mais ce n'est pas cela qui me touchait le plus et qui me faisait trembler des pieds à la tête, c'était l'écriture de Catherine, que je regardais les yeux troubles sans pouvoir la lire, car mon cœur battait d'une force extraordinaire.

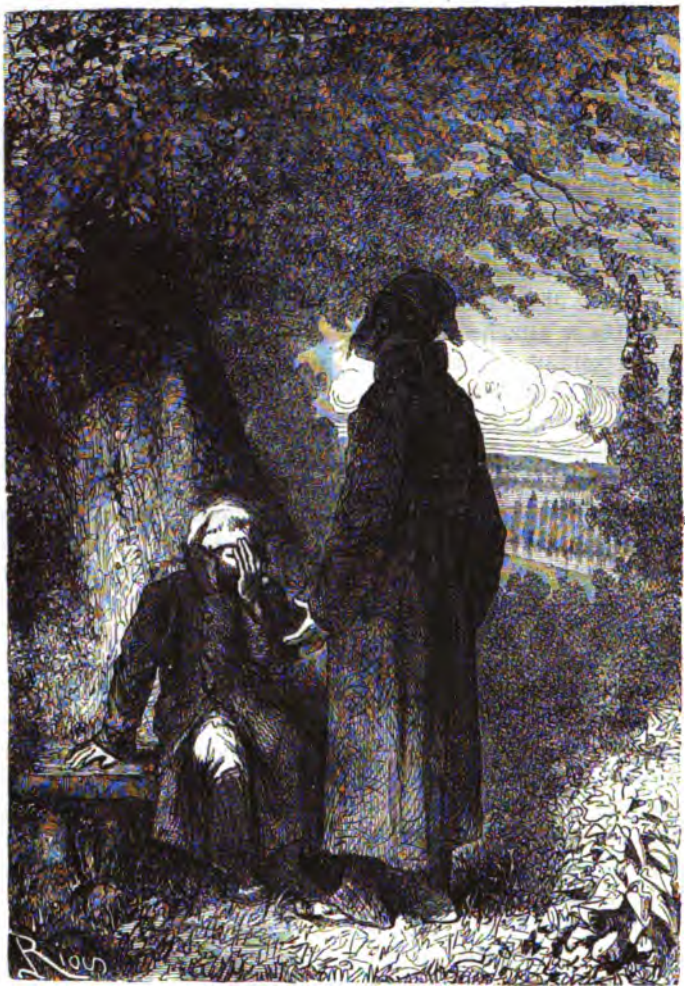
Pourtant je finis par me calmer un peu et par lire tout doucement la lettre, en m'arrêtant de temps en temps, pour être bien sûr que je ne me trompais pas, que c'était bien ma chère Catherine qui m'écrivait et que je ne faisais pas un rêve.

Cette lettre, je l'ai conservée, parce qu'elle me rendit en quelque sorte la vie; la voici donc telle que je l'ai reçue le 8 juin 1813.

« Mon cher Joseph,

« Cette lettre est afin de te dire en commençant que je t'aime toujours de plus en plus, et que je ne veux jamais aimer que toi.

« Tu sauras aussi que mon plus grand cha-



« Je voudrais bien savoir pourquoi diable tu pleures... » (Page 62.)

grin est de savoir que tu es blessé dans un hôpital, et que je ne peux pas te soigner. C'est un bien grand chagrin. Et depuis le départ des conscrits, nous n'avons pas eu seulement une heure de repos. La mère se fâchait, en disant que j'étais folle de pleurer jour et nuit, et elle pleurait autant que moi, toute seule le soir auprès de l'âtre, je l'entendais bien d'en haut; et sa colère retombait sur Pinacle, qui n'osait plus aller au marché, parce qu'elle avait un marteau dans son panier.

« Mais notre plus grand chagrin de tout, Joseph, c'est quand le bruit a couru qu'on venait de livrer une bataille, où des mille et mille hommes avaient été tués. Nous ne vivions plus; la mère courait tous les matins à la poste, et moi je ne pouvais plus bouger de mon lit. A la fin des fins ta lettre est pourtant arrivée. Maintenant je vais mieux, parce que je pleure à mon aise, en bénissant le Seigneur qui a sauvé tes jours.

« Et quand je pense combien nous étions heureux dans le temps, Joseph, lorsque tu venais tous les dimanches, et que nous restions assis l'un près de l'autre sans bouger, et que nous ne pensions à rien! Ah! nous ne connaissions pas notre bonheur; nous ne savions pas ce qui pouvait nous arriver; mais que la volonté de Dieu soit faite. Pourvu que tu guérisses, et que nous puissions espérer encore une fois d'être ensemble comme nous étions!

« Beaucoup de gens parlent de la paix, mais nous avons eu tant de malheurs, et l'empereur

Nous le vîmes debout sur une table. (Page 67.)

Napoléon aime tant la guerre, qu'on ne peut plus se confier en rien.

« Tout ce qui me fait du plaisir, c'est de savoir que ta blessure n'est pas dangereuse et que tu m'aimes encore.... Ah! Joseph, moi je t'aimerai toujours, je ne peux pas dire autre chose; c'est tout ce que je peux te dire dans le fond de mon cœur, et je sais aussi que ma mère t'aime bien.

« Maintenant, M. Goulden veut t'écrire quelques mots, et je t'embrasse mille et mille fois. — Il fait bien beau temps ici; nous aurons une bonne année. Le grand pommier du verger est tout blanc de fleurs; je vais en cueillir que je mettrai pour toi dans la lettre quand M. Goulden aura écrit. Peut-être, avec la grâce de Dieu, nous mordrons encore une fois ensemble dans une de ses grosses pommes. Embrasse-moi comme je t'embrasse, et adieu, adieu, Joseph! »

En lisant cela, je fondais en larmes, et Zimmer étant arrivé, je lui dis :

« Tiens, assieds-toi, je vais te lire ce que m'écrit mon amoureuse; tu verras après si c'est une Margrédel.

— Laisse-moi seulement allumer ma pipe, » répondit-il.

Il mit le couvercle sur l'amadou, puis il ajouta :

« Tu peux commencer, *Joséphel;* mais je t'en préviens, moi, je suis un ancien, je ne crois pas tout ce qu'on écrit..., les femmes sont plus fines que nous. »

Malgré cela, je lui lus la lettre de Catherine lentement. Il ne disait rien et quand j'eus fini,

il la prit et la regarda longtemps d'un air rêveur; ensuite il me la rendit en disant :

« Ça, *Joséphel*, c'est une bonne fille, pleine de bon sens et qui n'en prendra jamais un autre que toi.

— Tu crois qu'elle m'aime bien?

— Oui, celle-là, tu peux te fier dessus; elle ne se mariera jamais avec un Passauf. Je me méfierais plutôt de l'Empereur que d'une fille pareille. »

En entendant ces paroles de Zimmer, j'aurais voulu l'embrasser, et je lui dis :

« J'ai reçu de la maison un billet de cent francs que nous toucherons à la poste. Voilà le principal pour avoir du vin blanc. Tâchons de pouvoir sortir d'ici.

— C'est bien vu, fit-il en relevant ses grosses moustaches et remettant sa pipe dans sa poche. Je n'aime pas de moisir dans un jardin quand il y a deux auberges dehors. Il faut tâcher d'avoir une permission. »

Nous nous levâmes tout joyeux, et nous montions l'escalier de l'hôtel, quand le vaguemestre, qui descendait, arrêta Zimmer en lui demandant :

« Est-ce que vous n'êtes pas le nommé Christian Zimmer, canonnier au 2e d'artillerie à cheval?

— Faites excuse, vaguemestre, j'ai cet honneur.

— Eh bien! voici quelque chose pour vous, » dit-il en lui remettant un petit paquet avec une grosse lettre.

Zimmer était stupéfait, n'ayant jamais rien reçu ni de chez lui ni d'ailleurs. Il ouvrit le paquet, — où se trouvait une boîte, — puis la boîte, et vit la croix d'honneur. Alors il devint tout pâle, ses yeux se troublèrent, et un instant il appuya la main derrière lui sur la balustrade; mais ensuite il cria : « *Vive l'Empereur!* » d'une voix si terrible que les trois salles en retentirent comme une église.

Le vaguemestre le regardait de bonne humeur :

« Vous êtes content? dit-il.

— Si je suis content, vaguemestre! il ne me manque plus qu'une chose.

— Quoi?

— La permission de faire un tour en ville.

— Il faut vous adresser à M. Tardieu, le chirurgien en chef.

Il descendit en riant, et, comme c'était l'heure de la visite nous montâmes, bras dessus bras dessous, demander la permission au major, un vieux à tête grise, qui venait d'entendre crier : *Vive l'Empereur!* et nous regarder d'un air grave.

« Qu'est-ce que c'est? fit-il.

Zimmer lui montra sa croix et dit :

« Pardon, major, mais je me porte comme un charme.

— Je vous crois, dit M. Tardieu; vous voulez une sortie?

Si c'est un effet de votre bonté, pour moi et mon camarade Joseph Bertha. »

Le chirurgien avait visité ma blessure la veille; il tira de sa poche un portefeuille et nous donna deux sorties.

Nous redescendîmes, fiers comme des rois : Zimmer de sa croix d'honneur, et moi de ma lettre.

En bas, dans le grand vestibule, le concierge nous cria :

« Eh bien! eh bien! où donc allez-vous? »

Zimmer lui fit voir nos billets, et nous sortîmes, heureux de respirer l'air du dehors. Une sentinelle nous montra le bureau de poste, où j'allai toucher mes cent francs.

Alors, plus graves, parce que notre joie était un peu rentrée, nous gagnâmes la porte de Hall, à deux portées de fusil sur la gauche, au bout d'une longue avenue de tilleuls. Chaque faubourg est séparé des vieux remparts par une de ces allées, et, tout autour de Leipzig, passe une autre avenue très-large, également de tilleuls. Les remparts sont de vieilles bâtisses, — comme on en voit à Saint-Hippolyte, dans le Haut-Rhin, — des murs décrépits où pousse l'herbe, à moins que les Allemands ne les aient réparés depuis 1813.

XVI

Combien de choses nous devions apprendre en ce jour! A l'hôpital, personne ne s'inquiète de rien; quand on voit arriver chaque matin des cinquantaines de blessés, et qu'on en voit partir autant tous les soirs sur la civière, cela vous montre l'univers en petit, et l'on pense : « Après nous la fin du monde! »

Mais, dehors, les idées changent. En découvrant la grande rue de Hall, cette vieille ville avec ses magasins, ses portes cochères encombrées de marchandises, ses vieux toits avancés en forme de hangar, ses grosses voitures basses couvertes de ballots, enfin, tout ce spectacle de la vie active des commerçants, j'étais émerveillé. Je n'avais jamais rien vu de pareil, et je me disais :

« Voilà bien une ville de commerce comme on se les représente : — pleine de gens industrieux cherchant à gagner leur vie, leur aisance et leurs richesses; où chacun veut s'élever, non

pas au détriment des autres, mais en travaillant, en imaginant nuit et jour des moyens de prospérité pour sa famille; ce qui n'empêche pas tout le monde de profiter des inventions et des découvertes. Voilà le bonheur de la paix, au milieu d'une guerre terrible! »

Et les pauvres blessés qui s'en allaient le bras en écharpe, ou bien traînant la jambe appuyés sur leurs béquilles, me faisaient de la peine à voir.

Je me laissais conduire tout rêveur par mon ami Zimmer, qui se reconnaissait à tous les coins de rue, et me disait :

« Ça, c'est l'église Saint-Nicolas; ça, c'est le grand bâtiment de l'Université; ça, l'hôtel de ville. »

Il se souvenait de tout, ayant déjà vu Leipzig en 1807, avant la bataille de Friedland, et ne cessait de me répéter :

« Nous sommes ici comme à Metz, à Strasbourg, ou partout ailleurs en France. Les gens nous veulent du bien. Après la campagne de 1806, toutes les honnêtetés qu'on pouvait nous faire, on nous les a faites. Les bourgeois nous emmenaient par trois et quatre dîner chez eux. On nous donnait même des bals, on nous appelait les héros d'Iéna. Tu vas voir comme on nous aime! Entrons où nous voudrons, partout on nous recevra comme des bienfaiteurs du pays : c'est nous qui avons nommé leur électeur roi de Saxe, et nous lui avons aussi donné un bon morceau de la Pologne. »

Tout à coup Zimmer s'arrêta devant une petite porte basse, en s'écriant :

« Tiens, c'est la brasserie du *Mouton d'Or!* La façade est sur l'autre rue, mais nous pouvons entrer par ici. Arrive! »

Je le suivis dans une espèce de conduit tortueux qui nous mena bientôt au fond d'une vieille cour entourée de hautes bâtisses en boussillage, avec de petites galeries vermoulues sous le pignon, et la girouette au-dessus, comme dans la rue du Fossé-des-Tanneurs, à Strasbourg. A droite, se trouvait la brasserie : on découvrait les cuves cerclées de fer sur les poutres sombres, des tas de houblon et d'orge déjà bouillis, et dans un coin, une grande roue à manivelle, où galopait un chien énorme, pour pomper la bière à tous les étages.

Le cliquetis des verres et des cruches d'étain s'entendait dans une salle à droite, donnant sur la rue de Tilly, et, sous les fenêtres de cette salle, s'ouvrait une cave profonde où retentissait le marteau du tonnelier. La bonne odeur de la jeune bière de mars remplissait l'air, et Zimmer, les yeux levés sur les toits, la face épanouie de satisfaction, s'écria :

Oui, c'est bien ici que nous venions, le grand Ferré, servant de gauche, le gros Roussillon et moi. Dieu du ciel! comme je me réjouis de revoir tout ça, *Joséphel!* C'est qu'il y a pourtant six ans depuis. Ce pauvre Roussillon, il a laissé ses os l'année dernière à Smolensk, et le grand Ferré doit être maintenant dans son village, près de Toul, car il a eu la jambe gauche emportée à Wagram. Comme tout vous revient, quand on y pense! »

En même temps il poussa la porte, et nous entrâmes dans une haute salle pleine de fumée. Il me fallut un instant pour voir, à travers ce nuage gris, une longue file de tables entourées de buveurs, la plupart en redingote courte et petite casquette, et les autres en uniforme saxon. C'étaient des étudiants, des jeunes gens de famille qui viennent à Leipzig étudier le droit, la médecine, et tout ce qu'on peut apprendre en vidant des chopes et menant une vie joyeuse qu'ils appellent dans leur langue le *Fuchscommerce*. Ils se battent souvent entre eux avec des espèces de lattes rondes par le bout, et seulement aiguisées de quelques lignes; de sorte qu'ils se font des balafres à la figure, comme me l'a raconté Zimmer, mais il n'y a jamais de danger pour leur vie. Cela montre le bon sens de ces étudiants, qui savent très-bien que la vie est une chose précieuse, et qu'il vaut mieux avoir cinq ou six balafres, et même davantage, que de la perdre.

Zimmer riait en me racontant ces choses; son amour de la gloire l'aveuglait; il disait qu'on ferait aussi bien de charger les canons avec des pommes cuites que de se battre avec ces lattes rondes au bout.

Enfin nous entrâmes dans la salle, et nous vîmes le plus vieux d'entre ces étudiants, — un grand sec, les yeux creux, le nez rouge, la barbe blonde commençant à déteindre en jaune, à force d'avoir été lavée par la bière, — nous le vîmes debout sur une table, et lisant tout haut une gazette qui lui pendait en forme de tablier dans la main droite. Il tenait de l'autre main une longue pipe de porcelaine.

Tous ses camarades, avec leurs cheveux blonds retombant en boucles sur le collet de leur petite redingote, l'écoutaient la chope en l'air. Au moment où nous entrions, nous les entendîmes qui répétaient entre eux :

« *Faterland! Faterland!* »

Ils trinquaient avec les soldats saxons, pendant que le grand sec se baissait pour prendre aussi sa chope; et le gros brasseur, la tête grise et crépue, le nez épaté, les yeux ronds et les joues en forme de citrouille, criait d'une voix grasse :

« *Gesoundheit! Gesoundheit!* »

A peine eûmes-nous fait quatre pas dans la fumée que tout se tut.

« Allons, allons, camarades, s'écria Zimmer, ne vous gênez pas, continuez à lire, que diable! Nous ne serons pas fâchés non plus d'apprendre du nouveau. »

Mais ces jeunes gens ne voulurent pas profiter de notre invitation, et le vieux descendit de la table en repliant sa gazette, qu'il mit dans sa poche.

« C'était fini, dit-il, c'était fini.

—Oui, c'était fini, répétèrent les autres en se regardant d'un air singulier.

Deux ou trois soldats saxons sortirent aussitôt, comme pour aller prendre l'air dans la cour, et disparurent.

Le gros tavernier nous demanda :

« Vous ne savez peut-être pas que la grande salle est sur la rue de Tilly?

—Si, nous le savons bien, répondit Zimmer; mais j'aime mieux cette petite salle. C'est ici que nous venions dans le temps, deux vieux camarades et moi, vider quelques chopes en l'honneur d'Iéna et d'Auerstaedt. Cette salle me rappelle de bons souvenirs.

—Ah!... comme vous voudrez, comme vous voudrez, dit le brasseur. C'est de la bière de mars que vous demandez?

—Oui, deux chopes et la gazette.

—Bon! bon! »

Il nous servit les deux chopes, et Zimmer, qui ne voyait rien, essaya de causer avec les étudiants, qui s'excusaient en s'en allant les uns après les autres. Je sentais que tous ces gens-là nous portaient une haine d'autant plus terrible, qu'ils n'osaient la montrer tout de suite.

Dans la gazette, qui venait de France, on ne parlait que d'un armistice, après deux nouvelles victoires à Bautzen et à Wurtschen. Nous apprîmes alors que cet armistice avait commencé le 6 juin, et qu'on tenait des conférences à Prague, en Bohême, pour arranger la paix.

Naturellement cela me faisait plaisir; j'espérais qu'on renverrait au moins les estropiés chez eux. Mais Zimmer, avec son habitude de parler haut, remplissait toute la salle de ses réflexions; il m'interrompait à chaque ligne et disait :

« Un armistice!... est-ce que nous avions besoin d'un armistice, nous? Est-ce qu'après avoir écrasé ces Prussiens et ces Russes à Lutzen, à Bautzen et à Wurtschen, nous ne devions pas les détruire de fond en comble? — Est-ce que, s'ils nous avaient battus, ils nous donneraient un armistice, eux? — Ça, vois-tu, Joseph, c'est le caractère de l'Empereur, il est trop bon... il est trop bon! C'est son seul défaut. Il a fait la même chose après Austerlitz, et nous avons été obligés de recommencer la partie. Je te dis qu'il est trop bon. Ah! s'il n'était pas si bon, nous serions maîtres de toute l'Europe. »

En même temps il regardait à droite et à gauche, pour demander l'avis des autres. Mais on nous faisait des mines du diable, et personne ne voulait répondre.

Finalement Zimmer se leva.

« Partons, Joseph, dit-il. Moi, je ne me connais pas en politique; mais je soutiens que nous ne devions pas accorder d'armistice à ces gueux; puisqu'ils sont à terre, il fallait leur passer sur le ventre. »

Après avoir payé, nous sortîmes et Zimmer me dit :

« Je ne sais pas ce que ces gens ont aujourd'hui; nous les avons dérangés dans quelque chose.

—C'est bien possible, lui répondis-je, ils n'avaient pas l'air aussi bons garçons que tu le racontais.

—Non, fit-il. Ces jeunes gens-là, vois-tu, sont bien au-dessous des anciens étudiants que j'ai vus. Ceux-là passaient en quelque sorte leur existence à la brasserie. Ils buvaient des vingt et même des trente chopes dans leur journée; moi-même, Joseph, je ne pouvais pas lutter contre des gaillards pareils. Cinq ou six d'entre eux, qu'on appelait *senior*, avaient la barbe grise et l'air vénérable. Nous chantions ensemble *Fanfan-la-Tulipe* et le *Roi Dagobert*, qui ne sont pas des chansons politiques; mais ceux-ci ne valent pas les anciens! »

J'ai souvent pensé depuis à ce que nous avions vu ce jour-là, et je suis sûr que ces étudiants faisaient partie du *Tugend-Bund*.

En rentrant à l'hôpital, après avoir bien dîné et bu chacun notre bouteille de bon vin blanc à l'auberge de *la Grappe*, dans la rue de Tilly, nous apprîmes, Zimmer et moi, que nous irions coucher le soir même à la caserne de Rosenthâl. C'était une espèce de dépôt des blessés de Lutzen, lorsqu'ils commençaient à se remettre. On y vivait à l'ordinaire comme en garnison; il fallait répondre à l'appel du matin et du soir. Le reste du temps, on était libre. Tous les trois jours, le chirurgien venait passer sa visite, et quand vous étiez remis, vous receviez une feuille de route pour aller rejoindre votre corps.

On peut s'imaginer la position de douze à quinze cents pauvres diables, habillés de capotes grises à boutons de plomb, coiffés de gros shakos en forme de pots de fleurs, et chaussés de souliers usés par les marches et les contre-marches, pâles, minables, et la plupart sans le

sou, dans une ville riche comme Leipzig. Nous ne faisions pas grande figure parmi ces étudiants, ces bons bourgeois, ces jeunes femmes riantes, qui, malgré toute notre gloire, nous regardaient comme des va-nu-pieds.

Toutes les belles choses que m'avait racontées mon camarade rendaient cette situation encore plus triste pour moi.

Il est vrai que dans le temps on nous avait bien reçus; mais nos anciens ne s'étaient pas toujours honnêtement conduits avec des gens qui les traitaient en frères, et maintenant on nous fermait la porte au nez. Nous étions réduits à contempler du matin au soir les places, les églises et les devantures des charcutiers, qui sont très-belles en ce pays.

Nous cherchions toutes sortes de distractions; les vieux jouaient à la *drogue*, les jeunes au bouchon. Nous avions aussi, devant la caserne, le jeu du chat et du rat. C'est un piquet planté dans la terre, auquel se trouvent attachées deux cordes; le rat tient l'une de ces cordes et le chat l'autre. Ils ont les yeux bandés; le chat est armé d'une trique, et tâche de rencontrer le rat, qui dresse l'oreille et l'évite tant qu'il peut. Ils tournent ainsi sur la pointe des pieds, et donnent le spectacle de leur finesse à toute la compagnie.

Zimmer me disait qu'autrefois les bons Allemands venaient voir ce spectacle en foule, et qu'on les entendait rire d'une demi-lieue, lorsque le chat touchait le rat avec sa trique. Mais les temps étaient bien changés; le monde passait sans même tourner la tête : nous perdions nos peines à vouloir l'intéresser en notre faveur.

Durant les six semaines que nous restâmes à Rosenthâl, Zimmer et moi, nous fîmes souvent le tour de la ville pour nous désennuyer. Nous sortions par le faubourg de Randstatt, et nous poussions jusqu'à Lindenau, sur la route de *Lutzen*. Ce n'étaient que ponts, marais, petites îles boisées à perte de vue. Là-bas, nous mangions une omelette au lard, au bouchon de *la Carpe*, et nous l'arrosions d'une bouteille de vin blanc. On ne nous donnait plus rien à crédit, comme après Iéna; je crois qu'au contraire l'aubergiste nous aurait fait payer double et triple, en l'honneur de la patrie allemande, si mon camarade n'avait connu le prix des œufs, du lard et du vin, comme le premier Saxon venu.

Le soir, quand le soleil se couche derrière les roseaux de l'Elster et de la Pleisse, nous rentrions en ville au chant mélancolique des grenouilles, qui vivent dans ces marais par milliards.

Quelquefois nous faisions halte, les bras croisés sur la balustrade d'un pont, et nous regardions les vieux remparts de Leipzig, ses églises, ses antiques masures et son château de Plessenbourg, éclairés en rouge par le crépuscule : la ville s'avance en pointe à l'embranchement de la Pleisse et de la Partha, qui se rencontrent au-dessus. Elle est en forme d'éventail; le faubourg de Hall se trouve à la pointe, et les sept autres faubourgs forment les branches de l'éventail. Nous regardions aussi les mille bras de l'Elster et de la Pleisse, croisés comme un filet entre les îles déjà sombres, tandis que l'eau brillait comme de l'or, et nous trouvions cela très-beau.

Mais si nous avions su qu'il nous faudrait un jour traverser ces rivières sous le canon des ennemis, après avoir perdu la plus terrible et la plus sanglante des batailles, et que des régiments entiers disparaîtraient dans ces eaux qui nous réjouissaient alors les yeux, je crois que cette vue nous aurait rendus bien tristes.

D'autres fois nous remontions la rive de la Pleisse jusqu'à Mark-Kléeberg. Cela faisait plus d'une lieue, et partout la plaine était couverte de moissons que l'on se dépêchait de rentrer. Les gens, sur leurs grandes voitures, semblaient ne pas nous voir; quand nous leur demandions un renseignement, ils avaient l'air de ne pas nous comprendre. Zimmer voulait toujours se fâcher; je le retenais en lui disant que ces gueux ne cherchaient qu'un prétexte pour nous tomber dessus, et que d'ailleurs nous avions l'ordre de ménager les populations.

« C'est bon! faisait-il; si la guerre se promène par ici... gare! Nous les avons comblés de biens... et voilà comme ils nous reçoivent! »

Mais ce qui montre encore mieux la malveillance du monde à notre égard, c'est ce qui nous arriva le lendemain du jour où finit l'armistice. Ce jour-là, vers onze heures, nous voulions nous baigner dans l'Elster. Nous avions déjà jeté nos habits, lorsque Zimmer, voyant approcher un paysan sur la route de Connewitz, lui cria :

« Hé! camarade, il n'y a pas de danger, ici?

—Non, non, entrez hardiment, répondit cet homme; c'est un bon endroit. »

Et Zimmer, étant entré sans défiance, descendit de quinze pieds. Il nageait bien, mais son bras gauche était encore faible; la force du courant l'entraîna, sans lui donner le temps de s'accrocher aux branches des saules qui pendaient dans l'eau. Si par honheur une espèce de gué ne s'était pas rencontré plus loin, qui lui permit de prendre pied, il entrait entre deux îles de vase, d'où jamais il n'aurait pu sortir.

Le paysan s'était arrêté sur la route pour

voir ce qui se passerait. La colère me saisit et je me rhabillai bien vite, en lui montrant le poing; mais il se mit à rire et gagna le village d'un bon pas.

Zimmer ne se possédait plus d'indignation; il voulait courir à Connewitz et tâcher de découvrir ce gueux; malheureusement c'était impossible : allez donc trouver un homme qui se cache dans trois ou quatre cents baraques! Et d'ailleurs, quand on l'aurait trouvé, qu'est-ce que nous pouvions faire?

Enfin nous descendîmes à l'endroit où l'on avait pied, et la fraîcheur de l'eau nous calma.

Je me rappelle qu'en rentrant à Leipzig, Zimmer ne fit que parler de vengeance.

« Tout le pays est contre nous, disait-il; les bourgeois nous font mauvaise mine, les femmes nous tournent le dos, les paysans veulent nous noyer, les aubergistes nous refusent le crédit, comme si nous ne les avions pas conquis trois ou quatre fois; et tout cela vient de notre bonté tout à fait extraordinaire: nous aurions dû déclarer que nous sommes les maîtres! — Nous avons accordé aux Allemands des rois et des princes; nous avons même fait des ducs, des comtes et des barons avec les noms de leurs villages, nous les avons comblés d'honneurs, et voilà maintenant leur reconnaissance!

« Au lieu de nous ordonner de respecter les populations, on devrait nous laisser pleins pouvoirs sur le monde; alors tous ces bandits changeraient de figure et nous feraient bonne mine comme en 1806. La force est tout. On fait d'abord les conscrits par force; car si on ne les forçait pas de partir, tous resteraient à la maison. Avec les conscrits on fait des soldats par force, en leur expliquant la discipline; avec des soldats on gagne des batailles par force, et alors les gens vous donnent tout par force : ils vous dressent des arcs de triomphe et vous appellent des héros, parce qu'ils ont peur. Voilà!

« Mais l'Empereur est trop bon... S'il n'était pas si bon, je n'aurais pas risqué de me noyer aujourd'hui; rien qu'en voyant mon uniforme, ce paysan aurait tremblé de me dire un mensonge. »

Ainsi parlait Zimmer, et ces choses sont encore présentes à ma mémoire; elles se passaient le 12 août 1813.

En rentrant à Leipzig, nous vîmes la joie peinte sur la figure des habitants; elle n'éclatait pas ouvertement, mais les bourgeois, en se rencontrant dans la rue, s'arrêtaient et se donnaient la main; les femmes allaient se rendre visite l'une à l'autre; une espèce de satisfaction intérieure brillait jusque dans les yeux des servantes, des domestiques et des plus misérables ouvriers.

Zimmer me dit :

« On croirait que les Allemands sont joyeux; ils ont tous l'air de bonne humeur.

— Oui, lui répondis-je, cela vient du beau temps et de la rentrée des récoltes. »

C'était vrai, le temps était très-beau; mais, en arrivant à la caserne de Rosenthâl, nous apperçûmes nos officiers sous la grande porte, causant entre eux avec vivacité. Les hommes de garde écoutaient, et les passants s'approchaient pour entendre : — on nous dit que les conférences de Prague étaient rompues, et que les Autrichiens venaient aussi de nous déclarer la guerre, ce qui nous mettait deux cent mille hommes de plus sur les bras.

J'ai su depuis que nous étions alors trois cent mille hommes contre cinq cent vingt mille, et que parmi nos ennemis se trouvaient deux anciens généraux français, Moreau et Bernadotte. Chacun a pu lire cela dans les livres; mais nous l'ignorions encore, et nous étions sûrs de remporter la victoire, puisque nous n'avions jamais perdu de bataille. Du reste, la mauvaise mine qu'on nous faisait ne nous inquiétait pas : en temps de guerre, les paysans et les bourgeois sont en quelque sorte comptés pour rien; on ne leur demande que de l'argent et des vivres, qu'ils donnent toujours, parce qu'ils savent qu'à la moindre résistance on leur prendrait jusqu'au dernier sou.

Le lendemain de cette grande nouvelle, il y eut visite générale, et douze cents blessés de Lutzen, à peu près remis, reçurent l'ordre de rejoindre leurs corps. Ils s'en allaient par compagnies, avec armes et bagages, en suivant les uns la route d'Altenbourg, qui remonte l'Elster, les autres celle de Wurtzen, plus à gauche. Zimmer était du nombre, ayant lui-même demandé à partir. Je l'accompagnai jusque hors des portes, et puis nous nous embrassâmes tout attendris. Moi je restai, mon bras était encore trop faible.

Nous n'étions plus que cinq ou six cents, parmi lesquels un certain nombre de maîtres d'armes, de professeurs de danse et d'élégance française, de ces gaillards qui forment en quelque sorte le fond de tous les dépôts. Je ne tenais pas à les connaître, et mon unique consolation était de songer à Catherine, et quelquefois à mes vieux camarades Klipfel et Zébédé, dont je ne recevais aucune nouvelle.

C'était une existence bien triste; les gens nous regardaient d'un œil mauvais; ils n'osaient rien dire, sachant que l'armée française se trouvait à quatre journées de marche, et Blücher et Schwartzenberg beaucoup plus loin.

Sans cela, comme ils nous auraient pris à la gorge!

Un soir, le bruit courut que nous venions de remporter une grande victoire à Dresde. Ce fut une consternation générale, les habitants ne sortaient plus de chez eux. J'allais lire la gazette à l'auberge de *la Grappe*, dans la rue de Tilly. Les journaux français restaient tous sur la table; personne ne les ouvrait que moi.

Mais la semaine suivante, au commencement de septembre, je vis le même changement sur les figures que le jour où les Autrichiens s'étaient déclarés contre nous. Je pensai que nous avions eu des malheurs, ce qui était vrai, comme je l'appris plus tard, car les gazettes de Paris n'en disaient rien.

Le temps s'était mis à la pluie à la fin d'août; l'eau tombait à verse. Je ne sortais plus de la caserne. Souvent, assis sur mon lit, — regardant par la fenêtre l'Elster bouillonner sous l'ondée, et les arbres des petites îles se pencher sous les grands coups de vent,—je pensais: « Pauvres soldats!... pauvres camarades!... que faites-vous à cette heure?... où êtes-vous? Sur la grande route peut-être, au milieu des champs! »

Et malgré mon chagrin de vivre là, je me trouvais moins à plaindre qu'eux. Mais un jour le vieux chirurgien Tardieu fit son tour et me dit:

« Votre bras est solide... Voyons, levez-moi cela... Bon.... bon! »

Le lendemain, à l'appel, on me fit passer dans une salle où se trouvaient des effets d'habillement, des sacs, des gibernes et des souliers en abondance. Je reçus un fusil, deux paquets de cartouches et une feuille de route pour le 6e, à Gauernitz, sur l'Elbe. C'était le 1er octobre. Nous nous mîmes en marche douze ou quinze ensemble; un fourrier du 27e nommé Poitevin nous conduisait.

En route, tantôt l'un tantôt l'autre changeait de direction pour rejoindre son corps; mais Poitevin, quatre soldats d'infanterie et moi, nous continuâmes notre chemin jusqu'au village de Gauernitz.

XVII

Nous allions donc, suivant la grande route de Wurtzen, le fusil en bandoulière, la capote retroussée, le dos arrondi sous le sac, et l'oreille basse, comme on peut croire. La pluie tombait, l'eau nous coulait du shako dans la nuque; le vent secouait les peupliers, dont les feuilles jaunes, voltigeant autour de nous, annonçaient l'hiver, et cela continuait ainsi des heures.

De loin en loin un village se rencontrait avec ses hangars, ses fumiers, ses jardins entourés de palissades. Les femmes, debout derrière les petites vitres ternes, nous regardaient passer; un chien aboyait, un homme qui fendait du bois sur sa porte, se retournait pour nous suivre des yeux, et nous allions toujours, crottés jusqu'à l'échine. Nous revoyions, au bout du village, la grande route s'étendre à perte de vue, les nuages gris se traîner sur les champs dépouillés, et quelques maigres corbeaux s'éloigner à tire-d'aile en jetant leur cri mélancolique.

Rien de triste comme un pareil spectacle, surtout quand on pense que l'hiver approche, et qu'il faudra bientôt coucher dehors dans la neige. Aussi personne ne disait mot, sauf le fourrier Poitevin. C'était un vieux soldat, jaune, ridé, les joues creuses, le nez rouge, les moustaches longues d'une aune, comme tous les buveurs d'eau-de-vie. Il avait un langage relevé, qu'il entremêlait d'expressions de caserne; et quand la pluie redoublait, il s'écriait, avec un éclat de rire bizarre: « Oui... Poitevin... oui... cela t'apprendra à siffler!... » Ce vieil ivrogne s'était aperçu que j'avais quelques sous au fond de ma poche; il se tenait près de moi, disant: « Jeune homme, si votre sac vous gêne, passez-moi ça. » Mais je le remerciais de son honnêteté.

Malgré mon ennui d'être avec un homme qui regardait toujours les enseignes d'auberge, lorsque nous traversions un village, et qui disait: « Un petit verre ferait joliment de bien, par le temps qui court... » je n'avais pu m'empêcher de lui payer quelques gouttes, de sorte qu'il ne me quittait plus.

Nous approchions de Wurtzen et la pluie tombait à verse, lorsque le fourrier s'écria pour la vingtième fois:

« Oui, Poitevin... voilà l'existence... cela t'apprendra à siffler!

—Quel diable de proverbe avez-vous là, fourrier? lui dis-je... Je voudrais bien savoir comment la pluie vous apprend à siffler.

—Ce n'est pas un proverbe, jeune homme, c'est une idée qui me revient quand je m'amuse. »

Puis, au bout d'un instant:

« Vous saurez, dit-il, qu'en 1806, époque où je faisais mes études à Rouen, il m'arriva de siffler une pièce de théâtre, avec bien d'autres jeunes gens comme moi. Les uns sifflaient, les autres applaudissaient; il en résulta des coups de poing, et la police nous mit au violon par douzaines. L'Empereur, ayant appris la chose, dit: « Puisqu'ils aiment tant à se battre, qu'on

Oui, Poitevin, oui, cela t'apprendra à siffler. (Page 71.)

les incorpore dans mes armées ! Ils pourront satisfaire leur goût ! » Et naturellement la chose fut faite, personne n'osa souffler dans le pays, pas même les père et mère !

—Vous étiez donc conscrit ? lui dis-je.

—Non, mon père venait de m'acheter un remplaçant. C'est une plaisanterie de l'Empereur... une de ces plaisanteries dont on se souvient longtemps : vingt ou trente d'entre nous sont morts de misère... Quelques autres, au lieu de remplir une place honorable dans leur pays, soit comme médecin, juge, avocat, sont devenus de vieux ivrognes. Voilà ce qui s'appelle une bonne farce ! »

Alors il se mit à rire en me regardant du coin de l'œil.—J'étais devenu tout pensif, et deux ou trois fois encore, avant d'arriver à Gauernitz, je payai des petits verres à ce pauvre diable.

Vers cinq heures du soir, en approchant du village de Risa, nous aperçûmes à gauche un vieux moulin avec son pont de bois, que suivait un sentier de traverse. Nous prîmes le sentier pour couper au court, et nous n'étions plus qu'à deux cents pas du moulin, lorsque nous entendîmes de grands cris. En même temps, deux femmes, une toute vieille et l'autre plus jeune, traversèrent un jardin, entraînant après elles des enfants. Elles tâchaient de gagner un petit bois qui borde la route, sur la côte en face. Presque aussitôt nous vîmes plusieurs de nos soldats sortir du moulin avec des sacs, d'autres remonter d'une cave à la file avec de petites tonnes, qu'ils se dépêchaient de charger sur une charrette, près de l'écluse ; d'autres

« C'est toi, Joseph ? Tiens, tu n'es pas mort ? » (Page 75.)

amenaient des vaches et des chevaux d'une étable, tandis qu'un vieillard, devant la porte, levait les mains au ciel, et que cinq ou six de ces mauvais gueux entouraient le meunier tout pâle et les yeux hors de la tête.

Tout cela : le moulin, la digue, les fenêtres défoncées, les femmes qui se sauvent, nos soldats en bonnet de police, faits comme de véritables bandits, le vieux qui les maudit, et les vaches qui secouent la tête, pour se débarrasser de ceux qui les emmènent, pendant que d'autres les piquent derrière avec leurs baïonnettes... tout est là... devant moi... je crois encore le voir !

« Ça, dit le fourrier Poitevin, ce sont des maraudeurs... Nous ne sommes plus loin de l'armée.

—Mais c'est abominable ! m'écriai-je ; ce sont des brigands !

—Oui, répondit le fourrier, c'est contraire à la discipline ; si l'Empereur le savait, on les fusillerait comme des chiens. »

Nous traversions alors le petit pont ; et comme on venait de percer une des tonnes derrière la charrette, les soldats s'empressaient autour, avec une cruche, en buvant à la ronde. Cette vue révolta le fourrier, qui s'écria d'un ton majestueux :

« De quelle autorité exercez-vous ce pillage ? »

Plusieurs tournèrent la tête, et, voyant que nous n'étions plus que trois, parce que les autres avaient suivi leur chemin sans s'arrêter, un d'eux répondit :

« Hé ! vieux farceur... tu veux ta part du

gâteau... c'est tout simple... Mais il n'y a pas besoin de retrousser les moustaches pour ça. Tiens, bois un coup. »

Il lui tendait la cruche ; le fourrier la prit, et, me regardant de côté, il but.

« Eh bien, jeune homme, fit-il ensuite, si le cœur vous en dit! Il est fameux, ce petit vin.

—Merci, » lui répondis-je.

Plusieurs autour de nous criaient :

« En route! en route! Il est temps. »

D'autres :

« Non, non, attendez... Il faut encore voir!...

—Dites-donc, reprit le fourrier d'un ton de brave homme, vous savez, camarades... il faut aller en douceur.

—Oui, oui, l'ancien, répondit une espèce de tambour-major,—le grand chapeau à cornes en travers des épaules, et, souriant d'un air moqueur, les yeux à demi fermés : — Oui, sois tranquille, nous allons plumer la poule dans les règles. On aura des égards... on aura des égards! »

Alors le fourrier ne dit plus rien; il était comme honteux à cause de moi.

« Que voulez-vous, jeune homme! me dit-il en allongeant le pas pour rejoindre les camarades, à la guerre comme à la guerre... On ne peut pas se laisser dépérir! »

Je crois qu'il serait resté, sans la peur d'être pris. Moi, j'étais triste et je me disais :

« Voilà bien les ivrognes! ils peuvent avoir de bons mouvements, mais la vue d'une cruche de vin leur fait tout oublier. »

Enfin, vers dix heures du soir, nous découvrîmes des feux de bivac sur une côte sombre, à droite du village de Gauernitz et d'un vieux château, où brillaient aussi quelques lumières. Plus loin, dans la plaine, tremblotaient d'autres feux en plus grand nombre.

La nuit était claire. Les grandes pluies avaient essuyé le ciel. Comme nous approchions du bivac, on nous cria :

« Qui vive!

—France! » répondit le fourrier.

Mon cœur battait avec force, en pensant que dans quelques minutes j'allais revoir mes vieux camarades, s'ils étaient encore de ce monde.

Des hommes de garde s'avançaient déjà d'une espèce de hangar, à demi-portée de fusil du village, pour venir nous reconnaître. Ils arrivèrent près de nous. Le chef du poste, un vieux sous-lieutenant tout gris, le bras en écharpe sous son manteau, nous demanda d'où nous venions, où nous allions, si nous avions rencontré quelque parti de Cosaques en route. Le fourrier répondit pour nous tous. L'officier nous prévint alors que la division Souham avait quitté les environs de Gauernitz le matin, et nous dit de le suivre pour voir nos feuilles de route, ce que nous fîmes en silence, passant autour des feux de bivac, où les hommes, couverts de boue sèche, dormaient par vingtaines : pas un ne remuait.

Nous arrivâmes au hangar. C'était une vieille briqueterie; le toit très-large, en forme d'éteignoir, reposait sur des piliers à six ou sept pieds du sol. Derrière s'élevaient de grandes provisions de bois. Il faisait bon là-dedans. On avait allumé du feu; l'odeur de la terre cuite s'étendait aux environs. La chambre du four était encombrée de soldats qui dormaient le dos au mur comme des bienheureux; la flamme les éclairait sous les poutres sombres. Près des piliers brillaient les fusils en faisceaux. Je crois revoir ces choses : je sens la bonne chaleur qui m'entre dans le corps; je vois mes camarades, dont les habits fument à quelques pas du four et qui attendent gravement que l'officier ait fini de lire les feuilles de route à la lumière rouge. Un vieux soldat, sec et brun, veillait seul; il était assis sur ses jambes croisées, et tenait entre ses genoux un soulier qu'il raccommodait avec une alêne et de la ficelle.

C'est à moi que l'officier rendit le premier sa feuille en disant :

« Vous rejoindrez demain votre bataillon à deux lieues d'ici, près de Torgau. »

Alors le vieux soldat, qui me regardait, posa la main à terre pour me montrer qu'il y avait de la place, et j'allai m'asseoir près de lui. J'ouvris mon sac, et je mis d'autres chaussettes et des souliers neufs que j'avais reçus à Leipzig; cela me fit du bien.

Le vieux me demanda :

« Tu vas rejoindre?

—Oui, le 6e, à Torgau.

—Et tu viens?

—De l'hôpital de Leipzig.

—Ça se voit, fit-il; tu es gras comme un chanoine. On t'a nourri de cuisses de poulet là-bas, pendant que nous mangions de la vache enragée. »

Je regardai mes voisins endormis, il avait raison ; ces pauvres conscrits n'avaient plus que la peau et les os : ils étaient jaunes, plombés et ridés comme des vétérans, on aurait cru qu'ils ne pouvaient plus se tenir.

Le vieux, au bout d'un instant, reprit :

« Tu as été blessé?

—Oui, l'ancien, à Lutzen.

—Quatre mois d'hôpital, fit-il en allongeant la lèvre, quelle chance! Moi, j'arrive d'Espagne. Je m'étais flatté de retrouver les *Kaiserlicks* de 1807... des moutons... de vrais moutons. Ah! oui, ils sont devenus pires que les guérillas. Ça se gâte, ça se gâte! »

Il se parlait ainsi tout bas, sans faire attention à moi, et tirait les deux ficelles comme un cordonnier, en serrant les lèvres. De temps en temps il essayait le soulier pour voir si la couture ne le gênerait pas. Finalement, il mit l'alène dans son sac, le soulier à son pied, et s'étendit l'oreille sur une botte de paille.

J'étais tellement fatigué que j'avais de la peine à m'endormir; pourtant, au bout d'une heure, je tombai dans un profond sommeil.

Le lendemain je me remis en route avec le fourrier Poitevin et trois autres soldats de la division Souham. Nous gagnâmes d'abord la route qui longe l'Elbe. Le temps était humide; le vent, qui balayait le fleuve, jetait de l'écume jusque sur la chaussée.

Nous allongions le pas depuis une heure, quand tout à coup le fourrier dit: « Attention! »

Il s'était arrêté le nez en l'air, comme un chien de chasse qui flaire quelque chose. Nous écoutions tous sans rien entendre, à cause du bruit des flots sur la rive et du vent dans les arbres. Mais Poitevin avait l'oreille plus exercée que nous.

« On tiraille là-bas, dit-il en nous montrant un bois sur la droite. L'ennemi peut être de notre côté; tâchons de ne pas donner au milieu. Tout ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'entrer sous bois et de poursuivre notre chemin avec prudence. Nous verrons à l'autre bout ce qui se passe... Si les Prussiens ou les Russes sont là, nous battrons en retraite sans qu'ils nous voient. Si ce sont des Français, nous avancerons. »

Chacun trouva que le fourrier avait raison, et, dans mon âme, j'admirai la finesse de ce vieil ivrogne. Nous descendîmes donc de la route dans le bois, Poitevin en avant et nous derrière, le fusil armé. Nous marchions doucement, nous arrêtant tous les cent pas pour écouter. Les coups de fusil se rapprochaient; ils se suivaient un à un, en retentissant dans les ravins. Le fourrier nous dit :

« Ce sont des tirailleurs qui observent un parti de cavalerie, car les autres ne répondent pas. »

C'était vrai : dix minutes après, nous apercevions entre les arbres un bataillon d'infanterie française en train de faire la soupe au milieu des bruyères, et, tout au loin sur la plaine grise, des pelotons de Cosaques défilant d'un village à l'autre. Quelques tirailleurs, le long du bois, tiraient dessus, mais ils étaient presque hors de portée.

« Allons, vous voilà chez vous, jeune homme, » me dit Poitevin en souriant.

Il devait avoir bon œil, pour lire le numéro du régiment à une pareille distance. Moi, j'avais beau regarder, je ne voyais que des êtres déguenillés et tellement minables, qu'ils avaient tous le nez pointu, les yeux luisants, les oreilles écartées de la tête par le renfoncement des joues. Leurs capotes étaient quatre fois trop larges pour eux; on aurait dit des manteaux, tant elles formaient de plis sur les bras et le long des reins. Quant à la boue, je n'en parle pas : c'était sinistre.

En ce jour, je devais apprendre pourquoi les Allemands paraissaient si joyeux après notre victoire de Dresde.

Nous descendions vers deux petites tentes, autour desquelles trois ou quatre chevaux broutaient l'herbe maigre. Je vis là le colonel Lorain, détaché sur la rive gauche de l'Elbe, avec le 3e bataillon. C'était un grand maigre, les moustaches brunes, et qui n'avait pas l'air doux. Il nous regardait venir en fronçant le sourcil, et quand je lui présentai ma feuille de route, il ne dit qu'un mot :

« Allez rejoindre votre compagnie. »

Je m'éloignai, pensant bien reconnaître quelques hommes de la 4e; mais depuis Lutzen les compagnies avaient été fondues dans les compagnies, les régiments dans les régiments et les divisions dans les divisions, de sorte qu'en arrivant au pied de la côte où campaient les grenadiers, je ne reconnus personne. Les hommes, en me voyant approcher, me jetaient un coup d'œil de travers, comme pour dire :

« Est-ce que celui-là veut sa part du bouillon? Un instant! nous allons voir ce qu'il apporte à la marmite. »

J'étais honteux de demander la place de ma compagnie, lorsqu'une espèce de vétéran osseux, le nez long et crochu comme un bec d'aigle, les épaules larges où pendait sa vieille capote usée, relevant la tête et m'observant, dit d'une voix tout à fait calme :

« Tiens! c'est toi, Joseph! je te croyais enterré depuis quatre mois! »

Alors je reconnus mon pauvre Zébédé. Il paraît que ma figure l'attendrit, car, sans se lever, il me serra la main, en s'écriant :

« Klipfel... voici Joseph! »

Un autre soldat, assis près de la marmite voisine, tourna la tête et dit :

« C'est toi, Joseph? Tiens! tu n'es pas mort! »

Et voilà tous les compliments que je reçus. La misère avait rendu ces gens tellement égoïstes, qu'ils ne pensaient plus qu'à leur peau. Malgré cela, Zébédé conservait toujours un bon fond; il me dit de m'asseoir près de sa marmite, en lançant aux autres un de ces coups d'œil qui le faisaient respecter, et m'offrit sa cuiller, qu'il avait passée dans une boutonnière de sa capote. Mais je le remerciai, ayant eu la

veille le bon esprit d'entrer chez le charcutier de Riza et de mettre dans mon sac une douzaine de cervelas, avec une bonne croûte de pain et un flacon plein d'eau-de-vie. J'ouvris donc mon sac, je tirai le chapelet de cervelas et j'en remis deux à Zébédé, ce qui lui fit venir les larmes aux yeux. J'avais aussi l'intention d'en offrir aux camarades; mais, devinant ma pensée, il me posa la main sur le bras d'un air expressif, et dit :

« Ce qui est bon à manger est bon à garder ! »

Alors il se retira du cercle, et nous mangeâmes en buvant du *schnaps ;* les autres ne disaient rien et nous regardaient de travers. Klipfel, ayant senti l'odeur de l'ail, tourna la tête en s'écriant :

« Hé ! Joseph, viens donc manger à notre marmite. Les camarades sont toujours des camarades, que diable !

—C'est bon, c'est bon, répondit Zébédé; pour moi, les meilleurs camarades sont les cervelas; on les retrouve toujours à l'occasion. »

Puis il referma lui-même mon sac et me dit :

« Garde ça, Joseph... Voilà plus d'un mois que je ne m'étais pas si bien régalé. Tu n'y perdras rien, sois tranquille. »

Une demi-heure après on battit le rappel; les tirailleurs se replièrent, et le sergent Pinto, qui se trouvait dans le nombre, me reconnut.

« Eh bien ! me dit-il, vous en êtes donc réchappé ! Cela me fait plaisir... Mais vous arrivez dans un vilain moment ! — Mauvaise guerre... mauvaise guerre, » faisait-il en hochant la tête.

Le colonel et les commandants montèrent à cheval, et l'on se remit en route. Les Cosaques s'éloignaient. Nous allions l'arme à volonté. Zébédé marchait près de moi, et me racontait ce qui s'était passé depuis Lutzen : — d'abord les grandes victoires de Bautzen et de Wurtschen; les marches forcées pour rejoindre l'ennemi qui battait en retraite; la joie qu'on avait de pousser sur Berlin. Ensuite l'armistice, pendant lequel on était cantonné dans les bourgades; puis l'arrivée des vétérans d'Espagne, des hommes terribles, habitués au pillage, et qui montraient aux jeunes à vivre sur le paysan.

Malheureusement, à la fin de l'armistice, tout le monde s'était mis contre nous; les gens nous avaient pris en horreur; on coupait les ponts sur nos derrières, on avertissait les Prussiens, les Russes et les autres de nos moindres mouvements, et chaque fois qu'il nous arrivait une débâcle, au lieu de nous secourir, on tâchait de nous enfoncer encore plus dans la bourbe. Les grandes pluies étaient venues pour nous achever. Le jour de la bataille de Dresde, il en tombait tellement, que le chapeau de l'Empereur lui pendait sur les deux épaules. Mais quand on remporte la victoire, cela vous fait rire : on a chaud tout de même, et l'on trouve de quoi changer; le pire de tout, c'est quand on est battu, qu'on se sauve dans la boue, avec des hussards, des dragons et d'autres gens de cette espèce à vos trousses, et qu'on ne sait pas, lorsqu'on découvre au loin dans la nuit une lumière, s'il faut avancer ou périr dans le déluge.

Zébédé me racontait ces choses en détail. Il me dit qu'après la victoire de Dresde, le général Vandamme, qui devait fermer la retraite aux Autrichiens, avait pénétré du côté de Kulm, dans une espèce d'entonnoir, à cause de son ardeur extraordinaire, et que ceux que nous avions battus la veille étaient tombés sur lui à droite, à gauche, en avant et en arrière : qu'on l'avait pris, avec plusieurs autres généraux, et détruit son corps d'armée. Deux jours avant, le 26 août, pareille chose était arrivée à notre division, ainsi qu'aux 5e, 6e et 11e corps sur les hauteurs de Lowenberg. Nous devions écraser les Prussiens de ce côté, mais par un faux mouvement du maréchal Macdonald, l'ennemi nous avait surpris dans le creux d'un ravin, avec nos canons embourbés, notre cavalerie en désordre et notre infanterie qui ne pouvait plus tirer à cause de la pluie battante; on s'était défendu à coups de baïonnettes; et le 3e bataillon était arrivé, sous les charges de ces Prussiens, jusque dans la rivière de la Katzbach. Là, Zébédé avait reçu d'un grenadier deux coups de crosse sur le front. Le courant l'avait entraîné pendant qu'il tenait à bras le corps le capitaine Arnould; et tous deux étaient perdus, si par bonheur le capitaine, dans la nuit noire, n'avait pu saisir une branche d'arbre à l'autre bord et se retirer de l'eau. — Il me dit que toute cette nuit, malgré le sang qui lui sortait du nez et des oreilles, il avait marché jusqu'au village de Goldberg, mourant de faim, de fatigue et de ses coups de crosse, et qu'un menuisier avait eu pitié de lui : que ce brave homme lui avait donné du pain, des oignons et de l'eau.—Il me raconta ensuite que le lendemain toute la division, suivie des autres corps, marchait par troupes à travers champs, chacun pour son compte, sans recevoir d'ordres, parce que les généraux, les maréchaux et tous les officiers montés s'étaient sauvés le plus loin possible, dans la crainte d'être pris. Il m'assura que cinquante hussards les auraient ramassés les uns après les autres, mais que, par bonheur, Blücher n'avait pu traverser la rivière débordée, de sorte qu'ils avaient fini par se rallier à Wolda, où les tambours de tous les corps battaient la marche de leur régiment

aux quatre coins du village. Par ce moyen, chaque homme s'était démêlé lui-même en marchant sur son tambour.

Le plus heureux, dans cette déroute, c'est qu'un peu plus loin, à Buntzlau, les officiers supérieurs s'étaient aussi retrouvés, tout surpris d'avoir encore des bataillons à conduire !

Voilà ce que me raconta mon camarade, sans parler de la défiance qu'il fallait avoir de nos alliés, qui, d'un moment à l'autre, ne pouvaient manquer de nous tomber sur les reins. Il me dit que le maréchal Oudinot et le maréchal Ney avaient aussi été battus, l'un à Gross-Beeren et l'autre à Dennewitz. C'était quelque chose de bien triste ; car, dans ces retraites, les conscrits mouraient d'épuisement, de maladie et de toutes les misères. Les vieux d'Espagne et les anciens d'Allemagne, tannés par le mauvais temps, pouvaient seuls résister à ces grandes fatigues.

« Enfin, me dit Zébédé, nous avons tout contre nous : le pays, les pluies continuelles et nos propres généraux, las de tout cela. Les uns sont ducs, princes, et s'ennuient d'être toujours dans la boue, au lieu de s'asseoir dans de bons fauteuils; et les autres, comme Vandamme, veulent se dépêcher de devenir maréchal, en faisant un grand coup. Nous autres, pauvres diables, qui n'avons rien à gagner que d'être estropiés pour le restant de nos jours, et qui sommes les fils des paysans et des ouvriers qui se sont battus pour abolir la noblesse, il faut que nous périssions pour en faire une nouvelle ! »

Je vis alors que les plus pauvres, les plus malheureux ne sont pas toujours les plus bêtes, et qu'à force de souffrir, on finit par voir la triste vérité. Mais je ne dis rien, et je supplia le Seigneur de me donner la force et le courage de pouvoir supporter les misères que toutes ces fautes et ces injustices nous annonçaient de loin.

Nous étions alors entre trois armées, qui voulaient se réunir pour nous écraser d'un coup : celle du Nord commandée par Bernadotte, celle de Silésie commandée par Blücher, et l'armée de Bohême commandée par Schwartzenberg. On croyait, tantôt que nous allions passer l'Elbe, pour tomber sur les Prussiens et les Suédois, tantôt que nous allions courir sur les Autrichiens, du côté des montagnes, comme nous avions fait cinquante fois en Italie et ailleurs. Mais les autres avaient fini par comprendre ce mouvement, et quand nous avions l'air d'approcher, ils s'en allaient plus loin. Ils se défiaient surtout de l'Empereur, qui ne pouvait être à la fois en Bohême et en Silésie, et cela faisait des marches et des contre-marches abominables.

Tout ce que demandaient les soldats, c'était de se battre, car, à force de marcher et de dormir dans la boue, à force d'être à la demi-ration et rongés par la vermine, ils avaient pris la vie en horreur. Chacun pensait : « Pourvu que cela finisse d'une façon ou d'une autre... C'est trop fort... cela ne peut pas durer ! »

Moi-même, au bout de quelques jours, j'étais las d'une pareille existence ; je sentais que les jambes m'entraient jusque dans les côtes, et je dépérissais à vue d'œil.

Tous les soirs il fallait faire faction, à cause d'un gueux nommé Thielmann, qui soulevait les paysans contre nous ; il nous suivait comme notre ombre, il nous observait de village en village, sur les hauteurs, sur les routes, dans le creux des vallons : son armée, c'étaient tous ceux qui nous en voulaient ; il avait toujours assez de monde.

C'est aussi vers ce temps que les Bavarois, les Badois et les Wurtembergeois se déclarèrent contre nous, de sorte que toute l'Europe était sur notre dos.

Enfin nous eûmes le consolation de voir que l'armée se ramassait comme pour une grande bataille ; au lieu de rencontrer les Cosaques de Platow et les partisans de Thielmann aux environs des villages, nous trouvions des hussards, des chasseurs, des dragons d'Espagne, de l'artillerie, des équipages de ponts en marche. La pluie tombait à verse ; ceux qui n'avaient plus la force de se traîner s'asseyaient dans la boue au pied d'un arbre et s'abandonnaient à leur malheureux sort.

Le 11 octobre, nous bivaquions près du village de Lousig ; le 12, près de Grafenheinichen ; le 13, nous passions la Mulda, et nous voyions défiler sur le pont la vieille garde et La Tour-Maubourg. On annonçait le passage de l'Empereur, mais nous partîmes avec la division Dombrowski et le corps de Souham.

Dans les moments où la pluie cessait de tomber, et quand un rayon de soleil d'automne brillait entre les nuages, on voyait toute l'armée en marche : la cavalerie et l'infanterie s'avançaient de partout sur Leipzig. De l'autre côté de la Mulda brillaient aussi les baïonnettes des Prussiens ; mais on ne découvrait pas encore les Autrichiens ni les Russes ; ils arrivaient sans doute d'ailleurs.

Le 14, notre bataillon fut encore une fois détaché, pour aller en reconnaissance dans la ville d'Aaken ; l'ennemi s'y trouvait ; il nous reçut à coups de canon, et nous restâmes toute la nuit dehors, sans pouvoir allumer un seul feu, à cause de la pluie. Le lendemain nous

partîmes de là, pour rejoindre la division à marches forcées. Je ne sais pas pourquoi chacun disait :

« La bataille approche!... la bataille approche!... »

Le sergent Pinto prétendait que l'Empereur était dans l'air. — Moi, je ne sentais rien, mais je voyais que nous marchions sur Leipzig, et je pensais : « Si nous avons une bataille, pourvu qu'il ne t'arrive pas d'attraper un mauvais coup comme à Lutzen, et que tu puisses encore revoir Catherine ! »

La nuit suivante, le temps s'étant un peu remis, des milliards d'étoiles éclairaient le ciel, et nous allions toujours. Le lendemain, vers dix heures, près d'un petit village dont je ne me rappelle pas le nom, on venait de crier : « Halte ! » pour respirer, lorsque nous entendîmes tous ensemble comme un grand bourdonnement dans l'air. Le colonel, encore à cheval, écoutait, et le sergent Pinto dit :

« La bataille est commencée. »

Presque au même instant le colonel, levant son épée, cria :

« En avant! »

Alors on se mit à courir : les sacs, les gibernes, les fusils, la boue, tout sautait; on ne faisait attention à rien. Une demi-heure après, nous aperçûmes à quelques mille pas devant le bataillon une queue de colonne qui n'en finissait plus : des caissons, des canons, de l'infanterie, de la cavalerie; derrière nous, sur la route de Duben, il en venait d'autres, et tout cela galopait! Même à travers champs, des régiments entiers arrivaient au pas de course.

Tout au bout de la route, on voyait les deux clochers de Saint-Nicolas et de Saint-Thomas de Leipzig dans le ciel, tandis qu'à droite et à gauche, des deux côtés de la ville, s'élevaient de grands nuages de fumée où passaient des éclairs. Le bourdonnement augmentait toujours; nous étions encore à plus d'une lieue de la ville qu'on était forcé de parler haut pour s'entendre, et l'on se regardait tout pâles comme pour dire :

« Voilà ce qui s'appelle une bataille! »

Le sergent Pinto criait :

« C'est plus fort qu'à Eylau! »

Il ne riait pas, ni Zébédé, ni moi, ni les autres; mais nous galopions tout de même, et les officiers répétaient sans cesse :

« En avant! en avant! »

Voilà pourtant comme les hommes perdent la tête; l'amour de la patrie était bien en nous, mais plus encore la fureur de nous battre.

Sur les onze heures, nous découvrîmes le champ de bataille, à une lieue en avant de Leipzig. Nous voyions aussi les clochers de la ville couverts de monde, et les vieux remparts sur lesquels je m'étais promené tant de fois en pensant à Catherine. En face de nous, à 1,200 ou 1,500 mètres, étaient rangés deux régiments de lanciers rouges, et un peu à gauche, deux ou trois régiments de chasseurs à cheval, dans les prairies de la Partha. C'est entre ces régiments que défilaient les convois qui venaient de Duben. Plus loin, le long d'une petite côte, étaient échelonnées les divisions Ricard, Dombrowski, Souham et plusieurs autres. Elles tournaient le dos à la ville. Des canons attelés et des caissons, — les canonniers et les soldats du train à cheval, — se tenaient prêts à partir. Enfin, tout à fait derrière, sur la colline, autour d'une de ces vieilles fermes à toiture plate et larges hangars, comme il s'en trouve dans ce pays, brillaient les uniformes de l'état-major.

C'était l'armée de réserve, commandée par le maréchal Ney; son aile gauche communiquait avec Marmont, posté sur la route de Hall, et son aile droite avec la grande armée, commandée par l'Empereur en personne. De sorte que nos troupes formaient pour ainsi dire un grand cercle autour de Leipzig, et que les ennemis, arrivant de tous les côtés à la fois, cherchaient à se donner la main pour faire un cercle encore plus grand autour de nous, et nous enfermer dans la ville comme dans une souricière.

En attendant, trois terribles batailles se livraient en même temps : l'une contre les Autrichiens et les Russes, à Wachau; l'autre contre les Prussiens, à Mockern, sur la route de Hall, et la troisième sur la route de Lutzen, pour défendre le pont de Lindenau, attaqué par le général Giulay.

Ces choses, je ne les ai sues que plus tard; mais chacun doit raconter ce qu'il a vu lui-même : de cette façon, le monde connaîtra la vérité.

XVIII

Le bataillon commençait à descendre la colline en face de Leipzig, pour rejoindre notre division, lorsque nous vîmes un officier d'état-major traverser la grande prairie au-dessous, et venir de notre côté ventre à terre. En deux minutes il fut près de nous; le colonel Lorain courut à sa rencontre, ils échangèrent quelques mots, puis l'officier repartit. Des centaines d'autres allaient ainsi dans la plaine porter des ordres.

« Par file à droite, » cria le colonel,— et nous prîmes la direction d'un bois en arrière qui longe la route de Duben environ une demi-lieue. C'était une forêt de hêtres, mais il s'y trouvait aussi des bouleaux et des chênes. Une fois sur la lisière, on nous fit renouveler l'amorce de nos fusils, et le bataillon fut déployé dans le bois en tirailleurs. Nous étions échelonnés à vingt-cinq pas l'un de l'autre, et nous avancions en ouvrant les yeux, comme on peut s'imaginer. Le sergent Pinto disait à chaque minute :

« Mettez-vous à couvert! »

Mais il n'avait pas besoin de tant nous prévenir; chacun dressait l'oreille et se dépêchait d'attraper un gros arbre pour regarder à son aise avant d'aller plus loin.— A quoi pourtant des gens paisibles peuvent être exposés dans la vie!

Enfin nous marchions ainsi depuis dix minutes, et, comme on ne voyait rien, cela commençait à nous rendre de la confiance, lorsqu'un coup de feu part.... puis encore un, puis deux, trois, six, de tous les côtés, le long de notre ligne, et dans le même instant je vois mon camarade de gauche qui tombe en cherchant à se retenir contre un arbre. Cela me réveille.... Je regarde de l'autre côté, et qu'est-ce que je découvre à cinquante ou soixante pas? un vieux soldat prussien, — avec son petit chapeau à chaînette, le coude replié, ses grosses moustaches rousses penchées sur la batterie de son fusil, — qui m'ajuste en clignant de l'œil. Je me baisse comme le vent. A la même seconde j'entends la détonation, et quelque chose craque sur ma tête; j'avais mon fourniment, la brosse, le peigne et le mouchoir dans mon shako : la balle de ce gueux avait tout cassé. Je me sentais tout froid.

« Tu viens d'en échapper d'une belle! » me cria le sergent en se mettant à courir; et moi qui ne voulais pas rester seul dans un pareil endroit, je le suivis bien vite.

Le lieutenant Bretonville, son sabre sous le bras, répétait :

« En avant, en avant!... »

Plus loin, sur la droite, on tirait toujours.

Mais voilà que nous arrivons au bord d'une clairière où se trouvaient cinq ou six gros troncs de chênes abattus, une petite mare pleine de hautes herbes, et pas un seul arbre pour nous couvrir. Malgré cela, plusieurs s'avançaient hardiment, quand le sergent nous dit :

« Halte!... les Prussiens sont bien sûr en embuscade aux environs; ouvrons l'œil. »

Il avait à peine dit cela, qu'une dizaine de balles sifflaient dans les branches et que les coups retentissaient; en même temps un tas de Prussiens allongeaient les jambes et entraient plus loin dans le fourré.

« Les voilà partis; en route! » dit Pinto.

Mais le coup de fusil de mon shako m'avait rendu bien attentif, je voyais en quelque sorte à travers les arbres; et comme le sergent voulait traverser la clairière, je le retins par le bras en lui montrant le bout d'un fusil qui dépassait une grosse broussaille, de l'autre côté de la mare, à cent pas devant nous.

Les camarades, s'étant approchés, le virent aussi; c'est pourquoi le sergent dit à voix basse :

« Toi, Bertha, reste ici.... ne le perds pas de vue.... Nous autres, nous allons tourner la position. »

Aussitôt ils s'éloignèrent à droite et à gauche, et moi, la crosse à l'épaule, derrière mon arbre, j'attendis comme un chasseur à l'affût. Au bout de deux ou trois minutes, le Prussien, qui n'entendait plus rien, se leva doucement; il était tout jeune, avec de petites moustaches blondes et une haute taille mince bien serrée. J'aurais pu l'abattre pour sûr; mais cela me fit une telle impression de tuer cet homme ainsi découvert, que j'en tremblais. Tout à coup il m'aperçut et sauta de côté; alors je lâchai mon coup, et je respirai de bon cœur en voyant qu'il se sauvait à travers le taillis comme un cerf.

En même temps, cinq ou six coups de fusil partirent à droite et à gauche; le sergent Pinto, Zébédé, Klipfel et les autres passèrent d'un trait, et cent pas plus loin, nous trouvâmes ce jeune Prussien par terre, la bouche pleine de sang. Il nous regardait tout effrayé, en levant le bras comme pour parer les coups de baïonnette. Le sergent lui dit d'un air joyeux :

« Va, ne crains rien, tu as ton compte! »

Personne n'avait envie de l'achever; seulement Klipfel prit une belle pipe qui sortait de sa poche de derrière, en disant :

« Depuis longtemps je voulais avoir une pipe, en voilà pourtant une!

—Fusilier Klipfel, s'écria Pinto vraiment indigné, voulez-vous bien remettre cette pipe! C'est bon pour les Cosaques de dépouiller les blessés! Le soldat français ne connaît que l'honneur! »

Klipfel jeta la pipe, et finalement nous repartîmes de là sans tourner la tête. Nous arrivâmes au bout de cette petite forêt, qui s'arrêtait aux trois quarts de la côte; des broussailles assez touffues s'étendaient encore à deux cents pas jusqu'au haut. Les Prussiens que nous avions poursuivis se trouvaient cachés là-dedans. On les voyait se relever de tous les côtés pour tirer sur nous, puis aussitôt après ils se baissaient.

Nous aurions bien pu rester là tranquillement; puisque nous avions l'ordre d'occuper le bois, ces broussailles ne nous regardaient pas;

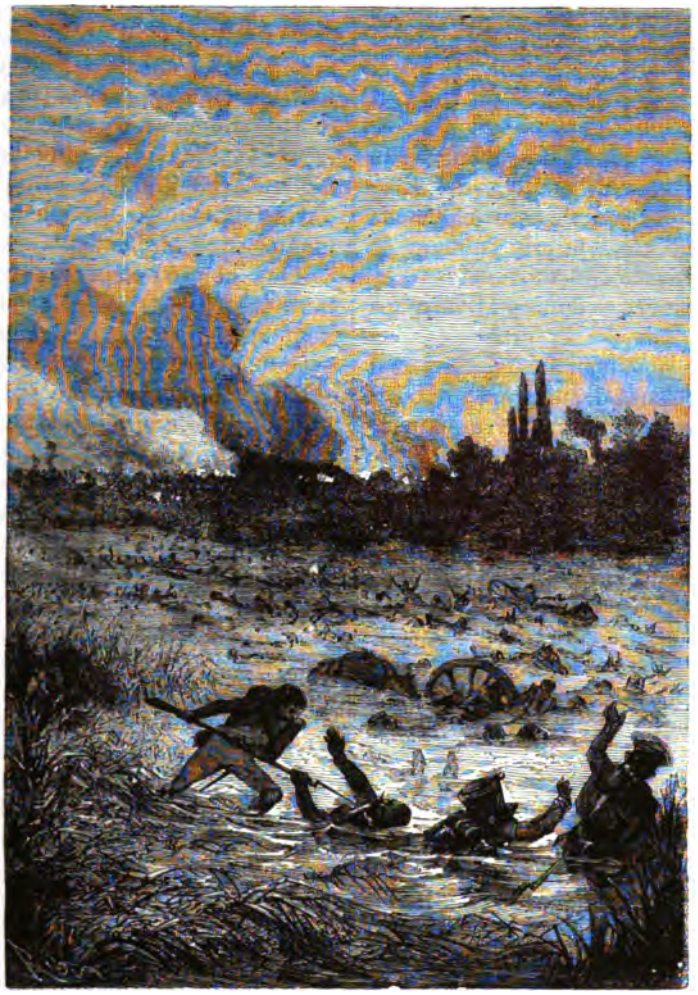
Les balles sifflaient dans les branches. (Page 78.)

derrière les arbres où nous étions, les coups de fusil des Prussiens ne nous auraient pas fait de mal. Nous entendions de l'autre côté de la côte une bataille terrible, les coups de canon se suivaient à la file et tonnaient quelquefois ensemble comme un orage; c'était une raison de plus pour rester. Mais nos officiers, s'étant réunis, décidèrent que les broussailles faisaient partie de la forêt et qu'il fallait chasser les Prussiens jusque sur la côte. Cela fut cause que bien des gens perdirent la vie en cet endroit.

Nous reçûmes donc l'ordre de chasser les tirailleurs ennemis, et comme ils tiraient à mesure que nous approchions, et qu'ils se cachaient ensuite, tout le monde se mit à courir sur eux pour les empêcher de recharger. Nos officiers couraient aussi, pleins d'ardeur. Nous pensions qu'au haut de la colline les broussailles finiraient, et qu'alors nous fusillerions les Prussiens par douzaines. Mais dans le moment où nous arrivions en haut tout essoufflés, voilà que le vieux Pinto s'écrie :

« Les hussards ! »

Je lève la tête, et je vois des colbacks qui montent et qui grandissent derrière cette espèce de dos d'âne : ils arrivaient sur nous comme le vent. A peine avais-je vu cela, que sans réfléchir je me retourne et je commence à redescendre, en faisant des bonds de quinze pieds, malgré la fatigue, malgré mon sac et malgré tout. Je voyais devant moi le sergent Pinto, Zébédé et les autres, qui se dépêchaient et qui sautaient en allongeant les jambes tant qu'ils pouvaient. Derrière, les hussards en



Dans la rivière nageaient les morts à la file. (Page 85.)

masse faisaient un tel bruit, que cela vous donnait la chair de poule : les officiers commandaient en allemand, les chevaux soufflaient, les fourreaux de sabre sonnaient contre les bottes, et la terre tremblait !

J'avais pris le chemin le plus court pour arriver au bois ; je croyais presque y être, quand, tout près de la lisière, je rencontre un de ces grands fossés où les paysans vont chercher de la terre glaise pour bâtir. Il avait plus de vingt pieds de large et quarante ou cinquante de long ; la pluie qui tombait depuis quelques jours en rendait les bords très-glissants ; mais comme j'entendais les chevaux souffler de plus en plus, et que les cheveux m'en dressaient sur la nuque, sans faire attention à rien, je prends un élan et je tombe dans ce trou sur les reins, la giberne et la capote retroussées jusque par-dessus la tête ; un autre fusilier de ma compagnie était déjà là qui se relevait ; il avait aussi voulu sauter. Dans la même seconde, deux hussards lancés à fond de train, glissaient le long de cette pente grasse sur la croupe de leurs chevaux. Le premier de ces hussards, la figure toute rouge, allongea d'abord un coup de sabre sur l'oreille de mon pauvre camarade, en jurant comme un possédé ; et comme il relevait le bras pour l'achever, je lui enfonçai ma baïonnette dans le côté de toutes mes forces. Mais en même temps, l'autre hussard me donnait sur l'épaule un coup qui m'aurait fendu en deux sans l'épaulette ; il allait me percer, si par bonheur un coup de fusil d'en haut ne lui avait cassé la tête. Je regardai, et

je vis un de nos soldats enfoncé dans la terre glaise jusqu'à mi-jambes. Il avait entendu les hennissements des chevaux et les jurements des hussards, et s'était avancé jusqu'au bord du trou pour voir ce qui se passait.

« Eh bien! camarade, me dit-il en riant, il était temps! »

Je n'avais pas la force de lui répondre; je tremblais comme une feuille. Il ôta sa baïonnette, et me tendit le bout de son fusil pour m'aider à remonter. Alors je pris la main de ce soldat, et je lui dis :

« Vous m'avez sauvé!... Comment vous appelez-vous? »

Il me dit que son nom était Jean-Pierre Vincent. J'ai souvent pensé depuis que, s'il m'arrivait de rencontrer cet homme, je serais heureux de lui rendre service; mais le surlendemain eut lieu la seconde bataille de Leipzig, ensuite la retraite de Hanau, et je ne l'ai jamais revu.

Le sergent Pinto et Zébédé vinrent un instant plus tard. Zébédé me dit :

« Nous avons encore eu de la chance cette fois, nous deux, Joseph; nous sommes les derniers Phalsbourgeois au bataillon à cette heure... Klipfel vient d'être haché par les hussards!

—Tu l'as vu? lui dis-je tout pâle.

—Oui, il a reçu plus de vingt coups de sabre; il criait : « Zébédé! Zébédé! »

Un instant après, il ajouta :

« C'est terrible tout de même d'entendre appeler au secours un vieux camarade d'enfance sans pouvoir l'aider... Mais ils étaient trop... ils l'entouraient! »

Cela nous rendit tristes, et les idées du pays nous revinrent encore une fois. Je me figurais la grand'mère Klipfel, lorsqu'elle apprendrait la nouvelle, et cette pensée me fit aussi songer à Catherine!

Depuis la charge des hussards jusqu'à la nuit, le bataillon resta dans la même position, à tirailler contre les Prussiens. Nous les empêchions d'occuper le bois; mais ils nous empêchaient de monter sur la côte. Nous avons su le lendemain pourquoi. Cette côte domine tout le cours de la Partha, et la grande canonnade que nous entendions venait de la division Dombrowski, qui attaquait l'aile gauche de l'armée prussienne, et qui voulait porter secours au général Marmont à Mockern : là, vingt mille Français, postés sur un ravin, arrêtaient les quatre-vingt mille hommes de Blücher; et du côté de Wachau, cent quinze mille Français livraient bataille à deux cent mille Autrichiens et Russes; plus de quinze cents pièces de canon tonnaient. Notre pauvre petite fusillade sur la côte de Witterich était comme le bourdonnement d'une abeille au milieu de l'orage. Et même quelquefois nous cessions de tirer de part et d'autre pour écouter... Cela me paraissait quelque chose d'épouvantable et pour ainsi dire de surnaturel; l'air était plein de fumée de poudre, la terre tremblait sous nos pieds; les vieux soldats comme Pinto disaient qu'ils n'avaient jamais rien entendu de pareil.

Vers six heures, un officier d'état-major remonta sur notre gauche, porter un ordre au colonel Lorain, et presque aussitôt on sonna la retraite. Le bataillon avait perdu soixante hommes, par la charge des hussards prussiens et la fusillade.

Il faisait nuit lorsque nous sortîmes de la forêt, et, sur le bord de la Partha, — parmi les caissons, les convois de toute sorte, les corps d'armée en retraite, les détachements, les voitures de blessés qui défilaient sur deux ponts, — il nous fallut attendre plus de deux heures pour arriver à notre tour. Le ciel était sombre, la canonnade grondait encore de loin en loin; mais les trois batailles étaient finies. On entendait bien dire que nous avions battu les Autrichiens et les Russes à Wachau, de l'autre côté de Leipzig; mais ceux qui revenaient de Mockern étaient sombres, personne ne criait : *Vive l'Empereur!* comme après une victoire.

Une fois sur l'autre rive, le bataillon descendit la Partha d'une bonne demi-lieue, jusqu'au village de Schœnfeld; la nuit était humide, nous marchions d'un pas lourd, le fusil sur l'épaule, les yeux fermés par le sommeil et la tête penchée.

Derrière nous, le grand défilé des canons, des caissons, des bagages et des troupes en retraite de Mockern prolongeait son roulement sourd; et, par instants, les cris des soldats du train et des conducteurs d'artillerie, pour se faire place, s'élevaient au-dessus du tumulte. Mais ces bruits s'affaiblissaient insensiblement et nous arrivâmes enfin près d'un cimetière, où l'on nous fit rompre les rangs et mettre les fusils en faisceaux.

Alors seulement je relevai la tête et je reconnus Schœnfeld au clair de lune. Combien de fois j'étais venu manger là de bonnes fritures et boire du vin blanc avec Zimmer, au petit bouchon de *la Gerbe-d'Or*, sous la treille du père Winter, quand le soleil chauffait l'air et que la verdure brillait autour de nous!... Ces temps étaient passés!

On plaça les sentinelles; quelques hommes entrèrent au village chercher du bois et des vivres. Je m'assis contre le mur du cimetière et je m'endormis. Vers trois heures du matin, je fus éveillé.

« Joseph, me disait Zébédé, viens donc te chauffer; si tu restes là, tu risques d'attraper les fièvres. »

Je me levai comme ivre de fatigue et de souffrance. Une petite pluie fine tremblotait dans l'air. Mon camarade m'entraîna près du feu, qui fumait sous la pluie. Ce feu n'était que pour la vue, il ne donnait point de chaleur; mais Zébédé m'ayant fait boire une goutte d'eau-de-vie, je me sentis un peu moins froid, et je regardai les feux de bivac qui brillaient de l'autre côté de la Partha.

« Les Prussiens se chauffent, me dit Zébédé; ils sont maintenant dans notre bois.

—Oui, lui répondis-je, et le pauvre Klipfel est aussi là-bas; il n'a plus froid, lui! »

Je claquais des dents. Ces paroles nous rendirent tristes. Quelques instants après, Zébédé me demanda :

« Te rappelles-tu, Joseph, le ruban noir qu'il avait à son chapeau le jour de la conscription? Il criait : — « Nous sommes tous condamnés à mort comme ceux de la Russie... Je veux un ruban noir... Il faut porter notre deuil! » Et son petit frère disait : « Non, Jacob, je ne veux pas! » Il pleurait; mais Klipfel mit tout de même le ruban : il avait vu les hussards dans un rêve! »

A mesure que Zébédé parlait, je me rappelais ces choses, et je voyais aussi ce gueux de Pinacle, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, qui me criait, en agitant un ruban noir au-dessus de sa tête : — « Hé! boiteux, il te faut un beau ruban, à toi... le ruban de ceux qui gagnent... Arrive! »

Cette idée, avec le froid terrible qui m'entrait jusque dans la moelle, me faisait frémir, je pensais : « Tu n'en reviendras pas... Pinacle avait raison... C'est fini! » Je songeais à Catherine, à la tante Grédel, au bon M. Goulden, et je maudissais ceux qui m'avaient forcé de venir là.

Sur les quatre heures du matin, comme le jour commençait à blanchir le ciel, quelques voitures de vivres arrivèrent; on nous fit la distribution du pain, et nous reçûmes aussi de l'eau-de-vie et de la viande.

La pluie avait cessé. Nous fîmes la soupe en cet endroit; mais rien ne pouvait me réchauffer, c'est là que j'attrapai les fièvres. J'avais froid à l'intérieur et mon corps brûlait. Je n'étais pas le seul au bataillon dans cet état, les trois quarts souffraient et dépérissaient aussi; depuis un mois, ceux qui ne pouvaient plus marcher s'étendaient par terre en pleurant, et appelaient leur mère comme de petits enfants. Cela vous déchirait le cœur. La faim, les marches forcées, la pluie et le chagrin de savoir qu'on ne reverra plus son pays, ni ceux qu'on aime, vous causaient cette maladie. Heureusement, les parents ne voient pas leurs enfants périr le long des routes; s'ils les voyaient, ce serait trop terrible : bien des gens croiraient qu'il n'y a de miséricorde ni sur la terre ni dans le ciel.

A mesure que le jour montait, nous découvrions à gauche,—de l'autre côté de la rivière et d'un grand ravin rempli de saules et de trembles,—les villages brûlés, les tas de morts, les caissons et les canons renversés, et la terre ravagée aussi loin que pouvait s'étendre la vue, sur les routes de Hall, de Lindenthal et de Dolitzch : c'était pire qu'à Lutzen. Nous voyions aussi les Prussiens se déployer dans cette direction et s'avancer par milliers sur le champ de bataille. Ils allaient donner la main aux Autrichiens et aux Russes, et fermer le grand cercle autour de nous; personne maintenant ne pouvait les en empêcher, d'autant plus que Bernadotte et le général russe Beningsen, restés en arrière, arrivaient avec cent vingt mille hommes de troupes fraîches. Ainsi, notre armée, après avoir livré trois batailles en un seul jour, et réduite à cent trente mille combattants, allait être prise dans un cercle de trois cent mille baïonnettes, sans compter cinquante mille chevaux et douze cents canons!

De Schœnfeld, le bataillon se remit en marche pour rejoindre la division à Kohlgarten. Sur toute la route, on voyait s'écouler lentement les convois de blessés; toutes les charrettes du pays avaient été mises en réquisition pour ce service, et, dans les intervalles, marchaient encore des centaines de malheureux, le bras en écharpe, la figure bandée, pâles, abattus, à demi morts. Tout ce qui pouvait se traîner ne montait pas en charrette et tâchait pourtant de gagner un hôpital.

Nous avions mille peines à traverser cet encombrement lorsque tout à coup, en approchant de Kohlgarten, une vingtaine de hussards, arrivant ventre à terre et le pistolet levé, firent rebrousser la foule à droite et à gauche dans les champs. Ils criaient d'une voix éclatante :

« *L'Empereur! l'Empereur!* »

Aussitôt le bataillon se rangea, présentant les armes, au bas de la chaussée, et, quelques secondes après, les grenadiers à cheval de la garde,—de véritables géants, avec leurs grandes bottes, et leurs immenses bonnets à poil qui descendaient jusqu'aux épaules, ne laissant voir que le nez, les yeux et les moustaches, — passèrent au galop, la poignée du sabre serrée sur la hanche. Chacun était content de se dire : « Ceux-là sont avec nous... ce sont de rudes gaillards! »

A peine avaient-ils défilé, que l'état-major parut... Figurez-vous cent ciquante à deux cents généraux, maréchaux, officiers supérieurs ou d'ordonnance, — montés sur de véritables cerfs, et tellement couverts de broderies d'or, qu'on voyait à peine la couleur de leurs uniformes; — les uns grands et maigres, la mine hautaine; les autres courts, trapus, la face rouge; d'autres, plus jeunes, tout droits sur leurs chevaux comme des statues, avec des yeux luisants et de grands nez en bec d'aigle : c'était quelque chose de magnifique et de terrible !

Mais ce qui me frappa le plus, au milieu de tous ces capitaines qui faisaient trembler l'Europe depuis vingt ans, c'est Napoléon avec son vieux chapeau et sa redingote grise; je le vois encore passer devant mes yeux, son large menton serré et le cou dans les épaules. Tout le monde criait : « *Vive l'Empereur !* » — Mais il n'entendait rien... il ne faisait pas plus attention à nous qu'à la petite pluie fine qui tremblotait dans l'air... et regardait, les sourcils froncés, l'armée prussienne s'étendre le long de la Partha, pour donner la main aux Autrichiens. Tel je l'ai vu ce jour-là, tel il m'est resté dans l'esprit.

Le bataillon s'était remis en marche depuis un quart d'heure, quand Zébédé me dit :

« Est-ce que tu l'as vu, Joseph ?

—Oui, lui répondis-je, je l'ai bien vu, et je m'en souviendrai toute ma vie.

—C'est drôle, fit mon camarade, on dirait qu'il n'est pas content... A Wurtschen, le lendemain de la bataille, il paraissait si joyeux en nous entendant crier : « *Vive l'Empereur !* » et les généraux avaient aussi des figures riantes ! Aujourd'hui, tous font des mines du diable... Le capitaine disait pourtant, ce matin, que nous avons remporté la victoire de l'autre côté de Leipzig. »

Bien d'autres pensaient la même chose sans rien dire, l'inquiétude vous gagnait...

Nous trouvâmes le régiment au bivac, à deux portées de fusil de Kohlgarten. Le bataillon prit sa position à droite de la route, sur une colline.

Dans toutes les directions, on voyait les feux innombrables des armées dérouler leur fumée dans le ciel. Il tombait toujours de la bruine, et les hommes assis sur leurs sacs en face des petits feux, les bras croisés, semblaient tout rêveurs. Les officiers se réunissaient entre eux. On entendait répéter de tous les côtés qu'on n'avait jamais vu de guerre pareille... que c'était une guerre d'extermination... que cela ne faisait rien à l'ennemi d'être battu, et qu'il voulait seulement nous tuer du monde, sachant bien qu'à la fin il lui resterait quatre ou cinq fois plus d'hommes qu'à nous, et qu'il serait le maître.

On disait aussi que l'Empereur avait gagné la bataille à Wachau, contre les Autrichiens et les Russes; mais que cela ne servait à rien, puisque les autres ne s'en allaient pas et qu'ils attendaient des masses de renforts. Du côté de Mockern, on savait que nous avions perdu, malgré la belle défense de Marmont : l'ennemi nous avait écrasés sous le nombre. Nous n'avions eu qu'un seul véritable avantage en ce jour, c'était d'avoir conservé notre point de retraite sur Erfurt; car Giulay n'avait pu s'emparer des ponts de l'Elster et de la Pleisse. Toute l'armée, depuis le simple soldat jusqu'au maréchal, pensait qu'il fallait battre en retraite le plus tôt possible, et que notre position était très-mauvaise; malheureusement l'Empereur pensait le contraire : il fallait rester !

Tout ce jour du 17, nous demeurâmes en position sans tirer un coup de fusil.—Quelques-uns parlaient de l'arrivée du général Reynier avec seize mille Saxons; mais la défection des Bavarois nous avait appris quelle confiance on pouvait avoir dans nos alliés.

Vers le soir, on annonça que l'on commençait à découvrir l'armée du Nord sur le plateau de Breitenfeld : c'étaient soixante mille hommes de plus pour l'ennemi. Je crois entendre encore les malédictions qui s'élevaient contre Bernadotte, les cris d'indignation de tous ceux qui l'avaient connu simple officier du temps de la République, et qui disaient : « Il nous doit tout... Nous l'avons fait roi de notre propre sang... et maintenant il vient nous donner le coup de grâce ! »

La nuit, il se fit un mouvement général en arrière; notre armée se resserra de plus en plus autour de Leipzig, ensuite tout redevint calme. Mais cela ne vous empêchait pas de réfléchir; au contraire, chacun pensait dans le silence :

« Que va-t-il arriver demain? Est-ce qu'à cette même heure je verrai la lune monter entre les nuages, comme je la vois? Est-ce que les étoiles brilleront encore pour mes yeux? »

Et quand on regardait, dans la nuit sombre, ce grand cercle de feu qui nous entourait sur une étendue de près de six lieues, on s'écriait en soi-même :

« Maintenant tout l'univers est contre nous... tous les peuples demandent notre extermination... ils ne veulent plus de notre gloire ! »

On songeait ensuite qu'on avait pourtant l'honneur d'être Français, et qu'il fallait vaincre ou mourir.

XIX

C'est au milieu de ces pensées que le jour arriva. Rien ne bougeait encore, et Zébédé me dit :

« Quelle chance, si l'ennemi n'avait pas le courage de nous attaquer ! »

Les officiers causaient entre eux d'un armistice. Mais tout à coup, vers neuf heures, nos coureurs rentrèrent à bride abattue, criant que l'ennemi s'ébranlait sur toute la ligne, et presque aussitôt le canon gronda sur notre droite, le long de l'Elster. Nous étions déjà sous les armes, et nous marchions à travers champs, du côté de la Partha, pour retourner à Schœnfeld. Voilà le commencement de la bataille.

Sur les collines, en avant de la rivière, deux ou trois divisions, leurs batteries dans les intervalles et la cavalerie sur les flancs, attendaient l'ennemi ; plus loin, par-dessus les pointes des baïonnettes, nous voyions les Prussiens, les Suédois et les Russes s'avancer en masses profondes de tous les côtés : cela n'en finissait plus.

Vingt minutes après, nous arrivions en ligne, entre deux collines, et nous apercevions devant nous cinq ou six mille Prussiens qui traversaient la rivière en criant tous ensemble : « *Faterland ! Faterland !* » Cela formait un tumulte immense, semblable à celui de ces nuées de corbeaux qui se réunissent, pour gagner les pays du nord.

Dans le même moment, la fusillade s'engagea d'une rive à l'autre, et le canon se mit à gronder. Le ravin où coule la Partha se remplit de fumée ; les Prussiens étaient déjà sur nous, que nous les voyions à peine avec leurs yeux furieux, leurs bouches tirées et leur air de bêtes sauvages. Alors nous ne poussâmes qu'un cri jusqu'au ciel : « *Vive l'Empereur !* » et nous courûmes sur eux. La mêlée devint épouvantable ; en deux secondes nos baïonnettes se croisèrent par milliers : on se poussait, on reculait, on se lâchait des coups de fusil à bout portant, on s'assommait à coups de crosse, tous les rangs se confondaient... ceux qui tombaient on marchait dessus, la canonnade tonnait ; et la fumée qui se traînait sur cette eau sombre entre les collines, le sifflement des balles, le petillement de la fusillade, faisaient ressembler ce ravin à un four, où s'engouffraient les hommes comme des bûches pour être consumés.

Nous, c'était le désespoir qui nous poussait, la rage de nous venger avant de mourir ; les Prussiens, c'était l'orgueil de se dire : « Nous allons vaincre Napoléon cette fois ! » Ces Prussiens sont les plus orgueilleux des hommes ; leurs victoires de Gross-Beeren et de la Katzbach les avaient rendus comme fous. Mais il en resta dans la rivière.... oui, il en resta ! Trois fois ils passèrent l'eau et coururent sur nous en masse. Nous étions bien forcés de reculer, à cause de leur grand nombre, et quels cris ils poussaient alors ! On aurait dit qu'ils voulaient nous manger.... C'est une vilaine race.... Leurs officiers, l'épée en l'air entre les baïonnettes serrées, répétaient cent fois : « *Forwertz ! Forwertz !* » et tous s'avançaient comme un mur, avec grand courage, on ne peut pas dire le contraire. Nos canons les fauchaient, ils avançaient toujours ; mais au haut de la colline nous reprenions un nouvel élan et nous les bousculions jusque dans la rivière. Nous les aurions tous massacrés sans une de leurs batteries, en avant de Mockern, qui nous prenait en écharpe et nous empêchait de les poursuivre trop loin.

Cela dura jusqu'à deux heures ; la moitié de nos officiers étaient hors de combat ; le commandant Gémeau était blessé, le colonel Lorain tué, et tout le long de la rivière on ne voyait que des morts entassés et des blessés qui se traînaient pour sortir de la bagarre ; quelques-uns, furieux, se relevaient sur les genoux pour donner encore un coup de baïonnette ou lâcher un dernier coup de fusil. On n'a jamais rien vu de pareil. Dans la rivière nageaient les morts à la file, les uns montrant leur figure, les autres le dos, d'autres les pieds. Ils se suivaient comme des flottes de bois, et personne n'y faisait seulement attention. On aurait dit que la même chose ne pouvait pas nous arriver d'une minute à l'autre.

Ce grand carnage se passait tout le long de la Partha, depuis Schœnfeld jusqu'à Grossdorf.

Les Suédois et les Prussiens finirent par remonter la rivière pour nous tourner plus haut, et des masses de Russes vinrent remplacer ces Prussiens, qui n'étaient pas fâchés d'aller voir ailleurs.

Les Russes se formèrent sur deux colonnes ; ils descendirent au ravin l'arme au bras, dans un ordre admirable, et nous donnèrent l'assaut deux fois avec une grande bravoure, mais sans pousser des cris de bêtes comme les Prussiens. Leur cavalerie voulait enlever le vieux pont au-dessus de Schœnfeld ; la canonnade allait toujours en augmentant. De tous les côtés où s'étendaient les yeux, à travers la fumée, on ne voyait que des ennemis qui se resserraient ; quand nous avions repoussé une de leurs colonnes, il en arrivait une autre de troupes

fraîches : c'était toujours à recommencer.

Entre deux et trois heures, on apprit que les Suédois et la cavalerie prussienne avaient passé la rivière au-dessus de Grossdorf, et qu'ils venaient nous prendre à revers; ça leur plaisait beaucoup mieux que de nous attaquer en face. Aussitôt le maréchal Ney fit un changement de front, l'aile droite en arrière. Notre division resta toujours appuyée sur Schœnfeld; mais toutes les autres se retirèrent de la Partha pour s'étendre dans la plaine, et toute l'armée ne forma plus qu'une ligne autour de Leipzig.

Les Russes, derrière la route de Mockern, préparaient leur troisième attaque vers trois heures; nos officiers prenaient de nouvelles dispositions pour les recevoir, lorsqu'une sorte de frisson passa d'un bout de l'armée à l'autre, et tout le monde apprit en quelques minutes que les seize mille Saxons et la cavalerie wurtembergeoise, — au centre de notre ligne, — venaient de passer à l'ennemi, et que, même avant d'arriver à distance, ils avaient eu l'infamie de tourner les quarante pièces de canon qu'ils emmenaient avec eux contre leurs anciens frères d'armes de la division Durutte.

Cette trahison, au lieu de nous abattre, augmenta tellement notre fureur que, si l'on nous avait écoutés, nous aurions traversé la rivière pour tout exterminer.

Ces Saxons-là disent qu'ils défendaient leur patrie; eh bien! c'est faux. Ils n'avaient qu'à nous quitter sur la route de Duben; qui les en empêchait? Ils n'avaient qu'à faire comme les Bavarois et se déclarer avant la bataille. Ils pouvaient rester neutres, ils pouvaient aussi refuser le service; mais ils nous trahissaient parce que la chance tournait contre nous. S'ils avaient vu que nous allions gagner, ils auraient toujours été nos bons amis pour avoir leur part, comme après Iéna et Friedland. Voilà ce que chacun pensait, et voilà pourquoi ces Saxons seront des traîtres dans les siècles des siècles. Non-seulement ils abandonnèrent leurs amis dans le malheur, mais ils les assassinèrent pour se faire bien venir des autres. Dieu est juste : leurs nouveaux alliés eurent un tel mépris d'eux qu'ils se partagèrent la moitié de leur pays après la bataille. Les Français ont ri de la reconnaissance des Prussiens, des Autrichiens et des Russes.

Depuis ce moment jusqu'au soir, ce n'était plus une guerre humaine qu'on se faisait, c'était une guerre de vengeance. Le nombre devait nous écraser, mais les alliés devaient payer chèrement leur victoire.

A la nuit tombante, pendant que deux mille pièces de canon tonnaient ensemble, nous recevions notre septième attaque dans Schœnfeld : d'un côté les Russes et de l'autre côté les Prussiens nous refoulaient dans ce grand village. Nous tenions dans chaque maison, dans chaque ruelle; les murs tombaient sous les boulets, les toits s'affaissaient. On ne criait plus comme au commencement de la bataille; on était froid et pâle à force de rage. Les officiers avaient ramassé des fusils et remis la vieille giberne; ils déchiraient la cartouche comme le soldat.

Après les maisons, on défendit les jardins et le cimetière où j'avais couché la veille; il y avait alors plus de morts dessus que dessous terre. Ceux qui tombaient ne se plaignaient pas; ceux qui restaient se réunissaient derrière un mur, un tas de décombres, une tombe. Chaque pouce de terrain coûtait la vie à quelqu'un.

Il faisait nuit lorsque le maréchal Ney amena, de je ne sais où, du renfort : ce qui restait de la division Ricard et de la deuxième de Souham. Tous les débris de nos régiments se réunirent, et l'on rejeta les Russes de l'autre côté du vieux pont, qui n'avait plus de rampe à force d'avoir été mitraillé. On plaça sur ce pont six pièces de douze, et jusqu'à sept heures on se canonna dans cet endroit. Les restes du bataillon et de quelques autres en arrière soutenaient les pièces, et je me rappelle que leur feu s'étendait sous le pont comme des éclairs, et qu'on voyait alors les chevaux et les hommes tués s'engouffrer pêle-mêle sous les arches sombres. Cela ne durait qu'une seconde, mais c'étaient de terribles visions!

A sept heures et demie, comme des masses de cavalerie s'avançaient sur notre gauche, et qu'on les voyait tourbillonner autour de deux grands carrés qui se retiraient pas à pas, nous reçûmes enfin l'ordre de la retraite. Il ne restait plus que deux ou trois mille hommes à Schœnfeld avec les six pièces. Nous revînmes à Kohlgarten sans être poursuivis, et nous allâmes bivaquer autour de Rendnitz. Zébédé vivait encore; comme nous marchions l'un près de l'autre en silence depuis vingt minutes, écoutant la canonnade qui continuait du côté de l'Elster malgré la nuit, tout à coup il me dit:

« Comment sommes-nous encore là, Joseph, quand tant de milliers d'autres près de nous sont morts? Maintenant nous ne pouvons plus mourir. »

Je ne répondais rien.

« Quelle bataille! fit-il. Est-ce qu'on s'est jamais battu de cette façon avant nous? C'est impossible. »

Il avait raison, c'était une bataille de géants. Depuis dix heures du matin jusqu'à sept heures

du soir, nous avions tenu tête à trois cent soixante mille hommes sans reculer d'une semelle, et nous n'étions pourtant que cent trente mille! On n'avait jamais rien vu de pareil. — Dieu me garde de dire du mal des Allemands, ils combattaient pour l'indépendance de leur patrie; mais je trouve qu'ils ont tort de célébrer tous les ans l'anniversaire de la bataille de Leipzig : quand on était trois contre un, il n'y a pas de quoi se vanter.

En approchant de Rendnitz nous marchions sur des tas de morts; à chaque pas nous rencontrions des canons démontés, des caissons renversés, des arbres hachés par la mitraille. C'est là qu'une division de la jeune garde et les grenadiers à cheval, conduits par Napoléon lui-même, avaient arrêté les Suédois qui s'avançaient dans le vide formé par la trahison des Saxons. — Deux ou trois vieilles baraques qui finissaient de brûler en avant du village éclairaient ce spectacle. Les grenadiers à cheval étaient encore à Rendnitz; mais une foule d'autres troupes débandées allaient et venaient dans la grande rue. On n'avait pas fait la distribution des vivres; chacun cherchait à manger et à boire.

Comme nous défilions devant une grande maison de poste, nous vîmes derrière le mur d'une cour deux cantinières qui versaient à boire du haut de leurs charrettes. Il y avait là des chasseurs, des cuirassiers, des lanciers, des hussards, de l'infanterie de ligne et de la garde, tous pêle-mêle, déchirés, les shakos et les casques défoncés, sans plumets, criblés de coups. Tous ces gens semblaient affamés.

Deux ou trois dragons, debout sur le petit mur, près d'un pot rempli de poix qui brûlait, les bras croisés sous leurs longs manteaux blancs, étaient couverts de sang comme des bouchers.

Aussitôt Zébédé, sans rien dire, me poussa du coude, et nous entrâmes dans la cour, pendant que les autres poursuivaient leur chemin. Il nous fallut un quart d'heure pour arriver près de la charrette. Je levai un écu de six livres; la cantinière, à genoux derrière sa tonne me tendit un grand verre d'eau-de-vie avec un morceau de pain blanc, en prenant mon écu. Je bus, puis je passai le verre à Zébédé, qui le vida.

Nous eûmes ensuite de la peine à sortir de cette foule, on se regardait d'un air sombre, on se faisait place des épaules et des coudes, et c'est là qu'on pouvait dire, — en voyant ces faces dures, ces yeux creux, ces mines terribles d'hommes qui viennent de traverser mille morts et qui recommenceront demain : — « Chacun pour soi.... Dieu pour tous! »

En remontant le village, Zébédé me dit:

« Tu as du pain?

—Oui. »

Je cassai le pain en deux et je lui en donnai la moitié. Nous mangions en allongeant le pas. On entendait encore tirer dans le lointain. Au bout de vingt minutes nous avions rattrapé la queue de la colonne, et nous reconnûmes le bataillon au capitaine adjudant-major Vidal, qui marchait auprès. Nous rentrâmes dans les rangs sans que personne eût remarqué notre absence.

Plus on approchait de la ville, plus on rencontrait de détachements, de canons et de bagages, qui se dépêchaient d'arriver à Leipzig.

Vers dix heures nous traversions le faubourg de Rendnitz. Le général de brigade Fournier prit notre commandement et nous donna l'ordre d'obliquer à gauche. A minuit nous arrivâmes dans les grandes promenades qui longent la Pleisse, et nous fîmes halte sous les vieux tilleuls dépouillés. On forma les faisceaux. Une longue file de feux tremblotaient dans le brouillard jusqu'au faubourg de Ranstadt. Quand la flamme montait, elle éclairait des groupes de lanciers polonais, des lignes de chevaux, des canons et des fourgons, et, de loin en loin, quelques sentinelles immobiles dans la brume comme des ombres. De grandes rumeurs s'élevaient en ville, elles semblaient augmenter toujours, et se confondaient avec le roulement sourd de nos convois sur le pont de Lindenau. C'était le commencement de la retraite. — Alors chacun mit son sac au pied d'un arbre et s'étendit dessus, le bras replié sous l'oreille. Un quart d'heure après, tout le monde dormait.

XX

Ce qui se passa jusqu'au petit jour, je n'en sais rien, — les bagages, les blessés et les prisonniers continuèrent sans doute de défiler sur le pont; mais alors une détonation épouvantable nous éveilla, pas un homme ne resta couché, car on prenait cela pour une attaque, lorsque deux officiers de hussards arrivèrent en criant qu'un fourgon de poudre venait de sauter par hasard dans la grande avenue de Randstadt, au bord de l'eau. La fumée, d'un rouge sombre, tourbillonnait encore dans le ciel en se dissipant; la terre et les vieilles maisons frémissaient.

Le calme se rétablit. Quelques-uns se recouchèrent pour tâcher de se rendormir; mais le jour venait; en jetant les yeux sur la rivière

Nous vîmes deux cantinières qui versaient à boire. (p. 87.)

grisâtre, on voyait déjà nos troupes s'étendre à perte de vue sur les cinq ponts de l'Elster et de la Pleisse qui se suivent à la file, et n'en font pour ainsi dire qu'un. Ce pont, sur lequel tant de milliers d'hommes devaient défiler, vous rendait tout mélancolique. Cela devait prendre beaucoup de temps, et l'idée venait à tout le monde qu'il aurait mieux valu jeter plusieurs ponts sur les deux rivières, puisque d'un instant à l'autre l'ennemi pouvait nous attaquer, et qu'alors la retraite deviendrait bien difficile. Mais l'Empereur avait oublié de donner des ordres, et l'on n'osait rien faire sans ordre; pas un maréchal de France n'aurait osé prendre sur lui de dire que deux ponts valaient mieux qu'un seul! Voilà pourtant à quoi la discipline terrible de Napoléon avait réduit tous ces vieux capitaines : ils obéissaient comme des machines et ne s'inquiétaient de rien autre, dans la crainte de déplaire au maître!.....

Moi, tout de suite en voyant ce pont qui n'en finissait plus, je pensai : « Pourvu qu'on nous laisse défiler maintenant, car, Dieu merci; nous avons assez de batailles et de carnage! Une fois de l'autre côté, nous serons sur la bonne route de France, je pourrai revoir peut-être encore Catherine, la tante Grédel et le père Goulden! » En songeant à cela, je m'attendrissais, je regardais d'un œil d'envie ces milliers d'artilleurs à cheval et de soldats du train qui s'éloignaient là-bas comme des fourmis, et les grands bonnets à poil de la vieille garde, immobiles de l'autre côté de la rivière, sur la colline de Lindenau, l'arme au bras. —

Halte!... Arrêtez! (Page 94.)

Zébédé, qui pensait la même chose, me dit :

« Hein ! Joseph, si nous étions à leur place ! »

Aussi, vers sept heures, lorsque nous vîmes s'approcher trois fourgons, pour nous distribuer des cartouches et du pain, cela me parut bien amer. Il était clair maintenant que nous serions à l'arrière-garde, et malgré la faim, j'aurais voulu jeter mon pain contre un mur. Quelques instants après, passèrent deux escadrons de lanciers polonais qui remontaient la rivière; puis derrière ces lanciers cinq ou six généraux, et dans le nombre Poniatowski. C'était un homme de cinquante ans, assez grand, mince et l'air triste. Il passa sans nous regarder. Le général Fournier se détacha de son état-major en nous criant :

« Par file à gauche ! »

Je n'ai jamais eu de crève-cœur pareil, j'aurais donné ma vie pour deux liards; mais il fallait bien emboiter le pas et tourner le dos au pont.

Au bout des promenades, nous arrivâmes à un endroit appelé Hinterthôr, c'est une vieille porte sur la route de Caunewitz; à droite et à gauche s'étendent les anciens remparts, et derrière s'élèvent les maisons. On nous posta dans les chemins couverts, près de cette porte que des sapeurs avaient solidement barricadée. Le capitaine Vidal commandait alors le bataillon, réduit à trois cent vingt-cinq hommes. Quelques vieilles palissades vermoulues nous servaient de retranchements, et sur toutes les routes en face s'avançait l'ennemi. Cette fois, c'étaient des vestes blanches et des shakos

plats sur la nuque, avec une espèce de haute plaque devant, où se voyait l'aigle à deux têtes des *kreutzers*. — Le vieux Pinto, qui les reconnut tout de suite, nous dit :

« Ceux-là sont des *Kaiserlicks!* nous les avons battus plus de cinquante fois depuis 1793; mais c'est égal, si le père de Marie-Louise avait un peu de cœur, ils seraient avec nous tout de même. »

Depuis quelques instants on entendait la canonnade; de l'autre côté de la ville, Blücher attaquait le faubourg de Hall. Bientôt après le feu s'étendit à droite. Bernadotte attaquait le faubourg de Kohlgartenthôr, et presque en même temps les premiers obus des Autrichiens tombèrent dans nos chemins couverts; ils se suivaient à la file; plusieurs passant au-dessus du Hinterthôr, éclataient dans les maisons et dans les rues du faubourg.

A neuf heures, les Autrichiens se formèrent en colonnes d'attaque sur la route de Caunewitz. De tous les côtés ils nous débordaient; malgré cela, le bataillon tint jusque vers dix heures. Alors il fallut nous replier derrière les vieux remparts, où les *Kaiserlicks* nous poursuivirent par les brèches, sous le feu croisé du 29e et du 14e de ligne. Ces pauvres diables n'avaient pas la fureur des Prussiens; ils montrèrent pourtant un vrai courage, car à dix heures et demie ils couronnaient les remparts, et nous, de toutes les fenêtres environnantes, nous les fusillions sans pouvoir les forcer à redescendre. Six mois avant, ces choses m'auraient fait horreur, mais j'en avais vu tant d'autres! J'étais alors insensible comme un vieux soldat, et la mort d'une homme ou de cent ne me paraissait plus rien.

Jusqu'à ce moment tout avait bien marché; mais comment sortir des maisons? L'ennemi couvrait toutes les avenues, et à moins de grimper sur les toits, il n'y avait plus de retraite possible. C'est encore un des mauvais moments dont j'ai gardé le souvenir. Tout à coup l'idée me vint que nous serions pris là comme des renards qu'on enfume dans leur trou; je m'approchai d'une fenêtre de derrière, et je vis qu'elle donnait dans une cour, et que cette cour n'avait de porte que sur le devant. Je me figurais que les Autrichiens, après tout le mal que nous venions de leur faire, nous passeraient au fil de la baïonnette; c'était assez naturel. En songeant à cela, je rentrai dans la chambre où nous étions une dizaine, et j'aperçus le sergent Pinto assis tout pâle contre le mur, les bras pendants. Il venait de recevoir une balle dans le ventre, et disait au milieu de la fusillade :

« Défendez-vous, conscrits, défendez-vous!... Montrez à ces *Kaiserlicks* que nous valons encore mieux qu'eux!... Ah! les brigands! »

En bas, contre la porte, retentissaient comme des coups de canon. Nous tirions toujours, mais sans espoir, lorsqu'il se fit dehors un grand bruit de piétinement de chevaux. Le feu cessa, et nous vîmes, à travers la fumée, quatre escadrons de lanciers passer comme une bande de lions au milieu des Autrichiens. Tout cédait. Les *Kaiserlicks* allongeaient les jambes; mais les grandes lances bleuâtres, avec leurs flammes rouges, filaient plus vite qu'eux et leur entraient dans le dos comme des flèches. Ces lanciers étaient des Polonais, les plus terribles soldats que j'aie vus de ma vie, et pour dire les choses comme elles sont, nos amis et nos frères. Ceux-là n'ont pas tourné casaque au moment du danger, ils nous ont donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang... Et nous, qu'est-ce que nous avons fait pour leur malheureux pays?... Quand je pense à notre ingratitude, cela me crève le cœur!

Enfin cette fois encore les Polonais nous dégageaient. En les voyant si fiers et si braves, nous sortîmes de partout, courant sur les Autrichiens à la baïonnette, et nous les rejetâmes dans les fossés. Nous eûmes la victoire, mais il était temps de battre en retraite, car l'ennemi remplissait déjà Leipzig : les portes de Hall et de Grimma étaient forcées, et celle de Péters-Thor livrée par nos amis les Badois et nos autres amis les Saxons. Soldats, étudiants et bourgeois tiraient sur nous des fenêtres!

Nous n'eûmes que le temps de nous reformer et de reprendre le chemin de la grande avenue qui longe la Pleisse. Les lanciers nous attendaient là; nous défilâmes derrière eux, et comme les Autrichiens nous serraient de près, ils firent encore une charge pour les refouler. Quels braves gens et quels magnifiques cavaliers que ces Polonais! Ah! tous ceux qui les ont vus pousser une charge sont dans l'admiration, surtout dans un moment pareil.

La division, réduite de huit mille hommes à quinze cents, se retirait donc devant plus de cinquante mille ennemis non sans se retourner et répondre encore au feu des *Kaiserlicks*.

Nous nous rapprochions du pont, avec quelle joie! je n'ai pas besoin de le dire. Mais il n'était pas facile d'y arriver, car sur toute la largeur de l'avenue, tant d'hommes à pied et à cheval se précipitaient pour passer, arrivant de toutes les rues environnantes, que cette foule ne formait en quelque sorte qu'un seul bloc, où toutes les têtes se touchaient et s'avançaient lentement, avec des soupirs et des espèces de cris sourds qu'on entendait d'un quart de lieue malgré la fusillade. Malheur à ceux qui se

trouvaient sur le bord du pont; ils tombaient et personne n'y faisait attention! Au milieu, les hommes et même les chevaux étaient portés; ils n'avaient pas besoin de bouger, ils avançaient tout seuls... — Mais comment arriver là? L'ennemi faisait des progrès à chaque seconde. On avait bien placé quelques canons sur les deux côtés, pour balayer les promenades et en face la rue principale. Il y avait bien encore des troupes en ligne pour repousser les premières attaques; mais les Prussiens, les Autrichiens et les Russes avaient aussi des canons pour balayer le pont, et ceux qui resteraient les derniers, après avoir protégé la retraite des autres, devaient recevoir tous les obus, tous les boulets et la mitraille; il ne fallait pas beaucoup de bon sens pour comprendre cela, c'était assez clair : voilà pourquoi tout le monde voulait passer à la fois.

A deux ou trois cents pas de ce pont, l'idée me vint de courir me perdre dans la foule, et de me faire porter de l'autre côté; mais le capitaine Vidal, le lieutenant Bretonville et d'autres vieux disaient :

« Le premier qui s'écarte des rangs, qu'on tire dessus! »

Quelle terrible malédiction d'être si près, et de penser : « Il faut que je reste! »

Cela se passait entre onze heures et midi. Je vivrais cent ans, qu'il me serait impossible de rien oublier de ce moment; la fusillade se rapprochait à droite et à gauche, quelques boulets commençaient à ronfler dans l'air, et du côté du faubourg de Hall, on voyait les Prussiens déboucher pêle-mêle avec nos soldats. — Aux environs du pont, des cris épouvantables s'élevaient; les cavaliers, pour se faire place, sabraient les fantassins, qui leur répondaient à coups de baïonnette : c'était un sauve-qui-peut général! — A chaque pas de la foule, quelqu'un tombait du pont, et, cherchant à se retenir, en entraînait cinq ou six par grappes!

Et comme la confusion, les hurlements, la fusillade, le clapotement de ceux qui tombaient augmentaient de seconde en seconde, comme ce spectacle devenait tellement abominable, qu'on aurait cru qu'il ne pouvait rien arriver de pire... voilà qu'un espèce de coup de tonnerre part, et que la première arche du pont s'écroule avec tous ceux qui se trouvaient dessus : des centaines de malheureux disparaissent, des masses d'autres sont estropiés, écrasés, mis en lambeaux par les pierres qui retombent.

Un sapeur du génie venait de faire sauter le pont!

A cette vue, le cri de trahison retentit jusqu'au bout des promenades : « Nous sommes perdus!... trahis!... » On n'entendait que cela... c'était une clameur immense, épouvantable. Les uns, saisis de la rage du désespoir, retournent à l'ennemi comme des bêtes fauves acculées, qui ne voient plus rien et qui n'ont plus que l'idée de la vengeance; d'autres brisent leurs armes, en accusant le ciel et la terre de leur malheur. Les officiers à cheval, les généraux sautent dans la rivière pour traverser à la nage; bien des soldats font comme eux, ils se précipitent sans prendre le temps d'ôter leurs sacs. L'idée qu'on avait pu s'en aller, et que maintenant, à la dernière minute, il fallait se faire massacrer, vous rendait fous... J'avais vu bien des cadavres la veille, entraînés par la Partha; mais alors c'était encore plus terrible; tous ces malheureux se débattaient avec des cris déchirants, ils s'accrochaient les uns aux autres; la rivière en était pleine : — on ne voyait que des bras et des têtes grouiller à la surface.

En ce moment, le capitaine Vidal, un homme calme et qui par sa figure et son coup d'œil nous avait retenus dans le devoir, — en ce moment, le capitaine lui-même parut découragé; il remit son sabre dans le fourreau en riant d'un air étrange, et dit :

« Allons... c'est fini!... »

Et comme je lui posais la main sur le bras, il me regarda avec une grande douceur :

« Que veux-tu, mon enfant? me demanda-t-il.

— Capitaine, lui répondis-je, — car cette pensée me revenait alors, — j'ai passé quatre mois à l'hôpital de Leipzig, je me suis baigné dans l'Elster, et je connais un endroit où l'on a pied.

— Où cela?

— A dix minutes au-dessus du pont. »

Aussitôt il tira son sabre en criant d'une voix de tonnerre :

« Enfants, suivez-moi, et toi, marche devant. »

Tout le bataillon, qui ne comptait plus que deux cents hommes; se mit en marche; une centaine d'autres, qui nous voyaient partir d'un pas ferme, se mirent avec nous sans savoir où nous allions. Les Autrichiens étaient déjà sur la terrasse de l'avenue; plus bas s'étendaient les jardins séparés par des haies jusqu'à l'Elster. Je reconnus ce chemin, que Zimmer et moi nous avions parcouru en juillet, quand tout cela n'était qu'un bouquet de fleurs. Des coups de fusil partaient sur nous, mais nous n'y répondions plus. J'entrai le premier dans la rivière, le capitaine Vidal ensuite, puis les autres deux à deux. L'eau nous arrivait jusqu'aux épaules, parce qu'elle était grossie par les pluies d'automne; malgré cela, nous passâmes heureusement, il n'y eut personne de noyé. Nous avions encore presque tous nos fusils en arrivant sur l'autre rive, et nous

primes tout droit à travers champs. Plus loin, nous trouvâmes le petit pont de bois qui mène à Schleissig, et de là nous tournâmes vers Lindenau.

Nous étions tous silencieux; de temps en temps nous regardions au loin, de l'autre côté de l'Elster, la bataille qui continuait dans les rues de Leipzig. Longtemps les clameurs furieuses et le rebondissement sourd de la canonnade nous arrivèrent; ce n'est que vers deux heures, lorsque nous découvrîmes l'immense file de troupes, de canons et de bagages qui s'étendait à perte de vue sur la route d'Erfurt, que ces bruits se confondirent pour nous avec le roulement des voitures.

XXI

J'ai raconté jusqu'à présent les grandes choses de la guerre : des batailles glorieuses pour la France, malgré nos fautes et nos malheurs. Quand on a combattu seul contre tous les peuples de l'Europe, — toujours un contre deux et quelquefois contre trois, — et qu'on a fini par succomber, non sous le courage des autres, ni sous leur génie, mais sous la trahison et le nombre, on aurait tort de rougir d'une pareille défaite, et les vainqueurs auraient encore plus tort d'en être fiers. Ce n'est pas le nombre qui fait la grandeur d'un peuple ni d'une armée, c'est sa vertu. Je pense cela dans la sincérité de mon âme, et je crois que les hommes de cœur, les hommes sensés de tous les pays du monde penseront comme moi.

Mais il faut maintenant que je raconte les misères de la retraite, et voilà ce qui me paraît le plus pénible.

On dit que la confiance donne la force, et c'est vrai surtout pour les Français. Tant qu'ils marchent en avant, tant qu'ils espèrent la victoire, ils sont unis comme les doigts de la main, la volonté des chefs est la loi de tous; ils sentent qu'on ne peut réussir que par la discipline. Mais aussitôt qu'ils sont forcés de reculer, chacun n'a plus de confiance qu'en soi-même, et l'on ne connaît plus le commandement. Alors ces hommes si fiers, — ces hommes qui s'avançaient gaiement à l'ennemi pour combattre, — s'en vont les uns à droite, les autres à gauche, tantôt seuls, tantôt en troupeaux. Et ceux qui tremblaient à leur approche s'enhardissent; ils s'avancent d'abord avec crainte, ensuite, voyant qu'il ne leur arrive rien, ils deviennent insolents, ils fondent sur les traînards à trois ou quatre pour les enlever, comme on voit les corbeaux, en hiver, tomber sur un pauvre cheval abattu, qu'ils n'auraient pas osé regarder d'une demi-lieue lorsqu'il marchait encore.

J'ai vu ces choses... J'ai vu de misérables Cosaques, — de véritables mendiants, avec de vieilles guenilles pendues aux reins, un vieux bonnet de peau râpé tiré sur les oreilles, des gueux qui ne s'étaient jamais fait la barbe et tout remplis de vermine, assis sur de vieilles biques maigres, sans selle, le pied dans une corde en guise d'étrier, un vieux pistolet rouillé pour arme à feu, un clou de latte au bout d'une perche pour lance, — j'ai vu des gueux pareils, qui ressemblaient à de vieux juifs jaunes et décrépits, arrêter des dix, quinze, vingt soldats, et les emmener comme des moutons!

Et les paysans, ces grands flandrins qui tremblaient quelques mois auparavant comme des lièvres, lorsqu'on les regardait de travers... eh bien! je les ai vus traiter d'un air d'arrogance de vieux soldats, des cuirassiers, des canonniers, des dragons d'Espagne, des gens qui les auraient renversés d'un coup de poing; je les ai vus soutenir qu'ils n'avaient pas de pain à vendre, lorsqu'on sentait l'odeur du four dans tous les environs, et qu'ils n'avaient ni vin, ni bière, ni rien, lorsqu'on entendait les pots tinter à droite et à gauche comme les cloches de leurs villages. Et l'on n'osait pas les secouer, on n'osait pas les mettre à la raison, ces gueux qui riaient de nous voir battre en retraite, parce qu'on n'était plus en nombre, parce que chacun marchait pour soi, qu'on ne reconnaissait plus de chefs et qu'on n'avait plus de discipline.

Et puis la faim, la misère, les fatigues, la maladie, tout vous accablait à la fois; le ciel était gris, il ne finissait plus de pleuvoir, le vent d'automne vous glaçait. Comment de pauvres conscrits encore sans moustaches, et tellement décharnés qu'on aurait vu le jour entre leurs côtes comme à travers une lanterne, comment ces pauvres êtres pouvaient-ils résister à tant de misères? Ils périssaient par milliers; on ne voyait que cela sur les chemins. La terrible maladie qu'on appelait le *typhus* nous suivait à la piste : les uns disent que c'est une sorte de peste, engendrée par les morts qu'on n'enterre pas assez profondément; les autres, que cela vient des souffrances trop grandes qui dépassent les forces humaines; je n'en sais rien, mais les villages d'Alsace et de Lorraine, où nous avons apporté le typhus, s'en souviendront toujours. sur cent malades, dix ou douze au plus revenaient!

Enfin, puisqu'il faut continuer cette triste

Je m'éveillai dans un bon lit. (Page 95.)

histoire, le soir du 19 nous allâmes bivaquer à Lutzen, où les régiments se reformèrent comme ils purent. Le lendemain, de bonne heure, en marchant sur Weissenfels, il fallut tirailler contre les Westphaliens, qui nous suivirent jusqu'au village d'Eglaystadt. Le 22, nous bivaquions sur les glacis d'Erfurt, où l'on nous donna des souliers neufs et des effets d'habillement. Cinq ou six compagnies débandées se réunirent à notre bataillon; c'étaient presque tous des conscrits qui n'avaient plus que le souffle. Nos habits neufs et nos souliers nous allaient comme des guérites; mais cela ne nous empêchait pas de sentir la bonne chaleur de ces habits : nous croyions revivre.

Il fallut repartir le 22, et les jours suivants nous passâmes près de Gotha, de Teitlèbe, d'Eisenach, de Salmunster. Les Cosaques nous observaient du haut de leurs biques; quelques hussards leur donnaient la chasse, ils se sauvaient comme des voleurs et revenaient aussitôt après.

Beaucoup de nos camarades avaient la mauvaise habitude de marauder le soir pendant que nous étions au bivac, ils attrapaient souvent quelque chose; mais il en manquait toujours à l'appel du lendemain, et les sentinelles eurent la consigne de tirer sur ceux qui s'écartaient.

Moi, j'avais les fièvres depuis notre départ de Leipzig; elles allaient en augmentant et je grelottais jour et nuit. J'étais devenu si faible, que je pouvais à peine me lever le matin pour me remettre en route. Zébédé me regardait d'un air triste, et me disait quelquefois :

« Courage, Joseph, courage ! nous reviendrons tout de même au pays. »

Ces paroles me ranimaient ; je sentais comme un feu me monter à la figure.

« Oui, oui, nous reviendrons au pays, disais-je ; il faut que je revoie le pays !... »

Et je pleurais. Zébédé portait mon sac ; quand j'étais trop fatigué, il me disait :

« Soutiens-toi sur mon bras... Nous approchons chaque jour maintenant, Joseph... Une quinzaine d'étapes, qu'est-ce que c'est ? »

Il me remontait le cœur ; mais je n'avais plus la force de porter mon fusil, il me paraissait lourd comme du plomb. Je ne pouvais plus manger, et mes genoux tremblaient ; malgré cela, je ne désespérais pas encore, je me disais en moi-même : « Ce n'est rien... Quand tu verras le clocher de Phalsbourg, tes fièvres passeront. Tu auras un bon air, Catherine te soignera... Tout ira bien...vous vous marierez ensemble. »

J'en voyais d'autres comme moi qui restaient en route, mais j'étais bien loin de me trouver aussi malade qu'eux.

J'avais toujours bonne confiance, lorsqu'à trois lieues de Fulde, sur la route de Salmunster · pendant une halte, on apprit que cinquante mille Bavarois venaient se mettre en travers de notre retraite, et qu'ils étaient postés dans de grandes forêts où nous devions passer. Cette nouvelle me porta le dernier coup, parce que je ne me sentais plus la force d'avancer, ni d'ajuster, ni de me défendre à la baïonnette, et que toutes mes peines pour venir de si loin étaient perdues. Je fis pourtant encore un effort lorsqu'on nous ordonna de marcher, et j'essayai de me lever.

« Allons, Joseph, me disait Zébédé, voyons... du courage !... »

Mais je ne pouvais pas, et je me mis à sangloter en criant :

« Je ne peux pas ! »

—Lève-toi, faisait-il.

—Je ne peux pas... mon Dieu... je ne peux pas ! »

Je me cramponnais à son bras... des larmes coulaient le long de son grand nez... Il essaya de me porter, mais il était aussi trop faible. Alors je le retins en lui criant :

« Zébédé, ne m'abandonne pas ! »

Le capitaine Vidal s'approcha, et me regardant avec tristesse :

« Allons, mon garçon, dit-il, les voitures de l'ambulance vont passer dans une demi-heure... on te prendra. »

Mais je savais bien ce que cela voulait dire, et j'attirai Zébédé dans mes bras pour le serrer. Je lui dis à l'oreille :

« Écoute, tu embrasseras Catherine pour moi... tu me le promets !... Tu lui diras que je suis mort en l'embrassant et que tu lui portes ce baiser d'adieu !

—Oui !... fit-il en sanglotant tout bas, oui... je lui dirai !... — O mon pauvre Joseph ! »

Je ne pouvais plus le lâcher ; il me posa lui-même à terre et s'en alla bien vite sans tourner la tête. La colonne s'éloignait... je la regardai longtemps, comme on regarde la dernière espérance de vie qui s'en va... Les traînards du bataillon entrèrent dans un pli de terrain... Alors je fermai les yeux, et seulement une heure après, ou même plus longtemps, je me réveillai au bruit du canon, et je vis une division de la garde passer sur la route au pas accéléré, avec des fourgons et de l'artillerie. Sur les fourgons j'apercevais quelques malades et je criais :

« Prenez-moi !... prenez-moi !... »

Mais personne ne faisait attention à mes cris... on passait toujours... et le bruit de la canonnade augmentait. Plus de dix mille hommes passèrent ainsi, de la cavalerie et de l'infanterie ; je n'avais plus la force d'appeler.

Enfin la queue de tout ce monde arriva ; je regardai les sacs et les shakos s'éloigner jusqu'à la descente, puis disparaître, et j'allais me coucher pour toujours, lorsque j'entendis encore un grand bruit sur la route. C'étaient cinq ou six pièces qui galopaient, attelées de solides chevaux,—les canonniers à droite et à gauche, le sabre à la main ; — derrière venaient les caissons. Je n'avais pas plus d'espérance dans ceux-ci que dans les autres, et je regardais pourtant, quand à côté d'une de ces pièces je vis s'avancer un grand maigre, roux, décoré, un maréchal des logis, et je reconnus Zimmer, mon vieux camarade de Leipzig. Il passait sans me voir, mais alors de toutes mes forces je m'écriai :

« Christian !... Christian !... »

Et malgré le bruit des canons il s'arrêta, se retourna, et m'aperçut au pied d'un arbre ; il ouvrait de grands yeux.

« Christian, m'écriai-je, aie pitié de moi ! »

Alors il revint, me regarda et pâlit :

« Comment, c'est toi, mon bon Joseph ! » fit-il en sautant à bas de son cheval.

Il me prit dans ses bras comme un enfant, en criant aux hommes qui menaient le dernier fourgon :

« Halte !... arrêtez ! »

Et, m'embrassant, il me plaça dans ce fourgon, la tête sur un sac. Je vis aussi qu'il étendait un gros manteau de cavalerie sur mes jambes et mes pieds, en disant :

« Allons... en route... Ça chauffe là-bas ! »

C'est tout ce que je me rappelle, car aussitôt après je perdis tout sentiment. Il me semble bien avoir entendu depuis comme un roulement d'orage, des cris, des commandements, et même avoir vu défiler dans le ciel la cime de grands sapins au milieu de la nuit; mais tout cela pour moi n'est qu'un rêve. Ce qu'il y a de sûr, c'est que derrière Salmunster, dans les bois de Hanau, fut livrée ce jour-là une grande bataille contre les Bavarois, et qu'on leur passa sur le ventre.

XXII

Le 15 janvier 1814, deux mois et demi après la bataille de Hanau, je m'éveillai dans un bon lit, au fond d'une petite chambre bien chaude; et, regardant les poutres du plafond au-dessus de moi, puis les petites fenêtres, où le givre étendait ses gerbes blanches, je me dis : « C'est l'hiver! »—En même temps, j'entendais comme un bruit de canon qui tonne, et le petillement du feu sur un âtre. Au bout de quelques instants, m'étant retourné, je vis une jeune femme pâle assise près de l'âtre, les mains croisées sur les genoux, et je reconnus Catherine. Je reconnus aussi la chambre où je venais passer de si beaux dimanches, avant de partir pour la guerre. Le bruit du canon seul, qui revenait de minute en minute, me faisait peur de rêver encore.

Et longtemps je regardai Catherine, qui me paraissait bien belle; je pensais : « Où donc est la tante Grédel? Comment suis-je revenu au pays? Est-ce que Catherine et moi nous sommes mariés? Mon Dieu! pourvu que ceci ne soit pas un rêve! »

A la fin, prenant courage, j'appelai tout doucement : « Catherine! » Alors, elle, tournant la tête, s'écria :

« Joseph... tu me reconnais?

—Oui, lui dis-je en étendant la main. »

Elle s'approcha toute tremblante, et je l'embrassai longtemps. Nous sanglotions ensemble.

Et comme le canon se remettait à gronder, tout à coup cela me serra le cœur.

« Qu'est-ce que j'entends, Catherine? demandai-je.

—C'est le canon de Phalsbourg, fit-elle en m'embrassant plus fort.

—Le canon?

—Oui, la ville est assiégée.

—Phalsbourg?..... Les ennemis sont en France!..... »

Je ne pus dire un mot de plus... Ainsi tant de souffrances, tant de larmes, deux millions d'hommes sacrifiés sur les champs de bataille, tout cela n'avait abouti qu'à faire envahir notre patrie!... Durant plus d'une heure, malgré la joie que j'éprouvais de tenir dans mes bras celle que j'aimais, cette pensée affreuse ne me quitta pas une seconde, et même aujourd'hui, tout vieux et tout blanc que je suis, elle me revient encore avec amertume... Oui, nous avons vu cela, nous autres vieillards, et il est bon que les jeunes le sachent : nous avons vu l'Allemand, le Russe, le Suédois, l'Espagnol, l'Anglais, maîtres de la France, tenir garnison dans nos villes, prendre dans nos forteresses ce qui leur convenait, insulter nos soldats, changer notre drapeau et se partager non-seulement nos conquêtes depuis 1804, mais encore celles de la République : — C'était payer cher dix ans de gloire!

Mais ne parlons pas de ces choses, l'avenir les jugera : il dira qu'après Lutzen et Bautzen, les ennemis offraient de nous laisser la Belgique, une partie de la Hollande, toute la rive gauche du Rhin jusqu'à Bâle, avec la Savoie et le royaume d'Italie, et que l'Empereur a refusé d'accepter ces conditions, — qui étaient pourtant très-belles, — parce qu'il mettait la satisfaction de son orgueil avant le bonheur de la France!

Pour en revenir à mon histoire, quinze jours après la bataille de Hanau, des milliers de charrettes couvertes de blessés et de malades s'étaient mises à défiler sur la route de Strasbourg à Nancy. Elles s'étendaient d'une seule file du fond de l'Alsace en Lorraine.

La tante Grédel et Catherine, à leur porte, regardaient s'écouler ce convoi funèbre; leurs pensées, je n'ai pas besoin de les dire! Plus de douze cents charrettes étaient passées, je n'étais dans aucune. Des milliers de pères et de mères, accourus de vingt lieues à la ronde, regardaient ainsi le long de la route... Combien retournèrent chez eux sans avoir trouvé leur enfant!

Le troisième jour, Catherine me reconnut dans une de ces voitures à panier du côté de Mayence, au milieu de plusieurs autres misérables comme moi, les joues creuses, la peau collée sur les os et mourant de faim.

« C'est lui... c'est Joseph! » criait-elle de loin.

Mais personne ne voulait le croire; il fallut que la tante Grédel me regardât longtemps pour dire : « Oui, c'est lui!... Qu'on le sorte de là... C'est notre Joseph! »

Elle me fit transporter dans leur maison, et me veilla jour et nuit. Je ne voulais que de l'eau, je criais toujours : « De l'eau! de l'eau! » Personne au village ne croyait que j'en re-

viennorais; pourtant le bonheur de respirer l'air du pays et de revoir ceux que j'aimais me sauva.

C'est environ six mois après, le 8 juillet 1814, que nous fûmes mariés, Catherine et moi. M. Goulden, qui nous aimait comme ses enfants, m'avait mis de moitié dans son commerce; nous vivions tous ensemble dans le même nid; enfin, nous étions les plus heureux du monde.

Alors les guerres étaient finies, les alliés retournaient chez eux d'étape en étape, l'Empereur était parti pour l'île d'Elbe, et le roi Louis XVIII nous avait donné des libertés raisonnables. C'était encore une fois le bon temps de la jeunesse, le temps de l'amour, le temps du travail et de la paix. On pouvait espérer en l'avenir, on pouvait croire que chacun, avec de la conduite et de l'économie, arriverait à se faire une position, à gagner l'estime des honnêtes gens, et à bien élever sa famille, sans crainte d'être repris par la conscription sept et même huit ans après avoir gagné.

M. Goulden, qui n'était pas trop content de voir revenir les anciens rois et les anciens nobles, pensait pourtant que ces gens avaient assez souffert dans les pays étrangers, pour comprendre qu'ils n'étaient pas seuls au monde et respecter nos droits; il pensait aussi que l'empereur Napoléon aurait le bon sens de se tenir tranquille... mais il se trompait: — les Bourbons étaient revenus avec leurs vieilles idées, et l'Empereur n'attendait que le moment de prendre sa revanche.

Tout cela devait nous amener encore bien des misères, et je vous les raconterais avec plaisir, si cette histoire ne me paraissait assez longue pour une fois. Nous en resterons donc ici jusqu'à nouvel ordre. Si des gens raisonnables me disent que j'ai bien fait d'écrire ma campagne de 1813, que cela peut éclairer la jeunesse sur les vanités de la gloire militaire, et lui montrer qu'on n'est jamais plus heureux que par la paix, la liberté et le travail, eh bien, alors je reprendrai la suite de ces événements, et je vous raconterai Waterloo!

FIN DU CONSCRIT DE 1813.

Madame Thérèse, ou les Volontaires de 92, est l'histoire d'une vivandière de l'armée de la Moselle, laissée pour morte sur le champ de bataille d'Anstatt, recueillie et sauvée par un brave docteur allemand. Ce livre ressuscite des temps glorieux:—il nous fait assister à la lutte de trente mille volontaires de Hoche, contre les quatre-vingt mille soldats de Brunswick et de Wurmser;— un souffle patriotique l'anime d'un bout à l'autre. On croirait, en le lisant, vivre au milieu de ces hommes intrépides, de ces immortels volontaires en guenilles, qui fondèrent pour tous l'égalité des droits, et sauvèrent la France de l'invasion. *Madame Thérèse* après le *Conscrit*, c'est la guerre sainte de la liberté, après les inutiles batailles de la conquête.

L'Invasion, qui paraîtra après *Madame Thérèse ou les Volontaires de 92*, retrace la lutte des montagnards vosgiens contre les alliés. Quatre cent cinquante mille Allemands, Suédois et Russes ont franchi le Rhin. Les débris de notre armée, décimés par le typhus et réduits à des cadres, battent en retraite sur toute la ligne. Ils se retirent en Lorraine, abandonnant les défilés des Vosges, qu'il était pourtant si facile de défendre. L'ennemi est au pied des montagnes. Il va donc franchir, sans brûler une cartouche, ces Thermopyles françaises. Mais non! A la voix du sabotier Hullin, un ancien volontaire de 92, — tous les montagnards se lèvent: schlitteurs, flotteurs, bûcherons, ségars, contrebandiers, tout le monde accourt. — Quelle bataille furieuse dans les gorges bleuâtres, où grouillent comme des fourmilières, les vestes blanches des Autrichiens! Pendant quatre jours, cette poignée de braves gens arrêta les soixante mille hommes de Schwartzenbourg.—Malheureusement, la trahison se met de la partie.... l'héroïsme succombe sous le nombre, et les régiments croates débouchent en Lorraine.

Waterloo, qui se relie au *Conscrit* de 1813, est l'histoire finale, le dernier acte du grand drame militaire de l'Empire. Joseph Bertha, rentré dans ses foyers après le désastre du Leipzig, a épousé Catherine. On respire avec bonheur après les guerres épouvantables. On jouit de la tranquillité, de la paix. On serait heureux, sans les folies de la réaction légitimiste, qui veut tout rétablir comme avant 1789. Tout à coup l'Empereur débarque à Cannes. Il est à Grenoble, il est à Lyon, il est à Paris; adieu, la paix, le commerce, la tranquillité, la douce vie de famille. Il faut reprendre le sac et partir pour Waterloo. La première partie de ce livre est d'une exactitude, d'une vérité historique incroyable. C'est un tableau complet de la restauration de 1814. La seconde partie est exclusivement militaire: les marches et contre-marches pour dérouter l'ennemi, l'entrée en campagne, la défection de Bourmont, l'étonnement et la joie des Belges à la vue des troupes françaises, la bataille de Ligny contre les Prussiens, où l'on charge en criant:—Pas de quartier! —l'orage de la nuit, le manque de vivres, le relèvement des blessés et des morts qui s'éleva jusqu'à trois et quatre pieds dans les rues du village, — la marche sous la pluie battante, — la nuit passée dans les blés, en arrière du mont Saint-Jean, au milieu des terres où l'on enfonce jusqu'aux genoux, sans allumer de feux, de crainte de faire décamper les Anglais; puis le lendemain la grande, la terrible bataille de Waterloo et la déroute, la poursuite des Prussiens qui sabrent les blessés, le pillage des fourgons de vivres, la défense de Paris, la retraite sur la Loire, la désertion, le retour de Louis XVIII et les vengeances; .... tout passe devant les yeux du lecteur comme un rêve terrible.

Waterloo, c'est la bataille du désespoir.

MADAME THÉRÈSE

OU

LES VOLONTAIRES DE 92

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Le docteur Jacob Wagner.

Nous vivions dans une paix profonde au village d'Anstatt, au milieu des Vosges allemandes, mon oncle le docteur Jacob Wagner, sa vieille servante Lisbeth et moi. Depuis la mort de sa sœur Christine, l'oncle Jacob m'avait recueilli chez lui. J'approchais de mes dix ans; j'étais blond, rose et frais comme un chérubin. J'avais un bonnet de coton, une petite veste de velours brun, provenant d'une ancienne culotte de mon oncle, des pantalons de toile grise et des sabots garnis au-dessus d'un flocon de laine. On m'appelait le petit Fritzel au village, et chaque soir, en rentrant de ses courses, l'oncle Jacob me faisait asseoir sur ses

genoux pour m'apprendre à lire en français dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon.

Il me semble encore être dans notre chambre basse, le plafond rayé de poutres enfumées. Je vois, à gauche, la petite porte de l'allée et l'armoire de chêne; à droite, l'alcôve fermée d'un rideau de serge verte; au fond, l'entrée de la cuisine, près du poêle de fonte aux grosses moulures représentant les douze mois de l'année, — le Cerf, les Poissons, le Capricorne, le Verseau, la Gerbe, etc., — et, du côté de la rue, les deux petites fenêtres qui regardent à travers les feuilles de vigne sur la place de la Fontaine.

Je vois aussi l'oncle Jacob, élancé, le front haut, surmonté de sa belle chevelure blonde dessinant ses larges tempes avec grâce, le nez légèrement aquilin, les yeux bleus, le menton arrondi, les lèvres tendres et bonnes. Il est en culotte de ratine noire, habit bleu de ciel à boutons de cuivre, et bottes molles à retroussis jaune clair, devant lesquelles pend un gland de soie. Assis dans son fauteuil de cuir, les bras sur la table, il lit, et le soleil fait trembloter l'ombre des feuilles de vigne sur sa figure un peu longue et hâlée par le grand air.

C'était un homme sentimental, amateur de la paix; il approchait de la quarantaine et passait pour être le meilleur médecin du pays. J'ai su depuis qu'il se plaisait à faire des théories sur la fraternité universelle, et que les paquets de livres que lui apportait de temps en temps le messager Fritz concernaient cet objet important.

Tout cela je le vois, sans oublier notre Lisbeth, une bonne vieille, souriante et ridée, en casaquin et jupe de toile bleue, qui file dans un coin; ni le chat Roller, qui rêve, assis sur sa queue, derrière le fourneau, ses gros yeux dorés ouverts dans l'ombre comme un hibou.

Il me semble que je n'ai qu'à traverser l'allée pour me glisser dans le fruitier aux bonnes odeurs, que je n'ai qu'à grimper l'escalier de bois de la cuisine pour monter dans ma chambre, où je lâchais les mésanges que le petit Hans Aden, le fils du sabotier, et moi, nous allions prendre à la pipée. Il y en avait de bleues et de vertes. La petite Elisa Meyer, la fille du bourgmestre, venait souvent les voir et m'en demander; et quand Hans Aden, Ludwig, Frantz Sépel, Karl Stenger et moi nous conduisions ensemble les vaches et les chèvres à la pâture, sur la côte du Birkenwald, elle s'accrochait toujours à ma veste en me disant :

« Fritzel, laisse-moi conduire votre vache.... ne me chasse pas! »

Et je lui donnais mon fouet; nous allions faire du feu dans le gazon et cuire des pommes de terre sous la cendre.

Oh! le bon temps! Comme tout était calme, paisible autour de nous! Comme tout se faisait régulièrement! Jamais le moindre trouble : le lundi, le mardi, le mercredi, tous les jours de la semaine se suivaient exactement pareils.

Chaque jour on se levait à la même heure, on s'habillait, on s'asseyait devant la bonne soupe à la farine apprêtée par Lisbeth. L'oncle partait à cheval; moi, j'allais faire des trébuchets et des lacets pour les grives, les moineaux ou les verdiers, selon la saison.

A midi nous étions de retour. On mangeait du lard aux choux, des *noudels* ou des *knœpfels*. Puis j'allais pâturer, ou visiter mes lacets, ou bien me baigner dans la Queich quand il faisait chaud.

Le soir, j'avais bon appétit, l'oncle et Lisbeth aussi, et nous louions à table le Seigneur de ses grâces.

Tous les jours, vers la fin du souper, au moment où la nuit grisâtre commençait à s'étendre dans la salle, un pas lourd traversait l'allée, la porte s'ouvrait, et sur le seuil apparaissait un homme trapu, carré, large des épaules, coiffé d'un grand feutre, et qui disait :

« Bonsoir, monsieur le docteur.

— Asseyez-vous, *mauser* *, répondait l'oncle. Lisbeth, ouvre la cuisine.

Lisbeth poussait la porte, et la flamme rouge, dansant sur l'âtre, nous montrait le taupier en face de notre table, regardant de ses petits yeux gris ce que nous mangions. C'était une véritable mine de rat des champs : le nez long, la bouche petite, le menton rentrant, les oreilles droites, quatre poils de moustache jaunes, ébouriffés. Sa souquenille de toile grise lui descendait à peine au bas de l'échine; son grand gilet rouge, aux poches profondes, ballottait sur ses cuisses, et ses énormes souliers, tout jaunes de glèbe, avaient de gros clous qui luisaient sur le devant, en forme de griffes, jusqu'au haut des épaisses semelles.

Le mauser pouvait avoir cinquante ans; ses cheveux grisonnaient, de grosses rides sillonnaient son front rougeâtre, et des sourcils blancs, à reflets d'or, lui tombaient jusque sur le globe de l'œil.

On le voyait toujours aux champs en train de poser ses attrapes, ou bien à la porte de son rucher à mi-côte, dans les bruyères du Birkenwald, avec son masque de fil de fer, ses grosses moufles de toile et sa grande cuiller tranchante pour dénicher le miel des ruches.

A la fin de l'automne, durant un mois, il

* Taupier.

quittait le village, son bissac en travers du dos, d'un côté le grand pot à miel, de l'autre la cire jaune en briques, qu'il allait vendre aux curés des environs pour faire des cierges.

Tel était le mauser.

Après avoir bien regardé sur la table, il disait :

« Ça, c'est du fromage... ça, ce sont des noisettes.

— Oui, répondait l'oncle ; a votre service.

— Merci ; j'aime mieux fumer une pipe maintenant. »

Alors il tirait de sa poche une pipe noire, garnie d'un couvercle de cuivre à petite chaînette. Il la bourrait avec soin, continuant de regarder, puis il entrait dans la cuisine, prenait une braise dans le creux de sa main calleuse, et la plaçait sur le tabac. Je crois encore le voir, avec sa mine de rat, le nez en l'air, tirer de grosses bouffées en face de l'âtre pourpre ; puis rentrer et s'asseoir dans l'ombre, au coin du fourneau, les jambes repliées.

En dehors des taupes et des abeilles, du miel et de la cire, le mauser avait encore une autre occupation grave : il prédisait l'avenir moyennant le passage des oiseaux, l'abondance des sauterelles et des chenilles, et certaines traditions inscrites dans un gros livre à couvercle de bois, qu'il avait hérité d'une vieille tante de Héming, et qui l'éclairait sur les choses futures.

Mais pour entamer le chapitre de ses prédictions, il lui fallait la présence de son ami Koffel, le menuisier, le tourneur, l'horloger, le tondeur de chiens, le guérisseur de bêtes, bref, le plus beau génie d'Anstatt et des environs.

Koffel faisait de tout : il rafistolait la vaisselle fêlée avec du fil de fer, il étamait les casseroles, il réparait les vieux meubles détraqués, il remettait l'orgue en bon état quand les flûtes ou les soufflets étaient dérangés ; l'oncle Jacob avait même dû lui défendre de redresser les jambes et les bras cassés, car il se sentait aussi du talent pour la médecine. Le mauser l'admirait beaucoup et disait quelquefois : « Quel dommage que Koffel n'ait pas étudié !... quel dommage ! » Et toutes les commères du pays le regardaient comme un être universel.

Mais tout cela ne faisait pas bouillir sa marmite, et le plus clair de ses ressources était encore d'aller couper de la choucroute en automne, son tiroir à rabots sur le dos en forme de hotte, criant de porte en porte : « Pas de choux ? pas de choux ? »

Voilà pourtant comment les grands esprits sont récompensés.

Koffel, petit, maigre, noir de barbe et de cheveux, le nez effilé, descendant tout droit en pointe comme le bec d'une sarcelle, ne tardait pas à paraître, les poings dans les poches de sa petite veste ronde, le bonnet de coton sur la nuque, la pointe entre les épaules, sa culotte et ses gros bas bleus, tachés de colle-forte, flottant sur ses jambes minces comme des fils d'archal, et ses savates découpées en plusieurs endroits pour faire place à ses oignons. Il entrait quelques instants après le mauser, et, s'avançant à petits pas, il disait d'un air grave :

« Bon appétit, monsieur le docteur.

—Si le cœur vous en dit ? répondait l'oncle.

—Bien des remercîments ; nous avons mangé ce soir de la salade ; c'est ce que j'aime le mieux. »

Après ces paroles, Koffel allait s'asseoir derrière le fourneau et ne bougeait pas jusqu'au moment où l'oncle disait :

« Allons, Lisbeth, allume la chandelle et lève la nappe. »

Alors, à son tour, l'oncle bourrait sa pipe et se rapprochait du fourneau. On se mettait à causer de la pluie et du beau temps, des récoltes, etc. ; le taupier avait posé tant d'attrapes pendant la journée, il avait détourné l'eau de tel pré durant l'orage ; ou bien il venait de retirer tant de miel de ses ruches ; ses abeilles devaient bientôt essaimer, elles formaient barbe, et d'avance le mauser préparait des paniers pour recevoir les jeunes.

Koffel, lui, ruminait toujours quelque invention ; il parlait de son horloge sans poids, où les douze apôtres devaient paraître au coup de midi, pendant que le coq chanterait et que la mort faucherait ; ou bien de sa charrue, qui devait marcher toute seule, en la remontant comme une pendule, ou de telle autre découverte merveilleuse.

L'oncle écoutait gravement ; il approuvait d'un signe de tête, en rêvant à ses malades.

En été, les voisines, assises sur le banc de pierre, devant nos fenêtres ouvertes, s'entretenaient avec Lisbeth des choses de leurs ménages : l'une avait filé tant d'aunes de toile l'hiver dernier ; les poules d'une autre avaient pondu tant d'œufs dans la journée.

Moi, je profitais d'un bon moment pour courir à la forge de Klipfel, dont la flamme brillait de loin, dans la nuit, au bout du village. Hans Aden, Frantz Sépel et plusieurs autres s'y trouvaient déjà réunis. Nous regardions les étincelles partir comme des éclairs sous les coups de marteau ; nous sifflions au bruit de l'enclume. Se présentait-il une vieille rosse à ferrer, nous aidions à lui lever la jambe. Les plus vieux d'entre nous essayaient de fumer des feuilles de noyer, ce qui leur retournait l'estomac ; quelques autres se glorifiaient d'aller

déjà tous les dimanches à la danse, c'étaient ceux de quinze à seize ans. Ils se plantaient le chapeau sur l'oreille et fumaient d'un air d'importance, les mains dans les poches.

Enfin, à dix heures, toute la bande se dispersait; chacun rentrait chez soi.

Ainsi se passaient les jours ordinaires de la semaine; mais les lundis et les vendredis l'oncle recevait la *Gazette de Francfort*, et ces jours-là les réunions étaient plus nombreuses à la maison. Outre le mauser et Koffel, nous voyions arriver notre bourgmestre Christian Meyer et M. Karolus Richter, le petit-fils d'un ancien valet du comte de Salm-Salm. Ni l'un ni l'autre ne voulait s'abonner à la gazette, mais ils aimaient d'en entendre la lecture pour rien.

Que de fois je me suis rappelé depuis notre gros bourgmestre aux oreilles écarlates, avec sa camisole de laine et son bonnet de coton blanc, assis dans le fauteuil, à la place ordinaire de l'oncle! Il semblait songer à des choses profondes; mais sa grande préoccupation était de retenir les nouvelles pour en faire part à sa femme, la vertueuse Barbara, qui gouvernait la commune sous son nom.

Et le grand Karolus donc, cette espèce de lévrier en habit de chasse et casquette de cuir bouilli, le plus grand usurier du pays, qui regardait tous les paysans du haut de sa grandeur, parce que son grand-père avait été laquais de Salm-Salm, qui s'imaginait vous faire des grâces en fumant votre tabac, et qui parlait sans cesse de parcs, de faisanderies, de grandes chasses à courre, des droits et des priviléges de monseigneur de Salm-Salm. Combien de fois je l'ai revu en rêve, allant, venant dans notre chambre basse, écoutant, fronçant le sourcil, plongeant tout à coup la main dans la grande poche de l'habit de l'oncle, pour lui prendre son paquet de tabac, bourrant sa pipe et l'allumant à la chandelle en disant :

« Permettez! »

Oui, toutes ces choses, je les revois.

Pauvre oncle Jacob, qu'il était bonhomme de se laisser fumer son tabac, mais il n'y prenait pas même garde; il lisait avec tant d'attention les nouvelles du jour. Les Républicains envahissaient le Palatinat, ils descendaient le Rhin, ils osaient regarder en face les trois électeurs, le roi Wilhelm de Prusse et l'empereur Joseph.

Tous les assistants s'étonnaient de leur audace.

M. Richter disait que cela ne pouvait durer, et que tous ces mauvais gueux seraient exterminés jusqu'au dernier.

L'oncle finissait toujours sa lecture par quelque réflexion judicieuse; tout en repliant la gazette, il disait:

« Louons le Seigneur de vivre au milieu des bois, plutôt que dans les vignobles, dans la montagne aride, plutôt que dans la plaine féconde. Ces Républicains n'espèrent rien pouvoir happer ici; voilà ce qui fait notre sécurité, nous pouvons dormir en paix sur les deux oreilles. Mais que d'autres sont exposés à leurs rapines! Ces gens-là veulent tout par la force; or, la force n'a jamais rien produit de bon. Ils nous parlent d'amour, d'égalité, de liberté, mais ils n'appliquent point ces principes; ils se fient à leur bras et non à la justice de leur cause. Avant eux, et bien longtemps, d'autres sont venus pour délivrer le monde; ceux-là ne frappaient point, ils n'immolaient point, ils périssaient par milliers, et furent représentés dans la suite des siècles par l'agneau que les loups dévorent. On aurait cru que de ces hommes il ne devait plus même rester un souvenir; eh bien! ils ont conquis le monde; ils n'ont pas conquis la chair, mais ils ont conquis l'âme du genre humain, et l'âme, c'est tout!— Pourquoi ceux-ci ne suivent-ils pas le même exemple? »

Aussitôt Karolus Richter s'écriait d'un air dédaigneux :

« Pourquoi? C'est parce qu'ils se moquent bien des âmes, et qu'ils envient les puissants de la terre. Et d'abord, tous ces Républicains sont des athées, depuis le premier jusqu'au dernier, ils ne respectent ni le trône ni l'autel; ils ont renversé des choses établies depuis l'origine des temps; ils ne veulent plus de noblesse, comme si la noblesse n'était pas l'essence des choses sur la terre et dans le ciel, comme s'il n'était pas reconnu que, parmi les hommes, les uns naissent pour l'esclavage et les autres pour la domination, comme si l'on ne voyait pas cet ordre établi même dans la nature : les mousses sont sous l'herbe, l'herbe sous les buissons, les buissons sous les arbres, et les arbres sous la voûte céleste. De même, les paysans sont sous la bourgeoisie, la bourgeoisie sous la noblesse de robe, la noblesse de robe sous la noblesse d'épée, la noblesse d'épée sous le roi, et le roi sous le pape, représenté par ses cardinaux, ses archevêques et ses évêques. Voilà l'ordre naturel des choses.

« On aura beau faire, jamais un chardon ne pourra s'élever à la hauteur d'un chêne, et jamais un paysan ne pourra tenir le glaive, comme un descendant de l'illustre race des guerriers.

« Ces Républicains ont obtenu quelques succès éphémères, à cause de la surprise qu'ils ont causée à l'univers par leur audace vraiment incroyable et leur absence de sens commun. En niant toutes les doctrines et tous les prin-

cipes établis, ils ont frappé les gens raisonnables de stupéfaction; c'est là l'unique cause de ces bouleversements. De même qu'il arrive quelquefois de voir un bœuf et même un taureau s'arrêter tout à coup et s'enfuir à la vue d'un rat qui sort subitement de dessous terre et se dresse devant lui, de même nous voyons nos soldats étonnés et même déroutés par une semblable audace. Mais tout cela ne peut durer longtemps, et la première surprise une fois passée, je suis bien sûr que nos vieux généraux de la guerre de Sept ans battront ce ramassis de va-nu-pieds à plate couture, et qu'il n'en rentrera pas un seul dans leur malheureux pays ! »

Ayant dit cela, M. Karolus rallumait sa pipe et continuait à se promener de long en large, les mains derrière le dos, d'un air satisfait de lui-même.

Tous les autres réfléchissaient à ce qu'ils venaient d'entendre, et le mauser prenait enfin la parole à son tour.

« Tout ce qui doit arriver arrive, faisait-il. Puisque ces Républicains ont chassé leurs seigneurs et leurs religieux, c'était écrit dans le ciel depuis le commencement des temps : Dieu l'a voulu ! Maintenant, de savoir s'ils reviendront, cela dépend de ce que le Seigneur Dieu voudra; s'il veut ressusciter les morts, cela dépend de lui. Mais l'année dernière, comme je regardais travailler mes abeilles, je vis que tout à coup ces petits êtres, doux et même jolis, se mettaient à tomber sur les frelons, à les piquer et à les traîner hors de la ruche. Cela revient tous les ans. Ces frelons font les jeunes et les abeilles les entretiennent tant que la ruche a besoin d'eux; mais ensuite elles les tuent : c'est quelque chose d'abominable, et pourtant c'est écrit ! — En voyant cela, je pensais à ces Républicains : ils sont en train de tuer leurs frelons; mais soyez tranquilles, on ne peut jamais se passer d'eux; il en reviendra d'autres; il faudra les remplumer et les nourrir; après cela les abeilles se fâcheront encore et les tueront par centaines. On croira que tout est fini, mais il en reviendra d'autres... ainsi de suite; il en faut... il en faut !... »

Le mauser alors hochait la tête, et M. Karolus, s'arrêtant au milieu de la chambre, s'écriait :

« Qu'est-ce que vous appelez frelons? Les vrais frelons sont les orgueilleux vermisseaux qui se croient capables de tout, et non les seigneurs et les religieux.

—Sauf votre respect, monsieur Richter, faisait le mauser, les frelons sont ceux qui ne veulent rien faire et jouir de tout; ceux qui, sans rendre aucun service que de bourdonner autour de la reine, veulent qu'on les entretienne grassement. On les entretient. Mais finalement, il est écrit qu'on les jette dehors. C'est arrivé mille et mille fois, et cela ne peut manquer d'arriver toujours. Les abeilles travailleuses, pleines d'ordre et d'économie, ne peuvent nourrir des êtres propres à rien. C'est malheureux, c'est triste, mais voilà : quand on fait du miel, on aime à le garder pour soi.

—Vous êtes un jacobin ! s'écriait Karolus indigné.

—Non, au contraire, je suis un bourgeois d'Anstatt, taupier et éleveur d'abeilles; j'aime mon pays autant que vous; je me sacrifierais pour lui, peut-être plutôt que vous. Mais je suis bien forcé de dire que les vrais frelons sont ceux qui ne font rien, et que les abeilles sont celles qui travaillent, puisque je l'ai vu cent fois.

—Ah ! s'écriait Karolus Richter, je parierais que Koffel a les mêmes idées que vous ! »

Alors le petit menuisier, qui n'avait rien dit, répondait en clignant de l'œil :

« Monsieur Karolus, si j'avais le bonheur d'être le petit-fils d'un domestique de Yéri-Péter ou de Salm-Salm, et si j'en avais hérité de grands biens, qui m'entretiendraient dans l'abondance et la paresse, alors je dirais que les frelons sont les travailleurs et les abeilles les fainéants. Mais de la façon dont je suis, j'ai besoin de tout le monde pour vivre, et je ne dis rien. Je me tais. Seulement je pense que chacun devrait obtenir ce qu'il mérite par son travail.

— Mes chers amis, reprenait alors l'oncle gravement, ne parlons pas de ces choses, car nous ne pourrions nous entendre. La paix ! la paix ! voilà ce qu'il nous faut. C'est la paix qui fait prospérer les hommes et qui remet tous les êtres à leur place véritable. Par la guerre, on voit les mauvais instincts prévaloir : le meurtre, la rapine et le reste. Aussi tous les hommes de mauvaise vie aiment la guerre; c'est le seul moyen pour eux de paraître quelque chose. En temps de paix, ils ne seraient rien; on verrait trop facilement que leurs pensées, leurs inventions et leurs désirs se rapportent à de pauvres génies. L'homme a été créé par Dieu pour la paix, pour le travail, l'amour de sa famille et de ses semblables. Or, puisque la guerre va contre tout cela, c'est un véritable fléau. Maintenant, voici dix heures qui sonnent, nous pourrions nous disputer jusqu'à demain sans nous entendre davantage. Je propose donc d'aller nous coucher. »

Tout le monde se levait alors, et le bourgmestre, appuyant ses deux gros poings aux bras de son fauteuil, s'écriait :

« Fasse le ciel que ni les Républicains, ni les Prussiens, ni les Impériaux ne passent par ici, car tous ces gens ont faim et soif! Et comme il est plus agréable de boire son vin soi-même que de le voir avaler par les autres, j'aime beaucoup mieux apprendre ces choses par la gazette que d'en jouir par mes propres yeux. Voilà ce que je pense. »

Sur cette réflexion, il s'acheminait vers la porte; les autres le suivaient.

« Bonne nuit! criait l'oncle.

— Bonsoir! » répondait le mauser en s'éloignant dans la rue sombre.

La porte se refermait, et l'oncle soucieux me disait :

« Allons, Fritzel, tâche de bien dormir.

— Pareillement, mon oncle, » lui répondais-je.

Lisbeth et moi nous montions l'escalier.

Un quart d'heure après, le plus profond silence régnait dans la maison.

II

Or, un vendredi soir du mois de novembre 1793, Lisbeth, après le souper, pétrissait la pâte pour cuire le pain du ménage, selon son habitude. Comme il devait en résulter aussi de la galette et de la tarte aux pommes, je me tenais près d'elle dans la cuisine, et je la contemplais en me livrant aux réflexions les plus agréables.

La pâte faite, on y mit la levûre de bière, on gratta le pétrin tout autour, et l'on étendit dessus une grosse couverture en plumes pour laisser fermenter. Après quoi Lisbeth répandit les braises de l'âtre à l'intérieur du four, et poussa dans le fond, avec la perche, trois gros fagots secs qui se mirent à flamboyer sous la voûte sombre. Enfin, le feu bien allumé, elle plaça la plaque de tôle devant la bouche du four, et me dit :

« Maintenant, Fritzel, allons nous coucher; demain, quand tu te lèveras, il y aura de la tarte. »

Nous montâmes donc dans nos chambres. L'oncle Jacob ronflait depuis une heure au fond de son alcôve. Je me couchai, rêvant de bonnes choses, et ne tardai point à m'endormir comme un bienheureux.

Cela durait depuis assez longtemps, mais il faisait encore nuit, et la lune brillait en face de ma petite fenêtre, lorsque je fus éveillé par un tumulte étrange. On aurait dit que tout le village était en l'air : les portes s'ouvraient et se refermaient au loin, une foule de pas traversaient les mares boueuses de la rue. En même temps j'entendais aller et venir dans notre maison, et des reflets pourpres miroitaient sur mes vitres.

Qu'on se figure mon épouvante.

Après avoir écouté, je me levai doucement et j'ouvris une fenêtre. Toute la rue était pleine de monde, et non-seulement la rue, mais encore les petits jardins et les ruelles aux environs : rien que de grands gaillards, coiffés d'immenses chapeaux à cornes, revêtus de longs habits bleus à parements rouges, — de larges baudriers blancs en travers, — et la grande queue pendant sur le dos, sans parler des sabres et des gibernes qui leur ballottaient au bas des reins, et que je voyais pour la première fois. Ils avaient mis leurs fusils en faisceaux devant notre grange; deux sentinelles se promenaient autour; les autres entraient dans les maisons comme chez eux.

Au coin de l'écurie trois chevaux piaffaient. Plus loin, devant la boucherie de Sépel, de l'autre côté de la place, aux crocs du mur où l'on écorchait les veaux, était pendu tout un bœuf, à la lueur d'un grand feu qui montait et descendait, illuminant la place; sa tête et son dos traînaient à terre. Un de ces hommes, les manches de sa chemise retroussées autour de ses bras musculeux, le dépouillait; il l'avait fendu du haut en bas; les entrailles bleues coulaient sur la boue avec le sang. La figure de cet homme, avec son cou nu et sa tignasse, était terrible à voir.

Je compris aussitôt que les Républicains avaient surpris le village, et, tout en m'habillant, j'invoquai le secours de l'empereur Joseph, dont M. Karolus Richter parlait si souvent.

Les Français étaient arrivés durant notre premier sommeil, et depuis deux heures au moins, car lorsque je me penchai pour descendre, j'en vis trois, également en manches de chemises comme le boucher, qui retiraient le pain de notre four avec notre pelle. Ils avaient épargné la peine de cuire à Lisbeth, comme l'autre avait épargné la peine de tuer à Sépel. Ces gens savaient tout faire, rien ne les embarrassait.

Lisbeth, assise dans un coin, les mains croisées sur les genoux, les regardait d'un air assez paisible ; sa première frayeur était passée. Elle me vit au haut de la rampe, et s'écria :

« Fritzel, descends... ils ne te feront pas de mal! »

Alors je descendis, et ces hommes continuèrent leur ouvrage sans s'inquiéter de moi. La porte de l'allée à gauche était ouverte, et je voyais dans le fruitier deux autres Républicains

en train de brasser la pâte d'une seconde ou d'une troisième fournée. Enfin, à droite, par la porte de la salle entrebâillée, je voyais l'oncle Jacob assis près de la table, sur une chaise, tandis qu'un homme vigoureux, à gros favoris roux, le nez court et rond, les sourcils saillants, les oreilles écartées de la tête et la tignasse couleur de chanvre, grosse comme le bras, pendant entre les deux épaules, était installé dans le fauteuil et déchiquetait un de nos jambons avec appétit. On ne voyait que ses gros poings bruns aller et venir, la fourchette dans l'un, le couteau dans l'autre, et ses grosses joues musculeuses trembloter. De temps en temps, il prenait le verre, levait le coude, buvait un bon coup et poursuivait.

Il avait des épaulettes couleur de plomb, un grand sabre à fourreau de cuir, dont la coquille remontait derrière son coude, et des bottes tellement couvertes de boue, qu'on ne voyait plus que la glèbe jaune qui commençait à sécher. Son chapeau, posé sur le buffet, laissait pendre un bouquet de plumes rouges, qui s'agitaient au courant d'air, car, malgré le froid, les fenêtres restaient ouvertes; une sentinelle passait derrière, l'arme au bras, et s'arrêtait de temps en temps pour jeter un coup d'œil sur la table.

Tout en déchiquetant, l'homme aux gros favoris parlait d'une voix brusque :

« Ainsi, tu es médecin? disait-il à l'oncle.

—Oui, monsieur le commandant.

—Appelle-moi « commandant » tout court, ou « citoyen commandant, » je te l'ai déjà dit; les « monsieur » et les « madame » sont passés de mode. Mais, pour en revenir à nos moutons, tu dois connaître le pays; un médecin de campagne est toujours sur les quatre chemins. A combien sommes-nous de Kaiserslautern?

—A sept lieues, commandant.

—Et de Pirmasens?

—A huit environ.

—Et de Landau?

—Je crois à cinq bonnes lieues.

—Je crois... à peu près... environ... est-ce ainsi qu'un homme du pays doit parler? Écoute, tu m'as l'air d'avoir peur; tu crains que, si les habits blancs passent par ici, on ne te pende pour les renseignements que tu m'auras donnés. Ôte-toi cette idée de la tête : la République française te protége. »

Et regardant l'oncle en face, de ses yeux gris:

« A la santé de la République une et indivisible! » fit-il en levant son verre.

Ils trinquèrent ensemble, et l'oncle, tout pâle, but à la République.

« Ah çà, reprit l'autre, est-ce qu'on n'a pas vu d'Autrichiens par ici?

—Non, commandant.

—En es-tu bien sûr? Voyons, regarde-moi donc en face.

—Je n'en ai pas vu.

—Est-ce que tu n'aurais pas fait un tour à Réethal ces jours derniers? »

L'oncle avait été trois jours avant à Réethâl; il crut le commandant informé par quelqu'un du village, et répondit :

« Oui, commandant.

—Ah!—Et il n'y avait pas d'Autrichiens?

—Non! »

Le républicain vida son verre, en jetant un coup d'œil oblique sur l'oncle Jacob; puis il étendit le bras et le prit au poignet d'un air étrange.

« Tu dis que non?

—Oui, commandant.

—Eh bien, tu mens! »

Et, d'une voix lente, il ajouta :

« Nous ne pendons pas, nous autres, mais nous fusillons quelquefois ceux qui nous trompent! »

La figure de l'oncle devint encore plus pâle. Cependant, d'un ton assez ferme et la tête haute, il répéta :

« Commandant, je vous affirme sur l'honneur qu'il n'y avait pas d'Impériaux à Réethâl il y a trois jours.

—Et moi, s'écria le républicain, dont les petits yeux gris brillaient sous ses épais sourcils fauves, je te dis qu'il y en avait. Est-ce clair? »

Il y eut un silence. Tous ceux de la cuisine s'étaient retournés; la mine du commandant n'était pas rassurante. Moi, je me mis à pleurer, j'entrai même dans la chambre, comme pour secourir l'oncle Jacob, et je me plaçai derrière lui. Le républicain nous regardait tous deux les sourcils froncés, ce qui ne l'empêchait pas d'avaler encore une bouchée de jambon, comme pour se donner le temps de réfléchir. Dehors, Lisbeth sanglotait tout haut.

« Commandant, reprit l'oncle avec fermeté, vous ignorez peut-être qu'il y a deux Réethâl, l'un du côté de Kaiserslautern, et l'autre sur la Queich, à trois petites lieues de Landau. Les Autrichiens étaient peut-être là-bas; mais de ce côté, mercredi soir, on n'en avait pas encore vu.

—Ça, dit le commandant en mauvais allemand lorrain, avec un sourire goguenard, ce n'est pas trop bête. Mais nous autres, entre Bitche et Sarreguemines, nous sommes aussi fins que vous. A moins que tu ne me prouves qu'il y a deux Réethâl, je ne te cache pas que mon devoir est de te faire arrêter et juger par un conseil de guerre.

—Commandant, s'écria l'oncle en étendant

« Est-ce qu'on n'a pas vu d'Autrichiens par ici ? » (Page 7.)

le bras, la preuve qu'il y a deux Réethâl, c'est qu'on les voit sur toutes les cartes du pays. »

Il montrait notre vieille carte accrochée au mur.

Alors le républicain se retourna dans son fauteuil et regarda en disant :

« Ah ! c'est une carte du pays ? Voyons un peu. »

L'oncle alla prendre la carte et l'étendit sur la table, en montrant les deux villages.

« C'est juste, dit le commandant, à la bonne heure ; moi je ne demande pas mieux que de voir clair ! »

Il s'était posé les deux coudes sur la table, et sa grosse tête entre les mains, il regardait.

« Tiens, tiens, c'est fameux, cela ! disait-il. D'où vient cette carte ?

—C'est mon père qui l'a faite ; il était géomètre. »

Le républicain souriait.

« Oui, les bois, les rivières, les chemins, tout est marqué, disait-il ; je reconnais ça... nous avons passé là... c'est bon... c'est très-bon ! »

Et se redressant :

« Tu ne te sers pas de cette carte, citoyen docteur, fit-il en allemand ; moi, j'en ai besoin et je la mets en réquisition pour le service de la République. Allons, allons, réparation d'honneur ! Nous allons boire encore un coup pour cimenter les fêtes de la Concorde. »

On pense avec quel empressement Lisbeth descendit à la cave chercher une autre bouteille.

L'oncle Jacob avait repris son assurance. Le

Madame Thérèse. (Page 10.)

commandant, qui me regardait alors, lui demanda :

« C'est ton fils ?

—Non, c'est mon neveu.

—Un petit gaillard solidement bâti. Quand je l'ai vu tout à l'heure arriver à ton secours, cela m'a fait plaisir. Allons, approche, » dit-il en m'attirant par le bras.

Il me passa la main dans les cheveux, et dit d'une voix un peu rude, mais bonne tout de même :

« Élève ce garçon-là dans l'amour des droits de l'homme. Au lieu de garder les vaches, il peut devenir commandant ou général comme un autre. Maintenant toutes les portes sont ouvertes, toutes les places sont à prendre ; il ne faut que du cœur et de la chance pour réussir. Moi, tel que tu me vois, je suis le fils d'un forgeron de Sarreguemines ; sans la République, je taperais encore sur l'enclume ; notre grand flandrin de comte, qui est avec les habits blancs, serait un aigle par la grâce de Dieu, et moi je serais un âne ; au lieu que c'est tout le contraire par la grâce de la Révolution. »

Il vida brusquement son verre, et fermant à demi les yeux avec finesse :

« Ça fait une petite différence, » dit-il.

A côté du jambon se trouvait une de nos galettes, que les Républicains avaient cuites d'abord avec la première fournée ; de commandant m'en coupa un morceau.

« Avale-moi ça hardiment, dit-il tout à fait de bonne humeur, et tâche de devenir un homme ! »

Puis se tournant vers la cuisine :

« Sergent Laflèche ! » s'écria-t-il de sa voix de tonnerre.

Un vieux sergent à moustaches grises, sec comme un hareng saur, parut sur le seuil.

« Combien de miches, sergent ?

—Quarante.

—Dans une heure il nous en faut cinquante ; avec nos dix fours, cinq cents : trois livres de pain par homme. »

Le sergent rentra dans la cuisine.

L'oncle et moi, nous observions tout cela sans bouger.

Le commandant s'accouda de nouveau sur la carte, la tête entre les mains.

Le jour grisâtre commençait à poindre dehors ; on voyait l'ombre de la sentinelle se promener l'arme au bras devant nos fenêtres. Une sorte de silence s'était établi ; bon nombre de Républicains dormaient sans doute, la tête sur le sac, autour des grands feux qu'ils avaient allumés, d'autres dans les maisons. La pendule allait lentement, le feu petillait toujours dans la cuisine.

Cela durait depuis quelques instants, lorsqu'un grand bruit s'éleva dans la rue ; des vitres sautèrent, une porte s'ouvrit avec fracas, et notre voisin, Joseph Spick, le cabaretier, se mit à crier :

« Au secours ! au feu ! »

Mais personne ne bougeait dans le village ; chacun était bien content de se tenir tranquille chez soi. Le commandant écoutait.

« Sergent Laflèche ! » dit-il.

Le sergent était allé voir, il ne parut qu'au bout d'un instant.

« Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda le commandant.

—C'est un aristocrate de cabaretier qui refuse d'obtempérer aux réquisitions de la citoyenne Thérèse, répondit le sergent d'un air grave.

—Eh bien ! qu'on me l'amène. »

Le sergent sortit.

Deux minutes après, notre allée se remplissait de monde ; la porte se rouvrit, et Joseph Spick, avec sa petite veste, son grand pantalon de toile et son bonnet de laine frisée, parut sur le seuil, entre quatre soldats de la République l'arme au bras, la figure jaune comme du pain d'épice, les chapeaux usés, les coudes troués, de larges pièces aux genoux, et les souliers en loques, recousus avec de la ficelle ; ce qui ne les empêchait pas de se redresser et d'être fiers comme des rois.

Joseph, les mains dans les poches de sa veste, le dos rond, le front plat et les joues pendantes, ne se tenait plus sur ses longues jambes ; il regardait à terre comme effaré.

Derrière, dans l'ombre, se voyait la tête d'une femme pâle et maigre, qui attira tout de suite mon attention ; elle avait le front haut, le nez droit, le menton allongé et les cheveux d'un noir bleuâtre. Ces cheveux lui descendaient en larges bandeaux sur les joues et se relevaient en tresses derrière les oreilles, de sorte que sa figure, dont on ne voyait que la face sans les côtés, semblait extrêmement longue. Ses yeux étaient grands et noirs. Elle portait un chapeau de feutre à cocarde tricolore, et par-dessus le chapeau, un mouchoir rouge lié sous le menton. Comme je n'avais vu jusqu'alors dans notre pays que des femmes blondes ou brunes, celle-ci me produisit un effet d'étonnement et d'admiration extraordinaire, tout jeune que j'étais ; je la regardais ébahi ; l'oncle ne me paraissait pas moins étonné que moi, et quand elle entra, suivie de cinq ou six autres Républicains habillés comme les premiers, durant tout le temps qu'elle fut là, nous ne la quittâmes pas des yeux.

Une fois dans la chambre, nous vîmes qu'elle avait un grand manteau de drap bleu, à triple collet tombant jusqu'au-dessous des coudes, un petit tonneau, dont le cordon lui passait en sautoir sur l'épaule ; enfin, autour du cou, une grosse cravate de soie noire à longues franges, quelque butin de la guerre sans doute, et qui relevait encore la beauté de sa tête calme et fière.

Le commandant attendait que tout le monde fût entré, regardant surtout Joseph Spick, qui semblait plus mort que vif. Puis, s'adressant à la femme, qui venait de relever son chapeau d'un mouvement de tête :

« Eh bien, Thérèse, fit-il, qu'est-ce qui se passe ?

—Vous savez, commandant, qu'à la dernière étape je n'avais plus une goutte d'eau-de-vie, dit-elle d'un ton ferme et net ; mon premier soin, en arrivant, fut de courir par tout le village pour en trouver, en la payant, bien entendu. Mais les gens cachent tout, et depuis une demi-heure seulement, j'ai découvert la branche de sapin à la porte de cet homme. Le caporal Merlot, le fusilier Cincinnatus et le tambour-maître Horatius Coclès me suivaient pour m'aider. Nous entrons, nous demandons du vin, de l'eau-de-vie, n'importe quoi ; mais le *kaiserlick* n'avait rien, il ne comprenait pas, il faisait le sourd. On se met donc à chercher, à regarder dans tous les coins, et finalement nous trouvons l'entrée de la cave au fond d'un bûcher, dans la cour, derrière un tas de fagots qu'il avait mis devant.

« Nous aurions pu nous fâcher ; au lieu de

cela, nous descendons et nous trouvons du vin, du lard, de la choucroute, de l'eau-de-vie; nous remplissons nos tonneaux, nous prenons du lard, et puis nous remontons sans esclandre. Mais, en nous voyant revenir chargés, cet homme, qui se tenait tranquillement dans la chambre, se mit à crier comme un aveugle, et au lieu d'accepter mes assignats, il les déchira et me prit par le bras en me secouant de toutes ses forces. Cincinnatus ayant déposé sa charge sur la table, prit ce grand flandrin au collet et le jeta contre la fenêtre de sa baraque. C'est alors que le sergent Laflèche est arrivé. Voilà tout, commandant. »

Quand cette femme eut parlé de la sorte, elle se retira derrière les autres, et tout aussitôt un petit homme sec, maigre et brusque, dont le chapeau penchait sur l'oreille, et qui tenait sous son bras une longue canne à pomme de cuivre en forme d'oignon, s'avança et dit :

« Commandant, ce que la citoyenne Thérèse vient de vous communiquer, c'est l'indignation de la mauvaise foi, que tout chacun aurait eue de se trouver nez à nez avec un *kaiserlick* dépourvu de tout sentiment civique, et qui se propose...

—C'est bon, interrompit le commandant, la parole de la citoyenne Thérèse me suffit! »

Et s'adressant en allemand à Joseph Spick, il lui dit en fronçant les sourcils :

« Dis donc, toi, est-ce que tu veux être fusillé? Cela ne coûtera que la peine de te conduire dans ton jardin! Ne sais-tu pas que le papier de la République vaut mieux que l'or des tyrans? Écoute, pour cette fois je veux bien te faire grâce, en considération de ton ignorance; mais s'il t'arrive encore de cacher tes vivres et de refuser les assignats en payement, je te fais fusiller sur la place du village, pour servir d'exemple aux autres. Allons, marche, grand imbécile! »

Il débita cette petite harangue très-rondement; puis se tournant vers la cantinière :

« C'est bien, Thérèse, dit-il, tu peux charger tes tonneaux, cet homme n'y mettra pas opposition. Et vous autres, qu'on le laisse aller. »

Tout le monde sortit, Thérèse en tête et Joseph le dernier. Le pauvre diable n'avait plus une goutte de sang dans les veines; il venait d'en échapper d'une belle.

Le jour, dans l'intervalle, était venu.

Le commandant se leva, plia la carte et la mit dans sa poche. Puis il s'avança jusqu'à l'une des fenêtres et se mit à regarder le village. L'oncle et moi nous regardions à l'autre fenêtre. Il pouvait être alors cinq heures du matin.

III

Toute ma vie je me rappellerai cette rue silencieuse encombrée de gens endormis, les uns étendus, les autres repliés, la tête sur le sac. Je vois encore ces pieds boueux, ces semelles usées, ces habits rapiécés, ces faces jeunes aux teintes brunes, ces vieilles joues rigides, les paupières closes; ces grands chapeaux, ces épaulettes déteintes, ces pompons, ces couvertures de laine à bordure rouge flandreuse, pleines de trous, ces manteaux gris, cette paille dispersée dans la boue. Et le grand silence du sommeil après la marche forcée, ce repos absolu semblable à la mort; et le petit jour bleuâtre enveloppant tout cela de sa lumière indécise, le soleil pâle montant dans la brume, les maisonnettes aux larges toitures de chaume, regardant de leurs petites fenêtres noires; et tout au loin, des deux côtés du village, sur l'Altenberg et le Réepockel, au-dessus des vergers et des chènevières, les baïonnettes des sentinelles scintillant parmi les dernières étoiles; non, jamais je n'oublierai cet étrange spectacle; j'étais bien jeune alors, mais de tels souvenirs sont éternels.

A mesure que le jour grandissait, s'animait aussi le tableau : une tête se levait, s'appuyait sur le coude et regardait, puis bâillait et se couchait de nouveau. Ailleurs un vieux soldat se dressait tout à coup, secouait la paille de ses habits, se coiffait de son feutre et repliait son lambeau de couverture; un autre aussi roulait son manteau et le bouclait sur son sac; un autre tirait de sa poche un bout de pipe et battait le briquet. Les premiers levés se rapprochaient et causaient entre eux, d'autres venaient les rejoindre en frappant de la semelle, car il faisait froid à cette heure; les feux allumés dans la rue et sur la place avaient fini par s'éteindre.

En face de chez nous, sur la petite place, était la fontaine; un certain nombre de Républicains, rangés autour des deux grandes auges moussues, se lavaient, riant et plaisantant malgré le froid: d'autres venaient allonger la lèvre au goulot.

Puis les maisons s'ouvraient une à une, et l'on voyait les soldats en sortir, inclinant leurs grands chapeaux et leurs sacs sous les petites portes. Ils avaient presque tous la pipe allumée.

A droite de notre grange, devant l'auberge de Spick, stationnait la charrette de la canti-

nière, couverte d'une grande toile; elle était à deux roues, en forme de brouette, les bras posant à terre.

Derrière, la mule, couverte d'une vieille housse de laine à carreaux rouges et bleus, attirait de notre échoppe une longue mèche de foin, qu'elle mâchait gravement, les yeux à demi fermés d'un air sentimental.

La cantinière, à la fenêtre en face, raccommodait une petite culotte, et se penchait de temps en temps pour jeter un coup d'œil sous le hangar.

Là, le tambour-maître Horatius Coclès, Cincinnatus, Merlot et un grand gaillard jovial, maigre, sec, à cheval sur des bottes de foin, se faisaient la queue l'un à l'autre; ils se peignaient les tresses et les lissaient en se crachant dans la main; Horatius Coclès, qui se trouvait en tête de la bande, fredonnait un air, et ses camarades répétaient le refrain à la sourdine.

Près d'eux, contre deux vieilles futailles, dormait un petit tambour d'une douzaine d'années, tout blond comme moi, et qui m'intéressait particulièrement. C'est lui que surveillait la cantinière, et dont elle raccommodait sans doute une culotte. Il avait son petit nez rouge en l'air, la bouche entr'ouverte, le dos contre les deux tonnes et un bras sur sa caisse; ses baguettes étaient passées dans la buffleterie, et sur ses pieds, couverts de quelques brins de paille, était étendu un grand caniche tout crotté, qui le réchauffait. A chaque instant cet animal levait la tête et le regardait comme pour dire : « Je voudrais bien faire un tour dans les cuisines du village! » Mais le petit ne bougeait pas; il dormait si bien! Et comme, dans le lointain, quelques chiens aboyaient, le caniche bâillait; il aurait voulu se mettre de la partie.

Bientôt deux officiers sortirent de la maison voisine; deux hommes élancés, jeunes, la taille serrée dans leur habit. Comme ils passaient devant la maison, le commandant leur cria :

« Duchêne! Richer!

—Bonjour, commandant, dirent-ils en se retournant.

—Les postes sont relevés?

—Oui, commandant.

—Rien de nouveau?

—Rien, commandant.

—Dans une demi-heure on se remet en marche. Fais battre le rappel, Richer. Entre, Duchêne. »

L'un des officiers entra, l'autre passa sous le hangar et dit quelques mots à Horatius Coclès. Moi, je regardais le nouveau venu. Le commandant avait fait apporter une bouteille d'eau-de-vie; ils en buvaient ensemble, lorsqu'une sorte de bourdonnement s'entendit dehors : c'était le rappel. Je courus voir ce qui se passait. Horatius Coclès, devant cinq tambours, dont le petit tenait la gauche, la canne en l'air, ordonnait le roulement. Tant que la canne fut levée, il continua. Les Républicains arrivaient de toutes les ruelles du village; ils se rangeaient sur deux lignes, devant la fontaine, et leurs sergents commençaient l'appel. L'oncle et moi, nous étions émerveillés de l'ordre qui régnait chez ces gens; à mesure qu'on les appelait, ils répondaient si vite, que c'était comme un murmure de tous les côtés. Ils avaient repris leurs fusils et les tenaient à volonté, sur l'épaule ou la crosse à terre.

Après l'appel, il se fit un grand silence, et plusieurs hommes, dans chaque compagnie, se détachèrent sous la conduite des caporaux, pour aller chercher le pain. La citoyenne Thérèse attelait alors sa mule à la charrette. Au bout de quelques instants, les escouades revinrent, apportant les miches dans des sacs et des paniers. La distribution commença.

Comme les Républicains s'étaient fait la soupe en arrivant, ils se bouclaient l'un à l'autre leur miche sur le sac.

« Allons! s'écria le commandant d'un ton joyeux, en route! »

Il prit son manteau, le jeta sur son épaule, et sortit sans nous dire ni bonjour, ni bonsoir.

Nous pensions être débarrassés de ces gens pour toujours.

Au moment où le commandant sortait, le bourgmestre vint prier l'oncle Jacob de se rendre bien vite chez lui, disant que la vue des Républicains avait rendu sa femme malade.

Ils partirent ensemble aussitôt. Lisbeth arrangeait déjà les chaises et balayait la salle. On entendait dehors les officiers commander : « En avant, marche! » Les tambours résonnaient; la cantinière criait : « Hue! » et le bataillon se mettait en route, quand une sorte de petillement terrible retentit au bout du village. C'étaient des coups de fusil, qui se suivaient quelquefois plusieurs ensemble, quelquefois un à un.

Les Républicains allaient entrer dans la rue.

« Halte! » cria le commandant, qui regardait debout sur ses étriers, prêtant l'oreille.

Je m'étais mis à la fenêtre, et je voyais tous ces hommes attentifs, et les officiers hors des rangs autour de leur chef, qui parlait avec vivacité.

Tout à coup un soldat parut au détour de la rue; il courait, son fusil sur l'épaule.

« Commandant, dit-il de loin, tout essoufflé, les Croates! L'avant-poste est enlevé... ils arrivent!... »

A peine le commandant eut-il entendu cela qu'il se retourna, courant sur la ligne ventre à terre et criant :

« Formez le carré ! »

Les officiers, les tambours, la cantinière se repliaient en même temps autour de la fontaine, tandis que les compagnies se croisaient comme un jeu de cartes; en moins d'une minute, elles formèrent le carré sur trois rangs, les autres au milieu, et presque aussitôt il se fit dans la rue un bruit épouvantable, les Croates arrivaient; la terre en tremblait. Je les vois encore déboucher au tournant de la rue, leurs grands manteaux rouges flottant derrière eux comme les plis de cinquante étendards, et courbés si bas sur leur selle, la latte en avant, qu'on apercevait à peine leurs faces osseuses et brunes aux longues moustaches jaunes.

Il faut que les enfants soient possédés du diable, car, au lieu de me sauver, je restai là, les yeux écarquillés, pour voir la bataille. J'avais bien peur, c'est vrai, mais la curiosité l'emportait encore.

Le temps de regarder et de frémir, les Croates étaient sur la place. J'entendis à la même seconde le commandant crier : « Feu ! » Puis un coup de tonnerre, puis rien que le bourdonnement de mes oreilles. Tout le côté du carré tourné vers la rue venait de faire feu à la fois; les vitres de nos fenêtres tombaient en grelottant; la fumée entrait dans la chambre avec des débris de cartouches, et l'odeur de la poudre remplissait l'air.

Moi, les cheveux hérissés, je regardais, et je voyais les Croates sur leurs grands chevaux, debout dans la fumée grise, bondir, retomber et rebondir, comme pour grimper sur le carré; et ceux de derrière arriver, arriver sans cesse, hurlant d'une voix sauvage : « *Forvertz! forvertz!* * »

« Feu du second rang ! » cria le commandant, au milieu des hennissements et des cris sans fin.

Il avait l'air de parler dans notre chambre, tant sa voix était calme.

Un nouveau coup de tonnerre suivit; et comme le crépi tombait, comme les tuiles roulaient des toits, comme le ciel et la terre semblaient se confondre, Lisbeth, derrière, dans la cuisine, poussait des cris si perçants que, même à travers ce tumulte, on les entendait comme un coup de sifflet.

Après les feux de peloton commencèrent les feux de file. On ne voyait plus que les fusils du deuxième rang s'abaisser, faire feu et se relever, tandis que le premier rang, le genou à terre, croisait la baïonnette, et que le troisième chargeait les fusils et les passait au second.

Les Croates tourbillonnaient autour du carré, frappant au loin de leurs grandes lattes; de temps en temps un chapeau tombait, quelquefois l'homme. Un de ces Croates, repliant son cheval sur les jarrets, bondit si loin qu'il franchit les trois rangs et tomba dans le carré; mais alors le commandant républicain se précipita sur lui, et d'un furieux coup de pointe le cloua pour ainsi dire sur la croupe de son cheval; je vis le républicain retirer son sabre rouge jusqu'à la garde; cette vue me donna froid; j'allais fuir, mais j'étais à peine levé, que les Croates firent volte-face et partirent, laissant un grand nombre d'hommes et de chevaux sur la place.

Les chevaux essayaient de se relever, puis retombaient. Cinq ou six cavaliers, pris sous leur monture, faisaient des efforts pour dégager leurs jambes; d'autres tout sanglants se traînaient à quatre pattes, levant la main et criant d'une voix lamentable : « *Pardône, Françóse!* * » dans la crainte d'être massacrés; quelques-uns, ne pouvant endurer ce qu'ils souffraient, demandaient en grâce qu'on les achevât. Le plus grand nombre restaient immobiles.

Pour la première fois je compris bien la mort: ces hommes que j'avais vus deux minutes avant, pleins de vie et de force, chargeant leurs ennemis avec fureur, et bondissant comme des loups, ils étaient là, couchés pêle-mêle, insensibles comme les pierres du chemin.

Dans les rangs des Républicains il y avait aussi des places vides, des corps étendus sur la face, et quelques blessés, les joues et le front pleins de sang; ils se bandaient la tête, le fusil au pied, sans quitter les rangs; leurs camarades les aidaient à serrer le mouchoir et à remettre le chapeau dessus.

Le commandant, à cheval près de la fontaine, la corne de son grand chapeau à plumes sur le dos et le sabre au poing, faisait serrer les rangs; près de lui se tenaient les tambours en ligne, et un peu plus loin, tout près de l'auge, la cantinière avec sa charrette. On entendait les trompettes des Croates sonner la retraite. Au tournant de la rue, ils avaient fait halte; une de leurs sentinelles attendait là, derrière l'angle de la maison commune; on ne voyait que la tête de son cheval. Quelques coups de fusil partaient encore.

« Cessez le feu ! » cria le commandant.

Et tout se tut; on n'entendit plus que la trompette au loin.

* En avant! en avant!

* Pardon, Français!

La cantinière fit alors le tour des rangs à l'intérieur, pour verser de l'eau-de-vie aux hommes, tandis que sept ou huit grands gaillards allaient puiser de l'eau à la fontaine, dans leurs gamelles, pour les blessés, qui tous demandaient à boire d'une voix pitoyable.

Moi, penché hors de la fenêtre, je regardais au fond de la rue déserte, me demandant si les manteaux rouges oseraient revenir. Le commandant regardait aussi dans cette direction, et causait avec un capitaine appuyé sur la selle de son cheval. Tout à coup le capitaine traversa le carré, écarta les rangs et se précipita chez nous en criant :

« Le maître de la maison?

— Il est sorti.

— Eh bien... toi... conduis-moi dans votre grenier... vite! »

Je laissai là mes sabots, et me mis à grimper l'escalier au fond de l'allée comme un écureuil.

Le capitaine me suivait. En haut, il vit du premier coup d'œil l'échelle du colombier et monta devant moi. Dans le colombier il se posa les deux coudes au bord de la lucarne un peu basse, se penchant pour voir. Je regardais par-dessus son épaule. Toute la route, à perte de vue, était couverte de monde : de la cavalerie, de l'infanterie, des canons, des caissons, des manteaux rouges, des pelisses vertes, des habits blancs, des casques, des cuirasses, des files de lances et de baïonnettes, des lignes de chevaux, et tout cela s'avançait vers le village.

« C'est une armée! » murmurait le capitaine à voix basse.

Il se retourna brusquement pour redescendre, mais s'arrêtant sur une idée, il me montra le long du village, à deux portées de fusil, une file de manteaux rouges qui s'enfonçaient dans un repli de terrain derrière les vergers.

« Tu vois ces manteaux rouges? dit-il.

— Oui.

— Est-ce qu'un chemin de voiture passe là?

— Non, c'est un sentier.

— Et ce grand ravin qui le coupe au milieu, droit devant nous, est-ce qu'il est profond?

— Oh! oui.

— On n'y passe jamais avec les voitures et les charrues?

— Non, on ne peut pas. »

Alors, sans m'en demander davantage, il redescendit l'échelle à reculons, aussi vite que possible, et se jeta dans l'escalier. Je le suivais; nous fûmes bientôt en bas, mais nous n'étions pas encore au bout de l'allée, que l'approche d'une masse de cavalerie faisait frémir les maisons. Malgré cela, le capitaine sortit, traversa la place, écarta deux hommes dans les rangs et disparut.

Des milliers de cris brefs, étranges, semblables à ceux d'une nuée de corbeaux : « Hourrah! hourrah! » remplissaient alors la rue d'un bout à l'autre, et couvraient presque le roulement sourd du galop.

Moi, tout fier d'avoir conduit le capitaine dans le colombier, j'eus l'imprudence de m'avancer sur la porte. Les houlans, car cette fois c'étaient des houlans, arrivaient comme le vent, la lance en arrêt, le dolman en peau de mouton flottant sur le dos, les oreilles enfoncées dans leurs gros bonnets à poil, les yeux écarquillés, le nez comme enfoui dans les moustaches, et le grand pistolet à crosse de cuivre dans la ceinture. Ce fut comme une vision. Je n'eus que le temps de me jeter en arrière; je n'avais plus une goutte de sang dans les veines, et ce n'est qu'au moment où la fusillade recommença, que je me réveillai comme d'un rêve, au fond de notre chambre, en face des fenêtres brisées.

L'air était obscurci, le carré tout blanc de fumée. Le commandant se voyait seul derrière, immobile sur son cheval, près de la fontaine; on l'aurait pris pour une statue de bronze, à travers ce flot bleuâtre, d'où jaillissaient des centaines de flammes rouges. Les houlans, comme d'immenses sauterelles, bondissaient tout autour, dardaient leurs lances et les retiraient; d'autres lâchaient leurs grands pistolets dans les rangs, à quatre pas.

Il me semblait que le carré pliait; c'était vrai.

« Serrez les rangs! tenez ferme! criait le commandant de sa voix calme.

— Serrez les rangs! serrez! » répétaient les officiers de distance en distance.

Mais le carré pliait, il formait un demi-cercle au milieu; le centre touchait presque à la fontaine. A chaque coup de lance, arrivait la parade de la baïonnette comme l'éclair, mais quelquefois l'homme s'affaissait. Les Républicains n'avaient plus le temps de recharger; ils ne tiraient plus, et les houlans arrivaient toujours, plus nombreux, plus hardis, enveloppant le carré dans leur tourbillon, et poussant déjà des cris de triomphe, car ils se croyaient vainqueurs.

Moi-même, je croyais les Républicains perdus lorsque, au plus fort de l'action, le commandant, levant son chapeau au bout de son sabre, se mit à chanter une chanson qui vous donnait la chair de poule, et tout le bataillon, comme un seul homme, se mit à chanter avec lui.

En un clin d'œil tout le devant du carré se redressa, refoulant dans la rue toute cette masse de cavaliers, pressés les uns contre les autres, avec leurs grandes lances, comme les épis dans les champs.

On aurait dit que cette chanson rendait les Républicains furieux; c'est tout ce que j'ai vu de plus terrible! Et depuis j'ai pensé bien des fois que les hommes acharnés à la bataille sont plus féroces que les bêtes sauvages.

Mais ce qu'il y avait encore de plus affreux, c'est que les derniers rangs de la colonne autrichienne, tout au bout de la rue, ne voyant pas ce qui se passait à l'entrée de la place, avançaient toujours criant : « Hourrah! hourrah! » de sorte que ceux des premiers rangs, poussés par les baïonnettes des Républicains, et ne pouvant plus reculer, s'agitaient dans une confusion inexprimable et jetaient des cris de détresse; leurs grands chevaux, piqués aux naseaux, se dressaient la crinière droite, les yeux hors de la tête, avec des hennissements grêles et des ruades épouvantables. Je voyais de loin ces malheureux houlans; fous de terreur, se retourner, en frappant leurs camarades du manche de leurs lances pour se faire place, et détaler comme des lièvres le long des petites cassines.

Deux minutes après, la rue était vide. Il restait bien encore vingt-cinq ou trente de ces pauvres diables, enfermés dans la place. Ils n'avaient pas vu la retraite et semblaient tout déconcertés, ne sachant par où fuir; mais ce fut bientôt fini : une nouvelle décharge les coucha sur le dos, sauf deux ou trois qui s'enfoncèrent dans la ruelle des Tanneurs.

On ne voyait plus que des tas de chevaux et d'hommes morts; le sang coulait au-dessous et suivait notre rigole jusqu'au guévoir.

« Cessez le feu! cria le commandant pour la seconde fois; chargez! »

Dans le même instant neuf heures sonnaient à l'église. Le village en ce moment n'est pas à dépeindre; les maisons criblées de balles, les volets pendant à leurs gonds, les fenêtres défoncées, les cheminées chancelantes, la rue pleine de tuiles et de briques fracassées, les toits des hangars percés à jour, et ce tas de morts, ces chevaux bousculés, se débattant et saignant : on ne peut se le figurer.

Les Républicains, diminués de moitié, leurs grands chapeaux penchés sur le dos, l'air dur et terrible, attendaient l'arme au bras. Derrière, à quelques pas de notre maison, le commandant délibérait avec ses officiers. Je l'entendais très-bien :

« Nous avons une armée autrichienne devant nous, disait-il brusquement; il s'agit de tirer notre peau d'ici. Dans une heure, nous aurons vingt ou trente mille hommes sur les bras; ils tourneront le village avec leur infanterie, et nous serons tous perdus. Je vais faire battre la retraite. Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire?

— Non, c'est bien vu, » répondirent les autres.

Alors ils s'éloignèrent, et deux minutes après, je vis un grand nombre de soldats entrer dans les maisons, jeter les chaises, les tables, les armoires dehors sur un même tas; quelques-uns, du haut des greniers, jetaient de la paille et du foin; d'autres amenaient les charrettes et les voitures du fond des hangars. Il ne leur fallut pas dix minutes pour avoir à l'entrée de la rue une barrière haute comme les maisons; le foin et la paille étaient au-dessus et au-dessous. Le roulement du tambour rappela ceux qui faisaient cet ouvrage; aussitôt le feu se mit à grimper de brindille en brindille jusqu'au haut de la barricade, balayant les toits à côté, de sa flamme rouge, et répandant sa fumée noire comme une voûte immense sur le village.

De grands cris s'entendirent alors au loin; des coups de fusil partirent de l'autre côté; mais on ne voyait rien, et le commandant donna l'ordre de la retraite.

Je vis ces Républicains défiler devant chez nous d'un pas lent et ferme, les yeux étincelants, les baïonnettes rouges, les mains noires, les joues creuses. Deux tambours marchaient derrière sans battre; le petit que j'avais vu dormir sous notre hangar s'y trouvait; il avait sa caisse sur l'épaule et le dos plié pour marcher; de grosses larmes coulaient sur ses joues rondes, noircies par la fumée de la poudre; son camarade lui disait : « Allons, petit Jean, du courage! » Mais il n'avait pas l'air d'entendre. Horatius Coclès avait disparu et la cantinière aussi. Je suivis cette troupe des yeux jusqu'au détour de la rue.

Depuis quelques instants le tocsin de la maison commune sonnait, et tout au loin on entendait des voix mélancoliques crier : « Au feu! au feu! »

Je regardai vers la barricade des Républicains; le feu avait gagné les maisons et montait jusque dans le ciel; de l'autre côté, un frémissement d'armes remplissait la rue, et déjà, sur les maisons voisines, de longues piques noires sortaient des lucarnes pour renverser l'échafaudage de l'incendie.

IV

Après le départ des Républicains, il se passa bien encore un quart d'heure avant que personne ne se montrât de notre côté dans la rue. Toutes les maisons semblaient abandonnées. De l'autre côté de la barricade, le tumulte aug-

On aurait dit que cette chanson rendait les Républicains furieux. (Page 15.)

mentait: les cris des gens : « Au feu! au feu! » se prolongeaient d'une façon lugubre.

J'étais sorti sous le hangar, épouvanté de l'incendie. Rien ne bougeait; on n'entendait que le petillement du feu et les soupirs d'un blessé assis contre le mur de notre étable; il avait une balle dans les reins, et s'appuyait sur les deux mains pour se tenir droit : c'était un Croate ; il me regardait avec des yeux terribles et désespérés. Un peu plus loin, un cheval, couché sur le flanc, balançait sa tête au bout de son long cou, comme un pendule.

Et comme j'étais là, pensant que ces Français devaient être de fameux brigands, pour nous brûler sans aucune raison, un faible bruit se fit entendre derrière moi; je me retournai, et je vis dans l'ombre du hangar, sous les brindilles de paille tombant des poutres, la porte de la grange entr'ouverte, et derrière, la figure pâle de notre voisin Spick, les yeux écarquillés. Il avançait la tête doucement et prêtait l'oreille; puis, s'étant convaincu que les Républicains venaient de battre en retraite, il s'élança dehors en brandissant sa hache comme un furieux, et criant :

« Où sont-ils, ces gueux? où sont-ils, que je les extermine tous!

—Ah! lui dis-je, ils sont partis; mais, en courant, vous pouvez encore les rattraper au bout du village. »

Alors il me regarda d'un œil louche, et, voyant que j'étais sans malice, il courut au feu.

D'autres portes s'ouvraient au même instant;

L'oncle s'agenouilla. (Page 19.)

des hommes et des femmes sortaient, regardaient, puis levaient les mains au ciel, en criant : « Qu'ils soient maudits! qu'ils soient maudits! » Et chacun se dépêchait d'aller prendre son baquet pour éteindre le feu.

La fontaine fut bientôt encombrée de monde; il n'y avait plus assez de place autour; on formait la chaîne des deux côtés, jusque dans les allées des maisons menacées. Quelques soldats, debout sur les toits, versaient l'eau dans la flamme; mais tout ce qu'on put faire, ce fut de préserver les maisons voisines. Vers onze heures, une gerbe de feu bleuâtre monta jusqu'au ciel : dans le nombre des voitures entassées, se trouvait la charrette de la cantinière; ses deux tonnes d'eau-de-vie venaient d'éclater.

L'oncle Jacob était aussi dans la chaîne, de l'autre côté, sous la garde des sentinelles autrichiennes; il parvint cependant à s'échapper en traversant une cour, et rentra chez nous par les jardins.

« Seigneur Dieu, s'écria-t-il, Fritzel est sauvé! »

Je vis en cette circonstance qu'il m'aimait beaucoup, car il m'embrassa en me demandant:

« Où donc étais-tu, pauvre enfant?

—A la fenêtre, » lui dis-je.

Alors il devint tout pâle et s'écria :

« Lisbeth! Lisbeth! »

Mais elle ne répondit pas, et même il nous fut impossible de la trouver; nous allions dans toutes les chambres, regardant jusque sous les lits, et nous pensions qu'elle s'était sauvée chez quelque voisine.

Dans cet intervalle, on finit par se rendre maître du feu, et tout à coup nous entendîmes les Autrichiens crier dehors : « Place... place... En arrière ! »

En même temps, un régiment de Croates passa devant chez nous comme la foudre. Ils s'élançaient à la poursuite des Républicains; mais nous apprîmes le lendemain qu'ils étaient arrivés trop tard; l'ennemi avait gagné les bois de Rothalps, qui s'étendent jusque derrière Pirmasens. C'est ainsi que nous comprîmes enfin pourquoi ces gens avaient barricadé la rue et mis le feu aux maisons : ils voulaient retarder la poursuite de la cavalerie, et cela montre bien leur grande expérience des choses de la guerre.

Depuis ce moment jusqu'à cinq heures du soir, deux brigades autrichiennes défilèrent dans le village sous nos fenêtres : des houlans, des dragons, des houzards; puis des canons, des fourgons, des caissons; puis, vers trois heures, le général en chef, au milieu de ses officiers, un grand vieillard coiffé d'un tricorne et vêtu d'une longue polonaise blanche, tellement couverte de torsades et de broderies d'or, qu'à côté de lui, le commandant républicain, avec son chapeau et son uniforme râpés, n'aurait eu l'air que d'un simple caporal.

Le bourgmestre et les conseillers d'Anstatt, en habit de bure à larges manches, la tête découverte, l'attendaient sur la place. Il s'y arrêta deux minutes, regarda les morts entassés autour de la fontaine, et demanda :

« Combien d'hommes les Français étaient-ils?

— Un bataillon, Excellence, » répondit le bourgmestre courbé en demi-cercle.

Le général ne dit rien. Il leva son tricorne et poursuivit sa route.

Alors arriva la seconde brigade : des chasseurs tyroliens en tête, avec leurs habits verts, leurs chapeaux noirs à bords retroussés, et leurs petites carabines d'Insprück à balles forcées; puis d'autre infanterie en habit blanc et culotte bleu de ciel, les grandes guêtres remontant jusqu'au genou; puis de la grosse cavalerie, des hommes de six pieds enfermés dans leurs cuirasses, et dont on ne voyait que le menton et les longues moustaches rousses sous la visière du casque; puis enfin les grandes voitures de l'ambulance, couvertes de toiles grises, tendues sur des cerceaux, et derrière les éclopés, les traînards et les poltrons.

Les chirurgiens de l'armée firent le tour de la place. Ils relevèrent les blessés, les placèrent dans leurs voitures, et l'un de leurs chefs, un petit vieillard à perruque blanche, dit au bourgmestre en montrant le reste :

« Vous ferez enterrer tout cela le plus tôt possible.

—Pour vous rendre mes devoirs, » répondit le bourgmestre gravement.

Enfin les dernières voitures partirent; il était environ six heures du soir. La nuit était venue. L'oncle Jacob se tenait sur le seuil de la maison avec moi. Devant nous, à cinquante pas, contre la fontaine, tous les morts, rangés sur les marches, la face en l'air et les yeux écarquillés, étaient blancs comme de la cire, ayant perdu tout leur sang. Les femmes et les enfants du village se promenaient autour.

Et comme le fossoyeur Jeffer avec ses deux garçons, Karl et Ludwig, arrivaient la pioche sur l'épaule, le bourgmestre leur dit :

« Vous prendrez douze hommes avec vous, et vous ferez une grande fosse dans la prairie du Wolfthal pour tout ce monde-là; vous m'entendez? Et tous ceux qui ont des charrettes et des tombereaux devront les prêter avec leur attelage, car c'est un service public. »

Jeffer inclina la tête et se rendit tout de suite à la prairie du Wolfthal, avec ses deux garçons et les hommes qu'il avait choisis.

« Il faut pourtant bien que nous retrouvions Lisbeth, » me dit alors l'oncle.

Nous recommençâmes nos recherches du grenier à la cave, et seulement à la fin, comme nous allions remonter, nous vîmes derrière notre tonne de choucroute, entre les deux soupiraux, un paquet de linge dans l'ombre, que l'oncle se mit à secouer. Aussitôt Lisbeth, d'une voix plaintive, s'écria :

« Ne me tuez pas! Au nom du ciel, ayez pitié de moi!

—Lève-toi, dit l'oncle avec bonté; tout est fini! »

Mais Lisbeth était encore si troublée, qu'elle avait de la peine à mettre un pied devant l'autre, et qu'il me fallut la conduire en haut par la main, comme une enfant. Alors, revoyant le jour dans sa cuisine, elle s'assit au coin de l'âtre et fondit en larmes, priant et remerciant le Seigneur de l'avoir sauvée; ce qui prouve bien que les vieilles gens tiennent à la vie autant que les jeunes.

Les heures de désolation qui suivirent, et le mouvement que dut se donner l'oncle pour se rendre à l'appel de tous les malheureux qui réclamaient ses soins resteront toujours présents à ma mémoire. Il ne se passait pas d'instant qu'une femme ou bien un enfant n'entrât chez nous en s'écriant :

« Monsieur le docteur... bien vite... qu'il vienne! mon mari... mon frère... ma sœur sont malades! »

L'un avait été blessé, l'autre était devenu

comme fou de peur; l'autre, étendu tout de son long, ne donnait plus signe de vie.

L'oncle ne pouvait être partout.

« Vous le trouverez dans telle maison, disais-je à ces malheureux; dépêchez-vous. »

Et ils partaient.

Ce n'est que bien tard, vers dix heures, qu'il revint enfin. Lisbeth s'était un peu remise; elle avait fait du feu sur l'âtre et dressé la table comme à l'ordinaire; mais le crépi du plafond, les éclats de vitres et de bois couvraient encore le plancher. C'est au milieu de tout cela que nous nous assîmes à table, et que nous mangeâmes en silence.

De temps en temps, l'oncle relevait la tête, regardant sur la place les torches qui se promenaient autour des morts, les charrettes noires qui stationnaient devant la fontaine, avec leurs petits bidets du pays, les fossoyeurs, les curieux, tout cela dans les ténèbres. Il observait ces choses gravement, et tout à coup, vers la fin du repas, il se prit à me dire, la main étendue :

« Voilà la guerre, Fritzel! Regarde, et souviens-toi!... Oui, voilà la guerre : la mort et la destruction, la fureur et la haine, l'oubli de tous sentiments humains. Quand le Seigneur nous frappe de ses malédictions, quand il nous envoie la peste et la famine, au moins ce sont des fléaux inévitables décrétés par sa sagesse; mais ici, c'est l'homme lui-même qui décrète la misère contre ses semblables, et c'est lui qui porte au loin ses ravages sans pitié.

« Hier, nous étions en paix, nous ne demandions rien à personne, nous n'avions pas fait de mal, et tout à coup des hommes étrangers sont venus nous frapper, nous ruiner et nous détruire. Ah! qu'ils soient maudits, ceux qui provoquent de tels malheurs par esprit d'ambition; qu'ils soient l'exécration des siècles!

« Fritzel, souviens-toi de cela; c'est tout ce qu'il y a de plus abominable sur la terre. Des hommes qui ne se connaissent pas, qui ne se sont jamais vus, et qui tout à coup se précipitent les uns sur les autres pour se déchirer! Cela seul devrait nous faire croire en Dieu, car il faut un vengeur de telles iniquités. »

Ainsi parla l'oncle gravement; il était très-ému; et moi, la tête baissée, j'écoutais, retenant chacune de ses paroles et les gravant dans ma mémoire.

Comme nous étions ainsi depuis une demi-heure, une sorte de dispute s'éleva dehors, sur la place; nous entendîmes un chien gronder sourdement, et la voix de notre voisin Spick dire d'un air irrité :

« Attends... attends... gueux de chien, je vais te donner un coup de pioche sur la nuque. Ça, c'est encore un animal de la même espèce que ses maîtres : ça vous paye avec des assignats et des coups de dents; mais il tombe mal! »

Le chien grondait plus fort.

Et d'autres voix disaient au milieu du silence de la nuit :

« C'est drôle tout de même... Voyez... il ne veut pas quitter cette femme... Peut-être qu'elle n'est pas tout à fait morte. »

Alors l'oncle se leva brusquement et sortit. Je le suivis.

Rien de plus terrible à voir que les morts sous le reflet rouge des torches. Il ne faisait pas de vent, mais la flamme se balançait tout de même, et tous ces êtres pâles, avec leurs yeux ouverts, semblaient remuer.

« Pas morte! criait Spick, est-ce que tu es fou, Jeffer? Est-ce que tu crois en savoir plus que les chirurgiens de l'armée? Non... non... elle a reçu son compte... et c'est bien fait! c'est cette femme qui m'a payé mon eau-de-vie avec du papier. Allons, ôtez-vous de là, que j'assomme le chien et que ça finisse!

—Qu'est-ce qui se passe donc? » dit alors l'oncle d'une voix forte.

Et tous ces gens se retournèrent comme effrayés.

Le fossoyeur se découvrit, deux ou trois autres s'écartèrent, et nous vîmes sur les marches de la fontaine la cantinière étendue, blanche comme la neige, ses beaux cheveux noirs déroulés dans une mare de sang, sa petite tonne encore sur la hanche, et les mains pâles jetées à droite et à gauche sur la pierre humide où coulait l'eau. Plusieurs autres cadavres l'entouraient, et le chien caniche que j'avais vu le matin avec le petit tambour, les poils du dos hérissés, les yeux étincelants et les lèvres frémissantes, debout à ses pieds grondait et frissonnait en regardant Spick.

Malgré son grand courage et sa pioche, le cabaretier n'osait approcher, car il était facile de voir que s'il manquait son coup, cet animal lui sauterait à la gorge.

« Qu'est-ce que c'est? répéta l'oncle.

—Parce que ce chien reste là, fit Spick en ricanant, ils disent que la femme n'est pas morte.

—Ils ont raison, dit l'oncle d'un ton brusque; certains animaux ont plus de cœur et d'esprit que certains hommes. Ôte-toi de là. »

Il l'écarta du coude et s'avança droit vers la femme en se courbant. Le chien, au lieu de sauter sur lui, parut s'apaiser et le laissa faire. Tout le monde s'était approché; l'oncle s'agenouilla, découvrit le sein de la femme et lui mit la main sur le cœur. On se taisait; le silence était profond. Cela durait depuis près d'une minute, lorsque Spick dit :

« Hé! hé! hé! qu'on l'enterre, n'est-ce pas, monsieur le docteur? »

L'oncle se leva, les sourcils froncés, et, regardant cet homme en face, du haut en bas :

« Malheureux! lui dit-il, pour quelques mesures d'eau-de-vie que cette pauvre femme t'a payées comme elle pouvait, tu voudrais maintenant la voir morte, et peut-être enterrée vive!

—Monsieur le docteur, s'écria le cabaretier en se redressant d'un air d'arrogance, savez-vous qu'il y a des lois, et que...

— Tais-toi, interrompit l'oncle, ton action est infâme! »

Et, se tournant vers les autres :

« Jeffer, dit-il, transporte cette femme dans ma maison; elle vit encore. »

Il lança sur Spick un dernier regard d'indignation, tandis que le fossoyeur et ses fils plaçaient la cantinière sur le brancard. On se mit en marche; le chien suivait l'oncle, serré contre sa jambe. Quant au cabaretier, nous l'entendions répéter derrière nous, près de la fontaine, d'un ton moqueur :

« La femme est morte; ce médecin en sait autant que ma pioche! La femme est finie.... qu'on l'enterre aujourd'hui ou demain, cela ne fait rien à la chose.... On verra lequel de nous deux avait raison. »

Comme nous traversions la place, je vis le mauser et Koffel qui nous suivaient, ce qui me soulagea le cœur, car, depuis la nuit, une sorte de frayeur s'était emparée de moi, surtout en face des morts, et j'étais content d'être avec beaucoup de monde.

Le mauser marchait devant le brancard, une grosse torche à la main; Koppel, près de l'oncle, semblait grave.

« Voilà de terribles choses, monsieur le docteur, dit-il en marchant.

— Ah! c'est vous, Koffel! fit l'oncle. Oui, oui, le génie du mal est dans l'air, les esprits des ténèbres sont déchaînés! »

Nous entrions alors dans la petite allée remplie de plâtras; le mauser, s'arrêtant sur le seuil, éclaira Jeffer et ses fils, qui s'avançaient d'un pas lourd. Nous les suivîmes tous dans sa chambre, et le taupier, levant sa torche, s'écria d'un ton solennel :

« Où sont-ils, les jours de tranquillité, les instants de paix, de repos et de confiance après le travail..., où sont-ils, monsieur le docteur? Ah! ils se sont envolés par toutes ces ouvertures. »

Alors seulement je vis bien l'air désolé de notre vieille chambre, les vitres brisées, dont les éclats tranchants et les pointes étincelantes se découpaient sur le fond noir des ténèbres; je compris les paroles du mauser, et je pensai que nous étions malheureux.

« Jeffer, déposez cette femme sur mon lit, dit l'oncle avec tristesse; il ne faut pas que nos propres misères nous fassent oublier que d'autres sont encore plus malheureux que nous. »

Et se tournant vers le taupier :

« Vous resterez pour m'éclairer, dit-il, et Koffel m'aidera. »

Le fossoyeur et ses fils ayant posé leur brancard sur le plancher, placèrent la femme sur le lit au fond de l'alcôve. Le mauser, dont les joues couleur de brique prenaient aux reflets de la torche des teintes pourpres, les éclairait.

L'oncle remit quelques kreutzers à Jeffer, qui sortit avec ses garçons.

La vieille Lisbeth était venue voir; son menton tremblotait, elle n'osait approcher, et je l'entendais qui récitait l'*Ave Maria* tout bas. Sa frayeur me gagnait lorsque l'oncle s'écria :

« Lisbeth, à quoi penses-tu donc? Au nom du ciel, es-tu folle? Cette femme n'est-elle pas comme toutes les femmes, et ne m'as-tu pas aidé cent fois dans mes opérations? Allons, allons.... maintenant la folie reprend le dessus. Va.... chauffe de l'eau; c'est tout ce que je puis espérer de toi. »

Le chien s'était assis devant l'alcôve, et regardait, à travers ses poils frisés, la femme étendue sur le lit, immobile et pâle comme une morte.

« Fritzel, me dit l'oncle, ferme les volets, nous aurons moins d'air. Et vous, Koffel, faites du feu dans le fourneau, car d'obtenir quelque chose maintenant de Lisbeth, il n'y faut pas penser. Ah! si parmi tant de misères, nous avions encore le bon esprit de rester un peu calmes! Mais il faut que tout s'en mêle : quand le diable est en route, on ne sait plus où il s'arrêtera. »

Ainsi parla l'oncle d'un air désolé. Je courus fermer les volets, et j'entendis qu'il les accrochait à l'intérieur. En regardant vers la fontaine, je vis que deux nouvelles charrettes de morts partaient. Je rentrai tout grelottant.

Koffel venait d'allumer le feu, qui petillait dans le poêle; l'oncle avait déployé sa trousse sur la table; le mauser attendait, regardant ces mille petits couteaux reluire.

L'oncle prit une sonde et s'approcha du lit, écartant les rideaux; le mauser et Koffel le suivaient. Alors une grande curiosité me poussa et j'allai voir : la lumière de la chandelle remplissait toute l'alcôve; la femme était nue jusqu'à la ceinture, l'oncle venait de lui découper ses vêtements; Koffel, avec une grosse éponge, lui lavait la poitrine et les seins couverts d'un

sang noir. Le chien regardait toujours, il ne bougeait pas. Lisbeth était aussi revenue dans la chambre; elle me tenait par la main et marmottait je ne sais quelle prière. Dans l'alcôve, personne ne parlait, et l'oncle, entendant la vieille servante, lui cria vraiment fâché :

« Veux-tu bien te taire, vieille folle ! Allons, mauser, allons, relevez le bras.

— Une belle créature, dit le mauser, et bien jeune encore.

— Comme elle est pâle ! » fit Koffel.

Je me rapprochai davantage, et je vis la femme, blanche comme la neige, les seins droits, la tête rejetée en arrière, ses cheveux noirs déroulés. Le mauser lui tenait le bras en l'air, et au-dessous, entre le sein et l'aisselle, apparaissait une ouverture bleuâtre d'où coulaient quelques gouttes de sang. L'oncle Jacob, les lèvres serrées, sondait cette blessure; la sonde ne pouvait entrer. En ce moment, je devins tellement attentif, n'ayant jamais rien vu de pareil, que toute mon âme était au fond de cette alcôve, et j'entendis l'oncle murmurer : « C'est étrange ! »

Au même instant la femme exhala un long soupir, et le chien, qui s'était tu jusqu'alors, se prit à pleurer d'une voix si lamentable et si douce, qu'on aurait dit un être humain; les cheveux m'en dressaient sur la tête. Le mauser s'écria :

« Tais-toi ! »

Le chien se tut, et l'oncle dit :

« Relevez donc le bras, mauser. Koffel, passez ici et soutenez le corps. »

Koffel passa derrière le lit et prit la femme par les épaules; aussitôt la sonde entra bien loin.

La femme fit entendre un gémissement, et le chien gronda.

« Allons, s'écria l'oncle, elle est sauvée. Tenez, Koffel, voyez, la balle a glissé sur les côtes, elle est ici sous l'épaule; la sentez-vous ?

— Très-bien.

L'oncle sortit, et me voyant sous le rideau, il s'écria :

« Que fais-tu là ?

— Je regarde.

— Bon, maintenant, il regarde ! Il est dit que tout doit aller de travers. »

Il prit un couteau sur la table et rentra.

Le chien me regardait de ses yeux luisants, ce qui m'inquiétait.

Tout à coup la femme jeta un cri, et l'oncle dit d'un ton joyeux :

« La voici ! c'est une balle de pistolet. La malheureuse a perdu beaucoup de sang, mais elle en reviendra.

— C'est pendant la grande charge des uhlans qu'elle aura reçu cela, dit Koffel; j'étais chez le vieux Kraëmer, au premier; je nettoyais son horloge, et j'ai vu qu'ils tiraient en arrivant.

— C'est possible, » répondit l'oncle, qui seulement alors eut l'idée de regarder la femme.

Il prit le chandelier de la main du mauser, et, debout derrière le lit, il contempla quelques secondes cette malheureuse d'un air rêveur.

« Oui, fit-il, c'est une belle femme et une noble tête ! Quel malheur que de pareilles créatures suivent les armées ! Ne serait-il pas bien mieux de les voir au sein d'une honnête famille, entourées de beaux enfants, auprès d'un brave homme, dont elles feraient le bonheur ! Quel dommage ! Enfin... puisque c'est la volonté du Seigneur. »

Il sortit, appelant Lisbeth.

« Tu vas chercher une de tes chemises pour cette femme, lui dit-il, et tu la lui mettras toi-même. — Mauser, Koffel, venez; nous allons prendre un verre de vin, car cette journée a été rude pour tous. »

Il descendit lui-même à la cave, et en revint au moment où la vieille servante arrivait avec sa chemise. Lisbeth, voyant que la cantinière n'était pas morte, avait repris courage; elle entra dans l'alcôve et tira les rideaux, pendant que l'oncle débouchait la bouteille et ouvrait le buffet pour y prendre des verres. Le mauser et Koffel paraissaient contents. Je m'étais aussi rapproché de la table encore servie, et nous finîmes de souper.

Le chien nous regardait de loin; l'oncle lui jeta quelques bouchées de pain, qu'il ne voulut pas prendre.

En ce moment une heure sonnait à l'église.

« C'est la demie, dit Koffel.

— Non, c'est une heure; je crois qu'il serait temps de nous coucher, » répondit le mauser.

Lisbeth sortait de l'alcôve; tout le monde alla voir la femme vêtue de sa chemise; elle semblait dormir. Le chien s'était posé sur les pattes de devant, au bord du lit, et regardait aussi. L'oncle lui passa la main sur la tête en disant :

« Va, ne crains plus rien; elle en reviendra... je t'en réponds ! »

Et ce pauvre animal semblait le comprendre; il gémissait avec douceur.

Enfin on ressortit.

L'oncle, avec la chandelle, reconduisit Koffel et le mauser jusque dehors, puis il rentra et nous dit :

« Allez vous coucher maintenant, il est temps.

— Et vous, monsieur le docteur? demanda la vieille servante.

— Moi, je veille... cette femme est en danger, et l'on peut aussi m'appeler dans le village. »

Il alla remettre une bûche au fourneau, et s'étendit derrière, dans le fauteuil, en roulant un bout de papier pour allumer sa pipe.

Lisbeth et moi nous montâmes chacun dans notre chambre; mais ce ne fut que bien tard qu'il me fut possible de dormir, malgré ma grande fatigue, car de demi-heure en demi-heure, le roulement d'une charrette et le reflet des torches sur les vitres m'avertissaient qu'il passait encore des morts.

Enfin au petit jour, tous ces bruits cessèrent, et je m'endormis profondément.

V

C'est le lendemain qu'il aurait fallu voir le village, lorsque chacun voulut reconnaître ce qui lui restait et ce qui lui manquait, et qu'on s'aperçut qu'un grand nombre de Républicains, de uhlans et de Croates avaient passé par derrière dans les maisons, et qu'ils avaient tout vidé! C'est alors que l'indignation fut universelle, et que je compris combien le mauser avait eu raison de dire : « Maintenant les jours de calme et de paix se sont envolés par ces trous! »

Toutes les portes et les fenêtres étaient ouvertes pour voir le dégât, toute la rue était encombrée de meubles, de voitures, de bétail, et de gens qui criaient: « Ah! les gueux... Ah! les brigands... ils ont tout pris! »

L'un cherchait ses canards, l'autre ses poules; l'autre, en regardant sous son lit, trouvait une vieille paire de savates à la place de ses bottes; l'autre, en regardant dans sa cheminée, où pendaient la veille au matin des andouilles et des bandes de lard, la voyait vide, et entrait dans une fureur terrible; les femmes se désolaient en levant les mains au ciel, et les filles semblaient consternées.

Et le beurre, et les œufs, et le tabac, et les pommes de terre, et jusqu'au linge, tout avait été pillé; plus on regardait, plus il vous manquait de choses.

La plus grande colère des gens se tournait contre les Croates; car, après le passage du général, n'ayant plus rien à craindre des plaintes qu'on pourrait faire, ils s'étaient précipités dans les maisons, comme une bande de loups affamés, et Dieu sait ce qu'il avait fallu leur donner pour les décider à partir, sans compter ce qu'ils avaient pris.

C'est pourtant bien malheureux que la vieille Allemagne ait des soldats plus à craindre pour elle que les Français. Le Seigneur nous préserve d'avoir encore besoin de leur secours!

Nous autres enfants, Hans Aden, Frantz Sépel, Nickel, Johann et moi, nous allions de porte en porte, regardant les tuiles cassées, les volets brisés, les hangars défoncés, et ramassant les guenilles, les papiers de cartouches, les balles aplaties le long des murs.

Ces trouvailles nous réjouissaient tellement, que pas un n'eut l'idée de rentrer avant la nuit close.

Vers deux heurs, nous fîmes la rencontre de Zaphéri Schmouck, le fils du vannier, qui redressait sa tête rousse et semblait plus fier que d'habitude. Il tenait quelque chose caché sous sa blouse; et comme nous lui demandions : « Qu'est-ce que tu as? il nous fit voir la crosse d'un grand pistolet de uhlan.

Alors toute la bande le suivit.

Il marchait au milieu de nous comme un général, et à chaque nouvelle rencontre, nous disions : « Il a un pistolet! » Le nouveau venu se joignait à la troupe.

Nous n'aurions pas quitté Schmouck pour un empire; il nous semblait que la gloire de son pistolet rejaillissait sur nous.

Voilà bien les enfants, et voilà bien les hommes!

Chacun de nous se vantait des dangers qu'il avait courus pendant la grande bataille :

« J'ai entendu siffler les balles, disait Frantz Sépel, deux sont entrées dans notre cuisine.

— Moi, j'ai vu galoper le général des uhlans avec son bonnet rouge, criait Hans Aden; c'est bien plus terrible que d'entendre siffler les balles. »

Ce qui m'enorgueillissait le plus, c'était que le commandant républicain m'avait donné de la galette en disant : « Avale-moi ça hardiment! » Je me trouvais digne d'avoir un pistolet comme Zaphéri: mais personne ne voulait me croire.

Schmouck, en passant devant le perron de la maison commune, s'écria :

« Venez voir! »

Nous montâmes le grand escalier derrière lui, et devant la porte du conseil, percée d'une ouverture carrée, grande comme la main, il nous dit :

« Regardez... les habits des morts sont là!... Le père Jeffer et M. le bourgmestre les ont conduits là ce matin, dans une charrette. »

Et nous restâmes plus d'une heure à contempler ces habits, nous grimpant l'un à l'autre sur les épaules et soupirant : « Laisse-moi donc aussi regarder, Hans Aden... c'est mon tour! »

Ces habits étaient entassés au milieu de la

grande salle déserte, sous la lumière grise de deux hautes fenêtres grillées. Il y avait des chapeaux républicains et des bonnets de uhlans, des baudriers et des gibernes, des habits bleus et des manteaux rouges, des sabres et des pistolets. Les fusils étaient appuyés au mur à droite, et, plus loin, se trouvait une file de lances.

Cela donnait froid à voir, et j'en ai gardé le souvenir.

Au bout d'une heure, et comme la nuit venait, tout à coup l'un de nous eut peur, et se mit à descendre l'escalier en criant d'une voix terrible : « Les voici ! »

Alors toute la bande se précipita sur les marches, galopant les mains en l'air et se bousculant dans l'ombre. Ce qui m'étonne, c'est que pas un de nous ne se soit cassé le cou, tant notre épouvante était grande. J'étais le dernier, et quoique mon cœur bondît d'une force incroyable, au bas du perron je me retournai pour regarder ; tout était gris au fond du vestibule, la petite lucarne, à droite, éclairait les marches noires d'un rayon oblique ; pas un soupir ne troublait le silence sous la voûte sombre. Au loin, dans la rue, les cris s'éloignaient. Je me pris à songer que l'oncle devait être inquiet de moi, et je partis seul, non sans me retourner encore, car il me semblait que des pas furtifs me suivaient, et je n'osais courir.

Devant l'auberge des *Deux-Clefs*, dont les fenêtres brillaient au milieu de la nuit, je fis halte. Le tumulte des buveurs me rassurait ; je regardai, par le petit vasistas ouvert, dans la salle où bourdonnaient un grand nombre de voix, et je vis Koffel, le mauser, M. Richter et bien d'autres, assis le long des tables de sapin, le dos courbé, le coude en avant, en face des cruches et des gobelets.

La figure anguleuse de M. Richter, avec sa veste de chasse et sa casquette de cuir bouilli, gesticulait sous le quinquet, dans la fumée grisâtre :

« Voilà ces fameux Républicains, disait-il, ces hommes terribles qui devaient bouleverser le monde, et que l'ombre glorieuse du feldmaréchal Wurmser suffit pour disperser. Vous les avez vus plier les reins et allonger les jambes ! Combien de fois ne vous ai-je pas dit que toutes leurs grandes entreprises finiraient par une débâcle ? Mauser, Koffel, l'ai-je dit ?

— Eh oui, vous l'avez dit ! répondit le mauser, mais ce n'est pas une raison pour crier si fort. Voyons, monsieur Richter, asseyez-vous et faites venir une bouteille de vin ; Koffel et moi nous avons payé chacun la nôtre. Voilà le principal. »

M. Richter s'assit, et moi je m'en allai chez nous. Il pouvait être alors sept heures ; l'allée était balayée, les vitres remises. J'entrai d'abord dans la cuisine, et Lisbeth, en me voyant, s'écria :

« Ah ! le voici ! »

Elle ouvrit la porte de la chambre en disant plus bas :

« Monsieur le docteur, l'enfant est là.

—C'est bon, dit l'oncle assis à table, qu'il entre. »

Et comme j'allais parler haut :

« Chut ! fit-il en me montrant l'alcôve ; assieds-toi, tu dois avoir bon appétit ?

—Oui, mon oncle.

—D'où viens-tu ?

—J'ai été voir le village.

—C'est bien, Fritzel ; tu m'as donné de l'inquiétude, mais je suis content que tu aies vu ces misères. »

Lisbeth vint alors m'apporter une bonne assiettée de soupe, et, tandis que je mangeais, l'oncle ajouta :

« Tu connais la guerre, maintenant. Souviens-toi de ces choses, Fritzel, pour les maudire. C'est une bonne instruction ; ce qu'on a vu jeune nous reste toute la vie. »

Il se faisait ces réflexions à lui-même ; moi, j'allais toujours mon train, le nez dans mon assiette. Après la soupe, Lisbeth me servit des légumes et de la viande ; mais au moment où je prenais ma fourchette, voilà que j'aperçois, assis près de moi sur le plancher, un être immobile qui me regardait. Cela me saisit.

« Ne crains rien, Fritzel, », me dit l'oncle en souriant.

Alors je regardai, et je reconnus que c'était le chien de la cantinière. Il se tenait là gravement, le nez en l'air, les oreilles pendantes, m'observant d'un œil attentif à travers ses poils frisés.

« Donne-lui de tes légumes, et vous serez bientôt bons amis, » dit l'oncle.

Il lui fit signe d'approcher ; le chien vint s'asseoir près de sa chaise, et parut bien content des petites tapes que l'oncle lui donnait sur la tête. Il lapa le fond de mon assiette, puis se remit à me regarder d'un air grave.

Vers la fin du souper, j'allais me lever, quand des paroles confuses s'entendirent dans l'alcôve. L'oncle prêtait l'oreille ; la femme parlait extrêmement vite et bas. Ces paroles confuses, mystérieuses, au milieu du silence, m'émurent plus que tout le reste ; je me sentis pâlir. L'oncle, le front penché, me regardait, mais sa pensée était ailleurs : il écoutait. Le chien venait aussi de se retourner.

Dans la foule des paroles que disait cette femme, quelques-unes étaient plus fortes :

« Mon père.... Jean.... tués.... tous.... tous.... la patrie !... »

Il contempla quelques instants cette malheureuse. (Page 21.)

En regardant l'oncle, je voyais qu'il avait les yeux troubles et que ses joues tremblaient. Il prit la lampe sur la table et s'approcha du lit. Lisbeth entrait pour desservir; il se retourna et lui dit :

« Voici que la fièvre commence. »

Puis il écarta les rideaux; Lisbeth le suivit. Moi je ne bougeais pas de ma chaise; je n'avais plus faim. La femme se tut un instant. Je voyais l'ombre de l'oncle et celle de Lisbeth sur les rideaux; l'oncle tenait le bras de la femme. Le chien était avec eux dans l'alcôve. Moi, seul dans la salle noire, j'avais peur. La femme se mit à parler plus haut; alors il me sembla que la salle devenait plus noire, et je me rapprochai de la lumière. Mais, au même instant, quelque chose parut se débattre; Lisbeth, qui tenait la lampe, recula, et la femme, toute pâle, les yeux ouverts, se dressa en criant:

« Jean.... Jean.... défends-toi.... j'arrive! »

Puis elle ouvrit la bouche, jeta un grand cri : « *Vive la République!* » et retomba.

L'oncle ressortit bouleversé en disant :

« Lisbeth, vite, vite, monte là-haut.... dans l'armoire.... la fiole grise à bouchon de verre... Dépêche-toi! »

Et il rentra.

Lisbeth courait; moi je me tenais à la basque de l'oncle. Le chien grondait, la femme était étendue comme morte.

La vieille servante revint avec la fiole; l'oncle regarda et dit d'une voix brève :

« C'est cela, une cuiller. »

Je courus chercher

« Ainsi, Mauser, disait l'oncle, la nuit s'est bien passée ? » (Page 27.)

versa quelques gouttes dedans, puis, relevant la tête de la femme, il lui fit prendre ce qu'il y avait mis, en disant avec une douceur extrême :

« Allons, allons, du courage, mon enfant.... du courage.... »

Je ne l'avais jamais entendu parler d'une voix si douce, si tendre; mon cœur en était serré.

La femme soupira doucement, et l'oncle l'étendit sur le lit en relevant l'oreiller. Après quoi il ressortit tout pâle et nous dit :

« Allez dormir, laissez-moi seul... je veillerai.

—Mais, monsieur le docteur, fit Lisbeth, déjà la nuit dernière....

—Allez vous coucher, répéta l'oncle d'un ton fâché ; je n'ai pas le temps d'écouter votre bavardage. Au nom du ciel, laissez-moi tranquille.... ceci peut devenir sérieux. »

Il nous fallut bien obéir.

En montant l'escalier, Lisbeth, toute tremblante, me dit :

« As-tu vu cette malheureuse, Fritzel? Elle va peut-être mourir.... eh bien! la voilà qui pense encore à sa République du diable. Ces gens-là sont de véritables sauvages. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de prier que Dieu leur pardonne. »

Elle se mit donc à prier.

Je ne savais que penser de tout cela. Mais après avoir tant couru et m'être crotté jusqu'à l'échine, une fois au lit, je m'endormis si profondément, que le retour des Républicains eux-mêmes, leurs feux de peloton et de bataillon n'auraient pu m'éveiller avant dix heures du matin.

VI

Le lendemain du départ des Républicains, tout le village savait déjà qu'une Française était chez l'oncle Jacob, qu'elle avait reçu un coup de pistolet et qu'elle en reviendrait difficilement. Mais comme il fallait réparer les toits des maisons, les portes et les fenêtres, chacun avait bien assez de ses propres affaires sans s'inquiéter de celles des autres, et ce n'est que le troisième jour, quand tout fut à peu près remis en bon état, que l'idée de la femme revint aux gens.

Alors aussi Joseph Spick répandit le bruit que la Française devenait furieuse, et qu'elle criait : « Vive la République ! » d'une façon terrible.

Le gueux se tenait sur le seuil de son cabaret, les bras croisés, l'épaule au mur, ayant l'air de fumer sa pipe, et disant aux passants :

« Hé! Nickel... Yokel... écoute... écoute, comme elle crie! N'est-ce pas abominable? Est-ce qu'on devrait souffrir cela dans le pays? »

L'oncle Jacob, le meilleur homme du monde, en vint à ce point d'indignation contre Spick, que je l'entendis répéter plusieurs fois qu'il méritait d'être pendu.

Malheureusement on ne pouvait nier que la femme ne parlât de la France, de la République et d'autres choses contraires au bon ordre; toujours ces idées lui revenaient à l'esprit, et cela nous mettait dans un embarras d'autant plus grand, que toutes les commères, toutes les vieilles Salomé du village arrivaient à la file chez nous, l'une le balai sous le bras, la jupe retroussée; l'autre ses aiguilles à tricoter dans les cheveux, le bonnet de travers; l'autre apportant son rouet d'un air sentimental, comme pour filer au coin de l'âtre. Celle-ci venait emprunter un gril, celle-là acheter un pot de lait caillé, ou demander un peu de levûre, pour faire le pain. Quelle misère! notre allée avait deux pouces de boue amassés par leurs sabots.

Et pendant que Lisbeth lavait ses assiettes ou regardait dans ses marmites, il fallait les entendre jacasser, il fallait les voir arriver, se faire la révérence et se donner des tours de reins agréables.

« Hé! bonjour donc, mademoiselle Lisbeth. Qu'il y a de temps qu'on ne vous a vue!

—Ah! c'est mademoiselle Oursoula! Dieu du ciel! que vous me faites plaisir! Asseyez-vous donc, mademoiselle Oursoula.

—Oh! vous êtes trop bonne, trop bonne, mademoiselle Lisbeth... Un beau temps, ce matin?

—Oui, mademoiselle Oursoula, un très-beau temps... c'est un temps délicieux pour les rhumatismes.

—Délicieux, et pour les rhumes aussi.

—Ah! oui, et pour toutes sortes de maladies. Comment va le rhumatisme de monsieur le curé, mademoiselle Oursoula?

—Eh! Seigneur Dieu! comment peut-il aller? Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Hier c'était dans l'épaule, aujourd'hui c'est dans les reins. Ça voyage. Toujours souffrant, toujours souffrant!

—Ah! j'en suis désolée... désolée!

—Mais à propos, mademoiselle Lisbeth, vous allez dire que je suis bien curieuse, mais on en parle dans tout le village : votre dame française est toujours malade?

—Ah! mademoiselle Oursoula, ne m'en parlez pas; nous avons eu une nuit... une nuit!...

—Est-ce possible? Comment! cette pauvre dame ne va pas mieux? Que me dites-vous là? »

Et l'on joignait les mains, et l'on se penchait d'un air de commisération, et l'on roulait les yeux en se balançant la tête.

Les deux premiers jours, l'oncle, pensant que cela finirait lorsque la curiosité de ces gens serait satisfaite, ne dit rien. Mais voyant que cela se prolongeait, un beau matin que la femme avait beaucoup de fièvre, il entra brusquement dans la cuisine, et dit à ces vieilles, d'un ton de mauvaise humeur :

« Que venez-vous faire ici? Pourquoi ne restez-vous pas chez vous? N'avez-vous pas d'ouvrage à la maison? Vous devriez rougir de passer ainsi votre existence à bavarder, comme de vieilles pies, à vous donner des airs de grandes dames, quand vous n'êtes que des servantes! C'est ridicule, et cela m'ennuie beaucoup.

—Mais, dit l'une d'elles, je viens acheter un pot de lait,

—Faut-il deux heures pour acheter un pot de lait? répondit l'oncle vraiment fâché. Lisbeth, donne-lui son pot de lait, et qu'elle s'en aille avec les autres. Je suis las de tout cela. Je ne souffrirai pas qu'on vienne m'épier, et prendre de fausses nouvelles chez moi, pour les répandre dans tout le pays. Allez, et ne revenez plus. »

Les commères s'en allèrent toutes honteuses.

Ce jour-là, l'oncle eut encore une grande discussion. M. Richter s'étant permis de lui dire qu'il avait tort de s'intéresser à des étrangers, venus dans le pays pour piller, et surtout à cette femme, qui ne devait pas être grand'chose, puisqu'elle avait suivi des soldats, il l'écouta froidement, et finit par lui répondre :

« Monsieur Richter, quand j'accomplis un devoir d'humanité, je ne demande pas aux gens : « De quel pays êtes-vous? Avez-vous les mêmes croyances que moi? Êtes-vous riches ou pauvres? Pouvez-vous me rendre ce que je vous donne? » Je suis les mouvements de mon cœur, et le reste m'importe peu. Que cette femme soit française ou allemande, qu'elle ait des idées républicaines ou non, qu'elle ait suivi des soldats par sa propre volonté, ou qu'elle ait été réduite à le faire par besoin, cela ne m'inquiète pas. J'ai vu qu'elle allait mourir, mon devoir était de lui sauver la vie; et maintenant mon devoir est de continuer, avec la grâce de Dieu, ce que j'ai bien fait d'entreprendre. Quant à vous, monsieur Richter, je sais que vous êtes un égoïste, vous n'aimez pas vos semblables; au lieu de leur rendre service, vous cherchez à tirer d'eux des avantages personnels. C'est le fond de votre opinion sur toutes choses. Et comme de telles opinions m'indignent, je vous prie de ne plus mettre les pieds chez moi. »

Il ouvrit la porte, et M. Richter ayant voulu répliquer, sans l'entendre il le prit poliment par le bras et le mit dehors.

Le mauser, Koffel et moi nous étions présents, et la fermeté de l'oncle Jacob en cette circonstance nous étonna, car jamais nous ne l'avions vu plus calme et plus résolu.

Il ne conserva que le mauser et Koffel pour amis; chacun à son tour veillait près de la femme, ce qui ne les empêchait pas d'aller à leurs affaires pendant la journée.

Dès lors la tranquillité fut rétablie chez nous.

Or, un matin, en m'éveillant, je vis que l'hiver était venu; sa blanche lumière remplissait ma petite chambre; de gros flocons de neige descendaient du ciel par myriades, et tourbillonnaient contre mes vitres. Dehors régnait le silence, pas une âme ne courait dans la rue, tout le monde avait tiré sa porte, les poules se taisaient, les chiens regardaient du fond de leurs niches, et dans les buissons voisins, les pauvres verdiers, grelottant sous leurs plumes ébouriffées, jetaient ce cri plaintif de la misère, qui ne finit qu'au printemps.

Moi, le coude sur l'oreiller, les yeux éblouis, regardant la neige s'amonceler au bord des petites fenêtres, je me figurais tout cela, et je revoyais aussi les hivers passés : la lueur de notre grand fourneau s'avançant et reculant le soir sur le plancher, le mauser, Koffel et l'oncle Jacob autour, le dos courbé, fumant leur pipe et causant de choses indifférentes. J'entendais le rouet de Lisbeth bourdonner dans le silence, comme les ailes cotonneuses d'un papillon de nuit, et son pied marquer la mesure de la complainte que chante la bûche verte au milieu du foyer. Puis dehors, je me représentais les glissades sur la rivière, les parties de traîneau, la bataille à pelotes de neige, les éclats de rire, la vitre cassée qui tombe, la vieille grand'mère qui crie du fond de l'allée, tandis que la bande se disperse, les talons aux épaules.

Tout cela, dans une seconde, me revint à l'esprit, et, moitié triste, moitié content, je me dis : « C'est l'hiver! »

Puis, songeant qu'il devait faire bon être assis en face de l'âtre, devant une soupe à la farine, comme les apprêtait Lisbeth, je sautai de mon lit et je m'habillai bien vite, tout frileux. Après quoi, sans prendre le temps de mettre la seconde manche de ma veste, je descendis l'escalier, roulant comme une boule.

Lisbeth balayait l'allée. La porte de la cuisine était ouverte; aussi, malgré le beau feu qui dansait autour de la crémaillère, je me dépêchai d'entrer dans la chambre.

L'oncle Jacob venait de rentrer d'une visite; sa grosse houppelande fourrée de renard et son bonnet de loutre étaient pendus au mur, et ses grosses bottes debout près du fourneau; il prenait un petit verre de kirschenwasser avec le mauser, qui avait veillé cette nuit-là. Tous deux semblaient de bonne humeur.

« Ainsi, mauser, disait l'oncle, la nuit s'est bien passée?

—Très-bien, monsieur le docteur, nous avons tous dormi : la femme dans son lit, moi dans le fauteuil, et le chien sous le rideau. Personne n'a remué. Ce matin, en ouvrant la fenêtre, j'ai vu le pays aussi blanc que Hans Wurst, lorsqu'il sort de son sac de farine; tout cela s'était fait sans bruit. Et comme j'ouvrais la fenêtre, vous remontiez déjà la rue; j'avais envie de vous crier « bonjour! » mais la femme dormait encore, je n'ai pas voulu l'éveiller.

— Bon, bon, vous avez bien fait. A votre santé, mauser!

— A la vôtre, monsieur le docteur! »

Ils humèrent d'un trait leurs petits verres, et les remirent sur la table en souriant.

« Tout va bien, reprit l'oncle, la blessure se ferme, la fièvre diminue, mais les forces manquent encore, le pauvre être a perdu trop de sang. Enfin, enfin, tout cela reviendra. »

Je m'étais assis près du fourneau. Le chien

sortit alors de l'alcôve et vint caresser l'oncle, qui, le regardant, se prit à dire :

« Quelle bonne bête! Tenez, mauser, est-ce qu'on ne dirait pas qu'il nous comprend? Est-ce qu'il ne paraît pas plus joyeux ce matin? On ne m'ôtera jamais de l'esprit que ces animaux comprennent bien les choses: s'ils ont moins de jugement que nous, ils ont souvent plus de cœur.

— C'est clair, fit le mauser. Moi, tout le temps de la fièvre, je ne regardais que le chien et je pensais : « Il est triste, ça va mal !—Il est gai, ça va bien ! » Ma foi, je suis comme vous, monsieur le docteur, j'ai beaucoup de confiance dans l'esprit des animaux.

— Allons, mauser, reprit l'oncle, encore un petit verre, il fait froid dehors, et le vieux kirschenwasser vous réchauffe comme un rayon de soleil. »

Il ouvrit le buffet, apporta la miche et deux couteaux, et dit :

« Cassons une croûte. »

Le mauser inclina la tête, et l'oncle me voyant, dit en souriant :

« Eh bien, Fritzel, les pelotes de neige et les glissades vont recommencer! Est-ce que cela ne te réjouit pas?

— Si, mon oncle.

— Oui... oui... amuse-toi, on n'est jamais plus heureux qu'à ton âge, garçon; mais surtout ne fais pas tes pelotes trop dures. Ceux qui serrent trop leurs pelotes ne veulent pas s'amuser, ils veulent faire du mal : ce sont de méchants drôles.

— Hé! dit le mauser en riant, moi, monsieur le docteur, je serrais toujours mes pelotes.

— Et voilà le tort que vous aviez, mauser, répondit l'oncle; cela prouve que, dans votre nature, il se trouvait un fond de malice. Heureusement vous avez vaincu cela par la raison. Je suis sûr que vous vous repentez d'avoir trop serré vos pelotes.

— Oh oui! fit le mauser, ne sachant que répondre, quoique les autres les aient aussi serrées.

— On ne doit jamais s'inquiéter des autres; il faut faire ce que le bon cœur nous commande, dit l'oncle. Tous les hommes sont naturellement bons et justes, mais le mauvais exemple les entraîne. »

Comme nous causions ainsi, quelques paroles s'entendirent dans l'alcôve; tout le monde se tut, prêtant l'oreille.

« Ceci, mauser, murmura l'oncle, n'est plus la voix du délire, c'est une voix faible, mais naturelle. »

Et se levant, il écarta les rideaux. Le mauser et moi nous étions derrière lui, le cou tendu. La femme, bien pâle et bien maigre, semblait dormir; on l'entendait à peine respirer. Mais au bout d'un instant elle ouvrit les yeux, et nous regarda l'un après l'autre, comme étonnée, puis le fond de l'alcôve, puis les fenêtres blanches de neige, l'armoire, la vieille horloge, puis le chien qui s'était dressé, la patte au bord du lit. Cela dura bien une minute; enfin elle referma les yeux, et l'oncle dit tout bas :

« Elle est revenue à elle.

—Oui, fit le mauser du même ton, elle nous a vus, elle ne nous connaît pas, et maintenant elle songe à ce qu'elle vient de voir. »

Nous allions nous retirer, quand la femme rouvrit les yeux, et, faisant un effort, voulut parler. Mais alors l'oncle, élevant la voix, lui dit avec bonté :

« Ne vous agitez pas, madame, soyez calme, n'ayez aucune inquiétude... Vous êtes chez des gens qui ne vous laisseront manquer de rien... Vous avez été malade,.. maintenant vous allez mieux... Mais, je vous en prie, ayez confiance... vous êtes chez des amis... chez de véritables amis. »

Pendant qu'il parlait, la femme le regardait de ses grands yeux noirs; on voyait qu'elle le comprenait. Mais, malgré sa recommandation, après un instant de silence, elle essaya de parler encore et dit tout bas :

« Le tambour... le petit tambour... »

Alors l'oncle, regardant le mauser, lui demanda :

« Comprenez-vous? »

Et le mauser, portant la main à sa tête, dit :

« Un restant de fièvre, docteur, un petit restant; cela passera. »

Mais la femme, d'un accent plus fort, répéta :

« Jean... le petit tambour! »

Je me tenais sur la pointe des pieds, fort attentif; et l'idée me vint tout à coup qu'elle parlait du petit tambour que j'avais vu couché sous notre hangar, le jour de la grande bataille. Je me rappelai qu'elle le regardait aussi de la fenêtre en face, en raccommodant sa petite culotte, et je dis :

« Oncle, elle parle peut-être du petit tambour qui était avec les Républicains. »

Aussitôt la pauvre femme voulut se retourner :

« Oui... oui... fit-elle, Jean... mon frère!

—Restez, madame, dit l'oncle, ne faites pas de mouvement; votre blessure pourrait se rouvrir. Mauser, approchez la chaise.

Et me prenant sous les bras, il m'éleva devant elle en me disant :

« Raconte à madame ce que tu sais, Fritzel. Tu te rappelles le petit tambour?

— Oh! oui; le matin de la bataille, il était couché sous notre hangar, le chien sur ses pieds; il dormait, je me le rappelle bien! lui répondis-je tout troublé, car la femme me regardait alors jusqu'au fond de l'âme, comme elle avait regardé l'oncle.

—Et ensuite, Fritzel?

— Ensuite, il était avec les autres tambours, au milieu du bataillon, quand les Croates sont arrivés. Et tout à la fin, quand on a mis le feu dans la rue, et que les Républicains sont partis, je l'ai revu derrière.

—Blessé? fit la femme d'une voix si faible, qu'on pouvait à peine l'entendre.

—Oh! non; il avait son tambour sur l'épaule et pleurait en marchant, et un autre plus grand lui disait : « Allons, courage, petit Jean, courage! » Mais il n'avait pas l'air d'entendre... il avait les joues toutes mouillées.

—Tu es bien sûr de l'avoir vu s'en aller, Fritzel? demanda l'oncle.

—Oui, mon oncle : il me faisait de la peine; je l'ai regardé jusqu'au bout du village. »

Alors la femme referma les yeux, et nous entendîmes qu'elle sanglotait intérieurement. Des larmes lui coulaient le long des joues, l'une après l'autre, sans bruit. C'était bien triste, et l'oncle me dit tout bas :

« Descends, Fritzel, il faut la laisser pleurer sans gêne. »

Mais comme j'allais descendre, elle étendit la main, et me retint en murmurant quelques paroles. L'oncle Jacob la comprit et lui demanda :

« Vous voulez embrasser l'enfant?

—Oui, » fit-elle.

Il me pencha sur sa figure; elle m'embrassa en sanglotant toujours. Moi, je m'étais mis aussi à pleurer.

« C'est bon, fit l'oncle, c'est bon. Il vous faut maintenant du calme, madame; il faut tâcher de dormir, la santé vous reviendra... Vous reverrez votre jeune frère... Du courage! »

Il m'emmena dehors et referma les rideaux.

Le mauser se promenait de long en large dans la salle; il avait la figure rouge et dit :

« Ça, monsieur le docteur, c'est une brave femme, une honnête femme... qu'elle soit républicaine ou tout ce qu'on voudra... celui qui penserait le contraire ne serait qu'un gueux.

—Oui, répondit l'oncle, c'est une nature généreuse, je l'ai reconnu tout de suite à sa figure. Il est heureux que Fritzel se soit rappelé l'enfant. La pauvre femme avait une grande inquiétude. Je comprends maintenant pourquoi ce nom de Jean revenait toujours dans son délire. Tout ira mieux, mauser, tout ira mieux, les larmes soulagent. »

Ils sortirent ensemble dans l'allée; je les entendis encore causer de ces choses sur le seuil de la maison.

Et comme je m'étais assis derrière le fourneau, et que je m'essuyais les joues du revers de la manche, tout à coup je vis le chien près de moi, qui me regardait avec douceur. Il me posa la patte sur le genou et se mit à me caresser; pour la première fois, je pris sa grosse tête frisée entre mes bras, sans crainte. Il me semblait que nous étions amis depuis longtemps et que je n'avais jamais eu peur de lui.

En levant les yeux au bout d'une minute, j'aperçus l'oncle qui venait d'entrer et qui m'observait en souriant.

« Tu vois, Fritzel, comme le pauvre animal t'aime, dit-il; maintenant il te suivra, car il a reconnu ton bon cœur. »

Et c'était vrai, depuis ce jour le caniche ne refusa plus de m'accompagner; au contraire, il me suivait gravement dans tout le village, ce qui me rendait encore plus fier que Zaphéri Schmouck avec son pistolet de uhlan; il s'asseyait près de ma chaise pour lécher mes assiettes, et faisait tout ce que je voulais.

VII

La neige ne cessa point de tomber ce jour-là ni la nuit suivante; chacun pensait que les chemins de la montagne en seraient encombrés, et qu'on ne reverrait plus ni les uhlans ni les Républicains: mais un petit événement vint encore montrer aux gens les tristes suites de la guerre, et les faire réfléchir sur les malheurs de ce bas monde.

C'était le lendemain du jour où la femme avait repris connaissance, entre huit et neuf heures du matin. La porte de la cuisine restait ouverte, pour laisser entrer la chaleur dans la salle. Je me tenais à côté de Lisbeth, qui battait le beurre auprès de l'âtre. En tournant un peu la tête, je voyais l'oncle assis près de la fenêtre blanche; il lisait l'almanach, et souriait de temps en temps.

Le chien Scipio était assis près de moi, fixe et grave, et comme je goûtais à chaque instant la crème qui sortait de la baratte, il bâillait d'un air mélancolique.

« Mais, Fritzel, disait Lisbeth, à quoi penses-tu donc? Si tu manges toute la crème, nous n'aurons plus de beurre. »

Dans la salle l'horloge marchait lentement; dehors le silence était absolu.

Cela durait depuis une demi-heure, et Lisbeth venait de mettre le beurre frais sur une assiette, lorsque des voix s'entendirent dans la rue; puis la porte de l'allée s'ouvrit, des pieds chargés de neige battirent les dalles du vestibule. L'oncle raccrocha son almanach au mur; il regardait vers la porte, quand le bourgmestre Meyer entra, son bonnet de laine frisée, à double gland, tiré sur les oreilles, le collet de sa casaque tout blanc de givre, et les mains fourrées dans ses moufles de peau de lièvre jusqu'aux coudes.

« Salut, monsieur le docteur, salut! dit le gros homme. J'arrive par un temps de neige; mais que voulez-vous, il le faut, il le faut! »

Alors secouant ses moufles, qui restèrent pendues à son cou par une ficelle, il releva son bonnet et reprit:

« Un pauvre diable, monsieur le docteur, est étendu dans le bûcher de Réebock, derrière un tas de fagots. C'est un soldat, ou bien un caporal, ou bien un *hauptmann**, je ne sais pas au juste. Il se sera retiré là, pour mourir sans trouble pendant le combat. A cette heure, il faudrait dresser l'acte mortuaire; je ne peux pas vérifier de quoi cet homme est mort; cela n'entre pas dans mes attributions.

—C'est bien, bourgmestre, dit l'oncle en se levant, j'arrive. Mais il faudrait encore un témoin.

—Michel Furst est dehors, dit le bourgmestre; il m'attend sur la porte. Quelle neige! quelle neige! jusqu'aux genoux, monsieur le docteur. Ça fera du bien aux semailles, et aux armées de Sa Majesté, qui vont prendre leurs quartiers d'hiver. Que Dieu les bénisse! J'aime mieux qu'elles les prennent du côté de Kaiserslautern qu'ici : on n'a jamais de meilleur ami que soi-même. »

Tandis que le bourgmestre se faisait ces réflexions, l'oncle mettait ses bottes, sa grosse houppelande et son bonnet de loutre. Après quoi il dit :

« M'y voilà! »

Ils sortirent, et, malgré les prières de Lisbeth, qui voulait me retenir, je n'eus rien de plus pressé que de m'échapper et de les suivre à la piste; la curiosité du diable m'avait repris : je voulais voir le soldat.

L'oncle Jacob, le bourgmestre et Furst marchaient seuls dans la rue déserte; mais à mesure qu'ils avançaient, des figures se montraient aux vitres des maisons, et l'on entendait des portes s'ouvrir au loin. Les gens, voyant passer le bourgmestre, le médecin et le garde champêtre, pensaient qu'il devait y avoir quelque chose d'extraordinaire; plusieurs même sortaient, mais ne découvrant rien, ils rentraient aussitôt.

En arrivant à la maison de Réebock,—l'une des plus vieilles du village, avec grange, écuries et hangar derrière sur les champs, les étables de chaume tout moisi, à droite,— en arrivant là, le bourgmestre, Furst et l'oncle entrèrent dans la petite allée sombre, aux dalles concassées.

Je les suivais, ils ne me voyaient pas.

Le vieux Réebock, qui les avait vus passer devant ses petites fenêtres, ouvrit la chambre, pleine de vapeur comme une étuve, où se tenaient la vieille grand'mère, ses deux fils et ses deux brus.

Leur chien, au long poil gris et la queue traînante, sortit aussi, et flaira Scipio qui me suivait et qui se redressa fièrement, tandis que l'autre tournait autour de lui pour faire connaissance.

« Je vais vous montrer, dit le vieux Réebock, c'est là-bas, au fond... derrière la grange.

—Non, restez, père Réebock, répondit l'oncle; il fait froid, vous êtes vieux; votre fils nous montrera cela. »

Mais le fils, après avoir découvert le soldat, s'était sauvé.

Le vieux marcha devant. Nous suivions à la file. Il faisait extrêmement noir dans l'allée. En passant nous vîmes l'étable éclairée par une vitre dans le toit, cinq chèvres aux mamelles gonflées, qui nous regardèrent de leurs yeux d'or, et deux biquets, qui se mirent à chevroter d'une voix plaintive et grêle; puis l'écurie, les deux bœufs et la vache, avec leur râtelier vermoulu et leur litière de feuilles mortes. Les animaux se retournèrent en silence.

Nous fîlions le long du mur; quelque chose déboula sous mes pieds, c'était un lapin qui disparut sous la crèche; Scipio ne bougea point.

Plus loin nous arrivâmes à la grange, basse, encombrée de paille et de foin jusqu'au toit. Tout au fond nous vîmes une lucarne bleuâtre, donnant sur le jardin; un grand tas de bûches et quelques fagots rangés contre le mur recevaient sa lumière; plus bas tout était sombre.

Chose bizarre, dans la lucarne se tenaient un coq et deux ou trois poules, la tête sous l'aile, se détachant en noir sur cette lumière.

D'abord je ne vis pas grand'chose, à cause de de l'obscurité. Tout le monde s'était arrêté. On entendait les poules caqueter tout bas.

« J'aurais peut-être bien fait d'allumer la lanterne, dit le vieux Réebock; on ne voit pas bien clair. »

* Capitaine.

Comme il parlait, j'aperçus à droite de la lucarne, étendu contre le mur, entre deux fagots, un grand manteau rouge, puis, en regardant mieux, une tête noire avec de longues moustaches jaunâtres : le coq venait de sauter de la lucarne et avait donné du jour.

Alors la peur s'empara de moi; si je n'avais pas senti Scipio contre ma jambe, je me serais enfui.

« Je vois, fit l'oncle, je vois! »

Et il s'approcha en disant :

« C'est un Croate. Voyons, Furst, il faudrait le tirer un peu sur le devant. »

Mais Furst ne bougeait pas, ni le bourgmestre.

L'oncle alors tira l'homme par une jambe et le fit glisser en pleine lumière : il avait la tête couleur de brique, les yeux enfoncés, le nez mince, les lèvres serrées, une touffe roussâtre au menton.

L'oncle ouvrit la boucle du manteau, en rejetant les plis sur les bûches, et nous vîmes que le Croate tenait son sabre à longue lame bleue recourbée. Au côté gauche de sa veste, une large plaque noire indiquait qu'il avait saigné là. L'oncle défit les boutons et dit :

« Il est mort d'un coup de baïonnette, sans doute pendant la dernière rencontre. Il se sera retiré de la bagarre. Ce qui m'étonne, père Rèebock, c'est qu'il n'ait pas frappé à votre porte et qu'il soit venu mourir si loin.

—Nous étions tous cachés dans la cave, dit le vieux; la porte de la chambre était fermée. Nous avons entendu courir dans l'allée, mais il y avait tant de bruit dehors! Je crois plutôt que ce pauvre homme aura voulu se sauver à travers la maison; malheureusement il n'y avait pas de porte derrière. Un Républicain l'aura suivi comme une bête sauvage, jusqu'au fond de la grange. Nous n'avons pas vu de sang dans l'allée. C'est ici, dans l'ombre, qu'ils auront livré bataille; et l'autre, après lui avoir donné ce mauvais coup, sera ressorti tranquillement. Voilà ce que je pense. Sans cela nous aurions trouvé du sang quelque part; mais personne n'a rien vu, ni dans l'étable, ni dans l'écurie. Ce n'est que ce matin, quand nous avons eu besoin de gros bois pour le fourneau, que Sépel, en entrant au bûcher, a découvert le malheureux. »

En écoutant ces explications, chacun se représentait le Républicain, avec sa grande tignasse en boudin et son grand chapeau à cornes, poursuivant le Croate dans l'obscurité, et cela faisait frémir.

« Oui, dit l'oncle en se redressant et regardant le bourgmestre d'un air triste, c'est ainsi que doivent s'être passées les choses. »

Tout le monde devenait rêveur; le silence, auprès de ce mort, vous donnait froid.

« Enfin voilà le décès constaté, fit l'oncle au bout d'un instant, nous pouvons partir. »

Puis se ravisant :

« Peut-être y aurait-il moyen de savoir quel est cet homme! »

Il s'agenouilla de nouveau, mit la main dans une poche de la veste et trouva des papiers. En même temps il tira une chaînette de cuivre en travers de la poitrine, et une grosse montre d'argent sortit du gousset du pantalon.

« Tenez, voici la montre, dit-il au bourgmestre; je garde les papiers pour dresser l'acte:

—Gardez tout, monsieur le docteur, répondit le bourgmestre; je n'aimerais pas emporter dans ma demeure une montre qui a déjà marqué la mort d'une créature de Dieu... non! gardez tout. Plus tard nous recauserons de cela. Maintenant nous pouvons partir.

—Oui; et vous pouvez aussi envoyer Jeffer. »

L'oncle, m'apercevant alors, dit :

« Te voilà, Fritzel? Il faut donc que tu voies tout? »

Il ne me fit pas d'autres reproches, et nous rentrâmes ensemble à la maison. Le bourgmestre et Furst s'en étaient allés chez eux.

Tout en marchant, l'oncle parcourait les papiers du Croate. En ouvrant la porte de notre chambre, nous vîmes que la femme venait de prendre un bouillon, les rideaux étaient encore ouverts et l'assiette sur la table de nuit.

« Eh bien, madame, dit l'oncle Jacob en souriant, vous allez mieux? »

Alors, elle, qui s'était retournée et qui le regardait avec douceur de ses grands yeux noirs, répondit :

« Oui, monsieur le docteur, vous m'avez sauvée, je me sens revivre. »

Puis, au bout d'une seconde, elle ajouta d'un ton plein de compassion :

« Vous venez encore de reconnaître une malheureuse victime de la guerre! »

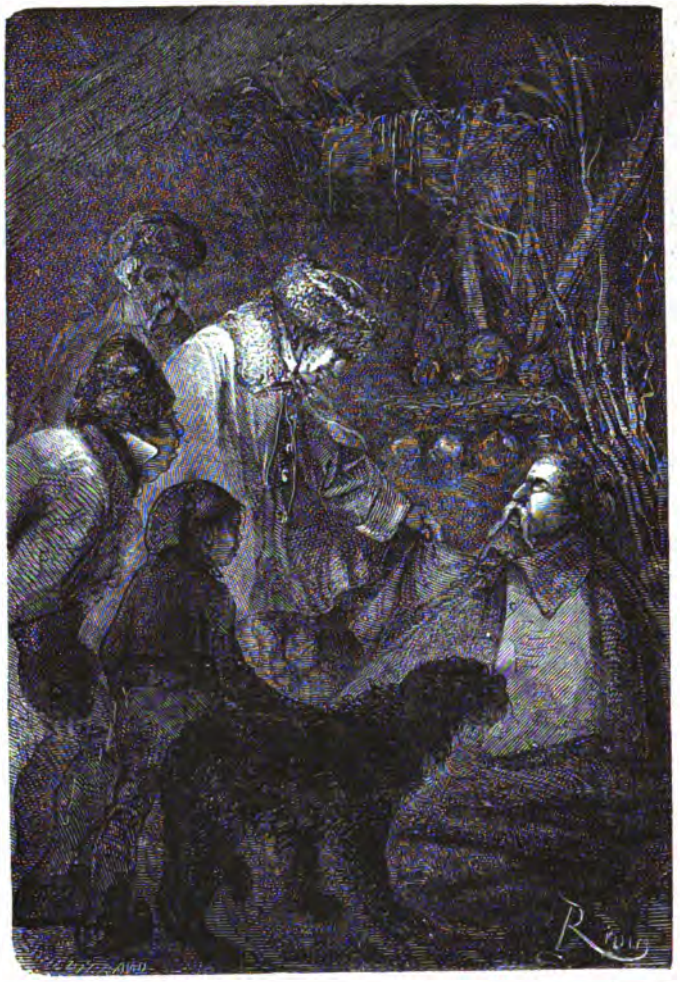
L'oncle comprit qu'elle avait tout entendu, lorsque le bourgmestre était venu le prendre une demi-heure avant.

« C'est vrai, dit-il, c'est vrai, madame; encore un malheureux qui ne reverra plus le toit de sa maison, encore une pauvre mère qui n'embrassera plus son fils. »

La femme semblait émue et demanda tout bas :

« C'est un des nôtres?

—Non, madame, c'est un Croate. Je viens de lire en marchant une lettre que sa mère lui écrivait il y a trois semaines. La pauvre femme lui recommande de ne pas oublier ses prières



Alors la peur s'empara de moi. (Page 31.)

du matin et du soir et de bien se conduire. Elle lui parle avec tendresse, comme à un enfant. C'était pourtant un vieux soldat, mais elle le voyait sans doute encore tout rose et tout blond, comme le jour où, pour la dernière fois, elle l'avait embrassé en sanglotant. »

La voix de l'oncle en parlant de ces choses, s'attendrissait; il regardait la femme qui, de son côté, semblait aussi touchée.

« Oui, vous avez raison, dit-elle, ce doit être affreux d'apprendre qu'on ne verra plus son enfant. Moi, du moins, j'ai la consolation de ne pouvoir plus causer d'aussi grandes douleurs à ceux qui m'aimaient. »

Alors elle détourna la tête, et l'oncle, devenu très-grave, lui demanda :

« Vous n'êtes pourtant pas seule au monde?

—Je n'ai plus ni père ni mère, fit-elle d'une voix basse; mon père était chef du bataillon que vous avez vu; j'avais trois frères, nous étions tous partis ensemble en 92, de Fénétrange en Lorraine. Maintenant trois sont morts, le père et les deux aînés; il ne reste plus que moi et Jean, le petit tambour. »

La femme, en disant cela, semblait prête à fondre en larmes. L'oncle, le front penché, les mains croisées sur le dos, se promenait de long en large dans la chambre. Le silence revenait.

Tout à coup la Française reprit :

« J'aurais quelque chose à vous demander, monsieur le docteur?

—Quoi, madame?

—Ce serait d'écrire à la mère du malheu-

« Portez armes ! » (Page 36.)

reux Croate. C'est terrible, sans doute, d'apprendre la mort de son fils, mais de l'attendre toujours, d'espérer pendant des années qu'il reviendra, et de voir qu'il n'arrive pas, même à la dernière heure, ce doit être plus cruel encore. »

Elle se tut, et l'oncle tout rêveur répondit :

« Oui... oui... c'est une bonne pensée ! Fritzel, apporte l'encre et le papier. Quelle misère, mon Dieu ! dire qu'on annonce des choses pareilles, et que ce sont encore de bonnes actions ! Ah ! la guerre... la guerre ! »

Il s'assit et se mit à écrire.

Lisbeth entrait alors pour mettre la nappe; elle déposa les assiettes et la miche sur le buffet. Midi sonnait; la femme semblait s'être assoupie.

Enfin l'oncle finit sa lettre; il la plia, la cacheta, écrivit l'adresse et me dit :

« Va, Fritzel, jette cette lettre à la boîte, et dépêche-toi. Tu demanderas aussi le journal à la mère Eberhardt; c'est samedi, nous aurons des nouvelles de la guerre. »

Je sortis en courant et je mis la lettre à la boîte du village. Mais le journal n'était pas arrivé; Clémentz avait été retenu par les neiges, ce qui n'étonna pas l'oncle, pareille chose arrivant presque tous les hivers.

VIII

En revenant de la poste, j'avais aperçu tout au loin, dans la grande prairie communale, derrière l'église, Hans Aden, Frantz Sépel et bien d'autres de mes camarades qui glissaient sur le guévoir. On les voyait prendre leur élan à la file, et partir comme des flèches, les reins pliés et les bras en l'air pour tenir l'équilibre; on entendait le bruit prolongé de leurs sabots sur la glace et leurs cris de joie.

Comme mon cœur galopait en les voyant! comme j'aurais voulu pouvoir les rejoindre! Malheureusement l'oncle Jacob m'attendait alors, et je rentrai la tête pleine de ce joyeux spectacle. Pendant tout le dîner, l'idée de courir là-bas ne me quitta pas une seconde; mais je me gardai bien d'en parler à l'oncle, car il me défendait toujours de glisser sur le guévoir, à cause des accidents. Enfin, il sortit pour aller faire une visite à M. le curé, qui souffrait de ses rhumatismes.

J'attendis qu'il fût entré dans la grande rue, puis je sifflai Scipio, et je me mis à courir jusqu'à la ruelle des Houx, comme un lièvre. Le caniche bondissait derrière moi, et ce n'est que dans la petite allée pleine de neige que nous reprîmes haleine.

Je croyais retrouver tous mes camarades sur le guévoir, mais ils étaient allés dîner; je ne vis, au tournant de l'église, que les grandes glissades désertes. Il me fallut donc glisser seul, et, comme il faisait froid, au bout d'une demi-heure j'en eus bien assez.

Je reprenais le chemin du village, quand Hans Aden, Frantz Sépel et deux ou trois autres, les joues rouges, le bonnet de coton tiré sur les oreilles et les mains dans les poches, débouchèrent d'entre les haies couvertes de givre.

« Tiens! c'est toi, Fritzel! me dit Hans Aden; tu t'en vas?

—Oui, je viens de glisser, et l'oncle Jacob ne veut pas que je glisse; j'aime mieux m'en aller.

—Moi, dit Frantz Sépel, j'ai fendu mon sabot sur la glace ce matin, et mon père l'a raccommodé. Voyez un peu.

Il défit son sabot et nous le montra. Le père Frantz Sépel avait mis une bande de tôle en travers, avec quatre gros clous à tête pointue. Cela nous fit rire, et Frantz Sépel s'écria :

« Ça, ce n'est pas commode pour glisser! Écoutez, allons plutôt en traîneau; nous monterons sur l'Altenberg, et nous descendrons comme le vent. »

L'idée d'aller en traîneau me parut alors si magnifique, que je me voyais déjà dessus, descendant la côte en trépignant des talons, et criant d'une voix qui montait jusqu'aux nuages : « *Himmelsfarth! Himmelsfarth!* »

J'en avais des éblouissements.

« Oui, dit Hans Aden; mais comment avoir un traîneau?

—Laissez-moi faire, répondit Frantz Sépel, le plus malin de nous tous. Mon père en avait un l'année dernière; mais il était tout vermoulu, la grand'mère en a fait du feu. C'est égal, arrivez toujours. »

Nous le suivîmes pleins de doute et d'espérance. Tout en descendant la grande rue, devant chaque hangar nous faisions halte, le nez en l'air, et nous regardions d'un œil d'envie les *schlittes* * pendues aux poutres.

« Ça, disait l'un, c'est une belle *schlitte*, nous pourrions tous y tenir sans gêne.

—Oui, répondait un autre, mais elle serait trop lourde à traîner sur la côte : elle est en bois vert.

—Eh! faisait Hans Aden, nous la prendrions tout de même, si le père Gitzig voulait nous la prêter; mais c'est un avare : il garde sa *schlitte* pour lui seul, comme si les *schlittes* pouvaient s'user.

—Arrivez donc! » s'écriait Frantz Sépel, qui marchait en avant.

Et toute la troupe se remettait en route. De temps en temps on regardait Scipio, qui marchait près de moi.

« Vous avez un beau chien, faisait Hans Aden, c'est un chien français; ils ont de la laine comme les moutons et se laissent tondre sans rien dire. »

Frantz Sépel soutenait qu'il avait vu, l'année précédente, à la foire de Kaiserslautern, un chien français avec des lunettes et qui comptait sur un tambour jusqu'à cent. Il devinait aussi toutes sortes de choses, et la grand'mère Anne pensait que ce devait être un sorcier.

Scipio, pendant ces discours, s'arrêtait et nous regardait. J'étais tout fier de lui. Le petit Karl, le fils du tisserand, disait que si c'était un sorcier, il pourrait nous faire avoir une *schlitte*, mais qu'il faudrait lui donner son âme

* Traîneaux.

en échange, et pas un de nous ne voulait lui donner son âme.

Nous allions donc ainsi, de maison en maison, et deux heures sonnaient à l'église, lorsque M. Richter passa sur son traîneau, en criant à sa grande bique décharnée :

« Allez, Charlotte, allez ! »

La pauvre bête allongeait ses hanches, et M. Richter, contre son ordinaire, paraissait tout joyeux. En passant devant la maison du boucher Sépel, il cria :

« Bonne nouvelle, Sépel, bonne nouvelle ! »

Il faisait claquer son fouet, et Hans Aden dit :

« M. Richter est un peu gris ; il aura trouvé quelque part du vin qui ne lui coûtait rien. »

Alors toute la bande rit de bon cœur, car tout le village savait que Richter était un avare.

Nous étions arrivés au bout de la grande rue, devant la maison du père Adam Schmitt, un vieux soldat de Frédéric II, qui recevait une petite pension pour acheter son pain et son tabac, et de temps en temps du *schnaps* *.

Adam Schmitt avait fait la guerre de Sept ans et toutes les campagnes de Silésie et de Poméranie. Maintenant il était tout vieux, et, depuis la mort de sa sœur Rœsel, il vivait seul dans la dernière maison du village, une petite maison couverte de chaume, n'ayant qu'une seule pièce en bas, une au-dessus et le toit avec ses deux lucarnes. Elle avait aussi son hangar sur le côté, derrière un réduit à porcs, et vers le village, un petit jardin entouré de haies vives, que le père Schmitt cultivait avec soin.

L'oncle Jacob aimait ce vieux soldat ; quelquefois, en le voyant passer, il frappait à la vitre et lui criait : « Adam, entrez donc ! »

Aussitôt l'autre entrait, sachant que l'oncle avait du véritable cognac de France dans une armoire, et qu'il l'appelait pour lui en offrir un petit verre.

Nous fîmes donc halte devant sa maison, et Frantz Sépel, se penchant sur la haie, nous dit :

« Regardez-moi ce traîneau. Je parie que le père Schmitt nous le prêtera, pourvu que Fritzel entre hardiment, qu'il mette la main à côté de l'oreille du vieux, et qu'il dise : « Père Adam, prêtez-nous votre *schlitte !* » Oui, je parie qu'il nous le prêtera, j'en suis sûr ; seulement il faut du courage. »

J'étais devenu tout rouge ; d'un œil je regardais le traîneau, et de l'autre la petite fenêtre à ras de terre. Tous les camarades, au coin de la maison, me poussaient par l'épaule en disant :

« Entre, il te le prêtera !

—Je n'ose pas, leur disais-je tout bas.

—Tu n'as pas de courage, répondait Hans Aden ; à ta place, moi, j'entrerais tout de suite.

—Laissez-moi seulement regarder un peu s'il est de bonne humeur. »

Alors je me penchai vers la petite fenêtre, et, regardant du coin de l'œil, je vis le père Schmitt assis sur un escabeau, devant la pierre de l'âtre, où brillaient quelques braises au milieu d'un tas de cendres. Il nous tournait le dos ; on ne voyait que sa longue échine, ses épaules voûtées, sa petite veste de toile bleue, qui ne rejoignait pas sa culotte de grosse toile grise, tant elle était courte, sa touffe de cheveux blancs tombant sur la nuque, son bonnet de coton bleu, la houppe sur le front, ses larges oreilles rouges écartées de la tête, et ses gros sabots appuyés sur la pierre de l'âtre. Il fumait sa pipe de terre, qui dépassait un peu de côté sa joue creuse.

Voilà tout ce que je vis, avec les dalles cassées de la masure, et dans le fond, à gauche, une sorte de crèche hérissée de paille. Cela ne m'inspirait pas beaucoup de confiance, et je voulais me sauver, lorsque tous les autres me poussèrent dans l'allée en disant tout bas :

« Fritzel... Fritzel... il te le prêtera, bien sûr !

—Non !

—Si !

—Je ne veux pas. »

Mais Hans Aden avait ouvert la porte, et j'étais déjà dans la chambre avec Scipio, les autres, derrière moi, penchés, les yeux écarquillés, regardant et prêtant l'oreille.

Oh ! comme j'aurais voulu m'échapper ! Malheureusement Frantz Sépel, du dehors, retenait la porte à demi fermée ; il n'y avait de place que pour sa tête et celle de Hans Aden, debout sur la pointe des pieds derrière lui.

Le vieux Schmitt s'était retourné :

« Tiens ! c'est Fritzel ! dit-il en se levant. Qu'est-ce qui se passe donc ? »

Il ouvrit la porte, et toute la bande s'enfuit comme une volée d'étourneaux. Je restai seul. Le vieux soldat me regardait tout étonné.

« Qu'est-ce que vous voulez donc, Fritzel ? » fit-il en prenant une braise sur l'âtre pour rallumer sa pipe éteinte.

Puis, voyant Scipio, il le contempla gravement, en tirant de grosses bouffées de tabac.

Moi, j'avais repris un peu d'assurance.

« Père Schmitt, lui dis-je, les autres veulent que je vous demande votre traîneau, pour descendre de l'Altenberg. »

Le vieux soldat, en face du caniche, clignait de l'œil et souriait. Au lieu de répondre, il se

* Eau-de-vie.

gratta l'oreille en relevant son bonnet, et me demanda :

« C'est à vous, ce chien, Fritzel?

—Oui, père Adam, c'est le chien de la femme que nous avons chez nous.

—Ah bon! ça doit être un chien de soldat; il doit connaître l'exercice. »

Scipio nous regardait le nez en l'air, et le père Schmitt, retirant la pipe de ses lèvres, dit :

« C'est un chien de régiment; il ressemble au vieux Michel, que nous avions en Silésie. »

Alors, élevant la pipe, il s'écria : « Portez armes! » d'une voix si forte, que toute la baraque en retentit.

Mais quelle ne fut pas ma surprise, de voir Scipio s'asseoir sur son derrière, les pattes de devant pendantes, et se tenir comme un véritable soldat!

« Ha! ha! ha! s'écria le vieux Schmitt, je le savais bien! »

Tous les camarades étaient revenus; les uns regardaient par la porte entr'ouverte, les autres par la fenêtre. Scipio ne bougeait pas, et le père Schmitt, aussi joyeux qu'il avait paru grave auparavant, lui dit :

« Attention au commandement de marche! »

Puis, imitant le bruit du tambour, et marchant en arrière sur ses gros sabots, il se mit à crier :

« *Arche!* Pan... pan... rantanplan... Une... *deusse*... Une... *deusse!* »

Et Scipio marchait avec une mine grave étonnante, ses longues oreilles sur les épaules et la queue en trompette.

C'était merveilleux; mon cœur sautait.

Tous les autres, dehors, paraissaient confondus d'admiration.

« Halte! » s'écria Schmitt, et Scipio s'arrêta.

Alors je ne pensais plus à la *schlitte;* j'étais tellement fier des talents de Scipio, que j'aurais voulu courir à la maison, et crier à l'oncle : « Nous avons un chien qui fait l'exercice! »

Mais Hans Aden, Frantz Sépel et tous les autres, encouragés par la bonne humeur du vieux soldat, étaient entrés, et se tenaient en extase, le dos à la porte et le bonnet sous le bras.

« En place, repos! dit le père Schmitt, et Scipio retomba sur ses quatre pattes, en secouant la tête et se grattant la nuque avec une patte de derrière, comme pour dire : « Depuis deux minutes une puce me démange; mais on n'ose pas se gratter sous les armes! »

J'étais devenu muet de joie en voyant ces choses, et je n'osais appeler Scipio, de peur de lui faire honte; mais il vint se ranger de lui-même près de moi, modestement, ce qui me combla de satisfaction; je me considérais en quelque sorte comme un feld-maréchal à la tête de ses armées; tous les autres me portaient envie.

Le père Schmitt regardait Scipio d'un air attendri; on voyait qu'il lui rappelait le bon temps de son régiment.

« Oui, fit-il au bout de quelques instants, c'est un vrai chien de soldat. Mais reste à savoir s'il connaît la politique, car beaucoup de chiens ne savent pas la politique. »

En même temps, il prit un bâton derrière la porte et le mit en travers, en criant :

« Attention au mot d'ordre! »

Scipio se tenait déjà prêt.

« Saute pour la République! » cria le vieux soldat.

Et Scipio sauta par-dessus le bâton, comme un cerf.

« Saute pour le général Hoche! »

Scipio sauta.

« Saute pour le roi de Prusse! »

Mais alors Scipio s'assit sur sa queue d'un air très-ferme, et le vieux bonhomme se mit à sourire tout bas, les yeux plissés, en disant :

« Oui, il connaît la politique... hé! hé! hé! Allons... arrive! »

Il lui passa la main sur la tête, et Scipio parut très-content.

« Fritzel, me dit alors le père Schmitt, vous avez un chien qui vaut son pesant d'or; c'est un vrai chien de soldat. »

Et, nous regardant tous, il ajouta :

« Puisque vous avez un si bon chien, je vais vous prêter ma *schlitte;* mais vous me la ramènerez à cinq heures, et prenez garde de vous casser le cou. »

Il sortit avec nous et décrocha son traîneau du hangar.

Mon ésprit se partageait alors entre le désir d'aller annoncer à l'oncle les talents extraordinaires de Scipio, ou de descendre l'Altenberg sur notre *schlitte.* Mais quand je vis Hans Aden, Frantz Sépel, tous les camarades, les uns devant, les autres derrière, pousser et tirer en galopant comme des bienheureux, je ne pus résister au plaisir de me joindre à la bande.

Schmitt nous regardait de sa porte.

« Prenez garde de rouler! » nous dit-il encore.

Puis il rentra, pendant que nous filions dans la neige. Scipio sautait à côté de nous. Je vous laisse à penser notre joie, nos cris et nos éclats de rire jusqu'au sommet de la côte.

Et quand nous fûmes en haut, Hans Aden devant, les deux mains cramponnées aux patins recourbés, nous autres derrière, assis trois à trois, Scipio au milieu, et que tout à coup la

schlitte partit, ondulant dans les ornières et filant par-dessus les rampes : quel enthousiasme !

Ah ! l'on n'est jeune qu'une fois !

Scipio, à peine le traîneau parti, avait passé d'un bond par-dessus nos têtes. Il aimait mieux courir, sauter, aboyer, se rouler dans la neige comme un véritable enfant, que d'aller en *schlitte*. Mais tout cela ne nous empêchait pas de conserver un grand respect pour ses talents; chaque fois que nous remontions et qu'il marchait près de nous plein de dignité, l'un ou l'autre se retournait, et, tout en poussant, disait :

« Vous êtes bien heureux, Fritzel, d'avoir un chien pareil; Schmitt Adam dit qu'il vaut son pesant d'or.

—Oui, mais il n'est pas à eux, criait un autre il est à la femme. »

Cette idée que le chien était à la femme me rendait tout inquiet, et je pensais : « Pourvu qu'ils restent tous les deux à la maison ! »

Nous continuâmes à monter et à descendre ainsi jusque vers quatre heures. Alors la nuit commençait à se faire, et chacun se rappela notre promesse au père Schmitt. Nous reprîmes donc le chemin du village. En approchant de la demeure du vieux soldat, nous le vîmes debout sur sa porte. Il nous avait entendus rire et causer de loin.

« Vous voilà ! s'écria-t-il; personne ne s'est fait de mal ?

—Non, père Schmitt.

—A la bonne heure. »

Il remit sa *schlitte* sous le hangar, et moi, sans dire ni bonjour ni bonsoir, je partis en courant, heureux d'annoncer à l'oncle quel chien nous avions l'honneur de posséder. Cette idée me rendait si content, que j'arrivai chez nous sans m'en apercevoir; Scipio était sur mes talons.

« Oncle Jacob, m'écriai-je en ouvrant la porte, Scipio connaît l'exercice ! le père Schmitt a vu tout de suite que c'était un véritable chien de soldat; il l'a fait marcher sur les pattes de derrière comme un grenadier, rien qu'en disant : « Une... *deusse!* »

L'oncle lisait derrière le fourneau; en me voyant si enthousiaste, il déposa son livre au bord de la cheminée et me dit d'un air émerveillé :

« Est-ce bien possible, Fritzel? Comment !... comment !...

—Oui ! m'écriai-je, et il sait aussi la politique : il saute pour la République, pour le général Hoche, mais il ne veut pas sauter pour le roi de Prusse. »

L'oncle alors se mit à rire, et, regardant la femme, qui souriait aussi dans l'alcôve, le coude sur l'oreiller :

« Madame Thérèse, dit-il d'un ton grave, vous ne m'aviez pas encore parlé des beaux talents de votre chien. Est-il bien vrai que Scipio sache tant de belles choses?

—C'est vrai, monsieur le docteur, dit-elle en caressant le caniche qui s'était approché du lit et qui lui tendait la tête d'un air joyeux; oui, il sait tout cela, c'était l'amusement du bataillon; Petit-Jean lui montrait tous les jours quelque chose de nouveau. N'est-ce pas, mon pauvre Scipio, tu jouais à la drogue, tu remuais les dés pour la bonne chance, tu battais la diane ? Combien de fois notre père et les deux aînés, à la grande halte, ne se sont-ils pas réjouis de te voir monter la garde? Tu faisais rire tout notre monde par ton air grave et tes talents; on oubliait les fatigues de la route autour de toi, on riait de bon cœur ! »

Elle disait ces choses, tout attendrie, d'une voix douce, en souriant un peu tout de même. Scipio avait fini par se dresser, les pattes au bord du lit, pour entendre son éloge.

Mais l'oncle Jacob, voyant que madame Thérèse s'attendrissait de plus en plus à ces souvenirs, ce qui pouvait lui faire du mal, me dit :

« Je suis bien content, Fritzel, d'apprendre que Scipio sache faire l'exercice et qu'il connaisse la politique; mais toi, qu'as-tu fait depuis midi?

—Nous avons été en traîneau sur l'Altenberg, oncle; le père Adam nous a prêté sa *schlitte*.

—C'est très-bien. Mais tous ces événements nous ont fait oublier M. de Buffon et Klopstock; si cela continue, Scipio en saura bientôt plus que toi. »

En même temps il se leva, prit dans l'armoire l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon, et posant la chandelle sur la table :

« Allons, Fritzel, me dit-il, souriant en lui-même de ma mine longue, car je me repentais d'être revenu si tôt, allons ! »

Il s'assit et me fit asseoir sur ses genoux.

Cela me parut bien amer, de me remettre à M. de Buffon après huit jours de bon temps; mais l'oncle avait une patience qui me forçait d'en avoir aussi, et nous commençâmes la leçon de français.

Cela dura bien une heure, jusqu'au moment où Lisbeth vint mettre la nappe. Alors, en nous retournant, nous vîmes que madame Thérèse s'était assoupie. L'oncle ferma le livre et tira les rideaux, pendant que Lisbeth plaçait les couverts.

IX

Ce même soir, après le souper, l'oncle Jacob fumait sa pipe en silence derrière le fourneau. Moi, je séchais le bas de mon pantalon, assis devant la petite porte de tôle, la tête de Scipio entre les genoux, et je regardais le reflet rouge de la flamme avancer et reculer sur le plancher. Lisbeth avait emporté la chandelle selon son habitude; nous étions dans l'obscurité; le feu bourdonnait comme au temps des grands froids, la pendule marchait lentement, et dehors, dans la cuisine, nous entendions la vieille servante laver les assiettes sur l'évier.

Que d'idées me passaient alors par la tête! Tantôt je songeais au soldat mort dans la grange de Réebock, au coq noir de la lucarne; tantôt au père Schmitt faisant faire l'exercice à Scipio; puis à l'Altenberg, à la descente de notre traîneau. Tout cela me revenait comme un rêve; les sifflements plaintifs du feu me paraissaient être la musique de ces souvenirs, et je sentais tout doucement mes yeux se fermer.

Cela durait depuis environ une demi-heure, lorsque je fus réveillé par un bruit de sabots dans l'allée, en même temps, la porte s'ouvrit, et la voix joyeuse du mauser dit dans la chambre :

« De la neige, monsieur le docteur, de la neige! Elle recommence à tomber, nous en avons encore pour toute la nuit. »

Il parait que l'oncle avait fini par s'assoupir, car seulement au bout d'un instant, je l'entendis se remuer et répondre :

« Que voulez-vous, mauser, c'est la saison; il faut s'attendre à cela maintenant. »

Puis il se leva et alla dans la cuisine chercher de la lumière.

Le mauser s'approchait dans l'ombre.

« Tiens! Fritzel est là! dit-il. Tu n'as donc pas encore sommeil? »

L'oncle rentrait. Je tournai la tête, et je vis que le mauser avait ses habits d'hiver : son vieux bonnet de martre, la queue râpée pendant sur le dos, sa veste en peau de chèvre, le poil en dedans, son gilet rouge, les poches ballottant sur les cuisses, et sa vieille culotte de velours brun, ornée de pièces aux genoux. Il souriait, en plissant ses petits yeux, et tenait quelque chose sous le bras.

« Vous venez pour la gazette, mauser? dit l'oncle. Elle n'est pas arrivée ce matin, le messager est en retard.

—Non, monsieur le docteur, non; je viens pour autre chose. »

Il déposa sur la table un vieux livre carré, à couvercle de bois d'au moins trois lignes d'épaisseur, et tout couvert de larges pattes en cuivre, représentant des feuilles de vigne; les tranches étaient toutes noires et graisseuses à force de vieillesse, et de chaque page sortaient des cordons et des ficelles, pour marquer les bons endroits.

« Voilà pourquoi j'arrive! dit le mauser; je n'ai pas besoin de nouvelles, moi; quand je veux savoir ce qui se passe dans le monde, j'ouvre et je regarde. »

Alors il sourit, et ses longues dents jaunes apparurent sous les quatre poils de ses moustaches, effilées comme des aiguilles.

L'oncle ne disait rien; il approcha la table du fourneau et s'assit dans son coin.

« Oui, reprit le mauser, tout est là-dedans; mais il faut comprendre... il faut comprendre, fit-il en se touchant la tête d'un air rêveur. Les lettres ne sont rien; c'est l'esprit... l'esprit qu'il faut comprendre. »

Puis il s'assit dans le fauteuil et prit le livre sur ses cuisses maigres avec une sorte de vénération; il l'ouvrit, et, comme l'oncle le regardait :

« Monsieur le docteur, dit-il, je vous ai parlé cent fois du livre de ma tante Rœsel, de Héming; eh bien, aujourd'hui je vous l'apporte pour vous montrer le passé, le présent et l'avenir. Vous allez voir, vous allez voir! Tout ce qui est arrivé depuis quatre ans était écrit d'avance; je le comprenais bien, seulement je ne voulais pas le dire, à cause de ce Richter, qui se serait moqué de moi, car il ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Et l'avenir est aussi là-dedans; mais je ne l'expliquerai qu'à vous, monsieur le docteur, qui êtes un homme sensé, raisonnable et clairvoyant. Voilà pourquoi j'arrive.

—Écoutez, mauser, dit l'oncle, je sais bien que tout est mystère dans ce bas monde, et je ne suis pas assez vaniteux pour refuser de croire aux prédictions et aux miracles rapportés par des auteurs graves, tels que Moïse, Hérodote, Thucydide, Tite-Live et beaucoup d'autres. Malgré cela, je respecte trop la volonté du Seigneur pour vouloir pénétrer les secrets réservés par sa sagesse infinie; j'aime mieux voir dans votre livre l'accomplissement des

choses déjà passées que l'avenir. D'abord ce sera beaucoup plus clair.

—C'est bon, c'est bon, vous saurez tout, » répondit le taupier, satisfait de l'air grave de l'oncle.

Il poussa son fauteuil vers la table, posa le livre au bord; puis, se mettant à fouiller dans sa poche, il en tira de vieilles besicles en cuivre et les enfourcha sur son nez, ce qui lui donnait une figure vraiment bizarre.

On peut s'imaginer mon attention : je m'étais aussi rapproché de la table, les coudes au bord, le menton dans les mains, et je regardais, retenant mon haleine, les yeux écarquillés jusqu'aux tempes.

Toujours cette scène sera présente à mon esprit : le silence profond de la chambre, le tic-tac de l'horloge, le bruissement du feu, la chandelle comme une étoile au milieu de nous; en face de moi, l'oncle dans son coin grisâtre, Scipio à mes pieds, puis le mauser, courbé sur le livre des prédictions, et derrière lui les petites vitres noires, où descendait la neige dans les ténèbres; je revois tout cela, et même il me semble entendre encore la voix de ce pauvre vieux taupier, et celle de ce bon oncle Jacob, descendus tous deux depuis si longtemps dans la tombe.

C'était une scène étrange.

« Comment, mauser! dit l'oncle, vous avez besoin de lunettes à votre âge? moi qui vous croyais une vue excellente?

—Je n'en ai pas besoin pour lire des choses ordinaires, ni pour regarder dehors, répondit le taupier; j'ai de bons yeux, et d'ici jusque sur la côte de l'Altenberg, au printemps, je vois un nid de chenilles sur les arbres; mais vous saurez que ces lunettes sont celles de ma tante Rœsel, de Héming, et qu'il faut les avoir pour comprendre ce livre. Quelquefois ça me trouble, mais je lis au-dessus ou au-dessous; le principal est que je les aie sur le nez.

—Ah! c'est différent, bien différent, dit l'oncle d'un ton sérieux; car il avait trop bon cœur pour laisser voir au taupier que cela l'étonnait. »

Aussitôt le mauser se mit à lire :

« *Anno* 1793.—L'herbe est séchée et la fleur « est tombée, parce que le vent a soufflé des- « sus! » Cela signifie que nous sommes en hiver : l'herbe est séchée, parce que le vent a soufflé dessus. »

L'oncle inclina la tête, et le taupier poursuivit :

« Les îles ont vu et ont été saisies de crainte; « les bouts de la terre ont été effrayés; ils se « sont approchés et sont venus. » Ça, monsieur le docteur, c'est pour faire entendre que l'Angleterre, et même les îles qui sont plus loin dans la mer, ont été effrayées à cause des Républicains. « Ils se sont approchés et sont venus! » Tout le monde sait que les Anglais ont débarqué en Belgique pour faire la guerre aux Français. Mais, écoutez bien le reste : « En ce « temps-là, les conducteurs des peuples seront « comme le feu d'un foyer parmi du bois, et « comme un flambeau parmi des gerbes; ils « dévoreront à droite et à gauche tous les « pays. »

Le mauser alors leva le doigt d'un air grave et dit :

« Ça, ce sont les rois et les empereurs qui s'avancent au milieu de leurs armées, et qui dévorent tout dans les pays qu'ils traversent. Nous connaissons malheureusement ces choses pour les avoir vues; notre pauvre village s'en souviendra longtemps. »

Et comme l'oncle ne répondait pas, il reprit :

« En ce temps-là, malheur au pasteur du « néant qui abandonnera son troupeau; l'épée « tombera de son bras et son œil droit sera « entièrement obscurci. » Nous voyons, par ces mots, l'évêque de Mayence, avec sa nourrice et ses cinq maîtresses, qui s'est sauvé l'année dernière, à l'arrivée du général Custine. C'était un vrai pasteur du néant, qui faisait le scandale de tout le pays : son bras s'est desséché et son œil droit s'est obscurci.

—Mais, dit l'oncle, songez donc, mauser, que cet évêque n'était pas le seul, et qu'il y en avait beaucoup ayant la même conduite, en Allemagne, en France, en Italie et dans tout le monde.

—Raison de plus, monsieur le docteur, répondit le taupier, le livre parle pour toute la terre, « car,—fit-il, le doigt appuyé sur la page, « —car, en ce temps-là, dit l'Éternel, j'ôterai « du monde les faux prophètes, les faiseurs de « miracles et l'esprit d'impureté. » Qu'est-ce que cela peut signifier, docteur Jacob, sinon tous ces hommes qui parlent sans cesse d'amour du prochain, pour obtenir notre argent; qui ne croient à rien, et nous menacent de l'enfer; qui s'habillent de pourpre et d'or, et nous prêchent l'humilité; qui disent : « Vendez tous vos biens « pour suivre le Christ! » et ne font qu'entasser richesses sur richesses, dans leurs palais et leurs couvents; qui nous recommandent la foi et rient entre eux des simples qui les écoutent?...—N'est-ce pas l'esprit d'impureté?

—Oui, dit l'oncle, c'est abominable.

—Eh bien, c'est pour eux, c'est pour tous les mauvais pasteurs, que ces choses sont écrites, » dit le taupier.

Puis il reprit :

« En ce temps-là, il y aura aux montagnes

« Ah! l'on n'est jeune qu'une fois! » (Page 37.)

« le bruit d'une multitude, tel que celui d'un « grand peuple qui se lève, un bruit de nation « assemblée. C'est pourquoi les peuples d'alen- « tour écouteront, et tout cœur d'homme se « fondra. Et les orgueilleux seront éperdus; le « monde sera en travail comme celle qui en- « fante; les bons se regarderont avec des vi- « sages enflammés; ils entendront pour la « première fois parler de grandes choses; ils « sauront que tous sont égaux à la face de « l'Éternel, que tous sont nés pour la justice, « comme les arbres des forêts pour la lu- « mière! »

—Est-ce bien écrit cela, mauser? demanda l'oncle.

—Voyez-vous-même, » répondit le taupier en lui remettant le livre.

Alors l'oncle Jacob, les yeux troubles, regarda :

« Oui, c'est écrit, fit-il à voix basse, c'est écrit! Ah! puisse l'Éternel accomplir de si grandes choses de notre temps! puisse-t-il réjouir notre cœur d'un tel spectacle! »

Et s'arrêtant tout à coup, comme étonné de son propre enthousiasme :

« Est-il possible qu'à mon âge je me laisse encore émouvoir à ce point? Je suis un enfant, un véritable enfant. »

Il rendit le livre au mauser, qui dit en souriant :

« Je vois bien, monsieur le docteur, que vous comprenez ce passage comme moi : ce bruit d'un grand peuple qui se lève, c'est la France qui proclame les droits de l'homme.

L'était notre ami Koffel... (Page 31.)

—Comment! vous croyez que cela se rapporte à la Révolution française? demanda l'oncle.

—Eh! à quoi donc? fit le mauser; c'est clair comme le jour. »

Puis il remit ses besicles, qu'il avait ôtées, et lut :

« Il y a soixante et dix semaines pour consommer le péché, pour expier l'iniquité et pour amener la justice des siècles. Après quoi, les hommes jetteront aux taupes et aux chauves-souris les idoles faites d'argent. Et plusieurs peuples diront : « Forgeons les épées en hoyaux et les hallebardes en serpes! »

En cet endroit, le mauser posa ses deux coudes sur le livre, et se grattant la barbe, le nez en l'air, il parut réfléchir profondément. Moi, je ne le quittais plus de l'œil; il me semblait voir des choses étranges, un monde inconnu s'agiter dans l'ombre autour de nous; le faible petillement du feu et les soupirs de Scipio, endormi près de moi, me produisaient l'effet de voix lointaines, et même le silence m'inquiétait.

L'oncle Jacob, lui, semblait avoir repris son calme. Il venait de bourrer sa grande pipe et l'allumait avec un bout de papier, en lançant deux ou trois grosses bouffées lentement, pour bien laisser prendre le tabac. Il referma le couvercle et s'étendit dans le fauteuil en exhalant un soupir.

« Les hommes jetteront leurs idoles d'argent, » fit le mauser, ça veut dire leurs écus,

leurs florins et leur monnaie de toute espèce. « Ils les jetteront aux taupes, » c'est-à-dire aux aveugles, car vous savez, monsieur le docteur, que les taupes sont aveugles; les malheureux aveugles, comme le père Harich, sont de véritables taupes; ils marchent en plein jour dans les ténèbres, comme s'ils étaient sous terre. Les hommes, dans ce temps-là, donneront donc leur argent aux aveugles et aux chauves-souris. Par chauves-souris, il faut entendre les vieilles, vieilles femmes qui ne peuvent plus travailler, qui sont chauves et qui se tiennent dans le creux des cheminées, à la manière de Christine Besme, que vous connaissez aussi bien que moi. Cette pauvre Christine est tellement maigre, et conserve si peu de cheveux, que chacun pense en la voyant : « C'est une chauve-souris. »

—Oui, oui, oui, faisait l'oncle d'un ton particulier, en balançant la tête lentement. c'est clair, mauser, c'est très-clair. Maintenant, je comprends votre livre; c'est quelque chose d'admirable!

—Les hommes donneront donc leur argent aux aveugles et aux vieilles femmes par esprit de charité, reprit le mauser, et ce sera la fin de la misère en ce monde; il n'y aura plus de pauvres « dans soixante et dix semaines, » qui ne sont pas des semaines de jours, mais des semaines de mois, et « ils aiguiseront leurs « épées en hoyaux » pour cultiver la terre et vivre en paix! »

Cette explication des taupes et des chauves-souris m'avait tellement frappé, que je restais les yeux tout grands ouverts, m'imaginant voir s'accomplir cette transformation bizarre dans le coin où se tenait l'oncle. Je n'écoutais plus, et la voix du mauser continuait sa lecture monotone, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. J'en eus la chair de poule; le vieil aveugle Harich et la vieille Christine seraient entrés bras dessus bras dessous, avec leur nouvelle figure, que je n'en aurais pas été plus effrayé. Je tournai la tête, la bouche béante, et je respirai : c'était notre ami Koffel qui venait nous voir; il me fallut regarder deux fois pour bien le reconnaître, tant les idées de chauves-souris et de taupes s'étaient emparées de mon esprit.

Koffel avait son vieux tricot gris de l'hiver, son bonnet de drap tiré sur la nuque et ses gros souliers éculés, dans lesquels il mettait de vieux chaussons pour sortir; il se tenait les genoux pliés et les mains dans les poches, comme un être frileux; des flocons de neige innombrables le couvraient.

« Bonsoir, monsieur le docteur, fit-il en secouant son bonnet dans le vestibule; j'arrive tard, beaucoup de gens m'ont arrêté sur la route, au *Bœuf-Rouge* et au *Cruchon-d'Or*.

—Entrez, Koffel, lui dit l'oncle. Vous avez bien fermé la porte de l'allée?

—Oui, docteur Jacob, ne craignez rien. »

Il entra, et souriant :

« La gazette n'est pas arrivée ce matin? dit-il.

—Non, mais nous n'en avons pas besoin, répondit l'oncle d'un accent de bonne humeur un peu comique. Nous avons le livre du mauser, qui raconte le présent, le passé et l'avenir.

—Est-ce qu'il raconte aussi notre victoire? » demanda Koffel en se rapprochant du fourneau.

L'oncle et le mauser se regardèrent étonnés.

« Quelle victoire? fit le mauser.

—Hé! celle d'avant-hier, à Kaiserslautern. On ne parle que de cela dans tout le village; c'est Richter, M. Richter, qui est revenu de là-bas, vers deux heures, apporter la nouvelle. Au *Cruchon-d'Or*, on a déjà vidé plus de cinquante bouteilles en l'honneur des Prussiens; les Républicains sont en pleine déroute! »

A peine eut-il parlé des Républicains, que nous regardâmes du côté de l'alcôve, songeant que la Française était là et qu'elle nous entendait. Cela nous fit de la peine, car c'était une brave femme, et nous pensions que cette nouvelle pouvait lui causer beaucoup de mal. L'oncle leva la main, en hochant la tête d'un air désolé; puis il se leva doucement et entr'ouvrit les rideaux pour voir si madame Thérèse dormait.

« C'est vous, monsieur le docteur, dit-elle aussitôt; depuis une heure j'écoute les prédictions du mauser, j'ai tout entendu.

—Ah! madame Thérèse, dit l'oncle, ce sont de fausses nouvelles.

—Je ne crois pas, monsieur le docteur. Du moment qu'une bataille s'est livrée avant-hier à Kaiserslautern, il faut que nous ayons eu le dessous, sans quoi les Français auraient marché tout de suite sur Landau, pour débloquer la place et couper la retraite aux Autrichiens; leur aile droite aurait traversé le village. »

Puis élevant la voix :

« Monsieur Koffel, dit-elle, voulez-vous me dire les détails que vous savez? »

De toutes les choses lointaines de ce temps, celle-ci surtout est restée dans ma mémoire, car, cette nuit-là, nous vîmes quelle femme nous avions sauvée, et nous comprîmes aussi quelle était cette race de Français, qui se levait en foule pour convertir le monde.

Le mauser avait pris la chandelle sur la table, et nous étions tous entrés dans l'alcôve. Moi au pied du lit, Scipio contre la jambe, je regardais en silence, et, pour la première fois,

je voyais que madame Thérèse était devenue si maigre, qu'elle ressemblait à un homme : sa longue figure osseuse, au nez droit, le tour des yeux et le menton dessinés en arêtes, était appuyée sur sa main ; son bras, sec et brun, sortait presque jusqu'au coude de la grosse chemise de Lisbeth ; un mouchoir de soie rouge, noué sur le front, retombait derrière, sur sa nuque décharnée ; on ne voyait pas ses magnifiques cheveux noirs, mais seulement quelques petits au-dessous des oreilles, où pendaient deux grands anneaux d'or. Et ce qui surtout fixa mon attention, c'est qu'au bas de son cou pendait une médaille de cuivre rouge, représentant une tête de jeune fille, coiffée d'un bonnet en forme de casque ; cette relique attira mes yeux ; j'ai su depuis que c'était l'image de la République, mais alors je pensai que c'était la sainte Vierge des Français.

Comme le mauser levait la chandelle derrière nous, l'alcôve était pleine de lumière, et madame Thérèse me parut aussi beaucoup plus grande ; sa hanche, sa jambe et son pied descendaient sous la couverture jusqu'au bas du lit. Je n'avais jamais remarqué ces choses, qui me frappèrent alors. Elle regardait Koffel, qui ne quittait pas des yeux l'oncle Jacob, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire.

« Ce sont des bruits qui courent au village, dit-il d'un air embarrassé ; ce Richter ne mérite pas pour deux liards de confiance.

—C'est égal, monsieur Koffel, racontez-moi cela, dit-elle ; M. le docteur le permet. N'est-ce pas, monsieur le docteur, vous le permettez ?

—Sans doute, fit l'oncle d'un air de regret. Mais il ne faut pas croire tout ce qu'on rapporte.

—Non..., on exagère, je le sais bien ; mais il vaut mieux savoir les choses que de se figurer mille idées ; cela tourmente moins. »

Koffel se mit donc à raconter que deux jours avant les Français avaient attaqué Kaiserslautern, et que, depuis sept heures du matin jusqu'à la nuit, ils avaient livré de terribles combats pour entrer dans les retranchements ; que les Prussiens les avaient écrasés par milliers ; qu'on ne voyait que des morts dans les ravins, sur la côte, le long des routes et dans la Lauter ; que les Français avaient tout abandonné : leurs canons, leurs caissons, leurs fusils et leurs gibernes ; qu'on les massacrait partout, et que la cavalerie de Brunswick, envoyée à leur poursuite, faisait des prisonniers en masse.

Madame Thérèse, le menton appuyé sur la main, les yeux fixés au fond de l'alcôve et les lèvres serrées, ne disait rien. Elle écoutait, et de temps en temps, lorsque Koffel voulait s'arrêter,—car de raconter ces choses devant cette pauvre femme, cela lui faisait beaucoup de peine,—elle lui lançait un regard très-calme, et il poursuivait, disant : « On raconte encore ceci ou cela, mais je ne le crois pas. »

Enfin il se tut, et madame Thérèse, durant quelques instants, continua de réfléchir. Puis, comme l'oncle disait : « Tout cela, ce ne sont que des bruits... On ne sait rien de positif... Vous auriez tort de vous désoler, madame Thérèse, » elle se releva légèrement, pour s'appuyer contre le bois de lit, et nous dit d'une voix très-simple :

« Écoutez, il est clair que nous avons été repoussés. Mais ne croyez pas, monsieur le docteur, que cela me désole ; non, cette affaire, qui vous paraît considérable, est peu de chose pour moi. J'ai vu ce même Brunswick arriver jusqu'en Champagne, à la tête de cent mille hommes de vieilles troupes, lancer des proclamations qui n'avaient pas le sens commun, menacer toute la France, et ensuite reculer devant des paysans en sabots, la baïonnette dans les reins jusqu'en Prusse. Mon père,—un pauvre maître d'école, devenu chef de bataillon, —mes frères, —de pauvres ouvriers, devenus capitaines par leur courage,— et moi derrière, avec le petit Jean dans ma charrette, nous lui avons fait la conduite, après les défilés de l'Argonne et la bataille de Valmy. Ne croyez donc pas que de telles choses m'effrayent. Nous ne sommes pas cent mille hommes, ni deux cent mille : nous sommes six millions de paysans, qui voulons manger nous-mêmes le pain que nous avons gagné péniblement par notre travail. C'est juste, et Dieu est avec nous. »

En parlant, elle s'animait, elle étendait son grand bras maigre ; le mauser, l'oncle et Koffel se regardaient stupéfaits.

« Ce n'est pas une défaite, ni vingt, ni cent qui peuvent nous abattre, reprit-elle ; quand un de nous tombe, dix autres se lèvent. Ce n'est pas pour le roi de Prusse, ni pour l'empereur d'Allemagne que nous marchons, c'est pour l'abolition des priviléges de toute sorte, pour la liberté, pour la justice, pour les droits de l'homme !—Pour nous vaincre, il faudra nous exterminer jusqu'au dernier, fit-elle avec un sourire étrange, et ce n'est pas aussi facile qu'on le croit. Seulement il est bien malheureux que tant de milliers de braves gens de votre côté se fassent massacrer pour des rois et des nobles qui sont leurs plus grands ennemis, quand le simple bon sens devrait leur dire de se mettre avec nous, pour chasser tous ces oppresseurs du pauvre peuple ; oui, c'est bien malheureux, et voilà ce qui me fait plus de peine que tout le reste. »

Ayant parlé de la sorte, elle se recoucha, et l'oncle Jacob, étonné de la justesse de ses paroles, resta quelques instants silencieux.

Le mauser et Koffel se regardaient sans rien dire, mais on voyait bien que les réflexions de la Française les avaient frappés et qu'ils pensaient : « Cette femme a raison ! »

Au bout d'une minute seulement, l'oncle dit :

« Du calme, madame Thérèse, du calme, tout ira mieux ; sur bien des choses nous pensons de même, et si cela ne dépendait que de moi, nous ferions bientôt la paix ensemble.

—Oui, monsieur le docteur, répondit-elle, je le sais, car vous êtes un homme juste, et nous ne voulons que la justice.

—Tâchez d'oublier tout cela, dit encore l'oncle Jacob; il ne vous faut plus maintenant que du repos pour être en bonne santé.

—Je tâcherai, monsieur le docteur. »

Alors nous sortîmes de l'alcôve, et l'oncle, nous regardant tout rêveur, dit :

« Voilà bientôt dix heures, allons nous coucher, il est temps. »

Il reconduisit Koffel et le mauser dehors, et poussa le verrou comme à l'ordinaire. Moi, je grimpais déjà l'escalier.

Cette nuit-là, j'entendis l'oncle se promener longtemps dans sa chambre ; il allait et venait d'un pas lent et grave, comme un homme qui réfléchit. Enfin, tout bruit cessa, et je m'endormis à la grâce de Dieu.

X

Le lendemain, lorsque je m'éveillai, la neige encombrait mes petites fenêtres; il en tombait encore tellement qu'on ne voyait pas la maison en face. Dehors tintaient les clochettes du traîneau de l'oncle Jacob, son cheval Rappel hennissait; mais aucun autre bruit ne s'entendait, tous les gens du village ayant eu soin de fermer leurs portes.

Je pensai qu'il fallait quelque chose d'extraordinaire pour décider l'oncle à se mettre en route par un temps pareil, et, m'étant habillé, je descendis bien vite savoir ce que cela pouvait être.

L'allée était ouverte; l'oncle, enfoncé dans la neige jusqu'aux genoux, son gros bonnet de loutre tiré sur la nuque, et le col de sa houppelande relevé, arrangeait à la hâte une botte de paille dans le traîneau.

« Tu pars, oncle? lui criai-je en m'avançant sur le seuil.

—Oui, Fritzel, oui, je pars, dit-il d'un ton joyeux ; est-ce que tu veux m'accompagner ? »

J'aimais bien d'aller en traîneau, mais voyant ces gros flocons tourbillonner jusqu'à la cime des airs, et, songeant qu'il ferait froid, je répondis :

« Un autre jour, oncle; aujourd'hui, j'aime mieux rester. »

Alors il rit tout haut, et, rentrant, il me pinça l'oreille, ce qu'il faisait toujours lorsqu'il était de bonne humeur.

Nous entrâmes ensemble dans la cuisine, où le feu dansait sur l'âtre et répandait une bonne chaleur. Lisbeth lavait les écuelles devant la petite fenêtre à vitres rondes qui donnait sur la cour. Tout était calme dans la cuisine; les grosses soupières semblaient briller plus que de coutume, et sur leur ventre rebondi dansaient cinquante petites flammes, semblables à celles du foyer.

« Maintenant, tout est prêt, dit l'oncle en ouvrant le garde-manger et fourrant dans sa poche une croûte de pain.

Il mit sous sa houppelande la gourde de kirschenwaser, qu'il emportait toujours en voyage; puis, au moment d'entrer dans la salle, la main sur le loquet, il dit à la vieille servante de ne pas oublier ses recommandations : d'entretenir un bon feu partout, de laisser la porte ouverte, pour entendre madame Thérèse, et de lui donner tout ce qu'elle demanderait, à l'exception du manger; car elle ne devait prendre qu'un bouillon le matin et un autre le soir, avec quelques légumes, et de ne la contrarier en rien.

Enfin il entra, et je le suivis, songeant au plaisir que j'aurais, lorsqu'il serait parti, de courir dans tout le village avec mon ami Scipio, et de me faire honneur de ses talents.

« Eh bien, madame Thérèse, dit l'oncle d'un ton joyeux, me voilà sur mon départ. Quel bon temps pour aller en traîneau ! »

Madame Thérèse, appuyée sur son coude, au fond de l'alcôve, les rideaux écartés, regardait les fenêtres d'un air tout mélancolique.

« Vous allez voir un malade, monsieur le docteur? dit-elle.

—Oui, un pauvre bûcheron de Dannbach, à trois lieues d'ici, qui s'est laissé prendre sous sa *schlitte*; c'est une blessure grave et qui ne souffre aucun retard.

—Quel rude métier vous faites! dit madame Thérèse d'une voix attendrie; sortir par un temps pareil, pour secourir un malheureux, qui ne pourra peut-être jamais reconnaître vos services!

—Eh! sans doute, répondit l'oncle en bourrant sa grande pipe de porcelaine, cela m'est

arrivé déjà bien souvent; mais que voulez-vous? parce qu'un homme est pauvre, ce n'est pas une raison pour le laisser mourir; nous sommes tous frères, madame Thérèse, et les malheureux ont le droit de vivre comme les riches.

—Oui, vous avez raison, et pourtant combien d'autres, à votre place, resteraient tranquillement près de leur feu, au lieu de risquer leur vie, pour le seul plaisir de faire le bien! »

Et levant les yeux avec expression :

« Monsieur le docteur, dit-elle, vous êtes un républicain.

—Moi, madame Thérèse! que me dites-vous là? s'écria l'oncle en riant.

—Oui, un vrai républicain, reprit-elle; un homme que rien n'arrête, qui méprise toutes les souffrances, toutes les misères pour accomplir son devoir.

—Ah! si vous l'entendez ainsi, je serais heureux de mériter ce nom, répondit l'oncle. Mais, dans tous les partis et dans tous les pays du monde, il se trouve des hommes pareils.

—Alors, monsieur Jacob, ils sont républicains sans le savoir. »

L'oncle ne put s'empêcher de sourire :

« Vous avez réponse à tout, dit-il en fourrant son paquet de tabac dans la grande poche de sa houppelande, on ne peut pas discuter avec vous! »

Quelques instants de silence suivirent ces paroles. L'oncle battait le briquet. Moi j'avais pris la tête de Scipio entre mes bras, et je pensais : « Je te tiens, tu vas me suivre.... Nous reviendrons dîner, et après ça nous recommencerons. » Le cheval continuait à hennir dehors, et madame Thérèse s'était mise à regarder les gros flocons qui tourbillonnaient contre les vitres, lorsque l'oncle, ayant allumé sa pipe, dit :

« Je vais rester absent jusqu'au soir; mais Fritzel vous tiendra compagnie, le temps ne vous durera pas trop. »

Il me passait la main dans les cheveux, et je devenais rouge comme une écrevisse, ce qui fit sourire madame Thérèse.

« Non, non, monsieur le docteur, dit-elle avec bonté, je ne m'ennuie jamais seule; il faut laisser courir Fritzel avec Scipio, cela leur fera du bien; et puis ils aiment bien mieux respirer le grand air que de rester enfermés dans la chambre, n'est-ce pas, Fritzel?

—Oh! oui, madame Thérèse, répondis-je en exhalant un gros soupir.

—Comment! tu n'as pas honte de dire cela de cette façon? s'écria l'oncle.

—Eh! pourquoi, monsieur le docteur? Fritzel est comme petit Jean, il dit tout ce qu'il pense, et il a raison. Va, Fritzel, cours, amuse-toi; l'oncle te donne congé. »

Que je l'aimais alors et que son sourire me paraissait bon! L'oncle Jacob s'était mis à rire; il reprit son fouet au coin de la porte, et revenant :

« Allons, madame Thérèse, s'écria-t-il, au revoir et bon courage!

—Au revoir, monsieur le docteur, fit-elle en lui tendant sa longue main d'un air d'attendrissement; allez, et que le ciel vous conduise.

Ils restèrent ainsi quelques instants tout rêveurs; puis l'oncle dit :

« Ce soir, entre six et sept heures, je serai de retour, madame Thérèse; ayez bonne confiance, soyez sans inquiétude, tout ira mieux. »

Après quoi nous sortîmes; il enjamba l'échelle du traîneau, s'enveloppa les genoux de sa houppelande, et toucha Rappel du bout de son fouet, en me disant :

« Conduis-toi bien, Fritzel. »

Le traîneau fila sans bruit, remontant la rue. Quelques bonnes gens regardaient à leurs fenêtres et se disaient :

« Monsieur le docteur Jacob est appelé bien sûr quelque part pour un malade en danger, sans cela il ne se mettrait pas en route par ce temps de neige. »

Quand l'oncle eut disparu au coin de la rue, je tirai la porte de l'allée et je rentrai manger ma soupe sur le bord de l'âtre. Scipio me regardait, ses grosses moustaches en l'air, et se léchait de temps en temps le tour du museau en clignant de l'œil. Je lui laissai le fond de mon assiette à nettoyer, selon mon habitude; ce qu'il faisait gravement, sans montrer l'avidité des autres chiens du village.

Nous en étions là et j'allais sortir, lorsque Lisbeth, qui venait de finir son ouvrage et qui s'essuyait les bras à la serviette, derrière la porte, me demanda :

« Dis donc, Fritzel, est-ce que tu restes ici?

—Non, je vais voir le petit Hans Aden.

—Eh bien, écoute : puisque tu mets tes sabots, va donc chez le mauser me chercher du miel pour la Française; monsieur le docteur veut qu'on lui fasse une boisson avec du miel. Prends ton écuelle et va là-bas. Tu diras au mauser que c'est pour l'oncle Jacob. Voici l'argent. »

Rien ne me plaisait tant que d'avoir à faire des commissions, surtout chez le mauser, qui me traitait comme un homme raisonnable. Je pris donc l'écuelle et je sortis avec Scipio pour me rendre chez le taupier, dans la ruelle des Orties, derrière l'église.

Quelques commères commençaient à balayer le devant de leur porte.

A l'auberge du *Cruchon-d'Or*, on entendait tinter les verres et les bouteilles; on chantait, on riait, les gens montaient et descendaient l'escalier. Un vendredi, cela me parut extraordinaire; je m'arrêtai pour voir si c'était une noce ou un baptême, et comme je me tenais de l'autre côté de la rue, sur la pointe des pieds, regardant dans la petite allée ouverte, je vis, au fond de la cuisine, la silhouette étrange du mauser se pencher devant la flamme, son bout de pipe noire au coin des lèvres, et sa main brune qui posait une braise sur le tabac.

Plus loin, à droite, j'aperçus aussi la vieille Grédel avec sa cornette à rubans tremblotants; elle arrangeait des assiettes sur un dressoir, et son chat gris se promenait au bord en faisant le gros dos et la queue en l'air.

Un instant après, le mauser revint lentement dans l'allée sombre, lançant de grosses bouffées. Alors je lui criai :

« Mauser! mauser! »

Il s'avança jusqu'au bord de l'escalier, et me dit en riant :

« C'est toi, Fritzel?

—Oui, je vais chez vous chercher du miel.

—Hé! monte donc boire un coup; nous irons ensemble tout à l'heure. »

Et se tournant vers la cuisine :

« Grédel, cria-t-il, apportez un verre pour Fritzel. »

Je m'étais dépêché de monter, et nous entrâmes, Scipio sur nos talons.

Dans la salle, à travers la fumée grisâtre, on ne voyait, le long des tables, que des gens en blouse, en veste, en camisole, le bonnet ou le feutre sur l'oreille; les uns assis à la file, les autres à cheval au bout des bancs, levant leurs verres pleins d'un air joyeux, et célébrant la grande victoire de Kaiserslautern. De tous les côtés on entendait chanter le *Faterland*. Quelques vieilles buvaient avec leurs fils et semblaient aussi joyeuses que les autres.

Je suivais le mauser, qui s'avançait, le dos rond, vers les fenêtres de la rue. Là se trouvaient, dans le coin à droite, l'ami Koffel et le vieux Adam Schmitt, devant une bouteille de vin blanc. Dans l'autre coin, en face, l'aubergiste Joseph Spick, son bonnet de laine frisée sur l'oreille, comme un batailleur, et M. Richter, en veste de chasse et grandes guêtres de cuir, buvaient du *gleiszeller* au cachet vert. Ils étaient pourpres tous les deux jusqu'aux oreilles, et criaient :

« A la santé de Brunswick! à la santé de notre glorieuse armée!

—Hé! fit le mauser en s'approchant de notre table, place pour un homme. »

Et Koffel, se retournant, me serra la main, tandis que le père Schmitt disait :

« A la bonne heure, à la bonne heure, voici du renfort. »

Il me fit asseoir près de lui, contre le mur, et Scipio vint aussitôt lui lever la main du bout de son nez, d'un air de vieille connaissance.

« Hé! hé! hé! disait le vieux soldat, c'est toi, l'ancien; tu me reconnais! »

Grédel apporta un verre, et le mauser l'emplit.

Au même instant, M. Richter se mit à crier à l'autre bout de la table, d'un ton moqueur :

« Hé! Fritzel, comment va M. le docteur Jacob? Il ne vient donc pas célébrer la grande bataille! C'est étonnant, étonnant, un si bon patriote! »

Et moi, ne sachant que répondre, je dis tout bas à Koffel :

« L'oncle est parti sur son traîneau pour soigner un pauvre bûcheron qui s'est laissé prendre sous sa *schlitte*. »

Alors Koffel, se retournant, s'écria d'une voix claire :

« Pendant que le petit-fils d'un ancien domestique de Salm-Salm s'allonge les jambes sous la table près du poêle, et qu'il boit du *gleiszeller* en l'honneur des Prussiens, qui se moquent de lui, M. le docteur Jacob traverse les neiges pour aller voir un pauvre bûcheron de la montagne écrasé sous sa *schlitte*. Ça rapporte moins que de prêter à gros intérêts, mais ça prouve plus de cœur tout de même. »

Koffel avait un petit coup de trop, et tous les gens l'écoutaient en souriant. Richter, la figure longue et les lèvres serrées, ne répondit pas d'abord, mais au bout d'un instant il dit :

« Eh! que ne fait-on pas par amour des Droits de l'homme, de la déesse Raison et du Maximum, surtout quand une vraie citoyenne vous encourage!

—Monsieur Richter, taisez-vous! s'écria le mauser d'une voix forte. M. le docteur est aussi bon Allemand que vous, et cette femme, dont vous parlez sans la connaître, est une brave femme. Le docteur Jacob n'a fait que son devoir en lui sauvant la vie; vous devriez rougir d'exciter les gens du village contre un pauvre être malade qui ne peut se défendre : c'est abominable!

—Je me tairai si cela me convient, s'écria Richter à son tour. Vous criez bien haut.... Ne dirait-on pas que les Français ont remporté la victoire! »

Alors le mauser, les tempes et les joues couleur de brique, frappa du poing sur la table, à faire tomber les verres; il parut vouloir se lever, mais il se rassit et dit :

« J'ai droit de me réjouir des victoires de la

vieille Allemagne autant, pour le moins, que vous, monsieur Richter, car moi je suis un vieux Allemand comme mon père, comme mon grand-père, et tous les mausers connus depuis deux cents ans au village d'Anstatt pour l'élevage des abeilles et la manière de prendre les taupes; au lieu que les cuisiniers des Salm-Salm, de père en fils, se promenaient en France avec leurs maîtres pour tourner la broche et lécher le fond des marmites. »

Toute la salle partit d'un éclat de rire à ce propos, et M. Richter, voyant que la plupart n'étaient pas pour lui, jugea prudent de se modérer; il répondit donc d'un ton calme :

« Je n'ai jamais rien dit contre vous ni contre le docteur Jacob; au contraire, je sais que M. le docteur est un homme habile et un honnête homme. Mais cela n'empêche pas qu'en un jour comme celui-ci tout bon Allemand doit se réjouir. Car, écoutez bien, ceci n'est pas une victoire ordinaire, c'est la fin de cette fameuse République une et indivisible.

—Comment! comment! s'écria le vieux Schmitt, la fin de la République? Voilà du nouveau!

—Oui, elle ne durera plus six mois, fit Richter avec assurance; car, de Kaiserslautern, les Français seront balayés jusqu'à Hornbach, de Hornbach à Sarrebruck, à Metz, et ainsi de suite jusqu'à Paris. Une fois en France, nous trouverons des amis en foule pour nous secourir : la noblesse, le clergé et les honnêtes gens sont tous pour nous; ils n'attendent que notre armée pour se lever. Et quant à ce tas de gueux ramassés à droite et à gauche, sans officiers et sans discipline, qu'est-ce qu'ils peuvent faire contre de vieux soldats, fermes comme des rochers, avançant en bon ordre de bataille, sous la conduite de la vieille race guerrière? Des tas de savetiers sans un seul général, sans même un vrai caporal *schlague!* Des paysans, des mendiants, de vrais sans-culottes, comme ils s'appellent eux-mêmes, je vous le demande, qu'est-ce qu'ils peuvent faire contre des Brunswick, des Wurmser, et des centaines d'autres vieux capitaines éprouvés par tous les périls de la guerre de Sept ans? Ils seront dispersés et périront par milliers, comme les sauterelles en automne. »

Toute la salle était alors de l'avis de Richter, et plusieurs disaient.

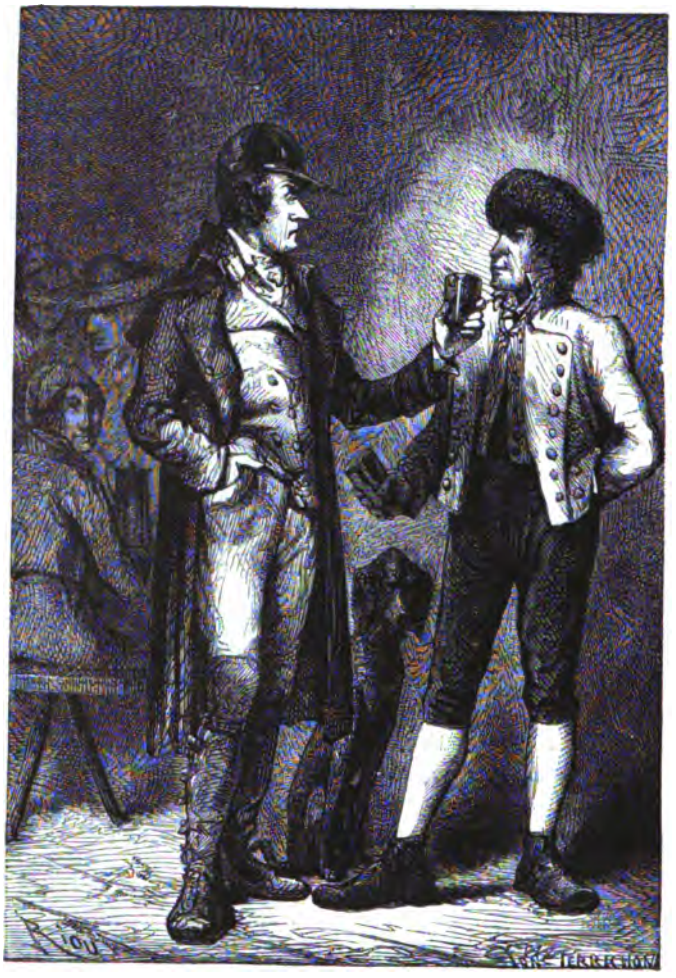
« A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler; depuis longtemps nous pensions les mêmes choses. »

Le mauser et Koffel se taisaient; mais le vieux Adam Schmitt hochait la tête en souriant. Après un instant de silence, il déposa sa pipe sur la table et dit :

« Monsieur Richter, vous parlez comme l'almanach; vous prédisez l'avenir d'une façon admirable; mais tout cela n'est pas aussi clair pour les autres que pour vous. Je veux bien croire que la vieille race est née pour faire les généraux, puisque les nobles arrivent tous au monde capitaines; mais, de temps en temps, il peut aussi sortir des généraux de la race des paysans, et ceux-là ne sont pas les plus mauvais, car ils le sont devenus par leur propre valeur. Ces Républicains, qui vous paraissent si bêtes, ont quelquefois de bonnes idées tout de même; par exemple, d'établir chez eux que le premier venu pourra devenir feld-maréchal, pourvu qu'il en ait le courage et la capacité; de cette façon, tous les soldats se battent comme de véritables enragés; ils tiennent dans leurs rangs comme des clous et marchent en avant comme des boulets, parce qu'ils ont la chance de monter en grade s'ils se distinguent, de devenir capitaine, colonel ou général. Les Allemands se battent maintenant pour avoir des maîtres, et les Français se battent pour s'en débarrasser, ce qui fait encore une grande différence. Je les ai regardés de la fenêtre du père Diemer, au premier étage, en face de la fontaine, pendant les deux charges des Croates et des uhlans, des charges magnifiques; eh bien, cela m'a beaucoup étonné, monsieur Richter, de voir comme ces jacobins ont supporté ça! Et leur commandant m'a fait un véritable plaisir, avec sa grosse figure de paysan lorrain et ses petits yeux de sanglier. Il n'était pas aussi bien habillé qu'un major prussien, mais il se tenait aussi tranquille sur son cheval que si on lui avait joué un air de clarinette. Finalement, ils se sont tous retirés, c'est vrai, mais ils avaient une division sur le dos, et n'ont laissé que les fusils et les gibernes des morts sur la place. Avec des soldats pareils, croyez-moi, monsieur Richter, il y a de la ressource. Les vieilles races guerrières sont bonnes, mais les jeunes poussent au-dessous, comme les petits chênes sous les grands, et quand les vieux pourrissent, ceux-là les remplacent. Je ne crois donc pas que les Républicains se sauvent comme vous le dites; ce sont déjà de fameux soldats, et s'il leur vient un général ou deux, gare! Et prenez bien garde que ce n'est pas impossible du tout, car, entre douze ou quinze cent mille paysans, il y a plus de choix qu'entre dix ou douze mille nobles; la race n'est peut-être pas aussi fine, mais elle est plus solide. »

Le vieux Schmitt reprit alors haleine un instant, et comme tout le monde l'écoutait, il ajouta :

« Tenez, moi, par exemple, si j'avais eu le bonheur de naître dans un pays pareil, est-ce que vous croyez que je me serais contenté d'être



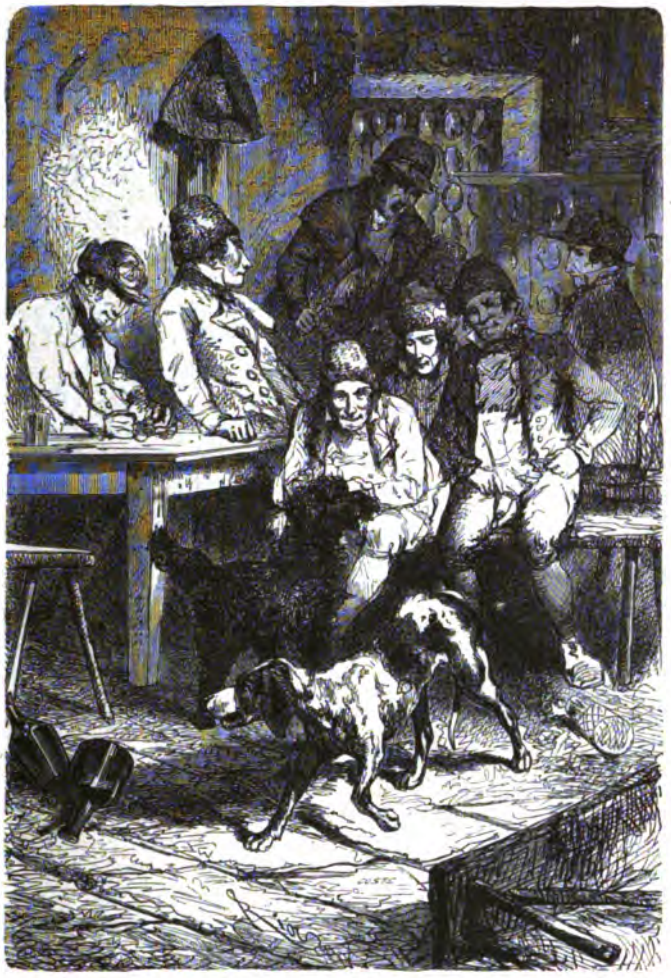
Karolus Richter et Joseph Spick. (Page 46.)

Adam Schmitt, sergent de grenadiers, avec cent florins de pension, six blessures et quinze campagnes? Non, non, ôtez-vous cette idée de la tête; je serais le commandant, le colonel ou le général Schmitt, avec une bonne retraite de deux mille thalers, ou bien mes os dormiraient depuis longtemps quelque part. Quand le courage mène à tout, on a du courage, et quand il ne sert qu'à devenir sergent et à faire avancer les nobles en grade, chacun garde sa peau.

—Et l'instruction! s'écria Richter, vous comptez donc l'instruction pour rien, vous? Est-ce qu'un homme qui ne sait pas lire vaut un duc de Brunswick qui sait tout? »

Alors Koffel, se retournant, dit d'un air calme :

—C'est juste, monsieur Richter, l'instruction fait la moitié de l'homme, et peut-être les trois quarts. Voilà pourquoi ces Républicains se battent jusqu'à la mort; ils veulent que leurs fils reçoivent de l'instruction aussi bien que les nobles. C'est le manque d'instruction qui fait la mauvaise conduite et la misère, la misère fait les mauvaises tentations, et les mauvaises tentations amènent tous les vices. Le plus grand crime de ceux qui gouvernent dans ce bas monde, c'est de refuser l'instruction aux misérables, afin que leurs races nobles soient toujours au-dessus; c'est comme s'ils crevaient les yeux des hommes, lorsqu'ils viennent au monde, pour profiter de leur travail. Dieu vengera ces fautes, monsieur Richter, car il est juste. Et si les Républicains versent leur sang,



C'est alors qu'il fallut entendre les cris plaintifs de Max. (Page 50.)

comme ils le disent, pour que cela n'arrive plus sur la terre, tous les hommes religieux qui croient à la vie éternelle doivent les approuver. »

Ainsi parla Koffel, disant que si ses parents avaient pu le faire instruire, au lieu d'être un pauvre diable, il aurait peut-être fait honneur à Anstatt et serait devenu quelque chose d'utile. Chacun pensait comme lui, et plusieurs se disaient entre eux : « Que serions-nous si l'on nous avait instruits? Est-ce que nous étions plus bêtes que les autres? Non, le ciel donne à tous sa douce lumière et sa bonne rosée. Nous avions de bonnes intentions, nous voulions la justice; mais on nous a laissés dans les ténèbres, par esprit de calcul et pour nous maintenir dans la bassesse. Ces gens-là pensent s'agrandir en empêchant les autres de croître, c'est abominable! »

Et moi, songeant alors combien l'oncle Jacob se donnait de peine pour m'apprendre à lire dans M. de Buffon, je me repentais de ne pas profiter davantage de ses leçons, et j'étais tout attendri.

M. Richter, voyant tout le monde contre lui, et ne sachant que répondre aux paroles judicieuses de Koffel, haussa les épaules comme pour dire : « Ce sont des fous gonflés d'orgueil, des êtres qu'il faudrait mettre à la raison. »

Or le silence commençait à se rétablir, et le mauser venait de faire apporter une seconde bouteille, lorsque des grondements sourds s'entendirent sous la table; aussitôt nous regardâmes et nous vîmes le grand chien roux de

M. Richter qui tournait autour de Scipio. Ce chien s'appelait Max; il avait le poil ras, le nez fendu, les côtes saillantes, les yeux jaunâtres, les oreilles longues et la queue relevée comme un sabre; il était grand, sec et nerveux. M. Richter avait l'habitude de chasser avec lui des journées entières sans rien lui donner à manger, sous prétexte que les bons chiens de chasse doivent avoir faim pour sentir le gibier et le suivre à la piste. Il voulait passer derrière Scipio, qui se retournait toujours la tête haute et la lèvre frémissante.

En regardant du côté de M. Richter, je vis qu'il excitait son chien en dessous; le père Schmitt s'en aperçut aussi, car il s'écria :

« Monsieur Richter, vous avez tort d'exciter votre chien. Ce caniche, voyez-vous, est un chien de soldat, rempli de finesse et qui connaît toutes les ruses de la guerre. Le vôtre est peut-être d'une vieille race; mais, prenez garde, celui-ci serait bien capable de l'étrangler.

—Etrangler mon chien! s'écria Richter; il en avalerait dix comme ce misérable roquet; d'un coup de dent il lui casserait l'échine! »

En entendant cela, je voulus me sauver avec Scipio, car M. Richter excitait toujours son grand Max, et tous les buveurs se retournaient en riant pour voir la bataille. J'avais envie de pleurer; mais le vieux Schmitt me retenait par l'épaule en me disant tout bas :

« Laissez faire, laissez faire.... ne craignez rien, Fritzel; je vous dis que notre chien connaît la politique.... l'autre n'est qu'une grosse bête qui n'a rien vu. »

Et se tournant vers Scipio, il lui répétait toujours :

« Attention! attention! »

Scipio ne bougeait pas; il se tenait le derrière dans le coin de la fenêtre, la tête droite, ses yeux luisants sous ses grands poils frisés, et dans le coin de sa moustache tremblotante, on voyait une dent blanche très-pointue.

Le grand roux s'avançait la tête penchée et le poil hérissé tout le long de son échine maigre. Ils grondaient tous deux, jusqu'au moment où Max fit un bond pour saisir Scipio à la gorge; aussitôt trois ou quatre éclats de voix brefs, terribles, partirent à la fois. Scipio s'était baissé pendant que l'autre l'attrapait à la tignasse, et d'un coup de dent sec il lui faisait claquer la patte. C'est alors qu'il fallut entendre les cris plaintifs de Max, et qu'il fallut le voir se glisser en boitant sous les tables; il filait comme un éclair entre les jambes, en répétant ses cris aigus qui vous perçaient les oreilles.

M. Richter s'était levé furieux pour tomber sur Scipio; mais, au même instant, le mauser avait pris son bâton au coin de la porte, et disait :

« Monsieur Richter, si votre grosse bête est mordue, à qui la faute? Vous l'avez assez excitée; maintenant elle est peut-être estropiée, ça vous apprendra!

Et le vieux Schmitt, riant jusqu'aux larmes, faisait mettre Scipio entre ses genoux et criait :

« Je savais bien qu'il connaissait les finesses de la guerre; hé! hé! hé! nous avons remporté les drapeaux et les canons. »

Tous les assistants riaient avec lui; de sorte que M. Richter, indigné, chassa lui-même son chien dans la rue à grands coups de pied, pour ne plus entendre ses cris. Il aurait bien voulu en faire autant à Scipio, mais tout le monde était dans l'étonnement de son courage et de son bon sens naturel.

« Allons, s'écria le mauser en se levant, arrive maintenant, Fritzel, arrive! il est temps que je te donne ce que tu veux. Je vous salue, monsieur Richter; vous avez un fameux chien. Grédel, vous marquerez deux bouteilles sur l'ardoise. »

Schmitt et Koffel s'étaient aussi levés, et nous sortîmes tous ensemble, riant comme des bienheureux. Scipio nous suivait de près, sachant qu'il n'avait rien de bon à espérer quand nous serions sortis.

Au bas de l'escalier, Schmitt et Koffel tournèrent à droite pour descendre la grand'route; le mauser et moi nous traversâmes la place, à gauche, pour entrer dans la ruelle des Orties.

Le mauser marchait devant, le dos rond, une épaule un peu plus haute que l'autre, selon son habitude, lançant de grosses bouffées de tabac coup sur coup, et riant tout bas, sans doute à cause de la déconfiture de Richter.

Nous arrivâmes bientôt à sa petite porte enfoncée sous terre; alors il descendit les marches et me dit :

« Arrive, Fritzel, arrive; laisse le chien dehors, il n'y a pas trop de place dans le trou. »

Il avait bien raison d'appeler sa baraque un trou, car elle n'avait que deux petites fenêtres à fleur de terre donnant sur la ruelle. A l'intérieur, tout était sombre : le grand lit et l'escalier de bois au fond, les vieux escabeaux, la table couverte de scies, de pointes, de pincettes; l'armoire ornée de deux citrouilles, le plafond traversé de perches, où la vieille Berbel, la mère du mauser, suspendait le chanvre qu'elle filait; les attrapes de toutes sortes placées sur le vieux baldaquin, dans un enfoncement tout gris de poussière et de toiles d'araignée; les centaines de peaux de martres, de fouines, de belettes accrochées aux murs, les unes retournées, les autres encore fraîches et bourrées de paille pour les faire sécher, tout cela vous laissait à peine assez de place pour se retourner,

et tout cela me rappelle le bon temps de la jeunesse, car je l'ai vu cent fois, été comme hiver, qu'il fît du soleil ou de la pluie, que les petites fenêtres fussent ouvertes ou fermées.

C'est là-dedans que je me représente toujours le mauser, assis devant la table très-basse, montant ses attrapes, la joue tirée, les lèvres serrées, et la vieille Berbel,—toute jaune, le bonnet de crin sur la nuque, ses petites mains sèches, aux ongles noirs, sillonnées de grosses veines bleuâtres,—filant du matin au soir à côté du poêle. De temps en temps, elle levait sa petite tête, froncée de rides innombrables, et regardait son fils d'un air de satisfaction.

Mais ce jour-là, Berbel n'était pas de bonne humeur, car à peine fûmes-nous entrés qu'elle se mit à quereller le mauser d'une voix aigre, disant qu'il passait sa vie au cabaret, qu'il ne songeait qu'à boire, sans se soucier du lendemain, toutes choses très-fausses auxquelles le mauser ne répondit pas, sachant qu'il faut tout entendre de sa mère sans se plaindre.

Il ouvrit tranquillement l'armoire, tandis que la vieille Berbel criait, et prit sur le plus haut rayon une large écuelle de terre vernissée, où le miel couleur d'or, dans des rayons blancs comme la neige, s'élevait par couches régulières. Il la déposa sur la table, et plaça deux beaux rayons dans une assiette très-propre, en me disant :

« Tiens, Fritzel, voilà du beau miel pour la dame française. Le miel en rayon est tout ce qu'on peut souhaiter de mieux pour des malades; c'est d'abord plus appétissant, et puis c'est plus frais et plus sain. »

J'avais déjà posé l'argent au bord de la table, et Berbel étendait la main d'un air content pour le prendre; mais le mauser me le rendit :

« Non, fit-il, non, je ne veux pas être payé de cela; mets cet argent dans ta poche, Fritzel, et prends l'assiette. Laisse ton écuelle ici; je vous la rapporterai ce soir ou demain matin. »

Et comme la vieille semblait fâchée, il ajouta :

« Tu diras à la dame française, Fritzel, que c'est le mauser qui lui fait présent de ce miel, avec plaisir, entends-tu... de bien bon cœur... car c'est une femme respectable... N'oublie pas de dire « respectable, » tu m'entends?

—Oui, mauser, je dirai ça. Bonjour, Berbel, dis-je en ouvrant la porte. »

Elle me répondit en inclinant la tête brusquement; cette vieille avare ne voulait rien dire, à cause de l'oncle Jacob; mais de voir partir le miel sans argent, cela lui paraissait bien dur.

Le mauser me reconduisit jusque dehors, et je retournai chez nous, bien content de ce qui venait d'arriver.

XI

Au coin de l'église, je rencontrai le petit Hans Aden, qui revenait de glisser sur le guévoir; il s'en retournait, les mains dans les poches jusqu'aux coudes, et me cria :

« Fritzel! Fritzel! »

S'étant approché, d'abord il regarda les deux beaux rayons de miel, et me dit :

« C'est pour vous, ça?

—Non, c'est pour faire de la boisson à la dame française.

—Je voudrais bien être malade à sa place, » dit-il en se léchant, d'un air expressif, le bord de ses grosses lèvres retroussées.

Puis il demanda :

« Qu'est-ce que tu fais, cette après-midi?

—Je ne sais pas; j'irai me promener avec Scipio. »

Alors il regarda le chien, et, se grattant le bas du dos :

« Ecoute, si tu veux, dit-il, nous irons poser des attrapes derrière le fumier de la poste; il y a beaucoup de verdiers et de moineaux le long des haies, sous les hangars et dans les arbres du *Postthâl*.

—Je veux bien, lui répondis-je.

—Oui, arrive ici, sur le perron; nous partirons ensemble. »

Avant de nous séparer, Hans Aden me demanda s'il pouvait passer le doigt au fond de l'assiette; je lui donnai cette permission, et il trouva le miel très-bon. Après quoi, chacun reprit son chemin, et je rentrai chez nous vers onze heures et demie.

« Ah! te voilà! s'écria Lisbeth en me voyant entrer dans la cuisine, je croyais que tu ne reviendrais plus; Dieu du ciel, il t'en faut, à toi, du temps pour faire une commission! »

Je lui racontai ma rencontre avec le mauser sur l'escalier du *Cruchon-d'Or*, la dispute de Koffel, du vieux Schmitt et du taupier contre M. Richter, la grande bataille de Max et de Scipio, et, finalement, la manière dont le mauser m'avait recommandé de dire qu'il ne voulait pas d'argent pour son miel, et qu'il l'offrait de bien bon cœur à la dame française, une personne « respectable. »

Comme la porte était ouverte, madame Thérèse entendit ces choses et me dit de venir. Alors je vis qu'elle était attendrie, et quand je lui présentai le miel, elle l'accepta.

« C'est bien, Fritzel, dit-elle les larmes aux yeux, c'est bien, mon enfant, je suis contente, bien contente de ce présent; l'estime des honnêtes gens nous fait toujours beaucoup de plaisir. Lorsque le mauser viendra, je veux le remercier moi-même. »

Puis elle se pencha et passa la main sur la tête de Scipio, qui se tenait devant le lit, le nez en l'air; elle souriait, et dit :

« Hé! Scipio, tu soutiens donc aussi la bonne cause? »

Lui, voyant la joie briller dans ses yeux, se mit à aboyer tout haut; il se plaça même sur son derrière, comme pour faire l'exercice.

« Oui, oui, je vais mieux maintenant, lui dit-elle, je me sens plus forte... Ah! nous avons beaucoup souffert! »

Puis, exhalant un soupir, elle se remit le coude dans l'oreiller en disant :

« Une bonne nouvelle... seulement une bonne nouvelle, et tout sera bien! »

Lisbeth venait de dresser la table, elle ne disait rien, madame Thérèse redevenait rêveuse.

La pendule sonna midi, et, quelques instants après, la vieille servante apporta la petite soupière pour nous deux; elle fit le signe de la croix et nous dînâmes.

A chaque instant je tournais la tête pour regarder si Hans Aden ne se promenait pas déjà sur le perron de l'église. Madame Thérèse, qui venait de se recoucher, nous tournait le dos, la couverture sur l'épaule; elle avait sans doute encore de grandes inquiétudes. Moi, je ne songeais qu'aux fumiers du *Postthâl*; je voyais déjà nos attrapes en briques posées autour dans la neige, la tuile levée, soutenue par deux petits bois en fourche, et les grains de blé au bord et dans le fond. Je voyais les verdiers tourbillonner dans les arbres, et les moineaux rangés à la file, sur le bord des toits, s'appelant, épiant, écoutant, tandis que nous, tout au fond du hangar, derrière les bottes de paille, nous attendions le cœur battant d'impatience. Puis un moineau voltigeait sur le fumier, la queue en éventail, puis un autre, puis toute la bande. Les voilà! les voilà près de nos attrapes!... Ils vont descendre... déjà un, deux, trois sautent autour et becquètent les grains de blé... *Frouu!* tous s'envolent à la fois; c'est un bruit à la ferme... c'est le garçon Yéri avec ses gros sabots, qui vient de crier dans l'écurie à l'un de ses chevaux : « Allons, te retourneras-tu, Foux? » Quel malheur? Si seulement tous les chevaux étaient crevés, et Yéri avec!... Enfin, il faut attendre encore... les moineaux sont partis bien loin. Tout à coup un d'eux se remet à crier. ils reviennent sur les toits... Ah! Seigneur Dieu! pourvu que Yéri ne crie plus... pourvu que tout se taise... S'il n'y avait seulement pas de gens dans cette ferme ni sur la route! Quelles transes! Enfin, en voilà un qui redescend... Hans Aden me tire par le pan de ma veste... Nous ne respirons plus... nous sommes comme muets d'espérance et de crainte!

Tout cela, je le voyais d'avance, je ne me tenais plus en place.

« Mais, au nom du ciel, qu'as-tu donc? me disait Lisbeth; tu vas, tu cours comme une âme en peine... tiens-toi donc tranquille. »

Je n'entendais plus; le nez aplati contre la vitre, je pensais :

« Viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas? Il est peut-être déjà là-bas... il en aura emmené un autre! »

Cette idée me paraissait terrible.

J'allais partir, quand enfin Hans Aden traversa la place; il regardait vers notre maison, épiant du coin de l'œil; mais il n'eut pas besoin d'épier longtemps : j'étais déjà dans l'allée et j'ouvrais la porte, sans prévenir Scipio cette fois. Puis je courus le long du mur, de crainte d'une commission ou de tout autre empêchement : il peut vous arriver tant de malheurs dans ce bas monde! Et ce n'est que bien loin de là, dans la ruelle des Orties, que Hans Aden et moi nous fîmes halte pour reprendre haleine.

« Tu as du blé, Hans Aden?

— Oui.

— Et ton couteau?

— Sois donc tranquille, le voilà. Mais écoute, Fritzel, je ne peux pas tout porter; il faut que tu prennes les briques et moi les tuiles.

— Oui; allons. »

Et nous repartîmes à travers champs, derrière le village, ayant de la neige jusqu'aux hanches. Le mauser, Koffel, l'oncle lui-même nous auraient appelés alors, que nous nous serions sauvés comme des voleurs, sans tourner la tête.

Nous arrivâmes bientôt à la vieille tuilerie abandonnée, car on cuit rarement en hiver, et nous prîmes notre charge de briques. Puis, remontant la prairie, nous traversâmes les haies du *Postthâl* toutes couvertes de givre, juste en face des grands fumiers carrés, derrière les écuries et le hangar. Déjà de loin, nous voyions les moineaux alignés au bord du toit.

« Je te le disais bien, faisait Hans Aden; écoute... écoute!... »

Deux minutes après nous posions nos attrapes entre les fumiers, en déblayant la neige au fond. Hans Aden tailla les petites fourches, plaça les tuiles avec délicatesse, puis il sema le blé tout autour. Les moineaux nous contem-

plaient du haut des toits, en tournant légèrement la tête sans rien dire. Hans Aden se releva, s'essuyant le nez du revers de la manche, et clignant de l'œil pour observer les moineaux

« Arrive, fit-il tout bas; ils vont tous descendre. »

Nous entrâmes sous le hangar, pleins de bonnes espérances, et dans le même instant toute la bande disparut. Nous pensions qu'ils reviendraient; mais jusque vers quatre heures nous restâmes blottis derrière les bottes de paille, sans entendre un cri de moineau. Ils avaient compris ce que nous faisions, et s'en étaient allés bien loin, à l'autre bout du village.

Qu'on juge de notre désespoir! Hans Aden, malgré son bon caractère, éprouvait une indignation terrible, et moi-même je faisais les plus tristes réflexions, pensant qu'il n'y a rien de plus bête au monde que de vouloir prendre des moineaux en hiver, lorsqu'ils n'ont que la peau et les os, et qu'il en faudrait quatre pour faire une bouchée.

Enfin, las d'attendre et voyant le jour baisser, nous revînmes au village, en suivant la grande route, grelottant, les mains dans les poches, le nez humide et le bonnet tiré sur la nuque d'un air piteux

Lorsque j'arrivai chez nous, il faisait nuit. Lisbeth préparait le souper; mais comme j'éprouvais une sorte de honte à lui raconter la façon dont les moineaux s'étaient moqués de nous, au lieu de courir à la cuisine, selon mon habitude, j'ouvris tout doucement la porte de la salle obscure, et j'allai m'asseoir sans bruit derrière le fourneau.

Rien ne bougeait; Scipio dormait sous le fauteuil, la tête sur la hanche, et je me réchauffais depuis un quart d'heure, écoutant bourdonner la flamme, lorsque madame Thérèse, qui semblait dormir, me dit d'une voix douce :

« C'est toi, Fritzel?

— Oui, madame Thérèse, lui répondis-je.

— Tu te réchauffes?

— Oui, madame Thérèse.

— Tu as donc bien froid?

— Oh! oui.

— Qu'est-ce que vous avez donc fait cette après-midi?

— Nous avons posé des attrapes aux moineaux, Hans Aden et moi.

— Ah! Et vous en avez pris beaucoup?

— Non, madame Thérèse, pas beaucoup.

— Combien? »

Cela me saignait le cœur de dire à cette honnête personne que nous n'en avions pas pris du tout.

« Deux ou trois, n'est-ce pas, Fritzel? fit-elle.

— Non, madame Thérèse.

— Vous n'en avez donc pas pris?

— Non. »

Alors elle se tut, et je me fis une grande idée de son chagrin.

« Ce sont des oiseaux bien malins, reprit-elle au bout d'un instant.

— Oh oui!...

— Tu n'as pas les pieds mouillés, Fritzel?

— Non, j'avais mes sabots.

— Allons, allons, tant mieux. Il faut te consoler, une autre fois tu seras plus heureux. »

Comme nous causions ainsi, Lisbeth entra, laissant la porte de la cuisine ouverte.

« Hé! te voilà, dit-elle, je voudrais bien savoir où tu passes tes journées? toujours dehors, toujours avec ton Hans Aden, ou ton Frantz Sépel.

— Il a pris des moineaux, dit madame Thérèse.

— Des moineaux! si j'en voyais seulement une fois un, s'écria la vieille servante. Depuis trois ans, tous les hivers il court après les moineaux. Une fois, par hasard, il a pris en automne un vieux geai déplumé, qui n'avait plus la force de voler, et depuis ce temps il croit que tous les oiseaux du ciel sont à lui. »

Lisbeth riait. Elle se remit à son rouet, devant l'alcôve, et dit en trempant son doigt dans le mouilloir :

« Maintenant tout est prêt, quand M. le docteur viendra, je n'aurai plus qu'à mettre la nappe. Qu'est-ce que je racontais donc tout à l'heure?

— Vous parliez de vos conscrits, mademoiselle Lisbeth.

— Ah! oui... depuis le commencement de cette maudite guerre, tous les garçons du village sont partis : le grand Ludwig, le fils du forgeron, le petit Christel, Hans Goerner et bien d'autres, ils sont partis, les uns à pied, les autres à cheval, en chantant : « *Faterland! Faterland!* » avec leurs camarades, qui les conduisirent au Kirschtâl, à l'auberge du père Fritz, sur la route de Kaiserslautern. Ils chantaient bien, mais ça ne les empêchait pas de pleurer comme des malheureux en regardant le clocher d'Anstatt. Le petit Christel, à chaque pas, embrassait Ludwig en disant : « Quand reverrons-nous Anstatt? » L'autre répondait : « Ah bah! il ne faut pas penser à ça, le seigneur Dieu, là-haut, nous sauvera de ces Républicains que le ciel confonde! » Ils sanglotaient ensemble, et le vieux sergent, venu tout exprès, répétait toujours : « En avant!... Courage!... Nous sommes des hommes! » Il avait le nez rouge, à force de trinquer avec nos conscrits. Le grand Hans Goerner, qui devait se

marier avec Rosa Mutz, la fille du garde champêtre, criait : « Encore un coup... encore un coup... C'est peut-être le dernier plat de choucroute que nous voyons devant nos yeux ! »

— Pauvre garçon ! fit madame Thérèse.

— Oui, reprit Lisbeth, et ça ne serait encore rien, si les filles pouvaient se marier; mais quand les garçons partent, les filles restent plantées là, à rêver du matin au soir, à se consumer et à s'ennuyer. Elles ne peuvent pourtant pas prendre des vieux de soixante ans, des veufs, ou bien des bossus, des boiteux ou des borgnes. Ah ! madame Thérèse, ce n'est pas pour vous faire des reproches, mais sans votre Révolution, nous serions bien tranquilles, nous ne penserions qu'à louer le Seigneur de ses grâces. C'est terrible une République pareille qui dérange tout le monde de ses habitudes ! »

Tout en écoutant cette histoire, je sentais une bonne odeur de veau farci remplir la chambre, et je finis par me lever avec Scipio, pour aller jeter un coup d'œil à la cuisine : nous avions une bonne soupe aux oignons, une poitrine de veau farcie et des pommes de terre frites. La chasse m'avait tellement ouvert l'appétit, qu'il me semblait que j'aurais tout avalé d'une bouchée.

Scipio n'était pas dans de moins heureuses dispositions; la patte au bord de l'âtre, il regardait du nez à travers les marmites, car le nez du chien, comme le dit M. de Buffon, est une seconde vue fort délicate.

Après avoir bien regardé, je me mis à faire des vœux pour le retour de l'oncle.

« Ah! Lisbeth ! m'écriai-je en rentrant, si tu savais comme j'ai faim !

— Tant mieux, tant mieux, me répondit la vieille en jacassant toujours, l'appétit est une bonne chose. »

Puis elle poursuivit ses histoires de village, que madame Thérèse semblait écouter avec plaisir. Moi, j'allais, je venais de la salle à la cuisine, et Scipio me suivait pas à pas; il avait sans doute les mêmes idées que moi.

La nuit dehors devenait noire.

De temps en temps madame Thérèse interrompait la vieille servante, levant le doigt et disant :

« Écoutez ! »

Alors tout le monde restait tranquille une seconde.

« Ce n'est rien, faisait Lisbeth; c'est la charrette de Hans Bockel qui passe; » ou bien : « c'est la mère Dreyfus qui s'en va maintenant à la veillée chez les Brêmer. »

Elle connaissait les habitudes de tous les gens d'Anstatt, et se faisait un véritable bonheur d'en parler à la dame française, maintenant qu'elle avait vu la sainte Vierge pendue à son cou ; car sa nouvelle amitié venait de là, comme je l'appris plus tard.

Sept heures sonnèrent, puis la demie. A la fin, ne sachant plus que faire pour attendre, je me dressai sur une chaise, et je pris dans un rayon l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon, chose qui ne m'était jamais arrivée; puis, les deux coudes sur la table, dans une sorte de désespoir, je me mis à lire tout seul en français. Il me fallait tout mon appétit pour me donner une pareille idée; mais à chaque instant je levais la tête, regardant la fenêtre, les yeux tout grands ouverts et prêtant l'oreille.

Je venais de trouver l'histoire du moineau, qui possède deux fois plus de cervelle que l'homme en proportion de son corps, quand enfin un bruit lointain, un bruit de grelots se fit entendre; ce n'était encore qu'un bruissement presque imperceptible, perdu dans l'éloignement, mais il se rapprochait vite, et bientôt madame Thérèse dit :

« C'est M. le docteur.

—Oui, fit Lisbeth en se levant et remettant son rouet au coin de l'horloge, cette fois c'est lui. »

Elle courut à la cuisine.

J'étais déjà dans l'allée, abandonnant M. de Buffon sur la table, et je tirais la porte extérieure en criant :

« C'est toi, mon oncle ?

— Oui, Fritzel, répondit la voix joyeuse de l'oncle, j'arrive. Tout s'est bien passé à la maison ?

— Très-bien, oncle, tout le monde se porte bien.

— Bon, bon ! »

Au même instant, Lisbeth sortait avec la lanterne, et je vis l'oncle sous le hangar, en train de dételer le cheval. Il était tout blanc au milieu des ténèbres, et chaque poil de sa houppelande et de son gros bonnet de loutre scintillait à la lanterne comme une étoile. Il se dépêchait; Rappel, tournant la tête vers l'écurie, semblait ne pouvoir attendre.

« Seigneur Dieu, qu'il fait froid dehors ! dit la vieille servante en accourant l'aider; vous devez être gelé, monsieur le docteur. Allez, entrez vite vous réchauffer, je finirai bien toute seule. »

Mais l'oncle Jacob n'avait pas l'habitude de laisser le soin de son cheval à d'autres ; ce n'est qu'en voyant Rappel devant son râtelier garni de foin, et les pieds dans la bonne litière, qu'il dit :

« Entrons maintenant. » Et nous entrâmes tous ensemble.

« Bonnes nouvelles, madame Thérèse, s'écria l'oncle sur le seuil, bonnes nouvelles ! J'arrive de Kaiserslautern, tout va bien là-bas. »

Madame Thérèse, assise sur son lit, le regardait toute pâle.

Et tandis qu'il secouait son bonnet et se débarrassait de sa houppelande :

« Comment, monsieur le docteur, fit-elle, vous venez de Kaiserslautern ?

— Oui, j'ai poussé jusque-là... Je voulais en avoir le cœur net. J'ai tout vu... je me suis informé de tout, dit-il en souriant; mais je ne vous cache pas, madame Thérèse, que je tombe de fatigue et de faim. »

Il tirait ses grosses bottes, assis dans le fauteuil, et regardait Lisbeth mettre la nappe d'un œil aussi luisant que celui de Scipio et le mien.

« Tout ce que je puis vous dire, s'écria-t-il en se relevant, c'est que la bataille de Kaiserslautern n'est pas aussi décisive qu'on le croyait, et que votre bataillon n'a pas donné; le petit Jean n'a pas couru de nouveaux dangers.

— Ah ! cela suffit, dit madame Thérèse en se recouchant d'un air de bonheur et d'attendrissement inexprimables, cela suffit ! Vous ne m'en diriez pas plus, que je serais déjà trop heureuse. Réchauffez-vous, monsieur le docteur, mangez, ne vous pressez pas, je puis attendre maintenant. »

Lisbeth servait alors la soupe, et l'oncle, en s'asseyant, dit encore :

« Oui, c'est positif, vous pouvez être tranquille sur ces deux points. Tout à l'heure je vous dirai le reste. »

Puis nous nous mîmes à manger, et l'oncle, me regardant de temps en temps, souriait comme pour dire : « Je crois que tu veux me rattraper; où diable as-tu pris un appétit pareil, toi ? »

Bientôt cependant notre grande faim se ralentit; nous songeâmes au pauvre Scipio, qui nous regardait d'un œil stoïque, et ce fut son tour de manger. L'oncle but encore un bon coup, puis il alluma sa pipe, et se rapprochant de l'alcôve, il prit la main de madame Thérèse comme pour lui tâter le pouls, en disant :

« M'y voilà ! »

Elle ne disait rien et souriait.

Alors il avança le fauteuil, écarta les rideaux, plaça la chandelle sur la table de nuit, et s'étant assis, il commença l'histoire de la bataille. Je l'écoutais, le bras appuyé derrière lui sur le fauteuil. Lisbeth se tenait debout dans l'ombre de la salle.

« Les Républicains sont arrivés devant Kaiserslautern le 27 au soir, dit-il; depuis trois jours les Prussiens y étaient; ils avaient fortifié la position en plaçant des canons au haut des ravins qui montent sur le plateau. Le général Hoche les suivait depuis la ligne de l'Erbach; il avait même voulu les entourer à Bisingen, et résolut aussitôt de les culbuter le lendemain. Les Prussiens étaient 40,000 hommes, et les Français 30,000.

« Le lendemain donc, l'attaque commença sur la gauche; les Républicains, conduits par le général Ambert, se mirent à grimper le ravin au pas de charge en criant : « Landau ou la mort ! » Dans ce moment même, Hoche devait attaquer le centre; mais il était couvert de bois et de hauteurs, il lui fut impossible d'arriver à temps; le général Ambert dut reculer sous le feu des Prussiens; il avait toute l'armée de Brunswick contre lui. Le jour suivant 29 novembre, c'est Hoche qui attaqua par le centre; le général Ambert devait tourner la droite, mais il s'égara dans les montagnes, de sorte que Hoche fut accablé à son tour. Malgré cela, l'attaque devait recommencer le lendemain 30 novembre. Ce jour-là, Brunswick fit un mouvement en avant, et les Républicains, de crainte d'être coupés, se mirent en retraite.

« Voilà ce que je sais de positif, et de la bouche même d'un commandant républicain, blessé d'un coup de feu à la hanche, le second jour de la bataille. Le docteur Feuerbach, un de mes vieux amis d'Université, m'a conduit près de cet homme; sans cela je n'aurais rien appris au juste, car des Prussiens on ne peut tirer que des vanteries.

« Toute la ville parle de ces événements, mais chacun à sa manière; une grande agitation règne encore là-bas; des convois de blessés partent sans cesse pour Mayence; l'hôpital de la ville est encombré de malades, et les bourgeois sont forcés de recevoir des blessés chez eux, en attendant qu'il soit possible de les évacuer. »

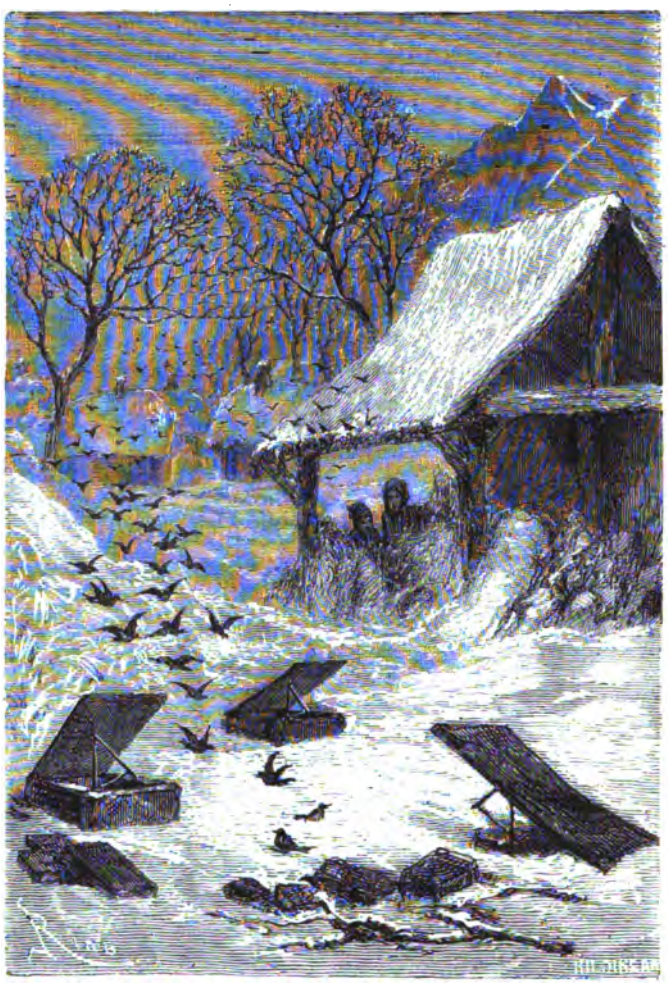
On pense avec quelle attention madame Thérèse écoutait ce récit.

« Je vois... je vois... disait-elle tristement, la main appuyée contre la tempe, nous avons manqué d'ensemble.

— Justement, vous avez manqué d'ensemble, voilà ce que tout le monde dit à Kaiserslautern; mais cela n'empêche pas que l'on reconnaisse le courage et même l'audace extraordinaire de vos Républicains. Quand ils criaient. « Landau ou la mort ! » au milieu du roulement de la fusillade et du grondement des canons, toute la ville les entendait, il y avait de quoi vous faire frémir. Maintenant ils sont en retraite, mais Brunswick n'a pas osé les poursuivre. »

Il y eut un instant de silence, et madame Thérèse demanda :

« Et comment savez-vous que notre bataillon n'a pas donné, monsieur le docteur ?



Dans le même instant toute la bande disparut. (Page 53.)

— Ah ! c'est par le commandant républicain ; il m'a dit que le premier bataillon de la deuxième brigade avait éprouvé de grandes pertes dans un village de la montagne quelques jours auparavant, en poussant une reconnaissance du côté de Landau, et que, pour cette raison, on l'avait mis à la réserve. C'est alors que j'ai vu qu'il savait exactement les choses.

— Comment s'appelle ce commmandant ?

— Pierre Ronsart ; c'est un homme grand, brun, les cheveux noirs.

— Ah ! je le connais bien, je le connais, dit madame Thérèse, il était capitaine dans notre bataillon l'année dernière ; comment ! ce pauvre Ronsart est prisonnier ? Est-ce que sa blessure est dangereuse ?

— Non, Feuerbach m'a dit qu'il en reviendra ; mais il faudra quelque temps, » répondit l'oncle.

Puis, souriant d'un air fin, les yeux plissés :

« Oui, oui, fit-il, voilà ce que le commandant m'a raconté. Mais il m'a dit bien d'autres choses encore, des choses... des choses intéressantes... extraordinaires... et dont je ne me serais jamais douté...

— Et quoi donc, monsieur le docteur ?

— Ah ! cela m'a bien étonné, fit l'oncle en serrant le tabac dans sa pipe du bout de son doigt et tirant une grosse bouffée les yeux en l'air, bien étonné !... et pourtant pas trop... non, pas trop... car des idées pareilles m'étaient venues quelquefois.

— Mais quoi donc, monsieur Jacob ? fit madame Thérèse d'un air surpris.

— Ah ! il m'a parlé d'une certaine citoyenne

Madame Thérèse était devenue toute rêveuse. (Page 60.)

Thérèse, d'une espèce de Cornélia, connue de toute l'armée de la Moselle, et que les soldats appellent tout bonnement la Citoyenne! Hé! hé! hé! il paraît que cette citoyenne-là ne manque pas d'un certain courage! »

Et se tournant vers Lisbeth et moi :

« Figurez-vous qu'un jour, comme le chef de leur bataillon venait d'être tué, en essayant d'entraîner ses hommes, et qu'il fallait traverser un pont défendu par une batterie et deux régiments prussiens, et que tous les plus vieux Républicains, les plus terribles d'entre ces hommes courageux reculaient, figurez-vous que cette citoyenne Thérèse prit le drapeau, et qu'elle marcha toute seule sur le pont, en disant à son petit frère Jean de battre la charge devant elle comme devant une armée; ce qui produisit un tel effet sur les Républicains, qu'ils s'élancèrent tous à sa suite, et s'emparèrent des canons! — Comprenez-vous ça, vous autres? — C'est le commandant Ronsart qui m'a raconté la chose. »

Et comme nous regardions madame Thérèse, tout stupéfaits, moi surtout, les yeux tout grands ouverts, nous vîmes qu'elle devenait toute rouge.

« Ah! fit l'oncle, on apprend tous les jours de nouvelles choses; ça, c'est grand, ça, c'est beau! Oui... oui... quoique je sois partisan de la paix, ça m'a tout à fait touché...

— Mais, monsieur le docteur, répondit enfin madame Thérèse, comment pouvez-vous croire?...

— Oh! interrompit l'oncle en étendant la

main, ce n'est pas ce commandant tout seul qui m'a dit cela; deux autres capitaines blessés, qui se trouvaient là, en entendant dire que la citoyenne Thérèse vivait encore, se sont bien réjouis... son histoire du drapeau est connue du dernier soldat. Voyons... oui ou non, est-ce qu'elle a fait ça? » dit l'oncle en fronçant les sourcils et regardant madame Thérèse en face.

Alors elle, penchant la tête, se mit à pleurer en disant :

« Le chef de bataillon qui venait d'être tué était notre père... nous voulions mourir, le petit Jeau et moi... nous étions désespérés. »

En songeant à cela, elle sanglotait. L'oncle, la regardant alors, devint très-grave et dit :

« Madame Thérèse, écoutez, je suis fier d'avoir sauvé la vie d'une femme telle que vous. Que ce soit parce que votre père était mort, ou pour toute autre raison que vous ayez agi de la sorte, c'était toujours grand, noble et courageux; c'était même extraordinaire, car des milliers d'autres femmes se seraient contentées de gémir; elles seraient tombées là sans force, et l'on n'aurait pu leur faire de reproches. Mais vous êtes une femme courageuse, et longtemps après avoir rempli de grands devoirs, vous pleurez lorsque d'autres commencent à oublier; vous n'êtes pas seulement la femme qui lève le drapeau d'entre les morts, vous êtes encore la femme qui pleure, et voilà pourquoi je vous estime. — Et je dis que le toit de cette maison, habitée autrefois par mon père et mon grand-père, est honoré de votre présence, oui, honoré! »

Ainsi parla l'oncle, gravement, en appuyant sur les mots, et déposant sa pipe sur la table, parce qu'il était vraiment ému.

Et madame Thérèse finit par dire :

« Monsieur le docteur, ne parlez pas ainsi, ou je serai forcée de m'en aller. Je vous en prie, ne parlez plus de tout cela.

— Je vous ai dit ce que je pense, répondit l'oncle en se levant, et maintenant je n'en parlerai plus, puisque telle est votre volonté; mais cela ne m'empêchera pas d'honorer en vous une douce et noble créature, et d'être fier de vous avoir donné mes soins. Et le commandant m'a dit aussi quel était votre père et quels étaient vos frères : des gens simples, naïfs, partis tous ensemble pour défendre ce qu'ils croyaient être la justice. Quand tant de milliers d'hommes orgueilleux ne pensent qu'à leurs intérêts, et, je le dis à regret, quand ils se croient nobles en ne songeant qu'aux choses de la matière, on aime à voir que la vraie noblesse, celle qui vient du désintéressement et de l'héroïsme, se réfugie dans le peuple. Qu'ils soient Républicains ou non, qu'importe! je pense, en âme et conscience, que les vrais nobles à la face de l'Eternel sont ceux qui remplissent leur devoir. »

L'oncle dans son exaltation, allait et venait dans la salle, se parlant à lui-même. Madame Thérèse, ayant essuyé ses larmes, le regardait en souriant et lui dit :

« Monsieur le docteur, vous nous avez apporté de bonnes nouvelles, merci, merci! Maintenant je vais aller mieux.

— Oui, répondit l'oncle en s'arrêtant, vous irez de mieux en mieux. Mais voici l'heure du repos; la fatigue a été longue, et je crois que ce soir nous dormirons tous bien. Allons, Fritzel, allons, Lisbeth, en route! Bonsoir, madame Thérèse.

— Bonne nuit, monsieur le docteur. »

Il prit la chandelle, et le front penché, tout rêveur, il monta derrière nous.

XII

Le lendemain fut un jour de bonheur pour la maison de l'oncle Jacob.

Il était bien tard lorsque je m'éveillai de mon profond sommeil; j'avais dormi douze heures de suite comme une seconde, et la première chose que je vis, ce furent mes petites vitres rondes couvertes de ces fleurs d'argent, de ces toiles transparentes et de ces mille ornements de givre, tels que la main de nul ciseleur ne pourrait en dessiner. Ce n'est pourtant qu'une simple pensée de Dieu, qui nous rappelle le printemps au milieu de l'hiver; mais c'est aussi le signe d'un grand froid, d'un froid sec et vif qui succède à la neige; alors toutes les rivières sont prises et même les fontaines; les sentiers humides sont durcis et les petites flaques d'eau couvertes de cette glace blanche et friable qui craque sous les pieds comme des coquilles d'œufs.

En regardant cela, le nez à peine hors de ma couverture et le bonnet de coton tiré jusqu'au bas de la nuque, je revoyais tous les hivers passés et je me disais : « Fritzel, tu n'oseras jamais te lever, pas même pour aller déjeuner, non, tu n'oseras pas? »

Cependant une bonne odeur de soupe à la crème montait de la cuisine et m'inspirait un terrible courage.

J'étais là dans mes réflexions depuis une demi-heure, et j'avais arrêté d'avance que je sauterais du lit, que je prendrais mes habits sous le bras, et que je courrais dans la cuisine m'habiller près de l'âtre, lorsque j'entendis

l'oncle Jacob se lever dans la chambre à côté de la mienne, ce qui me fit juger que les grandes fatigues de la veille l'avaient rendu tout aussi dormeur que moi. Quelques instants après, je le vis entrer dans ma chambre, riant et grelottant, en culotte et manches de chemise.

« Allons, allons, Fritzel, s'écria-t-il, hop! hop! du courage... Tu ne sens donc pas l'odeur de la soupe? »

Il agissait ainsi tous les hivers, quand il faisait bien froid, et s'amusait de me voir dans une grande incertitude.

« Si l'on pouvait m'apporter la soupe ici, lui dis-je, je la sentirais encore bien mieux.

— Oh! le poltron, le poltron! dit l'oncle, il aurait le cœur de manger au lit, voilà de la paresse! »

Alors, pour me montrer le bon exemple, il versa l'eau froide de ma cruche dans la grande écuelle, et se lava la figure des deux mains devant moi, en disant :

« C'est ça qui fait du bien, Fritzel, c'est ça qui vous ragaillardit et vous ouvre les idées. Allons, lève-toi... Arrive! »

Moi, voyant qu'il voulait me laver, je sautai de mon lit, et d'un seul bond je pris mes habits et je descendis quatre à quatre. Les éclats de rire de l'oncle remplissaient toute la maison.

« Ah tu ferais un fameux Républicain, toi! s'écriait-il; le petit Jean aurait besoin de te battre joliment la charge pour te donner du courage. »

Mais une fois dans la cuisine, je me moquais bien de ses railleries! Je m'habillai auprès d'un bon feu, je me lavai avec de l'eau tiède que me versa Lisbeth; cela me parut bien meilleur que d'avoir tant de courage, et je commençais à contempler la soupière d'un œil attendri, lorsque l'oncle descendit à son tour; il me pinça l'oreille et dit à Lisbeth :

« Eh bien! eh bien! comment va madame Thérèse ce matin? La nuit s'est bien passsée, j'espère?

— Entrez, répondit la vieille servante d'un accent de bonne humeur, entrez, monsieur le docteur, quelqu'un veut vous parler. »

L'oncle entra, je le suivis, et d'abord nous fûmes très-étonnés de ne voir personne dans la salle, et les rideaux de l'alcôve tirés. Mais notre étonnement fut encore bien plus grand lorsque, nous étant retournés, nous vîmes madame Thérèse dans son habit de cantinière, — la petite veste à boutons de cuivre fermée jusqu'au menton, et la grosse écharpe rouge autour du cou, — assise derrière le fourneau; elle était comme nous l'avions vue la première fois, seulement un peu plus pâle, et son chapeau sur la table, de sorte que ses beaux cheveux noirs, partagés au milieu du front, lui retombaient sur les épaules, et qu'on aurait dit un jeune homme. Elle souriait à notre étonnement, et tenait la main posée sur la tête de Scipio assis auprès d'elle.

« Seigneur Dieu! fit l'oncle. Comment, c'est vous, madame Thérèse!.... Vous êtes levée! »

Puis il ajouta d'un air d'inquiétude :

« Quelle imprudence! »

Mais elle, continuant de sourire, lui tendit la main d'un air de reconnaissance, en le regardant de ses grands yeux noirs avec expression, et lui répondit :

« Ne craignez rien, monsieur le docteur, je suis bien, très-bien; vos bonnes nouvelles d'hier m'ont rendu la santé. Voyez vous-même?... »

Il lui prit la main en silence et compta le pouls d'un air rêveur; puis son front s'éclaircit, et d'un ton joyeux il s'écria :

« Plus de fièvre! Ah! maintenant, maintenant tout va bien! Mais il faut encore de la prudence, encore de la prudence. »

Et se reculant, il se mit à rire comme un enfant, regardant sa malade qui lui souriait aussi :

« Telle je vous ai vue la première fois, dit-il lentement, telle je vous revois, madame Thérèse. Ah! nous avons eu du bonheur, bien du bonheur!

— C'est vous qui m'avez sauvé la vie, monsieur Jacob, dit-elle, les yeux pleins de larmes. »

Mais hochant la tête et levant la main :

« Non, fit-il, non, c'est celui qui conserve tout et qui anime tout, c'est celui-là seul qui vous a sauvée; car il ne veut pas que les grandes et belles natures périssent toutes, il veut qu'il en reste pour donner l'exemple aux autres. Allons, allons, qu'il en soit remercié! »

Puis, changeant de voix et de figure, il s'écria :

« Réjouissons-nous!... réjouissons-nous!... Voilà ce que j'appelle un beau jour! »

En même temps il courut à la cuisine, et comme il ne revenait pas tout de suite, madame Thérèse me fit signe d'approcher; elle me prit la tête entre ses mains et m'embrassa, écartant mes cheveux.

« Tu es un bon enfant, Fritzel, me dit-elle; tu ressembles à petit Jean. »

J'étais tout fier de ressembler à petit Jean.

Alors l'oncle rentra, clignant des yeux d'un air de satisfaction intérieure.

« Aujourd'hui, dit-il, je ne bouge pas de chez nous; il faut aussi de temps en temps que l'homme se repose. Je vais seulement faire un petit tour au village, pour avoir la conscience nette, et puis je rentre passer toute la journée

en famille, comme au bon temps où la grand'-mère Lehnel vivait encore. On a beau dire, ce sont les femmes qui font l'intérieur d'une maison ! »

Tout en parlant de la sorte, il se coiffait de son gros bonnet et se jetait la houppelande sur l'épaule. Puis il sortit en nous souriant.

Madame Thérèse était devenue toute rêveuse; elle se leva, poussa le fauteuil près d'une fenêtre, et se mit à regarder là place de la fontaine d'un air grave. Moi, je sortis déjeuner dans la cuisine avec Scipio.

Environ une demi-heure après, j'entendis l'oncle qui rentrait en disant :

« Eh bien ! me voilà libre jusqu'au soir, madame Thérèse ; j'ai fait ma tournée, tout est en ordre, et rien ne m'oblige plus de sortir. »

Depuis un instant, Scipio grattait à la porte, je lui ouvris et nous entrâmes ensemble dans la salle. L'oncle venait de suspendre sa houppelande au mur, et regardait madame Thérèse encore à la même place et toute mélancolique.

« A quoi pensez-vous donc, madame Thérèse? lui dit-il, vous avez l'air plus triste que tout à l'heure.

—Je pense, monsieur le docteur, que, malgré les plus grandes souffrances, on est heureux de se sentir encore sur cette terre pour quelque temps, dit-elle d'une voix émue.

— Pour quelque temps ? s'écria l'oncle, dites donc pour bien des années ; car, Dieu merci, vous êtes d'une bonne constitution, et d'ici à peu de jours, vous serez aussi forte qu'autrefois.

— Oui, monsieur Jacob, oui, je le crois, fit-elle ; mais quand un homme bon, un homme de cœur vous a relevée d'entre les morts à la dernière minute, c'est un bien grand bonheur de se sentir renaître, de se dire : « Sans lui, je ne serais plus là ! »

L'oncle alors comprit qu'elle contemplait le théâtre du terrible combat soutenu par son bataillon contre la division autrichienne ; que cette vieille fontaine, ces vieux murs décrépits, ces pignons, ces lucarnes, enfin toute la place étroite et sombre lui rappelait les incidents de la lutte, et qu'elle savait aussi le sort qui l'attendait, si par bonheur il n'était survenu quand Joseph Spick allait la jeter dans le tombereau. Il resta comme étourdi de cette découverte, et seulement au bout d'un instant il demanda :

« Qui donc vous a raconté ces choses, madame Thérèse?

— Hier, pendant que nous étions seules, Lisbeth m'a dit ce que je vous dois de reconnaissance.

— Lisbeth vous a dit cela ! s'écria l'oncle désolé ; j'avais pourtant bien défendu...

— Ah ! ne lui faites pas de reproches, monsieur le docteur, dit-elle, je l'ai bien aidée un peu... Elle aime tant à causer ! »

Madame Thérèse souriait alors à l'oncle, qui, s'apaisant aussitôt, dit :

« Allons, allons, j'aurais dû prévoir cela, n'en parlons plus. Mais écoutez-moi bien, madame Thérèse, il faut chasser ces idées de votre esprit ; il faut au contraire tâcher de voir les choses en beau, c'est nécessaire au rétablissement de votre santé. Tout va bien maintenant, mais aidons encore la nature par des pensées agréables, selon le précepte judicieux du père de la médecine, le sage Hippocratès : « Une âme vigoureuse, dit-il, sauve un corps affaibli ! » La vigueur de l'âme vient des pensées douces et non des idées sombres. Je voudrais que cette fontaine fût à l'autre bout du village; mais puisqu'elle est là, et que nous ne pouvons l'ôter, allons nous asseoir au coin du fourneau pour ne plus la voir, cela vaudra beaucoup mieux.

— Je veux bien, » répondit madame Thérèse en se levant.

Elle s'appuya sur le bras de l'oncle, qui semblait heureux de la soutenir. Moi, je roulai le fauteuil dans son coin, et nous reprîmes tous notre place autour du fourneau, dont le petillement nous réjouissait.

Quelquefois, au loin dehors, on entendait un chien aboyer au village, et cette voix claire, qui s'étend sur la campagne silencieuse au temps des grands froids, éveillait Scipio, qui se relevait, faisait quatre pas vers la porte en grondant, les moustaches ébouriffées, puis revenait s'étendre près de ma chaise, se disant sans doute qu'un bon feu vaut mieux que le plaisir de faire du bruit.

Madame Thérèse, dans sa pâleur, ses grands cheveux noirs tombant avec des reflets bleuâtres autour de ses épaules, semblait heureuse et calme. Nous causions là tranquillement, l'oncle fumait sa grosse pipe de faïence avec une gravité pleine de satisfaction.

« Mais, dites-moi donc, madame Thérèse, je croyais avoir découpé votre veste, fit-il au bout de quelques instants, et je la vois comme neuve.

— Nous l'avons recousue hier, Lisbeth et moi, monsieur Jacob, répondit-elle.

— Ah ! bon, bon... Alors vous savez coudre ?... Cette idée ne m'était pas encore venue... Je vous voyais toujours à la tête d'un pont, ou quelque part ailleurs, le long d'une rivière, éclairée par les coups de fusil.

Madame Thérèse sourit.

« Je suis la fille d'un pauvre maître d'école, dit-elle, et la première chose à faire en ce

monde, quand on est pauvre, c'est d'apprendre à gagner sa vie. Mon père le savait, tous ses enfants connaissaient un état. Il n'y a qu'un an que nous sommes partis, et non-seulement notre famille, mais tous tous les jeunes gens de la ville et des villages d'alentour, avec des fusils, des haches, des fourches et des faux, tout ce qu'on avait, pour aller à la rencontre des Prussiens. La proclamation de Brunswick avait soulevé tous les pays frontières; on apprenait l'exercice en route.

« Alors mon père, un homme instruit, fut nommé d'abord capitaine à l'élection populaire, et plus tard, après quelques rencontres, il devint chef de bataillon. Jusqu'à notre départ je l'avais aidé dans ses classes, je faisais l'école des jeunes filles; je les instruisais en tout ce que de bonnes ménagères doivent savoir.

« Ah! monsieur Jacob, si l'on m'avait dit dans ce temps-là qu'un jour je marcherais avec des soldats, que je conduirais mon cheval par la bride au milieu de la nuit, que je ferais passer ma charrette sur des tas de morts, et que souvent, durant des heures entières, au milieu des ténèbres, je ne verrais mon chemin qu'à la lueur des coups de feu, je n'aurais pu le croire, car je n'aimais que les simples devoirs de la famille; j'étais même très-timide, un regard me faisait rougir malgré moi. Mais que ne fait-on pas quand de grands devoirs nous tirent de l'obscurité, quand la patrie en danger appelle ses enfants! Alors le cœur s'élève, on n'est plus le même, on marche, la peur s'oublie, et longtemps après, on est étonné d'être si changé, d'avoir fait tant de choses que l'on aurait crues tout à fait impossibles!

—Oui, oui, faisait l'oncle en inclinant la tête, maintenant je vous connais... je vois les choses clairement... Ah! c'est ainsi qu'on s'est levé... c'est ainsi que les gens ont marché tous en masse... Voyez donc ce que peut faire une idée!

Nous continuâmes à causer de la sorte jusque vers midi; alors Lisbeth vint dresser la table et servir le dîner; nous la regardions aller et venir, étendre la nappe et placer les couverts, avec un vrai plaisir, et quand enfin elle apporta la soupière fumante :

« Allons, madame Thérèse, s'écria l'oncle tout joyeux, en se levant et l'aidant à marcher, mettons-nous à table. Vous êtes maintenant notre bonne grand'mère Lehnel, la gardienne du foyer domestique, comme disait mon vieux professeur Eberhardt, de Heidelberg. »

Elle souriait aussi, et quand nous fûmes assis les uns en face des autres, il nous sembla que tout rentrait dans l'ordre, que tout devait être ainsi depuis les anciens temps, et que jusqu'à ce jour il nous avait manqué quelqu'un de la famille, dont la présence nous rendait plus heureux. Lisbeth elle-même en apportant le bouilli, les légumes et le rôti, s'arrêtait chaque fois à nous contempler d'un air de satisfaction profonde, et Scipio se tenait aussi souvent près de moi qu'auprès de sa maîtresse, ne faisant plus de différence entre nous.

L'oncle servait madame Thérèse, et comme elle était encore faible, il découpait lui-même les viandes sur son assiette, disant :

« Encore ce petit morceau! ce qu'il vous faut maintenant, ce sont des forces; mangez encore cela, mais ensuite nous en resterons là, car tout doit arriver avec ordre et mesure. »

Vers la fin du repas il sortit un instant, et comme je me demandais ce qu'il était allé faire, il reparut avec une vieille bouteille au gros cachet rouge toute couverte de poussière.

« Ça, madame Thérèse, dit-il en déposant la bouteille sur la table, c'est un de vos compatriotes qui vient vous souhaiter la bonne santé; nous ne pouvons lui refuser cette satisfaction, car il arrive de Bourgogne et on le dit d'humeur joyeuse.

—Est-ce ainsi que vous traitez tous vos malades, monsieur Jacob? demanda madame Thérèse d'une voix émue.

—Oui, tous, je leur ordonne tout ce qui peut leur faire plaisir.

—Eh bien, vous possédez la vraie science, celle qui vient du cœur et qui guérit. »

L'oncle allait verser; mais, s'arrêtant tout à coup, il regarda la malade d'un air grave et dit avec expression :

« Je vois que nous sommes de plus en plus d'accord, et que vous finirez par vous convertir aux doctrines de la paix. »

Ayant dit cela, il versa quelques gouttes dans mon verre, et remplit le sien et celui de madame Thérèse jusqu'au bord, en s'écriant :

« A votre santé, madame Thérèse!

—A la vôtre et à celle de Fritzel! » dit-elle.

Et nous bûmes ce vieux vin couleur pelure d'oignon, qui me parut très-bon.

Nous devenions tous gais, les joues de madame Thérèse prenaient une légère teinte rose, annonçant le retour de la santé; elle souriait et disait :

« Ce vin me ranime. »

Puis elle se mit à parler de se rendre utile à la maison.

« —Je me sens déjà forte, disait-elle, je puis travailler, je puis raccommoder votre vieux linge; vous devez en avoir, monsieur Jacob?

—Oh! sans doute, sans doute, répondit l'oncle en souriant; Lisbeth n'a plus ses yeux de vingt ans, elle passe des heures à faire une reprise, vous me serez très-utile, très-utile.

Mais nous n'en sommes pas encore là, le repos vous est encore nécessaire.

—Mais, dit-elle alors en me regardant avec douceur, si je ne puis encore travailler, vous me permettrez au moins de vous remplacer quelquefois auprès de Fritzel; vous n'avez pas toujours le temps de lui donner vos bonnes leçons de français, et si vous voulez...

—Ah! pour cela, c'est différent, s'écria l'oncle, oui, voilà ce qui s'appelle une idée excellente, à la bonne heure. Ecoute, Fritzel, à l'avenir tu prendras les leçons de madame Thérèse; tu tâcheras d'en profiter, car les bonnes occasions de s'instruire sont rares, bien rares. »

J'étais devenu tout rouge, en songeant que madame Thérèse avait beaucoup de temps de reste; elle, devinant ma pensée, me dit d'un air bon :

« Ne crains rien, Fritzel, va, je te laisserai du temps pour courir. Nous lirons ensemble monsieur Buffon, une heure le matin seulement et une heure le soir. Rassure-toi, mon enfant, je ne t'ennuierai pas trop. »

Elle m'avait attiré doucement et m'embrassait, lorsque la porte s'ouvrit et que le mauser et Koffel entrèrent gravement en habits des dimanches; ils venaient prendre le café avec nous. Il était facile de voir que l'oncle, en allant les inviter le matin, leur avait parlé du courage et de la grande renommée de madame Thérèse dans les armées de la Republique, car ils n'étaient plus du tout les mêmes. Le mauser ne conservait plus son bonnet de martre sur la tête, il ouvrait les yeux et regardait tout attentif, et Koffel avait mis une chemise blanche, dont le collet lui remontait jusque par-dessus les oreilles; il se tenait tout droit, les mains dans les poches de sa veste, et sa femme avait dû lui mettre un bouton pour attacher la seconde bretelle de sa culotte, car, au lieu de pencher sur la hanche, elle était relevée également des deux côtés; en outre, au lieu de ses savates percées de trous, il avait mis ses souliers des jours de fêtes. Enfin tous deux avaient la mine de graves personnages arrivant pour quelque conférence extraordinaire, et tous deux saluèrent en se courbant d'un air digne et dirent :

« Salut bien à la compagnie, salut!

—Bon, vous voilà, dit l'oncle, venez vous asseoir. »

Puis se tournant vers la cuisine, il s'écria :

« Lisbeth, tu peux apporter le café. »

Au même instant, regardant par hasard du côté des fenêtres, il vit passer le vieux Adam Schmitt, et, se levant aussitôt, il alla frapper à la vitre, en disant :

« Voici un vieux soldat de Frédéric, madame Thérèse; vous serez heureuse de faire sa connaissance, c'est un brave homme. »

Le père Schmitt était venu voir pourquoi monsieur le docteur l'appelait, et l'oncle Jacob, ayant ouvert le châssis, lui dit :

« Père Adam, faites-nous donc le plaisir de venir prendre le café avec nous; j'ai toujours de ce vieux cognac, vous savez?

—Hé! volontiers, monsieur le docteur, répondit Schmitt, bien volontiers. »

Puis il parut sur le seuil, la main retournée contre l'oreille, disant :

« Pour vous rendre mes devoirs. »

Alors le mauser, Koffel et Schmitt, debout autour de la table d'un air embarrassé, se mirent à parler entre eux tout bas, regardant madame Thérèse du coin de l'œil comme s'ils avaient eu à se communiquer des choses graves; tandis que Lisbeth levait la nappe et déroulait la toile cirée sur la table, et que madame Thérèse continuait à me sourire et à me passer la main dans les cheveux, sans avoir l'air de s'apercevoir qu'on parlait d'elle.

Enfin Lisbeth apporta les tasses et les petites carafes de cognac et de kirchenwasser sur un plateau, et cette vue fit se retourner le vieux Schmitt, dont les yeux se plissèrent. Lisbeth apporta la cafetière, et l'oncle dit :

« Asseyons-nous. »

Alors tout le monde s'assit, et madame Thérèse, souriant à tous ces braves gens :

« Permettez que je vous serve, messieurs, » dit-elle.

Aussitôt le père Schmitt, levant la main à son oreille, répondit :

« A vous les honneurs militaires! »

Koffel et le mauser se lancèrent un regard d'admiration, et chacun pensa : « Ce père Schmitt vient de dire une chose pleine d'à-propos et de bon sens! »

Madame Thérèse emplit donc les tasses, et tandis qu'on buvait en silence, l'oncle, plaçant la main sur l'épaule du père Schmitt, dit :

« Madame Thérèse, je vous présente un vieux soldat du grand Frédéric, un homme qui, malgré ses campagnes et ses blessures, son courage et sa bonne conduite, n'est devenu que simple sergent, mais que tous les braves gens du village estiment autant qu'un *hauptmann*.

Alors madame Thérèse regarda le père Schmitt, qui s'était redressé sur sa chaise plein d'un sentiment de dignité naturelle.

« Dans les armées de la République, Monsieur aurait pu devenir général, dit-elle. Si la France combat maintenant toute l'Europe, c'est qu'elle ne veut plus souffrir que les honneurs, la fortune et tous les biens de la terre reposent sur la tête de quelques-uns, malgré leurs vices,

et toutes les misères, toutes les humiliations sur la tête des autres, malgré leur mérite et leurs vertus. La nation trouve cela contraire à la loi de Dieu, et c'est pour en obtenir le changement que nous mourrons tous s'il le faut. »

D'abord personne ne répondit; Schmitt regardait cette femme gravement, ses grands yeux gris bien ouverts, et son nez légèrement crochu, recourbé : il avait les lèvres serrées et semblait réfléchir; le mauser et Koffel, l'un en face de l'autre, s'observaient; madame Thérèse paraissait un peu animée et l'oncle restait calme. Moi, j'avais quitté la table, parce que l'oncle ne me laissait pas prendre de café, disant que c'était nuisible aux enfants; je me tenais derrière le fourneau, regardant et prêtant l'oreille.

Au bout d'un instant, l'oncle Jabob dit à Schmitt :

« Madame était cantinière au 2e bataillon de la 1re brigade de l'armée de la Moselle.

—Je le sais déjà, monsieur le docteur, répondit le vieux soldat, et je sais aussi ce qu'elle a fait. »

Puis, élevant la voix, il s'écria :

« Oui, Madame, si j'avais eu le bonheur de servir dans les armées de la République, je serais devenu capitaine, peut-être même commandant, ou je serais mort ! »

Et s'appuyant la main sur la poitrine :

« J'avais de l'amour-propre, dit-il; sans vouloir me flatter, je ne manquais pas de courage, et si j'avais pu monter, j'aurais eu honte de rester en bas. Le roi, dans plusieurs occasions, m'avait remarqué, chose bien rare pour un simple soldat, et qui me fait honneur. A Rosbach, pendant que le *hauptmann* derrière nous criait : « *Forvertz !* » c'est Adam Schmitt qui commandait la compagnie. Eh bien ! tout cela n'a servi à rien; et maintenant, quoique je reçoive une pension du roi de Prusse, je suis forcé de dire que les Républicains ont raison. Voilà mon opinion. »

Alors il vida brusquement son petit verre, et clignant de l'œil d'un air bizarre, il ajouta :

« Et ils se battent bien... j'ai vu ça... oui, ils se battent bien. Ils n'ont pas encore les mouvements réguliers des vieux soldats; mais ils soutiennent bien une charge, et c'est à cela qu'on reconnaît les hommes solides dans les rangs »

Après ces paroles du père Schmitt, chacun se mit à célébrer les idées nouvelles; on aurait dit qu'il venait de donner le signal d'une confiance plus grande, et que chacun mettait au jour des pensées depuis longtemps tenues secrètes. Koffel, qui se plaignait toujours de n'avoir pas reçu d'instruction, dit que tous les enfants devraient aller à l'école aux frais du pays; que Dieu n'ayant pas donné plus de cœur et d'esprit aux nobles qu'aux autres hommes, chacun avait droit à la rosée et à la lumière du ciel; qu'ainsi l'ivraie n'étoufferait pas le bon grain, et qu'on ne prodiguerait pas inutilement aux chardons la culture qui pouvait faire prospérer des plantes plus utiles.

Madame Thérèse répondit que la Convention nationale avait voté cinquante-quatre millions de francs pour l'instruction publique, — avec le regret de ne pouvoir faire plus, — dans un moment où toute l'Europe se levait contre elle, et où il lui fallait tenir quatorze armées sur pied.

Les yeux de Koffel, en entendant cela, se remplirent de larmes, et je me rappellerai toujours qu'il dit d'une voix tremblante :

« Eh bien ! qu'elle soit bénie, qu'elle soit bénie ! Tant pis pour nous; mais, quand je devrais tout y perdre, c'est pour elle que sont mes vœux. »

Le mauser resta longtemps silencieux, mais une fois qu'il eut commencé, il n'en finit plus; ce n'est pas seulement l'instruction des enfants qu'il demandait, lui, c'était le bouleversement de tout de fond en comble. On n'aurait jamais cru qu'un homme si paisible pouvait couver des idées pareilles.

« Je dis qu'il est honteux de vendre des régiments comme des troupeaux de bœufs, s'écriait-il d'un ton grave, la main étendue sur la table; — je dis qu'il est encore plus honteux de vendre des places de juges, parce que les juges, pour rentrer dans leur argent, vendent la justice; — je dis que les Républicains ont bien fait d'abolir les couvents, où s'entretiennent la paresse et tous les vices, — et je dis que chacun doit être libre d'aller, de venir, de commercer, de travailler, d'avancer dans tous les grades, sans que personne s'y oppose. — Et finalement je crois que si les frelons ne veulent pas s'en aller ni travailler, le bon Dieu veut que les abeilles s'en débarrassent, ce qu'on a toujours vu, et ce qu'on verra toujours jusqu'à la fin des siècles. »

Le vieux Schmitt, alors plus à son aise, dit qu'il avait les mêmes idées que le mauser et Koffel; et l'oncle, qui jusqu'alors avait gardé son calme, ne put s'empêcher d'approuver ces sentiments, les plus vrais, les plus naturels et les plus justes.

« Seulement, dit-il, au lieu de tout vouloir faire en un jour, il vaudrait mieux aller lentement et progressivement; il faudrait employer des moyens de persuasion et de douceur, comme l'a fait le Christ; ce serait plus sage, et l'on obtiendrait les mêmes résultats.

Pour vous rendre mes devoirs, dit le vieux Schmitt. (Page 62.)

Madame Thérèse, souriant alors, lui dit :

« Ah! monsieur Jacob, sans doute, sans doute, si tout le monde vous ressemblait; mais depuis combien de centaines d'années le Christ a-t-il prêché la bonté, la justice et la douceur aux hommes? Et pourtant, voyez si vos nobles l'écoutent; voyez s'ils traitent les paysans comme des frères... non... non! C'est malheureux, mais il faut la guerre. Dans les trois ans qui viennent de se passer, la République a plus fait pour les droits de l'homme que les dix-huit cents ans avant. Croyez-moi, monsieur le docteur, la résignation des honnêtes gens est un grand mal, elle donne de l'audace aux gueux et ne produit rien de bon. »

Tous ceux qui se trouvaient là pensaient comme madame Thérèse, et l'oncle Jacob allait répondre, lorsque le messager Clémentz, avec son grand chapeau recouvert d'une toile cirée et sa gibecière de cuir roux, entr'ouvrit la porte et lui tendit le journal.

« Vous ne prenez pas le café, Clémentz, lui dit l'oncle.

—Non, monsieur Jacob, merci... je suis pressé, toutes les lettres sont en retard... Une autre fois. »

Il sortit, et nous le vîmes repasser devant nos fenêtres en courant.

L'oncle rompit la bande du journal et se mit à lire d'une voix grave les nouvelles de ces temps lointains. Quoique bien jeune alors, j'en ai gardé le souvenir; cela ressemblait aux prédictions du mauser et m'inspirait un intérêt véritable. Le vieux *Zeitblatt* traitait les Répu-

Il montait à cheval tout rêveur. (Page 67.)

blicains d'espèces de fous, ayant formé l'entreprise audacieuse de changer les lois éternelles de la nature. Il rappelait au commencement la manière terrible dont Jupiter avait accablé les Titans révoltés contre son trône, en les écrasant sous des montagnes, de sorte que, depuis, ces malheureux vomissent de la cendre et de la flamme dans les sépulcres du Vésuvius et de l'Etna. Puis il parlait de la fonte des cloches, dérobées au culte de nos pères et transformées en canons, l'une des plus grandes profanations qui se puissent concevoir, puisque ce qui devait donner la vie à l'âme était destiné maintenant à tuer le corps.

Il disait aussi que les assignats ne valaient rien et que bientôt, quand les nobles seraient rentrés en possession de leurs châteaux et les prêtres de leurs couvents, ces papiers sans hypothèque ne seraient plus bons que pour allumer le feu des cuisines. Il avertissait charitablement les gens de les refuser à n'importe quel prix.

Après cela venait la liste des exécutions capitales, et malheureusement elle était longue; aussi le *Zeitblatt* s'écriait que ces Républicains feraient changer le proverbe « que les loups « ne se mangent pas entre eux. »

Enfin il se moquait de la nouvelle ère, prétendue républicaine, dont les mois s'appelaient vendémiaire, brumaire, frimaire, nivôse, pluviôse, etc. Il disait que ces fous avaient l'intention de changer le cours des astres et de pervertir les saisons, de mettre l'hiver en été et le printemps en automne, de sorte qu'on ne

saurait plus quand faire les semailles ni les moissons; que cela n'avait pas le sens commun, et que tous les paysans de France en étaient indignés.

Ainsi s'exprimait le *Zeitblatt*.

Koffel et le mauser, pendant cette lecture, se jetaient de temps en temps un coup d'œil rêveur, madame Thérèse et le père Schmitt semblaient tout pensifs, personne ne disait rien. L'oncle lisait toujours, en s'arrêtant une seconde à chaque nouveau paragraphe, et la vieille horloge poursuivait sa cadence éternelle.

Vers la fin, il était question de la guerre de Vendée, de la prise de Lyon, de l'occupation de Toulon par les Anglais et les Espagnols, de l'invasion de l'Alsace par Würmser et de la bataille de Kaiserslautern, où ces fameux Républicains s'étaient sauvés comme des lièvres. Le *Zeitblatt* prédisait la fin de la République pour le printemps suivant, et finissait par ces paroles du prophète Jérémie, qu'il adressait au peuple français : « Ta malice te châtiera et tes infidé-« lités te reprendront; tu seras remis sous ton « joug et dans tes liens rompus, afin que tu « saches que c'est une chose amère que d'aban-« donner l'Éternel ton Dieu! »

Alors l'oncle replia le journal et dit :

« Que penser de tout cela? Chaque jour on nous annonce que cette République va finir; il y a six mois elle était envahie de tous côtés, les trois quarts de ses provinces étaient soulevées contre elle, la Vendée avait remporté de grandes victoires et nous aussi; eh bien! maintenant elle nous a repoussés de presque partout, elle tient tête à toute l'Europe, ce que ne pourrait faire une grande monarchie; nous ne sommes plus dans le cœur de ses provinces, mais seulement sur ses frontières, elle s'avance même chez nous, et l'on nous dit qu'elle va périr! Si ce n'était pas le savant docteur Zacharias qui écrive ces choses, je concevrais de grands doutes sur leur sincérité.

—Hé! monsieur Jacob, répondit madame Thérèse, ce docteur-là voit peut-être les choses comme il les désire; cela se présente souvent et n'ôte rien à la sincérité des gens; ils ne veulent pas tromper, mais ils se trompent eux-mêmes.

—Moi, dit le père Schmitt en se levant, tout ce que je sais, c'est que les soldats républicains se battent bien, et que si les Français en ont trois ou quatre cent mille comme ceux que j'ai vus, j'ai plus peur pour nous que pour eux. Voilà mon idée. Quant à Jupiter, qui met les gens sous le Vésuvius pour leur faire vomir du feu, c'est un nouveau genre de batterie que je ne connais pas, mais je voudrais bien le voir.

—Et moi, dit le mauser, je pense que ce docteur Zacharias ne sait pas ce qu'il dit; si j'écrivais le journal à sa place, je le ferais autrement.

Il se baissa près du fourneau pour ramasser une braise, car il éprouvait un grand besoin de fumer. Le vieux Schmitt suivit son exemple, et comme la nuit était venue, ils sortirent tous ensemble, Koffel le dernier, en serrant la main de l'oncle Jacob et saluant madame Thérèse.

XIII

Le lendemain, madame Thérèse s'occupait déjà des soins du ménage; elle visitait les armoires, dépliait les nappes, les serviettes, les chemises, et même le vieux linge tout jaune entassé là depuis la grand'mère Lehnel; elle mettait à part ce qu'on pouvait encore réparer, tandis que Lisbeth dressait le grand tonneau plein de cendres dans la buanderie. Il fallut faire bouillir de l'eau jusqu à minuit pour la grande lessive. Et les jours suivants ce fut bien autre chose encore, lorsqu'il s'agit de blanchir, de sécher, de repasser et de raccommoder tout cela.

Madame Thérèse n'avait pas son égale pour les travaux de l'aiguille; cette femme, qu'on n'avait crue propre qu'à verser des verres d'eau-de-vie et à se trimbaler sur une charrette derrière un tas de sans-culottes, en savait plus, touchant les choses domestiques, que pas une commère d'Anstatt. Elle apporta même chez nous l'art de broder des guirlandes, et de marquer en lettres rouges le beau linge, chose complétement ignorée jusqu'alors dans la montagne, et qui prouve combien les grandes révolutions répandent les lumières.

De plus, madame Thérèse aidait Lisbeth à la cuisine, sans la gêner, sachant que les vieux domestiques ne peuvent souffrir qu'on dérange leurs affaires.

« Voyez pourtant, madame Thérèse, lui disait quelquefois la vieille servante, comme les idées changent; dans les premiers temps, je ne pouvais pas vous souffrir à cause de votre République, et maintenant si vous partiez, je croirais que toute la maison s'en va, et que nous ne pouvons plus vivre sans vous.

—Hé! lui répondait-elle en souriant, c'est tout simple, chacun tient à ses habitudes; vous ne me connaissiez pas, je vous inspirais de la défiance; chacun, à votre place, eût été de même. »

Puis elle ajoutait tristement :

Il faudra pourtant que je parte, Lisbeth; ma place n'est pas ici, d'autres soins m'appellent ailleurs. »

Elle songeait toujours à son bataillon, et lorsque Lisbeth s'écriait :

« Bah! vous resterez chez nous; vous ne pouvez plus nous quitter maintenant. Vous saurez qu'on vous considère beaucoup dans le village, et que les gens de bien vous respectent. Laissez là vos sans-culottes; ce n'est pas la vie d'une honnête personne d'attraper des balles ou d'autres mauvais coups à la suite des soldats. Nous ne vous laisserons plus partir. »

Alors elle hochait la tête, et l'on voyait bien qu'un jour ou l'autre elle dirait : « Aujourd'hui, je pars! » et que rien ne pourrait la retenir.

D'un autre côté, les discussions sur la guerre et sur la paix continuaient toujours, et c'était l'oncle Jacob qui les recommençait. Chaque matin il descendait pour convertir madame Thérèse, disant que la paix devait régner sur la terre, que dans les premiers temps la paix avait été fondée par Dieu lui-même, non-seulement entre les hommes, mais encore entre les animaux; que toutes les religions recommandent la paix; que toutes les souffrances viennent de la guerre : la peste, le meurtre, le pillage, l'incendie; qu'il faut un chef à la tête des Etats pour maintenir l'ordre, et par conséquent des nobles qui soutiennent ce chef; que ces choses avaient existé de tout temps, chez les Hébreux, chez les Egyptiens, les Assyriens, les Grecs et les Romains; que la république de Rome avait compris cela, que les consuls et les dictateurs étaient des espèces de rois soutenus par de nobles sénateurs, soutenus eux-mêmes par de nobles chevaliers, lesquels s'élevaient au-dessus du peuple; — que tel était l'ordre naturel et qu'on ne pouvait le changer qu'au détriment des plus pauvres eux-mêmes; car, disait-il, les pauvres, dans le désordre, ne trouvent plus à gagner leur vie et périssent comme les feuilles en automne, lorsqu'elles se détachent des branches qui leur portaient la séve.

Il disait encore une foule de choses non moins fortes; mais toujours madame Thérèse trouvait de bonnes réponses soutenant que les hommes sont égaux en droits par la volonté de Dieu; que le rang doit appartenir au mérite et non à la naissance; que des lois sages, égales pour tous, établissent seules des différences équitables entre les citoyens, en approuvant les actions des uns et condamnant celles des autres; qu'il est honteux et misérable d'accorder des honneurs et de l'autorité à ceux qui n'en méritent pas; que c'est avilir l'autorité et l'honneur lui-même en les faisant représenter par des êtres indignes, et que c'est détruire dans tous les cœurs le sentiment de la justice, en montrant que cette justice n'existe pas, puisque tout dépend du hasard de la naissance; que pour établir un tel état de choses, il faut abrutir les hommes, parce que des êtres intelligents ne le souffriraient pas; qu'un tel abrutissement est contraire aux lois de l'Eternel; qu'il faut combattre par tous les moyens ceux qui veulent le produire à leur profit, même par la guerre, le plus terrible de tous, il est vrai, mais dont le crime retombe sur la tête de ceux qui le provoquent en voulant fonder l'iniquité éternelle!

Chaque fois que l'oncle entendait ces réponses, il devenait grave. Avait-il une course à faire dans la montagne, il montait à cheval tout rêveur, et toute la journée il cherchait de nouvelles et plus fortes raisons pour convaincre madame Thérèse. Le soir il revenait plus joyeux, avec des preuves qu'il croyait invincibles, mais sa croyance ne durait pas longtemps; car cette femme simple, au lieu de parler des Grecs et des Egyptiens, voyait tout de suite le fond des choses, et détruisait les preuves historiques de l'oncle par le bon sens.

Malgré tout cela, l'oncle Jacob ne se fâchait pas; au contraire, il s'écriait d'un air d'admiration :

« Quelle femme vous êtes, madame Thérèse! Sans avoir étudié la logique, vous répondez à tout! Je voudrais bien voir la mine que ferait le rédacteur du *Zeitblatt* en discutant contre vous; je suis sûr que vous l'embarrasseriez, malgré sa grande science et même sa bonne cause; car la bonne cause est de notre côté, seulement je la défends mal. »

Alors ils riaient tous deux ensemble, et madame Thérèse disait :

« Vous défendez très-bien la paix, je suis de votre avis; seulement tâchons de nous débarrasser d'abord de ceux qui veulent la guerre, et pour nous en débarrasser, faisons-la mieux qu'eux. Vous et moi nous serions bientôt d'accord, car nous sommes de bonne foi, et nous voulons la justice; mais les autres, il faut bien les convertir à coups de canon, puisque c'est la seule voix qu'ils entendent, et la seule raison qu'ils comprennent. »

L'oncle ne disait plus rien alors, et, chose qui m'étonnait beaucoup, il avait même l'air content d'avoir été battu.

Après ces grandes discussions politiques, ce qui faisait le plus de plaisir à l'oncle Jacob, c'était de me trouver, au retour de ses courses, en train de prendre ma leçon de français, madame Thérèse assise, le bras autour de ma taille, et moi debout, penché sur le livre. Alors il entrait tout doucement pour ne pas nous

déranger, et s'asseyait en silence derrière le fourneau, allongeant les jambes et prêtant l'oreille dans une sorte de ravissement; il attendait quelquefois une demi-heure avant de tirer ses bottes et de mettre sa camisole, tant il craignait de me distraire, et quand la leçon était finie, il s'écriait :

« A la bonne heure, Fritzel, à la bonne heure, tu prends goût à cette belle langue, que madame Thérèse t'explique si bien. Quel bonheur pour toi d'avoir un maître pareil ! Tu ne sauras cela que plus tard. »

Il m'embrassait tout attendri : ce que madame Thérèse faisait pour moi, il l'estimait plus que pour lui-même.

Je dois reconnaître aussi que cette excellente femme ne m'ennuyait pas une minute durant ses leçons; voyait-elle mon attention se lasser, aussitôt elle me racontait de petites histoires qui me réveillaient; elle avait surtout un certain catéchisme républicain, plein de traits nobles et touchants, d'actions héroïques et de belles sentences, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Les choses se poursuivirent ainsi plusieurs jours. Le mauser et Koffel arrivaient tous les soirs, selon leur habitude; madame Thérèse était complétement rétablie, et cela semblait devoir durer jusqu'à la consommation des siècles, lorsqu'un événement extraordinaire vint troubler notre quiétude, et pousser l'oncle Jacob aux entreprises les plus audacieuses.

XIV

Un matin l'oncle Jacob lisait gravement le catéchisme républicain derrière le fourneau; madame Thérèse cousait près de la fenêtre, et moi j'attendais un bon moment pour m'échapper avec Scipio.

Dehors, notre voisin Spick fendait du bois; aucun autre bruit ne s'entendait au village.

La lecture de l'oncle semblait l'intéresser beaucoup, de temps en temps il levait sur nous un regard en disant :

« Ces Républicains ont de bonnes choses; ils voient les hommes en grand... leurs principes élèvent l'âme... C'est vraiment beau ! Je conçois que la jeunesse adopte leurs doctrines, car tous les êtres jeunes, sains de corps et d'esprit, aiment la vertu; les êtres décrépits avant l'âge par l'égoïsme et les mauvaises passions peuvent seuls admettre des principes contraires. Quel dommage que de pareilles gens recourent sans cesse à la violence !... »

Alors madame Thérèse souriait, et l'on se remettait à lire. Cela durait depuis environ une demi-heure, et Lisbeth, après avoir balayé le seuil de la maison, était sortie faire sa partie de commérage chez la vieille Roësel, comme à l'ordinaire, lorsque tout à coup un homme à cheval s'arrêta devant notre porte. Il avait un gros manteau de drap bleu, un bonnet de peau d'agneau, le nez camard et la barbe grise.

L'oncle venait de déposer son livre; nous regardions tous cet inconnu par les fenêtres.

« On vient vous chercher pour quelque malade, monsieur le docteur, » dit madame Thérèse.

L'oncle ne répondit pas.

L'homme, après avoir attaché son cheval au pilier du hangar, entrait dans l'allée.

« Monsieur le docteur Jacob? fit-il en ouvrant la porte.

— C'est moi, monsieur.

— Voici une lettre de la part de M. le docteur Feuerbach, de Kaiserslautern.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, » dit l'oncle.

L'homme resta debout.

L'oncle, en relisant la lettre, devint tout pâle et durant une minute il parut comme troublé, regardant madame Thérèse d'un œil vague.

« Je dois rapporter la réponse s'il y en a, dit l'homme.

— Vous direz à Feuerbach que je le remercie, c'est toute la réponse. »

Puis, sans rien ajouter, il sortit la tête nue, avec le messager que nous vîmes s'éloigner dans la rue, conduisant son cheval par la bride, vers l'auberge du *Cruchon-d'Or*. Il allait sans doute se rafraîchir avant de se remettre en route. Nous vîmes aussi l'oncle passer devant les fenêtres et entrer sous le hangar. Madame Thérèse parut alors inquiète.

« Fritzel, dit-elle, va porter son bonnet à ton oncle. »

Je sortis aussitôt et je vis l'oncle qui se promenait de long en large devant la grange; il tenait toujours la lettre, sans avoir l'idée de la mettre en poche. Spick, du seuil de sa maison, le regardait d'un air étrange, les mains croisées sur sa hache; deux ou trois voisins regardaient aussi derrière leurs vitres.

Il faisait très-froid dehors, je rentrai. Madame Thérèse avait déposé son ouvrage et restait pensive, le coude au bord de la fenêtre; moi, je m'assis derrière le fourneau sans avoir envie de ressortir.

Toutes ces choses, je m'en suis toujours souvenu durant mon enfance; mais ce qui vint ensuite m'a longtemps produit l'effet d'un rêve

car je ne pouvais le comprendre, et ce n'est qu'avec l'âge, en y pensant plus tard, que j'en ai saisi le sens véritable.

Je me rappelle bien que l'oncle rentra quelques instants après, en disant que les hommes étaient des gueux, des êtres qui ne cherchaient qu'à se nuire; qu'il s'assit à l'intérieur de la petite fenêtre, non loin de la porte, et qu'il se mit à lire la lettre de son ami Feuerbach; tandis que madame Thérèse l'écoutait debout à gauche, dans sa petite veste à double rangée de boutons, les cheveux tordus sur la nuque, droite et calme.

Tout cela je le vois, et je vois aussi Scipio, le nez en l'air et la queue en trompette au milieu de la salle. Seulement la lettre étant écrite en allemand de Saxe, tout ce que je pus y comprendre, c'est qu'on avait dénoncé l'oncle Jacob comme un jacobin, chez lequel se réunissaient les gueux du pays pour célébrer la Révolution; — que madame Thérèse était aussi dénoncée comme une femme dangereuse, regrettée des Républicains à cause de son audace extraordinaire, et qu'un officier prussien, accompagné d'une bonne escorte, devait venir la prendre le lendemain et la diriger sur Mayence avec les autres prisonniers.

Je me rappelle également que Feuerbach conseillait à l'oncle une grande prudence, parce que les Prussiens, depuis leur victoire de Kaiserslautern, étaient maîtres du pays, qu'ils emmenaient tous les gens dangereux, et qu'ils les envoyaient jusqu'en Pologne, à deux cents lieues de là, au fond des marais, pour donner le bon exemple aux autres.

Mais ce qui me parut inconcevable, c'est la façon dont l'oncle Jacob, cet homme si calme, ce grand amateur de la paix, s'indigna contre l'avis et les conseils de son vieux camarade. Ce jour-là notre petite salle, si paisible, fut le théâtre d'un terrible orage, et je doute que, depuis les premiers temps de sa fondation, elle en eût vu de semblables. L'oncle accusait Feuerbach d'être un égoïste, prêt à fléchir la tête sous l'arrogance des Prussiens, qui traitaient le Palatinat et le Hündsruck en pays conquis; il s'écriait qu'il existait des lois à Mayence, à Trèves, à Spire, aussi bien qu'en France; que madame Thérèse avait été laissée pour morte par les Autrichiens; qu'on n'avait pas le droit de réclamer les personnes et les choses abandonnées; qu'elle était libre; qu'il ne souffrirait pas qu'on mît la main sur elle; qu'il protesterait; qu'il avait pour ami le jurisconsulte Pfeffel de Heidelberg; qu'il écrirait, qu'il se défendrait, qu'il remuerait le ciel et la terre; qu'on verrait si Jacob Wagner se laisserait mener de la sorte; qu'on serait étonné de ce qu'un homme paisible était capable de faire pour la justice et le droit.

En disant ces choses, il allait et venait, il avait les cheveux ébouriffés; il mêlait toutes les anciennes ordonnances qui lui revenaient en mémoire, et les récitait en latin. Il parlait aussi de certaines sentences des droits de l'homme qu'il venait de lire, et de temps en temps il s'arrêtait, appuyant le pied à terre avec force, en pliant le genou, et s'écriant :

« Je suis sur les fondements du droit, sur les bases d'airain de nos anciennes chartes. Que les Prussiens arrivent... qu'ils arrivent! Cette femme est à moi, je l'ai recueillie et sauvée : « La chose abandonnée, *res derelicta est res publica, res vulgata.* »

Je ne sais pas où il avait appris tout cela; c'est peut-être à l'Université de Heidelberg, en entendant discuter ses camarades entre eux. Mais alors toutes ces vieilles rubriques lui passaient par la tête, et il avait l'air de répondre à dix personnes qui l'attaquaient.

Madame Thérèse, pendant ce temps, était calme, sa longue figure maigre semblait rêveuse; les citations de l'oncle l'étonnaient sans doute, mais voyant les choses clairement, comme d'habitude, elle comprenait sa position véritable. Ce n'est qu'au bout d'une grande demi-heure, lorsque l'oncle ouvrit son secrétaire, et qu'il s'assit pour écrire au jurisconsulte Pfeffel, qu'elle lui posa doucement la main sur l'épaule, et lui dit avec attendrissement :

« N'écrivez pas, monsieur Jacob, c'est inutile; avant que votre lettre n'arrive, je serai déjà loin. »

L'oncle la regardait alors tout pâle.

« Vous voulez donc partir? fit-il les joues tremblantes.

—Je suis prisonnière, dit-elle, je savais cela; mon seul espoir était que les Républicains reviendraient à la charge, et qu'ils me délivreraient en marchant sur Landau; mais puisqu'il en est autrement, il faut que je parte.

—Vous voulez partir! répéta l'oncle d'un ton désespéré.

—Oui, monsieur le docteur, je veux partir pour vous épargner de grands chagrins; vous êtes trop bon, trop généreux pour comprendre les dures lois de la guerre : vous ne voyez que la justice! Mais en temps de guerre, la justice n'est rien, la force est tout. Les Prussiens sont vainqueurs, ils arrivent, ils m'emmèneront parce que c'est leur consigne. Les soldats ne connaissent que leur consigne : la loi, la vie, l'honneur, la raison des gens ne sont rien; leur consigne passe avant tout. »

L'oncle, renversé dans son fauteuil, ses gros yeux pleins de larmes, ne savait que répondre;

seulement il avait pris la main de madame Thérèse et la serrait avec une émotion extraordinaire ; puis, se relevant la face toute bouleversée, il se remit à marcher, en vouant les oppresseurs du genre humain à l'exécration des siècles futurs, en maudissant Richter et tous les gueux de son espèce, et déclarant d'une voix de tonnerre que les Républicains avaient raison de se défendre, que leur cause était juste, qu'il le voyait maintenant, et que toutes les vieilles lois, les vieux fatras des ordonnances, des règlements et des chartes de toutes sortes n'avaient jamais profité qu'aux nobles et aux moines contre les pauvres gens. Ses joues se gonflaient, il trébuchait, il ne parlait plus, il bredouillait; il disait que tout devait être aboli de fond en comble, que le règne du courage et de la vertu devait seul triompher, et finalement, dans une sorte d'enthousiasme extraordinaire, les bras étendus vers madame Thérèse, et les joues rouges jusqu'à la nuque, il lui proposa de monter avec elle sur son traîneau et de la conduire dans la haute montagne chez un bûcheron de ses amis, où elle serait en sûreté; il lui tenait les deux mains et disait :

« Partons... allons-nous-en... vous serez très-bien chez le vieux Ganglof... C'est un homme qui m'est tout dévoué... Je les ai sauvés, lui et son fils... ils vous cacheront... Les Prussiens n'iront pas vous chercher dans les gorges du Lauterfelz! »

Mais madame Thérèse refusa, disant que si les Prussiens ne la trouvaient pas à Anstatt, ils arrêteraient l'oncle à sa place, et qu'elle aimait mieux risquer de périr de fatigue et de froid sur la grande route, que d'exposer à un tel malheur l'homme qui l'avait sauvée d'entre les morts.

Elle dit cela d'une voix très-ferme, mais l'oncle ne tenait plus compte alors de semblables raisons. Je me rappelle que ce qui l'ennuyait le plus, c'était de voir partir madame Thérèse avec des hommes barbares, des sauvages venus du fond de la Poméranie; il ne pouvait supporter cette idée et s'écriait :

« Vous êtes faible... vous êtes encore malade... Ces Prussiens ne respectent rien... c'est une race pleine de jactance et de brutalité... Vous ne savez pas comment ils traitent leurs prisonniers... je l'ai vu, moi... c'est une honte pour mon pays... J'aurais voulu le cacher, mais il faut que je l'avoue maintenant : c'est affreux!

—Sans doute, monsieur Jacob, répondit-elle, je connais cela par d'anciens prisonniers de mon bataillon : nous marcherons deux à deux, quatre à quatre, tristes, quelquefois sans pain, souvent brutalisés et pressés par l'escorte. Mais les gens de la campagne sont bons chez vous, ce sont de braves gens... ils ont de la pitié... et les Français sont gais, monsieur le docteur... il n'y aura que la route de pénible, et encore je trouverai dix, vingt de mes camarades pour porter mon petit paquet : les Français ont des égards pour les femmes. Je vois cela d'avance, fit-elle en souriant toute mélancolique, un d'entre nous marchera devant en chantant un vieil air de l'Auvergne, pour marquer le pas, ou bien un air plus joyeux de la Provence, pour éclaircir votre ciel gris; nous ne serons pas aussi malheureux que vous pensez, monsieur Jacob. »

Elle parlait ainsi doucement, la voix un peu tremblante, et à mesure qu'elle parlait, je la voyais avec son petit paquet dans la file des prisonniers, et mon cœur se fendait. Oh! c'est alors que je sentis combien nous l'aimions, combien cela nous faisait de peine d'être forcés de la voir partir; car tout à coup je me pris à fondre en larmes, et l'oncle, s'asseyant en face de son secrétaire, les deux mains sur sa figure, resta dans le silence; mais de grosses larmes coulaient lentement jusque sur son poignet. Madame Thérèse elle-même, voyant ces choses, ne put se défendre de sangloter; elle me prenait dans ses bras doucement, et me donnait de gros baisers en me disant :

« Ne pleure pas, Fritzel, ne pleure pas ainsi... Vous penserez quelquefois à moi, n'est-ce pas? Moi, je ne vous oublierai jamais! »

Scipio seul restait calme, se promenant autour du fourneau, et nous regardant sans rien comprendre à notre chagrin.

Ce ne fut que vers dix heures, lorsque nous entendîmes Lisbeth allumer du feu dans la cuisine, que nous reprîmes un peu de calme.

Alors l'oncle se mouchant avec force, dit :

« Madame Thérèse, vous partirez, puisque vous voulez partir absolument; mais il m'est impossible de consentir à ce que ces Prussiens viennent vous prendre ici comme une voleuse, et vous emmènent au milieu de tout le village. Si l'une de ces brutes vous adressait une parole dure ou insolente, je m'oublierais... car maintenant ma patience est à bout... je le sens, je serais capable de me porter à quelque grande extrémité. Permettez-moi donc de vous conduire moi-même à Kaiserslautern avant que ces gens n'arrivent. Nous partirons de grand matin, vers quatre ou cinq heures, sur mon traîneau; nous prendrons les chemins de traverse, et à midi au plus tard nous serons là-bas. Y consentez-vous?

—Oh! monsieur Jacob, comment pourrais-je refuser cette dernière marque de votre affection? dit-elle tout attendrie. J'accepte avec reconnaissance.

—Cela se fera donc de la sorte, dit l'oncle gravement. Et maintenant essuyons nos larmes, écartons autant que possible ces pensées amères, afin de ne pas trop attrister les derniers instants que nous passerons ensemble. »

Il vint m'embrasser, écarta les cheveux de mon front et dit :

« Fritzel, tu es un bon enfant, tu as un excellent cœur. Rappelle-toi que ton oncle Jacob a été content de toi en ce jour : c'est une bonne pensée de se dire qu'on a donné de la satisfaction à ceux qui nous aiment ! »

XV

Depuis cet instant le calme se rétablit chez nous. Chacun songeait au départ de madame Thérèse, au grand vide que cela ferait dans notre maison, à la tristesse qui succéderait pendant des semaines et des mois aux bonnes soirées que nous avions passées ensemble, à la douleur du mauser, de Koffel et du vieux Schmitt en apprenant cette mauvaise nouvelle; plus on rêvait, plus on découvrait de nouveaux sujets d'être désolé.

Moi, ce qui me semblait le plus amer, c'était de quitter mon ami Scipio; je n'osais pas le dire, mais en pensant qu'il allait partir, que je ne pourrais plus me promener avec lui dans le village, au milieu de l'admiration universelle, que je n'aurais plus le bonheur de lui voir faire l'exercice, et que je serais comme avant, seul à me promener les mains dans les poches et le bonnet de coton tiré sur les oreilles, sans honneur et sans gloire, un tel désastre me semblait le comble de la désolation. Et ce qui finissait de m'abreuver d'amertume, c'est que Scipio, grave et pensif, était venu s'asseoir devant moi, me regardant à travers ses épais sourcils frisés, d'un air aussi chagrin que s'il eût compris qu'il fallait nous séparer dans les siècles des siècles. Oh ! quand je pense à ces choses, encore aujourd'hui je m'étonne que les grosses boucles blondes de mes cheveux ne soient pas devenues toutes grises, au milieu de ces réflexions désolantes. Je ne pouvais pas même pleurer, tant ma douleur était cruelle; Je restais le nez en l'air, mes grosses lèvres retroussées, et les deux mains croisées autour d'un genou.

L'oncle, lui, se promenait de long en large, et de temps en temps il toussait tout bas en redoublant de marcher.

Madame Thérèse, toujours active, malgré sa tristesse et ses yeux rouges, avait ouvert l'armoire du vieux linge, et se taillait dans de la grosse toile, une espèce de sac à doubles bretelles pour mettre ses effets de route ; on entendait crier les ciseaux sur la table, elle ajustait les pièces avec son adresse ordinaire. Enfin, quand tout fut prêt, elle tira de sa poche une aiguille et du fil, puis elle s'assit, mit le dé au bout de son doigt, et depuis cet instant on ne vit plus que sa main aller et venir comme l'éclair.

Tout cela se faisait dans le plus grand silence; on n'entendait que le pas lourd de l'oncle sur le plancher et la marche cadencée de notre vieille horloge, que ni nos joies ni notre désolation ne faisaient avancer ou retarder d'une seconde. Ainsi va la vie; le temps qui marche ne demande pas : « Etes-vous tristes? êtes-vous gais? riez-vous? pleurez-vous? est-ce le printemps, l'automne ou l'hiver? » Il va, va toujours ! Et ces millions d'atomes qui tourbillonnent dans un rayon de soleil, et dont la vie commence et finit d'un tic-tac à l'autre, comptent autant pour lui que l'existence d'un vieillard de cent ans. Hélas ! nous sommes bien peu de chose.

Lisbeth étant venue vers midi mettre la nappe, l'oncle s'arrêta et lui dit :

« Tu feras cuire un petit jambon pour demain matin ; madame Thérèse part.

Et comme la vieille servante le regardait toute saisie :

« Les Prussiens la réclament, dit-il d'une voix enrouée; ils ont la force pour eux... il faut obéir. »

Alors Lisbeth déposa ses assiettes au bord de la table et, nous regardant l'un après l'autre, elle releva son bonnet sur sa tête, comme si cette nouvelle avait pu le déranger, puis elle dit:

« Madame Thérèse part... ça n'est pas possible... je ne croirai jamais cela.

—Il le faut, ma pauvre Lisbeth, répondit madame Thérèse tristement, il le faut, je suis prisonnière... on vient me chercher.

—Les Prussiens?

—Oui, les Prussiens. »

Alors la vieille, que l'indignation suffoquait, dit :

« J'ai toujours pensé que ces Prussiens n'étaient pas grand'chose : des tas de gueux, de véritables bandits ! Venir attaquer une honnête femme? Si les hommes avaient pour deux liards de cœur, est-ce qu'ils souffriraient ça?

—Et que ferais-tu? lui demanda l'oncle, dont la face se ranimait, car l'indignation de la vieille lui faisait plaisir intérieurement.

— Moi, je chargerais mes *kougelreiter* *,

* Pistolets de cavalerie.

J'ai toujours pensé que ces Prussiens n'étaient pas grand'chose. (Page 71.)

s'écria Lisbeth, je leur dirais par la fenêtre : « Passez votre chemin, bandits ! n'entrez pas, ou gare ! » Et le premier qui dépasserait la porte, je l'étendrais roide. Oh ! les gueux !

— Oui, oui, fit l'oncle, voilà comment on devrait recevoir des gens pareils ; mais nous ne sommes pas les plus forts. »

Puis il se remit à marcher, et Lisbeth, toute tremblante, plaça les couverts.

Madame Thérèse ne disait rien.

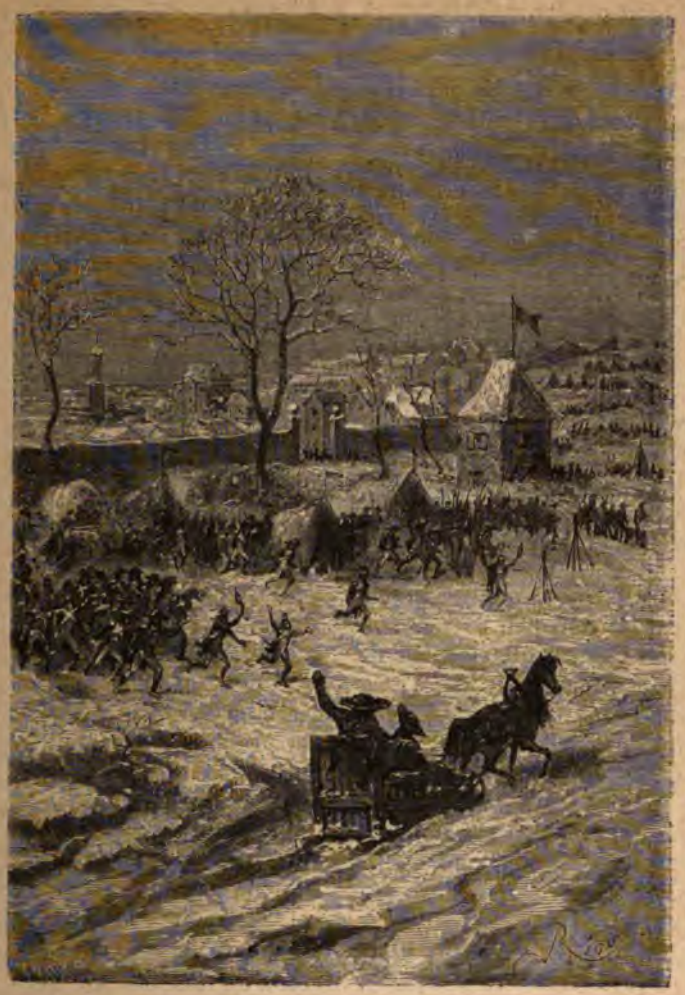
La table mise, nous dînâmes tout rêveurs. Ce n'est qu'à la fin, lorsque l'oncle alla chercher une vieille bouteille de bourgogne à la cave, et que rentrant il s'écria tristement :

« Réjouissons un peu nos cœurs, et fortifions-nous contre ces grands chagrins qui nous accablent. Qu'avant votre départ, madame Thérèse, ce vieux vin qui vous a rendu la force, et qui nous a tous égayés un jour de bonheur, brille encore au milieu de nous, comme un rayon de soleil, et dissipe quelques instants les nuages qui nous entourent. »

Ce n'est qu'au moment où d'une voix ferme, il dit cela, que nous sentîmes renaître un peu notre courage.

Mais quelques instants après, lorsque, s'adressant à Lisbeth, il lui dit de chercher un verre pour trinquer avec madame Thérèse, et que la pauvre vieille se mit à fondre en larmes, le tablier sur la figure, alors notre fermeté disparut, et tous ensemble nous nous mîmes à sangloter comme des malheureux.

« Oui, oui, disait l'oncle, nous avons eu du bonheur ensemble... voilà l'histoire humaine :



Voici la citoyenne Thérèse! (Page 78.)

les instants de joie passent vite et la douleur dure longtemps. Celui qui nous regarde là-haut sait pourtant que nous ne méritons pas de souffrir ainsi, que des êtres méchants nous ont désolés; mais il sait aussi que la force, la vraie force est dans sa main, et qu'il pourra nous rendre heureux dès qu'il le voudra. C'est pour cela qu'il permet ces iniquités, car il a confiance dans la réparation. Soyons donc calmes et fions-nous en lui.—A la santé de madame Thérèse! »

Et nous bûmes tous, les joues couvertes de larmes.

Lisbeth, en entendant parler de la puissance de Dieu, s'était un peu calmée, car elle avait des sentiments pieux, et pensa que les choses devaient être ainsi, pour le plus grand bien de tous dans la vie éternelle, mais elle n'en continua pas moins à maudire les Prussiens du fond de l'âme, et tous ceux qui leur ressemblaient.

Après dîner, l'oncle recommanda surtout à la vieille servante de ne pas répandre le bruit de ces événements au village, sans quoi Richter et tous les gueux d'Anstatt seraient là le lendemain de bonne heure pour voir le départ de madame Thérèse et jouir de notre humiliation. Elle le comprit très-bien, et lui promit de modérer sa langue. Puis l'oncle sortit pour aller voir le mauser.

Toute cette après-midi, je ne quittai pas la maison. Madame Thérèse continua ses préparatifs de départ; Lisbeth l'aidait et voulait fourrer dans son sac une foule de choses inu-

tiles, disant qu'il faut de tout en route, qu'on est content de trouver ce qu'on a mis dans un coin; qu'étant un jour allée à Pirmasens, elle avait bien regretté son peigne et ses tresses à rubans.

Madame Thérèse souriait.

« Non, Lisbeth, disait-elle, songez donc que je ne voyagerai pas en voiture, et que tout cela sera sur mon dos : trois bonnes chemises, trois mouchoirs, deux paires de souliers et quelques paires de bas suffisent. A toutes les haltes on s'arrête une heure ou deux près de la fontaine; on fait la lessive. Vous ne connaissez pas la lessive des soldats? Mon Dieu, que de fois je l'ai faite! Nous autres Français, nous aimons à être propres, et nous le sommes toujours avec notre petit paquet. »

Elle paraissait de bonne humeur, et seulement lorsqu'elle adressait de temps en temps à Scipio quelques paroles amicales, sa voix devenait toute mélancolique; je ne savais pas pourquoi, mais je le sus plus tard, lorsque l'oncle revint.

La journée s'avançait; sur les quatre heures, la nuit commençait à se faire; en ce moment tout était prêt, le sac renfermant les effets de madame Thérèse pendait au mur. Elle s'assit au coin du fourneau, m'attirant sur ses genoux en silence; Lisbeth rentra dans la cuisine, préparer le souper, et dès lors aucune parole ne fut échangée; la pauvre femme rêvait sans doute à l'avenir qui l'attendait sur la route de Mayence, au milieu de ses compagnons d'infortune; elle ne disait rien, et je sentais sa douce respiration sur ma joue.

Cela durait depuis une demi-heure, et la nuit était venue, lorsque l'oncle ouvrit la porte, en demandant :

« Êtes-vous là, madame Thérèse?

— Oui, monsieur le docteur.

— Bon... bon... j'ai vu mes malades... j'ai prévenu Koffel, le mauser et le vieux Schmitt; tout va bien, ils seront ici ce soir pour recevoir vos adieux. »

Sa voix était raffermie. Il alla lui-même chercher de la lumière à la cuisine, et nous voyant ensemble en rentrant, cela parut le réjouir.

« Fritzel se conduit bien, dit-il. Maintenant il va perdre vos bonnes leçons; mais j'espère qu'il s'exercera tout seul à lire en français, et qu'il se rappellera toujours qu'un homme ne vaut que par ses connaissances. Je compte là-dessus. »

Alors madame Thérèse lui fit voir son petit paquet en détail; elle souriait, et l'oncle disait :

« Quel heureux caractère ont ces Français! Au milieu des plus grandes infortunes, ils conservent un fonds de gaieté naturelle; leur désolation ne dure jamais plusieurs jours. Voilà ce que j'appelle un présent de Dieu, le plus beau, le plus désirable de tous. »

Mais de cette journée, — dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, parce qu'elle fut la première où je vis la tristesse de ceux que j'aimais; — de tout ce jour, ce qui m'attendrit le plus, ce fut quelques instants avant le souper, lorsque, tranquillement assise derrière le poêle, la tête de Scipio sur les genoux, et regardant au fond de la salle obscure d'un air rêveur, madame Thérèse se prit tout à coup à dire :

« Monsieur le docteur, je vous dois bien des choses... et cependant il faut que je vous fasse encore une demande.

— Quoi donc, madame Thérèse?

— C'est de garder auprès de vous mon pauvre Scipio... de le garder en souvenir de moi... Qu'il soit le compagnon de Fritzel, comme il a été le mien, et qu'il n'ait pas à supporter les nouvelles épreuves de ma vie de prisonnière. »

Comme elle disait cela, je crus sentir mon cœur se gonfler, et je frémis de bonheur et de tendresse jusqu'au fond des entrailles. J'étais accroupi sur ma petite chaise basse devant le fourneau; je pris mon Scipio, je l'attirai, j'enfonçai mes deux grosses mains rouges dans son épaisse toison, un véritable déluge de larmes inonda mes joues; il me semblait qu'on venait de me rendre tous les biens de la terre et du ciel que j'avais perdus.

L'oncle me regardait tout surpris; il comprit sans doute ce que j'avais souffert en songeant qu'il fallait me séparer de Scipio, car au lieu de faire des observations à madame Thérèse sur le sacrifice qu'elle s'imposait, il dit simplement :

« J'accepte, madame Thérèse, j'accepte pour Fritzel, afin qu'il se souvienne combien vous l'avez aimé; qu'il se rappelle toujours que dans le plus grand chagrin vous lui avez laissé, comme marque de votre affection, un être bon, fidèle, non-seulement votre propre compagnon, mais encore celui de Petit-Jean, votre frère; qu'il ne l'oublie jamais et qu'il vous aime aussi. »

Puis s'adressant à moi :

« Fritzel, dit-il, tu ne remercies pas madame Thérèse?

Alors je me levai, et sans pouvoir dire un mot tant je sanglotais, j'allai me jeter dans les bras de cette excellente femme et je ne la quittai plus; je me tenais près d'elle, le bras sur son épaule, regardant à nos pieds Scipio à travers de grosses larmes, et le touchant du bout

des doigts avec un sentiment de joie inexprimable.

Il fallut du temps pour m'apaiser. Madame Thérèse, en m'embrassant, disait : « Cet enfant a bon cœur, il s'attache facilement, c'est bien! » ce qui redoublait encore mes pleurs. Elle écartait mes cheveux de mon front et semblait attendrie.

Après le souper, Koffel, le mauser et le vieux Schmitt arrivèrent gravement, le bonnet sous le bras; ils exprimèrent à madame Thérèse leur chagrin de la voir partir, et leur indignation contre ce gueux de Richter, auquel tout le monde attribuait la dénonciation, car seul il était capable d'un trait pareil.

On s'était assis autour du fourneau; madame Thérèse semblait touchée de la douleur de ces braves gens, et malgré cela, son caractère ferme, décidé, ne l'abandonnait pas.

« Ecoutez, mes amis, dit-elle, si le monde était semé de roses, et si l'on ne trouvait partout que des gens de cœur pour célébrer la justice et le bon droit, quel mérite aurait-on à soutenir ces principes? Franchement, cela ne vaudrait pas la peine de vivre! Nous avons de la chance d'arriver dans un temps où l'on fait de grandes choses, où l'on combat pour la liberté; du moins on parlera de nous, et notre existence n'aura pas été inutile : toutes nos misères, toutes nos souffrances, tout notre sang répandu formeront un sublime spectacle pour les générations futures; tous les gueux frémiront en pensant qu'ils auraient pu nous rencontrer et que nous les aurions balayés, et toutes les grandes âmes regretteront de n'avoir pu prendre part à nos travaux. Voilà le fond des choses. Ne me plaignez donc pas; je suis fière et je suis heureuse de souffrir pour la France, qui représente dans le monde la liberté, la justice et le droit. — Vous nous croyez peut-être battus? c'est une erreur : nous avons reculé d'un pas hier, nous en ferons vingt en avant demain. Et si par malheur la France ne représente plus un jour cette grande cause que nous défendons, d'autres peuples prendront notre place et poursuivront notre ouvrage, car la justice et la liberté sont immortelles et tous les despotes du monde ne parviendront jamais à les détruire. — Quant à moi, je pars pour Mayence et peut-être pour la Prusse, escortée par des soldats de Brunswick; mais souvenez-vous de ce que je vous dis : les Républicains n'en sont encore qu'à leur première étape, et je suis sûre qu'avant la fin de l'année prochaine ils viendront me délivrer. »

Ainsi parlait cette femme fière, qui souriait, et dont les yeux étincelaient. On voyait bien que les misères n'étaient rien pour elle, et chacun pensait : « Si ce sont là les femmes républicaines, qu'est-ce que les hommes doivent donc être? »

Koffel pâlissait de plaisir en l'écoutant parler; le mauser clignait de l'œil à l'oncle et lui disait tout bas :

« Tout ça, je le sais depuis longtemps, c'est écrit dans mon livre; il faut que ces choses arrivent... c'est écrit! »

Le vieux Schmitt, ayant demandé la permission d'allumer sa pipe, lançait de grosses bouffées coup sur coup, et murmurait entre ses dents :

« Quel malheur que je n'aie pas vingt ans! j'irais m'engager chez ces gens-là! Voilà ce qu'il me fallait... Qu'est-ce qui m'empêcherait de devenir général comme le premier venu? Quel malheur! »

Enfin, sur le coup de neuf heures, l'oncle dit :

« Il se fait tard... il faudra partir avant le jour... Je crois que nous ferions bien d'aller prendre un peu de repos. »

Et tout le monde se leva dans une sorte d'attendrissement; on s'embrassa les uns les autres comme de vieilles connaissances, en se promettant de ne jamais s'oublier. Koffel et Schmitt sortirent les premiers, le mauser et l'oncle s'entretinrent un instant tout bas sur le seuil de la maison. Il faisait un clair de lune superbe, tout était blanc sur la terre; le ciel, d'un bleu sombre, fourmillait d'étoiles. Madame Thérèse, Scipio et moi nous sortîmes contempler ce magnifique spectacle, qui montre bien la petitesse et la vanité des choses humaines quand on y pense, et qui confond l'esprit par sa grandeur sans bornes.

Puis le mauser s'éloigna, serrant de nouveau la main de l'oncle; on le voyait comme en plein jour marcher dans la rue déserte. Enfin il disparut au coin de la ruelle des Orties, et le froid étant très-vif, nous rentrâmes tous en nous souhaitant le bonsoir.

L'oncle, sur le seuil de ma chambre, m'embrassa et me dit d'une voix étrange, en me serrant sur son cœur :

« Fritzel... travaille... travaille... et conduis-toi bien, cher enfant! »

Il entra chez lui tout ému.

Moi, je ne pensais qu'au bonheur de garder Scipio. Une fois dans ma chambre, je le fis coucher à mes pieds, entre le chaud duvet et le bois de lit; il se tenait là tranquille, la tête entre les pattes; je sentais ses flancs se dilater doucement à chaque respiration, et je n'aurais pas changé mon sort contre celui de l'empereur d'Allemagne.

Jusque passé dix heures, il me fut impossible

de dormir, en songeant à ma félicité. L'oncle allait et venait chez lui; je l'entendis ouvrir son secrétaire, puis faire du feu dans le poêle de sa chambre pour la première fois de l'hiver; je pensai qu'il avait l'idée de veiller, et je finis par m'endormir profondément.

XVI

Neuf heures sonnaient à l'église, lorsque je fus éveillé par un cliquetis de ferraille devant notre maison; des chevaux piétinaient sur la terre durcie, on entendait des gens parler à notre porte.

L'idée me vint aussitôt que les Prussiens arrivaient pour prendre madame Thérèse, et je souhaitai de tout mon cœur que l'oncle Jacob n'eût pas aussi longtemps dormi que moi. Deux minutes après je descendais l'escalier, et je découvrais au bout de l'allée cinq ou six hussards enveloppés dans leur dolman, la grande sabretache pendant jusqu'au-dessous de l'étrier, et le sabre au poing. L'officier, un petit blond très-maigre, les joues creuses, les pommettes plaquées de rose et les grosses moustaches d'un roux fauve, se tenait en travers de l'allée sur un grand cheval noir, et Lisbeth, le balai à la main, répondait à ses questions d'un air effrayé.

Plus loin, s'étendait un cercle de gens, la bouche béante, se penchant l'un sur l'autre pour entendre. Au premier rang, je remarquai le mauser, les mains dans les poches, et M. Richter qui souriait, les yeux plissés et les dents découvertes, comme un vieux renard en jubilation. Il était venu sans doute pour jouir de la confusion de l'oncle.

« Ainsi votre maître et la prisonnière sont partis ensemble ce matin? disait l'officier.

—Oui, monsieur le commandant, répondit Lisbeth.

—A quelle heure?

—Entre cinq et six heures, monsieur le commandant, il faisait encore nuit; j'ai moi-même accroché la lanterne au timon du traîneau.

—Vous aviez donc reçu l'avis de notre arrivée? dit l'officier en lui lançant un coup d'œil perçant? »

Lisbeth regarda le mauser, qui sortit du cercle et répondit pour elle sans gêne.

« Sauf votre respect, j'ai vu le docteur Jacob hier soir, c'est un de mes amis... Cette pauvre vieille ne sait rien... Depuis longtemps le docteur était las de la Française, il avait envie de s'en débarrasser, et quand il a vu qu'elle pouvait supporter le voyage, il a profité du premier moment.

—Mais comment ne les avons-nous pas rencontrés sur la route? s'écria le Prussien en regardant le mauser de la tête aux pieds.

—Hé! vous aurez pris le chemin de la vallee, le docteur aura passé par le Waldeck et la montagne; il y a plus d'un chemin pour aller à Kaiserslautern. »

L'officier, sans répondre, sauta de son cheval, il entra dans notre chambre, poussa la porte de la cuisine et fit semblant de regarder à droite et à gauche; puis il ressortit et dit en se remettant en selle :

« Allons, voilà notre affaire faite; le reste ne nous regarde plus. »

Il se dirigea vers le *Cruchon-d'Or*, ses hommes le suivirent, et la foule se dispersa, causant de ces événements extraordinaires. Richter semblait confus et comme indigné, Spick nous regardait d'un œil louche; ils remontèrent ensemble les marches de l'auberge, et Scipio, qui s'était tenu sur notre escalier, sortit alors en aboyant de toutes ses forces.

Les hussards se rafraîchirent au *Cruchon-d'Or*, puis nous les revîmes passer devant chez nous, sur la route de Kaiserslautern, et depuis nous n'en eûmes plus de nouvelles.

Lisbeth et moi nous pensions que l'oncle reviendrait à la nuit; mais quand nous vîmes s'écouler tout le jour, puis le lendemain et le surlendemain sans même recevoir de lettre, on peut s'imaginer notre inquiétude.

Scipio montait et descendait dans la maison; il se tenait le nez au bas de la porte du matin au soir, appelant madame Thérèse, reniflant et pleurant d'un ton lamentable. Sa désolation nous gagnait; mille idées de malheurs nous passaient par la tête.

Le mauser venait nous voir tous les soirs et nous disait :

« Bah! tout cela n'est rien; le docteur a voulu recommander madame Thérèse, il ne pouvait pas la laisser partir avec les prisonniers, c'était contraire au bon sens; il aura demandé une audience au feld-maréchal Brunswick, pour tâcher de la faire entrer à l'hôpital de Kaiserslautern... Toutes ces démarches demandent du temps... Tranquillisez-vous, il reviendra. »

Ces paroles nous rassuraient un peu, car le taupier semblait très-calme; il fumait sa pipe au coin du fourneau, les jambes étendues et la mine rêveuse.

Malheureusement le garde forestier Rœdig, qui demeurait dans les bois, sur le chemin de Pirmasens, où se trouvaient alors les Français, vint apporter un rapport à la mairie d'Anstatt,

et s'étant arrêté quelques instants à l'auberge de Spick, il raconta que l'oncle Jacob avait passé, trois jours auparavant, vers huit heures du matin, devant la maison forestière et qu'il s'y était même arrêté un instant avec madame Thérèse, pour se réchauffer et boire un verre de vin. Il dit aussi que l'oncle paraissait tout joyeux, et qu'il avait deux longs *kougelreiter* dans les poches de sa houppelande.

Alors le bruit courut que le docteur Jacob, au lieu de se rendre à Kaiserslautern, avait conduit la prisonnière chez les Républicains, et ce fut un grand scandale; Richter et Spick criaient partout qu'il méritait d'être fusillé, que c'était une abomination, et qu'il fallait confisquer ses biens.

Le mauser et Koffel répondaient que le docteur s'était sans doute trompé de chemin à cause des grandes neiges, qu'il avait pris à gauche dans la montagne, au lieu de tourner à droite, mais chacun savait bien que l'oncle Jacob connaissait le pays comme pas un contrebandier, et l'indignation augmentait de jour en jour.

Je ne pouvais plus sortir sans entendre mes camarades crier que l'oncle Jacob était un jacobin; il me fallait livrer bataille pour le défendre, et malgré le secours de Scipio, je rentrai plus d'une fois à la maison le nez meurtri.

Lisbeth se désolait surtout des bruits de confiscation :

« Quel malheur! disait-elle les mains jointes, quel malheur à mon âge, d'être forcée de faire son paquet et d'abandonner une maison où l'on a passé la moitié de sa vie! »

C'était bien triste. Le mauser seul conservait son air tranquille.

« Vous êtes des fous de vous faire du mauvais sang, disait-il; je vous répète que le docteur Jacob se porte bien et qu'on ne confisquera rien du tout. Tenez-vous en paix, mangez bien, dormez bien, et pour le reste, j'en réponds. »

Il clignait de l'œil d'un air malin, et finissait toujours par dire :

« Mon livre raconte ces choses... Maintenant elles s'accomplissent et tout va très-bien. »

Malgré ces assurances tout allait de mal en pis, et la racaille du village excitée par ce gueux de Richter commençait à venir crier sous nos fenêtres, lorsqu'un beau matin tout rentra subitement dans l'ordre. Vers le soir le mauser arriva, la mine riante, et prit sa place ordinaire en disant à Lisbeth qui filait :

« Eh bien, on ne crie plus, on ne veut plus nous confisquer, on se tient bien tranquille, hé! hé! hé! »

Il n'en dit pas davantage, mais dans la nuit nous entendîmes des voitures passer en foule, des gens marcher en masse par la grande rue; c'était pire qu'à l'arrivée des Républicains, car personne ne s'arrêtait : on allait... on allait toujours!

Je ne pus dormir une minute, Scipio à chaque instant grondait. Au petit jour, ayant regardé par nos vitres, je vis encore une dizaine de grandes voitures chargées de blessés, s'éloigner en cahotant. C'étaient des Prussiens. Puis arrivèrent deux ou trois canons, puis une centaine de hussards, de cuirassiers, de dragons, pêle-mêle dans un grand désordre; puis des cavaliers démontés, leur porte-manteau sur l'épaule et couverts de boue jusqu'à l'échine. Tous ces hommes semblaient harassés; mais ils ne s'arrêtaient pas, ils n'entraient pas dans les maisons, et marchaient comme s'ils avaient eu le diable à leurs trousses.

Les gens, sur le seuil de leur porte, regardaient cela d'un air morne.

En jetant les yeux sur la côte du Birkenwald, on voyait la file des voitures, des caissons, de la cavalerie et de l'infanterie se prolonger bien au delà du bois.

C'était l'armée du feld-maréchal Brunswick en retraite après la bataille de Frœschwiller, comme nous l'avons appris plus tard; elle avait traversé le village dans une seule nuit. Cela se passait du 28 au 29 décembre, et si je me le rappelle si bien, c'est que le lendemain de bonne heure, le mauser et Koffel arrivèrent tout joyeux, ils avaient une lettre de l'oncle Jacob, et le mauser, en nous la montrant, dit :

« Hé! hé! hé! ça va bien... ça va bien! le règne de la justice et de l'égalité commence... Écoutez un peu! »

Il s'assit devant notre table, les deux coudes écartés. J'étais près de lui et je lisais par-dessus son épaule; Lisbeth, toute pâle, écoutait derrière, et Koffel, debout contre la vieille armoire, souriait en se caressant le menton. Ils avaient déjà lu la lettre deux ou trois fois, le mauser la savait presque par cœur.

Donc il lut ce qui suit, en s'arrêtant parfois pour nous regarder d'un air d'enthousiasme :

« Wissembourg, le 8 nivôse an II
« de la République française.

« Aux citoyens Mauser et Koffel, à la citoyenne Lisbeth, au petit citoyen Fritzel, salut et fraternité!

« La citoyenne Thérèse et moi nous vous souhaitons d'abord joie, concorde et prospérité.

« Vous saurez ensuite que nous vous écrivons ces lignes de Wissembourg, au milieu

« des triomphes de la guerre : nous avons « chassé les Prussiens de Frœschwiller, et nous « sommes tombés sur les Autrichiens au Geisberg comme le tonnerre.

« Ainsi l'orgueil et la présomption reçoivent « leur récompense ; quand les gens ne veulent « pas entendre de bonnes raisons, il faut bien « leur en donner de meilleures ; mais c'est terrible d'en venir à de telles extrémités, oui, « c'est terrible !

« Mes chers amis, depuis longtemps je gémissais en moi-même sur l'aveuglement de ceux « qui dirigent les destinées de la vieille Allemagne ; je déplorais leur esprit d'injustice, « leur égoïsme ; je me demandais si mon devoir « d'honnête homme n'était pas de rompre « avec tous ces êtres orgueilleux, et d'adopter « les principes de justice, d'égalité et de fraternité proclamés par la Révolution française. Tout cela me jetait dans un grand « trouble, car l'homme tient aux idées qu'il a « reçues de ses pères, et de telles révolutions « intérieures ne se font pas sans un grand déchirement. Néanmoins j'hésitais encore, « mais lorsque les Prussiens, contrairement au « droit des gens, réclamèrent la malheureuse « prisonnière que j'avais recueillie, je ne pus « en supporter davantage : au lieu de conduire « madame Thérèse à Kaiserslautern, je pris « aussitôt la résolution de la mener à Pirmasens, chose que j'ai faite avec l'aide de « Dieu.

« A trois heures de l'après-midi, nous étions « en vue des avant-postes, et comme madame « Thérèse regardait, elle entendit le tambour et « s'écria : « Ce sont les Français ! monsieur le « docteur, vous m'avez trompée ! » Elle se jeta « dans mes bras, fondant en larmes, et je me « pris moi-même à pleurer, tant j'étais ému !

« Sur toute la route, depuis les *Trois-Maisons* « jusqu'à la place du Temple-Neuf, les soldats « criaient : « Voici la citoyenne Thérèse ! » Ils « nous suivaient, et quand il fallut descendre « du traîneau, plusieurs m'embrassèrent avec « une véritable effusion. D'autres me serraient « les mains, enfin on m'accablait d'honneurs.

« Je ne vous parlerai pas, mes chers amis, « de la rencontre de madame Thérèse et du « petit Jean ; ces choses ne sont pas à peindre ! « Tous les plus vieux soldats du bataillon, « même le commandant Duchêne, qui n'est « pas tendre, détournaient la tête pour ne pas « montrer leurs larmes : c'était un spectacle « comme je n'en ai jamais vu de ma vie. Le « petit Jean est un brave garçon ; il ressemble « beaucoup à mon cher petit Fritzel, aussi je « l'aime bien.

« En ce même jour il se passa des événements extraordinaires à Pirmasens. Les Républicains campaient autour de la ville ; le « général Hoche annonça qu'on allait prendre « les quartiers d'hiver, et qu'il fallait construire « des baraques. Mais les soldats refusèrent, ils « voulaient loger dans les maisons. Alors le « général déclara que ceux qui refuseraient le « service ne marcheraient pas au combat. J'ai « moi-même assisté à cette proclamation, qui « se lisait dans les compagnies, et j'ai vu le « général Hoche forcé de pardonner à ces « hommes devant le palais du prince, car ils « étaient dans le plus grand désespoir.

« Le général ayant appris qu'un médecin « d'Anstatt avait ramené la citoyenne Thérèse « au premier bataillon de la deuxième brigade, « je reçus l'ordre, vers huit heures, d'aller à « l'Orangerie. Il était là, près d'une table de « sapin, habillé comme un simple *hauptmann*, « avec deux autres citoyens qu'on m'a dit être « les conventionnels Lacoste et Baudot, deux « grands maigres qui me regardaient de travers. — Le général vint à ma rencontre : « c'est un homme brun, les yeux jaunes et les « cheveux partagés au milieu du front ; il s'arrêta en face de moi et me regarda deux « secondes. Moi, songeant que ce jeune homme « commandait l'armée de la Moselle, j'étais « troublé ; mais tout à coup il me tendit la « main et me dit : « Docteur Wagner, je vous « remercie de ce que vous avez fait pour la « citoyenne Thérèse ; vous êtes un homme de « cœur. »

« Puis il m'emmena près de la table, où se « trouvait déployée une carte, et me demanda « différents renseignements sur le pays d'une « façon si claire, qu'on aurait cru qu'il connaissait les choses bien mieux que moi. Naturellement je répondais, les deux autres « écoutaient en silence. Finalement il me dit : « Docteur Wagner, je ne puis vous proposer « de servir dans les armées de la République, « votre nationalité s'y oppose ; mais le 1er bataillon de la 2e brigade vient de perdre son « chirurgien-major, le service de nos ambulances est encore incomplet, nous n'avons « que des jeunes gens pour secourir nos blessés, je vous confie ce poste d'honneur : l'humanité n'a pas de patrie ! Voici votre commission. » Il écrivit quelques mots au bout « de la table, et me prit encore une fois la « main en me disant : « Docteur, croyez à mon « estime ! » Après cela, je sortis.

« Madame Thérèse m'attendait dehors, et « quand elle sut que j'allais être à la tête de « l'ambulance du 1er bataillon, vous pouvez « vous figurer sa joie.

« Nous pensions tous rester à Pirmasens jus-

« qu'au printemps, les baraques étaient en « train de se bâtir, quand dans la nuit du sur- « lendemain, vers dix heures, tout à coup nous « reçûmes l'ordre de nous mettre en route « sans éteindre les feux, sans faire de bruit, « sans battre la caisse ni sonner de la trom- « pette. Tout Pirmasens dormait. J'avais deux « chevaux, l'un sous moi, l'autre en main; « j'étais au milieu des officiers, près du com- « mandant Duchêne.

« Nous partons, les uns à cheval, les autres « à pied, les canons, les caissons, les voitures « entre nous, la cavalerie sur les flancs, sans « lune et sans rien pour nous guider. Seule- « ment, de loin en loin, un cavalier au tour- « nant des chemins disait : « Par ici... par « ici!... » Vers onze heures la lune se montra, « nous étions en pleine montagne : toutes les « cimes étaient blanches de neige. Les hommes « à pied, le fusil sur l'épaule, couraient pour « se réchauffer; deux ou trois fois il me fallut « descendre de cheval, tant j'avais l'onglée. « Madame Thérèse, dans sa charrette couverte « d'une toile grise, me tendait la gourde, et les « capitaines étaient toujours là, prêts à la rece- « voir après moi; plus d'un soldat avait aussi « son tour.

« Mais nous allions, nous allions sans nous « arrêter. de sorte que vers six heures, quand « le soleil pâle se mit à blanchir le ciel, nous « étions à Lembach, sous la grande côte boisée « de Steinfelz, à trois quarts de lieue de Wœrth. « Alors, de tous les côtés on entendit crier : « Halte!... halte!... » Ceux de derrière arri- « vaient toujours; à six heures et demie toute « l'armée était réunie dans un vallon, et l'on « se mit à faire la soupe.

« Le général Hoche, que j'ai vu passer alors avec ses deux grands conventionnels, riait; « il semblait de bonne humeur. Il entra dans « la dernière maison du village; les gens « étaient étonnés de nous voir à cette heure, « comme ceux d'Anstatt à l'arrivée des Répu- « blicains. Les maisons sont si petites ici et si « misérables, qu'il fallut porter deux tables « dehors, et que le général tint conseil en « plein air avec ses officiers, pendant que les « troupes cuisaient ce qu'elles avaient em- « porté.

« Cette halte dura juste le temps de manger « et de reboucler son sac. Ensuite il fallut « repartir mieux en ordre.

« A huit heures, en sortant de la vallée de « Reichshofen, nous vîmes les Prussiens retran- « chés sur les hauteurs de Frœschwiller et de « Wœrth; ils étaient plus de vingt mille, et « leurs redoutes s'élevaient les unes au-dessus « des autres.

« Toute l'armée comprit alors que nous « avions marché si vite pour surprendre ces « Prussiens seuls, car les Autrichiens étaient à « quatre ou cinq lieues de là, sur la ligne de la « Motter. Malgré cela, je ne vous cache pas, « mes chers amis, que cette vue me porta d'a- « bord un coup terrible; plus je regardais, « plus il me semblait impossible de gagner la ba- « taille. D'abord ils étaient plus nombreux que « nous, ensuite ils avaient creusé des fossés « garnis de palissades, et derrière on voyait « très-bien les canonniers qui se penchaient à « côté de leurs canons et qui nous observaient, « tandis que des files de baïonnettes innom- « brables se prolongeaient jusque sur la côte.

« Les Français, avec leur caractère insou- « ciant, ne voyaient pas tout cela et parais- « saient même très-joyeux. Le bruit s'étant « répandu que le général Hoche venait de pro- « mettre six cents francs pour chaque pièce « enlevée à l'ennemi, ils riaient en se mettant « le chapeau sur l'oreille, et regardaient les « canons en criant : « Adjugé! adjugé! » Il y « avait de quoi frémir de voir une pareille « insouciance et d'entendre ces plaisanteries.

« Nous autres, l'ambulance, les voitures de « toute sorte, les caissons vides pour transpor- « ter les blessés, nous restâmes derrière, et « pour dire la vérité, cela me fit un véritable « plaisir.

« Madame Thérèse était à trente ou quarante « pas en avant de moi, j'allai me mettre près « d'elle avec mes deux aides, dont l'un a été « garçon apothicaire à Landrecies, et l'autre « dentiste, et qui se sont fait chirurgiens d'eux- « mêmes. Mais ils ont déjà de l'expérience, et « ces jeunes gens, avec un peu de loisir et de « travail, deviendront peut-être quelque chose. « Madame Thérèse embrassait alors le petit « Jean, qui se mit à courir pour suivre le ba- « taillon.

« Toute la vallée, à droite et à gauche, était « pleine de cavalerie en bon ordre. Le général « Hoche, en arrivant, choisit lui-même tout « de suite la place de deux batteries sur les « collines de Reichshofen, et l'infanterie fit « halte au milieu de la vallée.

« Il y eut encore une délibération, puis toute « l'infanterie se rangea en trois colonnes; « l'une passa sur la gauche, dans la gorge de « Réebach, les deux autres se mirent en marche « sur les retranchements l'arme au bras.

« Le général Hoche, avec quelques officiers, « se plaça sur une petite hauteur, à gauche de « la vallée.

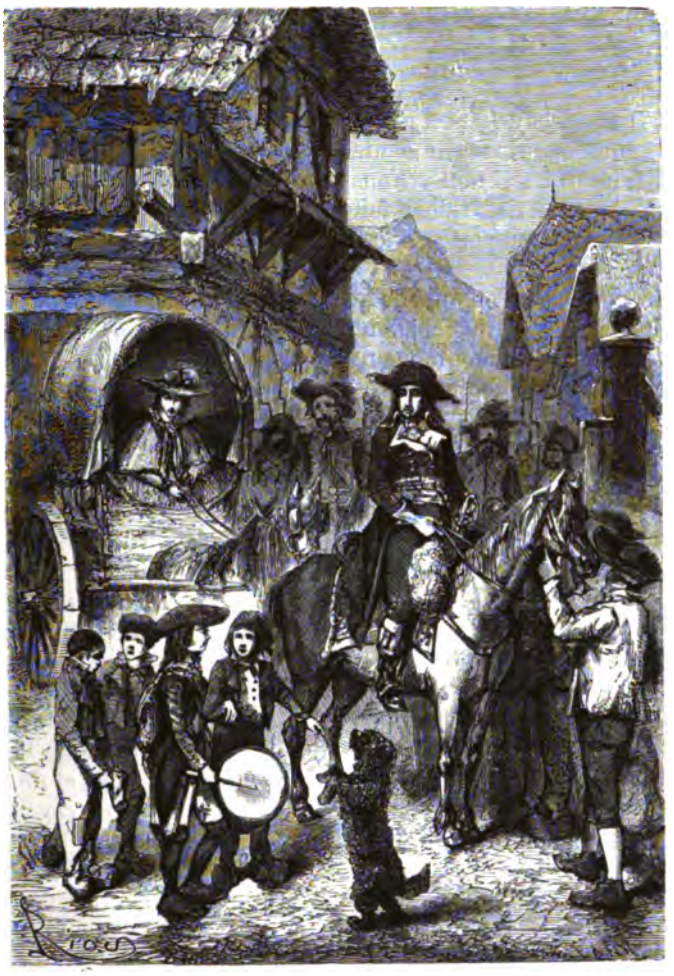
« Tout ce qui suivit, mes chers amis, me « semble encore un rêve. Au moment où les « colonnes arrivaient au pied de la côte, un

Combat de Froeschwiller. (Page 80.)

« horrible fracas, comme une espèce de déchi-
« rement épouvantable, retentit; tout fut cou-
« vert de fumée : c'étaient les Prussiens qui
« venaient de lâcher leurs batteries. Une se-
« conde après, la fumée s'étant un peu dissi-
« pée, nous vîmes les Français plus haut sur
« la côte; ils allongeaient le pas, des quantités
« de blessés restaient derrière, les uns étendus
« sur la face, les autres assis et cherchant à se
« relever.

« Pour la seconde fois les Prussiens tirèrent,
« puis on entendit le cri terrible des Républi-
« cains : « *A la baïonnette!* » Et toute la monta-
« gne se mit à petiller comme un feu de char-
« bonnière où l'on donne un coup de pied. On
« ne se voyait plus, parce que le vent poussait
« la fumée sur nous, et l'on ne pouvait plus se
« dire un mot à quatre pas, tant la fusillade,
« les hommes et le canon tonnaient et hurlaient
« ensemble. Sur les côtés, les chevaux de notre
« cavalerie hennissaient et voulaient partir;
« ces animaux sont vraiment sauvages, ils ai-
« ment le danger, on avait mille peines à les
« retenir.

« De temps en temps il se faisait un trou dans
« la fumée, alors on voyait les Républicains
« cramponnés aux palissades comme une four-
« milière; les uns, à coup de crosse, essayaient
« de renverser les retranchements, d'autres
« cherchaient un passage; les commandants à
« cheval, l'épée en l'air, animaient leurs hom-
« mes, et de l'autre côté les Prussiens lançaient
« des coups de baïonnette, lâchaient leurs fusils
« dans le tas, ou levaient des deux mains leurs



Enfin je vis l'oncle ; il était à cheval sur *Rappel*. (Page 83.)

« grands refouloirs comme des massues pour « assommer les gens. C'était effrayant! Une « seconde après, un autre coup de vent cou- « vrait tout, et l'on ne pouvait savoir comment « cela finirait.

« Le général Hoche envoyait ses officiers « l'un après l'autre porter de nouveaux ordres; « ils partaient comme le vent dans la fumée, « on aurait dit des ombres. Mais la bataille se « prolongeait et les Républicains commen- « çaient à reculer, quand le général descendit « lui-même ventre à terre; dix minutes après, « le chant de *la Marseillaise* couvrait tout le « tumulte, ceux qui avaient reculé revenaient « à la charge.

« La seconde attaque commença plus fu- « rieuse que la première. Les canons seuls « tonnaient encore et renversaient des files « d'hommes. Tous les Républicains s'avan- « çaient en masse, Hoche au milieu d'eux. Nos « batteries tiraient aussi sur les Prussiens. Ce « qui se passa quand les Français furent encore « une fois près des palissades est quelque « chose d'impossible à décrire. Si le père Adam « Schmitt avait été avec nous, il aurait vu ce « qu'on peut appeler une terrible bataille. Les « Prussiens montrèrent là qu'ils étaient les « soldats du grand Frédéric; baïonnettes contre « baïonnettes, tantôt les uns, tantôt les autres « reculaient ou poussaient en avant.

« Mais ce qui décida la victoire pour les Ré- « publicains, ce fut l'arrivée de leur troisième « colonne sur les hauteurs, à gauche des re- « tranchements; elle avait tourné le Réebach

« et sortait du bois au pas de course. Alors il « fallut bien quitter la partie; les Prussiens, « pris des deux côtés à la fois, se retirèrent, « abandonnant dix-huit pièces de canon, vingt- « quatre caissons et leurs retranchements « pleins de blessés et de morts. Ils se dirigèrent « du côté de Wœrth, et nos dragons, nos hus- « sards, qui ne se possédaient plus d'impa- « tience, partirent enfin courbés sur leurs « selles, comme un mur qui s'ébranle. Nous « apprîmes le même soir qu'ils avaient fait « douze cents prisonniers et remporté six ca- « nons.

« Voilà, mes chers amis, ce qu'on appelle le « combat de Wœrth et de Frœschwiller, dont « la nouvelle a dû vous parvenir au moment « où je vous écris, et qui restera toujours pré- « sent à ma mémoire.

« Depuis ce moment, je n'ai rien vu de nou- « veau ; mais que d'ouvrage nous avons eu ! « Jour et nuit il a fallu couper, trancher, am- « puter, tirer des balles ; nos ambulances sont « encombrées de blessés : c'est une chose bien « triste.

« Cependant, le lendemain de la victoire, « l'armée s'était portée en avant. Quatre jours « après, nous avons appris que les conven- « tionnels Lacoste et Baudot, ayant reconnu « que la rivalité de Hoche et de Pichegru nui- « sait aux intérêts de la République, avaient « donné le commandement à Hoche tout seul, « et que celui-ci, se voyant à la tête des deux « armées du Rhin et de la Moselle, sans perdre « une minute, en avait profité pour attaquer « Wurmser sur les lignes de Wissembourg ; « qu'il l'avait battu complétement au Gaisberg, « de sorte qu'à cette heure, les Prussiens sont « en retraite sur Mayence, les Autrichiens sur « Gemersheim, et que le territoire de la Ré- « publique est débarrassé de tous ses ennemis.

« Quant à moi, je suis maintenant à Wissem- « bourg, accablé d'ouvrage ; madame Thérèse, « le petit Jean et les restes du 1er bataillon oc- « cupent la place, et l'armée marche sur Lan- « dau, dont l'heureuse délivrance fera l'admi- « ration des siècles futurs.

« Bientôt, bientôt, mes chers amis, nous « suivrons l'armée, nous passerons par Anstatt, « couronnés des palmes de la victoire ; nous « pourrons encore une fois vous serrer sur nos « cœurs, et célébrer avec vous le triomphe de « la justice et de la liberté.

« O chère liberté ! rallume dans nos âmes le « feu sacré dont brûlèrent jadis tant de héros ; « forme au milieu de nous des générations qui « leur ressemblent ; que le cœur de tout ci- « toyen tressaille à ta voix ; inspire le sage qui « médite ; porte l'homme courageux aux actions « héroïques ; anime le guerrier d'un enthou- « siasme sublime ; que les despotes qui divi- « sent les nations pour les opprimer disparais- « sent de ce monde, et que la sainte fraternité « réunisse tous les peuples de la terre dans une « même famille !

« Avec ces vœux et ces espérances, la bonne « madame Thérèse, petit Jean et moi nous vous « embrassons de cœur.

« JACOB WAGNER.

« *P. S.* — Petit Jean recommande à son ami « Fritzel d'avoir bien soin de Scipio. »

La lettre de l'oncle Jacob nous remplit tous de joie, et l'on peut s'imaginer avec quelle impatience nous attendîmes dès lors le 1er bataillon.

Cette époque de ma vie, quand j'y pense, me produit l'effet d'une fête ; chaque jour nous apprenions quelque chose de nouveau : après l'occupation de Wissembourg, la levée du siége de Landau, puis la prise de Lauterbourg, puis celle de Kaiserslautern, puis l'occupation de Spire, où les Français recueillirent un grand butin, que Hoche fit transporter à Landau, pour indemniser les habitants de leurs pertes.

Autant les gens du village avaient crié contre nous, autant alors ils nous tenaient en vénération. Il était même question de mettre Koffel du conseil municipal et de nommer le mauser bourgmestre ; on ne savait pas pourquoi, car personne jusqu'alors n'avait eu cette idée ; mais le bruit commençait à se répandre que nous allions redevenir Français, que nous avions été Français quinze cents ans auparavant, et que c'était une abomination de nous avoir tenus si longtemps en esclavage.

Richter avait pris la fuite, sachant bien ce qui l'attendait, et Joseph Spick ne sortait plus de sa baraque.

Chaque jour, les gens de la grande rue regardaient sur la côte pour voir arriver les véritables défenseurs de la patrie ; malheureusement la plupart suivaient la route de Wissembourg à Mayence, laissant Anstatt sur leur gauche, dans la montagne ; on ne voyait passer que des traînards, qui coupaient au court par la traverse du Bourgerwald. Cela nous désolait, et nous finissions par croire que notre bataillon n'arriverait jamais, lorsqu'une après-midi le mauser entra tout essoufflé en criant :

« Les voilà... ce sont eux ! »

Il revenait des champs, la pioche sur l'épaule, et de loin il avait vu sur la route une foule de soldats. Tout le village savait déjà la nouvelle, tout le monde sortait. Moi, ne me possédant plus d'enthousiasme, je courus à la rencontre de notre bataillon, avec Hans Aden et Frantz

Sépel, que je rencontrai sur la route. Il faisait du soleil, la neige fondait, les flaques de boue éclataient autour de nous comme des obus à chaque pas; mais nous n'y prenions pas garde, et durant une demi-heure nous ne cessâmes point de galoper. La moitié du village, hommes, femmes, enfants, nous suivaient en criant : « Ils arrivent!..... ils arrivent! » Les idées des gens changent d'une façon singulière, tout le monde était alors ami de la République.

Une fois sur la montée du Birkenwald, Hans Aden, Frantz Sépel et moi nous vîmes enfin notre bataillon qui s'approchait à mi-côte, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, les officiers derrière les compagnies. Plus loin, sur le grand pont, défilaient les voitures. Tout cela s'avançait en sifflant, en causant, comme les soldats en route; l'un s'arrêtait pour allumer sa pipe, l'autre donnait un coup d'épaule pour relever son sac; on entendait des voix glapissantes, des éclats de rire, car les Français sont ainsi, quand ils marchent en troupe, il leur faut toujours des histoires et de joyeux propos pour entretenir leur bonne humeur.

Moi, dans cette foule je ne cherchais des yeux que l'oncle Jacob et madame Thérèse; il me fallut quelque temps pour les découvrir à la queue du bataillon. Enfin je vis l'oncle, il était derrière, à cheval sur *Rappel*. J'eus d'abord de la peine à le reconnaître, car il avait un grand chapeau républicain, un habit à revers rouges et un grand sabre à fourreau de fer; cela le changeait d'une façon incroyable, il paraissait beaucoup plus grand; mais je le reconnus tout de même, ainsi que madame Thérèse sur sa charrette couverte de toile, avec son même chapeau et sa même cravate; elle avait les joues roses et les yeux brillants; l'oncle chevauchait près d'elle, ils causaient ensemble.

Je reconnus aussi le petit Jean, que je n'avais vu qu'une fois; il marchait, un large baudrier orné de baguettes en travers de la poitrine, les bras couverts de galons, et son sabre ballottant derrière les jambes. Et le commandant, et le sergent Laflèche, et le capitaine que j'avais conduit dans notre grenier, et tous les soldats, oui, presque tous je les reconnaissais, il me semblait être dans une grande famille; et le drapeau couvert de toile cirée me faisait aussi plaisir à voir.

Je courais à travers tout le monde, Hans Aden et Frantz Sépel avaient déjà trouvé des camarades. Moi, je marchais toujours, j'étais à trente pas de la charrette et j'allais appeler : « Oncle! oncle! » quand madame Thérèse, se penchant par hasard, s'écria d'une voix joyeuse:

« Voici Scipio! »

Dans le même instant, Scipio, que j'avais oublié chez nous, tout effaré, tout crotté, sautait dans la voiture.

Aussitôt petit Jean s'écria :

« Scipio! »

Et le brave caniche, après avoir passé deux ou trois fois ses grosses moustaches sur les joues de madame Thérèse, bondit à terre et se mit à danser autour de petit Jean, aboyant, poussant des cris et se démenant comme un bienheureux.

Tout le bataillon l'appelait :

« Scipio, ici!... Scipio!... Scipio! »

L'oncle venait de m'apercevoir et me tendait les bras du haut de son cheval. Je m'accrochai à sa jambe, il me leva et m'embrassa; je sentis qu'il pleurait et cela m'attendrit. Il me tendit ensuite à madame Thérèse, qui m'attira dans sa charrette en me disant :

« Bonjour, Fritzel. »

Elle paraissait bien heureuse et m'embrassait les larmes aux yeux.

Presque aussitôt le mauser et Koffel arrivèrent, donnant des poignées de main à l'oncle; puis les autres gens du village, pêle-mêle avec les soldats, qui remettaient aux hommes leurs sacs et leurs fusils pour les porter en triomphe, et qui criaient aux femmes :

« Hé! la grosse mère!... La jolie fille... par ici... par ici! »

C'était une véritable confusion, tout le monde fraternisait, et au milieu de tout cela, c'était encore petit Jean et moi qui paraissions les plus heureux.

« Embrasse petit Jean, » me criait l'oncle.

— Embrasse Fritzel, » disait madame Thérèse à son frère.

Et nous nous embrassions, nous nous regardions émerveillés.

« Il me plaît, cria petit Jean, il a l'air bon enfant.

— Toi, tu me plais aussi, » lui dis-je, tout fier de parler en français.

Et nous marchions bras dessus bras dessous, tandis que l'oncle et madame Thérèse se souriaient l'un à l'autre.

Le commandant me tendit aussi la main en disant :

« Hé! docteur Wagner, voici votre défenseur. — Tu vas toujours bien, mon brave?

— Oui, commandant.

— A la bonne heure! »

C'est ainsi que nous arrivâmes aux premières maisons du village. Alors on s'arrêta quelques instants pour se mettre en ordre, petit Jean accrocha son tambour sur sa cuisse, et le commandant ayant crié : « En avant, marche! » les tambours retentirent.

Nous descendîmes la grande rue, marchant tous au pas et nous réjouissant d'une entrée si magnifique. Tous les vieux et les vieilles qui n'avaient pu sortir étaient aux fenêtres et se montraient l'oncle Jacob, qui s'avançait d'un air digne derrière le commandant entre ses deux aides. Je remarquai surtout le père Schmitt, debout à la porte de sa baraque; il redressait sa haute taille voûtée et nous regardait défiler avec un éclair dans l'œil.

Sur la place de la fontaine le commandant cria : « Halte ! » On mit les fusils en faisceaux, et tout le monde se dispersa, les uns à droite, les autres à gauche; chaque bourgeois voulait avoir un soldat, tous voulaient se réjouir du triomphe de la République une et indivisible; mais ces Français, avec leurs mines joyeuses, suivaient de préférence les jolies filles.

Le commandant vint avec nous. La vieille Lisbeth était déjà sur la porte, ses longues mains levées au ciel, et criait :

« Ah ! madame Thérèse... ah ! monsieur le docteur !... »

Ce furent de nouveaux cris de joie, de nouvelles embrassades. Puis nous entrâmes, et le festin de jambon, d'andouilles et de grillades arrosées de vin blanc et de vieux bourgogne commença : Koffel, le mauser, le commandant, l'oncle, madame Thérèse, petit Jean et moi, je vous laisse à penser quelle table, quel appétit, quelle satisfaction !

Tout ce jour-là le 1er bataillon resta chez nous; puis il lui fallut poursuivre sa route, car ses quartiers d'hiver étaient à Hacmatt, à deux petites lieues d'Anstatt. L'oncle resta au village, il déposa son grand sabre et son grand chapeau; mais depuis ce moment jusqu'au printemps, il ne se passa pas de jour qu'il ne fût en route pour Hacmatt : il ne pensait plus qu'à Hacmatt.

De temps en temps madame Thérèse venait aussi nous voir avec petit Jean; nous riions, nous étions heureux, nous nous aimions !

Que vous dirai-je encore? Au printemps, quand commence à chanter l'alouette, un jour on apprit que le 1er bataillon allait partir pour la Vendée. Alors l'oncle, tout pâle, courut à l'écurie et monta sur son Rappel; il partit ventre à terre, la tête nue, ayant oublié de mettre son bonnet.

Que se passa-t-il à Hacmatt? Je n'en sais rien; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le lendemain l'oncle fier comme un roi, revint avec madame Thérèse et petit Jean, qu'il y eut grande noce chez nous, embrassades et réjouissances. Huit jours après, le commandant Duchêne arriva avec tous les capitaines du bataillon. Ce jour-là, les réjouissances furent encore plus grandes. Madame Thérèse et l'oncle se rendirent à la mairie, suivis d'une longue file de joyeux convives. Le mauser, qu'on avait nommé bourgmestre à l'élection populaire, nous attendait, son écharpe tricolore autour des reins. Il inscrivit l'oncle et madame Thérèse sur un gros registre, à la satisfaction universelle; et dès lors petit Jeau eut un père, et moi j'eus une bonne mère, dont je ne puis me rappeler le souvenir sans répandre des larmes.

J'aurais encore bien des choses à vous dire... mais c'est assez pour une fois. Si le Seigneur Dieu le permet, un jour nous reprendrons cette histoire, qui finit, comme toutes les autres,— par des cheveux blancs et les derniers adieux de ceux qu'on aime le plus au monde.

FIN DE MADAME THÉRÈSE

POURQUOI HUNEBOURG NE FUT PAS RENDU

ÉPISODE DE 1815

Le fort de Hunebourg, taillé dans le roc à la cime d'un pic escarpé, domine toute cette branche secondaire des Vosges qui sépare la Meurthe, la Moselle et la Bavière rhénane du bassin d'Alsace.

En 1815, le commandement de Hunebourg appartenait à Jean-Pierre Noël, ex-sergent-major aux fusiliers de la garde, amputé de la jambe gauche à Bautzen et décoré sur le champ de bataille.

Ce digne commandant était un homme de cinq pieds deux pouces. Il avait une jolie petite bedaine, de bonnes grosses lèvres sensuelles et de grands yeux gris pleins d'énergie.

Au moral, Jean-Pierre Noël aimait à rire. Il aimait aussi le bourgogne « pelure d'oignon, » le jambon et les andouilles cuites dans leur jus.

Ce digne commandant avait sous ses ordres une compagnie de vétérans, la plupart secs et maigres comme des râbles, portant de longues capotes grises et prisant du tabac de contrebande. On les voyait errer sur les remparts, regarder dans l'abîme, se dessécher au soleil; l'aspect du ciel bleu, de l'horizon bleu, ainsi que l'eau claire de la citerne, avaient imprimé sur leurs fronts le sceau d'une incurable mélancolie.

Telle était l'existence pleine de variété des habitants de Hunebourg, lorsque le 22 juin 1815, vers cinq heures de l'après-midi, le commandant Jean-Pierre donna tout à coup l'ordre de battre le rappel et de faire mettre la garnison sous les armes. Il descendit ensuite dans la cour de la caserne, son grand chapeau à cornes sur l'oreille, ses longues moustaches retroussées et la main droite dans son gilet.

« Mes enfants, s'écria-t-il en s'arrêtant devant le front de la compagnie, vous êtes dans le chemin de l'honneur et de la gloire. Allez toujours, et vous arriverez, c'est moi qui vous le prédis! — Je reçois à l'instant du général Rapp, commandant le cinquième corps, une dépêche qui m'informe que soixante mille Russes, Autrichiens, Bavarois et Wurtembergeois, sous les ordres du généralissime prince de Schwartzenberg, viennent de franchir le Rhin à Oppenheim. L'ennemi n'est plus qu'à trois journées de marche. Il paraît même que les cosaques ont déjà poussé des reconnaissances jusque dans nos montagnes: — Nous allons nous regarder dans le blanc des yeux!...

« Mes enfants, je compte sur vous, comme vous comptez sur moi. Nous ferons sauter la bicoque, plutôt que de nous rendre, cela va sans dire; mais en attendant il s'agit d'approvisionner la place. Pas de rations, pas de soldats... les moyens d'existence avant tout... c'est mon principe! Sergent Fargès, vous allez vous rendre, avec trente hommes, dans tous les hameaux et villages des environs, à trois lieues du fort. Vous ferez main basse sur le bétail, sur les comestibles, sur toutes les substances liquides ou solides, capables de soutenir le moral de la garnison. Vous mettrez en réquisition toutes les charrettes, pour le transport des vivres, ainsi que les chevaux, les ânes, les bœufs. Si nous ne pouvons pas les nourrir, ils nous nourriront! — Dès que le convoi sera formé, vous regagnerez la place, en suivant autant que possible les hauteurs. Vous chasserez devant vous le bétail avec ordre et discipline, ayant toujours bien soin qu'aucune bête ne s'écarte : ce serait autant de perdu. Si par hasard un tourbillon de cosaques cherche à vous envelopper, vous ne lâcherez pas prise... au contraire... une partie de l'escorte leur fera face, et l'autre poussera le troupeau sous les canons du fort. De cette manière, ceux d'entre vous qui seront tués, auront la consolation de penser que les autres se portent bien, et qu'ils conservent des vivres pour soutenir le siége. On admirera leur conduite de siècle en siècle, et la postérité dira d'eux: » Jacques, André, Joseph, étaient des braves!... »

Des cris frénétiques de: « Vive l'Empereur! vive le commandant! » accueillirent cette harangue. — Le tambour battit; Fargès tira majestueusement son sabre, fit ranger sa petite troupe en colonne et commanda le départ.

Les vétérans, pleins d'ardeur, partirent du pied gauche, et Jean-Pierre Noël, les bras croisés sur la poitrine et la jambe de bois en avant, les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière l'esplanade.

Après avoir gravi les pentes boisées du Homberg, qui dominent les trois villages de Hâzenbruck, de Véchenbach et de Rôsenvein, la petite troupe de Fargès avait fait halte sur le plateau de la Roche-Creuse. Il était environ neuf heures du soir. La lune commençait à poindre derrière les hautes sapinières. Fargès et le caporal Lombard, assis au pied d'un arbre, le fusil entre les jambes, discutaient leur plan d'attaque, lorsqu'une clameur confuse monta subitement des profondeurs de la vallée. Le sergent se leva tout surpris et regarda Lombard; celui-ci, rapide comme la pensée, mit un genou à terre et colla son oreille contre le pied de l'arbre. A le voir, immobile au milieu des ténèbres, retenant son haleine pour saisir le moindre murmure, on eût dit un vieux loup à l'affût.

Cependant nul autre bruit que le vague frémissement du feuillage ne se faisant entendre, il allait se relever, quand un souffle de la brise apporta de nouveau du fond de la gorge le tumulte qu'ils avaient perçu d'abord, mais cette fois beaucoup plus distinct. C'était le roulement confus que produit la marche d'un troupeau, accompagné des sons champêtres d'une trompe d'écorce.

Le caporal se releva lentement; un éclat de rire étouffé fendait sa bouche jusqu'aux oreilles, et ses yeux scintillaient dans l'ombre :

« Nous les tenons! dit-il... hé! hé! hé! nous les tenons!

—Qui ça?

—Les paysans! Ah! les gueux! ils se sauvent dans les bois avec leur bétail. On leur a donné l'éveil... Quelle chance!... Quelle chance!... »

Puis, sans autre commentaire, il se glissa presque à quatre pattes entre les broussailles. On vit les vétérans se dresser un à un, saisir leurs fusils et disparaître derrière les sapins. Les sentinelles imitèrent ce mouvement, et rien ne bougea plus dans le fourré.

La petite troupe se tenait cachée depuis un quart d'heure, lorsque deux montagnards parurent au fond des pâles clairières. Ils gravissaient le ravin à pas lents. Quand ils eurent atteint la roche plate, ils s'arrêtèrent pour respirer et reprendre la suite d'une conversation interrompue.

Le premier était grand et maigre; il avait un immense parapluie sous le bras gauche, un tricorne posé sur l'occiput, et le profil d'un veau qui tette.

Le second, également coiffé d'un tricorne, faisait face à Lombard, et la lune éclairait en plein sa figure fine et astucieuse : son nez pointu, ses yeux vifs, ses lèvres sarcastiques et tout l'ensemble de sa petite personne, annonçaient quelque diplomate de village.

« Monsieur le maire, dit le petit homme au grand maigre, vous avez tort de vous chagriner. Votre place est à vous... Pétrus Schmitt ne l'aura pas!

—Ça dépend, Daniel, il pourra dire que j'ai emmené les bestiaux du village, pour empêcher la garnison d'avoir des vivres... et pour la faire périr de famine...

—Ah bah! vous n'y êtes pas. Écoutez, monsieur le maire. Si le roi — ici le petit homme souleva son chapeau d'un geste respectueux— si notre bon roi revient, vous direz : « J'ai sauvé les bestiaux du village, pour que la garnison ne puisse pas les avoir, et qu'elle rende la place aux armées de notre bon roi Louis! » Alors, monsieur le préfet dira : « Oh! le brave homme... le brave homme... qui aime l'honneur de son vrai maître! » On vous enverra la croix... voilà... c'est sûr!

—La croix, Daniel?... la croix avec la pension?

—Je crois bien... avec la pension...

—Oui... mais, balbutia le maire, si... si l'autre enfonce notre bon roi... notre vrai roi...

—Halte! halte là, monsieur le maire; il sera roi pour de vrai, s'il est le plus fort. Mais si notre grand empereur enfonce les ennemis de la patrie, eh bien, vous direz : « J'ai sauvé les bestiaux du village pour que les kaiserlicks, les Cosaques ne puissent pas les avoir!... » Alors le préfet du grand empereur—nouveau salut— dira : « Oh! le bon maire... l'honnête citoyen... il faut lui envoyer la croix! » Et ça fait que vous aurez toujours la croix, et que nous garderons nos bestiaux.

—Tu as raison, Daniel, reprit le grand maigre d'un air convaincu. Pourquoi est-ce que je n'attraperais pas la croix tout comme un autre, puisque je sauve les bestiaux de la commune?

—Pardieu, monsieur le maire, il y en a plus d'un qui ne l'a pas gagnée autant que vous. Et c'est le Schmitt qui sera vexé!...

—Hé! hé! hé! il aura un bec comme ça, fit le maire, en appliquant la pomme de son parapluie au bout de son nez.

En ce moment, deux grands bœufs débouchèrent sous le dôme des sapinières; ils marchaient de ce pas grave et solennel qui semble indiquer le sentiment de la force; puis derrière eux arriva lentement une longue file de génisses, de vaches, de chèvres, mugissant, bêlant, nasillant; et enfin, la moitié du village de Hâzenbruck, femmes, vieillards, petits enfants: les uns accroupis sur leurs vieux chevaux de labour, les autres à la mamelle, ou pendus à la robe de leur mère. Les pauvres gens

avançaient clopin-clopant, ils paraissaient bien las, bien tristes; mais à la guerre comme à la guerre : on ne peut pas avoir toujours ses aises.

La troupe atteignit enfin le plateau. Il ne restait plus qu'un petit nombre de trainards dispersés sur la pente du ravin ; c'était le moment de faire main basse. Fargès et Lombard échangèrent un coup d'œil dans l'ombre. Ils allaient donner le signal, lorsqu'un cri de détresse... un cri perçant vola de bouche en bouche jusqu'au sommet de la côte, et glaça d'épouvante toute la caravane :

« Les Cosaques !... les Cosaques !... »

Alors ce fut une scène étrange; Fargès s'élança derrière le rideau de feuillage pour distribuer de nouveaux ordres. On entendit le bruit sec et rapide des batteries, puis de ce côté tout rentra dans le silence.

Quant aux fugitifs, ils n'avaient pas bougé; immobiles, se regardant l'un l'autre la bouche béante, n'ayant ni la force de fuir, ni le courage de prendre une résolution, ils offraient l'image de la terreur.

Presque aussitôt Lombard reconnut aux environs le cri rauque des Cosaques; ils accouraient en tous sens, à travers taillis, halliers, broussailles. A les voir bondir au clair de lune, sur leurs petits chevaux bessarabiens, l'œil en feu, les naseaux fumants, la crinière hérissée, on les eût pris pour une bande de loups affamés enveloppant leur proie. Les bœufs mugissaient, les femmes sanglotaient, les pauvres mères pressaient leurs enfants sur leur sein, et les Baskirs resserraient toujours le cercle de leurs évolutions, pour fondre sur ce groupe. Enfin, ils se massèrent et partirent en ligne, en poussant des hourras furieux. Tout à coup le sombre feuillage s'illumina comme d'un reflet de foudre, un feu de peloton étendit sa nappe rougeâtre sur le plateau, et la montagne parut frissonner de surprise! Quand la fumée de cette décharge se fut dissipée, on vit les Cosaques en déroute chercher à fuir dans la direction du Graufthâl, mais là s'étendait une barrière de rochers infranchissables.

« En avant!... Pas de quartier!... » cria Fargès.

Les vétérans, animés par sa voix, se précipitèrent à la poursuite des fuyards. Le combat fut court. Acculés à la pointe du roc, les soldats de Platoff firent volte-face et chargèrent avec la furie du désespoir. Cinquante coups de lance et de baïonnette s'échangèrent en une seconde. Mais dans cet étroit espace, les Cosaques, ne pouvant faire manœuvrer leurs chevaux, furent bientôt écrasés. Un seul résista jusqu'au bout. grand, maigre, à la face terne et cuivrée, véritable figure méphistophélique, il était recouvert de plusieurs peaux de mouton. Lombard en enlevait une à chaque coup de baïonnette.

« Canaille! murmurait-il, je finirai pourtan par t'attaquer le cuir... »

Il se trompait!... Le cosaque bondit au-dessus de sa tête, en lui assénant avec la crosse de son pistolet, un coup terrible sur la mâchoire. Le caporal cracha deux dents, arma son fusil, ajusta le Baskir et fit feu. Mais attendu que l'arme n'était pas chargée, l'autre disparut sain et sauf, en ayant encore l'air de se moquer de lui par un triple hourrah!

C'est ainsi que l'intrépide Lombard, après vingt-huit ans de service et trente campagnes, eut la mâchoire fortement ébranlée par un sauvage d'Ekatérinoslof, qui ne possédait pas même les premiers principes de la guerre.

« Sang de chien, dit-il avec rage, si je te tenais! »

Fargès, en raffermissant sa baïonnette toute gluante de sang, promena des regards étonnés autour du plateau; les habitants de Hâzenbruck avaient disparu. Leurs bœufs erraient à l'aventure dans les halliers. Quelques chèvres grimpaient le long de la côte. Et sauf une vingtaine de cadavre étendus dans les bruyères, tout respirait le calme et les douceurs de la vie champêtre. Les vétérans eux-mêmes semblaient surpris de leur facile triomphe; car excepté Nicolas Rabeau, ancien tambour-major au 14e de ligne, prévôt d'armes, de danse et de grâces françaises, lequel avait eu la gloire d'être embroché par un cosaque et de rendre l'âme sur le champ d'honneur, à cette exception près, tous les autres en étaient quittes pour des horions.

« Ah çà! camarades, dit Fargès, ce grand pendard de cosaque qui vient de s'échapper, pourrait gâter nos affaires. Nos provisions sont complètes. Ce qu'il y a de plus simple, c'est de réunir le bétail et de gagner le fort, avant que l'ennemi ait eu le temps de nous barrer le passage. »

Tout le monde se mit aussitôt à l'œuvre, et, dix minutes après, la petite colonne, poussant devant elle le troupeau, reprenait le chemin de Hunebourg. Vers trois heures du matin, elle était sous le canon du fort.

On peut se figurer la satisfaction de Jean-Pierre Noël, lorsque ayant entendu crier les chaînes du pont-levis, et s'étant mis à sa fenêtre, en simple manches de chemise, il vit défiler toute la *razzia*... marchant « avec ordre et discipline » comme il avait eu soin de le recommander à Fargès.

Le caporal ajusta le Baskir et fit feu. (Page 87.)

Le caporal Lombard, gravement assis sur une vieille rosse à moitié grise, son grand chapeau à cornes sur l'oreille, et le fusil en sautoir, formait à lui seul l'arrière-garde de la colonne.

Le brave commandant ne se sentait plus de joie. Aussi lorsque trois jours plus tard l'archiduc Jean d'Autriche, à la tête d'un corps de six mille hommes, fit sommer la place de se rendre, avec menace de la bombarder et de la détruire de fond en comble en cas de refus, Jean-Pierre ne put s'empêcher de sourire. Il fit dresser un état de ses provisions de bouche, et l'adressa sous forme de réponse au général autrichien, ajoutant :

« Qu'il regrettait de ne pouvoir être agréable à Son Altesse ; mais qu'il était beaucoup trop gourmand, pour quitter une place si bien approvisionnée. Il priait *conséquemment* Son Altesse de vouloir bien l'excuser.... etc., etc.

« Quant à votre menace de bombarder la forteresse et de la détruire de fond en comble, disait-il en terminant, je m'en soucie comme du roi Dagobert ! »

L'archiduc Jean d'Autriche entendait très-bien le français.... Il avait, de plus, un faible pour la cuisine, et comprit les scrupules de Jean-Pierre. Aussi, dès le lendemain, il remonta tranquillement la vallée de la Zorne.... après avoir fait demi-tour à gauche !

Et voilà pourquoi Hunebourg ne fut pas rendu.

L'INVASION

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Louise guettait le retour des hirondelles. (Page 2.)

Si vous tenez à connaître l'histoire de la grande invasion de 1814, telle que me l'a racontée le vieux chasseur Frantz du Hengst, il faut vous transporter au village des Charmes, dans les Vosges. Une trentaine de maisonnettes couvertes de bardeaux et de joubarbe vert sombre se suivent à la file le long de la Sarre, vous en apercevez les pignons tapissés de lierre et de chèvrefeuille flétris, — car l'hiver approche, — les ruchers fermés avec des bouchons de paille, les petits jardins, les palissades, les bouts de haie qui les séparent les unes des autres.

A gauche, sur une haute montagne, s'élèvent

les ruines de l'antique château de Falkeinstein, détruit, il y a deux cents ans, par les Suédois. Ce n'est plus qu'un amas de décombres hérissés de ronces; un vieux chemin de *schlitte*,* aux échelons vermoulus, y monte à travers les sapins. A droite, sur la côte, on aperçoit la ferme du Bois-de-Chênes : une large construction avec granges, écuries, et hangars, la toiture plate chargée de grosses pierres, pour résister aux vents du nord. Quelques vaches se promènent dans les bruyères, quelques chèvres dans les rochers.

Tout cela est calme, silencieux.

Des enfants, en pantalons de toile grise, la tête et les pieds nus, se chauffent autour de leurs petits feux sur la lisière des bois; les spirales de fumée bleue s'effilent dans l'air, de grands nuages blancs et gris restent immobiles au-dessus de la vallée; derrière ces nuages on découvre les cimes arides du Grosmann et du Donon.

Or il faut savoir que la dernière maison du village, dont le toit en équerre est percé de deux lucarnes vitrées, et dont la porte basse s'ouvre sur la rue fangeuse, appartenait, en 1813, à Jean-Claude Hullin, un ancien volontaire de 92, mais alors sabotier au village des Charmes, et jouissant d'une grande considération parmi les montagnards. Hullin était un homme trapu et charnu, avec des yeux gris, de grosses lèvres, un nez court, fendu par le bout, et d'épais sourcils grisonnants. Il était d'humeur joviale et tendre, et ne savait rien refuser à sa fille Louise, une enfant qu'il avait recueillie jadis de ces misérables *heimatshlôs*, — ferblantiers, forgerons, — sans feu ni lieu, qui vont de village en village étamer les casseroles, fondre les cuillers et raccommoder la vaisselle fêlée. Il la considérait comme sa propre fille, et ne se souvenait plus qu'elle était d'une race étrangère.

Outre cette affection naturelle, le brave homme en avait encore d'autres : il aimait surtout sa cousine, la vieille fermière du Bois-de-Chênes, Catherine Lefèvre, et son fils Gaspard, enlevé par la conscription de cette année, un beau garçon fiancé à Louise, et dont toute la famille attendait le retour à la fin de la campagne.

Hullin se rappelait toujours avec enthousiasme ses campagnes de Sambre-et-Meuse, d'Italie et d'Égypte. Il y pensait souvent, et, parfois, le soir, après le travail, il se rendait à la scierie du Valtin, cette sombre usine formée de troncs d'arbres encore revêtus de leur écorce, et que vous apercevez là-bas au fond de la gorge. Il s'asseyait au milieu des bûcherons, des charbonniers, des *schlitteurs*, en face du grand feu de sciure, et tandis que la roue pesante tournait, que l'écluse tonnait et que la scie grinçait, lui, le coude sur le genou, la pipe aux lèvres, il leur parlait de Hoche, de Kléber, et finalement du général Bonaparte, qu'il avait vu cent fois, et dont il peignait la figure maigre, les yeux perçants, le profil d'aigle, comme s'il eût été présent.

Tel était Jean-Claude Hullin.

C'était un homme de la vieille souche gauloise, aimant les aventures extraordinaires, les entreprises héroïques, mais cloué au travail par le sentiment du devoir depuis le jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Quant à Louise, la fille des *heimatshlôs*, c'était une créature svelte, légère, les mains longues et délicates, les yeux d'un bleu d'azur si tendre qu'ils vous allaient jusqu'au fond de l'âme, le teint d'une blancheur de neige, les cheveux d'un blond paille, semblables à de la soie, les épaules inclinées comme celles d'une vierge en prière. Son naïf sourire, son front rêveur, enfin toute sa personne rappelait le vieux *lied* du *minnesinger* Erhart, lorsqu'il dit : « J'ai vu passer « un rayon de lumière, mes yeux en sont en- « core éblouis... Était-ce un regard de la lune « à travers le feuillage?... Était-ce un sourire « de l'aurore au fond des bois? — Non... c'é- « tait la belle Édith, mon amour, qui passait... « Je l'ai vue, et mes yeux en sont encore « éblouis. »

Louise n'aimait que les champs, les jardins et les fleurs. Au printemps, les premières notes de l'alouette lui faisaient répandre des larmes d'attendrissement. Elle allait voir naître les bluets et l'aubépine derrière les buissons de la côte; elle guettait le retour des hirondelles au coin des fenêtres de la mansarde. C'était toujours la fille des *heimatshlôs* errants et vagabonds, seulement un peu moins sauvage. Hullin lui pardonnait tout; il comprenait sa nature et lui disait parfois en riant :

« Ma pauvre Louise, avec le butin que tu nous apportes, — tes belles gerbes de fleurs et d'épis dorés, — nous mourrions de faim dans trois jours! »

Alors elle lui souriait si tendrement et l'embrassait de si bon cœur, qu'il se remettait à l'ouvrage en disant :

« Bah! qu'ai-je besoin de gronder? Elle a raison, elle aime le soleil... Gaspard travaillera pour deux, il aura du bonheur pour quatre... Je ne le plains pas, au contraire... Des femmes qui travaillent, on en trouve assez, et ça ne les rend pas plus belles; mais des femmes qui

* On appelle chemins de *schlitte* les chemins ou l'on transporte les troncs d'arbres abattus en pleine forêt.

aiment! quelle chance d'en rencontrer une, quelle chance! »

Ainsi raisonnait le brave homme, et les jours, les semaines, les mois, se suivaient dans l'attente prochaine du retour de Gaspard.

La mère Lefèvre, femme d'une extrême énergie, partageait les idées de Hullin au sujet de Louise.

« Moi, disait-elle, je n'ai besoin que d'une fille qui nous aime; je ne veux pas qu'elle se mêle de mon ménage. Pourvu qu'elle soit contente! Tu ne me gêneras pas, n'est-ce pas, Louise? »

Et toutes deux s'embrassaient!...

Mais Gaspard ne revenait toujours pas, et depuis deux mois on n'avait plus de ses nouvelles.

Or ce jour-là, vers le milieu du mois de décembre 1813, entre trois et quatre heures de l'après-midi, Hullin, courbé sur son établi, terminait une paire de sabots ferrés pour le bûcheron Rochart. Louise venait de déposer une écuelle de terre fleuronnée sur le petit poêle de fonte, qui petillait et bruissait d'un ton plaintif, tandis que la vieille horloge comptait les secondes de son tic-tac monotone. Au dehors, tout le long de la rue, on remarquait de ces petites flaques d'eau, recouvertes d'une couche de glace blanche et friable, annonçant l'approche des grands froids. Parfois on entendait courir de gros sabots sur la terre durcie, on voyait passer un feutre, un capuchon, un bonnet de coton, puis le bruit s'éloignait, et le sifflement plaintif du bois vert dans la flamme, le bourdonnement du rouet de Louise et le bouillonnement de la marmite reprenaient le dessus. Cela durait depuis deux heures, lorsque Hullin, jetant par hasard un coup d'œil à travers les petites vitres de la fenêtre, suspendit sa besogne, et resta les yeux tout grands ouverts, comme absorbé par un spectacle inusité.

En effet, au tournant de la rue, en face du cabaret des *Trois-Pigeons*, s'avançait alors, — au milieu d'une bande de gamins sifflant, sautant et criant « le roi de Carreau! le roi de Carreau! » — s'avançait, dis-je, le plus étrange personnage qu'il soit possible d'imaginer : figurez-vous un homme roux de barbe et de cheveux, la figure grave, l'œil sombre, le nez droit, les sourcils joints au milieu du front, un cercle de fer-blanc sur la tête, une peau de chien-berger gris de fer aux longs poils flottant sur le dos, les deux pattes de devant nouées autour du cou; la poitrine couverte de petites croix de cuivre en breloques, les jambes revêtues d'une sorte de caleçon de toile grise noué au-dessus de la cheville, et les pieds nus. Un corbeau de grande taille, les ailes noires lustrées de blanc, était perché sur son épaule. On aurait dit, à sa démarche imposante, un de ces anciens rois mérovingiens tels que les représentent les images de Montbéliard; il tenait de la main gauche un gros bâton court, taillé en forme de sceptre, et de la main droite il faisait des gestes magnifiques, levant le doigt au ciel et apostrophant son cortége.

Toutes les portes s'ouvraient sur son passage; derrière toutes les vitres se pressaient les figures des curieux. Quelques vieilles femmes, sur l'escalier extérieur de leurs baraques, appelaient le fou, qui ne daignait pas tourner la tête; d'autres descendaient dans la rue et voulaient lui barrer le passage; mais lui, la tête haute, le sourcil relevé, d'un geste et d'un mot les forçait de s'écarter,

« Tiens! fit Hullin, voici Yégof... Je ne m'attendais pas à le revoir cet hiver... Cela n'entre pas dans ses habitudes... Que diable peut-il avoir pour revenir par un temps pareil? »

Et Louise, déposant sa quenouille, se hâta d'accourir pour contempler le *Roi de Carreau*. C'était tout un événement que l'arrivée du fou Yégof à l'entrée de l'hiver; les uns s'en réjouissaient, espérant le retenir et lui faire raconter sa fortune et sa gloire dans les cabarets; d'autres, et surtout les femmes, en concevaient une vague inquiétude, car les fous, comme chacun sait, ont des idées d'un autre monde : ils connaissent le passé et l'avenir, ils sont inspirés de Dieu; le tout est de savoir les comprendre, leurs paroles ayant toujours deux sens, l'un grossier pour les gens ordinaires, l'autre profond pour les âmes délicates et les sages. Ce fou-là, d'ailleurs, plus que tous les autres, avait des pensées vraiment extraordinaires et sublimes. On ne savait ni d'où il venait, ni où il allait, ni ce qu'il voulait, car Yégof errait à travers le pays comme une âme en peine; il parlait des races éteintes, et se prétendait lui-même empereur d'Austrasie, de Polynésie et autres lieux. On aurait pu écrire de gros livres sur ses châteaux, ses palais et ses places fortes, dont il connaissait le nombre, la situation, l'architecture, et dont il célébrait la grandeur, la beauté, la richesse d'un air simple et modeste. Il parlait de ses écuries, de ses chasses, des officiers de sa couronne, de ses ministres, de ses conseillers, des intendants de ses provinces; il ne se trompait jamais ni sur leurs noms ni sur leur mérite, mais il se plaignait amèrement d'avoir été détrôné par la race maudite, et la vieille sage-femme Sapience Coquelin, chaque fois qu'elle l'entendait gémir à ce sujet, pleurait à chaudes larmes, et d'autres aussi. Alors lui, levant le doigt au ciel, s'écriait :

« O femmes! ô femmes! souvenez-vous!...

souvenez-vous!... L'heure est proche... l'esprit des ténèbres s'enfuit... La vieille race... les maîtres de vos maîtres s'avançent comme les flots de la mer! »

Et chaque printemps il avait l'habitude de faire un tour dans les vieux nids de hibou, les antiques castels et tous les décombres qui couronnent les Vosges au fond des bois, au Nideck, au Géroldseck, à Lutzelbourg, à Turkestein, disant qu'il allait visiter ses *leudes*, et parlant de rétablir l'antique splendeur de ses États, et de remettre les peuples révoltés en esclavage, avec l'aide du *Grand Gôlo*, son cousin.

Jean-Claude Hullin riait de ces choses, n'ayant pas l'esprit assez élevé pour entrer dans les sphères invisibles; mais Louise en éprouvait un grand trouble, surtout lorsque le corbeau battait de l'aile et faisait entendre son cri rauque.

Yégof descendait donc la rue sans s'arrêter nulle part, et Louise, tout émue, voyant qu'il regardait leur maisonnette, se prit à dire:

« Papa Jean-Claude, je crois qu'il vient chez nous.

—C'est bien possible, répondit Hullin; le pauvre diable aurait grand besoin d'une paire de sabots fourrés par un froid pareil, et s'il me la demande, ma foi, je serais bien en peine de la lui refuser.

—Oh! que vous êtes bon! fit la jeune fille en l'embrassant avec tendresse.

—Oui... oui... tu me câlines, dit-il en riant, parce que je fais ce que tu veux... Qui me paiera mon bois et mon travail?... Ce ne sera pas Yégof! »

Louise l'embrassa de nouveau, et Hullin, la regardant d'un œil attendri, murmura:

« Cette monnaie en vaut bien une autre. »

Yégof se trouvait alors à cinquante pas de la maisonnette, et le tumulte croissait toujours. Les gamins, s'accrochant aux loques de sa veste, criaient: « Carreau! Pique! Trèfle! » Tout à coup il se retourna levant son sceptre, et d'un air digne, quoique furieux, il s'écria:

« Retirez-vous, race maudite!... Retirez-vous... ne m'assourdissez plus... ou je déchaîne contre vous la meute de mes molosses! »

Cette menace ne fit que redoubler les sifflets et les éclats de rire; mais comme au même instant Hullin parut sur le seuil avec sa longue tarière, et que, distinguant cinq ou six des plus acharnés, il les prévint que le soir même il irait leur tirer les oreilles pendant le souper, chose que le brave homme avait déjà faite plusieurs fois avec l'assentiment des parents, toute la bande se dispersa, consternée de cette rencontre. Alors, se tournant vers le fou:

« Entre, Yégof, lui dit le sabotier, viens te réchauffer au coin du feu.

—Je ne m'appelle pas Yégof, répondit le malheureux d'un air offensé, je m'appelle Luitprand, roi d'Austrasie et de Polynésie.

—Oui, oui, je sais, fit Jean-Claude, je sais! Tu m'as déjà raconté tout cela. Enfin, n'importe, que tu t'appelles Yégof ou Luitprand, entre toujours. Il fait froid; tâche de te rechauffer.

—J'entre, reprit le fou, mais c'est pour une affaire bien autrement grave, c'est pour une affaire d'État... pour former une alliance indissoluble entre les Germains et les Triboques.

—Bon, nous allons causer de cela. »

Yégof, se courbant alors sous la porte, entra tout rêveur, et salua Louise de la tête en abaissant son sceptre; mais le corbeau ne voulut pas entrer. Déployant ses grandes ailes creuses, il fit un vaste circuit autour de la baraque, et vint s'abattre de plein vol contre les vitres pour les briser.

« Hans, lui cria le fou, prends garde! J'arrive!... »

Mais l'oiseau ne détacha point ses griffes aiguës des mailles de plomb, et ne cessa pas d'agiter aux fenêtres ses grandes ailes, tant que son maître resta dans la cassine. Louise ne le quittait pas des yeux; elle en avait peur. Quant à Yégof, il prit place dans le vieux fauteuil de cuir, derrière le poêle, les jambes étendues, comme sur un trône, et promenant autour de lui des regards superbes, il s'écria:

« J'arrive de Jéromé en ligne droite pour conclure une alliance avec toi, Hullin. Tu n'ignores pas que j'ai daigné jeter les yeux sur ta fille, et je viens te la demander en mariage. »

Louise, à cette proposition, rougit jusqu'aux oreilles, et Hullin partit d'un éclat de rire retentissant.

« Tu ris! s'écria le fou d'une voix creuse. Eh bien! tu as tort de rire... Cette alliance peut seule te sauver de la ruine qui te menace, toi, ta maison et tous les tiens... En ce moment même mes armées s'avancent... elles sont innombrables... elles couvrent la terre... Que pouvez-vous contre moi? Vous serez vaincus, anéantis ou réduits en esclavage, comme vous l'avez déjà été pendant des siècles, car moi, Luitprand, roi d'Austrasie et de Polynésie, j'ai décidé que tout rentrerait dans l'ancien ordre de choses... Souviens-toi! »

Ici le fou leva le doigt d'un air solennel:

« Souviens-toi de ce qui s'est passé!... Vous avez été battus!... Et nous, les vieilles races du Nord, nous vous avons mis le pied sur la tête... Nous vous avons chargé les plus grosses pierres sur le dos, pour construire nos châ-

teaux forts et nos prisons souterraines... Nous vous avons attelés à nos charrues, vous avez été devant nous comme la paille devant l'ouragan... Souviens-toi, souviens-toi, Triboque, et tremble !

—Je me souviens très-bien, dit Hullin toujours en riant ; mais nous avons pris notre revanche... Tu sais ?

—Oui, oui, interrompit le fou en fronçant le sourcil ; mais ce temps est passé. Mes guerriers sont plus nombreux que les feuilles des bois... et votre sang coule comme l'eau des ruisseaux. Toi, je te connais, je te connais depuis plus de mille ans !

—Bah ! fit Hullin.

—Oui, c'est cette main, entends-tu, cette main qui t'a vaincu, lorsque nous sommes arrivés la première fois au milieu de vos forêts... Elle t'a courbé la tête sous le joug, elle te la courbera encore ! Parce que vous êtes braves, vous vous croyez à tout jamais les maîtres de ce pays et de toute la France... Eh bien, vous avez tort ! nous vous avons partagés, et nous vous partagerons de nouveau : nous rendrons l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, la Bretagne et la Normandie aux hommes du Nord, avec les Flandres et le Midi à l'Espagne. Nous ferons un petit royaume de France autour de Paris... un tout petit royaume, avec un descendant de la vieille race à votre tête... et vous ne remuerez plus... vous serez bien tranquilles... Hé ! hé ! hé ! »

Yégof se prit à rire.

Hullin, qui ne connaissait guère l'histoire, s'étonnait que le fou sût tant de noms.

« Bah ! laisse cela, Yégof, dit-il, et tiens, mange un peu de soupe pour te réchauffer l'estomac.

— Je ne te demande pas de soupe, je te demande cette fille en mariage... la plus belle de mes États... Donne-la-moi volontairement, et je t'élève aux marches de mon trône ; sinon, mes armées la prendront de force, et tu n'auras pas le mérite de me l'avoir donnée. »

En parlant ainsi, le malheureux regardait Louise d'un air d'admiration profonde.

« Qu'elle est belle !... fit-il. Je la destine aux plus grands honneurs... Réjouis-toi, ô jeune fille, réjouis-toi... Tu seras reine d'Austrasie !

—Écoute, Yégof, dit Hullin, je suis très-flatté de ta demande... cela prouve que tu sais apprécier la beauté... C'est très-bien... mais ma fille est déjà fiancée à Gaspard Lefèvre.

—Et moi, s'écria le fou d'un accent irrité, je ne veux pas entendre parler de cela ! »

Puis se levant :

« Hullin, dit-il en reprenant son air solennel, c'est ma première demande : je la renouvellerai deux fois encore... entends-tu... deux fois ! Et si tu persistes dans ton obstination... malheur... malheur sur toi et sur ta race !

—Comment ! tu ne veux pas manger de soupe ?

—Non ! non ! hurla le fou, je n'accepterai rien de toi tant que tu n'auras pas consenti... rien ! rien ! »

Et se dirigeant vers la porte à la grande satisfaction de Louise, qui voyait toujours le corbeau battre de l'aile contre les vitres, il dit en levant son sceptre :

« Deux fois encore !... »

Et sortit.

Hullin partit d'un immense éclat de rire.

« Pauvre diable ! s'écria-t-il. Malgré lui, son nez se tournait vers la marmite... Il n'a rien dans l'estomac... ses dents claquent de misère... Eh bien ! la folie est plus forte que le froid et la faim.

—Oh ! qu'il m'a fait peur ! dit Louise.

—Allons, allons, mon enfant, remets-toi... Le voilà dehors... Il te trouve jolie, tout fou qu'il est ; il ne faut pas que cela t'effraye. »

Malgré ces paroles et le départ du fou, Louise tremblait encore et se sentait rougir, en songeant aux regards que le malheureux dirigeait vers elle.

Yégof avait repris la route du Valtin. On le voyait s'éloigner gravement, son corbeau sur l'épaule, et faire des gestes bizarres, quoiqu'il n'y eût plus personne autour de lui. La nuit approchait ; bientôt la haute taille du *Roi de Carreau* se fondit dans les teintes grises du crépuscule d'hiver et disparut.

II

Le soir du même jour, après le souper, Louise, ayant pris son rouet, était allée faire la veillée chez la mère Rochart, où se réunissaient les bonnes femmes et les jeunes filles du voisinage jusqu'à près de minuit. On y racontait de vieilles légendes, on y causait de la pluie, du temps, des mariages, des baptêmes, du départ ou du retour des conscrits... que sais-je ? Et cela vous aidait à passer les heures d'une manière agréable.

Hullin, resté seul en face de sa petite lampe de cuivre, ferrait les sabots du vieux bûcheron ; il ne songeait déjà plus au fou Yégof ; son marteau s'élevait et s'abaissait, enfonçant les gros clous dans les épaisses semelles de bois, et tout cela machinalement, à force d'habitude. Cependant mille idées lui passaient par la tête ; il

était rêveur sans savoir pourquoi. Tantôt il songeait à Gaspard, qui ne donnait plus signe de vie, tantôt à la campagne, qui se prolongeait indéfiniment. La lampe éclairait de son reflet jaunâtre la petite cassine enfumée. Au dehors, pas un bruit. Le feu commençait à s'éteindre; Jean-Claude se leva pour y remettre une bûche, puis il se rassit en murmurant :

« Bah ! tout cela ne peut durer... nous allons recevoir une lettre un de ces jours. »

La vieille horloge se mit à tinter neuf heures, et comme Hullin reprenait sa besogne, la porte s'ouvrit, et Catherine Lefèvre, la fermière du Bois-de-Chênes, parut sur le seuil à la grande stupéfaction du sabotier, car elle ne venait pas d'habitude à pareille heure.

Catherine Lefèvre pouvait avoir soixante ans, mais elle était encore droite et ferme comme à trente; ses yeux gris clair, son nez crochu tenaient de l'oiseau de proie; ses joues tirées et les coins de sa bouche abaissés par la réflexion avaient quelque chose de sombre et d'amer. Deux ou trois grosses mèches de cheveux d'un gris verdâtre tombaient le long de ses tempes; une capuche brune rayée descendait de sa tête sur ses épaules et jusqu'au bas des coudes. En somme, sa physionomie annonçait un caractère ferme, tenace, et je ne sais quoi de grand et de triste, qui inspirait le respect et la crainte.

« C'est vous, Catherine? dit Hullin tout surpris.

— Oui, c'est moi, répondit la vieille fermière d'un ton calme. Je viens causer avec vous, Jean-Claude... Louise est sortie?

— Elle fait la veillée chez Madeleine Rochart.

— C'est bien. »

Alors Catherine rejeta sur son cou la capuche, et vint s'asseoir au coin de l'établi. Hullin la regardait fixement; il lui trouvait quelque chose d'extraordinaire et de mystérieux qui le saisissait.

« Que se passe-t-il donc? » dit-il en déposant son marteau.

Au lieu de répondre à cette question, la vieille, regardant vers la porte, sembla prêter l'oreille; puis, n'entendant rien, elle reprit son expression méditative :

« Le fou Yégof a passé la nuit dernière à la ferme, dit-elle.

— Il est aussi venu me voir cette après-midi, fit Hullin, sans attacher d'autre importance à ce fait, qui lui paraissait indifférent.

— Oui, reprit la vieille à voix basse, il a passé la nuit chez nous, et hier soir, à cette heure, dans la cuisine, devant tout le monde, cet homme, ce fou nous a raconté des choses épouvantables ! »

Elle se tut, et les coins de ses lèvres semblèrent s'abaisser davantage.

« Des choses épouvantables ! murmura le sabotier, de plus en plus étonné, car il n'avait jamais vu la fermière dans un pareil état, mais quoi donc, Catherine... dites... quoi?

— Des rêves que j'ai eus !

— Des rêves?... Vous voulez rire de moi, sans doute !

— Non. »

Puis, après un instant de silence, regardant Hullin ébahi, elle poursuivit lentement :

« Hier soir donc, tous nos gens étaient réunis après souper dans la cuisine, sous le manteau de la cheminée; la table restait encore là avec les écuelles vides, les assiettes et les cuillers. Yégof avait soupé avec nous, et il nous avait réjouis de l'histoire de ses trésors, de ses châteaux et de ses provinces. Il pouvait être alors neuf heures; le fou venait de s'asseoir sur le coin de l'âtre, qui flamboyait... Duchêne, mon garçon de labour, repiquait la selle de Bruno, le pâtre Robin tressait une corbeille, Annette rangeait ses pots sur l'étagère; moi, j'avais approché mon rouet du feu pour filer une quenouille avant d'aller me coucher. Au dehors, les chiens aboyaient à la lune; il devait faire très-froid. Nous étions là, causant de l'hiver qui vient; Duchêne disait qu'il serait rude, car il avait vu de grandes bandes d'oies sauvages. Et le corbeau de Yégof, sur le rebord du manteau de la cheminée, sa grosse tête dans ses plumes ébouriffées, semblait dormir; mais de temps en temps, il allongeait le cou, se nettoyait une plume du bec, puis nous regardait, écoutant une seconde, et se renfonçant ensuite la tête dans les épaules. »

La fermière se tut un moment comme pour recueillir ses idées : elle baissa les yeux, son grand nez crochu se recourba jusque sur ses lèvres, et une pâleur étrange parut s'étendre sur sa face.

« Où diable veut-elle en venir? » se disait Hullin.

La vieille poursuivit :

« Yégof au bord de l'âtre, avec sa couronne de fer-blanc, son bâton court entre les genoux, rêvait à quelque chose. Il regardait la grande cheminée noire, le grand manteau de pierre, où l'on voit taillés des figures et des arbres, et la fumée qui montait en grosses boules autour des quartiers de lard. Tout à coup, comme nous y pensions le moins, il frappa du bout de son bâton sur la dalle, et s'écria comme en rêve : « —Oui... oui... j'ai vu ça... il y a longtemps... « longtemps ! » Et comme nous le regardions tous, stupéfaits : « Dans ce temps-là, reprit-il, « les forêts de sapins étaient des forêts de

« chênes... Le Nideck, le Dagsberg, le Falkenstein, le Géroldsek, tous les vieux châteaux en ruine n'existaient pas encore. Dans « ce temps-là, on chassait les bœufs sauvages « au fond des bois, on pêchait le saumon dans « la Sarre, et vous autres, les hommes blonds, « enterrés dans les neiges six mois de l'année, « vous viviez de lait et de fromage, car vous « aviez de grands troupeaux sur le Hengst, le « Schnéeberg, le Grosmann, le Donon. En été « vous chassiez, vous descendiez jusqu'au Rhin, « à la Moselle, à la Meuse : je me rappelle tout « cela ! »

« Chose étrange, Jean-Claude, à mesure que le fou parlait, il me semblait revoir ces pays d'autrefois, et m'en souvenir comme d'un songe... J'avais laissé tomber ma quenouille, et le vieux Duchêne, Robin, Jeanne, enfin tout le monde écoutait. « Oui, il y a longtemps, « reprit le fou. Dans ce temps-là vous bâtissiez « déjà ces grandes cheminées, et tout autour, « à deux où trois cents pas, vous plantiez vos « palissades hautes de quinze pieds et la pointe « durcie au feu... Et là dedans vous teniez vos « grands chiens aux joues pendantes, qui « aboyaient nuit et jour. »

« Ce qu'il disait, Jean-Claude, nous le voyions... Lui ne semblait pas faire attention à nous, il regardait les figures de la cheminée, la bouche béante; mais, au bout d'un instant, ayant baissé la tête et nous voyant tous attentifs, il se prit à rire d'un rire de fou, en criant : « Et, dans ces temps, vous croyiez être les seigneurs du pays, oh ! hommes blonds, aux « yeux bleus, à la chair blanche, nourris de « lait et de fromage, et ne buvant le sang qu'en « automne, aux grandes chasses, vous vous « croyiez les maîtres de la plaine et de la montagne, lorsque nous, les hommes roux aux « yeux verts, venus de la mer... nous qui buvions le sang toujours et n'aimions que la « bataille un beau matin nous sommes arrivés « avec nos haches et nos épieux, en remontant « la Sarre à l'ombre des vieux chênes !... Ah ! « ce fut une rude guerre, et qui dura des semaines et des mois... Et la vieille... là... — « dit-il en me montrant avec un sourire « étrange, — la Margareth du clan des Kilbérix, cette vieille au nez crochu, dans ses palissades, au milieu de ses chiens et de ses « guerriers, elle s'est défendue comme une « louve ! mais au bout de cinq lunes la faim « arriva... les portes des palissades s'ouvrirent « pour la fuite, et nous, embusqués dans le « ruisseau, nous avons tout massacré !..... « tout !..... excepté les enfants et les belles « jeunes filles !... La vieille seule, avec ses « ongles et ses dents, se défendit la dernière. « Et moi, Luitprandt je lui fendis sa tête grise, « et je pris son père, l'aveugle, le vieux des « vieux, pour l'enchaîner à la porte de mon « château fort comme un chien ! »

« Alors, Hullin, poursuivit la fermière en courbant la tête, alors le fou se mit à chanter une longue chanson : — la plainte du vieillard enchaîné à sa porte. — Attendez que je me rappelle... C'était triste... triste comme un *miserere !* Je ne puis me la rappeler, Jean-Claude; mais il me semble encore l'entendre : elle nous faisait froid dans les os. Et comme il riait toujours, à la fin tous nos gens poussèrent un cri terrible; la colère les prit tous à la fois. Le vieux Duchêne sauta sur le fou pour l'étrangler; mais lui, plus fort qu'on ne pense, le repoussa, et, levant son bâton d'un air furieux, il nous dit : « A genoux, esclaves, à genoux ! « Mes armées s'avancent... Entendez-vous ? la « terre en tremble ! Ces châteaux, le Nideck, le « Haut-Barr, le Dagsberg, le Turkestein, vous « allez les rebâtir... A genoux ! »

« Je n'ai jamais vu de figure plus épouvantable que celle de ce Yégof en ce moment; mais pour la seconde fois, voyant mes gens se jeter sur lui, il me fallut le défendre. « C'est un fou, leur dis-je; n'avez-vous pas honte de croire aux paroles d'un fou ! » Ils s'arrêtèrent à cause de moi; mais moi, je ne pus fermer l'œil de la nuit. Ce que ce misérable m'avait dit me revenait d'heure en heure. Il me semblait entendre le chant du vieillard, l'aboiement de nos chiens, et des bruits de bataille. Depuis longtemps je n'ai pas éprouvé de pareilles inquiétudes. Voilà pourquoi je suis venue vous voir... Que pensez-vous de tout cela, Hullin ?

— Moi ! fit le sabotier, dont la figure rouge et charnue trahissait une sorte d'ironie triste et de pitié; si je ne vous connaissais pas aussi bien, Catherine, je dirais que vous avez perdu la tête... vous, Duchêne, Robin, et tous les autres.... Tout cela me produit l'effet d'un conte de Geneviève de Brabant, une histoire faite pour effrayer les petits enfants, et qui nous montre la bêtise de nos anciens.

— Vous ne comprenez pas ces choses-là, dit la vieille fermière d'un ton calme et grave; vous n'avez jamais eu d'idées de ce genre ?

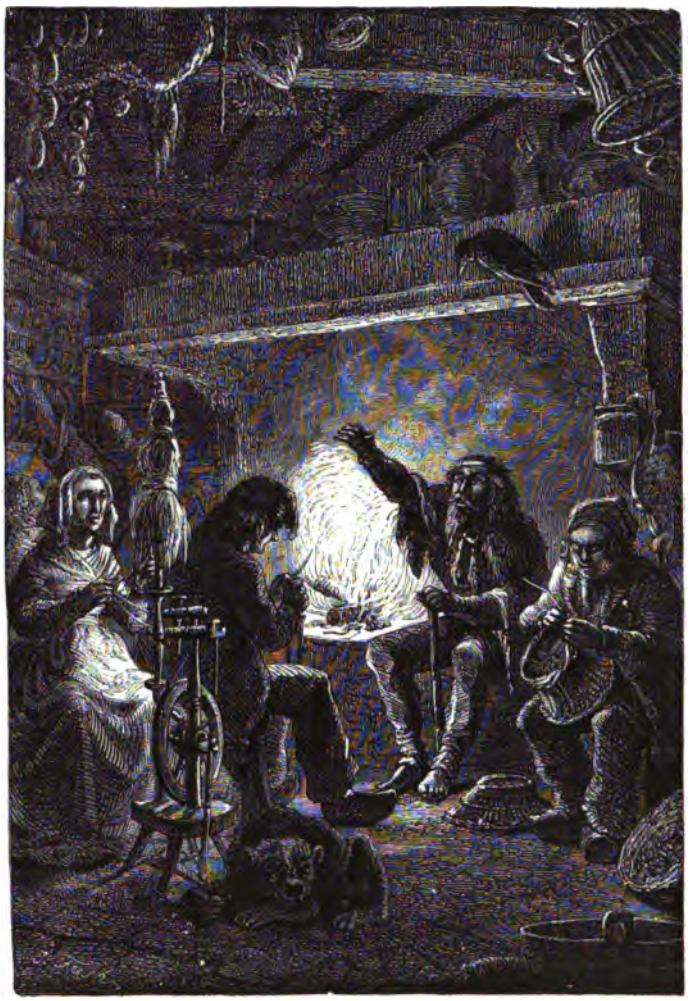
— Alors, vous croyez à ce que Yégof vous a chanté ?

— Oui, j'y crois.

— Comment, vous, Catherine, vous, une femme de bon sens ! Si c'était la mère Rochart, je ne dis pas... mais vous ! »

Il se leva comme indigné, détacha son tablier, haussa les épaules, puis se rassit brusquement en s'écriant :

« Ce fou, savez-vous ce que c'est ? Je vais



Oui..., oui..., j'ai vu ça. (Page 6.)

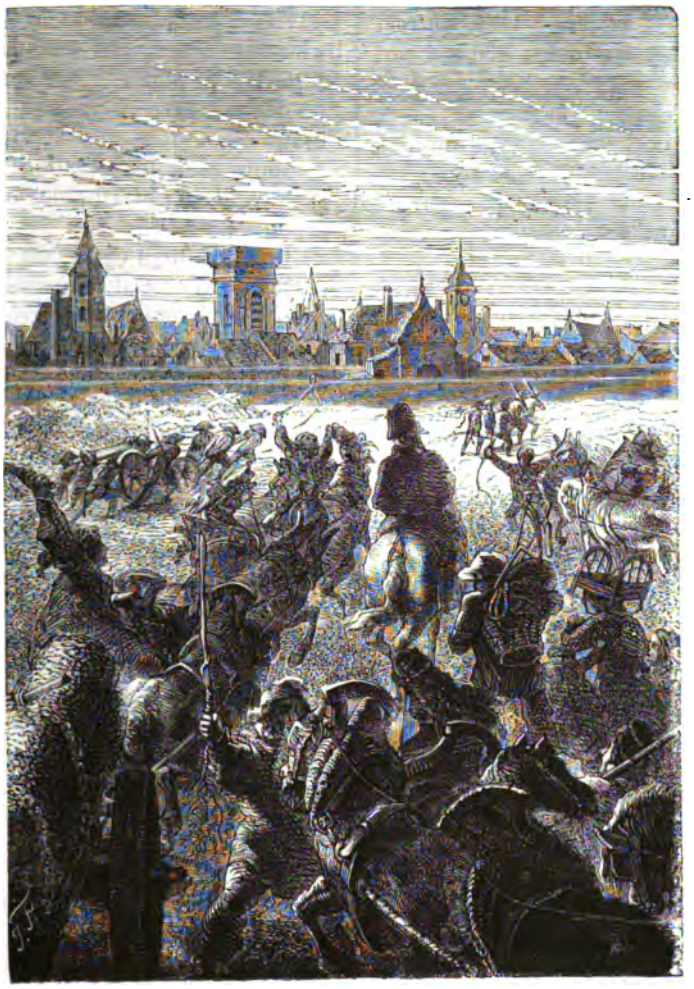
vous le dire, moi : c'est bien sûr un de ces maîtres d'école allemands qui se farcissent la tête de vieilles histoires de ma tante l'Oie, et vous les débitent gravement. A force d'étudier, de rêvasser, de ruminer, de chercher midi à quatorze heures, leur cervelle se détraque ; ils ont des visions, des idées biscornues, et prennent leurs rêves pour des vérités. J'ai toujours regardé Yégof comme un de ces pauvres diables, il sait une foule de noms, il parle de la Bretagne et de l'Austrasie, de la Polynésie et du Nideck, et puis du Géroldseck, du Turkestein, des bords du Rhin, enfin de tout, au hasard ; ça finit par avoir l'air de quelque chose et ça n'est rien. Dans des temps ordinaires, vous penseriez comme moi, Catherine ; mais vous souffrez de ne recevoir aucune nouvelle de Gaspard... Ces bruits de guerre, d'invasion, qu'on fait courir, vous tourmentent et vous dérangent... Vous ne dormez plus... et ce qu'un pauvre fou vient vous raconter, vous le regardez comme parole d'Evangile.

—Non, Hullin, ce n'est pas cela... Vous-même, si vous aviez entendu Yégof...

—Allons donc ! s'écria le brave homme. Si je l'avais entendu, je lui aurais ri au nez comme tantôt... Savez-vous qu'il est venu me demander Louise pour la faire reine d'Austrasie ? »

Catherine Lefèvre ne put s'empêcher de sourire ; mais, reprenant aussitôt son air sérieux :

« Toutes vos raisons, Jean-Claude, dit-elle, ne peuvent me convaincre ; mais, je l'avoue, le silence de Gaspard m'effraye... Je connais mon



Il entrait en ville à la suite d'une longue file de voitures. (Page 10.)

garçon, il m'a certainement écrit. Pourquoi ses lettres ne me sont-elles point arrivées?... La guerre va mal, Hullin, nous avons tout le monde contre nous. On ne veut pas de notre Révolution, vous le savez comme moi. Tant que nous étions les maîtres, que nous remportions victoire sur victoire, on nous faisait bonne mine; mais, depuis nos malheurs de Russie, ça prend une vilaine tournure.

—Là, là, Catherine, comme votre tête s'emporte!... Vous voyez tout en noir.

—Oui, je vois tout en noir, et j'ai raison... Ce qui m'inquiète le plus, c'est de ne recevoir aucune nouvelle du dehors; nous vivons ici comme dans un pays de sauvages, on ne sait rien de ce qui se passe... Les Autrichiens et les Cosaques nous tomberaient sur le dos du jour au lendemain, qu'on en serait tout surpris. »

Hullin observait la vieille femme dont le regard s'animait, et malgré lui il subissait l'influence des mêmes craintes.

« Écoutez, Catherine, dit-il tout à coup, lorsque vous parlerez d'une manière raisonnable, ce n'est pas moi qui viendrai vous contredire... Tout ce que vous dites maintenant est possible... Je n'y crois pas, mais il faut avoir le cœur net. Je me proposais d'aller à Phalsbourg, dans la huitaine, acheter des peaux de mouton pour faire des garnitures de sabots. J'irai demain. A Phalsbourg, place forte et bureau de poste, on doit avoir des nouvelles sûres... Croirez-vous alors à celles que je vous rapporterai de là-bas?

—Oui.

—Bon, c'est donc entendu... Je partirai demain de bonne heure... Il y a cinq lieues, vers six heures je serai de retour... Vous verrez, Catherine, que toutes vos idées tristes n'ont pas le sens comun.

—Je le souhaite, répondit la fermière en se levant, je le souhaite. Vous m'avez un peu rassurée, Hullin... Maintenant je remonte à la ferme, et j'espère mieux dormir que la nuit dernière... Bonne nuit, Jean-Claude! »

III

Le lendemain, au petit jour, Hullin, revêtu de sa culotte de gros drap bleu des dimanches, de son ample veste de velours brun, de son gilet rouge à boutons de cuivre, et coiffé du large feutre montagnard, relevé en cocarde sur le devant de sa face vermeille, se mettait en route pour Phalsbourg, un grand bâton de cormier au poing.

Phalsbourg est une petite place forte, à cheval sur la route impériale de Strasbourg à Paris; elle commande la côte de Saverne, les défilés du haut Barr, de la Roche-Plate, de la Bonne-Fontaine et du Graufthal. Ses bastions, ses avancées, ses demi-lunes se découpent en zigzags sur un plateau rocheux: de loin on croirait pouvoir en franchir les murs d'une enjambée; mais, en arrivant, on découvre le fossé large de cent pieds, profond de trente, et les sombres remparts taillés dans le roc en face. Cela vous arrête tout court. Du reste, sauf l'église, la maison commune, les deux portes de France et d'Allemagne en forme de mitre, les aiguilles des deux poudrières, tout le reste se cache derrière les glacis. Telle est la petite ville de Phalsbourg, qui ne manque pas d'un certain caractère de grandeur, surtout lorsqu'on traverse ses ponts et qu'on pénètre sous ses portes trapues, garnies de herses à dents de fer. A l'intérieur, les maisons se distribuent par quartiers réguliers: elles sont basses, bien alignées, construites en pierre de taille; tout y porte le cachet militaire.

Hullin, poussé par sa robuste nature et son humeur joyeuse à ne jamais s'alarmer pour les choses à venir, considérait tous les bruits de retraite, de débâcle et d'invasion qui circulaient dans le pays, comme autant de mensonges propagés par la mauvaise foi. Aussi, qu'on juge de sa stupéfaction, lorsqu'au sortir de la montagne et sur la lisiere des bois, il vit le tour de la ville rasé comme un ponton: plus un jardin, plus un verger, plus une promenade, plus un arbre, plus une broussaille; tout était abattu à portée de canon. Quelques pauvres diables ramassaient les derniers débris de leurs maisonnettes et les portaient en ville. On ne voyait plus rien à l'horizon que le cordon des remparts, traçant sa ligne sombre au-dessus des chemins couverts. Ce fut un coup de foudre pour Jean-Claude; durant quelques minutes, il ne put articuler une parole ni faire un pas.

« Oh! oh! dit-il enfin, cela va mal, cela va très-mal! On attend l'ennemi! »

Puis, ses instincts guerriers reprenant le dessus, un flot de sang colora ses joues brunes.

« Ce sont pourtant ces gueux d'Autrichiens, de Prussiens, de Russes, et tous ces misérables ramassés jusqu'au fond de l'Europe qui sont cause de tout cela? s'écria-t-il en agitant sa trique; mais gare! nous leur ferons payer le dégât?... »

Il était possédé d'une de ces colères blanches, telles qu'en éprouvent les honnêtes gens lorsqu'on les pousse à bout. Malheur à celui qui l'aurait regardé de travers en ce moment!

Vingt minutes après, il entrait en ville, à la suite d'une longue file de voitures attelées de cinq et six chevaux, traînant à grand'peine d'énormes troncs d'arbres destinés à construire des *blockhaus* sur la place d'armes. Entre les conducteurs, les paysans et les chevaux hennissant, tempêtant, faisant feu des quatre pieds, marchait gravement un gendarme à cheval, le père Kels, qui semblait ne rien entendre et disait d'un ton rude:

« Courage, courage, mes amis... nous ferons encore deux tournées jusqu'à ce soir... Vous aurez bien mérité de la patrie! »

Jean-Claude franchit le pont.

Un nouveau spectacle s'offrit à lui dans la ville. Là régnait l'ardeur de la défense: toutes les portes étaient ouvertes, hommes, femmes, enfants, allaient, couraient, aidaient à transporter les poudres et les projectiles. On s'arrêtait par groupes de trois, quatre, six, pour s'informer des nouvelles.

« Hé! voisin!

—Quoi donc?

—Un courrier vient d'arriver ventre à terre... Il est entré par la porte de France.

—Alors il vient annoncer la garde nationale de Nancy.

—Ou peut-être un convoi de Metz.

—Vous avez raison... les boulets de seize manquent... Il faudrait aussi de la mitraille. On va casser les fourneaux pour en faire. »

Quelques bons bourgeois en manches de chemise, debout sur des tables, le long des trot-

toirs, s'occupaient à blinder leurs fenêtres avec de grosses pièces de bois et des paillasses; d'autres roulaient devant leurs portes des cuves d'eau. Cet enthousiasme ranima Hullin.

« A la bonne heure! s'écria-t-il, tout le monde est de la fête ici..... Les alliés seront bien reçus. »

En face du collége, la voix glapissante du sergent de ville Harmentier criait: « Faisons « savoir que les casemates vont être ouvertes, « à cette fin que chacun puisse y faire trans- « porter un matelas et deux couvertures par « personne. — Et que messieurs les commis- « saires de la place vont commencer leur « tournée d'inspection, pour reconnaître que « chaque habitant a trois mois de vivres d'a- « vance, dont il devra justifier. — Cejourd'hui 20 décembre 1813. — Jean Pierre Meunier, « gouverneur. »

Tout cela, Hullin le vit et l'entendit en moins d'une minute, car toute la ville était en l'air.

Des scènes étranges, sérieuses, comiques, se succédaient sans interruption.

Vers la ruelle de l'arsenal, quelques gardes nationaux traînaient une pièce de vingt-quatre. Ces braves gens avaient une pente assez rapide à gravir; il n'en pouvaient plus. « Hue! de l'ensemble, mille tonnerres! Encore un coup d'épaule!... En avant! » Tous criaient à la fois, poussaient aux roues, et la grosse pièce, allongeant son long cou de bronze sur son immense affût, au-dessus des têtes, roulait lentement et faisait frémir le pavé.

Hullin, tout réjoui, n'était plus le même homme: ses instincts de soldat, le souvenir du bivac, des marches, de la fusillade et de la bataille, tout cela lui revenait au pas de charge; son regard étincelait, son cœur battait plus vite. et déjà des idées de défense, de retranchements, de lutte à mort, allaient et venaient dans sa tête.

« Ma foi! se disait-il, tout va bien! J'ai fait assez de sabots dans ma vie, et puisque l'occasion se présente de reprendre le mousquet, eh bien! tant mieux: nous allons montrer aux Prussiens et aux Autrichiens que nous n'avons pas oublié la charge en douze temps. »

Ainsi raisonnait le brave homme, entraîné par ses souvenirs belliqueux; mais sa joie ne fut pas de longue durée.

Devant l'église, sur la place d'armes, stationnaient quinze ou vingt charrettes de blessés, arrivant de Leipzig et de Hanau. Ces malheureux, pâles, hâves, l'œil sombre, les uns déjà amputés, les autres n'ayant pas même été pansés, attendaient tranquillement la mort. Auprès d'eux, quelques vieilles haridelles rousses, le dos couvert d'une peau de chien, mangeaient leur maigre pitance, tandis que les conducteurs, de pauvres diables mis en réquisition en Alsace, enveloppés de leurs grands manteaux troués, dormaient, malgré le froid, le feutre rabattu et les bras repliés, sur les marches de l'église. On frissonnait à voir ces groupes d'hommes mornes, avec leurs grandes capotes grises, entassés sur la paille sanglante, l'un portant son bras cassé sur ses genoux, l'autre la tête bandée d'un vieux mouchoir; un troisième, déjà mort, servant de siége aux vivants, les mains noires pendant entre les échelles. Hullin, en face de ce lugubre spectacle, resta cloué au sol. Il ne pouvait en détacher ses yeux. Les grandes douleurs humaines ont ce pouvoir étrange de nous fasciner; nous voulons voir comment les hommes périssent, comment ils regardent la mort: les meilleurs ne sont pas exempts de cette affreuse curiosité. Il semble que l'éternité va nous livrer son secret!

Là donc, près du timon de la première charrette, à droite de la file, étaient accroupis deux carabiniers en petite veste bleu de ciel, deux véritables colosses, dont la puissante nature fléchissait sous l'étreinte du mal: on eût dit deux cariatides écrasées sous le poids d'une masse énorme. L'un, aux grosses moustaches rousses, les joues terreuses, vous regardait de ses yeux ternes, comme du fond d'un affreux cauchemar; l'autre, plié en deux, les mains bleues, l'épaule déchirée d'un coup de mitraille, s'affaissait de plus en plus, puis se relevait par sursaut en parlant tout bas comme au milieu d'un rêve. Derrière, étaient étendus deux à deux des soldats d'infanterie, la plupart frappés d'une balle, une jambe, un bras fracassés. Ils semblaient supporter leur sort avec plus de fermeté que les colosses. Ces malheureux ne disaient rien: quelques-uns seulement, les plus jeunes, demandaient d'un air furieux de l'eau et du pain. Et, dans la charrette voisine, une voix plaintive, la voix d'un conscrit, appelait: « Ma mère! ma mère!... » tandis que les vieux souriaient d'un air sombre, comme pour dire: « Oui... oui... elle va venir ta mère! » Peut-être aussi ne pensaient-ils à rien.

De temps en temps une sorte de frisson parcourait tout le convoi. Alors on voyait plusieurs blessés se lever à demi avec de longs gémissements et retomber aussitôt, comme si la mort eût fait sa tournée en ce moment.

Puis tout redevenait silencieux.

Et, comme Hullin regardait ainsi, sentant ses entrailles frémir, voilà qu'un bourgeois du voisinage, Sôme le boulanger, sortit de chez lui portant une grande marmite pleine de bouillon. Alors, il fallut voir tous ces spectres s'agiter, leurs yeux étinceler, leurs narines se

dilater; ils semblaient renaître : les malheureux mouraient de faim !

Le bon pére Sôme, les larmes aux yeux, s'approcha disant :

« J'arrive, mes enfants ! Un peu de patience... C'est moi, vous me reconnaissez ! »

Mais à peine fut-il près de la première charrette, que le grand carabinier aux joues verdâtres, se ranimant, plongea le bras jusqu'au coude dans la marmite bouillante, y saisit la viande et la cacha sous sa veste. Cela se fit avec la rapidité de l'éclair; des hurlements sauvages s'élevèrent aussitôt de tous côtés. — Ces gens, s'ils avaient eu la force de bouger, auraient dévoré leur camarade. — Lui, les deux bras serrés contre la poitrine, la dent sur sa proie, l'œil louche, épiant en tout sens, ne semblait rien entendre. A ces cris, un vieux soldat, un sergent, s'élança de l'auberge voisine. C'était un vieux routier; il comprit tout d'abord ce dont il s'agissait, et, sans réflexions inutiles, il arracha la viande à la bête féroce en lui disant:

« Tu mériterais de ne pas en avoir!... On va faire les parts. Nous allons découper dix rations !

—Nous ne sommes que huit ! dit un des blessés, fort calme en apparence, mais l'œil étincelant sous son masque de bronze.

—Comment, huit ?

—Vous voyez bien, sergent, que ces deux sont en train de battre de l'aile... Ce seraient des vivres perdus ! »

Le vieux sergent regarda.

« C'est juste, fit-il, huit parts ! »

Hullin ne put en voir davantage; il se retira chez l'aubergiste Wittmann, en face, plus pâle que la mort. Wittmann était aussi marchand de cuir et de fourrures. En le voyant entrer :

« Hé ! c'est vous, maître Jean-Claude ! s'écria-t-il, vous arrivez plus tôt qu'à l'ordinaire : je ne vous attendais que la semaine prochaine. »

Puis, le voyant chanceler :

« Mais dites donc... vous avez quelque chose ?

—Je viens de voir les blessés.

—Ah ! oui, les premières fois, cela vous tombe dans les jambes; mais si vous en aviez vu passer quinze mille, comme nous autres, vous n'y penseriez plus?

—Une chopine de vin, bien vite ! dit Hullin, qui se sentait mal. Oh ! les hommes, les hommes !... Et dire que nous sommes frères !

—Oui, frères jusqu'à la bourse, répondit Wittmann. Tenez, buvez un coup, ça vous remettra !

—Ainsi vous en avez vu passer quinze mille? reprit le sabotier.

—Au moins... depuis deux mois... sans parler de ceux qui sont restés en Alsace et de l'autre côté du Rhin; car, vous comprenez, on ne trouve pas de charrettes pour tous, et puis beaucoup ne valent pas la peine d'être emportés.

—Oui, je comprends ! mais pourquoi sont-ils là, ces malheureux? Pourquoi n'entrent-ils pas à l'hôpital ?

—L'hôpital ! qu'est-ce qu'un hôpital... dix hôpitaux... pour cinquante mille blessés? Tous les hôpitaux, depuis Mayence et Coblentz jusqu'à Phalsbourg, sont encombrés. Et d'ailleurs cette mauvaise maladie, le typhus, voyez-vous, Hullin, tue plus de monde que le boulet. Tous les villages de la plaine, à vingt lieues d'ici, en sont infectés; on meurt partout comme des mouches. Heureusement la ville est en état de siége depuis trois jours, on va fermer les portes, il n'entrera plus personne. J'ai perdu pour ma part mon oncle Christian et ma tante Lisbeth, des gens aussi sains, aussi solides que vous et moi, maître Jean-Claude. Enfin le froid est venu; il y a eu cette nuit gelée blanche.

—Et les blessés sont restés sur le pavé toute la nuit?

—Non, il sont arrivés de Saverne ce matin; dans une heure ou deux, le temps de laisser reposer les chevaux, ils partiront pour Sarrebourg. »

En ce moment, le vieux sergent qui venait de rétablir l'ordre dans les charrettes, entra en se frottant les mains.

« Hé ! hé ! dit-il, ça fraîchit, papa Wittmann, vous avez bien fait d'allumer du feu au poêle. Un petit verre de cognac pour rabattre le brouillard. Hum ! hum ! »

Ses petits yeux plissés, son nez en bec de corbin, les pommettes de ses joues séparées du nez par deux grosses rides en parafe, lesquelles se perdaient dans une large impériale roussâtre, tout riait dans la physionomie du vieux soldat, tout respirait une bonne humeur joviale. C'était une vraie figure militaire, hâlée, brunie par le grand air, pleine de franchise, mais aussi de finesse goguenarde; son grand shako, sa grosse capote gris-bleu, le baudrier, l'épaulette, semblaient faire partie de son individu. On n'aurait pu se le représenter autrement. Il se promenait de long en large dans la salle, continuant à se frotter les mains, tandis que Wittmann lui versait un petit verre d'eau-de-vie; Hullin, assis près de la fenêtre, avait remarqué d'abord le numéro de son régiment : — 6e d'infanterie légère; — Gaspard, le fils de la mère Lefèvre, servait dans ce régiment. Jean-Claude allait donc avoir des nouvelles du fiancé de Louise; mais, au moment de parler, son

cœur battit avec force : — Si Gaspard était mort! s'il avait péri comme tant d'autres!

Le brave sabotier se sentit comme étranglé; il se tut. « Mieux vaut, pensait-il, ne rien savoir. »

Pourtant, au bout de quelques instants, il ne put y tenir.

« Sergent, dit-il d'une voix enrouée, vous êtes du 6e léger?

—Mais oui, mon bourgeois, fit l'autre en se retournant au milieu de la salle.

—Ne connaîtriez-vous pas un nommé Gaspard Lefèvre?

—Gaspard Lefèvre, de la 2e du 1er; parbleu! je le connais : c'est moi qui l'ai mis au port d'armes; un brave soldat, morbleu! dur à la fatigue... Si nous en avions cent mille de cette trempe...

—Alors il vit? il se porte bien?

—Oui, mon bourgeois. Après ça, depuis huit jours que j'ai quitté le régiment à Frédéricsthal, pour escorter ce convoi de blessés... vous comprenez, cela chauffe... on ne peut répondre de rien; d'un moment à l'autre, chacun de nous peut recevoir son affaire. Mais il y a huit jours, à Frédéricsthal, le 15 décembre, Gaspard Lefèvre répondait encore à l'appel. »

Jean-Claude respira.

« Mais alors, sergent, faites-moi l'amitié de me dire pourquoi Gaspard n'a pas écrit au village depuis deux mois? »

Le vieux soldat sourit, ses petits yeux clignotèrent.

« Ah ça, mon bourgeois, croyez-vous par hasard qu'on n'ait rien de mieux à faire en route que d'écrire?

—Non; j'ai servi, j'ai fait les campagnes de Sambre-et-Meuse, d'Égypte et d'Italie, mais cela ne m'empêchait pas de donner de mes nouvelles.

—Un instant, camarade, interrompit le sergent, j'ai passé par l'Égypte et l'Italie comme vous : la campagne que nous venons de finir est tout à fait particulière.

—Elle a donc été bien rude!

—Rude! c'est-à-dire qu'il faut avoir l'âme chevillée dans tous les membres, pour ne pas y avoir laissé ses os. Tout était contre nous : la maladie, les traîtres, les paysans, les bourgeois, nos alliés, enfin tout! De notre compagnie, au grand complet lorsque nous sommes partis de Phalsbourg le 21 janvier dernier, il n'est revenu que trente-deux hommes. Je crois que Gaspard Lefèvre est le seul conscrit qui reste. Ces pauvres conscrits! ils se battaient bien; mais ils n'avaient pas l'habitude de se serrer le ventre : ils fondaient comme du beurre dans la poêle. »

Ce disant, le vieux sergent s'approcha du comptoir et but son petit verre d'un seul coup.

« A votre santé, mon bourgeois. Seriez-vous par hasard le père de Gaspard?

—Non, je suis un parent.

—Eh bien! on peut se vanter d'être solidement bâti dans votre famille. Quel homme à vingt ans! Aussi, malgré tout, il a tenu bon, lui, pendant que les autres descendaient la garde par douzaines.

—Mais, reprit Hullin après un instant de silence, je ne vois pas encore ce qu'il y avait de si particulier dans la dernière campagne; car nous aussi, nous avons eu des maladies, des traîtres...

—De particulier, s'écria le sergent; tout était particulier! Autrefois, si vous avez fait la guerre en Allemagne, vous devez vous rappeler qu'après une ou deux victoires c'était fini; les gens vous recevaient bien; on buvait du petit vin blanc, on mangeait de la choucroute et du jambon avec les bourgeois; on faisait danser les grosses commères. Les maris, les grands papas riaient de bon cœur, et quand le régiment partait, tout le monde pleurait d'attendrissement. Mais cette fois, après Lutzen et Bautzen, au lieu de se radoucir, les gens vous faisaient des mines de cinq cents diables; on ne pouvait rien en obtenir que par la force, enfin on se serait cru en Espagne ou en Vendée. Je ne sais pas ce qu'on leur a fourré dans la tête contre nous. Encore si nous n'avions été que des Français, si nous n'avions pas eu des tas de Saxons et d'autre alliés, qui n'attendaient que le moment de nous sauter à la gorge, nous en serions venus à bout tout de même, un contre cinq! mais les alliés, ne me parlez pas des alliés! — Tenez, à Leipzig, le 18 octobre dernier, au beau milieu de la bataille, nos alliés se tournent contre nous et nous tirent des coups de fusil dans le dos : c'étaient nos bons amis les Saxons. — Huit jours après, nos anciens bons amis les Bavarois viennent se mettre en travers de notre retraite : il faut leur passer sur le ventre à Hanau. — Le lendemain, près de Francfort, une autre colonne de bons amis se présente : il faut les écraser. — Enfin, plus on en tue, plus il en repousse! — Nous voilà maintenant de ce côté-ci du Rhin. Eh bien! il y en a bien sûr en marche depuis Moscou, de ces bons amis. Ah! si nous avions prévu cela après Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram! »

Hullin était devenu tout pensif.

« Et maintenant où en sommes-nous, sergent?

—Nous en sommes qu'il a fallu repasser le Rhin, et que toutes nos places fortes de l'autre côté sont bloquées. Le 10 novembre dernier, le

prince de Neuchâtel a passé la revue du régiment à Bleckheim. Le 3e bataillon a versé ses soldats dans le 2e, et le cadre a reçu l'ordre de se tenir prêt à partir pour le dépôt. Les cadres ne manquent pas, mais les hommes. Depuis plus de vingt ans qu'on nous saigne aux quatre membres, ce n'est pas étonnant... Toute l'Europe s'avance... L'empereur est à Paris : il dresse son plan de campagne... Pourvu qu'on nous laisse respirer jusqu'au printemps... »

En ce moment, Wittmann, debout près de la fenêtre, se prit à dire :

« Voici le gouverneur qui vient d'inspecter les abatages autour de la ville. »

En effet, le commandant Jean-Pierre Meunier, coiffé d'un grand chapeau à cornes et l'écharpe tricolore autour des reins, traversait la place.

« Ah ! dit le sergent, je vais lui faire signer la feuille de route. Pardon, bourgeois, il faut que je vous quitte.

—Faites, mon sergent, et merci. Si vous revoyez Gaspard, dites-lui que Jean-Claude Hullin l'embrasse, et qu'on attend de ses nouvelles au village.

— Bon... bon...je n'y manquerai pas. »

Le sergent sortit, et Hullin vida sa chope tout rêveur.

« Père Wittmann, dit-il au bout d'un instant, et mon paquet?

— Il est prêt, maître Jean-Claude. »

Puis, se penchant à la porte de la cuisine :

« Grédel !... Grédel !... apporte le paquet de Hullin. »

Une petite femme parut et déposa sur la table un rouleau de peaux de mouton. Jean-Claude y passa son bâton et le mit sur son épaule.

« Comment ! vous allez partir tout de suite?

— Oui, Wittmann, les journées sont courtes, et les chemins difficiles par les bois après six heures ; il faut que j'arrive à temps.

— Alors, bon voyage, maître Jean-Claude. »

Hullin sortit et traversa la place, en détournant les yeux du convoi, qui stationnait encore devant l'église.

Et l'aubergiste à sa fenêtre, le regardant s'éloigner d'un bon pas, se disait :

« Comme il était pâle en entrant ; il ne se tenait plus sur ses jambes. C'est drôle, un homme rude, un vieux soldat, qui n'a pas d'énergie pour deux liards. Moi, je verrais passer cinquante régiments sur des charrettes, que je m'en soucierais comme de ma première pipe. »

IV

Tandis que Hullin apprenait le désastre de nos armées, et qu'il s'acheminait lentement, la tête basse, le front soucieux vers le village des Charmes, tout suivait son train habituel à la ferme du Bois-de-Chênes. On ne songeait plus au récit bizarre de Yégof, on ne pensait pas à la guerre : le vieux Duchêne menait ses bœufs à l'abreuvoir, le pâtre Robin retournait la litière du bétail, Annette et Jeanne écrémaient leurs pots de lait caillé. Catherine Lefèvre seule, sombre et silencieuse, songeait aux temps passés, tout en surveillant d'un visage impassible les allées et venues de son monde. — Elle était trop vieille, trop sérieuse pour oublier d'un jour à l'autre ce qui l'avait si fortement agitée. — La nuit venue, après le repas du soir, elle entra dans la salle voisine, où ses gens l'entendirent tirer le grand registre de l'armoire, et le déposer sur la table, pour régler ses comptes comme d'habitude.

On se mit aussitôt à charger la voiture de blé, de légumes et de volaille, car c'était le lendemain marché à Sarrebourg, et Duchêne devait partir au petit jour.

Représentez-vous la grande cuisine et tous ces braves gens en train de finir leur ouvrage, avant d'aller se coucher ; la grosse marmite noire, pleine de betteraves et de pommes de terre destinées au bétail, fumant sur un immense feu de sapin en tulipes pourpre et or ; — les plats, les écuelles, les soupières étincelant comme des soleils sur l'étagère ; — les bottes d'ail et d'oignons mordorés suspendues à la file aux poutres brunes du plafond, parmi les jambons et les quartiers de lard ; — Jeanne en cornette bleue et petite jupe coquelicot, remuant le contenu de la marmite, de sa grande cuiller de bois ; les cages d'osier où caquettent les poules avec le grand coq roux, qui passe la tête à travers les barreaux et regarde la flamme d'un œil émerveillé, la crête sur l'oreille ; — le dogue *Michel*, la tête plate, les joues pendantes, en quête d'une écuelle oubliée ;—Dubourg, descendant l'escalier sombre qui crie, à gauche, le dos courbé, un sac sur l'épaule et le poing arcbouté sur la hanche, — tandis qu'au dehors, au milieu de la nuit noire, le vieux Duchêne, debout sur la voiture, lève sa lanterne et crie : « Ça fait le quinzième, Dubourg ; encore deux. » — On voyait aussi, pendus contre la muraille, un vieux lièvre roux apporté par le chasseur Heinrich, pour être vendu au marché, et un beau coq de bruyère moiré de vert et roux.

l'œil terne, une goutte de sang au bout du bec.

Il était environ sept heures et demie, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre à l'entrée de la cour. Le dogue s'avança sur le seuil en grondant. Il écouta, aspira l'air de la nuit, puis revint tranquillement se remettre à lécher son écuelle.

« C'est quelqu'un de la ferme, dit Annette, *Michel* ne bouge pas. »

Presque aussitôt le vieux Duchêne cria dehors :

« Bonne nuit, maître Jean-Claude. C'est vous?

— Oui, j'arrive de Phalsbourg, et je viens me reposer un instant avant de descendre au village. Catherine est-elle là? »

Et l'on vit le brave homme apparaître à la vive lumière, son large feutre sur la nuque, et son rouleau de peaux de mouton sur l'épaule.

« Bonne nuit, mes enfants, dit-il, bonne nuit!... toujours à l'ouvrage?

— Mon Dieu, oui, monsieur Hullin, comme vous voyez, répondit Jeanne en riant. Si l'on n'avait rien à faire, la vie serait bien ennuyeuse!

— C'est vrai, ma jolie fille, c'est vrai, il n'y a que le travail pour vous donner ces fraîches couleurs et ces grands yeux brillants. »

Jeanne allait répondre, quand la porte de la salle s'ouvrit, et Catherine Lefèvre s'avança jetant un regard profond sur Hullin, comme pour deviner d'avance les nouvelles qu'il apportait :

« Eh bien! Jean-Claude, vous êtes de retour.

— Oui, Catherine. Il y a du bon et du mauvais. »

Ils entrèrent dans la salle, haute et vaste pièce boisée jusqu'au plafond, avec ses armoires de vieux chêne à ferrures brillantes, son poêle de fonte en pyramide s'ouvrant dans la cuisine, sa vieille horloge marquant les secondes dans son étui de noyer, et son grand fauteuil de cuir à crémaillère, usé par dix générations de vieillards. — Jean-Claude n'entrait jamais dans cette salle sans se rappeler le grand-père de Catherine, qu'il lui semblait voir encore avec sa tête blanche, assis dans l'ombre derrière le fourneau.

« Eh bien? demanda la fermière en présentant un siége au sabotier, qui venait de déposer son rouleau sur la table

— Eh bien, de Gaspard, les nouvelles sont bonnes : le garçon se porte bien. Il en a vu de dures!... Tant mieux, cela forme la jeunesse!... Mais quant au reste, Catherine, ça va mal : la guerre! la guerre!... »

Il hocha la tête, et la vieille, les lèvres serrées, s'assit en face de lui, droite dans son fauteuil, les yeux fixes, attentifs.

« Ainsi ça va mal... décidément... nous allons avoir la guerre chez nous?

— Oui, Catherine, du jour au lendemain il faut nous attendre à voir les alliés dans nos montagnes.

— Je m'en doutais... j'en étais sûre; mais parlez, Jean-Claude. »

Hullin alors, les coudes en avant, ses grosses oreilles rouges entre les mains et baissant la voix, se mit à raconter tout ce qu'il avait vu : les abatages autour de la ville, l'organisation des batteries sur les remparts, la publication de l'état de siége, les charrettes de blessés sur la place d'armes, sa rencontre avec le vieux sergent chez Wittmann et le résumé de la campagne. De temps en temps, il faisait une pause, et la vieille fermière clignait des yeux lentement, comme pour graver les faits dans sa mémoire. Quand Jean-Claude en vint aux blessés, la brave femme murmura tout bas : « Gaspard en est réchappé! »

Puis à la fin de cette lugubre histoire, il y eut un long silence, et tous deux se regardèrent sans prononcer une parole.

Que de réflexions, que de sentiments amers se pressaient dans leur âme!

Au bout de quelques instants, la vieille se remettant de ces terribles pensées :

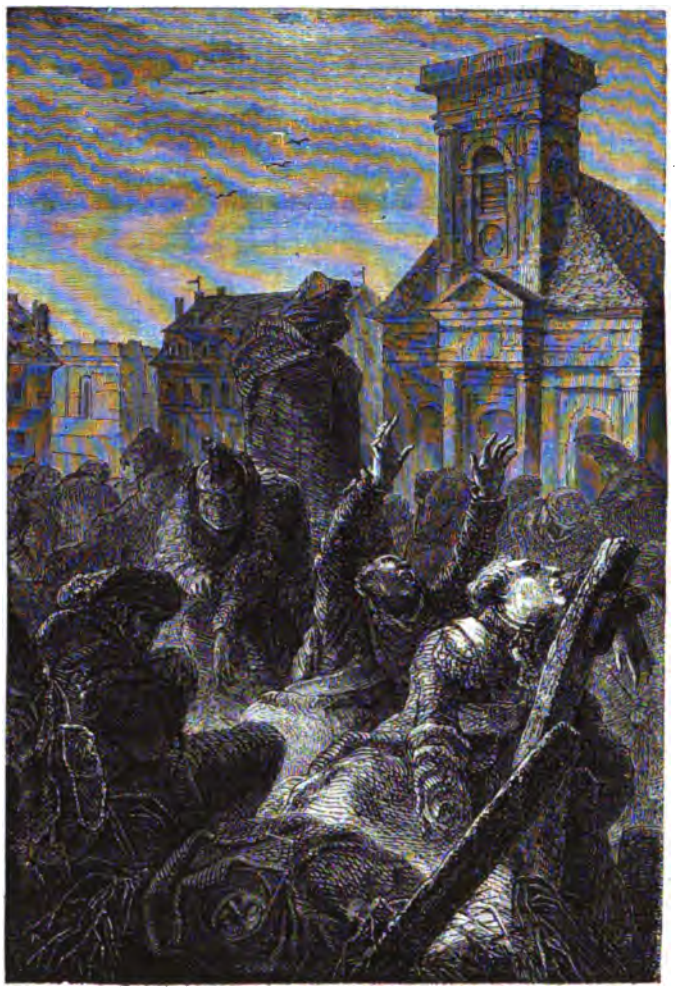
« Vous le voyez, Jean-Claude, dit-elle d'un ton grave, Yégof n'avait pas tort?

— Sans doute, sans doute, il n'avait pas tort, répondit Hullin; mais qu'est-ce que cela prouve? Un fou qui va de village en village, qui descend en Alsace, qui remonte en Lorraine, qui vague à droite, à gauche, ce serait bien étonnant s'il ne voyait rien, s'il ne disait pas de temps en temps une vérité parmi ses folies. Tout s'embrouille dans sa tête, et les autres croient comprendre ce qu'il ne comprend pas lui-même. Mais il ne s'agit pas de ces histoires de fou, Catherine. Les Autrichiens arrivent. Il s'agit de savoir si nous les laisserons passer, ou si nous aurons le courage de nous défendre.

— De nous défendre! s'écria la vieille, dont les joues pâles frémirent; si nous aurons le courage de nous défendre! Ce n'est pas à moi, Hullin, que vous croyez parler. Comment!... mais est-ce que nous valons moins que nos anciens? Est-ce qu'ils ne se sont pas défendus, eux?... Est-ce qu'il n'a pas fallu les exterminer, hommes, femmes et enfants?

— Alors vous êtes pour la défense, Catherine!

— Oui... oui... tant qu'il me restera un morceau de chair sur les os! Qu'ils arrivent!



Ces malheureux pâles, hâves, l'œil sombre. . (Page 11.)

qu'ils arrivent! La vieille des vielles est toujours là! »

Ses grands cheveux gris s'agitaient sur sa tête, ses joues pâles et rigides frémissaient, et ses yeux lançaient des éclairs. Elle était belle à voir, belle comme cette vieille Margareth dont avait parlé Yégof. Hullin lui tendit la main en silence; il souriait d'un air enthousiaste.

« A la bonne heure, fit-il, à la bonne heure!... Nous sommes toujours les mêmes dans la famille. Je vous reconnais, Catherine : vous voilà debout; mais un peu de calme, écoutez-moi. Nous allons nous battre, et par quels moyens?

— Par tous les moyens; tous sont bons, les haches, les faux, les fourches...

— Sans doute, mais les meilleurs sont les fusils et les balles. Nous avons des fusils : chaque montagnard garde le sien au-dessus de sa porte; malheureusement la poudre et les balles nous manquent. »

La vieille fermière s'était calmée tout à coup; elle fourrait ses cheveux sous son bonnet, regardant devant elle comme au hasard, l'œil pensif.

« Oui, reprit-elle d'un ton brusque, la poudre et les balles nous manquent, c'est vrai, mais nous en aurons. Marc Divès, le contrebandier, en a. Vous irez le voir demain de ma part. Vous lui direz que Catherine Lefèvre achète toute sa poudre et toutes ses balles, qu'elle paye; qu'elle vendra son bétail, sa ferme, ses terres, tout... tout... pour en avoir. Comprenez-vous, Hullin?

La vieille des vieilles est toujours là ! (Page 16.)

—Je comprends ; c'est beau ce que vous faites là, Catherine.

—Bah ! c'est beau... c'est beau ! répliqua la vieille, c'est tout simple : je veux me venger ! Ces Autrichiens, ces Prussiens, ces hommes roux qui nous ont déjà exterminés, eh bien ! je leur en veux... je les exècre de père en fils... Voilà ! — Vous achèterez la poudre, et ce gueux de fou verra si nous rebâtissons ses châteaux ! »

Hullin s'aperçut alors qu'elle songeait toujours à l'histoire de Yégof ; mais voyant combien elle était exaspérée, et que d'ailleurs son idée contribuait à la défense du pays, il ne fit aucune observation à ce sujet, et dit simplement :

« Ainsi, Catherine, c'est entendu, je vais chez Marc Divès demain ?

—Oui ; vous achèterez toute sa poudre et son plomb. Il faudrait aussi faire un tour dans les villages de la montagne, prévenir les gens de ce qui se passe ; et convenir avec eux d'un signal pour se réunir en cas d'attaque.

—Soyez tranquille, dit Jean-Claude, je m'en charge. »

Tous deux s'étaient levés et se dirigeaient vers la porte. Depuis une demi-heure, le bruit avait cessé dans la cuisine : les gens de la ferme étaient allés se coucher. La vieille déposa sa lampe au coin de l'âtre et tira les verrous. Au dehors, le froid était vif, l'air calme et limpide. Toutes les cimes d'alentour et les sapins du Jægerthâl se détachaient sur le ciel, par masses sombres ou lumineuses. Au loin, bien loin derrière la côte, un renard à la chasse glapissait dans la vallée du Blanru.

« Bonne nuit, Hullin, dit la mère Lefèvre.

—Bonne nuit, Catherine. »

Jean-Claude s'éloigna rapidement sur la pente des bruyères, et la fermière, après l'avoir suivi des yeux une seconde, referma sa porte.

Je vous laisse à penser la joie de Louise, lorsqu'elle apprit que Gaspard était sain et sauf. La pauvre enfant, depuis deux mois, ne vivait plus. Hullin se garda bien de lui montrer le nuage sombre qui s'avançait à l'horizon. Toute la nuit, il l'entendit caqueter dans sa petite chambre, se parler à elle-même comme pour se féliciter, murmurer le nom de Gaspard, et ouvrir ses tiroirs, ses boîtes, sans doute afin d'y retrouver quelques souvenirs et leur parler d'amour.

Ainsi la fauvette inondée par l'orage, tout en grelottant se met à chanter et à sautiller de branche en branche, au premier rayon de soleil.

V

Lorsque Jean-Claude Hullin, en manches de chemise, poussa le lendemain les contrevents de sa maisonnette, il vit toutes les montagnes voisines — le Jægerthâl, le Grosmann, le Donon — couvertes de neige. Ce premier aspect de l'hiver, survenu pendant notre sommeil, a quelque chose de saisissant : les vieux sapins, les rochers moussus, parés encore la veille de leur verdure, et maintenant scintillants de givre, remplissent notre âme d'une tristesse indéfinissable. « Encore une année finie, se dit-on, encore une rude saison à passer avant le retour des fleurs ! » Et l'on s'empresse de revêtir la grosse houppelande, d'allumer le feu. Votre sombre réduit est plein de blanche lumière, et dehors, pour la première fois, vous entendez les moineaux, les pauvres moineaux blottis sous le chaume, la plume ébouriffée, crier : « Pas de déjeuner ce matin, pas de déjeuner ! »

Hullin mit ses gros souliers ferrés à double semelle, et passa sur sa veste la grande camisole de bure.

Il entendait Louise marcher au-dessus de sa tête dans la petite mansarde.

« Louise, cria-t-il, je pars !

—Comment ! vous sortez encore aujourd'hui?

—Oui, mon enfant, il le faut ; mes affaires ne sont pas terminées. »

Puis, s'étant coiffé de son large feutre, il monta l'escalier et dit à demi-voix :

« Tu ne m'attendras pas de sitôt, mon enfant. J'ai des courses à faire assez loin. Ne sois pas inquiète, Si l'on te demande ou je suis, tu répondras : « Chez le cousin Mathias, à Saverne. »

—Vous ne déjeunez donc pas avant de partir?

—Non ; j'ai mis une croûte de pain et la petite gourde d'eau-de-vie dans ma poche. Adieu, mon enfant ; réjouis-toi, rêve à Gaspard. »

Et, sans attendre de nouvelles questions, il prit son bâton et sortit de la maisonnette, en se dirigeant vers la colline des Bouleaux, à gauche du village. Au bout d'un quart d'heure environ, il l'avait dépassé et gagnait le sentier des Trois-Fontaines, qui tourne autour du Falkenstein, en suivant un petit mur de pierres sèches. Les premières neiges, qui ne tiennent jamais à l'ombre humide des vallons, commençaient à se fondre et s'écoulaient dans le sentier. Hullin monta sur le mur pour gravir la côte. Jetant alors par hasard un coup d'œil sur le village, à deux portées de carabine, il vit quelques commères balayer le devant de leur porte, quelques bons vieux se souhaiter le bonjour, en fumant leur première pipe sur le seuil des chaumières. Ce calme profond de la vie, en présence des pensées qui l'agitaient, le saisit ; il poursuivit sa route tout songeur, se disant : « Comme tout est tranquille là-bas !... Personne ne se doute de rien, et, dans quelques jours, quelles clameurs, quels roulements de fusillade vont déchirer l'air ! »

Comme il s'agissait d'abord de se procurer de la poudre, Catherine Lefèvre avait tout naturellement jeté les yeux sur Marc Divès, le contrebandier, et sa vertueuse épouse, Hexe-Baizel.

Ces gens vivaient de l'autre côté du Falkenstein, sous la roche même du vieux *burg* en ruine ; ils s'étaient creusé là-dedans une sorte de tanière fort commode, laquelle n'avait qu'une porte d'entrée et deux lucarnes, mais qui, d'après certaines rumeurs, communiquait à de vieux souterrains par une crevasse ; jamais les douaniers n'avaient pu la découvrir, malgré de nombreuses visites domiciliaires pratiquées dans ce but. Jean-Claude et Marc Divès se connaissaient depuis leur enfance ; ils avaient déniché ensemble des éperviers et des chouettes, et depuis ils se voyaient presque toutes les semaines au moins une fois, à la scierie du Valtin. Hullin se croyait donc sûr du contrebandier, mais il doutait un peu de madame Hexe-Baizel, personne fort circonspecte, et qui n'abonderait peut-être pas dans le sens de la bataille. « Enfin, se disait-il, tout en marchant, nous allons voir. »

Il avait allumé sa pipe, et, de temps en temps, il se retournait pour contempler l'immense

paysage, dont les limites s'étendaient de plus en plus.

Rien de beau comme ces montagnes boisées, s'élevant les unes par-dessus les autres dans le ciel pâle — comme ces vastes bruyères s'étendant, à perte de vue, toutes blanches de neige, — comme ces ravins noirs encaissés entre les bois, leur torrent, au fond, courant sur les galets verdâtres polis comme du bronze.

Et puis, le silence — ce grand silence de l'hiver... — cette neige encore tendre, tombant de la cime des hauts sapins sur les branches inférieures qui s'inclinent; les oiseaux de proie tourbillonnant par couple au-dessus des forêts, en jetant leur cri de guerre: voilà ce qu'il faut voir, voilà ce qu'on ne peut décrire!

Environ une heure après son départ du village des Charmes, Hullin, grimpant le sommet du pic, atteignait la base du rocher des Arbousiers. Tout autour de cette masse granitique s'étend une sorte de terrasse rocailleuse, large de trois à quatre pieds. Cet étroit passage, entouré des plus hautes cimes des sapins élancés du précipice, a quelque chose de sinistre, mais il est sûr: à moins de vertige, on ne risque rien à le parcourir. Au-dessus s'avance en demi-voûte la roche couverte de ruines.

Jean-Claude approchait de la retraite du contrebandier. Il s'arrêta quelques secondes sur la terrasse, remit sa pipe en poche, puis s'avança sur le passage, qui décrit un demi-cercle et se termine de l'autre côté par une brèche. Tout au bout et presque au bord de cette brèche, il aperçut les deux lucarnes de la tanière et la porte entr'ouverte. Un gros tas de fumier se trouvait amoncelé sur le seuil.

Dans le même instant apparut Hexe-Baizel, repoussant, avec un grand balai de genêts verts, le fumier dans l'abîme. Cette femme était petite, sèche; elle avait les cheveux roux ébouriffés, les joues creuses, le nez pointu, les yeux petits, brillants comme deux étincelles, la bouche mince, garnie de dents très-blanches, et le teint rougeâtre. Quant à son costume, il se composait d'une jupe de laine très-courte et très-sale, d'une chemise de grosse toile assez blanche; ses petits bras bruns musculeux, recouverts d'une sorte de duvet jaune, étaient nus jusqu'aux coudes, malgré le froid excessif de l'hiver à cette hauteur; enfin, pour toute chaussure, elle traînait deux longues savates en lambeaux.

« Hé! bonjour, Hexe-Baizel, lui cria Jean-Claude d'un ton de bonne humeur railleuse. Vous êtes donc toujours grosse et grasse, contente et réjouie? Ça me fait plaisir! »

Hexe-Baizel s'était retournée comme une belette surprise à l'affût; sa chevelure rousse avait frémi, et ses petits yeux lançaient des éclairs. Cependant, elle se calma tout de suite, et s'écria d'une voix brève, comme se parlant à elle-même :

« Hullin!... le sabotier!... Qu'est-ce qu'il veut?

—Je viens voir mon ami Marc, belle Hexe-Baizel, répondit Jean-Claude; nous avons à causer d'affaires.

—Quelles affaires?

—Ah! cela nous regarde. Voyons, laissez-moi passer, que je lui parle.

—Marc dort.

—Eh bien! il faut l'éveiller, le temps presse. »

Ce disant, Hullin se courbait sous la porte et pénétrait dans un caveau dont la voûte, au lieu d'être ronde, affectait des courbes irrégulières sillonnées de fissures. Tout près de l'entrée, à deux pieds du sol, la roche formait une sorte d'âtre naturel; sur l'âtre brûlaient quelques charbons et des branches de genévrier. Tous les ustensiles de cuisine de Hexe-Baizel consistaient en une marmite de fonte, un pot de grès rouge, deux assiettes ébréchées et trois ou quatre fourchettes d'étain; tout son mobilier en un escabeau de bois, une hachette à fendre des bûches, une boîte à sel accrochée contre la roche, et son grand balai de genêts verts. A gauche de cette cuisine, s'ouvrait une autre caverne, à porte irrégulière, plus large du haut que du bas, se fermant au moyen de deux planches et d'une traverse.

« Eh bien! où est donc Marc? dit Hullin en s'asseyant au coin de l'âtre.

— Je vous ai déjà dit qu'il dort. Il est revenu hier très-tard. Il faut que mon homme dorme, entendez-vous?

— J'entends très-bien, chère Hexe-Baizel; mais je n'ai pas le temps d'attendre.

— Alors allez-vous-en.

— Allez-vous-en, c'est bientôt dit; seulement je ne veux pas m'en aller. Je n'ai pas fait une lieue pour m'en retourmer les mains dans les poches.

— C'est toi, Hullin? interrompit une voix brusque sortant de la cave voisine.

— Oui, Marc.

— Ah! j'arrive. »

On entendit un bruit de paille remuée, puis le couvercle de bois fut tiré : un grand corps, large de trois pieds d'une épaule à l'autre, sec, osseux, voûté, le cou et les oreilles couleur de brique, les cheveux bruns touffus, se courba sous l'ouverture, et Marc Divès se dressa devant Hullin, en bâillant et détirant ses longs bras avec un soupir saccadé.

Au premier abord, la physionomie de Marc Divès semblait assez pacifique : son front large et bas, les tempes dégarnies, ses cheveux

courts, frisés, s'avançant en pointe jusque prés des sourcils, son nez droit et long, son menton allongé, surtout l'expression calme de ses yeux bruns, l'eussent fait classer dans la famille des ruminants, plutôt que des fauves; mais on aurait eu tort de s'y fier. Certains bruits couraient dans le pays que Marc Divès, en cas d'attaque des douaniers, ne se faisait nul scrupule de se servir de la hache et de la carabine pour en finir plus vite; c'est à lui qu'on attribuait plusieurs accidents graves survenus aux agents du fisc; mais les preuves manquaient absolument. Le contrebandier, grâce à sa connaissance approfondie de tous les défilés de la montagne, et de tous les chemins de traverse de Dagsburg à Sarrbrück, et de Raon-L'Étape à Bâle en Suisse, se trouvait toujours à quinze lieues de tous les endroits où l'on avait commis un mauvais coup. Et puis il avait l'air bonasse, et ceux qui faisaient courir sur son compte de mauvais bruits finissaient toujours mal, — ce qui prouve bien la justice du Seigneur en ce monde.

« Ma foi, Hullin, s'écria Marc après être sorti de son trou, je pensais à toi hier soir, et, si tu n'étais pas venu, j'aurais été tout exprès à la scierie du Valtin pour te rencontrer. Assieds-toi; Hexe-Baizel, donne la chaise à Hullin! »

Puis il s'assit lui-même sur l'âtre, le dos au feu, en face de la porte ouverte, où soufflaient tous les vents de l'Alsace et de la Suisse.

Par cette ouverture on jouissait d'une vue magnifique : on aurait dit un véritable tableau encadré dans le roc, mais un tableau immense, embrassant toute la vallée du Rhin, et par delà des montagnes qui se fondaient dans la brume. Et puis on respirait frais, et le petit feu, qui dansait dans le nid de hiboux, faisait plaisir à voir avec ses teintes rouges, lorsqu'on s'était baigné les yeux dans l'étendue bleuâtre.

« Marc, dit Hullin après un instant de silence, puis-je parler devant ta femme?

— Elle et moi nous ne faisons qu'un.

— Eh bien! Marc, je viens t'acheter de la poudre et du plomb.

— Pour tirer des lièvres, n'est-ce pas? fit le contrebandier en clignant des yeux.

— Non, pour nous battre contre les Allemands et les Russes. »

Il y eut un instant de silence.

« Et il te faudra beaucoup de poudre et de plomb.

— Tout ce que tu pourras fournir.

— Je puis en fournir aujourd'hui pour trois mille francs, dit le contrebandier.

— Je les prends.

— Et autant dans huit jours, ajouta Marc, du même ton calme et l'œil attentif.

— Je les prends.

— Vous les prenez! s'écria Hexe-Baizel, vous les prenez! je le crois bien! mais qui est-ce qui les paye?

— Tais-toi, dit Marc d'un ton rude, Hullin les prend; sa parole me suffit. »

Puis, lui tendant sa large main avec une expression cordiale :

« Jean-Claude, voici ma main : la poudre et le plomb sont à toi; mais je veux en dépenser ma part, tu comprends!

— Oui, Marc; seulement je compte te payer tout de suite.

— Il payera! dit Hexe-Baizel, tu l'entends?

— Eh! je ne suis pas sourd! Baizel, va nous chercher une bouteille de *brimbelle-wasser*, que nous nous réchauffions un peu le cœur. Ce que Hullin vient de me dire me réjouit. Ces gueux de *kaiserliks* n'auront pas aussi beau jeu contre nous que je le croyais. Il paraît qu'on veut se défendre, et solidement.

— Oui, solidement!

— Et il y a des gens qui payent?

— C'est Catherine Lefèvre qui paye, et c'est elle qui m'envoie, » dit Hullin.

Alors Marc Divès se leva, et d'une voix grave, la main étendue vers les précipices, il s'écria :

« C'est une femme.. une femme aussi grande que ce rocher là-bas, l'Oxenstein, le plus grand que j'aie jamais vu de ma vie!—Je bois à sa santé! — Bois aussi, Jean-Claude! »

Hullin but, puis la vieille.

« Maintenant tout est dit, s'écria Divès, mais écoute, Hullin, il ne faut pas croire que ce sera facile de se mettre en travers; tous les braconniers, tous les *ségares**, tous les *schlitteurs*, tous les bûcherons de la montagne ne seront pas de trop. J'arrive de l'autre côté du Rhin. Il y en a... des Russes, des Autrichiens, des Bavarois, des Prussiens, des Cosaques, des houzards... il y en a... la terre en est toute noire! Les villages ne peuvent pas les tenir; ils campent dans les plaines, dans les vallons, sur les hauteurs, dans les villes, en plein air, partout, partout il y en a! »

En ce moment, un cri aigu traversa l'air.

« C'est un busard à la chasse! » fit Marc en s'interrompant.

Mais au même instant une ombre passa sur le rocher. Un nuage de pinsons franchissait l'abîme, et des centaines de busards, d'éperviers se débattaient au-dessus d'un vol rapide, anguleux, avec des cris stridents pour effrayer leur proie, tandis que la masse semblait immobile, tant elle était dense. Le mouvement régulier de ces milliers d'ailes produisait dans

* Les *ségares* sont les ouvriers d'une scierie.

le silence un bruit semblable à celui des feuilles mortes traînées par la bise.

« Voici le départ des pinsons d'Ardennes, dit Hullin.

— Oui, c'est le dernier passage; la faîne est enterrée dans la neige et les semailles aussi. Eh bien! regarde : il y a plus d'hommes là-bas que d'oiseaux dans cette passe. C'est égal, Jean-Claude, nous en viendrons à bout, pourvu que tout le monde s'en mêle!—Hexe-Baizel, allume la lanterne, je vais montrer à Hullin nos provisions de poudre et de plomb. »

Hexe-Baizel, à cette proposition, ne put retenir une grimace.

« Personne, depuis vingt ans, dit-elle, n'est entré dans la cave. Il peut bien nous croire sur parole. Nous croyons bien, nous, qu'il nous payera. Je n'allumerai pas la lanterne, non! »

Marc, sans rien dire, étendit la main et saisit près du bûcher une grosse trique; alors la vieille, toute hérissée, disparut dans le trou voisin comme un furet, et, deux secondes après, elle en sortait avec une grande lanterne de corne, que Divès alluma tranquillement au feu de l'âtre.

« Baizel, dit-il en replaçant le bâton dans son coin, tu sauras que Jean-Claude est mon vieil ami d'enfance, et que je me fie beaucoup plus à lui qu'à toi, vieille fouine; car si tu n'avais pas peur d'être pendue le même jour que moi, il y a longtemps que je me balancerais au bout d'une corde.—Allons, Hullin, suis-moi. »

Ils sortirent, et le contrebandier tournant à gauche, se dirigea droit vers la brèche, qui formait saillie sur le Valtin, à deux cents pieds dans les airs. Il écarta de la main le feuillage d'un petit chêne enraciné au-dessous, allongea la jambe et disparut comme lancé dans l'abîme. Jean-Claude frémit; mais presque aussitôt il vit, contre la paroi du roc, s'avancer la tête de Divès, qui lui cria :

« Hullin, pose ta main à gauche, il y a un trou; étends le pied hardiment, tu sentiras une marche, et puis tourne sur le talon. »

Maître Jean-Claude obéit, non sans trembler; il sentit le trou dans le roc, il rencontra la marche, et, faisant un demi-tour, il se trouva face à face avec son camarade dans une sorte de niche en ogive, aboutissant autrefois sans doute à quelque poterne. Au fond de la niche s'ouvrait une voûte basse.

« Comment diable as-tu découvert cela? s'écria Hullin tout émerveillé.

— C'est en cherchant des nids il y a trente-cinq ans. J'étais un jour sur la roche, et j'avais vu sortir souvent de là un grand-duc avec sa femelle, deux oiseaux magnifiques, la tête grosse comme mon poing et les ailes larges de six pieds. J'entendais crier leurs petits, et je me disais : « Ils sont près de la caverne, au bout de la terrasse. Si je pouvais tourner un peu plus loin que la brèche, je les aurais! » A force de regarder, de me pencher, je finis par voir un coin de la marche au-dessus du précipice. Il y avait un houx solide à côté. J'empoigne le houx, j'étends la jambe, et, ma foi, j'arrive ici. Quelle bataille, Hullin! Le vieux et la vieille voulaient m'arracher les yeux. Heureusement il faisait jour. Ils sautaient sur moi comme des coqs, ouvraient le bec, sifflaient; mais le soleil les éblouissait. Je leur donnais des coups de pied. A la fin ils allèrent tomber sur la pointe d'un vieux sapin, là-bas, et tous les geais du pays, les grives, les pinsons, les mésanges, volèrent autour d'eux jusqu'à la nuit pour leur arracher des plumes. Tu ne peux pas te figurer, Jean-Claude, la masse d'os, de peaux de rats, de levreaux, de charognes de toute espèce qu'ils avaient entassée dans cette niche. C'était une véritable peste. Je pousse tout ça dans le Jægerthâl, et je vois ce conduit. Il faut te dire qu'il y avait deux petits. Je commençai par leur tordre le cou et par les fourrer dans mon sac. Après cela, bien tranquille, j'entre, et tu vas voir ce que je trouve. Arrive! »

Ils se glissèrent alors sous la voûte étroite et basse, formée de pierres rouges énormes, où la lumière projetait en fuyant sa lueur vacillante.

Au bout de trente pas environ, un vaste caveau de forme circulaire, effondré par le haut et bâti sur le roc vif, apparut à Hullin. Au fond s'élevaient une cinquantaine de petites tonnes en pyramides, et, sur les côtés, un grand nombre de lingots de plomb, des sacs de tabac, dont la forte odeur imprégnait l'air.

Marc avait déposé sa lanterne à l'entrée de la voûte, et regardait son repaire, le front haut, le sourire aux lèvres.

« Voilà ce que je découvris, dit-il; la cave était vide, seulement au milieu se trouvait la carcasse d'une bête aussi blanche que la neige, —sans doute quelque renard mort de vieillesse, —le gueux avait connu le passage avant moi, il dormait ici sur les deux oreilles : qui diable aurait eu l'idée de le suivre! Dans ce temps-là, Jean-Claude, j'avais douze ans. Je pensai tout de suite que cette cachette pourrait un jour m'être utile. Je ne savais pas encore à quoi... mais, plus tard, quand j'eus fait mes premières tournées de contrebande à Landau, Khel, Bâle, avec Jacob Zimmer, et que durant deux hivers tous les douaniers furent à nos trousses, l'idée de mon vieux caveau se mit à me poursuivre du matin au soir. J'avais fait la connaissance

de Hexe-Baizel, qui était alors servante à la ferme du Bois-de-Chênes, chez le père de Catherine. Elle m'apporta vingt-cinq louis en dot, et nous vînmes nous établir dans la caverne des Arbousiers. »

Divès se tut, et Hullin tout rêveur lui demanda :

« Ce trou te plaît donc beaucoup, Marc?

— S'il me plaît!... c'est-à-dire que je ne voudrais pas aller demeurer dans la plus belle maison de Strasbourg, quand on me ferait deux mille livres de rente. Il y a vingt-trois ans que je cache par ici mes marchandises : sucre, café, poudre, tabac, eau-de-vie; tout y passe. J'ai huit chevaux toujours en route.

— Mais tu ne jouis de rien.

— Je ne jouis de rien ! Tu trouves donc que ce n'est rien de se moquer des gendarmes, des rats de cave, des douaniers, de les faire enrager, de les dépister, d'entendre dire partout : « Ce gueux de Marc, est-il fin !... Comme il vous mène ses affaires !... Il mettrait toute la régie sur les dents... Et ceci... et cela. » Hé ! hé ! hé ! Je te réponds, moi, que c'est le plus grand plaisir du monde. Et puis les gens vous aiment : on leur vend tout à moitié prix; on rend service aux pauvres, et l'on s'entretient l'estomac chaud.

—Oui, mais quels dangers!

—Bah ! jamais un douanier n'aura l'idée de passer la brèche.

—Je le crois bien ! pensa Hullin, en songeant qu'il lui faudrait de nouveau franchir le précipice.

—C'est égal, reprit Marc, tu n'as pas tout à fait tort, Jean-Claude. Dans les premiers temps, lorsqu'il me fallait entrer ici avec ces petites tonnes-là sur l'épaule, je suais à grosses gouttes ; maintenant j'y suis habitué.

—Et si le pied te glissait ?

—Eh bien ! ce serait fini ! Autant mourir embroché dans un sapin, que de tousser des semaines et des mois sur une paillasse. »

Divès éclairait alors de sa lanterne les piles de tonnes entassées jusqu'à la voûte.

« C'est de la poudre fine anglaise, dit-il ; ça coule comme des grains d'argent sur la main, et ça chasse en diable: Il n'en faut pas beaucoup, un dé à coudre suffit. Et voici du plomb sans mélange d'étain. Dès ce soir, Hexe-Baizel fondra des balles. Elle s'y connaît; tu verras. »

Ils s'apprêtaient à reprendre le chemin de la brèche, lorsque tout à coup un bruit confus de paroles se mit à bourdonner dans l'air. Marc souffla sa lanterne ; ils restèrent plongés dans les ténèbres.

« Quelqu'un marche là-haut, dit tout bas le contrebandier ; qui diable a pu grimper sur le Falkenstein par ce temps de neige ? »

Ils écoutèrent, retenant leur haleine, l'œil fixé sur le rayon de lumière bleuâtre qui descendait d'une étroite fissure au fond de la caverne. Autour de cette fente croissaient quelques broussailles scintillantes de givre ; plus haut, on apercevait la crête d'un vieux mur. Comme ils regardaient ainsi dans le plus profond silence, voilà qu'au pied du mur apparut une grosse tête ébouriffée, le front serré dans un cercle luisant, la face allongée, puis une barbe rousse en pointe, le tout se découpant en silhouette bizarre sur le ciel blanc de l'hiver.

« C'est le Roi de Carreau, fit Marc en riant.

—Pauvre diable, murmura Hullin d'un ton grave, il vient se promener dans son château, les pieds nus sur la glace, et sa couronne de fer-blanc sur la tête! Tiens, regarde, le voilà qui parle; il donne des ordres à ses chevaliers, à sa cour; il étend son sceptre au nord et au midi, tout est à lui; il est maître du ciel et de la terre !... Pauvre diable! rien qu'à le voir avec son caleçon et sa peau de chien râpée sur le dos, j'ai froid le long des reins.

—Oui, Jean-Claude, ça me produit l'effet d'un bourgmestre ou d'un maire de village, qui s'arrondit le ventre comme un bouvreuil, et souffle dans ses joues rouges en disant : « Moi, je suis Hans Aden, j'ai dix arpents de beaux prés, j'ai deux maisons, j'ai une vigne, mon verger, mon jardin, hum! hum! j'ai ceci, j'ai cela ! » Le lendemain, il lui arrive une petite colique, et... bonsoir ! — Les fous, les fous... qui est-ce qui n'est pas fou ? — Allons-nous-en, Hullin, la vue de ce malheureux qui parle au vent, et de son corbeau qui chante la famine me font claquer les dents. »

Ils entrèrent dans le couloir, et l'éclat du jour, au sortir des ténèbres, faillit éblouir Hullin. Heureusement, la haute taille de son camarade, debout devant lui, le préserva du vertige.

« Appuie-toi solidement, dit Marc, imite-moi; la main droite dans le trou, le pied droit en avant sur la marche, un demi-tour; nous y sommes ! »

Ils revinrent dans la cuisine, où Hexe-Baizel leur dit que Yégof était dans les ruines du vieux *burg*.

« Nous le savons, répondit Marc, nous venons de le voir prendre le frais là-haut : chacun son goût. »

Au même instant, le corbeau Hans, planant au-dessus de l'abîme, passa devant la porte en poussant un cri rauque; on entendit les broussailles secouer leur grésil, et le fou apparut sur

la terrasse. Il était tout hagard, et, lançant un coup d'œil vers le foyer, il s'écria :

« Marc Divès, tâche de déménager bientôt. Je t'en préviens, je suis las de ce désordre. Les fortifications de mes domaines doivent être libres. Je ne souffrirai pas que la vermine se niche chez moi. Prends tes mesures en conséquence. »

Puis, aperçevant Jean-Claude, son front se dérida.

« Toi ici, Hullin ? dit-il. Serais-tu enfin assez clairvoyant pour accepter les propositions que j'ai daigné te faire ? Sentirais-tu qu'une alliance telle que la mienne est le seul moyen de vous préserver de la destruction totale de votre race ? S'il en est ainsi, je te félicite, tu montres plus de bon sens que je ne t'en supposais. »

Hullin ne put s'empêcher de rire.

« Non, Yégof, non, le ciel ne m'a pas encore assez éclairé, dit-il, pour que j'accepte l'honneur que tu veux bien me faire. D'ailleurs, Louise n'est pas encore d'âge à se marier. »

Le fou était redevenu grave et sombre. Debout au bord de la terrasse, le dos à l'abîme, il semblait là comme chez lui, et son corbeau, tourbillonnant à droite, à gauche, ne pouvait le troubler.

Il leva son sceptre, fronça le sourcil et s'écria :

« Donc c'est pour la seconde fois, Hullin, que je te réitère ma demande, et c'est pour la seconde fois que tu oses me refuser ! Maintenant je la renouvellerai encore une fois — une fois, entends-tu ? — Puis, que les destinées s'accomplissent ! »

Et tournant gravement les talons, le pas ferme, la tête haute et droite malgré l'extrême rapidité de la pente, il descendit le sentier de la roche.

Hullin, Marc Divès et Hexe-Baizel elle-même partirent d'un grand éclat de rire.

« C'est un grand fou, dit Hexe-Baizel.

—Je crois que tu n'as pas tout à fait tort, lui répondit le contrebandier. Ce pauvre Yégof, décidément il perd la tête. Mais il ne s'agit pas de ça ; Baizel, écoute-moi bien : tu vas commencer à fondre des balles de tous les calibres ; moi, je vais me mettre en route pour la Suisse. Dans huit jours au plus tard, le reste de nos munitions sera ici. Donne-moi mes bottes. »

Puis, frappant du talon et se liant autour du cou une grosse cravate de laine rouge, il décrocha de la muraille un de ces manteaux vert sombre, comme en portent les pâtres, le jeta sur ses épaules, se coiffa d'un vieux feutre râpé, prit un gourdin et s'écria :

« N'oublie pas ce que je viens de te dire, vieille, ou gare ! En route, Jean-Claude ! »

Hullin le suivit sur la terrasse, sans souhaiter le bonjour à Hexe-Baizel, qui, de son côte, ne daigna pas même s'avancer sur le seuil pour les voir partir. Lorsqu'ils furent à la base du rocher, Marc Divès, s'arrêtant, dit :

« Tu vas dans les villages de la montagne, n'est-ce pas, Hullin ?

—Oui, c'est la première chose à faire ; il faut que je prévienne les bûcherons, les charbonniers, les flotteurs, de ce qui se passe.

— Sans doute ; n'oublie pas Materne du Hengst et ses deux garçons, Labarbe de Dagsburg, Jérôme de Saint-Quirin. Dis-leur qu'il y aura de la poudre, des balles ; que nous en sommes, Catherine Lefèvre, moi, Marc Divès, et tous les braves gens du pays.

— Sois tranquille, Marc, je connais mes hommes.

— Alors, à bientôt. »

Ils se donnèrent une vigoureuse poignée de main.

Le contrebandier prit le sentier à droite, vers le Donon ; Hullin le sentier à gauche, vers la Sarre.

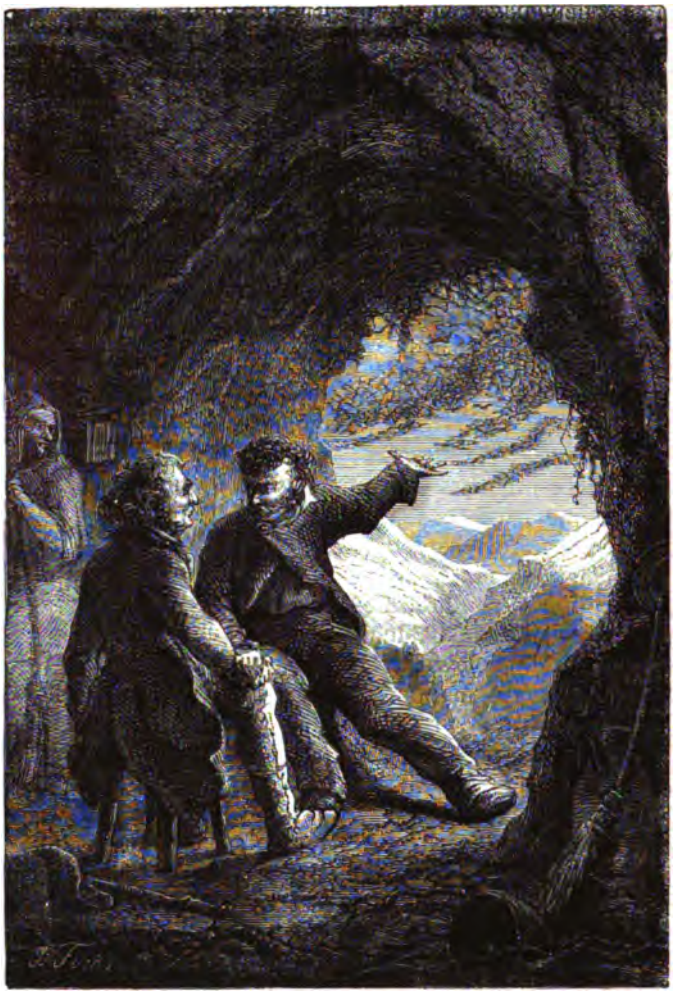
Ils s'éloignaient d'un bon pas, lorsque Hullin rappela son camarade :

« Hé ! Marc, avertis en passant Catherine Lefèvre que tout marche bien. Dis-lui que je vais dans la montagne. »

L'autre répondit par un signe de tête qu'il avait compris, et tous deux poursuivirent leur route.

VI

Une agitation extraordinaire régnait alors sur toute la ligne des Vosges ; le bruit de l'invasion prochaine se répandait de village en village, jusque dans les fermes et les maisons forestières du Hengst et du Nideck. Les colporteurs, les rouliers, les chaudronniers, toute cette population flottante, qui va sans cesse de la montagne à la plaine et de la plaine à la montagne, apportaient chaque jour, de l'Alsace et des bords du Rhin, une foule de nouvelles étranges : « Les places, disaient ces gens, se mettent en état de défense ; on fait des sorties pour les approvisionner en blé, en viande ; les routes de Metz, de Nancy, de Huningue, de Strasbourg, sont sillonnées de convois. On ne rencontre partout que des caissons de poudre, de boulets et d'obus ; de la cavalerie, de l'infanterie, des artilleurs se rendant à leur poste. Le maréchal Victor, avec ses douze mille hommes, tient encore la route de Saverne ; mais les ponts des places fortes sont déjà le de sept heures du soir à huit heures du matin.



« Jean Claude, voici ma main. » (Page 20.)

Chacun pensait que tout cela n'annonçait rien de bon. Cependant — si plusieurs éprouvaient une crainte sérieuse de la guerre, si les vieilles femmes levaient les mains au ciel en criant : « Jésus-Marie-Joseph ! » — le plus grand nombre songeait au moyen de se défendre. Jean-Claude Hullin, en de telles circonstances, fut bien reçu partout.

Ce jour même, vers cinq heures du soir, il atteignit la cime du Hengst, et s'arrêta chez le patriarche des chasseurs forestiers, le vieux Materne. C'est là qu'il passa la nuit, car, en temps d'hiver, les journées sont courtes et les chemins difficiles. Materne promit de surveiller le défilé de la Zorn avec ses deux fils Kasper et Frantz, et de répondre au premier signal qui lui serait fait du Falkenstein.

Le lendemain, Jean-Claude se rendit de bonne heure à Dagsburg, pour s'entendre avec son ami Labarbe le bûcheron. Ils allèrent ensemble visiter les hameaux du voisinage, ranimer dans les cœurs l'amour du pays, et, le jour suivant, Labarbe accompagna Hullin jusque chez l'anabaptiste Christ-Nickel, le fermier de la Painbach, homme respectable et de grand sens, mais qu'ils ne purent entraîner dans leur glorieuse entreprise. Christ-Nickel n'avait qu'une réponse à toutes les observations : « C'est bien... c'est juste... mais l'Evangile a dit : — Remettez votre bâton en son lieu... Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. » Il leur promit, cependant, de faire des vœux pour la bonne cause ; c'est tout ce qu'ils en purent obtenir.

Ils allèrent de là jusqu'à Walsch, échanger

Il y eut un cri général de « Vive la France! » (Page 30.)

e solides poignées de main avec Daniel Hirsch, ancien canonnier de marine, qui leur promit d'entraîner tous les gens de sa commune.

En cet endroit, Labarbe laissa Jean-Claude poursuivre seul sa route.

Durant huit jours encore, il ne fit que battre la montagne, de Soldatenthal au Léonsberg, à Meienthâl, à Abreschwiller, Voyer, Loëttenbach, Cirey, Petit-Mont, Saint-Sauveur, et le neuvième jour il se rendit chez le cordonnier Jérôme, à Saint-Quirin. Ils visitèrent ensemble le défilé du Blanru, après quoi Hullin, satisfait de sa tournée, reprit enfin le chemin du village.

Il marchait depuis environ deux heures d'un bon pas, se représentant la vie des camps, le bivac, la fusillade, les marches et les contre-marches, toute cette existence du soldat qu'il avait regrettée tant de fois, et qu'il voyait revenir avec enthousiasme, quand, au loin, bien loin encore, dans les ombres du crépuscule, il découvrit le hameau des Charmes aux teintes bleuâtres, sa petite cassine, déroulant sur la nuée blanche un écheveau de fumée presque imperceptible, les petits jardins entourés de palissades, les toits de bardeaux, et, sur la gauche, à mi-côte, la grande ferme du Bois-de-Chênes, avec la scierie du Valtin au fond, dans le ravin déjà sombre.

Alors, tout à coup, et sans savoir pourquoi, son âme fut remplie d'une grande tristesse.

Il ralentit le pas, songeant à la vie calme, paisible, qu'il abandonnait peut-être pour toujours : à sa petite chambre, si chaude en hiver

et si gaie au printemps, lorsqu'il ouvrait les petites fenêtres à la brise des bois ; au tic-tac monotone de la vieille horloge, et surtout à Louise, à sa bonne petite Louise, filant dans le silence, les paupières baissées, en chantant quelque vieil air de sa voix pure et pénétrante, aux heures du soir, où l'ennui les gagnait tous deux. Ce souvenir le saisit si vivement que les moindres objets, chaque instrument de son métier, — les longues tarières luisantes, la hachette à manche courbe, les maillets, le petit poêle, la vieille armoire, les écuelles de terre vernissée, l'antique image de saint Michel clouée au mur, le vieux lit à baldaquin au fond de l'alcôve, l'escabeau, le bahut, la lampe à bec de cuivre — tout se retraça dans son esprit comme une vivante peinture, et les larmes lui en vinrent aux yeux.

Mais c'est surtout Louise, sa chère enfant, qu'il plaignait. Qu'elle allait répandre de larmes ! qu'elle allait le supplier de renoncer à la guerre ! Et comme elle allait se pendre à son cou, lui disant : « Oh ! ne me quittez pas, papa Jean-Claude ! Oh ! je vous aimerai bien ! Oh ! n'est-ce pas que vous ne voulez pas m'abandonner ? »

Et le brave homme voyait ses beaux yeux effrayés ; il sentait ses bras à son cou. Il songeait à la tromper, à lui faire croire quelque chose, n'importe quoi, pour expliquer son absence et la rassurer ; mais de tels moyens n'entraient pas dans son caractère, et sa tristesse en devenait plus grande.

En passant devant la ferme du Bois-de-Chênes, il entra pour dire à Catherine Lefèvre que tout allait bien, et que les montagnards n'attendaient plus que le signal.

Un quart d'heure après, maître Jean-Claude débouchait par le sentier des Houx en face de sa maisonnette.

Avant de pousser la porte criarde, l'idée lui vint de voir ce que faisait Louise en ce moment. Il jeta donc un coup d'œil dans la petite chambre, par la fenêtre : Louise était debout contre les rideaux de l'alcôve ; elle semblait fort animée, arrangeant, pliant et dépliant des habits étendus sur le lit. Sa douce figure rayonnait de bonheur, et ses grands yeux bleus brillaient d'une sorte d'enthousiasme ; elle parlait même tout haut. Hullin prêta l'oreille, mais une charrette passait justement dans la rue, il ne put rien entendre.

Prenant alors sa résolution à deux mains, il entra en disant d'une voix ferme :

« Louise, me voilà de retour. »

Aussitôt la jeune fille, toute joyeuse et bondissant comme une biche, accourut l'embrasser.

« Ah ! c'est vous, papa Jean-Claude, je vous attendais. Mon Dieu ! mon Dieu ! que vous êtes donc resté longtemps ! Enfin vous voilà.

— C'est que, mon enfant, répondit le brave homme d'un accent moins décidé, en déposant son bâton derrière la porte et son chapeau sur la table, c'est que... »

Il ne put en dire davantage.

« Oui, oui, vous êtes allé voir nos amis, dit Louise en riant ; je sais tout, maman Lefèvre m'a tout dit.

— Comment, tu sais ?... Et ça ne te fait rien ?... Tant mieux, tant mieux, cela prouve ton bon sens. Moi qui craignais de te voir pleurer !

— Pleurer ! et pourquoi donc, papa Jean-Claude ? Oh ! j'ai du courage ; vous ne me connaissez pas, allez ! »

Elle prit un petit air résolu qui fit sourire Hullin, mais ce sourire s'effaça bien vite quand elle ajouta :

« Nous allons faire la guerre... nous allons nous battre... nous allons courir la montagne...

— Comment ? nous allons ! nous allons !... s'écria le brave homme tout ébahi.

— Mais oui. Est-ce que nous ne partons pas ? dit-elle d'un ton de regret.

— C'est-à-dire... il faut que je te quitte pour quelque temps, mon enfant.

— Me quitter... oh ! que non ; je pars avec vous, c'est convenu. Tenez, voyez, mon petit paquet est déjà prêt, et voici le vôtre que j'arrange. Ne vous inquiétez de rien, laissez-moi faire, et vous serez content ! »

Hullin ne revenait pas de sa stupeur.

« Mais, Louise, s'écria-t-il, tu n'y songes pas... Réfléchis donc : il faudra passer des nuits dehors, marcher, courir ; et le froid, la neige, les coups de fusil ! Cela ne se peut pas.

— Voyons, s'écria la jeune fille d'une voix pleine de larmes en se jetant dans ses bras, ne me faites pas de peine ! Vous voulez rire de votre petite Louise... vous ne pouvez pas l'abandonner !

— Mais tu seras bien mieux ici... tu auras chaud... tu recevras de nos nouvelles tous les jours.

— Non, non, je ne veux pas, moi ; je veux sortir. Le froid ne me fait rien. Il y a trop longtemps que je suis enfermée ; je veux prendre un peu d'air aussi. Est-ce que les oiseaux ne sortent pas ? Les rouges-gorges sont dehors tout l'hiver. Est-ce que je n'ai pas senti le froid toute petite ? et la faim encore ! »

Elle frappait du pied, puis pour la troisième fois entourant le cou de Jean-Claude de ses bras :

« Allons, papa Hullin, dit-elle d'une voix tendre, maman Lefèvre a dit oui... Serez-vous plus méchant qu'elle? Ah! si vous saviez comme je vous aime! »

Le brave homme tout attendri s'était assis, et détournait la tête, pour ne pas se laisser fléchir, et ne pas permettre qu'on l'embrassât.

« Oh! que vous êtes méchant aujourd'hui, papa Jean-Claude!

— C'est pour toi, mon enfant.

— Eh bien! tant pis... je me sauverai, je courrai après vous! Le froid... qu'est-ce que le froid? Et si vous êtes blessé, si vous demandez à voir votre petite Louise pour la dernière fois, et qu'elle ne se trouve pas là, près de vous, pour vous soiguer, pour vous aimer jusqu'à la fin!... Oh! vous me croyez donc bien mauvais cœur! »

Elle sanglotait. Hullin ne put y tenir davantage.

« Est-ce bien vrai que maman Lefèvre consent? demanda-t-il.

— Oh! oui, oh! oui, elle me l'a dit. Elle m'a dit : « Tâche de décider papa Jean-Claude; moi, je ne demande pas mieux; je suis contente. »

— Eh bien!... que puis-je faire contre vous deux?... tu viendras avec nous... c'est entendu. »

Alors ce fut un cri de joie dont toute la cassine retentit :

« Oh! que vous êtes bon! »

Et d'un tour de main les larmes furent essuyées :

« Nous allons partir, courir les bois, faire la guerre!

— Hé! s'écria Hullin en hochant la tête, je le vois maintenant, tu es toujours la petite *heimathslôs*. Allez donc apprivoiser une hirondelle! »

Puis, l'attirant sur ses genoux :

« Tiens, Louise, voilà maintenant douze ans passés que je t'ai trouvée dans la neige; tu étais toute bleue, pauvre petite! Et quand nous fûmes dans la baraque, près d'un bon feu, et que tu revins tout doucement, la première chose que tu fis, ce fut de me sourire. Et depuis j'ai toujours voulu ce que tu as voulu. Avec ce sourire-là, tu m'as conduit par tous les chemins. »

Alors Louise se mit à lui sourire, et ils s'embrassèrent :

« Eh bien donc, regardons les paquets, dit le brave homme avec un soupir. Sont-ils bien faits au moins? »

Il s'approcha du lit et regarda tout émerveillé ses plus chauds habits, ses gilets de flanelle, tout cela bien brossé, bien plié, bien empaqueté; puis le paquet de Louise avec ses bonnes robes, ses jupes et ses gros souliers en un bel ordre. A la fin, il ne put s'empêcher de rire et de s'écrier :

« O *heimathslôs*, *heimathslos*, il n'y a que vous pour faire les beaux paquets, et vous en aller sans tourner la tête! »

Louise sourit.

« Vous êtes content!

— Il le faut bien! Mais, pendant tout ce bel ouvrage, tu n'as pas songé, j'en suis sûr, à préparer mon souper.

— Oh! ce sera bientôt fait! Je ne savais pas que vous reviendriez ce soir, papa Jean-Claude.

— C'est juste, mon enfant. Apprête-moi donc quelque chose, n'importe quoi, mais vite, car j'ai bon appétit. En attendant, je vais fumer une pipe.

— Oui, c'est cela, fumez une pipe. »

Il s'assit au coin de l'établi et battit le briquet tout rêveur. Louise courait à droite, à gauche, comme un véritable lutin, ranimant le feu, cassant les œufs dans la poêle, et faisant sauter une omelette en un clin d'œil. Jamais elle n'avait été si leste, si riante, si jolie. Hullin, le coude sur la table, la joue dans la main la regardait faire gravement, pensant à tout ce qu'il y avait de volonté, de fermeté, de résolution, dans ce petit être, léger comme une fée et décidé comme un hussard. Au bout d'un instant, elle vint lui servir l'omelette sur un grand plat fleuronné, le pain, le verre et la bouteille.

« Voilà, papa Jean-Claude, régalez-vous! »

Elle le regardait manger d'un œil tendre.

La flamme sautait dans le poêle, éclairant de sa vive lumière les poutres basses, l'escalier de bois dans l'ombre, le grand lit au fond de l'alcôve, toute cette demeure tant de fois égayée par l'humeur joyeuse du sabotier, les chansonnettes de sa fille et l'entrain au travail. Et tout cela, Louise le quittait sans peine; elle ne songeait qu'aux bois, au sentier neigeux, aux montagnes sans fin allant du village à la Suisse, et bien plus loin encore. Ah! maître Jean-Claude avait bien raison de crier : « *Heimathslôs! heimathslôs!* » L'hirondelle ne peut s'apprivoiser, il lui faut le grand air, le ciel immense, le voyage éternel! Ni l'orage, ni le vent, ni la pluie par torrents ne l'effrayent à l'heure du départ. Elle n'a plus qu'une pensée, plus qu'un soupir, un cri : « En route! en route! »

Le repas terminé, Hullin se leva et dit à sa fille :

« Je suis las, mon enfant; embrasse-moi, et allons nous coucher.

— Oui, mais n'oubliez pas de m'éveiller, papa Jean-Claude, si vous partez avant le jour.

— Sois donc tranquille. C'est entendu, tu viendras avec nous. »

Puis, la regardant grimper l'escalier et disparaître dans la petite mansarde.

« A-t-elle peur de rester au nid ! » se dit-il.

Le silence était grand au dehors. Onze heures sonnaient à l'église du village. Le bonhomme s'assit pour défaire ses souliers. En ce moment, ses regards rencontrèrent par hasard son fusil de munition suspendu au-dessus de la porte. Il le décrocha, puis il l'essuya lentement et en fit jouer la batterie. Toute son âme était à cette besogne.

« Cela va bien encore, » murmura-t-il.

Et d'une voix grave :

« C'est drôle, c'est drôle; la dernière fois que je le tenais... à Marengo... il y a quatorze ans... il me semble que c'était hier ! »

Tout à coup, au dehors, la neige durcie cria sous un pas rapide. Il prêta l'oreille : « Quelqu'un... »

Presque aussitôt deux petits coups secs retentirent aux vitres. Il courut à la fenêtre et l'ouvrit. La tête de Marc Divès, avec son large feutre tout roide de glace, se pencha dans l'ombre.

« Eh bien, Marc, quelles nouvelles ?

— As-tu prévenu les montagnards, Materne, Jérôme, Labarbe ?

— Oui, tous,

— Il n'est que temps : l'ennemi a passé.

— Passé ?

— Oui... sur toute la ligne... J'ai fait quinze lieues dans les neiges depuis ce matin pour te l'annoncer.

— Bon ! il faut donner le signal : un grand feu sur le Falkeinstein. »

Hullin était tout pâle ; il remit ses souliers. Deux minutes après, sa grosse camisole sur les épaules et son bâton au poing, il ouvrait doucement la porte, et suivait Marc Divès à grands pas dans le sentier du Falkenstein.

VII

A partir de minuit jusqu'à six heures du matin, une flamme brilla dans les ténèbres sur la cime du Falkenstein, et toute la montagne fut debout.

Tous les amis de Hullin, de Marc Divès et de la mère Lefèvre, les hautes guêtres aux jambes, le vieux fusil sur l'épaule, s'acheminèrent, dans le silence des bois, vers les gorges du Valtin. La pensée de l'ennemi, traversant les plaines de l'Alsace pour venir surprendre les défilés, était présente à l'esprit de tous. Le tocsin de Dagsburg, d'Abreschwiller, de Walsch, de Saint-Quirin et de tous les autres villages ne cessait point d'appeler les défenseurs du pays aux armes.

Maintenant il faut se représenter le Jægerthal au pied du vieux *burg*, par un temps de neige extraordinaire, à cette heure matinale où les grands massils d'arbres commencent à sortir de l'ombre, où le froid excessif de la nuit s'adoucit à l'approche du jour. Il faut se figurer la vieille scierie avec sa large toiture plate, sa roue pesante chargée de glaçons, sa hutte trapue vaguement éclairée par un feu de sapin, dont la lumière pâlit aux lueurs du crépuscule; et, tout autour du feu, des bonnets de peau, des feutres, de noirs profils regardant les uns par-dessus les autres et se serrant comme une muraille; plus loin, le long des bois, dans toutes les sinuosités du vallon, d'autres feux éclairant des groupes d'hommes et de femmes accroupis dans la neige.

L'agitation commençait à se calmer. A mesure que le ciel grisonnait, les gens se reconnaissaient.

« Tiens, le cousin Daniel de Soldatenthal ! vous êtes donc aussi venu ?

— Mais oui, comme vous voyez, Heinrich, avec ma femme encore.

— Comment ! la cousine Nanette ! Mais où donc est-elle ?

— Là-bas, près du grand chêne, au feu de l'oncle Hans. »

On se serrait la main. D'autres faisaient entendre de longs bâillements, d'autres jetaient au feu des débris de planches. On se passait les gourdes ; on se retirait du cercle pour faire place aux voisins qui grelottaient. Cependant l'impatience gagnait la foule.

« Ah ça ! criait-on, nous ne sommes pas venus ici pour nous roussir la plante des pieds. Il serait temps de voir, de s'entendre.

—Oui, oui, qu'on s'entende ! qu'on nomme des chefs !

—Non ! tout le monde n'est pas encore réuni. Voyez, il en arrive toujours de Dagsburg et de Saint-Quirin. »

En effet, plus le jour grandissait, plus on découvrait de gens accourant de tous les sentiers de la montagne. Il y avait bien alors quelques centaines d'hommes dans la vallée : bûcherons, charbonniers, flotteurs — sans compter les femmes et les enfants.

Rien de pittoresque comme cette halte au milieu des neiges, au fond du défilé encaissé de hauts sapins jusqu'aux nuages; à droite, les vallées s'engrenant les unes dans les autres à perte de vue; à gauche, les ruines du Falken-

stein debout dans le ciel. On aurait dit de loin des bandes de grues abattues sur les glaces; mais de près il fallait voir ces hommes rudes, la barbe hérissée comme la soie du sanglier, l'œil sombre, les épaules larges et carrées, les mains calleuses. Quelques-uns, plus hauts de taille, appartenaient à cette race des roux ardent, blancs de peau, poilus jusqu'au bout des doigts et forts à déraciner des chênes. De ce nombre étaient le vieux Materne du Hengst et ses deux fils Frantz et Kasper. Ces gaillards-là, tous trois armés de petites carabines d'Inspruck, les hautes guêtres de toile bleue à boutons de cuir remontant au-dessus des genoux, les reins couverts d'une sorte de casaque en peau de chèvre, le feutre rabattu sur la nuque, n'avaient pas même daigné s'approcher du feu. Depuis une heure ils étaient assis sur une *tronce** au bord de la rivière, l'œil au guet, les pieds dans la neige comme à l'affût. De temps en temps le vieux disait à ses fils:

« Qu'ont-ils donc à grelotter là-bas? Je n'ai jamais vu de nuit plus douce pour la saison; c'est une nuit de chevreuil; les rivières ne sont pas même prises! »

Tous les chasseurs forestiers du pays, en passant, venaient leur serrer la main, puis se réunissaient autour d'eux, et formaient en quelque sorte bande à part. Ces gens-là causaient peu, ayant l'habitude de se taire des journées et des nuits entières, de peur d'effaroucher le gibier.

Marc Divès, debout au milieu d'un autre groupe qu'il dominait de toute la tête, parlait et gesticulait, désignant tantôt un point de la montagne, tantôt un autre. En face de lui, se tenait le vieux pâtre Lagarmitte, avec sa grande souquenille de toile grise, sa longue trompe d'écorce sur l'épaule, et son chien. Il écoutait le contrebandier, la bouche béante, et de temps en temps inclinait la tête. Du reste, toute la bande semblait attentive; elle se composait surtout de bûcherons et de flotteurs, avec lesquels le contrebandier se trouvait journellement en rapport.

Entre la scierie et le premier feu, sur la traverse de l'écluse, était assis le cordonnier Jérôme de Saint-Quirin, un homme de cinquante à soixante ans, la face longue, brune, les yeux caves, le nez gros, les oreilles couvertes d'un bonnet de peau de loutre, la barbe jaune descendant en pointe jusqu'à la ceinture. Ses mains, couvertes de gants de grosse laine vert-genouille, s'appuyaient sur un énorme bâton de cormier noueux. Il était vêtu d'une longue capote de bure; on l'aurait pris pour un ermite.

* Tronc d'arbre non équarri.

Chaque fois que des rumeurs s'élevaient quelque part, le père Jérôme tournait lentement la tête, et prêtait l'oreille en fronçant le sourcil.

Jean Labarbe, lui, le coude sur le manche de sa hache, restait impassible. C'était un homme aux joues pâles, au nez aquilin, aux lèvres minces. Il exerçait une grande influence sur ceux de Dagsburg par sa résolution et la netteté de son esprit. Quand on criait autour de lui: « Il faut délibérer! nous ne pouvons rester là sans rien faire! » il se bornait simplement à dire: « Attendons; Hullin n'est pas encore arrivé, ni Catherine Lefèvre. Rien ne presse. » Tout le monde alors se taisait, regardant avec impatience vers le sentier des Charmes.

Le *ségare* Piorette, petit homme sec, maigre, énergique, les sourcils noirs joints sur le front, un bout de pipe aux dents, se tenait sur le seuil de sa hutte, et contemplait, d'un œil vif et profond à la fois, l'ensemble de cette scène.

Cependant, l'impatience grandissait de minute en minute. Quelques maires de village, en habit carré et chapeau à cornes, se dirigeaient vers la scierie, appelant leurs communes à délibérer. Fort heureusement, la charrette de Catherine Lefèvre apparut enfin dans le sentier, et mille cris d'enthousiasme s'élevèrent aussitôt de tous côtés:

« Les voilà! les voilà! ils arrivent! »

Le vieux Materne se dressa sur une *tronce*, et descendit gravement, disant:

« Ce sont eux! »

Il se fit une grande agitation. Les groupes éloignés se rapprochèrent, chacun accourut. Une sorte de frisson d'impatience dominait la foule. A peine vit-on distinctement la vieille fermière, le fouet en main, sur sa botte de paille avec la petite Louise, que de toutes parts retentirent jusqu'au fond des échos les cris de:

« Vive la France! — vive la mère Catherine! »

Hullin, resté en arrière, son grand chapeau sur la nuque, le fusil de munition en bandoulière, traversait alors la prairie de l'Eichmatt distribuant des poignées de main énergiques:

« Bonjour, Daniel! bonjour, Colon! bonjour bonjour!

—Hé! cela va chauffer, Hullin!

—Oui, oui, nous allons entendre éclater les marrons cet hiver. Bonjour, mon vieux Jérôme, nous voilà dans les grandes affaires.

—Mais oui, Jean-Claude. Il faut espérer que nous en sortirons avec la grâce de Dieu. »

Catherine, arrivée devant la scierie, disait alors à Labarbe de déposer à terre une petite tonne d'eau-de-vie qu'elle avait amenée de la

ferme, et de chercher la cruche du *ségare* dans la hutte.

Quelque temps après, Hullin, en s'approchant du feu, rencontra Materne et ses deux garçons.

« Vous arrivez tard ! lui dit le vieux chasseur.

—Hé ! oui. Que veux-tu ? il a fallu descendre du Falkenstein, prendre le fusil, embarquer les femmes. Enfin, nous voilà, ne perdons plus de temps ; Lagarmitte, souffle dans ta corne, que tout le monde se réunisse ! Avant tout, il faut s'entendre, il faut nommer des chefs. »

Lagarmitte soufflait déjà dans sa longue trompe, les joues gonflées jusqu'aux oreilles, et les bandes encore dispersées le long des sentiers, sur la lisière des bois, hâtaient le pas pour arriver à temps. Bientôt tous ces braves gens furent réunis en face de la scierie. Hullin, devenu grave, monta sur une pile de *tronces*, et, promenant sur la foule des regards profonds, il dit au milieu du plus grand silence :

« L'ennemi a passé le Rhin avant-hier soir ; il marche sur la montagne pour entrer en Lorraine : Strasbourg et Huningue sont bloqués. Il faut nous attendre à voir les Allemands et les Russes dans trois ou quatre jours. »

Il y eut un cri général de « Vive la France ! »

« Oui, vive la France, reprit Jean-Claude, car si les alliés arrivent à Paris, ils sont maîtres de tout ; ils peuvent rétablir les corvées, les dîmes, les couvents, les priviléges et les potences ! Si vous voulez ravoir tout ça, vous n'avez qu'à les laisser passer. »

On ne saurait peindre la fureur sombre de toutes ces figures en ce moment.

« Voilà ce que j'avais à vous dire ! cria Hullin tout pâle. Puisque vous êtes ici, c'est pour vous battre.

—Oui ! oui !

—C'est bien ; mais écoutez-moi. Je ne veux pas vous prendre en traîtres. Il y a parmi vous des pères de famille. Nous serons un contre dix, contre cinquante : il faut nous attendre à périr ! Ainsi, que les hommes qui n'auraient pas réfléchi à la chose, qui ne se sentiraient pas le cœur de faire leur devoir jusqu'à la fin, s'en aillent ; on ne leur en voudra pas. Chacun est libre. »

Puis il se tut regardant autour de lui. Tout le monde restait immobile ; c'est pourquoi d'une voix plus ferme il finit ainsi :

« Personne ne se retire ! tous, tous, vous êtes d'accord pour vous battre ! Eh bien, cela me réjouit de voir qu'il n'y a pas un seul gueux parmi nous ! Maintenant il faut nommer un chef. Dans les grands dangers, la première chose est l'ordre, la discipline. Le chef que vous allez nommer aura tous les droits de commander et d'être obéi. Ainsi, réfléchissez bien, car de cet homme va dépendre le sort de chacun. »

Ayant dit cela, Jean-Claude descendit des *tronces*, et l'agitation fut extrême. Chaque village délibérait séparement, chaque maire proposait son homme ; cependant l'heure avançait. Catherine Lefèvre se consumait d'impatience. Enfin, n'y tenant plus, elle se leva sur son siége et fit signe qu'elle voulait parler.

Catherine jouissait d'une grande considération. D'abord quelques-uns, puis un grand nombre s'approchèrent pour savoir ce qu'elle voulait leur communiquer.

« Mes amis, dit-elle, nous perdons trop de temps. Que vous faut-il ? Un homme sûr, n'est-ce pas ? un soldat, un homme qui ait fait la guerre et qui sache profiter de nos positions ? Eh bien ! pourquoi ne choisissez-vous pas Hullin ? En est-il un seul qui puisse trouver mieux ? Qu'il parle tout de suite et l'on décidera. Moi, je propose Jean-Claude Hullin. Hé ! là-bas ! entendez-vous ? Si cela continue, les Autrichiens seront ici avant qu'on ait un chef.

—Oui ! oui ! Hullin ! s'écrièrent Labarbe, Divès, Jérôme et plusieurs autres. Voyons, qu'on vote pour ou contre ! »

Marc Divès, grimpant alors sur les *tronces*, s'écria d'une voix tonnante :

« Que ceux qui ne veulent pas de Jean-Claude Hullin pour chef lèvent la main. »

Pas une main ne se leva.

« Que ceux qui veulent Jean-Claude Hullin pour chef lèvent la main. »

On ne vit que des mains en l'air.

» Jean-Claude, dit le contrebandier, monte ici, regarde... c'est toi qu'on veut ! »

Maître Jean-Claude étant monté vit qu'il était nommé, et tout aussitôt d'un ton ferme il dit :

« C'est bon ! vous me nommez votre chef : j'accepte ! Que Materne, le vieux, Labarbe de Dagsburg, Jérôme de Saint-Quirin, Marc Divès, Piorette le *ségare* et Catherine Lefèvre entrent dans la scierie. Nous allons délibérer. Dans un quart d'heure ou vingt minutes, je donnerai les ordres. En attendant, chaque village va fournir deux hommes à Marc Divès, pour chercher de la poudre et des balles au Falkenstein.

VIII

Tous ceux que Jean-Claude Hullin avait désignés se réunirent dans la hutte du *ségare*, sous le manteau de l'immense cheminée. Une

sorte de bonne humeur rayonnait sur la figure de ces braves gens.

« Depuis vingt ans que j'entends parler de Russes, d'Autrichiens et de Cosaques, disait le vieux Materne en souriant, je ne serai pas fâché d'en voir quelques-uns au bout de mon fusil; ça change les idées.

—Oui, répondit Labarbe, nous allons en voir de drôles; les petits enfants de la montagne pourront en raconter sur leurs pères et leurs grands-pères! Et les vieilles, à la veillée, vont-elles en faire des histoires dans cinquante ans d'ici!

—Camarades, dit Hullin, vous connaissez tous le pays, vous avez la montagne sous les yeux, depuis Thann jusqu'à Wissembourg. Vous savez que deux grandes routes, deux routes impériales, traversent l'Alsace et les Vosges. Elles partent toutes les deux de Bâle; l'une longe le Rhin jusqu'à Strasbourg, de là elle va remonter la côte de Saverne et entre en Lorraine. Huningue, Neuf-Brisach, Strasbourg et Phalsbourg la défendent. L'autre tourne à gauche et passe à Schlestadt; de Schlestadt elle entre dans la montagne et gagne Saint-Dié, Raon-l'Étape, Baccarat et Lunéville. L'ennemi voudra d'abord forcer ces deux routes, les meilleures pour la cavalerie, l'artillerie et les bagages; mais, comme elles sont défendues, nous n'avons pas à nous en inquiéter. Si les alliés font le siége des places fortes — ce qui traînerait la campagne en longueur — alors nous n'aurons rien à craindre; mais c'est peu probable. Après avoir sommé Huningue de se rendre, Belfort, Schlestadt, Strasbourg et Phalsbourg de ce côté des Vosges; Bitche, Lutzelstein et Sarrebrück de l'autre, je crois qu'ils tomberont sur nous. Maintenant, écoutez-moi bien. Entre Phalsbourg et Saint-Dié, il y a plusieurs défilés pour l'infanterie; mais il n'y a qu'une route praticable au canon: c'est la route de Strasbourg à Raon-les-Leaux par Urmatt, Mutzig, Lutzelhouse, Phramond, Grandfontaine. Une fois maîtres de ce passage, les alliés pourraient déboucher en Lorraine. Cette route passe au Donon, à deux lieues d'ici, sur notre droite. La première chose à faire est de s'y établir solidement, dans l'endroit le plus favorable à la défense, c'est-à-dire sur le plateau de la montagne; de la couper, de casser les ponts et de jeter en travers de solides abatis. Quelques centaines de gros arbres en travers d'un passage, avec toutes leurs branches, valent des remparts. Ce sont les meilleures embuscades, on est bien à couvert et l'on voit venir. Ces gros arbres tiennent en diable! Il faut les dépecer morceau par morceau; on ne peut jeter des ponts dessus; enfin, c'est ce qu'il y a de mieux. Tout cela, camarades, sera fait demain soir ou après-demain au plus tard, je m'en charge; mais ce n'est pas tout d'occuper une position et de la mettre en bon état de défense, il faut encore faire en sorte que l'ennemi ne puisse la tourner...

— Justement j'y pensais, dit Materne; une fois dans la vallée de la Bruche, les Allemands peuvent entrer avec de l'infanterie dans les collines de Haslach et tourner notre gauche. Rien ne les empêchera d'essayer la même manœuvre sur notre droite, s'ils parviennent à gagner Raon-l'Étape...

—Oui, mais pour leur ôter ces idées-là, nous avons une chose bien simple à faire: c'est d'occuper les défilés de la Zorn et de la Sarre sur notre gauche, et celui du Blanru sur notre droite. On ne garde un défilé qu'en tenant les hauteurs; c'est pourquoi Piorette va se mettre avec cent hommes, du côté de Raon-les-Leaux; Jérôme, sur le Grosmann, avec un même nombre, pour fermer la vallée de la Sarre; et Labarbe, à la tête du reste, sur la grande côte pour surveiller les collines de Haslach. Vous choisirez votre monde parmi ceux des villages les plus voisins. Il ne faut pas que les femmes aient beaucoup de chemin à faire pour apporter des vivres. Et puis les blessés seront plus près de chez eux, ce qu'il faut aussi considérer. Voilà provisoirement tout ce que j'avais à vous dire. Les chefs de poste auront soin de m'envoyer chaque jour au Donon, où je vais établir ce soir notre quartier général, un bon marcheur pour m'avertir de ce qui se passe et recevoir le mot d'ordre. Nous organiserons aussi une réserve; mais, comme il faut aller au plus pressé, nous parlerons de cela quand vous serez tous en position, et qu'il n'y aura plus de surprise à craindre de la part de l'ennemi.

— Et moi, s'écria Marc Divès, je n'aurai donc rien à faire? Je resterai les bras croisés à regarder les autres se battre?

— Toi, tu surveilleras le transport des munitions; aucun de nous ne saurait traiter la poudre comme toi, la préserver du feu et de l'humidité, fondre des balles, faire des cartouches.

— Mais c'est un ouvrage de femme cela, s'écria le contrebandier; Hexe-Baizel le ferait aussi bien que moi. Comment! je ne tirerai pas un coup de fusil!

— Sois tranquille, Marc, répondit Hullin en riant, les occasions ne te manqueront pas. D'abord le Falkenstein est le centre de notre ligne, c'est notre arsenal et notre point de retraite en cas de malheur. L'ennemi saura par ses espions, que nos convois partent de là; il essayera probablement de les enlever: les balles

Le docteur Lorquin. (Page 33.

et les coups de baïonnette ne te manqueront pas. D'ailleurs, quand tu serais à couvert, cela n'en vaudrait que mieux, car on ne peut confier tes caves au premier venu. Cependant, si tu voulais absolument...

—Non, dit le contrebandier, que la réflexion de Hullin sur ses caves avait touché, non, tout bien considéré, je crois que tu as raison, Jean-Claude; j'ai mes hommes, ils sont bien armés, nous défendrons le Falkenstein, et si l'occasion de placer une balle se présente, je serai plus libre.

— Voilà donc une affaire entendue et bien comprise? demanda Hullin.

— Oui, oui, c'est entendu.

— Eh bien, camarades, s'écria le brave homme d'un accent joyeux, allons nous réchauffer le cœur avec quelques bons verres de vin. Il est dix heures, que chacun retourne à son village et fasse ses provisions. Demain matin au plus tard, il faut que tous les défilés soient occupés solidement. »

Ils sortirent alors de la hutte, et Hullin, en présence de tout le monde, nomma Labarbe, Jérôme, Piorette, chefs de défilés; puis il dit à tous ceux de la Sarre de se réunir le plus tôt possible près de la ferme du Bois-de-Chênes avec des haches, des pioches et des fusils.

« Nous partirons à deux heures, leur dit-il, et nous camperons sur le Donon, en travers de la route. Demain au petit jour, nous commencerons les abatis. »

Il retint le vieux Materne et ses deux garçons Frantz et Kasper, leur annonçant que la bataille

Louise jetant ses bras au cou de Gaspard... (Page 37.)

commencerait sans doute au Donon, et qu'il fallait de ce côté de bons tireurs, ce qui leur fit plaisir.

La mère Lefèvre n'avait jamais paru plus heureuse, en remontant sur sa charrette elle embrassa Louise et lui dit à l'oreille :

« Tout va bien... Jean-Claude est un homme... il voit tout... il entraîne tout le monde... Moi, qui le connais depuis quarante ans, il m'étonne. »

Puis se tournant :

« Jean-Claude, s'écria-t-elle, nous avons là-bas un jambon qui nous attend, et quelques vieilles bouteilles, que les Allemands ne boiront pas.

— Non, Catherine, ils ne les boiront pas. Allez toujours; j'arrive. »

Mais au moment de donner le coup de fouet, et comme déjà bon nombre de montagnards grimpaient la côte pour regagner leurs villages, voilà que tout au loin on vit poindre, dans le sentier des Trois-Fontaines, un homme grand, maigre, enfourché sur une longue bique rousse, la casquette de peau de lièvre, à large visière plate, enfoncée jusqu'au cou, le nez en l'air. Un grand chien berger à longs poils noirs bondissait près de lui, et les pans de son immense redingote flottaient comme des ailes, Tout le monde s'écria :

« C'est le docteur Lorquin de la plaine, celui qui soigne les pauvres gens gratis; il arrive avec son chien *Pluton* : c'est un brave homme ! »

En effet, c'était bien lui; il galopait en criant :

« Halte !... arrêtez !... halte !... »

Et sa face rouge, ses gros yeux vifs, sa barbe d'un brun roussâtre, ses larges épaules voûtées, son grand cheval et son chien; tout cela fendait l'air et grandissait à vue d'œil. En deux minutes, il eut atteint le pied de la montagne, traversé la prairie, et il déboucha du pont en face de la hutte. Aussitôt d'une voix essoufflée il se prit à dire :

« Ah! les sournois, qui veulent entrer en campagne sans moi! Ils me le payeront! »

Et frappant sur un petit coffre qu'il portait en croupe :

« Attendez, mes gaillards, attendez : j'ai là-dedans quelque chose dont vous me donnerez des nouvelles; j'ai là-dedans de petits couteaux et des grands, des ronds et des pointus, pour vous repêcher les balles, les biscaïens, les mitrailles de toute sorte dont on va vous régaler. »

Alors il partit d'un grand éclat de rire, et tous les assistants eurent la chair de poule.

Ayant fait cette plaisanterie agréable, le docteur Lorquin reprit d'un ton plus grave :

« Hullin, il faut que je vous tire les oreilles. Comment, lorsqu'il s'agit de défendre le pays, vous m'oubliez! il faut que d'autres m'avertissent. Il me semble pourtant qu'un médecin n'est pas de trop ici. Je vous en veux!

— Pardonnez-moi, docteur, j'ai tort, dit Hullin en lui serrant la main. Depuis huit jours il s'est passé tant de choses! On ne pense pas toujours à tout. Et, d'ailleurs, un homme comme vous n'a pas besoin d'être prévenu pour remplir son devoir. »

Le docteur se radoucit :

« Tout cela est bel et bon, s'écria-t-il, mais cela n'empêche pas que, par votre faute, j'arrive trop tard; les bonnes places sont prises, les croix distribuées. Voyons, où est le général, que je me plaigne!

— C'est moi.

— Oh! oh! vraiment?

— Oui, docteur, c'est moi, et je vous nomme notre chirurgien en chef.

— Chirurgien en chef des partisans des Vosges! Eh bien, cela me va. Sans rancune, Jean-Claude. »

S'approchant alors de la voiture, le brave homme dit à Catherine qu'il comptait sur elle pour l'organisation des ambulances.

« Soyez tranquille, docteur, répondit la fermière, tout sera prêt. Louise et moi, nous allons nous en occuper dès ce soir; n'est-ce pas, Louise?

— Oh! oui, maman Lefèvre, s'écria la jeune fille, ravie de voir qu'on entrait décidément en campagne, nous allons bien travailler, nous passerons la nuit, s'il le faut. M. Lorquin sera content.

— Eh bien donc! en route! Vous dînez avec nous, docteur. »

La charrette partit au trot. Tout en la suivant, le brave docteur racontait en riant à Catherine comment la nouvelle du soulèvement général lui était parvenue, la désolation de sa vieille gouvernante Marie, qui voulait l'empêcher d'aller se faire massacrer par les *kaiserlicks*, enfin les différents épisodes de son voyage, depuis Quibolo jusqu'au village des Charmes. Hullin, Materne et ses garçons marchaient à quelques pas en arrière, la carabine sur l'épaule, et c'est ainsi qu'ils montèrent la côte, se dirigeant vers la ferme du Bois-de-Chênes.

IX

On peut se figurer l'animation de la ferme, les allées et les venues des domestiques, les cris d'enthousiasme de tout le monde, le cliquetis des verres et des fourchettes, la joie peinte sur toutes ces figures, lorsque Jean-Claude, le docteur Lorquin, les Materne et tous ceux qui avaient suivi la voiture de Catherine furent installés dans la grande salle, autour d'un magnifique jambon, et se mirent à célébrer leurs futurs triomphes la cruche en main.

C'était justement un mardi, jour de cuite à la ferme.

La cuisine flamboyait depuis le matin; le vieux Duchêne, en manches de chemise, le bonnet de coton sur la nuque, retirait du four des miches de pain innombrables, dont la bonne odeur remplissait toute la maison. Annette les recevait et les empilait au coin de l'âtre, Louise servait les convives et Catherine Lefèvre veillait à tout, criant :

« Dépêchez-vous, mes enfants, dépêchez-vous. Il faut que la troisième fournée soit prête lorsque ceux de la Sarre arriveront. Ça fera six livres de pain par homme. »

Hullin, de sa place, regardait la vieille fermière aller et venir.

« Quelle femme! disait-il, quelle femme! Elle n'oublie rien. Allez donc en trouver deux pareilles dans tout le pays! A la santé de Catherine Lefèvre!

— A la santé de Catherine, répondaient les autres.

Les verres s'entre-choquaient et l'on se remettait à causer de combats, d'attaques, de retranchements. Chacun se sentait animé d'une confiance invincible, chacun se disait en lui-même : « Tout ira bien! »

Mais le ciel leur réservait encore une grande

satisfaction en ce jour, surtout à Louise et à la mère Lefèvre. Vers midi, comme un beau rayon de soleil d'hiver blanchissait la neige et faisait fondre le givre des vitres, et que le grand coq rouge, sortant la tête du poulailler, lançait son cri de triomphe dans les échos du Valtin en battant de l'aile, tout à coup le chien de garde, le vieux *Yohan*, tout édenté et presque aveugle, se mit à pousser des aboiements si joyeux et si plaintifs à la fois, que tout le monde prêta l'oreille.

On était dans le plus grand feu de la cuisine; la troisième fournée sortait du four, et pourtant Catherine Lefèvre elle-même s'arrêta.

« Quelque chose se passe, » dit-elle à voix basse.

Puis elle ajouta tout émue :

« Depuis le départ de mon garçon, *Yohan* n'a pas aboyé comme ça. »

Dans le même instant des pas rapides traversaient la cour; Louise s'élançant vers la porte, criait : « C'est lui! c'est lui! » Et presque aussitôt une main cherchait la clenche en frémissant; la porte s'ouvrait, et un soldat paraissait sur le seuil, — mais un soldat si sec, si hâle, si décharné, sa vieille capote grise à boutons d'étain si râpée, ses hautes guêtres de toile si déchirées, que tous les assistants en furent saisis.

Il ne semblait pouvoir faire un pas de plus, et posa lentement la crosse de son fusil à terre. Le bout de son nez d'aigle, — le nez de la mère Lefèvre, — luisait comme du bronze, ses moustaches rousses tremblaient : on eût dit un de ces grands éperviers maigres, que la famine pousse en hiver jusqu'à la porte des étables. Il regardait dans la cuisine, tout pâle sous les couches brunes de ses joues, et ses grands yeux creux remplis de larmes, sans pouvoir avancer ni dire un mot.

Dehors le vieux chien bondissait, pleurait, secouait sa chaîne; à l'intérieur, on entendait le feu petiller, tant le silence était grand; mais bientôt, Catherine Lefèvre d'une voix déchirante s'écria :

« Gaspard!... mon enfant!... C'est toi!

— Oui, ma mère! » répondit le soldat tout bas, comme suffoqué.

Et, dans la même seconde, Louise se prit à sangloter, tandis que dans la grande salle s'élevait comme un bruit de tonnerre.

Tous les amis accouraient, maître Jean-Claude en tête, criant : « Gaspard!... Gaspard Lefèvre! »

En arrivant, ils virent Gaspard et sa mère qui s'embrassaient : cette femme si forte, si courageuse pleurait à chaudes larmes; lui ne pleurait pas, il la tenait serrée sur sa poitrine, ses moustaches rousses dans ses cheveux gris, et murmurait :

« Ma mère!... ma mère!... Ah! que j'ai souvent pensé à vous! »

Puis d'une voix plus haute :

« Louise! dit-il, j'ai vu Louise! »

Et Louise se précipitait dans ses bras : leurs baisers se confondaient.

« Ah! tu ne m'as pas reconnu, Louise!

— Oh! que si... oh! que si... je t'ai reconnu rien qu'à ta marche. »

Le vieux Duchêne, son bonnet de coton à la main, près du feu, bégayait :

« Seigneur Dieu... est-ce possible?... mon pauvre enfant... comme le voilà fait! »

Il avait élevé Gaspard et se le représentait toujours, depuis son départ, frais et joufflu, dans un bel uniforme à parements rouges. Cela dérangeait toutes ses idées de le voir autrement.

En ce moment Hullin, élevant la voix, dit :

« Et nous autres, Gaspard, nous tous, tes vieux amis, tu veux donc nous laisser en friche? »

Alors le brave garçon se retourna et ne fit qu'un cri d'enthousiasme :

« Hullin! Le docteur Lorquin! Materne! Frantz! Tous, tous, ils sont tous là! »

Et les embrassades recommencèrent, mais cette fois plus joyeuses, avec des éclats de rire et des poignées de main qui n'en finissaient plus.

« Ah! docteur, c'est vous! — Ah! mon vieux papa Jean-Claude! »

On se regardait dans le blanc des yeux, la figure épanouie; on s'entraînait bras dessus, bras dessous dans la salle, et la mère Catherine avec le sac, Louise avec le fusil, Duchêne avec le grand shako, suivaient riant, s'essuyant les yeux et les joues; on n'avait jamais rien vu de pareil.

« Asseyons-nous... buvons! s'écriait le docteur Lorquin; voici le bouquet de la fête.

— Ah! mon pauvre Gaspard, que je suis donc content de te revoir sain et sauf, disait Hullin. Hé! hé! sans te flatter, je t'aime mieux comme ça qu'avec tes grosses joues rouges. Tu es un homme maintenant, morbleu! Tu me rappelles les vieux de notre temps, ceux de la Sambre, de l'Égypte, ha! ha! ha! nous n'avions pas le nez rond, nous n'étions pas luisants de graisse; nous regardions comme des rats maigres qui voient un fromage, et nous avions les dents longues et blanches!

— Oui, oui, ça ne m'étonne pas, papa Jean-Claude, répondait Gaspard. Asseyons-nous, asseyons-nous; on cause plus à l'aise. Ah ça! pourquoi donc êtes-vous tous à la ferme?

—Comment, tu ne sais pas? Tout le pays est en l'air, de la Houpe à Saint-Sauveur, pour se défendre.

—Oui, l'anabaptiste de la Painbach m'a dit deux mots de cela, comme je passais; c'est donc vrai?

—Si c'est vrai! Tout le monde s'en mêle. Et moi je suis général en chef.

—A la bonne heure, à la bonne heure, mille tonnerres! Que ces gueux de *kaiserlicks* ne nous mangent pas la laine sur le dos dans notre pays; ça me fait plaisir! Mais passez-moi donc le couteau. C'est égal, on est heureux de se retrouver chez soi. Hé! Louise, viens donc un peu t'asseoir ici. Tenez, papa Jean-Claude, avec cette petite-là d'un côté, le jambon de l'autre, la cruche en avant sur la ligne, il ne me faudrait pas quinze jours pour me *remplumer*; les camarades ne me reconnaîtraient plus à la compagnie. »

Tout le monde s'était assis et s'émerveillait de voir le brave garçon tailler, déchiqueter, lever le coude, puis regarder Louise et sa mère les yeux attendris, et de l'entendre répondre aux uns et aux autres sans perdre un coup de dent.

Les gens de la ferme, Duchêne, Annette, Robin, Dubourg, rangés en demi-cercle, regardaient Gaspard d'un air d'extase; Louise remplissait son verre, la mère Lefèvre, assise près du fourneau, visitait son sac, et, n'y trouvant que deux veilles chemises toutes noires, avec des trous gros comme le poing, des souliers éculés, de la cire à giberne, un peigne à trois dents et une bouteille vide, elle levait les mains au ciel et se dépêchait d'ouvrir l'armoire au linge en murmurant:

« Seigneur! faut-il s'étonner si tant de monde périt de misère! »

Le docteur Lorquin, en présence d'un si vigoureux appétit, se frottait les mains tout joyeux et murmurait dans sa grosse barbe :

« Quel gaillard! quel estomac! quel râtelier! Il croquerait des cailloux comme des noisettes. »

Et le vieux Materne lui-même disait à ses garçons :

« Dans le temps, après deux ou trois jours de chasse dans la haute montagne, en hiver, il m'arrivait aussi d'avoir une faim de loup et de manger un cuissot de chevreuil sur le pouce; maintenant je me fais vieux, une ou deux livres de viande me suffisent. Ce que c'est pourtant que l'âge! »

Hullin avait allumé sa pipe et paraissait tout rêveur; évidemment quelque chose le tracassait. Au bout de quelques minutes, voyant l'appétit de Gaspard se ralentir, il s'écria brusquement :

« Dis donc, Gaspard, sans t'interrompre, comment diable se fait-il que tu sois ici? nous te croyions encore sur le bord du Rhin, du côté de Strasbourg.

—Ah! ah! l'ancien, je comprends, dit le fils Lefèvre en clignant de l'œil: il y a tant de déserteurs, n'est-ce pas?

—Oh! une idée pareille ne me viendra jamais, et cependant...

—Vous ne seriez pas fâché de savoir si nous sommes en règle! Je ne puis vous donner tort, papa Jean-Claude, vous êtes dans votre droit; celui qui manque à l'appel quand les *kaiserlicks* sont en France mérite d'être fusillé! Soyez tranquille, voici ma permission. »

Hullin, qui n'avait pas de fausse délicatesse, lut :

« Permission de vingt-quatre heures au grenadier Gaspard Lefèvre, de la 2e du 1er.

« Ce jourd'hui, 3 janvier 1814.

« GÉMEAU, *chef de bataillon*. »

« Bon, bon, fit-il, serre ça dans ton sac; tu pourrais la perdre. »

Toute sa bonne humeur était revenue.

« Voyez-vous, mes enfants, dit-il, je connais l'amour: c'est très-beau et c'est très-mauvais; mais c'est mauvais particulièrement pour les jeunes soldats qui s'approchent trop de leur village après une campagne. Ils sont capables de s'oublier jusqu'à revenir avec deux ou trois gendarmes à leurs trousses. J'ai vu ça. Enfin, puisque tout est en ordre, buvons un verre de *rikevir*. Qu'en pensez-vous, Catherine? Ceux de la Sarre peuvent arriver d'une minute à l'autre, et nous n'avons pas un instant à perdre.

—Vous avez raison, Jean-Claude, répondit la vieille fermière fort triste. Annette, descends à la cave, apporte trois bouteilles du petit cellier. »

La servante sortit en courant.

« Mais cette permission, Gaspard, reprit Catherine, depuis combien de temps dure-elle?

—Je l'ai reçue hier, à huit heures du soir, à Vasselonne, ma mère. Le régiment est en retraite sur la Lorraine; je dois le rejoindre ce soir à Phalsbourg.

—C'est bien; tu as encore sept heures devant toi; il ne t'en faudra pas plus de six pour arriver, quoiqu'il y ait beaucoup de neige au Foxthâl. »

La brave femme vint se rasseoir près de son fils, le cœur gros; elle ne pouvait cacher son trouble. Tout le monde était ému. Louise, le bras sur la vieille épaulette râpée de Gaspard, la joue sur son oreille, sanglotait. Hullin vi-

dait les cendres de sa pipe au bout de la table, les sourcils froncés, sans rien dire; mais quand les bouteilles arrivèrent et qu'on les eut débouchées :

« Allons, Louise, s'écria-t-il, du courage, morbleu! Tout cela ne peut durer longtemps; il faut que ça finisse d'une manière ou d'une autre, et je dis, moi, que ça finira bien; Gaspard reviendra, et nous ferons la noce. »

Il remplissait les verres, et Catherine s'essuyait les yeux en murmurant :

« Et dire que tous ces brigands sont cause de ce qui nous arrive. Ah! qu'ils viennent, qu'ils viennent par ici! »

On but d'un air mélancolique; mais le vieux *rikevir*, entrant dans l'âme de ces braves gens, ne tarda point à les ranimer. Gaspard, plus ferme qu'il ne l'avait paru d'abord, se mit à raconter les terribles affaires de Bautzen, de Lutzen, de Leipzig et de Hanau, où les conscrits s'étaient battus comme des anciens, remportant victoire sur victoire, jusqu'à ce que les traîtres se missent de la partie.

Tout le monde l'écoutait en silence. Louise, dans les moments de grand danger,—au passage des rivières sous le feu de l'ennemi, à l'enlèvement d'une batterie à la baïonnette,—lui serrait le bras comme pour le défendre. Les yeux de Jean-Claude étincelaient; le docteur demandait chaque fois la position de l'ambulance; Materne et ses garçons allongeaient le cou, leurs grosses mâchoires rousses serrées; et, le vin vieux aidant, l'enthousiasme grandissait de minute en minute : Ah! les gueux! ah! les brigands! Gare, gare, tout n'est pas fini!... »

La mère Lefèvre admirait le courage et le bonheur de son fils au milieu de ces événements, dont les siècles des siècles garderont le souvenir.

Mais quand Lagarmitte, grave et solennel dans sa longue jaquette de toile grise, son large feutre noir sur les boucles blanches de ses cheveux, et sa longue trompe d'écorce sur l'épaule, traversa la cuisine et parut à l'entrée de la salle, disant : « Ceux de la Sarre arrivent! » Alors toute cette exaltation disparut, et l'on se leva, songeant à la lutte terrible qui bientôt allait s'engager dans la montagne.

Louise, jetant ses bras au cou de Gaspard, s'écria :

« Gaspard, ne t'en va pas!... Reste avec nous! »

Il devint tout pâle.

« Je suis soldat, dit-il; je m'appelle Gaspard Lefèvre; je t'aime mille fois plus que ma propre vie; mais un Lefèvre ne connaît que son devoir. »

Et il dénoua ses bras. Louise, alors, s'affaissant sur la table, se mit à gémir tout haut. Gaspard se leva. Hullin se posa entre eux, et lui serrant les mains avec force, les joues frémissantes :

« A la bonne heure! s'écria-t-il, tu viens de parler comme un homme. »

Sa mère s'avança d'un air calme, pour lui boucler le sac sur les épaules. Elle fit cela, les sourcils froncés, les lèvres serrées sous son grand nez crochu, sans pousser un soupir; mais deux grosses larmes suivaient lentement les rides de ses joues. Et quand elle eut fini, se détournant, la manche sur les yeux, elle dit :

« C'est bien... va... va... mon enfant, ta mère te bénit. Si la guerre te prend, tu ne seras pas mort... tiens, Gaspard, voici ta place, là, entre Louise et moi : tu y seras toujours! Cette pauvre enfant n'est pas encore assez vieille pour savoir que vivre c'est souffrir!... »

Tout le monde sortit; Louise seule resta dans la salle, à se lamenter. Quelques instants après, comme la crosse du fusil retentissait sur les dalles de la cuisine, et que la porte extérieure s'ouvrait, elle jeta un cri déchirant, et se précipitant dehors :

« Gaspard! Gaspard! dit-elle, regarde, j'ai du courage, je ne pleure pas; je ne veux pas te retenir, non, mais ne me quitte pas fâché; aie pitié de moi!

—Fâché! fâché contre toi, ma bonne Louise. Oh! non, non, fit-il. Mais de te voir si malheureuse, ça me crève le cœur... Ah! si tu avais un peu de courage... maintenant je serais heureux!

—Eh bien, j'en ai, embrassons-nous! Regarde, je ne suis plus la même; je veux être comme maman Lefèvre! »

Ils se donnèrent les embrassades d'adieu avec calme. Hullin tenait le fusil; Catherine agita la main comme pour dire : « Va! va! c'est assez! »

Et lui, saisissant tout à coup son arme, s'éloigna d'un pas ferme et sans tourner la tête.

De l'autre côté, ceux de la Sarre, avec leurs pioches et leurs haches, grimpaient à la file le sentier du Valtin.

Au bout de cinq minutes, au détour du gros chêne, Gaspard se retourna levant la main; Catherine et Louise lui répondirent. Hullin s'avançait alors à la rencontre de son monde. Le docteur Lorquin seul restait avec les femmes, quand Gaspard, poursuivant sa route, eut disparu, il s'écria :

« Catherine Lefèvre, vous pouvez vous glorifier d'avoir pour fils un homme de cœur. Dieu veuille qu'il ait de la chance! »

On entendait les voix lointaines des arrivants.

qui riaient entre eux, et marchaient à la guerre comme on court à la noce.

X

Tandis que Hullin, à la tête des montagnards, prenait ses mesures pour la défense, le fou Yégof — cet être sans conscience de lui-même, ce malheureux couronné de fer-blanc, cette image désolante de l'âme humaine frappée dans ce qu'elle a de plus noble, de plus grand, de plus vital: l'intelligence! — le fou Yégof, la poitrine ouverte à tous les vents, les pieds nus, insensible au froid, comme le reptile dans sa prison de glace, vaguait de montagne en montagne, au milieu des neiges.

D'où vient que l'insensé résiste aux atteintes les plus âpres de la température, alors que l'être intelligent y succombe? Est-ce une concentration plus puissante de la vie, une circulation plus rapide du sang, un état de fièvre continu? Est-ce l'effet de la surexcitation des sens, ou toute autre cause ignorée?

La science n'en dit rien. Elle n'admet que les causes matérielles, impuissantes à rendre compte de tels phénomènes.

Yégof allait donc au hasard, et la nuit venait, le froid redoublait, le renard claquait des dents à la poursuite d'un gibier invisible: la buse affamée retombait les serres vides sur les broussailles, en jetant un cri de détresse. Lui, son corbeau sur l'épaule, gesticulant, parlant comme en rêve, marchait, marchait toujours, du Holderloch au Sonneberg, du Sonneberg au Blutfeld.

Or, en cette nuit, le vieux pâtre Robin de la ferme du Bois-de-Chêne devait être témoin du plus étrange et du plus épouvantable spectacle.

Quelques jours auparavant, ayant été surpris par les premières neiges au fond de la gorge du Blutfeld, il avait laissé là sa charrette, pour reconduire son troupeau à la ferme; mais s'étant aperçu qu'il avait oublié sa peau de mouton dans la guérite ambulante, il s'était ce jour-là, sa besogne faite, mis en route, vers quatre heures du soir, pour aller la chercher.

Le Blutfeld, situé entre le Schnéeberg et le Grosmann, est une gorge étroite bordée de rochers à pic. Un filet d'eau y serpente, été comme hiver, à l'ombre de hautes broussailles, et dans le fond s'étend un grand pâturage tout parsemé de larges pierres grises.

On descend rarement dans ce défilé, car le Blutfeld a quelque chose de sinistre, surtout au clair de lune d'hiver. Les gens instruits du pays, le maître d'école de Dagsburg, celui de Hazlach, disent qu'en cet endroit s'est livrée la grande bataille des Triboques contre les Germains, lesquels voulaient pénétrer dans les Gaules, sous la conduite d'un chef nommé Luitprandt. Ils disent que les Triboques, des cimes d'alentour, précipitant sur leurs ennemis des masses de rochers, les broyèrent là dedans comme dans un mortier, et que de ce grand carnage, la gorge a conservé le nom de *Blutfeld* (champ du sang). On y trouve des pots cassés, des fers de lance rouillés, des morceaux de casques, et des épées longues de deux aunes, en forme de croix.

La nuit, lorsque la lune éclaire ce champ et ces grosses pierres couvertes de neige, lorsque la bise souffle, agitant les buissons glacés comme des cymbales, il semble qu'on entend le grand cri des Germains au moment de la surprise, les pleurs des femmes, les hennissements des chevaux, le roulement immense des chariots dans le défilé; car il paraît que ces gens conduisaient, dans leurs voitures couvertes de peaux, femmes, enfants, vieillards, et tout ce qu'ils possédaient en or, en argent, en meubles, comme les Allemands qui partent pour l'Amérique.

Les Triboques ne se lassèrent point de les massacrer pendant deux jours, et, le troisième, ils remontèrent au Donon, au Schnéeberg, au Grosmann, au Giromâni, au Hengst, leurs larges épaules courbées sous le butin.

Voilà ce qu'on raconte touchant le Blutfeld; et certes, à voir cette gorge encaissée dans les montagnes comme une immense citerne, sans autre issue qu'un étroit sentier, on comprend que les Germains ne devaient pas s'y trouver à leur aise.

Robin n'arriva qu'entre sept et huit heures au lever de la lune.

Le brave homme était descendu cent fois dans le précipice, mais il ne l'avait jamais vu si vivement éclairé et si morne.

De loin, sa charrette blanche, au fond de l'abîme, lui produisait l'effet d'une de ces grosses pierres couvertes de neige, sous lesquelles on avait enterré les Germains. Elle était à l'entrée du gouffre, derrière un gros massif de broussailles, et le petit torrent murmurait auprès et se répandait dans les flèches d'eau, brillantes comme des glaives.

Arrivé là, le pâtre se mit à chercher la clef du cadenas, puis, ayant ouvert sa guérite, et se traînant sur les mains et les genoux, il retrouva fort heureusement sa casaque, et même une vieille hachette à laquelle il ne pensait plus.

Mais qu'on juge de sa surprise, lorsqu'en se retournant pour sortir, il vit le fou Yégof apparaître au détour du sentier, et s'avancer droit à lui sous les vifs rayons de la lune.

Le brave homme se rappela tout de suite l'histoire terrible de la cuisine du Bois-de-Chênes, et il eut peur!... mais ce fut bien autre chose, lorsque derrière le fou, à quinze ou vingt pas, débouchèrent à leur tour cinq loups gris, deux grands et trois petits.

D'abord il crut que c'étaient des chiens, mais c'étaient des loups. Ils suivaient Yégof pas à pas, et lui ne semblait pas les voir; son corbeau voltigeait, allant de la pleine lumière dans l'ombre des rochers, puis revenant; les loups, les yeux brillants, leurs naseaux pointus en l'air, flairaient; le fou levait son sceptre.

Le pâtre tira la porte de sa guérite aussi prompt que l'éclair, mais Yégof ne le vit pas. Il s'avança dans la gorge comme dans une salle immense; à droite et à gauche se dressaient les rochers à pic, au-dessus brillaient des milliards d'étoiles. On aurait entendu voler une mouche; les loups ne faisaient aucun bruit en marchant, et le corbeau venait de se poser à la cime d'un vieux chêne desséché sur l'une des roches en face; son plumage luisant paraissait bleu sombre, il tournait la tête et semblait écouter.

C'était étrange.

Robin se dit:

« Le fou ne voit rien, il n'entend rien; ils vont le dévorer. S'il trébuche, s'il glisse, c'est fini! »

Mais, au milieu de la gorge, Yégof s'étant retourné, s'assit sur une pierre, et les cinq loups, tout autour de lui, le nez en l'air, s'assirent dans la neige.

Alors, chose vraiment terrible, le fou, levant son sceptre, leur fit un discours en les appelant par leurs noms.

Les loups lui répondaient pas des cris lugubres.

Or, voici, ce qu'il leur disait:

« Hé! Child, Bléed, Merweg, et toi, Sirimar, mon vieux, nous voilà donc encore une fois ensemble! Vous êtes revenus gras.... il y a eu bonne chère en Allemagne, hé! »

Puis, montrant la gorge blanche:

« Vous rappelez-vous la grande bataille? »

L'un des loups se mit à hurler lentement d'une voix plaintive, puis un autre, puis tous les cinq ensemble.

Cela dura bien dix minutes.

Le corbeau, perché sur la branche desséchée, ne bougeait pas.

Robin aurait voulu fuir; il priait, invoquant tous les saints, et surtout son patron, pour lequel les pâtres de la montagne ont la plus grande vénération.

Mais les loups hurlaient toujours, et tous les échos du Blutfeld avec eux.

A la fin, l'un, le plus vieux, se tut, puis un autre, puis tous, et Yégof reprit:

« Oui, oui, c'est une triste histoire. — Oh! regardez. Voici la rivière où coulait notre sang! — C'est égal, Merweg, c'est égal, les autres ont aussi laissé de leurs os dans la bruyère. — Et la lune a vu leurs femmes s'arracher les cheveux durant trois jours et trois nuits! — Oh! la terrible journée! — Oh! les chiens, ont-ils été fiers de leur grande victoire! — Qu'ils soient maudits... maudits! »

Le fou avait jeté sa couronne à terre; il la ramassa en gémissant.

Les loups, toujours assis, l'écoutaient comme des personnes attentives. Le plus grand se mit à hurler, et Yégof lui répondit:

« Tu as faim, Sirimar! réjouis-toi, réjouis-toi, la chair ne manquera pas longtemps: les nôtres arrivent; on va recommencer la bataille. »

Puis, se levant et frappant de son sceptre une pierre:

« Tiens, voilà tes os! »

Il s'approcha d'une autre:

« Et les tiens, Merweg, les voilà! » fit-il.

Toute la bande le suivit; lui, se dressant sur une petite roche et regardant le gouffre silencieux, s'écria:

« Notre chant de guerre est mort! notre chant de guerre est un gémissement! l'heure est proche, il va se réveiller! — Et vous serez des guerriers; vous aurez encore une fois ces vallons et ces montagnes.

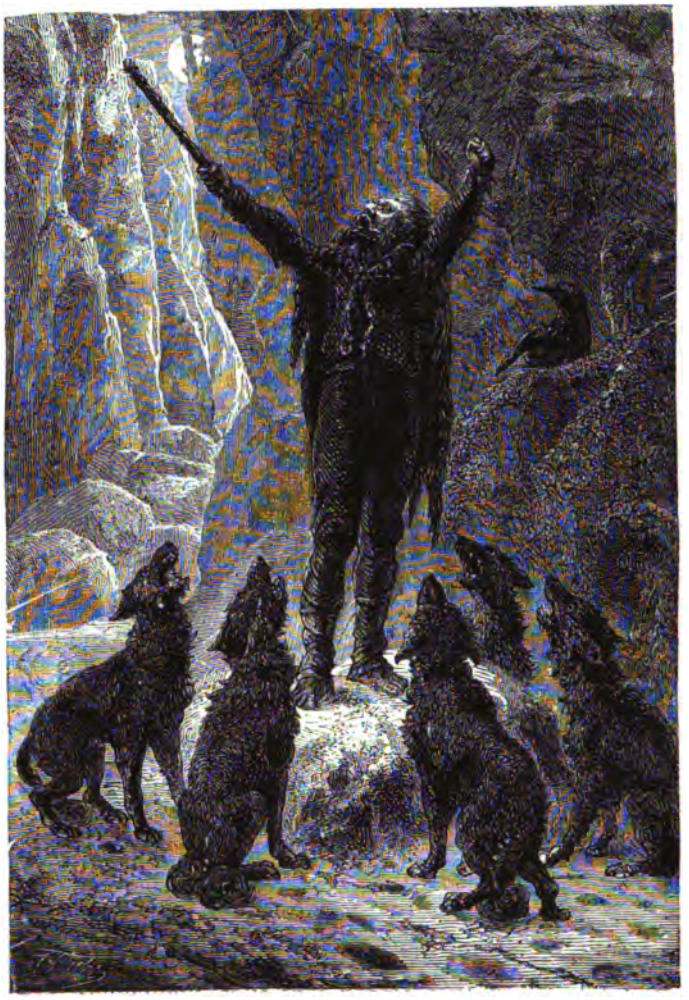
« Oh! ces bruits de charrettes, ces cris de femmes, ces coups de masse, je les entends, l'air en est plein.

« Oui, oui, ils descendaient de là-haut, et nous étions entourés! — Et maintenant tout est mort; écoutez, tout est mort; vos os dorment, mais vos enfants arrivent, votre tour reviendra: — chantez, chantez! »

Et lui-même se mit à hurler, tandis que les loups reprenaient leur chant sauvage.

Ces plaintes devenaient de plus en plus navrantes, et le silence des rochers d'alentour, les uns sombres, les autres éclairés de face; l'immobilité des bois sous leur fardeau de neige; les échos lointains répondant au lugubre concert d'une voix mystérieuse, tout était fait pour saisir le vieux pâtre d'une horreur éternelle.

Cependant il craignait moins, car Yégof et son funèbre cortége se trouvaient plus loin de lui, et s'éloignaient vers Hazlach.



Le fou, levant son sceptre, leur fit un discours. (Page 39.

A son tour le corbeau, jetant un cri rauque, déploya ses ailes et prit son vol dans l'azur pâle.

Toute cette scène disparut comme un rêve!

Robin, longtemps encore, écouta les hurlements qui s'éloignaient. Ils avaient complétement cessé depuis plus de vingt minutes, et le silence de l'hiver régnait seul dans l'espace, lorsque le brave homme se sentit assez rassuré pour sortir de sa guérite, et reprendre en courant le chemin de la ferme.

En arrivant au Bois-de-Chênes, il trouva tout le monde en l'air. On était en train d'abattre un bœuf pour la troupe du Donon. Hullin, le docteur Lorquin, Louise, étaient partis avec ceux de la Sarre. Catherine Lefèvre faisait charger sa grande voiture à quatre chevaux, de pain, de viande et d'eau-de-vie. On allait, on courait, tout le monde prêtait la main aux préparatifs.

Robin ne put raconter à personne ce qu'il avait vu. D'ailleurs, cela lui paraissait à lui-même tellement incroyable, qu'il n'osait en ouvrir la bouche.

Lorsqu'il fut couché dans sa crèche, au milieu de l'étable, il finit par se dire que Yégof avait sans doute apprivoisé dans le temps une nichée de loups, et qu'ils parlait de ses folies avec eux, comme on parle quelquefois à son chien.

Mais il lui resta toujours de cette rencontre une crainte superstitieuse, et, même dans l'âge le plus avancé, le brave homme ne parla jamais de ces choses qu'en frémissant.

Une vingtaine de Cosaques, la barbe jaune ébouriffée... (Page 47.)

XI

Tout ce que Hullin avait ordonné s'était accompli : les défilés de la Zorne, de la Sarre étaient gardés solidement; celui du Blanru, point extrême de la position, avait été mis en état de défense par Jean-Claude lui-même et les trois cents hommes qui formaient sa force principale.

C'est là, sur le versant oriental du Donon, à deux kilomètres de Grandfontaine, qu'il faut nous porter pour attendre les événements ultérieurs.

Au-dessus de la grande route, qui longe la côte en écharpe jusqu'aux deux tiers de la cime on remarquait alors une ferme entourée de quelques arpents de terre cultivée, la métairie de Pelsly l'anabaptiste, une large construction à toiture plate, telle qu'il la fallait pour ne pas être enlevée par les grands courants d'air. Les étables et les réduits à porcs s'étendaient derrière, vers le sommet de la montagne.

Les partisans bivouaquaient aux alentours; à leurs pieds se découvraient Grandfontaine et Framont, serrés dans une gorge étroite; plus loin, au tournant de la vallée, Schirmeck et son vieux pan de ruines féodales; enfin, dans les ondulations de la chaîne, la Bruche s'éloignant en zigzag, sous les brumes grisâtres de l'Alsace. A leur gauche montait la cime aride du Donon,

semée de rochers et de quelques sapins rabougris. Devant eux se trouvait la route effondrée : les talus écroulés sur la neige, de grands arbres jetés à la traverse avec toutes leurs branches.

La neige fondante laissait paraître la glèbe jaune de loin en loin ; ailleurs, elle formait de grosses vagues gercées par la bise.

C'était un coup d'œil sévère et grandiose. Pas un piéton, pas une voiture n'apparaissait le long du chemin de la vallée, qui serpente sous les taillis à perte de vue : on aurait dit un désert.

Les quelques feux éparpillés autour de la métairie, envoyant au ciel leurs bouffées de fumée humide, indiquaient seuls l'emplacement du bivouac.

Les montagnards, assis autour de leurs marmites, le feutre rabattu sur la nuque, le fusil en bandoulière, étaient tout mélancoliques : depuis trois jours ils attendaient l'ennemi. Dans un de ces groupes, les jambes repliées. le dos arrondi, la pipe aux lèvres, se trouvaient le vieux Materne et ses deux garçons.

De temps en temps, Louise apparaissait sur le seuil de la ferme, puis elle rentrait bien vite se remettre à l'ouvrage. Un grand coq grattait le fumier de la patte, chantant d'une voix enrouée ; deux ou trois poules se promenaient le long des broussailles. Tout cela réjouissait la vue, mais la grande consolation des partisans était de contempler de magnifiques quartiers de lard, aux côtes blanches et rouges, embrochés dans des piquets de bois vert, fondant leur graisse goutte à goutte sur la braise, et d'aller remplir leurs cruches à une petite tonne d'eau-de-vie posée sur la charrette de Catherine Lefèvre.

Vers huit heures du matin, un homme se montra subitement entre le grand et le petit Donon : les sentinelles le découvrirent aussitôt; il descendait en agitant son feutre.

Au bout de quelques minutes, on reconnut Nickel Bentz, l'ancien garde forestier de la Houpe.

Tout le camp fut en éveil ; on courut avertir Hullin, qui dormait depuis une heure dans la métairie, sur une grande paillasse, côte à côte avec le docteur Lorquin et son chien *Pluton*.

Ils sortirent tous les trois, accompagnés du vieux pâtre Lagarmitte, qu'on avait nommé trompette, et de l'anabaptiste Pelsly, homme grave, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans les larges poches de sa tunique de laine grise garnie d'agrafes de laiton, un large collier de barbe autour des mâchoires, et la houppe de son bonnet de coton au milieu du dos.

Jean-Claude semblait joyeux.

« Eh bien, Nickel, que se passe-t-il là-bas? s'écria-t-il.

— Jusqu'à présent, rien de nouveau, maître Jean-Claude; seulement du côté de Phalsbourg, on entend gronder comme un orage. Labarbe dit que c'est le canon, car toute la nuit on voyait passer des éclairs sur la forêt de Hildehouse, et, depuis ce matin des nuages gris s'étendent sur la plaine.

— La ville est attaquée, dit Hullin ; mais du côté de Lutzelstein?

— On n'entend rien, répondit Bentz.

— Alors, c'est que l'ennemi essaye de tourner la place. Dans tous les cas, les alliés sont là-bas: il doit y avoir terriblement de monde en Alsace. »

Puis se tournant vers Materne, debout derrière lui :

« Nous ne pouvons plus rester dans l'incertitude, dit-il, tu vas partir avec tes deux fils en reconnaissance. »

La figure du vieux chasseur s'éclaircit.

« A la bonne heure! je vais donc pouvoir me dégourdir un peu les jambes, dit-il, et tâcher de décrocher un de ces gueux d'Autrichiens ou de Cosaques.

— Un instant, mon vieux, il ne s'agit pas ici de décrocher quelqu'un ; il s'agit de voir ce qui se passe. Frantz et Kasper resteront armés, mais toi, je te connais, tu vas laisser ici ta carabine, ta corne à poudre et ton couteau de chasse.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il faut entrer dans les villages, et que si l'on te prenait armé, tu serais fusillé tout de suite.

— Fusillé?

— Sans doute. Nous ne sommes pas des troupes régulières; on ne nous fait pas prisonniers, on nous fusille. Tu suivras donc la route de Schirmeck, un bâton à la main, et tes fils t'accompagneront de loin dans les taillis, à demi-portée de carabine. Si quelques maraudeurs t'attaquent, ils viendront à ton secours, mais si c'est une colonne, un peloton, ils te laisseront prendre.

— Ils me laisseront prendre! s'écria le vieux chasseur indigné, je voudrais bien voir ça.

— Oui, Materne, et ce sera le plus simple, car un homme désarmé, on le relâche; un homme armé, on le fusille. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il ne faut pas chanter aux Allemands que tu viens les espionner.

— Ah! ah! je comprends. Oui, oui, ça n'est pas mal vu; moi, je ne quitte jamais ma carabine, Jean-Claude, mais à la guerre comme à la guerre; tiens, la voilà ma carabine, et ma corne, et mon couteau. Qui est-ce qui me prêtera sa blouse et son bâton? »

Nickel Bentz lui passa son sarrau bleu et son feutre. Tout le monde les entourait avec admiration.

Lorsqu'il eut changé d'habits, malgré ses grosses moustaches grises, on aurait pris le vieux chasseur pour un simple paysan de la haute montagne.

Ses deux garçons, tout fiers d'être de cette première expédition, vérifiaient l'amorce de leurs carabines et mettaient au bout du canon la baïonnette du sanglier droite et longue comme une épée. Ils tâtaient leur couteau de chasse, poussaient la gibecière d'un mouvement d'épaules sur leurs reins, et s'assuraient que tout se trouvait bien en ordre, promenant autour d'eux des regards étincelants.

« Ah ça! leur dit le docteur Lorquin en riant, n'oubliez pas la recommandation de maître Jean-Claude : de la prudence! Un Allemand de plus ou de moins sur cent mille n'embellirait pas considérablement nos affaires; tandis que si vous nous reveniez endommagés l'un ou l'autre, on vous remplacerait difficilement.

—Oh! ne craignez rien, docteur, nous allons ouvrir l'œil.

— Mes garçons, répondit fièrement Materne, sont de vrais chasseurs : ils savent attendre et profiter du moment. Ils ne tireront que si j'appelle. Vous pouvez être tranquille! Et maintenant, en route; il faut que nous soyons de retour avant la nuit. »

Ils partirent.

« Bonne chance! » leur cria Hullin, tandis qu'ils remontaient dans les neiges, pour faire le tour des abatis.

Ils descendirent bientôt vers le petit sentier qui coupe au court sur la droite de la montagne.

Les partisans les suivaient du regard. — Leurs grands cheveux roux frisés, leurs longues jambes sèches, leurs larges épaules, leurs mouvements souples, rapides, tout annonçait qu'en cas de rencontre, cinq ou six *kaiserlicks* n'auraient pas beau jeu contre de pareils gaillards.

Au bout d'un quart d'heure ils tournèrent la sapinière et disparurent.

Alors Hullin rentra tranquillement à la ferme, en causant avec Nickel Bentz.

Le docteur Lorquin marchait derrière, suivi de *Pluton*, et tous les autres allèrent reprendre leurs places autour des feux de bivouac.

XII

Materne et ses deux garçons marchèrent longtemps en silence; le temps s'était mis au beau; le pâle soleil d'hiver brillait sur la neige éblouissante sans parvenir à la dissoudre; le sol restait ferme et sonore. Au loin, dans la vallée, se dessinaient avec une netteté surprenante les flèches des sapins, la pointe rougeâtre des rochers, les toits des hameaux, avec leurs stalactites de glace suspendues aux tuiles, leurs petites fenêtres scintillantes, et leurs pignons aigus.

Les gens se promenaient dans la rue de Grandfontaine; une troupe de jeunes filles stationnait autour du lavoir, quelques vieux en bonnet de coton fumaient leur pipe sur le seuil des maisonnettes. Tout ce petit monde, au fond de l'étendue bleuâtre, allait, venait et vivait, sans qu'un souffle, un soupir parvînt à l'oreille des forestiers.

Le vieux chasseur fit halte à la lisière du bois, et dit à ses fils :

« Je vais descendre au village, chez Dubreuil, l'aubergiste de la *Pomme de pin*. »

Il leur désignait de son bâton une longue bâtisse blanche, les fenêtres et la porte entourées d'une bordure jaune, et une branche de pin suspendue à la muraille en guise d'enseigne.

« Vous m'attendrez ici; s'il n'y a pas de danger, je sortirai sur le pas de la porte et je lèverai mon chapeau, vous pourrez alors venir prendre un verre de vin avec moi. »

Il descendit aussitôt la côte neigeuse, jusqu'aux petits jardins échelonnés au-dessus de Grandfontaine, ce qui dura bien dix minutes, puis il prit entre deux sillons, gagna la prairie, traversa la place du village, et ses deux garçons, l'arme au pied, le virent entrer à l'auberge. Quelques instants après, il reparut sur le seuil et leva son chapeau, ce qui leur fit plaisir.

Au bout d'un quart d'heure, ils avaient rejoint leur père dans la grande salle de la *Pomme de pin;* une pièce basse, chauffée par un grand fourneau de fonte bleui à la mine de plomb, le plancher sablé, et les longues tables de sapin bien récurées à la couronne de prêle.

Sauf l'aubergiste Dubreuil, — le plus gros et le plus apoplectique des cabaretiers des Vosges, le ventre replié en outre sur ses cuisses énormes, les yeux ronds, le nez épaté, une verrue sur la joue droite et le triple menton retombant en cascade sur son col rabattu à la Colin,—sauf ce curieux personnage, assis dans un grand fauteuil de cuir près du fourneau, Materne se trouvait seul. Il venait de remplir les verres; la vieille horloge sonnait neuf heures, et son coq de bois battait de l'aile avec un grincement bizarre.

« Salut, père Dubreuil, dirent les deux garçons d'une voix rude.

— Bonjour, mes braves, bonjour, » répondit l'aubergiste en grimaçant un sourire.

Puis, d'une voix grasse, il demanda :

« Rien de neuf?

—Ma foi, non! répondit Kasper, voici l'hiver, le temps du sanglier. »

Puis tous deux, posant leur carabine dans l'angle de la fenêtre, à portée de la main en cas d'éveil, ils passèrent une jambe au-dessus du banc, et s'assirent en face de leur père, qui tenait le haut bout de la table.

En même temps ils burent, en disant : « A notre santé! » Ce qu'ils avaient toujours soin de faire.

« Ainsi, dit Materne en se retournant vers le gros homme, comme pour reprendre la suite d'une conversation interrompue, vous pensez, père Dubreuil, que nous n'aurons rien à craindre au bois des Baronies, et que nous pourrons chasser tranquillement le sanglier?

—Oh! pour ça, je n'en sais rien, s'écria l'aubergiste; seulement, jusqu'à présent, les alliés n'ont pas encore dépassé Mutzig. Et puis, ils ne font de mal à personne; ils reçoivent tous les gens de bonne volonté, pour combattre l'usurpateur.

— L'usurpateur? qu'est-ce donc?

— Hé! Napoléon Bonaparte, l'usurpateur, c'est connu. Regardez un peu au mur. »

Il leur désignait une grande pancarte de papier collée à la muraille, près de l'horloge.

« Regardez ça, et vous verrez que les Autrichiens sont nos véritables amis. »

Les sourcils du vieux Materne se rapprochèrent, mais réprimant aussitôt ce tressaillement:

« Ah bah! fit-il.

— Oui, lisez ça.

— Mais je ne sais pas lire, monsieur Dubreuil, ni mes garçons non plus; expliquez-nous seulement la chose. »

Alors le vieux cabaretier, appuyant ses deux grosses mains rouges aux bras de son fauteuil, se leva en soufflant comme un veau, et fut se poser devant la pancarte, les bras croisés sur sa croupe énorme. Puis, d'un ton majestueux, il lut une proclamation des souverains alliés, déclarant « qu'ils faisaient la guerre à Napoléon en personne, et non pas à la France. En conséquence de quoi, tout le monde devait se tenir tranquille et ne pas se mêler de leurs affaires, sous peine d'être brûlé, pillé et fusillé. »

Les trois chasseurs écoutaient cela, se regardant l'un l'autre d'un œil étrange.

Quand Dubreuil eut fini, il alla se rasseoir et dit :

« Vous voyez bien!

— Et d'où tenez-vous ça? demanda Kasper.

— Ça, mon garçon, c'est affiché partout!

— Eh bien, ça nous fait plaisir, dit Materne, en portant la main sur le bras de Frantz, qui se levait les yeux étincelants. Tu veux du feu, Frantz? voici mon briquet. »

Frantz se rassit, et le vieux reprit d'un air bonhomme :

« Et nos bons amis les Allemands ne prennent rien à personne?

— Tous les gens tranquilles n'ont rien à craindre, mais les mauvais gueux qui se lèvent on leur prend tout, et c'est juste, il ne faut pas que les bons pâtissent pour les mauvais. Ainsi, vous, par exemple, au lieu de vous faire du mal, on vous recevrait très-bien au quartier général des alliés. Vous connaissez le pays, vous serviriez de guides, et l'on vous payerait grassement. »

Il y eut un instant de silence; les trois chasseurs se regardèrent de nouveau, le père avait étendu les mains sur la table, tout au large, comme pour recommander le calme à ses fils. Cependant il était tout pâle.

L'aubergiste qui ne s'apercevait de rien reprit :

« Vous auriez bien plutôt à craindre, au bois des Baronies, ces brigands de Dagsburg, de la Sarre et du Blanru qui se sont révoltés en masse et qui veulent recommencer 93.

— En êtes-vous bien sûr? demanda Materne, faisant effort pour se dominer.

— Si j'en suis sûr! Vous n'avez qu'à regarder par la fenêtre, et vous les verrez sur la route du Donon. Ils ont surpris l'anabaptiste Pelsly; ils l'ont attaché au pied de son lit; ils pillent, ils volent, ils défoncent les routes, mais gare, gare! D'ici quelques jours ils vont en voir de drôles. Ce n'est pas avec des mille hommes qu'on va les attaquer, pas avec des dix mille, mais avec des milliards de *milliasses*... Ils seront tous pendus! »

Materne se leva.

« Il est temps de se remettre en route, dit-il d'un ton bref. A deux heures il faut être au bois, et nous sommes là tranquillement à causer comme des pies. Au revoir, père Dubreuil. »

Ils sortirent précipitamment, n'y tenant plus de rage.

« Réfléchissez bien à ce que je vous ai dit! » leur cria l'aubergiste de son fauteuil.

Une fois dehors, Materne se retournant les lèvres frémissantes, s'écria :

« Si je ne m'étais pas retenu, j'allais lui casser la bouteille sur la tête.

— Et moi, dit Frantz, je lui passais ma baïonnette dans le ventre. »

Kasper, un pied sur la marche, semblait vouloir rentrer; il serrait le manche de son couteau de chasse, sa figure avait une expression terrible. Mais le vieux le prit par le bras, et l'entraîna en disant :

« Allons... allons... nous retrouverons ça plus tard! Me conseiller, à moi, de trahir le pays! Hullin nous avait bien dit d'être sur nos gardes; il avait raison. »

Ils descendirent alors la rue, jetant à droite et à gauche des yeux hagards. Les gens se demandaient entre eux : « Qu'est-ce qu'ils ont donc? »

Arrivés au bout du village, en face de la vieille croix, tout près de l'église, ils firent halte, et Materne, d'un ton plus calme, leur montrant le sentier qui tourne autour de Phrâmond, dans les bruyères, dit à ses fils :

« Vous allez prendre ce chemin-là. Moi, je suis la route jusqu'à Schirmeck. Je n'irai pas trop vite, pour vous laisser le temps d'arriver avec moi. »

Ils se séparèrent, et le vieux chasseur tout pensif, la tête inclinée, marcha longtemps, se demandant par quelle force intérieure il avait pu s'empêcher de casser la tête au gros aubergiste. Il se dit que c'était sans doute la peur de compromettre ses fils.

Tout en rêvant à ces choses, Materne rencontrait de temps en temps des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres qu'on menait dans la montagne. Il y en avait qui venaient de Wisch, d'Urmatt, et même de Mutzig; les pauvres bêtes n'en pouvaient plus.

« Où diable courez-vous si vite? criait le vieux chasseur aux pâtres mélancoliques; vous n'avez donc pas confiance dans la proclamation des Russes et des Autrichiens, vous autres? »

Et ces gens, de mauvaise humeur, lui répondaient :

« Il vous est facile de rire. Les proclamations! nous savons ce qu'elles valent maintenant. On pille tout, on vole tout, on met des contributions forcées, on enlève les chevaux, les vaches, les bœufs, les voitures.

— Tiens! tiens! tiens! pas possible... Qu'est-ce que vous me racontez là? faisait Materne, ça me renverse, des gens si braves, de si bons amis, des sauveurs de la France! Je ne peux pas vous croire. Une si belle proclamation!

— Eh bien, descendez en Alsace, et vous verrez! »

Les pauvres gens s'en allaient, hochant la tête d'un air d'indignation profonde, et, lui, riait dans sa barbe.

Plus Materne avançait, plus le nombre des troupeaux devenait grand; il n'y avait plus seulement des troupeaux de bétail, beuglant, mugissant, mais encore des bandes d'oies à perte de vue, criant, nasillant, se traînant sur le ventre tout le long du chemin, les ailes levées, les pattes à demi gelées : cela faisait pitié!

En approchant de Schirmeck, c'était bien pis encore; les gens se sauvaient en masse avec leurs grandes voitures chargées de tonneaux, de viandes fumées, de meubles, de femmes et d'enfants, frappant les chevaux à les faire périr sur place, et disant d'une voix lamentable : « Nous sommes perdus; les Cosaques arrivent. »

Ce cri : « les Cosaques! les Cosaques! » passait d'un bout de la route à l'autre comme un coup de vent; les femmes se retournaient bouche béante, et les enfants se dressaient sur les voitures pour voir de plus loin. On n'avait jamais rien vu de pareil, et Materne, indigné, rougissait de la peur de ces gens, qui pouvaient se défendre, tandis que l'égoïsme et le désir de sauver leurs biens les faisaient fuir lâchement.

A l'embranchement du *Fond des Saules*, tout près de Schirmeck, Kasper et Frantz rejoignirent leur père, et tous trois entrèrent au bouchon de la *Clef-d'Or* que tenait la veuve Faltaux, à droite de la route, au premier tiers de la côte.

La pauvre femme et ses deux filles regardaient d'une fenêtre la grande émigration, en joignant les mains.

En effet, le tumulte grandissait de seconde en seconde; le bétail, les voitures et les gens semblaient vouloir passer sur le dos les uns des autres. On ne se possédait plus, on hurlait, on frappait pour avoir de la place.

Materne poussant la porte et voyant les femmes plus mortes que vives, pâles, échevelées, cria, frappant de son bâton sur le plancher :

« Hé! la mère, devenez-vous folle? Comment, vous qui devez le bon exemple à vos filles, vous perdez tout courage : c'est honteux! »

Alors la vieille se retournant, répondit d'une voix lamentable :

« Ah! mon pauvre Materne, si vous saviez, si vous saviez!

—Eh bien, quoi? L'ennemi arrive; il ne vous mangera pas.

—Non, mais il dévore tout sans miséricorde. La vieille Ursule de Schlestadt, arrivée hier soir, dit que les Autrichien ne veulent que des *knoépfe* et des *noudel*, les Russes du *schnaps*, et les Bavarois de la choucroute. Et quand on les a bourrés de tout cela jusqu'à la gorge, ils crient encore la bouche pleine : *schokolate! schokolate*!* Mon Dieu... mon Dieu... comment nourrir tous ces gens?

* Du chocolat.

—Je sais bien que c'est difficile, dit le vieux chasseur; les geais n'ont jamais assez de fromage blanc. Mais, d'abord, où sont-ils ces Cosaques, ces Bavarois et ces Autrichiens? Depuis Grandfontaine, nous n'en avons pas rencontré un seul.

—Ils sont en Alsace, du côté d'Urmatt, et c'est ici qu'ils viennent!

—En attendant, dit Kasper, servez-nous une cruche de vin; voici un écu de trois livres, vous le cacherez plus facilement que vos tonneaux. »

L'une des filles descendit à la cave, et, dans le même instant, plusieurs autres personnes entrèrent: un marchand d'almanachs du côté de Strasbourg, un roulier en blouse de Sarrebrück et deux ou trois bourgeois de Mutzig, de Wisch et de Schirmeck, qui se sauvaient avec leurs troupeaux, et n'en pouvaient plus à force de crier.

Tous s'assirent à la même table, en face des fenêtres, pour surveiller la route; on leur servit du vin, et chacun se mit à raconter ce qu'il savait; l'un disait que les alliés étaient si nombreux, qu'on les faisait coucher côte à côte dans la vallée de Hirschenthal, et si remplis de vermine, qu'après leur départ, les feuilles mortes marchaient toutes seules dans les bois; — un autre, que les Cosaques avaient mis le feu dans un village d'Alsace, parce qu'on leur avait refusé des chandelles pour dessert après leur dîner; que certains d'entre eux, surtout les Kalmoucks, mangeaient le savon comme du fromage, et la corne de lard comme de la galette; qu'un grand nombre buvaient l'eau-de-vie à la chope, après avoir eu soin d'y mettre des poignées de poivre; qu'il fallait tout leur cacher, car tout leur était bon à manger et à boire.

Le roulier dit à ce propos que, trois jours avant, un corps d'armée russe étant passé, la nuit, sous le canon de Bitsch, il avait dû stationner plus d'une heure sur la glace, dans le petit village de Rorbach, et que tout ce corps d'armée avait bu dans une bassinoire, oubliée sur la fenêtre d'une vieille femme de quatre-vingts ans; que ces races de sauvages cassaient la glace pour se baigner, et se mettaient ensuite dans les fours à brique, pour se sécher; enfin, qu'ils n'avaient peur que du caporal *schlague!*

Ces braves gens se communiquaient l'un à l'autre des choses si singulières — qu'ils prétendaient avoir vues de leurs propres yeux, ou tenir de personnes sûres — qu'on pouvait à peine y croire.

Au dehors, le tumulte, le roulement des voitures, le beuglement des troupeaux, le cri des pâtres, les clameurs des fuyards continuaient toujours, et produisaient l'effet d'un immense bourdonnement.

Vers midi, Materne et ses garçons allaient partir, lorsqu'un cri, plus grand, plus prolongé que les autres, se fit entendre: « Les Cosaques! les Cosaques! »

Alors tout le monde s'élança au dehors, excepté les chasseurs, qui se contentèrent d'ouvrir une fenêtre et de regarder: tout le monde se sauvait à travers champs; hommes, troupeaux, voitures, tout se dispersait comme les feuilles au vent d'automne.

En moins de deux minutes, la route fut libre, sauf dans Schirmeck, où régnait un encombrement tel, qu'on n'aurait pu faire quatre pas. Materne portant le regard au loin sur la route, s'écria:

« J'ai beau regarder, je ne vois rien.

—Ni moi, reprit Kasper.

—Allons, allons, s'écria le vieux chasseur, je vois bien que la peur de tout ce monde donne plus de force à l'ennemi qu'il n'en a. Ce n'est pas de cette manière que nous recevrons les Cosaques dans la montagne, ils trouveront à qui parler! »

Puis, haussant les épaules avec une expression de dégoût:

« La peur est une vilaine chose, dit-il; nous n'avons pourtant qu'une pauvre vie à perdre! Allons-nous-en. »

Ils sortirent de l'auberge, et le vieux ayant pris le chemin de la vallée, pour gravir en face la cime du Hirschberg, ses fils le suivirent. Bientôt ils eurent atteint la lisière du bois, Materne dit alors qu'il fallait monter le plus haut possible, afin de découvrir la plaine, et de rapporter des nouvelles positives au bivouac; que tous les propos de ces fuyards ne valaient pas un simple coup d'œil sur le terrain.

Kasper et Frantz en demeurèrent d'accord, et tous trois se mirent à grimper la côte, qui forme une sorte de promontoire avancé sur la plaine.

Lorsqu'ils en eurent atteint le sommet, ils virent distinctement la position de l'ennemi, à trois lieues de là, entre Urmatt et Lutzelhouse; c'étaient de grandes lignes noires sur la neige; plus loin, quelques masses sombres, sans doute l'artillerie et les bagages. D'autres masses tournaient autour des villages, et, malgré la distance, le scintillement des baïonnettes annonçait qu'une colonne venait de se mettre en marche pour Visch.

Après avoir longtemps contemplé ce tableau d'un œil rêveur, le vieux dit:

« Nous avons bien là trente mille hommes sous les yeux. Ils s'avançent de notre côté;

nous serons attaqués demain ou après-demain au plus tard. Ce ne sera pas une petite affaire, mes garçons; mais, s'ils sont beaucoup, nous avons la bonne place, et puis c'est toujours agréable de tirer dans des tas: il n'y a pas de balles perdues. »

Ayant fait ces réflexions judicieuses, il regarda la hauteur du soleil, et ajouta:

« Il est maintenant deux heures; nous savons tout ce que nous voulions savoir. Retournons au bivouac. »

Les deux garçons mirent leur carabine en bandoulière, et laissant sur leur gauche la vallée de la Brocque, Schirmeck et Framont, ils gravirent la pente rapide du Hengsbach, que domine le Petit Donon à deux lieues; ils redescendirent de l'autre côté, sans suivre aucun sentier dans les neiges, ne se guidant que sur les cimes, pour couper au court.

Ils allaient ainsi depuis environ deux heures, le soleil d'hiver s'inclinait à l'horizon, la nuit venait, mais lumineuse et calme. Ils n'avaient plus qu'à descendre et à remonter de l'autre côté la gorge solitaire du Riel formant un large bassin circulaire au milieu des bois, et renfermant un petit étang bleuâtre, où viennent s'abreuver parfois les chevreuils.

Tout à coup, et comme ils sortaient du fourré, ne songeant à rien, le vieux, s'arrêtant derrière un rideau de broussailles, dit:

« Chut! »

Et, levant la main, il indiqua le petit lac, alors couvert d'une glace mince et transparente. Les deux garçons n'eurent qu'à lancer un coup d'œil de ce côté pour jouir du plus étrange spectacle: une vingtaine de Cosaques, la barbe jaune ébouriffée, la tête couverte de vieux bonnets de peau en forme de tuyau de poêle, leur maigre échine drapée de longues guenilles, le pied dans l'étrier de corde, étaient assis sur leurs petits chevaux, à la crinière flottant jusqu'au poitrail, à la queue rare, à la croupe tachetée de jaune, de noir et de blanc comme des chèvres. Les uns avaient pour toute arme une grande lance, d'autres un sabre, d'autres une hachette suspendue par une corde à la selle, et un grand pistolet d'arçon passé dans la ceinture. Plusieurs, le nez en l'air, regardaient avec extase la cime verdoyante des sapins échaufaudés d'assise en assise jusque dans les nuages. Un grand maigre cassait la glace du gros bout de sa lance, tandis que son petit cheval buvait, le cou tendu et la crinière tombant en barbe sur la joue. Quelques-uns, ayant mis pied à terre, écartaient la neige et désignaient le bois; sans doute pour indiquer que c'était une bonne place de campement. Leurs camarades, encore à cheval, causaient, montrant à leur droite le fond de la vallée, qui s'abaisse en forme de brèche jusqu'au Grinderwald.

Enfin, c'était une halte, et rien ne saurait rendre ce que ces êtres venus de si loin avec leurs physionomies cuivrées, leurs longues barbes, leurs yeux noirs, leur front plat, leur nez épaté, leurs guenilles grises, avaient d'étrange et de pittoresque au bord de cette mare, et sous les hauts rochers à pic, portant les sapins verdâtres dans le ciel.

C'était un monde nouveau dans le nôtre, une espèce de gibier inconnu, curieux, bizarre, que les trois chasseurs roux se prirent à contempler d'abord avec une curiosité singulière. Mais, cela fait, au bout de cinq minutes, Kasper et Frantz mirent leurs longues baïonnettes au bout de leurs carabines, puis reculèrent d'environ vingt pas dans le fourré. Ils atteignirent une roche haute de quinze à vingt pieds, où Materne monta, n'ayant pas d'arme, puis, après quelques paroles échangées à voix basse, Kasper examina son amorce et épaula lentement, tandis que son frère se tenait prêt.

Un des Cosaques, celui qui faisait boire son cheval, se trouvait environ à deux cents pas. Le coup partit, retentissant dans les échos profonds de la gorge, et le Cosaque, filant pardessus la tête de sa monture, disparut sous la glace de la mare.

Impossible de rendre la stupeur de la halte à cette détonation. Les regards de ces gens se portaient en tout sens, et l'écho répondait toujours comme au bruit de la fusillade, tandis qu'un large flocon de fumée montait au-dessus du bouquet d'arbres où se tenaient les chasseurs.

Kasper, en moins d'un quart de minute, avait rechargé son arme, mais, dans le même espace de temps, les Cosaques à terre avaient bondi sur leurs chevaux et tous partaient sur la pente du Hartz, se suivant à la file, comme des chevreuils, et criant d'une voix sauvage:

« Hourah! hourah! »

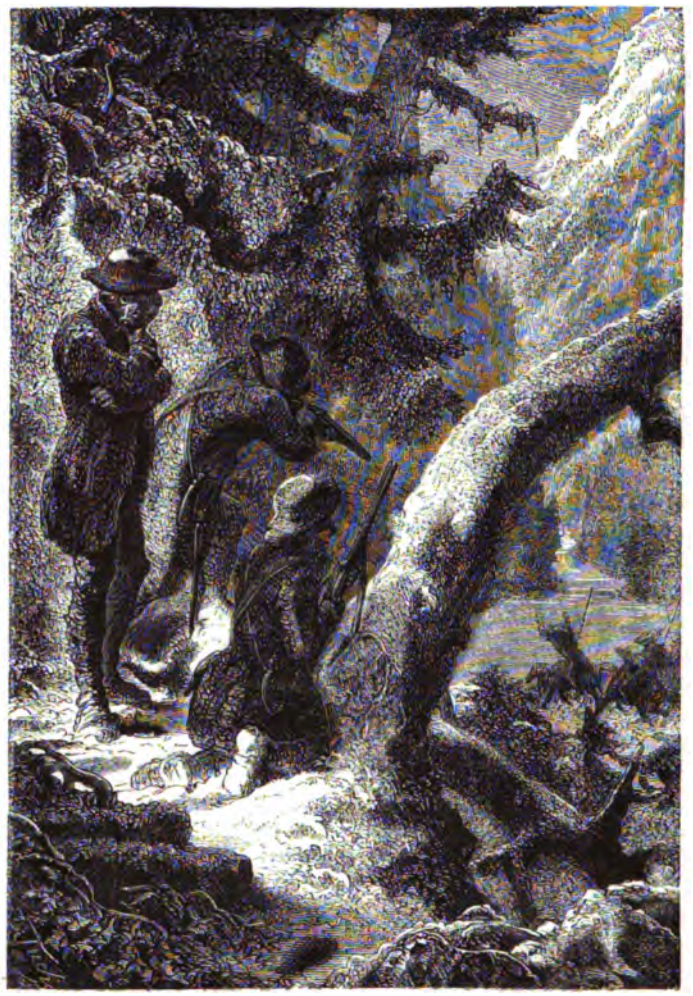
Cette fuite ne fut qu'une vision; au moment où Kasper épaulait pour la seconde fois, la queue du dernier cheval disparaissait dans le taillis.

Le cheval du Cosaque mort restait seul près de l'eau, retenu par une circonstance bizarre: son maître, la tête dans la vase jusqu'à mi-corps, avait encore le pied à l'étrier.

Materne sur son rocher écouta, puis il dit d'un ton joyeux:

« Ils sont partis! eh bien... allons voir..... Frantz, reste ici... s'il en revenait quelques-uns... »

Malgré cette recommandation, tous trois



Kasper épaula lentement. (Page 47.)

descendirent près du cheval; Materne saisit aussitôt la bride en disant :

« Eh ! vieux, nous allons t'apprendre à parler français.

—Allons-nous-en ! s'écria Kasper.

—Non, il faut voir ce que nous avons tiré, voyez-vous, ça fera du bien aux camarades ; les chiens qui n'ont pas senti la peau de la bête ne sont jamais bien dressés.

Alors ils repêchèrent le Cosaque dans la vase, et l'ayant posé en travers du cheval, ils se mirent à grimper la côte du Donon par un sentier tellement rapide, que Materne répéta plus de cent fois : « Le cheval ne peut passer là. »

Mais le cheval, avec sa longue échine de chèvre, passait plus facilement qu'eux; c'est pourquoi le vieux chasseur finit par dire :

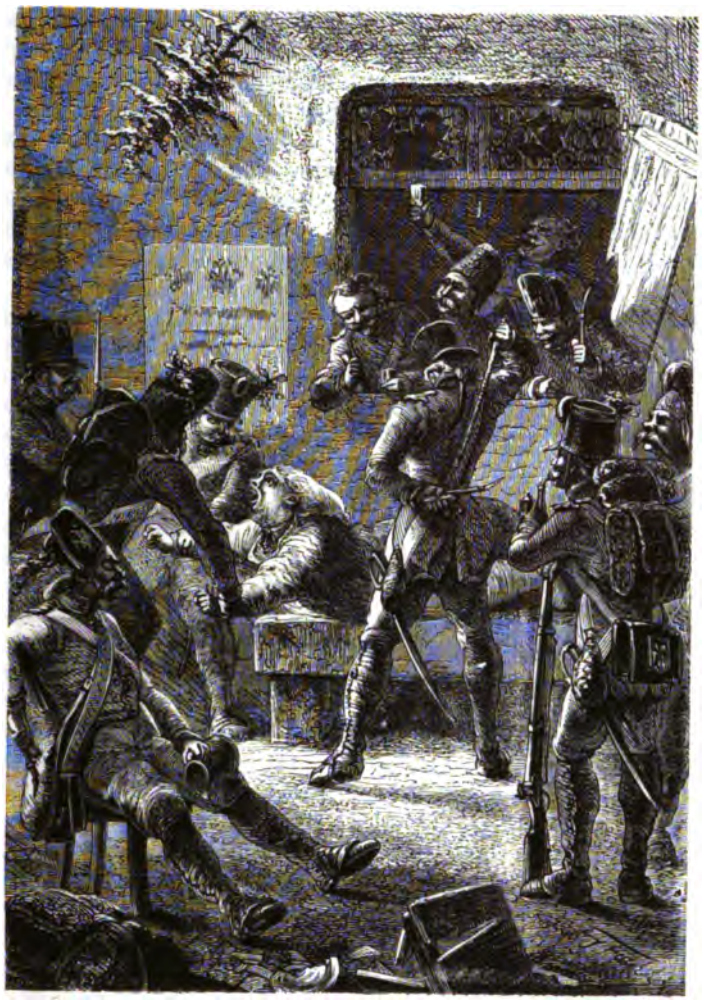
« Ces Cosaques ont de fameux chevaux. Si je deviens tout à fait vieux, je garderai celui-ci pour aller au chevreuil. Nous avons un fameux cheval, garçons; avec son air de vache, il vaut un cheval de roulier. »

De temps en temps il faisait aussi ses réflexions sur le Cosaque :

« Quelle drôle de figure, hein ? un nez rond et un front comme une boîte à fromage. Il y a pourtant de drôles d'hommes dans le monde ! Tu l'as bien pris, Kasper: juste au milieu de la poitrine; et regarde, la balle est sortie par le dos. De la fameuse poudre ! Divès a toujours de la bonne marchandise. »

Vers six heures, ils entendirent le premier cri de leurs sentinelles :

« Qui vive ?



Le gros Dubreuil, l'ami des alliés. (Page 54.)

—France! » répondit Materne en s'avançant.

Tout le monde accourut à leur rencontre : « Voici Materne ! »

Hullin lui-même, aussi curieux que les autres, ne put s'empêcher d'accourir avec le docteur Lorquin. Les partisans stationnaient déjà autour du cheval, le cou tendu, la bouche béante, à côté d'un grand feu où cuisait le souper.

« C'est un Cosaque, dit Hullin, en serrant la main de Materne.

—Oui, Jean-Claude, nous l'avons pris à l'étang du Riel ; c'est Kasper qui a tiré. »

On étendit le cadavre près du feu. Sa figure, d'un jaune rance, avait des reflets bizarres aux rayons de la flamme.

Le docteur Lorquin, l'ayant regardé, dit :

« C'est un bel échantillon de la race tartare ; si j'avais le temps, je le ferais mitonner dans un bain de chaux, pour me procurer une squelette de cette famille. »

Puis, s'agenouillant, et lui ouvrant sa longue souquenille :

« La balle a traversé le péricarde, ce qui produit à peu près l'effet d'un anévrisme qui crève. »

Les autres gardaient le silence.

Kasper, la main appuyée sur le canon de sa carabine, semblait tout content de son gibier, et le vieux Materne, se frottant les mains, disait:

« J'étais sûr de vous rapporter quelque chose; nous ne revenons jamais, mes garçons et moi, les mains vides. Enfin, voilà ! »

Hullin alors, le tirant à part, ils entrèrent

ensemble à la ferme, tandis qu'après le premier moment de surprise, chacun commençait à faire ses réflexions personnelles sur le Cosaque.

XIII

Cette nuit-là, qui tombait la veille d'un samedi, la petite métairie de l'anabaptiste ne cessa pas une minute d'être remplie par les allants et venants.

Hullin avait établi son quartier général dans la grande salle du rez-de-chaussée, à droite de la grange, faisant face à Framont; de l'autre côté de l'allée se trouvait l'ambulance; au-dessus habitaient les gens de la ferme.

Quoique la nuit fût très-calme et parsemée d'étoiles innombrables, le froid était si vif, qu'il y avait près d'un pouce de givre sur les vitres.

Au dehors, on entendait le « qui vive? » des sentinelles, le passage des rondes, et sur les cimes d'alentour, les hurlements des loups qui suivaient nos armées par centaines depuis 1812. Ces animaux carnassiers, assis sur les glaces, leur museau pointu entre les pattes, et la faim aux entrailles, s'appelaient du Grosmann au Donon avec des plaintes semblables à celles de la bise.

Plus d'un montagnard alors se sentait pâlir: « C'est la mort qui chante, pensaient-ils, elle flaire la bataille, elle nous appelle! »

Les bœufs mugissaient à l'étable, et les chevaux lançaient des ruades terribles.

Une trentaine de feux brillaient sur le plateau; tout le bûcher de l'anabaptiste était ravagé, on entassait bûche sur bûche, on se rotissait la figure, et le dos grelottait; on se chauffait le dos, et le givre se pendait aux moustaches.

Hullin, seul, en face de la grande table de sapin, songeait à tout. — D'après les derniers rapports de la soirée, annonçant l'arrivée des Cosaques à Framont, il était convaincu que la première attaque aurait lieu le lendemain. Il avait fait distribuer les cartouches, il avait doublé les sentinelles, ordonné des patrouilles, et marqué tous les postes le long des abatis. Chacun connaissait d'avance la place qu'il devait prendre. Hullin avait aussi envoyé l'ordre à Piorette, à Jérôme de Saint-Quirin et à Labarbe de lui détacher leurs meilleurs tireurs.

La petite allée noire, éclairée par une lanterne graisseuse, était pleine de neige, et, à chaque instant, on voyait passer, sous la lumière immobile, les chefs d'embuscade, le feutre enfoncé jusqu'aux oreilles, les larges manches de leurs houppelandes tirées sur le poing, les yeux sombres, et la barbe hérissée de glace.

Pluton ne grondait plus au pas lourd de ces hommes. Hullin rêveur, la tête entre les mains, les coudes sur la table, écoutait tous les rapports :

« Maître Jean-Claude, on voit remuer quelque chose du côté de Grandfontaine; on entend galoper.

— Maître Jean-Claude, l'eau-de-vie est gelée.

—Maître Jean-Claude, plusieurs demandent de la poudre.

—On manque de ceci... de cela.

—Qu'on observe Grandfontaine, et qu'on change les sentinelles de ce côté toutes les demi-heures. — Qu'on approche l'eau-de-vie au feu. — Attendez que Divès arrive; il nous amène des munitions. — Qu'on distribue le reste des cartouches; — que ceux qui en ont plus de vingt en donnent à leurs camarades. »

Et ce fut ainsi toute la nuit.

Vers cinq heures du matin, Kasper, le fils de Materne, vint dire à Hullin que Marc Divès, avec un tombereau de cartouches, Catherine Lefèvre sur une voiture, et un détachement de Labarbe venaient d'arriver ensemble, et qu'ils étaient déjà sur le plateau.

Cette nouvelle lui fit grand plaisir, surtout à cause des cartouches, car il avait craint un retard.

Aussitôt il se leva et sortit avec Kasper.

Le plateau présentait un coup d'œil étrange.

A l'approche du jour, des masses de brume commençaient à s'élever de la vallée, les feux petillaient à l'humidité, et tout autour se voyaient des gens endormis; l'un étendu sur le dos, les deux mains nouées derrière son feutre, la face pourpre, les jambes repliées; l'autre la joue sur son bras, les reins à la flamme; la plupart assis, la tête penchée et le fusil en bandoulière. Tout cela silencieux, enveloppé d'un flot de lumière pourpre ou de teintes grises, selon que le feu montait ou s'abaissait. Puis, dans le lointain, se dessinait le profil des sentinelles, l'arme au bras ou la crosse au pied, regardant dans l'abîme plein de nuages.

Sur la droite, à cinquante pas du dernier feu, on entendait hennir des chevaux et des gens frapper du pied pour se rechauffer, en causant tout haut.

« Maître Jean-Claude arrive, » dit Kasper en s'avançant de ce côté.

L'un des partisans ayant jeté dans le feu quelques brindilles de bois sec, il y eut un éclair, et les hommes de Marc Divès à cheval, douze grands gaillards enveloppés de leurs

ons manteaux gris, le feutre rabattu sur les épaules, les grosses moustaches retroussées ou retombant jusque sur leur col, le sabre au poing, immobiles autour du tombereau; plus loin, Catherine Lefèvre accroupie entre les échelles de sa voiture, la capuche sur le nez, les jambes dans la paille, le dos contre une grosse tonne ; derrière elle, une marmite, un gril, un porc frais éventré, nettoyé, blanc et rouge, quelques bottes d'oignons et des têtes de choux pour faire de la soupe: tout cela sortit une seconde de l'ombre, puis retomba dans la nuit.

Divès s'était détaché du convoi, et s'avançait sur son grand cheval.

« C'est toi, Jean-Claude ?

—Oui, Marc.

—J'ai là quelques milles de cartouches. Hexe-Baizel travaille jour et nuit.

—Bon, bon!

—Oui, mon vieux. Et Catherine Lefèvre apporte aussi des vivres; elle a tué hier.

—C'est bien, Marc, nous aurons besoin de tout cela. La bataille approche.

—Oui, oui, je m'en doute; nous sommes arrivés à fond de train. Où faut-il mettre la poudre?

—Là-bas, sous le hangar, derrière la ferme. Hé! c'est vous, Catherine?

—Mais oui, Jean-Claude; il fait joliment froid ce matin.

—Vous serez donc toujours la même; vous n'avez peur de rien?

—Tiens! est-ce que je serais femme, si je n'étais pas curieuse? Il faut que je fourre mon nez partout.

—Oui, vous avez toujours des excuses pour ce que vous faites de beau et de bien.

—Hullin, vous êtes un rabâcheur; laissez-moi tranquille avec vos compliments. Est-ce qu'il ne faut pas que ces gens-là mangent? Est-ce qu'ils peuvent vivre de l'air du temps? Avec ça qu'il est nourrissant l'air du bon Dieu, par un froid pareil : des aiguilles et des rasoirs! Aussi, j'ai pris mes mesures; hier nous avons abattu un bœuf, — vous savez, ce pauvre *Schwartz*, — il pesait bien neuf cents; j'en apporte le quartier de derrière, pour la soupe de ce matin.

—Catherine, j'ai beau vous connaître, s'écria Jean-Claude attendri, vous m'étonnez toujours. Rien ne vous coûte, rien : ni l'argent, ni les soins, ni les peines.

—Ah! répondit la vieille fermière en se levant et sautant de sa voiture, tenez, vous m'ennuyez, Hullin. Je vais me chauffer. »

Elle remit les rênes de ses chevaux à Dubourg, puis se retournant :

« C'est égal, Jean-Claude, ces feux-là font plaisir à voir! Mais Louise, où est-elle?

—Louise a passé la nuit à découper et à coudre des bandages avec les deux filles de Pelsly. Elle est à l'ambulance; voyez, là-bas, où brille ma lumière.

—Pauvre enfant, dit Catherine, je cours l'aider. Ça me réchauffera. »

Hullin, la regardant s'éloigner, fit un geste comme pour dire : « Quelle femme! »

En ce moment, Divès et ses gens conduisaient la poudre au hangar, et comme Jean-Claude se rapprochait du feu le plus voisin, quelle ne fut pas sa surprise de voir, au nombre des partisans, le fou Yégof, la couronne en tête, gravement assis sur une pierre, les pieds à la braise, et drapé de ses guenilles comme d'un manteau royal.

Rien d'étrange comme cette figure à la lueur du foyer; Yégof était le seul éveillé de la troupe; on l'eût réellement pris pour quelque roi barbare rêvant au milieu de sa horde endormie.

Hullin, lui, n'y vit qu'un fou, et lui posant doucement la main sur l'épaule :

« Salut, Yégof! dit-il d'un ton ironique; tu viens donc nous prêter le secours de ton bras invincible et de tes innombrables armées! »

Le fou, sans montrer la moindre surprise, répondit :

« Cela dépend de toi, Hullin; ton sort, et celui de tout ce monde, est entre tes mains. J'ai suspendu ma colère, et je te laisserai prononcer l'arrêt.

—Quel arrêt? » demanda Jean-Claude.

L'autre, sans répondre, poursuivit d'une voix basse et solennelle :

« Nous voici tous les deux comme il y a seize cents ans, à la veille d'une grande bataille. Alors, moi, le chef de tant de peuples, j'étais venu dans ton klan te demander le passage...

—Il y a seize cents ans! dit Hullin; diable, Yégof, ça nous fait terriblement vieux! Enfin n'importe, chacun son idée.

—Oui, reprit le fou, mais avec ton obstination ordinaire, tu ne voulus rien entendre : il y eut des morts au Blutfeld, et ces morts crient vengeance!

—Ah! le Blutfeld, dit Jean-Claude, oui, oui, une vieille histoire; il me semble en avoir entendu parler. »

Yégof rougit, ses yeux étincelèrent :

« Tu te glorifies de ta victoire! s'écria-t-il; mais prends garde, prends garde : le sang appelle le sang!... »

Puis d'un ton radouci :

« Écoute, ajouta-t-il, je ne t'en veux pas : tu es brave, les enfants de ta race peuvent se

confondre avec ceux de la mienne. J'ambitionne ton alliance, tu le sais...

—Allons, le voilà qui revient à Louise, » pensa Jean-Claude.

Et prévoyant une demande en forme :

« Yégof, dit-il, j'en suis fâché, mais il faut que je te quitte; j'ai tant de choses à voir... »

Le fou n'attendit pas la fin de ce congé, et se levant la face bouleversée d'indignation :

« Tu me refuses ta fille ! s'écria-t-il en levant le doigt d'un air solennel.

—Nous causerons de cela plus tard.

—Tu me refuses !

—Voyons, Yégof, tes cris vont éveiller tout le monde...

—Tu me refuses !... Et c'est pour la troisième fois !... Prends garde !... Prends garde !... »

Hullin, désespérant de lui faire entendre raison, s'éloignait à grands pas, mais le fou, d'un accent furieux, le poursuivit de ces étranges paroles :

« Huldrix, malheur à toi ! Ta dernière heure est proche; les loups vont se repaître de ta chair. Tout est fini : je déchaîne les tempêtes de ma colère; qu'il n'y ait pour toi et pour les tiens, ni grâce, ni pitié, ni merci. Tu l'as voulu ! »

Et, jetant sur son épaule gauche un pan de ses guenilles, le malheureux s'éloigna rapidement vers la cime du Donon.

Plusieurs des partisans, à demi éveillés par ses cris, le regardèrent d'un œil terne s'enfoncer dans les ténèbres. Ils entendirent un battement d'ailes autour du feu; puis, comme dans la vision d'un rêve, ils se retournèrent et se rendormirent.

Environ une heure après, la corne de Lagarmitte sonnait le réveil. En quelques secondes, tout le monde fut debout.

Les chefs d'embuscade réunissaient leur monde; les uns se dirigeaient vers le hangar, où l'on distribuait des cartouches; les autres emplissaient leur gourde d'eau-de-vie à la tonne : tout cela se faisait avec ordre, le chef en tête, puis chaque peloton s'éloignait dans le demi-jour, vers les abatis aux flancs de la côte.

Quand le soleil parut, le plateau était désert, et, sauf cinq ou six feux qui fumaient encore, rien n'annonçait que les partisans occupaient tous les points de la montagne et qu'ils avaient passé la nuit dans cet endroit.

Hullin mangeait alors un morceau sur le pouce et buvait un verre de vin avec ses amis, le docteur Lorquin et l'anabaptiste Pelsly.

Lagarmitte était avec eux, car il ne devait pas quitter maître Jean-Claude tout le jour, et transmettre ses ordres en cas de besoin.

XIV

A sept heures, aucun mouvement n'apparaissait encore dans la vallée.

De temps en temps, le docteur Lorquin ouvrait le châssis d'une fenêtre de la grande salle et regardait : rien ne bougeait; les feux étaient éteints, tout restait calme.

En face de la ferme, à cent pas, sur un talus, on voyait le Cosaque tué la veille par Kasper; il était blanc de givre et dur comme un caillou.

A l'intérieur, on avait fait du feu dans le grand poêle de fonte.

Louise, assise près de son père, le regardait avec une douceur inexprimable; on aurait dit qu'elle avait peur de ne plus le revoir; ses yeux rouges annonçaient qu'elle venait de répandre des larmes.

Hullin, quoique ferme, paraissait ému.

Le docteur et l'anabaptiste, tous deux graves et solennels, causaient des affaires présentes, et Lagarmitte, derrière le fourneau, les écoutait avec recueillement.

« Nous avons non-seulement le droit, mais encore le devoir de nous défendre, disait le docteur; nos pères ont défriché ces bois, ils les ont cultivés : c'est notre bien légitime.

—Sans doute, répondait l'anabaptiste d'un ton sentencieux, mais il est écrit : « Tu ne tueras point ! Tu ne répandras point le sang de tes frères ! »

Catherine Lefèvre, alors en train de dépêcher une tranche de jambon, et que cette conversation impatientait sans doute, se retourna brusquement et répondit :

« Ça fait que si nous avions votre religion, les Allemands, les Russes et tous ces hommes roux nous mangeraient la laine sur le dos. Elle est fameuse, votre religion, oui, fameuse et agréable pour les gueux ! Ça leur procure des facilités pour houspiller les gens de bien. Les alliés nous en souhaiteraient bien une pareille, j'en suis sûre ! Malheureusement tout le monde n'a pas de goût au métier de mouton. Moi, sans vouloir vous faire injure, Pelsly, je trouve que c'est un peu bête de s'engraisser pour les autres. Enfin, vous êtes de braves gens, on ne peut pas vous en vouloir; vous avez été nourris de père en fils dans les mêmes idées : là où le grand-père a sauté, le petit-fils saute aussi. Mais nous allons vous défendre malgré vous, et vous nous ferez des discours plus tard sur la paix éternelle. J'aime beaucoup les discours sur la paix, quand

je n'ai rien à faire, et que je rumine après le dîner : ça me réjouit le cœur. »

Ayant parlé de la sorte, elle se retourna et finit tranquillement son jambon.

Pelsly restait la bouche béante, et le docteur Longuin ne pouvait s'empêcher de sourire.

Au même instant la porte s'ouvrit, et l'une des sentinelles restées en observation sur le bord du plateau, cria :

« Maître Jean-Claude, venez voir, je crois qu'ils veulent monter.

—C'est bien, Simon, j'arrive, dit Hullin en se levant. Louise, embrasse-moi ; du courage, mon enfant ; n'aie pas peur, tout ira bien ! »

Il la pressait sur sa poitrine les yeux gonflés de larmes. Elle semblait plus morte que vive.

« Et surtout, dit le brave homme, en s'adressant à Catherine, que personne ne sorte ; qu'on n'approche pas des fenêtres ! »

Puis il s'élança dans l'allée.

Tous les assistants étaient devenus pâles.

Lorsque maître Jean-Claude eut atteint le bord de la terrasse, plongeant les yeux sur Grandfontaine et Framont à trois mille mètres au-dessous de lui, voici ce qu'il vit :

Les Allemands arrivés la veille au soir, quelques heures après les Cosaques, ayant passé la nuit, au nombre de cinq ou six mille dans les granges, les écuries, les hangars, s'agitaient alors comme une vraie fourmilière. Ils sortaient de toutes les portes par files de dix, quinze, vingt, se hâtant de boucler leurs sacs, d'accrocher leurs sabres, de mettre leurs baïonnettes.

D'autres, les cavaliers, — hulans, Cosaques, hussards, en habits verts, gris, bleus, — galonnés de rouge, de jaune ; en toque de toile cirée, de peau d'agneau, colbacs, casquettes, — sellaient leurs chevaux et roulaient leurs grands carricks à la hâte.

Les officiers, le manteau en écharpe, descendaient les petits escaliers, quelques-uns le nez levé regardant le pays, les autres embrassant les femmes sur le seuil des maisons.

Des trompettes, le poing sur la hanche, le coude en l'air, sonnaient le rappel à tous les coins de rues ; les tambours serraient les cordes de leurs caisses. Bref, dans cet espace grand comme la main, on pouvait voir toutes les attitudes militaires au moment du départ.

Quelques paysans, penchés à leurs fenêtres, regardaient cela ; les femmes se montraient aux lucarnes des greniers. Les aubergistes remplissaient les gourdes, le caporal *schlague* debout à côté d'eux.

Hullin avait l'œil perçant, rien ne lui échappait ; d'ailleurs il connaissait toutes ces choses depuis longues années ; mais Lagarmitte, qui n'avait jamais rien vu de pareil, était stupéfait :

« Ils sont beaucoup ! faisait-il en hochant la tête.

—Bah ! qu'est-ce que ça prouve ? dit Hullin. De mon temps, nous en avons exterminé trois armées de cinquante mille de la même race, en six mois ; nous n'étions pas un contre quatre. Tout ce que tu vois là n'aurait pas fait notre déjeuner. Et puis, sois tranquille, nous n'aurons pas besoin de les tuer tous ; ils vont se sauver comme des lièvres. J'ai vu ça ! »

Après ces réflexions judicieuses, il voulut encore visiter son monde.

« Arrive ! » dit-il au pâtre.

Tous deux s'avançant alors derrière les abatis, suivirent une tranchée pratiquée dans les neiges deux jours auparavant. Ces neiges, durcies par la gelée, étaient devenues de la glace. Les arbres, tombés au-devant et tout couverts de grésil, formaient une barrière infranchissable, qui s'étendait environ à six cents mètres. La route effondrée passait au-dessous.

En approchant, Jean-Claude vit les montagnards du Dagsberg, accroupis de vingt pas en vingt pas, dans des espèces de nids ronds qu'ils s'étaient creusés.

Tous ces braves gens se tenaient assis sur leur havresac, la gourde à droite, le feutre ou le bonnet de peau de renard enfoncé sur la nuque, le fusil entre les genoux. Ils n'avaient qu'à se lever, pour voir la route à cinquante pas au-dessous d'eux, au bas d'une rampe glissante.

L'arrivée de Hullin leur fit plaisir.

« Hé ! maître Jean-Claude, va-t-on bientôt commencer ?

— Oui, mes garçons, ne vous ennuyez pas, avant une heure l'affaire sera en train.

— Ah ! tant mieux !

— Oui, mais surtout visez bien, à hauteur de poitrine, ne vous pressez pas, et ne montrez pas plus de chair qu'il ne faut.

— Soyez tranquille, maître Jean-Claude. »

Il allait plus loin ; partout on le recevait de même.

« N'oubliez pas, disait-il, de cesser le feu, quand Lagarmitte sonnera de la corne, ce seraient des balles perdues. »

Arrivés près du vieux Materne, qui commandait tous ces hommes, au nombre d'environ deux cent cinquante, il trouva le vieux chasseur en train de fumer une pipe, le nez rouge comme une braise, et la barbe hérissée de froid comme un sanglier.

« Hé ! c'est toi, Jean-Claude.

— Oui, je viens te serrer la main.

— A la bonne heure. Mais dis donc, ils ne se pressent guère de venir ; s'ils allaient passer ailleurs.

— Ne crains rien, il leur faut la route pour l'artillerie et les bagages. Regarde, on sonne le boute-selle.

— Oui, j'ai déjà regardé; ils se préparent. »

Puis, riant tout bas :

« Tu ne sais pas, Jean-Claude, tout à l'heure, comme je regardais du côté de Grandfontaine, j'ai vu quelque chose de drôle.

— Quoi, mon vieux?

— J'ai vu quatre Allemands empoigner le gros Dubreuil, l'ami des alliés; ils l'ont couché sur le banc de pierre, à sa porte, et un grand maigre lui a donné je ne sais combien de coups de trique sur les reins. Hé! hé! hé! devait-il crier, le vieux gueux! Je parie qu'il aura refusé quelque chose à ses bons amis; par exemple, son vin de l'an XI. »

Hullin n'écoutait plus, car, jetant par hasard un coup d'œil dans la vallée, il venait de voir un régiment d'infanterie déboucher sur la route. Plus loin, dans la rue, s'avançait de la cavalerie, et cinq ou six officiers galopaient en avant.

« Ah! ah! les voilà qui viennent! s'écria le vieux soldat, dont la figure prit tout à coup une expression d'énergie et d'enthousiasme étrange. Enfin, ils se décident! »

Puis il s'élança de la tranchée en criant :

« Mes enfants, attention! »

En passant, il vit encore Riffi, le petit tailleur des Charmes, penché sur un grand fusil de munition; le petit homme s'était fait une marche dans la neige pour ajuster. Plus haut, il reconnut aussi le vieux bûcheron Rochart, avec ses gros sabots garnis de peau de mouton; il buvait un bon coup à sa gourde, et se dressait lentement, la carabine sous le bras et le bonnet de coton sur l'oreille.

Ce fut tout; car pour dominer l'ensemble de l'action, il lui fallait grimper jusqu'à la cime du Donon, où se trouve un rocher.

Lagarmitte suivait, allongeant ses grandes jambes comme des échasses. Dix minutes après, lorsqu'ils atteignirent le haut de la roche tout haletants, ils aperçurent à quinze cents mètres au-dessous d'eux la colonne ennemie, forte d'environ trois mille hommes, avec les grands habits blancs, les buffleteries, les guêtres de toile, les shakos évasés, les moustaches rousses; les jeunes officiers à casquette plate, dans l'intervalle des compagnies, se dandinant à cheval l'épée au poing, et se retournant pour crier d'une voix grêle : « *Forvertz! forvertz!* * »

Tout cela hérissé de baïonnettes scintillantes, et montant au pas de charge vers les abatis.

Le vieux Materne, son grand nez d'épervier relevé au-dessus d'une brindille de genévrier et le sourcil haut, observait aussi l'arrivée des Allemands. Et comme il avait la vue très-nette, il distinguait même les figures de cette foule, et choisissait l'homme qu'il voulait abattre.

Au milieu de la colonne, sur un grand cheval bai, s'avançait tout droit un vieil officier à perruque blanche, le chapeau à cornes galonné d'or, la taille enveloppée d'une écharpe jaune, et la poitrine décorée de rubans. Lorsque ce personnage relevait la tête, la corne de son chapeau, surmonté d'une touffe de plumes noires, formait visière. Il avait de grandes rides le long des joues, et ne semblait pas tendre.

« Voilà mon homme! » se dit le vieux chasseur en épaulant lentement.

Il ajusta, fit feu, et quand il regarda, le vieil officier avait disparu.

Aussitôt la côte se mit à petiller de coups de fusil tout le long des retranchements; mais les Allemands, sans répondre, continuèrent d'avancer vers les abatis, le fusil sur l'épaule, et les rangs bien alignés comme à la parade.

Pour dire la vérité, plus d'un brave montagnard, père de famille, voyant monter cette forêt de baïonnettes, malgré la fusillade, pensa qu'il aurait peut-être mieux fait de rester au village, que de se fourrer dans une pareille affaire. Mais comme dit le proverbe : « Le vin était tiré; il fallait le boire! »

Riffi, le petit tailleur, se rappela les paroles judicieuses de sa femme Sapience : « Riffi, vous vous ferez estropier, et ce sera bien fait! »

Il promit un *ex-voto* superbe à la chapelle de Saint-Léon, s'il revenait de la guerre; mais en même temps, il résolut de faire bon usage de son grand fusil de munition.

A deux cents pas des abatis, les Allemands firent halte et commencèrent un feu roulant tel qu'on n'en avait jamais entendu dans la montagne : c'était un véritable bourdonnement de coups de fusil; les balles, par centaines, hachaient les branches, faisaient sauter des morceaux de glace, s'écrasaient sur les rochers, à droite, à gauche, en avant, par derrière. Elles ricochaient avec des sifflements bizarres, et passaient parfois comme des volées de pigeons.

Cela n'empêchait pas les montagnards de continuer leur feu, mais on ne l'entendait plus. Toute la côte s'enveloppait d'une fumée bleuâtre qui empêchait d'ajuster.

Au bout d'environ dix minutes, il y eut un roulement de tambour, et toute cette masse d'hommes se prit à courir sur les abatis, leurs officiers comme les autres, criant « *Forvertz!* »

La terre en tremblait.

* En avant! en avant!

Materne, se dressant de toute sa hauteur, à côté de la tranchée, les joues frémissantes, la voix terrible, s'écria :

« Debout!... Debout!... »

Il était temps, car bon nombre de ces Allemands, presque tous des étudiants en philosophie, en droit, en médecine, balafrés dans les brasseries de Munich, d'Iéna et d'ailleurs, et qui se battaient contre nous, parce qu'on avait promis de leur accorder des libertés après la chute de Napoléon, tous ces gaillards intrépides grimpaient des pieds et des mains le long des glaces, et voulaient sauter dans les retranchements.

Mais à mesure qu'ils grimpaient, on les assommait à coups de crosse, et ils retombaient dans leurs rangs comme la grêle.

C'est en ce moment qu'on vit la belle conduite du vieux bûcheron Rochart. A lui seul, il renversa plus de dix de ces enfants de la vieille Germanie. Il les saisissait sous les bras et les lançait sur la route. Le vieux Materne avait sa baïonnette toute gluante de sang. Et le petit Riffi ne cessait pas de charger son grand fusil, et de tirer dans le tas avec enthousiasme; et Joseph Larnette, qui reçut malheureusement un coup de fusil dans l'œil; Hans Baumgarten qui eut l'épaule fracassée; Daniel Spitz qui perdit deux doigts d'un coup de sabre, et une foule d'autres, dont les noms devront être honorés et vénérés de siècle en siècle, ne cessèrent pas une seconde, charger et de décharger leurs fusils.

Au-dessous de la rampe, on entendait des cris affreux, et quand on regardait par-dessus, on voyait des baïonnettes hérissées, des hommes à cheval.

Cela dura bien un bon quart d'heure. On ne savait ce que les Allemands voulaient faire, puisqu'il n'y avait pas de passage. Mais, tout à coup, ils se décidèrent à s'en aller. Presque tous les étudiants avaient succombé, et les autres, vieux routiers habitués aux retraites honorables, ne s'acharnaient pas avec le même enthousiasme.

Ils commencèrent par battre lentement en retraite, puis plus vite. Les officiers, derrière eux, les frappaient du plat de leur épée, les coups de fusil les suivaient, et finalement, ils se sauvèrent avec autant de précipitation, qu'ils avaient mis d'ordre à venir.

Materne, debout sur le talus avec cinquante autres, brandissait sa carabine en riant de bon cœur.

Au bas de la rampe se traînaient à terre des masses de blessés. La neige trépignée était rouge de sang. Au milieu des morts entassés, on voyait deux jeunes officiers encore vivants engagés sous les cadavres de leurs chevaux

C'était horrible! Mais les hommes sont vraiment féroces : il n'y en avait pas un parmi les montagnards qui plaignît ces malheureux; au contraire, plus ils en voyaient, plus ils étaient réjouis.

Le petit Riffi, en ce moment, transporté d'un noble enthousiasme, se laissa glisser le long du talus. Il venait d'apercevoir, un peu à gauche, au-dessous des abatis, un superbe cheval, celui du colonel tué par Materne, et qui s'était retiré dans cet angle sain et sauf.

« Tu seras à moi, se disait-il; c'est Sapience qui va être étonnée! »

Tous les autres l'enviaient. Il saisit le cheval par la bride et monta dessus. Mais qu'on juge de la stupéfaction générale, et surtout de celle de Riffi, lorsque ce noble animal prit sa course ventre à terre du côté des Allemands.

Le petit tailleur levait les mains au ciel, implorant Dieu et les saints.

Materne eut envie de tirer, mais il ne l'osa pas, le cheval allait trop vite.

A peine au milieu des baïonnettes ennemies Riffi disparut.

Tout le monde crut qu'il avait été massacré; seulement, une heure plus tard, on le vit passer dans la grand rue de Grandfontaine, les mains liées sur le dos, et le caporal *schlague* derrière lui, la baguette en l'air.

Pauvre Riffi! seul, il ne jouit pas du triomphe et ses camarades finirent même par rire de son triste sort, comme s'il se fût agi d'un *kaiserlick*.

Tel est le caractère des hommes; pourvu qu'ils soient contents, la misère des autres les touche peu.

XV

Les montagnards ne se connaissaient plus d'enthousiasme; ils levaient les mains, se glorifiant les uns les autres, et se regardant comme les héros des héros.

Catherine, Louise, le docteur Lorquin, tout le monde était sorti de la ferme, criant, se félicitant, regardant les traces des balles, les talus noircis par la poudre; puis, Joseph Larnette, la tête fracassée, étendu dans son trou; Baumgarten, le bras pendant, qui se rendait à l'ambulance tout pâle, et Daniel Spitz qui, malgré son coup de sabre, voulait rester et se battre; mais le docteur n'entendit pas de cette oreille, et le força d'entrer à la ferme.

Louise, arrivée avec la petite charrette, versait de l'eau-de-vie aux combattants, et Cathe-

A mesure qu'ils grimpaient, on les assommait à coup de crosse. (Page 55.)

rine Lefèvre, debout au bord de la rampe, regardait les morts et les blessés épars sur la route, au bout de longues traînées de sang. Il y avait là de pauvres jeunes gens et des vieux, la figure blanche comme de la cire, les yeux tout grands ouverts, les bras étendus. Quelques-uns cherchaient à se relever et retombaient aussitôt; d'autres regardaient en l'air, comme s'ils avaient encore peur de recevoir des coups de fusil. Ils se traînaient le long du talus pour se mettre à l'abri des balles.

Plusieurs semblaient résignés et cherchaient une place pour mourir, ou bien ils regardaient au loin leur régiment qui s'en allait à Framont; ce régiment, avec lequel ils avaient quitté leur village, avec lequel ils venaient de faire une longue campagne, et qui les abandonnait! « Il reverra la vieille Allemagne! pensaient-ils. Et quand on demandera au capitaine, au sergent: « Avez-vous connu un tel: Hans, Kasper, Nickel de la 1re ou de la 2e compagnie? » ils répondront: « Attendez... c'est bien possible... n'avait-il pas une balafre à l'oreille ou sur la joue? les cheveux blonds ou bruns, cinq pied six pouces? Oui, je l'ai connu. Il est resté en France, du côté d'un petit village dont je ne me rappelle plus le nom. Des montagnards l'ont massacré le même jour que le gros major Yéri-Peter; c'était un brave garçon. » Et puis bonsoir! »

Peut-être, dans le nombre, s'en trouvait-il qui songeaient à leur mère... à une jolie fille de là-bas, Gretchen ou Lotchen, qui leur avait donné un ruban en pleurant à chaudes larmes au moment du départ: « J'attendrai toi

Il clouait en même temps le grand officier à moustaches blondes. (Page 50.)

retour, Kasper; je ne me marierai qu'avec toi! » Oui, oui, tu attendras longtemps!

Ce n'était pas gai.

La mère Lefèvre, voyant cela, songeait à Gaspard. Hullin, qui venait d'arriver avec Lagarmitte, criait d'un ton joyeux:

« Eh bien, mes garçons, vous avez vu le feu, mille tonnerres! ça marche! — Les Allemands ne se vanteront pas de cette journée. »

Puis il embrassait Louise, et courait à la mère Lefèvre:

« Êtes-vous contente, Catherine? voilà nos affaires en bon état! Mais, qu'avez-vous donc? vous ne riez pas.

—Oui, Jean-Claude, tout va bien... je suis contente; mais regardez un peu sur la route... quel massacre!

—C'est la guerre! répondit gravement Hullin.

—Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'aller prendre ce petit là-bas... qui nous regarde avec ses grands yeux bleus? il me fait de la peine... ou ce grand brun qui se bande la jambe avec son mouchoir?

—Impossible, Catherine, j'en suis fâché; il faudrait tailler un escalier dans la glace pour descendre, et les Allemands, qui vont revenir dans une ou deux heures, nous suivraient par là. Allons-nous-en. Il faut annoncer la victoire à tous les villages: à Labarbe, à Jérôme, à Piorette. Hé! Simon, Niklo, Marchal, arrivez ici! vous allez partir tout de suite porter la grande nouvelle aux camarades. Materne ouvre l'œil; au moindre mouvement, fais-moi prévenir. »

Ils s'approchèrent de la ferme, et Jean-Claude vit, en passant, la réserve, et Marc Divès à cheval au milieu de ses hommes. Le contrebandier se plaignait amèrement de rester les bras croisés. Il se regardait comme déshonoré de n'avoir rien à faire.

« Bah! lui dit Hullin, tant mieux! D'ailleurs tu surveilles notre droite. Regarde ce plateau là-bas. Si l'on nous attaque de ce côté, tu marcheras! »

Divès ne dit rien; il avait une figure à la fois triste et indignée, et ses grands contrebandiers, enveloppés de leurs manteaux, leurs longues brettes pendant au-dessous, ne semblaient pas non plus de bonne humeur: on aurait dit qu'ils méditaient une vengeance.

Hullin, ne pouvant les consoler, entra dans la métairie. Le docteur Lorquin était en train d'extraire la balle de la blessure de Baumgarten, qui jetait des cris terribles.

Pelsly, sur le seuil de sa maison, tremblait de tous ses membres. Jean-Claude lui demanda du papier et de l'encre, pour expédier ses ordres dans la montagne; c'est à peine si le pauvre anabaptiste put les lui donner, tant il était troublé. Cependant, il y parvint, et les piétons partirent tout fiers d'être chargés d'annoncer la première bataille et la victoire.

Quelques montagnards, entrés dans la grande salle, se réchauffaient au fourneau et causaient avec animation. Daniel Spitz avait déjà subi l'amputation de ses deux doigts, et se tenait assis derrière le poêle, la main enveloppée de linge.

Ceux qui avaient été postés derrière les abatis avant le jour, n'ayant pas déjeuné, cassaient alors une croûte et vidaient un verre de vin, tout en criant, gesticulant, et se glorifiant la bouche pleine. Puis on sortait, on allait jeter un coup d'œil dans la tranchée, on revenait se chauffer, et tout le monde, en parlant de Riffi, de ses lamentations à cheval, et de ses cris plaintifs, riait à se tordre les côtes.

Il était onze heures. Ces allées et ces venues durèrent jusqu'à midi, moment où Marc Divès entra tout à coup dans la salle, en criant:

« Hullin! où est Hullin?

—Me voilà!

—Eh bien, arrive! »

L'accent du contrebandier avait quelque chose de bizarre; tout à l'heure, furieux de n'avoir pas pris part au combat, il semblait triomphant. Jean-Claude le suivit fort inquiet, et la grande salle fut évacuée sur-le-champ, tout le monde étant convaincu, d'après l'animation de Marc, qu'il s'agissait d'une affaire grave.

A droite du Donon s'étend le ravin des Minières, où bouillonne un torrent à la fonte des neiges; il descend de la cime de la montagne jusqu'au fond de la vallée.

Juste en face du plateau défendu par les partisans, et de l'autre côté de ce ravin, à cinq ou six cents mètres, s'avance une sorte de terrasse découverte à pente escarpée, que Hullin n'avait pas jugé nécessaire d'occuper provisoirement, ne voulant pas diviser ses forces, et voyant, du reste, qu'il lui serait facile de tourner cette position par les sapinières et de s'y établir, si l'ennemi faisait mine de vouloir s'en emparer.

Maintenant, qu'on se figure la consternation du brave homme, lorsqu'arrivé sur le seuil de la métairie, il vit deux compagnies d'Allemands grimper à cette côte, au milieu des jardins de Grandfontaine, avec deux pièces de campagne, enlevées par de forts attelages, et comme suspendues au précipice. Tout le monde poussait aux roues, et dans quelques instants les canons allaient atteindre le plateau. Ce fut un coup de foudre pour Jean-Claude; il pâlit, puis il entra dans une fureur épouvantable contre Divès.

« Ne pouvais-tu m'avertir plus tôt? hurla-t-il. Est-ce que je ne t'avais pas recommandé de surveiller le ravin? Nous sommes tournés! Ils vont nous prendre en écharpe, couper la route plus loin! tout est au diable! »

Les assistants et le vieux Materne lui-même, qui venait d'accourir en toute hâte, frémirent du coup d'œil qu'il lança au contrebandier.

Celui-ci, malgré son audace ordinaire, resta tout interdit, ne sachant que répondre.

« Allons, allons, Jean-Claude, dit-il enfin, calme-toi; ce n'est pas aussi grave que tu le dis. Nous n'avons pas encore donné, nous autres. Et puis, il nous manque des canons, ça fera juste notre affaire.

— Oui, notre affaire, grand imbécile! L'amour-propre t'a fait attendre jusqu'à la dernière minute, n'est-ce pas? Tu voulais te battre, pouvoir te vanter, te glorifier. Et, pour cela, tu risques notre peau à tous! Tiens, regarde, voilà déjà les autres qui se préparent à Framont. »

En effet, une nouvelle colonne, beaucoup plus forte que la première, sortait alors de Framont au pas de charge et montait vers les abatis. Divès ne disait mot. Hullin, dominant sa colère, se calma subitement en face du danger.

« Allez reprendre vos postes, dit-il aux assistants d'une voix brève; que tout le monde soit prêt pour l'attaque qui s'avance. Materne, attention!

Le vieux chasseur inclina la tête.

Cependant, Marc Divès avait repris son aplomb.

« Au lieu de crier comme une femme, dit-il, tu ferais mieux de me donner l'ordre d'attaquer là-bas, en tournant le ravin par les sapinières.

—Il le faut bien, mille tonnerres! » répliqua Jean-Claude.

Et d'un ton plus calme :

« Écoute, Marc, je t'en veux à mort! Nous étions vainqueurs, et, par ta faute, tout est remis en question. Si tu manques ton coup, nous nous couperons la gorge ensemble!

—Bon, bon, l'affaire est dans le sac, j'en réponds! »

Puis, sautant à cheval, et rejetant le pan de son manteau sur l'épaule, il tira sa grande latte d'un air superbe. Ses hommes en firent autant.

Alors Divès, se tournant vers la réserve, composée de cinquante montagnards, leur montra le plateau de la pointe de son sabre, et dit :

« Vous voyez cela, garçons; il nous faut cette position. Ceux de Dagsburg ne diront pas qu'ils ont plus de cœur que ceux de la Sarre. En avant! »

Et la troupe, pleine d'ardeur, se mit en marche, côtoyant le ravin. Hullin, tout pâle, cria :

« A la baïonnette! »

Le grand contrebandier, sur son immense roussin à la croupe musculeuse et luisante, se retourna, riant du coin de sa moustache; il balança sa latte d'un air expressif, et toute la troupe s'enfonça dans la sapinière.

Au même instant les Allemands, avec leurs pièces de huit, atteignaient le plateau et se mettaient en batterie, tandis que la colonne de Framont escaladait la côte. Tout se trouvait donc dans le même état qu'avant la bataille; avec cette différence que les boulets ennemis allaient être de la partie, et prendre les montagnards à revers.

On voyait distinctement les deux pièces, les crampons, les leviers, les écouvillons, les artilleurs et l'officier, un grand maigre, large des épaules, les longues moustaches blondes flottantes. Les couches d'azur de la vallée rapprochant les distances, on aurait cru pouvoir y porter la main; mais Hullin et Materne ne s'y trompaient pas : il y avait bien six cents mètres; aucun fusil ne portait jusque-là.

Néanmoins le vieux chasseur, avant de retourner aux abatis, voulut en avoir la conscience nette. Il s'avança donc aussi près que possible du ravin, suivi de son fils Kasper et de quelques montagnards, et, s'appuyant contre un arbre, il ajusta lentement le grand officier aux moustaches blondes.

Tous les assistants retenaient leur haleine, dans la crainte de troubler cette expérience.

Le coup partit, et lorsque Materne posa sa crosse à terre pour voir, rien n'avait bougé.

« C'est étonnant comme l'âge trouble la vue, dit-il.

—Vous, la vue trouble! s'écria Kasper; il n'y en a pas un, des Vosges à la Suisse, qui puisse se vanter de placer une balle à deux cents mètres aussi bien que vous! »

Le vieux forestier le savait bien, mais il ne voulait pas décourager les autres.

« C'est bon, reprit-il, nous n'avons pas le temps de disputer. Voici les ennemis qui montent; que chacun fasse son devoir. »

Malgré ces paroles, simples et calmes en apparence, Materne éprouvait un grand trouble intérieur. En entrant dans la tranchée, de vagues rumeurs frappèrent son oreille : le frémissement des armes, le bruit régulier d'une foule de pas; il regarda par-dessus la rampe et vit les Allemands qui arrivaient cette fois avec de longues échelles garnies de crampons.

Ce fut pour le brave homme un coup d'œil désagréable; il fit signe à son garçon d'approcher, et lui dit tout bas :

« Kasper, ça va mal, ça va très-mal; les gueux arrivent avec des échelles; donne-moi la main. Je voudrais bien t'avoir près de moi, et Frantz aussi! mais nous allons défendre notre peau solidement. »

En ce moment, un choc terrible ébranla tous les abatis jusqu'à la base; on entendit une voix rauque crier : « Ah! mon Dieu! »

Puis un bruit sourd à cent pas; un sapin se pencha lentement et tomba dans l'abîme. C'était le premier coup de canon : il avait coupé les jambes du vieux Rochart. Ce coup fut suivi presque au même instant d'un autre, qui couvrit tous les montagnards de glace broyée, avec un ronflement terrible. Le vieux Materne lui-même s'était courbé sous ce ronflement, mais aussitôt se relevant, il s'écria :

« Vengeons-nous, mes enfants! Les voici... Vaincre ou mourir! »

Heureusement l'épouvante des montagnards ne dura qu'une seconde; tous comprirent qu'à la moindre hésitation ils étaient perdus. Deux échelles se dressaient déjà dans les airs malgré la fusillade, et s'abattaient avec leurs crampons sur la rampe. Cette vue fit bondir tous les partisans de la tranchée, et le combat recommença plus terrible, plus désespéré que la première fois.

Hullin avait remarqué les échelles avant Materne, et son indignation contre Divès s'était encore accrue; mais, comme en pareil cas l'indignation n'est bonne à rien, il avait envoyé Lagarmitte dire à Frantz Materne, qui se trou-

vait posté de l'autre côté du Donon, d'arriver en toute hâte avec la moitié de ses hommes. On peut s'imaginer si le brave garçon, prévenu du danger que courait son père, perdit une seconde. Déjà l'on voyait les larges feutres noirs grimper la côte à travers les neiges, la carabine en bandoulière. Ils accouraient aussi vite qu'ils pouvaient, et pourtant Jean-Claude, descendant à leur rencontre, la sueur au front, l'œil hagard, leur criait d'une voix vibrante :

« Allons donc... plus vite!... de ce train-là vous n'arriverez jamais!

Il frémissait de rage, attribuant tout le malheur au contrebandier.

Cependant Marc Divès, au bout d'une demi-heure environ, avait fait le tour du ravin, et, du haut de son grand roussin, il commençait à découvrir les deux compagnies d'Allemands, l'arme au pied, à cent pas derrière les pièces qui faisaient feu sur les retranchements. Alors, s'approchant des montagnards, il leur dit en étouffant sa voix, tandis que les détonations se répercutaient coup sur coup dans la gorge, et qu'au loin s'entendaient les clameurs de l'assaut :

« Camarades, vous allez tomber sur l'infanterie à la baïonnette ; moi et mes hommes nous nous chargeons du reste.—Est-ce entendu ?

—Oui, c'est entendu.

—Eh bien donc, en route! »

Toute la troupe en bon ordre s'avança vers la lisière du bois, le grand Piercy de Soldatenthal en tête. Presque au même instant, il y eut le « *verda*!* » d'une sentinelle ; puis deux coups de fusil ; puis un grand cri : « Vive la France ! » et le bruit sourd d'une foule de pas qui s'élancent ensemble : les braves montagnards fondaient sur l'ennemi comme une bande de loups!

Divès, debout sur ses étriers, son grand nez en l'air et les moustaches hérissées, les regardait en riant :

« Ça va bien, » disait-il.

La mêlée était épouvantable, la terre en tremblait. Les Allemands, pas plus que les partisans, ne faisaient feu ; tout se passait en silence! le froissement des baïonnettes et le bruit des crosses, traversés de loin en loin par un coup de fusil, des cris de rage, des trépignements, du tumulte : on n'entendait pas autre chose.

Les contrebandiers, le cou tendu, le sabre au poing, flairaient le carnage, attendant le signal de leur chef avec impatience.

« Maintenant, c'est notre tour, dit enfin Marc. A nous les pièces! »

Et de l'épaisseur du fourré, leurs grands manteaux flottant comme des ailes, les reins penchés et la brette en avant, ils partirent.

« Ne sabrez pas, pointez, » dit encore Marc. Ce fut tout.

Les douze vautours en une seconde furent sur les pièces. Il y avait parmi eux quatre vieux dragons d'Espagne et deux anciens cuirassiers de la garde, que le goût du péril attachait à Marc. Je vous laisse à penser ce qu'ils firent. Les coups de levier, d'écouvillon et de sabre, seules armes que les artilleurs eussent sous la main, pleuvaient autour d'eux comme la grêle. Tout était paré d'avance, et chaque riposte mettait un homme à terre.

Marc Divès reçut à bout portant deux coups de pistolet, dont l'un lui noircit la joue gauche et l'autre enleva son feutre. Lui, courbé sur sa selle, son long bras en avant, il clouait en même temps le grand officier à moustaches blondes sur une de ses pièces ; puis se relevant lentement, et regardant autour de lui, les sourcils froncés :

« Les voilà tous nettoyés, dit-il d'un ton sentencieux ; les canons sont à nous! »

Pour concevoir l'ensemble de cette scène terrible, il faut se figurer la mêlée sur le plateau des Minières ; les hurlements, les hennissements des chevaux, les cris de rage, la fuite des uns, jetant leurs armes pour courir plus vite, l'acharnement des autres ;—au delà du ravin, les échelles, couvertes d'uniformes blancs, hérissées de baïonnettes ;—les montagnards sur la rampe, se défendant avec désespoir ;—les flancs de la côte, la route et surtout le bas des abatis encombrés de morts et de blessés ;—la masse des ennemis, le fusil sur l'épaule, les officiers au milieu d'eux, se pressant de suivre le mouvement,—enfin Materne, debout sur la crête du talus, la crosse en l'air, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, appelant à grands cris son fils Frantz, qui accourait avec sa troupe, maître Jean-Claude en tête, au secours de la défense.—Il faut entendre la fusillade : ces décharges, tantôt par pelotons, tantôt successives ; et surtout les cris lointains, vagues, immenses, traversés de plaintes aiguës expirant dans les échos de la montagne. Tout cela concentré dans un seul instant, et sous un coup d'œil : voilà ce qu'il faut se représenter !

Mais Divès n'était pas contemplatif, il ne perdit pas de temps à faire des réflexions poétiques sur le tumulte et l'acharnement de la bataille. D'un regard il eut jugé la situation, et, sautant de son cheval, il s'allongea sur la première pièce encore chargée, saisit les leviers de l'affût pour en changer la direction, pointa au pied des échelles, et, ramassant une mèche qui fumait à terre, il fit feu.

* Qui vive!

Alors, au loin, s'élevèrent des clameurs étranges, et le contrebandier, regardant à travers la fumée, vit une trouée sanglante dans les rangs de l'ennemi. Il agita les deux mains en signe de triomphe, et les montagnards, debout sur les abatis, lui répondirent par un hourra général.

« Allons, pied à terre, dit-il à ses hommes, il ne faut pas s'endormir. Une gargousse par ici, un boulet, du gazon. C'est nous qui allons balayer la route.—Gare ! »

Les contrebandiers se mirent en position, et le feu continua sur les habits blancs avec enthousiasme. Les boulets bondissaient dans leurs rangs en enfilade. A la dixième décharge, ce fut un sauve-qui-peut général.

« Feu ! feu ! » criait Marc.

Et les partisans, enfin appuyés par la troupe de Frantz, et dirigés par Hullin, reprenaient les positions qu'ils avaient un instant perdues.

Tout le long de la côte ce ne furent bientôt que fuyards, morts et blessés. Il était alors quatre heures du soir; la nuit venait. Le dernier boulet tomba dans la rue de Grandfontaine, et, rebondissant sur l'angle du guévoir, il alla renverser la cheminée du *Bœuf-Rouge*.

Environ six cents hommes périrent en ce jour. Il y eut des montagnards, il y eut des *kaiserlichs* en bien plus grand nombre. Mais sans la canonnade de Divès, tout était perdu, car les partisans n'étaient pas un contre dix, et l'ennemi commençait à se rendre maître de la tranchée.

XVI

Les Allemands, entassés dans Grandfontaine, s'enfuyaient par bandes du côté de Framont, à pied, à cheval, allongeant le pas, traînant leurs caissons, jetant leurs sacs au revers de la route, et regardant derrière eux, comme s'ils eussent craint de voir les partisans à leurs trousses.

Dans Grandfontaine, ils brisaient tout par esprit de vengeance, ils défonçaient les fenêtres et les portes, brutalisaient les gens, demandaient à manger, à boire tout de suite, et poursuivaient les filles jusqu'au grenier. Leurs cris, leurs imprécations, les commandements des chefs, les plaintes des bourgeois, le roulement sourd, continu des pas sur le pont de Framont, le hennissement grêle des chevaux blessés, tout cela montait en rumeurs confuses jusqu'aux abatis.

Sur la côte, on ne voyait que des armes, des shakos, des morts, enfin tous les signes d'une grande déroute. En face apparaissaient les canons de Marc Divès, braqués sur la vallée et prêts à faire feu en cas d'une nouvelle attaque.

Tout était donc fini, bien fini. Et pourtant pas un cri de triomphe ne s'élevait des retranchements : les pertes des montagnards avaient été trop cruelles dans ce dernier assaut. Le silence, succédant au tumulte, avait quelque chose de solennel, et tous ces hommes, échappés du carnage, se regardaient l'un l'autre d'un air grave, comme étonnés de se voir. Quelques-uns appelaient un ami, d'autres un frère qui ne répondaient pas. Alors ils se mettaient à leur recherche dans la tranchée, le long des abatis, ou sur la rampe, criant : « Hé ! Jacob, Philippe, est-ce toi ! »

Et puis la nuit venait; ses teintes grises s'étendaient sur les retranchements et sur l'abîme, ajoutant le mystère à ce que ces scènes avaient d'effrayant. Les gens allaient et venaient à travers les débris sans se reconnaître.

Materne, après avoir essuyé sa baïonnette, appela ses garçons d'un accent rauque :

« Hé ! Kasper ! Frantz ! »

Et les voyant approcher dans l'ombre, il se prit à leur demander :

« Est-ce vous ? »

—Oui, c'est nous.

—Vous n'avez rien ?

—Non. »

La voix du vieux chasseur, de sourde qu'elle était, devint tremblante :

« Nous voilà donc encore tous les trois réunis ! » fit-il d'un ton bas.

Et lui, qu'on ne pouvait pas accuser d'être tendre, il embrassa fortement ses fils, ce qui les surprit. Ils entendirent quelque chose bouillonner dans sa poitrine, comme des sanglots intérieurs; tous deux en furent émus, et ils se disaient : « Comme il nous aime ! Nous n'aurions jamais cru cela ! »

Eux-mêmes ils se sentirent remués jusqu'aux entrailles.

Mais bientôt, le vieux revenant à lui, s'écria :

« C'est égal, voilà une rude journée, mes garçons. Allons boire un coup; j'ai soif. »

Alors, lançant un dernier regard sur le talus sombre, et voyant de trente pas en trente pas les sentinelles que Hullin venait de poser en passant, ils se dirigèrent ensemble du côté de la vieille métairie.

Ils traversaient la tranchée encombrée de morts, levant les pieds lorsqu'ils sentaient quelque chose de mou, quand une voix étouffée leur dit :

« C'est toi, Materne ? »

– Ah ! mon pauvre vieux Rochart.

pardon, répondit le vieux chasseur en se courbant, je t'ai touché ! Comment, tu es encore là?

—Oui... je ne peux pas m'en aller... puisque je n'ai plus de jambes. »

Tous trois restèrent silencieux, et le vieux bûcheron reprit :

« Tu diras à ma femme qu'il y a derrière l'armoire, dans un bas, cinq écus de six livres. J'avais ménagé cela... si nous tombions malade l'un ou l'autre... Moi, je n'en ai plus besoin...

—C'est-à-dire, c'est-à-dire... on en réchappe tout de même... mon pauvre vieux ! Nous allons t'emporter.

—Non, ça n'en vaut pas la peine, je n'en ai plus pour une heure; on me ferait traîner. »

Materne, sans répondre, fit signe à Kasper de mettre sa carabine en brancart avec la sienne, et à Frantz, de placer le vieux bûcheron dessus, malgré ses plaintes, ce qui fut fait aussitôt. C'est ainsi qu'ils arrivèrent ensemble à la ferme.

Tous les blessés, qui pendant le combat avaient eu la force de se traîner à l'ambulance, s'y étaient rendus. Le docteur Lorquin et son son confrère Despois, arrivé pendant la journée, avaient eu de l'ouvrage par-dessus la tête, et tout n'était pas encore fini de ce côté, tant s'en faut.

Comme Materne, ses garçons et Rochart traversaient l'allée sombre sous la lanterne, ils entendirent à gauche un cri qui leur donna froid dans les os, et le vieux bûcheron, à moité mort, s'écria :

« Pourquoi m'amenez-vous là? Je ne veux pas, moi... Je ne me laisserai rien faire !

—Ouvre la porte, Frantz, dit Materne, la face couverte d'une sueur froide, ouvre, dépêche-toi ! »

Et Frantz ayant poussé la porte, ils virent sur une grande table de cuisine, au milieu de la salle basse, aux larges poutres brunes, entre six chandelles, le fils Colard étendu tout de son long, un homme à chaque bras, un baquet dessous. Le docteur Lorquin, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, une scie courte et large de trois doigts au poing, était en train de couper une jambe au pauvre diable, tandis que Despois tenait une grosse éponge. Le sang clapotait dans le baquet, Colard était plus pâle que la mort. Catherine Lefèvre, debout à côté, un rouleau de charpie sur les bras, semblait ferme; mais deux grosses rides sillonnaient ses joues le long de son nez crochu, tant elle serrait les dents. Elle regardait à terre sans rien voir.

« C'est fini ! » dit le docteur en se retournant.

Et jetant un coup d'œil sur les nouveaux venus :

« Hé ! c'est vous, père Rochart? fit-il.

— Oui, c'est moi ; mais je ne veux pas qu'on me touche. J'aime mieux finir comme ça ! »

Le docteur levant une chandelle, regarda et fit une grimace.

« Il est temps, mon pauvre vieux; vous avez perdu beaucoup de sang, et si nous attendons encore, il sera trop tard.

— Tant mieux ! j'ai assez souffert dans ma vie.

— Comme vous voudrez. Passons à un autre ! »

Il regardait une longue file de paillasses au fond de la salle; les deux dernières étaient vides, quoique inondées de sang. Materne et Kasper posèrent le vieux bûcheron sur la dernière, tandis que Despois s'approchait d'un autre blessé, lui disant :

« Nicolas, c'est ton tour ! »

Alors on vit le grand Nicolas Cerf se lever la face pâle et les yeux luisants de frayeur.

« Qu'on lui donne un verre d'eau-de-vie, dit le docteur.

— Non, j'aime mieux fumer ma pipe.

— Où est-elle, ta pipe?

— Dans mon gilet.

— Bon, la voilà. Et le tabac?

— Dans la poche de mon pantalon.

— C'est cela. Bourrez sa pipe, Despois. Il a du courage cet homme ; c'est bien ! ça fait plaisir de voir des gens de cœur. Nous allons t'enlever ton bras en deux temps et trois mouvements.

— Est-ce qu'il n'y a pas moyen de le conserver, monsieur Lorquin, pour élever mes pauvres enfants ? c'est leur seule ressource.

— Non, l'os est broyé, ça ne tient plus. Allumez la pipe, Despois. Tiens, Nicolas, fume, fume. »

Le malheureux se prit à fumer sans en avoir grande envie.

« Nous y sommes? demanda le docteur.

— Oui, répondit Nicolas d'une voix étranglée.

— Bon. — Despois, attention ! épongez. »

Alors, avec un grand couteau, il fit un tour rapide dans les chairs, Nicolas grinça des dents. Le sang jaillit, Despois liait quelque chose. La scie grinça deux secondes, et le bras tomba lourdement sur le plancher.

« Voilà ce que j'appelle une opération bien enlevée, » dit Lorquin.

Nicolas ne fumait plus; la pipe était tombée de ses lèvres. David Schlosser de Walsch, qui l'avait tenu, le lâcha. On entoura le moignon de linge, et, tout seul, Nicolas alla se recoucher sur la paillasse.

« Encore un d'expédié ! Epongez bien la

table, Despois, et passons à un autre, » fit le docteur en se lavant les mains dans une grande écuelle.

Chaque fois qu'il disait : « Passons à un autre ! » tous les blessés se remuaient de frayeur, à cause des cris qu'ils avaient entendus, et des couteaux qu'ils voyaient reluire; mais que faire? Toutes les chambres de la ferme, la grange, les deux pièces d'en haut, tout était encombré. Il ne restait de libre que la grande salle pour les gens de la métairie. Il fallait donc bien opérer sous les yeux de ceux qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, devaient avoir leur tour.

Tout ceci s'était passé en quelques instants. Materne et ses fils avaient regardé comme on regarde les choses horribles, pour savoir ce que c'est; puis ils avaient vu dans un coin, à gauche, sous la vieille horloge de faïence, un tas de bras et de jambes. On avait déjà jeté dessus le bras de Nicolas, et l'on était en train d'extraire une balle de l'épaule d'un montagnard du Harberg aux favoris roux. On lui faisait de larges entailles en croix dans le dos, sa chair frémissait, et de ses reins poilus le sang coulait jusque dans ses bottes.

Chose bizarre, le chien *Pluton*, derrière le docteur, regardait cela d'un air attentif, comme s'il eût compris, et, de temps en temps, il détirait ses jambes et fléchissait son dos en bâillant jusqu'aux oreilles.

Materne ne put en voir davantage.

« Allons-nous-en, » dit-il.

A peine entrés dans l'allée sombre, ils entendirent le docteur s'écrier : « Je tiens la balle ! »

Ce qui dut faire grand plaisir à l'homme du Harberg.

Une fois dehors, Materne respirant l'air froid à pleine poitrine, s'écria :

« Et quand je pense qu'il aurait pu nous en arriver autant !

— Oui, répondit Kasper; recevoir une balle dans la tête, ça n'est rien; mais être découpé de cette manière, et aller ensuite mendier son pain le reste de ses jours...

— Bah ! je ferais comme le vieux Rochart, moi, s'écria Frantz, je me laisserais finir. Il a raison, le vieux; quand on a fait son devoir, est-ce qu'on a besoin d'avoir peur? Le bon Dieu est toujours le bon Dieu ! »

En ce moment un bourdonnement de voix s'éleva sur leur droite.

« C'est Marc Divès et Hullin, dit Kasper en prêtant l'oreille.

— Oui, ils viennent bien sûr de faire des abatis derrière la sapinière, pour garder les canons, » ajouta Frantz.

Ils écoutèrent de nouveau; les pas se rapprochaient.

« Te voilà bien embarrassé de ces trois prisonniers, disait Hullin d'un ton brusque; puisque tu retournes au Falkenstein cette nuit, pour chercher des munitions, qu'est-ce qui t'empêche de les emmener ?

— Mais où les mettre ?

— Parbleu dans la prison communale d'Abreschwiller; nous ne pouvons les garder ici.

— Bon, bon, je comprends, Jean-Claude. Et s'ils veulent s'échapper pendant la route, je leur plante ma latte entre les deux épaules.

— Ça va sans dire ! »

Ils arrivaient alors à la porte, et Hullin, apercevant Materne, ne put retenir un cri d'enthousiasme.

« Hé ! c'est toi, mon vieux, je te cherche depuis une heure. Où diable étais-tu?

— Nous avons porté le pauvre Rochart à l'ambulance, Jean-Claude.

— Ah ! c'est triste, n'est-ce pas?

— Oui, c'est triste ! »

Il y eut un instant de silence; puis la satisfaction du brave homme reprenant le dessus :

« Ça n'est pas gai, fit-il, mais que voulez-vous? quand on fait la guerre ! Vous n'avez rien, vous autres?

— Non, nous sommes tous les trois sains et saufs.

— Tant mieux, tant mieux. Ceux qui restent peuvent se vanter d'avoir de la chance.

— Oui, s'écria Marc Divès, en riant, j'ai vu le moment où Materne allait battre la chamade; sans les coups de canon de la fin, ma foi, ça prenait une vilaine tournure. »

Materne rougit, et lançant au contrebandier un regard oblique :

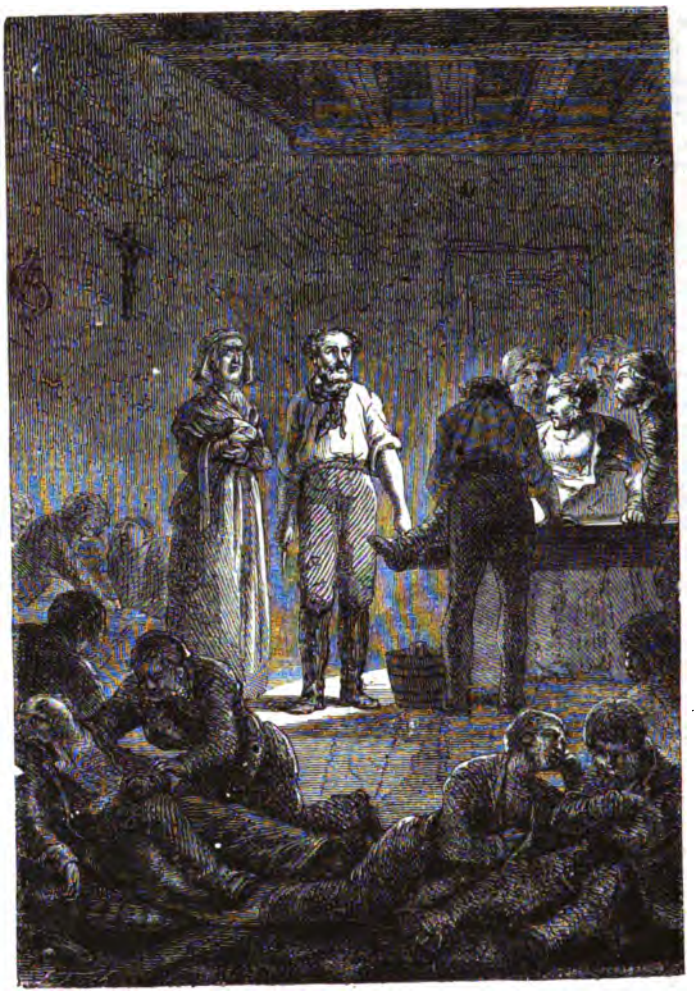
« C'est possible, fit-il d'un ton sec, mais sans les coups de canon du commencement, nous n'aurions pas eu besoin de ceux de la fin; le vieux Rochart, et cinquante autres braves gens, auraient encore bras et jambes, ce qui ne gâterait pas notre victoire.

— Bah ! interrompit Hullin, qui voyait poindre la dispute entre deux gaillards peu conciliants de leur nature, laissons cela; tout le monde a fait son devoir, voilà le principal. »

Puis, s'adressant à Materne :

« Je viens d'envoyer un parlementaire à Framont, dit-il, pour avertir les Allemands de faire enlever leurs blessés. Dans une heure ils arriveront sans doute; il faut prévenir nos avant-postes de les laisser approcher, mais sans armes et avec des flambeaux; s'ils arrivaient autrement, qu'on les reçoive à coups de fusil.

— J'y vais tout de suite, répondit le vieux chasseur.



Le docteur Lorquin, les manches de sa chemise retroussées. (Page 62.)

— Hé! Materne, tu viendras ensuite souper à la ferme avec tes garçons.

— C'est entendu, Jean-Claude. »

Il s'éloigna.

Hullin dit encore à Frantz et à Kasper de faire allumer de grands feux de bivouac pour la nuit; — à Marc, de donner de l'avoine à ses chevaux, pour aller, sans retard, chercher des munitions, — et, les voyant s'éloigner, il entra dans la métairie.

XVII

Au bout de l'allée sombre était la cour de la ferme, où l'on descendait par cinq ou six marches usées. A gauche s'élevaient le grenier et le pressoir, à droite les écuries et le colombier, dont le pignon se découpait en noir sur le ciel obscur et nuageux; enfin, tout en face de la porte, se trouvait la buanderie.

Aucun bruit du dehors n'arrivait là; Hullin, après tant de scènes tumultueuses, fut saisi de ce profond silence. Il regarda les bottes de paille pendant entre les poutres de la grange jusque sous le toit, les herses, les charrues, les charrettes enfouies dans l'ombre des hangars, avec un sentiment de calme et de bien-être indéfinissable. Un coq grasseyait tout bas au milieu de ses poules endormies le long du mur. Un gros chat passa comme l'éclair et disparut dans le trou de la cave. Hullin croyait sortir d'un rêve.

Yégof, les yeux étincelants, saluant chaque fantôme ... (Page 69.)

Après quelques instants de cette contemplation silencieuse, il se dirigea lentement vers la buanderie, dont les trois fenêtres brillaient au milieu des ténèbres. La cuisine de la ferme ne pouvant suffire à préparer la nourriture de trois à quatre cents hommes, on l'avait transportée dans ce local.

Maître Jean-Claude entendait la voix fraîche de Louise donner des ordres d'un petit ton résolu qui l'étonnait :

« Allons, allons, Katel, dépêchons-nous, le moment du souper approche. Doivent-ils avoir faim, nos gens ! Depuis six heures du matin, n'avoir rien pris et toujours se battre ! Il ne faut pas les faire attendre. Hop ! hop ! Lesselé, voyons, remuez-vous, du sel, du poivre. »

Le cœur de Jean-Claude sautillait à cette voix. Il ne put s'empêcher de regarder une minute à la fenêtre avant d'entrer. La cuisine était grande, mais assez basse et blanchie à la chaux. Un grand feu de hêtre petillait sur l'âtre, enroulant ses spirales dorées autour des flancs noirs d'une immense marmite. Le manteau de la cheminée, fort haut et peu large, suffisait à peine aux flots de fumée qui s'élevaient de l'âtre. Sur ce fond ardent se dessinait le charmant profil de Louise, en petite jupe pour courir plus vite, la figure enluminée des plus vives couleurs, et le sein enfermé dans un petit corsage de toile rouge, laissant à découvert ses rondes épaules et son cou gracieux. Elle était là dans tout le feu de l'action, allant, venant, goûtant aux sauces avec son petit air capable, dégustant le bouillon, approuvant et critiquant.

« Encore un peu de sel, encore ceci, encore cela. Lesselé, aurez-vous bientôt fini de plumer notre grand coq maigre? De ce train, nous n'arriverons jamais! »

C'était charmant de la voir commander ainsi; Hullin en avait les larmes aux yeux.

Les deux grandes filles de l'anabaptiste, l'une longue, sèche et pâle, ses larges pieds plats dans des souliers ronds, ses cheveux roux dans une petite coiffe de taffetas noir, sa robe de toile bleue descendant en longs plis jusqu'aux talons; l'autre grasse, joufflue, marchant comme une oie en levant les pieds l'un après l'autre lentement et se balançant sur les hanches; ces deux braves filles formaient avec Louise le plus étrange contraste.

La grosse Katel allait et venait tout essoufflée sans rien dire, et Lesselé, d'un air rêveur, faisait tout par compas et par mesure.

Enfin, le brave anabaptiste lui-même, assis au fond de la buanderie sur une chaise de bois, les jambes croisées, le nez en l'air, le bonnet de coton sur la nuque et les mains dans les poches de sa souquenille, regardait tout cela d'un air émerveillé, et, de temps en temps, disait d'une voix sentencieuse :

« Lesselé, Katel, obéissez bien, mes enfants; que ceci soit pour votre instruction, vous n'avez pas encore vu le monde, il faut marcher plus vite.

—Oui, oui, il faut se remuer, ajoutait Louise; Seigneur, que deviendrions-nous si l'on réfléchissait des mois et des semaines pour mettre un peu d'ail dans une sauce! Vous, Lesselé, qui êtes la plus grande, décrochez-moi ce paquet d'oignons du plafond. »

Et la grande fille obéissait.

Hullin n'avait jamais eu de plus beau moment dans sa vie.

« Comme elle fait marcher les autres, se disait-il; hé! hé! hé! c'est un petit hussard, une maîtresse femme; je ne m'en doutais pas encore. »

Et seulement, au bout de cinq minutes, après avoir tout vu, il entra.

« Hé! bon courage, mes enfants! »

Louise tenait justement une cuiller à sauce; elle abandonna tout, et courut se jeter dans ses bras en criant:

Papa Jean-Claude, papa Jean-Claude, c'est vous!... vous n'êtes pas blessé?... vous n avez rien? »

Hullin, à cette voix du cœur, pâlit et ne put répondre. Ce n'est qu'après un long silence, et retenant toujours sa chère enfant pressée tendrement, qu'il dit enfin d'une voix frémissante :

« Non, Louise, non, je me porte bien, je suis bien heureux!

—Asseyez-vous, Jean-Claude, dit l'anabaptiste qui le voyait trembler d'émotion; tenez, voici ma chaise. »

Hullin s'assit, et Louise, s'asseyant sur ses genoux, les bras sur son épaule, se prit à pleurer.

« Qu'as-tu donc, chère enfant? disait le brave homme tout bas en l'embrassant. Voyons, calme-toi. Tout à l'heure encore, je te voyais si courageuse!

—Oh! oui, je faisais la courageuse; mais, voyez-vous, j'avais bien peur... Je pensais: Pourquoi ne vient-il pas? »

Elle lui jeta ses bras autour du cou, puis une idée folle lui passant par la tête, elle prit le bonhomme par la main, en criant:

« Allons, papa Jean-Claude, dansons, dansons. »

Et ils firent trois ou quatre tours.

Hullin, souriant malgré lui et se tournant vers l'anabaptiste toujours grave :

« Nous sommes un peu fous, Pelsly, dit-il; il ne faut pas que cela vous étonne.

—Non, maître Hullin, c'est tout simple. Le roi David lui-même, après sa grande victoire sur les Philistins, dansa devant l'arche. »

Jean-Claude, étonné de ressembler au roi David, ne répondit rien.

« Et pour toi, Louise, reprit-il en s'arrêtant, tu n'as pas eu peur pendant la dernière bataille?

—Oh! dans les premiers moments, tout ce bruit, ces coups de canon!... mais ensuite, je n'ai plus pensé qu'à vous et à maman Lefèvre. »

Maître Jean-Claude devint silencieux :

« Je savais bien, pensait-il, que cette enfant-là était brave. Elle a tout pour elle! »

Louise, alors, le prenant par la main, le conduisit en face d'un régiment de marmites au tour du feu, et lui montra, d'un air glorieux, toute sa cuisine:

« Voici le bœuf, voici le rôti, voici le souper du général Jean-Claude, et voici le bouillon pour nos blessés! Ah! nous nous sommes remuées! Lesselé et Katel peuvent le dire. Et voici notre grande fournée, dit-elle en montrant une longue file de miches rangées sur la table. C'est maman Lefèvre et moi qui avons brassé la pâte. »

Hullin écoutait tout émerveillé.

« Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-elle, venez par ici. »

Elle ôta le couvercle de tôle du four au fond de la buanderie, et la cuisine se remplit aussitôt d'une odeur de galette au lard à vous réjouir le cœur.

Maître Jean-Claude en fut vraiment attendri.

En ce moment, la mère Lefèvre entrait :

« Eh bien! dit-elle, il faut dresser la table,

tout le monde attend là-bas. Allons, Katel, allez mettre la nappe. »

La grosse fille sortit en courant.

Et tous ensemble, traversant la cour obscure à la file, se dirigèrent vers la salle. Le docteur Lorquin, Despois, Marc Divès, Materne et ses deux garçons, tous gens bien endentés et pourvus d'un appétit solide, attendaient le potage avec impatience.

« Et nos blessés, docteur? s'écria Hullin en entrant.

—Tout est terminé, maître Jean-Claude. Vous nous avez donné une rude besogne; mais le temps est favorable, il n'y a pas à craindre de fièvres putrides, tout se présente bien. »

Katel, Lesselé et Louise entrèrent bientôt, portant une énorme soupière fumante et deux magnifiques rôtis de bœuf qu'elles déposèrent sur la table. On s'assit sans cérémonie, le vieux Materne à la droite de Jean-Claude, Catherine Lefèvre à gauche, et dès lors le cliquetis des cuillers et des fourchettes, le glou-glou des bouteilles remplacèrent la conversation jusqu'à huit heures et demie du soir. On voyait au dehors le reflet de grandes flammes sur les vitres, annonçant que les partisans étaient en train de faire honneur à la cuisine de Louise, et cela contribuait encore à la satisfaction des convives.

A neuf heures, Marc Divès était en route pour le Falkenstein avec les prisonniers. A dix heures, tout le monde dormait à la ferme et sur le plateau, autour des feux du bivouac.

Le silence ne s'interrompait de loin en loin, que par le passage des rondes et le « qui vive! » des sentinelles.

C'est ainsi que se termina cette journée, où les montagnards prouvèrent qu'ils n'avaient pas dégénéré de la vieille race.

D'autres événements, non moins graves, allaient bientôt succéder à ceux qui venaient de s'accomplir, car, ici-bas, un obstacle vaincu, d'autres se présentent. La vie humaine ressemble à la mer agitée : une vague suit l'autre, de l'ancien monde au nouveau, et rien ne peut arrêter ce mouvement éternel.

XVIII

Durant toute la bataille, jusqu'à la nuit close, les gens de Grandfontaine avaient vu le fou Yégof debout à la cime du Petit Donon, la couronne en tête, le sceptre levé, transmettre, comme un roi mérovingien, des ordres à ses armées imaginaires. Ce qui se passa dans l'âme de ce malheureux quand il vit les Allemands en pleine déroute, nul ne le sait. Au dernier coup de canon, il avait disparu. Où s'était-il sauvé? Voici ce que racontent à ce sujet les gens de Tiefenbach :

Dans ce temps-là, vivaient sur le Bocksberg deux créatures singulières, deux sœurs, l'une appelée la *petite Kateline*, et l'autre la *grande Berbel*. Ces deux êtres déguenillés s'étaient établis dans la *caverne de Luitprandt*, ainsi nommée, disent les vieilles chroniques, parce que le roi des Germains, avant de descendre en Alsace, fit enterrer sous cette voûte immense de grès rouge les chefs barbares tombés dans la bataille du Blutfeld. La source chaude, qui fume toujours au milieu de la caverne, protégeait les deux sœurs contre les froids rigoureux de l'hiver, et le bûcheron Daniel Horn de Tiefenbach avait eu la charité de fermer l'entrée principale de la roche, avec de grands tas de genêts et de bruyères. A côté de la source chaude se trouve une autre source, froide comme la glace et limpide comme le cristal. La petite Kateline, qui buvait à cette source, n'avait pas quatre pieds de haut; elle était grasse, bouffie, et sa figure étonnée, ses yeux ronds, son goître énorme, lui donnaient la physionomie singulière d'une grosse dinde en méditation. Tous les dimanches elle traînait jusqu'au village de Tiefenbach un panier d'osier, que les braves gens remplissaient de pommes de terre cuites, de croûtes de pain, et quelquefois — les jours de fête — de galettes et d'autres débris de leurs festins. Alors le pauvre être, tout essoufflé, remontait à la roche, gloussant, riant, se dandinant et picorant. La grande Berbel se gardait bien de boire à la source froide; elle était maigre, borgne, décharnée comme une chauve-souris; elle avait le nez plat, les oreilles larges, l'œil scintillant, et vivait du butin de sa sœur. Jamais elle ne descendait du Bocksberg; mais en juillet, au temps des grandes chaleurs, elle secouait, du haut de la côte, un chardon sec sur les moissons de ceux qui n'avaient pas rempli régulièrement le panier de Kateline, ce qui leur attirait des orages épouvantables, de la grêle, des rats et des mulots en abondance. Aussi craignait-on les sorts de Berbel comme la peste, on l'appelait partout *Wetterhexe* *, tandis que la petite Kateline passait pour être le bon génie de Tiefenbach et des environs. De cette façon, Berbel vivait tranquillement à se croiser les bras, et l'autre à glousser sur les quatre chemins.

Malheureusement pour les deux sœurs, Yegof

* Sorcière des orages.

avait établi, depuis nombre d'années, sa résidence d'hiver dans la caverne de Luitprandt. C'est de là qu'il partait au printemps, pour visiter ses châteaux innombrables et passer en revue ses leudes jusqu'à Geierstein, dans le Hundsrück. Tous les ans donc, vers la fin de novembre, après les premières neiges, il arrivait avec son corbeau, ce qui faisait toujours jeter des cris d'aigle à Wetterhexe.

« De quoi te plains-tu, disait-il en s'installant tranquillement à la meilleure place ; ne vivez-vous pas sur mes domaines ? Je suis encore bien bon de souffrir deux *valkiries* inutiles dans le Valhalla de mes pères ! »

Alors Berbel, furieuse, l'accablait d'injures ; Kateline gloussait d'un air fâché ; mais lui, sans y prendre garde, allumait sa pipe de vieux buis, et se mettait à raconter ses pérégrinations lointaines aux âmes des guerriers germains enterrés dans la caverne depuis seize siècles, les appelant par leur nom et leur parlant comme à des personnes vivantes. On peut se figurer si Berbel et Kateline voyaient arriver le fou avec plaisir : c'était pour elles une véritable calamité. Or, cette année-là, Yégof n'étant pas venu, les deux sœurs le croyaient mort et se réjouissaient à l'idée de ne plus le revoir. Cependant, depuis quelques jours, Wetterhexe avait remarqué de l'agitation dans les gorges voisines ; les gens partaient en foule, le fusil sur l'épaule, du côté du Falkenstein et du Donon. Évidemment quelque chose d'extraordinaire se passait. La sorcière, se rappelant que, l'année précédente, Yégof avait raconté aux âmes des guerriers que ses armées innombrables allaient bientôt envahir le pays, éprouvait une vague inquiétude. Elle aurait bien voulu savoir d'où provenait cette agitation ; mais personne ne montait à la roche, et Kateline, ayant fait sa tournée le dimanche précédent, n'aurait pas bougé pour un empire.

Dans cet état, Wetterhexe allait et venait sur la côte, toujours plus inquiète et plus irritée. Durant cette journée du samedi, ce fut bien autre chose encore. Dès neuf heures du matin, de sourdes et profondes détonations roulèrent comme un bruit d'orage dans les mille échos de la montagne, et tout au loin, vers le Donon, des éclairs rapides sillonnèrent le ciel entre les pics ; puis, vers la nuit, des coups plus graves, plus formidables encore, retentirent au fond des gorges silencieuses. A chaque détonation, on entendait les cimes du Hengst, de la Gantzlée, du Giromani, du Grosmann, répondre jusque dans les profondeurs de l'abîme.

« Qu'est-ce que cela ? se demandait Berbel. Est-ce la fin du monde ? »

Alors, rentrant sous la roche et voyant Kateline accroupie dans son coin, qui grignottait une pomme de terre, elle la secoua rudement, en criant d'une voix sifflante :

« Idiote, tu n'entends donc rien ? Tu n'as peur de rien, toi ! Tu manges, tu bois, tu glousses ! Oh ! le monstre ! »

Elle lui retira sa pomme de terre avec fureur, et s'assit toute frémissante près de la source chaude, qui envoyait ses nuages gris à la voûte. Une demi-heure après, les ténèbres étant devenues profondes et le froid excessif, elle alluma un feu de bruyères, qui promena ses pâles lueurs sur les blocs de grès rouge, jusqu'au fond de l'antre où dormait Kateline, les pieds dans la paille et les genoux au menton. Au dehors, tout bruit avait cessé. Wetterhexe écarta les broussailles pour jeter un coup d'œil sur la côte puis elle revint s'accroupir auprès du feu, sa large bouche serrée, ses flasques paupières closes, traçant de grandes rides circulaires autour de ses joues, elle attira sur ses genoux une vieille couverture de laine et parut s'assoupir. On n'entendit plus qu'à de longs intervalles le bruit de la vapeur condensée, qui retombait de la voûte dans la source avec un clapotement bizarre.

Ce silence durait depuis environ deux heures ; minuit approchait, quand, tout à coup, un bruit lointain de pas, mêlé de clameurs discordantes, se fit entendre sur la côte. Berbel écouta ; elle reconnut des cris humains. Alors, se levant toute tremblante et armée de son grand chardon, elle se glissa jusqu'à l'entrée de la roche, écarta les broussailles et vit, à cinquante pas, le fou Yégof qui s'avançait au clair de lune ; il était seul et se débattait, frappant l'air de son sceptre, comme si des milliers d'êtres invisibles l'eussent entouré.

« A moi, Roug, Bléd, Adelrik ! hurlait-il d'une voix éclatante, la barbe hérissée, sa grande chevelure rousse éparse et sa peau de chien autour du bras comme un bouclier. A moi ! hé ! m'entendrez-vous à la fin ? Ne voyez-vous pas qu'ils arrivent ? Les voilà qui fondent du ciel comme des vautours. A moi, les hommes roux ! à moi ! Que cette race de chiens soit anéantie ! Ah ! ah ! c'est toi, Minau, c'est toi, Rochart..... Tiens ! tiens ! »

Et tous les morts du Donon, il les nommait avec un ricanement féroce, les défiant comme s'ils eussent été là ; puis il reculait pas à pas, frappant toujours l'air, lançant des imprécations, appelant les siens et se débattant comme dans une mêlée. Cette lutte épouvantable contre des êtres invisibles saisit Berbel d'une frayeur superstitieuse : elle sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque, et voulut se cacher ; mais, au même instant, un vague bourdonnement la fit

se retourner, et qu'on juge de son effroi, lorsqu'elle vit la source chaude bouillonner plus que d'habitude, et des flots de vapeur s'en élever, s'en détacher et s'avancer vers la porte.

Et tandis que, pareils à des fantômes, ces nuages épais s'avançaient lentement, tout à coup Yégof parut, criant d'une voix brève:

« Enfin, vous voilà! Vous m'avez entendu!»

Puis, d'un geste rapide, il écarta tous les obstacles : l'air glacial s'engouffra sous la voûte, et les vapeurs se répandirent dans le ciel immense, se tordant et s'élançant au-dessus de la roche, comme si les morts du jour et ceux des siècles écoulés eussent recommencé dans d'autres sphères le combat éternel.

Yégof, la face contractée sous les pâles rayons de la lune, le sceptre étendu, sa large barbe étalée sur la poitrine, les yeux étincelants, saluait chaque fantôme d'un geste et l'appelait par son nom, disant:

« Salut, Bléd, salut, Roug, et vous tous, mes braves, salut!..... L'heure que vous attendiez depuis des siècles est proche, les aigles aiguisent leur bec, la terre a soif de sang: souvenez-vous du Blutfeld! »

Berbel était anéantie, l'épouvante seule la tenait debout; mais bientôt les derniers nuages s'échappèrent de la caverne et se fondirent dans l'azur sans bornes.

Alors Yégof entra brusquement sous la voûte et s'accroupit près de la source, sa grosse tête entre les mains, les coudes aux genoux, regardant d'un œil hagard bouillonner l'eau.

Kateline venait de s'éveiller, et gloussait comme on sanglotte; Wetterhexe, plus morte que vive, observait le fou du coin le plus obscur de l'antre.

« Ils sont tous sortis de la terre! s'écria tout à coup Yégof; tous, tous! Il n'en reste plus. Ils vont ranimer le courage de mes jeunes hommes, et leur inspirer le mépris de la mort!»

Et relevant sa face pâle, empreinte d'une douleur poignante:

« O femme, dit-il, en fixant sur Wetterhexe ses yeux de loup, descendante des *valkiries* stériles, toi qui n'as pas recueilli dans ton sein le souffle des guerriers pour leur rendre la vie, toi qui n'as jamais rempli leurs coupes profondes à la table du festin, ni posé devant eux la chair fumante du sanglier Sérimar, à quoi donc est-tu bonne! A filer des linceuls! Eh bien! prends ta quenouille et file jour et nuit, car des milliers de hardis jeunes hommes sont couchés dans la neige!... Ils ont vaillamment combattu.... Oui, ils ont fait leur devoir; mais l'heure n'était pas venue!.... Maintenant les corbeaux se disputent leur chair! »

Puis, d'un accent de rage épouvantable, arrachant sa couronne à deux mains avec des poignées de cheveux:

« Oh! race maudite! hurla-t-il, tu seras donc toujours sur notre passage? Sans toi, nous aurions déjà conquis l'Europe; les hommes roux seraient les maîtres de l'univers!... Et je me suis humilié devant le chef de cette race de chiens!... Je lui ai demandé sa fille, au lieu de la prendre et de l'emporter, comme le loup fait de la brebis!... Ah! Huldrix! Huldrix!... »

Et s'interrompant:

« Écoute, écoute, *valkirie!* » fit-il à voix basse.

Il levait le doigt d'un air solennel.

Wetterhexe écouta : un grand coup de vent venait de s'élever dans la nuit, secouant les vieilles forêts chargées de givre. Combien de fois la sorcière avait-elle entendu la bise gémir, durant les nuits d'hiver, sans même y prendre garde; mais alors elle eut peur!

Et comme elle était là, toute tremblante, voilà qu'un cri rauque se fit entendre au dehors, et, presque aussitôt, le corbeau Hans, plongeant sous la roche, se mit à décrire de grands cercles à la voûte, agitant ses ailes d'un air effaré et poussant des croassement lugubres.

Yégof devint pâle comme un mort.

« Vôd, Vôd, s'écria-t-il d'une voix déchirante, que t'a fait ton fils Luitprandt? Pourquoi le choisir plutôt qu'un autre? »

Et, durant quelques secondes, il resta comme anéanti; mais, tout à coup, transporté d'un sauvage enthousiasme et brandissant son sceptre, il s'élança hors de la caverne.

Deux minutes après, Wetterhexe, debout à l'entrée de la roche, le suivait d'un regard anxieux.

Il allait droit devant lui, le cou tendu, le pas allongé; on aurait dit une bête fauve marchant à la découverte. Hans le précédait, voltigeant de place en place.

Ils disparurent bientôt dans la gorge du Blutfeld.

XIX

Cette nuit-là, vers deux heures, la neige se mit à tomber; à la naissance du jour il fallut se secouer et battre de la semelle.

Les Allemands avaient quitté Grandfontaine, Framont et même Schirmeck. Au loin, bien loin, dans les plaines de l'Alsace, on remarquait des points noirs indiquant leurs bataillons en retraite.

Hullin, éveillé de bonne heure, fit le tour du bivouac : il s'arrêta quelques instants à regar-

der sur le plateau, les canons braqués vers la gorge, les partisans étendus autour du feu, la sentinelle l'arme au bras; puis, satisfait de son inspection, il entra dans la ferme où Louise et Catherine dormaient encore.

Le jour grisâtre se répandait dans la chambre. Quelques blessés, dans la salle voisine, commençaient à ressentir les ardeurs de la fièvre; on les entendait appeler leurs femmes et leurs enfants. Bientôt le bourdonnement des voix, les allées et les venues rompirent le silence de la nuit. Catherine et Louise s'éveillèrent; elles virent Jean-Claude, assis dans un coin de la fenêtre, qui les regardait avec tendresse, et, honteuses d'être moins matinales que lui, elles se levèrent pour aller l'embrasser.

« Eh bien? demanda Catherine.

— Eh bien, ils sont partis; nous restons maîtres de la route, comme je l'avais prévu. »

Cette assurance ne parut pas tranquilliser la vieille fermière; il lui fallut regarder à travers les vitres, et voir la retraite des Allemands jusqu'au fond de l'Alsace. Encore, tout le reste du jour sa figure sévère conserva-t-elle l'empreinte d'une inquiétude indéfinissable.

Entre huit et neuf heures arriva le curé Saumaize, du village des Charmes. Quelques montagnards descendirent alors jusqu'au bas de la côte relever les morts; puis on creusa sur la droite de la ferme une longue fosse, où partisans et *kaiserlicks*, avec leurs habits, leurs feutres, leurs shakos, leurs uniformes, furent rangés côte à côte. Le curé Saumaize, un grand vieillard à tête blanche, lut les antiques prières de la mort, de cette voix rapide et mystérieuse qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme, et semble convoquer les générations éteintes, pour attester aux vivants les horreurs de la tombe.

Toute la journée, il arriva des voitures et des *schlittes** pour emmener les blessés, qui demandaient à grands cris à revoir leur village. Le docteur Lorquin, craignant d'augmenter leur irritation, était forcé d'y consentir. Vers quatre heures, Catherine et Hullin se trouvaient seuls dans la grande salle; Louise était allée préparer le souper. Au dehors, de gros flocons de neige continuaient à descendre du ciel, et se posaient au rebord des fenêtres, et d'instant en instant on voyait un traîneau partir en silence avec son malade enterré dans de la paille; tantôt une femme, tantôt un homme conduisant le cheval par la bride. Catherine, assise près de la table, pliait des bandages d'un air préoccupé.

« Qu'avez-vous donc, Catherine? demanda Hullin. Depuis ce matin je vous vois toute soucieuse. Pourtant nos affaires marchent bien. »

La vieille fermière alors, d'un geste lent repoussant le linge, répondit :

« C'est vrai, Jean-Claude, je suis inquiète.

— Inquiète, et de quoi? L'ennemi est en pleine retraite. Encore tout à l'heure, Frantz Materne que j'avais envoyé en reconnaissance, et tous les piétons de Piorette, de Jérôme, de Labarbe, sont venus me dire que les Allemands retournent à Mutzig. Le vieux Materne et Kasper, après avoir relevé les morts, ont appris à Grandfontaine qu'on ne voit rien du côté de Saint-Blaize-la-Roche. Tout cela prouve que nos dragons d'Espagne ont solidement reçu l'ennemi sur la route Senones, et qu'il craint d'être tourné par Schirmeck. Je ne vois donc pas, Catherine, ce qui vous tourmente. »

Et comme Hullin la regardait d'un air interrogatif :

« Vous allez encore rire de moi, dit-elle; j'ai fait un rêve.

— Un rêve?

— Oui, le même qu'à la ferme du Bois-de-Chênes. »

Puis s'animant, et d'une voix presque irritée:

« Vous direz ce que vous voudrez, Jean-Claude; mais un grand danger nous menace... Oui, oui, tout cela pour vous n'a pas l'ombre de bon sens... D'ailleurs ce n'était pas un rêve, c'était comme une vieille histoire qui vous revient, une chose qu'on revoit dans le sommeil et qu'on reconnaît! Tenez, nous étions comme aujourd'hui, après une grande victoire, quelque part... je ne sais où... dans une sorte de grande baraque en bois traversée de grosses poutres, avec des palissades autour. Nous ne pensions à rien; toutes les figures que je voyais, je les connaissais; c'était vous, Marc Divès, le vieux Duchêne et beaucoup d'autres, des anciens déjà morts : mon père et le vieux Hugues Rochart du Harberg, l'oncle de celui qui vient de mourir, tous en sarrau de grosse toile grise, la barbe longue, le cou nu. Nous avions remporté la même victoire et nous buvions dans de gros pots de terre rouge, quand voilà qu'un cri s'élève : « L'ennemi revient ! » Et Yégof, à cheval, avec sa longue barbe, sa couronne garnie de pointes, une hache à la main, les yeux luisants comme un loup, paraît devant moi dans la nuit. Je cours sur lui avec un pieu, il m'attend... et, depuis ce moment, je ne vois plus rien!... Seulement je sens une grande douleur au cou, un vent froid me passe sur la figure, il me semble que ma tête ballotte au bout d'une corde : c'est ce gueux de Yégof qui avait pendu ma tête à sa selle et qui galo-

* Traîneaux vosgiens.

pait » dit la vieille fermière d'un tel accent de conviction que Hullin en frémit.

Il y eut quelques instants de silence, puis Jean-Claude se réveillant de sa stupeur, répondit :

« C'est un rêve... Il m'arrive aussi de faire des rêves... Hier vous avez été tourmentée, Catherine, tout ce bruit... ces cris...

— Non, fit-elle d'un ton ferme en reprenant sa besogne, non ça n'est pas cela. Et, pour vous dire la vérité, pendant toute la bataille, et même au moment où le canon tonnait contre nous, je n'ai pas eu peur; j'étais sûre d'avance que nous ne pouvions pas être battus : j'avais déjà vu ça dans le temps!... maintenant j'ai peur!

— Mais les Allemands ont évacué Schirmeck; toute la ligne des Vosges est défendue ; nous avons plus de monde qu'il ne nous en faut, il nous en arrive de minute en minute.

— N'importe ! »

Hullin haussa les épaules :

« Allons, allons, vous avez la fièvre, Catherine; tâchez de vous calmer, de penser à des choses plus gaies. Tous ces rêves, voyez-vous, moi, je m'en moque comme du Grand Turc avec sa pipe et ses bas bleus. Le principal est de se bien garder, d'avoir des munitions, des hommes et des canons : ça vaut encore mieux que des rêves couleur de rose.

— Vous riez, Jean-Claude?

— Non, mais à entendre une femme de bon sens, de grand courage, parler comme vous faites, on se rappelle malgré soi Yégof, qui se vante d'avoir vécu il y a seize cents ans.

—Qui sait? dit la vieille d'un ton obstiné, s'il se rappelle, lui, ce que les autres ont oublié. »

Hullin allait lui raconter sa conversation de la veille, au bivouac avec le fou, pensant renverser ainsi de fond en comble toutes ses visions lugubres, mais la voyant d'accord avec Yégof sur le chapitre des seize cents ans, le brave homme ne dit plus rien, et reprit sa promenade silencieuse, la tête basse, le front soucieux. « Elle est folle, pensait-il; encore une petite secousse, et c'est fini. »

Catherine, au bout d'un instant de rêverie, allait dire quelque chose, quand Louise entra comme une hirondelle, en criant de sa plus douce voix :

« Maman Lefèvre, maman Lefèvre, une lettre de Gaspard ! »

Alors la vieille fermière, dont le nez crochu s'était recourbé jusque sur ses lèvres, tant elle s'indignait de voir Hullin tourner son rêve en ridicule, releva la tête, et les grandes rides de ses joues se détendirent.

Elle prit la lettre, en regarda le cachet rouge, et dit à la jeune fille :

« Embrasse-moi, Louise; c'est une bonne lettre. »

Ce que Louise fit avec enthousiasme.

Hullin s'était rapproché, tout heureux de cet incident, et le facteur Brainstein, ses gros souliers roussis par la neige, les deux mains appuyées sur son bâton, les épaules affaissées, stationnait à la porte d'un air harassé.

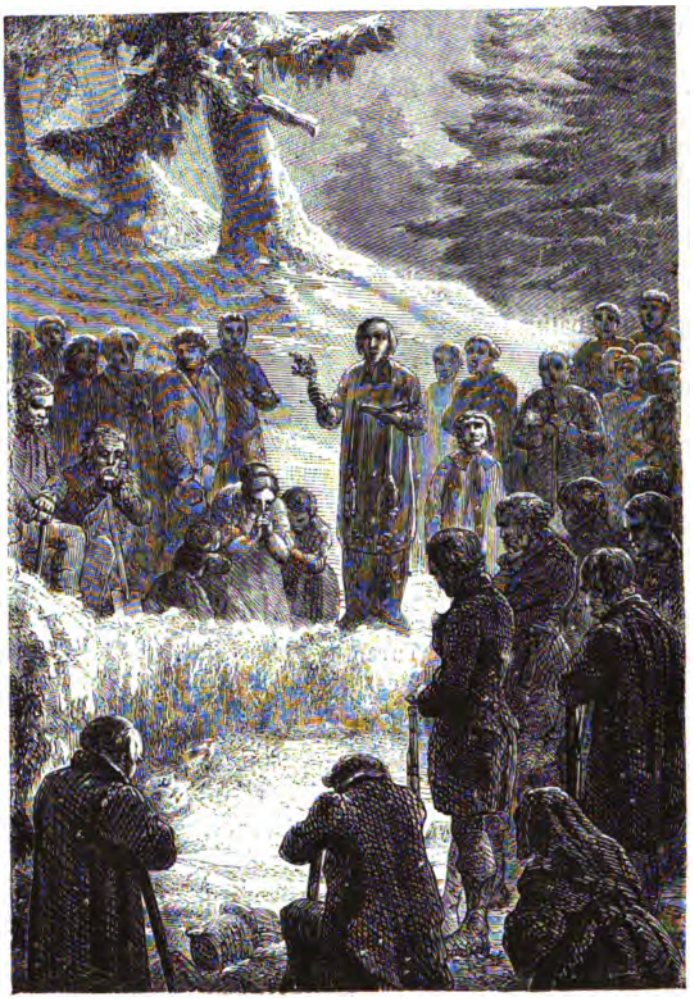
La vieille mit ses besicles, ouvrit la lettre avec une sorte de recueillement, sous les yeux impatients de Jean-Claude et de Louise, et lut tout haut :

« Celle-ci, ma bonne mère, est à cette fin de « vous prévenir que tout va bien, et que je suis « arrivé le mardi soir à Phalsbourg, juste « comme on fermait les portes. Les Cosaques « étaient déjà sur la côte de Saverne; il a fallu « tirailler toute la nuit contre leur avant-« garde. Le lendemain, un parlementaire est « venu nous sommer de rendre la place. Le « commandant Meunier lui a répondu d'aller « se faire pendre ailleurs, et, trois jours après, « les grandes giboulées de bombes et d'obus « ont commencé à pleuvoir sur la ville. Les « Russes ont trois batteries, l'une sur la côte « de Mittelbronn, l'autre aux Baraques d'en « haut, et la troisième derrière la tuilerie de « Pernette, près du guévoir; mais les boulets « rouges nous font le plus de mal : ils brûlent « les maisons de fond en comble, et, quand « l'incendie s'allume quelque part, il arrive « des obus en masse qui empêchent les gens de « l'éteindre. Les femmes et les enfants ne sor-« tent pas des blockhaus; les bourgeois restent « avec nous sur les remparts : ce sont de « braves gens; il y a dans le nombre quelques « anciens de Sambre-et-Meuse, d'Italie et d'É-« gypte, qui n'ont pas oublié le service des « pièces. Ça m'attendrit de voir leurs vieilles « moustaches grises s'allonger sur les caro-« nades pour pointer. Je vous réponds qu'il « n'y a pas de mitraille perdue avec eux. C'est « égal, quand on a fait trembler le monde, « c'est dur tout de même d'être forcé, dans ses « vieux jours, de défendre sa baraque et son « dernier morceau de pain. »

—« Oui, c'est dur, fit la mère Catherine en essuyant ses yeux, rien que d'y penser, ça vous remue le cœur. »—

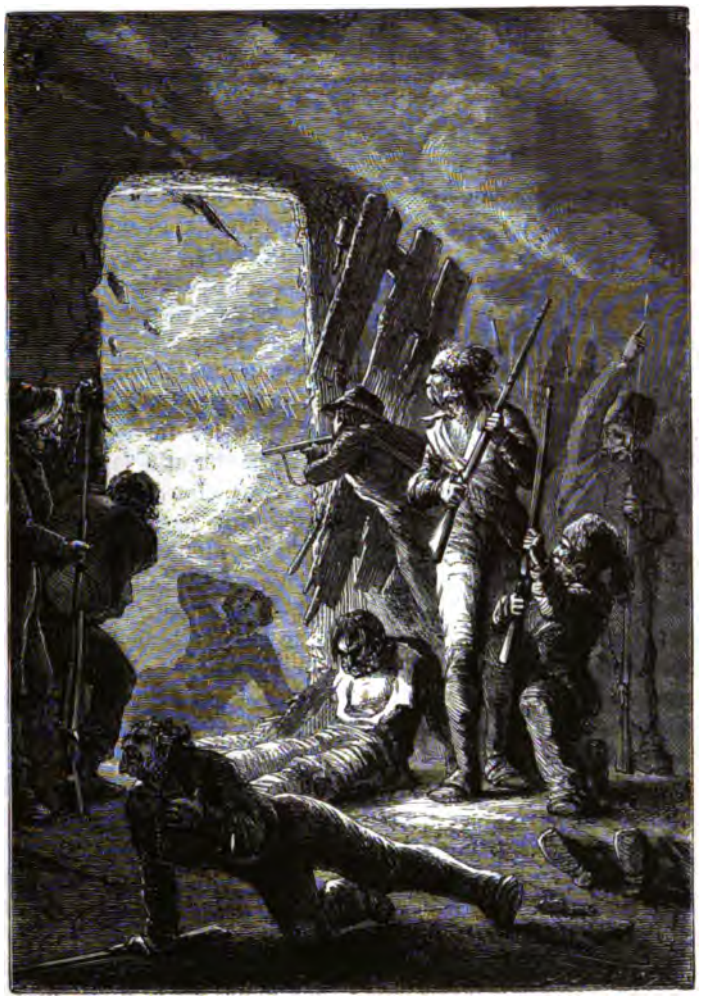
Puis elle poursuivit :

« Avant-hier, le gouverneur décida qu'on « irait défoncer les grilles à boulets de la tui-« lerie. Vous saurez que ces Russes cassent la « glace du guévoir pour se baigner par pelo-« tons de vingt ou trente, et qu'ils entrent en-« suite se sécher dans le four de la briquete-« rie. Bon. Vers quatre heures comme le jour « baissait, nous sortons par la poterne de l'ar-



Le curé Saumaize lut les antiques prières de la mort. (Page 70.)

senal, nous montons aux chemins couverts, « et nous enfilons l'allée des Vaches, le fusil « sous le bras, au pas de course. Dix minutes « après, nous commençons un feu roulant sur « ceux du guévoir. Tous les autres sortent de « la tuilerie; ils n'avaient que le temps de pas- « ser leur giberne, d'empoigner leur fusil et « de se mettre en rangs, tout nus sur la neige, « comme de véritables sauvages. Malgré cela, « les gueux étaient dix fois plus nombreux que « nous, et ils commençaient un mouvement à « droite, sur la petite chapelle de Saint-Jean, « pour nous entourer, quand les pièces de l'ar- « senal se mirent à souffler dans leur direc- « tion une brise carabinée, comme je n'en ai « jamais vu de pareille; la mitraille en enle- « vait des files à perte de vue. Au bout d'un « quart d'heure, tous, en masse, se mirent en « retraite sur les Quatre-Vents, sans ramasser « leurs culottes, les officiers en tête, et les bou- « lets de la place en serre-file. Papa Jean- « Claude aurait joliment ri de cette débâcle. « Enfin, à la nuit close, nous sommes rentrés « en ville, après avoir détruit les grilles à bou- « lets et jeté deux pièces de huit dans le puits « de la briqueterie : c'est notre première ex- « pédition.—Aujourd'hui, je vous écris des Ba- « raques du Bois-de-Chênes, où nous sommes « en tournée pour approvisionner la place. « Tout cela peut durer des mois. Je me suis « laissé dire que les alliés remontent la vallée « de Dosenheim jusqu'à Weschem, et qu'ils « gagnent par millers la route de Paris... Ah ! « si le bon Dieu voulait que l'empereur eût le



Materne et son fils Kasper tiraient du seuil de l'allée... (Page 74.)

« dessus en Lorraine ou en Champagne, il n'en « réchapperait pas un seul ! Enfin, qui vivra « verra... Voici qu'on sonne la retraite sur « Phalsbourg; nous avons récolté pas mal de « bœufs, de vaches et de chèvres dans les en- « virons. On va se battre pour les faire entrer « sains et saufs. Au revoir, ma bonne mère, « ma chère Louise, papa Jean-Claude; je vous « embrasse longtemps, comme si je vous tenais « sur mon cœur. »

En finissant, Catherine Lefèvre s'attendrit.

Quel brave garçon ! fit-elle; ça ne connaît que son devoir. Enfin... voilà... Tu entends, Louise, il t'embrasse longtemps ! »

Louise alors se jetant dans ses bras, elles s'embrassèrent, et la mère Catherine, malgré la fermeté de son caractère, ne put retenir deux grosses larmes, qui suivirent les sillons de ses joues, puis se remettant :

« Allons, allons, dit-elle, tout va bien ! Venez, Brainstein, vous allez manger un morceau de bœuf et prendre un verre de vin. Voici toujours un écu de six livres pour votre course; je voudrais pouvoir vous en donner autant tous les huit jours pour une lettre pareille. »

Le piéton, charmé de cette aubaine, suivit la vieille : Louise marchait derrière, et Jean-Claude venait ensuite, impatient d'interroger Brainstein sur ce qu'il avait appris en route, touchant les événements actuels, mais il n'en tira rien de nouveau, sinon que les alliés bloquaient Bitche, Lutzelstein, et qu'ils avaient perdu quelques centaines d'hommes, en essayant de forcer le défilé du Graufthâl.

XX

Vers dix heures du soir, Catherine Lefèvre et Louise, après avoir souhaité le bonsoir à Hullin, montèrent dans la chambre au-dessus de la grande salle, pour aller se coucher. Il y avait là deux grands lits de plume à duvet, de toile bleue rayée de rouge, qui s'élevait jusqu'au plafond.

« Allons, s'écria la vieille fermière en grimpant sur sa chaise, allons, dors bien, mon enfant, moi, je n'en puis plus; je vais m'en donner! »

Elle tira la couverture, et cinq minutes après elle dormait profondément.

Louise ne tarda point à suivre son exemple.

Or, cela durait depuis environ deux heures, lorsque la vieille fut éveillée en sursaut par un tumulte épouvantable :

« Aux armes! criait-on; aux armes! — Hé! par ici, mille tonnerres! ils arrivent! »

Cinq ou six coups de feu se suivirent, illuminant les vitres noires.

« Aux armes! aux armes! »

Les coups de fusil retentirent de nouveau. On allait, on venait, on courait.

La voix de Hullin, sèche, vibrante, s'entendait donnant des ordres.

Puis, à gauche de la ferme, bien loin, il y eut comme un petillement sourd, profond, dans les gorges du Grosmann.

« Louise! Louise! cria la vieille fermière, tu entends?

—Oui!... Oh! mon Dieu, c'est terrible! »

Catherine sauta de son lit.

« Lève-toi, mon enfant, dit-elle; habillons-nous. »

Les coups de fusil redoublaient, passant sur les vitres comme des éclairs.

« Attention! » criait Materne.

On entendait aussi les hennissements d'un cheval au dehors, et le trépignement d'une foule de monde dans l'allée, dans la cour et devant la ferme : la maison semblait ébranlée jusque dans ses fondements.

Tout à coup les coups de fusil partirent par les fenêtres de la salle du rez-de-chaussée. Les deux femmes s'habillaient à la hâte. En ce moment un pas lourd fit crier l'escalier; la porte s'ouvrit, et Hullin parut avec une lanterne, pâle, les cheveux ébouriffés, les joues frémissantes.

« Dépêchez-vous! s'écria-t-il; nous n'avons pas une minute à perdre.

—Que se passe-t-il donc? » demanda Catherine.

La fusillade se rapprochait.

« Eh! hurla Jean-Claude les bras en l'air, est-ce que j'ai le temps de vous l'expliquer? »

La fermière comprit qu'il n'y avait qu'à obéir. Elle prit sa capuche et descendit l'escalier avec Louise. A la lueur tremblotante des coups de feu, Catherine vit Materne, le cou nu, et son fils Kasper, tirant du seuil de l'allée sur les abatis, et dix autres derrière eux qui leur passaient les fusils, de sorte qu'ils n'avaient qu'à épauler et à faire feu. Toutes ces figures entassées, chargeant, armant, avançant le bras, avaient un aspect terrible. Trois ou quatre cadavres, affaissés contre le mur décrépit, ajoutaient à l'horreur du combat; la fumée montait dans la masure.

En arrivant sur l'escalier, Hullin cria :

« Les voici, grâce au ciel! »

Et tous les braves gens qui se trouvaient là, levant la tête, crièrent :

« Courage! mère Lefèvre! »

Alors la pauvre vieille, brisée par ces émotions, se prit à pleurer. Elle s'appuya sur l'épaule de Jean-Claude; mais celui-ci l'enleva comme une plume et sortit en courant le long du mur à droite. Louise suivait en sanglotant.

Au dehors, on n'entendait que des sifflements, des coups mats contre le mur; le crépi se détachait, les tuiles roulaient, et tout en face, du côté des abatis, à trois cents pas, on voyait les uniformes blancs, en ligne, éclairés par leur propre feu dans la nuit noire, puis sur leur gauche, de l'autre côté du ravin des Minières, les montagnards qui les prenaient en écharpe.

Hullin disparut à l'angle de la ferme; là tout était sombre : c'est à peine si l'on voyait le docteur Lorquin, à cheval devant un traîneau, un grand sabre de cavalerie au poing, deux pistolets d'arçon passés à la ceinture, et Frantz Materne, avec une douzaine d'hommes, le fusil au pied, frémissant de rage. Hullin assit Catherine dans le traîneau sur une botte de paille, puis Louise à côté d'elle.

« Vous voilà! s'écria le docteur, c'est bien heureux! »

Et Frantz Materne ajouta :

« Si ce n'était pas pour vous, mère Lefèvre, vous pouvez croire que pas un ne quitterait le

plateau ce soir; mais pour vous il n'y a rien à dire.

— Non, crièrent les autres, il n'y a rien à dire. »

Au même moment, un grand gaillard, aux jambes longues comme celles d'un héron et le dos voûté, passa derrière le mur en courant et criant:

« Ils arrivent... sauve qui peut! »

Hullin pâlit.

« C'est le grand rémouleur du Harberg, » fit-il, en grinçant des dents.

Frantz, lui, ne dit rien : il épaula sa carabine, ajusta et fit feu.

Louise vit le rémouleur, à trente pas dans l'ombre, étendre ses deux grands bras et tomber la face contre terre.

Frantz rechargeait son arme en souriant d'un air bizarre.

Hullin dit :

« Camarades, voici notre mère, celle qui nous a donné de la poudre et qui nous a nourris pour la défense du pays, et voici mon enfant ; sauvez-les! »

Tous répondirent :

« Nous les sauverons, ou nous mourrons avec elles.

— Et n'oubliez pas d'avertir Divès qu'il reste au Falkeinstein jusqu'à nouvel ordre!

— Soyez tranquille, maître Jean-Claude.

— Alors en route, docteur, en route! s'écria le brave homme.

— Et vous, Hullin? fit Catherine.

— Moi, ma place est ici; il s'agit de défendre notre position jusqu'à la mort!

— Papa Jean-Claude! » cria Louise en lui tendant les bras.

Mais il tournait déjà le coin, le docteur frappait son cheval, le traîneau filait sur la neige, et derrière, Frantz Materne et ses hommes, la carabine sur l'épaule, allongeaient le pas, tandis que le roulement de la fusillade continuait autour de la ferme. Voilà ce que Catherine Lefèvre et Louise virent dans l'espace de quelques minutes. Il s'était sans doute passé quelque chose d'étrange et de terrible dans cette nuit. La vieille fermière, se rappelant son rêve, devint silencieuse. Louise essuyait ses larmes et jetait un long regard vers le plateau, éclairé comme par un incendie. Le cheval bondissait sous les coups du docteur; les montagnards de l'escorte avaient peine à suivre. Longtemps encore le tumulte, les clameurs du combat, les détonations et le sifflement des balles, hachant les broussailles, s'entendirent mais tout cela s'affaiblit de plus en plus, et bientôt, à la descente du sentier, tout disparut comme en rêve.

Le traîneau venait d'atteindre l'autre versant de la montagne, et filait comme une flèche dans les ténèbres. Le galop du cheval, la respiration haletante de l'escorte, de temps en temps le cri du docteur : « hue, Bruno! hue donc! » troublaient seuls le silence.

Une grande nappe d'air froid, remontant des vallées de la Sarre, apportait de bien loin, comme un soupir, les rumeurs éternelles des torrents et des bois. La lune écartait un nuage, et regardait en face les sombres forêts du Blanru, avec leurs grands sapins chargés de neige.

Dix minutes après, le traîneau arrivait au coin de ces bois, et le docteur Lorquin, se retournant sur sa selle, s'écriait :

« Maintenant, Frantz, qu'allons-nous faire? Voici le sentier qui tourne vers les collines de Saint-Quirin, et voici l'autre qui descend au Blanru : lequel prendre? »

Frantz et les hommes de l'escorte s'étaient rapprochés. Comme ils se trouvaient alors sur le versant occidental du Donon, ils commençaient à revoir de l'autre côté, à la cime des airs, la fusillade des Allemands, qui venaient par le Grosmann. On n'apercevait que le feu, et quelques instants après on entendait la détonation rouler dans les abîmes.

« Le sentier des collines de Saint-Quirin, dit Frantz, est le plus court pour aller à la ferme du Bois-de-Chênes; nous gagnerons au moins trois bons quarts d'heure.

— Oui, s'écria le docteur, mais nous risquons d'être arrêtés par les *kaiserlicks*, qui tiennent maintenant le défilé de la Sarre. Voyez, ils sont déjà maîtres des hauteurs; ils ont sans doute envoyé des détachements sur la Sarre-Rouge pour tourner le Donon.

— Prenons le sentier du Blanru, dit Frantz, c'est plus long, mais c'est plus sûr. »

Le traîneau descendit à gauche le long des bois. Les partisans à la file, le fusil en arrêt, marchaient sur le haut du talus, et le docteur, à cheval dans le chemin creux, fendait les flots de neige. Au-dessus pendaient les branches des sapins en demi-voûte, couvrant de leur ombre noire le sentier profond, tandis que la lune éclairait les alentours. Ce passage avait quelque chose de si pittoresque et de si majestueux, qu'en toute autre circonstance Catherine en eût été émerveillée, et Louise n'aurait pas manqué d'admirer ces longues gerbes de givre, ces festons scintillant comme le cristal aux rayons de la pâle lumière; mais alors leur âme était pleine d'inquiétude, et d'ailleurs, lorsque le traîneau fut entré dans la gorge, toute clarté disparut, et les cimes des hautes montagnes d'alentour restèrent seules éclairées. Comme

ils marchaient ainsi depuis un quart d'heure, en silence, Catherine, après avoir longtemps retourné sa langue, ne pouvant y tenir davantage, s'écria :

« Docteur Lorquin, maintenant que vous nous tenez dans le fond du Blanru, et que vous pouvez faire de nous tout ce qu'il vous plait, m'expliquerez-vous enfin pourquoi on nous entraîne de force? Jean-Claude est venu me prendre, il m'a jetée sur cette botte de paille... et me voilà !

— Hue, Bruno ! » fit le docteur.

Puis il répondit gravement :

« Cette nuit, mère Catherine, il nous est arrivé le plus grand des malheurs. Il ne faut pas en vouloir à Jean-Claude, car, par la faute d'un autre, nous perdons le fruit de tous nos sacrifices ?

— Par la faute de qui?

— De ce malheureux Labarbe, qui n'a pas gardé le défilé du Blutfeld. Il est mort ensuite en faisant son devoir; mais cela ne répare pas le désastre, et, si Piorette n'arrive pas à temps pour soutenir Hullin, tout est perdu; il faudra quitter la route et battre en retraite.

— Comment ! le Blutfeld a été pris?

— Oui, mère Catherine. Qui diable aurait jamais pensé que les Allemands entreraient par là? Un défilé presque impraticable pour les piétons, encaissé entre des rochers à pic, où les pâtres eux-mêmes ont de la peine à descendre avec leurs troupeaux de chèvres. Eh bien! ils ont passé là, deux à deux; ils ont tourné la Roche-Creuse, ils ont écrasé Labarbe, et puis ils sont tombés sur Jérôme, qui s'est défendu comme un lion jusqu'à neuf heures du soir; mais, à la fin, il a bien fallu se jeter dans les sapinières et laisser le passage aux *kaiserlicks*. Voilà le fond de l'histoire. C'est épouvantable. Il faut qu'il y ait eu dans le pays un homme assez lâche, assez misérable pour guider l'ennemi sur nos derrières, et nous livrer pieds et poings liés. — Oh ! le brigand ! s'écria Lorquin d'une voix frémissante, je ne suis pas méchant, mais s'il me tombait sous la patte, comme je vous le disséquerais!... — Hue, Bruno ! hue donc ! »

Les partisans marchaient toujours sur le talus, sans rien dire, comme des ombres.

Le traîneau se reprit à galoper, puis sa marche se ralentit; le cheval soufflait.

La vieille fermière restait silencieuse, pour classer ses nouvelles idées dans sa tête.

« Je commence à comprendre, dit-elle au bout de quelques instants; nous avons été attaqués cette nuit de front et de côté.

—Justement, Catherine; par bonheur, dix minutes avant l'attaque, un homme de Marc Divès, — un contrebandier, Zimmer, l'ancien dragon, — était arrivé ventre à terre nous prévenir. Sans cela nous étions perdus. Il est tombé dans nos avant-postes, après avoir traversé un détachement de Cosaques sur le plateau du Grosmann. Le pauvre diable avait reçu un coup de sabre terrible, ses entrailles pendaient sur la selle; n'est-ce pas, Frantz?

—Oui, répondit le chasseur d'une voix sourde.

—Et qu'a-t-il dit? demanda la vieille fermière.

—Il n'a eu que le temps de crier: « Aux armes!... Nous sommes tournés... Jérôme m'envoie... Labarbe est mort... Les Allemands ont passé au Blutfeld. »

—C'était un brave homme! fit Catherine.

—Oui, c'était un brave homme! » répondit Frantz la tête inclinée.

Alors tout redevint silencieux, et longtemps, le traîneau s'avança dans la vallée tortueuse. Par instants, il fallait s'arrêter, tant la neige était profonde; trois ou quatre montagnards descendaient alors prendre le cheval par la bride, et l'on continuait.

« C'est égal, reprit Catherine sortant tout à coup de ses rêveries, Hullin aurait bien pu me dire...

—Mais s'il vous avait parlé de ces deux attaques, interrompit le docteur, vous auriez voulu rester.

—Et qui peut m'empêcher de faire ce que je veux? S'il me plaisait de descendre en ce moment du traîneau, est-ce que je ne serais pas libre?... J'ai pardonné à Jean-Claude; je m'en repens!

—Oh! maman Lefèvre, s'il allait être tué pendant que vous dites cela! murmura Louise.

—Elle a raison, cette enfant, » pensa Catherine.

Et bien vite elle ajouta :

« Je dis que je m'en repens, mais c'est un si brave homme, qu'on ne peut pas lui en vouloir. Je lui pardonne de tout mon cœur; à sa place, j'aurais fait comme lui. »

A deux ou trois cents pas plus loin, ils entrèrent dans le défilé des Roches. La neige avait cessé de tomber, la lune brillait entre deux grands nuages blancs et noirs. La gorge étroite, bordée de rochers à pic, se déroulait au loin, et sur les côtés les hautes sapinières s'élevaient à perte de vue. Là, rien ne troublait le calme des grands bois; on se serait cru bien loin de toute agitation humaine. Le silence était si profond, qu'on entendait chaque pas du cheval dans la neige, et, de temps en temps, sa respiration brusque. Frantz Materne s'arrêtait parfois, promenant un coup d'œil sur

les côtes sombres, puis allongeant le pas pour rattrapper les autres.

Et les vallées succédaient aux vallées; le traîneau montait, descendait, tournait à droite, puis à gauche, et les partisans, la baïonnette bleuâtre au bout du fusil, suivaient sans relâche.

Ils venaient d'atteindre ainsi, vers trois heures du matin, la prairie des Brimbelles, où l'on voit encore de nos jours un grand chêne qui s'avance au tournant de la vallée. De l'autre côté, sur la gauche, au milieu des bruyères toutes blanches de neige, derrière son petit mur de pierres sèches et les palissades de son petit jardin, commençait à poindre la vieille maison forestière du garde Cuny, avec ses trois ruches posées sur une planche, son vieux cep de vigne noueux, grimpant jusque sous le toit en auvent, et sa petite cime de sapin suspendue à la gouttière en guise d'enseigne, car Cuny faisait aussi le métier de cabaretier dans cette solitude.

En cet endroit, comme le chemin longe le haut du mur de la prairie, qui se trouve à quatre ou cinq pieds en contre-bas, et qu'un gros nuage voilait la lune, le docteur, craignant de verser, s'arrêta sous le chêne.

« Nous n'avons plus qu'une heure de chemin, mère Lefèvre, cria-t-il, ainsi bon courage, rien ne nous presse.

—Oui, dit Frantz, le plus gros est fait, et nous pouvons laisser souffler le cheval. »

Toute la troupe se réunit autour du traîneau; le docteur mit pied à terre. Quelques-uns battirent le briquet pour allumer leur pipe; mais on ne disait rien, chacun songeait au Donon. Que se passait-il là-bas? Jean-Claude parviendrait-il à se maintenir sur le plateau jusqu'à l'arrivée de Piorette? Tant de choses pénibles, tant de réflexions désolantes se pressaient dans l'âme de ces braves gens, que pas un n'avait envie de parler.

Comme ils étaient là depuis cinq minutes sous le vieux chêne, au moment où le nuage se retirait lentement, et que la pâle lumière s'avançait du fond de la gorge, tout à coup, à deux cents pas en face d'eux, une figure noire à cheval parut dans le sentier entre les sapins. Cette figure, haute, sombre, ne tarda point à recevoir un rayon de la lune; alors on vit distinctement un Cosaque avec son bonnet de peau d'agneau, et sa grande lance suspendue sous le bras, la pointe en arrière. Il s'avançait au petit pas; déjà Frantz l'ajustait, quand, derrière lui, on vit apparaître une autre lance, puis un autre Cosaque, puis un autre... Et, dans toute la profondeur de la futaie, sur le fond pâle du ciel, on ne vit plus alors que s'agiter des banderoles en queue d'hirondelle, scintiller des lances et s'avancer des Cosaques à la file, directement vers le traîneau, mais sans se presser, comme des gens qui cherchent, les uns le nez en l'air, les autres penchés sur la selle, pour voir sous les broussailles : il y en avait plus de trente.

Qu'on juge de l'émotion de Louise et de Catherine, assises au milieu du chemin. Elles regardaient toutes deux la bouche béante. Encore une minute, elles allaient être au milieu de ces bandits. Les montagnards semblaient stupéfaits; impossible de retourner : d'un côté le mur de la prairie à descendre, de l'autre la montagne à gravir. La vieille fermière, dans son trouble, prit Louise par le bras en criant d'une voix étouffée :

« Sauvons-nous dans le bois ! »

Elle voulut enjamber le traîneau, mais son soulier resta dans la paille.

Tout à coup, un des Cosaques fit entendre une exclamation gutturale qui parcourut toute la ligne.

« Nous sommes découverts ! » cria le docteur Lorquin en tirant son sabre.

A peine avait-il jeté ce cri, que douze coups de fusil éclairaient le sentier d'un bout à l'autre, et qu'un véritable hurlement de sauvages répondait à la détonation : les Cosaques débouchaient du sentier dans la prairie en face, les reins affaissés, les jambes pliées en équerre, lançant leurs chevaux à toute bride, et filant vers la maison forestière comme des cerfs.

« Hé ! les voilà qui se sauvent au diable ! » cria le docteur.

Mais le brave homme s'était trop hâté de parler : à deux ou trois cents pas dans la vallée, tout à coup, les Cosaques se massèrent comme une bande d'étourneaux en décrivant un cercle; puis, la lance en arrêt, le nez entre les oreilles de leurs chevaux, ils arrivèrent ventre à terre droit sur les partisans, en criant d'une voix rauque : « Hourra ! hourra ! »

Ce fut un moment terrible.

Frantz et les autres se jetèrent sur le mur, pour couvrir le traîneau.

Deux secondes après, on ne s'entendait plus; les lances froissaient les baïonnettes, les cris de rage répondaient aux imprécations, on ne voyait plus sous l'ombre du grand chêne, où filtraient quelques rayons de lumière blafarde, que des chevaux debout, la crinière hérissée, cherchant à franchir le mur de la prairie, et, au-dessous, de véritables figures barbares, les yeux luisants, le bras levé, lançant leurs coups avec fureur, avançant, reculant, et poussant des cris à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

Louise, toute pâle, et la vieille fermière, ses grands cheveux gris épars, se tenaient debout dans la paille.

Le docteur Lorquin, devant elles, parait les coups avec son sabre, et, tout en ferraillant, leur criait :

« Couchez-vous, morbleu!... couchez-vous donc!... »

Mais elles ne l'entendaient pas.

Louise, au milieu de ce tumulte, de ces hurlements féroces, ne songeait qu'à couvrir Catherine, et la vieille fermière, — qu'on juge de sa terreur, — venait de reconnaître Yégof sur un grand cheval maigre, Yégof, la couronne de fer-blanc en tête, la barbe hérissée, la lance au poing, et sa longue peau de chien flottant sur les épaules. Elle le voyait là comme en plein jour : c'était lui, dont le sombre profil s'élevait à dix pas, les yeux étincelants, dardant sa longue flèche bleue dans les ténèbres, et cherchant à l'atteindre. Que faire?... se soumettre, subir son sort!... Ainsi les plus fermes caractères se sentent brisés par un destin inflexible : la vieille se croyait marquée d'avance; elle regardait tous ces gens bondir comme des loups, se porter des coups, les parer au clair de lune. Elle en voyait quelques-uns s'affaisser; des chevaux, la bride sur le cou, s'échapper dans la prairie... Elle voyait la plus haute lucarne de la maison forestière s'ouvrir à gauche, et le vieux Cuny, en manches de chemise, mettre son fusil en joue, sans oser tirer dans la bagarre... Elle voyait toutes ces choses avec une lucidité singulière et se disait : « Le fou est revenu... Quoi qu'on fasse, il pendra ma tête à sa selle. Il faut que ça finisse comme dans mon rêve! »

Et tout en effet semblait justifier ses craintes : les montagnards, trop inférieurs en nombre, reculaient. Bientôt il y eut un tourbillon ; les cosaques, franchissant le mur, arrivaient sur le sentier; un coup de lance, mieux dirigé, fila jusque dans le chignon de la vieille, qui sentit ce fer froid glisser sur sa nuque :

« Oh! les misérables! » cria-t-elle en tombant et se retenant des deux mains aux rênes.

Le docteur Lorquin lui-même venait d'être renversé contre le traîneau. Frantz et les autres, cernés par vingt cosaques, ne pouvaient accourir. Louise sentit une main se poser sur son épaule : la main du fou, du haut de son grand cheval.

A cet instant suprême, la pauvre enfant, folle d'épouvante, fit entendre un cri de détresse ; puis elle vit quelque chose reluire dans les ténèbres, les pistolets de Lorquin, et, rapide comme l'éclair, les arrachant de la ceinture du docteur, elle fit feu des deux coups à la fois, brûlant la barbe de Yégof, dont la face rouge fut illuminée, et brisant la tête d'un cosaque qui se penchait vers elle, les yeux blancs écarquillés de convoitise. Ensuite, elle saisit le fouet de Catherine, et debout, pâle comme une morte, elle cingla les flancs du cheval, qui partit en bondissant. Le traîneau volait dans les broussailles ; il se penchait à droite, à gauche. Tout à coup il y eut un choc : Catherine, Louise, la paille, tout roula dans la neige sur la pente du ravin. Le cheval s'arrêta tout court, renversé sur les jarrets, la bouche pleine d'écume sanglante : il venait de heurter un chêne.

Si rapide qu'eût été cette chute, Louise avait vu quelques ombres passer comme le vent derrière le taillis. Elle avait entendu une voix terrible, celle de Divès, crier : « En avant! pointez! »

Ce n'était qu'une vision, une de ces apparitions confuses, telles qu'il nous en passe devant les yeux à la dernière heure ; mais, en se relevant, la pauvre jeune fille ne conserva plus aucun doute : on ferraillait à vingt pas de là, derrière un rideau d'arbres, et Marc criait : « Hardi, mes vieux!... pas de quartier! »

Puis elle vit une douzaine de cosaques grimper la côte en face, au milieu des bruyères, comme des lièvres, et au-dessous, par une éclaircie, Yégof traversant la vallée au clair de lune, comme un oiseau effaré. Plusieurs coups de fusil partirent; mais le fou ne fut pas atteint, et, se dressant de plein vol sur ses étriers, il se retourna, agitant sa lance d'un air de bravade, et poussant un « hourra! » de cette voix perçante du héron qui vient d'échapper à la serre de l'aigle, et gagne le vent à tire-d'aile. Deux coups de fusil partirent encore de la maison forestière; quelque chose, un lambeau de guenille, se détacha des reins du fou, qui poursuivit sa course, répétant ses « hourra! » d'un accent rauque, en gravissant le sentier qu'avaient suivi ses camarades.

Et toute cette vision disparut comme un rêve.

Alors Louise se retourna; Catherine était debout à côté d'elle, non moins stupéfaite, non moins attentive. Elles se regardèrent un instant, puis elles s'embrassèrent avec un sentiment de bonheur inexprimable.

« Nous sommes sauvées! » murmura Catherine.

Et toutes deux se mirent à pleurer.

« Tu t'es bravement comportée, disait la fermière ; c'est beau, c'est bien. Jean-Claude, Gaspard et moi, nous pouvons être fiers de toi! »

Louise était agitée d'une émotion si profonde, qu'elle en tremblait des pieds à la tête. Le danger passé, sa douce nature reprenait le dessus;

elle ne pouvait comprendre son courage de tout à l'heure.

Au bout d'un instant, se trouvant un peu remises, elles s'apprêtaient à remonter dans le chemin, lorsqu'elles virent cinq ou six partisans et le docteur qui venaient à leur rencontre.

« Ah! vous avez beau pleurer, Louise, dit Lorquin, vous êtes un dragon, un vrai diable. Maintenant vous faites la bouche en cœur; mais nous vous avons tous vue à l'ouvrage. Et, à propos, mes pistolets, où sont-ils?

En ce moment, les broussailles s'écartèrent, et le grand Marc Divès, sa latte pendue au poing, apparut en criant :

« Hé! mère Catherine, en voilà des secousses. Mille tonnerres! quelle chance que je me sois trouvé là. Ces gueux vous dévalisaient de fond en comble!

—Oui, dit la vieille fermière en fourrant ses cheveux gris sous son bonnet, c'est un grand bonheur.

—Si c'est un bonheur! Je le crois bien : il n'y a pas plus de dix minutes, j'arrive avec mon fourgon chez le père Cuny. « N'allez pas au Donon qu'il me dit, depuis une heure, le ciel est tout rouge de ce côté... on se bat pour sûr là-haut. — Vous croyez?— Ma foi oui. — Alors Joson va partir en éclaireur, et voir un peu, et nous autres nous viderons un verre en attendant. » Bon! à peine Joson sorti, j'entends des cris du cinq cents diables : « Qu'est-ce que c'est, Cuny? — Je n'en sais rien. » Nous poussons la porte et nous voyons la bagarre. « Hé! s'écria le grand contrebandier, c'est nous qui ne faisons pas long feu. » Je saute sur mon Fox, et en avant. Quelle chance!

—Ah! dit Catherine, si nous étions sûrs que nos affaires vont aussi bien sur le Donon, nous pourrions nous réjouir.

—Oui, oui, Frantz m'a raconté cela, c'est le diable, il faut toujours que quelque chose cloche, répondit Marc. Enfin... enfin... nous restons là, les pieds dans la neige. Espérons que Piorette ne laissera pas écraser ses camarades, et allons vider nos verres, encore à moitié pleins. »

Quatre autres contrebandiers venaient d'arriver, disant que ce gueux de Yégof pourrait bien revenir avec un tas de brigands de son espèce.

« C'est juste, répondit Divès. Nous allons retourner au Falkenstein, puisque c'est l'ordre de Jean-Claude; mais nous ne pouvons pas emmener notre fourgon, il nous empêcherait de prendre la traverse, et, dans une heure, tous ces bandits nous tomberaient sur le casaquin. Montons toujours chez Cuny; Catherine et Louise ne seront pas fâchées de boire un coup, ni les autres non plus; ça leur remettra le cœur à la bonne place. Hue, Bruno! »

Il prit le cheval par la bride. On venait de charger deux hommes blessés sur le traîneau. Deux autres ayant été tués, avec sept ou huit cosaques étendus sur la neige, leurs grandes bottes écartées, tout cela fut abandonné, et l'on se dirigea vers la maison du vieux forestier. Frantz se consolait de n'être pas au Donon. Il avait éventré deux cosaques, et la vue de l'auberge le mit d'assez bonne humeur. Devant la porte stationnait le fourgon de cartouches. Cuny sortit en criant :

« Soyez les bienvenus, mère Lefèvre, quelle nuit pour des femmes! Asseyez-vous. Que se passe-t-il là-haut? »

Tandis qu'on vidait bouteille à la hâte, il fallut encore une fois tout expliquer. Le bon vieux, vêtu d'une simple casaque et d'une culotte verte, la face ridée, la tête chauve, écoutait, les yeux arrondis, joignant les mains et criant :

« Bon Dieu! bon Dieu! dans quel temps vivons-nous! On ne peut plus suivre les grands chemins sans risquer d'être attaqué. C'est pire que les vieilles histoires des Suédois. »

Et il hochait la tête.

« Allons, s'écria Divès, le temps presse, en route, en route! »

Tout le monde étant sorti, les contrebandiers conduisirent le fourgon, qui renfermait quelques milliers de cartouches et deux petites tonnes d'eau-de-vie, à trois cents pas de là, au milieu de la vallée, puis ils dételèrent les chevaux.

« Allez toujours en avant! cria Marc; dans quelques minutes nous vous rejoindrons.

—Mais que veux-tu faire de cette voiture-là? disait Frantz. Puisque nous n'avons pas le temps de l'emmener au Falkenstein, mieux vaudrait la laisser sous le hangar de Cuny, que de l'abandonner au milieu du chemin.

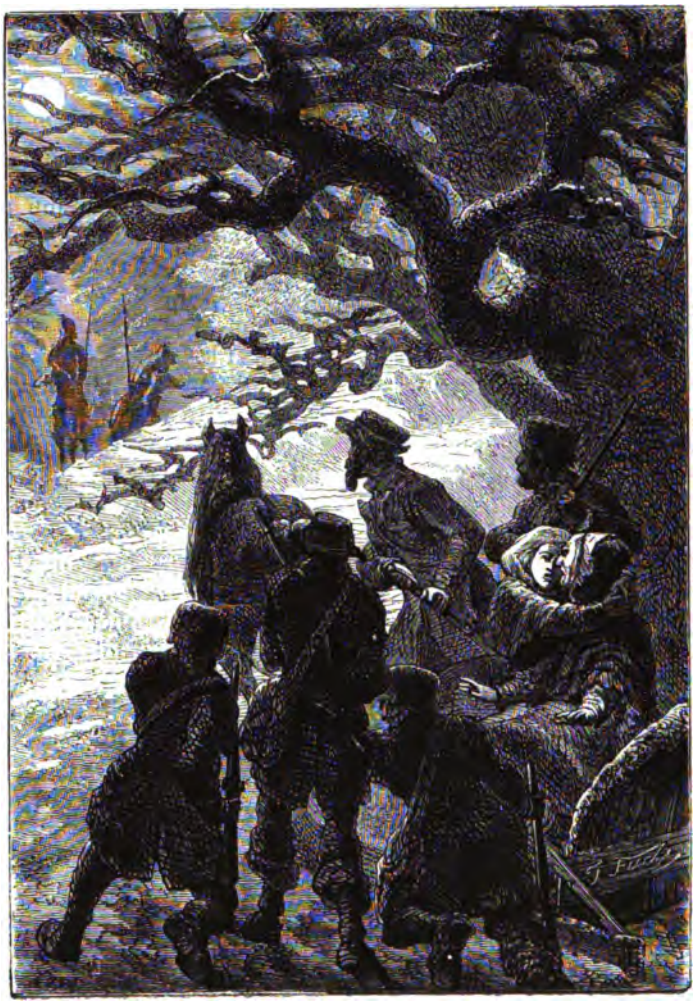
—Oui, pour faire pendre le pauvre vieux, lorsque les cosaques arriveront, car ils seront ici avant une heure. Ne t'inquiète de rien, j'ai mon idée. »

Frantz rejoignit le traîneau, qui s'éloignait. Bientôt on dépassa la scierie du Marquis, et l'on coupa directement à droite, pour gagner la ferme du Bois-de-Chênes, dont la haute cheminée se découvrait sur le plateau, à trois quarts de lieue. Comme on était à mi-côte, Marc Divès et ses hommes arrivèrent, criant :

« Halte! arrêtez un peu. Regardez là-bas. »

Et tous, ayant tourné les yeux vers le fond de la gorge, virent les cosaques caracoler autour de la charrette, au nombre de deux ou trois cents.

« Ils arrivent, sauvons-nous! cria Louise.



Frantz l'ajustait déjà quand, derrière lui, on vit apparaître une autre lance.. (Page 77)

—Attendez un peu, dit le contrebandier, nous n'avons rien à craindre. »

Il parlait encore, qu'une nappe de flamme immense étendait ses deux ailes pourpres d'une montagne à l'autre, éclairant les bois jusqu'au faîte, les rochers, la petite maison forestière, à quinze cents mètres au-dessous; puis il y eut une détonation telle que la terre en trembla.

Et, comme tous les assistants éblouis se regardaient les uns les autres, muets d'épouvante, les éclats de rire de Marc se mêlèrent aux bourdonnements de leurs oreilles.

« Ha! ha! ha! s'écriait-il, j'étais sûr que les gueux s'arrêteraient autour du fourgon, pour boire mon eau-de-vie, et que la mèche aurait le temps de gagner les poudres!... Croyez-vous qu'ils vont nous suivre? Leurs bras et leurs jambes pendent maintenant aux branches des sapins!... Allons, hue!... Et fasse le ciel qu'il en arrive autant à tous ceux qui viennent de passer le Rhin!... »

Toute l'escorte, les partisans, le docteur, tout le monde, était devenu silencieux. Tant d'émotions terribles inspiraient à chacun des pensées sans fin, telles que la vie ordinaire n'en a jamais. Et chacun se disait: « Qu'est-ce que les hommes, pour se détruire ainsi, pour se tourmenter, se déchirer, se ruiner? Que se sont-ils fait pour se haïr? Et quel est l'esprit, l'âme féroce qui les excite, si ce n'est le démon lui-même?

Divès seul et ses gens ne s'émouvaient pas de ces choses, et, tout en galopant, riant, et s'applaudissant:

Il y en a beaucoup qui ne verront plus les leurs. (Page 82.)

« Moi, criait le grand contrebandier, je n'ai jamais vu de farce pareille... Ha! ha! ha! dans mille ans j'en rirais encore. »

Puis il devenait sombre et criait :

« C'est égal, tout cela doit venir de Yégof. Il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître que c'est lui qui a conduit les Allemands au Blutfeld. Je serais fâché qu'il eût été éclaboussé par un morceau de ma charrette ; je lui garde quelque chose de mieux que ça. Tout ce que je désire, c'est qu'il continue à bien se porter, jusqu'à ce que nous nous rencontrions quelque part, au coin d'un bois. Que ce soit dans un an, dix ans, vingt ans, n'importe, pourvu que la chose arrive ! Plus j'aurai attendu, plus j'aurai d'appétit : les bons morceaux se mangent froids, comme la hure de sanglier au vin blanc. »

Il disait cela d'un air bonhomme, mais ceux qui le connaissaient devinaient là-dessous quelque chose de très-dangereux pour Yégof.

Une demi-heure après, tout le monde arrivait sur le plateau de la ferme du Bois-de-Chênes.

XXI

Jérôme de Saint-Quirin avait opéré sa retraite sur la ferme. Depuis minuit, il en occupait le plateau.

« Qui vive! crièrent ses sentinelles à l'approche de l'escorte.

—C'est nous, ceux du village des Charmes, » répondit Marc Divès de sa voix tonnante.

On vint les reconnaître, puis ils passèrent.

La ferme était silencieuse; une sentinelle, l'arme au bras, se promenait devant la grange, où dormaient sur la paille une trentaine de partisans. Catherine, à la vue de ces grands toits sombres, de ces vieux hangars, de ces étables, de toute cette antique demeure où s'était passée sa jeunesse, où son père, son grand-père avaient écoulé tranquillement leur paisible et laborieuse existence, et qu'elle allait abandonner peut-être pour toujours, Catherine éprouva un serrement de cœur terrible; mais elle n'en dit rien, et, sautant du traîneau, comme autrefois au retour du marché :

« Allons, Louise, dit-elle, nous voilà chez nous, grâce à Dieu. »

Le vieux Duchêne avait poussé la porte en criant :

« C'est vous, madame Lefèvre?

—Oui, c'est nous!... Pas de nouvelles de Jean-Claude?

—Non, madame. »

Alors tout le monde entra dans la grande cuisine.

Quelques charbons brillaient encore sur l'âtre, et sous l'immense manteau de la cheminée était assis dans l'ombre Jérôme de Saint-Quirin, avec sa grande capote de bure, sa longue barbe fauve en pointe, le gros bâton de cormier entre les genoux et la carabine appuyée au mur.

« Hé, bonjour, Jérôme! lui cria la vieille fermière.

—Bonjour, Catherine, répondit le chef grave et solennel du Grosmann. Vous arrivez du Donon?

—Oui... Ça va mal, mon pauvre Jérôme! Les *kaiserlicks* attaquaient la ferme quand nous avons quitté le plateau. On ne voyait que des habits blancs de tous les côtés. Ils commençaient à franchir les abatis...

—Alors vous croyez que Hullin sera forcé d'abandonner la route?

—Si Piorette ne vient pas à son secours, c'est possible! »

Les partisans s'étaient rapprochés du feu. Marc Divès se penchait sur la braise pour allumer sa pipe; en se relevant, il s'écria :

« Moi, Jérôme, je ne te demande qu'une chose; je sais d'avance qu'on s'est bien battu où tu commandais...

—On a fait son devoir, répondit le cordonnier; il y a soixante hommes étendus sur la pente du Grosmann, qui pourront le dire au dernier jugement

—Oui; mais qui donc a conduit les Allemands? ils n'ont pu trouver d'eux-mêmes le passage du Blutfeld.

—C'est Yégof, le fou Yégof, dit Jérôme, dont les yeux gris, entourés de grosses rides et couverts d'épais sourcils blancs parurent s'illuminer dans les ténèbres.

—Ah!... tu en es bien sûr?

—Les hommes de Labarbe l'ont vu monter; il conduisait les autres. »

Les partisans se regardèrent avec indignation.

En ce moment, le docteur Lorquin, resté dehors pour dételer le cheval, ouvrit la porte en criant:

« La bataille est perdue! Voici nos hommes du Donon; je viens d'entendre la corne de Lagarmitte. »

Il est facile de s'imaginer l'émotion des assistants à cette nouvelle. Chacun se prit à songer aux parents, aux amis, qu'on ne reverrait peut-être jamais, et tous, ceux de la cuisine et de la grange, se précipitèrent à la fois sur le plateau. Dans le même instant, Robin et Dubourg, placés en sentinelle au haut du Bois-de-Chênes, crièrent:

« Qui vive!

—France! » répondit une voix.

Et, malgré la distance, Louise, croyant reconnaître la voix de son père, fut saisie d'une émotion telle, que Catherine dut la soutenir.

Presque aussitôt un grand nombre de pas retentirent sur la neige durcie, et Louise, n'y pouvant tenir, cria d'une voix frémissante :

« Papa Jean-Claude!...

—J'arrive, répondit Hullin, j'arrive!

—Mon père? s'écria Frantz Materne en courant au-devant de Jean-Claude.

—Il est avec nous, Frantz.

—Et Kasper?

—Il a reçu un petit atout, mais ce n'est rien; tu vas les voir tous les deux. »

Catherine se jetait au même instant dans les bras de Hullin.

« Oh! Jean-Claude, quel bonheur de vous revoir!

—Oui, fit le brave homme d'une voix sourde, il y en a beaucoup qui ne verront plus les leurs!

—Frantz, criait alors le vieux Materne, hé! par ici! »

Et, de tous côtés, dans l'ombre, on ne voyait que des gens se chercher, se serrer la main et s'embrasser. D'autres appelaient : « Niclau! Saphéri! » mais plus d'un ne répondit pas.

Alors les voix devenaient rauques, comme étranglées, et finissaient par se taire. La joie des uns et la consternation des autres donnaient une sorte d'épouvante. Louise était

dans les bras de Hullin, et pleurait à chaudes larmes.

« Ah! Jean-Claude, disait la mère Lefèvre, vous en apprendrez sur cette enfant-là. Maintenant je ne vous dirai rien, mais nous avons été attaqués...

—Oui... nous causerons de cela plus tard.... le temps presse, dit Hullin; la route du Donon est perdue, les Cosaques peuvent être ici au petit jour, et nous avons encore bien des choses à faire. »

Il tourna le coin et entra dans la ferme; tout le monde le suivit; Duchêne venait de jeter un fagot sur le feu. Toutes ces figures noires de poudre, encore animées par le combat, les habits déchirés de coups de baïonnette, quelques-unes sanglantes, s'avançant des ténèbres en pleine lumière, offraient un spectacle étrange. Kasper, le front bandé de son mouchoir, avait reçu un coup de sabre; sa baïonnette, ses buffleteries et ses hautes guêtres de toile bleue étaient tachées de sang. Le vieux Materne, lui, grâce à sa présence d'esprit imperturbable, revenait sain et sauf de la bagarre. Les débris des deux troupes de Jérôme et de Hullin se trouvaient ainsi réunis. C'étaient les mêmes physionomies sauvages, animées de la même énergie et du même esprit de vengeance; seulement les derniers, harassés de fatigue, s'asseyaient à droite, à gauche, sur les fagots, sur la pierre de l'évier, sur la dalle basse de l'âtre, la tête entre les mains, les coudes aux genoux. Les autres regardaient en tous sens, et, ne pouvant se convaincre de la disparition de Hans, de Joson, de Daniel, échangeaient des questions que suivaient de longs silences. Les deux fils de Materne se tenaient par le bras, comme s'ils avaient eu peur de se perdre, et leur père, derrière eux, appuyé contre le mur, le coude sur sa carabine, les regardait d'un œil satisfait. « Ils sont là, je les vois, semblait-il se dire; ce sont de fameux gaillards! Ils ont sauvé leur peau tous les deux! » Et le brave homme toussait dans sa main. Quelqu'un venait-il lui parler de Pierre, de Jacques, de Nicolas, de son fils ou de son frère, il répondait au hasard: « Oui, oui, il y en a beaucoup là-bas, sur le dos... Que voulez-vous? c'est la guerre... Votre Nicolas a fait son devoir... il faut se consoler. » En attendant il pensait: « Les miens sont hors de la nasse, voilà le principal! »

Catherine dressait la table avec Louise. Bientôt Duchêne, remontant de la cave une tonne de vin sur l'épaule, la déposa sur le buffet; il en fit sauter la bonde, et chaque partisan vint présenter son verre, son pot ou sa cruche, à la gerbe pourpre qui miroitait aux reflets du foyer.

« Mangez et buvez! leur criait la vieille fermière; tout n'est pas fini, vous aurez encore besoin de forces. Hé! Frantz, décroche-moi donc ces jambons! Voici le pain, les couteaux. Asseyez-vous, mes enfants. »

Frantz, avec sa baïonnette, embrochait les jambons dans la cheminée.

On avançait les bancs, on s'asseyait, et, malgré le chagrin, on mangeait de ce vigoureux appétit que ni les douleurs présentes, ni les préoccupations de l'avenir ne peuvent faire oublier aux montagnards. Tout cela n'empêchait pas une tristesse poignante de serrer la gorge de ces braves gens, et tantôt l'un, tantôt l'autre, s'arrêtant tout à coup, laissait tomber sa fourchette et s'en allait de table disant: « J'en ai assez! »

Pendant que les partisans réparaient ainsi leurs forces, les chefs s'étaient réunis dans la salle voisine, pour prendre les dernières résolutions de la défense. Ils étaient assis autour de la table, éclairée par une lampe de fer-blanc, le docteur Lorquin, son grand chien *Pluton* le nez en l'air près de lui, Jérôme dans l'angle d'une fenêtre à droite, Hullin à gauche, tout pâle. Marc Divès, le coude sur la table, la joue dans la main, tournait ses larges épaules à la porte; il ne montrait que son profil brun et l'un des coins de sa longue moustache. Materne seul restait debout, selon son habitude, contre le mur, derrière la chaise de Lorquin, la carabine au pied. Dans la cuisine bourdonnait le tumulte.

Lorsque Catherine, mandée par Jean-Claude, entra, elle entendit une sorte de gémissement qui la fit tressaillir; c'était Hullin qui parlait.

« Tous ces braves enfants, tous ces pères de famille qui tombaient les uns après les autres, criait-il d'une voix déchirante, croyez-vous que cela ne me prenait pas au cœur? Croyez-vous que je n'aurais pas mieux aimé mille fois être massacré moi-même? Ah! dans cette nuit, vous ne savez pas ce que j'ai souffert! Perdre la vie, ce n'est rien; mais porter seul une responsabilité pareille!... »

Il se tut; le frémissement de ses lèvres, une larme qui coulait lentement sur sa joue, son attitude, tout montrait les scrupules de l'honnête homme, en face d'une de ces situations où la conscience elle-même hésite et cherche de nouveaux appuis. Catherine alla tout doucement s'asseoir dans le grand fauteuil à gauche. Au bout de quelques secondes, Hullin ajouta d'un ton plus calme :

« Entre onze heures et minuit, Zimmer arrive en criant: « Nous sommes tournés! Les Allemands descendent du Grosmann; Labarbe est écrasé; Jérôme ne peut plus tenir! » Et puis

il ne dit plus rien. Que faire?... Est-ce que je pouvais battre en retraite? est-ce que je pouvais abandonner une position qui nous avait coûté tant de sang, la route du Donon, le chemin de Paris? Si je l'avais fait, est-ce que je n'aurais pas été un misérable? Mais je n'avais que trois cents hommes contre quatre mille à Grandfontaine, et je ne sais combien qui descendaient de la montagne! Eh bien! coûte que coûte, je me décide à tenir; c'était notre devoir. Je me dis: « La vie n'est rien sans l'honneur!... nous mourrons tous; mais on ne dira pas que nous avons livré le chemin de la France. Non, non, on ne le dira pas! »

En ce moment, la voix de Hullin reprit son timbre frémissant; ses yeux se gonflèrent de larmes, et il ajouta:

« Nous avons tenu; mes braves enfants ont tenu jusqu'à deux heures. Je les voyais tomber. Ils tombaient en criant: « Vive la France!!! » Dès le commencement de l'action, j'avais fait prévenir Piorette. Il arriva au pas de course, avec une cinquantaine d'hommes solides. Il était déjà trop tard! L'ennemi nous débordait à droite et à gauche; il tenait les trois quarts du plateau, et nous avait refoulés dans les sapinières du côté de Blanru; son feu plongeait sur nous. Tout ce que je pus faire, ce fut de réunir mes blessés, ceux qui se traînaient encore, et de les mettre sous l'escorte de Piorette; une centaine de mes hommes se joignirent à lui. Moi, je n'en gardai que cinquante pour aller occuper le Falkenstein. Nous avons passé sur le ventre des Allemands qui voulaient nous couper la retraite. Heureusement, la nuit était noire; sans cela, pas un seul d'entre nous n'aurait réchappé. Voilà donc où nous en sommes; tout est perdu! Le Falkenstein seul nous reste, et nous sommes réduits à trois cents hommes. Maintenant il s'agit de savoir si nous voulons aller jusqu'au bout. Moi, je vous l'ai dit, je souffre de porter seul une responsabilité si grande. Tant qu'il a été question de défendre la route du Donon, il ne pouvait y avoir aucun doute: chacun se doit à la patrie; mais cette route est perdue; il nous faudrait dix mille hommes pour la reprendre, et, dans ce moment, l'ennemi entre en Lorraine... Voyons, que faut-il faire?

—Il faut aller jusqu'au bout, dit Jérôme.

—Oui, oui! crièrent les autres.

—Est-ce votre avis, Catherine?

—Certainement! » s'écria la vieille fermière, dont les traits exprimaient une ténacité inflexible.

Alors Hullin, d'un ton plus ferme, exposa son plan:

« Le Falkenstein est notre point de retraite. C'est notre arsenal, c'est là que nous avons nos munitions; l'ennemi le sait, il va tenter un coup de main de ce côté. Il faut que nous tous, ici présents, nous y allions pour le défendre; il faut que tout le pays nous voie, qu'on se dise: « Catherine Lefèvre, Jérôme, Materne et ses garçons, Hullin, le docteur Lorquin sont là. Ils ne veulent pas déposer les armes! » Cette idée ranimera le courage de tous les gens de cœur. En outre, Piorette tiendra dans les bois; sa troupe se grossira de jour en jour. Le pays va se couvrir de Cosaques, de pillards de toute espèce; lorsque l'armée ennemie sera entrée en Lorraine, je ferai un signe à Piorette; il se jetera entre le Donon et la route, et tous les traînards éparpillés dans la montagne seront pris comme dans un épervier. Nous pourrons aussi profiter des chances favorables, pour enlever les convois des Allemands, inquiéter leurs réserves, et, si le bonheur veut, comme il faut l'espérer, que tous ces *kaiserlicks* soient battus en Lorraine par notre armée, alors nous leurs couperons la retraite. »

Tout le monde se leva, et Hullin, entrant dans la cuisine, fit aux montagnards cette simple allocution:

« Mes amis, nous venons de décider que l'on pousserait la résistance jusqu'au bout. Cependant chacun est libre de faire ce qu'il voudra, de déposer les armes, de retourner à son village; mais que ceux qui veulent se venger se réunissent à nous! ils partageront notre dernier morceau de pain et notre dernière cartouche. »

Le vieux flotteur Colon se leva et dit:

« Hullin, nous sommes tous avec toi; nous avons commencé à nous battre tous ensemble nous finirons tous ensemble.

—Oui, oui! s'écrièrent les autres.

—Vous êtes tous décidés? Eh bien! écoutez-moi. Le frère de Jérôme va prendre le commandement.

—Mon frère est mort, interrompit Jérôme il est resté sur la côte du Grosmann. »

Il y eut un instant de silence; puis, d'une voix forte, Hullin poursuivit:

« Colon, tu vas prendre le commandement de tous ceux qui restent, à l'exception des hommes qui formaient l'escorte de Catherine Lefèvre, et que je retiens avec moi. Tu iras rejoindre Piorette dans la vallée du Blanru, en passant par les *Deux-Rivières*.

—Et les munitions? s'écria Marc Divès.

—J'ai ramené mon fourgon, dit Jérôme; Colon pourra s'en servir.

—Qu'on attelle aussi le traîneau, s'écria Catherine; les Cosaques arrivent, ils pilleront tout. Il ne faut pas que nos gens partent les

mains vides; qu'ils emmènent les bœufs, les vaches et les chèvres; qu'ils emportent tout : c'est autant de gagné sur l'ennemi. »

Cinq minutes après, la ferme était au pillage; on chargeait le traîneau de jambons, de viandes fumées, de pain; on faisait sortir le bétail des écuries, on attelait les chevaux à la grande voiture, et bientôt le convoi se mit en marche, Robin en tête, soufflant dans sa grande trompe d'écorce, et les partisans derrière poussant aux roues. Lorsqu'il eut disparu dans le bois, et que le silence succéda subitement à tout ce bruit, Catherine, en se retournant, vit Hullin derrière elle, pâle comme un mort.

« Eh bien, Catherine, lui dit-il, tout est fini!... Nous allons monter là-haut! »

Frantz, Kasper et ceux de l'escorte, Marc Divès, Materne, tous l'arme au pied dans la cuisine, attendaient.

« Duchêne, dit la brave femme, descendez au village; il ne faut pas que l'ennemi vous maltraite à cause de moi. »

Le vieux serviteur, secouant alors sa tête blanche, les yeux pleins de larmes, répondit :

« Autant que je meure ici, madame Lefèvre. Voilà bientôt cinquante ans que je suis arrivé à la ferme... Ne me forcez pas de m'en aller : ce serait ma mort.

—Comme vous voudrez, mon pauvre Duchêne, répondit Catherine attendrie; voici les clefs de la maison. »

Et le pauvre vieux alla s'asseoir au fond de l'âtre, sur un escabeau, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, comme perdu dans une immense et douloureuse rêverie.

On se mit en route pour le Falkenstein. Marc Divès, à cheval, sa grande latte pendue au poing, formait l'arrière-garde. Frantz et Hullin, à gauche, observaient le plateau; Kasper et Jérôme, à droite, la vallée; Materne et les hommes de l'escorte entouraient les femmes. Chose bizarre! devant les chaumières du village des Charmes, sur le seuil des maisonnettes, aux lucarnes, aux fenêtres, apparaissaient des figures jeunes et vieilles, regardant d'un œil curieux cette fuite de la mère Lefèvre, et les mauvaises langues ne l'épargnaient pas : « Ah! les voilà dénichés! criait-on; mêlez-vous donc de ce qui ne vous regarde pas! »

D'autres faisaient la réflexion, tout haut, que Catherine avait été riche assez longtemps, et que c'était à chacun son tour de traîner la semelle. Quant aux travaux, à la sagesse, à la bonté de cœur, à toutes les vertus de la vieille fermière, au patriotisme de Jean-Claude, au courage de Jérôme et des trois Materne, au désintéressement du docteur Lorquin, au dévouement de Marc Divès, personne n'en disait rien : — ils étaient vaincus!

XXII

Au fond de la vallée des Bouleaux, à deux portées de fusil du village des Charmes, sur la gauche, la petite troupe se mit à gravir lentement le sentier du vieux *burg*. Hullin, se rappelant qu'il avait suivi le même chemin, lorsqu'il était allé acheter de la poudre à Marc Divès, ne put se défendre d'une tristesse profonde. Alors, malgré son voyage à Phalsbourg, malgré le spectacle des blessés de Hanau et de Leipzig, malgré le récit du vieux sergent, il ne désespérait de rien; il conservait toute son énergie, et ne doutait pas du succès de la défense. Maintenant tout était perdu : l'ennemi descendait en Lorraine, les montagnards fuyaient. Marc Divès côtoyait le mur dans la neige; son grand cheval, accoutumé sans doute à ce voyage, hennissait, levant la tête et l'abaissant sous le poitrail par brusques saccades. Le contrebandier se retournait de temps en temps, pour jeter un coup d'œil sur le plateau du Bois-de-Chênes en face. Tout à coup il s'écria :

« Hé! voici les Cosaques qui se montrent! »

A cette exclamation toute la troupe fit halte pour regarder. On était déjà bien haut sur la montagne au-dessus du village et même de la ferme du Bois-de-Chênes. Le jour gris de l'hiver dispersait les vapeurs matinales, et, dans les replis de la côte, on découvrait la silhouette de plusieurs Cosaques, le nez en l'air, le pistolet levé, s'approchant au petit pas de la vieille métairie. Ils étaient espacés en tirailleurs, et semblaient craindre une surprise. Quelques instants après, on en vit poindre d'autres, remontant la vallée des Houx, puis d'autres encore, et tous, dans la même attitude, debout sur leurs étriers pour voir de loin, comme des gens qui vont à la découverte. Les premiers, ayant dépassé la ferme et n'observant rien de menaçant, agitèrent leurs lances et firent demi-tour. Tous les autres accoururent alors ventre à terre, comme les corbeaux qui suivent à tire-d'aile celui d'entre eux qui s'élève, supposant qu'il vient d'apercevoir une proie. En quelques secondes, la ferme fut entourée, la porte ouverte. Deux minutes plus tard, les vitres volaient en éclats; les meubles, les paillasses, le linge, tombaient par les fenêtres de tous les côtés à la fois. Catherine, son nez crochu recourbé sur la lèvre, regardait tout ce ravage d'un air calme. Longtemps elle ne dit rien

mais, voyant tout à coup Yégof, qu'elle n'avait pas aperçu jusqu'alors, frapper Duchêne du manche de sa lance et le pousser hors de la ferme, elle ne put retenir un cri d'indignation :

« Oh ! le gueux !... Faut-il être lâche pour frapper un pauvre vieux qui ne peut se défendre... Ah ! brigand, si je te tenais !

—Allons, Catherine, cria Jean-Claude en voilà bien assez ; à quoi bon se rassasier d'un pareil spectacle ?

—Vous avez raison, dit la vieille fermière, partons : je serais capable de descendre pour me venger toute seule. »

Plus on montait, plus l'air devenait vif. Louise, la fille des *Heimathslós*, un petit panier de provisions au bras, grimpait en tête de la troupe. Le ciel bleuâtre, les plaines d'Alsace et de Lorraine, et, tout au bout de l'horizon, celles de la Champagne, toute cette immensité sans bornes où se perdait le regard, lui donnait des éblouissements d'enthousiasme. Il lui semblait avoir des ailes et plonger dans l'azur, comme ces grands oiseaux qui glissent de la cime des arbres dans les abîmes, en jetant leur cri d'indépendance. Toutes les misères de ce bas monde, toutes ses injustices et ses souffrances étaient oubliées. Louise se revoyait toute petite sur le dos de sa mère, la pauvre bohême errante, et se disait : « Je n'ai jamais été plus heureuse, je n'ai jamais eu moins de soucis, je n'ai jamais tant ri, tant chanté ! Pourtant le pain nous manquait souvent alors. Ah ! les beaux jours ! » Et des bribes de vieilles chansons lui revenaient à l'esprit.

Aux approches du rocher rougeâtre, incrusté de gros cailloux blancs et noirs, et penché sur le précipice comme les arceaux d'une immense cathédrale, Louise et Catherine s'arrêtèrent en extase. Au-dessus, le ciel leur paraissait encore plus profond, le sentier creusé en volute dans le roc plus étroit. Les vallées à perte de vue, les bois infinis, les étangs lointains de la Lorraine, le ruban bleu du Rhin sur leur droite, tout ce grand spectacle les émut, et la vieille fermière dit avec une sorte de recueillement :

« Jean-Claude, celui qui a taillé ce roc dans le ciel, qui a creusé ces vallées, qui a semé sur tout cela les forêts, les bruyères et les mousses, celui-là peut nous rendre la justice que nous méritons. »

Comme ils regardaient ainsi sur la première assise du rocher, Marc conduisit son cheval dans une caverne assez proche, puis il revint, et, se mettant à grimper devant eux, il leur dit :

« Prenez garde, on peut glisser ! »

En même temps il leur montrait à droite le précipice tout bleu, avec des cimes de sapins au fond. Tout le monde devint silencieux jusqu'à la terrasse, où commençait la voûte. Là, chacun respira plus librement. On vit, au milieu du passage, les contrebandiers Brenn, Pfeifer, et Toubac, avec leurs grands manteaux gris et leurs feutres noirs, assis autour d'un feu qui s'étendait le long de la roche. Marc Divès leur dit :

« Nous voilà ! Les *kaiserlicks* sont les maîtres... Zimmer a été tué cette nuit... Hexe-Baizel est-elle là-haut ?

—Oui, répondit Brenn, elle fait des cartouches.

—Cela peut encore servir, dit Marc. Ayez l'œil ouvert, et si quelqu'un monte, tirez dessus. »

Les Materne s'étaient arrêtés au bord de la roche, et ces trois grands gaillards roux, le feutre retroussé, la corne à poudre sur la hanche, la carabine sur l'épaule, les jambes sèches, musculeuses, solidement établis à la pointe du roc, offraient un groupe étrange sur le fond bleuâtre de l'abîme. Le vieux Materne, la main étendue, désignait au loin, bien loin, un point blanc presque imperceptible au milieu des sapinières, en disant :

« Reconnaissez-vous cela, mes garçons ? »

Et tous trois regardaient les yeux à demi fermés.

« C'est notre maison, répondait Kasper.

« Pauvre Magrédel ! reprit le vieux chasseur après un instant de silence ; doit-elle être inquiète depuis huit jours ! doit-elle faire des vœux pour nous à sainte Odile ! »

En ce moment, Marc Divès, qui marchait le premier, poussa un cri de surprise.

« Mère Lefèvre, dit-il en s'arrêtant, les cosaques ont mis le feu à votre ferme ! »

Catherine reçut cette nouvelle avec le plus grand calme, et s'avança jusqu'au bord de la terrasse ; Louise et Jean-Claude la suivirent. Au fond de l'abîme s'étendait un grand nuage blanc ; on voyait, à travers ce nuage, une étincelle sur la côte du Bois-de-Chênes, c'était tout ; mais, par instants, lorsque soufflait la bise, l'incendie apparaissait : les deux hauts pignons noirs, le grenier à foin embrasé, les petites écuries flamboyantes ; puis tout disparaissait de nouveau.

« C'est déjà presque fini, dit Hullin à voix basse.

—Oui, répondit la vieille fermière, voilà quarante ans de travail et de peines qui s'envolent en fumée ; mais c'est égal, ils ne peuvent brûler mes bonnes terres, la grande prairie de l'Eichmath. Nous recommencerons à travailler. Gaspard et Louise referont tout cela. Moi, je ne me repens de rien. »

Au bout d'un quart d'heure, des milliers d'é-

tincelles s'élevèrent, et tout s'écroula. Les pignons noirs restèrent seuls debout. Alors on se remit à grimper le sentier. Au moment d'atteindre la terrasse supérieure, on entendit la voix aigre de Hexe-Baizel :

« C'est toi, Catherine? criait-elle. Ah! je ne pensais jamais que tu viendrais me voir dans mon pauvre trou. »

Baizel et Catherine Lefèvre avaient été jadis à l'école ensemble, et elles se tutoyaient.

« Ni moi non plus, répondit la vieille fermière; c'est égal, Baizel, dans le malheur, on est contente de retrouver une vieille camarade d'enfance. » Baizel semblait touchée.

« Tout ce qui est ici, Catherine, est à toi, s'écria-t-elle, tout!... »

Elle montrait son pauvre escabeau, son balai de genêts verts et les cinq ou six bûches de son âtre. Catherine regarda tout cela quelques instants en silence et dit :

« Ce n'est pas grand, mais c'est solide; on ne brûlera pas ta maison, à toi!

—Non, ils ne la brûleront pas, dit Hexe-Baizel en riant; il leur faudrait tous les bois du comté de Dabo pour la chauffer un peu. Hé! hé! hé! »

Les partisans, après tant de fatigues, sentaient le besoin du repos; chacun se hâtait d'appuyer son fusil au mur et de s'étendre sur le sol. Marc Divès leur ouvrit la seconde caverne, où ils étaient du moins à l'abri; puis il sortit avec Hullin pour examiner la position.

XXIII

Sur la roche du Falkenstein, à la cime des airs, s'élève une tour ronde, effondrée à sa base. Cette tour, couverte de ronces, d'épines blanches et de myrtiles, est vieille comme la montagne; ni les Français, ni les Allemands, ni les Suédois ne l'ont détruite. La pierre et le ciment sont reliés avec une telle solidité, qu'on ne peut en détacher le moindre fragment. Elle a un air sombre et mystérieux qui vous reporte à des temps reculés, où la mémoire de l'homme ne peut atteindre. A l'époque du passage des oies sauvages, Marc Divès s'y embusquait d'habitude, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, et quelquefois, à la tombée du jour, au moment où les bandes arrivent à travers la brume et décrivent un large circuit avant de se reposer, il en abattait deux ou trois, ce qui réjouissait Hexe-Baizel, toujours fort empressée de les mettre à la broche. Souvent aussi, en automne, Marc tendait dans les broussailles des lacets, où les grives se prenaient volontiers; enfin la vieille tour lui servait de bûcher. Combien de fois Hexe-Baizel, lorsque le vent du nord soufflait à décorner des bœufs, et que le bruit, le craquement des branches et le gémissement immense des forêts d'alentour montaient là-haut comme la clameur d'une mer en furie, combien de fois Hexe-Baizel avait-elle failli être enlevée jusque sur la Kilbéri en face! Mais elle se tenait cramponnée aux broussailles, des deux mains, et le vent ne réussissait qu'à faire flotter ses cheveux roux.

Divès, s'étant aperçu que son bois, couvert de neige et trempé par la pluie, donnait plus de fumée que de flamme, avait abrité la vieille tour d'un toit en planches. A cette occasion, le contrebandier racontait une singulière histoire :—Il prétendait avoir découvert, en posant les chevrons, au fond d'une fissure, une chouette blanche comme neige, aveugle et débile, pourvue en abondance de mulots et de chauves-souris. C'est pourquoi il l'avait appelée la *grand'mère du pays*, supposant que tous les oiseaux venaient l'entretenir à cause de son extrême vieillesse.

A la fin de ce jour, les partisans, placés en observation, comme les locataires d'un vaste hôtel, à tous les étages de la roche, virent les uniformes blancs apparaître dans les gorges d'alentour. Ils débouchaient en masses profondes de tous les côtés à la fois, ce qui démontrait clairement leur intention de bloquer le Falkenstein. Marc-Divès, voyant cela, devint plus rêveur. « S'ils nous entourent, pensait-il, nous ne pourrons plus nous procurer de vivres; il faudra nous rendre ou mourir de faim. »

On distinguait parfaitement l'état-major ennemi, stationnant à cheval autour de la fontaine du village des Charmes. Là se trouvait un grand chef à large panse, qui contemplait la roche avec une longue lunette; derrière lui se tenait Yégof, et il se retournait de temps en temps pour l'interroger. Les femmes et les enfants formaient cercle plus loin, d'un air d'extase, et cinq ou six cosaques caracolaient. Le contrebandier ne put y tenir davantage; il prit Hullin à part.

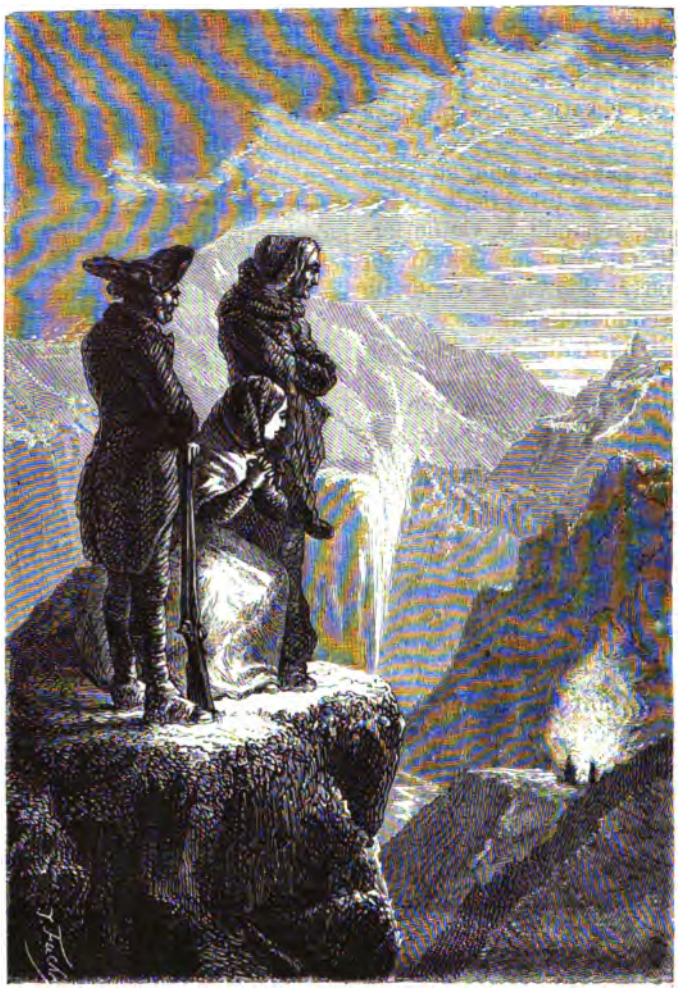
« Regarde, lui dit-il, cette longue file de shakos qui se glissent le long de la Sarre, et, de ce côté-ci, les autres qui remontent la vallée comme des lièvres, en allongeant les jambes : ce sont des *kaiserlicks*, n'est-ce pas? Eh bien! que vont-ils faire là, Jean-Claude?

—Ils vont entourer la montagne.

—C'est très-clair. Combien crois-tu qu'il y ait là de monde?

—De trois à quatre mille hommes.

—Sans compter ceux qui se promènent dans



Voilà quarante ans de travail et de peines qui s'envolent en fumée. (Page 86.)

la campagne. Eh bien! que veux-tu que Florette fasse contre ce tas de vagabonds, avec tes trois cents hommes? Je te le demande franchement, Hullin.

—Il ne pourra rien faire, répondit le brave homme simplement. Les Allemands savent que nos munitions sont au Falkenstein; ils craignent un soulèvement après leur entrée en Lorraine, et veulent assurer leurs derrières. Le général ennemi a reconnu qu'on ne peut nous prendre de vive force; il se décide à nous réduire par la famine. Tout cela, Marc, est positif; mais nous sommes des hommes, nous ferons notre devoir : nous mourrons ici! »

Il y eut un instant de silence; Marc Divès fronçait le sourcil, et ne paraissait pas du tout convaincu

« Nous mourrons! reprit-il en se grattant la nuque; moi, je ne vois pas du tout pourquoi nous devons mourir; cela n'entre pas dans nos idées de mourir : il y a trop de gens qui seraient contents!

—Que veux-tu faire? dit Hullin d'un ton sec : tu veux te rendre?

—Me rendre! cria le contrebandier. Me prends-tu pour un lâche?

—Alors explique-toi.

—Ce soir, je pars pour Phalsbourg. Je risque ma peau en traversant les lignes de l'ennemi, mais j'aime encore mieux cela que de me croiser les bras ici et de périr par la famine. J'entrerai dans la place à la première sortie, ou je tâcherai de gagner une poterne. Le commandant Meunier me connaît; je lui vends du tabac

depuis trois ans. Il a fait comme toi les campagnes d'Italie et d'Égypte. Eh bien ! je lui exposerai la chose. Je verrai Gaspard Lefèvre. Je ferai tant, qu'on nous donnera peut-être une compagnie. Rien que l'uniforme, vois-tu, Jean-Claude, et nous sommes sauvés : tout ce qui reste de braves gens se réunit à Piorette, et, dans tous les cas, on peut nous délivrer. Enfin, voilà mon idée; qu'en penses-tu ?

Il regardait Hullin, dont l'œil fixe et sombre l'inquiétait.

« Voyons est-ce que ce n'est pas une chance !

—C'est une idée, dit enfin Jean-Claude. Je ne m'y oppose pas. »

En regardant le contrebandier à son tour dans le blanc des yeux :

« Tu me jures de faire ton possible pour entrer dans la place ?

—Je ne jure rien du tout, répondit Marc, dont les joues brunes se couvrirent d'une rougeur subite ; je laisse ici tout ce que j'ai : mon bien, ma femme, mes camarades, Catherine Lefèvre, et toi, mon plus vieil ami !... Si je ne reviens pas, je serai un traître ; mais si je reviens, Jean-Claude, tu m'expliqueras un peu ce que tu viens de me demander : nous éclaircirons ce petit compte entre nous !

—Marc, dit Hullin, pardonne-moi; ces jours-ci j'ai trop souffert ! j'ai eu tort; le malheur rend défiant... Donne-moi la main... Va, sauve-nous, sauve Catherine, sauve mon enfant ! Je te le dis maintenant : nous n'avons plus de ressource qu'en toi. »

La voix de Hullin tremblait. Divès se laissa fléchir; seulement il ajouta :

« C'est égal, Jean-Claude, tu n'aurais pas dû me dire cela dans un pareil moment; n'en parlons plus jamais!... Je laisserai ma peau en route, ou bien je reviendrai vous délivrer. Ce soir, à la nuit, je partirai. Les *kaiserlicks* cernent déjà la montagne; n'importe, j'ai un bon cheval, et puis j'ai toujours eu de la chance. »

A six heures, les dernières cimes étaient descendues dans les ténèbres. Des centaines de feux, scintillant au fond des gorges, annonçaient que les Allemands préparaient leur repas. Marc Divès descendit la brèche en tâtonnant. Hullin écouta quelques secondes encore les pas de son camarade; puis il se dirigea, tout soucieux, vers la vieille tour, où l'on avait établi le quartier général. Il souleva la grosse couverture de laine qui fermait le nid de hiboux, et vit Catherine, Louise et les autres accroupis autour d'un petit feu, qui éclairait les murailles grises. La vieille fermière, assise sur un bloc de chêne, les mains nouées autour des genoux, regardait la flamme d'un œil fixe, les lèvres serrées, le teint verdâtre. Louise, adossée au mur, semblait rêveuse. Jérôme, debout derrière Catherine, les mains croisées sur son bâton, touchait de son gros bonnet de loutre le toit vermoulu. Tous étaient tristes et découragés. Hexe-Baizel, qui soulevait le couvercle d'une marmite, et le docteur Lorquin, qui grattait le crépi du vieux mur avec la pointe de son sabre, conservaient seuls leur physionomie habituelle.

« Nous voilà, dit le docteur, revenus aux temps des Triboques. Ces murs-là ont plus de deux mille ans. Il a dû couler une bonne quantité d'eau des hauteurs du Falkenstein et du Grosmann, par la Sarre au Rhin, depuis qu'on n'a pas fait de feu dans cette tour.

—Oui, répondit Catherine comme au sortir d'un rêve, et bien d'autres que nous ont souffert ici le froid, la faim et la misère. Qui l'a su? Personne. Et dans cent, deux cents, trois cents ans, d'autres peut-être viendront encore s'abriter à cette même place. Ils trouveront, comme nous, la muraille froide, la terre humide. Ils feront un peu de feu. Ils regarderont, comme nous regardons, et ils diront comme nous : « Qui a souffert avant nous ici? Pourquoi ont-ils souffert? Ils étaient donc poursuivis, chassés comme nous le sommes, pour venir se cacher dans ce misérable trou? » Et ils songeront aux temps passés... et personne ne pourra leur répondre! »

Jean-Claude s'était rapproché. Au bout de quelques secondes, la vieille fermière, relevant la tête, se prit à dire en le regardant :

« Eh bien! nous sommes bloqués : l'ennemi veut nous prendre par la famine!

—C'est vrai, Catherine, répondit Hullin. Je ne m'attendais pas à cela. Je comptais sur une attaque de vive force; mais les *kaiserlicks* n'en sont pas encore où ils pensent. Divès vient de partir pour Phalsbourg; il connaît le commandant de place... et si l'on envoie seulement quelques centaines d'hommes à notre secours...

—Il ne faut pas compter là-dessus, interrompit la vieille. Marc peut être pris ou tué par les Allemands, et puis, à supposer qu'il parvienne à traverser leurs lignes, comment pourra-t-il entrer à Phalsbourg? Vous savez bien que la place est assiégée par les Russes! »

Alors tout le monde resta silencieux.

Hexe-Baizel apporta bientôt la soupe, et l'on fit cercle autour de la grande écuelle fumante.

XXIV

Catherine Lefèvre sortit de l'antique masure vers sept heures du matin; Louise et Hexe-Baizel dormaient encore; mais le grand jour, le jour splendide des hautes régions, remplissait déjà les abîmes. Au fond, à travers l'azur, se dessinaient les bois, les vallons, les rochers, comme les mousses et les cailloux d'un lac sous le cristal bleuâtre. Pas un souffle ne troublait l'air; et Catherine, en face de ce spectacle immense, se sentit plus calme, plus tranquille que dans le sommeil même. « Que sont nos misères d'un jour, se dit-elle, nos inquiétudes et nos souffrances? Pourquoi fatiguer le ciel de nos gémissements? pourquoi redouter l'avenir? Tout cela ne dure qu'une seconde; nos plaintes ne comptent pas plus que le soupir de la cigale en automne : est-ce que ses cris empêchent l'hiver d'arriver? Ne faut-il pas que les temps s'accomplissent, que tout meure pour renaître? Nous sommes déjà morts, et nous sommes revenus; nous mourrons encore, et nous reviendrons. Et les montagnes, avec leurs forêts, leurs rochers et leurs ruines, seront toujours là pour nous dire : « Souviens-toi! souviens-toi! Tu m'as vu, regarde encore, et tu me reverras dans les siècles des siècles! »

Ainsi rêvait la vieille, et l'avenir ne lui faisait plus peur; les pensées pour elle n'étaient que des souvenirs.

Et comme elle était là depuis quelques instants, tout à coup un bourdonnement de voix vint frapper ses oreilles, elle se retourna, et vit Hullin avec les trois contrebandiers, qui causaient gravement entre eux, de l'autre côté

du plateau. Ils ne l'avaient pas aperçue, et semblaient engagés dans une discussion sérieuse.

Le vieux Brenn, au bord de la roche, un bout de pipe noire entre les dents, la joue ridée comme une vieille feuille de choux, le nez rond, la moustache grise, la paupière flasque, plissée sur son œil roux, et les longues manches de sa houppelande retombant à ses côtés, regardait différents points que lui montrait Hullin dans la montagne; et les deux autres, enveloppés de leurs longs manteaux gris, s'avançaient, reculaient, levaient la main au-dessus du sourcil, et paraissaient absorbés par une attention profonde.

Catherine s'était rapprochée, bientôt elle entendit :

« Alors vous ne croyez pas qu'il soit possible de descendre d'aucun côté?

—Non, Jean-Claude, il n'y a pas moyen, répondit Brenn; ces brigands-là connaissent le pays à fond : tous les sentiers sont gardés. Tiens, regarde le paquis des Chevreuils le long de cette mare : jamais les gardes n'ont eu l'idée de l'observer seulement; eh bien! eux, ils le défendent. Et là-bas, le passage du Rothstein, un vrai chemin de chèvres, où l'on ne passe pas une fois en dix ans... tu vois briller une baïonnette derrière la roche, n'est-ce pas? Et cet autre, ici, où j'ai filé huit ans avec mes sacs, sans rencontrer un gendarme, ils le tiennent aussi : il faut que le diable leur ait montré tous les défilés.

—Oui, s'écria le grand Toubac, et si ce n'est pas le diable qui s'en mêle, c'est au moins Yégof!

— Mais, reprit Hullin, il me semble que trois ou quatre hommes solides, décidés, pourraient enlever un de ces postes.

— Non, ils s'appuient l'un sur l'autre; au premier coup de fusil, on aurait un régiment sur le dos, répondit Brenn. D'ailleurs supposons qu'on ait la chance de passer, comment revenir avec des vivres? Moi, voilà mon avis : c'est impossible! »

Il y eut quelques instants de silence.

« Après ça, dit Toubac, si Hullin veut, nous essayerons tout de même.

—Nous essayerons quoi, dit Brenn; de nous faire casser les reins pour nous échapper, nous, et laisser les autres dans le filet. Ça m'est égal; si l'on va, j'irai! Mais quant à dire que nous reviendrons avec des provisions, je soutiens que c'est impossible. Voyons, Toubac, par où veux-tu passer et par où veux-tu revenir? Il ne s'agit pas ici de promettre, il faut tenir. Si tu connais un passage, dis-le moi. Depuis vingt ans j'ai battu la montagne avec Marc, je connais tous les chemins, tous les sentiers à dix lieues d'ici, et je ne vois pas d'autre passage que dans le ciel! »

Hullin se retourna en ce moment et vit la mère Lefèvre, qui se tenait à quelques pas, l'oreille attentive.

« Tiens! vous étiez là, Catherine? dit-il. Nos affaires prennent une vilaine tournure.

— Oui, j'entends : il n'y a pas moyen de renouveler nos provisions.

— Nos provisions! dit Brenn avec un sourire étrange; savez-vous, mère Lefèvre, pour combien de temps nous en avons?

— Mais pour une quinzaine, répondit la brave femme.

— Nous en avons pour huit jours, fit le contrebandier, en vidant les cendres de sa pipe sur son ongle.

— C'est la vérité, dit Hullin. Marc Divès et moi, nous croyions à une attaque du Falkenstein; nous ne pensions jamais que l'ennemi songerait à le bloquer comme une place forte. Nous nous sommes trompés!...

— Et qu'allons-nous faire? demanda Catherine toute pâle.

— Nous allons réduire la ration de chacun à la moitié. Si, dans quinze jours, Marc n'arrive pas, nous n'aurons plus rien... alors nous verrons! »

Ce disant, Hullin, Catherine et les contrebandiers, la tête inclinée, reprirent le chemin de la brèche. Ils mettaient le pied sur la pente, lorsqu'à trente pas au-dessous d'eux apparut Materne, qui grimpait tout essoufflé dans les décombres, et s'accrochait aux broussailles pour aller plus vite.

« Eh bien, lui cria Jean-Claude, que se passe-t-il, mon vieux?

— Ah! te voilà... J'allais te trouver; un officier ennemi s'avance sur le mur du vieux *burg*, avec un petit drapeau blanc; il a l'air de vouloir nous parler. »

Hullin, se dirigeant aussitôt vers la pente de la roche, vit, en effet, un officier allemand debout sur le mur, et qui semblait attendre qu'on lui fît signe de monter. Il était à deux portées de carabine; plus loin stationnaient cinq ou six soldats l'arme au pied. Après avoir inspecté ce groupe, Jean-Claude se retourna et dit :

« C'est un parlementaire qui vient sans doute nous sommer de rendre la place.

— Qu'on lui tire un coup de fusil! s'écria Catherine; c'est tout ce que nous avons de mieux à lui répondre. »

Tous les autres paraissaient du même avis, excepté Hullin, qui, sans faire aucune observation, descendit à la terrasse, où se trouvait le reste des partisans.

« Mes enfants, dit-il, l'ennemi nous envoie un

parlementaire. Nous ne savons pas ce qu'il nous veut. Je suppose que c'est une sommation de mettre bas les armes, mais il est possible que soit autre chose. Frantz et Kasper vont aller à sa rencontre; ils lui banderont les yeux au pied de la roche et l'amèneront ici. »

Personne n'ayant d'objection à faire, les fils de Materne passèrent leur carabine en sautoir et s'éloignèrent sous la voûte en spirale. Au bout de dix minutes environ, les deux grands chasseurs roux arrivèrent près de l'officier; il y eut une rapide conférence entre eux, après quoi tous les trois se mirent à grimper au Falkenstein. A mesure que montait la petite troupe on distinguait mieux l'uniforme du parlementaire et même sa physionomie : c'était un homme maigre, aux cheveux blond cendré, à la taille bien prise, aux mouvements résolus. Au bas de la roche, Frantz et Kasper lui bandèrent les yeux, et bientôt on entendit leurs pas sous la voûte. Jean-Claude, allant à leur rencontre, dénoua lui-même le mouchoir en disant:

« Vous désirez me communiquer quelque chose, monsieur : je vous écoute. »

Les partisans étaient alors à quinze pas de ce groupe. Catherine Lefèvre, la plus avancée, fronçait les sourcils; — sa figure osseuse, son nez long et recourbé, les trois ou quatre mèches de ses cheveux gris, tombant au hasard sur ses tempes plates et sur les pommettes de ses joues creuses, la pression de ses lèvres et la fixité de son regard parurent d'abord attirer l'attention de l'officier allemand, puis la douce et pâle figure de Louise derrière elle, puis Jérôme à la longue barbe fauve, drapé dans sa tunique de bure, puis le vieux Materne appuyé sur sa courte carabine, puis les autres, et enfin la haute voûte rouge, dont les masses colossales, pétries de silex et de granit, pendaient au-dessus du précipice avec quelques ronces desséchées. Hexe-Baizel, derrière Materne, son long balai de genêts verts à la main, le cou tendu et le talon au bord de la roche, parut l'étonner une seconde.

Lui-même était l'objet d'une attention singulière. On reconnaissait dans son attitude, dans sa physionomie longue, fine et brune, dans ses yeux gris-clair, dans sa moustache rare, dans la délicatesse de ses membres durcis par les travaux de la guerre, une race aristocratique : il y avait en lui quelque chose du vieux routier et de l'homme du monde, du sabreur et du diplomate.

Cette inspection réciproque terminée en un clin d'œil, le parlementaire dit en bon français:

« C'est au commandant Hullin que j'ai l'honneur de m'adresser?

— Oui, monsieur, » répondit Jean-Claude.

Et comme l'autre promenait un regard indécis autour du cercle :

« Parlez haut, monsieur, s'écria-t-il, que tout le monde vous entende! Lorsqu'il s'agit d'honneur et de patrie, personne n'est de trop en France, les femmes s'y entendent aussi bien que nous. Vous avez des propositions à me faire? Et d'abord de quelle part?

— De la part du général commandant en chef. Voici ma commission.

— Bon! nous vous écoutons, monsieur. »

Alors l'officier, élevant la voix, dit d'un ton ferme :

« Permettez-moi d'abord, commandant, de vous dire que vous avez magnifiquement rempli votre devoir : vous avez forcé l'estime de vos ennemis.

— En matière de devoir, répondit Hullin, il n'y a pas de plus ou de moins; nous avons fait notre possible.

— Oui, ajouta Catherine d'un ton sec, et puisque nos ennemis nous estiment à cause de cela, eh bien, ils nous estimeront encore plus dans huit ou quinze jours, car nous ne sommes pas au bout de la guerre. On en verra d'autres. »

L'officier tourna la tête, et resta comme stupéfait de l'énergie sauvage empreinte dans le regard de la vieille.

« Ce sont de nobles sentiments, reprit-il après un instant de silence; mais l'humanité a ses droits, et répandre le sang inutilement c'est faire le mal pour le mal.

— Alors pourquoi venez-vous dans notre pays? cria Catherine d'une voix d'aigle. Allez-vous-en, et nous vous laisserons tranquilles! »

Puis elle ajouta :

« Vous faites la guerre comme des brigands : vous volez, vous pillez, vous brûlez! Vous méritez tous d'être pendus. On devrait vous précipiter de cette roche pour le bon exemple. »

L'officier pâlit, car la vieille lui parut capable d'exécuter sa menace; cependant il se remit presque aussitôt, et répliqua d'un ton calme :

« Je sais que les Cosaques ont mis le feu à la ferme qui se voit en face de ce rocher; ce sont des pillards, comme il s'en trouve à la suite de toutes les armées, et cet acte isolé ne prouve rien contre la discipline de nos troupes. Les soldats français en ont fait bien d'autres en Allemagne, et particulièrement dans le Tyrol; non contents de piller et d'incendier les villages, ils fusillaient impitoyablement tous les montagnards soupçonnés d'avoir pris les armes pour défendre leur pays. Nous pourrions user de représailles, ce serait notre droit, mais nous ne sommes point des barbares; nous comprenons ce que le patriotisme a de noble et de

grand, même dans ses inspirations les plus regrettables. D'ailleurs, ce n'est pas au peuple français que nous faisons la guerre, c'est à l'empereur Napoléon. Aussi le général, en apprenant la conduite des Cosaques, a flétri publiquement cet acte de vandalisme, et, de plus, il a décidé qu'une indemnité serait accordée au propriétaire de la ferme...

—Je ne veux rien de vous, interrompit Catherine brusquement; je veux rester avec mon injustice... et me venger! »

Le parlementaire comprit, à l'accent de la vieille, qu'il ne pourrait lui faire entendre raison, et qu'il était même dangereux de lui donner la réplique. Il se retourna donc vers Hullin et lui dit :

« Je suis chargé, commandant, de vous offrir les honneurs de la guerre, si vous consentez à rendre cette position. Vous n'avez point de vivres, nous le savons. D'ici à quelques jours, vous seriez forcés de mettre bas les armes. L'estime que vous porte le général en chef l'a seule décidé à vous faire ces conditions honorables. Une plus longue résistance n'abontirait à rien. Nous sommes maîtres du Donon, notre corps d'armée passe en Lorraine; ce n'est pas ici que se décidera la campagne, vous n'avez donc aucun intérêt à défendre un point inutile. Nous voulons vous épargner les horreurs de la famine sur cette roche. Voyons, commandant, décidez. »

Hullin se tourna vers les partisans et leur dit simplement:

« Vous avez entendu ?... Moi, je refuse; mais je me soumettrai, si tout le monde accepte les propositions de l'ennemi.

—Nous refusons tous! dit Jérôme.

—Oui, oui, tous! » répétèrent les autres.

Catherine Lefèvre, jusqu'alors inflexible, regardant par hasard Louise, parut attendrie; elle la prit par le bras, et, se tournant vers le parlementaire, elle lui dit :

« Nous avons une enfant avec nous; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de l'envoyer chez un de nos parents à Saverne? »

A peine Louise eut-elle entendu ces mots, que, se précipitant dans les bras de Hullin avec une sorte d'effroi, elle s'écria :

« Non, non! Je veux rester avec vous, papa Jean-Claude, je veux mourir avec vous!...

—C'est bien, monsieur, dit Hullin tout pâle; allez, dites à votre général ce que vous avez vu; dites-lui que le Falkenstein nous restera jusqu'à la mort! —Kasper, Frantz, reconduisez le parlementaire. »

L'officier semblait hésiter; mais, comme il ouvrait la bouche pour faire une observation Catherine, tout verte de colère, s'écria :

« Allez... allez... vous n'êtes pas encore où vous pensez. C'est ce brigand de Yégof qui vous a dit que nous n'avions pas de vivres, mais nous en avons pour deux mois, et dans deux mois notre armée vous aura tous exterminés. Les traîtres n'auront pas toujours beau jeu: malheur à vous! »

Et comme elle s'animait de plus en plus, le parlementaire jugea prudent de s'en aller; il se retourna vers ses guides, qui lui remirent le bandeau et le conduisirent jusqu'au pied du Falkenstein.

Ce que Hullin avait ordonné au sujet des vivres fut exécuté le jour même; chacun reçut la demi-ration pour la journée. Une sentinelle fut placée devant la caverne de Hexe-Baizel, où se trouvaient les provisions; on en barricada la porte, et Jean-Claude décida que les distributions se feraient en présence de tout le monde, afin d'empêcher les injustices; mais toutes ces précautions ne devaient pas préserver les malheureux de la plus horrible famine.

XX

Depuis trois jours les vivres manquaient complétement au Falkenstein, et Divès n'avait pas donné signe de vie. Combien de fois, durant ces longues journées d'agonie, les montagnards avaient-ils tourné les yeux vers Phalsbourg! combien de fois avaient-ils prêté l'oreille, croyant entendre les pas du contrebandier, tandis que le vague murmure de l'air remplissait seul l'espace!

C'est au milieu des tourtures de la faim que s'écoula tout entière la dix-neuvième journée depuis l'arrivée des partisans au Falkenstein. Ils ne parlaient plus; accroupis à terre, la face amaigrie, ils restaient perdus dans une rêverie sans fin. Parfois, ils se regardaient les uns les autres d'un œil étincelant, comme prêts à se dévorer; puis ils redevenaient calmes et mornes.

Lorsque le corbeau de Yégof, volant de cime en cime, s'approchait de ce lieu de malheur, le vieux Materne épaulait sa carabine; mais aussitôt l'oiseau de mauvais augure s'éloignait à tire-d'aile, en poussant des croassements lugubres, et le bras du vieux chasseur retombait inerte. Et, comme si l'épuisement de la faim n'eût pas suffi pour combler la mesure de tant de misère, les malheureux n'ouvraient la bouche que pour s'accuser et se menacer les uns les autres.

« Ne me touchez pas criait Hexe-Baizel d'une

voix de fouine, à ceux qui la regardaient; ne me regardez pas, ou je vous mords! »

Louise délirait; ses grands yeux bleus, au lieu d'objets réels, ne voyaient plus que des ombres voltiger sur le plateau, raser la cime des buissons et se poser sur la vieille tour.

« Voici des vivres! » disait-elle.

Alors les autres s'emportaient contre la pauvre enfant, criant avec fureur qu'elle voulait se moquer d'eux, et qu'elle prît garde!

Jérôme seul restait encore parfaitement calme; mais la grande quantité de neige qu'il avait bue, pour apaiser le déchirement de ses entrailles, inondait tout son corps et sa face osseuse de sueur froide.

Le docteur Lorquin avait noué un mouchoir autour de ses reins, et le serrait de plus en plus, prétendant satisfaire ainsi son estomac. Il s'était assis contre la tour, les yeux fermés; d'heure en heure, il les ouvrait, disant:

« Nous en sommes à la première... à la seconde... à la troisième période. Encore un jour, et tout sera fini! »

Il se mettait ensuite à disserter sur les druides, sur Odin, Brahma, Pythagore, faisant des citations latines et grecques, annonçant la transformation prochaine de ceux du Harberg en loups, en renards, en animaux de toute sorte.

« Moi, criait-il, je serai lion! je mangerai quinze livres de bœuf par jour! »

Puis se reprenant :

« Non, je veux être homme; je prêcherai la paix, la fraternité, la justice! » Ah! mes amis, disait-il, nous souffrons par notre propre faute. Qu'avons-nous fait de l'autre côté du Rhin depuis dix ans? De quel droit voulions-nous imposer des maîtres à ces peuples? Pourquoi n'échangions-nous pas nos idées, nos sentiments, les produits de nos arts et de notre industrie avec eux? Pourquoi n'allions-nous pas les trouver en frères, au lieu de vouloir les asservir? Nous aurions été bien reçus! Qu'ils ont dû souffrir, les malheureux, pendant ces dix années de violence et de rapine!... Maintenant ils se vengent... et c'est justice!... Que la malédiction du ciel retombe sur les misérables qui divisent les peuples pour les opprimer! »

Après ces moments d'exaltation, il s'affaissait contre le mur de la tour et murmurait :

« Du pain... oh! rien qu'un morceau de pain! »

Les garçons de Materne, accroupis dans les broussailles, la carabine à l'épaule, semblaient attendre le passage d'un gibier qui n'arrivait jamais; l'idée de l'affût éternel soutenait leurs forces expirantes.

Quelques-uns, repliés sur eux-mêmes, grelottaient et se sentaient dévorés par la fièvre; ils accusaient Jean-Claude de les avoir conduits au Falkenstein.

Hullin, avec une force de caractère surhumaine, allait et venait encore, observant ce qui se passait dans les vallées d'alentour, sans rien dire.

Parfois il s'avançait jusqu'au bord de la roche, et ses larges mâchoires serrées, l'œil étincelant, il regardait Yégof assis devant un grand feu, sur le plateau du Bois-de-Chênes, au milieu d'une bande de cosaques. Depuis l'arrivée des Allemands dans la vallée des Charmes, le fou n'avait pas quitté ce poste : il semblait de là surveiller l'agonie de ses victimes.

Tel était l'aspect de ces malheureux sous le ciel immense.

Le supplice de la faim, au fond d'un cachot, est effrayant sans doute, mais sous le ciel inondé de lumière, aux yeux de tout un pays, en face des ressources de la nature, cela dépasse toute expression.

Or, à la fin de ce dix-neuvième jour, entre quatre et cinq heures du soir, le temps s'était assombri; de grandes nuées grises s'élevaient derrière la cime neigeuse du Grosmann; le soleil, rouge comme un boulet qui sort de la fournaise, jetait quelques derniers éclairs dans l'horizon brumeux. Le silence sur la roche était profond. Louise ne donnait plus signe de vie; Kasper et Frantz conservaient leur immobilité dans les broussailles comme des pierres. Catherine Lefèvre, accroupie à terre, ses genoux pointus entre ses bras décharnés, les traits rigides et durs, les cheveux pendant sur ses joues verdâtres, l'œil hagard et le menton serré comme un étau, ressemblait à quelque vieille sibylle assise au milieu des bruyères. Elle ne parlait plus. Ce soir-là, Hullin, Jérôme, le vieux Materne et le docteur Lorquin s'étaient réunis autour de la vieille fermière pour mourir ensemble. Ils étaient tous silencieux, et les derniers rayons du crépuscule éclairaient leur groupe noir. A droite, derrière une saillie du roc, brillaient dans l'abîme quelques feux des Allemands. Et comme ils étaient là, tout à coup la vieille, sortant de son immense rêverie, murmura d'abord quelques mots inintelligibles.

« Divès arrive! dit-elle ensuite à voix basse; je le vois... il sort de la poterne, à droite de l'arsenal... Gaspard le suit, et... »

Alors elle compta lentement :

« Deux cent cinquante hommes... fit-elle; des gardes nationaux et des soldats... Ils traversent le fossé... Ils montent derrière la demi-lune... Gaspard parle avec Marc... Que lui dit-il? »

Elle parut écouter :

« Dépêchons-nous! »—Oui, dépêchez-vous... le temps presse... Les voilà sur le glacis ! »

Il y eut un long silence ; puis, tout à coup, la vieille, se dressant de toute sa hauteur, les bras écartés, les cheveux hérissés, la bouche toute grande ouverte, hurla d'une voix terrible :

« Courage! tuez! tuez! ah! ah! »

Et elle retomba lourdement.

Ce cri épouvantable avait éveillé tout le monde; il eût éveillé des morts. Tous les assiégés semblaient renaître. Quelque chose était dans l'air. Était-ce l'espérance, la vie, l'âme? Je ne sais; mais tous arrivaient à quatre pattes, comme des fauves, retenant leur souffle pour entendre. Louise elle-même se remuait doucement et levait la tête. Frantz et Kasper se traînaient sur les genoux; et, chose bizarre, Hullin, portant les yeux dans les ténèbres du côté de Phalsbourg, croyait voir un petillement de fusillade annonçant une sortie.

Catherine avait repris sa première attitude; mais ses joues, tout à l'heure inertes comme un masque de plâtre, frémissaient sourdement; son œil se recouvrait du voile de la rêverie. Tous les autres prêtaient l'oreille : on eût dit que leur existence était suspendue à ses lèvres. Il s'était passé près d'un quart d'heure, quand la vieille reprit lentement :

« Ils ont traversé les lignes ennemies... Ils courent à Lutzelbourg... Je les vois... Gaspard et Divès sont en avant avec Desmarets, Ulrich, Weber et nos amis de la ville... Ils arrivent!... ils arrivent!... »

Elle se tut de nouveau; longtemps encore on écouta, mais la vision était passée. Les secondes succédaient aux secondes, lentes comme des siècles, quand tout à coup Hexe-Baizel se prit à dire d'une voix aigre :

« Elle est folle! elle n'a rien vu...— Marc, je le connais... il se moque bien de nous. Qu'est-ce que ça lui fait, si nous dépérissons! Pourvu qu'il ait sa bouteille de vin et des andouilles, et qu'il puisse fumer tranquillement sa pipe au coin du feu, le reste lui est bien égal. Ah! le brigand! »

Alors tout rentra dans le silence, et les malheureux, un instant ranimés par l'espoir d'une délivrance prochaine, retombèrent dans le découragement.

« C'est un rêve, pensaient-ils; Hexe-Baizel a raison; nous sommes condamnés à mourir de faim! »

Sur ces entrefaites, la nuit était venue. Quand la lune se leva derrière les hautes sapinières, éclairant les groupes mornes des assiégés; Hullin seul veillait encore au milieu des ardeurs de la fièvre. Il entendait au loin, bien loin dans les gorges, la voix des sentinelles allemandes criant : « *Wer dà! wer dà!* » les rondes du bivouac allant par les bois, le hennissement grêle des chevaux au piquet, leurs ruades et les cris de leurs gardiens. Vers minuit, le brave homme finit cependant par s'endormir comme les autres. Lorsqu'il se réveilla, l'horloge du village des Charmes sonnait quatre heures. Hullin, à ces vibrations lointaines, sortit de son engourdissement, il ouvrit les paupières, et, comme il regardait sans conscience de lui-même, cherchant à recueillir ses souvenirs, une vague lueur de torche passa devant ses yeux; il en eut peur, et se dit : « Est-ce que je deviens fou? La nuit est toute noire, et je vois des torches!... »

Pourtant la flamme reparut; il la regarda mieux, puis se leva brusquement, appuyant durant quelques secondes la main sur sa face contractée. Enfin, hasardant encore un regard, il vit distinctement un feu sur le Giromani, de l'autre côté du Blanru, un feu qui balayait le ciel de son aile pourpre, et faisait tourbillonner l'ombre des sapins sur la neige. Et, se rappelant que ce signal avait été convenu entre lui et Piorette pour annoncer une attaque, il se prit à trembler des pieds à la tête, sa figure se couvrit de sueur, et, marchant dans les ténèbres à tâtons comme un aveugle, les mains étendues, il bégaya :

« Catherine... Louise... Jérôme! »

Mais personne ne lui répondit, et, après avoir tâtonné de la sorte, croyant marcher tandis qu'il ne faisait pas un pas, le malheureux tomba en criant :

« Mes enfants!... Catherine!... on vient!... nous sommes sauvés! »

Aussitôt il se fit un vague murmure; on aurait dit que les morts se réveillaient. Il y eut un éclat de rire sec : c'était Hexe-Baizel devenue folle de souffrance. Puis Catherine s'écria :

« Hullin... Hullin... qui a parlé? »

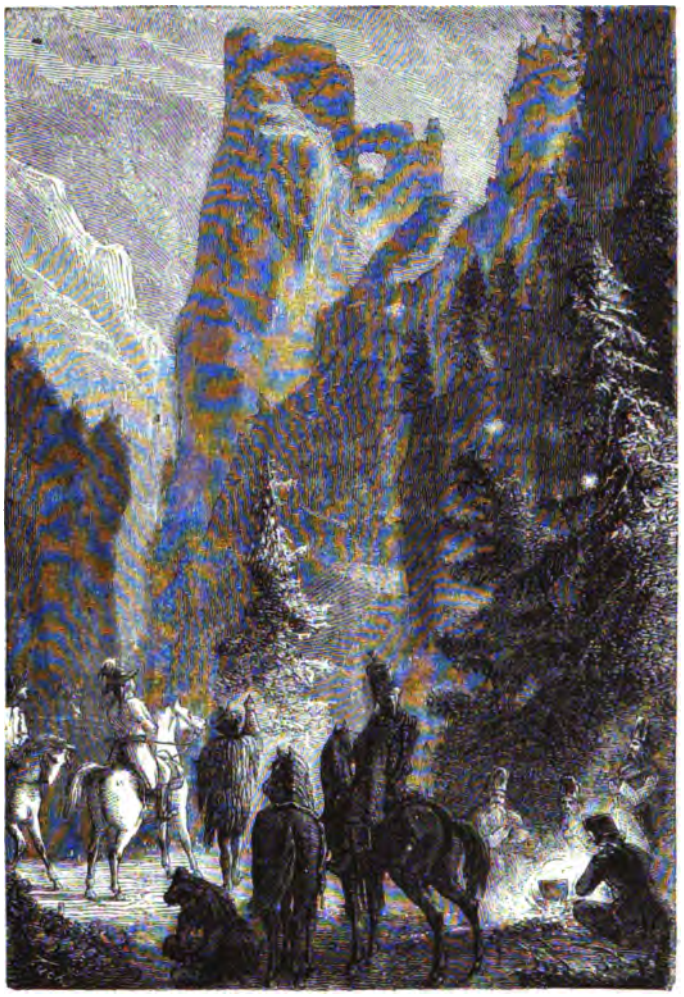
Jean-Claude, revenu de son émotion, s'écria d'un accent plus ferme :

« Jérôme, Catherine, Materne, et vous tous, êtes-vous morts? Ne voyez-vous pas ce feu, là-bas, du côté du Blanru? C'est Piorette qui vient à notre secours. »

Et, dans le même instant, une détonation profonde roula dans les gorges du Jægerthal avec un bruit d'orage. La trompette du jugement dernier n'aurait pas produit plus d'effet sur les assiégés; ils se réveillèrent tout à coup :

« C'est Piorette! c'est Marc! criaient des voix cassées, sèches, des voix de squelettes; on vient à notre secours! »

Et tous les misérables cherchaient à se rele-



Arrivé près du général, Yégof fit quelques gestes. (Page 98.)

ver; quelques-uns sanglotaient, mais ils n'avaient plus de larmes. Une seconde détonation les mit debout.

« Ce sont des feux de peloton, s'écria Hullin, les nôtres tirent aussi par peloton, nous avons des soldats en ligne; — vive la France!

—Oui, répondit Jérôme, la mère Catherine avait raison; les Phalsbourgeois viennent à notre secours: ils descendent les collines de la Sarre; et voilà maintenant Piorette qui attaque par le Blanru. »

En effet, la fusillade commençait à petiller des deux côtés à la fois, vers le plateau du Bois-de-Chênes et les hauteurs de la Kilbéri.

Alors les deux chefs s'embrassèrent; et, comme ils marchaient à tâtons dans la nuit profonde, cherchant à gagner le bord de la roche, tout à coup la voix de Materne leur cria:

« Prenez garde, le précipice est là! »

Ils s'arrêtèrent, regardant à leurs pieds, mais on ne voyait rien; un courant d'air froid, remontant de l'abîme, vous avertissait seul du danger. Toutes les cimes et les gorges d'alentour étaient plongées dans les ténèbres. Sur les flancs de la côte en face, les lueurs de la fusillade passaient comme des éclairs, illuminant tantôt un vieux chêne, le profil noir d'un rocher, tantôt un coin de bruyères, et des groupes d'hommes allant et venant comme au milieu d'un incendie. — On entendait à deux mille pieds au-dessous, dans les profondeurs de la gorge, des rumeurs sourdes, le galop des chevaux, des clameurs, des commandements. Parfois le cri du montagnard qui hèle, ce cri

Écrasons-les ! Écrasons-les, comme au Blutfeld !... (Page 98.)

prolongé qui va d'une cime à l'autre, « hé ! oh ! hé ! » s'élevait jusqu'au Falkenstein comme un soupir.

« C'est Marc, disait Hullin; c'est la voix de Marc.

—Oui, c'est Marc qui nous avertit d'avoir bon courage, » répondait Jérôme.

Tous les autres, accroupis autour d'eux, le cou tendu, les mains au bord de la roche, regardaient. La fusillade continuait toujours avec une vivacité qui trahissait l'acharnement de la bataille, mais impossible de rien voir. Oh ! qu'ils auraient voulu prendre part à cette lutte suprême, les malheureux ! Avec quelle ardeur ils se seraient précipités dans le combat ! La crainte d'être encore abandonnés, de voir au jour leurs défenseurs en retraite, les rendait muets d'épouvante.

Cependant le jour commençait à poindre; le pâle crépuscule montait derrière les cimes noires; quelques rayons descendaient dans les vallées ténébreuses; une demi-heure après, ils argentaient les brumes de l'abîme. Hullin, jetant un regard à travers les crevasses de ces nuages, reconnut enfin la position. Les Allemands avaient perdu les hauteurs du Valtin et le plateau du Bois-de-Chênes. Ils s'étaient massés dans la vallée des Charmes, au pied du Falkenstein, au tiers de la côte, pour n'être pas dominés par le feu de leurs adversaires. En face de la roche, Piorette, maître du Bois-de-Chênes, ordonnait des abatis du côté de la descente des Charmes. Il allait et venait, son bout de pipe aux dents, le feutre sur l'oreille, la carabine en bandoulière. Les haches bleues des bûche-

rons scintillaient au soleil levant. A gauche du village, sur la côte du Valtin, au milieu des bruyères, Marc Divès, sur un petit cheval noir à longue queue traînante, la latte pendue au poignet, indiquait les ruines et le chemin de *schlitte*. Un officier d'infanterie et quelques gardes nationaux en habits bleus l'écoutaient. Gaspard Lefèvre, seul, en avant de ce groupe, appuyé sur son fusil, semblait méditatif. On comprenait, à son attitude, les résolutions désespérées qu'il formait pour le moment de l'attaque. Enfin, tout au sommet de la colline, contre le bois, deux ou trois cents hommes, rangés en ligne, l'arme au pied, regardaient aussi.

La vue de ce petit nombre de défenseurs serra le cœur des assiégés; d'autant plus que les Allemands, sept ou huit fois supérieurs en nombre, commençaient à former deux colonnes d'attaque, pour reprendre les positions qu'ils avaient perdues. Leur général envoyait des cavaliers de tous côtés porter ses ordres. Les baïonnettes se mettaient à défiler.

« C'est fini! dit Hullin à Jérôme. Qu'est-ce que cinq ou six cents hommes peuvent faire contre quatre mille en ligne de bataille? Les Phalsbourgeois retourneront chez eux et diront: « Nous avons fait notre devoir! » Et Piorette sera écrasé! »

Tous les autres pensaient de même; mais ce qui porta leur désespoir au comble, ce fut de voir tout à coup une longue file de Cosaques déboucher dans la vallée des Charmes ventre à terre, et le fou Yégof à leur tête, galopant comme le vent: sa barbe, la queue de son cheval, sa peau de chien et sa chevelure rousse, tout cela fendait l'air. Il regardait la roche et brandissait sa lance au-dessus de sa tête. Au fond de la vallée, il piqua droit vers l'état-major ennemi. Arrivé près du général, il fit quelques gestes, indiquant l'autre côté du plateau du Bois-de-Chênes.

« Ah le brigand! s'écria Hullin. Voyez, il dit que Piorette n'a pas d'abatis de ce côté-là, qu'il faut tourner la montagne. »

En effet, une colonne se mit aussitôt en marche dans cette direction, tandis qu'une autre se dirigeait sur les abatis, pour masquer le mouvement de la première.

« Materne, cria Jean-Claude, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'envoyer une balle au fou? »

Le vieux chasseur hocha la tête.

« Non, dit-il, c'est impossible; il est hors de portée. »

En ce moment, Catherine fit entendre un cri sauvage, un cri d'épervier:

« Écrasons-les!... Écrasons-les comme au Blutfeld! »

Et cette vieille, tout à l'heure si faible, alla se jeter sur un quartier de roc, qu'elle enleva des deux mains; puis, ses longs cheveux gris épars, son nez crochu recourbé sur ses lèvres serrées, les joues tendues, les reins pliés, elle s'avança d'un pas ferme jusqu'au bord de l'abîme, et la roche partit dans les airs, traçant une courbe immense.

On entendit un fracas horrible au-dessous, des éclats de sapin jaillirent de tous côtés, puis on vit l'énorme pierre rebondir à cent pas d'un nouvel élan, descendre la pente rapide, et, par un dernier bond, arriver sur Yégof et l'écraser aux pieds du général ennemi. Tout cela s'était accompli en quelques secondes.

Catherine, debout au bord de la roche, riait d'un rire de crécelle qui n'en finissait plus.

Et tous les autres, tous ces fantômes, comme animés d'une vie nouvelle, se précipitaient sur les décombres du vieux *burg* en criant: « A mort! à mort!... Écrasons-les comme au Blutfeld! »

On n'avait jamais vu de scène plus terrible. Ces êtres, aux portes de la tombe, maigres et décharnés comme des squelettes, retrouvaient leur force pour le carnage. Ils ne trébuchaient plus, ils ne chancelaient plus; ils enlevaient chacun sa pierre et couraient la jeter au précipice, puis revenaient en prendre une autre, sans même regarder ce qui se passait au-dessous.

Maintenant qu'on se figure la stupeur des *kaiserliks* à ce déluge de décombres et de roches. Tous s'étaient retournés au bruit des pierres bondissant à la file par-dessus les broussailles et les bouquets d'arbres, et d'abord ils étaient restés comme pétrifiés; mais levant les yeux plus haut et voyant d'autres pierres descendre et descendre toujours, et par-dessus tout cela les spectres aller et venir, lever les bras, se décharger et repartir encore; voyant leurs camarades broyés, — des files de quinze à vingt hommes renversées d'un seul coup, — un cri immense avait retenti de la vallée des Charmes jusqu'au Falkenstein, et, malgré la voix des chefs, malgré la fusillade qui recommençait à droite et à gauche, tous les Allemands s'étaient débandés pour échapper à cette mort horrible.

Au plus fort de la déroute, le général ennemi était cependant parvenu à rallier un bataillon et descendait au pas vers le village. Cet homme, calme au milieu du désastre, avait quelque chose de grand et de digne. Il se retournait parfois d'un air sombre pour regarder bondir les roches, qui faisaient des trouées sanglantes dans sa colonne.

Jean-Claude l'observait, et, malgré l'enivrement du triomphe, malgré la certitude d'avoir

échappé à la famine, le vieux soldat ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration :

« Regarde, disait-il à Jérôme, il fait comme nous autres en revenant du Donon et du Grosmann : il reste le dernier, et ne cède que pas à pas. Décidément il y a des hommes de cœur dans tous les pays ! »

Marc Divès et Piorette, témoins de ce coup de fortune, descendaient alors au milieu des sapinières, pour essayer de couper la retraite au général ennemi, mais ils ne purent y parvenir. Le bataillon, réduit de moitié, forma le carré derrière le village des Charmes, et remonta lentement la vallée de la Sarre, s'arrêtant parfois, comme un sanglier blessé qui fait tête à la meute, lorsque les hommes de Piorette ou ceux de Phalsbourg essayaient de le serrer de trop près.

Ainsi se termina la grande bataille du Falkenstein, connue dans la montagne sous le nom de *Bataille des Roches*.

XXVI

A peine le combat terminé, vers huit heures, Marc Divès, Gaspard et une trentaine de montagnards, avec des hottes de vivres, montèrent au Falkenstein. Quel spectacle les attendait là-haut ! Tous les assiégés, étendus à terre semblaient morts. On avait beau les secouer, leur crier dans les oreilles : « Jean-Claude !... Catherine !... Jérôme ! » ils ne répondaient pas. Gaspard Lefèvre, voyant sa mère et Louise immobiles et les dents serrées, dit à Marc que si elles n'en revenaient pas, il se ferait sauter la tête avec son fusil. Marc répondit que chacun était libre, mais que, pour sa part, il ne se brûlerait pas la cervelle à cause de Hexe-Baizel. Enfin, le vieux Colon ayant déposé sa hotte sur une pierre, Kasper Materne renifla tout à coup, ouvrit les yeux, et, voyant les vivres, se mit à claquer des dents comme un renard à la chasse.

Alors on comprit ce que cela voulait dire, et Marc Divès, allant de l'un à l'autre, leur passa simplement sa gourde sous le nez, ce qui suffisait pour les ressusciter. Ils voulaient tout avaler à la fois ; mais le docteur Lorquin, malgré sa fringale, eut encore le bon sens de prévenir Marc de ne pas les écouter, et que le moindre étouffement les ferait périr. C'est pourquoi chacun ne reçut qu'un peu de pain, un œuf et un verre de vin, ce qui ranima singulièrement leur moral ; puis on chargea Catherine, Louise et les autres sur des *schlittes*, et l'on redescendit au village.

Quant à peindre maintenant l'enthousiasme et l'attendrissement de leurs amis, lorqu'on les vit revenir, plus maigres que Lazarus debout dans sa fosse, c'est chose impossible. On se regardait, on s'embrassait, et à chaque nouveau venu d'Abreschwiller, de Dagsburg, de Saint-Quirin ou d'ailleurs, c'était à recommencer.

Marc Divès fut obligé de raconter plus de vingt fois l'histoire de son voyage à Phalsbourg. Le brave contrebandier n'avait pas eu de chance : — après avoir échappé par miracle aux balles des *kaiserliks*, il était allé tomber, dans la vallée de Spartzprod, au milieu d'une bande de Cosaques, qui l'avaient dévalisé de fond en comble. Il lui avait fallu rôder ensuite durant deux semaines autour des postes russes qui cernaient la ville, essuyant le feu de leurs sentinelles, et risquant vingt fois d'être arrêté comme espion, avant de pouvoir pénétrer dans la place. Enfin, le commandant Meunier, alléguant la faiblesse de la garnison, avait d'abord refusé tout secours, et ce n'est qu'à la sollicitation pressante des bourgeois de la ville, qu'il avait fini par consentir à détacher deux compagnies.

Les montagnards, écoutant ce récit, admiraient le courage de Marc, sa persévérance au milieu des dangers.

« Eh ! répondait le grand contrebandier d'un air de bonne humeur à ceux qui le félicitaient, je n'ai fait que mon devoir ; est-ce que je pouvais laisser périr les camarades ? Je sais bien que ce n'était pas facile ; ces gueux de Cosaques sont plus fins que les douaniers : ils vous flairent d'une lieue comme les corbeaux ; mais c'est égal, nous les avons dépistés tout de même. »

Au bout de cinq ou six jours, tout le monde fut sur pied. Le capitaine Vidal, de Phalsbourg, avait laissé vingt-cinq hommes au Falkenstein, pour garder les poudres ; Gaspard Lefèvre était du nombre, et le gaillard descendait tous les matins au village. Les alliés avaient tous passé en Lorraine : on n'en voyait plus en Alsace qu'autour des places fortes. Bientôt on apprit les victoires de Champ-Aubert et de Montmirail ; mais les temps étaient venus d'un grand malheur : les alliés, malgré l'héroïsme de notre armée et le génie de l'Empereur, entrèrent à Paris.

Ce fut un coup terrible pour Jean-Claude, Catherine, Materne, Jérôme et toute la montagne ; mais le récit de ces événements n'entre pas dans notre histoire, d'autres ont raconté ces choses.

La paix faite, au printemps, on rebâtit l

ferme du Bois-de-Chênes : les bûcherons, les sabotiers, les maçons, les flotteurs et tous les ouvriers du pays y mirent la main.

Vers la même époque, l'armée ayant été licenciée, Gaspard se coupa les moustaches, et son mariage avec Louise eut lieu.

Ce jour-là arrivèrent tous les combattants du Falkenstein et du Donon, et la ferme les reçut portes et fenêtres ouvertes à deux battants. Chacun apportait ses présents aux mariés : Jérôme, des petits souliers pour Louise; Materne et ses fils, un coq de bruyère, le plus amoureux des oiseaux, comme chacun sait; Divès, des paquets de tabac de contrebande pour Gaspard; et le docteur Lorquin, une layette de fine toile blanche.

Il y eut table ouverte jusque dans les granges et sous les hangars. Ce qu'on consomma de vin, de pain, de viande, de tartes et de *kougelhof*, je ne puis le dire; mais ce que je sais bien, c'est que Jean-Claude, fort sombre depuis l'entrée des alliés à Paris, se ranima ce jour-là en chantant le vieil air de sa jeunesse, aussi allégrement que lorsqu'il était parti, le fusil sur l'épaule, pour Valmy, Jemmapes et Fleurus. Les échos du Falkenstein en face répétèrent au loin ce vieux chant patriotique; le plus grand, le plus noble que l'homme ait jamais entendu sous le ciel. Catherine Lefèvre frappait la mesure sur la table avec le manche de son couteau, et s'il est vrai, comme plusieurs le disent, que les morts viennent écouter quand on parle d'eux, les nôtres durent être contents, et le *Roi de Carreau* dut écumer dans sa barbe rousse.

Vers minuit, Hullin se leva, et s'adressant aux mariés, il leur dit :

« Vous aurez de braves enfants; je les ferai sauter sur mes genoux, je leur apprendrai ma vieille chanson, et puis j'irai rejoindre les anciens ! »

Cela dit, il embrassa Louise; et, bras dessus, bras dessous, avec Marc Divès et Jérôme, il descendit à sa cassine, suivi de toute la noce, qui répétait en chœur le chant sublime. On n'avait jamais vu de plus belle nuit : des étoiles innombrables brillaient au ciel dans l'azur sombre; les buissons au bas de la côte, où l'on avait enterré tant de braves gens, frissonnaient tout bas. Chacun se sentait joyeux et attendri. Sur le seuil de la petite baraque, on se serra la main, on se souhaita le bonsoir; et tous, les uns à droite, les autres à gauche, par petites troupes, s'en retournèrent à leurs villages.

« Bonne nuit, Materne, Jérôme, Divès, Piorette, bonne nuit ! » criait Jean-Claude.

Ses vieux amis se retournaient en agitant leurs feutres, et tous se disaient en eux-mêmes :

« Il y a pourtant des jours où l'on est bien heureux d'être au monde. Ah ! s'il n'y avait jamais ni pestes, ni guerres, ni famines, — si les hommes pouvaient s'entendre, s'aimer et se secourir, — s'il ne s'élevait point d'injustes défiances entre eux, — la terre serait un vrai paradis ! »

FIN DE L'INVASION.

LE PASSAGE DES RUSSES

Je vous ai raconté nos malheurs pendant la campagne de 1813. Vous avez vu nos batailles de Weissenfelz, de Lutzen, de Bautzen et de Dresde, où nous étions toujours les maîtres.

Ensuite nos misères de Groos-Béren et de la Katzbach, où la pluie, la mauvaise nourriture, les marches et les contre-marches nous avaient en quelque sorte ruinés de fond en comble.

Ensuite tous les peuples soulevés contre nous, parce qu'ils ne voulaient plus de nos rois, de nos princes, de nos ducs et de notre armée chez eux : Cinq cent quatre-vingt mille Russes, Allemands et Suédois sur notre dos, la défection des Bavarois et des Wurtembergeois, la terrible bataille de Leipzig, la trahison des Saxons, la retraite de Hanau, le typhus en Alsace et en Lorraine, l'invasion, et la défense des Vosges par les montagnards!

Je vous ai raconté ces choses le cœur bien triste.

D'autres auraient voulu cacher la vérité, comme s'il fallait avoir honte de ses malheurs, quand on a fait son devoir, quand on a montré du courage au milieu des plus grandes souffrances, et que les ennemis vous ont écrasés sous le nombre.

Dieu merci! de pareilles idées ne me viendront jamais. Je pense, au contraire, que nos enfants doivent profiter de ces leçons, et que la vie n'est pas assez longue pour les amuser avec des mensonges.

C'est pourquoi je continue, et j'espère que les gens raisonnables m'approuveront de ne jamais rien dire de trop, car la vérité parle assez d'elle-même, sans qu'on veuille encore lui donner de la force.

Voici donc ce que m'a raconté le vieil arpenteur Jérôme, des Quatre-Vents, sur le passage de la grande armée russe en 181 :

« Il y a maintenant cinquante ans, Christian, que des peuples barbares ont envahi la France, depuis la Hollande jusqu'à Bâle en Suisse. Il y a cinquante ans que les uhlans, les Croates, les baskirs ont passé comme des bandes de loups au-dessous de Huningue, qu'ils ont investi Belfort, Neuf-Brisach, Schlestadt et Strasbourg, et que l'épouvante s'est répandue dans notre malheureux pays.

« Ils arrivent!... Ils arrivent!... Ils prennent tout!... Personne ne vient à notre secours... Nous sommes perdus!... »

On n'entendait que cela; tout le monde était en l'air.

A chaque instant, quelqu'un arrivait de Saverne, de Marmoutier, de Wasselonne ou d'ailleurs : un marchand, un garde forestier, un colporteur, en criant :

« Ils remplissent l'Alsace!... Le canon tire de tous les côtés... Les montagnards se défendent... Ils ont coupé la grande route du Donon... Les Cosaques sont à Dosenheim, au Graufthâl, tout le long des bois... Ils vont venir! Les portes de Phalsbourg sont déjà fermées et les canons sur les remparts... Qu'on se dépêche... Que ceux qui veulent garder quelque chose le cachent! »

Et la peur augmentait de minute en minute, comme lorsque les cloches sonnent et qu'on entend crier :

« Au feu!... au feu!... »

Jamais on ne pourra se figurer une désolation pareille : tous ces gens qui gagnent les bois avec leurs vaches et leurs chèvres, ces femmes, ces enfants, ces pauvres vieux, qui depuis cinq ou six ans ne remuaient plus derrière leur âtre, et qui maintenant allaient en se traînant au Holderloch, à la Bande-Noire, ou sous la Roche-Plate.

Et puis tout à coup les Cosaques qui traversent les Quatre-Vents sur leurs petites *biques;* ces espèces de sauvages, comme étonnés et craintifs d'être chez nous, regardant les pauvres baraques vides, observant de loin les remparts de Phalsbourg, debout sur leurs étriers de corde, et repartant ventre à terre annoncer aux autres que tous les passages sont libres, que pas un homme ne garde les défilés, qu'ils n'ont qu'à venir!

Ah! depuis j'ai pensé bien souvent qu'au lieu d'aller attaquer le pays des autres, l'Empereur aurait mieux fait de garder assez d'hommes pour défendre la France : les vieux soldats d'Espagne, ceux d'Allemagne et de Russie nous seraient alors bienvenus! Et ces cosaques, ces uhlans, tous ces autres qui vinrent par centaines de mille, n'auraient pas trouvé nos baraques sans fusils et nos défilés sans canons.

Enfin les choses sont ainsi : à force de remporter des victoires, nous n'avions plus de monde, et le peuple qu'on peut regarder comme le plus brave de l'univers était forcé de supporter une pareille humiliation.

Quand on y songe, tout se révolte en vous!...

Mais je ne veux pas en dire plus... Oublions ce que nous avons fait les uns chez les autres... C'est le bon sens de la vieillesse qui me fait dire cela... J'aime tous les hommes!... Soyons prudents et justes... Et puisqu'un conscrit français de 1813 nous a raconté Leipzig, qu'un vieux soldat prussien raconte Iéna, un vieux général russe Austerlitz, et un officier autrichien Wagram. De cette manière, l'amour de la paix viendra à tout le monde, et le Seigneur, qui nous a mis ici-bas pour nous aimer, nous aider et nous secourir, sera content.

Moi, pendant que ces choses se passaient, j'étais aux Quatre-Vents, dans le grand lit de plumes au fond de l'alcôve, chez ma bonne vieille grand'mère Madeleine. Huit jours avant, j'avais eu le malheur de me casser une jambe, en *schlittant* du bois dans la vallée de la Scierie. Je pouvais à peine me remuer. Et de voir ma sœur tremblante, ma pauvre vieille grand'mère, les lèvres serrées, courir chez nos voisins dans les plus terribles inquiétudes, cela me déchirait le cœur.

Tout le reste de la semaine, il n'y eut rien de nouveau. Le dimanche qui tombait le 10 janvier 1814, ma grand'mère, à la nuit, ferma notre porte au verrou, comme d'habitude, en disant :

« Je suis sûre que ces gueux vont nous laisser en repos ici... Ils prendront le chemin du Fâlberg ou du Graufthâl... Est-ce qu'ils ont besoin de passer près des canons de la ville? »

Je pensais aussi comme elle. Loïse alla se coucher en haut, et la grand'mère resta pour veiller auprès de moi dans le vieux fauteuil.

Tout semblait tranquille aux environs, mais je ne pouvais pas dormir : l'idée que les ennemis remplissaient l'Alsace m'empêchait de fermer l'œil.

La grand'mère dormait depuis longtemps, et, vers onze heures, j'allais éteindre ma petite veilleuse, quand tout à coup un grand murmure attira mon attention au dehors. Il faisait très-froid. En été, j'aurais cru que ce bruit venait d'un coup de vent dans les arbres du jardin, mais nous étions au cœur de l'hiver. J'écoutai mieux, et comme ma grand'mère dormait toujours, je la touchai :

« Qu'est-ce que c'est? fit-elle en se levant. Est-ce que tu veux boire?

—Non... Écoutez!... »

Nous écoutâmes ensemble, et la grand'mère, au bout d'un instant, me dit :

« Je n'ai jamais rien entendu de pareil. »

En même temps elle alluma la lampe et ouvrit un volet. Mais elle avait à peine ouvert, qu'un Russe, un officier tout blanc de givre, la repoussa en criant :

« Fermez!... fermez!... »

Cela n'avait duré qu'une seconde; et, dans cette seconde, nous avions vu la côte en face; la route et le vallon au-dessous couverts d'une masse de soldats, qui se touchaient presque et grelottaient ensemble. Ils étaient là peut-être plus de vingt mille, qui défilaient sous les canons de Phalsbourg. Un encombrement au bout du village, ou plus loin au bois de hêtres, les forçait d'attendre.

Le ciel était sombre, on ne pouvait pas les voir de la place; mais un seul rayon dans cette nuit noire suffisait pour donner l'éveil aux sentinelles.

Tout cela me passa par la tête, et je sentis que je devenais tout pâle.

J'avais aussi reconnu les trois ou quatre appuyés contre notre volet pour être des Russes, à leurs gros bonnets plats et à leurs longues capotes grises, les baudriers noirs en travers.

Et, comme ma grand'mère me regardait dans un grand trouble, voilà qu'on frappe à la porte.

« Ils veulent entrer, me dit-elle; qu'est-ce qu'il faut faire, Jérôme!

—Ouvrez!... nous ne sommes pas les plus forts, il faut obéir. »

Alors elle sortit dans l'allée et tira le verrou.

Presque aussitôt cinq ou six officiers russes, avec leurs shakos relevés devant, aplatis derrière, leurs grands manteaux vert sombre, le sabre à la ceinture et les hautes bottes montant

jusqu'aux genoux, entrèrent en se penchant sous notre porte, et regardant à droite et à gauche.

La grand'mère les suivait, et le premier d'entre eux, un vieux tout gris, grand, sec, la figure longue, des glaçons pendus à la moustache, dit en bon français :

« Du feu ! ma bonne femme, du feu !... Dépêchons-nous ! »

Jamais je n'ai vu ma pauvre vieille grand'mère aussi troublée ; elle se dépêchait d'obéir, de tirer les braises de la cendre et de mettre dessus un bon fagot, en soufflant de toutes ses forces.

Les autres attendaient au milieu de la chambre, pendant que le vieux, qui voyait tout, me regardait sous mes rideaux :

« Votre fils est malade? dit-il.

—Mon Dieu oui, répondit la grand'mère en soufflant toujours ; mais ça va mieux.

—Ah ! bon... bon... dit l'officier en s'approchant de l'âtre, où la flamme montait dans les feuilles sèches. »

Alors ils se tenaient tous autour du feu, dans le plus grand silence; et la grand'mère me fit signe, en clignant de l'œil, pour me dire :

« Ça va bien ! »

Elle avait eu terriblement peur : elle avait cru qu'on venait nous piller.

Moi, la pensée qu'une si brave femme était forcée de servir nos ennemis, et de se réjouir encore parce qu'ils ne nous faisaient pas de mal, cette pensée me saignait le cœur.

Au bout de quelques instants, les Russes se mirent à regarder de tous les côtés notre chambre, les poutres du plafond, les images de sainte Madeleine et de saint Nicolas, le petit escalier au fond, la huche à pain, le cuveau, etc. Ils causaient entre eux en russe, et je pense qu'ils parlaient des modes de leur pays auprès des nôtres.

Ils me regardaient aussi d'un air grave.

Cela durait depuis environ un quart d'heure, lorsqu'on entendit dehors leur régiment se remettre en marche.—Aussitôt le vieux demanda si l'on voyait notre maison de la ville, et la grand'mère lui répondit que non, parce qu'elle était au-dessous de la côte.—Les autres étaient déjà sortis, et le vieux finit par dire :

« C'est bon !... Vous laisserez la porte ouverte... Les soldats sont fatigués, ils peuvent avoir besoin de boire... de se réchauffer un instant. Soyez tranquille, on ne veut pas vous faire de mal... Au contraire... nous sommes vos amis... nous n'avons affaire qu'à votre empereur.

En même temps il fit un petit signe de tête, comme pour nous remercier, et ma grand'mère me dit :

—Voilà le plus brave homme que j'aie vu. On ne dirait jamais que c'est un Russe. Puisqu'ils ne veulent pas nous faire de mal... que les soldats boivent tant qu'ils voudront... voici le baquet. »

Je ne pouvais pas raisonner contre elle, et lui faire comprendre qu'on dit toujours les mêmes choses lorsqu'on va chez les autres. Elle était trop contente, je ne voulais pas troubler sa joie.

Et depuis cet instant, les soldats ne faisaient qu'entrer et sortir par bandes de huit, dix, quinze, et tous en entrant commençaient par faire un signe de tête à ma grand'mère, en l'appelant :

« *Moutter !... Moutter !...* * »

De sorte qu'elle disait :

« Ces Russes sont tous des gens honnêtes et de beaux hommes. Ils voient que je suis vieille, que j'ai la tête grise, et ils m'appellent :—*Moutter !* —Ce ne sont pas nos soldats à nous, qui se comporteraient aussi bien avec des gens d'âge. »

J'étais ennuyé de l'entendre faire tous ces compliments à nos ennemis; mais ils arrivaient tous les uns après les autres, en l'appelant : —*Moutter !... moutter !...*—et naturellement elle trouvait tout bien.

On entendait dehors les pas innombrables de cette armée qui passait toujours. C'était quelque chose de terrible. Et comme je savais ce qu'ils nous voulaient, comme j'avais entendu dire bien des fois au vieux cabaretier Colin, de Phalsbourg, que si jamais nous étions battus, les ennemis nous ramèneraient les anciens nobles, qu'ils rétabliraient les couvents, qu'ils rendraient les biens du peuple aux seigneurs et aux moines, comme je savais tout cela, je me disais :

« Mon Dieu... mon Dieu ! quel malheur que la nuit soit si noire... comme on vous faucherait ce tas de gueux... comme on leur lancerait des obus... Mais ceux de Phalsbourg ne savent rien ; ils ne se doutent pas qu'en ce moment l'armée russe défile sous les canons de la place. »

Je regardais ces soldats, avec leurs gros favoris roux, leurs grosses figures carrées, leurs petits yeux ronds, leur nez court ; et plus ils appelaient ma grand'mère : — *Moutter ! Moutter !* — plus cela m'indignait.

Enfin la grand'mère était tellement contente de cela, qu'elle avait pris une espèce d'autorité sur ces gens, elle leur montrait les places, et même leur faisait signe, d'un air fâché, de

* Mère.

Passage des Russes. (Page 101.)

marcher doucement pour ne pas éveiller Loïse, et tous obéissaient en répondant :

« *Ya, moutter!..: ya, moutter!...* * »

On n'a jamais rien vu de pareil.

Ce défilé continua jusque vers quatre heures du matin. Alors deux coups de canon partirent dans le silence, en faisant grelotter nos vitres, et depuis ce moment la canonnade continua sur les traînards et les voitures de l'arrière-garde. Mais à quoi cela pouvait-il servir? La grande armée russe avait défilé, en quelques heures, sous le canon d'une forteresse qui aurait dû l'arrêter six semaines.

Tous ces coups de canon ou rien, c'était la même chose.

Et le plus triste, c'est que huit jours plus tard on apprit la trahison de Yégof et la défaite des partisans au Donon : soixante mille Autrichiens débouchaient en Lorraine; rien ne les empêchait de se réunir aux Russes et de marcher sur Paris.—Ceux qui n'ont pas vu ces choses-là sont bien heureux ! »

* Oui, mère.

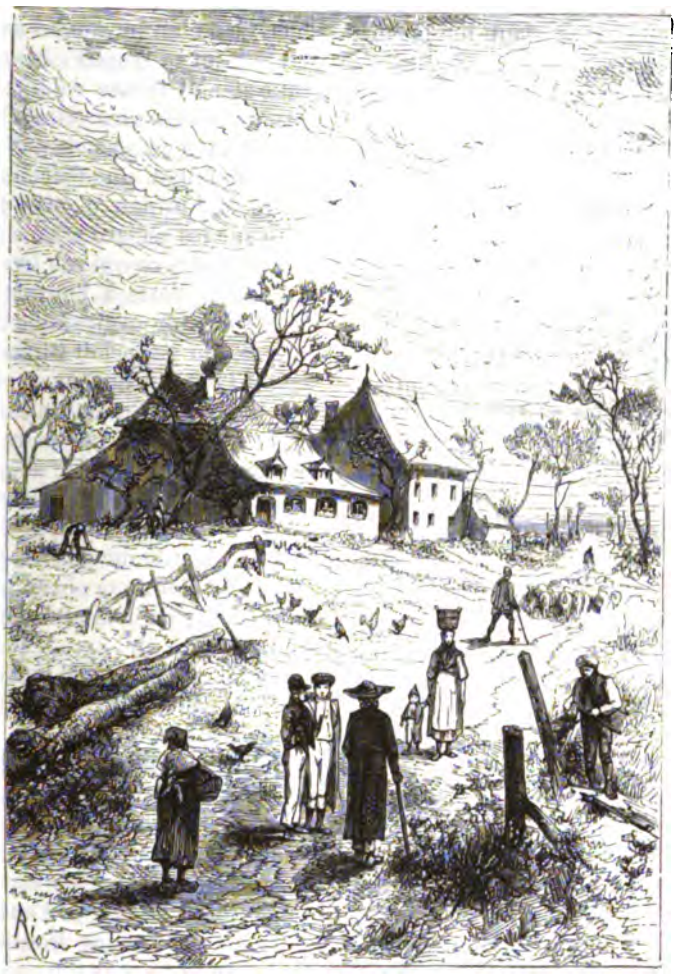
WATERLOO

SUITE

DU CONSCRIT DE 1813

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



La paix revenait. (Page 3.)

I

Je n'ai jamais rien vu d'aussi joyeux que le retour de Louis XVIII, en 1814. C'était au printemps, quand les haies, les jardins et les vergers refleurissent. On avait eu tant de misères depuis des années, on avait craint tant de fois d'être pris par la conscription et de ne plus revenir, on était si las de toutes ces batailles, de toute cette gloire, de tous ces canons enlevés, de tous ces *Te Deum*, qu'on ne pensait plus qu'à vivre en paix, à jouir du repos, à tâcher d'acquérir un peu d'aisance et d'élever honnêtement sa famille par le travail et la bonne conduite.

Oui, tout le monde était content, excepté les vieux soldats et les maîtres d'armes. Je me rap-

pelle que, le 3 mai, quand l'ordre arriva de monter le drapeau blanc sur l'église, toute la ville en tremblait, à cause des soldats de la garnison, et qu'il fallut donner six louis à Nicolas Passauf, le couvreur, pour accomplir cette action courageuse. On le voyait de toutes les rues avec son drapeau de soie blanche, la fleur de lis au bout, et de toutes les fenêtres des deux casernes les canonniers de marine tiraient sur lui. Passauf planta le drapeau tout de même, et descendit ensuite se cacher dans la grange des *Trois-Maisons*, pendant que les marins le cherchaient en ville pour le massacrer.

C'est ainsi que ces gens se conduisaient. Mais les ouvriers, les paysans et les bourgeois en masse criaient: « Vive la paix! A bas la conscription et les droits réunis! » parce que tout le monde était las de vivre comme l'oiseau sur la branche, et de se faire casser les os pour des choses qui ne nous regardaient pas.

On pense bien qu'au milieu de cette grande joie, le plus heureux c'était moi; les autres n'avaient pas eu le bonheur de réchapper des terribles batailles de Weissenfelz, de Lutzen, de Leipzig, et du typhus; moi, je connaissais la gloire, et cela me donnait encore plus l'amour de la paix et l'horreur de la conscription.

J'étais revenu chez le père Goulden, et toute ma vie je me rappellerai la manière dont il m'avait reçu, toute ma vie je l'entendrai crier en me tendant les bras: « C'est toi, Joseph!... Ah! mon cher enfant, je te croyais perdu! » Nous pleurions en nous embrassant. Et depuis nous vivions ensemble comme deux véritables amis; il me faisait raconter mille et mille fois nos batailles, et m'appelait en riant: le vieux soldat.

Ensuite, c'est lui qui me racontait le blocus de Phalsbourg; comment les ennemis étaient arrivés devant la ville en janvier, comment les anciens de la République, restés seuls avec quelques centaines de canonniers de marine, s'étaient dépêchés de monter nos canons sur les remparts; comment il avait fallu manger du cheval à cause de la disette, et casser les fourneaux des bourgeois pour faire de la mitraille. Le père Goulden, malgré ses soixante ans, avait été pointeur sur le bastion de la poudrière, du côté de Bichelberg, et je me le figurais toujours avec son bonnet de soie noire et ses besicles, en train de pointer une grande pièce de vingt-quatre; cela nous faisait rire tous les deux et nous aidait à passer le temps.

Nous avions repris toutes nos vieilles habitudes; c'est moi qui dressais la table et qui faisais le pot-au-feu. J'étais aussi rentré dans ma petite chambre, et je rêvais à Catherine jour et nuit. Seulement, au lieu d'avoir peur de la conscription, comme en 1813, alors c'était autre chose. Les hommes ne sont jamais tout à fait heureux; il faut toujours des misères qui les tracassent; combien de fois n'ai-je pas vu cela dans ma vie! Enfin, voici ce qui me donnait du chagrin:

Vous saurez que je devais me marier avec Catherine; nous étions d'accord, et la tante Grédel ne demandait pas mieux. Malheureusement, on avait bien licencié les conscrits de 1815, mais ceux de 1813 restaient toujours soldats. Ce n'était plus aussi dangereux d'être soldat que sous l'Empire. Beaucoup d'entre ceux qui s'étaient retirés dans leur village vivaient tranquillement sans voir arriver les gendarmes; mais cela n'empêchait pas que, pour me marier, il fallait une permission. Le nouveau maire, M. Jourdan, n'aurait jamais voulu m'inscrire sur les registres, sans avoir cette permission, et voilà ce qui me troublait.

Tout de suite à l'ouverture des portes, le père Goulden avait écrit au ministre de la guerre, qui s'appelait Dupont, que je me trouvais à Phalsbourg, encore un peu malade, et que je boitais, depuis ma naissance, comme un malheureux, mais qu'on m'avait pris tout de même dans la presse; — que j'étais un mauvais soldat, qui ferait un très-bon père de famille, et que ce serait un véritable meurtre de m'empêcher de me marier, parce qu'on n'avait jamais vu d'homme plus mal bâti ni plus criblé de défauts; qu'il faudrait me mettre dans un hôpital, etc., etc.

C'était une très-belle lettre et qui disait aussi la vérité. Rien que l'idée de repartir m'aurait rendu malade.

Enfin, de jour en jour, nous attendions la réponse du ministre, la tante Grédel, le père Goulden, Catherine et moi. J'avais une impatience qu'on ne peut pas se figurer; quand le facteur Brainstein, le fils du sonneur de cloches, passait dans la rue, je l'entendais venir d'une demi-lieue; cela me troublait, je ne pouvais plus rien faire et je me penchais à la fenêtre. Je le regardais entrer dans toutes les maisons, et quand il s'arrêtait un peu trop, je m'écriais en moi-même: « Qu'est-ce qu'il a donc à bavarder si longtemps? Est-ce qu'il ne pourrait pas donner sa lettre tout de suite et ressortir? C'est une véritable commère, ce fils Brainstein! » Je le prenais en grippe, quelquefois même je descendais et je courais à sa rencontre en lui disant:

« Vous n'avez rien pour moi?

—Non, monsieur Joseph, non, je n'ai rien, » disait-il en regardant ses lettres.

Alors je revenais bien triste, et le père Goulden, qui m'avait vu, criait:

« Enfant ! enfant ! voyons, un peu de patience, que diable ! cela viendra.... cela viendra... nous ne sommes plus en temps de guerre.

—Mais il aurait déjà pu répondre dix fois, monsieur Goulden.

—Est-ce que tu crois qu'il n'a d'affaire que la tienne ? Il lui arrive des centaines de lettres pareilles tous les jours ; chacun reçoit la réponse à son tour, Joseph. Et puis, tout est bouleversé maintenant de fond en comble. Allons, allons, nous ne sommes pas seuls au monde ; beaucoup d'autres braves garçons, qui veulent se marier, attendent leur permission. »

Je trouvais ses raisons bien bonnes, mais je m'écriais en moi-même : « Ah ! si ce ministre savait le plaisir qu'il peut nous faire en écrivant deux mots, je suis sûr qu'il écrirait tout de suite. Comme nous le bénirions, Catherine et moi, et la tante Grédel et tout le monde ! » Enfin, il fallait toujours attendre.

Les dimanches, on pense bien aussi que j'avais repris mon habitude d'aller aux Quatre-Vents, et ces jours-là je m'éveillais de grand matin. Je ne sais quoi me réveillait. Dans les premiers temps, je croyais encore être soldat ; cela me donnait froid. Ensuite j'ouvrais les yeux, je regardais le plafond et je pensais : « Tu es chez le père Goulden, à Phalsbourg, dans ta petite chambre. C'est aujourd'hui dimanche et tu vas chez Catherine ! » Cette idée me réveillait tout à fait ; je voyais Catherine d'avance, avec ses bonnes joues roses et ses yeux bleus. J'aurais voulu me lever tout de suite, m'habiller et partir ; mais l'horloge sonnait quatre heures, les portes de la ville étaient encore fermées.

Il fallait rester ; ce retard m'ennuyait beaucoup. Pour prendre patience, je recommençais depuis le commencement toutes nos amours ; je me figurais les premiers temps : la peur de la conscription, le mauvais numéro, le *Bon pour le service !* du vieux gendarme Werner à la mairie ; le départ, la route, Mayence, la grande rue de Capougnerstrasse, la bonne femme qui m'avait fait un bain de pieds ; plus loin, Francfort, Erfurt, où j'avais reçu la première lettre, deux jours avant la bataille ; les Russes, les Prussiens, enfin tout... Et je pleurais en moi-même. — Mon idée de Catherine revenait toujours. Cinq heures sonnaient, alors je sautais du lit, je me lavais, je me faisais la barbe, je m'habillais, et le père Goulden, encore sous ses grands rideaux, le nez en l'air, me disait :

« Hé ! je t'entends, je t'entends. Depuis une demi-heure, tu te tournes, tu te retournes. Hé ! hé ! hé ! c'est dimanche aujourd'hui ! »

Cela le faisait rire, et moi je riais aussi en le saluant et descendant l'escalier d'un trait.

Bien peu de gens étaient déjà dans la rue ; le boucher Sépel me criait chaque fois :

« Hé ! Joseph, arrive donc, il faut que je te raconte quelque chose. »

Mais je ne tournais seulement pas la tête, et deux minutes après j'étais déjà sur la grande route des Quatre-Vents, hors de l'avancée et des glacis. Ah ! le bon temps, la belle année ; comme tout verdissait et fleurissait, et comme les gens se dépêchaient de rattraper le temps perdu, de planter leurs choux hâtifs, leurs petites raves, de remuer la terre piétinée par la cavalerie ; comme on reprenait courage, comme on espérait de la bonté de Dieu, le soleil et la pluie dont on avait si grand besoin !

Toute le long de la route, dans les petits jardins, les femmes, les vieillards, tout le monde bêchait, travaillait, tout courait avec les arrosoirs.

« Hé ! père Thiébeau, criais-je, hé ! la mère Furst, du courage, du courage !

—Oui, oui, monsieur Joseph, vous avez bien raison, il en faut ; ce blocus a tout retardé, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Et les brouettes, les chariots de briques, de tuiles, de planches, de poutres, de madriers, comme tout cela roulait de bonne heure vers la ville, pour rebâtir les maisons et relever les toits enfoncés par les obus ! Comme les fouets claquaient et comme les marteaux retentissaient au loin dans la campagne ! De tous les côtés on voyait les charpentiers et les maçons autour des gloriettes. Le père Ulrich et ses trois garçons étaient déjà sur le toit du *Panier-Fleuri*, rasé par les boulets de la ville, en train d'affermir la charpente neuve ; on les entendait siffler et frapper en cadence. Ah ! oui, c'était un temps d'activité ; la paix revenait ! Ce n'est pas alors qu'on redemandait la guerre, non, non ! chacun savait ce que vaut la tranquillité chez soi ; chacun ne demandait qu'à réparer autant que possible toutes ces misères ; on savait qu'un coup de scie ou de rabot vaut mieux qu'un coup de canon ; on savait ce qu'il en coûte de fatigues et de larmes, pour relever en dix ans ce que les bombes renversent en deux minutes.

Et comme je courais joyeux alors ! Plus de marches, plus de contre-marches ; je savais bien où j'allais, sans en avoir reçu la consigne du sergent Pinto. Et ces alouettes qui s'élevaient et montaient au ciel en tremblotant, comme elles chantaient bien, et les cailles, les linottes ! Dieu du ciel, on n'est jeune qu'une fois ! Et la bonne fraîcheur du matin, la bonne odeur des églantiers le long des haies ; et la pointe du vieux toit des Quatre-Vents, la petite

cheminée qui fume. « C'est Catherine qui fait du feu là-bas, elle prépare notre café... » Ah ! comme je courais ! Enfin me voilà près du village, je marche un peu plus doucement pour reprendre haleine, en regardant nos petites fenêtres et riant d'avance. La porte s'ouvre, et la mère Grédel, encore en jupon de laine, un grand balai à la main, se retourne ; je l'entends qui crie : « Le voilà !... le voilà !... » Presque aussitôt Catherine, toujours de plus belle en plus belle, avec sa petite cornette bleue, accourt : « Ah ! c'est bon... c'est bon... je t'attendais ! » Comme elle est heureuse ! et comme je l'embrasse ! Ah ! vive la jeunesse ! Tout cela, je le vois. J'entre dans la vieille chambre avec Catherine ; et la tante Grédel, en levant son balai d'un air d'enthousiasme, crie :

« Plus de conscription... c'est fini ! »

Nous rions de bon cœur, on me fait asseoir ; et, pendant que Catherine me regarde, la tante recommence :

« Eh bien ! ce gueux de ministre n'a pas encore écrit ? il n'écrira donc jamais ? Est-ce qu'il nous prend pour des bêtes ? L'autre se remuait trop, et celui-ci ne se remue pas assez ! C'est pourtant bien ennuyeux, qu'il faille toujours être commandé. Tu n'es plus soldat, puisqu'on t'avait laissé pour mort ; c'est nous qui t'avons sauvé, tu ne les regardes plus.

—Sans doute, sans doute, vous avez raison, tante Grédel, lui disais-je ; mais nous ne pouvons pourtant pas nous marier sans aller à la mairie, et si nous n'allons pas à la mairie, le curé n'osera pas nous marier à l'église. »

La tante alors devenait grave et finissait toujours par dire :

« Vois-tu, Joseph, ces gens-là, depuis le premier jusqu'au dernier, ont tout arrangé pour eux. Qui est-ce qui paye les gendarmes et les juges ? qui est-ce qui paye les curés ? qui est-ce qui paye tout le monde ? C'est nous. Eh bien ! ils n'osent pas seulement nous marier. C'est une chose abominable ! Si cela continue, nous irons nous marier en Suisse. »

Ces paroles nous calmaient un peu, et nous passions le reste de la journée à chanter et à rire !

II

Au milieu de cette grande impatience, je voyais tous les jours des choses nouvelles, qui me reviennent maintenant comme une véritable comédie qu'on joue sur la foire : je voyais les maires, les adjoints, les conseillers municipaux des villages, les marchands de grains et de bois, les gardes forestiers et les gardes champêtres, tous ces gens que l'on regardait depuis dix ans comme les meilleurs amis de l'Empereur,—et qui même étaient très-sévères quand on disait un mot contre Sa Majesté,—je les voyais, soit à la halle, soit au marché, soit ailleurs, crier contre le tyran, contre l'usurpateur et l'ogre de Corse. On aurait dit que Napoléon leur avait fait beaucoup de mal, tandis qu'eux et leurs familles avaient toujours eu les meilleures places.

J'ai pensé bien souvent depuis que c'est ainsi qu'on a toujours les bonnes places sous tous les gouvernements, et malgré cela j'aurais eu honte de crier contre ceux qui ne peuvent plus vous répondre et qu'on a flattés mille fois ; j'aurais mieux aimé rester pauvre en travaillant, que de devenir riche et considéré par ce moyen. Enfin voilà les hommes !

Je dois reconnaître aussi que notre ancien maire et trois ou quatre conseillers ne suivaient pas cet exemple ; M. Goulden disait qu'au moins ceux-là se respectaient, et que les criards n'avaient pas d'honneur.

Je me rappelle même qu'un jour le maire de Hacmatt étant venu faire raccommoder sa montre chez nous, se mit tellement à parler contre l'Enpereur, que le père Goulden, se levant tout à coup, lui dit :

« Tenez, monsieur Michel, voici votre montre, je ne veux pas travailler pour vous. Comment... comment ! vous qui disiez encore l'année dernière « Le grand homme ! » à tout bout de chemin, et qui ne pouviez jamais appeler Bonaparte, Empereur tout court, mais qui disiez « l'Empereur et Roi, protecteur de la Confédération helvétique, » comme si vous aviez eu la bouche pleine de bouillie, vous criez maintenant que c'est un ogre, et vous appelez Louis XVIII, Louis le Bien-Aimé ? Allez... vous devriez rougir ! Vous prenez donc les gens pour des bêtes, vous croyez qu'ils n'ont pas de mémoire ? »

Alors l'autre répondit :

« On voit bien que vous êtes un vieux jacobin.

—Ce que je suis ne regarde personne, fit le père Goulden ; mais, dans tous les cas, je ne suis pas un flagorneur. »

Il était tout pâle et finit par crier :

« Allez, monsieur Michel, allez... les gueux sont des gueux sous tous les gouvernements. »

Ce jour-là son indignation était si grande qu'il ne pouvait presque pas travailler, et qu'il se levait à chaque minute en criant :

« Joseph, si j'avais eu du goût pour les Bourbons, ce tas de gueux m'en auraient déjà dégoûté. Ce sont des individus de cette espèce

qui perdent tout, car ils approuvent tout, ils trouvent tout beau, tout magnifique, ils ne voient de défaut en rien; ils lèvent les mains au ciel avec des cris d'admiration quand le roi tousse; enfin ils veulent avoir leur part du gâteau. Et quand, à force de les entendre s'extasier, les rois et les empereurs finissent par se croire des dieux, et qu'il arrive des révolutions, alors des gueux pareils les abandonnent, et recommencent la même comédie sous les autres. De cette façon, ils restent toujours en haut, et les honnêtes gens sont toujours dans la misère ! »

Cela se passait au commencement du mois de mai, dans le temps où l'on affichait à la mairie que le roi venait de faire son entrée solennelle à Paris, au milieu des maréchaux de l'Empire, « que la plus grande partie de la population s'était précipitée à sa rencontre, que les vieillards, les femmes et les petits enfants avaient grimpé sur les balcons pour jouir de sa vue, et qu'il était entré d'abord dans l'église Notre-Dame, rendre grâces au Seigneur, et seulement ensuite dans son palais des Tuileries. »

On affichait aussi que le sénat avait eu l'honneur de lui faire un discours magnifique, disant qu'il ne fallait pas s'effrayer de tous nos désordres, qu'il fallait prendre courage, et que les sénateurs l'aideraient à sortir d'embarras. Chacun approuvait ce discours.

Mais peu de temps après nous devions jouir d'un nouveau spectacle, nous devions voir revenir les émigrés du fond de l'Allemagne et de la Russie. Ils arrivaient les uns en patache, les autres en simples paniers à salade, qui sont des espèces de chariots en osier, à deux et quatre roues. Les dames avaient des robes à grands ramages, et les hommes portaient presque tous le vieil habit à la française, avec la petite culotte, et le grand gilet pendant jusque sur les cuisses, comme on les représente dans les images du temps de la République.

Tous ces gens semblaient fiers et joyeux; ils étaient contents de revenir dans leur pays.

Malgré les vieilles haridelles qui les traînaient, malgré leurs misérables voitures remplies de paille, et les paysans qu'ils faisaient monter devant en guise de postillons, malgré tout, cela m'attendrissait; je me rappelais la joie que j'avais eue, cinq mois avant, de revoir la France, et je me disais : « Pauvres gens, vont-ils pleurer en revoyant Paris, vont-ils être heureux ! »

Comme ils s'arrêtaient au *Bœuf-Rouge*, l'hôtel des anciens ambassadeurs, des maréchaux, des princes, des ducs et de tous ces richards qui ne venaient plus, on les voyait dans les chambres en train de se peigner, de s'habiller, de se faire la barbe eux-mêmes. Sur les midi, tous descendaient, criant, appelant : « Jean ! Claude ! Germain ! » avec impatience, ordonnant comme des personnages, et s'asseyant autour des grandes tables, leurs vieux domestiques tout râpés debout derrrière eux, la serviette sur le bras. Et ces gens, avec leurs habits de l'ancien régime, leur air joyeux et leurs belles manières, faisaient tout de même bonne figure; on se disait : « Voilà des Français qui reviennent de loin; ils ont eu tort de partir et d'exciter l'Europe contre nous; mais à tout péché miséricorde; qu'ils soient heureux, qu'ils se portent bien, c'est tout le mal qu'on leur souhaite. »

Quelques-uns de ces émigrés arrivaient en voiture de poste; alors notre nouveau maire, M. Jourdan, chevalier de Saint-Louis, M. le curé Loth, et le nouveau commandant de place, M. Robert de la Faisanderie, en grand uniforme brodé, les attendaient devant la grille; quand les coups de fouet retentissaient dans les remparts, ils s'avançaient la figure riante, comme lorsqu'il vous arrive un grand bonheur; et dès que la voiture s'arrêtait, le commandant courait ouvrir, en poussant des cris d'enthousiasme. Quelquefois aussi, par respect, ils ne bougeaient pas, et j'ai vu que ces gens se saluaient lentement, gravement, une fois, deux fois, trois fois, en s'approchant toujours un peu plus.

Le père Goulden, derrière nos vitres, disait en souriant :

« Vois-tu, Joseph, c'est le grand genre, le genre noble de l'ancien régime. Rien que de regarder à notre fenêtre, nous pouvons apprendre les belles manières, pour nous en servir quand nous serons ducs ou princes. »

D'autres fois, il disait :

« Ces vieux-là, Joseph, ont fait le coup de feu contre nous aux lignes de Wissembourg; c'étaient de bons cavaliers, ils se battaient bien, comme tous les Français se battent : — nous les avons dénichés tout de même ! »

Il clignait des yeux et se remettait à l'ouvrage tout joyeux.

Mais le bruit s'étant répandu, par les servantes et les domestiques du *Bœuf-Rouge*, que ces gens ne se gênaient pas de dire entre eux « qu'ils nous avaient enfin vaincus; qu'ils étaient nos maîtres; que le roi Louis XVIII avait toujours régné depuis Louis XVII, le fils de Louis XVI; que nous étions des rebelles, et qu'ils venaient nous remettre à l'ordre ! » le père Goulden me dit d'un air de mauvaise humeur :

« Cela va mal, Joseph ! Sais-tu ce que ces gens vont faire à Paris? Ils vont redemander leurs étangs, leurs forêts, leurs parcs, leurs châteaux, leurs pensions, sans parler des

bonnes places, des grandeurs et des respects de toute sorte. Tu trouves leurs robes et leurs perruques bien vieilles, eh bien, leurs idées sont encore plus vieilles que leurs robes et leurs perruques! Ces gens-là sont plus dangereux pour nous que les Russes et les Autrichiens, car les Russes et les Autrichiens vont partir, et ceux-ci resteront. Ils voudront détruire ce que nous avons fait depuis vingt-cinq ans. Tu vois comme ils sont fiers! Beaucoup d'entre eux ont pourtant vécu dans une grande misère de l'autre côté du Rhin; mais ils croient qu'ils sont d'une autre race que nous, d'une race supérieure; ils croient que le peuple est toujours prêt à se laisser tondre comme avant 89. — On dit que Louis XVIII a du bon sens, tant mieux pour lui! car s'il a le malheur d'écouter ces gens-là, si l'on devine seulement qu'il est capable de suivre leurs conseils, tout est perdu. Ce sera la guerre contre la nation. Le peuple a réfléchi depuis vingt-cinq ans, il connaît ses droits, il sait qu'un homme en vaut un autre, et que toutes leurs races nobles sont des plaisanteries : chacun veut garder son champ, chacun veut avoir l'égalité des droits, chacun se défendra jusqu'à la mort. »

Voilà ce que me dit le père Goulden; et comme la permission n'arrivait pas, je pensai que le ministre n'avait pas le temps de nous répondre, avec tous ces comtes, ces vicomtes, ces ducs et ces marquis sur le dos, qui lui redemandaient leurs bois, leurs étangs et leurs bonnes places. Je m'indignais et m'écriais : « Quelle misère, Seigneur Dieu! lorsqu'un malheur est fini, tout de suite un autre recommence, et ce sont toujours les gens paisibles qui souffrent par la faute des autres. Mon Dieu! délivrez-nous des anciens et des nouveaux nobles! Comblez-les de vos bénédictions, mais qu'ils nous laissent tranquilles. »

Un matin, la tante Grédel vint nous voir, un vendredi, jour de marché. Elle avait son panier sous le bras et paraissait joyeuse. Je regardais déjà du côté de la porte, pensant que Catherine arrivait derrière elle, et je dis :

« Eh! bonjour, tante Grédel; Catherine est bien sûr en ville, elle va venir?

— Non, Joseph, non, elle est aux Quatre-Vents, répondit la tante; nous avons de l'ouvrage par-dessus la tête, à cause des semailles. »

Comme je devenais triste et que même cela me fâchait intérieurement, parce que je m'étais réjoui d'avance, la tante posa son panier sur la table, et dit en levant la serviette :

« Tiens, voici quelque chose pour toi, Joseph, quelque chose de Catherine. »

Je vis un gros bouquet de petites roses de mai, des violettes et trois gros lilas autour, avec leurs feuilles; cette vue me fit plaisir, je me mis à rire en disant :

« Cela sent bon! »

Et le père Goulden, qui s'était retourné, riait aussi :

« Tu vois qu'on pense toujours à toi, Joseph, » disait-il.

Nous riions tous ensemble.

Enfin cela m'avait tout à fait remis, j'embrassai la tante Grédel :

« Vous porterez cela de ma part à Catherine, » lui dis-je.

Et tout aussitôt j'allai mettre le bouquet dans un vase au bord de la fenêtre, près de mon lit. Je le sentais, en me figurant que Catherine était sortie de grand matin cueillir les violettes et les petites roses à la fraîcheur, qu'elle les avait arrangées l'une après l'autre dans la rosée, les gros lilas par-dessus, en les sentant aussi, de sorte que l'odeur m'en paraissait encore meilleure, et que je ne cessais de les regarder. A la fin, je sortis en me disant :

« Tu pourras les sentir toute la nuit; demain matin tu leur mettras de l'eau fraîche; après-demain ce sera dimanche, alors tu verras Catherine, et tu l'embrasseras pour la remercier. »

Je rentrai donc dans la chambre, où la tante Grédel causait avec M. Goulden du marché, du prix des grains, etc., tous deux de bonne humeur. La tante avait mis son panier à terre et me dit :

« Eh bien! Joseph, la permission n'est pas encore venue!

— Non... pas encore... C'est pourtant terrible.

— Oui, répondit-elle, tous ces ministres ne valent pas mieux les uns que les autres; il faut qu'on choisisse tout ce qu'il y a de plus mauvais, de plus fainéant pour remplir cette place! »

Ensuite elle ajouta :

« Mais sois tranquille, j'ai maintenant une idée qui va tout changer! »

Elle riait, et comme le père Goulden et moi nous écoutions :

« Tout à l'heure, reprit-elle, pendant que j'étais à la halle, le sergent de ville Harmantier a publié qu'on allait dire une grande messe pour le repos des âmes de Louis XVI, de Pichegru, de Moreau et d'un autre.

— Oui, de Georges Cadoudal, fit le père Goulden brusquement; j'ai lu cela hier soir dans la gazette.

— Justement, de Cadoudal, dit la tante. Eh bien! vois-tu, Joseph, en écoutant les publications, j'ai pensé tout de suite : « Cette fois, nous aurons la permission!... On va faire des pro-

cessions, des expiations; nous irons tous ensemble, Joseph, Catherine et moi; nous serons dans les premiers, et tout le monde dira : « Ceux-ci sont de bons royalistes, des gens de bien... M. le curé l'apprendra ;— maintenant les curés ont le bras long, comme dans le temps les généraux et les colonels ; — nous irons le voir... il nous recevra bien... il nous fera même une pétition ! » Et je vous dis que cela marchera, que cela ne peut pas manquer ! »

En nous expliquant ces choses, la tante Grédel parlait bas, elle levait la main et paraissait bien contente de sa finesse.—Moi, j'étais aussi content et je pensais : « Elle a raison, voilà ce qu'il faut faire. Cette tante Grédel est une femme remplie de bon sens. » Mais ensuite, regardant le père Goulden, je vis qu'il était devenu très-grave, et même qu'il s'était retourné, comme pour regarder dans une montre avec la loupe, en fronçant ses gros sourcils blancs. Je voyais d'abord à sa figure lorsqu'une chose ne lui plaisait pas, et je dis :

« Ecoutez, tante Grédel, moi je crois que cela peut aller; mais avant de ne rien faire, je voudrais savoir ce que M. Goulden en pense. »

Alors il se retourna et dit :

« Chacun est libre, Joseph, chacun doit suivre sa conscience. Faire un service en expiation de la mort de Louis XVI... bon !... les honnêtes gens de tous les partis n'ont rien à dire, pourvu qu'on soit royaliste, bien entendu... car si l'on s'agenouille par intérêt, il vaudrait mieux rester chez soi. Je passe donc sur Louis XVI. Mais pour Pichegru, pour Moreau, pour Cadoudal, c'est autre chose. Pichegru a voulu livrer son armée à l'ennemi, Moreau s'est battu contre la France, et Georges Cadoudal est un assassin ; trois espèces d'hommes ambitieux qui ne demandaient qu'à nous asservir, et qui tous les trois ont mérité leur sort. Voilà ce que je pense.

— Hé! mon Dieu ! s'écria la mère Grédel, qu'est-ce que cela nous fait? Nous n'irons pas là pour eux, nous irons pour avoir la permission. Je me moque bien du reste, et Joseph aussi. N'est-ce pas, Joseph ? »

J'étais bien embarrassé, car ce que venait de dire M. Goulden me paraissait juste. Lui, voyant cela, dit :

« Je comprends l'amour des jeunes gens; mais il ne faut jamais, mère Grédel, se servir de pareils moyens pour entraîner un jeune homme à sacrifier ce qui lui paraît honnête. Si Joseph n'a pas les mêmes idées que moi sur Pichegru, Cadoudal et Moreau, qu'il aille à la procession, c'est très-bien ; jamais il ne m'arrivera de lui faire des reproches à ce sujet. Mais, quant à moi, je n'irai pas.

— Et ni moi non plus, dis-je alors; je pense comme M. Goulden. »

Je vis que la tante Grédel allait se fâcher, elle devint toute rouge; mais elle se calma presque aussitôt et dit :

« Eh bien ! Catherine et moi nous irons, parce que nous nous moquons de toutes ces vieilles idées. »

Le père Goulden ne put s'empêcher de sourire en voyant sa colère :

« Oui, dit-il, tout le monde est libre ; faites ce qu'il vous plaira ! »

La tante alors reprit son panier et sortit, et lui riant, me fit signe de la reconduire.

Je mis ma redingote bien vite et je rattrapai la tante au coin de la rue.

« Écoute, Joseph, me dit-elle en remontant vers la place, ce père Goulden est un brave homme, mais c'est un vieux fou. Depuis les premiers temps que je le connais, il n'a jamais été content de rien. Il n'ose pas le dire, mais son idée c'est toujours la République... il ne pense qu'à sa vieille République, où tout le monde était souverain : les mendiants, les chaudronniers, les savetiers, les juifs et les chrétiens. Ça n'a pas de bon sens. Enfin que veut-on faire ? Si ce n'était pas un si brave homme, je ne me gênerais pas tant avec lui; mais il faut penser que sans lui tu n'aurais jamais appris un bon état, qu'il nous a fait beaucoup de bien, et que nous lui devons le respect. Voilà pourquoi je me suis dépêchée de partir, car j'aurais été capable de me fâcher.

—Vous avez bien fait, lui dis-je; j'aime M. Goulden comme un père, et vous comme si vous étiez ma propre mère; rien ne pourrait me causer plus de peine que de vous voir brouillés ensemble.

—Moi, me brouiller avec un homme pareil! répondit la tante Grédel, j'aimerais mieux sauter par la fenêtre... Non, non... Mais il ne faut pas non plus écouter tout ce qu'il dit, Joseph, car je soutiens, moi, que cette procession est une très-bonne chose pour nous, que M. le curé nous aura la permission, et voilà le principal. Catherine et moi nous irons ; toi, puisque M. Goulden reste à la maison, tu resteras aussi. Mais je suis sûre que les trois quarts de la ville et des environs viendront; et que ce soit pour Moreau, pour Pichegru, pour Cadoudal ou n'importe qui, ce sera très-beau, tu verras.

—Je vous crois, lui dis-je. »

Nous étions arrivés à la porte d'Allemagne; j'embrassai de nouveau la tante, et je revins tout joyeux.

Ces gens se saluaient gravement. (Page 5.)

III

Si je me rappelle cette visite de la tante Grédel, c'est que huit jours après commencèrent les processions, les expiations et les prédications, qui ne cessèrent qu'au retour de l'Empereur en 1815, et qui reprirent ensuite jusqu'au départ de Charles X en 1830. Tous ceux de ce temps savent que cela ne finissait plus. Aussi, quand je pense à Napoléon, j'entends le canon de l'arsenal tonner le matin et nos petites vitres grelotter; le père Goulden me crie de son lit : « Encore une victoire, Joseph !... Hé! hé! hé! toujours des victoires! » Et quand je pense à Louis XVIII, j'entends sonner les cloches; je me figure le père Brainstein et ses deux grands garçons perdus à toutes les cordes de l'église, et M. Goulden qui me dit en riant : « Ça, Joseph, c'est pour saint Magloire ou saint Polycarpe! »

Je ne puis pas me représenter ces temps d'une autre manière.

Sous l'Empire, je vois aussi, à la nuit tombante, le père Coiffé, Nicolas Rolfo et cinq ou six autres vétérans qui bourrent leur canon pour répéter les vingt et un coups; pendant que la moitié de Phalsbourg, sur le bastion en face, regarde la lumière rouge, la fumée, et les bourres qui sautent dans les fossés; puis le soir les illuminations, les pétards, les fusées,

Des paysans arrivaient par bandes. (Page 12.)

les enfants qui crient *Vive l'Empereur!* et, quelques jours après, les actes de décès et la conscription.

Sous Louis XVIII, je vois les reposoirs, les paysans qui viennent avec des voitures de mousse, de genêts et de petits sapins, les dames qui sortent des maisons avec les grands vases de fleurs, les gens qui prêtent leurs chandeliers et leurs crucifix, et ensuite les processions : M. le curé et ses vicaires; les enfants de chœur Jacob Cloutier, Purrhus et Tribou qui chantent; le bedeau Kœkli en robe rouge, avec la bannière qui balaye le ciel; les cloches qui sonnent à pleines volées; M. Jourdan, le nouveau maire, avec sa grosse figure rouge, son bel uniforme et sa croix de Saint-Louis; le nouveau commandant de place, M. Robert de la Faisanderie, son tricorne sous le bras, sa grosse perruque poudrée à frimas, et ses broderies étincelant au soleil; et, derrière, le conseil municipal et les cierges innombrables qu'on rallume l'un à l'autre quand il fait du vent; le suisse Jean-Pierre Sirou, la barbe bleue bien rasée, son magnifique chapeau en travers des épaules, le large baudrier en soie blanche, parsemé de fleurs de lis, sur la poitrine, la hallebarde toute droite, qui reluit en l'air comme un plat d'argent; les jeunes filles, les dames et les milliers de gens de la campagne en habit des dimanches, qui prient tous ensemble; les vieilles en tête de chaque village, qui répètent sans cesse d'une voix claire : « *Bett fer ouns! Bett fer ouns!* * » les rues

* Priez pour nous! priez pour nous!

pleines de feuilles, les guirlandes et les drapeaux blancs aux fenêtres; les juifs et les luthériens derrière leurs persiennes en haut, qui regardent dans l'ombre, pendant que le soleil éclaire ce beau spectacle! — Oui, cela dura depuis 1814 jusqu'en 1830, excepté les Cent-Jours, sans parler des missions, de la tournée des évêques et des autres cérémonies extraordinaires. J'aime autant vous dire cela tout de suite, car de vous raconter chaque procession l'une après l'autre, ce serait trop long.

Eh bien! cela commença le 19 mai 1814. Et le jour même où Harmantier publiait la grande expiation, il nous arriva cinq prédicateurs de Nancy, des jeunes gens qui se mirent à prêcher toute la semaine, depuis le matin jusqu'à minuit. C'était pour préparer l'expiation; on ne parlait que d'eux en ville, et les gens se convertissaient; toutes les femmes et les filles allaient à confesse.

Le bruit courait aussi qu'il faudrait rendre les biens nationaux, et que la procession séparerait les gueux d'avec les honnêtes gens, parce que les gueux n'oseraient pas s'y montrer. On peut se figurer mon chagrin, de rester en quelque sorte malgré moi parmi les gueux. Dieu merci! je n'avais rien à me reprocher pour la mort de Louis XVI, je n'avais pas non plus de biens nationaux, et tout ce que je souhaitais, c'était d'obtenir la permission de me marier avec Catherine. Je pensais aussi, comme la tante Grédel, que M. Goulden avait tort de s'obstiner; mais je n'aurais jamais osé lui parler de cela. J'étais bien malheureux, d'autant plus que ceux qui venaient nous apporter leurs montres à réparer, des gens respectables, des maires, des gardes forestiers, approuvaient tous les prédications, et disaient qu'on n'avait jamais rien entendu de pareil. M. Goulden, en les écoutant, continuait son ouvrage sans répondre, et quand c'était prêt, il se retournait en disant : « Voici, monsieur Christophe, ou monsieur Nicolas... cela fait tant. » Il n'avait pas l'air de s'intéresser à ces choses, et seulement, lorsque l'un ou l'autre venait à parler des biens nationaux, de la rébellion de vingt-cinq ans, de l'expiation des anciens crimes, alors il ôtait ses besicles en levant la tête pour écouter, et disait d'un air surpris :

« Ah bah! ah bah!... Comment... comment... c'est aussi beau que cela, monsieur Claude? Tiens... tiens... vous m'étonnez... Ces jeunes prédicateurs parlent si bien!... Ah! si l'ouvrage ne pressait pas tant, j'irais aussi les entendre... j'aurais aussi besoin de m'éclairer. »

Je pensais toujours qu'il changerait d'idée sur la procession de Louis XVI, et la veille au soir, comme nous finissions de souper, je fus bien content lorsqu'il me dit tout à coup d'un air de bonne humeur :

« Hé! Joseph, est-ce que tu ne serais pas curieux d'entendre les prédicateurs? On raconte tant de belles choses sur leur compte, que je voudrais pourtant savoir ce qu'il en est.

—Ah! monsieur Goulden, lui dis-je, je ne demande pas mieux; mais il ne faudrait pas perdre de temps, car l'église est toujours pleine au second coup.

—Eh bien! partons, dit-il en se levant et décrochant son chapeau; oui, je suis curieux de voir cela... Ces jeunes gens m'étonnent. Allons. »

Nous descendîmes. La lune brillait tellement dehors, qu'on reconnaissait les gens comme en plein jour. Au coin de Fouquet, nous voyions déjà le perron de l'église couvert de monde. Deux ou trois vieilles : Annette Petit, la mère Balaie, Jeannette Baltzer, avec leurs grands châles bien serrés et leurs bonnets à longues franges sur les yeux, passaient auprès de nous en se dépêchant.

« Hé! fit M. Goulden, voici les anciennes; hé! hé! hé! toujours les mêmes! »

Il riait, et dit en marchant que depuis le père Colin on n'avait pas vu tant de monde au service du soir. Je ne pouvais pas me figurer qu'il parlait du vieux cabaretier des *Trois-Roses*, en face du quartier d'infanterie, et je lui dis :

« C'était un prêtre, monsieur Goulden?

—Non, non, répondit-il en souriant, je parle du vieux Colin. En 1792, quand nous avions le club à l'église, tout le monde pouvait prêcher, mais c'est Colin qui parlait le mieux. Il avait une voix superbe, il disait des choses fortes et justes; on venait de Saverne, de Sarrebourg, et même de plus loin pour l'entendre; les dames et les demoiselles, — les citoyennes, comme on les appelait alors, — remplissaient le chœur, les galeries et les bancs; elles avaient de petites cocardes au bonnet, et chantaient *la Marseillaise* pour animer la jeunesse. Tu n'as jamais rien vu de pareil. Tiens, Annette Petit, la mère Baltzer, toutes celles que tu vois courir devant nous avec leur livre d'heures, étaient les premières; mais elles avaient alors des dents et des cheveux; elles aimaient la liberté, l'égalité et la fraternité. — Hé! hé! hé! pauvre Bével, pauvre Annette... maintenant elles vont se repentir; c'étaient pourtant de bien bonnes patriotes, et je crois que le bon Dieu leur pardonnera... »

Il riait en se rappelant ces vieilles histoires. Mais sur les marches de l'église, il devint triste et dit :

« Oui... oui... tout change... tout change! Je me rappelle que, le jour où Colin parla de

la patrie en danger, en 93, trois cents garçons du pays partirent pour l'armée de Hoche; lui les suivit et devint leur commandant; c'était un terrible homme au milieu de ses grenadiers. Il refusa de signer pour nommer Bonaparte empereur. Maintenant il verse des petits verres sur un comptoir. »

Puis me regardant, comme étonné de ses propres pensées :

« Entrons, Joseph, » dit-il.

Nous entrâmes sous les gros piliers de l'orgue. Nous étions serrés l'un contre l'autre. Il ne disait plus rien. Quelques lumières brillaient au fond du chœur, par-dessus les têtes. Les bancs qui s'ouvraient et se refermaient troublaient seuls le silence. Cela dura bien dix minutes; les gens venaient toujours derrière nous. Enfin on entendit la hallebarde de Sirou retentir sur le pavé, et M. Goulden me dit :

« Le voilà ! »

Une lumière, au haut du bénitier, nous donnait un peu de jour. En même temps une ombre monta dans la chaire à gauche, et la perche de Kœkli alluma deux ou trois cierges autour. — Ce prédicateur pouvait avoir de vingt-cinq à trente ans; il avait une bonne figure rose, et de grands cheveux blonds au-dessous de sa tonsure, qui lui tombaient en boucles sur la nuque.

On commença par chanter un cantique; c'étaient les demoiselles de la ville qui chantaient en chœur : « Quel bonheur d'être chrétien ! » Après cela, le prédicateur dans sa chaire dit qu'il venait défendre la foi, la religion, le droit divin de Louis XVIII, et demanda si quelqu'un aurait l'audace de soutenir le contraire. Mais personne n'avait envie d'être lapidé; chacun gardait le silence. Au même instant, un grand maigre, dans le banc en face, un homme de six pieds, brun, avec une capote noire, se leva en criant :

« Moi... moi... je soutiens que la foi, la religion, le droit des rois et le reste sont de véritables superstitions. — Je soutiens que la république est juste, que le culte de la raison vaut mieux que tout !... »

Ainsi de suite. Les gens étaient indignés; jamais on n'avait rien vu de semblable. Quand il eut fini de parler, je regardai M. Goulden; il riait tout bas et me dit :

« Écoute... écoute ! »

Naturellement j'écoutai : le jeune prédicateur priait Dieu pour cet infidèle; ensuite il se mit à tellement bien parler, que la foule en était dans le ravissement. Et le grand maigre répondait, disant « qu'on avait bien fait de guillotiner Louis XVI, Marie-Antoinette et toute la famille ! » En sorte que l'indignation grandissait toujours, et que vers la fin les Baraquins du Bois-de-Chênes, et principalement leurs femmes, voulurent entrer dans le banc pour l'assommer. Mais alors Sirou arriva criant :

« Place !... place !... »

Et le vieux Kœkli, en robe rouge, se précipita devant cet homme, qui se sauva dans la sacristie, levant les deux mains au ciel et s'écriant qu'il était converti, qu'il renonçait à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'autre fit une prière pour l'âme de ce pécheur : — ce fut un véritable triomphe pour la religion.

Tout le monde sortit vers onze heures, et l'on annonça que la procession aurait lieu le lendemain dimanche.

A cause de la grande presse qui nous avait repoussés dans un coin, M. Goulden et moi nous restâmes les derniers; quand nous sortîmes, les paysans des Quatre-Vents, des Baraques, de Saint-Jean-des-Choux, du Bigelberg étaient déjà hors de la porte d'Allemagne. On n'entendait plus que les volets des gens de la ville se refermer, et quelques vieilles s'en aller dans la rue de l'Arsenal, causant entre elles de ces choses extraordinaires.

Le père Goulden et moi nous marchions de notre côté dans ce grand silence; il ne disait rien et souriait la tête penchée. C'est ainsi que nous arrivâmes dans notre chambre.

J'allumai la chandelle, et pendant qu'il se déshabillait, je lui dis :

« Eh bien ! monsieur Goulden, est-ce qu'ils parlent bien ?

—Oui !... mais oui, Joseph, répondit-il en souriant; pour des jeunes gens qui n'ont rien vu, ce n'est pas mal. »

Ensuite il se mit à rire tout haut, et dit :

« Mais si le vieux Colin avait représenté le jacobin, je crois tout de même qu'il aurait terriblement embarrassé le jeune homme. »

J'étais bien étonné de cela. Comme j'attendais encore, pour entendre ce que M. Goulden allait dire, il tira lentement son bonnet de soie noire sur ses oreilles, en disant d'un air pensif :

« C'est égal... c'est égal... ces gens-là vont trop vite.., beaucoup trop vite ! On ne me fera jamais croire que Louis XVIII sache tout cela... Non ! il a vu trop de choses dans sa vie, pour ne pas mieux connaître les hommes. Enfin, bonsoir ! Joseph, bonsoir ! Espérons qu'il arrivera bientôt un ordre de Paris pour renvoyer ces jeunes gens dans leur séminaire... Bonne nuit ! »

J'entrai dans ma chambre, et m'étant couché, je rêvai longtemps de Catherine, du jacobin et de la procession que nous allions voir.

IV

Le lendemain les cloches commencèrent à sonner au petit jour. Je me levai, je poussai mes volets, et je vis le soleil rouge qui montait derrière la poudrière, au-dessus du bois de la Bonne-Fontaine. Il pouvait être cinq heures; on sentait d'avance la chaleur qu'il allait faire, et l'odeur des feuilles de chêne, de hêtre et de houx répandues dans les rues remplissait l'air. — Des paysans arrivaient déjà par bandes, causant au milieu du silence. On reconnaissait tous les villages : ceux de Wéchem, de Metting, du Graufthal, de Dosenheim, à leurs grands tricornes rabattus en visière, à leurs habits carrés, les femmes en longues robes noires et gros bonnets piqués en forme de matelas, sur la nuque; — ceux du Dagsberg, de Hildehouse, du Harberg, de la Houpe, à leurs larges feutres ronds, les femmes en cheveux et jupe courte, petites, brunes, sèches et vives comme la poudre. Les enfants suivaient, tenant leurs souliers dans les mains; mais ils s'asseyaient tous à la file sur les poteaux de Luterspech, et se chaussaient pour la procession.

Quelques curés arrivaient aussi par trois ou quatre derrière leurs villages, causant et riant entre eux de bonne humeur.

Moi, les coudes sur ma fenêtre, je regardais cela, me représentant que ces gens avaient dû se mettre en route avant minuit, pour arriver de si grand matin, qu'ils avaient dû traverser leurs montagnes, marchant sous les arbres pendant des heures, et passant sur les petits ponts au clair de lune. Je pensais que la religion était pourtant une belle chose, que ceux des villes ne le savaient pas, mais que des milliers de travailleurs aux champs, des bûcherons, des laboureurs, des êtres rudes et bons tout de même, aimant leur femme et leurs enfants, honorant la vieillesse de leurs parents, les aidant et leur fermant les yeux dans l'espoir d'une vie meilleure, n'avaient que cette unique consolation sur la terre.

Et, regardant la foule qui passait sans cesse, je me figurais que la tante Grédel et Catherine avaient les mêmes idées; j'étais heureux de savoir qu'elles priaient pour moi.

Le jour montait, les cloches sonnaient, je regardais toujours. J'entendais aussi M. Goulden qui se levait et s'habillait; quelques instants après il entra dans ma chambre en manches de chemise, et, me voyant là tout pensif, il s'écria :

« Joseph, ce qu'on peut voir de plus beau dans le monde, c'est la religion du peuple! »

Et comme j'étais tout étonné de l'entendre dire justement ce que je pensais :

« Oui, fit-il, l'amour de Dieu, l'amour de la patrie, l'amour de la famille ne sont qu'une même chose. Seulement ce qui vous rend triste quelquefois, c'est de voir que l'amour de la patrie soit détourné pour satisfaire l'ambition d'un homme, et l'amour de Dieu pour exalter l'orgueil et l'esprit de domination d'un petit nombre. »

Ces paroles me frappèrent; j'en ai gardé le souvenir, et j'ai pensé depuis bien souvent que c'était la triste vérité.

Enfin, pour en revenir à ce jour, vous saurez que depuis le blocus nous travaillions aussi le dimanche, parce que M. Goulden, en faisant le service des pièces sur les remparts, avait négligé son ouvrage, et que nous étions en retard. Ce jour-là donc, comme les autres, j'allumai le feu dans notre petit poêle et je préparai le déjeuner. Les fenêtres restaient ouvertes, on entendait la grande rumeur du dehors.

Le père Goulden, penché à l'une des fenêtres, disait :

« Tiens, toutes les boutiques restent fermées... excepté les auberges et les cabarets. »

Il riait, et je lui dis :

« Est-ce que nous ouvrirons notre devanture, monsieur Goulden? Cela peut nous causer beaucoup de tort. »

Il se retourna comme surpris :

« Ecoute, Joseph, dit-il, je n'ai jamais connu de meilleur garçon que toi, mais tu manques de caractère. Pourquoi donc est-ce que nous fermerions notre devanture? Parce que Dieu a créé le monde en six jours et qu'il s'est reposé le septième? Mais nous n'avons pas créé le monde, nous, et nous avons besoin de travailler pour vivre. Si nous fermions notre devanture par intérêt, si nous voulions faire les bons apôtres et gagner ainsi de nouvelles pratiques, ce serait de l'hypocrisie. Tu parles quelquefois sans réfléchir. »

Je vis aussitôt que j'avais eu tort et je répondis :

« Monsieur Goulden, laissons plutôt notre devanture ouverte, on verra que nous vendons des montres; cela ne peut faire de tort à personne. »

Nous n'étions pas plutôt à table, que la tante Grédel et Catherine arrivèrent. Catherine était habillée tout en noir, à cause du service de Louis XVI; elle avait un petit bonnet de tulle noir, une robe très-bien faite, et cela lui donnait un teint si blanc, si rose, si délicat, que je ne pouvais pas croire en quelque sorte que c'était l'amoureuse de Joseph Bertha; son cou était blanc comme de la neige, et sans ses lèvres et son petit menton rose, sans ses yeux bleus et ses cheveux blonds, j'aurais cru que c'en était une autre qui lui ressemblait, mais encore plus belle. Elle riait, voyant mon admiration extraordinaire. A la fin, je lui dis :

« Catherine, maintenant tu es trop belle, je n'ose plus t'embrasser.

—Oh bien! dit-elle, il ne faut pas te gêner tout de même. »

Et comme elle se penchait sur mon épaule, je l'embrassai longtemps, de sorte que le père Goulden et la tante se regardaient en riant, et que j'aurais voulu les voir bien loin, pour dire à Catherine que je l'aimais de plus en plus, et que je donnerais ma vie mille et mille fois pour elle; mais devant eux, cela ne convenait pas. Je pensais ces choses et j'en étais attendri.

La tante avait aussi sa robe noire, et son livre d'heures sous le bras.

« Viens donc aussi m'embrasser, Joseph, dit-elle; tu vois bien que j'ai ma robe noire, comme Catherine. »

Je l'embrassai pendant que le père Goulden disait :

« Vous viendrez dîner avec nous... c'est une affaire entendue..., mais en attendant vous allez prendre quelque chose.

—Nous avons déjeuné, répondit la tante.

—Cela ne fait rien... cette procession finira Dieu sait quand... vous serez toujours sur pied... il faut se soutenir. »

Alors elles s'assirent, la tante à ma droite, Catherine à gauche, le père Goulden en face. On but un bon verre de vin, et la tante dit que la procession serait magnifique... qu'il y aurait au moins vingt-cinq curés des environs... que M. le curé Hubert des Quatre-Vents était aussi venu... que le grand reposoir du quartier de cavalerie montait jusque par-dessus les toits... que les sapins et les peupliers autour avaient des crêpes, et que l'autel était couvert d'un drap noir. — Elle parla de tout, pendant que je regardais Catherine et que nous pensions ensemble sans rien dire : « Oh! mon Dieu! quand aurons-nous la permission de nous marier!... Quand ce gueux de ministre prendra-t-il le temps d'écrire : Mariez-vous et laissez-moi tranquille! »

Enfin, vers neuf heures, le second coup s'étant mis à sonner, il fallut bien se séparer; la tante dit :

« C'est le second coup... eh bien! nous viendrons dîner le plus tôt possible.

—Oui... oui... mère Grédel, répondit M. Goulden, nous vous attendrons... »

Aussitôt elles se levèrent. Je reconduisis Catherine jusqu'au bas de l'escalier, pour l'embrasser encore une fois. La tante Grédel criait,

« Dépêchons-nous! dépêchons-nous! »

Elles sortirent, et je montai me remettre à l'ouvrage. — Mais, depuis ce moment jusque vers onze heures, je ne pus rien faire. La foule de monde était tellement grande, qu'on n'entendait plus dehors qu'un bruit immense, un bruit de feuilles sur lesquelles on marche; et quand la procession sortit de l'église, cela produisit un effet si grandiose, que M. Goulden lui-même cessa de travailler, pour écouter ces chants et ces prières.

Moi, je me figurais Catherine dans la multitude, plus belle que toutes les autres, et la tante Grédel auprès d'elle, répétant d'une voix claire : *Bett fer ouns! Bett fer ouns* *!... — Je me les représentais bien fatiguées, et toutes ces voix, tous ces chants me faisaient rêver; je tenais bien une montre et j'essayais de travailler, mais mon esprit était ailleurs... Plus le soleil montait, plus mon ennui redoublait, lorsque tout à coup M. Goulden me dit en riant :

« Hé! Joseph, cela ne marche donc pas aujourd'hui? »

Et comme je devenais tout rouge :

« Oui... fit-il, dans le temps, quand je rêvais à Louise Bénédum, j'avais beau regarder les ressorts et les roues, c'était toujours ses yeux bleus que je voyais. »

Il fit un soupir; moi je me mis à soupirer aussi, pensant : « Ah! vous avez bien raison, monsieur Goulden, vous avez bien raison! »

« C'est assez, Joseph, dit-il au bout d'un instant, en me prenant la montre des mains. Va, mon enfant, tâche de retrouver Catherine... On ne peut pas surmonter son amour... c'est plus fort que soi! »

En l'entendant me dire ces paroles, j'aurais voulu m'écrier : « Oh! homme bon..... Oh! homme juste... Oh! vous ne saurez jamais combien je vous aime! » Mais il s'était levé pour s'essuyer les mains à la serviette derrière la porte, et je lui dis :

« Puisque vous le voulez absolument, monsieur Goulden...

—Oui... oui... absolument. »

Je n'en écoutai pas davantage, mon cœur

* Priez pour nous!

sautait de joie; je mis mon chapeau et je descendis d'un trait en m'écriant :

« Dans une heure, monsieur Goulden. »

J'étais déjà dehors. Mais quel monde... quel monde!... tout fourmillait : les tricornes, les feutres, les bonnets, et au-dessus de tout cela, l'église sonnait lentement.

Durant plus d'une minute, sur nos marches, je regardai sans savoir où tourner ; et voyant à la fin qu'il n'était pas possible de faire un pas dans cette foule, je pris la ruelle de Lanche pour gagner les remparts et courir attendre la procession sur le talus de la porte d'Allemagne, car alors elle remontait la rue du Collége. — Il pouvait être onze heures. En ce jour, je devais voir des choses qui m'ont fait réfléchir depuis bien souvent : c'étaient les signes de grands malheurs, et personne ne les voyait, personne n'avait le bon sens de comprendre ce que cela signifiait. Ce n'est que plus tard, quand tout le monde fut encore dans la misère jusqu'au cou, quand il fallut reprendre le sac et le fusil, pour se faire hacher en morceaux; c'est alors seulement que chacun se dit : « Ah! si l'on avait eu du bon sens... si l'on avait eu de la justice... si l'on avait eu de la prudence! Nous étions si bien!... Nous serions encore chez nous, au lieu que maintenant la débâcle recommence. Qu'est-ce qu'il fallait faire? Rien du tout... nous n'avions qu'à nous tenir en repos... ce n'était pourtant pas bien difficile. » Quelle misère !

Je remontais donc la ruelle de Lanche, où l'on fusillait les déserteurs sous l'Empire. Le bruit s'éloignait, les chants, les prières, le son des cloches aussi! Toutes les portes et les fenêtres étaient fermées, tout le monde avait suivi la procession. Au milieu de ce grand silence, je m'arrêtai quelques instants à l'ombre du vieux quartier pour reprendre haleine; un petit vent frais soufflait des champs par-dessus les remparts; j'écoutais le tumulte au loin, je m'essuyais la figure couverte de sueur, et je pensais :

« Où trouver Catherine maintenant? »

J'allais repartir en grimpant l'escalier de la poterne, lorsque j'entendis quelqu'un s'écrier;

« Margarot, marquez donc les points! »

Et seulement alors je vis les fenêtres du père Colin ouvertes au premier, et des gens en bras de chemise qui jouaient au billard. C'étaient des figures de vieux soldats, les cheveux courts et les moustaches en brosse. Ils allaient et venaient, criant autour du billard, sans s'inquiéter de Louis XVI, ni du maire, ni du commandant, ni des bourgeois. L'un d'eux, court, trapu, les favoris en canon de pistolet, selon la mode des hussards, la cravate défaite, se pencha même dehors, sa queue de billard appuyée au bord de la fenêtre, et regarda du côté de la place en criant :

« Nous remettons la partie en cinquante! »

L'idée me vint aussitôt que ce devaient être des officiers en demi-solde, qui dépensaient là leurs derniers liards, et qui seraient bientôt embarrassés pour vivre. J'avais repris mon chemin, et j'allongeais le pas sous la voûte de la poudrière, derrière le collége, rêvant à ces choses; mais, une fois sur le talus de la porte d'Allemagne, tout fut oublié; la procession tournait au coin de Bockholtz, les chants éclataient en face du reposoir comme des trompettes; les jeunes prêtres de Nancy couraient dans la foule, la croix en l'air, pour maintenir le bon ordre; le suisse Sirou se dressait majestueusement sous la bannière; devant, tous les prêtres et les enfants de chœur chantaient, les prières s'élevaient jusqu'au ciel; derrière, la foule répondait, et cela produisait un murmure sourd et terrible.

Moi, sur la pointe des pieds, à demi-couvert par le hangar, je ne songeais plus qu'à Catherine, j'aurais voulu la découvrir au milieu de cette multitude; mais combien de drapeaux, de tricornes et de bonnets je vis défiler dans la rue d'Ulrich! On n'aurait jamais pu s'imaginer que tant de monde existait dans notre pays; il faut que pas une âme — excepté les petits enfants et quelques vieilles pour les garder — ne soit restée dans les villages.

Cela durait depuis au moins vingt minutes, et je n'espérais plus apercevoir Catherine, lorsque tout à coup je la vis avec la tante Grédel. La tante priait d'une voix si claire, qu'on l'entendait par-dessus toutes les autres; Catherine, elle, ne disait rien et s'avançait à petits pas, les yeux baissés. — Ah! si j'avais pu l'appeler, elle m'aurait peut-être entendu; mais c'était bien assez de ne pas aller à la procession, sans faire encore du scandale. Tout ce que je puis dire, et pas un ancien de Phalsbourg ne soutiendra le contraire, c'est que Catherine n'était pas la moins jolie fille du pays et que Joseph Bertha n'était pas à plaindre.

Enfin, depuis un bon moment, elle avait passé, la procession venait de faire halte sur la place d'Armes, devant le grand reposoir, à droite de l'église; M. le curé officiait, le silence s'étendait sur toute la ville. Dans les petites ruelles, à droite et à gauche, tout se taisait comme si on avait pu voir le prêtre à l'autel, un grand nombre s'agenouillaient, d'autres se reposaient sur les marches des maisons, car la chaleur était excessive et plusieurs étaient partis avant le jour. Ce spectacle me touchait, je priais pour la patrie, pour la paix, pour tout ce que je sen-

tais en moi, et je me souviens que dans ce moment même des voix s'entendaient au bas du talus, sous la porte d'Allemagne, des voix qui disaient d'un ton de bonne humeur :

« Allons... allons... un peu de place, mes amis ! »

La procession barrait la route, les voyageurs se trouvaient arrêtés, et ces voix troublaient un peu le recueillement de la multitude. Quelques personnes, devant la porte, se dérangeaient ; le suisse et le bedeau regardaient de loin ; moi-même, par curiosité, je m'étais un peu rapproché de la rampe, sous le hangar. Alors, cinq ou six vieux soldats, tout blancs de poussière, les épaules courbées et l'air abîmé de fatigue, se glissèrent contre le talus, pour gagner la ruelle de l'Arsenal, où sans doute ils espéraient trouver le passage libre. Je crois encore les voir avec leurs souliers usés, leurs guêtres blanches, le vieil uniforme rapiécé, et le lourd shako défoncé par la pluie, le soleil et les misères de la campagne ; ils s'avançaient à la file, un peu sur le gazon de la rampe, pour gêner le moins possible les gens assis en bas, un vieux à trois chevrons, qui marchait devant et qui ressemblait à mon pauvre sergent Pinto, tué près du Hinterthôr, à Leipzig, m'attendrissait le cœur ; il avait les mêmes longues moustaches grisonnantes, les mêmes joues creuses et le même air content, malgré les souffrances et l'infortune ; il souriait, un petit paquet au bout de son bâton, et disait tout bas : « Faites excuse, Mesdames et Messieurs, faites excuse. » Les autres le suivaient pas à pas.

C'étaient les premiers prisonniers que nous rendait la convention du 23 avril ; depuis, nous en avons vu passer tous les jours jusqu'en juillet. Ceux-là sans doute avaient doublé les étapes pour revoir plus tôt la France.

En arrivant au bout de la ruelle, ils s'aperçurent que la foule allait encore bien loin du côté de l'arsenal ; pour ne pas déranger le monde davantage, ils entrèrent dans l'enfoncement de la poterne et s'assirent sur la marche humide, leurs petits paquets à terre auprès d'eux, attendant le départ de la procession ; ils revenaient de loin, sachant à peine ce qui s'était passé chez nous.

Malheureusement, les Baraquins du Bois-de-Chênes, le grand Horni, Zaphéri Roller, Nicolas Cochart le cardeur, Pinacle le colporteur — qu'on avait fait maire pour le récompenser d'avoir montré le chemin du Falberg et du Graufthal aux alliés pendant le blocus — tous ces gueux, et d'autres encore, qui voulaient avoir la fleur de lis — comme si la fleur de lis avait pu les rendre meilleurs — malheureusement, toute cette mauvaise race, qui vit ce fagots volés dans les bois, avait découvert de loin la vieille cocarde tricolore au haut des shakos, et chacun pensait : « Voici l'occasion de montrer que nous sommes les vrais soutiens du trône et de l'autel. »

Ils arrivaient en bousculant le monde. Pinacle, le cou dans une grosse cravate noire, un crêpe d'une aune à son chapeau, le col de sa chemise à deux lignes au-dessus des oreilles, et l'air grave comme un bandit qui veut se donner une mine d'honnête homme, Pinacle arriva le premier. Le vieux soldat à trois chevrons ayant découvert de loin ces gens qui les menaçaient, s'était levé pour voir ce que cela signifiait.

« Allons, ne vous pressez pas tant, disait-il... nous n'avons pas l'habitude de nous sauver... Voyons, qu'est-ce qu'on nous veut ? »

Mais Pinacle aurait craint de perdre une si belle occasion de montrer son zèle pour Louis XVIII ; au lieu de lui répondre, il abattit son shako d'un grand soufflet, en criant :

« A bas la cocarde ! »

Naturellement, ce vétéran indigné voulut se défendre, mais ceux des Baraques arrivaient en masse, hommes et femmes ; ils se précipitèrent sur les soldats, les renversèrent, leur arrachèrent la cocarde, les épaulettes, et les foulèrent aux pieds sans honte ni pitié. Le pauvre vieux se releva plusieurs fois, en criant d'une voix qui vous déchirait le cœur :

« Ah ! tas de lâches !... Ah ! vous êtes Français !... Ah ! canailles !... »

Et chaque fois il recevait de nouveaux coups. Finalement on les laissa dans ce coin, tout pleins de sang, les habits déchirés ; et M. le commandant de la Faisanderie étant arrivé dit qu'il fallait les conduire au violon.

Moi, si j'avais pu descendre, sans réfléchir à Catherine, à la tante Grédel, à M. Goulden, j'aurais été capable d'aller à leur secours, et les Baraquins m'auraient assommé comme eux. Quand j'y pense aujourd'hui, cela me fait frémir ; heureusement le mur de la poterne a plus de vingt pieds, et voyant qu'on les emmenait tout couverts de sang, voyant cette chose abominable, je me mis à courir du côté de l'arsenal, et je rentrai chez nous tellement pâle que le père Goulden s'écria :

« Joseph, est-ce que tu viens d'être écrasé ?

—Non, monsieur Goulden, non, lui dis-je, mais je viens de voir quelque chose d'affreux. »

Et je me mis à pleurer en lui racontant ce que j'avais vu. Il se promenait de long en large, les mains sur le dos, et s'arrêtait de temps en temps pour m'écouter, les yeux brillants et les lèvres serrées.

M. Pinacle et les Baraquins. (Page 15.)

« Joseph, me disait-il, ces gens ont fait quelque chose ?

—Non, monsieur Goulden.

—C'est impossible... ces hommes ont dû s'attirer ce traitement... Nous ne sommes pas des sauvages, que diable ! Les Baraquins eux-mêmes doivent avoir d'autres raisons que la cocarde. »

Il ne pouvait pas me croire ; ce n'est qu'après avoir tout entendu deux fois dans les détails, qu'il finit par dire :

« Eh bien ! je te crois... Oui, puisque tout s'est passé sous tes yeux, je te crois. Et c'est un plus grand malheur que tu ne penses, Joseph. Si cela continue, si l'on ne mot pas une bride solide à tous ces vauriens, si les Pinacles doivent avoir le dessus, les honnêtes gens ouvriront l'œil. »

Il n'en dit pas plus, car la procession étant finie, Catherine et la tante Grédel arrivaient.

Nous dînâmes ensemble ; la tante était bien contente et Catherine aussi ; mais tout le plaisir que j'avais à les voir ne m'empêchait pas de conserver quelque chose sur le cœur. M. Goulden était tout pensif.

Enfin, à la nuit, je reconduisis Catherine et la tante jusqu'à la Roulette, et là, nous étant embrassés, je leur souhaitai le bonsoir. Il pouvait être huit heures, je rentrai tout de suite. M. Goulden était sorti lire la gazette à la brasserie de l'*Homme sauvage*, selon son habitude les dimanches. Je me couchai. Vers dix heures, il rentra, et, voyant encore ma chandelle briller sur la table, il poussa la porte et me dit :

Il faisait un beau clair de lune. (Page 19.)

« Il paraît que l'on fait des processions partout, Joseph; on ne voit que cela dans la gazette. »

Il me dit aussi que quatre-vingt mille prisonniers allaient rentrer, et que c'était heureux pour le pays.

V

Le lendemain, il fallut remonter les horloges en ville, M. Goulden, qui se faisait vieux, l'avait chargé de ce soin, et je sortis de bonne heure. Un coup de vent, pendant la nuit, avait chassé les feuilles le long des murs; chacun venait reprendre aux reposoirs, l'un ses flambeaux, l'autre ses vases de fleurs. Ce spectacle me rendait triste et je pensais : « Maintenant ils ont fait leur service funèbre, ils doivent être contents! Pourvu que la permission arrive, tout sera bien; mais si ces gens croient nous amuser avec des cantiques, ils se trompent. Du temps de l'Empereur, on partait pour la Russie ou pour l'Espagne, c'est vrai; mais au moins les ministres ne faisaient pas languir la jeunesse. Je voudrais bien savoir à quoi sert la paix, si ce n'est pas pour se marier. »

Ces idées me mettaient en colère ; j'en voulais à Louis XVIII, au comte d'Artois, aux émigrés, à tout le monde, et je m'écriais : « Les nobles se moquent du peuple! »

En rentrant chez nous, je trouvai M. Goul-

den qui venait de dresser la table ; pendant le déjeuner, je lui dis tout ce que je pensais ; il m'écoutait en souriant et disait :

« Prends garde, Joseph, prends garde ! ne te laisse pas emporter, tu m'as l'air de devenir jacobin ! »

Il s'était levé pour ouvrir l'armoire ; je le regardais, pensant qu'il allait prendre une bouteille, lorsqu'il me tendit une grosse lettre carrée, avec un large timbre rouge.

« Tiens, Joseph, me dit-il, voici quelque chose que le brigadier Werner m'a chargé de te remettre. »

En ce moment, je sentis mon cœur remuer, et je regardai la lettre les yeux troubles.

« Allons ; ouvre donc ! » me disait le père Goulden.

J'ouvris et j'essayai de lire, mais il me fallut du temps, et tout à coup je m'écriai ;

« Monsieur Goulden, c'est la permission !

—Tu crois ? dit-il.

—Oui, c'est la permission ! m'écriai-je les deux mains en l'air.

—Ah ! le gueux de ministre, il n'en fait pas d'autres, » dit M. Goulden.

Mais je lui répondis :

« Écoutez, moi je ne connais rien à la politique : puisque la permission est venue, eh bien ! le reste ne me regarde pas. »

Il riait tout haut et s'écriait :

« Ah ! bon Joseph ! bon Joseph ! »

Je voyais bien qu'il se moquait un peu de moi, mais cela m'était égal.

« Maintenant il faut tout de suite prévenir Catherine et la tante Grédel, m'écriai-je dans la joie de mon cœur ; il faut bien vite envoyer le fils Chardron.

—Hé ! vas-y toi-même, cela vaudra mieux, me dit cet excellent homme.

—Et le travail, monsieur Goulden ?

—Bah ! bah ! dans une occasion pareille, on oublie le travail. Va, mon enfant, dépêche-toi. Comment voudrais-tu travailler à cette heure ? Tu ne vois plus clair ! »

C'était vrai, je n'aurais rien pu faire. Je me levai tellement content que j'en pleurais. J'embrassai même M. Goulden ; puis, sans prendre le temps de changer d'habit, je partis en courant. Et voyez ce que fait la joie, j'avais déjà dépassé depuis longtemps la porte d'Allemagne, le pont, l'avancée, l'auberge de la Roulette et la poste aux chevaux sans rien voir, et ce n'est qu'en découvrant, à deux ou trois cents pas le village, notre cheminée et les petites fenêtres, que je me rappelai tout comme un rêve, et que je me remis à relire la permission et à me répéter : « C'est vrai ! oui, c'est vrai !... Quel bonheur !... Qu'est-ce qu'elles vont dire ? »

Voilà comment j'arrivai devant chez nous. Je poussai la porte en criant :

« La permission ! »

La tante Grédel, en sabots, balayait justement la cuisine, et Catherine descendait le vieil escalier de bois à droite, les bras nus, son mouchoir bleu en croix autour des seins. Elle venait de chercher des copeaux dans le grenier, et toutes deux, en me voyant et m'entendant crier : « La permission ! » restèrent comme saisies. Mais je répétai : « La permission ! » Et la tante Grédel d'un seul coup se mit à lever les deux mains, comme j'avais fait, en criant :

« *Vive le roi !* »

Catherine, toute pâle, s'appuyait sur la rampe. Dans le même instant, je fus près d'elle, et je me mis à l'embrasser tellement, qu'elle finit par se reposer sur mon épaule en pleurant comme une Madeleine, et que je la portai pour ainsi dire en bas, pendant que la tante sautait, tournait autour de nous et criait :

« *Vive le roi ! vive le ministre !* »

Enfin on n'avait jamais rien vu de pareil. Notre voisin, le vieux forgeron Rupper, avec son tablier de cuir et sa chemise débraillée, arriva même en disant :

« Eh bien... eh bien ! qu'est-ce que c'est donc, voisine ? »

Il tenait sa grosse pince et regardait en ouvrant ses petits yeux. Alors nous reprîmes un peu de calme, et je répondis :

« Nous avons reçu la permission pour nous marier.

—Ah ! c'est donc ça ! dit-il ; maintenant, je comprends... je comprends. »

Il avait laissé la porte ouverte, et cinq ou six voisins et voisines, Anna Schmoutz la fileuse, Christophe Wagner le garde champêtre, Zaphéri Gross et plusieurs autres arrivèrent aussitôt ; la salle était pleine de monde. Je me mis à lire la permission tout haut. Chacun écoutait ; quand ce fut fini, Catherine se reprit à pleurer et la tante dit :

« Ce ministre, vois-tu, Joseph, c'est le meilleur des hommes... S'il était ici, je l'embrasserais et je l'inviterais à la noce ; il aurait la place d'honneur avec M. Goulden. »

Ensuite les voisines étant parties pour répandre la nouvelle, je me remis à faire des déclarations à Catherine, comme si les anciennes n'avaient pas compté, et je lui fis aussi répéter mille et mille fois qu'elle n'avait jamais aimé que moi, de sorte que nous étions attendris, et puis joyeux, et puis encore attendris et puis encore joyeux, ainsi de suite jusqu'au soir. La tante, qui faisait la cuisine, criait, se parlant à elle-même : « Voilà ce qu'on peut

appeler un bon roi ! » Ou bien : « Si mon pauvre Frantz revenait sur la terre, il aurait du bonheur en ce jour, mais on ne peut pas tout avoir ! » «

Elle disait aussi que la procession nous avait fait du bien. Catherine et moi nous ne répondions rien, notre joie était trop grande. Nous dînions, nous goûtions, nous soupions sans rien voir et sans rien entendre; et ce n'est que vers neuf heures du soir que je m'aperçus tout à coup qu'il était nuit et qu'il fallait repartir. Alors, la tante, Catherine et moi nous sortîmes ensemble. Il faisait un beau clair de lune. Elles me reconduisirent jusqu'à la Roulette, et pendant la route nous tombâmes d'accord que le mariage aurait lieu dans la quinzaine. Devant la ferme, sous les vieux peupliers, la tante m'embrassa, moi j'embrassai Catherine, ensuite je les regardai remonter la côte jusqu'au village. Elles se retournaient en levant la main, et je levais aussi la mienne. Enfin, quand elles furent rentrées, je me remis en route pour la ville, où j'arrivai sur les dix heures. Je traversai la grande place et je rentrai chez nous.

M. Goulden veillait encore dans son lit; il m'entendit ouvrir la porte tout doucement. Comme je venais d'allumer la lampe et que j'allais entrer dans ma chambre, il m'appela :

« Joseph ! »

Aussitôt je m'approchai, et, me regardant tout attendri, il me tendit les bras. Nous nous embrassâmes, puis il me dit :

« C'est bien, mon enfant, tu es heureux et tu le mérites. Va te coucher maintenant; demain, nous causerons. »

Alors j'allai me coucher, mais longtemps je ne pus dormir; à chaque instant, je me réveillais en pensant : « Est-ce que c'est vrai ? est-ce que la permission est venue ? » Et je m'écriais en moi-même : « Oui, c'est vrai ! » Vers le matin pourtant, je finis par m'endormir. Quand je m'éveillai, le grand jour était là; je sautai du lit pour m'habiller; dans le même instant M. Goulden, de la chambre voisine, me criait tout joyeux :

« Joseph, viens donc te mettre à table !

—Ah ! pardon, monsieur Goulden, lui dis-je, j'étais si content, que je n'ai presque pas pu m'endormir.

—Oui... oui... je t'ai bien entendu, » répondit-il en riant.

J'entrai dans notre atelier, où la table était déjà mise.

VI

Après le bonheur d'épouser Catherine, ma plus grande joie était de penser que j'allais devenir un bourgeois; car de se battre pour le roi de Prusse, ou de travailler pour son propre compte, cela fait une grande différence. M. Goulden m'avait dit qu'il m'associerait à son commerce, et je me figurais d'avance Joseph Bertha qui conduisait sa petite femme les dimanches à la messe, puis à la promenade, du côté de la Roche-Plate ou de la Bonne-Fontaine. Cette vue me produisait un bon effet. En attendant, j'allais tous les jours voir Catherine; elle m'attendait dans le verger, pendant que la tante Grédel préparait les *kuchlen* et les *kougelhof* de la noce; nous nous regardions des heures entières; elle était fraîche et riante, elle embellissait tous les jours.

M. Goulden, en me voyant rentrer le soir toujours plus content, me disait :

« Eh bien ! Joseph, cela m'a l'air d'aller mieux que du côté de Leipzig ! »

Quelquefois j'aurais voulu me remettre au travail, mais il m'en empêchait, disant :

« Bah ! les jours de bonheur sont si rares dans la vie ! Va voir Catherine, va ! Plus tard, si l'idée me prend aussi de me marier, tu travailleras pour nous deux. »

Il riait. Ah ! des hommes pareils devraient vivre cent ans. Quel bon cœur ! quel homme juste et simple ! c'était pour nous un véritable père; et souvent encore aujourd'hui, quand je me le représente avec son bonnet de soie noire tiré sur les oreilles, sa barbe grise longue de huit jours, ses yeux plissés d'un air de bonne humeur et le sourire sur les lèvres, souvent, après tant d'années, il me semble entendre encore sa voix, et les larmes m'en viennent aux yeux.

Mais à cette heure je dois vous raconter une chose qui survint l'avant-veille de notre mariage, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. C'était le 6 juillet, les noces devaient avoir lieu le 8; toute la nuit je n'avais fait que rêver de cela. Le matin, entre six et sept heures, je me lève; le père Goulden travaillait déjà, les fenêtres ouvertes. Je me lavais la figure, pensant à courir aux Quatre-Vents; mais voilà qu'un coup de trompette et deux coups de baguette de tambour retentissent sous la porte de France, comme lorsqu'un régiment arrive : les trompettes essayent leur embouchure, et les tambours donnent deux ou trois

petits coups pour bien s'emmancher les baguettes. Rien que d'entendre cela, les cheveux m'en dressèrent sur la tête, et je criai :

Monsieur Goulden, c'est le 6e !

—Eh ! oui, dit-il, depuis huit jours toute la ville en parle, mais toi tu n'écoutes plus rien ; c'est le bouquet de la noce, Joseph, j'ai voulu te garder cette surprise ! »

Alors je n'écoutai plus rien, je traversai la chambre comme le vent et je descendis d'un trait. Notre vieux tambour-maître, Padoue, levait déjà sa canne sous la porte sombre, les tambours arrivaient derrière en se balançant sur les hanches ; et plus loin le commandant Gémeau, à cheval, les grands plumets rouges de nos grenadiers et les baïonnettes s'avançaient lentement : c'était le 3e bataillon. La marche commença et mon sang ne fit qu'un tour. Du premier coup d'œil, je reconnus les longues capotes grises que nous avions reçues le 22 octobre 1813 sur les glacis d'Erfurt ; elles étaient devenues toutes vertes par la pluie, la neige et les vents. C'était pire qu'après Leipzig. Les vieux shakos avaient des trous de balles, le drapeau seul était neuf, dans son bel étui de toile cirée, la fleur de lis au bout...

Ah ! ceux qui n'ont pas fait campagne ne sauront jamais ce que c'est de revoir son régiment, d'entendre les mêmes roulements de tambour qu'en face de l'ennemi et de se dire : « Voici tes camarades qui reviennent battus, humiliés, écrasés ! les voilà qui penchent la tête avec une autre cocarde. » Non, je n'ai rien senti de pareil. Plus tard, beaucoup de ces hommes du 6e, mes anciens officiers, mes anciens sergents, sont venus s'établir à Phalsbourg, où les vieux soldats ont toujours été bien reçus : ce sont les Laflèche, les Carabin, les Lavergne, les Mouyot, les Padoue, les Chazi et bien d'autres encore. Ceux qui m'avaient commandé à la guerre ont été mes scieurs de bois, mes hommes de peine, mes couvreurs, mes charpentiers, mes maçons... Après m'avoir donné des ordres, ils ont dû m'obéir, car moi j'avais un bon état, j'avais un commerce ; eux, ils étaient de simples ouvriers ; mais c'est égal, en leur parlant, j'ai toujours conservé le respect de mes anciens chefs, j'ai toujours pensé : « Là-bas, à Weissenfelz, à Lutzen, à Leipzig, ces gens forcés de se courber et de travailler péniblement pour faire vivre leur famille, là-bas, à l'avant-garde, ils représentaient l'honneur et le courage de la France. » Ces changements sont arrivés après Waterloo !... et notre ancien porte-aigle, Faizart, a balayé quinze ans le pont de la porte d'Allemagne. Ce n'est pas beau... non... la patrie devrait être plus reconnaissante !

C'était donc le 3e bataillon, qui revenait dans une misère qui saignait le cœur des honnêtes gens. Zébédé m'a raconté qu'ils étaient partis de Versailles le 31 mars, après la capitulation de Paris, et qu'on les avait fait marcher de Versailles à Chartres, à Châteaudun, à Blois, à Orléans, ainsi de suite, comme de véritables bohémiens, pendant six semaines, sans solde et sans équipements. Enfin, à Rouen, ils avaient reçu l'ordre de traverser toute la France pour revenir à Phalsbourg, et partout les processions, les services funèbres avaient excité le peuple contre eux. Il avait fallu tout supporter ! même de bivouaquer dans les champs, lorsque les Russes, les Autrichiens, les Prussiens et les autres gueux vivaient tranquillement dans nos villages.

En me racontant ces misères beaucoup plus tard, Zébédé en pleurait de rage :

« Est-ce que la France n'est plus la France ? disait-il. Est-ce que nous n'avons pas défendu son honneur ? »

Mais ce qui me fait encore plaisir dans mes vieux jours, c'est la manière dont le 6e fut reçu chez nous. On savait déjà que le 1er bataillon arrivait aussi d'Espagne, et que les débris du régiment et ceux du 24e d'infanterie légère devaient former le 6e régiment de Berry ; de sorte que toute la ville se réjouissait en pensant que nous allions avoir deux mille hommes de garnison, au lieu de quelques canonniers de marine qui ressemblaient à des vétérans.—C'était une grande joie, tout le monde criait : « *Vive le 6e !* » Les enfants avaient couru jusque sur la côte de Saint-Jean à sa rencontre, et le bataillon n'avait été reçu nulle part de cette manière depuis 1813. Plusieurs vieux en pleuraient, criant dans les rangs : « *Vive la France !* » Malgré cela, les officiers baissaient la tête d'un air abattu ; seulement ils faisaient signe de la main, comme pour remercier les gens d'un si bon accueil.

Moi, sur le pas de notre maison, je regardais défiler ces trois ou quatre cents hommes, si déguenillés que je ne reconnaissais plus que notre numéro. Mais tout à coup je vis Zébédé, — qui marchait en serre-file, — tellement maigre que son grand nez crochu lui sortait de la tête comme un bec, sa vieille capote lui pendait en franges le long du dos ; mais il avait les galons de sergent, et ses larges épaules osseuses, comme un brancard, lui donnaient l'air solide. En le voyant, je fis un cri qu'on entendit par-dessus le roulement des tambours :

« Zébédé ! »

Il se retourna ; je lui sautai dans les bras, pendant qu'il posait la crosse à terre au coin

de Fouquet. Je pleurais comme un enfant; lui disait :

« C'est toi, Joseph? Ah! ça fait au moins qu'il en reste deux.

—Oui, c'est moi, lui dis-je, et je vais me marier avec Catherine; tu seras mon garçon d'honneur. »

Nous continuâmes alors à marcher. Plus loin, au coin de Houte, le vieux Furst attendait en regardant, les yeux troubles. Ce pauvre vieux pensait : « Maintenant mon fils pourrait aussi revenir! » Et voyant Zébédé s'approcher avec moi, il rentra bien vite dans la petite allée sombre de sa maison. Sur la place, le père Klipfel et cinq ou six autres regardaient aussi le bataillon en ligne. Ils avaient bien reçu les actes de décès, mais c'est égal, ils espéraient que peut-être on avait commis des erreurs, car leurs garçons n'aimaient pas écrire. Ils regardèrent, et ensuite ils partirent pendant le roulement.

On fit l'appel; dans ce moment, le vieux fossoyeur arriva. Il avait toujours sa petite veste de velours jaune et son bonnet de coton gris. Il regarda derrière les rangs, où je causais avec Zébédé, et Zébédé s'étant retourné, le vit; alors il devint tout pâle. Ils se regardèrent un instant. Je pris le fusil, et le vieux embrassa son fils. Ils ne disaient rien et restèrent longtemps embrassés. Après cela, comme le bataillon faisait par file à droite pour aller à la caserne, Zébédé demanda la permission au capitaine Vidal d'aller avec son père, et remit son fusil au premier soldat. Nous partîmes ensemble pour la rue des Capucins. Le père disait :

« Tu sauras que la grand'mère est si vieille, qu'elle ne peut plus se lever du lit; sans cela, elle serait aussi venue. »

Je les suivis jusque sur la porte et je dis :

« Vous viendrez dîner chez nous, père Zébédé, et toi aussi.

—Je veux bien, répondit le père; oui, Joseph, nous viendrons. »

Ils entrèrent alors chez eux, et je revins prévenir M. Goulden de mon invitation, ce qui le réjouit d'autant plus que Catherine et la tante Grédel devaient aussi venir.

Moi, je n'avais jamais été plus heureux qu'en pensant que mon meilleur ami, mon amoureuse et tous ceux que j'aimais seraient à la maison ensemble.

Ce jour-là, sur les onze heures, notre grande chambre au premier offrait un joyeux coup d'œil : le plancher bien récuré, la table ronde au milieu, couverte d'une belle nappe à filets rouges, et six gros couverts d'argent autour; les serviettes pliées en bateau dans les assiettes étincelantes; la salière, les bouteilles cachetées, les gros verres à facettes, tout brillait à la lumière du soleil, qui s'étendait par-dessus les caisses de lilas rangées au bord des fenêtres.

M. Goulden avait voulu que tout fût fait largement, grandement et magnifiquement, comme pour des princes et des ambassadeurs; il avait tiré de la corbeille son argenterie, chose tout à fait extraordinaire, et sauf le pot-au-feu, —que j'avais surveillé moi-même,—où se trouvaient trois livres de bonne viande, une tête de chou, des carottes en abondance, enfin tout ce qu'il fallait, sauf cela, qu'on ne peut jamais avoir aussi bon à l'hôtel, tout le reste devait venir de *la Ville de Metz*, où M. Goulden était allé lui-même commander le dîner.

De sorte que, vers midi, nous nous regardions l'un l'autre, souriant et nous frottant les mains; — lui dans son bel habit noisette, bien rasé, sa grosse perruque un peu rousse à la place du bonnet de soie noire, sa culotte marron bouclée proprement sur ses gros bas de laine, les souliers à larges boucles aux pieds; et moi dans mon habit bleu de ciel à la dernière mode, la chemise fine plissée sur le devant, et le contentement dans le cœur.

Il ne manquait plus que les convives : Catherine, la tante Grédel, le fossoyeur et Zébédé. Nous nous promenions de long en large, la figure riante, nous disant : « Tout est bien, tout est à sa place; maintenant il faut dresser la soupière. » Et de temps en temps je jetais un regard dehors, pour voir si l'on venait.

Enfin la tante Grédel et Catherine tournèrent le coin de Fouquet, — elles rentraient de la messe, le livre de prières sous le bras; — et plus loin je vis le vieux fossoyeur dans son bel habit à larges manches, l'ancien chapeau à cornes en travers les épaules, et Zébédé, qui avait changé de chemise et s'était fait la barbe. Ils arrivaient du côté des remparts, en se donnant le bras d'un air grave, comme des gens attendris, parce qu'ils sont tout à fait heureux.

Alors je dis :

« Les voilà, monsieur Goulden! »

Nous n'eûmes que le temps de verser le bouillon sur le pain déjà grillé, et de poser la grande soupière fumante au milieu de la table, ce qui se fit heureusement. Presque aussitôt Catherine et la tante Grédel entrèrent. Je vous laisse à penser leur surprise en voyant cette belle table. Nous nous étions à peine embrassés que la tante s'écriait :

« C'est donc aujourd'hui la noce, monsieur Goulden?

—Oui, madame Grédel, répondit le brave

homme en souriant,—car les jours de cérémonie il l'appelait madame Grédel, au lieu de ma commère ou de mère Grédel,—oui, c'est la noce des bons amis. Vous saurez que Zébédé vient de revenir et qu'il dîne chez nous avec le vieux fossoyeur.

—Ah! dit la tante, cela me fait plaisir. »

Et Catherine, devenue toute rouge, me dit tout bas :

« Maintenant tout est bien... Voilà ce qui nous manquait pour être tout à fait contents. »

Elle me regardait en me tenant la main. Et comme nous attendions, quelqu'un ouvrit la porte; le vieux Laurent, de *la Ville de Metz*, avec deux hauts paniers à anses, où les plats étaient rangés dans un bel ordre les uns au-dessus des autres, cria de l'allée :

« Monsieur Goulden, voici le dîner.

—Bon, bon, répondit M. Goulden, arrangez-nous cela sur la table vous-même. »

Laurent mit alors les petits radis, la fricassée de poulet, une belle oie grasse à droite et à gauche le bœuf, que nous avions nous-mêmes posé dans du persil; il mit aussi un bon plat de choucroute avec de petites saucisses, près de la soupière, de sorte que jamais notre chambre n'avait vu de dîner pareil.

Dans le même instant nous entendîmes le vieux fossoyeur et Zébédé monter; le père Goulden et moi nous courûmes à leur rencontre, et M. Goulden, embrassant Zébédé, lui dit :

« Je suis content de te voir! Oui, je sais que tu t'es montré bon camarade pour Joseph, au milieu des plus grands périls. »

Ensuite il serra la main du vieux fossoyeur en lui disant :

« Père Zébédé, je vous glorifie d'avoir un fils pareil. »

Et comme Catherine était arrivée derrière nous, elle dit à Zébédé :

« Je ne peux faire de plus grand plaisir à Joseph qu'en vous embrassant. Vous avez voulu le porter à Hanau, lorsque les forces vous ont manqué... Je vous regarde comme un frère. »

Zébédé, tout pâle, embrassa Catherine sans rien répondre, et nous entrâmes dans la chambre en silence, Catherine, Zébédé et moi; le père Goulden et le vieux fossoyeur derrière. La tante Grédel arrangeait encore les plats, et aussitôt elle s'écria :

« Soyez les bienvenus! soyez les bienvenus! Ceux qui se sont rencontrés dans le malheur se retrouvent dans la joie. Le Seigneur étend ses regards sur tout le monde. »

Elle embrassa Zébédé, qui lui dit en souriant :

« Toujours fraîche et bien portante, madame Grédel; c'est un plaisir de vous voir!

—Voyons, père Zébédé, mettez-vous ici, à la tête de la table, criait M. Goulden tout réjoui; et toi, Zébédé, là,—que je vous aie à ma droite et à ma gauche;—et plus loin, Joseph, en face de Catherine, près de Zébédé; et madame Grédel, à l'autre bout, pour surveiller. »

Chacun était content de sa place; Zébédé me regardait en souriant, comme pour me dire : « Si nous avions eu le quart d'un dîner pareil à Hanau, nous ne serions pas tombés au bord de la route! » Enfin la joie et le bon appétit brillaient sur toutes les figures. Le père Goulden, devenu grave, enfonça la grosse poche d'argent dans la soupière, sous les yeux des convives; il servit d'abord le vieux fossoyeur, qui ne disait rien et semblait attendri de ces honneurs; ensuite son fils; après cela Catherine, la tante Grédel, moi et lui. Et le dîner commença dans une sorte de recueillement.

Zébédé clignait de l'œil et me regardait de temps en temps d'un air de satisfaction. On déboucha la première bouteille et l'on emplit les verres. On but de ce vin ordinaire très-bon; mais il devait en arriver de meilleur, c'est pourquoi l'on attendit pour boire à la santé les uns des autres. On mangea une bonne tranche de bœuf. Le vieux fossoyeur disait :

« Voilà quelque chose de bon... c'est du bon bœuf! »

Et comme il trouvait aussi la fricassée de poulet très-bonne, je vis que Catherine était une femme d'esprit, car elle dit :

« Vous saurez, monsieur Zébédé, que nous aurions invité votre grand'mère Marguerite, que je vais voir de temps en temps, mais elle est trop vieille pour se lever; c'est pourquoi, si vous le voulez bien, puisqu'elle ne peut venir, qu'elle mange au moins un morceau avec nous, et qu'elle boive un verre de vin à la santé de son petit-fils. Qu'en pensez-vous, père Zébédé?

—Justement, dit le vieux fossoyeur, je pensais à cela. »

Le père Goulden regardait Catherine les larmes aux yeux; comme elle se levait pour choisir un morceau convenable, il l'embrassa, et j'entendis qu'il l'appelait sa fille!

Elle sortit avec une bouteille et une assiette. Pendant qu'elle était dehors, Zébédé me dit :

« Joseph, celle qui bientôt sera ta femme mérite tous les bonheurs; ce n'est pas seulement une honnête fille, ce n'est pas seulement une femme qui mérite l'amour, elle mérite aussi le respect, car elle a de l'esprit qui vient du cœur. Elle a vu ce que mon père et moi nous pensions devant ce bon dîner; elle a vu

qu'il nous ferait mille fois plus de plaisir si la grand'mère en avait sa part, et voilà pourquoi je l'aimerai toujours comme une sœur. »

En même temps, il détourna la tête et me dit tout bas :

« Joseph, c'est dans la joie que l'on sent le chagrin d'être pauvre; ce n'est pas assez de donner son sang pour la patrie, il faut qu'à cause de cela la misère reste à la maison, et quand on revient, il faut qu'on ait ce spectacle! »

Moi, comprenant qu'il allait devenir triste, je remplis son verre, nous bûmes, et ces pensées se dissipèrent.—Catherine revint aussi, disant que la grand'mère était très-heureuse, qu'elle remerciait M. Goulden, que c'était un beau jour pour elle!... enfin cela réveilla tout le monde. Et comme le dîner continuait, la tante Grédel, ayant entendu sonner les vêpres, sortit; mais Catherine resta, et l'animation que vous inspire le bon vin étant venue, on se mit à parler de la dernière campagne.

C'est alors que nous connûmes cette grande marche en retraite depuis le Rhin jusque derrière Paris; les combats du bataillon à Bibelskirchen et à Sarrebruck, — où le lieutenant Baubin avait passé la Sarre à la nage, pendant qu'il gelait à pierre fendre, pour détruire quelques barques encore au pouvoir de l'ennemi; —le passage à Narbefontaine, à Courcelles, à Metz, à Enzelvin, à Champlon, à Verdun, toujours en retraite; la bataille de Brienne. Il ne restait déjà plus d'hommes, mais le 4 février on avait remonté le bataillon avec les restes du 5e léger, et depuis ce moment tous les jours on était au feu : le 5, le 6 et le 7 à Méry-sur-Seine; le 8 à Sézanne, où les soldats mouraient dans la boue, n'ayant plus la force de s'en retirer; le 9 et le 10, à Mûrs, où Zébédé, le soir, s'était enterré dans le fumier d'une ferme pour se réchauffer; le 11, la terrible bataille de Marché, où le commandant Philippe avait été blessé d'un coup de baïonnette; le 12 et le 13, le passage à Montmirail; le 14, la bataille de Beauchamp; le 15 et le 16, la marche rétrograde sur Montmirail, où les Prussiens étaient revenus; les combats de la Ferté-Gauché, de Jouarre, de Gué-à-Train, de Neufchettes, ainsi de suite! Quand on avait battu les Prussiens, arrivaient les Russes; après les Russes, les Autrichiens, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Hessois, les Saxons, les Badois.

J'ai souvent entendu raconter cette campagne de France, mais jamais comme par Zébédé. Quand il parlait, sa grande figure maigre grelottait, son long nez se recourbait sur ses quatre poils de moustaches jaunes et ses yeux devenaient troubles; il étendait la main dans sa vieille manche creuse, et ce qu'il disait on croyait le voir :—on voyait ces grandes plaines de la Champagne, où les villages fumaient à droite et à gauche; les femmes, les enfants, les vieillards qui s'en allaient par bandes, à demi nus, emportant l'un sa vieille paillasse, l'autre quelques vieux meubles sur une charrette; pendant que la neige descendait du ciel, que le canon grondait dans le lointain, et que les Cosaques couraient comme le vent, les batteries de cuisine et même les vieilles horloges pendues à leurs selles, en criant : — Hourrah!

On voyait ces batailles furieuses, un contre dix; les paysans désespérés qui venaient aussi avec leurs fourches; et le soir l'Empereur, dehors, à cheval sur une chaise, le menton au bord du bâton sur ses mains croisées, en face d'un petit feu, les généraux autour. C'est ainsi qu'il dormait et qu'il rêvait! Il devait lui passer terriblement d'idées par la tête depuis Marengo, Austerlitz et Wagram!

Ah! de se battre, de souffrir la faim, le froid, la misère, les marches et les contre-marches, ce n'est rien, disait Zébédé; mais d'entendre pleurer et gémir en français des femmes et des enfants au milieu de tous ces décombres, de savoir qu'on ne peut pas les sauver; que plus on tue d'ennemis, plus il en revient; qu'il faut reculer, toujours reculer, malgré les victoires, malgré le courage, malgré tout... voilà ce qui vous déchire le cœur, monsieur Goulden! »

En l'écoutant, nous nous regardions les uns les autres; personne n'avait plus envie de boire, et le père Goulden, sa grosse tête penchée d'un air rêveur, disait tout bas :

« Oui... oui... voilà ce que coûte la gloire! Ce n'est pas assez de perdre la liberté, de perdre tous les droits qu'on avait gagnés avec tant de peine, il faut encore être pillé, saccagé, brûlé, haché par des bandes de Cosaques; il faut voir ce qu'on n'avait jamais vu depuis des centaines d'années : des tas de brigands qui vous font la la loi! Va... va... nous t'écoutons... raconte tout! »

Catherine, voyant notre tristesse, remplissait les verres :

« Allons, à la santé de M. Goulden! à la santé du père Zébédé! disait-elle; tous ces malheurs sont passés... ils ne reviendront plus.

Et nous buvions! Et Zébédé racontait comment il avait fallu renouveler encore une fois le bataillon, sur la route de Soissons, avec des soldats du 16e léger; comment ils étaient arrivés à Meaux, où l'hôpital de la Piété répandait la peste, malgré l'hiver, à cause des masses de blessés qu'on ne pouvait pas soigner.

C'était épouvantable! Mais le pire de tout,

Ils se regardèrent un instant. (Page 21.)

c'est quand il nous raconta leur arrivée à Paris, par la barrière de Charenton : l'Impératrice, le roi Joseph, le roi de Rome, les ministres, les nouveaux princes, les nouveaux ducs, tout ce grand monde qui se sauvait dans des calèches du côté de Blois, abandonnant la capitale à l'ennemi ; — pendant que les pauvres ouvriers en blouse, — qui n'avaient pourtant rien eu de l'Empire que d'être forcés de lui donner leurs enfants, — se précipitaient par milliers autour des mairies, en demandant des armes pour défendre l'honneur de la France, et que la vieille garde les repoussait à la baïonnette !... — Alors le père Goulden tout à coup s'écria :

« C'est assez ! c'est bon, Zébédé... Tiens... laissons cela... parlons plutôt d'autre chose ! »

Il avait pâli d'un coup. Dans le même instant la mère Grédel étant revenue des vêpres et nous voyant là tous muets et M. Goulden bouleversé, demanda :

« Hé ! qu'est-ce qui se passe donc ici ?

— Nous parlions de l'Impératrice et des ministres de l'Empereur, répondit le père Goulden en riant d'un air étrange.

— Ah ! je ne m'étonne plus si le vin vous tourne sur le cœur, dit-elle. Moi, chaque fois que j'y pense et que je me regarde par hasard dans le miroir, je vois que cela me rend toute verte. Ah ! les gueux ! Heureusement ils sont partis. »

Zébédé semblait de mauvaise humeur ; M. Goulden s'en aperçut et s'écria :

« C'est égal, la France est toujours un grand

Deux jours après eut lieu mon mariage avec Catherine. (Page 26.)

et glorieux pays. Si les nouveaux nobles valent juste autant que les anciens, le peuple au moins est ferme. On a beau faire, les bourgeois, les ouvriers et les paysans sont ensemble; ils ont les mêmes intérêts, ils ne lâcheront pas ce qu'ils tiennent, et ne se laisseront pas non plus mettre le pied sur la nuque. — Et maintenant mes amis, allons prendre l'air. Il se fait tard; la mère Grédel et Catherine ont du chemin pour retourner aux Quatre-Vents, Joseph les accompagnera.

— Non, dit Catherine, aujourd'hui Joseph doit rester avec son ami, nous retournerons toutes seules.

— Eh bien! soit, Catherine a raison, dit M Goulden; un jour pareil, les amis doivent tous rester ensemble. »

Nous étions sortis bras dessus bras dessous; la nuit venait. Sur la place d'Armes on s'embrassa de nouveau; la tante et Catherine prirent le chemin du village, et nous, après avoir fait quelques tours sous les grands tilleuls, nous entrâmes à la brasserie de *l'Homme sauvage*. On se rafraîchit avec de la bonne bière mousseuse. M. Gouden raconta le blocus, l'attaque de la tuilerie de Pernette, les sorties au Bigelberg, aux baraques d'en haut, et le bombardement. C'est là que j'appris pour la première fois qu'il avait été chef de pièce, et qu'il avait eu le premier l'idée de casser les fourneaux de fonte pour faire de la mitraille. Ces histoires se prolongèrent jusqu'à la retraite de dix heures. Enfin Zébédé nous quitta pour aller à la caserne, le vieux fossoyeur retourna dans la rue

des Capucins, et nous dans notre lit, où nous dormîmes jusqu'au lendemain huit heures.

VII

Deux jours après eut lieu mon mariage avec Catherine, chez la tante Grédel, aux Quatre-Vents. M. Goulden représentait mon père; j'avais choisi Zébédé pour garçon d'honneur, et quelques anciens camarades, restés au bataillon, étaient aussi de la noce.

Le lendemain, Catherine et moi nous demeurions déjà chez M. Goulden, dans les deux petites chambres au-dessus de l'atelier.

Bien des années se sont écoulées depuis. M. Goulden, la tante Grédel et les camarades ont disparu de ce monde, Catherine est devenue toute blanche; eh bien! souvent encore, quand je la regarde, ces temps lointains ressuscitent: il me semble la revoir comme à vingt ans, blonde et rose : je la vois ranger nos pots de fleurs au bord des fenêtres en haut, je l'entends chanter tout bas, je vois le soleil en face; je crois encore descendre avec elle le petit escalier un peu roide, et dire ensemble en entrant dans l'atelier : « Bonjour, monsieur Goulden. » Lui, se retourne en souriant, et nous répond : « Bonjour, mes enfants, bonjour. » Il embrasse Catherine qui se met à balayer, à cirer les meubles, à dresser le pot-au-feu, pendant que nous regardons le travail qu'il faudra faire dans la journée.—Ah! le bon temps!... la belle vie!... Quelle joie... quelle satisfaction d'être jeune, d'avoir une femme simple, bonne, laborieuse! Comme tout rit dans votre âme... Comme on voit l'avenir s'étendre devant soi, loin... bien loin!... On ne sera jamais vieux... on s'aimera toujours... On conservera toujours ceux que l'on aime... On aura toujours du courage... On ira toujours se promener le dimanche bras dessus bras dessous, à la Bonne-Fontaine! On s'assiéra toujours sur la mousse dans les bois, en écoutant les abeilles et les hannetons bourdonner autour des grands arbres pleins de lumière... On se sourira toujours!... Quelle existence, mon Dieu, quelle existence!

Et puis, le soir on rentrera tout doucement au nid; et les grandes traînées d'or qui s'étendent dans le ciel, de Wéchem au bois de Mittelbronn, on les regardera longtemps en silence, en se serrant la main, quand la petite cloche de Phalsbourg commence à sonner l'*Angelus*, et que toutes celles des villages lui répondent sur la campagne déjà sombre... Ah! la jeunesse... la vie!... tout est encore là devant moi, c'est la même chose aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, d'autres alouettes et d'autres fauvettes nichent au printemps, d'autres fleurs blanchissent les grands pommiers... faut-il donc que nous ayons changé! faut-il que nous soyons devenus vieux, comme d'autres étaient vieux de notre temps! — Rien que cela me ferait croire que nous redeviendrons jeunes, que nous nous aimerons encore, que nous retrouverons le père Goulden, la tante Grédel et tous les autres honnêtes gens. Autrement, ce serait trop malheureux de vieillir : Dieu ne voudrait pas nous donner ce chagrin sans espérance. Catherine pense aussi comme moi.

Enfin nous étions tout à fait heureux, nous voyions tout en beau; rien ne pouvait troubler notre bonheur.

C'était le temps où les alliés, par centaines de mille, infanterie, cavalerie et artillerie, à pied et à cheval, avec des feuilles de chêne sur leurs shakos, sur leurs casques, au bout de leurs fusils et de leurs lances, passaient autour de la ville pour retourner chez eux. Ils poussaient des cris de joie qu'on entendait d'une lieue, comme on entend les cris des pinsons, des grives, des merles et des mille autres oiseaux du ciel à la saison des faînes. Dans un autre temps, cela m'aurait fait de la peine, parce que c'était le signe de notre défaite; mais alors je me consolais en pensant : « Qu'ils s'en aillent, et qu'ils ne reviennent plus! » Et quand Zébédé venait me dire que tous les jours des officiers russes, autrichiens, prussiens, bavarois, traversaient la ville pour aller voir notre commandant de place, M. de la Faisanderie, un ancien émigré qui les comblait d'honneurs; que tel officier du bataillon avait provoqué l'un de ces étrangers; que tel autre officier en demi-solde en avait tué deux ou trois en duel, soit à *la Roulette*, à *l'Arbre vert* ou bien au *Panier fleuri*, — car on s'alignait partout, les nôtres ne pouvaient supporter la vue des ennemis, partout on jetait son habit dans l'herbe, et les brancards de l'hôpital ne faisaient qu'aller et venir,—quand Zébédé me racontait ces choses, ou qu'il nous disait qu'on avait mis tant d'officiers en demi-solde, pour les remplacer par d'autres de Coblentz; que les soldats allaient être forcés d'assister en grande tenue à la messe; que les curés étaient tout, et que l'épaulette n'était plus rien! — au lieu de me chagriner, je me disais : « Bah! bah! tout cela finira par s'arranger... Pourvu que nous conservions le repos, pourvu que nous puissions travailler et vivre en paix, c'est le principal.

Je ne pensais pas que, pour conserver la paix, ce n'est pas assez d'être content soi-même,

mais qu'il faut que les autres le soient aussi. J'étais comme la tante Grédel, qui trouvait tout très-bien depuis notre mariage. Elle venait souvent nous voir, son panier plein d'œufs frais, de fruits, de légumes et de galettes pour notre ménage, et s'écriait :

« Hé! monsieur Goulden, on n'a pas besoin de demander si les enfants vont bien, on n'a qu'à regarder leur mine. »

Elle me disait aussi :

« Hé! Joseph, ça fait une différence d'être marié, n'est-ce pas, ou de se trimballer avec un sac et un fusil du côté de Lutzen?

—Oui... oui... maman Grédel, je vous crois! » lui répondais-je en riant de bon cœur.

Alors elle s'asseyait, les mains sur ses genoux et disait :

« Tout cela vient de la paix... la paix fait le bonheur de tout le monde! et quand on pense qu'un tas de gueux, de va-nu-pieds osent encore crier contre le roi! »

D'abord M. Goulden, qui travaillait, ne répondait pas; mais quand elle continuait, il disait :

« Allons, mère Grédel, un peu de calme, que diable! Vous savez bien que maintenant les opinions sont libres; nous avons deux chambres, nous avons une constitution, chacun peut avoir son avis.

—C'est pourtant la vérité, faisait la tante en me regardant de côté d'un air de malice; du temps de l'autre, il fallait se taire, cela montre encore une différence! »

M. Goulden n'allait pas plus loin, car il considérait la tante comme une bonne femme, mais qui ne valait pas la peine d'être convertie. Il souriait même quand elle ne criait pas trop fort, et les choses se passaient ainsi sans aigreur, lorsqu'il arriva du nouveau.

D'abord un ordre arriva de Nancy, pour forcer les gens de fermer les devantures de leurs boutiques pendant l'office du dimanche; les juifs et les luthériens étaient forcés de fermer comme les autres. Depuis ce moment, on ne criait plus dans les auberges, ni dans les cabarets; tout était comme mort en ville pendant la messe et les vêpres; les gens ne disaient plus rien, on se regardait comme si on avait eu peur.

Le dimanche où l'on ferma pour la première fois notre devanture, comme nous dînions dans l'ombre, le père Goulden, qui paraissait triste, dit :

« J'avais espéré, mes enfants, que tout serait fini, que l'on respecterait le bon sens, et que nous aurions le calme pour des années; je vois malheureusement que ces Bourbons sont des espèces de Dagobert... Tout cela devient grave! »

Il n'en dit pas plus ce dimanche, et sortit dans l'après-midi pour lire les gazettes. Tous les gens qui savaient lire,—pendant que les paysans étaient à la messe,—allaient lire les journaux, après avoir fermé leur boutique. C'est depuis ce temps que les bourgeois et les maîtres ouvriers ont pris l'habitude de lire la gazette, et même un peu plus tard ils voulurent avoir un casino.

Je me rappelle que tout le monde parlait de Benjamin Constant et qu'on mettait sa confiance en lui. M. Goulden l'aimait beaucoup; comme il avait pris l'habitude de sortir tous les soirs, pour lire chez le père Colin ce qui se passait, nous savions aussi les nouvelles. Il nous disait : « Le duc d'Angoulême est à Bordeaux,—le comte d'Artois est à Marseille,—ils promettent ceci,—ils ont dit cela. » Catherine était plus curieuse que moi, elle aimait à entendre les nouvelles du pays, et quand M. Goulden disait quelque chose, je voyais dans ses yeux qu'elle lui donnait raison.—Un soir, il nous dit :

« Le duc de Berry vient chez nous. »

Nous fûmes bien étonnés.

« Qu'est-ce qu'il vient donc faire ici, monsieur Goulden? lui demanda Catherine.

—Il vient passer la revue du régiment, dit-il en souriant. Je suis curieux de le voir; les journaux racontent qu'il ressemble à Bonaparte, mais qu'il a beaucoup plus d'esprit. Ce n'est pas étonnant pour un prince légitime; s'il n'avait pas plus d'esprit que le fils d'un paysan, ce serait bien malheureux! Enfin, toi, Joseph, qui connais l'autre, tu jugeras de la chose. »

On pense combien cette nouvelle réveilla le pays. Depuis ce jour, on ne pensait plus qu'à dresser des arcs de triomphe, à faire des drapeaux blancs; tous les villages des environs devaient arriver sur des charrettes enguirlandées.—On fit un arc de triomphe à Phalsbourg et un autre sur la côte de Saverne. Cela se passait à la fin du mois de septembre. Tous les jours Catherine et moi, le soir après notre souper, nous allions voir avancer l'arc de triomphe; il était entre l'hôtel de *la Ville de Metz* et le confiseur Dürr, sur la route. Le vieux charpentier Ulrich et ses garçons l'élevaient; c'était comme une grande porte, que l'on couvrait de guirlandes en feuilles de chêne, et sur les façades se déployaient des drapeaux blancs magnifiques.

Pendant qu'on finissait cet ouvrage, Zébédé vint nous voir deux ou trois fois; le prince devait arriver par Metz; on recevait des lettres au régiment, des lettres qui le représentaient comme aussi sévère que s'il avait gagné cinquante batailles. Mais ce qui fâchait surtout

Zébédé, c'est que le prince appelait nos anciens officiers, des officiers de fortune.

Enfin il arriva le 1er octobre à six heures du soir; on tirait déjà le canon, qu'il était encore sur la côte du Gerberhoff. Il descendit à *la Ville de Metz*, sans passer sous l'arc de triomphe. La place était encombrée d'officiers en grande tenue; de toutes les fenêtres on criait : *Vive le roi! vive le duc de Berry!* comme on avait crié, du temps de Napoléon : *Vive l'Empereur!*

M. Goulden, Catherine et moi, nous ne pouvions pas approcher, tant la place était encombrée de monde; nous vîmes seulement défiler les calèches et les hussards. Un piquet, du côté de chez nous, fermait la route.

Ce même soir, le duc reçut le corps d'officiers; il daigna accepter un dîner que les officiers du 6e lui firent offrir, mais il n'invita que le colonel Zaepfel. A la suite du dîner, qui se prolongea jusqu'à dix heures, les notables lui donnèrent un bal au collége. Tous les officiers, tous les amis des Bourbons, en habit noir, culotte et bas de soie blancs, s'y rendirent avec le prince; les demoiselles de bonne famille, en robe blanche, s'y trouvaient en foule. Je crois encore entendre, au milieu de la nuit, les chevaux du cortége passer, et les mille cris de : *Vive le roi!... vive le duc de Berry!*

Toutes les fenêtres étaient illuminées; devant celles du commandant de place, on voyait un grand écusson bleu de ciel : la couronne et les trois fleurs de lis en or brillaient dans l'ombre. La grande salle du collége retentissait de la musique du régiment. Mademoiselle Brémer, qui possédait une très-jolie voix, devait chanter au prince l'air de *Vive Henri IV!* Mais toute la ville sut le lendemain qu'elle avait été comme éblouie par la vue du prince, ce qui l'avait empêchée de dire un seul mot, et tout le monde répétait :

« Pauvre mademoiselle Félicité! pauvre mademoiselle Félicité! »

Le bal se prolongea toute la nuit. Depuis longtemps Catherine, M. Goulden et moi nous dormions, lorsque vers trois heures du matin, le passage des hussards et les cris de : *Vive le duc de Berry!* nous réveillèrent. Il faut pourtant que les princes aient une bonne santé pour aller à tous ces bals, à tous ces dîners qu'on leur offre le long de la route. Ce doit être pour eux un bien grand ennui, surtout à la longue, quand on les appelle :—Sa Majesté! Sa Dignité! Son Excellence! Sa Bonté! Sa Justice! enfin tout ce qu'on peut inventer d'extraordinaire et de nouveau, pour leur faire croire qu'on les adore et qu'on les regarde comme des dieux. Oui, s'ils finissent par mépriser les hommes, ce n'est pas étonnant : si on nous en faisait autant, nous finirions aussi par croire que nous sommes des aigles.

Enfin, ce que je viens de raconter est l'exacte vérité, et je n'ai rien dit de trop.

Le lendemain, cela recommença pour ainsi dire avec un nouvel enthousiasme. Il faisait très-beau temps; mais comme le prince avait mal dormi, comme il s'était beaucoup ennuyé de voir ces petits bourgeois, qui voulaient imiter la cour sans réussir; comme il trouvait aussi peut-être qu'on ne lui faisait pas encore assez d'honneur et qu'on ne criait pas assez *Vive le roi! vive le duc de Berry!*—car tous les soldats gardaient le silence, — il était de très-mauvaise humeur.

Ce jour-là, je le vis très-bien pendant la revue qui tenait les côtés de la place; nous étions, M. Goulden, Catherine et moi, chez le marchand de cuir Wittman, au premier, et pendant la bénédiction du drapeau et le *Te Deum* à l'église, nous le vîmes aussi, car nous avions le quatrième banc en face du chœur. On disait bien qu'il ressemblait à Napoléon, mais ce n'était pas vrai; c'était un bon gros garçon court et trapu, les joues pâles à cause de la fatigue, et pas vif du tout, au contraire. Pendant tout l'office, il ne faisait que bâiller et se balancer sur les hanches lentement, comme un pendule. Je vous dis ce que j'ai vu moi-même, et cela montre combien les gens sont aveugles; ils veulent trouver des ressemblances partout.

Pendant les revues, je me souviens aussi que l'Empereur venait à cheval, et que d'un coup d'œil il découvrait si tout était en ordre; au lieu que le duc s'approcha des rangs à pied, et même deux ou trois fois il fit des reproches à de vieux soldats en les regardant du haut en bas. Ce fut le pire. Il avait regardé Zébédé de cette manière, et Zébédé n'a jamais pu lui pardonner.

Voilà pour la revue. Mais une chose plus grave, c'est la distribution des croix et des fleurs de lis. Quand je vous dirai que tous les maires, les adjoints, les conseillers des Baraques-d'en-Haut, des Baraques du Bois-de-Chênes, du Holderloch et de Hirschland reçurent la fleur de lis, parce qu'ils étaient en tête de leur village, avec le drapeau blanc, et que Pinacle, — pour être arrivé le premier, avec la musique du bohémien Waldteufel qui jouait : *Vive Henri IV*, et cinq ou six drapeaux blancs, plus grands que les autres, — reçut la croix d'honneur! quand je vous dirai cela, vous comprendrez ce que pensaient les gens raisonnables : ce fut un véritable scandale.

Dans l'après-midi, vers quatre heures, le prince partit pour Strasbourg, accompagné de

tous les royalistes du pays, à cheval les uns sur de bons chevaux, les autres, comme Pinacle, sur de vieilles rosses. On lui avait préparé le dîner sur la côte de Saverne.

Une chose que tous les Phalsbourgeois de ce temps se rappellent encore, c'est que le prince était déjà dans sa calèche et qu'il partait lentement, lorsqu'un officier émigré, la tête nue, en uniforme, se mit à courir derrière, en criant d'une voix lamentable qu'on entendait sur toute la place :

« Du pain!... mon prince... du pain pour mes enfants! »

Cela faisait rougir les gens, qui se sauvaient de honte.

Nous étions rentrés chez nous en silence; le père Goulden semblait rêveur, lorsque la tante Grédel arriva.

« Eh bien! mère Grédel, lui dit-il, vous devez être contente?

—Et pourquoi?

—Pinacle est décoré. »

Elle devint toute verte et s'assit en disant au bout d'une minute :

« Ça c'est la plus grande gueuserie qu'on puisse voir. Mais si le prince avait su ce que Pinacle vaut, monsieur Goulden, au lieu de lui donner la croix, il l'aurait plutôt fait pendre.

—Voilà justement le mal, répondit M. Goulden; ces gens-là font beaucoup de choses pareilles sans le savoir, et quand ils le sauront, ce sera peut-être trop tard. »

VIII

C'est ainsi que Mgr le duc de Berry visita les départements de l'Est; le bruit de ses moindres paroles se répandit au loin; les uns célébraient ses grâces infinies, et les autres gardaient le silence.

Depuis ce moment, plus d'une fois l'idée me vint que tous ces émigrés, tous ces officiers en demi-solde, tous ces prédicateurs avec leurs processions et leurs expiations, finiraient par tout bouleverser; et quelque temps après, à l'entrée de l'hiver, nous sûmes que ce n'était pas seulement chez nous, mais que c'était jusqu'au fond de l'Alsace, que les affaires se gâtaient de la sorte.

Un matin que le père Goulden et moi nous travaillions, entre onze heures et midi, rêvant chacun à sa manière, et que Catherine dressait la table, je sortis me laver les mains à la pompe, ce que je faisais toujours avant de dîner. Une vieille, au bas de l'escalier, s'essuyait les pieds sur le paillasson; elle secouait ses jupes couvertes de boue et tenait un bâton avec un grand chapelet qui lui pendait au coude. Comme je la regardais du haut de la rampe, elle se mit à monter, et je reconnus tout de suite, à ses petits yeux plissés et à sa petite bouche entourée de rides innombrables, que c'était Anna-Marie, la pèlerine de Saint-Witt.

Cette pauvre vieille nous apportait souvent des montres à raccommoder, pour les personnes pieuses qui mettaient leur confiance en elle; sa vue réjouissait toujours le père Goulden.

« Hé! s'écriait-il, c'est Anna-Marie; nous allons prendre une bonne prise. Et comment va M. le curé un tel? Comment se porte M. le vicaire un tel? A-t-il toujours bonne mine? Et M. Jacob de tel endroit? Et le vieux sacristain Niclausse? c'est toujours lui qui sonne les cloches à Dann, à Hirschland, à Saint-Jean? Il commence à se faire bien vieux!

—Ah! monsieur Goulden, merci pour M. Jacob; vous savez qu'il a perdu mademoiselle Christine la semaine dernière.

—Comment... comment... mademoiselle Christine!...

—Mon Dieu, oui...

—Quel malheur!... Enfin, il faut penser que nous sommes tous mortels.

—Oui, monsieur Goulden; et puis, quand on a la grâce de recevoir les saintes consolations de l'Église...

—Sans doute... sans doute... c'est le principal! »

Voilà comment ils causaient, et le père Goulden riait intérieurement. Il savait tout ce qui se passait dans la sacristie à six lieues autour de la ville. De temps en temps, il me lançait un regard malin. J'avais vu cela cent fois depuis mon apprentissage; mais on comprend combien M. Goulden devait être encore plus curieux ce jour-là d'apprendre ce qui se passait au pays.

« Hé! c'est Anna-Marie, dit-il en se levant; depuis combien de temps on ne vous a pas vue?

—Depuis trois mois, monsieur Goulden, trois grands mois; j'ai fait des pèlerinages à Saint-Witt, à Sainte-Odile, à Marienthal, à Hazlache; j'avais des vœux pour tous les saints en Alsace, en Lorraine et dans les Vosges. Enfin me voilà presque débarrassée; il ne me reste plus que Saint-Quirin.

—Ah! tant mieux, vos affaires vont bien, cela me fait plaisir. Asseyez-vous, Anna-Marie, reposez-vous. »

Je voyais dans ses yeux combien il était con-

tent de faire dévider son chapelet à la vieille. Mais il paraît qu'Anna-Marie avait des affaires ailleurs.

Ah! monsieur Goulden, dit-elle, je ne peux pas aujourd'hui, les autres sont en avance : la mère Evig, Gaspard Rosenkrantz et Jacob Heilig. Il faut que j'aille encore à Saint-Quirin ce soir; je suis seulement entrée pour vous dire que l'horloge de Dosenheim est dérangée, et qu'on vous attend ponr la remettre.

—Bah! bah! restez donc un instant.

—Non, je ne peux pas; je suis bien fâchée, monsieur Goulden, mais il faut que je finisse ma tournée. »

Elle avait déjà repris son paquet, et M. Goulden paraissait contrarié, lorsque Catherine, posant le grand plat de choux sur la table, se mit à dire :

« Comment! vous voulez partir, Marie-Anne? Vous n'y pensez pas... Voici déjà votre assiette. »

Alors elle, tournant la tête, vit la grande soupière fumante, et les choux qui répandaient une odeur délicieuse.

« Je suis bien pressée, dit-elle.

—Bah! vous avez de bonnes jambes, répondit Catherine en clignant de l'œil du côté de M. Goulden.

—Ah! pour cela, Dieu merci, les jambes sont encore bonnes.

—Eh bien donc, asseyez-vous, reprenez un peu de force; c'est un métier bien dur de marcher toujours.

—Oui, madame Bertha, certainement; on gagne bien les trente sous qu'on vous donne, allez! »

J'avançais les chaises :

« Asseyez-vous, Marie-Anne, et donnez-moi votre bâton.

—Il faut donc que je vous écoute, dit-elle; mais je ne m'arrêterai pas longtemps; je ne veux prendre qu'une bouchée, ensuite je pars.

—Oui, oui, c'est entendu, Marie-Anne, on ne vous retardera pas trop, » dit M. Goulden.

Chacun avait pris sa place. M. Goulden servait déjà, Catherine me regardait en souriant, et je me disais :

« Les femmes sont pourtant plus fines que nous! »

J'étais tout réjoui.—Qu'est-ce qu'un homme peut souhaiter de mieux que d'avoir une femme d'esprit? C'est un véritable trésor, et j'ai vu souvent que les hommes sont heureux en se laissant conduire par des femmes pareilles.

On pense bien qu'une fois à table, près d'un bon poêle, — au lieu d'être dehors, les pieds dans la boue, et de sentir la bise de novembre soufler dans ses jupes, l'on pense qu'Anna Marie ne songeait plus à se mettre en route. C'était une bonne créature, qui soutenait encore à soixante-cinq ans deux petits enfants de son fils, mort depuis quelques années. Et de courir le pays à cet âge, de recevoir le vent, la pluie et la neige sur le dos, de dormir dans les granges et les étables sur la paille, de ne manger les trois quarts du temps que des pommes de terre, et pas toujours autant qu'on en voudrait, ce n'est pas pour vous faire mépriser une bonne assiettée de soupe bien chaude, un bon morceau de lard fumé, avec de bons choux, et deux ou trois verres de vin qui vous réchauffent le cœur! Non, il faut voir les choses comme elles sont; la vie de ces pauvres gens est bien triste, chacun ferait bien d'aller en pèlerinage pour son propre compte.

Enfin Anna-Marie comprenait la différence d'être à table ou sur la route; elle mangeait de bon appétit, et se faisait un véritable plaisir de nous raconter ce qu'elle avait appris dans sa dernière tournée.

« Oui, maintenant tout va bien, disait-elle; toutes ces processions et ces expiations que vous avez vues ne sont encore rien, il faut que cela grandisse de jour en jour. Et vous saurez qu'il va venir parmi nous des missionnaires, comme dans le temps parmi les sauvages, pour nous convertir, et qu'ils viennent de M. de Forbin-Janson et de M. de Rauzan, parce que la corruption du siècle est trop grande. Et l'on va rebâtir partout les couvents; et l'on remettra les barrières sur les routes, comme avant la rébellion de vingt-cinq ans! Et quand les pèlerins arriveront à la porte des couvents, ils n'auront qu'à sonner, on leur ouvrira tout de suite; le frère servant viendra leur apporter des écuelles de soupe grasse, entremêlées de viande les jours ordinaires, et des écuelles de soupe maigre, avec du poisson, les vendredis, les samedis et tout le temps du carême.—De cette manière, la piété grandira, tout le monde voudra se faire pèlerin. Mais les dames religieuses de Bichofsheim ont dit que les anciens pèlerins de père en fils, comme nous, oseraient seuls aller en pèlerinage, parce que chacun doit rester dans son état : les paysans doivent être attachés à la terre, et les seigneurs doivent ravoir leurs châteaux pour gouverner. J'ai moi-même entendu ces choses de mes propres oreilles, chez les dames religieuses, qui vont aussi ravoir leurs dots, parce qu'elles sont revenues de l'exil, et qu'il faut leur restituer la dot pour rebâtir la chapelle; c'est une chose très-sûre.

— Ah! Seigneur, si c'était déjà fait seulement, et que je puisse en profiter dans ma vieillesse. Voilà bien assez longtemps que je

jeune, et mes petites-filles aussi. Je les mènerais avec moi, je leur apprendrais les prières, et j'aurais la consolation, à ma mort, de leur laisser un bon état. »

En l'écoutant raconter ces choses contraires au bon sens, nous étions encore tout émus, parce qu'elle pleurait d'attendrissement de voir d'avance ses petites-filles mendier à la porte des couvents, et le frère servant leur apporter de la soupe.

« Et vous saurez aussi, dit-elle, que M. de Rauzan et le révérend père Tarin veulent qu'on rebâtisse les châteaux, qu'on rende les bois, les prés, les champs aux nobles, et qu'on remette tous les étangs en eau provisoirement, parce que les étangs sont aux révérends pères, qui n'ont pas le temps de labourer, de semer ni de récolter : il faut que tout vienne seul.

—Mais dites donc, Marie-Anne, ce que vous racontez là, demandait le père Goulden, est-ce bien sûr ? Je ne puis presque pas croire qu'un si grand bonheur nous soit réservé.

—C'est tout à fait sûr, monsieur Goulden, disait-elle; M. le comte d'Artois veut faire son salut, et pour qu'il puisse faire son salut, tout doit rentrer dans l'ordre. A Marienthal, M. le vicaire Antoine disait encore ces choses la semaine dernière. Ce sont des choses, voyez-vous, qui viennent d'en haut. Seulement, il faut un peu de patience, il faut que le cœur des gens s'habitue par les prédications et les expiations. Ceux qui ne voudront pas s'habituer, comme les juifs et les luthériens, on les forcera. Et les jacobins... »

En parlant des jacobins, Anna-Marie regarda tout à coup M. Goulden, et devint rouge jusqu'aux oreilles; mais elle se remit, car il souriait.

« Parmi les jacobins, dit-elle alors, il s'en trouve quelques-uns de très-bons tout de même; mais il faut pourtant que les pauvres vivent... les jacobins ont pris les biens des pauvres, ce n'est pas beau.

—Mais où donc et quand ont-ils pris les biens des pauvres, Marie-Anne ?

—Écoutez, monsieur Goulden, les moines et les capucins avaient les biens des pauvres, et les jacobins se sont tout partagé entre eux.

—Ah! je comprends, je comprends, dit le père Goulden, les moines et les capucins avaient votre bien, Marie-Anne ? Je n'aurais jamais deviné cela. »

M. Goulden souriait toujours, et Marie-Anne dit :

« Je savais bien que nous serions d'accord à la fin.

—Oui, oui, nous sommes d'accord, » fit-il avec bonté.

Moi j'écoutais sans rien dire, étant naturellement curieux d'apprendre ce qui pouvait nous arriver. Il était facile de voir que Marie-Anne nous rapportait ce qu'elle avait entendu dans son dernier voyage.

Elle disait aussi que les miracles allaient revenir; que saint Quirin, sainte Odile et les autres n'avaient pas voulu faire des miracles sous l'usurpateur; mais que maintenant les miracles recommençaient déjà, que le petit saint Jean noir à Kortzeroth, en voyant revenir l'ancien prieur de l'exil, s'était mis à verser des larmes.

« Oui, oui, je comprends, dit M. Goulden, cela ne m'étonne pas, après les expiations et les processions, il faut aussi que les saints fassent des miracles; c'est tout naturel, Marie-Anne, c'est tout naturel.

—Sans doute, monsieur Goulden ; et quand on verra les miracles, la foi reviendra.

—C'est clair, c'est clair. »

Le dîner était alors fini; Marie-Anne, ne voyant plus rien venir, se souvint qu'elle était en retard et s'écria :

« Seigneur Dieu, voici une heure qui sonne, les autres doivent être déjà près d'Ercheviller. Maintenant il est temps que je vous quitte. »

Elle s'était levée et prenait son bâton d'un air affairé.

« Allons, bon voyage, Anne-Marie, lui dit M. Goulden, et ne vous faites plus si longtemps attendre.

—Ah! monsieur Goulden, fit-elle à la porte, si je ne suis pas tous les jours assise à votre table, ce n'est pas ma faute. »

Elle riait, et dit encore en prenant son paquet :

« Allons, au revoir; et, pour tout le bien que vous me faites, je vais prier le bienheureux saint Quirin de vous envoyer un bon gros garçon, rose et frais comme une pomme d'api. Voilà, madame Bertha, tout ce qu'une pauvre vieille femme comme moi peut faire.

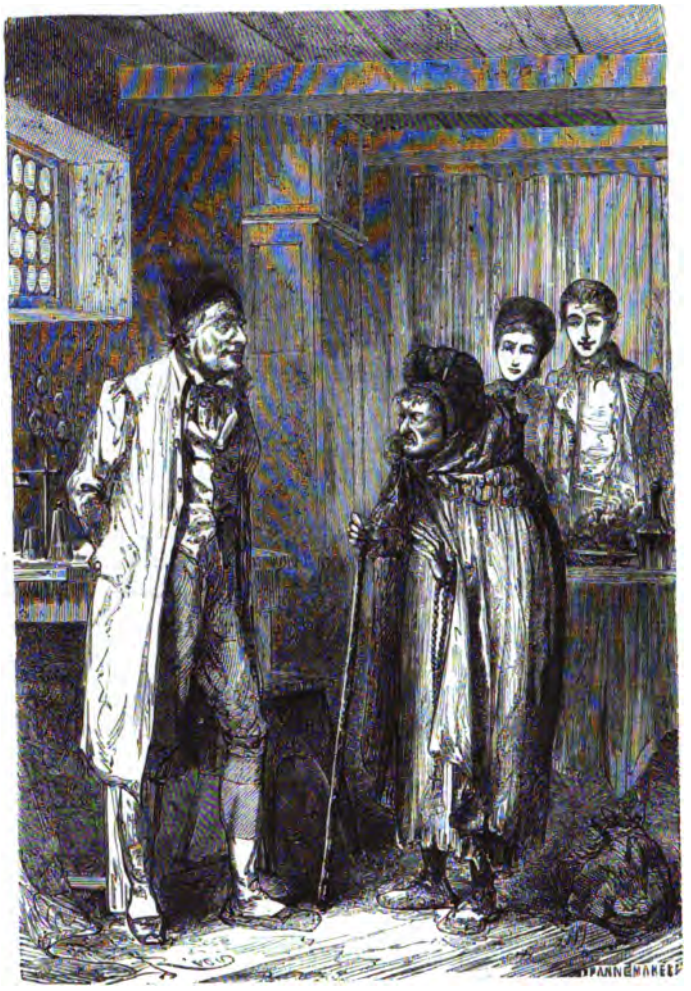
En entendant ces bonnes paroles, je me dis :

« Cette pauvre vieille Anne-Marie est pourtant une bonne âme. Justement ce qu'elle vient de dire, c'est ce que je souhaite le plus au monde. Que Dieu l'entende! »

J'étais attendri de ce bon souhait. Elle alors descendait l'escalier, et lorsqu'on l'entendit refermer la porte en bas, Catherine se mit à rire en disant :

« Cette fois elle a bien vidé son sac.

—Oui, mes enfants, répondit M. Goulden, qui semblait tout pensif, voilà bien ce qu'on peut appeler l'ignorance humaine. On voudrait croire que cette pauvre créature invente tout cela; malheureusement, elle ramasse tout à



« Hé ! c'est Anna-Marie, » dit-il en se levant. (Page 29.)

droite et à gauche ; c'est mot à mot ce que pensent les émigrés, c'est ce que répètent leurs journaux tous les jours, et ce que les prédicateurs prêchent ouvertement dans toutes les églises. Louis XVIII les gêne ; il a trop de bon sens pour eux ; leur véritable roi, c'est Mgr le comte d'Artois, qui veut faire son salut ; et pour que monseigneur fasse son salut, il faut que tout soit rétabli comme avant la rébellion de vingt-cinq ans ; il faut que les biens nationaux soient rendus à leurs anciens maîtres, il faut que la noblesse ait ses droits et priviléges comme en 1788, et qu'elle occupe tous les grades de l'armée ; il faut que la religion catholique, apostolique et romaine soit la seule religion de l'État ; il faut l'observation des dimanches et jours de fêtes ; il faut que les hérétiques soient chassés de toutes les places, et que les prêtres donnent seuls l'instruction aux enfants du peuple ; il faut que cette grande et terrible nation, qui pendant vingt-cinq ans a porté ses idées de liberté, d'égalité, de fraternité dans tout l'univers, à force de bon sens et de victoires — et qui n'aurait jamais été vaincue si l'empereur n'avait pas fait alliance avec les rois à Tilsitt ; — il faut que cette nation, qui dans quelques années a produit autant de grands capitaines, de grands orateurs, de grands savants et de génies de toute sorte, que ces races nobles en deux mille ans, il faut qu'elle cède tout, qu'elle se remette à gratter la terre, pendant que les autres, qui ne sont pas un contre mille, se gobergeront de père en fils et feront les jolis cœurs à ses dépens ! Oh ! bien sûr

« C'est ce qu'on peut appeler une montre de prince. » (Page 36.)

qu'elle va rendre les champs, les prés, les étangs, comme dit Anna-Marie, et qu'elle rebâtira les châteaux et les couvents, cela ne peut manquer; pour être agréable à M. le comte d'Artois et l'aider à faire son salut, c'est bien le moins qu'elle lui doive.. Un si grand prince! »

Alors le père Goulden, joignant les mains et regardant le plafond, se mit à dire :

« Seigneur Dieu... Seigneur Dieu... vous qui faites faire tant de miracles au petit saint Jean noir de Kortzeroth, si vous faisiez seulement entrer un seul rayon de bon sens dans la tête de monseigneur et de ses amis, je crois que ce serait encore plus beau que les larmes du petit saint! — Et l'autre, là-bas dans son île, avec ses yeux clairs, c'est comme un épervier qui fait semblant de dormir, en regardant des oies patauger dans une mare... Seigneur Dieu, songez qu'en cinq ou six coups d'aile il sera dessus... les oies se sauveront; mais nous autres, nous aurons encore une fois l'Europe sur le dos! »

Il disait ces choses d'un air grave, et moi je regardais Catherine, pour savoir s'il fallait rire ou pleurer. Tout à coup il s'assit en disant :

« Allons, Joseph, tout cela n'est pas gai; mais qu'est-ce que nous pouvons y faire? Il est temps de se remettre à l'ouvrage. Regarde un peu ce qui manque à la montre de M. le curé Jacob. »

Catherine alors levait la nappe, et chacun se remettait au travail.

IX

L'hiver était venu ; c'était un hiver pluvieux, mêlé de neige et de vent. Les toits, dans ce temps, n'avaient pas encore de chéneaux, la pluie tombait des tuiles, et le vent la chassait jusqu'au milieu des rues. On entendait ce clapotement toute la journée, pendant que le poêle bourdonnait, que Catherine courait autour de nous, surveillait le feu, levait le couvercle des marmites, et quelquefois se mettait à chanter tout bas, en s'asseyant à son rouet. Le père Goulden et moi, nous étions alors tellement habitués à cette existence, que l'ouvrage se faisait en quelque sorte sans y penser. Nous n'avions plus à nous inquiéter de rien ; la table était mise et le dîner servi juste sur le coup de midi. C'était la vie de famille.

Le soir, M. Goulden sortait après le souper, pour aller lire la gazette au café Hoffmann, son vieux manteau bien tiré sur les épaules, et son gros bonnet de renard enfoncé dans la nuque. Malgré cela, souvent, le soir après dix heures, lorsque nous étions déjà couchés, nous l'entendions revenir en toussant, il avait eu les pieds mouillés; Catherine me disait :

« Le voilà maintenant qui tousse, il se croit toujours jeune comme à vingt ans. »

Et le matin, elle ne se gênait pas pour lui faire des reproches.

« Monsieur Goulden, disait-elle, vous n'êtes pas raisonnable, vous avez un gros rhume, et vous sortez tous les soirs.

—Hé ! que veux-tu, mon enfant, maintenant j'ai l'habitude de lire la gazette ; c'est plus fort que moi, je veux savoir ce que disent Benjamin Constant et les autres ; c'est comme une seconde vie, et bien souvent je pense : « Ils auraient encore dû parler de telle chose... Si Melchior Goulden avait été là, il aurait encore réclamé sur tel chapitre, et cela n'aurait pas manqué de produire un grand effet. »

Alors il riait en hochant la tête, et disait:

« Chacun croit avoir plus d'esprit et de bon sens que les autres, mais Benjamin Constant me fait toujours plaisir. »

Nous ne savions que répondre, car son amour pour la gazette était trop grand. Un jour Catherine lui dit :

« Monsieur Goulden, puisque maintenant vous voulez savoir les nouvelles, ce n'est pas une raison pour vous rendre malade. Vous n'avez qu'à faire comme le vieux menuisier Carabin ; il s'est entendu la semaine dernière avec le père Hoffmann, qui lui envoie le journal après sept heures — quand les autres l'ont déjà lu — moyennant trois francs par mois. De cette manière, sans se déranger, Carabin sait tout ce que se passe, et sa femme, la vieille Bével, aussi ; ils causent entre eux de ces choses au coin du feu, ils disputent ensemble, et voilà ce que vous devriez faire.

—Hé ! sais-tu, Catherine, que c'est une fameuse idée ! dit M. Goulden. Oui... mais trois francs !...

—Les trois francs ne sont rien, dis-je alors, le principal, c'est de ne pas tomber malade ; vous toussez tous les soirs comme un malheureux, et cela ne peut pas continuer. »

Ces paroles, bien loin de le fâcher, le réjouissaient, car il voyait que nous lui parlions ainsi par affection, et qu'il devait nous croire.

« Eh bien ! dit-il, nous tâcherons d'arranger les choses comme vous voulez ; d'autant plus qu'une masse d'officiers en demi-solde remplissent le café du matin au soir, qu'ils se passent les gazettes les uns aux autres, et qu'il faut attendre quelquefois deux heures pour en attraper une. Oui, Catherine a raison.

Et ce jour même il alla voir le père Hoffmann, de sorte que Michel, l'un des garçons du café, nous apportait la gazette tous les soirs après sept heures, au moment de nous lever de table. Chaque fois que nous l'entendions monter, c'était une véritable joie pour nous, tout le monde disait :

« Voici la gazette ! »

On se levait ; Catherine se dépêchait de lever la nappe et de tout mettre en ordre ; je fourrais une bonne bûche au fourneau ; M. Goulden tirait ses besicles de l'étui, et pendant que Catherine filait, que je fumais ma pipe comme un vieux soldat, en regardant la flamme danser dans le poêle, il nous lisait les nouvelles de Paris. — Ce que nous avions de bonheur et de satisfaction d'entendre Benjamin Constant et deux ou trois autres, soutenir ce que nous pensions nous-mêmes, ne peut pas s'imaginer. Quelquefois M. Goulden était forcé de s'interrompre pour essuyer ses lunettes, et Catherine s'écriait aussitôt :

« Comme ces gens parlent bien ! Voilà ce qui s'appelle des hommes de bon sens... Oui, tout ce qu'ils soutiennent est juste, c'est la pure vérité. »

Chacun de nous approuvait. Le père Goulden

seulement pensait qu'il aurait encore fallu parler de ceci ou de cela, mais que le reste était bien. Il reprenait sa lecture, qui nous menait jusqu'à dix heures, et l'on allait ensuite se coucher en rêvant à ce qu'on venait d'entendre.

Dehors, le vent soufflait comme il souffle à Phalsbourg, les girouettes tournaient sur leur tringle en grinçant, la pluie fouettait les murs; et nous, bien au chaud, nous écoutions et nous bénissions le Seigneur, jusqu'à ce que le sommeil vînt nous faire tout oublier. — Ah! que l'on dort bien et qu'on est heureux avec la paix de l'âme, la force, la santé, l'amour et le respect de ce qu'on aime! Que peut-on souhaiter de plus dans ce monde? — Les jours, les semaines, les mois se passaient ainsi; nous devenions en quelque sorte des politiques, et quand les ministres allaient parler, nous pensions d'avance :

« Ah! les gueux, ils veulent nous tromper... Ah! la mauvaise espèce... on devrait tous les chasser. »

Catherine surtout ne pouvait pas souffrir ces gens, et quand la mère Grédel venait nous parler, comme autrefois, de notre bon roi Louis XVIII, nous la laissions dire par respect, en la plaignant d'être aveugle sur les affaires du pays.

Il faut reconnaître aussi que ces émigrés, ces ministres et ces princes se conduisaient vis-à-vis de nous comme de véritables insolents. Si M. le comte d'Artois et ses fils s'étaient mis à la tête des Vendéens et des Bretons, s'ils avaient marché sur Paris et remporté la victoire, ils auraient eu raison de nous dire : « Nous sommes vos maîtres et nous vous donnons la loi. » Mais d'avoir été chassés d'abord, puis d'avoir été ramenés chez nous par les Prussiens et les Russes, et de venir ensuite nous humilier, voilà quelque chose de bien méprisable! Plus j'avance en âge, plus je suis dans cette idée : — c'était honteux.

Zébédé venait aussi de temps en temps nous voir, et tout ce que nous lisions dans la gazette, il le savait. C'est lui qui nous apprit le premier que de jeunes émigrés avaient chassé le général Vandamme de la présence du roi. Ce vieux soldat, qui revenait des prisons de Russie, et que toute l'armée respectait malgré son malheur de Kulm, ils l'avaient conduit dehors, en lui disant que ce n'était pas sa place. Vandamme avait été colonel d'un régiment à Phalsbourg, toute la ville le connaissait; on ne peut pas se figurer l'indignation des honnêtes gens à cette nouvelle.

C'est encore Zébédé qui nous dit qu'on faisait des procès aux généraux en demi-solde, et qu'on volait leurs lettres à la poste, pour les faire considérer comme des traîtres. — Il nous dit un peu plus tard qu'on allait renvoyer les filles des anciens officiers, qui se trouvaient à l'école de Saint-Denis, en leur donnant une pension de deux cents francs, — et, plus tard, que les émigrés voulaient seuls avoir le droit de mettre leurs fils aux écoles de Saint-Cyr et de la Flèche, pour sortir comme officiers; pendant que le peuple resterait soldat à cinq centimes par jour dans les siècles des siècles!

Les gazettes racontaient les mêmes choses, mais Zébédé savait bien d'autres détails; les derniers soldats savaient tout. Je ne pourrais jamais vous représenter la figure de Zébédé, assis derrière le fourneau, son bout de pipe noire entre les dents, lorsqu'il nous racontait ces misères; son grand nez pâlissait, il avait des tremblements aux coins de ses yeux gris-clair, et de temps en temps il faisait semblant de rire et murmurait :

« Ça marche!... ça marche!...

—Et qu'est-ce que les autres soldats pensent de tout cela? demandait le père Goulden.

—Hé! ils pensent que ça va bien. Quand on a donné son sang vingt ans pour la France, quand on a dix, quinze, vingt campagnes, trois chevrons et qu'on est criblé de blessures : d'apprendre qu'on chasse vos anciens chefs, qu'on met leurs filles dehors, et que les fils de ces gens-là vont devenir vos officiers à perpétuité, ça vous réjouit, père Goulden, faisait-il pendant que ses joues tremblotaient jusqu'à ses oreilles.

—Sans doute, sans doute, c'est malheureux, disait M. Goulden; mais la discipline est toujours là; les maréchaux obéissent aux ministres, les officiers aux maréchaux, et les soldats aux officiers.

—Vous avez raison, répondait Zébédé. Mais voici qu'on bat le rappel. »

Il nous serrait la main et se dépêchait de courir à la caserne.

Tout l'hiver s'écoula de la sorte; l'indignation augmentait de jour en jour. La ville était pleine d'officiers en demi-solde qui n'osaient plus rester à Paris : des lieutenants, des capitaines, des commandants, des colonels de tous les régiments de cavalerie et d'infanterie; des gens qui vivaient d'une croûte de pain et d'un petit verre, et d'autant plus malheureux qu'ils étaient forcés d'avoir une tenue. Qu'on se représente des hommes pareils, les joues creuses, les cheveux coupés ras, les yeux luisants, avec leurs grosses moustaches et leurs vieilles capotes d'uniforme, dont il avait fallu changer les boutons. Qu'on se les représente qui se promènent par trois, six, dix sur la place, la

grande canne à épée pendue à la boutonnière, le grand chapeau à cornes en travers des épaules, toujours bien brossés, mais tellement râpés, tellement minables, que l'idée vous venait tout de suite qu'ils ne mangeaient pas au quart de leur appétit. On était pourtant forcé de se dire : « Voilà les vainqueurs de Jemmapes, de Fleurus, de Zurich, de Hohenlinden, de Marengo, d'Austerlitz, de Friedland, de Wagram... Si nous sommes fiers d'être Français, ce n'est pas le comte d'Artois, ni le duc de Berry ou d'Angoulême qui peuvent se vanter d'en être cause, ce sont bien ceux-ci. Et maintenant on les laisse dépérir, on leur refuse jusqu'au pain, pour mettre des émigrés à leur place. C'est une véritable abomination. » Il ne fallait pas avoir beaucoup de bon sens, ni de cœur, ni de justice, pour reconnaître que c'était contre nature.

Moi, je ne pouvais pas voir ces malheureux, cela me retournait le cœur. Quand on a servi, ce ne serait que six mois, le respect de vos anciens chefs, de ceux qu'on a vus les premiers au feu, vous reste toujours. J'étais honteux pour mon pays de souffrir des indignités pareilles.

Une chose que je n'oublierai jamais, c'est qu'à la fin du mois de janvier 1815, deux de ces officiers en demi-solde, — dont l'un grand, sec, la tête déjà grise, connu sous le nom de colonel Falconette, et qui semblait avoir servi dans l'infanterie; l'autre petit, trapu, qu'on appelait le commandant Margarot, et qui conservait encore les favoris des hussards, — vinrent nous proposer d'acheter une montre superbe. Il pouvait être dix heures du matin; je les vois encore entrer gravement, le colonel avec son col relevé, et l'autre la tête dans les épaules. Leur montre était en or, à double bassin et sonnerie, elle marquait les secondes et se remontait tous les huit jours; je n'en avais jamais vu d'aussi belle. Comme M. Goulden l'examinait, moi, tourné sur ma chaise, je continuais à regarder ces hommes, qui paraissaient avoir un grand besoin d'argent. Le hussard surtout, avec sa figure brune, osseuse, ses grandes moustaches roussâtres, ses petits yeux bruns, ses larges épaules et ses longs bras qui lui pendaient jusqu'aux genoux, m'inspirait un grand respect. Je pensais : « Quand celui-là tenait son sabre de hussard au bout de son bras, cela devait aller loin; ses petits yeux devaient briller sous ses gros sourcils; la parade et la riposte devaient arriver comme un éclair. » Je me le figurais dans une charge, à moitié caché derrière la tête de son cheval, la pointe en avant, de sorte que mon admiration s'en augmentait d'autant plus.

Je me rappelai tout à coup que le commandant Margarot et le colonel Falconette avaient tué des officiers russes et autrichiens en duel derrière l'*Arbre vert*, et que toute la ville ne parlait que d'eux quatre ou cinq mois auparavant, au passage des alliés. Le grand alors, avec son col sans chemise, quoique mince, sec et pâle, les tempes grises et l'air froid, me parut aussi très-respectable.

J'attendais ce que le père Goulden allait dire de leur montre. Lui ne levait pas les yeux, il regardait avec une sorte d'admiration profonde; tandis que ces deux hommes attendaient d'un air calme, mais comme des gens qui souffrent de ne plus pouvoir cacher leur gêne.

M. Goulden finit par dire :

« Ceci, messieurs, est un ouvrage de toute beauté; c'est ce qu'on peut appeler une montre de prince.

—Sans doute, répondit le hussard, et c'est aussi d'un prince que je l'ai reçue, après la bataille de Rabbe. »

Il jeta un coup d'œil à l'autre qui ne dit rien.

M. Goulden, les regardant alors, vit qu'ils étaient dans un grand besoin; il ôta son bonnet de soie noire et se leva lentement en disant :

« Messieurs, ne vous offensez pas de ce que je vais vous dire, je suis comme vous un ancien soldat, j'ai servi la France sous la République, et je crois que ce doit être un véritable déchirement de cœur d'être forcé de vendre un objet pareil, un objet qui nous rappelle une belle action de notre vie et le souvenir d'un chef qui nous est cher. »

Je n'avais jamais entendu le père Goulden parler avec un pareil attendrissement, sa tête chauve, courbée d'un air triste, et les yeux à terre, comme pour ne pas voir la douleur de ceux auxquels il parlait. Le commandant était devenu tout rouge, ses petits yeux semblaient troubles, ses grands doigts s'agitaient; le colonel était pâle comme un mort. J'aurais voulu m'en aller.

M. Goulden reprit :

« Cette montre vaut plus de mille francs, je n'ai pas cette somme en main, et d'ailleurs vous auriez sans doute un grand regret de vous séparer d'un tel souvenir. Voici donc ce que je vous offre : la montre restera, si vous voulez, à ma devanture; — elle sera toujours à vous, — et je vais vous avancer deux cents francs, que vous me rendrez en venant la reprendre. »

En entendant cela, le hussard étendit ses deux grandes mains velues, comme pour embrasser le père Goulden.

« Vous êtes un bon patriote, vous! s'écria-t-il. Colin nous l'avait bien dit... Ah! monsieur, je n'oublierai jamais le service que vous me

rendez... Cette montre... je l'ai reçue du prince Eugène pour une action d'éclat... J'y tiens comme à mon propre sang... Mais la misère...

—Commandant! » fit l'autre tout pâle.

Mais le hussard ne voulut pas l'écouter et s'écria en l'écartant du bras :

« Non, colonel, laissez-moi... nous sommes entre nous... un vieux soldat peut nous entendre.. On nous affame... on se conduit vis-à-vis de nous comme des Cosaques... On est trop lâche pour nous fusiller! »

Il remplissait toute la maison de ses cris. Moi, j'avais couru dans la cuisine avec Catherine, pour ne pas voir ce triste spectacle. M. Goulden le modérait; nous écoutions :

« Oui, je sais tout cela, messieurs, disait-il, je me mets dans votre position...

—Allons... Margarot... du calme! disait le colonel. »

Ces cris durèrent près d'un quart d'heure. A la fin nous entendîmes M. Goulden compter l'argent, et le hussard lui dire :

« Merci, monsieur, merci! Si jamais l'occasion se présente, souvenez-vous du commandant Margarot. »

En même temps la porte s'ouvrit, et ils descendirent l'escalier, ce qui nous soulagea beaucoup, Catherine et moi, car nous avions le cœur serré. Nous rentrâmes dans la chambre. M. Goulden, qui venait de reconduire ces officiers, remonta presque aussitôt, la tête nue. Il était bouleversé.

« Ces malheureux ont raison, dit-il en remettant son bonnet, la conduite du gouvernement à leur égard est horrible; mais ces choses-là se payent tôt ou tard. »

Tout le reste de cette journée nous étions tristes. M. Goulden pourtant m'expliqua les beautés de la montre, et me dit qu'on devrait toujours avoir de semblables modèles sous les yeux; ensuite nous la suspendîmes à notre devanture.

Depuis ce moment, l'idée ne me quitta plus que tout finirait mal, et que, même en s'arrêtant, les émigrés en avaient déjà trop fait. J'entendais toujours la voix du commandant crier dans notre chambre qu'on se conduisait vis-à-vis de l'armée comme des Cosaques! Le souvenir des processions, des expiations, des prédications sur la rébellion de vingt-cinq ans et la restitution des biens nationaux, le rétablissement des couvents et le reste... tout cela me paraissait un terrible mélange, qui ne devait rien produire de bon.

X

Nous en étions là quand, au commencement du mois de mars, le bruit se répandit comme un coup de vent que l'Empereur venait de débarquer à Cannes. D'où venait ce bruit? Personne n'a jamais pu le dire; Phalsbourg est à deux cents lieues de la mer : bien des plaines et des montagnes le séparent du Midi. — Moi-même je me rappelle une chose extraordinaire. Le 5 mars, en me levant, j'avais poussé la fenêtre de notre petite chambre, qui s'ouvrait au bord du toit; je regardais en face les vieilles cheminées noires du boulanger Spitz, il restait encore un peu de neige derrière; le froid était vif, pourtant le soleil donnait, et je pensais : « Voilà ce qui s'appelle un bon temps pour la marche! » Je me souvenais comme nous étions contents en Allemagne, après avoir éteint les feux le matin au petit jour, de partir par un temps pareil, le fusil sur l'épaule, et d'entendre les semelles du bataillon retentir sur la terre durcie. Et je ne sais comment, tout à coup l'idée de l'Empereur me vint; je le vis avec sa capote grise, le dos rond, la tête enfoncée dans son chapeau, qui marchait, la vieille garde derrière lui. Catherine balayait notre petite chambre. C'était comme un rêve par ce temps clair et sec.

Pendant que j'étais là, nous entendîmes quelqu'un monter l'escalier, et Catherine en s'arrêtant dit :

« C'est M. Goulden. »

Aussitôt je reconnus le pas de M. Goulden, ce qui me surprit, car il ne venait pour ainsi dire jamais chez nous. Il ouvrit la porte et nous dit tout bas :

« Mes enfants, l'Empereur a débarqué le 1er mars à Cannes, près de Toulon; il marche sur Paris. »

Il n'en dit pas plus et s'assit pour respirer. On pense comme nous nous regardions l'un l'autre; seulement au bout d'un instant Catherine demanda :

« C'est dans la gazette, monsieur Goulden? »

—Non, fit-il, on ne sait encore rien là-bas, ou bien on nous cache tout. Mais, au nom du ciel, pas un mot de tout cela, nous serions arrêtés! Ce matin, Zébédé, qui montait la garde à la porte de France, est venu me prévenir vers cinq heures; il frappait en bas, vous l'avez sans doute entendu?

—Non, monsieur Goulden, nous dormions.

—Eh bien! j'ai ouvert la fenêtre pour savoir

ce que c'était, et je suis descendu tirer le verrou. Zébédé m'a raconté la chose comme tout à fait sûre; le régiment reste consigné à la caserne jusqu'à nouvel ordre. Il paraît qu'on a peur des soldats; mais alors comment arrêter Bonaparte? Ce ne sont pas non plus les paysans, auxquels on veut ôter leurs biens, qu'on peut envoyer contre lui, ni les bourgeois, qu'on traite de jacobins. Voilà maintenant une bonne occasion pour les émigrés de se montrer. Mais surtout le plus grand silence... le plus grand silence !... »

Il levait la main en disant cela, et nous descendîmes dans l'atelier. Catherine fit un bon feu, chacun se remit au travail comme à l'ordinaire.

Ce jour-là tout resta tranquille, et le lendemain aussi. Quelques voisins, le père Réboc et Offran vinrent bien nous voir, soi-disant pour faire nettoyer leur montre.

« Rien de nouveau, voisin? disaient-ils.

—Mon Dieu! répondait M. Goulden, les affaires sont toujours calmes. Vous ne savez rien non plus?

—Non. »

Et l'on voyait pourtant dans leurs yeux qu'ils savaient la grande nouvelle. Zébédé restait à la caserne. Les officiers en demi-solde remplissaient le café du matin au soir, mais pas un mot encore ne transpirait : c'était trop grave.

Le troisième jour seulement, ces officiers en demi-solde, qui bouillonnaient dans leur peau, commencèrent à perdre patience; on les voyait aller et venir, et rien qu'à leur figure il était facile de reconnaître leur terrible inquiétude. S'ils avaient eu des chevaux ou seulement des armes, je suis sûr qu'ils auraient tenté quelque chose. Mais la gendarmerie, le vieux Chancel en tête, allait et venait aussi; toutes les heures on voyait un gendarme partir en estafette pour Sarrebourg,

L'agitation augmentait; personne n'avait plus de goût au travail. Bientôt on apprit, par des voyageurs de commerce arrivés à *la Ville de Bâle*, que le Haut-Rhin et le Jura étaient en l'air; que des régiments de cavalerie et d'infanterie se suivaient à la file du côté de Besançon; que des masses de forces se portaient à la rencontre de l'usurpateur, etc. Un de ces voyageurs, qui parlait trop, reçut l'ordre d'évacuer la ville à la minute; le brigadier avait visité ses papiers, heureusement ils se trouvaient en règle.

J'ai vu depuis d'autres révolutions, mais jamais une agitation pareille, surtout le 8 mars, entre quatre et cinq heures du soir, quand l'ordre arriva de faire partir sans retard le 1er et le 2e bataillon armés en guerre, pour Lons-le-Saunier. C'est alors que l'on comprit tout le danger, et que chacun pensa : « Ce n'est pas le duc d'Angoulême ou le duc de Berry qu'il faudrait pour arrêter Bonaparte, c'est toute l'Europe. »

Enfin les officiers en demi-solde respiraient; leur mine était comme éclairée d'un coup de soleil.

A cinq heures, le premier roulement bourdonnait sur la place, lorsque Zébédé entra brusquement.

« Eh bien? lui cria le père Goulden.

—Eh bien! dit-il, les deux premiers bataillons partent. »

Il était pâle.

« On les envoie pour l'arrêter, dit M. Goulden.

—Oui, ils vont l'arrêter! » fit-il en clignant de l'œil.

Le roulement continuait.

Il se mit à redescendre quatre à quatre. Je le suivais. En bas, et déjà le pied sur la première marche, il m'attira par le bras et me dit à l'oreille en levant son shako :

« Regarde au fond, Joseph, la reconnais-tu? »

Je vis la vieille cocarde tricolore dans la coiffe.

« C'est la nôtre, celle-là, fit-il. Eh bien! tous les soldats en ont autant. »

J'avais à peine eu le temps de voir, qu'il me serrait la main et tournait, en allongeant le pas, au coin de Fouquet. Je remontai, me disant en moi-même : « Voici la débâcle qui recommence, voici l'Europe qui se remet en travers; voici la conscription, Joseph, l'abolition de toutes les permissions, et cætera, comme on lit dans les gazettes. Au lieu d'être tranquille, il va falloir se remuer; au lieu d'entendre les cloches, on entendra le canon; au lieu de parler des couvents, on parlera de l'arsenal; au lieu de sentir l'encens et les guirlandes, on sentira la poudre. Dieu du ciel, cela ne finira donc jamais! Tout pouvait aller si bien sans les missionnaires et les émigrés! Quelle misère!... quelle misère!... Et c'est toujours nous autres, qui travaillons et qui ne demandons rien, c'est toujours nous qui payons... C'est toujours pour notre bonheur qu'on fait toutes les injustices, pendant qu'on se moque de nous et qu'on nous traite comme de véritables bûches! »

Bien d'autres idées justes me passaient par la tête; mais à quoi cela me servait-il? Je n'étais pas le comte d'Artois ni le duc de Berry; il faut être prince, pour que les idées servent à quelque chose et que chaque parole qu'on dit passe pour un miracle.

Depuis ce moment jusqu'au soir, le père Goulden ne tenait plus en place; il avait la

même impatience que moi du temps où j'attendais la permission de me marier; à chaque instant, il regardait par la fenêtre et disait :

« Aujourd'hui, les grandes nouvelles vont venir... les ordres sont donnés... on n'a plus besoin de rien nous cacher. »

Et de minute en minute il s'écriait.

« Chut !... voici la malle-poste. »

Nous écoutions : c'était la charrette de Lanche avec ses vieilles haridelles, ou la patache de Baptiste qui passait sur le pont.

La nuit était venue, Catherine avait mis la nappe, lorsque, pour la vingtième fois, M. Goulden dit :

« Ecoutez ! »

Cette fois un grondement lointain s'entendait dans l'avancée. Alors, lui, sans attendre, courut dans l'alcôve et mit sa grosse camisole en criant :

« Joseph, arrive ! »

Il descendait pour ainsi dire en roulant; moi, rien que de le voir si pressé, l'idée d'avoir des nouvelles me gagnait aussi et je le suivais. —Nous arrivions à peine sur les marches de la rue, que la malle sortait de la porte sombre avec ses deux lanternes rouges, et passait devant nous comme le tonnerre. Nous courions, mais nous n'étions pas les seuls; de tous les côtés on entendait galoper et les gens crier :

« La voilà !... la voilà... »

Le bureau de poste se trouvait dans la rue des Foins, près de la porte d'Allemagne; la malle descendait tout droit jusqu'au coin du collége et puis elle tournait à droite.—Plus nous courions, plus la rue fourmillait de monde, il en sortait de toutes les portes; l'ancien maire, M. Parmentier, son secrétaire Eschbach, le percepteur Cauchois et beaucoup d'autres notables couraient aussi, se parlant entre eux et disant :

« Voici le grand moment ! »

Lorsque nous arrivâmes au tournant de la place d'Armes, nous vîmes le monde qui stationnait déjà devant le bureau de poste, et des figures innombrables qui se penchaient le long de la balustrade en fer, écoutant, s'allongeant les uns par-dessus les autres, interrogeant le courrier, qui ne répondait pas.

Le maître de poste, M. Pernette, ouvrit la fenêtre éclairée à l'intérieur, le paquet de lettres et de journaux vola du haut de la chaise dans la chambre, la fenêtre se referma, et les coups de fouet du postillon avertirent la foule de s'écarter.

« Les journaux ! les journaux ! »

On n'entendait que cela de tous les côtés. La malle se remit à courir et s'engouffra sous la porte d'Allemagne.

« Allons au café Hoffmann, me dit M. Goulden, dépêchons-nous, les journaux vont venir; si nous attendons, il n'y aura plus moyen d'entrer. »

Comme nous traversions la place, nous entendions déjà courir derrière nous. Le commandant Margarot disait de sa voix claire et forte :

« Arrivez... je les tiens !... »

Tous les officiers en demi-solde le suivaient; la lune donnait : on les voyait approcher à grands pas. — Nous entrâmes dans le café bien vite, et nous étions à peine assis près du grand poêle de faïence, que tout le monde se précipitait à la fois par les deux portes.

C'est la figure des officiers en demi-solde qu'il aurait fallu voir dans ce moment ! Leurs grands chapeaux à cornes, défilant sous les quinquets, leurs mines décharnées, leurs moustaches pendantes, leurs yeux luisants qui regardaient dans l'ombre les faisaient ressembler à des êtres sauvages en train de rôder autour de quelque chose; plusieurs louchaient à force d'impatience et d'inquiétude, et je crois qu'ils ne voyaient rien, mais que leur esprit était ailleurs, avec Bonaparte : — cela faisait peur.

Les gens entraient, entraient toujours, tellement qu'on étouffait et qu'il fallut ouvrir les fenêtres. Dehors, la rue de la Caserne de cavalerie et la place de la Fontaine étaient pleines de rumeurs.

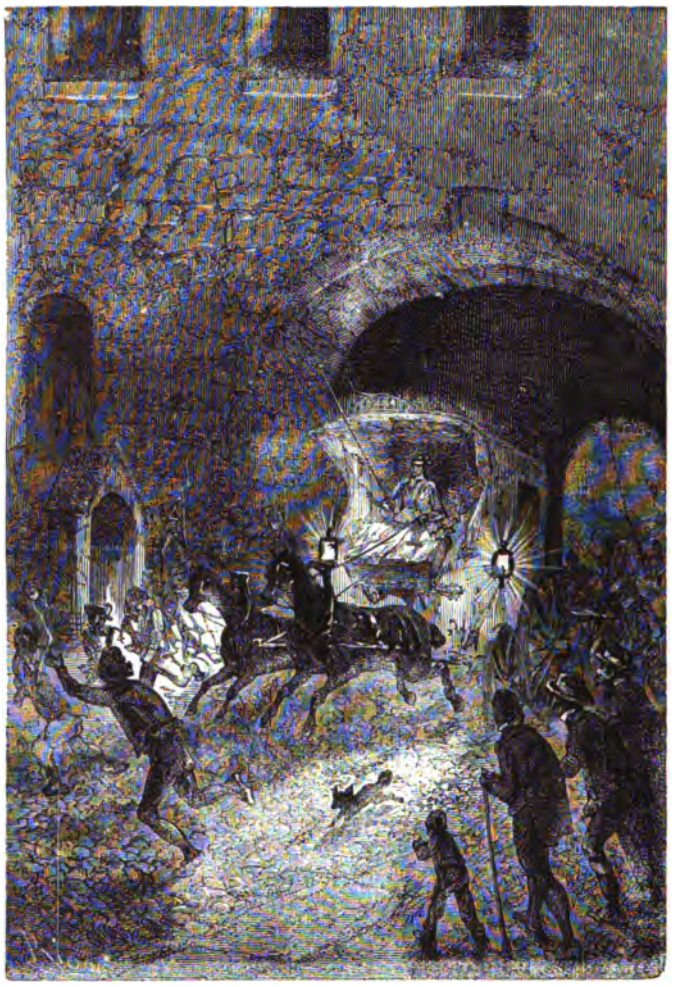
« Nous avons bien fait de venir tout de suite, » me dit M. Goulden en se dressant sur sa chaise, la main sur la plaque du grand fourneau, car beaucoup d'autres venaient de se dresser de la sorte.

Je suivis le même exemple, et je ne vis plus autour de moi que des têtes attentives, les grands chapeaux des officiers au milieu de la salle, et la foule qui s'étendait sur la place au clair de lune. — Le tumulte redoublait. Une voix cria :

« Silence ! »

C'était le commandant Margarot, qui venait de monter sur une table. Derrière lui, sous la double porte, les gendarmes Keltz et Werner regardaient; et, de toutes les fenêtres ouvertes, des gens se penchaient à l'intérieur. Dans le même instant, jusque sur la place, on répétait : « Silence ! silence ! » Et le silence devint si profond, qu'on aurait dit que pas une âme ne se trouvait là.

Le commandant lisait la gazette. Cette voix claire, qui prononçait chaque mot avec une sorte de frémissement intérieur, ressemblait au tic-tac de notre horloge dans la nuit profonde; on devait l'entendre jusqu'au milieu de la place d'Armes. Et cela dura longtemps,



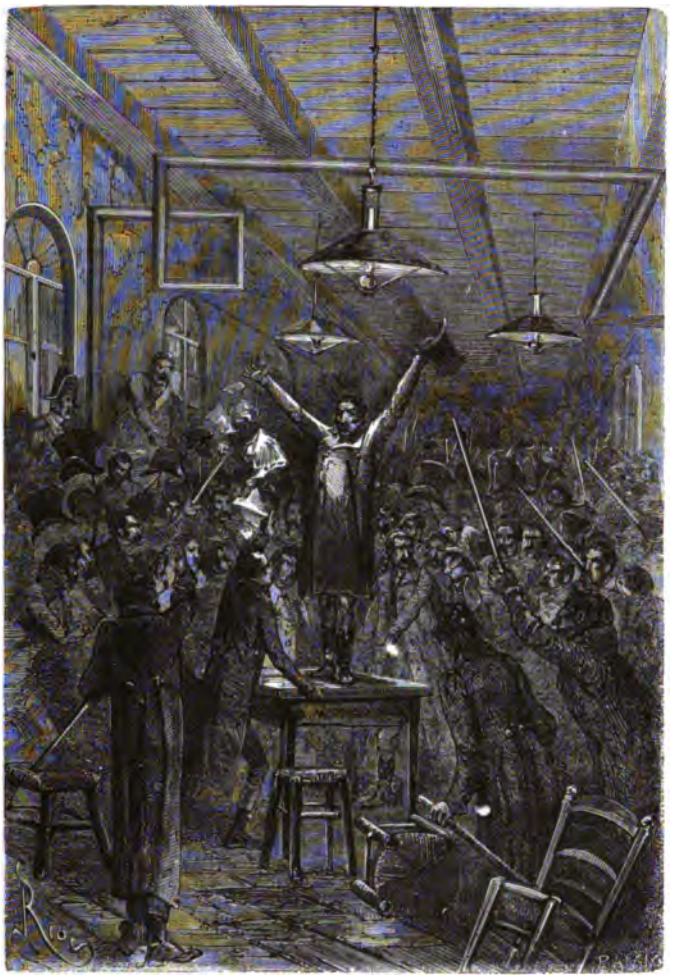
On entendait les gens crier : « La voilà ! la voilà ! » (Page 39.)

parce que le commandant lisait tout, sans rien passer. Je me souviens que la gazette commençait par dire que le nommé Buonaparte, l'ennemi du bien public, celui qui pendant quinze ans avait tenu la France dans la servitude du despotisme, s'était échappé de son île, et qu'il avait eu l'audace de remettre les pieds dans un pays inondé de sang par sa faute ; mais que les troupes, fidèles au roi et fidèles à la nation, étaient en marche pour l'arrêter ; et que, voyant cette horreur générale, Buonaparte venait de se jeter dans les montagnes avec la poignée de gueux qui le suivaient ; qu'il était entouré de tous les côtés, et qu'il ne pouvait manquer d'être pris.

Je me souviens aussi que, selon cette gazette, tous les maréchaux s'étaient empressés d'aller mettre leur épée glorieuse au service du roi, le père du peuple et de la nation ; et que l'illustre maréchal Ney, prince de la Moskowa, lui avait baisé la main, promettant de ramener Buonaparte à Paris mort ou vif.

Après cela venaient des mots latins que je ne comprenais pas, et qu'on avait mis sans doute pour les curés.

De temps en temps j'entendais derrière moi des gens rire et se moquer du journal. Ayant tourné la tête, je vis que c'étaient M. le professeur Burguet et deux ou trois autres notables, qu'on a pris après les Cent-Jours et qu'on a forcés de demeurer à Bourges, parce qu'ils avaient trop d'esprit, à ce que disait le père Goulden.—Ce qui montre bien qu'il vaut mieux se taire dans des occasions pareilles, lorsqu'on



« Vive l'empereur ! » (Page 41.)

n'a pas envie de se battre pour ou contre, car les paroles ne font ni chaud ni froid, et ne servent qu'à nous attirer des désagréments.

Mais une chose bien plus forte, c'est vers la fin, quand le commandant se mit à lire les ordonnances. La première marquait le mouvement des troupes, et la seconde ordonnait à tous les Français de courir sur Buonaparte, de l'arrêter et de le livrer mort ou vif... parce qu'il s'était mis lui-même hors la loi. En ce moment, le commandant, qui jusqu'alors s'était contenté de rire en prononçant le nom de Buonaparte — et dont la figure osseuse, près du quinquet, avait eu seulement de petits frémissements, tandis que les autres au-dessous l'écoutaient : — en ce moment sa figure changea, je n'ai jamais rien vu de plus terrible ; ce n'était plus que pli sur pli, ses petits yeux brillaient comme ceux d'un chat, ses moustaches et ses favoris se dressaient. Il prit la gazette et se mit à la déchirer en mille morceaux ; puis il devint tout pâle, et se dressant, ses deux longs bras étendus, il poussa un cri de : *Vive l'Empereur !* d'une voix tellement forte, que cela nous donna la chair de poule. A peine avait-il poussé ce cri, que tous les officiers en demi-solde levèrent leurs grands chapeaux, les uns à la main, les autres au bout de leurs cannes à épée, en répétant d'un seul coup : *Vive l'Empereur !* — On aurait dit que le plafond allait tomber. Moi, c'était comme si l'on m'avait versé de l'eau froide dans le dos. « A cette heure, me dis-je en moi-même, tout est fini... Allez donc prêcher l'amour de la paix à des gens pareils. »

Dehors, au milieu des groupes de bourgeois, les soldats du poste de l'Hôtel de ville répétaient le cri de : *Vive l'Empereur!* Et comme je regardais dans un grand trouble ce que les gendarmes allaient faire, ils se retirèrent sans rien dire, étant aussi de vieux soldats.

Mais ce n'était pas encore fini; au moment où le commandant voulait descendre de sa table, un officier cria qu'il fallait le porter en triomphe, et tout aussitôt les autres le prirent par les jambes et le portèrent autour de la salle, en repoussant le monde, et criant comme des forcenés : *Vive l'Empereur!* — Lui, ses deux longues mains velues sur leurs épaules et sa tête au-dessus de leurs chapeaux, en se voyant porter en triomphe par ses camarades, et les entendant crier ce qu'il aimait le mieux, il pleurait!... et l'on n'aurait jamais cru qu'une figure pareille pouvait pleurer; cela seul vous bouleversait et vous faisait frémir. — Il ne disait rien, ses yeux étaient fermés, et les larmes coulaient au-dessous jusqu'au bout de son nez et le long de ses moustaches.

Je regardais, comme on peut s'imaginer, quand le père Goulden me tira par le bras; il était descendu de sa chaise et me disait :

« Joseph! partons, partons... il est temps! »

Derrière nous la salle était déjà vide, tout le monde s'était dépêché de sortir par l'allée du brasseur Klein, dans la crainte d'être mêlé dans une mauvaise affaire; nous sortîmes aussi par là.

« Ceci risque de prendre une mauvaise tournure, me dit le père Goulden en traversant la place. Demain la gendarmerie peut se mettre en campagne... Le commandant Margarot et les autres n'ont pas l'air de gens qui se laissent arrêter... Les soldats du 3e bataillon se mettront de leur côté, s'ils n'y sont déjà... La ville est à eux! »

Il se faisait ces réflexions à lui-même, et je pensais comme lui. — Chez nous, dans l'atelier, Catherine tout inquiète nous attendait. Nous lui dîmes ce qui venait de se passer. La table était mise, mais personne n'avait faim. Après avoir pris un verre de vin, M. Goulden, en ôtant ses souliers, nous répéta :

« Mes enfants, d'après ce que vous venez de voir, l'Empereur arrivera pour sûr à Paris; les soldats le veulent, les paysans — qu'on a menacé dans leurs biens — le veulent aussi; et les bourgeois, pourvu qu'il ait fait de bonnes réflexions dans son île, qu'il renonce à ses idées de guerre et qu'il accepte les traités, ne demanderont pas mieux, surtout avec une bonne Constitution qui garantisse à chacun sa liberté, le plus grand des biens. — Souhaitons-le pour vous et pour lui. — Et bonsoir! »

XI

Le lendemain, vendredi, jour de marché, toute la ville n'était pleine que de la grande nouvelle. Des quantités de paysans d'Alsace et de Lorraine, en blouse, en veste, en tricorne, en bonnet de coton, arrivaient à la file sur leurs charrettes, soi-disant vendre du blé, de l'orge ou de l'avoine, mais pour savoir ce qui se passait. On n'entendait crier dehors que : « Hue, Foux! — Hue, Schimmel! » et les voitures rouler, les fouets claquer. Les femmes n'étaient pas non plus les dernières; elles arrivaient de la Houpe, du Dagsberg, d'Ercheviller, de Lutzelbourg, des Baraques, en petite jupe relevée, leurs grands paniers sur la tête, allongeant le pas et se dépêchant. Tout ce monde passait sous nos fenêtres, et M. Goulden disait :

« Comme tout s'agite! comme tout galope!... Ne croirait-on pas que l'esprit de l'autre est déjà dans le pays? On ne marche plus maintenant en arrondissant la jambe, avec des cierges à la main et des surplis sur le dos. »

Il paraissait content, ce qui prouve combien toutes ces cérémonies l'avaient ennuyé. Enfin, vers huit heures, il fallut pourtant se remettre à l'ouvrage, et Catherine sortit, comme à l'ordinaire, acheter notre beurre, nos œufs et quelques légumes pour la semaine. A dix heures, elle revint :

« Ah! Seigneur Dieu! dit-elle, tout est déjà retourné. »

Elle nous raconta que les officiers en demi-solde se promenaient avec leurs grandes cannes à épée — le commandant Margarot au milieu d'eux — et que sur la place, à la halle, entre les bancs, autour des étalages, partout, les paysans, les bourgeois, tout le monde se serrait la main, s'offrait des prises et se disait :

« Eh! eh! le commerce reprend. »

Elle nous dit aussi que la nuit dernière on avait affiché des proclamations de Bonaparte à la mairie, sur les trois portes de l'église, et même contre les piliers de la halle; mais que les gendarmes les avaient arrachées de bonne heure; enfin, que tout se remettait en mouvement. Le père Goulden s'était levé de notre établi pour l'écouter; moi, retourné sur ma chaise, je pensais :

« Oui, c'est bon... c'est très-bon... mais à cette heure mon congé va bientôt finir. Puisque tout remue, il va falloir aussi te remuer, Joseph! Au lieu de rester ici tranquillement avec ta femme, on va bientôt te remettre la giberne,

le sac, le fusil et deux paquets de cartouches sur le dos! » Et regardant Catherine, qui ne ne songeait pas au vilain côté de la chose, Weissenfelz, Lutzen, Leipzig me repassaient dans l'esprit; je devenais mélancolique.

Pendant que nous étions là tout pensifs, voilà que la porte s'ouvre et que la tante Grédel entre. D'abord on aurait cru qu'elle était paisible.

« Bonjour, monsieur Goulden; bonjour, mes enfants, dit-elle en posant son panier derrière le fourneau.

—Vous allez toujours bien, mère Grédel? lui demanda M. Goulden.

—Hé! la santé... la santé!... » fit-elle.

Je voyais déjà qu'elle serrait les dents et qu'elle avait des plaques rouges sur les joues. Elle fourra d'un seul coup sous son bonnet ses cheveux, qui lui pendaient le long des oreilles, et nous regarda l'un après l'autre avec ses yeux gris, pour voir ce que nous pensions; ensuite elle commença d'une voix claire :

« Il paraît que le gueux s'est sauvé de son île?

—De quel gueux parlez-vous, mère Grédel? lui demanda M. Goulden d'un ton calme.

—Hé! vous savez bien de qui je parle, fit-elle, je parle de votre Bonaparte. »

Le père Goulden, qui voyait sa colère, s'était remis à notre établi pour tâcher d'éviter une dispute; il avait l'air de regarder dans une montre, et moi je faisais comme lui.

« Oui, dit-elle en criant encore plus haut, le voilà qui recommence ses mauvais coups, quand on croyait tout fini... le voilà qui revient pire qu'auparavant... Quelle peste! »

J'entendais sa voix qui tremblait en dessous. M. Goulden, lui, faisait semblant de continuer son ouvrage.

« A qui la faute, mère Grédel? dit-il sans se retourner. Croyez-vous donc que ces processions, ces expiations, ces prédications contre les biens nationaux et la rébellion de vingt-cinq ans, ces menaces continuelles de rétablir l'ancien régime, l'ordre de fermer les boutiques pendant les offices..., etc., etc., croyez-vous que cela pouvait continuer? Je vous le demande! a-t-on jamais rien de vu de pareil depuis que le monde existe, de plus capable de soulever une nation contre ceux qui voulaient la ravaler? Est-ce qu'on n'aurait pas dit que Bonaparte lui-même soufflait à l'oreille de ces Bourbons toutes les sottises capables de dégoûter le peuple? Dites... ne fallait-il pas s'attendre

Elle avait changé deux ou trois fois de couleur, et Catherine dans le fond, près du fourneau, lui faisait signe de ne pas commencer un esclandre chez nous; mais cette femme obstinée se moquait bien des signes.

« Vous êtes donc aussi content, vous? dit-elle. Vous changez du jour au lendemain comme les autres... Vous plantez là votre République quand ça vous convient! »

Le père Goulden, en entendant cela, toussa tout bas, comme si quelque chose l'avait gêné dans la gorge, et pendant plus d'une demi-minute il eut l'air de réfléchir; la tante, derrière nous, regardait. A la fin, M. Goulden, qui s'était remis, répondit lentement :

« Vous avez tort, madame Grédel, de me faire un pareil reproche; si j'avais voulu changer, j'aurais commencé plus tôt. Au lieu d'être horloger à Phalsbourg, je serais colonel ou général tout comme un autre; mais j'ai toujours été, je suis et je resterai jusqu'à la mort pour la République et les Droits de l'homme. »

Ensuite il se retourna brusquement, et regardant la tante de bas en haut, en élevant la voix :

« Et c'est à cause de cela que j'aime encore mieux Napoléon Bonaparte que le comte d'Artois, les émigrés, les missionnaires et les faiseurs de miracles, dit-il; au moins il est forcé de conserver quelque chose de notre Révolution, il est forcé de respecter les biens nationaux, de garantir à chacun ses propriétés, ses grades, et tout ce qu'il a gagné d'après les nouvelles lois. Sans cela, quelle raison aurait-il d'être empereur? S'il ne maintenait pas l'égalité, quelle raison la nation aurait-elle de le vouloir? Les autres au contraire ont tout attaqué... Ils veulent détruire tout ce que nous avons fait... Voilà pourquoi j'aime mieux celui-ci, comprenez-vous?

—Hé! s'écria la mère Grédel, c'est du nouveau! »

Elle riait d'un air de mépris, et j'aurais tout donné pour la voir aux Quatre-Vents.

« Dans le temps, vous parliez autrement, s'écria-t-elle; quand l'autre rétablissait les évêques, les archevêques et les cardinaux; quand il se faisait couronner par le pape, avec de l'huile sauvée de la sainte ampoule; quand il rappelait les émigrés, quand il rendait les châteaux et les bois aux grandes familles; quand il nommait des princes, des ducs, des barons par douzaines, combien de fois ne vous ai-je pas entendu dire que c'était abominable... qu'il trahissait la Révolution... que vous au-

toujours le même air parce qu'ils n'en connaissent pas d'autre, et qu'ils croient que c'est le le plus bel air du monde!... Au lieu que lui sortait de la Révolution... que son père avait eu quelques douzaines de chèvres dans les montagnes de la Corse, et que cela devait lui montrer dès l'enfance que les hommes sont égaux, que le courage, le génie seul les élève! que toutes ces vieilles guenilles, il aurait dû les mépriser, et qu'il n'aurait dû faire la guerre que pour défendre les nouveaux droits, les nouvelles idées, qui sont justes, et que rien ne pourra jamais arrêter! L'avez-vous dit, quand vous causiez avec le père Colin, derrière, dans notre jardin, de peur d'être arrêtés si l'on vous entendait? N'est-ce pas cela que vous disiez entre vous, et devant moi? »

Le père Goulden était devenu tout pâle; il regardait à ses pieds et faisait tourner sa tabatière entre ses doigts, comme lorsqu'il rêvait; je voyais même une sorte d'attendrissement peint sur sa figure.

« Oui, je l'ai dit, fit-il, et je le pense encore. Vous avez bonne mémoire, mère Grédel. C'est vrai, pendant dix ans, Colin et moi nous avons été forcés de nous cacher pour dire des choses justes, qui finiront par s'accomplir, et c'est le despotisme d'un seul homme né parmi nous, que nous avions élevé de notre propre sang, qui nous a contraints à cela. Mais aujourd'hui les choses sont changées; cet homme, auquel on ne peut refuser le génie, a vu ses flagorneurs l'abandonner et le trahir; il a vu que sa vraie racine est dans le peuple, et que ces grandes alliances dont il avait la faiblesse d'être si fier ont causé sa perte. Eh bien! il vient nous débarrasser maintenant des autres, et j'en suis content.

—Vous n'avez donc pas de courage vous-même? Avez-vous donc besoin de lui? cria la tante Grédel. Si les processions vous gênaient, et si vous étiez ce que vous dites : — le peuple! — pourquoi donc avez-vous besoin de lui? »

Alors le père Goulden se mit à sourire et dit :

« Si tout le monde avait la franchise d'agir d'après sa conscience, si bien des personnes ne s'étaient pas mises de ces processions, les unes par vanité, pour montrer leurs belles robes, les autres par intérêt, pour avoir de bonnes places ou pour obtenir des permissions, alors vous auriez raison, madame Grédel, on n'aurait pas eu besoin de Bonaparte pour renverser tout cela; on aurait vu que les trois quarts et demi de la nation ont du bon sens, et peut-être que le comte d'Artois lui-même aurait crié : « Halte! » Mais, comme l'hypocrisie et l'intérêt cachent et obscurcissent tout et font la nuit en plein jour, il faut malheureusement des coups de tonnerre pareils pour voir clair. C'est vous et tous ceux qui vous ressemblent qui êtes la cause que les gens comme moi, qui n'ont jamais changé d'idée, sont forcés de se réjouir quand la fièvre remplace la colique. »

Le père Goulden avait fini par se lever; il se promenait de long en large avec une grande agitation; et comme la tante Grédel voulait encore parler, il prit son bonnet et sortit en disant :

« Je vous ai dit ce que je pense; maintenant parlez avec Joseph, qui vous donnera toujours raison. »

Aussitôt il sortit, et la mère Grédel s'écria :

« C'est un vieux fou... il a toujours été le même. Maintenant, toi, si tu ne t'en vas pas en Suisse, je te préviens qu'il faudra aller Dieu sait où. Mais nous recauserons de cela, mes enfants; le principal, c'est que nous soyons prévenus. Il faut attendre ce qui va se passer; peut-être que les gendarmes arrêteront Bonaparte, mais s'il arrive à Paris, nous courrons ailleurs. »

Elle nous embrassa, reprit son panier et sortit.

Quelques instants après, le père Goulden, étant revenu, se remit à l'ouvrage avec moi, sans plus causer de ces choses. Nous étions tous pensifs, et, le soir, ce qui me surprit le plus, c'est que Catherine me dit :

« Nous écouterons toujours M. Goulden... il a raison... Il en sait plus que ma mère, et ne nous donnera que de bons conseils. »

En entendant cela, je pensai :

« Elle tient avec le père Goulden, parce qu'ils lisent la gazette ensemble. Cette gazette dit toujours ce qui leur plaît le plus; mais cela n'empêche pas que, s'il faut reprendre le sac et partir, ce sera terrible, et qu'il vaudrait mieux être en Suisse, soit à Genève, ou bien à la fabrique du père Rulle, de la Chaux-de-Fonds, qu'à Leipzig ou ailleurs. »

Je ne voulais pas contrarier Catherine, mais ses paroles m'ennuyaient beaucoup.

XII

Depuis ce moment la confusion était partout; les officiers en demi-solde criaient : *Vive l'Empereur!* Le commandant de place aurait bien donné l'ordre de les arrêter, mais le bataillon tenait avec eux, et les gendarmes avaient l'air de ne rien entendre. On ne travaillait plus : les percepteurs, les contrôleurs, les droits réunis

le maire, les adjoints, etc., se faisaient des cheveux gris et ne savaient plus sur quel pied danser. Personne n'osait se déclarer pour Bonaparte ni pour Louis XVIII, excepté les couvreurs, les maçons, les charpentiers, les gagne-petit, qu'on ne pouvait pas destituer, et qui n'auraient pas mieux demandé que de voir les autres à leur place. Ceux-là, leur hachette dans la ceinture de cuir et le paquet d'étèles sur l'épaule, ne se gênaient pas pour crier : *A bas les émigrés!* — Ils riaient même de la débâcle, qui grandissait à vue d'œil. Un jour la gazette disait : « L'usurpateur est à Grenoble, — le lendemain, — il est à Lyon, — le lendemain, il est à Mâcon, — le lendemain,—à Auxerre; » ainsi de suite.

M. Goulden, en lisant ces nouvelles le soir, se faisait du bon sang.

« On voit maintenant, s'écriait-il, que les Français sont pour la Révolution, et que le reste ne pourra jamais tenir. Tout le monde crie : *A bas les émigrés!* — Quelle leçon pour ceux qui voient clair! Ces Bourbons voulaient nous rendre tous Vendéens; ils doivent se réjouir maintenant d'avoir si bien réussi. »

Mais une chose l'inquiétait encore, c'était la grande bataille qu'on annonçait entre Ney et Napoléon.

« Quoique Ney ait baisé la main de Louis XVIII, disait-il, c'est toujours un vieux soldat de la Révolution, et je ne croirai jamais qu'il se batte contre la volonté du peuple... Non, ce n'est pas possible; il se rappellera le vieux tonnelier de Sarrelouis, qui lui casserait la tête avec son marteau, s'il vivait encore, en apprenant que Michel a trahi la nation pour faire plaisir au roi. »

Voilà ce que disait M. Goulden; mais cela n'empêchait pas les gens d'être inquiets, quand tout à coup la nouvelle arriva que Ney avait suivi l'exemple de l'armée, des bourgeois, de tous ceux qui voulaient être débarrassés des expiations, et qu'il s'était rallié. Alors la confiance fut plus grande, mais la crainte d'un coup extraordinaire réduisait encore les hommes prudents au silence.

Le 21 mars, entre cinq et six heures du soir, M. Goulden et moi nous travaillions, la nuit venait; dehors, une petite pluie coulait sur le vitrage, et Catherine allumait la lampe. Théodore Rœber, qui dirigeait le télégraphe, passa ventre à terre sous nos fenêtres; il montait un gros cheval gris pommelé; l'air enflait sa blouse, tant il courait vite; d'une main il tenait son grand feutre sur sa tête, et de l'autre il tapait encore avec un bâton sur son cheval, qui galopait comme le vent. M. Goulden, essuyant la vitre, se pencha pour mieux y voir et dit :

« C'est Rœber qui vient du télégraphe ; une grande nouvelle est arrivée! »

Ses joues un peu pâles rougirent; moi, je sentis mon cœur battre avec violence. Catherine vint poser la lampe auprès de nous, e j'ouvris la fenêtre pour tirer le volet. Cela m'avait pris quelques instants, car il fallait déranger les verres de l'établi, pour ouvrir la fenêtre et décrocher les montres. M. Goulden rêvait. Comme je mettais le crochet, nous entendîmes battre le rappel des deux côtés de la ville à la fois, près du bastion de Mittelbronn et sur celui de Bigelberg; les échos des remparts et ceux du vallon de la cible répondaient, et ce bourdonnement sourd remplissait toute la place, à l'heure où la nuit commence.

M. Goulden s'était levé :

« Les affaires sont décidées maintenant, dit-il d'une voix qui me donna froid; ou bien on se bat aux environs de Paris, ou bien l'Empereur est dans son vieux palais comme en 1809. »

Cathérine courait déjà chercher son manteau, car elle voyait bien qu'il allait sortir, malgré la pluie. Lui, tout en parlant, ses grands yeux gris ouverts, se laissait mettre les manches sans y faire attention ; puis il sortit, et Catherine, me touchant l'épaule, car je restais là, me dit :

« Va donc, Joseph, suis-le. »

Je descendis aussitôt. Nous arrivâmes sur la place au moment où le bataillon débouchait de la grande rue, au coin de la mairie, derrière les tambours qui couraient la caisse sur l'épaule. Une foule de monde les suivait. Sous les vieux tilleuls, le roulement commença; les soldats en tumulte prirent leurs rangs, et presque aussitôt le commandant Gémeau, qui souffrait de ses blessures et ne sortait pas depuis deux mois, parut en uniforme sur les marches de la maison Minque. Le sapeur de planton tenait son cheval à la main, et lui prêta l'épaule pour monter. De tous les côtés on regardait. L'appel était commencé.

Le commandant traversa la place, les capitaines allèrent vivement à sa rencontre; ils se dirent quelques mots; ensuite le commandant passa devant le front du bataillon, pendant que derrière lui s'avançait un simple sergent à trois chevrons, qui portait un drapeau dans son étui de toile cirée.

La foule grandissait toujours. M. Goulden et moi nous venions de monter sur la borne, en face de la voûte du corps de garde. Après l'appel, au bout d'un instant, le commandant tira son épée, et donna l'ordre de former le carré.

Je vous raconte ces choses simplement, parce qu'elles étaient simples et terribles. On voyait à la pâleur du commandant qu'il avait

la fièvre, et pourtant il faisait presque nuit. Les lignes grises du carré sur la place, le commandant à cheval au milieu, les officiers autour, sous la pluie, les bourgeois écoutant, le grand silence, les fenêtres qui s'ouvrent aux environs, tout est encore présent à mon esprit, et voilà qu'il s'est passé bientôt cinquante ans!

Personne ne parlait, car chacun savait bien qu'on allait apprendre le sort de la France.

« Portez armes!... Arme bras!... cria le capitaine Vidal. »

Après le bruit des armes, on n'entendit plus que la voix du commandant, cette voix claire que j'avais entendue de l'autre côté du Rhin, à Lutzen et à Leipzig, celle qui nous criait: « Serrez les rangs! » Elle me traversait jusqu'à la moelle des os.

« Soldats, dit-il, S. M. Louis XVIII a quitté Paris le 20 mars, et l'Empereur Napoléon a fait son entrée dans la capitale le même jour. »

Une sorte de frémissement s'étendit partout, mais cela ne dura qu'une seconde, et le commandant poursuivit:

« Soldats! le drapeau de la France, c'est le drapeau d'Arcole, de Rivoli, d'Alexandrie, de Chébreisse, des Pyramides, d'Aboukir, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Sommo-Sierra, de Madrid, d'Abensberg, d'Eckmül, d'Essling, de Wagram, de Smolensk, de la Moskowa, de Weissenfelz, de Lutzen, de Bautzen, de Wurtschen, de Dresde, de Bischofswarda, de Hanau, de Brienne, de Saint-Dizier, de Champaubert, de Château-Thierry, de Joinvilliers, de Méry-sur-Seine, de Montereau, de Montmirail...—C'est ce drapeau que nous avons teint de notre sang... c'est celui qui fait notre gloire. »

Le vieux sergent avait sorti le drapeau tricolore tout déchiré de son étui. Le commandant le prit:

« Ce drapeau, le voilà!... vous le reconnaissez... c'est celui de la nation... C'est celui que les Russes, les Prussiens, les Autrichiens, tous ceux que nous avions épargnés cent fois, nous ont ôté le jour de leur première victoire, parce qu'ils en avaient peur. »

Un grand nombre de vieux soldats, en entendant ces paroles, détournaient la tête pour cacher leurs larmes; d'autres, tout pâles, regardaient avec des yeux terribles.

« Moi, cria le commandant en levant son epée, je n'en connais pas d'autre. *Vive la France... Vive l'Empereur!* »

A peine avait-il poussé ce cri, que tout éclatait, on ne s'entendait plus; de toutes les fenêtres, sur la place, dans les rues, partout des cris de: *Vive l'Empereur! Vive la France!* partaient comme des coups de trompette. Les gens et les soldats s'embrassaient; on aurait dit que tout était sauvé, que nous avions retrouvé tout ce que la France avait perdu en 1814.

Il faisait presque nuit; on s'en allait à droite, à gauche, par trois, par six, par vingt, criant: *Vive l'Empereur!* quand du côté de l'hôpital un éclair rouge passe dans le ciel... le canon tonne! derrière l'arsenal l'autre lui répond, et cela continue de seconde en seconde.

Le père Goulden et moi nous traversions la place bras dessus bras dessous, en criant aussi: *Vive la France!* Et comme, à chaque coup de canon dans la nuit sombre, la lumière arrivait jusque sur la place, dans un éclair nous vîmes Catherine qui venait à notre rencontre avec la vieille Madelon Schouler. Elle avait mis son petit capuchon et sa bouffante; son nez rose était bien caché du brouillard; elle dit en nous voyant:

« Madeleine, les voilà! L'Empereur est le maître, n'est-ce pas, monsieur Goulden?

—Oui, mon enfant, répondit le père Goulden, c'est décidé! »

Alors Catherine prit mon bras, et je ne sais pas pourquoi je me mis à l'embrasser deux ou trois fois en rentrant chez nous. Je sentais peut-être d'avance qu'il faudrait partir bientôt, et que je ne l'embrasserais plus longtemps. Le père Goulden, devant nous avec Madelon, disait:

« Ce soir, je veux boire un bon coup. Montez, Madeleine, je vous invite. »

Mais elle ne voulut pas, et nous laissa sur la porte.

Tout ce que je puis dire, c'est que la joie du monde était aussi grande qu'à l'arrivée de Louis XVIII, et peut-être encore plus.

Une fois dans notre chambre et débarrassé de son manteau, M. Goulden s'assit à table, car le souper attendait. Catherine courut à la cave chercher une bonne bouteille. Nous buvions et nous riions, et le canon faisait grelotter nos vitres. Quelquefois les gens perdent la tête, même ceux qui n'aiment que la paix; ces coups de canon nous réjouissaient, nous rentrions en quelque sorte dans nos vieilles habitudes.

M. Goulden disait:

« Le commandant Gémeau a bien parlé; mais il aurait pu continuer jusqu'à demain, en commençant par Valmy, Hundschott, Wattignies, Fleurus, Neuwied, Ukerath, Frœschwiller, Geisberg, jusqu'à Zurich et Hohenlinden. C'étaient aussi de grandes victoires, et même les plus belles de toutes, puisqu'elles sauvaient la liberté. Ils n'a parlé que des dernières, cela suffit pour le moment. Que les autres arrivent... qu'ils osent remuer! la na-

tion veut la paix; mais si les alliés commencent la guerre, malheur à eux! Maintenant on va reparler de la liberté, de l'égalité; de la fraternité. Par ce moyen, toute la France se lèvera... je vous en préviens... tous en masse se lèveront. On fera des gardes nationales; les vieux comme moi, les hommes mariés défendront les places; les jeunes marcheront, mais on ne dépassera pas les frontières. L'Empereur, instruit par l'expérience, armera les ouvriers, les paysans et les bourgeois; si les autres viennent, quand ils seraient un million, pas un ne sortira de chez nous. Le temps des soldats est passé; les armées régulières sont bonnes pour la conquête, mais un peuple qui veut se défendre ne craint pas les meilleurs soldats du monde. Nous l'avons fait voir aux Prussiens, aux Autrichiens, aux Anglais, aux Russes, de 1792 jusqu'en 1800; et, depuis, les Espagnols nous l'ont fait voir à nous, et même, avant, les Américains l'avaient fait voir aux Anglais. L'Empereur va nous parler de liberté, soyez en sûrs. S'il veut lancer des proclamations en Allemagne, beaucoup d'Allemands seront avec nous; on leur a promis des libertés pour les faire marcher en masse contre la France, et maintenant les souverains réunis à Vienne se moquent bien de tenir leur promesse: leur coup est fait... ils se partagent les gens comme des troupeaux. Les peuples de bon sens tiendront ensemble; de cette façon, la paix s'établira par force. Les rois seuls ont intérêt à la guerre; les peuples n'ont pas besoin de se conquérir, pourvu qu'ils se fassent du bien par la liberté du commerce, voilà le principal! »

Dans son exaltation, il voyait tout en beau. Moi-même je trouvais ce qu'il disait tellement naturel, que j'étais sûr que l'Empereur agirait de cette manière. Catherine le croyait aussi. Nous bénissions tous le Seigneur de ce qui venait d'arriver; et vers onze heures, après avoir bien ri, bien parlé, bien crié, nous allâmes nous coucher au milieu des plus belles espérances. Alors toute la ville était illuminée, nous avions mis aussi des lampions à nos fenêtres. A chaque instant on entendait partir des pétards, les enfants crier: *Vive l'Empereur!* et les soldats sortir des auberges en chantant: *A bas les émigrés!*

Cela se prolongea bien tard, et seulement vers une heure nous dormions à la grâce de Dieu.

XIII

La satisfaction dura bien encore cinq ou six jours. — On renomma les anciens maires, les adjoints, les gardes champêtres, et tous ceux qu'on avait mis de côté quelques mois auparavant. Toute la ville, jusqu'aux dames, portait de petites cocardes tricolores, que les couturières se dépêchaient de festonner avec des rubans rouges, blancs et bleus. Ceux qui dans le temps se déchaînaient contre *l'Ogre de Corse* n'appelaient plus Louis XVIII que le *Roi panade*. Le 25 mars on chanta le *Te Deum*; toute la garnison et les autorités civiles y assistèrent en grande cérémonie.

Après le *Te Deum*, les autorités donnèrent un dîner magnifique à l'état-major de la place; le temps s'était remis, les fenêtres de *la Ville de Metz* étaient ouvertes, des grappes de quinquets pendaient au plafond. Catherine et moi nous étions sortis le soir pour jouir de ce spectacle. On voyait les uniformes et les habits noirs fraterniser ensemble autour des longues tables; et jusqu'à minuit, tantôt le maire, tantôt un adjoint, ou le nouveau commandant de place, M. Brancion, se levaient pour boire à la santé de l'Empereur, à la santé de ses ministres, à la santé de la France, à la santé de la paix, à la santé de la victoire, etc., etc.

Les verres tintaient. Dehors les enfants tiraient des pétards; on avait mis un mât de Cocagne devant l'église; des chevaux de bois étaient arrivés de Saverne avec des joueurs d'orgues; le collége avait congé, dans la cour de Klein, au *Bœuf*, on livrait un combat de chiens contre deux ânes; enfin on faisait comme on a fait en 1830, en 1848, et plus tard. C'est toujours la même chose; les gens n'inventent rien de nouveau pour glorifier ceux qui montent et se moquer de ceux qui descendent.

Mais il paraît que l'Empereur n'avait pas de temps à perdre en réjouissances. La gazette disait bien que Sa Majesté voulait la paix, qu'elle ne demandait rien, qu'elle était d'accord avec son beau-père l'empereur François, que Marie-Louise et le roi de Rome allaient revenir... qu'on les attendait...—Oui, mais, en attendant, l'ordre d'armer la place arrivait. Deux ans auparavant, Phalsbourg était à cent lieues de la frontière, les remparts tombaient en ruine, les fossés se comblaient, il ne restait plus à l'arsenal que de vieilles patraques du temps de Louis XIV, des fusils de remparts qu'on allumait avec des mèches, et des canons tellement

« Ce drapeau, le voilà !... » (Page 46.)

lourds sur leurs affûts massifs, qu'il fallait des files de chevaux pour les traîner. Les vrais arsenaux étaient à Dresde, à Hambourg, à Erfurt; mais alors, sans avoir remué, nous étions à dix lieues de la Bavière rhénane, et c'est sur nous que devait tomber la première averse d'obus et de boulets. Aussi jour par jour on recevait les ordres de relever les remparts, de nettoyer les fossés, de mettre les patraques en bon état.

Au commencement d'avril, on établit un grand atelier à l'arsenal, pour la réparation des armes. Il arriva des soldats du génie et des artilleurs de Metz, pour faire les terrassements à l'intérieur des bastions et les embrasures autour. C'était un mouvement plus grand encore que de 1805 à 1813; et je pensai plus d'une fois que les grandes frontières au loin avaient pourtant leur bon côté, puisque ceux de l'intérieur sont préservés des coups et peuvent vivre en paix très-longtemps, pendant qu'on bombarde déjà les autres.

Enfin nous éprouvions de grandes inquiétudes, car naturellement, lorsqu'on replante des palissades neuves sur les glacis, qu'on met des fascines aux demi-lunes, qu'on ajuste des bouches à feu dans tous les recoins des places fortes, c'est qu'il faut aussi du monde pour garder et manœuvrer tout cela. Plus d'une fois, en écoutant lire ces décrets le soir, Catherine et moi nous nous regardions les lèvres serrées. Je sentais bien d'avance qu'au lieu de rester là tranquillement à nettoyer et raccommoder des horloges, il me faudrait peut-être

La tante Gredel. (p. 50.)

recommencer la charge en douze temps, et cela me produisait un mauvais effet. La tristesse me gagnait de plus en plus; souvent M. Goulden, en me voyant tout pensif, s'écriait d'un ton joyeux :

« Allons! du courage, Joseph : tout finira bien. »

Il voulait me remonter le cœur, mais je pensais :

« Oui, oui, vous me dites ces choses pour m'encourager; mais, à moins d'être aveugle, on voit bien quelle tournure cela prend. »

Tout marchait tellement vite, que les décrets se suivaient comme la grêle, toujours avec de grands mots pour les embellir. On apprenait que les régiments allaient reprendre leurs anciens numéros « illustrés dans tant de glorieuses campagnes. » Sans avoir beaucoup de malice, chacun comprenait bien que les vieux numéros sans régiments allaient en ravoir. Et comme ce n'était pas encore assez, on apprit que les cadres des 3e, des 4e et des 5e bataillons d'infanterie, des 4e et 5e escadrons de cavalerie, de trente bataillons du train d'artillerie, de vingt régiments de jeune garde, de dix bataillons d'équipages militaires, de vingt régiments de marine, que tous ces cadres allaient être créés, soi-disant pour donner de l'emploi aux officiers en demi-solde de toutes les armes de terre et de mer; mais c'était bon à dire : quand on crée des cadres, c'est pour les remplir, et quand ils sont remplis, il faut que les soldats partent. Oh! quand je vis cela, ma confiance fut perdue. Et l'on répétait

toujours : « La paix! la paix! la paix!... Nous acceptons le traité de Paris... Les rois et les empereurs réunis à Vienne s'entendent avec nous... Marie-Louise et le roi de Rome sont en route. » Plus on répétait ces nouvelles, plus ma défiance augmentait. M. Goulden avait beau me dire :

« Il a pris Carnot! Carnot est un bon patriote!... Carnot l'empêchera de faire la guerre!... Ou, si nous sommes forcés de faire la guerre, il lui montrera que c'est chez nous qu'il faut attendre l'ennemi... qu'il faut soulever la nation... déclarer la patrie en danger... etc. »

Il avait beau me dire des choses pareilles, je m'écriais toujours en moi-même : « Tous ces cadres ne sont pas pour rien... ces cadres seront remplis... c'est sûr!... »

On apprit aussi que dix mille soldats d'élite allaient entrer dans la garde, et que l'artillerie légère était réorganisée. L'artillerie légère suit les armées, chacun sait cela. Pour rester derrière les remparts et se défendre chez soi, l'artillerie légère est inutile. Cette idée me vint tout de suite, et même, le soir, je ne pus m'empêcher de le dire à Catherine; j'avais toujours eu soin de lui cacher mes craintes, mais cette fois c'était trop fort. Elle ne répondit pas, ce qui montre bien qu'elle avait du bon sens, et qu'elle pensait comme moi.

Toutes ces choses m'ôtaient beaucoup de mon enthousiasme pour l'Empereur; quelquefois en travaillant je me disais :

« J'aimerais pourtant mieux voir de ma fenêtre les processions que d'aller me battre contre des gens que je ne connais pas! Au moins cette vue ne me coûterait ni bras ni jambe, et si cela m'ennuyait trop, je pourrais aller faire un tour aux Quatre-Vents. »

Mon chagrin s'augmentait d'autant plus que, depuis sa dispute avec M. Goulden, la tante Grédel ne venait plus nous voir. C'était une femme obstinée; elle n'écoutait pas la raison, et gardait rancune aux gens durant des années et des années. C'était pourtant notre mère et nous devions lui céder; elle ne voulait que notre bien. Mais comment faire pour nous accorder avec elle et M. Goulden? Voilà ce qui nous embarrassait; car si nous devions notre amour à la tante Grédel, nous devions aussi le plus grand respect à celui qui nous considérait comme ses propres enfants, et nous comblait chaque jour de ses bienfaits.

Ces pensées nous rendaient bien tristes, et j'avais résolu de dire à M. Goulden que Catherine et moi nous étions des jacobins comme lui, mais que, sans vouloir faire tort aux idées des jacobins et sans les abandonner, nous devions pourtant honorer notre mère et lui demander des nouvelles de sa santé. Je ne savais pas comment il recevrait notre déclaration, lorsqu'un matin, jour de dimanche, en descendant vers huit heures, nous trouvâmes cet excellent homme qui venait de s'habiller; il paraissait de bonne humeur, et nous dit

« Mes enfants, voici près d'un mois que la tante Grédel n'est pas venue nous voir; elle s'obstine. Eh bien! je veux montrer plus d'esprit qu'elle, et je veux bien céder. Entre gens comme nous, il ne doit exister aucun nuage. Après déjeuner, nous irons aux Quatre-Vents lui dire qu'elle est une entêtée, et que nous l'aimons malgré ses défauts. Vous verrez comme elle sera honteuse! »

Il riait, nous étions tout attendris.

« Ah! monsieur Goulden, que vous êtes bon! lui dit Catherine; ceux qui ne vous aimeraient pas auraient bien mauvais cœur.

— Hé! s'écria-t-il, ce que je fais n'est-il pas tout naturel! Est-ce qu'il faut rester divisés pour des mots? Dieu merci, l'âge nous apprend que le plus raisonnable fait toujours le premier pas; et vous saurez que c'est même écrit dans les Droits de l'homme, afin de maintenir la concorde entre les honnêtes gens. »

Quand il avait cité les Droits de l'homme, tout était dit. On peut s'imaginer notre satisfaction; Catherine, dans sa joie, pouvait attendre à peine la fin du déjeuner; elle courait à droite, à gauche, chercher la canne, les souliers carrés, la boîte où se trouvait la belle perruque fixée sur sa patère. Elle aidait M. Goulden à passer les manches de son habit noisette; lui, la regardait en souriant; il finit par l'embrasser.

« Ah! je savais bien, dit-il, que cette démarche te rendrait heureuse; aussi ne perdons pas une minute et partons. »

Nous sortîmes donc ensemble. Le temps était très-beau. M. Goulden donnait le bras à Catherine, gravement, comme il faisait toujours en ville, et moi je marchais derrière, dans la jubilation de mon âme. J'avais sous les yeux les êtres que j'aimais le plus au monde, et je songeais à ce qu'allait dire la mère Grédel. Nous dépassâmes l'avancée, ensuite les glacis, et vingt minutes après, sans nous presser trop, nous arrivions devant la porte de la tante.

Il pouvait être alors dix heures. Comme j'avais pris un peu d'avance à l'auberge de la Roulette, j'entrai d'abord dans l'allée de sureaux qui longe la maison, et je regardai par la lucarne ce que faisait la tante. Elle était assise juste en face de moi, près de l'âtre qui fumait; elle avait sa petite jupe à raies bleues, les grandes poches par-dessus, son corset de

toile à bretelles et ses savates. Elle filait les yeux baissés d'un air triste; ses grands bras maigres sortant des manches de la chemise jusqu'au coude, et ses cheveux gris tortillés sur la nuque sans bonnet.

En la voyant ainsi toute seule, je me dis : « Pauvre tante Grédel, elle pense à nous, pour sûr... elle s'obstine dans son chagrin... C'est pourtant une triste vie d'être seule et de ne pas voir ses enfants ! » Cela me serrait le cœur; quand au même instant la porte s'ouvrit du côté de la route, et le père Goulden entra tout joyeux avec Catherine, en s'écriant :

« Ah! vous ne venez plus nous voir, mère Grédel, il faut donc à cette heure, que je vous amène vos enfants, et que je vienne aussi moi-même vous embrasser! Vous allez nous faire un bon dîner, entendez-vous? et que cela vous serve de leçon ! »

Il paraissait grave dans sa joie. La tante, en les voyant, s'était dépêchée d'accourir et d'embrasser Catherine; ensuite elle tomba dans les bras de M. Goulden et se pendit à son cou.

« Ah! monsieur Goulden, s'écria-t-elle, que je suis donc heureuse de vous voir ! Vous êtes un homme bon, vous valez mille fois mieux que moi. »

Voyant que tout prenait une bonne tournure, je courus à la porte, et je les trouvai tous deux les larmes aux yeux. Le père Goulden disait :

« Nous ne parlerons plus de politique!

—Non ! qu'on soit jacobin ou tout ce qu'on voudra, s'écriait la tante, le principal c'est qu'on ait bon cœur. »

Ensuite elle vint aussi m'embrasser en disant :

« Mon pauvre Joseph, je pensais à vous du matin au soir... Maintenant tout est bien... je suis contente. »

Elle courait déjà dans la cuisine, remuant toutes les marmites pour nous régaler; pendant que M. Goulden déposait sa canne dans un coin, son grand chapeau dessus, et s'asseyait d'un air de contentement auprès de l'âtre.

« Quel beau temps! s'écriait-il, tout verdit, tout refleurit... Comme je serais heureux de vivre aux champs, de voir des haies par mes fenêtres, des pommiers, des pruniers tout blancs et tout roses ! »

Il était gai comme une alouette, et nous l'aurions tous été, sans les idées de guerre qui nous trottaient en tête.

« Laissez cela, ma mère, disait Catherine, asseyez-vous tranquillement près de M. Goulden. C'est moi qui ferai le dîner comme dans le temps.

—Mais tu ne sais plus la place de rien... j'ai tout dérangé, disait la tante.

—Je vous en prie, asseyez-vous, faisait Catherine; soyez tranquille, on trouvera le beurre, les œufs, la farine et tout ce qu'il faut.

—Allons... allons... je vais donc t'obéir, dit la tante en descendant à la cave. »

Catherine pendit son beau châle au dos de ma chaise, elle mit du bois au feu, du beurre dans la poêle et regarda dans les marmites pour voir si tout était bien en train. Au même instant, la tante remontait de la cave avec une bouteille de vin blanc.

« Vous allez d'abord vous rafraîchir avant le dîner, dit-elle; et pendant que Catherine fera la cuisine, j'irai mettre mon casaquin et me donner un coup de peigne, car, Dieu merci! j'en ai besoin. Vous... sortez... allez au verger... Tiens, Joseph, prends ces verres et la bouteille... asseyez-vous dans le rucher... le temps est beau... Dans une heure tout sera bien avancé... j'irai boire et trinquer avec vous.

Le père Goulden et moi nous sortîmes donc, traversant les hautes herbes, les pissenlits jaunes, qui nous montaient jusqu'aux genoux. Il faisait une grande chaleur, tout bourdonnait. Nous allâmes nous mettre à l'ombre du rucher, regardant ce magnifique soleil entre les ruches tourbillonnantes. M. Goulden pendit sa perruque derrière lui pour être plus à l'aise, je débouchai la bouteille et nous bûmes de ce bon petit vin blanc.

« Allons, tout va bien, disait-il; si les hommes font des folies, le Seigneur Dieu veille toujours sur ses affaires. Regarde ces blés, Joseph, comme cela pousse... Quelle moisson dans trois ou quatre mois d'ici ! Et ces navettes, ces colzas, ces arbustes, ces abeilles, comme tout travaille, comme tout vit, comme tout grandit !... Quel malheur que les hommes ne suivent pas un pareil exemple, que les uns travaillent pour nourrir la paresse des autres, et qu'il faille toujours des fainéants de toute espèce qui nous traitent de jacobins, parce que nous voulons l'ordre, la justice et la paix ! »

Ce qu'il aimait le plus au monde, c'était la vue du travail, et non pas seulement celle du nôtre, qui n'est rien, mais des derniers insectes qui courent sur la terre entre les herbes, comme dans des forêts sans fin, qui se bâtissent des demeures, qui s'accouplent, qui couvent leurs œufs, qui les entassent dans des magasins, qui leur donnent de la chaleur en les exposant au soleil, qui les rentrent à la la nuit, qui les défendent contre les ennemis; enfin cette grande vie où tout chante, où tout est à sa place, depuis l'alouette qui remplit le

ciel de sa musique joyeuse, jusqu'à la fourmi qui va, vient, court, fauche, scie, traîne, et fait tous les métiers. Oui, voilà ce que M. Goulden admirait; mais il n'en parlait qu'aux champs, à la vue de ce grand spectacle; et naturellement alors il parlait de Dieu, qu'il appelait l'Être suprême, comme les anciens calendriers de la République, il disait que c'était la raison, la sagesse, la bonté, l'amour, la justice, l'ordre, la vie. Les anciennes idées du calendrier lui revenaient aussi; c'était magnifique de l'entendre parler de pluviôse, saison des pluies; de nivôse, saison des neiges; de ventôse, saison des vents; et puis de floréal, prairial, fructidor. Il disait que les idées des hommes dans ce temps se rapportaient à celles de Dieu, tandis que juillet, septembre, octobre ne signifiaient rien, et même n'étaient inventés que pour tout embrouiller et tout obscurcir. Une fois sur ce chapitre, il ne finissait jamais, on voyait tout par ses yeux. Malheureusement, je n'ai pas l'instruction que cet homme de bien avait, sans cela je me ferais un véritable plaisir de vous raconter ses idées.

Nous étions justement sur ce chapitre lorsque la mère Grédel, bien lavée, bien peignée, en habits des dimanches, s'avança du coin de la maison vers le rucher, et tout de suite il se tut pour maintenir la concorde.

« Hé! maintenant me voilà, dit la tante; tout est en ordre.

—Allons, asseyez-vous, dit M. Goulden en lui faisant place sur le banc.

—Hé! s'écria la tante, savez-vous l'heure qu'il est? Le temps ne vous dure pas... Écoutez!... »

Alors, prêtant l'oreille, nous entendîmes l'horloge de la ville sonner lentement ses douze coups.

Comment! il est déjà midi? s'écria le père Goulden; j'aurais cru que nous n'étions pas entrés depuis dix minutes.

—Eh bien! il est midi, fit la tante, et le dîner vous attend.

—A la bonne heure, dit M. Goulden en lui prenant le bras; eh bien! arrivez, ma commère: depuis que vous m'avez dit l'heure, j'ai bon appétit. »

Ils traversèrent l'allée bras dessus bras dessous; je les suivais tout joyeux, et lorsque nous fûmes sous la porte, le plus agréable spectacle s'offrit à nos regards: la grande soupière peinte de fleurs rouges fumait sur la table, une poitrine de veau farcie remplissait la chambre de sa bonne odeur, des *kuchlen* à la cannelle s'élevaient dans un grand plat, au bord du vieux buffet de chêne, et deux bouteilles, avec les verres étincelants comme du cristal, brillaient sur la nappe blanche devant les assiettes. Enfin, rien qu'à voir cela, l'idée vous venait que la joie du Seigneur est de combler ses enfants de bénidictions innombrables.

Catherine, avec ses bonnes joues rouges et ses dents blanches, riait de notre satisfaction, et l'on peut dire que pendant tout le dîner nos inquiétudes sur l'avenir furent oubliées. On ne songeait qu'à se faire du bien, à rire, à trouver que tout était en bon état dans ce bas monde.

Ce n'est que plus tard, en prenant le café, qu'une sorte de tristesse nous revint; sans savoir pourquoi, chacun se mit à réfléchir. On ne voulait pas parler de politique, et ce fut la tante Grédel elle-même qui tout à coup demanda les nouvelles. M. Goulden alors dit que l'Empereur désirait la paix, qu'il se mettait seulement en état de défense, chose nécessaire afin de prévenir les ennemis que nous n'avions pas peur. Il dit que, dans tous les cas, malgré leurs mauvaises intentions, les alliés n'oseraient pas venir chez nous, parce que le beau-père François, sans avoir beaucoup de cœur, en avait pourtant assez pour ne pas vouloir renverser deux fois son gendre, sa propre fille et son petit-fils; que ce serait contre nature, et que d'ailleurs maintenant la nation se lèverait en masse, qu'on déclarerait la patrie en danger, que ce ne serait plus seulement une guerre de soldats, mais une guerre de tous les Français contre ceux qui voudraient les opprimer. Cela devait faire réfléchir les souverains alliés, etc., etc.

Il dit encore bien d'autres choses qui ne me reviennent pas. La tante Grédel écoutait sans répondre. A la fin, elle se leva, ouvrit l'armoire et prit dans une écuelle un papier gris qu'elle remit à M. Goulden, en lui disant:

« Lisez un peu, des papiers pareils courent tout le pays; celui-ci me vient de M. le curé Diemer. Vous allez voir si la paix est sûre. »

M. Goulden n'avait pas ses lunettes, c'est moi qui lus le papier à sa place. J'ai mis tous ces vieux écrits de côté depuis des années; c'est devenu jaune, on n'y pense plus, on n'en parle plus, et pourtant c'est toujours bon à relire. Que peut-on savoir? Les anciens rois, les anciens empereurs qui nous en voulaient, sont morts après nous avoir fait tout le mal possible; mais leurs fils et leurs petits-fils sont toujours là, qui ne nous veulent pas trop de bien; ce qu'ils ont dit dans le temps, ils peuvent encore le redire, et ceux qui ont aidé les anciens peuvent encore aider les nouveaux. Enfin, voici ce papier:

« Les puissances alliées, qui ont signé le traité de Paris, réunies en congrès à Vienne,

informées de l'évasion de Napoléon Bonaparte et de son entrée à main armée en France, doivent à leur dignité et à l'intérêt de l'ordre social une déclaration solennelle des sentiments que cet événement leur a fait éprouver.

« En rompant ainsi la convention qui l'avait établi à l'île d'Elbe, Bonaparte détruit le seul titre légal auquel son existence était attachée. En reparaissant en France avec des projets de trouble et de bouleversement, il s'est privé lui-même de la protection des lois et a manifesté à la face de l'univers qu'il ne saurait y avoir ni paix ni trêve avec lui. »

Les alliés continuaient ainsi deux grandes pages; et ces gens qui n'avaient rien de commun avec nous, que nos affaires ne regardaient pas, et qui se donnaient le titre de défenseurs de la paix, finissaient par déclarer qu'ils se réunissaient en masse pour maintenir le traité de Paris et pour rétablir Louis XVIII.

Quand j'eus fini, la tante, regardant M. Goulden, lui demanda :

« Qu'est-ce que vous pensez de cela?

—Je pense, dit-il, que ces gens se moquent des peuples, et qu'ils extermineraient le genre humain sans honte et sans pitié, pour maintenir quinze ou vingt familles dans l'abondance. Je crois que ces gens se regardent comme des dieux, ou qu'ils nous prennent pour des bêtes.

—Sans doute, fit la tante Grédel, je ne dis pas le contraire; mais tout cela n'empêche pas que Joseph sera forcé de partir. »

J'étais tout pâle en voyant que la tante avait raison.

« Oui, répondit M. Goulden, je le savais depuis quelques jours, et voici ce que j'ai fait. Vous avez sans doute appris, mère Grédel, que l'on forme de grands ateliers pour la réparation des armes. Il en existe un à l'arsenal de Phalsbourg, mais les bons ouvriers manquent. Naturellement les bons ouvriers rendent autant de services à l'Etat, en réparant les armes, que ceux qui vont se battre; ils ont plus de peine, mais au moins ils ne risquent pas leur vie et restent chez eux. Eh bien! aussitôt je me suis rendu chez le commandant d'artillerie, M. de Montravel, et j'ai fait une demande pour que Joseph soit accepté comme ouvrier. La réparation d'une batterie de fusil n'est rien pour un bon horloger; M. de Montravel a tout de suite accepté. Voici son ordre, dit-il, en nous montrant un papier qu'il avait dans sa poche. »

Alors je crus revenir au monde, et je m'écriai :

« Oh! monsieur Goulden, vous êtes plus que notre père, vous me sauvez la vie. »

Et Catherine, que l'inquiétude suffoquait depuis longtemps, sortit aussitôt; tandis que la tante Grédel, qui s'était levée, embrassait M. Goulden pour la seconde fois en disant :

« Oui, vous êtes le meilleur des hommes... un homme de bon sens... un homme de très-grand esprit... Ah! si tous les jacobins vous ressemblaient, les femmes ne voudraient plus avoir que des jacobins.

—Mais ce que j'ai fait est tout simple, disait-il.

—Non... non... ce n'est pas tout simple; c'est le bon cœur qui vous donne de bonnes idées. »

Moi, dans mon étonnement et ma joie, les paroles me manquaient, et pendant que la tante parlait, je sortis au verger prendre l'air. Catherine était là, dans le coin du four; elle pleurait à chaudes larmes.

« Ah! maintenant, dit-elle, je respire... je vais revivre. »

Je l'embrassai dans un attendrissement extraordinaire. Je voyais ce qu'elle avait dû souffrir depuis un mois; mais c'était une femme courageuse, qui me cachait ses inquiétudes; elle savait bien que j'en avais assez pour mon propre compte. Nous restâmes là plus de dix minutes pour essuyer nos larmes; ensuite étant rentrés, M. Goulden nous dit :

« Eh bien! Joseph, c'est pour demain, tu partiras de bonne heure; l'ouvrage ne te manquera pas. »

Quel bonheur de penser que je ne serais pas forcé de partir! Ah! j'avais encore d'autres raisons pour vouloir rester : Catherine et moi nous espérions quelque chose!... Mon Dieu! mon Dieu! ceux qui n'ont pas éprouvé cela ne sauront jamais ce que les hommes peuvent souffrir, ni quel poids une bonne nouvelle vous ôte du cœur.

Nous restâmes encore environ une heure aux Quatre-Vents. Et puis, au moment où les gens revenaient des vêpres, à la nuit tombante, nous repartîmes pour la ville. La tante Grédel nous accompagna jusqu'à la poste aux chevaux, et sur les sept heures nous remontions notre escalier.

C'est ainsi que l'accord se rétablit entre la tante Grédel et M. Goulden. Depuis, elle venait nous voir aussi souvent qu'autrefois. Moi j'allais tous les jours à l'arsenal, et je travaillais à la réparation des batteries. A midi sonnant, je rentrais dîner. A une heure, je repartais jusqu'à sept heures. J'étais à la fois soldat et ouvrier, dispensé des appels, mais accablé d'ouvrage. Nous espérions que je resterais dans cette position jusqu'à la fin de la guerre, si par malheur elle commençait, car on n'était sûr de rien.

XIV

La confiance nous était un peu revenue depuis que je travaillais à l'arsenal; mais nous avions pourtant encore de l'inquiétude, car des centaines de semestriers, d'anciens soldats rengagés pour une campagne et de conscrits, passaient le sac au dos avec leurs habits de village. Ils criaient tous : *Vive l'Empereur!* et paraissaient furieux. Dans la grande salle de la mairie, les uns recevaient une capote, les autres un shako, les autres des épaulettes, des guêtres, des souliers aux frais du département. Ils repartaient ainsi pour rejoindre, et je leur souhaitais bon voyage.

Tous les tailleurs de la ville faisaient des uniformes par entreprise, les gendarmes cédaient leurs chevaux pour remonter la cavalerie, et M. le maire, le baron Parmentier, excitait les jeunes gens de seize à dix-sept ans à s'engager dans les partisans du colonel Brice, qui devait défendre les défilés de la Zorne, de la Zinselle et de la Sarre. M. le baron allait partir pour le *Champ de Mai;* cela redoublait son enthousiasme :

« Allez!... courage! » leur criait-il, en parlant des Romains qui s'étaient battus pour la patrie.

Je pensais en l'écoutant :

« Puisque tu trouves cela si beau, pourquoi n'y vas-tu pas toi-même? »

On peut se figurer avec quel courage je travaillais à l'arsenal; rien ne me coûtait, j'aurais passé les jours et les nuits à raccommoder les fusils, à rajuster les baïonnettes, à serrer les vis. Quand le commandant de Montravel venait nous voir, il m'admirait :

« A la bonne heure! disait-il, c'est bien! Je suis content de vous, Bertha. »

Ces paroles me remplissaient de satisfaction, je ne manquais pas de les rapporter à Catherine pour lui remonter le cœur; nous étions presque sûrs que M. de Montravel me garderait à Phalsbourg.

Les gazettes ne parlaient plus que de la nouvelle Constitution, qu'on appelait l'Acte additionnel, et du Champ de Mai. M. Goulden trouvait toujours à redire, tantôt sur un article, tantôt sur un autre; mais je ne me mêlais plus de ces affaires; je me repentais même d'avoir crié contre les processions et les expiations; j'avais bien assez de politique.

Cela dura jusqu'au 23 mai. Ce jour-là, vers six heures du matin, je me trouvais dans la grande salle de l'arsenal, en train de remplir des caisses de fusils. La grande porte restait ouverte à deux battants; les soldats du train, avec leurs fourgons, attendaient devant le parc à boulets pour charger les caisses. Je clouais la dernière, lorsque le garde du génie Robert me toucha l'épaule en me disant tout bas :

« Bertha, le commandant de Montravel désire vous voir; il est au pavillon. »

Qu'est-ce que le commandant avait à me dire? Je n'en savais rien, et tout de suite j'eus peur. Malgré cela, je partis aussitôt en traversant la grande cour, où donne le hangar des affûts; je montai l'escalier, et je frappai doucement à la porte.

« Entrez! » me dit le commandant.

J'ouvris tout tremblant, le bonnet à la main. Le commandant de Montravel était un homme de haute taille, maigre, brun, la tête un peu penchée. Il se promenait de long en large, au milieu de ses livres, de ses cartes et de ses armes pendues aux murs.

« Ah! c'est vous, Bertha, dit-il en me voyant; je vais vous apprendre une fâcheuse nouvelle: le 3e bataillon, dont vous faites partie, part pour Metz. »

En entendant cette terrible nouvelle, je sentis mon cœur se retourner et je ne pus rien répondre.

Le commandant me regardait.

« Ne vous troublez pas, fit-il au bout d'un instant; vous êtes marié depuis quelques mois, et d'ailleurs bon ouvrier, cela mérite considération. Vous remettrez cette lettre au colonel Desmichels, à l'arsenal de Metz; c'est un de mes amis, il vous trouvera de l'emploi dans ses ateliers, soyez-en sûr. »

Je pris la lettre qu'il me tendait, en le remerciant, et je sortis plein d'épouvante.

Chez nous, Zébédé, M. Goulden et Catherine causaient ensemble dans l'atelier; la désolation était peinte sur leurs figures, ils savaient déjà tout.

« Le 3e bataillon part, leur dis-je en entrant; mais cela ne fait rien, M. le commandant de Montravel vient de me donner cette lettre pour le chef de l'arsenal de Metz. N'ayez pas d'inquiétudes, je ne ferai pas campagne. »

J'étouffais presque. M. Goulden prit la lettre et dit :

« Elle est ouverte, c'est pour que nous puissions la lire. »

Alors il lut cette lettre, où M. de Montravel me recommandait à son ami, disant que j'étais marié, bon ouvrier, plein de zèle, nécessaire à ma famille, et que je rendrais de véritables services à l'arsenal. On ne pouvait rien écrire de mieux. Zébédé s'écria :

« Maintenant ton affaire est sûre !

—Oui, dit M. Goulden, te voilà retenu dans l'arsenal de Metz. »

Et Catherine vint m'embrasser, toute pâle, en disant :

« Quel bonheur, Joseph ! »

Tous faisaient semblant de croire que je resterais à Metz, et moi je voulais aussi leur cacher mon épouvante. Mais cela me suffoquait, je ne pouvais presque pas m'empêcher de sangloter; heureusement, l'idée me vint d'aller annoncer la nouvelle à la tante Grédel.

« Écoutez, leur dis-je, quoique ce ne soit pas pour longtemps et que je doive rester à Metz, il faut pourtant que j'annonce cette bonne nouvelle à la tante Grédel. Ce soir, entre cinq et six heures, je reviendrai; Catherine aura le temps d'arranger mon sac, et nous souperons.

—Oui, va, Joseph, » me dit M. Goulden.

Catherine ne dit rien, car elle avait de la peine à ne pas fondre en larmes. — Je partis comme un fou. Zébédé, qui s'en retournait à la caserne, me prévint sur la porte que l'officier d'habillement se trouvait à la mairie, et qu'il faudrait être là vers cinq heures. J'écoutais ses paroles comme en rêve, et je me sauvai jusque hors de la ville. Sur les glacis, je me mis à courir sans regarder où, dans les chemins couverts; je passai par la fontaine des Trois-Châteaux et les Baraques-d'en-haut, le long du bois, pour aller aux Quatre-Vents. Les idées qui me traversaient l'esprit ne sont pas à décrire; j'étais effaré, j'aurais voulu courir jusqu'en Suisse. Mais le pire, c'est quand j'approchai des Quatre-Vents, par le sentier de Dann. Il pouvait être trois heures; la mère Grédel, qui mettait des perches à ses haricots, derrière dans le jardin, m'avait vu de loin. Elle s'était dit :

« Mais c'est Joseph!... Qu'est-ce qu'il fait donc au milieu des blés? »

Moi, une fois dans le chemin creux, rempli d'ornières et de sable que le soleil chauffait comme un four, je remontais lentement, la tête penchée, en pensant : « Tu n'oseras jamais entrer! » lorsque tout à coup, derrière la haie, la tante me cria :

« C'est toi, Joseph ? »

Alors je frémis.

« Oui... c'est moi, » lui dis-je.

Elle sortit dans la petite allée de sureaux, et me voyant là tout pâle :

« Je sais pourquoi tu viens, mon enfant, me dit-elle; tu pars, n'est-ce pas?

—Oh ! lui dis-je, je suis retenu pour l'arsenal de Metz... Les autres partent... moi je vais rester à Metz... c'est bien heureux ! »

Elle ne dit rien. Nous entrâmes dans la cuisine bien fraîche à cause de la grande chaleur qu'il faisait dehors. Elle s'assit et je lui lus la lettre du commandant. — Elle écoutait et dit :

« Oui... c'est bien heureux ! »

Et nous restâmes à nous regarder l'un l'autre sans parler. Ensuite elle me prit la tête entre les mains et m'embrassa longtemps, et je vis qu'elle pleurait à chaudes larmes sans pousser un soupir.

« Vous pleurez... lui dis-je. Mais puisque je reste à Metz !... »

Elle ne répondit pas et descendit à la cave chercher du vin. Elle m'en fit boire un verre et me demanda :

« Qu'est-ce que dit Catherine?

—Elle est contente de voir que je resterai à l'arsenal, lui dis-je, et M. Goulden aussi.

—C'est bien, fit-elle. Est-ce qu'on te prépare ce qu'il te faut ?

—Oui, tante Grédel, et je dois être avant cinq heures à l'hôtel de ville, pour recevoir mon uniforme.

—Eh bien! va, dit-elle, embrasse-moi... Je n'irai pas là-bas... je ne veux pas voir partir le bataillon... je resterai... je veux vivre longtemps... Catherine a besoin que je vive... »

Elle se mettait à crier, mais tout à coup elle se retint et me dit :

« A quelle heure partez-vous?

—Demain, à sept heures, maman Grédel.

—Eh bien! à huit heures j'arriverai... Tu seras déjà loin... mais tu sauras que la mère de ta femme est là... qu'elle reprend sa fille... qu'elle vous aime... qu'elle n'a que vous au monde !... »

En parlant ainsi, cette femme si courageuse se mit à sangloter. Elle me reconduisit dehors sur la route, et je partis. Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. J'arrivai devant la mairie sur le coup de cinq heures. Je montai, je revis cette salle où j'avais perdu, cette salle maudite où tout le monde tirait de mauvais numéros. Je reçus une capote, un habit, un pantalon, des guêtres, des souliers. Zébédé, qui m'attendait là, dit à l'un de ses fusiliers de porter tout à la chambrée.

« Tu viendras mettre cela de bonne heure, me dit-il ; ton fusil et ta giberne sont au râtelier depuis ce matin.

—Viens avec moi, lui dis-je.

—Non, fit-il, la vue de Catherine me crève le cœur, et puis il faut aussi que je reste avec

La tante me cria : « C'est toi Joseph ? » (p. 55.)

mon père. Qui sait si je retrouverai le pauvre vieux dans un an? J'ai promis de souper avec vous, mais je n'irai pas. »

Il fallut donc rentrer seul. Mon sac était prêt, mon vieux sac, la seule chose que j'eusse échappée de Hanau, la tête appuyée dessus, dans le fourgon. M. Goulden travaillait. Il se retourna sans rien me dire.

« Où donc est Catherine? lui demandai-je.

—Elle est en haut. »

Je pensais bien qu'elle pleurait; j'aurais voulu monter, mais les jambes et le courage me manquaient. Je dis à M. Goulden comment les choses s'étaient passées aux Quatre-Vents; ensuite nous attendîmes en rêvant l'un en face de l'autre, sans oser nous regarder.— La nuit venait, elle était déjà sombre lorsque Catherine descendit. Elle dressa la table dans l'obscurité, puis je lui pris la main et je la fis asseoir sur mes genoux; nous restâmes là près d'une demi-heure encore.

« Zébédé ne vient pas? demanda M. Goulden.

—Non, il est retenu par le service.

—Eh bien! soupons, » fit-il.

Mais personne n'avait faim. Catherine leva la table vers neuf heures, et l'on alla se coucher. C'est la plus terrible nuit que j'ai passée de ma vie. Catherine était comme morte; je l'appelais, elle ne répondait pas. A minuit, j'allai prévenir M. Goulden. Il s'habilla et monta. Nous lui fîmes prendre de l'eau sucrée. Elle revint et se leva. Je ne puis pas tout vous dire; je sais seulement qu'elle se mit à mes

Nous étions en route pour Waterloo. (Page 58)

genoux, en me priant de ne pas l'abandonner, comme si j'avais fait cela volontairement; mais elle était folle. M. Goulden voulait chercher un médecin, je l'en empêchai. Elle se remit tout à fait vers le jour, elle pleura longtemps et finit par s'endormir dans mes bras. Alors je n'osai pas seulement l'embrasser, et nous sortîmes tout doucement. C'est là qu'on voit les misères de la vie et qu'on pense : « Mon Dieu, pourquoi donc m'avez-vous mis au monde !... pourquoi ne m'avez-vous pas laissé dormir dans les siècles des siècles? Qu'est-ce que j'avais donc fait avant de naître, pour mériter de voir ceux que j'aime souffrir sans ma faute? » Mais ce n'est pas Dieu qui fait de pareilles choses ; ce sont les hommes qui vous arrachent le cœur !

Enfin M. Goulden et moi nous étions descendus; il me disait :

« Elle dort... elle ne sait rien... c'est un bonheur... tu partiras pendant son sommeil. »

Je bénissais le Seigneur de l'avoir endormie. —Nous rêvions en écoutant les moindres bruits, lorsqu'enfin le rappel se mit à battre. Alors M. Goulden me regarda gravement, et nous nous levâmes. Il prit le sac et me le boucla sur les épaules en silence.

« Joseph, me dit-il, va voir le commandant de l'arsenal, à Metz, mais ne compte sur rien. Le danger est tellement grave, que la France a besoin de tous ses enfants pour la défendre. Et cette fois il ne s'agit plus de prendre le bien des autres, mais de sauver notre propre pays. Souviens-toi que c'est toi-même, ta femme, tout ce

que tu possèdes de plus cher au monde, qui se trouve en jeu. Je voudrais avoir vingt ans de moins pour t'accompagner et te montrer l'exemple.

Nous descendîmes ensuite sans faire de bruit; nous nous embrassâmes et je gagnai la caserne. Zébédé lui-même me conduisit à la chambrée, où je mis mon uniforme. Tout ce qui me revient encore, après tant d'années, c'est que le père de Zébédé, qui se trouvait là, fit un paquet de mes habits, en disant qu'il irait chez nous après notre départ; et qu'ensuite le bataillon défila par la ruelle de Lanche, sous la porte de France.

Quelques enfants nous suivaient. Les soldats du corps de garde, à l'avancée, portèrent les armes. Nous étions en route pour Waterloo.

XV

A Sarrebourg nous reçûmes des billets de logement. Le mien était pour l'ancien imprimeur Jâreisse, qui connaissait M. Goulden et la tante Grédel; il me fit dîner à sa table avec mon nouveau camarade de lit, Jean Buche, le fils d'un schlitteur du Harberg, qui n'avait jamais mangé que des pommes de terre avant d'être conscrit. Il croquait jusqu'aux os de la viande qu'on nous servait. Moi, j'étais tellement mélancolique, que de l'entendre croquer ces os, cela me tombait sur les nerfs.

Le père Jâreisse voulait me consoler, mais tout ce qu'il me disait augmentait encore mon chagrin.

Nous passâmes le reste de cette journée et la nuit suivante à Sarrebourg. Le lendemain, nous fîmes route jusqu'au village de Mézières, le surlendemain jusqu'à Vic, et puis jusqu'à Solgne; enfin le cinquième jour nous approchions de Metz.

Je n'ai pas besoin de vous raconter notre marche : les soldats tout blancs de poussière, qui vont d'étape en étape le sac au dos, l'arme à volonté, parlent, rient, traversent les villages en regardant les filles, les charrettes, les fumiers, les hangars, les montées et les descentes, sans s'inquiéter de rien. Et quand on est triste, quand on laisse à la maison sa femme, de vieux amis, des gens qui vous aiment et qu'on ne reverra peut-être jamais, tout défile sous vos yeux comme des ombres; à cent pas plus loin, on n'y pense plus.

Pourtant la vue de Metz, avec sa haute cathédrale, ses vieilles maisons et ses remparts sombres, me réveilla. Deux heures avant d'arriver, nous croyions être aux chemins couverts. Il faisait très-chaud, on allongeait le pas pour se mettre plus tôt à l'ombre. Le souvenir du colonel Desmichels me revenait; j'avais une petite espérance, bien petite, et je m'écriais en moi-même : « Ah! si la chance voulait! » Je tâtais ma lettre. Zébédé ne me parlait plus; de temps en temps il se retournait pour me jeter un coup d'œil. Ce n'était plus tout à fait comme dans le temps; il était sergent, et moi simple soldat. Que voulez-vous? nous nous aimions toujours, mais cela faisait tout de même une différence.

Jean Buche, lui, marchait près de moi, le dos rond et les pieds en dedans comme les loups. La seule chose qu'il me disait quelquefois, c'est que les souliers vous gênent pour la marche, et qu'on ne devrait les mettre qu'à la parade. Depuis deux mois le sergent instructeur n'avait pu lui retourner les pieds ni lui redresser les épaules; mais il marchait terriblement bien à sa manière, et sans se fatiguer.

Enfin, sur les cinq heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'avancée. On vint nous reconnaître; le capitaine de garde lui-même nous cria :

« Quand il vous plaira ! »

Les tambours se mirent à battre, et nous entrâmes dans cette ville, la plus vieille que j'aie jamais vue. C'est à Metz que la Seille et la Moselle se rencontrent, et c'est là qu'on voit des maisons de quatre et cinq étages, les murs décrépits pleins de poutrelles, comme à Saverne et à Bouxviller; des fenêtres rondes et carrées, grandes et petites sur la même ligne, avec des volets et sans volets, avec des vitres et sans vitres. C'est vieux comme les montagnes et les rivières, et tout en haut le toit s'avance de six pieds, en allongeant son ombre dans les eaux noires, où passent des savates, des guenilles et des chiens noyés.

Quand on regarde par hasard en l'air, dans ces recoins, au fond d'une lucarne, on est presque sûr de voir la figure d'un vieux juif, avec sa barbe grise et son nez crochu, ou bien un enfant qui risque de tomber, ou quelque chose de pareil, car, à proprement parler, Metz est une ville de juifs et de soldats. Les pauvres gens n'y manquent pas non plus; c'est bien pire qu'à Mayence, à Strasbourg et même à Francfort. A moins qu'on n'ait tout changé depuis; les gens aiment leurs aises maintenant, et les villes s'embellissent de jour en jour.

Enfin nous traversions ce spectacle, et malgré ma grande tristesse, je ne pouvais m'empêcher de regarder ces ruelles. La ville fourmillait alors de gardes nationaux; il en arrivait de Longwy, de Sarrelouis et d'ailleurs; les sol-

dats partaient, les gardes nationaux les relevaient.

Nous arrivâmes sur une place encombrée de matelas, de paillasses et d'autres effets de literie que les bourgeois fournissaient aux troupes. On nous fit mettre l'arme au pied, devant une caserne dont toutes les fenêtres étaient ouvertes du haut en bas. Nous attendions, pensant que nous serions logés dans cette caserne; mais au bout de vingt minutes le prêt commença; nous reçûmes vingt-cinq sous par homme, avec un billet de logement. On fit rompre les rangs, et chacun partit de son côté. Jean Buche, qui n'avait vu d'autre ville que Phalsbourg, ne me quittait pas.

Notre billet de logement était pour Elias Meyer, boucher dans la rue de Saint-Valery. Quand nous arrivâmes en face de la maison, ce boucher, — qui découpait de la viande à sa fenêtre en forme de voûte, garnie d'une grille, —se fâcha et nous reçut très-mal. C'était un gros juif tout rouge, la figure ronde, avec des bagues d'argent à ses doigts et des boucles d'oreilles; sa femme, maigre et jaune, descendit en s'écriant qu'ils avaient logé la veille, l'avant-veille... que le secrétaire de la mairie leur en voulait, qu'il leur envoyait des soldats tous les jours, que les voisins n'en avaient pas... ainsi de suite. Ils nous laissèrent pourtant entrer. Leur fille vint nous voir; derrière elle se tenait une grosse servante crépue, très-sale. Il me semble que ces gens sont encore là, devant moi, dans la vieille chambre boisée de chêne, la grande lampe de cuivre pendue au plafond et la fenêtre grillée ouvrant sur un petite cour.

La fille, très-pâle et les yeux noirs, dit quelques mots à sa mère, et la servante reçut l'ordre de nous conduire au grenier, à la chambre des mendiants; car tous les juifs ont des mendiants qu'ils nourrissent le vendredi. Mon camarade du Harberg trouvait cela très-bien; moi, j'étais indigné. Malgré cela, nous montâmes derrière la servante, dans un escalier tournant où l'on glissait à force de crasse; et nous arrivâmes au grenier, dans une chambre formée de lattes à travers desquelles on voyait le linge sale pour la lessive. Le jour venait par une lucarne en tabatière dans le toit. Sans ma désolation, j'aurais trouvé ce lieu vraiment abominable; nous n'avions qu'une seule chaise et une paillasse étendue sur le plancher avec sa couverture pour nous deux. La servante nous regardait encore sur la porte, comme si nous avions dû lui faire des compliments.

Je m'assis et me débarrassai de mon sac, bien triste, comme on pense; Buche en fit autant de son côté. La servante se mettait à descendre, quand je lui criai :

« Attendez une minute... Nous descendons aussi... nous ne voulons pas nous casser le cou dans l'escalier.

Après avoir changé de souliers et de bas, nous refermâmes la porte avec un cadenas, et nous descendîmes dans la boucherie acheter de la viande. Jean alla chercher du pain chez le boulanger en face, et, comme nous avions place au feu, nous entrâmes dans la cuisine faire la soupe.

Le boucher vint nous voir vers huit heures, il avait une grosse pipe d'Ulm; nous finissions de manger. Il nous demanda de quel pays nous étions; moi, je ne lui répondis pas, parce que j'étais trop indigné, mais Jean Buche lui dit que j'étais horloger à Phalsbourg, sur quoi cet homme me prit en considération. Il dit que son frère voyageait en Alsace et en Lorraine pour les montres, les bagues, les chaînes de montres et autres objets d'orfévrerie et de bijouterie; qu'il s'appelait Samuel Meyer, et que peut-être nous avions déjà fait des affaires ensemble. Je lui répondis alors que j'avais vu son frère deux ou trois fois chez M. Goulden, et c'était vrai. Là-dessus il prévint la servante de nous monter un oreiller; mais il n'en fit pas plus pour nous, et nous allâmes nous coucher. La grande fatigue nous endormit bien vite. Je pensais me lever de bonne heure et courir à l'arsenal; mais je dormais encore quand mon camarade me secoua, en disant :

« Le rappel ! »

J'écoutais; c'était le rappel. Nous n'eûmes que le temps de nous habiller, de boucler notre sac, de prendre le fusil et de descendre. Comme nous arrivions sur la place de la caserne, l'appel commençait. Après l'appel, deux fourgons s'avancèrent. et nous reçûmes cinquante cartouches à balle par homme. Le commandant Gémeau, le capitaine et tous les officiers étaient là. Je vis que tout était fini, qu'il ne fallait plus compter sur rien, et que ma lettre pour le colonel Desmichels serait bonne après la campagne, si j'en réchappais, et s'il fallait finir mes sept ans.—Zébédé me regardait de loin; je détournais la tête. Dans le même instant on cria :

« Portez armes ! Arme à volonté ! Par file à gauche, en avant, marche ! »

Les tambours battaient, nous marquions le pas; les toits, les maisons, les fenêtres, les ruelles et les gens défilaient. Nous traversâmes le premier pont, ensuite le pont-levis — Les tambours cessèrent de battre; nous allions du côté de Thionville.

D'autres troupes suivaient le même chemin, de la cavalerie et de l'infanterie.

Nous arivâmes le soir au village de Beauregard, le lendemain soir au village de Vitry, près de Thionville, où nous fûmes cantonnés jusqu'au 8 juin. Je logeais, avec Buche, chez un gros propriétaire qui s'appelait M. Pochon, un honnête homme qui nous faisait boire de bon vin blanc, et qui se plaisait à parler de politique comme M. Goulden.

Pendant notre séjour dans ce village, le général Schœffer arriva de Thionville, et l'on nous fit prendre les armes, pour aller passer la revue près d'une grande ferme, qu'on appelait la ferme de Silvange.

Ce pays est plein de bois; nous allions à plusieurs nous promener dans les environs. Un jour Zébédé vint me prendre et me conduisit dans la grande fonderie de Moyeuvre, où nous vîmes couler des boulets et des obus. Nous causions de Catherine, de M. Goulden; il me disait d'écrire, mais j'avais peur en quelque sorte de recevoir des nouvelles; je détournais mon esprit de Phalsbourg.

Le 8 juin, de grand matin, le bataillon partit du village et repassa près de Metz, mais sans entrer. Les portes de la ville étaient fermées et les canons sur les remparts, comme en temps de guerre. Nous allâmes coucher à Chatel, le lendemain à Etain, le jour suivant à Dannevoux, où je fus logé chez un bon patriote qui s'appelait M. Sébastien Perrin. C'était un homme riche. Il voulait tout savoir en détail, et comme avant nous un grand nombre d'autres bataillons avaient suivi la même route, il disait :

« Dans un mois ou peut-être avant, nous saurons de grandes choses... Toutes les troupes marchent sur la Belgique... L'Empereur va tomber sur les Anglais et les Prussiens! »

C'était notre dernière bonne étape, car le lendemain nous arrivâmes à Yong, qui est un mauvais pays. Nous allâmes coucher le 12 juin à Vivier; le 13, à Cul-de-Sard. Plus nous avancions, plus nous rencontrions de troupes, et comme j'avais déjà vu ces choses en Allemagne, je disais à mon camarade Jean Buche :

« Maintenant ça va chauffer! »

De tous les côtés, dans toutes les directions, la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie s'avançaient par files, couvrant les routes à perte de vue. On ne pouvait voir de plus beau temps ni de plus magnifiques récoltes; seulement il faisait trop chaud. Ce qui m'étonnait, c'était de ne découvrir aucun ennemi, ni devant ni derrière, ni à droite ni à gauche. On ne savait rien. Le bruit courait entre nous que, cette fois, nous allions tomber sur les Anglais. J'avais déjà vu les Prussiens, les Autriciens, les Russes, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Suédois; je connaissais les gens de tous les pays du monde, et maintenant j'allais aussi connaître les Anglais. Je pensais: « Puisqu'il faut s'exterminer, j'aime autant que ce soit avec ceux-ci qu'avec les Allemands. Nous ne pouvons pas éviter notre sort; si je dois en réchapper, j'en réchapperai; si je dois laisser ici ma peau, tout ce que je ferais pour la sauver, ou rien, ce serait la même chose. Mais il faut en exterminer le plus possible des autres; de cette façon, nous augmentons les chances pour nous. »

Voilà les raisonnements que je me tenais à moi-même, et s'ils ne me faisaient pas de bien, au moins ils ne me causaient pas de mal.

XVI

Nous avions passé la Meuse le 12; le 13 et le 14, nous continuâmes à marcher dans de mauvais chemins bordés de champs de blé, d'orge, d'avoine, de chanvre, qui n'en finissaient plus. — Il faisait une chaleur extraordinaire; la sueur me coulait sous le sac et la giberne jusqu'au bas des reins. Quel malheur d'être pauvre, et de ne pas pouvoir s'acheter un homme qui marche et qui reçoive des coups de fusil pour nous! — Après avoir supporté la pluie, le vent, la neige et la boue en Allemagne, le tour de la poussière et du soleil était venu.

Je voyais aussi que l'extermination approchait; on n'entendait plus dans toutes les directions que le son des tambours et des trompettes; quand le bataillon passait sur une hauteur, des files de casques, de lances, de baïonnettes se découvraient à perte de vue. Zébédé, le fusil sur l'épaule, me criait quelquefois d'un air joyeux :

« Eh bien! Joseph, nous allons donc encore une fois nous regarder le blanc des yeux avec les Prussiens? »

Et j'étais forcé de lui répondre :

« Oh! oui, la noce va recommencer! »

Comme si j'avais été content de risquer ma vie et de laisser Catherine veuve avant l'âge, pour des choses qui ne me regardaient pas.

Ce jour même, vers sept heures, nous arrivâmes à Rôly. Des hussards occupaient déjà ce village, et l'on nous fit bivouaquer dans un chemin creux, le long de la côte.

Nos fusils étaient à peine en faisceaux, que plusieurs officiers supérieurs arrivèrent. Le commandant Gémeau, qui venait de mettre pied à terre, remonta sur son cheval et courut à leur rencontre; ils causèrent un instant en-

semble et descendirent dans notre chemin, où tout le monde regardait en se disant :

« Quelque chose se passe ! »

Un des officiers supérieurs, le général Pécheux, que nous avons connu depuis, ordonna le roulement et nous cria :

« Formez le cercle ! »

Mais comme le chemin était trop étroit, les soldats montèrent des deux côtés sur le talus; d'autres restèrent en bas. Tout le bataillon regardait, et le général se mit à dérouler un papier en nous criant :

« Proclamation de l'Empereur ! »

Quand il eut dit cela, le silence devint si grand, qu'on aurait cru qu'il était seul au milieu des champs. Depuis le dernier conscrit jusqu'au commandant Gémeau, tout le monde écoutait; et même aujourd'hui, quand j'y pense après cinquante ans, cela me remue le cœur : c'était quelque chose de grand et de terrible.

Voici ce que le général nous lut :

« Soldats ! c'est aujourd'hui l'anniversaire « de Marengo et de Friedland, qui décidèrent « deux fois du sort de l'Europe. Alors, comme « après Austerlitz, comme après Wagram, « nous fûmes trop généreux, nous crûmes aux « protestations et aux serments des princes « que nous laissâmes sur le trône. Aujourd'hui « cependant, coalisés entre eux, ils en veulent « à l'indépendance et aux droits les plus sacrés « de la France. Ils ont commencé la plus in- « juste des agressions; marchons à leur ren- « contre : eux et nous, ne sommes-nous plus « les mêmes hommes ? »

Tout le bataillon frémit et se mit à crier : *Vive l'Empereur !* Le général leva la main, et l'on se tut en se penchant encore plus pour entendre.

« Soldats !—A Iéna, contre ces mêmes Prus- « siens, aujourd'hui si arrogants, nous étions « un contre trois, et à Montmirail, un contre « six. Que ceux d'entre vous qui ont été pri- « sonniers des Anglais vous fassent le récit de « leurs pontons et des maux affreux qu'ils y « ont soufferts.

« Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les « soldats de la Confédération du Rhin gémis- « sent d'être obligés de prêter leurs bras à la « cause de princes ennemis de la justice et « des droits de tous les peuples; ils savent que « cette coalition est insatiable : après avoir dé- « voré douze millions de Polonais, douze mil- « lions d'Italiens, un million de Saxons, six « millions de Belges, elle devra dévorer les « États de second ordre de l'Allemagne.

« Les insensés ! Un moment de prospérité les « aveugle; l'oppression et l'humiliation du « peuple français sont hors de leur pouvoir. « S'ils entrent en France, ils y trouveront leur « tombeau.

« Soldats, nous avons des marches forcées a « faire, des batailles à livrer, des périls à cou- « rir; mais avec de la constance, la victoire « sera à nous; les Droits de l'homme et le « bonheur de la patrie seront reconquis. Pour « tout Français qui a du cœur, le moment est « arrivé de vaincre ou de périr.

« NAPOLÉON. »

On ne se figurera jamais les cris qui s'élevèrent alors; c'était un spectacle qui vous grandissait l'âme; on aurait dit que l'Empereur nous avait soufflé son esprit des batailles, et nous ne demandions plus qu'à tout massacrer.

Le général était parti depuis longtemps, que les cris continuaient encore, et moi-même j'étais content; je voyais que tout cela c'était la vérité : que les Prussiens, les Autrichiens, les Russes, qui dans le temps ne parlaient que de la délivrance des peuples, avaient profité de la première occasion pour tout happer; que tous ces grands mots de liberté, qu'ils avaient mis en avant en 1813 pour entraîner la jeunesse contre nous, toutes les promesses de constitutions qu'ils avaient faites, ils les avaient mises de côté. Je les regardais comme des gueux, comme des gens qui ne tenaient pas à leur parole, qui se moquaient des peuples, et qui n'avaient qu'une idée très-petite, très-misérable : c'était de rester toujours à la meilleure place, avec leurs enfants et descendants bons ou mauvais, justes ou injustes, sans s'inquiéter de la la loi de Dieu.

Voilà ce que je voyais. Cette proclamation me paraissait très-belle. Je pensais même que le père Goulden en serait très-content, parce que l'Empereur n'avait pas oublié les Droits de l'homme, qui sont la liberté, l'égalité, la justice, et toutes ces grandes idées qui font que les hommes, au lieu d'agir comme les animaux, se respectent eux-mêmes et respectent aussi les droits de leur prochain.

Notre courage était donc beaucoup augmenté par ces paroles fortes et justes. Les anciens disaient en riant :

« Cette fois, nous n'allons pas languir... à la première marche, nous tombons sur les Prussiens ! »

Et les conscrits, qui n'avaient pas encore entendu ronfler les boulets, se réjouissaient plus que les autres. Les yeux de Buche brillaient comme ceux d'un chat; il s'était assis au bord du chemin, son sac ouvert sur le talus, et repassait lentement son sabre, en es-

sayant le fil à la pointe de son soulier. D'autres affilaient leur baïonnette, ou rajustaient leur pierre à fusil, ce qui se fait toujours en campagne, la veille d'une rencontre. — Dans ces moments, mille idées vous passent par la tête, on fronce le sourcil, on serre les lèvres, on a de mauvaises figures.

Le soleil se penchait de plus en plus derrière les blés; quelques détachements allaient chercher du bois au village, ils en rapportaient aussi des oignons, des poireaux, du sel, et même des quartiers de vache pendus à de grandes perches sur leurs épaules.

C'est autour des feux, lorsque les marmites commençaient à bouillonner et que la fumée tournait dans le ciel, qu'il aurait fallu voir la mine joyeuse qu'on avait; l'un parlait de Lutzen, l'autre d'Austerlitz, l'autre de Wagram, d'Iéna, de Friedland, de l'Espagne, du Portugal, de tous les pays du monde. Tous parlaient ensemble; mais on n'écoutait que les anciens, les bras couverts de chevrons, qui parlaient mieux et montraient les positions à terre avec le doigt, en expliquant les par file à droite et les par file à gauche, par trente ou quarante en bataille. On croyait tout voir en les écoutant.

Chacun avait sa cuiller d'étain à la boutonnière et pensait :

« Le bouillon va bien... c'est une bonne viande bien grasse. »

La nuit alors était venue. Après la distribution on avait l'ordre d'éteindre les feux et de ne pas sonner la retraite, ce qui signifiait que l'ennemi n'était pas loin, et qu'on craignait de l'effaroucher.

Il commençait à faire clair de lune. Buche et moi nous mangions à la même gamelle. Quand nous eûmes fini, durant plus de deux heures il me raconta leur vie au Harberg, leur grande misère lorsqu'il fallait traîner des cinq et six stères de bois sur une *schlitte*, en risquant d'être écrasés, surtout à la fonte des neiges. L'existence des soldats, la bonne gamelle, le bon pain, la ration régulière, les bons habits chauds, les chemises bien solides en grosse toile, tout cela lui paraissait admirable. Jamais il ne s'était figuré qu'on pouvait vivre aussi bien; et la seule idée qui le tourmentait, c'était de faire savoir à ses deux frères, Gaspard et Jacob, sa belle position, pour les décider à s'engager aussitôt qu'ils auraient l'âge.

« Oui, lui disais-je, c'est bien; mais les Russes, les Anglais, les Prussiens... tu ne penses pas à cela.

—Je me moque d'eux, faisait-il; mon sabre coupe comme un tranchet, ma baïonnette pique comme une aiguille. C'est plutôt eux qui doivent avoir peur de me rencontrer. »

Nous étions les meilleurs amis du monde; je l'aimais presque autant que mes anciens camarades Klipfel, Furst et Zébédé. Lui m'aimait bien aussi; je crois qu'il se serait fait hacher pour me tirer d'embarras.—Les anciens camarades de lit ne s'oublient jamais; de mon temps, le vieux Harwig, que j'ai connu plus tard à Phalsbourg, recevait encore une pension de son ancien camarade Bernadotte, roi de Suède. Si j'étais devenu roi, j'aurais aussi fait une pension à Jean Buche, car s'il n'avait pas un grand esprit, il avait un bon cœur, ce qui vaut encore mieux.

Pendant que nous étions à causer, Zébédé vint me frapper sur l'épaule.

« Tu ne fumes pas, Joseph ? me dit-il.

—Je n'ai pas de tabac. »

Aussitôt il m'en donna la moitié d'un paquet.

Je vis qu'il m'aimait toujours, malgré la différence des grades, et cela m'attendrit. Lui ne se possédait plus de joie, en songeant que nous allions tomber sur les Prussiens.

« Quelle revanche ! s'écriait-il. Pas de quartier... Il faut que tout soit payé depuis la Katzbach jusqu'à Soissons. »

On aurait cru que ces Prussiens et ces Anglais n'allaient pas se défendre, et que nous ne risquions pas d'attraper des boulets et de la mitraille, comme à Lutzen, à Gross-Beren, à Leipzig et partout. Mais que peut-on dire à des gens qui ne se rappellent rien et qui voient tout en beau? Je fumais tranquillement ma pipe et je répondais :

« Oui !... oui !... nous allons les arranger, ces gueux-là !... Nous allons les bousculer... Ils vont en voir des dures... »

J'avais laissé bourrer sa pipe à Jean Buche; et comme nous étions de garde, Zébédé, vers neuf heures, alla relever les premières sentinelles à la tête du piquet. Moi, je sortis de notre cercle, et j'allai m'étendre quelques pas en arrière, l'oreille sur le sac, au bord d'un sillon. Le temps était si chaud, qu'on entendait les cigales chanter longtemps encore après le coucher du soleil; quelques étoiles brillaient au ciel, pas un souffle n'arrivait sur la plaine, les épis restaient droits, et dans le lointain les horloges des villages sonnaient neuf heures, dix heures, onze heures. Je finis par m'endormir. C'était la nuit du 14 au 15 juin 1815.

Entre deux et trois heures du matin, Zébédé vint me secouer.

« Debout ! disait-il, en route ! »

Buche était aussi venu s'étendre près de moi; nous nous levâmes. C'était notre tour de rele-

ver les postes. Il faisait encore nuit, mais le jour étendait une ligne blanche au bord du ciel, le long des blés. A trente pas plus loin, le lieutenant Bretonville nous attendait au milieu du piquet. C'est dur de se lever, quand on dort si bien après une marche de dix heures. Tout en bouclant notre sac, nous avions rejoint le piquet. Au bout de deux cents pas, derrière une haie, je relevai la sentinelle en face de Roly. Le mot d'ordre était : « Jemmapes et Fleurus ! » Cela me revient d'un coup... Comme pourtant les choses dorment dans notre esprit durant des années ! ce mot d'ordre ne m'était pas revenu depuis 1815.

Je crois encore voir le piquet qui rentre dans le chemin, pendant que je renouvelle mon amorce à la lueur des étoiles ; et j'entends au loin les autres sentinelles marcher lentement, tandis que les pas du piquet s'éloignent à l'intérieur de la colline.

Je me mis à marcher l'arme au bras le long de la haie. Le village, avec ses petits toits de chaume et plus loin son clocher d'ardoises, s'élevait au-dessus des moissons. Un hussard à cheval, en sentinelle au milieu du chemin, regardait, son mousqueton appuyé sur la cuisse. C'est tout ce qu'on voyait.

Longtemps j'attendis là, songeant, écoutant et marchant. Tout dormait. La ligne blanche du ciel grandissait.

Cela dura plus d'une demi-heure. La lumière matinale grisonnait au loin le pays; deux ou trois cailles s'appelaient et se répondaient d'un bout de la plaine à l'autre. Je m'étais arrêté tout mélancolique, car en entendant ces voix je me représentais les Quatre-Vents, Danne, les Baraques-du-Bois-de-Chênes ; je pensais : « Là-bas, dans nos blés, les cailles chantent aussi sur la lisière du bois de la Bonne-Fontaine. Est-ce que Catherine dort... et la tante Grédel, et M. Goulden, et toute la ville ?... Les gardes nationaux de Nancy nous ont relevés maintenant ! » Et je voyais les sentinelles des deux poudrières, les corps de garde des deux portes ; enfin des idées innombrables me venaient, quand dans le lointain le galop d'un cheval s'entendit. Je regardai d'abord sans rien voir. Ce galop, au bout de quelques minutes, entra dans le village; ensuite tout se tut. Seulement il se fit une rumeur confuse. Qu'est-ce que cela signifiait ? Un instant après le cavalier sortit de Roly dans notre chemin, ventre à terre; je m'avançai au bord de la haie, l'arme prête, en criant :

« Qui vive ?

—France !

—Quel régiment ?

—Douzième chasseurs... estafette.

—Quand il vous plaira. »

Il poursuivit sa route en redoublant de vitesse. Je l'entendis s'arrêter au milieu de notre campement et crier :

« Le commandant ? »

Je m'avançai sur le dos de la colline pour voir ce qui se passait. Presque aussitôt il se fit un grand mouvement : les officiers arrivaient; le chasseur, toujours à cheval, parlait au commandant Gémeau ; des soldats s'approchaient aussi. J'écoutais, mais c'était trop loin. Le chasseur repartit en remontant la côte. Tout paraissait en révolution ; on criait, on gesticulait.

Tout à coup la diane se mit à battre. Le piquet qui relevait les postes tournait au coude du chemin. Zébédé de loin m'avait l'air tout pâle.

« Arrive ! » me dit-il en passant.

Deux sentinelles restaient plus loin sur la gauche. On ne parle pas sous les armes, malgré cela Zébédé me dit tout bas :

« Joseph, nous sommes trahis ; Bourmont, le général de la division d'avant-garde et cinq autres brigands de son espèce viennent de passer à l'ennemi. »

Sa voix tremblait. Tout mon sang ne fit qu'un tour, et regardant les autres du piquet, deux vieux à chevrons, je vis que leurs moustaches grises frissonnaient; ils roulaient des yeux terribles, comme s'ils avaient cherché quelqu'un à tuer, mais ils ne disaient rien.

Nous pressions le pas pour relever les deux autres sentinelles. Quelques minutes après, en rentrant au bivouac, nous trouvâmes le bataillon déjà sous les armes, prêt à partir. La fureur et l'indignation étaient peintes sur toutes les figures ; les tambours roulaient. Nous reprîmes nos rangs. Le commandant et le capitaine adjudant-major, à cheval sur le front du bataillon, attendaient, pâles comme des morts. Je me souviens que le commandant, tout à coup tirant son épée pour faire cesser le roulement, voulut dire quelque chose; mais les idées ne lui venaient pas, et, comme un fou, il se mit à crier :

« Ah ! canailles !... ah ! misérables chouans !... *Vive l'Empereur !* Pas de quartier !... »

Il bredouillait et ne savait plus ce qu'il disait; mais tout le bataillon trouvait qu'il parlait très-bien, et l'on se mit à crier tous ensemble comme des loups :

« En avant !... en avant !... A l'ennemi !... Pas de quartier ! »

On traversa le village au pas de charge; le dernier soldat s'indignait de ne pas voir tout de suite les Prussiens. Ce n'est qu'au bout d'une

Un hussard à cheval regardait. (p. 63.)

heure, après avoir fait chacun ses réflexions, qu'on se remit à jurer, à crier, d'abord tout bas, ensuite tout haut, de sorte qu'à la fin le bataillon était comme des révoltés. Les uns disaient qu'il fallait exterminer tous les officiers de Louis XVIII, les autres qu'on voulait nous livrer tous en masse; et même plusieurs criaient que les maréchaux trahissaient, qu'ils devaient passer au conseil de guerre pour être fusillés, et d'autres choses semblabbles.

Le commandant alors ordonna de faire halte, et passa devant nous en criant « que les traîtres étaient partis trop tard; que nous allions attaquer le même jour et que l'ennemi n'aurait pas le temps de profiter de la trahison, qu'il serait surpris et culbuté. »

Ces paroles calmèrent la fureur d'un grand nombre. On se remit en marche, et l'on répétait tout le long de la route que les plans avaient été livrés trop tard.

Mais ce qui changea notre colère en joie, c'est lorsque, vers dix heures, nous entendîmes tout à coup le canon gronder à gauche, à cinq ou six lieues, de l'autre côté de la Sambre. C'est alors que les hommes levèrent leurs shakos à la pointe de leurs baïonnettes, et qu'ils se mirent à crier :

« En avant! *Vive l'Empereur!* »

Beaucoup de vieux en pleuraient d'attendrissement. Sur toute cette grande plaine, ce n'était qu'un cri immense; quand un régiment avait fini, l'autre recommençait. Le canon grondait toujours, on redoublait le pas, et comme nous marchions sur Charleroi depuis

« J'aime pourtant sentir l'odeur du bois, » disait Buche. (Page 67.)

sept heures, l'ordre arriva par estafette d'appuyer à droite.

Je me rappelle aussi que, dans tous les villages où nous passions, les hommes, les femmes, les enfants regardaient par leurs fenêtres et sur leurs portes ; qu'ils levaient les mains d'un air joyeux et criaient :

« Les Français !... les Français !... »

On voyait que ces gens nous aimaient, qu'ils étaient du même sang que nous ! et même, dans les deux haltes que nous fîmes, ils arrivaient avec leur bon pain de ménage, le couteau de fer-blanc enfoncé dans la croûte, et leurs grosses cruches de bière noire, en nous tendant cela sans rien nous demander. Nous étions arrivés en quelque sorte pour leur délivrance sans le savoir. Personne dans leur pays ne savait rien non plus, ce qui montre bien la finesse de l'Empereur, puisque dans ce coin de la Sambre et de la Meuse nous étions déjà plus de cent mille hommes, sans que la moindre nouvelle en fût arrivée aux ennemis. La trahison de Bourmont nous empêcha de les surprendre dispersés dans leurs cantonnements : tout aurait été fini d'un seul coup ; mais alors il était bien plus difficile de les exterminer.

Nous continuâmes à marcher toute l'après-midi, par cette grande chaleur, dans la poussière des chemins. Plus nous avancions, plus nous voyions devant nous d'autres régiments d'infanterie et de cavalerie. On se tassait pour ainsi dire de plus en plus, car derrière nous il en venait encore d'autres. Vers les cinq heu-

res, nous arrivâmes dans un village où les bataillons et les escadrons défilaient sur un pont de briques. En traversant ce village, que notre avant-garde avait enlevé, nous vîmes quelques Prussiens étendus à droite et à gauche dans les ruelles. Je dis à Jean Buche :

« Ça, ce sont des Prussiens... J'en ai vu pas mal du côté de Lutzen et de Leipzig, et tu vas en voir aussi, Jean !

—Tant mieux ! fit-il, c'est tout ce que je demande ! »

Le village que nous traversions s'appelait Châtelet; la rivière, c'était la Sambre : une eau jaune pleine de terre glaise, et profonde ; ceux qui par malheur y tombent ont de la peine à s'en tirer, car les bords sont à pic ; nous avons reconnu cela plus tard.

De l'autre côté du pont, on nous fit bivouaquer le long de la rivière. Nous n'étions pas tout à fait l'avant-garde, puisque des hussards avaient passé avant nous ; mais nous étions la première infanterie du corps de Gérard.

Tout le reste de ce jour, le quatrième corps défila sur le pont, et nous apprîmes à la nuit que l'armée avait passé la Sambre ; qu'on s'était battu près de Charleroi, à Marchiennes et à Jumet.

XVII

Une fois sur l'autre rive de la Sambre, on mit les armes en faisceaux dans un verger, et chacun put allumer sa pipe et respirer en regardant les hussards, les chasseurs, l'artillerie et l'infanterie défiler d'heure en heure sur le pont et prendre position dans la plaine.

Sur notre front se trouvait une forêt de hêtres ; elle s'étendait du côté de Fleurus, et pouvait avoir trois lieues d'un bout à l'autre. On voyait à l'intérieur de grandes places jaunes ; c'étaient des chaumes, et même des carrés de blé, au lieu de ronces, de genêts et de bruyères comme chez nous. Une vingtaines de maisons, vieilles et décrépites, dépassaient le pont, car le Châtelet est un village très-grand, plus grand que la ville de Saverne.

Entre les bataillons et les escadrons qui défilaient toujours arrivaient des femmes, des hommes, des enfants avec des cruches de bière vineuse, du pain et de l'eau-de-vie blanche très-forte, qu'ils nous vendaient moyennant quelques sous. Buche et moi nous cassâmes une croûte en regardant ces choses, et même en riant avec les filles, qui sont blondes et très-jolies dans ce pays.

Tout proche de nous se découvrait le petit village de Catelineau, et sur notre gauche, bien loin entre le bois et la rivière, le village de Gilly.

La fusillade, les coups de canon et les feux de peloton roulaient toujours dans cette direction. La nouvelle arriva bientôt que les Prussiens, repoussés de Charleroi par l'Empereur, s'étaient mis en carrés au coin de la forêt. De minute en minute on s'attendait à marcher pour leur couper la retraite. Mais entre sept et huit heures la fusillade cessa ; les Prussiens s'étaient retirés sur Fleurus, après avoir perdu l'un de leurs carrés, le reste s'était sauvé dans le bois ; et nous vîmes arriver deux régiments de dragons. Ils prirent position à notre droite le long de la Sambre.

Le bruit courut quelques instants après que le général Le Tort, de la garde, venait de recevoir une balle dans le ventre, à l'endroit même où, durant sa jeunesse, il menait paître le bétail d'un fermier. Que de choses étonnantes on voit dans la vie ! Ce général avait combattu partout en Europe depuis vingt ans, et c'est là que la mort l'attendait.

Il pouvait être huit heures du soir, et l'on pensait que nous resterions au Châtelet jusqu'après le défilé de nos trois divisions. Un vieux paysan chauve, en blouse bleue et bonnet de coton, sec comme une chèvre, qui se trouvait avec nous, disait au capitaine Grégoire que de l'autre côté du bois, dans un fond, se trouvaient le village de Fleurus et celui de Lambusart, plus petit et sur la droite ; que depuis au moins trois semaines les Prussiens avaient des hommes dans ces villages ; qu'il en était même arrivé d'autres la veille et l'avant-veille. Il nous disait aussi que le long d'une grande route blanche, bordée d'arbres, qu'on voyait filer tout droit à deux bonnes lieues sur notre gauche, les Belges et les Hanovriens avaient des postes à Gosselies et aux Quatre-Bras ;—que c'était la grande route de Bruxelles, où les Anglais, les Hanovriens, les Belges avaient toutes leurs forces ; tandis que les Prussiens, à quatre ou cinq lieues sur la droite, occupaient la route de Namur ; qu'entre eux et les Anglais, du plateau des Quatre-Bras jusque sur le plateau de Ligny, en arrière de Fleurus, s'étendait une bonne chaussée, où leurs estafettes allaient et venaient du matin au soir, de sorte que les Anglais apprenaient toutes les nouvelles des Prussiens, et les Prussiens toutes celles des Anglais ; qu'ils pouvaient ainsi se secourir les uns les autres, en s'envoyant des hommes, des canons et des munitions par cette chaussée.

Naturellement, en entendant cela, l'idée me vint tout de suite que nous n'avions rien de

mieux à faire que de prendre cette grande traverse, pour les empêcher de s'aider; cela vous tombait sous le bon sens, et je n'étais pas le seul auquel cette idée venait; mais on ne disait rien dans la crainte d'interrompre ce vieux. Au bout de cinq minutes, la moitié du bataillon était en cercle autour de lui. Il fumait une pipe de terre et nous montrait toutes les positions avec son tuyau; étant commissionnaire pour les paquets entre le Châtelet, Fleurus et Namur, il connaissait les moindres détails du pays et voyait journellement ce qui s'y passait. Il se plaignait beaucoup des Prussiens, disant que c'étaient des êtres fiers, insolents, dangereux pour les femmes; qu'on ne pouvait jamais les contenter, et que les officiers se vantaient de nous avoir ramenés depuis Dresde jusqu'à Paris, en nous faisant courir devant eux comme des lièvres.

Voilà ce qui m'indigna! Je savais qu'ils avaient été deux contre un à Leipzig, que les Russes, les Autrichiens, les Saxons, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Suédois, toute l'Europe nous avait accablés, lorsque les trois quarts de notre armée étaient malades du typhus, du froid, de la faim, des marches et des contre-marches; ce qui ne nous avait pas encore empêchés de leur passer sur le ventre à Hanau, et de les battre cinquante fois un contre trois, en Champagne, en Alsace, dans les Vosges et partout. Ces vanteries des Prussiens me révoltaient; je pris leur race en horreur, et je pensai :

« Ce sont pourtant des gueux pareils qui vous aigrissent le sang! »

Ce vieux disait aussi que les Prussiens répétaient sans cesse qu'ils allaient bientôt se réjouir à Paris, en buvant les bons vins de France, et que l'armée française n'était qu'une bande de brigands.

En entendant cela, je m'écriai en moi-même:

« Joseph, maintenant c'est trop fort... tu n'auras plus de pitié... C'est l'extermination de l'extermination! »

Neuf heures et demie tintaient au village du Châtelet, les hussards sonnaient la retraite, et chacun s'arrangeait derrière une haie, derrière un rucher ou dans un sillon pour dormir, lorsque le général de brigade Schœffer vint donner l'ordre au bataillon de se porter de l'autre côté du bois, en avant-garde. Je vis aussitôt que notre malheureux bataillon allait toujours être en avant-garde, comme en 1813. C'est triste pour un régiment d'avoir de la réputation; les hommes changent, mais le numéro reste. Le 6e léger avait un bien beau numéro, et je savais ce que cela coûte d'avoir un si beau numéro!

Ceux d'entre nous qui avaient envie de dormir n'eurent pas longtemps sommeil; car lorsqu'on sait l'ennemi très-proche et qu'on se dit : « Les Prussiens sont peut-être là, qui nous attendent embusqués dans ce bois! » cela vous fait ouvrir l'œil.

Quelques hussards déployés en éclaireurs à droite et à gauche du chemin précédaient la colonne. Nous marchions au pas ordinaire, nos capitaines dans l'intervalle des compagnies, et le commandant Gémeau à cheval au milieu du bataillon, sur sa petite jument grise.

Avant de partir, chaque homme avait reçu sa miche de trois livres et deux livres de riz; c'est ainsi que la campagne s'ouvrit pour nous.

Il faisait un clair de lune magnifique, tout le pays et même la forêt, à trois quarts de lieue devant nous, brillait comme de l'argent. Malgré moi je songeais au bois de Leipzig, où j'avais glissé dans un trou de terre glaise avec deux hussards prussiens, pendant que le pauvre Klipfel était haché plus loin en mille morceaux; cette idée me rendait très-attentif. — Personne ne parlait; Buche lui-même dressait la tête, en serrant les dents, et Zébédé, sur la gauche de la compagnie, ne regardait pas de mon côté, mais dans l'ombre des arbres, comme tout le monde.

Il nous fallut près d'une heure pour arriver au bois; à deux cents pas on cria : « Halte! » Les hussards se replièrent sur les flancs du bataillon, une compagnie fut déployée en tirailleurs sous bois. On attendit environ cinq minutes, et comme aucun bruit, aucun avertissement n'arrivait, on se remit en marche. Le chemin que nous suivions dans cette forêt était un chemin de charrettes assez large. La colonne marquait le pas dans l'ombre. A chaque instant de grandes places vides donnaient de l'air et de la lumière. On avait fait aussi quelques coupes, et le bois blanc, en stères entre deux piquets, brillait de loin en loin. Du reste, rien ne s'entendait ni ne se voyait.

Buche me disait tout bas :

« J'aime pourtant sentir l'odeur du bois; c'est comme au Harberg. »

Et je pensais : « Je me moque bien de l'odeur du bois! pourvu que nous ne recevions pas de coups de fusil, voilà le principal. » Enfin, au bout de deux heures, la lumière reparut au fond du taillis, et nous arrivâmes heureusement de l'autre côté sans avoir rien rencontré. Les hussards qui nous suivaient repartirent aussitôt, et le bataillon mit l'arme au pied.

Nous étions dans un pays de blé comme je n'en ai jamais vu de pareil. Ces blés étaient en fleur, encore un peu verts, les orges étaient déjà presque mûres. Cela s'étendait à perte de

vue. Nous regardions tous au milieu du plus grand silence, et je vis alors que le vieux ne nous avait pas trompés, car au fond d'une espèce de creux, à deux mille pas en avant de nous, et derrière un petit renflement, s'élevaient la pointe d'un vieux clocher et quelques pignons couverts d'ardoises où donnait la lune. Ce devait être Fleurus. Plus proche de nous, sur notre droite, se découvraient des chaumières, quelques maisons et un autre clocher; c'était sans doute Lambusart. Mais beaucoup plus loin, au bout de cette grande plaine, à plus d'une lieue et derrière Fleurus, le terrain se renflait en collines, et ces collines brillaient de feux innombrables. On reconnaissait très-bien trois gros villages, qui s'étendaient sur ces hauteurs, de gauche à droite, et que nous avons su depuis être Saint-Amand, le plus proche de nous, Ligny au milieu, et plus loin, à deux bonnes lieues au moins, Sombref. Cela se voyait mieux qu'en plein jour, à cause des feux de l'ennemi. L'armée des Prussiens se trouvait là dans les maisons, dans les vergers, dans les champs. Et derrière ces trois villages en ligne, s'en découvrait encore un autre plus haut et plus loin, sur la gauche, où des feux brillaient aussi; c'était celui de Bry, où les gueux devaient avoir leurs réserves.

Tout cela, je le comprenais très-bien, et même je voyais que ce serait très-difficile à prendre. Enfin nous regardions ce spectacle grandiose.

Dans la plaine, sur notre gauche, brillaient aussi des feux, mais il était clair que c'étaient ceux du troisième corps, qui, vers huit heures, avait tourné le coin de la forêt, après avoir repoussé les Prussiens, et qui s'était arrêté dans quelque village encore bien loin de Fleurus. Quelques feux le long du bois, sur la même ligne que nous, étaient aussi de notre armée; je crois me rappeler que nous en avions des deux côtés, mais je n'en suis pas sûr; la grande masse, dans tous les cas, était à gauche.

On posa tout de suite des sentinelles aux environs, après quoi chacun se coucha sur la lisière du bois, sans allumer de feux, en attendant les nouveaux ordres.

Le général Schœffer vint encore cette même nuit, avec des officiers de hussards. Le commandant Gémeau veillait sous les armes; ils causèrent tout haut à vingt pas de nous. Le général disait que notre corps d'armée continuait à défiler, mais qu'il était bien en retard; qu'il ne serait pas même au complet le lendemain; et j'ai vu par la suite qu'il avait raison, puisque notre quatrième bataillon, qui devait nous rejoindre au Châtelet, n'arriva que le lendemain de la bataille, lorsque nous étions presque tous exterminés dans ce gueux de Ligny, et qu'il ne nous restait plus seulement quatre cents hommes; au lieu que, s'il avait été là, nous aurions donné ensemble, et qu'il aurait eu sa part de gloire.

Comme j'avais été de garde la veille, je m'étendis tranquillement au pied d'un arbre, côte à côte avec Buche, au milieu des camarades. Il pouvait être une heure du matin. C'était le jour de la terrible bataille de Ligny. La moitié de ceux qui dormaient là devaient laisser leurs os dans ces villages que nous voyions, et dans ces grandes plaines si riches en grains de toutes sortes; ils devaient aider à faire pousser les blés, les orges et les avoines pendant les siècles des siècles. S'ils l'avaient su, plus d'un n'aurait pas si bien dormi, car les hommes tiennent à leur existence, et ce serait une triste chose de penser : « Aujourd'hui, je respire pour la dernière fois. »

XVIII

Durant cette nuit l'air était lourd, je m'éveillais toutes les heures malgré la grande fatigue; les camarades dormaient, quelques-uns parlaient en rêvant. Buche ne bougeait pas. Tout près de nous, sur la lisière du bois, nos fusils en faisceaux brillaient à la lune.

J'écoutais. Dans le lointain à gauche, on entendait des « Qui vive? » sur notre front, des : « *Ver dà?* »

Beaucoup plus près de nous, les sentinelles du bataillon se voyaient immobiles, à deux cents pas, dans les blés jusqu'au ventre. — Je me levais doucement et je regardais : du côté de Sombref, à deux lieues au moins sur notre droite, il arrivait de grandes rumeurs qui montaient et puis cessaient. On aurait dit de petits coups de vent dans les feuilles; mais il ne faisait pas le moindre vent, il ne tombait pas une goutte de rosée, et je pensais :

« Ce sont les canons et les fourgons des Prussiens qui galopent là-bas sur la route de Namur, et leurs bataillons, leurs escadrons qui viennent toujours. Mon Dieu! dans quelle position nous allons être demain, avec cette masse de gens devant nous, qui se renforcent encore de minute en minute! »

Ils avaient éteint leurs feux à Saint-Amand et à Ligny, mais du côté de Sombref il en brillait beaucoup plus : les régiments prussiens, qui venaient d'arriver à marches forcées, faisaient sans doute leur soupe. — Des idées innombrables me passaient par la tête; je me

recouchais et je me rendormais pour une demi-heure. Quelquefois aussi je me disais :

« Tu t'es sauvé de Lutzen, de Leipzig et de Hanau, pourquoi ne te réchapperais-tu pas encore d'ici? »

Mais ces espérances que je me donnais ne m'empêchaient pas de reconnaître que ce serait terrible.

A la fin, je m'étais pourtant endormi tout à fait, lorsque le tambour-maître Padoue se mit à battre lui-même la diane; il se promenait de long en large sur la lisière du bois, et se complaisait dans ses roulements et ses redoublés. Les officiers étaient déjà réunis sur la colline dans les blés, ils regardaient vers Fleurus, causant entre eux.

Notre diane commence toujours avant celle des Prussiens, des Russes, des Autrichiens et de tous nos ennemis; c'est comme le chant de l'alouette au tout petit jour. Les autres, avec leurs larges tambours, commencent après leurs roulements sourds, qui vous donnent des idées d'enterrement. Mais leurs trompettes ont de jolis airs pour sonner le réveil, au lieu que les nôtres ne donnent que trois ou quatre coups de langue, et semblent dire :

« En route! nous n'avons pas de temps à perdre. »

Tout le monde se levait, le soleil magnifique montait sur les blés, on sentait d'avance quelle chaleur il allait faire sur les midi. Buche et tous les hommes de corvée partaient avec les bidons chercher de l'eau, pendant que d'autres secouaient l'amadou dans une poignée de paille pour allumer les feux. Le bois ne manquait pas, chacun cherchait sa brassée dans les coupes. Le caporal Duhem, le sergent Rabot et Zébédé vinrent causer avec moi. Nous étions tous partis ensemble en 1813; ils avaient été de ma noce, aux Quatre-Vents, de sorte que, malgré la différence des grades, ils conservaient toujours un bon fonds pour Joseph.

« Eh bien! me cria Zébédé, la danse va recommencer?

—Oui, » lui dis-je.

Et, me rappelant tout à coup les paroles du pauvre sergent Pinto, le matin de Lutzen, je lui répondis en clignant de l'œil :

« Ça, Zébédé, comme disait le sergent Pinto, c'est une bataille où l'on gagne la croix à travers les coups de refouloir et de baïonnette; et si l'on n'a pas la chance de l'avoir, il ne faut plus compter dessus. »

Alors tous se mirent à rire, et Zébédé s'écria :

« Oui, le pauvre vieux, il la méritait bien; mais c'est plus difficile de l'attraper que le bouquet au mât de cocagne. »

Nous riions tous, et comme ils avaient une gourde d'eau-de-vie, nous cassâmes une croûte en regardant les mouvements qui commençaient à se dessiner. Buche était revenu l'un des premiers avec son bidon; il se tenait derrière nous, les oreilles tendues comme un renard à l'affût. Des files de cavaliers sortaient du bois et traversaient les blés en se dirigeant sur Saint-Amand, le grand village à gauche de Fleurus.

« Ça, disait Zébédé, c'est la cavalerie légère de Pajol, qui va se déployer en tirailleurs; — ça, ce sont les dragons d'Exelmans. Quand les autres auront éclairé la position ils s'avanceront en ligne, je vous en préviens; cela se fait toujours de la même manière, et les canons arrivent avec l'infanterie. La cavalerie fait un à droite ou un à gauche; elle se replie sur les ailes, et l'infanterie se trouve en première ligne. On formera les colonnes d'attaque sur les bons chemins et dans les champs, et l'affaire s'engagera par la canonnade pendant une demi-heure, vingt minutes, plus ou moins; la première distribution est toujours entre canonniers. Quand ils en ont assez, quand la moitié des batteries est à terre, l'Empereur choisit un bon moment pour nous lancer; mais nous autres, c'est de la mitraille que nous attrapons, parce que nous sommes plus près. On s'avance l'arme au bras, au pas accéléré, en bon ordre, et l'on finit toujours au pas de course, à cause de la mitraille qui vous cause des impatiences. Je vous en préviens, conscrits, pour que vous ne soyez pas étonnés. »

Plus de vingt conscrits étaient venus se ranger derrière nous. La cavalerie sortait toujours du bois.

« Je parie, dit le caporal Duhem, que le 4e corps est en marche derrière nous depuis la pointe du jour. »

Et Rabot disait qu'il lui faudrait du temps pour arriver en ligne, à cause des mauvaises traverses dans le bois.

Nous étions là comme des généraux qui délibèrent entre eux, et nous regardions aussi la position des Prussiens autour des villages, dans les vergers et derrière les haies, qui s'élèvent à six et sept pieds dans ce pays. Un grand nombre de leurs pièces étaient en batterie entre Ligny et Saint-Amand; on voyait très-bien le bronze reluire au soleil, ce qui vous inspirait des réflexions de toute sorte.

« Je suis sûr, disait Zébédé, qu'ils ont tout barricadé, qu'ils ont creusé des fossés, qu'ils ont percé des trous dans les murs, et qu'on aurait bien fait de pousser hier soir, à la retraite de leurs carrés, jusqu'au premier village sur la hauteur. Si nous étions au même niveau

qu'eux, tout irait bien; mais de grimper à travers des haies, sous le feu de l'ennemi, cela coûte du monde, à moins qu'il n'arrive quelque chose par derrière, comme c'est l'habitude de l'Empereur. »

De tous les côtés les anciens causaient de la sorte et les conscrits écoutaient.

En attendant, les marmites pendaient sur le feu, mais avec défense expresse d'employer à cela les baïonnettes, qui se détrempent.

Il pouvait être sept heures, tout le monde croyait que la bataille serait livrée à Saint-Amand, celui des trois villages le plus à notre gauche, entouré de haies et d'arbres touffus, une grosse tour ronde au milieu; et plus haut, derrière, d'autres maisons avec un chemin tournant bordé de pierres sèches. — Tous les officiers disaient : « C'est là que se portera l'affaire. »

Parce que nos troupes venant de Charleroi s'étendaient dans la plaine au-dessous; infanterie et cavalerie, tout filait de ce côté : tout le corps de Vandamme et la division Gérard. Des mille et mille casques brillaient au soleil. Buche, auprès de moi, disait :

« Oh!... oh!... oh!... regarde, Joseph, regarde... il en vient toujours. »

Des files de baïonnettes innombrables se voyaient dans la même direction à perte de vue.

Les Prussiens s'étendaient de plus en plus sur la côte en arrière des villages, où se trouvaient des moulins à vent.

Ce mouvement dura jusqu'à huit heures. Personne n'avait faim, mais on mangeait tout de même, pour n'avoir pas de reproches à se faire; car, une fois la bataille commencée, il faut aller, quand cela durerait deux jours.

Entre huit et neuf heures, les premiers bataillons de notre division débouchèrent aussi du bois. Les officiers venaient serrer la main à leurs camarades, mais l'état-major restait encore en arrière.

Tout à coup nous vîmes des hussards et des chasseurs passer en prolongeant notre front de bataille sur la droite : c'était la cavalerie de Morin. L'idée nous vint aussitôt que dans le moment où le combat serait engagé sur Saint-Amand, et que les Prussiens auraient porté toutes leurs forces de ce côté, nous leur tomberions en flanc par le village de Ligny. Mais les Prussiens eurent la même idée, car depuis ce moment ils ne défilaient plus jusqu'à Saint-Amand et s'arrêtaient à Ligny; ils descendaient même plus bas, et l'on voyait très-bien leurs officiers poster les soldats dans les haies, dans les jardins, derrière les petits murs et les baraques. On trouvait leur position très-solide.— Ils continuaient à descendre dans un pli de terrain entre Ligny et Fleurus, et cela nous étonnait; car nous ne savions pas encore que plus bas passe un ruisseau qui partage le village en deux, et qu'ils étaient alors en train de garnir les maisons de notre côté; nous ne savions pas que si nous avions la chance de les bousculer, ils auraient encore leur retraite plus haut, et nous tiendraient toujours sous leur feu.

Si l'on savait tout dans des affaires pareilles, on n'oserait jamais commencer, parce qu'on n'aurait pas l'espoir de venir à bout d'une entreprise si dangereuse; mais ces choses ne se découvrent qu'à mesure, et dans ce jour nous devions en découvrir beaucoup auxquelles on ne s'attendait pas.

Vers huit heures et demie, plusieurs de nos régiments avaient passé le bois; bientôt on battit le rappel, tous les bataillons prirent les armes. Le général comte Gérard et son état-major arrivaient. Ils passèrent au galop jusque sur la colline au-dessus de Fleurus, sans nous regarder.

Presque aussitôt la fusillade s'engagea; des tirailleurs du corps de Vandamme s'approchaient du village, à gauche; deux pièces de canon partaient aussi traînées par des artilleurs à cheval. Elles tirèrent cinq ou six coups du haut de la colline; puis la fusillade cessa, nos tirailleurs étaient à Fleurus, et nous voyions trois ou quatre cents Prussiens remonter la côte plus loin, vers Ligny.

Le général Gérard regarda ce petit engagement, puis il revint avec ses officiers d'ordonnance, et passa lentement sur le front de nos bataillons, en nous inspectant d'un air pensif, comme pour voir la mine que nous avions. C'était un homme brun, la figure ronde; il pouvait avoir quarante-cinq ans; il avait le bas de la figure large, le menton pointu, la tête grosse; on trouve beaucoup de paysans chez nous qui lui ressemblent, ce ne sont pas les plus bêtes.

Il ne nous dit rien, et quand il eut parcouru la ligne d'un bout à l'autre, tous les commandants et les colonels se réunirent sur notre droite. On nous commanda de mettre l'arme au pied. — Les officiers d'ordonnance allaient alors comme le vent, on ne voyait que cela; mais rien ne bougeait. Seulement le bruit s'était répandu que le maréchal Grouchy nous commandait en chef, et que l'Empereur attaquait les Anglais à quatre lieues de nous, sur la route de Bruxelles.

Cette nouvelle ne nous rendait pas de bonne humeur; plus d'un disait :

« Ce n'est pas étonnant que nous soyons encore là depuis ce matin sans rien faire; si l'Em-

pereur était avec nous, la bataille serait engagée depuis longtemps ; les Prussiens n'auraient pas eu le temps de se reconnaître. »

Voilà les propos qu'on tenait, ce qui montre bien l'injustice des hommes, car, trois heures après, vers midi, tout à coup des milliers de cris de : *Vive l'Empereur!* s'élevèrent à gauche ; Napoléon arrivait. Ces cris se rapprochaient comme un orage, et se prolongèrent bientôt jusqu'en face de Sombref. On trouvait que tout était bien ; ce qu'on reprochait au maréchal Grouchy, l'Empereur avait bien fait de le faire, puisque c'était lui.

Aussitôt l'ordre arriva de se porter à cinq cents pas en avant, en appuyant sur la droite, et nous partîmes à travers les blés, les orges, les seigles, les avoines, qui se courbaient devant nous. La grande ligne de bataille, sur notre gauche, ne bougeait toujours pas.

Comme nous approchions d'une grande chaussée que nous n'avions pas encore vue, et que nous découvrions aussi Fleurus, à mille pas en avant de nous, avec son ruisseau bordé de saules, on nous cria :

« Halte ! »

Dans toute la division on n'entendait qu'un murmure :

« Le voilà ! »

L'Empereur arrivait à cheval avec un petit état-major ; de loin, on ne reconnaissait que sa capote grise et son chapeau ; sa voiture, entourée de lanciers, était en arrière. — Il entra par la grande route à Fleurus, et resta dans ce village plus d'une heure, pendant que nous rôtissions dans les blés.

Au bout de cette heure, et lorsqu'on pensait que cela ne finirait plus, des files d'officiers d'ordonnance partirent, les reins pliés, le nez entre les oreilles de leurs chevaux ; deux s'arrêtèrent auprès du général comte Gérard, un resta, l'autre repartit. Après cela, nous attendîmes encore, et tout à coup, d'un bout du pays à l'autre, toutes les musiques des régiments se mirent à jouer ; tout se mêlait : les tambours, les trompettes ! et tout marchait ; cette grande ligne, qui s'étendait bien loin derrière Saint-Amand jusqu'au bois, se courbait, l'aile droite en avant. Comme elle dépassait notre division par derrière, on nous fit encore obliquer à droite, puis on nous cria de nouveau :

« Halte ! »

Nous étions en face de la route qui sort de Fleurus. Nous avions à gauche un mur blanc ; derrière ce mur s'élevaient des arbres, une grande maison, et devant nous se dressait un moulin à vent en briques rouges, haut comme une tour.

A peine faisions-nous halte, que l'Empereur sortit de ce moulin avec trois ou quatre généraux, et deux paysans en blouse, deux vieux qui tenaient leur bonnet de coton à la main. C'est alors que la division se mit à crier : *Vive l'Empereur!* et que je le vis bien, car il arrivait juste en face du bataillon par un sentier, les mains derrière le dos et la tête penchée, en écoutant un de ces vieux tout chauve. Lui ne faisait pas attention à nos cris ; deux fois il se retourna, montrant le village de Ligny. Je le voyais comme le père Goulden, lorsque nous étions assis l'un en face de l'autre à table. Il était devenu beaucoup plus gros et plus jaune depuis Leipzig ; s'il n'avait pas eu sa capote grise et son chapeau, je crois qu'on aurait eu de la peine à le reconnaître : il avait l'air vieux et ses joues tombaient. Cela venait sans doute de ses chagrins à l'île d'Elbe, en songeant à toutes les fautes qu'il avait commises ; car c'était un homme rempli de bon sens et qui voyait bien ses fautes : il avait détruit la Révolution qui le soutenait ; il avait rappelé les émigrés, qui ne voulaient pas de lui ; il avait pris une archiduchesse qui restait à Vienne ; il avait choisi ses plus grands ennemis pour leur demander des conseils... Enfin, il avait tout remis dans le même état qu'avant la Révolution ; il n'y manquait plus que Louis XVIII ; alors les rois avaient mis Louis XVIII à sa place. — Maintenant il était venu renverser le roi légitime ; les uns l'appelaient despote et les autres jacobin ! C'était malheureux, puisqu'il avait tout arrangé lui-même d'avance pour rétablir les Bourbons. Il ne lui restait plus que son armée ; s'il la perdait, tout était perdu pour lui, parce que, dans la nation, les uns voulaient la liberté, comme le père Goulden, et les autres voulaient l'ordre et la paix, comme la mère Grédel, comme moi, comme tous ceux qu'on enlevait pour la guerre.

Ces choses le forçaient de réfléchir terriblement. Il avait perdu la confiance de tout le monde. Les vieux soldats seuls lui conservaient leur attachement ; ils voulaient vaincre ou mourir ; avec des idées pareilles, on est toujours sûr que l'un ou l'autre ne vous manquera pas ; tout devient très-simple et très-clair ; mais bien des gens n'avaient pas les mêmes idées, et, pour ma part, j'aimais beaucoup plus Catherine que l'Empereur.

En arrivant au coin du mur, où des hussards l'attendaient, il monta sur son cheval, et le général Gérard, qui l'avait vu, descendit au galop jusque sur la chaussée. Lui se retourna deux secondes pour l'écouter, ensuite ils entrèrent ensemble dans Fleurus.

Il fallut encore attendre.

L'Empereur, les mains derrière le dos et la tête baissée... (Page 71.)

Sur les deux heures, le général Gérard revint ; on nous fit obliquer une troisième fois à droite, et toute la division, en colonnes, suivit la grande chaussée de Fleurus, les canons et les caissons dans l'intervalle des brigades. Il faisait une poussière qu'on ne peut s'imaginer. Buche me disait :

« A la première mare que nous rencontrons, coûte que coûte, il faut que je boive. »

Mais nous ne rencontrions pas d'eau.

Les musiqnes jouaient toujours; derrière nous arrivaient des masses de cavalerie, principalement des dragons. Nous étions encore en marche, lorsque le roulement de la fusillade et des coups de canon commença, comme une digue qui se rompt, et dont l'eau tombe, en entraînant tout de fond en comble.

Je connaissais cela, mais Buche devint tout pâle ; il ne disait rien et me regardait d'un air étonné.

« Oui, oui, Jean, lui dis-je, ce sont les autres là-bas, qui commencent l'attaque de Saint-Amand, mais tout à l'heure notre tour viendra. »

Ce roulement redoublait, les musiques en même temps avaient cessé ; on criait de tous les côtés :

« Halte ! »

La division s'arrêta sur la chaussée, les canonniers sortirent des intervalles et mirent leurs pièces en ligne, à cinquante pas devant nous, les caissons derrière.

Nous étions en face de Ligny. On ne voyait qu'une ligne blanche de maisons à moitié ca-

Nous tombâmes tous à la renverse. (Page 78.)

cinées par les vergers — le clocher au-dessus — des rampes de terre jaune, des arbres, des haies, des palissades. Nous étions de douze à quinze mille hommes, sans compter la cavalerie, et nous attendions l'ordre d'attaquer.

La bataille du côté de Saint-Amand continuait, des masses de fumée montaient au ciel.

En attendant notre tour, je me mis à penser avec une tendresse extraordinaire à Catherine; l'idée qu'elle aurait un enfant me traversa l'esprit, je suppliai Dieu de me conserver la vie, mais la bonne pensée me vint aussi que, si je mourais, notre enfant serait là pour les consoler tous, Catherine, la tante Grédel et le père Goulden; que si c'était un garçon, ils l'appelleraient Joseph, et qu'ils le caresseraient; que M. Goulden le ferait danser sur ses genoux, que la tante Grédel l'aimerait, et que Catherine, en l'embrassant, penserait à moi. Je me dis que je ne serais pas tout à fait mort. Mais j'aurais bien voulu pourtant vivre, et je voyais que ce serait terrible.

Buche aussi me dit:

« Écoute, j'ai une croix... si je suis tué... il faut que tu me promettes quelque chose. »

Il me serrait la main.

« Je te le promets, lui dis-je.

— Eh bien! elle est là sur ma poitrine; je veux que tu la rapportes au Harberg, et que tu la pendes dans la chapelle, en souvenir de Jean Buche, mort dans la croyance du Père, du fils et du Saint-Esprit. »

Il me parlait gravement, et je trouvais sa volonté très-naturelle, puisque les uns meuren'

pour les droits de l'homme, d'autres en pensant à leur mère, d'autres à l'exemple des hommes justes qui se sont sacrifiés pour le genre humain : tout cela, c'est une seule et même chose, qu'on appelle autrement, selon sa manière de voir.

Je lui promis donc ce qu'il me demandait, et nous attendîmes encore près d'une demi-heure. Tous ceux qui sortaient du bois vinrent se serrer contre nous ; nous voyions aussi la cavalerie se déployer sur notre droite, comme pour attaquer Sombref.

De notre côté, jusqu'à deux heures et demie, pas un coup de fusil n'avait été tiré, lorsqu'un aide de camp de l'Empereur arriva ventre à terre sur la route de Fleurus, et je pensai tout de suite : « Voici notre tour. Maintenant, que Dieu veille sur nous ; car ce n'est pas nous autres, pauvres malheureux, qui pouvons nous sauver dans des massacres pareils ! »

J'avais à peine eu le temps de me faire ces reflexions, que deux bataillons partirent à droite sur la chaussée, avec de l'artillerie, du côté de Sombref, où des uhlans et des hussards prussiens se déployaient en face de nos dragons. Ces deux bataillons eurent la chance de rester en position sur la route toute cette journée pour observer la cavalerie ennemie, pendant que nous allions enlever le village où les Prussiens étaient en force.

On forma les colonnes d'attaque sur le coup de trois heures ; j'étais dans celle de gauche, qui partit la première, au pas accéléré, dans un chemin tournant. De ce côté de Ligny se trouvait une grosse masure en briques ; elle était ronde et percée de trous ; elle regardait dans le chemin où nous montions, et nous la regardions aussi par-dessus les blés. La seconde colonne au milieu partit ensuite, parce qu'elle n'avait pas tant de chemin à faire et montait tout droit ; nous devions la rencontrer à l'entrée du village. Je ne sais pas quand la troisième partit, nous ne l'avons rencontrée que plus tard.

Tout alla bien jusque dans un endroit où le chemin coupe une petite hauteur et redescend plus loin dans le village. Comme nous entrions entre ces deux petites buttes couvertes de blé, et que nous commencions à découvrir les premières maisons, tout à coup une véritable grêle de balles arriva sur notre tête de colonne avec un bruit épouvantable : de tous les trous de la grosse masure, de toutes les fenêtres et de toutes les lucarnes des maisons, des haies, des vergers, par-dessus les petits murs en pierres sèches, la fusillade se croisait sur nous comme des éclairs. En même temps, d'un champ en arrière de la grosse tour à gauche, et plus haut que Ligny, du côté des moulins à vent, une quinzaine de grosses pièces mises exprès commencèrent un autre roulement, auprès duquel celui de la fusillade n'était encore, pour ainsi dire, rien du tout. Ceux qui, par malheur, avaient déjà dépassé le chemin creux tombaient les uns sur les autres en tas dans la fumée. Et dans le moment où cela nous arrivait, nous entendions aussi le feu de l'autre colonne s'engager à notre droite, et le grondement d'autres canons, sans savoir si c'étaient les nôtres ou ceux des Prussiens qui tiraient.

Heureusement, le bataillon n'avait pas encore dépassé la colline ; les balles sifflaient et les boulets ronflaient dans les blés au-dessus de nous, en rabotant la terre, mais sans nous faire de mal. Chaque fois qu'il passait des rafles pareilles, les conscrits près de moi baissaient la tête. Je me rappelle que Buche me regardait avec de gros yeux. Les anciens serraient les lèvres.

La colonne s'arrêta. Chacun réfléchissait s'il ne valait pas mieux redescendre, mais cela ne dura qu'une seconde ; dans le moment où la fusillade paraissait se ralentir, tous les officiers, le sabre en l'air, se mirent à crier :

« En avant ! »

Et la colonne repartit au pas de course. Elle se jeta d'abord dans le chemin qui descend à travers les haies, par-dessus les palissades et les murs où les Prussiens embusqués continuaient à nous fusiller.—Malheur à ceux qu'on trouvait, ils se défendaient comme des loups, mais les coups de crosse et de baïonnette les étendaient bientôt dans un coin. Un assez grand nombre, les vieux à moustaches grises, avaient préparé leur retraite ; ils s'en allaient d'un pas ferme, en se retournant pour tirer leur dernier coup, et refermaient une porte, ou bien se glissaient dans une brèche. Nous les suivions sans relâche ; on n'avait plus de prudence ni de miséricorde, et finalement nous arrivâmes tout débandés aux premières maisons, où la fusillade recommença sur nous des fenêtres, du coin des rues et de partout.

Nous avions bien alors les vergers, les jardins, les murs de pierres sèches qui descendaient le long de la colline, mais tout saccagés, bouleversés, les palissades arrachées, et qui ne pouvaient plus servir d'abri. Les cassines en face, bien barricadées, continuaient leur feu roulant sur nous. En dix minutes, ces Prussiens nous auraient exterminés jusqu'au dernier. Alors, en voyant cela, la colonne se mit à redescendre, les tambours, les sapeurs, les officiers et les soldats pêle-mêle sans tourner la tête. Moi je sautais par-dessus les palissades, où jamais de la vie, dans un autre moment, je

n'aurais eu l'amour-propre de croire que je pouvais sauter, principalement avec le sac et la giberne sur le dos; et tous les autres faisaient comme moi : —tout dégringolait comme un pan de mur.

Une fois dans le chemin creux, entre les collines, on s'arrêta pour reprendre haleine, car la respiration vous manquait. Plusieurs même se couchaient par terre, d'autres s'essuyaient le dos contre le talus. Les officiers s'indignaient contre nous, comme s'ils n'avaient pas suivi le mouvement de retraite ; beaucoup criaient : « Qu'on fasse avancer les canons ! » D'autres voulaient reformer les rangs, et c'est à peine si l'on s'entendait, au milieu de ce grand bourdonnement de la canonnade, dont l'air tremblait comme pendant un orage.

Je vis Buche revenir en allongeant le pas; sa baïonnette était rouge de sang ; il vint se placer près de moi sans rien dire, en rechargeant.

Plus de cent hommes du bataillon, le capitaine Grégoire, le lieutenant Certain, plusieurs sergents et caporaux restaient dans les vergers; les deux premiers bataillons de la colonne avaient autant souffert que nous.

Zébédé, son grand nez crochu, tout pâle, en m'apercevant de loin, se mit à crier :

« Joseph... pas de quartier ! »

Des masses de fumée blanche passaient au-dessus de la butte. Toute la côte, depuis Ligny jusqu'à Saint-Amand, derrière les saules, les trembles et les peupliers qui bordent ces collines, était en feu.

J'avais grimpé jusqu'au niveau des blés, les deux mains à terre, et voyant ce terrible spectacle, voyant jusqu'au haut de la côte, près des moulins, de grandes lignes d'infanterie noires, l'arme au pied, prêtes à descendre sur nous, et de la cavalerie innombrable sur les ailes, je redescendis en pensant :

« Jamais nous ne viendrons à bout de cette armée ; elle remplit les villages, elle garde les chemins, elle couvre la côte à perte de vue, elle a des canons partout ; c'est contraire au bon sens de s'obstiner dans une entreprise pareille ! »

J'étais indigné contre nos généraux, j'en étais même dégoûté.

Tout cela ne prit pas dix minutes. Dieu sait ce que nos deux autres colonnes étaient devenues ; toute cette grande fusillade arrivant de la gauche, et ces volées de mitraille que nous entendions passer dans les airs étaient sans doute pour elles.

Je croyais que nous avions déjà notre bonne part de malheurs, lorsque le général Gérard et deux autres généraux, Vichery et Schœffer, arrivèrent de la route au-dessous de nous, ventre à terre, en criant comme des furieux :

« En avant !... en avant !... »

Ils allongeaient leurs sabres, et l'on aurait dit que nous n'avions qu'à monter. Ce sont ces êtres obstinés qui poussent les autres à l'extermination, parce que leur fureur gagne tout le monde.

Nos canons, de la route plus bas, ouvraient leur feu dans le même moment sur Ligny ; les toits du village s'écroulaient, les murs s'affaissaient; et d'un seul coup on se remit à courir en avant, les généraux en tête, l'épée à la main, et les tambours par derrière battant la charge. On criait : *Vive l'Empereur!* Les boulets prussiens vous raflaient par douzaines, les balles arrivaient comme la grêle, les tambours allaient toujours : *Pan !... pan !... pan !...* On ne voyait plus rien, on n'entendait plus rien, on passait à travers les vergers; ceux qui tombaient, on n'y faisait pas attention, et deux minutes après on entrait dans le village, on enfonçait les portes à coups de crosse, pendant que les Prussiens vous fusillaient des fenêtres. C'était un vacarme mille fois pire que dehors, parce que les cris de fureur s'y mêlaient; on s'engouffrait dans les maisons à coup de baïonnette; on se massacrait sans miséricorde. De tous les côtés ne s'élevait qu'un cri :

« Pas de quartier ! »

Les Prussiens surpris dans les premières maisons n'en demandaient pas non plus. C'étaient tous de vieux soldats, qui savaient bien ce que signifiait : « Pas de quartier ! » Ils se défendaient jusqu'à la mort.

Je me souviens qu'à la troisième ou quatrième maison d'une rue assez large, qui passe devant l'église et plus loin sur un petit pont, je me souviens qu'en face de cette maison, à droite,—pendant que les grosses tuiles creuses, les ardoises, les briques pleuvaient dans la rue, que les incendies allumés par nos obus remplissaient l'air de fumée, que tout criait, sifflait, petillait autour de nous, — Zébédé me prit par le bras d'un air terrible en criant :

« Arrive ! »

Et que nous entrâmes dans cette maison, dont la grande chambre en bas, toute sombre parce qu'on avait blindé les fenêtres avec des sacs de terre, était déjà pleine de soldats. On apercevait dans le fond un escalier en bois, très-roide, où le sang coulait; des coups de fusil partaient d'en haut, et leurs éclairs montraient, de seconde en seconde, cinq ou six des nôtres affaissés contre la rampe, les bras pendants, et les autres qui leur passaient sur le corps, la baïonnette en avant, pour forcer l'entrée de la soupente.

C'était quelque chose d'horrible que tous ces hommes,—avec leurs moustaches, leurs joues brunes, la fureur peinte dans les rides,—qui voulaient monter à toute force. En voyant cela, je ne sais quelle rage me prit, et je me mis à crier :

« En avant !... pas de quartier !... »

Si j'avais eu le malheur d'être près de l'escalier, j'aurais été capable de vouloir monter et de me faire hacher. Par bonheur, tous avaient la même idée, pas un n'aurait donné sa place. C'est un vieux tout criblé de coups qui monta sous les baïonnettes. En arrivant à la soupente, il étendit les bras en lâchant son fusil, et se cramponna des deux mains à la balustrade; deux balles à bout portant ne purent le faire descendre; et derrière lui trois ou quatre autres, qui se bousculaient pour arriver les premiers, le jetèrent dans la chambre en enjambant les dernières marches.

Alors nous entendîmes là-haut un vacarme qu'on ne peut pas se figurer; les coups de fusil se suivaient dans cette chambre étroite, les piétinements, les cris faisaient croire que la maison s'abîmait, que tout éclatait. Et d'autres montaient toujours! — Lorsque j'arrivai derrière Zébédé, tout était encombré de morts et de blessés, les fenêtres en face avaient sauté, le sang avait éclaboussé les murs, il ne restait plus un Prussien debout, et cinq ou six des nôtres se tenaient adossés aux meubles en souriant et regardant d'un air féroce; ils avaient presque tous des balles dans le corps ou des coups de baïonnette, mais le plaisir de la vengeance était plus fort que le mal. — Quand je songe à cela, les cheveux m'en dressent sur la tête.

Aussitôt que Zébédé vit que les Prussiens étaient bien morts, il redescendit en me répétant :

« Arrive! il n'y a plus rien à faire ici. »

Et nous sortîmes. Dehors, la colonne avait déjà dépassé l'église; des milliers de coups de fusil petillaient sur le pont, comme le feu d'une charbonnière qui s'effondre. La seconde colonne, en descendant la grande rue à droite, était venue rejoindre la nôtre; pendant qu'une de ces grandes colonnes de Prussiens, que j'avais vues sur la côte, en arrière de Ligny, descendait pour nous rejeter hors du village. C'est là qu'on se rencontrait pour la première fois en masses. Deux officiers d'état-major filaient par la rue d'où nous venions.

« Ceux-ci, dit Zébédé, vont chercher des canons. Lorsque nous aurons des canons ici, tu verras, Joseph, si l'on peut nous dénicher.

Il courait, et je le suivais.

L'engagement près du pont continuait. La vieille église sonnait cinq heures; nous avions alors exterminé tous les Prussiens de ce côté du ruisseau, excepté ceux qui se trouvaient embusqués dans la grande masure à gauche, en forme de tour et les murs percés de trous. Des obus avaient mis le feu dans le haut, mais la fusillade continuait au-dessous; il fallait éviter ce passage.

En avant de l'église nous étions en force; nous trouvâmes la petite place encombrée de troupes, l'arme au bras, prêtes à marcher; il en arrivait encore d'autres par une grande rue qui traverse Ligny dans sa longueur. Une seule tête de colonne restait engagée en face du petit pont. Les Prussiens voulaient la repousser; les feux de file se suivaient sans interruption, comme une eau qui coule. On ne voyait sur la place, à travers la fumée, que des baïonnettes, la façade de l'église, les généraux sur le perron donnant leurs ordres, les officiers d'ordonnance partant au galop, et dans les airs la vieille flèche d'ardoises, où les corneilles tourbillonnaient effrayées de ce bruit.

Le canon de Saint-Amand tonnait toujours.

Entre les pignons à gauche, on apercevait sur la côte de grandes lignes bleues et des masses de cavalerie en route du côté de Sombref, pour nous tourner. C'est là-bas, derrière nous, que devaient se livrer des combats à l'arme blanche entre les uhlans et nos hussards! Combien nous en avons vu, le lendemain, de ces uhlans étendus dans la plaine!

Notre bataillon, ayant le plus souffert, passait alors en seconde ligne. — Nous retrouvâmes tout de suite notre compagnie, que le capitaine Florentin commandait. Des canons arrivaient aussi par la même rue que nous; les chevaux galopaient en écumant et secouant la tête comme furieux; les pièces et les caissons écrasaient tout; cela devait produire un grand vacarme; mais, au milieu des coups de canon et du bourdonnement de la fusillade, on n'entendait rien. Tous les soldats criaient, quelques-uns chantaient la main en l'air et le fusil sur l'épaule, mais on ne voyait que leurs bouches ouvertes.

J'avais repris mon rang auprès de Buche, et je commençais à respirer, lorsque tout se remit en mouvement.

Cette fois, il s'agissait de passer le ruisseau, de rejeter les Prussiens de Ligny, de remonter la côte derrière, et de couper leur armée en deux; alors la bataille serait gagnée! Chacun comprenait cela, mais avec la masse de troupes qu'ils tenaient en réserve, ce n'était pas une petite affaire.

Tout marchait pour attaquer le pont; on ne voyait que les cinq ou six hommes devant soi.

J'étais content de savoir que la colonne s'étendait bien loin en avant.

Ce qui me fit le plus de plaisir, c'est qu'au milieu de la rue, devant une grange dont la porte était défoncée, le capitaine Florentin arrêta la compagnie, et qu'on posta les restes du bataillon dans ces masures à moitié démolies, pour soutenir la colonne d'attaque en tirant par les fenêtres.

Nous étions quinze hommes dans cette grange, que je vois encore avec son échelle qui monte par un trou carré, deux ou trois Prussiens morts contre les murs, la vieille porte criblée de balles, qui ne tenait plus qu'à l'un de ses gonds, et, dans le fond, une lucarne qui donnait sur l'autre rue derrière. — Zébédé commandait notre poste; le lieutenant Bretonville s'établit avec un autre peloton dans la maison en face, le capitaine Florentin ailleurs.

La rue était garnie de troupes jusqu'aux deux coins, près du ruisseau.

La première chose que nous essayâmes de faire, ce fut de redresser et de raffermir la porte; mais nous avions à peine commencé cet ouvrage, qu'on entendit dans la rue un fracas épouvantable : les murs, les volets, les tuiles, tout était raflé d'un coup; deux hommes du poste, restés dehors pour soutenir la porte, tombèrent comme fauchés. En même temps, dans le lointain, près du ruisseau, les pas de la colonne en retraite se mirent à rouler sur le pont, pendant qu'une dizaine de coups pareils au premier soufflaient dans l'air et vous faisaient reculer malgré vous. C'étaient six pièces chargées à mitraille, que Blücher avait masquées au bout de la rue et qui commençaient leur feu.

Toute la colonne, tambours, soldats, officiers, à pied et à cheval, repassèrent en se poussant et se bousculant, comme un véritable ouragan. Personne ne regardait en arrière; ceux qui tombaient étaient perdus. — A peine les derniers avaient-ils dépassé notre porte, que Zébédé se pencha dehors pour voir, et, dans la même seconde il nous cria d'une voix terrible :

« Les Prussiens ! »

Il fit feu. Plusieurs d'entre nous étaient déjà sur l'échelle; mais avant que l'idée de grimper me fût venue, les Prussiens étaient là. Zébédé, Buche et tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de monter les repoussaient à la baïonnette. Il me semble encore voir ces Prussiens, —avec leurs grandes moustaches; leurs figures rouges et leurs shakos plats, — furieux d'être arrêtés. Je n'ai jamais eu de secousse pareille. Zébédé criait : « Pas de quartier ! » comme si nous avions été les plus forts. Aussitôt il reçut un coup de crosse sur la tête et tomba.

Je vis qu'il allait être massacré, cela me retourna le cœur... Je sortis en criant : « A la baïonnette ! » Et tous ensemble nous tombâmes sur ces gueux, pendant que les camarades tiraient d'en haut, et que les maisons en face commençaient la fusillade.

Ces Prussiens alors reculèrent, mais il en venait plus loin un bataillon tout entier. Buche prit Zébédé sur ses épaules et monta. Nous n'eûmes que le temps de le suivre, en criant :

« Dépêche-toi ! »

Nous l'aidions de toutes nos forces à grimper. J'étais l'avant-dernier. Je croyais que cette échelle n'en finirait jamais, car des coups de fusil éclataient déjà dans la grange. Enfin nous arrivâmes heureusement.

Nous avions tous la même idée, c'était de retirer l'échelle; et voyez quelle chose affreuse! en la tirant à travers les coups de fusil qui partaient d'en bas, et qui firent sauter la tête d'un de nos camarades, nous reconnûmes qu'elle était trop grande pour entrer dans le grenier. Cela nous rendit tout pâles. Zébédé, qui se réveillait, nous dit :

« Mettez donc un fusil dans les échelons. »

Et cette idée nous parut inspiration d'en haut.

Mais c'est au-dessous qu'il fallait entendre le vacarme. Toute la rue était pleine de Prussiens, et notre grange aussi. Ces gens ne se possédaient plus de rage; ils étaient pires que nous et répétaient sans cesse :

« Pas de prisonniers ! »

Nos coups de fusil les indignaient; ils enfonçaient les portes, et l'on entendait les combats dans les maisons, les chutes, les malédictions en français et en allemand, les commandements du lieutenant Bretonville en face, ceux des officiers prussiens ordonnant d'aller chercher de la paille pour mettre le feu. Par bonheur, les récoltes n'étaient pas faites : ils nous auraient tous brûlés.

On tirait dans notre plancher; mais c'étaient de bons madriers en chêne, où les balles tapaient comme des coups de marteau. Nous, les uns derrière les autres, nous continuions la fusillade dans la rue; chaque coup portait.

Il paraît que ces gens avaient repris la place de l'Église, car on n'entendait plus le roulement de notre feu que bien loin. Nous étions seuls, à deux ou trois cents hommes, au milieu de trois ou quatre mille.

Alors je m'écriai en moi-même :

« Voici ta fin, Joseph ! jamais tu ne te réchapperas d'ici, c'est impossible ! »

Et je n'osais pas seulement penser à Catherine, mon cœur grelottait. Nous n'avions pas de retraite; les Prussiens tenaient les deux bouts de la rue et les ruelles derrière, ils

avaient déjà repris quelques maisons. — Mais tout se taisait... ils préparaient quelque chose : ils cherchaient du foin, de la paille, des fagots, ou bien ils faisaient avancer leurs pièces pour nous démolir.

Nos fusiliers regardaient aux lucarnes et ne voyaient rien, la grange était vide. Ce silence près de nous était plus terrible que le tumulte de tout à l'heure.

Zébédé venait de se relever, le sang lui coulait du nez et de la bouche.

« Attention ! disait-il, nous allons voir arriver l'attaque ; les gueux se préparent. — Chargez. »

Il finissait à peine de parler que la maison tout entière, depuis les pignons jusqu'aux fondements, était secouée comme si tout entrait sous terre ; les poutres, les lattes, les ardoises, tout descendait dans cette secousse, pendant qu'une flamme rouge montait d'en bas sous nos pieds jusqu'au-dessus du toit.

Nous tombâmes tous à la renverse. Une bombe allumée, que les Prussiens avaient fait rouler dans la grange, venait d'éclater.

En me relevant, j'entendis un sifflement dans mes oreilles ; mais cela ne m'empêcha pas de voir une échelle se poser à notre lucarne, et Buche qui lançait au dehors de grands coups de baïonnette.

Les Prussiens voulaient profiter de notre surprise pour monter et nous massacrer ; cette vue me donna froid, je courus bien vite au secours de Buche.

Ceux des camarades qui n'avaient pas été tués arrivèrent aussi criant :

« *Vive l'Empereur !* »

Je n'entendais pour ainsi dire plus. Le bruit devait être épouvantable, car la fusillade d'en bas et celle des fenêtres éclairaient toute la rue, comme une flamme qui se promène. Nous avions renversé l'échelle, et nous étions encore six : deux sur le devant qui tiraient, quatre derrière qui chargeaient et leur passaient les fusils.

Dans cette extrémité j'étais devenu calme, je me résignais à mon malheur, en pensant : « Tâche de conserver ta vie ! »

Les autres sans doute pensaient la même chose, et nous faisions un grand carnage.

Ce moment de presse dura bien un quart d'heure ; ensuite le canon se mit à tonner, et quelques secondes après, les camarades en avant se penchèrent à la fenêtre et cessèrent le feu.

Ma giberne était presque vide, j'allai reprendre des cartouches chez les morts.

Les cris de *Vive l'Empereur !* se rapprochaient : tout à coup notre tête de colonne, son drapeau tout noir et déchiré, déboucha sur la petite place en gagnant notre rue.

Les Prussiens battaient en retraite. Nous aurions tous voulu descendre, mais deux ou trois fois notre colonne s'arrêta devant la mitraille. Les cris et la canonnade se confondaient de nouveau. Zébédé, qui regardait dehors, courut enfin descendre l'échelle ; notre colonne dépassait la grange, et nous descendîmes tous à la file, sans regarder les camarades, hachés par les éclaboussures de la bombe, et dont plusieurs nous criaient d'une voix déchirante de les emporter.

Mais voilà les hommes : la peur d'être pris les rend barbares !

Longtemps après, ces choses abominables nous reviennent. On donnerait tout pour avoir eu du cœur, de l'humanité ; mais il est trop tard.

XIX

C'est ainsi que nous sortîmes à six de cette grange, où nous étions entrés quinze une heure avant. Buche et Zébédé se trouvaient dans le nombre des vivants ; les Phalsbourgeois avaient eu de la chance.

Une fois dehors, il fallut suivre l'attaque.

Nous avancions sur des tas de morts : tout était mou sous nos pieds. On ne regardait pas si l'on marchait sur la figure d'un blessé, sur sa poitrine ou sur ses membres ; on avançait. Nous avons su le lendemain que cette masse de Prussiens entassés dans la rue du petit pont avaient été mitraillés par quelques pièces en batterie devant l'église : l'obstination de ces gens avait causé leur ruine.

Blücher n'attendait que le moment de nous en faire autant ; mais, au lieu de passer le pont, on nous fit obliquer à droite et garnir les maisons qui longent le ruisseau. Les Prussiens tiraient sur nous de toutes les fenêtres en face. Lorsque nous fûmes embusqués dans les maisons, nous ouvrîmes le feu sur leurs pièces, ce qui les força de reculer.

On parlait déjà d'attaquer l'autre partie du village, quand le bruit se répandit qu'une colonne prussienne, forte de quinze à vingt mille hommes, arrivait de Charleroi sur nos derrières. — Personne n'y comprenait plus rien ; nous avions tout balayé depuis les rives de la Sambre. Cette colonne, qui nous tombait sur le dos, était donc cachée dans les bois.

Il pouvait être alors six heures et demie, le combat de Saint-Amand semblait grandir,

Blücher portait toutes ses forces de ce côté ; c'était le beau moment pour emporter l'autre partie du village, mais cette colonne nous forçait d'attendre.

Les rangées de maisons, des deux côtés du ruisseau, étaient garnies de troupes : à droite les Français, à gauche les Prussiens. La fusillade avait cessé, quelques coups de fusil partaient bien encore, mais c'étaient des coups visés. On s'observait les uns les autres, comme pour dire :

« Respirons ! tout à l'heure nous allons nous rempoigner. »

Les Prussiens, dans la maison en face, avec leurs habits bleus, leurs shakos de cuir, leurs moustaches retroussées, étaient tous des hommes solides, de vieux soldats, le menton carré et les oreilles écartées de la tête. On aurait cru qu'ils devaient nous bousculer d'un coup. Les officiers regardaient aussi.

Le long des deux rues qui suivent le ruisseau, et dans le ruisseau même, les morts ne formaient que deux longues files; un grand nombre étaient assis le dos au mur : ceux-là, blessés dangereusement pendant le combat, avaient encore eu la force de se retirer de la bagarre; ils s'étaient accroupis contre un mur, où la perte de leur sang les avait fait mourir. Dans le ruisseau, plusieurs restaient debout, les mains cramponnées au bord comme pour grimper, mais ils ne bougeaient plus; et dans les recoins obscurs où descendaient les rayons du soleil, on voyait aussi des malheureux écrasés sous les décombres, des pierres et des poutres en travers du corps.

Le combat de Saint-Amand devenait plus terrible, les roulements de la canonnade semblaient s'élever les uns sur les autres, et, si nous n'avions pas été tous en face de la mort, nous n'aurions pu nous empêcher d'admirer ce bruit grandiose.

A chaque roulement, des centaines d'hommes avaient péri, et cela ne s'interrompait pas; la terre en tremblait.

Nous respirions, mais bientôt nous sentîmes une soif extraordinaire. En se battant, personne n'avait éprouvé cette soif terrible; alors tout le monde voulait boire.

Notre maison formait le coin à gauche du pont, et le peu d'eau qui coulait sur la bourbe était rouge de sang. Mais entre notre maison et la voisine, au milieu d'un petit jardin, se trouvait un puits d'arrosage; nous regardions tous ce puits avec sa margelle et ses deux poteaux de bois. Malgré la mitraille, les seaux pendaient encore à la chaîne; trois hommes, la face contre terre et les mains en avant, étaient couchés dans le sentier qui menait à cet endroit; ils avaient aussi voulu boire, et les Prussiens les avaient tués.

Nous étions donc tous l'arme au pied à regarder le puits. L'un disait :

« Je donnerais la moitié de mon sang pour un verre d'eau. »

L'autre :

« Oui, mais les Prussiens attendent ! »

C'était vrai, les Prussiens, à cent pas de nous, et qui peut-être avaient aussi soif, devinaient ce que nous pensions.

Les coups de fusil qu'on tirait encore venaient de cela : quand le long de la rue quelqu'un sortait, on le fusillait aussitôt, et de cette manière nous nous faisions souffrir tous comme des malheureux.

Cela durait au moins depuis une demi-heure, lorsque la canonnade s'étendit entre Saint-Amand et Ligny, et tout de suite nous vîmes qu'on tirait à mitraille sur les Prussiens, à mi-côte entre les deux villages, car à chaque décharge leurs colonnes épaisses étaient traversées; cette nouvelle attaque produisit une grande agitation. Buche, qui jusqu'à ce moment n'avait pas bougé, sortit par la ruelle du jardin et courut au puits; il se mit derrière la margelle, et les deux maisons en face commencèrent la fusillade sur lui, de sorte que bientôt la pierre et les poteaux furent criblés de balles. Mais alors nous recommençâmes à tirer sur les fenêtres, et dans une minute la fusillade fut rallumée d'un bout du village à l'autre; la fumée s'étendait partout.

Dans cet instant, une voix criait en bas : « Joseph.... Joseph !... »

C'était Buche; il avait eu le courage de tirer le seau, de le décrocher et d'arriver après avoir bu.

Plusieurs anciens voulaient lui prendre le seau, mais il criait :

« Mon camarade d'abord ! Lâchez, ou je verse tout ! »

Il fallut bien m'attendre. Je bus tout ce que je pouvais; ensuite les autres, et ceux qui restaient en haut descendirent et burent tant qu'il en resta.

C'est en ce moment que Buche montra qu'il m'aimait.

Nous remontâmes ensemble bien contents.

Je pense qu'il était alors plus de sept heures, le soleil se couchait; l'ombre de nos maisons s'allongeait jusque sur le ruisseau; celles des Prussiens restaient éclairées, ainsi que la côte de Bry, où de nouvelles troupes descendaient au pas de course. La canonnade n'avait jamais été si forte de notre côté.

Tout le monde sait aujourd'hui qu'entre sept et huit heures du soir, à la nuit tombante,

Il avait eu le courage de tirer le seau. (p. 79.)

l'Empereur ayant reconnu que la colonne de Prussiens qu'on avait signalée sur nos derrières était le corps du général d'Erlon, — égaré entre la bataille de Ney aux Quatre-Bras contre les Anglais, et la nôtre, — avait ordonné tout de suite à la vieille garde de nous soutenir.

Un lieutenant, qui se trouvait avec nous, disait :

« Voici la grande attaque. Attention ! »

Toute la cavalerie des Prussiens fourmillait entre les deux villages. On sentait, sans le voir, un grand mouvement derrière nous. Le lieutenant répétait :

« Attention au commandement ! Que personne ne reste après le commandement ! Voici l'attaque. »

Nous ouvrions tous l'œil.

Plus la nuit s'avançait, plus le ciel devenait rouge du côté de Saint-Amand. A force d'entendre la canonnade, on n'y faisait plus attention ; mais à chaque décharge, on peut dire que le ciel prenait feu.

Le tumulte derrière nous augmentait.

Tout à coup, la grande rue qui longe le ruisseau fut pleine de nos troupes, depuis le pont jusqu'à l'autre bout de Ligny. Sur la gauche et plus loin encore, les Prussiens tiraient des fenêtres ; nous ne répondions plus. On criait :

« La garde !... c'est la garde ! »

Je ne sais pas comment toute cette masse d'hommes passa le fossé plein de bourbe ; c'est bien sûr avec des planches, car d'un instant à l'autre nos troupes en masse étaient sur la rive gauche.

Nous vîmes ce que l'on peut appeler une mêlée de cavalerie. (Page 81.)

La grande batterie des Prussiens au haut du ravin, entre les deux villages, faisait des rues dans nos colonnes; mais elles se refermaient aussitôt et montaient toujours.

Ce qui restait de notre division courait sur le pont; des canonniers à cheval avec leurs pièces suivaient au galop.

Alors nous descendîmes aussi, mais nous n'étions pas encore au pont que des cuirassiers se mettaient à défiler; après les cuirassiers arrivèrent des dragons et des grenadiers à cheval de la garde. Il en passait partout, à travers et même autour du village : c'était comme une armée toute neuve, une armée innombrable.

Le massacre recommençait en haut; cette fois, c'était la bataille en rase campagne. La nuit venait, les carrés prussiens se dessinaient en feu sur la côte.

Nous courions, enjambant les morts et les blessés. Une fois hors du village, nous vîmes ce que l'on peut appeler une mêlée de cavalerie; on ne distinguait pour ainsi dire que des cuirasses blanches qui traversaient les lignes des uhlans... Tout se mêlait, puis les cuirassiers se reformaient et repartaient comme un mur.

Il faisait déjà sombre, la masse de fumée empêchait de voir à cinquante pas devant soi. Tout s'ébranlait, tout montait vers les moulins; le roulement du galop, les cris, les commandements, les feux de file bien loin, tout se confondait. Plusieurs carrés étaient rompus De temps en temps, un coup de feu vous montrait

quelques cavaliers, un lancier penché sur son cheval, un cuirassier avec son gros dos blanc, son casque et sa queue de cheval flottante, lancé comme un boulet, deux ou trois fantassins courant au milieu de la bagarre : cela passait comme un éclair! Et les blés foulés, la pluie qui rayait le ciel, car un orage venait d'éclater, les blessés sous les pieds des chevaux, tout sortait de la nuit un quart de seconde.

A chaque coup de fusil ou de pistolet, on voyait des choses pareilles, par mille et par mille, qu'on ne peut s'expliquer. Mais tout montait, tout s'éloignait de Ligny; nous étions les maîtres, nous avions enfoncé le centre de l'ennemi; les Prussiens ne se défendaient plus que tout en haut de la colline, près des moulins, et dans la direction de Sombref, sur notre droite : Saint-Amand et Ligny nous restaient.

Alors, nous autres, à dix ou douze de la compagnie, contre les décombres des cassines, la giberne presque vide, nous ne savions plus de quel côté tourner. Zébédé, le lieutenant Bretonville et le capitaine Florentin avaient disparu; le sergent Rabot nous commandait. — C'était un petit vieux, sec, mal bâti, mais dur comme du fer; il clignait de l'œil et devait avoir été roux dans sa jeunesse. Rien qu'en parlant de lui, je l'entends nous dire tranquillement :

« La bataille est gagnée! Par file à droite, en avant, marche! »

Plusieurs demandaient à faire la soupe, car depuis douze heures on commençait à sentir la faim; et le sergent, le fusil sur l'épaule, descendait la ruelle en riant tout bas, et répétait d'un air moqueur :

« La soupe! la soupe! Attendez, l'administration des vivres va venir. »

Nous le suivions dans la ruelle sombre; vers le milieu se trouvait un cuirassier à cheval qui nous tournait le dos; il avait un coup de sabre dans le ventre et s'était retiré là; le cheval s'appuyait au mur pour l'empêcher de tomber. Comme nous défilions, il nous appela :

« Camarades! »

Personne ne tourna seulement la tête. A vingt pas plus loin se trouvait une vieille cassine toute criblée de boulets, mais elle avait encore la moitié de son toit de chaume; c'est pourquoi le sergent Rabot la choisit, et nous entrâmes dans ce réduit à la file.

On n'y voyait pas plus que dans un four; le sergent fit partir une amorce, et nous vîmes que c'était une cuisine; l'âtre à droite, l'escalier à gauche, et cinq ou six Prussiens et Français étendus à terre, blancs comme de la cire, et les yeux ouverts.

« Allons, dit le sergent, voici la chambrée, que chacun s'arrange; les camarades de lit ne nous donneront pas de coups de pied. »

Comme on voyait bien qu'il ne fallait pas compter sur la distribution, chacun, sans rien dire, déboucla son sac, le mit au pied du mur et s'étendit l'oreille dessus. On entendait encore la fusillade, mais bien loin sur la côte. La pluie tombait à verse. Le sergent tira la porte qui grinçait, puis il alluma sa pipe tranquillement, pendant que plusieurs ronflaient déjà; je le regardais debout contre la petite fenêtre, dont toutes les vitres étaient éclatées; il fumait.

C'était un homme dur et juste, il avait trois chevrons et savait lire et écrire; il aurait dû passer officier, ayant des blessures, mais il n'était pas bien bâti. Il finit aussi par se coucher sur son sac, et bientôt après nous dormions tous.

Cela durait depuis longtemps, lorsque je fus réveillé par un bruit... On rôdait autour de notre cassine... je me levai sur la main pour écouter... Dans le même instant, on essayait d'ouvrir la porte. Alors je ne pus retenir un cri.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda le sergent.

Et comme des pas s'éloignaient en courant, il dit en se retournant sur son sac :

« Ah! les oiseaux de nuit... Allez... canailles!... allez, ou je vais vous envoyer une balle! »

Ensuite il ne dit plus rien. Moi, je m'étais approché de la fenêtre, et je voyais tout le long de la ruelle des maraudeurs en train de fouiller les blessés et les morts. Ils allaient doucement de l'un à l'autre, la pluie tombait par torrents : — c'était quelque chose d'horrible.

Je me recouchai pourtant et me rendormis à cause de la grande fatigue.

Au petit jour, le sergent était debout et criait :

« En route! »

Nous ressortîmes de la cassine en remontant la ruelle. Le cuirassier était alors à terre, le cheval attendait toujours.

Le sergent prit ce cheval par la bride et le conduisit une centaine de pas dans les vergers, il lui retira le mors en s'écriant :

« Va, mange : on te retrouvera bientôt. »

Et cette pauvre bête partit doucement.

Nous allongions le pas dans un sentier qui longe Ligny; les sillons et quelques carrés de jardinage aboutissaient sur ce chemin. — Le sergent regardait en passant; il se baissa pour déterrer quelques restes de carottes et de navets. Je me dépêchai de faire comme lui, pendant que les camarades se pressaient sans tourner la tête.

Je vis là que c'est une bonne chose de connaître les fruits de la terre, car je trouvai deux beaux navets et des carottes, qui sont très-bonnes crues; mais je suivis l'exemple du sergent et je les mis dans mon shako.

Je courus ensuite pour rattraper le peloton, qui se dirigeait sur les feux de Sombref.

Et quant au reste, je n'ai pas seulement l'idée de vous peindre le plateau derrière Ligny, où nos cuirassiers et nos dragons avaient tout massacré. Ce n'étaient que des tas d'hommes et de chevaux : les chevaux, leur long cou allongé à terre; les hommes pris dessous, morts ou blessés. Quelques-uns levaient la main pour faire signe; les chevaux essayaient de se lever et les écrasaient encore mieux en retombant.

Du sang! toujours du sang! La direction des boulets et de la mitraille était marquée en traînées rouges sur les pentes, comme on voit chez nous, à la fonte des neiges, le passage des torrents dans le sable. Eh bien! voulez-vous savoir la vérité? Cela ne me touchait presque plus.

Avant de partir pour Lutzen, un pareil spectacle m'aurait fait tomber à la renverse. J'aurais pensé :

« Nos maîtres regardent donc les hommes comme des animaux? Est-ce que le bon Dieu nous donne à manger aux loups? Est-ce que nous avons des mères, des sœurs, des amis, des êtres qui nous aiment sur la terre et qui ne crient pas vengeance? »

J'aurais pensé mille choses pareilles, encore plus fortes et plus justes; mais alors je ne pensais rien. A force d'avoir vu des massacres et des injustices en masse, de toutes les façons et tous les jours, je me disais :

« Les plus forts ont toujours raison. L'Empereur est le plus fort, il nous fait signe de venir, et malgré tout, il faut arriver de Phalsbourg, de Saverne ou d'ailleurs, se mettre en rang et marcher. Celui qui ferait seulement la mine de résister serait fusillé tout de suite. Les maréchaux, les généraux, les officiers, les sous-officiers et les soldats, depuis le premier jusqu'au dernier, suivent la consigne, ils n'osent pas faire un mouvement sans ordre; et les autres obéissent à l'armée. C'est l'Empereur qui veut tout, qui peut tout et qui fait tout. Eh bien! est-ce que Joseph Bertha ne serait pas une bête d'oser seulement croire que l'Empereur peut avoir une seule fois tort dans sa vie? Est-ce que ce ne serait pas contraire au bon sens? »

Voilà ce que nous pensions tous, et si l'Empereur était resté, toute la France aujourd'hui n'aurait pas d'autre idée.

Mon seul plaisir alors, c'était d'avoir des carottes et des navets, car en passant derrière les bivouacs pour demander la place du bataillon, nous avions appris que les distributions n'avaient pas été faites; on n'avait reçu que la ration d'eau-de-vie et des cartouches.

Les anciens étaient en route pour remplir les marmites. Les conscrits, qui ne savaient pas encore la manière de vivre en campagne, et qui par malheur avaient déjà mangé leur pain, comme il arrive à vingt ans, lorsqu'on marche et qu'on a bon appétit, ceux-là devaient se passer de tremper la cuiller.

Vers sept heures nous arrivâmes enfin au bivouac. Zébédé, en me voyant, parut joyeux; il vint à ma rencontre et me dit :

« Je suis content de te voir, Joseph, mais qu'est-ce que tu apportes? Nous avons trouvé un biquet bien gras, nous avons aussi du sel, mais pas une croûte de pain. »

Je lui fis voir le riz qui me restait, mes carottes et mes navets. — Il me dit :

« C'est bien : nous allons avoir le meilleur bouillon du bataillon. »

Je voulus que Buche pût aussi manger avec nous, et les six hommes de notre marmite qui s'en étaient tous réchappés par hasard, avec des coups de crosse et des égratignures, y consentirent. Le tambour-maître Padoue dit en riant :

« Les anciens sont toujours les anciens, ils n'arrivent jamais les mains vides. »

Nous regardions de côté la marmite de cinq conscrits, où l'on ne voyait bouillir que du riz dans de l'eau claire, et nous clignions de l'œil, car nous avions une bonne soupe grasse, qui répandait son odeur dans tous les environs.

A huit heures, nous mangeâmes avec un appétit qu'on peut s'imaginer. Non, pas même le jour de mes noces, je n'ai fait un meilleur repas; c'est encore une satisfaction aujourd'hui pour moi d'y penser. Quand l'âge arrive, on n'a plus l'enthousiasme de la jeunesse pour de pareilles choses; mais ce sont toujours d'agréables souvenirs. Et ce bon repas nous a soutenus longtemps; les pauvres conscrits, avec leur reste de pain trempé comme de la pâte par l'averse, devaient en voir de dures le lendemain 18. Nous devions avoir une campagne bien courte et bien terrible. Enfin tout est passé maintenant; mais ce n'est pas sans attendrissement qu'on songe à ces grandes misères, et qu'on remercie Dieu d'en être réchappé.

Le temps semblait se remettre au beau, le soleil recommençait à briller dans les nuages. Nous venions à peine de manger que le rappel battait sur toute la ligne.

Il faut savoir qu'en ce moment les Prussiens retiraient seulement leur arrière-garde de Sombref, et qu'il était question de se mettre à leur poursuite. Plusieurs même disaient qu'on aurait dû commencer par là, en envoyant bien loin notre cavalerie légère pour récolter des prisonniers. Mais on ne les écoutait pas; l'Empereur savait bien ce qu'il faisait.

Je me rappelle pourtant que tout le monde s'étonnait, parce que c'est l'habitude de profiter des victoires. Les anciens n'avaient jamais vu cela. On croyait que l'Empereur préparait un grand coup, qu'il avait fait tourner l'ennemi par Ney, et d'autres choses semblables.

En attendant, l'appel commença; le général Gérard vint passer la revue du 4e corps. Notre bataillon avait le plus souffert, à cause des trois attaques où nous avions toujours été en tête : — nous avions le commandant Gémeau et le capitaine Vidal blessés; les capitaines Grégoire et Vignot tués; sept lieutenants et sous-lieutenants et trois cents soixante hommes hors de combat.

Zébédé disait que c'était pire qu'à Montmirail, et qu'on allait nous compléter pour sûr avant de partir.

Heureusement le quatrième bataillon, commandant Delong, arrivant de Metz, vint alors nous remplacer en ligne.

Le capitaine Florentin, qui nous commandait, cria :

« Par file à gauche! » — et nous descendîmes au village jusque près de l'église, où stationnaient une quantité de charrettes.

On nous distribua par escouades pour surveiller l'enlèvement des blessés. Quelques détachements de chasseurs eurent l'ordre d'escorter les convois jusqu'à Fleurus, parce qu'à Ligny la place manquait; l'église était déjà pleine de ces malheureux.

Ce n'est pas nous qui choisissions les blessés, mais les chirurgiens militaires et quelques médecins du pays mis en réquisition; il était trop difficile de reconnaître un grand nombre de ces blessés d'entre les morts. Nous aidions seulement à les étendre sur la paille, dans les charrettes.

Je connaissais cela depuis Lutzen; je savais ce qu'il fallait souffrir pour réchapper d'une balle, d'un biscaïen, ou d'un coup de pointe comme en donnent nos cuirassiers. Chaque fois que je voyais enlever un de ces malheureux, je louais le Seigneur de ne pas m'avoir réduit à cet état, et, pensant que la même chose aurait pu m'arriver, je me disais : « Tu ne sais pas combien de balles et de morceaux de mitraille ont passé près de toi; sans cela, cette idée te ferait horreur. »

Je m'étonnais que tant d'entre nous eussent pu réchapper de ce carnage, — bien pire qu'à Lutzen et même qu'à Leipzig, — parce que la bataille n'avait duré que cinq heures, et que les morts, dans bien des endroits, s'élevaient jusqu'à deux et trois pieds. Le sang coulait au-dessous comme des ruisseaux. Dans toute la grande rue, où les pièces avaient passé, c'était de la boue rouge : de la boue de chair et d'os écrasés.

Il faut bien qu'on dise cela pour éclairer la jeunesse. Moi, je n'irai plus me battre. j'ai dépassé l'âge, Dieu merci! Mais tous ces jeunes gens qui ne pensent qu'à la guerre, au lieu de vouloir travailler honnêtement et d'aider leurs vieux parents, doivent savoir comment les hommes sont traités. Ils doivent se figurer ce que les malheureux qui n'ont pas rempli leurs devoirs pensent, lorsqu'ils sont là couchés dans une rue, ou sur la grande route avec un membre de moins, et qu'ils entendent arriver ces pièces de canon qui pèsent douze à quinze mille et leurs gros chevaux bien ferrés qui sautent en hennissant.

C'est dans cette minute qu'ils doivent voir les pauvres vieux qui leur tendaient les bras devant la petite maison du village, pendant qu'ils s'éloignaient en s'écriant :

« Je pars!... je reviendrai avec la croix et les épaulettes! »

Oui! oui! s'ils pouvaient pleurer et demander pardon à Dieu, ceux-là, on entendrait leurs cris et leurs plaintes! Mais il n'est plus temps, — les canons et les caissons avec leurs charges d'obus et de boulets arrivent, — ils entendent eux-mêmes craquer leurs os d'avance... et tout cela leur passe sur le corps comme dans de la boue.

Quand on est vieux et qu'on a des enfants qu'on aime, c'est une chose abominable de songer que des malheurs pareils pourraient leur arriver. On donnerait jusqu'à sa dernière chemise pour les empêcher de partir.

Mais tout cela ne sert à rien; les mauvais cœurs sont incorrigibles, et les bons font leur devoir. S'il leur arrive des malheurs, au moins la confiance dans la justice de Dieu leur reste. Ceux-ci ne vont pas tuer leurs semblables pour l'amour de la gloire... ils y vont par force; ils n'ont pas de reproches à se faire : ils défendent leur vie, et le sang répandu ne retombe pas sur eux.

Enfin, il faut pourtant que je finisse de vous raconter cette bataille et ce relèvement des blessés.

J'ai vu là des choses qu'on ne peut presque pas croire : des hommes tués au moment de la plus grande fureur, et dont les figures horri-

bles n'étaient pas changées; ils tenaient encore leurs fusils, debout contre les murs, et rien qu'en les regardant il vous semblait les entendre crier :

« A la baïonnette! Pas de quartier! »

C'est avec cette pensée et ce cri qu'ils étaient arrivés d'un seul coup devant Dieu... C'était lui qui les attendait. Il pouvait leur dire :

« Me voilà... tu veux tuer tes frères?... tu ne veux pas de quartier? On n'en fera point! »

J'en ai vu d'autres à demi morts qui s'étranglaient entre eux. Et vous saurez qu'à Fleurus il fallait séparer les Prussiens des Français, parce qu'ils se levaient de leurs lits ou de leurs bottes de paille pour se déchirer et se dévorer! . La guerre!... ceux qui veulent la guerre, ceux qui rendent les hommes semblables à des animaux féroces doivent avoir un compte terrible à régler là-haut!...

XX

Le relèvement des blessés continua jusqu'au soir. — Vers midi, les cris de : *Vive l'Empereur!* se prolongeaient sur toute la ligne de nos bivouacs, depuis le village de Bry jusqu'à Sombref. Napoléon avait quitté Fleurus avec son état-major; il passait la revue de l'armée sur le plateau. Ces cris durèrent environ une heure, puis tout se tut; l'armée devait être alors en marche.

Nous attendîmes longtemps l'ordre de suivre; comme il ne venait pas, le capitaine Florentin finit par aller voir, et revint ventre à terre en criant :

« Battez le rappel! »

Les détachements du bataillon se réunirent, et l'on se mit à remonter le village au pas accéléré. Tout était parti. Bien d'autres pelotons n'avaient pas reçu d'ordres, et du côté de Saint-Amand les rues étaient pleines de soldats. Quelques compagnies, restées en arrière, gagnaient à travers champs la route à gauche, où l'on voyait s'étendre une queue de colonne à perte de vue : des caissons, des fourgons, des bagages de toute sorte.

J'ai souvent pensé que nous aurions eu de la chance en ce jour d'être laissés en arrière, comme la division Gérard à Saint-Amaud; on n'aurait jamais pu nous faire de reproches. Puisque nous avions l'ordre de relever les blessés, nous étions en règle; mais le capitaine Florentin se serait cru déshonoré.

Nous marchions en allongeant le pas. Il s'était remis à pleuvoir, on glissait dans la boue, et la nuit venait. Jamais je n'ai vu de temps plus abominable, pas même en Allemagne, à la retraite de Leipzig; la pluie tombait comme d'un arrosoir, et nous allions en arrondissant le dos, le fusil sous le bras, le pan de la capote sur la batterie, tellement trempés qu'en traversant une rivière ce n'aurait pas été pire. — Et quelle boue! — Avec cela on recommençait à sentir la faim. Buch me répétait de temps en temps :

« C'est égal, une douzaine de grosses pommes de terre cuites sous la cendre, comme au Harberg, me réjouiraient joliment la vue. On ne mange pas tous les jours de la viande chez nous, mais on a des pommes de terre! »

Moi je revoyais en rêve notre petite chambre de Phalsbourg, bien chaude, la table blanche, le père Goulden assis devant son assiette, et Catherine qui nous servait de la bonne soupe grasse, pendant que les côtelettes fumaient sur le gril. La tristesse d'être là m'accablait; s'il n'avait fallu que me souhaiter la mort pour être débarrassé de tout, depuis longtemps je ne serais plus de ce monde.

La nuit était venue; elle était toute grise; sans les ornières où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, on aurait eu de la peine à reconnaître son chemin; mais on n'avait qu'à marcher dans la boue, et l'on était sûr de ne pas se tromper.

Entre sept et huit heures, on entendit au loin comme des roulements de tonnerre; les uns disaient :

« C'est l'orage! »

Les autres :

« C'est le canon! »

Beaucoup de soldats débandés nous suivaient. A huit heures, nous arrivâmes aux Quatre-Bras. Ce sont deux maisons en face l'une de l'autre, au croisement de la route de Nivelles à Namur avec celle de Bruxelles à Charleroi; ces maisons étaient encombrées de blessés. — C'est là que le maréchal Ney avait livré bataille aux Anglais, pour les empêcher d'arriver au secours des Prussiens, par le chemin que nous venions de suivre. Il n'avait que vingt mille hommes contre quarante mille, et Nicolas Cloutier, le tanneur, soutient encore aujourd'hui qu'il aurait dû nous envoyer la moitié de ses troupes pour prendre les Prussiens par derrière, comme si ce n'avait pas été bien assez d'arrêter les autres. Enfin, pour des gens pareils, tout est facile; seulement, s'ils commandaient eux-mêmes, on les mettrait en déroute avec quatre hommes et un caporal.

Au-dessous, dans les champs d'orge et d'avoine, tout était plein de morts. C'est là que

je vis les premiers habits rouges étendus sur la route.

Le capitaine nous ordonna de faire halte; il entra seul dans la maison à droite. Nous attendions depuis quelque temps à la pluie, lorsqu'il ressortit sur la porte avec le général de division Donzelot, qui riait parce que nous aurions dû suivre l'armée de Grouchy du côté de Namur, et que le manque d'ordres nous avait fait tourner vers les Quatre-Bras. Nous reçûmes pourtant l'ordre de continuer notre chemin sans nous arrêter.

Je croyais à chaque minute tomber en faiblesse; mais cela devint encore pire lorsque nous eûmes rattrapé les bagages; car il fallait marcher sur le revers de la route, dans les champs, et plus on avançait, plus on enfonçait dans la terre grasse.

Vers onze heures, nous arrivâmes dans un grand village appelé Genappe, qui s'étend sur les deux côtés de la route. L'encombrement des fourgons, des canons et des bagages dans cette rue nous força de passer la Thy à droite sur un pont, et depuis cet endroit nous ne fîmes plus que marcher à travers les champs, dans les blés, dans les chanvres, comme des sauvages qui ne respectent rien. La nuit était si sombre que des dragons à cheval, posés de deux cents pas en deux cents pas, comme des poteaux, vous criaient :

« Par ici! par ici! »

Nous arrivâmes à minuit au tournant d'un chemin, près d'une espèce de ferme couverte en chaume et pleine d'officiers supérieurs. Ce n'était pas loin de la grande route, car on entendait défiler la cavalerie, l'artillerie et les équipages comme un torrent.

Le capitaine venait à peine d'entrer à la ferme, que plusieurs d'entre nous se précipitèrent dans le jardin à travers les haies. Je fis comme les autres, et j'empoignai des raves. Presque aussitôt tout le bataillon suivit ce mouvement, malgré les cris des officiers; chacun se mit à déterrer ce qu'il put avec sa baïonnette, et, deux minutes après, il ne restait plus rien. Les sergents et les caporaux étaient venus avec nous; lorsque le capitaine revint, on avait déjà repris les rangs.

Ceux qui volent et pillent en campagne méritent d'être fusillés, mais que voulez-vous? les villages qu'on rencontrait n'avaient pas le quart de vivres qu'il aurait fallu pour nourrir tant de monde. Les Anglais avaient déjà presque tout pris. Il nous restait bien encore un peu de riz; mais le riz sans viande ne soutient pas beaucoup. Les Anglais, eux, recevaient des bœufs et des moutons de Bruxelles; ils étaient bien nourris et tout luisants de bonne santé. Nous autres, nous étions venus trop vite, les convois de vivres étaient en retard; et le lendemain, qui devait être la terrible bataille de Waterloo, nous ne reçûmes que la ration d'eau-de-vie.

Enfin, en partant de là, nous montâmes une petite côte, et malgré la pluie, nous aperçûmes les bivouacs des Anglais. On nous fit prendre position dans les blés entre plusieurs régiments qu'on ne voyait pas, parce qu'on avait l'ordre de ne pas allumer de feu, de peur d'effaroucher l'ennemi s'il nous voyait en ligne, et de le décider à continuer sa retraite.

Maintenant représentez-vous des hommes couchés dans les blés, sous une pluie battante, comme de véritables Bohémiens, grelottant de froid, songeant à massacrer leurs semblables, et bien heureux d'avoir un navet, une rave ou n'importe quoi pour soutenir un peu leurs forces. Est-ce que c'est la vie d'honnêtes gens? Est-ce que c'est pour cela que Dieu nous a créés et mis au monde? Est-ce que ce n'est pas une véritable abomination de penser qu'un roi, un empereur, au lieu de surveiller les affaires de son pays, d'encourager le commerce, de répandre l'instruction, la liberté et les bons exemples, vienne nous réduire par centaines de mille à cet état?... Je sais bien qu'on appelle cela de la gloire; mais les peuples sont bien bêtes de glorifier des gens pareils... Oui, il faut avoir perdu toute espèce de bon sens, de cœur et de religion.

Tout cela ne nous empêchait pas de claquer des dents, et de voir en face de nous les Anglais, qui se réchauffaient et se gobergeaient autour de leurs grands feux, après avoir reçu leur ration de bœuf, d'eau-de-vie et de tabac. Je pensais :

« C'est nous pauvres diables trempés jusqu'à la moelle des os, qui sommes forcés d'attaquer ces hommes remplis de confiance en eux-mêmes, et qui ne manquent ni de canons, ni de munitions, ni de rien; qui dorment les pieds au feu, la panse bien garnie, pendant que nous couchons dans la boue!

Toute la nuit ce spectacle me révoltait. Buche disait :

« La pluie ne me fait rien, j'en ai supporté bien d'autres à l'affût; mais au moins j'avais une croûte de pain, des oignons et du sel. »

Il se fâchait. Pour ma part, j'étais attendri sur mon propre sort et je ne disais rien.

Entre deux et trois heures de la nuit, la pluie avait cessé. Buche et moi, nous étions dos à dos dans le creux d'un sillon, pour nous réchauffer, et la grande fatigue avait fini par m'endormir.

Une chose que je n'oublierai jamais, c'est le moment où je me réveillai vers les cinq heures

du matin : les cloches des villages sonnaient matines sur cette grande plaine ; et, regardant les blés renversés, les camarades couchés à droite et à gauche, le ciel gris, cette grande désolation me fit grelotter le cœur. Le son des cloches qui se répondaient de Planchenois à Genappe, à Frichemont, à Waterloo me rappelaient Phalsbourg; je me disais :

« C'est aujourd'hui dimanche, un jour de paix et de repos. M. Goulden a mis hier son bel habit au dos de la chaise, avec une chemise blanche. Il se lève maintenant et pense à moi... Catherine aussi se lève dans notre petite chambre; elle est assise sur le lit et pleure; et la la tante Grédel aux Quatre-Vents pousse ses volets; elle a tiré de l'armoire son livre de prières pour aller à la messe.

Et j'entendais les cloches de Dann, de Mittelbronn, de Bigelberg bourdonner dans le silence. Je me figurais cette bonne vie tranquille... J'aurais voulu fondre en larmes! Mais le roulement commençait, un roulement sourd comme dans les temps humides, quelque chose de sinistre. Du côté de la grande route, à gauche, on battait la générale, les trompettes de cavalerie sonnaient le réveil. On se levait, on regardait par-dessus les blés. Ces trois jours de marche et de combats, le mauvais temps et l'oubli des rations avaient rendu les hommes plus sombres. On ne parlait pas comme à Ligny; chacun regardait et réfléchissait pour son propre compte.

On voyait aussi que ce serait une plus grande bataille, parce qu'au lieu d'avoir des villages bien occupés en première ligne, et qui font autant de combats séparés, ici c'était une grande plaine élevée, nue, occupée par les Anglais; derrière leurs lignes, au haut de la côte, se trouvait le village de Mont-Saint-Jean, et beaucoup plus loin, à près d'une lieue et demie, une grande forêt qui bordait le ciel.

Entre les Anglais et nous, le terrain descendait doucement et se relevait de notre côté; mais il fallait avoir l'habitude de la campagne pour voir ce petit vallon, qui devenait plus profond à droite et se resserrait en forme de ravin. Sur la pente de ce ravin, de notre côté, derrière des haies, des peupliers et d'autres arbres, quelques maisons couvertes de chaume indiquaient un hameau : c'était Planchenois. Dans la même direction, mais bien plus haut et derrière la gauche de l'ennemi, s'étendait une plaine à perte de vue, parsemée de petits villages.

C'est en temps de pluie, après un orage, que ces choses se distinguent le mieux; tout est bleu sombre sur un fond clair. On découvrait jusqu'au petit village de Saint-Lambert, à trois lieues de nous sur la droite.

A notre gauche, et derrière la droite des Anglais, se voyaient aussi d'autres petits villages dont je n'ai jamais su le nom.

Voilà ce que nous découvrions au premier coup d'œil, dans ce grand pays plein de magnifiques récoltes encore en fleur, et chacun se demandait pourquoi les Anglais étaient là, quel avantage ils avaient à garder cette position. Alors on observait mieux leur ligne, à quinze cents ou deux mille mètres de nous, et l'on voyait que la grande route que nous avions suivie depuis les Quatre-Bras, et qui se rend à Bruxelles, cette route large, bien arrondie et même pavée au milieu, traversait la position de l'ennemi à peu près au centre; elle était droite, et l'on pouvait la suivre des yeux jusqu'au village de Mont-Saint-Jean, et même plus loin, jusqu'à l'entrée de la grande forêt de Soignes. Les Anglais voulaient donc la défendre, pour nous empêcher d'aller à Bruxelles.

En regardant bien, on voyait que leur ligne de bataille se courbait un peu de notre côté sur les deux ailes, et suivait un chemin creux qui coupait la route de Bruxelles en croix. Ce chemin était tout à fait creux à gauche de la route; à droite il était bordé de grandes haies de houx et de petits hêtres, comme il s'en trouve dans ce pays.—Là derrière étaient postés des masses d'habits rouges, qui nous observaient de leur chemin couvert; le devant de leur côte descendait en pente comme des glacis: c'était très-dangereux.

Et sur leurs ailes, qui se prolongeaient d'environ trois quarts de lieue, était de la cavalerie innombrable. On voyait aussi de la cavalerie sur le haut du plateau, dans l'endroit où la grande route, après avoir passé la colline, descend avant de remonter vers Mont-Saint-Jean ; car on comprenait très-bien qu'il se trouvait un creux entre la position des Anglais et ce village, pas bien profond, puisque les plumets de la cavalerie s'apercevaient, mais assez profond pour y tenir de grandes forces en réserve à l'abri de nos boulets.

J'avais déjà vu Weissenfelz, Lutzen, Leipzig et Ligny : je commençais à comprendre ce que les choses veulent dire, pourquoi l'on se place d'une manière plutôt que d'une autre, et je trouvais que ces Anglais s'étaient très-bien arrangés dans leur chemin pour défendre la route, et que leurs réserves, bien abritées sur le plateau, montraient chez ces gens beaucoup de bon sens naturel.

Malgré cela, trois choses me parurent alors avantageuses pour nous. Ces Anglais, avec leur chemin couvert et leurs réserves bien cachées étaient comme dans une grande fortification. Mais tout le monde sait qu'en temps de guerre

Je me réveillai vers les cinq heures du matin. (Page 87.)

on démolit tout de suite, autour des places fortes, les bâtiments trop près des remparts, pour empêcher l'ennemi de s'en emparer et de s'abriter derrière. Eh bien! juste sur leur cencentre, le long de la grande route et sur la pente de leurs glacis, se trouvait une ferme dans le genre de la Roulette, aux Quatre-Vents, mais cinq ou six fois plus grande. Je la voyais très-bien de la hauteur où nous étions : c'était un grand carré, les bâtisses, la maison, les écuries et les granges en triangle du côté des Anglais, et l'autre moitié du triangle, formée d'un mur et de hangars, de notre côté ; la cour à l'intérieur. L'un des pans de ce mur donnait sur les champs avec une petite porte, et l'autre sur la route, avec une porte cochère pour les voitures. C'était construit en briques bien solide. Naturellement les Anglais l'avaient garnie de troupes, comme une espèce de demi-lune; mais si nous avions la chance de l'enlever, nous étions tout près de leur centre, et nous pouvions lancer sur eux nos colonnes d'attaque, sans rester longtemps sous leur feu.

Voilà ce que nous avions de meilleur pour nous. Cette ferme s'appelait la Haie-Sainte, comme nous l'avons su depuis.

Plus loin, en avant de leur aile droite, dans un fond, se trouvait une autre ferme avec un petit bois, que nous pouvions aussi tâcher d'enlever. Cette ferme, d'où j'étais, on ne la voyait pas, mais elle devait être encore plus solide que la Haie-Sainte, puisqu'un verger entouré de murs et plus loin un bois la couvraient. Le feu des fenêtres donnait dans le verger, le feu du

A la fin, il tomba. (Page 92.)

verger donnait dans le bois, le feu du bois donnait sur la côte, l'ennemi pouvait battre en retraite de l'un dans l'autre.

Ces choses, je ne les ai pas vues de mes propres yeux, mais quelques anciens m'ont raconté plus tard l'attaque de cette ferme, appelée Hougoumont.

Il faut tout expliquer, quand on parle d'une bataille pareille ; mais les choses qu'on a vues soi-même sont le principal; on peut dire : « Je les ai vues! et les autres, je les ai seulement apprises par d'honnêtes gens incapables de tromper ni de mentir. »

Enfin, en avant de leur aile gauche, où descendait le chemin de Wavre, à quelque cent pas de notre côté, se trouvaient encore les fermes de Papelotte et de la Haye, occupées par des Allemands, et les petits hameaux de Smohain, du Cheval-de-Bois, de Jean-Loo, que par la suite des temps j'ai voulu connaître, pour me rendre compte à moi-même de tout ce qui s'était passé.—Ces hameaux, je les voyais bien alors, mais je n'y faisais pas grande attention d'autant plus qu'ils étaient en dehors de notre ligne de bataille, sur la droite, et qu'on n'y remarquait pas de troupes.

Donc chacun maintenant se figure la position des Anglais en face de nous, la grande route de Bruxelles qui la traverse, le chemin qui la couvre, le plateau derrière, où sont les réserves, et les trois bâtisses de Hougoumont, de la Haie-Sainte et de Papelotte, en avant, bien défendues. Chacun doit penser que c'était difficile à prendre.

Je regardais cela vers les six heures du matin, très-attentivement, comme un homme qui risque de perdre sa vie, ou d'avoir les os cassés dans une entreprise, et qui veut au moins savoir s'il a quelque chance d'en réchapper.

Zébédé, le sergent Rabot, le capitaine Florentin, Buche, enfin tout le monde, en se levant, jetait un coup d'œil de ce côté sans rien dire. Ensuite, on regardait autour de soi les grands carrés d'infanterie, les escadrons de cuirassiers, de dragons, de chasseurs, de lanciers, etc., campés au milieu des récoltes.

Alors personne n'avait plus la crainte de voir les Anglais battre en retraite; on allumait des feux tant qu'on voulait, et la fumée de la paille humide s'étendait dans les airs. Ceux auxquels il restait encore un peu de riz suspendaient la marmite, les autres regardaient en pensant:

« Chacun son tour, hier nous avions de la viande, nous nous moquions du riz; maintenant nous voudrions bien en avoir. »

Vers huit heures, il arriva des fourgons avec des cartouches et des tonnes d'eau-de-vie. Chaque soldat reçut double ration; avec une croûte de pain on aurait pu s'en contenter, mais le pain manquait. Qu'on juge, d'après cela, quelle mine on avait. C'est tout ce que nous reçûmes en ce jour, car aussitôt après commencèrent les grands mouvements. Les régiments se réunirent à leurs brigades, les brigades à leurs divisions, les divisions reformèrent leurs corps. Les officiers à cheval couraient porter les ordres, tout était en route.

Le bataillon se réunit à la division Donzelot; les autres divisions n'avaient que huit bataillons, elle en eut neuf.

J'ai souvent entendu raconter par nos anciens l'ordre de bataille donné par l'Empereur; le corps de Reille à gauche de la route, en face de Hougoumont; d'Erlon à droite, en face de la Haie-Sainte; Ney à cheval sur la chaussée, et Napoléon derrière, avec la vieille garde, les escadrons de service, les lanciers, les chasseurs, etc. C'est tout ce que j'ai compris, car lorsqu'ils se mettent à parler du mouvement des onze colonnes, de la distance des déploiements, et qu'ils nomment tous les généraux les uns après les autres, il me semble entendre parler de choses que je n'ai pas vues. J'aime donc mieux vous raconter simplement ce que je me rappelle moi-même. Et d'abord, à huit heures et demie, nos quatre divisions reçurent l'ordre de se porter en avant, à droite de la grand'route. Nous étions de quinze à vingt mille hommes, nous marchions sur deux lignes, l'arme à volouté, et nous enfoncions jusqu'aux genoux. Personne ne disait rien.

Plusieurs racontent que nous étions tout réjouis et que nous chantions, mais c'est faux! Quand on a marché toute la nuit sans recevoir de ration, quand on a couché dans l'eau, avec défense d'allumer des feux et qu'on va recevoir de la mitraille, cela vous ôte l'envie de chanter; nous étions bien contents de retirer nos souliers des trous où l'on enfonçait à chaque pas; les blés mouillés vous rafraîchissaient les cuisses, et les plus courageux, les plus durs avaient l'air ennuyé.

Il est vrai que les musiques jouaient les marches de leurs régiments, et que les trompettes de la cavalerie, les tambours de l'infanterie, les grosses caisses et les trombones mêlés ensemble produisaient un effet terrible, comme toujours. Il est aussi vrai que tous ces milliers d'hommes en bon ordre, allongeant le pas, le sac au dos, le fusil sur l'épaule; les lignes blanches des cuirassiers qui suivaient les lignes rouges, brunes, vertes des dragons, des hussards, des lanciers dont les petits drapeaux en queue d'hirondelle remplissaient l'air; les canonniers dans l'intervalle des brigades, à cheval autour de leurs pièces, qui coupaient la terre jusqu'aux essieux — tout cela traversant les moissons dont pas un épi ne restait debout— il est très-vrai qu'on ne pouvait rien voir de plus épouvantable.

Et les Anglais en face, bien rangés, leurs canonniers la mèche allumée, étaient aussi quelque chose qui vous faisait réfléchir. Mais cela ne vous réjouissait pas la vue autant que plusieurs le disent; les gens amoureux de recevoir des coups de canon sont encore assez rares.

Le père Goulden me disait bien que, dans son temps, les soldats chantaient; mais c'est qu'ils étaient partis volontairement et non par force. Ils se battaient pour garder leurs champs et les droits de l'homme, qu'ils aimaient mieux que les yeux de leur tête, et ce n'était pas la même chose que de se faire éreinter pour savoir si l'on aurait d'anciens nobles ou de nouveaux. Moi, je n'ai jamais entendu chanter ni à Leipzig ni à Waterloo.

Nous marchions, les musiques jouaient par ordre supérieur; et lorsque les musiques se turent, le plus grand silence suivit. Alors nous étions au haut du petit vallon, à mille ou douze cents pas de la gauche des Anglais. Nous formions le centre de notre armée; des chasseurs s'étendaient sur notre flanc droit avec des lanciers.

On prit les distances, on resserra les intervalles, la première brigade de la première division obliqua sur la gauche et se mit à cheval sur la chaussée. Notre bataillon faisait partie de la seconde division; nous fûmes donc en

première ligne, avec une seule brigade de la première devant nous. — On fit passer toutes les pièces sur notre front ; celles des Anglais se voyaient en face, à la même hauteur. Et bien longtemps encore d'autres divisions vinrent nous appuyer. On aurait cru que toute la terre marchait ; les anciens disaient :

« Voici les cuirassiers de Milhaud ! voici les chasseurs de Lefebvre-Desnoëttes ! voilà là-bas le corps de Lobau ! »

De tous les côtés, aussi loin que pouvait s'étendre la vue, on ne voyait que des cuirasses, des casques, des colbacks, des sabres, des lances, des files de baïonnettes.

« Quelle bataille ! s'écriait Buche ; malheur aux Anglais ! »

Et je pensais comme lui, je croyais que pas un Anglais n'en réchapperait. On peut dire que nous avons eu du malheur en ce jour ; sans les Prussiens, je crois encore que nous aurions tout exterminé.

Durant deux heures que nous restâmes l'arme au pied, nous n'eûmes pas même le temps de voir la moitié de nos régiments et de nos escadrons ; c'était toujours du nouveau. Je me souviens qu'au bout d'une heure, on entendit tout à coup, sur la gauche, s'élever comme un orage les cris de : *Vive l'Empereur !* et que ces cris se rapprochaient en grandissant toujours, qu'on se dressait sur la pointe des pieds en allongeant le cou ; que cela se répandait dans tous les rangs ; que, derrière, les chevaux eux-mêmes hennissaient comme s'ils avaient voulu crier, et que dans ce moment un tourbillon d'officiers généraux passa devant notre ligne ventre à terre. Napoléon s'y trouvait, je crois bien l'avoir vu, mais je n'en suis pas sûr ; il allait si vite, et tant d'hommes levaient leur shakos au bout de leurs baïonnettes, qu'on avait à peine le temps de reconnaître son dos rond et sa capote grise au milieu des uniformes galonnés. Quand le capitaine avait crié : « Portez armes ! Présentez armes ! » c'était fini.

Voilà comment on le voyait presque toujours, à moins d'être de la garde.

Quand il fut passé, quand les cris se furent prolongés à droite, toujours plus loin, l'idée vint à tout le monde que dans vingt minutes la bataille serait commencée. Mais cela dura bien plus longtemps. L'impatience vous gagnait ; les conscrits du corps de d'Erlon, qui n'avait pas donné la veille, se mettaient à crier : « En avant ! » quand enfin, vers midi, le canon gronda sur la gauche, et dans la même seconde des feux de bataillon suivirent, puis des feux de file. On ne voyait rien, c'était de l'autre côté de la route, l'attaque de Hougoumont.

Aussitôt les cris de : *Vive l'Empereur !* éclatèrent. Les canonniers de nos quatre divisions étaient à leurs pièces à vingt pas l'une de l'autre, tout le long de la côte. Au premier coup de canon, ils commencèrent à charger. Je les vois encore tous en ligne mettre la gargousse, refouler tous ensemble, se redresser, secouer la mèche sur leur bras ; on aurait dit un seul mouvement, et cela vous donnait froid. Les chefs de pièces derrière, presque tous de vieux officiers, commandaient comme à la parade ; et quand ces quatre-vingts pièces partirent ensemble, on n'entendit plus rien, tout le vallon fut couvert de fumée.

Au bout d'une seconde, la voix calme de ces vieux, à travers le sifflement de vos oreilles, s'entendit de nouveau :

« Chargez ! Refoulez ! Pointez ! Feu ! »

Et cela continua sans interruption une demi-heure. On ne se voyait déjà plus : mais, de l'autre côté, les Anglais avaient aussi commencé le feu ; le ronflement de leurs boulets dans l'air, leur bruit sec dans la boue, et l'autre bruit dans les rangs, lorsque les fusils sont broyés, et les hommes jetés à vingt pas en arrière tout désossés, comme des sacs, ou qu'ils s'affaissent avec un bras ou une jambe de moins, ce bruit se mêlait au roulement sourd : — la démolition commençait.

Quelques cris de blessés troublaient ce grand bruit. On entendait aussi des chevaux hennir d'une voix perçante ; c'est un cri terrible, car ces animaux sont naturellement féroces ; ils n'ont de bonheur que dans le carnage, on ne peut presque pas les retenir. Derrière nous, à plus d'une demi-lieue, on n'entendait que ce tumulte : les chevaux voulaient partir.

Et comme on ne voyait plus, depuis longtemps, que les ombres de nos canonniers manœuvrer dans la fumée au bord du ravin, le commandement : « Cessez le feu ! » s'entendit. En même temps, la voix éclatante des colonels de nos quatre divisions s'éleva :

« Serrez les rangs en bataille ! »

Toutes les lignes se rapprochèrent.

« Voici notre tour, dis-je à Buche.

— Oui, fit-il, tenons toujours ensemble. »

La fumée de nos pièces montait alors, et nous vîmes les batteries des Anglais qui continuaient le feu tout le long des haies qui bordaient leur chemin. La première brigade de la division Alix s'avançait sur la route vers la Haie-Sainte ; elle allait au pas accéléré. Je reconnus derrière le maréchal Ney avec quelques officiers d'état-major.

Toutes les fenêtres de la ferme, le jardin et les murs où l'on avait percé des trous, tout était en feu ; à chaque pas, quelques hommes restaient en arrière étendus sur la route. —

Ney, à cheval, son grand chapeau de travers, observait l'action du milieu de la chaussée. Je dis à Buche :

« Voilà le maréchal Ney; la seconde brigade va soutenir la première, et nous arriverons ensuite. »

Mais je me trompais; en ce moment même, le premier bataillon de la seconde brigade reçut l'ordre de marcher en ligne, à droite de la route, le deuxième bataillon derrière le premier, le troisième derrière le second, enfin le quatrième comme au défilé. On n'avait pas le temps de nous former en colonnes d'attaque, mais cela paraissait solide tout de même; nous étions les uns derrière les autres, sur cent cinquante à deux cents hommes de front; les capitaines entre les compagnies, les commandants entre les bataillons. Seulement, les boulets, au lieu d'enlever deux hommes, en enlevaient huit d'un coup ; ceux de derrière ne pouvaient pas tirer, parce que les premiers rangs les gênaient; et l'on vit aussi par la suite qu'on ne pouvait pas se former en carrés. Il aurait fallu penser à cela d'avance, mais l'ardeur d'enfoncer les Anglais et de gagner tout de suite était trop grande.

On fit marcher notre division dans le même ordre : à mesure que le premier bataillon s'avançait, le second emboîtait le pas, ainsi de suite. Comme on commençait par la gauche, je vis avec plaisir que nous allions être au vingt-cinquième rang, et qu'il faudrait en hacher terriblement avant d'arriver sur nous.

Les deux divisions à notre droite se formèrent également en colonnes massives, les colonnes à trois cents pas l'une de l'autre.

C'est ainsi que nous descendîmes dans le vallon, malgré le feu des Anglais. La terre grasse où l'on enfonçait retardait notre marche; nous criions tous ensemble : « A la baïonnette ! »

A la montée, nous recevions une grêle de balles par-dessus la chaussée à gauche. Si nous n'avions pas été si touffus, cette fusillade épouvantable nous aurait peut-être arrêtés. La charge battait... Les officiers criaient : « Appuyez à gauche ! » Mais ce feu terrible nous faisait allonger malgré nous la jambe droite plus que l'autre; de sorte qu'en arrivant près du chemin bordé de haies, nous avions perdu nos distances, et que notre division ne formait pour ainsi dire plus qu'un grand carré plein avec la troisième.

Alors deux batteries se mirent à nous balayer, la mitraille qui sortait d'entre les haies, à cent pas, nous perçait d'outre en outre. Ce ne fut qu'un cri d'horreur, et l'on se mit à courir sur les batteries, en bousculant les habits rouges qui voulaient nous arrêter.

Dans ce moment, je vis pour la première fois de près les Anglais, qui sont des gens solides, blancs, bien rasés, comme de bons bourgeois. Ils se défendent bien, mais nous les valons! Ce n'est pas notre faute à nous autres simples soldats s'ils nous ont vaincus, tout le monde sait que nous avons montré autant et plus de courage qu'eux !

On a dit que nous n'étions plus les soldats d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de la Moskowa; sans doute! mais ceux-là, puisqu'ils étaient si bons, il aurait fallu les ménager. Nous n'aurions pas mieux demandé que de les voir à notre place.

Tous les coups des Anglais portaient, ce qui nous força de rompre les rangs : les hommes ne sont pas des palissades : ils ont besoin de se défendre quand on les fusille.

Un grand nombre s'étaient donc détachés, quand des milliers d'Anglais se levèrent du milieu des orges et tirèrent sur eux à bout portant, ce qui produisit un grand carnage; à chaque seconde, d'autres rangs allaient au secours des camarades, et nous aurions fini par nous répandre comme une fourmilière sur la côte, si l'on n'avait entendu crier :

« Attention ! la cavalerie ! »

Presque aussitôt nous vîmes arriver une masse de dragons rouges sur des chevaux gris, ils arrivaient comme le vent; tous ceux qui s'étaient écartés furent hachés sans miséricorde.

Il ne faut pas croire que ces dragons tombèrent sur nos colonnes pour les enfoncer, elles étaient trop profondes et trop massives; ils descendirent entre nos divisions, sabrant à droite et à gauche, et poussant leurs chevaux dans le flanc des colonnes pour les couper en deux, mais ile ne purent y réussir; seulement ils nous tuèrent beaucoup de monde, et nous mirent dans un grand désordre.

C'est un des plus terribles moments de ma vie. Comme ancien soldat, j'étais à la droite du bataillon; j'avais vu de loin ce que ces gens allaient faire : ils passaient en s'allongeant de côté sur leurs chevaux tant qu'ils pouvaient, pour faucher dans les rangs; leurs coups se suivaient comme des éclairs, et, plus de vingt fois, je crus avoir la tête en bas des épaules. Heureusement pour moi, le sergent Rabot était en serre-file; c'est lui qui reçut cette averse épouvantable, en se défendant jusqu'à la mort. A chaque coup, il criait :

« Lâches ! lâches ! »

Et son sang sautait sur moi comme de la pluie. A la fin, il tomba. J'avais encore mon fusil chargé, et voyant l'un de ces dragons, qui, de loin, me regardait d'avance, en se pen-

chant pour me lancer son coup de pointe, je l'abattis à bout portant. Voilà le seul homme que j'aie vu tomber devant mon coup de feu.

Le pire, c'est que dans le même instant, leurs fantassins ralliés recommencèrent à nous fusiller, et qu'ils prirent même l'audace de nous attaquer à la baïonnette. Les deux premiers rangs pouvaient seuls se défendre. C'était une véritable abomination de nous avoir rangés de cette manière.

Alors les dragons rouges, pêle-mêle avec nos colonnes, descendirent dans le vallon.

Notre division s'était encore le mieux défendue, car nous conservions nos drapeaux, et les deux autres, à côté de nous, avaient perdu deux aigles.

Nous redescendîmes donc de cette façon dans la boue, à travers les pièces qu'on avait amenées pour nous soutenir, et dont les attelages venaient d'être sabrés par les dragons. Nous courions de tous les côtés, Buche et moi toujours ensemble; et ce ne fut qu'au bout de dix minutes qu'on parvint à nous rallier près de la chaussée, par pelotons de tous les régiments.

Ceux qui veulent se mêler de commander à la guerre devraient toujours avoir de pareils exemples sous les yeux et réfléchir avant de faire de nouvelles inventions; ces inventions coûtent cher à ceux qui sont forcés d'y entrer.

Nous regardions derrière nous en reprenant haleine, et nous voyions déjà les dragons rouges monter la côte pour enlever notre grande batterie de quatre-vingts pièces; mais, Dieu merci! leur tour était aussi venu d'être massacrés. L'Empereur avait vu de loin notre retraite, et, comme ces dragons montaient, deux régiments de cuirassiers à droite, avec un régiment de lanciers à gauche, tombèrent sur eux en flanc comme le tonnerre; le temps de regarder, ils étaient dessus. On entendait chaque coup glisser sur les cuirasses, les chevaux souffler; on voyait, à cent pas, les lances monter et descendre, les grands sabres s'allonger, les hommes se courber pour piquer en dessous, les chevaux furieux se dresser et mordre en hennissant d'une voix terrible; et puis les hommes à terre sous les pieds des chevaux, essayer de se lever en se garant de la main.

Quelle horrible chose que les batailles! — Buche criait: « Hardi! » Moi, je sentais la sueur me couler du front. D'autres, avec des balafres et les yeux pleins de sang, s'essuyaient en riant d'un air féroce.

En dix minutes, sept cents dragons étaient hors de combat; leurs chevaux gris couraient de tous les côtés, le mors aux dents. Quelques centaines d'entre eux rentraient dans leurs batteries, mais plus d'un ballottait et se cramponnait à la crinière de son cheval. — Ils avaient vu que ce n'est pas tout de tomber sur les gens, et qu'il peut aussi vous arriver des choses auxquelles on ne s'attend pas.

De tout ce spectacle affreux, ce qui m'est le plus resté dans l'esprit, c'est que nos cuirassiers en revenant, leurs grands sabres rouges jusqu'à la garde, riaient entre eux, et qu'un gros capitaine, avec de grandes moustaches brunes, en passant près de nous, clignait de l'œil d'un air de bonne humeur, comme pour nous dire :

« Eh bien!... vous avez vu... nous les avons ramenés vivement. »

Oui, mais il en restait trois mille des nôtres dans ce vallon! — Et ce n'était pas fini, les compagnies, les bataillons et les brigades se reformaient; du côté de la Haie-Sainte, la fusillade roulait; plus loin, près de Hougoumont, le canon tonnait. Tout cela n'était qu'un petit commencement, les officiers disaient :

« C'est à recommencer. »

On aurait cru que la vie des hommes ne coûtait rien.

Enfin il fallait emporter la Haie-Sainte; il fallait forcer à tout prix le passage de la grande route au centre de l'ennemi, comme on enfonce la porte d'une place forte, à travers le feu des avancées et des demi-lunes. Nous avions été repoussés la première fois, mais la bataille était engagée, on ne pouvait plus reculer.

Après la charge des cuirassiers, il fallut du temps pour nous reformer. — La bataille continuait à Hougoumont; la canonnade recommençait à notre droite; on avait amené deux batteries pour nettoyer la chaussée en arrière de la Haie-Sainte, où la route entre dans la côte. Chacun voyait que l'attaque allait se porter là.

Nous attendions l'arme au bras, lorsque, vers trois heures, Buche, regardant en arrière sur la route, me dit :

« Voici l'Empereur qui vient. »

Et d'autres encore disaient dans les rangs :

« Voici l'Empereur! »

La fumée était tellement épaisse qu'on voyait à peine, sur la petite butte de Rossomme, les bonnets à poil de la vieille garde. Je m'étais aussi retourné pour voir l'Empereur, mais bientôt nous reconnûmes le maréchal Ney, avec cinq ou six officiers d'état-major; il arrivait du quartier général et poussait droit sur nous au galop à travers champs. Nous lui tournions le dos. Nos commandants se portèrent à sa rencontre, et nous les entendîmes parler, sans rien comprendre, à cause du bruit qui vous remplissait les oreilles.

Aussitôt le maréchal passa sur le front

nos deux bataillons et tira l'épée. Depuis la grande revue d'Aschaffenbourg, je ne l'avais pas vu d'aussi près; il semblait plus vieux, plus maigre, plus osseux, mais c'était toujours le même homme; il nous regardait avec ses yeux gris clair, et l'on aurait cru qu'il nous voyait tous, chacun se figurait que c'était lui qu'il regardait. — Au bout d'un instant, il étendit son épée du côté de la Haie-Sainte, en nous criant :

« Nous allons enlever ça!... Vous aurez de l'ensemble... C'est le nœud de la bataille... Je vais vous conduire moi-même. Bataillons, par file à gauche! »

Nous partîmes au pas accéléré. Sur la chaussée, on nous fit marcher par compagnies sur trois rangs; je me trouvais dans le deuxième. Le maréchal Ney était devant, à cheval, avec les deux commandants et le capitaine Florentin; il avait remis son épée dans le fourreau. Les balles sifflaient par centaines, le canon grondait tellement dans le fond de Hougoumont, à gauche et sur notre droite en arrière, que c'était comme une grosse cloche dont on n'entend plus les coups à la fin, mais seulement le bourdonnement. Tantôt l'un, tantôt l'autre de nous s'affaissait, et l'on passait pardessus.

Deux ou trois fois, le maréchal se retourna pour voir si nous marchions bien réunis; il avait l'air si calme, que je trouvais pour ainsi dire naturel de n'avoir pas peur; sa mine donnait de la confiance à tout le monde, chacun pensait :

« Ney est avec nous... les autres sont perdus! »

Voilà pourtant la bêtise du genre humain, puisque tant de gens restaient en route. Enfin, mesure que nous approchions de cette grande bâtisse, le bruit de la fusillade devenait plus clair au milieu du roulement des canons; et l'on voyait aussi mieux la flamme des coups de fusil qui sortaient des fenêtres, le grand toit noir au-dessus dans la fumée, et la route encombrée de pierres.

Nous longions une haie, derrière cette haie petillait le feu de nos tirailleurs, car la première brigade de la division Alix n'avait pas quitté les vergers; en nous voyant défiler sur la chaussée, elle se mit à crier : *Vive l'Empereur!* Et comme toute la fusillade des Allemands se dirigeait alors sur nous, le maréchal Ney, tirant son épée, cria d'une voix qui s'entendit au loin :

« En avant! »

Il partit dans la fumée avec deux ou trois autres officiers. Nous courions tous, la giberne ballottant sur les reins et l'arme prête. Derrière, bien loin, la charge battait, on ne voyait plus le maréchal, et ce n'est que près d'un hangar qui sépare le jardin de la route, que nous le découvrîmes à cheval devant la porte cochère. Il paraît que d'autres avaient déjà voulu forcer cette porte, car des tas de morts, de poutres, de pavés et de décombres s'élevaient contre, jusqu'au milieu de la route. Le feu sortait de tous les trous de la bâtisse, on ne sentait que l'odeur épaisse de la poudre.

« Enfoncez-moi cela! » criait le maréchal, dont la figure était toute changée.

Et nous tous, à quinze, vingt, nous jetions nos fusils, nous levions les poutres, et nous les poussions contre cette porte qui criait, en retentissant comme le tonnerre. A chaque coup, on aurait cru qu'elle allait tomber. A travers ses ais, on voyait les pavés à l'intérieur entassés jusqu'au haut. Elle était criblée. En tombant, elle nous aurait écrasés, mais la fureur nous rendait aveugles. Nous ne ressemblions plus à des hommes : les uns n'avaient plus de shakos, les autres étaient déchirés, presque en chemise, le sang leur coulait sur les mains, le long des cuisses; et dans le roulement de la fusillade, des coups de mitraille arrivaient de la côte, les pavés autour de nous sautaient en poussière.

Je regardais, mais je ne voyais plus ni Buche, ni Zébédé, ni personne de la compagnie. Le maréchal était aussi parti. Notre acharnement redoublait. Et comme les poutres allaient et venaient, comme on devenait fou de rage, en voyant que cette porte ne voulait pas s'enfoncer, tout à coup les cris de : *Vive l'Empereur!* éclatèrent dans la cour avec un tumulte épouvantable. Chacun comprit que nos troupes étaient dans la ferme; on se dépêchait de lâcher les poutres, de reprendre les fusils et de sauter par les brèches dans le jardin, pour aller voir où les autres étaient entrés. C'est derrière la ferme, par une porte qui donnait dans une grange. On entrait à la file comme des bandes de loups. L'intérieur de cette vieille bâtisse, pleine de paille, de greniers à foin, les écuries recouvertes de chaume, ressemblait à l'un de ces nids pleins de sang où les éperviers ont passé.

Sur un grand fumier, au milieu de la cour, on perçait les Allemands, qui poussaient des cris et des jurements sauvages.

J'allais à travers ce massacre au hasard. J'entendais aussi crier : « Joseph! Joseph! » et je regardais, pensant : « C'est Buche qui m'appelle. » Dans le même instant, je l'aperçus à droite, devant la porte d'un bûcher, qui croisait la baïonnette contre cinq ou six des nôtres. Je vis en même temps Zébédé, car notre com-

pagnie se trouvait dans ce coin, et, courant au secours de Buche, je criai :

« Zébédé ! »

Ensuite, fendant la presse :

« Qu'est-ce que c'est? dis-je à Buche.

—Ils veulent massacrer mes prisonniers. »

Je me mis avec lui. Les autres dans leur fureur, chargeaient leurs fusils pour nous tuer; c'étaient des voltigeurs d'un autre bataillon. Zébédé vint avec plusieurs hommes de la compagnie, et, sans savoir ce que cela voulait dire, il empoigna l'un des plus terribles à la gorge, en criant :

« Je m'appelle Zébédé, sergent au 6e léger... Après l'affaire, nous aurons une explication ensemble. »

Alors les autres s'en allèrent, et Zébédé me demanda :

« Qu'est-ce que c'est, Joseph? »

Je lui dis que nous avions des prisonniers, et tout de suite il devint pâle de colère contre nous; mais, étant entré dans le bûcher, il vit un vieux major qui lui présentait la garde de son sabre en silence, et un soldat qui disait en allemand :

« Laissez-moi la vie, Français!... Ne m'ôtez pas la vie ! »

Dans un moment pareil, où les cris de ceux qu'on tuait remplissaient encore la cour, cela vous retournait le cœur. Zébédé leur dit :

« C'est bon... je vous reçois mes prisonniers. »

Il ressortit et tira la porte. Nous ne quittâmes plus de là jusqu'au moment où l'on se mit à battre le rappel. Alors les hommes ayant repris les rangs, Zébédé prévint le capitaine Florentin que nous avions un major et un soldat prisonniers. On les fit sortir, ils traversèrent la cour sans armes, et furent réunis dans une chambre, avec trois ou quatre autres : c'est tout ce qui restait des deux bataillons de Nassau chargés de la défense de la Haie-Sainte.

Pendant que ceci se passait, deux autres bataillons de Nassau, qui venaient au secours de leurs camarades, avaient été massacrés dehors par nos cuirassiers, de sorte qu'en ce moment nous avions la victoire : nous étions maîtres de la principale avancée des Anglais, nous pouvions commencer les grandes attaques au centre, couper à l'ennemi la route de Bruxelles, et le jeter dans les mauvais chemins de la forêt de Soignes. Nous avions eu de la peine, mais le principal de la bataille était fait. A deux cents pas de la ligne des Anglais, bien à couvert, nous pouvions tomber sur eux, et, sans vouloir nous glorifier, je crois qu'à la baïonnette et bien appuyés par notre cavalerie, nous aurions percé leur ligne; il ne fallait pas plus d'une heure, en se ramassant bien, pour en finir.

Mais, pendant que nous étions dans la joie, pendant que les officiers, les soldats, les tambours, les trompettes, encore tous pêle-mêle sur les décombres, ne songeaient qu'à s'allonger les jambes, à reprendre haleine, à se réjouir, tout à coup la nouvelle se répand que les Prussiens arrivent, qu'ils vont nous tomber en flanc, que nous allons avoir deux batailles, l'une en face et l'autre à droite, et que nous risquons d'être entourés par des forces doubles de la nôtre.

C'était une nouvelle terrible, eh bien! plusieurs êtres dépourvus de bon sens disaient :

« Tant mieux ! que les Prussiens arrivent... nous les écraserons tous ensemble! »

Mais les gens qui n'avaient pas perdu la tête comprirent aussitôt combien nous avions eu tort de ne pas profiter de notre victoire de Ligny, de laisser les Prussiens s'en aller tranquillement pendant la nuit, sans envoyer de cavalerie à leur poursuite, comme cela se fait toujours. — On peut dire hardiment que cette grande faute est cause de notre désastre de Waterloo ! — L'Empereur avait bien envoyé le lendemain, à midi, le maréchal Grouchy avec trente-deux mille hommes à la recherche de ces Prussiens, mais c'était beaucoup trop tard : ils avaient eu le temps de se reformer pendant ces quinze heures, de prendre de l'avance et de s'entendre avec les Anglais. Il faut savoir que le lendemain de Ligny les Prussiens conservaient quatre-vingt-dix mille hommes, dont trente mille de troupes fraîches, et deux cent soixante-quinze canons. Avec une armée pareille, ils pouvaient faire ce qu'il leur plairait; ils pouvaient même livrer une seconde bataille à l'Empereur; mais ce qui leur plaisait le plus c'était de nous tomber en flanc, pendant que nous avions les Anglais en tête. C'est tellement clair et simple, qu'on ne comprend pas que des gens trouvent que c'est étonnant. Blücher nous avait déjà fait le même tour à Leipzig, et maintenant il nous le faisait encore, en laissant Grouchy le poursuivre bien loin derrière. Est-ce que Grouchy pouvait le forcer de revenir sur lui, pendant que Blücher voulait aller en avant? Est-ce qu'il pouvait l'empêcher de laisser trente ou quarante mille hommes, pour arrêter les troupes qui le poursuivaient, et de courir avec le reste au secours de Wellington?

Notre seule espérance était qu'on avait envoyé l'ordre à Grouchy de venir nous rejoindre, et qu'il allait arriver derrière les Prussiens; mais l'Empereur n'avait pas envoyé cet ordre.

Vous pensez bien que ce n'était pas à nous autres simples soldats que ces idées venaient,

« Enfoncez-moi cela ! » criait le maréchal Ney. (Page 94.)

c'est à nos officiers, à nos généraux; nous autres, nous ne savions rien, nous étions là comme des innocents qui ne se doutent pas que leur heure est proche.

Enfin j'ai dit tout ce que je pense, et maintenant je vais vous raconter le reste de la bataille, selon ce que j'ai vu moi-même, afin que chacun en sache autant que moi.

XXI

Presque aussitôt après la nouvelle de l'arrivée des Prussiens, le rappel se mit à battre; les bataillons se démêlèrent, le nôtre, avec un autre de la brigade Quiot, resta pour garder la Haie-Sainte, et tout le reste suivit pour se joindre au corps du général d'Erlon, qui s'avançait de nouveau dans le vallon et tâchait de déborder les Anglais par la gauche.

Nos deux bataillons se dépêchèrent de reboucher les portes et les brèches comme on put, avec des poutres et des pavés. On mit des hommes en embuscade à tous les trous que l'ennemi avait faits du côté du verger et de la route.

C'est au-dessus d'une étable, au coin de la ferme, à mille ou douze cents pas de Hougoumont, que Zébédé, Buche et moi nous fûmes postés avec le reste de la compagnie. Je vois encore les trous en ligne, à hauteur d'homme, que les Allemands avaient percés dans le mur

Combat de la ferme de Hougoumont. (Page 99.)

pour défendre le verger. A mesure que nous montions, nous regardions par ces trous notre ligne de bataille, la grande route de Bruxelles à Charleroi, les petites fermes de Belle-Alliance, de Rossomme, du Gros-Caillou qui la bordaient de loin en loin, la vieille garde l'arme au bras en travers de la chaussée, l'état-major sur une petite éminence à gauche; et plus loin, dans la même direction, en arrière du ravin de Planchenois, la fumée blanche qui s'étendait au-dessus des arbres et se renouvelait sans cesse : c'était l'attaque du premier corps des Prussiens.

Nous avons su plus tard que l'Empereur avait envoyé dix mille hommes sous les ordres de Lobau, pour les arrêter. Le combat était engagé, mais la vieille garde et la jeune garde, les cuirassiers de Milhaud, ceux de Kellermann et les chasseurs de Lefèbre-Desnoëttes, enfin toute notre magnifique cavalerie restait en position : la grande, la véritable bataille était toujours contre les Anglais.

Que de pensées vous venaient devant ce spectacle grandiose, et cette plaine immense, que l'Empereur devait voir en esprit, mieux que nous avec nos propres yeux! Nous serions restés là durant des heures, si le capitaine Florentin n'était pas monté tout à coup.

« Eh bien! que faites-vous donc là? s'écria-t-il; est-ce que nous allons défendre la route contre la garde? Voyons... dépêchons-nous... percez-moi ce mur du côté de l'ennemi. »

Chacun ramassa les pioches et les pics que les Allemands avaient laissés sur le plancher, et l'on fit des trous dans le mur du pignon.

Cela ne prit pas un quart d'heure, et l'on vit alors le combat de Hougoumont; les bâtisses en feu, les obus qui de seconde en seconde éclataient dans les décombres, les chasseurs écossais embusqués dans le chemin derrière; et sur notre droite, tout près de nous, à deux portées de fusil, les Anglais en train de reculer leur première ligne au centre, et d'emmener plus haut leurs pièces, que nos tirailleurs commençaient à démonter. — Mais le reste de leur ligne ne bougeait pas, ils avaient des carrés rouges et des carrés noirs en échiquier, les uns en avant, les autres en arrière du chemin creux ; ces carrés se rapprochaient par les coins ; pour les attaquer, il fallait passer à travers leurs feux croisés ; leurs pièces restaient en position au bord du plateau; plus loin, dans le pli de la côte de Mont-Saint-Jean, leur cavalerie attendait.

La position de ces Anglais me parut encore plus forte que le matin; et comme nous n'avions déjà pas réussi contre leur aile gauche, comme les Prussiens nous attaquaient en flanc, l'idée me vint pour la première fois que nous n'étions pas sûrs de gagner la bataille. Je me figurai notre déroute épouvantable, — si par malheur nous perdions, — entre deux armées, l'une en tête et l'autre en flanc, la seconde invasion, les contributions forcées, le siége des places, le retour des émigrés et les vengeances.

Je sentis que cette pensée me rendait tout pâle.

Dans le même instant, des cris de : *Vive l'Empereur !* s'élevaient par milliers derrière nous. Buche se trouvait près de moi dans le coin du grenier ; il criait avec tous les camarades : *Vive l'Empereur !* et m'étant penché sur son épaule, je vis toute notre cavalerie de l'aile droite : les cuirassiers de Milhaud, les lanciers et les chasseurs de la garde, plus de cinq mille hommes qui s'avançaient au trot; ils traversèrent la chaussée en écharpe, et descendirent dans le vallon entre Hougoumont et la Haie-Sainte. Je compris qu'ils allaient attaquer les carrés anglais et que notre sort était en jeu.

Les chefs de pièces anglais commandaient d'une voix si perçante, qu'on les entendait à travers le tumulte et les cris innombrables de : *Vive l'Empereur !*

Ce fut un moment terrible, lorsque nos cuirassiers passèrent dans le vallon; je crus voir un torrent à la fonte des neiges, quand le soleil brille sur les glaçons par milliards. Les chevaux, avec leur gros porte-manteau bleu sur la croupe, allongeaient tous la hanche ensemble comme des cerfs, en défonçant la terre, les trompettes sonnaient d'un air sauvage au milieu du roulement sourd; et dans l'instant qu'ils passaient, la première décharge à mitraille faisait trembler notre vieux hangar. Le vent soufflait de Hougoumont et remplissait de fumée toutes les ouvertures; nous nous penchions au dehors : la seconde décharge, puis la troisième arrivaient coup sur coup.

A travers la fumée, je voyais les canonniers anglais abandonner leurs pièces et se sauver avec leurs attelages; et presque aussitôt nos cuirassiers étaient sur les carrés, dont les feux se dessinaient en zigzags le long de la côte. On n'entendait plus qu'une grande rumeur, des plaintes, des cliquetis sans fin, des hennissements, de temps en temps une décharge; puis de nouveaux cris, de nouvelles rumeurs, de nouveaux gémissements. Et dans cette épaisse fumée qui s'amassait contre la ferme, des vingtaines de chevaux passaient comme des ombres, la crinière droite, d'autres traînant leur cavalier la jambe prise dans l'étrier.

Cela dura plus d'une heure !

Après les cuirassiers de Milhaud arrivèrent les lanciers de Lefebvre-Desnoëttes; après les lanciers, les cuirassiers de Kellermann; après ceux-ci, les grenadiers à cheval de la garde ; après les grenadiers, les dragons... Tout cela montait la côte au trot et courait sur les carrés le sabre en l'air, en poussant des cris de : *Vive l'Empereur !* qui s'élevaient jusqu'au ciel.

A chaque nouvelle charge, on aurait cru qu'ils allaient tout enfoncer; mais quand les tompettes sonnaient le ralliement, quand les escadrons pêle-mêle revenaient au galop, — poursuivis par la mitraille, — se reformer au bout du plateau, on voyait toujours les grandes lignes rouges, immobiles dans la fumée comme des murs.

Ces Anglais sont de bons soldats. — Il faut dire aussi qu'ils savaient que Blücher venait à leur secours avec soixante mille hommes, et naturellement cette idée leur donnait un grand courage.

Malgré cela, vers six heures nous avions détruit la moitié de leurs carrés; mais alors les chevaux de nos cuirassiers, épuisés par vingt charges dans ces terres grasses détrempées par la pluie, ne pouvaient plus avancer au milieu des tas de morts.

Et la nuit approchait... Le grand champ de bataille derrière nous se vidait !... A la fin, la grande plaine où nous avions campé la veille était déserte, et là-bas la vieille garde restait seule en travers de la route, l'arme au bras : tout était parti, à droite contre les Prussiens, en face contre les Anglais !

Nous nous regardions dans l'épouvante.

Il faisait déjà sombre, lorsque le capitaine Florentin parut au haut de l'échelle, les deux mains sur le plancher, en nous criant d'une voix grave :

« Fusiliers, l'heure est venue de vaincre ou de mourir ! »

Je me rappelai que ces paroles étaient dans la proclamation de l'Empereur, et nous descendîmes tous à la file. — Il ne faisait pas encore tout à fait nuit, mais dans la cour dévastée tout était gris et les morts déjà roides sur le fumier et le long des murs.

Le capitaine nous rangea sur la droite de la cour, le commandant de l'autre bataillon rangea ses hommes sur la gauche; nos tambours résonnèrent pour la dernière fois dans la vieille bâtisse, et nous défilâmes par la petite porte de derrière dans le jardin; il fallut nous baisser l'un après l'autre.

Dehors, les murs du jardin étaient balayés. Les blessés, le long des décombres, se bandaient l'un la tête, l'autre la jambe ou le bras; une cantintère, avec sa charrette et son âne, un grand chapeau de paille aplati sur le dos, se tenait aussi dans ce recoin; je ne sais pas ce que cette malheureuse était venue faire là. Plusieurs chevaux abattus de fatigue, la tête pendante, couverts de boue et de sang, ressemblaient à de vieilles rosses.

Quelle différence avec le matin ! alors les compagnies arrivaient bien à moitié détruites, mais c'étaient des compagnies. Maintenant la confusion approchait; il n'avait fallu que trois jours pour nous réduire au même état qu'à Leipzig au bout d'un an. Le restant de notre bataillon et de l'autre formaient seuls encore une ligne en bon ordre; et, puisqu'il faut que je vous le dise, l'inquiétude nous gagnait.

Quand des hommes n'ont pas mangé depuis la veille, quand ils se sont battus tout le jour, et qu'à la nuit, après avoir épuisé toutes leurs forces, le tremblement de la faim les prend, la peur vient aussi, les plus courageux perdent l'espoir : — toutes nos grandes retraites si malheureuses viennent de là.

Et pourtant, malgré tout, nous n'étions pas vaincus, les cuirassiers tenaient encore sur le plateau; de tous les côtés, au milieu du grondement de la canonnade et du tumulte, on n'entendait qu'un cri :

« La garde arrive ! »

Ah ! oui, la garde arrivait... elle arrivait à la fin ! Nous voyions de loin, sur la grande route, ses hauts bonnets à poil s'avancer en bon ordre.

Ceux qui n'ont pas vu la garde arriver sur un champ de bataille ne sauront jamais la confiance que les hommes peuvent avoir dans un corps d'élite, l'espèce de respect que vous donnent le courage et la force. Les soldats de la vieille garde étaient presque tous d'anciens paysans d'avant la République, des hommes de cinq pieds six pouces au moins, secs, bien bâtis; ils avaient conduit la charrue dans le temps pour le couvent et le château; plus tard, ils s'étaient levés en masse avec tout le peuple; ils étaient partis pour l'Allemagne, la Hollande, l'Italie, l'Égypte, la Pologne, l'Espagne, la Russie, d'abord sous Kléber, sous Hoche, sous Marceau; ensuite sous Napoléon, qui les ménageait, qui leur faisait une haute paye. Ils se regardaient en quelque sorte comme les propriétaires d'une grosse ferme, qu'il fallait défendre et même agrandir de plus en plus. Cela leur attirait de la considération, c'était leur propre bien qu'ils défendaient. Ils ne connaissaient plus les parents, les cousins, les gens du pays ; ils ne connaissaient plus que l'Empereur, qui était leur Dieu ! et finalement ils avaient adopté le roi de Rome pour hériter de tout avec eux, pour les entretenir et honorer leur vieillesse. On n'a jamais rien vu de pareil; ils étaient tellement habitués à marcher, à s'aligner, à charger, à tirer, à croiser la baïonnette, que cela se faisait en quelque sorte tout seul, selon le besoin. Quand ils s'avançaient l'arme au bras, avec leurs grands bonnets, leurs gilets blancs, leurs guêtres, ils se ressemblaient tous; on voyait bien que c'était le bras droit de l'Empereur qui s'avançait. Quand on disait dans les rangs : « La garde va donner ! » c'était comme si l'on avait dit : « La bataille est gagnée ! »

Mais en ce moment, après ce grand massacre, ces terribles attaques repoussées, en voyant les Prussiens nous tomber en flanc, on se disait bien :

« C'est le grand coup ! »

Mais on pensait :

« S'il manque, tout est perdu !

Voilà pourquoi nous regardions tous la garde venir au pas sur la route. — C'est encore Ney qui la conduisait, comme il avait conduit l'attaque des cuirassiers. L'empereur savait bien que personne ne pouvait conduire la garde mieux que Ney, il aurait dû seulement l'envoyer une heure plus tôt, lorsque nos cuirassiers étaient dans les carrés; alors tout aurait été gagné. Mais l'Empereur tenait à sa garde comme à la chair de sa chair; s'il avait eu sa garde cinq jours après à Paris, Lafayette et les autres ne seraient pas restés longtemps dans leur chambre pour le destituer; mais il ne l'avait plus ! »

C'est donc à cause de cela qu'il avait attendu

si longtemps pour l'envoyer. Il espérait que la cavalerie enfoncerait tout avec Ney, ou que les trente-deux mille hommes de Grouchy viendraient au bruit du canon, et qu'il les enverrait à la place de sa garde, parce qu'on peut toujours remplacer trente ou quarante mille hommes par la conscription, au lieu que, pour avoir une garde pareille, il faut commencer à vingt-cinq ans et remporter cinquante victoires; ce qui reste de meilleur, de plus solide, de plus dur, c'est la garde.

Eh bien! elle arrivait... nous la voyions. Ney le vieux Friant et trois ou quatre autres marchaient devant. On ne voyait plus que cela; le reste, les coups de canon, la fusillade, les cris des blessés, tout était comme oublié. Mais cela ne dura pas longtemps, car les Anglais avaient aussi compris que c'était le grand coup; ils se dépêchaient de réunir toutes leurs forces pour le recevoir.

On aurait dit que, sur notre gauche, le champ de bataille était vide; on ne tirait plus, soit à cause de l'épuisement des munitions, ou parce que l'ennemi se formait dans un nouvel ordre. A droite, au contraire, du côté de Frichemont, la canonnade redoublait, toute l'affaire semblait s'être portée là-bas, et l'on n'osait pas se dire: «Ce sont les Prussiens qui nous attaquent.. une armée de plus qui vient nous écraser! » Non, cette idée vous paraissait trop épouvantable, quand tout à coup un officier d'état-major passa comme un éclair, en criant :

« Grouchy!... le maréchal Grouchy arrive! »

C'était dans le moment où les quatre bataillons de la garde prenaient à gauche de la chaussée, pour remonter derrière le verger et commencer l'attaque.

Combien de fois, depuis cinquante ans, je me suis représenté cette attaque à la nuit, et combien de fois je l'ai entendu raconter par d'autres! En écoutant ces histoires, on croirait que la garde était seule, qu'elle s'avançait comme des rangs de palissade et qu'elle supportait seule la mitraille. Mais tout cela se passait dans la plus grande confusion; cette attaque terrible, c'était toute notre armée, tous les débris de l'aile gauche et du centre qui donnaient, tout ce qui restait de cavalerie épuisée par six heures de combat, tout ce qui pouvait encore se tenir debout et lever le bras : c'était l'infanterie de Reille qui se concentrait sur la gauche, c'était nous autour de la Haie-Sainte, c'était tout ce qui vivait encore et qui ne voulait pas être massacré.

Et qu'on ne vienne pas dire que nous avons eu des terreurs paniques, et que nous voulions nous sauver comme des lâches, ce n'est pas vrai! Quand le bruit courut que Grouchy venait, les blessés eux-mêmes se relevèrent et se remirent en rang; on aurait cru qu'un souffle faisait marcher les morts; tous ces misérables étendus derrière la Haie-Sainte, la tête, le bras, la jambe bandés, les habits en lambeaux et pleins de sang, tout ce qui pouvait mettre un pied devant l'autre se joignit à la garde, qui passait devant les brèches du jardin, et chacun déchira sa dernière cartouche.

La charge battait, nos canons s'étaient remis à tonner. Sur la côte, tout se taisait; des files de canons anglais restaient abandonnées, on aurait cru les autres partis, et seulement lorsque les bonnets à poil commencèrent à s'élever au-dessus du plateau, cinq ou six volées de mitraille nous avertirent qu'ils nous attendaient.

Alors on comprit que ces Anglais, ces Allemands, ces Belges, ces Hanovriens, tous ces gens que nous avions sabrés et massacrés depuis le matin, s'étaient reformés en arrière, et qu'il fallait leur passer sur le ventre. Bien des blessés se retirèrent en ce moment, et la garde, sur qui tombait le gros de l'averse, s'avança presque seule à travers la fusillade et la mitraille, en culbutant tout; mais elle se resserrait de plus en plus et diminuait à vue d'œil. Au bout de vingt minutes, tous ses officiers à cheval étaient démontés; elle s'arrêta devant un feu de mousqueterie tellement épouvantable, que nous-mêmes, à deux cents pas en arrière, nous n'entendions plus nos propres coups de feu, nous croyions brûler des amorces.

Finalement, toute cette masse d'ennemis, en face, à droite et à gauche, se leva, sa cavalerie sur les flancs, et tomba sur nous. Les quatre bataillons de la garde, réduits de trois mille hommes à douze cents, ne purent supporter une charge pareille, ils reculèrent lentement; et nous reculâmes aussi en nous défendant à coups de fusil et de baïonnette.

Nous avions vu des combats plus terribles, mais celui-ci était le dernier.

Comme nous arrivions au bord du plateau pour redescendre, toute la plaine au-dessous, déjà couverte d'ombre, était dans la confusion de la déroute ; tout se débandait et s'en allait, les uns à pied, les autres à cheval; un seul bataillon de la garde, en carré près de la ferme, et trois autres bataillons plus loin, avec un autre carré de la garde, à l'embranchement de Planchenois, restaient immobiles comme des bâtisses, au milieu d'une inondation qui entraîne tout le reste! — Tout s'en allait: hussards, chasseurs, cuirassiers, artillerie, infanterie, pêle-mêle sur la route, à travers champs, comme une armée de barbares qui se sauve. Le long du ravin de Planchenois, le ciel sombre

était éclairé par la fusillade; le seul carré de la garde tenait encore contre Bulow et l'empêchait de nous couper la route, mais plus près de nous, d'autres Prussiens — de la cavalerie — descendaient dans le vallon, comme un fleuve qui passe au-dessus de ses écluses. Le vieux Blücher venait aussi d'arriver avec quarante mille hommes; il repliait notre aile droite et la dispersait devant lui.

Qu'est-ce que je peux vous dire encore? C'était le débordement.... Nous étions entourés partout; les Anglais nous repoussaient dans le vallon, et dans le vallon Blücher arrivait. Nos généraux, nos officiers, l'Empereur lui-même n'avaient plus d'autre ressource que de se mettre dans un carré; et l'on dit que nous autres, pauvres malheureux, nous avions la terreur panique! On n'a jamais vu d'injustice pareille.

Je courais sur la ferme, avec Buche et cinq ou six camarades; des obus roulaient autour de nous en éclatant, et nous arrivâmes comme des êtres égarés, près de la route où des Anglais à cheval passaient déjà ventre à terre, en se criant entre eux :

« *No quarter! no quarter*!* »

Dans ce moment, le carré de la garde se mit en retraite; il faisait feu de tous les côtés, pour écarter les malheureux qui voulaient entrer; les officiers et les généraux seuls pouvaient se sauver.

Ce que je n'oublierai jamais, quand je devrais vivre mille ans, ce sont ces cris immenses, infinis, qui remplissaient la vallée à plus d'une lieue, et tout au loin la grenadière qui battait comme le tocsin au milieu d'un incendie; mais c'était bien plus terrible encore, c'était le dernier appel de la France, de ce peuple courageux et fier, c'était la voix de la patrie qui disait : « A moi, mes enfants! je meurs! » Non, je ne puis vous peindre cela!... Ce bourdonnement du tambour de la vieille garde au milieu de notre désastre était quelque chose d'attendrissant et d'épouvantable. Je sanglotais comme un enfant; Buche m'entraînait, et je lui criais :

« Jean, laisse-moi... nous sommes perdus... nous avons tout perdu!... »

L'idée de Catherine, de M. Goulden, de Phalsbourg ne me venait pas. Ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est que nous n'ayons pas été massacrés cent fois sur cette route où passaient des files d'Anglais et de Prussiens. Ils nous prenaient peut-être pour des Allemands, peut-être aussi couraient-ils après l'Empereur, car tous espéraient l'avoir.

* Pas de quartier!

En face de la petite ferme de Rosomme, il fallut tourner à droite dans les champs : c'est là que le dernier carré de la garde soutenait encore l'attaque des Prussiens; mais il ne tint plus longtemps, car, vingt minutes après, les ennemis débordaient sur la route, les chasseurs prussiens s'en allaient par bandes arrêter ceux qui s'écartaient ou qui restaient en arrière. On aurait dit que cette route était un pont, et que tous ceux qui ne la suivaient pas tombaient dans le gouffre.

A la descente du ravin, derrière l'auberge de Passe-Avant, des hussards prussiens coururent sur nous. Ils n'étaient pas plus de cinq ou six, et nous criaient de nous rendre : mais si nous avions levé la crosse, ils nous auraient sabrés. Nous les couchâmes en joue, et voyant que nous n'étions pas blessés, ils s'en allèrent plus loin. Cela nous força de regagner la route, dont les cris et le tumulte s'entendaient au moins de deux lieues; la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie, les ambulances, les bagages, tout pêle-mêle, se traînaient sur la chaussée, hurlant, tapant, hennissant et pleurant. Non, pas même à Leipzig, je n'ai vu de spectacle pareil. La lune se levait au-dessus des bois, derrière Planchenois, elle éclairait cette foule de schapskas, de bonnets à poil, de casques, de sabres, de baïonnettes, de caissons renversés, de canons arrêtés; et de minute en minute l'encombrement augmentait; des hurlements plaintifs s'entendaient d'un bout de la ligne à l'autre, cela montait et descendait les côtes et finissait dans le lointain comme un soupir. Mais le plus triste, c'étaient les cris des femmes, — de ces malheureuses qui suivent les armées, — lorsqu'on les bousculait et qu'on les jetait en bas du talus avec leurs charrettes : elles poussaient des cris qu'on entendait par-dessus ce tumulte immense, et personne ne tournait la tête, pas un homme ne descendait leur tendre la main : — Chacun pour soi! Je t'écrase, tant pis; je suis le plus fort. — Tu cries... ça m'est égal!... Gare!... gare!... je suis à cheval... je tape!... Place... pourvu que je me sauve!... Les autres font comme moi! — Place pour l'Empereur!... Place pour le maréchal!... Le plus fort écrase le plus faible... il n'y a que la force dans ce monde! — En route!... en route!... Que les canons écrasent tout, pourvu qu'on les sauve! — Les canons ne marchent plus... qu'on dételle, qu'on coupe les traits, et tapons sur les chevaux qui nous emportent!... Qu'ils aillent tant qu'ils pourront, et puis qu'ils crèvent! — Qu'est-ce que nous fait le reste? Si nous ne sommes pas les plus forts, eh bien! notre tour viendra d'être écrasés, nous crierons et l'on se moquera de nos cris! — Sauve qui peut... et

vive l'Empereur!... — Mais l'Empereur est mort!

Tout le monde croyait que l'empereur était mort avec la vieille garde : — cela paraissait tout naturel.

La cavalerie prussienne passait par files, le sabre en l'air, en criant : « Hourrah! » Elle avait l'air de nous escorter, et sabrait tout ce qui s'écartait de la route, elle ne faisait pas de prisonniers et n'attaquait pas non plus la colonne en masse; quelques coups de fusil partaient dessus à droite et à gauche. Derrière, bien loin, on voyait une flamme rouge dans la nuit : la ferme de Caillou brûlait.

On allongeait le pas, la fatigue, la faim, le désespoir vous écrasaient, on aurait voulu mourir; et pourtant l'espoir de se sauver vous soutenait. Buche en marchont me disait :

« Joseph, soutenons-nous! moi, je ne t'abandonnerai jamais. »

Et je lui répondais :

« Nous mourrons ensemble... Je ne me tiens plus... c'est trop terrible... Il vaudrait mieux se coucher.

—Non!... allons toujours, disait-il; les Prussiens ne font pas de prisonniers. Regarde... ils massacrent tout sans miséricorde, comme nous à Ligny. »

Nous suivions toujours la direction de la route avec des milliers d'autres, mornes, abattus, et qui se retournaient tout de même en masse, et se resserraient pour faire feu, quand un escadron prussien approchait de trop près. Nous étions encore les plus fermes, les plus solides. De loin en loin, on trouvait des affûts, des canons, des caissons abandonnés; les fossés à droite et à gauche étaient remplis de sacs, de gibernes, de fusils, de sabres : — on avait tout jeté pour aller plus vite!

Mais ce qu'il y avait de plus terrible, c'étaient les grandes voitures de l'ambulance, arrêtées au milieu de la chaussée et remplies de blessés. — Les conducteurs avaient coupé les traits; ils s'étaient sauvés avec leurs chevaux, dans la crainte d'être pris.—Ces malheureux, à demi morts, les bras pendants, qui nous regardaient passer d'un air désespéré, quand j'y pense aujourd'hui, me produisent l'effet de ces touffes de paille et de foin qui restent accrochées aux broussailles après l'inondation; on dit : « Voilà la récolte... voilà nos moissons... voilà ce que nous laisse l'orage! » Ah! j'en ai fait des réflexions pareilles depuis cinquante ans!

Ce qui me désolait au milieu de cette déroute, ce qui me déchirait le cœur, c'était de ne plus voir un homme du bataillon, excepté nous. Je me disais : « Ils ne peuvent pourtant pas être tous morts! » et je m'écriais :

« Jean, si je retrouvais Zébédé, cela me rendrait courage! »

Mais lui ne me répondait pas et disait :

« Tâchons seulement de nous sauver, Joseph! Moi, si j'ai le bonheur de revoir le Harberg, je ne me plaindrai plus de manger des pommes de terre... Non... non... c'est Dieu qui m'a puni... Je serai bien content de travailler et d'aller au bois la hache sur l'épaule. Pourvu que je ne revienne pas estropié chez nous, et que je ne sois pas forcé de tendre la main au bord d'une grande route pour vivre, comme tant d'autres! Tâchons de nous échapper sains et saufs. »

Je trouvais qu'il était rempli de bon sens.

Vers dix heures et demie, nous approchions de Genappe; des cris terribles s'entendaient de loin. Comme on avait allumé des feux de paille au milieu de la grande rue pour éclairer le tumulte, nous voyions là-bas les maisons et les rues tellement pleines de monde, de chevaux et de bagages, qu'on ne pouvait faire un pas en avant. Nous comprîmes tout de suite que les Prussiens allaient venir d'une minute à l'autre, qu'ils auraient des canons, et qu'il valait mieux, pour nous, passer autour du village que d'être faits prisonniers en masse. C'est pourquoi nous prîmes à gauche, à travers les blés, avec un grand nombre d'autres. Nous passâmes le Thy, dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous arrivâmes vers minuit aux deux maisons des Quatre-Bras.

Nous avions bien fait de ne pas entrer à Genappe, car nous entendions déjà les coups de canon des Prussiens contre ce village, et la fusillade. Il arrivait aussi beaucoup de fuyards sur la route : des cuirassiers, des lanciers, des chasseurs... Aucun ne s'arrêtait!

La faim nous tourmentait d'une façon horrible. Nous pensions bien que dans ces maisons tout avait été mangé depuis longtemps, malgré cela, nous entrâmes dans celle de gauche. Le plancher était couvert de paille, où se trouvaient étendus des blessés. A peine avions-nous ouvert la porte, que tous se mirent à crier,... et, pour dire la vérité, l'odeur était tellement mauvaise, que nous ressortîmes tout de suite, en reprenant le chemin de Charleroi.

La lune était magnifique. Nous découvrions à droite, dans les blés, une quantité de morts qu'on n'avait pas enterrés. Buche descendit dans un sillon, où l'on voyait trois ou quatre Anglais étendus à vingt-cinq pas plus loin, les uns sur les autres. Je me demandais ce qu'il allait faire au milieu de ces morts, lorsqu'il revint avec une gourde de fer-blanc, — qu'il secouait auprès de son oreille, —et qu'il me dit :

« Joseph... elle est pleine ! »

Mais, avant de la déboucher, il la trempa dans le fossé rempli d'eau, ensuite il l'ouvrit, et but en disant :

« C'est de l'eau-de-vie ! »

Il me la passa et je bus aussi. Je sentais la vie qui me revenait, et je lui rendis cette gourde à moitié pleine, en bénissant le Seigneur de la bonne idée qu'il nous avait donnée.

Nous regardions de tous les côtés pour voir si les morts n'auraient pas aussi du pain. Mais comme le tumulte augmentait, et que nous n'étions pas en nombre pour résister aux attaques des Prussiens s'ils nous entouraient, nous repartîmes pleins de force et de courage. Cette eau-de-vie nous faisait déjà tout voir en beau ; je disais :

« Jean, maintenant le plus terrible est passé ; nous reverrons encore une fois Phalsbourg et le Harberg. Nous sommes sur une bonne route qui nous conduit en France. Si nous avions gagné, nous aurions été forcés d'aller plus loin, jusqu'au fond de l'Allemagne. Il aurait fallu battre les Autrichiens et les Russes ; et si nous avions eu le bonheur d'en réchapper, nous serions revenus vétérans, avec des cheveux gris, pour tenir garnison à la Petite-Pierre ou bien ailleurs. »

Voilà les mauvaises idées qui me passaient par la tête ; mais cela ne m'empêchait pas de marcher avec plus de courage, et Buche disait :

« Les Anglais ont bien raison d'emporter des gourdes de fer-blanc ; si je n'avais pas vu le fer-blanc reluire à la lune, l'idée ne me serait jamais venue d'aller voir. »

Pendant que nous parlions ainsi, à chaque instant des cavaliers passaient près de nous ; leurs chevaux ne se tenaient presque plus, mais à force de taper dessus et de leur donner des coups d'éperon, ils les faisaient trotter tout de même. Le bruit de la débâcle au loin recommençait avec les coups de feu ; heureusement nous avions de l'avance.

Il pouvait être une heure du matin, nous nous croyions sauvés, quand tout à coup Buche me dit :

« Joseph... voici des Prussiens !... »

Et, regardant derrière nous, je vis au clair de la lune cinq hussards bruns, du même régiment que ceux qui l'année d'avant avaient haché Klipfel ; cela me parut un mauvais signe.

« Est-ce que ton fusil est chargé ! dis-je à Buche.

—Oui.

—Eh bien ! attendons... Il faut nous défendre... moi je ne me rends pas.

—Ni moi non plus, dit-il, j'aime encore mieux mourir que de m'en aller prisonnier. »

En même temps l'officier prussien nous criait d'un ton arrogant :

« Mettez bas les armes ! »

Et Buche, au lieu d'attendre comme moi, lui lâchait son coup de fusil dans la poitrine.

Alors les quatre autres tombèrent sur nous. Buche reçut un coup de sabre qui lui fendit le shako jusqu'à la visière, mais d'un coup de baïonnette il tua celui qui l'avait blessé. Il en restait encore trois. J'avais mon fusil chargé. Buche s'était mis le dos contre un noyer ; chaque fois que les Prussiens, qui s'étaient reculés, voulaient s'approcher, je les mettais en joue : — aucun d'eux ne voulait être tué le premier ! Et comme nous attendions, Buche, la baïonnette croisée, moi la crosse à l'épaule, nous entendîmes galoper sur la route ; cela nous fit peur, car nous pensions que c'étaient encore des Prussiens, mais c'étaient de nos lanciers. —Les hussards alors descendirent dans les blés, à droite, pendant que Buche se dépêchait de recharger son fusil.

Nos lanciers passèrent et nous les suivîmes en courant. Un officier qui se trouvait avec eux nous dit que l'Empereur était parti pour Paris, et que le roi Jérôme venait de prendre le commandement de l'armée.

Buche avait toute la peau de la tête fendue, mais l'os était en bon état ; le sang lui coulait sur les joues. Il se banda la tête avec son mouchoi, et, depuis cet endroit, nous ne rencontrâmes plus de Prussiens.

Seulement, vers deux heures du matin, comme nous étions tellement las que nous ne pouvions presque plus marcher, nous vîmes à cinq ou six cents pas, sur la gauche de la route, un petit bois de hêtres, et Buche me dit :

« Tiens, Joseph, entrons là... Couchons-nous et dormons. »

Je ne demandais pas mieux.

Nous descendîmes, en traversant les avoines jusqu'au bois, et nous entrâmes dans un fourré touffu, rien que de petits arbres serrés. Nous avions conservé tous les deux notre fusil, notre sac et notre giberne. Nous mîmes le sac à terre pour nous étendre l'oreille dessus ; et le jour était venu depuis longtemps, toute la grande débâcle défilait sur la route depuis des heures, lorsque nous nous éveillâmes et que nous reprîmes tranquillement notre chemin.

XXII

Un grand nombre de camarades et de blessés restèrent à Gosselies, mais la masse pour-

Des gueux nous appelaient *Bonapartistes*. (Page 110.)

suivit sa route, et vers neuf heures on commençait à découvrir tout au loin les clochers de Charleroi, quand tout à coup des cris, des plaintes et des coups de feu s'entendirent en avant de nous à plus d'une demi-lieue. Toute l'immense colonne de misérables fit halte en criant :

« La ville ferme ses portes ! nous sommes arrêtés ici... »

La désolation et le désespoir se peignaient sur toutes les figures. Mais un instant après le bruit courut que des convois de vivres approchaient et qu'on ne voulait pas faire les distributions. Alors la fureur remplaça l'épouvante, et tout le long de la route on n'entendait qu'un cri :

« Tombons dessus ! Assommons les gueux qui nous affament !... Nous sommes trahis ! »

Les plus craintifs, les plus abattus se mirent à presser le pas en levant le sabre, ou en geant leur fusil.

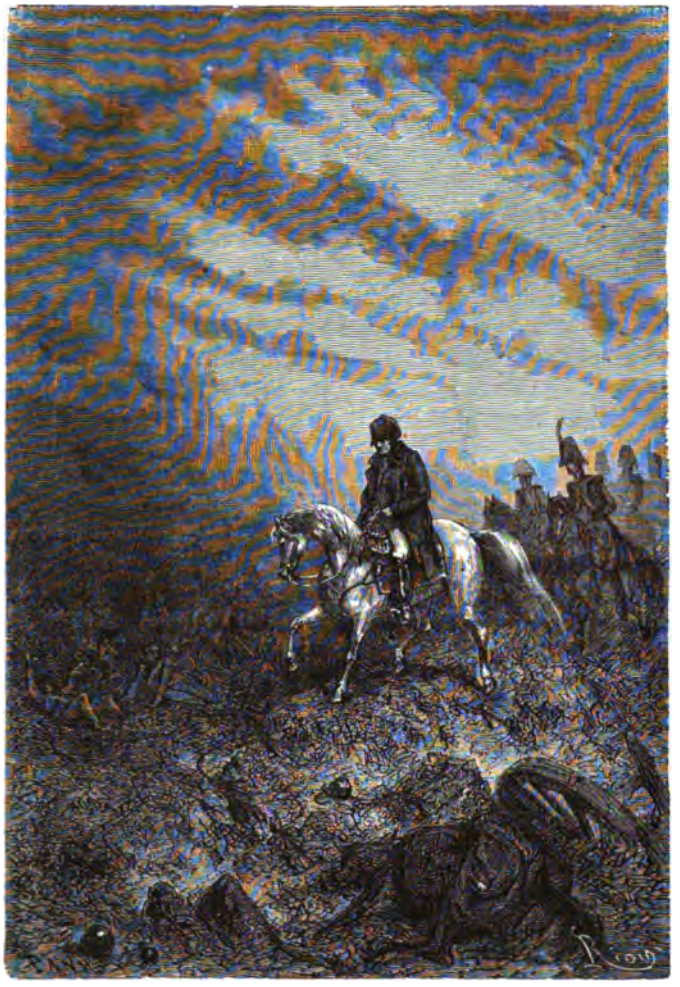
On voyait d'avance que ce serait une véritable boucherie, si les conducteurs et l'escorte ne se rendaient pas.—Buche lui-même criait :

« Il faut tout massacrer... nous sommes trahis !... Arrive, Joseph !... Vengeons-nous !... »

Mais, je le retenais par le collet, en lui criant :

« Non, Jean, non !... nous avons déjà bien assez de massacres... Nous sommes réchappés de tout ; ce n'est pas ici qu'il faut nous faire tuer par des Français. Arrive !... »

Il se débattait. Pourtant, à la fin, comme je lui montrais un village à gauche de la route, en lui disant :



L'Empereur était parti pour Paris. (Page 103.)

« Tiens! voilà le chemin du Harberg, voilà des maisons comme aux Quatre-Vents! Allons plutôt là, demander du pain. J'ai de l'argent, nous en aurons pour sûr. Arrive! Cela vaudra mieux que d'attaquer les convois comme une bande de loups. »

Il finit par se laisser entraîner. Nous traversâmes encore une fois les récoltes. Sans la faim qui nous pressait, nous nous serions assis au bord du sentier à chaque pas. Mais au bout d'une demi-heure nous arrivâmes, grâce à Dieu, devant une espèce de ferme abandonnée, les fenêtres cassées, la porte ouverte au large, et de gros tas de terre noire autour. Nous entrâmes dans la salle en criant :

« Est-ce qu'il n'y a personne ? »

Nous tapions contre les meubles avec nos crosses, pas une âme ne répondait. Notre fureur s'augmentait d'autant plus, que nous voyions quelques misérables venir par le même chemin que nous, et que nous pensions :

« Ils viennent manger notre pain! »

Ah! ceux qui n'ont pas souffert des privations pareilles ne connaissent pas la fureur des hommes. C'est horrible!... horrible! Nous avions déjà cassé la porte d'une armoire pleine de linge, et nous bouleversions tout avec nos baïonnettes, quand une vieille femme sortit de dessous une table de cuisine, qui couvrait l'entrée de la cave; elle sanglotait et disait :

« Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous! »

Cette maison avait été pillée au petit jour. On avait emmené les chevaux; l'homme avait disparu, les domestiques s'étaient sauvés. Mal-

gré notre fureur, la vue de la pauvre vieille nous fit honte de nous-mêmes, et je lui dis :

« N'ayez pas peur... nous ne sommes pas des monstres. Seulement donnez-nous du pain, ou nous allons périr. »

Elle, assise sur une vieille chaise, ses mains sèches croisées sur les genoux, disait :

« Je n'ai plus rien. Ils ont tout pris, mon Dieu!... tout... tout! »

Ses cheveux gris lui pendaient sur les joues. J'aurais voulu pleurer pour elle et pour nous.

« Ah! nous allons chercher nous-mêmes, » dis-je à Buche.—Et nous passâmes dans toutes les chambres, nous entrâmes dans l'écurie. Nous ne voyions rien; tout avait été pillé, cassé.

J'allais ressortir, quand, derrière la vieille porte, dans l'ombre, je vis un placard blanchâtre contre le mur. Je m'arrêtai, j'étendis la main; c'était un sac de toile avec une bretelle, que je décrochai bien vite en tremblant.

Buche me regardait... Le sac était lourd... je l'ouvris... il y avait deux grosses raves noires, une demi-miche de pain sec et dur comme de la pierre, une grosse paire de ciseaux pour tailler les haies, et, tout au fond, quelques oignons et du sel gris dans un papier.

En voyant cela, nous poussâmes un cri; la peur de voir arriver les autres nous fit courir derrière, bien loin dans les seigles, en nous cachant et nous courbant comme des voleurs. Nous avions repris toutes nos forces, et nous nous assîmes au bord d'un petit ruisseau. Buche me disait :

« Écoute, j'ai ma part!

—Oui... la moitié de tout, lui dis-je; tu m'as aussi laissé boire à ta gourde... Je veux partager. »

Alors il se calma.

Je coupai le pain avec mon sabre, disant :

« Choisis, Jean, voici ta rave... voici la moitié des oignons, et le sel dans le sac entre nous. »

Nous mangeâmes le pain sans le tremper dans l'eau, nous mangeâmes notre rave, les oignons et le sel. Nous aurions voulu continuer de manger toujours; pourtant nous étions rassasiés! Nous nous agenouillâmes au bord du ruisseau, les mains dans l'eau, et nous bûmes.

« Maintenant, allons-nous-en, dit Buche, et laissons-le sac! »

Malgré la fatigue qui nous cassait les jambes, nous repartîmes à gauche, pendant que sur la droite, derrière nous, du côté de Charleroi, les cris, les coups de fusil redoublaient, et que tout le long de la route on ne voyait que des gens se battre. Mais c'était déjà loin. Nous tournions la tête de temps en temps, et Buche me disait :

« Joseph, tu as bien fait de m'entraîner... Sans toi, je serais peut-être étendu là-bas, au bord de cette route, assommé par un Français. J'avais trop faim. Mais où nous sauver, à cette heure? »

Je lui répondais :

« Suis-moi! »

Nous traversâmes bientôt un grand et beau village, aussi pillé et abandonné. Plus loin, nous rencontrâmes des paysans, qui nous regardaient d'un air de défiance, en se rangeant au bord du chemin. Nous devions avoir de mauvaises mines, surtout Buche avec sa tête bandée et sa barbe de huit jours, épaisse et dure comme les soies d'un sanglier.

Vers une heure de l'après-midi, nous avions déjà repassé la Sambre sur le pont du Châtelet; mais comme les Prussiens étaient en route, nous ne fîmes pas encore halte dans cet endroit. J'avais pourtant déjà bonne confiance, je pensais :

« Si les Prussiens continuent leur poursuite, ils suivront certainement la grande masse, pour faire plus de prisonniers, et recueillir des canons, des caissons et des bagages. »

Voila comment étaient forcés de raisonner des hommes qui trois jours auparavant faisaient trembler le monde!

Je me souviens qu'en arrivant, sur les trois heures, dans un petit village, nous nous arrêtâmes devant une forge pour demander à boire. Aussitôt les gens du pays nous entourèrent, et le forgeron, un homme grand et brun, nous dit d'entrer dans l'auberge en face, qu'il allait venir, et que nous prendrions une cruche de bière avec lui.

Naturellement cela nous fit plaisir, car nous avions peur d'être arrêtés, et nous voyions que ces gens étaient pour nous.

L'idée me vint aussi qu'il me restait de l'argent dans mon sac, et que j'allais pouvoir m'en servir.

Nous entrâmes donc dans cette auberge, qui n'était qu'un bouchon, les deux petites fenêtres sur la rue, et la porte ronde s'ouvrant à deux battants, comme dans les villages de chez nous Quand nous fûmes assis, la salle se remplit tellement de monde, hommes et femmes, pour avoir des nouvelles, que nous pouvions à peine respirer.

Le forgeron vint. Il avait ôté son tablier de cuir et mis une petite blouse bleue; et tout de suite, lorsqu'il entra, nous reconnûmes que cinq ou six autres honnêtes bourgeois le suivaient : c'étaient le maire, l'adjoint et les conseillers municipaux de cet endroit.

Ils s'assirent sur les bancs en face de nous, et nous firent servir de la bière aigre, comme

on l'aime en ce pays. Buche ayant demandé du pain, la femme de l'aubergiste nous apporta la miche et un gros morceau de bœuf dans une écuelle. Tous nous disaient :

« Mangez! mangez. »

Quand l'un ou l'autre nous adressait des questions sur la bataille, le maire ou le forgeron s'écriait :

« Laissez donc ces hommes finir... vous voyez bien qu'ils arrivent de loin. »

Et seulement à la fin ils nous interrogèrent, nous demandant s'il était vrai que les Français venaient de perdre une grande bataille. On leur avait rapporté d'abord que nous étions vainqueurs, et maintenant un bruit se répandait que nous étions en déroute.

Nous comprîmes bien qu'ils avaient entendu parler de Ligny, et que cela leur troublait les idées.

J'étais honteux de leur avouer notre débâcle; je regardais Buche, qui dit :

Nous avons été trahis!... Les traîtres ont livré nos plans... L'armée était pleine de traîtres chargés de crier : « Sauve qui peut! » Comment voulez-vous que par ce moyen nous n'ayons pas perdu? »

C'était la première fois que j'entendais parler de cette trahison; quelques blessés criaient bien : « Nous sommes trahis! » mais je n'avais pas fait attention à leurs paroles; et quand Buche nous tira d'embarras par ce moyen, j'en fus content et même étonné.

Ces gens alors s'indignèrent avec nous contre les traîtres. Il fallut leur expliquer la bataille et la trahison. Buche disait que les Prussiens étaient arrivés par la trahison du maréchal Grouchy. Cela me paraissait tout de même trop fort; mais les paysans, remplis d'attendrissement, nous ayant encore fait boire de la bière et même donné du tabac et des pipes, je finis par dire comme Buche. Ce n'est que plus tard, après être partis de là, que l'idée de nos mensonges abominables me fit honte à moi-même, et que je m'écriai :

« Sais-tu bien, Jean, que nos mensonges sur les traîtres ne sont pas beaux? Si chacun en raconte autant, finalement, nous serons tous des traîtres, et l'Empereur seul sera un honnête homme. C'est honteux pour notre pays, de dire que nous avons tant de traîtres parmi nous... Ce n'est pas vrai!

—Bah! bah!... disait-il, nous avons été trahis; sans cela, jamais des Anglais et des Prussiens ne nous auraient forcés de battre en retraite. »

Et jusqu'à huit heures du soir nous ne fîmes que nous disputer. Nous arrivâmes alors dans un autre village appelé Bouvigny. Nous étions tellement fatigués que nos jambes étaient roides comme des piquets, et que depuis longtemps il nous fallait un grand courage pour faire un pas.

Nous croyions être bien loin des Prussiens. Comme j'avais de l'argent, nous entrâmes dans une auberge en demandant à coucher.

Je sortis une pièce de six livres, pour montrer que nous pouvions payer. J'avais résolu de changer d'habits le lendemain, de planter là mon fusil, mon sac, ma giberne, et de retourner chez nous; car je croyais la guerre finie, et je me réjouissais, au milieu de tous ces grands malheurs, d'avoir retiré mes bras et mes jambes de l'affaire.

Buche et moi, ce soir-là, couchés dans une petite chambre, la sainte Vierge et l'enfant Jésus dans une niche au-dessus de nous, entre les rideaux, nous dormîmes comme des bienheureux.

Le lendemain, au lieu de continuer notre route, nous étions si contents de rester assis sur une bonne chaise dans la cuisine, d'allonger nos jambes et de fumer notre pipe, en regardant bouillir la marmite, que nous dîmes :

« Restons ici tranquillement! Demain nous serons bien reposés; nous achèterons deux pantalons de toile, deux blouses, nous couperons deux bons bâtons dans une haie, et nous retournerons par petites étapes à la maison. »

Cela nous attendrissait de penser à ces choses agréables!

C'est aussi de cette auberge que j'écrivis à Catherine, à la tante Grédel et à M. Goulden. Je ne leur dis qu'un mot :

« Je suis sauvé... Remercions Dieu!... J'arrive... Je vous embrasse de tout mon cœur mille et mille fois!

« JOSEPH BERTHA. »

En écrivant, je louais le Seigneur; mais bien des choses devaient encore m'arriver avant de monter notre escalier, au coin de Fouquet, en face du *Bœuf-Rouge*. Quand on est pris par la conscription, il ne faut pas se presser d'écrire qu'on est relâché. Ce bonheur ne dépend pas de nous, et la bonne volonté de s'en aller ne sert de rien.

Enfin ma lettre partit par la poste, et toute cette journée nous restâmes à l'auberge du *Mouton-d'Or*.

Après avoir bien soupé, nous montâmes dormir. Je disais à Buche :

« Hé! Jean! c'est autre chose de faire ce qu'on veut, ou d'être forcé de répondre à l'appel. »

Nous riions tous les deux, malgré les malheurs de la patrie, — sans y penser, bien en-

tendu, car nous aurions été de véritables gueux.

Enfin, pour la seconde fois, nous étions couchés dans notre bon lit, lorsque, vers une heure du matin, nous fûmes éveillés d'une façon extraordinaire : — le tambour battait... on entendait marcher dans tout le village. — Je poussai Buche, qui me dit :

« J'entends bien... Les Prussiens sont dehors ! »

On peut se figurer notre épouvante. Mais au bout d'un instant, ce fut bien pire, car on frappait à la porte de l'auberge, qui s'ouvrit, et deux secondes après la grande salle était pleine de monde. On montait l'escalier. Buche et moi nous nous étions levés ; il disait :

« Je me défends, si l'on veut me prendre ! »

Moi je n'osais pas songer à ce que j'allais faire.

Nous étions déjà presque habillés, et j'espérais pouvoir me sauver dans la nuit, avant d'être reconnu, quand des coups retentirent à notre porte ; on criait :

« Ouvrez ! »

Il fallut bien ouvrir.

Un officier d'infanterie, trempé par la pluie, son gros manteau bleu collé sur les épaulettes, et suivi d'un vieux sergent qui tenait une lanterne, entra. Nous reconnûmes que c'étaient des Français. L'officier nous dit brusquement :

« D'où venez-vous ?

—Du Mont-Saint-Jean, mon lieutenant, lui répondis-je.

— De quel régiment êtes-vous ?

—Du 6e léger. »

Il regarda le numéro de mon shako sur la table, et je vis en même temps le sien : c'était aussi du 6e léger. »

« De quel bataillon ? fit-il en fronçant le sourcil.

—Du 3e. »

Buche, tout pâle, ne disait rien. L'officier regardait nos fusils, nos sacs, nos gibernes, derrière le lit, dans un coin.

« Vous avez déserté ! fit-il.

—Non, mon lieutenant, nous sommes partis les derniers, sur les huit heures, du Mont-Saint-Jean...

—Descendez, nous allons voir cela. »

Nous descendîmes.

L'officier nous suivait, le sergent marchait devant avec la lanterne.

La grande salle en bas était pleine d'officiers du 12e chasseurs à cheval et du 6e léger. Le commandant du 4e bataillon du 6e se promenait de long en large, en fumant une petite pipe de bois. Tous ces gens étaient trempés et couverts de boue.

L'officier dit quatre mots au commandant, qui s'arrêta, ses yeux noirs fixés sur nous, et son nez crochu recourbé dans ses moustaches grises. Il n'avait pas l'air tendre, et nous posa de suite cinq ou six questions sur notre départ de Ligny, sur la route des Quatre-Bras et la bataille ; il clignait des yeux en serrant les lèvres. Les autres allaient et venaient, traînant leurs sabres sans écouter. Finalement le commandant dit :

« Sergent... ces deux hommes entrent dans la 2e compagnie. Allez ! »

Il reprit sa pipe au bord de la cheminée, et nous sortîmes avec le sergent, bien heureux d'en être quittes à si bon marché, car on aurait pu nous fusiller comme déserteurs devant l'ennemi. Le sergent nous conduisit à deux cents pas, au bout du village, près d'un hangar. On avait allumé des feux plus loin dans les champs ; des hommes dormaient sous le hangar, contre les portes d'écurie et les piliers. Il tombait une petite pluie fine dans la rue ; toutes les flaques d'eau tremblotaient à la lune grise et brouillée. Nous restâmes debout sous un pan de toit, au coin de la vieille maison, songeant à nos misères.

Au bout d'une heure, le tambour se mit à rouler sourdement, les hommes secouèrent la paille et le foin de leurs habits, et nous repartîmes. Il faisait encore nuit sombre ; derrière nous, les chasseurs sonnaient le boute-selle.

Entre trois et quatre heures, au petit jour, nous vîmes un grand nombre d'autres régiments, cavalerie, infanterie et artillerie, en marche comme nous, par différents chemins : — tout le corps du maréchal Grouchy en retraite ! Le temps mouillé, le ciel sombre, ces longues files d'hommes accablés de lassitude, le chagrin d'être repris et de penser que tant d'efforts, tant de sang répandu n'aboutissaient pour la seconde fois qu'à l'invasion, tout cela nous faisait pencher la tête. On n'entendait que le bruit des pas dans la boue.

Cette tristesse durait depuis longtemps, lorsqu'une voix me dit :

« Bonjour, Joseph ! »

Je m'éveillai, regardant celui qui me parlait et je reconnus le fils du tourneur Martin, notre voisin de Phalsbourg ; il était caporal au 6e, et marchait en serre-file, l'arme à volonté. Nous nous serrâmes la main. Ce fut une véritable consolation pour moi de voir quelqu'un du pays.

Malgré la pluie qui tombait toujours, et la grande fatigue, nous ne fîmes que parler de cette terrible campagne. — Je lui racontai la bataille de Waterloo ; lui me dit que le 4e bataillon, à partir de Fleurus, avait fait route sur Wâvres avec tout le corps d'armée de Grouchy ;

que, dans l'après-midi du lendemain 18, on entendait le canon sur la gauche, et que tout le monde voulait marcher dans cette direction; que c'était aussi l'avis des généraux, mais que le maréchal, ayant reçu des ordres positifs, avait continué sa route sur Wâvres. Ce n'est qu'entre six et sept heures, et quand il fut clair que les Prussiens s'étaient échappés, qu'on avait changé de direction à gauche, pour aller rejoindre l'Empereur; malheureusement il était trop tard, et vers minuit il avait fallu prendre position dans les champs. Chaque bataillon avait formé le carré. A trois heures du matin, le canon des Prussiens avait réveillé les bivouacs, et l'on s'était tiraillé jusqu'à deux heures de l'après-midi, moment où l'ordre était venu de se mettre en retraite. C'était encore une fois bien tard, disait Martin, car une partie de l'armée qui venait de battre celle de l'Empereur, se trouvait déjà sur nos derrières, et cela nous força de marcher tout le restant du jour et la nuit suivante jusqu'à six heures du matin, pour nous en dégager.—A six heures, le bataillon avait pris position près du village de Temploux; à dix, les Prussiens arrivaient en forces supérieures, on leur avait opposé la plus vigoureuse résistance, pour donner le temps à l'artillerie et aux bagages de passer le pont à Namur. Tout le corps d'armée avait heureusement défilé par la ville, excepté le 4e bataillon, par la faute du commandant Delong, qui s'était laissé tourner à droite de la route, et qui dut se jeter dans la Sambre pour n'être pas coupé. Plusieurs hommes avaient été faits prisonniers, d'autres s'étaient noyés en essayant de passer la rivière à la nage. — C'est tout ce que me raconta Martin; il n'avait aucune nouvelle de chez nous.

Ce même jour, nous passâmes par Givet; le bataillon bivouaqua près du village de Hierches, une demi-lieue plus loin. Le lendemain, après avoir passé par Fumay et Rocroy, nous couchâmes à Bourg-Fidèle, le 23 juin à Blombay, le 24 à Saulse-Lenoy, — où l'on apprit l'abdication de l'Empereur, — et les jours suivants à Vitry, près de Reims, à Jonchery, à Soissons; de là le bataillon prit la route de Villers-Cotterets; mais l'ennemi nous ayant déjà devancés, nous changeâmes de direction par La Ferté-Milon, et nous allâmes bivouaquer à Neuchelles, village ruiné par l'invasion de 1814, et qui n'avait pas encore été rebâti.

Nous partîmes de cet endroit le 29, vers une heure du matin, et nous passâmes par Meaux. Il fallut prendre la route de Lagny, parce que les Prussiens occupaient celle de Claye; nous poursuivîmes notre route tout le jour et la nuit suivante

Le 30, à cinq heures du matin, nous étions au pont de Saint-Maur. Le même jour, à trois heures du soir, nous avions passé hors de Paris, et nous bivouaquions près d'un endroit riche en toutes choses, appelé Vaugirard, sur la route de Versailles. Le 1er juillet, nous étions allés bivouaquer près d'un endroit superbe appelé Meudon. On voyait, aux jardins, aux vergers entourés de murs, à la grandeur extraordinaire des maisons, à leur bon entretien, que c'étaient les environs de la plus belle ville du monde, et pourtant nous vivions au milieu de la misère et des dangers; le cœur nous en saignait! Les gens sont bons, ils aiment les soldats; on nous appelait défenseurs de la patrie, et les plus pauvres voulaient se battre avec nous.

Le 1er juillet, nous quittâmes la position à onze heures du soir, pour aller à Saint-Cloud, qui n'est que palais sur palais, jardins sur jardins, grands arbres, allées magnifiques; tout ce qu'on peut se figurer d'admirable. A six heures, nous partîmes de Saint-Cloud, pour revenir prendre position à Vaugirard. Des rumeurs terribles couraient dans la ville... L'Empereur était parti pour Rochefort... On disait:

« Le roi de Rome va revenir... Louis XVIII est en route... »

On ne savait rien dans cette ville, où l'on devrait tout savoir d'abord.

A Vaugirard, l'ennemi vint nous attaquer vers une heure de l'après-midi, dans les environs du village d'Issy. Nous nous battîmes jusqu'à minuit pour notre capitale. Le peuple nous aidait, il venait relever nos blessés sous le feu des Prussiens; les femmes avaient pitié de nous.

Notre souffrance d'avoir été menés jusque-là par la force ne peut pas se dire... J'ai vu Buche lui-même pleurer, parce que nous étions en quelque sorte déshonorés.—J'aurais bien voulu ne pas voir cela!—Douze jours auparavant, je ne me figurais pas si bien la France. En voyant Paris avec ses clochers et ses palais innombrables, qui s'étendent aussi loin que va le ciel, je pensais :

« C'est la France!... Voilà ce que depuis des centaines et des centaines d'années nos anciens ont amassé. Quel malheur de dire que les Anglais et que les Prussiens arrivent jusqu'ici! »

A quatre heures du matin, nous attaquâmes les Prussiens avec une nouvelle fureur, et nous leur reprîmes les positions perdues la veille.— C'est alors que des généraux vinrent nous annoncer une suspension d'armes.—Ces choses se passaient le 3 juillet 1815. Nous pensions que

cette suspension d'armes était pour prévenir l'ennemi que, s'il ne se retirait pas, la France se lèverait comme en 92 et qu'elle l'écraserait! Nous avions des idées pareilles; et moi, voyant ce peuple qui nous soutenait, je me rappelais les levées en masse dont le père Goulden me parlait toujours.

Malheureusement un grand nombre étaient si las de Napoléon et des soldats, qu'ils sacrifiaient la patrie elle-même pour en être débarrassés; ils mettaient tout sur le dos de l'Empereur, et disaient que sans lui les autres n'auraient jamais eu ni la force ni le courage de venir, qu'il nous avait épuisés, et que les Prussiens eux-mêmes nous donneraient plus de liberté.

Le peuple parlait comme M. Goulden, mais il n'avait pas d'armes ni de cartouches; on avait fait des piques pour lui!...

Et comme on rêvait à ces choses, le 4 on nous annonça l'armistice, par lequel les Prussiens et les Anglais devaient occuper les barrières de Paris, et l'armée française se retirer derrière la Loire.

Alors l'indignation de tous les honnêtes gens fut si grande, que la colère nous rendit furieux; les uns cassaient leurs fusils, les autres déchiraient leurs uniformes, et tout le monde criait :

« Nous sommes trahis... nous sommes livrés... »

Les vieux officiers, pâles comme des morts, restaient là... Les larmes leur coulaient sur les joues. Personne ne pouvait nous apaiser. Nous étions tombés au-dessous de rien :—nous étions un peuple conquis!

Dans deux mille ans, on dira que Paris a été pris par les Prussiens et les Anglais... c'est une honte éternelle, mais cette honte ne repose pas sur nous.

Le bataillon partit de Vaugirard à cinq heures du soir, le 5 juillet, pour aller bivouaquer à Montrouge. Comme on voyait que le mouvement du côté de la Loire commençait, chacun se dit :

« Qu'est-ce que nous sommes donc? Est-ce que nous obéissons aux Prussiens? Parce que les Prussiens veulent nous voir sur l'autre rive de la Loire, nous sommes forcés d'obéir? Non! non! cela ne peut pas aller. Puisqu'on nous trahit, eh bien! partons. Tout cela ne nous regarde plus. Nous avons fait notre devoir... Nous ne voulons pas obéir à Blücher! »

Et ce même soir la désertion commença. Tous les soldats partaient, les uns à droite, les autres à gauche. Des hommes en blouse et de pauvres vieilles femmes voulaient nous emmener dans leurs rues innombrables, et tâcher de nous consoler; mais nous n'avions pas besoin de consolations.—Je dis à Buche :

« Laissons tout cela... retournons à Phalsbourg... au Harberg... reprenons notre état, vivons comme d'honnêtes gens. Si les Prussiens, les Autrichiens ou les Russes arrivent là-bas, les montagnards et ceux de la ville sauront bien se défendre. Nous n'aurons pas besoin de grandes batailles pour en exterminer des mille et des mille. En route! »

Nous étions une quinzaine de Lorrains au bataillon; nous partîmes ensemble de Montrouge, où se trouvait le quartier général, et nous passâmes par Ivry et Bercy, qui sont des endroits de toute beauté; mais le chagrin nous empêchait de voir le quart de ce qu'il aurait fallu regarder. Les uns conservaient l'uniforme, d'autres n'avaient que la capote, d'autres avaient acheté une blouse.

Derrière Saint-Mandé, tout près d'un bois où l'on voit à gauche de hautes tours, et que l'on nous dit être Vincennes, nous trouvâmes enfin la route de Strasbourg. C'était le 6 au matin, et, depuis cet endroit, nous fîmes régulièrement nos douze lieues par jour.

Le 8 juillet, on savait déjà que Louis XVIII allait revenir, et que Mgr le comte d'Artois ferait son salut. Toutes les voitures, les pataches, les diligences portaient déjà le drapeau blanc; dans tous les villages où nous passions, on chantait des *Te Deum*; les maires, les adjoints, louaient et glorifiaient le Seigneur du retour de Louis le Bien-Aimé.

Des gueux en nous voyant passer, nous appelaient *Bonapartistes!* ils excitaient même les chiens contre nous... Mais j'aime mieux ne pas parler de cela; les gens de cette espèce sont la honte du genre humain. Nous ne leur répondions que par un coup d'œil de mépris, qui les rendait encore plus insolents et plus furieux. Plusieurs d'entre nous balançaient leur bâton comme pour dire :

« Si nous vous tenions dans un coin, vous seriez doux comme des moutons! »

Mais les gendarmes soutenaient ces espèces de Pinacles; dans trois ou quatre endroits, les cris de la mauvaise race nous firent arrêter. Les gendarmes arrivaient nous demander nos papiers; on nous menait à la mairie, et les gueux nous forçaient de crier : *Vive le roi!*

C'était une véritable abomination; les vieux soldats, plutôt que de crier, se laissaient conduire en prison. Buche voulait suivre leur exemple, mais je lui disais :

« Qu'est-ce que cela nous fait de crier : Vive Jean-Claude ou : Vive Jean-Nicolas? Tous ces rois, ces empereurs, anciens ou nouveaux, ne donneraient pas un seul de leurs cheveux pour

nous sauver la vie, et nous irions nous faire échiner pour crier d'une façon ou d'une autre? Non, cela ne nous regarde pas. Puisque les gens sont si bêtes, et que nous ne sommes pas les plus forts, il faut les satisfaire. Plus tard, ils crieront autre chose, et plus tard encore autre chose... Tout change!... il n'y a que le bon sens et le bon cœur qui restent. »

Buche ne voulait pas comprendre ces raisons, mais quand les gendarmes arrivaient, il obéissait tout de même.

A mesure que nous avançions, tantôt l'un, tantôt l'autre se détachait de la troupe et s'arrêtait dans son village; de sorte qu'après Toul, Buche et moi nous étions seuls.

C'est nous qui vîmes encore le plus triste spectacle: des Allemands et des Russes en foule, maîtres de la Lorraine et de l'Alsace. Ils faisaient l'exercice à Lunéville, à Blamont, à Sarrebourg, avec des branches de chêne sur leurs mauvais shakos. — Quel chagrin de voir des sauvages pareils vivre et se goberger au compte de nos paysans!... Ah! le père Goulden avait bien raison de dire que la gloire des armes coûte cher... Tout ce que je souhaite, c'est que le Seigneur nous en débarrasse pour les siècles des siècles.

Enfin, le 16 juillet 1815, vers onze heures du matin, nous arrivâmes à Mittelbronn, le dernier village sur la côte avant Phalsbourg. Le blocus était levé depuis l'armistice, des Cosaques, des landwehrs et des kaiserlicks remplissaient le pays; ils avaient encore leurs batteries en position autour de la place, mais on ne tirait plus; les portes de la ville étaient ouvertes, les gens sortaient pour faire les récoltes.

On avait grand besoin de rentrer les blés et les seigles, car on peut s'imaginer la misère, avec tant de milliers d'êtres inutiles à nourrir, et qui ne se refusaient rien, qui voulaient du *schnaps* et du lard tous les jours.

Devant toutes les portes, à toutes les fenêtres, on ne voyait que des nez camards, de ces longues barbes jaunes, crasseuses, de ces habits blancs remplis de vermine, et de ces shakos plats, qui vous regardaient en fumant leur pipe dans la paresse et l'ivrognerie. Il fallait travailler pour eux, et finalement les honnêtes gens furent encore obligés de leur donner deux milliards pour les décider à partir.

Combien de choses on aurait à dire sur tous ces fainéants de la Russie et de l'Allemagne, si nous n'en avions pas fait dix fois plus dans leur pays!... Mais il vaut mieux que chacun réfléchisse pour son propre compte et s'imagine le reste.

Devant l'auberge de Heitz, je dis à Buche :

« Entrons... les jambes me manquent. »

La mère Heitz, qui dans ce temps était encore une jeune femme, criait déjà, les mains en l'air :

« Ah! mon Dieu!... c'est M. Joseph Bertha!... Dieu du ciel, quelle surprise en ville!... »

Alors j'entrai, je m'assis, et je me penchai sur la table, pour pleurer à mon aise. La mère Heitz courait chercher une bouteille de vin à la cave; j'entendais aussi Buche sangloter dans un cein. Nous ne pouvions parler ni l'un ni l'autre, en songeant à la joie de nos parents; la vue du pays nous avait bouleversés, et nous étions contents de penser que nos os reposeraient un jour en paix dans le cimetière de notre village.

En attendant, nous allions toujours embrasser ceux que nous aimions le plus au monde.

Quand nous fûmes un peu remis, je dis à Buche :

« Tu vas partir en avant... je te suivrai de loin, pour que ma femme et M. Goulden n'aient pas trop de surprise. Tu commenceras par leur dire que tu m'as rencontré le lendemain de la bataille, sans blessures; ensuite que tu m'as encore rencontré dans les environs de Paris... et même sur la route... et seulement à la fin tu diras : « Je crois qu'il n'est pas loin et qu'il va venir! » Tu comprends? »

— Oui, je comprends, dit-il en se levant après avoir vidé son verre, et je ferai la même chose pour la grand'mère, qui m'aime plus que les autres garçons. J'enverrai quelqu'un d'avance. »

Il sortit aussitôt et j'attendis quelques instants. La mère Heitz me parlait, mais je ne l'écoutais pas; je songeais au chemin qu'avait déjà pu faire Buche, je le voyais près du guévoir, dans l'avancée, sous la porte... Tout à coup je partis en criant :

« Mère Heitz! je vous payerai plus tard. »

Et je me mis à courir. Il me semble bien avoir rencontré trois ou quatre personnes qui disaient :

« Hé! c'est Joseph Bertha!... »

Mais je n'en suis pas sûr. D'un coup, sans savoir comment, je montai l'escalier de notre maison, et puis j'entendis un grand cri. — Catherine était dans mes bras!... J'avais en quelque sorte la tête bouleversée, et seulement un instant après, je sortis comme d'un rêve: je vis la chambre, M. Goulden, Jean Buche, Catherine, et je me mis tellement à sangloter, qu'on aurait cru qu'il venait de m'arriver le plus grand malheur. M. Goulden ne disait rien, ni Buche. Je tenais Catherine assise sur mes genoux, je l'embrassais; elle pleurait aussi. Et bien longtemps après je m'écriai :

« Ah! monsieur Goulden, pardonnez-moi!

Nous arrivâmes devant une ferme abandonnée. (Page 107.)

J'aurais déjà voulu vous embrasser, vous, mon père, vous que j'aime autant que moi-même !

—C'est bon, Joseph, dit-il tout attendri, je le sais... je ne suis pas jaloux. »

Il s'essuyait les yeux.

« Oui... oui... l'amour... la famille... et puis les amis... C'est naturel, mon enfant... Ne te trouble pas. »

Alors je me levai et j'allai le serrer sur mon cœur.

Le premier mot que me dit Catherine, ce fut :

« Joseph, je savais que tu reviendrais, j'avais mis ma confiance en Dieu!... Maintenant nos plus grandes misères sont passées. Nous resterons toujours ensemble. »

« Je l'avais encore fait asseoir sur mes genoux, son bras sur mon épaule, je la regardais, elle baissait les yeux, toute pâle : ce que nous espérions avant mon départ était arrivé. Nous étions bien heureux !

M. Goulden, près de l'établi, souriait; Jean, debout, à côté de la porte, disait :

« Maintenant je pars, Joseph, je vais au Harberg; le père et la grand'mère m'attendent. »

Il me tendait la main, et je la retenais, disant :

« Jean; reste... tu dîneras avec nous. »

M. Goulden et Catherine l'engageaient aussi, mais il ne voulut pas attendre. En l'embrassant sur l'escalier, je sentis que je l'aimais comme un frère.

Il est revenu bien souvent depuis; chaque fois qu'il arrivait en ville, pendant trente ans,

» Joseph ! te voilà donc réchappé de tout ! » (Page 113).

c'est chez moi qu'il descendait. Maintenant il repose derrière l'église de la Hommert ! C'était un brave homme, un homme de cœur... Mais à quoi vais-je penser !

Il faut pourtant que cette histoire finisse, et je n'ai rien dit encore de la tante Grédel, qui vint une heure après. Ah ! c'est elle qui levait les bras, c'est elle qui me serrait en criant :

« Joseph !... Joseph ! te voilà donc réchappé de tout ! Qu'on vienne te reprendre maintenant... qu'on vienne ! Ah ! comme je me suis repentie de t'avoir laissé partir... Comme j'ai maudit la conscription et le reste... Mais te voilà... c'est bon... c'est bon ! Le Seigneur a eu pitié de nous. »

Oui, tout cela, toutes ces vieilles histoires, quand on y pense, vous font encore venir les larmes aux yeux; c'est comme un rêve, un songe oublié depuis des années et des années, et pourtant c'est la vie. Ces joies et ces chagrins qu'on se rappelle sont encore la seule chose qui vous rattache à la terre et qui fait que, dans la grande vieillesse, lorsque les forces s'en vont, lorsque la vue baisse, et que l'on n'est plus que l'ombre de soi-même, on ne veut jamais partir, on ne dit jamais : « C'est assez ! »

Ces vieux souvenirs sont toujours vivants : quand on parle de ses anciens dangers, on croit encore y être; de ses vieux amis, on croit encore leur serrer la main; de celle qu'on aimait, on croit encore la tenir sur ses genoux, et penser en la regardant : « Elle est belle ! » Et ce qui vous semblait juste, honnête, sage autre-

trefois, est encore honnête, juste et sage.

Je me souviens, — et ceci doit finir cette longue histoire, — qu'après mon retour, durant quelques mois et même des années, une grande tristesse régnait dans les familles, et qu'on n'osait plus se parler franchement, ni faire des vœux pour la gloire du pays. Zébédé lui-même, rentré parmi ceux qu'on avait licenciés derrière la Loire, Zébédé lui-même avait perdu courage. Cela venait des vengeances, des jugements et des fusillades, des massacres et des revanches de toute sorte; cela venait de notre humiliation : — des cent cinquante mille Allemands, Anglais et Russes qui tenaient garnison dans nos forteresses, des indemnités de guerre, du milliard des émigrés, des contributions forcées et principalement des lois contre les suspects, contre les sacriléges, et pour les droits d'aînesse qu'on voulait rétablir.

Toutes ces choses, contraires au bon sens, contraires à l'honneur de la nation, — avec les dénonciations des Pinacles et les avanies qu'on faisait souffrir aux vieux révolutionnaires, — toutes ces choses avaient fini par vous rendre sombres. Aussi, souvent, quand nous étions seuls avec Catherine et le petit Joseph, que Dieu nous avait envoyé pour nous consoler au milieu de ces grandes misères, M. Goulden, tout rêveur, me disait :

« Joseph, notre malheureux pays est bien bas!... Quand Napoléon a pris la France, elle était la plus grande, la plus libre, la plus puissante des nations; tous les autres peuples nous admiraient et nous enviaient!... Aujourd'hui, nous sommes vaincus, ruinés, saignés à blanc; l'ennemi remplit nos forteresses, il nous tient le pied sur la gorge... Ce qui ne s'était jamais vu depuis que la France existe, — l'étranger maître de notre capitale! — nous l'avons vu deux fois en deux ans! Voilà ce qu'il en coûte de mettre sa liberté, sa fortune, son honneur entre les mains d'un ambitieux!... Oui, nous sommes dans une bien triste position; on croirait que notre grande Révolution est morte, et que les Droits de l'homme sont anéantis!... Eh bien! il ne faut pas se décourager, tout cela passera!... Ceux qui marchent contre la justice et la liberté seront chassés; ceux qui veulent rétablir les priviléges et les titres seront regardés comme des fous. La grande nation se repose, elle réfléchit sur ses fautes, elle observe ceux qui veulent la conduire contre ses intérêts, elle lit dans le fond de leur âme; et malgré les Suisses, malgré la garde royale, malgré la Sainte-Alliance, quand elle sera lasse de sa misère, elle mettra ces gens dehors du jour au lendemain. Et ce sera fini, car la France veut la liberté, l'égalité et la justice! — La seule chose qui nous manque, c'est l'instruction; mais le peuple s'instruit tous les jours, il profite de notre expérience et de nos malheurs. Je n'aurai peut-être pas le bonheur de voir le réveil de la patrie, je suis trop vieux pour l'espérer; mais toi, tu le verras, et ce spectacle te consolera de tout; tu seras fier d'appartenir à cette nation généreuse, qui marche bien loin en avant des autres depuis 89; ses instants de halte ne sont que de petits repos pendant un long voyage. »

Cet homme de bien, jusqu'à sa dernière heure, conserva son calme et sa confiance.

Et j'ai vu l'accomplissement de ses paroles; j'ai vu le retour du drapeau de la liberté, j'ai vu la nation croître en richesse, en bonheur, en instruction; j'ai vu ceux qui voulaient arrêter la justice et rétablir l'ancien régime, forcés de partir; et je vois que l'esprit marche toujours, que les paysans donneraient jusqu'à leur dernière chemise pour avancer leurs enfants.

Malheureusement, nous n'avons pas assez de maîtres d'école. Ah! si nous avions moins de soldats et plus de maîtres d'école, tout irait beaucoup plus vite. Mais, patience, cela viendra. Le peuple commence à comprendre ses droits; il sait que les guerres ne lui rapportent que des augmentations de contributions, et quand il dira : « Au lieu d'envoyer mes fils périr par milliers sous le sabre et le canon, je veux qu'on les instruise et qu'on en fasse des hommes! » qui est-ce qui oserait vouloir le contraire, puisque aujourd'hui le peuple est le maître ?

Dans cet espoir, je vous dis adieu, mes amis et je vous embrasse de tout mon cœur.

FIN DE WATERLOO

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

«—Pourquoi donc est-ce que cet enfant pleure ? » (Page 3.)

Lorsque mon père, Nicolas Clavel, bûcheron à Saint-Jean-des-Choux, sur la côte de Saverne, mourut au mois de juin 1837, j'avais neuf ans. Notre voisine, la veuve Rochard, me prit chez elle quinze jours ou trois semaines, et personne ne savait ce que j'allais devenir. La mère Rochard ne pouvait pas me garder; elle disait que nos meubles, notre lit et le reste ne payeraient pas les cierges de l'enterrement, et que mon père aurait bien fait de m'emmener avec lui.

En entendant cela, j'étais effrayé; je pensais : « Mon Dieu ! qui est-ce qui voudra me prendre ? »

Durant ces trois semaines, nous cherchions des myrtilles et des fraises au bois, pour les vendre en ville, et je pouvais bien en ramasser cinq ou six chopines par jour; mais la saison des myrtilles passe vite, la saison des faînes arrive bien plus tard, en automne, et je n'avais pas encore la force de porter des fagots.

Souvent l'idée me venait que j'aurais été bien heureux de mourir.

A la fin de ces trois semaines, un matin que nous étions sur notre porte, la mère Rochard me dit :

« Tiens, voilà ton cousin Guerlot, le marchand de poisson; qu'est-ce qu'il vient donc faire dans ce pays? »

Et je vis un gros homme trapu, la figure grasse et grêlée, le nez rond, un grand chapeau plat sur les yeux et des guêtres à ses jambes courtes, qui venait.

« Bonjour, monsieur Guerlot, » lui dit la mère Rochard.

Mais il passa sans répondre, et poussa la porte de la maison de mon père, en criant :

« Personne? »

Ensuite il ouvrit les volets, et presque aussitôt une grande femme rousse, en habit des dimanches, le nez long et la figure rouge, entra derrière lui dans la maison. La mère Rochard me dit :

« C'est ta cousine Hoquart, elle vend aussi du poisson; s'ils trouvent quelque chose à pêcher chez vous, ils seront malins. »

Et de minute en minute d'autres arrivaient : M. le juge de paix Dolomieu, de Saverne; son secrétaire, M. Latouche, des cousins et des tantes, tous bien habillés; et seulement à la fin notre maire, M. Binder, avec son grand tricorne et son gilet rouge. Comme il passait, la mère Rochard lui demanda :

« Qu'est-ce que tous ces gens-là viennent donc faire chez Nicolas Clavel, monsieur le maire?

— C'est pour l'enfant, » dit-il en s'arrêtant, et me regardant d'un air triste.

Et voyant que j'étais honteux à cause de ma pauvre veste déchirée, de mon vieux pantalon, de mes pieds nus, il dit encore :

« Pauvre enfant! »

Ensuite il entra. Quelques instants après, la mère Rochard me fit entrer aussi, pour voir ce qui se passait, et j'allai me mettre sous la cheminée près de l'âtre.

Tous ces gens étaient assis autour de notre vieille table, sur les bancs, se disputant entre eux, reprochant à mon père et à mère de s'être mariés, de n'avoir rien amassé, d'avoir été des fainéants, et d'autres choses pareilles que je savais bien être fausses, puisque mon pauvre père était mort à la peine. Tantôt l'un, tantôt l'autre se mettait à crier; personne ne voulait me prendre. M. le juge de paix, un homme grave, le front haut, les écoutait; et de temps en temps, quand ils criaient trop, il les reprenait en leur disant : — que je n'étais pas cause de ce malheur...; que les reproches contre mon père et ma mère ne servaient à rien...; qu'on devait tout pardonner aux malheureux, quand même ils auraient eu des torts...; qu'il fallait surtout songer aux enfants, etc.; — mais la fureur chaque fois devenait plus grande. Moi, sous la cheminée, je ne disais rien, j'étais comme un mort. Aucun de ceux qui criaient ne me regardait.

« Il faut pourtant s'entendre, dit à la fin M. le juge de paix. Voyons... Cet enfant ne peut pas rester à la charge de la commune... Vous êtes tous des gens riches... aisés... Ce serait une honte pour la famille. Monsieur Guerlot, parlez. »

Alors le gros marchand de poisson se leva furieux, et dit :

« Je nourris mes enfants, c'est bien assez!

— Et moi je dis la même chose, cria la grande femme rousse. Je nourris mes enfants; les autres ne me regardent pas. »

Et tous se levaient, en criant que c'était une abomination de leur faire perdre une journée pour des choses qui ne les regardaient pas. Le juge de paix était tout pâle. Il dit encore.

« Cet enfant vous regarde pourtant plus que la commune, je pense; c'est votre sang! S'il était riche, vous seriez ses héritiers, et je crois que vous ne l'oublieriez pas.

— Riche, lui! criait le marchand de poisson, ha! ha! ha! »

Moi, voyant cela, j'avais fini par sangloter; et, comme le juge de paix se levait, je sortis en fondant en larmes. J'allai m'asseoir dehors, sur le petit banc, à la porte. Les cousins et les cousines sortaient aussi d'un air de ne pas me voir. Mon cousin Guerlot soufflait dans ses joues, en s'allongeant les bretelles sous sa capote avec les pouces, et disait :

« Il fait chaud... une belle journée! Hé! commère Hoquart?

— Quoi?

— On pêche l'étang de Zeller après-demain; est-ce que nous serons de moitié? »

Ils s'en allaient tous à la file, le juge de paix, le greffier, le maire, les cousins, les cousines; et la mère Rochard disait :

« Te voilà bien maintenant... Personne ne te veut!

Je ne pouvais plus reprendre haleine, à force de pleurer. Et pendant que j'étais là, la

figure toute mouillée, j'entendais les parents s'en aller, et quelqu'un venir par en haut, en descendant la ruelle des Vergers au milieu du grand bourdonnement des arbres et de la chaleur.

« Hé! bonjour, mère Balais, s'écria la mère Rochard. Vous venez donc tous les ans acheter nos cerises?

—Hé! dit cette personne, mais oui. Je ne fais pas les cerises, j'en vends; il faut que je les achète pour les vendre.

— Sans doute. Et sur les arbres on les cueille plus fraîches. »

Je ne regardais pas, j'étais dans la désolation.

Comme cette personne s'était arrêtée; je l'entendis demander :

« Pourquoi donc est-ce que cet enfant pleure? »

Et tout de suite la mère Rochard se mit à lui raconter que mon père était mort, que nous n'avions rien, que les parents ne voulaient pas de moi et que j'allais rester à la charge de la commune. Alors je sentis la main de cette personne me passer dans les cheveux lentement, pendant qu'elle me disait comme attendrie :

« Allons! regarde un peu... que je te voie. »

Je levai la tête. C'était une grande femme maigre, déjà vieille, le nez assez gros, avec une grande bouche et des dents encore blanches. Elle avait de grandes boucles d'oreilles en anneaux, un mouchoir de soie jaune autour de la tête, et un panier de cerises sous le bras. Elle me regardait en me passant toujours sa longue main dans les cheveux, et disait :

« Comment, ils ne veulent pas de lui? Mais c'est un brun superbe.... Ils ne veulent pas de lui?

—Non, répondait la mère Rochard.

—Ils sont donc fous?

—Non, mais ils ne veulent pas de cette charge.

—Une charge?... un garçon pareil! Tu n'as rien? Tu n'es pas bossu?... Tu n'es pas boiteux? »

Elle me tournait et me retournait, et s'écriait comme étonnée :

« Il n'a rien du tout! »

Ensuite elle me disait :

« Est-ce que tu as besoin de pleurer, nigaud? Oh! les gueux.... ils ne veulent pas d'un enfant pareil? »

Notre maire, qui revenait après avoir reconduit M. le juge de paix au bas du village, dit aussi :

« Bonjour, madame Balais. »

Et elle, se tournant, s'écria :

« Est-ce que c'est vrai qu'on ne veut pas de ce garçon?

—Mon Dieu! oui, c'est vrai, répondit le maire; il reste à la charge de la commune.

—Eh bien! moi, je le prends.

—Vous le prenez? dit le maire en ouvrant de grands yeux.

—Oui, je le prends à mon compte, si la commune veut, bien entendu.

—Oh! la commune ne demande pas mieux. »

En entendant cela, la vie me revenait. Je glorifiais en quelque sorte le Seigneur, pendant que cette dame m'essuyait la figure et me demandait :

« Tu as mangé? »

La mère Rochard répondit que nous avions mangé notre soupe aux pommes de terre le matin.

Alors elle sortit de sa poche un morceau de pain blanc qu'elle me donna, et dit :

« Prends aussi des cerises dans mon panier, et allons-nous-en,

—Attendez que je lui donne son paquet, s'écria la mère Rochard, en courant chercher dans un mouchoir mes souliers et mes habits des dimanches. — Voilà! je n'ai plus rien à toi, » dit-elle en me donnant le paquet.

Et nous partîmes.

« Ah! l'on ne voulait pas de toi! disait la dame; faut-il qu'on trouve des gens bêtes dans le monde? Ça fait suer, parole d'honneur! ça fait suer. Comment t'appelles-tu?

—Je m'appelle Jean-Pierre Clavel, madame.

—Eh bien! Jean-Pierre, je te garde, et bien contente encore de t'avoir. Prends-moi la main. »

Elle était très-grande, et je marchais près d'elle, la main en l'air.

Devant le petit bouchon de *la Pomme de pin*, au bout du village, stationnait la charrette du charbonnier Élie, sa petite *bique* rousse devant, à l'ombre du hangar, et, dans la charrette se trouvaient trois grands paniers de cerises.

Le vieux Élie, avec son large feutre noir et sa petite veste de toile, regardait du haut de l'escalier en dehors; il s'écria :

« Est-ce que nous partons, madame Balais?

—Oui, tout de suite. Attendez que je prenne un verre de vin, et mettez l'enfant sur la charrette.

—Mais c'est le petit de Nicolas Clavel?

—Justement! il est maintenant à moi. »

L'aubergiste Bastien, ses deux filles et un hussard regardaient à la fenêtre du bouchon. Madame Balais, en montant l'escalier, racontait que je pleurais comme un pauvre caniche abandonné par ses gueux de maîtres, et qu'elle

me prenait. En même temps elle disait, toute réjouie :

« Regardez-le ! On l'aurait fait exprès, avec ses cheveux bruns frisés, qu'on ne l'aurait pas voulu autrement. Allons, dépêchez-vous d'atteler, Élie, et mettez l'enfant avec les cerises. »

Le hussard, les deux filles et le père Bastien criaient :

« A la bonne heure, madame Balais ! c'est bien.... ça vous portera bonheur. »

Elle, sans répondre, entra vider sa chopine de vin. Ensuite elle sortit en criant :

« En route ! »

Et nous commençâmes à descendre la côte, moi sur la charrette, — ce qui ne m'était jamais arrivé, — Élie devant, tenant sa vieille *bique* par la bride, et madame Balais derrière, qui me disait à chaque instant :

« Mange des cerises, ne te gêne pas; mais prends garde d'avaler trop de noyaux. »

Qu'on se figure ma joie et mon attendrissement d'être sauvé ! J'en étais dans l'étonnement. Et, du haut de ma charrette, qui descendait pas à pas le chemin creux bordé de houx, je regardais Saverne au fond de la vallée, avec sa vieille église carrée, sa grande rue, ses vieux toits pointus, — où montent des étages de lucarnes en forme d'éteignoirs, — la place et la fontaine : tout cela blanc de soleil.

Cent fois j'avais vu ces choses de la Roche-creuse, mais alors je ne songeais qu'à garder les vaches, à réunir les chèvres au milieu des bruyères. A cette heure, je pensais :

« Tu vas demeurer en ville, dans l'ombre des rues ! »

Près de la belle fontaine entourée d'aunes et de grands saules pleureurs, au bord de la route, la *bique* d'Élie reprit haleine un instant. Madame Balais but une bonne gorgée d'eau, en se penchant au goulot. Il faisait une grande chaleur et l'on aurait voulu rester là jusqu'au soir. Mais nous repartîmes ensuite lentement, à l'ombre des peupliers, jusqu'à l'entrée de Saverne.

En voyant de loin la jolie maison couverte d'ardoises bleues, — un petit balcon et des volets verts autour, — qui s'avance à la montée, je pensais qu'un prince demeurait là pour sûr.

Nous entrâmes donc en ville sur les trois heures, en remontant la grande rue; et, vers le milieu, plus loin que la place du Marché, nous en prîmes une autre à droite, la petite rue des Deux-Clefs, où le soleil descendait entre les cheminées, le long des balcons vermoulus et des murs décrépits. La mère Balais disait en riant :

« Nous arrivons, Jean-Pierre. »

Moi, j'ouvrais de grands yeux, n'ayant jamais rien vu de pareil. Bientôt la charrette s'arrêta devant une vieille maison étroite, la fenêtre en bas, — plus large que haute, — garnie de petites vitres rondes et d'écheveaux de chanvre pendus à l'intérieur.

C'était la maison d'un tisserand. Une femme de trente-cinq à quarante ans, les cheveux bruns roulés en boucles sur les joues, les yeux bleus et le nez un peu relevé, nous regardait de la petite allée noire.

« Hé ! c'est vous, madame Balais ? s'écria-t-elle.

—Oui, madame Dubourg, répondit la mère Balais; et je vous amène encore quelqu'un.... mon petit Jean-Pierre, que vous ne connaissez pas. Regardez un peu ce pauvre *bichon*. »

Elle me prenait dans ses mains, et m'embrassait en me posant à terre.

Ensuite nous entrâmes dans une petite chambre grise, où le vieux métier, le fourneau de fonte, la table, et les écheveaux pendus à des perches au plafond, encombraient tous les coins. Avec les corbeilles de bobines, le vieux fauteuil à crémaillère, et l'horloge au fond, dans son étui de noyer, on ne savait pas comment se retourner. Mais c'était encore bien plus beau que notre pauvre baraque de Saint-Jean-des-Choux; c'était magnifique, des écheveaux de chanvre et des rouleaux de toile, quand on n'avait vu que nos quatre murs et notre bûcher derrière, presque toujours vide. Oui, cela me paraissait une grande richesse.

Madame Balais racontait comment elle m'avait pris. L'autre dame ne disait rien, elle me regardait. Je m'étais mis contre le mur, sans oser lever les yeux. Comme la mère Balais venait de sortir pour aider le voiturier à décharger les cerises, cette dame s'écria :

« Dubourg, arrive donc ! »

Et je vis entrer par une porte à droite, couverte d'écheveaux, un petit homme maigre et pâle, la tête déjà grisonnante, et l'air bon, avec une jolie petite fille toute rose, les yeux éveillés, qui mangeait une grosse tartine de fromage blanc.

« Tiens, regarde ce que la mère Balais nous ramène de Saint-Jean-des-Choux, dit la dame; ses parents, les Hoquart et les Guerlot ne voulaient pas de lui, elle l'a pris à sa charge.

—Cette mère Balais est une brave femme, répondit l'homme attendri.

—Oui, mais se mettre une charge pareille sur le dos !

—Mon Dieu ! fit l'homme, elle est seule.... l'enfant l'aimera.

—Mais il n'a rien ! s'écria la femme, — qui

venait d'ouvrir mon petit paquet sur ses genoux, et qui regardait ma pauvre petite veste des dimanches, ma chemise et mes souliers, — il n'a rien du tout! On ne saura pas seulement où le coucher.

—Hé! s'écria la mère Balais, en rentrant et posant au bord du métier son dernier panier de cerises, ne vous inquiétez donc pas tant, madame Madeleine. J'ai mon oncle, le chanoine d'Espagne, vous savez bien.... celui de quatre-vingt-dix ans et demi, et qui ne peut tarder de passer l'arme à gauche...,. Je vais attraper son héritage.... Ça m'aidera pour élever le petit. »

Elle riait; madame Dubourg, la femme du tisserand, était devenue toute rouge.

« Oh! dit-elle, votre oncle d'Espagne....

—Hé! pourquoi est-ce que je n'aurais pas un oncle? répondit la mère Balais. Vous avez bien une tante, vous, une tante à Saint-Witt. Et quand les deux enfants seront grands, nous les marierons ensemble, avec les deux héritages de l'oncle et de la tante. N'est-ce pas, monsieur Antoine? »

Alors le petit homme dit en riant :

« Oui, madame Balais, oui, vous avez raison, l'héritage de votre oncle est aussi sûr que celui de notre tante Jacqueline. Mais vous avez bien fait de recueillir cet enfant.... C'est bien!

—Et je ne m'en repens pas, dit la mère Balais. Je ne suis pas embarrassée de lui. J'ai là-haut un vieil uniforme de mon pauvre défunt, nous lui taillerons un habit là-dedans. Et près de ma chambre, j'ai le petit fruitier, pour mettre son lit. Nous trouverons bien un matelas, une couverture, c'est la moindre des choses; le petit va dormir comme un dieu.— Allons, embrassez-vous, » fit-elle en m'amenant la petite fille, qui me regardait sans rien dire, ses beaux yeux bleus tout grands ouverts, et qui m'embrassa de bon cœur, en me barbouillant le nez.

Tout le monde riait, et je reprenais courage. Madame Rivel, la femme du vitrier qui demeurait au second, passait dans l'allée; on l'appela. C'était une toute petite femme, avec un gros bonnet piqué, le fichu croisé sur la poitrine et la petite croix d'or au cou.

La mère Balais voulut aussi lui raconter mon histoire; deux ou trois voisins, appuyés sur la fenêtre ouverte, écoutaient; et ce qui s'élevait de malédictions contre les Hoquart et les Guerlot n'est pas à dire : on les traitait de gueux, on leur prédisait la misère. Madame Madeleine avait aussi fini par s'apaiser.

« Puisque c'est comme cela, tout ce que je demande, disait-elle, c'est qu'il ne fasse pas trop de bruit dans la maison. Mais les garçons...

—Bah! répondait le père Antoine, quand le métier marche, on n'entend rien. Il faut aussi que les enfants s'amusent, et la petite ne sera pas fâchée d'avoir un camarade. »

Finalement, la mère Balais reprit son panier sur sa tête et me dit :

« Arrive, Jean-Pierre. En attendant l'héritage, nous allons toujours faire une bonne soupe aux choux, et puis nous verrons pour le coucher. »

Elle entra dans l'allée, et je repris sa main, bien content de la suivre.

II

Nous avions trois étages à monter : le premier était aux Dubourg, le deuxième aux Rivel, et le troisième, sous les tuiles, à nous. C'était tout gris, tout vermoulu; les petites fenêtres de l'escalier regardaient dans la cour, où passait une vieille galerie, sur laquelle les Dubourg faisaient sécher leur linge. C'est là qu'il fallait entendre, en automne, pleurer et batailler les chats pendant la nuit; on ne pouvait presque pas s'endormir.

Au-dessus se trouvait encore le colombier, avec son toit pointu et ses grands clous rouillés autour de la lucarne, pour arrêter les fouines. Mais les ardoises tombaient de jour en jour, et les pigeons n'y venaient plus depuis longtemps.

Voilà ce que je voyais en grimpant chez nous. La mère Balais, qui me donnait la main dans le petit escalier sombre, disait :

« Tiens-toi droit! efface tes épaules! ne marche pas en dedans! Je te dis que tu seras un bel homme; mais il faut avoir du cœur, il ne faut pas pleurer. »

Elle ouvrit en haut une porte qui se fermait au loquet, et nous entrâmes dans une grande chambre blanchie à la chaux, avec deux fenêtres en guérite sur la rue, un petit fourneau de fonte au milieu, — le tuyau en zigzag, —et une grande table de chêne au fond, où la mère Balais hachait sa ciboule, ses oignons, son persil et ses autres légumes pour faire la cuisine.

Au-dessus de la table, sur deux planches, étaient les assiettes peintes, la soupière ronde, et deux ou trois bouteilles avec des verres; dans un tiroir se trouvaient les cuillers et les fourchettes en étain; dans un autre, la chandelle, les allumettes, le briquet; au-dessous, la grosse cruche à eau.

Avec le grand lit à rideaux jaunes dans un

enfoncement, la grande caisse couverte de tapisserie au pied du lit et trois chaises, cela faisait tout notre bien.

Contre le mur du pignon, au-dessus de la table, le portrait de M. Balais, ancien capitaine au 37e de ligne, le grand chapeau à cornes et ses deux glands d'or en travers des épaules, les yeux gris clair, les moustaches jaunes et les joues brunes, avait l'air de vous regarder en entrant. C'était un homme superbe, avec sa tête toute droite dans son haut collet bleu ; la mère Balais disait quelquefois :

« C'est Balais, mon défunt, mort au champ d'honneur le 21 juin 1813, à la retraite de Vittoria, dans l'arrière-garde. »

Alors elle serrait les lèvres et continuait à faire son ménage, toute pensive, sans parler durant des heures.

A gauche de la grande chambre s'ouvrait le fruitier, qui n'était que le grenier de la maison; ses lucarnes restaient ouvertes en été; mais, quand la neige commençait à tomber, sur la fin de novembre, on les fermait avec de la paille. Les fruits, en bon ordre, montaient sur trois rangées de lattes, et la bonne odeur se répandait partout.

A droite se trouvait encore un cabinet, la fenêtre sur le toit de la cour. Dans ce cabinet, j'ai dormi des années; il n'avait pas plus de huit pieds de large sur dix à douze de long; mais il y faisait bien bon, à cause de la grande cheminée appliquée contre, où passait toute la chaleur de la maison. Jamais l'eau n'y gelait dans ma cruche en plein hiver.

Combien de fois depuis, songeant à cela, je me suis écrié :

« Jean-Pierre, tu ne trouveras plus de chambre pareille ! »

J'aime autant vous raconter ces choses tout de suite, pour vous faire comprendre ma surprise de trouver un si beau logement.

Les paniers de cerises étaient tous rangés à terre, madame Balais commença par les porter dans le fruitier; ensuite elle revint avec une belle tête de choux, des poireaux et quelques grosses pommes de terre, qu'elle déposa sur la table d'un air de bonne humeur. Elle sortit du tiroir le pain, le sel, le poivre, avec un morceau de lard; et comme je voyais d'avance ce qu'elle voulait faire, je pris aussitôt la hachette pour tailler du petit bois. Elle me regardait en souriant, et disait.

« Tu es un brave enfant, Jean-Pierre. Nous allons être heureux ensemble. »

Elle battit le briquet, et c'est moi qui fis le feu, pendant qu'elle épluchait la tête de chou et qu'elle pelait les pommes de terre.

« Oui, disait-elle, tes parents sont des gueux ! Mais je suis sûre que tes père et mère étaient de braves gens. »

Ces paroles me forcèrent encore une fois de pleurer. Alors elle se tut. Et, l'eau sur le feu, les légumes dedans, elle ouvrit ma chambre et sortit un matelas de son propre lit, pour faire le mien; elle prit une couverture piquée et des draps blancs dans la grande caisse, et m'arrangea tout proprement, en disant :

« Tu seras très-bien. »

Je la regardais dans le ravissement. La nuit venait. Cela fait, vers les sept heures et demie, elle coupa le pain et servit la soupe dans deux grosses assiettes creuses, peintes de fleurs rouges et bleues, que je crois voir encore, en s'écriant joyeusement :

« Allons, Jean-Pierre, assieds-toi et dis-moi si notre soupe est bonne.

—Oh ! oui, lui dis-je, rien qu'à l'odeur elle est bien bonne, madame Balais.

—Appelle-moi mère Balais, dit-elle, j'aime mieux ça. Et maintenant souffle, petit, et courage. »

Nous mangeâmes; jamais je n'avais goûté d'aussi bonne soupe. La mère Balais m'en donna de nouveau deux grosses cuillerées, et me voyant si content elle disait en riant :

« Tu vas devenir gras comme un chanoine de l'Estramadure. »

Ensuite, j'eus encore du lard avec une bonne tranche de pain; de sorte que mon âme bénissait le Seigneur d'avoir empêché les Hoquart et les Guerlot de me prendre; car ces gens avares m'auraient fait garder les vaches et manger des pommes de terre à l'eau jusqu'à la fin de mes jours. Je le disais à la mère Balais, qui riait de bon cœur et me donnait raison.

Il faisait nuit, la chandelle brillait sur la table. Madame Balais, ayant levé les couverts, se mit à visiter sa grande caisse, en rangeant sur le lit tous les vieux habits et les chemises qui lui restaient de son défunt. Moi, assis sur la pierre du petit fourneau, les genoux pliés entre les mains, je la regardais avec un grand attendrissement, pensant que l'esprit de mon père était en elle pour me sauver. Elle disait de temps en temps.

« Ceci peut encore servir; ça nous verrons. »

Ensuite elle s'écriait :

« Tu ne parles pas, Jean-Pierre. Qu'est-ce que tu penses?

—Je pense que je suis bien heureux.

—Eh bien ! disait-elle, ça fait que nous sommes heureux tous les deux. Nous n'avons pas besoin des Guerlot, ni des Dubourg, ni de personne. Nous en avons vu bien d'autres en Allemagne; en Pologne et en Espagne....Voilà

que Balais nous porte encore secours... Vois-tu, Jean-Pierre, là-bas, comme il nous regarde? »

Ayant tourné la tête, je crus qu'il nous regardait, et cela me fit peur; je me rappelai les prières du village, que je récitai en moi-même.

Finalement, sur les dix heures, la mère Balais s'écria :

« Tout va bien.... Allons, arrive, tu dois avoir sommeil.

—Oui, mère Balais.

—Tant mieux! je peux t'en dire autant pour mon compte. »

Nous entrâmes dans ma petite chambre; elle posa la chandelle à terre et me fit coucher, en me relevant la tête avec un oreiller. Ensuite, me tirant la grande couverture à fleurs jusqu'au menton :

« Dors bien, dit-elle, il ne faut pas te gêner. Tu n'es pas plus bête que beaucoup d'autres qui ne se gênent jamais. Allons!... »

Puis elle s'en alla.

J'aurais bien voulu penser à mon grand bonheur; mais j'avais si sommeil et j'étais si bien, que je m'endormis tout de suite.

III

Jamais je n'ai mieux dormi que cette nuit-là. Quel bonheur de savoir qu'on a trouvé son nid. Ce sont des choses qui vous reviennent même au milieu du sommeil, et qui vous aident à bien dormir.

Au petit jour, comme le soleil commençait à grisonner la fenêtre, je m'éveillai doucement. On entendait le bruit du métier dans la vieille maison; le père Antoine Dubourg faisait déjà courir sa navette entre les fils, et ce bruit, je devais l'entendre dix ans! Le tic-tac du vieux métier m'est toujours resté dans l'oreille et même au fond du cœur.

Comme j'écoutais, voilà que la mère Balais se lève dans sa chambre. Elle bat le briquet, elle ouvre sa fenêtre pour renouveler l'air; elle allume du feu dans son petit poêle et met ses gros sabots, pour aller chercher notre lait chez madame Stark, la laitière du coin. Je l'entends descendre, et je pense :

« Qu'est-ce qu'elle va faire? »

Dehors, dans la cour un coq chantait comme à Saint-Jean-des-Choux; des charrettes passaient dans la rue, la ville s'éveillait. Quelques instants après, les sabots remontèrent : la mère Balais rentre, elle prépare son café, elle met le lait au feu; puis la porte s'ouvre tout doucement, et la bonne femme, qui ne m'entendait pas remuer, regarde; elle me voit les yeux ouverts comme un lièvre, et me dit :

« Ah! ah! voyez-vous.... il fait la grasse matinée!... Oh! ces hommes, ça ne pense qu'à se dorloter.... c'est dans le sang!... Allons, Jean-Pierre, allons, un peu de courage! »

Je m'étais levé bien vite, et j'avais déjà tiré ma culotte. Enfin, elle me fit asseoir sur ses genoux, pour m'aider à mettre mes souliers, et puis, me passant sa grande main dans les cheveux en souriant, elle dit :

« Conduis-toi bien et tu seras beau.... oui.... tu seras beau.... Mais il ne faudra pas être trop fier. Va maintenant te laver à la pompe en bas; lave-toi la figure, le cou, les mains... La propreté est la première qualité d'un homme. Il ne faut pas avoir peur de gâter l'eau, Jean-Pierre, elle est faite pour cela.

—Oui, mère Balais, » lui répondis-je en descendant le vieil escalier tout roide.

Elle, en haut, penchée sur la rampe, avec son grand mouchoir jaune autour de la tête et ses boucles d'oreilles en argent, me criait :

« Prends garde de tomber! prends garde! »

Ensuite elle rentra dans sa chambre. J'aperçus au bas de l'escalier l'entrée de la cour, à gauche au fond de l'allée, et la petite cuisine des Dubourg ouverte à droite; le feu brillait sur l'âtre, éclairant les casseroles et les plats. Madame Madeleine s'y trouvait; je me dépêchai de lui dire :

« Bonjour, madame Madeleine. »

Et de courir à la pompe, où je me lavai bien. Il faisait déjà chaud, le soleil arrivait dans la cour comme au fond d'un puits. Sur la balustrade de la galerie, un gros chat gris faisait semblant de dormir au soleil, les poings sous le ventre, pendant que les moineaux, en l'air, s'égosillaient et bataillaient dans les chéneaux.

Je regardais et j'écoutais ces choses nouvelles, en me séchant près de l'auge, quand la petite Annette Dubourg, du fond de l'allée, se mit à crier :

« Jean-Pierre, te voilà!

—Oui, lui dis-je, me voilà. »

Nous étions tout joyeux, et nous riions ensemble; mais madame Madeleine cria de la cuisine :

« Annette.... Annette.... ne fais donc pas la folle.... laisse Jean-Pierre tranquille! »

Alors je remontai bien vite. La mère Balais, en me voyant bien propre, bien frais, fut contente.

« C'est comme cela qu'on doit être, dit-elle. Maintenant prenons le café, et puis nous irons à la halle. »

Nous prîmes une rue à droite. (Page 4.)

Les tasses étaient déjà sur la table. Pour la première fois de ma vie je pris le café au lait, ce que je trouvai très-bon, et même meilleur que la soupe. Ensuite il fallut balayer les chambres, laver nos écuelles et mettre tout en ordre.

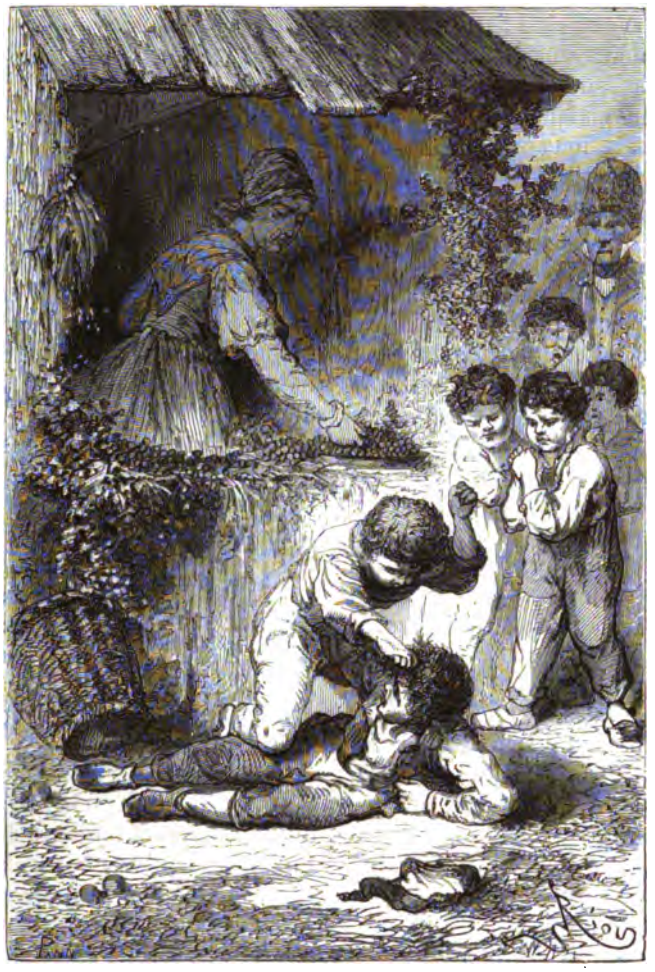
Vers sept heures, nous descendîmes. La mère Balais portait un de nos paniers de cerises sur sa tête, et moi la balance et les poids dans une corbeille. C'est ainsi que nous sortîmes. Il faisait beau temps.

En remontant la grande rue, le bonnetier, l'épicier et les autres marchands, en bras de chemise sur la porte de leurs boutiques, qu'ils venaient d'ouvrir, nous regardaient passer. Le bruit s'était déjà répandu que la mère Balais avait pris à son compte un enfant de Saint-Jean-des-Choux, et plus d'une ne pouvait le croire. Deux ou trois connaissances du marché, la laitière Stark, la marchande de sabots, lui demandaient :

« Est-ce vrai que cet enfant est à vous?

—Oui, c'est vrai, disait-elle en riant. C'est rare, à mon âge, d'avoir un enfant qui mange de la soupe en venant au monde. Ça me rend glorieuse. »

Et les gens riaient. Nous arrivâmes bientôt sur la place de l'ancien palais des évêques de Saverne. Nous avions là notre baraque en planches, près de cinq ou six autres,— où l'on vendait de la viande fumée, de la bonneterie et de la poterie, — sous les acacias. Le soleil nous réjouissait la vue, et nous étions assis à l'ombre, le panier de cerises devant nous. Les



«—Tombe dessus, Jean-Pierre! » (Page 9.)

servantes, les hussards, venaient acheter de nos cerises, à trois sous la livre; et les enfants venaient aussi nous en demander pour deux liards.

Ces choses m'étonnaient, ne les ayant jamais vues. Deux ou trois fois la mère Balais me dit de sortir sur la place, pour faire connaissance avec des camarades. A la fin je sortis, et tout de suite les autres m'entourèrent, en me demandant :

« D'où est-ce que tu viens? »

Je leur répondais comme je pouvais. Finalement, un grand roux, le fils du serrurier Materne, me tira la chemise du pantalon par derrière, pour faire rire les gens, et, dans le même instant, j'entendis la mère Balais me crier de loin :

« Tombe dessus, Jean-Pierre! »

Alors j'empoignai ce grand Materne, méchant comme un âne rouge, et du premier coup je le roulai par terre. La mère Balais criait :

« Courage, Jean-Pierre!... Donne-lui son compte!... Ah! le gueux! »

Les autres virent en ce jour que j'étais fort, c'est pourquoi tous en ville disaient :

« Le garçon de la mère Balais est fort! Il est de Saint-Jean-des-Choux; il a gardé les chèvres et les vaches; il est très-fort! »

Et j'avais de la considération partout. Le grand Materne et son frère Jérôme m'en voulaient beaucoup, mais ils n'osaient rien en dire. La mère Balais paraissait toute joyeuse :

« C'est bien, disait-elle, je suis contente! Il

ne faut jamais attaquer personne ; mais il ne faut pas non plus se laisser manquer ; c'est à ça qu'on reconnaît les hommes. Celui qui se laisse manquer n'a pas de cœur. »

Elle se réjouissait. Vers cinq heures, ayant vendu nos cerises, nous rentrâmes à la maison faire notre cuisine, souper et dormir.

Ces choses se renouvelaient de la sorte tous les jours. Tantôt nous avions du soleil, tantôt de la pluie. Après les cerises, la mère Balais vendit des petites poires, après les poires, des prunes, etc. Elle ne voulait pas toujours m'avoir dans sa baraque, au contraire, elle me disait :

« Va courir ! On ne reste pas assis à ton âge, comme des ermites qui récitent le chapelet, en attendant que les perdrix leur tombent dans le bec ; on court, on va, on vient, on se remue. Il faut ça pour grandir et prendre de la force. Va t'amuser ! »

Naturellement je ne demandais pas mieux, et dans la première quinzaine je connaissais déjà les Materne, les Gourdier, les Poulet, les Robichon, enfin tous les bons sujets de la ville ; car de sept heures du matin à six heures du soir, on avait le temps de courir les rues, Dieu merci ! de regarder le tourneur, le forgeron, le rémouleur, le ferblantier, le menuisier ; on avait le temps de rouler dans les écuries, dans les granges, dans les greniers à foin et le long des haies, de grappiller des framboises et des mûres.

Et les batailles allaient toujours leur train ! Tous les soirs, en rentrant, j'entendais madame Dubourg crier du fond de l'allée :

« Hé ! il profite, Jean-Pierre. Regardez ses coudes... regardez ses genoux... regardez son nez... regardez ses oreilles... ça va bien ! »

Je ne répondais pas, et je me dépêchais de monter. Mais quand par hasard la mère Balais se trouvait là, ces paroles la fâchaient.

« Madame Dubourg, disait-elle, je l'aime mieux comme cela déchiré, que s'il se laissait battre. Dieu merci ! les caniches qui se sauvent quand on tape dessus ne manquent pas ; c'est la commodité des cloutiers et des tourne-broches ; mais j'aime mieux ceux qui montrent les dents, et qui mordent quand on les attaque. Que voulez-vous ? chacun son goût. Les peureux m'ennuient ; ça me retourne le sang. Et puis, madame Madeleine, chacun doit se mêler de ce qui le regarde. »

Alors elle me prenait la main, et nous montions tout glorieux. Au-dessus, le vieux vitrier Rivel, sa porte toujours ouverte sur l'escalier dans les temps chauds, ses grosses besicles de cuivre jaune sur le nez, et ses vitres qui grinçaient sur la table, ne disait jamais rien, ni sa petite femme non plus, qui cousait du matin au soir. Et quand en passant nous leur souhaitions le bonsoir ou le bonjour, tous deux penchaient la tête en silence.

Ces gens paisibles n'avaient jamais de dispute avec personne ; ils ressemblaient en quelque sorte à leurs deux pots de réséda, qui fleurissaient au bord de leur petite fenêtre, dans l'ombre de la cour. Jamais un mot plus haut que l'autre. Quelquefois seulement la femme appelait leur chat dans l'escalier, le soir ; car ils ne pouvaient pas se coucher sans avoir fait rentrer leur chat dans la chambre.

Tout allait donc très-bien, puisque la mère Balais était contente ; mais, au bout de six semaines ou deux mois, un soir que j'avais livré bataille contre les deux Materne ensemble, derrière le cimetière des Juifs, et qu'ils m'avaient tellement roulé dans les orties que ma figure, mes mains et même mes jambes, sous mon pantalon, en étaient rouges comme des écrevisses, la mère Balais, qui me regardait tristement, dit tout à coup pendant le souper :

« Aujourd'hui, Jean-Pierre, nous n'avons pas remporté la victoire ; les autres ont emmené les canons, et nous avons eu de la peine à sauver les drapeaux. »

Alors je fus tout fâché d'entendre ces choses, et je répondis :

« Ils se sont mis à deux contre moi !

—Justement, c'est la manière des kaiserliks, dit-elle, ils sont toujours deux ou trois contre un. Mais ce qui me fait plaisir, c'est que tu ne te plains jamais, tu supportes tout très-bien. Que voulez-vous ? A la guerre comme à la guerre : on gagne, on perd, on se rattrape, on avance, on recule. — Tu ne te plains pas !... c'est comme Balais, il ne se plaignait jamais des atouts ; même le jour de sa mort, il me regardait comme pour dire : — Ce n'est rien... nous en reviendrons ! — Voilà ce qui s'appelle un homme... Il aurait pu devenir prince, duc et roi tout comme un autre ; ce n'est pas le courage qui lui manquait, ni la bonne volonté non plus. Mais il n'avait pas une belle écriture, et il ne connaissait pas les quatre règles ; sans ça, Dieu sait ce que nous serions ! Je serais peut-être madame la duchesse de Balais, ou quelque chose dans ce genre... Malheureusement, ce pauvre Balais ne savait pas les quatre règles ! Enfin, que peut-on y faire ? Mais au moins je veux que cela ne t'arrive pas plus tard, et que tu connaisses tout ; je veux te voir dans les états-majors, tu m'entends ?

—Oui, mère Balais.

—Je veux que tu commences tout de suite ; et demain je te mènerai chez M. Vassereau, qui t'apprendra toute son école. Après ça, tu

pourras choisir dans les états celui qui te plaira le plus. On gagne sa vie de toutes les façons, les uns en dansant sur la corde, les autres en vendant des cerises et des poires comme nous, les autres en rétamant des casseroles, ou bien en se faisant tirer des coups de fusil pour le roi de Prusse, — qui ne veut que des nobles dans les grades de son armée, de sorte que le courage, le bon sens et l'instruction ne servent à rien pour passer officier. Oui, Jean-Pierre, on gagne sa vie de cinquante manières, j'ai vu ça! Mais le plus commode, c'est de s'asseoir dans un bon fauteuil rembourré, en habit noir, avec une cravate blanche et un jabot, comme j'en ai rencontré plusieurs, et de faire des grâces aux gens qui viennent vous saluer, le chapeau jusqu'à terre, en disant : — Monsieur l'ambassadeur... monsieur le préfet... monsieur le ministre, etc.—C'est très-commode, mais il faut savoir les quatre règles et avoir une belle main. Nous irons donc chez M. Vassereau, Jean-Pierre. C'est entendu, fit-elle en se levant, demain, nous irons de bonne heure, et s'il faut payer trente sous par mois, ça m'est égal. »

Ayant parlé de la sorte, nous allâmes nous coucher, et jusqu'à minuit, je ne fis que rêver à l'école, au père Vassereau, aux quatre règles, et à tout ce que la mère Balais m'avait dit.

IV

Le lendemain, de grand matin, la mère Balais s'habilla d'une manière tout à fait magnifique. Quand je sortis de ma chambre sur les sept heures, je la vis avec une grande robe chamarrée de fleurs vertes; elle s'était fait deux grosses boucles sur les oreilles avec ses cheveux gris touffus, elle avait un gros bonnet blanc, et cela lui donnait une figure très-respectable.

« Assieds-toi, Jean-Pierre, dit-elle, et déjeunons. Nous partons dans une demi-heure. »

Elle me fit mettre ensuite une chemise blanche, mes souliers neufs et ma veste de velours; elle ouvrit son grand coffre et en tira un châle très-beau qu'elle s'arrangea sur les épaules devant notre petit miroir; les franges traînaient presque à terre, au bas de la robe. Et quand tout fut prêt, elle me dit de venir.

Je n'avais vu jamais d'école à Saint-Jean-des-Choux, cela me rendait inquiet: mais comme madame Balais descendait devant moi, j'étais bien forcé de la suivre

En bas, dans la petite allée sombre, madame Dubourg, se penchant à la porte de sa cuisine, nous regarda sortir tout étonnée. Dehors, la mère Balais me prit par la main et me dit :

« Tu commenceras par ôter ton bonnet en entrant. »

Et nous descendîmes la petite rue des Trois-Quilles derrière le jardin de M. le juge de paix, puis celle du Fossé-des-Tanneurs. Tout à coup, en face d'une vieille maison qui faisait le coin de deux rues, j'entendis une foule de voix crier ensemble : B-A BA ! — B-E BE ! — B-I BI ! ainsi de suite. Les vitres de la vieille maison en tremblaient; et parmi ces voix d'enfants, une autre voix terrible se mit à crier :

« Materne !... Attends ! je me lève ! »

C'était M. Vassereau qui prévenait Materne.

Nous arrivions à l'école. Rien que d'entendre cette voix, un frisson me grimpait le long du dos. En même temps, nous entrions dans une petite cour, où quelques enfants rattachaient leurs bretelles, et la mère Balais me disait :

« Arrive ! »

Elle s'avançait dans une allée sombre à gauche, où je la suivis. Au bout de l'allée se trouvait une porte, avec un petit carreau dans le milieu; c'est là qu'on entendait chanter B-A BA ! au milieu d'un grand bourdonnement.

La mère Balais ouvrit la porte. Aussitôt tout se tut, et je vis la grande salle : les rangées de tables toutes jaunes et tachées d'encre autour, les bancs où des quantités d'enfants en sabots, en souliers, et même pieds nus, s'usaient les culottes depuis des années; les exemples pendues à des ficelles le long des fenêtres ; le grand fourneau de fonte à droite, derrière la porte ; le tableau noir contre le mur, au fond du même côté; et la chaire à gauche, entre deux fenêtres, où M. Vassereau, son bonnet de soie noire tiré sur la nuque, était assis, le grand martinet replié sur le pupitre. Il était là, grave, la main bien posée, les deux doigts bien tendus, en train d'écrire une exemple.

Tout fourmillait d'enfants de six à douze ans; les grands assis autour des tables, les petits sur trois rangées de bancs, en face de la chaire. Deux ou trois, debout, tendaient leur plume au maître d'école, en répétant d'une voix traînante :

« En gros, s'il vous plaît, monsieur Vassereau !

—En moyen, s'il vous plaît, monsieur Vassereau ! »

Lui ne bougeait pas : il écrivait.

Je découvris ces choses d'un coup d'œil.

Toute la salle s'était retournée pour voir qui venait d'entrer; toutes ces figures grasses, joufflues, blondes, rousses, les cheveux ébouriffés, nous regardaient en se penchant. Comme les petits bancs s'étaient tus d'un coup, M. Vassereau leva les yeux; il aperçut la mère Balais et moi sur la porte, et se leva, ramenant son bonnet de soie noire sur sa tête, comme pour saluer. On aurait alors entendu voler une mouche. La mère Balais dit :

« Restez couvert, monsieur Vassereau. »

Et tous deux, l'un en face de l'autre, se mirent à causer de moi. Autant la mère Balais était grande et magnifique, autant le père Vassereau, habillé d'une capote marron et d'un large gilet noir, paraissait grave et sévère; il portait encore l'ancienne culotte de ratine et les larges souliers à boucles d'argent. Il avait la figure ferme, un peu pâle, le menton large, le nez droit, bien fait, les yeux bruns, une ride entre les deux sourcils; de sorte qu'avec son martinet sous le coude, tout cela ne lui donnait pas un air tendre, et que je pensais :

« Si c'est lui qui doit m'apprendre les quatre règles, il faudra faire bien attention. »

Nous étions donc au milieu de la salle, et toute l'école écoutait. M. Vassereau paraissait avoir un grand respect pour madame Balais, qui relevait fièrement la tête, et qui lui dit :

« Je vous amène ce garçon, monsieur Vassereau; c'est un enfant de Saint-Jean-des-Choux, — que j'ai pris, parce que des parents malhonnêtes l'avaient abandonné, — et que je veux faire bien élever. Vous aurez soin de lui....vous lui montrerez tout ce qu'un homme doit savoir.... Je suis sûre qu'il profitera de vos leçons.

—S'il n'en profite pas, répondit le père Vassereau en me jetant un regard de côté, ce sera de sa faute, car j'emploierai tous les moyens. »

Et me regardant en face :

« Comment t'appelles-tu? me dit-il.

—Jean-Pierre, monsieur.

—Et ton père?

—Mon père s'appelait Nicolas Clavel.

—Eh bien! Clavel, qu'est-ce que tu sais? Est-ce que tu connais tes lettres?

—Non, monsieur.

—Alors, assieds-toi là, sur le petit banc. Gossard, tu lui prêteras ton *Abc*; vous lirez ensemble dans le même. »

Pendant que cela se passait et que M. Vassereau me parlait de la sorte, cinq ou six grands, au lieu de travailler, riaient entre eux, et je vis quelque chose en ce moment qui m'affermit beaucoup dans mes bonnes résolutions. Le père Vassereau, en entendant rire, avait tourné la tête, et il avait vu le rouge Materne qui faisait des signes à Gourdier.

Alors, sans rien dire, il était allé le secouer par l'oreille, qui s'allongeait et se raccourcissait. Il n'avait pas l'air fâché; mais le fils Materne ouvrait la bouche jusqu'au fond du gosier avec des yeux tout ronds, et soupirait tellement qu'on l'entendait dans toute la salle, où chacun se remit bien vite à travailler.

« Eh bien! madame Balais, dit le père Vassereau en revenant d'un air tranquille, vous pouvez compter sur moi; ce garçon profitera de mes conseils, je réponds de lui. — Clavel, va t'asseoir où je t'ai dit. »

J'allai m'asseoir au bout du petit banc, en pensant :

« Oh! oui, je profiterai.... il faut que je profite!

—Allons, monsieur Vassereau, c'est entendu, dit la mère Balais. Pour le reste, ça me regarde. »

Ils sortirent ensemble dans la petite allée; et, pendant qu'ils étaient dehors, tout le monde se retourna, riant, s'appelant, se jetant des boules de papier. Mais à peine le pas lent de M. Vassereau commençait-il à revenir, qu'on se pencha sur les tables en faisant semblant d'écrire ou d'apprendre sa leçon. Lui, jeta les yeux à droite et à gauche et se remit dans sa chaire en disant :

« Commencez l'*Abc*. — Clavel, tu vas suivre sur l'*Abc* de Gossard. »

Aussitôt on se mit à chanter ensemble l'*Abc*, et je suivis avec une grande attention, sans oser même regarder celui qui me montrait les lettres.

Le père Vassereau taillait les plumes. De temps en temps, il faisait le tour de la salle, son martinet sous le bras, et regardait l'ouvrage des grands. Quand les lettres étaient mal formées, il les appelait ânes, et corrigeait lui-même leurs fautes. Une demi-heure avant la fin de l'école, il se rasseyait dans sa chaire et criait aux petits :

« Arrêtez! »

Ensuite commençait la récitation des leçons:

« Qu'est-ce que la grammaire? — Qu'est-ce que l'article? — Qu'est-ce que le verbe? » etc. — Il prenait aussi quelquefois les petits et leur demandait les lettres. Sur le coup de dix heures le matin, sur le coup de quatre heures le soir, le premier de la première classe récitait la prière, et quand on l'entendait dire : « Ainsi soit-il! » toute l'école dégringolait des bancs, et se sauvait, le sac au dos ou le cahier sous le bras, en criant et se réjouissant jusqu'à la maison.

Cent fois M. Vassereau nous avait défendu de crier, mais dehors on n'avait plus peur, et puis il faut bien que les enfants respirent.

Le premier jour, quand on se mit à réciter la prière et à sortir en disant : « Bonjour, monsieur Vassereau ! » je fus si content d'être dehors, que j'arrivai chez nous d'un trait, et que je grimpai nos trois étages, en criant :

« C'est fini ! »

Le père Antoine Dubourg ne pouvait s'empêcher de rire ; et le vieux vitrier Rivel lui-même me regardait monter l'escalier avec ses grosses besicles, le nez en l'air, et disait à sa femme :

« Tiens, Catherine, voilà le plus beau temps de la vie ; on ne pense pas au déjeuner, au dîner ; quand l'école est finie, on a gagné sa journée. Ce temps-là ne reviendra plus. »

La mère Balais était aussi bien contente.

V

Depuis ce jour, je connaissais l'école : je connaissais la manière de chanter en traînant B-A BA, d'observer les plus petits mouvements de M. Vassereau, et d'avoir l'air de suivre avec Gossard, en regardant voler les mouches.

Le matin, aussitôt l'école finie, j'allais trouver la mère Balais dans notre baraque, sur la *place* ; elle me demandait presque toujours :

« Eh bien ! Jean-Pierre, ça marche ? »

Et je répondais :

« Oui, mais c'est dur tout de même.

—Hé ! faisait-elle, tout est dur dans ce monde. Si les pommes et les poires roulaient sur la grande route, on ne planterait pas d'arbres ; si le pain venait dans votre poche, on ne retournerait pas la terre, on ne sèmerait pas le grain, on ne demanderait pas la pluie et le soleil, on ne faucillerait pas, on ne mettrait pas en gerbes, on ne battrait pas en grange, on ne vannerait pas, on ne porterait pas les sacs au moulin, on ne moudrait pas, on ne traînerait pas la farine chez le boulanger, on ne pétrirait pas, on ne ferait pas cuire ; ce serait bien commode, mais ça ne peut pas venir tout seul, il faut que les gens s'en mêlent. Tout ce qui pousse seul ne vaut rien, comme les chardons, les orties, les épines, et les herbes tranchantes au fond des marais. Et plus on prend de peine, mieux ça vaut ; comme pour la vigne au milieu des pierrailles, sur les hauteurs, où l'on porte du fumier dans des hottes ; c'est aussi bien dur, Jean-Pierre, mais le vin est aussi bien bon. Si tu voyais, en Espagne, dans le midi de la France et le long du Rhin, comme on travaille au soleil pour avoir du vin, tu dirais : « C'est encore bien heureux de rester assis à l'ombre, et d'apprendre quelque chose qui nous profitera toujours ! » Maintenant je te fais retourner et ensemencer par le père Vassereau, et plus tard qui est-ce qui coupera le grain ? qui est-ce qui aura du pain sur la planche ? c'est toi ! Je fais cela parce que tu me plais, mais il faut en profiter. Je ne suis peut-être pas là pour longtemps. Profite, profite !... »

Ces choses m'attendrissaient, et je me donnais de la peine ; j'aurais voulu tout savoir, pour réjouir la mère Balais.

Il faut dire aussi que M. Vassereau n'était pas mécontent de moi, car au bout d'une semaine je connaissais mes lettres, et même il disait tout haut :

« Regardez ce Clavel, un garçon de Saint-Jean-des-Choux, il connaît ses lettres dans une semaine, au lieu que ce grand âne rouge de Materne et ce pendard de Gourdier, depuis trois ans n'ont encore appris qu'à dénicher des merles et à déterrer des carottes dans les jardins après la classe. Ah ! les gueux.... ah ! la mauvaise race ! »

Il se fâchait en parlant, et finissait par tomber dessus, de sorte que l'école était remplie de cris terribles. M. Vassereau répétait sans cesse :

« Si vous êtes pendus un jour, on ne pourra pas me faire de reproches ; car, Dieu merci ! je m'en donne de la peine pour vous redresser. J'use plus de martinets pour ces Gourdier et ces Materne, que pour tous les autres ensemble ; et encore ça ne sert à rien, ils deviennent de pire en pire, et tous les jours on vient se plaindre près de moi, comme si c'était ma faute. »

C'est vers ce temps que M. Vassereau me mit dans la troisième classe des grands, et qu'il me dit :

« Tu préviendras madame Balais de t'acheter une ardoise pour écrire en gros. »

La mère Balais eut une véritable satisfaction d'apprendre que j'avançais.

« Je suis contente de toi, Jean-Pierre, me dit-elle ; tu me feras honneur. »

Tous les gens de la maison, et madame Madeleine elle-même, avaient fini par s'habituer à me voir ; on ne criait plus contre moi. La petite Annette venait à ma rencontre, quand je sortais de l'école, en disant :

« Voici notre Jean-Pierre ! »

J'aurais dû me trouver bien heureux, mais j'avais toujours le cœur gros d'être enfermé ;

je ne pouvais pas m'habituer à rester assis deux heures de suite sans bouger. Ah! la vie est une chose dure, et l'on n'arrive pas pour son amusement dans ce monde.

Combien de fois, en classe, lorsque le temps était beau, que le soleil brillait entre les exemples pendues aux fenêtres ouvertes, et que de petites mouches dansaient en rond dans la belle lumière, combien de fois j'oubliais l'ardoise, l'exemple et les parafes, la vieille salle, les camarades et la grammaire, regardant ce beau jour les yeux tout grands ouverts, comme un chat qui rêve, et me représentant la côte de Saint-Jean-des-Choux : les hautes bruyères violettes et les genêts d'or où bourdonnaient les abeilles; les chèvres grimpant à droite et à gauche dans les roches, allongeant leur long cou maigre et leur petite barbe, pour brouter un bouquet de chèvrefeuille dans le ciel pâle; les bœufs couchés à l'ombre d'un vieux hêtre, les yeux à demi fermés, mugissant lentement comme pour se plaindre de la chaleur. Et nos coups de fouet retentissant dans les échos de Saint-Witt; notre petit feu de ronces déroulant sa fumée vers les nuages; la cendre blanche où rôtissaient nos pommes de terre; puis les grands bois de sapins tout sombres, descendant au fond des vallées; le bourdonnement de l'eau, le chant de la haute grive à la nuit, les coups de hache des bûcherons dans le silence, ébranchant les arbres... Combien de fois... combien de fois je me suis représenté ces choses!

Tout à coup une voix me criait :

« Clavel, qu'est-ce que tu regardes? »

Et je frémissais, en me remettant bien vite à écrire.

Rarement M. Vassereau me frappait. Il faisait une grande différence entre ses élèves, il ne s'indignait que contre les incorrigibles. Je crois qu'il devinait mes pensées, et qu'il en avait de semblables, les jours de beau temps, pour son village.

A ceux qui viennent du grand air, aux enfants qui, durant des années, ont niché comme les oiseaux autour des bois, il faut du temps pour s'habituer à la cage, oui, il faut du temps! l'idée de la verdure leur revient toujours, et la bonne odeur des feuilles, des prés, des eaux courantes, leur arrive par-dessus les remparts.

Si nous n'avions pas eu les jeudis, je crois que je serais mort de chagrin; car, malgré les bonnes soupes de la mère Balais, je maigrissais à vue d'œil. Heureusement, nous avions les jeudis : Demain nous irons au Haut-Bar. au Géroldseck, à la Roche-Plate. Nous irons cueillir les noisettes au fond de Fiquet, nous courrons dans l'ombre des sapins, nous grimperons, nous crierons, nous ferons tout ce que nous voudrons.

Oh! les jeudis... le Seigneur devrait bien en faire deux par semaine.

Les dimanches, il fallait aller à la messe et aux vêpres, la moitié de la journée était perdue.

Mais les jeudis nous partions de grand matin, et la mère Balais me disait d'avance :

« Demain, il faut que tu coures, Jean-Pierre; je ne veux pas te voir maigrir comme ça. Cette école, c'est bon... c'est très-bon; mais on ne peut pourtant pas s'échiner à rester assis. Les enfants ont besoin d'air. Va courir! Baigne-toi, mais prends garde d'aller dans les endroits dangereux. Avant de savoir bien nager, il faut se tenir sur les bords. Il n'y a que les bêtes qui se noient. Prends garde! mais amuse-toi bien... Galope, grimpe; la bonne santé passe encore avant les quatre règles : c'est le principal. »

Elle n'aurait pas eu besoin de me dire tout cela, car j'y pensais deux jours d'avance, et je m'en réjouissais. Nous étions trois : le petit Jean-Paul Latouche, le fils du greffier, Emmanuel Dolomieu, le fils de notre juge de paix, et moi. Annette voulait nous suivre; elle pleurait, elle m'embrassait; mais madame Madeleine ne voulait pas; et nous étions déjà bien loin dans la rue, à courir, que nous entendions encore ses grands cris et ses pleurs.

Emmanuel et Jean-Paul avaient toujours quelques sous dans leur poche; moi je n'avais qu'une croûte de pain, mais je trouvais plus de noisettes, plus de brimbelles, plus de tout, et nous partagions.

Notre première idée était toujours d'aller nous baigner. Ah! la rivière de la Zorne, derrière la Roche-Plate, avec ses trembles et ses hêtres, nous connaissait bien, et je pourrais encore vous montrer le bon fond de sable, à droite du vallon de la Cible.

Quel bonheur, mon Dieu! d'arriver au bord de la roche nue; de voir l'immense vallée au-dessous, pleine de forêts; les grandes prairies en bas, la rivière qui frissonne sous les trembles; le sentier creux qui descend dans le sable brûlant, entre les petites racines pendantes où filent des centaines de lézards, et de se mettre à galoper dans ce sentier bordé de hautes bruyères sèches!

Quel bonheur d'entrer dans les pâturages au fond à perte de vue; de bien regarder si l'on ne découvre pas un garde champêtre avec son chapeau noir et sa plaque d'étain sur le bras, et d'avancer hardiment dans l'herbe jusqu'au cou, les uns derrière les autres, pour ne laisser qu'une petite trace!

Quel plaisir d'arriver au bord de la rivière,

de mettre la main dedans en criant tout bas : « Elle est chaude ! » de jeter bien vite à terre sa petite blouse, d'ôter ses souliers, son pantalon, ses bas, en se cachant et riant, pendant que l'eau siffle et bouillonne sur les cailloux noirs ; puis de se lancer à la file : un... deux... trois... et de descendre le courant comme des grenouilles, sous l'ombre qui tremblote ; tandis que les demoiselles vertes vont en zigzag et font sonner leurs ailes sous la voûte de feuillage !

O le bon temps !

Comme on frissonne en se redressant dans l'écume, comme on se tape l'un à l'autre sur le dos, pour tuer les grosses mouches grises qui veulent vous piquer ; comme on est heureux d'aller, de venir, de se jeter des poignées d'eau ; et puis d'écouter, d'avoir peur du garde !—Comme on espionne !

Et bien plus tard, lorsque vos dents se mettent à claquer et qu'on se dit : « J'ai la chair de poule... sortons ! » et qu'on s'assied dans le sable brûlant, en grelottant, la figure toute bleue, comme on se sent tout à coup bon appétit ; et, si l'on a eu soin d'emporter une croûte de pain, comme on mord dedans de bon cœur ! Dieu du ciel, il y a pourtant de beaux jours dans la vie !

Puis une fois rhabillés, quand on remonte dans le bois, tout frais, tout ragaillardis, en sifflant, et battant les buissons pour dénicher les touffes pâles des noisettes... Parlez-moi d'une existence pareille ! Quand l'école ne serait faite que pour avoir des jeudis, je soutiendrais qu'elle est bonne et qu'elle montre la sagesse du Seigneur.

Et les jours, les semaines, les mois se suivaient ; après le dimanche et le jeudi, l'école ; après l'été, l'automne : la saison des poires et des pommes qu'on range dans le fruitier, la saison où les bois se dépouillent, où de grands coups de vent traînent les feuilles mortes dans les sentiers.

Alors les noisettes, les myrtilles, les faînes sont passées. On croirait que tout va finir. — Et le froid, les premières gelées blanches, l'hiver, les portes fermées, le vieux métier qui va son train, la pluie que le vent chasse dans notre baraque sur la place : tout marche, les ennuis comptent comme le reste.

L'hiver était donc venu, l'hiver avec ses gros flocons, ses longues pluies qui s'égouttent des toits durant des semaines, l'hiver avec la chaufferette et les gros sabots fourrés de la mère Balais, avec les *balayades* du matin, lorsque les femmes, le jupon relevé, poussent la boue d'une porte à l'autre, que les pelotes de neige se croisent dans l'air, qu'on crie, qu'on bataille, qu'on a les oreilles rouges et les mains brûlantes. Une vitre tombe chez M. Reboc, l'avocat, ou chez M. Hilarius, le président... On se sauve... la servante sort... Personne n'a fait le coup !

Ensuite les grands jeudis tout gris de l'hiver, au coin du feu quand la flamme petille, que la marmite chante, qu'on se réunit en bas chez les Dubourg, en filant ; que madame Madeleine parle de la fortune de sa tante Jacqueline de Saint-Witt ; que la mère Balais raconte l'histoire des écluses de la Hollande, où Balais avait des souliers en paille tressée, pendant qu'il gelait à pierre fendre !... et les rencontres de Torres-Vedras, de Badajoz, des Arapiles, où l'on suait sang et eau.

Et les coups de vent, la nuit, qui s'engouffrent dans la cour, en enlevant les ardoises du colombier ! Alors on raccourcit ses jambes sous la couverture, on se tire l'édredon sur le nez, on écoute : la mère Balais tousse à côté, le coucou des Rivel, en bas, sonne une heure ; on se rendort lentement.

Oui, voilà l'hiver ! Il est bien long au pied des montagnes, et pourtant avec quel bonheur on se rappelle le coin du feu, les bonnes figures empaquetées des voisins, les moufles tirées jusqu'aux coudes, les sabots remplis de peau de lapin, et jusqu'au grand fourneau de l'école, lorsqu'on arrivait un des premiers, au petit jour, avant M. Vassereau, et qu'on se réchauffait en cercle, le petit sac au dos, pendant que la pluie coulait à flots sur les vitres !

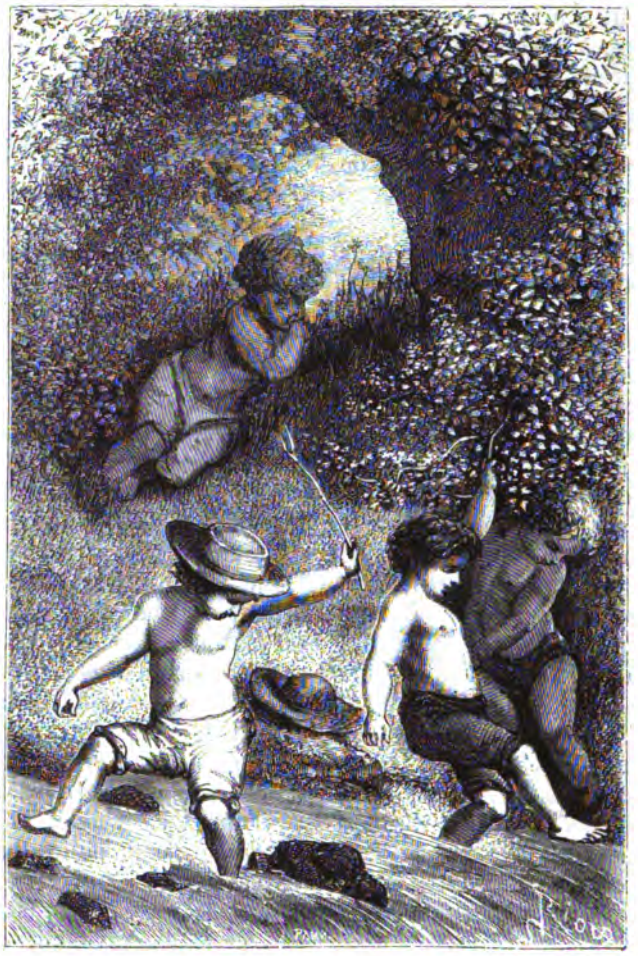
Comme on se dit plus tard : » Quand donc ce bon temps reviendra-t-il ? quand serons-nous jeunes encore une fois ? »

Avec tout cela, j'avançais dans mes classes, et M. Vassereau m'avait choisi pour apprendre les répons de la messe, avec trois ou quatre autres bons sujets. Il nous faisait mettre à genoux au milieu de l'école, et nous répondions tous ensemble ; l'un aidait l'autre. Il disait :

« Clavel, je te préviens que tu seras enfant de chœur ; tu prendras la chemise rouge et la toque de Blanchot, tu chanteras avec Georges Cloutier. Tu viendras tous les dimanches. »

Il me faisait chanter le solfége après dix heures, et cela me remplissait d'orgueil. Les Materne disaient que je flattais M. Vassereau ; madame Madeleine me prenait en considération ; le père Antoine me donnait deux liards pour passer à l'offrande, et la mère Balais se réjouissait de ma bonne conduite.

Souvent M. Vassereau répétait en classe que je marchais sur les traces de Robichon, capitaine au 27e de ligne,—son meilleur élève,— et que je n'avais qu'à continuer.



Descendre le courant, sous l'ombre qui tremblote. (Page 15.)

VI

Cela dura trois ans. J'étais alors l'un des premiers de l'école; je savais mon catéchisme, j'avais une belle écriture, je connaissais un peu d'orthographe et les quatre règles. Il était temps de faire ma première communion et d'apprendre un état.

La mère Balais me répétait souvent :

« De mon temps, Jean-Pierre, où le courage et la chance faisaient tout, je t'aurais dit d'attendre tes dix-huit ans et de t'engager; mais je vois bien aujourd'hui ce qui se passe : la vie militaire n'est plus rien; on traîne ses guêtres de garnison en garnisen, on va quelques années en Afrique pour apprendre à boire de l'absinthe, et puis on revient dans les vétérans. »

Emmanuel Dolomieu, le petit Jean-Paul et plusieurs autres de mes camaredes étudiaient depuis quelques mois le latin au collége de Phalsbourg, pour devenir juges, avocats, notaires, officiers, etc.

M. Vassereau soutenait que j'avais plus de moyens qu'eux, et que c'était dommage de me laisser en route; mais à quoi servent les moyens quand on est pauvre ? Il faut gagner sa vie!

Une grande tristesse m'entrait dans le cœur; mais je ne voulais pas chagriner la mère Balais et je lui cachais mes peines, lorsque vers la fin du printemps il arriva quelque chose d'extraordinaire que je n'ou-

— Ah ! dit la mère Balais en se redressant. » (Page 18.)

blierai jamais. Ce matin, huit jours avant ma première communion, on savait déjà que je serais à la tête des autres, que je réciterais l'*Acte de Foi*, et que je ferais les réponses. M. le curé Jacob lui-même était venu le dire à la maison, et le bruit en courait parmi toutes les bonnes femmes de la ville.

C'était un grand honneur pour nous, mais la dépense était aussi très-grande. On parlait de cela tous les jours. Madame Madeleine, qui se mêlait de tout, comptait tant pour l'habit, tant pour le gilet et la cravate blanche, tant pour le pantalon, les souliers et le chapeau ; cela faisait une bien grosse somme, et la mère Balais disait :

« Eh bien ! il faudra faire un petit effort. Jean-Pierre va maintenant apprendre un état ; c'est le dernier grand jour de sa jeunesse. »

Annette, devenue plus grande, s'écriait :

« Puisqu'il est le premier, il doit être aussi le plus beau. »

Moi qui commençais à comprendre la vie, je me taisais.

Et ce matin-là, comme on venait encore de causer en bas, dans la chambre des Dubourg, de cette grosse affaire, pendant que la mère Balais était sortie, sur le coup de huit heures, voilà que la porte s'ouvre, et qu'une grande femme rousse entre avec un panier sous le bras.

Il faisait obscur dans la petite chambre et je ne reconnus pas d'abord cette femme. Ce n'est qu'au moment où, d'une voix criarde

comme à la halle, elle se mit à dire : « Bonjour la compagnie, bonjour ! Je viens voir notre garçon ! » que je reconnus madame Hocquart, ma cousine, celle qui m'avait repoussé trois ans avant à Saint-Jean-des-Choux, en disant que mon père était un gueux.

Elle regardait de tous les côtés. Je n'avais plus une goutte de sang ; j'étais saisi.

« Eh bien ! cria-t-elle en me voyant, eh bien ! Jean-Pierre, il paraît que tu te conduis bien ?... Ça nous fait plaisir à tous, à tous les parents, à ce pauvre Guerlot : il en avait les larmes aux yeux... Et la Paesel... et le Kôniam !... »

Je ne répondais pas, je me sentais bouleversé.

« Asseyez-vous donc, madame Hocquart, dit madame Madeleine en avançant une chaise, asseyez-vous. Mon Dieu, oui ! on ne peut pas se plaindre. Mais voilà cette première communion... quelle dépense !

—Justement, s'écria la grande Hocquart, nous y avons pensé ! nous avons dit : « Cette brave mère Balais, elle ne peut pourtant pas tout faire ; c'est pourtant notre sang... c'est notre parent ! Alors, tenez... »

Elle leva la couverture de son panier et en tira un habit neuf, une paire de souliers, un pantalon et un gilet.

Madame Madeleine et Annette poussaient des cris d'admiration :

« Oh ! madame Hocquart !

—Oui, oui, nous pensons que ça lui ira bien !

Et comme je restais sombre derrière la table, madame Madeleine me dit :

« Mais avance donc, Jean-Pierre, viens donc remercier ta cousine, cette bonne madame Hocquart. »

Alors je sentis quelque chose se retourner en moi, quelque chose de terrible, et, sans y penser, je répondis :

« Je ne veux pas !

—Comment, tu ne veux pas ?

—Non, je ne veux rien ; je ne veux pas d'habits ! »

La mère Hocquart s'était redressée tout étonnée.

« Qu'est-ce qu'il a donc ? fit-elle de sa voix traînarde, qu'est-ce qu'il a donc, notre Jean-Pierre ?

—Ah ! cria madame Madeleine, il est fier ; la tête lui tourne à cause des honneurs.

—Hé ! fit la marchande de poisson, c'est dans la famille, cette fierté-là ! Cette fierté-là, c'est ce qui fait les gens riches. »

En ce moment, le bon père Antoine me dit :

« Jean-Pierre, comment, tu ne remercies pas ta cousine ! Tu n'as donc pas de reconnaissance ? »

Et comme il parlait, je ne pus m'empêcher d'éclater en sanglots. J'allai me mettre le front contre le mur, en fondant en larmes.

Tout le monde s'étonnait. Le père Antoine, se levant, vint près de moi :

« Qu'est-ce que tu as ? me dit-il tout bas.

—Rien.

—Tu n'as rien ?

—Non... je ne veux rien d'eux ! lui dis-je au milieu de mes sanglots.

—Pourquoi ?

—Ils m'ont chassé ; ils ont dit que mon père et ma mère étaient des gueux ! »

Le père Antoine, en m'entendant parler ainsi, devint tout pâle ; et comme madame Madeleine recommençait ses reproches, pour la première fois il lui dit brusquement :

« Tais-toi, Madeleine ! tais-toi ! »

Il se promenait de long en large dans la chambre, la tête penchée. Madame Madeleine ne disait plus rien. Moi je restais le front au mur, les joues couvertes de larmes. La petite Annette, derrière moi, disait :

« Oh ! ils sont pourtant bien beaux, les habits.... Regarde seulement, Jean-Pierre. »

Et comme la mère Hocquart, poussant un éclat de rire aigre, rempaquetait les habits et s'écriait : « Tu n'en veux pas, garçon ? Oh ! il ne faut pas pleurer pour ça..., bien d'autres en voudront. Ah ! c'est comme ça que tu remercies les gens ! » comme elle disait cela, riant tout haut et refermant son panier, la porte se rouvrit, et j'entendis la mère Balais s'écrier :

« Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi donc est-ce que Jean-Pierre pleure ?

—Hé ! répondit madame Madeleine, figurez-vous qu'il ne veut pas accepter des habits magnifiques pour sa première communion, des habits que sa cousine Hocquart apporte tout exprès de son village.

—Ah ! dit la mère Balais en se redressant ; pourquoi donc n'en veux-tu pas, Jean-Pierre ?

—C'est qu'il se rappelle qu'on a traité son père de gueux à Saint-Jean-des-Choux, répondit brusquement le père Antoine.

—Ah ! ah ! il se rappelle ça.... Et c'est pour ça qu'il ne veut pas de leurs habits ! s'écria la brave femme. Eh bien ! il a raison.... il montre du cœur. »

Et regardant la mère Hocquart :

« Allez-vous-en, dit-elle, on s'est passé de vous jusqu'à présent, on s'en passera bien encore. C'est moi, Marie-Anne Balais, qui veux donner des habits à cet enfant. Allez-vous-en au diable, entendez-vous ? »

La grande Hocquart voulait crier, mais la mère Balais avait une voix bien autrement forte que la sienne, une véritable voix de tempête qui couvrait tout, criant :

« Allez-vous-en, canaille !... vous avez renié votre sang.... Vous méritez tous d'être pendus !... »

En même temps, Rivel et sa femme, et deux ou trois voisines attirées par le bruit, entraient ; de sorte que la marchande de poisson, voyant cela, n'eut que le temps de reprendre son panier et de se sauver, en disant d'un air désolé :

« Ayez donc l'idée de faire le bien.... c'est encourageant.... c'est encourageant ! »

La mère Balais alors vint me toucher l'épaule :

« C'est moi, Jean-Pierre, qui te donnerai des habits, me dit-elle.

—Oh ! m'écriai-je en l'embrassant, de vous... rien qu'une blouse... ce sera bien assez.

—Tu n'auras pas seulement une blouse, fit-elle attendrie, tu auras tout plus beau que les autres. Ne vous inquiétez donc pas tant, madame Madeleine, cet enfant a du cœur ; avec du cœur on fait son chemin. »

Ainsi parla cette brave femme, que je regarderai toujours comme ma mère. Et huit jours après, j'avais de beaux habits pour ma première communion, des habits un peu grands, pour servir longtemps. Toute la maison était dans la joie.

Ces choses lointaines me sont revenues tout à l'heure, et j'en ai pleuré ! — C'étaient les derniers beaux jours de l'école, maintenant une autre vie, d'autres soins allaient commencer : la vie d'apprentissage, où l'on ne travaille pas seulement pour soi, mais pour un maître, où l'on est forcé de s'appliquer toujours et de songer à l'avenir.

VII

Deux ou trois jours après ma première communion, la mère Balais me demanda si j'aimais plus un métier qu'un autre. Nous étions justement à déjeuner. Je lui répondis que celui qui me plaisait le plus, c'était l'état de menuisier, parce que rien ne me faisait plus plaisir à voir que de beaux meubles, de grandes commodes, des armoires bien polies, des cadres en vieux noyer, et d'autres objets pareils.

Cela lui plut.

« Je suis contente, me dit-elle, que tu choisisses, car ceux qui prennent le premier métier venu montrent qu'ils n'ont d'idée pour aucun. Et quand on est décidé,—fit-elle en se levant, — autant partir tout de suite. Mets ton habit, Jean-Pierre, je vais te conduire chez le maître menuisier Nivoi, près de la fontaine. Tu ne pourrais jamais être en meilleures mains. Nivoi connaît la menuiserie mieux que pas un autre de la ville. C'est un homme de bon sens ; il a fait son tour de France, il est même resté cinq ou six ans à Paris. Je suis sûre que pour me faire plaisir, il te recevra d'emblée.

Je connaissais le père Nivoi depuis longtemps, avec sa veste de drap gris à larges poches carrées, où se trouvaient d'un côté le mètre et le tire-ligne, et de l'autre la grande tabatière en carton. Sa figure franche, ouverte, ses petits yeux malins me plaisaient. Je n'aurais pas choisi d'autre maître, et je m'habillai bien vite, pendant que la mère Balais mettait son châle.

Nous sortîmes quelques instants après, sans autres réflexions, et nous arrivâmes bientôt chez M. Nivoi, qui possédait une petite auberge à côté de son atelier, en face du magasin de bois et de la fontaine.

L'auberge avait pour enseigne deux chopes de bière mousseuse ; elle était toujours pleine de hussards, qui chantaient pendant que la scie et le rabot allaient en cadence.

Nous entrâmes dans l'atelier vers neuf heures. M. Nivoi, en train de tracer de grandes lignes à la craie rouge sur une planche, fut tout étonné de nous voir.

« Hé ! c'est la mère Balais ! dit-il. Est-ce que la baraque tombe ensemble ? En avant les chevilles !

—Non, la baraque est encore solide, répondit la mère Balais en riant. Je viens vous demander un autre service.

—Tout ce qui vous plaîra, dans les choses possibles, bien entendu.

—Je le savais, dit la mère Balais ; je comptais sur vous. Voici Jean-Pierre que vous connaissez... le fils de Nicolas Clavel, de Saint-Jean-des-Choux, que je regarde comme mon propre enfant. Eh bien ! il voudrait apprendre votre état ; il est plein de bonne volonté, de courage, et, si vous le recevez, je suis sûre qu'il fera son possible pour vous contenter.

—Ah ! ah ! dit le père Nivoi d'un air grave et pourtant de bonne humeur, est-ce vrai, Jean-Pierre ?

—Oui, monsieur Nivoi, je promets de vous contenter, si c'est possible...

—Avec moi, c'est toujours possible, dit le vieux meuisier en déposant sa grande règle sur l'établi, et criant à la porte du cabaret :

—Marguerite ! Marguerite ! »

Aussitôt la femme de M. Nivoi, une femme assez grande, de bonne mine, habillée à la mode des paysans, ouvrit la porte et demanda :

« Qu'est-ce que c'est, Nivoi?

—Tu vas tirer une bonne bouteille de rouge, et tu la porteras dans la chambre, là-haut, avec deux verres. Madame Balais et moi nous sommes en affaire, nous avons besoin de causer. »

La femme descendit à la cave; et comme l'ouvrier de M. Nivoi, Michel Jâry, sec, maigre, décharné, la figure longue et pâle, cessait de raboter pour nous écouter, M. Nivoi lui dit :

« Hé! Michel, ce n'est pas pour toi que je fais monter la bouteille; tu peux continuer sans gêne, madame Balais ne t'en voudra pas à cause du bruit, ni moi non plus. »

Il dit cela d'un air sérieux, en prenant une bonne prise; et sa femme étant alors devant la porte, sur le petit escalier de bois, avec les deux verres et la bouteille :

« Mère Balais, fit-il, je vous montre le chemin. »

Ils montèrent ensemble dans la chambre qui se trouvait à côté de l'atelier, au-dessus, en forme de colombier. Elle avait une lucarne, et le vieux menuisier, de cette lucarne, en vidant sa bouteille le coude sur la table, voyait tout ce qui se passait en bas. C'est là qu'il restait une partie des matinées, avec son ami, le vieux géomètre Panard, causant de différentes choses qui leur faisaient du bon sens. Ils s'aimaient comme des frères! Et lorsqu'ils avaient vidé leur bouteille chez Nivoi, vers onze heures, ils allaient vider une autre bouteille chez Panard, qui possédait aussi une auberge sur la grande route.

Chez Nivoi, Panard payait la bouteille devant la femme, et Nivoi mettait les douze sous dans sa poche, et chez Panard, Nivoi payait la bouteille, et Panard mettait les douze sous dans sa poche; par ce moyen, les femmes étaient toujours contentes en pensant : « C'est l'autre qui paye, nous avons les douze sous! Avec ces douze sous, ils vidaient leurs caves à tous les deux, sans avoir de trouble dans leur ménage. Et cela montre bien que l'argent n'est pas aussi nécessaire qu'on pense, et qu'avec une trentaine de sous on pourrait faire rouler le commerce.

Mais tout cela n'empêchait pas M. Nivoi d'être un excellent menuisier, un homme d'esprit et de bon sens, qui ne se souciait pas de devenir riche, parce qu'il savait bien que nous finissons tous par aller derrière la bascule, les pieds en avant. Son ami Panard avait les mêmes idées. Je les ai toujours regardés comme des gens très-respectables, amateurs de bon vin.

La mère Balais et M. Nivoi étaient donc montés dans la chambre; moi je restais en bas avec Jâry, qui continuait à raboter, allongeant ses grands bras maigres d'un air de mauvaise humeur.

Je vis tout de suite que nous ne serions pas bons camarades, car au bout d'un instant, s'étant arrêté pour rajuster le rabot, il me dit en donnant de petits coups sur la tête du tranchet :

« Allons, apprenti, commence par ramasser les copeaux et mets-les dans ce panier. »

Je devins tout rouge, et je lui répondis au bout d'un instant :

« Si monsieur Nivoi veut de moi, je reviendrai cette après-midi, et je ramasserai les copeaux.

—Ah! tu as peur de salir tes beaux habits, fit-il en riant. C'est tout simple : quand on s'appelle monsieur Jean-Pierre, qu'on est le premier à l'école, qu'on connaît l'orthographe, et qu'on porte chapeau, de se baisser, ça fait mal aux reins. »

Il me dit encore plusieurs autres choses dans le même genre; comme je ne répondais pas, tout à coup la voix du père Nivoi se mit à crier de la lucarne :

« Hé! dis donc, Jâry, mêle-toi de ce qui te regarde. Je ne te donne pas cinquante sous par jour pour observer si l'on a des chapeaux ou des casquettes. Tu devrais être honteux d'ennuyer un enfant qui ne te dit rien. Est-ce que c'est sa faute, s'il n'est pas aussi bête que toi? »

Aussitôt Jâry se remit à raboter avec fureur; et quelques instants après la mère Balais et M. Nivoi redescendirent l'escalier.

« Eh bien! c'est entendu, disait M. Nivoi; Jean-Pierre viendra tout de suite après dîner et son apprentissage commencera. Je le prends pour quatre ans. Les deux premières années, il ne me servira pas beaucoup, mais les deux autres seront pour les frais d'apprentissage.

—Si vous voulez un écrit? dit la mère Balais.

—Allons donc! entre nous un écrit, s'écria le vieux menuisier. Est-ce que je ne vous connais pas? »

Ils traversaient alors l'atelier.

« Arrive, Jean-Pierre, » me dit la mère Balais.

Et nous sortîmes ensemble.

Dans la rue, M. Nivoi fit quelques pas avec nous, en expliquant que je devais arriver chaque matin à six heures en été, à sept en hiver; — que j'aurais une heure à midi pour

aller dîner, et que le soir à sept heures je serais libre, ainsi que toutes les journées des dimanches et grandes fêtes.

Ces choses étant bien entendues, il rentra dans l'atelier, et nous retournâmes chez nous.

VIII

Durant six ans, je restai chez le père Nivoi. Que de travail, que de tristesse, et pourtant que de bonheur aussi pendant ces longues années d'apprentissage! Tout revit en moi, tout se réveille! J'entends le rabot courir, la scie crier, le marteau résonner sous le grand toit de l'atelier; j'entends les verres tinter au cabaret voisin, les hussards chanter « *En avant, Fanfan la Tulipe!* » je vois les copeaux rouler sous l'établi ; je les repousse du pied, les joues et le front converts de sueur.

Et le grand Jâry, cet être pâle, maigre, les cheveux ébouriffés, je le vois aussi, je l'entends me donner des ordres : « Apprenti, le rabot! — Apprenti, les clous! — Enlève-moi cette sciure, apprenti, et plus vite que ça.— Qu'est-ce que c'est? tu te mêles d'ajuster... Ha! ha! de bel ouvrage! Comme c'est raboté!... Comme c'est scié!... Le patron va gagner gros avec toi... Il n'a qu'à faire venir du vieux chêne, pour t'apprendre à massacrer! »

Ainsi de suite. Et toujours de la mauvaise humeur, toujours des coups de coude en passant.

« Ote-toi de là, tu ne fais rien de bon! »

Quelle patience, mon Dieu! quelle bonne volonté d'apprendre il faut avoir, pour vivre avec des gueux pareils, sans foi ni loi, sans cœur ni honneur! Plus l'ouvrage est bon, plus ils le trouvent mauvais, plus l'envie leur aigrit le sang, plus ils verdissent et jaunissent. S'ils osaient vous attaquer!... Mais le courage leur manque. Pauvres diables!... pauvres diables!...

Voilà pourtant la vie, voilà le soutien qu'il faut attendre dans ce bas monde.

Le père Nivoi voyait la jalousie de ce mauvais gueux, et quelquefois il s'écriait :

« Hé! Michel, tâche donc d'être plus honnête avec Jean-Pierre. Tu n'as pas toujours été malin pour raboter une planche et pour enfoncer un clou; ça ne t'est pas venu tout seul... Il t'a fallu des années et des années. Et malgré tout, tu n'es pas encore le grand chambellan du rabot et de l'équerre, comme on disait sous l'autre; tu n'as pas encore deux clefs dans le dos, qui marquent ta grandeur. S'il avait fallu attendre sur toi pour inventer les chevilles, on aurait attendu longtemps. Je te défends d'être grossier avec l'apprenti; je ne veux pas de ça... Tu m'entends? »

Malheureusement, le brave homme n'était pas toujours à l'atelier; il avait des entreprises en ville, et Jâry le voyait à peine dehors, qu'il se vengeait sur moi d'avoir été forcé d'entendre ses plaisanteries.

Au milieu de ces misères, j'avais pourtant quelques instants de bonheur, et mon attachement pour la mère Balais augmentait toujours.

Il ne s'était pas encore passé six mois, que M. Nivoi m'avait permis d'emporter des copeaux à la maison. J'en mettais dans mon tablier tant qu'il pouvait en entrer. Avec quelle joie je criais sous la porte :

« Mère Balais, voici des copeaux! nous pouvons faire bon feu, le bois ne va plus manquer! »

Elle, voyant la joie de mon cœur, faisait semblant de regarder ces copeaux comme grand'chose :

« Je n'ai jamais vu d'aussi belle flamme, disait-elle. Et puis, ça chauffe, Jean-Pierre, que c'est un véritable plaisir. »

Un peu plus tard, au bout de l'année, connaissant un peu l'état, j'avais arrangé le fruitier d'une manière admirable, par couches de lattes bien solides. C'est à cela que je passais mes dimanches. Et, plus tard encore, la famille Dubourg ayant loué dans les environs de la ville un petit jardin, c'est moi qui construisis leur gloriette; c'est moi qui posai la petite charpente et qui garnis l'intérieur de paillassons, en croisant dehors le treillage pour les plantes grimpantes.

La petite Annette venait me voir et trouvait tout très-beau; madame Madeleine elle-même me faisait des compliments, et la mère Balais disait sans gêne :

« Jean-Pierre sera le meilleur ouvrier de Saverne; il sera même trop bon pour ce pays. C'est dans les capitales que les maîtres ouvriers doivent aller; c'est là qu'ils s'élèvent et qu'ils finissent même par épouser la fille d'un riche fabricant, soit en clavecins, soit en meubles rares de toute sorte : armoires, commodes, volières. J'ai vu cela cent fois, particulièrement à Vienne en Autriche, et à Berlin, où les gens riches ont l'usage de marier leurs filles avec des ouvriers de bon sens. »

Elle voyait tout en beau, parce qu'elle m'aimait.

Les Dubourg, contents de leur gloriette, ne répondaient rien; mais je voyais pourtant aux yeux de madame Madeleine qu'elle trouvait

ces éloges trop grands, et qu'elle aurait bien voulu pouvoir en rabattre.

Ce qui fâchait le plus Jâry contre moi, c'étaient les copeaux; car jusqu'alors lui seul les avait pris, pour les donner à l'une de ses connaissances de la ruelle des Aveugles.—Enfin on ne peut pas contenter tout le monde.

Cela dura bien un an de la sorte. Je n'étais pas encore bien adroit dans notre métier, mais assez souvent M. Nivoi m'avait chargé de faire de petits meubles, comme les cassines qu'on nous commandait au collége, et toujours il avait paru content.

« C'est bien, Jean-Pierre, disait-il, cela peut aller; il manque encore la dernière main. Voici des jointures qui ne sont pas assez serrées, cette charnière est trop lâche... la serrure a pris trop de bois... Mais, pour un apprenti, cela marche très-bien. »

Naturellement Jâry, ces jours-là, se montrait encore plus mauvais qu'à l'ordinaire; aussitôt le maître sorti de l'atelier, il tournait en moquerie ses compliments et traitait mon ouvrage de savate. S'il avait pu tout casser et détraquer, il l'aurait fait volontiers; mais il n'osait pas, et regardait seulement en levant ses deux épaules maigres, et disait :

« Ah ! le beau chef-d'œuvre ! Écoutez comme ça s'ouvre, comme ça se ferme ! »

Il faisait aller le couvercle en répétant :

« Cric ! crac ! c'est un meuble à musique... Ça crie... ça chante... ça possède tous les agréments ensemble. On peut mettre des livres dans la cassine, et jouer en même temps de la musique au professeur..... Continue, Jean-Pierre, tu promets, tu promets ! »

Il soufflait dans ses joues, et se tenait les deux mains sur les côtes, comme pour s'empêcher de rire.

On pense si j'étais indigné; je voyais sa méchanceté. Si je n'avais pas eu tant d'égards pour M. Nivoi, pour la mère Balais et tout le monde, j'aurais dit à ce gueux ce que je pensais de lui.

J'avais bien de la peine à me contenir, mais un beau matin la coupe fut pleine, et je vais vous raconter les choses en détail, parce qu'il faut tout expliquer, pour que les honnêtes gens voient clairement de quel côté se trouvent les torts, et qu'ils se disent en eux-mêmes : « C'était trop... cela ne pouvait pas durer... nous en aurions fait autant. »

Voici donc comment la chose finit.

Au commencement de ma troisième année d'apprentissage, quelques jours avant la Sainte-Anne, qui tombe le 27 juillet, un soir, au moment de partir, M. Nivoi me dit, après avoir regardé mon travail :

« Jean-Pierre, je suis content de toi, tu m'as rendu déjà de véritables services, et je veux te montrer ma satisfaction. Dis-moi ce qui peut te faire plaisir. »

En entendant ces paroles, je sentis mon cœur battre. Jâry, qui pendait son tablier et sa veste de travail au clou, se retourna pour écouter. J'aurais bien su quoi répondre, mais je n'osais pas. Et comme j'étais là tout troublé, le père Nivoi me dit encore :

« Hé ! tu n'as jamais rien reçu de moi, Jean-Pierre ! »

En même temps il tirait de sa poche une grosse pièce de cinq francs, qu'il faisait sauter dans sa main, en disant :

« Est-ce qu'une pièce de cinq francs ne t'irait pas, pour faire le garçon ? Réponds-moi hardiment; qu'est-ce que tu penses d'une pièce de cinq francs dans la poche de Jean-Pierre ? »

Mon trouble augmentait, parce que depuis longtemps j'avais une autre idée, une idée qui me paraissait magnifique, mais qui devait coûter cher. Je n'osais pas le dire, et pourtant, à la fin, ramassant tout mon courage, je répondis :

« Monsieur Nivoi, mon plus grand bonheur est d'abord de savoir que vous êtes content de moi; oui, c'est une grande joie, principalement à cause de la mère Balais...

—Sans doute, sans doute, fit-il attendri; mais toi, qu'est-ce que tu voudrais, qu'est-ce que tu pourrais désirer ?

—Eh bien ! monsieur Nivoi... Mais je n'ose pas ?

—Quoi ?

—Eh bien, ce qui me ferait le plus de plaisir, ce serait de montrer de mon travail à la mère Balais. »

Et comme M. Nivoi écoutait toujours :

« Nous avons à la maison une vieille table qui boîte, lui dis-je, une table ronde et pliante; il faut mettre quelque chose sous un pied, pour l'empêcher de boîter. Et si c'était un effet de votre bonté de m'en laisser faire une autre, elle arriverait juste pour la Sainte-Anne.

—Oh ! oh ! s'écria le père Nivoi d'un air à moitié de bonne humeur, à moitié fâché, sais-tu bien ce que tu me demandes ? Une table, une table ronde; du vieux noyer encore, bien sûr ?

—Oh non ! en chêne.

—En chêne... c'est bon... en chêne... mais... et ton travail pendant huit jours, dix jours, tu comptes ça pour rien !

—Oh ! je travaillerais le soir, monsieur Nivoi, je reviendrais après la journée deux ou trois heures. »

Alors il parut réfléchir et toussa deux ou trois fois dans sa main sans répondre, et seulement ensuite il dit :

« C'est pour la fête de la mère Balais?

—Oui.

—Et cette idée t'est venue comme ça?

—Oui, ce serait mon plus grand bonheur.

—Eh bien! soit, fit-il, j'y consens; tu travailleras le soir, et je te laisse le choix du bois. Arrive, il ne fait pas encore nuit, entrons au magasin. »

Aussitôt Jâry sortit et nous entrâmes au magasin. Il y avait de belles planches, et je regardais du vieux poirier qui m'aurait bien convenu, mais c'était trop cher. Je venais de prendre du chêne, quand M. Nivoi s'écria :

« Bah! puisque nous sommes en train de faire de la dépense, autant que ce soit tout à fait bien. Moi, Jean-Pierre, à ta place, je choisirais ce poirier. »

Cela me fit une joie si grande, que je ne pus seulement pas répondre; je pris la planche sur mon épaule, et nous rentrâmes dans l'atelier, où je la posai contre le mur. Tout ce que j'avais souhaité depuis deux ans arrivait. Je me représentais le bonheur de la mère Balais.

Je voyais déjà dans cette planche les quatre pieds, le dessus, le tour; je voyais que ce serait très-beau, que j'en aurais même de reste, et tout cela me serrait le cœur à force de contentement et d'attendrissement. Il ne m'était jamais rien arrivé de pareil; et dans le moment où je sortais en refermant l'atelier, M. Nivoi, qui voyait sur ma figure tout ce que je pensais, me demanda :

« Est-ce que tu reviendras travailler ce soir?

—Oh! oui, monsieur Nivoi, si vous voulez bien.

—Bon, bon, on mettra de l'huile dans la lampe. »

Je retournai chez nous tellement heureux, que j'arrivai dans notre petite allée sans le savoir. Je ne pensais plus qu'à ma table, et, tout de suite après le souper, j'allai prendre mes mesures et me mettre au travail.

Le plan de cette table était si bien dans ma tête que, au bout du troisième jour, toutes les pièces se trouvaient découpées et dégrossies; il ne fallait plus que les assembler, les raboter et les polir. M. Nivoi, deux ou trois fois le soir, vint me voir à l'œuvre; il examinait chaque pièce l'une après l'autre sur toutes les faces, en fermant un œil, et finalement il me dit :

« Eh bien! Jean-Pierre, maintenant que l'ouvrage avance, je dois te dire que tu as joliment profité de tes deux ans d'apprentissage, et que, pour être juste, au lieu de recevoir du vieux poirier, c'est toi qui me devrais encore du retour. »

Je petillais de joie, cela m'entrait jusque dans les cheveux.

« Enfin, dit-il, j'espère que tu me récompenseras par ton travail.

—Monsieur Nivoi, je serai votre ouvrier tant que vous voudrez! m'écriai-je; je ne mérite pas vos bontés.

—Tu les mérites cent fois, dit-il; tu es un bon ouvrier, un brave cœur, et, si tu continues, tu seras un honnête homme. Va, mon enfant, la mère Balais sera contente, et je le suis aussi. »

Il sortit alors, et cette nuit j'avançai tellement l'ouvrage, que toutes les pièces étaient jointes vers les dix heures, excepté le dessus. Le lendemain je fis le dessus; je repassai tout à la couronne de prêle, et j'appliquai le vernis pour commencer à polir la nuit suivante.

Personne ne savait rien de tout cela chez nous; la surprise et la joie devaient en être d'autant plus grandes. Mon cœur nageait de bonheur. Je n'avais qu'une crainte, c'était qu'on apprît quelque chose par hasard; et plus le moment approchait, plus mon inquiétude et ma satisfaction augmentaient.

Jâry, durant ces huit jours, n'avait rien dit; seulement il serrait les dents et me regardait d'un mauvais œil. Moi, je ne disais rien non plus.

Ma table déjà construite se trouvait dans un coin éloigné de l'établi. En entrant, le matin du jour où je devais commencer à polir, je regarde pour voir si le vernis avait séché, et qu'est-ce que je vois? un trou gros comme les deux poings dans la planche du milieu sur le bord.—Je devins tout pâle, et je tournai la tête. Jâry riait en dessous.

« Qu'est-ce qui a fait ça? lui dis-je.

—C'est le gros rabot, répondit-il en éclatant de rire; il ne faut pas mettre les beaux ouvrages sous la planche aux rabots, parce que quand les rabots tombent, ils font des trous.

—Et qu'est-ce qui a fait tomber le gros rabot?

—C'est moi, dit-il en riant plus fort; j'en avais besoin. »

A peine avait-il répondu : « C'est moi! » que je tombai sur le gueux comme un loup. J'avais la tête de moins que lui, ses mains étaient larges deux fois comme les miennes, mais du premier coup il fut culbuté, les jambes pardessus la tête, et je lui posai les genoux sur la poitrine, pendant qu'il me serrait en criant :

Le grand Jâry. (Page 24.)

« Ah ! brigand... ah ! tu oses !...

—Oui, j'ose, lui dis-je, » en écumant et lui donnant des coups terribles sur la figure.

Nous roulions dans les copeaux, il allongeait ses larges mains calleuses pour m'étrangler ; mais ma fureur était si grande, que malgré sa force j'avais presque fini par l'assommer, lorsque le père Nivoi et trois hussards accoururent à nos cris, et m'arrachèrent de dessus lui, comme un de ces dogues qu'il faut mordre pour les faire lâcher. Ils me tenaient en l'air par les bras et les jambes, j'avais des tremblements et des frémissements.

Le grand Jâry se leva en criant :

« Je te rattraperai ! »

Mais à peine avait-il dit : « Je te rattraperai ! » que je me lâchai d'une secousse, et que je le bousculai sur la table comme une plume. Il criait :

« A l'assassin !... à l'assassin !... »

Il fallut m'arracher encore une fois, et m'entraîner dans la chambre voisine. Le père Nivoi demandait :

« Qu'est-ce que c'est ?

Alors, fondant en larmes, je lui dis :

« Il a cassé ma table exprès.

—Ah ! il a cassé ta table ! fit-il ; le gueux... le lâche !... Ah ! il a cassé ta table exprès... Eh bien ! tu as bien fait, Jean-Pierre. Mais il peut se vanter d'en avoir reçu... Voilà pourtant la colère d'un honnête homme qu'on vole. »

Les hussards me regardaient tout surpris et se disaient entre eux :

« Tonnerre ! c'est pire qu'un chat sauvage ! »

Il m'arrivait même d'aller danser les dimanches. (Page 26.)

La femme de M. Nivoi venait de porter dans l'atelier un baquet d'eau fraîche, où Jâry se lavait la figure. Je l'entendais gémir ; il disait :

« Je ne travaillerai plus avec ce brigand, il a voulu m'assassiner. »

En même temps, il sanglotait comme un lâche, et M. Nivoi étant retourné le voir, lui dit :

« Tu as reçu ton compte... c'est bien fait. Tu ne veux plus travailler avec cet enfant, tant mieux ! C'est une bonne occasion pour moi d'être débarrassé d'un envieux, d'un imbécile. Va te faire panser chez M. Harvig. Tu pourras revenir ce soir ou demain, si tu veux, pour recevoir ton arriéré. Mais tu ne rentreras pas dans l'atelier ; tu viendras dans cette chambre, car si Jean-Pierre te voyait, il te déchirerait.

—Lui ! cria Jâry.

—Oui, lui ! Ne crie pas si haut, il est encore là ; les hussards le retiennent, mais il pourrait s'échapper. »

Nous n'entendîmes plus rien ! Quelques instants après, M. Nivoi revint en disant :

« Le gueux est parti. J'ai regardé le trou de la table ; nous allons changer tout de suite la planche du milieu, Jean-Pierre, et demain tout sera prêt pour la fête de la mère Balais. Ainsi console-toi, sois content, tout peut être réparé ce soir. »

Je me remis alors, et je fus bien étonné de voir que j'avais battu le grand Jâry. Je pensai en moi-même : « Ah ! si j'avais su cela plus tôt, tu ne m'aurais pas tant ennuyé depuis deux ans, mauvais gueux ! J'aurais commencé par

où j'ai fini; mais il vaut mieux tard que jamais. »

IX

Tout marche. Ma grande bataille contre Jâry était passée depuis quelques mois ; un autre compagnon, un joyeux Picard, qui riait, chantait et rabotait ensemble, avait remplacé le gueux ; nous vivions comme des frères.

M. Nivoi me donnait alors la moitié de la journée d'un ouvrier, sept francs cinquante centimes par semaine, que je remettais le samedi soir à la mère Balais, avec quel bonheur, je n'ai pas besoin de le dire ; mais elle me forçait toujours de garder quelques sous pour le dimanche :

« Un ouvrier doit avoir quelque chose dans sa poche, disait-elle; il ne doit pas être comme un enfant. Si l'occasion se présente d'accepter un verre de vin, il doit pouvoir le rendre. »

Je comprenais qu'elle avait raison, et je ne restais en arrière avec personne. Il m'arrivait même d'aller danser les dimanches hors de la ville, au *Panier-Fleuri*. Nous prenions du bon temps ; les filles de Saint-Witt, de Dosenheim ou d'ailleurs, en rentrant des vêpres, ne manquaient jamais de s'arrêter là ; quelques filles de Saverne y venaient aussi ; la clarinette, le trombone, le fifre, les éclats de rire et le bruit des canettes retentissaient sous les pommiers en fleurs.

Que voulez-vous ? C'est la jeunesse ! Ceux qui veulent qu'on ait toujours été majestueux, ne se souviennent de rien. Moi, j'aimais à danser, et puis, en rentrant le soir, à rêver tantôt à Marguerite, tantôt à Christine.

Une chose qui m'étonne, c'est que dans ce temps je ne songeais plus à la petite Annette ; nous étions devenus en quelque sorte étrangers l'un à l'autre; je la regardais comme une demoiselle ; elle me regardait peut-être comme un simple ouvrier, je n'en sais rien. C'était une personne un peu fière, attachée à ses devoirs, et rieuse tout de même. De temps en temps, par exemple, le soir, en me voyant revenir du travail, elle me criait :

« Hé ! Jean-Pierre, arrive donc, nous avons des beignets... Arrive ! »

Elle m'en apportait de tout chauds, en disant d'un air joyeux :

« Ouvre la bouche. »

C'était comme au premier temps de la jeunesse. Mais les dimanches elle se mettait bien ; elle ne faisait plus attention à Jean-Pierre en bras de chemise, et semblait se considérer comme au-dessus d'un menuisier, d'un charpentier ou de tous autres gens de métier. — Jamais elle ne venait au *Panier-Fleuri*.

Moi, je m'imaginais avoir de l'amour pour la fille du garde champêtre Passauf, la grande Lisa, que j'avais distinguée, Dieu sait pourquoi ! Je la promenais même autour du jardin après chaque valse, en me disant :

« C'est mon amoureuse ! »

Voilà pourtant comme on se forge des idées ! Et deux ou trois mois après, quand Lisa Passauf partit pour aller en condition à Paris avec sa sœur, je me regardai comme un être désespéré. Je m'écriais en moi-même :

« Jean-Pierre, tu ne connais pas ton désespoir, c'est le bonheur de ta vie qui vient de partir ! »

Mais huit jours après j'avais une autre danseuse, Charlotte Mériau, la fille du jardinier, et huit jours après encore une autre.

Au commencement de l'été suivant, mes années d'apprentissage étant finies, je reçus la journée entière de l'ouvrier; l'aisance entra dans notre petite chambre du troisième. La mère Balais disait que nous achèterions notre blé nous-mêmes à la halle, que nous ferions cuire notre pain chez le boulanger Chanoine, et que nous aurions une petite règle pour marquer les miches.

Elle voulait aussi faire ses provisions de légumes secs, avoir des pommes de terre à la cave et du bois au grenier; car de tout acheter en détail, cela revient trop cher.

J'étais heureux de voir que, au lieu de rester à la charge de cette brave femme, ma seconde mère, j'allais enfin lui devenir utile et soutenir ses vieux jours. Oui, cette satisfaction dépassait toutes les autres.

Deux ans se passèrent de la sorte, sans rien amener de nouveau ; mais en 1847, les changements, les grands changements arrivèrent. On rencontre des années pareilles dans la vie. Tout ce qu'on avait senti n'était rien. Cela ressemble à ces graines abandonnées sous la terre ; on ne les voit pas, elles sont comme mortes ; mais tout à coup le printemps arrive, et les voilà qui s'étendent vers le ciel.

Je me souviens que, juste au commencement du printemps, un matin que je travaillais avec le Picard en chantant et rabotant, nos trois fenêtres ouvertes sur la petite place de la Fontaine ; je me souviens que de temps en temps nous regardions les servantes arriver en petite jupe, la cruche ou le cuveau sous le bras, et se mettre à causer entre elles, en attendant leur tour. Le temps était très-beau.

la fontaine brillait au soleil comme un miroir; des files de vaches et de bœufs venaient s'abreuver, et puis levaient leurs mufles roses, d'où l'eau tombait goutte à goutte comme de véritables diamants, ou bien ils se sauvaient en dansant et levant les jambes de derrière, ce qui faisait pousser des cris aux servantes. Des enfants venaient aussi faire boire des chevaux et galopaient au milieu de tout cela; les fouets claquaient, les filles caquetaient et le Picard disait de bonne humeur :

« Voici la grosse Rosalie, la servante du cafetier, avec sa cruche. Ha! ha! ha! la gaillarde! Regarde ces bras, Jean-Pierre; voilà ce qu'on peut appeler une belle femme! Et l'autre donc, la fille du cordonnier; celle-là connaît toutes les histoires de la ville, elle en a pour deux heures avant de remplir sa cruche. »

Ensuite, tout en chantant, nous nous remettions à travailler. Le spectacle, les coups de fouet, les beuglements, les éclats de rire et les cris allaient leur train.

Et dans un de ces moments où nous regardions en reprenant haleine, de bien loin, du côté de la halle, je vois venir une jeune fille que je ne connaissais pas; elle avait une robe lilas, elle était en cheveux, elle s'avançait d'un bon petit pas, et longtemps d'avance je me disais :

« Quelle jolie fille! quelle est bien mise, et comme elle est bien faite! comme elle marche bien! »

J'ouvrais les yeux, pensant: «Je ne l'ai jamais vue, elle n'est pas de Saverne; mais c'est pourtant une ouvrière. Ce n'est pas une dame. «

Plus je la regardais, moins je la reconnaissais, quand tout à coup je vis que c'était Annette. Elle portait de l'ouvrage dans notre rue, à la dame de M. le commandant Tardieu; et je m'aperçus alors pour la première fois qu'elle était belle, qu'elle avait de beaux yeux bleus, des cheveux noirs très-beaux, des joues fraîches et riantes, enfin qu'elle était tout ce que j'avais vu de plus agréable. Cela me surprit tellement, que je recommençai tout de suite à pousser le rabot, dans un grand trouble, pour n'avoir pas l'air de l'avoir vue.

Et comme j'étais là, penché sur mon ouvrage, Annette en passant,—ce qui n'était jamais arrivé,—regarda dans notre atelier, en criant d'une voix gaie :

« Hé! bonjour, monsieur Jean-Pierre! Vous travaillez donc toujours, monsieur Jean-Pierre? »

Elle disait cela par plaisanterie. J'aurais dû répondre : « Eh! oui, mademoiselle Annette. Vous allez porter de l'ouvrage quelque part? » Nous aurions ri ensemble; mais alors je devins tout rouge et je me mis à bégayer je ne sais plus quoi, de sorte qu'Annette me regardait étonnée, et que le Picard se mit à dire :

« Il ne faut pas vous étonner, mademoiselle Dubourg, ce garçon est amoureux, mais tellement amoureux qu'il en perd la tête. »

Elle, alors, se dépêcha de partir en criant : « Ah! pauvre Jean-Pierre! » et riant comme une folle.

J'étais presque tombé de mon haut, en entendant ce que disait le Picard; et quand elle fut partie, je criai :

« Picard, vous êtes une vraie bête de dire des choses pareilles; vous allez me rendre malheureux pour toute ma vie.

Et même je m'assis sur le banc, la tête entre les mains, avec des envies de pleurer. J'étais désolé, j'aurais voulu me sauver. Le Picard, après m'avoir regardé quelques instants, dit :

« Écoute, Jean-Pierre, je n'ai voulu faire qu'une plaisanterie; mais je vois maintenant que j'avais raison.

—Non, ce n'est pas vrai!

—Si ce n'est pas vrai, pourquoi donc te fâches-tu?

—C'est que je suis honteux de ta bêtise.

—Ah! fit-il, tu n'as pas besoin de te désoler pour moi; je serais dix fois plus bête, que je ne m'en porterais pas plus mal. »

Avec un imbécile pareil, on ne pouvait pas raisonner, et je me remis à l'ouvrage en pensant :

« Mon Dieu! maintenant je n'oserai jamais rentrer chez nous! »

Il me semblait que tout était peint sur ma figure, et que madame Madeleine, en me rencontrant par hasard dans l'allée, allait tout voir d'un coup d'œil. J'avais bien tort; le soir, Annette ne pensait plus à rien. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire? Quelle fille n'a pas entendu dire : « Ce garçon est amoureux! »

Tout se passa comme à l'ordinaire. Je montai chez nous sans rencontrer personne. Vers huit heures, les Dubourg ouvrirent leur fenêtre en bas sur la rue, pour renouveler l'air. La mère Balais, après souper, descendit leur raconter les histoires du marché. Deux autres voisines vinrent s'asseoir sur le banc à notre porte, causant de la Pâques et de la Trinité, du tronc des pauvres, de la vieille Rosalie, qui recevait tant du bureau de bienfaisance, etc.

Madame Madeleine balaya la chambre, Annette monta travailler pour elle, et, comme je descendais tout craintif, elle me cria :

« Bonsoir, Jean-Pierre! »

Je fus tranquillisé, je bénis le Seigneur de l'aveuglement des autres.

Mais le lendemain, le surlendemain et tout le reste de la semaine, voyant qu'Annette ne faisait pas attention à moi, qu'elle cousait, qu'elle allait et venait, montait et descendait sans tourner la tête lorsque je la regardais; qu'elle me disait toujours : « Bonjour, Jean-Pierre! »— « Bonsoir, Jean-Pierre! » ni plus ni moins qu'avant, alors je m'écriai dans le fond de mon cœur :

« Qu'est-ce que ça signifie? Elle ne m'aime pas du tout! Elle me parle comme l'année dernière! »

J'étais désolé, j'aurais voulu la voir changer. Heureusement l'idée me vint que six ou huit mois avant, je n'avais de plaisir qu'à manger des châtaignes avec la grosse Julie Kermann, en me figurant que j'étais amoureux d'elle.

« C'est justement comme Annette, me dis-je, elle ne sait rien, c'est encore une véritable enfant. Mais plus tard, dans six mois, un an, elle verra que je suis un bon ouvrier, que je mérite l'estime d'une honnête fille, et que nous serions heureux d'être mariés ensemble. Le père Antoine a toujours eu de la considération pour moi; et qu'est-ce que madame Madeleine peut souhaiter de mieux que de m'avoir pour gendre? Je ne suis pas riche, mais je gagne mes cinquante sous par jour. M. Nivoi m'estime de plus en plus; il m'augmentera l'année prochaine, et qui sait? le bonhomme se fait vieux; il n'a plus la vivacité de sa jeunesse, il peut avoir besoin de quelqu'un qui le remplace pour aller acheter ses madriers dans les scieries, et pour ses autres affaires autour de la ville. Il lui faudra tôt ou tard un honnête ouvrier, un homme de confiance, capable de mesurer, de calculer, d'établir un devis et de conclure un marché. Si ce n'est pas maintenant, ce sera dans quelques années; il pourra d'abord me donner un intérêt, ensuite m'associer à ses affaires; c'est tout simple, c'est tout naturel. Alors, Jean-Pierre, avec ta petite femme, gentille, économe, ton vieux père Antoine, ta belle-mère, madame Madeleine, qui sera devenue raisonnable, et ta bonnne vieille mère Balais, qui vous aimera tous et que vous respecterez de plus en plus, alors au milieu de cette famille, quel homme pourra se glorifier d'être plus heureux que toi sur la terre? Sans parler des enfants, que nous élèverons dans le travail et le bon exemple, et qui feront la joie de tout le monde. »

Je me disais ces choses en rabotant, en sciant, en clouant. Je voyais tout d'avance sous mes yeux; cela vivait, cela marchait comme sur des roulettes; et, dans ma joie intérieure j'enlevais des étèles larges comme la main, je serrais les lèvres, je n'entendais plus seulement chanter le Picard, je ne rêvais qu'à mon idée durant des heures et des heures. La voix joyeuse du père Nivoi pouvait seule m'éveiller :

« Hé! Jean-Pierre, s'écriait-il, halte!... halte!... Tu vas tout déraciner avec ton rabot; le plancher et le toit en tremblent. En voilà un gaillard qui vous abat de la besogne!... C'est comme une scierie... ça ne s'arrête jamais. »

Alors je riais en m'essuyant le front, et je le regardais tout attendri.

« Oui, disait-il, en prenant une grosse prise selon son habitude, je suis content de toi, Jean-Pierre; on trouve rarement un ouvrier aussi courageux. »

Ensuite il voyait le travail, et trouvait tout bien; j'étais sûr d'avoir une augmentation à la fin de l'hiver, et je sentais aussi qu'elle serait méritée, ce qui doublait mon plaisir.

La mère Balais seule avait deviné quelque chose. Souvent, le matin, en me voyant devant mon petit miroir à m'arranger les cheveux, à me faire un joli nœud de cravate, à retrousser mes petites moustaches, à me brosser du haut en bas, plutôt deux fois qu'une,— ce que je n avais jamais fait avant,—elle me regardait en clignant de l'œil d'un air malin, et disait :

« Tu deviens coquet, Jean-Pierre. Hé! hé! je voudrais bien savoir pourquoi ça t'a pris tout d'un coup. Oh! tu es beau, va... Tu n'as pas besoin de tant te regarder... On te trouvera gentil... sois tranquille. »

Et comme je devenais rouge :

« Il n'y a pas de mal à ça, faisait-elle, au contraire; il ne faut pas rougir... c'est naturel... ça montre que l'esprit vous vient et qu'on respecte les gens. Moi, j'ai toujours aimé les respects. Un jeune homme qui vous respecte, c'est bien, ça vous flatte; on pense : « Il est timide, il est tout à fait bien. »

Quand elle me disait des choses pareilles, j'aurais voulu sauter par la fenêtre; je devinais sa malice, et ça me donnait des fourmis dans le dos.

Mais une seule chose m'inquiétait véritablement, c'était la conscription, qui devait venir un an après. Par bonheur, sous Louis-Philippe, en 1847, on avait la paix; les remplaçants ne coûtaient pas plus de mille à douze cents francs en Alsace, et d'ailleurs un grand nombre de numéros étaient bons.

Je pouvais gagner, et même en perdant, avec l'aide du vieux maître, en m'engageant à rester, j'aurais trouvé du crédit. Cela pouvait retarder le mariage; mais lorsqu'on a des chan-

ces de gagner, et que même en perdant il vous reste de l'espoir, lorsqu'on est amoureux et qu'on voit tout en beau, rien ne vous gêne, rien ne vous arrête; ce qui vous ennuie, on n'y pense pas, et ce qui pourrait tout renverser d'un coup, vous paraît contraire au bon sens.

X

Un soir, après le travail, je rentrais chez nous; il faisait encore un peu jour, le soleil s'étendait sur les toits; la ruelle des Deux-Clefs était sombre, et de loin nos petites fenêtres au rez-de-chaussée brillaient comme une lanterne. Il devait se passer quelque chose d'extraordinaire à la maison, car madame Madeleine n'avait pas l'habitude de brûler sa chandelle par les deux bouts.

Comme je m'approchais, me demandant : « Qu'est-ce que cela peut être? » la mère Balais sort de l'allée en criant d'un air joyeux :

« Dépêche-toi, Jean-Pierre, c'est grande fête ce soir. »

Et presque aussitôt, Annette, sur le pas de la porte, me dit :

« Ah! Jean-Pierre, si tu savais.... la tante Jacqueline vient de mourir. »

Alors j'entre tout surpris; des choses pareilles vous étonnent, on ne voit pas tout de suite les grands changements que cela fait. J'entre donc dans la petite chambre basse, et je vois à gauche le vieux métier, qu'on a reculé contre le mur, — les écheveaux, les pièces de toile, et même les perches à crochets par-dessus, pêle-mêle, pour faire de la place;—et à droite, près du poêle, la table déjà mise, avec une belle nappe blanche, sept ou huit couverts autour, et trois chandelles qui brillent, garnies de fraises en papier dans la bobèche.

La cuisine était en feu. La mère Rivel, qui passait pour une bonne cuisinière, et qui même avait cuisiné douze ans chez Bischof, à l'hôtel de l'*Aigle*, avant son mariage, la mère Rivel aidait madame Madeleine. Elles avaient un grand plat de saucisses au bord de l'armoire, une dinde farcie à la broche, et quelques bouteilles de vin cacheté sur le buffet.

Enfin c'était une véritable noce, comme je n'en avais jamais vu. Le père Antoine, assis sur son banc, les jambes croisées, me tendait les bras en s'écriant :

« Jean-Pierre, cette pauvre vieille tante Jacqueline est partie; elle n'a pas eu le temps de rien donner à l'église. Quelle chance ! »

Voilà pourtant ce qu'un honnête homme, un homme de cœur, est capable de penser quand la richesse arrive.— Il m'embrassait, et quelques secondes après, il me dit :

« Va t'habiller! Je vais aussi mettre mon bel habit marron. Le capitaine Florentin et sa femme, madame Frentzel, la mère Balais, et mon vieux camarade Villon, l'armurier, sont invités ce soir. Si nous avions su, j'aurais fait aussi prévenir Nivoi, mais la nouvelle n'est arrivée que sur les trois heures. »

Alors il ne put s'empêcher de rire, en disant :

« Dieu merci, j'en ai tissé des aunes de toile, j'en ai fait ma bonne part, j'en avais assez! »

Il levait les mains. Annette, déjà tout habillée, disait :

« Ah! maintenant je puis dire aussi : J'avais assez de couture. »

Et madame Madeleine, de la cuisine criait :

« Oui, oui, il était temps! Mais nous allons pouvoir nous donner nos aises.— Madame Rivel, mettez du beurre dans la casserole. Voici le sel et le poivre. Il ne faut plus rien épargner. »

Je sortis au milieu de tous ces propos, bien content de savoir que la mère Balais était invitée. Je me réjouissais du bonheur des Dubourg, et je me fis la barbe, en rêvant à tout cela, me figurant bien que madame Madeleine allait devenir plus fière, mais sans voir jusqu'où pouvait s'étendre sa folie.

Enfin, après avoir mis une chemise blanche et mes beaux habits, je descendis. La chambre était déjà pleine d'invités. Le capitaine Florentin riait tout haut :

« Ha! ha! ha! disait-il, quelle bonne idée cette vieille tante a eue d'amasser pour vous! Vous méritiez bien ça, monsieur Dubourg. »

Et le père Antoine expliquait comment la chose s'était faite. Il avait mis sa grande capote marron, sa grosse cravate noire; le col de sa chemise lui remontait jusqu'au haut des oreilles, et de temps en temps il s'écriait, en prenant un air grave :

« C'était une bonne femme!... Oui, nous la plaignons bien... Mais voyez pourtant la justice, monsieur Florentin; elle en voulait à Madeleine à cause de son mariage avec un simple ouvrier; elle amassait pour l'Église, et, dans les plus mauvais jours, jamais l'idée ne lui serait venue de nous donner un liard. Mais il faut que tout finisse par être juste; maintenant tout va nous revenir. La justice dans ce monde est pourtant quelque chose d'admirable.

—Oh! oui, criait madame Madeleine de la cuisine, et nous ferons dire des messes. Le Seigneur est juste à la fin des fins. »

Annette avait pensé tout de suite qu'il faudrait des habits de deuil.

La mère Balais descendit dans sa belle robe à grandes fleurs vertes. Madame Frentzel, petite et ronde comme un œuf, était la plus maligne; elle faisait semblant de croire à la désolation de madame Madeleine, et disait:

« Il faut se consoler.... il faut se consoler... nous sommes tous mortels!... »

Le père Villon arriva le dernier. C'était un fin renard, et qui paraissait grave en entrant; mais quand il s'aperçut qu'on ne pleurait pas la tante, alors il rit et dit au père Antoine :

« Mon pauvre vieux Dubourg, je me souhaiterais un petit malheur comme le vôtre : un oncle ou bien une tante de quatre-vingt-dix-neuf ans et trois quarts, avec des arpents, des houblonnières, des vignes, n'importe! La plantation ne me ferait rien; j'accepterais tout en gros, les yeux fermés. »

Ils prirent ensemble une bonne prise, en souriant.

Madame Madeleine, étant allée s'habiller, revint au moment où la mère Rivel servait les saucisses, et l'on se mit à table.

Tout le monde avait bon appétit. Tantôt on parlait des vertus de la tante, tantôt des prés, des vergers, de la houblonnière. Et puis on plaignait le malheureux sort des gens, qui sont forcés de tout abandonner à la fin de leurs jours.

Le capitaine Florentin disait qu'on héritait aussi dans les régiments, après chaque bataille, et qu'on vendait les effets des morts à l'encan. Mais le principal, c'était toujours les prés, les vergers, et l'argent placé sur bonne hypothèque.

« Nous irons voir tout cela demain, disait le père Antoine. On aura posé les scellés.... mais nous sommes les plus proches parents.... Madeleine était la seule nièce.

—Oui, disait madame Madeleine, ma mère n'avait qu'une sœur, la pauvre tante Jacqueline de Saint-Witt; et moi je n'avais ni frère ni sœur, j'étais unique. »

Alors on admirait cela.

Moi j'écoutais. Jamais cette tante Jacqueline n'était venue voir les Dubourg, je ne la connaissais pas, je ne pouvais donc pas beaucoup la plaindre; et la suite de l'héritage ne me venait pas non plus à l'esprit, j'étais content.

Mais vers la fin du souper, quand madame Madeleine se mit à dire : — que maintenant, Dieu merci, la famille des Dubourg allait avoir son véritable rang; que mademoiselle Annette, leur fille unique, n'aurait plus besoin d'aller habiller des personnes qui valaient moins qu'elle; que plus d'un ingénieur, plus d'un avocat, plus d'un notaire serait heureux de l'obtenir en mariage; qu'elle serait une dame, aussi bien que madame une telle, qui n'avait pas le quart de leurs biens; que ce n'était pas difficile d'apprendre à porter chapeau, à mettre des châles et des dentelles; qu'Annette le saurait bien vite!...—quand j'entendis cela, et que je vis que c'était la pure vérité, tout à coup je regardai Annette, qui riait en entendant ces belles choses, et, malgré le vin que j'avais bu, je me sentis froid. Au même instant la mère Balais me jetait un coup d'œil si triste, que j'aurais voulu pousser un cri et me sauver de là.

Ce qui m'étonne, c'est d'avoir eu la force de cacher mon trouble. Mais on trinquait, on buvait à la santé des braves gens; on regardait le père Villon découper la dinde et sortir les châtaignes, de sorte que pour les autres ma pâleur et mon désespoir n'étaient rien. La mère Balais, seule, avait tout compris. Elle ne répondit qu'un mot à madame Madeleine en souriant :

« Oui, dit-elle, vous avez bien raison, madame Dubourg, il est mille fois plus facile d'apprendre à mettre des châles et des chapeaux, que d'apprendre à s'en passer, quand on en a porté longtemps. »

Les autres riaient.

Je buvais coup sur coup. J'avais besoin de cela pour me soutenir.

Ce souper dura jusque vers onze heures. Alors tout le monde partit. Le père Antoine, sur la porte, avec la chandelle allumée, criait :

« Bonne nuit! Bonne nuit! »

Et le capitaine Florentin, appuyé sur madame Frentzel, s'en allait dans la ruelle sombre, répondant par des éclats de rire et des : « Bonsoir, la compagnie!... Ha! ha! ha! ça va bien!... »

Moi, je montai dans ma chambre. La mère Balais me suivait sans dire un mot. Maintenant je voyais clair, je savais que toutes mes espérances étaient perdues.

En haut, je battis le briquet, j'allumai nos deux lampes et je dis :

« Bonsoir, mère Balais.

—Bonne nuit, mon enfant, répondit-elle.

J'entrai dans mon cabinet en refermant la porte. Ensuite, seul, assis sur mon lit, en face de ma lampe, je fis des réflexions terribles qui ne finissaient plus. Je me rappelai tout ce qui

m'était arrivé depuis le commencement de ma vie... Je maudis mon sort!... Je me rappelai ce qu'avait dit la veuve Rochard : « qu'il aurait mieux valu pour moi suivre mon père! » et je trouvai qu'elle avait raison.

Ce qui m'avait paru si heureux, lorsque la mère Balais était venue me prendre, me parut le plus grand malheur : « Elle n'avait qu'à me laisser, m'écriai-je en moi-même, je serais mort de faim... Tant mieux! Ou, si j'avais résisté, je serais bûcheron, ségare, hardier, schlitteur; je couperais des troncs, je mangerais de la viande une fois l'an, je serais à moitié nu, je souffrirais le froid, la neige, le vent, la pluie... qu'est-ce que cela fait? Je ne connaîtrais rien d'autre; je ne serais pas si misérable! Maintenant tout est fini. J'étais bien fou de croire qu'Annette pourrait m'aimer; elle ne pense qu'à devenir une dame; madame Madeleine ne rêve que d'ingénieurs, d'avocats, de notaires; M. Dubourg n'a pas de courage, il fait ce qu'on veut! »

Toutes ces idées me passaient par la tête comme une rivière débordée. Les heures sonnaient, je ne bougeais pas; j'aurais voulu pleurer, mais le temps des pleurs était passé; je sentais un poids sur ma poitrine, qui m'écrasait le cœur; c'était mille fois pire que de sangloter.

Au petit jour, je me levai pour sortir. En passant, la mère Balais, qui venait de mettre un jupon, me cria :

« Jean-Pierre, tu sors?

—Oui, lui répondis-je, l'ouvrage est pressé; M. Nivoi m'a dit de revenir aussitôt le jour.... Je déjeunerai là-bas.

—C'est bien, » fit-elle.

Je descendis et je me mis à courir la ville au hasard. Les portes et les volets étaient encore fermés; les ouvriers des champs partaient, la pioche sur l'épaule.

« Bonjour, Jean-Pierre.

—Bonjour, » leur disais-je.

J'avais besoin de fraîcheur, cela me faisait du bien.

A six heures, j'allai comme à l'ordinaire me remettre à mon travail. M. Nivoi vint à l'atelier. Je lui racontai l'héritage des Dubourg. Il trouva que c'était heureux, et dit que ces braves gens méritaient un pareil bonheur, surtout le père Antoine. Je ne répondis pas, le chagrin m'accablait.

A midi, je sortis; mais au lieu d'aller dîner à la maison, j'entrai dans le cabaret des *Trois-Rois*, boire une bouteille de vin, sans envie de manger. Je retournai prendre la scie et le rabot vers une heure; la fièvre me consumait.

Le soir, il fallut pourtant aller souper. J'avais ramassé tout mon courage; par bonheur, en arrivant devant chez nous, la mère Rivel me dit que les Dubourg étaient partis pour Saint-Witt, en voiture. Cela me soulagea; j'aurais eu de la peine à voir ces gens!

XI

Je montai notre escalier marche par marche, appuyé sur la rampe, en pensant :

« Pourquoi n'es-tu pas seul au monde? ce serait bientôt fini! »

Et comme j'arrivais en haut lentement, j'entendis quelqu'un me dire :

« C'est toi, Jean-Pierre, je t'attends depuis une heure. »

Alors, levant les yeux, je vis la mère Balais, son vieux mouchoir jaune autour de la tête, et son grand bras maigre qui tenait la lampe pour m'éclairer.

« Tu ne montes pas vite, fit-elle.

—Non, lui dis-je, je suis bien las! »

Nous étions entrés dans la mansarde, où quelques braises brillaient encore sous la cendre dans le poêle; la petite table m'attendait aussi, la soupière au milieu, recouverte d'une assiette. La mère Balais m'avança sa chaise et s'assit sur le banc en face. Elle me regardait:

« Je n'ai pas faim, lui dis-je.

—C'est égal, mange un peu. »

Mais c'était au-dessus de mes forces. Je restais là, les bras pendants, sans avoir le courage de lever ma cuiller. Cela dura bien quelques minutes, et tout à coup la mère Balais me dit avec douceur :

« Tu l'aimes donc bien, mon pauvre enfant? »

Ces paroles me déchirèrent le cœur. Je me penchai le front sur la table en sanglotant.

« Tu l'aimes depuis longtemps? fit-elle.

—Depuis toujours, mère Balais, lui répondis-je, depuis toujours; mais principalement depuis le commencement du printemps. »

Et je lui racontai ma surprise, le jour où le Picard et moi nous l'avions vue passer dans la rue de la Fontaine; comme je l'avais trouvée belle d'un coup, tellement belle que ma vue en était éblouie, et que je frissonnais en moi-même sans oser lever les yeux; comme elle s'était penchée à la fenêtre de l'atelier, en criant : « Hé! vous travaillez donc toujours, monsieur Jean-Pierre? » et mon grand trouble, mes

Annette, l'amoureuse à Jean-Pierre

craintes en rentrant le soir; puis mes espérances... l'idée qu'elle pourrait m'aimer un jour... que c'était presque sûr... et qu'alors j'enverrais la bonne mère Balais, un matin, faire ma déclaration, et que...

Mais je ne pus continuer. Ces pensées m'étouffaient, et je me remis à pleurer comme un enfant.

La mère Balais, pendant que je parlais, m'écoutait et disait tout bas :

« Oui... oui... c'est ça... c'est toujours comme ça!... Et l'on est heureux... bien heureux!... Et tout serait arrivé comme tu dis, Jean-Pierre; Annette t'aurait aimé, elle aurait vu que tu méritais son amour, elle aurait vu que pas un autre, à Saverne, n'était un aussi brave garçon que toi... Je dis brave et beau! car c'est la vérité! Tout serait arrivé dans l'ordre, et nous aurions tous été réunis dans la joie; la vieille Balais aurait bercé les enfants, elle se serait promenée toute fière, le petit poupon sur le bras... Ah! quel malheur! »

Et, m'entendant pleurer, elle s'écriait :

« Et c'est ce gueux d'argent qui fait tout le mal... Ah! gueux d'argent, quand tu viens par une porte, le bonheur s'en va par l'autre.— Ce matin, ils sont partis pour voir leur argent. Ils avaient avec eux ce grand pendard de Breslau, cette espèce d'avocat de deux liards, ses gros favoris bien peignés et sa moustache cirée comme un tambour-major. Ils l'emmènent pour estimer les biens; et lui, le gueux, il est déjà sur la piste de la dot!... Quels imbéciles, ces Dubourg! »

— Allons, Jean-Pierre, embrassons-nous. » (Page 37.)

En entendant cela, je regardais la mère Balais toute pâle; mais elle ne faisait plus attention qu'à sa propre désolation, et s'écriait, ses deux grands bras maigres en l'air :

« Ah! les imbéciles, ils se croient riches maintenant... Ils pensent qu'ils ne verront jamais le fond du sac! Madeleine et la petite Annette m'ont aussi invitée ce matin... Elles voulaient me faire voir leur argenterie, leurs bijoux, mais je n'ai pas voulu... Tout cela n'est pas assez riche pour mes yeux... J'en ai vu bien d'autres!... Qu'est-ce que leur héritage? De la misère auprès de ce que Marie-Anne Balais peut se vanter d'avoir eu dans son temps! Ah!.... nous en avons hérité en Espagne.... nous en avons hérité des colliers de perles et de diamants, des chapelets de sequins, des piastres doubles et quadruples, or fin, vert et rouge; et des voitures de meubles, d'habits, de chasubles qui reluisaient comme le soleil, de saints ciboires, de vieux tableaux qui valaient des mille et des mille francs!... Et qu'est-ce que nous en avons fait? Nous avons fait comme ces Dubourg ont l'air de vouloir faire : nous avons tout avalé, tout dépensé, tout jeté par les fenêtres... Oui!... Et la mère Balais que tu vois, Jean-Pierre, sans se glorifier, était encore une autre femme que mademoiselle Annette; elle avait d'autres cheveux, d'autres yeux, d'autres dents; elle était grande et belle; Balais en était fier, il pouvait en être fier devant toute l'armée.—Eh bien! de tout ça, qu'est-ce qui reste? Excepté quelques vieux filous qui prêchaient la discipline et l'ordre, en emplissant les four-

gons de leur corps d'armée, — et qui sont devenus plus tard des calotins, — excepté ceux-là, tous les autres, la belle Marie-Anne en tête, ont fini par scier du bois, rétamer des casseroles, récurer des chaudrons, ou vendre des pommes et des poires sous la halle, bien heureux encore d'avoir un peu de braise dans la chaufferette en hiver! Et celui qui méprisait l'argent, qui ne voulait que des royaumes, des palais, des empires, a fini par avoir un rocher au milieu de la mer, et une baraque en papier goudronné! Voilà, Jean-Pierre, ce qui montre qu'un sou gagné par le travail vaut mieux qu'un sac de louis trouvé dans la fosse d'un mort. Ça devrait faire ouvrir les yeux aux gens; on devrait comprendre qu'un honnête ouvrier comme toi, un brave garçon, vaut bien un chenapan comme ce Breslau. »

Elle parlait bien, mais je savais ces choses. Combien de fois elle m'avait raconté ses malheurs, et puis le mal des autres ne guérit pas le nôtre.

L'idée de ce Breslau m'avait retourné le sang; je restais la tête sur la table, songeant à ce que j'avais déjà souffert sans justice, et me disant :

« Pourquoi, malheureux, es-tu dans ce monde? »

Elle avait aussi fini par se taire; et le silence durait depuis quelque temps, quand je sentis qu'elle se penchait en me prenant la tête dans ses mains, et qu'elle m'embrassait.

« Tu ne parles pas, Jean-Pierre, disait-elle tout bas. Tu souffres trop, n'est-ce pas, mon pauvre enfant? Il faut pourtant savoir à cette heure ce que nous allons faire.

—Il faut que je parte, lui dis-je sans bouger, il faut que je m'en aille!

—Que tu t'en ailles! dit-elle tremblante; où donc?

—Loin... bien loin!...

—Oh! non, s'écria la brave femme, tu ne peux pas t'en aller... c'est trop, Jean-Pierre... Et moi, je ne peux pourtant pas te suivre... je suis trop vieille maintenant. »

Alors je levai la tête en la regardant comme un désespéré. Les cheveux me dressaient sur le front, et je lui dis :

« Si vous voulez, je resterai... Mais s'il arrive, l'autre... si je le vois... malheur!... tout sera fini! »

Et comme elle me regardait dans l'étonnement de l'épouvante, je lui tendis les bras en m'écriant :

« Oh! mère Balais, pardonnez-moi... Je vous aime, je vous aime plus que ma vie!... Je vous dois tout. Je voulais rester... soutenir votre vieillesse.... C'était mon bonheur de penser à cela. Mais si je vois l'autre, je le tuerai!... »

Il faut que ma figure ait eu quelque chose de bien désolé, car cette pauvre vieille mère se mit à fondre en larmes. En même temps, elle criait :

« Tu as raison, Jean-Pierre, oui, tu as raison... Je te connais!... A quoi donc est-ce que je pensais? mon Dieu! Si ce n'était pas celui-là, ce serait un autre. Tu partiras... oui, Jean-Pierre, tu as raison! Et ne crains rien, va, nous nous reverrons... je ne suis pas si vieille qu'on pense; je conserve encore de la force pour dix, quinze ans... Nous serons encore une fois ensemble... plus tard... plus tard!... C'est moi qui veux te choisir une femme, une brave femme; et les petits enfants nous les aurons tout de même... Seulement il faut du courage... il faut du temps! »

Nous nous tenions embrassés, et nous sanglotions tous les deux.

« Vous êtes ma mère! lui disais-je.

—Oui, je suis ta bonne vieille mère Balais, faisait-elle. Je n'ai plus que toi, toute ma joie est en toi. Tu vas partir... c'est dur!... Tu iras à Paris... tu deviendras un bon ouvrier; et qui sait... j'irai peut-être... oui, j'irai si c'est possible... un jour!... Nivoi m'a déjà dit que tu devrais aller à Paris; je ne voulais pas, j'avais d'autres idées; maintenant je suis contente. J'irai voir Nivoi, tu n'as pas besoin de t'en mêler. »

D'entendre cette brave femme, si ferme, si courageuse, sangloter, cela m'arrachait le cœur. Jamais je n'aurais cru pouvoir supporter une chose pareille.

A la fin, elle ne disait plus rien; et, ses deux longues mains sur la figure, les coudes sur la table, elle rêvait à ses misères depuis trente ans; les larmes lui coulaient lentement sur les joues, sans un seul soupir.

Moi, voyant cela, j'aurais tout voulu détruire. Je prenais le genre humain en horreur, et moi-même, et tous ceux que je connaissais. Des mille et mille pensées me traversaient l'esprit; je trouvais tout abominable.

Onze heures sonnèrent au milieu de ce grand silence; alors la pauvre vieille fit un soupir, et sortit son mouchoir de sa poche pour s'essuyer la figure, en disant :

« Eh bien! Jean-Pierre... bonsoir, mon enfant. »

Je ne pus retenir un cri, et je tombai de nouveau dans ses bras en répétant :

« Pardonnez-moi, mère Balais, pardonnez-moi!

—Mais tu n'as rien fait, disait-elle, tu n'es

cause de rien, mon pauvre enfant, je te pardonne de bon cœur. C'est le mauvais sort ! Si je pouvais t'en donner un meilleur que le mien, va, ça me serait bien égal de souffrir un peu plus... Mais il est temps d'aller nous coucher. Embrasse-moi encore une fois et allons nous coucher. »

Alors, l'ayant embrassée longtemps, je rentrai dans ma chambre et je m'étendis sur mon lit, dans la désolation. Quelques instants après, je vis aux fentes de la porte que la mère Balais venait de souffler la lampe.

Ces choses se passaient au mois de juin 1847: je ne les oublierai jamais !

XII

J'ai souvent pensé que les femmes ont plus de courage que nous, dans les grands chagrins de la vie; au lieu de se laisser abattre, elles soutiennent encore nos forces et nous relèvent le cœur. Mais c'est égal, les femmes comme la mère Balais sont rares. Le lendemain, elle paraissait déjà plus ferme, et pendant le déjeuner elle me dit :

« Écoute, Jean-Pierre, j'ai beaucoup réfléchi cette nuit, et maintenant tout cela me paraît très-bien. Dans le premier moment, l'idée de te voir partir m'a porté un coup; mais tôt ou tard il aurait fallu prendre la même résolution. Qu'est-ce que tu peux apprendre ici? Ce n'est pas à Saverne qu'on peut devenir un bon ouvrier; il faut voir le monde, il faut regarder l'ouvrage des maîtres. Et puis la conscription nous aurait gênés; c'était un moment bien difficile à passer. »

Elle parlait de la sorte d'un air tranquille, et moi je faisais semblant de la croire; mais je voyais bien, à ses yeux pleins de larmes et à sa voix tremblante, qu'elle disait cela pour me consoler.

Enfin elle mit son châle et sortit en me disant :

« Je vais chez Nivoi. »

C'était un dimanche. Longtemps j'attendis son retour, songeant à nos misères. On sonnait à l'église pour la messe, et les souvenirs du bon temps, quand j'étais assis devant le chœur, à côté de la petite Annette, me revenaient : le chant des orgues, notre sortie au milieu de la foule, le contentement de la famille en rentrant pour dresser la table; la mère Balais, qui me disait dans l'allée : « Arrive, nous avons quelque chose de bon ! » et la petite Annette qui criait : « Nous avons aussi quelque chose de bon ! » Ah ! c'était encore la veille... Que le bonheur passe vite, mon Dieu! qu'il passe vite et qu'on souffre en y pensant plus tard !

Vers onze heures, la mère Balais rentra.

« J'ai tout arrangé, dit-elle. Nivoi trouve tout bien. Il aurait voulu te garder jusqu'à la fin du mois, pour avoir le temps de chercher un autre ouvrier; mais il est si content de te voir suivre ses conseils, que le reste ne lui fait rien. Voici ton arriéré, qu'il m'a remis tout de suite, ce sera pour la route; et j'ai retenu ta place à la diligence en passant, pour demain soir à cinq heures; voici le billet. Tout va bien. Maintenant je vais chercher ce qu'il te faut : des chemises neuves, deux bonnes paires de souliers, c'est le principal.

—Ah ! mère Balais, lui dis-je, quel courage vous avez !

—Bah ! fit-elle, quand on est décidé, Jean-Pierre, il vaut mieux aller vite. J'ai voyagé, Dieu merci ! je sais ce qu'il faut. »

Elle avait l'air de me sourire; moi, tout ce que je pouvais faire, c'était de ne pas sangloter. Il fallut pourtant se mettre à table, et se donner l'air de dîner comme tous les jours. Nous n'osions pas nous regarder l'un l'autre, et pour chaque parole il fallait se raffermir d'avance, de peur d'éclater d'un coup.

A la fin elle me dit :

« Est-ce que tu n'iras pas voir M. Vassereau, Jean-Pierre? Tu sais qu'il t'aime bien. »

Et je lui répondis tout de suite :

« J'y vais. Oui, mère Balais, j'aurais été capable de l'oublier. »

En même temps, je pris mon chapeau et je descendis. J'étais content de sortir, car de rester là, sans pouvoir crier, c'était trop terrible. A la porte des Dubourg, la mauvaise idée me vint de tout casser. Ce n'est pas seulement à cause de moi, c'est principalement à cause de cette bonne, de cette brave mère Balais, que je leur en voulais. Mais aussitôt, pensant qu'ils se moquaient bien à cette heure de leur vieille baraque, je sortis; et me rappelant que j'allais voir M. Vassereau, un des hommes que je respectais le plus en ville, cela me rendit un peu de calme.

Il faisait très-chaud. Dans la ruelle des Orties, derrière les jardins, tout bourdonnait le long des haies touffues. Ces choses sont encore sous mes yeux !

Quelques instants après j'arrivais dans la petite cour, et, en haut, sur le palier, je voyais au fond de la chambre à gauche,—par la porte ouverte au large, — mon vieux maître d'école encore à table, au milieu de sa famille. L'office divin, le temps d'ôter la robe de chantre et la

toque, de les suspendre dans la sacristie et de revenir à la maison, avaient retardé son dîner, comme tous les jours de fête.

Il était là tout autre que dans la salle d'école, en bonnet de coton noir et bras de chemise, à cause de la grande chaleur; il tenait sa petite fille sur un de ses genoux, et lui pelait gravement une pomme.

« Eh! c'est Clavel, dit-il en m'apercevant au haut de l'escalier.

—Oui, monsieur Vassereau; je viens prendre congé de vous.

—Ah! tu t'en vas?

—Je vais à Paris, monsieur Vassereau; un ouvrier doit voir Paris au moins une fois. »

Il m'avait fait asseoir. La femme et les enfants écoutaient. Lui m'approuvait, disant qu'il avait toujours été content de moi, et que ma visite lui faisait plaisir.

« Conduis-toi bien, disait-il, conserve le respect de la religion, n'oublie pas tes devoirs de bon chrétien, et tu réussiras. »

Enfin, au bout d'une demi-heure, comme je me levais, il me conduisit jusqu'à la porte, en m'embrassant; ce qui me soulagea le cœur, car l'estime et l'amitié des honnêtes gens vous font toujours du bien.

« Bon voyage, Clavel! dit-il encore du haut de l'escalier; bon voyage et bonne santé!

—Merci, monsieur Vassereau. »

Et je remontai la ruelle, heureux d'avoir reçu les bons souhaits d'un si brave homme.

Il pouvait être alors deux heures. Je voulus profiter du restant de la journée pour aller voir aussi M. Nivoi. Je redescendis donc la ruelle jusqu'à la place de la Fontaine; et le vieux menuisier, qui se trouvait avec son ami Panard dans la chambre au-dessus de notre atelier, — pendant que les hussards, en bas, chantaient, riaient, buvaient, et jouaient aux quilles le long du magasin de bois, — le vieux menuisier, qui me voyait venir de loin, comme je passais sous sa fenêtre, me cria :

« Jean-Pierre, par ici! »

Je traversai l'atelier et je montai. La bouteille était là comme toujours, entre les deux verres à moitié pleins.

« Un verre, Marguerite! » criait M. Nivoi dans l'escalier.

Et, me voyant entrer :

« Eh bien! tu pars! s'écria-t-il; à la bonne heure! »

Je saluai M. Panard, qui me dit aussi que j'avais raison. Ensuite, madame Marguerite ayant apporté un verre, on le remplit et nous bûmes à notre santé.

« Vois-tu, Jean-Pierre, me disait M. Nivoi, c'est à Paris qu'un bon ouvrier doit aller; c'est là qu'il peut apprendre son état à fond. Les plus malins en province, ceux qui se croient uniques, sont étonnés, en arrivant là-bas, d'en trouver par douzaines de leur espèce, et beaucoup d'autres encore capables de leur en remontrer pour enfoncer les chevilles et détacher les étèles.

—Oui, disait M. Panard, c'est là qu'on peut s'élever. Les étrangers le savent bien, car la ville est pleine d'Allemands, d'Anglais, de Russes, d'Italiens et d'Espagnols qui s'en vont, au bout de quelques années, faire parade chez eux de ce qu'ils ont appris chez nous. »

C'étaient deux bons vieux camarades, qui s'entendaient sur tout; ce que l'un disait, l'autre l'approuvait tout de suite; et les dimanches ils avaient le nez tout rouge, à force de s'entendre.

Je restai là jusqu'à sept heures. Le père Nivoi voulait me retenir à souper. Quand il apprit que je partais le lendemain à cinq heures, il me promit d'arriver au bureau des messageries, avec une lettre de recommandation pour son ancien patron, M. Braconneau, rue de la Harpe, nº 70.

En me reconduisant, il me serra encore un écu de cinq francs dans la main; et comme je ne voulais pas le recevoir, ayant déjà mon compte :

« Ton compte, c'est bon, dit-il; mais cet écu, c'est pour mon plaisir à moi que tu vas le prendre; c'est pour boire un coup à la santé du père Nivoi sur la route. Tu ne peux pas me refuser ça. »

J'acceptai donc; puis, étant rentré chez nous, je racontai mes visites à la mère Balais, qui parut contente. Elle avait déjà vidé sa grande malle pour y mettre mes effets; et ceux qui nous auraient vus pendant le souper ne se seraient jamais figuré que le plus grand chagrin nous accablait tous les deux, parce que nous parlions de mon voyage comme d'une chose naturelle et qui devait arriver tôt ou tard; seulement, nous avions espéré le retarder, et le moment était venu plus tôt que nous ne pensions.

Oui, voilà ce que nous disions! Mais cette nuit-là, sachant qu'il faudrait partir le lendemain, que ma place était retenue, que je ne reverrais peut-être jamais Annette, ni celle qui m'avait recueilli, qui m'avait nourri de son travail, élevé, aimé comme son propre enfant, ni la vieille maison où j'avais passé mon enfance, ni la vieille ville, ni la côte, ni les bois, je versai des larmes bien amères; et j'entendais la brave femme, ma seconde mère, tousser de temps en temps tout bas, comme quand quel-

que chose vous étouffe, puis se lever doucement, aller à l'armoire, écouter du côté de ma chambre. J'aurais voulu lui faire croire que je dormais, mais ce n'était pas possible!

Le matin, au petit jour, lorsque j'ouvris ma porte, elle était déjà là devant ma malle, assise, les mains croisées sur ses genoux. Rien que de nous regarder, nous aurions voulu recommencer nos cris. Mais elle avait pourtant plus de courage que moi, car elle me souriait toujours.

« Tu ne m'oublieras pas, Jean-Pierre, » fit-elle.

Quand j'entendis cela, je me sauvai de nouveau dans ma chambre, éclatant en sanglots comme un malheureux. De se quitter quand on est riche, ce n'est rien; mais pauvre, lorsqu'on ne sait pas ce qu'on deviendra, voilà ce qui vous déchire. Ah! quelle mauvaise idée elle avait eue de me prendre à Saint-Jean-des-Choux, pour le bonheur qu'elle méritait! Des gueux, en faisant leurs mauvais coups, ont quelquefois plus de chance que les honnêtes gens en faisant le bien, et c'est à cause de cela que, à moins d'être un véritable bandit, il faut absolument croire en Dieu. Où donc serait la consolation sans cela? Les brigands auraient raison d'être des brigands, on ne pourrait rien leur répondre; tous les honnêtes gens seraient des bêtes!

Enfin, ces retards ne peuvent pas toujours durer; il faut pourtant que je raconte mon départ de Saverne, et c'est le plus pénible. Il faut tout dire, il faut se rappeler les grandes misères aussi bien que les bonheurs : c'est la vie.

A quatre heures, la mère Balais avait fait ma malle; elle était fermée. Moi, je l'avais regardée en l'aidant. Elle m'expliquait tout et je l'écoutais : c'était comme la voix de ma propre mère. Elle devait aussi bien voir dans mes yeux ce que je pensais; elle paraissait plus contente, de temps en temps elle disait :

« Sois tranquille, Jean-Pierre, sois tranquille, nous nous reverrons dans le bonheur. Tout cela n'a qu'un temps. »

Et je lui répondais « Oui! » tout bas.

« Tout finit par bien aller, disait-elle, pourvu qu'on ait du courage. Maintenant, moi, je suis tout à fait remise. Mais le moment approche, Jean-Pierre, il ne faut pas être en retard. Tiens, mets ça dans ta poche, mon enfant; prends garde de le perdre.

—Qu'est-ce que c'est? lui demandai-je étonné.

—Tu n'auras pas de l'ouvrage tout de suite en arrivant à Paris, fit-elle; il te faut un peu d'argent pour attendre. J'avais mis ça de côté, dans la crainte d'une maladie... et puis l'idée de la conscription... C'est soixante francs.

—Et vous?

—Oh! moi, tiens, regarde... l'argent ne me manque pas. »

Elle me montrait notre petite boîte, avec cinq ou six pièces de cinq francs.

« Oh! je ne m'oublie pas! » fit-elle.

J'étais comme étourdi. Je l'embrassai, et puis j'enlevai la malle sur mon épaule, et nous sortîmes. Dans la rue nous marchions l'un près de l'autre sans rien nous dire.

En arrivant près des messageries, nous vîmes de loin le père Nivoi, qui nous attendait sous la porte cochère. Il fit quelques pas à notre rencontre, en s'écriant :

« Vous arrivez juste, ça ne peut plus tarder. »

Il me remit en même temps la lettre pour M. Braconneau, et je la serrai dans la poche de ma veste.

Un grand trouble me possédait : je voyais ma malle sur cinq ou six autres; les gens entrer et sortir; j'entendais le père Nivoi répéter que c'était bien, que tout irait bien, que je montrais du caractère; mais, comme la voiture ne venait pas, la mère Balais et moi nous étions là tous les deux à demi morts.

De temps en temps, en nous regardant, nous nous faisions de la peine l'un à l'autre, à cause de notre épouvante. Elle ne pouvait plus rien dire. Et comme nous étions ainsi, voilà qu'on entend tout au loin la trompette du conducteur, et que la grosse voiture, avec ses paquets, sa large bâche, ses quatre chevaux grispommelés, et ses conscrits à calotte rouge sur l'impériale, paraît au haut de la grande rue. Tout le monde crie :

« La voilà!

—Allons, Jean-Pierre, embrassons-nous, » me dit le père Nivoi.

Moi, je jetai les yeux sur la mère Balais; elle me tendait les bras et voulait parler, mais elle ne disait rien. Alors je la pris, je la serrai... c'était comme un étranglement.

Le bruit sourd de la diligence approchait, ensuite il se tut; les grelots des chevaux tintaient à la porte. J'entendais les cris des voyageurs, je sentais la main du père Nivoi sur mon épaule, qui me tirait en parlant; mais je ne comprenais rien, je ne pensais plus à rien, je serrais toujours ma pauvre vieille mère Balais.

A la fin, je ne sais pas comment nous nous étions séparés, et moi dans la diligence, avec six ou sept conscrits qui chantaient en buvant de l'eau-de-vie. Je me retournai en criant :

« Mère Balais! »

Elle était appuyée contre la porte. Nivoi essayait de l'entraîner, mais elle ne voulait pas. Moi, je rouvrais pour descendre, quand tout à coup la grosse voiture se balança lourdement et partit avec un bruit terrible : le conducteur sonnait de la trompette, les toits en équerre défilaient, quelques passants se retournaient, en se serrant contre les murs; puis le ciel parut, le bouquet de vieux sapins verts se montra sur notre droite, avec un petit carré de vigne; nous étions hors de Saverne, nous grimpions la côte, la voiture se ralentissait; et bien loin par-dessus les forêts, je voyais Saint-Jean-des-Choux, mon premier nid abandonné. Le souvenir de mon père, le pauvre bûcheron, me revint, et malgré les conscrits qui riaient et chantaient, je courbai la tête sur les genoux et je pleurai.

Ah ! que de choses me revenaient !...

Plus haut, à mi-côte, près de la belle fontaine, où descend le sentier de Saint-Jean-des-Choux, la petite porte derrière s'ouvrit, et le conducteur s'écria :

« Ceux qui veulent monter avec moi par la traverse, pour se dégourdir les jambes? »

Les conscrits descendirent; je restai seul dans la diligence, montant au pas la grande route tournante. Les chevaux soufflaient. Quelques voyageurs traversaient les bruyères à droite, avec le conducteur; moi, penché sur le bord de la petite lucarne, je regardais à gauche le beau vallon de la Schlittenbach, la maison de M. Leclerc au fond, son pavillon sur le rocher, les grands bois, les ruines du Haut-Barr et du Géroldseck dans les nuages; et puis au loin l'immense plaine d'Alsace, toute bleue, et le vieux Saverne au pied de la côte, ce vieux Saverne où j'avais passé tant de beaux jours !

Je me disais :

« Te voilà donc encore une fois seul au monde. Les autres penseront encore à toi dans un mois, dans six mois, dans un an peut-être; ensuite ils auront leurs affaires; ils se souviendront de Jean-Pierre par hasard, et puis ce sera fini... La mère Balais seule ne t'oubliera pas ! Et les arbres, les rochers, les vieilles maisons, la côte, les ruines que tu regardes depuis ton enfance, qui te faisaient rêver et que tu vois encore en ce moment, seront toujours les mêmes; d'autres les verront, d'autres penseront ce que tu as pensé, et tu ne seras plus là pour les voir ! Annette sera riche... elle sera mariée... Mon Dieu !... mon Dieu ! qu'est-ce que la vie? »

Ces pensées et mille autres pareilles traversaient mon esprit, et m'accablaient de tristesse.

On était arrivé devant le bouchon du père Faller, les conscrits étaient remontés dans la voiture, et le conducteur, sur son siége, sonnait de la trompette. Les chevaux galopaient en cadence, la poussière s'élevait, couvrant les peupliers de la route, les broussailles, les herbes; la forêt passait, on était sur le plateau.

Au bout d'une heure, le fond du Holderloch et le village des Quatre-Vents avaient défilé. Puis, après avoir changé de chevaux à la grande poste de Guise, on était arrivé à Phalsbourg, avec ses avancées, ses ponts, ses portes sombres garnies de herses, sa grande place d'armes, et l'on avait traversé tout au galop.

Quel rêve et quelle tristesse ! Plus loin, lorsque les bois étaient finis, quand on ne voyait plus que ce grand pays plat au-dessus de Mittelbronn, et de loin en loin les Vosges bleues, qui s'effaçaient dans le ciel déjà gris, quelle tristesse de se dire :

« Maintenant, tu ne verras plus les vieilles montagnes, tu ne verras plus que des carrés de blé ou d'avoine, de chanvre ou de navette, de petits arbres fruitiers, des bouts de haie; Seigneur Dieu ! »

Et plus tard la nuit qui vient, les grandes lignes d'or qui s'effilent sur cette plaine nue, les fermes, les petits villages à droite et à gauche; et finalement l'obscurité, les conscrits qui chantent, qui mangent, qui boivent, la voiture qui roule toujours, et les pieds des chevaux qui vont comme une horloge : à chaque pas on est plus loin, toujours plus loin !

Je m'étais mis dans un coin, le coude dans la bretelle; mes yeux cuisaient à force d'avoir regardé. J'aurais voulu dormir et je ne pouvais pas. A chaque relais les conscrits allaient remplir leur gourde. Ils parlaient et riaient de leurs amoureuses qu'ils abandonnaient. L'un avait reçu douze cents francs du juif, l'autre quatorze cents, l'autre plus. Ils allaient à Lille en Flandre pour la révision.

Voilà ce qu'ils disaient ! Pas un n'avait de chagrin de quitter le pays, la maison, le vieux père, la vieille mère... Et qu'est-ce que leur faisait de voir d'autres arbres? Les hommes ne sont pourtant pas tous les mêmes. C'est un grand malheur quelquefois de ne pas ressembler à des bûches qui ne sentent rien; oui, c'est un grand malheur.

Je songeais à ces choses le cœur gonflé. Les relais n'en finissaient plus; les étoiles et la lune brillaient dehors; ensuite des nuages couvrirent le ciel. Les conscrits ronflaient, moi je regardais la terre sombre courir. Cela dura bien longtemps.

Nous arrivâmes à Lunéville, où des dragons se promenaient sous les lanternes, devant un corps de garde. Un gendarme, avec son grand chapeau, vint regarder dans la voiture pour remplir sa consigne, mais il n'éveilla personne. Le conducteur lui dit :

« Ce sont des vendus. »

Ensuite nous repartîmes; et, sur les trois heures du matin, nous arrivâmes dans une grande ville, les rues larges bien pavées, les maisons superbes : c'était Nancy.

La voiture s'arrêta devant une cour entourée de hangars, à l'*Hôtel de l'Europe*, comme on le voyait écrit en grosses lettres sur la façade. Le conducteur vint nous ouvrir, et dit que nous avions une demi-heure. Tout le monde sortit. Qu'est-ce que je pouvais faire au milieu de la nuit, dans cette ville que je ne connaissais pas? Un monsieur, avec une serviette sur le bras, demanda si l'on voulait prendre quelque chose; deux ou trois le suivirent dans le grand hôtel, les autres se dispersèrent à droite et à gauche. Moi j'allai m'asseoir dehors sur un banc, au clair de lune. Je voyais une grande rue qui descendait, au bout de la rue une grille magnifique en fer massif et doré, plus loin une place; et devant une sorte de palais, une sentinelle qui se promenait sur le trottoir.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi grand que cette rue, cette grille et cette place. Je descendis jusqu'à la grille et je regardai. Tout dormait; on entendait, bien loin derrière, les gens de notre diligence parler, les domestiques emmener les chevaux; et devant le palais, où la lune brillait sur les grandes vitres, les pas de la sentinelle. On trouve pourtant du monde bien riche sur la terre!

J'aurais voulu voir plus loin à gauche deux fontaines couvertes d'arbres, dont l'eau tombait dans l'ombre, et une statue très-grande au milieu de la place, mais j'avais peur de revenir trop tard, et je vins me rasseoir sur mon banc, pour être là quand notre voiture repartirait.

Un petit cabaretier avait ouvert sa porte en face, pour attirer les voyageurs, mais les conscrits étaient seuls entrés; ils chantaient des airs du pays.

Toutes ces choses me reviennent, parce que j'étais pour la première fois dans une grande ville. Je pensais : « Puisque Nancy n'est qu'une ville ordinaire, qu'est-ce que doit donc être Paris? Comment se reconnaître au milieu de toutes ces rues? » Je me représentais Paris tantôt magnifique et tantôt terrible.

A trois heures et demie, le conducteur et les domestiques revinrent avec d'autres chevaux; des quantités de mendiants, hommes et femmes, arrivèrent aussi, demandant la charité.

Il faisait alors petit jour. Comme nous allions remonter en voiture, le conducteur, un bon gros homme, les joues pleines, le nez rouge, une petite casquette en peau de lièvre liée sous le menton, et de grosses bottes en peau de mouton remontant jusqu'aux genoux, me demanda :

« Vous êtes à la rotonde avec les vendus?

—Oui, monsieur, lui dis-je.

—Eh bien, si vous voulez monter à l'impériale, vous serez mieux. »

Je profitai de la permission et je m'assis à côté de lui, dans un large fauteuil en cuir. La moitié des conscrits restaient à Nancy, de sorte que nous étions seuls, le postillon devant nous.

C'est ainsi que nous repartîmes. Et comme ma figure plaisait à ce conducteur, tout en serrant et lâchant sa manivelle, il me demanda pourquoi j'avais l'air malheureux... si j'étais tombé au sort? Je lui dis que non, mais que j'avais du chagrin de quitter mon pays, que j'étais un simple ouvrier menuisier, et que je ne connaissais pas la ville de Paris, où j'allais essayer de gagner ma vie.

Alors cet homme, plein de bon sens, me dit que j'avais tort de me chagriner, que tôt ou tard il fallait quitter son village, à moins de vouloir s'encroûter dans les vieilles idées, manger des pommes de terre toute sa vie, et tomber au-dessous de rien.

Il me raconta l'histoire de trois ou quatre ouvriers de sa connaissance, qui par le travail avaient fait fortune à Paris; il les nommait, disant : « Dans telle rue, à tel numéro. » Je m'étonnais de sa mémoire, et je prenais confiance dans ses paroles.

Nous traversâmes ainsi la ville de Toul, qui possède une belle église.

Le grand air de l'impériale, la vue de ces gros chevaux qui galopaient, la tête sous le poitrail; le passage des champs, des prés, des vignes; les rivières, les bouquets d'arbres, les pauvres masures, comme il s'en trouve en Champagne, toutes ces choses nouvelles, et surtout l'idée que nous approchions de Paris, m'empêchaient de songer toujours à mes chagrins.

Le conducteur avait dans le banc une grosse bouteille de vin; il en buvait et me la repassait chaque fois, en s'écriant :

« Allons, jeune homme! »

Après Toul, nous avions dépassé Commercy, Bar-le-Duc et Vitry-le-François. A Vitry, les

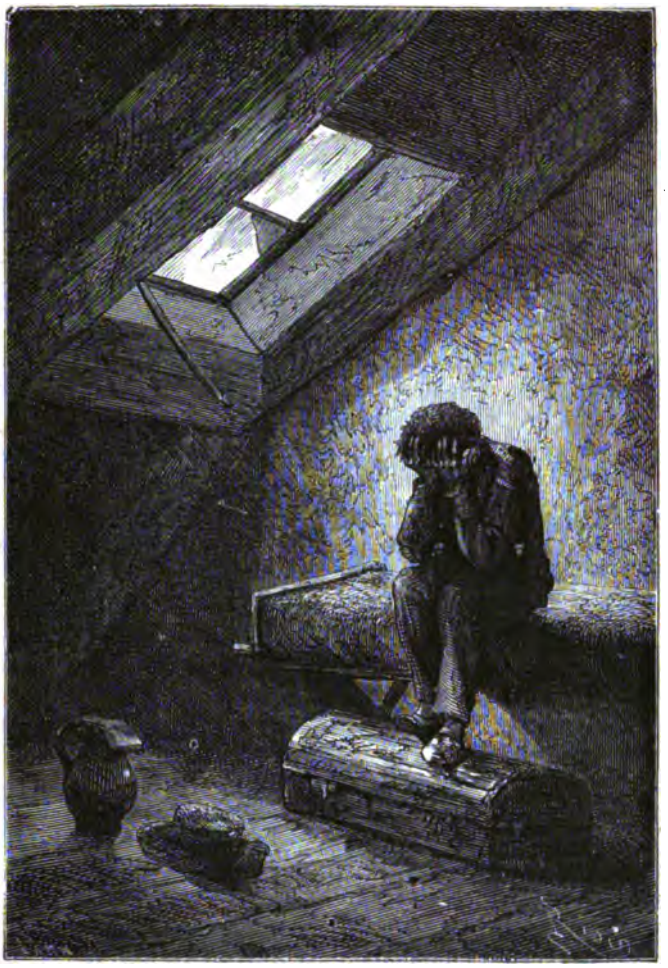
Les ruines du Haut-Baar et du Géroldseck. (Page 38.)

voyageurs étaient descendus pour dîner. Moi, j'avais tiré de ma poche une grosse pomme de la mère Balais, un morceau de saucisson et du pain.

Tout ce qui me revient, c'est que, après avoir roulé tout le jour, il fallut encore passer la nuit en voiture. Mais la fatigue d'être assis depuis si longtemps, et de n'avoir pas fermé l'œil la nuit précédente, m'endormit profondément. Lorsque je m'éveillai, j'avais une peau de mouton sur les jambes, la rosée coulait sur le tablier de l'impériale, tout le pays était couvert de brouillard blanc, le conducteur dormait aussi dans son coin; le cocher seul, devant, avec son chapeau de toile cirée et son manteau à triple collet, était droit, le fouet dans la main; et dessous, les gros chevaux fumants galopaient la croupe en l'air.

Il pouvait être trois heures. J'ai su par la suite que nous avions dépassé Coulommiers. Alors, à moitié dormant, à moitié éveillé, je vis passer de petits villages, des toits de chaume et d'autres. De deux heures en deux heures on faisait halte : le postillon criait, les chevaux hennissaient, le conducteur s'éveillait et descendait. La voiture dormait bien fermée, des gouttes d'eau sur les vitres. Tout cela, je le voyais comme en rêve. Une fois seulement je descendis; et ce n'est qu'au grand jour, en sentant le conducteur me secouer par le bras et me dire : « Nous n'avons donc pas envie de vider la bouteille? » que je m'éveillai tout à fait et que je bus un bon coup.

Le soleil était déjà haut, il pouvait être sept



Je m'assis sur le lit, la tête entre les mains. (Page 46.)

heures. Nous traversâmes un grand bois sur une route magnifique; je me rappelle que mon étonnement était grand de voir tous les arbres numérotés le long de cette route. Le conducteur me dit :

« Nous approchons de Paris, nous sommes dans la forêt de Vincennes ; dans une heure nous ferons notre entrée dans la capitale. »

Ces paroles me rendirent grave et même craintif, car les joyeux propos d'un conducteur ne vous empêchent pas de réfléchir, lorsqu'on arrive pour gagner son pain dans une ville où des milliers d'autres entrent tous les jours avec la même idée.

XIII

A mesure que nous approchions de Paris, tout changeait, tout prenait un autre air : les villages devenaient plus grands, les maisons plus hautes, les fenêtres plus serrées, les enseignes,—qu'on ne met jamais chez nous que sur la porte, — montaient au premier, au second, au troisième étage, rouges, bleues, jaunes, de toutes les couleurs, jusque sous les toits. Au-dessous, les cafés, les auberges, les boutiques se rapprochaient; devant les maisons s'avançaient des espèces de toits en toile, pour abriter le monde de la pluie et du soleil. Une foule de gens en blouse, en habit, en veste, en casquette, en chapeau, allaient et

venaient, couraient, se dépêchaient comme de véritables fourmilières.

A droite et à gauche, de hautes cheminées en briques, carrées ou rondes, lançaient leur fumée jusque dans le ciel. On sentait venir quelque chose de grand, d'extraordinaire, de magnifique et de terrible. Et derrière nous, à gauche, s'éloignait déjà une haute fortification carrée; le conducteur m'avait dit en passant :

« C'est Vincennes. »

Moi, j'ouvrais les yeux, je ne respirais plus, je pensais :

« Me voilà donc près de Paris; je vais entrer dans cette grande ville dont j'entends parler depuis que je suis au monde, d'où reviennent tous les bons ouvriers, tous les gros bourgeois, tous les gens riches, disant : « Ah ! ce n'est pas comme à Paris ! »

Et ce mouvement du monde, ces voitures toujours plus nombreuses, me faisaient dire en moi-même :

« Oui, ils avaient raison, Paris est quelque chose de nouveau pour les hommes. Bienheureux ceux qui peuvent vivre de leur travail à Paris, où les ouvriers ne sont que des apprentis, et les maîtres des ouvriers ! »

La grande route était devenue beaucoup plus large; elle était bien arrondie, pavée au milieu. On voyait de loin, bien loin, tout au bout, deux hauts échafaudages qui s'élevaient jusqu'aux nues.

En ce moment le conducteur donnait un pourboire au postillon, la voiture roulait comme le tonnerre. Bien d'autres voitures passaient près de nous toutes pleines de monde, des espèces de diligences ouvertes derrière, avec deux marches pour monter et descendre. Le conducteur me dit :

« Voilà les omnibus... Nous approchons, jeune homme, nous approchons. Voyez ces deux hauts échafaudages et les grilles en travers, c'est la barrière du Trône, rappelez-vous ça. Plus loin arrive le faubourg Saint-Antoine. Cette grande voûte bleue à gauche, c'est le Panthéon, et ces deux hautes tours, c'est Notre-Dame. Ça, c'est Saint-Sulpice... ça, la tour Saint-Jacques, et tout là-bas, ce carré gris-clair, c'est l'Arc de triomphe. »

Plus il parlait, plus on en voyait; et de tous les côtés, dans les champs, des centaines de maisons s'avançaient et se répandaient à plus de deux lieues. Nous n'étions pourtant pas encore à Paris : les deux grands échafaudages, à force d'être loin, n'avaient pas l'air de se rapprocher, et seulement vers neuf heures, je vis les grilles que le conducteur appelait la barrière du Trône.

Alors les voitures de toute sorte, grandes, petites, carrées, rondes, étaient si nombreuses qu'elles arrivaient par files de sept, huit, dix, en suivant le revers de la route pour nous laisser passer, car nous arrivions ventre à terre, brûlant le pavé; les chevaux sautaient, le cou et les jambes arrondis; c'était un bruit terrible et grandiose. Le conducteur commençait à plier ses habits, à boucler son manteau; il disait :

« Nous y voilà ! »

Et nous entrions entre les grilles. On s'arrêtait une seconde pour laisser monter le douanier avec son habit vert; et, pendant qu'il se glissait derrière, grimpant sous la bâche et regardant les paquets, nous entrions enfin dans la grande ville, dans ce faubourg Saint-Antoine, que le Picard m'avait représenté comme un véritable paradis : — nous étions à Paris.

Ah ! ceux qui n'arrivent pas de la province, ne se figureront jamais ce que c'est de voir Paris pour la première fois; non, ils ne peuvent se le figurer : ces grandes lignes de maisons hautes de six et sept étages, avec leurs fenêtres innombrables, leurs cheminées qui se dressent par milliers au-dessus des vieux quartiers, leurs trottoirs, et la foule qui passe, qui passe toujours, comme la navette du père Antoine; ces voitures aussi, ces pavés gras, cet air sombre; ces odeurs de toute sorte qu'on n'a jamais senties : les fritures, les épices, la marée, la boucherie; les gros camions pleins de balayures; le *hou-hou*, les cris des marchands, les coups de fouet, le grincement des roues.... enfin, qu'est-ce que je peux dire?

J'étais comme abasourdi, comme confondu d'entendre tout cela, et de voir notre grosse voiture s'enfoncer, s'enfoncer toujours en ville; et le même spectacle continuer, s'étendre à droite et à gauche dans des rues innombrables, — longues, droites, obliques, — avec le même fourmillement.

A travers cette confusion, nous arrivâmes sur une grande place; au milieu de la place s'élançait à la cime des airs une colonne en bronze; et dans le roulement j'entendis le conducteur me crier :

« Place de la Bastille ! »

Cela ne dura qu'une seconde : la grande colonne, toute couverte de lettres d'or, un ange au haut qui se jette dans le ciel, la colonne était passée ! et des milliers d'hommes allaient et venaient; j'en voyais de toutes sortes : des marchandes de fleurs en chapeau de paille, avec des vannes pleines de roses; des hommes avec de petites fontaines à clochettes sur le dos, — les robinets sous le coude, — qui ver-

saient à boire aux passants. Je voyais tant de choses que les trois quarts me sont sorties de l'esprit.

Au moment où nous traversions la place, le conducteur, après avoir arrangé tous ses paquets, venait de se rassoir; il me cria :

« Les boulevards ! »

Ah ! je suis revenu depuis à Paris, mais jamais je n'ai senti mon admiration et mon étonnement comme alors. Qu'on se figure une rue quatre ou cinq fois plus large que les autres, bordée de maisons magnifiques, avec des rangées de balcons qui n'en finissent plus, une rue tellement grande qu'on n'en voyait pas le bout; et, à mesure qu'on avançait, — comme les boulevards tournent,—de nouvelles maisons, de nouveaux balcons, de nouvelles enseignes à perte de vue! Le conducteur criait:

« Boulevard Beaumarchais !... Boulevard du Calvaire !... Boulevard du Temple !... Place du Château-d'Eau !... Boulevard Saint-Martin ! »

Il me montrait aussi, à droite, des théâtres, des baraques, des affiches, et me disait :

« La Gaîté !... L'Ambigu !... La Porte-Saint-Martin ! »

Enfin, je n'avais pas le temps de regarder; tout passait comme un éclair. C'est ce que j'ai vu de plus étonnant. Et toujours ce monde innombrable qui courait, toujours ces voitures, ces dames, ces messieurs, cette presse de gens, ces cris des marchands et le reste.

Tout à coup la diligence tourna et descendit ventre à terre une rue plus étroite.

« La rue Saint-Martin ! me cria le conducteur; apprêtez-vous, nous approchons des messageries. »

Nous filions dans la rue. Les maisons, hautes et sombres, sâles et grises, avec leurs milliers d'enseignes de toutes les couleurs, avaient l'air de se pencher. La diligence faisait un bruit terrible, les gens se serraient sur le trottoir, en continuant de courir. Ensuite la voiture prit à droite une autre rue un peu plus large.

En ce moment toutes les lucarnes de notre diligence étaient pleines de calottes rouges, qui se penchaient dehors pour voir.

« Voici la halle au blé ! » me dit encore le conducteur.

Quelques instants après nous entrions au pas, sous une voûte, dans la grande cour des messageries de la rue Saint-Honoré, et des centaines de gens entouraient notre diligence.

Dans cette cour, un grand nombre d'autres diligences se trouvaient en ligne. A chaque instant il en arrivait.

A mesure que nous sortions de la voiture, ou que nous descendions de l'impériale, des gens de toute espèce nous criaient :

« A l'hôtel d'Allemagne !

« A l'hôtel de Normandie ! »

Ils nous présentaient des cartes. D'autres, en blouse, avec de petites hottes, nous demandaient :

« Où allez-vous? »

Je ne savais plus de quel côté me tourner. Je regardais mon conducteur, il entrait dans le bureau et s'arrêtait devant le trou d'un grillage, son portefeuille de cuir sous le bras. Il se mit à compter avec l'homme du bureau.

Derrière nous les parents : femmes, hommes, enfants, tous en chapeaux, venaient recevoir leurs frères, leurs sœurs, leurs cousins. On s'embrassait, on envoyait quelqu'un chercher une voiture, on riait.

Moi, j'étais seul, on voyait bien que je ne devais pas être riche, on allait d'abord aider les autres. Je regardais descendre les paquets et les malles de la voiture; au milieu de tous ces gens, dont plusieurs avaient de mauvaises figures, j'étais bouleversé : si l'on m'avait pris ma malle, qu'est-ce que je serais devenu?

Et comme je restais là, dans un grand trouble,—parmi ce monde qui s'en allait et venait, entrait et sortait, réglait ses comptes, — ne sachant où descendre, enfin comme tombé du ciel, voilà qu'une figure s'approche et me dit :

« Hé ! c'est toi, Jean-Pierre? »

Alors je regarde, et je reconnais le fils Montborne, un de mes anciens camarades chez le père Vassereau; il était en petite blouse serrée aux reins, et tenait sous le bras une de ces hottes à deux branches que j'avais déjà vues. En reconnaissant Montborne, un vieux camarade d'école, je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou et de crier :

« C'est toi, Michel?

—Oui, dit-il de bonne humeur.

—Et qu'est-ce que tu fais donc ici?

—Hé ! je porte des paquets; je suis porteur depuis deux ans. »

Il était petit et maigre, il louchait; mais cela ne l'empêchait pas d'être fort. Je crus que le bon Dieu me l'envoyait. Après nous être embrassés bien contents, il me demanda :

« Et toi, Jean-Pierre, tu viens du pays... qu'est-ce que tu veux faire?

—Je viens travailler en menuiserie; j'ai une lettre de M. Nivoi.

—Et où est-ce que tu descends?

—Rue de la Harpe.

—Ah ! fit-il, c'est loin, mais, attends, j'ai quelque chose à porter près d'ici; je vais reve-

nir et je te porterai ta malle. Seulement, ça coûtera trente-deux sous... Je suis marié, vois-tu... un autre te ferait payer plus cher.

—C'est bien, lui dis-je, va, dépêche-toi, je t'attends. »

Il partit. J'avais un grand poids de moins sur le cœur. Je restai près de ma malle, qu'on avait mise avec beaucoup d'autres dans le bureau. Je la voyais et je ne m'en écartais pas.

Tout continuait à s'agiter dans la cour, sous la voûte et dans la rue. En écoutant ce grand bruit, je ne pouvais pas me figurer que cela durait toujours, et j'ai pourtant vu depuis que le mouvement ne cessait ni jour ni nuit dans cette ville.

Ce n'est qu'au bout d'une heure, et quand l'inquiétude commençait à me gagner, que Montborne revint.

« Eh bien! dit-il, c'est fini, montre-moi ta malle.

—La voici.

—Et le billet?

— Le voilà.

—C'est bien. »

En même temps il tira ma malle de dessous les autres, il la posa d'abord debout sur sa petite hotte, passa la corde autour et l'enleva d'un coup d'épaule.

« En route, fit-il, suis-moi. »

Nous sortîmes. Je le suivais pas à pas. Nous passions dans la foule comme à travers une procession. Tout en marchant, il me demanda :

« Ta lettre est pour un maître menuisier, rue de la Harpe?

—Oui.

—Mais tu n'es pas encore embauché?

—Non.

—Tu ne vas pas demeurer dans sa maison?

—Non.

—Eh bien! il faut aller te loger aux environs, dit-il; laisse-moi faire, je connais rue des Mathurins-Saint-Jacques un endroit où l'on passe la nuit à dix sous. Ceux qui louent au mois payent sept, huit, dix francs; ça dépend de la chambre. Tu verras. Mais on paye d'avance.

—C'est bien, lui répondis-je, conduis-moi dans cette auberge, et si tu connais un endroit où l'on mange à bon marché, tu me le montreras avant de partir.

—Justement, fit-il, à côté se trouve le restaurant de Flicoteau, un des bons endroits de Paris.

—Mais ça coûte cher, peut-être?

—Non, pas trop... ça dépend des plats et du vin. En mangeant du bœuf et buvant de l'eau, on paye de huit à dix sous. Mais si l'on demande du poulet et du vin, ça monte tout de suite à seize ou dix-huit sous, et même plus. »

Je pensai naturellement qu'avec un bon morceau de bœuf, du pain et de bonne eau, je n'aurais pas besoin de vin ni de poulet.

Nous passions alors auprès d'une grande bâtisse entourée de grilles et toute couverte de sculptures. Notre rue donnait sous la voûte de cette bâtisse magnifique, mais nous prîmes à gauche pour en faire le tour. Montborne me dit que c'était le Louvre. Comme nous tournions au coin de la grille à droite, je vis pour la première fois les quais qui suivent la Seine, le Pont-Neuf qui la traverse, et la statue de Henri IV, à cheval, au milieu du pont.

C'est là qu'on peut voir la grandeur de Paris, principalement sur le Pont-Neuf, lorsqu'on regarde à droite, le Louvre, qui s'étend aussi loin qu'il est possible de regarder, l'Arc de triomphe, à plus d'une lieue, au bout d'une grande avenue d'arbres; et, de l'autre côté, le Palais-de-Justice, la cathédrale de Notre-Dame, et l'île de la Cité pleine de vieilles maisons qui se regardent dans l'eau.

Ces choses, je ne les ai connues que plus tard; alors j'en étais ébloui d'admiration. Les files de ponts toujours couverts de monde, qui s'étendent sur le fleuve, n'étaient pas une des choses qui m'étonnaient le moins. Cela me paraissait aussi grand que toute l'Alsace, et si je n'avais pas été forcé de suivre Montborne, qui marchait toujours, je me serais arrêté là quelques instants.

Le Pont-Neuf était bordé de baraques où l'on faisait de la friture, mais je me suis laissé dire qu'on les a toutes abattues depuis.

Après avoir traversé ce pont et regardé la statue en courant, nous tournâmes sur l'autre côté du quai, bordé de rampes en pierre, et plus loin nous arrivâmes à droite, dans la vieille rue de la Harpe. Cette rue avait l'air de descendre sous terre, et s'étendait en remontant plus loin, jusqu'à la vieille place Saint-Michel. J'avais vu tant de palais, tant de cathédrales, tant d'arcs de triomphe, tant de maisons magnifiques, tant de richards roulant en voiture; j'étais tellement ébloui de ces choses, qu'en remontant la vieille rue de la Harpe, toute grise, toute décrépite, pleine de gens en manches de chemise, en veste, en petite robe, en camisole, qui couraient d'une porte à l'autre, qui fumaient des pipes aux fenêtres, qui portaient de l'eau sur les épaules, qui faisaient de la friture à leur porte, et qui semblaient vivre là chez eux de père en fils, que j'en eus le cœur soulagé.

Je trouvai même à cette rue un air de vieux

Saverne; c'était vieux... vieux! On y voyait des marchands de ferraille, comme chez nous, et de vieilles portes rondes toutes noires, où se tenaient des marchands de livres, de bretelles et de savates. Enfin je pensai :

« Maintenant, nous ne sommes plus avec des millionnaires. »

Je m'attendrissais de voir des gens de la même espèce que moi, qui vendaient, achetaient et travaillaient pour vivre. Montborne me dit que cela s'appelait le quartier Latin. Il prit ensuite une autre rue à gauche, et finit par s'arrêter devant une maison étroite, haute de six étages au moins, et me dit :

« Nous y sommes, Jean-Pierre. »

C'était près d'une vieille bâtisse en arrière de l'alignement; un mur assez bas suivait la rue, et par-dessus ce mur on voyait le toit de ce vieux nid, et ses petites fenêtres comme au couvent de Marmoutier. J'ai su plus tard que cela s'appelait l'hôtel de Cluny, et qu'on y mettait toutes les vieilleries de la France.

Mon auberge se dressait un peu plus loin. Je crois encore la voir avec son pignon décrépit, où s'avançaient des pierres d'attente jusque dans le ciel. Montborne était entré dans l'allée, tellement étroite que sa hotte râclait les murs des deux côtés, et tellement noire qu'on n'y voyait plus au bout de quatre pas. En même temps, une odeur de cuir, et d'une quantité d'autres choses, vous remplissait le nez; des bruits de toutes sortes vous faisaient tinter les oreilles : un marteau toquait, un tour bourdonnait, quelqu'un chantait, pendant que dehors tout continuait à rouler, à crier, à passer.

Nous arrivâmes enfin dans une cour d'environ six à sept pieds; et, voyant le ciel tout en haut, je crus être au fond d'un puits. Comme je regardais, quelqu'un ouvrit le châssis d'une croisée au rez-de-chaussée, en criant :

« Qu'est-ce que c'est?

—Un voyageur, » répondit Montborne.

Aussitôt la porte au fond de l'allée s'ouvrit, et un homme trapu, les joues grasses et jaunes, un bonnet de coton crasseux sur la tête, les manches de chemise retroussées, un tire-pied dans la main, sortit en me regardant.

Derrière cet homme, que je reconnus pour être un cordonnier, s'avançait une petite femme sèche, déjà grise, le nez pointu, qui me regardait d'un œil de pie.

« Vous voulez passer la nuit? me demanda le cordonnier.

—Non, monsieur, je voudrais louer une chambre au mois.

—Ah! bon, fit-il; Jacqueline va vous montrer les chambres.

—C'est un ouvrier menuisier, » dit Montborne.

Et la femme, qui m'avait bien regardé, prit un air riant.

« Il arrive du pays? dit-elle. Venez, monsieur. »

Elle avait décroché des clefs dans leur cassine et grimpait devant moi. Montborne suivait lentement.

« Vous serez bien, » disait-elle.

Nous montions, nous montions; les fenêtres s'élevaient, la cour descendait. A la fin, je n'osais plus regarder par ces fenêtres, je croyais tomber la tête en avant.

« Nous avons des chambres à tout prix, disait la vieille; mais la jeunesse aime le bon marché.

—Oui, si vous pouviez m'avoir une chambre à six ou sept francs, » lui dis-je.

A peine avais-je dit cela, qu'elle se retourna comme indignée, en s'écriant :

« A six francs? Ce n'est pas la peine de monter. »

Nous étions tout au haut de l'escalier, presque sous les tuiles, et cette vieille, dont la figure était devenue de bois, me voyant étonné, dit :

« Redescendons; notre meilleur marché c'est huit francs... payés d'avance. »

Alors, me remettant un peu, je répondis :

« Eh bien! madame, montrez-moi la chambre à huit francs. »

Elle grimpa les dernières marches, et poussa dans les combles une petite porte coupée en équerre. Je regardai, c'était un coin du toit. Dans ce coin, sur un petit bois de lit vermoulu, s'étendaient un matelas et sa couverture, minces comme une galette. Tout contre se trouvaient la table de nuit, la cruche à eau; et dans le toit s'ouvrait une fenêtre à quatre vitres, en tabatière.

Cela me parut bien triste de loger là.

« Décidez-vous, » me disait la vieille.

Et moi, songeant que je n'étais pas sûr de trouver tout de suite de l'ouvrage, que je n'avais personne pour me prêter de l'argent, et que, dans cette ville où tout le monde ne songe qu'à soi, ma seule ressource était de ménager, je lui répondis :

« Eh bien! puisque c'est le meilleur marché, je prends cette chambre.

— Vous faites bien, dit-elle, car les locataires ne manquent pas. »

En descendant, elle me montra dans un coin une espèce de fontaine, en me disant :

« Voici l'eau. »

Montborne montait encore, je revins avec lui. Il trouva ma chambre très-belle, d'autant

plus qu'il restait de la place pour la malle. Ensuite, comme il était pressé, je lui payai ses trente-deux sous; il me dit que deux maisons plus haut, à droite, près de l'hôtel de Cluny, je verrais le restaurant, et puis il s'en alla.

Je refermai la porte et je m'assis sur le lit, la tête entre les mains, tellement accablé d'être seul, au milieu d'une ville pareille, loin de tout secours, de toute connaissance, que pour la première fois de ma vie j'eus l'idée de m'engager.

« Qu'est-ce que je fais au monde, me disais-je. Les autres sont heureux, les autres ont leur maison, leur femme, leurs enfants, ou bien ils ont leurs père et mère, leurs frères et sœurs... Moi, je n'ai rien que ma pauvre vieille mère Balais. Eh bien! si je m'engage, je ferai l'exercice, j'aurai la nourriture, le logement, l'habillement, et rien à soigner. Je défendrai l'ordre. Si les ouvriers se remuent, s'ils se révoltent, je ferai comme le régiment. Le père Nivoi m'en voudra, mais je ne puis pas vivre tout seul... Non, c'est trop terrible d'être seul, avec des gens qui ne pensent qu'à vous tirer de l'argent, qui vous sourient pour avoir votre bourse, et qui vous tournent le dos quand vous n'avez plus rien. »

J'étais découragé. Je n'avais personne pour me relever le cœur; l'idée du pays me faisait mal.

Pendant que ces idées tournaient dans ma tête, je me rappelai que le père d'Emmanuel m'avait dit d'aller voir son fils, mon ancien camarade, qui faisait son droit au quartier Latin. Ah! si j'avais pu le voir seulement une heure, comme cela m'aurait fait du bien! J'y songeais en me rappelant qu'il demeurait dans la rue des Grès, numéro 7. Mais allez donc trouver la rue des Grès en arrivant à Paris? Malgré cela, je voulus essayer.

Quelques instants après, la vieille revint; elle mit une serviette sur la cruche en disant :

« On vous changera de draps tous les mois. Vous savez, c'est huit francs par mois, payés d'avance. »

Alors je compris pourquoi la serviette était venue si vite. L'ayant donc payée, je demandai si par hasard la rue des Grès ne se trouvait pas aux environs.

« Ce n'est pas loin, répondit-elle; est-ce que vous connaissez quelqu'un à la rue des Grès?

—Oui, un étudiant en droit... un camarade d'enfance.

—Ah! fit-elle d'un air de considération, mon mari vous dira mieux où c'est. Si vous avez besoin d'autre chose, il ne faut pas vous gêner.

—Je n'ai besoin maintenant que d'être seul, » lui répondis-je.

Elle sortit. J'allai remplir ma cruche; j'ouvris ma malle, je me lavai, je changeai de chemise et d'habits. Le grand bruit du dehors m'arrivait jusque par-dessus les toits. Le soleil brillait sur mes vitres.

Après avoir bien refermé ma malle et la porte, je descendis en suppliant le Seigneur de me faire la grâce, dans cette extrémité, de trouver Emmanuel, qui seul pouvait me donner de bons conseils et raffermir mon courage.

XIV

C'est en descendant que je vis encore mieux l'air misérable de la maison : l'escalier plein de boue, la corde qui servait de rampe en haut, toute luisante de graisse; les petites portes numérotées, avec de vieux paillassons à droite et à gauche; les malheureux pots de fleurs tout moisis, au bord des six étages de fenêtres, dans l'ombre de la cour; les corps pendants et les chéneaux rouillés qui descendaient au fond du gouffre, en laissant couler l'eau comme des écumoires; les tailleurs, les ferblantiers, les tourneurs, les couturières, toutes ces familles qui vivotaient là-dedans, qui tapaient, qui chantaient, qui sifflaient, qui faisaient aller leur roue, et qui tiraient leur aiguille sans se regarder les uns les autres... Oui, c'est encore là que je me fis une idée de Paris et que je pensai : « S'il existe dans cette ville des palais, des hôtels magnifiques et des balcons dorés d'une lieue, on trouve aussi des endroits où le soleil ne luit jamais, où l'on travaille des années et des années sans espérer que cela finisse. » Je ne croyais plus, comme le Picard, que la capitale était un paradis terrestre. Et plus je descendais, plus l'escalier devenait obscur; en bas, il était noir; je m'avançais à tâtons pour retrouver l'allée, quand le portier me cria :

« Hé! jeune homme? »

Je me retournai.

« Vous allez rue des Grès, numéro 7?

—Oui, monsieur.

—Eh bien! prenez notre rue à droite, ensuite la première à gauche. Vous trouverez la place de la Sorbonne, et plus loin, la rue des Grès. Vous avez un ami étudiant?

—Oui, un ancien camarade d'école.

—Ah! » fit-il en regardant sa femme.

J'avais fini par les voir dans leur petite chambre, au fond de l'allée, mais il m'avait fallu du temps.

« Eh bien! n'oubliez pas de prendre à droite, ensuite à gauche, et puis de traverser la place de la Sorbonne, » dit-il en se remettant à l'ouvrage.

Alors je ressortis, au milieu de la foule innombrable des marchands d'habits, des porteurs d'eau, des charbonniers auvergnats et des voitures, qui passaient toujours comme un torrent. Je n'oubliai pas ce que le portier m'avait dit, et malgré le vacarme des gros camions chargés de pavés, malgré les cris des cochers : « Gare! » et mille autres cris que je n'avais jamais entendus, je trouvai bientôt la rue des Grès, à droite de la rue Saint-Jacques. Elle descendait jusqu'au coin de l'ancienne fontaine Saint-Michel, et l'on ne voyait tout du long que des magasins de livres, le café des étudiants en haut, et le corps de garde des municipaux vers le milieu. Tout cela, je l'ai devant les yeux.

Je descendais lentement, cherchant le numéro 7; je le vis enfin au-dessus d'une enseigne : « Froment Pernett, libraire. ».

En ce moment j'eus presque des battements de cœur. « Comment Emmanuel va-t-il me recevoir? — voilà l'idée qui me venait, — lui, il sera juge un jour, procureur du roi, quelque chose de grand; moi je ne suis et je ne serai jamais qu'un simple ouvrier. »

En pensant à cela, j'entrai dans l'allée. Il me semble voir encore au bout une statue en plâtre, qui représentait un jeune homme avec des fleurs sur la tête, et tenant dans la main une boule de verre. Auprès de cette statue, dans l'ombre, était une porte vitrée; je n'osais pour ainsi dire pas l'ouvrir, lorsqu'une grosse femme, la figure bourgeonnée, sortit en me demandant :

« Vous voulez voir quelqu'un?

—Oui, madame, je voudrais voir M. Emmanuel Dolomieu.

—Au deuxième, numéro 11, à droite, » dit-elle en rentrant.

Je montai l'escalier bien propre, et je vis au deuxième le numéro 11. La clef était sur la porte. On chantait dans cet hôtel, on riait, on se faisait du bon temps; ce n'était pas comme à la rue des Mathurins-Saint-Jacques, où l'on travaillait sans reprendre haleine.

Après avoir écouté quelques instants des femmes qui riaient, je frappai doucement; la voix d'Emmanuel cria :

« Entrez! »

Alors j'ouvris. Emmanuel était assis, dans une belle robe bleu de ciel, entre deux hautes fenêtres bien claires; il écrivait au milieu d'un tas de vieux livres; à gauche étaient son lit, entouré de rideaux blancs, et sa cheminée en marbre noir, une belle horloge dessus et un miroir derrière.

Il avait tourné la tête, et se mit à crier, les bras étendus :

« C'est toi, Jean-Pierre! »

Rien que de l'entendre, je fus soulagé. Nous nous embrassions comme en sortant de la rivière, dans le vallon de la Roche-Plate.

« Comment, c'est toi! dit-il; ah! tant mieux, tu me rapportes un bon air du pays... Nous allons dîner ensemble. »

Il riait, et je sentais que j'étais tout pâle.

« Qu'est-ce que tu as, Jean-Pierre? me dit-il.

—Je n'ai rien. C'est le contentement de te voir et d'être si bien reçu.

—Si bien reçu! s'écria-t-il; est-ce que je ne serais pas un gueux de te recevoir autrement? Allons... allons... assieds-toi là, dans le fauteuil. Tiens, j'ai reçu hier cette lettre de mon père; il m'annonce le grand héritage de M. Dubourg. — Et d'ailleurs rien de neuf! »

Je voyais sa joie, son contentement, cela me faisait du bien. Pendant qu'il ôtait sa belle robe, qu'il se lavait les mains et la figure, qu'il se passait le peigne dans les cheveux et dans sa petite barbe blonde, pendant qu'il allait et venait, qu'il me regardait et criait de temps en temps :

« Quelle chance! Je viens de finir mon travail. Nous allons courir, Jean-Pierre; sois tranquille, tu vas voir Paris. »

Pendant qu'il parlait de la sorte, moi je lui racontai l'héritage en détail, sans pourtant rien lui dire de mon amour pour Annette. Il m'approuvait de vouloir me perfectionner dans mon état; et comme je ne pouvais lui cacher ma crainte de ne pas trouver tout de suite de l'ouvrage :

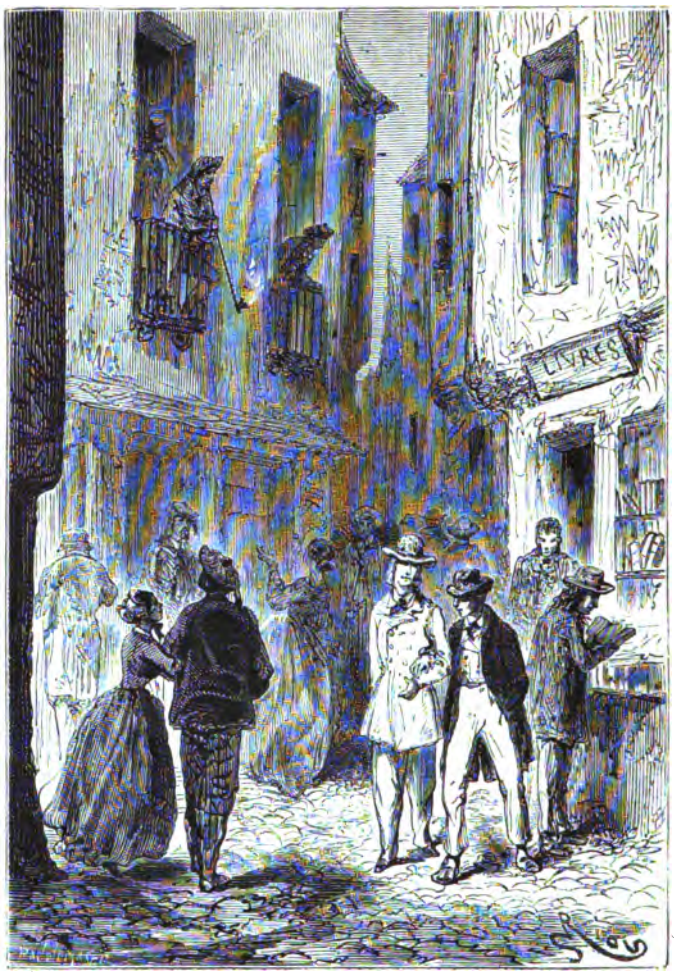
« Bah! bah! dit-il en mettant sa redingote et son chapeau gris, un brave ouvrier comme toi ne reste pas sur le pavé. Ne t'inquiète de rien; et puisque M. Nivoi t'a remis une lettre de recommandation, commençons par tirer la chose au clair. »

Il regarda l'adresse et s'écria :

« C'est à quatre pas... Arrive... nous allons voir! »

Toutes mes craintes étaient passées. Emmanuel, avec sa redingote, sa cravate de soie bleue, son large chapeau, sa petite barbe pointue, ses paroles claires et son bon cœur, me paraissait comme un dieu. Voilà pourtant la différence de faire des études, ou de travailler pour gagner sa vie! Enfin, quand l'instruction est bien placée, tout le monde doit s'en réjouir.

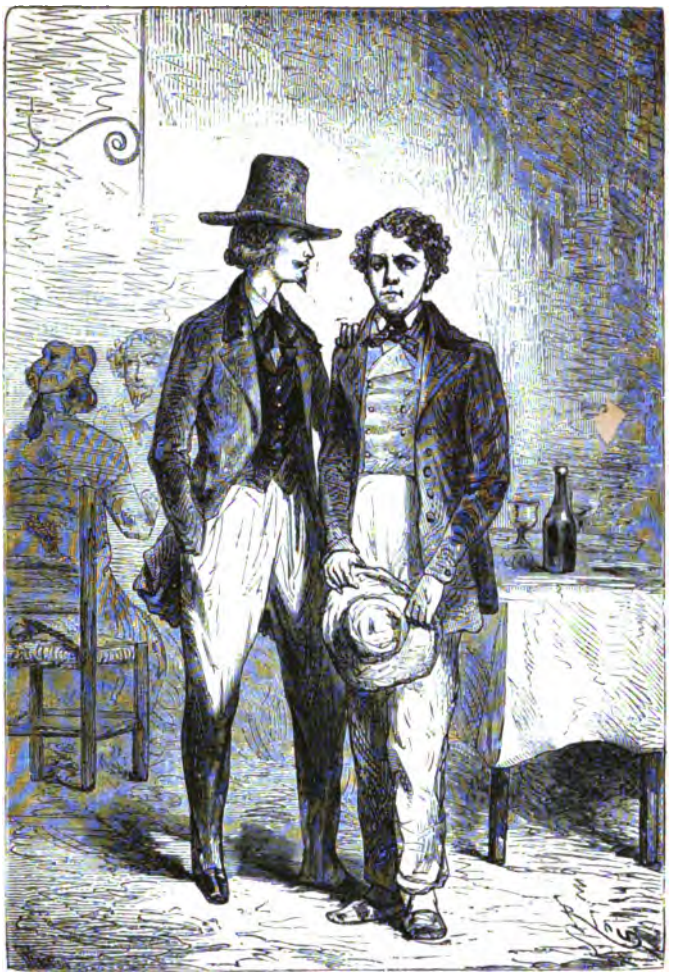
Nous étions sortis, et nous descendions la rue des Grès, bras dessus, bras dessous, en nous balançant comme les autres, et regardant



Nous descendîmes la rue, bras dessus bras dessous. (Page 48.)

en l'air les filles qui fumaient aux fenêtres de petits cigares ; car dans cette rue vivaient les étudiants : — ils avaient de gros bonnets rouges ou bleus sur l'oreille, et la plupart avaient aussi des femmes, qui venaient les voir, sans respect d'elles-mêmes, en considération de leur jeunesse. J'aime autant vous dire cela tout de suite ; c'est la vérité. — Ces femmes donc allaient avec eux comme en état de mariage légitime ; elles les suivaient à la danse, et même j'en ai vu qui fumaient pour leur faire plaisir.

J'aurais encore bien des choses à vous dire ; mais si je voulais seulement vous donner une idée de la vieille rue en pente, des vieux livres dressés contre les vitres ; des devantures en dehors remplies de bouquins que les étudiants ouvrent et lisent ; des femmes et des filles qui se promènent sans gêne, le nez en l'air, en riant et saluant de loin leurs camarades, comme de véritables garçons : « Hé ! Jacques ! Hé ! Jules ! ça va bien... Je monte... » ainsi de suite. Si je voulais vous représenter la vieille fontaine Saint-Michel au bas, avec son auge ronde, sa niche, ses deux goulots en fer, entourée des ménagères du quartier, les bras nus, de marchands d'eau avec leurs tonnes sur des voitures ; et cette vieille place Saint-Michel, que j'ai vue tant de fois, — qui s'étendait, humide et grise, au milieu de bâtisses décrépites, — toujours pleine de gens criards, de voitures innombrables ; si je voulais vous les peindre, il me faudrait des semaines et des mois : la vieille place Saint-Michel, la rue des



Jean-Pierre et son ami Emmanuel. (Page 49.)

Grès, la place de la Sorbonne, la rue de l'École-de-Médecine, la rue des Mathurins-Saint-Jacques, la rue du Foin, la rue Serpente, tout cela se ressemblait pour la vieillesse, et descendait dans la rue de la Harpe, où les boutiques, les marchands de vin, les petits hôtels, les garnis, les brasseries se touchaient jusqu'au vieux pont, en face de la Cité.

Au milieu de toute cette confusion, se dressaient dans l'ombre, entre les toits, les cheminées et les vieux pignons, la Sorbonne, l'hôtel de Cluny, les Thermes de Julien, — qui sont des ruines encore pires que le Géroldseck, — l'École de médecine, etc., etc. Que peut-on raconter? J'ai vu ces choses, et c'est fini!

C'est à travers tout cela que nous descendions. Emmanuel, à force d'en avoir vu, ne faisait plus attention à rien; moi, je m'écriais dans mon cœur :

« Maintenant, si je trouve de l'ouvrage, tout sera bien. Quelle différence pourtant d'être à Paris, ou dans un endroit comme Saverne, où le sergent de ville passe en quelque sorte pour un maréchal de France, et le sous-préfet pour le roi. Oui, cela change terriblement les idées! »

Et, songeant à cela, nous descendions la rue de la Harpe, lorsque Emmanuel s'arrêta devant une porte cochère en regardant, et dit :

« Numéro 70, Braconneau, menuisier entrepreneur. C'est ici, Jean-Pierre. »

La peur me revint aussitôt.

D'un côté de la porte montait un large esca-

lier, de l'autre s'étendait un mur couvert d'affiches; plus loin venait une cour bien éclairée, et au fond de la cour, une sorte de halle soutenue par des piliers. J'entendais déjà le bruit du marteau, de la scie et du rabot; les grandes idées s'envolaient.

Emmanuel marchait devant moi, aussi tranquille que dans sa chambre. En traversant la cour, nous vîmes trois ou quatre ouvriers en train de clouer des caisses. A droite se trouvait un petit bureau; une jeune fille écrivait près de la fenêtre.

C'est tout ce que je vis, car alors Emmanuel ayant demandé M. Braconneau, un vieux menuisier, grand, maigre, la tête grise, les yeux encore vifs, en veste, tablier et bras de chemise, sortit de la halle au même instant et répondit :

« C'est moi, monsieur.

—Eh bien! monsieur Braconneau, dit Emmanuel sans gêne, je vous présente un brave garçon, un honnête ouvrier, qui voudrait travailler chez vous, si c'est possible. Il arrive de la province, et vous savez, dans les premiers jours, l'assurance vous manque; on se fait recommander par le premier venu.

—Vous êtes étudiant? dit le vieux menuisier, qui souriait de bonne humeur.

—Étudiant en droit, répondit Emmanuel. C'est un ancien camarade d'école que je vous recommande. »

Les ouvriers continuaient de travailler, mais la jeune personne regardait par la fenêtre du bureau. Elle était brune, un peu pâle, avec de grands yeux noirs.

« Vous avez votre livret en règle? me demanda M. Braconneau.

—Oui, monsieur, et j'ai une lettre de M. Nivoi pour vous.

—Ah! c'est vous que Nivoi m'annonce, s'écria-t-il. Nous n'avons guère d'ouvrage en ce moment, mais c'est égal, nous allons voir. Et ce bon Nivoi, il est toujours solide... ses affaires vont bien?

—Oui, monsieur.

—Allons, tant mieux. »

Il avait ouvert la lettre, en entrant dans le petit bureau. Nous le suivîmes.

« Asseyez-vous, dit-il. — Tiens, Claudine, regarde cela. »

C'était sa fille. J'ai su plus tard que bien souvent M. Nivoi l'avait fait sauter dans ses mains. Elle lut la lettre, et le vieux maître répétait :

« Les affaires vont tout doucement... J'ai les ouvriers qu'il me faut.... Malgré cela, nous ne pouvons pas laisser la lettre d'un vieil ami en souffrance. N'est-ce pas, Claudine?

—Non, dit-elle. Les ouvriers, en arrivant à Paris, sont toujours embarrassés; au bout de quelques semaines, ils se retournent, ils apprennent à connaître la place.

—Eh bien! dit M. Braconneau, coupons court. Je ne vous donnerai pas journée entière; vous aurez trois francs en attendant, et, si l'un ou l'autre de mes ouvriers me quitte, vous prendrez sa place. Cela vous convient-il? »

J'acceptai bien vite, comme on pense, en le remerciant; j'aurais pris la moitié moins dans les premiers temps.

« Eh bien! vous viendrez demain lundi à six heures, » dit-il, en ressortant pour aller se remettre au travail.

C'était un homme rond, simple, naturel, plein de bon sens. Emmanuel voulut aussi le remercier, ainsi que mademoiselle Claudine, qui rougissait. Ensuite nous ressortîmes heureux comme des rois. Moi, j'aurais voulu danser et crier victoire. Emmanuel me disait :

« Sais-tu que mademoiselle Claudine est une jolie brune? »

Mais je ne pensais pas à cela; j'étais comme un conscrit qui vient de tirer un bon numéro, je ne voyais plus clair.

Une fois dehors, Emmanuel me dit :

« Tu dois être content?

—Si je suis content? m'écriai-je, tu m'as sauvé la vie! »

Il riait.

Nous étions revenus sur la place de la Sorbonne, et nous descendions la petite rue qui longe les vieilles bâtisses et les hautes fenêtres grillées. En passant à côté de deux grandes portes en voûte, Emmanuel me fit entrer dans une vieille cour pavée, entourée de bâtiments comme une caserne, la grande ruche de la Sorbonne au-dessus, à droite dans le ciel.

« Tiens, regarde ces deux portes en face, me dit-il; c'est-là que du matin au soir des professeurs parlent sur le grec, le latin, l'histoire, les mathématiques et tout ce qu'il est possible de se figurer. Ce sont les premiers de France, et chacun peut aller les écouter. Dans une autre bâtisse, derrière nous, rue de l'École-de-Médecine, on ne parle que de médecine; dans une autre, place du Panthéon, on ne parle que de droit; dans une autre, rue Saint-Jacques, on parle d'histoire et de politique. Enfin ceux qui veulent s'instruire n'ont qu'à vouloir. »

J'étais dans l'admiration, d'autant plus qu'il me disait que cela ne coûtait rien, qu'on entretenait partout un bon feu l'hiver, et que

notre pays payait ces savants pour l'instruction de la jeunesse.

Un grand nombre d'étudiants sortaient, avec des portefenilles remplis de cahiers sous le bras. Ceux-là n'avaient pas de bonnets rouges, mais de vieux chapeaux râpés et des redingotes noires usées aux coudes. Ils étaient pâles, et s'en allaient en arrondissant le dos, sans rien voir.

« Ces pauvres diables seront peut-être un jour les premiers hommes de la France, me dit Emmanuel, et les autres, si magnifiques, avec leurs femmes, leurs bonnets, leurs grands pantalons à carreaux et leurs pipes longues, viendront leur demander audience, le chapeau bas, pour avoir une place de contrôleur ou de juge de paix dans un village. »

Moi je pensais :

« C'est bien possible ! — Quel bonheur d'avoir cent francs par mois de ses père et mère, pour profiter de l'instruction. Malheureusement, la bonne volonté ne sert à rien ; d'abord il faut les cent francs ! »

La vieille Sorbonne sonnait alors cinq heures ; comme je restais là tout pensif, Emmanuel me dit :

« Allons, Jean-Pierre, voici l'heure de dîner. Après cela nous ferons un tour. Pendant la semaine, nous n'aurons pas beaucoup le temps de nous voir ; profitons au moins du premier jour. »

Il m'avait repris le bras. Quelques pas plus loin nous entrions dans une allée étroite, moisie, vieille comme les rues, qui filait derrière d'anciennes masures et menait au cloître Saint-Benoît. C'est un des endroits de Paris qui ressemblent le plus à la cour de la vieille synagogue de Saverne. De mon temps, on n'y voyait que des lucarnes, des fenêtres longues, étroites, où pendait du vieux linge, des toits à perte de vue avec des tuyaux de poêle innombrables, de grands pans de murs, des enfoncements, des recoins gris, humides et pleins de balayures.

Rien n'était pavé dans ce trou, qui s'ouvrait sur la rue Saint-Jacques, par une espèce de poterne, — un poteau de bois au milieu, pour empêcher les voitures d'entrer dans le cul-de-sac, — et par une ruelle, sur la rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Combien de fois je suis venu déjeuner et dîner avec Emmanuel chez M. Ober, au cloître Saint-Benoît !

Le restaurant Ober était la seule maison propre et peinte, en face de la vieille poterne. Elle avait une rangée de fenêtres au rez-de-chaussée, un petit toit en gouttière au-dessus, et trois salles bien aérées de plain-pied. Dans la petite salle du milieu, à gauche de la porte vitrée, M. Ober, un Alsacien, le nez long et pointu, les yeux vifs, en petite casquette plate, cravate noire et collet droit, était assis derrière son comptoir. Dans le moment où nous entrions, comme il était encore de bonne heure, M. Ober dit :

« Vous êtes un des premiers aujourd'hui, monsieur Emmanuel. »

En même temps il lui tendait sa tabatière.

Les trois salles qui s'ouvraient l'une dans l'autre, par deux portes carrées, étaient encore presque vides. On voyait seulement à droite et à gauche, devant les petites tables, quelques jeunes gens en train de manger, et là, pour la première fois, je vis des gens lire en mangeant.

Une bonne odeur de cuisine arrivait par la salle à gauche, et tout de suite je sentis que l'appétit me venait.

« Allons, une prise, répétait M. Ober.

— Merci, répondit Emmanuel, je n'en use pas.

— Oui, vous êtes un garçon rangé, » dit M. Ober.

Il me regardait.

« C'est un camarade de Saverne, dit Emmanuel.

— Ah ! tant mieux, j'aime toujours à voir des pays. »

Après cela nous entrâmes dans la salle à droite. Emmanuel accrocha ma casquette et son chapeau à la muraille, et me fit asseoir en face de lui, près d'une fenêtre ouverte, en me disant :

« Qu'est-ce que nous allons prendre ? D'abord une bonne bouteille de vin, avec de l'eau de Seltz, car il fait chaud ; ensuite deux juliennes, deux biftecks, et puis nous verrons, n'est-ce pas ?

— Écoute, Emmanuel, lui dis-je, il ne faut pas faire de dépense à cause de moi. Du pain, un morceau de bœuf et de l'eau, c'est tout ce que je demande.

Mais il se fâcha presque en entendant cela.

« De l'eau, du bœuf, quand j'invite un vieux camarade ! dit-il, est-ce que tu me prends pour un avare ? »

Et sans m'écouter il cria :

« Garçon, deux juliennes, du vin, de l'eau de Seltz. »

Je vis bien alors qu'il ne fallait plus rien dire. Un garçon bien frisé, qui s'appelait Jean, nous apporta deux bonnes soupes aux carottes, la bouteille de vin et l'eau de Seltz ; et nous commençâmes à dîner de bon cœur.

C'est le premier dîner que j'ai fait à Paris, et je m'en souviendrai toujours, non-seulement

à cause du vin, des viandes et de la salade, mais principalement à cause de l'amitié que me fit voir Emmanuel, et même d'autres jeunes gens qui vinrent ensuite s'asseoir à notre table, et qui me traitaient tous comme un camarade, lorsqu'il leur eut dit que nous avions été à l'école ensemble. — Oui, je n'oublierai jamais cela; c'étaient des hommes d'esprit, qui parlaient de tout entre eux : de droit, de justice, de médecine, d'histoire, de gouvernement, enfin de tout sans se gêner.

Moi, je ne comprenais rien, je ne savais rien, et j'avais aussi le bon sens de me taire.

Un grand sec et maigre, qui s'appelait Sillery, disputait contre un autre qui s'appelait Coquille. Deux ou trois amis d'Emmanuel se mêlaient de la dispute, ils riaient, ils criaient. —A chaque seconde, il en arrivait par bandes de trois, quatre, six; au bout d'une heure, les trois salles étaient pleines; autour de chaque table on entendait des disputes pareilles.

L'air bourdonnait, les assiettes, les bouteilles tintaient, les domestiques, en manches de chemise, couraient. Ils criaient aussi à la porte de la cuisine :

« Un bœuf!

—Deux asperges!

—Un rognon sauté!

—Un bifteck!

—Une bouteille à seize! » etc.

Ils tenaient dans leurs mains, en courant, trois, quatre, cinq assiettes à la fois, des bouteilles sous les coudes, et rien ne tombait. Chacun recevait ce qu'il venait de demander. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Ces domestiques avec leurs cris, leur mémoire et leur adresse extraordinaire, m'étonnaient encore plus que les disputes sur le gouvernement, parce que je reconnaissais mieux la rareté de leur talent, et que je commençais à comprendre les paroles de M. Nivoi, lorsqu'il me disait qu'à Paris les gens travaillaient et se remuaient plus dans une heure, que chez nous pendant une journée.

C'est aussi là, pour la première fois, que j'ai vu le gaz; car, le soir étant venu, tout à coup de belles lumières blanches et bleu de ciel en forme de tulipe, se mirent à briller au-dessus des tables. Les garçons couraient à tous les quinquets avec un bout de cire allumée, comme les bedeaux à l'église, et le gaz prenait feu tout de suite.

Depuis, je me suis souvent étonné qu'on n'ait pas encore de ces lumières dans les cathédrales; elles sont bien plus belles que la lumière jaune des cierges, et seraient plus agréables au Seigneur.

Enfin, ce dîner, ce bon vin, ces disputes continuèrent de la sorte jusqu'à la nuit close. Alors on se leva. Tous les étudiants assis à notre table se serrèrent la main. Emmanuel paya trois francs au comptoir, et nous sortîmes dans la joie et le contentement de notre âme.

Nous avions aussi mangé des choux-fleurs à l'huile, et le vin nous avait mis de bonne humeur.

C'est après être sortis du vieux cloître Saint-Benoît, par la rue des Mathurins-Saint-Jacques, en voyant les rues qui descendent sur les quais encore plus encombrées de monde qu'en plein jour, que je fus émerveillé de ce spectacle.

Tous ces gens pendant la journée travaillent chez un maître ou chez eux; à la nuit ils descendent de leurs six étages et vont respirer l'air. Voilà ce que j'ai compris plus tard; mais alors ce mouvement m'étonnait.

Deux ou trois fois des femmes nous arrêtèrent dans les petites ruelles; quand j'appris ce que c'était, une grande tristesse me serra le cœur. Je regardais Emmanuel, ne pouvant presque pas croire à d'aussi grands malheurs; et seulement plus loin, à la vue du vieux pont Saint-Michel et de tous ces milliers de lumières le long du fleuve, qui tremblotent dans l'eau sous les arches noires, et de toutes ces façades sombres des quais, qui se découpent sur le ciel, seulement à cette vue j'oubliai mes pensées terribles, et je m'écriai :

« Mon Dieu! que c'est beau! Mon Dieu! que Paris est grand! »

Nous suivions les quais sur les trottoirs. Ces longues files de voitures alignées, qui toujours attendent qu'on les prenne; ces livres rangés sur les rampes dans de petites caisses, où chacun peut chercher ce qui lui plaît; ces grandes maisons dans le fleuve couvertes de toile, où l'on peut se baigner; ces bateaux de charbon qui ressemblent à des carrières, enfin tous ces mille et mille spectacles qui montrent l'esprit des hommes, leur sagesse, leur bon sens, leur idée de s'enrichir, m'étonnaient, et je criais toujours :

« C'est plus beau qu'on ne peut le penser! »

Emmanuel me répondait :

« Oui, mais tu vas voir, tu vas voir! »

Il m'avait déjà conduit plus loin, à travers le Pont-Neuf et cette cour du Louvre sombre, —où se dressait la statue du duc d'Orléans;— à travers la rue Saint-Honoré, à travers dix autres rues, et je ne sentais pas la fatigue, je me disais :

« Il faut pourtant que cela finisse, ces choses nouvelles doivent avoir une fin. »

Et songeant à cela, nous traversions une belle cour entourée de colonnes, fermée devant par une grille, et gardée par des municipaux, lorsque tout à coup nous arrivâmes sous une voûte de glaces, large comme une rue, éclairée intérieurement comme par le soleil, et bordée de magasins où l'or, l'argent, le cristal, les diamants, la soie, enfin tout se trouvait réuni.

C'était la galerie d'Orléans.

Quand on n'a pas vu cette galerie, on ne connaît ni les richesses, ni les magnificences de la terre.

Mais c'est plus loin, en arrivant dans le jardin du Palais-Royal, entouré d'arcades innombrables,—éclairées au gaz,—où sont abrités de la pluie, du vent, du soleil, des centaines de magasins tous plus beaux les uns que les autres, c'est en arrivant dans cette cour, sans cesse arrosée dans son intérieur par des jets d'eau, qui rafraîchissent la foule des enfants et des richards assis autour des petits prés de verdure, c'est en arrivant là que les bras me tombèrent.

Emmanuel me parlait, il me montrait tout en détail; mais je ne l'écoutais plus, j'avais tant de choses à voir que la tête m'en tournait.

Je me rappelle pourtant qu'au bout d'une de ces galeries pleines de lumières et bordées de magasins qui se ferment avec des devantures d'une seule glace, — tellement claires qu'on croirait toucher les montres d'or, les chapelets de perles, les bagues de diamants, les horloges en bronze et en marbre, représentant des fleurs, des figures, des chevaux, des cerfs, tous finement travaillés dans la dernière perfection, et qu'on devrait regarder des semaines pour en voir toutes les beautés, — je me rappelle qu'au bout d'une de ces galeries, il me dit :

« Tiens, regarde, c'est ici Véfour! »

Alors, regardant, je vis derrière la glace un petit bassin de marbre blanc, plein de tortues, où tombait un jet d'eau, et, tout autour de ce bassin, des poires, des pommes et d'autres fruits rouges, verts, jaunes, avec leurs grandes feuilles, que mon camarade m'expliquait être des ananas, des grenades, des amandes vertes et d'autres raretés venues des cinq parties du monde. Plus loin, derrière une autre glace, se trouvait du poisson et du gibier de toutes sortes, tellement frais, tellement beau, qu'on aurait cru qu'il venait d'être tué au bois, ou tiré de la rivière.

Emmanuel me dit que les petites tortues étaient pour faire de la soupe, et que le moindre dîner en cet endroit coûtait vingt francs.

J'étais dans l'étonnement. J'aurais pu là manger mes soixante francs dans un jour. Qu'on juge de ce que cela pouvait être!

A l'un des autres bouts de la galerie, nous vîmes un théâtre, le théâtre du Palais-Royal. Les gens attendaient à la file pour entrer, un municipal en grande tenue surveillait le bon ordre.

Enfin ce Palais-Royal était ce que j'avais admiré le plus, pour ses grandes richesses, ses arcades, son jardin, ses jets d'eau, et généralement pour tout.

Durant plus de deux heures, nous ne fîmes que d'aller et venir. L'ébénisterie était sous une voûte, au bout de la galerie d'Orléans. Longtemps je regardai ces objets, les admirant et n'espérant jamais pouvoir rien faire d'aussi beau; cela me paraissait au-dessus de mes moyens, et je reconnaissais que M. Nivoi avait eu raison de me dire qu'à Paris seul se trouvaient les premiers ouvriers du monde.

Nous montâmes ensuite sur les boulevards, dont le spectacle, avec son église de la Madeleine, ses promeneurs innombrables, et ses deux arcs de triomphe, est encore plus magnifique la nuit que le jour. Les lignes de gaz ne finissent plus; personne ne peut vous donner une idée de cette grandeur.

En face d'une rue très-large, Emmanuel me dit en m'arrêtant :

« La colonne Vendôme! »

Je vis au loin, sur une place profonde, cette colonne sombre, Napoléon au haut. Il était au moins onze heures, nous avions du chemin à faire pour rentrer chez nous, et nous repartîmes enfin d'un bon pas.

Emmanuel connaissait les passages aussi bien qu'à Saverne. Nous traversâmes bien d'autres arcades, bien d'autres ruelles, nous vîmes bien d'autres magasins : mais j'en avais tant et tant vu, que rien ne pouvait plus me toucher.

Vers minuit, je fus heureux d'arriver à ma porte. Au-dessus pendait une pauvre lanterne, à sa tringle de fer. Emmanuel me montra la manière de sonner, et quand le portier eut tiré son cordon :

« Allons, bonne nuit, Jean-Pierre, dit-il en me serrant la main. Au premier dimanche!

—Oui, » lui répondis-je attendri.

Il monta la rue Sorbonne, moi j'entrai dans la petite allée sombre. Le portier regarda par son châssis sans rien dire, et je grimpai l'escalier, bien content d'avoir trouvé de l'ouvrage le premier jour.

En ouvrant ma porte, je vis la lune briller sur ma petite fenêtre en tabatière. Je me déshabillai, rêvant à tout ce que je venais de

voir, et puis, m'étant couché, je m'endormis aussitôt.

XV

Le lendemain, à cinq heures et demie, je descendais déjà l'escalier, et j'entendais crier en bas :

« Cordon, s'il vous plaît ! »

D'autres ouvriers de la maison se rendaient au travail. Le portier tira son cordon, et nous sortîmes tous ensemble sans nous regarder.

On se lève tard à Paris ; excepté les ouvriers et les petits marchands, qui donnent de l'air à leurs boutiques, qui balayent, qui regardent en bras de chemise, ou qui versent sur le comptoir de zinc un petit verre aux vieux ivrognes, les plus matineux des gens, tout dort encore à cinq heures.

Les laitières arrivent ensuite, leurs grandes cruches de fer-blanc sous le bras, et s'asseyent sous les portes cochères ; les ménagères et les bonnes descendent, et les balayeurs de la ville rentrent chez eux par bandes, leur balai sur l'épaule.

Je voyais ces choses en passant. Les rues étaient grises, humides ; mais en haut le soleil, ce beau soleil d'été qui dore les champs, les prés, les arbres couverts de fleurs et de fruits, ce beau soleil-là brillait sur les cheminées décrépites et les grands toits moisis ; il descendait tout doucement le long des murs.

Combien de fois, en le voyant ainsi venir, je me le suis représenté là-bas, sur les herbes blanches de rosée, parmi les villages, les vergers et les bois ! Combien de fois ne m'a-t-il pas fait songer à Saverne, à Annette, à la mère Balais !

« Maintenant, ils sortent aussi, me disais-je, ils regardent et pensent : — Voilà du beau temps ! »

Oui, du beau temps pour ceux qui ne sont pas dans les rues de Paris, profondes comme des cheminées ! Enfin, que voulez-vous ? à chacun son sort ; on doit être encore bien content d'avoir de l'ouvrage.

J'arrivai sur le coup de six heures dans notre cour ; deux ou trois camarades étaient déjà sous la halle, en train d'ôter leur veste, et de prendre leur rabot. On avait un quart d'heure de grâce le matin Ils me regardaient sans rien dire ; comme je les saluais, un vieux de quarante-cinq à cinquante ans, la longue barbe rousse grisonnante, le front haut, les yeux petits, la peau brune et le nez un peu camard,— un vrai maître,— le père Perrignon, s'écria d'un air joyeux :

« On se lève de bonne heure, Alsacien, dans ton pays ?

—Oui, maître, lui répondis-je, on fait son devoir.

—Son devoir ! son devoir ! dit-il, on tâche de gagner ses cinquante sous et d'avoir à dîner ; c'est tout simple. »

Alors les autres se mirent à rire, et moi je devins tout rouge ; j'aurais voulu répondre, mais je ne savais pas quoi.

Le père Perrignon, qui dirigeait l'ouvrage, trouvait à redire sur tout ; les ouvriers l'écoutaient et lui donnaient toujours raison. J'ai su par la suite qu'il avait été dans les prisons, pour ses idées sur la politique, et qu'il avait même frisé les galères. C'est à cause de cela qu'il jouissait d'une grande considération dans le quartier.

Enfin, on se mit au travail.

Les caisses que j'avais vu clouer la veille étaient pour enfermer des consoles, des commodes, des buffets déjà prêts au fond du magasin. Il restait encore plusieurs caisses à clouer, et c'est par là que je commençai.

M. Braconneau descendit une demi-heure après. Il fallut enfermer les meubles dans les caisses avec de la paille, ensuite les charger sur trois voitures. Cet ouvrage aurait pris un jour chez nous. A neuf heures, c'était fini, les voitures étaient en route.

On sortit pour aller déjeuner. J'avais fait connaissance avec deux camarades : un nommé Valsy, grand, pâle, très-bon ouvrier, mais presque toujours malade, et un autre qui s'appelait Quentin, la casquette sur l'oreille, la bouche bien fendue, et que le père Perrignon seul forçait à se taire en lui disant :

« Tu nous étourdis les oreilles ! »

Enfin, toute la bande, en veste, descendit la rue lentement. Le père Perrignon venait le dernier. Dehors, on l'appelait monsieur Perrignon. Il avait une grande capote brune et portait un chapeau ; sa grande barbe grisonnante lui donnait un air respectable.

On s'arrêta chez le premier boulanger à droite. Chacun acheta son pain, et plus bas, au coin de la rue Serpente, nous entrâmes dans une espèce de gargote, qu'on appelait le *caboulot*.

Mais il faut que je vous donne une idée de cette gargote, car il n'en manque pas de semblables à Paris ; on en trouve dans toutes les rues, et c'est là que les ouvriers de tous états : charpentiers, menuisiers, bijoutiers, maçons, enfin tous, vont faire leurs repas.

Notre *caboulot*, de plain-pied avec la rue Serpente, avait deux chambres séparées par une cloison vitrée garnie de petits rideaux. D'un côté se trouvait la table des peintres, des graveurs, des journalistes,— qui sont les états distingués, où l'on gagne des sept, huit, et même dix francs par jour, — de l'autre côté, celle des maçons, des boulangers, des menuisiers, etc.

Naturellement, à gauche, on payait tout le double plus cher qu'à droite, parce que les tables avaient des nappes, et qu'il faut proportionner le prix à la bourse de chacun.

Voilà pourquoi nous n'allions jamais avec les peintres et les journalistes. Nous avions notre bouillon, notre tranche de bœuf, notre plat de légumes, notre demi-setier de vin pour quinze sous, et les autres pour trente.

Il faut dire aussi que leur chambre était peinte en vert, et que la nôtre n'avait pas de peinture; mais cela nous était bien égal.

La cuisine, au fond, toute noire, sans autre lumière qu'une chandelle en plein jour, donnait de notre côté, juste en face de la porte, et le tout ensemble ne mesurait pas plus de vingt pieds carrés. C'est là que nous mangions, coude à coude, pendant que madame Graindorge, une bonne grosse mère des Vosges, les joues pleines, les yeux petits et vifs, les dents blanches, le menton rond, allait et venait, versait le bouillon sur notre pain, riait tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et jetait de temps en temps un coup d'œil dans la chambre des journalistes, en levant un coin des rideaux.

Madame Graindorge avait une servante pour l'aider. Un brave garçon, ciseleur de son état, nommé Armand, trapu, carré, la barbe brune, le nez un peu rouge, rude dans ses manières, mais plein de cœur tout de même, lui donnait aussi parfois un coup de main.

Nous mangions en silence, pendant que les peintres, les journalistes et les autres se disputaient et criaient comme des geais pris à la glu. Nous entendions toutes leurs paroles, sur le roi, sur les ministres, sur les Chambres, sur les gueux de toute espèce, — comme ils appelaient le gouvernement, — depuis le garde-champêtre jusqu'à M. Guizot.

C'était principalement à M. Guizot qu'ils en voulaient. Cela nous instruisait touchant la politique, nous n'avions pas besoin de lire le journal, nous savions tout d'avance; et quelquefois, quand un journaliste criait qu'on avait enlevé la caisse, ou qu'on avait insulté la nation, le père Perrignon clignait de l'œil et disait tout bas :

« Écoutez! celui-là raisonne bien... il voit clair... c'est le plus fort .. il a du bon sens. »

Nous aurions voulu rester jusqu'au soir, pour les entendre se chamailler entre eux. Mais à dix heures moins un quart il fallait retourner à l'ouvrage. Heureusement, en revenant dîner, nous en retrouvions presque toujours quelques-uns, tellement enroués, que madame Graindorge avait soin de laisser leur porte entr'ouverte; sans cela, nous n'aurions plus rien entendu.

J'ai souvent pensé qu'avec des députés pareils les affaires auraient marché bien autrement.

Pour en revenir à ce jour, comme nous finissions de déjeuner, le père Perrignon, qui me regardait, dit tout à coup :

« Alsacien, qu'est-ce que tu payes?

—Tout ce qu'il vous plaira, monsieur Perrignon, » lui répondis-je un peu surpris.

Alors il sourit et dit :

« Ce n'est pas seulement à moi, c'est à tous les camarades qu'il faut payer la bienvenue.

—Et c'est aussi comme cela que je le comprends, monsieur Perrignon, selon mes moyens, bien entendu, car je ne suis pas riche.

—On est toujours assez riche quand on a de la bonne volonté, » dit-il.

Et se tournant vers les autres :

« Eh bien! qu'est-ce qu'on demande? Il ne faut pas écorcher le petit, c'est un bon garçon, vous voyez. »

L'un voulait de l'eau-de-vie, l'autre du curaçao; mais le vieux Perrignon dit :

« Non, il faut trinquer ensemble. Madame Graindorge, deux bouteilles à seize! »

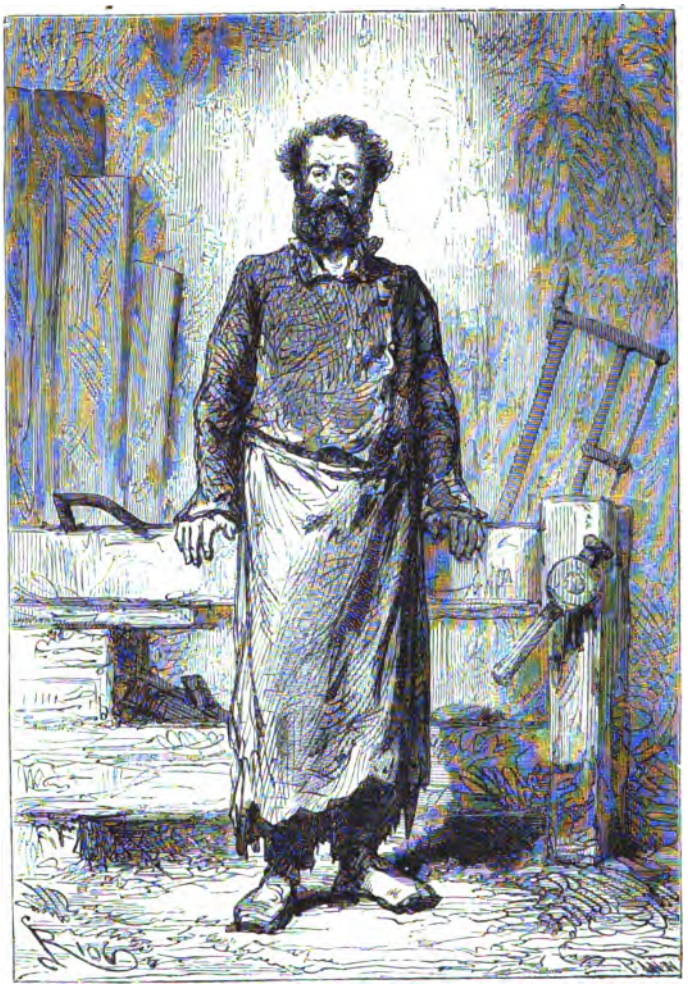
On apporta deux bouteilles et je remplis les verres. Les camarades burent tous à ma santé, je bus à la santé de tous; puis, ayant payé, nous sortîmes.

M. Perrignon paraissait content. Au lieu de m'appeler l'Alsacien, il ne m'appelait plus que le petit.

Les autres me traitaient tous depuis en bons camarades, mais cela ne les empêchait pas d'en savoir plus que moi sur le métier, parce qu'ils avaient travaillé deux, trois ou quatre ans à Paris, et que j'arrivais de Saverne. C'était même un de mes grands chagrins, non par envie, Dieu m'en préserve, mais parce que je me disais :

« Est-ce que tu gagnes trois francs par jour? Est-ce que ton maître peut te garder? »

Et j'étais bien forcé de répondre non! j'avais beau suer, me donner de la peine, je restais toujours en retard sur les camarades. J'en étais désolé, la nuit je ne dormais pas, ou je m'éveillais en pensant :



Monsieur Perrignon. (Page 54.)

« Mon Dieu! si le patron te donne congé, ce sera tout naturel; mais qu'est-ce que tu pourras faire? »

J'avais peur de voir arriver le jour de la paye, car c'est ce jour-là qu'on remercie ceux dont on ne veut plus. Oui, j'en avais peur, et pourtant mon argent diminuait vite; j'aurais eu bien besoin de remonter un peu ma bourse.

Enfin le samedi soir de la quinzaine arriva. C'est le père Perrignon que M. Braconneau consultait. Je les regardais plein de soucis. Quand ce fut mon tour, le patron me compta les vingt-sept francs sans aucune observation, et malgré cela je sortis avec une crainte de m'entendre rappeler et dire : « Écoutez, le travail diminue, » etc., etc. Ce n'est qu'après avoir traversé la cour que je me dis en respirant : « On ne t'a pas remercié, quel bonheur! »

J'étais déjà loin dans la rue, quand j'entendis derrière moi le père Perrignon crier :

« Hé! petit, ne cours pas si vite. »

Je me retournai inquiet. Le bonhomme arrivait avec sa grande capote brune, en souriant :

« Tu vas... tu vas... dit-il; on croirait que tu te sauves. »

Son air joyeux me rassura, je me mis à rire.

« Tu n'as pas l'air de mauvaise humeur, ce soir, fit-il en me prenant le bras.

—Jamais, monsieur Perrignon, jamais.

—Ah! jamais! Quand tu rabotes comme un

Nous fumions comme des propriétaires. (Page 60.)

dératé pour rattraper les autres, quand la sueur te coule dans la raie du dos et que tu serres les dents... »

Alors je fus honteux : on avait vu ma peine.

« Oui, dit-il, c'est comme cela, petit; quand on n'a pas de confiance dans les anciens, quand on veut tout savoir, sans rien apprendre de personne, quand on est trop fier pour demander un conseil, il faut s'échiner du matin au soir. C'est beau, cette fierté... ça montre du caractère... mais ce n'est pas malin tout de même.

—Oh! lui dis-je, monsieur Perrignon, si j'avais osé vous consulter...

—Comment, tu n'osais pas! Est-ce que j'ai la figure d'un loup? »

Il paraissait un peu fâché; mais, se remettant aussitôt :

« Tu m'as offert une bouteille l'autre jour, dit-il, eh bien! tu vas en accepter une de moi ce soir. J'avais l'idée d'aller souper avec ma femme et mes enfants, rue Clovis, comme à l'ordinaire; mais j'ai de petits comptes à régler dans le quartier, et puis il faut que nous causions?

—Si vous voulez que je fasse vos commissions?

—Non, je les ferai moi-même. Je tiens à te donner quelques bons avis, dont tu puisses profiter tout de suite. »

J'étais attendri de cette marque d'amitié. Quand on est seul, loin du pays, on aime bien vite ceux qui vous tendent la main.

Nous arrivions alors devant la porte du *caboulot* et nous entrâmes. Il pouvait être sept heures et demie. M. Armand, debout sur une chaise, nettoyait le quinquet, des garçons boulangers soupaient, avant d'aller brasser la pâte jusqu'à deux heures après minuit.

M. Perrignon et moi nous nous assîmes près du vitrage, après avoir demandé une bouteille, et là, le coude allongé sur la petite table, il me parla longuement de notre état, me représentant d'abord que chaque ville, chaque village a sa manière de travailler.

« A Paris, dit-il, tout marche, tout change, tout avance. Je veux bien croire que, dans son temps, le père Nivoi était un maître ouvrier; mais depuis quinze ans le travail s'est bien simplifié, bien perfectionné. Tous les jours cette masse d'ouvriers trouvent, tantôt l'un, tantôt l'autre, quelque chose pour arriver à faire plus vite ou mieux, et chacun profite de l'invention. Toi, naturellement, tu suis la routine de Saverne; ainsi, tu mesures à la ficelle au lieu du compas; ça marche tout de même, mais il faut regarder à deux fois au lieu d'une, et chaque fois tu perds quelques instants; à la fin de la journée cela fait des heures, sans parler de la peine, des soucis et du chagrin de voir qu'on reste en retard.

—Ah ! que vous avez raison; voilà le pire, » lui dis-je.

Il rit.

« Eh bien ! petit, tout cela n'est qu'une habitude. Commence par abandonner la ficelle, et, si quelque chose t'embarrasse, fais-moi signe.

—Oh ! monsieur Perrignon ! m'écriai-je, si je pouvais seulement aussi vous rendre un service !

—On ne peut pas savoir, dit-il, nous sommes ici pour nous aider. Cela viendra peut-être. Mais, dans tous les cas, fais pour les autres, plus tard, ce que je fais pour toi maintenant; nous serons quittes. »

Là-dessus, ce brave homme se leva, décrocha son chapeau, et nous sortîmes. La nuit était venue, nous nous serrâmes la main; il prit la rue Serpente et moi la rue de la Harpe. Rien que pour ce service, je n'oublierai jamais M. Perrignon. Les hommes de ce caractère ne se rencontrent pas souvent, ils regardent leurs semblables comme des frères; et leur seul défaut, c'est de vouloir forcer les autres d'être justes comme eux. Voilà pourquoi les gueux sans cœur les appellent des fous.

Mais une grande joie m'attendait encore ce samedi soir. On pense bien qu'à mon premier jour de travail je m'étais dépêché d'acheter de l'encre, des plumes et du papier pour annoncer à la mère Balais que tout allait bien, que la lettre du père Nivoi m'avait joliment servi, qu'Emmanuel s'était montré pour moi le même bon camarade qu'à Saverne, et que maintenant je serais tout à fait heureux si je recevais de ses bonnes nouvelles.

Eh bien ! en arrivant au bout de notre petite allée sombre, comme j'allais monter, j'entendis le portier ouvrir son châssis et me crier :

« Monsieur Jean-Pierre Clavel ?

—Qu'est-ce que c'est ? monsieur Trubère.

—Une lettre pour vous. »

Je reçus cette lettre dans un grand trouble; mais, en passant près de la vieille lanterne crasseuse, ayant reconnu d'abord l'écriture de la mère Balais, cela me fit déjà du bien, et je montai tellement vite, que deux minutes après j'étais assis sur ma paillasse, à côté de la veilleuse, pleurant à chaudes larmes de tout ce que cette brave femme me disait de sa santé; sur le courage qu'elle avait pris de surmonter ses chagrins après mon départ; sur la satisfaction qu'elle avait d'apprendre que j'étais en place, et sur l'espérance qu'elle conservait encore de nous voir réunis plus tard.

Elle me disait aussi que les Dubourg étaient revenus avec l'argenterie et les bijoux de la tante Jacqueline, et que leur héritage dépassait même ce qu'on avait raconté d'abord. Mais ces choses me devenaient égales, j'en détournais mon esprit et je pensais :

« Tu ne dois rien qu'à la mère Balais, c'est elle qui t'a nourri, c'est elle qui t'a soutenu toujours, c'est elle seule qui t'aime et qu'il faut aimer. Qu'est-ce que te font ces Dubourg ? Quand ils seraient deux fois plus riches, ce serait une raison de plus qui leur ferait oublier leurs anciens amis. Mais ceux qui t'ont fait du bien, Jean-Pierre, à ceux-là tu dois ton travail et ta vie. Tâche de t'élever, de faire venir ta vieille mère Balais, et de lui rendre autant que possible tout le bien qu'elle t'a fait. Voilà ton devoir et ton bonheur. Le reste... il faut l'oublier !... »

Dans ces pensées attendrissantes, m'étant couché, je m'endormis à la grâce de Dieu.

XV

Depuis mon arrivée à Paris, je n'avais pas eu le temps de revoir Emmanuel; l'ouvrage était pressé dans cette quinzaine, il avait fallu travailler le premier dimanche et le lundi jusqu'au soir. Mais, le samedi suivant, en nous

faisant la paye, M. Braconneau nous ayant prévenus que le lendemain on serait libre, je m'habillai de bonne heure et je courus à l'hôtel de la rue des Grès.

Cela tombait bien, car en me voyant Emmanuel s'écria :

« Je pensais à toi, Jean-Pierre : voici les vacances, les examens sont commencés; je passe à la fin de cette semaine et je m'en retourne deux mois au pays. J'aurais eu de la peine à partir sans t'embrasser. »

Il me serrait la main. Pendant qu'il ôtait sa belle robe de chambre, je lui racontai ce qui m'avait empêché de venir.

« Eh bien! nous allons faire un tour, dit-il, nous déjeunerons au Palais-Royal. »

En l'entendant dire que nous allions déjeuner au Palais-Royal, je crus qu'il plaisantait; il vit ce que je pensais, et s'écria :

« Pas chez Véfour, bien entendu! Il faut attendre d'avoir notre part dans la pension de Louis-Philippe. Nous irons chez Tavernier, tu verras. »

Il riait, et nous sortîmes, comme la première fois, en descendant la rue de la Harpe. Mais il voulut me faire voir alors le Palais-de-Justice, fermé devant par une grille très-belle. Derrière cette grille se trouve une cour, et au bout de la cour, un escalier qui monte dans le vestibule, où les avocats accrochent leurs robes entre des colonnes. Sur la droite, un autre escalier mène dans une grande salle, la plus grande salle de France, et qu'on appelle la salle des Pas-Perdus.

Tout autour de cette salle, très-haute, très-large, et dallée comme une cathédrale, s'en ouvrent d'autres où sont les tribunaux de toute sorte pour juger les voleurs, les filoux, les banqueroutiers, les incendiaires, les assassins, et les amateurs de politique qui trouvent que tout n'est pas bien dans ce monde, et qui voudraient essayer de changer quelque chose.

C'est ce que m'expliquait Emmanuel, et je pensais que l'idée d'entrer dans la politique ne me viendrait jamais.

Après cela, nous descendîmes derrière, par un petit escalier qui mène sur une place ouverte à l'autre bout, au milieu du Pont-Neuf. Quand nous eûmes traversé cette place, assez sombre, nous vîmes à la sortie la statue de Henri IV tout près de nous, et, plus loin, cette magnifique vue du Louvre que j'avais tant admirée la première fois. Elle me parut encore plus belle, et même aujourd'hui je me figure que rien ne peut être plus beau sur la terre : cette file de ponts, ces palais du Louvre et des Tuileries, ces grilles, ces jardins, à gauche; ces autres palais, et tout au fond l'Arc-de-Triomphe! Non, rien ne peut vous donner une idée plus grande des hommes!

Je le disais à Emmanuel, qui me prévint que le plus beau n'était pas encore ce que nous voyions, mais l'intérieur des palais, où sont réunies toutes les richesses du monde. Cela me paraissait impossible.

Comme nous continuions de marcher, étant arrivés dans la cour du Louvre, ce fut une véritable satisfaction pour moi de contempler ces magnifiques statues dans les airs, autour de l'horloge, représentant des femmes accomplies en beauté, qui se tiennent toutes droites, deux à deux, les bras entrelacés comme des sœurs, et qui doivent avoir au moins trente pieds de haut.

Rien ne manque à ce spectacle. Seulement, plus loin, après avoir passé la voûte du côté des Tuileries, nous arrivâmes sur une vieille place encombrée de baraques, dans le genre du cloître Saint-Benoît, ce qui ne me réjouit pas la vue. Elle était pleine de marchands d'images, de guenilles, de ferrailles, et d'autres gens de cette espèce. Deux ou trois vendaient même des perroquets, des pigeons, des singes, et de petites fouines, qui ne faisaient que crier, siffler, en répandant la mauvaise odeur.

On ne pouvait pas comprendre de pareilles ordures entre deux si magnifiques palais. Emmanuel me dit que ces gens ne voulaient pas vendre leurs baraques à la ville, et que chacun est libre de vivre dans la crasse, si c'est son plaisir.

Naturellement, je trouvai que c'était juste, mais tout de même honteux.

Ayant donc regardé cette place, qui ressemblait aux foires de village, Emmanuel me prit par le bras, en disant :

« Arrive! »

En dehors de la cour du Louvre, à gauche, s'étendait la continuation de la bâtisse, et dans la cour se trouvait une porte assez haute, où des gens bien mis entraient.

« Avant d'aller déjeuner, il faut que tu voies le musée de peinture, me dit-il; nous en avons pour une heure. »

J'étais bien content de voir un musée; j'avais seulement entendu parler de musée, sans savoir ce que cela pouvait être.

Dans le vestibule commençait une voûte, qui se partageait en plusieurs autres, fermées par de grandes portes en châssis tendues de drap vert. Contre une de ces portes, à gauche, était assis un suisse, que je pris d'abord pour quelque chose de considérable dans le gouvernement, à cause de son magnifique chapeau à

cornes, de son habit carré, de sa culotte de velours rouge, de ses bas blancs et de son air grave; mais c'était un suisse! J'en ai vu d'autres habillés de la même façon. Ils restent assis, ou se promènent de long en large pour se dégourdir les jambes : — c'est leur état.

Une dame recevait les cannes et les parapluies dans un coin, moyennant deux sous.

A droite, s'élevait un escalier, large d'au moins cinq mètres, avec des peintures dans les voûtes. On avait du respect pour soi-même en montant un escalier pareil; on pensait : « Je monte... personne n'a rien à me dire!... »

Mais tout cela n'était rien encore. C'est en haut qu'il fallait voir! D'abord, ce grand salon éclairé par un vitrage blanc comme la neige, d'où descendait la lumière sur des peintures innombrables, tellement belles, tellement naturelles, qu'en les regardant vous auriez cru que c'étaient les choses elles-mêmes : les arbres, la terre, les hommes, au printemps, en automne, en hiver, dans toutes les saisons, selon ce que le peintre avait voulu représenter.

Voilà ce qui s'appelle une véritable magnificence! Oui, quand on pense qu'avec de la toile et de la couleur, les hommes sont arrivés à vous figurer tous les temps, tous les pays, tous les êtres, au lever et au coucher du soleil, à la lune, sur terre et sur mer, dans les moindres détails, c'est alors qu'on reconnaît le génie de notre espèce et qu'on s'écrie : « Heureux ceux qui reçoivent de l'instruction, pour laisser de pareilles œuvres après leur mort, et nous enorgueillir tous!... »

Nous nous promenions dans ce grand salon, en silence comme dans une église; nous entendions nos pas sur les parquets, qui sont de vieux chêne. Emmanuel m'expliquait tout bas ce que nous voyions; il me disait le nom des peintres, et je pensais : « Quels génies!... quelles idées grandioses ils avaient, et comme ils les peignaient vivantes!... »

Je me rappelle que, dans ce salon, l'empereur Napoléon, à cheval, en hiver, au milieu de la neige, du sang et des morts, levait les yeux au ciel. Rien que de le voir, on avait froid.

C'est une des choses qui me sont restées. Mais ces terribles tableaux, qui sont faits pour donner aux hommes l'épouvante de la guerre, me plaisaient beaucoup moins que les champs, les prés, les bœufs, les petites maisons où l'on buvait à l'ombre devant la porte. On voyait que c'étaient tous d'honnêtes gens, et cela vous réjouissait le cœur; on aurait voulu se mettre avec eux.

La représentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des apôtres, des saintes femmes et des anges, avec tous les chagrins qu'ils ont eus, les injustices d'Hérode et de Ponce-Pilate, vous rendaient trop triste. Enfin chacun trouve là ce qui lui plaît; chacun peut se rendre triste ou joyeux, selon ce qu'il regarde.

Après le grand salon carré, nous entrâmes dans une autre salle, longue d'au moins un quart de lieue, et puis encore dans une autre; cela n'en finissait plus. Emmanuel me parlait, mais tant de choses me troublaient l'esprit! Et comme il venait toujours plus de monde, tout à coup il me dit :

« Écoute, Jean-Pierre, c'est l'heure du déjeuner. »

Nous eûmes encore un bon quart d'heure pour remonter les salles, et, si vous voulez savoir la vérité, je fus bien content d'être dehors, au grand air. C'était trop à la fois. Et puis j'avais faim, j'étais pressé de m'asseoir devant autre chose que devant des peintures.

Nous n'étions pas loin du Palais-Royal, où nous arrivâmes en gagnant la rue Saint-Honoré. Nous revîmes, en passant, la galerie d'Orléans, le jardin, les jets d'eau, les arcades; mais ce qui me réjouit le plus, ce fut d'apercevoir l'écriteau de Tavernier, qu'Emmanuel me montra dans l'intérieur d'une de ces arcades.

Nous montâmes, et, malgré le bon dîner que nous avions fait chez Ober, je reconnus pourtant une grande différence. C'était là véritablement un restaurant parisien, bien éclairé, riche en dorures; les petites tables couvertes de nappes blanches à la file entre les hautes fenêtres, les carafes, les verres étincelants, enfin, tout vous annonçait la manière agréable de vivre en cette ville, quand on a de l'argent.

Nous étions donc assis, les domestiques arrivèrent. Emmanuel voulut avoir de l'eau de Seltz, du vin, du melon, des viandes, du dessert; et, si je n'avais pas lu les prix à mesure sur la carte, j'aurais cru que nous étions ruinés de fond en comble. Eh bien! tout cela ne montait pas à plus de trois ou quatre francs pour nous deux. C'est quelque chose d'étonnant!

Après le déjeuner, nous descendîmes prendre le café sur une petite table de tôle, au milieu du monde, dans le jardin. Emmanuel avait acheté des cigares, et nous fumions comme des propriétaires, en regardant à droite et à gauche les jolies femmes qui passaient. C'était bon pour un étudiant en droit; mais

moi, j'avais tout de même un peu de honte de jouer un si grand rôle. Enfin voilà l'existence de Paris. Peut-être, dans le nombre de ces messieurs et de ces dames qui m'entouraient, appelant les garçons et se faisant servir, s'en trouvait-il qui ne me valaient pas.

Il faisait très-chaud, tout était blanc de poussière, même les arbres. Vers deux heures, quelques gouttes de pluie s'étant mises à tomber, tout le monde se sauva sous les arcades. Il fallut aussi nous retirer; mais Emmanuel me dit que cela ne durerait pas, et que nous allions monter en omnibus pour nous rendre à l'Arc-de-Triomphe.

C'est ce que nous fîmes dans la rue Saint-Honoré, au coin de la place du Château-d'Eau, où se trouvait un corps de garde.

Les omnibus traversent tout Paris par centaines, et l'on peut aller d'un bout à l'autre de la ville pour six sous. Au milieu de la rue, vous n'avez qu'à faire signe, la voiture s'arrête; le conducteur vous donne la main, vous montez, et vous êtes assis sur un banc rembourré de crin, à côté de messieurs et de dames, pendant que la pluie coule sur les vitres et que les chevaux galopent.

De pareilles inventions montrent que rien ne manque dans notre pays.

Nous courions depuis dix minutes, et le soleil commençait à revenir, lorsque Emmanuel leva la main pour dire : « Halte! » Nous descendîmes sur une place grande comme deux fois Saverne, entourée de palais, de jardins et de promenades : la place de la Concorde. Je voudrais bien vous la peindre, avec ses deux fontaines en bronze, son obélisque,—une pierre en forme d'aiguille, d'au moins cent pieds, revenue d'Égypte, et couverte de sculptures, — et ses statues rangées tout autour représentant les villes principales de la France, sous la figure de femmes assises sur des canons, des boulets, des vaisseaux... Oui, je voudrais vous peindre tout cela : — le jardin des Tuileries d'un côté, les Champs-Élysées et l'Arc-de-Triomphe de l'autre, l'église de la Madeleine à droite, la Seine couverte de bateaux et la Chambre des députés à gauche; mais aucune parole ne peut vous donner l'idée de cette place immense. Autant dire tout de suite que c'est une merveille du monde, et que, dans cette merveille, tout ce qu'il y a de riche en voitures, en cavaliers, en dames, vont, viennent, se promènent et se regardent pour voir lesquels ont les plus beaux chevaux, les plus beaux plumets et les plus belles robes.

Le long de l'avenue des Champs-Élysées vous découvrez, à travers le feuillage, des centaines de maisons où les millionnaires demeurent, et plus loin, sur l'autre rive du fleuve, à gauche, l'hôtel des Invalides, son dôme dans les nues.

Sous les arbres, on voit aussi de petits théâtres pour les enfants, des chevaux de bois, des jeux de toutes sortes, des hercules, des ménageries; enfin c'est une fête depuis le premier de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Nous allions à travers tout cela. Nous voyions des statues en marbre de tous les côtés, dont je me rappelle principalement deux à l'entrée de la grande avenue, représentant deux hommes superbes et nus, qui tiennent par la bride des chevaux sauvages dressés sur les pieds de derrière, les jarrets pliés, la crinière droite, prêts à s'échapper.

Emmanuel me prévint que c'étaient des chefs-d'œuvre, et je n'eus pas de peine à le croire.

Mais le plus beau, c'est l'Arc-de-Triomphe qui s'élève au bout de l'avenue, tout gris à force d'être loin, et pourtant superbe, avec ses lignes pâles dans le ciel, et ses voûtes, où des maisons pourraient pousser.

Tout est beau, tout est grand dans cet Arc-de-Triomphe : nos victoires, qui y sont écrites partout, et qui font des listes de cinquante mètres; la beauté de l'idée, la beauté des pierres, la beauté du travail, la beauté de la grandeur et la beauté des sculptures. Quatre de ces sculptures sont en dehors, sur des socles, appuyées contre les arches, et, d'après ce qu'Emmanuel me dit, elles représentent, du côté de Paris, la Guerre, sous la figure d'une femme que les soldats français portent dans leurs bras, et qui crie : « Aux armes! » Cela vous fait dresser les cheveux sur la tête. En regardant cette femme, on l'entend, on croit que les Russes et les Prussiens arrivent; on voudrait courir dessus et tout massacrer.

Cette femme, je la vois toujours; elle ressemble à celles du Dagsberg, qui vont aider leurs hommes à déraciner des tocs. C'est terrible!

Contre l'autre arche, et séparée par la voûte, c'est la Gloire. L'empereur Napoléon figure la Gloire. Un ange lui met des couronnes sur la tête pour le bénir. C'est aussi très-beau.

Sur l'autre face, c'est l'Horreur de l'invasion, représentée par un cavalier qui écrase tout, et la Joie de la paix, représentée par des gens heureux qui rentrent leurs récoltes.

Voilà ce qu'Emmanuel m'expliqua, car je n'avais pas assez d'instruction pour deviner tout seul.

Le bœuf, le cheval et les gens sont tout ce qu'il est possible de voir d'admirable.

Je pourrais en dire beaucoup plus, mais ces

choses resteront là pendant des siècles; et je pense, comme M. Nivoi, qu'il faut voir Paris pour connaître la grandeur de notre nation, sa gloire et sa force.

Ayant repris le chemin de notre quartier vers cinq heures, nous repassâmes dans le jardin des Tuileries, où les plus belles statues en marbre blanc se trouvent. Quant à vous dire les personnes qu'elles représentent, j'en serais bien embarrassé. Mais c'est achevé dans toutes ses parties, c'est entouré d'arbres et de petites allées bien unies. Les enfants jouent dans ces allées, les dames s'y promènent, et, malgré la foule, des ramiers volent aux environs; ils descendent même sur le gazon, pour manger les mies de pain qu'on leur jette.

Ces ramiers vous rappellent le pays, les grands bois, les champs, et l'on pense : « Ah! si nous pouvions vivre comme vous de quelques petites graines, et si nous avions vos ailes, malgré les marbres, les palais et les colonnes, ce n'est pas ici que nous resterions. »

Je ne pouvais m'empêcher de le dire à mon camarade Emmanuel, lui rappelant comment le soir, au vallon, sous la Roche-Plate, en sortant de la rivière, — lorsque l'ombre des forêts s'allongeait dans les prairies, — on entendait les ramiers roucouler sous bois. Ils étaient par couples; mais en ce temps nous ne savions pas ce qu'ils se racontaient entre eux; je le savais maintenant, et je les trouvais bien heureux de pouvoir roucouler par couples, en se sauvant dans les ombres.

Emmanuel m'écoutait la tête penchée. J'aurais bien voulu lui parler un peu d'Annette; mais je n'osais pas... J'avais tant... tant de choses sur le cœur!

Nous étions sortis du jardin; il me conduisait à travers une grande place; où se dressait une haute maison en forme de tour, couverte d'affiches, et de loin je reconnaissais le Louvre.

Alors tout me paraissait sombre, j'avais toujours le nom d'Annette sur la langue; je regardais mon camarade, qui semblait rêver, et nous marchions dans de petites ruelles sales. Les marchands d'eau passaient; les marchands d'habits, la bouche tordue, criaient, regardant aux fenêtres. Le vrai Paris des rues revenait.

Tout à coup Emmanuel, levant les yeux, dit :

« Voici le Rosbif! entrons, Jean-Pierre, et dînons. »

Nous entrâmes; tout était plein de monde, et nous ne trouvâmes de place qu'au fond, sous une espèce de toit en vitrage.

Nous fîmes encore un bon repas, mais je ne sais pas pourquoi la tristesse était venue. Emmanuel pensait peut-être à son examen, et moi, mon esprit était à Saverne. Je voulus payer, cela le mit de mauvaise humeur :

« Quand j'invite mon meilleur camarade, dit-il, je ne supporte pas qu'il paye. C'est presque une injure que tu me fais. »

Je lui répondis que ce n'était pas mon intention; mais que j'avais du travail, et que c'était juste de payer chacun son tour.

Il ne voulut pas y consentir, et je crus même qu'il était fâché. Mais, quelques instants après, étant sortis, il me serra la main en s'écriant :

« Jean-Pierre, je n'ai pas de meilleur ami que toi! Veux-tu venir au théâtre du Palais-Royal? »

J'étais fatigué. Je lui dis que ce serait pour une autre fois, et nous remontâmes lentement la rue Saint-Honoré.

Une chose me revient encore, c'est que le même soir, en passant sur le Pont-au-Change, Emmanuel me montra la place du Châtelet, avec sa petite colonne et sa fontaine, et plus loin le bal du Prado. Mais cette place et ce pont sont des choses qui me rappellent bien d'autres souvenirs. Il faudra que j'en parle plus tard. Tout ce que j'ai besoin de dire maintenant, c'est que, étant arrivés devant ma porte, nous nous embrassâmes comme de véritables frères. Je ne pouvais pas espérer le conduire à la diligence pendant la semaine, et je lui souhaitai bon voyage.

XVII

Je ne pensais plus revoir Emmanuel avant son retour des vacances; mais, à la fin de cette semaine, une après-midi, vers deux heures, il entra tout à coup dans notre atelier en s'écriant :

« Je viens t'embrasser, Jean-Pierre, je suis reçu et je pars! »

Il était en petit frac d'été blanc et chapeau de paille, ses yeux brillaient. Tous mes camarades le regardaient, pendant que nous nous embrassions. Je le reconduisis jusque dans la cour.

« Tu n'as pas de commissions pour Saverne? » me demanda-t-il.

Alors je pris le courage de lui dire :

« Embrasse pour moi la mère Balais, dis-lui que je vais bien, que l'ouvrage continue et que je pense à elle tous les jours. Embrasse aussi le père Antoine, madame Madeleine et Annette

Si tu passes près de la fontaine, n'oublie pas non plus M. Nivoi. Tu lui diras que je le remercie de ses bons conseils et de sa recommandation. M. Braconneau s'est souvenu de lui. »

Nous nous serrions les mains. Il partit en criant :

« A bientôt!... dans deux mois!... »

Puis il monta dans une voiture qui l'attendait à la porte, et descendit la rue au galop. Comme je rentrais, le père Perrignon me demanda :

« C'est un de tes camarades d'enfance?

—Oui, monsieur Perrignon, le fils de notre juge de paix, un camarade d'école. Il fait son droit.

—Quel brave garçon, dit-il, quelle honnête figure! »

Il n'en dit pas plus alors; mais, à trois heures, en allant dîner, il se mit à parler d'Emmanuel, disant que les bourgeois et le peuple ne font qu'un, qu'ils ont les mêmes intérêts; mais que malheureusement on rencontre trop de ces fainéants qui viennent à Paris, soi-disant pour faire leurs études, et qui dépensent l'argent de leurs parents à courir les filles de mauvaise vie. Il les traitait de canailles. Quentin et les autres l'approuvaient.

En parlant d'Emmanuel et de ceux qui lui ressemblaient, M. Perrignon disait que la place de ces jeunes gens était à la tête du peuple; que leurs pères avaient fait la Révolution de 89, et que les fils marcheraient sur leurs traces, qu'ils ne se laisseraient pas abrutir par les mauvais exemples, et que le peuple comptait sur eux.

On se figure quel plaisir j'avais d'entendre un homme aussi respectable que M. Perrignon, un maître ouvrier, parler ainsi de mon camarade.

Je me rappelle que dans ce temps les disputes des journalistes, des graveurs et des peintres redoublaient dans notre *caboulot;* qu'on disait que les cours de Michelet et de Quinet étaient suspendus et qu'ils ne recommenceraient pas après les vacances; que la grève des charpentiers devenait plus forte; que les banquets allaient leur train; qu'Odilon Barrot et Lamartine ne laisseraient pas tomber les droits du peuple; et qu'on répétait mille fois les mots de paix à tout prix, de mariages espagnols et autres choses que je ne comprenais pas.

Quand les disputes grandissaient, notre *caboulot* ressemblait à un tambour, les vitres frissonnaient, on tapait des pieds, on aurait cru qu'on allait se prendre au collet; et chaque fois que l'un de nous avait envie de tousser ou d'éternuer, le père Perrignon levait la main en disant :

« Chut! écoutez... C'est Coubé qui parle; » ou bien, « c'est Montgaillard. »

De temps en temps, l'un ou l'autre de ces journalistes et de ces peintres sortait tout pâle, sans avoir l'air de nous voir, et rentrait ensuite pour se remettre dans la bataille.

Celui qui s'appelait Coubé était petit, sec; il avait les yeux vifs, le nez crochu, la barbe grise, et parlait très-bien.

Montgaillard était grand, osseux, roux; il avait les épaules larges, le dos rond, la barbe courte, serrée, remontant jusqu'aux yeux, le front large et plat, le nez et le menton allongés, la voix rude : il réssemblait à un sanglier.

D'autres aussi criaient, piaillaient, quelques-uns riaient, mais tous étaient habillés comme des gens qui ne pensent qu'à leurs idées, le chapeau de travers, la cravate défaite, le col de la chemise dehors d'un côté, rentrant de l'autre. Ils ne faisaient attention à rien, et seulement quelquefois par hasard en passant, voyant M. Perrignon, ils lui serraient la main en s'écriant :

« Bonjour, Perrignon, bonjour! »

Puis ils rentraient et se remettaient à parler, sans écouter ce qu'on disait ni savoir ce qu'on avait dit.

Montgaillard et Coubé avaient la voix tellement forte, qu'on entendait leurs discours malgré les cris, les éclats de rire et le frémissement des vitres.

Dans les premiers temps, quand ils parlaient de grève, de réforme, de banquets, de paix à tout prix, de Pritchard, tout pêle-mêle, je ne comprenais pas un mot. Mais un samedi soir que nous étions libres à quatre heures, et que Valsy, Quentin, M. Perrignon et moi nous prenions encore un verre de vin après le départ des camarades, je leur demandai ce que cela signifiait, car à Saverne je n'avais rien entendu de pareil; c'étaient des choses inconnues, et même celui qui s'en serait occupé aurait passé pour un fou.

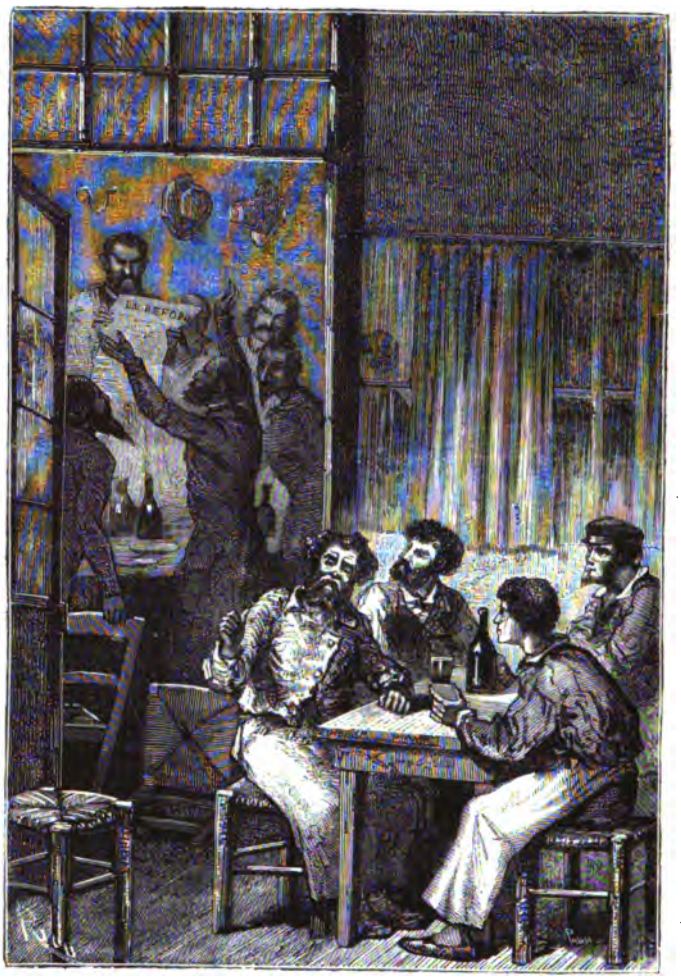
« Vous ne lisiez donc pas les journaux? me demanda le père Perrignon.

— Non, jamais.

— Alors, que faisiez-vous donc le soir après l'ouvrage?

— Moi, j'allais me promener aux environs de la ville, et les autres s'asseyaient tranquillement dans les brasseries; ils buvaient des chopes et fumaient des pipes jusqu'à dix heures. Quelquefois ils jouaient aux cartes et se trompaient entre eux tant qu'ils pouvaient.

— C'est donc un pays de crétins, dit le père



— Chut! Écoutez, c'est Coubé qui parle. (Page 69.)

Perrignon? Si tu m'avais raconté cela le premier jour, sais-tu que je t'aurais mis hors de l'atelier? Heureusement je te connais maintenant et je te considère comme un brave garçon. Mais il faut lire les journaux. Madame Graindorge te laissera prendre la *Réforme;* n'est-ce pas, madame Graindorge?

— Oh! bien sûr... qu'il la prenne... que voulez-vous que j'en fasse? »

C'était un vieux journal graisseux, que les journalistes jetaient en sortant sur notre table. Depuis ce jour, je le pris tous les soirs et je le lus, parce que j'étais honteux de vivre comme un imbécile, avec des camarades qui s'intéressaient aux affaires du pays, autant et plus que les riches bourgeois de chez nous.

Ce même soir, le père Perrignon me dit qu'on appelait Grève la place devant l'Hôtel de ville, sans doute parce qu'autrefois elle était couverte de sable; que les ouvriers sans travail se réunissaient sur cette place, où l'on allait les retenir; mais que souvent, quand il s'élevait une discussion entre les patrons et les ouvriers, les ouvriers en masse se retiraient sur la place, et qu'on disait alors que les charpentiers, les maçons, etc., se mettaient en grève. Cela signifiait qu'ils voulaient une augmentation de prix, ou une diminution de travail.

« Les tailleurs de pierre, les maçons, les couvreurs, me dit-il, se mettent toujours en grève sur la place de l'Hôtel de ville; mais les peintres en bâtiment vont sur la place du Châtelet, les ramoneurs à la Porte-Saint-Denis, les serruriers sur le marché Saint-Martin, les pa-

— Lis-moi cela... c'est le livre du peuple français. » (Page 68.)

veurs au coin du boulevard Montmartre, ainsi pour tous les corps d'état. »

Il me dit ensuite que la réforme, dont tout le monde parlait, et que les bourgeois voulaient comme nous, était un changement dans la manière de nommer les députés du pays; que jusqu'alors il fallait, pour avoir le droit de nommer un député, payer deux cents francs de contribution, et que les gens riches seuls payaient deux cents francs de contribution, de sorte que les gens instruits et honnêtes, mais sans fortune, ne pouvaient ni nommer les députés, ni être nommés députés; — ce que lui, Perrignon, considérait comme une chose abominable, contre nature.

« Car, disait-il, les riches ne voient que la richesse, et s'inquiètent peu du sort des pauvres. Leur richesse montre très-souvent leur égoïsme; chacun sait que la générosité, la noblesse de cœur, l'amour de la patrie, le sacrifice de ses propres intérêts à la justice, ne sont pas des moyens de s'enrichir. De cette façon, les égoïstes sont seuls chargés de faire les lois pour un peuple fier et généreux. »

Il disait aussi que la suite de tout cela, c'était l'abaissement de la France, parce que ces égoïstes, nommés par d'autres égoïstes, ne songeaient qu'à remplir toutes les bonnes places, et à se les donner entre eux en famille; qu'ils ne s'inquiétaient pas de savoir si leurs fils, leurs neveux, leurs cousins étaient capables de les remplir, mais seulement de les avoir; que les imbéciles et les gueux par ce moyen avaient tout, les hommes de cœur et

les savants rien; ce qui n'était pas un grand encouragement pour s'instruire, et se sacrifier à la patrie. Qu'en outre, ces égoïstes, n'ayant en vue que de garder leurs biens, sacrifiaient notre honneur pour conserver la paix; que leur chef, M. Guizot, n'avait qu'à les prévenir qu'ils risquaient leur fortune dans la guerre, pour les faire voter la paix à tout prix; et que même ils venaient de voter des centaines de mille francs pour un apothicaire anglais nommé Pritchard, malgré l'indignation de toute la France; que les Anglais nous menaçaient toujours. voyant que cela leur réussissait si bien; enfin, que les bourgeois honnêtes étaient las de ces abominations, et qu'ils demandaient la réforme, qu'on appelait adjonction des capacités; mais que le roi Louis-Philippe tenait à M. Guizot, et que M. Guizot ne voulait pas la réforme, parce qu'il ne serait plus aussi sûr de faire peur aux députés, si dans le nombre il s'en trouvait de pauvres, décidés à soutenir l'honneur du pays, au lieu de tout sacrifier aux écus.

Voilà ce que le père Perrignon nous dit à tous, car les camarades l'écoutaient aussi, et comprenaient encore mieux la beauté de cette réforme. Il nous dit que les professeurs Michelet, Quinet, et généralement tous les gens honnêtes, bourgeois ou non, reconnaissaient la justice de ce changement; qu'ils le voulaient, que l'armée le soutenait, et que M. Guizot seul s'obstinait contre tout le monde, pour rester ministre dans les siècles des siècles.

Rien que de parler du ministre Guizot, le père Perrignon devenait tout pâle d'indignation, et naturellement sa colère me gagnait.

Depuis ce moment, toutes mes idées sur la politique étaient plus claires. Quand on parlait de grève, de réforme, de paix à tout prix, je comprenais ce qu'on voulait dire; je m'indignais avec les journalistes contre la corruption, et je regardais M. Guizot comme un être sans justice, qui ne pouvait plaire qu'aux Anglais.

Les choses continuèrent de la sorte : le travail, les disputes, de temps en temps un lundi, mes journaux le soir, et puis les souvenirs du pays : « Voici l'automne... voici que les feuilles tombent.... On va se promener au Haut-Barr, on prend des chopes au petit bouchon de Faller, et puis on redescend la côte; on est heureux.... et moi je suis ici tout seul !.... »

Je revoyais la petite ruelle des Deux-Clefs :

« Depuis que les Dubourg sont partis, que fait-on là-bas? quelles gens demeurent aujourd'hui dans la vieille maison? Est-ce un charpentier, est-ce un serrurier, un tourneur? On n'entend plus le vieux métier du père Antoine. La famille Rivel loge sans doute encore au second; ils descendent et remontent toujours le vieil escalier... Oui, ils ne sont pas devenus riches, eux... ils n'ont pas abandonné le vieux nid ! »

Et songeant à cela durant de longues heures, je me figurais Annette devenue demoiselle :

« Elle ne te reconnaîtrait plus, me disais-je; tu ne serais plus pour elle Jean-Pierre. »

Cette pensée m'accablait.

Ah ! je sentais que j'aimais Annette de plus en plus ! et ce M. Breslau, qu'ils avaient pris pour conseil, je pâlissais en pensant à lui.

Enfin, que faire ? le travail de tous les jours, la confiance du père Perrignon, la satisfaction de se dire : « Je gagne ma vie ! » et ces grandes disputes sur les droits du peuple, sur l'honneur de la France, sur la réforme, sur la Révolution, tout cela me faisait oublier un peu mes chagrins, tout cela me montrait un nouveau monde, et souvent je m'écriais en moi-même :

« Nous ne sommes pas seulement ici pour nous seuls, nous sommes ici pour la patrie ! Ceux qui n'ont pas de famille, pas de richesses, pas d'amour... eh bien ! ils ont la patrie; ils ont quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus éternel : ils ont la France ! Qu'elle prenne seule notre vie. Et puisque nous sommes pauvres, qu'elle soit pour nous l'amour, les richesses et la famille ! »

Ces pensées, le soir, seul dans ma chambre, me venaient en foule, et je me faisais à moi-même de semblables discours. Et puis je lisais le journal, je m'indignais de plus en plus contre les égoïstes, qui se figurent que la patrie doit les combler d'honneurs. Ah ! j'ai souvent pensé depuis que ceux-là ressemblent aux avares, aux usuriers, qui n'aiment qu'en proportion des écus qu'on leur apporte, et qui n'ont jamais connu le véritable amour !

Je me rappelle aussi qu'à la fin de septembre le quartier était devenu bien triste. Tous les étudiants étaient partis, il ne restait plus que les filles, qui maigrissaient, et dont les chapeaux, les petites robes d'indienne, les petits souliers pour la danse, s'en allaient brin à brin, comme les chandelles des prés quand souffle le vent. Elle entraient quelquefois au *caboulot*, bien tristes, bien pâles, et s'asseyaient au bout de la table, en demandant deux sous de bouillon. Elles cassaient leur croûte de pain en silence, les yeux baissés, et mangeaient cela pour se soutenir. Personne d'entre nous ne

leur disait rien ; chacun se faisait ses réflexions à lui-même, pensant : « Est-ce la fille d'un ouvrier? Est-ce la fille d'un soldat? Comment devient-on si misérable? Et comment peut-on être assez lâche, assez éhonté, assez scélérat pour entraîner une pauvre fille, quelquefois une enfant à sa perte, et l'abandonner ensuite pour courir les champs et se réjouir avec père et mère, avant de recommencer? Est-ce que cela ne crie pas vengeance? Est-ce que de pareilles choses devraient être permises dans un pays chrétien? »

Des centaines d'idées pareilles vous passaient par la tête. Devant Dieu, je le dis, les plus grands scélérats ne sont pas ceux qui tuent leur père, car la guillotine est près d'eux, mais ce sont ceux qui séduisent les filles et les abandonnent. Ce ne sont pas seulement des scélérats, ce sont aussi des lâches. S'ils voyaient derrière eux la main du père ou du frère, ils frémiraient. Et je leur dis :

« Vous deviendrez vieux, vous vous confesserez, mais toutes les absolutions du monde ne vous serviront à rien : celles que vous avez assassinées vous attendent! »

En ce temps, le père Perrignon trouvait plaisir à se trouver avec moi; il me donnait des conseils pour l'ouvrage, il s'inquiétait de tout ce que je faisais, mes idées lui paraissaient justes; et bien souvent je l'accompagnais après le travail jusque dans son quartier, rue Clovis, derrière le Panthéon, pour causer des journaux, des affaires du pays et de tout ce qui nous intéressait. Nous restions là souvent un quart d'heure à sa porte avant de nous séparer. Un soir même que je l'avais reconduit de la sorte, voyant que bien des choses ne pouvaient m'entrer dans la tête, parce que je n'avais jamais lu que le catéchisme et l'histoire sainte, il me dit.

« Écoute, petit, tu vas très-bien, mais il faut absolument que je te prête l'histoire de notre Révolution. C'est là que tu verras d'où viennent nos droits, ce que nous étions avant 89, et ce que les anciens ont fait de nous. Seulement, aie bien soin du livre.

—Soyez tranquille, monsieur Perrignon, lui dis-je, j'ai l'habitude de veiller à ce qu'on me prête. »

Alors nous montâmes ensemble. Il avait deux chambres assez grandes au cinquième sur la rue, une cuisine et un cabinet derrière. En entrant, je vis sa femme et trois enfants : une petite fille de dix à douze ans, un garçon de huit à neuf, et un autre tout petit encore au berceau. Les chambres étaient propres, bien éclairées; la femme était grande, brune, elle pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans; elle avait le nez droit, le front haut, le menton allongé. Cela paraissait une maîtresse femme, pleine de courage et de résolution. Rien qu'à voir la manière dont elle sourit à son mari, je reconnus qu'elle l'aimait bien, et qu'elle le considérait comme le premier homme de France. Elle lavait justement du linge dans un cuveau sur la table, les bras en manches de chemise, nus jusqu'aux coudes. La petite fille, qui ressemblait à sa mère, cousait près d'une fenêtre; le petit garçon, en veste, et qui ressemblait tellement à Perrignon qu'on l'aurait reconnu dans la rue, écrivait gravement à l'autre bout de la table. L'enfant dans son berceau était rouge et frais; il avait les yeux ouverts et ne criait pas.

M. Perrignon, sans rien dire, commença par ôter son chapeau, et par accrocher sa grande capote brune dans un coin. Ensuite il mit une blouse, et comme sa femme m'avançait une chaise en disant :

« Asseyez-vous, monsieur. »

Il dit :

« C'est un de mes compagnons, Marianne, un brave garçon que j'aime... dans le genre de Roger, tu sais... c'est le même caractère. »

Aussitôt la femme me regarda d'un air curieux et répondit :

« Oui, il lui ressemble. »

Après avoir dit cela, le père Perrignon embrassa sa fille, qui s'était levée et s'appuyait contre lui. Il embrassa le petit garçon, et prit son cahier en me le montrant.

« Regarde ça, Jean-Pierre, fit-il, pendant que ses joues s'animaient, qu'en penses-tu?

—Il écrit déjà bien, monsieur Perrignon.

—Oui, c'est une écriture ferme, c'est net, c'est bien posé, dit-il. Je suis content de toi, Julien. »

J'embrassai le petit, qui paraissait tout fier; et Perrignon, s'avançant vers le berceau, prit son dernier en le levant et l'embrassant, ouvrant la bouche et riant comme un bienheureux.

La mère, qui s'était remise au cuveau, riait de bon cœur, et le petit enfant, tout réjoui, étendant ses petites mains, finit aussi par rire, ce qui mit toute la famille de bonne humeur.

« Tout le monde se porte bien ici, dit alors le père en prenant l'enfant sur son bras. Donne-moi la clef de l'armoire aux livres, Marianne, il faut que je prête à mon compagnon l'*Histoire de la Révolution*. Il aime à lire, c'est ce qu'il faut dans notre temps. Il faut que chacun comprenne ses droits et ses devoirs. »

La femme lui donna la clef; il ouvrit une

armoire remplie de livres de haut en bas, il en prit un et me le remit en disant :

« Lis-moi cela... c'est le livre du peuple français. Tu verras le commencement de la Révolution; le commencement, car elle n'est pas finie, elle continuera jusqu'à ce que nous ayons la liberté, l'égalité et la fraternité. Beaucoup de chapitres manquent, mais, si nous ne pouvons pas les écrire, ces gaillards-là viendront après nous. »

Il montrait son garçon à table, et lui passait la main dans les cheveux.

« N'est-ce pas, Julien?

—Oui, mon père, dit l'enfant.

—A la bonne heure ! »

Et, riant tout haut en me regardant :

« Ceux qui veulent arrêter la justice, dit-il, ne sont pas au bout de leurs peines; s'ils pouvaient nous donner des enfants, cela pourrait réussir, mais nous les faisons nous-mêmes et nous les élevons dans nos idées. Regarde! tout cela, c'est pour aider la Révolution; c'est du bon grain, cela pousse pour réclamer des droits et remplir des devoirs. Nous sommes des milliers comme cela. Tout marche, tout grandit; ce qu'on fauche ne vaut pas la peine d'en parler. On nous avait abrutis pour nous conduire et nous opposer les uns aux autres; mais ces temps-là sont passés, la lumière descend partout. Quoi qu'on fasse, l'avenir est aux peuples. On met l'éteignoir sur une chandelle, on ne peut pas le mettre sur le soleil. »

Voilà ce qu'il me dit. Sa femme et ses enfants l'écoutaient d'un air de vénération.

Je dis alors que j'étais pressé de lire le livre.

« Ne te dépêche pas trop de me le rendre, fit-il, je n'en ai pas besoin, je le sais par cœur. Seulement, crains de le perdre. »

Il me reconduisit sur l'escalier; je saluai sa femme, et nous descendîmes encore ensemble trois ou quatre marches. Ensuite, m'ayant serré la main, il rentra dans la chambre, et je descendis, pensant que j'avais vu l'homme le plus heureux du monde, et me figurant que j'aurais été comme lui, sans l'héritage des Dubourg.

Cette nuit-là jusque passé minuit, je lus le livre que m'avait prêté M. Perrignon. Je ne savais pour ainsi dire rien de notre Révolution, j'avais seulement entendu maudire Robespierre à Saverne, et dire qu'il guillotinait les gens comme des mouches.

Mais toutes les grandes actions, toutes les belles lois, toutes les victoires de ces temps, personne ne m'en avait parlé. Je ne savais pas seulement que mon grand-père et tous ceux dont je venais avaient appartenu à des seigneurs qui les traitaient comme des bêtes, et non-seulement eux, mais toute la France.

J'ignorais ces choses! Je ne savais pas non plus que la Révolution nous avait délivrés d'un coup, en chassant les autres, qui même étaient allés se mettre avec les Autrichiens, les Anglais et les Russes, pour attaquer la patrie; de sorte que si nos anciens n'avaient pas montré plus de courage et plus de génie qu'eux, s'ils ne les avaient pas battus pendant vingt ans, nous serions encore les animaux de ces gens-là.

Non! de tout cela je ne savais pas un mot, et de temps en temps je m'écriais en moi-même :

« Comment ne nous a-t-on jamais rien appris de notre propre histoire? Qu'est-ce que me faisait le roi David, ou le prophète Jonas, à côté de cette histoire? »

J'étais indigné de voir qu'on m'avait tenu dans une pareille ignorance. Je me disais : « Il est clair qu'on veut tous nous abrutir, en nous faisant croire que nous sommes responsables de ce qu'Adam a mangé des pommes, au lieu de nous parler de nos droits et de nous apprendre à aimer et à respecter nos anciens, qui ont fait toutes ces grandes choses dont nous jouissons maintenant : — oui, c'est clair, et c'est abominable!

XVIII

C'est pendant ce mois de septembre, cinq semaines après le départ d'Emmanuel, que j'eus le mal du pays. Je me sentais dépérir. La nuit et le jour je ne revoyais que Saverne, la côte, les bois de sapins, la rivière, les ombres du soir; je sentais l'odeur des forêts, j'entendais les hautes grives s'appeler, puis le métier du père Antoine, les sabots de la mère Balais, les éclats de rire d'Annette; tout, tout me paraissait beau, tout m'attendrissait :

« Ah! mon Dieu! si je pouvais seulement un peu respirer là-bas!... Ah! si je pouvais seulement embrasser la mère Balais et boire une bonne gorgée d'eau de la fontaine. Comme elle serait fraîche... comme je reviendrais! Ah! je ne reverrai plus le bon temps! je ne chanterai plus en rabotant avec le Picard, je ne reverrai plus le père Nivoi, je n'entendrai plus les servantes crier autour des auges, et les vaches galoper la queue toute droite, les jambes en l'air... C'est fini... c'est ici qu'il faut que je laisse mes os. »

Voilà cette maladie terrible. Je tombais en-

semble, et le père Perrignon avait beau me crier :

« Allons, courage, Jean-Pierre. Que diable! nous sommes à Paris, nous sommes dans les idées jusqu'au cou... Qu'est-ce que nous fait le reste? J'ai connu ça dans le temps... Oui, c'est dur... mais avec du courage on surmonte le chagrin. »

Il avait beau me prendre la main, le bourdonnement de la rivière sous les vieux saules m'appelait... J'aurais voulu partir. Et dans ces temps, en le reconduisant jusqu'à sa porte, rue Clovis, quand il montait et que je restais seul, au lieu de retourner au quartier Latin, je suivais ma route, j'arrivais à la rue Contrescarpe, tout au haut de la butte : une rue déserte, abandonnée, avec quelques vieilles enseignes, de l'herbe entre les pavés et le gros dôme du Panthéon derrière, tout gris.

Je regardais en passant ces gens minables, les souliers éculés, assis sur les marches; ces femmes jaunes, ces enfants maigres, tous ces êtres sales, déguenillés; leurs petites vitres raccommodées avec du papier, et derrière les vitres des images du temps de la République ou de Louis XVI. Dieu sait qui les avait collées là, ces images; les années avaient passé dessus. On y voyait les chapeaux à cornes, les perruques, les habits vert perroquet, les gilets à fleurs tombant sur les cuisses, les cravates montant jusque sous le nez. C'était vieux, vieux! et tout restait dans le même état.

Je regardais cela, comme Joseph d'Arimathie regardait au fond du sépulcre vide.

Au bas de la vieille rue en pente, où pas une voiture ne passait, à droite d'une mairie, à gauche d'une fontaine toute neuve et blanche, la fontaine Cuvier, avec le lion où s'appuie une femme nue, l'aigle en l'air qui s'envole un mouton dans les griffes, et au-dessous tous les animaux de la création; entre ces deux bâtisses, je voyais un vieux mur couvert de lierre.... Oh! le beau lierre.... comme il vivait et s'étendait! — C'était le Jardin des Plantes

Un peu sur la gauche du mur s'ouvrait une belle porte grillée, une sentinelle auprès. Là commençait l'allée en escargot bien sablée, tournant entre les plantes rares, les tulipes roses, — une fontaine en bénitier, pleine d'eau tranquille, à l'entrée; — et sur la butte, en l'air, par-dessus le vieux cèdre du Liban, large, plat et fort comme un chêne, se dressait le pavillon, parmi de vieilles roches représentant des bois pourris, des coquillages, des plantes, que l'invalide vous expliquait venir du déluge.

Bien souvent, de loin, avant d'oser entrer, j'avais examiné ces choses, pensant que c'était le jardin de quelque richard ou d'un prince; mais le passage continuel des vieilles femmes, leur cabas sous le coude, des ouvriers, des enfants, des soldats, m'avait enfin appris qu'on pouvait passer, et j'étais entré comme tout le monde.

Voilà l'un de mes plus beaux moments à Paris. Au moins là tout n'était pas des pierres, au moins ces plantes vivaient. Ah! c'est quelque chose de voir la vie! Oui, j'en étais content, tellement content, que l'attendrissement me gagnait, et que je m'assis sur un banc à l'intérieur pour regarder, respirer et presque fondre en larmes. Depuis trois mois je n'avais pas vu d'autre verdure que les grandes allées en murailles des Tuileries, je ne savais pas ce qui me manquait, alors je le compris et je me promis bien de revenir. Ah! s'il était tombé seulement un peu de rosée, cela m'aurait fait encore plus de bien; mais il ne tombe pas de rosée à Paris; tout est sec en été, tout est boueux en hiver.

La cage des serpents, derrière une file de vitres grises; le vieil éléphant, derrière ses hautes palissades; la girafe avec sa tête de cheval au bout d'un cou de cigogne, et qui broute les feuilles sur des arbres de vingt pieds; les bâtisses rondes en briques rouges; les oiseaux de la Chine et d'ailleurs qui ressemblent à nos poules, à nos oies, à nos canards; les aigles qui crient, en regardant à travers leurs barreaux les pigeons dans les nues, et qui veulent tout à coup s'envoler; les vautours qui perdent leurs plumes et laissent pendre la tête au bout de leur long cou, nu comme un ver; les singes qui sautent et font des grimaces; les ours dans leurs fosses, qui se roulent sur le pavé brûlant et regardent en louchant ceux qui leur jettent du pain; les tigres, les lions qui bâillent; les hyènes, des espèces de cochons avec des têtes de chauves-souris, qui répandent une odeur très-mauvaise, tout cela, pour moi, c'était de la vieillerie, comme ces carcasses de baleines et d'animaux d'avant le déluge, qui sont enfermées, avec des étiquettes, dans une grande bâtisse bien propre, et qui ressemblent à des poutres vermoulues. Je les regardais bien, mais j'aimais mieux la verdure, et rien qu'un épervier dans la montagne, quand il passe d'une roche à l'autre en jetant son cri sauvage, rien qu'un bœuf qui fume à la charrue, ou un chien de berger qui rassemble le troupeau, me paraissait mille fois plus beau que ces aigles, ces hyènes et ces lions décrépits.

C'est après avoir traversé la grande allée de tilleuls et de hêtres au milieu, — près des magnifiques baraques en verre où les plantes

d'Amérique collent leurs grandes feuilles desséchées aux vitres, — c'est de l'autre côté, sur les quais, en suivant ces immenses entrepôts où les tonnes de vin et d'eau-de-vie, les ballots et les caisses sont entassés jusqu'aux toits pendant une lieue; où les bateaux descendent la Seine et déchargent leurs marchandises et leurs provisions de toutes sortes sur les pavés en pente, derrière les tours de Notre-Dame, près de l'Hôtel-de-Ville, c'est là que la vie me revenait avec ces grandes histoires de la Révolution, où les gens, au lieu de croupir et de moisir comme ces animaux d'Asie et d'Afrique dans des cages, voulaient être libres et faire de grandes choses. Oui, c'est en face de l'Hôtel-de-Ville, cette large et sombre bâtisse couverte d'ardoises, ses deux pavillons sur les côtés, sa haute porte en voûte, au milieu, où monte le grand escalier jusqu'à l'intérieur, ses grandes fenêtres et ses niches, où les vieux juges, tous les braves gens des anciens temps, ont leur statue, c'est là que je me rappelais la terrible Commune ; ces hommes de la Révolution, avec leurs habits à larges parements, leurs perruques, leurs tricornes, qui balayaient le pays avec leurs décrets, qui déclaraient qu'on gagnerait tant de victoires en Hollande, tant en Prusse, tant en Italie, ainsi de suite, — ce qui ne manquait pas d'arriver, — et qui se soutenaient avec vingt départements contre tout le reste de la France et de l'Europe, en nommant des soldats généraux et des généraux soldats, pour le service de la patrie! Oui, j'étais dans l'admiration en regardant cette bâtisse, où s'étaient accomplies de si grandes choses; je comprenais mieux l'histoire que m'avait prêtée le vieux Perrignon, je me représentais ces révolutionnaires, et je pensais : « C'étaient d'autres hommes que nous! Depuis des années et des années nous serons tous en poussière, on ne saura pas même que nous avons existé, et d'eux on parlera toujours, ils seront toujours vivants! »

J'étais un soir à cet endroit, à l'entrée du pont, rêvant à tout cela, lorsqu'un grand canonnier roux me tapa sur l'épaule, en disant :

« Qu'est-ce que tu fais donc là, Jean-Pierre? »

Je regardai tout surpris, et je reconnus Materne le cadet, celui qui s'appelait François. Nous n'avions jamais été bien amis ensemble, et plus d'une fois nous nous étions roulés à terre; mais en le voyant là, je fus tout joyeux et je lui dis :

« C'est toi, François? Ah! je suis bien content de te voir. »

Je lui serrais la main. J'aurais voulu l'embrasser.

« Qu'est-ce que tu fais donc à Paris? me demanda-t-il.

— Je suis ouvrier menuisier.

— Ah! moi, je suis dans les canonniers à Vincennes. Qu'est-ce que tu payes?

— Ce que tu voudras, Frantz. »

Et lui, me prenant aussitôt par le bras, s'écria :

« Nous avons toujours été camarades! Arrive... je connais un bon endroit... Regarde... c'est ici. »

C'était à quatre pas, et je pense que tous les endroits étaient bons pour lui, quand un autre payait. Enfin, n'importe! il décrocha son sabre, le mit sur le banc en treillis, à la porte du cabaret, et nous nous assîmes devant une petite table dehors.

Les gens allaient et venaient. Je fis apporter une bouteille de bière, mais Frantz voulut avoir de l'eau-de-vie ; il dit à la femme :

« Laissez le carafon! — Ah! tu es ouvrier, Jean-Pierre, et où çà?

— Rue de la Harpe, mais je demeure rue des Mathurins-Saint-Jacques.

— Bon... bon... A ta santé! »

Je lui demandai s'il avait des nouvelles du pays; mais il se moquait bien du pays et disait :

« C'est un trou... ça ne vaut pas seulement la peine qu'on en parle...

— Mais ton père et ta mère?

— Je pense qu'ils sont encore vivants. Depuis deux ans je n'ai pas eu de lettre d'eux.

— Et toi, tu ne leur as pas écrit?

— Si, je leur ai demandé deux ou trois fois de l'argent; ils ne me répondent jamais... ça fait que je me moque d'eux. — A ta santé, Jean-Pierre! »

Il finissait toujours par là : « A ta santé, Jean-Pierre! »

Une chose qui me revient, c'est que je lui parlai de la réforme et qu'il me dit :

« Oui, c'est de la politique, et ceux qui se mêlent de politique, gare à eux! Tu sauras que chez les armuriers tous les fusils sont démontés; il manque aux uns la batterie, aux autres la cheminée; de sorte que ceux qui voudront faire de la politique, s'ils pillent les fusils, ne pourront pas tirer. Le sergent m'a dit ça! Il m'a aussi raconté qu'on mêle dans le nombre de ceux qui veulent faire de la politique, des gaillards solides, bien habillés, comme des propriétaires, — qui passent même pour les plus enragés, — et qui portent de gros bâtons plombés avec lesquels ils assomment leurs camarades. Ces gens se reconnaissent tous par des signes. Ils arrêtent les autres et se mettent toujours trois ou quatre contre un. Avec ça, la

troupe arrive et balaye le restant de la canaille. Ainsi, ne te laisse pas entraîner dans la politique. C'est un bon camarade qui te prévient... Prends garde !

—Je te crois, lui dis-je, et je n'ai pas envie de m'en mêler. »

Comme alors le carafon était vide, Materne se rappela qu'il devait répondre à l'appel et que Vincennes était à plus d'une lieue. Il se leva, boucla son ceinturon; je lui serrai la main, et, pendant qu'il s'éloignait en traversant le pont, je payai l'eau-de-vie et la bière. Ensuite, je rentrai bien content de l'avoir vu, mais tout de même étonné de ce qu'il m'avait dit sur les gueux chargés d'assommer leurs camarades.

Je pensais :

« Si M. Guizot voulait la justice, il n'aurait pas besoin de tout cela; tous les honnêtes gens seraient avec lui. Mais quand on refuse des demandes justes, on vit toujours dans la crainte et l'on est forcé de se reposer sur des bandits. »

XIX

La rencontre de Materne m'avait fait plaisir dans le moment; mais qu'est-ce qu'un être pareil? un homme qui ne pense qu'à boire et à manger, et qui vous dit que l'endroit où vous avez passé votre jeunesse est un trou, que ce n'est pas la peine d'en parler?

En songeant à cela, l'indignation vous gagne; des camarades de cette espèce ne sont pas faits pour vous remonter le cœur, au contraire. Je souhaitais de ne plus le revoir, et ma tristesse augmentait de jour en jour, les idées de retourner au pays reprenaient le dessus; l'eau de Paris, la nourriture, l'ombre des maisons me minaient.

Souvent je m'écriais :

« C'est ici qu'il faudra laisser tes os ! Dans un endroit où tu seras mêlé parmi des milliers d'autres que tu ne connais pas, et dans un cimetière où l'on ne trouve pas de verdure.... Quelle chose terrible !... »

Le soir, je me figurais aussi dans mes rêves que la mère Balais était malade, qu'elle avait besoin de moi, qu'elle m'appelait, et je m'éveillais dans l'épouvante. Vers ce temps, j'écrivis ma désolation là-bas, demandant à la brave femme de ses nouvelles, et lui criant : « Si vous n'êtes pas morte, écrivez-moi, car cela ne peut pas durer. J'aimerais mieux tout abandonner pour venir à votre secours. Dites-moi seulement que vous n'êtes pas malade ! »

Quatre jours après je reçus sa réponse, que je garde encore, parce que ces vieux papiers font toujours plaisir à relire. C'est comme si l'on revivait une seconde fois. Voici cette lettre :

« Mon cher Jean-Pierre, je me porte très-bien. Depuis que je te sais dans une bonne place, le reste m'est égal. Qu'on soit à Paris, à Dresde, à Madrid ou à Saint-Jean-des-Choux, ça revient au même, pourvu qu'on ne manque de rien. Il ne faut pas se faire des idées. J'ai vu des cent et des mille conscrits dépérir parce qu'ils se faisaient des idées. S'ils avaient tranquillement emboîté le pas, s'ils avaient mangé leur ration, ils n'auraient pas attrapé les fièvres, ils seraient tous restés frais et bien portants. C'est toujours ceux qui ne pensent à rien qui se portent le mieux. Pense toujours que tout va bien, et tu seras content : le contentement, c'est la santé.

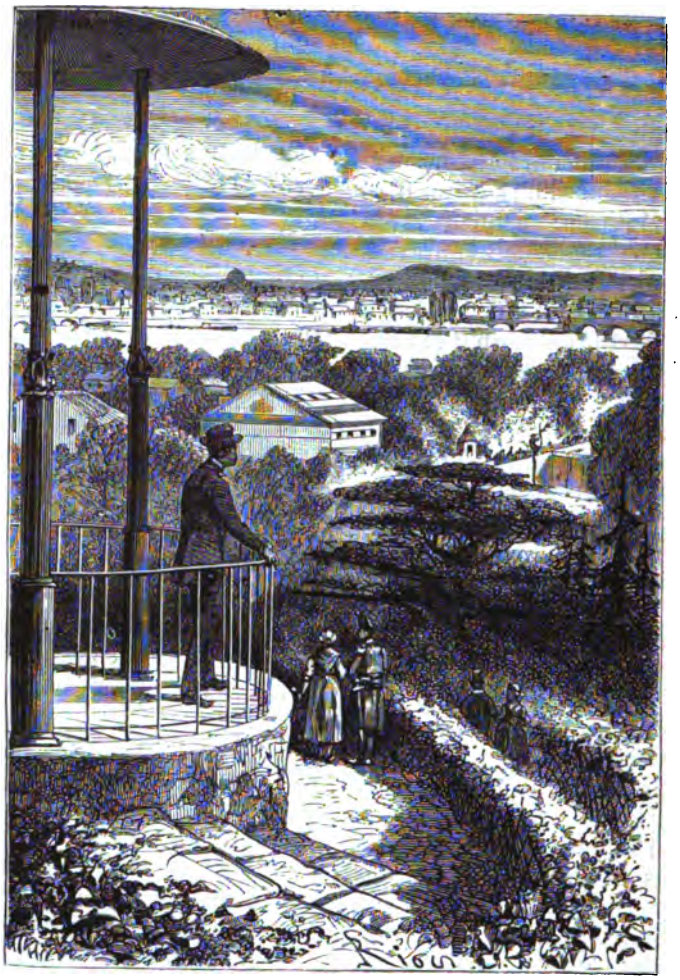
« Si j'étais malade ou si j'avais besoin de quelque chose, je t'écrirais tout de suite; mais je n'ai jamais été mieux portante, principalement depuis que ton camarade Emmanuel est venu me voir. Il est monté jusqu'à mon troisième, pour me raconter comme tu travailles, et comme vous courez la ville ensemble. C'est un brave et beau garçon, et même il a voulu m'embrasser pour toi. Je suis bien vieille maintenant, mais dans un temps on avait aussi son prix. Enfin, ça m'a fait plaisir de voir le bon sens de ce jeune homme. Restez toujours amis ensemble. Tu n'auras jamais de meilleure société, Jean-Pierre. Emmanuel retourne à Paris bientôt, il te racontera le reste. En attendant, figure-toi que ta bonne vieille mère Balais n'a pas envie du tout de mourir, et qu'elle espère se trouver encore avec toi des années et des années.

« Je voudrais bien t'en dire plus, mais je n'aime pas garder mes lunettes trop longtemps; ça gâte la vue. Voilà pourquoi je t'embrasse cent fois pour finir, Jean-Pierre, en te souhaitant d'avoir aussi bonne confiance que moi.

« Ta bonne mère, Marie-Anne Balais. »

Cette lettre me mit en quelque sorte du baume dans le sang; je repris courage et je me considérai moi-même comme un fou de me désoler sans raison. Mais il devait m'arriver encore d'autres nouvelles moins agréables.

L'automne alors tirait à sa fin. Les vieilles rues se remplissaient encore une fois d'étudiants. Ils arrivaient tout remplumés, et les filles se remplumaient aussi; elles se remettaient à danser, à crier, à rire. Par toutes les



Par-dessus le vieux cèdre du Liban se dressait le pavillon. (Page 69.)

fenêtres des garnis, rue de la Harpe, rue des Mathurins-Saint-Jacques, rue de l'École-de-Médecine et des environs, on n'entendait que chanter « *Larifla!* »

Souvent je me demandais :

« Est-ce qu'Emmanuel ne va pas revenir? Est-ce qu'il n'est pas ici? »

Je regardais en passant les figures, et je commençais à m'inquiéter, quand un soir, en rentrant de l'ouvrage, M. Trubère, le portier, me cria :

« Quelque chose pour vous. »

Il me remit un billet d'Emmanuel : « Je suis de retour dans mon ancien logement. Arrive! » Aussitôt je courus rue des Grès, n° 7. En quelques minutes j'y étais. Je grimpai l'escalier et j'ouvris la porte. Emmanuel, en robe de chambre, avait déjà fini de ranger ses effets dans la commode; il fumait sa pipe auprès d'une bonne canette.

« Hé! Jean-Pierre! » s'écria-t-il.

Nous nous entourions de nos bras. Quel bonheur d'embrasser un vieux camarade!

« Allons... allons... disait-il, c'est bien... prends un verre et fumons une pipe; que je te raconte ce qui se passe chez nous.

—Alors on va bien?

—Oui.

—La mère Balais?

—On ne peut mieux.

—Les Dubourg?

—Ça va sans dire, avec un pareil héritage! Mais toi, je te trouve un peu pâle; tu n'as pas été malade?

— Hé ! c'est Jean-Pierre ! (Page 78.)

—Non, Dieu merci. Mais je me suis terriblement ennuyé : l'idée du pays, de l'automne, du bon temps, des feuilles de vigne toutes rouges sur la côte, tu comprends?

—Oui, je connais ça. Que veux-tu, mon pauvre Jean-Pierre! de ne plus voir le ciel, c'est une habitude à prendre. Mais pour en revenir à Saverne, tu sauras que toute la ville est dans l'admiration des Dubourg. Ils ont acheté une grande maison sur la place, leurs meubles viennent de Strasbourg, et madame Madeleine, avec des falbalas, se promène dans l'avenue du Château. »

Il souriait. J'avais aussi l'air de sourire, mais ces folies me chagrinaient.

« Et le père Antoine? lui dis-je.

—Lui, c'est toujours le même brave homme. Seulement, il a une bonne capote en castorine et un large feutre noir. Il se promène aussi sur la place, mais simplement, naturellement, sans façons; il est avec les vieux rentiers, les officiers en retraite. C'est là que je l'ai vu. Tu ne peux pas te figurer le plaisir qu'il avait de m'entendre parler de toi. « Ah! je suis content de ce que vous me dites, monsieur Emmanuel! s'écriait-il. J'aime Jean-Pierre, c'est un homme de cœur. » — Ainsi de suite. Il voulait m'inviter à dîner avec eux, mais les grandes manières de madame Madeleine m'auraient gêné.

—Oui, lui dis-je, tout cela, je le savais d'avance; madame Madeleine manque de bon sens; mais j'espère bien qu'Annette n'est pas comme elle.

—Non, sans doute, répondit-il, ce qui ne va pas à une femme de quarante-cinq ans peut très-bien aller à une jeune fille de dix-sept. Annette est jolie, elle est rose, bien faite; elle a de belles dents, de beaux yeux bleus, une taille bien prise; tout cela fait que les falbalas lui vont bien. Quoique, entre nous, Jean-Pierre, un peu plus de simplicité, de modestie, irait encore mieux.

—Elle est jolie?

—Très-jolie! s'écria-t-il. Et comme la dot promet aussi d'être jolie, la maison ne désemplit pas de visiteurs. Leur garçon a bien de l'ouvrage pour cirer l'escalier.

—Ils ont un garçon qui cire l'escalier?

—Parbleu! je crois bien! »

Emmanuel voyait le mauvais effet que tout cela faisait sur moi. Mais je voulais tout savoir. Il vaudrait mille fois mieux être sourd, que de se faire raconter des histoires pareilles. Malheureusement, quand une fois on commence, il faut aller jusqu'au bout.

« Et qu'est-ce qui va donc les visiter? lui demandai-je.

—Hé! c'est tout simple, Jean-Pierre, ceux qui voudraient avoir la dot et la fille, toute la jeunesse du beau monde : les clercs d'avoué, de notaire, les jeunes avocats sans cause. Je pourrais t'en nommer plus de vingt. On met son habit noir, sa cravate blanche et ses gants; on se donne des airs graves. Et puis on dîne. M. Hesse, l'organiste, se met au piano. On chante des duos, les trois grandes fenêtres ouvertes sur la place, où les gens s'arrêtent le nez en l'air. »

Emmanuel me racontait cela comme la première histoire venue, en vidant sa chope et bourrant sa pipe. Il regardait aussi par les fenêtres ses camarades qui passaient dans la rue; puis il revenait s'asseoir, sans se douter de rien, en me disant :

« Allons, bois donc. Si nous avons le temps ce soir, Jean-Pierre, nous irons à l'Odéon. J'ai vu l'affiche : représentation extraordinaire. »

Moi, je sentais comme de petits coups de vent me passer sur les joues.

« Voilà ce que c'est de sortir par hasard d'une position gênée, fit-il, et d'arriver dans un monde qu'on ne connaît pas. Ces braves gens sont les dupes de tous les pique-assiettes du pays; des gaillards qui voudraient avoir la dot et la fille. Je ne t'en aurais pas parlé; mais naturellement on s'intéresse aux gens qu'on a connus dès l'enfance. »

J'étais penché sur ma chaise, les yeux à terre; j'aurais voulu répondre, mais je sentais comme un enrouement. Malgré cela je dis:

« Oui, cela me fait de la peine.

—Sans doute, Jean-Pierre, c'est malheureux; je crains même que la mauvaise race ne réussisse.

—Ah! tu crois qu'un de ces gueux pourrait réussir?

—Cela ne peut pas manquer. Il est même déjà question des succès de M. Breslau, un homme superbe, grand, frisé, grave, avec un collier de barbe, une large moustache brune; enfin ce qu'on peut appeler un bel homme. »

Alors je ne pus m'empêcher de dire :

« Canaille! »

Emmanuel me regarda tout surpris.

« C'est plutôt un imbécile, dit-il.

—Oui, un imbécile, un gueux, un gredin! »

Je ne pouvais plus me contenir, et je dis encore :

« Mais cela ne nous regarde pas! Si madame Madeleine est assez bête, et M. Dubourg assez faible pour souffrir chez eux des écornifleurs pareils, c'est leur affaire. Moi, je m'en moque. Seulement cette pauvre petite Annette, je la plains... Elle n'est pas cause si sa mère est à moitié folle.

—Ah! elle n'est pas tant à plaindre que tu crois, dit-il; ces visites, ces compliments, ces beaux messieurs qui se courbent devant elle en l'appelant charmante, en lui demandant la grâce de danser avec elle la six ou septième contredanse, tout cela, Jean-Pierre, ne l'ennuie pas beaucoup. Et quand le beau M. Breslau arrive bien frisé, bien pommadé, bien cravaté, bien sanglé, mademoiselle Annette n'a pas l'air bien malheureux.

—Tu l'as vu?

—Non, mais c'est le bruit de la ville. »

J'aurais voulu casser quelque chose. Jamais je n'ai fait d'efforts pareils pour me contenir; mais cela ne pouvait pas durer. Je me levai tout à coup en disant :

« C'est bon... J'étais venu seulement en passant ce soir...

—Mais où vas-tu?

—Je vais chez M. Perrignon, mon chef d'atelier. Il m'a prêté un livre sur la Révolution; il faut que je lui rende son livre.

—Ah! tu as lu l'histoire de la Révolution, Jean-Pierre; et qu'est-ce que tu penses de tout cela?

—C'est magnifique.

—Oui, Danton, Vergniaud, Hoche, Kléber, Marceau!... Allons, nous sommes d'accord. Tant mieux! Mais vide donc ton verre!

—Merci, c'est assez. »

J'aurais voulu me sauver; mes joues trem-

blaient, et je crois qu'en ce moment Emmanuel se douta de quelque chose, car il dit :

« Eh bien ! va, demain ou après nous causerons... nous nous reverrons. »

Il m'éclairait avec sa bougie sur l'escalier. Je lui serrai la main en répondant :

« Oui... nous nous reverrons. »

Je ne voyais plus clair et je descendis l'escalier en dégringolant. Une fois dehors, le grand air m'excita pour ainsi dire encore plus. Je courais, je passais sur les trottoirs en écartant les gens comme un fou. Deux ou trois fois il me sembla même avoir entendu des personnes me crier : « Prenez donc garde ! » mais je n'en suis pas sûr. Tout défilait devant mes yeux comme un rêve : les becs de gaz, les voitures qui roulaient, les boutiques, les coins de rue où l'on criait : « Gare ! » Mon idée la plus claire était :

« Tu vas partir pour Saverne, tu tomberas sur Breslau, tu l'étrangleras; on t'assommera, mais c'est égal, tant mieux, ce sera fini ! »

Ensuite, je voyais la figure du père Antoine, celle de M. Nivoi, de la mère Balais, et je pensais :

« Qu'est-ce qu'ils diront ? »

Cela me troublait. Mais j'en voulais terriblement à madame Madeleine, que je considérais comme la principale cause de tout, par sa bêtise et sa vanité. Je l'avais en horreur !

Ce n'est que bien loin, après avoir passé par la rue Copeau, par le Jardin des Plantes et par le pont en face, que je me trouvai place de la Bastille, près de la colonne, où le marchand de coco faisait résonner ses timbales. Le monde m'entourait. Alors, les genoux tremblants, j'allai m'asseoir sous la tente d'un café, en demandant de la bière, et là, les jambes croisées, je me mis à regarder la foule qui se croisait, criait, montait en omnibus, les voitures par douzaines qui passaient, les cochers en l'air qui s'injuriaient.

J'étais comme au milieu d'un songe. Une diligence qui retournait au pays me réveilla ; je me dis en moi-même :

« Ah ! si j'étais là-haut !... après-demain je serais à Saverne, et malheur à Breslau, malheur ! »

Je me levai, je payai et je partis sans avoir bu ma bière.

Je traversai à la nuit noire la place de l'Hôtel-de-Ville. Plus loin, les grandes ombres des tours Notre-Dame, du pont et des vieilles maisons remplissaient la rivière creuse, qui clapotait et brillait au-dessous. Les terribles histoires de la Révolution me revinrent, et je pensai :

« Combien la vieille rivière a déjà porté de morts ! des gueux et des braves gens... Maintenant, ils dorment !... Mais ceux qui se tuent sont des lâches... ils ont peur de souffrir ! »

Quelques minutes après, je tirais le cordon, la porte s'ouvrait, et je grimpais dans ma chambre.

XX

Depuis ce moment, de temps en temps, l'idée me revenait encore d'aller à Saverne et d'assommer M. Breslau ; mais je me répétais chaque fois :

« A quoi cela servirait-il ? A te faire prendre par les gendarmes et à désoler la mère Balais. Toute la ville te mépriserait ; madame Madeleine te regarderait d'un air d'indignation ; mademoiselle Annette, en te voyant, détournerait la tête, le père Antoine s'écrierait : « Jamais je n'aurais cru ça de lui ! » M. Nivoi, le père Vassereau, le capitaine Florentin, madame Frentzel, enfin, tous les braves gens du pays seraient forcés de te donner tort. Reste tranquille, Jean-Pierre ! »

Naturellement ces idées ne me réjouissaient pas beaucoup ; mais quand on n'est pas le plus fort, on finit tout de même par se faire une raison.

L'hiver approchait : les Savoyards, en grosses vestes rapiécées aux coudes et pantalons de toile, le bonnet de laine crasseux tiré dans la nuque, la figure et les mains noires, sous la porte des marchands de vin, près de leurs réchauds en tôle, commençaient à vendre des marrons ; les joueurs d'orgue arrivaient aussi, le Prado s'ouvrait ; des files d'étudiants, leur cahier sous le bras, le dos rond, le col relevé, les mains dans les poches, couraient à leurs écoles ; les petites averses froides et les nuages gris annonçaient l'hiver.

Ah ! l'hiver n'arrive pas à Paris avec des sacs de pommes de terre et des fagots ! Ceux des villages croient connaître l'hiver, ils disent : « Des pommes de terre à l'eau !... toujours des pommes de terre ! » Mais s'ils étaient forcés de dire : « Pas de pommes de terre ! » ce serait encore autre chose.

Enfin j'avais de l'ouvrage, et le soir en rentrant me coucher, je trouvais ma bonne couverture. Quand on vient de passer dans la nuit pluvieuse, près de cinq ou six mendiants, de femmes à demi nues, leurs petits enfants dans les bras, ou de vieux tout grelottants, assis sous le réverbère qui tremblote, une couverture chaude vous paraît bonne.

On ne pense pas :

« Les autres ont des lits de plume, les autres ont de bons tapis, les autres ont de la musique et des festins jusqu'à minuit, les autres dansent au Prado et boivent du punch en attendant le carnaval ! »

On pense :

« Beaucoup d'autres, qui me valent, n'ont que le pavé pour reposer leur tête et les nuages gris pour s'abriter ! »

On pense aussi :

« Supposons que tu sois marié, par malheur, et que l'ouvrage manque, qu'est-ce que deviendraient ta femme et tes enfants ? Et dans la vieillesse, qu'est-ce que tu deviendras toi-même ? »

Ces idées apprennent aux ouvriers de Paris à réfléchir; au lieu de vivre sur leur propre cave, comme les paysans, ils s'inquiètent les uns des autres; en s'inquiétant des autres, ils s'inquiètent pour eux-mêmes; et je me rappelle que dans ce temps ils avaient déjà des idées de s'associer. Ces idées sont devenues plus fortes de jour en jour. Moi, malgré tout ce qu'on dit contre, je trouve ces idées justes. Quels êtres assez barbares pourraient dire à leurs semblables :

« Vous travaillerez toute votre vie, et puis vous mourrez dans la misère. Nous ne voulons pas que vous vous aidiez ! »

Ce serait abominable, et pourtant il se trouve des égoïstes pareils ! Tout ce que je leur souhaite, c'est que Dieu les prenne en grâce.

Pendant ce temps, le travail continuait et les disputes du *caboulot* allaient leur train; elles devenaient même tellement fortes, que les journalistes et les peintres avaient l'air quelquefois de se prendre aux cheveux. Ils ne parlaient alors que des banquets réformistes : c'étaient des banquets où les députés de l'opposition faisaient des discours, en laissant les fenêtres ouvertes pour être entendus de tout le monde.

Montgaillard lisait ces discours, — qui revenaient de Dijon, de Châlons, de Lille, de Mâcon, — tellement beaux, tellement justes, que j'en avais les larmes aux yeux. Je pensais :

« Voilà des gens qui parlent bien, qui disent ce que tout le monde sait. Maintenant M. Guizot verra clair; il reconnaîtra lui-même ses torts, et, mon Dieu ! nous lui pardonnerons, pourvu qu'il promette de ne plus recommencer. A tout péché miséricorde ! »

Je n'en voulais pas à cet homme, mais d'autres ne pouvaient plus entendre parler de lui sans devenir furieux. Montgaillard tenait pour Ledru-Rollin, Coubé pour Lamartine, d'autres pour Odilon Barrot et pour Duvergier. Moi je trouvais tout très-bien; j'aurais été bien embarrassé de faire une différence entre eux.

En sortant du *caboulot*, il m'arrivait quelquefois de demander à M. Perrignon lequel lui plaisait le mieux, mais il me répondait toujours :

« Les hommes ne font rien à la chose; nous avons le malheur en France de nous attacher aux hommes, qui finissent tous par croire qu'on ne peut plus se passer d'eux. Combien j'en ai vu de cette espèce depuis trente ans ! Eh bien ! tous sont partis, et la nation est toujours là, qui ne s'en porte pas plus mal. C'est pourquoi, Jean-Pierre, il faut s'attacher aux idées. Odilon Barrot demande l'adjonction des capacités, Ledru-Rollin demande le suffrage universel. Si le peuple était instruit, le suffrage universel serait très-bon; mais dans ce moment où le quart de la nation ne sait pas lire, l'adjonction des capacités me paraît meilleure.

« Guizot et Louis-Philippe ne veulent dans leur Chambre que l'esprit de gain et d'avarice, qu'ils appellent l'esprit d'ordre, de conservation; ils repoussent l'esprit d'honneur, de justice et de liberté, qui fait pourtant seul les grandes choses : ils repoussent l'adjonction des capacités.

« Odilon Barrot et Duvergier ne demandent que cela pour le moment; je leur donne raison. Il faut d'abord instruire le peuple, et quand il est instruit, lui demander son avis.

« L'opinion d'un aveugle sur les couleurs ne signifie rien, et ce serait même se moquer de son infirmité, que de lui demander sa manière de voir sur un tableau; ce serait se moquer de tout le monde, que de déclarer ensuite qu'il juge bien, qu'il voit seul clair et que les autres sont aveugles. Mais les grandes injustices produisent des contre-coups pareils; en se repoussant, tantôt les uns, tantôt les autres dépassent le but. C'est dans la justice qu'il faut rester ! »

Il me disait cela simplement, mais les autres camarades voulaient le suffrage universel, et Quentin s'écriait :

« Les hommes sont égaux, ils doivent tout mettre en commun, à commencer par les idées. Quand le vote de l'un ne vaudra pas plus que celui de l'autre, alors ceux qui n'ont rien ou pas grand'chose voteront qu'il faut tout rapporter à la masse. Ce sera la révolution pacifique, et l'on partagera tous par portions égales. »

Lorsqu'il parlait, je trouvais aussi son idée très-belle; mais un jour qu'il disait ces choses

au *caboulot*, le père Perrignon, qui souriait d'un air triste, lui répondit :

« Tu raisonnes bien, Quentin, tu fais des progrès ! Oui, c'est juste, tous les hommes sont égaux; il n'y a plus de fainéants, de voleurs, d'imbéciles; plus de lâches, plus d'envieux. Et puisque nous sommes tous bons travailleurs, d'abord les salaires doivent être égaux. Ensuite, puisque nous sommes tous honnêtes, tous courageux, tous intelligents, tous prêts à mourir pour la justice, il ne doit pas non plus exister de différences entre nous, soit par la fortune, soit par l'estime du pays, soit de toute autre façon. Il faut donc abandonner tous les biens particuliers, et nous ranger au même niveau : il faut établir le communisme ! »

Il souriait, mais on voyait bien que cela lui paraissait méprisable.

« Eh bien ! oui, dit Quentin, est-ce que vous trouvez que ce n'est pas juste ?

—Je trouve que c'est commode pour les fainéants, les voleurs et les imbéciles, pour les lâches et les envieux, répondit-il. Voilà tout ! Seulement, je crains que cela ne cause de terribles batailles. Est-ce que tu crois qu'il suffise de déclarer à la majorité que deux et deux font cinq, pour avoir raison ? Est-ce que les choses changent parce que nous sommes des bêtes, et que nous les voyons à rebours, ou parce que nous sommes des gueux, qui voulons les cacher et les pervertir à notre avantage ? Est-ce que le bon sens ne finit pas toujours par avoir le dessus, la mauvaise foi et la bêtise le dessous ? Est-ce que tu crois qu'il suffise de se voter les biens des autres, pour qu'ils vous les donnent ? Est-ce que tu crois que ces autres, après avoir gagné leurs biens par le travail, le courage et l'obstination contre les fainéants, les voleurs, les imbéciles, les lâches et les envieux,— qui se sont opposés à leur fortune de toutes les manières, — crois-tu qu'ils ne sauront pas les défendre contre ces mêmes fainéants, ces mêmes voleurs, ces mêmes imbéciles, ces mêmes lâches et ces mêmes envieux ? Détrompe-toi, Quentin, leur position pour les défendre est bien meilleure qu'elle n'était pour les gagner. Et la même force qu'ils ont eue, ils l'auront toujours. Dans les premiers temps, ils pourront être surpris ; mais ils se remettront et se vengeront. Et si, par impossible, le nombre les accablait, alors la vieille race française serait perdue ; la vieille race laborieuse, courageuse et fière, qui fait l'admiration du monde depuis des milliers d'années, n'existerait plus; et les fainéants, après avoir dévoré dans la paresse les richesses de la nation, en faisant des phrases contre le bon sens, finiraient par se manger les uns les autres. Les Russes, les Prussiens, les Anglais, viendraient les aider, et mettraient tout en commun dans leur poche, les communistes avec, en les forçant alors de travailler au moyen du knout. C'est ainsi que la France pourrait voir sa fin, comme d'autres nations aussi grandes, aussi fortes, se sont vues périr misérablement, lorsque la vermine des jouisseurs et des fainéants avait pris le dessus chez eux.

« Une injustice en amène toujours une autre. M. Guizot repousse l'adjonction des capacités, chose juste, utile, que tous les braves gens veulent; alors, d'autres demandent le communisme ! S'il coule du sang, c'est sur la tête de M. Guizot qu'il doit retomber. Il voit où nous allons... mais il tient à son ministère, et nous dit : « Choisissez entre mon orgueil et l'abîme ! soumettez-vous, ou périssez ! »

En parlant ainsi, M. Perrignon était devenu tout pâle; et tout à coup, sans rien ajouter, il se leva et sortit.

Quentin dit alors :

« Je voudrais le voir discuter contre Cabet; comme il l'écraserait ! Moi, je ne veux rien répondre; c'est un vieux de 89, qui se figure qu'il n'y a rien au-dessus de la liberté. »

Mais, depuis, j'avais une grande défiance contre ceux qui voulaient se voter les biens des autres. Je me promettais en moi-même, de me tenir toujours avec ceux qui veulent gagner leurs biens par le travail et la bonne conduite. Et je pensais aussi que, si nous avions le suffrage universel un jour, on instruirait le peuple, et qu'alors tout le monde reconnaîtrait que rien n'était meilleur pour la nation.

XXI

A la fin de novembre, on n'aurait plus trouvé de différence entre les deux côtés de notre *caboulot*. Plus l'ouverture des Chambres approchait, plus les disputes augmentaient. Tout le monde se mêlait de politique, les ouvriers comme les peintres et les journalistes; chacun soutenait son idée sur la réforme, sur l'adjonction des capacités, sur les banquets, sur le suffrage universel.

Dans le même temps il pleuvait tous les jours. Je ne crois pas qu'il existe une ville plus humide en hiver que Paris, principalement dans ces petites rues larges de trois ou quatre pas, où les chéneaux manquent. La pluie s'égoutte du matin au soir, et quand elle a fini de s'égoutter, une nouvelle averse arrive. La

nuit, on entend clapoter ces gouttières durant des heures, les ivrognes passer dans la boue en grognant, et les rondes des municipaux arriver ensuite avec leurs falots, car les réverbères s'éteignent.

On ne peut pourtant pas rester toujours jusqu'à minuit dans sa chambre, à regarder l'eau couler sur ses vitres en tabatière, et la lune brouillée écarter de temps en temps les nuages. J'avais acheté, rue Mazarine, un vieux caban de laine chez un fripier, où les étudiants laissent tout en partant pour les vacances. Il était brun, il avait de longs poils, et je sortais le soir avec cela sur le dos. Je me promenais le long des quais, entre le pont Saint-Michel et le Pont-Neuf, une ou deux heures, pour respirer, regardant la Seine toute jaune de terre glaise, qui montait jusqu'aux arches, et rêvant au pays, à la mère Balais, à M. Breslau, à la politique, aux misères de la vie, à tout.

Quand mes jambes commençaient à se fatiguer, je rentrais me coucher.

Un soir que j'avais fait ainsi mon tour et que je remontais la rue de la Harpe, sur le coup de neuf heures, j'aperçus Emmanuel qui venait juste en face de moi, quelques livres sous le bras, un petit manteau de toile cirée sur les épaules.

« Hé! c'est Jean-Pierre! s'écria-t-il.

—Où vas-tu donc si tard? lui dis-je.

—A la conférence de Harlay. Tiens, arrive, je parle justement ce soir.

—Mais qu'est-ce que c'est?

—Une réunion d'étudiants de troisième année. On discute, on s'habitue à plaider.

—Et où ça?

—Au Palais-de-Justice, septième chambre de police correctionnelle. Quand les tribunaux finissent, nous commençons. Lorsque les chats sont partis, les rats tiennent leur chapitre. »

Il riait. Je le suivais, curieux de voir cela.

« Mais je n'oserai peut-être pas entrer, Emmanuel?

—Sois donc tranquille. »

Nous arrivions alors à la grille sombre, gardée par un municipal, l'arme au bras. Tout se taisait pendant que nous traversions la cour et que nous montions le grand escalier; rien ne bougeait. Dans le vestibule, entre les colonnes, une petite lanterne accrochée au mur éclairait l'entrée de l'escalier à droite.

Nous montâmes, et deux minutes après nous arrivâmes dans l'immense salle des Pas-Perdus, sombre, humide et froide. Nos pas résonnaient sur les dalles au loin. Alors aussi quelques voix, une espèce de bourdonnement, s'entendait. Emmanuel me dit :

« Je crois que la conférence est commencée. »

Il entra dans une allée. Il fallut encore monter un escalier en zigzag et pousser une porte. A cette porte était un autre municipal assis sur une chaise. Et je vis alors la septième chambre de police correctionnelle; de vieilles peintures à la voûte, une estrade au fond, les étudiants, représentant les avocats, assis en bas dans des bancs en demi-cercle, et deux ou trois en robe sur l'estrade, des tables devant eux, représentant les juges. Plusieurs tournèrent la tête, d'autres tendirent la main à Emmanuel, qui me dit en s'asseyant :

« Tiens, mets-toi là. »

On parlait déjà. C'était tout à fait comme un tribunal. Je reconnus aussi dans le nombre Coquille, Sillery, et plusieurs autres que j'avais vus cinq mois auparavant au restaurant Ober.

Celui qui plaidait parlait très-bien; c'était un petit bossu qui s'appelait Vauquier. Le président s'appelait Faur-Méras; il avait une belle figure et portait la barbe pleine.

Emmanuel m'expliquait ces choses tout bas à l'oreille. Je me souviendrai toujours que le petit bossu parlait du gouvernement chargé de tout en France : de la paix et de la guerre, du recouvrement des impôts, de l'entretien des routes, de la vente du sel, du service des postes; enfin de tout. Il disait que ce n'était pas de même en Angleterre, que dans ce pays le gouvernement ne se mêlait pas des grandes entreprises, et que la prospérité de son agriculture, la grandeur de son industrie, la force de sa marine, l'étendue de son commerce et de ses colonies venaient de là; qu'il laissait à chacun sa liberté, pendant que chez nous le gouvernement se mêlait des affaires de tout le monde.

Il finit par dire que le gouvernement ne devait pas se mêler de l'instruction, que les pères et mères devaient être libres, que c'était leur droit naturel, et que les droits naturels passent avant les autres. Ensuite, il s'assit.

Je me rappelle bien tout cela, parce que c'était du nouveau pour moi.

Le tour d'Emmanuel étant venu, j'eus peur de le voir embarrassé; mais il se leva sans gêne et parla si bien que j'en fus étonné.

Il dit que les pères et mères devaient être libres d'instruire leurs enfants de la manière qui leur conviendrait, comme ils sont libres de les nourrir selon leurs moyens; mais qu'ils ne sont pas libres de les laisser mourir de faim, parce que c'est contraire à la morale, ni de les laisser dans l'ignorance, parce que c'est aussi contraire à la morale.

Il dit que chacun est libre de s'habiller comme il lui plaît, mais que dans un pays civilisé comme le nôtre, on ne doit pas être libre d'aller nu, que ceux qui réclament des libertés pareilles sont des fous.

Il dit ensuite que l'instruction n'est pas une entreprise de commerce, mais que c'est un bienfait de la patrie, un droit pour tous les Français d'en jouir, comme de respirer l'air de la France; que le gouvernement ne doit pas se charger de fournir l'air, le soleil, l'instruction; mais qu'il a le devoir d'empêcher qu'on en prive les enfants, et qu'il doit même ordonner que chacun en jouisse selon le hameau, le village, la ville où il se trouve; et que s'il fait des routes pour cause d'utilité publique, il ferait aussi bien de bâtir des écoles.

Il dit aussi que l'amour de la patrie est en proportion du bien que la patrie vous fait, et qu'un Français à vingt ans doit s'écrier en lui-même :

« Quel bonheur pour moi d'être né plutôt en France qu'en Russie, en Espagne, ou partout ailleurs! mon pays m'a donné de l'instruction; il m'a montré mes droits et mes devoirs. Ailleurs, je ne serais qu'une brute; ici, je suis un homme! .

« Le devoir de tous les gouvernements est de faire des citoyens. Celui qui ne répand pas l'instruction ne fait pas de citoyens; il est responsable envers la patrie, envers le genre humain, envers Dieu, du bien qu'il ne fait pas et qu'il pourrait faire. »

Voilà ce qu'Emmanuel dit avec beaucoup de force.

D'autres encore parlèrent, et seulement vers minuit nous sortîmes de cette conférence. Il pleuvait très-fort. La nuit était bien noire.

La sentinelle sortit une seconde de sa guérite pour nous voir passer, puis elle rentra.

Nous remontions la rue tout seuls, Emmanuel et moi, la tête baissée sous la pluie, en allongeant le pas, et je lui disais :

« Oui, tu as bien raison, ceux qui n'ont pas d'instruction n'ont pas de patrie. Ils sont toujours pour celui qui leur donne du pain, qu'il s'appelle Jacques, Jean ou Nicolas, qu'il soit Anglais, Russe ou Français. Ils se moquent de leur pays, ils ne connaissent qu'un homme. Ceux qui doivent l'instruction à la patrie mettent leurs devoirs envers elle au-dessus de tout.

—Je le pense, » fit-il.

Nous étions alors au coin de la rue des Mathurins-Saint-Jacques. Il me serra la main et nous nous séparâmes,

« Quelle chose magnifique de pouvoir s'instruire! me disais-je. Dans quelques années Emmanuel sera juge, avocat, procureur du roi. Toi, malgré ta bonne volonté, tu seras toujours ouvrier menuisier. Mais il ne faut pas te plaindre, bien d'autres voudraient être à ta place et avoir un bon état. »

XXII

Les Chambres s'ouvrirent le 27 décembre 1847. Tout ce qui me revient sur cela, c'est que Louis-Philippe commença par faire un discours, où les gens des banquets étaient traités d'aveugles et d'ennemis, et qu'ensuite, durant trois semaines, on ne fit que batailler pour savoir ce qu'il fallait lui répondre; que Lamartine, Thiers, Odilon Barrot, Duvergier, Ledru-Rollin et beaucoup d'autres s'en mêlèrent, et que finalement la majorité vota comme toujours que M. Guizot avait raison.

Chacun peut encore lire, dans les anciennes gazettes, ces discours où les uns criaient que tout était bien et les autres que tout était mal.

En même temps, les étudiants réclamaient leurs professeurs Mickiewicz, Quinet et Michelet; ils ne voulaient pas des nouveaux, et je me rappelle qu'un matin toute la rue Saint-Jacques, depuis la place Sorbonne jusqu'au pont Notre-Dame, était remplie de troupes. Il pleuvait à verse. Ces pauvres soldats, leurs larges baudriers en croix, la giberne aux reins et l'arme au pied, étaient trempés comme des malheureux. On n'entendait plus passer les voitures, on n'entendait plus que les crosses de fusils sur les pavés, et le piétinement des hommes dans la boue.

C'était triste de voir des choses pareilles dans une ville comme Paris. Les étudiants défilaient entre les rangs pour se rendre à leur école. C'est par ce moyen qu'on croyait leur donner le goût des études et l'amour de leurs nouveaux professeurs! S'ils ont fini par se révolter, est-ce que c'est étonnant? Tout le monde criait contre ces abominations, et donnait raison aux étudiants. Malgré cela, les gens restaient calmes. Seulement le bruit courait que nous aurions bientôt un banquet au douzième arrondissement.

Nous autres, chez M. Braconneau, nous travaillions comme à l'ordinaire, et ce qui m'étonnait le plus, c'est que dans notre pauvre petite gargote, rue Serpente, les journalistes et les peintres se taisaient alors. Seulement, tantôt l'un, tantôt l'autre, se mettait à lire tout haut et lentement les discours de la Chambre. On aurait cru qu'ils avaient peur d'ajouter un

Toute la rue Saint-Jacques était remplie de troupes. (Page 79.)

mot à ces discours, et, pour mon compte, je trouve qu'ils avaient raison.

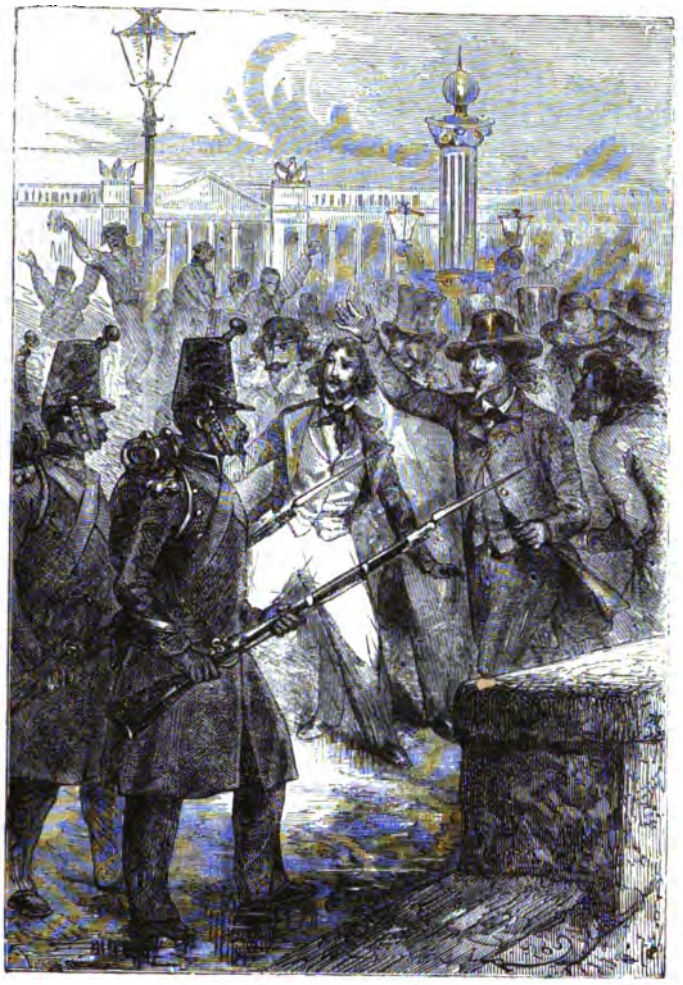
Tous sortaient en silence, la figure sombre; Montgaillard seul clignait de l'œil quelquefois à Quentin, en faisant tourner une grosse trique autour de son épaule.

Un jour, comme je disais au père Perrignon, en rentrant à l'ouvrage, que tout avait l'air de s'apaiser, il me répondit :

« C'est toujours ainsi la veille d'un grand coup, Jean-Pierre. A mesure que le mouvement s'approche, chacun fait ses réflexions, chacun se demande : « Jusqu'où faut-il aller ? Est-ce que cela vaut la peine de risquer ma vie? celle de ma femme et de mes enfants ? » Un grand nombre alors se retirent, d'autres prennent leur parti, et tout semble tranquille. Si tu connaissais le bord de la mer, je t'expliquerais mieux la chose. J'ai vu cela de ma prison, au fort Saint-Michel, vers le temps de la pleine lune. Tout a l'air paisible sur le rivage. La mer s'enfle en haut ; elle s'approche comme une seule vague, et d'un coup tout monte avec fracas, de vingt, trente et quarante pieds : c'est le flot !

« Plus tard tout s'affaisse encore une fois.

« En profitant du flot, on peut s'avancer bien loin dans les terres, et par le reflux on peut reculer d'autant. Voilà l'histoire des hommes, la vraie cause des révolutions, des grands progrès et des grandes reculades. Quand le flot pousse, rien ne peut l'arrêter; quand il recule, il faut jeter l'ancre où l'on est, pour attendre un nouveau flot.



— Camarade, pas de mauvaise plaisanterie! (Page 85)

« Ceux qui sont à la tête des gouvernements, s'ils ont un grain de bon sens, s'ils ne sont pas gonflés d'orgueil, s'ils méritent la confiance que le pays leur accorde, doivent sentir le flot qui vient, ils doivent le laisser passer :— c'est un progrès naturel comme l'adjonction des capacités. S'ils lui résistent, s'ils veulent le briser à coups de canon, cela peut devenir le déluge.

« La bêtise humaine est cause de ces malheurs. Nous avons eu dans ce temps notre premier flot en 89; la résistance des Allemands, des Anglais et des aristocrates de tous les pays en a fait 93. Et le flot, après avoir tout surmonté, s'est répandu jusqu'au fond de la Russie. Il s'est retiré en 1814. Il est revenu en 1830. Il revient... il reviendra toujours! Il a toujours existé; mais les hommes, encore dans l'ignorance, ne l'ont pas compris; ils ont voulu se mettre contre, ils n'ont pas vu que c'était nécessaire et forcé, comme le retour du soleil et la marche des saisons. Maintenant ce sera plus clair, espérons-le; les égoïstes seuls et les orgueilleux se feront noyer, en allant contre le flot qui monte. »

Quand le vieux Perrignon m'expliquait ces choses, je voyais qu'il réfléchissait pour lui-même; ses grosses joues se plissaient, il serrait les lèvres et toussait tout bas en répétant :

« Ça marchera! »

Tous les jours je l'accompagnais, mais au lieu d'aller directement rue Clovis, comme autrefois, nous prenions d'abord le chemin de

l'Odéon par la rue Racine, et nous passions sous les arcades. Il achetait l'*Histoire des Girondins*, de Lamartine, et me disait :

« Quand j'aurai tous les cahiers, je les ferai relier et je te les prêterai ! Ce que j'en ai déjà lu me plaît; c'est juste, c'est beau, c'est grand. Chacun y trouve son compte, les républicains comme les autres. Lamartine, malgré ces professeurs qui se figurent être des génies à force d'orgueil et d'insolence, a plus de clarté et de bon sens qu'eux tous, parce qu'il a plus de cœur. On dit de lui : « C'est un poëte ! » Oui, c'est un poëte, il voit plutôt la grandeur de l'homme que sa bassesse; mais c'est le défaut de tous ceux qui voient de haut et de loin, ce n'est pas le défaut des fourmis. Cet homme comprend la liberté. Si le flot arrive, c'est lui qui devra tenir le gouvernail et jeter l'ancre au reflux. Dieu veuille que le peuple comprenne ses intérêts ! »

Ces paroles me donnaient confiance; et ce n'est pas seulement moi, ce n'est pas M. Perrignon et quelques autres qui se reposaient sur Lamartine, c'étaient presque tous les ouvriers. Un bien petit nombre parlaient de Louis Blanc, de Cabet et de Raspail, que tous reconnaissaient pour de vrais républicains, mais qui n'avaient pas encore dit tout ce qu'ils voulaient. Un seul livre de Louis Blanc, sur l'égalité des salaires, faisait réfléchir les fainéants qu'on pouvait tout avoir sans rien gagner; les bons travailleurs n'en voulaient pas. C'est ce qui me revient à la minute.

Oui, le père Perrignon parlait de ce livre comme de la plus dangereuse folie du monde. Il m'a répété souvent :

« Ce livre semble dire aux ouvriers laborieux : « Échinez-vous ! les fainéants auront le plaisir de manger votre gain ; ce sera votre réjouissance. »

Enfin, il faut que j'arrive à la révolution. Si je n'ai pas été partout, au moins ce que j'ai vu, j'en suis sûr; voilà le principal.

Depuis trois ou quatre jours on disait : « Nous aurons le banquet ! » Ensuite : « Nous ne l'aurons pas, le préfet de police s'y oppose. » Ensuite : « On l'aura tout de même; Odilon Barrot est à la tête. » Ensuite : « Odilon Barrot renonce ! » etc., etc.

Finalement, le 21 février, vers neuf heures du matin, nous étions à l'ouvrage, lorsqu'un vieux à barbe grise, pâle, le nez long, les sourcils blancs, le chapeau à larges bords penché sur la nuque, une grosse cravate de laine roulée autour du cou, et la figure assez respectable, entra dans notre atelier en demandant :

« Monsieur Braconneau ?

—Il n'y est pas ; c'est moi qui le remplace, répondit le père Perrignon.

—Eh bien ! vous le préviendrez que le banquet aura lieu demain aux Champs-Élysées, dit cet homme, en nous regardant avec ses yeux gris très-vifs. C'est en tenue de garde national qu'il doit venir, et sans armes.

—Alors, nous autres qui ne sommes pas de la garde nationale, on nous laisse dehors? dit M. Perrignon.

—Au contraire... au contraire... venez tous! Plus il viendra de monde, mieux ça vaudra, répondit cet homme en souriant et clignant de l'œil. C'est une protestation, une protestation pacifique, bien entendu. Pas d'armes... beaucoup d'uniformes de gardes nationaux... Beaucoup de monde... c'est ce qu'il faut. »

Et regardant le père Perrignon, il ajouta :

« Vous êtes un ancien, vous devez me comprendre?

—Oui, et nous sommes d'accord.

—Ah ! tant mieux ! Vous vous appelez?

—Perrignon.

—Hé ! parbleu ! moi je suis Delaroche ; nous devons nous connaître... nous avons vu les mêmes pays. »

Ils riaient.

Ce vieux avait mis la main sur l'épaule du père Perrignon.

Ils prirent une bonne prise, et Quentin demanda :

« C'est pour demain ?

—Demain, à dix heures, en route ! pour être là-bas vers onze heures. Mais je suis pressé, j'ai d'autres connaissances à voir, dit ce vieux. N'oubliez pas l'uniforme de M. Braconneau, c'est indispensable.

—Soyez tranquille, » répondit le père Perrignon en lui serrant la main.

Alors il sortit; et comme chacun se croisait les bras, M. Perrignon tira sa grosse montre du gousset en s'écriant :

« Encore dix minutes avant d'aller prendre un bouillon. »

Et l'on se remit à l'ouvrage, la tête pleine de ces choses.

Au bout de dix minutes, chacun passa sa veste, on sortit, on acheta son pain et l'on descendit ensemble au *caboulot*.

La nouvelle était partout. Madame Graindorge, ses gros bras croisés, riait comme une bienheureuse :

« Eh bien ! votre banquet, vous l'aurez à la fin, criait-elle : ce n'est pas malheureux, voilà bien assez de temps qu'on en parle. »

Les journalistes et les peintres, dans leur chambre, parlaient de mettre de l'ordre dans la marche. Coubé disait :

« Lamartine, Thiers, Barrot viendront »
Montgaillard criait.

« Nous n'avons pas besoin d'eux ! »

Enfin les cris recommençaient au *caboulot*.

« Et qu'est-ce que dira M. Braconneau? demanda Valsy.

—C'est bon, je m'en charge, répondit le père Perrignon. L'ouvrage presse; mais, s'il le faut, nous passerons la nuit. »

Tout le monde s'écria qu'on passerait deux ou trois nuits s'il le fallait. Je n'ai jamais senti de mouvement pareil en moi-même. C'était la première fois qu'au lieu de travailler, de raboter et de soigner pour mon propre compte, j'allais aussi faire quelque chose pour le pays. J'étais dans la masse, c'est vrai, je ne devais pas compter pour beaucoup, mais au moins je n'étais pas un zéro. Je voulais le banquet contre la Chambre des satisfaits, et je pensais :

« Ah ! gueux, vous voulez nous empêcher de nous réunir ! Est-ce que nous ne sommes pas Français comme vous? Est-ce que nous n'avons pas autant de droits que vous? »

L'idée de ces espèces de bandits dont m'avait parlé Materne, qu'on mêlait avec le peuple sous la figures d'honnêtes gens, pour assommer leurs camarades, me revenait, et je me disais :

« Tant mieux... on les étranglera ! »

C'est ainsi que la colère me gagnait. Je voyais à la mine des autres qu'ils se faisaient des raisonnements semblables.

Comme nous rentrions à l'atelier, M. Braconneau arriva. Le père Perrignon lui dit aussitôt :

« Il est venu quelqu'un ce matin vous inviter au banquet du douzième arrondissement, en recommandant bien de vous prévenir qu'il fallait mettre l'uniforme de garde national.

—Nous n'avons pas d'ordres, et je n'aime pas le désordre, répondit M. Braconneau.

—Eh bien ! vous ferez ce que vous voudrez, répondit M. Perrignon, mais nous irons tous !

—Comment? dit le patron en nous regardant étonné.

—Oui, nous irons, parce que c'est notre devoir, s'écria Quentin; depuis trop longtemps on humilie le pays avec ces députés à deux cents francs de contribution, qui ne nous regardent pas. Nous en voulons d'autres. Nous voulons que les capacités arrivent.

—C'est bon, Quentin, dit M. Braconneau, il n'est pas nécessaire de crier. Nous ne sommes pas en révolution ici, j'espère ! Mon Dieu, la réforme, tout le monde la veut. Seulement, Perrignon, réfléchissez que vous avez femme et enfants. Ce n'est plus comme dans le temps, quand vous étiez garçon. Le désordre n'amène jamais rien de bon : les ateliers se ferment, les ouvriers meurent de faim et les patrons se ruinent. Je n'aime pas le désordre.

—Ni moi non plus, répondit Perrignon. Mais je veux avant tout la justice; et quand l'ordre est établi pour élever les intrigants et tenir les travailleurs dans la bassesse, pour donner aux uns la fortune, les honneurs, les bonnes places de père en fils, et refuser aux autres tous les droits, tous les biens, et même toute espérance; quand il faut encore acheter cette espèce d'ordre par la honte du pays... Eh bien ! qu'il s'en aille au diable, et nous tous avec ! Si la garde nationale avait toujours fait son devoir, monsieur Braconneau ; si la bourgeoisie riche avait pensé qu'elle n'est pas seule au monde, que les ouvriers, les artisans, les laboureurs ont aussi des droits ; que le devoir des premiers arrivés est d'aider les autres à monter, de leur donner l'instruction et de les rendre capables, — d'autant plus que c'est grâce à eux qu'on est arrivé les premiers ; — si elle n'avait pas vécu dans l'égoïsme depuis dix-huit ans, trouvant tout beau, parce qu'on lui adjugeait les revenus du pays, en ne lui demandant que de voter en masse pour les ministres ; si elle n'avait pas cru que cela pouvait durer... aujourd'hui, tout serait en ordre, et le gouvernement nous aurait accordé de lui-même ce que nous serons peut-être forcés de prendre,

—Moi, je ne veux pas plus de Guizot que vous, dit le patron. Depuis longtemps cet homme m'ennuie. Son insolence avec les députés de l'opposition me paraît quelque chose de bien bas ! Mais voilà !... l'ouvrage presse, les commandes attendent...

—Nous travaillerons le soir, répondit Perrignon. N'est-ce pas, vous autres? »

Nous répondîmes tous que oui, que nous passerions deux nuits s'il le fallait. Et comme le patron allait sortir, le père Perrignon lui dit encore :

« Monsieur Braconneau, venez avec votre uniforme. Si Louis-Philippe apprend que beaucoup de gardes nationaux sont mêlés au peuple, il réfléchira que toute la nation veut la réforme, et nous l'aurons tout de suite : Guizot sautera, tout redeviendra tranquille. Mais si nous sommes seuls, le roi comptera sur la garde nationale, et... vous comprenez ! Notre intérêt est d'être unis. Si nous sommes désunis, tout est perdu.

—Allons... allons... c'est bon, nous verrons ça, dit le père Braconneau; peut-être bien que j'irai. Mais, dans tous les cas, vous reviendrez aussitôt le banquet fini?

—C'est entendu, » dirent Valsy et Quentin.

Alors on se remit à l'ouvrage, et le soir chacun alla de son côté. Je courus chez Emmanuel; il était sorti. Je courus au restaurant Ober, cloître Saint-Benoît; il n'y était pas. Tout semblait calme dans le quartier. Les municipaux étaient à leur poste, rue des Grès. Les gens allaient et venaient comme à l'ordinaire; les voitures se croisaient; en passant près des cafés, on entendait les billes rouler et les joueurs compter leurs points. Personne ne parlait de politique.

J'allai voir sur la place du Panthéon; tout était désert, pas une âme ne se promenait devant les grilles. Quelques vieilles, la capuche tombant sur le nez, sortaient de la petite église de Saint-Étienne-du-Mont. Le dôme sombre se découpait sur le ciel éblouissant d'étoiles.

Je rentrai vers onze heures, sans avoir trouvé mon camarade. C'était le 21 février 1848. Louis-Philippe et sa famille ne se doutaient pas qu'ils se sauveraient trois jours après. M. Guizot s'obstinait, Odilon Barrot se retirait, les gens paraissaient paisibles.—Voilà pourtant la vie.

XXIII

Le lendemain 22, en m'éveillant, je vis qu'il allait faire beau temps. Le ciel était gris comme en hiver; des nuages s'étendaient au-dessus de mes petites vitres, mais ils étaient hauts, et je m'habillai, pensant que nous n'aurions pas de pluie.

Rien ne me pressait, puisqu'on ne devait pas travailler le matin; vers neuf heures seulement je descendis pour aller déjeuner.

J'avais une longue bourse en forme de bas, et comme l'idée des gueux qui tuaient les gens avec des triques plombées me revenait, je mis dans cette bourse un paquet de gros sous, pour me défendre en cas de besoin.

Avec cela je partis. La rue des Mathurins-Saint-Jacques, celles de la Harpe et de l'École-de-Médecine fourmillaient déjà de monde. Au *caboulot*, la porte était ouverte, et les tables étaient garnies de gens qui prenaient un verre de vin en mangeant un morceau sur le pouce; tous des étrangers, comme il arrive les jours de fête, où chacun dîne dans l'endroit où il se trouve.

Enfin, ayant pris ma tranche de bœuf et ma chopine de vin, j'allais me rendre sur la place du Panthéon, où les étudiants et les ouvriers du quartier devaient se réunir, quand un grand bruit de pas, de voix et de cris : « Vive la réforme! » se fit entendre. Tous les assistants se levèrent en disant :

« C'est la première colonne! »

Et l'on courut dehors.

Les étudiants, les ouvriers, les bourgeois, enfin tous les braves gens, sur une seule file, par trois, quatre et six, descendaient bras dessus bras dessous la rue de la Harpe. J'aperçus Emmanuel dans les premiers; il avait un large feutre gris et marchait la tête penchée, tout rêveur, au milieu de ces mille cris de : « Vive la réforme! Vive la réforme! » Aussitôt je courus à lui :

« Te voilà! lui dis-je; je t'ai cherché hier soir jusque vers onze heures. »

Il leva la tête et me serra la main. Son air grave m'étonnait. Les autres autour de nous parlaient, riaient, criaient, chantaient; lui, marchait sans rien dire. A la fin pourtant, au passage du Commerce, rue Dauphine, il me dit :

« Ce qui m'étonne, Jean-Pierre, c'est que cinq ou six individus assis dans ce moment quelque part aux Tuileries, ou partout ailleurs, en train de déjeuner, de griffonner, ou de se gratter l'oreille; des gens qui s'appellent des ministres conservateurs, des philosophes ou tout ce qu'on voudra, des êtres qui n'ont jamais connu les souffrances du peuple : — l'hiver, où la neige tombe par le toit sur la vieille grand'mère malade, sur la femme enceinte, sur le petit enfant qui vient de naître; le printemps, où l'homme à la charrue souffle des journées entières auprès de ses bœufs; l'été, où il fauche nuit et jour, les reins serrés dans son mouchoir, tout brisé de fatigue! — ce qui m'étonne, c'est que ces cinq ou six personnages, honorés, flagornés, comblés de tous les biens par le travail de la nation, s'imaginent qu'ils sont tout, que tout est fait pour eux, qu'ils ont tout dit en ouvrant leur grande bouche, et en criant d'un air solennel : « Nous ne voulons pas! nous n'approuvons pas! » et qu'ils se figurent que les trente-deux millions d'autres, dont le moindre vaut autant qu'eux, vont se courber sous leur sentence. C'est ce qui me fait rêver. Je vois ces ministres! je les vois qui sont là dans leurs fauteuils, les jambes étendues, qui se caressent le menton et qui se disent : « Oui... le peuple... la multitude... Elle ose bouger... elle ose! » Oh! que cela m'étonne, Jean-Pierre, et que cet orgueil me paraît dégoûtant! A force d'avoir joué la comédie, ces gens finissent par croire que la comédie, c'est le monde! »

Voilà ce qu'il me disait au milieu de la foule, d'un air calme comme dans sa cham-

bre, et je trouvais qu'il avait bien raison. Ces ministres disaient :

« Nous sommes responsables, ça nous regarde ! »

Mais le plus responsable, c'était Louis-Philippe, puisqu'il risquait tout en écoutant leurs conseils.

Enfin, après avoir traversé le Pont-Neuf et la rue de la Monnaie, nous remontions la rue Saint-Honoré. On n'a jamais vu de plus magnifique spectacle. De toutes les fenêtres, à droite et à gauche, des femmes se penchaient en agitant leurs mouchoirs blancs. A cette vue les cris de : « Vive la réforme ! » redoublaient; d'un bout de la file à l'autre, cela ne faisait que monter et descendre, et je me réjouissais en moi-même.

Tant d'idées de toute sorte sur la Révolution, sur les droits du peuple, sur la justice, vous traversaient la tête, qu'on avançait sans le savoir. Plusieurs disaient qu'au printemps nous aurions été couverts de fleurs, à cause de notre belle conduite, et je veux le croire; car plus nous avancions, plus l'enthousiasme redoublait.

Notre colonne, étant arrivée enfin à la hauteur de la place Vendôme, prit à droite et gagna les boulevards sans rencontrer de troupes. Mais en approchant de la Madeleine, à travers la foule toujours plus épaisse, nous vîmes tout à coup des régiments d'infanterie en ligne, l'arme au pied; ils s'étendaient devant les grilles sur les côtés de l'église, et nous en fîmes le tour, criant d'une seule voix :

« Vive la réforme ! »

Les soldats riaient en nous regardant d'un air de bonne humeur.

Nous fîmes donc le tour de ces régiments, en bon ordre, et plusieurs d'entre nous restèrent sur cette place pour rendre visite à des députés dans un café voisin; mais la grande masse poursuivit sa route vers la place de la Concorde.

Toutes ces choses, je les ai devant les yeux comme si c'était hier. Alors le bruit courait que nous allions porter une pétition à la Chambre, et la foule s'écarta pour nous laisser passer.

Nous arrivâmes près de la fontaine. Et ce qui m'a toujours fait réfléchir depuis, c'est qu'en ce moment un homme habillé en général du premier empire, — un vieux, la figure couleur lie-de-vin, tout ridé, les yeux encore vifs et l'air fin comme un renard, son chapeau à cornes penché sur l'oreille, — passa le long de notre colonne, en nous disant tout bas :

« Criez : Vive la ligne ! Criez : Vive la ligne ! »

Il clignait des yeux, et tout de suite je pensai :

« Ce vieux a certainement une bonne idée. Nous n'en voulons pas à la ligne, et la ligne ne peut pas non plus nous en vouloir. Tous les soldats de la ligne sont des fils d'ouvriers ou de paysans comme nous. Qu'est-ce que nous demandons? La réforme ! elle est aussi bonne pour eux que pour nous. Ils n'ont pas d'intérêt à tirer sur ceux qui leur veulent du bien. »

J'admirais donc les paroles de ce vieux, et je réfléchissais que c'était aussi bon pour les dragons, pour les hussards, pour les cuirassiers, pour tous les Français, qui doivent s'aimer, s'entr'aider, et ne pas se massacrer entre eux comme des bêtes.

En songeant à cela, je vis que nous arrivions au pont de la Concorde, où personne ne se trouvait encore. Mais au même instant un poste de municipaux, nous voyant approcher, sortit du corps-de-garde à droite, et vint se ranger en travers de ce pont. C'était un simple sergent qui le commandait, et, je pense, un Alsacien, car il avait la figure rouge et les cheveux jaune clair. Il ne commandait pas plus de quinze ou vingt hommes.

Nous étions plus de mille, sans parler de la foule qui nous suivait. Ces hommes, en se mettant à deux pas l'un de l'autre, n'auraient pu barrer le pont. Je dois le savoir, puisque j'étais dans les trente ou quarante premiers. Le sergent ayant dit à ses hommes, qui venaient l'un après l'autre, tout essoufflés, de mettre la baïonnette au bout du fusil, Emmanuel lui cria en alsacien : « Camarade, pas de mauvaise plaisanterie ! » Et comme, malgré sa colère, on passait à droite et à gauche, il replia son poste, et tout le monde passa.

C'est ce que j'ai vu moi-même ! Personne n'eut besoin de découvrir sa poitrine en criant : « Tirez ! » parce que ces municipaux s'en allèrent de bonne volonté, à la file, voyant bien que de vouloir, à quinze, arrêter tous les gens de la place, cela n'aurait pas eu de bon sens. Mais il faut bien inventer des choses extraordinaires; sans cela, ce ne serait pas assez beau.

Enfin, nous passâmes ce pont, et de l'autre côté, les grilles du palais des députés étant ouvertes, en arrivant auprès, toute la colonne se débanda d'un coup, courant dans les grilles, et grimpant le grand escalier comme un troupeau.

Plusieurs criaient :

« Vive la réforme ! A bas Guizot ! »

J'étais déjà sur la plate-forme, en avant des colonnes, et je me retournais pour retrouver Emmanuel, quand je vis des gardes nationaux

refermer les grilles derrière nous. Aussitôt l'idée me vint que nous allions être pris comme des rats dans une ratière, et voyant Emmanuel, je redescendis en lui criant :

« Arrive ! »

Au même instant les vitres de la Chambre, entre les colonnes, tombaient avec un grand bruit; ceux d'entre nous qui restaient en haut y jetaient des pierres.

En bas, Emmanuel se précipita sur un garde national, pour l'empêcher de fermer la petite grille à gauche; c'était la dernière ouverte. Un grand nombre d'autres vinrent nous aider, pendant que les gardes nationaux couraient au poste voisin chercher du renfort.

Plusieurs disent que des députés sortirent, afin de nous apaiser, mais je n'ai rien vu de semblable.

Le tumulte était grand. Un nouveau poste de gardes nationaux parvint à fermer la dernière porte, en chassant ceux qui se trouvaient encore à l'intérieur. La foule, arrivant alors de la place, grimpait aux grilles, et des enfants essayaient de monter sur les deux grands socles, où l'on voit des statues de vieillards en robes et longues barbes, assis d'un air majestueux.

« Partons, Jean-Pierre, me disait Emmanuel; retirons-nous plus loin, car ici la débâcle va commencer, ce n'est pas possible autrement. »

Nous repassâmes aussitôt le pont.

De l'autre côté s'avançaient en pointe les fossés des Tuileries, où s'étendaient de petits jardins bien entretenus; de larges garde-fous en pierre bordaient ces fossés. Nous montâmes dessus, pour voir ce qui se passait derrière nous.

A peine étions-nous là, que toute la foule en masse se mit à courir sur le pont. Nous ne voyions pas pourquoi, quand, regardant par hasard du côté de l'Institut, nous aperçûmes une file de dragons qui venaient ventre à terre. Mais cet escadron était encore si loin, qu'il n'avait pas l'air d'avancer vite; il ne lui fallut pourtant pas plus de deux minutes pour arriver au pont. Tout le monde criait :

« Vivent les dragons ! »

Les dragons passèrent au galop sur le pont, et quelques secondes encore, on vit leurs casques briller au milieu de la foule, qui s'écartait devant eux, et se refermait aussitôt derrière. La place était alors encombrée de monde. Il ne tombait pas une goutte d'eau, mais l'air était humide.

Longtemps encore nous regardâmes ce mouvement; puis étant descendus de notre rampe, vers une heure, nous allions au hasard, quand du côté de la Madeleine s'éleva le chant de *la Marseillaise*. Ce chant, que je ne connaissais pas, me parut terrible et grandiose. Emmanuel, tout pâle, me dit :

« C'est *la Marseillaise*. »

Nous allongions le pas pour nous approcher de l'église, mais tout était noir de têtes dans la rue en face, et bientôt il nous fut impossible de passer.

En approchant de la fontaine, plus loin que l'obélisque, je voyais une grande barbe, le chapeau en l'air à la main, qui chantait; des centaines d'autres se pressaient autour, et je me disais :

« C'est Perrignon. »

On peut se figurer si je faisais des efforts pour arriver. Emmanuel criait derrière moi : « Mais attends donc ! »

Dans le même instant je posais la main sur l'épaule de Perrignon, tellement heureux de chanter *la Marseillaise*, qu'il ne sentait rien. Je le secouais, criant :

« Hé ! monsieur Perrignon ! »

Alors il regarda et me dit :

« C'est toi, petit ! »

Il serra la main d'Emmanuel, en se remettant à chanter.

Ensuite tout se tut, et l'on apprit que des troupes arrivaient par le pont de la Concorde; puis que des charges commençaient dans les Champs-Élysées.—On criait :

« A bas les municipaux ! »

Mais toutes ces choses étaient tellement confuses, les gens par masses tourbillonnaient en si grand nombre, qu'on ne voyait plus à cent pas de soi. On espérait des nouvelles, on ne se tenait plus de fatigue. Les heures se suivaient, la nuit venait lentement.

Tout à coup, sur les cinq heures, Perrignon nous dit :

« Nous ne saurons rien avant demain. Entrons quelque part. »

Il s'avançait vers la rue de Rivoli, où la foule innombrable commençait à s'écouler. Nous le suivîmes. Les gens ne criaient plus; on avait froid, l'humidité vous faisait grelotter.

Près du grand bureau des omnibus, au coin de la place du Carrousel, à chaque pas nous rencontrions des municipaux à cheval; nous étions entourés de troupes, toutes les rues étaient gardées.

« Allons au Rosbif, me dit Emmanuel; je tombe de faim et de fatigue. »

J'invitai le père Perrignon, qui me répondit :

« Allons où vous voudrez. »

Je voyais que sa tête était pleine de mille pensées.

Après avoir gagné la rue de Valois, nous

vîmes le restaurant, où nous entrâmes. Deux municipaux à cheval, le sabre à la hanche, gardaient aussi cette rue. On aurait pu les prendre à la bride, en allongeant le bras; mais ces pensées ne vous venaient pas encore.

Une fois assis, nous mangeâmes sans parler. On était pressés l'un contre l'autre autour des tables. Quelques-uns disaient :

« C'est fini... le ministère reste! »

D'autres parlaient d'une femme écrasée dans une charge; d'autres, de troupes qui venaient de Saint-Germain; d'autres, de quarante mille obus et boulets transportés à Vincennes, où commandait Montpensier. Mais tout cela sans grands discours. On écoutait, on ne répondait pas. Les yeux du père Perrignon brillaient; il avait l'air de vouloir parler, puis il se taisait. Emmanuel était comme abattu. Sur toutes les figures, autour de nous, on ne voyait que l'inquiétude.

Enfin, à sept heures, Emmanuel se leva, paya, et nous sortîmes. Le père Perrignon alors me dit :

« Nous allons prendre le café près d'ici. »

Nous tournâmes au coin de la rue, à droite, devant le Palais-Royal. La place du Château-d'Eau était sombre, parce qu'on avait éteint le gaz. Cela n'empêchait pas le monde d'aller et de venir. Le vieux Perrignon avait pris mon bras, moi je tenais celui d'Emmanuel; plus loin, au tournant de la rue des Bons-Enfants, nous entrâmes dans un café, le café Fuchs. C'était une espèce de brasserie allemande, la porte de plain-pied avec la rue, le comptoir à droite, la grande salle devant, une autre plus loin, avec un billard, et tout au fond une petite cour.

Dans la première salle, du même côté que le comptoir, montait un escalier en vrille. Et là-haut, dans une pièce occupant tout le premier, s'est tenu plus tard le club des Allemands, qui chantaient en chœur des airs mélancoliques, et parlaient de réunir l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, au moyen du suffrage universel. J'en ris encore chaque fois que j'y pense.

M. Fuchs, un ancien tailleur de la Souabe, carré des épaules, le front large et haut, les yeux petits, le nez en forme de prune, — un être boiteux et rusé, malgré son air bonasse, — tenait cet établissement avec sa femme, une Allemande pâle, et les yeux bleu-faïence.

C'est dans ce coin de la rue des Bons-Enfants que deux jours après les balles se mirent à pleuvoir du poste du Château-d'Eau, et que l'on transporta le plus de blessés sur des paillasses.

Mais en ce moment, qui se serait douté que de pareilles choses pouvaient arriver? Depuis la première république, cette rue des Bons-Enfants était paisible, et dans le café Fuchs on n'avait jamais entendu que le bruit des chopes et des canettes.

Enfin, voilà comme les choses changent du jour au lendemain.

Un grand nombre de buveurs se pressaient dans l'établissement. On nous servit le café d'abord, ensuite de la bière. De tous côtés on entendait dire que Guizot avait le dessus, qu'on allait empoigner les émeutiers.

On buvait, on riait. Dehors tout s'apaisait. De temps en temps quelques buveurs entraient encore, mais il en sortait beaucoup plus. Le cafetier allait d'une table à l'autre, disant :

« Vous ferez bien, messieurs, de partir, car la rue sera gardée. On commencera les arrestations ce soir. Tous ceux qu'on trouvera dehors, après onze heures, seront pris. Je tiens à vendre ma marchandise, mais je tiens encore plus à mes pratiques. »

Il connaissait le père Perrignon, et s'arrêtant près de nous, en lui présentant sa grosse tabatière de carton :

« Allons, une prise... et puis, en route? » disait-il.

Le vieux Perrignon lui demanda :

« Vous nous chassez?

— Non!... mais je vous parle pour votre bien.

— Mêlez-vous de vos affaires! lui dit alors Perrignon.

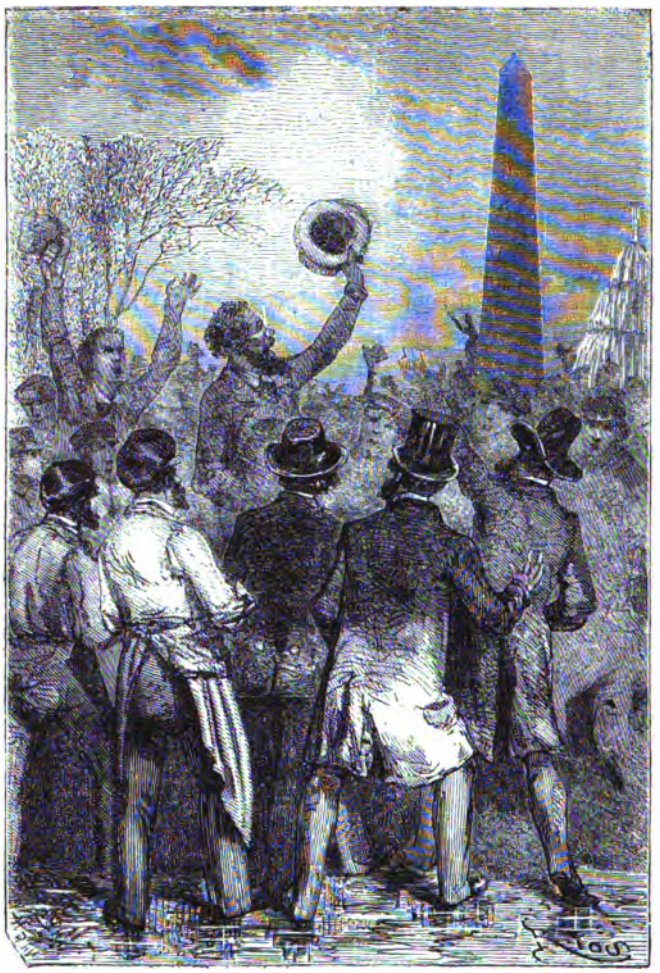
— Comme vous voudrez, répondit Fuchs; si l'on vous arrête, ça ne me fera ni chaud ni froid. »

Il s'en alla d'un air de mauvaise humeur à la table voisine.

Le café se vidait de plus en plus.

Ce qui me revient le mieux, c'est qu'Emmanuel ayant dit, comme tout le monde, que le mouvement était arrêté, le père Perrignon, se penchant sur les coudes entre nous, lui répondit tout bas :

« Au contraire, c'est maintenant que le mouvement commence. Les ouvriers, jusqu'à cette heure, se méfiaient de la garde nationale, mais ils voient que Louis-Philippe et Guizot n'ont pas osé faire battre le rappel; ils voient que tout ira bien; car, lorsque la garde nationale et le peuple marchent ensemble, qu'est-ce qui peut leur résister? Est-ce que toute l'armée n'est pas tirée de la bourgeoisie et du peuple? Est-ce que les soldats sacrifieront père et mère, pour soutenir M. Guizot? Le roi, les ministres et deux ou trois cents députés satisfaits, — dont les trois quarts sont des fonctionnaires, — se trouvent d'un côté, et la nation de l'autre. Si vous pouviez entrer cette nuit dans les maisons



Je voyais une grande barbe, le chapeau en l'air à la main. (Page 86.)

du faubourg Saint-Antoine, ou du faubourg Saint-Marceau, vous verriez que tout se prépare. Les femmes font comme toujours: elles résistent... elles ne tiennent qu'à la couvée!... mais les hommes et les garçons s'apprêtent. Dans plus d'un endroit on retire de dessous les tuiles le vieux fusil de 1830; et partout où monte un peu de fumée, je vous réponds qu'on coule des balles. Plus tout paraît tranquille, plus tout menace. Je ne comprends pas que Louis-Philippe, qu'on dit si fin, ait laissé venir les choses jusque-là. Demain cela commencera; si ce n'est pas cette nuit. »

Il pouvait être onze heures quand il nous disait cela, et sauf deux ou trois buveurs des environs, tout le monde était parti.

Nous nous levâmes aussi pour retourner chez nous, rêvant à ce que nous venions de voir et d'entendre. Perrignon paya et nous sortîmes. Il faisait tellement noir dehors, qu'on n'a jamais rien vu de pareil; pour gagner le coin de la rue, il fallait tâter les murs: plus un seul bec de gaz, plus un seul réverbère allumé. Et dans cette ville de Paris, où les voitures roulent comme un torrent jour et nuit, on n'entendait rien; on aurait cru que tout était mort.

Dans la rue Saint-Honoré seulement, vers le Palais-Royal, nous entendions venir cinq ou six chevaux au pas; et nous étant arrêtés pour écouter, nous entendîmes aussi cliqueter des fourreaux de sabres.

Alors Perrignon nous dit tout bas:

« Chut! ce sont des rondes qui se promè-

— En route! nous dit alors le père Perrignon. (Page 89.)

nent pour empêcher les barricades... Des chasseurs ou des dragons... S'ils nous entendaient, ils viendraient ventre à terre. »

Nous continuâmes à marcher doucement, le long des maisons. Mais presque aussitôt, du côté de la Halle, d'autres pas de chevaux arrivèrent à notre rencontre, et Perrignon, d'une voix nette, s'écria tout bas :

« Halte ! nous sommes pris entre deux piquets. Effacez-vous dans les portes ! »

Ce que nous fîmes.

Deux minutes après, cinq ou six cavaliers passaient près de nous, écoutant et regardant comme à l'affût. Heureusement le temps était très-sombre, car avec une seule étoile au ciel ils nous auraient vus. Mais eux, nous les voyions bien au milieu de la rue, à quinze pas avec leurs casques,—le petit plumet droit—et l'éclair bleu de leurs sabres. Ils s'arrêtaient pour écouter... Leurs chevaux, en grattant le pavé, faisaient un bruit qu'on pouvait entendre sur les toits. C'étaient des dragons. Ils ne disaient rien et finirent par continuer leur ronde.

A cent pas plus loin, les deux piquets se réunirent, et tout à coup ils repassèrent comme le vent. Les étincelles sautaient des pavés. Longtemps nous entendîmes ce bruit terrible du galop, qui se prolongeait dans le silence jusque derrière les Halles.

« En route ! nous dit alors le père Perrignon. »

Nous gagnâmes la rue du Louvre, puis le Pont-Neuf et le quartier Latin, sans rien de nouveau.

XXIV

Le lendemain, au petit jour, le mouvement de la rue recommença comme à l'ordinaire. En descendant, je regardai dehors par la lucarne du cinquième, rien n'était changé; le vieux quartier plein de boue, avec ses cheminées innombrables, ses girouettes, sa Sorbonne, son hôtel de Cluny, ses marchands d'habits, ses porteurs d'eau, ses êtres déguenillés, était toujours là.

Qu'est-ce que deux mille, quatre mille, dix mille individus qui se fâchent et veulent des changements, dans une ville pareille? C'est comme si deux ou trois mendiants se révoltaient à Saverne, et qu'on envoyât la garde pour les prendre. C'est encore moins, parce que personne ne dit : « Jean-Claude, ou Jean-Nicolas, viennent d'être mis au violon. »

Enfin, c'était le même spectacle que la veille; il pleuvait, et je descendis en pensant :

« Nous avons cassé les vitres de la Chambre, et c'est comme si nous n'avions rien fait. Le vieux Perrignon voit tout en gros; il se figure que les ouvriers du faubourg Saint-Antoine ont coulé des balles cette nuit, et qu'ils ont retrouvé les fusils de 1830; mais ces ouvriers se moquent bien de la réforme; ils n'ont pas un *caboulot* pour entendre crier du matin au soir qu'on ne peut pas vivre sans la réforme. Allons, Jean-Pierre, la révolution est finie, pourvu que cela ne devienne pas pire. »

Et rêvant à ces choses, je me rappelais que nous avions promis de revenir travailler la veille au soir; je m'attendais à recevoir des reproches, ce que je trouvais juste, puisque nous avions manqué de parole. Mais quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant dans notre cour, de rencontrer M. Braconneau et mademoiselle Claudine, seuls sous le hangar. Le vieux maître dressait des planches contre le mur; il parut étonné de me voir.

« C'est vous, Jean-Pierre? me dit-il.

—Oui, monsieur Braconneau. Vous m'excuserez si je ne suis pas venu travailler hier à la nuit; nous sommes rentrés si tard!

—Oh! si ce n'était que cela, » dit ce brave homme en souriant d'un air triste.

Je lui demandai :

« Où sont donc les autres?

—Les autres! Perrignon, Quentin, Valsy, dit-il, les autres sont à se faire casser les reins quelque part, bien sûr! Enfin, pourvu que la réforme arrive... pourvu qu'elle arrive bientôt!

—Vous repasserez dans trois ou quatre jours, monsieur Jean-Pierre, me dit alors mademoiselle Claudine.

—Oui, s'écria le vieux menuisier, vous avez encore les bonnes habitudes de la province, vous; mais qu'est-ce que vous pourriez faire tout seul? Revenez dans tous les cas samedi, que je vous solde votre compte. »

En même temps il tirait la porte de l'atelier, la fermait à double tour, et mettait la clef dans sa poche. Nous traversâmes ainsi la cour ensemble; ils montèrent leur escalier, et moi je descendis la rue en me disant :

« Te voilà sur le pavé. »

Ensuite, songeant que M. Guizot était cause de tout, j'en pris une fureur terrible; j'aurais voulu savoir où trouver les camarades, pour me mettre avec eux.

En passant près d'un autre atelier, plus bas, je vis qu'il était aussi fermé.

« Maintenant, Jean-Pierre, me dis-je, il ne te reste plus qu'à manger, jour par jour, les quatre-vingts francs que tu as économisés avec tant de peine, et puis à mourir de faim. »

Je sentais mes joues trembler. Je me représentais le ministre Guizot sous la figure de Jary cassant ma table. Autant j'étais prêt à me remettre au travail une demi-heure auparavant, autant alors j'aurais voulu me battre. Cela montre bien que la grande faute retombe sur les êtres obstinés qui poussent les gens dans la misère; ils devraient être responsables de tout; mais presque toujours ils s'échappent, pendant que les malheureux qu'ils ont excités périssent par milliers de toutes les façons. Ah! si ces hommes ont un peu de conscience, quels reproches ils doivent se faire! Et s'ils croient en Dieu, quel compte ils doivent s'apprêter à lui rendre!

J'allais devant moi, sans rien voir, dans un trouble qu'on ne peut pas se figurer. Tout à coup, en arrivant au pont Saint-Michel, j'aperçus une grande foule dans la rue de la Barillerie.

« La bataille va commencer, » me dis-je.

L'indignation me possédait. J'allongeai le pas, et quelques instants après j'arrivais sur le pont au Change, couvert de monde. Là, depuis la fontaine du Palmier jusqu'à l'Hôtel de ville, des milliers de casques, de sabres et de baïonnettes fourmillaient par escadrons et par régiments. Le jour gris de l'hiver brillait dessus comme sur du givre; c'était terrible.

Pourquoi tous ces milliers d'hommes étaient-ils là? Pour soutenir la plus grande des injustices contre les honnêtes gens du pays; pour leur dire avec insolence :

« Vous auriez cent mille fois raison, que

nous ne voulons pas vous écouter. Quand on a les sabres, les baïonnettes et la mitraille pour soi, on fait la pluie et le beau temps, le juste et l'injuste; on se moque de toutes les raisons du monde, et si les autres ne sont pas contents, on les envoie aux galères par centaines. »

Voilà ce que ces sabres et ces baïonnettes voulaient dire !—Et les pauvres gens qui regardaient le long du quai de l'Horloge, sans armes, la bouche ouverte et les mains dans les poches, pensaient :

« On trouve pourtant de grands gueux sur la terre ! »

Personne ne bougeait, personne ne criait; chacun avait encore peur d'être assommé par les bâtons plombés, qui sont aussi des raisons, comme les sabres et les baïonnettes.

Mais le plus triste de tout, c'est que derrière ces troupes et ces grandes bâtisses grises de la rive droite, derrière ces vieilles maisons qui longent le quai,—avec leurs magasins de ferrailles, de cannes à pêche, de vieux casques et de lances en forme de hache, du temps de Henri IV,—derrière tout cela, dans les petites ruelles sombres, on entendait des coups de fusil, qui se suivaient un à un, puis des feux de file, puis des rumeurs, de grands cris étouffés par la hauteur des masures et la profondeur de ces quartiers.

Voilà ce qui vous serrait le cœur !

Des vieilles près de moi se disaient :

« C'est là-bas qu'ils se battent !... Votre garçon est aussi parti ?

—Oui, madame, de grand matin... »

Alors elles écoutaient, leurs mentons tremblotaient. Ces malheureuses me faisaient une peine que je ne puis pas dire.

Oui, ces pauvres vieilles, avec leurs capuches du temps passé, ces vieux ouvriers tout gris, en petite blouse, sous la pluie, ces centaines de femmes, leur petit dernier à la main, et ces garçons qui regardaient tout pâles le fond de la rue en face, où des troupes de ligne en bon ordre stationnaient l'arme au pied, — tous ces gens dont les uns pensaient à leurs frères, les autres à leur père, à leur mari, et qui s'effrayaient de ne rien savoir, de ne pas pouvoir courir chercher des nouvelles, ou porter secours à leurs parents qu'on exterminait peut-être,— voilà ce qui me paraissait le plus épouvantable.

On parle toujours des curieux, on dit que les curieux doivent rester dans leurs maisons, et que si l'on tire dessus, c'est leur faute ! Oui, mais ceux qui disent cela, s'ils avaient des enfants ou des amis au milieu de ces dangers de mort, est-ce qu'ils resteraient chez eux? Est-ce qu'ils trouveraient juste d'être fusillés, lorsque l'épouvante les pousserait dehors?

Toutes ces choses sont de véritables abominations. Des égoïstes sans cœur peuvent seuls parler de la sorte; ils méritent que Dieu les punisse.

Moi je m'en voulais de n'être pas parti de grand matin, et j'en voulais au vieux Perrignon de ne pas m'avoir prévenu. Mais il m'a dit plus tard qu'en ces sortes d'affaires chacun doit suivre sa conscience, et que pour lui, c'était bien assez de risquer sa propre vie, sans entraîner des camarades.

Depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, tout resta dans le même état. Les voitures ne passaient plus, les gens étaient arrêtés sur le pont, les feux de file au quartier Saint-Martin continuaient. De temps en temps, dans la rue Saint-Denis, une bouffée de fumée sortait d'une lucarne. Tous les yeux se levaient, on disait à voix basse : « Un coup de feu ! » mais on n'entendait pas de bruit.

J'étais allé manger vers onze heures. Au *caboulot*, on n'avait vu ni Montgaillard, ni Coubé, ni Perrignon, ni personne de nous, et je repartis tout de suite en pensant :

« Il faut que je passe... il faut que j'arrive de l'autre côté, coûte que coûte !... »

Mais à cette heure, vous allez voir comment on traitait les gens qui n'avaient pas les mêmes idées que M. Guizot; vous allez voir le respect des droits du peuple; vous allez voir la plus grande gueuserie qu'on ait jamais vue dans ce monde.

J'arrivais à peine sur le pont au Change, pour la seconde fois,—sans me méfier de rien, —que deux cuirassiers en sentinelle au milieu de la chaussée à droite se retirèrent; et les autres troupes se retirèrent aussi plus loin, du côté de l'Hôtel de ville.

Chacun naturellement se disait :

« C'est pour faire place aux personnes arrêtées, qui veulent descendre dans la rue Saint-Denis. »

En même temps un général s'approchait à gauche sur les quais, au milieu de son état-major. Il venait des Tuileries. Quelques soldats d'infanterie remplaçaient les cuirassiers sur les trottoirs du pont. Tout le monde devenait attentif. Le général, en face de nous, s'arrêta quelques instants à regarder.

Je vous raconte ces choses en détail, pour que chacun puisse reconnaître la justice de M. Guizot. Ce général n'aurait eu qu'à faire signe aux sentinelles de déblayer le pont, personne n'aurait opposé de résistance : on n'avait pas d'armes. Mais il s'y prit autrement.

Il se mit donc à regarder d'un air calme, et je crois encore le voir. Il avait un petit képi à larges galons d'or et de petites épaulettes, il avait le teint brun, la figure osseuse, le nez droit, le menton carré; ses yeux noirs voyaient tout. Il parlait, mais nous ne l'entendions pas, à cause de ses officiers d'état-major qui caracolaient autour de lui. Enfin il étendit deux ou trois fois la main, et partit au trot vers l'Hôtel de ville.

Nous le regardions au milieu de ses officiers, sans penser à rien, et j'allais même profiter du passage pour gagner la rue Saint-Denis, quand tout à coup un grand cri, un cri épouvantable s'éleva jusqu'au ciel.

Je me retourne, et qu'est-ce que je vois? Un escadron de municipaux qui venait ventre à terre, le long du quai de l'Horloge, en écrasant tout ce qu'il rencontrait sur son passage.

Quelle idée ces hommes se faisaient-ils de la nation? Je n'en sais rien. Des Autrichiens, des Espagnols, des Russes, des ennemis, en temps de guerre on les entoure, on les sabre, on les écrase : ils ont des armes pour se défendre! Mais des Français, des gens qui travaillent pour nous, qui payent notre solde, notre pain et notre équipement, qui nous font des pensions, qui nous mettent aux Invalides dans nos vieux jours, qui nous honorent, qui nous appellent leurs défenseurs et leurs soutiens; des gens du même sang que nous! les surprendre par derrière sans qu'ils se méfient, et qu'ils aient seulement des bâtons pour se défendre, qu'est-ce que c'est? Je le demande aux juges de notre pays, je le demande aux pères de famille, je le demande à tous les honnêtes gens du monde : « Est-ce que ce n'est pas infâme, une conduite pareille? »

Ce général venait d'ordonner notre massacre. Les municipaux ne demandaient pas mieux. Les femmes, les enfants se sauvaient, en poussant des cris qui devaient s'entendre jusqu'au Jardin des Plantes. Elles couraient si vite, que leurs robes n'étaient pas assez larges pour laisser s'étendre leurs jambes. Deux vieilles appelaient au secours. Mais tout cela ne dura pas une minute, car la charge arrivait comme le vent. La terre en tremblait.

Moi, je ne voulais pas me sauver; c'était contre ma nature, et je me disais :

« C'est fini, Jean-Pierre! »

Je restai seul sur le trottoir du pont, avec une des vieilles à quinze pas de moi, le dos contre la rampe, et un enfant de neuf à dix ans, les cheveux ébouriffés, qui courait à droite et à gauche, sans savoir où se mettre. L'autre vieille, boiteuse, ne pouvait pas monter les marches du trottoir.

Au même instant la charge arrivait : les municipaux, tellement allongés, la pointe en avant, qu'on ne voyait que le haut de leurs casques et la queue derrière. J'entendis un cri: la pauvre boiteuse roulait sous les chevaux comme une guenille, et les coups de sabre me passaient devant la figure comme des éclairs. Ces sabres, depuis la pointe jusqu'à la garde, et même le pompon de cuir blanc qui ballottait à la poignée, me sont toujours restés peints dans l'œil. A chaque coup je croyais avoir la tête en bas des épaules.

C'est tout ce que j'avais à vous dire de cette charge dont tout Paris a parlé. Elle partit du Pont-Neuf, elle passa le pont au Change et tourna du côté de l'Hôtel de ville.

L'enfant qui se trouvait près de moi reçut un coup de sabre à la nuque, et même le municipal s'allongea pour le toucher, car il était loin au tournant du trottoir.

Je m'en allais lentement, plein d'horreur; et le factionnaire, au bout du pont, tout pâle, me disait en croisant sa baïonnette :

« Sauvez-vous!... sauvez-vous!... »

Seulement alors l'idée de me sauver m'empoigna. Je me mis à sauter les six marches, et à courir en faisant des bonds de quinze pieds. J'entendais tirer derrière moi. Je croyais chaque fois sentir une balle m'entrer dans le dos; et l'épouvante de voir comme on massacrait le monde m'empêchait en quelque sorte de reprendre haleine.

C'est ainsi que je traversai la place du Châtelet, à droite, en prenant la petite ruelle de la Lanterne, qui me conduisit heureusement à la première barricade, en face du quai de Gèvres. Elle était en triangle. Les hommes qui la défendaient me criaient : « Dépêche-toi! » car ils voyaient l'infanterie tourner au coin de la place du Châtelet.

On pense aussi que je me dépêchais!

Quand j'eus grimpé par-dessus le tas de pavés, les camarades recommencèrent à répondre au feu de la rue Planche-Mibray. Mais ces choses veulent être peintes en détail, on n'en voit pas de semblables tous les jours.

XXV

Dans ce temps, le pâté de maisons entre la tour Saint-Jacques et la place du Châtelet n'était pas encore abattu. C'est là que se trouvaient les vieilles rues Saint-Jacques-de-la-Boucherie, de la place aux Veaux, de la Lanterne, etc. C'était sale, gris, vieux, décrépit,

étroit. En levant les yeux, on voyait toujours au-dessus des pignons le haut de la tour, avec son lion ailé, son bœuf griffon et son vieux saint Jacques, qui vous regardaient comme au fond d'une citerne.

Les jours ordinaires, lorsque les porteurs d'eau, les marchands d'habits, les chanteurs en plein vent, entourés de monde, les lavandières de la Seine, les gens de la Halle et du marché des Innocents allaient, venaient, criaient dans un rayon de soleil, c'était bien. Mais un jour de pluie, au milieu des pavés soulevés, cela changeait de mine.

La première chose que je fis, ce fut de regarder par-dessus la barricade, du côté du quai, et chacun peut se figurer mon étonnement, en voyant les troupes en colonne à deux cents pas de nous, les sapeurs en tête, le grand bonnet à poils carrément planté sur les sourcils, le large tablier de cuir blanc descendant de l'estomac jusqu'aux genoux, le mousqueton en bandoulière et la hache sur l'épaule, prêts à marcher.

Oui, cette vue m'étonna. J'aurais tout donné pour avoir un fusil; mais ma surprise fut encore autrement grande en regardant les camarades, et, pour dire la vérité, je n'ai jamais revu leurs pareils. Ils étaient une quinzaine; un vieux tout blanc, la poitrine débraillée, le nez en crampon, la bouche creuse; les autres, des hommes faits, et deux garçons de dix à douze ans : tout cela couvert de boue, trempé par la pluie, des souliers éculés; quelques-uns en blouse, d'autres en veste, et même deux ou trois sans chemise.

Notre barricade n'avait pas plus de trois ou quatre pieds de haut; la pluie qui tombait formait des deux côtés une mare où l'on enfonçait jusqu'aux genoux. Ces gens entraient dans une allée à gauche, pour charger cinq ou six vieilles patraques de fusils à pierre, et deux grands pistolets mangés de rouille, qu'ils venaient décharger ensuite de minute en minute sur les sapeurs, en riant comme des fous. Il leur fallait du temps pour mettre la poudre, pour déchirer une mèche de la blouse qui servait de bourre, et serrer la balle. Chaque coup retentissait dans ces boyaux comme le tonnerre.

De temps en temps il partait aussi quelques coups de fusil d'autres barricades aux environs, qu'on ne voyait pas; des feux de peloton leur répondaient.

Jamais on ne se figurera rien de plus triste, de plus sauvage, de plus terrible que cette espèce de massacre dans des recoins détournés, sous la pluie continuelle. Le crépi des vieux murs pleuvait, les volets détraqués se balançaient à leurs gonds, les enseignes étaient criblées. Ces pavés entassés en triangle vous représentaient un véritable coupe-gorge, quelque chose d'effrayant et de sinistre.

Pourquoi les sapeurs restaient-ils là comme des cibles? Je n'en sais rien, car, au bout d'une bonne demi-heure, ils se retirèrent sans avoir donné, et le feu roulant recommença sur nous.

J'étais adossé au coin de l'allée. Le vent remplissait tellement la ruelle de fumée, que je ne voyais plus passer les autres que comme des ombres. L'idée me venait à chaque instant qu'on allait courir sur nous, et que nous étions tous perdus.

Cela dura longtemps. Le pire, c'est qu'on avait encore la crainte d'être pris par derrière.

Je me rappelle que dans ce moment, au milieu du vacarme épouvantable des balles qui s'aplatissaient sur le pavé et qui raclaient les murs, l'idée me vint de faire un vœu; cela me paraissait alors notre seule ressource. Mais à force d'avoir entendu rire le père Nivoi des *ex-voto* de la Bonne-Fontaine et de Saint-Witt, j'étais honteux de prononcer mon vœu, quand quelque chose de mou s'affaissa contre mes jambes : un de ceux qui tiraient venait de recevoir une balle dans la tête, et malgré l'horreur de cette blessure qui faisait un trou gros comme le poing, je me baissais pour ramasser son fusil, lorsqu'on se mit à crier :

« Les voilà ! »

Un des jeunes garçons qui se trouvaient avec nous, criait aussi d'une voix moqueuse, en se sauvant : « Tra! tra! tra! » comme pour sonner la retraite, et j'entendais les souliers des fantassins rouler en masses sur le pavé.

Alors, sans tourner la tête ni perdre une seconde, je me mis à courir de toutes mes forces dans la rue des Arcis. Ça m'ennuyait de me sauver; mais qu'est-ce que je pouvais faire contre cette masse de gens, avec un fusil sans baïonnette? Il ne fallut pas seulement une minute aux soldats pour sauter dans notre barricade; et tout de suite ils se mirent à nous poursuivre en nous fusillant. Moi, j'avais déjà dépassé la rue des Lombards sans rencontrer une seule porte ouverte. J'avais même essayé deux fois d'en pousser une en secouant, mais on avait mis les verrous; et comme j'entendais toujours le sifflement des balles, cela me faisait courir plus loin.

A la rue Aubry-le-Boucher, ne pouvant plus reprendre haleine, je tournais à gauche pour gagner le marché des Innocents, quand je me vis face à face avec un bataillon d'infanterie rangé le long des vieilles baraques, en bon ordre, l'arme au pied.

Ce bataillon n'aurait eu qu'à faire cent pas en avant, pour couper la retraite à toutes les barricades plus haut, et pour les mettre entre deux feux. Cela m'étonne encore quand j'y pense. Qu'est-ce que ce bataillon faisait là? Ceux auxquels j'en ai parlé m'ont dit que M. le duc de Nemours commandait, et qu'il oubliait de donner des ordres; de sorte qu'un grand nombre de nous lui doivent la vie.

Enfin, à cette vue, je repris de nouvelles forces, et ce n'est que bien plus haut, tout au bout de la rue Saint-Martin, dans une barricade tournée vers le boulevard, que je m'arrêtai pour la seconde fois. J'en avais passé six ou sept autres, mais toutes abandonnées.

Dans ce quartier, bien des combats s'étaient livrés : à la caserne Saint-Martin, à l'École des Arts-et-Métiers, et principalement dans la rue Bourg-l'Abbé. Tout était cassé, brisé; des brancards passaient à chaque minute avec des blessés. Les municipaux étaient cause de tout. On criait :

« Vive la garde nationale! Vive la ligne! A bas les municipaux!... »

Il pouvait être alors près de cinq heures; le temps commençait à s'éclaircir, mais la nuit venait. Sur les boulevards des masses de gens descendaient vers la Madeleine, en répétant leurs cris de : « Vive la garde nationale! Vive la ligne! » Les gardes nationaux se mêlaient avec le peuple, un grand nombre avaient même donné leurs fusils. Tout le monde voulait la réforme.

Après avoir regardé ce spectacle quelque temps, la pensée me vint de retourner dans notre quartier. Tout paraissait fini. Des officiers d'état-major, en passant, criaient que M Guizot s'en allait; mais les ouvriers ne voulaient pas les croire; ils descendaient par bandes le long des boulevards en répétant toujours :

« Vive la ligne! A bas Guizot! »

Qu'est-ce qui pourrait peindre une confusion pareille? Les épaulettes et les collets rouges, dans la foule, bras dessus bras dessous avec des blouses!

J'avais aussi fini par sortir de la barricade, et je croyais à chaque instant reconnaître Perrignon, Quentin, Valsy, dans ces tourbillons; mais, voyant ensuite que je m'étais trompé, je me les représentais déjà tous au *caboulot*, en train de se réjouir et de boire à la santé de la réforme.

Au milieu de ces pensées, je repris le chemin de la maison, la bretelle de mon vieux fusil rouillé sur l'épaule. Jamais l'idée ne me serait venue que la bataille continuait encore le long des quais; que M. le duc de Nemours avait oublié de prévenir les municipaux de suspendre leurs charges, et de leur dire qu'ils en avaient assez fait, qu'il n'était plus nécessaire de massacrer les gens! Eh bien, en repassant par la place du Châtelet, je les vis encore là, prêts à charger. Leurs chevaux tremblaient sous eux de fatigue et de faim, eux-mêmes grelottaient de froid; mais la rage d'entendre crier : « Vive la ligne! A bas les municipaux! » durait toujours.

Presque toute la troupe de ligne s'était alors retirée vers l'Hôtel de ville et les Tuileries.

Sur le pont Saint-Michel, un brancard marchait lentement, deux hommes le portaient. Presque tous les autres blessés de la rue Saint-Martin allaient à l'Hôtel-Dieu. Dans la rue de la Harpe quelques femmes entourèrent le brancard. Moi je tombais de fatigue, et j'entrai dans le *caboulot*, où je mangeai seul au bout de la table.

Madame Graindorge paraissait désolée; elle me dit que pas un seul d'entre nous n'était venu dans la journée, et que M. Armand lui-même avait fini par s'en aller, en criant qu'il ne voulait pas passer pour un lâche!

Pendant qu'elle me racontait cela, je tremblais de froid; mes habits, ma chemise, mes souliers, tout était trempé, et seulement alors je sentis qu'il fallait me changer bien vite : mes dents claquaient. Je sortis dans la nuit noire et je courus à la maison. Le portier, en me reconnaissant sur l'escalier, me cria :

« Eh! monsieur Jean-Pierre, vous en avez fait de belles! vous êtes signalé dans tout le quartier. On est venu demander de vos nouvelles. »

Et comme il était sorti sur le pas de sa loge, en apercevant mon fusil il s'écria :

« Ah! ah!... Je pensais bien... On va venir vous *agrafer!*

—Celui qui viendra le premier, lui dis-je en ouvrant le bassinet, n'aura pas beau jeu; regardez... l'amorce est encore sèche. »

Il ne répondit rien, et je montai quatre à quatre.

Je me déshabillais assis sur mon lit, quand tout à coup le tocsin de Notre-Dame se mit à sonner lentement. Mes petites vitres en grelottaient, et moi, d'entendre cela au milieu de la nuit, les cheveux m'en dressaient sur la tête; le livre du vieux Perrignon s'ouvrait en quelque sorte devant mes yeux; je me rappelais les grandes choses que nos anciens avaient faites, et je pensais à celles que nous pourrions faire.

Bientôt toutes les autres églises répondirent à Notre-Dame. Le ciel était plein d'un chant magnifique et terrible.

Ces choses sont passées depuis dix-sept ans; mais ceux qui vivaient en ce temps et qui n'avaient pas un cœur de pierre se souviendront toujours du tocsin de Notre-Dame, dans la nuit du 23 au 24 février : — cela parlait aux hommes de justice et de liberté!...

XXVI

Le lendemain, lorsque je m'éveillai, il faisait grand jour, un de ces jours humides où l'on pense : « Il pourra bien pleuvoir! »

En bas, dans la rue, des rumeurs s'élevaient, des paroles confuses s'entendaient, des crosses de fusil résonnaient sur les pavés. Dans la maison, pas un bruit : le tic-tac du cordonnier au-dessous, le bourdonnement du tourneur, les coups sourds du brocheur, tout se taisait.

Je sautai de mon lit et je m'habillai bien vite. Une fois sur l'escalier, ce fut encore autre chose : la maison était abandonnée, les portes étaient ouvertes, les marches glissantes; les fenêtres dans la cour battaient les murs; et pas une âme pour me dire ce que cela signifiait.

Je déboulai de mes cinq étages, mon fusil sur l'épaule. Mais comment vous peindre la vieille rue des Mathurins-Saint-Jacques et les autres aux environs? Ces barricades bâties comme des remparts, droites d'un côté, en pente de l'autre, avec un passage étroit contre les maisons; la sentinelle en blouse, l'arme au bras, dessus. Et tous ces gens qui se promènent, qui causent, qui rient à l'intérieur des tranchées : les vieilles sur leur porte, les enfants en route pour tout voir, les hommes avec leurs sabres, leurs fusils, leurs piques, qui montent la garde? Non, ce n'est pas à peindre. Les rues, les ruelles, les places, les carrefours de Paris, avec les mille et mille boyaux qui se croisent, ressemblaient à nos pauvres villages, où le fumier, la boue, les tas de fagots, les enfoncements, les hangars sont aussi des barricades. Ce n'était plus Paris, c'était la fraternisation du genre humain. Les ouvriers et les bourgeois s'entendaient; et de temps en temps il fallait répéter : « Ce n'est pas fini; ça va seulement commencer! » Car on aurait cru que nous étions déjà maîtres de tout.

Durant cette nuit, quinze cents barricades s'étaient élevées. Il faut avoir vu ces choses pour les croire; et, Dieu merci, les armes ne manquaient pas, on les avait toutes déterrées depuis les premiers temps de la grande République.

Enfin, je sortis de notre petite allée sombre, au milieu de ce bouleversement, comme un rat de son trou, les oreilles droites, regardant en l'air les sentinelles sur le ciel gris, et les gens penchés à tous les étages dans l'étonnement et l'admiration.

Je m'avançais, observant ce spectacle et me demandant :

« Est-ce possible? Est-ce que cet homme avec sa casquette, son sarrau et sa giberne, est un ouvrier? Est-ce que tout ce monde est de Paris? »

J'en avais en quelque sorte perdu la voix, et seulement au bout de quelques minutes, je me dis :

« Jean-Pierre, est-ce que le *caboulot* donne encore à manger et à boire? »

Alors, regardant du côté de l'hôtel de Cluny, je vis deux barricades qui montaient l'une sur l'autre; elles n'avaient pas de passage, il fallut grimper sur les pavés; et de là-haut j'en vis encore une troisième à l'entrée de la rue de la Harpe, tournée sur la place Saint-Michel. Mais ce qui me réjouit le plus, c'est que tous les marchands avaient leurs boutiques ouvertes; qu'on entrait et qu'on sortait, qu'on mangeait et qu'on buvait comme à l'ordinaire. On vivait entre ces tas de pierres et de boue, comme si la bataille avait dû continuer dans les siècles des siècles.

Ayant donc contemplé notre rue, en me faisant des réflexions sur la force de la justice, et m'écriant en moi-même : « O grande nation! O noble peuple de Paris! » et d'autres choses semblables qui m'attendrissaient et m'élevaient le cœur, je grimpai de barricade en barricade jusqu'à la rue Serpente, entendant répéter partout que Montpensier arrivait de Vincennes... que Bugeaud voulait tout avaler.

Tout le monde se plaignait de n'avoir pas assez de cartouches; moi, je n'avais que mon coup chargé. Dans la rue de la Harpe, un garde national auquel je demandai où l'on pouvait trouver de la poudre, me répondit :

« A la caserne du Foin; arrivez! »

Il marchait à la tête d'une dizaine d'hommes, et paraissait réjoui de les mener dans un endroit où l'on pouvait tout avoir.

La caserne était un peu plus haut, dans la ruelle du Foin, derrière les Thermes. C'était un véritable conduit où nous courions à la file dans l'ombre, nos fusils et nos piques sur l'épaule. On entendait déjà les pavés tomber contre la grande porte, à l'autre bout, et des cris terribles :

Ça m'ennuyait de me sauver. (Page 93.)

« Ouvrez !... »

Une demi-compagnie de fusiliers, avec un lieutenant, s'étaient enfermés là. La porte criait, et comme nous approchions, elle s'ouvrit. La foule se jeta dans la cour, les soldats furent désarmés en un clin d'œil; l'un prenait le fusil, l'autre vidait la giberne. Ces pauvres fusiliers ne disaient rien. Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire?

J'ai malheureusement aussi quinze ou vingt de leurs cartouches sur la conscience, que je pris dans la giberne d'un de ces pauvres diables, en lui disant :

« Vive la ligne ! »

Il me répondait :

« Vous me ferez avoir de la peine !... »

C'était bien sûr le fils d'un paysan comme moi, qui venait d'arriver au régiment. Depuis, souvent ces paroles simples et tristes me sont revenues, et je me suis écrié : « Tu n'aurais pas dû faire cela, Jean-Pierre, non ! » Mais que voulez-vous ? la fureur d'avoir des cartouches était trop grande !

Une autre chose qui me fait plus de plaisir quand j'y pense, c'est qu'un homme, au milieu de la confusion et des cris, voulait ôter son sabre à l'officier, et que mon cœur en fut révolté. Cet officier, je le vois : il était petit, pâle; il avait la moustache grise et semblait calme dans son malheur. Un vieux soldat, déjà dépouillé de son fusil et de sa giberne, étendait les bras comme pour le défendre; lui, disait en le regardant tout attendri :

« Cet homme m'aime ! »

Quentin, sans rien dire, enleva l'affiche d'un coup de baïonnette. (Page 100.)

Alors, voyant cela, je criai :

« Ne touchez pas au sabre de l'officier ! »

Il paraît que j'avais une figure terrible, car celui qui tenait déjà la poignée du sabre recula. Dans le même instant, j'aperçus Emmanuel; il venait d'enlever un fusil, et me tendait la main en criant : « Jean-Pierre ! »

D'autres étudiants arrivaient. Nous entourâmes l'officier, qui sortit avec nous. Je lui disais :

« Ne craignez rien, lieutenant. »

Il me répondait d'un air sombre :

« Je ne crains rien non plus... Qu'est-ce qui peut m'arriver de pire? »

La caserne était envahie jusqu'en haut, la foule se précipitait dans un large escalier en voûte, à droite, en répétant :

« Des armes ! des armes ! »

On croyait que la caserne du Fort était pleine de munitions; plusieurs même levaient les madriers pour en trouver, mais on avait tout évacué depuis quelques jours.

Au bout de la ruelle, l'officier nous quitta. Je ne l'ai plus revu.

Emmanuel et moi, bras dessus bras dessous, nous étions si fiers d'être armés, que l'idée du malheur des autres ne nous venait pas. Il voulait m'entraîner au cloître Saint-Benoît, chez Ober, mais je lui déclarai qu'il viendrait cette fois au *caboulot*, et nous y descendîmes par-dessus les barricades.

Le *caboulot* était plein de monde, il avait même fallu dresser une table en haut, dans la chambre de madame Graindorge. On montait,

on descendait, on vidait un verre, on sortait; d'autres entraient, cassaient une croûte; quelques-uns s'asseyaient. Les camarades remplissaient la chambre des journalistes, qui se trouvaient sans doute réunis à la *Réforme*, ou bien au *National*, est ce que je pense.

Tout de suite en entrant, j'avais reconnu la voix de Perrignon, ce qui me réjouit, comme on peut croire. J'ouvrais à peine le cabinet, que toute la table se mit à crier :

« Le voilà ! voilà Clavel !... Qu'est-ce qu'il est devenu depuis deux jours? »

On riait. Moi je posai modestement mon fusil dans un coin, avec celui d'Emmanuel. Perrignon se leva, riant jusque dans les cheveux :

« Hé! petit, nous l'avons! criait-il; nous la tenons cette fois, la réforme; elle ne nous échappera plus ! »

Il nous serrait la main. Quentin, derrière lui, disait :

« Bah! la réforme, elle vient trop tard... Il nous faut autre chose maintenant. »

Mais personne ne lui répondait. On se serrait pour nous faire place. En même temps, madame Graindorge venait nous servir.

C'était un beau jour, on peut le dire, la joie brillait sur toutes les figures.

Tandis que nous mangions, les autres parlaient tous ensemble de ce qu'ils avaient fait. L'un criait qu'il s'était trouvé de grand matin rue Saint-Méry, l'autre à l'attaque de la caserne Saint-Martin, l'autre à la prise du magasin d'armes de Lepage, dans la rue Bourg-l'Abbé, où l'on espérait trouver beaucoup de fusils. Quand on apprit que j'avais combattu dans la barricade de la petite rue de la Lanterne, et qu'ensuite je m'étais sauvé jusqu'à la grande barricade près de la rue du Vert-Bois, ce fut un éclat de rire de bonheur.

« Mon pauvre Jean-Pierre, criait Perrignon, je savais bien que tu ferais ton devoir. L'atelier s'est distingué. »

Il riait tellement que les larmes lui en coulaient dans la barbe.

Emmanuel alors nous raconta l'affaire du boulevard des Capucines : la foule, qui se promenait vers neuf heures sans défiance, admirant l'illumination depuis la Madeleine jusqu'à la place de la Bastille; la descente des colonnes d'ouvriers et de bourgeois par toutes les rues, le drapeau tricolore en tête; puis l'arrivée de la grande colonne du faubourg Saint-Antoine, avec le drapeau rouge, chantant la *Marseillaise;* le bataillon du 14e de ligne, qui s'était mis en travers pour l'empêcher de passer; l'ordre de croiser la baïonnette; un coup de feu; la décharge horrible des soldats dans cette foule, à bout portant; les cris des femmes qui s'entendaient comme des coups de sifflet, et l'épouvante des gens qui se marchaient les uns sur les autres, en se précipitant dans la rue Basse-du-Rempart. Ensuite la promenade des morts au *National*, à la *Réforme*, dans toutes les ruelles, avec des torches; les cris de vengeance et le tocsin!

Je sus pour la première fois d'où venait le mouvement de la nuit, et pourquoi ces centaines de barricades s'étaient élevées en quelque sorte d'elles-mêmes. Les camarades connaissaient tous cette histoire. Emmanuel, lui, s'y trouvait mêlé : il était descendu dans la foule jusqu'à la Madeleine : il avait tout vu.

Enfin, ayant fini de manger en quelques instants, car tout ce que je viens de raconter n'avait pas pris un quart d'heure, le vieux Perrignon s'écria :

« En route! »

Il avait l'air de nous commander. Tout le monde se leva, chacun prit son fusil, et nous sortîmes.

« Tu as des cartouches? me demanda Perrignon.

—J'en ai quelques-unes.

—Et vous? fit-il en se tournant du côté d'Emmanuel.

—Moi, je n'en ai pas.

—Donne-lui la moitié des tiennes, » me dit Perrignon.

Ce que je fis aussitôt.

Nous marchions derrière la troupe, qui gagnait la rue Saint-André-des-Arts.

Perrignon tout pensif, nous dit :

« C'est maintenant que l'affaire va devenir sérieuse; les barricades ne manquent pas, il s'agit de les défendre. Cette nuit, Bugeaud a remplacé le duc de Nemours; il commande l'armée de Paris et nous regarde tous comme des Arabes. Il occupe le Louvre, la place du Carrousel, les Tuileries et la place de la Concorde avec une quinzaine de mille hommes. Le reste de l'armée est sur la place de la Bastille, devant l'Hôtel de ville et sur la place du Panthéon. Nous sommes entre les divisions; elles vont essayer de se réunir, en nous passant sur le ventre.

—Comment savez-vous cela? lui demanda Emmanuel.

—Nous savons bien des choses! dit-il sans répondre. Pendant qu'on nous attaquera par derrière sur la place Saint-Michel, la principale attaque viendra par le quai d'Orsai, le quai Voltaire et le quai de Conti. Voilà pourquoi nous allons de ce côté. Bugeaud croit qu'on va courir à l'attaque de la place Saint-Michel, il se

trompe : chacun reste à sa barricade. Nous n'avons pas trop de munitions, mais les troupes n'en ont pas beaucoup plus que nous. Les convois de Vincennes sont arrêtés. Les soldats veulent la réforme comme nous; ils aiment autant fraterniser avec le peuple que de se battre contre lui. C'est tout naturel, nous sommes du même sang. Et la garde nationale non plus n'a pas envie de se faire échiner pour soutenir Guizot, qu'elle voudrait voir au diable. Ainsi, quand on regarde bien, nous n'avons contre nous que Bugeaud, avec les municipaux éreintés. La premiere manche est gagnée! Hier, nous n'avions pas d'armes, pas de barricades; aujourd'hui, nous avons tout. L'affaire se présente mieux qu'en 1830. Bugeaud est plus fin, plus acharné que le duc de Raguse; mais les soldats français ne sont pas non plus des Suisses; ils ne voudraient pas nous massacrer, ou se faire massacrer jusqu'au dernier en l'honneur du roi de Prusse. Ainsi, mes enfants, tout va bien. — Nous voici dans notre barricade ! »

Alors, levant les yeux, nous vîmes une haute et solide barricade, au croisement des rues Dauphine et Mazarine avec celle de l'Ancienne-Comédie. Elle était très-bien faite. Quelques étudiants la gardaient; ils furent contents de nous voir.

Perrignon, en s'approchant, nous dit :

« Vous le voyez, nous pouvons descendre au Pont-Neuf ou sur le quai Malaquais; nous pouvons appuyer à droite ou à gauche, en cas de besoin ; et si nous sommes repoussés, nos forces se réunissent. C'est ce qu'on peut souhaiter de mieux. Deux autres barricades empêcheront Bugeaud d'arriver par la rue de Seine; elles sont bien commandées. »

En arrivant près de la barricade, il dit aux étudiants que nous avions les mêmes idées qu'eux, et que nous les soutiendrions jusqu'à la mort. Ces braves jeunes gens criaient :

« Vive la réforme! A bas Bugeaud ! »

Emmanuel reconnut dans le nombre un de ses camarades de l'école, le fils d'un riche marchand de bois, qui s'appelait Compagnon. Ils se serrèrent la main.

Plusieurs étudiants n'avaient pas de fusils, mais ils devaient prendre les armes de ceux qui tomberaient pendant le combat. En attendant, ils se tenaient dans le tournant de la rue de Seine.

Perrignon mit aussitôt Quentin en sentinelle sur la barricade, et fit descendre les étudiants qui se tenaient en haut, en leur disant :

« La première décharge peut arriver d'un instant à l'autre. Il vaut mieux qu'un seul homme soit exposé que plusieurs. ».

Il parlait comme un chef, et tout le monde lui obéissait.

XXVII

Ce qui se passa de huit heures du matin à une heure de l'après-midi me semble encore un rêve; les heures se suivaient lentement, sans rien annoncer de nouveau. Perrignon disait :

« L'attaque devrait être commencée depuis longtemps; qu'est-ce que Bugeaud peut faire? Est-ce qu'il nous entoure d'un autre côté? »

La pluie tombait toujours. Les étudiants entraient de temps en temps dans un café voisin, puis ils venaient voir en demandant :

« Rien de nouveau? »

Nous autres nous fumions des pipes, nous prenions patience. A la fin, l'inquiétude nous gagnait tellement, que plusieurs descendirent à gauche, sous la voûte de l'Institut, pour découvrir ce qui se passait. Ils ne revenaient plus, et par instants il nous semblait entendre comme un bourdonnement de fusillade au loin, bien loin sur l'autre rive. Mais la pluie qui tombait en clapotant le long des murs, les pas des hommes dans la boue, les paroles au fond de la rue nous empêchaient d'être sûrs de rien.

On sait aujourd'hui que du quartier des Halles, sur la rive droite, le peuple s'était avancé de barricade en barricade jusqu'au Louvre, derrière le Carrousel, et même plus loin dans la rue de Rivoli; et que pour ne pas laisser en arrière un poste dangereux, il avait attaqué le corps de garde du Château-d'Eau, où se trouvait un détachement du 14e de ligne. La fusillade était terrible, et voilà sans doute ce que nous entendions.

Vers onze heures, cinq ou six étudiants arrivèrent jusqu'à nous, en remontant la rue Jacob, sur la gauche. Ils avaient des affiches et criaient :

« Changement de ministère ! Odilon Barrot, chef du cabinet. »

Nos étudiants se réunirent à eux. Ils entrèrent même dans le café chercher de la colle, pour poser leur affiche. Mais tout cela nous était bien égal à nous, et Perrignon en fut même indigné.

Les étudiants montaient alors au Luxembourg, avec leurs paquets d'affiches sous le bras, et continuaient de crier :

« Nouveau ministère, etc. »

Quelques étudiants restaient avec nous et

riaient de bon cœur. Quentin, sans rien dire, enleva l'affiche d'un coup de baïonnette.

Environ une heure après, des gardes nationaux arrivèrent à la file, en criant :

« Le roi vient d'abdiquer; c'est le comte de Paris qui le remplace, avec la régence. »

Ils étaient dans l'enthousiasme.

« C'est bon, dit Perrigon, pourvu que le roi parte avec le duc de Nemours, et que Lamartine soit premier ministre. En attendant, restons fixes à notre poste; puisque tout va si bien, peut-être que nous apprendrons encore quelque chose de meilleur. Ne nous pressons pas; il faut être sûrs de tout avant de bouger. »

Quelqus ouvriers de Rouen arrivèrent aussi pour nous soutenir, tous de solides gaillards en blouses neuves et calottes rouges, avec des fusils, et des gibernes bien garnies. Ils s'étaient mis en chemin de fer à la première nouvelle, et nous pûmes alors nous reposer un instant, prendre un verre de vin et nous asseoir. La pluie nous coulait jusque dans les souliers; nous tremblions et nous grelottions; mais c'est égal, de voir les affaires prendre une si bonne tournure, cela nous réjouissait le cœur.

Une des choses les plus agréables, c'est que vers une heure le 7e régiment de ligne tout entier s'avança dans la rue Dauphine, l'arme au bras. Nous croyions d'abord que c'était l'attaque; tout le monde se tenait prêt à la repousser courageusement; Perrigon avait fait descendre la sentinelle et criait :

« Attention ! «

Mais, à la hauteur de la rue de Lodi, les soldats, deux à deux, se mirent à défiler sur la gauche, en lâchant leurs fusils en l'air, ce qui formait à cent pas de nous comme le bourdonnement d'une rivière qui tombe de l'écluse. Les officiers, en même temps, s'avançaient de notre côté l'un après l'autre, leurs petits manteaux de toile cirée serrés sur les épaulettes, le sabre sous le bras, comme des bourgeois qui rentrent chez eux. Nous leur tendîmes la main pour les aider à grimper les pavés, en criant :

« Vive la ligne ! Appuyez-vous, commandant ! — Ne vous gênez pas, capitaine ! — Vive la liberté ! — Vive la France ! — Nous sommes tous frères ! »

On aurait voulu les embrasser. On leur disait même :

« Restez avec nous ! »

Mais ils répondaient merci ! brusquement, et continuaient leur chemin dans le haut de la rue. Alors, voyant cela, nous comprîmes que le peuple était vainqueur, et qu'il ne fallait plus rien craindre. Perrignon aurait bien voulu nous retenir encore, mais on ne l'écoutait plus, et tous pêle-mêle nous descendîmes par-dessus la barricade jusqu'au Pont-Neuf.

Sur les quais, nous pensions voir des masses de soldats, mais tous étaient déjà partis, excepté deux ou trois officiers d'état-major, qui filaient ventre à terre le long du Louvre. Nous traversâmes le pont en chantant *la Marseillaise* comme des bienheureux. Perrignon seul criait toujours :

« Attention !... attention aux fenêtres du Louvre ! c'est de là que les Suisses, en 1830, ont ouvert le feu.. Attention !... »

Mais on avait beau regarder, rien ne paraissait.

Quelques étudiants s'étaient mis aussi avec nous; et c'est ainsi que nous passâmes d'abord devant le Louvre, ensuite le long des Tuileries, jusqu'à la deuxième voûte, sans rencontrer d'obstacle.

Il paraît que toute l'armée réunie au Carrousel était partie comme le 7e de ligne : un régiment à droite, un autre à gauche.

Ce que je dis, bien des gens auront de la peine à le croire, et c'est pourtant la simple vérité. On veut toujours que les révolutions soient terribles ! Eh bien ! j'ai vu qu'elles marchent en quelque sorte toutes seules, quand l'heure de la justice est venue.

Une chose qui me revient encore, c'est que, auprès des Tuileries, un officier d'état-major ayant voulu passer au galop, nous le fîmes descendre de cheval, pour mettre à sa place une étudiante, qui chantait *la Marseillaise* comme un ange; et bientôt après nous arrivâmes dans la cour des Tuileries sans embarras, étonnés nous-mêmes, et pensant à chaque seconde voir les feux de file commencer par toutes les fenêtres du palais.

Les grilles des Tuileries étaient ouvertes. Plusieurs d'entre nous, malgré les cris de Perrignon, qui leur disait de ménager les cartouches, tiraient des coups de fusil en signe de joie. On courait à la débandade et l'on se réunit devant la grande porte.

Nous n'étions pas plus de vingt-cinq ou trente dans cette cour immense. Nous montâmes d'abord les quelques marches qui mènent à la voûte, ensuite le grand escalier à droite; un escalier superbe, plein de dorures et de moulures. Au milieu pendait une grande lanterne ronde, formée d'une seule glace; et comme sur cet escalier s'étendaient des tapis, on ne s'entendait pas marcher, chacun aurait cru être seul; le moindre bruit, quand on touchait son fusil ou qu'on éternuait, avait de l'écho.

C'est ainsi que nous montâmes, les yeux levés, dans une admiration extraordinaire, et

même avec une sorte de crainte, parce que l'idée des coups de fusil vous suivait partout.

En haut, nous entrâmes dans une salle longue et magnifique. Rien que la rangée de ses hautes fenêtres sur la cour du Carrousel lui donnait un air grandiose; mais tout autour s'étendaient des dorures et des peintures qui vous éblouissaient la vue.

Ce qui m'étonne encore plus aujourd'hui, quand j'y pense, c'est qu'on n'entendait pas le moindre bruit de la vie. C'est là que les gens pouvaient bien dormir et se reposer. Ce n'était pas comme dans la rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Je me disais en marchant :

« Comme on doit être bien ici, comme on a bon air ! »

Et, regardant au fond de la cour, je voyais que tout était vide : ce pavé bien carrelé, ce large trottoir, cette grille superbe, ce petit arc de triomphe en marbre rose, tout était fait pour charmer les regards.

Bien souvent depuis, me rappelant ce spectacle, j'ai pensé que les princes sont heureux de venir au monde : — Oui, c'est un fameux état !

Entre les fenêtres, et tout le long des murailles peintes, de trois pas en trois pas sortaient des candélabres dorés, en forme de branches, dont chaque feuille soutenait une bougie qu'on devait allumer le soir.

Alors ce que m'avait dit Emmanuel six mois avant : — que l'intérieur de ce palais était encore plus riche que le dehors, — me parut être la vérité.

Je ne sais pas ce que les camarades étaient devenus. Les uns avaient pris à droite, les autres à gauche, comme dans une église; car toutes ces salles superbes aboutissaient les unes dans les autres, toujours avec la même beauté. Emmanuel et moi nous allions seuls; il me disait :

« Tout cela, c'est le bien de la nation, Jean-Pierre. Il faut tout respecter... C'est notre bien !... »

Je lui répondais :

« Ça va sans dire ! Nous l'avons gagné, et si ce n'est pas nous, ce sont nos pères, les bûcherons, les vignerons, les marchands, les laboureurs, tous ces malheureux qui travaillent et suent du matin au soir pour l'honneur de la France. Nous serions bien bêtes de gâter notre propre bien. Et nous serions des gueux d'avoir l'idée de rien prendre, puisque c'est à tous ! »

J'avais des idées pareilles, qui m'élevaient l'esprit et me faisaient voir les choses en grand; mais j'ai bien reconnu par la suite que ce n'étaient pas les pensées de tout le monde, ni le moyen de s'enrichir. Enfin, j'aime pourtant mieux être comme cela.

Et regardant de la sorte ces richesses, nous arrivâmes au fond, dans une autre salle en travers de la nôtre. Je ne saurais pas dire si c'était la salle du trône, ou la chambre à coucher de Louis-Philippe. Elle était plus large que la première et moins longue, éclairée par les deux bouts, remplie de peintures, et sur la gauche, dans l'épaisseur du mur, se trouvait une niche en forme de chapelle, recouverte de tentures à franges d'or. Dans le fond, entre les tentures, je voyais une sorte de lit ou de trône. Emmanuel et moi nous ne voulûmes pas entrer, pensant que cela ne convenait pas.

Nous étant retournés au bout de quelques instants, nous vîmes devant une table ronde et massive en marbre rose, un homme assis, qui mangeait un morceau de pain et du fromage dans un papier. Nous ne l'avions pas vu d'abord. C'est pour vous dire combien ces salles étaient grandes, puisqu'un homme ne se voyait pas en entrant, du premier coup d'œil. Emmanuel lui dit :

« Bon appétit ! »

L'autre, avec un chapeau à larges bords et une camisole brune, la figure pleine et réjouie, le fusil en bandoulière, lui répondit :

« A votre service !... Tout à l'heure nous irons boire à la cave. »

Il riait et clignait des yeux.

Dans ce moment, on commençait à entendre un grand murmure dehors, un tumulte, des coups de fusil. Nous allâmes regarder aux fenêtres; c'était la grande masse du peuple qui s'approchait au loin sur la place du Carrousel avec défiance. Nous pensions :

« Vous pouvez venir sans crainte; on ne vous gênera pas ! »

Et songeant à cela, nous continuions à marcher lentement, regardant tout avec curiosité. Nous arrivâmes même dans un théâtre, où la toile du fond représentait un port de mer. Plus loin, nous entrâmes de plain-pied sur le balcon d'une chapelle; la chapelle était au bas, avec des vases d'or, des candélabres et le saint-sacrement. Il y avait des fauteuils, et, sur le devant du balcon, une bordure en velours cramoisi. C'est là que Louis-Philippe écoutait la messe. Comme nous étions fatigués, nous nous assîmes dans les fauteuils, les coudes sur ces bordures. Emmanuel alluma sa pipe, et nous regardâmes longtemps cette chapelle avec admiration.

A la fin il me dit :

« Si quelqu'un m'avait annoncé hier, quand cinquante mille hommes défendaient les Tui-

leries, que je fumerais aujourd'hui tranquillement ma pipe dans l'endroit où la famille du roi, la reine, les princes, venaient entendre la messe, jamais je n'aurais pu le croire.

—Oui, lui répondis-je, c'est étonnant. Qui peut dire : « Ceci m'arrivera !... Cela ne m'arrivera pas !... » Tout est dans la main de Dieu! Ceux qui sont forts et qui jugent les autres sont faibles le lendemain comme des enfants. Ils pleurent et demandent grâce, sans se souvenir qu'ils n'ont pas fait grâce. Voilà pourquoi nous devons toujours suivre notre conscience. Dieu seul nous juge, et Dieu seul est le maître. »

Ces choses ont été dites là; ce sont des choses vraies.

Nous causions encore, lorsqu'un fracas épouvantable nous réveilla de ces pensées; le peuple débordait dans le palais. C'était un roulement sourd, terrible. Des coups de fusil partaient, les vitres tombaient, des coups de hache écrasaient les meubles, les tableaux, les planchers, les murs.

Tandis que nous écoutions tout pâles, cinq ou six hommes, le cou nu, les cheveux ébouriffés, la figure sauvage, arrivaient de tous les côtés à la fois, les yeux étincelants comme des bandes de loups la nuit dans un bois. Ils regardaient... ils tournaient dans le balcon... et se mettaient à tout casser avec fureur, sans rien dire. Ces malheureux venaient de la bataille; ils avaient peut-être vu tomber leurs amis, leurs enfants, leurs frères, et se vengeaient.

« Arrive, Jean-Pierre, me dit alors Emmanuel, en me prenant par le bras, sortons ! »

Nous traversâmes de nouveau les grandes salles. Quelques hommes, debout sur des chaises, prenaient les bougies dans les candélabres; j'ai su plus tard que c'était pour entrer dans les caves. D'autres précipitaient les tableaux par les fenêtres.

Comme nous redescendions le grand escalier, au milieu de la foule qui montait, une baïonnette s'éleva tout à coup au bout de son fusil, et la magnifique lanterne que j'avais admirée en entrant, tomba comme une bulle de savon qui crève.

En bas, plusieurs étaient déjà couchés à terre, dans les coins, une bouteille à la main, le fusil contre le mur; ils n'avaient plus la force de se lever... Il faut tout dire : les gueux de toute espèce, qu'ils soient du peuple, ou qu'ils soient des seigneurs, font la honte de la nation et du genre humain.

XXVIII

Nous sortîmes de là sans tourner la tête.

Des centaines d'autres bandes, en blouse, en haillons, en uniformes de gardes nationaux, avec des fusils, des drapeaux, des haches, des baïonnettes emmanchées, arrivaient pêle-mêle en courant, par la place du Carrousel, par les quais, par la rue de Rivoli, et de partout.

Quelques élèves de l'École polytechnique, des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, l'épée au côté, le petit chapeau à cornes sur l'oreille, essayaient d'adoucir ces gens des faubourgs, aux guenilles pendantes, qui ne les regardaient seulement pas et continuaient leur chemin en criant d'une voix enrouée :

« A bas les vendus !... A bas les corrompus !... Vive la république ! »

Aussi loin que pouvaient s'étendre les yeux, on ne voyait que cela; tout venait de notre côté comme un débordement.

« A la Commune, Jean-Pierre ! » me dit Emmanuel.

Et tout à coup l'idée de la grande République me frappa l'esprit; je fus bouleversé d'enthousiasme. Nous allongions le pas en traversant les masses, et répétant toujours :

« A la Commune, citoyens ! à la Commune ! »

Plusieurs s'arrêtaient et finissaient par nous suivre, criant comme nous :

« A la Commune ! »

Mais les grandes fenêtres des Tuileries, qu'on voyait derrière par-dessus les grilles; les papiers qui s'envolaient, les drapeaux qui flottaient, les cris, les coups de fusil, tout ce spectacle immense les détachait bientôt de notre troupe; ils se repentaient d'avoir perdu du temps, et se remettaient à suivre le torrent.

En approchant de l'Hôtel de ville, le long des quais, par-dessus les barricades éboulées, nous n'étions plus qu'une dizaine. En ce moment, à la hauteur du pont Notre-Dame, quelqu'un s'écria :

« Les municipaux ! »

Alors nous étant retournés, nous vîmes venir derrière nous plusieurs escadrons de municipaux à cheval. Tout mon sang ne fit qu'un tour. Ah! nous n'étions plus désarmés, maintenant, on ne pouvait plus nous écraser comme de la paille! Mais ils s'avançaient au pas, le sabre au fourreau. Les barricades renversées

sur leur route, et d'autres encore restées debout sur le quai de Gèvres, les empêchaient de nous charger. Ils battaient en retraite de Paris.

L'idée de la vengeance me passa par la tête comme un éclair, et je couchai en joue leur général, à cent pas. Lorsqu'il me vit,—car ses yeux tournaient de tous les côtés : en haut, en bas, en avant, en arrière,—il prit tout de suite une bonne figure, en me saluant avec son grand chapeau bordé de blanc.

Mes bras en tombèrent, et je m'écriai en moi-même : « Tu ne peux pourtant pas tuer un homme qui te salue, Jean-Pierre ; non, c'est impossible ! » Mais d'autres en grand nombre venaient alors du pont et des rues voisines ; ils se jetèrent en avant et se mirent à crier :

« Faisons-les prisonniers ! »

Cela me parut meilleur, et tout de suite je pris un de ces municipaux par la bride en lui disant :

« Descendez ! »

Il ne répondit pas. Plusieurs ayant suivi mon exemple, ces escadrons bleus, le casque luisant, le sabre pendant sur la cuisse et l'air sombre, étaient arrêtés dans les pavés, dans la boue, un homme à la bride de chaque file, la baïonnette ou la pique sous le nez du municipal.

Et comme, malgré cela, pas un ne voulait obéir, des enfants venaient encore des barricades se pendre à leurs grandes bottes.

Enfin, tous ces gens semblaient prisonniers. Je me réjouissais d'avance de mener un cheval dans la rue des Mathurins-Saint-Jacques ; lorsque tout à coup le général, qui se trouvait au milieu de la colonne, se mit à crier :

« En avant ! »

Le maréchal des logis, que je tenais par la bride, me donna sur la figure un coup de poing tellement fort, que je fus renversé contre la barricade, la bouche pleine de sang. En même temps, les escadrons partaient ventre à terre. Tous les municipaux avaient fait la même chose à ceux qui tenaient leur cheval par la bride.

C'était un feu roulant des deux côtés de la rue et du pont sur ces pauvres diables. Leurs grosses bottes tournaient en l'air, leurs casques s'aplatissaient sur les pavés, leurs chevaux s'affaissaient en les culbutant à dix pas ; le feu roulait toujours, et l'on voyait au loin, à travers la fumée, les dos ronds des cavaliers penchés en avant, les queues flottantes et les grosses croupes des chevaux, lancés à fond de train au-dessus de ces murs de pavés, où l'on n'aurait jamais cru qu'un cheval pouvait passer.

Quel carnage, mon Dieu !

Le pire, c'est que, une fois la fumée dissipée, nous vîmes deux ou trois d'entre nous souffler la mort, et, sur le pont, d'autres malheureux par tas, la face contre terre, avec des balles dans le ventre. Tous les coups qui n'avaient pas porté sur les municipaux étaient entrés dans la foule, à droite et à gauche.

Voilà le spectacle des guerres civiles !

Un enfant s'en allait tranquillement par-dessus les morts, avec un casque enfoncé jusqu'aux épaules ; des femmes se penchaient aux fenêtres ; des vieilles sortaient, les mains au ciel, criant :

« Quel malheur ! »

Dieu veuille que ces exemples profitent à ceux qui viendront après nous, et que nous n'ayons pas souffert inutilement.

Nous repartîmes de cet endroit, encore pleins d'indignation, et nous arrivâmes à la grande porte de l'Hôtel de ville, où des gardes nationaux firent mine de nous arrêter ; mais, comme nous armions nos fusils, ils s'écartèrent et nous montâmes.

C'est sur le grand escalier de l'Hôtel de ville, où tant d'actions terribles et grandioses se sont accomplies durant la Révolution, où tant de paroles généreuses ont été prononcées pour la défense de la justice, c'est là que nous reprîmes un peu de calme, en pensant à ce que de pauvres petits êtres tels que nous étaient auprès de ces hommes de la Commune, auxquels nous devons presque tous nos droits. Oui, tous ces vieux souvenirs bourdonnaient sous les hautes voûtes avec les pas des hommes du peuple, qui montaient fièrement et semblaient dire :

« Nous sommes ici chez nous ! Quand la France parle d'ici à l'Europe, tous les rois tremblent !... »

Un souffle de force et de grandeur me passait sur la figure.

Et sur cette grande terrasse intérieure, éclairée par la voûte,—où des cadavres de municipaux, blancs comme la cire, dormaient pour toujours,—dans cette salle où les premiers révolutionnaires ont fini par se tuer de désespoir, lorsque le peuple les avait abandonnés, c'est là que les idées en foule nous vinrent devant les morts.

Nous avions fait halte, et nous entendions parler au fond d'une allée à gauche. Au bout de quelques instants, nous prîmes ce chemin. J'étais devant, mon fusil sur l'épaule. Un vieux général, très-petit et la tête blanche, sa large croix sur la poitrine, nous rencontra dans l'allée, et m'arrêta par le bras en me demandant :

« Où allez-vous ?

Leurs grosses bottes tournaient en l'air, leurs casques s'aplatissaient sur les pavés. (Page 103.)

—Nous allons voir ce que disent les autres, lui répondis-je étonné.

—On délibère, fit-il.

—Eh bien! nous voulons aussi délibérer, » dit Emmanuel.

Alors, voyant qu'il ne gagnait rien sur nous, il dit encore, en me retenant toujours :

« Je suis un soldat de 92! »

Et je lui répondis :

« Raison de plus... nous avons les mêmes idées... Voilà pourquoi nous voulons délibérer. »

Il ne dit plus rien et s'en alla.

Nous entrâmes dans la salle où l'on parlait. Elle n'était pas très-grande. Au milieu se trouvait une table en fer à cheval; de l'autre côté, le dos tourné à la rangée de fenêtres vers la place, étaient assis trois hommes en habit noir. Ils écrivaient. Une trentaine d'autres remplissaient la salle. Tout le monde parlait et criait; deux, debout sur des meubles, faisaient des discours.

Nous allâmes nous placer dans l'intérieur du fer à cheval, juste en face des trois hommes en habit noir. Celui du milieu s'appelait Garnier-Pagès, comme je l'ai su plus tard. Il avait de longs cheveux, le front haut, le nez un peu camard, le menton allongé. Il était pâle. Quand nous entrâmes, nos fusils en bandoulière, il nous regarda tout surpris.

Les paroles de la foule montaient et descendaient avec les cris de ceux qui s'égosillaient sur les meubles. On ne pouvait rien comprendre; je ne sais pas ce qu'ils disaient. L'un, ce-

Ces feux éclairaient les sentinelles immobiles au haut des barricades. (Page 108.)

lui de droite, était grand, très-maigre, il avait le nez long et les cheveux gris pendant derrière. Il criait le plus fort.

Chaque fois qu'il criait, ses joues s'enflaient; il parlait du fond de la poitrine, en allongeant ses grands bras comme un télégraphe.

Cela dura bien dix minutes. On répétait autour de nous :

« Garnier-Pagès vient d'être nommé maire de Paris. »

Nous avions mis la crosse à terre, et nous attendions avec patience ce qui pourrait arriver. Un de ceux qui se trouvaient avec nous depuis les Tuileries n'avait pas de chemise, mais une vieille blouse ouverte sur la poitrine. C'est lui que Garnier-Pagès regardait le plus souvent, et puis moi ensuite, à cause du sang qui me coulait de la bouche. Je le voyais, cela l'étonnait, mais il ne disait rien. Seulement, au bout de quelques minutes, l'écrivain à sa gauche l'ayant averti de quelque chose, il leva la main, et tous les assistants se mirent à crier :

« Chut !... chut !... Écoutez !... »

Ceux qui faisaient des discours descendirent de leurs meubles; toute la salle se tut.

Garnier-Pagès se mit à lire ce que l'autre avait écrit. Je me rappelle très-bien que cela commençait ainsi : « Le roi Louis-Philippe vient d'abdiquer... » Mais il avait à peine lu ces mots, que de tous les côtés des cris partaient :

« Non !... non !... Il n'a pas abdiqué... On l'a chassé ! »

Ce qui rendit Garnier-Pagès encore plus pâle. Il faisait signe de se taire, mais il fallut du temps.

Comme le silence commençait, Emmanuel tout à coup lui dit face à face :

« Il nous faut des garanties. »

Cela le surprit beaucoup. Toute la salle écoutait. Il répondit :

« Quelles garanties? »

Emmanuel dit :

« Proclamez la république ! »

Garnier-Pagès répondit :

« Quelle république? Voulez-vous une constituante, une législative?... »

Je vis bien alors qu'il était très-fin, car les gens n'avaient pas encore eu le temps de réfléchir à ce qu'ils voulaient. Emmanuel fut embarrassé; mais un autre derrière, cria :

« N'importe! nous verrons plus tard... Proclamez toujours la république... Le reste ne nous embarrassera pas ! »

Et tout le monde se mit à crier :

« Oui... oui... la république ! »

Ces choses sont tellement dans mon esprit, que je crois encore les voir et les entendre; j'y suis. C'est mot à mot la vérité. Seulement plusieurs parlaient à la fois, criant des paroles qu'on ne pouvait pas comprendre, et Garnier-Pagès faisait semblant de les écouter. Mais je voyais bien qu'il réfléchissait en lui-même comment il pourrait se tirer de là, car à la fin il leva la main, et les gens s'étant tus, il dit d'un air chagrin :

« Messieurs, vous voyez qu'on ne peut rien faire de sérieux dans ce tumulte. Messieurs les secrétaires et moi nous allons passer dans la pièce voisine, et quand notre proclamation sera terminée, nous viendrons vous en donner lecture »

En même temps, sans attendre la réponse, il se leva et les deux autres aussi. Cela causa du tumulte. Au bout de la table, de leur côté, se trouvait une porte; comme ils allaient à cette porte, leurs papiers sous le bras, celui qui n'avait pas de chemise me dit, en se penchant à mon oreille :

« Il trahit !... Est-ce que je dois le fusiller ? »

Mais, malgré ma mauvaise humeur, l'idée de fusiller un homme pareil me parut abominable, et je répondis :

« Non, c'est Garnier-Pagès ! »

Tout le monde avait entendu parler de Garnier-Pagès. — Pendant que nous parlions, ils passèrent dans l'autre chambre.

Une fois hors de notre salle, et la porte refermée derrière eux, ces gens devaient se réjouir de leur bon tour. Nous autres, nous étions là comme des imbéciles.

Tout le monde criait sans écouter ses voisins, de sorte que l'ennui nous gagnait avec la colère. Emmanuel me dit :

« Sortons ! Qu'est-ce que nous faisons avec ces braillards ? »

Nous sortîmes, furieux d'avoir perdu notre temps. Mais, comme nous arrivions sur la plate-forme intérieure, d'où descend le grand escalier, voilà que bien d'autres cris, bien d'autres rumeurs arrivent de la place. Ceux qui venaient des Tuileries, après avoir ravagé les glaces, les tables, les livres, les vases, les tableaux de fond en comble, arrivaient à l'Hôtel de ville; sans parler d'une foule d'autres qui sortaient des quartiers voisins et même des faubourgs. Ils criaient : « Vive la République ! » et tiraient des coups de fusil.

Nous descendîmes bien vite, pour ne pas rester engouffrés jusqu'au soir dans la bâtisse.

XXIX

Nous avions raison, car à peine étions-nous en bas, hors de la grille, que toute cette masse de peuple débordait du quai Pelletier, des rues de la Vannerie, de la Tannerie et du pont d'Arcole, avec des habits galonnés, des franges du trône, des chapeaux de femme, et mille autres guenilles au bout des baïonnettes; sans parler des drapeaux rouges et des drapeaux tricolores dégouttant de pluie et de boue. Tout cela s'avançait, chantait, lâchait des coups de fusil, et malheureusement aussi trébuchait, car on avait vidé les caves de Louis-Philippe, on avait bu tout ce qu'on pouvait boire, et les bouteilles à moitié vides, on les avait jetées aux murs.

Enfin, je suis bien forcé de le dire, c'était honteux pour un grand nombre. Ceux qui boivent un jour pareil, jusqu'à ne plus pouvoir se tenir sur leurs jambes, sont des êtres indignes de soutenir la justice.

Mais que faire? Ce monde innombrable tourbillonnait sur la place, comme un essaim qui cherche un arbre. Nous eûmes encore le temps de gagner le quai aux Fleurs, par le pont Notre-Dame, et là nous fîmes halte pour regarder. Tout était noir de têtes, tout grouillait, tout montait dans la maison commune; et les cris, ces grands cris de la multitude qui s'élèvent comme le chant de la mer, — ces cris qui ne finissent jamais, — à chaque instant semblaient grandir et s'entendre plus loin :

Emmanuel me dit :

« Maintenant Dieu veuille, Jean-Pierre, que les troupes soient bien dispersées ! Dieu veuille

que Bugeaud ne les ait pas réunies sous sa main quelque part, car, avec cette quantité d'ivrognes, qui brûle notre poudre pour faire du bruit, nous serions bien malades. »

Je pensais comme lui :—la bêtise du peuple me faisait frémir.

Et pourtant, c'était encore la moindre des choses. La bataille, c'est la bataille, on s'extermine, on se défend, on n'a peur de rien; ceux qui réchappent réchappent, ceux qui meurent ont leur pain cuit; mais après la bataille, qu'est-ce qui va venir? Qu'est-ce que le pays dira demain! Qu'est-ce que les royalistes, les communistes, les socialistes feront? Qu'est-ce qui sera maître? Est-ce que nous sommes en 92, est-ce que nous sommes en 1830? Est-ce que les Prussiens, les Anglais, les Russes viendront? Quoi...? Quoi?

Quand tout va bien, quand on travaille, quand les soldats montent leur garde, et que les juges rendent la justice; quand les femmes vont à l'église et les enfants à l'école, alors on ne pense à rien, on se figure que tout est en ordre, et que cela continuera dans les siècles; mais quand tout culbute, quand tout est à terre d'un coup, combien d'idées auxquelles on n'avait jamais songé vous arrivent!

Emmanuel et moi nous passions devant le Palais-de-Justice, et, plus loin, sur le pont Saint-Michel, à travers mille espèces de gens qui couraient vers la place de Grève. Nous n'avions pas besoin de nous dire nos idées, elles nous venaient toutes seules; et ce que nous avait demandé Garnier-Pagès :—« Quelle espèce de république voulez-vous? » me paraissait alors plein de bon sens. Je me rappelais le livre de Perrignon, et je m'écriais en moi-même :

« Est-ce que nous voulons une constituante? est-ce que nous voulons un directoire? est-ce que nous voulons des consuls? ou bien est-ce que nous voulons autre chose de nouveau? Si nous voulons quelque chose de nouveau, il faut pourtant savoir quoi. Jean-Pierre, qu'est-ce que tu veux? »

J'étais embarrassé de me répondre; je pensais :

« Si Perrignon était là, bien sûr qu'il t'ouvrirait les idées. »

J'avais aussi des inquiétudes pour ce bon vieux Perrignon, que j'aimais comme moi-même. Nous avions été séparés malgré nous. Qu'est-ce qu'il était devenu?

Emmanuel, la tête penchée, ne disait rien. La nuit descendait. Les gens qui couraient, criaient tous : « Vive la République! » Pas une âme ne savait encore que nous avions un gouvernement provisoire.

Dans la rue Serpente, nous vîmes que le *caboulot* était fermé.

« Arrive! » me dit Emmanuel.

Et nous remontâmes par la rue des Mathurins jusqu'au cloître Saint-Benoît. Il faisait déjà nuit noire; pas un réverbère, pas une lanterne ne nous montrait le chemin. Par bonheur, la porte du restaurant d'Ober était ouverte. Nous entrâmes. Deux quinquets brillaient dans la salle à gauche, et quelques étudiants mangeaient sans rien dire. M. Ober était sorti. Nous posâmes nos fusils dans un coin, près des fenêtres, et l'on vint nous servir.

Dehors, au loin, bien loin, les rumeurs, les cris, les coups de fusil s'élevaient de temps en temps, puis se taisaient. Le tocsin sonnait toujours; mais pendant que nous mangions, tout à coup le gros bourdon de Notre-Dame se tut, ce qui produisit une sorte de silence. On entendait mieux les rumeurs du quartier, le passage des gens dans le cloître.

Emmanuel, à la fin de notre repas, me demanda :

« Qu'est-ce que nous allons faire cette nuit?

—Je ne sais pas, lui répondis-je... puisque tout est fini...

—Moi, dit-il, je vais changer d'habits; mes bottes, à force d'être mouillées, me serrent les pieds.

—Eh bien, allons changer, lui dis-je, et, dans une demi-heure, vingt minutes, réunissons-nous quelque part.

—Oui, tu viendras à la brasserie de Strasbourg, rue de la Harpe. »

Nous sortîmes. Dans ce moment, une foule de gens rentraient déjà dans le quartier; on criait : « Vive la République!—Vive le gouvernement provisoire! » Des étudiants traversaient le cloître; ils parlaient de Lamartine, de Ledru-Rollin, d'Arago. Nous écoutions. Sous la porte Saint-Jacques, au moment de nous séparer, Emmanuel me dit :

« Il paraît que nous avons un gouvernement provisoire; tant mieux, c'est meilleur que rien. »

Il remonta la rue Saint-Jacques. Je la descendis par-dessus les pavés, jusqu'au coin de la rue des Mathurins, où j'allais tourner, quand je vis arriver en face de moi un piquet de trois hommes, conduit par un caporal en chapeau rond et longue capote, qui portait une petite lanterne carrée, et me dit en la levant :

« C'est toi, Jean-Pierre! Je suis content de te retrouver, petit. »

Celui qui me disait cela, c'était Perrignon. Il venait d'établir un poste dans la rue Saint-Jacques, au coin de la ruelle du Foin, pour

tous les hommes de bonne volonté; il conduisait sa première ronde.

On se figure comme je l'embrassai. Je lui promis aussitôt de venir veiller à son poste, après avoir été prévenir Emmanuel.

Nous étions à l'entrée de la rue des Mathurins : je n'eus qu'une centaine de pas à faire pour gagner la maison et monter à ma chambre, où je changeai d'habits. Ensuite j'allai prendre Emmanuel à la brasserie de Strasbourg.

Il pouvait être six heures. Pas un bec de gaz ne brillait dehors. Quelques étoiles troubles se montraient à peine; une petite pluie froide tremblotait dans l'air, et de tous les côtés on entendait déjà crier :

« Qui vive !... qui vive !... »

Dans cette nuit noire, cela produisait un grand effet. L'idée me vint que les Parisiens ont tout de même du bon sens, puisque, dans la crainte de Bugeaud, ils se gardaient tout de suite comme la troupe, pendant que les ivrognes dormaient dans leur coin.

Emmanuel fut bien content d'apprendre ces choses, et nous sortîmes de la brasserie à tâtons.

Dans plus d'un endroit on voyait au loin des feux allumés, avec des hommes assis autour sur les pavés, fumant leur pipe et causant entre eux, le fusil en bandoulière. Ces feux éclairaient les sentinelles immobiles au haut des barricades, et les vieilles maisons à droite et à gauche. La lumière montait toute rouge, comme un éclair, jusqu'aux toits, puis descendait en se resserrant autour de la flamme : tout redevenait sombre.

La masse des pavés nous arrêtait souvent. Plus d'une fois nos pieds tapèrent dans la boue profonde; mais nous arrivâmes pourtant à notre corps de garde, rue Saint-Jacques, l'un des meilleurs du quartier. Il était grand, il avait un lit de camp, un râtelier pour les armes, et une large cheminée à droite en entrant, où le feu petillait et flamboyait comme dans les scieries de notre pays, ce qui vous réjouissait la vue, par un temps de pluie et de brouillard pareil.

Autour d'une grosse table de chêne, les camarades, ouvriers et gardes nationaux, à dix ou quinze, buvaient et mangeaient. Ils avaient fait apporter du vin dans un broc, avec un grand pâté où chacun tranchait à son aise.

« Voici du renfort, s'écria Perrignon tout joyeux, en venant nous serrer la main. Vous avez mangé ?

—Nous sortons de chez Ober, répondit Emmanuel.

—Eh bien ! mettez vos fusils au râtelier. Dans un quart d'heure vous monterez la garde. »

Les autres continuaient à boire, à rire, à se raconter ce qu'ils avaient fait depuis trois jours. L'un parlait de l'attaque du Château-d'Eau, l'autre de la fuite du roi, un autre de l'enlèvement du trône, qu'on avait brûlé sur la place de la Bastille.

Chacun avait vu quelque chose d'extraordinaire, et c'est là que j'entendis pour la première fois un garde national chanter l'air « *Par la voix du canon d'alarme,* » etc., dont plus tard les gens eurent les oreilles tellement remplies, qu'ils s'écriaient : « Mon Dieu ! si nous entendions seulement encore une fois le bruit des charrettes et les cris des marchands d'habits ! Quel malheur ! Cela ne finira donc jamais ! »

Ce garde national avait tous les couplets écrits sur un morceau de papier; il chantait d'une petite voix tendre, et nous répétions tous en chœur :

« *Mourir pour la patrie! Mourir pour la patrie!...* »

Les larmes nous en venaient aux yeux.

Perrignon, assis derrière avec nous, sur le lit de camp, nous racontait l'envahissement de la Chambre, où se trouvait déjà la duchesse d'Orléans avec ses deux enfants; la manière honteuse dont les députés satisfaits l'avaient abandonnée,—lorsque le général Bedeau, sur la place de la Concorde, leur demandait des ordres, et que personne, ni les ministres, ni le président, n'osait en donner; — l'arrivée du peuple, et l'obstination de cette veuve, habillée en noir, au milieu du débordement, malgré les cris et la fureur; son calme, lorsque Marie et Crémieux demandaient le gouvernement provisoire, et que Lamartine faisait un discours superbe, déclarant que la nation seule pouvait décider ce qu'elle voulait selon la justice.

« Elle serait restée là, dit-il, en saluant toute pâle ceux qui prononçaient des mots pour elle; rien n'aurait pu la forcer de partir, si la grande multitude n'avait à la fin rempli tous les bancs, et si Ledru-Rollin n'avait en quelque sorte proclamé la république. Alors le torrent l'entraîna. »

Perrignon disait que le courage de cette femme l'avait attendri; que pas une reine de France n'avait encore montré la même fermeté; seulement que dans cette race de satisfaits,—qui depuis dix-huit ans approuvait tout, votait tout les yeux fermés, — pas un seul n'avait eu le courage de se faire tuer pour la défendre !

Il disait aussi que malheureusement ces

êtres sans cœur ne manquent jamais sous aucun gouvernement, qu'ils arrivent tout de suite se mettre à table, en écartant les bons citoyens des deux coudes, en parlant de leur dévouement, en ayant encore l'air de se sacrifier, la bouche pleine et le ventre gonflé de nourriture; mais qu'au premier coup de feu tous disparaissent comme des ombres; qu'ils trouvent leur peau trop délicate pour recevoir un accroc!

« J'ai vu ça, mes enfants, disait-il; l'affaire de 1830 m'a découvert la bassesse humaine. Combien pensez-vous qu'il y avait de combattants derrière les barricades, hier et avant-hier? Quelques centaines! Eh bien! demain vous verrez les vainqueurs sortir de terre par milliers, comme les limaces après la pluie; ils lèveront le sabre et crieront, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles : « Rangez-vous! Tambours, battez la charge! En avant! » Si le mot de république pouvait changer cette bassesse en grandeur, ce serait magnifique, mais je n'ose pas seulement l'espérer. »

Perrignon, assis au bord du lit de camp, nous parlait de la sorte; Emmanuel et moi nous l'écoutions en silence; derrière nous Quentin et Valsy dormaient comme des bienheureux.

Il faut savoir aussi qu'à chaque instant des *rondes* arrivaient, ramenant des prisonniers. C'étaient les soldats de la caserne du Foin ou d'ailleurs, dispersés le matin, et qui pensaient s'en aller à la nuit. Mais en sortant des allées, ces pauvres garçons de la Bretagne, de la Normandie, de l'Alsace, n'avaient pas fait cinquante pas qu'ils entendaient crier : « Qui vive! » Et l'on pense si cela les étonnait de voir la sentinelle en casquette ou en chapeau, l'arme prête, remplir leur service et leur crier :

« Passez au mot d'ordre! »

Ils arrivaient tout doucement, et on leur disait :

« Allez au poste! »

Là, sur la porte du corps-de-garde, ils voyaient les citoyens réjouis de la victoire, qui leur criaient :

« Arrivez ici, camarades!.... Réchauffez-vous... Asseyez-vous... Buvez un coup! »

On leur passait le broc, on leur donnait le couteau. Pas un seul ne refusait, au contraire; après avoir passé la journée au fond d'une cour, dans un bûcher ou partout ailleurs, ils étaient bien contents de s'asseoir à table avec les soutiens de l'ordre. Quand on leur demandait :

« Eh bien, qu'est-ce que vous allez faire, maintenant? »

Tous répondaient :

« Mon Dieu, nous allons retourner au village; nous ne comptions pas encore sur notre congé, mais c'est égal, la vieille mère ne sera pas fâchée tout de même de nous voir revenir avant les sept ans. »

Chacun trouvait cela très-naturel, et l'on croyait aussi que tout le monde, à l'avenir, ferait partie de la garde nationale, qui remplacerait l'armée. C'était la première idée qui vous venait. Qu'est-ce que la France aurait eu à craindre, si nous avions tous été soldats, de dix-huit à vingt-cinq ans, pour marcher en cas de besoin, et de vingt-cinq à cinquante pour faire le service de l'intérieur? Les Allemands et les Russes nous auraient laissés bien tranquilles, en se rappelant ce qui leur était arrivé pendant vingt ans, pour s'être mêlés de nos affaires.

Enfin il fallut relever les postes. Perrignon nous avertit, et nous partîmes ensemble à cinq ou six, en descendant la rue Saint-Jacques.

C'est moi qui relevai la sentinelle de la première barricade. Le mot d'ordre était : « Liberté, ordre public! »

Les autres partirent; je restai seul. C'est encore un des grands souvenirs de ma vie : cette nuit sombre, ces hommes qui s'en vont le fusil sur l'épaule et dont les pas se perdent dans le lointain; ces cris de : « Qui vive! » répétés dans la profondeur des quartiers, et qui semblaient dire : « Attention, citoyens! veillez pour la patrie et la liberté! » Et ces rumeurs du côté de la place de Grève, ces coups de fusil que suivent de longs silences où l'on entend la pluie tomber des gouttières; la lanterne cassée, au haut de la barricade, dont la flamme jaune et rouge sort par instant de la vitre humide, éclairant les flaques d'eau à cinq ou six pas :—Oui, c'était quelque chose d'étrange.

J'écoutais! Dans la rue, pas un bruit; au loin, les paroles du corps de garde, les éclats de rire, l'arrivée d'une ronde, les crosses de fusil qui se reposent sur les dalles, le départ d'un piquet, la vieille Sorbonne qui tinte la demi-heure. — Ah! que de pensées vous viennent après une journée pareille!... comme ce qu'on a vu vous repasse devant les yeux :—Ce palais magnifique des Tuileries, ce tumulte sur les quais, ces municipaux, l'Hôtel de ville! — Et maintenant, que va-t-il arriver? Lamartine est là, heureusement, il travaille; dix autres autour de lui, des hommes de cœur, l'aident; ils préviennent la France, ils calment le peuple, ils sont forcés de songer à tout pour nous!

Oui, ce sont de grands souvenirs, pour un

simple homme tel que moi. Souvent je me demande :

« As-tu vu ces choses, Jean-Pierre? as-tu veillé sur cette barricade?... N'est-ce pas un rêve? »

J'étais là depuis environ une demi-heure, écoutant au milieu du silence, et songeant à tous ces changements incroyables survenus depuis trois jours; rien ne bougeait, et ma garde avait l'air de vouloir continuer ainsi, quand au loin, derrière moi, vers la place Sorbonne, des pas se mirent à descendre la rue. Ce n'était pas une ronde, car les gens passèrent devant notre corps de garde sans s'arrêter. Ils parlaient à demi-voix, et, en arrivant au coin de la rue, voyant la haute barricade, ils s'arrêtèrent pour chercher un passage.

Alors, j'armai mon fusil en criant :

« Qui vive! »

Trois restèrent en arrière; un quatrième, un élève de l'Élève polytechnique, grimpa sur les pavés et me dit :

« C'est M. Arago; il se rend au gouvernement provisoire. »

J'avais bien entendu parler de M. Arago, mais beaucoup de gens, par une nuit pareille, des ennemis, peuvent dire :

« Je suis Arago... je suis Lamartine ou Ledru-Rollin. »

On n'est pas forcé de les croire; c'est pourquoi je répondis :

« Allez prendre le mot d'ordre au corps de garde. »

Il descendit, et les trois autres personnes s'avancèrent plus près, à quatre ou cinq pas. L'élève de l'École polytechnique se mit à courir en remontant la rue. Arago était près de la lanterne, que le vent faisait tourbillonner. Je vois encore ce vieillard avec sa longue capote, son chapeau rond, le dos un peu courbé, les mains croisées derrière et la tête penchée. Il ne me regardait pas; il regardait devant lui, toujours à la même place. Je le vois dans cette ombre, les lèvres serrées, celle de dessous avançant sur l'autre, le nez un peu aquilin, les gros sourcils gris, immobile et songeur. Il pensait à combien de choses!

Les autres se tenaient plus loin dans le silence.

Pour Arago nous n'étions pas là, ni les pavés, ni la nuit, ni le vent, ni la lanterne tremblotante, ni l'épais brouillard; dans sa pensée, il voyait la France, le bouleversement de tout, l'armée en déroute, le courage qu'il faudrait pour tout rétablir avec la liberté.

Je ne savais pas, moi, quel était cet homme; je ne savais pas que c'était le plus grand esprit de notre temps, le plus ferme, le plus juste. Je ne savais pas que depuis sa jeunesse il avait travaillé, toujours travaillé, pour grandir et honorer sa patrie, et qu'on parlait dans tout l'univers d'Arago, comme d'un des plus grands génies de l'Europe. Non, je ne pouvais pas me figurer le quart de ces choses! Pourtant de voir là ce vieillard tellement pensif et la figure si noble, j'avais le plus grand respect; des idées de grandeur, de force, de bonté, de justice me passaient par la tête; et depuis que j'ai su quel génie était là devant moi dans cette nuit brumeuse, au milieu de ces événements extraordinaires dont les siècles parleront, depuis, je l'ai toujours comme peint devant les yeux, sur le fond noir des pavés entassés, près de la lanterne qui tourbillonne.

Enfin on accourait du corps de garde, et l'élève de l'École polytechnique me dit à l'oreille :

« Liberté, ordre public! »

Je répondis :

« Passez! »

Perrignon et deux autres camarades étaient aussi venus. Ils se tinrent en arrière. Arago et ses amis passèrent en silence dans la petite allée à gauche; Perrignon se retira.

Il était alors sept heures au moins. J'ai souvent entendu dire depuis qu'Arago se trouvait à l'Hôtel de ville, avec les autres membres du gouvernement provisoire; mais ce que je raconte est sûr. Arago n'est pas arrivé avant sept heures et demie à la Commune. Il faisait nuit dehors comme dans un four; il avait peut-être eu beaucoup de barricades à grimper avant d'arriver à la nôtre; il demeurait peut-être loin, je n'en sais rien; mais voilà ce que j'ai vu moi-même.

Ma faction continua jusqu'à huit heures, et je ne me rappelle rien de nouveau jusqu'au moment où l'on vint me relever.

En entrant, Perrignon me parla du gouvernement provisoire, de Lamartine, d'Arago, de Dupont de l'Eure, etc. Il me disait que la maison était détruite, qu'il ne restait que trois ou quatre vieux pans de murs de 92, qu'aucun incendie ne peut entamer; que les pierres et le mortier ne manquaient pas non plus, mais que, si l'on changeait d'architecte, que si l'un voulait une caserne, l'autre une église, l'autre un phalanstère, on ne viendrait à bout de rien.

Moi, la fatigue m'accablait, je dormais aux trois quarts, et pourtant je me souviens que sa grande crainte était de voir arriver les individus contraires au bon sens, les communistes, les cabétiens, et tous ceux que nous avons vus depuis faire si bien la besogne de nos ennemis.

Entre quatre et cinq heures, il fallut encore monter une garde. Alors le petit jour était arrivé, le danger passé; chacun se retira. Je montai dans ma chambre et je dormis jusque onze heures d'un trait.

XXX

C'est le 25 février qu'il aurait fallu voir le mouvement de Paris au milieu des barricades! cette masse de gens qui sortaient en quelque sorte de dessous terre, en criant « Victoire! » le tambour qui battait le rappel; les braves qui donnaient aux citoyens l'ordre de se mettre en rang; les boutiques des marchands de vin, ouvertes au large, où l'on buvait à la santé de la république; les trois ou quatre listes du gouvernement provisoire affichées aux coins des rues : celle de la Chambre des députés, celle de la Commune, celle de la préfecture de police.

Emmanuel, Perrignon, Valsy et moi, nous étions convenus de nous réunir à la brasserie de Strasbourg, vers dix heures; mais j'avais dormi si longtemps que je n'espérais plus les trouver, et sur mon chemin j'entendais déjà crier :

« Méfiez-vous! ne laissez pas démolir vos barricades... La place du peuple est dans les barricades... Réunissez-vous sur la place de Grève... Observez bien la Commune!... Prenez garde qu'on vous confisque votre révolution comme en 1830! »

Les tambours roulaient. Des individus qu'on ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam levaient le sabre en criant :

« Rangez-vous! »

Quelques-uns, avec des fusils, les écoutaient; ils partaient par escouades de quatre, six, dix, l'arme au bras; pendant que l'autre, le chef, se dandinait devant et se retournait pour voir si ses troupes marchaient en bon ordre.

Le principal était d'avoir un tambour; quand le tambour battait, on emboîtait le pas.

Malheureusement, tous ne voulaient pas se ranger; car, en arrivant à la brasserie de Strasbourg, je vis une confusion auprès de laquelle celle de l'Hôtel de ville, que j'avais vue la veille, n'était encore rien. Tout grouillait, tout parlait, tout criait. Sur chaque table, trois ou quatre orateurs, comme on les appelait, faisaient des discours. Quand on écoutait à droite, on entendait parler de clubs; à gauche, de Vincennes, devant, de phalanstère; derrière, de garanties, de drapeau rouge, de droit au travail; enfin de tout.

C'était tellement nouveau, tellement extraordinaire, que, s'ils avaient parlé chacun à leur tour, on se serait assis par curiosité pour les entendre. Mais ils parlaient tous ensemble sans s'arrêter.

Chacun d'eux avait aussi trois ou quatre camarades qui lui prêtaient attention, et quand il en arrivait de nouveaux, ces trois ou quatre voulaient les faire écouter, en disant : « Écoutez, c'est un tel! » qu'on ne connaissait pas.

Je me souviens que, en regardant au fond de la salle pour tâcher de trouver Perrignon, un de ces hommes en blouse blanche me dit :

« C'est Odénat!... le grand Odénat qui parle! Il a plus de génie que toute la Convention ensemble. »

Et que, m'étant retourné sans savoir lequel était Odénat, un autre me prit par le bras, en disant :

« Écoutez, citoyen, c'est Quilliot.... Il a plus de profondeur dans l'esprit que Saint-Just. »

J'aurais cru que ces gens se moquaient de moi, s'ils n'avaient pas été si graves. Depuis, j'ai vu qu'ils disaient tous la même chose les uns des autres, et qu'ils le croyaient. Dans leur âme et conscience, ils regardaient Arago, Lamartine, Ledru-Rollin, Marie, Crémieux comme bien au-dessous du moindre d'entre eux, et comme ayant pris leur place dans la direction du peuple. Ils le croyaient, s'étant répété cela entre eux pendant des années; mais ils n'étaient pas méchants, ils ne demandaient aux gens que d'avoir la même idée qu'eux sur leur propre compte.

Je regardais donc tout étonné, quand Emmanuel, Perrignon et Valsy, qui m'avaient attendu, sortirent de la brasserie, et nous descendîmes ensemble au *caboulot*. Perrignon marchait devant, sa grosse tête penchée d'un air triste. Tout à coup il nous dit :

« Mes enfants, ce n'est pas une plaisanterie; ce que je craignais arrive, ces saint-simoniens, ces cabétiens, ces fouriéristes, ces communistes de toute sorte se contentent maintenant de parler, ils veulent nous gagner par la douceur; mais comme ils ne peuvent pas tous avoir raison, nous serons forcés de choisir entre eux, et les autres nous tomberont dessus. Ou bien nous les adopterons tous, et nous aurons quinze ou vingt gouvernements qui se feront la guerre; ou bien la nation soutiendra le gouvernement provisoire, et tous seront nos ennemis, des ennemis terribles, parce qu'ils croient avoir rai-

Alors j'armai mon fusil en criant : — Qui vive! (Page 110.)

son. Aujourd'hui, tout se passe encore en douceur; ils sont contents de pouvoir parler; mais demain ils deviendront aigres, et leur aigreur augmentera de jour en jour jusqu'à la bataille. J'ai vu cela! Appuyons-nous au gouvernement, soutenons-le, c'est notre seule ressource. »

Voilà ce qu'il nous dit. Et ce jour-là nous mangeâmes encore au *caboulot* comme à l'ordinaire; puis je rentrai rue des Mathurins-Saint-Jacques, pour écrire à ma bonne vieille mère Balais que nous avions la république.

Le lendemain, entre deux et trois heures de l'après-midi, voyant la foule se porter sur les quais, sans savoir ce que cela signifiait, je pris mon fusil pour descendre jusqu'au pont d'Arcole. La foule augmentait de minute en minute, et, sur la place Notre-Dame, on avait déjà de la peine à passer. J'arrivai pourtant en face de la Commune vers trois heures, et là je montai sur un tas de pierres pour découvrir d'où venait un pareil rassemblement. On n'a jamais vu tant de têtes, tant de baïonnettes, d'étendards pêle-mêle, tant de femmes et d'enfants, de vieux et de vieilles. C'était incroyable !

Quelques figures se montraient de temps en temps derrière les hautes fenêtres de l'Hôtel de ville, et tout de suite des rumeurs immenses s'élevaient et se prolongeaient avec des frémissements sourds, des trépignements et des cris jusqu'au quai des Ormes, et du côté du Louvre, plus loin que le Pont-Neuf. Dieu sait combien de milliers d'âmes attendaient là

Ces choses se passaient le 25 ou le 26 février 1848. (Page 111.)

quelque chose d'extraordinaire. — Excepté le chant de *la Marseillaise*, qui s'élevait tantôt à droite, tantôt à gauche, tout semblait calme. Seulement comme l'air était humide et que les femmes ne pouvaient plus s'en aller, on les entendait se plaindre et demander à partir ; mais on ne bougeait pas, on aurait craint de perdre de vue la mairie un instant.

Après mon arrivée, cela dura plus d'une demi-heure.

Tout à coup un grand murmure s'étendit sur la place; ceux qui chantaient se turent. Je m'étais assis; je me redressai bien vite, et du premier coup d'œil, par-dessus cette foule innombrable, ces milliers de casquettes, de chapeaux, de bonnets, d'étendards, je vis quelques hommes, l'écharpe tricolore autour des reins, la tête nue, qui descendaient le grand escalier de l'Hôtel de ville. On entendait murmurer tout bas : « Lamartine, Dupont de l'Eure, Louis Blanc, » etc. C'est là que j'ai vu pour la première fois notre gouvernement provisoire : Dupont de l'Eure, tout blanc et comme affaissé; on le soutenait par les bras. La vue de ce pauvre vieillard, venu dans l'intérêt du peuple, vous remuait le cœur. Les autres paraissaient encore jeunes auprès de lui.

Tous descendirent cet escalier sombre, jusque devant une espèce d'estrade, dont Lamartine monta les marches. Il était grand, droit, sa tête grisonnait, l'écharpe tricolore couvrait sa grande taille maigre. Il tenait à la main un papier qu'il avait l'air de lire, mais il ne lisait pas et parlait d'abondance; et, malgré le grand

murmure de la place, je l'entendais comme si j'avais été près de lui.

« Citoyens, dit-il, le gouvernement provisoire de la République vous annonce de bonnes nouvelles. La royauté est abolie, la république proclamée. Le peuple exercera ses droits politiques. Des ateliers nationaux sont ouverts pour les ouvriers sans salaire. L'armée se réorganise. La garde nationale s'unit indissolublement avec le peuple, pour fonder l'ordre de la même main qui vient de conquérir la liberté. Enfin, messieurs, le gouvernement provisoire a voulu vous apporter lui-même, le dernier décret qu'il vient de délibérer et de signer dans cette séance mémorable : l'abolition de la peine de mort en matière politique..... C'est le plus beau décret, messieurs, qui soit jamais sorti de la bouche d'un peuple le lendemain de sa victoire. C'est le caractère de la nation française, qui s'échappe en un cri spontané de l'âme de son gouvernement. Nous vous l'apportons. Il n'y a pas de plus grand hommage au peuple, que le spectacle de sa propre magnanimité ! »

La voix de Lamartine était très-forte, grave et belle. Elle s'étendait sur la place, aussi loin que la voix d'un homme peut aller. Quand il eut fini, des milliers de cris : « Vive la République ! Vive Lamartine ! Vive le gouvernement provisoire ! » s'élevèrent jusqu'au ciel, en se prolongeant le long des quais, sur la place et dans les rues comme un roulement de tonnerre.

On n'aurait jamais cru que la République pouvait tomber; on l'aurait crue forte, éternelle comme la justice. Dieu ne l'a pas voulu ! Peut-être aussi n'étions-nous pas encore dignes de l'avoir !

Ces choses se passaient le 25 ou le 26 février 1848, je ne sais plus au juste; mais je les ai vues.

Et maintenant il faut que je vous raconte la bataille de juin, mille fois plus terrible que celle de Waterloo, puisque les Français combattaient entre eux, et que la victoire des uns ou des autres devait couvrir la patrie de deuil.

Je garde cette histoire épouvantable pour une autre fois, afin que chacun ait le temps de réfléchir à ce que j'ai dit, et que je puisse moi-même rassembler mes souvenirs.

FIN DE L'HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

LES BOHÉMIENS SOUS LA RÉVOLUTION

« Puisque tu veux savoir pourquoi nous avons quitté la France, me dit le vieux bohémien Bockes *, rappelle-toi d'abord la grande caverne du Harberg. Elle est à mi-côte, sous une roche couverte de bruyères, où passe le sentier de Dagsbourg. On l'appelle maintenant le Trou-de-l'Ermite, parce qu'un vieil ermite y demeure. Mais bien des années avant, quand les seigneurs avaient encore des châteaux en Alsace et dans les Vosges, nos gens vivaient dans ce trou de père en fils. Personne ne venait nous troubler; au contraire, on nous faisait du bien; nos femmes et nos filles allaient dire la bonne aventure jusqu'au fond de la Lorraine, nos hommes jouaient de la musique; les tout vieux et les toutes vieilles restaient seuls au Harberg, couchés sur des tas de feuilles avec les petits enfants.

« Je te dis, Christian, que nous étions une fourmilière, on ne pouvait pas nous compter. Souvent il rentrait trois et quatre troupes par jour; le pain, le vin, le lard, le fromage ne manquaient pas; tout venait en abondance.

« Au fond de ce creux, nous avions aussi le grand-père Daniel, blanc comme une chouette qui perd son duvet à force de vieillesse, et tout à fait aveugle. On ne pouvait le réveiller qu'en lui mettant un bon morceau sous le nez; alors il soupirait, et se redressait un peu le dos contre la roche. — Deux autres vieilles ratatinées et chauves lui tenaient compagie.

« C'est là, parmi des centaines d'autres,

* Bacchus.

que je suis venu au monde, au moins je le pense. Il est bien possible que ce soit sur un sentier d'Alsace ou des Vosges; mais ce qui me revient d'abord, c'est notre caverne, nos gens qui rentraient par bandes avec leurs cors, leurs trompettes et leurs cymbales.

« Une chose qui me fait encore plus de plaisir quand j'y pense, ce sont mes premiers voyages sur le dos de ma mère. Elle était jeune, toute brune, et bien contente de m'avoir. Elle me portait dans un vieux châle garni de franges, lié sur son épaule, et je passais la tête dans un pli, pour regarder les environs. — Un grand noir, qui jouait du trombone, nous suivait, et me clignait des yeux en riant de bonne humeur. C'était mon père!

« Nous montions et nous descendions. Je regardais défiler les arbres, les rochers, les vallons, les ruisseaux où ma mère entrait jusqu'aux genoux, les fermes, les moulins et les scieries. Nous allions toujours, et le soir nous faisions du feu sous une roche, au coin d'un bois. On suspendait la marmite, d'autres troupes arrivaient, chacun apportait quelque chose à frire. On s'allongeait les jambes, on allumait sa pipe on riait, les garçons et les filles dansaient. Quelle vie! Dans cent ans je verrais la flamme rouge qui monte dans les genêts, les grosses branches qui s'étendent dans l'air,—les étoiles au-dessus; j'entendrais le vent qui passe dans les feuilles, le moulin qui marche toujours, et les hautes grives se répondre d'un bout de la forêt à l'autre.

« Vous autres, vous ne connaissez pas ces choses! Vous aimez un bon feu l'hiver, en racontant vos histoires à la veillée, avec des pommes de terre et des navets dans votre cave. Qu'est-ce que cela, Christian, auprès de notre marmite qui fume dans les bois, quand la lune monte lentement au-dessus des sapinières, quand le feu s'endort et que le sommeil arrive?

« Moi, pendant des heures, j'aurais pu regarder la lune.

« Et le lendemain, au petit jour, quand le coq de la ferme voisine nous éveillait, que la rosée tombait doucement et qu'on se secouait...

« Ah! gueux de coq, nous ne t'avons pas attrapé; mais gare... ton tour viendra!

« Si les chrétiens connaissaient cette vie, ils n'en voudraient pas d'autre.

« Malheureusement, les meilleures choses ne peuvent pas durer. Quelques mois plus tard, au lieu d'être bien à l'aise sur le dos de ma mère, je galopais derrière elle, les pieds nus, et j'en regardais un autre plus petit, crépu comme moi, les lèvres grosses et le nez un peu camard, qui se dorlotait dans mon bon sac, sans s'inquiéter de rien. C'est à lui que le grand noir souriait, et c'est lui que ma mère couvrait bien le soir, en me disant seulement: — « Approche-toi du feu. »

« Je grelottais, et je pensais en regardant l'autre: —« Que la peste t'étouffe! sans toi, je serais encore dans le sac et j'attraperais les bons morceaux. — Je ne le trouvais pas aussi beau que moi. Je ne comprenais pas pourquoi ce gueux avait pris ma place, et je ne pouvais pas le sentir.

« Mais le pire, c'est qu'il fallut bientôt gagner sa vie.

« Tu sauras, Christian, que nous avions chez nous des danseurs de corde, des musiciens et des diseuses de bonne aventure. — Le grand noir essaya d'abord de me faire danser sur la corde, mais la tête me tournait, je croyais toujours tomber, et je m'accrochais avec les mains malgré moi; enfin ce n'était pas mon idée.

« Alors un vieux qui s'appelait Horni m'adopta pour jouer de la trompette, et tout de suite j'attrapai l'embouchure. Après la trompette, j'appris le cor, après le cor, le trombone. Dans toute notre troupe, on n'avait jamais eu de meilleur trombone que moi. Pendant que les autres risquaient de se casser le cou en dansant sur la corde, je soufflais avec un grand courage; et j'allais aussi faire les publications, je battais de la caisse comme un tambour-maître.

« Nous revenions toujours au Harberg, et j'avais déjà cinq ou six petits frères et sœurs, lorsqu'arriva le commencement de la guerre entre tout le monde. Cela commença du côté de Sarrebourg, où les gens se mirent à tomber sur les juifs; on leur cassait les vitres, on jetait les plumes de leurs lits par les fenêtres, de sorte que vous marchiez dans ces plumes jusqu'aux genoux. Les gens chantaient: « *Ça ira!* Tout était en l'air, et je me rappelle que nous avions été forcés de nous sauver de Lixheim, où l'on brûlait les papiers de la mairie devant l'église.

« Le vieux Horni disait que le monde devenait fou. Nous courions à travers les bois, parce que le tocsin sonnait à Mittelbronn, à Lutzelbourg, au Dagsberg; tous les paysans, hommes, femmes, enfants, s'avançaient hors des villages avec leurs fourches, leurs haches et leur pioches en chantant: —« Ça va! ça ira!...» « Plusieurs tiraient des coups de fusil.

« Comme nous arrivions à la nuit sur le plateau de Hâselbourg, Horni s'arrêta, car il ne pouvait plus courir; il étendit la main du côté de l'Alsace, et tout le long des montagnes, au-

dessus des bois, je vis les châteaux et les couvents brûler jusqu'aux frontières de la Suisse. La fumée rouge montait dans le ciel! —Nous tremblions comme des malheureux.

« En arrivant vers une heure du matin à la caverne du Harberg, aucun bruit ne s'entendait; nous croyions que tous nos gens venaient d'être exterminés. Par bonheur, ce n'était rien; notre monde restait assis dans l'ombre sans oser allumer du feu; et toute cette nuit, les troupes arrivaient de Lorraine et d'Alsace, disant: — Tel château brûle! Telle église est en feu! Dans tel endroit on veut pendre le curé!... Dans tel autre on chasse les moines!.. Les seigneurs se sauvent!.. Le régiment d'Auvergne, qui est à Phalsbourg, a cassé tout ses officiers nobles; il a nommé des caporaux et des sergents à leur place, etc., etc.

« Cette extermination dura plusieurs années. Les paysans étaient las des couvents et des châteaux; ils voulaient cultiver la terre pour leur propre compte.

« Nous autres, à la fin, nous avions repris courage, et nous recommencions nos tournées. Tout était changé, les gens avaient des cocardes à leurs bonnets, ils se mettaient tous à prêcher et s'appelaient citoyens entre eux; les semaines avaient dix jours, et le dimanche s'appelait *décadi*, mais cela nous était bien égal et même nous vivions de mieux en mieux, parce que les citoyens laissaient leurs portes ouvertes, en criant que c'était le règne de la vertu.

« Pas un seul d'entre nous n'avait de défiance, lorsqu'un matin, au commencement des foires d'automne, au petit jour, et comme les bandes allaient se mettre en route, la vieille Ouldine vit une quinzaine de gendarmes à l'entrée de la caverne, et derrière eux une ligne de baïonnettes. Aussitôt elle rentra, les mains en l'air, et chacun allait voir. Des paysans arrivaient aussi plus loin avec une longe file de charrettes pour nous emmener. Tu penses, Christian, quels cris les femmes poussaient; mais les hommes ne disaient rien. C'était le temps où l'on coupait le cou des gens par douzaines, et nous croyions tous qu'on allait nous conduire à Sarrebourg pour avoir le cou coupé.

« Malgré nos cris, on nous fit sortir deux à deux. Le brigadier disait: « Ça ne finira donc jamais! »

« Nous étions près de deux cents. — Les femmes et les petits enfants montaient sur les charrettes. Les hommes et les garçons marchaient derrière, entre deux files de soldats.

« Lorsqu'on fit sortir le vieux Daniel et la vieille Margareth, à peine étaient-ils dehors, au grand air, qu'ils moururent tout de suite. On les mit tout de même sur une charrette. Horni, Kleinmichel et moi, nous suivions en pleurant. Toutes nos femmes étaient comme mortes de frayeur. On ne voulait pourtant pas nous faire de mal, on voulait seulement nous forcer d'avoir des noms de famille, pour nous reconnaître à la conscription.

« Tous les gens des villages où nous passions venaient nous voir et nous appelaient aristocrates.—Une fois à Sarreboug devant la mairie, au milieu des soldats, on nous fit monter, l'un après l'autre, prendre des noms, qu'on écrivait sur un gros livre.

« Le père Grébus eut de l'ouvrage avec nous jusqu'au soir. — On nous forçait aussi de choisir un logement ailleurs qu'au Harberg.

« C'est depuis ce temps que je me suis appelé Bockes. J'étais alors un grand et beau garçon de vingt ans, tout droit, avec une belle chevelure frisée. « Toi, me dit le maire en me regardant, tu ressembles au dieu du bon vin; tu t'appelleras Bockes! »

« Il dit au vieux Horni qu'il s'appellerait Silénas, à cause de son gros ventre, et tout le monde riait. — On nous relâcha les uns après les autres.

« Horni, Kleinmichel et moi, nous restions ensemble dans une chambre au Bigelberg; nous courions toujours les foires, mais, depuis que nous avions des noms et qu'on nous appelait citoyens, la joie s'en était allée.

« Aussi, lorsqu'un peu plus tard on voulut nous forcer de prendre des métiers et de travailler comme tout le monde, Silénas me dit:

« Écoute, Bockes, tout cela m'ennuie. Quand j'ai vu les Français brûler les couvents et les châteaux, j'étais content; je pensais: — Ils veulent se faire bohémiens! — Mais à présent je vois bien qu'ils sont fous. J'aimerais mieux être mort que de cultiver la terre comme un gorgio*. Allons nous-en! »

« Et le même jour nous partîmes pour la Forêt-Noire.

« Voilà cinquante ans que nous roulons dans ce pays, Kleinmichel et moi. Les Allemands nous laissent bien tranquilles! Pourvu qu'on leur joue des valses et des *hopser* pendant qu'il boivent des chopes, ils sont heureux et ne demandent pas autre chose. — C'est un bon peuple! »

* Chrétien.

FIN.

LA GUERRE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Au voleur! au voleur! (Page 1)

PREMIÈRE SÉRIE — SOUWOROW L'INVINCIBLE

PREMIER TABLEAU

LE DÉPART DE SOUWOROW

La grande place d'Alexandrie. A gauche, la boutique du fripier Zampieri, encombrée de manteaux, de chaussures, de vêtements. A droite, un café. Au fond, la cathédrale Saint-Laurent. Les fenêtres, les balcons autour de la place regorgent de monde. La foule encombre les marches et les porches de la cathédrale, où se chante le *Te Deum*. L'orgue, par instants, se fait entendre au-dessus des voix innombrables. Les banderoles, les drapeaux, les bannières aux couleurs de la Russie, flottent partout. Un régiment de cosaques traverse la place; le fripier Zampieri et sa fille Marietta déploient des vêtements à l'étalage.

SCÈNE PREMIÈRE

ZAMPIERI, MARIETTA, SOLDATS RUSSES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, puis JONAS.

VOIX NOMBREUSES.

Vivent les Russes! Vivent les libérateurs de l'Italie! Vivent les soldats de Souworow!

(Grandes acclamations qui se prolongent dans les rues voisines. Jonas paraît à droite.)

ZAMPIERI, apercevant un cosaque qui cherche à décrocher une paire de bottes avec sa lance.

Au voleur! au voleur! (Il sort en courant.)

LE COSAQUE.

Hourra! (Il pique des deux et disparaît à gauche.)

JONAS, s'approchant de l'échoppe.

Hé! maître Zampieri, encore un peu... (Il montre la paire de bottes en souriant. Zampieri se retourne.)

ZAMPIERI.

C'est vous, Jonas! (S'adressant à sa fille). Marietta, rentre bien vite les marchandises de l'étalage.. Dépêche-toi.

MARIETTA.

Oui, mon père.

ZAMPIERI, s'approchant de Jonas.

Nos bons amis les cosaques ont des lances si longues, et des baïonnettes si pointues, qu'elles accrochent toujours quelque chose en passant.

JONAS, riant de bon cœur.

Ne dites pas à des Italiens qu'ils mentent... Ne dites pas à des Russes qu'ils volent!...

ZAMPIERI.

Et qu'est-ce qu'il ne faut pas vous dire, à vous?

JONAS.

Dites ce que vous voudrez, je ne vous croirai pas.

ZAMPIERI, souriant.

Jonas, vous êtes un honnête homme.

JONAS, regardant à droite et à gauche d'un air comique.

Je n'ai pas de témoins, Zampieri, vous l'auriez payé cher.

(Tous deux rient et se serrent la main.)

ZAMPIERI, montrant les troupes qui défilent.

Eh bien! ils partent... Ils quittent décidément l'Italie.

JONAS.

Oui, Souworow ne pouvait plus s'entendre avec les généraux autrichiens, ça menaçait de prendre une mauvaise tournure; il va rejoindre le corps d'armée russe qui est en Suisse.

ZAMPIERI.

Ma foi, Jonas, je ne suis pas fâché de les voir partir. Ces Russes sont les plus grands voleurs de la terre.

JONAS, avec ironie.

A quoi pensez-vous, maître Zampieri! Parler ainsi des sauveurs de la foi, des restaurateurs de l'ordre, des vainqueurs de Cassano, de la Trebia, de Novi, des libérateurs de l'Italie...

ZAMPIERI, s'emportant.

Eh! tous ces libérateurs ne pensent qu'à nous dépouiller!...

JONAS, avec vivacité.

Prenez garde... on pourrait vous entendre. (Il indique du regard des soldats de police, qui font circuler la foule. Zampieri se calme subitement. Jonas l'attire sur le devant de la scène.) Je viens vous proposer une affaire, Zampieri.

ZAMPIERI.

Quoi?

JONAS.

Deux cent cinquante habits russes, cent paires de souliers, des pantalons, des épaulettes, des pompons.

ZAMPIERI.

De l'hôpital Saint-Laurent?

JONAS.

Non, tout arrive de Novi, c'est marqué à la baïonnette.

ZAMPIERI.

Et le prix?

JONAS.

Deux cent vingt ducats en bloc.

ZAMPIERI.

Écoutez, Jonas, apportez-moi cela dans mon magasin... Je ne peux rien dire avant d'avoir vu la marchandise.

JONAS.

Quand?

ZAMPIERI.

Quand l'arrière-garde de Souworow aura quitté Alexandrie. Je connais l'intendance russe, elle reprend volontiers ce qu'elle a vendu, pour le vendre une seconde fois.

(Grand tumulte au fond; quelques officiers russes passent au galop.)

VOIX NOMBREUSES.

Vivent les Russes! Vivent les sauveurs de l'Italie!...

(Acclamations.)

ZAMPIERI.

Quels braillards!

JONAS.

Bah! laissez-les faire; ils criaient aussi fort au passage de Bonaparte... Si les Français reviennent...

L'ESPION OGISKI

déguisé en crieur public, traversant la place, un paquet de brochures sous le bras.

Histoire d'Alexandre-Basilowitche Souworow, vainqueur de Kinburn, de Foxhani, du Rymnik, d'Ismaïl, de Praga. Histoire de Souworow, fameux généralissime du tzar Paul. Histoire du vainqueur de Cassano, de la Trebia, de Novi. Histoire de Souworow l'invincible!

(Il disparaît à gauche, en recommençant : — Histoire, etc.)

PLUSIEURS VOIX, dans la rue à gauche.

Par ici! hé! par ici!

(En ce moment Zampieri aperçoit des enfants, qui grimpent aux piliers de son échoppe.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, puis un DOMESTIQUE

ZAMPIERI, criant.

Descendrez-vous, canailles! Descendrez-vous!

(Les enfants se laissent glisser et se sauvent.)

JONAS.

Quelle race!

LE DOMESTIQUE, arrivant tout essoufflé.

Le signor Zampieri?

ZAMPIERI, arrivant derrière.

Me voilà.

LE DOMESTIQUE.

Signor Zampieri, la signora Isabella vous demande de lui faire la grâce...

ZAMPIERI, encore fâché.

Je sais... je sais... la signora veut voir passer le feld-maréchal Souworow, avec son petit casque et son grand sabre... Il lui faudrait une fenêtre sur la place... Toutes mes fenêtres sont louées.

LE DOMESTIQUE.

Pour la signora...

ZAMPIERI.

Pour la signora Isabella, j'entends bien. Toutes mes fenêtres sont louées, il fallait venir hier.

LE DOMESTIQUE, d'un accent pathétique.

Ah! signor Zampieri, vous êtes cruel.

ZAMPIERI, avec emportement.

Hé! je ne puis pas trouver de fenêtres dans ma maison, quand il n'y en a plus.

LE DOMESTIQUE.

Oh! signor Zampieri, pour la signora!

ZAMPIERI, se fâchant.

Allez au diable! Pour la signora!... pour la signora!

MARIETTA, arrangeant des vêtements à l'étalage.

Allez chez l'épicier du coin, tenez là... il en a, lui.. mais dépêchez-vous, le *Te Deum* va finir.

LE DOMESTIQUE, s'en allant.

La sainte Madone vous entende! signora Marietta.

ZAMPIERI, à Jonas.

Quel ennui... Des fenêtres... des fenêtres, pour voir passer ce vieux barbare!...

JONAS, regardant les balcons.

Je voudrais bien en avoir quelques-unes à louer, cela ne m'ennuierait pas du tout, au contraire.

(Un général russe et un vieillard en costume d'émigré paraissent à droite.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LE GÉNÉRAL RUSSE
LE VIEILLARD

LE VIEILLARD.

Ainsi, général, c'est une chose positive : je puis en informer le Comité royaliste?

LE GÉNÉRAL.

Oui, monsieur le comte. Nous sommes aujourd'hui le 10 septembre. Le 16 et le 17 l'armée se concentrera à Bellinzona. Le 19 nous attaquerons le Saint-Gothard; le 20 et le 21 nous pousserons l'ennemi dans la vallée de la Reuss; le 22 nous serons maîtres d'Altorf, où Linken et Jellachich doivent nous attendre; le 24 nous battrons Masséna, et six semaines après nous entrerons à Paris.

LE COMTE.

Dieu vous entende, général.

LE GÉNÉRAL.

Il n'y a pas le moindre doute à concevoir. Tout a été prévu par le feld-maréchal; les ordres les plus précis ont été expédiés au général Korsakow d'attaquer Masséna de front le 24, pendant que nous le prendrons à revers....

LE COMTE.

Je vous crois, général... J'ai la confiance la plus absolue dans le génie de l'illustre feld-maréchal Souworow... mais cette marche de toute une armée, — qui traîne des canons et des bagages, — à travers les plus hautes montagnes de l'Europe, où l'ennemi s'est fortifié depuis deux mois, me paraît tellement extraordinaire...

LE GÉNÉRAL, souriant et lui posant la main sur le bras.

Nous connaissons exactement la force et les positions de l'ennemi. L'officier qui a porté à Korsakow les ordres du feld-maréchal a traversé, en revenant, la vallée de la Reuss et le massif du Saint-Gothard. Il a tout vu!... Quant aux bagages, à la grosse artillerie, ils fileront, sur les Grisons, par Chiavenna. Nous ne prendrons avec nous que les pièces de montagne, transportables à dos de mulet. — Je vous le répète, monsieur le comte, vous pouvez écrire au Comité royaliste de se tenir prêt à nous appuyer vigoureusement... Qu'il envoie des agents en Alsace et en Lorraine... Qu'il prépare un mouvement à Paris.

LE COMTE.

Général, les royalistes sont prêts; ils n'attendent que l'entrée du feld-maréchal Souworow en France, pour courir aux armes et proclamer Sa Majesté Louis XVIII. Nos agents remplissent les administrations; nous avons des intelligences dans les ministères et dans le Directoire : si l'armée de Masséna manque de vêtements et de vivres, si elle meurt littéralement de faim au milieu des neiges de la Suisse, c'est au Comité royaliste qu'en revient l'honneur. Du reste, la France est lasse de ce ridicule système de liberté et d'égalité.

LE GÉNÉRAL.

En ce cas, tout ira plus vite encore que nous ne l'espérions. (Tendant la main au comte.) Au revoir donc, monsieur le comte; à bientôt.

LE COMTE, lui serrant la main.

Au revoir, général:

(Le général s'éloigne.)

LE GÉNÉRAL, se retournant au moment de sortir, et criant.

A Paris... dans six semaines...

LE COMTE.

A Paris !...

(Le général fait de la main un geste d'adieu et sort par la gauche; le comte se perd dans la foule. Jonas et Zampieri ont entendu les dernières paroles du vieillard et du général.)

SCÈNE IV

JONAS, ZAMPIERI, MARIETTA

JONAS.

Il paraît qu'ils marchent sur Paris.

ZAMPIERI.

Oui, depuis qu'ils ont gagné deux ou trois batailles, ces Russes ne doutent plus de rien.

MARIETTA.

C'est bien loin, Paris?

ZAMPIERI.

Derrière les Alpes... A deux cents lieues plus loin que la Suisse.

MARIETTA.

Pauvres gens!

ZAMPIERI.

Je te conseille de les plaindre; ils n'avaient qu'à rester chez eux.

(Rumeurs au fond, cris : — Voici les grenadiers !)

VOIX NOMBREUSES.

Vivent les grenadiers de Rymnik !... Vivent les vainqueurs de la Trebia !...

(On voit défiler une colonne de grenadiers.)

CRIS A GAUCHE, dans la rue.

Halte !... Arrêtez !...

ZAMPIERI.

Qu'est-ce que c'est?

JONAS, faisant quelques pas dehors, puis rentrant.

Un encombrement dans la rue des Foins.

ZAMPIERI.

Comment passer avec des bagages dans une rue pareille? un véritable boyau!

JONAS.

Ça les regarde; ils en verront bien d'autres en Suisse, sans parler des coups de canon.

(On voit paraître à droite une charrette. Sur la charrette est assise contre une tonne, des sacs et un chaudron, une vieille femme, toute grise et toute ridée; c'est Hattouine la cantinière. Une jeune fille, Ivanowna, tient le cheval par la bride. Tout le monde regarde.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, HATTOUINE. IVANOWNA

HATTOUINE, criant avec colère.

Hue !... hue donc !...

IVANOWNA.

Attendez, mère Hattouine, la rue est fermée là-bas.

HATTOUINE, criant.

Qu'on démolisse la rue !... qu'on démolisse la rue ! Les grenadiers de Rymnik ne doivent jamais être arrêtés... Hue ! hue !...

ZAMPIERI.

Oh ! la vieille sorcière !... vous l'entendez ?

JONAS, riant.

C'est la plus vieille cantinière de l'armée russe, maître Zampieri. L'autre jour, à la caserne Saint-Joseph, je me suis laissé dire qu'elle a fait toutes les guerres depuis soixante ans, en Prusse, en Turquie, en Crimée, en Pologne, et que Souworow l'aime comme ses yeux.

ZAMPIERI.

S'il aimait la petite, à la bonne heure, je comprendrais ça. C'est la fille de cette vieille?

JONAS.

Non, c'est une Polonaise. La mère Hattouine l'a adoptée au pillage de je ne sais quelle ville. Voilà du moins ce que m'a raconté le chirurgien des grenadiers de Rymnik.

ZAMPIERI.

La jolie créature !

(L'encombrement augmente. Ivanowna tire le cheval par la bride hors de la foule, du côté de l'échoppe de Zampieri. Au même instant, un jeune officier russe, à cheval, fend la presse et s'arrête près de la charrette.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, IVANOWITCHE

IVANOWITCHE.

Hé ! vous voilà... je vous cherche depuis une heure.

HATTOUINE.

Est-ce que tu n'es pas à l'avant-garde ?

IVANOWITCHE.

Oui, et c'est justement pour cela que je voulais vous voir. Qui sait si je vous rencontrerai d'ici quinze jours.

HATTOUINE.

Ce n'est pas pour moi que tu viens?

IVANOWITCHE, tendant la main à Ivanowna.

Non ! pas tout à fait, *matouchka* *.

HATTOUINE.

Oh ! le gueux, il ose encore le dire ! — Allons, embrasse-la, va... il n'y a pas de mal.

IVANOWITCHE, tenant toujours la main de la jeune fille.

Veux-tu, Ivanowna ?

IVANOWNA.

Oh ! oui !...

(Elle met le pied sur la botte d'Ivanowitche ; il l'attire à lui et l'embrasse.)

HATTOUINE, riant.

Ah ! ah ! ah !

IVANOWITCHE, riant aussi.

Maintenant je suis content... je puis m'en aller. Rien ne vous manque pour la route, Ivanowna.

IVANOWNA.

Non, rien, Ivanowitche.

HATTOUINE.

J'ai ma tonne pleine d'eau-de-vie, mon sac rempli de farine, et mon chaudron plein de lard. Qu'est-ce qu'il nous faut de plus ?

IVANOWITCHE.

Oui, *matouchka*, tout ira bien, nous arriverons à Paris, et là-bas, nous ferons le mariage.

HATTOUINE.

Quand tu seras capitaine, Ivanowitche, rappelle-toi ce que je t'ai dit : pas avant !

IVANOWITCHE.

Oh ! soyez tranquille, je serai capitaine !... Nous allons avoir des batailles en Suisse. (Il tient toujours la main d'Ivanowna.) N'est-ce pas, Ivanowna, le pope de Paris nous mariera ?

IVANOWNA.

Si la mère Hattouine le veut... moi, je serai bien contente.

HATTOUINE.

Quand il sera capitaine ! Je vous donnerai mes âmes en Esthonie ; vous aurez cinquante âmes qui travailleront pour vous. Mais je veux qu'il soit capitaine.

IVANOWITCHE.

Hé ! si je ne le suis pas bientôt, ce ne sera pas ma faute. (On entend la voix d'Ogiski à gauche.)

OGISKI.

Histoire de Souworow !... Qu'est-ce qui demande l'histoire d'Alexandre - Basilowitche Souworow, généralissime des armées du tzar Paul ; vainqueur de Cassano, de la Trebia, de Novi ! Qu'est-ce qui veut l'histoire de Souworow l'invincible ?...

IVANOWITCHE, regardant par-dessus la foule, et levant la main.

Hé ! par ici... par ici... l'histoire de Souworow.

* Mère.

OGISKI, fendant la presse.

On demande l'histoire de Souworow ?

IVANOWITCHE.

Oui, par ici.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, OGISKI

OGISKI, présentant la feuille à Ivanowitche.

Voici, capitaine, l'histoire de l'illustre feld-maréchal.

HATTOUINE, riant.

Il t'appelle capitaine, Ivanowitche, ça vaut deux *kopecks* de plus.

IVANOWITCHE.

Et je veux qu'il les ait. Tiens, mon brave.

OGISKI.

Merci, commandant.

IVANOWITCHE.

Ah ! le gueux, il va m'appeler général, il faudra que je lui donne ma bourse. (Pliant la feuille. — A Ogiski.) Tu n'es cependant pas Italien ?

OGISKI.

Pardon, colonel !

IVANOWITCHE, secouant la tête.

Un Italien avec des cheveux blonds et des yeux bleus ! Regardez-moi ce gaillard-là, mère Hattouine. Vous avez vu des figures de tous les pays depuis soixante ans, est-ce qu'il n'a pas une tête de Slave ?

HATTOUINE, regardant Ogiski.

C'est pourtant vrai !

OGISKI, à Hattouine.

Votre Seigneurie me fait trop d'honneur !

IVANOWITCHE, riant.

Ah ! voilà qui tranche la question ! Du moment qu'il appelle la vieille *matouchka* : Votre Seigneurie ! — ça ne peut être qu'un Italien.

HATTOUINE, riant.

Oui... oui... c'est un véritable Italien... Ah ! le gueux... Il me fait du bon sang !...

(Ils se mettent tous à rire. Ogiski salue et sort par la droite, en criant : — Histoire de Souworow, etc. — Le défilé recommence.)

IVANOWITCHE, tendant le papier à Ivanowna.

Tiens, Ivanowna, tu liras ça à la mère Hattouine le soir, au bivouac, ça lui rappellera ses anciennes campagnes. Et maintenant, en route ! Je vous ai vues, rien ne vous manque, je pars tranquille... Allons, Ivanowna, allons, *matouchka !*...

(Il leur serre la main et part.)

IVANOWNA, criant.

Tu viendras nous voir en chemin.

IVANOWITCHE, se retournant et agitant la main.

Oui... oui... quand je pourrai... Chaque fois...

(Il disparaît à gauche.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, moins IVANOWITCHE et OGISKI

JONAS, à Zampieri.

Un gaillard qui m'a l'air heureux!

ZAMPIERI.

Je crois bien, il a de bonnes raisons!...

JONAS, voyant les grenadiers défiler.

Voilà que tout se remet en marche, la rue des Foins est débouchée.

HATTOUINE.

Hue! hue! passe-moi la trique, Ivanowna; cette vieille bique ne va plus.

IVANOWNA.

Oh! non, nous ne sommes pas si pressés.

(La charrette sort. La foule augmente sur la place.)

JONAS, montrant les grenadiers.

De beaux hommes! ces grenadiers russes, maître Zampieri.

ZAMPIERI.

Oui, mais quand on pense que dans un mois ou deux, la moitié, peut-être les trois quarts seront exterminés...

JONAS.

Que voulez-vous? Chacun sa partie.

(Les cloches de la cathédrale s'ébranlent. Des cavaliers russes paraissent à droite, conduisant par la bride des chevaux richement caparaçonnés. Grande rumeur, cris : «Faites place!... Faites place!...» Des troupes entrent et se rangent en bataille à droite et à gauche, en faisant refluer le monde dans les rues voisines.)

ZAMPIERI.

Voici la fin du *Te Deum*.

JONAS.

Oui, il est temps que je m'en aille. On va cerner la place, pour le passage de Souworow. Ainsi, c'est entendu, maître Zampieri, j'apporterai les habits chez vous?

ZAMPIERI.

Après le départ des Russes. Quant aux pompons et aux épaulettes, vous pouvez les garder, ça ne vaut pas une bonne prise de tabac.

(Il présente sa tabatière à Jonas; tous deux prennent une prise en riant.)

JONAS.

Allons, bonjour, mademoiselle Marietta, bonjour Zampieri.

MARIETTA.

Bonjour, signor Jonas!

(Il sort par la droite. Zampieri se rapproche de sa boutique. Au même instant, les portes de la cathédrale s'ouvrent tout au large, les chants de l'église débordent sur la place. Les fenêtres, les balcons se garnissent de curieux. Des milliers de cris : «Vive Souworow!» s'élèvent. La foule se tasse. Des officiers autrichiens en petite tenue sortent du café à droite, et se rangent devant les fenêtres; d'autres paraissent au balcon. La porte de la maison attenante à celle de Zampieri s'ouvre; des voisins et des voisines en sortent. Ogiski paraît au fond, son paquet de brochures sous le bras.)

SCÈNE IX

ZAMPIERI, MARIETTA, OGISKI, OFFICIERS AUTRICHIENS, VOISINS ET VOISINES

UNE VOISINE.

Maître Zampieri, laissez-nous regarder sous votre échoppe.

ZAMPIERI.

Ne vous gênez pas, voisine, que personne ne se gêne; seulement, prenez garde qu'on n'enlève quelque chose.

LA VOISINE.

Soyez tranquille, nous veillerons.

(Les nouveaux venus se placent derrière les piliers. Silence. L'orgue se fait entendre.)

UN MAJOR AUTRICHIEN,
à un de ses camarades qui entre par la droite.

Vous n'assistez donc pas au *Te Deum* de l'illustre généralissime, capitaine Braun?

LE CAPITAINE.

Hé! que voulez-vous, mon cher commandant, les propos de l'invincible Souworow sur l'armée autrichienne sont difficiles à digérer. Depuis sa grande manœuvre de Novi...

UN OFFICIER, avec ironie.

Oh! la belle manœuvre!

LE MAJOR.

Formez trois colonnes massives; faites détruire la première, mitrailler la seconde, et la troisième entrera. Avec soixante mille hommes, vous en écraserez vingt mille. Barbare!

UN VIEIL OFFICIER.

Barbare si l'on veut, major, mais barbare de génie. Il a découvert cela, c'est quelque chose.

LE MAJOR.

C'est vrai, il a le génie de l'insolence. (S'animant.) Comment! traiter de vieux soldats, de vieux officiers, qui n'ont jamais reculé devant le devoir, qui, dans cinq campagnes, ont soutenu l'honneur de leur drapeau, contre des généraux tels que Bonaparte, Hoche, Jourdan, Moreau, les traiter de petits-maîtres... dire qu'on mettra les petits-maîtres à la porte... Et cela quand on arrive le dernier, pour jeter

lourdement ses baïonnettes dans la balance. Allons donc... Allons donc... du génie !...

LE CAPITAINE.

Patience, major, patience, l'illustre généralissime part pour la Suisse; il va faire sa grande manœuvre en présence de Masséna...

CRIS, sur la place.

Vive Souworow ! vive Souworow !

(Souworow paraît sur les marches de la cathédrale, entouré d'une foule d'officiers russes. C'est un petit vieillard d'apparence faible et délicate, la bouche grande, l'œil perçant, la figure et surtout le front couverts de rides innombrables, dont la mobilité donne à sa physionomie un caractère bizarre. Il est vêtu d'une culotte, d'un gilet et d'un habit de basin blanc. Un petit casque de feutre, garni de franges vertes, coiffe sa tête chauve; de hautes bottes à retroussis lui montent jusqu'au-dessus des genoux. Il est tellement maigre et fluet, que ses habits ont l'air de tenir à peine sur lui, et que son grand sabre traînant, suspendu à un ceinturon, fait pencher son corps à gauche.)

LA VOISINE, debout devant l'échoppe.

Le voilà !... c'est lui... le voilà !... Seigneur Dieu, que de monde... Il descend des marches... C'est le vieux blanc qui monte à cheval... Vous le voyez, Marietta ?

MARIETTA.

Oh ! oui... qu'il est beau !...

(Redoublement d'enthousiasme.)

CRIS INNOMBRABLES.

Vive Souworow !... Vive le vainqueur de la Trebia !...

(Le chant de l'orgue cesse, grand silence.)

UN OFFICIER RUSSE A CHEVAL, accourant du fond.

Portez armes !... Présentez armes !...

(Les tambours battent aux champs, Souworow, entouré de son état-major, s'avance au pas.)

CRIS IMMENSES.

Vive Souworow ! Vive Souworow ! Vive le vainqueur de Novi ! Vive le libérateur de l'Italie ! Vive le sauveur de la religion !

LE CAPITAINE AUTRICHIEN.

Si tu n'es pas content, Souworow, tu seras difficile...

NOUVEAUX CRIS.

Vive Souworow Italikski !...

(Les femmes agitent leurs mouchoirs aux balcons, et jettent des couronnes. C'est un enthousiasme indescriptible.)

UNE FEMME DU PEUPLE, levant son enfant des deux mains.

Regarde, enfant... regarde... c'est Souworow !...

LE MAJOR AUTRICHIEN.

Voyez donc le vieux Cosaque... sa figure éclate d'orgueil.

OGISKI,

debout sur une table, d'une voix éclatante, en agitant son chapeau.

Vive Souworow l'invincible !...

LA FEMME.

Tu l'as vu, Antonini !... Tu l'as vu, mon enfant ?... Il faut te rappeler...

ZAMPIERI, riant.

Cela lui fera des rentes !...

(Arrivé sur le front de la bataille, Souworow lève la main. Les tambours cessent, le silence s'établit.)

LE MAJOR AUTRICHIEN.

Peuple stupide... Allons-nous-en, capitaine.

LE CAPITAINE.

Mais non ! Voici le plus beau... Il va se vanter comme un charlatan... C'est lui qui aura gagné toutes les batailles... Nous n'aurons rien fait, nous autres...

CRIS dans la foule.

Silence ! silence !...

(La voix d'Ogiski domine toutes les autres.)

LE MAJOR AUTRICHIEN.

Cette comédie me dégoûte...

(Il rentre dans le café. — Silence profond.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW,
au milieu de son état-major, sur le front de bataille.

SOUWOROW, d'une voix éclatante.

Soldats de la sainte Russie ! le tzar Paul, notre père, nous avait envoyés en Occident, pour délivrer l'Italie du joug des athées républicains et rétablir l'ordre légitime. Les républicains sont vaincus, l'Italie est libre, les princes remontent sur leurs trônes ! En quatre mois, nous avons livré six combats, pris huit places fortes et gagné trois grandes batailles. Ces terribles républicains, qui faisaient trembler la vieille Europe, qui avaient battu tant de fois les armées autrichiennes, qui parlaient de détrôner Dieu lui-même ! nous les avons écrasés à Cassano, nous les avons écrasés à la Trebia, nous les avons écrasés à Novi !—Autant de victoires que de rencontres !— Le monde a vu les athées fuir comme des lièvres... Où sont-ils maintenant ? Ceux qui ont échappé au dernier désastre se cachent dans les Apennins; ils n'osent plus affronter nos baïonnettes !

TOUS LES SOLDATS.

Vive Souworow !... Vive le père Souworow !

(Acclamations de la foule qui n'en finissent plus. La figure de Souworow, jusqu'alors impassible, s'anime tout à coup, ses joues tremblent, ses yeux brillent.)

LE CAPITAINE AUTRICHIEN, à ses camarades.

Eh bien, vous l'entendez... J'en étais sûr... Il a tout fait... tout écrasé... L'armée autrichienne...

VOIX NOMBREUSES DANS LA FOULE.

Silence... silence... Chut !... Écoutez !

(Le silence se rétablit.)

Souwarow l'invincible, d'après les gravures du temps.

SOUWOROW, d'une voix vibrante.

Soldats! le tzar est content de vous!—Ce que nous avons si bien commencé, il nous ordonne de le finir : Il nous ordonne d'aller rejoindre Korsakow en Suisse, d'écraser la dernière armée républicaine, comme nous avons écrasé les autres, de marcher sur Paris et de rétablir le roi Louis XVIII sur son trône. Préparez-vous donc à de nouveaux combats, et purifiez vos âmes par la prière. Nous avons des montagnes à gravir, des torrents et des lacs à traverser, des marches forcées à faire, des batailles à livrer au milieu des neiges; mais nous triompherons de tous les obstacles, parce que Dieu est avec nous : C'est sa cause que nous défendons, c'est la cause des rois, de la vérité et de la justice!... Heureux celui qui combat pour la justice, heureux celui qui verse son sang pour le tzar, heureux celui qui tombe pour le Seigneur : Tous ses péchés lui seront remis... il jouira de la vie éternelle!... (Tirant son sabre, et poussant son cheval d'un geste fébrile.) Frères! la dernière heure des républicains est venue... En avant... Et hourra! pour la sainte Russie!...

TOUS LES SOLDATS,

levant leurs bonnets au bout des baïonnettes.

Hourra! pour la sainte Russie!... Hourra! En avant!... A Paris! à Paris!...

(Les officiers brandissent leurs épées. Un coup de canon retentit. Le défilé commence au milieu des acclamations de la foule et des cris des soldats : « A Paris! à Paris! » Cavalerie, artillerie, infanterie, tout s'ébranle. Les couronnes pleuvent des fenêtres, les mouchoirs s'agitent. — Marche guerrière.)

Vous êtes du régiment des hussards de Zeckler. (Page 14.)

DEUXIÈME TABLEAU

LE QUARTIER GÉNÉRAL DE MASSÉNA

Scène de nuit au quartier général de Masséna, sur le mont Albis. C'est une grande salle à la mode suisse, boisée de sapin. Vaste cheminée à droite, où brille un bon feu. Fenêtres nombreuses et rapprochées au fond. Portes à droite et à gauche. Les fenêtres du fond sont ouvertes, et laissent voir dans la nuit les feux de l'armée ennemie, qui scintillent sur le lac de Zurich. A mesure que le jour arrive, on distingue mieux le paysage, la ville, la Limmat, les positions de l'armée austro-russe. Masséna est en reconnaissance avec le chef d'état-major Oudinot; des officiers rédigent ses ordres sur une grande table en sapin; le sous-chef d'état-major Rheinwald les parcourt, les signe et les expédie.

SCÈNE PREMIÈRE

RHEINWALD, ZERNEST

Officiers d'état-major. Quelques hussards dehors, leurs chevaux en main et prêts à partir. Groupes de paysans et de paysannes dans l'attente, sur les côtés.

RHEINWALD, après avoir parcouru un ordre, appelant.

Chaussier?

UN HUSSARD, entrant.

Voilà, mon général.

RHEINWALD, signant et cachetant.

Vous allez porter ça, d'un temps de galop, à Bremgarten. Vous direz au bourgmestre que si la réquisition n'est pas prête au petit jour, il recevra notre visite... Vous m'entendez?

LE HUSSARD.

Oui, mon général. (Il sort.)

RHEINWALD, prenant un second ordre et le parcourant.

Ces braves Suisses se figurent que les armées de la République peuvent vivre de l'air du temps. (Appelant.) Maréchal des logis Trubert! (Un maréchal des logis de hussards entre.) Combien avez-vous d'hommes?

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Cinq hommes de l'escadron, mon général.

RHEINWALD, signant.

Cela suffit. Vous allez prendre à Mellingen un convoi de poudre. Voici l'ordre que vous remettrez au chef du parc d'artillerie Vaubois; vous escorterez les six fourgons jusqu'aux avant-postes de Dietikon, sans retard.

LE MARÉCHAL DES LOGIS, s'en allant.

C'est bon, mon général.

RHEINWALD, criant.

Ayez l'œil à ce que vos hommes ne fument pas leur pipe.

LE MARÉCHAL DES LOGIS, sortant.

On connaît la consigne.

RHEINWALD, appelant.

Michau?

UN CHASSEUR, entrant.

Mon général.

RHEINWALD.

Tu sais lire?

LE CHASSEUR.

Oui, mon général.

RHEINWALD, lui présentant deux ordres.

Lis ça.

LE CHASSEUR, lisant.

Au chef d'escadron Foy. Au commandant Barré.

RHEINWALD, riant.

Tu lis comme un ancien. Eh bien, tu vas porter ces deux ordres au chef d'escadron Foy à Dietikon, et au commandant Barré à Brugg. Dans trois heures, il faut que chacun ait son affaire. Tâche de ne pas te tromper.

LE CHASSEUR, s'en allant.

Pas de danger... c'est trop bien écrit.

RHEINWALD, se levant, à Zernest.

Eh bien, tous nos ordres sont expédiés, commandant?

ZERNEST.

Oui, général.

RHEINWALD, apercevant les paysans qui regardent aux fenêtres, dehors.

Hé! maréchal des logis Forbin, écartez donc ces gens-là. Tout à l'heure ils vont nous envahir.

(On écarte les paysans.)

ZERNEST.

La faim les enhardit.

RHEINWALD.

Ils ne trouveront rien ici... Nous sommes aussi pauvres qu'eux! (Se promenant.) C'est égal, on a beau dire, la République ne nous dore pas sur tranches; le vertueux Barras compte un peu trop sur la bêtise du soldat.

ZERNEST.

Quel tas de gueux, ce Directoire! Quand nous sommes ici depuis six mois, — la dernière armée de la République, — nous laisser périr de faim... nous payer avec du papier dont personne ne veut plus!

RHEINWALD.

Eh! ce n'est pas le Directoire qu'il faut accuser, c'est le ministre de la guerre, Bernadotte. Cet homme-là nous a fait plus de mal que toute l'armée autrichienne.

ZERNEST.

Il espérait décourager Masséna, et lui succéder dans le commandement.

RHEINWALD.

Oui!... ce Gascon ne doute plus de rien, depuis qu'il s'est allié à la famille Bonaparte.

(On entend au loin le cri de : — « Qui vive! » — Rheinwald s'arrête.)

UN OFFICIER, qui vient de sortir, rentrant.

Un courrier sur la route de Bâle.

RHEINWALD, reprenant sa promenade.

Les courriers ne manquent pas; c'est plus facile à nous expédier que des espèces.

ZERNEST, à la fenêtre.

Il arrive au quartier général.

RHEINWALD, riant.

Il nous apporte l'ordre de livrer bataille ; ce sera le troisième depuis un mois.

(Le courrier s'arrête devant les fenêtres. Il descend de cheval.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LE COURRIER, en grosses bottes.

RHEINWALD.

Hé! c'est mon vieux Chabot!

LE COURRIER.

Rheinwald! (Ils s'embrassent; puis, le courrier se retournant :) Zernest, Aiguillau, Guérin, ah! ah! ah! les anciens, comme vous voilà faits! (Il regarde autour de la salle.) Ça ne ressemble guère à la chancellerie!

RHEINWALD.

Tu viens de Paris?

LE COURRIER.

En ligne droite : parti le 5e jour complémen-

taire de l'an VII, à six heures du matin, arrivé à Bâle hier soir, 2 vendémiaire, ou comme disent les muscadins : 23 septembre 1799.

RHEINWALD.

C'est bien marché !

LE COURRIER.

C'est-à-dire que je suis moulu.

RHEINWALD.

Assieds-toi là, près du feu, allonge tes jambes, sèche tes bottes.

LE COURRIER.

Mais dites donc, je voudrais être débarrassé de ma dépêche... Est-ce que je ne pourrais pas voir le général en chef?

ZERNEST.

Il est en reconnaissance, avec Oudinot.

RHEINWALD, riant.

Une dépêche du Directoire ?... (Il ouvre un tiroir.) Tiens, regarde, Chabot, il n'en manque pas.

LE COURRIER.

Qu'est-ce que c'est?

RHEINWALD.

C'est l'ordre de livrer bataille. Sais-tu ce que Masséna va te répondre?

LE COURRIER.

Quoi?

RHEINWALD, imitant l'accent méridional de Masséna.

Je ne veux pas livrer bataille; je veux gagner la bataille. Si quelqu'un veut perdre la bataille, que le Directoire l'envoie... Voici ma démission ! moi je ne veux pas risquer la dernière armée de la République... Je veux gagner la bataille !

LE COURRIER.

Ah! voilà ce qu'il répond?

RHEINWALD.

Depuis trois mois, ça n'a pas changé... Mais il te dira encore autre chose.

LE COURRIER.

Qu'est-ce qu'il me dira?

RHEINWALD, imitant l'accent de Masséna.

Si vous m'apportez de l'argent, soyez le bienvenu! Il me faudrait du renfort, il me faudrait des chevaux, il me faudrait des vivres, il me faudrait des munitions, il me faudrait de l'argent. Si vous m'apportez de l'argent, soyez le bienvenu, mais si vous ne m'apportez pas d'argent... hé! laissez-moi tranquille !

LE COURRIER, se grattant la nuque.

Je ne pense pas avoir d'argent dans ma dépêche.

RHEINWALD, riant.

Oh! ne t'inquiète pas, je la mettrai dans le tiroir, et tout sera dit!—Mais raconte-nous donc un peu ce qui se passe à Paris, nous n'avons pas de nouvelles, nous autres.

LE COURRIER.

A Paris... à Paris... tout suit son train ordinaire.

ZERNEST.

Les journaux, les courses au bois de Boulogne, les représentations du *Jeune Henri*, de *Phrosine et Mélidor?*

LE COURRIER.

Oui, c'est toujours la même histoire; cela devient monotone en diable.

UN JEUNE OFFICIER.

Cette monotonie-là vaut bien la nôtre.

RHEINWALD.

Et les muscadins assomment toujours les patriotes?

LE COURRIER.

Parbleu, maintenant qu'ils attendent les Russes !

(Silence.)

RHEINWALD, après s'être promené quelque temps tout pensif.

Ah! mon pauvre Chabot, il est loin déjà le temps où nous quittions notre village, le vieux mousquet sur l'épaule; où tout marchait, hommes et femmes, aux cris de la patrie en danger! Les muscadins, dans ce temps-là, étaient bien petits.

ZERNEST.

Ils le seraient encore, si nous avions les quarante mille vieux soldats que Bonaparte a emmenés en Égypte!

RHEINWALD, se promenant.

Oui, nous n'aurions perdu ni Cassano, ni la Trebia, ni Novi... La France ne serait pas menacée d'une invasion... Mais Bonaparte voulait de la gloire... (Avec amertume.) Ah! ce Bonaparte!

(Silence.)

LE COURRIER, se levant.

Enfin, d'après tout cela, vous ne nagez pas positivement dans l'abondance.

RHEINWALD,
allant à la fenêtre et montrant les malheureux paysans qui sont revenus.

Dans l'abondance?... Regarde! Ce n'est pas assez de souffrir le froid, la faim, de traîner sa guenille, de risquer sa peau tous les jours, il faut encore avoir ce spectacle sous les yeux.

LE COURRIER, regardant.

Qui ça?

RHEINWALD.

Les paysans ruinés par la guerre : des femmes, des enfants, des vieillards, qui viennent nous demander du pain, réclamer contre le soldat, affamé lui-même. Il faut se durcir le

cœur, se rappeler à chaque instant qu'on défend la France ; qu'après soi tout est perdu ; que les émigrés reviennent à la suite des Cosaques, avec leurs titres et priviléges apostillés par le tzar ! Voilà, Chabot, voilà l'œuvre du Directoire, et de son ministre Bernadotte.

LE COURRIER.

Ce n'est pas gai.

RHEINWALD.

Comment veux-tu que ce soit autrement, avec des départements qui doivent livrer des denrées, et qui ne livrent rien ; avec une régie qui doit manutentionner, et qui ne confectionne rien; avec une compagnie particulière qui doit fournir des vivres, et qui renonce au service; avec la fourniture des fourrages laissée aux Suisses, qui voudraient nous voir au diable? Est-ce de cette manière qu'on peut obtenir cent mille rations par jour?

ZERNEST.

Avec tout cela, pas de solde depuis deux mois, des agents royalistes répandus par centaines pour décourager les troupes; l'archiduc Charles qui nous presse au centre, Korsakow, Hotze, Linken, Jellachich, qui menacent nos ailes, et les trois quarts de la République helvétique, qui n'attendent que l'occasion de nous tomber sur le dos.

LE COURRIER.

Enfin, malgré tout, notre ligne de défense est bonne.

RHEINWALD.

Oui, le jour vient, tu peux en juger toi-même. (Ils vont aux fenêtres.) Tu vois cette nappe blanche, en face de nous?

LE COURRIER.

Oui.

RHEINWALD.

C'est le lac de Zurich; la ville au bout, à gauche... Plus loin, sur notre droite, se trouve le lac de Wallenstatt, à une dizaine de lieues. Entre ces deux lacs coule la Linth. Le centre de notre position est ici, sur la chaîne du mont Albis. A gauche, cette rivière qui traverse Zurich, en sortant du lac, c'est la Limmat.

LE COURRIER.

Je vois très-bien, Rheinwald.

RHEINWALD.

Eh bien ! les Autrichiens et les Russes occupent Zurich, l'autre côté des deux lacs et des deux rivières, la Linth et la Limmat. Ils reçoivent des grains, du bétail, des fourrages et des munitions d'Allemagne. Nous autres, nous avons les rochers, les neiges et les torrents de la Suisse à dos, et nous ne recevons rien de France, que des ordres de livrer bataille !

LE COURRIER.

Raison de plus pour attaquer tout de suite; plus on attendra, plus la famine grandira.

RHEINWALD.

Oui, tu crois qu'il vaudrait mieux se casser le cou tout de suite ! Mais ce n'est pas l'avis de Masséna, ni le nôtre. Pour attaquer, il faudrait descendre des collines, et traverser les deux rivières, et les marais à droite et à gauche des lacs, sous le feu de l'ennemi. Tu comprends, Chabot, que ce n'est pas aussi facile que d'avaler sa demi-tasse au café Procope.

LE COURRIER.

Alors, pour trancher le mot, la République est enfoncée !...

ZERNEST.

Une chose nous sauve : depuis sa bataille de Novi, Souworow se fait donner des fêtes à Turin, il ne profite pas de sa victoire.

LE COURRIER.

Mais si, par malheur, il avait l'idée de venir en Suisse rejoindre Korsakow?

RHEINWALD.

Lecourbe, Gudin, Loison et Molitor sont bien là-bas, dans les glaces du Saint-Gothard, avec onze mille hommes pour l'arrêter au besoin; mais si, par malheur la jonction s'opérait, ce serait notre coup de grâce.

LE COURRIER.

Jamais ce fou sauvage n'aura d'idée pareille.

UNE VOIX, dehors.

Qui vive?

ZERNEST, allant aux fenêtres.

La reconnaissance est terminée ; voici le général en chef.

(Aussitôt le courrier se lève. Un groupe d'officiers d'état-major à cheval paraît à quelque distance, en face des fenêtres. Les paysans se précipitent à sa rencontre, en criant d'une voix lamentable. Tumulte au dehors. La salle se remplit d'officiers; quelques paysans et paysannes se trouvent dans le nombre.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR, MASSÉNA, poursuivi par les malheureux.

UN PAYSAN.

Général ! au nom de Dieu, général...

(Il veut l'arrêter.)

MASSÉNA.

Qu'est-ce que ces gens-là?... Qu'est-ce que tout cela? J'avais déjà dit...

UN AUTRE PAYSAN.

Général, le village tout entier vient d'être pillé... J'arrive...

MASSÉNA.

J'avais déjà dit d'écarter ce monde... Ils viennent me redemander leurs vaches, leurs chevaux, leur foin, leur paille... (Apercevant une vieille femme et sa fille, à genoux devant lui, il s'arrête en s'écriant :) Mon Dieu, que voulez-vous que j'y fasse? (S'attendrissant.) On les a pris... on les a mangés... On avait faim !... Que voulez-vous?... moi, je ne suis pas un dieu... Je ne peux pas empêcher les soldats d'avoir faim !...

LA VIEILLE FEMME, en sanglotant.

Général, on nous a tout pris... Je suis vieille... J'ai toujours travaillé pour vivre... maintenant faut-il apprendre à mendier ?

MASSÉNA, ému.

Qui vous a pillé, brave femme, dites?

LA FEMME.

Vos soldats...

MASSÉNA.

De quel bataillon ?

LA FEMME.

Je ne sais pas... Je n'ai pas regardé... ma pauvre enfant criait...

(La fille sanglote.)

MASSÉNA.

Quelle est votre village ?

LA FEMME.

Le hameau de Weerde.

MASSÉNA, à Rheinwald.

Général, vous saurez ce qui s'est passé là... Je veux qu'on me fasse un rapport demain... je veux... (Attendri.) Pauvre vieille mère !... Pauvre fille !... Ils seront fusillés !... mais après... après? (S'éloignant.) La guerre !... Oh! la guerre !...

(Deux sentinelles entrent, et font évacuer la salle par les paysans.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, moins LES PAYSANS

RHEINWALD, présentant le courrier à Masséna.

Un courrier du Directoire.

MASSÉNA.

Un courrier !... S'il nous apporte de l'argent, il est le bienvenu... Oui, le fameux million qu'on nous promet depuis cinq mois, s'il arrive, est le bienvenu (Lisant la dépêche.) Ah! je sais... je sais... on m'a déjà prévenu : le général Muller assiége Philipsbourg... Les Autrichiens feront sans doute un détachement, pour sauver cette place... Ce sera autant de moins le jour de la bataille ! (Tendant la dépêche à Rheinwald.) Tenez, Rheinwald, ce n'est pas de l'argent... mais c'est quelque chose !... (Regardant le feu.) Un beau feu! Allons, messieurs, allons, c'est bien.

(Les officiers qui accompagnaient Masséna sortent.)

RHEINWALD.

Général, faut-il donner des ordres pour introduire ici?...

MASSÉNA.

Oui, je reste, ce beau feu me réjouit. Qu'on fasse venir les ordonnances, les prisonniers, et que les autres s'en aillent... qu'ils s'en aillent tous! (Il jette son manteau et son chapeau sur une chaise. Tout le monde sort, à l'exception de Rheinwald.) Rheinwald, vous écrirez !... Oudinot ne rentrera pas cette nuit... Il surveille le transport des barques, à Dietikon... C'est une opération délicate... Mais demain tout sera prêt, et si l'occasion se présente !...

(Il s'assied, les jambes étendues en face du feu, et bâille dans sa main d'un air rêveur. Deux factionnaires se promènent derrière les fenêtres, qu'un aide de camp a fermées avant de sortir. Rheinwald prend un registre et se pose au coin de la table.)

SCÈNE V

MASSÉNA, RHEINWALD

MASSÉNA, d'un air pensif, se parlant à lui-même.

Oui, les Autrichiens manœuvrent; Korsakow les remplace sur la Limmat. (Silence.) Qu'est-ce qu'ils veulent faire? (Regardant une carte.) Qu'est-ce qu'ils veulent faire? (Nouveau silence. — A Rheinwald.) Général, les rapports de Soult, de Mortier, de Turreau et de Lecourbe.

RHEINWALD.

Voici, général.

MASSÉNA, parcourant les rapports.

« Sur la Linth, rien de nouveau... Sur la Reuss, rien... Au Gothard et dans le Valais, rien ! » Ils manœuvrent à notre gauche, voilà... Qu'est-ce que signifie ce mouvement à gauche? (Reprenant la carte.) Je ne vois rien. L'archiduc m'étonne. (Il se lève et se promène quelques instants. — A Rheinwald.) Et toujours pas de nouvelles d'Ogiski ?

RHEINVALD.

Aucune, général.

MASSÉNA.

C'est bien étonnant... Sa dernière dépêche était datée d'Alexandrie ?

RHEINWALD.

Oui, général.

MASSÉNA.

Relisez-la.

RHEINWALD, il cherche la dépêche, puis il la lit.

« Alexandrie, le 1er septembre 1799. Au « général Masséna. De grands événements « se préparent. Souworow se concentre à

« Alexandrie. Ses forces sont de 18,000 « hommes d'infanterie, 4,000 cavaliers et « 28 pièces de montagne. Le bruit court qu'il « part pour la Suisse, mais rien encore n'est « assuré. J'aurai soin de vous tenir au cou- « rant de ses mouvements ultérieurs. — « Ogiski. »

MASSÉNA.

Et depuis pas un mot!... Il se sera fait prendre et fusiller.

RHEINWALD.

C'est peut-être autre chose...

MASSÉNA, s'arrêtant.

Quoi?

RHEINWALD.

Un espion... cela se gagne... le fameux million aurait pu le retenir avec nous.

MASSÉNA, secouant la tête.

Je suis sûr d'Ogiski!... ce n'est pas un espion comme Pfersdorf, et tous les autres... C'est un homme qui se venge... Il est Polonais!... Je l'ai connu en Italie, dans la légion polonaise... parmi les plus braves!...

RHEINWALD.

Un soldat se faire espion!

MASSÉNA.

Hé! que voulez-vous? quand le ciel et la terre vous abandonnent! Souworowa mis la Pologne à feu et à sang... Il a fusillé, pendu, déporté les patriotes... Ogiski hait ce vieux barbare... C'est tout naturel... Il s'est fait espion pour se venger...

(On voit des prisonniers, entourés de soldats, s'arrêter devant les fenêtres.)

RHEINWALD.

Voici les prisonniers, général.

MASSÉNA, s'asseyant.

Ah! bon... qu'ils entrent!

(Rheinwald sort sur la porte, et fait signe d'introduire un prisonnier.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, UN HUSSARD DU RÉGIMENT DE SZEKLER

MASSÉNA, se retournant à demi sur sa chaise.

Vous êtes du régiment des hussards de Szekler, à ce que je vois?

LE PRISONNIER.

Sous-officier aux hussards de Szekler.

MASSÉNA, l'observant.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

(Le prisonnier baisse la tête.)

RHEINWALD.

Il commandait une patrouille, interceptée aux avant-postes de Dattwyl, la nuit dernière, entre onze heures et minuit.

MASSÉNA.

On fait beaucoup de patrouilles maintenant, sur la Limmat!

LE PRISONNIER.

Beaucoup.

MASSÉNA.

Qu'est-ce qui se passe donc? Je ne comprends pas, moi, ces patrouilles? (Le prisonnier se tait.—Masséna d'un ton indigné:) Ce n'est pas assez pour les hussards de Szekler, d'avoir assassiné les plénipotentiaires de la République, à Rastadt... ils traversent encore la Limmat pour piller... Et puis on répand le bruit que ce sont les Républicains qui pillent.

LE PRISONNIER, intimidé.

Nous ne pillons pas, général.

MASSÉNA.

Je m'étonne qu'on ne vous ait pas massacré, en vous reconnaissant pour un Szekler! Je dis que les hommes qui assassinent des plénipotentiaires ne méritent pas qu'on les traite comme des soldats... Vous êtes des hussards de grande route... des pillards de nuit... Je vais faire un exemple!

LE PRISONNIER, intimidé.

Nous étions en éclaireurs, général.

MASSÉNA.

Sur la rive gauche de la Limmat?

LE PRISONNIER.

Oui, général...

MASSÉNA, haussant les épaules.

Il n'y a rien à éclairer sur la rive gauche de la Limmat... Vous n'avez pas de postes de ce côté de la rivière.

LE PRISONNIER, avec hésitation

On pouvait nous observer...

MASSÉNA.

Qu'est-ce que nous pouvions observer?... Qu'est-ce qui se passait donc? (Silence du prisonnier.) Non, toutes ces patrouilles ne sont que des prétextes... Vous avez traversé la rivière pour piller... Je dis qu'il faut fusiller les pillards... (s'adressant à Rheinwald.) Général...

LE PRISONNIER, vivement.

Il y avait un défilé sur la route...

MASSÉNA.

Sur quelle route?...

LE PRISONNIER.

Sur la route de Hongg à Schaffhouse...

MASSÉNA.

De l'autre côté de la Limmat?

LE PRISONNIER.

Oui.

MASSÉNA, jetant un coup d'œil sur la carte.

A onze heures de la nuit?...

LE PRISONNIER.

Oui, général.

MASSÉNA.

Beaucoup de régiments?

LE PRISONNIER.

Beaucoup.

MASSÉNA.

De la cavalerie et de l'infanterie?

LE PRISONNIER.

Oui.

MASSÉNA.

Et des canons?

LE PRISONNIER.

Oui.

MASSÉNA, le regardant d'un air sévère.

Je saurai ça... s'il ment... c'est un pillard... Je ferai fusiller tous les pillards! (Silence.) Et ce défilé... c'étaient des Autriciens?

LE PRISONNIER.

Oui, général.

MASSÉNA.

Il n'y avait pas de Russes?

LE PRISONNIER.

Non.

MASSÉNA.

Alors les Autrichiens s'en vont, et laissent les Russes? (Fixant le prisonnier) Où vont-ils?...

LE PRISONNIER, baissant la tête.

Je ne sais pas.

MASSÉNA.

Prenez garde!... Rappelez-vous que vous êtes des hussards de Szekler, et que votre gouvernement n'a pas encore donné satisfaction de l'assassinat de nos plénipotentiaires... Nous pourrions bien nous faire justice nous-mêmes. (Brusquement.) Voyons... regardez-moi... (Le prisonnier lève vivement la tête.) Où allait l'armée autrichienne?

LE PRISONNIER, à voix basse.

Le bruit courait que nous allions en Souabe.

MASSÉNA.

Avec l'archiduc?

LE PRISONNIER.

Oui.

(Silence.)

MASSÉNA, secouant la tête. A part.

Ce n'est pas possible!... (Haut, à Rheinwald.) Ce hussard de Zeckler ment... Il s'est fait prendre pour me tromper...

LE PRISONNIER, relevant la tête.

Général... épargnez un vieux soldat... Je vous ai dit tout ce que je savais...

(Entre un officier d'état-major par la droite.)

L'OFFICIER.

Général, un homme désire vous parler.

MASSÉNA, contrarié.

Plus tard... (Se ravisant.) Qu'est-ce qu'il est?... Qu'est-ce qu'il veut?

L'OFFICIER.

C'est un bourgeois du canton de Zurich... il arrive des avant-postes... voici deux mots de lui.

MASSÉNA, jetant un coup d'œil sur le papier.

Ah! bon... bon... Je le connais... c'est un de nos fournisseurs. Qu'il vienne.... (L'officier sort. A Rheinwald.) Faites sortir le prisonnier par ce côté-là... Qu'on le garde au poste... J'aurai peut-être besoin de l'interroger de nouveau? (Bas, montrant le papier à Rheinwald.) C'est Pfersdorf... vous savez... il se gêne devant le monde...

RHEINWALD, de même.

C'est bien, général, j'attendrai vos ordres dans la pièce voisine.

(Il sort avec le prisonnier par la gauche. Au même instant, Pfersdorf paraît à droite, sous escorte. Il est en gros manteau bordé de fourrure, bottes molles et bonnet de loutre à galons d'argent. Sa figure paraît grave et digne.)

SCÈNE VII

MASSÉNA, PFERSDORF, L'ESCORTE

PFERSDORF, saluant.

Général

MASSÉNA, vivement.

Hé! c'est monsieur Réber... Comment vous portez-vous, monsieur Réber? (Aux hommes de l'escorte.) Allez... ce monsieur, je le connais... c'est un de mes fournisseurs... (L'escorte se retire. Masséna va lui-même refermer la porte vivement et revient.) Vous avez passé par Bâle, Pfersdorf!

PFERSDORF.

Oui, général.

MASSÉNA.

Vous avez vu le banquier?

PFERSDORF.

Oui, général.

MASSÉNA.

Vous avez touché votre argent?

PFERSDORF.

Sans difficulté.

MASSÉNA.

Alors vous êtes content?

PFERSDORF.

Très-content.

MASSÉNA.

Voilà ce que je veux... Il faut que vous soyez content! — Vous me coûtez plus qu'un général de division.

Hé! c'est monsieur Réber... (Page 15.)

PFERSDORF.

Je suis aussi forcé de dépenser beaucoup... Toujours la bourse à la main, général, toujours délier les cordons...

MASSÉNA, vivement.

C'est bien! je ne vous fais pas de reproches, au contraire. Les bons comptes font les bons amis. Maintenant vous arrivez?...

PFERSDORF.

De Zurich!... où j'ai passé quinze jours à l'hôtel de Bellevue, avec les officiers de l'état-major russe.

(Il sourit.)

MASSÉNA.

Qu'est-ce qui se passe?

PFERSDORF.

De grands changements... L'armée autrichienne se retire en Souabe.

MASSÉNA, vivement.

En Souabe!... Est-ce bien vrai?...

PFERSDORF.

C'est positif.

MASSÉNA.

Et qu'est-ce qu'elle va faire en Souabe?

PFERSDORF.

Elle va débloquer Philipsbourg.

MASSÉNA, secouant la tête d'un air de doute.

Il ne faut pas soixante mille hommes pour débloquer Philipsbourg; vingt-cinq ou trente mille suffisent!

Mes bons amis, encore un coup d'épaule. (Page 19.)

PFERSDORF.

Oui, général, mais les Autrichiens et les Russes ne pouvaient plus s'entendre. En arrivant avec ses vingt-cinq milles Russes, Korsakow voulait attaquer tout de suite. L'archiduc Charles, lui, ne voulait pas. Depuis ce temps, les soldats des deux empereurs ne pouvaient plus se voir; les Russes traitaient les Autrichiens avec mépris, les officiers se refusaient le salut.

MASSÉNA, ram.

Hé! les Russes sont des héros... Ils sont fiers, les Russes, ils gagnent toujours, à Cassano, à la Trébia, à Novi... C'est juste, ils ne doivent pas le salut aux Autrichiens! Et Korsakow est aussi un bien plus grand général que l'archiduc... il ne doit pas non plus recevoir d'ordres... Je comprends... je comprends!... Je tiens avec les Russes!...

PFERSDORF.

L'archiduc Charles a profité de l'invasion des Français sur le Mein, pour s'en aller; il a déclaré que son premier devoir était de couvrir les États du duc de Wurtzbourg et de l'électeur palatin... Et maintenant l'armée autrichienne est en route pour Philipsbourg

MASSÉNA, d'un accent pénétrant.

Toute l'armée?

PFERSDORF.

Trente bataillons et quarante-deux escadrons; j'ai couru moi-même à Schaffhouse pour les voir défiler... Je voulais être sûr... J'ai compté moi-même.

MASSÉNA, d'un accent bref, en se levant.

C'est bien ! (Il fait trois ou quatre tours, l'air absorbé ; puis revient s'asseoir brusquement.) Et qu'est-ce qui reste en position

PFERSDORF.

L'archiduc a laissé le général Hotze sur la Linth, pour défendre les petits cantons, avec vingt mille hommes et les trois régiments suisses à la solde des Anglais ; son quartier général est à Wésen. Le général Korsakow commande ses vingt-cinq mille Russes; son quartier général est à Zurich; et le général Nauendorf, avec dix mille hommes, reste sur la rive droite du Rhin, pour former un corps de réserve; il observe le val d'Enfer et les villes forestières.

MASSÉNA, qui s'est remis à marcher avec agitation, la tête penchée.

Hotze, vingt-cinq mille hommes... Korsakow, vingt-cinq mille... Nauendorf, dix mille... Soixante mille hommes ! (D'un ton d'agitation extrême, exprimant le doute et l'audace.) Soixante mille hommes !... (S'arrêtant devant Pfersdorf.) Ce n'est pas possible... l'archiduc me connaît... il connaît aussi mes forces !...

PFERSDORF.

Général, avant de partir, l'archiduc lui-même a conduit Korsakow dans chaque position. Il lui disait : — un régiment ici... un bataillon là ! — Et le Russe lui répondait : — Oui, un régiment autrichien, cela veut dire un bataillon russe !... Un bataillon autrichien, cela veut dire une compagnie russe !

MASSÉNA, d'un ton gagneur.

Ah ! si les compagnies russes valent des bataillons autrichiens, Korsakow a raison... il est le plus fort !...

PFERSDORF.

Vous ne croiriez jamais, général, ce que les jeunes officiers russes racontent à leur table!

MASSÉNA.

Quoi?

PFERSDORFF.

Qu'ils marchent sur Paris, et qu'ils vous emmèneront à Saint-Pétersbourg.

MASSÉNA.

Moi?

PFERSDORF.

Oui, général.

MASSÉNA.

J'espère aussi qu'ils viendront à Paris, après la bataille... Mais Saint-Pétersbourg est un peu trop loin, pour y mener soixante-dix mille hommes. (Se rasseyant et regardant la carte.) Laissons ces jeunes gens fumer leur cigare ; la jeunesse voit des châteaux en Espagne. (Changeant de ton brusquement.) Je dis que le départ de l'archiduc est une ruse, pour m'engager à livrer bataille. Je dis qu'il se tient là-bas, tout prêt à revenir au bruit du canon, tomber sur mon aile gauche... L'archiduc est un homme de guerre... il sait ce qu'il fait... Son départ pour la Souabe me livrerait Hotze et Korsakow... On ne court pas de tels risques, pour satisfaire de petites rancunes d'état-major.

PFERSDORF.

Général, je vous affirme que l'archiduc Charles est en route pour la Souabe... qu'il va débloquer Philipsbourg...

MASSÉNA, l'interrompant.

C'est impossible !... A moins que les Russes n'attendent des renforts...

RHEINWALD, paraissant à gauche.

Général, une dépêche d'Italie...

MASSÉNA.

Ah ! (Il reçoit la dépêche, l'ouvre avec précipitation et y jette un coup d'œil. Criant :) Voilà !... Souworow est en route !... (D'un accent de résolution.) Ah ! maintenant, je comprends !... L'archiduc est parti, parce que Souworow vient le remplacer... (Agitant la dépêche avec vivacité.) Maintenant il n'y a plus une minute à perdre... (D'un accent impérieux.) Que le porteur de la dépêche entre... que je lui parle... que je sache... (Rheinwald sort par la gauche.—A Pfersdorf.) Laissez-nous, Pfersdorf.

PFERSDORF, saluant.

Général !...

(Il sort par la droite. Au même instant, la porte de gauche s'ouvre, Ogiski paraît sur le seuil, brisé de fatigue.)

SCÈNE VIII

MASSÉNA, OGISKI, puis RHEINWALD

MASSÉNA.

Ogiski !...

OGISKI.

Oui, général, c'est moi !... La nouvelle était si grave, que j'ai voulu l'apporter moi-même... Je craignais...

MASSÉNA, vivement.

Asseyez-vous ! (Ogiski s'assied.) Souworow a quitté Alexandrie le 10 septembre?

OGISKI.

Avec vingt-quatre mille hommes... j'étais là.... déguisé en crieur public... j'ai tout vu... tout entendu... En partant, il a annoncé à ses soldats qu'il allait rejoindre Korsakow, et qu'après vous avoir écrasé, il marcherait sur Paris, pour rétablir les Bourbons. Son avant-garde était à Bellinzona le 19; elle arrivera aujourd'hui au pied du Saint-Gothard.

MASSÉNA, brusquement.

Nous avons le temps de livrer bataille! (Courant à la porte de gauche.) Rheinwald?

RHEINWALD, entrant.

Général?

MASSÉNA, d'une voix sourde.

Nous allons nous battre!... Le prince Charles est parti pour débloquer Philipsbourg... Souworow vient le remplacer... Le hussard de Szekler avait raison!... Tout le monde à cheval... Faites entrer les officiers d'état-major... Je vais dicter mes ordres. (Rheinwald se dirige rapidement vers la droite.) Pas de bruit... du calme!...

(Rheinwald incline la tête et sort.)

SCÈNE IX

MASSÉNA, OGISKI, puis RHEINWALD

MASSÉNA, se retournant vers Ogiski.

Êtes-vous encore en état de monter à cheval, Ogiski?

OGISKI.

De quoi s'agit-il, général?

MASSÉNA.

De porter mes ordres au général Lecourbe. Vous pouvez lui être très-utile, dans la lutte qu'il va soutenir contre Souworow.

OGISKI, se levant.

Je suis prêt!

MASSÉNA.

Bon! (Il s'assied devant la table. Écrivant.) « Au général Lecourbe. Mon cher général. L'archiduc est parti pour la Souabe, avec trente bataillons et quarante-deux escadrons. Souworow vient le remplacer. Retardez sa marche autant que possible, disputez-lui chaque pouce de terrain. Moi, j'attaque Hotze et Korsakow; aussitôt que j'en aurai fini avec eux, j'arriverai à votre secours, et nous tâcherons d'enfermer Souworow dans les montagnes. Salut et amitié. — Masséna. — Confiance absolue dans le porteur. (Il plie la lettre et la cachette. Se levant.) Voilà! »

OGISKI, recevant la lettre.

Je serai à Altorf entre deux et trois heures.

RHEINWALD, entrant.

Général, tout est prêt... les officiers sont là...

MASSÉNA.

Qu'ils entrent!... (A Ogiski, qui se dispose à sortir:) Prenez un de mes chevaux, Ogiski.

OGISKI, se retournant.

Merci, général!

MASSÉNA, le regardant sortir. A part.

Voilà les plus terribles ennemis de la Russie!

(Les officiers d'état-major entrent et se placent devant les tables. Masséna reste debout.)

SCÈNE X

MASSÉNA, RHEINWALD, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

MASSÉNA, après un instant de réflexion, dictant:

« Quartier général du mont Albis, le 2 vendémiaire, an VIII de la République française. Soldats de l'armée d'Helvétie! Je vais vous conduire au combat... »

TOUS LES OFFICIERS, se levant comme un seul homme.

Vive la République!

TROISIÈME TABLEAU

L'ATTAQUE DU SAINT-GOTHARD

Un chemin creux, profondément raviné, sur la pente du Saint-Gothard. Au-dessus du chemin, une assise à droite, et sur l'assise un chalet, la toiture moussue chargée de pierres. A gauche du chemin, la gorge de Trémola comblée de neige; en face, des rochers à pic jusqu'aux nuages; au-dessus, les cimes blanches du Saint-Gothard. C'est un coup d'œil épouvantable. Une file de soldats russes, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, poussent aux roues d'une charrette embourbée jusqu'aux essieux. Sur la charrette se trouvent Hattouine, son chaudron, ses provisions, sa tonne d'eau-de-vie et une malle en cuir. Ivanowna, devant, tient le cheval par la bride. D'autres soldats russes sur le plateau continuent à défiler. On comprend que la charrette forme, avec les ambulances, une queue de colonne. Quelques cosaques, près du chalet, lèvent les yeux d'un air de stupeur.

SCÈNE PREMIÈRE

HATTOUINE, IVANOWNA, SOLDATS RUSSES

IVANOWNA.

Allons, mes bons amis, allons! encore un coup d'épaule, nous arriverons sur le plateau. Courage!

UN SOLDAT, poussant.

Hue!

UN AUTRE.

Des pierres, Swerkof, des pierres, ou le *kibitk* redescend.

UN AUTRE, apportant une grosse pierre.

Prenez garde! (Il la met sous la roue.) Voilà, nous pouvons un peu respirer.

(La charrette reste comme suspendue sur la pente, le cheval en haut.)

HATTOUINE.

A cette heure, je vois que vous êtes mes enfants; vous n'abandonnez pas la vieille Hattouine!

PLUSIEURS.

Non... non... ne crains rien, *matouchka*, ne crains rien; mais nous aurons du *schnaps* *.

HATTOUINE.

Vous en aurez... Vous en aurez !

UN SOLDAT.

Ah ! quel chemin depuis Airolo, quel chemin !

HATTOUINE.

Oui, j'ai vu de vilains chemins depuis cinquante ans, j'en ai vu partout, dans l'Ukraine, en Crimée, chez les Turcs, j'en ai vu chez les Polonais, mais jamais comme celui-ci.

UN SOLDAT.

Et tout cela, *matouchka*, n'est encore rien... Regarde là-haut... regarde... des rochers... des rochers... de la neige, de la glace.

UN AUTRE.

Comment passer avec le *kibitk* ? Il faudra tout démonter, les roues, le timon; il faudra porter la vieille *matouchka*, la marmite, le tonneau... Saint Nicolas, viens à notre secours !

UN AUTRE, se retournant et regardant en arrière.

Et le beau soleil là-bas... les belles maisons, le bon pain, le schnaps, la viande... Oh ! Italie !... Italie !...

(Il joint les mains.)

IVANOWNA.

Tais-toi, Mikalowitch, tais-toi, nous allons tous pleurer !

HATTOUINE.

Non, ce n'est pas un chemin pour des chrétiens. (Élevant la voix.) Souworow, tu demandes trop à tes enfants ! Le Seigneur a déjà beaucoup fait pour Alexis Basilowitche; mais tu ne regardes à rien, tu cries : —En avant ! en avant ! —Il faut marcher.

IVANOWNA, attirant le cheval.

Allons... courage... hue !

(Tous se remettent aux roues. La charrette franchit le dernier passage, et s'arrête au bord du plateau.)

TOUS LES SOLDATS, d'un ton de satisfaction.

Du schnaps !... *matouchka*, du schnaps !...

HATTOUINE, descendant de la charrette.

Oui, vous l'avez bien gagné ! qu'on pose la tonne là. Ivanowna, sors le gobelet: mes enfants auront du schnaps !

(Les soldats se dépêchent de lever la tonne; ils la posent sur la malle en cuir. Pendant ces préparatifs, d'autres défilent; ceux de la charrette restent seuls.)

* Eau de-vie

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, au bord du plateau; LE MAJOR BELINSKI ET LE DOCTEUR STHAL, au-dessous. (Continuation du défilé.)

LE DOCTEUR, criant au major qui le précède.

Hé ! major, une petite halte... Mon pauvre Jacob n'en peut plus; vous savez qu'il a quinze ans de service.

LE MAJOR.

Je vous avais prévenu de l'abattre après Novi ; c'est une vieille bête ruinée, poussive.

LE DOCTEUR.

Je le sais bien, mais quand on a passé par Ismaïlow ensemble, par Praga, on n'aime pas de se séparer. (Tapant sur le cou de son cheval.) N'est-ce pas, Jacob ?

LE MAJOR.

Il finira par vous laisser en route, docteur.

LE DOCTEUR.

Ce ne serait pas étonnant, dans un chemin pareil. (En ce moment, il lève la tête, et voit le tonneau d'eau-de-vie sur sa malle; sautant à bas de cheval.) Oh ! mille tonnerres !

LE MAJOR.

Qu'est-ce que c'est ?

LE DOCTEUR, tirant son cheval par la bride.

Tous mes instruments écrasés !

(Il veut rouler la tonne.)

HATTOUINE.

Qu'est-ce que tu demandes, coupeur de jambes ?

LE DOCTEUR, aux soldats.

Otez-moi cela, canailles ? (Les soldats enlèvent la tonne. Le docteur ouvre sa malle et regarde.) Dieu soit loué, tout est en bon état.

(Le major, Hattouine, Ivanowna et les soldats se penchent et regardent.)

HATTOUINE.

Ne regardez pas, ce sont les petits couteaux !

LE DOCTEUR, riant.

Les petits et les grands; et nous allons en avoir besoin tout à l'heure ! (Montrant une large scie au major.) Les gueux m'ont fait trembler ! Rien que cette scie anglaise me coûte trois livres sterling.

(Le major, sans répondre, poursuit sa route en criant aux soldats qui continuent de défiler : En avant !... en avant !...)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, moins LE MAJOR
(Ivanowna, toute pensive, regarde défiler les soldats.)

HATTOUINE.

Allons... allons... c'est bon... referme ta caisse... bois plutôt un verre de schnaps.

LE DOCTEUR, après avoir refermé sa caisse, se lève et dit aux soldats :

Hé! Mikalowitche, porte-moi ça dans le chalet. Et vous deux, allez au grenier à foin, et répandez de la paille sur le plancher, du haut en bas. Vous m'entendez! (Levant les yeux, et regardant le défilé.) Ça va chauffer là-haut... Avant une heure, nous aurons besoin des petits couteaux! (Les soldats s'éloignent; Swerkof emmène le cheval du docteur et celui de Hattouine. — Le docteur à Hattouine.) Où est donc le major?

HATTOUINE.

Il est parti tout de suite.

LE DOCTEUR, vidant un verre d'eau-devie, de bonne humeur.

Je pensais bien que la grosse scie lui ferait de l'effet. Hé! hé! hé!

HATTOUINE.

Ah! vieux corbeau, tu ris... tu ris à cause de l'odeur du sang.

LE DOCTEUR, riant.

Cette vieille à des idées drôles. (Il sort une tabatière de sa poche et prise.) Oui, ça va chauffer... Tu te rappelles Praga, Hattouine?...

HATTOUINE, levant les mains.

Praga!... Praga!...

LE DOCTEUR, le nez en l'air.

Eh bien, si je ne me trompe, nous aurons autant d'ouvrage ce soir. Seulement, au lieu d'être des brûlures, ce seront des glissades, des os cassés, et cætera, et cætera! (Il aperçoit les soldats, qui regardent aux fenêtres du chalet, et leur crie:) Vous dépêcherez-vous... vous dépêcherez-vous!

(Les soldats se retirent.)

HATTOUINE, criant.

Ivanowna?

IVANOWNA, éveillée de sa contemplation.

Mère Hattouine!

HATTOUINE.

A quoi penses-tu donc?

IVANOWNA.

Je regarde, mère Hattouine.

HATTOUINE.

Oui, tu regardes si quelqu'un va bientôt passer... Ne crains rien, Axenti Ivanowitche n'est pas loin.

LE DOCTEUR, riant.

Ah! c'est Ivanowitche qu'elle attend!

HATTOUINE.

Hé! la jeunesse... la jeunesse... que voulez-vous?

LE DOCTEUR.

Un brave garçon... et qui n'a pas peur du feu.

HATTOUINE.

Trop brave!... trop brave!...

LE DOCTEUR.

C'est lui qui a porté à Korsakow les ordres du feld-maréchal.

HATTOUINE.

Oui! Pour aller plus vite en revenant, il a traversé tous les républicains.

LE DOCTEUR.

Il est revenu tout de même.

HATTOUINE, riant.

C'est un renard... un fin renard.

LE DOCTEUR.

Souworow est content de lui?

HATTOUINE.

S'il est content! tu penses bien... Il lui a dit: « Axenti, c'est bien... Tâche que je me souvienne de toi... Tu feras ton chemin, Ivanowitche! »

LE DOCTEUR, regardant Ivanowna, du coin de l'œil.

C'est égal, d'avoir un bon ami comme Ivanowitche, qui porte des ordres à travers les républicains, et qu'on fusille tout de suite, quand il se laisse prendre, c'est dur... ça vous donne beaucoup à penser.

HATTOUINE, bas.

Tais-toi.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas comme moi... Je suis vieux, j'ai le nez rouge... mais je me porte bien... les balles ne pleuvent pas autour du docteur Sthâl... Il garde les petits couteaux pour ses camarades.

HATTOUINE, riant.

Tais-toi, vieux hanneton! Tais-toi... le temps des fleurs est passé... Le temps du schnaps est venu... Tiens... bois... mais laisse Ivanowna tranquille.

LE DOCTEUR, prenant le verre.

Vieux hanneton!... C'est un peu fort... Sans le verre de schnaps, Hattouine, je me fâcherais!

HATTOUINE, à Ivanowna.

Allons, décharge le linge du docteur, tout devrait déjà être prêt.

LE DOCTEUR, après avoir vidé son verre.

Oui, il va falloir du linge, pour raccommoder les têtes cassées. Découpez-moi des bandes... (Regardant en l'air.) La colonne approche... nous allons entendre le grand roulement.

(Ivanowna et Hattouine s'asseyent au bord de la terrasse, sur quelques sacs de linge, et se mettent à découper des bandes.)

HATTOUINE, à Ivanowna.

Tiens le linge, je couperai, nous irons plus vite.

LE DOCTEUR, criant aux soldats, qui se sont remis aux fenêtres.

Hé! montez le drapeau noir sur la baraque!

Ces imbéciles ne pensent à rien... Tout à l'heure nous allons recevoir des balles à l'ambulance... Ah! race de crétins!

(Pendant cette scène, le défilé continue. En ce moment, Ivanowna voit monter un nouveau groupe de soldats; au milieu de ce groupe se trouve un jeune officier à cheval, il tient le drapeau russe : c'est Ivanowitche.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, IVANOWITCHE, au milieu de ses soldats.

IVANOWNA, se levant.

Axenti Ivanowitche!

IVANOWITCHE, aux soldats.

Halte! reposez-vous! (Montrant le chemin qui monte.) Tout à l'heure, il faudra courir.

(Il s'approche et prend la main d'Ivanowna; les soldats mettent l'arme au pied. Tous regardent en l'air le défilé qui s'opère lentement.)

LE DOCTEUR.

On vous attendait, Ivanowitche.

IVANOWITCHE, souriant à Ivanowna.

Je pense bien, aussi je me suis pressé.

LE DOCTEUR.

Vous arrivez d'Airolo?

IVANOWITCHE.

Oui, docteur.

LE DOCTEUR.

La colonne du général Strauch est en marche par la gauche?

IVANOWITCHE.

Les trois colonnes sont en marche; celle de Strauch, à gauche, et celle de Schweikoski à droite. Le feld-maréchal Souworow suit la nôtre; il a voulu tout voir: l'organisation des convois, le démontage des canons et des caissons...

LE DOCTEUR.

Nous avons du canon...

IVANOWITCHE.

Vingt-huit petites pièces, pour les trois colonnes. Elles arrivent à dos de mulet. Il a fallu démonter la moitié des cosaques, pour le transport des affûts. Le feld-maréchal a tout surveillé lui-même... Quel homme!... il ne connaît pas d'obstacles!

HATTOUINE.

Oui, plus il vieillit, plus il s'obstine, c'est comme un mulet.

LE DOCTEUR, riant.

Hattouine ne se gêne pas.

IVANOWNA à Ivanowitche.

Ne l'écoute pas, Axenti, ne l'écoute pas...

IVANOWITCHE, riant.

On lui pardonne tout. Souworow lui-même rit des idées de la vieille *matouchka*, quand il est de bonne humeur.

LE DOCTEUR.

Oui, mais c'est une rude montée tout de même, Ivanowitche.

IVANOWITCHE.

Ah! nous ne sommes pas au bout... Si vous la connaissiez comme moi!... (Se retournant à cheval, et montrant les cimes.) Figurez-vous à cinq ou six cents mètres au-dessus de nous, le plateau couvert de retranchements, d'abatis, de fortifications en terre; les rochers à droite et à gauche pleins d'embuscades, et la route au-dessus, qui tourne vingt fois le long de précipices dont il est impossible de voir le fond. Si par malheur votre pied glisse, vous descendez à deux lieues, dans les gorges de Tremola.

LE DOCTEUR.

Les républicains y sont pourtant venus.

IVANOWITCHE.

Oui, mais ils avaient en face d'eux les Autrichiens, et nous avons les Français.

LE DOCTEUR.

Ils sont beaucoup?

IVANOWITCHE.

Six à sept cents sur le plateau, avec le général Gudin.

HATTOUINE.

Tu les a vus? Ivanowitche.

IVANOWITCHE.

Oui, *matouchka*, en revenant de Zurich; ils vivent là-haut de neige fondue et de pain de seigle... Les pauvres diables sont maigres comme la famine.

LE DOCTEUR.

Quels enragés!

IVANOWITCHE.

Sans les trois attaques combinées, malgré nos vingt-cinq mille hommes et Souworow, je n'aurais pas trop confiance. Mais nous arriverons, Ivanowna, ne crains rien.

IVANOWNA.

Tu ne seras pas toujours en tête, Axenti?

IVANOWITCHE.

Non, pour toi, je me tiendrai un peu sur les côtés... où l'on ne glisse pas!

(Il sourit.)

HATTOUINE.

Oui, oui, sur les côtés... quand les balles pleuvent partout..... Allez donc aimer un soldat!

LE DOCTEUR.

Vous en avez bien aimé un, vous, Hattouine.

HATTOUINE.

Que voulez-vous? on est folle une fois au moins dans sa vie. J'espérais toujours en être débarrassée, c'était ma seule consolation, et la sienne c'était le schnaps.

LE DOCTEUR.

Et sur le plateau, Ivanowitche, nous serons maîtres de tout?

IVANOWITCHE.

Sur le plateau du Saint-Gothard, il faudra descendre comme nous montons; il faudra traverser, de l'autre côté, la Reuss, encaissée entre des rochers de six cents pieds à pic, sur des ponts en dos d'âne, plus hauts que le Kremlin, et larges de deux brasses.

HATTOUINE.

Souworow se fait vieux, il perd la tête.

LE DOCTEUR.

Il n'y a donc pas d'autre route pour entrer en Suisse.

IVANOWITCHE, étendant le bras vers la droite du Saint-Gothard.

Il y a la route de Bellinzona à Coire, par Roveredo; mais elle est beaucoup plus longue. Celle-ci coupe au court, et puis elle nous mène sur les derrières de Masséna. Une fois à Altorf, au fond de la vallée de la Reuss, nous prendrons les Français à revers, pendant que Korsakow les attaquera de front.

LE DOCTEUR.

C'est un beau plan, mais difficile à exécuter.

IVANOWITCHE.

Bah! rien n'est impossible à Souworow. Tout ce qu'il entreprend est écrit là-haut! (Il lève la main. — Aux soldats:) En avant! (A Ivanowna, qui le retient:) Ivanowna, il faut que je sois capitaine; tu sais, la vieille *matouchka* veut que je sois capitaine, pour nous marier ensemble.

(Il embrasse Ivanowna, puis galope à la suite de son détachement. Ivanowna le regarde s'éloigner.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, moins IVANOWITCHE

LE DOCTEUR.

Quel brave garçon! Cela ne connaît que l'amour et la bataille.

HATTOUINE.

Oui, et ça ne t'empêchera pas de lui couper les os comme au premier venu, s'il arrive sur le brancard.

LE DOCTEUR.

Quand on arrive sur le brancard, Hattouine, on n'est plus Ivanowitche, on n'est plus Souworow, on n'est plus qu'un homme avec des os cassés, des balles dans le corps, ou la tête aplatie... Moi, je tâche d'arranger la chose si c'est possible; et quand ce n'est pas possible, je les recommande à saint Nicolas. Qu'est-ce qu'on peut me demander de plus?

HATTOUINE.

Allons... l'ouvrage reste en arrière. Tout ce linge devrait être découpé. — Ivanowna?

IVANOWNA.

Mère Hattouine.

HATTOUINE.

Quand tu regarderais cent ans, il est parti!... Si Dieu veut qu'il revienne, il reviendra. Allons, mon enfant, aide-moi; tiens le linge et ne pense plus au reste.

(Ivanowna s'assied, elles reprennent leur ouvrage; les aides du docteur arrivent.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LES AIDES DU DOCTEUR

LE DOCTEUR.

Que voulez-vous?

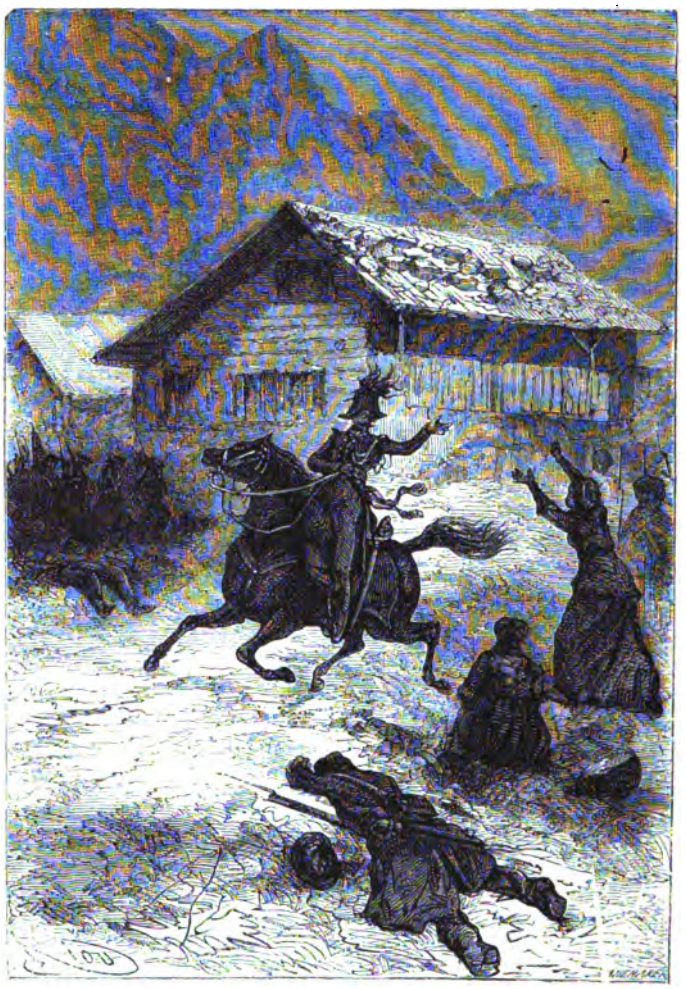
MIKALOWITCHE.

Major, nous avons fait tout ce que vous avez dit: Nous avons répandu de la paille partout, nous avons monté la grande table, ouvert la caisse, et rangé les couteaux au bord; nous avons aussi cherché les baquets. Maintenant, qu'est-ce qu'il faut faire?

LE DOCTEUR.

Maintenant vous ferez ce vous avez toujours fait, imbéciles! Quand on apportera les blessés, vous les monterez, vous les déshabillerez, vous les tiendrez sur la table; vous pincerez avec les pinces ce que je vous dirai de pincer, vous enlèverez le sang avec la grosse éponge, et quand le baquet sera plein, vous irez le vider en bas. (D'un ton indigné.) C'est drôle, voilà plus d'un an que ces crétins me suivent, à Cassano, à la Trebia, à Novi, partout! et chaque fois ils me font répéter la même chose. Ah! mon Dieu, mon Dieu, quelle race!... On a bien raison de leur apprendre à marcher, ils iraient toute leur vie à quatre pattes.

(Arrivent quelques cosaques. Les aides du docteur rentrent dans le chalet.)



Ivanowna, il faut que je sois capitaine. (Page 23.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, LES COSAQUES

UN COSAQUE.

Du schnaps, *matouchka?*

HATTOUINE.

Je n'ai pas de schnaps pour vous.

LE HETTMANN, d'un ton impérieux.

Donne du schnaps à mes hommes... Tu me dois obéissance, vieille..., donne du schnaps!

LE DOCTEUR, à Hattouine.

Et moi je te défends de verser du schnaps!

LE HETTMANN.

Tu le défends.

LE DOCTEUR.

Oui, c'est moi qui commande ici, ce schnaps est en réquisition pour les blessés.

LE HETTMANN.

J'en veux.

LE DOCTEUR.

Quand tu reviendras avec une balle dans le ventre, je t'en mettrai une compresse dessus, hettmann, mais pas avant.

LE HETTMANN.

Tu n'es pas un chef.

LE DOCTEUR, sortant une paire de pistolets de la charrette.

Je suis assez chef pour te brûler les moustaches, si tu bouges, hettmann. Je m'appelle docteur Sthâl, chirurgien aux grenadiers de Rymnik, et si je dis un mot de ta conduite...

Sauve qui peut! (Page 27.)

LE HETTMANN.

Allons... c'était pour rire... pour voir ce que tu répondrais.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure! seulement, je n'aime pas les plaisanteries cosaques.

(Grande rumeur au-dessous du plateau. Hattouine se lève et regarde.)

HATTOUINE.

Le régiment d'Ismaïl arrive.

CRIS.

Vive Souworow!... Vive Souworow!...

LE DOCTEUR.

Ah! ah! le feld-maréchal...

NOUVEAUX CRIS.

Vive Souworow!... vive Souworow!...

(Une file de mules paraissent, portant les canons et les affûts démontés. Des soldats d'artillerie escortent ce convoi; quelques-uns s'arrêtent sur le plateau pour reprendre haleine. Au moment où la queue de colonne s'engage dans le défilé, Souworow paraît avec son état-major.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, L'ÉTAT-MAJOR

SOUWOROW, d'une voix vibrante.

Hettmann!

LE HETTMANN.

Feld-maréchal?

SOUWOROW.

D'où viens-tu?

LE HETTMANN.

J'arrive de là-haut... en reconnaissance.

SOUWOROW.

Pourquoi l'attaque n'est-elle pas commencée?

LE HETTMANN.

La route est difficile, feld-maréchal; elle devient toujours plus roide, et puis les trous...

SOUWOROW.

Il n'y a pas de route difficile. (Avec violence.) Qu'on attaque... qu'on attaque!... Va dire que Souworow arrive! (Le hettmann part au galop, avec ses cosaques.—Souworow regardant sa montre.) Il est midi... le colonel royal-impérial de Strauch devrait avoir ouvert son feu depuis vingt minutes... C'est inconcevable.

LE COLONEL D'ÉTAT-MAJOR MANDRIKINE.

Si les routes sont coupées, feld-maréchal!...

SOUWOROW, l'interrompant.

A la guerre, toutes les raisons bonnes ou mauvaises ne signifient rien. Quand on est convenu d'un mouvement, il doit s'exécuter à la minute, pour ne pas rendre l'attaque insuffisante. A quoi me sert-il d'avoir de bonnes raisons, si je suis battu?

(En ce moment, le canon tonne et la fusillade s'engage.)

SOUWOROW, remettant sa montre en poche.

Enfin! (Regardant autour de lui, et voyant des canonniers au repos.) Qu'est-ce que ces hommes font là?

MANDRIKINE.

Ils escortent le convoi.

SOUWOROW.

Eh bien, le convoi est passé. (Aux soldats.) Allez.. allez... vivement!... (Se retournant vers Mandrikine.) Tous ces détachements à droite et à gauche sont des pertes! (Les soldats montent. — A ses officiers.) Il est midi juste, à deux heures nous serons sur le plateau. Mais il faut aller brusquement... il faut déconcerter l'ennemi par l'impétuosité de l'attaque... Plus la position est désavantageuse pour nous, plus il faut en brusquer la fin. En avant, messieurs, en avant!

(Ils partent.)

SCÈNE IX

HATTOUINE, LE DOCTEUR, IVANOWNA

HATTOUINE, riant.

Il est toujours jeune, Alexis Basilowitche, il ne change pas; comme je l'ai vu la première fois, il y a cinquante ans, il est encore.

LE DOCTEUR.

Oui, mais écoute, Hattouine, écoute comme ça va bien! Il est temps que j'aille me retrousser les manches.

(Il entre dans le chalet, Hattouine et Ivanowna restent seules. Le bruit de la bataille redouble.)

SCÈNE X

HATTOUINE, IVANOWNA

HATTOUINE.

A quoi penses-tu, Ivanowna?

IVANOWNA.

J'écoute, mère Hattouine.

HATTOUINE.

Oui, c'est une grande bataille... Déjà beaucoup sont tombés... (Elle regarde.) Ah! Souworow est là maintenant... Comme la fumée monte!

(Immense rumeur dans le lointain, au milieu de la fusillade.)

IVANOWNA.

C'est terrible!

(Elle se couvre les yeux.)

HATTOUINE.

Tu pries?...

IVANOWNA.

Oui, je prie...

HATTOUINE, après un instant de silence.

Il reviendra... mais beaucoup ne reviendront plus!... Ivanowitche reviendra... Il est brave comme Souworow, et Souworow est devenu vieux... Il a blanchi dans la guerre... Ne crains rien!... (Apercevant deux soldats qui apportent un blessé.) Ah! voici déjà qu'on apporte de l'ouvrage au vieux coupeur de jambes.

(Ivanowna regarde, puis se lève et court à la rencontre de ceux qui apportent le blessé. Le docteur paraît à la fenêtre du chalet, il est en bras de chemise et large tablier remontant jusqu'au cou.)

IVANOWNA, regardant le blessé.

Ce n'est pas lui!

(Les porteurs s'arrêtent devant le chalet. Les aides du docteur entourent le blessé.)

SCÈNE XI

HATTOUINE, IVANOWNA, LES PORTEURS, LE BLESSÉ
LE DOCTEUR

LE DOCTEUR, criant à la fenêtre.

Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que vous faites là?...

UN AIDE.

C'est un commandant.

LE DOCTEUR, avec colère.

Qu'est-ce que ça me fait qu'il soit commandant? Apportez-le... montez-le, mille tonnerres!... Ah! les crétins. (Levant les yeux, et voyant d'autres blessés qu'on apporte à la file.) En voilà!... En voilà!...

(Les porteurs entrent le blessé dans le chalet, avec les aides. Hattouine se lève et va regarder les autres, à mesure qu'ils arrivent.)

HATTOUINE.

Des vieux... des jeunes!... Des vieux... des

jeunes!... Oh! nous retournerons seuls en Russie... Tous partent... tous!

(A mesure que les blessés arrivent, on les porte dans le chalet. Clameurs immenses dans le lointain, roulement de la fusillade. Cris : — En avant!... en avant!...)

LE DOCTEUR, criant de l'intérieur du chalet.

Du linge, *matouchka*, du linge!

HATTOUINE, prenant un paquet de bandes.

Aide-moi, Ivanowna, aide-moi.

(Elle remet le paquet à un aide, qui est venu le prendre.)

IVANOWNA, regardant en l'air.

Mon Dieu, tous s'arrêtent...

HATTOUINE.

Ils reculent!... les soldats de Souworow reculent!...

(Silence. Une file de blessés arrivent à pied.)

IVANOWNA, regardant le premier.

Un homme du bataillon...

LE BLESSÉ, s'adossant au mur.

Matouchka!...

HATTOUINE, accourant.

Daroch!

LE BLESSÉ.

Ah! *matouchka*... je ne verrai plus la Russie...

HATTOUINE, le faisant asseoir sur le banc.

Qu'est-ce que tu as?

LE BLESSÉ, montrant son épaule droite.

Une balle ici, *matouchka*... une balle... c'est fini.

HATTOUINE, à Ivanowna.

Vite, un verre de schnaps! (Au blessé.) Et là-haut?

LE BLESSÉ.

On ne peut pas passer... des trous... des...

HATTOUINE, lui présentant le verre qu'Ivanowna vient d'apporter.

Tiens, bois.

(Il boit et se ranime un peu.)

LE BLESSÉ.

C'est bon!... (Lui rendant le verre.) Oh! bonne *matouchka!...*

HATTOUINE.

Qu'est-ce que tu as vu là-haut?

LE BLESSÉ.

J'ai vu des files d'hommes tomber... rouler... (Avec un geste d'horreur.) Ah! c'était tout bleu... tout noir au fond... Ils tombent toujours, *matouchka!*

(Il se couvre les yeux d'une main et s'affaisse contre le mur.)

HATTOUINE, se retournant.

Souworow... Souworow... mangeur d'hommes... sois content... sois content... tout est fini... tout va périr!

(Grondement de la fusillade, qui se rapproche. Mouvement de retraite. Cris : — En avant!... Halte!... halte!... En avant!... — Le hettmann arrive au galop, suivi de ses cosaques. Le cheval d'un cosaque, blessé d'un coup de feu, se cabre au bord du précipice; le cavalier pousse un cri terrible : l'homme et le cheval disparaissent.)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, LE HETTMANN, COSAQUES

LE HETTMANN, criant.

L'attaque est repoussée... Tout est perdu...

(Il pique des deux et disparaît.)

LES AUTRES COSAQUES.

Sauve qui peut!

(Ils sortent au galop.)

HATTOUINE.

Ivanowna, attelle la charrette... vite... vite...

IVANOWNA.

Non! il est mort... Il ne se sauvera pas... je reste! — Va, mère Hattouine, va! Moi, je veux aussi mourir.

(Elle s'assied et se couvre la face. Hattouine jette tout pêle-mêle sur la charrette. Des files de soldats traversent le plateau en courant, comme saisis de terreur panique, et disparaissent à gauche. Au moment où Hattouine va chercher son cheval, Ivanowitche paraît, le sabre à la main. Ivanowna pousse un cri.)

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, IVANOWITCHE, SOLDATS

IVANOWITCHE, criant aux soldats qui fuient :

Arrêtez... lâches!... lâches!...

(Il s'élance à gauche et se met en travers du sentier.)

IVANOWITCHE, aux soldats qui veulent passer.

Le premier qui s'approche, je le tue!...

TOUS.

Tout est perdu... Laisse-nous passer...

(De nouveaux fuyards arrivent, la scène s'encombre. Tumulte, cris.)

TOUS, furieux et se poussant.

Laisse-nous passer?... Laisse-nous passer!...

IVANOWITCHE.

Non!...

(Un soldat couche Ivanowitche en joue. Ivanowna se précipite sur lui et lève son fusil. Le coup part. Souworow paraît au milieu d'un groupe d'officiers. Il est défait, couvert de sang, et regarde d'un œil sombre sa colonne en déroute. La fusillade cesse.)

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

SOUWOROW, d'une voix tonnante.

A vos rangs!... Reformez la colonne... C'est moi, Souworow, qui vais vous conduire! (Grand silence, aucun soldat ne bouge.) Soldats... c'est votre père Souworow qui parle... A vos rangs!... En avant!...

(Silence. Tous les soldats baissent les yeux, ou détournent la tête devant le regard de leur chef.)

SOUWOROW, d'une voix tremblante de colère.

N'êtes-vous plus les soldats de Praga, de Cassano, de la Trebia, de Novi? N'êtes-vous plus les enfants de la sainte Russie? Une poignée de républicains athées vous fait peur! A vos rangs!... En colonne!... Suivez le vieux Souworow!... A vos rangs!...

(Il fait mine de partir, puis regarde; aucun ne bouge. Plusieurs s'affaissent, la tête sur les genoux, comme désespérés. — Grand silence.)

SOUWOROW, d'une voix saccadée.

Vous refusez de suivre votre chef... votre vieux père... celui que le Tzar a mis à votre tête... vous refusez? (Tous les soldats se détournent. La figure de Souworow se décompose. D'une voix navrante :) C'est bien! les braves sont morts... Souworow doit aussi mourir! Qu'on creuse ici ma fosse... (Il arrache ses décorations et les jette à terre.) On dira de vous : — Ils ont abandonné leur vieux général... ce sont des lâches!... (Jetant son épée.) Qu'on me tue... Qu'on me couvre de terre... Souworow a vécu trop longtemps!...

(Il s'étend à terre tout du long. Immense sanglot des soldats, qui se relèvent en criant : — Père, lève-toi! Père, lève-toi!... — Souworow ne bouge pas et ne répond pas. Il se couvre la face des deux mains. Un vieux soldat le prend à bras le corps, et le soulève en criant : — Père... lève-toi... nous marchons!...)

HATTOUINE, aidant le vieux soldat.—D'une voix attendrie :

Lève-toi, Basilowitche, mon fils, ils marcheront tous!... N'est-ce pas, vous autres?

TOUS LES SOLDATS.

Oui... oui... en avant... conduis-nous!...

(Souworow se relève et regarde Hattouine, les yeux pleins de larmes. Tous les soldats se pressent autour de lui : les uns s'agenouillent, d'autres lui baisent les mains, d'autres lui présentent son épée, en criant : — Pardonne-nous, père... Reprends ton épée... Nous mourrons pour toi jusqu'au dernier!)

SOUWOROW, reprenant son épée.

C'est bien!... je vois que vous êtes toujours mes enfants... Je vais vous conduire... Nous mourrons tous, ou nous passerons!...

TOUS LES SOLDATS, agitant leurs armes.

Oui... oui... En avant!... en avant!...

(Souworow remonte à cheval. La charge bat.)

QUATRIÈME TABLEAU

L'ESPION

Scène de nuit. Le plateau d'Ospizio, sur le Saint-Gothard. On découvre autour les cimes de Fiendo, de Fibia, de Stella, de Gospis, toutes blanches de neige. La route partage la scène. A gauche, un vieil hospice incendié, où flotte le drapeau russe; il ne reste plus que les pignons, quelques piliers sur le devant, les poutres carbonisées, et les arêtes du toit. A droite, un hangar. Contre un des pignons de l'hospice, s'adossent une suite d'étables à moitié ruinées; contre l'autre, une sorte de grange, dont les lucarnes et la porte sont vivement éclairées de l'intérieur. Le reste du paysage est sombre; des torches s'y promènent, la lune brille sur les glaciers. Plusieurs détachements font leur appel; les plus éloignés s'entendent confusément; le plus proche en ligne, sur la droite de la route, est une compagnie du régiment de Rymnik. On remarque dans les rangs des têtes bandées, des vêtements sanglants. C'est le tableau du soldat après une action meurtrière. Deux sous-officiers, sur le front de bataille, continuent l'appel; l'un tient en l'air une torche, l'autre lit les noms. Devant le hangar, Hattouine et Ivanowna dételent leur charrette; elles conduisent leur cheval dans l'étable en face, et de temps en temps se retournent pour écouter.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMPAGNIE DU RÉGIMENT DE RYMNIK, LES DEUX SOUS-OFFICIERS, HATTOUINE, IVANOWNA, PUIS LE COLONEL D'ÉTAT-MAJOR MANDRIKINE.

LE PREMIER SOUS-OFFICIER, lisant.

Bélinski?

UN SOLDAT.

Présent.

LE SOUS-OFFICIER.

Bistraya?

UN SOLDAT.

Présent.

LE SOUS-OFFICIER.

Kolskow?

PLUSIEURS SOLDATS.

Disparu.

(Le sous-officier écrit.)

LE SOUS-OFFICIER.

Pousckine?

PLUSIEURS.

Mort.

LE SOUS-OFFICIER.

Lermanskoff?

PLUSIEURS.

Blessé.

LE SOUS-OFFICIER.

Nichipoure?

(Silence. Arrive le colonel d'état-major Mandrikine par le fond.)

MANDRIKINE, criant.

Allons, dépêchons-nous... Le feld-maréchal arrive! Il veut avoir le relevé tout de suite.

LE SOUS-OFFICIER répétant.

Nichipoure?

(Silence.)

MANDRIKINE, avec impatience.

Personne ne sait ce qu'est devenu Nichipoure? (Silence. Au sous-officier.) Portez-le disparu.

LE SOUS-OFFICIER, continuant l'appel.

Swerkoff?

UN SOLDAT.

Présent.

LE SOUS-OFFICIER.

Mikola?

PLUSIEURS.

Blessé.

LE SOUS-OFFICIER.

Garabetz?

PLUSIEURS.

Mort.

MANDRIKINE.

C'est fini?

LE SOUS-OFFICIER.

Oui, colonel.

MANDRIKINE.

Eh bien, donnez! (Il parcourt la liste et compte.) Seize morts, vingt-quatre disparus et blessés (Il marque sur un carnet.) 1re compagnie du 1er bataillon des grenadiers de Rymnik : Seize morts, vingt-quatre blessés? (Additionnant.) Pour le régiment de Rymnik, total : 319 hommes hors de combat; pour la colonne, en tout onze cent vingt-cinq.

(Souworow paraît au fond, avec son état-major.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

LE SOUS-OFFICIER.

Portez armes! Présentez armes!

SOUWOROW, à Mandrikine.

Eh bien, Mandrikine?

MANDRIKINE.

Voici le relevé, feld-maréchal.

(Il lui présente le carnet.)

SOUWOROW, jetant un coup d'œil.

Onze cent vingt-cinq hommes... C'est bien... Tout a bien marché! (Reconnaissant le régiment de Rymnik.) Ah! ah! les grenadiers de Rymnik!... Vous voilà... Je suis content de vous, garçons... Vous avez bravement réparé un moment de panique... C'était difficile... les athées s'étaient bien retranchés... ils se sont bien défendus... mais nous sommes entrés tout de même! (Il rit.) Nous sommes toujours les enfants de la sainte Russie... C'est très-bien. (Il mit pied à terre, et se promène devant le front de la compagnie.) Oui, le plus difficile est fait... Nous voilà sur le Saint-Gothard, nous n'aurons plus qu'à descendre. (D'une voix plus grave, en s'arrêtant.) Je veux vous montrer ma satisfaction, grenadiers de Rymnik, c'est votre régiment qui fournira la garde d'honneur à Souworow, jusqu'à nouvel ordre. Vous pourrez dire plus tard, j'étais du régiment de Rymnik, à la grande attaque du Saint-Gothard, et le même soir nous montions la garde près d'Alexis Basilowitche Souworow, au haut de la montagne, vous pourrez le dire! (Se remettant à marcher.) Toute l'armée a fait son devoir. Quand les mules arriveront, je veux que chaque homme reçoive double ration d'eau-de-vie. (Au capitaine de la compagnie.) Maintenant faites rompre les rangs... Tâchons de nous reposer... Il va falloir poursuivre les athées au petit jour.

LE CAPITAINE, à ses soldats.

Portez armes! Reposez armes! Rompez les rangs!

(Les soldats rompent les rangs et mettent leurs fusils en faisceaux. Puis ils ôtent leurs sacs et se groupent par escouades.)

SOUWOROW, au milieu de ses officiers.

Messieurs, je n'ai rien de particulier à vous dire. Il s'agit de réparer le temps que les Autrichiens nous ont fait perdre à Bellinzona. Nous sommes le 25 septembre; le 26 nous serons à Wasen, le 27 à Altorf, et le 28 nous attaquerons Masséna par derrière, pendant que Korsakow le poussera de front. Ce sera l'action décisive de la campagne. Nous avons écrasé Joubert, Moreau, Macdonald en Italie; nous écraserons Masséna en Suisse. Après cela, en route pour Paris! Là, nous pourrons nous reposer, après avoir rétabli les Bourbons sur leur trône. Le plan est simple... Ainsi pas de retard... (Regardant sa montre.) Il est minuit, à quatre heures la diane! Qu'on se procure du bois, qu'on allume les feux du bivac, si c'est possible... Les sacs et les gourdes ne doivent pas encore être tout à fait vides. (A un général.) Bagration, je vous retiens à souper. (Saluant les autres.) Messieurs!

(Les officiers saluent et se retirent. Bagration, Souworow et Mandrikine se dirigent vers la grange et passent devant le hangar, où Hattouine vient d'allumer son feu, pendant les scènes précédentes.)

SCÈNE III

SOUWOROW, BAGRATION, MANDRIKINE, HATTOUINE IVANOWNA, QUELQUES SOLDATS DE RYMNIK

SOUWOROW, d'un accent joyeux, à Hattouine.

Hé! c'est toi, *matouchka?*

HATTOUINE.

Oui, Basilowitche, c'est moi.

SOUWOROW.

Tu suivras donc toujours les armées avec ton kibith?

HATTOUINE.

Toujours, Basilowitche, toujours... Qu'est-ce que je puis faire? Il faut bien que je suive mes enfants... je suis la mère du bataillon.

SOUWOROW, à Bagration.

Voyez, Bagration, voilà notre plus vieille *matouchka*... la vieille des vieilles... Quel âge as-tu, *matouchka?*

HATTOUINE.

Oh! qu'est-ce qui peut savoir? Depuis longtemps je ne compte plus les années, Basilowitche, depuis bien longtemps!

SOUWOROW.

Combien de fois tu m'as versé le schnaps! Tu te rappelles, à Pétersbourg?

HATTOUINE.

Si je me rappelle! c'était pendant les grandes manœuvres de la garde, il y a cinquante ans. Tu étais alors sous-officier!... Tu ne pensais pas, je serai feld-maréchal, Rymnikski, prince Italikski... hé! hé! hé! Et moi je te disais: Basilowitche, courage, courage... Tiens, bois ce verre de schnaps... Conserve-toi, mon fils!

SOUWOROW, attendri.

C'est vrai, *matouchka*. (A Bagration.) Elle me disait ça, Bagration. Ah! vieille *matouchka*, que je suis content de te voir en bonne santé... Tu n'as besoin de rien? Rien ne te manque?

HATTOUINE.

Rien, Basilowitche.

SOUWOROW.

Tu as de l'eau-de-vie dans ta tonne?

HATTOUINE.

Un peu... un peu... Le chirurgien, en bas, m'en a pris beaucoup pour les blessés, je n'en ai presque plus.

SOUWOROW.

Eh bien, verse le reste à ces braves enfants, verse-leur tout; les mules vont venir, on remplira la tonne jusqu'au haut, je le veux... Allons, *matouchka*, bonne nuit! Tu dois être bien lasse?

HATTOUINE.

Oui, les chemins d'Italie valaient mieux que celui-ci; je marchais tout doucement, tout doucement derrière les enfants!

SOUWOROW, riant.

Ah! voyez-vous ça... les bons chemins... Elle aime les bons chemins! Et la gloire, *matouchka*, la gloire, tu comptes ça pour rien?

HATTOUINE.

La gloire est pour Souworow, les vilains chemins sont pour tout le monde.

SOUWOROW, riant.

Hé! hé! hé! la vieille *matouchka* qui me dit ses vérités. (Il s'éloigne. A la porte de la grange il se retourne.) Allons, Bagration.

(Ils entrent.)

SCÈNE IV

HATTOUINE, IVANOWNA, LES SOLDATS

LES SOLDATS, autour de Hattouine.

Eh bien, *matouchka*, le feld-maréchal a dit que tu nous donnes du schnaps.

HATTOUINE.

Oui, mais ne criez pas si fort, les autres là-bas vont vous entendre.

TOUS, regardant autour d'eux.

Chut! chut!

UN SOLDAT, frappant à la tonne.

Hé, hé! il en reste.

UN AUTRE, marquant du doigt.

Jusque-là.

IVANOWNA.

Commencez par arranger le feu; la marmite est pleine de neige, il faut un bon feu pour la fondre.

HATTOUINE.

Oui, et puis mettez une botte de paille là, pour que je puisse bien m'asseoir.

LES SOLDATS.

Tout de suite, *matouchka*, tout de suite!

(Ils s'empressent de traîner la paille des étables.)

HATTOUINE.

Et une autre ici, pour Ivanowna.

Les soldats obéissent; Hattouine s'assied, puis sort le gobelet de sa poche. Les soldats, en cercle autour d'elle, la regardent d'un air d'adoration.)

UN SOLDAT.

Ça va faire du bien.

HATTOUINE, tournant le robinet.

Voilà! (Tous tendent la main.) Attendez... le plus ancien d'abord.

UN SOLDAT.

C'est moi. (Tous regardent en silence. Hattouine lui remet le gobelet; il boit à petites gorgées, puis hume ses moustaches, et recueille les dernières gouttes dans sa main, en disant:) C'est dommage que ce soit sitôt fini.

HATTOUINE, versant.

Maintenant, le second.

(Même jeu: Le troisième, le quatrième, etc.)

UN SOLDAT, pendant cette scène, frappant à la tonne.

Il en reste toujours, il en reste.

HATTOUINE.

Allons, c'est ton tour.

LE SOLDAT, recevant le gobelet.

Hé! vers la fin, j'avais peur.

(Il boit en riant.)

PLUSIEURS, frappant à la tonne.

Il en reste encore.

UN SOLDAT.

Le feld-maréchal a dit qu'on vide la tonne, *matouchka*, et qu'on la remplirait avec l'eau-de-vie des mulets.

D'AUTRES SOLDATS.

Il l'a dit, *matouchka*, il l'a dit.

HATTOUINE.

Quand les mules arriveront, je vous donnerai le reste, pas avant. C'est assez!

PLUSIEURS, avec expression.

Oh! *matouchka*, il fait si froid.

HATTOUINE, remettant le gobelet dans sa poche.

C'est bon pour une fois.

UN SOLDAT, faisant mine de l'embrasser.

Oh! *matouchka!*...

HATTOUINE, d'un ton fâché.

Allons, vilains ivrognes, n'avez-vous pas chacun votre part?

PLUSIEURS.

Ne te fâche pas, *matouchka*, ne te fâche pas! C'est assez... Quand les mules viendront, tu nous verseras le reste.

(Alors ils font mine de danser; ils se balancent, en faisant claquer les pouces d'un air grotesque, et Hattouine rit.)

IVANOWNA, regardant dans la marmite.

La neige est fondue, l'eau commence à bouillir, mère Hattouine.

HATTOUINE.

Ah! c'est bon... Va chercher la farine.

IVANOWNA.

Il n'y en a plus guère, mère Hattouine. (Aux soldats.) Si vous voulez avoir votre part de la soupe, que chacun vide son sac. (Ivanowna va chercher un petit sac sur la charrette; elle en vide le contenu dans la marmite.) Voilà ce qui reste!

(Plusieurs soldats ouvrent aussi leur sac et vident leurs provisions dans la marmite, puis ils s'asseyent en rond autour du feu.)

HATTOUINE,
remuant le contenu de la marmite avec une grande cuiller de bois.

De la farine mouillée... des croûtes de pain cuites dans l'eau de neige, sans sel et sans beurre... ça ne peut pas faire une bonne soupe.

UN SOLDAT.

Nous la mangerons tout de même, va, *matouchka*... Oh! si tu savais comme nous avons faim!...

(En ce moment, Ogiski, déguisé en vieux pope, la longue barbe grise tombant sur la poitrine, le caftan vert, bordé de peau de mouton, serré aux reins, le colback tiré sur les oreilles, un grand bâton à la main et le chapelet à la ceinture, passe lentement devant l'hospice, en suivant la route. Il regarde à droite et à gauche, comme un homme qui cherche son chemin. A la vue du drapeau suisse flottant sur l'hospice, il s'arrête et semble réfléchir.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, OGISKI déguisé en vieux pope.

UN SOLDAT, se retournant.

Un pope!

TOUS.

Oui, un pope!

OGISKI, à part.

Voici le quartier général!

HATTOUINE, élevant la voix.

Où vas-tu donc, pope, si tard?

OGISKI, se retournant, et levant la main pour bénir.

Que le grand saint Nicolas soit avec vous!

TOUS.

Amen!

OGISKI, à Hattouine.

Je vais rejoindre mon régiment, *matouchka*. (A part, descendant vers Hattouine.) Il faut que je reste ici.

HATTOUINE.

Et quel est ton régiment?

OGISKI.

La quatrième des Cosaques.

HATTOUINE.

Oh! les Cosaques... les Cosaques sont bien loin en avant; ils poursuivent les républicains, là-bas, sur l'autre pente de la montagne. Reste plutôt avec nous... chauffe-toi... demain au jour tu partiras. Tu pourrais te perdre dans ces mauvais chemins, et tomber.

OGISKI.

Oui, *matouchka*, tu as raison... il fait bien noir... et je ne suis plus jeune...

HATTOUINE, remplissant son gobelet d'eau-de-vie.

Tiens, bois un coup de schnaps, pope, ça te réchauffera. Assieds-toi là, près de moi.

OGISKI, recevant le gobelet.

Que le Seigneur te le rende, bonne *matouchka*.

(Il boit.)

HATTOUINE, aux soldats.

Vous voyez, maintenant, si je vous avais tout donné, le bon pope n'aurait rien eu!

OGISKI, s'asseyant.

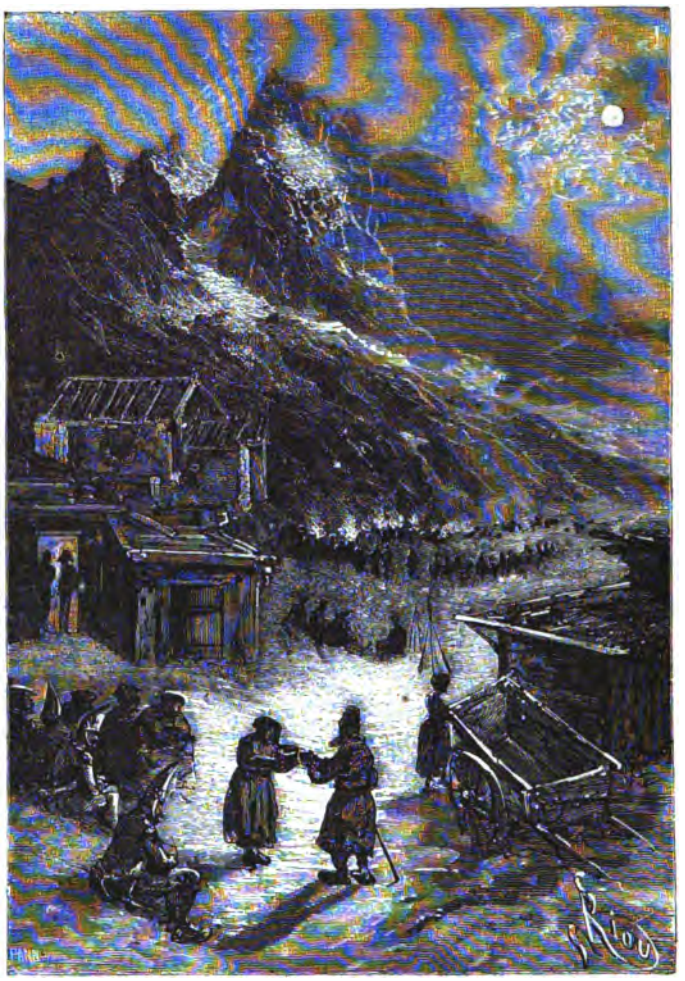
Eh bien! oui, je reste avec mes enfants, mes bons enfants!...

IVANOWNA.

Vous êtes bien en retard sur les Cosaques, bon pope?

OGISKI.

C'est vrai, ma fille, c'est vrai... les chemins sont difficiles... Et puis, à chaque pas, des blessés qu'il fallait bénir!



Tiens, bois un coup de schnaps, pope; ça te réchauffera.... (Page 31.)

HATTOUINE.

Ah! oui... les morts et les blessés ne manquent pas!... J'en ai vu partout depuis des années; mais dans un seul chemin, jamais autant!

OGISKI, levant les mains.

Seigneur, reçois leurs âmes... Qu'elles montent au pied de ton trône... Qu'elles soient heureuses dans les siècles des siècles!

LES SOLDATS, faisant le signe de la croix.

Ainsi soit-il!... ainsi soit-il.

OGISKI, levant le couvercle de la marmite.

Vous aurez de la soupe ce soir, mes enfants... Il n'y en a pas beaucoup qui ont de la soupe, ce soir... J'ai vu toutes les marmites vides, en traversant les bivacs.

HATTOUINE.

Hé! c'est de la mauvaise soupe sans beurre, avec des croûtes de pain et de l'eau de neige; mais à la guerre comme à la guerre. Si tu en veux, bon pope, je t'en emplirai mon écuelle.

OGISKI.

Je veux bien, *matouchka!* Oui... oui... je le vois, le Seigneur m'a fait la grâce de me conduire, il me tenait par la main. Qu'il soit loué mille fois, avec saint Nicolas, notre glorieux patron.

(Ivanowna commence alors à emplir les gamelles. Elle donne la première à Ogiski. Chaque soldat reçoit ensuite la sienne, et mange en la tenant entre ses genoux.)

IVANOWNA.

Prenez garde, bon pope, elle est chaude, il faut souffler... (Elle se met aussi à manger. Silence.)

OGISKI l'espion.
Allons !..... (Page 36.)

HATTOUINE.

Eh bien, pope, comment la trouves-tu?

OGISKI, mangeant.

J'en ai mangé de meilleure, *matouchka*, mais quand on a faim...

UN SOLDAT.

Ah! *matouchka*, quelle différence avec les bonnes soupes d'Italie!...

HATTOUINE.

Oui, nous avons mangé notre pain blanc le premier. Rien ne peut venir dans ce pays de montagnes... les gens doivent être pauvres... Je crois que nous attraperons plus de coups de fusil que de bons morceaux... Souworow aurait mieux fait de nous laisser là-bas, où tout allait si bien!

(Elle mange. Plusieurs soldats, après avoir vidé leurs gamelles, font leurs préparatifs pour dormir. Ils arrangent leurs sacs au fond du hangar. D'autres cherchent une botte de paille et s'étendent dessus en disant : « Bon sommeil, camarades ! » Ivanowna entre dans la première étable et revient aussitôt.)

IVANOWNA.

Oh! le bon lit de feuilles, mère Hattouine, tu ne viens pas dormir?

HATTOUINE.

Non, je n'ai pas encore sommeil... j'aime mieux rester près du feu.

(Elle rapproche sa botte de paille et regarde le feu, les mains croisées autour des genoux. Ivanowna se penche derrière elle et l'embrasse.)

IVANOWNA.

Eh bien, bonsoir, mère Hattouine.

HATTOUINE.

Bonsoir, mon enfant, couvre-toi bien.

IVANOWNA.

Et vous aussi, bon pope, dormez bien.

OGISKI.

Que le Seigneur veille sur toi !

(Il lève la main ; elle entre dans l'étable. On entend au loin le cri de : — Qui vive ? — des sentinelles qui se répondent, puis tout se tait.)

SCÈNE VI

HATTOUINE, OGISKI

OGISKI.

Elle t'aime bien, la belle enfant !...

HATTOUINE.

Je l'aime bien aussi... nous nous aimons depuis longtemps.

OGISKI.

C'est ta fille ?

HATTOUINE.

Non, pope, non, je n'ai pas de fille... je n'ai pas de garçon.

OGISKI.

Je te croyais sa mère.

HATTOUINE.

Si l'on peut appeler une mère celle qui nous prend, qui nous donne son pain, qui nous aime... je suis bien sa mère. (Silence.) Te rappelles-tu la dernière guerre contre les Polonais, pope ?

OGISKI, d'un accent rêveur.

Oui, je me rappelle cette guerre.

HATTOUINE.

Et la prise de Praga ?

OGISKI, du même ton.

Très-bien...

HATTOUINE.

Et le pillage ?

OGISKI.

Ces choses, je les vois... Ceux qui les ont vues ne les oublieront jamais.

HATTOUINE.

Eh bien, ce jour-là, quand tout brûlait... que dans chaque maison on entendait de grands cris, des pleurs, des coups de fusil, et que tout s'en allait en fumée... ce jour-là, pope, j'étais avec ma charrette devant une église.

OGISKI.

Quelle église ?

HATTOUINE.

Une église couverte en ardoises, le clocher rond.

OGISKI.

Toutes les églises de Praga ont couvertes en ardoises, et leurs clochers sont ronds... Mais qu'est-il arrivé ?

HATTOUINE.

J'étais donc là... et j'attendais la fin du grand pillage, en regardant les pauvres Polonais, qu'on poursuivait à coups de fusil dans les rues, et qui se sauvaient, pleurant et criant...

OGISKI, l'interrompant.

C'est bien... c'est bien... j'ai vu les mêmes choses... mais l'enfant ?...

HATTOUINE.

Je l'ai trouvée derrière l'église, dans un coin plein de sang, au milieu de beaucoup d'autres... des vieux et des jeunes !... La pauvre enfant était comme morte... elle avait reçu un coup de lance... Je l'ai prise, car elle était belle et cela me faisait de la peine. (Ogiski cache sa figure dans ses mains.) Je l'ai donc emmenée sur mon *kibitk*... Le chef de bataillon criait bien... mais au bout de trois mois elle dansait et chantait sur la charrette, et tous les soldats l'aimaient ; alors le vieux Zoritch finit par s'attendrir, et jusqu'à sa mort il disait : — C'est l'enfant du 1er bataillon de Rymnik... C'est notre Ivanowna !

OGISKI.

Ah ! c'est ainsi qu'elle est ta fille !

HATTOUINE.

Oui, c'est une Polonaise. (Riant.) Et fière comme une Polonaise... Si tu savais ?...

OGISKI.

Quoi ?

HATTOUINE.

Elle ne veut pas d'un soldat... Elle veut un officier.

OGISKI.

Quel officier ?

HATTOUINE.

Hé ! pour se marier... Elle veut un brave... Elle ne peut pas voir les lâches... C'est une vraie Polonaise !

OGISKI, avec un sourire amer.

Et pas un officier ne veut d'elle ?

HATTOUINE.

Oh ! si... un jeune officier ! Ce n'est pas un noble, mais un enfant de troupe de Rymnik, le fils d'un soldat... un brave... Axenti Ivanowitche. Souworow l'aime... c'est lui qui a porté les ordres à Korsakow.

OGISKI.

Quels ordres ?

HATTOUINE.

Hé ! pour la grande bataille du 28.

OGISKI.

Il a porté cet ordre ?

HATTOUINE.

Oui; et Souworow lui a dit : — Tâche que je me souvienne de toi, Ivanowitche!

OGISKI.

C'est un grand honneur, *matouchka*, un grand honneur pour Ivanowitche.

HATTOUINE.

Oui! Et maintenant nous allons descendre en Suisse; après-demain nous arriverons près d'un grand lac, que nous tournerons à gauche; c'est Souworow qui l'a dit aux officiers, et nous serons derrière les républicains, pendant que Korsakow les attaquera en face .. Hé! hé! hé! Ivanowitche deviendra capitaine, et nous irons nous marier à Paris.

OGISKI.

Dieu t'entende, *matouchka*, c'est bien!...

(En ce moment, le cri de : — Qui vive? — s'élève; ils écoutent. Puis arrive un cosaque au galop du fond de la scène; il se dirige vers la grange, où Souworow et Bagration sont entrés.)

OGISKI.

Une estafette...

HATTOUINE.

Oui... le vieux Souworow est comme nous... il ne dort pas... Il donne des ordres, il reçoit des nouvelles, il répond jour et nuit.

(Un officier d'état-major sort de la grange.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, L'ESTAFETTE, L'OFFICIER

L'OFFICIER, au cosaque.

Tu viens?

LE COSAQUE.

Du Maderaner Thâl, près du pont d'Amsteig, à sept lieues d'ici.

L'OFFICIER.

Ta dépêche est?

LE COSAQUE.

Du général Auffemberg.

L'OFFICIER, recevant la dépêche.

C'est bon, tu peux mettre pied à terre!

(Il rentre dans la grange. Le cosaque met pied à terre et regarde à droite et à gauche. Il est tout blanc de givre; des glaçons pendent à sa barbe.)

OGISKI, à Hattouine.

Il a bien froid... tu devrais l'appeler, *matouchka*.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, moins L'OFFICIER

HATTOUINE, à l'estafette.

Hé! hé! tu n'as pas l'air d'avoir trop chaud, cosaque!

LE COSAQUE.

Non, *matouchka*, non, je n'ai pas chaud.

HATTOUINE.

Attache ton cheval, et viens te chauffer... Viens prendre un verre de schnaps.

LE COSAQUE, attachant son cheval au pilier du hangar.

Je veux bien, *matouchka*... Oh! ho!

(Il grelotte.)

OGISKI.

Tu as l'onglée?

LE COSAQUE.

Oui, l'air est plein de grésil, et quand on galope cinq heures, ça vous entre dans le sang. (Il boit.) Hé! ceci fait du bien!... Ça réchauffe.

(Il rend le gobelet à Hattouine et veut la payer.)

HATTOUINE.

Garde tes *kopecks*... C'est le schnaps de Souworow que je verse... Il fera remplir la tonne... Garde tes *kopecks!*

LE COSAQUE.

Alors, Dieu te le rende, et à Souworow.

(Il remet les kopecks dans sa poche et se chauffe, les mains étendues sur la flamme.)

OGISKI.

Tu as couru cinq grandes heures... C'est dur, la nuit, et sur des pentes glissantes.

LE COSAQUE.

Oui, pope, c'est dur! Les chevaux glissent malgré les pointes de fer; ils tremblent. Il faut toujours serrer la bride, et le vent vous coupe la figure.

OGISKI.

Il se passe donc des choses graves là-bas, pour faire courir tellement le pauvre monde?

LE COSAQUE.

Non, pope, je viens dire que tout va bien; les républicains seront bientôt tournés.

OGISKI.

Tournés!... Comment... Par qui?

LE COSAQUE.

Par la colonne du général autrichien Auffemberg, qui est partie d'Ilanz, pendant que Souworow attaquait le Gothard. Les républicains ne se doutent de rien; ils sont de l'autre côté du pont, et ne savent pas qu'Auffemberg s'avance derrière eux.

OGISKI.

Combien sont-ils?

LE COSAQUE.

Huit ou neuf cents, au pied du Saint-Gothard, avec leur général Gudin; mais quatre à cinq mille autres viennent à leur secours

par la vallée de la Reuss, avec le général Lecourbe; et, quand ils seront réunis, on les attaquera devant et derrière. Ils seront forcés de mettre bas les armes.

HATTOUINE, riant tout haut.

Ha! ha! ha! c'est un tour de Souworow... Voyez-vous... voyez-vous la malice du vieux renard! Plus il devient vieux, plus il attrape de finesse... Ah! vont-ils être étonnés, les républicains... Ha! ha! ha! vont-ils être étonnés! (Elle rit aux éclats.) Tu ne ris pas, pope; tu ne comprends pas...

OGISKI, se mettant à rire.

Hé! hé! hé! oui je comprends... Auffemberg arrive derrière... Mais par où... par où?

LE COSAQUE.

Par la droite, pope. Tiens, voici la montagne (Il montre du pied) : Auffemberg est ici, sur la droite de la Reuss, les républicains sont là, sur la rive gauche; ils remontent la vallée pour venir rejoindre ceux que vous avez repoussés du Gothard, et quand ils auront tous défilé, demain matin, vers sept ou huit heures, Auffemberg passera le pont d'Amsteig avec deux mille hommes et les attaquera par derrière, pendant que les dix-huit mille de Souworow descendront la montagne et les attaqueront en face. Ils n'auront pas de retraite.

HATTOUINE, s'essuyant les yeux de la manche.

Ah! vieux Souworow! j'étais sûre que tu ferais un bon tour aux républicains... ça ne pouvait pas manquer!

(L'officier ressort en ce moment de la grange et regarde.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER

L'OFFICIER, criant.

Estafette!

LE COSAQUE.

Capitaine.

L'OFFICIER.

Arrive! Le feld-maréchal te demande.

(Le cosaque jette son manteau sur son cheval, et entre dans la grange avec l'officier.)

SCÈNE X

HATTOUINE, OGISKI

OGISKI, se levant et s'approchant du cheval.

Comme la pauvre bête a chaud!

HATTOUINE.

Oui... elle fume... elle a bien couru...

OGISKI.

Le cosaque va peut-être rester longtemps... Le cheval risque d'attraper froid... Si l'on pouvait l'abriter?...

HATTOUINE, se levant.

Attends, pope, je vais voir s'il reste de la place.

(Elle entre dans la seconde étable.)

SCÈNE XI

OGISKI, seul.

OGISKI, vivement, en mettant la main dans les fontes.

Les pistolets y sont... c'est bien! (Regardant de tous côtés.) Personne! la sentinelle tourne le dos!.. Il faut que Lecourbe soit prévenu... qu'il arrête son mouvement...

(Il regarde encore. Hattouine ressort.)

SCÈNE XII

OGISKI, HATTOUINE, sur la porte de l'étable.

HATTOUINE.

La place ne manque pas... mais des soldats sont couchés à terre...

OGISKI, qui a fait un geste menaçant.

Le cheval pourrait marcher dessus, *matouchka*, il faut prendre garde!

HATTOUINE.

Oui, je pensais à ça.

OGISKI.

Eh bien, prends un tison... va voir un peu dans l'étable à côté. (Il montre l'autre étable.)

HATTOUINE, prenant un tison.

Je vais voir, pope, je vais voir.

(Elle entre dans l'autre étable.)

OGISKI, vivement.

Allons!

(Il se jette le manteau du cosaque sur les épaules, détache le cheval, monte dessus, et part d'abord au trot, puis plus loin on l'entend prendre le galop. La sentinelle, après l'avoir regardé passer, reprend sa marche. Au même instant Hattouine ressort et regarde.)

SCÈNE XIII

HATTOUINE, puis le COSAQUE

HATTOUINE, sur la porte de l'étable.

Il n'y a pas de place... (Regardant.) Où donc est le pope? Il sera bien sûr entré dans l'autre étable... Oui, il aura conduit le cheval à côté, c'est un bon pope!

(Elle s'assied devant le feu; au même instant, le cosaque sort de la grange et s'avance.)

LE COSAQUE, arrivant.

Eh bien, *matouchka*, voilà mon service fini jusqu'au petit jour.

HATTOUINE.

Tu veux encore un verre de schnaps?

LE COSAQUE.

Oui, après ça, je me couche et je dors, (Hattouine lui verse un verre d'eau-de-vie, il boit.) Mais où donc est mon cheval?

HATTOUINE.

Le pope l'a conduit dans l'étable.

LE COSAQUE.

Ah! c'est bon... c'est bon. (Au bout d'un instant.) Je voudrais bien avoir mon manteau, pour dormir; dans quelle étable est le cheval?

HATTOUINE.

Je ne sais pas... j'étais entrée là, pour chercher une bonne place, et puis en sortant le pope et le cheval étaient partis, j'ai pensé qu'ils étaient à côté.

LE COSAQUE,
prenant un tison avec vivacité, court à l'étable et regarde.

Le cheval n'est pas ici! (Il court à l'autre,) ni là!.., (Se retournant et criant.) Ce pope est un voleur!

HATTOUINE.

Non, cosaque, il avait une bonne figure.

LE COSAQUE, d'une voix brusque.

Sentinelle, tu n'as pas vu passer un homme?

LA SENTINELLE, se retournant.

Un homme à cheval, — l'estafette, — il est reparti.

LE COSAQUE, avec fureur.

L'estafette, c'est moi! Le pope est un voleur! (A Hattouine.) Je te dis, femme, que ce pope est un voleur.

HATTOUINE.

Il avait l'air d'un si brave homme.

LE COSAQUE, criant plus fort.

Je veux ravoir mon cheval, mon manteau!.., Sentinelle, m'entends-tu, c'est toi qui me réponds de tout!...

(L'officier sort brusquement de la grange; les soldats endormis se lèvent, puis d'autres sortent des étables, d'autres arrivent par le fond; la scène s'encombre.)

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR puis SOUWOROW

L'OFFICIER.

Qu'est-ce que c'est? Pourquoi ces cris?

LE COSAQUE.

On a pris mon cheval, mon manteau, mes pistolets, capitaine.

L'OFFICIER.

Qui?

LE COSAQUE.

Un misérable pope... un voleur!..

SOUWOROW, sortant avec précipitation.

Un pope a pris ton cheval... quand?...où?...

LE COSAQUE, consterné.

Feld-maréchal, il était là, sous le hangar, il se chauffait... Je me suis approché quelques instants... j'avais attaché mon cheval à ce pilier... et puis, quand le feld-maréchal m'a fait venir, il a profité...

SOUWOROW, brusquement.

Avant d'entrer, tu t'es approché du feu?

LE COSAQUE.

Oui, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Tu as parlé... qu'est-ce que tu as dit? (Le cosaque paraît consterné. — A Hattouine.) Qu'est-ce qu'il a dit?

HATTOUINE.

Ne te fâche pas, Basilowitche, mon fils, il n'a rien dit... Il a dit que les républicains étaient tournés, et que demain Auffemberg tomberait dessus par derrière.

SOUWOROW, avec explosion.

Il a dit cela!... Ce pope est peut-être un espion... (Il s'élance le bras levé, pour frapper; le cosaque croise les mains sur la poitrine et courbe la tête.) Misérable, je te casse. (Lui arrachant son sabre.) Tu es trop bête pour porter des dépêches, tu porteras le sac... (Criant.) Qu'on coure après ce pope... il me le faut... (A Hattouine.) Quelle est la couleur de son cheval?...

(Un officier entre au galop, suivi d'une douzaine de cosaques, et s'avance vers Souworow, chapeau bas.)

HATTOUINE.

C'est un cheval blanc, Basilowitche...

SOUWOROW, à l'officier.

Un homme déguisé en pope, monté sur un cheval blanc, avec un manteau de cosaque... il me le faut dans vingt minutes... Allez!... (L'officier sort au galop. Souworow se retourne vers le cosaque, qui est resté la tête penchée et les mains croisées sur la poitrine.) Une estafette se laisser prendre son cheval, son manteau, ses pistolets... (S'exaltant à mesure qu'il parle.) bavarder dans le service comme une femme... raconter les mouvements de l'armée au premier venu... compromettre le succès des opérations... (Apercevant un caporal en face de lui.) Caporal, cinquante coups de knout à cet homme!...

LE COSAQUE, tombant à genoux, les mains étendues.

Père... pardonne à ton fils !...

(Grand silence. Le caporal s'approche le knout à la main. Arrivé près du cosaque, il tourne la tête vers Souworow, et semble l'interroger du regard.)

SOUWOROW, d'une voix rude, la main étendue.

Frappe !...

(Le caporal lève son knout... Quelques coups de feu retentissent au loin, à gauche.)

CINQUIÈME TABLEAU

LA DÉFENSE DU PONT

La petite place d'Andermatt; elle est entourée de vieilles maisons à la mode suisse : Galeries et escaliers extérieurs sur piliers, toitures plates chargées de pierres, etc. L'auberge du Cheval-Blanc à droite; pont au fond, d'une seule arche, sur la Reuss. Le jour arrive, ses premières lueurs brillent sur les glaciers à l'horizon; la place est déserte. Un paysan à cheval traverse le pont au galop, en criant d'une voix traînante : — Levez-vous, habitants d'Andermatt, levez-vous !... l'ennemi s'avance... levez-vous !—Il traverse la scène, et frappe à coups redoublés aux volets de l'auberge. Une fenêtre s'ouvre au-dessus de la porte cochère; l'aubergiste Jacob, en bras de chemise, se penche et regarde.

SCÈNE PREMIÈRE

KASPER EVIG et L'AUBERGISTE JACOB

JACOB, criant de sa fenêtre.

Qu'est-ce qui fait ce bruit dans la nuit? qu'est-ce qui réveille le village?

KASPER.

C'est moi, maître Jacob, Kasper Evig, le fils de l'aubergiste de Hospenthâl, votre cousin; levez-vous bien vite... pas une minute à perdre!

(On voit des volets s'ouvrir à droite et à gauche, et des gens se pencher pour entendre.)

JACOB.

Qu'est-ce qui se passe donc, Kasper?

KASPER.

Les Russes arrivent!

JACOB, d'un air étonné.

Les Russes?

KASPER.

Oui, maître Jacob, ils descendent du Saint-Gothard, ils remplissent déjà la vallée d'Urséren. Levez-vous, rassemblez votre bétail, sauvez-vous dans la montagne, ne perdez pas de temps! Ils arrivent... ils pillent tout, ils dévorent tout!... mon père m'a fait monter à cheval pour vous prévenir.

JACOB, se retournant et criant dans sa chambre.

Katel, habille-toi... les ennemis s'approchent!

UNE VOIX DE FEMME, répondant.

Oh! mon Dieu! ça ne finira donc jamais!

(Grande rumeur dans le village : les portes s'ouvrent, les habitants sortent; l'aubergiste et sa femme paraissent aussi, à demi-vêtus.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LES HABITANTS DU VILLAGE à demi-habillés.

UN HABITANT.

Ce n'est pas possible, les Russes! Qu'est-ce qui a jamais entendu parler des Russes dans la vallée d'Urséren?

UN AUTRE.

Les Russes sont à quarante lieues d'ici, du côté de Zurich, avec leur général Korsakow.

KASPER.

Je vous dis qu'ils ont passé le Gothard... Ils arrivent d'Italie... C'est Souworow qui les commande... Les républicains se sont battus là-haut contre eux hier toute la journée; mais les autres étaient dix contre un, et les républicains ont fini par se retirer sur le mont Furça, dans les glaciers, avec le général Gudin. Maintenant les Russes descendent; leurs baïonnettes couvrent la route à plus d'une lieue. Ce sont des sauvages qui pillent tout... Voilà ce que je vous dis; si vous ne voulez pas me croire, tant pis pour vous; dans une heure, ou peut-être avant, vous verrez si j'avais raison.

(Tous les habitants, après avoir écouté en cercle, lèvent les mains d'un air désolé.)

KATEL.

Seigneur, ayez pitié de nous!

UNE FEMME.

Ce n'est pas assez d'avoir eu les Autrichiens et les Français! Il fallait encore voir arriver les Russes!

JACOB.

Oui, c'est une abomination; si cela dure, nous irons tous mendier!

UN HABITANT.

Ah! les gueux... la canaille... si nous pouvions nous défendre!

UN AUTRE.

Tais-toi, Yokel; qu'est-ce qu une poignée de

malheureux Suisses peuvent faire contre tous les brigands du monde!...

(En ce moment, d'autres fuyards traversent le pont en criant : — Les Russes arrivent!)

KASPER, montrant ces gens.

Vous entendez... Qu'est-ce que je vous ai dit?

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LES FUYARDS arrivant de Hospenthal.

UN FUYARD, criant.

Tous les villages sont inondés!... Votre tour va venir... Apprêtez-vous!...

UN AUTRE.

Oui, c'est comme le déluge; ils descendent dans les Lignes grises, par Tavetsch et Dissentis; ils s'étendent dans le Valais par Réalp; ils s'avancent dans la vallée d'Urséren... C'est fini... Tout est perdu!

(Ils traversent la place en courant.)

D'AUTRES, au loin.

Ils arrivent!... ils arrivent!

JACOB, d'une voix forte.

Tous ces cris ne servent à rien. Niclausse, cours chez le pâtre; qu'il sonne tout de suite de sa corne pour réunir le bétail. (Niclausse sort en courant. — A la foule:) Tâchons de sauver le bétail. Quand on a des vaches, on a du lait, du beurre, du fromage; quand on a des bœufs, on a de la viande... On ne meurt pas de faim!...

TOUS.

Oui, oui, sauvons le bétail... Le bourgmestre a raison, il faut sauver les bêtes!

JACOB.

Nous conduirons le troupeau sur le Gurschen, près du glacier; l'ennemi n'osera jamais s'avancer jusque-là. Chacun prendra son fusil; il faut se défendre.

KASPER.

Oui, mais qu'on se dépêche, il est temps!

(La foule se disperse.)

JACOB, criant.

Et que chacun attelle sa charrette; qu'on charge tout ce qu'on pourra, les lits, les meubles...

PLUSIEURS, courant.

Oui, bourgmestre, soyez tranquille.

(On entend sonner la corne à l'autre bout du village. La foule se disperse. Jacob et Kasper vont entrer dans l'auberge.)

SCÈNE IV

JACOB, SA FEMME, puis NICLAUSSE

JACOB, à Kasper.

Tu remercieras ton père; on reconnaît les vieux amis dans un pareil moment.

KASPER.

Oui, nous avions été pillés, et tout de suite il m'a dit : « Monte sur Rappel, et cours prévenir le cousin Jacob. »

JACOB.

Si ces gueux de Russes étaient venus d'abord ici, j'aurais fait la même chose.

NICLAUSSE, arrivant essoufflé.

Le pâtre sonne, je vais ouvrir l'étable derrière; beaucoup d'autres font déjà grimper leurs bêtes sur la côte... Regardez là-bas, dans les sapins.

(Il montre la côte, à droite.)

KATEL.

Dépêche-toi, Niclausse; moi je vais vider les armoires.

JACOB.

Écoutez!

(Tous prêtent l'oreille; on entend au loin, sur la gauche, le bourdonnement d'un tambour.)

KASPER.

C'est un tambour.

KATEL.

Mais les Russes ne doivent pas venir par là!

KASPER.

Non, c'est la route d'Altorf; les Russes sont de l'autre côté.

KATEL.

Ah! mon Dieu! si c'étaient les républicains, qui viennent au secours de leurs camarades.

(Le bruit du tambour se rapproche; il bat le pas accéléré. Tous se regardent d'un air de stupéfaction.)

JACOB, d'un accent désolé.

Maintenant tout est perdu! Voilà Lecourbe avec ses républicains, qui vient du côté d'Altorf, pendant que les Russes descendent de Hospenthal; ils vont se rencontrer ici sur le pont, devant mon auberge... Quelle misère!... Tenez... voyez... les hussards!... Ah!... le Seigneur nous abandonne!

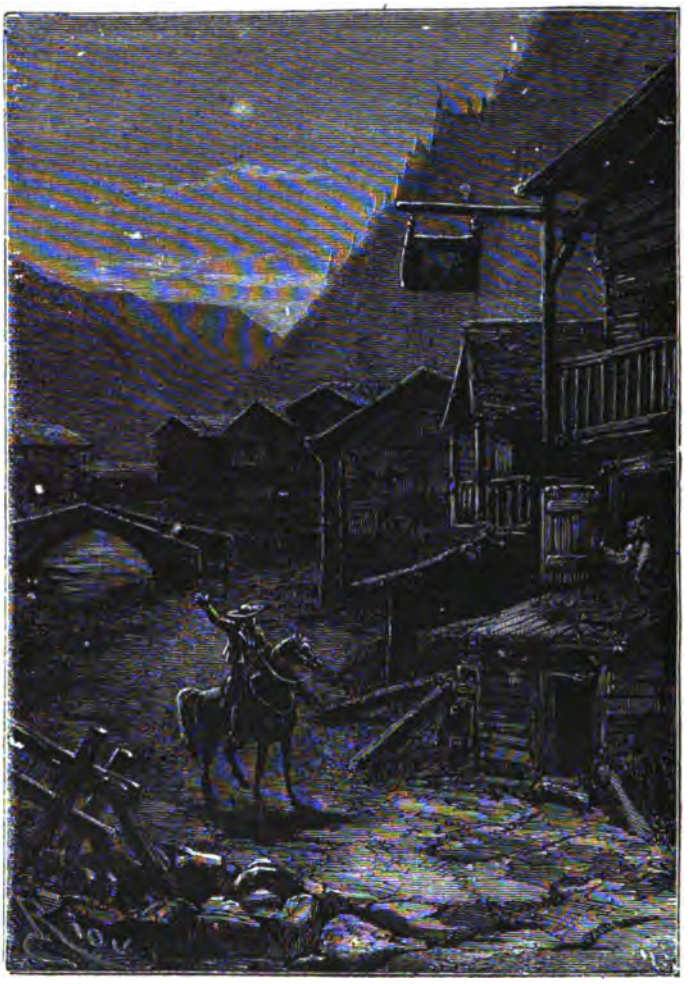
(Il lève les mains. Une quinzaine de hussards arrivent ventre à terre, par la gauche, et traversent le pont au galop.)

NICLAUSSE.

Il ne reste pas de chemin pour faire sauver le bétail.

JACOB.

Il ne reste plus qu'à se cacher. (D'un ton d'indignation.) Nous sommes les derniers des derniers; la



Qu'est-ce qui fait ce bruit dans la nuit? qu'est-ce qui réveille le village? (Page 38.)

Suisse ne compte plus... Toutes ces guerres ne nous regardent pas, et c'est chez nous qu'on vient se battre... c'est nous qui payons toujours!

SCÈNE V

JACOB, KASPER, NICLAUSSE, UN BATAILLON RÉPUBLICAIN

(On voit arriver un bataillon au fond, à gauche, et, plus loin, deux pièces de huit, au galop. Tous les paysans, sur leurs portes, regardent avec stupeur.

LE COMMANDANT, au bataillon, devant l'auberge.

Halte! Front! Portez armes! Reposez armes! En place, repos!

(Les artilleurs à cheval tournent en face du pont; ils détellent et mettent leurs pièces en batterie.)

KASPER, bas à Jacob.

Ils veulent défendre le pont.

JACOB.

Oui, et les Russes tireront sur le village; tout sera brûlé. (S'adressant au commandant.) Commandant!

LE COMMANDANT, se tournant.

Que voulez-vous?

JACOB.

Vous allez défendre le pont?

LE COMMANDANT.

Mêlez-vous de vos affaires. (Elevant la voix.) Sergent Duchêne faites évacuer la place... et vivement... Le général Lecourbe arrive.

(Le sergent avec quatre hommes s'approche. Aussitôt Jacob, sa femme, Kasper et Niclausse entrent dans l'auberge. Les hommes retournent à leurs rangs. Silence. Arrivent au galop Lecourbe, Dumas et quelques officiers.)

Les deux pièces tirent à mitraille. Le pont saute. (Page 46.)

SCÈNE VI

LECOURBE, DAUMAS, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR, SOLDATS

LECOURBE, d'une voix vibrante.

Plus loin, commandant, plus loin... Prolongez le village... Faites occuper les fenêtres le long de la rivière.

LE COMMANDANT.

Portez armes ! — Arme bras !... — Par file à droite, en avant, pas accéléré, marche !

(Le bataillon disparaît à droite. Pendant le défilé, les fenêtres de l'auberge s'ouvrent. Jacob, sa femme, Kasper, Niclausse regardent. Un autre bataillon arrive aussitôt par la gauche et fait halte sur la place.)

LE COMMANDANT.

Halte !... Front !... Portez armes !... Reposez armes ! En place, repos.

(Lecourbe, pendant ce mouvement, s'est porté en avant du pont avec ses officiers ; il observe la position. Deux nouvelles pièces arrivent avec des caissons.)

SCÈNE VII

LECOURBE, SON ÉTAT-MAJOR, SOLDATS. — JACOB, SA FEMME, NICLAUSSE, KASPER, aux fenêtres.

LECOURBE, d'une voix brève, aux artilleurs qui viennent.

Là... là... dans le coude de la rivière... Dépêchez-vous d'élever un épaulement. (Les artilleurs obéissent. Lecourbe, s'adressant aux premiers arrivés :) Pointez en face, dans la grande rue. Vous attendrez que

les colonnes ennemies aient dépassé les premières maisons pour ouvrir le feu ! (Se retournant et parlant à l'un de ses officiers.) Capitaine Barroi, faites attacher les pétards; vous veillerez à cela. (S'adressant à un autre.) Faites avancer la 1re compagnie de la 38e, pour soutenir les pièces. Que les autres se tiennent prêtes à charger à la baïonnette. (L'officier part. Lecourbe, traversant la place et montrant les fenêtres de l'auberge :) Commandant Humbert, faites donc occuper cette maison !

(Il se rapproche de l'avant-scène avec Daumas; les officiers d'état-major restent en arrière.)

LECOURBE, à Daumas.

Nous sommes arrivés à temps, Daumas; Souworow ne montre pas son activité habituelle.

DAUMAS.

La difficulté des chemins, général, le retard de ses convois...

LECOURBE.

C'est peut-être autre chose... Les éclaireurs sont partis ?

DAUMAS.

Depuis vingt minutes.

LECOURBE.

Bien ! (Se retournant; à l'un de ses officiers). Touchard, faites arrêter le bourgmestre, l'agent des postes, le garde champêtre; qu'on me les amène... Il faut voir clair.

(Lecourbe et Daumas sont arrivés devant l'auberge, dont les fenêtres se garnissent de soldats. Kasper, Niclausse et les autres en sortent; ils paraissent désespérés.)

SCÈNE VIII

LECOURBE, DAUMAS, JACOB, KASPER, NICLAUSSE, OFFICIERS, SOLDATS, ETC.

JACOB, sur la porte de son allée.

On n'a pas besoin de m'arrêter... me voilà... c'est moi... le bourgmestre.

LECOURBE.

Ah ! vous êtes le bourgmestre ?

JACOB.

Oui, et j'ai des plaintes à faire.

LECOURBE, étonné.

Des plaintes ?

JACOB, d'un accent pathétique.

Oui, des plaintes !... Quand on parle toujours aux gens de liberté, d'égalité, de fraternité, comme vous, on ne vient pas les ruiner de fond en comble.

LECOURBE.

Brave homme, rappelez-vous ceci : La guerre ne fait jamais de bien à personne. et quant aux Français, ils vous feront toujours le moins de mal possible. — Mais il ne s'agit pas de cela... Vous êtes bourgmestre, vous devez connaître le pays ?

JACOB.

Je le connais.

LECOURBE.

Existe-t-il un gué d'ici Hospenthâl ?

JACOB.

Non, la Reuss est profonde partout.

LECOURBE

Vous en êtes sûr ?

JACOB.

J'en suis sûr.

LECOURBE, s'adressant à Kasper et à Niclausse.

Et vous autres ?

NICLAUSSE.

Il n'y a pas de gué au-dessus du village.

JACOB.

Si vous voulez en savoir plus, voici un garçon de Hospenthâl, qui vous dira la même chose.

(Il montre Kasper.)

LECOURBE, à Kasper.

Ah ! vous êtes de Hospenthâl ?

KASPER.

Oui, je suis venu ce matin prévenir maître Jacob que les Russes arrivent.

LECOURBE.

Vous êtes parti de là-bas à quelle heure ?

KASPER.

Vers trois heures du matin.

LECOURBE.

Et les Russes étaient arrivés chez vous ?

KASPER.

A deux heures.

LECOURBE.

Alors, ils sont restés à Hospenthâl jusqu'à trois heures ?

KASPER.

Oui.

LECOURBE.

Ils n'ont pas fait de détachements sur Dissentis ?

KASPER.

Je ne sais pas... Ils étaient affamés... ils pillaient le village.

LECOURBE.

Ils n'avaient donc pas de convois : des mulets, des charrettes ?

KASPER.

Ils n'avaient que leurs sacs, leurs gibernes et leurs fusils.

LECOURBE.

Et vous n'avez pas entendu dire qu'ils avaient envoyé du monde, sur leur droite, du côté de Dissentis?

KASPER.

Non.

LECOURBE.

Cela suffit... Vous pouvez partir.

JACOB, d'un ton désolé.

Laissez-nous au moins emmener nos troupeaux.

LECOURBE.

Qu'est-ce qui vous en empêche, mon brave homme? Emmenez tout... Chargez sur vos charrettes tout ce que vous pourrez!... Si les Russes arrivent, moins ils trouveront de bétail et de vivres chez vous, plus je serai content.

JACOB.

A cette heure, je vois que vous êtes un brave homme! (Se retournant.) Vite, Niclausse, ouvre les étables sur le grand pré, mène les bêtes sur le Gurschen; moi, je vais charger la voiture, Kasper m'aidera.

(Ils rentrent dans la maison.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, moins JACOB, KASPER et NICLAUSSE

LECOURBE, à Daumas.

L'attaque devrait être commencée; nous aurions dû trouver les Cosaques dans le village en arrivant, et le pont au pouvoir de l'ennemi. Cette lenteur n'est pas dans le caractère de Souworow. Voudrait-il nous attirer dans la plaine d'Urséren pour nous écraser avec ses masses, ou bien est-ce autre chose?... Enfin, n'importe! (S'adressant à un officier d'état-major.) Que les chefs de corps se réunissent, je veux leur parler. (L'officier sort. A Daumas.) Nos premières mesures sont bonnes, et s'il n'arrive pas d'autres avis, nous en resterons là!...

(Les commandants entrent, l'épée à la main, et se réunissent autour de Lecourbe et de Daumas.)

SCÈNE X

LES COMMANDANTS, en cercle, LECOURBE et DAUMAS, à l'intérieur.

LECOURBE.

Messieurs, il faut nous attendre à une attaque furieuse; nous sommes trois bataillons, et nous allons avoir vingt-cinq mille vieux soldats sur les bras, commandés par Souworow en personne. Vous connaissez la jactance du vainqueur de Cassano, de la Trébia et de Novi; vous savez qu'il se vante de nous passer sur le corps, d'écraser Masséna comme Joubert, Macdonald et Moreau, et de marcher sur Paris. Souvenez-vous que nous sommes le 3 vendémiaire; qu'aujourd'hui l'action décisive de la campagne s'engage entre Masséna et Korsakow sur toute la ligne, de la Linth à la Limmat. Souvenez-vous de la dépêche du général en chef, qui nous ordonne de défendre le terrain pied à pied, de mourir s'il le faut jusqu'au dernier pour retarder la marche de Souworow, et l'empêcher d'arriver sur le champ de bataille. C'est la République qui nous parle; vous justifierez tous sa confiance, j'en suis sûr!

(En ce moment, on entend s'engager au loin le feu des tirailleurs; plusieurs hussards à la file repassent le pont au galop.

DAUMAS.

Voici nos éclaireurs qui se replient, général.

LECOURBE, aux commandants.

Allez, messieurs, que chacun retourne à son poste; et surtout du calme, de la vigueur, de la décision

(Les commandants s'éloignent; les éclaireurs continuent d'arriver.)

SCÈNE XI

LECOURBE, DAUMAS, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR, SOLDATS, HUSSARDS, UN CAPITAINE DE HUSSARDS

(On aperçoit dans la rue en face deux hussards poursuivis par quelques cosaques; les hussards serrés de près, se retournent à la tête du pont, engagent un combat à l'arme blanche, puis se retirent. Un capitaine de hussards arrive plus loin; il est entouré de cosaques et s'en dégage rapidement. Deux cosaques s'acharnent à sa poursuite; il se retourne, abat d'un coup de pistolet le plus proche, puis traverse le pont et arrive près de Lecourbe, le sabre pendu au poing. Tout cela se passe en quelques secondes, pendant que le feu s'engage à toutes les fenêtres.)

LE CAPITAINE DE HUSSARDS, arrivant au galop.

Général, la reconnaissance est terminée, nous avons poussé jusqu'à portée de canon de Hospenthâl. Les Russes descendent la vallée en colonne de marche. Leur avant-garde, en colonne d'attaque, est de trois bataillons de grenadiers, d'un pulk de cosaques et de deux pièces de huit.

LECOURBE, à Daumas.

Trois bataillons à l'avant-garde, cela suppose un corps d'armée de quinze mille hommes; Souworow, d'après le rapport d'Ogiski, en amène vingt-cinq mille d'Italie; que sont devenus les dix mille autres?

DAUMAS.

Il a dû faire un détachement à la poursuite de Gudin, sur le Furça.

LECOURBE.

Oui... mais ce détachement ne peut être de dix mille hommes... Deux ou trois bataillons suffisent contre la petite colonne de Gudin. Enfin... nous verrons !... (Au capitaine.) C'est bien, capitaine, allez rallier vos hommes et soyez prêt à charger.

(Le capitaine s'éloigne. La fusillade redouble; on voit quelques paysans sortir effarés de chez eux, ouvrir leurs caves et disparaître. Au milieu de la fumée et des détonations, qui se prolongent dans tout le village, la tête de colonne russe paraît au bout de la rue.)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, TÊTE DE COLONNE RUSSE, qui s'avance de l'autre côté du pont.

L'OFFICIER D'ARTILLERIE.

Canonniers, à vos pièces !

(Alors la tête de colonne russe s'avance au pas de course. On entend battre ses tambours au milieu de la fusillade. Quelques cosaques tourbillonnent en avant, et s'approchent du pont d'un air de bravade, agitant leurs lances et criant: Hourrah ! hourrah ! Tout est calme du côté des Français, sauf le feu des fenêtres. Les compagnies de soutien restent l'arme au bras; les canonniers secouent leurs mèches en attendant le commandement.)

LECOURBE, à l'officier d'artillerie.

Voici le moment.

L'OFFICIER.

Feu !

(Les deux pièces du pont tirent, puis les deux autres plus loin, dans le coude de la rivière. La scène se remplit de fumée. Grande rumeur du côté des Russes. La fusillade des fenêtres augmente.)

L'OFFICIER.

Chargez !...

LECOURBE, observant les Russes.

La colonne s'arrête. (Vivement aux canonniers :) Feu !... Feu !...

(Les deux pièces tirent, puis les deux autres. Lecourbe s'élance devant le front du bataillon.)

LECOURBE.

En avant les grenadiers de la 38e ! A la baïonnette !

(Une compagnie de grenadiers s'élance sur le pont; la fusillade pétille à droite et à gauche. On entend des cris, des commandements. Quand la fumée se dissipe, on voit la colonne russe qui se retire en désordre. Les grenadiers républicains occupent la tête du pont.)

LECOURBE.

L'attaque est repoussée ! Cessez le feu ! Que les grenadiers de la 38e reprennent leur position.

(Les grenadiers repassent le pont, et viennent reprendre la position qu'ils occupaient. On entend la batterie de « La colonne russe a disparu. Le feu cesse.)

LECOURBE.

C'est bien... Je suis content de vous. A la bonne heure.

(Il rit.)

DAUMAS.

L'affaire commence bien, général.

LECOURBE.

Oui, ça prend une bonne tournure.

DAUMAS.

Avec deux ou trois bataillons de plus...

LECOURBE.

Bah ! nous tiendrons tout de même... Deux mille hommes déterminés à la tête d'un pont en valent dix mille.

(En ce moment, le feu de l'artillerie russe éclate sur toute la ligne. Les premiers boulets arrivent dans le village, des toits s'affaissent; l'enseigne du Cheval-Blanc tombe. L'artillerie française répond.)

DAUMAS.

Voici les giboulées qui commencent.

LECOURBE, riant.

Oui, Souworow se fâche. Il ne comptait pas sur nous à Andermatt. (Un boulet renverse la cheminée de l'auberge du Cheval-Blanc; tout s'écroule avec fracas.) Il s'impatiente, le vieux feld-maréchal; il veut arriver au rendez-vous; mais j'espère bien lui faire perdre ici quelques heures.

(Un boulet passe dans les rangs des grenadiers, trois hommes tombent.)

LE COMMANDANT, d'une voix calme.

Serrez les rangs !...

(Un officier d'état-major entre au galop.)

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, à Lecourbe.

Général, le capitaine Meunier, qui commande l'arrière-garde, vous fait dire qu'il entend le canon sur nos derrières.

LECOURBE, vivement.

Dans quelle direction ? A quelle distance ?...

L'OFFICIER.

Du côté de Wâsen, à deux ou trois lieues.

LECOURBE, criant.

Lieutenant Ganier, prenez un piquet de hussards, et courez sur la route de Wâsen. On se bat de ce côté... Je veux savoir le plus tôt possible ce qui se passe... Vite... vite... (L'officier sort au galop. Lecourbe à l'officier d'état-major :) Dites au capitaine Meunier de se tenir prêt à marcher.

L'OFFICIER.

Oui, général.

(Il sort.)

LECOURBE, à Daumas.

Eh bien, Daumas, voilà du nouveau !

DAUMAS.

Sans doute une démonstration, général. L'affaire sérieuse est ici.

(Un boulet passe dans les rangs et jette six hommes à terre.)

LE COMMANDANT, d'une voix calme.

Serrez...

(Il étend les bras, pousse un cri et laisse tomber son sabre. Un officier se jette à la tête du cheval. Des soldats se précipitent, et reçoivent le commandant dans leurs bras. Le feu des pièces continue pendant toute cette scène.)

UN SOLDAT.

C'est un coup de mitraille.

(Lecourbe et Daumas s'approchent vivement.)

L'OFFICIER, appelant.

Commandant !... Commandant !

UN SOLDAT.

Il est mort !...

LECOURBE.

Qu'on le porte à l'ambulance ! Capitaine Victor, prenez le commandement du bataillon.

(Des soldats emportent le commandant. Le capitaine sort des rangs.)

LE CAPITAINE, sur le devant du bataillon.

Serrez les rangs !...

LECOURBE, regardant les soldats emporter le commandant.

Encore un vieux de l'armée du Rhin...

DAUMAS.

Pauvre Humbert !

LECOURBE.

Nous y passerons tous !

(Grande rumeur à droite ; la fusillade recommence.)

DAUMAS.

La seconde attaque...

LECOURBE,
se rapprochant de la rive, pour voir les colonnes ennemies.

Oui, le corps d'armée va donner. (Courant vers les grenadiers, et criant à Daumas :) Général, surveillez le service des pièces... Je conduis la charge !...

(Le feu des fenêtres recommence, et se confond dans un roulement terrible avec celui des Russes. Le canon tonne des deux côtés. La scène se remplit de fumée. Au milieu de ce bruit, on entend tout à coup battre la charge, et l'on voit la mêlée sur le pont. Cette mêlée dure quelques instants, puis la fusillade se tait, la fumée se dissipe, et l'on voit Lecourbe, à cheval au milieu de sa colonne, sur l'autre rive. Les Russes sont en retraite, leur canon seul gronde encore. Quelques grenadiers veulent poursuivre l'ennemi. Lecourbe les arrête.)

LECOURBE.

Halte !... Serrez les rangs !... Par file à droite !...

Ils repassent le pont et reprennent leur position, à côté des pièces. Tout cela s'exécute avec ordre. Le pont est couvert de morts et de blessés. Dans les rangs, quelques soldats, l'arme au pied, se bandent l'un la tête, l'autre le bras ; leurs camarades les aident. Quelques-uns se retirent, en s'appuyant sur leur fusil. — Le feu des Russes, pendant cette scène, continue ; les maisons à moitié démolies tombent en décombres ; les tirailleurs qui les occupent en sortent à la file.)

LECOURBE, à ses officiers.

Ralliez les tirailleurs de la 76e. Formez-en deux colonnes, et qu'ils soient prêts à repousser la troisième attaque. Que la 38e passe en seconde ligne. (Passant au galop devant le front de bataille.) Tout va bien !... Notre position est bonne... Souworow ne passera pas !... Vive la République !..,

CRIS DANS LES RANGS.

Vive la République !... vive Lecourbe !...

(Un sous-officier de hussards entre au galop.)

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, LE SOUS-OFFICIER, puis OGISKI, au milieu d'un piquet de hussards.

LE SOUS-OFFICIER DE HUSSARDS.

Le général ! Où est le général ?...

LECOURBE, se retournant.

Qu'est-ce ?

LE SOUS-OFFICIER.

Un cosaque... un déserteur... mon général ; il demande à vous parler.

LECOURBE, arrivant.

Un déserteur ? Où est-il ?...

LE SOUS-OFFICIER, se retournant et faisant signe.

Par ici !... Arrivez !...

(Ogiski paraît au milieu d'un piquet de hussards ; ses habits de pope sont en lambeaux, son cheval est couvert de boue.)

OGISKI, ôtant son bonnet de peau de mouton.

C'est moi, général.

LECOURBE.

Ogiski !.... (Aux hussards :) Laissez-nous !... (Les hussards s'écartent. Lecourbe et Ogiski descendent de cheval. — Lecourbe, bas et vivement.) Eh bien, quelles nouvelles ?

OGISKI.

Vous êtes tourné, général !

LECOURBE.

Tourné !... Par qui ?...

OGISKI.

Par Auffemberg... Il est parti d'Ilanz, pendant que Souworow abordait le Saint-Gothard. Hier, à minuit, il campait dans le Maderaner Thâl, sur vos derrières... Il doit attaquer en ce moment le pont d'Amsteig ; sa force est de deux mille hommes.

LECOURBE.

Amsteig !... je n'ai laissé là que quatre compagnies. Comment savez-vous cela, Ogiski ?

OGISKI.

J'arrive du quartier général de Soworow, à Ospizio.

LECOURBE.

Vous avez pénétré jusqu'au quartier général?

OGISKI.

Oui, déguisé en pope. A deux heures, le cosaque chargé de la dépêche arriva; — j'étais au bivac voisin, — lui-même annonça le mouvement d'Auffemberg. Et comme le feldmaréchal l'avait rappelé, sans doute pour quelque renseignement, un coup de folie me fit enfourcher son cheval... Il fallait vous prévenir à tout prix... il fallait...

LECOURBE.

Mais on a dû vous poursuivre?

OGISKI.

Pendant deux heures... (Ouvrant son manteau, criblé de trous de balles.) Voyez, général!

LECOURBE, stupéfait.

Et vous n'êtes pas blessé?

OGISKI.

Non... (Avec exaltation.) Dieu venge la Pologne... Dieu veut que Souworow périsse dans ces montagnes!

LECOURBE.

S'il n'y laisse pas ses os, ce ne sera pas ma faute! (Remontant la scène, et s'adressant au sous-officier de hussards.) Maréchal des logis, courez au pont d'Amsteig... Dites au commandant Richemont de tenir ferme... Que j'arrive à son secours. (Le sous-officier sort au galop. Lecourbe criant:) Daumas! où est Daumas?...

(Le général Daumas paraît à droite. Ogiski va s'asseoir sur le perron de l'auberge.

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, moins LE SOUS-OFFICIER DE HUSSARDS, DAUMAS

DAUMAS, accourant.

Me voici, général!

LECOURBE, vivement.

Tous mes doutes sont confirmés. Le général Auffemberg est sur nos derrières, avec un corps de deux mille hommes. Il attaque Amsteig en ce moment... Nous n'avons que quatre compagnies au pont d'Amsteig.... j'espère qu'elles tiendront jusqu'à mon arrivée... (Regardant sa montre.) Il est huit heures... A dix heures au plus tard, je serai là!... Je vous laisse la 38e, deux pièces, et les munitions nécessaires... Vous ferez sauter le pont... Vous empêcherez l'ennemi d'en jeter un autre... Votre ligne de retraite est la mienne, par la route de Wâsen... Vous me retrouverez à Amsteig... Défendez aussi et faites sauter le pont du Diable... Il s'agit de retarder le plus possible la marche des Russes... de laisser à Masséna le temps de battre et de détruire Korsakow... Ce résultat obtenu, nous prendrons l'offensive à notre tour, et nous tâcherons d'enfermer Souworow dans les montagnes. (Remontant la scène, pour observer la position de l'ennemi.) La troisième colonne d'attaque se forme. (Descendant; à un officier d'état-major.) Le deuxième bataillon de la 76e, est en colonne?

L'OFFICIER.

Oui, général.

LECOURBE.

Je l'emmène à Amsteig... Dites au commandant Rogeard de se mettre en marche tout de suite, avec les deux pièces en amont... Le capitaine Meunier fera tête de colonne...

(L'officier sort au galop. La fusillade recommence et se prolonge bientôt sur toute la ligne. On voit revenir les pièces, qui se mettent en route par la gauche, en longeant les maisons; le 2e bataillon de la 76e les suit le fusil sur l'épaule. Lecourbe, au milieu de la fumée qui remplit de nouveau la scène, monte à cheval et donne la main à Daumas.

LECOURBE, apercevant Ogiski debout sur le perron de l'auberge.

Ogiski, vous voulez donc vous faire tuer?

OGISKI.

Non, général, je veux voir!...

(Lecourbe part au galop. Daumas se porte vers les pièces du fond. On le voit donner rapidement des ordres aux chefs de pièce. Les canons reculent. Un artilleur se glisse sous le pont. Les détonations se succèdent, les maisons s'écroulent, le feu éclate dans l'auberge du Cheval-Blanc. Enfin, quand la scène s'est vidée, et que le bataillon de la 38e seul reste en face du pont, à gauche, on voit paraître les Russes, on entend leurs tambours battre la charge, et leurs cris innombrables: — Hourrah! hourrah!)

DAUMAS, d'une voix calme.

Attention!... Laissez venir!...

(La tête de colonne russe s'engage sur le pont.)

LES RUSSES,

se bousculant pour arriver plus vite; leurs officiers, l'épée en l'air:

Hourrah!... hourrah!... hourrah!...

DAUMAS.

Feu!...

(Les deux pièces tirent à mitraille. Le pont saute.)

SIXIÈME TABLEAU

L'ESTAFETTE

Les Russes campent dans la vallée d'Altorf, sur les rives du lac des Quatre-Cantons. A droite, des montagnes; à gauche, les rochers où coule la Reuss à son embouchure. Le soleil se couche sur le lac; à mesure qu'il descend, l'onde devient plus lumineuse; les nuages au-dessus s'éclairent et forment de longues traînées de pourpre. Quand il a disparu, tout devient sombre; les feux de bivacs s'allument et rayonnent

sur les flots. C'est une scène calme et solennelle. Souworow, ses officiers d'état-major et quelques cosaques campent sur le chemin d'Altorf à Fluélen, sous une masse de rochers en demi-voûte; les chevaux sont attachés aux arbres. Ce groupe tient toute la droite de la scène. A gauche, au second plan, un poste du régiment de Rymnik, accroupi autour d'un bon feu, prépare sa soupe en silence; la marmite bout, quelques soldats fument leur pipe, d'autres récurent leur gamelle. Hattouine et Ivanowna sont dans le nombre. Hattouine écume le bouillon; sa charrette est dételée, la tonne déposée à l'arrière sur deux bottes de paille, pour tourner le robinet. Le cheval mange sa pitance. Plus loin, l'armée russe, les fusils en faisceaux, se découvre en perspective. De temps en temps de nouveaux détachements arrivent par la droite; des fourgons, des canons, des traînards défilent à l'angle des rochers, puis se perdent à gauche. Souworow et le colonel d'état-major Mandrikine sont isolés à l'avant-scène. Mandrikine est assis devant une petite table pliante. Souworow est debout; son sabre et son manteau pendent à une broussaille. Des cartes sont déroulées sur un quartier de roc. On entend quelquefois dans le lointain le cri de *Qui vive!* Du reste, tout se tait. Les officiers d'état-major, à quelque distance sur la droite, se chauffent autour d'un bon feu de bivac, au tournant du chemin d'Altorf.

SCÈNE PREMIÈRE

SOUWOROW, MANDRIKINE, OFFICIERS, GROUPES DE SOLDATS, ETC., ETC.

SOUWOROW.

Relisez.

MANDRIKINE, lisant.

« A messieurs les généraux Korsakow, baron de Hotz et baron de Linken. — Quartier « général de Séedorf, en avant d'Altorf, le 27 « septembre 1799. — Je vous annonçais de « Bellinzona, le 22 de ce mois, que les troupes « impériales russes, restées en Italie, seraient « maîtresses du Saint-Gothard, le 25; qu'elles « repousseraient les républicains de la vallée « d'Urséren, le 26, et qu'elles s'empareraient « d'Altorf le 27. Malgré la résistance acharnée « du général Lecourbe, qui m'a disputé tous « les ponts de la Reuss, et qui ne m'a pas « laissé un pouce de terrain sans le défendre, « j'ai tenu parole. Les troupes impériales russes de l'armée d'Italie ont surmonté tous « les obstacles; quinze mille de mes meilleurs soldats occupent la vallée, entre Altorf « et Fluélen, aujourd'hui 27, et sont en mesure de tourner le lac des Quatre-Cantons par la gauche. Lecourbe tient encore « au pont de Séedorf, avec trois bataillons; « mais cette résistance ne peut nous retarder « plus d'une ou deux heures. Au reçu de la « présente dépêche, vous attaquerez donc immédiatement sur toute la ligne; demain, « je serai sur les derrières de Masséna, « et nous terminerons la campagne d'Helvétie comme les autres, par un coup de tonnerre. »

SOUWOROW.

C'est bien. (Il s'assied et signe.) Expédiez cela tout de suite.

(En ce moment, arrive Ivanowitche à cheval. Il met pied à terre et prend des informations auprès du groupe d'officiers, à l'angle du chemin, à droite. On lui indique l'endroit où campe Souworow; il attache son cheval et s'avance. Mandrikine, de son côté, cachète la dépêche.)

HATTOUINE, voyant passer Ivanowitche.

Ivanowitche qui va chez le feld-maréchal.

IVANOWNA.

Oui, mère Hattouine, il ne nous voit pas.

(Elles reprennent leur attitude.)

SCÈNE II

SOUWOROW, MANDRIKINE, IVANOWITCHE

SOUWOROW, se retournant.

Hé! C'est toi, la reconnaissance est terminée?

IVANOWITCHE.

Oui, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Vous avez poussé?...

IVANOWITCHE.

Jusqu'au fond du Schaechenthal, à six ou sept lieues de Glaris.

SOUWOROW.

Et vous avez trouvé les avant-postes de Linken?

IVANOWITCHE.

Non, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Alors ceux de Jellachich?

IVANOWITCHE.

Nous n'avons trouvé personne.

SOUWOROW.

(Avec une indignation contenue.) Voyez, Mandrikine, la lourdeur de ces Allemands! (Avec explosion.) Il était pourtant bien convenu que Linken et Jellachich s'avanceraient dans le canton de Glaris, le 26, qu'ils se réuniraient par leur droite au général Hotz, et qu'ils me donneraient la main par la gauche. Allez donc compter sur des lourdauds pareils! Pendant que l'armée russe d'Italie fait soixante lieues pour les joindre, par-dessus le Saint-Gothard, ils ne peuvent pas en faire quinze ou vingt. Quelle abominable race! (Dominant sa colère.) Enfin tu as pris des informations?

IVANOWITCHE.

Oui, feld-maréchal, sur toute ma route; pas un Autrichien n'a paru dans la montagne. Mais

Hé! c'est toi, la reconnaissance est terminée? (Page 47.)

j'ai rencontré en revenant, près du hameau de Trudelingen, un soldat de Korsakow.

SOUWOROW, brusquement.

Un déserteur?

IVANOWITCHE.

Il dit être échappé des avant-postes républicains, qui l'avaient pris à Rapperschwyl.

SOUWOROW.

Tu l'as amené?

IVANOWITCHE.

Il est près d'ici, feld-maréchal.

SOUWOROW.

C'est bien, qu'il vienne. Nous allons voir cela. Peut-être aurons-nous des indications.

(Ivanowitche sort par la droite.)

SCÈNE III

SOUWOROW, MANDRIKINE.

MANDRIKINE.

Si le retard de Linken se prolonge, il faudra peut-être contremander...

SOUWOROW, sèchement.

On ne contremandera rien... Nous sommes vainqueurs... nous avons tout bousculé... nous sommes sur les derrières de Masséna... les troupes ne demandent qu'à se battre... S'il le faut, on se passera des Autrichiens... Korsakow et moi, nous terminerons seuls la campagne... Allez... que la dépêche parte!

(Mandrikine va remettre la dépêche à un officier, qui monte aussitôt à cheval. Au même instant, Ivanowitche amène Ogiski, déguisé en soldat russe, rasé, sauf les moustaches, et les cheveux coupés. Mandrikine cause avec les officiers d'état-major.)

Tiens... souffle dessus... elle est chaude. (Page 52.)

SCÈNE IV

SOUWOROW, IVANOWITCHE, OGISKI

SOUWOROW, à Ivanowitche.

C'est ton homme?

IVANOWITCHE.

Oui, feld-maréchal:

SOUWOROW, brusquement à Ogiski.

De quel régiment es-tu?

OGISKI.

Du régiment de Markow.

SOUWOROW.

Quand as-tu déserté ?

OGISKI.

Je n'ai pas déserté, feld-maréchal, nous avons été pris à plusieurs par des hussards français.

SOUWOROW.

Quand?... où?

OGISKI.

Voilà maintenant le quatrième jour. Les Autrichiens partaient; nous les remplacions le long des deux lacs et des deux rivières. Nous ne connaissions pas encore bien les positions; notre détachement s'est perdu la nuit dans un coude.

SOUWOROW.

Dans quel coude?

OGISKI.

Près d'un village, entre deux lacs.

SOUWOROW, regardant la carte.

A Rapperschwyl... c'est possible... Après?

OGISKI.

Après, les hussards sont arrivés... On s'est battu longtemps... Nous avons perdu la moitié de notre monde... Des troupes de ligne sont encore venues au secours des hussards. Il a fallu se rendre.

SOUWOROW.

Comment se fait-il alors qu'on te trouve dans la vallée de Schaechenthal, à vingt lieues de là? Réponds clairement...

(Il lui lance un coup d'œil sévère.)

OGISKI.

Nous étions encore quinze hommes, avec le lieutenant Swerkow; et d'abord les républicains nous menèrent sur la montagne à droite.

SOUWOROW.

Au mont Albis?

OGISKI.

Je crois que oui; près d'une vieille maison en planches, où demeure leur feld-maréchal.

SOUWOROW.

Comment s'appelle-t-il?

OGISKI.

Je ne sais pas.... C'est un grand sec, maigre, brun, les cheveux un peu crépus.

SOUWOROW, regardant Ivanowitche en souriant.

Masséna. (Sa figure s'éclaire.) Ah! ah! Et qu'est-ce qu'il voulait de vous?

OGISKI.

Le lieutenant Swerkow est seul entré. Nous autres, on nous gardait dehors.

SOUWOROW, l'interrompant.

Mais si tu n'es pas entré, comment peux-tu savoir que le feld-maréchal des républicains est grand, sec, maigre?

OGISKI, avec le plus grand calme.

Le lieutenant Swerkow nous l'a dit... Il nous a dit aussi que le feld-maréchal des républicains voulait savoir où les Autrichiens allaient, combien nous restions, et si nous attendions du renfort; mais qu'il avait répondu que nous ne savions rien de ces choses.

SOUWOROW, riant.

C'est bon... Alors on vous a maltraités?

OGISKI.

Non, feld-maréchal; on nous a conduits plus loin, et nous avons eu des fèves à manger, le soir.

SOUWOROW.

Et pas de viande?

OGISKI.

Oh non! feld-maréchal, les républicains sont dans la plus grande misère; ils meurent de faim... ils n'ont pas un verre de schnaps... ils n'ont rien du tout.

SOUWOROW.

Ils doivent être tristes?

OGISKI.

Non, feld-maréchal:.. Ils chantent... ils jouent aux cartes.

SOUWOROW.

C'est bien cela... (Riant de bon cœur.) Et tu t'es échappé?

OGISKI.

Avant-hier, à la nuit; ils n'avaient que deux sentinelles pour nous tous, dans un petit village brûlé. Alors, avec trois camarades, j'ai sauté par une fenêtre dans les champs. Les sentinelles ont tiré sur nous; je n'ai pas tourné la tête, j'ai couru tant que je pouvais, en pensant rejoindre le régiment; malheureusement dans la nuit, au lieu de prendre à gauche, j'avais pris à droite, et le matin j'étais dans la montagne, sans pouvoir me reconnaître. Je n'ai fait depuis que marcher.

SOUWOROW.

C'est bon. Cela suffit. (Silence.) Alors, au moment où vous avez été pris, l'archiduc était en route, l'armée austro-russe occupait ses positions à Zurich, le long de la Linth et de la Limmat?

OGISKI.

Oui, feld-maréchal, avec les Suisses rouges.

SOUWOROW.

Et tu n'as rencontré dans la montagne aucun détachement autrichien?

OGISKI.

Non; si j'en avais rencontré, je leur aurais demandé mon chemin. J'étais perdu, quand l'ordonnance m'a arrêté près d'un petit village.

SOUWOROW.

Je suis content de toi... Va manger la soupe avec les soldats de Rymnik... Tu suivras la colonne... Demain ou après, nous rencontrerons ton régiment. (Ogiski tourne sur ses talons, en faisant le salut militaire, puis s'éloigne gravement. Souworow le regarde d'un air satisfait.) Ce soldat m'en a plus appris que mes ordonnances. Il en sait plus qu'un officier de l'archiduc... On le prend par la faute des autres... et il se sauve tout seul!...

(Au moment où Ogiski s'éloigne, une députation d'Altorf paraît dans le chemin, à droite, le landamann en tête. Mandrikine, resté près du bivac des officiers, se porte à sa rencontre et parle avec le landamann.)

OGISKI, à part, s'éloignant.

Me voilà dans la place! (Apercevant Haltouine dans le groupe de gauche.) La *matouchka* du Saint-Gothard!

(Il s'arrête et détourne doucement la tête.)

IVANOWITCHE, à Souworow.

Est-ce que le feld-maréchal n'a pas d'autres ordres pour moi?

SOUWOROW.

Non... tu peux reconduire tes hommes à l'escadron.

(Souworow jette une carte sur la table et s'accoude dessus. Ivanowitche se dirige vers le groupe de Hattouine.)

IVANOWITCHE, à Ogiski.

Qu'est-ce que tu fais là, toi?

OGISKI.

Lieutenant, le feld-maréchal a dit : Va manger la soupe avec les soldats de Rymnik...

IVANOWITCHE.

Eh bien?

OGISKI.

Il n'a pas donné d'ordre; ils ne voudront pas me recevoir.

IVANOWITCHE.

Ah! bon... arrive!

(Il se dirige vers le groupe de Hattouine.)

OGISKI, à part.

Diable!...

IVANOWITCHE, se retournant.

Avance donc!...

(Ogiski, faisant bonne contenance, le suit. Les soldats, Hattouine et Ivanowna se retournent.)

HATTOUINE.

C'est Ivanowitche!

IVANOWITCHE, souriant à Ivanowna.

Oui, *matouchka*, c'est moi. (Aux soldats.) Vous allez donner la soupe à ce camarade, c'est un brave soldat du régiment de Markow. Les républicains l'avaient pris, il s'est sauvé!... Qu'on lui fasse place au feu!

HATTOUINE.

C'est bon, Ivanowitche, il n'a qu'à s'asseoir.

IVANOWITCHE, bas, à Ivanowna.

Je reviens de suite... Tout a bien marché... Le feld-maréchal est content. Je vais reconduire mes hommes à l'escadron, et puis j'arrive. (Il lui serre la main.)

IVANOWNA, le regardant parfir.

Dépêche-toi.

OGISKI, faisant l'aimable.

Excusez, camarades!

(Les soldats se serrent. Il s'assied dans le cercle.)

SCÈNE V

SOUWOROW, MANDRIKINE, puis LA DÉPUTATION D'ALTORF

MANDRIKINE, qui s'est approché du feld-maréchal.

Feld-maréchal, une députation de bourgeois d'Altorf sollicite l'honneur de vous être présentée.

(Il montre la députation arrêtée au milieu du chemin.)

SOUWOROW, regardant par-dessus l'épaule.

Qu'est-ce que ces gens-là me veulent?

MANDRIKINE.

Sans doute quelque réclamation, au sujet des nouvelles réquisitions.

SOUWOROW.

Eh bien, qu'on les laisse venir.

(Il reprend son attitude. Mandrikine fait signe à la députation d'approcher; les soldats et les officiers, autour de leurs feux, regardent un instant avec indifférence.)

MANDRIKINE, présentant la députation.

Une députation de la ville d'Altorf, feld-maréchal.

(Souworow incline la tête sans répondre et sans se lever.)

LE LANDAMANN, faisant trois pas en avant de la députation.

Illustre feld-maréchal, la malheureuse ville d'Altorf vient vous exposer, par la voix de son magistrat, qu'elle souffre depuis trois ans tous les fléaux de la guerre; que, depuis trois ans, tantôt les Autrichiens, tantôt les Français, la frappent de nouvelles réquisitions; qu'elle est épuisée de tout; que la misère est devenue si grande, qu'une foule de vieilles familles, ayant droit de bourgeoisie, sont forcées de s'expatrier. Et c'est quand l'invincible armée de Souworow arrive au milieu de nous, c'est quand toute la Suisse espère enfin sa délivrance, qu'on nous impose d'abord vingt-cinq mille rations, que nous avons eu mille peines à fournir... ensuite vingt-cinq mille autres, que tous nos efforts, toute notre bonne volonté ne réuniront jamais... Non, illustre feld-maréchal, vous ne pouvez exiger...

SOUWOROW, l'interrompant brusquement.

Écoute, landamann, je m'appelle Basilowitche Souworow. Quand je suis assis dans ma baraque, en Esthonie, j'aime assez les beaux sermons d'un pope avec le son des cloches; mais quand je campe en pays ennemi, les longs discours m'ennuient terriblement. Tu sauras qu'en Prusse, en Pologne, en Turquie, en Italie, depuis quarante-cinq ans, j'ai fait brûler plus de villes et de villages que vous n'avez de bicoques en ce pays, et que j'ai fait fusiller plus de récalcitrants, que tu n'as de cheveux sur la tête!... C'est pour te faire comprendre, landamann, ainsi qu'à tes camarades, que si je n'ai pas, dans trois heures, les rations de pain, de viande, de vin, de schnaps et de fourrage qui sont inscrites sur cette pancarte, je mettrai le feu dans tous les coins de la ville, après avoir pris tous ce que je pourrai prendre, bien entendu. — Tu dois sentir, landamann,

qu'on n'entretient pas une armée avec des sermons, et que les Russes, vainqueurs, ne peuvent pas supporter les privations, dans un endroit où les républicains en déroute se sont régalés. C'est contraire au bon sens! — Ainsi, dans trois heures, j'aurai ce que je demande, ou bien mes soldats commenceront leur visite chez vous avec des torches. — Allez... et réfléchissez aux paroles de Basilowitche Souworow, qui ne parle jamais en vain.

LE LANDAMANN.

Illustre feld-maréchal... au nom de l'humanité...

SOUWOROW, frappant sur la table avec colère.

Assez!... Toutes les réflexions sont inutiles.

(La députation se retire, et reprend le chemin à droite d'un air désespéré. Souworow se lève.)

SCÈNE VI

SOUWOROW, MANDRIKINE

SOUWOROW, à Mandrikine, montrant quelques ordres sur la table.

Distribuez les ordres tout de suite; l'attaque de Séedorf aura lieu dans quatre heures, avec ou sans bateaux. Que tout soit prêt! Je vais surveiller moi-même le service des réquisitions... Quand des hommes se battent bien, ils doivent bien manger et bien boire. Pour qu'un cheval marche, il lui faut de l'avoine. (Mandrikine sort. — Souworow, repliant sa carte.) Oui, nous nous passerons de Linken et de Jellachich... Tant pis pour eux! Demain nous arriverons sur le champ de bataille.

(Il jette la carte sur la roche à droite, puis il s'équipe pour sortir. Un cosaque lui amène son cheval. Les officiers d'état-major se préparent à l'accompagner. Pendant cette scène muette, on entend la conversation du groupe de gauche.)

SCÈNE VII

HATTOUINE, OGISKI, IVANOWNA, SOLDATS

HATTOUINE, à Ogiski.

Les républicains t'avaient fait prisonnier?

OGISKI.

Oui, *matouchka*.

HATTOUINE.

A l'armée de Korsakow?

OGISKI.

Oui, les gueux m'avaient pris, mais je me suis sauvé.

HATTOUINE.

Est-ce qu'elle est encore loin, l'armée de Korsakow?

OGISKI.

Douze ou quinze lieues, *matouchka*.

HATTOUINE.

Est-ce qu'on se battait souvent, chez vous?

OGISKI.

Tous les jours... de petits combats... mais la grande bataille approchait... Vous devez plutôt savoir ce qui se passe là-bas que moi, puisque j'ai quitté depuis plusieurs jours.

HATTOUINE.

Nous ne savons rien du tout... il n'y a pas de nouvelles.

OGISKI, à part.

Pas de nouvelles! Masséna a dû attaquer avant-hier... Korsakow ne dit rien... bon signe!

(En ce moment, Souworow s'avance à cheval. Tous les soldats se lèvent et restent immobiles. Souworow s'arrête en apercevant Hattouine.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, COSAQUES, ÉTAT-MAJOR

SOUWOROW, de bonne humeur.

Hé! vieille *matouchka*, tu ne dis rien, ce soir?

HATTOUINE.

Non, Basilowitche, mon fils, j'écume la soupe.

SOUWOROW, riant.

Je te croyais bavarde?

HATTOUINE.

Quand j'ai bien mangé, Basilowitche, et que j'ai bu deux ou trois bons coups, je suis bavarde; mais quand je suis à jeun, je rêve.

SOUWOROW, riant.

Tu rêves à quoi, *matouchka?*

HATTOUINE.

Je rêve à toutes sortes de choses, mon fils : à la Russie, à nos anciennes campagnes.

SOUWOROW.

Ah!... oui... nous en avons vu du pays... nous en avons vu, depuis quarante-cinq ans... (Silence.) Et la soupe est bonne?

HATTOUINE.

Oh! elle est très-bonne... Avec du bon bœuf et du bon pain, on fait de la bonne soupe, Basilowitche... Si tu veux en goûter?...

SOUWOROW, riant.

Je le veux bien?

HATTOUINE, lui présentant la grande cuiller.

Tiens... souffle dessus... elle est chaude.

(Souworow goûte la soupe.)

TOUS LES SOLDATS.

Vive Souworow !

SOUWOROW, rendant la cuiller à Hattouine.

Oui, *matouchka*, elle est fameuse, cette soupe-là !

HATTOUINE.

Nous aurions été bien contents d'en avoir une gamelle au Saint-Gothard.

SOUWOROW.

Ah ! oui, mes enfants ont bien souffert depuis le Saint-Gothard.

HATTOUINE.

Un vilain chemin, Basilowitche ; toujours monter et descendre... Et puis, pas de rations... Ces gueux de républicains avaient tout pillé ; ils voulaient nous faire crever dans la montagne. Ah ! les gueux !...

SOUWOROW, aux soldats.

Oui, elle a raison, la *matouchka ;* les républicains voulaient nous faire mourir de faim ; mais nous allons les arranger... (Montrant la gauche.) Ils sont là-bas ! Dans quelques heures, soldats de Rymnik, vous serez à l'avant-garde ; Souworow veut vous faire de l'honneur jusqu'à la fin, à cause de votre belle conduite au Saint-Gothard.

TOUS LES SOLDATS.

Vive Souworow l'invincible !

SOUWOROW.

Vous enlèverez le pont, et puis la grande bataille viendra... la dernière... Nous irons à Paris ; nous aurons du schnaps, du vin, du lard et de la bonne soupe tous les jours.

TOUS LES SOLDATS.

Vive le père Souworow !

SOUWOROW.

Allons ! mangez bien, buvez bien. La tonne est pleine maintenant, *matouchka?*

HATTOUINE.

Oui, mon fils, elle est pleine... Du bon schnaps blanc... du vrai schnaps !

SOUWOROW.

Tu vas verser deux verres à chaque soldat de Rymnik, et puis encore un grand verre avant l'attaque du pont... Tu m'entends ?

HATTOUINE.

Oui, je sais bien, Basilowitche, je sais bien ; ce n'est pas la première fois que je fais la guerre... A l'attaque, il faut toujours du schnaps !

SOUWOROW, riant.

Bon ! et je vais faire avancer d'autres tonnes pour toi, *matouchka ;* il faut que mes enfants aient toujours du schnaps !...

TOUS LES SOLDATS, attendri.

Vive le bon père Souworow !

(Ils lèvent leurs bonnets.)

SOUWOROW, au moment de se retirer, montrant Ivanowna.

Et la belle fille... elle ne dit rien, *matouchka ?*

HATTOUINE.

Elle pense à Ivanowitche, vois-tu !

SOUWOROW, s'arrêtant.

Ivanowitche ?

HATTOUINE.

Oui, tu sais... un enfant de Rymnik... Celui qui a porté les dépêches à Korsakow, à travers les républicains.

SOUWOROW.

Ah ! ah ! Elle l'aime !... C'est un brave.

HATTOUINE.

Quand il sera capitaine, nous les marierons.

SOUWOROW.

Que j'entende parler de lui... et il sera bientôt capitaine.

IVANOWNA, timidement.

Oh ! merci, feld-maréchal, merci !...

SOUWOROW.

Oui, tout ira bien !... Et maintenant, buvez, mangez, prenez des forces. Ces républicains se défendent comme des enragés, mais nous en viendrons à bout... C'est Basilowitche Souworow qui vous le dit... Courage !...

(Il s'éloigne et sort par la droite. Les cosaques et les officiers d'état-major le suivent. Les cris de « Vive Souworow » s'étendent dans toute la vallée. Alors la nuit est venue, et les feux de bivac brillent au loin.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, moins SOUWOROW, LES OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR ET LES COSAQUES

HATTOUINE, puisant la soupe.

Allons, vous autres, avancez vos gamelles... Ah ! elle sent bon, la soupe.

UN SOLDAT.

Oui, *matouchka*. Et nous pourrons dire : J'ai soupé avec Souworow !

TOUS, avec enthousiasme.

Oh ! le bon père. Oh ! comme il aime ses enfants de Rymnik !

HATTOUINE, continuant de remplir les gamelles.

Je crois bien qu'il vous aime ! Celui qui ne passerait pas dans le feu pour lui ne serait qu'un gueux. Quand on a de la soupe pareille, avec deux bons verres de schnaps, il faut en lever tous les ponts. (S'adressant à Ogiski, resté derrière.)

Hé ! soldat de Markow, avance donc, c'est ton tour.

(Ogiski présente une gamelle. Hattouine, en la remplissant, le regarde avec une sorte d'étonnement.)

OGISKI.

Merci, *matouchka !*

HATTOUINE.

Où donc est-ce que je t'ai vu, toi? Plus je te regarde, plus je te reconnais.

OGISKI, riant.

Oh ! je vous reconnais aussi, *matouchka*.

HATTOUINE.

Où donc est-ce que je t'ai vu?

OGISKI.

Vous m'avez vu d'abord au camp de Toulczine, ensuite aux grandes manœuvres du sabre et de la baïonnette, à Varsovie. C'est là que le régiment de Markow et celui de Rymnik étaient ensemble, et que la bonne *matouchka* leur versait du schnaps.

HATTOUINE, riant aux éclats.

Ah ! oui... oui... Maintenant je me rappelle... Il fallait du schnaps ! il en fallait, pour soutenir les charges des dragons ! Les coups de sabre, les vrais coups de sabre pleuvaient ! C'était la manœuvre de mon fils Basilowitche... il criait : — Tapez... tapez ferme... Ça leur apprendra à parer ! — Ha ! ha ! ha ! tu étais là... je ne m'étonne plus si je te reconnais.

OGISKI, mangeant.

Oui, *matouchka*; moi, je vous ai reconnue tout de suite.

HATTOUINE.

Ah ! c'était un bon temps... Tiens régale-toi.

(Elle lui verse encore une cuillerée de soupe. Toute la troupe mange. Hattouine et Ivanowna se servent les dernières.)

IVANOWNA, bas, à Hattouine.

Oh ! mère Hattouine, que vous avez bien fait de parler d'Ivanowitche au feld-maréchal !

HATTOUINE, de même, en clignant les yeux avec malice.

Oui, la vieille *matouchka* n'est pas bête... Souworow va penser à lui, maintenant... Et demain, s'il se conduit bien à la grande bataille...

IVANOWNA.

Qu'il sera content, mère Hattouine, d'apprendre...

HATTOUINE.

C'est bon... c'est bon... il ne faut pas oublier la soupe. (Elles se remettent à manger.)

PLUSIEURS SOLDATS, se levant.

A cette heure, le schnaps, *matouchka*, le schnaps !

HATTOUINE.

Attendez donc que j'aie fini.

D'AUTRES, avec impatience.

Le schnaps ! le schnaps !

HATTOUINE, donnant son gobelet à Ivanowna.

Va ! les ivrognes ne peuvent pas attendre.

(Ivanowna se lève; elle remplit le gobelet à la tonne, et le passe tour à tour aux soldats, qui le vident d'un trait, claquent de la langue, hument leurs moustaches et font place aux autres. Des éclats de rire retentissent de tous côtés, comme dans une troupe d'enfants.)

HATTOUINE, arrivant à son tour.

Allons, Ivanowna, la vieille *matouchka* a soif. Il ne faut pas tout laisser aux autres.

(Ivanowna lui présente le gobelet, elle le vide, puis se met à rire tout haut, en faisant mine de danser.)

UN SOLDAT, riant.

Hé ! la *matouchka* veut danser.

HATTOUINE.

Oui, ce bon schnaps m'entre jusque dans les jambes.

LE PRÉCÉDENT.

Hé ! Kolskow, va donc chercher ton tambour.

HATTOUINE.

Non... non... je ne danserai pas... Je suis trop vieille... Que les autres dansent !

UN AUTRE SOLDAT.

Vous n'êtes pas si vieille que vous dites; je me marierais encore bien avec vous.

HATTOUINE.

Oui, pour boire mon schnaps.

PLUSIEURS SOLDATS.

Matouchka ! matouchka ! il faut danser.

HATTOUINE.

Qu'Ivanowna danse... moi je ne danse jamais sans fifre.

UN SOLDAT.

Le pauvre Bélinski est mort au grand pont, il ne peut plus souffler.

UN AUTRE, tirant un fifre de son sac.

Voici bien son fifre... mais lui n'est plus là.

OGISKI, s'avançant d'un air modeste.

Écoutez, camarades, au régiment de Markow, j'ai quelquefois joué du fifre... Je ne suis pas un bon fifre... mais je joue un peu tout de même.

(Il reçoit le fifre et en tire quelques sons rapides.)

LES SOLDATS.

Oh ! il joue mieux que Bélinski !

(Tous se balancent, rient et font des contorsions grotesques. Le tambour exécute une batterie, Ogiski l'accompagne.)

UN SOLDAT.

Puisque la *matouchka* ne veut pas danser, qu'elle chante.

HATTOUINE.

Je suis trop vieille... Ivanowna chanterait mieux que moi.

IVANOWNA.

Vous savez bien, mère Hattouine, que je ne connais pas la musique.

(Les soldats se font des signes ; le tambour et le fifre reprennent et s'animent peu à peu ; ils semblent attirer la vieille cantinière, qui s'avance à la fin d'un pas timide.)

HATTOUINE.

Vous ne rirez pas de moi... C'est un vieil air... l'air du *Soldat de Koslugi*, du temps de la guerre des Turcs.

OGISKI, jouant et dansant.

Allons, *matouchka*... courage !...

HATTOUINE.

Il faut aussi que le fifre joue bien.

OGISKI.

Soyez tranquille... je connais l'air du *Soldat de Koslugi*.

(On forme le cercle ; Hattouine se balance et chante au milieu. Le tambour et le fifre l'accompagnent doucement. A la fin du premier couplet, tous les soldats entonnent le refrain en chœur. Puis les applaudissements éclatent.)

LES SOLDATS.

Oh ! c'est très-bien ! oh ! c'est très-bien ! Quel bon fifre ! Comme la *matouchka* chante bien !

(Le chant continue. A la fin d'un couplet, on entend tout à coup sonner au loin la retraite des Français. Toute la troupe se retourne et prête l'oreille.)

UN SOLDAT.

Ce sont les Français !

UN AUTRE.

Oui, ils n'ont pas de fifre, les gueux !

UN AUTRE.

Ils ont des trompettes !

HATTOUINE.

C'est de la mauvaise race !

IVANOWNA.

Écoutez !...

(On entend les trompettes de la cavalerie.)

UN SOLDAT, levant le poing.

Attendez !... attendez !... vous ne ferez pas longtemps votre musique... Nous allons venir.

(Le bruit des tambours et des trompettes cesse.)

HATTOUINE.

Ils ont fini.

PLUSIEURS.

Oui... Recommençons !...

(Le fifre et le tambour recommencent. Hattouine chante les derniers couplets. Tout à coup les tambours russes battent la retraite.)

HATTOUINE, allant à la tonne.

C'est la retraite ! Arrivez... buvons encore un coup.

TOUS, à voix basse.

Oui, buvons encore un coup.

(Ils suivent Hattouine. Chacun reçoit son verre d'eau-de-vie, et boit dans le plus grand silence. Pendant cette scène, les tambours russes traversent le fond, de droite à gauche, en battant la retraite.

HATTOUINE, à Ogiski.

Tiens, fifre, je vais t'en donner deux... Il faut rester au régiment de Rymnik, tu seras notre fifre.

OGISKI.

Je voudrais bien.

CRIS DES SENTINELLES, à droite.

Sentinelles... garde à vous !...

(Ce cri se répète sur toute la ligne, et va se perdre à gauche.)

HATTOUINE, après avoir bu la dernière.

Chut !... que chacun se couche... Il va bientôt falloir attaquer... Tâchons de dormir un peu.

(Elle arrange une botte de paille contre la roue de sa charrette. Les autres se couchent à droite et à gauche, autour du feu, la tête sur leur sac. Ivanowna seule reste assise près du feu, qui baisse en projetant sa faible lueur sur la scène. La lune monte à droite, au-dessus des Alpes.)

HATTOUINE, se couchant.

Ah ! je vais m'en donner. (A Ivanowna.) Tu n'as pas envie de dormir, Ivanowna ?

IVANOWNA.

Non, mère Hattouine, je n'ai pas encore sommeil.

HATTOUINE, d'une voix somnolente.

Oui... oui... je pense bien.

(Elle s'endort... Silence général... Au bout d'un instant, Ogiski, resté derrière Ivanowna, se lève doucement sur le coude regarde autour de lui, puis il se rapproche du rocher à droite, où brille encore le feu de Souworow, et se recouche.)

SCÈNE X

IVANOWNA seule, puis IVANOWITCHE

IVANOWNA, seule.

Il a promis de revenir.

(Elle écoute.)

TOUT AU LOIN, de poste en poste.

Sentinelles... garde à vous !... Sentinelles... garde à vous !...

(Nouveau silence.)

IVANOWNA.

Comme il tarde !

(Elle jette du bois dans le feu, qui se ranime.)

UNE SENTINELLE, à droite.

Qui vive !

VOIX D'IVANOWITCHE, répondant.

Rymnik !

IVANOWNA.

C'est lui !... (Elle se lève.)

IVANOWITCHE, accourant.

Me voici !...

IVANOWNA.

Comme tu es resté longtemps ?

Tu n'as pas envie de dormir, Ivanowna?

IVANOWITCHE.

J'ai été obligé de surveiller la distribution du fourrage. (Il lui prend les mains.) Mais je pensais bien que tu m'attendrais.

(Il rit.)

IVANOWNA.

Chut! pas si haut... la *matouchka* dort.

IVANOWITCHE, regardant.

Ah! oui... comme elle dort bien... la pauvre vieille *matouchka*.

IVANOWNA.

Tiens... assieds-toi là... j'ai quelque chose de bon à t'apprendre.

IVANOWITCHE, s' assyant à côté d'Ivanowna.

Quoi?

IVANOWNA.

Le feld-maréchal s'est arrêté près de notre feu en passant... Il a goûté la soupe.

IVANOWITCHE, étonné.

Il a goûté la soupe?

IVANOWNA.

Oui!... et la *matouchka* lui a parlé

IVANOWITCHE.

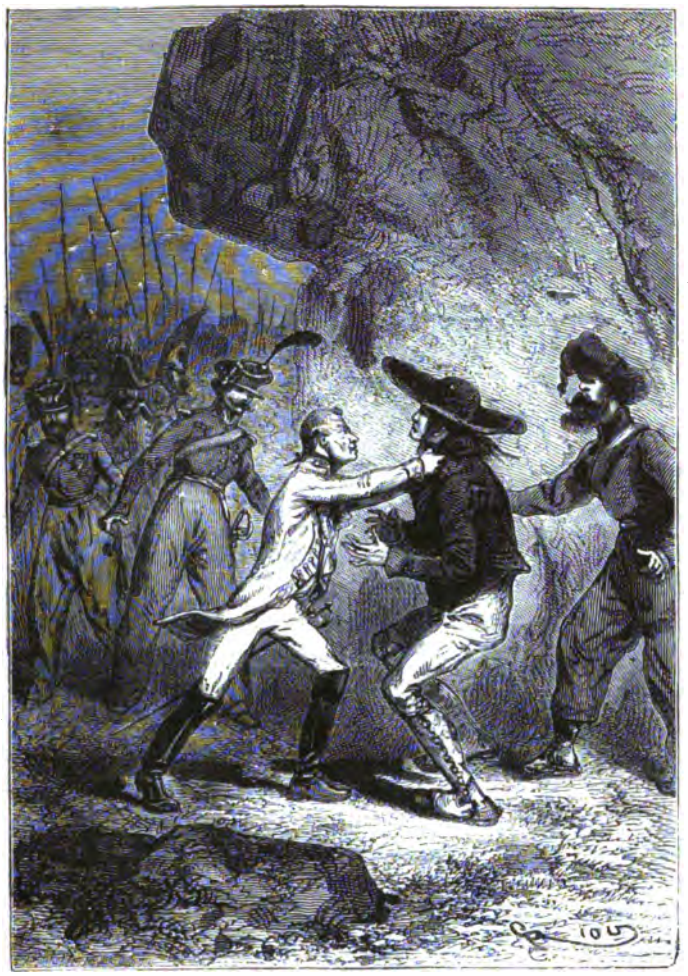
Qu'est-ce qu'elle lui a dit?

IVANOWNA.

Quelque chose de très-bon... oh! de très-bon.

IVANOWITCHE.

Elle est maligne... et Souworow l'aime bien.



—Tu mens !... Tu mens !... Qu'on le fusille ! (Page 59.)

IVANOWNA, à voix basse, en se penchant à l'oreille d'Ivanowitche.

Elle lui a dit qu'elle nous marierait ensemble, quand tu serais capitaine !

IVANOWITCHE, stupéfait.

Elle lui a dit cela ?

IVANOWNA.

Oui ! Et elle a bien dit :—Ivanowitche, le fils de Rymnik, celui qui a porté les ordres à Korsakow.

IVANOWITCHE, la main sur son cœur, et regardant Hattouine.

Oh ! la bonne *matouchka*... la brave *matouchka !*... (A Ivanowna.) Et qu'est-ce que Souworow a répondu, Ivanowna ?

IVANOWNA.

Il a dit : « —Ivanowitche... Ah ! je le connais... c'est un brave... que j'entende parler de lui, et il sera bientôt capitaine !... »

IVANOWITCHE.

Souworow a dit : « Que j'entende parler de lui ! » Tu en es sûre, Ivanowna ?

IVANOWNA.

Oh ! oui, bien sûre !

IVANOWITCHE, se levant.

Alors, je serai capitaine demain. (Se promenant.) Ah ! Souworow veut entendre parler de moi... Eh bien, il n'attendra pas longtemps.

IVANOWNA, inquiète.

Qu'est-ce que tu veux faire ?

IVANOWITCHE, s'arrêtant et frappant sur son sabre.

Je veux te gagner avec ça !... Il me faut un

drapeau ou un canon ! (S'exaltant.) Malheur à ceux qui seront devant le sabre d'Ivanowitche !

IVANOWNA, vivement.

Oui... mais prends garde... ils se défendent bien, les autres... Mon Dieu... s'ils allaient te tuer !...

IVANOWITCHE, riant.

Ne crains rien, va !... Demain soir, je serai capitaine. Nous nous marierons... nous resterons toujours ensemble... (Avec entraînement.) Oh ! Ivanowna, pour la bonne nouvelle, il faut que je t'embrasse !

(Il s'approche de la jeune fille, les bras étendus.)

IVANOWNA, le repoussant avec douceur

Pas maintenant, Ivanowitche.

IVANOWITCHE, étonné.

Pourquoi ?

IVANOWNA, montrant Hattouine.

La *matouchka* dort...

IVANOWITCHE, s'avançant.

Qu'est-ce que cela fait?

IVANOWNA, reculant.

Non !... Quand la *matouchka* dort... ce n'est pas bien...

IVANOWITCHE, regardant Hattouine.

Ah ! si elle pouvait seulement s'éveiller un peu !

HATTOUINE.

Je n'ai pas besoin de m'éveiller, puisque tu m'empêches de dormir, avec tes cris.

IVANOWITCHE, riant, les bras étendus vers Ivanowna.

Eh bien ! Ivanowna?

(Ivanowna se jette dans ses bras; ils s'embrassent.)

IVANOWITCHE, attendri.

Maintenant tout est bien... je suis content !... (Se retournant vers Hattouine.) Et vous, vieille *matouchka*, il faut que je vous embrasse aussi.

(Il se baisse et embrasse Hattouine.)

HATTOUINE.

Oui, je sais bien que tu es un brave garçon. Prends garde seulement, demain, avec tes canons et tes drapeaux, de te faire casser les côtes.

IVANOWITCHE.

Vous avez des idées drôles, mère Hattouine.

HATTOUINE.

Pas si drôles que tu penses. Tu ne serais pas le premier. Les républicains ont aussi des sabres et des baïonnettes... Rappelle-toi le grand pont, où la moitié d'un bataillon a sauté... Rappelle-toi que ces sans-culottes se défendent comme le diable.

(A ce moment, on entend au loin un bruit de trot, et le « qui-vive ! » de plusieurs sentinelles.)

IVANOWITCHE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est ?

HATTOUINE, se levant.

Ça veut dire que je ne dormirai pas cette nuit.

(Plusieurs soldats se réveillent, et regardent s'approcher un fort piquet de cosaques, au milieu duquel se trouve un paysan suisse.)

OGISKI, à part, regardant.

Voici du nouveau !

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, LE HETTMANN, LE PAYSAN, COSAQUES, OGISKI, SOLDATS DE RYMNIK

LE HETTMANN.

Le feld-maréchal !

IVANOWITCHE.

Voici son quartier général... Lui, il est parti pour Altorf.

LE HETTMANN.

De grandes nouvelles, lieutenant... des nouvelles graves !...

(Ogiski devient plus attentif.)

IVANOWITCHE.

Qu'est-ce que c'est?

LE HETTMANN.

Je ne puis parler qu'au feld-maréchal.

IVANOWITCHE.

Eh bien ! allez à Altorf...

LE HETTMANN.

Et si le feld-maréchal revient par un autre chemin, je serai responsable du retard... Non ! je ne veux pas qu'il m'arrive la même chose qu'à l'estafette Mézenkow, sur le Saint-Gothard !

IVANOWITCHE.

Qu'est-ce qui t'empêche d'envoyer un de tes hommes à la grande halle d'Altorf, où le feld-maréchal inspecte les réquisitions?

LE HETTMANN, appelant.

Gawrilow, pousse un temps de galop jusqu'à la ville. Dis au feld-maréchal que de grandes nouvelles sont arrivées au quartier général... des nouvelles de Korsakow.

OGISKI, à part.

Ah ! ah !

(Il se lève.)

LE COSAQUE.

C'est bon, hettmann.

(Il part au galop.)

LE HETTMAN, criant.

Approchez, vous autres!

(Alors tous les soldats du bivouac sont éveillés. On rallume le feu. Les cosaques mettent pied à terre. On forme cercle autour du paysan; c'est un homme en veste, large feutre noir, guêtres de toile à boutons d'os, et qui présente toute l'apparence d'un boucher du pays. Du reste, il paraît calme. Ogiski l'observe avec attention et se rapproche. Le paysan finit par s'asseoir sur le timon de la charrette de Hattouine, en face du feu, son bâton entre les genoux.)

SCÈNE XII

ES PRÉCÉDENTS, LE HETTMANN, LES COSAQUES, LE PAYSAN

IVANOWITCHE, au hettmann.

C'est lui qui apporte les nouvelles?

LE HETTMANN.

Oui, lieutenant.

IVANOWITCHE.

Il est venu seul... de lui-même?

LE HETTMANN.

Je ne puis rien dire qu'au feld-maréchal.

HATTOUINE, s'approchant et regardant d'un air de mépris.

Ça, c'est un boucher... Le hettmann veut faire ses embarras... Il veut attraper une bonne gratification, pour avoir du schnaps... Qu'est-ce qu'un boucher peut savoir?

UNE VOIX, au loin.

Qui vive?

(Les cris de ! Qui vive! se rapprochent rapidement par la droite. Des cris de : Vive Souworow! s'entendent aussi dans la même direction.)

IVANOWITCHE.

On crie : Vive Souworow! Le cosaque aura rencontré le feld-maréchal en route.

HATTOUINE.

Oui, c'est bientôt l'heure de l'attaque... il revient.

CRIS RAPPROCHÉS.

Vive Souworow!... vive Souworow!...

(Souworow paraît au tournant du chemin, à droite, avec Mandrikine et ses officiers d'état-major. Le cosaque envoyé par le hettmann est dans le nombre.)

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, MANDRIKINE, SES OFFICIERS

SOUWOROW, arrivant au galop et s'adressant au hettmann.

Vous avez pris cet homme à Brunnen?

LE HETTMANN

Oui, feld-maréchal, sur la droite du lac, dans une auberge... Il répandait des nouvelles mauvaises.

SOUWOROW,

mettant pied à terre et regardant le paysan, qui s'est levé.

Tu viens d'où?

LE PAYSAN.

De Lucerne.

SOUWOROW.

Tu es quoi?

LE PAYSAN.

Je suis marchand de bétail, à votre service.

SOUWOROW.

Tu répandais des nouvelles, à Brunnen; quelles nouvelles?

LE PAYSAN.

Je racontais ce qu'on m'avait dit

SOUWOROW.

Qu'est-ce qu'on t'avait dit?

LE PAYSAN.

Avant-hier, au marché de Horbe, tous ceux qui venaient de la vallée d'Albis, racontaient que les républicains, dans la nuit, étaient descendus sur les deux lacs et les deux rivières, et qu'une terrible bataille se livrait depuis Mellingen jusqu'à Wésen.

SOUWOROW.

Et puis?

LE PAYSAN.

Et le lendemain, qui est donc hier, le bruit courut vers le soir, que les républicains avaient repris Zurich...

SOUWOROW, avec fureur.

Tu mens... c'est faux!...

LE PAYSAN, épouvanté.

Général, tout le monde le disait...

SOUWOROW, le saisissant à la gorge.

Tu mens!... Tu mens!... Qu'on le fusille!

LE PAYSAN, à demi renversé.

Général! général! C'est la vérité...

SOUWOROW, avec rage.

Qu'on le fusille!... Qu'on fusille ce chien-là contre cette roche.

(Les soldats se précipitent sur le paysan et l'entraînent à gauche.)

OGISKI, à part, détournant la tête.

Barbare!...

LE PAYSAN, d'un accent désespéré.

Général, je suis un père de famille... On l'a dit, général... c'est la vérité!...

(En ce moment retentit un coup de canon au loin sur la gauche. Tout le monde se retourne, les soldats s'arrêtent; Souworow regarde, pâle de colère, il écoute... Silence. — Second coup de canon.)

SOUWOROW, au hettmann.

Va voir ce que c'est!

(Pendant la scène précédente, on remarque toujours Ogiski au premier rang. Il se retire au premier coup de canon, durant quelques minutes. Une joie profonde éclate dans son regard; puis il s'avance de nouveau en composant ses traits.)

HATTOUINE, à Ivanowna.

Ça, ce n'est pas bon signe... Ces coups de canon des républicains sont un mauvais signe.

IVANOWNA.

Oh! mère Hattouine, taisez-vous... le feld-maréchal est en colère...

(Troisième coup de canon. Au même instant arrive un officier d'état-major, au trot, par la droite. Il soutient à cheval un autre officier, en uniforme autrichien, et dont le côté droit est taché de sang.)

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, L'ESTAFETTE

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR.

Feld-maréchal, une estafette de Linken.

SOUWOROW, se retournant vivement.

Une estafette de Linken! (Il regarde.) Cet homme est blessé?

L'OFFICIER.

Oui, feld-maréchal, d'un coup de feu.

SOUWOROW, vivement.

Qu'on le descende... qu'on le fouille... Il doit avoir une dépêche, un mot...

(Des soldats entourent l'Autrichien et l'étendent à terre, contre le rocher; l'officier russe descend et le fouille.)

SOUWOROW, avec impatience.

Eh bien?

L'OFFICIER.

Il n'a rien, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Alors qu'il parle... qu'il parle!...

HATTOUINE, s'approchant avec son gobelet rempli de schnaps.

Il va parler, mon fils Basilowitche, ne te fâche pas... Il va parler...

(Elle s'agenouille et donne à boire au blessé, qui se ranime et regarde, hagard.)

L'ESTAFETTE, d'une voix faible.

Le feld-maréchal Souworow?...

SOUWOROW.

Me voilà!... Vous me reconnaissez?

L'ESTAFETTE.

Oui, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Pourquoi n'avez-vous pas de commission écrite? L'ennemi vous l'a enlevée?

L'ESTAFETTE.

Non, feld-maréchal, nous sommes partis à huit de Glaris... nous pouvions être interceptés... nous n'avions rien d'écrit...

SOUWOROW.

Interceptés d'ici Glaris!... Les républicains s'étendent donc sur ma droite?

L'ESTAFETTE.

Oui, ils sont en marche pour vous tourner.

SOUWOROW, d'une voix indignée.

Pour me tourner! Et Hotze... Linken... Jellachich?...

(L'officier fait un effort pour répondre et tombe évanoui.)

SOUWOROW, se baissant et le secouant.

Hotze!... Linken!... Jellachich!... Répondez!...

(Silence. — La foule se presse et se penche autour d'eux. On remarque toujours Ogiski au premier rang. Sa figure exprime malgré lui une satisfaction terrible.)

SOUWOROW, se redressant et criant d'une voix irritée.

Qu'est-ce que vous voulez? Retirez-vous! Sentinelles, écartez ces gens-là! Qu'on donne de l'air à cet homme... qu'il parle. Un chirurgien! qu'on cherche un chirurgien!... (Puis voyant la foule toujours pressée.) Portez-le là... là... près du rocher!...

(En même temps il se précipite vers le rocher, prend une carte, la déroule sur la table et se penche avidemment. Quatre soldats prennent le blessé et le portent sous la roche en demi-voûte. Les officiers les suivent. Des sentinelles écartent les autres. Hattouine, Ivanowitche et Ivanowna restent isolés auprès de la charrette. La foule compacte est tenue à distance, à gauche; elle forme muraille; les sentinelles se promènent devant. Ogiski est toujours là, le plus rapproché de la roche; il écoute, et transmet à voix basse aux soldats les mots qui lui arrivent.)

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, LE HETTMANN

LE HETTMANN, fendant la presse.

Feld-maréchal, ce n'est rien... l'ennemi tire à poudre.

OGISKI, à part.

Ils tirent pour la victoire de Masséna!...

SOUWOROW, penché sur sa carte.

Ils s'étendent sur ma droite! (Suivant du doigt.) Schwitz... Glaris... Wésen...

MANDRIKINE.

L'estafette se ranime...

SOUWOROW, accourant.

Voyons, qu'on lui relève le corps... la tête... (Se penchant.) Linken était à Glaris, quand vous êtes parti?

L'ESTAFETTE, d'une voix faible.

Il commençait sa retraite.

SOUWORÓW.

Sa retraite?...

L'ESTAFETTE.

Oui... sur les Grisons...

SOUWOROW.

Et Hotze?

L'ESTAFETTE.

Il est mort!

SOUWOROW.

Mort! On a donc livré bataille?... On a donc attaqué avant le jour convenu?... On a voulu gagner sans moi!... (S'emportant.) Oh! les misérables!... les misérables!...

(L'officier fait des efforts pour répondre. — Silence.)

OGISKI, aux soldats, en étouffant sa voix.

Linken se sauve... Hotze est tué!

L'ESTAFETTE,
d'une voix entrecoupée, une main appuyée sur sa blessure.

Non, feld-maréchal... Les républicains nous ont prévenus... Ils ont commencé leur attaque, dans la nuit... du 24 au 25... Vingt mille hommes se sont portés... sur la Linth... par Wésen... Ils ont écrasé le régiment de Bender... et un bataillon de Hongrois... Le général Hotze est accouru... avec son état-major... Il a été tué... et son corps d'armée mis en déroute... (Il s'arrête, épuisé. — Faisant un effort suprême.) Tout ce que le général Linken a pu faire... c'était de vous prévenir... du désastre...

(Il pousse un cri de douleur et s'évanouit.)

SOUWOROW, se penchant,—d'une voix déchirante.

Et Korsakow?... Korsakow?...(Silence,—se relevant, la face contractée.) Allons... il faudra périr ici, sans rien apprendre de plus... Hotze... Linken... Jellachich... Tout est perdu... tout est en déroute... tout!...

OGISKI, aux soldats, bas.

Le feld-maréchal dit que tout est perdu... en déroute...

(Les soldats se regardent stupéfaits. En ce moment, l'horizon à gauche s'éclaire sur toute l'étendue du lac.)

OGISKI, étendant le bras.

Regardez!... Les républicains illuminent!...

(La foule se retourne et pousse un long murmure de stupeur. Souworow regarde. Entre le chirurgien Sthal.)

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR STHAL

SOUWOROW, retournant à sa carte.

Voyez ce qu'il reste à faire pour cet homme... qu'il parle... Non! j'en sais assez! (Avec rage.) On me promet tout... j'avance... je renverse les obstacles... Encore un jour... je suis le maître! Et au lieu de soixante mille hommes en bataille... je ne trouve plus un soldat... plus rien... rien!...

(Il froisse sa carte. Les officiers autour de lui n'osent lui parler. Il s'assied, se relève, tourne comme une bête fauve, et se rassied. Le chirurgien Sthal s'agenouille près du blessé; il lui ouvre son uniforme et débride la blessure; le sang coule, le blessé se ranime.)

L'ESTAFETTE.

Oh!... je respire...

STHAL, à son voisin.

Le sang l'étouffait... (Se relevant, et parlant à Souworow.) Il va répondre, feld-maréchal.

SOUWOROW, accourant brusquement.

Qu'est devenu Korsakow, lui? qu'est-ce qu'il est devenu? Il s'est aussi sauvé, sans doute?

L'ESTAFETTE.

Non, feld-maréchal!... Le même jour les républicains ont passé la Limmat... Ils ont écrasé les corps d'armée de Markow et de Durazow, en rejetant toute l'armée... dans Zurich... Et le lendemain, ils ont coupé la ligne de retraite au lieutenant général Korsakow sur Schaffouse... Ils ont pris son trésor... son artillerie et ses bagages...

(A mesure qu'il parle, Ogiski, l'oreille tendue, répète à voix basse :)

« Ils ont écrasé Markow et Durazow!... Ils « ont pris le trésor, les canons et les voitures « de Korsakow! »

(Les soldats se regardent terrifiés.)

SOUWOROW, d'une voix vibrante.

Et maintenant ils sont en marche, par Schwitz, Wésen, Glaris, pour venir écraser le vieux Souworow!... le vieux Souworow seul!... (Avec un redoublement de fureur.) Mais Souworow n'est pas un Linken, un Jellachich, un Korsakow... Souworow a gagné ses grades sur le champ de bataille... C'est un soldat de fortune... Ce n'est pas un baron... un courtisan... un archiduc... C'est un vieux Cosaque!... (Silence.) Eh bien, qu'ils viennent couper sa retraite... qu'ils viennent!...

(Il marche, et tout à coup s'assied, se couche sur la carte et semble dominer sa fureur.)

UNE VOIX, au fond des groupes silencieux.

Nous sommes entourés! Il ne reste plus qu'à se rendre!..

SOUWOROW, se relevant, et bondissant à travers le cercle.

Qui a parlé de se rendre?... qu'on l'assomme... qu'on le déchire! (Grand silence. Personne ne bouge. Souvorow se parlant à lui-même.) Du calme, Souworow... du calme... tout n'est pas perdu!... tâche de sauver tes vieux soldats... (Nouveau silence. Il se rassied, regarde la carte, puis se retourne et crie :) Le chef de la reconnaissance du Schæchenthal!

HATTOUINE, à Ivanowitche, — le poussant.

C'est toi, Ivanowitche... c'est toi qu'il appelle.

IVANOWITCHE, bondissant de sa place et fendant la presse.

Feld-maréchal?

SOUWOROW.

Tu as poussé ce matin jusqu'aux environs de Muotta?

IVANOWITCHE.

Oui, feld-maréchal, à sept lieues de Glaris.

SOUWOROW.

C'est un chemin praticable à l'artillerie?

IVANOWITCHE.

Non, deux hommes peuvent à peine y passer de front; il est bordé de précipices.

SOUWOROW.

N'importe !... c'est notre seule ligne de retraite... on y passera!.. Tu vas partir en éclaireur avec deux cents cosaques. Tu traverseras le plus rapidement possible le défilé du Schæchenthal. Une fois de l'autre côté, tu pousseras des reconnaissances vers Schwitz et Glaris... Tâche de te renseigner exactement sur la force et les positions des corps ennemis, qui voudraient s'opposer à notre passage. Il faut qu'en arrivant nous puissions attaquer sans perdre une minute... Tu comprends?

IVANOWITCHE.

Oui, feld-maréchal.

SOUWOROW.

C'est bien... va!... (Ivanowitche s'éloigne et se dirige du côté de Hattouine. — Appelant.) Bagration?

MANDRIKINE.

Il n'est pas là, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Qu'on le cherche !

(Mandrikine se retourne et dit un mot à un officier, qui s'éloigne. Souworow se penche sur sa carte.)

IVANOWITCHE, à Hattouine et à Ivanowna.

Je pars...

HATTOUINE.

Où vas-tu?

(Ogiski se rapproche et prête l'oreille.)

IVANOWITCHE.

Le feld-maréchal m'envoie en éclaireur du côté de Schwitz et de Glaris.

IVANOWNA, inquiète.

Est-ce que nous irons aussi de ce côté-là?

IVANOWITCHE.

Oui, l'armée va traverser le Schæchenthal... nous nous retrouverons demain... Allons... au revoir, Ivanowna... et vous aussi, *matouchka*... Bon courage!..

(Il leur serre la main et s'éloigne rapidement. Au même instant, Bagration paraît à gauche.)

OGISKI, à part, regardant sortir Ivanowitche.

Va... cours!... Je serai à Glaris avant toi...

(Il se perd dans la foule.)

BAGRATION, s'arrêtant près de Souworow.

Vous m'avez fait appeler, feld-maréchal?

SOUWOROW.

Ah! c'est vous, Bagration... Nous allons traverser le Schæchenthal... Vous prendrez le commandement de l'avant-garde... Les pièces seront démontées comme au Saint-Gothard. Chaque mulet recevra cent gargousses. Il s'agit de gagner l'ennemi de vitesse, de passer sur le ventre aux corps républicains qui voudraient nous fermer le chemin de Glaris, et de rallier les débris de Hotze et de Korsakow.

BAGRATION.

C'est tout, feld-maréchal?

SOUWOROW.

Oui... point de retard... Une marche rapide peut tout sauver!... Je compte sur vous, Bagration. (Bagration salue et sort vivement.) Général Rosemberg!

ROSEMBERG, s'avançant.

Feld-maréchal?

SOUWOROW.

Je vous confie le commandement de mon arrière-garde.

ROSEMBERG.

Merci, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Les feux resteront allumés. On les entretiendra jusqu'à la dernière heure... Si Lecourbe vous presse, tenez comme un roc!... Nous ne pouvons passer qu'un à un dans le Schæchenthal... Il faudra du temps!.. Au besoin vous brûlerez Altorf et tous les villages sur vos derrières, pour retarder la marche de l'ennemi. (Rosemberg salue et sort. Souworow appelant.) Mandrikine!

MANDRIKINE.

Feld-maréchal?

SOUWOROW.

Ecrivez! (Il se lève et dicte.) « Aux lieutenants généraux Korsakow, Linken et Jellachich. — Quartier général de Séedorf, le 28 septembre 1799. — J'apprends votre déroute... J'arrive réparer vos fautes... Tenez ferme comme des murs... Encore un pas en arrière, et je ne ferai point de

grâce. » (Mandrikine lui présente la plume, il signe sans s'asseoir.) Faites partir tout de suite.

(Mandrikine se dirige vers le groupe des officiers d'état-major. On le voit donner des ordres avec vivacité. Plusieurs officiers montent à cheval; une grande agitation règne dans le fond. Souworow reste seul sur le devant de la scène.)

SOUWOROW, à part.

Il me reste dix-huit mille hommes... Les débris de Hotze et de Korsakow m'en donneront bien trente mille... Nauendorf arrive avec une réserve de dix mille Bavarois... On peut presser sa marche... Dans quatre ou cinq jours j'aurai soixante mille hommes, et je recommencerai la bataille.

MANDRIKINE.

Feld-maréchal... les ordres sont partis!... Faut-il commencer la retraite?

SOUWOROW,

avec colère, et de façon à être entendu de tout le monde.

Souworow ne bat pas en retraite!... Il va rejoindre les débris de Hotze et de Korsakow... et réparer les sottises des généraux d'antichambre!

(Il saute brusquement à cheval et sort au galop. Les officiers d'état-major le suivent. Le tambour bat de tous côtés. Les soldats mettent leurs sacs, prennent leurs fusils, etc. Grand mouvement. A peine les tambours russes ont-ils fini leurs roulements sourds, qu'on entend au loin, à gauche, dans le silence de la nuit, s'élever le chant de la *la Marseillaise* :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé...

SEPTIÈME TABLEAU

LE PARLEMENTAIRE

Un village dans la gorge du Klœnthâl. Au fond, la maison du bourgmestre occupée par Molitor; devant la maison un jardin. A droite, sous un grand hangar en planches, se tient la cantine. On chante, on rit, les verres et les bouteilles tintent; on ne fait qu'entrer et sortir. A gauche, en montant, se prolonge la rue jusqu'au défilé de Glotten, qu'on aperçoit. Au-dessus du défilé s'étendent les cimes des montagnes. C'est une scène matinale, au petit jour. Quelques lumières brillent encore à la cantine, et dans la maison du fond. Un poste de garde est en train de se faire la perruque : une file de soldats, à cheval sur un banc, se ficellent la queue l'un à l'autre. Plusieurs essayent des effets d'habillement, qu'ils tirent de sacs autrichiens, enlevés au combat de la veille contre Linken. Une sentinelle se promène, l'arme au bras, devant le jardin. Le drapeau français flotte sur la maison du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LE SERGENT GAUCHÉ, LE SOLDAT RABOT, D'AUTRES SOLDATS.

LES SOLDATS, fredonnant, en se ficelant la queue.

Dansons la carmagnole,
Vive le son... vive le son...
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon!

LE SERGENT, fouillant dans un sac autrichien.

Des bouffettes!... Excusez... Il avait des bouffettes roses, le kaiserlick! (Se retournant, et s'adressant à l'un des soldats.) Philidor, tu vas mettre cet ornement à ma queue... j'aurai l'air d'un garçon de noce.

(Tous rient.)

UN SOLDAT.

Vous feriez mieux de les donner à la citoyenne Marie-Anne, sergent.

LE SERGENT.

C'est une idée... nous verrons ça. (Continuant à fouiller.) Et du savon!... Du savon... un peigne... des rasoirs!... Ah! gueux d'Autrichiens, ils s'en passent des agréments en campagne!

(Plusieurs se lèvent et viennent regarder; d'autres les remplacent sur le banc.

LE SOLDAT RABOT, ouvrant aussi son sac.

A mon tour... Je vais voir s'il y a moyen de se renipper.

UN AUTRE.

Encore une ou deux rencontres avec Linken et Jellachich, et toute la brigade Molitor aurait été remontée de fond en comble.

LE SERGENT.

Et sans compromettre le trésor de la République! (Ramenant une brosse.) Une brosse à dents!... non, une brosse à cirage. Il se cirait les bottes, le muscadin! (Grands éclats de rire. Le sergent se lève et regarde autour de lui, d'un air comique et solennel.) Ça, camarades (il montre la brosse), ça prouve que le kaiserlick avait des bottes au fond de son sac. C'est démonstratif... Ouf! (Il se baisse, bouscule tout, et tire du fond du sac une paire de bottes par les oreilles. Il les montre à la ronde.) Ah! fichtre! je les tiens... (Regardant les soldats penchés autour de lui;—d'un air grave.) Nous allons les essayer... Qu'en pensez-vous? Attention aux projectiles! (D'un coup de pied, il lance ses vieux souliers éculés à droite et à gauche, puis il s'assied au bout du banc, en tirant ses bottes avec force grimaces.) Ah! gueux de kaiserlick, ça devait être un fils de famille... Tous les fils de famille ont de petits pieds, à cause des mois de nourrice... Canaille!...

(Pendant ce temps, le soldat Rabot a tiré de son sac avec colère une foule de vieilles guenilles; l'indignation est peinte sur sa figure.)

UN SOLDAT, criant.

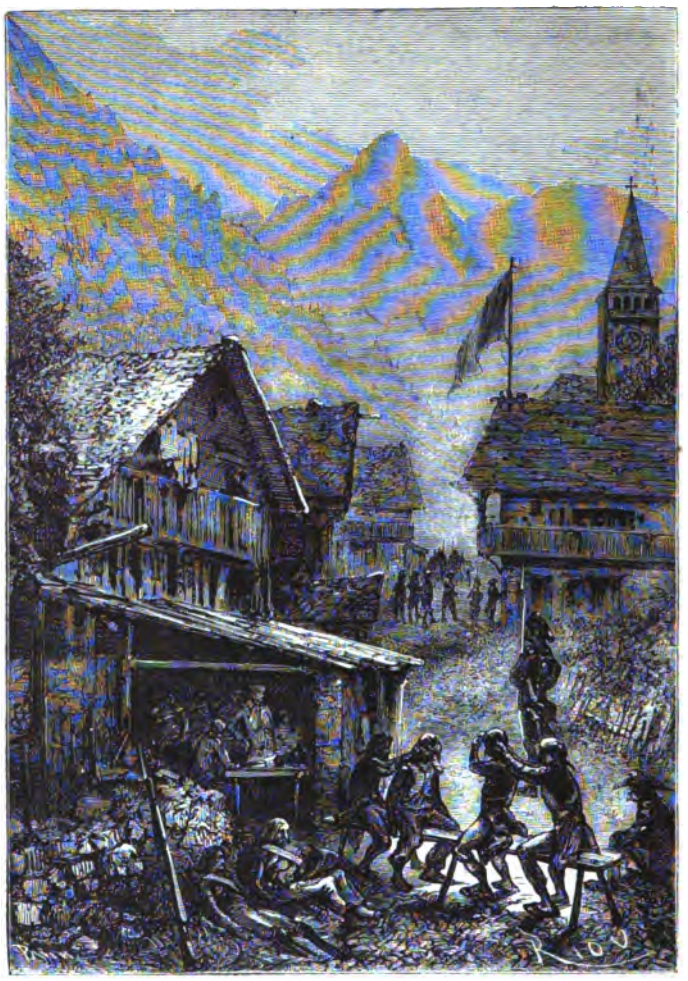
Hé! vous autres, regardez donc le sac de Rabot.

(Tous s. retournent.)

RABOT, rejetant du sac un tas de guenilles.

Ce n'est pas le sac d'un Autrichien ça... C'est le sac d'un sans-culotte... d'un volontaire de la République... Le kaiserlick m'a mis dedans!...

(Tous rient.)



SEPTIÈME TABLEAU.

Le village de Schœnberg. (Page 63.)

LE SERGENT, se promenant après avoir mis les bottes.

J'y suis! (Se tournant vers les soldats d'un air goguenard.) Vous les trouverez toujours sur le chemin de l'honneur!... Paroles mémorables d'un ci-devant plumet-blanc. Je les adjuge à mes bottes... Elles en sont dignes!

RABOT, vidant son sac avec fureur.

Je n'ai jamais eu de chance!

UN AUTRE.

Encore, si ce n'était pas la fin de la danse, tu pourrais te rattraper... Mais allez courir après les sacs de Linken, ha! ha! ha!

RABOT, jetant le sac.

Canaille de kaiserlick!...

LE SERGENT, après avoir fait deux ou trois tours.

Décidément, elles ont été faites pour moi. (Se tournant vers les soldats.) Ah! ça, camarades, voyons le reste... (Il retourne son sac.) Deux chemises de rechange... rien que ça... ha! ha! ha! Il connaissait mon amour du beau linge!... Et des bas... des bas blancs, tricotés comme par ma grand'mère!... (Se relevant, et s'essuyant le coin de l'œil.) Ce souvenir m'attendrit. Il avait peur des rhumes de cerveau, le bon kaiserlick!... ha! ha! ha!

(Les soldats éclatent de rire. La cantinière paraît sous le hangar à droite, et regarde.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LA CANTINIÈRE MARIE-ANNE

LA CANTINIÈRE.

Qu'est-ce que vous avez donc à rire, vous autres?

— Hé! payse, arrive un peu contempler les trophées de la victoire. (Page 65.)

LE SERGENT, criant.

Hé! payse, arrive un peu contempler les trophées de la victoire!

MARIE-ANNE, arrivant.

Qu'est-ce que c'est?

LE SERGENT.

Tiens... regarde, citoyenne; qu'est-ce que tu penses de ça?

MARIE-ANNE.

Du savon... des bouffettes... un peigne... Oh! Gauché, tu vas me faire un don patriotique. J'ai perdu mon peigne, j'ai usé mon savon depuis thermidor.

LE SERGENT.

Hé! hé! comme tu y vas, payse!... Les bouffettes, oui... c'est un ornement du beau sexe... mais le savon... le peigne... *motus*.

MARIE-ANNE.

Oh! le beau linge! Qu'est-ce que tu demandes de ces chemises?

LE SERGENT.

Elles sont en réquisition pour le service du sergent Gauché, citoyenne.

MARIE-ANNE.

Si tu me les consacres, Gauché, je suis capable de te sauter au cou.

LE SERGENT.

Ça me flatterait, payse, oui!... Mais vu l'état du fourniment et l'arriéré de la solde, je suis forcé de les rempaqueter pour le fils de maman... Ça me saigne le cœur!

MARIE-ANNE.

Au moins, donne-moi le savon?...

LE SERGENT.

Et qu'est-ce qui fera la barbe du sergent Gauché? (Se levant d'un air solennel.) Marie-Anne, vous êtes ambitieuse : l'ambition perd les États. Mais, nonobstant l'observation, je vous consacre mon savon, à cette fin que vous versiez un petit verre aux hommes du poste, après la garde. Ça va-t-il?

MARIE-ANNE.

Ça va! (Ils se donnent la main. Elle reçoit le savon, qu'elle fourre dans sa poche. Le sergent ferme son sac. Marie-Anne regarde les autres.) Vous voilà tous renippés.

UN SOLDAT.

Oui, citoyenne, nous avons tous de bons souliers autrichiens.

UN AUTRE.

Ah! si l'on pouvait mettre les capotes et les culottes des kaiserlicks (Il montre une capote autrichienne), nous serions des mirliflores!

MARIE-ANNE, riant.

Hé! ils ont tous des chemises et des souliers... Ah! les gueux, les voilà remplumés pour longtemps.

LE SERGENT.

Et ça ne coûte rien à la République une et indivisible; c'est le citoyen François II qui se charge des fournitures.

MARIE-ANNE.

Ah! oui, mais il était temps... il était temps!

UN OFFICIER, sur le seuil du hangar, appelant.

Marie-Anne?

MARIE-ANNE.

Voici, lieutenant, voici.

(Elle rentre.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, moins LA CANTINIÈRE

LE SERGENT, se retournant et regardant Rabot tout déconfit.

Quant à toi, Rabot, vu la débâcle de Korsakow, de Jellachich, de Linken et de tous nos fournisseurs ordinaires, tu vas rester au bataillon avec ta vieille culotte, ton vieux morceau de chemise et tes paquets de ficelles aux jambes, comme un monument de la glorieuse campagne d'Helvétie de l'an VII. Tu reposeras sur tes lauriers, ça doit te consoler.

RABOT.

J'aimerais mieux des chemises et des souliers.

LE SERGENT.

Sans doute! mais quand on repose sur ses lauriers, la récolte des chemises est finie, et les souliers autrichiens et russes s'en vont à marches forcées. Je te plains, mais je me console. Il faut attendre la campagne de l'an VIII.

(En ce moment passent deux officiers d'état-major, arrivant au galop de la maison du fond, où l'on voit l'agitation d'un quartier général.)

UN SOLDAT, regardant les officiers

Ils ont l'air bien pressés.

UN AUTRE.

C'est pour distribuer les billets de logement.

LE SERGENT.

Oui, nous allons prendre nos quartiers d'hiver, et ce n'est pas trop tôt.

UN AUTRE.

Depuis la campagne des Grisons, les cuisses m'entrent dans les côtes.

LE SERGENT.

Le fait est qu'on trouverait des promenades plus agréables.

(On entend battre le tambour, à droite du village.)

UN SOLDAT, écoutant.

Qu'est-ce que c'est?

LE SERGENT.

Ça m'a l'air d'être du nouveau.

(Tous écoutent. Le tambour bat de tous les côtés.)

UN SOLDAT.

On bat la générale.

LE SERGENT.

Oui.

MARIE-ANNE, sortant de la cantine.

Hé! Gauché?

LE SERGENT.

Payse?

MARIE-ANNE.

Qu'est-ce qui se passe?

LE SERGENT.

Je crois que ces gueux d'Autrichiens reviennent se frotter à nos baïonnettes!... (Se tournant vers Rabot.) Ça doit te flatter, toi, tu ris dans ta barbe?

RABOT, riant

Je ne vous cache pas, sergent, que ça me flatte... C'est une bonne occasion de me rattraper!

(Passent deux nouveaux officiers d'état-major.)

LE SERGENT, regardant.

Encore! (Se tournant vers les soldats.) Ah! ça, camarades, il paraît décidément que les kaiserlicks n'en ont pas assez!... Tant mieux... Je me faisais à part moi la réflexion qu'il me manque encore de la cire à moustaches.

(Tous rient. Le bruit du tambour continue.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER DE RONDE

CRI, à droite.

Qui vive!

LE SERGENT,

La ronde!... A vos armes!...

(Les soldats prennent leurs fusils et se mettent sur deux rangs, à droite.)

LE CAPITAINE DE RONDE, arrivant avec un falot éteint.

Rien de nouveau?

LE SERGENT.

Un particulier sous escorte est venu vers cinq heures... Il voulait voir le général Molitor; sur les ordres du planton, il a passé.

LE CAPITAINE.

C'est tout?

LE SERGENT.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE.

C'est bien...

(Arrive un officier d'état-major du quartier général, au galop; il tient plusieurs feuilles volantes à la main.)

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, au capitaine.

Proclamation du général Molitor!

(Il lui remet une feuille et sort au galop. On l'entend crier en s'éloignant : — Proclamation du général Molitor! — Sa voix se perd au milieu du bruit des tambours, qui battent la générale, et des trompettes de la cavalerie qui sonnent à gauche du village.)

LE CAPITAINE,
après avoir parcouru la feuille d'un air de bonne humeur.

Ah! ah! voilà du nouveau... (Il se place devant les soldats et lit.) « Ordre du jour du général Molitor. — Schœnberg, le 8 vendémiaire, an VIII de la République. — Officiers, sous-officiers et soldats de la 84e. Après avoir soutenu seuls les efforts de Linken et de Jellachich, et couronné vos drapeaux d'une gloire immortelle en rejetant deux corps d'armée, l'un au delà des monts Keresen, l'autre au fond des lignes grises, pendant que le général en chef Masséna écrasait les Austro-Russes devant Zurich, le moment du repos semblait venu. Mais Souworow s'avance à son tour. Il remonte le Schæchenthal à la tête de vingt mille hommes. Le vainqueur de Cassano, de la Trébia et de Novi vient rejoindre ses lieutenants qui n'existent plus, et réparer les fautes d'une armée en pleine déroute. C'est à vous encore qu'il appartient de l'arrêter, de venger nos frères tombés en Italie, et de donner aux généraux Masséna et Lecourbe le temps d'accourir et de l'enfermer dans les montagnes! — Soldats de la 84e, la République se repose sur vous. Notre position est excellente : dans un défilé, trois bataillons résolus en valent cinquante... Je ne vous en dis pas plus; les soldats de la France ne comptent pas leurs ennemis! — Vive la République! »

LE CAPITAINE, levant son chapeau.

Vive la République!

TOUS.

Vive la République!

(Molitor et Ogiski paraissent sur les marches de la maison du fond. Ils descendent l'allée du jardin en causant. Quelques officiers d'état-major les suivent à distance; des hussards viennent derrière, tenant des chevaux. Ogiski est en costume de montagnard suisse.)

LE CAPITAINE, commandant.

Présentez armes!

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, MOLITOR, OGISKI, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR, HUSSARDS

MOLITOR, s'arrêtant à l'entrée du jardin, devant le poste.

Et vous avez eu le temps de voir Lecourbe?

OGISKI.

Je l'ai vu le soir même à Sèedorf, en quittant le camp russe. C'est en ma présence que ses courriers sont partis pour Schwitz, prévenir le général en chef du mouvement de Souworow dans le Schæchenthal. J'ai voulu vous porter moi-même l'avis de ce mouvement, et vous mettre en garde contre toute surprise.

MOLITOR.

Je vous remercie au nom de la République.

(Il fait un signe de la main au capitaine.)

LE CAPITAINE, commandant.

Portez armes!... Armes bras!... Fixe!

(Arrive au galop, par la droite, un officier de hussards.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER DE HUSSARDS

L'OFFICIER.

Général, le commandant Bergeron vous prévient qu'une forte colonne russe est en vue de nos avant-postes.

MOLITOR.

Elle descend le Pragel?

L'OFFICIER.

Oui, général; tous les chemins de la montagne se couvrent de baïonnettes.

MOLITOR.

C'est bien... nos dispositions sont prises pour les recevoir. Dites au commandant de faire re-

plier nos avant-postes sur le défilé de Glotten. (L'officier part au galop. Se tournant vers Ogiski.) Vous n'avez rien à me demander, Ogiski ?

OGISKI.

Pardon, général... une grâce.

MOLITOR.

Laquelle ?

OGISKI.

Ma mission est finie... Souworow est cerné dans les montagnes... Avant d'être ce que je suis... j'étais soldat...

MOLITOR.

Vous voulez combattre ?

OGISKI.

Oui, général... C'est la seule récompense que j'ambitionne.

MOLITOR.

Vous l'avez bien gagnée ! (Se tournant vers ses officiers.) Capitaine Barroy ?

LE CAPITAINE, sortant vivement du groupe.

Général ?

MOLITOR.

Vous allez présenter le citoyen Ogiski au colonel Dubourg ; qu'on lui remette des armes, et qu'il choisisse parmi les chevaux des hussards tués hier, celui qu'il voudra... Il combattra dans nos rangs... C'est un soldat !...

OGISKI, avec émotion.

Merci, général !

(Il s'éloigne avec le capitaine. Au même instant, entre par la gauche l'officier de hussards qui est venu annoncer l'apparition de la première colonne russe.)

SCÈNE VII

MOLITOR, L'OFFICIER DE HUSSARDS, SOLDATS, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

L'OFFICIER, arrivant au galop.

Général, un parlementaire russe...

MOLITOR.

Vous l'avez amené ?

L'OFFICIER.

Oui, général.

MOLITOR.

Faites-le venir.

(L'officier sort. Molitor et ses officiers d'état-major montent à cheval. Presque aussitôt l'officier de hussards rentre avec un dragon russe ; c'est le commandant Popritchine ; il a les yeux bandés ; deux hussards l'accompagnent. A l'arrivée du parlementaire, Marie-Anne sort de la cantine pour entendre ; des gens du village regardent aussi aux fenêtres ; les officiers d'état-major s'avancent et forment le demi-cercle. Les soldats du poste restent toujours en rang, l'arme au bras.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, LE PARLEMENTAIRE, MARIE-ANNE, HUSSARDS, ETC.

MOLITOR, à l'officier de hussards.

Otez le bandeau du parlementaire.

(L'officier obéit.)

POPRITCHINE, d'un ton hautain.

Le général Molitor ?

MOLITOR.

C'est moi.

POPRITCHINE.

Le feld-maréchal Souworow, avant d'attaquer le défilé de Glotten (Appuyant sur les mots.), défendu par vos trois bataillons, me charge de vous prévenir qu'il connaît vos forces et votre position entre Linken, Jellachich et lui. Il me charge de vous inviter, au nom de l'humanité, à bien peser les conséquences d'une résistance inutile, et de vous faire savoir qu'il vous accorde un quart d'heure pour déposer les armes.

MOLITOR.

C'est tout ?

POPRITCHINE.

Oui, c'est tout, général.

MOLITOR, d'un accent ironique, en regardant sa montre.

Un quart d'heure de réflexion... Le feld-maréchal Souworow est généreux ! moi, je lui donne vingt minutes, pour se rendre avec armes et bagages. C'est également au nom de l'humanité que je lui parle. Sa position m'est parfaitement connue : il a Lecourbe en queue ; dans quelques heures il aura Soult et Masséna en flanc, et, en attendant, il a Molitor en tête. (D'un accent indigné.) Dites à Son Excellence que le temps de la jactance est passé, que de pareils moyens peuvent réussir avec des Turcs ; mais que les Français trouvent ridicule toute sommation de ce genre, quand on n'est plus en état de joindre les actes à la menace. — Dites-lui que Linken et Jellachich sont battus... Que Jellachich a repassé les montagnes de Keresen, et que Linken est en pleine retraite sur les Grisons. — Qu'il réfléchisse à mon invitation... Quand une porte est fermée, on est heureux quelquefois de s'échapper par les fenêtres.

POPRITCHINE, d'un ton sec et dur, en regardant sa montre.

Vous avez encore dix minutes.

MOLITOR, riant.

Dans ce cas, Son Excellence le feld-maréchal n'a plus qu'un quart d'heure ! (A l'officier de hussards. — d'un ton froid.) Reconduisez le parlementaire. (On

remet son bandeau à Popritchine, et comme on le reconduit, Moïtor ajoute :) Ces gens-là parlent toujours comme au lendemain de Novi... Ils ne veulent pas comprendre que Masséna a gagné, il y a deux jours, la bataille de Zurich! (Puis s'adressant à ses officiers, d'un ton de bonne humeur.) Allons... messieurs... allons! Lecourbe arrive derrière les colonnes russes... Soult et Masséna viennent par la droite... Tout ira bien !... Nous avons battu Linken hier, et Jellachich avant-hier... Il s'agit de battre aujourd'hui Souworow l'Invincible !

(Il pique des deux et sort par la gauche. L'état-major le suit.)

LE CAPITAINE, commandant.

Par le flanc droit... droit!... En avant... par file à gauche... pas accéléré... marche !

MARIE-ANNE, regardant défiler le peloton.

Rabot, tâche d'attraper un bon sac !...

RABOT, se retournant.

Soyez tranquille, citoyenne Marie-Anne, on aura ce soir des bottes en cuir de Russie !

(Marie-Anne rit. D'autres troupes arrivent par la droite, et défilent tambour en tête.)

HUITIÈME TABLEAU

LE CHAMP DE BATAILLE

La grande rue du hameau, après le combat. Il fait nuit noire. La lune éclaire quelques pignons restés debout; les fenêtres des masures reçoivent un reflet rouge de l'incendie, qui les consume encore à l'intérieur. Des cadavres amoncelés apparaissent confusément à l'angle des ruelles. De lointaines rumeurs sur la gauche annoncent la retraite précipitée de Souworow. Un groupe d'hommes descend lentement la ruelle sombre en face, à la lueur d'une torche; la torche s'abaisse, tourne autour des tas de morts, puis se remet en marche. Parfois elle disparaît : ce sont les chirurgiens et leurs aides qui relèvent les blessés. A gauche, derrière une maison presque rasée par les boulets, se trouvent Hattouine et Ivanowna; elles se dépêchent d'atteler le cheval au kibitk. Des cosaques, arrivant par la gauche, traversent la scène au galop et disparaissent à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

HATTOUINE, IVANOWNA, COSAQUES, BLESSÉS RUSSES

PLUSIEURS COSAQUES, traversant la scène au galop.

En retraite !... En retraite !...

HATTOUINE, harnachant le cheval.

Dépêchons-nous, Ivanowna, la retraite commence. Quand les enfants de Rymnik passeront, nous partirons avec eux. Donne-moi le collier.

IVANOWNA, lui donnant le collier du cheval.

Mon Dieu !... pourvu qu'Ivanowitche ne soit pas blessé !

(Elle aide Hattouine.)

UN BLESSÉ, se soulevant.

Un verre de schnaps, *matouchka*.

UN AUTRE.

Tout mon sang coule... Je n'ai plus de force... un morceau de pain pour l'amour de Dieu !

UN AUTRE, au fond, d'une voix pitoyable.

De l'eau !... de l'eau !...

(On entend des gémissements de tous côtés.)

HATTOUINE, continuant à harnacher son cheval.

Les voilà qui recommencent... (Criant.) Hé ! je vous ai donné tout ce que j'avais... Je n'ai plus de schnaps... je n'ai plus de pain... je n'ai plus de linge... je n'ai plus d'eau... La charrette est vide... Que voulez-vous que j'y fasse? Prenez patience... les chirurgiens arrivent... Voyez, là-haut, les torches... on vous relèvera...

UN BLESSÉ.

Les chirurgiens ne pourront jamais relever tout le monde cette nuit, il y en a trop...

UN AUTRE.

Nous sommes perdus !

(Il se recouche d'un air désespéré.)

UN AUTRE, levant le bras.

Mon Dieu !... mon Dieu !

HATTOUINE, à Ivanowna.

Passe la bride dans les anneaux... dépêche-toi.

UNE VOIX, à gauche.

En avant !... en avant !...

IVANOWNA, se précipitant vers le fond.

Ivanowitche !

(Ivanowitche paraît à gauche, à la tête d'une douzaine de dragons. En apercevant Ivanowna, il arrête brusquement son cheval lancé au galop.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, IVANOWITCHE, DRAGONS

IVANOWITCHE.

Halte ! (Sautant à bas de son cheval, et courant à Ivanowna.) Ivanowna !... (Il l'embrasse.—Apercevant Hattouine.) La *matouchka*... Ah ! je suis content de vous voir !

IVANOWNA.

Tu n'es pas blessé?

IVANOWITCHE.

Non, je n'ai rien...

IVANOWNA.

Oh ! j'avais peur.

HATTOUINE.

Où vas-tu donc avec ces dragons ?

IVANOWITCHE.

Le feld-maréchal m'a dit de courir en avant, de fouiller les villages, pour trouver des guides.

HATTOUINE.

Alors c'est fini... nous partons ?

IVANOWITCHE.

Oui, *matouchka*, toutes nos attaques pour forcer le passage ont été repoussées.. Les républicains arrivent par la gauche, par la droite ; les villages brûlés coupent leurs ponts derrière nous ; il ne nous reste qu'un chemin libre, celui de la vallée d'Engi ; demain il serait trop tard.

HATTOUINE.

Est-ce que le Rymnik a perdu beaucoup de monde ?

IVANOWITCHE.

Environ quatre cents hommes. Le commandant Novozilzow, les capitaines Brizenski, Lagonon et Buxhowden sont tués.

HATTOUINE.

Quatre cents hommes ! — Et les autres ?

IVANOWITCHE.

Les autres ont aussi perdu beaucoup de monde... Ismaïl est presque détruit. Les républicains ont tenu comme des murs. C'est terrible ! Vous feriez bien de partir tout de suite, *matouchka*, puisque le kibitk est prêt ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

HATTOUINE.

Je veux partir avec mon régiment.

IVANOWITCHE.

Mais le Rymnik va soutenir la retraite. Vous serez toujours au milieu du feu.

HATTOUINE, secouant la tête.

La vieille *matouchka* ne quitte pas ses enfants !

UN SOUS-OFFICIER DE DRAGONS.

Lieutenant, la tête de colonne arrive au bout de la rue ; nous allons être en retard.

IVANOWNA, se jetant au cou d'Ivanowitche.

Reste avec nous, Ivanowitche !

HATTOUINE, attirant Ivanowna.

Non... c'est son devoir... il faut qu'il parte... (A Ivanowitche.) Va ! nous nous retrouverons en route.

IVANOWITCHE.

Oui... demain... je vous attendrai... (Sautant à cheval.) Je te la confie, *matouchka*...

HATTOUINE.

C'est bon... c'est bon.

IVANOWITCHE, étendant le bras.

Ivanowna... à demain !... (Il disparaît, les dragons le suivent. On l'entend crier dehors d'une voix enrouée.) Attention... la rue est pleine de blessés... Maintenez vos chevaux !

(Sa voix se perd.)

IVANOWNA.

Je ne le verrai plus !...

(Elle s'assied sur un tas de décombres, la figure dans ses mains, et pleure.)

SCÈNE III

HATTOUINE, IVANOWNA

HATTOUINE, à part, regardant Ivanowna.

Oui... oui... c'est comme cela.., elle ne pense qu'à Ivanowitche... les autres ne sont rien... Oh ! la jeunesse... la jeunesse !... (Elle va ramasser le foin qu'a laissé le cheval, et le jette sur la voiture.) Enfin... voilà... tout est prêt... quand le Rymnik arrivera nous partirons. (Tournant autour de la voiture, et regardant chaque chose en détail.) Pourvu que le kibitk ne casse pas en route... Ces mauvais chemins l'ont tout détraqué... Ah ! je voyais bien que ces gueux de républicains nous attiraient dans l'entonnoir... je le voyais bien... mais Souworow ne voyait rien, lui...Il criait :—En avant!... En avant !... — comme un vieux fou !... Et maintenant nous sommes battus... entourés... affamés... il faut partir la nuit comme des voleurs... prendre le chemin des neiges !... Oui...je l'ai vu, ce chemin... je l'ai vu de loin... il monte... il monte... et les précipices montent aussi... et là-haut ceux qui ne périront pas de fatigue, ou qui ne tomberont pas dans les abîmes... mourront de faim... Oh ! Souworow... qu'as-tu fait de tes enfants ! La vieille *matouchka* aimerait mieux être morte !...

(Pendant les scènes précédentes, la torche qu'on a vue dès le début, tout au fond, s'est rapprochée peu à peu. Aux dernières paroles de Hattouine, elle débouche dans la rue qui traverse la scène ; le docteur Stähl paraît au milieu d'un groupe d'aides et de soldats portant des civières.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR, AIDES, SOLDATS, ETC.

LE DOCTEUR, à l'encoignure du fond, criant.

Éclairez par ici... En voilà !... (Hattouine se retourne

et regarde. — Le docteur se baissant.) Celui-ci n'est pas mort... qu'on l'enlève !

(Deux soldats placent le blessé sur une civière et l'emportent.)

HATTOUINE, à part, regardant.

C'est le coupeur de jambes.

LE DOCTEUR.

Les autres sont perdus... (Il se relève.) Toujours ces terribles coups de baïonnettes. (S'approchant d'un autre tas.) Allons... approchez... (Il regarde.) Ah ! la mitraille a donné dans ce coin... En voilà deux coupés par le milieu... Ceux-là n'ont plus besoin de remèdes... Ils sont guéris de tout... Approchez donc, imbéciles... Hé ! voyons, aidez-moi.

(On l'aide à soulever un blessé.)

LE BLESSÉ, se ranimant.

De l'eau... Un verre d'eau !...

LE DOCTEUR.

Ah ! bon... il parle... qu'on le mette sur la civière.

(Les soldats obéissent. Hattouine, pendant cette scène, a regardé, immobile.)

HATTOUINE.

L'ouvrage ne manque pas aujourd'hui, coupeur de jambes ?

LE DOCTEUR, se relevant, étonné

Hé ! c'est toi, *matouchka*.. Qu'est-ce que tu fais donc là. Tu devrais être partie depuis longtemps !...

HATTOUINE.

J'attends le régiment de Rymnik.

LE DOCTEUR.

Ah ! bon... (Il prend une pulse.) C'est égal, tu ferais mieux de t'en aller tout de suite... (Se baissant et regardant.) Encore de la mitraille !...

HATTOUINE.

Mais toi, tu restes bien !

LE DOCTEUR.

Moi, je suis forcé de faire mon état... (Aux aides.) — Enlevez ces deux-là. — (A Hattouine.) de relever les blessés... et de les remettre à l'ennemi.

HATTOUINE.

On abandonne les blessés ?...

LE DOCTEUR.

Eh ! que veux-tu ? Les voitures et les chevaux manquent. Il a déjà fallu démonter les cosaques pour l'artillerie... Souworow veut emmener ses canons !

HATTOUINE.

Mais si les républicains te retiennent ?

LE DOCTEUR.

Eh bien... ils me retiendront... A la guerre comme à la guerre ! Ces républicains sont des hommes. Je leur parlerai de Brutus, d'Horatius Coclès... nous finirons par nous entendre... Ils m'emmèneront à Paris... Tu sais que nous devions aller à Paris, *matouchka*... (Prenant la torche et l'élevant ; — à l'un de ses aides :) Hé ! Litow, faites avancer toutes les civières.

LITOW.

Oui, major.

(Il sort par la gauche.)

LE DOCTEUR, la torche haute, regardant à droite.

Quel massacre !... La rue est encombrée jusqu'au bout... Oui... oui... nous allons en avoir de l'ouvrage ; c'est pire qu'à Praga !...

(En ce moment, on voit arriver une pièce de canon attelée de quatre chevaux ; elle est arrêtée par les décombres, et l'on entend les cris : — Hue !... hue !... — les coups de fouet et les jurements des conducteurs. Puis arrive un colonel d'artillerie au galop. Le docteur, ses aides et Hattouine se retournent. Ivanowna lève la tête et regarde.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL, ARTILLEURS A CHEVAL

LE COLONEL, d'un ton rude.

Place !... faites place !...

(Les aides se rangent.)

LE DOCTEUR.

Vous allez passer dans cette rue avec les canons, colonel ?

LE COLONEL, s'arrêtant

Oui... Pourquoi ?

LE DOCTEUR.

Elle est encombrée de blessés. (Levant la torche.) Regardez !...

(On entend à gauche des cris : — Hé ! là-bas !... avancez donc !... hue ! — et tous les bruits d'un convoi arrêté brusquement.)

LE COLONEL, regardant. — Avec hésitation.

Les ordres du feld-maréchal sont positifs : sauver les canons à tout prix !

LE DOCTEUR, abaissant la torche.

Mais, colonel, ces blessés sont des Russes !... Le feld-maréchal ne savait pas...

UN DRAGON, entrant au galop, le sabre à la main.

Le feld-maréchal ! Le feld-maréchal !

(Il passe.)

SOUWOROW, à la cantonade.

En avant !... En avant !...

—C'est le coupeur de jambes. (Page 71.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW ET SON ÉTAT-MAJOR, puis UN AIDE DE CAMP

SOUWOROW,
entrant au galop, à la tête de son état-major. — D'une voix irritée.

Pourquoi les canons ne passent-ils pas?... J'ai donné des ordres... (Apercevant le colonel :) Colonel!...

LE COLONEL, troublé.

Feld-maréchal, la rue est remplie de blessés russes...

SOUWOROW, au docteur.

Pourquoi ne les a-t-on pas relevés?...

LE DOCTEUR.

Nous avons fait notre possible, feld-maréchal... Nous ne savions pas que la retraite...

SOUWOROW, l'interrompant.

Y a-t-il un autre chemin?

LE COLONEL.

Non, feld-maréchal, les autres rues sont trop étroites, et d'ailleurs remplies de décombres!

SOUWOROW, avec une fureur concentrée.

Je ne veux pas laisser de canons à l'ennemi!... (Au docteur.) Combien faut-il de temps pour relever ces blessés?...

—Adieu!... Adieu!... Souworow ne vous répondra pas. (Page 76.)

LE DOCTEUR.

Une bonne heure, feld-maréchal, en y mettant beaucoup de monde.

SOUWOROW, à un de ses officiers.

Faites avancer deux compagnies... Qu'on s'y mette tout de suite.

(Un aide de camp entre au galop.)

L'AIDE DE CAMP,
s'arrêtant près de Souworow, le chapeau à la main.

Feld-maréchal, une colonne ennemie est en route pour nous couper la retraite.

SOUWOROW, d'un ton furieux.

Qui vous envoie?...

L'AIDE DE CAMP.

Le général Bagration... Voici ma dépêche!...

(Il lui remet une dépêche. Le docteur lève la torche; Souworow lit.

UN BLESSÉ, se soulevant.

Vive Souworow!

(Il retombe.)

SOUWOROW, froissant la dépêche.

Oh! ce Molitor!... (Il jette un regard terrible autour de lui, puis il enfonce ses éperons dans le ventre de son cheval, et part en criant:)

Sauvez les canons!...

(Son état-major le suit. Les conducteurs d'artillerie fouettent leurs chevaux; les pièces défilent au grand galop, et s'engouffrent dans la rue, à droite, où s'élèvent les cris épouvantables des blessés qu'elles écrasent. Hittouine et Ivanowna se couvrent la tête pour ne pas entendre; le docteur lève les mains au ciel.)

NEUVIÈME TABLEAU

LA RETRAITE DE SOUWOROW

Le sentier de Panix, entre le Wichlerstock et le Vorab; il côtoie les précipices du Rinkenkopf, à la cime des airs. A gauche, un angle de ce sentier, en corniche sur l'abîme; il est couvert de glace. A droite, au fond, le vide bleuâtre; et, plus loin, au delà de la vallée de la Sernft, d'autres cimes neigeuses qui montent à perte de vue. Une file de soldats russes passent en silence. Ils semblent harassés et se traînent avec peine; la plupart ont abandonné leur sac, et quelques-uns leurs armes.

SCÈNE PREMIÈRE

SOLDATS, UN VIEUX SERGENT

LE SERGENT, derrière.

Avancez! Avancez!

UN SOLDAT.

Qu'on nous laisse respirer un peu.

LE SERGENT.

Non, non... Les canons arrivent!

UN SOLDAT, se couchant.

Moi, j'aime mieux rester ici.

LE SERGENT.

Fais ce que tu voudras.

UN AUTRE, glissant.

Ah! mon Dieu!...

(Il disparaît dans l'abîme.)

LE SERGENT, en passant.

Encore un de moins!...

(Arrivent aussitôt derrière deux guides et des artilleurs.)

SCÈNE II

LA QUEUE DES PREMIERS, LES GUIDES, LES ARTILLEURS, UN COLONEL A CHEVAL

LE GUIDE FRISAT, criant.

Attention ici!...

L'AUTRE GUIDE SEPTIMER, se retournant.

Halte!... N'avancez pas!

(On voit apparaître à droite la tête d'un attelage.)

LE COLONEL, avec fureur.

Avancez!...

FRISAT.

Colonel, les canons ne passeront jamais là!

LE COLONEL.

Il passeront... le feld-maréchal veut qu'ils passent.

SEPTIMER.

Je suis un vieux guide, colonel, depuis trente-trois ans je cours la montagne, et je sais que les canons ne passeront pas.

LE COLONEL.

Le chemin est assez large pour les roues. (Se retournant.) En avant!

FRISAT, criant.

Prenez garde!... Depuis trois jours, huit mille hommes ont défilé sur ce chemin. Il est fatigué par tout ce monde et ces chevaux. Le coin, sous un poids pareil, ne tiendra pas!

LE COLONEL.

En avant!...

SEPTIMER, d'un accent solennel.

Nous n'avons plus qu'à recommander notre âme à Dieu. Le coin va tomber; il entraînera plus d'un arpent de terre. Nous allons tous rouler avec les rochers dans le Vinkelthal, à deux lieues d'ici!

(Il montre l'abîme. — La pièce s'avance.)

LE COLONEL, aux artilleurs.

Arrêtez!... (Aux guides.) Vous êtes de la canaille... vous nous avez conduits dans un mauvais chemin... vous serez fusillés!...

FRISAT.

Colonel, nous sommes des pères de famille... nous tenons à conserver notre vie... C'est malgré nous que nous sommes venus!...

SEPTIMER.

J'ai prévenu votre général, en partant, que les canons défonceraient tout... Il n'a pas voulu m'écouter.

GRANDS CRIS, derrière.

En avant!... en avant!...

(La scène s'encombre de nouveaux arrivants. Plusieurs se laissent tomber de fatigue, d'autres s'appuient sur leur fusil d'un air accablé; la faim, la misère, le froid sont peints sur la figure de ces malheureux. Officiers et soldats, tous sont dans le même état. Un soldat veut passer à côté de la pièce, son pied glisse, un camarade lui tend la main; ils disparaissent tous les deux.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LES NOUVEAUX VENUS, entassés dans le coin, à droite.

UN SOLDAT.

C'est Koweski?

UN AUTRE.

Oui, et son frère Pétrowitch... (S'asseyant accablé.) Ils ne souffrent plus maintenant!

UN AUTRE, criant.

Ce chemin sera notre mort à tous!...

D'AUTRES.

On meurt de faim... on gèle... on glisse!...

LE COLONEL, du haut de son cheval.

Taisez-vous... Ce soir nous serons dans la vallée, à Ilanz...

UN SOLDAT, avec audace.

Dans la vallée!... oui... comme ceux-là... Regardez... regardez... (Montrant la queue de la colonne, qui se déroule à perte de vue sur les crêtes.) Voyez-vous la voiture qui roule?.. et là-bas ces autres qui glissent... les voyez-vous?... ils s'accrochent... mais les voilà dans le bleu!... C'est comme cela, camarades, que nous arriverons dans la vallée.

(En parlant, il prend son fusil par le canon, le casse sur la pièce et en jette les morceaux dans l'abîme. Le colonel tire un pistolet et l'ajuste.)

CRIS TERRIBLES DES SOLDATS.

Tombons sur le colonel!...

LE COLONEL, remettant son pistolet dans sa ceinture.

Êtes-vous des lâches!

UN SOLDAT.

On nous a trahis... Nous devions arriver le lendemain... et depuis trois jours nous sommes en route... Ça n'en finit plus.

UN AUTRE, criant.

Pas un de nous ne reverra le pays!

LE COLONEL, aux guides, avec fureur.

Vous entendez, malheureux!... c'est vous qui nous avez trahis... Il existe d'autres chemins.

FRISAT.

Oui, colonel, il en existe un autre par le Plattenberg; mais deux fois plus long et pas meilleur. Votre général n'a pas voulu le prendre; nous n'avions rien à dire.

(On entend en ce moment quelques détonations profondes, qui se répandent dans les vallées comme un roulement de tonnerre.)

LE COLONEL.

Écoutez!...

SEPTIMER.

C'est une avalanche, colonel.

FRISAT.

Non!... c'est autre chose... Regardez là-haut sur la montagne en face, cette fumée qui monte... Voyez-vous les républicains!... Ils n'ont pas besoin de chemin, eux, pour grimper... Les voyez-vous? Tenez... voilà une de leurs balles!... Ah! maintenant ça va devenir plus terrible!

(Au moment où il parle, un soldat tombe et roule; il disparaît dans le gouffre. Des cris s'élèvent et se prolongent au loin jusqu'au bout de la vallée.)

LE COLONEL, avec animation.

Ils veulent nous tourner.

FRISAT.

Oui... ils essayent d'arriver au col de Pignu, et s'ils arrivent là, tous ceux qui restent encore en arrière seront perdus!

LE COLONEL, sortant au galop, par la droite.

Place!... Il faut prévenir le feld-maréchal.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, moins LE COLONEL

(La fusillade des républicains continue au loin.)

CRIS AU LOIN, en arrière.

En avant!... en avant!...

UN VIEUX SERGENT.

Puisque les balles des républicains arrivent ici, nous pouvons bien leur répondre.

(Il charge son fusil.)

UN SOLDAT.

Bah!.... qu'ils tirent.... qu'ils nous tuent... Je donnerais ma vie pour un morceau de pain!

UN VIEUX SOLDAT.

Et moi pour un verre de schnaps... Je me laisserais glisser, et j'arriverais d'un coup dans mon village, du côté de Kiew.

UN AUTRE.

Oui, c'est le plus commode, mais sans schnaps le courage vous manque.

UN ARTILLEUR.

Les pièces ne peuvent pas passer... mo je dételle et je m'en vais tranquillement.

UN VIEUX CHEF DE PIÈCE.

Essaye de dételer, je te passe mon sabre dans le ventre!

FRISAT, à son camarade.

Les républicains défilent toujours.

SEPTIMER.

Oui, s'ils arrivent au col, je serai bien content de me rendre.

FRISAT.

Si je connaissais un sentier de traverse, depuis longtemps je l'aurais pris.

CRIS DERRIÈRE, à droite.

Place!... place!.., Le feld-maréchal!...

FRISAT, bas, à Septimer.

Voilà le vieux gueux qui nous a mis dans la misère.

SEPTIMER, de même.

Prends garde... le voici!

(Souworow, à cheval, apparaît au tournant du chemin.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, LE COLONEL, DEUX GÉNÉRAUX, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

SOUWOROW, d'une voix brève, après avoir regardé le passage.

Vous êtes sûrs que les canons emporteront ce coin ?

FRISAT.

Oui, feld-maréchal, nous en sommes sûrs.

SOUWOROW.

Des mules passent par là tous les jours.

FRISAT.

C'est vrai, mais pas dans cette saison. Quand la terre est détrempée, elles passent une à une.

SEPTIMER.

Et puis, feld-maréchal, une mule ne pèse pas dix mille.

(La fusillade des républicains redouble. Souworow regarde.)

SOUWOROW.

Les balles de ces gens-là viennent jusqu'ici !

SEPTIMER.

Quelques-unes... en tirant beaucoup plus haut que le chemin.

SOUWOROW, reprenant sa première idée.

Et si ce chemin tombe, est-ce qu'on ne pourrait pas en tracer un autre tout de suite, plus bas ?

FRISAT.

Non feld-maréchal, à moins de reculer de deux lieues, jusqu'à Jætz, et de prendre l'autre crête de la gorge. On ne trouve que du rocher... et puis il faudrait du temps.

SOUWOROW, d'un accent poignant.

Et là... dans le fond... si nous les précipitons... est-ce qu'on les retrouvera?

FRISAT.

Jamais ! Au-dessous, pendant une bonne demi-lieue, on ne trouve que du rocher ; avant d'arriver en bas, les pièces seront tordues; et tout au fond elles tomberont dans le gouffre du Vinkelthal, où les aigles seuls peuvent descendre.

SOUWOROW, se retournant et regardant ses canons.

Je vous avais glorifiés à Cassano, à la Trébia, à Novi, au Saint-Gothard... Je vous avais sauvés partout !... Il faut donc maintenant que je vous quitte... Mais avant de vous précipiter dans cet abîme, je veux vous entendre pour la dernière fois... (Aux artilleurs.) Qu'on les retourne, et qu'ils fassent entendre aux républicains que Souworow est toujours là!... (Les artilleurs obéissent. Souworow regarde les tirailleurs français. — Aux guides.) Comment ces gens-là sont-ils là haut ?... Il passe donc un sentier en face de nous ?

FRISAT.

Il n'ont pas besoin de sentier, feld-maréchal, les républicains, depuis deux ans, courent la montagne, ils ont le pied des chasseurs de chamois.

SOUWOROW, se retournant.

Je ne les aime pas... mais ce sont des braves !... (Aux artilleurs, avec force.) Allons !... Feu !...

(Détonations successives au-dessus de l'abîme.)

SOUWOROW, se découvrant. — D'un accent solennel.

C'est le dernier adieu de Souworow à ses braves soldats, à ses vieux compagnons de gloire, tombés dans ces montagnes par la trahison des Autrichiens !

LE COLONEL.

Chargez?

SOUWOROW.

Non... non... Ce bruit maintenant me déchire le cœur ! (Aux soldats.) Qu'on les précipite !

(Les soldats coupent les traits des chevaux et poussent aux roues ; les pièces culbutent sur le talus et disparaissent dans l'abîme, sans produire aucun bruit.)

SOUWOROW, d'une voix éclatante et terrible.

Adieu !... adieu !... (Aux soldats.) Et maintenant passez !... Que les républicains tirent, Souworow ne leur répondra plus !...

(Il s'éloigne. Quelques soldats se relèvent et se remettent en route ; d'autres, accroupis, la tête sur les genoux, restent immobiles et mornes. Les guides suivent en précipitant le pas. Un groupe de hussards, de cosaques et de dragons démontés s'avancent en se pressant, et passent. Derrière s'entend un bruit de fusillade, qui se rapproche de seconde en seconde.)

SCÈNE VI

GROUPE DE COSAQUES ET D'AUTRES CAVALIERS DÉMONTÉS

UN CAPITAINE.

Place... place... je suis capitaine aux hussards de Bauer.

UN SOLDAT, se retournant.

Je me moque de toi... ma peau vaut autant que la tienne.

LE CAPITAINE.

Prends garde !

LE SOLDAT.

Prends garde toi-même !

(Ils se poussent.)

PLUSIEURS SOLDATS.

Jetez l'Autrichien en bas !...

LE CAPITAINE.

Allons... allons... camarades, ne nous fâchons pas.

UN HETTMANN, en passant.

Chacun pour soi !... Tâche de marcher droit !

(Il tient un long pistolet à la main.)

LE PREMIER SOLDAT, d'un ton sourd, au capitaine.

Tu passeras quand j'aurai passé !

(Il s'avance péniblement ; la colonne le suit en silence. On entend toujours des deux côtés la fusillade qui se rapproche. D'autres misérables défilent et tournent un à un l'angle du chemin. Tout à coup la fusillade en avant, à gauche, redouble ; cinq ou six balles arrivent en ricochant dans le sentier, des soldats tombent, et l'on aperçoit sur une roche, en face, de l'autre côté de la gorge, le feu roulant d'une compagnie de républicains. Grand tumulte en avant.)

CRIS LOINTAINS, en avant.

Halte ! halte !

AUTRES CRIS DERRIÈRE, à droite.

En avant !

UN OFFICIER,

arrivant au tournant du chemin, à gauche, s'arrête et crie :

Halte ! Nous sommes coupés... Les républicains arrivent !

UN SOLDAT, derrière l'officier.

Avanceras-tu ?

(Il essaye de le pousser avec sa baïonnette. L'officier se retourne et lui lance un coup de sabre. Tous deux glissent et s'accrochent.)

L'OFFICIER, d'une voix sourde et haletante.

Ah ! brigand !...

LE SOLDAT.

Tu tomberas avec moi !...

D'AUTRES, poussant par derrière.

Avancez !... avancez !...

(Le feu redouble et se rapproche à droite et à gauche. Malgré la résistance de ceux qui rebroussent chemin, la colonne qui défile se remet en marche. Arrive un nouveau groupe de cavaliers démontés et de fantassins, pêle-mêle ; derrière ce groupe s'avancent Hattouine et Ivanowna. Hattouine est assise sur son vieux bidet, Ivanowna tient la bride. Puis on aperçoit Ivanowitche à cheval, le drapeau russe à la main, au milieu d'une compagnie de grenadiers de Rymnik, qui reculent en combattant. Un vieux tambour, à longues moustaches grises, debout à côté d'Ivanowitche, bat la grenadière d'un air impassible.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS,
HATTOUINE, IVANOWNA, IVANOWITCHE, SOLDATS,
GRENADIERS DE RYMNIK

IVANOWITCHE, se retournant.

Passe, *matouchka*... passe vite... Voici les républicains.

HATTOUINE.

Merci, mon bon fils Ivanowitche.. Courage Ivanowna !...

IVANOWNA, traînant le cheval.

Hue ! hue ! (Elles entrent dans la foule.)

IVANOWITCHE, criant aux soldats qui l'entourent :

Grenadiers de Rymnik, tenez ferme autour du drapeau... Donnons aux autres le temps de passer !...

(Fusillade très-rapprochée. Coups de canon. Des masses de fumée passent. Ivanowitche lève le drapeau. Les grenadiers de Rymnik répondent au feu des Français. Au moment où Hattouine et Ivanowna vont passer sur la corniche, un boulet arrive et ébranle l'angle du chemin, qui se penche lentement et s'écroule dans l'abîme. Plusieurs soldats coulent en poussant un cri terrible et confus. Les autres reculent épouvantés.)

TOUS.

Plus de chemin... Nous sommes perdus !...

(Les uns jettent leurs armes, d'autres lèvent les mains vers le ciel.)

IVANOWITCHE, d'une voix terrible.

Grenadiers de Rymnik, plus de retraite... c'est ici qu'il faut mourir !... Vengeons-nous... En avant... à la baïonnette !...

LES GRENADIERS DE RYMNIK.

Vive Souworow !...

(Ils croisent la baïonnette et chargent tête baissée. Quelques soldats ramassent des armes et les suivent. On entend le bruit du combat, le roulement du tambour, les clameurs, la fusillade, les cris des blessés.)

SCÈNE VIII

HATTOUINE, IVANOWNA, SOLDATS

HATTOUINE, qui s'est laissée glisser de cheval.

Maintenant, tout est fini, les républicains vont venir... Ils nous tueront !

IVANOWNA, se jetant dans les bras de Hattouine.

Sauvons-nous, mère Hattouine... Ils arrivent !...

(Le bruit du combat se rapproche. Les grenadiers de Rymnik rentrent en combattant ; quelques-uns s'affaissent dans le chemin. Ivanowitche apparaît un des derniers, au milieu d'un petit groupe. Comme il rentre en scène, on voit une colonne française déboucher de l'autre côté de la corniche, drapeau en tête. Le vieux tambour est toujours près d'Ivanowitche ; son bras gauche, brisé par une balle, pend inerte, le long de son corps ; il bat la grenadière de la main droite.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, IVANOWITCHE, GRENADIERS DE RYMNIK, OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS, puis OGISKI, à la tête d'une compagnie de républicains.

IVANOWITCHE, à ses soldats.

Grenadiers de Rymnik, soutenez votre drapeau !

UN OFFICIER FRANÇAIS, de l'autre côté de la corniche, à gauche.

Rendez-vous !

OGISKI.

paraissant à droite, le sabre en main, à la tête d'une compagnie.

Mettez la crosse en l'air !

UN VIEUX SOLDAT.

Tout est perdu... Rendons-nous!...

(Il lève la crosse de son fusil.)

TOUS LES AUTRES.

Oui... oui... rendons-nous!...

(Ils lèvent la crosse.)

IVANOWITCHE, criant.

Lâches!...

OGISKI, à Ivanowitche.

Abaisse le drapeau!...

IVANOWITCHE.

Non!...

OGISKI, tirant un pistolet de sa ceinture.

Abaisse le drapeau... ou tu es mort!...

(Il l'ajuste.)

IVANOWNA, d'une voix suppliante.

Ivanowitche!...

IVANOWITCHE.

Adieu!... (Élevant son drapeau.) Vive le Tzar!...

(Il s'élance dans l'abîme. Ivanowna pousse un cri déchirant et tombe évanouie. Hattouine la soutient.)

HATTOUINE, d'une voix navrante, les yeux levés au ciel.

Oh! Souworow... Souworow!...

DIXIÈME TABLEAU

LE BULLETIN DE LA VICTOIRE

La salle du Conseil des Anciens, au palais des Tuileries (ancienne salle de la Convention). Tribune à droite. Galeries autour. Les bancs en hémicycle. Le Conseil est en séance. Les tribunes des galeries regorgent de monde. On lit un rapport sur les finances. Le tumulte règne dans la salle et dans les tribunes.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CONSEIL, LE PRÉSIDENT, LE RAPPORTEUR, LE PUBLIC DES GALERIES

CRIS DANS LES TRIBUNES, à droite.

La dépêche!... La dépêche!...

UNE VOIX DANS LES TRIBUNES, à gauche.

Il n'y a pas de dépêche.

AUTRE VOIX, à droite.

On ne dit rien... l'armée est en déroute!

CRIS NOMBREUX, à gauche.

A la porte les muscadins!... à la porte les alarmistes!

LE PRÉSIDENT.

Silence aux tribunes! (Au rapporteur.) Continuez, citoyen rapporteur.

LE RAPPORTEUR.

Il est impossible de se faire entendre.

LE PRÉSIDENT, agitant sa sonnette.

Citoyens représentants, écoutez la lecture du rapport; la matière est sérieuse, elle mérite toute votre attention.

UNE VOIX DANS LES GALERIES, à droite.

Une dépêche du général Masséna est arrivée ce matin au Luxembourg.

AUTRES VOIX, à gauche.

Non, il n'y a pas de dépêche... Écoutez!...

LE PRÉSIDENT.

Je vais faire évacuer les tribunes.

UN REPRÉSENTANT, de sa place.

On assure qu'une dépêche est arrivée ce matin au Directoire exécutif; pourquoi ne nous est-elle pas communiquée?

UNE VOIX DANS LES TRIBUNES, à droite.

La bataille est perdue... Souworow est en marche sur Paris!

(Grande rumeur; le président agite sa sonnette.)

CRIS DANS LES TRIBUNES, à droite.

La dépêche!... La dépêche!...

UN REPRÉSENTANT.

Depuis deux jours, l'avis d'une bataille décisive court de bouche en bouche; des bruits sinistres se répandent... les factions royalistes s'agitent... le silence du Directoire nous accable!

UN AUTRE.

On nous cache la situation.

UN AUTRE, avec force.

Si la patrie est en danger, qu'on le déclare!

LE PRÉSIDENT.

Citoyens représentants, quelles que soient les circonstances, vous devez l'exemple du calme au pays. Je n'ai reçu aucune communication du Directoire exécutif.

CRIS DANS LES TRIBUNES, à droite.

La dépêche!...

LE PRÉSIDENT, aux huissiers.

Faites évacuer les tribunes!

(Les huissiers descendent à droite. Au même instant, un envoyé du Directoire se présente à la porte de gauche, une dépêche à la main. Grandes acclamations au dehors. Silence dans la salle. L'envoyé remet sa dépêche à un secrétaire, qui la porte au président. Dehors, les acclamations redoublent.)

VOIX NOMBREUSES.

Écoutez!... écoutez!...

LE PRÉSIDENT, ouvrant la dépêche.

Communication du Directoire exécutif au Conseil des Anciens. Dépêche du général Masséna.

(Il se lève. — Grande rumeur, suivie d'un profond silence.)

LE PRÉSIDENT, lisant.

« *Le général en chef de l'armée d'Helvétie au Directoire exécutif.*

« Quartier général de Zurich.

« Citoyens directeurs,

« Le sort de la campagne est décidé. Les « puissances coalisées avaient réuni trois ar- « mées, pour envahir l'Helvétie et pénétrer en « France. En deux jours, nous avons confondu « leurs projets. Nous avons franchi la Lim- « mat, anéanti l'armée de Korsakow, pris tous « ses canons, ses bagages, son trésor, et en- « levé de vive force Zurich, où il a laissé six « mille prisonniers et trois généraux bles- « sés. »

(Bruyantes acclamations.)

VOIX NOMBREUSES DANS LES TRIBUNES, à droite.

Silence !. . . silence !...

(Nouvelles acclamations plus vives.)

UN REPRÉSENTANT, se levant.

La République est sauvée !

UN AUTRE.

Vive Masséna !

(Le silence se rétablit.)

LE PRÉSIDENT, continuant sa lecture.

« Nous avons franchi la Linth et battu l'ar- « mée autrichienne. Nous lui avons fait trois « mille cinq cents prisonniers, et pris vingt « pièces de canon. Son général en chef est « resté sur le champ de bataille. — L'armée « de Souworow... »

VOIX NOMBREUSES DANS LES TRIBUNES, à droite.

Ah ! ha !...

CRIS VIOLENTS DANS TOUTE LA SALLE.

Silence !... silence... A la porte les royalistes !

(Profond silence. — Acclamations au dehors.)

LE PRÉSIDENT, reprenant d'une voix plus forte.

« L'armée de Souworow, après avoir forcé « le Saint-Gothard, s'était avancée jusqu'à Al- « torf. Nous l'avons battue dans la vallée de « Mutten; nous lui avons enlevé un drapeau « et deux canons. Forcée à une retraite pré- « cipitée, elle a abandonné à notre généro- « sité ses blessés, parmi lesquels un général et « nombre d'officiers. Rejetée sur Glaris, nous « l'avons encore battue; nous lui avons fait « quinze cents prisonniers, pris un drapeau et « tué un général. N'espérant de salut que dans « la fuite, Souworow s'est jeté dans les Gri- « sons, en nous abandonnant encore quinze « cents prisonniers. Il a perdu en outre son « artillerie et ses bagages. »

TOUS LES REPRÉSENTANTS, se levant comme un seul homme.

Vive la République !

(Immense acclamation au dehors et dans les tribunes de gauche.)

LE PRÉSIDENT, continuant.

« Sur le Rhin, les débris des corps battus, « renforcés par le corps bavarois du général « Nauendorf et par celui de Condé, ont tenté « vainement une nouvelle attaque. Nous étions « déjà là pour la recevoir. Du côté de Schaf- « fouse, nous leur avons fait quinze cents pri- « sonniers, pris des drapeaux, des canons, et « tué un général. A Constance, nous avons fait « des prisonniers, enlevé le drapeau des gre- « nadiers de Bourbon, plusieurs pièces de ca- « non, et tué deux généraux du corps de « Condé. Tel est, citoyens Directeurs, le ré- « sultat général de la bataille de Zurich. A « demain de plus amples détails, et les cita- « tions à l'ordre du jour. — Salut et respect. « Masséna. » (Levant la dépêche.) Vive l'armée d'Helvétie !...

TOUS LES DÉPUTÉS, se levant.

Vive l'armée d'Helvétie !... Vive Masséna !... Vive la République !...

(Un coup de canon retentit. Les acclamations redoublent. La foule du dehors envahit les tribunes, en chantant la *Marseillaise*.)

ONZIÈME TABLEAU

LA RECONNAISSANCE DU TZAR

Chambre boisée de chêne. Alcôve à gauche, porte à droite, deux fenêtres au fond, donnant sur la rue. Souworow, étendu dans un grand fauteuil, près de l'alcôve, est à la dernière extrémité. Basilianof, son domestique, se tient debout derrière le fauteuil. Dehors, au loin, s'entend une marche militaire.

SCÈNE PREMIÈRE

SOUWOROW, BASILIANOF, puis HATTOUINE

SOUWOROW, avec effort, après un instant de silence.

Basilianof ?...

BASILIANOF.

Feld-maréchal !

— Adieu !... Vive le tzar !... (Page 78.)

SOUWOROW, d'une voix navrante.

Je ne suis plus feld-maréchal... Je suis un vieux soldat qu'on appelle Souworow... Le Tzar ne me connaît pas... je ne suis rien !

BASILIANOF.

Tout cela n'est qu'un petit orage, feld-maréchal, notre glorieux Tzar ne peut pas vous oublier ; il se souviendra bientôt de son serviteur Souworow, Rymnikski, Italikski...

SOUWOROW, d'un accent poignant.

Oui, quand il aura besoin de moi !... (Silence. La musique se rapproche.) On fait de la musique, dehors, Basilianof ?

BASILIANOF.

Oui, feld-maréchal, les régiments viennent le passer la revue sur la place Tzaritzine.

SOUWOROW.

Quels régiments ?

BASILIANOF.

Ceux de Rymnik, d'Ismaïl, de Markow, les dragons, les canons...

SOUWOROW.

Pousse mon fauteuil... que je les voie... (Basilianof pousse le fauteuil près de la fenêtre, et lève le rideau. Souworow regarde.) C'est le Rymnik ! Ils défilent... Ils défilent... Pas un ne tourne la tête... Ils savent pourtant bien que Souworow, le père Souworow se meurt ici !... (Silence.) Ah !... le drapeau !... (Il se lève péniblement, les mains cramponnées aux bras de son fauteuil. Le drapeau tout déchiré du régiment de Rymnik passe devant les fenêtres. Souworow se redresse, fait le salut militaire et retombe. — A Basilianof :) Ferme le rideau, Basilianof, je ne puis

—Oh! mon fils Basilowitche, dans quel état je te retrouve! (Page 82.)

plus voir cela!... (Avec accablement.) Cette musique me tue!

BASILIANOF, tournant le fauteuil.

Le défilé ne sera plus long, feld-maréchal, la revue est finie...

SOUWOROW, se parlant à lui-même.

Oui... oui... la grande revue viendra bientôt... Elle viendra pour tous... pour les tzars... pour les princes... pour les feld-maréchaux... pour les simples soldats... (Silence.) Ah! la gloire!...

(Il respire avec effort. On voit dans la rue une vieille femme se pencher à la fenêtre, et regarder dans la chambre.)

BASILIANOF, frappant contre les vitres.

Dieu te bénisse?...

SOUWOROW, essayant de se retourner.

Qu'est-ce que c'est?

BASILIANOF.

Une vieille mendiante.

SOUWOROW.

Donne-lui quelques kopecks... Va!...

(Le domestique obéit.)

BASILIANOF, sur la porte à droite.

Tiens, et laisse-nous tranquilles.

LA FEMME, dehors.

Merci, je n'ai besoin de rien.

BASILIANOF.

Alors, qu'est-ce que tu veux?

LA FEMME.

N'est-ce pas ici que demeure Souworow?

SOUWOROW, écoutant.

Je connais cette voix.

BASILIANOF.

Le feld-maréchal ne reçoit personne.

SOUWOROW, d'une voix faible.

Laisse entrer la femme.

BASILIANOF.

Le feld-maréchal est malade.

LA FEMME.

Je veux le voir... Il me connaît... Dis-lui que c'est la vieille *matouchka* du Rymnik.

SOUWOROW, avec effort.

Ah! qu'elle entre... qu'elle entre!...

BASILIANOF, se retournant.

Cette femme, feld-maréchal, dit vous connaître.

SOUWOROW.

Oui... oui... depuis longtemps.

(Sa voix s'éteint. Hattouine paraît sur le seuil, puis s'approche et regarde en silence. Souworow lui tend les mains; elle s'agenouille et les embrasse en fondant en larmes. Basilianof se tient debout derrière.)

HATTOUINE, en sanglotant.

Oh! mon fils, Basilowitche, dans quel état je te retrouve!

SOUWOROW, profondément ému.

Lève-toi, *matouchka!*

HATTOUINE, sanglotant.

J'avais tout perdu... Ivanowna... Ivanowitche... tout!... Je pensais : — Mon fils Souworow est encore là... il est heureux, lui... — Ça me consolait un peu! On me disait bien : le Tzar n'a pas voulu le voir... mais je ne le croyais pas!... Qu'est-ce qu'il nous reproche donc, le Tzar? Est-ce que nous n'avons pas tout souffert pour lui?... Est-ce que nous n'avons pas tout donné?... Est-ce que c'est notre faute, si les autres se sont laissé battre... si Korsakow s'est sauvé... si les Autrichiens nous ont tout laissé tomber sur le dos?...

SOUWOROW, à son domestique.

Tiens, Basilianof, regarde cette vieille *matouchka*!... Elle connaît mieux la guerre que tous ces cadets, ces officiers de parade, ces tas de pieds-plats, de ducs, de princes, de barons, qu'on nous envoie avec des brevets de génie, et dont la bêtise, malheureusement, ne se montre que sur le champ de bataille! — Lève-toi, *matouchka*, je suis content de te voir!

HATTOUINE, se levant.

Nous avons eu bien des misères depuis cinquante ans, mais celle-ci est la plus grande.

SOUWOROW, avec amertume.

Oui... tu as raison.

BASILIANOF.

Notre glorieux Tzar verra qu'il s'est trompé, feld-maréchal.

SOUWOROW, d'un ton de dédain.

Feld-maréchal!... Laisse tous ces titres, Basilianof. Quand on arrive où j'en suis, tout devient clair... Où sont mes amis?... Où sont ceux auxquels j'ai rendu service? Ils craignent de déplaire au Tzar!... La vieille *matouchka*, seule...

BASILIANOF, vivement.

Hé! je vous le disais bien, feld-maréchal, le Tzar Paul pense encore à nous!...

(Il montre de la main une voiture de la cour, qui vient de s'arrêter devant les fenêtres; quelques dignitaires en descendent. Silence. On entend la porte de la maison s'ouvrir.

HATTOUINE.

A cette heure, je m'en vais.

SOUWOROW.

Non, reste!...

BASILIANOF, sur le seuil, annonçant.

Monsieur le comte Kalb.

SOUWOROW, essayant de se lever.

Monsieur le comte Kalb... Je ne connais aucune famille russe de ce nom... N'importe... qu'il entre!... (A Hattouine.) Aide-moi, *matouchka*.

(Le comte paraît, suivi de plusieurs dignitaires en costume de cour.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE KALB, SEIGNEURS

SOUWOROW, regardant le comte.

Monsieur le comte... comment?

LE COMTE.

Kalb, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Ah! fort bien... Vous excuserez mon étonnement, monsieur le comte. Ce nom russe est nouveau pour moi... A quelle circonstance dois-je l'honneur et la faveur de votre visite?

LE COMTE.

Sa Majesté le Tzar Paul me charge de vous présenter ses compliments, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Je suis touché... profondément touché... monsieur le comte...?

LE COMTE.

Kalb.

SOUWOROW.

Un nom russe, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Je suis né en Turquie; c'est à la grâce du monarque que je dois mon titre.

SOUWOROW.

Ah! monsieur le comte, vous avez sans doute rendu quelque service éminent? Dans quel corps avez-vous servi? A quelle bataille avez-vous assisté?...

LE COMTE.

Je n'ai jamais servi dans l'armée.

SOUWOROW.

Ah! je comprends... c'est dans la diplomatie.

LE COMTE.

Non, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Ou dans quelque ministère?

LE COMTE.

Je n'ai jamais servi dans aucun ministère. J'ai toujours été auprès de l'auguste personne de Sa Majesté.

SOUWOROW, faisant l'étonné.

Ah! mon Dieu! Et en quelle qualité, s'il vous plaît?

LE COMTE.

J'ai été premier valet de chambre de Sa Majesté impériale.

SOUWOROW, après un silence.

Ah! très-bien!... très-bien! (Se tournant vers son domestique.) Basilianof, vois-tu ce seigneur! Il a été ce que tu es... A la vérité, c'était auprès de notre très-gracieux souverain... Tu vois le beau chemin qu'il a fait?... Le voilà devenu comte... le voilà décoré des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre-Newski, de Saint-Volodimir, de tous les ordres de Russie!... Ainsi, tâche de te bien conduire, Basilianof... Qui sait ce que tu peux devenir un jour?... C'est encourageant!... (Au comte.) Monsieur le comte, vous exprimerez à Sa Majesté toute ma gratitude de l'honneur qu'elle me fait... J'aurais désiré pouvoir vous épargner cette peine, mais nos services, à nous autres vieux soldats, sont plus pénibles que les vôtres, quoique moins glorieux, sans doute!... Et vous direz à Sa Majesté... (Une suffocation le prend. Il se jette en arrière, en étendant la main et criant:) *Matouchka*... adieu!...

(Sa tête retombe, il s'affaisse dans son fauteuil. Le comte sort précipitamment, les autres seigneurs le suivent. Hattouine s'agenouille.)

BASILIANOF, après un long silence.

Le feld-maréchal est mort!...

FIN DE LA GUERRE

LE BLOCUS

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Tout était mort; on aurait dit un long cimetière. (Page 3.)

I

Puisque tu veux connaître le blocus de Phalsbourg en 1814, me dit le père Moïse, de la rue des Juifs, je vais tout te raconter en détail.

Je demeurais alors dans la petite maison qui fait le coin à droite de la halle; j'avais mon commerce de fer à la livre, en bas sous la voûte, et je restais au-dessus avec ma femme Sorlé[1] et mon petit Sâfel, l'enfant de ma vieillesse.

Mes deux autres garçons, Itzig et Frômel,

1. Sara.

étaient déjà partis pour l'Amérique, et ma fille Zeffen était mariée avec Baruch, le marchand de cuir, à Saverne.

Outre mon commerce de fer, je trafiquais aussi de vieux souliers, de vieux linge, et de tous ces vieux habits que les conscrits vendent en arrivant à leur dépôt, lorsqu'ils reçoivent des effets militaires. Les marchands ambulants me rachetaient les vieilles chemises pour en faire du papier, et le reste je le vendais aux paysans.

Ce commerce allait très-bien, parce que des milliers de conscrits passaient à Phalsbourg de semaine en semaine, et de mois en mois. On les toisait tout de suite à la mairie, on les habillait, et puis on les faisait filer sur Mayence, sur Strasbourg ou bien ailleurs.

Cela dura longtemps; mais vers la fin on était las de la guerre, surtout après la campagne de Russie et le grand recrutement de 1813.

Tu penses bien, Fritz, que je n'avais pas attendu si longtemps pour mettre mes deux garçons hors de la griffe des recruteurs. C'étaient deux enfants qui ne manquaient pas de bon sens; à douze ans leurs idées étaient déjà très-claires, et, plutôt que d'aller se battre pour le roi de Prusse, ils se seraient sauvés jusqu'au bout du monde.

Le soir, quand nous étions réunis à souper autour de la lampe à sept becs, leur mère disait quelquefois en se couvrant la figure :

« Mes pauvres enfants!... mes pauvres enfants!... Quand je pense que l'âge approche où vous irez au milieu des coups de fusil et des coups de baïonnette, parmi les éclairs et les tonnerres!... Ah! mon Dieu!... quel malheur!... »

Et je voyais qu'ils devenaient tout pâles. Je riais en moi-même... Je pensais :

« Vous n'êtes pas des imbéciles... Vous tenez à votre vie... C'est bien!... »

Si j'avais eu des enfants capables de se faire soldats, j'en serais mort de chagrin; je me serais dit :

« Ceux-ci ne sont pas de ma race!... »

Mais ces enfants grandissaient en force, en beauté. A quinze ans, Itzig faisait déjà de bonnes affaires; il achetait du bétail pour son compte dans les villages, et le revendait au boucher Borich, de Mittelbronn, avec bénéfice; et Frômel ne restait pas en arrière, c'est lui qui savait le mieux revendre la vieille marchandise que nous avions entassée dans trois baraques, sous la halle.

J'aurais bien voulu conserver ces garçons près de moi. C'était mon bonheur de les voir avec mon petit Sâfel, — la tête crépue et les yeux vifs comme un véritable écureuil, — oui, c'était ma joie! Souvent je les serrais dans mes bras sans rien dire, et même ils s'en étonnaient, je leur faisais peur; mais des idées terribles me passaient par l'esprit, après 1812. Je savais qu'en revenant à Paris, l'Empereur demandait chaque fois quatre cents millions et deux ou trois cent mille hommes, et je me disais :

« Cette fois, il faudra que tout marche... jusqu'aux enfants de dix-sept et dix-huit ans! »

Comme les nouvelles devenaient toujours plus mauvaises, un soir je leur dis :

« Écoutez!... vous savez tous les deux le commerce, et ce que vous ne savez pas encore, vous l'apprendrez. Maintenant, si vous voulez attendre quelques mois, vous tirerez à la conscription, et vous perdrez comme tous les autres; on vous mènera sur la place, on vous montrera la manière de charger un fusil, et puis vous partirez, et je n'aurai plus de vos nouvelles! »

Sorlé sanglotait, et tous ensemble nous sanglotions. Ensuite, au bout d'un instant, je continuai :

« Mais si vous partez tout de suite pour l'Amérique, en prenant le chemin du Havre, vous arriverez là-bas sains et saufs; vous ferez le commerce comme ici, vous gagnerez de l'argent, vous vous marierez, vous multiplierez, selon la promesse de l'Éternel, et vous m'enverrez aussi de l'argent, selon le commandement de Dieu : — Honore ton père et ta mère! — Je vous bénirai comme Isaac a béni Jacob, et vous aurez une longue vie... Choisissez!... »

Ils choisirent tout de suite d'aller en Amérique, et moi-même je les conduisis jusqu'à Sarrebourg. Chacun d'eux avait déjà gagné pour son compte vingt louis, je n'eus besoin que de leur donner ma bénédiction.

Et ce que je leur ai dit est arrivé : tous les deux vivent encore, ils ont des enfants en nombre, qui sont ma postérité, et quand j'ai besoin de quelque chose ils me l'envoient.

Itzig et Frômel étaient donc partis, il ne me restait que Sâfel, mon Benjamin, le dernier, qu'on aime encore plus que les autres, si c'est possible. Et puis j'avais ma fille Zeffen, mariée à Saverne avec un brave et honnête homme, Baruch; c'était l'aînée, elle m'avait déjà donné un petit-fils nommé David, selon la volonté de l'Éternel, qui veut qu'on remplace les morts dans les mêmes familles : David était le nom du grand-père de Baruch. — Celui qu'on attendait devait s'appeler comme mon père : Esdras.

Voilà, Fritz, dans quelle position j'étais avant le blocus de Phalsbourg, en 1814. Tout avait été bien jusqu'alors, mais, depuis six semaines, tout allait très-mal en ville et dans

le pays. Nous avions le typhus, des milliers de blessés encombraient les maisons; et, comme les bras manquaient à la terre depuis deux ans, tout était cher : le pain, la viande et les boissons. Ceux d'Alsace et de Lorraine ne venaient plus au marché, les marchandises en magasin ne se vendaient plus; et quand une marchandise ne se vend plus, elle vaut autant que du sable ou de la pierre : on vit dans la misère au milieu de l'abondance, la famine arrive de tous les côtés.

Eh bien! malgré tout, l'Éternel me réservait encore une grande satisfaction, car en ce temps, au commencement de novembre, la nouvelle m'arriva qu'un second fils venait de naître à Zeffen, et qu'il était plein de santé. Ma joie en fut si grande, que je partis tout de suite pour Saverne.

Il faut savoir, Fritz, que si ma joie était grande, cela ne venait pas seulement de la naissance d'un petit-fils, mais de ce que mon gendre ne serait pas forcé de partir, si l'enfant vivait. Baruch avait toujours eu du bonheur jusqu'alors : dans le moment où l'Empereur avait fait voter par son Sénat, que les hommes non mariés seraient forcés de partir, il venait de se marier avec Zeffen; et quand le Sénat avait voté que les hommes mariés, sans enfants, partiraient, il avait déjà son premier enfant. Maintenant, d'après les mauvaises nouvelles, on allait voter que les pères de famille qui n'auraient qu'un enfant partiraient tout de même, et Baruch en avait deux.

Dans ce temps, c'était un bonheur d'avoir des quantités d'enfants, qui vous empêchaient d'être massacré; on ne pouvait rien désirer de mieux. Voilà pourquoi j'avais pris tout de suite mon bâton, pour aller reconnaître si l'enfant était solide, et s'il sauverait son père.

Mais bien des années encore, si Dieu prolonge ma vie, je me rappellerai ce jour et ce que je rencontrai sur ma route.

Figure-toi que la côte était tellement encombrée de charrettes pleines de blessés et de malades, qu'elles ne formaient qu'une seule file, depuis les Quatre-Vents jusqu'à Saverne. Les paysans, mis en réquisition en Alsace pour conduire ces malheureux, avaient dételé leurs chevaux et s'étaient sauvés pendant la nuit, abandonnant leurs voitures; le givre avait passé dessus : rien ne remuait plus, tout était mort, on aurait dit un long cimetière! Des milliers de corbeaux couvraient le ciel comme un nuage, on ne voyait que des ailes remuer dans l'air, et l'on n'entendait qu'un seul bourdonnement de cris innombrables. Jamais je n'aurais cru que le ciel et la terre pouvaient produire tant de corbeaux. Ils descendaient jusque sur les charrettes; mais à mesure qu'un homme vivant s'approchait, tous ces êtres se levaient et s'envolaient, soit sur la forêt de la Bonne-Fontaine, soit sur les ruines du vieux couvent de Dann.

Moi, j'allongeais le pas au bord de la route, je sentais qu'il ne fallait pas attendre, que le typhus marchait sur mes talons.

Heureusement les premiers froids de l'hiver arrivent vite à Phalsbourg. Il soufflait un vent frais du Schnéeberg, et les grands courants d'air de la montagne chassent toutes ces mauvaises maladies, même, à ce qu'on raconte, la vraie peste noire.

Ce que je te dis là, c'est la retraite de Leipzig, dans les commencements de novembre.

Comme j'arrivais à Saverne, la ville était encombrée de troupes, artillerie, infanterie et cavalerie, pêle-mêle.

Je me souviens que, dans la grande rue, les fenêtres d'une auberge étaient ouvertes, et qu'on voyait une longue table avec sa nappe blanche, servie à l'intérieur. Tous les gardes d'honneur s'arrêtaient là; c'étaient des jeunes gens de familles riches, l'argent ne leur manquait pas, malgré leurs uniformes délabrés. A peine avaient-ils vu cette table en passant, qu'ils sautaient à terre et se précipitaient dans la salle. Mais l'aubergiste Hannès leur faisait payer cinq francs d'avance, et, au moment où ces pauvres enfants se mettaient à manger, la servante accourait en criant :

« Les Prussiens!... les Prussiens!... »

Aussitôt ils se levaient et se remettaient à cheval comme des fous, sans tourner la tête, de sorte que Hannès vendit son dîner plus de vingt fois.

J'ai souvent pensé, depuis, que des brigands pareils méritaient la corde; oui, cette façon de s'enrichir n'est pas du vrai commerce. J'en étais révolté!

Mais si je te peignais le reste : la figure de ceux que la maladie tenait, la manière dont ils se couchaient, les plaintes qu'ils poussaient, et principalement les larmes de ceux qui se forçaient de marcher et qui ne pouvaient plus; si je te disais cela, ce serait encore pire... il y en aurait trop! J'ai vu, sur la rampe du vieux pont de la Tannerie, un petit garde d'honneur de dix-sept à dix-huit ans, étendu, l'oreille contre la pierre. Cet enfant-là ne m'est jamais sorti de la mémoire; il se relevait de temps en temps et montrait sa main noire comme de la suie : il avait une balle dans le dos et sa main s'en allait. Le pauvre être était sans doute tombé d'une charrette. Les gens n'osaient pas le secourir, parce qu'on se disait :

« Il a le typhus!... Il a le typhus!... »

Ah ! quels malheurs !... On n'ose pas y penser!

Maintenant, Fritz, il faut que je te raconte encore autre chose de ce jour, où j'ai vu le maréchal Victor.

J'étais parti tard de Phalsbourg, et la nuit venait, quand, en remontant la grande rue, je vis toutes les fenêtres de l'auberge du *Soleil* illuminées de haut en bas. Deux factionnaires se promenaient sous la voûte; des officiers en grand uniforme entraient et sortaient, des chevaux magnifiques étaient attachés aux anneaux, le long des murs, et dans le fond de la cour brillaient les lanternes d'une calèche, comme deux étoiles.

Les sentinelles écartaient le monde de la rue; il fallait pourtant passer, puisque Baruch demeurait plus loin.

Je m'avançais à travers la foule, devant l'auberge, et la première sentinelle me criait : « En arrière!... En arrière! » lorsqu'un officier de hussards, un petit homme trapu, à gros favoris roux, sortit de la voûte et vint à ma rencontre en s'écriant :

« C'est toi, Moïse, c'est toi !... Je suis content de te revoir!... »

Il me serrait la main.

Naturellement, j'ouvrais de grands yeux : un officier supérieur qui serre la main d'un simple homme du peuple, cela ne se voit pas tous les jours. Je regardais bien étonné.

Alors je reconnus Zimmer, le commandant.

Nous avions été, trente-cinq ans avant, à l'école chez le père Genaudet, et nous avions couru la ville, les fossés et les glacis ensemble, comme font les enfants, c'est vrai! Mais, depuis, Zimmer avait passé bien des fois à Phalsbourg, sans se rappeler son ancien camarade Samuel Moïse.

« Hé! dit-il en riant et me prenant par le bras, arrive!... Il faut que je te présente au maréchal. »

Et malgré moi, sans avoir dit un mot, j'entrai sous la voûte, et de la voûte dans une grande salle, où le couvert de l'état-major était mis sur deux longues tables chargées de lumières et de bouteilles.

Une quantité d'officiers supérieurs : généraux, colonels, commandants de hussards, de dragons et de chasseurs, en chapeaux à plumes, en casques, en shakos rouges, le menton dans leur grosse cravate, le sabre traînant, allaient et venaient tout pensifs, ou causaient entre eux en attendant le moment de se mettre à table.

C'est à peine si l'on pouvait traverser tout ce monde, mais Zimmer me tenait toujours par le bras et m'entraînait au fond, vers une petite porte bien éclairée.

Nous entrâmes dans une chambre haute, avec deux fenêtres sur le jardin.

Le maréchal était là, debout, la tête nue; il nous tournait le dos et dictait des ordres. Deux officiers d'état-major écrivaient.

C'est tout ce que je remarquai dans le moment, à cause de mon trouble.

Comme nous venions d'entrer, le maréchal se retourna; je vis qu'il avait une bonne figure de vieux paysan lorrain. C'était un homme grand et fort, la tête grisonnante; il approchait de cinquante ans et paraissait terriblement solide pour son âge.

« Maréchal, voici notre homme! lui dit Zimmer. C'est un de mes anciens camarades d'école, Samuel Moïse, un gaillard qui court le pays depuis trente ans et qui connaît tous les villages d'Alsace et de Lorraine. »

Le maréchal me regardait à quatre pas. Je tenais mon bonnet à la main, tout saisi. Après m'avoir observé deux secondes, il prit le papier que l'un de ses secrétaires lui tendait, il le lut et signa, puis il se retourna :

« Eh bien! mon brave, dit-il, qu'est-ce qu'on raconte de la dernière campagne? Qu'est-ce qu'on pense dans vos villages? »

En entendant qu'il m'appelait «mon brave!» je repris courage, et je lui répondis que le typhus faisait beaucoup de mal, mais qu'on ne perdait pas confiance, parce qu'on savait bien que l'Empereur avec son armée était toujours là...

Et comme il me dit brusquement :

« Oui!... Mais veut-on se défendre? »

Je répondis :

«Les Alsaciens et les Lorrains sont des gens qui se défendront jusqu'à la mort, parce qu'ils aiment leur Empereur, et qu'ils se sacrifieraient tous pour lui! »

Je disais cela par prudence, mais il voyait bien à ma figure que je n'étais pas ami des batailles, car il se mit à sourire d'un air de bonne humeur, et dit :

« Cela suffit, commandant, c'est très-bien! »

Les secrétaires avaient continué d'écrire. Zimmer me fit signe de la main, et nous sortîmes ensemble. Dehors il me cria:

« Bon voyage, Moïse, bon voyage! »

Les sentinelles me laissèrent passer, et je continuai mon chemin, encore tout tremblant.

J'arrivai bientôt à la petite porte de Baruch, au fond de la ruelle des anciennes écuries du cardinal, où je frappai quelques instants.

Il faisait nuit noire.

Quel bonheur, Fritz, après avoir vu ces choses terribles, d'arriver près de l'endroit où re-

posent ceux qu'on aime! comme le cœur vous bat doucement, et comme on regarde en pitié toute cette force et cette gloire, qui font le malheur de tant de monde!

Au bout d'un instant, j'entendis mon gendre entrer dans l'allée et ouvrir la porte. Baruch et Zeffen ne m'attendaient plus depuis longtemps.

« C'est vous, mon père? me demanda Baruch.

—Oui, mon fils, c'est moi. J'arrive tard... j'ai été retardé!

—Arrivez! » dit-il.

Et nous entrâmes dans la petite allée, puis dans la chambre où Zeffen, ma fille, reposait sur son lit, toute blanche et heureuse.

Elle m'avait déjà reconnu à la voix et me souriait. Moi, mon cœur battait de contentement, je ne pouvais rien dire, et j'embrassai d'abord ma fille, en regardant de tous les côtés, où se trouvait la place du petit. Zeffen le tenait dans ses bras, sous la couverture.

« Le voici! » dit-elle.

Alors elle me le montra dans son maillot. Je vis d'abord qu'il était gras et bien portant, avec de petites mains fermées, et je m'écriai:

« Baruch, celui-ci, c'est Esdras, mon père! Qu'il soit le bien venu dans ce monde! »

Et je voulus le voir tout nu, je le déshabillai. Il faisait chaud dans la petite chambre, à cause de la lampe à sept becs qui brillait. Je le déshabillai en tremblant; il ne criait pas, et les blanches mains de ma fille m'aidaient :

« Attends, mon père, attends! » disait-elle.

Mon gendre, derrière moi, regardait. Nous avions tous les larmes aux yeux.

Je le mis donc tout nu; il était rose, et sa grosse tête ballottait, encore endormie du grand sommeil des siècles. Et je le levai au-dessus de ma tête; je regardai ses cuisses rondes, en anneaux, et ses petits pieds retirés, sa large poitrine et ses reins charnus, et j'aurais voulu danser comme David devant l'Arche, j'aurais voulu chanter: « Louez l'Éternel!... Louez-le, serviteurs de l'Éternel! — Louez le nom de l'Éternel! — Que le nom de l'Éternel soit béni dès maintenant et à toujours! — Le nom de l'Éternel est digne de louanges, depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant! — L'Éternel est élevé par-dessus toutes les nations; sa gloire est par-dessus les cieux! — Qui est semblable à l'Eternel, notre Dieu, qui tire les petits de la poudre, qui donne de la famille à celle qui était stérile, la rendant mère de plusieurs enfants, et joyeuse? — Louez l'Éternel! »

Oui, j'aurais voulu chanter, mais tout ce que je pus dire, c'est : « Il est beau, il est bien fait, il vivra longtemps! Il sera la bénédiction de notre race et le bonheur de nos vieux jours! »

Et je les bénis tous.

Ensuite, l'ayant rendu à sa mère pour l'envelopper, j'allai embrasser l'autre, qui dormait profondément dans son berceau.

Nous restâmes là bien longtemps, à nous regarder dans la joie. Dehors les chevaux passaient, les soldats criaient, les voitures roulaient. Ici tout était calme; la mère donnait le sein à son enfant.

Ah! Fritz, je suis bien vieux, et ces choses lointaines sont toujours là, devant moi, comme à la première heure; mon cœur bat toujours en me les rappelant, et je remercie Dieu de sa grande bonté, je le remercie : il m'a comblé d'années, il m'a laissé voir jusqu'à ma troisième génération, et je ne suis pas rassasié de jours; je voudrais vivre encore, pour voir la quatrième et la cinquième... Que sa volonté s'accomplisse!

J'aurais voulu parler de ce qui venait de m'arriver à l'hôtel du *Soleil*, mais à côté de ma joie tout le reste était misérable; et seulement après être sorti de la chambre, en prenant une bouchée de pain et buvant un verre de vin dans la salle à côté, pour laisser dormir Zeffen, je racontai cette histoire à Baruch, qui fut bien étonné.

« Écoute, mon fils, lui dis-je, cet homme m'a demandé si nous voulions nous défendre. Cela montre que les alliés suivent nos armées, qu'ils sont en marche par centaines de mille, et qu'on ne peut plus les empêcher d'entrer en France; et voilà qu'au milieu de notre bonheur, de très-grandes misères sont à craindre; voilà que les autres vont nous rendre tout le mal que nous leur avons fait depuis dix ans. Je le crois... Dieu veuille que je me trompe! »

Après ces paroles, nous allâmes aussi nous coucher. Il était bien onze heures, et le tumulte continuait dehors.

II

Le lendemain, de bonne heure, après le déjeuner, je repris mon bâton pour retourner à Phalsbourg. Zeffen et Baruch voulaient me retenir, mais je leur dis :

« Vous ne pensez pas à la mère, qui m'attend. Elle n'a plus une minute de repos, elle monte, elle descend, elle regarde à la fenêtre.

Non, il faut que je parte. Maintenant que nous sommes tranquilles, Sorlé ne doit pas rester dans l'inquiétude. »

Zeffen alors ne dit plus rien et remplit mes poches de pommes et de noix, pour son frère Sâfel. Je les embrassai tous de nouveau, les petits et les grands ; puis Baruch me reconduisit jusqu'au bas des jardins, à l'endroit où les chemins de la Schlittenbach et de Lutzelbourg se séparent.

Toutes les troupes étaient parties, il ne restait plus que les traînards et les malades. Mais on voyait encore la file de charrettes arrêtées dans le lointain, au haut de la côte, et des bandes de journaliers en train de creuser des fosses au revers de la route.

L'idée seule de repasser là me troublait. Je serrai donc la main de Baruch à cet embranchement, en lui promettant de revenir avec la grand'mère, pour la circoncision, et je pris ensuite le sentier de la vallée, qui longe la Zorn à travers bois.

Ce sentier était plein de feuilles mortes, et durant deux heures je marchai sur le talus, rêvant tantôt à l'auberge du *Soleil*, à Zimmer, au maréchal Victor, — que je revoyais avec sa haute taille, ses épaules carrées, sa tête grise et son habit couvert de broderies. Tantôt je me représentais la chambre de Zeffen, le petit enfant et la mère; puis la guerre que nous risquions d'avoir, cette masse d'ennemis qui s'avançaient de tous les côtés.

Je m'arrêtais quelquefois au milieu de ces vallées, qui s'engrènent à perte de vue, toutes couvertes de sapins, de chênes et de hêtres, et je me disais :

« Qui sait? les Prussiens, les Autrichiens et les Russes passeront peut-être bientôt ici ! »

Mais ce qui me réjouissait, c'était de penser:

« Moïse, tes deux garçons Itzig et Frômel sont en Amérique, loin des coups de canon; ils sont là-bas, leur ballot sur l'épaule, ils vont de village en village et ne courent aucun danger. Et ta fille Zeffen peut aussi dormir tranquille; Baruch a deux beaux enfants, et tous les ans il en aura, jusqu'à la fin de la guerre. Il vendra du cuir pour faire des sacs et des souliers à ceux qui partent, mais, lui, restera dans sa maison. »

Je riais en songeant que j'étais trop vieux pour devenir conscrit, que j'avais la barbe grise, et que les recruteurs n'auraient aucun de nous. Oui, je riais, en voyant que j'avais agi très-sagement en toutes choses, et que le Seigneur avait en quelque sorte balayé mon sentier.

C'est une grande satisfaction, Fritz, de voir que tout va bien pour notre compte.

Au milieu de ces pensées, j'arrivai tranquillement à Lutzelbourg, et j'entrai chez Brestel, à l'auberge de *la Cigogne*, prendre une tasse de café noir.

Là se trouvaient Bernard, le marchand de savon, que tu n'as pas connu, — c'était un petit homme chauve jusqu'à la nuque, avec de grosses loupes sur la tête, — et Donadieu, le garde forestier du Harberg. Ils avaient posé, l'un sa hotte et l'autre son fusil contre le mur, et vidaient une bouteille de vin ensemble. Brestel les aidait.

« Hé! c'est Moïse, s'écria Bernard. D'où diable viens-tu, Moïse, de si bonne heure? »

Les chrétiens, en ce temps, avaient l'habitude de tutoyer tous les juifs, même les vieillards. Je lui répondis que j'arrivais de Saverne, par la vallée.

« Ah! tu viens de voir les blessés, dit le garde. Que penses-tu de cela, Moïse?

—Je les ai vus, lui répondis-je tristement, je les ai vus hier soir, c'est terrible !

—Oui, tout le monde est là-haut maintenant, dit-il, parce que la vieille Grédel des Quatre-Vents a découvert sur une charrette son neveu Joseph Bertha, le petit horloger boiteux, qui travaillait encore l'année dernière chez le père Goulden; ceux de Dagsberg, de la Houpe, de Garbourg croient qu'ils vont aussi déterrer leurs frères, leurs fils ou leurs cousins dans le tas ! »

Il levait les épaules d'un air de pitié.

« Ces choses sont tristes, dit Brestel, mais elles devaient arriver. Depuis deux ans le commerce ne va plus; j'ai là derrière, dans ma cour, pour trois mille livres de planches et de madriers. Autrefois cela me durait six semaines ou deux mois, aujourd'hui tout pourrit sur place : on n'en veut plus sur la Sarre, on n'en veut plus en Alsace, on ne demande plus rien, et l'on n'achète plus rien. L'auberge est dans le même état. Les gens n'ont plus le sou, chacun reste chez soi, bien content d'avoir des pommes de terre à manger, et de l'eau fraîche à boire. En attendant, mon vin et ma bière aigrissent à la cave et se couvrent de fleurs. Et tout cela n'empêche pas les traites d'arriver : il faut payer, ou recevoir la visite de l'huissier.

—Hé! s'écria Bernard, c'est la même chose pour tout. Mais qu'est-ce que cela peut faire à l'Empereur, qu'on vende ou qu'on ne vende pas des planches ou du savon, pourvu que les contributions rentrent et que les conscrits arrivent? »

Donadieu vit alors que son camarade avait pris un verre de vin de trop, il se leva, remit son fusil en bandoulière, et sortit en criant :

« Bonjour, la compagnie, bonjour ! Nous recauserons de cela plus tard. »

Quelques instants après, ayant payé ma tasse de café, je suivis son exemple.

J'avais les mêmes idées que Brestel et Bernard ; je voyais que mon commerce de fer et de vieux habits n'allait plus, et tout en remontant la côte des Baraques, je pensais : « Tâche de trouver autre chose, Moïse. Tout est arrêté. On ne peut pourtant pas consommer son propre bien jusqu'au dernier liard. Il faut se retourner... il faut trouver un article qui marche toujours... mais lequel marche toujours? Tous les commerces vont un temps et puis s'arrêtent. »

Et, rêvant à cela, j'avais traversé les Baraques du Bois-de-Chênes. J'arrivais déjà sur le plateau d'où l'on découvre les glacis, la ligne des remparts et les bastions, quand un coup de canon m'avertit que le maréchal sortait de la place. En même temps je vis à gauche, tout au loin, du côté de Mittelbronn, la file des sabres qui glissaient comme des éclairs entre les peupliers de la grande route. Les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles, on découvrait aussi la voiture et ses postillons, qui courait comme le vent au milieu des plumets et des colbacs.

Les coups de canon se suivaient de seconde en seconde, les montagnes rendaient coup pour coup jusqu'au fond de leurs vallées; et moi, songeant que j'avais vu cet homme la veille, j'en étais saisi, je croyais avoir fait un rêve.

Enfin, vers dix heures, je passais le pont de la Porte-de-France. Le dernier coup de canon tonnait sur le bastion de la poudrière; les gens, hommes, femmes, enfants, descendaient des remparts en se réjouissant comme pour une fête; ils ne savaient rien, ils ne pensaient à rien, les cris de *Vive l'Empereur!* s'élevaient dans toutes les rues.

Je traversais la foule, bien content d'apporter une bonne nouvelle à ma femme, et je murmurais d'avance : « Le petit va bien, Sorlé ! » quand, au coin de la halle, je la vis sur notre porte. Aussitôt je levai mon bâton en riant, comme pour lui dire : « Baruch est sauvé... nous pouvons rire ! »

Elle m'avait déjà compris, et rentra tout de suite ; mais sur l'escalier je la rattrapai, et je lui dis en l'embrassant :

« C'est un solide gaillard, va ! Quel enfant... tout rond et tout rose ! Et Zeffen va très-bien. Baruch m'a dit de t'embrasser pour lui. Où donc est Sâfel?

—Il est sous la halle, en train de vendre.

—Ah ! bon. »

Nous entrâmes dans notre chambre. Je m'asssis et je me remis à célébrer l'enfant de Zeffen. Sorlé m'écoutait dans le ravissement, en me regardant avec ses grands yeux noirs et m'essuyant le front, car j'avais marché vite et je ne respirais plus.

Et notre Sâfel tout à coup arriva. Je n'avais pas eu le temps de tourner la tête, qu'il était déjà sur mes genoux, les mains dans mes poches. Cet enfant savait que sa sœur Zeffen ne l'oubliait jamais, et Sorlé voulut aussi mordre dans une pomme.

Enfin, Fritz, vois-tu, quand je pense à ces choses, tout me revient, je t'en raconterais tellement que cela ne finirait jamais.

C'était un vendredi, veille du sabbat; la *schabbès-Goïé*[1] devait venir dans l'après-midi. Pendant que nous étions encore seuls ensemble à dîner et que je racontais, pour la cinq ou sixième fois, comme Zimmer m'avait reconnu, comme il m'avait introduit dans la présence du duc de Bellune, ma femme me dit que le maréchal avait fait le tour de nos remparts, à cheval, avec son état-major; qu'il avait regardé les avancées, les bastions, les glacis, et qu'il avait dit, en descendant par la rue du Collége, que la place tiendrait dix-huit jours, et qu'on devait l'armer tout de suite.

Aussitôt l'idée me revint qu'il m'avait demandé si nous voulions nous défendre, et je m'écriai :

« Cet homme est sûr que les ennemis viendront. Puisqu'il fait mettre des canons sur les remparts, c'est qu'il sait déjà qu'on aura besoin de s'en servir. Ce n'est pas naturel d'ordonner des préparatifs qui ne doivent servir à rien. Qu'est-ce que nous deviendrons sans commerce? Les paysans ne pourront plus entrer ni sortir, que deviendrons-nous? »

C'est alors que Sorlé montra qu'elle avait de l'esprit, car elle me dit :

« Ces choses, Moïse, je les ai déjà pensées; le fer, les vieux souliers et le reste ne se vendent qu'aux paysans. Il faudrait entreprendre un commerce en ville, pour tout le monde : un commerce où les bourgeois, les soldats et les ouvriers soient forcés de nous acheter. Voilà ce qu'il faut faire. »

Je la regardais tout surpris. Sâfel, le coude sur la table, écoutait aussi.

« C'est très-bien, Sorlé, lui répondis-je, mais quel est le commerce où les soldats, les bourgeois, tout le monde soit forcé de nous acheter... quel est ce commerce?

—Écoute, dit-elle, si l'on ferme les portes et si les paysans ne peuvent plus entrer, on n'apportera plus d'œufs, ni de beurre, ni de pois-

1. Femme du peuple, non israélite, qui fait, le samedi, dans chaque ménage juif, les travaux défendus par la loi de Moïse.

Il a le typhus!... (Page 3.)

son, ni de rien sur le marché. Il faudra vivre de viandes salées et de légumes secs, de farine et de tout ce qui se conserve. Ceux qui auront acheté de cela pourront le revendre ce qu'ils voudront : ils deviendront riches! »

Et comme j'écoutais, je fus émerveillé :

« Ah ! Sorlé ! Sorlé ! m'écriai-je, depuis trente ans tu as fait mon bonheur. Oui, tu m'as comblé de toutes les satisfactions, et j'ai dit cent fois : « La bonne femme est un diamant d'une eau pure et sans tache ! La bonne femme est un riche trésor pour son mari ! » Je l'ai répété cent fois ! Mais en ce jour, je vois encore mieux ce que tu vaux, et je t'en estime encore davantage. »

Plus j'y pensais, plus je reconnaissais la sagesse de ce conseil. A la fin, je dis :

« Sorlé, la viande, la farine, et tout ce qui se conserve est remisé dans les magasins de la place, et longtemps ces provisions ne peuvent manquer aux soldats, parce que les chefs y ont pourvu. Mais ce qui peut manquer, c'est l'eau-de-vie, qu'il faut aux hommes pour se massacrer et s'exterminer dans la guerre, et c'est de l'eau-de-vie que nous achèterons. Nous en aurons en abondance dans notre cave, nous la vendrons, et personne n'en trouvera que chez nous. Voilà ce que je pense.

—C'est une bonne pensée, Moïse, fit-elle, tes raisons sont bonnes, je les approuve.

—Je vais donc écrire, lui dis-je, et nous mettrons tout notre argent en esprit-de-vin. Nous y mettrons de l'eau nous-mêmes, en proportion de ce que chacun voudra payer. De

Il fera le bonheur de nos vieux jours. (Page 5.)

cette façon, le port coûtera moins que si nous faisions venir de l'eau-de-vie, car on n'aura pas besoin de payer le transport de l'eau, puisque nous en avons ici.

—C'est bien, Moïse, » dit-elle.

Et nous fûmes d'accord.

Comme je disais à Sâfel :

« Tu ne parleras point au dehors de ces choses ! »

Elle répondit pour lui :

« Tu n'as pas besoin, Moïse, de lui faire cette recommandation ; Sâfel sait bien que ces paroles sont entre nous, et que notre bien en dépend. »

Et l'enfant m'en a longtemps voulu d'avoir dit : « Tu ne parleras point de cela ! » il était déjà plein de bon sens et se disait :

« Mon père me prend donc pour un imbécile ! »

Cette pensée l'humiliait. Plus tard, après des années, il me l'a dit, et j'ai reconnu que j'avais eu tort.

Chacun a sa sagesse. Celle des enfants ne doit pas être humiliée, mais relevée au contraire par leurs parents.

III

J'écrivis donc à Pézenas. C'est une ville du Midi, riche en laines, en vins, en eaux-de-vie. Le prix des eaux-de-vie à Pézenas règle tous

ceux de l'Europe. Un homme de commerce doit savoir cela, et je le savais, parce que j'ai toujours eu du plaisir à lire les mercuriales dans les journaux. Le reste ne vient qu'après! — Je demandai douze pipes d'esprit-de-vin à M. Quataya, de Pézènas. J'avais calculé, d'après le prix des transports, que la pipe me reviendrait à mille francs, rendue dans ma cave.

Comme depuis un an le commerce de fer n'allait plus, j'écoulais ma marchandise sans rien demander : le paiement des douze mille livres ne m'inquiétait pas. Seulement, Fritz, ces douze mille livres faisaient la moitié de ma fortune, et tu peux te figurer quel courage il me fallut, pour risquer d'un coup ce que j'avais gagné depuis quinze ans.

Aussitôt ma lettre partie, j'aurais voulu la ravoir, mais il n'était plus temps. Je faisais bonne mine à ma femme, je lui disais :

« Tout ira bien! nous gagnerons le double, le triple, etc. »

Elle aussi me faisait bonne mine, mais nous avions peur tous les deux; et durant les six semaines qu'il me fallut pour recevoir l'accusé de réception et l'acceptation de ma commande, la facture et l'esprit-de-vin, chaque nuit je m'éveillais en pensant :

« Moïse, tu n'as plus rien! Te voilà ruiné de fond en comble! »

La sueur me coulait du corps. Eh bien! si quelqu'un était venu me dire : « Tranquillise-toi, Moïse, je prends ton affaire à mon compte! » j'aurais refusé, parce que j'avais autant envie de gagner, que peur de perdre. Et c'est à cela qu'on reconnaît les vrais commerçants, les vrais généraux, et tous ceux qui font quelque chose par eux-mêmes. Les autres ne sont que de véritables machines à vendre du tabac, à verser des petits verres, ou bien à tirer des coups de fusil.

Tout cela revient au même : la gloire des uns est aussi grande que celle des autres. Voilà pourquoi, quand on parle d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, il n'est pas question de Jean-Claude ou de Jean-Nicolas, mais de Napoléon seul; lui seul risquait tout, les autres ne risquaient que d'être tués.

Je ne dis pas cela pour me comparer à Napoléon, mais d'acheter ces douze pipes d'esprit-de-vin, c'était ma bataille d'Austerlitz!

Et quand je pense qu'en arrivant à Paris, l'Empereur avait demandé quatre cent quarante millions et *six cent mille hommes!* — et qu'alors, tout le monde comprenant que nous étions menacés d'une invasion, chacun se mit à vendre et à faire de l'argent coûte que coûte, tandis que j'achetais sans me laisser entraîner par l'exemple, — quand je pense à cela, j'en suis encore fier, et je me trouve du courage.

C'est au milieu de ces inquiétudes que le jour de la circoncision du petit Esdras arriva. Ma fille Zeffen était remise, et Baruch m'avait écrit de ne pas nous déranger, qu'ils viendraient à Phalsbourg.

Ma femme s'était donc dépêchée de préparer les viandes et les gâteaux du festin : le *bie-kougel*, l'*haman* et le *schlach moness*, qui sont des friandises très-délicates.

Moi, j'avais fait approuver mon meilleur vin par le vieux *rebbe*[1] Heymann, et j'avais invité mes amis : Leiser de Mittelbronn et sa femme Boûné, Senterlé Hirsch, et Burguet, le professeur.

Burguet n'était pas juif, mais il méritait de l'être, par son esprit et ses talents extraordinaires.

Quand on avait besoin d'un discours au passage de l'Empereur, Burguet le faisait; quand il fallait des chansons pour une fête nationale, Burguet les composait entre deux chopes; quand on était embarrassé d'écrire sa thèse pour devenir avocat ou médecin, on allait chez Burguet, qui vous arrangeait cela, soit en français, soit en latin; quand il fallait faire pleurer les père et mère à la distribution des prix, c'est Burguet qu'on choisissait : il prenait un rouleau de papier blanc et leur lisait un discours à la minute, comme les autres n'auraient pas été capables d'en faire un en dix ans; quand on voulait adresser une demande à l'Empereur ou bien au préfet, c'est à Burguet qu'on pensait tout de suite; et quand Burguet se donnait la peine d'aller défendre un déserteur devant le conseil de guerre, à la mairie, le déserteur, au lieu d'être fusillé sur le bastion de la caserne, était relâché.

Après tout cela, Burguet retournait tranquillement faire sa partie de piquet avec le petit juif Salmel[2], et perdait toujours; les gens ne s'inquiétaient plus de lui.

J'ai souvent pensé que Burguet devait mépriser terriblement ceux auxquels il tirait le chapeau. Oui, de voir des gaillards qui se donnent des airs d'importance, parce qu'ils sont garde champêtre ou secrétaire de la mairie, cela doit faire rire intérieurement un homme pareil. Mais il ne me l'a jamais dit; il savait trop bien vivre, il avait trop l'habitude du monde.

C'était un ancien prêtre constitutionnel, un homme grand, la figure noble et la voix très-belle; rien que de l'entendre, on était touché malgré soi. Malheureusement il ne regardait

1. Rabbin.
2. Salomon.

pas à ses intérêts, il se laissait voler par le premier venu. Combien de fois je lui ai dit :

« Burguet, au nom du ciel, ne jouez pas avec des voleurs ! Burguet, ne vous laissez donc pas dépouiller par des imbéciles ! Confiez-moi vos appointements du collége ; quand on viendra pour vous gruger, je serai là, je vérifierai les notes, et je vous rendrai compte. »

Mais il ne songeait pas à l'avenir et vivait dans l'insouciance.

J'avais donc invité tous mes vieux amis pour le 24 novembre matin, et pas un ne manquait à la fête.

Le père et la mère, avec le petit enfant, le parrain et la marraine, étaient arrivés de bonne heure dans une grande voiture. Vers onze heures, la cérémonie avait eu lieu dans notre synagogue, et tous ensemble, remplis de joie et de satisfaction, car l'enfant avait à peine jeté son cri, nous étions revenus dans ma maison, préparée d'avance : — la grande table au premier, ornée de fleurs, les viandes dans leurs plats d'étain, les fruits dans leurs corbeilles,—et nous avions commencé gaîment à célébrer ce beau jour.

Le vieux *rebbe* Heymann, Leiser et Burguet se trouvaient à ma droite, mon petit Sâfel, Hirsch et Baruch à ma gauche, et les femmes Sorlé, Zeffen, Jételé et Boûné en face, de l'autre côté, selon l'ordre du Seigneur, qui veut que les hommes et les femmes soient séparés dans les festins, à cause de la chaleur du sang et de l'animation du bon vin.

Burguet, avec sa cravate blanche, sa belle redingote marron et sa chemise à jabot, me faisait honneur ; il parlait, élevant la voix et faisant de grands gestes nobles, comme un homme d'esprit ; causant des anciens usages de notre nation, de nos cérémonies religieuses, du *Paeçach* [1], du *Rosch haschannah* [2], du *Kippour* [3], comme un véritable *Ied* [4], trouvant notre religion très-belle et glorifiant le génie de Moïse.

Il savait le *Lochene Koïdech* [5] aussi bien qu'un *balkebolé* [6].

Ceux de Saverne, se penchant à l'oreille de leurs voisins, demandaient tout bas :

« Quel est donc cet homme qui parle avec autorité et qui dit des choses si belles ? Est-ce un *rebbe* ? est-ce un *schamess* [7] ? ou bien est-ce le *parness* [8] de votre communauté ? »

1. Fête de Pâques.
2. Nouvel an.
3. Jour des expiations.
4. Juif.
5. Le chaldéen.
6. Docteur en cabbale.
7. Bedeau Juif.
8. Chef civil d'une communauté israélite.

Et quand on leur répondait qu'il n'était pas des nôtres, ces gens s'émerveillaient. Le vieux *rebbe* Heymann seul pouvait lui répondre, et sur tout ils étaient d'accord, comme des savants parlant de choses connues, et respectant leur propre science.

Derrière nous, sur le lit de la grand'mère, entre les rideaux, dormait notre petit Esdras, la figure douce et les petites mains fermées ; il dormait si bien, que ni les éclats de rire, ni les discours, ni le bruit des verres, ne pouvaient l'éveiller. Tantôt l'un, tantôt l'autre allait le voir ; chacun disait :

« C'est un bel enfant ! il ressemble au grand-père Moïse ! »

Cela me réjouissait naturellement ; et j'allais aussi le voir, penché sur lui longtemps, et trouvant qu'il ressemblait encore plus à mon père.

Sur les trois heures, les viandes étant enlevées et les friandises répandues sur la table, comme il arrive au dessert, je descendis chercher une bouteille de meilleur vin, une vieille bouteille de roussillon, que je déterrai sous les autres, toute couverte de poussière et de toiles d'araignée. Je la pris doucement, et je remontai la poser parmi les fleurs sur la table, en disant :

« Vous avez trouvé l'autre vin très-bon, qu'allez-vous dire de celui-ci ? »

Alors Burguet sourit, car le vin très-vieux faisait sa joie ; il étendit la main au-dessus, et s'écria :

« O noble vin, consolateur, réparateur et bienfaiteur des pauvres hommes dans cette vallée de misères ! O vénérable bouteille, vous portez tous les signes d'une antique noblesse ! »

Il disait cela la bouche pleine, et tout le monde riait.

Aussitôt je dis à Sorlé de chercher le tire-bouchon.

Mais comme elle se levait, tout à coup des trompettes éclatent dehors, et chacun écoute en se demandant :

« Qu'est-ce que c'est ? »

En même temps les pas d'un grand nombre de chevaux remontaient la rue, et la terre tremblait avec les maisons, sous un poids énorme.

Toute la table se leva, jetant les serviettes et courant aux fenêtres.

Et voilà que de la porte de France jusqu'à la petite place, des soldats du train, avec leurs gros shakos couverts de toile cirée et leurs selles en peau de mouton, s'avançaient, traînant des fourgons de boulets, d'obus, et d'outils pour remuer la terre.

Songe, Fritz, à ce que je pensais en ce moment.

« Voici la guerre, mes amis, dit Burguet, voici la guerre! Elle s'approche de nous... elle s'avance... Notre tour est venu de la supporter, au bout de vingt ans. »

Moi, penché, la main sur la pierre, je pensais:

« Maintenant, l'ennemi ne peut plus tarder à venir... Ceux-ci sont envoyés pour armer la place. Et qu'arrivera-t-il si les alliés nous entourent, avant que j'aie reçu mon eau-de-vie? Qu'arrivera-t-il si les Russes ou les Autrichiens arrêtent les voitures et qu'ils les prennent? Je serai forcé de payer tout de même, et je n'aurai plus un liard! »

Et songeant à cela, je devenais tout pâle. Sorlé me regardait, elle avait sans doute les mêmes idées, et ne disait rien.

Nous restâmes là jusqu'à la fin du défilé. La rue était pleine de monde. Quelques anciens soldats : Desmarets l'Égyptien, Paradis le canonnier, Rolfo, Faisard le sapeur de la Bérésina, comme on l'appelait, et plusieurs autres criaient : *Vive l'Empereur!*

Les enfants couraient derrière les fourgons, répétant aussi : *Vive l'Empereur!* Mais le grand nombre, les lèvres serrées et l'air pensif, regardaient en silence.

Quand la dernière voiture eut tourné le coin de Fouquet, toute cette foule rentra la tête penchée; et nous, dans la chambre, nous nous regardions les uns les autres, sans avoir envie de continuer la fête.

« Vous n'êtes pas bien, Moïse, me dit Burguet, qu'avez-vous?

—Je pense à tous les malheurs qui vont tomber sur la ville.

—Bah! ne craignez rien, répondit-il, la défense sera solide. Et puis, à la grâce de Dieu! Ce qu'on ne peut pas éviter, il faut s'y soumettre. Allons, rasseyons-nous, ce vieux vin va nous remonter le cœur. »

Alors chacun reprit sa place. Je débouchai la bouteille, et ce que Burguet avait dit arriva, le vieux roussillon nous fit du bien, on se mit à rire.

Burguet s'écriait :

« A la santé du petit Esdras! Que l'Éternel étende sur lui sa droite! »

Et les verres s'entre-choquaient. On criait :

« Puisse-t-il réjouir longtemps le grand-père Moïse et la grand'mère Sorlé! — A leur santé! »

On finit même par tout voir en beau et par glorifier l'Empereur, qui ne perdait pas de temps pour nous défendre, et qui devait bientôt écraser tous ces gueux de l'autre côté du Rhin.

Mais c'est égal, vers cinq heures, quand il fallut se séparer, chacun était devenu grave, et Burguet lui-même, en me serrant la main au bas de l'escalier, semblait soucieux.

« Il va falloir renvoyer les élèves à leurs parents, disait-il, nous resterons les bras croisés. »

Ceux de Saverne, avec Zeffen, Baruch et les enfants, remontèrent dans la voiture et repartirent sans faire claquer le fouet.

IV

Tout cela, Fritz, n'était que le commencement de bien d'autres misères.

C'est le lendemain qu'il aurait fallu voir la ville, quand les officiers du génie, vers onze heures, eurent passé l'inspection des remparts, et que le bruit se répandit tout à coup qu'il fallait soixante-douze plates-formes dans l'intérieur des bastions, trois blokhaus à l'épreuve de la bombe, pour trente hommes chaque, à droite et à gauche de la porte d'Allemagne, dix palanques crénelées, formant réduit de place d'armes, pour quarante hommes, quatre blindages sur la grande place de la Mairie, pour abriter chacun cent dix hommes; et quand on apprit que les bourgeois seraient forcés de travailler à tout cela, — de fournir eux-mêmes les pelles, les pioches et les brouettes, — et les paysans d'amener les arbres avec leurs propres chevaux!

Sorlé, Sâfel et moi, nous ne savions pas même ce que c'étaient qu'un blindage et des palanques; nous demandions au vieil armurier Bailly, notre voisin, à quoi cela pouvait servir, il riait et disait :

« Vous l'apprendrez, voisin, quand vous entendrez ronfler les boulets et siffler les obus. C'est trop long à expliquer. Vous verrez plus tard. On s'instruit à tout âge. »

Pense à la figure que faisaient les gens!

Je me rappelle que tout le monde courait sur la place, où notre maire, le baron Parmentier, prononçait un discours. Nous y courûmes comme les autres. Sorlé me tenait au bras, et Sâfel à la basque de ma capote.

Là, devant la mairie, toute la ville, hommes, femmes, enfants, formés en demi-cercle, écoutaient dans le plus profond silence, et quelquefois tous ensemble se mettaient à crier : *Vive l'Empereur!*

Parmentier,—un grand homme sec, en habit bleu-de-ciel à queue de morue et cravate blanche, l'écharpe tricolore autour des reins,—au

haut des marches du corps de garde, et les membres du conseil municipal derrière lui, sous la voûte, criait :

« Phalsbourgeois ! l'heure est venue de montrer votre dévouement à l'Empire. L'année dernière, toute l'Europe marchait avec nous aujourd'hui toute l'Europe marche contre nous. Nous aurions tout à redouter, sans l'énergie et la puissance de la nation. Celui qui ne ferait pas son devoir en ce moment serait traître à la patrie. Habitants de Phalsbourg, montrez ce que vous êtes. Rappelez-vous que vos enfants sont morts par la trahison des alliés. Vengez-les ! — Que chacun obéisse à l'autorité militaire, pour le salut de la France, etc... »

Rien que de l'entendre, cela vous donnait la chair de poule, et je m'écriais en moi-même :

« Maintenant l'esprit-de-vin n'a plus le temps d'arriver, c'est clair... Les alliés sont en route ! »

Elias, le boucher, et Kalmes Lévy, le marchand de rubans, se trouvaient près de nous. Au lieu de crier comme les autres : *Vive l'Empereur !* ils se disaient entre eux :

« Bon ! nous ne sommes pas barons, nous ! Les barons, les comtes et les ducs n'ont qu'à se défendre eux-mêmes. Est-ce que leurs affaires nous regardent ? »

Mais tous les anciens soldats, et principalement ceux de la République, le vieux Goulden l'horloger, Desmarets l'Égyptien, des êtres qui n'avaient plus de cheveux sur la tête, ni même quatre dents pour tenir leur pipe, ces êtres donnaient raison au maire et criaient :

« Vive la France ! Il faut se défendre jusqu'à la mort ! »

Comme plusieurs regardaient Kalmes Lévy de travers, je lui dis à l'oreille :

« Tais-toi, Kalmes ! au nom du ciel, tais-toi ! ils vont te déchirer ! »

Et c'était vrai, ces vieux lui lançaient des coups d'œil terribles ; ils devenaient tout pâles, et leurs joues frissonnaient.

Alors Kalmes se tut, et sortit même de la foule pour retourner chez lui. Mais Elias attendit jusqu'à la fin du discours, et dans le moment où toute cette masse redescendait la grande rue, en criant : *Vive l'Empereur !* il ne put s'empêcher de dire au vieil horloger :

« Comment, vous, monsieur Goulden, un homme raisonnable, et qui n'avez jamais rien voulu de l'Empereur, vous allez maintenant le soutenir, et vous criez qu'il faut se défendre jusqu'à la mort ! Est-ce que c'est notre métier, à nous, d'être soldats ? Est-ce que nous n'avons pas assez fourni de soldats à l'Empire, depuis dix ans ? Est-ce qu'il n'en a pas assez fait tuer ? Faut-il encore lui donner notre sang, pour soutenir des barons, des comtes, des ducs ?... »

Mais le vieux Goulden ne le laissa pas finir, et se retourna comme indigné :

« Écoute, Élias, lui dit-il, tâche de te taire ! Il ne s'agit pas maintenant de savoir lequel a raison ou tort, il s'agit de sauver la France. Je te préviens que si, par malheur, tu veux décourager les autres, cela tournera mal pour toi. Crois-mois, va-t'en ! »

Déjà plusieurs vieux retraités nous entouraient, Élias n'eut que le temps d'enfiler son allée en face.

Depuis ce jour les publications, les réquisitions, les corvées, les visites domiciliaires pour les outils, pour les brouettes, se suivaient sans interruption. On n'était plus rien chez soi, les officiers de place prenaient autorité sur tout, on aurait dit que tout était à eux. Seulement, ils vous donnaient des reçus.

Tous les outils de mon magasin de fer étaient sur les remparts ; heureusement j'en avais vendu beaucoup avant, car ces billets, à la place de marchandises, m'auraient ruiné.

De temps en temps le maire faisait un discours, et le gouverneur, un gros homme bourgeonné, témoignait sa satisfaction aux bourgeois : cela remplaçait les écus !

Quand mon tour arrivait de prendre la pioche et de mener la brouette, je m'étais arrangé avec Carabin, le scieur de long, qui me remplaçait pour trente sous. Ah ! quelle misère !. . on ne verra jamais de temps pareil.

Pendant que le gouverneur nous commandait, la gendarmerie était toujours dehors pour escorter les paysans. Le chemin de Lutzelbourg ne formait qu'une seule ligne de voitures, chargées de vieux chênes, qui servaient à construire les blockhaus : ce sont de grandes guérites, faites de troncs d'arbres entiers croisés par le haut et recouverts de terre. C'est plus solide qu'une voûte ; les obus et les bombes peuvent pleuvoir là-dessus sans rien ébranler au-dessous, comme je l'ai vu par la suite.

Et puis ces arbres servaient à faire des lignes de palissades énormes, taillées en pointes et percées de trous pour tirer : c'est ce qu'on appelle palanques.

Je crois encore entendre les cris des paysans, les hennissements des chevaux, les coups de fouet, et tout ce bruit qui ne finissait ni jour ni nuit.

Ma seule consolation était de penser :

« Si les eaux-de-vie arrivent maintenant, elle seront bien défendues ; les Autrichiens, les Prussiens et les Russes ne les boiront pas ici. »

Sorlé, chaque matin, croyait recevoir la lettre d'envoi.

Un jour de sabbat, nous eûmes la curiosité d'aller voir les ouvrages des bastions. Tout le monde en parlait, et Sâfel à chaque instant venait me dire :

« Le travail avance..... On remplit les obus devant l'arsenal..... On sort les canons..... on les monte sur les remparts. »

Nous ne pouvions pas retenir cet enfant; il n'avait plus rien à vendre sous la halle, et se serait trop ennuyé chez nous. Il courait la ville et nous rapportait les nouvelles.

Ce jour-là donc, ayant appris que quarante-deux pièces étaient en batterie, et qu'on continuait l'ouvrage sur le bastion de la caserne d'infanterie, je dis à Sorlé de mettre son châle et que nous irions voir.

Nous descendîmes d'abord jusqu'à la porte de France. Des centaines de brouettes remontaient la rampe du bastion, d'où l'on voit la route de Metz à droite et celle de Paris à gauche.

Là-haut, des masses d'ouvriers, soldats et bourgeois, élevaient un tas de terre en forme de triangle, d'au moins vingt-cinq pieds de haut sur deux cents de long et de large. — Un officier du génie avait découvert, avec sa lunette, que de la côte en face on pouvait tirer sur ce bastion, et voilà pourquoi tout ce monde travaillait à mettre deux pièces au niveau de la côte.

Partout ailleurs on avait fait de même. L'intérieur de ces bastions, avec leur plate-forme, était fermé tout autour à la hauteur de sept pieds, comme des chambres. Rien ne pouvait y tomber que du ciel. Seulement, dans le gazon étaient creusées d'étroites ouvertures, qui s'élargissaient en dehors en forme d'entonnoirs; la gueule des canons, élevée sur des affûts immenses, s'allongeait dans ces ouvertures; on pouvait les avancer et les reculer, les tourner dans toutes les directions, au moyen de gros leviers passés dans des anneaux à l'arrière-train des affûts.

Je n'avais pas encore entendu tonner ces pièces de 48, mais rien que de les voir en batterie sur leurs plates-formes, cela me donnait une idée terrible de leur force. Sorlé elle-même disait :

« C'est beau, Moïse, c'est très-bien fait! »

Elle avait raison, car à l'intérieur des bastions tout était propre, pas une mauvaise herbe ne restait; et sur les côtés s'élevaient encore de grands sacs remplis de terre, pour mettre les canonniers à l'abri.

Mais que de travail perdu! Et quand on pense que chaque coup de ces grosses pièces coûte au moins un louis, que d'argent dépensé pour tuer ses semblables!

Enfin les gens travaillaient à ces constructions avec plus d'enthousiasme qu'à la rentrée de leurs propres récoltes. J'ai souvent pensé que si les Français mettaient autant de soins, de bon sens et de courage aux choses de la paix, ils seraient le plus riche et le plus heureux peuple du monde. Oui, depuis des années, ils auraient dépassé les Anglais et les Américains. Mais quand ils ont bien travaillé, bien économisé, quand ils ont ouvert des chemins partout, bâti des ponts magnifiques, creusé des ports et des canaux, et que la richesse leur arrive de tous les côtés, tout à coup la fureur de la guerre les reprend, et dans trois ou quatre ans ils se ruinent en grandes armées, en canons, en poudre, en boulets, en hommes, et redeviennent plus misérables qu'avant. Quelques soldats sont leurs maîtres et les traitent du haut en bas : — Voilà leur profit!

Au milieu de tout cela, les nouvelles de Mayence, de Strasbourg, de Paris, arrivaient par douzaines; on ne pouvait pas traverser la rue sans voir passer une estafette. Toutes s'arrêtaient devant la maison Bockholtz, près de la porte d'Allemagne, où demeurait le gouverneur. On faisait cercle autour du cheval, l'estafette montait; puis le bruit se répandait en ville que les alliés se concentraient à Francfort, que nos troupes gardaient les îles du Rhin, que les conscrits de 1803 à 1814 étaient rappelés, que ceux de 1815 formeraient des corps de réserve à Metz, à Bordeaux et à Turin; que les députés allaient se réunir, ensuite qu'on leur avait fermé la porte au nez, et cætera, et cætera!

Il arrivait aussi des espèces de contrebandiers du Graufthâl, de Pirmasens et de Kaiserslautern, Frantz-Sépel le manchot en tête, et d'autres gens des villages environnants, qui répandaient en cachette les proclamations d'Alexandre, de François-Joseph et de Frédéric-Guillaume, disant « qu'ils ne faisaient pas la guerre à la France, mais à l'Empereur seul, pour l'empêcher de désoler plus longtemps l'Europe. » Ils parlaient de l'abolition des droits réunis et des impositions de toute sorte. Les gens, le soir, ne savaient plus que penser.

Mais un beau matin tout devint plus clair. C'était le 8 ou le 9 décembre, je venais de me lever, et je tirais ma culotte, quand j'entends le roulement du tambour au coin de la grande rue.

Il faisait déjà froid, malgré cela j'ouvre la fenêtre, et je me penche pour entendre les publications : Parmentier déplait son papier,

le fils Engelheider continuait son roulement, et les gens s'assemblaient.

Ensuite Parmentier lut que le gouverneur de la place prévenait les habitants de se rendre à la mairie, de huit heures du matin à six heures du soir, sans faute, pour recevoir leurs fusils et leurs gibernes, et que ceux qui n'arriveraient pas passeraient au conseil de guerre.

Voilà, c'était la fin, le bouquet! Tout ce qui pouvait encore marcher était en route, et les vieux devaient défendre les places fortes : des hommes sérieux, des bourgeois, des gens habitués à vivre chez eux, tranquillement, à songer aux affaires : maintenant ils devaient monter sur les remparts, et risquer tous les jours de perdre leur vie.

Sorlé me regardait sans rien dire, et l'indignation m'empêchait aussi de parler. Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure, après m'être habillé, que je dis :

« Prépare la soupe. Moi, je vais prendre à la mairie mon fusil et ma giberne. »

Alors elle s'écria :

« Moïse, qui jamais aurait cru que tu serais forcé de te battre à ton âge? Ah! mon Dieu, quel malheur! »

Et je lui répondis :

« C'est la volonté de l'Éternel. »

Ensuite je sortis dans une grande désolation. Le petit Sâfel me suivait.

Comme j'arrivais au coin de la halle, Burguet descendait déjà l'escalier de la mairie, qui fourmillait de monde; il avait son fusil sur l'épaule et se mit à dire en riant :

« Eh bien, Moïse, nous allons donc devenir des Machabées dans nos vieux jours? »

Sa bonne humeur me rendit du courage et je lui répondis :

« Burguet, comment peut-on prendre des gens raisonnables, des pères de famille, pour aller se faire exterminer? Je ne puis pas le comprendre; non, cela n'a pas de bon sens.

—Hé! fit-il, que voulez-vous? faute de grives, on prend des merles. »

Et comme ses plaisanteries ne me faisaient pas rire, il dit :

« Allons, Moïse, ne vous désolez pas, tout ceci n'est qu'une simple formalité. Nous avons assez de troupes pour faire le service actif de la place, nous n'aurons que des gardes à monter. S'il faut faire des sorties, repousser des attaques, ce n'est pas vous qu'on prendra; vous n'êtes pas d'âge à courir, à faire le coup de baïonnette, que diable!... Vous êtes tout gris et tout chauve. Rassurez-vous!

—Oui, lui répondis-je, c'est bien vrai, Burguet, je suis cassé, peut-être plus encore que vous ne croyez.

—Cela se voit bien, dit-il. Mais allez prendre votre fusil et votre giberne.

—Est-ce que nous n'irons pas demeurer à la caserne? lui demandai-je.

—Non, non, s'écria-t-il en riant tout haut, nous vivrons tranquillement chez nous. »

Alors il me serra la main, et j'entrai sous la voûte de la mairie. L'escalier était encombré de monde, et l'on entendait crier les noms.

C'est là, Fritz, qu'il fallait voir les mines des Robinot, des Gourdier, des Mariner, de ce tas de couvreurs, de remouleurs, de peintres en bâtiments,—de gens qui tous les jours, en temps ordinaire, vous tiraient la casquette pour avoir un peu d'ouvrage,—c'est là qu'il fallait les voir se redresser, vous regarder par-dessus l'épaule d'un air de pitié, souffler dans leurs joues, et crier :

« C'est toi, Moïse! tu vas faire un drôle de troupier. Hé! hé! hé! on va te couper les moustaches à l'ordonnance! »

Et d'autres sottises pareilles.

Oui, tout était changé : ces anciens braves étaient nommés d'avance sergents, sergents-majors, caporaux, et nous autres nous n'étions plus rien. La guerre bouleverse tout, les premiers deviennent les derniers, et les derniers deviennent les premiers. Ce n'est plus de bon sens qu'il s'agit, c'est de discipline; celui qui récurait votre plancher la veille, parce qu'il était trop bête pour gagner sa vie d'une autre façon, devient votre sergent, et s'il vous dit que le blanc est noir, il faut lui donner raison.

Enfin, ce jour-là, comme j'attendais depuis une heure, on appela : « Moïse! » et je montai.

La grande salle en haut était pleine de monde; chacun criait :

« Moïse! viendras-tu, Moïse? Ah! le voilà!... c'est la vieille garde.... Regardez ça... comme c'est bâti!... Tu seras porte-drapeau, Moïse; tu vas nous conduire à la victoire! »

Et ces imbéciles riaient, en se donnant des coups de coude. Moi, je passais sans leur répondre, ni même les regarder.

Dans la chambre du fond, où l'on tire à la conscription, le gouverneur Moulin, le commandant Petitgenet, le maire, le secrétaire de la mairie Frichard, le capitaine d'habillement Rollin, et six ou sept autres vieux retraités, criblés de rhumatismes ramassés dans les cinq parties du monde, étaient réunis en conseil, les uns assis, les autres debout.

Ces vieux se mirent à rire en me voyant

Une, *deusse*! Une, *deusse*! (Page 18.)

entrer. Je les entendis qui se disaient entre eux :

« Il est encore solide celui-là !... Oui, c'est du propre. »

Ainsi de suite. — Je pensais :

« Dites ce qu'il vous plaira, vous ne me ferez pas croire que vous avez vingt ans, ni que vous êtes beaux. »

Mais je me taisais.

Tout à coup le gouverneur, qui causait dans un coin avec le maire, se retourna, son grand chapeau de travers, et dit en me regardant :

« Que voulez-vous qu'on fasse d'une pareille patraque ? Vous voyez bien qu'il ne peut pas se tenir sur ses jambes. »

Alors, malgré tout, je fus content et je me mis à tousser.

« Bon, bon, dit-il, vous pouvez retourner chez vous, soigner votre rhume. »

J'avais déjà fait quatre pas du côté de la porte, lorsque le secrétaire de la mairie, Frichard, s'écria :

« C'est Moïse !... le juif Moïse, colonel, qui a fait partir ses deux garçons pour l'Amérique ; son aîné serait au service. »

Ce gueux de Frichard m'en voulait, parce que nous avions le même commerce de vieux habits sous la halle, et que les paysans me donnaient presque toujours la préférence ; il m'en voulait à mort, et c'est pour cela qu'il se mit à me dénoncer.

Aussitôt le gouverneur me cria :

« Halte ! un instant... Ah ! vieux renard..., ah ! vous envoyez vos garçons en Amérique

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur le sergent. (Page 22.)

pour les sauver de la conscription !... C'est bon ! qu'on lui donne son fusil, sa giberne et son sabre. »

L'indignation contre Frichard me suffoquait. J'aurais voulu parler, mais le gueux riait en continuant d'écrire au bureau ; c'est pourquoi je suivis le gendarme Werner dans la salle à côté, pleine de fusils, de sabres et de gibernes.

Werner lui-même me pendit une giberne et un sabre en croix sur le dos, et me remit un fusil en disant :

« Va, Moïse, et tâche de répondre toujours à l'appel. »

Je descendis à travers la foule, tellement indigné que je n'entendais plus les éclats de rire de la canaille.

En rentrant chez nous, je racontai à Sorlé ce qui venait de m'arriver, elle m'écoutait toute pâle. Au bout d'un instant, elle me dit :

« Ce Frichard est l'ennemi de notre race, c'est un ennemi d'Israël ; je le sais, il nous déteste ! Mais à cette heure, Moïse, ne dis rien, ne lui montre pas ta colère, il serait trop content. Seulement plus tard tu te vengeras ! Il faut une occasion. Et si ce n'est pas toi, ce seront tes enfants, tes petits-enfants ; ils sauront tous ce que le misérable a fait contre leur grand-père... Ils le sauront ! »

Elle fermait ses mains, et le petit Sâfel écoutait.

C'est tout ce qu'elle pouvait me dire de mieux. Je pensais aussi comme elle, mais ma colère était si grande, que j'aurais donné la

moitié de mon bien pour ruiner le gueux; durant tout ce jour, et même pendant la nuit, je m'écriai plus de vingt fois :

« Ah! le brigand... j'étais dehors... On m'avait dit : « Allez! » Et c'est lui qui me cause ces misères! »

Tu ne peux pas te figurer, Fritz, combien j'en ai toujours voulu depuis à cet homme. Jamais, ni ma femme ni moi, n'avons oublié ce qu'il a fait contre nous, jamais mes enfants ne l'oublieront.

V

Le lendemain, il fallut répondre à l'appel devant la mairie. Tous les enfants de la ville nous entouraient et sifflaient. Par bonheur les blindages de la place d'Armes n'étaient pas encore finis, de sorte que nous allâmes apprendre l'exercice dans la grande cour du collége, près du chemin de ronde, au coin de la poudrière. On avait congédié les élèves depuis quelque temps, la place était libre.

Figure-toi donc cette grande cour pleine de bourgeois en chapeaux, capotes, habits, veste et culotte, forcés d'obéir à leurs anciens chaudronniers, à leurs ramoneurs, à leurs garçons d'écurie devenus caporaux, sergents, sergents-majors. Figure-toi ces gens paisibles, par quatre, par six, par dix, allongeant la jambe en cadence et marchant au pas : « Une... *deusse!* Une... *deusse!* — Halte... Fixe! » tandis que les autres marchent en arrière, froncent les sourcils, crient et vous apostrophent avec insolence :

« Moïse, efface tes épaules!

—Moïse, rentre ton nez dans les rangs!

—Attention, Moïse!... Portez armes! Ah! vieille savate, tu ne seras jamais propre à rien. Peut-on être aussi bête à son âge? Regarde... regarde donc, mille tonnerres!... Tu ne peux pas faire ça? Une... *deusse!* Quelle vieille buse!... Allons, recommençons : — Portez armes! »

Voilà, Fritz, comme mon propre savetier, Monborne, me commandait. Je crois qu'il m'aurait roué de coups, sans la défense du capitaine Vigneron.

Tous les autres faisaient la même chose avec leurs anciens patrons. On aurait dit que cela devait durer toujours, qu'ils seraient toujours sergents et nous toujours soldats. J'amassais du fiel contre cette canaille pour cinquante ans.

Enfin ils étaient les maîtres! Et la seule fois que je me souvienne d'avoir donné des soufflets à mon propre fils Sâfel, c'est ce Monborne qui peut se vanter d'en être cause. — Tous les enfants grimpaient sur le mur du chemin de ronde, pour nous regarder et se moquer de nous. En levant les yeux, je vis Sâfel dans le nombre, et je lui fis signe du doigt avec indignation. Il descendit tout de suite; mais à la fin de l'exercice, quand on nous dit de rompre les rangs devant l'hôtel de ville, comme il s'approchait, la colère me prit, et je lui donnai deux bons soufflets, en lui criant :

« Va siffler et te moquer de ton père, comme Chaïm, au lieu d'apporter un manteau pour couvrir sa honte... va! »

Il pleurait à chaudes larmes, et c'est dans cet état que je rentrai chez nous. Sorlé, me voyant revenir tout pâle et le petit qui me suivait de loin en sanglotant, descendit aussitôt sur la porte, me demander ce que c'était. Je lui dis ma colère, et je montai.

Sorlé fit encore de plus grands reproches à Sâfel, qui vint me demander mon pardon. Je le lui donnai de bien bon cœur, comme tu penses. Mais en songeant que l'exercice devait recommencer tous les jours, j'aurais voulu tout abandonner, s'il avait été possible d'emporter ma maison et mes marchandises.

Oui, ce que je connais de pire, c'est d'être commandé par des vauriens, qui ne conservent aucune mesure lorsque le hasard les élève une minute, et qui sont incapables de réfléchir qu'en ce monde chacun a son tour.

Il faudrait en dire trop sur ce chapitre, j'aime mieux continuer.

L'Éternel me gardait une grande consolation. J'avais à peine déposé ma giberne et mon fusil dans un coin, pour m'asseoir à table, que Sorlé me présentait une lettre en souriant et me disait :

« Lis cela, Moïse, ta mauvaise humeur passera. »

J'ouvris et je lus. C'était l'avis de Pézenas, que mes douze pipes d'esprit étaient en route. Alors je respirai.

« Ah! tout va bien maintenant, m'écriai-je, les esprits sont en route par le roulage ordinaire; dans trois semaines ils arriveront. Du côté de Strasbourg et de Sarrebruck rien ne s'annonce; les alliés continuent de se réunir, mais ils ne bougent pas : mes eaux-de-vie sont sauvées! Nous les vendrons bien. C'est une fameuse affaire. »

Je riais, j'étais remis tout à fait, quand Sorlé, m'ayant avancé le fauteuil, me dit :

« Et cela, Moïse, que penses-tu de cela? »

En même temps, elle me donnait une seconde lettre, couverte de gros timbres; et du premier

coup d'œil j'avais reconnu l'écriture de mes deux garçons, Frômel et Itzig.

C'était une lettre d'Amérique! Mon cœur fut gonflé de joie, et je me mis à louer l'Éternel en moi-même, sans rien dire, étant trop touché d'un si grand bonheur.

Je dis :

« Notre Seigneur est grand. Son intelligence est infinie. Il n'a point égard à la force du cheval, il ne fait point cas des hommes légers à la course; il met son affection en ceux qui s'attendent à sa bonté. »

Ainsi me parlais-je en moi-même, lisant cette lettre, où mes fils célébraient la terre d'Amérique, le vrai pays des hommes de commerce, le pays des gens entreprenants, où tout est libre, où l'on ne trouve point de régies ni d'impositions, parce que l'on n'élève pas les hommes pour la guerre, mais pour la paix; le pays, Fritz, où chacun devient, par son travail, son intelligence, son économie et sa bonne volonté, ce qu'il mérite d'être; où tout est à sa place, parce que personne ne peut rien décider de grave sans la volonté de tous, chose juste, qui tombe sous le bon sens : quand tous doivent contribuer, il faut aussi que tous donnent leur avis.

Cette lettre est une des premières. Frômel et Itzig me racontaient qu'ils avaient assez gagné d'argent depuis un an, pour ne plus porter leurs ballots eux-mêmes, mais qu'ils avaient trois beaux mulets, et qu'ils venaient d'ouvrir à Cast-Kill, près d'Albany, dans l'État de New-York, une maison pour l'échange de marchandises fabriquées en Europe, contre des peaux de bœufs, très-abondantes en ce pays.

Leurs affaires allaient bien, ils avaient la considération de la ville et des environs. Pendant que Frômel était en route avec les trois mulets, Itzig restait à la maison, et quand Itzig partait à son tour, son frère tenait le magasin.

Ils savaient déjà nos malheurs, et bénissaient l'Éternel de leur avoir donné des parents tels que nous, pour les sauver de la destruction. Ils auraient voulu nous avoir avec eux, et, d'après ce qui venait de m'arriver, d'être maltraité par un Monborne, tu peux croire que j'aurais été bien content de me trouver là-bas. Mais c'était assez de recevoir d'aussi bonnes nouvelles, et, malgré toutes nos misères, en songeant à Frichard, je me dis :

« Tu n'es pourtant qu'un âne auprès de moi. Tu peux me faire du tort ici, mais tu ne peux nuire à mes garçons. Tu ne seras jamais qu'un misérable secrétaire de mairie, et moi je vais vendre mes eaux-de-vie; je gagnerai le double et le triple. Je mettrai mon petit Sâfel à côté de toi, sous la halle, et tous ceux qui voudront entrer dans ta boutique pour acheter, il leur fera signe de venir; il leur vendra même au prix coûtant, plutôt que de les lâcher, et te fera périr de colère. »

J'avais les larmes aux yeux en songeant à cela, et je finis par embrasser Sorlé, qui riait et ne se tenait plus de satisfaction.

Nous pardonnâmes de nouveau à Sâfel, qui nous promit de ne plus fréquenter la mauvaise race. Et puis, après avoir dîné, je descendis à ma cave, une des plus belles de la ville, haute de douze pieds, longue de trente-cinq, et toute bâtie en pierres de taille, sous la grande rue. Elle était sèche comme un four, et boniflait même le vin à la longue.

Comme mes eaux-de-vie pouvaient arriver avant la fin du mois, j'arrangeai quatre grosses poutres pour les recevoir, et je m'assurai que le puits, au fond, taillé dans le roc, avait toute l'eau nécessaire aux coupages.

En remontant, vers quatre heures, j'aperçus le vieil architecte Krômer qui traversait justement la halle, son mètre sous le bras.

« Hé! venez donc un peu voir ma cave, lui dis-je; croyez-vous qu'elle tienne contre les bombes? »

Nous redescendîmes ensemble. Il regarda, mesura les pierres et l'épaisseur de la voûte avec son mètre, et me dit :

« Vous avez six pieds de terre sur la clef; quand les bombes entreront ici, Moïse, ce sera fait de nous tous. Vous pouvez dormir sur les deux oreilles. »

Nous prîmes ensuite un bon verre de vin au robinet, et nous remontâmes tout joyeux.

Comme nous mettions le pied sur le pavé, une porte s'ouvrait avec fracas dans la grande rue, des vitres sautaient, et Krômer me disait en levant le nez :

« Regardez là-bas, Moïse, sur l'escalier des Camus, quelque chose se passe. »

Alors, nous étant arrêtés, nous vîmes au haut de l'escalier à double rampe, un sergent de vétérans en capote grise, le fusil en bandoulière, qui traînait au collet le père Camus. Le pauvre vieux se cramponnait des deux mains à la porte, pour ne pas descendre; il parvint même à se lâcher, en arrachant le collet de sa camisole, et la porte se referma comme un coup de tonnerre.

« Si la guerre commence maintenant entre les bourgeois et la troupe, dit Krômer, les Allemands et les Russes auront beau jeu. »

Le sergent, voyant la porte fermée et verrouillée à l'intérieur, voulut l'enfoncer à coups de crosse, et cela produisit un grand vacarme; les voisins sortaient, les chiens

aboyaient. Nous regardions toujours, quand Burguet s'avança de l'allée en face, et se mit à parler au sergent avec force. D'abord cet homme ne parut pas l'écouter; mais au bout d'un instant, il releva son fusil sur l'épaule, d'un mouvement brusque, et descendit la rue, le dos rond, l'air sombre et furieux. Il passa près de nous comme un sanglier. C'était un vétéran à trois chevrons, brun, la moustache grise, de grosses rides droites le long des joues, le menton carré. Il grommelait en passant, et entra dans la petite auberge des Trois-Pigeons.

Burguet suivait de loin, son large chapeau sur les sourcils, bien enveloppé dans sa grosse capote de castorine, le col relevé et les mains dans les manches. Il souriait.

« Eh bien, lui dis-je, qu'est-ce qui s'est donc passé là-bas chez les Camus?

—Ah! dit-il, c'est le sergent Trubert, de la 5e compagnie de vétérans, qui vient encore de faire des siennes. Ce gaillard-là veut que tout aille au doigt et à la baguette. Depuis quinze jours, il a passé par cinq logements, et n'a pu s'entendre avec personne. Tout le monde s'est plaint de lui; mais il avait toujours des raisons que le gouverneur et le commandant trouvaient excellentes.

—Et chez Camus?

—Camus n'a pas trop de place pour loger son monde. Il voulait envoyer le sergent à l'auberge; mais le sergent avait déjà choisi le lit de Camus pour se coucher, il avait déployé sa capote dessus et disait : « Mon billet de logement est pour ici; je me trouve bien, et je ne vais pas ailleurs. » Le vieux Camus se fâcha, et finalement, comme vous venez de le voir, le sergent essaya de le traîner dehors pour le rosser. »

Burguet riait, mais Krômer dit :

« Oui, tout cela fait rire. Et pourtant quand on pense à ce que des gens pareils ont dû faire de l'autre côté du Rhin....

—Ah! s'écria Burguet, ce n'était pas gai pour les Allemands, j'en suis sûr. Mais voici l'heure d'aller lire le journal. Dieu veuille que le moment de payer nos vieilles dettes ne soit pas encore arrivé! Bonsoir, Messieurs. »

Il continua sa route du côté de la place. Krômer prit le chemin de sa maison, et moi je fermai les deux portes de ma cave; après quoi, je montai chez nous.

Cela se passait le 10 décembre. Il faisait déjà très-froid. Tous les soirs, après cinq ou six heures, les toits et les pavés se couvraient de givre. On n'entendait plus de bruit dehors, parce que les gens se tenaient chez eux, autour du poêle.

Je trouvai Sorlé dans la cuisine, en train de préparer le souper. La flamme rouge tourbillonnait sur l'âtre, autour de la marmite. Ces choses sont devant mes yeux, Fritz : la mère qui lave les assiettes sur la pierre de l'évier, près de la fenêtre grise, le petit Sâfel qui souffle dans le grand tuyau de fer, les joues rondes comme une pomme, ses grands cheveux crépus ébouriffés, et moi tranquillement assis sur l'escabeau, une braise dans ma main pour allumer ma pipe;—oui, c'est comme hier!

Nous ne disions rien. Nous étions heureux de penser à l'eau-de-vie qui venait, aux garçons qui faisaient leurs affaires, au bon souper qui cuisait. Et qui jamais aurait pensé, dans un pareil moment, que vingt-cinq jours après la ville serait entourée d'ennemis et que des obus siffleraient dans l'air?

VI

Maintenant, Fritz, je vais te raconter une chose qui m'a souvent fait penser que l'Éternel se mêle de nos affaires, et qu'il conduit tout pour le mieux. Dans les premiers moments, on trouve cela terrible, on s'écrie :

« Seigneur, ayez pitié de nous! »

Et plus tard on s'étonne de voir que tout a bien marché.

Tu sais que le secrétaire de la mairie Frichard m'en voulait. C'était un petit vieux, sec, jaune, la perruque rousse, les oreilles plates et les joues creuses. Ce gueux ne cherchait qu'à me nuire, et bientôt il en trouva l'occasion.

Plus le blocus approchait, plus les gens cherchaient à vendre, et le lendemain même des bonnes nouvelles que j'avais reçues d'Améque, un vendredi, jour de marché, tant d'Alsaciens et de Lorrains arrivèrent avec leurs grandes hottes et leurs grands paniers d'œufs frais, de beurre, de fromage, de volailles, etc., que la place en était encombrée.

Tout ce monde voulait avoir de l'argent, pour le cacher dans sa cave ou sous un arbre du bois voisin, car tu sauras qu'en ce temps de grandes sommes ont été perdues : des trésors qu'on retrouve d'année en année, au pied d'un chêne ou d'un hêtre, et qui viennent de la peur qu'on avait des Allemands et des Russes, en songeant qu'ils allaient tout piller et ravager, comme nous avions fait chez eux. Les gens sont morts, ou bien ils n'ont plus trouvé la place de leur argent, voilà pourquoi tout est resté dans la terre.

Enfin ce jour-là, 11 décembre, il faisait très-froid, la gelée vous entrait jusqu'à la moelle des os, mais il ne tombait pas encore de neige. Je descendis de grand matin en grelottant, ma camisole de laine bien boutonnée et le bonnet de loutre sur la nuque.

La petite et la grande place fourmillaient déjà de monde criant et se disputant sur les prix. Je n'eus que le temps d'ouvrir ma boutique et de pendre ma grosse balance à la voûte; des quantités de paysans stationnaient sur la porte, demandant les uns des clous, les autres du fer à forger, et quelques-uns apportant leur propre ferraille, dans l'espoir de la vendre.

On savait que, si les ennemis arrivaient, il n'y aurait plus moyen d'entrer en ville, et c'est pourquoi toute cette foule venait, les uns vendre et les autres acheter.

J'ouvris donc et je me mis à peser. On entendait dehors passer les rondes; les postes étaient déjà doublés partout, les ponts-levis en bon état et les barrières de l'avancée ferrées à neuf. On n'avait pas encore déclaré l'état de siége, mais nous étions comme l'oiseau sur la branche: les dernières nouvelles de Mayence, de Sarrebruck et de Strasbourg annonçaient l'arrivée des alliés sur l'autre rive du Rhin!

Moi, je ne songeais qu'à mes eaux-de-vie, et tout en vendant, en pesant, en touchant l'argent, cette idée ne me quittait pas; elle était en quelque sorte plantée entre mes deux sourcils.

Cela durait depuis environ une heure, quand tout à coup Burguet parut à ma porte, sous la petite voûte, derrière la masse de paysans pressés, et me dit:

« Moïse, venez une minute, j'ai quelque chose à vous dire. »

Je sors.

« Entrons dans votre allée, » me dit-il.

J'étais tout étonné, car il avait l'air grave. Les paysans, derrière, criaient:

« Nous n'avons pas de temps à perdre, dépêche-toi, Moïse! »

Mais je n'écoutais rien. Dans l'allée, Burguet me dit:

« J'arrive de la mairie, où l'on s'occupe de rédiger un rapport au préfet sur l'esprit de notre population, et je viens d'apprendre par hasard qu'on vous envoie le sergent Trubert à loger. »

Ce fut un véritable coup pour moi; je m'écriai:

« Je n'en veux pas... je n'en veux pas! Depuis quinze jours, j'ai logé six hommes, ce n'est pas mon tour. »

Il me répondit:

« Calmez-vous et ne criez pas, vous ne feriez qu'empirer votre affaire. »

Je répétais:

« Jamais... jamais ce sergent n'entrera chez moi, c'est une abomination!... Un homme comme moi, tranquille, qui n'a jamais fait de mal à personne, qui ne demande que la paix!... »

Et comme je criais, Sorlé, son panier sous le bras pour aller au marché, descendit en demandant ce que c'était. Alors Burguet lui dit:

« Écoutez, Madame Sorlé, soyez plus raisonnable que votre mari. Je comprends son indignation, et pourtant, quand une chose est inévitable, il faut courber la tête. Frichard vous en veut, il est secrétaire de la mairie, il distribue les billets de logement d'après une liste. Eh bien, il vous envoie le sergent Trubert, un homme violent, mauvais, j'en conviens, mais qui veut être logé comme les autres. A tout ce que j'ai dit en votre faveur, Frichard répondait toujours: « Moïse est riche... Il a fait échapper ses garçons de la conscription... il doit payer pour eux. » Le maire, le gouverneur, tout le monde lui donnait raison. Ainsi, voyez!... Je vous parle en ami; plus vous résisterez, plus le sergent vous fera d'avanies, plus Frichard rira; vous n'aurez point de recours... Soyez raisonnables! »

Ma colère, en apprenant que je devais ces misères à Frichard, fut encore plus grande; je voulus crier, mais ma femme me posa la main sur le bras en disant:

« Laisse-moi parler, Moïse. Monsieur Burguet a raison, je le remercie beaucoup de nous avoir prévenus. Frichard nous en veut... c'est bon!... tout sera sur son compte, et nous réglerons plus tard. Maintenant, quand le sergent doit-il venir?

—A midi, répondit Burguet.

—C'est bien, dit ma femme, il a droit au logement, au feu et à la chandelle; nous ne pouvons pas aller contre, mais Frichard payera tout cela. »

Elle était pâle, et je l'écoutais, voyant bien qu'elle avait raison.

« Calme-toi, Moïse, me dit-elle ensuite, et ne crie pas; laisse-moi faire.

—Enfin, voilà ce que j'avais à vous dire, fit Burguet, c'est un tour abominable de Frichard. Je verrai par la suite s'il est possible de vous débarrasser du sergent. A cette heure, je retourne à mon poste. »

Sorlé venait de partir pour le marché. Burguet me serra la main, et comme les paysans redoublaient leurs cris, je fus bien forcé de retourner à ma balance.

La colère me possédait. Je vendis en ce jour pour plus de deux cents francs de fer, mais mon indignation contre Frichard, et la peur que j'avais du sergent ne me laissaient jouir de rien ; j'aurais vendu dix fois plus, que cela ne m'aurait pas calmé.

« Ah! le brigand! me disais-je en moi-même, il ne me laisse pas de repos, je n'aurai plus de tranquillité dans cette ville.»

Sur le coup de midi, comme le marché finissait et que les gens s'en allaient par la porte de France, je refermai ma boutique et je montai chez nous en pensant :

« Je ne serai plus rien dans ma propre maison, ce Trubert va se faire maître chez nous. Il nous traitera de haut en bas, comme des Allemands ou des Espagnols. »

J'étais désolé. Mais au milieu de cette désolation, sur l'escalier, je sentis tout à coup une bonne odeur de cuisine, et je me redressai tout surpris, car c'était une odeur de poisson et de rôti, comme les jours de fête.

J'allais ouvrir la porte, quand Sorlé parut en me disant :

« Entre dans ton cabinet, fais-toi la barbe et mets une chemise propre. »

En même temps, je vis qu'elle s'était aussi habillée comme pour un jour de sabbat, avec ses boucles d'oreilles, sa jupe verte et son fichu de soie rouge.

« Mais pourquoi donc, Sorlé, faut-il faire ma barbe? m'écriai-je.

—Va... va... depêche-toi, nous n'avons pas de temps à perdre, » répondit-elle.

Cette femme avait tant de bon sens, elle nous avait tant de fois tiré de méchantes affaires par son esprit, que je ne dis plus rien, et que j'allai me faire la barbe et mettre une chemise blanche dans ma chambre à coucher.

Comme je mettais ma chemise, j'entendis le petit Sâfel crier :

« C'est lui, *memmé*, le voilà!»

Puis des pas montèrent l'escalier, et quelqu'un se mit à dire d'un ton rude et brusque :

« Holà!... vous autres, hé! »

Je pensai : « C'est le sergent, » et j'écoutai.

« Hé! voici notre sergent! s'écria Sâfel d'un air de triomphe.

—Ah! tant mieux, répondit ma femme d'une voix agréable. Entrez, Monsieur le sergent, entrez. Nous vous attendions. Je savais que nous aurions l'honneur d'avoir un sergent; ça nous faisait un bien grand plaisir, parce que nous n'avons jamais eu que de simples soldats. Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur le sergent. »

C'est ainsi qu'elle parlait, d'un air de contentement, et je pensais :

« O Sorlé, Sorlé! femme d'esprit, femme de bon sens! Maintenant tout est clair, je vois ta finesse... Tu veux adoucir ce mauvais gueux! Ah! quelle femme tu as, Moïse! réjouis-toi, réjouis-toi.»

Je me dépêchai de m'habiller, riant en moi-même; et j'entendis l'autre, cette bête de sergent, dire :

« Oui, oui, c'est bon!... Mais il ne s'agit pas de ça! Voyons ma chambre, mon lit. On ne me paye pas avec de belles paroles, moi; le sergent Trubert est connu.

—Tout de suite, Monsieur le sergent, tout de suite, lui répondit ma femme. Voici votre chambre et votre lit. Voyez, c'est ce que nous avons de mieux. »

Alors ils rentraient dans l'allée, et j'entendais Sorlé ouvrir la porte de la belle chambre, où nous logions Baruch et Zeffen, quand ils venaient à Phalsbourg.

Je m'approchai tout doucement. Le sergent enfonçait le poing dans le lit, pour voir s'il était tendre; Sorlé et Sâfel, derrière, regardaient en souriant. Il inspectait tous les coins en fronçant les sourcils. Jamais, Fritz, tu n'as vu de figure pareille : la moustache grise hérissée, le nez mince, long, recourbé sur la bouche, le teint jaunâtre, avec de grosses rides; il traînait la crosse de son fusil sur le plancher, sans faire attention à rien, et murmurait je ne sais quoi, de mauvaise humeur :

« Hum!... hum!... Qu'est-ce que c'est que ça, là-bas?

—C'est la cuvette pour se laver, Monsieur le sergent.

—Et ces chaises, est-ce que c'est solide?.... Est-ce que ça tient? »

Il tapait les chaises brusquement à terre. On voyait qu'il aurait voulu trouver quelque chose à redire.

En se retournant, il me vit, et, me regardant de travers :

« Vous êtes le bourgeois? fit-il.

—Oui, sergent, c'est moi.

—Ah! »

Il posa son fusil dans un coin, jeta son sac sur la table et dit :

« Ça suffit!... Qu'on me laisse. »

Sâfel venait d'ouvrir la cuisine, la bonne odeur du rôti entrait dans la chambre.

« Monsieur le sergent, dit Sorlé d'un air agréable, pardonnez-moi, j'aurais quelque chose à vous demander.

—Vous! fit-il en la regardant par-dessus l'épaule, quelque chose à me demander?

—Mais oui. Ce serait de nous faire le plaisir, puisque vous logez maintenant chez nous et que vous serez en quelque sorte de la famille,

d'accepter au moins une fois notre dîner.

—Ah! ah! dit-il en tournant le nez du côté de la cuisine, c'est différent. »

Il avait l'air de réfléchir, pour savoir s'il nous ferait cette grâce. Nous attendions ce qu'il allait répondre, lorsqu'il renifla de nouveau et dit en jetant sa giberne sur le lit :

« Allons... soit!... nous allons voir çà!... »

Je pensais :

« Canaille, si je pouvais te faire manger des pommes de terre!... »

Mais Sorlé paraissait contente et lui disait :

« Par ici, Monsieur le sergent, par ici, s'il vous plaît. »

En entrant dans la salle à manger, je vis que tout était préparé comme pour un prince : le plancher balayé, la table mise avec soin, la nappe blanche, et nos couverts d'argent près des assiettes.

Sorlé fit asseoir le sergent au haut de la table, dans mon fauteuil; il trouvait cela tout naturel.

Notre servante apporta la grande soupière et leva le couvercle; l'odeur d'une bonne soupe à la crème se répandit dans la chambre, et le dîner commença.

Fritz, je pourrais te raconter ce dîner en détail; mais, tu peux me croire, jamais ni toi ni moi n'en avons mangé de meilleur. Nous avions une oie rôtie, un brochet magnifique, de la choucroute, enfin tout ce qu'on peut souhaiter pour un grand et beau dîner; et tout était accommodé par Sorlé dans la dernière perfection. Nous avions aussi quatre bouteilles de beaujolais chauffées dans des serviettes, comme il convient en hiver, et du dessert en abondance.

Eh bien! croirais-tu que le gueux ait fait une seule fois la mine de trouver cela bon? Croirais-tu que pendant ce dîner, qui dura jusque vers deux heures, l'idée lui soit venue une seule fois de dire : « Ce brochet est excellent! » ou : « Cette oie grasse est bien accommodée! » ou bien encore : « Vous avez de très-bon vin! » ou quelque autre chose qu'on sait faire plaisir à ceux qui nous régalent, et qui récompense une bonne cuisinière de ses peines?... Eh bien! non, Fritz, pas une seule fois! On aurait dit qu'il avait l'habitude de faire des dîners pareils. Et même, plus ma femme le flattait, plus elle lui donnait de bonnes paroles, plus il se rebiffait, plus il fronçait le sourcil, plus il nous observait tous d'un air de défiance, comme si nous avions voulu l'empoisonner.

De temps en temps, je regardais Sorlé tout indigné; mais elle riait toujours, elle donnait toujours les meilleurs morceaux au sergent, elle remplissait toujours son verre.

Deux ou trois fois je voulus m'écrier :

« Ah! Sorlé, comme tu fais bien la cuisine!... Ah! que cette farce est bonne!... » Mais tout de suite le sergent me regardait en dessous, comme pour dire : « Qu'est-ce que ça signifie? Est-ce que tu veux me donner des leçons, par hasard? Est-ce que je ne sais pas mieux que toi si c'est bon ou mauvais? »

Et je me taisais. J'aurais voulu le voir à tous les diables; tous les morceaux qu'il avalait en silence m'indignaient de plus en plus. Malgré cela, l'exemple de Sorlé m'encourageait à faire bonne mine, et vers la fin je pensais :

« Maintenant, puisque le dîner est mangé... puisque c'est presque fini... continuons à la grâce de Dieu. Sorlé s'est trompée, mais c'est égal, son idée était bonne, excepté pour un gueux pareil! »

Et c'est moi-même qui dis d'apporter le café. J'allai aussi chercher les bouteilles de kirschenwasser et de vieux rhum dans l'armoire; le sergent demanda :

« Qu'est-ce que c'est?

—C'est du rhum et du kirschenwasser, du vieux kirschenwasser de la forêt Noire, lui répondis-je.

—Ah! fit-il en clignant de l'œil, chacun dit : « J'ai du kirschenwasser de la forêt Noire! » C'est facile à dire, mais on ne trompe pas le sergent Trubert; nous allons voir ça! »

En prenant le café, il remplit deux fois son verre de kirschenwasser, et chaque fois il dit :

« Hé! hé! reste à savoir si c'est du vrai!... »

J'aurais voulu lui jeter la bouteille à la tête.

Comme Sorlé allait lui verser un troisième verre, il se leva, disant :

« C'est assez... merci! Les postes sont doublés, ce soir je serai de garde à la porte de France. Enfin, le dîner n'était pas mauvais. Si vous m'en donnez de pareils de temps en temps, nous pourrons nous entendre. »

Il ne riait pas, et même il avait encore l'air de se moquer de nous.

« On fera son possible, Monsieur le sergent, répondit Sorlé, pendant qu'il rentrait dans sa chambre et qu'il prenait sa capote pour sortir.

—Nous verrons, fit-il en descendant l'escalier, nous verrons! »

Jusqu'alors je n'avais rien dit, mais quand il fut en bas, je m'écriai :

« Sorlé, jamais, non, jamais on n'a vu de gueux pareil, jamais nous ne pourrons nous entendre avec cet homme; il nous fera tous sauver de la maison.

—Bah! bah! Moïse, répondit-elle en riant, je ne pense pas comme toi. J'ai justement l'idée contraire; nous serons bons amis, tu verras, tu verras!

Ah! gueux, tu me le paieras! (Page 29.)

—Ah! Dieu t'entende! lui dis-je, mais je n'ai pas confiance. »

Elle riait en levant la nappe, et elle me donnait tout de même un peu d'espérance, car cette femme avait une grande finesse, et je reconnaissais en elle un grand jugement.

VII

Tu vois, Fritz, ce que les bourgeois avaient à supporter en ce temps. Eh bien! c'est quand on payait des corvées extraordinaires, c'est quand Monborne me commandait à l'exercice, quand le sergent Trubert me tombait sur le dos, quand on parlait déjà de visites domiciliaires pour reconnaître si les gens avaient des vivres, c'est au milieu de tout cela que mes douze pipes d'esprit arrivaient lentement, par le roulage ordinaire.

Ah! que je me repentais de les avoir demandées! Combien de fois j'aurais voulu m'arracher les cheveux, en songeant que la moitié de ce que j'avais gagné depuis trente ans marchait à la grâce de Dieu! Comme je faisais des vœux pour l'Empereur! Comme je courais chaque matin dans les cafés et les brasseries pour apprendre les nouvelles, et comme je tremblais en les lisant!

Jamais personne ne saura ce que j'ai souffert, pas même Sorlé, car je lui cachais tout. Elle avait l'esprit trop clair pour ne pas voir mes

L'ennemi en Alsace. (Page 32.)

inquiétudes, et quelquefois elle me disait : « Allons, Moïse, du courage ! Tout ira bien... Encore un peu de patience. »

Mais les bruits qui nous arrivaient d'Alsace, de la Lorraine allemande et du Hundsruck me bouleversaient : « Ils viennent ! — Ils n'oseront pas ! — Nous sommes prêts ! — Nous allons être surpris ! — La paix va se faire ! — Ils passeront demain ! — Nous n'aurons pas de campagne d'hiver ! — Ils ne peuvent plus tarder ! — L'Empereur est encore à Paris ! — Le maréchal Victor est à Huningue ! — On embrigade les douaniers, les gardes forestiers et les gendarmes ; on prend tout ! — Des dragons d'Espagne ont descendu hier la côte de Saverne ! — Les montagnards défendront la chaîne des Vosges ! — On livrera bataille en Alsace ! etc., etc... » Tiens, Fritz, la tête vous en tournait : le matin, un coup de vent passait, et l'on était joyeux ; le soir, un autre coup de vent passait, et l'on était triste.

Et mes eaux-de-vie approchaient toujours ; elles arrivaient au milieu de cette bataille de nouvelles, qui pouvait changer du jour au lendemain en bataille à coups de boulets et d'obus. Sans tous mes autres soucis, j'en serais devenu fou. Heureusement l'indignation que j'avais contre Monborne et les autres gueux me détournait de ces pensées.

Tout le jour du grand dîner et la nuit suivante, nous n'entendîmes plus parler du sergent Trubert, il était de garde ; mais le lendemain, comme je me levais, le voilà qui monte, son fusil sur l'épaule ; il ouvre la porte et se

met à rire, les moustaches toutes blanches de givre. — Moi, qui venais de mettre ma culotte, je le regardais tout saisi. Ma femme était encore dans la chambre à coucher.

« Hé! hé! père Moïse, dit-il d'un ton de bonne humeur, il a fait rudement froid cette nuit. »

Il n'avait plus la même voix ni la même mine.

« Oui, sergent, lui répondis-je, nous sommes en décembre, c'est tout naturel.

—C'est naturel, dit-il, raison de plus pour prendre une goutte! Voyons, est-ce qu'il reste du vieux kirschenwasser? »

En me parlant, il me regardait jusqu'au fond de l'âme. Je me levai tout de suite du fauteuil, et je courus chercher la bouteille, en m'écriant :

« Oui, oui, sergent, il en reste. Tenez, régalez-vous! »

Pendant que je disais cela, sa figure, encore un peu dure, devint tout à fait riante. Il posa son fusil dans un coin, et debout, il me tendit le verre en disant :

« Versez-moi, père Moïse, versez-moi! »

Je lui versai la pleine rasade. Et comme je versais, il rit tout bas : des centaines de rides au coin des yeux, autour des joues, des moustaches et du menton, plissaient sa figure jaune. On ne l'entendait pas rire, mais la bonne humeur était peinte dans ses yeux.

« Du fameux kirsch! du vrai, celui-là, père Moïse, dit-il en buvant. On s'y connaît. On en a bu dans la forêt Noire, et qui ne coûtait rien! Est-ce que vous ne trinquez pas avec moi? »

Je lui répondis :

« Avec plaisir. »

Et nous trinquâmes. Il m'observait toujours. Tout à coup il me dit, en me regardant du haut en bas avec malice :

« Hé! père Moïse, dites donc, je vous ai fait peur hier, hein? »

Il clignait des yeux.

« Oh!... sergent....

—Allons, allons, s'écria-t-il en me posant la main sur l'épaule. Voyons, avouez que je vous ai fait peur. »

Il riait d'un air si content, que je ne pus m'empêcher de lui répondre :

« Eh bien! oui, un peu!...

—Hé! hé! hé! je le savais bien, fit-il. On vous avait dit : « Le sergent Trubert est un dur-à-cuire! » Vous avez eu peur, et vous m'avez fait un bon dîner, un dîner de prince, pour m'amadouer! »

Il riait tout haut, et j'avais fini par rire aussi, nous riions tous les deux. Sorlé, de la chambre voisine, ayant entendu cela, vint sur la porte en disant :

—Bonjour, Monsieur le sergent. »

Alors il s'écria :

« Père Moïse, voilà ce qui s'appelle une femme! Vous pouvez vous vanter d'avoir une fière femme, une femme maligne, plus maligne que vous, père Moïse; hé! hé! hé! il faut ça, il faut ça! »

Sorlé était toute réjouie.

« Oh! Monsieur le sergent, dit-elle, pouvez-vous croire?...

—Bah! bah! cria-t-il, vous êtes une maîtresse femme; j'ai vu ça en arrivant et je me suis dit : « Attention, Trubert!.... on te fait bonne mine.... c'est une ruse de guerre pour t'envoyer coucher à l'auberge.... Laissons l'ennemi démasquer ses batteries! » Ah! ah! ah! vous êtes de braves gens.... Vous m'avez fait dîner comme un maréchal de l'Empire. — Maintenant, père Moïse, je m'invite à prendre de temps en temps avec vous un petit verre de kirsch. Mettez la bouteille à part, c'est du bon! Et, quant au reste, la chambre que vous m'avez donnée est trop belle, je n'aime pas toutes ces fanfreluches; ces beaux meubles, ces lits tendres, c'est bon pour les femmes. Moi, ce qu'il me faut, c'est une petite chambre comme celle à côté, deux bonnes chaises, une table en sapin, un lit simple avec son matelas, sa paillasse et sa couverture, et cinq ou six clous au mur pour accrocher mes effets. Vous allez me donner cela.

—Puisque vous le voulez, Monsieur le sergent.....

—Oui, je le veux; la belle chambre sera pour la parade.

—Vous déjeunerez avec nous? dit ma femme, bien contente.

—Je déjeune et je dîne à la cantine, répondit le sergent. J'y suis bien, et je n'aime pas que de braves gens fassent des frais pour moi. Quand on a les égards qu'on doit à un vieux soldat, quand on montre de la bonne volonté, quand on est comme vous, Trubert est aussi ce qu'il doit être.

—Mais, Monsieur le sergent, reprit Sorlé...

—Appelez-moi sergent, dit-il. Je vous connais maintenant. Vous ne ressemblez pas à toute cette canaille de la ville : des gueux qui se sont enrichis pendant que nous étions à nous battre, des misérables qui ne faisaient qu'entasser et s'étendre aux dépens des armées, qui vivaient de nous, qui nous doivent tout, et qui nous envoient coucher dans des nids de punaises! Ah! mille millions de tonnerres! »

Sa figure redevint tout à fait mauvaise; ses

moustaches tremblaient de colère, et je pensais :

« Quelle bonne idée nous avons eue de le bien traiter !..... Sorlé n'a que de bonnes idées !.... »

Mais il se radoucit tout de suite et se mit à rire, en me posant la main sur le bras et s'écriant :

« Dire que vous êtes des juifs ! une espèce de race abominable, tout ce qu'il y a de plus crasseux, de plus sale, de plus ladre.... Dire que vous êtes des juifs !.... C'est vrai, n'est-ce pas, que vous êtes juifs ?

—Oui, Monsieur, répondit Sorlé.

—Eh bien ! parole d'honneur, ça m'étonne, dit-il ; j'en avais tant vu de juifs, en Pologne, en Allemagne, que je pensais :—On m'envoie chez des juifs, gare, je vais tout démolir ! »

Ensuite, comme nous nous taisions, humiliés :

« Allons, ne parlons plus de ça. Vous êtes de braves gens, je serais fâché de vous faire de la peine. Père Moïse, votre main. »

Je lui donnai la main.

« Vous me plaisez, dit-il. Maintenant, madame Moïse, la chambre à côté. »

Nous le conduisîmes dans la petite chambre qu'il voulait, et tout de suite il alla reprendre son sac dans l'autre, en criant :

« Me voilà chez de braves gens ! Nous n'aurons pas de désagréments ensemble. Moi, je ne m'inquiète pas de vous ; vous ne vous inquiétez pas de moi. J'entre, je sors, le jour ou la nuit : c'est le sergent Trubert, ça suffit. Et de temps en temps, le matin, nous prenons notre petit verre, c'est convenu, n'est-ce pas, Monsieur Moïse ?

—Oui, sergent.

—Et voici la clef de la maison, lui dit Sorlé.

—A la bonne heure... tout est en ordre ; maintenant je vais faire un somme. Portez-vous bien, mes amis.

—Dormez bien, sergent. »

Nous sortîmes aussitôt, et nous l'entendîmes se coucher.

« Tu vois, Moïse, tu vois, me dit ma femme tout bas dans l'allée, tout a bien été.

—Oui, lui répondis-je, très-bien, Sorlé, très-bien, ton idée était bonne ; et si maintenant les eaux-de-vie arrivent, nous serons heureux. »

VIII

Or, depuis ce moment, le sergent vivait chez nous sans déranger personne. Chaque matin, avant d'aller remplir son service, il venait s'asseoir quelques instants dans ma chambre et prendre son petit verre en causant. Il aimait à rire avec Sâfel, et nous l'appelions tous : « Notre sergent ! » comme s'il avait été de la famille. Lui paraissait content de nous voir ; c'était un homme soigneux, il ne permettait pas à notre *schabès-Goïé* de lui cirer les souliers ; il blanchissait lui-même ses buffleteries et ne laissait pas toucher à ses armes.

Un matin que j'allais répondre à l'appel, en me rencontrant dans l'allée, il vit un peu de rouille à mon fusil et se mit à jurer comme le diable, criant :

« Ah ! père Moïse, si je vous tenais dans ma compagnie, vous en verriez de dures ! »

Je pensais :

« Oui, mais je n'y suis pas, Dieu merci ! Tu ne me tiens pas ! »

Sorlé, penchée sur la rampe en haut, riait de bon cœur.

Depuis ce jour, le sergent passait régulièrement l'inspection de mon fourniment ; il fallait tout récurer, démonter la batterie, nettoyer le canon, fourbir la baïonnette, comme si j'avais eu l'idée d'aller me battre. Et même quand il sut que Monborne me traitait d'âne, il voulut aussi m'apprendre l'exercice. Toutes mes représentations ne servaient à rien, il disait en fronçant le sourcil :

« Père Moïse, je ne peux pas supporter qu'un brave homme comme vous en sache moins que la canaille. En route ! »

Et nous montions au grenier. Il faisait déjà très-froid, mais le sergent se fâchait tellement quand je n'exécutais pas les mouvements avec vigueur, qu'il finissait toujours par me faire suer à grosses gouttes.

« Attention au commandement, et pas de mollesse ! » criait-il.

J'entendais Sorlé, Sâfel et la servante rire dans l'escalier, l'œil contre les lattes, et je n'osais pas tourner la tête. Enfin, c'est tout de même ce brave Trubert qui m'apprit la charge en douze temps, et qui me rendit un des premiers voltigeurs de ma compagnie.

Ah ! Fritz, tout aurait bien marché si les eaux-de-vie étaient venues ; mais au lieu de mes douze pipes d'esprit-de-vin, nous vîmes arriver une demi-compagnie d'artilleurs de marine et quatre cents recrues pour le dépôt du 6e léger.

Presque aussitôt le gouverneur ordonna de raser le tour de la ville à six cents mètres.

Il faut avoir vu ce ravage autour de la place : ces haies, ces palissades, qu'on abat, ces maisonnettes qu'on démolit, et dont chacun emporte une poutre ou quelques planches ; il

faut avoir vu, du haut des remparts, les lignes de peupliers, les vieux arbres des vergers renversés à terre et traînés par de véritables fourmilières d'ouvriers... Il faut avoir vu ces choses pour connaître la guerre!

Le père Frise, les deux garçons Camus, les Sade, les Bossert, toutes ces familles de jardiniers et de petits cultivateurs qui vivaient à Phalsbourg, étaient les plus désolés. Je crois entendre encore les cris du vieux Frise :

« Ah! mes pauvres pommiers! Ah! mes pauvres poiriers! Je vous avais plantés moi-même voilà quarante ans. Que vous étiez beaux, et toujours couverts de bons fruits! Ah! mon Dieu, quel malheur! »

Et les soldats hachaient toujours.

Vers la fin, le vieux Frise s'en alla le chapeau sur les yeux, il pleurait à chaudes larmes.

Le bruit courait aussi qu'on allait mettre le feu dans les Maisons-Rouges, au pied de la côte de Mittelbronn, à la tuilerie de Pernette, aux petites auberges de l'*Arbre-Vert* et du *Panier-Fleuri*; mais il paraît que le gouverneur trouva que ce n'était pas nécessaire, que ces maisons étaient hors de portée, ou bien qu'on gardait cela pour la fin, et que les alliés arrivèrent plus tôt qu'on ne les attendait.

Ce qui me revient encore d'avant le blocus, c'est que, le 22 décembre, vers onze heures du matin, on battit le rappel. Toute la ville croyait que c'était pour l'exercice, et je partis tranquillement, comme à l'ordinaire, mon fusil sur l'épaule; mais, en arrivant au coin de la mairie, je vis déjà les troupes de la garnison formées sous les arbres de la place.

On nous mit, comme elles, sur deux rangs; et voilà que le gouverneur Moulin, les commandants Thomas et Petitgenet, et le maire, l'écharpe tricolore autour des reins, arrivent.

On bat aux champs, ensuite le tambour-maître lève sa canne et les tambours se taisent. Le gouverneur parle; tout le monde écoute, en se répétant l'un à l'autre les paroles qu'on entend de loin.

« Officiers, sous-officiers, gardes nationaux et soldats,

« L'ennemi s'est concentré sur le Rhin, il n'est plus qu'à trois journées de marche. La ville est déclarée en état de siége, les autorités civiles font place au gouvernement militaire. Le conseil de guerre est en permanence, il remplace les tribunaux ordinaires.

« Habitants de Phalsbourg, nous attendons de vous courage, dévouement, obéissance. *Vive l'Empereur!* »

Et mille cris de *Vive l'Empereur!* s'élèvent au ciel.

Je frémissais jusqu'à la pointe des cheveux: mes eaux-de-vie étaient encore en route, je me regardais comme ruiné.

La distribution des cartouches, qu'on fit tout de suite, et l'ordre que reçut le bataillon d'aller piller les vivres et ramener le bétail des villages environnants, pour approvisionner la place, m'empêchèrent de réfléchir à mon malheur.

J'avais aussi à songer pour ma propre vie, car, en recevant un ordre pareil, chacun pensait que les paysans allaient se défendre, et c'est abominable d'avoir à se battre contre des gens qu'on dépouille!

J'étais tout pâle en réfléchissant à cela.

Mais quand le commandant Thomas nous cria : « Chargez! » et que je déchirai ma première cartouche... que je la mis dans le canon... et qu'au lieu d'entendre sonner la baguette, je sentis une balle au fond!... Quand on nous commanda : « Par file à gauche... gauche! En avant... pas accéléré... marche! » et que nous partîmes pour les Baraques-du-Bois-de-Chênes, pendant que le premier bataillon gagnait les Quatre-Vents et Bichelberg, le deuxième Wéchem et Metting; en songeant que nous allions tout prendre, tout enlever, et que le conseil de guerre était à la mairie pour juger ceux qui ne feraient pas leur devoir, toutes ces choses nouvelles et terribles me bouleversèrent! Je regardais de loin le village, les yeux troubles, me figurant d'avance les cris des femmes et des enfants.

Vois-tu, Fritz, de prendre au pauvre paysan, à l'entrée de l'hiver, ce qui le fait vivre, de lui prendre sa vache, ses chèvres, ses porcs, enfin tout, c'est épouvantable! et mon propre malheur me faisait encore mieux sentir celui des autres.

Et puis, tout en marchant, je songeais à ma fille Zeffen, à Baruch, à leurs enfants, et je m'écriais dans mon cœur :

« Seigneur! Seigneur! si les ennemis arrivent, qu'est-ce qu'ils feront dans une ville ouverte comme Saverne? On va tout leur prendre! Nous serons misérables du jour au lendemain! »

Au milieu de ces pensées qui me coupaient la respiration, je voyais déjà plusieurs paysans, qui nous regardaient venir de leurs petites fenêtres sur les champs et du milieu de leur rue, sans bouger. Ils ne savaient pas ce que nous venions faire chez eux.

Six gendarmes à cheval nous précédaient; le commandant Thomas leur donna l'ordre de passer à droite et à gauche des Baraques, pour

empêcher les paysans de pousser leur bétail dans le bois, lorsqu'ils sauraient que nous venions les piller.

Ils partirent au galop.

Nous arrivions alors à la première maison, où se trouve le crucifix en pierre. On nous cria :

« Halte ! »

Ensuite on détacha trente hommes pour mettre des factionnaires dans les ruelles, et je fus de ce nombre, ce qui me fit plaisir, car j'aimais encore mieux être en faction, que d'entrer dans les écuries et les granges.

Comme nous défilions par la grande rue, les paysans nous demandaient :

« Qu'est-ce qui se passe? Est-ce qu'on a coupé du bois? Est-ce que vous venez faire des arrestations? »

Et d'autres choses semblables. Mais nous ne répondions rien, et nous marchions au pas accéléré.

Monborne me plaça dans la troisième ruelle à droite, près de la grande maison du père Frantz, l'éleveur d'abeilles, en arrière sur la pente du vallon. On entendait bêler les moutons et mugir les bœufs; ce gueux de Monborne disait, en clignant de l'œil :

« Il y aura gras ! Nous allons étonner les Baraquins. »

Il n'avait pas de pitié des gens et me dit :

« Moïse, tu vas rester là. Si quelqu'un veut passer, croise la baïonnette. Si l'on fait résistance, pique hardiment et puis tire. Il faut que force reste à la loi. »

Je ne sais pas où ce savetier avait entendu cela; mais il me laissa dans la ruelle, entre deux haies toutes blanches de givre, et poursuivit son chemin avec le reste du piquet.

J'attendis donc en cet endroit près de vingt minutes, me demandant ce que je ferais si les paysans voulaient sauver leur bien, et me disant qu'il vaudrait mieux tirer sur le bétail que sur les gens.

J'étais dans un grand trouble et j'avais froid, quand les cris éclatèrent. Presque en même temps commença le roulement du tambour. Les hommes entraient dans les écuries et chassaient le bétail dehors. Les Baraquins juraient, pleuraient; quelques-uns voulaient se défendre. — Le commandant Thomas criait :

« Sur la place ! Poussez sur la place ! »

Des vaches se sauvaient à travers les haies, enfin c'était un tumulte qu'on ne peut se figurer, et je m'estimais heureux de n'être pas au milieu de ce pillage; mais cela ne dura pas longtemps, car tout à coup une bande de chèvres, poussées par deux vieilles femmes, enfila la ruelle pour descendre au vallon.

Alors il fallut bien croiser la baïonnette et crier :

« Halte ! »

Une des femmes, la mère Migneron, me connaissait; elle avait une fourche et me dit toute pâle :

« Moïse, laisse-moi passer ! »

Je voyais qu'elle s'approchait tout doucement, pour me renverser avec sa fourche. L'autre essayait de faire entrer les chèvres dans un petit jardin à côté, mais les palissades étaient trop serrées et la haie trop haute.

J'aurais bien voulu les laisser descendre et dire que je n'avais rien vu, malheureusement le lieutenant Rollet arrivait derrière et criait :

« Attention ! »

Et deux hommes de la compagnie suivaient : le grand Mâcry et Schweyer, le brasseur.

La vieille Migneron, voyant que je croisais la baïonnette, se mit à dire en grinçant des dents :

« Ah ! gueux de juif, tu me le payeras ! »

Elle était tellement indignée, que mon fusil ne lui faisait pas peur, et que trois fois, avec sa fourche, elle essaya de me piquer; mais alors je vis que l'exercice est bon à quelque chose, car je parai tous ses coups.

Deux chèvres me passèrent entre les jambes, les autres furent prises. On repoussa les vieilles, on cassa leur fourche, et finalement les camarades regagnèrent la grande rue, pleine de bétail qui mugissait et donnait des coups de pied.

La vieille Migneron, assise dans la haie, s'arrachait les cheveux.

Et voilà que deux vaches arrivent encore, la queue en l'air, sautant par-dessus les palissades, elles renversent tout : les paniers d'abeilles et le vieux rucher. Par bonheur, c'était l'hiver, les abeilles restèrent comme mortes dans les paniers ; sans cela, je crois qu'elles auraient mis notre bataillon en déroute.

La corne du *hardier*[1] sonnait dans le village. On était allé le mettre en réquisition au nom de la loi. Ce vieux *hardier* Nickel passa dans la grande rue, et les bêtes se calmèrent; on put les ranger en ordre. Je les vis défiler devant la ruelle : les bœufs et les vaches en tête, les chèvres ensuite et les cochons derrière.

Les Baraquins suivaient en lançant des pierres et jetant des bâtons. Je voyais déjà que, si l'on m'oubliait, ces malheureux tomberaient sur moi, et que je serais massacré; mais le sergent Monborne vint me relever avec les autres camarades. Tous riaient et disaient :

1. Pâtre.

« Nous les avons tondus! Il ne reste plus une chèvre aux Baraques, nous avons tout pris d'un seul coup de filet. »

Nous pressions le pas pour rejoindre la colonne, qui marchait sur deux lignes à droite et à gauche du chemin : le troupeau dans le milieu, notre compagnie derrière, et Nickel avec le commandant Thomas en tête. Cela formait une file d'au moins trois cents pas. On avait attaché sur chaque bête quelques bottes de foin pour les nourrir.

C'est ainsi que nous repassâmes lentement dans l'allée du cimetière.

Sur les glacis, on fit halte, on resserra le troupeau, et l'ordre arriva de le faire descendre dans les fossés, derrière l'arsenal.

Nous étions les premiers revenus; nous avions ramené treize bœufs, quarante-cinq vaches, une quantité de chèvres et de cochons, et quelques moutons.

Tout ce jour, les compagnies rentrèrent avec leur butin, de sorte que les fossés étaient remplis de bétail, qui vivait en plein air. Alors le gouverneur dit que la garnison avait des vivres pour six mois, que chaque habitant devait prouver qu'il en avait pour autant, et que les visites domiciliaires allaient commencer.

On nous avait fait rompre les rangs devant l'hôtel de ville. Je montais la grande rue, mon fusil sur l'épaule, quand quelqu'un m'appela :

« Hé! père Moïse! »

Je me retourne, c'était notre sergent.

« Eh bien! dit-il en riant, vous venez de faire votre premier coup de main, vous nous avez ramené des vivres. A la bonne heure!

—Oui, sergent, c'est bien triste!

—Comment, triste! Treize bœufs, quarante-cinq vaches, des cochons et des chèvres, c'est magnifique!

—Sans doute, mais si vous aviez entendu les cris de ces pauvres gens... si vous aviez vu!...

—Bah! bah! fit-il; *primo*, père Moïse, il faut que le soldat vive, il faut que les hommes aient leur ration, pour se battre. J'en ai vu bien d'autres en Allemagne, en Espagne et en Italie! Le paysan est égoïste, il veut garder son bien, il ne regarde pas à l'honneur du drapeau, c'est de la racaille! Ce serait en quelque sorte pire que le bourgeois, si l'on avait la bêtise de l'écouter; il faut déployer de la vigueur.

—Nous en avons déployé, sergent, lui répondis-je, mais si j'étais le maître, nous n'aurions pas dépouillé ces malheureux; ils sont déjà bien assez à plaindre.

—Vous êtes trop bon, père Moïse, fit-il, et vous croyez que les autres vous ressemblent. Mais il faut toujours penser que les paysans, les bourgeois, les gens de loi ne vivent que sur le militaire, et qu'ils profitent de tout sans vouloir rien payer. Si l'on vous écoutait, nous péririons de faim dans cette bicoque; les paysans nourriraient les Russes, les Autrichiens, les Bavarois à nos dépens; ce tas de gueux se gobergeraient matin et soir, et nous autres, nous aurions les dents longues comme des rats d'église. Ça ne peut pas aller, ça n'a pas de bon sens! »

Il riait tout haut. Nous étions arrivés dans notre allée, je montais l'escalier.

« C'est toi, Moïse? me dit Sorlé dans l'obscurité, car la nuit commençait à venir.

—Oui, c'est le sergent et moi, lui répondis-je.

—Ah! bon, fit-elle, je t'attendais. »

Et le sergent s'écria :

« Madame Moïse, maintenant votre mari peut se vanter d'être un vrai soldat; il n'a pas encore vu le feu, mais il a déjà croisé la baïonnette.

—Ah! dit Sorlé, je suis bien contente de le voir revenu. »

Dans la chambre, à travers les petits rideaux blancs de la porte, brillait la lampe, et l'on sentait que la soupe était servie. — Le sergent entra chez lui, comme à l'ordinaire, et nous dans notre chambre. Sorlé me regardait avec ses grands yeux noirs, elle voyait ma pâleur et savait bien ce que je pensais. Elle m'ôta la giberne et prit mon fusil, qu'elle déposa dans le cabinet.

« Où donc est Sâfel? lui demandai-je.

—Il doit encore être sur la place; je l'avais envoyé voir si vous étiez rentrés. Mais écoute, il remonte. »

Alors j'entendis l'enfant monter l'escalier; presque aussitôt il ouvrit la porte et vint m'embrasser tout joyeux.

Nous nous mîmes à table, et, malgré ma grande tristesse, je mangeai de bon appétit, n'ayant rien pris depuis le matin.

Tout à coup Sorlé me dit :

« Si la facture n'arrive pas avant qu'on ait fermé les portes de la ville, nous ne devrons rien, car tout reste aux risques du marchand, jusqu'à ce qu'on ait pris livraison. Il faut aussi la lettre de voiture.

—Oui, lui répondis-je, et ce sera juste; M. Quataya, au lieu de nous envoyer les esprits tout de suite, a mis huit jours à nous répondre. S'il avait expédié les douze pipes le jour même ou le lendemain, elles seraient ici. La faute du retard ne doit pas retomber sur nous. »

Tu vois, Fritz, dans quelles inquiétudes nous étions; mais comme le sergent vint ensuite fumer sa pipe au coin du poêle, selon son habitude, nous ne dîmes plus rien de cela.

Je parlai seulement de mes craintes au sujet de Zeffen, de Baruch et de leurs enfants, dans une ville ouverte comme Saverne. Le sergent cherchait à me rassurer, disant que dans des endroits pareils on fait bien toute sorte de réquisitions en vins, eaux-de-vie, viandes, voitures, charrettes et chevaux, mais qu'à moins de résistance, on laisse les gens tranquilles, et qu'on tâche même de bien vivre avec eux.

Nous restâmes à causer jusque vers dix heures. Le sergent, qui devait être de garde à la porte d'Allemagne, étant sorti, nous allâmes enfin nous coucher.

C'était la nuit du 22 au 23 décembre, une nuit très-froide.

IX

Le lendemain, au petit jour, quand je poussai les volets de notre chambre, tout était blanc de neige : les vieux ormes de la place, la grande rue, les toits de la mairie, de la halle et de l'église. Quelques voisins : le ferblantier Recco, le boulanger Spick, la vieille matelassière Durand ouvraient leurs portes et regardaient comme éblouis, en criant :

« Hé ! voilà l'hiver ! »

On a beau voir cela tous les ans, c'est une nouvelle existence. On respire mieux dehors, et, dans les maisons, on est content de s'asseoir au coin de l'âtre, et de fumer sa pipe en regardant le feu rouge qui pétille. Oui, j'ai toujours senti cela depuis soixante-quinze ans, et je le sens encore.

A peine avais-je poussé les volets, que Sâfel sautait de son lit comme un écureuil et venait s'aplatir le nez contre une vitre, ses grands cheveux ébouriffés et les jambes nues.

« Oh ! la neige, disait-il, la neige ! Maintenant on va glisser sur le guévoir. »

Sorlé, dans la chambre à côté, se dépêchait de mettre ses jupons et d'accourir. Nous regardâmes tous quelques instants ; ensuite j'allai faire le feu, Sorlé passa dans la cuisine, Sâfel s'habilla vite, et tout rentra dans le courant ordinaire.

Malgré la neige qui tombait, il faisait très-froid. Rien que de voir le feu prendre d'un coup, et de l'entendre galoper dans le poêle, on comprenait qu'il gelait à pierre fendre.

Tout en mangeant notre soupe, je dis à Sorlé :

« Le pauvre sergent a dû passer une nuit terrible. Son petit verre de kirsch lui ferait joliment plaisir.

—Oui, dit-elle, tu fais bien d'y penser. »

Elle ouvrit l'armoire et remplit de kirsch mon petit flacon de voyage.

Tu sais, Fritz, que nous n'aimons pas à entrer dans les auberges, quand nous sommes en route pour nos affaires. Chacun de nous emporte sa petite bouteille et sa croûte de pain ; c'est meilleur et plus conforme à la loi de l'Éternel.

Sorlé remplit donc mon flacon, et je le mis dans ma poche, sous la houppelande, pour aller au corps de garde. Sâfel voulait me suivre, mais sa mère lui dit de rester, et je descendis seul, bien content de pouvoir faire un plaisir à notre sergent.

Il était environ sept heures ; la quantité de neige qui tombait des toits à chaque coup de vent vous aveuglait. Mais en longeant les murs, le nez dans ma houppelande bien serrée sur les épaules, j'arrivai tout de même à la porte d'Allemagne, et j'allais descendre les trois marches du corps de garde, sous la voûte à gauche, quand le sergent lui-même ouvrit la lourde porte et s'écria :

« C'est vous, père Moïse ! Que diable venez-vous faire ici par ce froid de loup ? »

Le corps de garde était plein de brouillard ; on voyait à peine au fond les hommes étendus sur le lit de camp, et cinq ou six vétérans auprès du poêle, rouge comme une braise.

Je ne fis que regarder.

« Voici, dis-je au sergent, en lui présentant ma petite bouteille, c'est votre goutte de kirsch que je vous apporte, car il a fait bien froid cette nuit, et vous devez en avoir besoin.

—Vous avez donc pensé à moi, père Moïse ! s'écria-t-il en me prenant par le bras et me regardant comme attendri.

—Oui, sergent.

—Eh bien ! ça me fait plaisir. »

Alors, il leva le coude et but un bon coup. Dans le même instant, on criait au loin : *Qui vive !* Et le poste de l'avancée courait ouvrir la barrière.

« C'est bon, fit le sergent en tapant sur le bouchon et me rendant la bouteille ; reprenez ça, père Moïse, et merci ! »

Ensuite il tourna la tête du côté de la demi-lune et dit :

« Du nouveau ! qu'est-ce que c'est ? »

Nous regardions tous les deux, quand un maréchal des logis de hussards, un vieux sec et tout gris, avec des quantités de chevrons sur le bras, arriva ventre à terre.

Toute ma vie j'aurai cet homme devant les yeux : son cheval qui fume, sa sabretache qui vole, son sabre qui sonne contre la botte, son colback et son dolman couverts de grésil ; sa figure longue, osseuse et ridée, le nez en

J'ai frémi dans mon âme, et les poils de mon corps se sont hérissés. (Page 38.)

pointe, le menton allongé, les yeux jaunes. Je le verrai toujours arriver comme le vent, et puis sous la voûte, en face de nous, retenir son cheval qui se dresse, et nous crier d'une voix de trompette :

« L'hôtel du gouverneur, sergent ?

—La première maison à droite, maréchal des logis.—Quoi de nouveau ?

—L'ennemi est en Alsace ! »

Ceux qui n'ont pas vu des hommes pareils, des hommes habitués aux longues guerres et durs comme du fer, ceux-là ne pourront jamais se les représenter. Et puis, il faut avoir entendu ce cri :

« L'ennemi est en Alsace ! »

Cela vous faisait frémir.

Les vétérans étaient sortis ; le sergent disait, en voyant le hussard attacher son cheval à la porte du gouverneur :

« Eh bien ! père Moïse, nous allons nous regarder le blanc des yeux ! »

Il riait, tous les autres paraissaient contents.

Moi, je repartis bien vite, la tête penchée, et me répétant dans l'épouvante les paroles du prophète :

« Il viendra courrier sur courrier et messager sur messager, pour annoncer au roi que ses gués sont surpris, que ses marais sont brûlés par le feu, et que ses hommes de guerre se retirent ; car les hommes vaillants ont cessé de combattre, ils se sont tenus dans les forteresses, leur force a manqué, et les barrières ont été rompues. Levez l'étendard sur la terre, sonnez de la trompette parmi les nations, pré-

Quelle satisfaction d'avoir du bien, et de sentir qu'il est au sec. (Page 42.)

parez les nations contre lui, appliquez contre lui les royaumes, ordonnez contre lui des capitaines!... et la terre sera ébranlée, et elle sera en travail, parce que tout ce que l'Éternel a résolu sera exécuté, pour réduire le pays en désolation, tellement qu'il n'y ait personne qui y habite! »

Je voyais s'approcher ma ruine, mon espoir était perdu.

« Mon Dieu, Moïse, s'écria ma femme en me voyant revenir, qu'as-tu donc? Ta figure est toute bouleversée, il se passe quelque chose de terrible!

—Oui, Sorlé, lui dis-je en m'asseyant, le temps des grandes misères est arrivé, dont le prophète a dit: « Le roi du midi le heurtera de ses cornes, et le roi de l'aquilon s'élèvera contre lui comme une tempête; il entrera dans ses terres, il les inondera, et il passera outre! »

Je disais cela levant les mains au ciel. Le petit Sâfel se serrait entre mes genoux, Sorlé me regardait, ne sachant que répondre. Et je leur racontai que les Autrichiens étaient en Alsace, que les Bavarois, les Suédois, les Prussiens et les Russes arrivaient par centaines de mille, qu'un hussard était venu nous annoncer ces grands malheurs, que nos esprits-devin étaient perdus, et que la ruine s'élevait sur nos têtes.

Alors je répandis quelques larmes, et Sorlé ni Sâfel ne pouvaient me consoler.

C'était la huitième heure du jour. Un grand tumulte commençait en ville; on entendait rouler le tambour et faire les publications, on

aurait cru que les ennemis arrivaient déjà!

Mais une chose qui me revient surtout, car nous avions ouvert une fenêtre pour entendre, c'est que le gouverneur prévenait les habitants de vider tout de suite leurs granges et leurs greniers à foin, et que, dans le moment où nous écoutions, une grande voiture d'Alsace, attelée de deux chevaux,—Baruch assis près du timon, Zeffen derrière, sur une botte de paille, son petit enfant dans les bras et l'autre enfant près d'elle,—déboucha tout à coup dans la rue.

Ils se sauvaient chez nous!

Cette vue me bouleversa, et, levant les mains, je m'écriai :

« Seigneur, maintenant écarte de moi toute faiblesse! Tu le vois, j'ai besoin de vivre encore pour ces petits enfants. Sois donc ma force, ne me laisse point abattre! »

Et tout de suite je descendis les recevoir. Sorlé et Sâfel me suivaient. C'est moi-même qui pris ma fille dans mes mains, et qui la levai pour la poser à terre, tandis que Sorlé prenait les enfants et que Baruch criait :

« Nous arrivons à la dernière heure! On poussait la barrière quand nous sommes entrés. Beaucoup d'autres des Quatre-Vents et de Saverne resteront dehors. »

Je lui répondis :

« Dieu soit loué, Baruch! Et vous tous, mes chers enfants, soyez les bienvenus. Je n'ai pas grand'chose, je ne suis pas abondant en biens, mais tout ce que j'ai, vous l'avez... tout est à vous... Venez!... »

Et nous montâmes, Zeffen, Sorlé et moi, portant les enfants; tandis que Baruch restait encore en bas pour décharger ce qu'ils avaient apporté, puis il vint à son tour.

En ce moment les rues se remplissaient de paille et de foin qu'on jetait des greniers. Le vent s'était calmé, la neige ne tombait plus. Peu de temps après, les cris et les publications cessèrent.

Sorlé s'était dépêchée de servir quelques restants de notre souper, avec une bouteille de vin, et Baruch, tout en mangeant, nous racontait que l'épouvante était en Alsace, que les Autrichiens avaient tourné Bâle, qu'ils s'avançaient à marches forcées sur Schlestadt, Neuf-Brisach et Strasbourg, après avoir entouré Huningue.

« Tout se sauve, disait-il; on court vers la montagne, on emporte sur sa charrette ce qu'on a de plus précieux, on pousse les troupeaux dans les bois. Le bruit se répand déjà qu'on a vu des bandes de Cosaques à Mutzig, mais ce n'est guère possible, puisque l'armée du maréchal Victor est dans le Haut-Rhin, et que des dragons passent tous les jours pour le rejoindre; comment auraient-ils pu traverser ses lignes sans livrer bataille? »

Voilà ce qu'il disait. Nous l'écoutions avec une grande attention, lorsque le sergent arriva. Il venait de finir son service, et restait debout sur la porte, nous regardant tout étonné.

Alors je pris Zeffen par la main, et je dis :

« Sergent, voici ma fille, voici mon gendre, et voici mes petits-enfants, dont je vous ai parlé quelquefois. Ils vous connaissent, car dans mes lettres, je leur ai raconté combien nous vous aimions. »

Le sergent regardait Zeffen.

« Père Moïse, répondit-il, vous avez une fille très-belle, et votre gendre me paraît un brave homme. »

Ensuite il prit dans les bras de Zeffen le petit Esdras, et le leva en lui faisant une grimace; et l'enfant riait, de sorte que tout le monde était content. L'autre petit ouvrait de grands yeux.

« Mes enfants viennent pour rester avec moi, dis-je au sergent; vous leur pardonnerez de faire un peu de bruit dans la maison, n'est-ce pas?

—Comment, père Moïse, s'écria-t-il, je leur pardonnerai tout! N'ayez pas de soucis, ne sommes-nous pas de vieux amis? »

Et tout de suite, malgré ce que nous pûmes dire, il choisit une autre chambre donnant sur la cour.

« Il faut que toute la nichée soit ensemble, disait-il. Moi, je suis l'ami de la famille, le vieux sergent qui ne veut troubler personne, pourvu qu'on soit content de le voir. »

Je fus tellement attendri, que je me levai lui prendre les deux mains.

« Le jour où vous êtes entré dans ma maison est un jour béni, lui dis-je les larmes aux yeux; que l'Éternel en soit remercié! »

Il s'écriait en riant :

« Allons donc, père Moïse, allons donc! ce que je fais n'est-il pas tout naturel? Pourquoi vous en étonner? »

Aussitôt il sortit prendre ses effets et les porta dans sa nouvelle chambre; puis il descendit, ne voulant pas nous gêner davantage.

Comme on se trompe, pourtant! ce sergent, que Frichard nous avait envoyé pour notre désolation, au bout de quinze jours était un des nôtres; il aurait tout fait pour nous être agréable, et, malgré le nombre des années qui se sont écoulées depuis, je ne puis songer à ce brave homme sans attendrissement.

Quand nous fûmes seuls, Baruch nous prévint qu'il ne pourrait pas rester à Phalsbourg, qu'il était venu nous amener sa famille, avec toutes les provisions qu'il avait pu trouver

dans le premier moment de trouble; mais qu'au milieu de dangers pareils, quand l'ennemi ne pouvait tarder à paraître, son devoir était de garder la maison, et d'empêcher autant que possible le pillage de leurs marchandises.

Cela nous paraissait raisonnable, et nous attrista tout de même : on se figurait le chagrin de vivre loin les uns des autres, de ne plus recevoir de nouvelles, d'être toujours dans l'inquiétude sur le sort de ceux qu'on aime !... Et pourtant chacun s'occupait de ses affaires : Sorlé et Zeffen arrangeaient le lit des enfants, Baruch montait les provisions qu'il avait apportées, Sâfel jouait avec les deux petits, et moi j'allais et je venais, rêvant à nos malheurs.

Enfin, lorsque Zeffen et les enfants furent établis dans la belle chambre, comme la porte d'Allemagne était déjà fermée et que celle de France devait l'être à deux heures au plus tard, pour laisser sortir les étrangers de la ville, Baruch s'écria :

« Zeffen, voici le moment! »

A peine eut-il prononcé ces mots, que la grande désolation commença : les cris, les embrassades et les larmes!

Ah! c'est un grand bonheur d'être aimé, c'est le seul vrai bonheur de la vie, mais quel chagrin de se séparer !... Et comme on s'aimait chez nous!... comme Zeffen et Baruch s'embrassaient!... comme ils se passaient les petits enfants... comme ils les regardaient... et se remettaient à sangloter!

Que dire dans un instant pareil? Assis près de la fenêtre, les mains sur ma figure, je n'avais pas la force d'élever la voix; je pensais :

« Mon Dieu, faut-il qu'un seul homme tienne le sort de tous entre ses mains! Faut-il que par sa seule volonté, et pour la satisfaction de son orgueil, tout soit confondu, bouleversé, séparé! Mon Dieu, ces misères ne finiront-elles jamais? N'auras-tu jamais pitié de tes pauvres créatures? »

Je ne levais pas les yeux, j'écoutais ces plaintes qui me déchiraient le cœur, et qui se prolongèrent jusqu'au moment où Baruch, voyant Zeffen abattue et sans force, se sauva, criant :

« Il le faut!... il le faut!... Adieu, Zeffen!... adieu, mes enfants!... adieu, tous!... »

Personne ne le suivit!

Nous entendîmes rouler la voiture qui l'emportait, et, depuis, ce fut la grande tristesse, cette tristesse dont il est dit :

« Nous nous sommes tenus auprès du fleuve de Babylone, et même nous y avons pleuré, nous souvenant de Sion. — Nous avons suspendu nos harpes aux saules. — Quand ceux qui nous avaient emmenés nous ont demandé de chanter des cantiques, et qu'ils nous ont dit : « Chantez-nous quelques cantiques de Sion! » nous avons répondu : — Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel dans une terre étrangère? »

X

Mais en ce jour il devait encore m'arriver une épouvante plus grande que les autres. Tu te rappelles, Fritz, que Sorlé m'avait dit la veille au soir, pendant le souper, que si nous ne recevions pas la lettre de voiture, nos esprits-de-vin resteraient à la charge de M. Quataya, de Pézenas, et que nous n'aurions plus à nous en inquiéter.

Je le croyais aussi, cela me paraissait juste; et comme sur les trois heures les portes d'Allemagne et de France étaient fermées et que rien ne pouvait plus entrer en ville, tout me paraissait fini de ce côté, j'étais soulagé de mes inquiétudes :

« C'est malheureux, Moïse, me disais-je en allant et venant dans la chambre, oui, car si ces esprits étaient partis huit jours plus tôt, nous aurions fait de beaux bénéfices; mais au moins te voilà débarrassé des plus grands soucis. Contente-toi de ton ancien commerce. Ne fais plus d'entreprises pareilles, qui vous rongent l'âme. Ne mets plus ton bien en jeu d'un coup, et que ceci te serve de leçon. »

Voilà ce que je pensais, quand j'entendis, vers quatre heures, quelqu'un monter notre escalier. C'était un pas lourd, le pas d'un homme qui cherche son chemin, en tâtonnant dans l'ombre.

Zeffen et Sorlé se trouvaient dans la cuisine et préparaient le souper. Les femmes ont toujours quelque chose à se raconter entre elles qu'on ne doit pas entendre; j'écoute donc, et puis j'ouvre en disant :

« Qui est là?

—N'est-ce pas ici que demeure M. Moïse, marchand d'eau-de-vie? » me demande un homme en blouse et large feutre, son fouet pendu à l'épaule; enfin une grosse figure de roulier.

En entendant cela, je devins tout pâle, et je répondis :

« Oui, je m'appelle Moïse. Que voulez-vous? »

Il entre alors et tire de dessous sa blouse un gros portefeuille en cuir. Je le regardais tout tremblant.

« Tenez, dit-il en me remettant deux papiers : ma facture et ma lettre de voiture, voilà ! C'est pour vous les douze pipes de trois-six de Pézenas ?

—Oui, où sont-elles ?

—Sur la côte de Mittelbronn, à vingt minutes d'ici, répondit-il tranquillement. Des Cosaques ont arrêté mes voitures, il a fallu dételer. Je me suis dépêché de venir en ville, par une poterne sous le pont. »

Comme il parlait, les jambes me manquèrent; je tombai dans mon fauteuil sans pouvoir répondre un mot.

« Vous allez me payer le port, dit cet homme, et reconnaître la livraison. »

Alors je criai d'une voix désolée :

« Sorlé ! Sorlé ! »

Et ma femme accourut avec Zeffen. Le voiturier leur expliqua tout; moi je n'entendais plus rien, je n'avais plus que la force de crier :

« Maintenant tout est perdu !... Maintenant il faut payer sans avoir la marchandise ! »

Ma femme disait :

« Nous voulons bien payer, Monsieur, mais la lettre porte que les douze pipes seront rendues en ville. »

A la fin le voiturier répondit :

« Je sors de chez le juge de paix. Avant de me présenter chez vous, j'ai voulu connaître mon droit; il m'a dit que tout est à votre charge, même mes chevaux et mes voitures, entendez-vous ? J'ai dételé mes chevaux et je me suis sauvé, c'est autant de moins sur votre compte. Voulez-vous régler, oui ou non ? »

Nous étions comme morts d'épouvante, quand le sergent survint. Il avait entendu crier, et demanda :

« Qu'est-ce que c'est, père Moïse ? Qu'avez-vous ? Qu'est-ce que cet homme vous veut ? »

Sorlé, qui ne perdait jamais la tête, lui raconta tout, clairement et vite; il comprit aussitôt et s'écria :

« Douze pipes de trois-six, ça fait vingt-quatre pipes de cognac. Quelle chance pour la garnison ! quelle chance !

—Oui, répondis-je, mais elles ne peuvent plus entrer, les portes de la ville sont fermées, et les Cosaques entourent les voitures.

—Plus entrer ! cria le sergent en levant les épaules, allons donc ! Est-ce que vous prenez le gouverneur pour une bête ? Est-ce qu'il ira refuser vingt-quatre pipes de bonne eau-de-vie, quand la garnison en manque ? Est-ce qu'il va laisser cette aubaine aux Cosaques ?... Madame Sorlé, payez le port hardiment ; et vous, père Moïse, mettez votre capote et suivez-moi chez le gouverneur, avec la lettre dans votre poche. En route ! Ne perdons pas une minute. Si les Cosaques ont le temps de mettre le nez dans vos tonneaux, vous y trouverez un fameux déficit, je vous en réponds. »

En entendant cela, je m'écriai :

« Sergent, vous me sauvez la vie ! »

Et je me dépêchai de mettre ma capote.

Sorlé me demanda :

« Faut-il payer le port ? »

—Oui ! paye ! » lui répondis-je en descendant, car il était clair que le roulier pourrait nous forcer.

Je descendis donc, l'esprit plein de trouble.

Tout ce que je me rappelle de ce moment, c'est que le sergent marchait devant moi dans la neige, qu'il dit ensuite quelques mots au sapeur de planton à l'hôtel du gouverneur, et que nous montâmes le grand escalier à rampe de marbre.

En haut, sur la galerie entourée d'une balustrade, le sergent me dit :

« Du calme, père Moïse. Sortez votre lettre, et laissez-moi parler. »

En même temps il frappait doucement contre une porte.

« Entrez ! » dit quelqu'un.

Nous entrâmes.

Le colonel Moulin, un gros homme en robe de chambre et petite calotte de soie, fumait sa pipe en face d'un bon feu. Il était tout rouge, et avait sur le marbre de la cheminée, à côté de la pendule et des vases de fleurs, un carafon de rhum et un verre à côtes.

« Qu'est-ce que c'est ? dit-il en se retournant.

—Mon colonel, voici ce qui se passe, répondit le sergent : douze pipes d'esprit-de-vin sont arrêtées sur la côte de Mittelbronn, des Cosaques les entourent...

—Des Cosaques ! s'écria le gouverneur, ils ont déjà franchi nos lignes ?

—Oui, dit le sergent, c'est un *hourra* de Cosaques. Ils tiennent les douze pipes de trois-six, que ce patriote avait fait venir de Pézenas pour soutenir la garnison.

—Quelques bandits, fit le gouverneur, des pillards !

—Voici la lettre, » répondit le sergent en me la prenant de la main.

Le colonel jeta les yeux dessus et dit d'un ton brusque :

« Sergent, vous allez prendre vingt-cinq hommes de votre compagnie. Vous irez au pas de course délivrer les voitures, et vous mettrez les chevaux du village en réquisition pour les amener en ville. »

Et comme nous voulions sortir :

« Attendez, fit-il en allant à son bureau écrire quatre mots, voici l'ordre ! »

Une fois dans l'escalier, le sergent me dit :

« Père Moïse, courez chez le tonnelier, on aura peut-être besoin de lui et de ses garçons. Je connais les Cosaques : leur première idée aura été de décharger les pièces, pour être plus sûrs de les garder. Qu'on apporte les cordes et les échelles. Moi, je vais à la caserne réunir mes hommes. »

Alors je courus comme un cerf à la maison. J'étais indigné contre les Cosaques, et j'entrai prendre mon fusil et mettre ma giberne. J'aurais été capable de me battre contre une armée, je ne voyais plus clair.

Sorlé et Zeffen me demandaient :

« Qu'est-ce que c'est? Où vas-tu ? »

Je leur répondis :

« Vous saurez cela plus tard ! »

Et je repartis chez Schweyer. Il avait deux grands pistolets d'arçon, qu'il passa bien vite dans la ceinture de son tablier, avec la hache; ses deux garçons, Nickel et Frantz, prirent l'échelle et les cordes, et nous courûmes à la porte de France.

Le sergent ne s'y trouvait pas encore; mais deux minutes après il descendait la rue du Rempart en courant, avec une trentaine de vétérans à la file, le fusil sur l'épaule.

L'officier de garde à la poterne n'eut qu'à voir l'ordre pour nous laisser sortir, et quelques instants après nous étions dans les fossés de la place, derrière l'hôpital, où le sergent fit ranger ses hommes, en leur disant :

« C'est du cognac... vingt-quatre pipes de cognac ! Ainsi, camarades, attention ! La garnison est privée d'eau-de-vie; ceux qui n'aiment pas l'eau-de-vie n'ont qu'à se mettre derrière. »

Mais tous voulaient combattre au premier rang, ils riaient d'avance.

Nous montâmes donc l'escalier, et l'on se remit en ordre dans les chemins couverts. Il pouvait être cinq heures. En regardant sur la pente des glacis, on voyait la grande prairie de l'Eichmatt, et plus haut les collines de Mittelbronn couvertes de neige. Le ciel était plein de nuages et la nuit venait. Il faisait très-froid.

« En route ! » dit le sergent.

Et nous gagnâmes la chaussée. Les vétérans, sur deux files, couraient à droite et à gauche, le dos rond, le fusil en bandoulière; ils avaient de la neige jusqu'aux genoux.

Schweyer, ses deux garçons et moi, nous marchions derrière.

Au bout d'un quart d'heure, les vétérans, qui galopaient toujours, étaient déjà loin; nous entendions encore sauter leurs gibernes, mais bientôt ce bruit se perdit dans l'éloignement, et puis nous entendîmes le chien des *Trois-Maisons* aboyer à sa chaîne.

Le grand silence de la nuit vous donnait à réfléchir. Sans l'idée de mes eaux-de-vie, j'aurais repris la route de Phalsbourg ; heureusement cette idée me dominait, et je disais :

« Dépêchons-nous, Schweyer, dépêchons-nous !

—Dépêchons-nous ! cria-t-il en colère, tu peux bien te dépêcher, toi, pour rattraper ton esprit-de-vin ; mais nous, est-ce que cela nous regarde ? est-ce que notre place est sur la grande route ? est-ce que nous sommes des bandits, pour risquer notre existence ? »

Aussitôt je compris qu'il voulait se sauver, et j'en fus indigné.

« Prends garde, Schweyer, lui dis-je, prends garde ! Si tu t'en vas avec tes garçons, on dira que vous avez trahi les eaux-de-vie de la ville. C'est encore pire que le drapeau, surtout pour des tonneliers.

—Que le diable t'emporte ! fit-il, jamais nous n'aurions dû venir. »

Il continua pourtant de monter la côte avec moi. Nickel et Frantz nous suivaient sans se presser.

Comme nous arrivions sur le plateau, nous vîmes quelques lumières au village. Tout se taisait et semblait paisible, tandis que les deux premières maisons fourmillaient de monde.

La porte du bouchon de *la Grappe*, ouverte au large, laissait briller le feu de sa cuisine du fond de l'allée jusque sur la route, où stationnaient mes deux voitures.

Ce fourmillement venait des Cosaques qui se gobergeaient chez Heitz, ayant attaché leurs chevaux sous le hangar. Ils avaient forcé la mère Heitz de leur cuire une soupe au poivre, et nous les voyions très-bien à deux ou trois cents pas, monter et descendre l'escalier de meunier en dehors, avec des brocs et des cruches qu'ils se passaient de l'un à l'autre.

L'idée me vint qu'ils buvaient mon eau-de-vie, car derrière la première voiture pendait une lanterne, et ces gueux revenaient tous de là, le coude en l'air. Ma fureur en fut si grande que, sans faire attention au danger, je me mis à courir pour arrêter le pillage.

Par bonheur, les vétérans avaient de l'avance sur moi, sans cela les Cosaques m'auraient massacré. Je n'étais pas encore à moitié chemin, que toute notre troupe sortait d'entre les haies de la chaussée, en courant comme une bande de loups, et criant :

« A la baïonnette ! »

Tu n'as jamais vu de confusion pareille, Fritz. En une seconde les Cosaques étaient à cheval et les vétérans au milieu d'eux ; la façade

du bouchon, avec son treillis, son pigeonnier et son petit jardin entouré de palissades, était éclairée par les coups de fusil et de pistolet. Les deux filles Heitz aux fenêtres, les bras levés, poussaient des cris qu'on devait entendre dans tout Mittelbronn.

A chaque instant, au milieu de la confusion, quelque chose culbutait sur la route, et puis les chevaux partaient à travers champs, comme des cerfs, la tête allongée, la crinière et la queue tourbillonnantes. Les gens du village accouraient, le père Heitz se glissait dans le grenier à foin, en grimpant à l'échelle, et moi j'arrivais, sans respiration, comme un véritable fou.

Je n'étais plus qu'à cinquante pas, quand un Cosaque, qui s'échappait ventre à terre, se retourna près de moi, furieux, la lance en l'air, en criant :

« Hourra ! »

Je n'eus que le temps de me baisser, et je sentis le vent de la lance qui me passait le long des reins.

Voilà ce que j'ai senti de pire dans ma vie, Fritz; oui, j'ai senti le froid de la mort, ce frémissement de la chair, dont le prophète a dit :

« J'ai frémi dans mon âme, et les poils de mon corps se sont hérissés. »

Mais ce qui montre l'esprit de sagesse et de prudence que le Seigneur a mis dans ses créatures, lorsqu'il les réserve pour un grand âge, c'est qu'aussitôt après, malgré le tremblement de mes genoux, j'allai m'asseoir sous la première voiture, où les coups de lance ne pouvaient plus m'atteindre, et que de là je vis les vétérans achever l'extermination des vauriens, qui s'étaient retirés dans la cour, et dont pas un n'échappa.

Cinq ou six étaient en tas devant la porte, et trois autres, les jambes écartées, étendus sur la grande route.

Cela ne prit pas seulement dix minutes, puis tout redevint obscur, et j'entendis le sergent crier :

« Cessez le feu ! »

Heitz, redescendu de son grenier, venait d'allumer une lanterne; le sergent me vit sous la voiture, et s'écria :

« Vous êtes blessé, père Moïse?

—Non, lui répondis-je, mais un Cosaque a voulu me piquer avec sa lance, et je me suis mis à l'abri. »

Alors il rit tout haut et me donna la main pour m'aider à me relever, en disant :

« Père Moïse, vous m'avez fait peur. Essuyez-vous le dos, on pourrait croire que vous n'êtes pas brave. »

Je riais aussi, pensant :

« Que les autres croient ce qu'ils veulent ! Le principal, c'est de vivre en bonne santé, le plus longtemps possible. »

Nous n'avions qu'un blessé, le caporal Duhem, un vieux qui se bandait lui-même la jambe, et voulait marcher. Il avait un coup de lance dans le mollet droit. On le fit monter sur la première voiture, et Lehnel, la grande fille de Heitz, vint lui verser une goutte de kirschenwasser, ce qui lui rendit aussitôt sa force et même sa bonne humeur. Il criait :

« C'est la quinzième ! J'en ai pour huit jours d'hôpital; mais laissez-moi la bouteille pour les compresses. »

Moi, je me réjouissais de voir mes douze pipes sur les voitures, car Schweyer et ses deux garçons s'étaient sauvés, et nous aurions eu de la peine à les recharger sans eux.

J'allai tout de suite toquer sur la bonde de la dernière tonne, pour reconnaître ce qui manquait. Ces gueux de Cosaques avaient déjà bu près d'une demi-mesure d'esprit; le père Heitz me dit que plusieurs d'entre eux n'y mettaient presque pas d'eau. Il faut que des êtres pareils aient un gosier de fer-blanc; les plus vieux ivrognes chez nous ne supporteraient pas un verre de trois-six, sans tomber à la renverse.

Enfin tout était gagné, il ne fallait plus que retourner en ville. Quand je pense à cela, il me semble encore y être : — les gros chevaux gris pommelés de Heitz sortent de l'écurie à la file; le sergent, près de la porte sombre, crie, la lanterne en l'air : « Allons, vivement... la canaille pourrait revenir ! » Sur la route, en face de l'auberge, les vétérans entourent les voitures; plus loin, à droite, les paysans, accourus avec des fourches et des pioches, regardent les Cosaques étendus dans la neige; et moi, debout, au haut de l'escalier, je chante dans mon cœur les louanges de l'Eternel, en songeant à la joie de Sorlé, de Zeffen, du petit Sâfel lorsqu'ils me verront revenir avec notre bien.

Et puis, quand tout est attelé, quand les clochettes tintent, quand le fouet claque et qu'on se met en route, quelle satisfaction !

Ah ! Fritz, comme tout se peint en beau après trente ans : les craintes, les inquiétudes, les ennuis, sont oubliés; le souvenir des bonnes gens et des bons moments vous reste toujours !

Les vétérans, sur les deux côtés des voitures, le fusil sous le bras, escortaient mes douze pipes comme le tabernacle; Heitz conduisait les chevaux, le sergent et moi nous marchions derrière.

« Eh bien, père Moïse ! me disait-il en riant, tout a bien été, vous devez être content?

—Plus content qu'il ne m'est possible de vous le dire, sergent; ce qui devait faire ma perte sera la cause d'une grande prospérité pour ma famille, et c'est à vous que nous le devrons.

—Allons donc, disait-il, vous plaisantez. »

Il riait, moi j'étais attendri : d'avoir eu la crainte de tout perdre, et de voir que tout est regagné et qu'on aura des bénéfices, c'est attendrissant.

Je m'écriais en moi-même :

« Sois loué, ô Seigneur! je te célébrerai parmi les peuples, je te psalmodierai parmi les nations, car ta bonté est grande, ta sagesse atteint jusqu'aux nues. »

XI

Il faut que je te raconte maintenant notre rentrée à Phalsbourg.

Tu penses bien que ma femme et mes enfants, après m'avoir vu prendre le fusil, étaient dans une grande inquiétude. Vers cinq heures, Sorlé sortit avec Zeffen chercher des nouvelles, et, seulement alors, elles apprirent que j'étais parti pour Mittelbronn, avec un détachement de vétérans.

Songe à leur épouvante!

Le bruit de ces événements extraordinaires s'était déjà répandu dans toute la ville, et des quantités de gens se tenaient sur le bastion de la caserne d'infanterie, regardant au loin ce qui se passait. Burguet, le maire et d'autres personnes notables, avec une quantité de femmes et d'enfants, se trouvaient là, tâchant de voir à travers la nuit profonde. Plusieurs soutenaient que Moïse marchait avec le détachement, mais on ne pouvait le croire, et Burguet s'écriait :

« Ce n'est pas possible ! un homme d'esprit comme Moïse n'irait pas risquer sa propre vie contre des Cosaques, non, ce n'est pas possible ! »

Moi-même, à sa place, j'aurais dit comme lui. Mais que veux-tu, Fritz? les hommes les plus prudents deviennent aveugles quand on attaque leurs biens; je dis aveugles et terribles, car ils ne voient plus le danger.

Cette foule attendait donc, et bientôt Zeffen et Sorlé arrivèrent, leurs grands châles étendus sur la tête, et pâles comme des mortes. Elles montèrent sur le rempart et se tinrent là, les pieds dans la neige, sans rien dire, étant trop épouvantées.

Ces choses, je les ai sues plus tard.

Au moment où Zeffen et sa mère montaient sur le bastion, il pouvait être cinq heures et demie, pas une étoile ne brillait au ciel. C'est en ce moment que Schweyer et ses garçons se sauvaient, et cinq minutes après la bataille commença.

Burguet m'a raconté par la suite que, malgré la nuit et la distance, on voyait les éclairs de la fusillade autour de l'auberge comme à cent pas, et que personne ne murmurait un mot, pour entendre les coups, qui se suivaient en roulant dans les échos du Bois-de-Chênes et de Lutzelbourg.

A la fin seulement, Sorlé descendit du talus, appuyée sur le bras de Zeffen; elle ne pouvait plus se tenir debout. Burguet les aida toutes deux à gagner la rue, et les fit entrer dans la maison du coin, chez le vieux Frise, qui se chauffait tristement près de son âtre.

Sorlé disait :

« Voici mon dernier jour ! »

Zeffen pleurait à chaudes larmes.

Je me suis souvent reproché de leur avoir causé ce chagrin, mais quel homme peut répondre de sa propre sagesse? Et le Sage n'a-t-il pas dit lui-même :

« J'ai considéré la sagesse, les sottises et la folie, et j'ai vu que la sagesse a beaucoup d'avantages sur la folie; mais j'ai aussi connu qu'il arrive au sage comme au fou. C'est pourquoi j'ai dit en mon cœur que la sagesse est aussi vanité. »

Burguet sortait de chez Frise, lorsque Schweyer et ses garçons remontaient l'escalier de la poterne, en criant que les Cosaques nous entouraient et que nous étions perdus. Heureusement, ma femme et ma fille ne pouvaient les entendre, et le maire vint aussitôt les prévenir de se taire et d'aller bien vite chez eux, s'ils ne voulaient pas se faire conduire au violon.

Ils obéirent, mais cela n'empêcha pas les gens de croire qu'ils avaient dit la vérité, surtout quand on vit que tout redevenait sombre du côté de Mittelbronn.

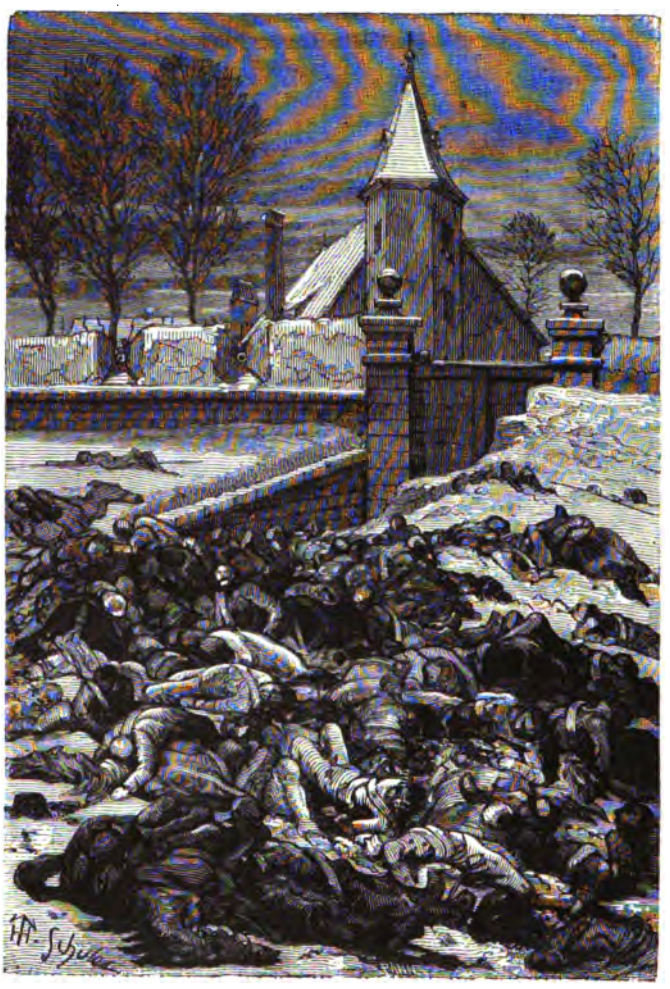
La foule, descendue des remparts, remplissait la rue, un grand nombre s'en retournaient chez eux, et l'on n'espérait plus nous revoir, quand, sur le coup de sept heures, la sentinelle de l'avancée cria :

« Qui vive! »

Nous arrivions à la barrière.

La foule remonta bien vite sur les remparts, le poste de garde en face du sergent-consigne courut aux armes; on venait nous reconnaître.

Nous, dehors, au milieu de la nuit noire,



On en trouva 400 répandus dans les fossés de la route. (Page 46.)

nous entendions le murmure de la ville, sans savoir ce que c'était. Aussi, quand, après la reconnaissance, on nous ouvrit lentement les barrières, et que les deux ponts se baissèrent pour nous recevoir, quelle ne fut pas notre surprise d'entendre crier :

« Vive le père Moïse ! Vivent les eaux-de-vie !... »

J'en avais les larmes aux yeux. Et mes voitures qui roulaient sous les portes avec un bruit sourd, les soldats qui nous portaient les armes, la foule innombrable qui nous entourait, en appelant : « Moïse ! Hé ! Moïse ! tu vas bien? Tu n'es pas mort ? » Les éclats de rire, les gens qui me retenaient par le bras, pour m'entendre raconter la bataille, toutes ces choses me réjouissaient.

Chacun voulait parler avec moi, le maire lui-même, et je n'avais pas le temps de répondre.

Mais tout cela n'était encore rien, auprès du bonheur que je ressentis en voyant Sorlé, Zeffen et le petit Sâfel accourir de chez Frise, et se jeter tous ensemble dans mes bras, en criant :

« Il est sauvé !... Il est sauvé !... »

Ah ! Fritz, qu'est-ce que les honneurs, à côté d'un amour pareil ? Qu'est-ce que toute la gloire du monde, auprès de la joie que vous donne la vue de ceux qu'on aime ? Les autres auraient pu crier cent ans : « Vive Moïse ! » que je n'aurais seulement pas tourné la tête ; mais l'arrivée de ma famille en ce moment me produisit un effet terrible.

C'est un boulet! (Page 48.)

Je donnai mon fusil à Sâfel, et pendant que les voitures escortées par les vétérans continuaient leur chemin vers la petite place, j'entraînai Zeffen et Sorlé à travers la foule, chez le vieux Frise, et là, seuls entre nous, les embrassades recommencèrent.

Dehors les cris de joie redoublaient; on aurait dit que mes eaux-de-vie étaient à toute la ville. Mais dans la chambre, ma fille et ma femme fondaient en larmes, et je reconnaissais mon imprudence.

C'est pourquoi, bien loin de leur raconter mes dangers, je leur dis que les Cosaques s'étaient sauvés en nous voyant, et que nous n'avions eu que la peine d'atteler pour venir.

Un quart d'heure après, les cris et le tumulte ayant cessé, je ressortis, Zeffen et Sorlé au bras, le petit Sâfel devant, mon fusil sur l'épaule, et c'est ainsi que nous retournâmes chez nous, surveiller le déchargement des eaux-de-vie.

Je voulais tout mettre en ordre cette nuit même, afin de commencer à vendre double le plus tôt possible.

Quand on a couru des risques pareils, il faut en profiter; car si l'on donnait tout au prix coûtant, comme plusieurs le demandent, personne ne voudrait risquer son bien pour faire plaisir aux autres; et s'il arrivait même qu'un homme voulût se sacrifier pour tous, il passerait pour une bête, ce qu'on a vu cent fois et ce qu'on verra toujours.

Grâce à Dieu, des idées pareilles ne me sont jamais entrées dans l'esprit; j'ai toujours pensé

que le vrai commerce, c'est de faire des bénéfices autant qu'on peut, honnêtement et loyalement.

C'est la justice et le bon sens.

Comme nous tournions au coin de la halle, nos deux voitures étaient déjà dételées devant notre maison. Heitz emmenait ses chevaux en courant, pour profiter de l'ouverture des portes, et les vétérans, l'arme à volonté, remontaient la rue du quartier d'infanterie.

Il pouvait être huit heures. Zeffen et Sorlé rentrèrent se coucher, et j'envoyai Sâfel chercher le tonnelier Gros, pour décharger les tonneaux. Des quantités de monde regardaient et voulaient nous aider. Gros arriva bientôt avec ses garçons, et l'on se mit à l'ouvrage.

C'est agréable, Fritz, de voir de grosses tonnes descendre dans sa cave et de se dire : « Ces belles tonnes sont à moi ! C'est de l'esprit qui me revient à vingt sous le litre, et que je revendrai trois francs ! » Cela vous montre la beauté du commerce; mais chacun peut se figurer ce plaisir, il est inutile d'en parler.

Vers minuit, mes douze pipes étaient en bas sur le chantier, il ne me restait plus qu'à les mettre en perce.

Pendant que la foule s'en allait, je prévins Gros de revenir le lendemain m'aider à faire les coupages, et nous remontâmes bien contents de notre journée. Il referma la double porte de chêne, j'y mis le cadenas et j'allai me reposer enfin à mon tour.

Quelle satisfaction d'avoir du bien, et de sentir qu'il est au sec!

Voilà comment mes douze pipes furent sauvées.

Tu comprends, maintenant, Fritz, les inquiétudes et les peurs terribles qu'on avait en ce temps. Personne n'était plus sûr de rien, car il ne faut pas croire que j'étais le seul à vivre comme l'oiseau sur la branche : des centaines d'autres ne pouvaient plus fermer l'œil.

Il fallait voir la mine des bourgeois chaque matin, en apprenant que les Autrichiens et les Russes remplissaient l'Alsace, que les Prussiens marchaient sur Sarrebruck; ou quand on publiait les visites domiciliaires, les corvées pour murer les poternes et les oreillons de la place, l'ordre de former des compagnies de pompiers et de se débarrasser bien vite de ce qui s'allume, de remettre au gouverneur la situation de la caisse municipale et la liste des principaux contribuables, pour la fourniture des souliers, des capotes, des effets de literie, ainsi de suite!

Il fallait voir comme on se regardait!

En temps de guerre, le civil n'est plus rien, et l'on vous prendrait jusqu'à votre dernière chemise, avec un reçu du gouverneur. Les plus notables du pays passent pour des zéros, quand le gouverneur a parlé. C'est pourquoi j'ai souvent pensé que tous ceux qui demandent la guerre, à moins d'être soldats, perdent la tête, ou qu'ils sont ruinés aux trois quarts, et qu'ils espèrent se remettre dans leurs affaires, par la ruine de tout le monde. Ce n'est pas possible autrement.

Enfin, malgré ces misères, il ne fallait pas perdre de temps, et toute la journée du lendemain je ne fis que couper mes esprits. J'avais ôté ma capote, et je pompais avec un courage extraordinaire. Gros et ses garçons portaient les brocs et les vidaient dans des fûts que j'avais achetés d'avance, de sorte que le soir ces fûts étaient pleins jusqu'à la bonde, d'une bonne eau-de-vie blanche à dix-huit degrés.

J'avais aussi préparé le caramel, pour donner aux eaux-de-vie une belle couleur de vieux cognac, et quand, en tournant le robinet et levant le verre en face de la chandelle, je vis que c'était justement la bonne teinte, mes yeux en furent ravis; je m'écriai :

« Donnez de la cervoise à ceux qui sont dans l'amertume du cœur, donnez-leur du vin, afin qu'ils boivent, et qu'ils ne se souviennent plus de leurs peines! »

Le père Gros, debout près de moi, sur ses grands pieds plats, souriait doucement, et ses garçons paraissaient de bonne humeur.

Je leur remplis le verre jusqu'au bord; ils se le passèrent l'un à l'autre, et furent tout à fait réjouis.

Nous remontâmes vers cinq heures.

Ce même jour, Sâfel était allé prendre trois ouvriers, et leur avait fait transporter notre fer dans la cour, sous le hangar. On blanchissait le vieux magasin décrépit; le menuisier Desmarets posait des rayons derrière la porte en voûte, pour recevoir les bouteilles, les verres, les mesures d'étain, lorsque le temps serait venu de vendre, et son fils rassemblait déjà les planches du comptoir. Tout se faisait à la fois, comme dans un temps de grande presse, où les gens sont heureux de gagner vite une bonne somme.

Je regardais cela tout content. Zeffen, son petit enfant sur le bras, et Sorlé étaient aussi descendues. Je dis à ma femme, en lui montrant la place derrière le comptoir :

« C'est là que tu seras assise, les pieds dans de grosses pantoufles, avec une bonne palatine bien chaude sur les épaules, et que tu vendras nos eaux-de-vie. »

Elle riait d'avance.

Les voisins : l'armurier Bailly, le petit tisserand Koffel et plusieurs autres venaient aussi

regarder sans rien dire ; ils s'étonnaient de voir comme tout marchait vite.

Sur les six heures, au moment où Desmarets déposait son marteau, le sergent arriva tout joyeux. Il revenait de la cantine, et s'écria :

« Eh bien ! père Moïse, l'ouvrage avance ! mais il manque encore quelque chose à la boutique.

—Quoi donc, sergent?

—Hé ! tout est bien, seulement il faudra blinder là-haut, ou gare les obus. »

Alors je compris qu'il avait raison, et nous fûmes tous très-effrayés, excepté les voisins qui riaient de notre surprise.

« Oui, reprit le sergent, il faudra nous y mettre. »

Ces idées m'avaient ôté toute ma joie ; je voyais que nous n'étions pas au bout de nos peines !

Sorlé, Zeffen et moi, nous montâmes, pendant que Desmarets fermait la porte. Le souper était servi ; nous nous mîmes à table tout pensifs, et le petit Sâfel rapporta les clefs.

Dehors, le bruit avait cessé ; de temps en temps passait une patrouille bourgeoise.

Le sergent vint fumer sa pipe comme à l'ordinaire. Il nous expliquait les blindages, qui se font en croisant des poutres en forme de guérite, les deux côtés appuyés contre les pignons ; mais il avait beau soutenir que cela tenait comme une voûte, je ne trouvais pas la chose assez solide, et la mine de Sorlé m'avertissait qu'elle pensait comme moi.

Nous restâmes là jusque vers dix heures, puis chacun alla se coucher.

XII

C'est dans la nuit du 5 au 6 janvier, le jour de la fête des *Rois*, vers une heure du matin, que les ennemis arrivèrent sur la côte de Saverne.

Il faisait un froid terrible, les vitres sous nos persiennes étaient toutes blanches de givre. Sur le coup d'une heure je m'éveille : on battait le rappel à la caserne d'infanterie.

Tu ne te feras jamais l'idée de ce bruit dans le silence, quand tout dort.

« Entends-tu, Moïse ? me dit Sorlé tout bas.

—Oui, j'entends, » lui répondis-je, sans presque respirer.

Au bout d'une minute, quelques fenêtres s'ouvraient déjà dans notre rue, d'autres gens écoutaient aussi ; puis on entendit courir, et tout à coup crier :

« Aux armes ! aux armes ! »

Les cheveux vous en dressaient sur la tête.

Je venais de me lever et j'allumais la lampe, quand deux coups frappèrent à notre porte :

« Entrez, » dit Sorlé tremblante.

Le sergent ouvrit. Il était en tenue de marche, les guêtres aux jambes, sa longue capote grise relevée sur les côtés, le fusil sur l'épaule, le sabre et la giberne au dos :

« Père Moïse, me dit-il, recouchez-vous tranquillement : c'est le rappel du bataillon à la caserne, cela ne vous regarde pas. »

Et tout de suite nous comprîmes qu'il avait raison, car les tambours ne remontaient pas la rue deux à deux, comme pour réunir la garde nationale.

« Merci, sergent, lui dis-je.

—Dormez bien, » fit-il en descendant l'escalier.

La porte de l'allée en bas se referma. Alors les enfants, éveillés, pleuraient. Zeffen arriva, son petit Esdras sur le bras, toute pâle, en criant :

« Mon Dieu ! qu'est-ce qui se passe ?

—Ce n'est rien, Zeffen, lui dit Sorlé, ce n'est rien, mon enfant, on bat le rappel pour les soldats. »

Dans le même instant le bataillon descendait la grande rue. Nous l'entendîmes défiler jusque sur la place d'Armes, et même plus loin, vers la porte d'Allemagne.

Les fenêtres se refermèrent, Zeffen rentra dans sa chambre et je me recouchai.

Mais comment dormir après une secousse pareille ? Des milliers d'idées me traversaient l'esprit : je me représentais l'arrivée des Russes par cette nuit froide sur la côte, nos soldats qui marchaient à leur rencontre, ou qui garnissaient les remparts. Tous les blindages, les blockhaus, les batteries à l'intérieur des bastions me revenaient, et songeant que ces grands travaux avaient été faits contre les bombes et les obus, je m'écriais en moi-même :

« Avant que les autres aient démoli tous ces ouvrages, nos maisons seront écrasées et nous serons exterminés jusqu'au dernier. »

Depuis environ une demi-heure je me désolais de la sorte, songeant à tous les malheurs qui nous menaçaient, lorsqu'au loin, en dehors de la ville, du côté des Quatre-Vents, une espèce de roulement sourd, qui s'élevait et s'abaissait comme le bourdonnement d'une eau qui coule, se fit entendre. Cela redoublait de seconde en seconde. Je m'étais dressé sur le coude pour écouter, et je reconnus aussitôt une bataille bien autrement terrible que celle de Mittelbronn, car le roulement ne finissait pas, et même il semblait grandir.

« Comme on se bat, Sorlé, comme on se bat! m'écriai-je en me représentant la fureur de ces gens, qui se massacraient les uns les autres au milieu de la nuit, sans se connaître. Écoute un peu, Sorlé, écoute... si cela ne fait pas frémir!

—Oui, dit-elle. Pourvu que notre sergent ne soit pas blessé, pourvu qu'il en réchappe!

—Que l'Éternel veille sur lui, » répondis-je en sautant du lit et faisant de la lumière.

Je ne me possédais plus, je m'habillais comme un homme qui voudrait se sauver; et puis j'écoutais ce roulement épouvantable, que chaque coup de vent éloignait ou rapprochait de la ville.

Une fois habillé, j'ouvris une fenêtre pour tâcher de voir. La rue était toute noire; mais vers les remparts, au-dessus de la ligne sombre du bastion de l'Arsenal, s'étendait comme une ligne rouge.

La fumée de la poudre est rouge, à cause des coups de fusil qui la traversent et l'éclairent. On aurait dit un grand incendie. Toutes les fenêtres de la rue étaient ouvertes; on ne se voyait pas, seulement j'entendais notre voisin l'armurier dire à sa femme :

« Ça chauffe là-bas! C'est le commencement de la danse, Annette; mais il y manque encore la grosse caisse : ça viendra! »

La femme ne disait rien, et je pensais :

« Est-il possible de plaisanter sur des choses pareilles! C'est contre nature. »

Le froid était si vif, qu'après cinq ou six minutes je refermai notre fenêtre.

Sorlé se leva et fit du feu dans le poêle.

Toute la ville était en mouvement; les gens criaient, les chiens aboyaient. Sâfel, que tous ces bruits avaient réveillé, vint s'habiller dans la chambre chaude. Je regardais avec un grand attendrissement ce pauvre petit, les yeux encore endormis; et songeant qu'on allait tirer sur nous, qu'il faudrait se cacher dans les caves, et que nous risquions tous d'être tués pour des choses qui ne nous regardaient pas, et sur lesquelles on n'avait pas demandé notre avis, j'en étais indigné. Mais ce qui me désolait le plus, c'était d'entendre Zeffen dire en sanglotant, qu'il aurait mieux valu pour elle et ses enfants de rester avec Baruch à Saverne, et de mourir tous ensemble.

Alors les paroles du prophète me revenaient :

« Ta piété n'a-t-elle pas été toute ton espérance, et l'intégrité de tes vues ton attente? L'innocence va-t-elle périr? Les hommes droits seront-ils exterminés? Non, ceux qui labourent l'iniquité, ceux qui sèment l'injustice, les moissonnent! Ils périssent par le souffle de Dieu; mais toi, son serviteur, il te garantira de la mort, tu n'entreras au sépulcre que rassasié de jours, comme un monceau de gerbes s'entasse en sa saison. »

Ainsi je raffermissais mon cœur, écoutant cette grande rumeur de la foule qui s'épouvante, qui court et veut sauver ses biens.

Vers sept heures, on publia que les casemates étaient ouvertes, que chacun pouvait y porter son matelas, et qu'on devait tenir des cuves pleines d'eau, prêtes dans toutes les maisons, et laisser les puits ouverts, en cas d'incendie.

Songe, Fritz, aux idées que vous donnaient ces publications.

Plusieurs voisines, Lisbeth Dubourg, Bével Ruppert, les filles Camus et d'autres montèrent chez nous, criant :

« Nous sommes tous perdus! »

Les maris étaient allés voir à droite et à gauche, et ces femmes se pendaient au cou de Zeffen et de Sorlé, répétant :

« Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel malheur! »

J'aurais voulu les voir au diable, car, au lieu de nous consoler, elles ne faisaient qu'augmenter notre peur; mais dans ces moments les femmes se réunissent et crient toutes ensemble; on ne peut rien leur dire de raisonnable, elles aiment ces grands cris et ces gémissements.

Sur le coup de huit heures, l'armurier Bailly vint chercher sa femme; il arrivait des remparts, et me dit :

« Les Russes sont descendus en masses des Quatre-Vents jusqu'à la bascule; ils remplissent toute la plaine : des Cosaques, des Baskirs, de la canaille! Pourquoi ne tire-t-on pas dessus, des remparts? Le gouverneur trahit! »

Je lui demandai :

« Où sont nos soldats?

—En retraite! s'écria-t-il. Les blessés rentrent depuis deux heures, et nous restons là, les bras croisés! »

Sa figure osseuse frémissait de colère. Il emmena sa femme; ensuite d'autres arrivèrent encore, criant :

« L'ennemi s'avance jusqu'au bas des jardins, sur les glacis! »

Ces choses m'étonnaient.

Les femmes étaient descendues pour aller crier ailleurs, et dans ce moment un grand bruit de voiture s'entendait du côté du rempart. Je regardai par la fenêtre; un fourgon arrivait de l'arsenal, des canonniers bourgeois: le vieux Goulden, Holender, Jacob Cloutier, Barrière galopaient autour; le capitaine Jovis courait devant. Ils s'arrêtèrent à notre porte, et le capitaine cria :

« Qu'on prévienne le marchand de fer... qu'il descende ! »

Le boulanger Chanoine, brigadier de la deuxième batterie, montait déjà; j'ouvris la porte, en demandant dans l'escalier :

« Qu'est-ce qu'on me veut?

—Descends, Moïse, » me répondit Chanoine. Et je descendis.

Le capitaine Jovis, un grand sec, le front couvert de sueur malgré le froid, me demanda:

« Vous êtes Moïse, le marchand de fer?

—Oui, Monsieur.

—Ouvrez-nous votre magasin. Votre fer est en réquisition pour le service de la place. »

Il fallut donc conduire ce monde dans ma cour, sous le hangar. Le capitaine, ayant regardé, vit les taques en fonte qu'on avait l'habitude en ce temps-là de murer au fond des âtres. Chacune pesait de trente à quarante livres, et j'en vendais beaucoup dans les environs de la ville. Les vieux clous, les boulons rouillés, la ferraille de toute sorte, ne manquaient pas non plus.

« Voici notre affaire, dit-il; qu'on brise ces taques et qu'on enlève la ferraille, vivement! »

Les autres aussitôt, avec nos deux merlins, se mirent à tout casser. Quelques-uns chargeaient les morceaux de fonte dans un panier, qu'ils couraient vider au fourgon.

Le capitaine regardait sa montre et criait :

« Qu'on se dépêche! Nous avons juste dix minutes! »

Et moi, je pensais :

« Ils n'ont pas besoin de crédit, ils prennent ce qui leur convient, c'est plus commode. »

Toutes mes taques et ma ferraille furent mises en morceaux, cela faisait plus de quinze cents livres de fer.

Comme on ressortait pour courir aux remparts, Chanoine me dit en riant:

« De la fameuse mitraille, Moïse! Tu peux apprêter tes gros sous, nous viendrons les prendre demain. »

Le fourgon repartait alors à travers la foule, qui courait derrière; je suivais aussi.

Plus on approchait des remparts, plus la fusillade redoublait. Au tournant de la maison de cure, deux sentinelles arrêtèrent le monde, mais on me laissa passer, à cause de mon fer qu'on allait tirer.

Jamais tu ne pourras te représenter cette masse de gens, le bruit autour du bastion, la fumée qui passait au-dessus, le commandement des officiers d'infanterie qu'on entendait monter des glacis, les canonniers, la mèche allumée, les caissons de gargousses et les tas de boulets derrière! Non, depuis trente ans, je n'ai pas oublié ces hommes avec leurs leviers, qui reculent les pièces, pour les charger jusqu'à la gueule, ces feux de file au fond des remparts, ces volées de balles qui sifflent dans l'air, ce commandement des chefs de pièces :

« Chargez!... Refoulez!... Amorcez!... »

Quelles masses sur ces affûts hauts de sept pieds, où les canonniers étaient forcés de se dresser et d'allonger le bras pour mettre le feu! Et quelle fumée épouvantable!

Les hommes inventent des machines pareilles pour leur propre extermination, et croiraient faire beaucoup d'en sacrifier le quart pour soulager leurs semblables, pour les instruire dans l'enfance et leur donner un peu de pain dans la vieillesse. Ah! ceux qui crient contre la guerre et qui demandent des changements n'ont pas tort.

J'étais dans le coin, à gauche du bastion où descend l'escalier de la poterne, derrière le collége, entre trois ou quatre paniers d'osier pleins de terre glaise et hauts comme des cheminées. J'aurais dû rester là bien tranquille, et profiter d'un bon moment pour m'en aller; mais l'idée me prit de voir ce qui se passait au-dessous des remparts, et pendant qu'on chargeait les pièces, je grimpai jusqu'au niveau du glacis, et je me couchai à plat ventre entre deux énormes paniers, où les balles ne pouvaient entrer que par le plus grand hasard.

Si des centaines d'autres, tués dans les bastions, avaient fait comme moi, combien vivraient encore et seraient d'honnêtes pères de famille dans leurs villages!

Enfin, de cet endroit, en levant le nez, ma vue s'étendait sur toute la plaine blanche. Je voyais au-dessous le cordon du rempart, et de l'autre côté du fossé, la ligne de nos tirailleurs derrière les palanques : ils ne faisaient que déchirer la cartouche, amorcer, charger et tirer. C'est là qu'on reconnaissait la beauté de l'exercice; ils n'étaient que deux compagnies, et les feux de file se suivaient comme un roulement sans fin.

Plus loin, la route s'étendait tout droit aux Quatre-Vents. La ferme Ozillo, le cimetière, la poste aux chevaux et la ferme de Georges Mouton à droite, l'auberge de *la Roulette* et la grande allée des peupliers à gauche, tout était plein de Cosaques et d'autres gueux semblables, qui s'avançaient ventre à terre jusque dans les jardins, pour reconnaître les environs de la place. C'est ce que je pense, car de courir pour rien et de risquer d'attraper une balle, ce n'est pas naturel.

Ces gens, sur de petits chevaux, avec de grands manteaux gris, des bottes molles, des espèces de bonnets en peau de renard, à la mode des paysans de Bade, la barbe longue, la

lance sur la cuisse, un grand pistolet dans la ceinture, tourbillonnaient comme des oiseaux.

On n'avait pas encore tiré le canon sur eux, parce qu'ils se tenaient éparpillés et que cela ne valait pas le boulet; mais leurs trompettes sonnaient le ralliement du côté de la *Roulette*, et ils commençaient à se réunir derrière les bâtisses de l'auberge.

Une trentaine de nos vétérans, en retard dans l'allée du cimetière, battaient lentement en retraite. Ils faisaient quelques pas, en se dépêchant de recharger; puis ils se retournaient, épaulaient et tiraient, en recommençant aussitôt à marcher dans les haies et les broussailles, qu'on n'avait pas eu le temps de raser de ce côté.

Notre sergent était dans le nombre; je l'avais reconnu tout de suite, et je frémissais pour lui.

Chaque fois que ces vétérans avaient fait feu, les Cosaques, à cinq ou six, arrivaient comme le vent, la lance baissée; mais eux ne s'effrayaient pas, ils s'appuyaient contre un arbre et croisaient la baïonnette. D'autres vétérans arrivaient plus loin, et quand ils étaient plusieurs, les uns rechargeaient pendant que leurs camarades paraient les coups. A peine avaient-ils serré la cartouche, que les Cosaques se sauvaient à droite et à gauche, la lance en l'air. Quelques-uns se retournaient une seconde et lâchaient leur grand pistolet en arrière, comme de véritables bandits. Ensuite les nôtres se remettaient en marche vers la ville.

Ces vieux soldats, le gros shako carrément planté sur la tête, la grande capote tombant jusqu'au bas du mollet, le sabre et la giberne au dos, l'air calme au milieu de ces espèces de sauvages, rechargeant, parant et ripostant aussi tranquillement qu'ils fumaient leur pipe au corps de garde, étaient quelque chose d'admirable. Et même, après les avoir vus deux ou trois fois sortir du tourbillon, on finissait par croire que c'était facile.

Notre sergent commandait ces hommes. Je compris alors pourquoi les chefs l'aimaient tant et lui donnaient toujours raison contre les bourgeois : on n'en trouvait pas beaucoup de pareils. J'aurais bien voulu lui crier :

« Dépêchons-nous, sergent, dépêchons-nous! »

Mais ils ne se pressaient pas, ni lui ni les autres. «

Comme ils arrivaient au bas des glacis, tout à coup une grande masse de Cosaques, voyant qu'ils allaient leur échapper, accoururent au galop sur deux files, pour leur couper la retraite. C'était le moment dangereux, et tout de suite ils se réunirent en carré.

Moi, je me sentais froid dans le dos, comme si j'avais été parmi eux. Les tirailleurs, en arrière des prolonges, ne tiraient plus, sans doute par la crainte de toucher leurs camarades; nos canonniers, sur le bastion, se penchaient pour voir, et cette file de Cosaques s'allongeait toujours au tournant de la bascule.

Ils étaient plus de sept à huit cents. On les entendait crier : « Hourra! hourra! hourra! » comme des corbeaux. Plusieurs officiers en manteau vert et petite toque galopaient sur les côtés de leurs lignes, en levant le sabre. Notre pauvre sergent et ses trente hommes me paraissaient perdus; je m'écriais déjà :

« Quel chagrin le petit Sâfel et Sorlé vont avoir! »

Mais alors, comme les Cosaques se déployaient en demi-cercle à gauche de l'avancée, j'entendis nos chefs de pièce crier :

« Feu! »

Je tournai la tête : le vieux Goulden abaissait la mèche, la fusée brillait, et dans la même seconde le bastion, avec ses grands paniers de terre glaise, frissonnait jusque sur les rochers du rempart.

Je regardai vers la route : on ne voyait que des hommes et des chevaux à terre. En même temps le second coup partit, et je puis dire que j'ai vu la mitraille passer comme un coup de faux dans cette masse de cavalerie : tout se couchait et culbutait! Ceux qui vivaient une seconde avant n'étaient plus rien. On en voyait quelques-uns essayer de se relever, le reste se sauvait.

Les feux de file recommençaient; et nos canonniers, sans attendre que la fumée fût remontée, rechargèrent si vite, que les deux coups repartirent encore une fois ensemble.

Cette quantité de vieux clous, de boulons, de fonte cassée, en s'écartant à trois cents mètres près du petit pont, fit un tel carnage, que quelques jours après les Russes demandèrent un armistice pour enterrer les morts. On en trouva quatre cents répandus dans les fossés de la route.

Voilà ce que j'ai vu moi-même.

Et si tu veux connaître la place où l'on a enterré ces sauvages, tu n'as qu'à remonter l'allée du cimetière. De l'autre côté, sur la droite, dans le verger de M. Adam Ottendorf, tu verras une croix de pierre au milieu de la haie; c'est là qu'on les a tous mis dans une grande fosse, avec leurs chevaux.

Chacun peut se figurer la joie de nos canonniers en voyant ce massacre, ils levaient les écouvillons et criaient :

Vive l'Empereur!

Les soldats leur répondaient des chemins couverts, et tous ces cris montaient jusqu'au ciel.

Notre sergent, avec ses trente hommes, le fusil sur l'épaule, gagnait tranquillement les glacis. On se dépêcha de leur ouvrir la barrière; puis les deux compagnies descendirent ensemble dans les fossés et remontèrent la poterne.

Je les attendais en haut.

Quand notre sergent parut, je le pris par le bras en criant :

« Ah! sergent, que je suis heureux de vous voir hors de danger!

J'aurais voulu l'embrasser. Il riait et me serrait la main.

« Vous avez donc vu l'engagement, père Moïse? me dit-il en clignant des yeux d'un air malin. Nous leur avons montré de quel bois la 5e se chauffe!

—Oh! oui... oui! vous m'avez fait trembler.

—Bah! dit-il, vous en verrez bien d'autres; c'est une petite affaire. »

Les deux compagnies se reformaient alors contre le mur du chemin de ronde, et toute la ville criait :

Vive l'Empereur!

On descendit la rue des Remparts au milieu de la foule. J'étais près de notre sergent.

Dans le moment où le détachement tournait notre coin, Sorlé, Zeffen et Sâfel, aux fenêtres, se mirent à crier :

Vivent les vétérans! Vive la 5e!

Le sergent les aperçut et leur fit un petit signe de tête, pendant que j'entrais en lui disant :

« Sergent, n'oubliez pas votre verre de kirschenwasser!

—Soyez tranquille, père Moïse, » répondit-il.

Le détachement alla rompre les rangs sur la place d'Armes, comme à l'ordinaire, et je montai chez nous quatre à quatre. A peine en haut dans notre chambre, Zeffen, Sorlé et Sâfel m'embrassaient comme si j'étais revenu de la guerre; le petit David s'attachait à ma jambe, et tous me demandaient des nouvelles.

Il fallut leur raconter l'attaque, la mitraille, la déroute des Cosaques. Mais la table était servie, je n'avais pas encore déjeuné, et je leur dis :

« Asseyons-nous. Tout à l'heure vous saurez le reste. Laissez-moi reprendre haleine. »

Au même instant le sergent entrait tout joyeux et posait sa crosse à terre. Nous allions à sa rencontre, quand nous vîmes une touffe de poils roux au bout de sa baïonnette, ce qui nous fit frémir.

« Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous avez là? » lui dit Zeffen en se couvrant la figure.

Il ne savait rien, et regarda tout surpris.

« Ça, dit-il, c'est la barbe d'un Cosaque que j'ai touché en passant... ce n'est pas grand'-chose. »

Et tout de suite il sortit poser le fusil dans sa chambre; mais nous frémissions tous, et Zeffen ne pouvait pas se remettre. Quand le sergent revint, elle était encore assise dans le fauteuil, les deux mains sur la figure.

« Ah! madame Zeffen, dit-il d'un air désolé, vous allez m'avoir en horreur maintenant! »

Je pensais aussi qu'il ferait peur à Zeffen, mais toutes les femmes aiment ces gens qui risquent leur vie à tort et à travers; j'ai vu cela cent fois! et Zeffen, souriant, lui répondit :

« Non, sergent, non, ces Cosaques devaient rester chez eux, ils font notre malheur!... Vous nous défendez!... nous vous aimons tous bien. »

Je l'engageai tellement à déjeuner avec nous, qu'il finit par ouvrir une fenêtre, en criant à des soldats qui passaient, de prévenir à la cantine que le sergent Trubert ne viendrait pas déjeuner.

Ensuite, le calme étant rétabli, tout le monde s'assit à table. Sorlé descendit chercher une bouteille de bon vin et nous déjeunâmes.

Nous prîmes aussi le café, et c'est Zeffen qui voulut le verser elle-même à notre sergent. Il était dans la joie et disait :

« Madame Zeffen, vous me comblez! »

Elle riait. Nous n'avions jamais été plus heureux.

Au kirschenwasser, le sergent se mit à nous raconter l'attaque de la nuit : la manière dont les Wurtembergeois s'étaient postés à la Roulette, comme il avait fallu les dénicher en enfonçant les deux grandes portes cochères, l'arrivée des Cosaques au petit jour, et le déploiement des deux compagnies en tirailleurs.

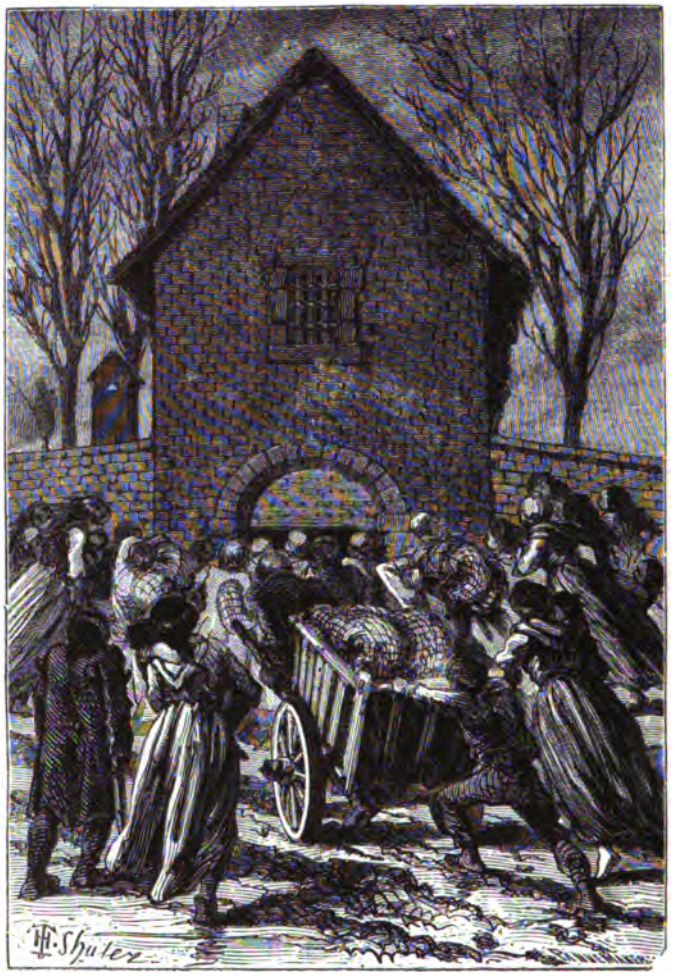
Il racontait ces choses si bien, qu'on aurait cru les voir. Mais vers onze heures, comme je prenais la bouteille pour lui verser encore un petit verre, il s'essuya les moustaches, et me dit en se levant :

« Non, père Moïse! ce n'est pas tout de se goberger comme des chanoines; demain ou après, les obus vont venir, il est temps d'aller blinder le grenier. »

Ces paroles nous rendirent tous graves.

« Voyons, dit-il, j'ai rencontré dans votre cour de grandes bûches qui n'ont pas été sciées, et trois ou quatre grosses poutres contre le mur. Est-ce que nous sommes de force à les monter nous deux? Essayons! »

Aussitôt il voulut ôter sa capote; mais



Elles s'avançaient en silence au milieu de cette grande désolation. (Page 51.)

comme les poutres étaient très-lourdes, je lui dis d'attendre, et je courus chercher les deux frères Carabin : Nicolas, qu'on appelait le *Lévrier*, et Mathis, le scieur de long. Ils arrivèrent à l'instant, et ces deux hommes, habitués aux gros ouvrages, montèrent le bois. Ils avaient apporté leurs scies et leurs haches ; le sergent leur fit scier les poutres, pour les croiser dans le haut, en forme de guérite. Il travaillait lui-même comme un vrai charpentier. Sorlé, Zeffen et moi nous regardions. Comme cela durait depuis longtemps, ma femme et ma fille descendirent préparer le souper, et je descendis avec elles chercher une lanterne, pour éclairer les travailleurs.

« Je remontais tranquillement sans penser à rien, quand tout à coup un bruit terrible, une espèce de ronflement épouvantable rasa le toit et me fit presque tomber la lanterne de la main.

Les deux Carabin se regardaient tout pâles, et le sergent dit :

« C'est un boulet ! »

A la même seconde, le grand bruit du canon au loin s'entendait dans la nuit.

Alors je sentis un terrible mouvement dans mon ventre, et je pensai :

« Puisqu'il vient de passer un boulet, il peut en passer deux, trois, quatre !... »

Je n'avais plus de force.

Les deux Carabin pensaient sans doute la même chose, car ils prirent tout de suite leurs vestes accrochées au pignon, pour s'en aller.

« Attendez donc ! disait le sergent, ce n'est

C'était contre nature d'envoyer des chefs de famille rôder dehors (p. 53).

rien !... Continuons... L'ouvrage avance... dans une heure tout sera fini. »

Mais l'aîné des Carabin s'écria :

« Faites ce que vous voudrez ! Moi, je ne reste pas ici... Je suis père de famille ! »

Et comme il parlait, un second boulet, plus effrayant que le premier, se mit à ronfler sur le toit, et cinq ou six secondes après on entendit le coup.

Une chose étonnante, c'est que les Russes tiraient de la lisière du Bois-de-Chênes, à plus d'une bonne demi-heure, et qu'on voyait l'éclair rouge passer devant nos deux lucarnes, et même sous les tuiles.

Le sergent voulut encore nous retenir, disant :

« Jamais un boulet ne passe où le premier a passé; nous sommes dans un bon endroit, puisqu'il a rasé le toit. Allons... à l'œuvre ! »

C'était plus fort que nous !...

Je posai la lanterne sur le plancher, et je descendis, les cuisses comme cassées par le milieu ; j'aurais voulu m'asseoir à chaque marche.

Dehors on criait déjà comme le matin, et d'une manière plus épouvantable. Les cheminées tombaient ; beaucoup de femmes couraient aux casemates, mais je n'y faisais pas attention, à cause de ma propre frayeur.

Les deux Carabin étaient partis, plus pâles que des morts.

Toute cette nuit je fus malade. Sorlé et Zeffen n'étaient pas non plus tranquilles. Le sergent continua seul de poser les bûches et

de les affermir. Vers minuit, il descendit et me dit :

« Père Moïse, le toit est blindé, mais vos deux hommes sont des poltrons, ils m'ont laissé seul. »

Je le remerciai, en lui disant que nous étions tous malades, et que, pour moi, je n'avais jamais rien senti de pareil. Il riait :

« Je sais ce que c'est, faisait-il, les conscrits ont toujours cela quand ils entendent ronfler le premier boulet ; mais ça passe vite... il ne faut qu'un peu d'habitude. »

Ensuite il alla se coucher, et tout le monde à la maison dormit, excepté moi.

Cette nuit-là, les Russes, à partir de dix heures, ne tirèrent plus ; ils avaient seulement essayé une ou deux pièces volantes, pour nous prévenir de ce qu'ils nous réservaient.

Tout cela, Fritz, n'était que le commencement du blocus ; tu vas voir maintenant les misères qu'il nous a fallu supporter durant trois mois.

XIII

Le lendemain, malgré les coups de canon de la nuit, la joie était dans la ville. Une quantité de gens qui revenaient des remparts vers sept heures descendaient notre rue en criant :

« Ils sont partis ! On ne voit plus un seul Cosaque du côté des Quatre-Vents, ni derrière les Barraques du Bois-de-Chênes. *Vive l'Empereur !* »

Tout le monde courait aux bastions.

J'avais ouvert une de nos fenêtres, et je me penchais dehors en bonnet de nuit. Il faisait un temps d'hiver très-humide, la neige glissait des toits, et celle de la rue fondait dans la boue. Sorlé, qui retournait notre lit, me criait :

« Ferme donc la fenêtre, Moïse ! nous allons attraper un courant d'air. »

Mais je ne l'écoutais pas, je riais en pensant :

« Les gueux en ont assez de mes vieilles taques et de mes clous rouillés ; ils ont reconnu que cela va loin, l'expérience est une bonne chose ! »

Je serais resté là jusqu'au soir, pour entendre les voisins causer de la débâcle des Russes, et ceux qui revenaient des remparts crier qu'on n'en voyait plus un seul dans les environs. Plusieurs disaient qu'ils pourraient revenir, mais cela me paraissait contraire au bon sens. Il était clair que la mauvaise race ne quitterait pas le pays tout de suite, qu'elle pillerait encore longtemps les villages et se gobergerait chez les paysans ; mais de croire que les officiers exciteraient leurs hommes à nous enlever, et que les soldats seraient assez bêtes pour leur obéir, voilà ce qui ne pouvait m'entrer dans la tête.

Enfin Zeffen étant venue dans notre chambre habiller les enfants, je refermai la fenêtre. Un bon feu bourdonnait dans le poêle. Sorlé préparait notre déjeuner, Zeffen lavait son petit Esdras au-dessus d'une cuvette d'eau tiède ; elle disait :

« Ah ! maintenant, si j'avais des nouvelles de Baruch, tout serait bien. »

Le petit David jouait sur le plancher avec Sâfel, et moi, je remerciais le Seigneur de nous avoir débarrassés des vauriens.

Pendant le déjeuner, je dis à ma femme :

« Tout a bien été ! Nous allons être enfermés quelque temps, jusqu'à ce que l'Empereur ait remporté la victoire ; mais on ne tirera plus sur nous, on se contentera de nous bloquer ; le pain, le vin, la viande, les eaux-de-vie deviendront plus chers. C'est le bon moment pour nous de vendre ; autrement il pourrait nous arriver comme à ceux de Samarie, lorsque Ben-Haddad assiégeait leur ville : il y eut une grande famine, la tête d'une âne se vendait jusqu'à quatre-vingts pièces d'argent, et la quatrième partie d'un kad de fiente de pigeon, cinq pièces. C'était un bon prix ; malgré cela les marchands attendaient encore, lorsqu'un grand bruit de chariots, de chevaux et d'armée venu du ciel fit sauver les Syriens avec Ben-Haddad ; et le peuple ayant pillé leur camp, le sac de fine farine ne valut plus qu'un sicle, et les deux sacs d'orge un sicle. Tâchons donc de vendre quand les choses ont un prix raisonnable ; il faut s'y prendre de bonne heure. »

Sorlé m'approuvait, de sorte qu'après le déjeuner je descendis à la cave continuer mes coupages.

Beaucoup d'ouvriers s'étaient remis au travail ; le marteau de Klipfel résonnait sur son enclume, Chanoine remettait des petits pains dans les grilles de ses fenêtres, et le pharmacien Tribolin des bouteilles d'eau rouge et d'eau bleue derrière ses vitres.

La confiance revenait partout. Les canonniers bourgeois avaient ôté leurs uniformes, et les menuisiers étaient aussi revenus finir notre comptoir ; le bruit de la scie et du rabot remplissait la maison.

Chacun était content de se remettre à ses affaires, car la guerre ne rapporte que des coups ; plus elle finit vite, mieux cela vaut.

Moi, d'en bas, en portant mes brocs d'une tonne à l'autre, je voyais les passants s'arrêter devant notre vieux magasin, et je les entendais se dire entre eux :

« Moïse va faire ses choux gras avec les

eaux-de-vie. Ces gueux de juifs ont tous le nez fin ; pendant que nous vendions le mois dernier, il achetait ; maintenant que nous sommes enfermés, il va revendre au prix qu'il voudra. »

Tu penses si cela me faisait plaisir ! Le plus grand bonheur d'un homme, c'est de réussir dans son commerce ; chacun est forcé de dire :

« Celui-là n'a pas d'armée, ni de généraux, ni de canons, il n'a que son esprit, comme tout le monde ; quand il gagne, c'est à lui-même qu'il le doit, et non pas au courage des autres. Et puis, il ne ruine personne, il ne pille pas, il ne vole pas, il ne tue pas ; au lieu qu'à la guerre, le plus fort écrase le plus faible, et souvent le plus honnête. »

Je travaillais donc avec un grand courage, et j'aurais continué jusqu'à la nuit, si le petit Sâfel n'était venu m'appeler pour dîner. J'avais bon appétit, et je remontais l'escalier, bien content d'aller m'asseoir à table, au milieu de mes enfants, lorsque le rappel se mit à battre sur la place d'Armes, devant l'hôtel de ville. En temps de blocus, le conseil de guerre est toujours à la mairie, pour juger ceux qui ne répondent pas à l'appel. Plusieurs voisins sortaient déjà de chez eux, le fusil sur l'épaule. Il fallut monter bien vite, avaler un peu de soupe, un morceau de viande et un verre de vin.

J'étais tout pâle. Sorlé, Zeffen et les enfants ne disaient rien. Le rappel continuait, il descendait la grande rue, et finit par s'arrêter devant notre maison, sur la petite place. Alors je courus mettre ma giberne et prendre mon fusil.

« Ah ! disait Sorlé, nous croyions déjà être tranquilles, et maintenant tout recommence. »

Et Zeffen, qui s'était tue, fondit en larmes.

Au même instant, le vieux *rebbe*[1] Heymann, son bonnet de peau de martre tiré sur la nuque, arriva disant :

« Au nom du ciel, que les femmes et les enfants se sauvent dans les casemates. Un parlementaire est arrivé, qui menace de brûler toute la ville, si l'on n'ouvre pas les portes. Sauvez-vous, Sorlé !... Zeffen, sauvez-vous !... »

Représente-toi les cris des femmes, lorsqu'elles entendirent cela ; moi-même les cheveux m'en dressaient sur la tête, et je m'écriai :

« Les gueux n'ont pas de honte ! Ils n'ont pitié ni des femmes ni des enfants ! Que la malédiction du ciel retombe sur eux ! »

Zeffen se jeta dans mes bras. Je ne savais plus que faire.

Le vieux *rebbe* dit encore :

« Ces gens font chez nous ce que les nôtres ont fait chez eux ! Ainsi s'accomplissent les paroles de l'Eternel : « Tu seras traité comme tu « as traité ton frère ! » Mais il faut se sauver bien vite. »

En bas, le rappel venait de cesser, mes genoux tremblaient. Sorlé, qui ne perdait jamais courage, me dit :

« Moïse, cours sur la place, dépêche-toi, on pourrait te mettre en prison. »

C'était une femme pleine de raison, elle me poussait par les épaules, et, malgré les larmes de Zeffen, je descendis en criant :

« *Rebbe*, ma confiance est en vous... Sauvez-les ! »

Je ne voyais plus clair, je traversais les tas de neige, comme un malheureux, courant à l'hôtel de ville, où la garde nationale se trouvait déjà réunie. J'arrivai juste pour répondre à l'appel, et chacun peut se figurer dans quel trouble, car Zeffen, Sorlé, Sâfel et les petits enfants abandonnés étaient en quelque sorte devant mes yeux !

Les autres n'avaient pas l'air trop contents non plus : tous songeaient à leurs familles.

Notre gouverneur Moulin, le lieutenant-colonel Brancion, les capitaines Renvoyé, Vigneron, Grébillet, seuls, avec leurs grands chapeaux de travers, ne s'inquiétaient de rien. Ils auraient tout fait massacrer et brûler pour l'Empereur. Le gouverneur disait même en riant qu'il rendrait la ville, quand les obus allumeraient son mouchoir de poche. Juge, d'après cela, du bon sens d'un être pareil !

Enfin ils nous passèrent en revue, pendant que les vieillards, les infirmes, les femmes et les enfants, par bandes, traversaient la place pour aller aux casemates.

C'est là que je vis passer notre petite charrette à bras, avec les couvertures et les matelas roulés dessus. Le vieux *rebbe* était dans le brancard, Sâfel poussait derrière. Sorlé portait David, Zeffen Esdras. Elles marchaient dans la boue, les cheveux défaits comme lorsqu'on se sauve d'un incendie ; mais elles ne disaient rien et s'avançaient en silence au milieu de cette grande désolation.

J'aurais donné ma vie pour aller à leur secours, et il fallait rester en rang. Ah ! les vieillards de mon temps ont vu des choses terribles ; combien de fois ont-ils pensé : Heureux celui qui vit seul dans ce monde, il ne souffre que pour lui-même, il ne voit point pleurer et gémir ceux qu'il aime, sans pouvoir les consoler !

Aussitôt après la revue, on détacha les canonniers bourgeois aux poudrières, pour approvisionner les pièces, les pompiers à la

1. Rabbin.

vieille halle, pour sortir les pompes et nous autres, avec un demi-bataillon du 6e léger, aux corps de garde de la place, pour former les postes et fournir les patrouilles.

Les deux autres bataillons étaient déjà partis aux avant-postes de Trois-Maisons, de la Fontaine-du-Château, des blockhaus, des demi-lunes, de la ferme Ozillo et des Maisons-Rouges, hors de la ville.

Notre poste à la mairie était de trente-deux hommes : seize de la ligne en bas, commandés par le lieutenant Schnindret ; seize de la garde nationale en haut, commandés par Desplaces Jacob. Le logement de Burrhus nous servait de corps de garde. C'était une grande salle avec des madriers de six pouces, et des poutres comme on n'en trouve plus aujourd'hui dans nos forêts. Un gros poële de fonte, rond, posé sur une dalle de quatre pieds carrés, tenait le coin à gauche près de la porte ; les tuyaux en zigzag entraient dans la cheminée à droite, des tas de bûches remplissaient le fond.

Il me semble encore être dans cette salle ; l'eau de neige, qu'on secouait en entrant, coulait sur le plancher. Je n'ai jamais vu de jour plus triste que celui-là non-seulement parce que les bombes et les boulets pouvaient pleuvoir sur nous d'une minute à l'autre et mettre tout en feu, mais à cause de la neige fondante et de la boue, à cause de l'humidité qui vous entrait jusque dans les os, et des ordres du sergent, qui ne faisait que crier :

« Un tel et un tel, en route !

— Un tel, en avant, c'est ton tour ! » etc.

Et puis les farces, les plaisanteries de ce tas de couvreurs, de savetiers, de plâtriers, avec leurs blouses rapiécées, leurs souliers éculés, leur morceau de casquette sans visière, assis en cercle autour du fourneau, les guenilles collées sur les reins, qui vous tutoyaient comme des gueux de leur espèce, criant : « Moïse, passe-moi la cruche ! — Moïse, donne-moi du feu ! — Ah ! gueux de juifs, quand on risque sa peau pour conserver leurs biens, ils font encore les fiers ! Ah ! les fainéants ! » Et ils se clignaient de l'œil l'un à l'autre, en se poussant du coude, ils se faisaient des grimaces de côté. Plusieurs auraient même voulu m'envoyer leur chercher du tabac à mon compte !... Enfin toutes les avanies qu'un honnête homme peut supporter avec de la racaille ! Oui... voilà ce qui me dégoûte encore quand j'y pense.

Dans ce corps de garde, où l'on brûlait des bûches entières comme de la paille, les vieilles guenilles qui rentraient trempées, en se mettant à fumer, ne sentaient pas bon. A chaque instant j'étais forcé de sortir sur la petite plateforme, derrière la halle, pour respirer, et l'eau froide que le vent chassait des gouttières me faisait rentrer aussitôt.

Plus tard, en me rappelant tout cela, j'ai pensé que, sans ces misères, l'idée de Sorlé, de Zeffen et des petits enfants enfermés dans une cave m'aurait crevé le cœur, et que ces ennuis m'empêchèrent de devenir fou.

Cela dura jusqu'au soir. On ne faisait qu'entrer et sortir, s'asseoir, fumer des pipes, puis se remettre à battre le pavé sous la pluie, ou rester en faction des heures entières à l'entrée des poternes.

Vers neuf heures, comme tout était devenu sombre dehors et qu'on n'entendait plus que le passage des patrouilles, les cris des sentinelles sur les remparts : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » et le roulement des pas de nos rondes remontant ou descendant le grand escalier de bois de la mairie, tout à coup l'idée me vint que les Russes nous avaient seulement menacés pour nous faire peur, mais que tout cela ne signifiait rien et que la nuit s'écoulerait sans obus.

Pour bien me mettre avec les gens, j'avais demandé à Monborne la permission d'aller chercher une cruche d'eau-de-vie, et tout de suite il me l'avait donnée. J'avais profité de l'occasion pour casser une croûte et pour boire un verre de vin à la maison. Ensuite j'étais revenu, et tous les hommes du poste m'avaient fait bonne mine ; ils se passaient la cruche de l'un à l'autre, en disant que mon eau-de-vie était très-bonne, et que le sergent me donnerait la permission d'aller la remplir quand je voudrais. — Monborne répondait :

« Oui, puisque c'est Moïse, il aura la permission, mais pas un autre. »

Enfin, nous étions là tout à fait bien ensemble, et pas un ne pensait au bombardement, quand un éclair rouge s'étendit sur les hautes fenêtres de la salle ; tous nos hommes se retournèrent, et, quelques secondes après, l'obusier gronda sur la côte de Bigelberg. En même temps un second, puis un troisième éclair passèrent à la file dans la grande salle sombre, en nous découvrant la ligne des maisons en face.

Tu ne peux pas te faire une idée de ces premières lueurs dans la nuit, Fritz ! Le caporal Winter, un ancien soldat, qui faisait le métier de râper du tabac pour Tribou, se baissa tranquillement et dit en allumant sa pipe :

« Ça, c'est le commencement de la danse. »

Et presque aussitôt on entendait un obus éclater à droite, dans le quartier d'infanterie ; un autre à gauche, dans la maison Piplinger, sur la place ; un autre près de chez nous, dans la maison Hemmerlé.

Quand on pense à cela, même au bout de trente ans, on ne peut s'empêcher de frémir.

Toutes les femmes étaient aux casemates, excepté quelques vieilles servantes qui n'avaient pas voulu quitter leur cuisine, et qui criaient d'une voix traînante :

« Au secours ! Au feu ! »

Chacun alors voyait clairement que nous étions perdus ; les anciens soldats seuls, courbés sur leur banc autour du fourneau, la pipe à la bouche, avaient l'air de ne pas s'inquiéter, comme des gens qui n'ont rien à perdre.

Le pire, c'est que dans le moment où les canons de l'arsenal et de la poudrière commençaient à répondre aux Russes, et que toutes les vitres de la vieille bâtisse en grelotaient, le sergent Monborne se mit à crier :

« Somme, Chevreux, Moïse, Dubourg, en route ! »

Envoyer des pères de famille rôder dehors, à travers la boue, quand on risque de recevoir des éclats d'obus, des tuiles et des cheminées entières sur le dos, à chaque pas, c'est en quelque sorte contre nature ; rien que de l'entendre, je sentis une indignation extraordinaire.

Somme et le gros aubergiste Chevreux se retournèrent aussi pleins d'indignation ; ils auraient voulu crier :

« C'est abominable ! »

Mais ce gueux de Monborne était sergent, on n'osait lui répondre, ni même le regarder de travers ; et comme le caporal de ronde Winter avait déjà décroché son fusil, et qu'il nous faisait signe d'avancer, chacun prit les armes et le suivit.

C'est en descendant l'escalier de la mairie, qu'il aurait fallu voir la lumière rouge entrer coup sur coup dans tous les recoins, sous les marches et les chevrons vermoulus, c'est alors qu'il aurait fallu entendre gronder nos pièces de vingt-quatre ; le vieux nid à rats en tremblait jusque dans ses fondations, on aurait cru que tout allait tomber ensemble. Et sous la voûte, en bas, du côté de la place d'Armes, cette lumière qui s'étendait depuis les tas de neige jusqu'au haut des toits, qui vous montrait les pavés luisants, les flaques d'eau, les cheminées, les lucarnes, et tout au fond de la rue la caserne de cavalerie, la sentinelle dans sa guérite, près de la grande porte : Quel spectacle : C'est alors qu'on pensait :

« Tout est fini !... tout est perdu !... »

Deux obus passaient en même temps sur la ville, ce sont les premiers que j'aie vus ; ils allaient si lentement, qu'on pouvait les suivre dans le ciel sombre ; tous les deux tombèrent dans les fossés derrière l'hôpital. La charge était trop forte, heureusement pour nous.

Je ne disais rien, ni les autres non plus, chacun réfléchissait ; les cris : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » qui se répondaient d'un bastion à l'autre tout autour de la place, nous prévenaient du danger terrible que nous courions.

Le caporal Winter, avec sa vieille blouse déteinte et son bonnet de coton crasseux, les épaules penchées, le fusil en bandoulière, un bout de pipe entre les dents, et le falot plein de suif ballotant au bout de son bras, marchait devant nous, en criant :

« Attention aux éclats d'obus..... Qu'on se jette à plat ventre..... Vous m'entendez ? »

J'ai toujours pensé que cette espèce de vétéran détestait les bourgeois, et qu'il disait cela pour augmenter notre peur.

Un peu plus loin, à l'entrée du cul-de-sac où demeurait Cloutier, il fit halte.

« Avancez ! » criait-il, — car nous marchions à la file sans nous voir ; et quand nous fûmes près de lui, il nous dit : « Ah ça ! vous autres, tâchez d'emboîter le pas ! Notre patrouille est pour empêcher le feu de se déclarer quelque part ; aussitôt qu'on verra rouler un obus, Moïse courra dessus arracher la mèche ! »

En même temps, il éclata de rire tellement, que la colère me prit :

« Je ne suis pas venu pour qu'on se moque de moi, lui dis-je ; si l'on me prend pour une bête, je jette là mon fusil et ma giberne, et je m'en vais aux casemates !

Alors il se mit à rire plus fort, en s'écriant :

« Moïse, conserve le respect de tes chefs, ou gare le conseil de guerre ! »

Les autres auraient bien voulu rire aussi, mais les éclairs recommençaient, ils descendaient la rue du Rempart, et poussaient l'air devant eux, comme des coups de vent : les pièces du bastion de l'arsenal venaient de tirer. En même temps un obus éclatait dans la rue des Capucins ; la cheminée et la moitié du toit de Spick descendaient dans la rue avec un fracas épouvantable.

« Allons, en route ! » cria Winter.

Tout le monde était redevenu grave. Nous suivions le falot vers la porte de France. Derrière nous, dans la rue des Capucins, un chien poussait des cris qui ne finissaient plus. De temps en temps Winter s'arrêtait ; nous écoutions tous, rien ne bougeait, on n'entendait plus que ce chien et les cris : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » La ville semblait comme morte.

Nous aurions dû rentrer au corps de garde, car on ne pouvait rien voir ; malgré cela le falot descendait toujours du côté de la porte,

en ballotant au-dessus de la rigole : Winter avait trop bu d'eau-de-vie !

Chevreux disait :

« Notre présence est inutile dans cette rue ; nous ne pouvons pas empêcher les boulets de passer. »

Mais le caporal criait toujours :

« Viendrez-vous ? »

Et nous étions forcés d'obéir.

En face des écuries de Genodet, où commençaient les anciens greniers à foin de la gendarmerie, tournait une ruelle à gauche, du côté de l'hôpital. Elle était pleine de fumiers et de trous à purin, c'était un véritable conduit. Eh bien ! Ce gueux de Winter s'avançait là-dedans ; et comme sans le falot on ne voyait pas à ses pieds, il fallait le suivre. Nous avancions donc à tâtons, les toits des hangars au-dessus de nous, en longeant les murs décrépits. On aurait cru que nous ne sortirions jamais de ce boyau, quand près de l'hôpital, au milieu des grands carrés de fumier qu'on avait l'habitude d'entasser contre la grille de l'égout, nous revîmes clair.

La nuit nous paraissait alors moins sombre, le toit de la porte de France et la ligne des fortifications se découpaient en noir sur le ciel ; et presque aussitôt je vis une figure se glisser entre les arbres, au haut du rempart. C'était un soldat penché, les mains presque à terre. On ne tirait pas de ce côté, les éclairs venaient de loin par dessus les toits, et ne descendaient pas au fond des rues.

J'arrêtai Winter par le bras, en lui montrant cet homme, et tout de suite il cacha notre falot sous sa blouse. Le soldat, qui nous tournait le dos, s'était redressé ; il regardait et semblait écouter. Cela dura bien deux ou trois minutes ; ensuite il passa par dessus la rampe au coin du bastion, et nous entendîmes quelque chose râcler le mur du rempart.

Aussitôt Winter se mit à courir en criant :

« Un déserteur !... A la poterne !... »

On parlait déjà de déserteurs qui se laissaient glisser dans les fossés, au moyen de leur baïonnette. Nous courions tous. La sentinelle nous criait :

« Qui vive ? »

Winter répondit :

« Patrouille bourgeoise. »

Il s'avança, donna le mot d'ordre, et nous descendîmes l'escalier de la poterne, comme des furieux.

En bas, au pied des grands bastions bâtis sur le rocher, nous ne vîmes plus rien que la neige, les grosses pierres noires, et les broussailles couvertes de givre. Le déserteur n'avait qu'à se tenir tranquille sous les buissons, notre falot, qui ne faisait que son étoile de quinze à vingt pas dans ces fossés à perte de vue, se serait promené jusqu'au matin sans le découvrir, et même nous aurions fini par croire qu'il s'était sauvé. Malheureusement pour lui, la peur le poussait, et de loin nous le vîmes courir à l'escalier qui monte aux chemins couverts. Il allait comme le vent ; Winter criait : « Halte ! ou je tire ! » mais il ne s'arrêtait pas, et tous ensemble nous courions sur ses traces, criant :

« Arrête !.... arrête !... »

Winter m'avait donné le falot pour courir plus vite ; je suivais de loin en pensant :

« Moïse, si cet homme est pris, tu seras cause de sa mort. »

J'aurais bien voulu souffler le falot ; mais si Winter m'avait vu, il aurait été capable de m'assommer d'un coup de crosse. Depuis longtemps il espérait la croix, et pensait toujours qu'il pourrait l'avoir avec la pension.

Le déserteur courait donc à l'escalier. Tout à coup il s'aperçut qu'on avait retiré l'échelle qui monte au niveau des huit premières marches, et s'arrêta stupéfait !... Nous approchions... il nous entendit, et se remit à courir plus vite, à droite, du côté de la demi-lune. Le pauvre diable roulait par-dessus les tas de neige ; Winter l'ajustait chaque fois en criant :

« Halte ! Rends-toi ! »

Mais il se relevait et recommençait à courir.

Derrière l'avancée, sous le pont-levis, on croyait l'avoir perdu ; le caporal me criait : « Approche donc, mille tonnerres ! » quand nous le vîmes appuyé contre le mur, pâle comme la mort ; Winter alors lui mit la main sur le collet et dit :

« Je te tiens ! »

Ensuite il lui arracha une épaulette en criant :

« Tu n'es pas digne de porter ça !... Allons !.. avance ! »

Il l'entraîna hors de son coin, leva le falot en face de sa figure, et nous vîmes un beau garçon de dix-huit à dix-neuf ans, grand, mince, avec de toutes petites moustaches blondes et des yeux bleus.

En le voyant là si pâle, le poing de Winter sur la gorge, je me représentai le père et la mère de ce malheureux ; mon cœur se serra, je ne pus m'empêcher de dire :

« Allons, Winter, c'est un enfant... un véritable enfant... il ne recommencera plus !... »

Mais Winter, qui croyait déjà tenir la croix, se retourna furieux en me criant :

« Dis donc, toi, juif, tâche de te taire, ou je te passe ma baïonnette dans le ventre ! »

Et je pensai :

« Canaille ! que ne fait-on pas, pour avaler

des petits verres jusqu'à la fin de ses jours? »

J'avais de l'horreur pour cet homme : il y a des bêtes féroces dans la race humaine!

Chevreux, Somme et Dubourg ne disaient rien.

Winter se mit donc en marche du côté de la poterne, la main sur le collet du déserteur.

« S'il s'arrête, criait-il, donnez-lui des coups de crosse dans le dos. Ah! brigand, tu désertes en face de l'ennemi... Ton affaire est claire; mardi prochain, tu dormiras sous le gazon de la demi-lune... Avanceras-tu?... Donnez-lui donc des coups de crosse, fainéants! »

Ce qui me faisait le plus de peine, c'était d'entendre les grands soupirs du malheureux; il soupirait tellement, à cause de l'épouvante d'être pris et de savoir qu'il serait fusillé, qu'on l'entendait à quinze pas; la sueur m'en coulait sur le front. Et puis de temps en temps il se tournait, et me regardait avec de grands yeux que je n'oublierai jamais, comme pour me dire :

« Sauvez-moi! »

Si j'avais été seul avec Dubourg et Chevreux, nous l'aurions relâché? mais Winter l'aurait plutôt massacré.

C'est ainsi que nous arrivâmes au bas de la poterne. On fit passer le déserteur devant. En haut, un sergent, avec quatre hommes du poste voisin, était déjà là, qui nous attendait.

« Qu'est-ce que c'est? demanda le sergent.

— Un déserteur, » répondit Winter.

Le sergent, — un vieux, — regarda et dit :

« Menez-le au poste.

—Non, répondit Winter, il va venir avec nous au poste de la place.

—Je vais vous donner deux hommes de renfort, dit le sergent.

—Nous n'en avons pas besoin, répondit Winter brusquement; nous l'avons pris tout seuls, et nous sommes assez forts pour le garder. »

Alors le sergent vit que nous aurions seuls la gloire, et ne répondit plus rien.

Nous repartîmes l'arme au bras; le prisonnier, tout déchiré et sans shako, marchait au milieu de nous.

Bientôt nous arrivâmes sur la petite place; il ne restait plus qu'à traverser la vieille halle pour entrer au corps de garde. Le canon de l'arsenal tonnait toujours; comme nous allions sortir de la halle, un de ses éclairs remplit la voûte en face; le prisonnier vit la porte du cachot, à gauche, avec ses grosses serrures, et cette vue lui donna des forces terribles : il s'arracha le collet, et se rejeta sur nous, les deux bras écartés en arrière.

Winter avait été presque renversé, mais ensuite il se précipita sur le déserteur en criant :

« Ah! brigand! tu veux te sauver! »

Nous ne voyions plus rien, le falot roulait à terre. Chevreux criait :

« A la garde! à la garde!... »

Tout cela ne dura pas même une minute, et la moitié du poste d'infanterie arrivait déjà, sous les armes. Nous revîmes alors le prisonnier, assis au bord de la rampe, entre les piliers; le sang lui coulait de la bouche; il n'avait plus que la moitié de sa veste, et se penchait en tremblant des pieds à la tête.

Winter le tenait par la nuque, et dit au lieutenant Schnindret, qui regardait :

« Un déserteur, lieutenant; il a voulu s'échapper deux fois, mais Winter était là.

— C'est bon, répondit le lieutenant, qu'on cherche le geôlier. »

Deux soldats s'éloignèrent. Plusieurs de nos camarades de la garde nationale étaient descendus; personne ne disait rien. Malgré la dureté des hommes, quand on voit un malheureux dans cette position, et qu'on pense : « Après demain, il sera fusillé! » chacun se taît, et même un grand nombre le relâcheraient s'ils pouvaient.

Au bout de quelques instants, Harmantier, avec sa camisole en tricot et sa trousse de clefs, arriva.

Le lieutenant lui dit :

« Enfermez cet homme! — Allons, debout et marchez! » dit-il au déserteur, qui se leva et suivit Harmantier, entouré de tout le monde.

Le geôlier ouvrit les deux portes massives du cachot; le prisonnier entra sans résistance; puis les grosses serrures et les verrous se refermèrent.

Le lieutenant nous dit :

« Que chacun retourne à son poste. »

Et nous remontâmes l'escalier de la mairie.

Ces choses m'avaient tellement bouleversé, que je ne pensais plus à ma femme et à mes enfants. Mais une fois en haut, dans la grande salle chaude, pleine de fumée, — avec toute la race qui riait et se gloriflait d'avoir pris un pauvre déserteur sans défiance, — songeant que j'étais la cause de ce malheur, la désolation entra dans mon âme. Je m'étendis sur le lit de camp, rêvant à toutes les misères de ce monde, à Zeffen, à Sâfel, à mes enfants, qui peut-être un jour seraient arrêtés aussi, parce qu'ils n'aimeraient pas la guerre. — Et les paroles de l'Éternel me revinrent, lorsque le peuple voulait un roi, et qu'il dit à Samuel :

« Obéis à la voix des peuples en ce qu'ils te

Un déserteur!... A la poterne!... (p. 54).

demanderont, car ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi-même, afin que je ne règne point sur eux. Mais ne manque pas de leur prophétiser comment les traitera le roi qu'ils vont choisir. Dis-leur : — Ce roi prendra vos fils et les mettra dans ses armées, pour courir devant son char. Il les prendra pour ses instruments de guerre. Il prendra aussi vos filles, pour en faire des parfumeuses. Il prendra vos champs, vos vignes et les terres où sont vos bons oliviers, et il les donnera à ses serviteurs. Il prendra vos serviteurs et vos servantes et l'élite de vos jeunes gens. Il dîmera vos troupeaux et vous serez ses esclaves. En ce jour-là vous crierez, mais l'Éternel ne vous écoutera point. »

Ces pensées me désolaient; ma seule consolation était de savoir mes fils Frômel et Itzig en Amérique. Je résolus d'envoyer aussi Sâfel, David et Esdras là-bas, quand le temps serait venu.

Ces rêveries durèrent jusqu'au jour. Je n'écoutais point les éclats de rire ni les plaisanteries des gueux. De temps en temps ils venaient me secouer en disant :

« Moïse, va remplir ta cruche d'eau-de-vie, le sergent te donne la permission. »

Mais je ne voulais pas les entendre.

Vers quatre heures dn matin, nos canons de l'arsenal ayant démonté les obusiers des Russes sur la côte des Quatre-Vents, les patrouilles cessèrent.

A sept heures juste on vint nous relever. Nous descendîmes un à un, le fusil sur l'é-

Je te tiens! (P. 54.)

paule. On se mit en rang devant la mairie, et le capitaine Vigneron nous commanda :

« Portez armes! Présentez armes! Haut armes! Rompez les rangs! »

Chacun partit de son côté, bien content d'être débarrassé de la gloire.

Je pensais courir tout de suite aux casemates, — après avoir déposé mon fusil, — chercher Sorlé, Zeffen et les enfants; mais quelle ne fut pas ma joie de voir le petit Sâfel déjà sur notre porte! A peine m'eut-il vu tourner le coin, qu'il accourut en criant :

« Nous sommes tous rentrés... nous t'attendons. »

Je me baissai pour l'embrasser. Dans le même instant, Zeffen ouvrait la fenêtre en haut et me montrait son petit Esdras, Sorlé riait derrière; et je montai bien vite, bénissant le Seigneur de nous avoir délivrés de tous les malheurs, et m'écriant en moi-même :

« L'Éternel est pitoyable, miséricordieux, tardif en sa colère, abondant en ses grâces. Que la gloire de l'Éternel soit à toujours! Que l'Éternel se réjouisse en ses œuvres! »

XIV

C'est encore un des bons moments de ma vie, Fritz. A peine en haut, Zeffen et Sorlé étaient dans mes bras; les petits êtres se penchaient sur mes épaules, je sentais leurs bonnes grosses

lèvres sur mes joues; Sâfel me tenait par la main, et je ne pouvais rien dire, mes yeux se remplissaient de larmes.

Ah! si nous avions eu Baruch avec nous, quel aurait été notre bonheur!

Enfin, j'allai déposer mon fusil et suspendre ma giberne au fond de l'alcôve. Les enfants riaient, la joie était encore une fois à la maison. Et quand je revins dans ma vieille capote de castorine et mes gros bas de laine bien chauds, quand je m'assis dans le vieux fauteuil, en face de la petite table garnie d'écuelles, où Zeffen versait déjà la soupe; quand je me revis au milieu de toutes ces figures contentes, les yeux écarquillés et les petites mains tendues, j'aurais voulu chanter comme un vieux pinson sur sa branche, au-dessus du nid où les petits ouvrent le bec et battent des ailes.

Je les bénis cent fois en moi-même. Sorlé, qui voyait dans mes yeux ce que je pensais, me dit :

« Ils sont encore là tous ensemble, Moïse, comme ils étaient hier; le Seigneur les a préservés.

—Oui, que le nom de l'Éternel soit béni dans tous les siècles! » lui répondis-je.

Pendant le déjeuner, Zeffen me raconta leur arrivée dans la grande casemate de la caserne, pleine de gens étendus à droite et à gauche sur des paillasses, les cris des uns, l'épouvante des autres, qui gagnait tout le monde, le tourment de la vermine, l'eau qui dégouttait de la voûte, la quantité d'enfants qui ne pouvaient pas dormir, et qui ne faisaient que pleurer, les plaintes de cinq ou six vieux criant de minute en minute :

« Ah! c'est notre dernière heure!... Ah! qu'il fait froid!... Ah! nous n'en reviendrons pas... c'est fini!... »

Puis tout à coup le grand silence qui s'était établi, quand le canon avait tonné vers dix heures, ces coups qui se suivaient d'abord lentement, ensuite comme le roulement d'un orage, les éclairs qu'on voyait à travers les blindages de la porte, la vieille Christine Evig, qui récitait son chapelet tout haut comme à la procession, et les autres femmes qui lui répondaient ensemble.

En me racontant ces choses, Zeffen serrait son petit Esdras avec force, et moi qui tenais David sur mes genoux, je l'embrassais en pensant :

« Oui, mes pauvres enfants, vous avez bien souffert! »

Malgré la joie de nous voir tous sauvés, l'idée du déserteur dans son cachot à l'hôtel de ville me revenait; il avait aussi ses parents! Et quand on songe à toutes les peines que les père et mère ont eues pour élever un enfant, aux nuits qu'ils ont passées pour le consoler lorsqu'il pleurait, à leurs soucis lorsqu'il était malade, à leurs espérances lorsqu'ils le voyaient grandir; et puis qu'on se figure quelques vétérans réunis autour d'une table, pour le juger et l'envoyer tranquillement fusiller derrière le bastion de la Glacière, cela vous fait frémir, surtout quand on se dit :

« Sans moi, ce garçon courrait les champs; il serait sur le chemin de son village; il arriverait peut-être demain à la porte des pauvres vieux et leur crierait : « Ouvrez... c'est moi!.. »

Des idées pareilles seraient capables de vous tourner la tête.

Je n'osais rien dire à ma femme et à mes enfants de l'arrestation du malheureux; j'étais là tout pensif.

Dehors, les détachements de la Roulette, des Trois-Maisons, de La Fontaine-du-Château passaient dans la rue en marquant le pas; des bandes d'enfants couraient dans la ville à la recherche des éclats d'obus; les voisins se réunissaient pour se raconter les histoires de la nuit : les toits défoncés, les cheminées renversées, les peurs qu'on avait eues On entendait leurs voix monter et descendre, leurs éclats de rire. Et j'ai vu par la suite que c'était chaque fois la même chose après un bombardement; aussitôt l'averse passée, on n'y pensait plus, on criait :

« Vive la joie!.... Les ennemis sont en déroute. »

Comme nous étions là tout rêveurs, quelqu'un monta l'escalier. Nous écoutons, et notre sergent, son fusil sur l'épaule, la capote et les guêtres couvertes de boue, ouvre la porte en criant :

« A la bonne heure, père Moïse, à la bonne heure, on s'est distingué cette nuit!

—Hé! qu'est-ce que c'est donc, sergent? lui demanda ma femme tout étonnée.

—Comment, il ne vous a pas encore raconté son action d'éclat, Madame Sorlé? Il ne vous a pas dit que le garde national Moïse, sur les neuf heures, étant en patrouille au bastion de l'Hôpital, a signalé et puis arrêté un déserteur en flagrant délit? C'est sur le procès-verbal du lieutenant Schnindret.

—Mais je n'étais pas seul, m'écriai-je désolé, nous étions quatre.

—Bah! vous avez découvert la piste, vous êtes descendu dans les fossés, vous avez porté le falot. Père Moïse, il ne faut pas diminuer votre belle action, vous avez tort. Vous allez être proposé pour caporal. Demain, le conseil de guerre se réunira à neuf heures; soyez tranquille, on va soigner votre homme! »

Représente-toi ma mine, Fritz! Sorlé, Zeffen, les enfants me regardaient, et je ne savais quoi répondre.

« Allons, reprit le sergent en me serrant la main, je vais changer de tenue. Nous recauserons de ça, père Moïse. J'ai toujours dit que vous finiriez par être un fameux lapin. »

Il riait en dessous, comme à l'ordinaire, en clignant des yeux, puis il traversa l'allée et entra dans sa chambre.

Ma femme était toute pâle.

« C'est donc vrai, Moïse? me dit-elle au bout d'un instant.

—Hé! je ne savais pas qu'il voulait déserter, Sorlé, lui répondis-je. Et puis ce garçon aurait dû regarder de tous les côtés; il aurait dû descendre sur la place de l'Hôpital, faire le tour des fumiers, et même entrer dans la ruelle, pour voir si personne ne venait; il est cause lui-même de son malheur. Moi, je ne savais rien, je... »

Mais Sorlé ne me laissa pas finir et s'écria :

« Vite, Moïse, cours chez Burguet; si cet homme est fusillé, son sang retombera sur nos enfants. Dépêche-toi, ne perds pas une minute. »

Elle levait les mains, et je sortis dans un grand trouble.

Ma seule crainte était de ne pas trouver Burguet chez lui; heureusement, en ouvrant sa porte au premier étage de l'ancienne maison Cauchois, je vis le grand Vésenaire en train de lui faire la barbe, au milieu des tas de bouquins et de papiers qui remplissaient sa chambre.

Burguet était assis, la serviette au menton.

« Hé! c'est vous, Moïse! s'écria-t-il tout joyeux; qu'est-ce qui me procure le bonheur de votre visite?

—Je viens vous demander un service, Burguet.

—Si c'est un service d'argent, fit-il, nous allons être embarrassés. »

Il riait, et sa servante, Marie Loriot, qui nous entendait de la cuisine, ouvrit la porte et pencha sa tignasse rousse dans la chambre, en criant :

« Je crois bien que nous serions embarrassés! Nous devons encore notre barbe à Vésenaire depuis trois mois; n'est-ce pas, Vésenaire? »

Elle disait cela sérieusement, et Burguet, au lieu de se fâcher, riait de bon cœur. J'ai toujours pensé qu'un homme de tant d'esprit avait en quelque sorte besoin de voir la bêtise humaine incarnée dans un être pareil, pour rire à son aise et se faire du bon sang. Jamais il n'a voulu renvoyer cette Marie Loriot.

Enfin, pendant que Vésenaire continuait à le raser, je lui racontai notre patrouille et l'arrestation du déserteur, en le priant de défendre ce malheureux, et lui disant qu'il était seul capable de le sauver et de rendre la tranquillité non-seulement à moi, mais à Sorlé, à Zeffen, à toute ma maison, car nous étions tous désolés, et nous mettions notre confiance en lui.

« Ah! vous me prenez par mon faible, Moïse, s'écria-t-il; du moment que je puis seul sauver cet homme, il faut bien que j'essaye. Mais ce sera difficile! Depuis quinze jours, la désertion commence... Le conseil veut faire un exemple... L'affaire est grave! — Vous avez de la monnaie, Moïse, donnez quatre sous à Vésenaire pour aller boire la goutte. »

Je donnai quatre sous à Vésenaire, qui sortit en faisant un grand salut. Ensuite Burguet finit de s'habiller, il me prit par le bras, en disant :

« Allons voir! »

Et nous descendîmes ensemble pour aller à la mairie.

Bien des années se sont écoulées depuis ce jour, eh bien! il me semble encore arriver sous la voûte et entendre Burguet crier :

« Hé! sergent, faites prévenir le guichetier que le défenseur du prisonnier est là. »

Harmantier arrive, il salue et ouvre la porte. Nous descendons dans ce cachot plein de puanteur, et nous voyons dans le coin à droite sur de la paille, une figure ramassée en rond

« Levez-vous, dit Harmantier, voici votre défenseur. »

Le malheureux se remue, il se lève dans l'ombre; Burguet se penche, en disant :

« Voyons... du courage! Je viens m'entendre avec vous sur la défense. »

Et l'autre se met à sangloter.

Quand un homme est renversé, déchiré, battu jusqu'à ne pouvoir plus se tenir sur ses jambes, quand il sait que la loi est contre lui, qu'il faut mourir sans revoir ceux qu'il aime, il devient faible comme un enfant. Ceux qui battent leurs prisonniers sont de grands misérables.

« Voyons, asseyez-vous là sur le bord du lit de camp, dit Burguet. Comment vous appelez-vous? de quel endroit êtes-vous? Harmantier, donnez donc un peu d'eau à cet homme, pour qu'il se rafraîchisse et se lave?

—Il en a, monsieur Burguet, il en a dans ce coin.

—Ah! bien.

—Remettez-vous, mon garçon. »

Plus il parlait avec douceur, plus le malheureux pleurait. Il finit pourtant par dire que sa famille demeurait près de Gérarmer, dans les

Vosges; que son père s'appelait Mathieu Belin, qu'il était pêcheur à Retournemer.

Burguet lui tirait chaque parole de la bouche; il voulait tout savoir en détail sur le père et la mère, les frères et les sœurs.

Je me rappelle que le père avait servi sous la République, et qu'il avait même été blessé à Fleurus; que le frère aîné était mort en Russie; que celui-ci se trouvait être le deuxième garçon enlevé par la conscription, et qu'il restait à la maison trois sœurs plus jeunes que lui.

Tout cela venait lentement; les coups de Winter l'avaient tellement abattu, qu'il se laissait aller et s'affaissait comme un corps sans âme.

Tu penses bien, Fritz, qu'il y avait encore autre chose — ce garçon était jeune! — quelque chose qui me rappela le temps où j'allais de Phalsbourg à Marmoutier en deux heures, pour voir Sorlé!... Ah! le malheureux, quand il nous raconta cette histoire, en sanglotant, la figure dans ses mains, je sentis mon cœur se fondre.

Burguet était bouleversé; lorsqu'au bout d'une heure nous ressortîmes, il s'écria :

« Allons... espérons!... Vous serez jugé demain. . Ne perdez pas tout courage. — Harmantier, il faut donner une capote à cet homme; le froid est terrible, surtout la nuit. — Votre affaire est grave, mon garçon, mais elle n'est pas désespérée. Tâchez de vous présenter le plus proprement possible à l'audience; le conseil a toujours des égards pour les accusés en bonne tenue. »

Une fois dehors, il me dit :

« Moïse, vous enverrez une chemise propre à cet homme. Sa veste est déchirée, n'oubliez pas de lui faire parvenir une tenue complète; c'est toujours par la tenue que les soldats jugent un homme.

—Soyez tranquille, » lui répondis-je.

Les portes du cachot étaient déjà refermées, nous traversions la halle.

« Maintenant, dit Burguet, je rentre. Je vais réfléchir. Il est heureux que le frère soit resté en Russie et que le père ait servi; c'est une ressource. »

Nous étions arrivés au coin de la rue du Rempart; il continua sa route, et je rentrai chez nous plus désolé qu'auparavant.

Tu ne peux pas te figurer mon chagrin, Fritz; quand on a toujours eu la conscience en repos, c'est terrible de se faire des reproches, de se dire :

« Si cet homme est fusillé, si le père, la mère, les sœurs, et l'autre là-bas qui l'attend sont dans la désolation, c'est toi, Moïse, qui en seras cause. »

Par bonheur l'ouvrage ne manquait pas à la maison; Sorlé venait d'ouvrir le vieux magasin pour commencer à vendre nos eaux-de-vie, tout était plein de monde. Depuis huit jours les cabaretiers, les cafetiers, les aubergistes ne trouvaient plus à remplir leurs tonneaux; ils étaient sur le point de fermer boutique. Juge de la presse! Ils arrivaient tous à la file avec leurs brocs, leurs petites tonnes et leurs cruches. Les vieux ivrognes aussi se faisaient place, en écartant les coudes; Sorlé, Zeffen et Sâfel n'avaient pas le temps de servir.

Le sergent disait qu'il faudrait mettre un piquet à notre porte pour empêcher les disputes, car plusieurs de ces gens criaient qu'on avait passé leur tour, et que leur argent valait celui des autres.

Il se passera des années, avant qu'on voie une foule pareille chez un marchand de Phalsbourg.

Je n'eus que le temps de dire à ma femme que Burguet défendrait le déserteur, et de descendre à la cave remplir les deux tonnes du comptoir, qui étaient déjà vides.

Quinze jours après, Sorlé doubla nos prix; nos deux premières pipes étaient vendues, et ce prix extraordinaire n'empêcha pas la presse de continuer.

Les gens trouvent toujours de l'argent pour l'eau-de-vie et pour le tabac, même lorsqu'il n'en reste plus pour le pain. Voilà pourquoi les gouvernements mettent leurs plus fortes impositions sur ces deux articles; elles seraient encore plus fortes, que l'on ne verrait pas de diminution; seulement les enfants périraient de misère.

J'ai vu cela, j'ai vu cette grande folie des hommes, et chaque fois que j'y pense, j'en suis étonné.

Enfin, ce jour-là, il fallut continuer de servir jusqu'à sept heures du soir, au moment de la retraite.

Le plaisir de gagner de l'argent m'avait fait oublier le déserteur; ce n'est qu'après souper, à la nuit close, que l'idée de cet homme me revint, mais je n'en dis pas un mot; nous étions tous si fatigués et si contents de la journée, que nous ne voulions pas nous troubler par des pensées pareilles. Seulement, après que Zeffen et ses enfants se furent retirés, je racontai à Sorlé notre visite au prisonnier. Je lui dis aussi que Burguet avait de l'espoir, ce qui lui fit bien plaisir.

Vers neuf heures, nous dormions tous à la grâce de Dieu!

XV

Cette nuit-là, Fritz, tu peux me croire, malgré la fatigue, je ne dormis pas beaucoup. L'idée du déserteur me tourmentait; je savais que s'il était fusillé, Zeffen et Sorlé ne s'en consoleraient jamais; je savais aussi qu'au bout de trois ou quatre ans, la mauvaise race dirait :

« Regardez ce Moïse, avec sa grosse capote brune, son chapeau penché sur la nuque et son air de brave homme, eh bien! pendant le blocus, il a fait arrêter un pauvre déserteur qu'on a fusillé : fiez-vous donc à la mine des juifs ! »

Voilà ce qu'on n'aurait pas manqué de dire, car la seule consolation des gueux est de faire croire que tout le monde leur ressemble.

Et puis moi-même, combien de fois ne me serais-je pas reproché la mort de cet homme dans des temps de malheur, ou durant la vieillesse, quand on n'a plus une minute de repos! Combien de fois ne me serais-je pas dit que c'était une punition de l'Éternel, que ce déserteur s'acharnait sur moi!

J'aimais donc mieux arranger l'affaire tout de suite, autant que possible, et sur les six heures du matin, j'étais dans ma vieille boutique de la halle, en train de choisir avec la lanterne, des épaulettes et mes meilleurs effets. Je les mis dans une serviette, et je les portai chez Harmantier au petit jour.

Le conseil de guerre spécial, qu'on appelait le conseil de Ventôse, je ne sais pourquoi, devait se réunir à neuf heures; il se composait du gros-major, président, de quatre capitaines et de deux lieutenants. Le capitaine de la légion étrangère, Monbrun, devait être rapporteur, le brigadier Duphot, greffier.

Mais une chose étonnante, c'est que toute la ville le savait d'avance, et qu'à sept heures les Nicaise, les Pigot, les Vinatier, etc., sortaient de leurs baraques décrépites et remplissaient déjà toute la mairie : — la voûte, l'escalier, la grande salle en haut,—riant, sifflant, trépignant, comme les jours de combats d'ours, chez Klein, au *Bœuf*.

On ne voit plus rien de pareil aujourd'hui; grâce à Dieu, les gens sont devenus plus doux, plus humains; mais, après toutes ces guerres, un déserteur faisait moins de pitié qu'un renard pris au collet, ou qu'un loup qu'on mène à la muselière.

En voyant cela, je perdis courage; toute l'admiration que j'avais pour le talent de Burguet ne m'empêcha pas de penser :

« Cet homme est perdu!.... Qui pourrait le sauver, quand la multitude vient le voir condamner et mener au bastion de la Glacière? »

J'en fus accablé!

J'entrai dans la petite loge de Harmantier, tout tremblant, et je lui dis :

« Voici pour le déserteur. Remettez-lui cela de ma part.

—C'est bien! » fit-il.

Je lui demandai s'il avait confiance dans Burguet. Il leva les épaules et me répondit :

« Il faut des exemples! »

Dehors, les trépignements continuaient, et lorsque je sortis, des coups de sifflet partirent du balcon, de la voûte et de partout, avec les cris de :

« Moïse!... Hé! Moïse!... par ici!... »

Mais je ne tournai pas la tête, et je rentrai chez nous bien triste.

Sorlé me remit l'assignation de comparaître au conseil de guerre comme témoin, qu'un gendarme venait d'apporter; et jusque vers neuf heures je restai tout pensif derrière notre poêle, songeant au moyen d'excuser le prisonnier.

Sâfel jouait avec les enfants; Zeffen et Sorlé étaient descendues pour continuer à vendre nos eaux-de-vie.

Quelques instants avant neuf heures, je partis pour l'hôtel de ville; il était déjà tellement plein de monde, que, sans le piquet de la porte et les gendarmes répandus à l'intérieur, les témoins auraient eu de la peine à passer.

Dans le moment où j'arrivais là-haut, le capitaine Monbrun commençait à lire son rapport. Burguet se tenait assis en face, la tête penchée sur la main.

On me fit entrer dans une petite salle, où se trouvaient aussi Winter, Chevreux, Dubourg, avec le gendarme Fiegel; de sorte que nous n'entendîmes rien avant d'être appelés.

Contre le mur à droite, on voyait écrit en grosses lettres que ceux des témoins qui ne diraient pas la vérité passeraient au conseil, et supporteraient la même peine que l'accusé principal. Cela vous donnait à réfléchir, et je résolus tout de suite de ne rien cacher d'après la justice et le bon sens. Le gendarme nous avertit aussi qu'il nous était défendu de parler entre nous.

Au bout d'un quart d'heure, on appela Winter, et puis, de dix minutes en dix minutes, Chevreux, Dubourg et moi.

Quand je rentrai dans la salle du conseil, les juges étaient tous à leur place; le gros-

major avait posé son chapeau devant lui, sur le bureau; le greffier taillait sa plume. Burguet me regarda d'un air calme. Dehors on trépignait, et le major dit au brigadier :

« Prévenez le public que, si ce bruit continue, je vais faire évacuer la mairie. »

Aussitôt le brigadier sortit, et le major me dit :

« Garde national Moïse, faites votre déposition. Que savez-vous?

Je racontai les choses simplement. Le déserteur à gauche, entre deux gendarmes, avait plutôt l'air mort que vivant. J'aurais bien voulu le décharger de tout; mais quand on a peur pour son propre compte, quand de vieux officiers en grande tenue, les sourcils froncés, vous regardent jusqu'au fond de l'âme, le plus simple et le meilleur, c'est de ne pas mentir : un père de famille doit d'abord penser à ses enfants! Enfin, je racontai tout ce que j'avais vu, ni plus ni moins, et finalement le major me dit :

« Cela suffit! Vous pouvez vous retirer. »

Mais voyant que les autres, Winter, Chevreux, Dubourg restaient assis sur le banc à gauche, je fis comme eux.

Presque aussitôt cinq ou six vauriens s'étant mis à trépigner, en murmurant : « A mort!... à mort!... » le président dit au brigadier de les empoigner, et, malgré leur résistance, ils furent tous conduits au violon. Le silence s'établit alors dans la salle du conseil, mais dehors les trépignements continuaient.

« Rapporteur, vous avez la parole, » dit le gros-major.

Ce rapporteur, que je crois voir encore, et que j'entends comme s'il parlait, était un homme de cinquante ans, trapu, la tête dans les épaules, le nez long, gros et tout droit, le front très-large, avec des cheveux noirs et luisants, quelques poils de moustache et les yeux vifs. Pendant qu'il écoutait, sa tête tournait à droite et à gauche, comme sur un pivot ; on voyait son grand nez et le coin de son œil, mais il ne bougeait pas les coudes de dessus sa table. On aurait dit un de ces grands corbeaux qui semblent dormir dans les prés à la fin de l'automne, et qui voient pourtant ce qui se passe autour d'eux.

De temps en temps il levait un bras en l'air, comme pour retirer sa manche, à la mode des avocats. Il était en grande tenue, et parlait terriblement bien, d'une voix claire et forte, en s'arrêtant, et regardant les gens, pour voir s'ils étaient de son avis; et quand on faisait seulement une petite grimace, aussitôt il recommençait d'une autre manière, et vous forçait en quelque sorte de comprendre malgré vous.

Moi, voyant qu'il avançait tout doucement, sans se presser ni rien oublier, pour bien faire voir que le déserteur était en route lorsque nous l'avions pris; qu'il avait non-seulement l'idée de se sauver, mais qu'il était déjà hors de la place,—tout aussi coupable que si nous l'avions trouvé dans les rangs de l'ennemi!—pendant qu'il montrait ces choses clairement, je m'indignais parce qu'il avait raison et je pensais :

« Maintenant, que voulez-vous qu'on réponde? »

Et puis, quand il dit que le plus grand crime est d'abandonner son drapeau, parce qu'on trahit ensemble son pays, sa famille, tous ceux auxquels on doit la vie, et qu'on se rend indigne de vivre; quand il dit que le conseil de guerre suivrait la conscience de tous les gens de cœur, de tous ceux qui tenaient à l'honneur de la France, qu'il donnerait un nouvel exemple de sa fermeté pour le salut du pays et la gloire de l'Empereur; qu'il montrerait aux nouvelles recrues qu'on ne peut compter que sur l'accomplissement du devoir et l'obéissance à la discipline; quand il dit toutes ces choses avec une force et une clarté terribles, et que j'entendis derrière nous, de temps en temps, un murmure de contentement et d'admiration, alors, Fritz, j'aurais cru que l'Éternel seul pouvait sauver cet homme.

Le déserteur, les deux bras pliés sur le pupitre, la figure dessus, ne bougeait pas; il pensait sans doute comme moi, comme toute la salle et le conseil lui-même. — Ces vieux semblaient satisfaits, ils voyaient que le rapporteur disait très-bien ce qu'ils pensaient depuis longtemps; le contentement était peint sur leur figure.

Cela dura plus d'une heure.

Le capitaine s'arrêtait quelquefois une seconde, pour vous donner le temps de réfléchir à ce qu'il avait dit; j'ai toujours cru qu'il avait été procureur impérial, ou même quelque chose de plus dangereux pour ceux qui désertent.

Je me souviens qu'il finit en disant :

« Vous ferez un exemple! vous serez d'accord avec vous-mêmes; vous ne perdrez pas de vue, qu'en ce moment la fermeté du conseil est plus nécessaire que jamais au salut de la patrie. »

Lorsqu'il s'assit, un si grand murmure de satisfaction s'éleva dans la salle, qu'il gagna tout de suite l'escalier, et qu'on entendit crier dehors :

Vive l'Empereur!

Le gros-major et les autres membres du conseil se tournèrent en souriant l'un vers l'autre, comme pour dire :

« L'affaire est entendue, le reste est pour la cérémonie ! »

Les cris redoublaient dehors. Cela dura plus de dix minutes; à la fin, le gros-major s'écria:

« Brigadier, si le tumulte continue, faites évacuer l'hôtel de ville. Commencez par la salle. »

Et tout de suite le silence se rétablit, car chacun était curieux de savoir ce que Burguet pourrait répondre. Je n'aurais plus donné deux liards de la vie du déserteur.

« Défenseur, vous avez la parole, » dit le major, et Burguet se leva.

Maintenant, Fritz, si j'avais seulement l'idée de te répéter ce que Burguet dit pendant une heure, pour sauver la vie d'un pauvre conscrit; si je voulais te peindre sa figure, la douceur de sa voix, et puis ses cris qui vous déchiraient l'âme, et puis ses silences et ses réclamations; si j'avais une idée pareille, je me regarderais comme un être plein d'orgueil et de vanité.

Non, jamais on n'a rien entendu de plus beau : ce n'était pas un homme qui parlait, c'était une mère qui veut arracher son enfant à la mort. — Ah! quelle grande chose d'avoir ce talent de toucher et de faire pleurer ceux qui nous écoutent! Mais ce n'est pas du talent, c'est du cœur qu'il faut dire.

« Quel homme n'a pas commis de faute? Quel homme ne mérite pas de pitié? »

Voilà ce qu'il disait, en demandant au conseil s'il se trouvait un seul homme sans reproches; si jamais une mauvaise idée n'était venue aux plus braves; s'ils n'avaient jamais eu, même un jour, même une seconde, la pensée de courir à leur village, quand ils étaient jeunes, quand ils avaient dix-huit ans, quand le père, la mère, les amis d'enfance étaient tout pour eux, et qu'ils ne connaissaient rien d'autre au monde?—Un pauvre enfant sans instruction, sans connaissance de la vie, enlevé du jour au lendemain, jeté dans les armées, que peut-on lui demander? Quelle faute ne peut-on pas lui pardonner? Est-ce qu'il connaît la patrie, l'honneur du drapeau, la gloire de Sa Majesté? Est-ce que ces grandes idées ne lui viennent pas plus tard?

Et puis il demandait à ces vieux s'ils n'avaient pas de fils; s'ils étaient sûrs que dans le moment même, ce fils ne commettait pas une faute entraînant la peine de mort?... Il leur disait :

« Plaidez pour lui!... Que diriez-vous?... Vous diriez : — « Je suis un vieux soldat, j'ai versé mon sang pour la France pendant trente ans, je suis devenu blanc sur les champs de bataille, je suis criblé de blessures, j'ai gagné chaque grade à la pointe de l'épée. Eh bien! prenez mes épaulettes, prenez mes décorations, prenez tout, mais rendez-moi mon enfant. Que mon sang soit le prix de sa faute! Il ne connaissait pas la grandeur de son crime, il était trop jeune, c'est un conscrit; il nous aimait, il voulait nous embrasser, et puis rejoindre. Il aimait une jeune fille... Ah! vous avez été jeunes aussi! Pardonnez-lui... Ne déshonorez pas un vieux soldat dans son fils. »

« Vous diriez peut-être encore : — « J'avais d'autres enfants... ils sont morts pour la patrie... Comptez-lui leur sang, et rendez-moi celui-ci... c'est le dernier qui me reste! »

« Voilà ce que vous diriez, et beaucoup mieux que moi, parce que vous seriez le père, le vieux soldat qui parle de ses services! — Eh bien! le père de ce jeune homme parlerait comme vous. C'est un vieux soldat de la République. Il est parti avec vous peut-être, quand les Prussiens entraient en Champagne; il a été blessé à Fleurus... C'est un ancien compagnon d'armes!... L'aîné de ses fils est resté en Russie!... »

Et Burguet, en parlant, pâlissait; on aurait cru que la douleur avait détruit ses forces et qu'il allait tomber. Le silence était si grand, qu'on entendait respirer toute la salle. Le déserteur sanglotait. Chacun pensait :

« C'est fini, Burguet ne peut plus continuer, il va falloir l'emporter! »

Mais tout à coup, il recommençait d'une autre manière plus douce; il parlait lentement... Il racontait la vie du pauvre paysan et de sa femme, qui n'avaient plus qu'une seule consolation, une seule espérance sur la terre : leur enfant!

On écoutait, on voyait ces gens, on les entendait parler entre eux; on voyait le vieux chapeau du temps de la République, au-dessus de la porte.—Et quand on ne pensait qu'à cela, tout à coup Burguet montrait le vieux et sa femme apprenant que leur fils avait été tué, non par les Russes ou les Allemands, mais par des Français... On entendait le cri de ce vieux!...

Tiens, Fritz, c'était épouvantable; j'aurais voulu me sauver. — Les officiers du conseil, dont plusieurs étaient mariés, regardaient devant eux, les yeux fixes, le poing fermé; leurs moustaches grises tremblotaient. Le major avait levé deux ou trois fois la main, comme pour faire signe que c'était assez; mais Burguet avait toujours quelque chose de plus fort

Burguet. (P. 63.)

à dire, de plus juste et de plus grand. Son discours dura jusque vers onze heures, alors il s'assit; on n'entendait plus un murmure dans les trois salles ni dehors. Et l'autre, le rapporteur, recommença, disant que tout cela ne signifiait rien : que c'était malheureux pour le père d'avoir un fils indigne, que chacun tenait à ses enfants, mais qu'il fallait leur apprendre à ne pas déserter en face de l'ennemi; qu'avec toutes ces raisons, on ne fusillerait personne, que la discipline serait détruite de fond en comble, qu'on ne pourrait plus avoir d'armée, et que l'armée fait la force et la gloire du pays.

Burguet répliqua presque aussitôt après. Je ne me rappelle pas ce qu'il dit; tant de choses ne pouvaient m'entrer à la fois dans la tête. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est que, vers une heure, le conseil nous ayant fait sortir pour délibérer, — pendant qu'on reconduisait le déserteur au cachot, — on nous permit de rentrer au bout de quelques minutes, et que le major lui-même, debout sur l'estrade où l'on tire à la conscription, déclara que l'accusé Jean Belin était acquitté, et qu'il donna l'ordre de le relâcher tout de suite.

C'était le premier acquittement depuis le départ des prisonniers espagnols, avant le blocus; les gueux venus en foule pour voir condamner et fusiller un homme ne pouvaient y croire; plusieurs criaient en dessous :

« Nous sommes trahis! »

Mais le gros-major dit au brigadier Descarmes de prendre le nom des criards, et qu'on

La sortie de la tuilerie. (P. 71.)

irait leur rendre visite ; alors toute cette masse dégringola des escaliers en cinq minutes, et nous pûmes descendre à notre tour.

J'avais pris Burguet par le bras, les yeux pleins de larmes.

« Êtes-vous content, Moïse ? fit-il, déjà remis et joyeux.

— Burguet, lui dis-je, Aaron lui-même, le propre frère de Moïse et le plus grand orateur d'Israël, n'aurait pas mieux parlé que vous : c'est admirable ! Je vous dois ma tranquillité. Tout ce que vous me demanderez pour un si grand service, je suis prêt à vous le donner, selon mes moyens. »

Nous descendions ; les membres du conseil de guerre nous suivaient un à un tout pensifs. Burguet souriait.

« Est-ce bien vrai, Moïse ? fit-il en s'arrêtant sous la voûte.

— Oui, voici ma main.

— Eh bien ! dit-il, je vous demande un bon dîner à la *Ville-de-Metz*.

— Ah ! de bon cœur ! »

Quelques bourgeois, le père Parmentier, le percepteur Cochois, l'adjoint Muller, attendaient Burguet au bas des marches de la mairie, pour lui faire leur compliment. Comme on l'entourait en lui serrant la main, voilà que Sâfel arrive et me saute dans les bras : Zeffen l'envoyait chercher des nouvelles. Je l'embrassai, et je lui dis tout joyeux :

« Va prévenir ta mère que nous avons gagné ! Qu'on se mette à table. Moi, je dîne à la *Ville*

de-Met avec Burguet. Dépêche-toi, mon enfant. »

Il partit en courant.

« Vous dînez chez moi, Burguet, disait le père Parmentier.

— Merci, Monsieur le maire, je suis retenu par Moïse, répondit-il ; ce sera pour une autre fois. »

Et nous entrâmes bras dessus, bras dessous, dans le grand corridor de la mère Barrière, où l'on sentait encore l'odeur du rôti, malgré le blocus.

« Écoutez, Burguet, lui dis-je, nous allons dîner seuls, et vous choisirez vous-même le vin et les viandes qui vous plaisent ; vous vous y connaissez mieux que moi. »

Je vis que ses yeux reluisaient.

« Bon, bon, fit-il, c'est entendu. »

Dans la grande salle, le commissaire des guerres et deux officiers dînaient ensemble ; ils tournèrent la tête et nous les saluâmes.

Je fis appeler la mère Barrière, qui vint aussitôt, son tablier sur le bras, riante et joufflue comme à l'ordinaire. Burguet lui dit deux mots à l'oreille, et tout de suite elle nous ouvrit la porte à droite, en nous disant :

« Entrez, Messieurs, entrez !... Vous n'attendrez pas longtemps. »

Nous entrâmes donc dans le cabinet carré, au coin de la place, une petite chambre haute, les deux grandes fenêtres fermées avec des rideaux en mousseline, et le fourneau de porcelaine bien chauffé, comme il convient en hiver.

Une servante vint mettre les couverts, pendant que nous nous chauffions les mains sur le marbre. Burguet disait en riant :

« J'ai bon appétit, Moïse ; ma plaidoirie va vous coûter cher.

— Tant mieux ! Elle ne sera jamais trop chère pour la reconnaissance que je vous dois.

— Allons, fit-il en me posant la main sur l'épaule, je ne vous ruinerai pas, mais nous dînerons bien. »

Comme la table était mise, nous nous assîmes en face l'un de l'autre, dans de bons fauteuils tendres ; et Burguet, s'attachant la serviette à la boutonnière, selon son habitude, prit la carte. — Il réfléchit longtemps, car tu sauras, Fritz, que si les rossignols chantent bien, ils sont aussi les plus fins becs de la création ; Burguet leur ressemblait, et de le voir réfléchir ainsi, cela me réjouissait.

A la fin il parla lentement et gravement à la servante, disant :

« Ceci et cela, Madeleine, accommodé de telle façon. Et tel vin pour commencer, et tel autre vin pour finir.

— C'est bien, Monsieur Burguet, » répondit Madeleine en sortant.

Deux minutes après, elle nous servait une bonne croûte au pot. En temps de blocus, c'était ce qu'on pouvait souhaiter de mieux ; trois semaines plus tard, on aurait été bien heureux d'en avoir une pareille.

Ensuite elle nous apporta du vin de Bordeaux chauffé dans une serviette. — Mais tu penses bien, Fritz, que je ne vais pas te raconter ce dîner en détail, malgré tout le plaisir que j'ai de me le rappeler encore aujourd'hui. Crois-moi, rien n'y manquait, ni les viandes, ni les légumes frais, toutes choses qui devenaient terriblement rares en ville depuis la fermeture des portes ; nous avions même de la salade ! Madame Barrière en conservait à la cave, dans du terreau, et Burguet voulut la faire lui-même à l'huile d'olives.

On nous servit aussi les dernières poires fondantes qu'on ait vues à Phalsbourg, dans cet hiver de 1814.

Burguet semblait heureux, surtout quand on eût apporté la bouteille de vieux lironcourt, et que nous trinquâmes ensemble.

« Moïse, me disait-il les yeux attendris, si l'on me payait toutes mes plaidoiries comme vous, je renoncerais à ma place du collége ; mais voici les premiers honoraires que je reçois.

—Et moi, Burguet, m'écriai-je, à votre place, au lieu de rester à Phalsbourg, j'irais dans une grande ville ; les bons dîners, les bons hôtels et le reste ne vous manqueraient pas longtemps !

—Ah ! vingt ans plus tôt ce conseil aurait été bon, fit-il en se levant ; mais à cette heure il arrive trop tard. Allons prendre le café, Moïse. »

C'est ainsi que souvent les hommes d'un grand talent s'enterrent à droite et à gauche, dans de petits endroits où personne ne se doute seulement de ce qu'ils valent. Ils prennent tout doucement leur pli, et disparaissent sans qu'on ait parlé d'eux.

Burguet n'oubliait jamais d'aller au café, vers cinq heures, faire sa partie de cartes avec le vieux juif Salomon, qui vivait de cela. Lui et cinq ou six bourgeois entretenaient grassement cet homme, qui prenait la bière et le café deux fois par jour à leurs dépens, sans parler des écus qu'il empochait pour entretenir sa famille.

De la part des autres, cela ne m'étonnait pas, c'étaient des imbéciles ; mais de la part d'un esprit comme Burguet, j'en étais toujours confondu ; car sur vingt parties, Salomon ne leur en laissait gagner qu'une ou deux, et encore dans la crainte de perdre ses meilleures

pratiques, en les décourageant tout à fait.

J'avais cinquante fois expliqué ces choses à Burguet; il me donnait raison, et continuait tout de même à suivre ses habitudes.

Lorsque nous arrivâmes au café, Salomon était déjà là, dans le coin d'une fenêtre, à gauche, — sa petite casquette crasseuse sur le nez, et sa vieille souquenille grasse pendant au bas du tabouret, — en train de battre les cartes tout seul. Il regarda Burguet du coin de l'œil, comme un pipeur regarde les alouettes, et semblait lui dire :

« Arrive !... Je suis ici !... Je t'attends !.... »

Mais Burguet avec moi n'osait pas obéir à ce vieux gueux; il était honteux de sa faiblesse, et lui fit seulement un petit signe de tête, en allant s'asseoir à la table en face, où l'on nous servit le café.

Les camarades arrivèrent bientôt, et Salomon se mit à les plumer. Burguet leur tournait le dos; j'essayais de le distraire, mais son âme était avec eux; il écoutait tous les coups et bâillait dans sa main.

Vers sept heures, comme la salle se remplissait de fumée et que les billes roulaient sur les billards, tout à coup un jeune homme, un soldat entra, regardant de tous les côtés.

C'était le déserteur.

Il finit par nous voir, et s'approcha le bonnet de police à la main. Burguet leva les yeux et le reconnut : je vis qu'il devenait rouge; le déserteur, au contraire, était tout pâle, il voulait parler et ne pouvait rien dire.

« Eh bien, mon ami, lui dit Burguet, vous voilà sauvé !

—Oui, Monsieur, répondit le conscrit, et je viens vous remercier pour moi, pour mon père, pour ma mère !...

—Ah ! fit Burguet en toussant, c'est bon !... c'est bon !... »

Puis il regarda ce jeune homme avec tendresse, et lui demanda doucement :

« Vous êtes content de vivre ?

—Oh ! oui, Monsieur, répondit le conscrit, je suis bien content.

—Oui, dit Burguet tout bas en regardant l'horloge, depuis cinq heures ce serait fini !... pauvre enfant ! »

Et tout à coup, se mettant à le tutoyer :

« Tu n'as rien pour boire à ma santé, dit-il, et moi je n'ai pas le sou non plus. Moïse, donnez-lui cent sous. »

Je lui donnai dix francs. Le déserteur voulut remercier.

« C'est bon, dit Burguet en se levant, va boire un coup avec tes camarades. Réjouis-toi... et ne déserte plus ! »

Il faisait semblant de suivre le jeu de Salomon ; mais comme le déserteur disait :

« Je vous remercie aussi pour celle qui m'attend ! » il me regarda de côté, ne sachant plus que répondre, tant il était ému. Alors je dis au conscrit :

«Nous sommes heureux de vous avoir rendu service. Allez boire un coup à la santé de votre défenseur, et conduisez-vous bien. »

Il nous regarda encore un instant, comme s'il n'avait pu s'en aller; on voyait mille fois mieux dans sa figure ses remerciments, qu'il n'aurait pu les dire. Il finit par sortir lentement en nous saluant, et Burguet acheva de prendre sa tasse.

Nous rêvâmes encore quelques minutes à ce qui venait de se passer. Mais bientôt l'idée me prit de revoir ma famille.

Burguet était comme une âme en peine; à chaque instant, il se levait pour regarder dans le jeu de l'un ou de l'autre, les mains croisées sur le dos; puis il venait se rasseoir tout mélancolique. J'aurais été désolé de le gêner plus longtemps, et, sur le coup de huit heures, je lui souhaitai le bonsoir, ce qui parut lui faire plaisir.

« Allons, bonne nuit, Moïse, dit-il en me reconduisant à la porte. Mes compliments à madame Sorlé et à madame Zeffen.

—Merci.... je ne les oublierai pas. »

Je partis bien content de rentrer à la maison. Quelques minutes après, j'arrivais chez nous. Sorlé vit tout de suite que j'étais gai, car, en la rencontrant sur la porte de notre petite cuisine, je l'embrassai tout joyeux.

« Ça va bien, Sorlé, lui dis-je, tout va très-bien.

—Oui, fit-elle, je vois que tout va bien ! »

Elle riait, et nous entrâmes dans la chambre, où Zeffen déshabillait David. Le pauvre petit, en chemise, vint aussitôt me tendre la joue. Chaque fois que je dînais en ville, j'avais l'habitude de lui rapporter du dessert, et, malgré ses yeux endormis, il trouva bien vite la place de mes poches.

Voilà, Fritz, le bonheur des grands-pères : c'est de reconnaître l'esprit et le bon sens de leurs petits-enfants.

Le petit Esdras lui-même, que Sorlé berçait, comprenait déjà qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire; il me tendait ses petites mains et semblait me dire :

« J'aime aussi les biscuits ! »

Nous en étions tous dans la joie.

Enfin, m'étant assis, je racontai ma journée, célébrant l'éloquence de Burguet et la satisfaction du pauvre déserteur. Toute la famille m'écoutait avec attendrissement. Sâfel, assis sur mes genoux, me disait à l'oreille :

« Nous avons vendu pour trois cents francs d'eau-de-vie. »

Cette nouvelle me fit grand plaisir : quand on dépense, il faut gagner.

Vers dix heures, Zeffen nous ayant souhaité une bonne nuit, je descendis fermer la porte et mettre la clef dessous pour le sergent, s'il rentrait tard.

Pendant que nous allions nous coucher, Sorlé me répéta ce que Sâfel m'avait déjà dit, ajoutant que nous serions à notre aise après le blocus, et que l'Éternel nous avait secourus dans ces grandes misères.

Nous étions contents et sans aucune défiance de l'avenir.

XVI

Durant quelques jours, il ne se passa rien d'extraordinaire ; le gouverneur fit arracher les plantes et les arbustes qui poussaient dans les jointures des remparts, pour arrêter la désertion, et il défendit aux officiers d'être trop brusques avec les soldats, ce qui produisit un bon effet.

C'était le temps où des centaines de mille Autrichiens, Russes, Bavarois, Wurtembergeois, par escadrons et par régiments, passaient hors de portée du canon autour de la ville, et marchaient sur Paris.

Alors se livraient de terribles batailles en Champagne, mais nous n'en savions rien.

Tous les jours les uniformes changeaient autour de la place ; nos vieux soldats, du haut des remparts, reconnaissaient tous les peuples qu'ils avaient combattus depuis vingt ans.

Notre sergent venait me prendre régulièrement après l'appel, pour monter sur le bastion de l'arsenal ; on y trouvait toujours des bourgeois causant entre eux de l'invasion, qui ne finissait pas.

C'était quelque chose d'incroyable ! Du côté de Saint-Jean, sur la lisière du bois de la Bonne-Fontaine, on voyait défiler durant des heures, de la cavalerie, de l'infanterie, et puis des convois de poudre ou de boulets, et puis des canons, et puis encore des files de baïonnettes, des casques, des manteaux rouges, verts, bleus, des lances, des voitures de paysans recouvertes de toile : tout cela passait, passait comme un fleuve.

Sur ce grand plateau blanc, entouré de forêts, tout se découvrait jusqu'au fond des gorges.

Quelques Cosaques ou dragons se détachaient parfois de la masse, et poussaient d'un temps de galop jusqu'au pied des glacis, dans l'allée des Dames, ou près de la petite chapelle. Aussitôt un de nos vieux artilleurs de marine allongeait sa moustache grise sur un fusil de rempart, il visait lentement ; tous les assistants se penchaient autour de lui, même les enfants, — qui vous glissaient entre les jambes, sans crainte des balles ou des obus, — et le biscaïen partait !

Souvent j'ai vu le Cosaque ou le uhlan vider la selle, et le cheval rejoindre ventre à terre son escadron, la bride sur le cou. Des cris de joie s'élevaient ; on grimpait sur les talus, on regardait, et le canonnier se frottait les mains en disant :

« Encore un de moins ! »

D'autres jours, ces vieux, avec leurs longues capotes trouées et déchirées, pariaient deux sous entre eux, à qui mettrait en bas telle sentinelle ou telle vedette, sur la côte de Mittelbronn ou du Bigelberg.

C'était si loin, qu'il fallait avoir de bons yeux pour reconnaître celui qu'ils se montraient ; mais ces gens habitués à la mer voyaient tout à perte de vue.

« Allons, Paradis, ça va-t-il ? disait l'un.

— Oui, ça va ! Mets tes deux sous là, voici les miens. »

Et l'on tirait. La partie continuait comme au jeu de quilles. Dieu sait ce qu'ils exterminaient de monde, pour leurs deux sous. Chaque matin je retrouvais ces canonniers de marine dans ma boutique, vers neuf heures, en train de boire le Cosaque, comme ils disaient. La dernière goutte, ils se la versaient dans les mains, pour se fortifier les nerfs, et partaient le dos rond, en criant :

« Hé ! bonjour, père Moïse, le kaiserlick se porte bien ! »

Je ne crois pas avoir vu passer tant de monde dans ma vie, que dans ces mois de janvier et de février 1814 ; c'était comme les sauterelles d'Égypte ! Comment tant d'êtres peuvent-ils sortir de la terre ? personne ne peut le comprendre.

J'en étais désolé, naturellement, et les autres bourgeois aussi, cela va sans dire ; mais notre sergent riait et clignait de l'œil :

« Voyez, père Moïse, disait-il en étendant la main des Quatre-Vents au Bigelberg, tout ça... tout ce qui passe, tout ce qui a passé et tout ce qui passera, c'est pour engraisser la Champagne et la Lorraine ! L'Empereur est là-bas, qui les attend dans un bon endroit ; il va tomber dessus ; son coup de foudre d'Austerlitz, d'Iéna ou de Wagram est déjà prêt !... Ça ne peut plus tarder. Ensuite ils filerom en retraite ; mais on les suivra, la baïonnette

dans les reins, et nous sortirons d'ici, nous mettre en travers. Pas un seul n'échappera. Leur compte est réglé. C'est alors, père Moïse, que vous aurez de vieilles défroques à vendre. Hé! hé! hé! vous ferez vos choux gras. »

Il se réjouissait d'avance; mais tu penses bien, Fritz, que je ne comptais guère sur ces uniformes qui couraient les champs; j'aurais mieux aimé les savoir à mille lieues de nous.

Enfin voilà l'idée des gens, les uns se réjouissent et les autres se désolent pour la même chose. La confiance du sergent était si grande, qu'elle me gagnait quelquefois et que je pensais comme lui.

Nous descendions ensemble la rue du Rempart; il s'en allait à la cantine, où l'on commençait à distribuer les vivres de siége, ou bien il montait chez nous, prendre son petit verre de kirschenwasser, et m'expliquer les beaux coups de l'Empereur, depuis 96 en Italie. Je n'y comprenais rien, mais je faisais semblant de comprendre, ce qui revenait au même.

Il arrivait aussi des parlementaires, tantôt par la route de Nancy, tantôt par celles de Saverne ou de Metz. Ils levaient de loin le petit drapeau blanc, un de leurs trompettes sonnait et puis se retirait; l'officier de garde à l'avancée allait reconnaître le parlementaire et lui bander les yeux, ensuite il traversait la ville sous escorte, pour se rendre à l'hôtel du gouverneur. Mais ce que ces gens racontaient ou demandaient ne transpirait pas dans la place; le conseil de défense seul en était instruit.

Nous vivions resserrés dans nos murs comme au milieu de la mer, et tu ne peux pas croire combien cela vous pèse à la longue, comme on est triste, abattu, de ne pouvoir sortir, même sur les glacis. Des vieillards cloués dans leur fauteuil depuis dix ans, et qui ne songeaient jamais à se remuer, sont accablés de savoir que les portes restent fermées. Et puis, la curiosité d'apprendre ce qui se passe, de voir des étrangers, de causer des affaires du pays, voilà des choses dont le besoin est très-grand, et dont personne ne se doute avant de l'avoir éprouvé comme nous. Le moindre paysan, le plus borné du Dagsberg, qui serait entré par hasard en ville, aurait été reçu comme un dieu; tout le monde aurait couru le voir et l'interroger sur les nouvelles de la France.

Ah! ceux qui soutiennent que la liberté passe avant tout ont bien raison, car d'être enfermé dans un cachot, quand il serait aussi grand que la France, c'est insupportable. Les hommes sont faits pour aller, venir, parler, écrire, vivre les uns avec les autres, commercer, se raconter les nouvelles, et lorsque vous leur ôtez cela, le reste n'est plus qu'un dégoût.

Les gouvernements ne veulent pas comprendre cette chose si simple; ils se croient plus forts en empêchant les gens de vivre à leur aise, et finissent par ennuyer tout le monde. La vraie force d'un souverain est toujours en proportion de la liberté qu'il peut nous donner, et non pas de celle qu'il est forcé de nous ôter. Les alliés l'avaient compris pour Napoléon, et de là venait leur confiance.

Le plus triste, c'est que, vers la fin de janvier, la disette se faisait déjà sentir. On ne pouvait pas dire que l'argent devenait rare, puisqu'il n'en sortait pas un centime de la ville, mais tout devenait cher : ce qui valait deux sous trois semaines auparavant en valait vingt! Cela m'a fait penser souvent, que la rareté de l'argent est une de ces bêtises comme les gueux en inventent pour tromper les imbéciles. Qu'est-ce que cela nous fait que l'argent soit rare? On n'est pas pauvre avec deux sous, s'ils vous suffisent pour avoir du pain, du vin, de la viande, des habits, etc.; mais s'il vous en faut vingt fois plus, alors non-seulement vous êtes pauvres, mais tout le pays est pauvre. L'argent ne manque jamais quand tout est à bon marché; il est toujours rare quand les choses de la vie sont chères.

Aussi, lorsqu'on est enfermé comme nous l'étions, c'est un grand bonheur de pouvoir vendre plus qu'on n'achète. Mon eau-de-vie était à trois francs le litre, mais en même temps il nous fallait du pain, de l'huile, des pommes de terre, et tout montait en proportion.

Un matin, la vieille mère Quéru pleurait dans ma boutique; elle n'avait pas mangé depuis deux jours! et pourtant c'était, disait-elle, la moindre des choses; il lui manquait seulement son petit verre, que je lui donnai gratis. Elle me bénit cent fois et s'en alla contente. Bien d'autres auraient eu besoin de petits verres! J'ai vu des vieux dans le désespoir, parce qu'ils n'avaient plus de quoi priser; ils allaient jusqu'à priser de la cendre; et c'est alors que plusieurs eurent l'idée de fumer les feuilles du grand noyer de l'Arsenal, ce qu'ils trouvèrent très-bon.

Malheureusement, tout cela n'était que le commencement de la disette; plus tard nous devions encore apprendre à jeûner pour la gloire de Sa Majesté.

Vers la fin de février, le froid était revenu; chaque soir on tirait sur nous une centaine d'obus, mais on s'habitue à tout, et cela nous paraissait presque naturel. Aussitôt l'obus éclaté, chacun courait éteindre le feu, ce qui n'était pas difficile, puisque dans toutes les maisons se trouvaient des cuves pleines d'eau.

Nos canonniers répondaient à l'ennemi; mais, comme les Russes tiraient avec des pièces volantes, après dix heures, et qu'on ne pouvait viser que sur leur feu, qui changeait toujours de place, on avait de la peine à les atteindre.

Quelquefois l'ennemi tirait des boulets incendiaires; ce sont des boulets percés de trois trous en triangle, et remplis d'un feu très-vif, qu'on ne peut éteindre qu'en jetant le boulet au fond de l'eau; c'est ce qu'on faisait.

Nous n'avions pas encore eu d'incendie; mais nos avant-postes s'étaient repliés, et les alliés se resserraient de plus en plus autour de la place. Ils occupaient la ferme Ozillo, la Tuilerie de Pernette et les Maisons-Rouges, que nos troupes venaient d'abandonner. Ils s'arrangeaient là-dedans pour passer l'hiver agréablement. C'étaient des Wurtembergeois, des Bavarois, des Badois et d'autres landwehr, qui remplaçaient en Alsace les troupes de ligne parties pour l'intérieur.

On voyait très-bien leurs sentinelles en longue capote gris-bleu, la casquette plate, le fusil penché sur l'épaule, se promener gravement dans l'allée de peupliers qui mène à la Tuilerie.

De là, ces troupes pouvaient, d'un moment à l'autre, pendant une nuit profonde, entrer dans les fossés et même essayer de forcer une poterne.

Ils étaient en nombre et ne se refusaient rien, ayant trois ou quatre villages autour d'eux pour leur fournir des vivres, et les grands fours de la Tuilerie pour se chauffer.

Quelquefois un bataillon russe les relevait, mais seulement un ou deux jours, étant forcé de se remettre en route. Ces Russes se baignaient dans le petit guévoir derrière la bâtisse, malgré la glace et la neige qui le remplissaient.

Tous, Russes, Wurtembergeois et Badois fusillaient nos sentinelles, et l'on s'étonnait que le gouverneur ne les eût pas encore écrasés de boulets. Mais un soir le sergent rentra joyeux et me dit à l'oreille, en clignant de l'œil :

« Demain, levez-vous de bonne heure, père Moïse; ne dites rien à personne et suivez-moi. Vous verrez quelque chose qui vous fera rire.

— C'est bon, sergent, » lui répondis-je.

Il alla tout de suite se coucher, et longtemps avant le jour, vers cinq heures, je l'entendais déjà sauter de son lit, ce qui m'étonna d'autant plus qu'on ne battait pas le rappel.

Je me levai doucement. Sorlé me demanda tout endormie :

« Qu'est-ce que c'est, Moïse ?

— Dors tranquillement, Sorlé, lui répondis-je; le sergent m'a prévenu qu'il voulait me faire voir quelque chose. »

Elle ne dit plus rien, et je finis de m'habiller.

Presque au même instant, le sergent frappait à la porte; je soufflai la chandelle, et nous descendîmes. Il faisait nuit noire.

On entendait une faible rumeur du côté de la caserne; le sergent partit dans cette direction en me disant :

« Montez sur le bastion, nous allons attaquer la Tuilerie. »

Aussitôt je montai la rue en courant. Comme j'arrivais sur les remparts, j'aperçus dans l'ombre du bastion, à droite, les canonniers à leurs pièces. Ils ne bougeaient pas, et tout se taisait aux environs; les mèches allumées et plantées en terre brillaient seules comme des étoiles dans la nuit.

Cinq ou six bourgeois, prévenus comme moi, restaient immobiles à l'entrée de la poterne. Les cris ordinaires : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » se répondaient autour de la ville, et dehors, du côté de l'ennemi, les *verdâ !* et les *souïda*[1] !

Il faisait très-froid, un froid sec, malgré le brouillard.

Bientôt, du côté de la place, à l'intérieur, une quantité d'hommes remontèrent la rue; s'ils avaient marqué le pas, l'ennemi les aurait entendus de loin sur les glacis; mais ils arrivèrent en tumulte et tournèrent près de nous, dans l'escalier de la poterne. Leur passage dura bien dix minutes. Tu peux te figurer si j'étais attentif, et pourtant je ne reconnus pas notre sergent, il faisait encore trop sombre.

Les deux compagnies qui venaient de défiler se reformèrent dans les fossés, et tout redevint tranquille.

Je ne sentais plus mes pieds, tant il faisait froid; la curiosité m'empêchait de partir.

Enfin, au bout d'une demi-heure environ, une ligne pâle s'étendit derrière le fond de Fiquet, autour du bois de la Bonne-Fontaine. Le capitaine Rolfo, les bourgeois et moi, appuyés contre la rampe, nous regardions la plaine couverte de neige, où quelques patrouilles allemandes erraient dans le brouillard, et plus près de nous, au bas des glacis, la sentinelle wurtembergeoise, immobile dans l'allée de peupliers qui mène à la grande échoppe de la Tuilerie.

Tout était encore gris et confus; mais le soleil d'hiver, blanc comme la neige, s'élevait sur la ligne sombre des sapins. Nos soldats, l'arme au pied dans les chemins couverts, ne bougeaient pas. Les *verdâ !* et les *souïda !* allaient leur train. Le jour grandissait de seconde en seconde.

Jamais on n'aurait cru qu'un combat s'apprêtait, quand la mairie sonna six heures, et que tout à coup nos deux compagnies, sans commandement, sortirent des chemins couverts, l'arme au bras, et descendirent le glacis en silence.

Elles arrivèrent en moins d'une minute au chemin qui longe les jardins, et défilèrent à gauche, en suivant les haies.

Tu ne peux pas te figurer le tremblement qui me prit, en voyant que l'attaque allait commencer. Il ne faisait pas encore bien clair, mais la sentinelle ennemie vit pourtant la ligne des baïonnettes filer derrière les haies, et cria d'une façon terrible :

Verdá !

« En avant ! » répondit la voix tonnante du capitaine Vigneron, et les grosses semelles de nos soldats se mirent à rouler sur la terre durcie, comme une avalanche.

La sentinelle tira, puis courut en remontant l'allée, et criant je ne sais quoi. Une quinzaine de landwehr, qui formaient l'avant-poste sous la vieille échoppe où l'on séchait les briques, sortirent aussitôt ; ils n'avaient pas eu le temps de se reconnaître, que tous étaient massacrés sans miséricorde.

On ne pouvait pas bien voir d'aussi loin, par-dessus les haies et les peupliers ; mais, après l'enlèvement du poste, le roulement de la fusillade et des cris horribles arrivèrent jusqu'en ville.

Tous ces malheureux landwehr, qui demeuraient dans la ferme Pernette, — et dont un grand nombre s'étaient déshabillés comme d'honnêtes pères de famille, pour mieux dormir, — sautaient des fenêtres, en pantalon, en caleçon, en chemise, la giberne au dos, et se rangeaient derrière la Tuilerie, dans le grand pré de Seltier. Leurs officiers les poussaient et commandaient au milieu du tumulte.

Ils étaient bien là six ou sept cents, presque nus dans la neige ; et, malgré l'étonnement d'une pareille surprise, ils commençaient un feu roulant bien nourri, quand nos deux pièces du bastion se mirent de la partie.

Dieu du ciel, quel carnage !

C'est là-bas qu'il fallait voir arriver les boulets, et les chemises sauter en l'air ! Et le pire pour ces malheureux, c'est qu'ils étaient forcés de serrer les rangs, parce qu'après avoir tout bousculé dans la Tuilerie, les nôtres en sortaient pour attaquer à la baïonnette.

Quelle position ! Figure-toi cela, Fritz, pour d'honnêtes bourgeois, des marchands, des banquiers, des brasseurs, des maîtres d'hôtel, des gens paisibles qui ne souhaitaient que le calme et la tranquillité.

J'ai toujours pensé depuis que le système de la landwehr est très-mauvais, et qu'il vaut beaucoup mieux payer une bonne armée de volontaires attachés au pays, et sachant bien que l'argent, les pensions et les décorations leur viennent de la nation et non du gouvernement : des jeunes gens dévoués à la patrie comme ceux de 92, et remplis d'enthousiasme, parce qu'on les respecte et qu'on les honore selon leur sacrifice. Oui, voilà ce qu'il faut, et non pas des gens qui songent à leur femme et à leurs enfants.

Nos boulets hachaient ces malheureux pères de famille par douzaines ! Pour comble d'abomination, deux autres compagnies, que le conseil de défense avait fait sortir des poternes de la manutention et de la porte d'Allemagne dans le plus grand secret, et qui s'avançaient l'une sur la route de Saverne, l'autre dans le chemin du Petit-Saint-Jean, commençaient à les dépasser, et se refermaient derrière eux, en leur tirant dans le dos.

Il faut reconnaître que ces vieux soldats de l'Empire avaient un esprit de ruse diabolique ! Qui se serait jamais figuré des coups pareils?

En voyant cela, le restant des landwehr se débanda dans la grande plaine blanche, comme un tourbillon de moineaux. Ceux qui n'avaient pas eu le temps de mettre leurs souliers ne sentaient pas les pierres, ni les ronces, ni les épines du fond de Fiquet; ils couraient comme des cerfs, et les plus gros galopaient aussi vite que les autres.

Nos soldats les suivaient en tirailleurs, et ne s'arrêtaient une seconde que pour les ajuster et les fusiller. Toute la côte en face, jusqu'au vieux hêtre, au milieu de la prairie communale des Quatre-Vents, était couverte de leurs corps.

Leur colonel, sans doute un bourgmestre, galopait devant eux à cheval; sa chemise s'enflait derrière lui !

Si les Badois cantonnés dans le village n'étaient pas sortis à leur secours, on les aurait tous exterminés. Mais deux bataillons de Badois s'étant déployés sur la droite des Quatre-Vents, nos trompettes sonnèrent le rappel, et les quatre compagnies se réunirent au milieu de l'allée des Dames, pour les attendre.

Les Badois alors firent halte, et les derniers Wurtembergeois passèrent derrière eux, bien contents d'être réchappés d'une aussi terrible débâcle. Ceux-là pouvaient dire :

« Je connais la guerre... J'en ai vu de dures ! »

Il était sept heures; toute la ville couvrait les remparts.

Bientôt une épaisse fumée s'éleva sur la Tui-

Père Moïse, les enfants sont pâles. (P. 78.)

lerie et les bâtisses environnantes; quelques sapeurs étaient sortis avec des fagots, et venaient d'y mettre le feu. Tout cela partit en étincelles; il ne resta qu'une grande place noire et des décombres derrière les peupliers.

Nos quatre compagnies, voyant que les Badois ne voulaient pas les attaquer, revinrent tranquillement, la trompette en tête.

Moi, depuis longtemps, j'étais descendu sur la place, près de la porte d'Allemagne, pour assister à la rentrée de nos troupes. C'est encore un de ces spectacles que je n'oublierai jamais : — le poste sous les armes, les vétérans pendus aux chaînes du pont-levis qui s'abaisse, les hommes, les femmes, les enfants qui se poussent dans la rue; et dehors, dans les remparts, les trompettes qui éclatent, les échos des bastions et de la demi-lune qui répondent au loin; les blessés, pâles, déchirés, couverts de sang, qui rentrent les premiers, affaissés sur l'épaule de leurs camarades; le lieutenant Schnindret, dans un fauteuil de la Tuilerie, la figure couverte de sueur, avec sa balle dans le ventre, qui crie, la langue épaisse et la main étendue: *Vive l'Empereur!* les soldats qui jettent le commandant wurtembergeois de sa civière, pour y mettre un des nôtres; les tambours sous la porte, battant la marche, pendant que les troupes, l'arme à volonté, des pains et d'autres provisions de toute sorte enfilés dans les baïonnettes, rentrent fièrement, au milieu des cris de : *Vive le 6e léger!*—Voilà ce que les anciens peuvent seuls se vanter d'avoir vu.

Ah! Fritz, les hommes ne sont plus les

L'Éternel a voulu l'avoir près de son trône. (P. 84.)

mêmes. De mon temps, les autres payaient toujours les frais de la guerre; l'empereur Napoléon avait cela de bon : il ne ruinait pas la France, mais les ennemis. Aujourd'hui, c'est nous qui payons notre gloire.

Et dans ce temps-là les soldats rapportaient du butin : des sacs, des épaulettes, des capotes, des ceintures d'officiers, des montres, etc., etc. Ils se rappelaient que le général Bonaparte leur avait dit en 1796 : « Vous n'avez pas d'habits, pas de souliers; la République vous doit beaucoup, elle ne peut rien vous donner. Je vais vous conduire dans le plus riche pays du monde; vous y trouverez honneurs, gloire, richesses !... » Enfin je vis tout de suite que nous allions vendre des petits verres en quantité.

Comme le sergent passait, je lui criai de loin :

« Sergent! »

Il me vit dans la foule, les bras étendus, et tout joyeux, il me donna la main en criant :

« Ça va bien, père Moïse, ça va bien! »

Tout le monde riait.

Alors, sans attendre la fin du défilé, je courus à la halle ouvrir notre boutique.

Le petit Sâfel avait aussi compris que nous ferions une bonne journée, car, au milieu de la presse, il était venu me tirer par la basque de ma capote, en me criant :

« J'ai la clef de la halle... je l'ai!.. Dépêchons-nous! Tâchons d'arriver avant Frichard!... »

Ce que c'est pourtant que l'esprit naturel d'un enfant, cela se montre tout de suite; c'est un véritable don du Seigneur.

Nous courûmes donc au magasin. J'ouvris mon étalage, où Sâfel resta seul quelques minutes, pendant que j'allais casser une croûte à la maison, et prendre une bonne somme en gros sous et petite monnaie pour trafiquer.

Sorlé et Zeffen étaient dans leur comptoir, en train de verser des petits verres. Tout allait bien, comme d'habitude. Mais, un quart d'heure après, lorsqu'on eut rompu les rangs et remis les fusils en place à la caserne, la presse devint si grande au magasin de la halle pour me vendre habits, sacs, montres, pistolets, manteaux, épaulettes, etc., que, sans l'aide de Sâfel, jamais je n'aurais pu m'en tirer.

J'avais en quelque sorte tout pour rien. Ces gens-là ne s'inquiétaient pas du lendemain; leur seule idée était de bien vivre au jour le jour, d'avoir du tabac, de l'eau-de-vie, et les autres agréments qui ne manquent jamais dans une ville de garnison.

Ce jour-là, dans six heures de temps, je remontai mon magasin, en habits, capotes, pantalons, et bottes solides de vrai cuir d'Allemagne première qualité, et j'achetai des objets de toute sorte,—pour près de quinze cents livres,—que j'ai revendus plus tard six ou sept fois plus cher qu'ils ne m'avaient coûté. Tous ces landwehr étaient des bourgeois aisés et même riches, habillés d'une façon cossue.

Les soldats me vendirent aussi beaucoup de montres, dont le vieil horloger Goulden n'avait pas voulu, parce qu'on les avait prises sur les morts.

Mais ce qui me fit plus de plaisir que tout le reste, c'est que Frichard étant malade depuis trois ou quatre jours, il ne put venir ouvrir sa boutique. Je ris encore quand j'y pense. Le gueux en attrapa cette jaunisse verte, qui ne l'a plus quitté jusqu'à sa mort.

Sâfel alla, vers midi, chercher notre dîner dans une corbeille; nous mangeâmes sous l'échoppe, pour ne pas lâcher la pratique, et jusqu'à la nuit close nous ne pûmes sortir une minute. A peine une bande venait-elle de s'en aller, qu'il en arrivait deux et souvent trois autres à la fois.

Je tombais de fatigue, et Sâfel aussi; l'amour du commerce nous soutenait seul.

Ce que je me rappelle encore d'agréable, c'est qu'en retournant chez nous, quelques instants avant sept heures, nous vîmes de loin l'autre boutique remplie de monde. Ma femme et ma fille ne pouvaient fermer le comptoir; elles avaient augmenté les prix et les soldats n'y prenaient même pas garde, ils trouvaient cela tout simple; de sorte que non-seulement l'argent de France que je venais de leur donner, mais encore les florins des Wurtembergeois rentraient dans ma poche.

Deux commerces qui s'aident l'un l'autre sont une excellente chose, Fritz; réfléchis à cela. Sans mes eaux-de-vie, je n'aurais pas eu l'argent nécessaire pour acheter tant d'effets; et sans la halle, où j'achetais comptant le butin, les soldats n'auraient pas eu de quoi boire mon eau-de-vie.

On voit clairement ici que l'Éternel favorise les hommes d'ordre et de paix, pourvu qu'ils sachent profiter des bonnes occasions.

Enfin, comme nous n'en pouvions plus, il fallut pourtant fermer, malgré les réclamations des soldats, et renvoyer le commerce au lendemain.

Sur les neuf heures, après le souper, nous étions tous réunis autour de la vieille lampe, à compter nos gros sous. J'en faisais des rouleaux de trois francs, et sur la chaise près de moi, le tas montait déjà presque au niveau de la table, Le petit Sâfel mettait les pièces blanches dans la sébille. Cette vue nous réjouissait, et Sorlé disait :

« Nous avons vendu le double des autres jours. Plus on augmente les prix, mieux cela marche. »

J'allais répondre qu'il faut pourtant de la modération en tout,—car les femmes, même les meilleures, ne connaissent pas cela,—lorsque le sergent entra prendre son petit verre. Il était en bonnet de police, et portait en travers de sa capote une sorte de sac de cuir roux, qui lui pendait sur la hanche.

« Hé! hé! fit-il à la vue des rouleaux Diable!... diable!... vous devez être content de la journée, père Moïse?

—Oui, pas mal, sergent, lui répondis-je tout joyeux.

—Je crois bien, fit-il en s'asseyant et goûtant le petit verre de kirschenwasser que Zeffen venait de lui verser, je crois bien, encore une ou deux sorties, et vous passerez colonel dans le régiment de la boutique. Tant mieux, ça me fait plaisir. »

Puis, tout riant :

« Hé! père Moïse, voyez donc ce que j'ai là, s'écria-t-il; ces gueux de kaiserlicks ne se refusent rien. »

En même temps, il ouvrit son sac, et commença par en tirer une paire de moufles fourrées de peau de renard, ensuite de bonnes chaussettes de laine, et un grand couteau à manche de corne et lames d'acier très-fin. Il ouvrait les lames et disait :

« On trouve de tout là-dedans, une serpette, une scie, de petits couteaux et des grands, jusqu'à des limes pour les clous.

—C'est pour les ongles, sergent, lui dis-je.

—Ah ! ça ne m'étonnerait pas, fit-il; ce gros landwehr était propre comme un écu neuf. Il devait se limer les ongles. Mais attendez ! »

Ma femme et mes enfants, penchés autour de nous, regardaient avec de grands yeux. Lui, fourrant la main dans une sorte de portefeuille sur le côté du sac, en tira une jolie miniature, entourée d'un cercle d'or en forme de montre, mais plus grand.

« Regardez... Qu'est-ce que ça peut valoir? »

Je regardai, puis Sorlé, puis Zeffen et Sâfel. Nous étions tous émerveillés d'un si beau travail, et même attendris, parce que la miniature représentait une jeune femme blonde et deux beaux enfants, frais comme des boutons de rose.

« Eh bien, que pensez-vous de ça? demanda le sergent?

—C'est très-beau, dit Sorlé.

—Oui, mais qu'est-ce que cela vaut? »

Je repris la miniature, et je répondis, après l'avoir examinée :

« Pour un autre que vous, sergent, je dirais que cela vaut cinquante francs, mais l'or seul vaut plus, et je l'estime bien à cent francs; nous pourrons le peser.

—Et le portrait, père Moïse?

—Le portrait n'a pas de valeur pour moi, je vous le rendrai; ces choses-là ne se vendent pas dans ce pays, elles n'ont de prix que pour la famille.

—Bon, dit-il, nous en recauserons plus tard. »

Il remit la miniature dans le sac, et me demanda :

« Savez-vous lire l'allemand?

—Très-bien.

—Ah! bon. Je suis curieux de savoir ce que ce kaiserlick avait à écrire. Regardez... c'est une lettre! Il attendait bien sûr leur vaguemestre pour l'envoyer en Allemagne. Mais nous sommes arrivés trop tôt. Qu'est-ce qu'il raconte? »

Il me remit donc une lettre adressée à madame Rœdig, à Stuttgardt, Bergstrasse, n° 6. Cette lettre, Fritz, la voici, Sorlé l'a conservée; elle t'en dira plus sur la landwehr, que je ne pourrais t'en raconter.

« Biegelberg, le 25 février 1814.

« Chère Aurélia,

« Ta bonne lettre du 29 janvier est arrivée « trop tard à Coblentz; le régiment venait de « se mettre en route pour l'Alsace.

« Nous avons eu bien des misères... de la « pluie... de la neige. Le régiment est arrivé « d'abord à Bitche, un des forts les plus terri- « bles qu'il soit possible de voir, bâti sur des « rochers jusque dans le ciel. Nous devions « aider à le bloquer; mais un nouvel ordre « nous a fait aller plus loin, au fort de Lut- « zelstein, dans la montagne, où nous sommes « restés deux jours au village de Pétersbach, « pour sommer cette petite place de se rendre. « Quelques vétérans qui la gardent nous ayant « répondu par des coups de canon, le colonel « ne jugea pas nécessaire de livrer l'assaut; « et grâce à Dieu, nous reçûmes l'ordre d'aller « bloquer une autre forteresse, entourée de « bons villages qui nous fournissent des vivres « en abondance : c'est Pfalsbourg, à deux « lieues de Zabern. Nous remplaçons ici le « régiment autrichien de Vogelgesang, parti « pour la Lorraine.

« Ta bonne lettre m'a suivi partout, et main- « tenant elle me comble de bonheur. Embrasse « la petite Sabina et notre cher petit Heinrich « pour moi cent fois, et reçois aussi mes em- « brassements, chère femme adorée !

« Ah! quand serons-nous encore une fois « réunis dans notre petite pharmacie? Quand « reverrai-je mes fioles bien étiquetées autour « de moi sur leurs rayons, avec la tête d'Escu- « lape et celle d'Hippocrate au-dessus de la « porte? Quand pourrai-je reprendre mon « pilon, et mêler mes drogues d'après les for- « mules du Codex? Quand aurai-je la joie de « m'asseoir encore dans mon bon fauteuil, en « face d'un bon feu, dans notre arrière-bou- « tique, et d'entendre le petit cheval de bois « de Heinrich,—qui m'impatientait tant!—de « l'entendre rouler sur le plancher? Et toi, « chère femme adorée, quand crieras-tu : — « C'est mon Heinrich!—en me voyant revenir « couronné des palmes de la victoire?... »

—Ces Allemands, interrompit le sergent, sont bêtes comme des ânes. On leur en donnera des palmes de la victoire. Quelle bête de lettre! »

Mais Sorlé et Zeffen m'écoutaient lire, les larmes aux yeux. Elles tenaient nos enfants entre leurs bras; et moi, songeant que Baruch aurait pu se trouver dans la même position que ce pauvre homme, j'en étais tout ému.

Maintenant, Fritz, écoute la fin :

« Nous sommes ici dans une vieille tuilerie, « à portée de canon du fort. Chaque soir on « tire quelques obus sur la ville, par ordre du « général russe Berdiaiw, dans l'espoir de « décider ces gens à nous ouvrir les portes. « Cela ne peut tarder longtemps : les vivres « leur manquent! Alors nous serons logés « commodément chez les bourgeois, jusqu'à la « fin de cette campagne glorieuse; et ce sera

« bientôt, car les armées régulières ont toutes « passé sans résistance, et journellement la « nouvelle de grandes victoires en Champagne « nous arrive : Bonaparte est en pleine retraite; « les feld-maréchaux Blücher et Schwartzen- « berg se réunissent, et n'ont plus que cinq « ou six journées de marche pour arriver à « Paris... »

—Comment... comment!... Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il raconte, bégaya le sergent, en se penchant presque sur le papier. Recommencez-moi ça! »

Je le regardai; il était tout blanc, ses joues tremblaient de colère.

« Il dit que les généraux Blücher et Schwartzenberg arrivent près de Paris.

—Près de Paris... eux!... Canaille!...» fit-il en bredouillant.

Puis tout à coup il se mit à rire en dessous d'un air mauvais, et dit :

« Ah! tu voulais prendre Phalsbourg, toi!... Tu voulais retourner dans ton pays de choucroute, avec les palmes de la victoire... Hé! hé! hé! je te les ai données, les palmes de la victoire!... »

En même temps, il faisait le mouvement de piquer à la baïonnette :

« Une... *deusse*... hop! »

Rien que de le regarder, nous frissonnions tous.

« Oui, père Moïse, c'est comme ça, fit-il en vidant son verre à petites gorgées, j'ai cloué cette espèce d'apothicaire contre la porte de la Tuilerie. Il faisait une drôle de mine... les yeux lui sortaient de la tête. Son Aurélia pourra l'attendre longtemps!... Mais allez toujours!... Seulement, madame Sorlé, je vous préviens que c'est tout mensonge, il ne faut pas croire un mot de ce qu'il dit; l'Empereur leur fera voir le tour, soyez tranquilles! »

Je n'avais plus envie de continuer; je me sentais froid sous la langue, et je finis vite, en passant les trois quarts, qui ne disaient rien de nouveau, que des compliments pour les amis et connaissances.

Le sergent lui-même en avait assez, et sortit aussitôt après en nous disant :

« Bonne nuit!... Jetez ça au feu! »

Alors je mis cette lettre de côté, et nous nous regardâmes tous quelques instants. J'ouvris la porte, le sergent était dans sa chambre au bout de l'allée, et je dis tout bas :

« Quelle chose horrible!... Non-seulement un homme pareil tue un père de famille comme une mouche, mais encore il en rit après.

—Oui, répondit Sorlé, et le plus triste, c'est qu'il n'est pas méchant; il aime trop l'Empereur, voilà tout! »

Ce que racontait la lettre nous donnait aussi terriblement à réfléchir; et cette nuit-là, malgré notre bon coup de commerce, je m'éveillai plus d'une fois, songeant à cette guerre épouvantable, et me demandant ce que deviendrait le pays, si Napoléon ne restait pas le maître. Mais ces choses étaient au-dessus de mes connaissances, et je ne savais quoi me répondre.

XVII

Depuis cette histoire de landwehr, le sergent nous faisait peur, mais il ne s'en apercevait pas, et venait régulièrement prendre son petit verre de kirschenwasser. Quelquefois, le soir, il levait la bouteille en face de notre lampe et s'écriait :

« Ça baisse, père Moïse, ça baisse!... Bientôt il va falloir se mettre à la demi-ration, et puis au quart, ainsi de suite. C'est égal, pourvu qu'il en reste une goutte, rien que l'odeur dans six mois, Trubert sera content. »

Il riait, et je m'indignais en pensant :

« Tu peux bien te contenter d'une goutte! Qu'est-ce qui vous manque, à vous autres? Les magasins de la place sont à l'épreuve de la bombe, les grands fours de la manutention chauffent tous les jours, la boucherie fournit à chaque soldat sa ration de viande fraîche, tandis que les honnêtes bourgeois sont heureux d'avoir encore des pommes de terre et de la viande salée. »

Voilà ce que je me disais de mauvaise humeur, en lui faisant tout de même bonne mine, à cause de sa méchanceté terrible.

Et c'était la vérité, Fritz; nos enfants eux-mêmes n'avaient plus d'autre nourriture que de la soupe aux pommes de terre, et du bœuf salé, d'où viennent une foule de maladies dangereuses.

La garnison ne manquait de rien; malgré cela, le gouverneur faisait publier à chaque instant qu'il fallait tout déclarer, qu'on allait recommencer les visites, et que ceux qu'on prendrait en faute seraient jugés d'après la rigueur des lois militaires. Ces gens voulaient tout avoir pour eux; mais on ne les écoutait pas, chacun cachait ce qu'il pouvait.

Bienheureux, en ce temps, celui qui gardait une vache au fond de sa cave, avec quelques provisions de foin et de paille : le lait et le beurre étaient hors de prix. Bienheureux celui qui possédait quelques poules : un œuf frais valait à la fin de février quinze sous, et l'on ne pouvait pas en avoir. Le prix de la viande

fraîche augmentait pour ainsi dire d'heure en heure, et l'on ne demandait pas si c'était du bœuf ou du cheval.

Le conseil de défense avait renvoyé les pauvres de la ville avant le blocus, mais il restait encore beaucoup d'indigents. Un grand nombre se glissaient la nuit dans les fossés par une poterne; ils allaient déterrer quelques racines sous la neige et couper les orties dans les bastions, pour faire des épinards. Les sentinelles tiraient dessus; mais que ne risque-t-on pas pour manger? Il vaut encore mieux recevoir une balle que de souffrir la faim.

Rien que de rencontrer ces êtres minables, ces femmes qui se traînaient le long des murs, ces enfants chétifs, on sentait venir la famine, et l'on s'écriait en soi-même :

« Si l'Empereur n'arrive pas nous délivrer, nous serons dans un mois comme ces malheureux ! A quoi nous servira l'argent, lorsqu'un radis vaudra cent livres? »

Alors, Fritz, on ne riait plus en voyant les pauvres petits manger de bon appétit autour de la table; on se regardait l'un l'autre jusqu'au fond de l'âme, et ce coup d'œil suffisait pour se comprendre.

C'est dans ces occasions que l'esprit et le bon cœur d'une brave femme se montrent. Jamais Sorlé ne m'avait parlé de nos provisions; je connaissais sa prudence, et je pensais bien que nous devions avoir des vivres cachés quelque part, sans en être pourtant tout à fait sûr. Aussi le soir, en nous asseyant autour de notre maigre souper, la crainte de voir nos enfants manquer du nécessaire me faisait dire quelquefois :

« Mangez !.... régalez-vous !.... moi je n'ai pas faim. Il me faudrait une omelette ou du poulet. Les pommes de terre ne me conviennent pas ! »

Je riais, mais Sorlé voyait bien ce que je pensais.

« Allons, Moïse, me dit-elle un jour, mange hardiment. Nous n'en sommes pas où tu crois; et si pareille chose arrivait, eh bien! sois tranquille, on trouverait encore moyen de se tirer d'embarras. Tant que les autres auront de quoi vivre, nous ne périrons pas non plus. »

Elle me rendit courage, et je me régalai de bon cœur, car ma confiance reposait en elle.

Le même soir, lorsque Zeffen et les enfants furent couchés, Sorlé prit la lampe et me conduisit à sa cachette.

Nous avions trois caves sous la maison, très-petites et très-basses; un lattis les séparait. Contre le dernier de ces lattis, ma femme avait jeté des bottes de paille jusqu'en haut; mais, après avoir ôté la paille, nous pûmes entrer, et je vis au fond deux sacs de pommes de terre, un sac de farine, et sur la petite tonne d'huile un bon morceau de bœuf salé.

Nous restâmes là plus d'une heure à regarder, à compter, à réfléchir. Ces provisions pouvaient nous mener un mois, et celles de la grande cave sous la rue, que nous avions déclarées au commissaire des vivres, une quinzaine de jours; de sorte que Sorlé me dit en remontant :

« Tu vois qu'avec de l'économie nous avons ce qu'il nous faut pour six semaines. Maintenant la grande disette commence, et si dans six semaines l'Empereur n'arrive pas, la place sera rendue. En attendant, il faut se contenter de pommes de terre et de viande salée. »

Elle avait raison, mais chaque jour je voyais combien cette nourriture nuisait à nos enfants; ils maigrissaient à vue d'œil, surtout le petit David; ses grands yeux brillants, ses joues creuses, son air de plus en plus abattu me serraient le cœur.

Je le prenais, je le caressais; je lui disais à l'oreille qu'après l'hiver nous irions à Saverne, et que son père le mènerait promener en voiture. Il me regardait tout rêveur, et puis il penchait la tête sur mon épaule, le bras autour de mon cou, sans répondre. — A la fin, il ne voulait plus manger.

Zeffen aussi perdait courage; souvent elle sanglotait et me prenait son enfant, en disant qu'elle voulait partir, qu'elle voulait voir Baruch.

Tu ne connais pas ces chagrins, Fritz, les chagrins d'un père pour ses enfants; ce sont les plus cruels de tous! aucun enfant ne peut se figurer combien ses parents l'aiment, et ce qu'ils souffrent de le voir malheureux.

Mais que faire au milieu de si grandes misères? Bien d'autres familles en France étaient encore plus à plaindre que nous.

Pendant que tout cela se passait, il faut te représenter toujours les patrouilles, toujours les obus le soir, toujours les réquisitions et les publications, toujours le rappel aux deux casernes et devant la mairie, les cris : « Au feu! » dans la nuit, le roulement des pompes, l'arrivée des parlementaires, les bruits qui se répandent en ville que nos armées sont en retraite, et qu'on va nous brûler de fond en comble !

Moins on sait de choses, plus les gens en inventent.

Il vaudrait mieux dire la vérité simplement. Alors chacun prendrait courage, car, dans tous les temps, j'ai vu que la vérité, même dans les plus grands malheurs, n'était jamais aussi terrible que ces inventions. — Si les ré-

publicains se sont si bien défendus, c'est qu'ils savaient tout, c'est qu'on ne leur cachait rien, et que chacun prenait les affaires de la patrie pour son propre compte.

Mais quand on cache leurs propres affaires aux gens, comment auraient-ils confiance? Un honnête homme n'a rien à cacher, et je dis qu'il en est de même d'un gouvernement honnête.

Enfin le mauvais temps, le froid, la disette, les bruits de toute sorte augmentaient notre misère. Les hommes qu'on avait toujours vus fermes, comme Burguet, devenaient tristes; tout ce qu'ils pouvaient vous dire, c'était :

« Nous verrons... Il faut attendre!... »

La désertion recommençait, et l'on fusillait!

Notre commerce d'eau-de-vie allait toujours; j'avais déjà dédoublé sept pipes d'esprit, toutes mes dettes étaient payées, il me restait mon magasin de la Halle, plein de marchandises, et dix-huit mille livres à la cave; mais qu'est-ce que l'argent, quand on tremble pour la vie de ceux qu'on aime?

Le 6 mars, vers neuf heures du soir, nous venions de souper, comme à l'ordinaire, et le sergent, en fumant sa pipe, les jambes croisées près de la fenêtre, nous avait regardés sans rien dire.

C'était l'heure où le bombardement commençait, on entendait les premiers coups de canon, derrière le fond de Fiquet; un coup de canon de l'avancée venait de leur répondre; cela nous avait en quelque sorte réveillés, car nous étions tout pensifs.

« Père Moïse, me dit le sergent, les enfants sont pâles!

—Je le sais bien, sergent, » lui répondis-je avec une grande tristesse.

Il ne dit plus rien; et comme Zeffen venait de sortir pour pleurer, il prit le petit David sur ses genoux et le regarda longtemps. Sorlé tenait le petit Esdras endormi dans ses bras, Sâfel levait la nappe, et roulait les serviettes pour les mettre dans l'armoire.

« Oui, dit le sergent, il faut y prendre garde, père Moïse; nous causerons de ça plus tard. »

Je le regardai tout surpris; il vida sa pipe au bord du poêle, et sortit en me faisant signe de le suivre. Zeffen rentrait, je lui pris la chandelle dans la main. Le sergent me conduisit dans sa petite chambre au fond de l'allée, il ferma la porte, et s'assit au pied de son lit, en me disant :

« Père Moïse, ne vous effrayez pas... mais le typhus vient d'éclater encore une fois en ville; cinq soldats sont entrés ce matin à l'hôpital, le commandant de place Moulin est pris... On parle aussi d'une femme et de trois enfants... »

Il me regardait; je me sentais tout froid!

« Oui, fit-il, cette maladie-là, je la connais depuis longtemps; nous l'avons eue en Pologne, en Russie, après la retraite, en Allemagne. Elle vient surtout de la mauvaise nourriture. »

Alors je ne pus m'empêcher de crier en sanglotant :

« Hé! mon Dieu! que voulez-vous que j'y fasse?... Si je pouvais donner ma vie pour mes enfants, tout serait bien. Mais que voulez-vous que j'y fasse?

—Demain, père Moïse, je vous apporterai mon bon de viande, dit le sergent, et vous ferez du bouillon pour les enfants. Madame Sorlé pourra toucher le bon à la Halle, ou, si vous aimez mieux, j'irai moi-même. Vous aurez tous mes bons de viande fraîche jusqu'à la fin du blocus, père Moïse. »

En entendant cela, je fus tellement touché, que j'allai lui prendre la main, en criant :

« Sergent, vous êtes un brave homme. Pardonnez-moi, j'avais une mauvaise pensée contre vous?

—Quelle pensée? dit-il en fronçant les sourcils.

—A cause du landwehr de la Tuilerie!...

—Ah! bon... c'est différent... ça m'est bien égal! fit-il. Si vous saviez tous les *Kaiserlicks* que j'ai mis en bas depuis vingt ans, vous en auriez encore d'autres, de mauvaises pensées sur mon compte. Mais il ne s'agit pas de ça; vous acceptez, père Moïse?

—Et vous, sergent, lui dis-je, qu'est-ce que vous mangerez?

—Ne vous inquiétez pas de moi, le sergent Trubert n'a jamais manqué de rien! »

Comme je voulais le remercier, il s'écria :

« Bon... c'est entendu! Je ne puis pas vous rendre du brochet, de l'oie grasse, mais une bonne soupe en temps de blocus vaut aussi quelque chose. »

Il me serrait la main en riant. Moi, j'étais bouleversé, j'avais les yeux pleins de larmes.

« Allons, bonne nuit! fit-il en me reconduisant à la porte, tout ira bien. Dites à madame Sorlé que tout ira bien. »

Je sortis en bénissant cet homme, et je racontai tout à Sorlé, qui fut encore plus attendrie que moi. Nous ne pouvions pas refuser : c'était pour les enfants! et depuis huit jours on ne trouvait plus que de la viande de cheval chez les bouchers.

Le lendemain donc nous eûmes de la viande fraîche, pour faire du bouillon à ces pauvres petits. Mais la terrible maladie était déjà chez

nous, Fritz. Tiens, quand j'y pense après tant d'années, cela me retourne encore le cœur. Pourtant je ne puis pas me faire de reproches: avant d'aller toucher le bon, j'avais consulté notre vieux *rebbe* sur la qualité de cette viande selon la loi, et il m'avait répondu :

« La première loi est de sauver Israël ; or, comment Israël peut-il être sauvé, si ses enfants périssent? »

Mais, par la suite des temps, cette autre loi m'est revenue :

« L'âme de toute chair est dans le sang, c'est pourquoi j'ai dit aux enfants d'Israël : Vous ne mangerez le sang d'aucune chair, car l'âme de toute chair est son sang. Quiconque en mangera sera retranché, et quiconque mangera de quelque bête malade sera souillé. »

Dans ma grande désolation, les paroles de l'Éternel me sont revenues, et j'ai pleuré.

Toutes les bêtes qu'on avait mises dans les fossés de la place étaient malades depuis six semaines ; elles vivaient dans la boue, sous la neige et les vents, entre les bastions de l'arsenal et de la manutention. Les soldats, qui presque tous étaient des fils de paysans, devaient pourtant savoir qu'elles ne pouvaient pas vivre au grand air, par un froid pareil ; c'était facile de leur construire un abri. Mais quand les chefs se chargent de tout, les autres ne pensent plus à rien ; ils oublient même le métier de leur village ! et si malheureusement ceux qui commandent ne donnent pas d'ordres, rien ne se fait.

Voilà pourquoi ces animaux n'avaient plus ni chair ni graisse, voilà pourquoi ce n'étaient plus que des carcasses tremblantes de misère et de fièvre, et pourquoi leur chair souffrante, devenue malsaine, était souillée d'après la loi de Dieu.

Bien des soldats en moururent. Le mauvais vent des cadavres étendus par centaines autour de la Tuilerie, de la ferme Ozillo et dans les jardins, en passant sur la ville, fut aussi cause de la maladie.

La justice de l'Éternel se montre en tout ; quand les vivants ne remplissent pas leurs devoirs envers les morts, ils périssent !

Je m'étais souvenu de ces choses trop tard, c'est pourquoi je n'y pense qu'avec douleur.

XVIII

Ce qui me fait encore le plus de peine aujourd'hui, Fritz, c'est la manière dont la terrible maladie entra chez nous.

Le 12 mars, les gens parlaient d'une quantité d'hommes, de femmes, d'enfants, en train de mourir. On n'osait pas écouter, on se disait:

« Personne n'est malade dans notre maison, l'Éternel veille sur nous ! »

David, après souper, était venu s'arrondir dans mes bras, sa petite main sur mon épaule. Je le regardais ; il semblait bien assoupi, mais les enfants ont toujours sommeil à la nuit. Esdras dormait déjà, Sâfel venait de nous souhaiter le bonsoir.

Enfin, Zeffen prit l'enfant, et nous allâmes tous nous coucher.

Cette nuit-là, les Russes ne tiraient pas ; le typhus était peut-être aussi chez eux, je n'en sais rien.

Vers minuit, nous dormions donc à la grâce de Dieu, quand j'entends un cri terrible.

J'écoute... et Sorlé me dit :

« C'est Zeffen ! »

Aussitôt je me lève, je veux allumer la lampe ; j'étais dans le trouble, je ne trouvais plus rien.

Sorlé fit de la lumière, je tirai mon pantalon et je courus à la porte. Mais, à peine dans l'allée, Zeffen sort de la chambre comme une folle, ses grands cheveux noirs défaits. Elle me crie :

« L'enfant !... »

Sorlé me suivait. Nous entrons, nous nous penchons sur le berceau. Les deux enfants semblaient dormir : Esdras tout rose, David blanc comme la neige.

D'abord je ne voyais rien, à cause de l'épouvante, mais ensuite je pris David pour l'éveillé ; je le secouai, criant :

« David !... »

Et seulement alors nous vîmes qu'il avait les yeux ouverts et retournés. — Zeffen criait :

« Éveillez-le !... éveillez-le !... »

Sorlé, me le prenant des mains, dit :

« Donne!... Fais du feu... chauffe de l'eau. »

Et nous le posâmes sur le lit, en travers, en le secouant et en l'appelant. Le petit Esdras pleurait.

« Allume du feu, me répéta Sorlé, et toi, Zeffen, sois plus calme ; ces cris ne servent à rien. Vite... vite... du feu ! »

Mais Zeffen ne cessait de crier:

« Mon pauvre enfant !...

— Il va se réchauffer, dit Sorlé. Seulement, Moïse, dépêche-toi de t'habiller, cours chez le docteur Steinbrenner. »

Elle était plus pâle, plus effrayée que nous, mais l'esprit n'a jamais abandonné cette brave femme, ni le courage. Elle avait fait du feu, le fagot pétillait dans la cheminée.

Alors je courus mettre ma capote, et je descendis en pensant :

« Que le Seigneur ait pitié de nous !... Si l'en-

Baruch! Baruch! sauve notre enfant. (P. 84.)

fant meurt, je ne lui survivrai pas... Non !... c'est lui que j'aime le plus... je ne pourrai pas lui survivre. »

Car tu sauras, Fritz, que le plus malheureux, le plus en danger de nos enfants, est toujours celui qu'on aime le plus ; il en a le plus besoin : nous oublions les autres ! L'Éternel a voulu cela, sans doute pour le plus grand bien.

Je courais déjà dans la rue.

On n'a jamais vu de nuit plus sombre : le vent du Rhin soufflait, la neige en poussière volait ; quelques fenêtres, éclairées de loin en loin, montraient les maisons où l'on veillait des malades.

J'avais la tête nue, et je ne sentais pas le froid. Je criais en moi-même :

« Voici le dernier jour !... ce jour dont l'Éternel a dit : « Avant la moisson, quand le « bouton sera dans sa fleur, et que la fleur se « changera en grappe près de mûrir, je le re- « trancherai ; je couperai ses branches avec ma « serpe, elles seront foulées aux pieds. »

Dans ces pensées effrayantes, je traversais la grande place, où le vent secouait les vieux ormes pleins de givre.

Sur le coup d'une heure, je poussais la porte du docteur Steinbrenner ; sa grosse poulie grelottait dans le vestibule. Comme j'allais à tâtons, cherchant la rampe, la servante parut avec une lumière au haut de l'escalier.

« Qui est là? fit-elle en avançant sa lanterne

— Ah ! lui répondis-je, que M. le docteur arrive bien vite, nous avons un enfant malade, bien malade. »

Encore un peu de foie, Monsieur Frantz, pour la réjouissance. (P. 85.)

Et je ne pus retenir mes sanglots.

« Montez, Monsieur Moïse, me dit cette fille ; monsieur vient de rentrer, il n'est pas encore couché. Montez un instant, réchauffez-vous. »

Mais le père Steinbrenner avait tout entendu.

« C'est bien, Thérèse, dit-il en sortant de sa chambre ; entretenez le feu, dans une heure au plus, je serai de retour. »

Il avait déjà remis son grand tricorne, et sa houppelande en poil de chèvre.

Nous traversâmes la place sans rien nous dire. Je marchais devant ; quelques minutes après nous montions notre escalier.

Sorlé avait placé une chandelle au haut des marches, je la pris et je conduisis M. Steinbrenner à la chambre de l'enfant.

En entrant, tout paraissait plus calme. Zeffen, assise dans le fauteuil derrière la porte, la tête sur ses genoux et les épaules nues, ne criait plus : elle pleurait. L'enfant était dans le lit ; Sorlé, debout à côté, nous regardait.

Le docteur posa son chapeau sur la commode.

« Il fait trop chaud ici, dit-il, donnez un peu d'air. »

Ensuite il s'approcha du lit. Zeffen s'était levée, pâle comme une morte. Le médecin, ayant pris la lampe, regarda notre pauvre petit David ; il leva la couverture, et sortit ses petites jambes encore toutes rondes, il écouta la respiration. Esdras s'était remis à pleurer, il se retourna et dit :

« Sortez l'autre enfant de cette chambre...

j'ai besoin de calme... et puis l'air des malades n'est pas bon pour de si petits enfants. »

Il me regardait de côté. Je compris ce qu'il voulait dire : — C'était le typhus ! — Je regardai ma femme... elle comprenait aussi.

En ce moment, je crus qu'on m'arrachait le cœur ; j'aurais voulu gémir, mais Zeffen était là, derrière nous, qui se penchait, et je ne dis rien, ni Sorlé non plus.

Le docteur ayant demandé du papier pour écrire sa prescription, nous sortîmes ensemble. Je le conduisis dans notre chambre, et la porte étant refermée, je me mis à sangloter.

Il me dit :

« Moïse, vous êtes un homme, ne pleurez pas. Songez que vous devez l'exemple du courage à deux pauvres femmes. »

Je lui demandai tout bas, dans la crainte d'être entendu :

« Il n'y a donc plus d'espoir ?

— C'est le typhus ! dit-il. Nous ferons ce que nous pourrons. Tenez, voici la prescription ; allez chez Tribolin, son garçon veille toutes les nuits maintenant, il vous donnera cela. Dépêchez-vous ! Et puis, au nom du ciel, faites sortir l'autre enfant de cette chambre, et votre fille, si c'est possible. Tâchez d'avoir des personnes étrangères, des gens habitués aux malades : le typhus se gagne. »

Je ne répondis rien.

Il reprit son chapeau et s'en alla.

Maintenant, que puis-je te dire encore ? Le typhus est une maladie engendrée par la mort elle-même ; c'est en parlant d'elle que le prophète s'est écrié :

« Le sépulcre s'est ému à cause de toi, pour aller à ta rencontre ! »

Combien j'en avais vu mourir du typhus dans nos hôpitaux, sur la côte de Saverne et ailleurs !

Quand les hommes se déchirent sans pitié, pourquoi la mort ne viendrait-elle pas à leur aide? Mais, ce pauvre enfant, qu'avait-il fait pour mourir sitôt? Voilà, Fritz, ce qu'il y a de plus épouvantable : il faut que tous expient le crime de quelques-uns! — Oui, quand je pense que mon enfant est mort de cette peste, amenée par la guerre du fond de la Russie jusque chez nous, et dont toute l'Alsace et la Lorraine ont été ravagées six mois, au lieu d'accuser l'Eternel, comme font les impies, j'en accuse les hommes. Dieu ne leur a-t-il pas donné la raison? Et quand ils ne s'en servent pas, quand ils se laissent exciter bêtement les uns contre les autres par quelques mauvais sujets, est-il cause ?

Mais à quoi servent les idées justes, quand on souffre?

Je me souviens que la maladie dura six jours, et ces jours-là sont les plus cruels de ma vie. J'avais peur pour ma femme, pour ma fille, pour Sâfel, pour Esdras. J'étais assis dans un coin, j'écoutais l'enfant respirer. Quelquefois il avait l'air de ne plus respirer du tout. Alors un froid me passait sur le corps; je m'approchais, je prêtais l'oreille. Et quand par hasard Zeffen arrivait malgré la défense du médecin, j'entrais dans une sorte de fureur; je la poussais dehors par les épaules, en frémissant.

Elle me disait :

« Mais c'est mon enfant... c'est mon enfant !... »

Et je lui répondais :

« Et toi, n'es-tu pas aussi mon enfant?... Je ne veux pas que vous mouriez tous!

Après cela, je fondais en larmes, je tombais assis, regardant devant moi, sans force; j'étais épuisé de douleur.

Sorlé allait, venait dans la chambre, les lèvres serrées; elle préparait tout, elle veillait à tout.

Dans ce temps, le musc était le remède du typhus; la maison était pleine de musc. Souvent l'idée me prenait qu'Esdras allait être aussi malade... Ah ! si le plus grand bonheur en ce monde est d'avoir des enfants, quelle douleur de les voir souffrir!... Quelle épouvante de penser à leur perte!... d'être là, d'entendre leur respiration pressée, leur délire, de reconnaître leur dépérissement d'heure en heure, de minute en minute, et de s'écrier au fond de son âme :

« La mort approche!... il n'y a plus rien... rien pour te sauver, mon enfant! Je ne puis te donner ma vie... la mort n'en veut pas! »

Quel déchirement et quelles angoisses, jusqu'à la dernière seconde, où tout se tait!

Alors, Fritz, l'argent, le blocus, la famine, la désolation générale, tout était oublié. C'est à peine si je voyais le sergent entr'ouvrir chaque matin notre porte, et se pencher en demandant :

« Eh bien, père Moïse? eh bien? »

Je ne sais ce qu'il nous disait, je n'y faisais pas attention.

Mais ce qui me revient pourtant avec satisfaction, ce qui fait toujours mon orgueil, c'est qu'au milieu de cette désolation, où Sorlé, Zeffen et moi, tout le monde, nous perdions la tête, où nous oubliions les affaires, où nous laissions tout aller à l'abandon, le petit Sâfel prit tout de suite la direction du commerce. Chaque matin nous l'entendions se lever à six heures, descendre, ouvrir le magasin, monter une ou deux cruches d'eau-de-vie, et servir les pratiques.

Personne ne lui avait dit un mot de cela, mais Sâfel avait l'âme du commerce. Et si quelque chose était capable de consoler un père dans de pareils malheurs, ce serait de se voir revivre en quelque sorte dans un enfant si jeune, de se reconnaître et de penser : « Au moins la bonne race n'est pas perdue; il en reste toujours, pour conserver le bon sens dans ce monde! » Oui, c'est la seule consolation qu'un homme puisse avoir.

Notre *schabes goïé* faisait la cuisine, et la vieille Lanche nous aidait à veiller, mais le commerce reposait sur Sâfel seul; sa mère et moi, nous ne songions qu'à notre petit David.

Il mourut dans la nuit du 18 mars, le jour où l'incendie éclata dans la maison du capitaine Cabanier.

Cette même nuit, deux obus tombèrent sur notre maison; le blindage les fit rouler dans la cour, et tous deux éclatèrent en brisant les fenêtres de la buanderie, et démolissant la porte du bûcher, qui s'écroula d'un coup, avec un fracas horrible.

C'est le plus grand bombardement que la ville ait eu à supporter pendant ce blocus; car aussitôt que les ennemis virent monter le feu, ils tirèrent dessus de Mittelbronn, des Baraques d'en haut et du fond de Fiquet, pour empêcher les gens de l'éteindre.

Moi, je restai tout le temps avec Sorlé, près du lit de l'enfant, et le bruit des obus en éclatant ne nous fit rien.

Les malheureux ne tiennent plus à la vie... Et puis l'enfant était si mal!... il avait des plaques bleues sur tout le corps.

La fin approchait.

Je me promenais dans la chambre. Dehors, on criait :

« Au feu!... au feu!... »

Les gens passaient comme un torrent dans la rue. Nous entendions ceux qui revenaient de l'incendie donner des nouvelles, et les pompes accourir, les soldats ranger la foule à la chaîne, les obus éclater à droite et à gauche.

Devant nos fenêtres, de longues traînées de flamme rouge descendaient par-dessus les toits du quartier en face, et battaient les vitres. Nos canons répondaient à l'ennemi tout autour de la ville. De temps en temps, on entendait crier :

« Place!... place! »

C'étaient les blessés qu'on emportait.

Deux fois des piquets montèrent jusque dans notre chambre, pour me mettre dans la chaîne; mais, en me voyant assis près de l'enfant avec Sorlé, ils redescendirent.

Le premier obus éclata chez nous vers onze heures, le second à quatre heures du matin; tout grelottait des greniers à la cave : le plancher, le lit, les meubles étaient comme soulevés; mais, dans notre épuisement et notre désespoir, nous ne dîmes seulement pas un mot.

Zeffen accourut avec Esdras et le petit Sâfel au premier obus. On voyait que David allait mourir. La vieille Lanche et Sorlé, assises, sanglotaient. Zeffen se mit à crier.

J'ouvris les fenêtres tout au large, pour donner de l'air, et la fumée de poudre dont la ville était couverte entra dans la chambre.

Sâfel vit tout de suite que l'heure approchait; je n'eus besoin que de le regarder, il sortit et revint bientôt, malgré la foule, par une rue détournée, avec le chantre Kalmès, qui se mit à réciter la prière des agonisants :

« L'Éternel règne... L'Éternel a régné...
« L'Éternel régnera partout et à jamais!
« Loué soit partout et à jamais le nom de
« son règne glorieux!
« C'est l'Éternel qui est Dieu! C'est l'Éternel
« qui est Dieu! C'est l'Éternel qui est Dieu!
« Écoute, Israël, notre Dieu l'Éternel est un.
« Va donc où le Seigneur t'appelle... va, et
« que sa miséricorde t'assiste.
« Que l'Éternel, notre Dieu, soit avec toi;
« que ses anges immortels te conduisent jus-
« qu'au ciel, et que les justes se réjouissent
« quand le Seigneur t'accueillera dans son
« sein!
« Dieu de miséricorde, reçois cette âme au
« milieu des joies éternelles! »

Moi et Sorlé, nous répétions en pleurant ces paroles saintes. Zeffen, comme morte, était couchée, les bras étendus en travers du lit, sur les pieds de son enfant. Son frère Sâfel, derrière, pleurait à chaudes larmes, en l'appelant tout bas :

« Zeffen!... Zeffen!... »

Mais elle ne l'entendait pas; son âme était perdue dans les douleurs infinies.

Dehors, les cris : « Au feu! » les commandements des pompes, le tumulte de la foule, le roulement de la canonnade continuaient; les éclairs coup sur coup remplissaient les ténèbres.

Quelle nuit, Fritz, quelle nuit!

Tout à coup Sâfel, s'étant penché sous le rideau, se retourna tout épouvanté. Ma femme et moi, nous courûmes, et nous vîmes la mort de l'enfant; nous levâmes les mains en éclatant en sanglots. Le chantre cessa de psalmodier. Notre David était mort!

Le plus terrible, c'est le cri de la mère! Elle était étendue, comme évanouie; mais quand le chantre, se penchant, referma la lèvre et dit : *Amen!* elle se releva, prit le petit, regarda; et puis, le levant au-dessus de sa tête, elle se mit

à courir vers la porte, en criant d'une voix déchirante :

« Baruch... Baruch... sauve notre enfant ! »

Elle était folle, Fritz ! Et moi, dans cette dernière épouvante, je l'arrêtai ; je lui repris par force le petit corps, qu'elle voulait emporter. Et Sorlé, l'entourant de ses bras, avec des gémissements sans fin, la mère Lanche, le chantre, Sâfel, tous l'entraînèrent dehors.

Je restai seul, et j'entendis les gens descendre, entraînant ma fille.

Comment un homme peut-il supporter de si grandes douleurs?

Je remis David dans le lit, et je le couvris, à cause des fenêtres ouvertes. Je savais bien qu'il était mort, mais il me semblait qu'il aurait froid. Je le regardai longtemps sans pleurer, pour garder dans mon cœur cette jolie figure.

Tout se déchirait là !... tout !... Je sentais comme une main m'arracher les entrailles, et dans ma folie, j'accusais l'Éternel; je lui disais:

« Je suis l'homme qui ai vu l'affliction par la verge de ta fureur ! Certainement, tu t'es tourné contre moi. Tu as fait vieillir ma chair, et tu as brisé mes os. Tu m'as plongé dans les ténèbres. Même quand je crie et que je frémis, tu rejettes ma prière. Tu es pour moi comme un lion qui se tient dans ses cavernes ! »

Ainsi je me promenais en gémissant et même en blasphémant. Mais le Dieu de miséricorde m'a pardonné; il savait bien que ce n'était pas moi qui parlais, mais mon désespoir.

Je m'assis à la fin. Les autres revenaient... Sorlé s'assit près de moi en silence, Sâfel me dit :

« Zeffen est chez le *rebbe*, avec Esdras. »

Je ne lui répondis pas, et me couvris la tête.

Ensuite quelques femmes, avec la vieille Lanche, étant arrivées, je pris Sorlé par la main, et nous entrâmes dans la grande chambre, sans prononcer une parole.

La vue seule de cette chambre, où les deux petits frères avaient joué si longtemps, me fit encore répandre des larmes ; et Sorlé, Sâfel et moi, nous pleurâmes ensemble.

La maison se remplissait de monde ; il pouvait être huit heures, et l'on savait déjà que nous avions un enfant mort.

XIX

Alors, Fritz, commencèrent les funérailles.

Tous ceux qui mouraient du typhus devaient être enterrés le jour même : les chrétiens derrière l'église, et les juifs dans les fossés de la place, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le manége.

Les vieilles étaient déjà là, pour laver le pauvre petit être, pour le peigner et lui couper les ongles, selon la loi du Seigneur. Quelques-unes cousaient le linceul.

Les fenêtres ouvertes laissaient passer le vent, les volets battaient les murs. Le *schamess* [1] se promenait dans les rues, frappant les portes de son marteau, pour réunir nos frères.

Sorlé s'assit à terre, la tête voilée. Et moi, entendant Desmarets monter, j'eus encore le courage d'aller à sa rencontre, et de lui montrer la chambre. Le pauvre ange était dans sa petite chemise, sur le plancher, la tête relevée par un peu de paille, et le petit *thaleth* dans ses doigts. Il était redevenu si beau, avec ses cheveux bruns et ses lèvres entr'ouvertes, qu'en le voyant je pensai :

« L'Éternel a voulu t'avoir près de son trône ! »

Et mes larmes coulaient sans bruit ; ma barbe en était pleine.

Desmarets prit donc la mesure et s'en alla. Une demi-heure après il revenait, le petit cercueil de sapin sous le bras, et la maison fut de nouveau remplie de gémissements.

Je ne pus voir clouer l'enfant !... J'allai m'asseoir sur le sac de cendres, couvrant ma figure des deux mains, et criant en moi-même, comme Jacob :

« Certainement, je descendrai avec cet enfant au sépulcre... Je ne lui survivrai pas ! »

Bien peu de nos frères arrivèrent, car l'épouvante était en ville : on savait que l'ange de la mort passait, et que les gouttes de sang pleuvaient de son épée dans les maisons ; chacun vidait l'eau de sa cruche sur le seuil et rentrait vite. Mais les meilleurs arrivèrent pourtant en silence, et, vers le soir, il fallut partir et descendre par la poterne.

J'étais seul de la famille, — Sorlé n'avait pu me suivre, ni Zeffen, — j'étais seul pour jeter la pelletée de terre ! Et les forces m'abandonnèrent, il fallut me ramener jusqu'à notre porte. Le sergent me soutenait par le bras ; il me parlait et je ne l'entendais pas : j'étais comme mort.

Tout ce qui me revient encore de ce jour épouvantable, c'est le moment où, rentré chez nous,—assis sur le sac, devant notre âtre froid, les pieds nus, la tête penchée et l'âme dans les abîmes,—le *schamess* s'avança près de moi, me toucha l'épaule et me fit lever; et que, sortant son couteau de sa poche, il me fendit

1. Bedeau.

l'habit, en le déchirant jusqu'à la hanche. Ce coup fut le dernier et le plus terrible; je retombai, murmurant avec Job :

« Que le jour où je naquis périsse! et la nuit en laquelle il fut dit : Un homme est né! Que les nuées obscures demeurent sur lui, qu'on l'ait en horreur, comme un jour d'amertume! car le deuil, le grand deuil, n'est pas celui qui descend du père à l'enfant, mais celui qui remonte de l'enfant au père. Pourquoi m'a-t-on reçu sur les genoux et pourquoi m'a-t-on présenté des mamelles? Maintenant je serais couché dans la tombe et je reposerais! »

Et ma douleur, Fritz, n'eut point de fin; je m'écriais :

« Que dira Baruch, et que lui répondrai-je lorsqu'il me redemandera son enfant? »

Le commerce ne me touchait plus. Zeffen vivait chez le vieux *rebbe;* sa mère passait les jours avec elle, pour soigner Esdras et la consoler.

Tout était ouvert dans la maison; la *schabes goïé* brûlait du sucre et des piments, et le vent du ciel, entrant partout, purifiait l'air.—Sâfel vendait.

Moi, le matin, devant l'âtre, je faisais cuire quelques pommes de terre, j'en mangeais avec un peu de sel, et puis je m'en allais, oubliant tout comme un malheureux. J'errais tantôt à droite, tantôt à gauche, du côté de l'ancienne Gendarmerie, autour des remparts, aux endroits détournés.

La vue des gens me faisait mal, surtout de ceux qui avaient connu l'enfant.

C'est alors, Fritz, que la misère était grande; c'est alors que la faim, le froid, les souffrances de toute sorte accablaient la ville; c'est alors que les figures s'amaigrissaient et qu'on voyait des femmes, des enfants, à demi-nus et tremblants, marcher dans l'ombre des ruelles désertes.

Ah! de si grandes misères ne reviendront plus; nous ne sommes plus à ces temps de guerres abominables,—qui duraient des vingt ans! — où les grandes routes ressemblaient à des ornières et les chemins à des ruisseaux de fange; où les terres restaient en friche, faute de bras; où les maisons s'affaissaient, faute d'habitants; où les pauvres allaient pieds nus et les riches en sabots, pendant que des officiers supérieurs passaient sur des chevaux superbes, regardant le genre humain d'un œil de mépris.

On ne supporterait plus cela!

Mais alors tout était détruit, humilié dans la nation, les bourgeois et le peuple n'étaient plus rien; on ne connaissait plus que la force. Quand on disait :

« Il y a pourtant une justice, un droit, une vérité! »

La mode était de répondre en souriant :

« Je ne comprends pas! »

Et l'on passait pour un homme d'esprit, un homme d'expérience qui fera son chemin.

Au milieu de ma désolation, je regardais ces choses sans y penser, mais depuis elles me sont revenues, et des milliers d'autres; tous ceux qui restent peuvent aussi s'en souvenir.

Un matin, j'étais sous la vieille halle, à regarder les misérables acheter de la viande. On abattait alors les chevaux du Rouge-Colas et ceux des gendarmes,—aussi décharnés que les bestiaux du fossé, — et l'on vendait cette viande très-cher.

Je regardais ces tourbillons de vieilles femmes hâves, de bourgeois les yeux creux, tous ces êtres minables pressés devant l'étal de Frantz Sépel, qui leur distribuait des morceaux de carcasse.

On ne voyait plus les gros chiens de Frantz rôder autour de la boucherie, en se léchant la gueule. Les mains sèches des vieilles s'allongeaient au bout de leurs bras décharnés, pour tout happer; les voix faibles criaient en suppliant :

« Encore un peu de foie, Monsieur Frantz, pour la réjouissance! »

Je regardais cela sous le grand toit sombre, où descendait un peu de lumière par les trous des obus. De loin, entre les piliers vermoulus, quelques soldats, sous la voûte du corps de garde, leurs vieilles capotes pendant le long des hanches, regardaient aussi : — c'était comme un rêve.

Ma grande tristesse s'accordait avec ce spectacle, quand, au bout d'une demi-heure, au moment de m'en aller, je vis Burguet venir, en longeant la vieille cassine du père Brainstein, défoncée par les obus et penchée en décombres sur la ruelle.

Burguet m'avait dit, quelques jours avant notre malheur, que sa servante était malade; je n'y songeais plus, mais alors cela me revint.

Il me parut en ce moment tellement changé, tellement maigre, et les joues tellement tirées par les rides, que je crus ne pas l'avoir vu depuis des années. Son chapeau lui descendait jusque sur les yeux; sa barbe, d'au moins quinze jours, grisonnait. Il arrivait, regardant de tous les côtés; mais au fond de l'ombre, contre les madriers de l'ancien magasin à fourrage, il ne pouvait me voir, et il s'arrêta derrière le tas de vieilles, serrées en demi-cercle devant l'étal, attendant son tour.

Au bout d'un instant, il mit quelques sous dans la main de Frantz Sépel et reçut son

morceau, qu'il cacha sous sa capote. Puis, regardant encore, il s'en alla vite, la tête basse et les basques croisées.

Cette vue me retourna le cœur; je me sauvai, levant les mains au ciel, et murmurant :

« Est-il possible?... est-il possible?... lui... Burguet aussi!... un homme de ce talent, souffrir la faim et manger de ces carcasses!:.. Seigneur Dieu, quelle épreuve!... »

Je rentrai chez nous tout bouleversé.

Il ne nous restait plus beaucoup de provisions; malgré cela, le lendemain matin, comme Sâfel descendait ouvrir la boutique, je lui dis :

« Tiens, mon enfant, porte ce petit panier à M. Burguet; il y a des pommes de terre et du bœuf salé. Prends garde qu'on ne te voie, on te l'enlèverait. Tu diras que c'est en souvenir du pauvre déserteur. »

L'enfant partit. Il m'a dit que Burguet avait pleuré.

Voilà, Fritz, ce qu'il faut voir dans un blocus, où l'on est surpris du jour au lendemain. Voilà ce que les Allemands et les Espagnols avaient souffert, et ce que nous souffrions à notre tour :—Voilà la guerre!

Les vivres de siége eux-mêmes tiraient à leur fin; mais le commandant de place Moulin étant mort du typhus, la grande disette n'empêchait pas le lieutenant-colonel qui le remplaçait de donner des bals et des fêtes aux parlementaires, dans l'ancienne maison Thévenot. Les fenêtres s'éclairaient, la musique jouait, l'état-major buvait du punch et du vin chaud, pour faire croire que nous vivions dans l'abondance. On avait bien raison de bander les yeux à ces parlementaires jusqu'à la salle de bal, car s'ils avaient vu la mine des gens, tous les bols et les vins chauds du monde ne les auraient pas trompés.

Pendant ce temps, le fossoyeur Mouyot et ses deux garçons venaient prendre chaque matin leurs deux ou trois gouttes d'eau-de-vie. Ils pouvaient dire : « Nous buvons les morts! » comme les vétérans disaient : « Nous buvons le Cosaque! » Personne en ville n'avait voulu se charger d'enterrer les morts du typhus; eux seuls, après avoir pris leur goutte, avaient osé jeter ceux de l'hôpital sur une charrette et les entasser dans la fosse; et depuis ils avaient passé fossoyeurs, avec le père Zébédé.

L'ordre était de rouler les morts dans un drap, mais qui passait l'inspection? Le vieux Mouyot m'a dit lui-même qu'on les enterrait avec la capote ou la veste, comme cela se trouvait, et quelquefois tout nus.

Pour chaque mort, ces gens avaient leurs trente-cinq sous; le père Mouyot, l'aveugle, pourra te le dire : c'était son bon temps!

Vers la fin de mars, au milieu de cette disette affreuse, où l'on ne trouvait plus un chien dans les rues, et bien moins encore un chat, de mauvaises nouvelles couraient la ville : des bruits de batailles perdues, de marches sur Paris, etc.

A force de recevoir des parlementaires et de leur donner des bals, quelque chose de nos malheurs transpirait toujours, soit par les domestiques, soit par les servantes.

Moi, souvent, en errant dans les rues qui longent les remparts, je montais sur un bastion, du côté de Strasbourg, de Metz ou de Paris. Je ne craignais plus alors les balles perdues! De là, je regardais les mille feux de bivouac répandus dans la plaine, les soldats ennemis revenant des villages avec de longues perches où pendaient des quartiers de viande, ou bien accroupis autour de ces petits feux qui brillaient comme des étincelles sur la lisière des bois; je voyais leurs patrouilles, et leurs batteries couvertes, où flottait un drapeau.

Quelquefois aussi je regardais la fumée des cheminées aux Quatre-Vents, au Bigelberg, à Mittelbronn. Chez nous, les cheminées ne fumaient plus, le temps des festins était passé.

Tu ne saurais croire combien de pensées vous viennent quand on est enfermé, comme on suit des yeux les grandes routes blanches, en se figurant marcher là-bas, causer avec les gens de choses nouvelles, leur demander ce qu'ils ont souffert, et leur raconter ce qu'on a supporté soi-même.

Du bastion de la manutention, ma vue s'étendait jusqu'aux cimes blanches du Schnéeberg : j'étais au milieu des forestiers, des schlitteurs, des bûcherons. Le bruit avait couru qu'ils défendaient leur route de Schirmeck; j'aurais voulu savoir si c'était vrai.

Du côté des Maisons-Rouges, sur la route de Paris, je me figurais être chez mon vieil ami Leiser; je le voyais au coin de son âtre, désolé de nourrir tant de monde, car les états-majors russes, autrichiens, bavarois, ne quittaient pas cette route, et de nouveaux régiments défilaient sans cesse.

Et le printemps venait! La neige commençait à fondre dans les sillons et derrière les haies. Déjà les grandes forêts de la Bonne-Fontaine et des Baraques prenaient d'autres teintes.

La chose qui m'attendrit le plus, je m'en souviens, c'est, à la fin du mois de mars, d'entendre chanter la première alouette. Le ciel était tout pâle, je regardais en l'air pour la voir. L'idée du petit David me revenait

en même temps, et, sans savoir pourquoi, je pleurais.

Les hommes ont des idées étranges : un chant d'oiseau les attendrit, et quelquefois, après des années, les mêmes sons leur rappellent les mêmes idées, jusqu'à leur faire répandre des larmes.

Enfin, la maison étant purifiée, Zeffen et Sorlé y rentrèrent.

Le temps de la Pâque approchait; il fallait laver les planchers, gratter les murs, récurer la vaisselle. Les pauvres femmes, au milieu de ces soins, oublièrent un peu notre malheur. Mais plus le moment approchait, plus l'inquiétude était grande; comment accomplir, au milieu de la famine, le commandement de Dieu :

« Ce mois vous sera le premier de l'année. Qu'au dixième jour de ce mois, chaque famille prenne un agneau d'entre les brebis, ou bien un chevreau d'entre les chèvres. Qu'elle le tienne en garde jusqu'au quatorzième jour; qu'elle l'égorge et mange sa chair rôtie, avec du pain sans levain et des plantes amères. »

Où trouver l'agneau du sacrifice? Schmoûlé seul, le vieux *schamess*, y songeait depuis trois mois pour tout le monde; il nourrissait un chevreau mâle de l'année dans sa cave, et c'est ce chevreau qu'on égorgea.

Chaque famille juive en eut sa part, bien petite, mais la volonté de l'Éternel fut remplie.

Nous invitâmes en ce jour, selon la loi, un des plus pauvres d'entre nos frères, Kalmès. Nous partîmes ensemble pour la synagogue; on récita les prières, et puis nous revînmes nous asseoir à la table du festin.

Tout était prêt, et dans l'ordre, malgré la grande misère : la nappe blanche, le gobelet de vinaigre, l'œuf dur, le raifort, le pain azime et la chair du chevreau. La lampe à sept becs brillait au-dessus; seulement nous n'avions pas beaucoup de pain.

M'étant donc assis au milieu de la famille, Sâfel prit l'aiguière et me versa de l'eau sur les mains; puis nous nous penchâmes tous, chacun prit du pain, en disant avec un grand serrement de cœur :

« Voici le pain de la misère, que nos pères ont mangé en Égypte. Quiconque a faim, vienne en manger avec nous! Quiconque est pauvre, vienne faire la Pâque! »

Nous nous rassîmes, et Sâfel me demanda:

« Pourquoi cette cérémonie, mon père? »

Je lui répondis :

« Nous avons été esclaves en Égypte, mon enfant, et l'Éternel nous en a tirés d'une main puissante et le bras tendu! »

Ces paroles nous remplirent de courage; nous espérions que Dieu nous délivrerait, comme il avait délivré nos pères, et que l'Empereur serait son bras droit; mais nous nous trompions : l'Éternel ne voulait plus de cet homme!

XX

Le lendemain, entre six et sept heures, au petit jour, nous dormions tous quand un coup de canon fit trembler nos vitres. L'ennemi ne tirait d'ordinaire que la nuit. J'écoutai : un second coup de canon suivit le premier au bout de quelques secondes, puis un autre, ainsi de suite un à un.

Alors je me levai, j'ouvris une de nos fenêtres, et je regardai. Le soleil montait derrière l'arsenal. Pas une âme n'était dans la rue, mais à mesure que les coups se succédaient, des portes et des fenêtres s'ouvraient; les gens encore en chemise se penchaient dehors, prêtant l'oreille.

Aucun obus ne sifflait dans l'air : l'ennemi tirait à poudre.

En écoutant bien, un grand murmure s'entendait au loin, autour de la ville. D'abord il s'éleva sur la côte de Mittelbronn, puis il gagna le Bigelberg, les Quatre-Vents, les Baraques d'en haut et d'en bas.

Sorlé venait aussi de se lever; je finis de m'habiller, et je lui dis :

« Quelque chose d'extraordinaire se passe... Dieu veuille que ce soit pour notre bien! »

Et je descendis tout inquiet.

Il ne s'était pas écoulé plus d'un quart d'heure depuis le premier coup de canon, et toute la ville était debout. Les uns couraient aux remparts, les autres se réunissaient, criant et se disputant aux coins des rues. L'étonnement, la crainte, la colère se peignaient sur toutes les figures.

Un grand nombre de soldats se mêlaient aux bourgeois, et tous ensemble montaient par bandes à droite et à gauche de la porte de France.

J'allais suivre une de ces troupes, quand Burguet descendit la rue. Il était encore défait comme le jour où je l'avais vu sous la halle.

« Eh bien! lui dis-je en courant à sa rencontre, voici des affaires graves!

—Très-graves, et qui n'annoncent rien de bon, Moïse, fit-il.

—Oui, c'est clair, lui répondis-je, les alliés ont remporté des victoires; ils sont peut-être à Paris. »

Alors, se retournant effrayé, il murmura :

« Prenez garde, Moïse, prenez garde; si l'on

Eh bien, c'est fini!... (P. 92.)

vous entendait dans un moment pareil, les vétérans vous déchireraient! »

J'étais tout saisi, voyant qu'il avait raison; lui, ses joues tremblaient. — Il me prit ensuite par le bras et me dit :

« Je vous dois des remercîments pour les provisions que vous m'avez envoyées; elles sont arrivées bien à propos. »

Comme je lui répondais que nous aurions toujours un morceau de pain à son service, tant qu'il en resterait, il me serra la main; et nous remontâmes ensemble la rue du quartier d'infanterie jusqu'au bastion de la glacière, où l'on avait dressé deux batteries, pour dominer la côte de Mittelbronn.

On découvrait de là toute la route de Paris jusqu'au Petit-Saint-Jean, et même jusqu'à Lixheim; mais ces grands tas de terre, qu'on appelait des cavaliers, étaient couverts de monde : le baron Parmentier, son adjoint Pipelingre, le vieux curé Leth, et beaucoup d'autres notables se tenaient en cet endroit, au milieu de la foule, regardant en silence. Rien qu'à voir leurs figures, on comprenait qu'il se passait quelque chose de terrible.

Étant donc montés sur le talus, nous vîmes d'où venait l'attention de ce monde. Tous les ennemis, Autrichiens, Bavarois, Wurtembergeois, Russes, cavalerie et infanterie, mêlés ensemble, se répandaient autour de leurs retranchements comme des fourmilières, s'embrassant, se serrant la main, levant les shakos au bout des baïonnettes, agitant des branches d'arbres, qui commençaient à verdir.

Sur le bastion derrière l'Arsenal. (P. 93.)

Des cavaliers traversaient la plaine ventre à terre, le kolbac à la pointe du sabre, et poussaient des cris qui montaient jusqu'au ciel.

Le télégraphe jouait sur la côte de Saint-Jean, Burguet me dit en le montrant :

« Si nous comprenions ces signes, Moïse, nous saurions mieux ce qui nous attend d'ici quinze jours. »

Quelques personnes s'étant retournées pour nous entendre, nous redescendîmes dans la rue du Quartier, tout pensifs.

Les soldats, aux fenêtres de la caserne, tout en haut, regardaient aussi. Des quantités d'hommes et de femmes accouraient.

Nous traversâmes cette foule. Dans la rue des Capucins, toujours déserte, Burguet, qui marchait la tête penchée, s'écria :

« C'est donc fini!... Que de choses nous avons vues depuis vingt-cinq ans, Moïse! Que de choses étonnantes et terribles!... Et c'est fini!... »

Il me tenait la main et me regardait comme étonné de ses propres paroles; puis, se remettant à marcher :

« Cette campagne d'hiver m'épouvantait, dit-il; cela traînait... traînait... et le coup de tonnerre n'arrivait pas!... Mais demain, après-demain qu'allons-nous apprendre? L'Empereur est-il mort? Que décidera-t-on de nous? La France sera-t-elle encore la France? Que nous laissera-t-on? Que nous prendra-t-on? »

Et continuant de réfléchir de la sorte, nous arrivâmes devant notre maison. Alors, comme réveillé tout à coup, Burguet me dit :

« Moïse, de la prudence!... Si l'Empereur n'est pas mort, les vétérans tiendront jusqu'à la dernière seconde. Songez-y, ceux qui leur seraient suspects auraient tout à craindre. »

Je le remerciai de ce qu'il me disait, et je montai chez nous, me promettant bien de suivre son conseil.

Ma femme et mes enfants m'attendaient pour déjeuner, la petite corbeille de pommes de terre sur la table. Nous nous assîmes, et je leur racontai tout bas ce qu'on voyait du haut des remparts, en leur recommandant de se taire, car le danger n'était pas fini : la garnison pouvait se révolter, et vouloir se défendre malgré les chefs; et ceux qui se mêleraient de ces choses pour ou contre, même en paroles, courraient risque de se perdre, sans aucun profit pour personne.

Ils comprirent que j'avais raison, je n'eus pas besoin de leur en dire plus.

Nous avions la crainte de voir arriver notre sergent et d'être forcés de lui répondre, s'il nous demandait ce que nous pensions de ces choses; mais il ne rentra que vers onze heures du soir, nous étions tous couchés depuis longtemps.

Le lendemain, la nouvelle de l'entrée des alliés à Paris était affichée aux portes de l'église et aux piliers de la halle. On n'a jamais su par qui. Dans ce temps, on parla de M. de la Vablerie et de trois ou quatre autres émigrés, capables d'avoir fait le coup, mais rien n'était certain.

La garde montante arracha ces affiches, malheureusement des soldats et des bourgeois les avaient déjà lues.

C'était quelque chose de si nouveau, de tellement incroyable, après ces dix ans de guerre, — où l'Empereur était tout, où la nation restait en quelque sorte dans l'ombre, où pas un homme ne pouvait dire ni écrire un mot sans y avoir été autorisé, où l'on n'avait que le droit de payer et de donner ses enfants à la conscription, — c'était si grave de penser que l'Empereur pouvait être vaincu! qu'un père de famille lui-même, au milieu de sa femme et de ses enfants, retournait trois ou quatre fois la tête, avant d'oser en souffler un seul mot.

Tout se taisait donc encore, malgré les affiches. Les fonctionnaires restaient chez eux, pour n'avoir pas à parler; le gouverneur et le conseil de défense ne bougeaient pas; mais les dernières recrues, en pensant qu'elles allaient revoir leur village, embrasser leurs parents, reprendre leur état ou travailler aux champs et pouvoir se marier, ne cachaient pas leur joie, comme c'est tout naturel. Les vétérans qui n'avaient pas d'autre métier, pas d'autres ressources pour vivre que la guerre, en étaient indignés! Ils ne croyaient rien; ils déclaraient que toutes les nouvelles étaient fausses, que l'Empereur n'avait jamais perdu de bataille, qu'il ne pouvait pas en perdre, et que les affiches et les coups de canon des alliés étaient une ruse de guerre, pour se faire ouvrir les portes.

Et c'est depuis ce jour, Fritz, que la désertion recommença, non plus un à un, mais par six, par dix, par vingt. Des postes tout entiers filaient sur la montagne avec armes et bagages. Les vétérans tiraient sur les déserteurs; ils en tuèrent quelques-uns, et reçurent l'ordre d'escorter les conscrits qui portaient la soupe aux avant-postes.

Pendant ce temps, les parlementaires ne faisaient qu'entrer et sortir à la file. Tous, officiers des états-majors russes, autrichiens, bavarois, restaient des heures entières au Gouvernement, ayant sans doute de grandes propositions à débattre.

Notre sergent ne faisait plus que passer le soir une minute dans notre chambre, pour se plaindre de la désertion, et nous en étions contents : Zeffen était encore malade, Sorlé ne pouvait pas la quitter; moi, j'étais forcé d'aider Sâfel jusqu'après la retraite.

La boutique était toujours pleine de vétérans; quand une bande sortait, aussitôt il en venait une autre.

Ces vieux, tout gris, avalaient l'eau-de-vie verre sur verre; ils se payaient des tournées et devenaient toujours plus sombres. Ils frissonnaient et ne parlaient que de trahison, en vous lançant des coups-d'œil de travers.

Quelquefois ils souriaient, disant :

« Gare! s'il faut faire sauter la forteresse, elle sautera! »

Sâfel et moi, nous avions l'air de ne pas comprendre; mais tu peux te figurer nos transes : après avoir tant souffert, risquer encore de sauter avec ces vétérans!

Le soir, notre sergent répétait mot pour mot ce qu'avaient dit les autres :—Tout n'était que mensonge et trahison..... L'Empereur devait finir par balayer cette canaille!

« Attendez... attendez! — criait-il en fumant sa pipe, les dents serrées, — la débâcle va venir... Le coup de tonnerre est proche!... Et cette fois, pas de pitié, pas de miséricorde!... Il faut que tous les gueux y passent... tous les traîtres!... Il faut que le pays soit nettoyé pour cent ans!... Laissez faire, père Moïse, nous rirons!... »

Tu penses bien que nous n'avions pas envie de rire.

Mais le jour où j'eus le plus d'inquiétude, c'est le 8 avril au matin, lorsque parut le décret du Sénat qui destituait l'Empereur.

Notre boutique était pleine d'artilleurs de marine et de sous-officiers du dépôt. Nous venions de les servir, quand le secrétaire du trésorier, un gros court, les joues rondes et jaunes, le bonnet de police sur l'oreille, entra, se fit verser un petit verre, puis sortit le décret de sa poche et se mit à le lire tranquillement aux autres, en leur disant :

« Écoutez ! »

Je crois encore l'entendre :

« Considérant que Napoléon Bonaparte a « déchiré le pacte qui l'unissait au peuple « français, en levant des impôts autrement « qu'en vertu de la loi, en ajournant sans né« cessité le Corps législatif, en rendant illéga« lement plusieurs décrets portant peine de « mort, en anéantissant la responsabilité des « ministres, l'indépendance judiciaire, la li« berté de la presse, etc.; — Considérant que « Napoléon a mis le comble aux malheurs de « la patrie, par l'abus qu'il a fait de tous les « moyens qu'on lui a confiés en hommes et « en argent pour la guerre, et en refusant de « traiter à des conditions que l'intérêt national « exigeait d'accepter; — Considérant que le « vœu manifeste de tous les Français appelle « un ordre de choses, dont le premier résultat « soit le rétablissement de la paix générale, « et qui soit aussi l'époque d'une réconcilia« tion solennelle entre tous les États de la « grande famille européenne, le Sénat dé« crète : — Napoléon Bonaparte est déchu du « trône; le droit d'hérédité est aboli dans sa « famille; le peuple et l'armée sont déliés en« vers lui du serment de fidélité. »

Il commençait à peine de lire que je pensai :

« Si cela continue, ils vont démolir ma boutique de fond en comble. »

Je me dépêchai même, dans mon épouvante, de faire sortir Sâfel par la porte de derrière. Mais tout se passa bien autrement que je ne croyais. Ces vétérans méprisaient le Sénat; ils levèrent les épaules, et celui qui venait de lire le décret se moucha dedans et le jeta sous le comptoir, en disant :

« Le Sénat ! Qu'est-ce que le Sénat? Un tas d'écornifleurs, un tas de pique-assiettes que l'Empereur a racolés à droite et à gauche, pour lui dire toujours : — Dieu vous bénisse !

— Oui, major, dit un autre; mais c'est égal, on devrait tout de même les jeter dehors, à grands coups de pied dans le dos.

— Bah ! ça n'en vaut pas la peine, répondit le sergent-major ; d'ici à quinze jours, quand l'Empereur sera redevenu le maître, ils viendront encore lui lécher les bottes. Il faut ça pour la dynastie, des gens qui vous lèchent les bottes,—ça produit un bon effet !— surtout d'anciens nobles qu'on paye trente ou quarante mille francs par an. Ils reviendront, soyez tranquilles, et l'Empereur leur pardonnera, d'autant plus qu'il n'en trouverait pas d'aussi nobles pour les remplacer. »

Et comme ils sortirent tous après avoir vidé leurs petits verres, je bénis le ciel de leur avoir donné tant de confiance dans l'Empereur.

Cette confiance dura jusque vers le 11 ou le 12 avril, où des officiers, envoyés par le général commandant la 4e division militaire, arrivèrent dire que la garnison de Metz reconnaissait le Sénat et suivait ses ordres.

Ce fut un coup épouvantable pour nos vétérans. Nous vîmes le soir même, à la figure de notre sergent, que c'était pour lui le coup de la mort. Il avait vieilli de dix ans, et rien que son regard aurait pu vous arracher des larmes. Jusqu'alors il n'avait cessé de nous dire :

« Tous ces décrets, toutes ces affiches sont des trahisons ! L'Empereur est toujours là-bas avec son armée, et nous sommes ici pour le soutenir. Ne craignez rien, père Moïse. »

Mais depuis l'arrivée des officiers de Metz, sa confiance était perdue. Il entrait dans notre chambre sans rien dire et se tenait debout, tout pâle, à nous regarder.

Je pensais :

« Cet homme nous aime pourtant !... Il nous a fait du bien. Il nous aurait donné sa viande pour tout le temps du blocus; il aimait notre petit David, il le caressait sur ses genoux. Il aime aussi Esdras. C'est un brave homme, un honnête homme, et le voilà très-malheureux ! »

J'aurais voulu le consoler, lui dire qu'il avait des amis, que nous l'aimions tous, que nous ferions des sacrifices pour l'aider, s'il était forcé de changer d'état... Oui, c'était ce que je pensais; mais, en le regardant, sa tristesse me paraissait si terrible, que je ne trouvais plus un mot.

Il faisait donc deux ou trois tours et s'arrêtait de nouveau, puis tout à coup il sortait. Sa douleur était trop grande, il ne pouvait pas même se plaindre.

Enfin, le 16 avril, un armistice fut conclu pour enterrer les morts. On baissa le pont de la porte d'Allemagne, et quantité de gens sortirent jusqu'au soir, pour donner quelques coups de pioche au jardin, et tâcher de rapporter un peu de verdure. Mais, Zeffen étant toujours malade, nous restâmes chez nous.

Le soir, deux nouveaux officiers de Metz, envoyés en parlementaires, entrèrent à la nuit, comme on relevait les ponts. Ils traversèrent la rue au galop et se rendirent au Gouvernement.—Je les ai vus passer.

L'arrivée de ces officiers avait excité partout l'espérance et la crainte; on s'attendait à de grandes mesures, et toute la nuit nous entendîmes le sergent aller et venir dans sa chambre, se lever, marcher et se recoucher, en murmurant des paroles confuses.

Le malheureux sentait venir un coup affreux, il n'avait plus une minute de repos. Je l'écoutais en le plaignant, et ses soupirs m'empêchaient de dormir.

Le lendemain, à dix heures, on bat le rappel. Le gouverneur et les membres du conseil de défense, en grande tenue, vont au quartier d'infanterie.

Tous les gens de la ville étaient aux fenêtres.

Notre sergent descend, et quelques instants après, je le suis. La rue fourmillait de monde. Je me glisse à travers cette foule; chacun tenait à sa place et voulait avancer.

Comme j'arrivais devant la caserne, les compagnies venaient de former le cercle; les fourriers, au milieu, lisaient à haute voix l'ordre du jour de l'armée : — c'était l'abdication de l'Empereur, le licenciement des recrues de 1813 et de 1814, la reconnaissance de Louis XVIII, l'ordre d'arborer le drapeau blanc et de changer de cocarde!

Pas un murmure ne s'élevait dans les rangs; tout était calme, terrible, épouvantable. Ces vieux soldats, les dents serrées, la moustache frissonnante, les sourcils baissés d'un air farouche, présentant les armes sans rien dire; la voix des fourriers, qui s'arrêtaient de temps en temps comme suffoqués; l'état-major de la place, plus loin, sous la voûte du quartier, morne, le regard abattu; l'attention de tout ce monde, hommes, femmes, enfants, penchés d'un bout de la rue à l'autre sur la pointe des pieds, la bouche entr'ouverte, l'oreille tendue: tout cela, Fritz, vous faisait frémir.

J'étais sur l'escalier du tonnelier Schweyer; je voyais tout et j'entendais chaque parole.

Tant qu'on lut l'ordre du jour, rien ne bougea; mais au commandement: — Rompez les rangs!—un cri terrible partit à la fois de tous les côtés : le tumulte, la confusion, la fureur éclatèrent ensemble. On ne s'entendait plus. Les conscrits, par files, couraient aux portes de la caserne; les vieux restaient un instant comme enracinés à leur place, ensuite la rage les prenait : l'un s'arrachait les épaulettes, l'autre cassait son fusil à deux mains sur le pavé, quelques officiers pliaient leur sabre ou leur épée, qui volait en éclats.

Le gouverneur essaya de parler; il voulut faire reformer les rangs, mais on ne l'écoutait plus : les nouvelles recrues montaient déjà dans toutes les chambres de la caserne, faire leur paquet pour se mettre en route; les vieux s'en allaient à droite ou à gauche, comme ivres ou fous.

J'ai vu quelques-uns de ces vieux soldats s'arrêter dans un coin, la tête contre le mur, et pleurer à chaudes larmes.

Tout se dispersait, et de longs cris s'entendaient de la caserne à la place, des cris sans fin, montant et descendant comme un soupir.

Quelques cris sourds et désespérés de *Vive l'Empereur!* retentissaient encore; pas un seul cri de *Vive le Roi!*

Moi, je courus annoncer ces choses à la maison; j'étais à peine en haut que le sergent montait aussi, le fusil sur l'épaule. Nous aurions voulu nous réjouir de la fin du blocus; mais, en voyant le sergent debout sur notre porte, un froid nous entra dans les os, et nous restâmes tout attentifs.

« Eh bien, dit-il en posant la crosse à terre, c'est fini!... »

Et durant un instant il ne dit rien de plus.

Puis il bégaya :

« Voilà la plus grande gueuserie du monde... Les recrues sont licenciées... Elles partent... La France reste pieds et poings liés entre les griffes des kaiserlicks... Ah! canailles!... canailles!...

—Oui, sergent, lui répondis-je attendri; mais il faut prendre le dessus... Maintenant nous allons avoir la paix, sergent... Il vous reste une sœur dans le Jura, vous irez près d'elle...

—Oh! s'écria-t-il en levant la main, ma pauvre sœur!... »

Ce fut comme un sanglot; mais il se raffermit vite, et posa son fusil derrière la porte.

Il s'assit une minute avec nous près de la table, et prit le petit Sâfel, en l'attirant par la tête et l'embrassant sur les joues. Ensuite il voulut aussi tenir Esdras. Nous le regardions en silence.

Il disait :

« Je vais vous quitter, père Moïse, je vais faire mon sac... Mille tonnerres, j'ai de la peine à vous quitter!

—Et nous aussi, sergent, nous avons de la peine, répondit Sorlé bien triste; mais si vous vouliez vivre avec nous...

—C'est impossible!

—Alors vous restez au service?...

—Au service de qui... de quoi? fit-il; de

Louis XVIII? non, non! Je ne connais que mon général... Mais ça me fait de la peine de partir.... Enfin.... quand on a rempli son devoir... »

Et il se leva tout à coup, en criant d'une voix déchirante :

Vive l'Empereur!

Nous frémissions; nous ne savions ce qui nous faisait trembler.

Lui me tendait les bras, et je me levai; nous nous embrassâmes comme des frères.

« Adieu, père Moïse, disait-il, adieu pour longtemps!

—Vous partez donc tout de suite?

—Oui!...

—Vous savez, sergent, que vous aurez toujours des amis chez nous... Vous viendrez nous voir... Si vous aviez besoin...

—Oui... oui... je le sais... vous êtes de vrais amis... de braves gens! »

Il me serrait avec force.

Ensuite il alla prendre son fusil; et nous le suivions tous en lui souhaitant du bonheur, lorsqu'il se retourna les larmes aux yeux, et embrassa ma femme en disant :

« Il faut aussi que je vous embrasse. Il n'y a pas de mal, n'est-ce pas, madame Sorlé?

—Ah! non, dit-elle, vous êtes de la famille, et j'embrasserai Zeffen pour vous! »

Aussitôt il sortit en criant d'une voix enrouée :

« Adieu!... Vivez bien!... »

Je le regardai du bout de la petite allée, entrer dans sa chambre en passant.

Vingt-cinq ans de service, huit blessures, et pas de pain dans ses vieux jours! — Cette pensée me saignait le cœur.

Environ un quart d'heure après, le sergent descendit avec son fusil, et rencontrant Sâfel sur l'escalier, il lui dit :

« Tiens, voilà pour ton père! »

C'était le portrait de la femme et des enfants du landwehr de la Tuilerie. Sâfel vint aussitôt me l'apporter. Je pris ce cadeau du pauvre diable, et je le regardai longtemps avec une grande tristesse; puis je l'enfermai dans notre armoire avec la lettre.

Il était midi; et comme les portes allaient s'ouvrir, comme les provisions allaient arriver en abondance, nous nous assîmes devant un gros morceau de bœuf cuit avec un plat de pommes de terre, et nous débouchâmes une bonne bouteille de vin.

Nous étions en train de manger, lorsque des cris s'entendirent dans la rue. Sâfel se leva pour regarder.

« Un soldat blessé qu'on porte à l'hôpital, » dit-il.

Puis il cria :

« C'est notre sergent! »

Une idée horrible me traversa l'esprit. Sorlé voulait se lever, je lui dis : « Reste! » et je descendis seul.

Le brancard passait sur les épaules de quatre canonniers de marine; des enfants couraient derrière.

Au premier coup d'œil je reconnus le sergent, la figure toute blanche et la poitrine pleine de sang. Il ne bougeait plus. Le malheureux était allé de chez nous sur le bastion derrière l'arsenal, pour se tirer un coup de fusil au cœur.

Alors je remontai tellement abattu, tellement triste et désolé, que j'avais de la peine à me tenir debout.

Sorlé m'attendait toute défaite.

« Notre pauvre sergent s'est tué, lui dis-je, que Dieu lui pardonne!... »

Et m'étant assis à ma place, je ne pus m'empêcher de fondre en larmes!

XXI

On a bien raison de dire que tous les malheurs se suivent; l'un entraîne l'autre. Mais la mort de notre bon sergent fut pourtant le dernier.

Ce même jour, les ennemis retirèrent leurs avant-postes à six cents toises de la ville, le drapeau blanc fut arboré sur l'église, et l'on ouvrit les portes.

Maintenant, Fritz, tu connais notre blocus. Dois-je te raconter encore l'arrivée de Baruch; les cris de Zeffen et nos gémissements à tous, lorsqu'il fallut dire à cet excellent homme :

« Notre petit David est mort!... Tu ne le reverras plus! »

Non... c'est assez!... Quand on songe à toutes les misères de la guerre, à toutes celles qui les suivent durant des années, on ne finirait jamais!...

J'aime mieux te parler de mes fils Itzig et Frômel, et de mon Sâfel, qui est allé les rejoindre en Amérique.

Si je te racontais tous les biens qu'ils ont acquis dans ce grand pays des hommes libres, les terres qu'ils ont achetées, l'argent qu'ils ont mis de côté, le nombre de petits-enfants qu'ils m'ont donnés, toutes les satisfactions dont ils nous ont comblés, Sorlé et moi, tu serais dans l'étonnement et l'admiration.

Jamais ils ne m'ont laissé manquer de rien. Le plus grand plaisir que je puisse leur faire, c'est de souhaiter quelque chose : chacun d'eux

veut me l'envoyer ! Ils n'oublient pas que je les ai sauvés de la guerre, par ma grande prudence.

Je les aime tous également, Fritz, et je leur dis, comme Jacob :

« Que le Dieu d'Abraham et d'Isaac, nos pè-
« res, le Dieu qui me nourrit depuis que je suis
« au monde, bénisse ces enfants ; qu'ils multi-
« plient très-abondamment sur la terre, et que
« leur postérité soit une multitude de nations ! »

FIN DU BLOCUS.

LE CAPITAINE ROCHART

RÉCIT MILITAIRE

C'est au temps où les Prussiens entraient en Champagne, le 20 septembre 1792, me dit le capitaine Rochart, que je partis de Saint-Quirin avec le vieux Pierron, ségare au Blanc-Ru, et cent cinquante autres garçons de notre pays. Pierron avait été, quinze ou vingt ans avant, sergent au régiment de Royal-Normandie ; il marchait à notre tête sur une vieille bique, et criait !

« A bas le despotisme !... vaincre ou mourir !... »

Nous lui répondions en chantant :

« Vive le son du canon !... »

Au haut de la côte de Hesse, avant de descendre à Sarrebourg, notre troupe fit halte et nomma Pierron commandant. Nous n'étions encore que cent cinquante ; mais le tocsin sonnait partout, et de village en village d'autres patriotes, des garçons et des pères de famille, venaient nous rejoindre. A chaque endroit on changeait les fourches et les bâtons contre des fusils ; les femmes elles-mêmes nous en apportaient ; de sorte que le sixième jour, à Bar-le-Duc, derrière Nancy, nous étions déjà plus de mille, et presque tous bien armés.

C'est à Bar-le-Duc qu'on nous appela le 1er bataillon des chasseurs Francs-Montagnards. Nous reçûmes aussi des chapeaux à cornes, des souliers, des gilets et des guêtres. Les environs fourmillaient de volontaires ; il en arrivait de tous les côtés, en blouse, en veste, en carmagnole en sabots, avec des pioches, des fourches, des bâtons. Les uns s'appelaient bataillon des Amis de la patrie, bataillon des Amis de la liberté, bataillon des Phocéens, de Popincourt, de l'Union, des Vengeurs, etc. — On aurait cru que la liberté ne pouvait jamais périr.

Les trois quarts de ces gens ne savaient pas encore emboîter le pas ; et malgré la pluie qui leur collait les habits sur le dos, malgré la boue qui les couvrait jusque par-dessus la tête, ils ne finissaient pas de crier :

« En route !... A l'ennemi !... »

Des lignes de Prussiens défilaient en ville ; la bataille de Valmy venait d'être gagnée.

A mesure qu'on arrivait de l'intérieur, des officiers vous passaient en revue et vous inscrivaient comme volontaires. Tous ceux que les nouveaux bataillons avaient nommés commandants restaient commandants, les capitaines restaient capitaines ; ceux qui n'étaient rien se contentaient d'être volontaires et de marcher pour la patrie.

Cet enthousiasme ne reviendra plus ! On ne verra plus des vieillards, des pères de famille, des hommes de toutes les provinces se choisir des chefs de vingt ans, parce qu'ils les croyaient plus capables qu'eux ; aujourd'hui chacun se choisirait lui-même, ou bien il choisirait ceux qui pourraient le faire avancer.

Enfin voilà comment je fus engagé dans le 1er bataillon des chasseurs Francs-Montagnards, qu'on dirigea tout de suite sur l'armée du Rhin, et qui prit part à la bataille de Lendsbourg en 1792, sous Custine ; au déblocus de Landau, sous Hoche, en 1793 ; au blocus de Mayence,

en 1794; au passage du Rhin, à la reprise de Dusseldorf, en 1795; aux combats de Renchen et de Rastadt, à la bataille de Néresheim, et finalement à la retraite de Moreau en 1796, après la défaite de Jourdan par l'archiduc Charles.

Le bataillon soutenait la retraite jusqu'au combat de Biberach; il était à l'arrière-garde.

On pense bien que nous avions appris la manœuvre, depuis quatre ans. Le 1er bataillon de chasseurs-francs avait été refondu plusieurs fois. J'étais alors sergent-major; je fus nommé sous-lieutenant, en repassant le Rhin, à Huningue, le 26 octobre de cette année.

Notre pauvre vieux commandant avait été tué dans le dernier combat; c'est Jean Roche, ancien charpentier à Voyer, qui le remplaça.

A mesure que les troupes rentraient, elles prenaient garnison en Alsace; une partie seulement resta sur la rive droite, pour défendre le fort de Kehl. Le bataillon fut envoyé d'abord à Schlestadt, ensuite à Neuf-Brisach.

Nous avions presque toujours été en campagne. Nous connaissions déjà les fournisseurs et les voleurs qui frappaient des réquisitions en vins, en grains, en fourrages, sur les ennemis, soi-disant pour les armées, et qui mettaient presque tout dans leurs poches; mais nous ne connaissions pas les troubles de l'intérieur : nous ne savions pas que plus de soixante mille émigrés et prêtres réfractaires étaient rentrés en France, qu'ils couraient le pays pour exciter les vengeances, qu'ils assassinaient les acquéreurs de biens nationaux dans l'Ouest et dans le Midi, qu'ils rachetaient les châteaux pour rien, en répandant la terreur, qu'ils arrêtaient les diligences sur les grandes routes, que les prêtres rétablissaient leurs diocèses, qu'ils prêchaient ouvertement la révolte, et que ces aristocrates s'appelaient les Jacobins blancs!

La fureur fut dans l'armée. On voulait marcher sur Paris pour rétablir l'ordre; mais le général Moreau ne bougeait pas : il connaissait déjà la trahison de Pichegru, son ancien chef, et se tenait tranquille. Hoche préparait sa descente en Angleterre. Un seul général, — Bonaparte, — parlait; il écrivait de l'Italie :

Tremblez, traîtres, de l'Adige à la Seine il n'y a qu'un pas, et le prix de vos iniquités est au bout de nos baïonnettes. »

Ce général nouveau, pendant notre dernière campagne et notre retraite, était entré en Italie, en remportant victoire sur victoire, à Montenotte, à Millesimo, à Dego, à Mondovi; il avait passé le pont de Lodi et battu deux armées d'Autrichiens et de Piémontais.—Personne d'entre nous ne le connaissait; on disait seulement que c'était un ancien ami de Robespierre; mais il faisait des proclamations en appelant ses soldats les premiers soldats du monde, et cela nous mettait de mauvaise humeur.

Nous avions repoussé deux invasions, nous avions conquis la Belgique et la Hollande, nous avions pacifié la Vendée, nous étions restés maîtres de la rive gauche du Rhin, depuis la mer jusqu'à Bâle, c'était pourtant aussi quelque chose.

Mais les victoires de Bonaparte continuaient; il recommençait ses grands coups à Lonato, à Castiglione, à Bassano. Dans ce temps, chacun tenait pour son général; nous regardions Hoche, Jourdan, Kléber, Moreau, comme les premiers généraux de la République, et nous pensions qu'à force de se hasarder, Bonaparte finirait par une grande débâcle.

Plusieurs de nos anciens, le capitaine Benoît, le chef de brigade Cohin et nous tous, en voyant aux bulletins de l'armée d'Italie, tous ces milliers d'ennemis restés sur le champ de bataille, nous pensions qu'il en mettait quatre fois plus que son compte. Et quand nous lisions ces proclamations, où les femmes et les filles devaient accourir à la rencontre des vainqueurs d'Italie, qui n'auraient qu'à dire : « J'étais de l'armée conquérante d'Italie! » pour avoir leur admiration, nous étions indignés.

Le chef de brigade Cohin s'écriait souvent :

« Je voudrais bien voir Moreau manœuvrer avec trente mille d'entre nous, contre trente mille des autres, commandés par Bonaparte! »

Il riait et clignait de l'œil.

Malgré cela, quand Bonaparte entra dans le Tyrol, en repoussant l'archiduc Charles, et que nous reçûmes l'ordre de repasser le Rhin pour voler à son secours, toute l'armée était contente. Mais nous avions à peine culbuté les Autrichiens à Diersheim, et Hoche venait à peine de les battre à Heddersdorf, sur notre gauche, qu'on apprit la signature des préliminaires de Léoben. Bonaparte s'était dépêché de faire la paix : il voulait avoir toute la gloire pour lui seul!

Tout le monde répétait que nous étions sacrifiés, qu'il ne fallait pas accepter les préliminaires, que c'était contre l'honneur de l'armée du Rhin; mais la nation célébrait la paix avec enthousiasme : il fallut rentrer en France.

La fureur de nos soldats contre ceux d'Italie était si grande que, dans toutes les garnisons où par malheur ils se trouvaient ensemble, on avait des dix et douze duels par jour. En 1799, à Metz, ils commençaient même à se fusiller d'une caserne à l'autre, quand on se dépêcha

Les Casemates.

d'évacuer ceux du Rhin sur la Suisse, et ceux qui restaient d'Italie sur la Hollande.

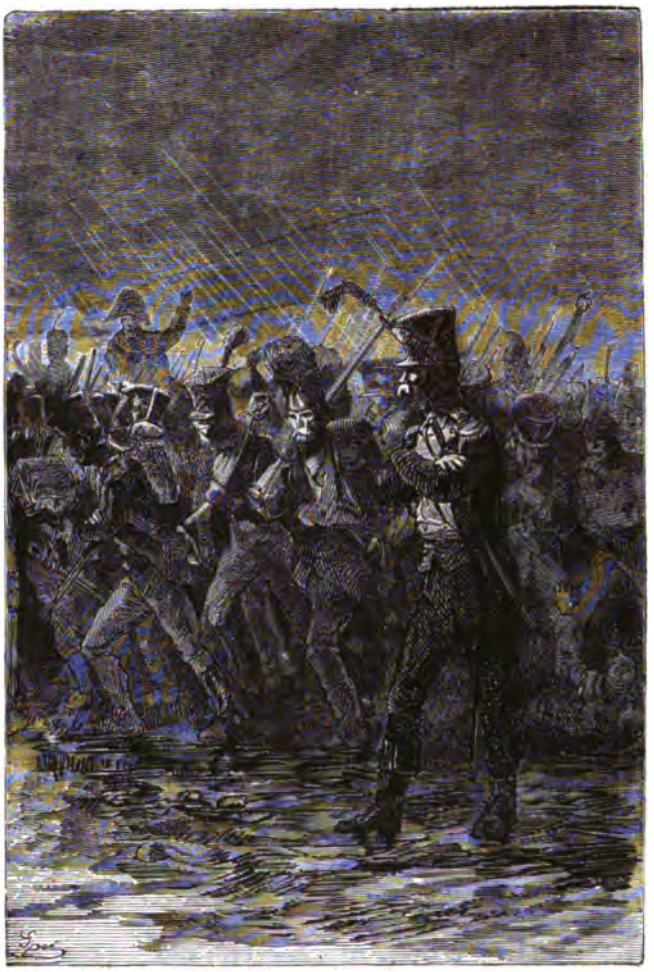
J'ai toujours pensé depuis, que nous n'étions déjà plus les volontaires de la République, mais les soldats de nos généraux. La guerre, au bout de six ans, commençait à devenir un métier ; on ne pensait plus : « Je me bats pour les Droits de l'Homme ! » mais je me bats pour la victoire. Et plus tard on s'est battu pour le plaisir de se battre !

La guerre avait enrichi les généraux d'Italie; les premiers qu'on vit revenir de là-bas avaient de l'or jusque sur les bottes. Les nôtres, avec leurs gros habits bleus, leurs vieux chapeaux usés par la pluie, regardaient ces mirliflores en serrant les lèvres sans rien dire, ils les méprisaient ! mais cela ne dura pas longtemps: l'amour des titres et des dotations prit bientôt le dessus.

La trahison de Pichegru, l'expédition d'Égypte, la mort de Hoche, les fautes de Schérer, en Italie, la défaite de Stockach, l'évacuation des Grisons, et par-dessus tout la lâcheté du Directoire exécutif, élevèrent Bonaparte bien plus que ses victoires sur les Mameluks. On criait :

« Sans lui tout est perdu ! »

Nous n'avions pourtant pas eu besoin de lui pour sauver deux fois la République, et nous venions même encore de la sauver, en écrasant les Autrichiens et les Russes à Zurich; mais il arriva dans un moment où les royalistes relevaient la tête, où toute la nation était lasse du Directoire, où les fournisseurs et tous les



Hé ! c'est toi, cria-t-il. (Page 99.)

gueux, après avoir fait leur magot, redemandaient de l'ordre, de la religion, comme on disait, pour mettre leurs rapines à l'abri.

Tout le long de la route on sonnait les cloches sur le passage de ce général qui venait d'abandonner son armée, on allumait des feux de joie : c'était un bon exemple pour les autres !

La 37e était alors en garnison à Lyon, où je le vis passer; il était noir comme un corbeau, petit et maigre; il avait de longs cheveux bruns qui lui tombaient jusqu'aux sourcils, les yeux enfoncés, les joues longues, le nez fin, le menton avancé. Une grosse cravate lui serrait le cou; son habit était à revers, la culotte collante et le gilet blanc. Les présidents, les juges, le maire lui faisaient des compliments ; il écoutait d'un air pensif et répondait quatre mots.

Si le Directoire avait eu du cœur, il l'aurait fait arrêter et juger. Nous n'aurions eu ni Marengo, ni Austerlitz, ni Iéna, ni Wagram; mais nous n'aurions pas eu non plus les désastres d'Espagne, la retraite de Russie, Leipzig et Waterloo..., sans parler du démembrement de notre territoire, et de la honte ineffaçable des deux invasions !

A Paris, tout le monde vint se jeter à sa tête. Au bout de quelques jours, après avoir bien regardé, bien écouté, et bien choisi ceux qui voulaient un maître, pour partager le gâteau, il fit son coup du 18 brumaire, en criant :

« Dans quel état j'ai laissé la France, et dans quel état je la retrouve ! Je vous avais

laissé la paix, et je retrouve la guerre! Je vous avais laissé des conquêtes, et l'ennemi presse votre frontière! J'ai laissé les millions d'Italie, et je retrouve partout des lois spoliatrices et la misère!... Où sont-ils, les cent mille braves que j'ai laissés couverts de lauriers? Ils sont morts! »

On aurait dit qu'il était tout, qu'il avait tout fait, et que les milliers d'hommes tombés pour la patrie avant lui ne comptaient plus. Enfin, il mit la République dans le sac, et confisqua du même coup toutes nos libertés. S'il avait dû les conquérir comme nous sur les aristocrates, sur les Prussiens, les Autrichiens, les Anglais, les Espagnols et les Russes, ça n'aurait pas été si facile.

Quelque temps après, la machine infernale éclata; les derniers patriotes partirent pour Cayenne, sans jugement. Moreau, qui n'avait pas eu le cœur de lui résister, vint nous commander encore une fois. Bonaparte le connaissait alors, il savait que c'était une machine à gagner des batailles, et rien de plus.

Pendant que le Premier Consul passait le Saint-Bernard et remportait la victoire de Marengo, nous culbutions les Autrichiens à Engen, à Stokach, à Mœskirch, à Biberac, à Memmingen; nous passions le Danube, nous remportions les victoires de Hochstedt, de Néresheim, de Landshut, de Feldkirch, de Nuremberg, et la bataille décisive de Hohenlinden. — C'était trop!

A la rentrée, quand ceux d'Italie criaient : *Vainqueurs de Marengo!* nous répondions : *Vainqueurs de Hohenlinden!* et les duels recommençaient.

On envoya vingt-deux mille hommes de l'armée du Rhin à Saint-Domingue; la police découvrit en même temps que Moreau conspirait avec Georges Cadoudal et Pichegru; Bonaparte lui ordonna d'aller vivre en Amérique, et dans le même temps il se faisait nommer Empereur.

Maintenant, si tu me demandes comment tant de paysans, d'ouvriers, de bourgeois, partis en masse pour défendre la liberté,—des gens qui tous auraient versé la dernière goutte de leur sang pour la République,—ont fini par accepter l'Empire, par livrer des batailles d'extermination contre ceux qui ne nous demandaient que la paix, par ne plus songer qu'aux honneurs, aux dignités, aux richesses, par vouloir mettre sous la domination d'un soldat la moitié du genre humain, par oublier tellement les Droits de l'Homme, qu'en arrivant sur les bords de la Baltique, après Iéna, toute la division Oudinot cria, le sabre en l'air : *Vive l'Empereur d'Occident!* Si tu me demandes comment ces choses ont pu se passer, je te répondrai que tout cela vient de l'amour extraordinaire des Français pour la gloire!

Bonaparte avait renversé la République, — sans laquelle il ne serait jamais devenu qu'un simple capitaine d'artillerie; —il avait rétabli la noblesse, le clergé, les majorats; il avait déporté sans jugement les meilleurs patriotes; enfin il détruisait la Révolution par morceaux! Mais comme il gagnait toujours, comme les cloches des églises ne finissaient pas de sonner et les canons des places fortes de tonner pour nos victoires, la nation trouvait tout très-bien.

Nous-mêmes, les vieux de l'armée du Rhin, en voyant le chemin que nous avions fait contre nos propres idées, nous restions confondus. Il fallait se tâter, pour savoir qu'on était les mêmes hommes.

Oui, en 1806, 1807, sur l'Elbe, sur la Vistule ou le Danube, quand nous lisions dans le *Moniteur* : « Nos peuples... Nos bonnes villes..., etc.! » et que nous pensions : « Celui qui dit : « Nous, par la grâce de Dieu! » c'est le même qui, dans le temps, écrivait d'Italie : « Tremblez, traîtres, le prix de vos « iniquités est au bout de nos baïonnettes!... » on se regardait en silence; les milliers d'hommes tombés pour la liberté, sur la Meuse, sur la Sarre, le Rhin, le Danube, en Belgique, en Hollande, aux Pyrénées, dans les Alpes; Hoche, Kléber, Marceau, Joubert, Moreau, Lecourbe, les uns morts, les autres en exil, les autres à la demi-solde, vous repassaient devant les yeux, et cela vous donnait froid.

Ensuite l'un ou l'autre criait :

« Bah! c'était écrit. »

Ou bien un finaud disait :

« Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas. »

Et puis on se taisait! — Il pleuvait, il neigeait; il fallait visiter les postes; on n'avait qu'une heure pour s'étendre dans son manteau au feu du bivouac, et repartir au petit jour. On ne pensait plus à rien! Que veux-tu? L'Empereur s'était chargé de penser pour tout le monde; de cette manière, rien ne le gênait, ni nous non plus.

Tant que les choses allèrent bien, tant qu'on remporta des victoires, père, mère, femme, enfants, tout fut oublié! Lui, par exemple, n'oubliait pas les siens; c'était un bon frère, un bon oncle. Nous autres, à peine de loin en loin criions-nous : « Il faudra pourtant que j'écrive au village! » La vue de l'Empereur, avec son dos rond, son petit chapeau, sa redingote grise, assis dans sa haute selle et galopant sur un front de bataille, remplaçait la famille. On

ouvrait la bouche jusqu'aux oreilles, pour crier : *Vive l'Empereur! Vive l'Empereur!* Il n'y faisait plus même attention, cela lui semblait tout naturel.

La pluie, la boue, la neige, les blessures, les camarades qui tombaient à vos côtés comme des mouches, rien ne pouvait refroidir notre enthousiasme; et cela montre une fois de plus l'attachement du soldat pour les généraux heureux. Qu'il en arrive un autre aussi grand, ce sera malheureusement la même chose.

Le soulèvement de l'Espagne, les victoires de Wellington n'avaient pu nous abattre, ni même la terrible retraite de Russie! En Espagne, l'Empereur n'y était pas; en Russie, l'hiver avait combattu contre nous!...

Après Kulm seulement, après Gross-Béeren, la Katzbach, Dennewitz et surtout Leipzig,— où je me rappelle avoir entendu de vieux officiers crier en tombant : *Vive la France!* au lieu de : *Vive l'Empereur!* après ces terribles défaites, quand il fallut battre en retraite avec les Cosaques, les Prussiens, les Autrichiens, les Suédois, les Saxons sur le dos, se faire jour à travers quarante mille Bavarois; quand les paysans, armés comme nous en 92 pour l'indépendance de leur pays, nous suivaient à la piste et nous exterminaient sans pitié, alors seulement la mémoire nous revint!

Pour mon compte, je me rappellerai toujours ce qui m'arriva, le 2 novembre 1813, devant Mayence. J'étais de garde à la tête du pont du Rhin, avec les débris de ma compagnie; je surveillais le défilé, déjà commencé depuis la veille. Il pleuvait; les charrettes de blessés, les canons, les fourgons, les détachements de cavalerie et d'infanterie s'engouffraient sur le pont par masses.

C'était une rude corvée de mettre un peu d'ordre au milieu de la débâcle, d'autant plus que l'ennemi nous serrait de près, et que sa canonnade se rapprochait d'heure en heure du côté de Salmünster.

J'avais vu bien d'autres désastres depuis vingt et un ans, mais jamais aussi près du sol sacré! La possibilité d'une invasion me frappait pour la première fois. La faim et la fatigue commençaient à me donner aussi ce tremblement que les vieux soldats connaissent, et que tout le courage du monde ne peut dominer.

J'étais donc là depuis trois heures à repousser les uns, à faire avancer les autres; la nuit venait quand, au milieu du tumulte, j'entends crier :

« Rochart!.. Hé! Rochart! »

Je me retourne, et qu'est-ce que je vois à trente ou quarante pas de moi, au milieu de la foule? Un officier supérieur à cheval sur une grande bique décharnée, le manteau serré sur les épaulettes et la main sur son chapeau à cornes, d'où la pluie coulait comme d'une gouttière.

C'était Bonnet, le fils du tisserand de la Frimbole. Nous étions partis ensemble en 92, avec Pierron; il était devenu général! Je ne l'avais pas revu depuis des années, mais je le reconnus tout de suite à sa grande figure maigre.

« Hé! c'est toi! cria-t-il en voyant que je le reconnaissais; tu es donc aussi réchappé, mon pauvre vieux! »

Puis, étendant le bras vers le Rhin?

« Te rappelles-tu que nous avons passé ce pont en l'an II de la République? »

A peine avait-il dit cela que, malgré le vent, la pluie, le roulement des fourgons, je crus entendre *la Marseillaise* s'élever jusqu'au ciel. Je revis nos volontaires s'avancer au pas de charge dans la fumée; j'entendis battre le tambour, et le vieux Pierron, à cheval au milieu de la colonne, crier, le sabre en l'air, en se retournant :

« En avant, garçons! Vive la République! »

Lendsbourg, Frœchwiller, Mayence, Dusseldorf, Rastadt, Néreshein, Diersheim, Heddersdorf, Zurich, Biberach, Hochstedt, Lanshut, Feldkirch, Hohenlinden : toutes ces glorieuses victoires de la liberté me passèrent devant les yeux comme un éclair. Mon sang ne fit qu'un tour. Je me crus redevenu jeune, et levant l'épée d'un geste enthousiaste, j'allais crier : « Si je m'en souviens, général! » Mais Bonnet était déjà loin, la foule l'entraînait. Je l'aperçus au milieu de la masse, sur le pont, la main toujours sur son grand tricorne, et les reins pliés; il s'éloignait comme porté par les autres, et se perdit bientôt dans la nuit, au-dessus des vieux plumets, des casques, des kolbacs, des shakos, qui s'écoulaient lentement vers la rive gauche.

Alors, regardant défiler devant moi, sous la pluie grise et froide, cette cohue déguenillée, minable, usée par les fatigues, par les privations, par la maladie, cavaliers, artilleurs, fantassins, pêle-mêle comme un troupeau, je me sentis brisé!

Et songeant que l'ennemi nous suivait; songeant que, pour donner des trônes aux Bonaparte, nous avions dépensé tout le sang de la France, et qu'il n'en restait plus maintenant pour la défendre! songeant que toutes nos victoires allaient aboutir à l'invasion de la patrie, j'enviai le sort des camarades tombés devant Leipzig.

Il était près de minuit quand on releva notre détachement. Nous étions trempés jusqu'aux os. On nous fit traverser la ville, après nous avoir distribué du pain, et nous reçûmes l'ordre de marcher sur Hiezeim, village à une lieue de l'autre côté de Mayence.

Nos hommes n'en pouvaient plus; nous n'arrivâmes dans ce village qu'à trois heures du matin.

C'est là que nous pûmes nous reposer un peu des fatigues de la campagne. Depuis six semaines je ne m'étais pas couché dans un lit; figure-toi l'état de l'équipement !

Malgré cela, nous commencions à nous refaire et la gaieté nous était revenue avec les distributions, lorsque, dans la nuit du 31 décembre 1813 au 1er janvier 1814, les alliés passèrent sur la rive gauche. Tout était fini... La France était envahie de Bâle à Dusseldorf !

Je ne te raconterai pas le reste; quand j'y pense, mon cœur se déchire : — Il fallut reculer chez nous, — sur notre terre — devant un ennemi dix fois supérieur en nombre; il fallut quitter, sans même les défendre, ces belles provinces du Rhin que la République avait conquises, et qui seraient aujourd'hui aussi françaises que l'Alsace, si l'Empire ne les avait pas perdues !

FIN DU CAPITAINE ROCHART.

LES TRAVAILLEURS

DE LA MER

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30

Marie, comte,

VICTOR HUGO

LES TRAVAILLEURS DE LA MER

ILLUSTRÉS DE SOIXANTE-DIX DESSINS

PAR CHIFFLART

PARIS
J. HETZEL ET A. LACROIX, EDITEURS
18, RUE JACOB, 18

1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

PRÉFACE

La religion, la société, la nature; telles sont les trois luttes de l'homme. Ces trois luttes sont en même temps ses trois besoins; il faut qu'il croie, de là le temple; il faut qu'il crée, de là la cité; il faut qu'il vive, de là la charrue et le navire. Mais ces trois solutions contiennent trois guerres. La mystérieuse difficulté de la vie sort de toutes les trois. L'homme a affaire à l'obstacle sous la forme superstition, sous la forme préjugé, et sous la forme élément. Un triple anankè pèse sur nous, l'anankè des dogmes, l'anankè des lois, l'anankè des choses. Dans Notre-Dame de Paris, *l'auteur a dénoncé le premier; dans* les Misérables, *il a signalé le second; dans ce livre, il indique le troisième.*

A ces trois fatalités qui enveloppent l'homme, se mêle la fatalité intérieure, l'anankè suprême, le cœur humain.

Hauteville-House, mars 1866.

Je dédie ce livre au rocher d'hospitalité et de liberté, à ce coin de vieille terre normande où vit le noble petit peuple de la mer, à l'île de Guernesey, sévère et douce, mon asile actuel, mon tombeau probable.

V. H.

LES TRAVAILLEURS DE LA MER

PAR VICTOR HUGO

PREMIÈRE PARTIE — SIEUR CLUBIN

LIVRE Ier. — DE QUOI SE COMPOSE UNE MAUVAISE RÉPUTATION

I

UN MOT ÉCRIT SUR UNE PAGE BLANCHE

La Christmas de 182... fut remarquable à Guernesey. Il neigea ce jour-là. Dans les îles de la Manche, un hiver où il gèle à glace est mémorable, et la neige fait événement.

Le matin de cette Christmas, la route qui longe la mer de Saint-Pierre-Port au Valle était toute blanche. Il avait neigé depuis minuit jusqu'à l'aube. Vers neuf heures, peu après le lever du soleil, comme ce n'était pas encore le moment pour les anglicans d'aller à l'église de Saint-Sampson et pour les wesleyens d'aller à la chapelle Eldad, le chemin était à peu près désert. Dans tout le tronçon de route qui

épare la première tour de la seconde tour, il n'y avait que trois passants, un enfant, un homme et une femme. Ces trois passants, marchant à distance les uns des autres, n'avaient visiblement aucun lien entre eux. L'enfant, d'une huitaine d'années, s'était arrêté, et regardait la neige avec curiosité. L'homme venait derrière la femme, à une centaine de pas d'intervalle. Il allait comme elle du côté de Saint-Sampson. L'homme, jeune encore, semblait quelque chose comme un ouvrier ou un matelot. Il avait ses habits de tous les jours, une vareuse de gros drap brun, et un pantalon à jambières goudronnées, ce qui paraissait indiquer qu'en dépit de la fête il n'irait à aucune chapelle. Ses épais souliers de cuir brut, aux semelles garnies de gros clous, laissaient sur la neige une empreinte plus ressemblante à une serrure de prison qu'à un pied d'homme. La passante, elle, avait évidemment déjà sa toilette d'église; elle portait une large mante ouatée de soie noire à faille, sous laquelle elle était fort coquettement ajustée d'une robe de popeline d'Irlande à bandes alternées blanches et roses, et, si elle n'eût eu des bas rouges, on eût pu la prendre pour une parisienne. Elle allait devant elle avec une vivacité libre et légère, et, à cette marche qui n'a encore rien porté de la vie, on devinait une jeune fille. Elle avait cette grâce fugitive de l'allure qui marque la plus délicate des transitions, l'adolescence, les deux crépuscules mêlés, le commencement d'une femme dans la fin d'un enfant. L'homme ne la remarquait pas.

Tout à coup, près d'un bouquet de chênes verts qui est à l'angle d'un courtil, au lieu dit les Basses-Maisons, elle se retourna, et ce mouvement fit que l'homme la regarda. Elle s'arrêta, parut le considérer un moment, puis se baissa, et l'homme crut voir qu'elle écrivait avec son doigt quelque chose sur la neige. Elle se redressa, se remit en marche, doubla le pas, se retourna encore, cette fois en riant, et disparut à gauche du chemin, dans le sentier bordé de haies qui mène au château de Lierre. L'homme, quand elle se retourna pour la seconde fois, reconnut Déruchette, une ravissante fille du pays.

Il n'éprouva aucun besoin de se hâter, et, quelques instants après, il se trouva près du bouquet de chênes à l'angle du courtil. Il ne songeait déjà plus à la passante disparue, et il est probable que si, en cette minute-là, quelque marsouin eût sauté dans la mer ou quelque rouge-gorge dans les buissons, cet homme eût passé son chemin, l'œil fixé sur le rouge-gorge ou le marsouin. Le hasard fit qu'il avait les paupières baissées, son regard tomba machinalement sur l'endroit où la jeune fille s'était arrêtée. Deux petits pieds s'y étaient imprimés, et à côté il lut ce mot tracé par elle dans la neige : *Gilliatt*.

Ce mot était son nom.

Il s'appelait Gilliatt.

Il resta longtemps immobile, regardant ce nom, ces petits pieds, cette neige, puis continua sa route, pensif.

II

LE BÛ DE LA RUE

Gilliatt habitait la paroisse de Saint-Sampson. Il n'y était pas aimé. Il y avait des raisons pour cela.

D'abord il avait pour logis une maison « visionnée ». Il arrive quelquefois, à Jersey ou à Guernesey, qu'à la campagne, à la ville même, passant dans quelque coin désert ou dans une rue pleine d'habitants, vous rencontrez une maison dont l'entrée est barricadée; le houx obstrue la porte; on ne sait quels hideux emplâtres de planches clouées bouchent les fenêtres du rez-de-chaussée; les fenêtres des étages supé-

rieurs sont à la fois fermées et ouvertes, tous les châssis sont verrouillés, mais tous les carreaux sont cassés. S'il y a un beyle, une cour, l'herbe y pousse; le parapet d'enceinte s'écroule; s'il y a un jardin, il est ortie, ronce et ciguë; et l'on peut y épier les insectes rares. Les cheminées se crevassent, le toit s'effondre; ce qu'on voit du dedans des chambres est démantelé; le bois est pourri, la pierre est moisie. Il y a aux murs du papier qui se décolle. Vous pouvez y étudier les vieilles modes du papier peint, les griffons de l'Empire, les draperies en croissant du Directoire, les balustres et les cippes de Louis XVI. L'épaississement des toiles pleines de mouches indique la paix profonde des araignées. Quelquefois on aperçoit un pot cassé sur une planche. C'est là une maison « visionnée ». Le diable y vient la nuit.

La maison comme l'homme peut devenir cadavre. Il suffit qu'une superstition la tue. Alors elle est terrible. Ces maisons mortes ne sont point rares dans les îles de la Manche.

Les populations campagnardes et maritimes ne sont pas tranquilles à l'endroit du diable. Celles de la Manche, archipel anglais et littoral français, ont sur lui des notions très-précises. Le diable a des envoyés par toute la terre. Il est certain que Belphégor est ambassadeur de l'enfèr en France, Hutgin en Italie, Bélial en Turquie, Thamuz en Espagne, Martinet en Suisse, et Mammon en Angleterre. Satan est un empereur comme un autre. Satan César. Sa maison est très-bien montée; Dagon est grand panetier; Succor Bénoth est chef des eunuques, Asmodée, banquier des jeux, Kobal, directeur du théâtre, et Verdelet, grand maître des cérémonies; Nybbas est bouffon. Wiérus, homme savant, bon strygologue et démonographe bien renseigné, appelle Nybbas « le grand parodiste ».

Les pêcheurs normands de la Manche ont bien des précautions à prendre quand ils sont en mer, à cause des illusions que le diable fait. On a longtemps cru que saint Maclou habitait le gros rocher carré Ortach, qui est au large entre Aurigny et les Casquets, et beaucoup de vieux matelots d'autrefois affirmaient l'y avoir très-souvent vu de loin, assis et lisant dans un livre. Aussi les marins de passage faisaient-ils force génuflexions devant le rocher Ortach jusqu'au jour où la fable s'est dissipée et a fait place à la vérité. On a découvert et l'on sait aujourd'hui que ce qui habite le rocher Ortach, ce n'est pas un saint, mais un diable. Ce diable, un nommé Jochmus, avait eu la malice de se faire passer pendant plusieurs siècles pour saint Maclou. Au reste, l'Église elle-même tombe dans ces méprises. Les diables Raguhel, Oribel et Tobiel ont été saints jusqu'en 745 où le pape Zacharie, les ayant flairés, les mit dehors. Pour faire de ces expulsions, qui sont certes très-utiles, il faut beaucoup se connaître en diables.

Les anciens du pays racontent, mais ces faits-là appartiennent au passé, que la population catholique de l'Archipel normand a été autrefois, bien malgré elle, plus en communication encore avec le démon que la population huguenote. Pourquoi ? nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que cette minorité fut jadis fort ennuyée par le diable. Il avait pris les catholiques en affection, et cherchait à les fréquenter, ce qui donnerait à croire que le diable est plutôt catholique que protestant. Une de ses plus insupportables familiarités, c'était de faire des visites nocturnes aux lits conjugaux catholiques, au moment où le mari était endormi tout à fait, et la femme à moitié. De là des méprises. Patouillet pensait que Voltaire était né de cette façon. Cela n'a rien d'invraisemblable. Ce cas du reste est parfaitement connu et décrit dans les formulaires d'exorcismes, sous la rubrique : *De erroribus nocturnis et de semine diabolorum.* Il a particulièrement sévi à Saint-Hélier

vers la fin du siècle dernier, probablement en punition des crimes de la révolution. Les conséquences des excès révolutionnaires sont incalculables. Quoi qu'il en soit, cette survenue possible du démon, la nuit, quand on n'y voit pas clair, quand on dort, embarrassait beaucoup de femmes orthodoxes. Donner naissance à un Voltaire n'a rien d'agréable. Une d'elles, inquiète, consulta son confesseur sur le moyen d'éclaircir à temps ce quiproquo. Le confesseur répondit : — Pour vous assurer si vous avez affaire au diable ou à votre mari, tâtez le front, si vous trouvez des cornes, vous serez sûre... — De quoi ? demanda la femme.

La maison qu'habitait Gilliatt avait été visionnée et ne l'était plus. Elle n'en était que plus suspecte. Personne n'ignore que, lorsqu'un sorcier s'installe dans un logis hanté, le diable juge le logis suffisamment tenu, et fait au sorcier la politesse de n'y plus venir, à moins d'être appelé, comme le médecin.

Cette maison se nommait le Bû de la Rue. Elle était située à la pointe d'une langue de terre ou plutôt de rocher qui faisait un petit mouillage à part dans la crique de Houmet-Paradis. Il y a là une eau profonde. Cette maison était toute seule sur cette pointe, presque hors de l'île, avec juste assez de terre pour un petit jardin. Les hautes marées noyaient quelquefois le jardin. Entre le port de Saint-Sampson et la crique de Houmet-Paradis, il y a la grosse colline que surmonte le bloc de tours et de lierre appelé le château du Valle ou de l'Archange, en sorte que de Saint-Sampson on ne voyait pas le Bû de la Rue.

Rien n'est moins rare qu'un sorcier à Guernesey. Ils exercent leur profession dans certaines paroisses, et le dix-neuvième siècle n'y fait rien. Ils ont des pratiques véritablement criminelles. Ils font bouillir de l'or. Ils cueillent des herbes à minuit. Ils regardent de travers les bestiaux des gens. On les consulte; ils se font apporter dans des bouteilles de « l'eau des malades », et on les entend dire à demi-voix : *l'eau paraît bien triste.* L'un d'eux un jour, en mars 1857, a constaté dans « l'eau » d'un malade sept diables. Ils sont redoutés et redoutables. Un d'eux a récemment ensorcelé un boulanger « ainsi que son four ». Un autre a la scélératesse de cacheter et sceller avec le plus grand soin des enveloppes « où il n'y a rien dedans ». Un autre va jusqu'à avoir dans sa maison sur une planche trois bouteilles étiquetées B. Ces faits monstrueux sont constatés. Quelques sorciers sont complaisants, et pour deux ou trois guinées, prennent vos maladies. Alors ils se roulent sur leur lit en poussant des cris. Pendant qu'ils se tordent, vous dites : Tiens, je n'ai plus rien. D'autres vous guérissent de tous les maux en vous nouant un mouchoir autour du corps. Moyen si simple qu'on s'étonne que personne ne s'en soit encore avisé. Au siècle dernier la cour royale de Guernesey les mettait sur un tas de fagots, et les brûlait vifs. De nos jours elle les condamne à huit semaines de prison, quatre semaines au pain et à l'eau, et quatre semaines au secret, alternant. *Amant alterna catenæ.*

Le dernier brûlement de sorciers à Guernesey a eu lieu en 1747. La ville avait utilisé pour cela une de ses places, le carrefour du Bordage. Le carrefour du Bordage a vu brûler onze sorciers, de 1565 à 1700. En général ces coupables avouaient. On les aidait à l'aveu au moyen de la torture. Le carrefour du Bordage a rendu d'autres services encore à la société et à la religion. On y a brûlé les hérétiques. Sous Marie Tudor, on y brûla, entre autres huguenots, une mère et ses deux filles: cette mère s'appelait Perrotine Massy. Une des filles était grosse. Elle accoucha dans la braise du bûcher. La chronique dit : « Son ventre éclata ». Il sortit de ce ventre un enfant vivant; le nouveau-né roula hors de la four-

naise; un nommé House le ramassa. Le bailli Hélier Gosselin, bon catholique, fit rejeter l'enfant dans le feu.

III

POUR TA FEMME, QUAND TU TE MARIERAS

Revenons à Gilliatt.

On contait dans le pays qu'une femme, qui avait avec elle un petit enfant, était venue vers la fin de la révolution habiter Guernesey. Elle était anglaise, à moins qu'elle ne fût française. Elle avait un nom quelconque dont la prononciation guernesiaise et l'orthographe paysanne avaient fait Gilliatt. Elle vivait seule avec cet enfant qui était pour elle, selon les uns un neveu, selon les autres un fils, selon les autres un petit-fils, selon les autres rien du tout. Elle avait un peu d'argent, de quoi vivre pauvrement. Elle avait acheté une pièce de pré à la Sergentée, et une jaonnière à la Roque-Crespel, près de Rocquaine. La maison du Bû de la Rue était, à cette époque, visionnée. Depuis plus de trente ans, on ne l'habitait plus. Elle tombait en ruine. Le jardin, trop visité par la mer, ne pouvait rien produire. Outre les bruits nocturnes et les lueurs, cette maison avait cela de particulièrement effrayant que, si on y laissait le soir sur la cheminée une pelote de laine, des aiguilles et une pleine assiette de soupe, on trouvait le lendemain matin la soupe mangée, l'assiette vide, et une paire de mitaines tricotée. On offrait cette masure à vendre avec le démon qui était dedans, pour quelques livres sterling. Cette femme l'acheta, évidemment tentée par le diable. Ou par le bon marché.

Elle fit plus que l'acheter, elle s'y logea, elle et son enfant; et à partir de ce moment la maison s'apaisa. *Cette maison a ce qu'elle veut*, dirent les gens du pays. Le visionnement cessa. On n'y entendit plus de cris au point du jour. Il n'y eut plus d'autre lumière que le suif allumé le soir par la bonne femme. Chandelle de sorcière vaut torche du diable. Cette explication satisfit le public.

Cette femme tirait parti des quelques vergées de terre qu'elle avait. Elle avait une bonne vache à beurre jaune. Elle récoltait des mouzettes blanches, des caboches et des pommes de terre Golden Drops. Elle vendait, tout comme une autre, « des panais par le tonneau, des oignons par le cent, et des fèves par le dénerel ». Elle n'allait pas au marché, mais faisait vendre sa récolte par Guilbert Falliot, aux Abreveurs Saint-Sampson. Le registre de Falliot constate qu'il vendit pour elle une fois jusqu'à douze boisseaux de *patates dites trois mois, des plus temprunes.*

La maison avait été chétivement réparée, assez pour y vivre. Il ne pleuvait dans les chambres que par les très-gros temps. Elle se composait d'un rez-de-chaussée et d'un grenier. Le rez-de-chaussée était partagé en trois salles, deux où l'on couchait, une où l'on mangeait. On montait au grenier par une échelle. La femme faisait la cuisine et montrait à lire à l'enfant. Elle n'allait point aux églises; ce qui fit que, tout bien considéré, on la déclara française. N'aller « à aucune place, » c'est grave.

En somme, c'étaient des gens que rien ne prouvait.

Française, il est probable qu'elle l'était. Les volcans lancent des pierres, et les révolutions des hommes. Des familles sont ainsi envoyées à de grandes distances, des destinées sont dépaysées, des groupes sont dispersés et s'émiettent; des gens tombent des nues, ceux-ci en Allemagne, ceux-là en Angleterre, ceux-là en Amérique. Ils étonnent les naturels du pays. D'où viennent ces inconnus? C'est ce vésuve qui fume là-bas qui les a expectorés. On donne des noms à

ces aérolithes, à ces individus expulsés et perdus, à ces éliminés du sort; on les appelle émigrés, réfugiés, aventuriers. S'ils restent, on les tolère; s'ils s'en vont, on est content. Quelquefois ce sont des êtres absolument inoffensifs, étrangers, les femmes du moins, aux événements qui les ont chassés, n'ayant ni haine, ni colère, projectiles sans le vouloir, très-étonnés. Ils reprennent racine comme ils peuvent. Ils ne faisaient rien à personne et ne comprennent pas ce qui leur est arrivé. J'ai vu une pauvre touffe d'herbe lancée éperdument en l'air par une explosion de mine. La révolution française, plus que toute autre explosion, a eu de ces jets lointains.

La femme qu'à Guernesey on appelait *la Gilliatt* était peut-être cette touffe d'herbe-là.

La femme vieillit, l'enfant grandit. Ils vivaient seuls, et évités. Ils se suffisaient. Louve et louveteau se pourlèchent. Ceci est encore une des formules que leur appliqua la bienveillance environnante. L'enfant devint un adolescent, l'adolescent devint un homme, et alors, les vieilles écorces de la vie devant toujours tomber, la mère mourut. Elle lui laissa le pré de la Sergentée, la jaonnière de la Roque-Crespel, la maison du Bû de la Rue, plus, dit l'inventaire officiel, « cent guinées d'or dans le pid d'une cauche », c'est-à-dire dans le pied d'un bas. La maison était suffisamment meublée de deux coffres de chêne, de deux lits, de six chaises et d'une table, avec ce qu'il faut d'ustensiles. Sur une planche il y avait quelques livres, et, dans un coin, une malle pas du tout mystérieuse qui dut être ouverte pour l'inventaire. Cette malle était en cuir fauve à arabesques de clous de cuivre et d'étoiles d'étain, et contenait un trousseau de femme neuf et complet en belle toile de fil de Dunkerque, chemises et jupes, plus des robes de soie en pièce, avec un papier où on lisait ceci écrit de la main de la morte: *Pour ta femme, quand tu te marieras.*

Cette mort fut pour le survivant un accablement. Il était sauvage, il devint farouche. Le désert s'acheva autour de lui. Ce n'était que l'isolement, ce fut le vide. Tant qu'on est deux, la vie est possible. Seul, il semble qu'on ne pourra plus la traîner. On renonce à tirer. C'est la première forme du désespoir. Plus tard on comprend que le devoir est une série d'acceptations. On regarde la mort, on regarde la vie, et l'on consent. Mais c'est un consentement qui saigne.

Gilliatt étant jeune, sa plaie se cicatrisa. A cet âge, les chairs du cœur reprennent. Sa tristesse, effacée peu à peu, se mêla autour de lui à la nature, y devint une sorte de charme, l'attira vers les choses et loin des hommes, et amalgama de plus en plus cette âme à la solitude.

IV

IMPOPULARITÉ

Gilliatt, nous l'avons dit, n'était pas aimé dans la paroisse. Rien de plus naturel que cette antipathie. Les motifs abondaient. D'abord, on vient de l'expliquer, la maison qu'il habitait. Ensuite, son origine. Qu'est-ce que c'était que cette femme? et pourquoi cet enfant? Les gens des pays n'aiment pas qu'il y ait des énigmes sur les étrangers. Ensuite, son vêtement qui était d'un ouvrier, tandis qu'il avait, quoique pas riche, de quoi vivre sans rien faire. Ensuite, son jardin, qu'il réussissait à cultiver et d'où il tirait des pommes de terre malgré les coups d'équinoxe. Ensuite, de gros livres qu'il avait sur une planche, et où il lisait.

D'autres raisons encore.

D'où vient qu'il vivait solitaire? Le Bû de la Rue était une sorte de lazaret; on tenait Gilliatt en quarantaine; c'est pourquoi il était tout simple qu'on s'étonnât de son

isolement, et qu'on le rendît responsable de la solitude qu'on faisait autour de lui.

Il n'allait jamais à la chapelle. Il sortait souvent la nuit. Il parlait aux sorciers. Une fois on l'avait vu assis dans l'herbe d'un air étonné. Il hantait le dolmen de l'Ancresse et les pierres fées qui sont dans la campagne çà et là. On croyait être sûr de l'avoir vu saluer poliment la Roque qui Chante. Il achetait tous les oiseaux qu'on lui apportait et les mettait en liberté. Il était honnête aux personnes bourgeoises dans les rues de Saint-Sampson, mais faisait volontiers un détour pour n'y point passer. Il pêchait souvent, et revenait toujours avec du poisson. Il travaillait à son jardin le dimanche. Il avait un bug-pipe, acheté par lui à des soldats écossais de passage à Guernesey, et dont il jouait dans les rochers au bord de la mer, à la nuit tombante. Il faisait des gestes comme un semeur. Que voulez-vous qu'un pays devienne avec un homme comme cela?

Quant aux livres, qui venaient de la femme morte, et où il lisait, ils étaient inquiétants. Le révérend Jaquemin Hérode, recteur de Saint-Sampson, quand il était entré dans la maison pour l'enterrement de la femme, avait lu au dos de ces livres les titres que voici : *Dictionnaire de Rosier*, *Candide*, par Voltaire, *Avis au peuple sur sa santé*, par Tissot. Un gentilhomme français, émigré, retiré à Saint-Sampson, avait dit : *Ce doit être le Tissot qui a porté la tête de la princesse de Lamballe.*

Le révérend avait remarqué sur un de ces livres ce titre véritablement bourru et menaçant : *De Rhubarbaro.*

Disons-le pourtant, l'ouvrage étant, comme le titre l'indique, écrit en latin, il était douteux que Gilliatt, qui ne savait pas le latin, lût ce livre.

Mais ce sont précisément les livres qu'un homme ne lit pas qui l'accusent le plus. L'inquisition d'Espagne a jugé ce point, et l'a mis hors de doute.

Du reste, ce n'était autre chose que le traité du docteur Tillingius *sur la Rhubarbe*, publié en Allemagne en 1679.

On n'était pas sûr que Gilliatt ne fît pas des charmes, des philtres et des « bouilleries ». Il avait des fioles.

Pourquoi allait-il se promener le soir, et quelquefois jusqu'à minuit, dans les falaises? évidemment pour causer avec les mauvaises gens qui sont la nuit au bord de la mer dans de la fumée.

Une fois il avait aidé la sorcière de Torteval à désembourber son chariot. Une vieille, nommée Moutonne Gahy.

A un recensement qui s'était fait dans l'île, interrogé sur sa profession, il avait répondu : — *Pêcheur, quand il y a du poisson à prendre.* — Mettez-vous à la place des gens, on n'aime pas ces réponses-là.

La pauvreté et la richesse sont de comparaison. Gilliatt avait des champs et une maison, et comparé à ceux qui n'ont rien du tout, il n'était pas pauvre. Un jour, pour l'éprouver, et peut-être aussi pour lui faire une avance, car il y a des femmes qui épouseraient le diable riche, une fille dit à Gilliatt : Quand donc prendrez-vous femme? Il répondit : *Je prendrai femme quand la Roque qui Chante prendra homme.*

Cette Roque qui Chante est une grande pierre plantée droite dans un courtil proche M. Lemézurier de Fry. Cette pierre est fort à surveiller. On ne sait ce qu'elle fait là. On y entend chanter un coq qu'on ne voit pas, chose extrêmement désagréable. Ensuite il est avéré qu'elle a été mise dans ce courtil par les sarregousets, qui sont la même chose que les sins.

La nuit, quand il tonne, si l'on voit des hommes voler dans le rouge des nuées et dans le tremblement de l'air, ce sont les sarregousets. Une femme, qui demeure au Grand-Mielles, les connaît. Un soir qu'il y avait des sarregousets dans un carrefour, cette femme cria à un charretier qui ne savait quelle route prendre : *Demandez-leur*

Elle se redressa. (Page 2.)

votre chemin; c'est des gens bien faisants, c'est des gens bien civils à deviser au monde. Il y a gros à parier que cette femme est une sorcière.

Le judicieux et savant roi Jacques Ier faisait bouillir toutes vives les femmes de cette espèce, goûtait le bouillon, et, au goût du bouillon, disait : *C'était une sorcière*, ou : *Ce n'en était pas une.*

Il est à regretter que les rois d'aujourd'hui n'aient plus de ces talents-là, qui faisaient comprendre l'utilité de l'institution.

Gilliatt, non sans de sérieux motifs, vivait en odeur de sorcellerie. Dans un orage, à minuit, Gilliatt étant en mer seul dans une barque du côté de la Sommeilleuse, on l'entendit demander :

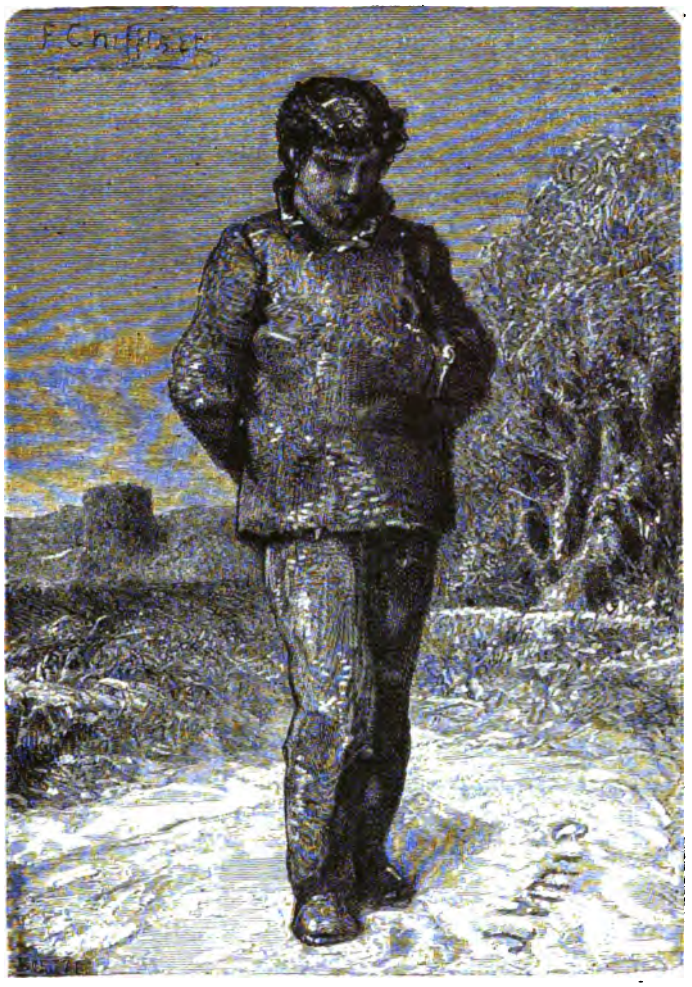
— Y a-t-il du rang pour passer?

Une voix cria du haut des roches :

— Voire! hardi!

A qui parlait-il, si ce n'est à quelqu'un qui lui répondait? Ceci nous semble une preuve.

Dans une autre soirée d'orage, si noire qu'on ne voyait rien, tout près de la Catiau-Roque, qui est une double rangée de roches où les sorciers, les chèvres et les faces vont danser le vendredi, on crut être certain de reconnaître la voix de Gilliatt mêlée à l'épouvantable conversation que voici :



Ce mot était son nom. (Page 2.)

— Comment se porte Vésin Brovard? (C'était un maçon qui était tombé d'un toit.)

— Il guarit.

— Ver dia! il a chu de plus haut que ce grand pau (1). C'est ravissant qu'il ne se soit rien rompu.

— Les gens eurent beau temps au varech la semaine passée.

— Plus qu'ogny (2).

— Voire! il n'y aura pas hardi de poisson au marché.

— Il vente trop dur.

(1) *Pau*, poteau.
(2) *Ogny*, aujourd'hui.

— Ils ne sauraient mettre leurs rets bas.

— Comment va la Catherine?

— Elle est de charme.

« La Catherine » était évidemment une sarregousette.

Gilliatt, selon toute apparence, faisait œuvre de nuit. Du moins, personne n'en doutait.

On le voyait quelquefois, avec une cruche qu'il avait, verser de l'eau à terre. Or l'eau qu'on jette à terre trace la forme des diables.

Il existe sur la route de Saint-Sampson, vis-à-vis le martello numéro 1, trois pierres

arrangées en escalier. Elles ont porté sur leur plate-forme, vide aujourd'hui, une croix, à moins qu'elles n'aient porté un gibet. Ces pierres sont très-malignes.

Des gens fort prud'hommes et des personnes absolument croyables affirmaient avoir vu, près de ces pierres, Gilliatt causer avec un crapaud. Or, il n'y a pas de crapauds à Guernesey ; Guernesey a toutes les couleuvres, et Jersey a tous les crapauds. Ce crapaud avait dû venir de Jersey à la nage pour parler à Gilliatt. La conversation était amicale.

Ces faits demeurèrent constatés; et la preuve, c'est que les trois pierres sont encore là. Les gens qui douteraient peuvent les aller voir, et même, à peu de distance, il y a une maison au coin de laquelle on lit cette enseigne : *Marchand en bétail mort et vivant, vieux cordage, fer, os et chiques, est prompt dans son payement et dans son attention.*

Il faudrait être de mauvaise foi pour contester la présence de ces pierres et l'existence de cette maison. Tout cela nuisait à Gilliatt.

Les ignorants seuls ignorent que le plus grand danger des mers de la Manche, c'est le Roi des Auxcriniers. Pas de personnage marin plus redoutable. Qui l'a vu fait naufrage entre une Saint-Michel et l'autre. Il est petit, étant nain, et il est sourd, étant roi. Il sait les noms de tous ceux qui sont morts dans la mer et l'endroit où ils sont. Il connaît à fond le cimetière Océan. Une tête massive en bas et étroite en haut, un corps trapu, un ventre visqueux et difforme, des nodosités sur le crâne, de courtes jambes, de longs bras, pour pieds des nageoires, pour mains des griffes, un large visage vert, tel est ce roi. Ses griffes sont palmées, et ses nageoires sont onglées. Qu'on imagine un poisson qui est un spectre, et qui a une figure d'homme. Pour en finir avec lui, il faudrait l'exorciser, ou le pêcher. En attendant, il est sinistre. Rien n'est moins rassurant que de l'apercevoir. On entrevoit, au-dessus des lames et des houles, derrière les épaisseurs de la brume, un linéament qui est un être; un front bas, un nez camard, des oreilles plates, une bouche démesurée où il manque des dents, un rictus glauque, des sourcils en chevrons, et de gros yeux gais. Il est rouge quand l'éclair est livide, et blafard quand l'éclair est pourpre. Il a une barbe ruisselante et rigide qui s'étale, coupée carrément, sur une membrane en forme de pèlerine, laquelle est ornée de quatorze coquilles, sept par devant et sept par derrière. Ces coquilles sont extraordinaires pour ceux qui se connaissent en coquilles. Le Roi des Auxcriniers n'est visible que dans la mer violente. Il est le baladin lugubre de la tempête. On voit sa forme s'ébaucher dans le brouillard, dans la rafale, dans la pluie. Son nombril est hideux. Une carapace de squammes lui cache les côtés, comme ferait un gilet. Il se dresse debout au haut de ces vagues roulées qui jaillissent sous la pression des souffles et se tordent comme les copeaux sortant du rabot du menuisier. Il se tient tout entier hors de l'écume, et, s'il y a à l'horizon des navires en détresse, blême dans l'ombre, la face éclairée de la lueur d'un vague sourire, l'air fou et terrible, il danse. C'est là une vilaine rencontre. A l'époque où Gilliatt était une des préoccupations de Saint-Sampson, les dernières personnes qui avaient vu le Roi des Auxcriniers déclaraient qu'il n'avait plus à sa pèlerine que treize coquilles. Treize; il n'en était que plus dangereux. Mais qu'était devenue la quatorzième? L'avait-il donnée à quelqu'un? Et à qui l'avait-il donnée? Nul ne pouvait le dire, et l'on se bornait à conjecturer. Ce qui est certain, c'est que M. Lupin-Mabier, du lieu les Godaines, homme ayant de la surface, propriétaire taxé à quatre-vingts quartiers, était prêt à jurer sous serment qu'il avait vu une fois dans les mains

de Gilliatt une coquille très-singulière.

Il n'était point rare d'entendre de ces dialogues entre deux paysans :

— N'est-ce pas, mon voisin, que j'ai là un beau bœuf?

— Bouffi, mon voisin.

— Tiens, c'est vrai tout de même.

— Il est meilleur en suif qu'il n'est en viande.

— Ver dia!

— Êtes-vous certain que Gilliatt ne l'a point regardé?

Gilliatt s'arrêtait au bord des champs près des laboureurs et au bord des jardins près des jardiniers, et il lui arrivait de leur dire des paroles mystérieuses :

— Quand le mors du diable fleurit, moissonnez le seigle d'hiver.

(Parenthèse : le mors du diable, c'est la scabieuse.)

— Le frêne se feuille, il ne gèlera plus.

— Solstice d'été, chardon en fleur.

— S'il ne pleut pas en juin, les blés prendront le blanc. Craignez la nielle.

— Le merisier fait ses grappes, méfiez-vous de la pleine lune.

— Si le temps, le sixième jour de la lune, se comporte comme le quatrième jour ou comme le cinquième jour, il se comportera de même, neuf fois sur douze dans le premier cas, et onze fois sur douze dans le second, pendant toute la lune.

— Ayez l'œil sur les voisins en procès avec vous. Prenez garde aux malices. Un cochon à qui on fait boire du lait chaud, crève. Une vache à qui on frotte les dents avec du poireau ne mange plus.

— L'éperlan fraye, gare les fièvres.

— La grenouille se montre, semez les melons.

— L'hépatique fleurit, semez l'orge.

— Le tilleul fleurit, fauchez les prés.

— L'ypréau fleurit, ouvrez les bâches.

— Le tabac fleurit, fermez les serres.

Et, chose terrible, si l'on suivait ses conseils, on s'en trouvait bien.

Une nuit de juin qu'il joua du bug-pipe dans la dune, du côté de la Demie de Fontenelle, la pêche au maquereaux manqua.

Un soir, à la marée basse, sur la grève en face de sa maison du Bû de la Rue, une charrette chargée de varech versa. Il eut probablement peur d'être traduit en justice, car il se donna beaucoup de peine pour aider à relever la charrette, et il la rechargea lui-même.

Une petite fille du voisinage ayant des poux, il était allé à Saint-Pierre-Port, était revenu avec un onguent, et en avait frotté l'enfant; et Gilliatt lui avait ôté ses poux, ce qui prouve que Gilliatt les lui avait donnés.

Tout le monde sait qu'il y a un charme pour donner des poux aux personnes.

Gilliatt passait pour regarder les puits, ce qui est dangereux quand le regard est mauvais; et le fait est qu'un jour, aux Arculons, près Saint-Pierre-Port, l'eau d'un puits devint malsaine. La bonne femme à qui était le puits dit à Gilliatt : Voyez donc cette eau. Et elle lui en montra un plein verre. Gilliatt avoua. L'eau est épaisse, dit-il; c'est vrai. La bonne femme, qui se méfiait, lui dit : Guérissez-moi-la donc. Gilliatt lui fit des questions : — si elle avait une étable? — si l'étable avait un égout? — si le ruisseau de l'égout ne passait pas tout près du puits? — La bonne femme répondit oui. Gilliatt entra dans l'étable, travailla à l'égout, détourna le ruisseau, et l'eau du puits redevint bonne. On pensa dans le pays ce qu'on voulut. Un puits n'est pas mauvais, et ensuite bon, sans motif; on ne trouva point la maladie de ce puits naturelle, et il est difficile de ne pas croire en effet que Gilliatt avait jeté un sort à cette eau.

Une fois qu'il était allé à Jersey, on remarqua qu'il s'était logé à Saint-Clément, rue des Alleurs. Les alleurs, ce sont les revenants.

Dans les villages, on recueille des in-

dices sur un homme ; on rapproche ces indices; le total fait une réputation.

Il arriva que Gilliatt fut surpris saignant du nez. Ceci parut grave. Un patron de barque, fort voyageur, qui avait presque fait le tour du monde, affirma que chez les Tungouses tous les sorciers saignent du nez. Quand on voit un homme saigner du nez, on sait à quoi s'en tenir. Toutefois les gens raisonnables firent remarquer que ce qui caractérise les sorciers en Tungousie peut ne point les caractériser au même degré à Guernesey.

Aux environs d'une Saint-Michel, on le vit s'arrêter dans un pré des courtils des Huriaux, bordant la grande route des Videclins. Il siffla dans le pré, et un moment après il y vint un corbeau, et un moment après il y vint une pie. Le fait fut attesté par un homme notable, qui depuis a été douzenier dans la Douzaine autorisée à faire un nouveau livre de Perchage du fief le Roi.

Au Hamel, dans la vingtaine de l'Épine, il y avait des vieilles femmes qui disaient être sûres d'avoir entendu un matin, à la piperette du jour, des hirondelles appeler Gilliatt.

Ajoutez qu'il n'était pas bon.

Un jour, un pauvre homme battait un âne. L'âne n'avançait pas. Le pauvre homme lui donna quelques coups de sabot dans le ventre, et l'âne tomba. Gilliatt accourut pour relever l'âne, l'âne était mort. Gilliatt souffleta le pauvre homme.

Un autre jour, voyant un garçon descendre d'un arbre avec une couvée de petits épluque-pommiers nouveau-nés, presque sans plumes et tout nus, Gilliatt prit cette couvée à ce garçon, et poussa la méchanceté jusqu'à la reporter dans l'arbre.

Des passants lui en firent des reproches, il se borna à montrer le père et la mère épluque-pommiers qui criaient au-dessus de l'arbre et qui revenaient à leur couvée. Il avait un faible pour les oiseaux. C'est un signe auquel on reconnaît généralement les magiciens.

Les enfants ont pour joie de dénicher les nids de goëlands et de mauves dans les falaises. Ils en rapportent des quantités d'œufs bleus, jaunes et verts avec lesquels on fait des rosaces sur les devantures des cheminées. Comme les falaises sont à pic, quelquefois le pied leur glisse, ils tombent, et se tuent. Rien n'est joli comme les paravents décorés d'œufs d'oiseaux de mer. Gilliatt ne savait qu'inventer pour faire le mal. Il grimpait, au péril de sa propre vie, dans les escarpements des roches marines, et y accrochait des bottes de foin avec de vieux chapeaux et toutes sortes d'épouvantails, afin d'empêcher les oiseaux d'y nicher, et, par conséquent, les enfants d'y aller.

C'est pourquoi Gilliatt était à peu près haï dans le pays. On le serait à moins.

V

AUTRES CÔTÉS LOUCHES DE GILLIATT

L'opinion n'était pas bien fixée sur le compte de Gilliatt.

Généralement on le croyait marcou, quelques-uns allaient jusqu'à le croire cambion. Le cambion est le fils qu'une femme a du diable.

Quand une femme a d'un homme sept enfants mâles consécutifs, le septième est marcou. Mais il ne faut pas qu'une fille gâte la série des garçons.

Le marcou a une fleur de lis naturelle empreinte sur une partie quelconque du corps, ce qui fait qu'il guérit les écrouelles aussi bien que les rois de France. Il y a des marcous en France un peu partout, particulièrement dans l'Orléanais. Chaque village du Gâtinais a son marcou. Il suffit,

pour guérir les malades, que le marcou souffle sur leurs plaies ou leur fasse toucher sa fleur de lis. La chose réussit surtout dans la nuit du vendredi saint. Il y a une dizaine d'années, le marcou d'Ormes en Gâtinais, surnommé le Beau Marcou, et consulté de toute la Beauce, était un tonnelier appelé Foulon, qui avait cheval et voiture. On dut, pour empêcher ses miracles, faire jouer la gendarmerie. Il avait la fleur de lis sous le sein gauche. D'autres marcous l'ont ailleurs.

Il y a des marcous à Jersey, à Aurigny et à Guernesey. Cela tient sans doute aux droits que la France a sur le duché de Normandie. Autrement, à quoi bon la fleur de lis?

Il y a aussi dans les îles de la Manche des scrofuleux, ce qui rend les marcous nécessaires.

Quelques personnes s'étant trouvées présentes un jour que Gilliatt se baignait dans la mer, avaient cru lui voir la fleur de lis. Questionné là-dessus, il s'était pour toute réponse, mis à rire. Car il riait comme les autres hommes, quelquefois. Depuis ce temps-là, on ne le voyait plus se baigner; il ne se baignait que dans des lieux périlleux et solitaires. Probablement la nuit, au clair de lune; chose, on en conviendra, suspecte.

Ceux qui s'obstinaient à le croire cambion, c'est-à-dire fils du diable, se trompaient évidemment. Ils auraient dû savoir qu'il n'y a guère de cambions qu'en Allemagne. Mais le Valle et Saint-Sampson étaient, il y a cinquante ans, des pays d'ignorance.

Croire, à Guernesey, quelqu'un fils du diable, il y a visiblement là de l'exagération.

Gilliatt, par cela même qu'il inquiétait, était consulté. Les paysans venaient, avec peur, lui parler de leurs maladies. Cette peur-là contient de la confiance; et, dans la campagne, plus le médecin est suspect, plus le remède est sûr. Gilliatt avait des médicaments à lui, qu'il tenait de la vieille femme morte; il en faisait part à qui les lui demandait, et ne voulait pas recevoir d'argent. Il guérissait les panaris avec des applications d'herbes, la liqueur d'une de ses fioles coupait la fièvre; le chimiste de Saint-Sampson, que nous appellerions pharmacien en France, pensait que c'était probablement une décoction de quinquina. Les moins bienveillants convenaient volontiers que Gilliatt était assez bon diable pour les malades quand il s'agissait de ses remèdes ordinaires; mais comme marcou, il ne voulait rien entendre; si un scrofuleux lui demandait à toucher sa fleur de lis, pour toute réponse il lui fermait sa porte au nez; faire des miracles était une chose à laquelle il se refusait obstinément, ce qui est ridicule à un sorcier. Ne soyez pas sorcier; mais si vous l'êtes, faites votre métier.

Il y avait une ou deux exceptions à l'antipathie universelle. Sieur Landoys du Clos-Landes était clerc greffier de la paroisse de Saint-Pierre-Port, chargé des écritures et gardien du registre des naissances, mariages et décès. Ce greffier Landoys tirait vanité de descendre du trésorier de Bretagne Pierre Landais, pendu en 1485. Un jour, sieur Landoys poussa son bain trop avant dans la mer, et faillit se noyer. Gilliatt se jeta à l'eau, faillit se noyer lui aussi, et sauva Landoys. A partir de ce jour, Landoys ne dit plus de mal de Gilliatt. A ceux qui s'en étonnaient, il répondait : *Pourquoi voulez-vous que je déteste un homme qui ne m'a rien fait, et qui m'a rendu service?* Le clerc greffier en vint même à prendre Gilliatt en une certaine amitié. Ce clerc greffier était un homme sans préjugés. Il ne croyait pas aux sorciers. Il riait de ceux qui ont peur des revenants. Quant à lui, il avait un bateau, il pêchait dans ses heures de loisir pour s'amuser, et il n'avait jamais rien vu d'extraordinaire, si ce n'est une fois au clair de lune

une femme blanche qui sautait sur l'eau, et encore il n'en était pas bien sûr. Moutonne Gahy, la sorcière de Torteval, lui avait donné un petit sac qu'on s'attache sous la cravate et qui protége contre les esprits; il se moquait de ce sac, et ne savait ce qu'il contenait; pourtant il le portait, se sentant plus en sûreté quand il avait cette chose au cou.

Quelques personnes hardies se risquaient à la suite du sieur Landoys, à constater en Gilliatt certaines circonstances atténuantes, quelques apparences de qualités, sa sobriété, son abstinence de gin et de tabac, et l'on en venait parfois jusqu'à faire de lui ce bel éloge : *Il ne boit, ne fume, ne chique, ni ne snuffe.*

Mais être sobre, ce n'est une qualité que lorsqu'on en a d'autres.

L'aversion publique était sur Gilliatt.

Quoi qu'il en fût, comme marcou, Gilliatt pouvait rendre des services. Un certain vendredi saint, à minuit, jour et heure usités pour ces sortes de cure, tous les scrofuleux de l'île, d'inspiration ou par rendez-vous pris entre eux, vinrent en foule au Bû de la Rue, à mains jointes, et avec des plaies pitoyables, demander à Gilliatt de les guérir. Il refusa. On reconnut là sa méchanceté.

VI

LA PANSE

Tel était Gilliatt.

Les filles le trouvaient laid.

Il n'était pas laid. Il était beau peut-être. Il avait dans le profil quelque chose d'un barbare antique. Au repos, il ressemblait à un Dace de la colonne trajane. Son oreille était petite, délicate, sans lambeau, et d'une admirable forme acoustique. Il avait entre les deux yeux cette fière ride verticale de l'homme hardi et persévérant. Les deux coins de sa bouche tombaient, ce qui est amer; son front était d'une courbe noble et sereine, sa prunelle franche regardait bien, quoique troublée par ce clignement que donne aux pêcheurs la réverbération des vagues. Son rire était puéril et charmant. Pas de plus pur ivoire que ses dents. Mais le hâle l'avait fait presque nègre. On ne se mêle pas impunément à l'océan, à la tempête et à la nuit; à trente ans, il en paraissait quarante-cinq. Il avait le sombre masque du vent et de la mer.

On l'avait surnommé Gilliatt le Malin.

Une fable de l'Inde dit : Un jour Brahmâ demanda à la Force : qui est plus fort que toi? Elle répondit : l'Adresse. Un proverbe chinois dit : Que ne pourrait le lion, s'il était singe! Gilliatt n'était ni lion, ni singe; mais les choses qu'il faisait venaient à l'appui du proverbe chinois et de la fable indoue. De taille ordinaire et de force ordinaire, il trouvait moyen, tant sa dextérité était inventive et puissante, de soulever des fardeaux de géant et d'accomplir des prodiges d'athlète.

Il y avait en lui du gymnaste; il se servait indifféremment de sa main droite et de sa main gauche.

Il ne chassait pas, mais il pêchait. Il épargnait les oiseaux, non les poissons. Malheur aux muets! Il était nageur excellent.

La solitude fait des gens à talents ou des idiots. Gilliatt s'offrait sous ces deux aspects. Par moments on lui voyait « l'air étonné » dont nous avons parlé, et on l'eût pris pour une brute. Dans d'autres instants, il avait on ne sait quel regard profond. L'antique Chaldée a eu de ces hommes-là; à de certaines heures, l'opacité du pâtre devenait transparente et laissait voir le mage.

En somme, ce n'était qu'un pauvre homme sachant lire et écrire. Il est probable qu'il était sur la limite qui sépare le songeur du penseur. Le penseur veut, le songeur subit.. La solitude s'ajoute aux simples, et les

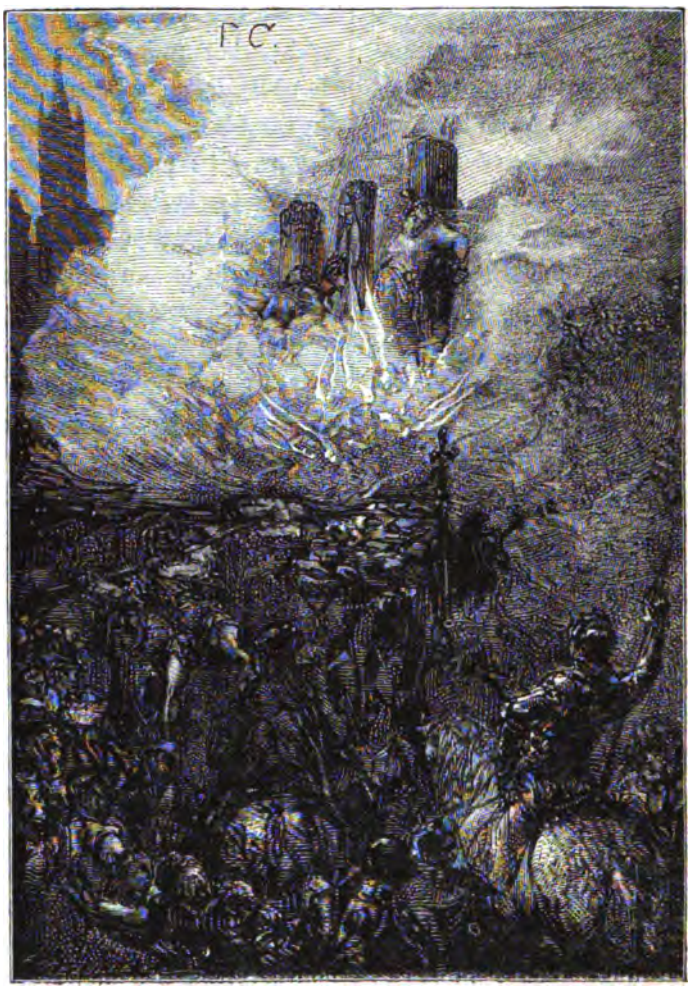
complique d'une certaine façon. Ils se pénètrent à leur insu d'horreur sacrée. L'ombre où était l'esprit de Gilliatt se composait, en quantité presque égale, de deux éléments obscurs tous deux, mais bien différents : en lui, l'ignorance, infirmité ; hors de lui, le mystère, immensité.

A force de grimper dans les rochers, d'escalader les escarpements, d'aller et de venir dans l'archipel par tous les temps, de manœuvrer la première embarcation venue, de se risquer jour et nuit dans les passes les plus difficiles, il était devenu, sans en tirer parti du reste, et pour sa fantaisie et son plaisir, un homme de mer surprenant.

Il était pilote né. Le vrai pilote est le marin qui navigue sur le fond plus encore que sur la surface. La vague est un problème extérieur, continuellement compliqué par la configuration sous-marine des lieux où le navire fait route. Il semblait, à voir Gilliatt voguer sur les bas-fonds et à travers les récifs de l'archipel nórmand, qu'il eût sous la voûte du crâne une carte du fond de la mer. Il savait tout et bravait tout.

Il connaissait les balises mieux que les cormorans qui s'y perchent. Les différences imperceptibles qui distinguent, l'une de l'autre, les quatre balises poteaux du Creux, d'Alligande, des Trémies et de la Sardrette étaient parfaitement nettes et claires pour lui, même dans le brouillard. Il n'hésitait ni sur le pieu à pomme ovale d'Anfré, ni sur le triple fer de lance de la Rousse, ni sur la boule blanche de la Corbette, ni sur la boule noire de Longue-Pierre, et il n'était pas à craindre qu'il confondît la croix de Goubeau avec l'épée plantée en terre de la Platte, ni la balise marteau des Barbées avec la balise queue-d'aronde du Moulinet.

Sa rare science de marin éclata singulièrement un jour qu'il y eut à Guernesey une de ces sortes de joutes marines qu'on nomme régates. La question était celle-ci : être seul dans une embarcation à quatre voiles, la conduire de Saint-Sampson à l'île de Herm, qui est à une lieue, et la ramener de Herm à Saint-Sampson. Manœuvrer seul un bateau à quatre voiles, il n'est pas de pêcheur qui ne fasse cela, et la difficulté ne semble pas grande, mais voici ce qui l'aggravait : premièrement, l'embarcation elle-même, laquelle était une de ces larges et fortes chaloupes ventrues d'autrefois, à la mode de Rotterdam, que les marins du siècle dernier appelaient des *panses hollandaises*. On rencontre encore quelquefois en mer cet ancien gabarit de Hollande, joufflu et plat, et ayant à bâbord et à tribord deux ailes qui s'abattent, tantôt l'une, tantôt l'autre, selon le vent, et remplacent la quille. Deuxièmement, le retour de Herm; retour qui se compliquait d'un lourd lest de pierres. On allait vide, mais on revenait chargé. Le prix de la joute était la chaloupe. Elle était d'avance donnée au vainqueur. Cette panse avait servi de bateau-pilote ; le pilote qui l'avait montée et conduite pendant vingt ans était le plus robuste des marins de la Manche ; à sa mort, on n'avait trouvé personne pour gouverner la panse, et l'on s'était décidé à en faire le prix d'une régate. La panse, quoique non pontée, avait des qualités et pouvait tenter un manœuvrier. Elle était mâtée en avant, ce qui augmentait la puissance de traction de la voilure. Autre avantage, le mât ne gênait point le chargement. C'était une coque solide; pesante, mais vaste, et tenant bien le large ; une vraie barque commère. Il y eut empressement à se disputer; la joute était rude, mais le prix était beau. Sept ou huit pêcheurs, les plus vigoureux de l'île, se présentèrent. Ils essayèrent tour à tour; pas un ne put aller jusqu'à Herm. Le dernier qui lutta était connu pour avoir franchi à la rame par un gros temps le redoutable étranglement de mer qui est entre Serk et Brecq-Hou. Ruisselant de sueur, il ramena la panse et dit : C'est impossible. Alors Gilliatt entra dans la barque, empoigna d'abord l'aviron, en-



On y brûla, entre autres huguenots. (Page 4.)

suite la grande écoute, et poussa au large. Puis, sans bitter l'écoute, ce qui eût été une imprudence, et sans la lâcher, ce qui le maintenait maître de la grande voile, laissant l'écoute rouler sur l'estrope au gré du vent sans dériver, il saisit de la main gauche la barre. En trois quarts d'heure, il fut à Herm. Trois heures après, quoiqu'un fort vent du sud se fût élevé et eût pris la rade en travers, la panse, montée par Gilliatt, rentrait à Saint-Sampson avec le chargement de pierres. Il avait, par luxe et bravade, ajouté au chargement le petit canon de bronze de Herm, que les gens de l'île tiraient tous les ans, le 5 novembre, en réjouissance de la mort de Guy Fawkes.

Guy Fawkes, disons-le en passant, est mort il y a deux cent soixante ans; c'est là une longue joie.

Gilliatt, ainsi surchargé et surmené, quoiqu'il eût de trop le canon de Guy Fawkes dans sa barque et le vent du sud dans sa voile, ramena, on pourrait dire rapporta, la panse à Saint-Sampson.

Ce que voyant, mess Lethierry s'écria : Voilà un matelot hardi!

Et il tendit la main à Gilliatt.

Nous reparlerons de mess Lethierry.

La panse fut adjugée à Gilliatt.

La mère mourut. (Page 6.)

Cette aventure ne nuisit pas à son surnom de Malin.

Quelques personnes déclarèrent que la chose n'avait rien d'étonnant, attendu que Gilliatt avait caché dans le bateau une branche de mélier sauvage. Mais cela ne put être prouvé.

A partir de ce jour, Gilliatt n'eut plus d'autre embarcation que la panse. C'est dans cette lourde barque qu'il allait à la pêche. Il l'amarrait dans le très-bon petit mouillage qu'il avait pour lui tout seul sous le mur même de sa maison du Bû de la Rue. A la tombée de la nuit, il jetait ses filets sur son dos, traversait son jardin, enjambait le parapet de pierres sèches, dégringolait d'un rocher à l'autre, et sautait dans la panse. De là au large.

Il pêchait beaucoup de poisson, mais on affirmait que la branche de mélier était toujours attachée à son bateau. Le mélier, c'est le néflier. Personne n'avait vu cette branche, mais tout le monde y croyait.

Le poisson qu'il avait de trop, il ne le vendait pas, il le donnait.

Les pauvres recevaient son poisson, mais lui en voulaient pourtant, à cause de cette branche de mélier. Cela ne se fait pas. On ne doit point tricher la mer.

Il était pêcheur, mais il n'était pas que

cela. Il avait, d'instinct et pour se distraire, appris trois ou quatre métiers. Il était menuisier, ferron, charron, calfat et même un peu mécanicien. Personne ne raccommodait une roue comme lui. Il fabriquait dans un genre à lui tous ses engins de pêche. Il avait dans un coin du Bû de la Rue une petite forge et une enclume, et, la panse n'ayant qu'une ancre, il lui en avait fait, lui-même et lui seul, une seconde. Cette ancre était excellente; l'organeau avait la force voulue, et Gilliatt, sans que personne le lui eût enseigné, avait trouvé la dimension exacte que doit avoir le jouail pour empêcher l'ancre de cabaner.

Il avait patiemment remplacé tous les clous du bordage de la panse par des gournables, ce qui rendait les trous de rouille impossibles.

De cette manière, il avait beaucoup augmenté les bonnes qualités de mer de la panse. Il en profitait pour s'en aller de temps en temps passer un mois ou deux dans quelque îlot solitaire comme Chousey ou les Casquets. On disait : Tiens, Gilliatt n'est plus là. Cela ne faisait de peine à personne.

VII

A MAISON VISIONNÉE HABITANT VISIONNAIRE

Gilliatt était l'homme du songe. De là ses audaces, de là aussi ses timidités. Il avait ses idées à lui.

Peut-être y avait-il en Gilliatt de l'halluciné et de l'illuminé. L'hallucination hante tout aussi bien un paysan comme Martin qu'un roi comme Henri IV. L'Inconnu fait parfois à l'esprit de l'homme des surprises. Une brusque déchirure de l'ombre laisse tout à coup voir l'invisible, puis se referme. Ces visions sont quelquefois transfiguratrices; elles font d'un chamelier Mahomet et d'une chevrière Jeanne d'Arc. La solitude dégage une certaine quantité d'égarement sublime. C'est la fumée du buisson ardent. Il en résulte un mystérieux tremblement d'idées qui dilate le docteur en voyant et le poëte en prophète; il en résulte Horeb, le Cédron, Ombos, les ivresses du laurier de Castalie mâché, les révélations du mois Busion; il en résulte Péleïa à Dodone, Phémonoë à Delphes, Trophonius à Lébadée, Ézéchiel sur le Kébar, Jérôme dans la Thébaïde. Le plus souvent l'état visionnaire accable l'homme et le stupéfie. L'abrutissement sacré existe. Le fakir a pour fardeau sa vision comme le crétin son goître. Luther parlant aux diables dans le grenier de Wittemberg, Pascal masquant l'enfer avec le paravent de son cabinet, l'obi nègre dialoguant avec le dieu Bossum à face blanche, c'est le même phénomène, diversement porté par les cerveaux qu'il traverse, selon leur force et leur dimension. Luther et Pascal sont et restent grands; l'obi est imbécile.

Gilliatt n'était ni si haut, ni si bas. C'était un pensif. Rien de plus.

Il voyait la nature un peu étrangement.

De ce qu'il lui était arrivé plusieurs fois de trouver dans de l'eau de mer parfaitement limpide d'assez gros animaux inattendus, de formes diverses, de l'espèce méduse, qui, hors de l'eau, ressemblaient à du cristal mou, et qui, rejetés dans l'eau, s'y confondaient avec leur milieu, par l'identité de diaphanéité et de couleur, au point d'y disparaître, il concluait que, puisque des transparences vivantes habitaient l'eau, d'autres transparences, également vivantes, pouvaient bien habiter l'air. Les oiseaux ne sont pas les habitants de l'air; ils en sont les amphibies. Gilliatt ne croyait pas à l'air désert. Il disait : puisque la mer est remplie, pourquoi l'atmosphère serait-elle vide? Des créatures couleur d'air s'effaceraient dans la lumière et échapperaient à notre regard; qui nous prouve qu'il n'y en

a pas? L'analogie indique que l'air doit avoir ses poissons comme la mer a les siens; ces poissons de l'air seraient diaphanes, bienfait de la prévoyance créatrice pour nous comme pour eux; laissant passer le jour à travers leur forme et ne faisant point d'ombre, et n'ayant pas de silhouette, ils resteraient ignorés de nous, et nous n'en pourrions rien saisir. Gilliatt imaginait que si l'on pouvait mettre la terre à sec d'atmosphère, et que si l'on pêchait l'air comme on pêche un étang, on y trouverait une foule d'êtres surprenants. Et, ajoutait-il dans sa rêverie, bien des choses s'expliqueraient.

La rêverie, qui est la pensée à l'état de nébuleuse, confine au sommeil, et s'en préoccupe comme de sa frontière. L'air habité par des transparences vivantes, ce serait le commencement de l'inconnu; mais au delà s'offre la vaste ouverture du possible. Là d'autres êtres, là d'autres faits. Aucun surnaturalisme; mais la continuation occulte de la nature infinie. Gilliatt, dans ce désœuvrement laborieux qui était son existence, était un bizarre observateur. Il allait jusqu'à observer le sommeil. Le sommeil est en contact avec le possible, que nous nommons aussi l'invraisemblable. Le monde nocturne est un monde. La nuit, en tant que nuit, est un univers. L'organisme matériel humain, sur lequel pèse une colonne atmosphérique de quinze lieues de haut, est fatigué le soir, il tombe de lassitude, il se couche, il se repose; les yeux de chair se ferment; alors dans cette tête assoupie, moins inerte qu'on ne croit, d'autres yeux s'ouvrent; l'Inconnu apparaît. Les choses sombres du monde ignoré deviennent voisines de l'homme, soit qu'il y ait communication véritable, soit que les lointains de l'abîme aient un grossissement visionnaire; il semble que les vivants indistincts de l'espace viennent nous regarder et qu'ils aient une curiosité de nous, les vivants terrestres; une création fantôme monte ou descend vers nous et nous côtoie dans un crépuscule; devant notre contemplation spectrale, une vie autre que la nôtre s'agrége et se désagrége, composée de nous-mêmes et d'autre chose; et le dormeur, pas tout à fait voyant, pas tout à fait inconscient, entrevoit ces animalités étranges, ces végétations extraordinaires, ces lividités terribles ou souriantes, ces larves, ces masques, ces figures, ces hydres, ces confusions, ce clair de lune sans lune, ces obscures décompositions du prodige, ces croissances et ces décroissances dans une épaisseur trouble, ces flottaisons de formes dans les ténèbres, tout ce mystère que nous appelons le songe et qui n'est autre chose que l'approche d'une réalité invisible. Le rêve est l'aquarium de la nuit.

Ainsi songeait Gilliatt.

VIII

LA CHAISE GILD-HOLM-'UR

Ce serait vainement qu'on chercherait aujourd'hui, dans l'anse du Houmet, la maison de Gilliatt, son jardin, et la crique où il abritait la panse. Le Bû de la Rue n'existe plus. La petite presqu'île qui portait cette maison est tombée sous le pic des démolisseurs de falaises et a été chargée, charretée à charretée, sur les navires des brocanteurs de rochers et des marchands de granit. Elle est devenue quai, église et palais, dans la capitale. Toute cette crête d'écueils est depuis longtemps partie pour Londres.

Ces allongements de rochers dans la mer, avec leurs crevasses et leurs dentelures, sont de vraies petites chaînes de montagnes; on a, en les voyant, l'impression qu'aurait un géant regardant les Cordillères. L'idiome local les appelle Ban-

ques. Ces banques ont des figures diverses. Les unes ressemblent à une épine dorsale; chaque rocher est une vertèbre; les autres à une arête de poisson; les autres à un crocodile qui boit.

A l'extrémité de la banque du Bû de la Rue, il y avait une grande roche que les pêcheurs du Houmèt appelaient la Corne de la Bête. Cette roche, sorte de pyramide, ressemblait, quoique moins élevée, au Pinacle de Jersey. A marée haute, le flot la séparait de la banque, et la Corne était isolée. A marée basse, on y arrivait par un isthme de roches praticables. La curiosité de ce rocher, c'était, du côté de la mer, une sorte de chaise naturelle creusée par la vague et polie par la pluie. Cette chaise était traître. On y était insensiblement amené par la beauté de la vue; on s'y arrêtait « pour l'amour du prospect », comme on dit à Guernesey; quelque chose vous retenait; il y a un charme dans les grands horizons. Cette chaise s'offrait; elle faisait une sorte de niche dans la façade à pic du rocher; grimper à cette niche était facile; la mer qui l'avait taillée dans le roc avait étagé au-dessous et commodément disposé une sorte d'escalier de pierres plates; l'abîme a de ces prévenances, défiez-vous de ses politesses; la chaise tentait, on y montait, on s'y asseyait; là on était à l'aise; pour siége le granit usé et arrondi par l'écume, pour accoudoirs deux anfractuosités qui semblaient faites exprès, pour dossier toute la haute muraille verticale du rocher qu'on admirait au-dessus de sa tête sans penser à se dire qu'il serait impossible de l'escalader; rien de plus simple que de s'oublier dans ce fauteuil; on découvrait toute la mer, on voyait au loin les navires arriver ou s'en aller, on pouvait suivre des yeux une voile jusqu'à ce qu'elle s'enfonçât au delà des Casquets sous la rondeur de l'océan, on s'émerveillait, on regardait, on jouissait, on sentait la caresse de la brise et du flot; il existe à Cayenne un vespertilio, sachant ce qu'il fait, qui vous endort dans l'ombre avec un doux et ténébreux battement d'ailes, le vent est cette chauve-souris invisible; quand il n'est pas ravageur, il est endormeur. On contemplait la mer, on écoutait le vent, on se sentait gagner par l'assoupissement de l'extase. Quand les yeux sont remplis d'un excès de beauté et de lumière, c'est une volupté de les fermer. Tout à coup on se réveillait. Il était trop tard. La marée avait grossi peu à peu. L'eau enveloppait le rocher.

On était perdu.

Redoutable blocus que celui-ci : la mer montante.

La marée croît insensiblement d'abord, puis violemment. Arrivée aux rochers, la colère la prend, elle écume. Nager ne réussit pas toujours dans les brisants. D'excellents nageurs s'étaient noyés à la Corne du Bû de la Rue.

En de certains lieux, à de certaines heures, regarder la mer est un poison. C'est comme, quelquefois, regarder une femme.

Les très-anciens habitants de Guernesey appelaient jadis cette niche façonnée dans le roc par le flot la Chaise Gild-Holm-'Ur, ou *Kidormur*. Mot celte, dit-on, que ceux qui savent le celte ne comprennent pas et que ceux qui savent le français comprennent. *Qui-dort-meurt*. Telle est la traduction paysanne.

On est libre de choisir entre cette traduction, *Qui-dort-meurt*, et la traduction donnée en 1819, je crois, dans l'*Armoricain*, par M. Athénas. Selon cet honorable celtisant, Gild-Holm-'Ur signifierait *Halte-de-troupes-d'oiseaux*.

Il existe à Aurigny une autre chaise de ce genre, qu'on nomme la Chaise-au-Moine, si bien confectionnée par le flot, et avec une saillie de roche ajustée si à propos qu'on pourrait dire que la mer a la complaisance de vous mettre un tabouret sous les pieds.

Au plein de la mer, à la marée haute, on

n'apercevait plus la chaise Gild-Holm-'Ur. L'eau la couvrait entièrement.

La chaise Gild-Holm-'Ur était la voisine du Bû de la Rue. Gilliatt la connaissait et s'y asseyait. Il venait souvent là. Méditait-il? Non. Nous venons de le dire, il songeait. Il ne se laissait pas surprendre par la marée.

LIVRE DEUXIÈME. — MESS LETHIERRY

VIE AGITÉE ET CONSCIENCE TRANQUILLE

Mess Lethierry, l'homme notable de Saint-Sampson, était un matelot terrible. Il avait beaucoup navigué. Il avait été mousse, voilier, gabier, timonier, contre-maître, maître d'équipage, pilote, patron. Il était maintenant armateur. Il n'y avait pas un autre homme comme lui pour savoir la mer. Il était intrépide aux sauvetages. Dans les gros temps il s'en allait le long de la grève, regardant à l'horizon. Qu'est-ce que c'est que ça là-bas? il y a quelqu'un en peine. C'est un chasse-marée de Weymouth, c'est un coutre d'Aurigny, c'est une bisquine de Courseulle, c'est le yacht d'un lord, c'est un anglais, c'est un français, c'est un pauvre, c'est un riche, c'est le diable, n'importe, il sautait dans une barque, appelait deux ou trois vaillants hommes, s'en passait au besoin, faisait l'équipe à lui tout seul, détachait l'amarre, prenait la rame, poussait en haute mer, montait et descendait et remontait dans les creux du flot, plongeait dans l'ouragan, allait au danger. On le voyait de loin dans la rafale, debout sur l'embarcation, ruisselant de pluie, mêlé aux éclairs, avec la face d'un lion qui aurait une crinière d'écume. Il passait quelquefois ainsi toute sa journée dans le risque, dans la vague, dans la grêle, dans le vent, accostant les navires en perdition, sauvant les hommes, sauvant les chargements, cherchant dispute à la tempête. Le soir il rentrait chez lui, et tricotait une paire de bas.

Il mena cette vie cinquante ans, de dix ans à soixante, tant qu'il fut jeune. A soixante ans, il s'aperçut qu'il ne levait plus d'un seul bras l'enclume de la forge du Varclin ; cette enclume pesait trois cents livres; et tout à coup il fut fait prisonnier par les rhumatismes. Il lui fallut renoncer à la mer. Alors il passa de l'âge héroïque à l'âge patriarcal. Ce ne fut plus qu'un bonhomme.

Il était arrivé en même temps aux rhumatismes et à l'aisance. Ces deux produits du travail se tiennent volontiers compagnie. Au moment où l'on devient riche, on est paralysé. Cela couronne la vie.

On se dit : jouissons maintenant.

Dans les îles comme Guernesey, la population est composée d'hommes qui ont passé leur vie à faire le tour de leur champ et d'hommes qui ont passé leur vie à faire le tour du monde. Ce sont les deux sortes de laboureurs, ceux-ci de la terre, ceux-là de la mer. Mess Lethierry était des derniers. Pourtant il connaissait la terre. Il avait eu une forte vie de travailleur. Il avait voyagé sur le continent. Il avait été quelque temps charpentier de navire à Rochefort, puis à Cette. Nous venons de parler du tour du monde; il avait accompli son tour de France comme compagnon dans la charpenterie. Il avait travaillé aux appareils d'épuisement des salines de Franche Comté. Cet honnête homme avait eu une vie d'aventurier.

En France il avait appris à lire, à penser, à vouloir. Il avait fait de tout, et, de tout ce qu'il avait fait, il avait extrait la probité. Le fond de sa nature, c'était le matelot. L'eau lui appartenait. Il disait : les poissons sont chez moi. En somme toute son existence, à deux ou trois années près, avait été donnée à l'océan : *jetée à l'eau*, disait-il. Il avait navigué dans les grandes mers, dans l'Atlantique et dans le Pacifique, mais il préférait la Manche. Il s'écriait avec amour : *C'est celle-là qui est rude!* Il y était né et voulait y mourir. Après avoir fait un ou deux tours du monde, sachant à quoi s'en tenir, il était revenu à Guernesey, et n'en avait plus bougé. Ses voyages désormais étaient Granville et Saint-Malo.

Mess Lethierry était guernesiais, c'est-à-dire normand, c'est-à-dire anglais, c'est-à-dire français. Il avait en lui cette patrie quadruple, immergée et comme noyée dans sa grande patrie, l'Océan. Toute sa vie et partout, il avait gardé ses mœurs de pêcheur normand.

Cela ne l'empêchait point d'ouvrir un bouquin dans l'occasion, de se plaire à un livre, de savoir des noms de philosophes et de poëtes, et de baragouiner un peu toutes les langues.

II

UN GOUT QU'IL AVAIT

Gilliatt était un sauvage. Mess Lethierry en était un autre.

Ce sauvage avait ses élégances.

Il était difficile pour les mains de femmes. Dans sa jeunesse, presque enfant encore, étant entre matelot et mousse, il avait entendu le bailli de Suffren s'écrier : *Voilà une jolie fille, mais quelles grandes diables de mains rouges!* Un mot d'amiral, en toute matière, commande. Au-dessus d'un oracle, il y a une consigne. L'exclamation du bailli de Suffren avait rendu Lethierry délicat et exigeant en fait de petites mains blanches. Sa main à lui, large spatule couleur acajou, était massue pour la légèreté et tenaille pour la caresse, et cassait un pavé en tombant dessus, fermée.

Il ne s'était jamais marié. Il n'avait pas voulu ou pas trouvé. Cela tenait peut-être à ce que ce matelot prétendait à des mains de duchesse. On ne rencontre guère de ces mains-là dans les pêcheuses de Portbail.

On racontait pourtant qu'à Rochefort en Charente, il avait jadis fait la trouvaille d'une grisette réalisant son idéal. C'était une jolie fille ayant de jolies mains. Elle médisait et égratignait. Il ne fallait point s'attaquer à elle. Griffes au besoin, et d'une propreté exquise, ses ongles étaient sans reproche et sans peur. Ces charmants ongles avaient enchanté Lethierry, puis l'avaient inquiété; et, craignant de ne pas être un jour le maître de sa maîtresse, il s'était décidé à ne point mener par-devant monsieur le maire cette amourette.

Une autrefois, à Aurigny, une fille lui avait plu. Il songeait aux épousailles, quand un habitant lui dit : *Je vous fais mon compliment. Vous aurez là une bonne bouselière.* Il se fit expliquer l'éloge. A Aurigny, on a une mode. On prend de la bouse de vache et on la jette contre les murs. Il y a une manière de la jeter. Quand elle est sèche, elle tombe, et l'on se chauffe avec cela. On appelle ces bouses sèches des *coipiaux*. On n'épouse une fille que si elle est bonne bouselière. Ce talent mit Lethierry en fuite.

Du reste, il avait, en matière d'amour, ou d'amourette, une bonne grosse philosophie paysanne, une sagesse de matelot toujours pris, jamais enchaîné, et il se vantait de s'être, dans sa jeunesse, aisément laissé vaincre par le « cotillon ». Ce qu'on nomme

aujourd'hui une crinoline, on l'appelait alors un cotillon. Cela signifie plus et moins qu'une femme.

Ces rudes marins de l'archipel normand ont de l'esprit. Presque tous savent lire et lisent. On voit le dimanche de petits mousses de huit ans assis sur un rouleau de cordages un livre à la main. De tout temps ces marins normands ont été sardoniques, et ont, comme on dit aujourd'hui, fait des mots. Ce fut l'un d'eux, le hardi pilote Quéripel, qui jeta à Montgomery, réfugié à Jersey après son malencontreux coup de lance à Henri II, cette apostrophe : *Tête folle a cassé tête vide.* C'est un autre, Touzeau, patron à Saint-Brelade, qui a fait ce calembour philosophique, attribué à tort à l'évêque Camus : *Après la mort, les papes deviennent papillons et les sires deviennent cirons.*

III

LA VIEILLE LANGUE DE MER

Ces marins des Channel-Islands sont de vrais vieux Gaulois. Ces îles, qui aujourd'hui s'anglaisent rapidement, sont restées longtemps autochthones. Le paysan de Serk parle la langue de Louis XIV.

Il y a quarante ans, on retrouvait dans la bouche des matelots de Jersey et d'Aurigny l'idiome marin classique. On se fût cru en pleine marine du dix-septième siècle. Un archéologue spécialiste eût pu venir étudier là l'antique patois de manœuvre et de bataille rugi par Jean Bart dans ce porte-voix qui terrifiait l'amiral Hidde. Le vocabulaire maritime de nos pères, presque entièrement renouvelé aujourd'hui, était encore usité à Guernesey vers 1820. Un navire qui tient bien le vent était « bon boulinier »; un navire qui se range au vent presque de lui-même, malgré ses voiles d'avant et son gouvernail, était « un vaisseau ardent ». Entrer en mouvement, c'était « prendre aire »; mettre à la cape, c'était « capeyer »; amarrer le bout d'une manœuvre courante, c'était « faire dormant »; prendre le vent dessus, c'était « faire chapelle »; tenir bon sur le câble, c'était « faire teste »; être en désordre à bord, c'était « être en pantenne »; avoir le vent dans les voiles, c'était « porter-plain ». Rien de tout cela ne se dit plus. Aujourd'hui on dit : *louvoyer*, alors on disait : *leauvoyer;* on dit : *naviguer*, on disait : *naviger;* on dit : *virer vent devant*, on disait : *donner vent devant;* on dit : *aller de l'avant*, on disait : *tailler de l'avant;* on dit : *tirez d'accord*, on disait : *halez d'accord;* on dit : *dérapez*, on disait : *déplantez;* on dit : *embraquez*, on disait : *abraquez;* on dit : *taquets*, on disait : *bittons;* on dit : *burins*, on disait : *tappes;* on dit : *balancines*, on disait : *valancines;* on dit : *tribord*, on disait : *stribord;* on dit : *les hommes de quart à bâbord*, on disait : *les basbourdis.* Tourville écrivait à Hocquincourt : *nous avons singlé.* Au lieu de « la rafale », *le raffal;* au lieu de « bossoir », *boussoir;* au lieu de « drosse », *drousse;* au lieu de « loffer », *faire une olofée;* au lieu de « élonger », *alonger;* au lieu de « forte brise », *survent;* au lieu de « jouail », *jas;* au lieu de « soute », *fosse;* telle était, au commencement de ce siècle, la langue de bord des îles de la Manche. En entendant parler un pilote jersiais, Ango eût été ému. Tandis que partout les voiles *faseyaient*, aux îles de la Manche, elles *barbeyaient.* Une saute-de-vent était une « folle-vente ». On n'employait plus que là les deux modes gothiques d'amarrage, la valture et la portugaise. On n'entendait plus que là les vieux commandements : *Tour-et-choque! — Bosse et bitte!* — Un matelot de Granville disait déjà *le clan*, qu'un matelot de Saint-Aubin ou de Saint-Sampson disait encore *le canal de pouliot.* Ce qui était *bout d'alonge* à Saint-Malo était à Saint-Hélier *oreille d'âne.*

Il avait un bug-pipe. (Page 7.)

Mess Lethierry, absolument comme le duc de Vivonne, appelait la courbure concave des ponts *la tonture* et le ciseau du calfat *la patarasse*. C'est avec ce bizarre idiome entre les dents que Duquesne battit Ruyter, que Duguay-Trouin battit Wasnaer, et que Tourville, en 1681, embossa en plein jour la première galère qui bombarda Alger. Aujourd'hui, c'est une langue morte. L'argot de la mer est actuellement tout autre. Duperré ne comprendrait pas Suffren.

La langue des signaux ne s'est pas moins transformée; et il y a loin des quatre flammes rouge, blanche, bleue et jaune de La Bourdonnais aux dix-huit pavillons d'aujourd'hui qui, arborés deux par deux, trois par trois et quatre par quatre, offrent aux besoins de la communication lointaine soixante-dix mille combinaisons, ne restent jamais court, et, pour ainsi dire, prévoient l'imprévu.

IV

ON EST VULNÉRABLE DANS CE QU'ON AIME

Mess Lethierry avait le cœur sur la main; une large main et un grand cœur. Son défaut, c'était cette admirable qualité, la

Le Roi des Auxcriniers. (Page 10.)

confiance. Il avait une façon à lui de prendre un engagement; c'était solennel. Il disait : *J'en donne ma parole d'honneur au bon Dieu.* Cela dit, il allait jusqu'au bout. Il croyait au bon Dieu, pas au reste. Le peu qu'il allait aux églises était politesse. En mer, il était superstitieux.

Pourtant jamais un gros temps ne l'avait fait reculer; cela tenait à ce qu'il était peu accessible à la contradiction. Il ne la tolérait pas plus de l'océan que d'un autre. Il entendait être obéi; tant pis pour la mer si elle résistait; il fallait qu'elle en prît son parti. Mess Lethierry ne cédait point. Une vague qui se cabre, pas plus qu'un voisin qui dispute, ne réussissait à l'arrêter. Ce qu'il disait était dit, ce qu'il projetait était fait. Il ne se courbait ni devant une objection, ni devant une tempête. *Non*, pour lui, n'existait pas; ni dans la bouche d'un homme, ni dans le grondement d'un nuage. Il passait outre. Il ne permettait point qu'on le refusât. De là son entêtement dans la vie et son intrépidité sur l'océan.

Il assaisonnait volontiers lui-même sa soupe au poisson, sachant la dose de poivre et de sel et les herbes qu'il fallait, et se régalait autant de la faire que de la manger. Un être qu'un suroit transfigure et qu'une redingote abrutit, qui ressemble, les che-

veux au vent, à Jean Bart, et, en chapeau rond, à Jocrisse ; gauche à la ville, étrange et redoutable à la mer; un doz de porte-faix, point de jurons, très-rarement de la colère, un petit accent très-doux qui devient tonnerre dans un porte-voix, un paysan qui a lu l'Encyclopédie, un guernesiais qui a vu la révolution, un ignorant très-savant, aucune bigoterie, mais toutes sortes de visions, plus de foi à la Dame blanche qu'à la sainte Vierge, la forme de Polyphème, la logique de la girouette, la volonté de Christophe Colomb, quelque chose d'un taureau et quelque chose d'un enfant, un nez presque camard, des joues puissantes, une bouche qui a toutes ses dents, un froncement partout sur la figure, une face qui semble avoir été tripotée par la vague et sur laquelle la rose des vents a tourné pendant quarante ans, un air d'orage sur le front, une carnation de roche en pleine mer; maintenant mettez dans ce visage dur un regard bon, vous aurez mess Lethierry.

Mess Lethierry avait deux amours : Durande et Déruchette.

LIVRE TROISIÈME. — DURANDE ET DÉRUCHETTE

I

BABIL ET FUMÉE

Le corps humain pourrait bien n'être qu'une apparence. Il cache notre réalité. Il s'épaissit sur notre lumière ou sur notre ombre. La réalité, c'est l'âme. A parler absolument, notre visage est un masque. Le vrai homme, c'est ce qui est sous l'homme. Si l'on apercevait cet homme-là, tapi et abrité derrière cette illusion qu'on nomme la chair, on aurait plus d'une surprise. L'erreur commune, c'est de prendre l'être extérieur pour l'être réel. Telle fille, par exemple, si on la voyait ce qu'elle est, apparaîtrait oiseau.

Un oiseau qui a la forme d'une fille, quoi de plus exquis! Figurez-vous que vous l'avez chez vous. Ce sera Déruchette. Le délicieux être! On serait tenté de lui dire : Bonjour, mademoiselle la bergeronnette. On ne voit pas les ailes, mais on entend le gazouillement. Par instants, elle chante. Par le babil, c'est au-dessous de l'homme; par le chant, c'est au-dessus. Il y a le mystère dans ce chant; une vierge est une enveloppe d'ange. Quand la femme se fait, l'ange s'en va; mais plus tard, il revient, apportant une petite âme à la mère. En attendant la vie, celle qui sera mère un jour est très-longtemps un enfant, la petite fille persiste dans la jeune fille, et c'est une fauvette. On pense en la voyant : qu'elle est aimable de ne pas s'envoler! Le doux être familier prend ses aises dans la maison, de branche en branche, c'est-à-dire de chambre en chambre, entre, sort, s'approche, s'éloigne, lisse ses plumes ou peigne ses cheveux, fait toutes sortes de petits bruits délicats, murmure on ne sait quoi d'ineffable à vos oreilles. Il questionne, on lui répond; on l'interroge, il gazouille. On jase avec lui. Jaser, cela délasse de parler. Cet être a du ciel en lui. C'est une pensée bleue mêlée à votre pensée noire. Vous lui savez gré d'être si léger, si fuyant, si échappant, si peu saisissable, et d'avoir la bonté de ne pas être invisible, lui qui pourrait, ce semble, être impalpable. Ici-bas, le joli, c'est le nécessaire. Il y a sur la terre peu de fonctions plus importantes que celle-ci : être char-

mant. La forêt serait au désespoir sans le colibri. Dégager de la joie, rayonner du bonheur, avoir parmi les choses sombres une exsudation de lumière, être la dorure du destin, être l'harmonie, être la grâce, être la gentillesse, c'est vous rendre service. La beauté me fait du bien en étant belle. Telle créature a cette féerie d'être pour tout ce qui l'entoure un enchantement; quelquefois elle n'en sait rien elle-même, ce n'en est que plus souverain ; sa présence éclaire, son approche réchauffe ; elle passe, on est content; elle s'arrête, on est heureux; la regarder, c'est vivre; elle est de l'aurore ayant la figure humaine; elle ne fait pas autre chose que d'être là, cela suffit, elle édénise la maison, il lui sort par tous les pores un paradis; cette extase, elle la distribue à tous sans se donner d'autre peine que de respirer à côté d'eux. Avoir un sourire qui, on ne sait comment, diminue le poids de la chaîne énorme traînée en commun par tous les vivants, que voulez-vous que je vous dise, c'est divin. Ce sourire, Déruchette l'avait. Disons plus, Déruchette était ce sourire. Il y a quelque chose qui nous ressemble plus que notre visage, c'est notre physionomie; et il y a quelque chose qui nous ressemble plus que notre physionomie, c'est notre sourire. Déruchette souriant, c'était Déruchette.

C'est un sang particulièrement attrayant que celui de Jersey et de Guernesey. Les femmes, les filles surtout, sont d'une beauté fleurie et candide. C'est la blancheur saxonne et la fraîcheur normande combinées. Des joues roses et des regards bleus. Il manque à ces regards l'étoile. L'éducation anglaise les amortit. Ces yeux limpides seront irrésistibles, le jour où la profondeur parisienne y apparaîtra. Paris, heureusement, n'a pas encore fait son entrée dans les anglaises. Déruchette n'était pas une parisienne, mais n'était pas non plus une guernesiaise. Elle était née à Saint-Pierre-Port, mais mess Lethierry l'avait élevée. Il l'avait élevée pour être mignonne; elle l'était.

Déruchette avait le regard indolent, et agressif sans le savoir. Elle ne connaissait peut-être pas le sens du mot amour, et elle rendait volontiers les gens amoureux d'elle. Mais sans mauvaise intention. Elle ne songeait à aucun mariage. Le vieux gentilhomme émigré qui avait pris racine à Saint-Sampson, disait : *Cette petite fait de la flirtation à poudre.*

Déruchette avait les plus jolies petites mains du monde et des pieds assortis aux mains, *quatre pattes de mouche*, disait mess Lethierry. Elle avait dans toute sa personne la bonté et la douceur, pour famille et pour richesse mess Lethierry, son oncle, pour travail de se laisser vivre, pour talent quelques chansons, pour science la beauté, pour esprit l'innocence, pour cœur l'ignorance; elle avait la gracieuse paresse créole, mêlée d'étourderie et de vivacité, la gaieté taquine de l'enfance avec une pente à la mélancolie, des toilettes un peu insulaires, élégantes, mais incorrectes, des chapeaux de fleurs toute l'année, le front naïf, le cou souple et tentant, les cheveux châtains, la peau blanche avec quelques taches de rousseur l'été, la bouche grande et saine, et sur cette bouche l'adorable et dangereuse clarté du sourire. C'était là Déruchette.

Quelquefois, le soir, après le soleil couché, au moment où la nuit se mêle à la mer, à l'heure où le crépuscule donne une sorte d'épouvante aux vagues, on voyait entrer dans le goulet de Saint-Sampson, sur le soulèvement sinistre des flots, on ne sait quelle masse informe, une silhouette monstrueuse qui sifflait et crachait, une chose horrible qui râlait comme une bête et qui fumait comme un volcan, une espèce d'hydre bavant dans l'écume et traînant un brouillard, et se ruant vers la ville avec un effrayant battement de nageoires et une

gueule d'où sortait de la flamme. C'était Durande.

II

HISTOIRE ÉTERNELLE DE L'UTOPIE

C'était une prodigieuse nouveauté qu'un bateau à vapeur dans les eaux de la Manche en 182... Toute la côte normande en fut longtemps effarée. Aujourd'hui dix ou douze steamers se croisant en sens inverse sur un horizon de mer ne font lever les yeux à personne; tout au plus occupent-ils un moment le connaisseur spécial qui distingue à la couleur de leur fumée que celui-ci brûle du charbon de Wales et celui-là du charbon de Newcastle. Ils passent, c'est bien. Welcome, s'ils arrivent. Bon voyage, s'ils partent.

On était moins calme à l'endroit de ces inventions-là dans le premier quart de ce siècle, et ces mécaniques et leur fumée étaient particulièrement mal vues chez les insulaires de la Manche. Dans cet archipel puritain où la reine d'Angleterre a été blâmée de violer la Bible (1) en accouchant par le chloroforme, le bateau à vapeur eut pour premier succès d'être baptisé : *le Bateau-Diable* (Devil-Boat). A ces bons pêcheurs d'alors, jadis catholiques, désormais calvinistes, toujours bigots, cela sembla être de l'enfer qui flottait. Un prédicateur local traita cette question : *A-t-on le droit de faire travailler ensemble l'eau et le feu, que Dieu a séparés* (2)? Cette bête de feu et de fer ne ressemblait-elle pas à Léviathan? N'était-ce pas refaire dans la mesure humaine le chaos? Ce n'est pas la première fois que l'ascension du progrès est qualifiée retour au chaos.

(1) *Genèse*, chap. III, vers. 16 : Tu enfanteras avec douleur.

(2) *Genèse*, chap. I, vers. 4.

Idée folle, erreur grossière, absurdité; tel avait été le verdict de l'académie des sciences consultée, au commencement de ce siècle, sur le bateau à vapeur par Napoléon; les pêcheurs de Saint-Sampson sont excusables de n'être, en matière scientifique, qu'au niveau des géomètres de Paris, et, en matière religieuse, une petite île comme Guernesey n'est pas forcée d'avoir plus de lumières qu'un grand continent comme l'Amérique En 1807, quand le premier bateau de Fulton, patronné par Livingston, pourvu de la machine de Watt envoyée d'Angleterre, et monté, outre l'équipage, par deux français seulement, André Michaux et un autre, quand ce premier bateau à vapeur fit son premier voyage de New-York à Albany, le hasard fit que ce fut le 17 août. Sur ce, le méthodisme prit la parole, et dans toutes les chapelles les prédicateurs maudirent cette machine, déclarant que ce nombre *dix-sept* était le total des dix antennes et des sept têtes de la bête de l'Apocalypse. En Amérique on invoquait contre le navire à vapeur la bête de l'Apocalypse, et en Europe la bête de la Genèse. Là était toute la différence.

Les savants avaient rejeté le bateau à vapeur comme impossible; les prêtres à leur tour le rejetaient comme impie. La science avait condamné, la religion damnait. Fulton était une variété de Lucifer. Les gens simples des côtes et des campagnes adhéraient à la réprobation par le malaise que leur donnait cette nouveauté. En présence du bateau à vapeur, le point de vue religieux était ceci : — l'eau et le feu sont un divorce. Ce divorce est ordonné de Dieu. On ne doit pas désunir ce que Dieu a uni; on ne doit pas unir ce qu'il a désuni. — Le point de vue paysan était ceci : ça me fait peur.

Pour oser à cette époque lointaine une telle entreprise, un bateau à vapeur de Guernesey à Saint-Malo, il ne fallait rien moins que mess Lethierry. Lui seul pou-

vait la concevoir comme libre penseur, et la réaliser comme hardi marin. Son côté français eut l'idée, son côté anglais l'exécuta.

A quelle occasion? disons-le.

III

RANTAINE

Quarante ans environ avant l'époque où se passent les faits que nous racontons ici, il y avait dans la banlieue de Paris, près du mur de ronde, entre la Fosse-aux-Lions et la Tombe-Issoire, un logis suspect. C'était une masure isolée, coupe-gorge au besoin. Là demeurait avec sa femme et son enfant une espèce de bourgeois bandit, ancien clerc de procureur au Châtelet, devenu voleur tout net. Il figura plus tard en cour d'assises. Cette famille s'appelait les Rantaine. On voyait dans la masure sur une commode d'acajou deux tasses en porcelaine fleurie; on lisait en lettres dorées sur l'une : *souvenir d'amitié*, et sur l'autre : *don d'estime*. L'enfant était dans le bouge pêle-mêle avec le crime. Le père et la mère ayant été de la demi-bourgeoisie, l'enfant apprenait à lire; on l'élevait. La mère pâle, presque en guenilles, donnait machinalement « de l'éducation » à son petit, le faisait épeler, et s'interrompait pour aider son mari à quelque guet-apens ou pour se prostituer à un passant. Pendant ce temps-là, la Croix de Jésus, ouverte à l'endroit où on l'avait quittée, restait sur la table, et l'enfant auprès, rêveur.

Le père et la mère, saisis dans quelque flagrant délit, disparurent dans la nuit pénale. L'enfant disparut aussi.

Lethierry dans ses courses rencontra un aventurier comme lui, le tira d'on ne sait quel mauvais pas, lui rendit service, lui en fut reconnaissant, le prit en gré, le ramassa, l'amena à Guernesey, le trouva intelligent au cabotage, et en fit son associé. C'était le petit Rantaine devenu grand.

Rantaine, comme Lethierry, avait une nuque robuste, une large et puissante marge à porter des fardeaux entre les deux épaules, et des reins d'Hercule Farnèse. Lethierry et lui, c'était la même allure et la même encolure; Rantaine était de plus haute taille. Qui les voyait de dos se promener côte à côte sur le port, disait : Voilà les deux frères. De face, c'était autre chose. Tout ce qui était ouvert chez Lethierry était fermé chez Rantaine. Rantaine était circonspect. Rantaine était maître d'armes, jouait de l'harmonica, mouchait une chandelle d'une balle à vingt pas, avait un coup de poing magnifique, récitait des vers de la Henriade et devinait les songes. Il savait par cœur *les Tombeaux de Saint-Denis*, par Treneuil. Il disait avoir été lié avec le sultan de Calicut « *que les portugais appellent le Zamorin* ». Si l'on eût pu feuilleter le petit agenda qu'il avait sur lui, on y eût trouvé, entre autres notes, des mentions du genre de celle-ci : « A Lyon, dans une des fissures du mur d'un des cachots de Saint-Joseph, il y a une lime cachée. » Il parlait avec une sage lenteur. Il se disait fils d'un chevalier de Saint-Louis. Son linge était dépareillé et marqué à des lettres différentes. Personne n'était plus chatouilleux que lui sur le point d'honneur; il se battait et tuait. Il avait dans le regard quelque chose d'une mère d'actrice.

La force servant d'enveloppe à la ruse, c'était là Rantaine.

La beauté de son coup de poing, appliqué dans une foire sur une *cabeza de moro*, avait gagné jadis le cœur de Lethierry.

On ignorait pleinement à Guernesey ses aventures. Elles étaient bigarrées. Si les destinées ont un vestiaire, la destinée de Rantaine devait être vêtue en arlequin. Il

avait vu le monde et fait la vie. C'était un circumnavigateur. Ses métiers étaient une gamme. Il avait été cuisinier à Madagascar, éleveur d'oiseaux à Sumatra, général à Honolulu, journaliste religieux aux îles Gallapagos, poëte à Oomrawuttee, franc-maçon à Haïti. Il avait prononcé en cette dernière qualité au Grand-Goâve une oraison funèbre dont les journaux locaux ont conservé ce fragment : « ... Adieu donc, belle âme! dans la voûte azurée des cieux où tu prends maintenant ton vol, tu rencontreras sans doute le bon abbé Léandre Crameau du Petit-Goâve. Dis-lui que, grâce à dix années d'efforts glorieux, tu as terminé l'église de l'Anse-à-Veau! Adieu, génie transcendant, maç.·. modèle! » Son masque de franc-maçon ne l'empêchait pas, comme on voit, de porter le faux nez catholique. Le premier lui conciliait les hommes de progrès, et le second les hommes d'ordre. Il se déclarait blanc pur sang, il haïssait les noirs; pourtant il eût certainement admiré Soulouque. A Bordeaux, en 1815, il avait été verdet. A cette époque, la fumée de son royalisme lui sortait du front sous la forme d'un immense plumet blanc. Il avait passé sa vie à faire des éclipses, paraissant, disparaissant, reparaissant. C'était un coquin à feu tournant. Il savait du turc; au lieu de *guillotiné* il disait *néboïssé*. Il avait été esclave en Tripoli chez un thaleb, et il y avait appris le turc à coups de bâton; sa fonction avait été d'aller le soir aux portes des mosquées et d'y lire à haute voix devant les fidèles le Koran écrit sur des planchettes de bois ou sur des omoplates de chameau. Il était probablement renégat.

Il était capable de tout, et de pire.

Il éclatait de rire et fronçait le sourcil en même temps. Il disait : *En politique, je n'estime que les gens inaccessibles aux influences*. Il disait : *Je suis pour les mœurs*. Il était plutôt gai et cordial qu'autre chose. La forme de sa bouche démentait le sens de ses paroles. Ses narines eussent pu passer pour des naseaux. Il avait au coin de l'œil un carrefour de rides où toutes sortes de pensées obscures se donnaient rendez-vous. Le secret de sa physionomie ne pouvait être déchiffré que là. Sa patte d'oie était une serre de vautour. Son crâne était bas au sommet et large aux tempes. Son oreille difforme et encombrée de broussailles semblait dire : Ne parlez pas à la bête qui est dans cet antre.

Un beau jour, à Guernesey, on ne sut plus où était Rantaine.

L'associé de Lethierry avait « filé », laissant vide la caisse de l'association.

Dans cette caisse il y avait de l'argent à Rantaine sans doute, mais il y avait aussi cinquante mille francs à Lethierry.

Lethierry, dans son métier de caboteur et de charpentier de navires, avait, en quarante ans d'industrie et de probité, gagné cent mille francs. Rantaine lui en emporta la moitié.

Lethierry, à moitié ruiné, ne fléchit pas et songea immédiatement à se relever. On ruine la fortune des gens de cœur, non leur courage. On commençait alors à parler du bateau à vapeur. L'idée vint à Lethierry d'essayer la machine Fulton, si contestée, et de relier par un bateau à feu l'archipel normand à la France. Il joua son va-tout sur cette idée. Il y consacra son reste. Six mois après la fuite de Rantaine, on vit sortir du port stupéfait de Saint-Sampson un navire à fumée, faisant l'effet d'un incendie en mer, le premier steamer qui ait navigué dans la Manche.

Ce bateau, que la haine et le dédain de tous gratifièrent immédiatement du sobriquet « la Galiote à Lethierry », s'annonça comme devant faire le service régulier de Guernesey à Saint-Malo.

IV

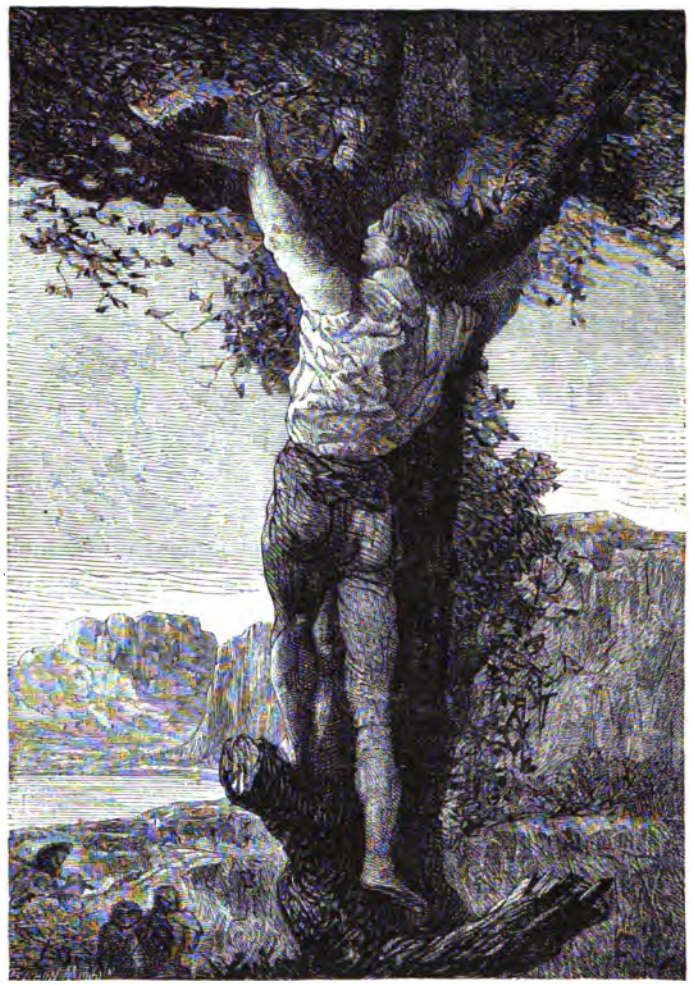
SUITE DE L'HISTOIRE DE L'UTOPIE

La chose, on le comprend de reste, prit d'abord fort mal. Tous les propriétaires de coutres faisant le voyage de l'île guernesiaise à la côte française jetèrent les hauts cris. Ils dénoncèrent cet attentat à l'Écriture sainte et à leur monopole. Quelques chapelles fulminèrent. Un révérend, nommé Elihu, qualifia le bateau à vapeur « un libertinage ». Le navire à voiles fut déclaré orthodoxe. On vit distinctement les cornes du diable sur la tête des bœufs que le bateau à vapeur apportait et débarquait. Cette protestation dura un temps raisonnable. Cependant peu à peu on finit par s'apercevoir que ces bœufs arrivaient moins fatigués, et se vendaient mieux, la viande étant meilleure, que les risques de mer étaient moindres pour les hommes aussi ; que ce passage, moins coûteux, était plus sûr et plus court; qu'on partait à heure fixe et qu'on arrivait à heure fixe ; que le poisson, voyageant plus vite, était plus frais, et qu'on pouvait désormais déverser sur les marchés français l'excédant des grandes pêches, si fréquentes à Guernesey ; que le beurre des admirables vaches de Guernesey faisait plus rapidement le trajet dans le Devil-Boat que dans les sloops à voiles, et ne perdait plus rien de sa qualité, de sorte que Dinan en demandait, et que Saint-Brieuc en demandait, et que Rennes en demandait; qu'enfin il y avait, grâce à ce qu'on appelait *la Galiote à Lethierry*, sécurité de voyage, régularité de communication, va-et-vient facile et prompt, agrandissement de circulation, multiplication de débouchés, extension de commerce, et qu'en somme il fallait prendre son parti de ce Devil-Boat qui violait la Bible et enrichissait l'île. Quelques esprits forts se hasardèrent à approuver dans une certaine mesure. Sieur Landoys, le greffier, accorda son estime à ce bateau. Du reste, ce fut impartialité de sa part, car il n'aimait pas Lethierry; d'abord Lethierry était mess et Landoys n'était que sieur. Ensuite, quoique greffier à Saint-Pierre-Port, Landoys était paroissien de Saint-Sampson ; or ils n'étaient dans la paroisse que deux hommes, Lethierry et lui, n'ayant point de préjugés; c'était bien le moins que l'un détestât l'autre. Être du même bord, cela éloigne.

Sieur Landoys néanmoins eut l'honnêteté d'approuver le bateau à vapeur. D'autres se joignirent à sieur Landoys. Insensiblement, le fait monta; les faits sont une marée; et, avec le temps, avec le succès continu et croissant, avec l'évidence du service rendu, l'augmentation du bien-être de tous étant constatée, il vint un jour où, quelques sages exceptés, tout le monde admira « la Galiote à Lethierry ».

On l'admirerait moins aujourd'hui. Ce steamer d'il y a quarante ans ferait sourire nos constructeurs actuels. Cette merveille était difforme; ce prodige était infirme.

De nos grands steamers transatlantiques d'à-présent au bateau à roues et à feu que Denis Papin fit manœuvrer sur la Fulde en 1707, il n'y a pas moins de distance que du vaisseau à trois ponts *le Montebello*, long de deux cents pieds, large de cinquante, ayant une grande vergue de cent quinze pieds, déplaçant un poids de trois mille tonneaux, portant onze cents hommes, cent vingt canons, dix mille boulets et cent soixante paquets de mitraille, vomissant à chaque bordée, quand il combat, trois mille trois cents livres de fer, et déployant au vent, quand il marche, cinq mille six cents mètres carrés de toile, au dromon danois



Gilliatt prit cette couvée. (Page 12.)

du deuxième siècle, trouvé plein de haches de pierre, d'arcs et de massues, dans les boues marines de Wester-Satrup, et déposé à l'hôtel de ville de Flensbourg.

Cent ans juste d'intervalle, 1707-1807, séparent le premier bateau de Papin du premier bateau de Fulton. « La Galiote à Lethierry » était, à coup sûr, un progrès sur ces deux ébauches, mais était une ébauche elle-même. Cela ne l'empêchait pas d'être un chef-d'œuvre. Tout embryon de la science offre ce double aspect; monstre comme fœtus; merveille comme germe.

V

LE BATEAU-DIABLE

« La Galiote à Lethierry » n'était pas mâtée selon le point vélique, et ce n'était pas là son défaut, car c'est une des lois de la construction navale; d'ailleurs, le navire ayant pour propulseur le feu, la voilure était l'accessoire. Ajoutons qu'un navire à roues est presque insensible à la voilure qu'on lui met. La Galiote était trop courte,

Tel était Gilliatt. (Page 14.)

trop ronde, trop ramassée; elle avait trop de joue et trop de hanche; la hardiesse n'avait pas été jusqu'à la faire légère; la Galiote avait quelques-uns des inconvénients et quelques-unes des qualités de la Panse. Elle tanguait peu, mais roulait beaucoup. Les tambours étaient trop hauts. Elle avait trop de bau pour sa longueur. La machine, massive, l'encombrait, et, pour rendre le navire capable d'une forte cargaison, on avait dû hausser démesurément la muraille, ce qui donnait à la Galiote à peu près le défaut des vaisseaux de soixante-quatorze, qui sont un gabarit bâard, et qu'il faut raser pour les rendre battants et marins. Étant courte, elle eût dû virer vite, les temps employés à une évolution étant comme les longueurs des navires, mais sa pesanteur lui ôtait l'avantage que lui donnait sa brièveté. Son maître-couple était trop large, ce qui la ralentissait, la résistance de l'eau étant proportionnelle à la plus grande section immergée et au carré de la vitesse du navire. L'avant était vertical, ce qui ne serait pas une faute aujourd'hui, mais en ce temps-là l'usage invariable était de l'incliner de quarante-cinq degrés. Toutes les courbes de la coque étaient bien raccordées, mais pas assez longues pour l'obliquité et surtout

pour le parallélisme avec le prisme d'eau déplacé, lequel ne doit jamais être refoulé que latéralement. Dans les gros temps, elle tirait trop d'eau, tantôt par l'avant, tantôt par l'arrière, ce qui indiquait un vice dans le centre de gravité. La charge n'étant pas où elle devait être, à cause du poids de la machine, le centre de gravité passait souvent à l'arrière du grand mât, et alors il fallait s'en tenir à la vapeur, et se défier de la grande voile, car l'effet de la grande voile dans ce cas-là faisait arriver le vaisseau au lieu de le soutenir au vent. La ressource était, quand on était au plus près du vent, de larguer en bande la grande écoute; le vent, de la sorte, était fixé sur l'avant par l'amure, et la grande voile ne faisait plus l'effet d'une voile de poupe. Cette manœuvre était difficile. Le gouvernail était l'antique gouvernail, non à roue comme aujourd'hui, mais à barre, tournant sur ses gonds scellés dans l'étambot et mû par une solive horizontale passant par-dessus la barre d'arcasse. Deux canots, espèces de youyous, étaient suspendus aux pistolets. Le navire avait quatre ancres, la grosse ancre, la seconde ancre qui est l'ancre travailleuse, *working-anchor*, et deux ancres d'affourche. Ces quatre ancres, mouillées avec des chaînes, étaient manœuvrées, selon les occasions, par le grand cabestan de poupe et le petit cabestan de proue. A cette époque, le guindoir à pompe n'avait pas encore remplacé l'effort intermittent de la barre d'anspec. N'ayant que deux ancres d'affourche, l'une à tribord, l'autre à bâbord, le navire ne pouvait affourcher en patte d'oie, ce qui le désarmait un peu devant certains vents. Pourtant il pouvait en ce cas s'aider de la seconde ancre. Les bouées étaient normales, et construites de manière à porter le poids de l'orin des ancres, tout en restant à flot. La chaloupe avait la dimension utile. C'était le véritable en cas du bâtiment; elle était assez forte pour lever la maîtresse ancre. Une nouveauté de ce navire, c'est qu'il était en partie gréé avec des chaînes, ce qui du reste n'ôtait rien de leur mobilité aux manœuvres courantes et de leur tension aux manœuvres dormantes. La mâture, quoique secondaire, n'avait aucune incorrection; le capelage, bien serré, bien dégagé, paraissait peu. Les membrures étaient solides, mais grossières, la vapeur n'exigeant point la même délicatesse de bois que la voile. Ce navire marchait avec une vitesse de deux lieues à l'heure. En panne il faisait bien son abattée. Telle qu'elle était, « la Galiote à Lethierry » tenait bien la mer, mais elle manquait de pointe pour diviser le liquide, et l'on ne pouvait dire qu'elle eût de belles façons. On sentait que dans un danger, écueil ou trombe, elle serait peu maniable. Elle avait le craquement d'une chose informe. Elle faisait, en roulant sur la vague, un bruit de semelle neuve.

Ce navire était surtout un récipient, et, comme tout bâtiment plutôt armé en marchandise qu'en guerre, il était exclusivement disposé pour l'arrimage. Il admettait peu de passagers. Le transport du bétail rendait l'arrimage difficile et très-particulier. On arrimait alors les bœufs dans la cale, ce qui était une complication. Aujourd'hui on les arrime sur l'avant-pont. Les tambours du Devil-Boat Lethierry étaient peints en blanc, la coque, jusqu'à la ligne de flottaison, en couleur de feu, et tout le reste du navire, selon la mode assez laide de ce siècle, en noir.

Vide, il calait sept pieds, et chargé, quatorze.

Quant à la machine, elle était puissante. La force était d'un cheval pour trois tonneaux, ce qui est presque une force de remorqueur. Les roues étaient bien placées, un peu en avant du centre de gravité du navire. La machine avait une pression maximum de deux atmosphères. Elle usait beaucoup de charbon, quoiqu'elle fût à condensation et à détente. Elle n'avait pas de

volant à cause de l'instabilité du point d'appui, et elle y remédiait, comme on le fait encore aujourd'hui, par un double appareil faisant alterner deux manivelles fixées aux extrémités de l'arbre de rotation et disposées de manière que l'une fût toujours à son point fort quand l'autre était à son point mort. Toute la machine reposait sur une seule plaque de fonte; de sorte que, même dans un cas de grave avarie, aucun coup de mer ne lui ôtait l'équilibre et que la coque déformée ne pouvait déformer la machine. Pour rendre la machine plus solide encore, on avait placé la bielle principale près du cylindre, ce qui transportait du milieu à l'extrémité le centre d'oscillation du balancier. Depuis on a inventé les cylindres oscillants qui permettent de supprimer les bielles; mais, à cette époque, la bielle près du cylindre semblait le dernier mot de la machinerie. La chaudière était coupée de cloisons et pourvue de sa pompe de saumure. Les roues étaient très-grandes, ce qui diminuait la perte de force, et la cheminée était très-haute, ce qui augmentait le tirage du foyer; mais la grandeur des roues donnait prise au flot et la hauteur de la cheminée donnait prise au vent. Aubes de bois, crochets de fer, moyeux de fonte, telles étaient les roues, bien construites et, chose qui étonne, pouvant se démonter. Il y avait toujours trois aubes immergées. La vitesse du centre des aubes ne surpassait que d'un sixième la vitesse du navire; c'était là le défaut de ces roues. En outre, le manneton des manivelles était trop long, et le tiroir distribuait la vapeur dans le cylindre avec trop de frottement. Dans ce temps-là, cette machine semblait et était admirable.

Cette machine avait été forgée en France à l'usine de fer de Bercy. Mess Lethierry l'avait un peu imaginée; le mécanicien qui l'avait construite sur son épure était mort; de sorte que cette machine était unique, et impossible à remplacer. Le dessinateur restait, mais le constructeur manquait.

La machine avait coûté quarante mille francs.

Lethierry avait construit lui-même la Galiote sous la grande cale couverte qui est à côté de la première tour entre Saint-Pierre-Port et Saint-Sampson. Il avait été à Brême acheter le bois. Il avait épuisé dans cette construction tout son savoir-faire de charpentier de marine, et l'on reconnaissait son talent au bordage dont les coutures étaient étroites et égales, et recouvertes de sarangousti, mastic de l'Inde meilleur que le brai. Le doublage était bien mailleté. Lethierry avait enduit la carène de gallegalle. Il avait, pour remédier à la rondeur de la coque, ajusté un boute-hors au beaupré, ce qui lui permettait d'ajouter à la civadière une fausse civadière. Le jour du lancement, il avait dit : Me voilà à flot! La Galiote réussit en effet, on l'a vu.

Par hasard ou exprès, elle avait été lancée un 14 juillet. Ce jour-là, Lethierry, debout sur le pont entre les deux tambours, regarda fixement la mer et lui cria : — C'est ton tour! les parisiens ont pris la Bastille; maintenant nous te prenons, toi!

La Galiote à Lethierry faisait une fois par semaine le voyage de Guernesey à Saint-Malo. Elle partait le mardi matin et revenait le vendredi soir, veille du marché qui est le samedi. Elle était d'un plus fort échantillon de bois que les plus grands sloops caboteurs de tout l'archipel, et, sa capacité étant en raison de sa dimension, un seul de ses voyages valait, pour l'apport et pour le rendement, quatre voyages d'un coutre ordinaire. De là de forts bénéfices. La réputation d'un navire dépend de son arrimage, et Lethierry était un arrimeur. Quand il ne put plus travailler en mer lui-même, il dressa un matelot pour le remplacer comme arrimeur. Au bout de deux années, le bateau à vapeur rapportait net sept cent cinquante livres sterling par an, c'est-à-dire dix-huit mille francs. La livre ster-

ling de Guernesey vaut vingt-quatre francs, celle d'Angleterre vingt-cinq et celle de Jersey vingt-six. Ces chinoiseries sont moins chinoises qu'elles n'en ont l'air; les banques y trouvent leur compte.

VI

ENTRÉE DE LETHIERRY DANS LA GLOIRE

« La Galiote » prospérait. Mess Lethierry voyait s'approcher le moment où il deviendrait monsieur. A Guernesey on n'est pas de plain-pied monsieur. Entre l'homme et le monsieur il y a toute une échelle à gravir; d'abord, premier échelon, le nom tout sec, Pierre, je suppose; puis, deuxième échelon, vésin (voisin) Pierre; puis, troisième échelon, père Pierre; puis, quatrième échelon, sieur Pierre; puis, cinquième échelon, mess Pierre; puis, sommet, monsieur Pierre.

Cette échelle, qui sort de terre, se continue dans le bleu. Toute la hiérarchique Angleterre y entre et s'y étage. En voici les échelons, de plus en plus lumineux : au-dessus du monsieur (*gentleman*), il y a l'esq. (écuyer), au-dessus de l'esq., le chevalier (*sir* viager), puis, en s'élevant toujours, le baronet (*sir* héréditaire), puis le lord, *laird* en Écosse, puis le baron, puis le vicomte, puis le comte (*earl* en Angleterre, *jarl* en Norvége), puis le marquis, puis le duc, puis le pair d'Angleterre, puis le prince du sang royal, puis le roi. Cette échelle monte du peuple à la bourgeoisie, de la bourgeoisie au baronetage, du baronetage à la pairie, de la pairie à la royauté.

Grâce à son coup de tête réussi, grâce à la vapeur, grâce à sa machine, grâce au Bateau-Diable, mess Lethierry était devenu quelqu'un. Pour construire « la Galiote, » il avait dû emprunter; il s'était endetté à Brême, il s'était endetté à Saint-Malo; mais chaque année il amortissait son passif.

Il avait de plus acheté à crédit, à l'entrée même du port de Saint-Sampson, une jolie maison de pierre, toute neuve, entre mer et jardin, sur l'encoignure de laquelle on lisait ce nom : *les Bravées*. Le logis les Bravées, dont la devanture faisait partie de la muraille même du port, était remarquable par une double rangée de fenêtres, au nord du côté d'un enclos plein de fleurs, au sud du côté de l'océan; de sorte que cette maison avait deux façades, l'une sur les tempêtes, l'autre sur les roses.

Ces façades semblaient faites pour les deux habitants, mess Lethierry et miss Déruchette.

La maison des Bravées était populaire à Saint-Sampson. Car mess Lethierry avait fini par être populaire. Cette popularité lui venait un peu de sa bonté, de son dévouement et de son courage, un peu de la quantité d'hommes qu'il avait sauvés, beaucoup de son succès, et aussi de ce qu'il avait donné au port de Saint-Sampson le privilége des départs et des arrivées du bateau à vapeur. Voyant que décidément le Devil-Boat était une bonne affaire, Saint-Pierre, la capitale, l'avait réclamé pour son port, mais Lethierry avait tenu bon pour Saint-Sampson. C'était sa ville natale. — C'est là que j'ai été lancé à la mer, disait-il. — De là une vive popularité locale. Sa qualité de propriétaire payant taxe faisait de lui ce qu'on appelle à Guernesey *un habitant*. On l'avait nommé douzenier. Ce pauvre matelot avait franchi cinq échelons sur six de l'ordre social guernesiais; il était mess; il touchait au monsieur, et qui sait s'il n'arriverait pas même à franchir le monsieur? Qui sait si un jour on ne lirait pas dans l'almanach de Guernesey au chapitre *Gentry and Nobility* cette inscription inouïe et superbe : *Lethierry, esq.?*

Mais mess Lethierry dédaignait ou plutôt ignorait le côté par lequel les choses sont

vanité. Il se sentait utile, c'était là sa joie. Être populaire le touchait moins qu'être nécessaire. Il n'avait, nous l'avons dit, que deux amours, et par conséquent, que deux ambitions : Durande et Déruchette.

Quoi qu'il en fût, il avait mis à la loterie de la mer, et il y avait gagné le quine.

Le quine, c'était la Durande naviguant.

VII

LE MÊME PARRAIN ET LA MÊME PATRONNE

Après avoir créé ce bateau à vapeur, Lethierry l'avait baptisé. Il l'avait nommé *Durande*. La Durande, — nous ne l'appellerons plus autrement. On nous permettra également, quel que soit l'usage typographique, de ne point souligner ce nom *Durande*, nous conformant en cela à la pensée de mess Lethierry pour qui la Durande était presque une personne.

Durande et Déruchette, c'est le même nom. Déruchette est le diminutif. Ce diminutif est fort usité dans l'ouest de la France.

Les saints dans les campagnes portent souvent leur nom avec tous ses diminutifs et tous ses augmentatifs. On croirait à plusieurs personnes, là où il n'y en a qu'une. Ces identités de patrons et de patronnes sous des noms différents ne sont point choses rares. Lise, Lisette, Lisa, Élisa, Isabelle, Lisbeth, Betsy, cette multitude est Élisabeth. Il est probable que Mahout, Maclou, Malo et Magloire sont le même saint. Du reste, nous n'y tenons pas.

Sainte Durande est une sainte de l'Angoumois et de la Charente. Est-elle correcte? Ceci regarde les bollandistes. Correcte ou non, elle a des chapelles.

Lethierry, étant à Rochefort, jeune matelot, avait fait connaissance avec cette sainte, probablement dans la personne de quelque jolie charentaise, peut-être de la grisette aux beaux ongles. Il lui en était resté assez de souvenir pour qu'il donnât ce nom aux deux choses qu'il aimait : Durande à la galiote, Déruchette à la fille.

Il était le père de l'une et l'oncle de l'autre.

Déruchette était la fille d'un frère qu'il avait eu. Elle n'avait plus ni père ni mère. Il l'avait adoptée. Il remplaçait le père et la mère.

Déruchette n'était pas seulement sa nièce. Elle était sa filleule. C'était lui qui l'avait tenue sur les fonts de baptême. C'était lui qui lui avait trouvé cette patronne : sainte Durande, et ce prénom : Déruchette.

Déruchette, nous l'avons dit, était née à Saint-Pierre-Port. Elle était inscrite à sa date sur le registre de paroisse.

Tant que la nièce fut enfant et tant que l'oncle fut pauvre, personne ne prit garde à cette appellation : *Déruchette;* mais quand la petite fille devint une miss et quand le matelot devint un gentleman, *Déruchette* choqua. On s'en étonnait. On demandait à mess Lethierry : Pourquoi Déruchette? Il répondait : C'est un nom qui est comme ça. On essaya plusieurs fois de la débaptiser. Il ne s'y prêta point. Un jour une belle dame de la high life de Saint-Sampson, femme d'un forgeron riche ne travaillant plus, dit à mess Lethierry : Désormais j'appellerai votre fille *Nancy*. — Pourquoi pas Lons-le-Saulnier? dit-il. La belle dame ne lâcha point prise, et lui dit le lendemain : Nous ne voulons décidément pas de Déruchette. J'ai trouvé pour votre fille un joli nom : *Marianne*. — Joli nom, en effet, repartit mess Lethierry, mais composé de deux vilaines bêtes, un mari et un âne. Il maintint Déruchette.

On se tromperait si l'on concluait du mot ci-dessus qu'il ne voulait point marier sa nièce. Il voulait la marier, certes, mais à sa façon. Il entendait qu'elle eût un mari

dans son genre à lui, travaillant beaucoup, et qu'elle ne fît pas grand'chose. Il aimait les mains noires de l'homme et les mains blanches de la femme. Pour que Déruchette ne gâtât point ses jolies mains, il l'avait tournée vers la demoiselle. Il lui avait donné un maître de musique, un piano, une petite bibliothèque, et aussi un peu de fil et d'aiguilles dans une corbeille de travail. Elle était plutôt liseuse que couseuse, et plutôt musicienne que liseuse. Mess Lethierry la voulait ainsi. Le charme, c'était tout ce qu'il lui demandait. Il l'avait élevée plutôt à être fleur qu'à être femme. Quiconque a étudié les marins comprendra ceci. Les rudesses aiment les délicatesses. Pour que la nièce réalisât l'idéal de l'oncle, il fallait qu'elle fût riche. C'est bien ce qu'entendait mess Lethierry. Sa grosse machine de mer travaillait dans ce but. Il avait chargé Durande de doter Déruchette.

VIII

L'AIR *BONNY DUNDEE*

Déruchette habitait la plus jolie chambre des Bravées, à deux fenêtres, meublée en acajou ronceux, ornée d'un lit à rideaux quadrillés vert et blanc, et ayant vue sur le jardin et sur la haute colline où est le château du Valle. C'est de l'autre côté de cette colline qu'était le Bû de la Rue.

Déruchette avait dans cette chambre sa musique et son piano. Elle s'accompagnait de ce piano en chantant l'air qu'elle préférait, la mélancolique mélodie écossaise *Bonny Dundee;* tout le soir est dans cet air, toute l'aurore était dans sa voix; cela faisait un contraste doucement surprenant; on disait : miss Déruchette est à son piano; et les passants du bas de la colline s'arrêtaient quelquefois devant le mur du jardin des Bravées pour écouter ce chant si frais et cette chanson si triste.

Déruchette était de l'allégresse allant et venant dans la maison. Elle y faisait un printemps perpétuel. Elle était belle, mais plus jolie que belle, et plus gentille que jolie. Elle rappelait aux bons vieux pilotes amis de mess Lethierry cette princesse d'une chanson de soldats et de matelots qui était si belle « qu'elle passait pour telle dans le régiment ». Mess Lethierry disait : Elle a un câble de cheveux.

Dès l'enfance, elle avait été ravissante. On avait craint longtemps son nez, mais la petite, probablement déterminée à être jolie, avait tenu bon ; la croissance ne lui avait fait aucun mauvais tour; son nez ne s'était ni trop allongé, ni trop raccourci; et en devenant grande, elle était restée charmante.

Elle n'appelait jamais son oncle autrement que « mon père ».

Il lui tolérait quelques talents de jardinière, et même de ménagère. Elle arrosait elle-même ses plates-bandes de roses trémières, de molènes pourpres, de phlox vivaces et de benoîtes écarlates; elle cultivait le crépis rose et l'oxalide rose ; elle tirait parti du climat de cette île de Guernesey, si hospitalière aux fleurs. Elle avait, comme tout le monde, des aloès en pleine terre, et, ce qui est plus difficile, elle faisait réussir la potentille du Népaul. Son petit potager était savamment ordonné; elle y faisait succéder les épinards aux radis et les pois aux épinards; elle savait semer des choux-fleurs de Hollande et des choux de Bruxelles qu'elle repiquait en juillet, des navets pour août, de la chicorée frisée pour septembre, des panais ronds pour l'automne et de la raiponce pour l'hiver. Mess Lethierry la laissait faire, pourvu qu'elle ne maniât pas trop la bêche et le râteau et surtout qu'elle ne mît pas l'engrais elle-même. Il lui avait donné deux servantes, nommées l'une Grâce et l'autre Douce, qui sont deux

noms de Guernesey. Grâce et Douce faisaient le service de la maison et du jardin, et elles avaient le droit d'avoir les mains rouges.

Quant à mess Lethierry, il avait pour chambre un petit réduit donnant sur le port, et attenant à la grande salle basse du rez-de-chaussée où était la porte d'entrée et où venaient aboutir les divers escaliers de la maison. Sa chambre était meublée de son branle, de son chronomètre et de sa pipe. Il y avait aussi une table et une chaise. Le plafond, à poutres, avait été blanchi au lait de chaux, ainsi que les quatre murs; à droite de la porte était cloué l'archipel de la Manche, belle carte marine portant cette mention: *W. Faden*, 5, *Charing Cross. Geographer to His Majesty;* et à gauche d'autres clous étalaient sur la muraille un de ces gros mouchoirs de coton où sont figurés en couleur les signaux de toute la marine du globe, ayant aux quatre coins les étendards de France, de Russie, d'Espagne et des États-Unis d'Amérique, et au centre l'Union-Jack d'Angleterre.

Douce et Grâce étaient deux créatures quelconques, du bon côté du mot. Douce n'était pas méchante et Grâce n'était pas laide. Ces noms dangereux n'avaient pas mal tourné. Douce, non mariée, avait un « galant ». Dans les îles de la Manche, le mot est usité; la chose aussi. Ces deux filles avaient ce qu'on pourrait appeler le service créole, une sorte de lenteur propre à la domesticité normande dans l'archipel. Grâce, coquette et jolie, considérait sans cesse l'horizon avec une inquiétude de chat. Cela tenait à ce qu'ayant, comme Douce, un galant, elle avait, de plus, disait-on, un mari matelot, dont elle craignait le retour. Mais cela ne nous regarde pas. La nuance entre Grâce et Douce, c'est que, dans une maison moins austère et moins innocente, Douce fût restée la servante et Grâce fût devenue la soubrette. Les talents possibles de Grâce se perdaient avec une fille candide comme Déruchette. Du reste, les amours de Douce et de Grâce étaient latents. Rien n'en revenait à mess Lethierry, et rien n'en rejaillissait sur Déruchette.

La salle basse du rez-de-chaussée, halle à cheminée entourée de bancs et de tables, avait, au siècle dernier, servi de lieu d'assemblée à un conventicule de réfugiés français protestants. Le mur de pierre nue avait pour tout luxe un cadre de bois noir où s'étalait une pancarte de parchemin ornée des prouesses de Bénigne Bossuet, évêque de Meaux. Quelques pauvres diocésains de cet aigle, persécutés par lui lors de la révocation de l'édit de Nantes, et abrités à Guernesey, avaient accroché ce cadre à ce mur pour porter témoignage. On y lisait, si l'on parvenait à déchiffrer une écriture lourde et une encre jaunie, les faits peu connus que voici : — « Le 29 octobre 1685, démolition des temples de Morcef et de Nanteuil, demandée au Roy par M. l'évêque de Meaux. » — « Le 2 avril 1686, arrestation de Cochard père et fils, pour religion, à la prière de M. l'évêque de Meaux. Relâchés ; les Cochard ayant abjuré. » — « Le 28 octobre 1699, M. l'évêque de Meaux envoie à M. de Pontchartrain un mémoire remontrant qu'il serait nécessaire de mettre les demoiselles de Chalandes et de Neuville, qui sont de la religion réformée, dans la maison des Nouvelles-Catholiques de Paris. » — « Le 7 juillet 1703, est exécuté l'ordre demandé au Roy par M. l'évêque de Meaux de faire enfermer à l'hôpital le nommé Baudoin et sa femme, *mauvais catholiques* de Fublaines. »

Au fond de la salle, près de la porte de la chambre de mess Lethierry, un petit retranchement en planches qui avait été la chaire huguenote était devenu, grâce à un grillage avec chattière, « l'office » du bateau à vapeur, c'est-à-dire le bureau de la Durande, tenu par mess Lethierry en personne. Sur le vieux pupitre de chêne, un registre aux pages cotées Doit et Avoir remplaçait la Bible.

La chaise Gild-Holm'-Ur. (Page 19.)

IX

L'HOMME QUI AVAIT DEVINÉ RANTAINE

Tant que mess Lethierry avait pu naviguer, il avait conduit la Durande, et il n'avait pas eu d'autre pilote et d'autre capitaine que lui-même, mais il était venu une heure, nous l'avons dit, où mess Lethierry avait dû se faire remplacer. Il avait choisi pour cela sieur Clubin, de Torteval, homme silencieux. Sieur Clubin avait sur toute la côte un renom de probité sévère. C'était l'alter ego et le vicaire de mess Lethierry.

Sieur Clubin, quoiqu'il eût plutôt l'air d'un notaire que d'un matelot, était un marin capable et rare. Il avait tous les talents que veut le risque perpétuellement transformé. Il était arrimeur habile, gabier méticuleux, bosseman soigneux et connaisseur, timonier robuste, pilote savant, et hardi capitaine. Il était prudent, et il poussait quelquefois la prudence jusqu'à oser, ce qui est une grande qualité à la mer. Il avait la crainte du probable tempérée par l'instinct du possible. C'était un de ces marins qui affrontent le danger dans une proportion

Mess Lethierry. (Page 21.)

à eux connue et qui de toute aventure savent dégager le succès. Toute la certitude que la mer peut laisser à un homme, il l'avait. Sieur Clubin, en outre, était un nageur renommé ; il était de cette race d'hommes rompus à la gymnastique de la vague, qui restent tant qu'on veut dans l'eau, qui, à Jersey, partent du Havre-des-Pas, doublent la Colette, font le tour de l'Ermitage et du château Élisabeth, et reviennent au bout de deux heures à leur point de départ. Il était de Torteval, et il passait pour avoir souvent fait à la nage le trajet redouté des Hanois à la pointe de Plainmont.

Une des choses qui avaient le plus recommandé sieur Clubin à mess Lethierry, c'est que, connaissant ou pénétrant Rantaine, il avait signalé à mess Lethierry l'improbité de cet homme, et lui avait dit : — *Rantaine vous volera.* Ce qui s'était vérifié. Plus d'une fois, pour des objets, il est vrai, peu importants, mess Lethierry avait mis à l'épreuve l'honnêteté, poussée jusqu'au scrupule, de sieur Clubin, et il se reposait de ses affaires sur lui. Mess Lethierry disait : Toute conscience vaut toute confiance.

X

LES RÉCITS DE LONG COURS

Mess Lethierry, mal à l'aise autrement, portait toujours ses habits de bord, et plutôt sa vareuse de matelot que sa vareuse de pilote. Cela faisait plisser le petit nez de Déruchette. Rien n'est joli comme les grimaces de la grâce en colère. Elle grondait et riait. — *Bon père*, s'écriait-elle, *pouah! vous sentez le goudron*. Et elle lui donnait une petite tape sur sa grosse épaule.

Ce bon vieux héros de la mer avait rapporté de ses voyages des récits surprenants. Il avait vu à Madagascar des plumes d'oiseau dont trois suffisaient à faire le toit d'une maison. Il avait vu dans l'Inde des tiges d'oseille hautes de neuf pieds. Il avait vu dans la Nouvelle-Hollande des troupeaux de dindons et d'oies menés et gardés par un chien de berger qui est un oiseau, et qu'on appelle l'agami. Il avait vu des cimetières d'éléphants. Il avait vu en Afrique des gorilles, espèces d'hommes-tigres, de sept pieds de haut. Il connaissait les mœurs de tous les singes, depuis le macaque sauvage qu'il appelait *macaco bravo* jusqu'au macaque hurleur qu'il appelait *macaco barbado*. Au Chili, il avait vu une guenon attendrir les chasseurs en leur montrant son petit. Il avait vu en Californie un tronc d'arbre creux tombé à terre dans l'intérieur duquel un homme à cheval pouvait faire cent cinquante pas. Il avait vu au Maroc les mozabites et les biskris se battre à coups de matraks et de barres de fer, les biskris pour avoir été traités de *kelb*, qui veut dire chiens, et les mozabites pour avoir été traités de *khamsi*, qui veut dire gens de la cinquième secte. Il avait vu en Chine couper en petits morceaux le pirate Chanh-thong-quan-larh-Quoi, pour avoir assassiné le âp d'un village. A Thu-dan-mot, il avait vu un lion enlever une vieille femme en plein marché de la ville. Il avait assisté à l'arrivée du grand serpent venant de Canton à Saïgon pour célébrer dans la pagode de Cho-len la fête de Quan-nam, déesse des navigateurs. Il avait contemplé chez les Moï le grand Quan-Sû. A Rio-Janeiro, il avait vu les dames brésiliennes se mettre le soir dans les cheveux de petites bulles de gaze contenant chacune une vagalumes, belle mouche à phosphore, ce qui les coiffe d'étoiles. Il avait combattu dans l'Uruguay les fourmilières et dans le Paraguay les araignées d'oiseaux, velues, grosses comme une tête d'enfant, couvrant de leurs pattes un diamètre d'un tiers d'aune, et attaquant l'homme auquel elles lancent leurs poils qui s'enfoncent comme des flèches dans la chair et y soulèvent des pustules. Sur le fleuve Arinos, affluent du Tocantins, dans les forêts vierges au nord de Diamantina, il avait constaté l'effrayant peuple chauve-souris, les murcilagos, hommes qui naissent avec les cheveux blancs et les yeux rouges, habitent le sombre des bois, dorment le jour, s'éveillent la nuit, pêchent et chassent dans les ténèbres, y voyant mieux quand il n'y a pas de lune. Près de Beyrouth, dans un campement d'une expédition dont il faisait partie, un pluviomètre ayant été volé dans une tente, un sorcier habillé de deux ou trois bandelettes de cuir et ressemblant à un homme qui serait vêtu de ses bretelles, avait si furieusement agité une sonnette au bout d'une corne qu'une hyène était venue rapporter le pluviomètre. Cette hyène était la voleuse. Ces histoires vraies ressemblaient tant à des contes qu'elles amusaient Déruchette.

La poupée de la Durande était le lien entre le bateau et la fille. On nomme *poupée* dans les îles normandes la figure taillée dans la proue, statue de bois sculptée à peu près. De là, pour dire *naviguer*, cette

locution locale : *être entre poupe et poupée*.

La poupée de la Durande était particulièrement chère à mess Lethierry. Il l'avait commandée au charpentier ressemblante à Déruchette. Elle ressemblait à coups de hache. C'était une bûche faisant effort pour être une jolie fille.

Ce bloc légèrement difforme faisait illusion à mess Lethierry. Il le considérait avec une contemplation de croyant. Il était de bonne foi devant cette figure. Il y reconnaissait parfaitement Déruchette. C'est un peu comme cela que le dogme ressemble à la vérité, et l'idole à Dieu.

Mess Lethierry avait deux grandes joies par semaine ; une joie le mardi et une joie le vendredi. Première joie, voir partir la Durande ; deuxième joie, la voir revenir. Il s'accoudait à sa fenêtre, regardait son œuvre, et était heureux. Il y a quelque chose de cela dans la Genèse. *Et vidit quod esset bonum.*

Le vendredi, la présence de mess Lethierry à sa fenêtre valait un signal. Quand on voyait, à la croisée des Bravées, s'allumer sa pipe, on disait : Ah ! le bateau à vapeur est à l'horizon. Une fumée annonçait l'autre.

La Durande en rentrant au port nouait son câble sous les fenêtres de mess Lethierry à un gros anneau de fer scellé dans le soubassement des Bravées. Ces nuits-là, Lethierry faisait un admirable somme dans son branle, sentant d'un côté Déruchette endormie et de l'autre Durande amarrée.

Le lieu d'amarrage de la Durande était voisin de la cloche du port. Il y avait là, devant la porte des Bravées, un petit bout de quai.

Ce quai, les Bravées, la maison, le jardin, les ruettes bordées de haies, la plupart même des habitations environnantes, n'existent plus aujourd'hui. L'exploitation du granit de Guernesey a fait vendre ces terrains. Tout cet emplacement est occupé, à l'heure où nous sommes, par des chantiers de casseurs de pierres.

XI

COUP D'ŒIL SUR LES MARIS ÉVENTUELS

Déruchette grandissait, et ne se mariait pas.

Mess Lethierry, en en faisant une fille aux mains blanches, l'avait rendue difficile. Ces éducations-là se retournent plus tard contre vous.

Du reste, il était, quant à lui, plus difficile encore. Le mari qu'il imaginait pour Déruchette était aussi un peu un mari pour Durande. Il eût voulu pourvoir d'un coup ses deux filles. Il eût voulu que le conducteur de l'une pût être aussi le pilote de l'autre. Qu'est-ce qu'un mari ? C'est le capitaine d'une traversée. Pourquoi pas le même patron à la fille et au bateau ? Un ménage obéit aux marées. Qui sait mener une barque sait mener une femme. Ce sont les deux sujettes de la lune et du vent. Sieur Clubin, n'ayant guère que quinze ans de moins que mess Lethierry, ne pouvait être pour Durande qu'un patron provisoire ; il fallait un pilote jeune, un patron définitif, un vrai successeur du fondateur, de l'inventeur, du créateur. Le pilote définitif de Durande serait un peu le gendre de mess Lethierry. Pourquoi ne pas fondre les deux gendres dans un ? Il caressait cette idée. Il voyait, lui aussi, apparaître dans ses songes un fiancé. Un puissant gabier basané et fauve, athlète de la mer, voilà son idéal. Ce n'était pas tout à fait celui de Déruchette. Elle faisait un rêve plus rose

Quoi qu'il en fût, l'oncle et la nièce semblaient être d'accord pour ne point se hâter. Quand on avait vu Déruchette devenir une héritière probable, les partis s'é-

taient présentés en foule. Ces empressements-là ne sont pas toujours de bonne qualité. Mess Lethierry le sentait. Il grommelait : fille d'or, épouseur de cuivre. Et il éconduisait les prétendants. Il attendait. Elle de même.

Chose singulière, il tenait peu à l'aristocratie. De ce côté-là, mess Lethierry était un anglais invraisemblable. On croira difficilement qu'il avait été jusqu'à refuser pour Déruchette un Ganduel, de Jersey, et un Bugnet-Nicolin, de Serk. On n'a pas même craint d'affirmer, mais nous doutons que cela soit possible, qu'il n'avait point accepté une ouverture venant de l'aristocratie d'Aurigny, et qu'il avait décliné les propositions d'un membre de la famille Édou, laquelle évidemment descend d'Édouard le Confesseur.

XII

EXCEPTION DANS LE CARACTÈRE DE LETHIERRY

Mess Lethierry avait un défaut; un gros. Il haïssait, non quelqu'un, mais quelque chose, le prêtre. Un jour, lisant, — car il lisait, — dans Voltaire, — car il lisait Voltaire, — ces mots : « Les prêtres sont des chats », il posa le livre, et on l'entendit grommeler à demi-voix : Je me sens chien.

Il faut se souvenir que les prêtres, les luthériens et les calvinistes comme les catholiques, l'avaient, dans sa création du Devil-Boat local, vivement combattu et doucement persécuté. Être révolutionnaire en navigation, essayer d'ajuster un progrès à l'archipel normand, faire essuyer à la pauvre petite île de Guernesey les plâtres d'une invention nouvelle, c'était là, nous ne l'avons point dissimulé, une témérité damnable. Aussi l'avait-on un peu damné. Nous parlons ici, qu'on ne l'oublie pas, du clergé ancien, bien différent du clergé actuel, qui, dans presque toutes les églises locales, a une tendance libérale vers le progrès. On avait entravé Lethierry de cent manières; toute la quantité d'obstacle qu'il peut y avoir dans les prêches et dans les sermons lui avait été opposée. Détesté des hommes d'église, il les détestait. Leur haine était la circonstance atténuante de la sienne.

Mais, disons-le, son aversion des prêtres était idiosyncrasique. Il n'avait pas besoin pour les haïr d'en être haï. Comme il le disait, il était le chien de ces chats. Il était contre eux par l'idée, et, ce qui est le plus irréductible, par l'instinct. Il sentait leurs griffes latentes, et il montrait les dents. Un peu à tort et à travers, convenons-en, et pas toujours à propos. Ne point distinguer est un tort. Il n'y a pas de bonne haine en bloc. Le vicaire savoyard n'eût point trouvé grâce devant lui. Il n'est pas sûr que, pour mess Lethierry, il y eût un bon prêtre. A force d'être philosophe, il perdait un peu de sagesse. L'intolérance des tolérants existe, de même que la rage des modérés. Mais Lethierry était si débonnaire qu'il ne pouvait être vraiment haineux. Il repoussait plutôt qu'il n'attaquait. Il tenait les gens d'église à distance. Ils lui avaient fait du mal, il se bornait à ne pas leur vouloir de bien. La nuance entre leur haine et la sienne, c'est que la leur était animosité, et que la sienne était antipathie.

Guernesey, toute petite île qu'elle est, a de la place pour deux religions. Elle contient de la religion catholique et de la religion protestante. Ajoutons qu'elle ne met point les deux religions dans la même église. Chaque culte a son temple ou sa chapelle. En Allemagne, à Heidelberg, par exemple, on n'y fait pas tant de façons; on coupe l'église en deux; une moitié à saint Pierre, une moitié à Calvin; entre deux, une cloison pour prévenir les gourmades; parts égales; les catholiques ont trois autels, les

huguenots ont trois autels ; comme ce sont les mêmes heures d'offices, la cloche unique sonne à la fois pour les deux services. Elle appelle en même temps à Dieu et au diable. Simplification.

Le flegme allemand s'accommode de ces voisinages. Mais à Guernesey, chaque religion est chez elle. Il y a la paroisse orthodoxe et il y a la paroisse hérétique. On peut choisir. Ni l'une, ni l'autre. Tel avait été le choix de mess Lethierry.

Ce matelot, cet ouvrier, ce philosophe, ce parvenu du travail, très-simple en apparence, n'était pas du tout simple au fond. Il avait ses contradictions et ses opiniâtretés. Sur le prêtre, il était inébranlable. Il eût rendu des points à Montlosier.

Il se permettait des railleries très-déplacées. Il avait des mots à lui, bizarres, mais ayant un sens. Aller à confesse, il appelait cela : « peigner sa conscience ». Le peu de lettres qu'il avait, bien peu, une certaine lecture glanée çà et là, entre deux bourrasques, se compliquait de fautes d'orthographe. Il avait aussi des fautes de prononciation, pas toujours naïves. Quand la paix fut faite par Waterloo entre la France de Louis XVIII et l'Angleterre de Wellington, mess Lethierry dit : *Bourmont a été le traître d'union entre les deux camps*. Une fois il écrivit papauté, *pape ôté*. Nous ne pensons pas que ce fût exprès.

Cet antipapisme ne lui conciliait point les anglicans. Il n'était pas plus aimé des recteurs protestants que des curés catholiques. En présence des dogmes les plus graves, son irréligion éclatait presque sans retenue. Un hasard l'ayant conduit à un sermon sur l'enfer du révérend Jaquemin Hérode, sermon magnifique rempli d'un bout à l'autre de textes sacrés prouvant les peines éternelles, les supplices, les tourments, les damnations, les châtiments inexorables, les brûlements sans fin, les malédictions inextinguibles, les colères de la Toute-Puissance, les fureurs célestes, les vengeances divines, choses incontestables, on l'entendit, en sortant avec un des fidèles, dire doucement : — Voyez-vous, moi, j'ai une drôle d'idée. Je m'imagine que Dieu est bon.

Ce levain d'athéisme lui venait de son séjour en France.

Quoique guernesiais, et assez pur sang, on l'appelait dans l'île « le français », à cause de son esprit *improper*. Lui-même ne s'en cachait point, il était imprégné d'idées subversives. Son acharnement de faire ce bateau à vapeur, ce Devil-Boat, l'avait bien prouvé. Il disait : *J'ai tété* 89. Ce n'est point là un bon lait.

Du reste, des contre-sens, il en faisait. Il est très-difficile de rester entier dans les petits pays. En France, *garder les apparences*, en Angleterre, *être respectable*, la vie tranquille est à ce prix. Être respectable, cela implique une foule d'observances, depuis le dimanche bien sanctifié jusqu'à la cravate bien mise. « Ne pas se faire montrer au doigt », voilà encore une loi terrible. Être montré au doigt, c'est le diminutif de l'anathème. Les petites villes, marais de commères, excellent dans cette malignité isolante, qui est la malédiction vue par le petit bout de la lorgnette. Les plus vaillants redoutent ce raca. On affronte la mitraille, on affronte l'ouragan, on recule devant madame Pimbêche. Mess Lethierry était plutôt tenace que logique. Mais, sous cette pression, sa ténacité même fléchissait. Il mettait, autre locution pleine de concessions latentes, et parfois inavouables, « de l'eau dans son vin ». Il se tenait à l'écart des hommes du clergé, mais il ne leur fermait point résolûment sa porte. Aux occasions officielles et aux époques voulues des visites pastorales, il recevait d'une façon suffisante, soit le recteur luthérien, soit le chapelain papiste. Il lui arrivait, de loin en loin, d'accompagner à la paroisse anglicane Déruchette, laquelle elle-même, nous l'avons dit, n'y allait qu'aux quatre grandes fêtes de l'année.

Somme toute, ces compromis, qui lui coûtaient, l'irritaient, et, loin de l'incliner vers les gens d'église, augmentaient son escarpement intérieur. Il s'en dédommageait par plus de moquerie. Cet être sans amertume n'avait d'âcreté que de ce côté-là. Aucun moyen de l'amender là-dessus.

De fait et absolument, c'était là son tempérament, et il fallait en prendre son parti.

Tout clergé lui déplaisait. Il avait l'irrévérence révolutionnaire. D'une forme à l'autre du culte il distinguait peu. Il ne rendait même pas justice à ce grand progrès : ne point croire à la présence réelle. Sa myopie en ces choses allait jusqu'à ne point voir la nuance entre un ministre et un abbé. Il confondait un révérend docteur avec un révérend père. Il disait : *Wesley ne vaut pas mieux que Loyola.* Quand il voyait passer un pasteur avec sa femme, il se détournait. *Prêtre marié!* disait-il, avec l'accent absurde que ces deux mots avaient en France à cette époque. Il contait qu'à son dernier voyage en Angleterre, il avait vu « l'évêchesse de Londres ». Ses révoltes sur ce genre d'unions allaient jusqu'à la colère. — Une robe n'épouse pas une robe ! s'écriait-il. — Le sacerdoce lui faisait l'effet d'un sexe. Il eût volontiers dit : « ni homme, ni femme; prêtre. » Il appliquait avec mauvais goût, au clergé anglican et au clergé papiste, les mêmes épithètes dédaigneuses; il enveloppait les deux « soutanes » dans la même phraséologie; et il ne se donnait pas la peine de varier, à propos des prêtres, quels qu'ils fussent, catholiques ou luthériens, les métonymies soldatesques usitées dans ce temps-là. Il disait à Déruchette : *Marie-toi avec qui tu voudras, pourvu que ce ne soit pas avec un calotin.*

XIII

L'INSOUCIANCE FAIT PARTIE DE LA GRACE

Une fois une parole dite, mess Lethierry s'en souvenait; une fois une parole dite, Déruchette l'oubliait. Là était la nuance entre l'oncle et la nièce.

Déruchette, élevée comme on l'a vu, s'était accoutumée à peu de responsabilité. Il y a, insistons-y, plus d'un péril latent dans une éducation pas assez prise au sérieux. Vouloir faire son enfant heureux trop tôt, c'est peut-être une imprudence.

Déruchette croyait que, pourvu qu'elle fût contente, tout était bien. Elle sentait d'ailleurs son oncle joyeux de la voir joyeuse. Elle avait à peu près les idées de mess Lethierry. Sa religion se satisfaisait d'aller à la paroisse quatre fois par an. On l'a vue en toilette pour Noël. De la vie, elle ignorait tout. Elle avait tout ce qu'il faut pour être un jour folle d'amour. En attendant, elle était gaie.

Elle chantait au hasard, jasait au hasard, vivait devant elle, jetait un mot et passait, faisait une chose et fuyait, était charmante. Joignez à cela la liberté anglaise. En Angleterre, les enfants vont seuls, les filles sont leurs maîtresses, l'adolescence a la bride sur le cou. Telles sont les mœurs. Plus tard ces filles libres font des femmes esclaves. Nous prenons ici ces deux mots en bonne part : libres dans la croissance, esclaves dans le devoir.

Déruchette s'éveillait chaque matin avec l'inconscience de ses actions de la veille. Vous l'eussiez bien embarrassée en lui demandant ce qu'elle avait fait la semaine passée. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir, à de certaines heures troubles, un malaise mystérieux, et de sentir on ne sait quel

passage du sombre de la vie sur son épanouissement et sur sa joie. Ces azurs-là ont ces nuages-là. Mais ces nuages s'en allaient vite. Elle en sortait par un éclat de rire, ne sachant pourquoi elle avait été triste, ni pourquoi elle était sereine. Elle jouait avec tout. Son espièglerie becquetait les passants Elle faisait des malices aux garçons. Si elle eût rencontré le diable, elle n'en eût pas eu pitié, elle lui eût fait une niche. Elle était jolie, et en même temps si innocente, qu'elle en abusait. Elle donnait un sourire comme un jeune chat donne un coup de griffe. Tant pis pour l'égratigné. Elle n'y songeait plus. Hier n'existait pas pour elle; elle vivait dans la plénitude d'aujourd'hui. Voilà ce que c'est que trop de bonheur. Chez Déruchette le souvenir s'évanouissait comme la neige fond.

LIVRE QUATRIÈME. — LE BUG-PIPE

I

PREMIÈRES ROUGEURS D'UNE AURORE OU D'UN INCENDIE

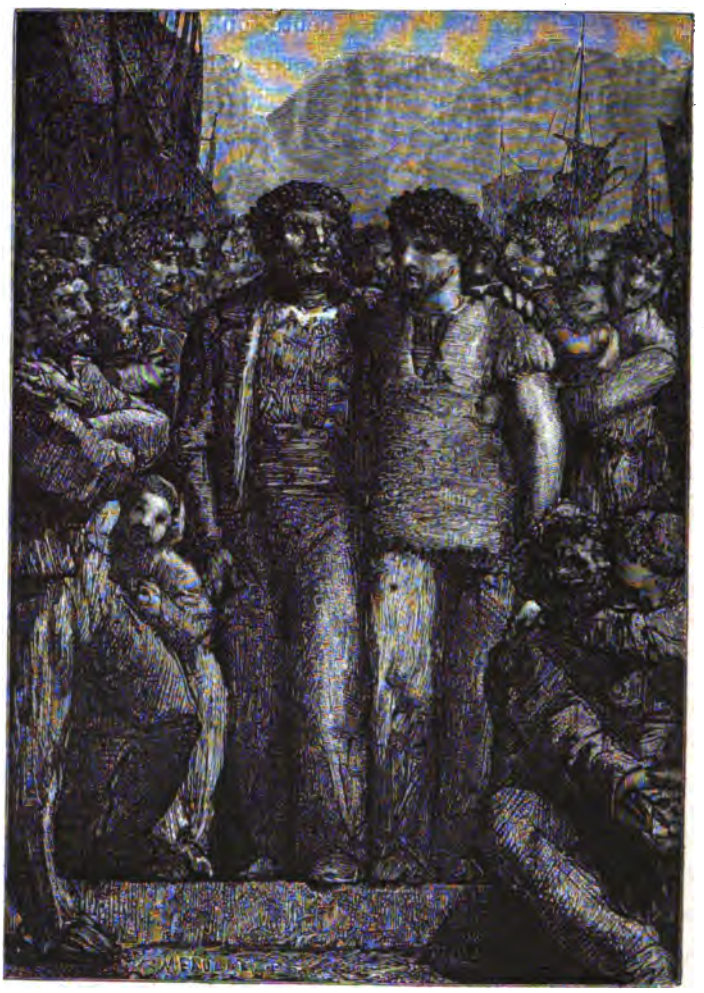
Gilliatt n'avait jamais parlé à Déruchette. Il la connaissait pour l'avoir vue de loin, comme on connaît l'étoile du matin.

A l'époque où Déruchette avait rencontré Gilliatt dans le chemin de Saint-Pierre-Port au Valle et lui avait fait la surprise d'écrire son nom sur la neige, elle avait seize ans. La veille précisément, mess Lethierry lui avait dit : Ne fais plus d'enfantillages. Te voilà grande fille.

Ce nom, *Gilliatt*, écrit par cette enfant, était tombé dans une profondeur inconnue.

Qu'était-ce que les femmes pour Gilliatt? lui-même n'aurait pu le dire. Quand il en rencontrait une, il lui faisait peur, et il en avait peur. Il ne parlait à une femme qu'à la dernière extrémité. Il n'avait jamais été « le galant » d'aucune campagnarde. Quand il était seul dans un chemin et qu'il voyait une femme venir vers lui, il enjambait une clôture de courtil ou se fourrait dans une broussaille et s'en allait. Il évitait même les vieilles. Il avait vu dans sa vie une parisienne. Une parisienne de passage, étrange événement pour Guernesey à cette époque lointaine. Et Gilliatt avait entendu cette parisienne raconter en ces termes ses malheurs : « Je suis très-ennuyée, je viens de recevoir des gouttes de pluie sur mon chapeau, il est abricot, et c'est une couleur qui ne pardonne pas. » Ayant trouvé plus tard, entre les feuillets d'un livre, une ancienne gravure de modes représentant « une dame de la chaussée d'Antin » en grande toilette, il l'avait collée à son mur, en souvenir de cette apparition. Les soirs d'été, il se cachait derrière les rochers de la crique Houmet-Paradis pour voir les paysannes se baigner en chemise dans la mer. Un jour, à travers une haie, il avait regardé la sorcière de Torteval remettre sa jarretière. Il était probablement vierge.

Ce matin de Noël où il rencontra Déruchette et où elle écrivit son nom en riant, il rentra chez lui ne sachant plus pourquoi il était sorti. La nuit venue, il ne dormait pas. Il songea à mille choses; — qu'il ferait bien de cultiver des radis noirs dans son jardin; que l'exposition était bonne; — qu'il n'avait pas vu passer le bateau de Serk; était-il arrivé quelque chose à ce bateau? — qu'il avait vu des trique-madame en fleur, chose rare pour la saison. Il n'avait jamais su au juste



Ces marins des Channel-Islands. (Page 23.)

ce que lui était la vieille femme qui était morte, il se dit que décidément elle devait être sa mère, et il pensa à elle avec un redoublement de tendresse. Il pensa au trousseau de femme qui était dans la malle de cuir. Il pensa que le révérend Jaquemin Hérode serait probablement un jour ou l'autre nommé doyen de Saint-Pierre-Port subrogé de l'évêque, et que le rectorat de Saint-Sampson deviendrait vacant. Il pensa que le lendemain de Noël on serait au vingt-septième jour de la lune, et que par conséquent la haute mer serait à trois heures vingt-une minutes, la demi-retirée à sept heures quinze, la basse mer à neuf heures trente-trois, et la demi-montée à douze heures trente-neuf. Il se rappela dans les moindres détails le costume du highlander qui lui avait vendu le bug-pipe, son bonnet orné d'un chardon, sa claymore, son habit serré aux pans courts et carrés, son jupon, le scilt or philaberg, orné de la bourse sporran et du smushingmull, tabatière de corne, son épingle faite d'une pierre écossaise, ses deux ceintures, la sashwise et le belts, son épée, le swond, son coutelas, le dirck, et le skene dhu, couteau noir à poignée noire ornée de deux cairgorums, et les genoux nus de ce soldat, ses bas, ses guêtres quadrillées et ses

C'était là Déruchette. (Page 27.)

souliers à boucles. Cet équipement devint un spectre, le poursuivit, lui donna la fièvre et l'assoupit. Il se réveilla au grand jour, et sa première pensée fut Déruchette.

Le lendemain il dormit, mais il revit toute la nuit le soldat écossais. Il se dit à travers son sommeil que les Chefs-Plaids d'après Noël seraient tenus le 21 janvier. Il rêva aussi du vieux recteur Jaquemin Hérode. En se réveillant il songea à Déruchette, et il eut contre elle une violente colère; il regretta de ne plus être petit, parce qu'il irait jeter des pierres dans ses carreaux.

Puis il pensa que, s'il était petit, il aurait sa mère, et il se mit à pleurer.

Il forma le projet d'aller passer trois mois à Chousey ou aux Minquiers. Pourtant il ne partit pas.

Il ne remit plus les pieds dans la route de Saint-Pierre-Port au Valle.

Il se figurait que son nom, *Gilliatt*, était resté là gravé sur la terre et que tous les passants devaient le regarder.

II

ENTRÉE, PAS A PAS, DANS L'INCONNU

En revanche, il voyait tous les jours les Bravées. Il ne le faisait pas exprès, mais il

allait de ce côté-là. Il se trouvait que son chemin était toujours de passer par le sentier qui longeait le mur du jardin de Déruchette.

Un matin, comme il était dans ce sentier, une femme du marché qui revenait des Bravées dit à une autre : *Miss Lethierry aime les seakales.*

Il fit dans son jardin du Bû de la Rue une fosse à seakales. Le seakale est un chou qui a le goût de l'asperge.

Le mur du jardin des Bravées était très-bas ; on pouvait l'enjamber. L'idée de l'enjamber lui eût paru épouvantable. Mais il n'était pas défendu d'entendre en passant, comme tout le monde, les voix des personnes qui parlaient dans les chambres ou dans le jardin. Il n'écoutait pas, mais il entendait. Une fois, il entendit les deux servantes, Douce et Grâce, se quereller. C'était un bruit dans la maison. Cette querelle lui resta dans l'oreille comme une musique.

Une autre fois, il distingua une voix qui n'était pas comme celle des autres et qui lui sembla devoir être la voix de Déruchette. Il prit la fuite.

Les paroles que cette voix avait prononcées demeurèrent à jamais gravées dans sa pensée. Il se les redisait à chaque instant. Ces paroles étaient : *Vous plairait-il me bailler le genêt* (1)?

Par degrés il s'enhardit. Il osa s'arrêter. Il arriva une fois que Déruchette, impossible à apercevoir du dehors, quoique sa fenêtre fût ouverte, était à son piano, et chantait. Elle chantait son air *Bonny Dundee.* Il devint très-pâle, mais il poussa la fermeté jusqu'à écouter.

Le printemps arriva. Un jour, Gilliatt eut une vision ; le ciel s'ouvrit. Gilliatt vit Déruchette arroser des laitues.

Bientôt, il fit plus que s'arrêter. Il observa ses habitudes, il remarqua ses heures, et il l'attendit.

(1) Me donner le balai.

Il avait bien soin de ne pas se montrer.

Peu à peu, en même temps que les massifs se remplissaient de papillons et de roses, immobile et muet des heures entières, caché derrière ce mur, vu de personne, retenant son haleine, il s'habitua à voir Déruchette aller et venir dans le jardin. On s'accoutume au poison.

De la cachette où il était, il entendait souvent Déruchette causer avec mess Lethierry sous une épaisse tonnelle de charmille où il y avait un banc. Les paroles venaient distinctement jusqu'à lui.

Que de chemin il avait fait ! Maintenant il en était venu à guetter et à prêter l'oreille. Hélas ! le cœur humain est un vieil espion.

Il y avait un autre banc, visible et tout proche, au bord d'une allée. Déruchette s'y asseyait quelquefois.

D'après les fleurs qu'il voyait Déruchette cueillir et respirer, il avait deviné ses goûts en fait de parfums. Le liseron était l'odeur qu'elle préférait, puis l'œillet, puis le chèvre-feuille, puis le jasmin. La rose n'était que la cinquième. Elle regardait le lys ; mais elle ne le respirait pas.

D'après ce choix de parfums, Gilliatt la composait dans sa pensée. A chaque odeur il rattachait une perfection.

La seule idée d'adresser la parole à Déruchette lui faisait dresser les cheveux.

Une bonne vieille chineuse que son industrie ambulante ramenait de temps en temps dans la ruette longeant l'enclos des Bravées, en vint à remarquer confusément les assiduités de Gilliatt pour cette muraille et sa dévotion à ce lieu désert. Rattachait-elle la présence de cet homme devant ce mur à la possibilité d'une femme derrière ce mur? Aperçut-elle ce vague fil invisible? Était-elle, en sa décrépitude mendiante, restée assez jeune pour se rappeler quelque chose des belles années, et savait-elle encore, dans son hiver et dans sa nuit, ce que c'est que l'aube? Nous l'igno-

rons, mais il paraît qu'une fois, en passant près de Gilliatt « faisant sa faction », elle dirigea de son côté toute la quantité de sourire dont elle était encore capable, et grommela entre ses gencives : *ça chauffe.*

Gilliatt entendit ce mot, il en fut frappé, il murmura avec un point d'interrogation intérieur : — Ça chauffe? Que veut dire cette vieille? — Il répéta machinalement le mot toute la journée, mais il ne le comprit pas.

Un soir qu'il était à sa fenêtre du Bû de la Rue, cinq ou six jeunes filles de l'Ancresse vinrent par partie de plaisir se baigner dans la crique de Houmet. Elles jouaient dans l'eau, très-naïvement, à cent pas de lui. Il ferma sa fenêtre violemment. Il s'aperçut qu'une femme nue lui faisait horreur.

III

L'AIR *BONNY DUNDEE* TROUVE UN ÉCHO DANS LA COLLINE

Derrière l'enclos du jardin des Bravées, un angle de mur couvert de houx et de lierre, encombré d'orties, avec une mauve sauvage arborescente et un grand bouillon-blanc poussant dans les granits, ce fut dans ce recoin qu'il passa à peu près tout son été. Il était là, inexprimablement pensif. Les lézards, accoutumés à lui, se chauffaient dans les mêmes pierres au soleil. L'été fut lumineux et caressant. Gilliatt avait au-dessus de sa tête le va-et-vient des nuages. Il était assis dans l'herbe. Tout était plein de bruits d'oiseaux. Il se prenait le front à deux mains et se demandait : Mais enfin pourquoi a-t-elle écrit mon nom sur la neige? Le vent de mer jetait au loin de grands souffles. Par intervalles, dans la carrière lointaine de la Vaudue, la trompe des mineurs grondait brusquement, avertissant les passants de s'écarter et qu'une mine allait faire explosion. On ne voyait pas le port de Saint-Sampson; mais on voyait les pointes des mâts par-dessus les arbres. Les mouettes volaient éparses. Gilliatt avait entendu sa mère dire que les femmes pouvaient être amoureuses des hommes, que cela arrivait quelquefois. Il se répondait : Voilà. Je comprends, Déruchette est amoureuse de moi. Il se sentait profondément triste. Il se disait : Mais elle aussi, elle pense à moi de son côté ; c'est bien fait. Il songeait que Déruchette était riche, et que, lui, il était pauvre. Il pensait que le bateau à vapeur était une exécrable invention. Il ne pouvait jamais se rappeler quel quantième du mois on était. Il regardait vaguement les gros bourdons noirs à croupes jaunes et à ailes courtes qui s'enfoncent avec bruit dans les trous des murailles.

Un soir, Déruchette rentrait se coucher. Elle s'approcha de sa fenêtre pour la fermer. La nuit était obscure. Tout à coup Déruchette prêta l'oreille. Dans cette profondeur d'ombre il y avait une musique. Quelqu'un qui était probablement sur le versant de la colline, ou au pied des tours du château du Valle, ou peut-être plus loin encore, exécutait un air sur un instrument. Déruchette reconnut sa mélodie favorite *Bonny Dundee* jouée sur le bug-pipe. Elle n'y comprit rien.

Depuis ce moment, cette musique se renouvela de temps en temps à la même heure, particulièrement dans les nuits très-noires.

Déruchette n'aimait pas beaucoup cela.

IV

Pour l'oncle et le tuteur, bonshommes taciturnes,
Les sérénades sont des tapages nocturnes.

(*Vers d'une comédie inédite.*)

Quatre années se passèrent.

Déruchette approchait de ses vingt et un ans et n'était toujours pas mariée.

Quelqu'un a écrit quelque part : — Une idée fixe, c'est une vrille. Chaque année elle s'enfonce d'un tour. Si on veut nous l'extirper la première année, on nous tirera les cheveux; la deuxième année, on nous déchirera la peau; la troisième année, on nous brisera l'os; la quatrième année, on nous arrachera la cervelle

Gilliatt en était à cette quatrième année-là.

Il n'avait pas encore dit une parole à Déruchette. Il songeait du côté de cette charmante fille. C'était tout.

Il était arrivé qu'une fois, se trouvant par hasard à Saint-Sampson, il avait vu Déruchette causant avec mess Lethierry devant la porte des Bravées qui s'ouvrait sur la chaussée du port. Gilliatt s'était risqué à approcher de très-près. Il croyait être sûr qu'au moment où il avait passé elle avait souri. Il n'y avait à cela rien d'impossible.

Déruchette entendait toujours de temps en temps le bug-pipe.

Ce bug-pipe, mess Lethierry aussi l'entendait. Il avait fini par remarquer cet acharnement de musique sous les fenêtres de Déruchette. Musique tendre, circonstance aggravante. Un galant nocturne n'était pas de son goût. Il voulait marier Déruchette le jour venu, quand elle voudrait et quand il voudrait, purement et simplement, sans roman et sans musique. Impatienté, il avait guetté, et il croyait bien avoir entrevu Gilliatt. Il s'était passé les ongles dans les favoris, signe de colère, et il avait grommelé : *Qu'a-t-il à piper, cet animal-là? Il aime Déruchette, c'est clair. Tu perds ton temps. Qui veut Déruchette doit s'adresser à moi, et pas en jouant de la flûte.*

Un événement considérable, prévu depuis longtemps, s'accomplit. On annonça que le révérend Jaquemin Hérode était hommé subrogé de l'évêque de Winchester, doyen de l'île et receveur de Saint-Pierre-Port, et qu'il quitterait Saint-Sampson pour Saint-Pierre immédiatement après avoir installé son successeur.

Le nouveau recteur ne pouvait tarder à arriver. Ce prêtre était un gentleman d'origine normande, monsieur Joë Ebenezer Caudray, anglaisé Cawdry.

On avait sur le futur recteur des détails que la bienveillance et la malveillance commentaient en sens inverse. On le disait jeune et pauvre, mais sa jeunesse était tempérée par beaucoup de doctrine et sa pauvreté par beaucoup d'espérance Dans la langue spéciale créée pour l'héritage et la richesse, la mort s'appelle espérance. Il était le neveu et l'héritier du vieux et opulent doyen de Saint-Asaph. Ce doyen mort, il serait riche. M. Ebenezer Caudray avait des parentés distinguées; il avait presque droit à la qualité d'honorable Quant à sa doctrine, on la jugeait diversement. Il était anglican, mais, selon l'expression de l'évêque Tillotson, « très-libertin »; c'est-à-dire très-sévère. Il répudiait le pharisaïsme; il se ralliait plutôt au presbytère qu'à l'épiscopat. Il faisait le rêve de la primitive église, où Adam avait le droit de choisir Ève, et où Frumentanus, évêque d'Hiérapolis, enlevait une fille pour en faire sa femme, en disant aux parents : *Elle le veut et je le veux, vous n'êtes plus son père et vous n'êtes plus sa mère, je suis l'ange d'Hiérapolis, et celle-ci est mon épouse. Le père, c'est Dieu.* S'il fallait en croire ce qu'on disait, M. Ebenezer Caudray subordonnait le texte : *Tes père et mère honoreras*, au texte, selon lui supérieur : *La femme est la chair de l'homme. La femme quittera son père et sa mère pour suivre son mari.* Du reste, cette tendance à circonscrire l'autorité paternelle, et à favoriser religieusement tous les modes de formation du lien conjugal, est propre à tout le protestantisme, particulièrement en Angleterre et singulièrement en Amérique.

V

LE SUCCÈS JUSTE EST TOUJOURS HAÏ

Voici quel était à ce moment-là le bilan de mess Lethierry. La Durande avait tenu tout ce qu'elle avait promis. Mess Lethierry avait payé ses dettes, réparé ses brèches, acquitté les créances de Brême, fait face aux échéances de Saint-Malo. Il avait exonéré sa maison des Bravées des hypothèques qui la grevaient; il avait racheté toutes les petites rentes locales inscrites sur cette maison. Il était possesseur d'un grand capital productif, la Durande. Le revenu net du navire était maintenant de mille livres sterling et allait croissant. A proprement parler, la Durande était toute sa fortune. Elle était aussi la fortune du pays. Le transport des bœufs étant un des plus gros bénéfices du navire, on avait dû, pour améliorer l'arrimage et faciliter l'entrée et la sortie des bestiaux, supprimer les porte-manteaux et les deux canots. C'était peut-être une imprudence. La Durande n'avait plus qu'une embarcation, la chaloupe. La chaloupe, il est vrai, était excellente.

Il s'était écoulé dix ans depuis le vol Rantaine.

Cette prospérité de la Durande avait un côté faible, c'est qu'elle n'inspirait point confiance; on la croyait un hasard. La situation de mess Lethierry n'était acceptée que comme exception. Il passait pour avoir fait une folie heureuse. Quelqu'un qui l'avait imité à Cowes, dans l'île de Wight, n'avait pas réussi. L'essai avait ruiné ses actionnaires. Lethierry disait : C'est que la machine était mal construite. Mais on hochait la tête. Les nouveautés ont cela contre elles que tout le monde leur en veut; le moindre faux pas les compromet. Un des oracles commerciaux de l'archipel normand, le banquier Jauge, de Paris, consulté sur une spéculation de bateaux à vapeur, avait, dit-on, répondu en tournant le dos . *C'est une conversion que vous me proposez là. Conversion de l'argent en fumée* En revanche, les bateaux à voile trouvaient des commandites tant qu'ils en voulaient. Les capitaux s'obstinaient pour la toile contre la chaudière. A Guernesey, la Durande était un fait, mais la vapeur n'était pas un principe. Tel est l'acharnement de la négation en présence du progrès. On disait de Lethierry : *C'est bon, mais il ne recommencerait pas.* Loin d'encourager, son exemple faisait peur. Personne n'eût osé risquer une deuxième Durande.

VI

CHANCE QU'ONT EUE CES NAUFRAGÉS DE RENCONTRER CE SLOOP

L'équinoxe s'annonce de bonne heure dans la Manche. C'est une mer étroite qui gêne le vent et l'irrite. Dès le mois de février, il y a commencement de vents d'ouest, et toute la vague est secouée en tous sens. La navigation devient inquiète; les gens de la côte regardent le mât de signal; on se préoccupe des navires qui peuvent être en détresse. La mer apparaît comme un guet-apens; un clairon invisible sonne on ne sait quelle guerre; de grands coups d'haleine furieuse bouleversent l'horizon; il fait un vent terrible. L'ombre siffle et souffle. Dans la profondeur des nuées la face noire de la tempête enfle ses joues.

Le vent est un danger; le brouillard en est un autre.

Les brouillards ont été de tout temps craints des navigateurs. Dans certains brouillards sont en suspension des prismes microscopiques de glace auxquels Mariotte

attribue les halos, les parhélies et les parasélènes. Les brouillards orageux sont composites; des vapeurs diverses, de pesanteur spécifique inégale, s'y combinent avec la vapeur d'eau, et se superposent dans un ordre qui divise la brume en zones et fait du brouillard une véritable formation; l'iode est en bas, le soufre au-dessus de l'iode, le brome au-dessus du soufre, le phosphore au-dessus du brome. Ceci, dans une certaine mesure, en faisant la part de la tension électrique et magnétique, explique plusieurs phénomènes, le feu Saint-Elme de Colomb et de Magellan, les étoiles volantes mêlées aux navires dont parle Sénèque, les deux flammes Castor et Pollux dont parle Plutarque, la légion romaine dont César crut voir les javelots prendre feu, la pique du château de Duino dans le Frioul que le soldat de garde faisait étinceler en la touchant du fer de sa lance, et peut-être même ces fulgurations d'en bas que les anciens appelaient « les éclairs terrestres de Saturne ». A l'équateur, une immense brume permanente semble nouée autour du globe, c'est le *Cloud-ring*, l'anneau des nuages. Le Cloud-ring a pour fonction de refroidir le tropique de même que le Gulf-stream a pour fonction de réchauffer le pôle. Sous le Cloud-ring, le brouillard est fatal. Ce sont les latitudes des chevaux, *Horse latitude;* les navigateurs des derniers siècles jetaient là les chevaux à la mer, en temps d'orage pour s'alléger, en temps de calme pour économiser la provision d'eau. Colomb disait : *Nube abaxo es muerte.* « Le nuage bas est la mort. » Les étrusques, qui sont pour la météorologie ce que les chaldéens sont pour l'astronomie, avaient deux pontificats, le pontificat du tonnerre et le pontificat de la nuée; les fulgurateurs observaient les éclairs et les aquiléges observaient le brouillard. Le collége des prêtres-augures de Tarquinies était consulté par les tyriens, les phéniciens, les pélasges, et tous les navigateurs primitifs de l'antique Marinterne. Le mode de génération des tempêtes était dès lors entrevu; il est intimement lié au mode de génération des brouillards, et c'est, à proprement parler, le même phénomène. Il existe sur l'océan trois régions des brumes, une équatoriale, deux polaires; les marins leur donnent un seul nom : *Le Pot au noir*.

Dans tous les parages, et surtout dans la Manche, les brouillards d'équinoxe sont dangereux. Ils font brusquement la nuit sur la mer. Un des périls du brouillard, même quand il n'est pas très-épais, c'est d'empêcher de reconnaître le changement de fond par le changement de couleur de l'eau; il en résulte une dissimulation redoutable de l'approche des brisants et des bas-fonds. On est près d'un écueil sans que rien vous en avertisse. Souvent les brouillards ne laissent au navire en marche d'autre ressource que de mettre en panne ou de jeter l'ancre. Il y a autant de naufrages de brouillard que de vent.

Pourtant, après une bourrasque fort violente qui succéda à une de ces journées de brouillard, le sloop de poste *Cashmere* arriva parfaitement d'Angleterre. Il entra à Saint-Pierre-Port au premier rayon du jour sortant de la mer, au moment même où le château Cornet tirait son coup de canon au soleil. Le ciel s'était éclairci. Le sloop *Cashmere* était attendu comme devant amener le nouveau recteur de Saint-Sampson. Peu après l'arrivée du sloop, le bruit se répandit dans la ville qu'il avait été accosté la nuit en mer par une chaloupe contenant un équipage naufragé.

VII

CHANCE QU'A EUE CE FLANEUR D'ÊTRE APERÇU PAR CE PÊCHEUR

Cette nuit-là, Gilliatt, au moment où le vent avait molli, était allé pêcher, sans

toutefois pousser la panse trop loin de la côte.

Comme il rentrait, à la marée montante, vers deux heures de l'après-midi, par un très-beau soleil, en passant devant la Corne de la Bête pour gagner l'anse du Bû de la Rue, il lui sembla voir dans la projection de la chaise Gild-Holm-'Ur une ombre portée qui n'était pas celle du rocher. Il laissa arriver la panse de ce côté, et il reconnut qu'un homme était assis dans la chaise Gild-Holm-'Ur. La mer était déjà très-haute, la roche était cernée par le flot, le retour n'était plus possible. Gilliatt fit à l'homme de grands gestes, l'homme resta immobile. Gilliatt approcha. L'homme était endormi.

Cet homme était vêtu de noir. — Cela a l'air d'un prêtre, pensa Gilliatt. Il approcha plus près encore, et vit un visage d'adolescent.

Ce visage lui était inconnu.

La roche heureusement était à pic, il y avait beaucoup de fond, Gilliatt effaça, et parvint à élonger la muraille. La marée soulevait assez la barque pour que Gilliatt en se haussant debout sur le bord de la panse pût atteindre aux pieds de l'homme. Il se dressa sur le bordage et éleva les mains. S'il fût tombé en ce moment-là, il est douteux qu'il eût reparu sur l'eau. La lame battait. Entre la panse et le rocher l'écrasement était inévitable.

Il tira le pied de l'homme endormi.

- Hé, que faites-vous là?

L'homme se réveilla.

— Je regarde, dit-il.

Il se réveilla tout à fait et reprit :

— J'arrive dans le pays, je suis venu par ici en me promenant, j'ai passé la nuit en mer, j'ai trouvé la vue belle, j'étais fatigué, je me suis endormi.

— Dix minutes plus tard, vous étiez noyé, dit Gilliatt.

— Bah !

— Sautez dans ma barque.

Gilliatt maintint la barque du pied, se cramponna d'une main au rocher et tendit l'autre main à l'homme vêtu de noir, qui sauta lestement dans le bateau. C'était un très-beau jeune homme.

Gilliatt prit l'aviron, et en deux minutes la panse arriva dans l'anse du Bû de la Rue.

Le jeune homme avait un chapeau rond et une cravate blanche. Sa longue redingote noire était boutonnée jusqu'à la cravate. Il avait des cheveux blonds en couronne, le visage féminin, l'œil pur, l'air grave.

Cependant la panse avait touché terre. Gilliatt passa le câble dans l'anneau d'amarre, puis se tourna, et vit la main très-blanche du jeune homme qui lui présentait un souverain d'or.

Gilliatt écarta doucement cette main.

Il y eut un silence. Le jeune homme le rompit.

— Vous m'avez sauvé la vie.

— Peut-être, répondit Gilliatt.

L'amarre était nouée. Ils sortirent de la barque.

Le jeune homme reprit :

— Je vous dois la vie, monsieur.

— Qu'est-ce que ça fait?

Cette réponse de Gilliatt fut encore suivie d'un silence.

— Êtes-vous de cette paroisse? demanda le jeune homme.

— Non, répondit Gilliatt.

— De quelle paroisse êtes-vous?

Gilliatt leva la main droite, montra le ciel, et dit :

— De celle-ci.

Le jeune homme le salua et le quitta.

Au bout de quelques pas, le jeune homme s'arrêta, fouilla dans sa poche, en tira un livre, et revint vers Gilliatt en lui tendant le livre.

— Permettez-moi de vous offrir ceci.

Gilliatt prit le livre.

C'était une Bible.

Un instant après, Gilliatt, accoudé sur

Rantaine et Clubin. (Page 29.)

son parapet, regardait le jeune homme tourner l'angle du sentier qui va à Saint-Sampson.

Peu à peu il baissa la tête, oublia ce nouveau venu, ne sut plus si la chaise Gild-Holm-'Ur existait, et tout disparut pour lui dans l'immersion sans fond de la rêverie. Gilliatt avait un abîme, Déruchette.

Une voix qui l'appelait le tira de cette ombre.

— Hé, Gilliatt!

Il reconnut la voix et leva les yeux.

— Qu'y a-t-il, sieur Landoys?

C'était en effet sieur Landoys qui passait sur la route à cent pas du Bû de la Rue dans son phiaton (phaéton) attelé de son petit cheval. Il s'était arrêté pour héler Gilliatt, mais il semblait affairé et pressé :

— Il y a du nouveau, Gilliatt.

— Où ça?

— Aux Bravées.

— Quoi donc?

— Je suis trop loin pour vous conter cela.

Gilliatt frissonna.

— Est-ce que miss Déruchette se marie?

— Non. Il s'en faut.

— Que voulez-vous dire?

— Allez aux Bravées. Vous le saurez.

Et sieur Landoys fouetta son cheval.

Douce et Grâce. (Page 39.)

LIVRE CINQUIÈME. — LE REVOLVER

I

LES CONVERSATIONS DE L'AUBERGE JEAN

Sieur Clubin était l'homme qui attend une occasion.

Il était petit et jaune avec la force d'un taureau. La mer n'avait pu réussir à le hâler. Sa chair semblait de cire. Il était de la couleur d'un cierge, et il en avait la clarté discrète dans les yeux. Sa mémoire était quelque chose d'imperturbable et de particulier. Pour lui, voir un homme une fois, c'était l'avoir, comme on a une note dans un registre. Ce regard laconique empoignait. Sa prunelle prenait une épreuve d'un visage et la gardait; le visage avait beau vieillir, sieur Clubin le retrouvait. Impossible de dépister ce souvenir tenace. Sieur Clubin était bref, sobre, froid; jamais un geste. Son air de candeur gagnait tout d'abord. Beaucoup de gens le croyaient naïf; il avait au coin de l'œil un pli d'une

bêtise étonnante. Pas de meilleur marin que lui, nous l'avons dit; personne comme lui pour amurer une voile, pour baisser le point du vent, et pour maintenir avec l'écoute la voile orientée. Aucune réputation de religion et d'intégrité ne dépassait la sienne. Qui l'eût soupçonné eût été suspect. Il était lié d'amitié avec M. Rébuchet, changeur à Saint-Malo, rue Saint-Vincent, à côté de l'armurier, et M. Rébuchet disait : *Je donnerais ma boutique à garder à Clubin.* Sieur Clubin était veuvier. Sa femme avait été l'honnête femme comme il était l'honnête homme. Elle était morte avec la renommée d'une vertu à tout rompre. Si le bailli lui eût conté fleurette, elle l'eût été dire au roi; et si le bon Dieu eût été amoureux d'elle, elle l'eût été dire au curé. Ce couple, sieur et dame Clubin, avait réalisé dans Torteval l'idéal de l'épithète anglaise « *respectable* ». Dame Clubin était le cygne; sieur Clubin était l'hermine. Il fût mort d'une tache. Il n'eût pu trouver une épingle sans en chercher le propriétaire. Il eût tambouriné un paquet d'allumettes. Il était entré un jour dans un cabaret à Saint-Servan, et avait dit au cabaretier : J'ai déjeuné ici il y a trois ans, vous vous êtes trompé dans l'addition; et il avait remboursé au cabaretier soixante-cinq centimes. C'était une grande probité, avec un pincement de lèvres attentif.

Il semblait en arrêt. Sur qui? sur les coquins probablement.

Tous les mardis il menait la Durande de Guernesey à Saint-Malo. Il arrivait à Saint-Malo le mardi soir, séjournait deux jours pour faire son chargement, et repartait pour Guernesey le vendredi matin.

Il y avait alors à Saint-Malo une petite hôtellerie sur le port qu'on appelait l'Auberge Jean.

La construction des quais actuels a démoli cette auberge. A cette époque la mer venait baigner la porte Saint-Vincent et la porte Dinan; Saint-Malo et Saint-Servan communiquaient à marée basse par des carrioles et des maringottes roulant et circulant entre les navires à sec, évitant les bouées, les ancres et les cordages, et risquant parfois de crever leur capote de cuir à une basse vergue ou à une barre de clin-foc. Entre deux marées, les cochers houspillaient leurs chevaux sur ce sable où, six heures après, le vent fouettait le flot. Sur cette même grève rôdaient jadis les vingt-quatre dogues portiers de Saint-Malo, qui mangèrent un officier de marine en 1770. Cet excès de zèle les a fait supprimer. Aujourd'hui on n'entend plus d'aboiements nocturnes entre le petit Talard et le grand Talard.

Sieur Clubin descendait à l'Auberge Jean. C'est là qu'était le bureau français de la Durande.

Les douaniers et les gardes-côtes venaient prendre leurs repas et boire à l'Auberge Jean. Ils avaient leur table à part. Les douaniers de Binic se rencontraient là, utilement pour le service, avec les douaniers de Saint-Malo.

Des patrons de navires y venaient aussi, mais mangeaient à une autre table.

Sieur Clubin s'asseyait tantôt à l'une, tantôt à l'autre, plus volontiers pourtant à la table des douaniers qu'à celle des patrons. Il était bienvenu aux deux.

Ces tables étaient bien servies. Il y avait des raffinements de boissons locales étrangères pour les marins dépaysés. Un matelot petit-maître de Bilbao y eût trouvé une helada. On y buvait du stout comme à Greenwich et de la gueuse brune comme à Anvers.

Des capitaines au long cours et des armateurs faisaient quelquefois figure à la mense des patrons. On y échangeait les nouvelles : — Où en sont les sucres? — Cette douceur ne figure que pour de petits lots. Pourtant les bruts vont; trois mille sacs de Bombay et cinq cents boucauts de Sagua. — Vous verrez que la droite finira par renverser

Villèle. — Et l'indigo? — On n'a traité que sept surons Guatemala. — La *Nanine-Julie* est montée en rade. Joli trois-mâts de Bretagne. — Voilà encore les deux villes de la Plata en bisbille. — Quand Montevideo engraisse, Buenos-Ayres maigrit. — Il a fallu transborder le chargement du *Regina-Cœli*, condamné au Callao — Les cacaos marchent, les sacs Caraques sont cotés deux cent trente-quatre et les sacs Trinidad soixante-treize. — Il paraît qu'à la revue du Champ de Mars on a crié : A bas les ministres ! — Les cuirs salés verts Saladeros se vendent, les bœufs soixante francs et les vaches quarante-huit. — A-t-on passé le Balkan? Que fait Diebitsch? — A San Francisco l'anisette en pomponelles manque. L'huile d'olives Plagniol est calme Le fromage de Gruyère en tins, trente-deux francs le quintal. — Eh bien, Léon XII est-il mort? — etc., etc.

Ces choses-là se criaient et se commentaient bruyamment. A la table des douaniers et des gardes-côtes on parlait moins haut.

Les faits de police des côtes et des ports veulent moins de sonorité et moins de clarté dans le dialogue.

La table des patrons était présidée par un vieux capitaine au long cours, M. Gertrais-Gaboureau. M. Gertrais-Gaboureau n'était pas un homme, c'était un baromètre. Son habitude de la mer lui avait donné une surprenante infaillibilité de pronostic. Il décrétait le temps qu'il fera demain. Il auscultait le vent, il tâtait le pouls à la marée. Il disait au nuage : Montre-moi ta langue. C'est-à-dire l'éclair. Il était le docteur de la vague, de la brise, de la rafale. L'océan était son malade ; il avait fait le tour du monde comme on fait une clinique, examinant chaque climat dans sa bonne et mauvaise santé ; il savait à fond la pathologie des saisons. On l'entendait énoncer des faits comme ceci : — Le baromètre a descendu une fois, en 1796, à trois lignes au-dessous de tempête. — Il était marin par amour. Il haïssait l'Angleterre de toute l'amitié qu'il avait pour la mer. Il avait étudié soigneusement la marine anglaise pour en connaître le côté faible. Il expliquait en quoi le *Sovereign* de 1637 différait du *Royal William* de 1670 et de la *Victory* de 1755. Il comparait les accastillages. Il regrettait les tours sur le pont et les hunes en entonnoir du *Great Harry* de 1514, probablement au point de vue du boulet français, qui se logeait si bien dans ces surfaces. Les nations pour lui n'existaient que par leurs institutions maritimes, des synonymies bizarres lui étaient propres. Il désignait volontiers l'Angleterre par *Trinity House*, l'Écosse par *Northern commissioners*, et l'Irlande par *Ballast board*. Il abondait en renseignements, il était alphabet et almanach ; il était étiage et tarif. Il savait par cœur le péage des phares, surtout des anglais, un penny par tonne en passant devant celui-ci, un farthing devant celui-là. Il vous disait : *Le phare de Small's Rock, qui ne consommait que deux cents gallons d'huile, en brûle maintenant quinze cents gallons.* Un jour, à bord, dans une maladie grave qu'il fit, on le croyait mort, l'équipage entourait son branle, il interrompit les hoquets de l'agonie pour dire au maître charpentier : — Il serait avantageux d'adapter dans l'épaisseur des chouquets une mortaise de chaque côté pour y recevoir un réa en fonte ayant son essieu en fer et pour servir à passer les guinderesses. — De tout cela résultait une figure magistrale.

Il était rare que le sujet de conversation fût le même à la table des patrons et à la table des douaniers. Ce cas pourtant se présenta précisément dans les premiers jours de ce mois de février où nous ont amené les faits que nous racontons. Le trois-mâts *Tamaulipas*, capitaine Zuela, venant du Chili et y retournant, appela l'attention des deux menses. A la mense des patrons on parla de son chargement,

et à la mense des douaniers de ses allures

Le capitaine Zuela, de Copiapo, était un chilien un peu colombien, qui avait fait avec indépendance les guerres de l'indépendance, tenant tantôt pour Bolivar, tantôt pour Morillo, selon qu'il y trouvait son profit. Il s'était enrichi à rendre service à tout le monde. Pas d'homme plus bourbonnien, plus bonapartiste, plus absolutiste, plus libéral, plus athée et plus catholique. Il était de ce grand parti qu'on pourrait nommer le parti Lucratif. Il faisait de temps en temps en France des apparitions commerciales; et, à en croire les ouï-dire, il donnait volontiers passage à son bord à des gens en fuite, banqueroutiers ou proscrits politiques, peu lui importait, payants. Son procédé d'embarquement était simple. Le fugitif attendait sur un point désert de la côte, et, au moment d'appareiller, Zuela détachait un canot qui l'allait prendre. Il avait ainsi, à son précédent voyage, fait évader un contumace du procès Berton, et cette fois il comptait, disait-on, emmener des hommes compromis dans l'affaire de la Bidassoa. La police, avertie, avait l'œil sur lui.

Ces temps étaient une époque de fuites. La restauration était une réaction; or les révolutions amènent des émigrations, et les restaurations entraînent des proscriptions. Pendant les sept ou huit premières années après la rentrée des Bourbons, la panique fut partout, dans la finance, dans l'industrie, dans le commerce, qui sentaient la terre trembler et où abondaient les faillites. Il y avait un sauve-qui-peut dans la politique. Lavalette avait pris la fuite, Lefebvre-Desnouettes avait pris la fuite, Delon avait pris la fuite. Les tribunaux d'exception sévissaient, plus Trestaillon. On fuyait le pont de Saumur, l'esplanade de la Réole, le mur de l'Observatoire de Paris, la tour de Taurias d'Avignon, silhouettes lugubrement debout dans l'histoire, qu'a marquées la réaction, et où l'on distingue encore aujourd'hui cette main sanglante. A Londres le procès Thistlewood, ramifié en France, à Paris le procès Trogoff, ramifié en Belgique, en Suisse et en Italie, avaient multiplié les motifs d'inquiétude et de disparition, et augmenté cette profonde déroute souterraine qui faisait le vide jusque dans les plus hauts rangs de l'ordre social d'alors. Se mettre en sûreté, tel était le souci. Être compromis, c'était être perdu L'esprit des cours prévôtales avait survécu à l'institution. Les condamnations étaient de complaisance. On se sauvait au Texas, aux montagnes Rocheuses, au Pérou, au Mexique. Les hommes de la Loire, brigands alors, paladins aujourd'hui, avaient fondé le champ d'Asile. Une chanson de Béranger disait : *Sauvages, nous sommes français; prenez pitié de notre gloire.* S'expatrier était la ressource. Mais rien n'est moins simple que de fuir; ce monosyllabe contient des abîmes. Tout fait obstacle à qui s'esquive. Se dérober implique se déguiser. Des personnes considérables, et même illustres, étaient réduites à des expédients de malfaiteurs. Et encore elles y réussissaient mal. Elles y étaient invraisemblables. Leur habitude de coudées franches rendait difficile leur glissement à travers les mailles de l'évasion. Un filou en rupture de ban était devant l'œil de la police plus correct qu'un général. S'imagine-t-on l'innocence contrainte à se grimer, la vertu contrefaisant sa voix, la gloire mettant un masque? Tel passant à l'air suspect était une renommée en quête d'un faux passe-port. Les allures louches de l'homme qui s'échappe ne prouvaient pas qu'on n'eût point devant les yeux un héros. Traits fugitifs et caractéristiques des temps, que l'histoire dite régulière néglige, et que le vrai peintre d'un siècle doit souligner. Derrière ces fuites d'honnêtes gens se faufilaient, moins surveillées et moins suspectes, les fuites des fripons. Un chenapan forcé de s'éclipser profitait du pêle-mêle, faisait nombre parmi les proscrits, et souvent, nous venons de le dire,

grâce à plus d'art, semblait dans ce crépuscule plus honnête homme que l'honnête homme. Rien n'est gauche comme la probité reprise de justice. Elle n'y comprend rien et fait des maladresses. Un faussaire s'échappait plus aisément qu'un conventionnel.

Chose bizarre à constater, on pourrait presque dire, particulièrement pour les malhonnêtes gens, que l'évasion menait à tout. La quantité de civilisation qu'un coquin apportait de Paris ou de Londres lui tenait lieu de dot dans les pays primitifs ou barbares, le recommandait, et en faisait un initiateur. Cette aventure n'avait rien d'impossible d'échapper ici au code pour arriver là-bas au sacerdoce. Il y avait de la fantasmagorie dans la disparition, et plus d'une évasion a eu des résultats de rêve. Une fugue de ce genre conduisait à l'inconnu et au chimérique. Tel banqueroutier sorti d'Europe par ce trou à la lune a reparu vingt ans après grand vizir au Mogol ou roi en Tasmanie.

Aider aux évasions, c'était une industrie et, vu la fréquence du fait, une industrie à gros profits. Cette spéculation complétait de certains commerces. Qui voulait se sauver en Angleterre s'adressait aux contrebandiers; qui voulait se sauver en Amérique s'adressait à des fraudeurs de long cours, tels que Zuela.

II

CLUBIN APERÇOIT QUELQU'UN

Zuela venait quelquefois manger à l'Auberge Jean. Sieur Clubin le connaissait de vue.

Du reste, sieur Clubin n'était pas fier; il ne dédaignait pas de connaître de vue les chenapans. Il allait même quelquefois jusqu'à les connaître de fait, leur donnant la main en pleine rue et leur disant bonjour. Il parlait anglais au smogler et baragouinait l'espagnol avec le contrabandista. Il avait là-dessus des sentences : — On peut tirer du bien de la connaissance du mal. — Le garde-chasse cause utilement avec le braconnier. — Le pilote doit sonder le pirate; le pirate étant un écueil. — Je goûte à un coquin comme un médecin goûte à un poison. C'était sans réplique. Tout le monde donnait raison au capitaine Clubin. On l'approuvait de ne point être un délicat ridicule. Qui donc eût osé en médire? Tout ce qu'il faisait était évidemment « pour le bien du service ». De lui tout était simple. Rien ne pouvait le compromettre. Le cristal voudrait se tacher qu'il ne pourrait. Cette confiance était la juste récompense d'une longue honnêteté, et c'est là l'excellence des réputations bien assises. Quoi que fît ou quoi que semblât faire Clubin, on y entendait malice dans le sens de la vertu; l'impeccabilité lui était acquise; — par-dessus le marché, il était très-avisé, disait-on; — et de telle ou telle accointance qui dans un autre eût été suspecte, sa probité sortait avec un relief d'habileté. Ce renom d'habileté se combinait harmonieusement avec son renom de naïveté, sans contradiction ni trouble. Un naïf habile, cela existe. C'est une des variétés de l'honnête homme, et une des plus appréciées. Sieur Clubin était de ces hommes qui, rencontrés en conversation intime avec un escroc ou un bandit, sont acceptés ainsi, pénétrés, compris, respectés d'autant plus, et ont pour eux le clignement d'yeux satisfait de l'estime publique.

Le *Tamaulipas* avait complété son chargement. Il était en partance et allait prochainement appareiller.

Un mardi soir la Durande arriva à Saint-Malo comme il faisait encore grand jour. Sieur Clubin, debout sur la passerelle et surveillant la manœuvre de l'approche du

port, aperçut près du Petit-Bey, sur la plage de sable, entre deux rochers, dans un lieu très-solitaire, deux hommes qui causaient. Il les visa de sa lunette marine, et reconnut l'un des deux hommes. C'était le capitaine Zuela. Il paraît qu'il reconnût aussi l'autre.

Cet autre était un personnage de haute taille, un peu grisonnant. Il portait le large chapeau et le grave vêtement des Amis. C'était probablement un quaker. Il baissait les yeux avec modestie.

En arrivant à l'Auberge Jean, sieur Clubin apprit que le *Tamaulipas* comptait appareiller dans une dizaine de jours.

On a su depuis qu'il avait pris encore quelques autres informations.

A la nuit il entra chez l'armurier de la rue Saint-Vincent et lui dit :

—Savez-vous ce que c'est qu'un revolver?

— Oui, répondit l'armurier, c'est américain.

— C'est un pistolet qui recommence la conversation.

— En effet, ça a la demande et la réponse.

— Et la réplique.

— C'est juste, monsieur Clubin. Un canon tournant.

— Et cinq ou six balles.

L'armurier entr'ouvrit le coin de sa lèvre et fit entendre ce bruit de langue qui, accompagné d'un hochement de tête, exprime l'admiration.

— L'arme est bonne, monsieur Clubin. Je crois qu'elle fera son chemin.

— Je voudrais un revolver à six canons.

— Je n'en ai pas.

— Comment ça, vous armurier?

— Je ne tiens pas encore l'article. Voyez-vous, c'est nouveau. Ça débute. On ne fait encore en France que du pistolet.

— Diable!

— Ça n'est pas encore dans le commerce.

— Diable!

— J'ai d'excellents pistolets.

— Je veux un revolver.

— Je conviens que c'est plus avantageux. Mais attendez donc, monsieur Clubin.

— Quoi?

— Je crois savoir qu'il y en a un en ce moment à Saint-Malo, d'occasion.

— Un revolver?

— Oui.

— A vendre?

— Oui.

— Où ça?

— Je crois savoir où. Je m'informerai.

— Quand pourrez-vous me rendre réponse?

— D'occasion. Mais bon.

— Quand faut-il que je revienne?

— Si je vous procure un revolver, c'est qu'il sera bon.

— Quand me rendrez-vous réponse?

— A votre prochain voyage.

— Ne dites pas que c'est pour moi, dit Clubin.

III

CLUBIN EMPORTE ET NE RAPPORTE POINT

Sieur Clubin fit le chargement de la Durande, embarqua nombre de bœufs et quelques passagers, et quitta, comme à l'ordinaire, Saint-Malo pour Guernesey le vendredi matin.

Ce même jour vendredi, quand le navire fut au large, ce qui permet au capitaine de s'absenter quelques instants du pont de commandement, Clubin entra dans sa cabine, s'y enferma, prit un sac-valise qu'il avait, mit des vêtements dans le compartiment élastique, du biscuit, quelques boîtes de conserves, quelques livres de cacao en bâton, un chronomètre et une lunette marine dans le compartiment solide, cadenassa le sac, et passa dans les oreillons une aussière toute préparée pour le hisser au besoin. Puis il descendit dans la cale, entra

dans la fosse aux câbles, et on le vit remonter avec une de ces cordes à nœuds armées d'un crampon qui servent aux calfats sur mer et aux voleurs sur terre. Ces cordes facilitent les escalades.

Arrivé à Guernesey, Clubin alla à Torteval. Il y passa trente-six heures. Il y emporta le sac-valise et la corde à nœuds, et ne les rapporta pas.

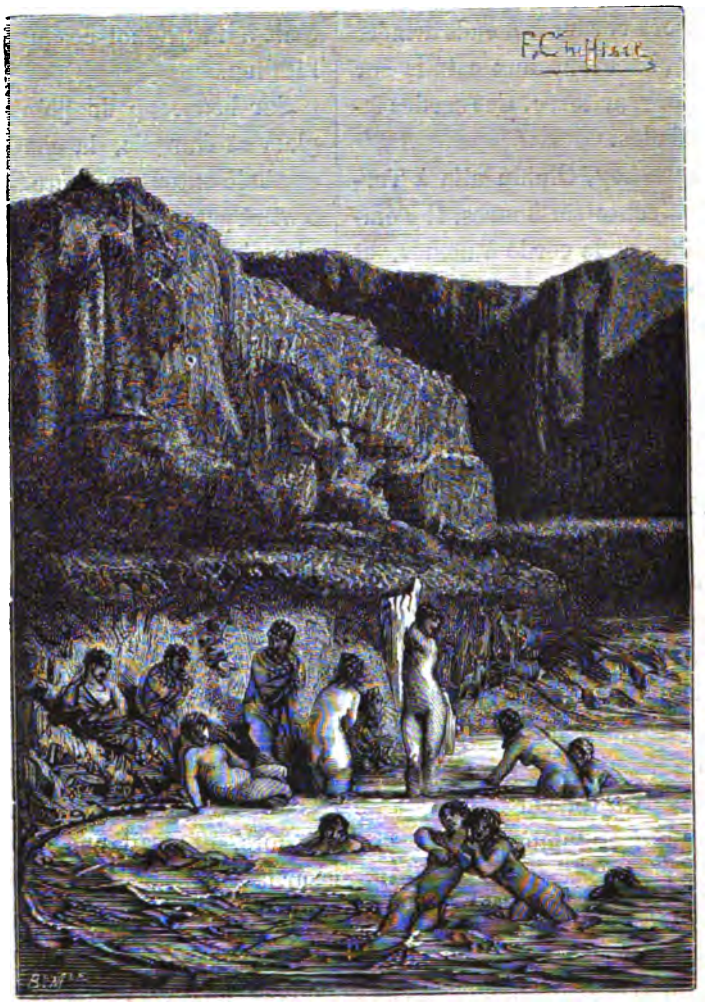
Disons-le une fois pour toutes, le Guernesey dont il est question dans ce livre, c'est l'ancien Guernesey, qui n'existe plus et qu'il serait impossible de retrouver aujourd'hui, ailleurs que dans les campagnes. Là il est encore vivant, mais il est mort dans les villes. La remarque que nous faisons pour Guernesey doit être aussi faite pour Jersey. Saint-Hélier vaut Dieppe; Saint-Pierre-Port vaut Lorient. Grâce au progrès, grâce à l'admirable esprit d'initiative de ce vaillant petit peuple insulaire, tout s'est transformé depuis quarante ans dans l'archipel de la Manche. Où il y avait de l'ombre, il y a de la lumière Cela dit, passons.

En ces temps qui sont déjà, par l'éloignement, des temps historiques, la contrebande était très-active dans la Manche. Les navires fraudeurs abondaient particulièrement sur la côte ouest de Guernesey. Les personnes renseignées à outrance, et qui savent dans les moindres détails ce qui se passait il y a tout à l'heure un demi-siècle, vont jusqu'à citer les noms de plusieurs de ces navires, presque tous asturiens et guiposcoans. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il ne s'écoulait guère de semaine sans qu'il en vînt un ou deux, soit dans la baie des Saints, soit à Plainmont. Cela avait presque les allures d'un service régulier. Une cave de la mer à Serk s'appelait et s'appelle encore les Boutiques, parce que c'était dans cette grotte qu'on venait acheter aux fraudeurs leurs marchandises. Pour les besoins de ces commerces, il se parlait dans la Manche une espèce de langue contrebandière, oubliée aujourd'hui, et qui était à l'espagnol ce que le levantin est à l'italien.

Sur beaucoup de points du littoral anglais et français, la contrebande était en cordiale entente secrète avec le négoce patent et patenté. Elle avait ses entrées chez plus d'un haut financier, par la porte dérobée, il est vrai; et elle fusait souterrainement dans la circulation commerciale et dans tout le système veineux de l'industrie. Négociant par devant, contrebandier par derrière; c'était l'histoire de beaucoup de fortunes. Séguin le disait de Bourgain; Bourgain le disait de Séguin. Nous ne nous faisons point garant de leurs paroles; peut-être se calomniaient-ils l'un et l'autre. Quoi qu'il en fût, la contrebande, traquée par la loi, était incontestablement fort bien apparentée dans la finance. Elle était en rapport « avec le meilleur monde ». Cette caverne, où Mandrin coudoyait jadis le comte de Charolais, était honnête au dehors, et avait une façade irréprochable sur la société; pignon sur rue.

De là beaucoup de connivences, nécessairement masquées. Ces mystères voulaient une ombre impénétrable. Un contrebandier savait beaucoup de choses et devait les taire; une foi inviolable et rigide était sa loi. La première qualité d'un fraudeur était la loyauté. Sans discrétion pas de contrebande. Il y avait le secret de la fraude comme il y a le secret de la confession.

Ce secret était imperturbablement gardé. Le contrebandier jurait de tout taire, et tenait parole. On ne pouvait se fier à personne mieux qu'à un fraudeur. Le juge-alcade d'Oyarzun prit un jour un contrebandier des Ports secs, et le fit mettre à la question pour le forcer à nommer son bailleur de fonds secret. Le contrebandier ne nomma point le bailleur de fonds. Ce bailleur de fonds était le juge-alcade. De ces deux complices, le juge et le contrebandier,



Pour voir les paysannes se baigner (Page 47.)

l'un avait dû, pour obéir aux yeux de tous à la loi, ordonner la torture, à laquelle l'autre avait résisté, pour obéir à son serment.

Les deux plus fameux contrebandiers hantant Plainmont à cette époque étaient Blasco et Blasquito. Ils étaient tocayos. C'est une parenté espagnole et catholique qui consiste à avoir le même patron dans le paradis ; chose, on en conviendra, non moins digne de considération que d'avoir le même père sur la terre

Quand on était à peu près au fait du furtif itinéraire de la contrebande, parler à ces hommes, s'était pas plus facile et plus difficile. Il suffisait de n'avoir aucun préjugé nocturne, d'aller à Plainmont, et d'affronter le mystérieux point d'interrogation qui se dresse là.

IV

PLAINMONT

Plainmont, près Torteval, est un des trois angles de Guernesey. Il y a là, à l'extrémité du cap, une haute croupe de gazon qui domine la mer.

Un écho dans la colline (Page 51)

Ce sommet est désert.

Il est d'autant plus désert qu'on y voit une maison.

Cette maison ajoute l'effroi à la solitude.

Elle est, dit-on, visionnée.

Hantée ou non, l'aspect en est étrange.

Cette maison, bâtie en granit, et élevée d'un étage, est au milieu de l'herbe. Elle n'a rien d'une ruine. Elle est parfaitement habitable. Les murs sont épais et le toit est solide. Pas une pierre ne manque aux murailles, pas une tuile au toit. Une cheminée de brique contre- ute l'angle du toit. Cette maison tourne le dos à la mer. Sa façade du côté de l'océan n'est qu'une muraille. En examinant attentivement cette façade, on y distingue une fenêtre, murée. Les deux pignons offrent trois lucarnes, une à l'est, deux à l'ouest, murées toutes trois. La devanture qui fait face à la terre a seule une porte et des fenêtres. La porte est murée. Les deux fenêtres du rez-de-chaussée sont murées. Au premier étage, et c'est là ce qui frappe tout d'abord quand on approche, il y a deux fenêtres ouvertes; mais les fenêtres murées sont moins farouches que ces fenêtres ouvertes. Leur ouverture les fait noires en plein jour. Elles n'ont pas de vitres, pas même de châssis. Elles s'ouvrent sur l'ombre du dedans. On dirait les

trous vides de deux yeux arrachés. Rien dans cette maison. On aperçoit par les croisées béantes le délabrement intérieur. Pas de lambris, nulle boiserie, la pierre nue. On croit voir un sépulcre à fenêtres permettant aux spectres de regarder dehors. Les pluies affouillent les fondations du côté de la mer. Quelques orties agitées par le vent caressent le bas des murs. A l'horizon, aucune habitation humaine. Cette maison est une chose vide où il y a le silence. Si l'on s'arrête pourtant et si l'on colle son oreille à la muraille, on y entend confusément par instants des battements d'ailes effarouchés. Au-dessus de la porte murée, sur la pierre qui fait l'architrave, sont gravées ces lettres : ELM-PBILG, et cette date : 1780.

La nuit, la lune lugubre entre là.

Toute la mer est autour de cette maison. Sa situation est magnifique, et par conséquent sinistre. La beauté du lieu devient une énigme. Pourquoi aucune famille humaine n'habite-t-elle ce logis? La place est belle, la maison est bonne. D'où vient cet abandon? Aux questions de la raison s'ajoutent les questions de la rêverie. Ce champ est cultivable, d'où vient qu'il est inculte? Pas de maître. La porte murée. Qu'a donc ce lieu? pourquoi l'homme en fuite? que se passe-t-il ici? S'il ne s'y passe rien, pourquoi n'y a-t-il personne? quand tout est endormi, y a-t-il ici quelqu'un d'éveillé? La rafale ténébreuse, le vent, les oiseaux de proie, les bêtes cachées, les êtres ignorés, apparaissent à la pensée et se mêlent à cette maison. De quels passants est-elle l'hôtellerie? On se figure des ténèbres de grêle et de pluie s'engouffrant dans les fenêtres. De vagues ruissellements de tempêtes ont laissé leurs traces sur la muraille intérieure. Ces chambres murées et ouvertes sont visitées par l'ouragan. S'est-il commis un crime-là? Il semble que la nuit cette maison livrée à l'ombre doit appeler au secours. Reste-t-elle muette? en sort-il des voix? à qui a-t-elle affaire dans cette solitude? le mystère des heures noires est à l'aise ici. Cette maison est inquiétante à midi; qu'est-elle à minuit? En la regardant, on regarde un secret. On se demande, la rêverie ayant sa logique et le possible ayant sa pente, ce que devient cette maison entre le crépuscule du soir et le crépuscule du matin. L'immense dispersion de la vie extra-humaine a-t-elle sur ce sommet désert un nœud où elle s'arrête et qui la force à devenir visible et à descendre? l'épars vient-il y tourbillonner? l'impalpable s'y condense-t-il jusqu'à prendre forme? Énigmes. L'horreur sacrée est dans ces pierres. Cette ombre qui est dans ces chambres défendues est plus que de l'ombre; c'est de l'inconnu. Après le soleil couché, les bateaux pêcheurs rentreront, les oiseaux se tairont, le chevrier qui est derrière le rocher s'en ira avec ses chèvres, les entre-deux des pierres livreront passage aux premiers glissements des reptiles rassurés, les étoiles commenceront à regarder, la bise soufflera, le plein de l'obscurité se fera, ces deux fenêtres seront là, béantes. Cela s'ouvre aux songes, et c'est par des apparitions, par des larves, par des faces de fantômes vaguement distinctes, par des masques dans des lueurs, par de mystérieux tumultes d'âmes et d'ombres, que la croyance populaire, à la fois stupide et profonde, traduit les sombres intimités de cette demeure avec la nuit.

La maison est « visionnée »; ce mot répond à tout.

Les esprits crédules ont leur explication; mais les esprits positifs ont aussi la leur. Rien de plus simple, disent-ils, que cette maison. C'est un ancien poste d'observation, du temps des guerres de la révolution et de l'empire, et des contrebandes. Elle a été bâtie là pour cela. La guerre finie, le poste a été abandonné. On n'a pas démoli la maison parce qu'elle peut redevenir utile. On a muré la porte et les fenêtres

du rez-de-chaussée contre les stercoraires humains, et pour que personne n'y pût entrer; on a muré les fenêtres des trois côtés sur la mer, à cause du vent du sud et du vent d'ouest. Voilà tout.

Les ignorants et les crédules insistent. D'abord, la maison n'a pas été bâtie à l'époque des guerres de la révolution. Elle porte la date — 1780 — antérieure à la révolution. Ensuite, elle n'a pas été bâtie pour être un poste; elle porte les lettres ELM-PBILG, qui sont le double monogramme de deux familles, et qui indiquent, suivant l'usage, que la maison a été construite pour l'établissement d'un jeune ménage. Donc, elle a été habitée. Pourquoi ne l'est-elle plus? Si l'on a muré la porte et les croisées pour que personne ne pût pénétrer dans la maison, pourquoi a-t-on laissé deux fenêtres ouvertes? Il fallait tout murer, ou rien. Pourquoi pas de volets? pourquoi pas de châssis? pourquoi pas de vitres? pourquoi murer les fenêtres d'un côté si on ne les mure pas de l'autre? on empêche la pluie d'entrer par le sud, mais on la laisse entrer par le nord.

Les crédules ont tort, sans doute, mais à coup sûr les positifs n'ont pas raison. Le problème persiste.

Ce qui est sûr, c'est que la maison passe pour avoir été plutôt utile que nuisible aux contrebandiers.

Le grossissement de l'effroi ôte aux faits leur vraie proportion. Sans nul doute, bien des phénomènes nocturnes, parmi ceux dont s'est peu à peu composé le « visionnement » de la masure, pourraient s'expliquer par des présences obscures et furtives, par de courtes stations d'hommes tout de suite rembarqués, tantôt par les précautions, tantôt par les hardiesses de certains industriels suspects se cachant pour mal faire et se laissant entrevoir pour faire peur.

A cette époque déjà lointaine beaucoup d'audaces étaient possibles. La police, surtout dans les petits pays, n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui.

Ajoutons que, si cette masure était, comme on le dit, commode aux fraudeurs, leurs rendez-vous devaient avoir là jusqu'à un certain point leurs coudées franches, précisément parce que la maison était mal vue. Être mal vue l'empêchait d'être dénoncée. Ce n'est guère aux douaniers et aux sergents qu'on s'adresse contre les spectres. Les superstitieux font des signes de croix et non des procès-verbaux. Ils voient ou croient voir, s'enfuient et se taisent. Il existe une connivence tacite, non voulue, mais réelle, entre ceux qui font peur et ceux qui ont peur. Les effrayés se sentent dans leur tort d'avoir été effrayés, ils s'imaginent avoir surpris un secret, ils craignent d'aggraver leur position, mystérieuse pour eux-mêmes, et de fâcher les apparitions. Ceci les rend discrets. Et, même en dehors de ce calcul, l'instinct des gens crédules est le silence; il y a du mutisme dans l'épouvante; les terrifiés parlent peu, il semble que l'horreur dise : chut!

Il faut se souvenir que ceci remonte à l'époque où les paysans guernesiais croyaient que le mystère de la Crèche était tous les ans, à jour fixe, répété par les bœufs et les ânes; époque où personne, dans la nuit de Noël, n'eût osé pénétrer dans une étable, de peur d'y trouver les bêtes à genoux.

S'il faut ajouter foi aux légendes locales et aux récits des gens qu'on rencontre, la superstition autrefois a été quelquefois jusqu'à suspendre aux murs de cette maison de Plainmont, à des clous dont on voit encore çà et là la trace, des rats sans pattes, des chauves-souris sans ailes, des carcasses de bêtes mortes, des crapauds écrasés entre les pages d'une Bible, des brins de lupin jaune, étranges ex-voto, accrochés là par d'imprudents passants nocturnes qui avaient cru voir quelque chose, et qui, par ces cadeaux, espéraient obtenir leur par-

don, et conjurer la mauvaise humeur des stryges, des larves et des brucolaques. Il y a eu de tout temps des crédules aux abacas et aux sabbats, et même d'assez haut placés. César consultait Sagane, et Napoléon mademoiselle Lenormand. Il est des consciences inquiètes jusqu'à tâcher d'obtenir des indulgences du Diable. « *Que Dieu fasse et que Satan ne défasse pas,* » c'était là une des prières de Charles-Quint. D'autres esprits sont plus timorés encore. Ils vont jusqu'à se persuader qu'on peut avoir des torts envers le mal. Être irréprochable vis-à-vis du démon, c'est une de leurs préoccupations. De là des pratiques religieuses tournées vers l'immense malice obscure. C'est un bigotisme comme un autre. Les crimes contre le démon existent dans certaines imaginations malades; avoir violé la loi d'en bas tourmente de bizarres casuistes de l'ignorance; on a des scrupules du côté des ténèbres. Croire à l'efficacité de la dévotion aux mystères du Brocken et d'Armuyr, se figurer qu'on a péché contre l'enfer, avoir recours pour des infractions chimériques à des pénitences chimériques, avouer la vérité à l'esprit de mensonge, faire son meà culpà devant le père de la Faute, se confesser en sens inverse, tout cela existe ou a existé; les procès de magie le prouvent à chaque page de leurs dossiers. Le songe humain va jusque-là. Quand l'homme se met à s'effarer, il ne s'arrête point On rêve des fautes imaginaires, on rêve des purifications imaginaires, et l'on fait faire le nettoyage de sa conscience par l'ombre du balai des sorcières.

Quoi qu'il en soit, si cette maison a des aventures, c'est son affaire; à part quelques hasards et quelques exceptions, nul n'y va voir, elle est laissée seule; il n'est du goût de personne de se risquer aux rencontres infernales.

Grâce à la terreur qui la garde, et qui en éloigne quiconque pourrait observer et témoigner, il a été de tout temps facile de s'introduire la nuit dans cette maison, au moyen d'une échelle de corde, ou même tout simplement du premier escalier venu pris aux courtils voisins. Un en-cas de hardes et de vivres apporté là permettrait d'y attendre en toute sécurité l'éventualité et l'à-propos d'un embarquement furtif. La tradition raconte qu'il y a une quarantaine d'années un fugitif, de la politique selon les uns, du commerce selon les autres, a séjourné quelque temps caché dans la maison visionnée de Plainmont, d'où il a réussi à s'embarquer sur un bateau pêcheur pour l'Angleterre. D'Angleterre on gagne aisément l'Amérique.

Cette même tradition affirme que des provisions déposées dans cette masure y demeurent sans qu'on y touche, Lucifer, comme les contrebandiers, ayant intérêt à ce que celui qui les a mises là revienne

Du sommet où est cette maison, on aperçoit au sud-ouest, à un mille de la côte, l'écueil des Hanois.

Cet écueil est célèbre. Il a fait toutes les mauvaises actions que peut faire un rocher. C'était un des plus redoutables assassins de la mer. Il attendait en traître les navires dans la nuit. Il a élargi les cimetières de Torteval et de la Rocquaine.

En 1862 on a placé sur cet écueil un phare.

Aujourd'hui l'écueil des Hanois éclaire la navigation qu'il fourvoyait, le guet-apens a un flambeau à la main. On cherche à l'horizon comme un protecteur et un guide ce rocher qu'on fuyait comme un malfaiteur. Les Hanois rassurent ces vastes espaces nocturnes qu'ils effrayaient C'est quelque chose comme le brigand devenu gendarme.

Il y a trois Hanois . le grand Hanois, le petit Hanois, et la Mauve. C'est sur le petit Hanois qu'est aujourd'hui le « Light Red ».

Cet écueil fait partie d'un groupe de pointes, quelques-unes sous-marines, quelques-unes sortant de la mer. Il les domine. Il a, comme une forteresse, ses

ouvrages avancés : du côté de la haute mer, un cordon de treize rochers ; au nord, deux brisants, les Hautes-Fourquies, les Aiguillons, et un banc de sable, l'Hérouée; au sud, trois rochers, le Cat-Rock, la Percée et la Roque Herpin, plus deux boues, la South Boue et la Boue le Mouet, et en outre, devant Plainmont, à fleur d'eau, le Tas de Pois d'Aval.

Qu'un nageur franchisse le détroit des Hanois à Plainmont, cela est malaisé, non impossible. On se souvient que c'était une des prouesses de sieur Clubin. Le nageur qui connaît ces bas-fonds a deux stations où il peut se reposer, la Roque ronde, et plus loin, en obliquant un peu à gauche, la Roque rouge.

V

LES DÉNIQUOISEAUX

C'est à peu près vers cette journée de samedi, passée par sieur Clubin à Torteval, qu'il faut rapporter un fait singulier, peu ébruité d'abord dans le pays, et qui ne transpira que longtemps après. Car beaucoup de choses, nous venons de le remarquer, restent inconnues à cause même de l'effroi qu'elles ont fait à ceux qui en ont été témoins.

Dans la nuit du samedi au dimanche, nous précisons la date et nous la croyons exacte, trois enfants escaladèrent l'escarpement de Plainmont. Ces enfants s'en retournaient au village. Ils venaient de la mer. C'était ce qu'on appelle dans la langue locale des « *déniquoiseaux* ». Lisez : déniche-oiseaux. Partout où il y a des falaises et des trous de rochers au-dessus de la mer, les enfants dénicheurs d'oiseaux abondent. Nous en avons dit un mot déjà. On se souvient que Gilliatt s'en préoccupait, à cause des oiseaux et à cause des enfants.

Les déniquoiseaux sont des espèces de gamins de l'océan, peu timides.

La nuit était très-obscure. D'épaisses superpositions de nuées cachaient le zénith. Trois heures du matin venaient de sonner au clocher de Torteval, qui est rond et pointu et qui ressemble à un bonnet de magicien.

Pourquoi ces enfants revenaient-ils si tard ? Rien de plus simple. Ils étaient allés à la chasse aux nids de mauves, dans le Tas de Pois d'Aval. La saison ayant été très-douce, les amours des oiseaux commençaient de très-bonne heure. Ces enfants, guettant les allures des mâles et des femelles autour des gîtes, et distraits par l'acharnement de cette poursuite, avaient oublié l'heure. Le flux les avait cernés ; ils n'avaient pu regagner à temps la petite anse où ils avaient amarré leur canot, et ils avaient dû attendre sur une des pointes du Tas de Pois que la mer se retirât. De là leur rentrée nocturne. Ces rentrées-là sont attendues par la fiévreuse inquiétude des mères, laquelle, rassurée, dépense sa joie en colère, et, grossie dans les larmes, se dissipe en taloches. Aussi se hâtaient-ils, assez inquiets. Ils avaient cette manière de se hâter qui s'attarderait volontiers, et qui contient un certain désir de ne pas arriver. Ils avaient en perspective un embrassement compliqué de giffles.

Un seul de ces enfants n'avait rien à craindre ; c'était un orphelin. Ce garçon était français, sans père ni mère, et content en cette minute-là de n'avoir pas de mère. Personne ne s'intéressant à lui, il ne serait pas battu. Les deux autres étaient guernesiais, et de la paroisse même de Torteval.

La haute croupe de roches escaladée, les trois déniquoiseaux parvinrent sur le plateau où est la maison visionnée.

Ils commencèrent par avoir peur, ce qui

est le devoir de tout passant, et surtout de tout enfant, à cette heure et dans ce lieu.

Ils eurent bien envie de se sauver à toutes jambes, et bien envie de s'arrêter pour regarder.

Ils s'arrêtèrent.

Ils regardèrent la maison.

Elle était toute noire et formidable.

C'était, au milieu du plateau désert, un bloc obscur, une excroissance symétrique et hideuse, une haute masse carrée à angles rectilignes, quelque chose de semblable à un énorme autel de ténèbres.

La première pensée des enfants avait été de s'enfuir, la seconde fut de s'approcher. Ils n'avaient jamais vu cette maison-là à cette heure-là. La curiosité d'avoir peur existe. Ils avaient un petit français avec eux, ce qui fit qu'ils approchèrent.

On sait que les français ne croient à rien.

D'ailleurs, être plusieurs dans un danger, rassure; avoir peur à trois, encourage.

Et puis, on est chasseur; on est enfant, à trois qu'on est, on n'a pas trente ans; on est en quête, on fouille, on épie les choses cachées; est-ce pour s'arrêter en chemin? on avance la tête dans ce trou-ci, comment ne point l'avancer dans ce trou-là? Qui est en chasse subit un entraînement; qui va à la découverte est dans un engrenage. Avoir tant regardé dans le nid des oiseaux, cela donne la démangeaison de regarder un peu dans le nid des spectres. Fureter dans l'enfer; pourquoi pas?

De gibier en gibier, on arrive au démon. Après les moineaux, les farfadets. On va savoir à quoi s'en tenir sur toutes ces peurs que vos parents vous ont faites. Être sur la piste des contes bleus, rien n'est plus glissant. En savoir aussi long que les bonnes femmes, cela tente.

Tout ce pêle-mêle d'idées, à l'état de confusion et d'instinct dans la cervelle des déniquoiseaux guernesiais, eut pour résultante leur témérité. Ils marchèrent vers la maison.

Du reste, le petit qui leur servait de point d'appui dans cette bravoure, en était digne. C'était un garçon résolu, apprenti calfat, de ces enfants déjà hommes, couchant au chantier sur de la paille dans un hangar, gagnant sa vie, ayant une grosse voix, grimpant volontiers aux murs et aux arbres, sans préjugés vis-à-vis des pommes près desquelles il passait, ayant travaillé à des radoubs de vaisseaux de guerre, fils du hasard, enfant de raccroc, orphelin gai, né en France, et on ne savait où, deux raisons pour être hardi, ne regardant pas à donner un double à un pauvre, très-méchant, très-bon, blond jusqu'au roux, ayant parlé à des parisiens. Pour le moment, il gagnait un chelin par jour à calfater des barques de poissonniers, en réparation aux Pêqueries. Quand l'envie lui en prenait, il se donnait des vacances, et allait dénicher des oiseaux. Tel était le petit français.

La solitude du lieu avait on ne sait quoi de funèbre. On sentait là l'inviolabilité menaçante. C'était farouche. Ce plateau, silencieux et nu, dérobait à très-courte distance dans le précipice sa courbe déclive et fuyante. La mer en bas se taisait. Il n'y avait point de vent. Les brins d'herbe ne bougeaient pas.

Les petits déniquoiseaux avançaient à pas lents, l'enfant français en tête, en regardant la maison.

L'un d'eux, plus tard, en racontant le fait, ou l'à peu près qui lui en était resté, ajoutait : « Elle ne disait rien ».

Ils s'approchaient en retenant leur haleine, comme on approcherait d'une bête.

Ils avaient gravi le roidillon qui est derrière la maison et qui aboutit du côté de la mer à un petit isthme de rochers peu praticable; ils étaient parvenus assez près de la masure; mais ils ne voyaient que la façade sud, qui est toute murée; ils n'avaient pas osé tourner à gauche, ce qui les

eût exposés à voir l'autre façade où il y a deux fenêtres, ce qui est terrible.

Cependant ils s'enhardirent, l'apprenti calfat leur ayant dit tout bas : virons à bâbord. C'est ce côté-là qui est le beau. Il faut voir les deux fenêtres noires.

Ils « virèrent à bâbord » et arrivèrent de l'autre côté de la maison.

Les deux fenêtres étaient éclairées.

Les enfants s'enfuirent.

Quand ils furent loin, le petit français se retourna.

— Tiens, dit-il, il n'y a plus de lumière.

En effet, il n'y avait plus de clarté aux fenêtres. La silhouette de la masure se dessinait, découpée comme à l'emporte-pièce, sur la lividité diffuse du ciel.

La peur ne s'en alla point, mais la curiosité revint. Les déniquoiseaux se rapprochèrent.

Brusquement, aux deux fenêtres à la fois, la lumière se refit.

Les deux gars de Torteval reprirent leurs jambes à leur cou, et se sauvèrent. Le petit satan de français n'avança pas, mais ne recula pas.

Il demeura immobile, faisant face à la maison. et la regardant.

La clarté s'éteignit, puis brilla de nouveau. Rien de plus horrible. Le reflet faisait une vague traînée de feu sur l'herbe mouillée par la buée de la nuit. A un certain moment, la lueur dessina sur le mur intérieur de la masure de grands profils noirs qui remuaient et des ombres de têtes énormes.

Du reste, la masure étant sans plafonds ni cloisons et n'ayant plus que les quatre murs et le toit, une fenêtre ne peut pas être éclairée sans que l'autre le soit.

Voyant que l'apprenti calfat restait, les deux autres déniquoiseaux revinrent, pas à pas, l'un après l'autre, tremblants, curieux. L'apprenti calfat leur dit tout bas ; — Il y a des revenants dans la maison. J'ai vu le nez d'un. — Les deux petits de Torteval se blottirent derrière le français, et haussés sur la pointe du pied, par-dessus son épaule, abrités par lui, le prenant pour bouclier, l'opposant à la chose, rassurés de le sentir entre eux et la vision, ils regardèrent, eux aussi.

La masure, de son côté, semblait les regarder. Elle avait, dans cette vaste obscurité muette, deux prunelles rouges. C'étaient les fenêtres. La lumière s'éclipsait, reparaissait, s'éclipsait encore, comme font ces lumières-là. Ces intermittences sinistres tiennent probablement au va-et-vient de l'enfer. Cela s'entr'ouvre, puis se referme. Le soupirail du sépulcre a des effets de lanterne sourde.

Tout à coup une noirceur très-opaque ayant la forme humaine se dressa sur l'une des fenêtres comme si elle venait du dehors, puis s'enfonça dans l'intérieur de la maison. Il sembla que quelqu'un venait d'entrer.

Entrer par la croisée, c'est l'habitude des ailleurs.

La clarté fut un moment plus vive, puis s'éteignit et ne reparut plus. La maison redevint noire. Alors il en sortit des bruits. Ces bruits ressemblaient à des voix. C'est toujours comme cela. Quand on voit, on n'entend pas; quand on ne voit pas, on entend.

La nuit sur la mer a une taciturnité particulière. Le silence de l'ombre est là plus profond qu'ailleurs. Lorsqu'il n'y a ni vent ni flot, dans cette remuante étendue où d'ordinaire on n'entend pas voler les aigles, on entendrait une mouche voler. Cette paix sépulcrale donnait un relief lugubre aux bruits qui sortaient de la masure.

— Voyons voir, dit le petit français.

Et il fit un pas vers la maison.

Les deux autres avaient une telle peur qu'ils se décidèrent à le suivre. Ils n'osaient plus s'enfuir tout seuls.

Comme ils venaient de dépasser un assez gros tas de fagots qui, on ne sait pas pourquoi, les rassurait dans cette solitude, une che-

Il tira le pied de l'homme endormi. (Page 55.)

vêche s'envola d'un buisson. Cela fit un froissement de branches. Les chevêches ont une espèce de vol louche, d'une obliquité inquiétante. L'oiseau passa de travers près des enfants, en fixant sur eux la rondeur de ses yeux clairs dans la nuit.

Il y eut un certain tremblement dans le groupe derrière le petit français.

Il apostropha la chevèche.

— Moineau, tu viens trop tard. Il n'est plus temps. Je veux voir.

Et il avança.

Le craquement de ses gros souliers cloutés sur les ajoncs n'empêchait pas d'entendre les bruits de la masure qui s'élevaient et s'abaissaient, avec l'accentuation calme et la continuité d'un dialogue.

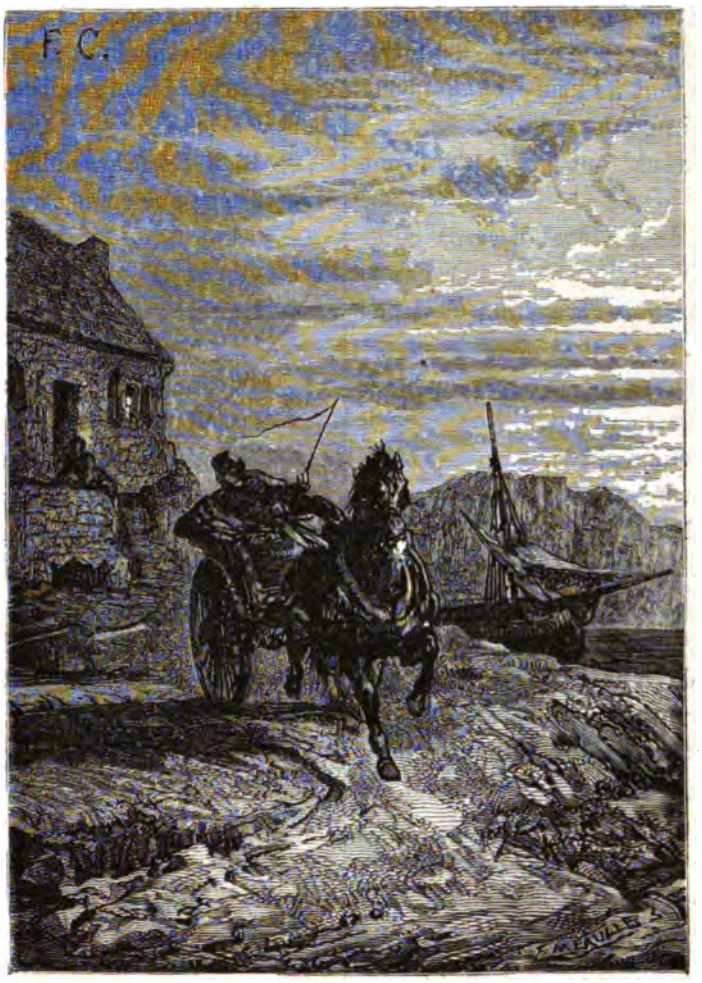
Un moment après, il ajouta :

— D'ailleurs il n'y a que les bêtes qui croient aux revenants.

L'insolence dans le danger rallie les traînards et les pousse en avant.

Les deux gars de Torteval se remirent en marche, emboîtant le pas à la suite de l'apprenti calfat.

La maison visionnée leur faisait l'effet de grandir démesurément. Dans cette illusion d'optique de la peur il y avait de la réalité. La maison grandissait en effet, parce qu'ils en approchaient.



Et sieur Landoys fouetta son cheval. (Page 56.)

Cependant les voix qui étaient dans la maison prenaient une saillie de plus en plus nette. Les enfants écoutaient. L'oreille aussi a ses grossissements. C'était autre chose qu'un murmure, plus qu'un chuchotement, moins qu'un brouhaha. Par instants une ou deux paroles clairement articulées se détachaient. Ces paroles, impossibles à comprendre, sonnaient bizarrement. Les enfants s'arrêtaient, écoutaient, puis recommençaient à avancer.

— C'est la conversation des revenants, murmura l'apprenti calfat, mais je ne crois pas aux revenants.

Les petits de Torteval étaient bien tentés de se replier derrière le tas de fagots ; mais ils en étaient déjà loin, et leur ami le calfat continuait de marcher vers la masure. Ils tremblaient de rester avec lui, et ils n'osaient pas le quitter.

Pas à pas, et perplexes, ils le suivaient.

L'apprenti calfat se tourna vers eux et leur dit :

— Vous savez que ce n'est pas vrai. Il n'y en a pas.

La maison devenait de plus en plus haute. Les voix devenaient de plus en plus distinctes.

Ils approchaient

En approchant, on reconnaissait qu'il y

avait dans la maison quelque chose comme de la lumière étouffée. C'était une lueur très-vague, un de ces effets de lanterne sourde indiqués tout à l'heure, et qui abondent dans l'éclairage des sabbats.

Quand ils furent tout près, ils firent halte.

Un des deux de Torteval hasarda cette observation :

— Ce n'est pas des revenants; c'est des dames blanches.

— Qu'est-ce que c'est que ça qui pend à une fenêtre? demanda l'autre.

— Ça a l'air d'une corde.

— C'est un serpent.

— C'est de la corde de pendu, dit le français avec autorité. Ça leur sert. Mais je n'y crois pas.

Et, en trois bonds plutôt qu'en trois pas, il fut au pied du mur de la masure. Il y avait de la fièvre dans cette hardiesse.

Les deux autres, frissonnants, l'imitèrent, et vinrent se coller près de lui, se serrant l'un contre son côté droit, l'autre contre son côté gauche. Les enfants appliquèrent leur oreille contre la muraille. On continuait de parler dans la maison.

Voici ce que disaient les fantômes :

— Asi, entendido esta?

— Entendido.

— Dicho?

— Dicho.

— Aqui esperara un hombre, y podra marcharse en Inglaterra con Blasquito?

— Pagando.

— Pagando.

— Blasquito tomara al hombre en su barca.

— Ainsi, c'est entendu!

— Entendu.

— C'est dit!

— Dit.

— Un homme attendra ici, et pourra s'en aller en Angleterre avec Blasquito!

— En payant.

— En payant.

— Blasquito prendra l'homme dans sa barque.

— Sin buscar para conocer a su pais?

— No nos toca.

— Ni a su nombre del hombre?

— No se pide el nombre, pero se pesa la bolsa.

— Bien. Esperara el hombre en esa casa.

— Tenga que comer.

— Tendra.

— Onde?

— En este saco que he llevado.

— Muy bien.

— Puedo dexar el saco aqui?

— Los contrabandistas no son ladrones.

— Y vosotros, cuando marchais?

— Mañana por la mañana. Si su hombre de usted esta parado, podria venir con nosotros.

— Parado no esta.

— Hacienda suya.

— Cuantos dias esperara alli?

— Dos, tres, quatro dias. Menos o mas.

— Es cierto que el Blasquito vendra?

— Cierto.

— En este Plainmont?

— En este Plainmont.

— Sans chercher à savoir de quel pays il est!

— Cela ne nous regarde pas.

— Sans lui demander son nom!

— On ne demande pas le nom; on pèse la bourse.

— Bien. L'homme attendra dans cette maison.

— Il faudra qu'il ait de quoi manger.

— Il en aura.

— Où!

— Dans ce sac que j'apporte.

— Très-bien.

— Puis-je laisser ce sac ici?

— Les contrebandiers ne sont pas des voleurs.

— Et vous autres, quand partez-vous!

— Demain matin. Si votre homme était prêt, il pourrait venir avec nous.

— Il n'est pas prêt.

— C'est son affaire.

— Combien de jours aura-t-il à attendre dans cette maison!

— Deux, trois, quatre jours. Moins ou plus.

— Est-il certain que Blasquito viendra!

— Certain.

— Ici! A Plainmont!

— A Plainmont.

— A qual semana?
— La que viene.
— A qual dia?
— Viernes, o sabado, o domingo.
— No puede faltar?
— Es mi tocayo
— Por qualquiera tiempo viene?
— Qualquiera. No tieme. Soy el Blasco, es el Blasquito.
— Asi, no puede faltar de venir en Guernesey?
— Vengo a un mes, y viene al otro mes.
— Entiendo.
— A cuentar del otro sabado, desde hoy en ocho, ne se pasaran cinco dias sin que venga el Blasquito.
— Pero un muy malo mar?
— Egurraldia gaïztoa?
— Si.
— No vendria el Blasquito tan pronto, pero vendria.
— Donde vendra?
— De Vilvao.
— Onde ira?

— Quelle semaine?
— La semaine prochaine.
— Quel jour?
— Vendredi, samedi, ou dimanche.
— Il ne peut manquer!
— Il est mon tocayo.
— Il vient par tous les temps!
— Par tous. Il n'a pas peur. Je suis Blasco, il est Blasquito.
— Ainsi, il ne peut manquer de venir à Guernesey!
— Je viens un mois; il vient l'autre mois.
— Je comprends.
— A compter de samedi prochain, d'aujourd'hui en huit, il ne se passera pas cinq jours sans que Blasquito arrive.
— Mais si la mer était très-dure!
— Egurraldia gaïztoa *!
— Oui.
— Blasquito ne viendrait pas si vite, mais il viendrait.
— D'où viendra-t-il!
— De Bilbao.
— Où ira-t-il!

* Basque Mauvais temps.

— En Portland.
— Bien.
— O en Tor Bay.
— Mejor.
— Su humbre de usted puede estarse quieto.
— No traidor sera, el Blasquito?
— Los cobardes son traidores. Somos valientes El mar es la iglesia del invierno. La traicion es la iglesia del infierno.
— No se entiende a lo que dicemos?
— Escuchar a nosotros y mirar a nosotros es imposible. La espanta hace alli el desierto.
— Lo sè.
— Quien se atraversaria a escuchar?
— Es verdad
— Y escucharian que no entiendrian. Hablamos a una lengua fiera y nuestra que no se conoce. Despues que la sabeis, ereis con nosotros.
— Soy venido para componer las haciendas con ustedes.
— Bueno.
— Y ahora me voy.
— Mucho.

— A Portland.
— C'est bien.
— Ou à Tor Bay.
— C'est mieux.
— Votre homme peut être tranquille.
— Blasquito ne trahira pas!
— Les lâches sont les traîtres. Nous sommes des vaillants. La mer est l'église de l'hiver. La trahison est l'église de l'enfer.
— Personne n'entend ce que nous disons!
— Nous écouter et nous regarder est impossible. L'épouvante fait ici le désert
— Je le sais.
— Qui oserait se hasarder à nous écouter!
— C'est vrai.
— D'ailleurs on écouterait qu'on ne comprendrait pas. Nous parlons une farouche langue à nous que personne ne connaît. Puisque vous la savez, c'est que vous êtes des nôtres.
— Je suis venu pour prendre des arrangements avec vous.
— C'est bon.
— Maintenant je m'en vais.
— Soit.

— Digame usted, hombre. Si el pasagero quiere que el Blasquito le lleve en ninguna otra parte que Portland o Tor Bay?

— Tenga onces.

— El Blasquito hara lo que querra el hombre?

— El Blasquito hace lo que quieren las onces.

— Es menester mucho tiempo para ir en Tor Bay?

— Como quiere el viento.

— Ocho horas?

— Menos, o mas.

— El Blasquito obedecera al pasagero?

— Si le obedece el mar a el Blasquito.

— Bien pagado sera.

— El oro es el oro. El viento es el viento.

— Mucho.

— El hombre hace lo que puede con el oro Dios con el viento hace lo que quiere.

— Aqui sera viernes el que desea marcharse con Blasquito.

— Pues.

— A qual momento llega Blasquito?

— A la noche. A la noche se llega, a la noche se marcha. Tenemos una muger quien se llama el mar, y una hermana quien se llama la noche. La muger puede faltar, la hermana no.

— Todo dicho esta. Abour, hombres.

— Buenas tardes. Un golpe de aquardiente?

— Gracias.

— Es mejor que xarope.

— Tengo vuestra palabra.

— Mi nombre es Pundonor.

— Sea usted con Dios.

— Ereis gentleman y soy caballero.

Il était clair que des diables seuls pouvaient parler ainsi. Les enfants n'en écoutèrent pas davantage, et cette fois prirent la fuite pour de bon, le petit français, enfin convaincu, courant plus vite que les autres.

Le mardi qui suivit ce samedi, sieur Clubin était de retour à Saint-Malo, ramenant la Durande.

Le *Tamaulipas* était toujours en rade.

Sieur Clubin, entre deux bouffées de pipe, demanda à l'aubergiste de l'Auberge Jean :

— Eh bien, quand donc part-il, ce *Tamaulipas?*

— Après-demain jeudi, répondit l'aubergiste.

Ce soir-là, Clubin soupa à la table des gardes-côtes, et, contre son habitude, sortit après son souper. Il résulta de cette sortie qu'il ne put tenir le bureau de la Durande, et qu'il manqua à peu près son chargement. Cela fut remarqué d'un homme si exact

— Dites-moi, si le passager veut que Blasquito le conduise ailleurs qu'à Portland ou à Tor Bay?

— Qu'il ait des onces *.

— Blasquito fera-t-il ce que l'homme voudra?

— Blasquito fera ce que les onces voudront.

— Faut-il beaucoup de temps pour aller à Tor Bay?

— Comme il plait au vent.

— Huit heures?

— Moins ou plus.

— Blasquito obéira-t-il à son passager?

— Si la mer obéit à Blasquito.

— Il sera bien payé.

— L'or est l'or. Le vent est le vent.

— C'est juste.

— L'homme avec l'or fait ce qu'il peut. Dieu avec le vent fait ce qu'il veut.

— L'homme qui compte partir avec Blasquito sera ici vendredi.

— Bien.

— A quel moment arrive Blasquito?

— A la nuit. On arrive la nuit. On part la nuit.

Nous avons une femme qui s'appelle la Mer, et une sœur qui s'appelle la Nuit. La femme trompe quelquefois; la sœur jamais.

— Tout est convenu. Adieu, hommes.

— Bonsoir. Un coup d'eau-de-vie?

— Merci.

— C'est meilleur que du sirop.

— J'ai votre parole.

— Mon nom est Point-d'honneur.

— Adieu.

— Vous êtes gentilhomme et je suis chevalier

* Des quadruples.

Il paraît qu'il causa quelques instants avec son ami le changeur.

Il rentra deux heures après que Noguette eut sonné le couvre-feu. La cloche brésilienne sonne à dix heures. Il était donc minuit.

VI

LA JACRESSARDE

Il y a quarante ans, Saint-Malo possédait une ruelle dite la ruelle Coutanchez. Cette ruelle n'existe plus, ayant été comprise dans les embellissements.

C'était une double rangée de maisons de bois penchées les unes vers les autres, et laissant entre elles assez de place pour un ruisseau qu'on appelait la rue. On marchait les jambes écartées des deux côtés de l'eau, en heurtant de la tête ou du coude les maisons de droite et de gauche. Ces vieilles baraques du moyen âge normand ont des profils presque humains. De masure à sorcière il n'y a pas loin. Leurs étages rentrants, leurs surplombs, leurs auvents circonflexes et leurs broussailles de ferrailles simulent des lèvres, des mentons, des nez et des sourcils. La lucarne est l'œil, borgne. La joue c'est la muraille, ridée et dartreuse. Elles se touchent du front comme si elles complotaient un mauvais coup. Tous ces mots de l'ancienne civilisation, coupe-gorge, coupe-trogne, coupe-gueule, se rattachent à cette architecture.

Une des maisons de la ruelle Coutanchez, la plus grande, la plus fameuse ou la plus famée, se nommait la Jacressarde.

La Jacressarde était le logis de ceux qui ne logent pas. Il y a, dans toutes les villes, et particulièrement dans les ports de mer, au-dessous de la population, un résidu. Des gens sans aveu, à ce point que souvent la justice elle-même ne parvient pas à leur en arracher un, des écumeurs d'aventures, des chasseurs d'expédients, des chimistes de l'espèce escroc, remettant toujours la vie au creuset, toutes les formes du haillon et toutes les manières de le porter, les fruits secs de l'improbité, les existences en banqueroute, les consciences qui ont déposé leur bilan, ceux qui ont avorté dans l'escalade et le bris de clôture (car les grands faiseurs d'effractions planent et restent en haut), les ouvriers et les ouvrières du mal, les drôles et les drôlesses, les scrupules déchirés et les coudes percés, les coquins aboutis à l'indigence, les méchants mal récompensés, les vaincus du duel social, les affamés qui ont été les dévorants, les gagne-petit du crime, les gueux, dans la double et lamentable acception du mot, tel est le personnel. L'intelligence humaine est là, bestiale. C'est le tas d'ordure des âmes. Cela s'amasse dans un coin, où passe de temps en temps ce coup de balai qu'on nomme une descente de police. A Saint-Malo la Jacressarde était ce coin.

Ce qu'on trouve dans ces repaires, ce ne sont pas les forts criminels, les bandits, les escarpes, les grands produits de l'ignorance et de l'indigence. Si le meurtre y est représenté, c'est par quelque ivrogne brutal; le vol n'y dépasse point le filou. C'est plutôt le crachat de la société que son vomissement. Le truand, oui; le brigand, non. Pourtant il ne faudrait pas s'y fier. Ce dernier étage des bohèmes peut avoir des extrémités scélérates. Une fois, en jetant le filet sur l'Épi-scié qui était pour Paris ce que la Jacressarde était pour Saint-Malo, la police prit Lacenaire.

Ces gîtes admettent tout. La chute est un nivellement. Quelquefois l'honnêteté qui se déguenille tombe là. La vertu et la probité ont, cela s'est vu, des aventures. Il ne faut, d'emblée, ni estimer les Louvres ni mépriser les bagnes. Le respect public de même que la réprobation universelle,

veulent être épluchés. On y a des surprises. Un ange dans le lupanar, une perle dans le fumier, cette sombre et éblouissante trouvaille est possible.

La Jacressarde était plutôt une cour qu'une maison, et plutôt un puits qu'une cour. Elle n'avait point d'étage sur la rue. Un haut mur percé d'une porte basse était sa façade. On levait le loquet, on poussait la porte, on était dans une cour.

Au milieu de cette cour, on apercevait un trou rond, entouré d'une marge de pierre au niveau du sol. C'était un puits. La cour était petite, le puits était grand. Un pavage défoncé encadrait la margelle.

La cour, carrée, était bâtie de trois côtés. Du côté de la rue, rien; mais en face de la porte, et à droite et à gauche, il y avait du logis.

Si, après la nuit tombée, on entrait là, un peu à ses risques et périls, on entendait comme un bruit d'haleines mêlées, et s'il y avait assez de lune ou d'étoiles pour donner forme aux linéaments obscurs qu'on avait sous les yeux, voici ce qu'on voyait :

La cour. Le puits Autour de la cour, vis-à-vis la porte, un hangar figurant une sorte de fer à cheval qui serait carré, galerie vermoulue, tout ouverte, à plafond de solives, soutenue par des piliers de pierre inégalement espacés; au centre, le puits; autour du puits, sur une litière de paille, et faisant comme un chapelet circulaire, des semelles droites, des dessous de bottes éculées, des orteils passant par des trous de souliers, et force talons nus, des pieds d'homme, des pieds de femme, des pieds d'enfant. Tous ces pieds dormaient.

Au delà de ces pieds, l'œil, en s'enfonçant dans la pénombre du hangar, distinguait des corps, des formes, des têtes assoupies, des allongements inertes, des guenilles des deux sexes, une promiscuité dans du fumier, on ne sait quel sinistre gisement humain. Cette chambre à coucher était à tout le monde. On y payait deux sous par semaine. Les pieds touchaient le puits. Dans les nuits d'orage, il pleuvait sur ces pieds; dans les nuits d'hiver, il neigeait sur ces corps.

Qu'était-ce que ces êtres? Les inconnus. Ils venaient là le soir et s'en allaient le matin. L'ordre social se complique de ces larves. Quelques-uns se glissaient pour une nuit et ne payaient pas. La plupart n'avaient point mangé de la journée. Tous les vices, toutes les abjections, toutes les infections, toutes les détresses; le même sommeil d'accablement sur le même lit de boue. Les rêves de toutes ces âmes faisaient bon voisinage. Rendez-vous funèbre où remuaient et s'amalgamaient dans le même miasme les lassitudes, les défaillances, les ivresses cuvées, les marches et contre-marches d'une journée sans un morceau de pain et sans une bonne pensée, les lividités à paupières closes, des remords, des convoitises, des chevelures mêlées de balayures, des visages qui ont le regard de la mort, peut-être des baisers de bouches de ténèbres. Cette putridité humaine fermentait dans cette cuve. Ils étaient jetés dans ce gîte par la fatalité, par le voyage, par le navire arrivé la veille, par une sortie de prison, par la chance, par la nuit. Chaque jour la destinée vidait là sa hotte. Entrait qui voulait, dormait qui pouvait, parlait qui osait. Car c'était un lieu de chuchotement. On se hâtait de se mêler. On tâchait de s'oublier dans le sommeil, puisqu'on ne peut se perdre dans l'ombre. On prenait de la mort ce qu'on pouvait. Ils fermaient les yeux dans cette agonie pêle-mêle recommençant tous les soirs. D'où sortaient-ils? de la société, étant la misère; de la vague, étant l'écume.

N'avait point de la paille qui voulait. Plus d'une nudité traînait sur le pavé; ils se couchaient éreintés; ils se levaient ankylosés. Le puits, sans parapet et sans couvercle, toujours béant, avait trente pieds de profondeur. La pluie y tombait, les immondices y suintaient, tous les ruissellements de la cour y filtraient. Le seau

pour tirer l'eau était à côté. Qui avait soif, y buvait. Qui avait ennui, s'y noyait. Du sommeil dans le fumier on glissait à ce sommeil-là. En 1819, on en retira un enfant de quatorze ans.

Pour ne point courir de danger dans cette maison, il fallait être « de la chose ». Les laïques étaient mal vus.

Ces êtres se connaissaient-ils entre eux? Non. Ils se flairaient.

Une femme était la maîtresse du logis, jeune, assez jolie, coiffée d'un bonnet à rubans, débarbouillée quelquefois avec l'eau du puits, ayant une jambe de bois.

Dès l'aube, la cour se vidait, les habitués s'envolaient.

Il y avait dans la cour un coq et des poules, grattant le fumier tout le jour. La cour était traversée par une poutre horizontale sur poteaux, figure d'un gibet pas trop dépaysée là. Souvent, le lendemain des soirées pluvieuses, on voyait sécher sur cette poutre une robe de soie mouillée et crottée, qui était à la femme jambe de bois.

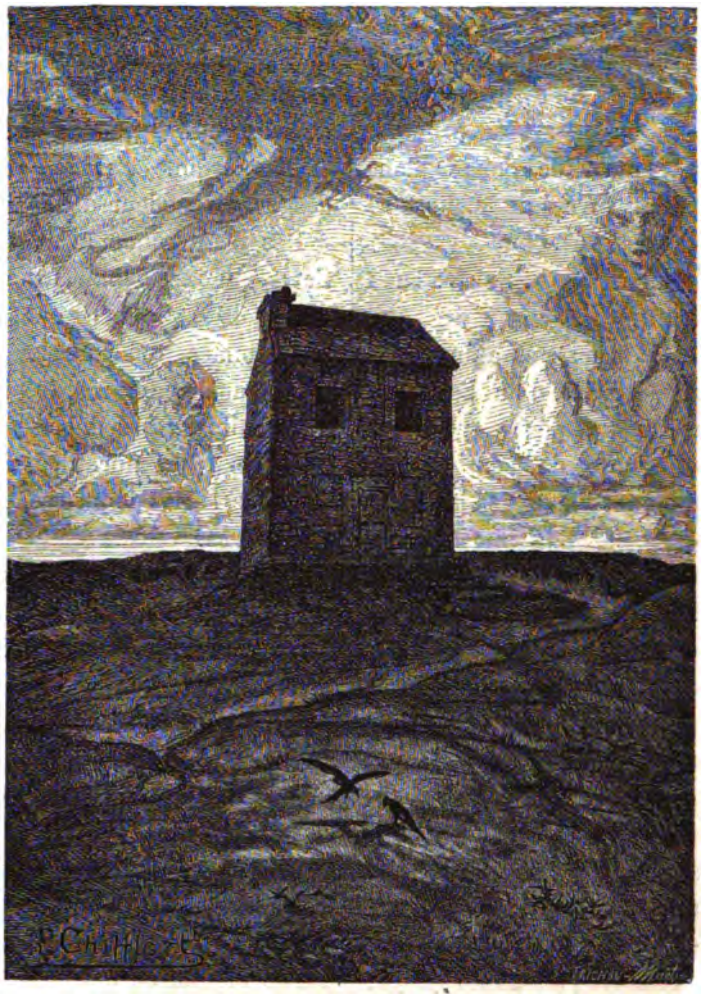
Au-dessus du hangar, et, comme lui, encadrant la cour, il y avait un étage, et au-dessus de l'étage un grenier. Un escalier de bois pourri trouant le plafond du hangar menait en haut; échelle branlante gravie bruyamment par la femme chancelante.

Les locataires de passage, à la semaine ou à la nuit, habitaient la cour; les locataires à demeure habitaient la maison.

Des fenêtres, pas un carreau; des chambranles, pas une porte; des cheminées, pas un foyer; c'était la maison. On passait d'une chambre dans l'autre indifféremment par un trou carré long qui avait été la porte ou par une baie triangulaire qui était l'entre-deux des solives de la cloison. Les plâtrages tombés couvraient le plancher. On ne savait comment tenait la maison. Le vent la remuait On montait comme on pouvait sur le glissement des marches usées de l'escalier. Tout était à claire-voie L'hiver entrait dans la masure comme l'eau dans une éponge. L'abondance des araignées rassurait contre l'écroulement immédiat. Aucun meuble. Deux ou trois paillasses dans des coins, ventre ouvert, montrant plus de cendre que de paille. Çà et là une cruche et une terrine, servant à divers usages. Une odeur douce et hideuse.

Des fenêtres on avait vue sur la cour. Cette vue ressemblait à un dessus de tombereau de boueux. Les choses, sans compter les hommes, qui pourrissaient là, qui s'y rouillaient, qui y moisissaient, étaient indescriptibles. Les débris fraternisaient; il en tombait des murailles, il en tombait des créatures. Les loques ensemençaient les décombres.

Outre sa population flottante, cantonnée dans la cour, la Jacressarde avait trois locataires; un charbonnier, un chiffonnier et un faiseur d'or. Le charbonnier et le chiffonnier occupaient deux des paillasses du premier; le faiseur d'or, chimiste, logeait au grenier, qu'on appelait, on ne sait pourquoi, le galetas. On ignorait dans quel coin couchait la femme. Le faiseur d'or était un peu poète. Il habitait dans le toit, sous les tuiles, une chambre où il y avait une lucarne étroite et une grande cheminée de pierre, gouffre à faire mugir le vent. La lucarne n'ayant pas de châssis, il avait cloué dessus un morceau de feuillard provenant d'une déchirure de navire. Cette tôle laissait passer peu de jour et beaucoup de froid. Le charbonnier payait d'un sac de charbon de temps en temps, le chiffonnier payait d'un setier de grain aux poules par semaine, le faiseur d'or ne payait pas. En attendant il brûlait la maison. Il avait arraché le peu qu'il y avait de boiserie, et à chaque instant il tirait du mur ou du toit une latte pour faire chauffer sa marmite à or. Sur la cloison, au-dessus du grabat du chiffonnier, on voyait deux colonnes de chiffres à la craie, tracées par le chiffonnier semaine à semaine, une colonne de 3 et une colonne de 5, selon que le setier de grain



Elle est, dit-on, visionnée. (Page 65.)

coûtait trois liards ou cinq centimes. La marmite à or du « chimiste » était une vieille bombe cassée, promue par lui chaudière, où il combinait des ingrédients. La transmutation l'absorbait. Quelquefois il en parlait dans la cour aux va-nu-pieds, qui en riaient. Il disait : *Ces gens-là sont pleins de préjugés*. Il était résolu à ne pas mourir sans jeter la pierre philosophale dans les vitres de la science. Son fourneau mangeait beaucoup de bois. La rampe de l'escalier y avait disparu. Toute la maison y passait, à petit feu. L'hôtesse lui disait : Vous ne me laisserez que la coque. Il la désarmait en lui faisant des vers.

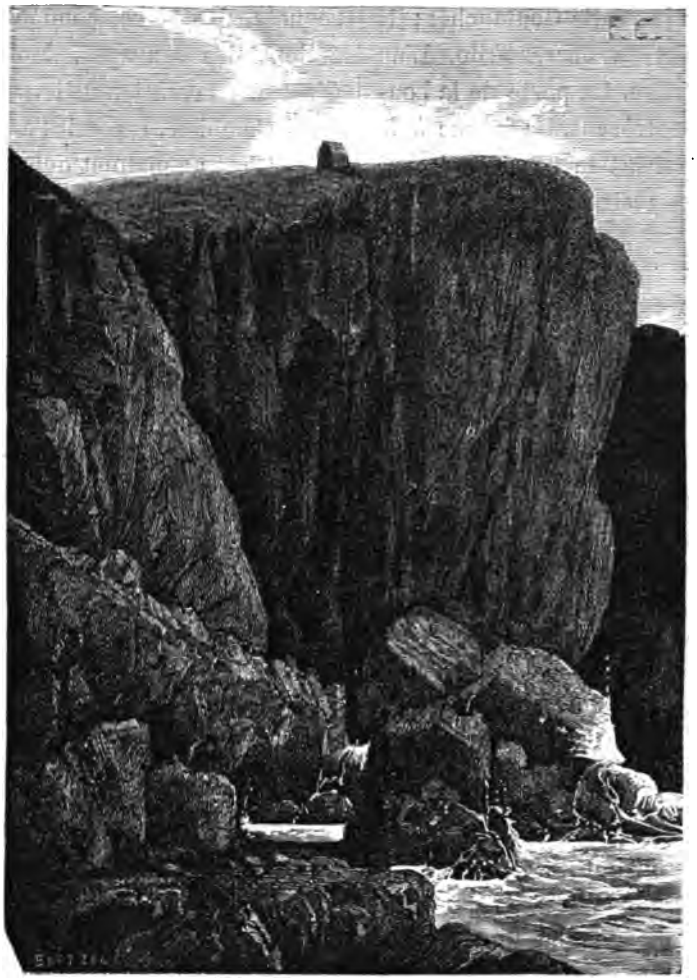
Telle était la Jacressarde.

Un enfant, qui était peut-être un nain, âgé de douze ans ou de soixante ans, goitreux, ayant un balai à la main, était le domestique.

Les habitués entraient par la porte de la cour ; le public entrait par la boutique.

Qu'était-ce que la boutique?

Le haut mur faisant façade sur la rue était percé, à droite de l'entrée de la cour, d'une baie en équerre à la fois porte et fenêtre, avec volet et châssis, le seul volet dans toute la maison qui eût des gonds et des verrous, le seul châssis qui eût des vitres. Derrière cette devanture, ouverte



Du sommet où est cette maison. (Page 68.)

sur la rue, il y avait une petite chambre, compartiment pris sur le hangar-dortoir. On lisait sur la porte de la rue cette inscription charbonnée : *Ici on tient la curiosité*. Le mot était dès lors usité. Sur trois planches s'appliquant en étagère au vitrage, on apercevait quelques pots de faïence sans anse, un parasol chinois en baudruche à figures, crevé çà et là, impossible à ouvrir et à fermer, des tessons de fer ou de grès informes, des chapeaux d'homme et de femme effondrés, trois ou quatre coquilles d'ormers, quelques paquets de vieux boutons d'os et de cuivre, une tabatière avec portrait de Marie-Antoinette, et un volume dépareillé de l'algèbre de Boisbertrand. C'était la boutique Cet assortiment était « la curiosité ». La boutique communiquait, par une arrière-porte, avec la cour où était le puits. Il y avait une table et un escabeau. La femme à la jambe de bois était la dame de comptoir.

VII

ACHETEURS NOCTURNES ET VENDEUR TÉNÉBREUX

Clubin avait été absent de l'Auberge Jean le mardi toute la soirée ; il le fut encore le mercredi soir.

Ce soir-là, à la brune, deux hommes s'engagèrent dans la ruelle Coutanchez; ils s'arrêtèrent devant la Jacressarde. L'un d'eux cogna à la vitre. La porte de la boutique s'ouvrit. Ils entrèrent. La femme à la jambe de bois leur fit le sourire réservé aux bourgeois. Il y avait une chandelle sur la table.

Ces hommes étaient deux bourgeois en effet.

Celui des deux qui avait cogné dit : Bonjour, la femme. Je viens pour la chose.

La femme jambe de bois fit un deuxième sourire et sortit par l'arrière-porte, qui donnait sur la cour au puits. Un moment après, l'arrière-porte se rouvrit, et un homme se présenta dans l'entre-bâillement. Cet homme avait une casquette et une blouse, et la saillie d'un objet sous sa blouse. Il avait des brins de paille dans les plis de sa blouse et le regard de quelqu'un qu'on vient de réveiller.

Il avança. On se regarda. L'homme en blouse avait l'air ahuri et fin. Il dit :

— C'est vous l'armurier?

Celui qui avait cogné répondit :

— Oui. C'est vous le Parisien?

— Dit Peaurouge. Oui.

— Montrez.

— Voici.

L'homme tira de dessous sa blouse un engin fort rare en Europe à cette époque, un revolver.

Ce revolver était neuf et brillant. Les deux bourgeois l'examinèrent. Celui qui semblait connaître la maison et que l'homme en blouse avait qualifié « l'armurier » fit jouer le mécanisme. Il passa l'objet à l'autre, qui paraissait être moins de la ville et qui se tenait le dos tourné à la lumière.

L'armurier reprit :

— Combien?

L'homme en blouse répondit :

— J'arrive d'Amérique avec. Il y a des gens qui apportent des singes, des perroquets, des bêtes, comme si les français étaient des sauvages. Moi j'apporte ça. C'est une invention utile.

— Combien? repartit l'armurier.

— C'est un pistolet qui fait le moulinet.

— Combien?

— Paf. Un premier coup. Paf. Un deuxième coup. Paf... une grêle, quoi! Ça fait de la besogne.

— Combien?

— Il y a six canons.

— Eh bien, combien?

— Six canons, c'est six louis.

— Voulez-vous cinq louis?

— Impossible. Un louis par balle. C'est le prix.

— Voulons-nous faire affaire? soyons raisonnable.

— J'ai dit le prix juste. Examinez-moi ça, monsieur l'arquebusier.

— J'ai examiné.

— Le moulinet tourne comme monsieur Talleyrand. On pourrait mettre ce moulinet-là dans le Dictionnaire des girouettes. C'est un bijou.

— Je l'ai vu.

— Quant aux canons, c'est de forge espagnole.

— Je l'ai remarqué.

— C'est rubané. Voici comment ça se confectionne, ces rubans-là. On vide dans la forge la hotte d'un chiffonnier en vieux fer. On prend tout plein de vieille ferraille, de vieux clous de maréchal, des fers à cheval cassés...

— Et de vieilles lames de faux.

— J'allais le dire, monsieur l'armurier. On vous fiche à tout ce bric-à-brac une bonne chaude suante, et ça vous fait une magnifique étoffe de fer...

— Oui, mais qui peut avoir des crevasses, des éventures, des travers.

— Pardine. Mais on remédie aux travers par des petites queues-d'aronde, de même qu'on évite le risque des doublures en bat-

tant ferme. On corroie son étoffe de fer au gros marteau, on lui flanque deux autres chaudes suantes ; si le fer a été surchauffé, on le rétablit par des chaudes grasses, et à petits coups. Et puis on étire l'étoffe, et puis on la roule bien sur la chemise, et avec ce fer-là, fichtre! on vous fait ces canons-là.

— Vous êtes donc du métier?

— Je suis de tous les métiers.

— Les canons sont couleur d'eau

— C'est une beauté, monsieur l'armurier. Ça s'obtient avec du beurre d'antimoine.

— Nous disons donc que nous allons vous payer cela cinq louis?

— Je me permets de faire observer à monsieur que j'ai eu l'honneur de dire six louis

L'armurier baissa la voix

— Écoutez, Parisien Profitez de l'occasion. Défaites-vous de ça. Ça ne vaut rien pour vous autres, une arme comme ça. Ça fait remarquer un homme.

— En effet, dit Parisien, c'est un peu voyant. C'est meilleur pour un bourgeois.

— Voulez-vous cinq louis?

— Non, six. Un par trou.

— Eh bien, six napoléons.

— Je veux six louis

— Vous n'êtes donc pas bonapartiste? vous préférez un louis à un napoléon!

Parisien dit Peaurouge sourit.

— Napoléon vaut mieux, dit-il, mais Louis vaut plus.

— Six napoléons.

— Six louis. C'est pour moi une différence de vingt-quatre francs.

— Pas d'affaire en ce cas.

— Soit. Je garde le bibelot.

— Gardez-le.

— Du rabais ! par exemple ! il ne sera pas dit que je me serai défait comme ça d'une chose qui est une invention.

— Bonsoir, alors.

— C'est un progrès sur le pistolet, que les indiens chesapeakes appellent Nortay-u-Hah.

— Cinq louis payés comptant, c'est de l'or.

— Nortay-u-Hah, cela veut dire *Fusil-Court*. Beaucoup de personnes ignorent cela

— Voulez-vous cinq louis, et un petit écu de rabiot?

— Bourgeois, j'ai dit six.

L'homme qui tournait le dos à la chandelle et qui n'avait pas encore parlé faisait pendant ce dialogue pivoter le mécanisme Il s'approcha de l'oreille de l'armurier et lui chuchota :

— L'objet est-il bon?

— Excellent.

— Je donne les six louis.

Cinq minutes après, pendant que Parisien dit Peaurouge serrait dans une fente secrète sous l'aisselle de sa blouse les six louis d'or qu'il venait de recevoir, l'armurier et l'acheteur emportant dans la poche de son pantalon le revolver sortaient de la ruelle Coutanchez.

VIII

CARAMBOLAGE DE LA BILLE ROUGE ET DE LA BILLE NOIRE

Le lendemain, qui était le jeudi, à peu de distance de Saint-Malo, près de la pointe du Décollé, à un endroit où la falaise est haute et où la mer est profonde, il se passa une chose tragique.

Une langue de rochers en forme de fer de lance qui se relie à la terre par un isthme étroit, se prolonge dans l'eau et s'y achève brusquement par un grand brisant à pic, rien n'est plus fréquent dans l'architecture de la mer. Pour arriver, en venant

du rivage, au plateau de la roche à pic, on suit un plan incliné dont la montée est quelquefois assez âpre.

C'est sur un plateau de ce genre qu'était debout vers quatre heures du soir un homme enveloppé dans une large cape d'ordonnance et probablement armé dessous, chose facile à reconnaître à de certains plis droits et anguleux de son manteau. Le sommet où se tenait cet homme était une plate-forme assez vaste semée de gros cubes de roche pareils à des pavés démesurés, et laissant entre eux des passages étroits. Cette plate-forme, où croissait une petite herbe épaisse et courte, se terminait du côté de la mer par un espace libre, aboutissant à un escarpement vertical. L'escarpement, élevé d'une soixantaine de pieds au-dessus de la haute mer, semblait taillé au fil à plomb. Son angle de gauche pourtant se ruinait et offrait un de ces escaliers naturels propres aux falaises de granit, dont les marches peu commodes exigent quelquefois des enjambées de géants ou des sauts de clowns. Cette dégringolade de rochers descendait perpendiculairement jusqu'à la mer et s'y enfonçait. C'était à peu près un casse-cou. Cependant, à la rigueur, on pouvait par là s'aller embarquer sous la muraille même de la falaise.

La brise soufflait. L'homme, serré dans sa cape, ferme sur ses jarrets, la main gauche empoignant son coude droit, clignait un œil et appuyait l'autre sur une longue-vue. Il semblait absorbé dans une attention sérieuse. Il s'était approché du bord de l'escarpement, et il se tenait là immobile, le regard imperturbablement attaché sur l'horizon. La marée était pleine. Le flot battait au-dessous de lui le bas de la falaise.

Ce que cet homme observait, c'était un navire au large qui faisait en effet un jeu singulier.

Ce navire, qui venait de quitter depuis une heure à peine le port de Saint-Malo, s'était arrêté derrière les Banquetiers. C'était un trois-mâts. Il n'avait pas jeté l'ancre, peut-être parce que le fond ne lui eût permis d'abattre que sur le bord du câble, et parce que le navire eût serré son ancre sous le taille-mer. Il s'était borné à mettre en panne.

L'homme, qui était un garde-côte, comme le faisait voir sa cape d'uniforme, épiait toutes les manœuvres du trois-mâts et semblait en prendre note mentalement. Le navire avait mis en panne vent dessus vent dedans; ce qu'indiquaient le petit hunier coiffé et le vent laissé dans le grand hunier; il avait bordé l'artimon et orienté le perroquet de fougue au plus près, de façon à contrarier les voiles les unes par les autres, et à avoir peu d'arrivée et moins de dérive. Il ne se souciait point de se présenter beaucoup au vent, car il n'avait brassé le petit hunier que perpendiculairement à la quille. De cette façon, tombant en travers, il ne dérivait au plus que d'une demi-lieue à l'heure.

Il faisait encore grand jour, surtout en pleine mer et sur le haut de la falaise. Le bas des côtes devenait obscur.

Le garde-côte, tout à sa besogne et espionnant consciencieusement le large, n'avait pas songé à scruter le rocher à côté et au-dessous de lui. Il tournait le dos à l'espèce d'escalier peu praticable qui mettait en communication le plateau de la falaise et la mer. Il ne remarquait pas que quelque chose y remuait. Il y avait dans cet escalier, derrière une anfractuosité, quelqu'un, un homme, caché là, selon toute apparence, avant l'arrivée du garde-côte. De temps en temps, dans l'ombre, une tête sortait de dessous la roche, regardait en haut, et guettait le guetteur. Cette tête, coiffée d'un large chapeau américain, était celle de l'homme, du quaker, qui, une dizaine de jours auparavant, parlait, dans les pierres du Petit-Bey, au capitaine Zuela.

Tout à coup l'attention du garde-côte parut redoubler. Il essuya rapidement du

drap de sa manche le verre de sa longue-vue et la braqua avec énergie sur le trois-mâts.

Un point noir venait de s'en détacher.

Ce point noir, semblable à une fourmi sur la mer, était une embarcation.

L'embarcation semblait vouloir gagner la terre. Quelques marins la montaient, ramant vigoureusement.

Elle obliquait peu à peu et se dirigeait vers la pointe du Décollé.

Le guet du garde-côte était arrivé à son plus haut degré de fixité. Il ne perdait pas un mouvement de l'embarcation. Il s'était rapproché plus près encore de l'extrême bord de la falaise.

En ce moment un homme de haute stature, le quaker, surgit derrière le garde-côte au haut de l'escalier. Le guetteur ne le voyait pas.

Cet homme s'arrêta un instant, les bras pendants et les poings crispés, et, avec l'œil d'un chasseur qui vise, il regarda le dos du garde-côte.

Quatre pas seulement le séparaient du garde-côte; il mit un pied en avant, puis s'arrêta; il fit un second pas, et s'arrêta encore; il ne faisait point d'autre mouvement que de marcher, tout le reste de son corps était statue; son pied s'appuyait sur l'herbe sans bruit; il fit le troisième pas, et s'arrêta; il touchait presque le garde-côte, toujours immobile avec sa longue-vue. L'homme ramena lentement ses deux mains fermées à la hauteur de ses clavicules, puis, brusquement, ses avant-bras s'abattirent, et ses deux poings, comme lâchés par une détente, frappèrent les deux épaules du garde-côte. Le choc fut sinistre. Le garde-côte n'eut pas le temps de jeter un cri. Il tomba la tête la première du haut de la falaise dans la mer. On vit ses deux semelles le temps d'un éclair. Ce fut une pierre dans l'eau. Tout se referma.

Deux ou trois grands cercles se firent dans l'eau sombre.

Il ne resta que la longue-vue échappée des mains du garde-côte et tombée à terre sur l'herbe.

Le quaker se pencha sur le bord de l'escarpement, regarda les cercles s'effacer dans le flot, attendit quelques minutes, puis se redressa en chantant entre ses dents :

Monsieur d'la Police est mort
En perdant la vie.

Il se pencha une seconde fois. Rien ne reparut. Seulement, à l'endroit où le garde-côte s'était engloui, il s'était formé à la surface de l'eau une sorte d'épaisseur brune qui s'élargissait sur le balancement de la lame. Il était probable que le garde-côte s'était brisé le crâne sur quelque roche sous-marine. Son sang remontait et faisait cette tache dans l'écume. Le quaker, tout en considérant cette flaque rougeâtre, reprit :

Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore...

Il n'acheva pas.

Il entendit derrière lui une voix très-douce qui disait :

— Vous voilà, Rantaine. Bonjour. Vous venez de tuer un homme.

Il se retourna, et vit à une quinzaine de pas en arrière de lui, à l'issue d'un des entre-deux des rochers, un petit homme qui avait un revolver à la main.

Il répondit :

— Comme vous voyez. Bonjour, sieur Clubin.

Le petit homme eut un tressaillement.

— Vous me reconnaissez?

— Vous m'avez bien reconnu, repartit Rantaine.

Cependant on entendait un bruit de rames sur la mer. C'était l'embarcation observée par le garde-côte, qui approchait.

Sieur Clubin dit à demi-voix, comme se parlant à lui-même :

— Cela a été vite fait.

— Qu'y a-t-il pour votre service? demanda Rantaine.

— Pas grand'chose. Voilà tout à l'heure dix ans que je ne vous ai vu. Vous avez dû faire de bonnes affaires. Comment vous portez-vous?

— Bien, dit Rantaine. Et vous?

— Très-bien, répondit sieur Clubin.

Rantaine fit un pas vers sieur Clubin.

Un petit coup sec arriva à son oreille. C'était sieur Clubin qui armait le revolver.

— Rantaine, nous sommes à quinze pas. C'est une bonne distance. Restez où vous êtes.

— Ah ça! fit Rantaine, qu'est-ce que vous me voulez?

— Moi, je viens causer avec vous.

Rantaine ne bougea plus. Sieur Clubin reprit :

— Vous venez d'assassiner un garde-côte.

Rantaine souleva le bord de son chapeau et répondit :

— Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire.

— En termes moins précis. J'avais dit : un homme; je dis maintenant un garde-côte. Ce garde-côte portait le numéro six cent dix-neuf. Il était père de famille. Il laisse une femme et cinq enfants.

— Ça doit être, dit Rantaine

Il y eut un imperceptible temps d'arrêt

— Ce sont des hommes de choix, ces gardes-côtes, fit Clubin, presque tous d'anciens marins.

— J'ai remarqué, dit Rantaine, qu'en général on laisse une femme et cinq enfants.

Sieur Clubin continua :

— Devinez combien m'a coûté ce revolver.

— C'est une jolie pièce, répondit Rantaine.

— Combien l'estimez-vous?

— Je l'estime beaucoup.

— Il m'a coûté cent quarante-quatre francs.

— Vous avez dû acheter ça, dit Rantaine, à la boutique d'armes de la rue Coutanchez.

Clubin reprit :

— Il n'a pas crié. La chute coupe la voix.

— Sieur Clubin, il y aura de la brise cette nuit.

— Je suis seul dans le secret.

— Logez-vous toujours à l'Auberge Jean? demanda Rantaine.

— Oui, on n'y est pas mal.

— Je me rappelle y avoir mangé de bonne choucroute.

— Vous devez être excessivement fort, Rantaine. Vous avez des épaules! Je ne voudrais pas recevoir une chiquenaude de vous. Moi, quand je suis venu au monde, j'avais l'air si chétif qu'on ne savait pas si on réussirait à m'élever.

— On y a réussi, c'est heureux.

— Oui, je loge toujours à cette vieille Auberge Jean.

— Savez-vous, sieur Clubin, pourquoi je vous ai reconnu? C'est parce que vous m'avez reconnu. J'ai dit : Il n'y a pour cela que Clubin.

Et il avança d'un pas.

— Replacez-vous où vous étiez, Rantaine.

Rantaine recula et fit cet aparté :

— On devient un enfant devant ces machins-là.

Sieur Clubin poursuivit.

— Situation. Nous avons à droite, du côté de Saint-Énogat, à trois cents pas d'ici, un autre garde-côte, le numéro six cent dix-huit, qui est vivant, et à gauche, du côté de Saint-Lunaire, un poste de douanes. Cela fait sept hommes armés qui peuvent être ici dans cinq minutes. Le rocher sera cerné. Le col sera gardé. Impossible de s'évader. Il y a un cadavre au pied de la falaise.

Rantaine jeta un œil oblique sur le revolver.

— Comme vous dites, Rantaine. C'est une jolie pièce. Peut-être n'est-il chargé qu'à poudre. Mais qu'est-ce que cela fait? Il suffit d'un coup de feu pour faire accourir la force armée. J'en ai six à tirer.

Le choc alternatif des rames devenait très-distinct. Le canot n'était pas loin.

Le grand homme regardait le petit homme, étrangement. Sieur Clubin parlait d'une voix de plus en plus tranquille et douce.

— Rantaine, les hommes du canot qui va arriver, sachant ce que vous venez de faire ici tout à l'heure, prêteraient main-forte et aideraient à vous arrêter. Vous payez votre passage dix mille francs au capitaine Zuela. Par parenthèse, vous auriez eu meilleur marché avec les contrebandiers de Plainmont; mais ils ne vous auraient mené qu'en Angleterre, et d'ailleurs vous ne pouvez risquer d'aller à Guernesey où l'on a l'honneur de vous connaître. Je reviens à la situation. Si je fais feu, on vous arrête. Vous payez à Zuela votre fugue dix mille francs. Vous lui avez donné cinq mille francs d'avance. Zuela garderait les cinq mille francs, et s'en irait. Voilà. Rantaine, vous êtes bien affublé. Ce chapeau, ce drôle d'habit et ces guêtres vous changent. Vous avez oublié les lunettes. Vous avez bien fait de laisser pousser vos favoris.

Rantaine fit un sourire assez semblable à un grincement. Clubin continua :

— Rantaine, vous avez une culotte américaine à gousset double. Dans l'un il y a votre montre. Gardez-la.

— Merci, sieur Clubin.

— Dans l'autre il y a une petite boîte de fer battu qui ouvre et ferme à ressort. C'est une ancienne tabatière à matelot. Tirez-la de votre gousset, et jetez-la moi.

— Mais c'est un vol!

— Vous êtes libre de crier à la garde.

Et Clubin regarda fixement Rantaine.

— Tenez, mess Clubin..., dit Rantaine faisant un pas, et tendant sa main ouverte.

Mess était une flatterie.

— Restez où vous êtes, Rantaine.

— Mess Clubin, arrangeons-nous. Je vous offre moitié.

Clubin exécuta un croisement de bras d'où sortait le bout de son revolver.

— Rantaine, pour qui me prenez-vous? Je suis un honnête homme.

Et il ajouta après un silence :

— Il me faut tout.

Rantaine grommela entre ses dents : — Celui-ci est d'un fort gabarit.

Cependant l'œil de Clubin venait de s'allumer. Sa voix devint nette et coupante comme l'acier. Il s'écria :

— Je vois que vous vous méprenez. C'est vous qui vous appelez Vol, moi je m'appelle Restitution. Rantaine, écoutez. Il y a dix ans, vous avez quitté de nuit Guernesey en prenant dans la caisse d'une association cinquante mille francs qui étaient à vous, et en oubliant d'y laisser cinquante mille francs qui étaient à un autre. Ces cinquante mille francs volés par vous à votre associé, l'excellent et digne mess Lethierry, font aujourd'hui avec les intérêts composés pendant dix ans quatre-vingt mille six cent soixante-six francs soixante-six centimes. Hier vous êtes entré chez un changeur. Je vais vous le nommer. Rébuchet, rue Saint-Vincent. Vous lui avez compté soixante-seize mille francs en billets de banque français, contre lesquels il vous a donné trois bank-notes d'Angleterre de mille livres sterling chaque, plus l'appoint. Vous avez mis ces bank-notes dans la tabatière de fer, et la tabatière de fer dans votre gousset de droite. Ces trois mille livres sterling font soixante-quinze mille francs. Au nom de mess Lethierry, je m'en contenterai. Je pars demain pour Guernesey, et j'entends les lui porter. Rantaine, le trois-mâts qui est là en panne est le *Tamaulipas*. Vous y

La ruelle Coutanchez. (Page 77)

avez fait embarquer cette nuit vos malles mêlées aux sacs et aux valises de l'équipage. Vous voulez quitter la France. Vous avez vos raisons. Vous allez à Arequipa. L'embarcation vient vous chercher. Vous l'attendez ici. Elle arrive. On l'entend qui nage. Il dépend de moi de vous laisser partir ou de vous faire rester. Assez de paroles. Jetez-moi la tabatière de fer.

Rantaine ouvrit son gousset, en tira une petite boîte et la jeta à Clubin. C'était la tabatière de fer. Elle alla rouler aux pieds de Clubin.

Clubin se pencha sans baisser la tête et ramassa la tabatière de la main gauche, tenant dirigés sur Rantaine ses deux yeux et les six canons du revolver.

Puis il cria :

— Mon ami, tournez le dos.

Rantaine tourna le dos.

Sieur Clubin mit le revolver sous son aisselle, et fit jouer le ressort de la tabatière. La boîte s'ouvrit.

Elle contenait quatre bank-notes, trois de mille livres et une de dix livres.

Il replia les trois bank-notes de mille livres, les replaça dans la tabatière de fer, referma la boîte et la mit dans sa poche

Puis il prit à terre un caillou. Il enveloppa ce caillou du billet de dix livres, et dit :

La Jacressarde. (Page 77.)

— Retournez vous.

Rantaine se retourna.

Sieur Clubin reprit :

— Je vous ai dit que je me contenterais des trois mille livres. Voilà dix livres que je vous rends.

Et il jeta à Rantaine le billet lesté du caillou.

Rantaine, d'un coup de pied, lança la bank-note et le caillou dans la mer.

— Comme il vous plaira, fit Clubin. Allons, vous devez être riche. Je suis tranquille.

Le bruit de rames, qui s'était continuellement rapproché pendant ce dialogue, cessa. Cela indiquait que l'embarcation était au pied de la falaise.

— Votre fiacre est en bas. Vous pouvez partir, Rantaine.

Rantaine se dirigea vers l'escalier et s'y enfonça.

Clubin vint avec précaution au bord de l'escarpement, et, avançant la tête, le regarda descendre.

Le canot s'était arrêté près de la dernière marche de rochers, à l'endroit même où était tombé le garde-côte.

Tout en regardant dégringoler Rantaine, Clubin grommela :

— Bon numéro six cent dix-neuf! Il en

croyait seul. Rantaine croyait n'être que deux. Moi seul savais que nous étions trois.

Il aperçut à ses pieds sur l'herbe la longue-vue qu'avait laissée tomber le garde-côte; il la ramassa.

Le bruit de rames recommença. Rantaine venait de sauter dans l'embarcation, et le canot prenait le large.

Quand Rantaine fut dans le canot, après les premiers coups d'aviron, la falaise commençant à s'éloigner derrière lui, il se dressa brusquement debout, sa face devint monstrueuse, il montra le poing en bas, et cria :

— Ha! le diable lui-même est une canaille!

Quelques secondes après, Clubin, au haut de la falaise et braquant la longue-vue sur l'embarcation, entendait distinctement ces paroles articulées par une voix haute dans le bruit de la mer :

— Sieur Clubin, vous êtes un honnête homme; mais vous trouverez bon que j'écrive à Lethierry pour lui faire part de la chose, et voici dans le canot un matelot de Guernesey qui est de l'équipage du *Tamaulipas*, qui s'appelle Ahier-Tostevin, qui reviendra à Saint-Malo au prochain voyage de Zuela, et qui témoignera que je vous ai remis pour mess Lethierry la somme de trois mille livres sterling.

C'était la voix de Rantaine.

Clubin était l'homme des choses bien faites. Immobile comme l'avait été le garde-côte, et à cette même place, l'œil dans la longue-vue, il ne quitta pas un instant le canot du regard. Il le vit décroître dans les lames, disparaître et reparaître, approcher le navire en panne, et l'accoster, et il put reconnaître la haute taille de Rantaine sur le pont du *Tamaulipas*.

Quand le canot fut remonté à bord et replacé dans les pistolets, le *Tamaulipas* fit servir. La brise montait de terre, il éventa toutes ses voiles, la lunette de Clubin demeura braquée sur cette silhouette de plus en plus simplifiée, et, une demi-heure après, le *Tamaulipas* n'était plus qu'une corne noire s'amoindrissant à l'horizon sur le ciel blême du crépuscule.

IX

RENSEIGNEMENT UTILE AUX PERSONNES QUI ATTENDENT, OU CRAIGNENT, DES LETTRES D'OUTRE-MER.

Ce soir-là encore, sieur Clubin rentra tard.

Une des causes de son retard, c'est qu'avant de rentrer il était allé jusqu'à la porte Dinan où il y avait des cabarets. Il avait acheté, dans un de ces cabarets où il n'était pas connu, une bouteille d'eau-de-vie qu'il avait mise dans la large poche de sa vareuse comme s'il voulait l'y cacher; puis, la Durande devant partir le lendemain matin, il avait fait un tour à bord pour s'assurer que tout était en ordre.

Quand sieur Clubin rentra à l'Auberge Jean, il n'y avait plus dans la salle basse que le vieux capitaine au long cours, M. Gertrais-Gaboureau, qui buvait sa chope et fumait sa pipe.

M. Gertrais-Gaboureau salua sieur Clubin entre une bouffée et une gorgée.

— Good bye, capitaine Clubin.

— Bonsoir, capitaine Gertrais.

— Eh bien, voilà le *Tamaulipas* parti.

— Ah! dit Clubin, je n'y ai pas fait attention.

Le capitaine Gertrais-Gaboureau cracha et dit :

— Filé, Zuela.

— Quand ça donc?

— Ce soir.

— Où va-t-il?

— Au diable.

— Sans doute; mais où?

— A Arequipa.

— Je n'en savais rien, dit Clubin.

Il ajouta :

— Je vais me coucher.

Il alluma sa chandelle, marcha vers la porte, et revint.

— Êtes-vous allé à Arequipa, capitaine Gertrais?

— Oui. Il y a des ans.

— Où relâche-t-on?

— Un peu partout. Mais ce *Tamaulipas* ne relâchera point.

M. Gertrais-Gaboureau vida sur le bord d'une assiette la cendre de sa pipe, et continua :

— Vous savez, le chasse-marée *Cheval-de-Troie* et ce beau trois-mâts, le *Trente-mouzin*, qui sont allés à Cardiff. Je n'étais pas d'avis du départ à cause du temps. Ils sont revenus dans un bel état. Le chasse-marée était chargé de térébenthine, il a fait eau, et en faisant jouer les pompes il a pompé avec l'eau tout son chargement. Quant au trois-mâts, il a surtout souffert dans les hauts; la guibre, la poulaine, les minots, le jas de l'ancre à bâbord, tout ça cassé. Le bout-dehors du grand foc cassé au ras du chouque. Les haubans de focs et les sous-barbes, va-t'en voir s'ils viennent. Le mât de misaine n'a rien; il a eu cependant une secousse sévère. Tout le fer du beaupré a manqué, et, chose incroyable, le beaupré n'est que mâché, mais il est complétement dépouillé. Le masque du navire à bâbord est à jour trois bons pieds carrés. Voilà ce que c'est que de ne pas écouter le monde.

Clubin avait posé sa chandelle sur la table et s'était mis à repiquer un rang d'épingles qu'il avait dans le collet de sa vareuse. Il reprit :

— Ne disiez-vous pas, capitaine Gertrais, que le *Tamaulipas* ne relâchera point?

— Non. Il va droit au Chili.

— En ce cas il ne pourra pas donner de ses nouvelles en route.

— Pardon, capitaine Clubin. D'abord il peut remettre des dépêches à tous les bâtiments qu'il rencontre faisant voile pour Europe.

— C'est juste.

— Ensuite il a la boîte aux lettres de la mer.

— Qu'appelez-vous la boîte aux lettres de la mer?

— Vous ne connaissez pas ça, capitaine Clubin?

— Non.

— Quand on passe le détroit de Magellan.

— Eh bien?

— Partout de la neige, toujours gros temps, de vilains mauvais vents, une mer de quatre sous.

— Après?

— Quand vous avez doublé le cap Monmouth.

— Bien. Ensuite?

— Ensuite vous doublez le cap Valentin.

— Et ensuite?

— Ensuite vous doublez le cap Isidore.

— Et puis?

— Vous doublez la pointe Anna.

— Bon. Mais qu'est-ce que vous appelez la boîte aux lettres de la mer?

— Nous y sommes. Montagnes à droite, montagnes à gauche. Des pingouins partout, des pétrels-tempêtes. Un endroit terrible. Ah! mille saints mille singes! quel bataclan, et comme ça tape! La bourrasque n'a pas besoin qu'on aille à son secours. C'est là qu'on surveille la lisse de hourdi! C'est là qu'on diminue la toile! C'est là qu'on te vous remplace la grande voile par le foc, et le foc par le tourmentin! Coups de vent sur coups de vent. Et puis quelquefois quatre, cinq, six jours de cape sèche. Souvent d'un jeu de voiles tout neuf il vous reste de la charpie. Quelle danse! des rafales à vous faire sauter un trois-mâts comme une puce. J'ai vu sur un brick anglais, le *True blue*, un petit mousse occupé

à la gibboom emporté à tous les cinq cent mille millions de tonnerres de Dieu, et la gibboom avec. On va en l'air comme des papillons, quoi! J'ai vu le contre-maître de la *Revenue*, une jolie goëlette, arraché de dessus le fore-crostree, et tué roide. J'ai eu ma lisse cassée, et mon serre-gouttière en capilotade. On sort de là avec toutes ses voiles mangées. Des frégates de cinquante font eau comme des paniers. Et la mauvaise diablesse de côte! Rien de plus bourru. Des rochers déchiquetés comme par enfantillage. On approche du Port-Famine. Là, c'est pire que pire. Les plus rudes lames que j'ai vues de ma vie. Des parages d'enfer. Tout à coup on aperçoit ces deux mots écrits en rouge : *Post-Office*.

— Que voulez-vous dire, capitaine Gertrais?

— Je veux dire, capitaine Clubin, que tout de suite après qu'on a doublé la pointe Anna on voit sur un caillou de cent pieds de haut un grand bâton. C'est un poteau qui a une barrique au cou. Cette barrique, c'est la boîte aux lettres. Il a fallu que les anglais écrivent dessus : *Post-Office*. De quoi se mêlent-ils? C'est la poste de l'océan; elle n'appartient pas à cet honorable gentleman, le roi d'Angleterre. Cette boîte aux lettres est commune. Elle appartient à tous les pavillons. *Post-Office*, est-ce assez chinois! ça vous fait l'effet d'une tasse de thé que le diable vous offrirait tout à coup. Voici maintenant comment se fait le service. Tout bâtiment qui passe expédie au poteau un canot avec ses dépêches. Le navire qui vient de l'Atlantique envoie ses lettres pour l'Europe, et le navire qui vient du Pacifique envoie ses lettres pour l'Amérique. L'officier commandant votre canot met dans le baril votre paquet et y prend le paquet qu'il y trouve. Vous vous chargez de ces lettres-là; le navire qui viendra après vous se chargera des vôtres. Comme on navigue en sens contraire, le continent d'où vous venez, c'est celui où je vais. Je porte vos lettres, vous portez les miennes. Le baril est bitté au poteau avec une chaîne. Et il pleut! Et il neige! Et il grêle! Une fichue mer! Les satanicles volent de tous côtés. Le *Tamaulipas* ira par là. Le baril a un bon couvercle à charnière, mais pas de serrure ni de cadenas. Vous voyez qu'on peut écrire à ses amis. Les lettres parviennent.

— C'est très-drôle, murmura Clubin rêveur.

Le capitaine Gertrais-Gaboureau se retourna vers sa chope.

— Une supposition que ce garnement de Zuela m'écrit, ce gueux flanque son barbouillage dans la barrique à Magellan et dans quatre mois j'ai le griffonnage de ce gredin. — Ah ça! capitaine Clubin, est-ce que vous partez demain?

Clubin, absorbé dans une sorte de somnambulisme, n'entendit pas. Le capitaine Gertrais répéta sa question.

Clubin se réveilla.

— Sans doute, capitaine Gertrais. C'est mon jour. Il faut que je parte demain matin.

— Si c'était moi, je ne partirais pas. Capitaine Clubin, la peau des chiens sent le poil mouillé. Les oiseaux de mer viennent depuis deux nuits tourner autour de la lanterne du phare. Mauvais signe. J'ai un storm-glass qui fait des siennes. Nous sommes au deuxième octant de la lune; c'est le maximum d'humidité. J'ai vu tantôt des pimprenelles qui fermaient leurs feuilles et un champ de trèfles dont les tiges étaient toutes droites. Les vers de terre sortent, les mouches piquent, les abeilles ne s'éloignent pas de leur ruche, les moineaux se consultent. On entend le son des cloches de loin. J'ai entendu ce soir l'angelus de Saint-Lunaire. Et puis le soleil s'est couché sale. Il y aura demain un fort brouillard. Je ne vous conseille pas de partir. Je crains plus le brouillard que l'ouragan. C'est un sournois, le brouillard.

LIVRE SIXIÈME. — LE TIMONIER IVRE ET LE CAPITAINE SOBRE

I

LES ROCHERS DOUVRES

A cinq lieues environ en pleine mer, au sud de Guernesey, vis-à-vis la pointe de Plainmont, entre les îles de la Manche et Saint-Malo, il y a un groupe d'écueils appelé les rochers Douvres. Ce lieu est funeste.

Cette dénomination, Douvre, *Dover*, appartient à beaucoup d'écueils et de falaises. Il y a notamment près des Côtes-du-Nord une roche Douvre sur laquelle on construit un phare en ce moment, écueil dangereux, mais qu'il ne faut point confondre avec celui-ci.

Le point de France le plus proche du rocher Douvres est le cap Bréhant. Le rocher Douvres est un peu plus loin de la côte de France que de la première île de l'archipel normand. La distance de cet écueil à Jersey se mesure à peu près par la grande diagonale de Jersey. Si l'île de Jersey tournait sur la Corbière comme sur un gond, la pointe Sainte-Catherine irait presque frapper les Douvres. C'est encore là un éloignement de plus de quatre lieues.

Dans ces mers de la civilisation, les roches les plus sauvages sont rarement désertes. On rencontre des contrebandiers à Hagot, des douaniers à Binic, des celtes à Bréhat, des cultivateurs d'huîtres à Cancale, des chasseurs de lapins à Césambre, l'île de César, des ramasseurs de crabes à Brecqhou, des pêcheurs au chalut aux Minquiers, des pêcheurs à la trouble à Écréhou. Aux rochers Douvres, personne.

Les oiseaux de mer sont là chez eux.

Pas de rencontre plus redoutée. Les Casquets où s'est, dit-on, perdue la *Blanche Nef*, le banc du Calvados, les aiguilles de l'île de Wight, la Ronesse qui fait la côte de Beaulieu si dangereuse, le bas-fond de Préel qui étrangle l'entrée de Merquel et qui force de ranger à vingt brasses la balise peinte en rouge, les approches traîtres d'Étables et de Plouha, les deux druides de granit du sud de Guernesey, le vieux Anderlo et le petit Anderlo, la Corbière, les Hanois, l'île des Ras, recommandée à la frayeur par ce proverbe : — *Si jamais tu passes le Ras, si tu ne meurs, tu tremble-ras;* — les Mortes-Femmes, le passage de la Boue et de la Frouquie, la Déroute entre Guernesey et Jersey, la Hardent entre les Minquiers et Chausey, le Mauvais Cheval entre Boulay-Bay et Barneville, sont moins mal famés. Il vaudrait mieux affronter tous ces écueils l'un après l'autre que le rocher Douvres une seule fois.

Sur toute cette périlleuse mer de la Manche, qui est la mer Égée de l'Occident, le rocher Douvres n'a d'égal en terreur que l'écueil Pater-Noster entre Guernesey et Serk.

Et encore, de Pater-Noster on peut faire un signal; une détresse là peut être secourue. On voit au nord la pointe Dicard, ou d'Icare, et au sud Gros-Nez. Du rocher Douvres, on ne voit rien.

La rafale, l'eau, la nuée, l'illimité, l'inhabité. Nul ne passe aux rochers Douvres qu'égaré. Les granits sont d'une stature brutale et hideuse. Partout l'escarpement. L'inhospitalité sévère de l'abîme.

C'est la haute mer. L'eau y est très-profonde. Un écueil absolument isolé comme le rocher Douvres attire et abrite les bêtes qui ont besoin de l'éloignement des hommes. C'est une sorte de vaste madrépore sous-marin. C'est un labyrinthe noyé. Il y a là, à une profondeur où les plongeurs atteignent difficilement, des antres, des caves, des repaires, des entre-croisements de rues ténébreuses. Les espèces monstrueuses y pullulent. On s'entre-dévore. Les crabes mangent les poissons, et sont eux-mêmes mangés. Des formes épouvantables, faites pour n'être pas vues par l'œil humain, errent dans cette obscurité, vivantes. De vagues linéaments de gueules, d'antennes, de tentacules, de nageoires, d'ailerons, de mâchoires ouvertes, d'écailles, de griffes, de pinces, y flottent, y tremblent, y grossissent, s'y décomposent et s'y effacent dans la transparence sinistre. D'effroyables essaims nageants rôdent, faisant ce qu'ils ont à faire. C'est une ruche d'hydres.

L'horrible est là, idéal.

Figurez-vous, si vous pouvez, un fourmillement d'holothuries.

Voir le dedans de la mer, c'est voir l'imagination de l'Inconnu. C'est la voir du côté terrible. Le gouffre est analogue à la nuit. Là aussi il y a sommeil, sommeil apparent du moins, de la conscience de la création. Là s'accomplissent en pleine sécurité les crimes de l'irresponsable. Là, dans une paix affreuse, les ébauches de la vie, presque fantômes, tout à fait démons, vaquent aux farouches occupations de l'ombre.

Il y a quarante ans, deux roches d'une forme extraordinaire signalaient de loin l'écueil Douvres aux passants de l'Océan C'étaient deux pointes verticales, aiguës et recourbées, se touchant presque par le sommet. On croyait voir sortir de la mer les deux défenses d'un éléphant englouti. Seulement c'étaient les défenses, hautes comme des tours, d'un éléphant grand comme une montagne. Ces deux tours naturelles de l'obscure ville des monstres ne laissaient entre elles qu'un étroit passage où se ruait la lame. Ce passage, tortueux et ayant dans sa longueur plusieurs coudes, ressemblait à un tronçon de rue entre deux murs. On nommait ces roches jumelles les deux Douvres. Il y avait la grande Douvre et la petite Douvre ; l'une avait soixante pieds de haut, l'autre quarante. Le va-et-vient de la vague a fini par donner un trait de scie dans la base de ces tours, et le violent coup d'équinoxe du 26 octobre 1859 en a renversé une. Celle qui reste, la petite, est tronquée et fruste.

Un des plus étranges rochers du groupe Douvres s'appelle l'Homme. Celui-là subsiste encore aujourd'hui. Au siècle dernier, des pêcheurs, fourvoyés sur ces brisants, trouvèrent au haut de ce rocher un cadavre. A côté de ce cadavre, il y avait quantité de coquillages vidés. Un homme avait naufragé à ce roc, s'y était réfugié, y avait vécu quelque temps de coquillages et y était mort. De là ce nom, l'Homme.

Les solitudes d'eau sont lugubres. C'est le tumulte et le silence. Ce qui se fait là ne regarde plus le genre humain. C'est de l'utilité inconnue. Tel est l'isolement du rocher Douvres. Tout autour, à perte de vue, l'immense tourment des flots.

II

DU COGNAC INESPÉRÉ

Le vendredi matin, lendemain du départ du *Tamaulipas*, la Durande partit pour Guernesey.

Elle quitta Saint-Malo à neuf heures.

Le temps était clair, pas de brume ; le vieux capitaine Gertrais-Gaboureau parut avoir radoté.

Les préoccupations de sieur Clubin lui avaient décidément fait à peu près manquer son chargement. Il n'avait embarqué que quelques colis d'articles de Paris pour les boutiques de *fancy* de Saint-Pierre-Port, trois caisses pour l'hôpital de Guernesey, l'une de savon jaune, l'autre de chandelle à la baguette et la troisième de cuir de semelle français et de cordouan choisi. Il rapportait de son précédent chargement une caisse de sucre crushed et trois caisses de thé conjou que la douane française n'avait pas voulu admettre. Sieur Clubin avait embarqué peu de bétail ; quelques bœufs seulement Ces bœufs étaient dans la cale assez négligemment arrimés.

Il y avait à bord six passagers : un guernesiais, deux malouins marchands de bestiaux, un « touriste », comme on disait déjà à cette époque, un parisien demi-bourgeois, probablement touriste du commerce, et un américain voyageant pour distribuer des bibles.

La Durande, sans compter Clubin, le capitaine, portait sept hommes d'équipage : un timonier, un matelot charbonnier, un matelot charpentier, un cuisinier, manœuvrier au besoin, deux chauffeurs et un mousse. L'un des deux chauffeurs était en même temps mécanicien. Ce chauffeur-mécanicien, très-brave et très-intelligent nègre hollandais, évadé des sucreries de Surinam, s'appelait Imbrancam. Le nègre Imbrancam comprenait et servait admirablement la machine. Dans les premiers temps, il n'avait pas peu contribué, apparaissant tout noir dans sa fournaise, à donner un air diabolique à la Durande.

Le timonier, jersiais de naissance et cotentin d'origine, se nommait Tangrouille. Tangrouille était d'une haute noblesse.

Ceci était vrai à la lettre. Les îles de la Manche sont, comme l'Angleterre, un pays hiérarchique. Il y existe encore des castes. Les castes ont leurs idées, qui sont leurs défenses. Ces idées des castes sont partout les mêmes, dans l'Inde comme en Allemagne. La noblesse se conquiert par l'épée et se perd par le travail. Elle se conserve par l'oisiveté. Ne rien faire, c'est vivre noblement ; quiconque ne travaille pas est honoré. Un métier fait déchoir. En France autrefois, il n'y avait d'exception que pour les verriers. Vider des bouteilles étant un peu la gloire des gentilshommes, faire des bouteilles ne leur était point déshonneur. Dans l'archipel de la Manche, ainsi que dans la Grande-Bretagne, qui veut rester noble doit rester riche. Un workman ne peut être un gentleman. L'eût-il été, il ne l'est plus. Tel matelot descend des chevaliers bannerets et n'est qu'un matelot. Il y a trente ans, à Aurigny, un Gorges authentique, qui aurait eu des droits à la seigneurie de Gorges confisquée par Philippe-Auguste, ramassait du varech pieds nus dans la mer. Un Carteret est charretier à Serk. Il existe à Jersey un drapier et à Guernesey un cordonnier nommés Gruchy qui se déclarent Grouchy et cousins du maréchal de Waterloo. Les anciens pouillés de l'évêché de Coutances font mention d'une seigneurie de Tangroville, parente évidente de Tancarville sur la Basse-Seine, qui est Montmorency. Au quinzième siècle Johan de Héroudeville, archer et étoffe du sire de Tangroville, portait derrière lui « son corset et ses autres harnois ». En mai 1371, à Pontorson, à la montre de Bertrand du Guesclin, « monsieur de Tangro-« ville a fait son devoir comme chevalier « bachelor ». Dans les îles normandes, si la misère survient, on est vite éliminé de la noblesse. Un changement de prononciation suffit. *Tangroville* devient *Tangrouille*, et tout est dit.

C'est ce qui était arrivé au timonier de la Durande.

Il y a à Saint-Pierre-Port, au Bordage, un marchand de ferraille appelé Ingrouille qui est probablement un Ingroville. Sous Louis le Gros, les Ingroville possédaient

Ses avant-bras s'abattirent. (Page 85.)

trois paroisses dans l'élection de Valognes. Un abbé Trigan a fait l'*Histoire ecclésiastique de Normandie*. Ce chroniqueur Trigan était curé de la seigneurie de Digoville. Le sire de Digoville, s'il était tombé en roture, se nommerait *Digouille*.

Tangrouille, ce Tancarville probable et ce Montmorency possible, avait cette antique qualité de gentilhomme, défaut grave pour un timonier : il s'enivrait.

Sieur Clubin s'était obstiné à le garder. Il en avait répondu à mess Lethierry.

Le timonier Tangrouille ne quittait jamais le navire et couchait à bord.

La veille du départ, quand sieur Clubin était venu, à une heure assez avancée de la soirée, faire la visite du bâtiment, Tangrouille était dans son branle et dormait.

Dans la nuit Tangrouille s'était réveillé. C'était son habitude nocturne. Tout ivrogne qui n'est pas son maître a sa cachette. Tangrouille avait la sienne, qu'il nommait sa cambuse. La cambuse secrète de Tangrouille était dans la cale à l'eau. Il l'avait mise là pour la rendre invraisemblable. Il croyait être sûr que cette cachette n'était connue que de lui seul. Le capitaine Clubin, étant sobre, était sévère. Le peu de rhum et de gin que le timonier pouvait dérober au guet vigilant du capitaine, il le tenait en

Cette barrique, c'est la boîte aux lettres. (Page 92.)

réserve dans ce coin mystérieux de la cale à l'eau, au fond d'une baille de sonde, et presque toutes les nuits il avait un rendez-vous amoureux avec cette cambuse. La surveillance était rigoureuse, l'orgie était pauvre, et d'ordinaire les excès nocturnes de Tangrouille se bornaient à deux ou trois gorgées. avalées furtivement. Parfois même la cambuse était vide. Cette nuit-là Tangrouille y avait trouvé une bouteille d'eau-de-vie inattendue. Sa joie avait été grande, et sa stupeur plus grande encore. De quel ciel lui tombait cette bouteille? Il n'avait pu se rappeler quand ni comment il l'avait apportée dans le navire. Il l'avait bue immédiatement. Un peu par prudence; de peur que cette eau-de-vie ne fût découverte et saisie Il avait jeté la bouteille à la mer. Le lendemain, quand il prit la barre, Tangrouille avait une certaine oscillation.

Il gouverna pourtant à peu près comme d'ordinaire.

Quant à Clubin, il était. on le sait, revenu coucher à l'Auberge Jean.

Clubin portait toujours sous sa chemise une ceinture de voyage en cuir où il gardait un en-cas d'une vingtaine de guinées et qu'il ne quittait que la nuit Dans l'intérieur de cette ceinture, il y avait son nom, *sieur Clubin*, écrit par lui-même sur le cuir

brut à l'encre grasse lithographique, qui est indélébile.

En se levant, avant de partir, il avait mis dans cette ceinture la boîte de fer contenant les soixante-quinze mille francs en bank-notes, puis il s'était comme d'habitude bouclé la ceinture autour du corps

III

PROPOS INTERROMPUS

Le départ se fit allégrement Les voyageurs, sitôt leurs valises et leurs porte-manteaux installés sur et sous les bancs, passèrent cette revue du bateau à laquelle on ne manque jamais, et qui semble obligatoire tant elle est habituelle. Deux des passagers, le touriste et le parisien, n'avaient jamais vu de bateau à vapeur, et, dès les premiers tours de roue, ils admirèrent l'écume. Puis ils admirèrent la fumée. Ils examinèrent pièce à pièce, et presque brin à brin, sur le pont et dans l'entre-pont, tous ces appareils maritimes d'anneaux, de crampons, de crochets, de boulons, qui à force de précision et d'ajustement sont une sorte de colossale bijouterie ; bijouterie de fer dorée avec de la rouille par la tempête. Ils firent le tour du petit canon d'alarme amarré sur le pont, « à la chaîne comme un chien de garde », observa le touriste, et « couvert d'une blouse de toile goudronnée pour l'empêcher de s'enrhumer », ajouta le parisien. En s'éloignant de terre, on échangea les observations d'usage sur la perspective de Saint-Malo; un passager émit l'axiome que les approches de mer trompent, et qu'à une lieue de la côte rien ne ressemble à Ostende comme Dunkerque. On compléta ce qu'il y avait à dire sur Dunkerque par cette observation que ses deux navires-vigies peints en rouge s'appellent l'un *Ruytingen* et l'autre *Mardyck*.

Saint-Malo s'amincit au loin, puis s'effaça.

L'aspect de la mer était le vaste calme. Le sillage faisait dans l'océan derrière le navire une longue rue frangée d'écume qui se prolongeait presque sans torsion à perte de vue.

Guernesey est au milieu d'une ligne droite qu'on tirerait de Saint-Malo en France à Exeter en Angleterre. La ligne droite en mer n'est pas toujours la ligne logique. Pourtant les bateaux à vapeur ont, jusqu'à un certain point, le pouvoir de suivre la ligne droite refusée aux bateaux à voiles.

La mer, compliquée du vent, est un composé de forces. Un navire est un composé de machines Les forces sont des machines infinies, les machines sont des forces limitées. C'est entre ces deux organismes, l'un inépuisable, l'autre intelligent, que s'engage ce combat qu'on appelle la navigation.

Une volonté dans un mécanisme fait contre-poids à l'infini. L'infini, lui aussi, contient un mécanisme. Les éléments savent ce qu'ils font et où ils vont. Aucune force n'est aveugle L'homme doit épier les forces, et tâcher de découvrir leur itinéraire.

En attendant que la loi soit trouvée, la lutte continue, et dans cette lutte la navigation à la vapeur est une sorte de victoire perpétuelle que le génie humain remporte à toute heure du jour sur tous les points de la mer La navigation à la vapeur a cela d'admirable qu'elle discipline le navire Elle diminue l'obéissance au vent et augmente l'obéissance à l'homme.

Jamais la Durande n'avait mieux travaillé en mer que ce jour-là. Elle se comportait merveilleusement.

Vers onze heures, par une fraîche brise de nord-nord-ouest, la Durande se trouvait au large des Minquiers, donnant peu de vapeur, naviguant à l'ouest, tribord amures et au plus près du vent. Le temps était tou-

jours clair et beau. Cependant les chalutiers rentraient.

Peu à peu, comme si chacun songeait à regagner le port, la mer se nettoyait de navires.

On ne pouvait dire que la Durande tînt tout à fait sa route accoutumée. L'équipage n'avait aucune préoccupation, la confiance dans le capitaine était absolue; toutefois, peut-être par la faute du timonier, il y avait quelque déviation. La Durande paraissait plutôt aller vers Jersey que vers Guernesey. Un peu après onze heures, le capitaine rectifia la direction et l'on mit franchement le cap sur Guernesey Ce ne fut qu'un peu de temps perdu. Dans les jours courts le temps perdu a ses inconvénients. Il faisait un beau soleil de février.

Tangrouille, dans l'état où il était, n'avait plus le pied très-sûr ni le bras très-ferme Il en résultait que le brave timonier embardait souvent, ce qui ralentissait la marche.

Le vent était à peu près tombé.

Le passager guernesiais, qui tenait à la main une longue-vue, la braquait de temps en temps sur un petit flocon de brume grisâtre lentement charrié par le vent à l'extrême horizon à l'ouest, et qui ressemblait à une ouate où il y aurait de la poussière.

Le capitaine Clubin avait son austère mine puritaine ordinaire. Il paraissait redoubler d'attention.

Tout était paisible et presque riant à bord de la Durande, les passagers causaient. En fermant les yeux dans une traversée, on peut juger de l'état de la mer par le trémolo des conversations. La pleine liberté d'esprit des passagers répond à la parfaite tranquillité de l'eau.

Il est impossible, par exemple, qu'une conversation telle que celle-ci ait lieu autrement que par une mer très-calme :

— Monsieur, voyez donc cette jolie mouche verte et rouge.

— Elle s'est égarée en mer et se repose sur le navire.

— Une mouche se fatigue peu.

— Au fait, c'est si léger. Le vent la porte.

— Monsieur, on a pesé une once de mouches, puis on les a comptées, et l'on en a trouvé six mille deux cent soixante-huit.

Le guernesiais à la longue-vue avait abordé les malouins marchands de bœufs, et leur parlage était quelque chose en ce genre.

— Le bœuf d'Aubrac a le torse rond et trapu, les jambes courtes, le pelage fauve. Il est lent au travail, à cause de la brièveté des jambes.

— Sous ce rapport, le salers vaut mieux que l'aubrac.

— Monsieur, j'ai vu deux beaux bœufs dans ma vie. Le premier avait les jambes basses, l'avant épais, la culotte pleine, les hanches larges, une bonne longueur de la nuque à la croupe, une bonne hauteur au garrot, les maniements riches, la peau facile à détacher. Le second offrait tous les signes d'un engraissement judicieux. Torse ramassé, encolure forte, jambes légères, robe blanche et rouge, culotte retombante.

— Ça, c'est la race cotentine.

— Oui, mais ayant eu quelque rapport avec le taureau angus ou le taureau suffolk.

— Monsieur, vous me croirez si vous voulez, dans le midi il y a des concours d'ânes.

— D'ânes?

— D'ânes. Comme j'ai l'honneur. Et ce sont les laids qui sont les beaux.

— Alors c'est comme les mulassières Ce sont les laides qui sont les bonnes.

—Justement. La jument poitevine. Gros ventre, grosses jambes.

— La meilleure mulassière connue, c'est une barrique sur quatre poteaux.

— La beauté des bêtes n'est pas la même que la beauté des hommes.

— Et surtout des femmes.

— C'est juste.

— Moi, je tiens à ce qu'une femme soit jolie.

— Moi, je tiens à ce qu'elle soit bien mise.

— Oui, nette, propre, tirée à quatre épingles, astiquée.

— L'air tout neuf. Une jeune fille, ça doit toujours sortir de chez le bijoutier.

— Je reviens à mes bœufs. J'ai vu vendre ces deux bœufs au marché de Thouars.

— Le marché de Thouars, je le connais. Les Bonneau de la Rochelle et les Babu, les marchands de blé de Marans, je ne sais pas si vous en avez entendu parler, devaient venir à ce marché-là.

Le touriste et le parisien causaient avec l'américain des bibles. La conversation, là aussi, était au beau fixe.

— Monsieur, disait le touriste, voici quel est le tonnage flottant du monde civilisé : France, sept cent seize mille tonneaux; Allemagne, un million; États-Unis, cinq millions; Angleterre, cinq millions cinq cent mille. Ajoutez le contingent des petits pavillons. Total : douze millions neuf cent quatre mille tonneaux distribués dans cent quarante-cinq mille navires épars sur l'eau du globe.

L'américain interrompit :

— Monsieur, ce sont les États-Unis qui ont cinq millions cinq cent mille.

— J'y consens, dit le touriste. Vous êtes américain?

— Oui, monsieur.

— J'y consens encore.

Il y eut un silence, l'américain missionnaire se demanda si c'était le cas d'offrir une bible.

— Monsieur, repartit le touriste, est-il vrai que vous ayez le goût des sobriquets en Amérique au point d'en affubler tous vos gens célèbres, et que vous appeliez votre fameux banquier missourien, Thomas Benton, *le vieux Lingot?*

— De même que nous nommons Zacharie Taylor *le vieux Zach.*

— Et le général Harrison *le vieux Tip*, n'est-ce pas? et le général Jackson *le vieil Hickory?*

— Parce que Jackson est dur comme le bois hickory, et parce que Harrison a battu les peaux rouges a Tippecanoe.

— C'est une mode byzantine que vous avez là.

— C'est notre mode. Nous appelons Van Buren *le Petit-Sorcier*, Seward, qui a fait faire les petites coupures des billets de banque, *Billy-le-Petit*, et Douglas, le sénateur démocrate de l'Illinois, qui a quatre pieds de haut et une grande éloquence, *le Petit-Géant*. Vous pouvez aller du Texas au Maine, vous ne rencontrerez personne qui dise ce nom : Cass, on dit : *le grand Michigantier;* ni ce nom : Clay, on dit : *le garçon de moulin à la balafre.* Clay est fils d'un meunier.

— J'aimerais mieux dire Clay ou Cass, observa le parisien, c'est plus court.

— Vous manqueriez d'usage du monde. Nous nommons Corwin, qui est secrétaire de la trésorerie, *le garçon de charrette.* Daniel Webster est *Dan-le-noir.* Quant à Winfield Scott, comme sa première pensée, après avoir battu les anglais à Chippeway, a été de se mettre à table, nous l'appelons *Vite-une-assiette-de-soupe.*

Le flocon de brume aperçu dans le lointain avait grandi. Il occupait maintenant sur l'horizon un segment d'environ quinze degrés. On eût dit un nuage se traînant sur l'eau faute de vent. Il n'y avait presque plus de brise. La mer était plate. Quoiqu'il ne fût pas midi, le soleil pâlissait. Il éclairait, mais ne chauffait plus.

— Je crois, dit le touriste, que le temps va changer.

— Nous aurons peut-être de la pluie, dit le parisien.

— Ou du brouillard, reprit l'américain.

— Monsieur, repartit le touriste, en Italie, c'est à Molfetta qu'il tombe le moins de pluie, et à Tolmezzo qu'il en tombe le plus.

A midi, selon l'usage de l'archipel, on sonna la cloche pour dîner. Dîna qui voulut. Quelques passagers portaient avec eux leur en-cas, et mangèrent gaiement sur le pont. Clubin ne dîna point.

Tout en mangeant, les conversations allaient leur train.

Le guernesiais, ayant le flair des bibles, s'était rapproché de l'américain. L'américain lui dit :

— Vous connaissez cette mer-ci?

— Sans doute, j'en suis.

— Et moi aussi, dit l'un des malouins.

Le guernesiais adhéra d'un salut, et reprit :

— A présent nous sommes au large, mais je n'aurais pas aimé avoir du brouillard quand nous étions devers les Minquiers.

L'américain dit au malouin :

— Les insulaires sont plus de la mer que les côtiers.

— C'est vrai, nous autres gens de la côte, nous n'avons que le demi-bain.

— Qu'est-ce que c'est que ça, les Minquiers? continua l'américain.

Le malouin répondit :

— C'est des cailloux très-mauvais.

— Il y a aussi les Grelets, fit le guernesiais.

— Parbleu, répliqua le malouin.

— Et les Chouas, ajouta le guernesiais.

Le malouin éclata de rire.

— A ce compte-là, dit-il, il y a aussi les Sauvages.

— Et les Moines, observa le guernesiais.

— Et le Canard, s'écria le malouin.

— Monsieur, repartit le guernesiais poliment, vous avez réponse à tout.

— Malouin, malin.

Cette réponse faite, le malouin cligna de l'œil.

Le touriste interposa une question.

— Est-ce que nous avons à traverser toute cette rocaille?

— Point. Nous l'avons laissée au sud-sud-est. Elle est derrière nous.

Et le guernesiais poursuivit :

— Tant gros rochers que menus, les Grelets ont cinquante-sept pointes.

— Et les Minquiers quarante-huit, dit le malouin.

Ici le dialogue se concentra entre le malouin et le guernesiais.

— Il me semble, monsieur de Saint-Malo, qu'il y a trois rochers que vous ne comptez pas.

— Je compte tout.

— De la Dérée au Maître-Ile?

— Oui.

— Et les Maisons?

— Qui sont sept rochers au milieu des Minquiers. Oui.

— Je vois que vous connaissez les pierres.

— Si on ne connaissait pas les pierres, on ne serait pas de Saint-Malo.

— Ça fait plaisir d'entendre les raisonnements des français.

Le malouin salua à son tour, et dit :

— Les Sauvages sont trois rochers.

— Et les Moines deux.

— Et le Canard un.

— Le Canard, ça dit un seul.

— Non, car la Suarde, c'est quatre rochers.

— Qu'appelez-vous la Suarde? demanda le guernesiais.

— Nous appelons la Suarde ce que vous appelez les Chouas.

— Il ne fait pas bon passer entre les Chouas et le Canard.

— Ça n'est possible qu'aux oiseaux.

— Et aux poissons.

— Pas trop. Dans les gros temps, ils se cognent aux murs.

— Il y a du sable dans les Minquiers.

— Autour des Maisons.

— C'est huit rochers qu'on voit de Jersey.

— De la grève d'Azette, c'est juste. Pas huit, sept.

— A mer retirée, on peut se promener dans les Minquiers.

— Sans doute, il y a de la découverte.

— Et les Dirouilles?

— Les Dirouilles n'ont rien de commun avec les Minquiers.

— Je veux dire que c'est dangereux.

— C'est du côté de Granville.

— On voit que, comme nous, vous gens de Saint-Malo, vous avez amour de naviguer dans ces mers.

— Oui, répondit le malouin, avec cette différence que nous disons : nous avons habitude, et que vous dites : nous avons amour.

— Vous êtes de bons marins.

— Je suis marchand de bœufs.

— Qui donc était de Saint-Malo, déjà?

— Surcouf.

— Un autre?

— Duguay-Trouin.

Ici le voyageur du commerce parisien intervint.

— Duguay-Trouin? il fut pris par les anglais. Il était aussi aimable que brave. Il sut plaire à une jeune anglaise. Ce fut elle qui brisa ses fers.

En ce moment une voix tonnante cria :

— Tu es ivre!

IV

OU SE DÉROULENT TOUTES LES QUALITÉS DU CAPITAINE CLUBIN

Tous se retournèrent.

C'était le capitaine qui interpellait le timonier.

Sieur Clubin ne tutoyait personne. Pour qu'il jetât au timonier Tangrouille une telle apostrophe, il fallait que Clubin fût fort en colère, ou voulût fort le paraître.

Un éclat de colère à propos dégage la responsabilité, et quelquefois la transpose.

Le capitaine, debout sur le pont de commandement entre les deux tambours, regardait fixement le timonier. Il répéta entre ses dents : Ivrogne ! L'honnête Tangrouille baissa la tête.

Le brouillard s'était développé. Il occupait maintenant près de la moitié de l'horizon. Il avançait dans tous les sens à la fois ; il y a dans le brouillard quelque chose de la goutte d'huile. Cette brume s'élargissait insensiblement. Le vent la poussait sans hâte et sans bruit. Elle prenait peu à peu possession de l'océan. Elle venait du nord-ouest et le navire l'avait devant sa proue. C'était comme une vaste falaise mouvante et vague. Elle se coupait sur la mer comme une muraille. Il y avait un point précis où l'eau immense entrait sous le brouillard et disparaissait.

Ce point d'entrée dans le brouillard était encore à une demi-lieue environ. Si le vent changeait, on pouvait éviter l'immersion dans la brume ; mais il fallait qu'il changeât tout de suite. La demi-lieue d'intervalle se comblait et décroissait à vue d'œil; la Durande marchait, le brouillard marchait aussi. Il venait au navire et le navire allait à lui.

Clubin commanda d'augmenter la vapeur et d'obliquer à l'est.

On côtoya ainsi quelque temps le brouillard, mais il avançait toujours. Le navire pourtant était encore en plein soleil.

Le temps se perdait dans ces manœuvres qui pouvaient difficilement réussir. La nuit vient vite en février.

Le guernesiais considérait cette brume. Il dit aux malouins :

— Que c'est un hardi brouillard.

— Une vraie malpropreté sur la mer, observa l'un des malouins.

L'autre malouin ajouta :

— Voilà qui gâte une traversée.

Le guernesiais s'approcha de Clubin

— Capitaine Clubin, j'ai peur que nous ne soyons gagnés par le brouillard.

Clubin répondit :

— Je voulais rester à Saint-Malo, mais on m'a conseillé de partir.

— Qui ça?

— Des anciens.

— Au fait, reprit le guernesiais, vous avez eu raison de partir. Qui sait s'il n'y aura pas tempête demain? Dans cette saison, on peut attendre pour du pire.

Quelques minutes après, la Durande entrait dans le banc de brume.

Ce fut un instant singulier. Tout à coup ceux qui étaient à l'arrière ne virent plus ceux qui étaient à l'avant. Une molle cloison grise coupa en deux le bateau.

Puis le navire entier plongea sous la brume. Le soleil ne fut plus qu'une espèce de grosse lune. Brusquement, tout le monde grelotta. Les passagers endossèrent leurs pardessus et les matelots leurs suroits. La mer, presque sans un pli, avait la froide menace de la tranquillité. Il semble qu'il y ait un sous-entendu dans cet excès de calme. Tout était blafard et blême. La cheminée noire et la fumée noire luttaient contre cette lividité qui enveloppait le navire.

La dérivation à l'est était sans but désormais. Le capitaine remit le cap sur Guernesey et augmenta la vapeur.

Le passager guernesiais, rôdant autour de la chambre à feu, entendit le nègre Imbrancam qui parlait au chauffeur son camarade. Le passager prêta l'oreille. Le nègre disait :

— Ce matin dans le soleil nous allions lentement; à présent dans le brouillard nous allons vite.

Le guernesiais revint vers sieur Clubin.

— Capitaine Clubin, il n'y a pas de soin; pourtant ne donnons-nous pas trop de vapeur?

— Que voulez-vous, monsieur? Il faut bien regagner le temps perdu par la faute de cet ivrogne de timonier.

— C'est vrai, capitaine Clubin.

Et Clubin ajouta :

— Je me dépêche d'arriver. C'est assez du brouillard, ce serait trop de la nuit.

Le guernesiais rejoignit les malouins, et leur dit :

— Nous avons un excellent capitaine

Par intervalles, de grandes lames de brume, qu'on eût dit cardées, survenaient pesamment et cachaient le soleil. Ensuite, il reparaissait, plus pâle et comme malade. Le peu qu'on entrevoyait du ciel ressemblait aux bandes d'air sales et tachées d'huile d'un vieux décor de théâtre.

La Durande passa à proximité d'un coutre qui avait jeté l'ancre par prudence. C'était le *Shealtiel* de Guernesey. Le patron du coutre remarqua la vitesse de la Durande. Il lui sembla aussi qu'elle n'était pas dans la route exacte. Elle lui parut trop appuyer à l'ouest. Ce navire à toute vapeur dans le brouillard l'étonna.

Vers deux heures, la brume était si épaisse que le capitaine dut quitter la passerelle et se rapprocher du timonier. Le soleil s'était évanoui, tout était brouillard. Il y avait sur la Durande une sorte d'obscurité blanche. On naviguait dans de la pâleur diffuse. On ne voyait plus le ciel et on ne voyait plus la mer.

Il n'y avait plus de vent.

Le bidon à térébenthine suspendu à un anneau sous la passerelle des tambours n'avait pas même une oscillation.

Les passagers étaient devenus silencieux.

Toutefois le parisien, entre ses dents, fredonnait la chanson de Béranger *Un jour le bon Dieu s'éveillant*.

Un des malouins lui adressa la parole.

— Monsieur vient de Paris?

— Oui, monsieur. *Il mit la tête à la fenêtre.*

— Qu'est-ce qu'on fait à Paris?

— *Leur planète a péri peut-être.* — Monsieur, à Paris tout marche de travers.

Du cognac inespéré. (Page 94.)

— Alors c'est sur terre comme sur mer.

— C'est vrai que nous avons là un fichu brouillard.

— Et qui peut faire des malheurs.

Le parisien s'écria :

— Mais pourquoi ça, des malheurs! à propos de quoi, des malheurs! à quoi ça sert-il, des malheurs! C'est comme l'incendie de l'Odéon. Voilà des familles sur la paille. Est-ce que c'est juste? Tenez, monsieur, je ne connais pas votre religion, mais moi je ne suis pas content.

— Ni moi, fit le malouin.

— Tout ce qui se passe ici-bas, reprit le parisien, fait l'effet d'une chose qui se détraque. J'ai dans l'idée que le bon Dieu n'y est pas.

Le malouin se gratta le haut de la tête comme quelqu'un qui cherche à comprendre. Le parisien continua :

— Le bon Dieu est absent. On devrait rendre un décret pour forcer Dieu à résidence. Il est à sa maison de campagne et ne s'occupe pas de nous. Aussi tout va de guingois. Il est évident, mon cher monsieur, que le bon Dieu n'est plus dans le gouvernement, qu'il est en vacances, et que c'est le vicaire, quelque ange séminariste, quelque crétin avec des ailes de moineau, qui mène les affaires.

Imbrancam. (Page 95.)

Moineau fut articulé *moigneau*, prononciation de gamin faubourien.

Le capitaine Clubin, qui s'était approché des deux causeurs, posa sa main sur l'épaule du parisien.

— Chut! dit-il. Monsieur, prenez garde à vos paroles. Nous sommes en mer.

Personne ne dit plus mot.

Au bout de cinq minutes, le guernesiais, qui avait tout entendu, murmura à l'oreille du malouin :

— Et un capitaine religieux !

Il ne pleuvait pas, et l'on se sentait mouillé. On ne se rendait compte du chemin qu'on faisait que par une augmentation de malaise. Il semblait qu'on entrât dans de la tristesse. Le brouillard fait le silence sur l'océan ; il assoupit la vague et étouffe le vent. Dans ce silence, le râle de la Durande avait on ne sait quoi d'inquiet et de plaintif.

On ne rencontrait plus de navires. Si, au loin, soit du côté de Guernesey, soit du côté de Saint-Malo, quelques bâtiments étaient en mer hors du brouillard, pour eux la Durande, submergée dans la brume, n'était pas visible, et sa longue fumée, rattachée à rien, leur faisait l'effet d'une comète noire dans un ciel blanc.

Tout à coup Clubin cria :

— Faichien ! tu viens de donner un faux coup. Tu vas nous faire des avaries. Tu mériterais d'être mis aux fers. Va-t'en, ivrogne !

Et il prit la barre.

Le timonier humilié se réfugia dans les manœuvres de l'avant.

Le guernesiais dit :

— Nous voilà sauvés.

La marche continua, rapide.

Vers trois heures le dessous de la brume commença à se soulever, et l'on revit de la mer.

— Je n'aime pas ça, dit le guernesiais.

La brume en effet ne peut être soulevée que par le soleil ou par le vent. Par le soleil, c'est bon ; par le vent, c'est moins bon. Or il était trop tard pour le soleil. A trois heures, en février, le soleil faiblit. Une reprise de vent, à ce point critique de la journée, est peu désirable C'est souvent une annonce d'ouragan.

Du reste, s'il y avait de la brise, on la sentait à peine.

Clubin, l'œil sur l'habitacle, tenant la barre et gouvernant, mâchait entre ses dents des paroles comme celles-ci qui arrivaient jusqu'aux passagers :

— Pas de temps à perdre. Cet ivrogne nous a retardés.

Son visage était d'ailleurs absolument sans expression.

La mer était moins dormante sous la brume. On y entrevoyait quelques lames. Des lumières glacées flottaient à plat sur l'eau. Ces plaques de lueur sur la vague préoccupent les marins. Elles indiquent des trouées faites par le vent supérieur dans le plafond de brume. La brume se soulevait, et retombait plus dense. Parfois l'opacité était complète. Le navire était pris dans une vraie banquise de brouillard. Par intervalles ce cercle redoutable s'entr'ouvrait comme une tenaille, laissait voir un peu d'horizon, puis se refermait.

Le guernesiais, armé de sa longue-vue, se tenait comme une vedette à l'avant du bâtiment.

Une éclaircie se fit, puis s'effaça.

Le guernesiais se retourna tout effaré :

— Capitaine Clubin !

— Qu'y a-t-il ?

— Nous gouvernons droit sur les Hanois.

— Vous vous trompez, dit Clubin froidement.

Le guernesiais insista :

— J'en suis sûr.

— Impossible.

— Je viens d'apercevoir du caillou à l'horizon.

— Où ?

— Là.

— C'est le large. Impossible.

Et Clubin maintint le cap sur le point indiqué par le passager.

Le guernesiais ressaisit sa longue-vue.

Un moment après il accourut à l'arrière.

— Capitaine !

— Eh bien ?

— Virez de bord.

— Pourquoi ?

— Je suis sûr d'avoir vu de la roche très-haute et tout près. C'est le grand Hanois.

— Vous aurez vu du brouillard plus épais.

— C'est le grand Hanois. Virez de bord, au nom du ciel !

Clubin donna un coup de barre.

V

CLUBIN MET LE COMBLE A L'ADMIRATION

On entendit un craquement. Le déchirement d'un flanc de navire sur un bas-fond en pleine mer est un des bruits les plus lugubres qu'on puisse rêver. La Durande s'arrêta court.

Du choc plusieurs passagers tombèrent et roulèrent sur le pont.

Le guernesiais leva les mains au ciel.

— Sur les Hanois! quand je le disais!

Un long cri éclata sur le navire.

— Nous sommes perdus.

La voix de Clubin, sèche et brève, domina le cri.

— Personne n'est perdu! Et silence!

Le torse noir d'Imbrancam nu jusqu'à la ceinture sortit du carré de la chambre à feu.

Le nègre dit avec calme.

— Capitaine, l'eau entre. La machine va s'éteindre.

Le moment fut épouvantable.

Le choc avait ressemblé à un suicide. On l'eût fait exprès qu'il n'eût pas été plus terrible. La Durande s'était ruée comme si elle attaquait le rocher. Une pointe de roche était entrée dans le navire comme un clou. Plus d'une toise carrée de vaigres avait éclaté, l'étrave était rompue, l'élancement fracassé, l'avant effondré, la coque, ouverte, buvait la mer avec un bouillonnement horrible. C'était une plaie par où entrait le naufrage. Le contre-coup avait été si violent qu'il avait brisé à l'arrière les sauvegardes du gouvernail, descellé et battant. On était défoncé par l'écueil, et autour du navire on ne voyait rien que le brouillard épais et compacte, et maintenant presque noir. La nuit arrivait.

La Durande plongeait de l'avant. C'était le cheval qui a dans les entrailles le coup de corne du taureau. Elle était morte.

L'heure de la demi-remontée se faisait sentir sur la mer.

Tangrouille était dégrisé; personne n'est ivre dans un naufrage; il descendit dans l'entre-pont, remonta et dit:

— Capitaine, l'eau barrotte la cale. Dans dix minutes, l'eau sera au ras des dalots.

Les passagers couraient sur le pont éperdus, se tordant les bras, se penchant pardessus le bord, regardant la machine, faisant tous les mouvements inutiles de la terreur. Le touriste s'était évanoui.

Clubin fit signe de la main, on se tut. Il interrogea Imbrancam :

— Combien de temps la machine peut-elle travailler encore?

— Cinq ou six minutes.

Puis il interrogea le passager guernesiais :

— J'étais à la barre. Vous avez observé le rocher. Sur quel banc des Hanois sommes-nous?

— Sur la Mauve. Tout à l'heure dans l'éclaircie, j'ai très-bien reconnu la Mauve.

— Étant sur la Mauve, reprit Clubin, nous avons le grand Hanois à bâbord et le petit Hanois à tribord. Nous sommes à un mille de terre.

L'équipage et les passagers écoutaient, frémissants d'anxiété et d'attention, l'œil fixé sur le capitaine.

Alléger le navire était sans but, et d'ailleurs impossible. Pour vider la cargaison à la mer, il eût fallu ouvrir les sabords et augmenter les chances d'entrée de l'eau. Jeter l'ancre était inutile; on était cloué. D'ailleurs, sur ce fond à faire basculer l'ancre, la chaîne eût probablement surjouaillé. La machine n'étant pas endommagée et restant à la disposition du navire tant que le feu ne serait pas éteint, c'est-à-dire pour quelques minutes encore, on pouvait faire force de roues et de vapeur, reculer et s'arracher de l'écueil. En ce cas, on sombrait immédiatement. Le rocher, jusqu'à un certain point, bouchait l'avarie et gênait le passage de l'eau. Il faisait obstacle. L'ouverture désobstruée, il serait impossible d'aveugler la voie d'eau et de franchir les pompes. Qui retire le poignard d'une plaie au cœur, tue sur-le-champ le blessé. Se dégager du rocher, c'était couler à fond.

Les bœufs, atteints par l'eau dans la cale, commençaient à mugir.

Clubin commanda :

— La chaloupe à la mer.

Imbrancam et Tangrouille se précipitèrent et défirent les amarres. Le reste de l'équipage regardait, pétrifié.

— Tous à la manœuvre, cria Clubin.

Cette fois, tous obéirent.

Clubin, impassible, continua, dans cette vieille langue de commandement que ne comprendraient pas les marins d'à présent:

— Abraquez. — Faites une marguerite si le cabestan est entravé. — Assez de virage. — Amenez. — Ne laissez pas se joindre les poulies des francs-funains. — Affalez. — Amenez vivement des deux bouts. — Ensemble. — Garez qu'elle ne pique. — Il y a trop de frottement. — Touchez les garants de la caliorne. — Attention.

La chaloupe était en mer.

Au même instant, les roues de la Durande s'arrêtèrent la fumée cessa, le fourneau était noyé.

Les passagers, glissant le long de l'échelle ou s'accrochant aux manœuvres courantes, se laissèrent tomber dans la chaloupe plus qu'ils n'y descendirent. Imbrancam enleva le touriste évanoui, le porta dans la chaloupe, puis remonta sur le navire.

Les matelots se ruaient à la suite des passagers. Le mousse avait roulé sous les pieds; on marchait sur l'enfant.

Imbrancam barra le passage.

— Personne avant le moço, dit-il.

Il écarta de ses deux bras noirs les matelots, saisit le mousse, et le tendit au passager guernesiais qui, debout dans la chaloupe, reçut l'enfant.

Le mousse sauvé, Imbrancam se rangea et dit aux autres :

— Passez.

Cependant Clubin était allé à sa cabine et avait fait un paquet des papiers du bord et des instruments. Il ôta la boussole de l'habitacle. Il remit les papiers et les instruments à Imbrancam et la boussole à Tangrouille, et leur dit : Descendez dans la chaloupe.

Ils descendirent. L'équipage les avait précédés. La chaloupe était pleine, le flot rasait le bord.

— Maintenant, cria Clubin, partez.

Un cri s'éleva de la chaloupe.

— Et vous, capitaine?

— Je reste.

Des gens qui naufragent ont peu le temps de délibérer et encore moins le temps de s'attendrir. Cependant ceux qui étaient dans la chaloupe, et relativement en sûreté, eurent une émotion qui n'était pas pour eux-mêmes. Toutes les voix insistèrent en même temps.

— Venez avec nous, capitaine.

— Je reste.

Le guernesiais, qui était au fait de la mer, répliqua :

— Capitaine, écoutez. Vous êtes échoué sur les Hanois. A la nage on n'a qu'un mille à faire pour gagner Plainmont. Mais en barque on ne peut aborder qu'à la Rocquaine, et c'est deux milles. Il y a des brisants et du brouillard. Cette chaloupe n'arrivera pas à la Rocquaine avant deux heures d'ici. Il fera nuit noire. La marée monte, le vent fraîchit. Une bourrasque est proche. Nous ne demandons pas mieux que de revenir vous chercher, mais si le gros temps éclate, nous ne pourrons pas. Vous êtes perdu si vous demeurez. Venez avec nous.

Le parisien intervint :

— La chaloupe est pleine et trop pleine, c'est vrai, et un homme de plus ce sera un homme de trop. Mais nous sommes treize, c'est mauvais pour la barque, et il vaut encore mieux la surcharger d'un homme que d'un chiffre. Venez, capitaine.

Tangrouille ajouta :

— Tout est de ma faute, et pas de la vôtre. Ce n'est pas juste que vous demeuriez.

— Je reste, dit Clubin. Le navire sera dépecé par la tempête cette nuit. Je ne le quitterai pas. Quand le navire est perdu le capitaine est mort. On dira de moi : Il a fait

son devoir jusqu'au bout. Tangrouille, je vous pardonne.

Et croisant les bras, il cria :

— Attention au commandement. Largue en bande l'amarre. Partez.

La chaloupe s'ébranla. Imbrancam avait saisi le gouvernail. Toutes les mains qui ne ramaient pas s'élevèrent vers le capitaine. Toutes les bouches crièrent : Hurrah pour le capitaine Clubin!

— Voilà un admirable homme, dit l'américain.

— Monsieur, répondit le guernesiais, c'est le plus honnête homme de toute la mer.

Tangrouille pleurait.

— Si j'avais eu du cœur, murmura-t-il à demi-voix, je serais demeuré avec lui.

La chaloupe s'enfonça dans le brouillard et s'effaça.

On ne vit plus rien.

Le frappement des rames décrut et s'évanouit.

Clubin resta seul.

VI

UN INTÉRIEUR D'ABIME ÉCLAIRÉ

Quand cet homme se vit sur ce rocher, sous ce nuage, au milieu de cette eau, loin de tout contact vivant, loin de tout bruit humain, laissé pour mort, seul entre la mer qui montait et la nuit qui venait, il eut une joie profonde.

Il avait réussi.

Il tenait son rêve. La lettre de change à longue échéance qu'il avait tirée sur la destinée, lui était payée.

Pour lui, être abandonné, c'était être délivré. Il était sur les Hanois, à un mille de la terre; il avait soixante-quinze mille francs. Jamais plus savant naufrage n'avait été accompli. Rien n'avait manqué; il est vrai que tout était prévu. Clubin, dès sa jeunesse, avait eu une idée : mettre l'honnêteté comme enjeu dans la roulette de la vie, passer pour homme probe et partir de là, attendre sa belle, laisser la martingale s'enfler, trouver le joint, deviner le moment; ne pas tâtonner, saisir; faire un coup et n'en faire qu'un, finir par une rafle, laisser derrière lui les imbéciles. Il entendait réussir en une fois ce que les escrocs bêtes manquent vingt fois de suite, et, tandis qu'ils aboutissent à la potence, aboutir, lui, à la fortune. Rantaine rencontré avait été son trait de lumière. Il avait immédiatement construit son plan. Faire rendre gorge à Rantaine; quant à ses révélations possibles, les frapper de nullité en disparaissant; passer pour mort, la meilleure des disparitions; pour cela, perdre la Durande. Ce naufrage était nécessaire. Pardessus le marché, s'en aller en laissant une bonne renommée, ce qui faisait de toute son existence un chef-d'œuvre. Qui eût vu Clubin dans ce naufrage eût cru voir un démon, heureux.

Il avait vécu toute sa vie pour cette minute-là.

Toute sa personne exprima ce mot : Enfin! Une sérénité épouvantable blémit sur ce front obscur. Son œil terne et au fond duquel on croyait voir une cloison, devint profond et terrible. L'embrasement intérieur de cette âme s'y réverbéra.

Le for intérieur a, comme la nature externe, sa tension électrique. Une idée est un météore; à l'instant du succès, les méditations amoncelées qui l'ont préparé s'entr'ouvrent, et il en jaillit une étincelle; avoir en soi la serre du mal et sentir une proie dedans, c'est un bonheur qui a son rayonnement; une mauvaise pensée qui triomphe illumine un visage; de certaines combinaisons réussies, de certains buts atteints, de certaines félicités féroces, font apparaître et disparaître dans les yeux des

hommes de lugubres épanouissements lumineux. C'est de l'orage joyeux, c'est de l'aurore menaçante. Cela sort de la conscience, devenue ombre et nuée.

Il éclaira dans cette prunelle.

Cet éclair ne ressemblait à rien de ce qu'on peut voir luire là-haut ni ici-bas.

Le coquin comprimé qui était en Clubin fit explosion.

Clubin regarda l'obscurité immense, et ne put retenir un éclat de rire bas et sinistre.

Il était donc libre ! il était donc riche !

Son inconnue se dégageait enfin. Il résolvait son problème.

Clubin avait du temps devant lui. La marée montait, et par conséquent soutenait la Durande, qu'elle finirait même par soulever. Le navire adhérait solidement à l'écueil ; nul danger de sombrer. En outre, il fallait laisser à la chaloupe le temps de s'éloigner, de se perdre peut-être, Clubin l'espérait.

Debout sur la Durande naufragée, il croisa les bras, savourant cet abandon dans les ténèbres.

L'hypocrisie avait pesé trente ans sur cet homme. Il était le mal et s'était accouplé à la probité. Il haïssait la vertu d'une haine de mal marié. Il avait toujours eu une préméditation scélérate; depuis qu'il avait l'âge d'homme, il portait cette armure rigide, l'apparence. Il était monstre en dessous; il vivait dans une peau d'homme de bien avec un cœur de bandit. Il était le pirate doucereux. Il était le prisonnier de l'honnêteté; il était enfermé dans cette boîte de momie, l'innocence, il avait sur le dos des ailes d'ange, écrasantes pour un gredin. Il était surchargé d'estime publique. Passer pour honnête homme, c'est dur. Maintenir toujours cela en équilibre, penser mal et parler bien, quel labeur ! Il avait été le fantôme de la droiture, étant le spectre du crime. Ce contre-sens avait été sa destinée. Il lui avait fallu faire bonne contenance, rester présentable, écumer au-dessous du niveau, sourire ses grincements de dents. La vertu pour lui, c'était la chose qui étouffe. Il avait passé sa vie à avoir envie de mordre cette main sur sa bouche,

En voulant la mordre, il avait dû la baiser.

Avoir menti, c'est avoir souffert. Un hypocrite est un patient dans la double acception du mot; il calcule un triomphe et endure un supplice La préméditation indéfinie d'un mauvais coup accompagnée et dosée d'austérité, l'infamie intérieure assaisonnée d'excellente renommée, donner continuellement le change, n'être jamais soi, faire illusion, c'est une fatigue. Avec tout ce noir qu'on broie en son cerveau composer de la candeur, vouloir dévorer ceux qui vous vénèrent, être caressant, se retenir, se réprimer, toujours être sur le qui-vive, se guetter sans cesse, donner bonne mine à son crime latent, faire sortir sa difformité en beauté, se fabriquer une perfection avec sa méchanceté, chatouiller du poignard, sucrer le poison, veiller sur la rondeur de son geste et sur la musique de sa voix, ne pas avoir son regard, rien n'est plus difficile, rien n'est plus douloureux. L'odieux de l'hypocrisie commence obscurément dans l'hypocrite. Boire perpétuellement son imposture est une nausée. La douceur que la ruse donne à la scélératesse répugne au scélérat, continuellement forcé d'avoir ce mélange dans la bouche, et il y a des instants de haut-le-cœur où l'hypocrite est sur le point de vomir sa pensée. Ravaler cette salive est horrible. Ajoutez à cela le profond orgueil. Il existe des minutes bizarres où l'hypocrite s'estime. Il y a un moi démesuré dans le fourbe. Le ver a le même glissement que le dragon et le même redressement. Le traître n'est autre chose qu'un despote gêné qui ne peut faire sa volonté qu'en se résignant au deuxième rôle. C'est de la petitesse capable d'énormité. L'hypocrite est un titan, nain.

Clubin se figurait de bonne foi qu'il avait été opprimé. De quel droit n'était-il pas né riche? Il n'aurait pas mieux demandé que d'avoir de ses père et mère cent mille livres de rente. Pourquoi ne les avait-il pas? Ce n'était pas sa faute, à lui. Pourquoi, en ne lui donnant pas toutes les jouissances de la vie, le forçait-on à travailler, c'est-à-dire, à tromper, à trahir, à détruire? Pourquoi, de cette façon, l'avait-on condamné à cette torture de flatter, de ramper, de complaire, de se faire aimer et respecter, et d'avoir jour et nuit sur la face un autre visage que le sien? Dissimuler est une violence subie. On hait devant qui l'on ment. Enfin l'heure avait sonné. Clubin se vengeait.

De qui? De tous, et de tout.

Lethierry ne lui avait fait que du bien; grief de plus; il se vengeait de Lethierry.

Il se vengeait de tous ceux devant lesquels il s'était contraint. Il prenait sa revanche. Quiconque avait pensé du bien de lui était son ennemi. Il avait été le captif de cet homme-là.

Clubin était en liberté. Sa sortie était faite. Il était hors des hommes. Ce qu'on prendrait pour sa mort, était sa vie; il allait commencer. Le vrai Clubin dépouillait le faux. D'un coup il avait tout dissous. Il avait poussé du pied Rantaine dans l'espace, Lethierry dans la ruine, la justice humaine dans la nuit, l'opinion dans l'erreur, l'humanité entière hors de lui, Clubin. Il venait d'éliminer le monde.

Quant à Dieu, ce mot de quatre lettres l'occupait peu.

Il avait passé pour religieux. Eh bien, après?

Il y a des cavernes dans l'hypocrite, ou pour mieux dire, l'hypocrite entier est une caverne.

Quand Clubin se trouva seul, son antre s'ouvrit. Il eut un instant de délices; il aéra son âme.

Il respira son crime à pleine poitrine.

Le fond du mal devint visible sur ce visage. Clubin s'épanouit. En ce moment, le regard de Rantaine à côté du sien eût semblé le regard d'un enfant nouveau-né.

L'arrachement du masque, quelle délivrance! Sa conscience jouit de se voir hideusement nue et de prendre librement un bain ignoble dans le mal. La contrainte d'un long respect humain finit par inspirer un goût forcené pour l'impudeur. On en arrive à une certaine lasciveté dans la scélératesse. Il existe dans ces effrayantes profondeurs morales si peu sondées on ne sait quel étalage atroce et agréable qui est l'obscénité du crime. La fadeur de la fausse bonne renommée met en appétit de honte. On dédaigne tant les hommes qu'on voudrait en être méprisé. Il y a de l'ennui à être estimé. On admire les coudées franches de la dégradation. On regarde avec convoitise la turpitude, si à l'aise dans l'ignominie. Les yeux baissés de force ont souvent de ces échappées obliques. Rien n'est plus près de Messaline que Marie Alacoque. Voyez la Cadière et la religieuse de Louviers. Clubin, lui aussi, avait vécu sous le voile. L'effronterie avait toujours été son ambition. Il enviait la fille publique et le front de bronze de l'opprobre accepté, il se sentait plus fille publique qu'elle, et avait le dégoût de passer pour vierge. Il avait été le Tantale du cynisme. Enfin, sur ce rocher, dans cette solitude, il pouvait être franc; il l'était. Se sentir sincèrement abominable, quelle volupté! Toutes les extases possibles à l'enfer, Clubin les eut dans cette minute, les arrérages de la dissimulation lui furent soldés; l'hypocrisie est une avance; Satan le remboursa. Clubin se donna l'ivresse d'être effronté, les hommes ayant disparu, et n'ayant plus là que le ciel. Il se dit : Je suis un gueux! et fut content.

Jamais rien de pareil ne s'était passé dans une conscience humaine.

L'éruption d'un hypocrite, nulle ouverture de cratère n'est comparable à cela.

Je reste, dit Clubin. (Page 108.)

Il était charmé qu'il n'y eût là personne, et il n'eût pas été fâché qu'il y eût quelqu'un. Il eût aimé être effroyable devant témoin.

Il eût été heureux de dire en face au genre humain : Tu es idiot!

L'absence des hommes assurait son triomphe, mais le diminuait.

Il n'avait que lui pour spectateur de sa gloire.

Être au carcan a son charme. Tout le monde voit que vous êtes infâme.

Forcer la foule à vous examiner, c'est faire acte de puissance. Un galérien debout sur un tréteau dans le carrefour avec le collier de fer au cou est le despote de tous les regards qu'il contraint de se tourner vers lui. Dans cet échafaud il y a du piédestal. Être un centre de convergence pour l'attention universelle, quel plus beau triomphe? Obliger au regard la prunelle publique, c'est une des formes de la suprématie. Pour ceux dont le mal est l'idéal, l'opprobre est une auréole. On domine de là. On est en haut de quelque chose. On s'y étale souverainement. Un poteau que l'univers voit n'est pas sans quelque analogie avec un trône.

Être exposé, c'est être contemplé.

Un mauvais règne a évidemment des

Il y avait sur le seuil un fourmillement. (Page 117.)

joies de pilori. Néron incendiant Rome, Louis XIV prenant en traître le Palatinat, le régent George tuant lentement Napoléon, Nicolas assassinant la Pologne à la face de la civilisation, devaient éprouver quelque chose de la volupté que rêvait Clubin. L'immensité du mépris fait au méprisé l'effet d'une grandeur.

Être démasqué est un échec, mais se démasquer est une victoire. C'est de l'ivresse, c'est de l'imprudence insolente et satisfaite, c'est une nudité éperdue qui insulte tout devant elle. Suprême bonheur.

Ces idées dans un hypocrite semblent une contradiction, et n'en sont pas une. Toute l'infamie est conséquente. Le miel est fiel. Escobar confine au marquis de Sade. Preuve : Léotade. L'hypocrite, étant le méchant complet, a en lui les deux pôles de la perversité. Il est d'un côté prêtre, et de l'autre courtisane. Son sexe de démon est double. L'hypocrite est l'épouvantable hermaphrodite du mal. Il se féconde seul. Il s'engendre et se transforme lui-même. Le voulez-vous charmant, regardez-le ; le voulez-vous horrible, retournez-le.

Clubin avait en lui toute cette ombre d'idées confuses. Il les percevait peu, mais il en jouissait beaucoup.

Un passage de flammèches de l'enfer

qu'on verrait dans la nuit, c'était la succession des pensées de cette âme.

Clubin resta ainsi quelque temps rêveur; il regardait son honnêteté de l'air dont le serpent regarde sa vieille peau.

Tout le monde avait cru à cette honnêteté, même un peu lui.

Il eut un second éclat de rire.

On l'allait croire mort, et il était riche. On l'allait croire perdu, et il était sauvé. Quel bon tour joué à la bêtise universelle!

Et dans cette bêtise universelle il y avait Rantaine. Clubin songeait à Rantaine avec un dédain sans bornes. Dédain de la fouine pour le tigre. Cette fugue, manquée par Rantaine, il la réussissait, lui Clubin. Rantaine s'en allait penaud, et Clubin disparaissait triomphant. Il s'était substitué à Rantaine dans le lit de sa mauvaise action, et c'était lui Clubin qui avait la bonne fortune.

Quant à l'avenir, il n'avait pas de plan bien arrêté. Il avait dans la boîte de fer enfermée dans sa ceinture ses trois banknotes; cette certitude lui suffisait. Il changerait de nom. Il y a des pays où soixante mille francs en valent six cent mille. Ce ne serait pas une mauvaise solution que d'aller dans un de ces coins-là vivre honnêtement avec l'argent repris à ce voleur de Rantaine. Spéculer, entrer dans le grand négoce, grossir son capital, devenir sérieusement millionnaire, cela non plus ne serait point mal.

Par exemple, à Costa-Rica, comme c'était le commencement du grand commerce du café, il y avait des tonnes d'or à gagner. On verrait.

Peu importait, d'ailleurs. Il avait le temps d'y songer. Pour le moment, le difficile était fait. Dépouiller Rantaine, disparaître avec la Durande, c'était la grosse affaire. Elle était accomplie. Le reste était simple. Nul obstacle possible désormais. Rien à craindre. Rien ne pouvait survenir. Il allait atteindre la côte à la nage, à la nuit il aborderait à Plainmont, il escaladerait la falaise, il irait droit à la maison visionnée, il y entrerait sans peine au moyen de sa corde à nœuds cachée d'avance dans un trou de rocher, il trouverait dans la maison visionnée son sac-valise contenant des vêtements secs et des vivres, là il pourrait attendre, il était renseigné, huit jours ne se passeraient pas sans que des contrebandiers d'Espagne, Blasquito probablement, touchassent à Plainmont, pour quelques guinées il se ferait transporter, non à Tor-Bay, comme il l'avait dit à Blasco pour dérouter les conjectures et donner le change, mais à Pasages ou à Bilbao. De là il gagnerait la Vera-Cruz ou la Nouvelle-Orléans. — Du reste, le moment était venu de se jeter à la mer, la chaloupe était loin, une heure de nage n'était rien pour Clubin, un mille seulement le séparait de la terre, puisqu'il était sur les Hanois.

A ce point de la rêverie de Clubin, une déchirure se fit dans le brouillard. Le formidable rocher Douvres apparut.

VII

L'INATTENDU INTERVIENT

Clubin, hagard, regarda.

C'était bien l'épouvantable écueil isolé.

Impossible de se méprendre sur cette silhouette difforme. Les deux Douvres jumelles se dressaient, hideusement, laissant voir entre elles, comme un piége, leur défilé. On eût dit le coupe-gorge de l'océan.

Elles étaient tout près. Le brouillard les avait cachées, comme un complice.

Clubin, dans le brouillard, avait fait fausse route. Malgré toute son attention, il lui était arrivé ce qui arriva à deux grands navigateurs, à Gonzalez qui découvrit le cap Blanc, et à Fernandez qui découvrit le

cap Vert. La brume l'avait égaré. Elle lui avait paru excellente pour l'exécution de son projet, mais elle avait ses périls. Clubin avait dévié à l'ouest et s'était trompé. Le passager guernesiais, en croyant reconnaître les Hanois, avait déterminé le coup de barre final. Clubin avait cru se jeter sur les Hanois.

La Durande, crevée par un des bas-fonds de l'écueil, n'était séparée des deux Douvres que de quelques encâblures.

A deux cents brasses plus loin, on apercevait un massif cube de granit. On distinguait sur les pans escarpés de cette roche quelques stries et quelques reliefs pour l'escalade. Les coins rectilignes de ces rudes murailles à angle droit faisaient pressentir au sommet un plateau.

C'était l'Homme.

La roche l'Homme s'élevait plus haut encore que les roches Douvres. Sa plate-forme dominait leur double pointe inaccessible. Cette plate-forme, croulant par les bords, avait un entablement, et on ne sait quelle régularité sculpturale. On ne pouvait rien imaginer de plus désolé et de plus funeste. Les lames du large venaient plisser leurs nappes tranquilles aux faces carrées de cet énorme tronçon noir, sorte de piédestal pour les spectres immenses de la mer et de la nuit.

Tout cet ensemble était stagnant. A peine un souffle dans l'air, à peine une ride sur la vague. On devinait sous cette surface muette de l'eau la vaste vie noyée des profondeurs.

Clubin avait souvent vu l'écueil Douvres de loin.

Il se convainquit que c'était bien là qu'il était.

Il ne pouvait douter.

Changement brusque et hideux. Les Douvres au lieu des Hanois. Au lieu d'un mille, cinq lieues de mer. Cinq lieues de mer! l'impossible. La roche Douvres, pour le naufragé solitaire, c'est la présence, visible et palpable, du dernier moment. Défense d'atteindre la terre.

Clubin frissonna. Il s'était mis lui-même dans la gueule de l'ombre. Pas d'autre refuge que le rocher l'Homme. Il était probable que la tempête surviendrait dans la nuit, et que la chaloupe de la Durande, surchargée, chavirerait. Aucun avis du naufrage n'arriverait à terre. On ne saurait même pas que Clubin avait été laissé sur l'écueil Douvres. Pas d'autre perspective que la mort de froid et de faim. Ses soixante-quinze mille francs ne lui donneraient pas une bouchée de pain. Tout ce qu'il avait échafaudé aboutissait à cette embûche. Il était l'architecte laborieux de sa catastrophe. Nulle ressource. Nul salut possible. Le triomphe se faisait précipice. Au lieu de la délivrance, la capture. Au lieu du long avenir prospère, l'agonie. En un clin d'œil, le temps qu'un éclair passe, toute sa construction avait croulé. Le paradis rêvé par ce démon avait repris sa vraie figure, le sépulcre.

Cependant le vent s'était élevé. Le brouillard, secoué, troué, arraché, s'en allait pêle-mêle sur l'horizon en grands morceaux informes. Toute la mer reparut.

Les bœufs, de plus en plus envahis par l'eau, continuaient de beugler dans la cale.

La nuit approchait; probablement la tempête.

La Durande, peu à peu renflouée par la mer montante, oscillait de droite à gauche, puis de gauche à droite, et commençait à tourner sur l'écueil comme sur un pivot.

On pouvait pressentir le moment où une lame l'arracherait et la roulerait à vau-l'eau.

Il y avait moins d'obscurité qu'au moment du naufrage. Quoique l'heure fût plus avancée, on voyait plus clair. Le brouillard, en s'en allant, avait emporté une partie de l'ombre. L'ouest était dégagé de toute nuée. Le crépuscule a un grand ciel blanc. Cette vaste lueur éclairait la mer.

La Durande était échouée en plan incliné de la poupe à la proue. Clubin monta sur l'arrière du navire qui était presque hors de l'eau. Il attacha sur l'horizon son œil fixe.

Le propre de l'hypocrisie, c'est d'être âpre à l'espérance. L'hypocrite est celui qui attend. L'hypocrisie n'est autre chose qu'une espérance horrible; et le fond de ce mensonge-là est fait avec cette vertu, devenue vice.

Chose étrange à dire, il y a de la confiance dans l'hypocrisie. L'hypocrite se confie à on ne sait quoi d'indifférent dans l'inconnu, qui permet le mal.

Clubin regardait l'étendue.

La situation était désespérée, cette âme sinistre ne l'était point.

Il se disait qu'après ce long brouillard les navires restés sous la brume en panne ou à l'ancre allaient reprendre leur course, et que peut-être il en passerait quelqu'un à l'horizon.

Et, en effet, une voile surgit.

Elle venait de l'est et allait à l'ouest.

En approchant, la complication du navire se dessina. Il n'avait qu'un mât, et il était gréé en goëlette. Le beaupré était presque horizontal. C'était un coutre.

Avant une demi-heure, il côtoierait d'assez près l'écueil Douvres.

Clubin se dit : Je suis sauvé.

Dans une minute comme celle où il était, on ne pense d'abord qu'à la vie.

Ce coutre était peut-être étranger. Qui sait si ce n'était pas un des navires contrebandiers allant à Plainmont? Qui sait si ce n'était pas Blasquito lui-même? En ce cas, non-seulement la vie serait sauve, mais la fortune; et la rencontre de l'écueil Douvres, en hâtant la conclusion, en supprimant l'attente dans la maison visionnée, en dénouant en pleine mer l'aventure, aurait été un incident heureux.

Toute la certitude de la réussite rentra frénétiquement dans ce sombre esprit.

C'est une chose étrange que la facilité avec laquelle les coquins croient que le succès leur est dû.

Il n'y avait qu'une chose à faire.

La Durande, engagée dans les rochers, mêlait sa silhouette à la leur, se confondait avec leur dentelure où elle n'était qu'un linéament de plus, y était indistincte et perdue, et ne suffirait pas, dans le peu de jour qui restait, pour attirer l'attention du navire qui allait passer.

Mais une figure humaine se dessinant en noir sur la blancheur crépusculaire, debout sur le plateau du rocher l'Homme et faisant des signaux de détresse, serait sans nul doute aperçue. On enverrait une embarcation pour recueillir le naufragé.

Le rocher l'Homme n'était qu'à deux cents brasses. L'atteindre à la nage était simple, l'escalader était facile.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

L'avant de la Durande étant dans la roche, c'était du haut de l'arrière, et du point même où était Clubin, qu'il fallait se jeter à la nage.

Il commença par mouiller une sonde et reconnut qu'il y avait sous l'arrière beaucoup de fond. Les coquillages microscopiques de foraminifères et de polycystinées que le suif rapporta étaient intacts, ce qui indiquait qu'il y avait là de très-creuses caves de roche où l'eau, quelle que fût l'agitation de la surface, était toujours tranquille.

Il se déshabilla, laissant ses vêtements sur le pont. Des vêtements, il en trouverait sur le coutre.

Il ne garda que la ceinture de cuir.

Quand il fut nu, il porta la main à cette ceinture, la reboucla, y palpa la boîte de fer, étudia rapidement du regard la direction qu'il aurait à suivre à travers les brisants et les vagues pour gagner le rocher l'Homme, puis, se précipitant la tête la première, il plongea.

Comme il tombait de haut, il plongea profondément.

Il entra très-avant sous l'eau, atteignit le fond, le toucha, côtoya un moment les roches sous-marines, puis donna une secousse pour remonter à la surface.

En ce moment, il se sentit saisir par le pied.

LIVRE SEPTIÈME.—IMPRUDENCE DE FAIRE DES QUESTIONS A UN LIVRE

I

LA PERLE AU FOND DU PRÉCIPICE

Quelques minutes après son court colloque avec sieur Landoys, Gilliatt était à Saint-Sampson.

Gilliatt était inquiet jusqu'à l'anxiété. Qu'était-il donc arrivé?

Saint-Sampson avait une rumeur de ruche effarouchée. Tout le monde était sur les portes. Les femmes s'exclamaient. Il y avait des gens qui semblaient raconter quelque chose et qui gesticulaient : on faisait groupe autour d'eux. On entendait ce mot : quel malheur ! Plusieurs visages souriaient.

Gilliatt n'interrogea personne. Il n'était pas dans sa nature de faire des questions. D'ailleurs, il était trop ému pour parler à des indifférents. Il se défiait des récits, il aimait mieux tout savoir d'un coup; il alla droit aux Bravées.

Son inquiétude était telle qu'il n'eut même pas peur d'entrer dans cette maison.

D'ailleurs la porte de la salle basse sur le quai était toute grande ouverte. Il y avait sur le seuil un fourmillement d'hommes et de femmes. Tout le monde entrait, il entra.

En entrant, il trouva contre le chambranle de la porte sieur Landoys qui lui dit à demi-voix :

— Vous savez sans doute à présent l'événement?

— Non.

— Je n'ai pas voulu vous crier ça dans la route. On a l'air d'un oiseau de malheur.

— Qu'est-ce?

— La Durande est perdue.

Il y avait foule dans la salle.

Les groupes parlaient bas, comme dans la chambre d'un malade.

Les assistants, qui étaient les voisins, les passants, les curieux, les premiers venus, se tenaient entassés près de la porte avec une sorte de crainte, et laissaient vide le fond de la salle où l'on voyait, à côté de Déruchette en larmes, assise, mess Lethierry, debout.

Il était adossé à la cloison du fond. Son bonnet de matelot tombait sur ses sourcils. Une mèche de cheveux gris pendait sur sa joue. Il ne disait rien. Ses bras n'avaient pas de mouvement, sa bouche semblait n'avoir plus de souffle. Il avait l'air d'une chose posée contre le mur.

On sentait, en le voyant, l'homme au dedans duquel la vie vient de s'écrouler. Durande n'étant plus, Lethierry n'avait plus de raison d'être. Il avait une âme en mer, cette âme venait de sombrer. Que devenir maintenant? Se lever tous les matins, se coucher tous les soirs. Ne plus attendre Durande, ne plus la voir partir, ne plus la voir revenir. Qu'est-ce qu'un reste d'existence sans but? Boire, manger, et puis? Cet homme avait couronné tous ses travaux par un chef-d'œuvre, et tous ses dévouements par un progrès. Le progrès était aboli, le chef-d'œuvre était mort. Vivre encore quelques années vides, à quoi bon?

Rien à faire désormais. A cet âge on ne recommence pas; en outre, il était ruiné. Pauvre vieux bonhomme !

Déruchette, pleurante près de lui sur une chaise, tenait dans ses deux mains un des poings de mess Lethierry. Les mains étaient jointes, le poing était crispé. La nuance des deux accablements était là. Dans les mains jointes, quelque chose espère encore; dans le poing crispé, rien.

Mess Lethierry lui abandonnait son bras et la laissait faire. Il était passif. Il n'avait plus que la quantité de vie qu'on peut avoir après le coup de foudre.

Il y a de certaines arrivées au fond de l'abîme qui vous retirent du milieu des vivants. Les gens qui vont et viennent dans votre chambre sont confus et indistincts; ils vous coudoient sans parvenir jusqu'à vous. Vous leur êtes inabordable et ils vous sont inaccessibles. Le bonheur et le désespoir ne sont pas les mêmes milieux respirables : désespéré, on assiste à la vie des autres de très-loin; on ignore presque leur présence; on perd le sentiment de sa propre existence; on a beau être en chair et en os, on ne se sent plus réel; on n'est plus pour soi-même qu'un songe.

Mess Lethierry avait le regard de cette situation-là.

Les groupes chuchotaient. On échangeait ce qu'on savait. Voici quelles étaient les nouvelles :

La Durande s'était perdue la veille sur le rocher Douvres, par le brouillard, une heure environ avant le coucher du soleil. A l'exception du capitaine, qui n'avait pas voulu quitter son navire, les gens s'étaient sauvés dans la chaloupe. Une bourrasque de sud-ouest, survenue après le brouillard, avait failli les faire naufrager une seconde fois, et les avait poussés au large au delà de Guernesey. Dans la nuit ils avaient eu ce bon hasard de rencontrer le *Cashmere*, qui les avait recueillis et amenés à Saint-Pierre-Port. Tout était de la faute du timonier Tangrouille, qui était en prison. Clubin avait été magnanime.

Les pilotes, qui abondaient dans les groupes, prononçaient ce mot, *l'écueil Douvres*, d'une façon particulière. — Mauvaise auberge ! disait l'un d'eux.

On remarquait sur la table une boussole et une liasse de registres et de carnets; c'étaient sans doute la boussole de la Durande et les papiers de bord remis par Clubin à Imbrancam et à Tangrouille au moment du départ de la chaloupe; magnifique abnégation de cet homme sauvant jusqu'à des paperasses à l'instant où il se laisse mourir; petit détail plein de grandeur; oubli sublime de soi-même.

On était unanime pour admirer Clubin, et, du reste, unanime aussi pour le croire, après tout, sauvé. Le coutre *Shealtiel* était arrivé quelques heures après le *Cashmere;* c'était ce coutre qui apportait les derniers renseignements. Il venait de passer vingt-quatre heures dans les mêmes eaux que la Durande. Il y avait patienté pendant le brouillard et louvoyé pendant la tempête. Le patron du *Shealtiel* était présent parmi les assistants.

A l'instant où Gilliatt était entré, ce patron venait de faire son récit à mess Lethierry. Ce récit était un vrai rapport. Vers le matin, la bourrasque étant finie et le vent devenant maniable, le patron du *Shealtiel* avait entendu des beuglements en pleine mer. Ce bruit de prairies au milieu des vagues l'avait surpris; il s'était dirigé de ce côté. Il avait aperçu la Durande dans les rochers Douvres. L'accalmie était suffisante pour qu'il pût approcher. Il avait hélé l'épave. Le mugissement des bœufs qui se noyaient dans la cale avait seul répondu. Le patron du *Shealtiel* était certain qu'il n'y avait personne à bord de la Durande. L'épave était parfaitement tenable; et, si violente qu'eût été la bourrasque, Clubin eût pu y passer la nuit. Il n'était pas homme à lâcher prise aisément. Il n'y était point,

donc il était sauvé. Plusieurs sloops et plusieurs lougres, de Granville et de Saint-Malo, se dégageant du brouillard, avaient dû, la veille au soir, ceci était hors de doute, côtoyer d'assez près l'écueil Douvres. Un d'eux avait évidemment recueilli le capitaine Clubin. Il faut se souvenir que la chaloupe de la Durande était pleine en quittant le navire échoué, qu'elle allait courir beaucoup de risques, qu'un homme de plus était une surcharge et pouvait la faire sombrer, et que c'était là surtout ce qui avait dû déterminer Clubin à rester sur l'épave, mais une fois son devoir rempli, un navire sauveteur se présentant, Clubin n'avait, à coup sûr, fait nulle difficulté d'en profiter. On est un héros, mais on n'est pas un niais. Un suicide eût été d'autant plus absurde, que Clubin était irréprochable. Le coupable c'était Tangrouille, et non Clubin. Tout ceci était concluant; le patron du *Shealtiel* avait visiblement raison, et tout le monde s'attendait à voir Clubin reparaître d'un moment à l'autre. On préméditait de le porter en triomphe.

Deux certitudes ressortaient du récit du patron, Clubin sauvé et la Durande perdue.

Quant à la Durande, il fallait en prendre son parti, la catastrophe était irrémédiable. Le patron du *Shealtiel* avait assisté à la dernière phase du naufrage. Le rocher fort aigu où la Durande était en quelque sorte clouée avait tenu bon toute la nuit et avait résisté au choc de la tempête comme s'il voulait garder l'épave pour lui, mais au matin, à l'instant où le *Shealtiel*, constatant qu'il n'y avait personne à sauver, allait s'éloigner de la Durande, il était survenu un de ces paquets de mer qui sont comme les derniers coups de colère des tempêtes. Ce flot avait furieusement soulevé la Durande, l'avait arrachée du brisant, et, avec la vitesse et la rectitude d'une flèche lancée, l'avait jetée entre les deux roches Douvres On avait entendu un craquement « diabolique », disait le patron. La Durande, portée par la lame à une certaine hauteur, s'était engagée dans l'entre-deux des roches jusqu'au maître-couple. Elle était de nouveau clouée, mais plus solidement que sur le brisant sous-marin. Elle allait rester là déplorablement suspendue, livrée à tout le vent et à toute la mer.

La Durande, au dire de l'équipage du *Shealtiel*, était déjà aux trois quarts fracassée. Elle eût évidemment coulé dans la nuit si l'écueil ne l'eût retenue et soutenue. Le patron du *Shealtiel* avec sa lunette avait étudié l'épave. Il donnait avec la précision marine le détail du désastre; la hanche de tribord était défoncée, les mâts tronqués, la voilure déralinguée, les chaînes des haubans presque toutes coupées, la claire-voie du capot-de-chambre écrasée par la chute d'une vergue, les jambettes brisées au ras du plat-bord depuis le travers du grand mât jusqu'au couronnement, le dôme de la cambuse effondré, les chantiers de la chaloupe culbutés, le rouffle démonté, l'arbre du gouvernail rompu, les drosses déclouées, les pavois rasés, les bittes emportées, le traversin détruit, la lisse enlevée, l'étambot cassé. C'était toute la dévastation frénétique de la tempête. Quant à la grue de chargement scellée au mât sur l'avant, plus rien, aucune nouvelle, nettoyage complet, partie à tous les diables, avec sa gunderesse, ses moufles, sa poulie de fer et ses chaînes. La Durande était disloquée; l'eau allait maintenant se mettre à la déchiqueter. Dans quelques jours il n'en resterait plus rien.

Pourtant la machine, chose remarquable et qui prouvait son excellence, était à peine atteinte dans ce ravage. Le patron du *Shealtiel* croyait pouvoir affirmer que « la manivelle » n'avait point d'avarie grave. Les mâts du navire avaient cédé, mais la cheminée de la machine avait résisté. Les gardes de fer de la passerelle de commandement étaient seulement tordues; les tambours avaient souffert, les cages étaient

Déruchette, pleurante près de lui. (Page 118.)

froissées, mais les roues ne paraissaient pas avoir une palette de moins. La machine était intacte. C'était la conviction du patron du *Shealtiel*. Le chauffeur Imbrancam, qui était mêlé aux groupes, partageait cette conviction. Ce nègre, plus intelligent que beaucoup de blancs, était l'admirateur de la machine. Il levait les bras en ouvrant les dix doigts de ses mains noires et disait à Lethierry muet : Mon maître, la mécanique est en vie.

Le salut de Clubin semblant assuré, et la coque de la Durande étant sacrifiée, la machine, dans les conversations des groupes, était la question. On s'y intéressait comme à une personne. On s'émerveillait de sa conduite. — Voilà une solide commère, disait un matelot français. — C'est de quoi bon ! s'écriait un pêcheur guernesiais. — Il faut qu'elle ait eu de la malice, reprenait le patron du *Shealtiel*, pour se tirer de là avec deux ou trois écorchures.

Peu à peu cette machine fut la préoccupation unique. Elle échauffa les opinions pour et contre. Elle avait des amis et des ennemis. Plus d'un, qui avait un bon vieux coutre à voiles, et qui espérait ressaisir la clientèle de la Durande, n'était pas fâché de voir l'écueil Douvres faire justice de la nouvelle invention. Le chuchotement.

J'en donne ma parole d'honneur. (Page 122.)

devint brouhaha. On discuta presque avec bruit. Pourtant c'était une rumeur toujours un peu discrète, et il se faisait par intervalles de subits abaissements de voix, sous la pression du silence sépulcral de Lethierry.

Du colloque engagé sur tous les points, il résultait ceci :

La machine était l'essentiel. Refaire le navire était possible, refaire la machine non. Cette machine était unique. Pour en fabriquer une pareille, l'argent manquerait, l'ouvrier manquerait encore plus. On rappelait que le constructeur de la machine était mort. Elle avait coûté quarante mille francs. Personne ne risquerait désormais sur une telle éventualité un tel capital; d'autant plus que voilà qui était jugé, les navires à vapeur se perdaient comme les autres; l'accident actuel de la Durande coulait à fond tout son succès passé. Pourtant il était déplorable de penser qu'à l'heure qu'il était cette mécanique était encore entière et en bon état et qu'avant cinq ou six jours elle serait probablement mise en pièces comme le navire. Tant qu'elle existait, il n'y avait, pour ainsi dire, pas de naufrage. La perte seule de la machine serait irrémédiable. Sauver la machine, ce serait réparer le désastre.

Sauver la machine, c'était facile à dire. Mais qui s'en chargerait? est-ce que c'était possible? Faire et exécuter c'est deux, et la preuve, c'est qu'il est aisé de faire un rêve et difficile de l'exécuter. Or si jamais un rêve avait été impraticable et insensé, c'était celui-ci : sauver la machine échouée sur les Douvres Envoyer travailler sur ces roches un navire et un équipage serait absurde; il n'y fallait pas songer. C'était la saison des coups de mer; à la première bourrasque les chaînes des ancres seraient sciées par les crêtes sous-marines des brisants, et le navire se fracasserait à l'écueil. Ce serait envoyer un deuxième naufrage au secours du premier. Dans l'espèce de trou du plateau supérieur où s'était abrité le naufragé légendaire mort de faim, il y avait à peine place pour un homme. Il faudrait donc que, pour sauver cette machine, un homme allât aux rochers Douvres, et qu'il y allât seul, seul dans cette mer, seul dans ce désert, seul à cinq lieues de la côte, seul dans cette épouvante, seul des semaines entières, seul devant le prévu et l'imprévu, sans ravitaillement dans les angoisses du dénûment, sans secours dans les incidents de la détresse, sans autre trace humaine que celle de l'ancien naufragé expiré de misère là, sans autre compagnon que ce mort. Et comment s'y prendrait-il d'ailleurs pour sauver cette machine? Il faudrait qu'il fût non-seulement matelot, mais forgeron. Et à travers quelles épreuves! L'homme qui tenterait cela serait plus qu'un héros. Ce serait un fou. Car dans de certaines entreprises disproportionnées où le surhumain semble nécessaire, la bravoure a au-dessus d'elle la démence. Et en effet, après tout, se dévouer pour de la ferraille, ne serait-ce pas extravagant? Non, personne n'irait aux rochers Douvres. On devait renoncer à la machine comme au reste. Le sauveteur qu'il fallait ne se présenterait point. Où trouver un tel homme?

Ceci, dit un peu autrement, était le fond de tous les propos murmurés dans cette foule.

Le patron du *Shealtiel*, qui était un ancien pilote, résuma la pensée de tous par cette exclamation à voix haute :

— Non! c'est fini. L'homme qui ira là et qui rapportera la machine n'existe pas.

— Puisque je n'y vais pas, ajouta Imbrancam, c'est qu'on ne peut pas y aller.

Le patron du *Shealtiel* secoua sa main gauche avec cette brusquerie qui exprime la conviction de l'impossible, et reprit :

— S'il existait...

Déruchette tourna la tête.

— Je l'épouserais, dit-elle.

Il y eut un silence.

Un homme très-pâle sortit du milieu des groupes et dit :

— Vous l'épouseriez, miss Déruchette?

C'était Gilliatt.

Cependant tous les yeux s'étaient levés. Mess Lethierry venait de se dresser tout droit. Il avait sous le sourcil une lumière étrange.

Il prit du poing son bonnet de matelot et le jeta à terre, puis il regarda solennellement devant lui sans voir aucune des personnes présentes, et dit :

— Déruchette l'épouserait. J'en donne ma parole d'honneur au bon Dieu.

II

BEAUCOUP D'ÉTONNEMENT SUR LA CÔTE OUEST

La nuit qui suivit ce jour-là devait être, à partir de dix heures du soir, une nuit de lune. Cependant, quelle que fût la bonne apparence de la nuit, du vent et de la mer, aucun pêcheur ne comptait sortir ni de la Hougue la Perre, ni du Bourdeaux, ni de Houmet-Benet, ni du Platon, ni de Port-

Grat, ni de la baie Vason, ni de Perrelle-Bay, ni de Pezeris, ni du Tielles, ni de la baie des Saints, ni de Petit-Bô, ni d'aucun port ou portelet de Guernesey. Et cela était tout simple, le coq avait chanté à midi.

Quand le coq chante à une heure extraordinaire, la pêche manque.

Ce soir-là, pourtant, à la tombée de la nuit, un pêcheur qui rentrait à Omptolle eut une surprise. A la hauteur du Houmet-Paradis, au delà des deux Brayes et des deux Grunes, ayant à gauche la balise des Plattes-Fougères qui représente un entonnoir renversé, et à droite la balise de Saint-Sampson qui représente une figure d'homme, il crut apercevoir une troisième balise. Qu'était-ce que cette balise? quand l'avait-on plantée sur ce point? quel bas-fond indiquait-elle? La balise répondit tout de suite à ces interrogations; elle remuait; c'était un mât. L'étonnement du pêcheur ne décrut point. Une balise faisait question; un mât bien plus encore. Il n'y avait point de pêche possible. Quand tout le monde rentrait, quelqu'un sortait. Qui? pourquoi?

Dix minutes après, le mât, cheminant lentement, arriva à quelque distance du pêcheur d'Omptolle. Il ne put reconnaître la barque. Il entendit ramer. Il n'y avait que le bruit de deux avirons. C'était donc vraisemblablement un homme seul. Le vent était nord; cet homme évidemment nageait pour aller prendre le vent au delà de la pointe Fontenelle. Là, probablement, il mettrait à la voile. Il comptait donc doubler l'Ancresse et le mont Crevel. Qu'est-ce que cela voulait dire?

Le mât passa, le pêcheur rentra.

Cette même nuit, sur la côte ouest de Guernesey, des observateurs d'occasion, disséminés et isolés, firent, à des heures diverses et sur divers points, des remarques.

Comme le pêcheur d'Omptolle venait d'amarrer sa barque, un charretier de varech, à un demi-mille plus loin, fouettant ses chevaux dans la route déserte des Clôtures, près du cromlech, aux environs des martellos 6 et 7, vit en mer assez loin à l'horizon, dans un endroit peu fréquenté parce qu'il faut le bien connaître, devers la Roque-Nord et la Sablonneuse, une voile qu'on hissait. Il y fit d'ailleurs peu d'attention, étant pour chariot et non pour bateau.

Une demi-heure s'était peut-être écoulée depuis que le charretier avait aperçu cette voile, quand un plâtreur revenant de son ouvrage de la ville et contournant la mare Pelée se trouva tout à coup presque en face d'une barque très-hardiment engagée parmi les roches du Quenon, de la Rousse de Mer et de la Gripe de Rousse. La nuit était noire, mais la mer était claire, effet qui se produit souvent, et l'on pouvait distinguer au large les allées et venues. Il n'y avait en mer que cette barque.

Un peu plus bas, et un peu plus tard, un ramasseur de langoustes, disposant ses boutiques sur l'ensablement qui sépare le Port-Soif du Port-Enfer, ne comprit pas ce que faisait une barque glissant entre la Boue-Corneille et la Moulrette. Il fallait être bon pilote et bien pressé d'arriver quelque part pour se risquer là.

Comme huit heures sonnaient au Catel, le tavernier de Cobo-Bay observa, avec quelque ébahissement, une voile au delà de la Boue du Jardin et des Grunettes, très-près de la Suzanne et des Grunes de l'Ouest.

Non loin de Cobo-Bay, sur la pointe solitaire du Houmet de la baie Vason, deux amoureux étaient en train de se séparer et de se retenir; au moment où la fille disait au garçon : — « Si je m'en vas, ce n'est pas pour l'amour de ne pas être avec toi, c'est que j'ai mon fait à choser », ils furent distraits de leur baiser d'adieu par une assez grosse barque qui passa très-près d'eux et qui se dirigeait vers les Messellettes.

Monsieur Le Peyre des Norgiots, habitant le Cotillon-Pipet, était occupé vers

neuf heures du soir à examiner un trou fait par des maraudeurs dans la haie de son courtil, la Jennerotte, et de son « friquet planté à arbres »; tout en constatant le dommage, il ne put s'empêcher de remarquer une barque doublant témérairement le Crocq-Point à cette heure de nuit.

Un lendemain de tempête, avec ce qui reste d'agitation à la mer, cet itinéraire était peu sûr. On était imprudent de le choisir, à moins de savoir par cœur les passes.

A neuf heures et demie, à l'Équerrier, un chalutier remportant son filet s'arrêta quelque temps pour considérer entre Colombelle et la Souffleresse quelque chose qui devait être un bateau. Ce bateau s'exposait beaucoup. Il y a là des coups de vent subits très-dangereux. La roche Souffleresse est ainsi nommée parce qu'elle souffle brusquement sur les barques.

A l'instant où la lune se levait, la marée étant pleine et la mer étant étale dans le petit détroit de Li-Hou, le gardien solitaire de l'île de Li-Hou fut très-effrayé; il vit passer entre la lune et lui une longue forme noire. Cette forme noire, haute et étroite, ressemblait à un linceul debout qui marcherait. Elle glissait lentement au-dessus des espèces de murs que font les bancs de rochers. Le gardien de Li-Hou crut reconnaître la Dame Noire.

La Dame Blanche habite le Tau de Pez d'Amont, la Dame Grise habite le Tau de Pez d'Aval, la Dame Rouge habite la Silleuse au nord du Banc-Marquis, et la Dame Noire habite le Grand-Étacré, à l'ouest de Li-Houmet. La nuit, au clair de lune, ces dames sortent, et quelquefois se rencontrent.

A la rigueur cette forme noire pouvait être une voile. Les longs barrages de roches sur lesquels elle semblait marcher pouvaient en effet cacher la coque d'une barque voguant derrière eux, et laisser voir la voile seulement. Mair le gardien se demanda quelle barque oserait à cette heure se hasarder entre Li-Hou et la Pécheresse et les Angullières et Lérée-Point. Et dans quel but? Il lui parut plus probable que c était la Dame Noire.

Comme la lune venait de dépasser le clocher de Saint-Pierre du Bois, le sergent du Château Rocquaine, en relevant la moitié de l'échelle pont-levis, distingua, à l'embouchure de la baie, plus loin que la Haute-Canée, plus près que la Sambule, une barque à la voile qui semblait descendre du nord au sud.

Il existe sur la côte sud de Guernesey, en arrière de Plainmont, au fond d'une baie toute de précipices et de murailles, coupée à pic dans le flot, un port singulier qu'un français, séjournant dans l'île depuis 1855, le même peut-être que celui qui écrit ces lignes, a baptisé « *le Port au quatrième étage* », nom généralement adopté aujourd'hui. Ce port, qui s'appelait alors la Moie, est un plateau de roche, à demi naturel, à demi taillé, élevé d'une quarantaine de pieds au-dessus du niveau de l'eau, et communiquant avec les vagues par deux gros madriers parallèles en plan incliné. Les barques, hissées à force de bras par des chaînes et des poulies, montent de la mer et y redescendent le long de ces madriers qui sont comme deux rails. Pour les hommes il y a un escalier. Ce port était alors très-fréquenté par les contrebandiers. Étant peu praticable, il leur était commode.

Vers onze heures, des fraudeurs, peut-être ceux-là mêmes sur lesquels avait compté Clubin, étaient avec leurs ballots au sommet de cette plate-forme de la Moie. Qui fraude guette; ils épiaient. Ils furent étonnés d'une voile qui déboucha brusquement au delà de la silhouette noire du cap Plainmont. Il faisait clair de lune. Ces contrebandiers surveillèrent cette voile, craignant que ce ne fût quelque garde-côte allant s'embusquer en observation derrière le

grand Hanois. Mais la voile dépassa les Hanois, laissa derrière elle au nord-ouest la Boue-Blondel, et s'enfonça au large dans l'estompe livide des brumes de l'horizon.

— Où diable peut aller cette barque? se dirent les contrebandiers.

Le même soir, un peu après le coucher du soleil, on avait entendu quelqu'un frapper à la porte de la masure du Bû de la Rue. C'était un jeune garçon vêtu de brun avec des bas jaunes, ce qui indiquait un petit clerc de la paroisse. Le Bû de la Rue était fermé, porte et volets. Une vieille pêcheuse de fruits de mer, rôdant dans la banque une lanterne à la main, avait hélé le garçon, et ces paroles s'étaient échangées devant le Bû de la Rue entre la pêcheuse et le petit clerc.

— Qu'est-ce que vous voulez, gas?

— L'homme d'ici.

— Il n'y est point.

— Où est-il?

— Je ne sais point.

— Y sera-t-il demain?

— Je ne sais point.

— Est-ce qu'il est parti?

— Je ne sais point.

— C'est que, voyez-vous, la femme, le nouveau recteur de la paroisse, le révérend Ebenezer Caudray, voudrait lui faire une visite.

— Je ne sais point.

— Le révérend m'envoie demander si l'homme du Bû de la Rue sera chez lui demain matin.

— Je ne sais point.

III

NE TENTEZ PAS LA BIBLE

Dans les vingt-quatre heures qui suivirent, mess Lethierry ne dormit pas, ne mangea pas, ne but pas, baisa au front Déruchette, s'informa de Clubin dont on n'avait pas encore de nouvelles, signa une déclaration comme quoi il n'entendait former aucune plainte, et fit mettre Tangrouille en liberté.

Il resta toute la journée du lendemain, à demi appuyé à la table de l'office de la Durande, ni debout, ni assis, répondant avec douceur quand on lui parlait. Du reste, la curiosité étant satisfaite, la solitude s'était faite aux Bravées. Il y a beaucoup de désir d'observer dans l'empressement à s'apitoyer. La porte s'était refermée; on laissait Lethierry avec Déruchette. L'éclair qui avait passé dans les yeux de Lethierry s'était éteint; le regard lugubre du commencement de la catastrophe lui était revenu.

Déruchette, inquiète, avait, sur le conseil de Grâce et de Douce, mis, sans rien dire, à côté de lui sur la table une paire de bas qu'il était en train de tricoter quand la mauvaise nouvelle était arrivée.

Il sourit amèrement et dit :

— On me croit donc bête.

Après un quart d'heure de silence, il ajouta :

— C'est bon quand on est heureux ces manies-là.

Déruchette avait fait disparaître la paire de bas, et avait profité de l'occasion pour faire disparaître aussi la boussole et les papiers de bord, que mess Lethierry regardait trop.

Dans l'après-midi, un peu avant l'heure du thé, la porte s'ouvrit et deux hommes entrèrent, vêtus de noir, l'un vieux, l'autre jeune.

Le jeune, on l'a peut-être aperçu déjà dans le cours de ce récit.

Ces hommes avaient tous deux l'air grave, mais d'une gravité différente; le vieillard avait ce qu'on pourrait nommer la gravité d'état; le jeune homme avait la gravité de nature. L'habit donne l'une, la pensée donne l'autre.

C'étaient, le vêtement l'indiquait, deux

hommes d'église, appartenant tous deux à la religion établie.

Ce qui, dans le jeune homme, eût au premier abord frappé l'observateur, c'est que cette gravité, qui était profonde dans son regard, et qui résultait évidemment de son esprit, ne résultait pas de sa personne. La gravité admet la passion, et l'exalte en l'épurant, mais ce jeune homme était, avant tout, joli. Étant prêtre, il avait au moins vingt-cinq ans ; il en paraissait dix-huit. Il offrait cette harmonie, et aussi ce contraste, qu'en lui l'âme semblait faite pour la passion et le corps pour l'amour. Il était blond, rose, frais, très-fin et très-souple dans son costume sévère, avec des joues de jeune fille et des mains délicates ; il avait l'allure vive et naturelle, quoique réprimée. Tout en lui était charme, élégance, et presque volupté. La beauté de son regard corrigeait cet excès de grâce. Son sourire sincère, qui montrait des dents d'enfant, était pensif et religieux. C'était la gentillesse d'un page et la dignité d'un évêque.

Sous ses épais cheveux blonds, si dorés qu'ils paraissaient coquets, son crâne était élevé, candide et bien fait. Une ride légère à double inflexion entre les deux sourcils éveillait confusément l'idée de l'oiseau de la pensée planant, ailes déployées, au milieu de ce front.

On sentait, en le voyant, un de ces êtres bienveillants, innocents et purs, qui progressent en sens inverse de l'humanité vulgaire, que l'illusion fait sages et que l'expérience fait enthousiastes.

Sa jeunesse transparente laissait voir sa maturité intérieure. Comparé à l'ecclésiastique en cheveux gris qui l'accompagnait, au premier coup d'œil il semblait le fils, au second coup d'œil il semblait le père.

Celui-ci n'était autre que le docteur Jaquemin Hérode. Le docteur Jaquemin Hérode appartenait à la haute église, laquelle est à peu près un papisme sans pape. L'anglicanisme était travaillé dès cette époque par les tendances qui se sont depuis affirmées et condensées dans le puséysme. Le docteur Jaquemin Hérode était de cette nuance anglicane qui est presque une variété romaine. Il était haut, correct, étroit et supérieur. Son rayon visuel intérieur sortait à peine au dehors. Il avait pour esprit la lettre. Du reste, altier. Son personnage tenait de la place. Il avait moins l'air d'un révérend que d'un monsignor. Sa redingote était un peu coupée en soutane. Son vrai milieu eût été Rome. Il était prélat-de-chambre, né. Il semblait avoir été créé exprès pour orner un pape, et pour marcher derrière la chaise gestatoire, avec toute la cour pontificale, *in abitto paonazzo*. L'accident d'être né anglais, et une éducation théologique plus tournée vers l'Ancien Testament que vers le Nouveau, lui avaient fait manquer cette grande destinée. Toutes ses splendeurs se résumaient en ceci : être recteur de Saint-Pierre-Port, doyen de l'île de Guernesey et subrogé de l'évêque de Winchester. C'était, sans nul doute, de la gloire.

Cette gloire n'empêchait pas M. Jaquemin Hérode d'être, à tout prendre, un assez bon homme.

Comme théologien, il était bien situé dans l'estime des connaisseurs, et il faisait presque autorité à la cour des Arches, cette Sorbonne de l'Angleterre.

Il avait la mine docte, un clignement d'yeux capable et exagéré, les narines velues, les dents visibles, la lèvre supérieure mince et la lèvre inférieure épaisse, plusieurs diplômes, une grosse prébende, des amis baronets, la confiance de l'évêque, et toujours une bible dans sa poche.

Mess Lethierry était si complétement absorbé que tout ce que put produire l'entrée des deux prêtres fut un imperceptible froncement de sourcil.

M. Jaquemin Hérode s'avança, salua, rappela, en quelques mots sobrement hautains, sa promotion récente, et dit qu'il

venait, selon l'usage, « introduire » près des notables, — et près de mess Lethierry en particulier, — son successeur dans la paroisse, le nouveau recteur de Saint-Sampson, le révérend Joë Ebenezer Caudray, désormais pasteur de mess Lethierry.

Déruchette se leva.

Le jeune prêtre, qui était le révérend Ebenezer, s'inclina.

Mess Lethierry regarda M. Ebenezer Caudray, et grommela entre ses dents : Mauvais matelot.

Grâce avança des chaises. Les deux révérends s'assirent près de la table.

Le docteur Hérode entama un speech. Il lui était revenu qu'il était arrivé un événement. La Durande avait fait naufrage. Il venait, comme pasteur, apporter des consolations et des conseils. Ce naufrage était malheureux, mais heureux aussi. Sondons-nous ; n'étions-nous pas enflés par la prospérité ? Les eaux de la félicité sont dangereuses Il ne faut pas prendre en mauvaise part les malheurs. Les voies du Seigneur sont inconnues. Mess Lethierry était ruiné. Eh bien ? être riche, c'est être en danger. On a de faux amis. La pauvreté les éloigne. On reste seul. *Solus eris*. La Durande rapportait, disait-on, mille livres sterling par an. C'est trop pour le sage. Fuyons les tentations, dédaignons l'or. Acceptons avec reconnaissance la ruine et l'abandon. L'isolement est plein de fruits. On y obtient les grâces du Seigneur. C'est dans la solitude qu'Aia trouva les eaux chaudes, en conduisant les ânes de Sébéon son père. Ne nous révoltons pas contre les impénétrables décrets de la Providence. Le saint homme Job, après sa misère, avait crû en richesse. Qui sait si la perte de la Durande n'aurait pas des compensations, même temporelles? Ainsi, lui docteur Jaquemin Hérode, il avait engagé des capitaux dans une très-belle opération en cours d'exécution à Sheffield ; si mess Lethierry, avec les fonds qui pouvaient lui rester, voulait entrer dans cette affaire, il y referait sa fortune ; c'était une grosse fourniture d'armes au czar en train de réprimer la Pologne. On y gagnerait trois cents pour cent.

Le mot czar parut réveiller Lethierry. Il interrompit le docteur Hérode.

— Je ne veux pas du czar.

Le révérend Hérode répondit :

— Mess Lethierry, les princes sont voulus de Dieu. Il est écrit : Rendez à César ce qui est à César. Le czar, c'est César.

Lethierry, à demi retombé dans son rêve, murmura :

— Qui ça, César? Je ne connais pas.

Le révérend Jaquemin Hérode reprit son exhortation. Il n'insistait pas sur Sheffield. Ne pas vouloir de César, c'est être républicain. Le révérend comprenait qu'on fût républicain. En ce cas, que mess Lethierry se tournât vers une république. Mess Lethierry pouvait rétablir sa fortune aux États-Unis mieux encore qu'en Angleterre. S'il voulait décupler ce qui lui restait, il n'avait qu'à prendre des actions dans la grande compagnie d'exploitation des plantations du Texas, laquelle employait plus de vingt mille nègres.

— Je ne veux pas de l'esclavage, dit Lethierry.

— L'esclavage, répliqua le révérend Hérode, est d'institution sacrée. Il est écrit : « Si le maître a frappé son esclave, il ne lui sera rien fait, car c'est son argent. »

Grâce et Douce, sur le seuil de la porte, recueillaient avec une sorte d'extase les paroles du révérend recteur.

Le révérend continua. C'était, somme toute, nous venons de le dire, un bon homme; et, quels que pussent être ses dissentiments de caste ou de personne avec mess Lethierry, il venait très-sincèrement lui apporter toute l'aide spirituelle, et même temporelle, dont lui, docteur Jaquemin Hérode, disposait.

Si mess Lethierry était ruiné à ce point

Le port au quatrième étage. (Page 124.)

de ne pouvoir coopérer fructueusement à une spéculation quelconque, russe ou américaine, que n'entrait-il dans le gouvernement et dans les fonctions salariées? Ce sont de nobles places, et le révérend était prêt à y introduire mess Lethierry. L'office de député-vicomte était précisément vacant à Jersey. Mess Lethierry était aimé et estimé, et le révérend Hérode, doyen de Guernesey et subrogé de l'évêque, se faisait fort d'obtenir pour mess Lethierry l'emploi de député-vicomte de Jersey. Le député-vicomte est un officier considérable; il assiste, comme représentant de sa majesté, à la tenue des chefs-plaids, aux débats de la cohue, et aux exécutions des arrêts de justice.

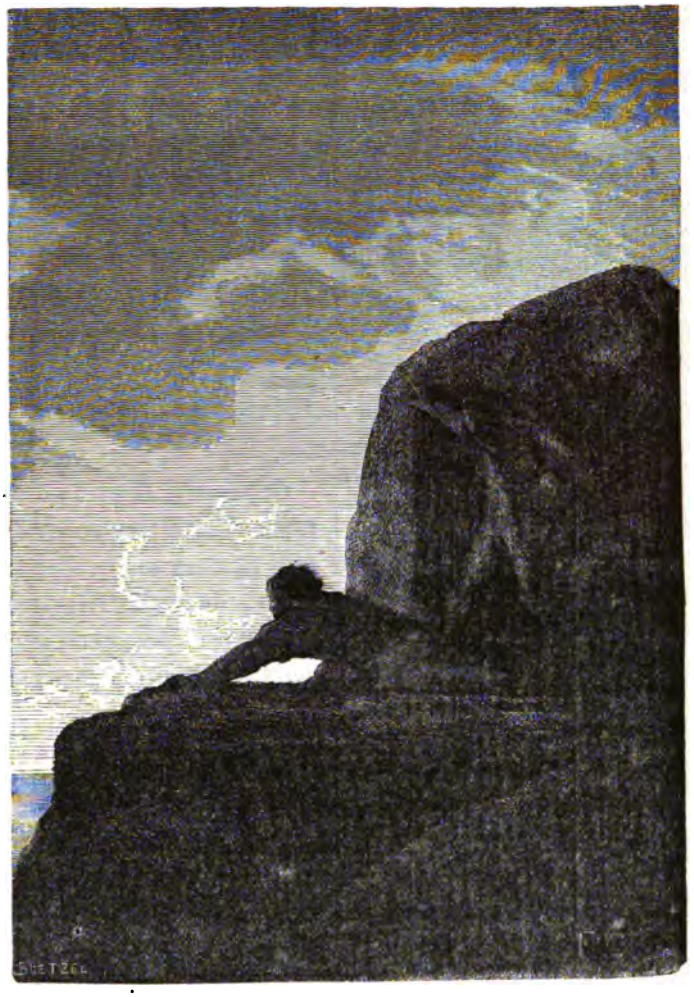
Lethierry fixa sa prunelle sur le docteur Hérode.

— Je n'aime pas la pendaison, dit-il.

Le docteur Hérode, qui jusqu'alors avait prononcé tous les mots avec la même intonation, eut un accès de sévérité et une inflexion nouvelle :

— Mess Lethierry, la peine de mort est ordonnée divinement. Dieu a remis le glaive à l'homme. Il est écrit : « Œil pour œil, dent pour dent. »

Le révérend Ebenezer rapprocha imperceptiblement sa chaise de la chaise du



Ils épiaient. (Page 124.)

révérend Jaquemin, et lui dit, de façon à n'être entendu que de lui :

— Ce que dit cet homme lui est dicté.

— Par qui? par quoi? demanda du même ton le révérend Jaquemin Hérode.

Ebenezer répondit très-bas :

— Par sa conscience.

Le révérend Hérode fouilla dans sa poche, en tira un gros in-dix-huit relié avec fermoirs, le posa sur la table et dit à voix haute :

— La conscience, la voici.

Le livre était une bible.

Puis le docteur Hérode s'adoucit. Son désir était d'être utile à mess Lethierry, qu'il considérait fort. Il avait, lui pasteur, droit et devoir de conseil; pourtant mess Lethierry était libre.

Mess Lethierry, ressaisi par son absorption et par son accablement, n'écoutait plus. Déruchette, assise près de lui, et pensive de son côté, ne levait pas les yeux et mêlait à cette conversation peu animée la quantité de gêne qu'apporte une présence silencieuse. Un témoin qui ne dit rien est une espèce de poids indéfinissable. Au surplus, le docteur Hérode ne semblait pas le sentir.

Lethierry ne répondant plus, le docteur Hérode se donna carrière. Le conseil vient

de l'homme et l'inspiration vient de Dieu. Dans le conseil du prêtre il y a de l'inspiration. Il est bon d'accepter les conseils et dangereux de les rejeter. Sochoth fut saisi par onze diables pour avoir dédaigné les exhortations de Nathanaël. Tiburien fut frappé de la lèpre pour avoir mis hors de chez lui l'apôtre André. Barjésus, tout magicien qu'il était, devint aveugle pour avoir ri des paroles de saint Paul. Elxaï, et ses sœurs Marthe et Marthène, sont en enfer à l'heure qu'il est pour avoir méprisé les avertissements de Valencianus qui leur prouvait clair comme le jour que leur Jésus-Christ de trente-huit lieues de haut était un démon. Oolibama, qui s'appelle aussi Judith, obéissait aux conseils. Ruben et Pheniel écoutaient les avis d'en haut; leurs noms seuls suffisent pour l'indiquer; Ruben signifie *fils de la vision*, et Pheniel signifie *la face de Dieu*.

Mess Lethierry frappa du poing sur la table.

— Parbleu! s'écria-t-il, c'est ma faute.

— Que voulez-vous dire? demanda M. Jaquemin Hérode.

— Je dis que c'est ma faute.

— Votre faute, quoi?

— Puisque je faisais revenir Durande le vendredi.

M. Jaquemin Hérode murmura à l'oreille de M. Ebenezer Caudray : — Cet homme est superstitieux.

Il reprit en élevant la voix, et du ton de l'enseignement :

— Mess Lethierry, il est puéril de croire au vendredi. Il ne faut pas ajouter foi aux fables. Le vendredi est un jour comme un autre. C'est très-souvent une date heureuse. Melendez a fondé la ville de Saint-Augustin un vendredi; c'est un vendredi que Henri VII a donné sa commission à John Cabot; les pèlerins du *Mayflower* sont arrivés à Province-Town un vendredi. Washington est né le vendredi 22 février 1732; Christophe Colomb a découvert l'Amérique le vendredi 12 octobre 1492.

Cela dit, il se leva.

Ebenezer, qu'il avait amené, se leva également.

Grâce et Douce, devinant que les révérends allaient prendre congé, ouvrirent la porte à deux battants.

Mess Lethierry ne voyait rien et n'entendait rien.

M. Jaquemin Hérode dit en aparté à M. Ebenezer Caudray : — Il ne nous salue même pas. Ce n'est pas du chagrin, c'est de l'abrutissement. Il faut croire qu'il est fou.

Cependant il prit sa petite bible sur la table et la tint entre ses deux mains allongées comme on tiendrait un oiseau qu'on craint de voir envoler. Cette attitude créa parmi les personnes présentes une certaine attente. Grâce et Douce avancèrent la tête.

Sa voix fit tout ce qu'elle put pour être majestueuse.

— Mess Lethierry, ne nous séparons pas sans lire une page du saint livre. Les situations de la vie sont éclairées par les livres; les profanes ont les sorts virgiliens, les croyants ont les avertissements bibliques. Le premier livre venu, ouvert au hasard, donne un conseil; la Bible, ouverte au hasard, fait une révélation. Elle est surtout bonne pour les affligés. Ce qui se dégage immanquablement de la sainte Écriture, c'est l'adoucissement à leur peine. En présence des affligés, il faut consulter le saint livre sans choisir l'endroit, et lire avec candeur le passage sur lequel on tombe. Ce que l'homme ne choisit pas, Dieu le choisit. Dieu sait ce qu'il nous faut. Son doigt invisible est sur le passage inattendu que nous lisons. Quelle que soit cette page, il en sort infailliblement de la lumière. N'en cherchons pas d'autre, et tenons-nous-en là. C'est la parole d'en haut. Notre destinée nous est dite mystérieusement dans le texte évoqué avec confiance et respect. Écou-

tons, et obéissons. Mess Lethierry, vous êtes dans la douleur, ceci est le livre de consolation ; vous êtes dans la maladie, ceci est le livre de santé.

Le révérend Jaquemin Hérode fit jouer le ressort du fermoir, glissa son ongle à l'aventure entre deux pages, posa sa main un instant sur le livre ouvert, et se recueillit, puis, abaissant les yeux avec autorité, il se mit à lire à haute voix.

Ce qu'il lut, le voici :

« Isaac se promenait dans le chemin qui mène au puits appelé le Puits de celui qui vit et qui voit.

« Rebecca, ayant aperçu Isaac, dit : Qui est cet homme qui vient au-devant de moi?

« Alors Isaac la fit entrer dans sa tente, et la prit pour femme, et l'amour qu'il eut pour elle fut grand. »

Ebenezer et Déruchette se regarderent.

DEUXIÈME PARTIE. — GILLIATT LE MÂLIN.

LIVRE PREMIER. — L'ÉCUEIL.

I

L'ENDROIT OU IL EST MALAISÉ D'ARRIVER ET DIFFICILE DE REPARTIR

La barque aperçue sur plusieurs points de la côte de Guernesey dans la soirée précédente à des heures diverses était, on l'a deviné, la panse. Gilliatt avait choisi le long de la côte le chenal à travers les rochers; c'était la route périlleuse, mais c'était le chemin direct. Prendre le plus court avait été son seul souci. Les naufrages n'attendent pas, la mer est une chose pressante, une heure de retard pouvait être irréparable. Il voulait arriver vite au secours de la machine en danger.

Une des préoccupations de Gilliatt en quittant Guernesey parut être de ne point éveiller l'attention. Il partit de la façon dont on s'évade. Il eut un peu l'allure de se cacher. Il évita la côte est comme quelqu'un qui trouverait inutile de passer en vue de Saint-Sampson et de Saint-Pierre-Port; il glissa, on pourrait presque dire il se glissa, silencieusement le long de la côte opposée qui est relativement inhabitée. Dans les brisants, il dut ramer; mais Gilliatt maniait l'aviron selon la loi hydraulique : prendre l'eau sans choc et la rendre sans vitesse, et de cette manière il put nager dans l'obscurité avec le plus de force et le moins de bruit possible. On eût pu croire qu'il allait faire une mauvaise action.

La vérité est que, se jetant tête baissée dans une entreprise fort ressemblante à l'impossible, et risquant sa vie avec toutes les chances à peu près contre lui, il craignait la concurrence.

Comme le jour commençait à poindre, les yeux inconnus qui sont peut-être ouverts dans les espaces purent voir au milieu de la mer, sur un des points où il y a le plus de solitude et de menace, deux choses entre lesquelles l'intervalle décroissait, l'une se rapprochant de l'autre. L'une, presque imperceptible dans le large mouvement des lames, était une barque à la voile; dans cette barque il y avait un homme; c'était la panse portant Gilliatt. L'autre, immobile, colossale, noire, avait au-dessus des vagues une surprenante figure. Deux hauts piliers soutenaient hors des flots dans le vide une sorte de traverse horizontale qui était comme un pont entre

leurs sommets. La traverse, si informe de loin qu'il était impossible de deviner ce que c'était, faisait corps avec les deux jambages. Cela ressemblait à une porte. A quoi bon une porte dans cette ouverture de toutes parts qui est la mer? On eût dit un dolmen titanique planté là, en plein océan, par une fantaisie magistrale, et bâti par des mains qui ont l'habitude de proportionner leurs constructions à l'abîme. Cette silhouette farouche se dressait sur le clair du ciel.

La lueur du matin grandissait à l'est; la blancheur de l'horizon augmentait la noirceur de la mer. En face, de l'autre côté, la lune se couchait.

Ces deux piliers, c'étaient les Douvres. L'espèce de masse emboîtée entre eux comme une architrave entre deux chambranles, c'était la Durande.

Cet écueil, tenant sa proie et la faisant voir, était terrible; les choses ont parfois vis-à-vis de l'homme une ostentation sombre et hostile. Il y avait du défi dans l'attitude de ces rochers. Cela semblait attendre.

Rien d'altier et d'arrogant comme cet ensemble : le vaisseau vaincu, l'abîme maître. Les deux rochers, tout ruisselants encore de la tempête de la veille, semblaient des combattants en sueur. Le vent avait molli, la mer se plissait paisiblement, on devinait à fleur d'eau quelques brisants où les panaches d'écume retombaient avec grâce; il venait du large un murmure semblable à un bruit d'abeilles. Tout était de niveau, hors les deux Douvres, debout et droites comme deux colonnes noires. Elles étaient jusqu'à une certaine hauteur toutes velues de varech. Leurs hanches escarpées avaient des reflets d'armures. Elles semblaient prêtes à recommencer. On comprenait qu'elles étaient enracinées sous l'eau à des montagnes. Une sorte de toute-puissance tragique s'en dégageait.

D'ordinaire, la mer cache ses coups. Elle reste volontiers obscure. Cette ombre incommensurable garde tout pour elle. Il est très-rare que le mystère renonce au secret. Certes, il y a du monstre dans la catastrophe, mais en quantité inconnue. La mer est patente et secrète; elle se dérobe, elle ne tient pas à divulguer ses actions. Elle fait un naufrage, et le recouvre; l'engloutissement est sa pudeur. La vague est hypocrite; elle tue, vole, recèle, ignore et sourit. Elle rugit, puis moutonne.

Ici rien de pareil. Les Douvres, élevant au-dessus des flots la Durande morte, avaient un air de triomphe. On eût dit deux bras monstrueux sortant du gouffre et montrant aux tempêtes ce cadavre de navire. C'était quelque chose comme l'assassin qui se vante.

L'horreur sacrée de l'heure s'y ajoutait. Le point du jour a une grandeur mystérieuse qui se compose d'un reste de rêve et d'un commencement de pensée. A ce moment trouble, un peu de spectre flotte encore. L'espèce d'immense H majuscule formée par les deux Douvres ayant la Durande pour trait d'union, apparaissait à l'horizon dans on ne sait quelle majesté crépusculaire.

Gilliatt était vêtu de ses habits de mer, chemise de laine, bas de laine, souliers cloutés, vareuse de tricot, pantalon à poches de grosse étoffe bourrue, et sur la tête une de ces coiffes de laine rouge usitées alors dans la marine, qu'on appelait au siècle dernier *galériennes*.

Il reconnut l'écueil et avança.

La Durande était tout le contraire d'un navire coulé à fond; c'était un navire accroché en l'air.

Pas de sauvetage plus difficile à entreprendre.

Il faisait plein jour quand Gilliatt arriva dans les eaux de l'écueil.

Il y avait, nous venons de le dire, peu de mer. L'eau avait seulement la quantité d'agitation que lui donne le resserrement entre les rochers. Toute manche, petite ou

grande, clapote. L'intérieur d'un détroit écume toujours.

Gilliatt n'aborda point les Douvres sans précaution.

Il jeta la sonde plusieurs fois.

Gilliatt avait un petit débarquement à faire.

Habitué aux absences, il avait chez lui son en-cas de départ toujours prêt. C'était un sac de biscuit, un sac de farine de seigle, un panier de stock-fisch et de bœuf fumé, un grand bidon d'eau douce, une caisse norvégienne à fleurs peintes contenant quelques grosses chemises de laine, son suroit et ses jambières goudronnées, et une peau de mouton qu'il jetait la nuit par-dessus sa vareuse. Il avait, en quittant le Bû de la Rue, mis tout cela en hâte dans la panse, plus un pain frais. Pressé de partir, il n'avait emporté d'autre engin de travail que son marteau de forgeron, sa hache et son hacherot, une scie, et une corde à nœuds armée de son grappin. Avec une échelle de cette sorte et la manière de s'en servir, les pentes revêches deviennent maniables et un bon marin trouve des praticables dans les plus rudes escarpements. On peut voir, dans l'île de Serk, le parti que tirent d'une corde à nœuds les pêcheurs du havre Gosselin.

Ses filets et ses lignes et tout son attirail de pêche étaient dans la barque. Il les y avait mis par habitude, et machinalement, car il allait, s'il donnait suite à son entreprise, séjourner quelque temps dans un archipel de brisants, et les engins de pêche n'y ont que faire.

Au moment où Gilliatt accosta l'écueil, la mer baissait, circonstance favorable. Les lames décroissantes laissaient à découvert au pied de la petite Douvre quelques assises plates ou peu inclinées, figurant assez bien des corbeaux à porter un plancher. Ces surfaces, tantôt étroites, tantôt larges, échelonnées avec des espacements inégaux le long du monolithe vertical, se prolongeaient en corniche mince jusque sous la Durande, laquelle faisait ventre entre les deux rochers. Elle était serrée là comme dans un étau.

Ces plates-formes étaient commodes pour débarquer et aviser. On pouvait décharger là, provisoirement, l'en-cas apporté dans la panse. Mais il fallait se hâter, elles n'étaient hors de l'eau que pour peu d'heures. A la mer montante, elles rentreraient sous l'écume.

Ce fut devant ces roches, les unes plates, les autres déclives, que Gilliatt poussa et arrêta la panse.

Une épaisseur mouillée et glissante de goëmon les couvrait, l'obliquité augmentait çà et là le glissement.

Gilliatt se déchaussa, sauta pieds nus sur le goëmon, et amarra la panse à une pointe de rocher.

Puis il s'avança le plus loin qu'il put sur l'étroite corniche de granit, parvint sous la Durande, leva les yeux et la considéra.

La Durande était saisie, suspendue et comme ajustée entre les deux roches à vingt pieds environ au-dessus du flot. Il avait fallu pour la jeter là une furieuse violence de la mer.

Ces coups forcenés n'ont rien qui étonne les gens de mer. Pour ne citer qu'un exemple, le 25 janvier 1840, dans le golfe de Stora, une tempête finissante fit, du choc de sa dernière lame, sauter un brick, tout d'une pièce, par-dessus la carcasse échouée de la corvette *la Marne*, et l'incrusta, beaupré en avant, entre deux falaises.

Du reste, il n'y avait dans les Douvres qu'une moitié de la Durande.

Le navire, arraché aux vagues, avait été en quelque sorte déraciné de l'eau par l'ouragan. Le tourbillon de vent l'avait tordu, le tourbillon de mer l'avait retenu, et le bâtiment, ainsi pris en sens inverse par les deux mains de la tempête, s'était cassé comme une latte. L'arrière, avec la machine et les roues, enlevé hors de l'écume et

chassé par toute la furie du cyclone dans le défilé des Douvres, y était entré jusqu'au maître-bau, et était demeuré là. Le coup de vent avait été bien assené, pour enfoncer ce coin entre ces deux rochers, l'ouragan s'était fait massue. L'avant, emporté et roulé par la rafale, s'était disloqué sur les brisants.

La cale défoncée avait vidé dans la mer les bœufs noyés.

Un large morceau de la muraille de l'avant tenait encore à l'arrière et pendait aux porques du tambour de gauche par quelques attaches délabrées, faciles à briser d'un coup de hache.

On voyait çà et là dans les anfractuosités lointaines de l'écueil des poutres, des planches, des haillons de voiles, des tronçons de chaînes, toutes sortes de débris, tranquilles sur les rochers.

Gilliatt regardait avec attention la Durande La quille faisait plafond au-dessus de sa tête.

L'horizon, où l'eau illimitée remuait à peine, était serein. Le soleil sortait superbement de cette vaste rondeur bleue.

De temps en temps une goutte d'eau se détachait de l'épave et tombait dans la mer.

II

LES PERFECTIONS DU DÉSASTRE

Les Douvres étaient différentes de forme comme de hauteur.

Sur la petite Douvre, recourbée et aiguë, on voyait se ramifier, de la base à la cime, de longues veines d'une roche couleur brique, relativement tendre, qui cloisonnait de ses lames l'intérieur du granit. Aux affleurements de ces lames rougeâtres il y avait des cassures utiles à l'escalade. Une de ces cassures, située un peu au-dessus de l'épave, avait été si bien élargie et travaillée par les éclaboussures de la vague qu'elle était devenue une espèce de niche où l'on eût pu loger une statue. Le granit de la petite Douvre était arrondi à la surface et mousse comme de la pierre de touche, douceur qui ne lui ôtait rien de sa dureté. La petite Douvre se terminait en pointe comme une corne. La grande Douvre, polie, unie, lisse, perpendiculaire, et comme taillée sur équerre, était d'un seul morceau et semblait faite d'ivoire noir. Pas un trou, pas un relief. L'escarpement était inhospitalier, un forçat n'eût pu s'en servir pour sa fuite ni un oiseau pour son nid. Au sommet il y avait, comme sur le rocher l'Homme, une plate-forme; seulement cette plate-forme était inaccessible.

On pouvait monter sur la petite Douvre, mais non s'y maintenir, on pouvait séjourner sur la grande, mais non y monter.

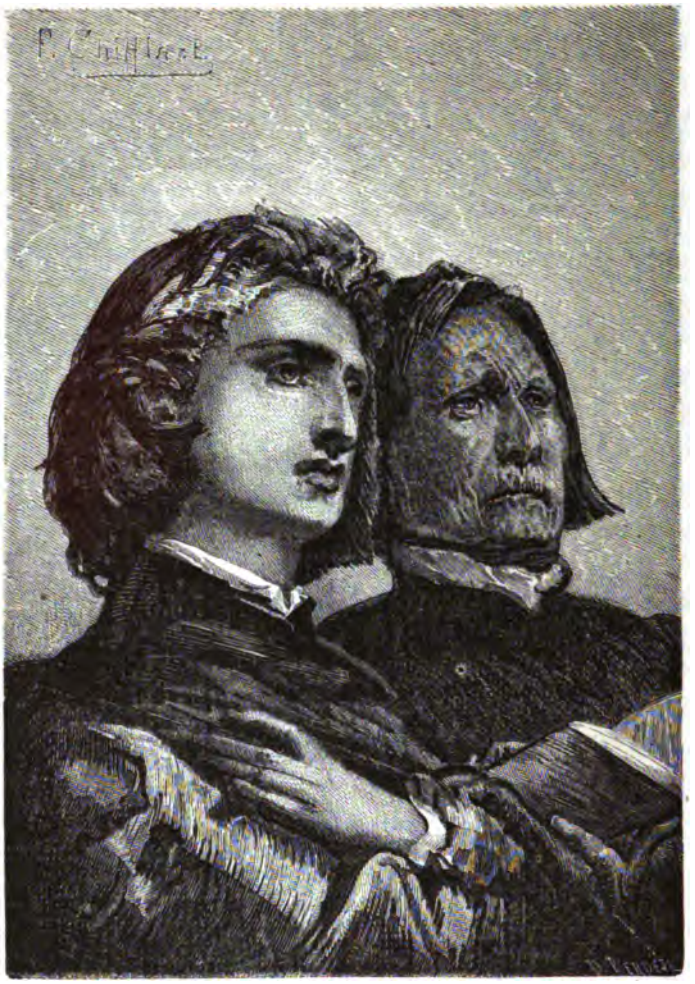
Gilliatt, le premier coup d'œil jeté, revint à la pause, la déchargea sur la plus large des corniches à fleur d'eau, fit de tout ce chargement, fort succinct, une sorte de ballot qu'il noua dans un prélart, y ajusta une élingue avec sa boucle de hissement, poussa ce ballot dans un recoin de roche où le flot ne pouvait l'atteindre, puis, des pieds et des mains, de saillie en saillie, étreignant la petite Douvre, se cramponnant aux moindres stries, il monta jusqu'à la Durande échouée en l'air.

Parvenu à la hauteur des tambours, il sauta sur le pont.

Le dedans de l'épave était lugubre.

La Durande offrait toutes les traces d'une voie de fait épouvantable. C'était le viol effrayant de l'orage. La tempête se comporte comme une bande de pirates. Rien ne ressemble à un attentat comme un naufrage. La nuée, le tonnerre, la pluie, les souffles, les flots, les rochers, ce tas de complices est horrible

On rêvait sur le pont désempare que que



Ebenezer Caudray et Jaquemin Hérode. (Page 126)

chose comme le trépignement furieux des esprits de la mer. Il y avait partout des marques de rage. Les torsions étranges de certaines ferrures indiquaient les saisissements forcenés du vent. L'entre-pont était comme le cabanon d'un fou où tout était cassé.

Pas de bête comme la mer pour dépecer une proie. L'eau est pleine de griffes. Le vent mord, le flot dévore ; la vague est une mâchoire. C'est à la fois de l'arrachement et de l'écrasement. L'océan a le même coup de patte que le lion.

Le délabrement de la Durande offrait ceci de particulier qu'il était détaillé et minutieux. C'était une sorte d'épluchement terrible. Beaucoup de choses semblaient faites exprès. On pouvait dire : quelle méchanceté ! Les fractures des bordages étaient feuilletées avec art. Ce genre de ravage est propre au cyclone. Déchiqueter et amenuiser, tel est le caprice de ce dévastateur énorme. Le cyclone a des recherches de bourreau. Les désastres qu'il fait ont un air de supplices. On dirait qu'il a de la rancune, il raffine comme un sauvage. Il dissèque en exterminant. Il torture le naufrage, il se venge, il s'amuse ; il y met de la petitesse.

Les cyclones sont rares dans nos climats,

Ebenezer et Déruchette se regardèrent. (Page 131).

et d'autant plus redoutables qu'ils sont inattendus. Un rocher rencontré peut faire pivoter un orage Il est probable que la bourrasque avait fait spirale sur les Douvres, et s'était brusquement tournée en trombe au choc de l'écueil, ce qui expliquait le jet du navire à une telle hauteur dans ces roches Quand le cyclone souffle, un vaisseau ne pèse pas plus au vent qu'une pierre à une fronde.

La Durande avait la plaie qu'aurait un homme coupé en deux; c'était un tronc ouvert laissant échapper un fouillis de débris semblable à des entrailles. Des cordages flottaient et frissonnaient; des chaînes se balançaient en grelottant, les fibres et les nerfs du navire étaient à nu et pendaient. Ce qui n'était pas fracassé était désarticulé; des fragments du mailletage du doublage étaient pareils à des étrilles hérissées de clous; tout avait la forme de la ruine; une barre d'anspect n'était plus qu'un morceau de fer, une sonde n'était plus qu'un morceau de plomb, un cap-de-mouton n'était plus qu'un morceau de bois, une drisse n'était plus qu'un bout de chanvre, un touron n'était plus qu'un écheveau brouillé, une ralingue n'était plus qu'un fil dans un ourlet; partout l'inutilité lamentable de la démolition; rien qui ne fût décroché, dé-

cloué, lézardé, rongé, déjeté, sabordé, anéanti, aucune adhésion dans ce monceau hideux, partout la déchirure, la dislocation, et la rupture, et ce je ne sais quoi d'inconsistant et de liquide qui caractérise tous les pêle-mêle, depuis les mêlées d'hommes qu'on nomme batailles jusqu'aux mêlées d'éléments qu'on nomme chaos. Tout croulait, tout coulait, et un ruissellement de planches, de panneaux, de ferrailles, de câbles et de poutres s'était arrêté au bord de la grande fracture de la quille, d'où le moindre choc pouvait tout précipiter dans la mer Ce qui restait de cette puissante carène si triomphante autrefois, tout cet arrière suspendu entre les deux Douvres et peut être prêt à tomber, était crevassé çà et là et laissait voir par de larges trous l'intérieur sombre du navire.

L'écume crachait d'en bas sur cette chose misérable.

III

SAINE, MAIS NON SAUVE

Gilliatt ne s'attendait pas à ne trouver qu'une moitié du bâtiment. Rien dans les indications, pourtant si précises, du patron du *Shealtiel*, ne faisait pressentir cette coupure du navire par le milieu. C'était probablement à l'instant où s'était faite cette coupure sous les épaisseurs aveuglantes de l'écume qu'avait eu lieu ce « craquement diabolique » entendu par le patron du *Shealtiel*. Ce patron s'était sans doute éloigné au moment du dernier coup de vent, et ce qu'il avait pris pour un paquet de mer était une trombe. Plus tard, en se rapprochant pour observer l'échouement, il n'avait pu voir que la partie antérieure de l'épave, le reste, c'est-à-dire la large cassure qui avait séparé l'avant de l'arrière, lui étant caché par l'étranglement de l'écueil.

A cela près, le patron du *Shealtiel* n'avait rien dit que d'exact. La coque était perdue, la machine était intacte.

Ces hasards sont fréquents dans les naufrages comme dans les incendies. La logique du désastre nous échappe.

Les mâts cassés étaient tombés, la cheminée n'était pas même ployée ; la grande plaque de fer qui supportait la mécanique l'avait maintenue ensemble et tout d'une pièce. Les revêtements en planches des tambours étaient disjoints à peu près comme les lames d'une persienne ; mais à travers leurs claires-voies on distinguait les deux roues en bon état. Quelques pales manquaient.

Outre la machine, le grand cabestan de l'arrière avait résisté. Il avait sa chaîne, et, grâce à son robuste emboîtement dans un cadre de madriers, il pouvait rendre encore des services, pourvu toutefois que l'effort du tournevire ne fît pas fendre le plancher. Le tablier du pont fléchissait presque sur tous les points. Tout ce diaphragme était branlant.

En revanche le tronçon de la coque engagé entre les Douvres tenait ferme, nous l'avons dit, et semblait solide.

Cette conservation de la machine avait on ne sait quoi de dérisoire et ajoutait l'ironie à la catastrophe. La sombre malice de l'inconnu éclate quelquefois dans ces espèces de moqueries amères. La machine était sauvée, ce qui ne l'empêchait point d'être perdue. L'Océan la gardait pour la démolir à loisir. Jeu de chat.

Elle allait agoniser là et se défaire pièce à pièce. Elle allait servir de jouet aux sauvageries de l'écume. Elle allait décroître jour par jour et fondre pour ainsi dire. Qu'y faire? Que ce lourd bloc de mécanismes et d'engrenages, à la fois massif et délicat, condamné à l'immobilité par sa pesanteur, livré dans cette solitude aux forces démolissantes, mis par l'écueil à la discrétion du vent et du flot, pût, sous la

pression de ce milieu implacable, échapper à la destruction lente, il semblait qu'il y eût folie rien qu'à l'imaginer.

La Durande était prisonnière des Douvres.

Comment la tirer de là?

Comment la délivrer?

L'évasion d'un homme est difficile; mais quel problème que celui-ci : l'évasion d'une machine!

IV

EXAMEN LOCAL PRÉALABLE

Gilliatt n'était entouré que d'urgences. Le plus pressé pourtant était de trouver d'abord un mouillage pour la panse, puis un gîte pour lui-même.

La Durande s'étant plus tassée à bâbord qu'à tribord, le tambour de droite était plus élevé que le tambour de gauche.

Gilliatt monta sur le tambour de droite. De là il dominait la partie basse des brisants et, quoique le boyau des rochers, aligné à angles brisés derrière les Douvres, fît plusieurs coudes, Gilliatt put étudier le plan géométral de l'écueil.

Ce fut par cette reconnaissance qu'il commença.

Les Douvres, ainsi que nous l'avons indiqué déjà, étaient comme deux hauts pignons marquant l'entrée étroite d'une ruelle de petites falaises granitiques à devantures perpendiculaires. Il n'est point rare de trouver, dans les formations sous-marines primitives, de ces corridors singuliers qui semblent coupés à la hache.

Ce défilé, fort tortueux, n'était jamais à sec, même dans les basses mers. Un courant très-secoué le traversait toujours de part en part. La brusquerie des tournants était, selon le rumb de vent régnant, bonne ou mauvaise; tantôt elle déconcertait la houle et la faisait tomber; tantôt elle l'exaspérait. Ce dernier cas était plus fréquent; l'obstacle met le flot en colère et le pousse aux excès; l'écume est l'exagération de la vague.

Le vent d'orage, dans ces étranglements entre deux roches, subit la même compression et acquiert la même malignité. C'est la tempête à l'état de strangurie. L'immense souffle reste immense, et se fait aigu. Il est massue et dard. Il perce en même temps qu'il écrase. Qu'on se figure l'ouragan devenu vent coulis.

Les deux chaînes de rochers, laissant entre elles cette espèce de rue de la mer, s'étageaient plus bas que les Douvres en hauteurs graduellement décroissantes et s'enfonçaient ensemble dans le flot à une certaine distance. Il y avait là un autre goulet, moins élevé que le goulet des Douvres, mais plus étroit encore, et qui était l'entrée est du défilé. On devinait que le double prolongement des deux arêtes de roches continuait la rue sous l'eau jusqu'au rocher l'Homme placé comme une citadelle carrée à l'autre extrémité de l'écueil.

Du reste, à mer basse, et c'était l'instant où Gilliatt observait, ces deux rangées de bas-fonds montraient leurs affleurements, quelques-uns à sec, tous visibles, et se coordonnant sans interruption.

L'Homme bornait et arc-boutait au levant la masse entière de l'écueil contrebutée au couchant par les deux Douvres.

Tout l'écueil, vu à vol d'oiseau, offrait un chapelet serpentant de brisants ayant à un bout les Douvres et à l'autre bout l'Homme.

L'écueil Douvres, pris dans son ensemble, n'était autre chose que l'émergement de deux gigantesques lames de granit se touchant presque et sortant verticalement, comme une crête, des cimes qui sont au fond de l'océan. Il y a hors de l'abîme de ces exfoliations immenses. La rafale et la

houle avaient déchiqueté cette crête en scie. On n'en voyait que le haut; c'était l'écueil. Ce que le flot cachait devait être énorme. La ruelle où l'orage avait jeté la Durande était l'entre-deux de ces lames colossales.

Cette ruelle, en zigzag comme l'éclair, avait à peu près sur tous les points la même largeur. L'océan l'avait ainsi faite. L'éternel tumulte dégage de ces régularités bizarres. Une géométrie sort de la vague.

D'un bout à l'autre du défilé, les deux murailles de roche se faisaient face parallèlement à une distance que le maître-couple de la Durande mesurait presque exactement. Entre les deux Douvres, l'évasement de la petite Douvre, recourbée et renversée, avait donné place aux tambours. Partout ailleurs les tambours eussent été broyés.

La double façade intérieure de l'écueil était hideuse. Quand, dans l'exploration du désert d'eau nommé océan, on arrive aux choses inconnues de la mer, tout devient surprenant et difforme. Ce que Gilliatt, du haut de l'épave, pouvait apercevoir du défilé, faisait horreur. Il y a souvent dans les gorges granitiques de l'océan une étrange figuration permanente du naufrage. Le défilé des Douvres avait la sienne, effroyable. Les oxydes de la roche mettaient sur l'escarpement, çà et là, des rougeurs imitant des plaques de sang caillé. C'était quelque chose comme l'exsudation saignante d'un caveau de boucherie. Il y avait du charnier dans cet écueil. La rude pierre marine, diversement colorée, ici par la décomposition des amalgames métalliques mêlés à la roche, là par la moisissure, étalait par places des pourpres affreuses, des verdissements suspects, des éclaboussures vermeilles, éveillant une idée de meurtre et d'extermination. On croyait voir le mur pas essuyé d'une chambre d'assassinat. On eût dit que des écrasements d'hommes avaient laissé là leur trace; la roche à pic avait on ne sait quelle empreinte d'agonies accumulées. En de certains endroits ce carnage paraissait ruisseler encore, la muraille était mouillée et il semblait impossible d'y appuyer le doigt sans le retirer sanglant. Une rouille de massacre apparaissait partout. Au pied du double escarpement parallèle, épars à fleur d'eau ou sous la lame, ou à sec dans les affouillements, de monstrueux galets ronds, les uns écarlates, les autres noirs ou violets, avaient des ressemblances de viscères; on croyait voir des poumons frais, ou des foies pourrissant. On eût dit que des ventres de géants avaient été vidés là. De longs fils rouges, qu'on eût pu prendre pour des suintements funèbres, rayaient du haut en bas le granit.

Ces aspects sont fréquents dans les cavernes de la mer.

V

UN MOT SUR LES COLLABORATIONS SECRÈTES DES ÉLÉMENTS

Pour ceux qui, par les hasards des voyages, peuvent être condamnés à l'habitation temporaire d'un écueil dans l'océan, la forme de l'écueil n'est point chose indifférente. Il y a l'écueil pyramide, une cime unique hors de l'eau; il y a l'écueil cercle, quelque chose comme un rond de grosses pierres: il y a l'écueil corridor. L'écueil corridor est le plus inquiétant. Ce n'est pas seulement à cause de l'angoisse du flot entre ses parois et des tumultes de la vague resserrée, c'est aussi à cause des obscures propriétés météorologiques qui semblent se dégager du parallélisme de deux roches en pleine mer. Ces deux lames droites sont un véritable appareil voltaïque.

Un écueil corridor est orienté. Cette orientation importe. Il en résulte une pre-

mière action sur l'air et sur l'eau. L'écueil corridor agit sur le flot et sur le vent, mécaniquement par sa forme, galvaniquement par l'aimantation différente possible de ses plans verticaux, masses juxtaposées et contrariées l'une par l'autre.

Cette nature d'écueils tire à elle toutes les forces furieuses éparses dans l'ouragan, et a sur la tourmente une singulière puissance de concentration.

De là, dans les parages de ces brisants, une certaine accentuation de la tempête.

Il faut savoir que le vent est composite. On croit le vent simple; il ne l'est point. Cette force n'est pas seulement dynamique, elle est chimique; elle n'est pas seulement chimique, elle est magnétique. Il y a en elle de l'inexplicable. Le vent est électrique autant qu'aérien. De certains vents coïncident avec les aurores boréales. Le vent du banc des Aiguilles roule des vagues de cent pieds de haut, stupeur de Dumont-d'Urville. — *La corvette*, dit-il, *ne savait à qui entendre.* — Sous les rafales australes, de vraies tumeurs maladives boursouflent l'océan, et la mer devient si horrible que les sauvages s'enfuient pour ne point la voir. Les rafales boréales sont autres; elles sont toutes mêlées d'épingles de glace, et ces bises irrespirables refoulent en arrière sur la neige les traîneaux des esquimaux. D'autres vents brûlent. C'est le simoun d'Afrique qui est le typhon de Chine et le samiel de l'Inde. Simoun, Typhon, Samiel; on croit nommer des démons. Ils fondent le haut des montagnes; un orage a vitrifié le volcan de Tolucca. Ce vent chaud, tourbillon couleur d'encre se ruant sur les nuées écarlates, a fait dire aux Védas : *Voici le dieu noir qui vient voler les vaches rouges.* On sent dans tous ces faits la pression du mystère électrique.

Le vent est plein de ce mystère. De même la mer. Elle aussi est compliquée; sous ses vagues d'eau, qu'on voit, elle a ses vagues de forces, qu'on ne voit pas. Elle se compose de tout. De tous les pêle-mêle, l'océan est le plus indivisible et le plus profond.

Essayez de vous rendre compte de ce chaos, si énorme qu'il aboutit au niveau. Il est le récipient universel, réservoir pour les fécondations, creuset pour les transformations. Il amasse, puis disperse; il accumule, puis ensemence; il dévore, puis crée. Il reçoit tous les égouts de la terre, et il les thésaurise. Il est solide dans la banquise, liquide dans le flot, fluide dans l'effluve. Comme matière il est masse, et comme force il est abstraction. Il égalise et marie les phénomènes. Il se simplifie par l'infini dans la combinaison. C'est à force de mélange et de trouble qu'il arrive à la transparence. La diversité soluble se fond dans son unité. Il a tant d'éléments qu'il est l'identité. Une de ses gouttes, c'est tout lui. Parce qu'il est plein de tempêtes, il devient l'équilibre. Platon voyait danser les sphères; chose étrange à dire, mais réelle, dans la colossale évolution terrestre autour du soleil, l'océan, avec son flux et reflux, est le balancier du globe.

Dans un phénomène de la mer, tous les phénomènes sont présents. La mer est aspirée par le tourbillon comme par un siphon; un orage est un corps de pompe; la foudre vient de l'eau comme de l'air; dans les navires on sent de sourdes secousses, puis une odeur de soufre sort du puits des chaînes. L'océan bout. *Le diable a mis la mer dans sa chaudière,* disait Ruyter. En de certaines tempêtes qui caractérisent le remous des saisons et les entrées en équilibre des forces génésiaques, les navires battus de l'écume semblent exsuder une lueur, et des flammèches de phosphore courent sur les cordages, si mêlées à la manœuvre que les matelots tendent la main et tâchent de prendre au vol ces oiseaux de feu. Après le tremblement de terre de Lisbonne, une haleine de fournaise poussa vers la ville une lame de soixante pieds de hau-

teur. L'oscillation océanique se lie à la trépidation terrestre.

Ces énergies incommensurables rendent possibles tous les cataclysmes. A la fin de 1864, à cent lieues des côtes de Malabar, une des îles Maldives a sombré. Elle a coulé à fond comme un navire. Les pêcheurs partis le matin n'ont rien retrouvé le soir, à peine ont-ils pu distinguer vaguement leurs villages sous la mer, et cette fois ce sont les barques qui ont assisté au naufrage des maisons.

En Europe où il semble que la nature se sente contrainte au respect de la civilisation, de tels événements sont rares jusqu'à l'impossibilité présumable. Pourtant Jersey et Guernesey ont fait partie de la Gaule; et, au moment où nous écrivons ces lignes, un coup d'équinoxe vient de démolir sur la frontière d'Angleterre et d'Écosse la falaise Première des Quatre, *First of the Fourth*.

Nulle part ces forces paniques n'apparaissent plus formidablement amalgamées que dans le surprenant détroit boréal nommé Lyse-Fjord. Le Lyse-Fjord est le plus redoutable des écueils-boyaux de l'océan. La démonstration est là complète. C'est la mer de Norvége, le voisinage du rude golfe Stavanger, le cinquante-neuvième degré de latitude. L'eau est lourde et noire, avec une fièvre d'orages intermittents. Dans cette eau, au milieu de cette solitude, il y a une grande rue sombre. Rue pour personne. Nul n'y passe, aucun navire ne s'y hasarde. Un corridor de dix lieues de long entre deux murailles de trois mille pieds de haut; voilà l'entrée qui s'offre. Ce détroit a des coudes et des angles comme toutes les rues de la mer, jamais droites, étant faites par la torsion du flot. Dans le Lyse-Fjord, presque toujours la lame est tranquille; le ciel est serein; lieu terrible. Où est le vent? pas en haut. Où est le tonnerre? pas dans le ciel. Le vent est sous la mer, la foudre est dans la roche. De temps en temps il y a un tremblement d'eau. A de certains moments, sans qu'il y ait un nuage en l'air, vers le milieu de la hauteur de la falaise verticale, à mille ou quinze cents pieds au-dessus des vagues, plutôt du côté sud que du côté nord, brusquement le rocher tonne, un éclair en sort, cet éclair s'élance, puis se retire, comme ces jouets qui s'allongent et se replient dans la main des enfants; il a des contractions et des élargissements; il se darde à la falaise opposée, rentre dans le rocher, puis en ressort, recommence, multiplie ses têtes et ses langues, se hérisse de pointes, frappe où il peut, recommence encore, puis s'éteint sinistre. Les volées d'oiseaux s'enfuient. Rien de mystérieux comme cette artillerie sortant de l'invisible. Un rocher attaque l'autre. Les écueils s'entre-foudroient. Cette guerre ne regarde pas les hommes. Haine de deux murailles dans le gouffre.

Dans le Lyse-Fjord le vent tourne en effluve, la roche fait fonction de nuage et le tonnerre a des sorties de volcan. Ce détroit étrange est une pile; il a pour éléments ses deux falaises.

VI

UNE ÉCURIE POUR LE CHEVAL

Gilliatt se connaissait assez en écueils pour prendre les Douvres fort au sérieux. Avant tout, nous venons de le dire, il s'agissait de mettre en sûreté la panse.

La double arête de récifs qui se prolongeait en tranchée sinueuse derrière les Douvres faisait elle-même groupe çà et là avec d'autres roches, et l'on y devinait des culs-de-sac et des caves se dégorgeant dans la ruelle et se rattachant au défilé principal comme des branches à un tronc.

La partie inférieure des brisants était

tapissée de varech et la partie supérieure de lichen. Le niveau uniforme du varech sur toutes les roches marquait la ligne de flottaison de la marée pleine et de la mer étale. Les pointes que l'eau n'atteignait pas avaient cette argenture et cette dorure que donne aux granits marins le bariolage du lichen blanc et du lichen jaune.

Une lèpre de coquillages conoïdes couvrait la roche à de certains endroits. Carie sèche du granit.

Sur d'autres points, dans des angles rentrants où s'était accumulé un sable fin ondé à la surface plutôt par le vent que par le flot, il y avait des touffes de chardon bleu.

Dans les redans peu battus de l'écume, on reconnaissait les petites tanières forées par l'oursin. Ce hérisson coquillage, qui marche, boule vivante, en roulant sur ses pointes, et dont la cuirasse se compose de plus de dix mille pièces artistement ajustées et soudées, l'oursin, dont la bouche s'appelle, on ne sait pourquoi, *lanterne d'Aristote*, creuse le granit avec ses cinq dents qui mordent la pierre, et se loge dans le trou. C'est en ces alvéoles que les chercheurs de fruits de mer le trouvent. Ils le coupent en quatre et le mangent cru, comme l'huître. Quelques-uns trempent leur pain dans cette chair molle. De là son nom, *œuf de mer*.

Les sommets lointains des bas-fonds, mis hors de l'eau par la marée descendante, aboutissaient sous l'escarpement même de l'Homme à une sorte de crique murée presque de tous côtés par l'écueil. Il y avait là évidemment un mouillage possible. Gilliatt observa cette crique. Elle avait la forme d'un fer à cheval, et s'ouvrait d'un seul côté, au vent d'est, qui est le moins mauvais vent de ces parages. Le flot y était enfermé et presque dormant. Cette baie était tenable. Gilliatt d'ailleurs n'avait pas beaucoup de choix.

Si Gilliatt voulait profiter de la marée basse, il importait qu'il se hâtât.

Le temps, du reste, continuait d'être beau et doux. L'insolente mer était maintenant de bonne humeur.

Gilliatt redescendit, se rechaussa, dénoua l'amarre, rentra dans sa barque et poussa en mer. Il côtoya à la rame le dehors de l'écueil.

Arrivé près de l'Homme, il examina l'entrée de la crique.

Une moire fixe dans la mobilité du flot, ride imperceptible à tout autre qu'un marin, dessinait la passe.

Gilliatt étudia un instant cette courbe, linéament presque indistinct dans la lame, puis il prit un peu de large afin de virer à l'aise et de faire bon chenal, et vivement, d'un seul coup d'aviron, il entra dans la petite anse.

Il sonda.

Le mouillage était excellent en effet.

La panse serait protégée là contre à peu près toutes les éventualités de la saison.

Les plus redoutables récifs ont de ces recoins paisibles. Les ports qu'on trouve dans l'écueil ressemblent à l'hospitalité du bédouin; ils sont honnêtes et sûrs.

Gilliatt rangea la panse le plus près qu'il put de l'Homme, toutefois hors de la distance de talonnement, et mouilla ses deux ancres.

Cela fait, il croisa les bras et tint conseil avec lui-même.

La panse était abritée; c'était un problème résolu; mais le deuxième se présentait. Où s'abriter lui-même maintenant?

Deux gîtes s'offraient : la panse elle-même, avec son coin de cabine à peu près habitable, et le plateau de l'Homme, aisé à escalader.

De l'un ou de l'autre de ces gîtes, on pourrait, à eau basse, et en sautant de roche en roche, gagner presque à pied sec l'entre-deux des Douvres où était la Durande.

Ces deux piliers, c'étaient les Douvres. (Page 133).

Mais la marée basse ne dure qu'un moment, et tout le reste du temps on serait séparé, soit du gîte, soit de l'épave, par plus de deux cents brasses. Nager dans le flot d'un écueil est difficile; pour peu qu'il y ait de la mer, c'est impossible.

Il fallait renoncer à la panse et à l'Homme.

Aucune station possible dans les rochers voisins.

Les sommets inférieurs s'effaçaient deux fois par jour sous la marée haute.

Les sommets supérieurs étaient sans cesse atteints par des bonds d'écume. Lavage inhospitalier.

Restait l'épave elle-même.

Pouvait-on s'y loger?

Gilliatt l'espéra.

VII

UNE CHAMBRE POUR LE VOYAGEUR

Une demi-heure après, Gilliatt, de retour sur l'épave, montait et descendait du pont à l'entre-pont et de l'entre-pont à la cale, approfondissant l'examen sommaire de sa première visite.

Puis il s'avança le plus loin qu'il put. (Page 134)

Il avait, à l'aide du cabestan, hissé sur le pont de la Durande le ballot qu'il avait fait du chargement de la panse. Le cabestan s'était bien comporté. Les barres ne manquaient pas pour le virer. Gilliatt, dans ce tas de décombres, n'avait qu'à choisir.

Il trouva dans les débris un ciseau à froid, tombé sans doute de la baille du charpentier, et dont il augmenta sa petite caisse d'outils.

En outre, car dans le dénûment tout compte, il avait son couteau dans sa poche.

Gilliatt travailla toute la journée à l'épave, déblayant, consolidant, simplifiant.

Le soir venu, il reconnut ceci :

Toute l'épave était frissonnante au vent. Cette carcasse tremblait à chaque pas que Gilliatt faisait. Il n'y avait de stable et de ferme que la partie de coque emboîtée entre les rochers, qui contenait la machine. Là, les baux s'arc-boutaient puissamment au granit.

S'installer dans la Durande était imprudent. C'était une surcharge; et, loin de peser sur le navire, il importait de l'alléger.

Appuyer sur l'épave était le contraire de ce qu'il fallait faire.

Cette ruine voulait les plus grands ména-

gements. C'était comme un malade, qui expire Il y aurait bien assez du vent pour la brutaliser.

C'était déjà fâcheux d'être contraint d'y travailler. La quantité de travail que l'épave aurait nécessairement à porter la fatiguerait certainement, peut-être au delà de ses forces.

En outre, si quelque accident de nuit survenait pendant le sommeil de Gilliatt, être dans l'épave, c'était sombrer avec elle. Nulle aide possible; tout était perdu. Pour secourir l'épave, il fallait être dehors.

Être hors d'elle et près d'elle; tel était le problème.

La difficulté se compliquait.

Où trouver un abri dans de telles conditions?

Gilliatt songea.

Il ne restait plus que les deux Douvres. Elles semblaient peu logeables.

On distinguait d'en bas sur le plateau supérieur de la grande Douvre une espèce d'excroissance.

Les roches debout à cime plate, comme la grande Douvre et l'Homme, sont des pics décapités Ils abondent dans les montagnes et dans l'océan. Certains rochers, surtout parmi ceux qu'on rencontre au large, ont des entailles comme des arbres attaqués. Ils ont l'air d'avoir reçu un coup de cognée. Ils sont soumis en effet au vaste va-et-vient de l'ouragan, ce bûcheron de la mer.

Il existe d'autres causes de cataclysme, plus profondes encore. De là sur tous ces vieux granits tant de blessures. Quelques-uns de ces colosses ont la tête coupée.

Quelquefois, cette tête, sans qu'on puisse s'expliquer comment, ne tombe pas, et demeure, mutilée, sur le sommet tronqué. Cette singularité n'est point très-rare. La Roque-au-Diable, à Guernesey, et la Table, dans la vallée d'Anweiler, offrent, dans les plus surprenantes conditions, cette bizarre énigme géologique.

Il était probablement arrivé à la grande Douvre quelque chose de pareil.

Si le renflement qu'on apercevait sur le plateau n'était pas une gibbosité naturelle de la pierre, c'était nécessairement quelque fragment restant du faîte ruiné.

Peut-être y avait-il dans ce morceau de roche une excavation.

Un trou où se fourrer; Gilliatt n'en demandait pas davantage.

Mais comment atteindre au plateau? comment gravir cette paroi verticale, dense et polie comme un caillou, à demi couverte d'une nappe de conferves visqueuses, et ayant l'aspect glissant d'une surface savonnée?

Il y avait trente pieds au moins du pont de la Durande à l'arête du plateau.

Gilliatt tira de sa caisse d'outils la corde à nœuds, se l'agrafa à la ceinture par le grappin, et se mit à escalader la petite Douvre. A mesure qu'il montait, l'ascension était plus rude. Il avait négligé d'ôter ses souliers, ce qui augmentait le malaise de la montée. Il ne parvint pas sans peine à la pointe. Arrivé à cette pointe, il se dressa debout Il n'y avait guère de place que pour ses deux pieds. En faire son logis était difficile. Un stylite se fût contenté de cela. Gilliatt, plus exigeant, voulait mieux.

La petite Douvre se recourbait vers la grande, ce qui faisait que de loin elle semblait la saluer; et l'intervalle des deux Douvres, qui était d'une vingtaine de pieds en bas, n'était plus que de huit ou dix pieds en haut.

De la pointe où il avait gravi, Gilliatt vit plus distinctement l'ampoule rocheuse qui couvrait en partie la plate-forme de la grande Douvre.

Cette plate-forme s'élevait à trois toises au moins au-dessus de sa tête.

Un précipice l'en séparait.

L'escarpement de la petite Douvre en surplomb se dérobait sous lui.

Gilliatt détacha de sa ceinture la corde

à nœuds, prit rapidement du regard les dimensions, et lança le grappin sur la plateforme.

Le grappin égratigna la roche, puis dérapa. La corde à nœuds, ayant le grappin à son extrémité, retomba sous les pieds de Gilliatt le long de la petite Douvre.

Gilliatt recommença, lançant la corde plus avant, et visant la protubérance granitique où il apercevait des crevasses et des stries.

Le jet fut si adroit et si net que le crampon se fixa.

Gilliatt tira dessus.

La roche cassa, et la corde à nœuds revint battre l'escarpement au-dessous de Gilliatt.

Gilliatt lança le grappin une troisième fois.

Le grappin ne retomba point.

Gilliatt fit effort sur la corde. Elle résista. Le grappin était ancré.

Il était arrêté dans quelque anfractuosité du plateau que Gilliatt ne pouvait voir.

Il s'agissait de confier sa vie à ce support inconnu.

Gilliatt n'hésita point.

Tout pressait. Il fallait aller au plus court.

D'ailleurs, redescendre sur le pont de la Durande pour aviser à quelque autre mesure était presque impossible. Le glissement était probable, et la chute à peu près certaine. On monte, on ne redescend pas.

Gilliatt avait, comme tous les bons matelots, des mouvements de précision. Il ne perdait jamais de force. Il ne faisait que des efforts proportionnés. De là les prodiges de vigueur qu'il exécutait avec des muscles ordinaires; il avait les biceps du premier venu, mais un autre cœur. Il ajoutait à la force, qui est physique, l'énergie, qui est morale.

La chose à faire était redoutable.

Franchir, pendu à ce fil, l'intervalle des deux Douvres; telle était la question.

On rencontre souvent, dans les actes de dévouement ou de devoir, de ces points d'interrogation qui semblent posés par la mort.

Feras-tu cela? dit l'ombre.

Gilliatt exécuta une seconde traction d'essai sur le crampon; le crampon tint bon.

Gilliatt enveloppa sa main gauche de son mouchoir, étreignit la corde à nœuds du poing droit qu'il recouvrit de son poing gauche, puis, tendant un pied en avant et repoussant vivement de l'autre pied la roche afin que la vigueur de l'impulsion empêchât la rotation de la corde, il se précipita du haut de la petite Douvre sur l'escarpement de la grande.

Le choc fut dur.

Malgré la précaution prise par Gilliatt, la corde tourna, et ce fut son épaule qui frappa le rocher.

Il y eut rebondissement.

A leur tour ses poings heurtèrent la roche. Le mouchoir s'était dérangé. Ils furent écorchés; c'était beaucoup qu'ils ne fussent pas brisés.

Gilliatt demeura un moment étourdi et suspendu.

Il fut assez maître de son étourdissement pour ne point lâcher la corde.

Un certain temps s'écoula en oscillations et en soubresauts avant qu'il pût saisir la corde avec ses pieds; il y parvint pourtant.

Revenu à lui, et tenant la corde entre ses pieds comme dans ses mains, il regarda en bas.

Il n'était pas inquiet sur la longueur de sa corde, qui lui avait plus d'une fois servi pour de plus grandes hauteurs. La corde, en effet, traînait sur le pont de la Durande.

Gilliatt, sûr de pouvoir redescendre, se mit à grimper.

En quelques instants il atteignit le plateau.

Jamais rien que d'ailé n'avait posé le pied là. Ce plateau était couvert de fientes d'oi-

seaux. C'était un trapèze irrégulier, cassure de ce colossal prisme granitique nommé la grande Douvre. Ce trapèze était creusé au centre comme une cuvette. Travail des pluies.

Gilliatt, du reste, avait conjecturé juste. On voyait à l'angle méridional du trapèze une superposition de rochers, décombres probables de l'écroulement du sommet. Ces rochers, espèces de tas de pavés démesurés, laissaient à une bête fauve qui eût été fourvoyée sur cette cime de quoi se glisser entre eux. Ils s'équilibraient pêle-mêle; ils avaient les interstices d'un monceau de gravats. Il n'y avait là ni grotte, ni antre, mais des trous comme dans une éponge. Une de ces tanières pouvait admettre Gilliatt.

Cette tanière avait un fond d'herbe et de mousse. Gilliatt serait là comme dans une gaîne.

L'alcôve, à l'entrée, avait deux pieds de haut. Elle allait se rétrécissant vers le fond. Il y a des cercueils de pierre qui ont cette forme. L'amas de rochers étant adossé au sud-ouest, la tanière était garantie des ondées, mais ouverte au vent du nord.

Gilliatt trouva que c'était bon.

Les deux problèmes étaient résolus; la panse avait un port et il avait un logis.

L'excellence de ce logis était d'être à portée de l'épave.

Le grappin de la corde à nœuds, tombé entre deux quartiers de roche, s'y était solidement accroché. Gilliatt l'immobilisa en mettant dessus une grosse pierre.

Puis il entra immédiatement en libre pratique avec la Durande.

Il était chez lui désormais.

La grande Douvre était sa maison, la Durande était son chantier.

Aller et venir, monter et descendre, rien de plus simple.

Il dégringola vivement de la corde à nœuds sur le pont.

La journée était bonne, cela commençait bien, il était content, il s'aperçut qu'il avait faim.

Il déficela son panier de provisions, ouvrit son couteau, coupa une tranche de bœuf fumé, mordit sa miche de pain bis, but un coup au bidon d'eau douce, et soupa admirablement.

Bien faire et bien manger, ce sont là deux joies. L'estomac plein ressemble à une conscience satisfaite.

Son souper fini, il y avait encore un peu de jour. Il en profita pour commencer l'allégement, très-urgent, de l'épave.

Il avait passé une partie de la journée à trier les décombres. Il mit de côté, dans le compartiment solide où était la machine, tout ce qui pouvait servir, bois, fer, cordage, toile. Il jeta à la mer l'inutile.

Le chargement de la panse, hissé par le cabestan sur le pont, était, quelque sommaire qu'il fût, un encombrement. Gilliatt avisa l'espèce de niche creusée, à une hauteur que sa main pouvait atteindre, dans la muraille de la petite Douvre. On voit souvent dans les rochers de ces armoires naturelles, point fermées, il est vrai. Il pensa qu'il était possible de confier à cette niche un dépôt. Il mit au fond ses deux caisses, celle des outils et celle des vêtements, ses deux sacs, le seigle et le biscuit, et sur le devant, un peu trop près du bord peut-être, mais il n'avait pas d'autre place, le panier de provisions.

Il avait eu le soin de retirer de la caisse aux vêtements sa peau de mouton, son suroit à capuchon et ses jambières goudronnées.

Pour ôter prise au vent sur la corde à nœuds, il en attacha l'extrémité inférieure à une porque de la Durande.

La Durande ayant beaucoup de rentrée, cette porque avait beaucoup de courbure, et tenait le bout de la corde aussi bien que l'eût fait une main fermée.

Restait le haut de la corde. Assujettir le bas était bien, mais au sommet de l'escar-

pement, à l'endroit où la corde à nœuds rencontrait l'arête de la plate-forme, il était à craindre qu'elle ne fût peu à peu sciée par l'angle vif du rocher.

Gilliatt fouilla le monceau de décombres en réserve, et y prit quelques loques de toile à voile, et, dans un tronçon de vieux câbles, quelques longs brins de fil de carret, dont il bourra ses poches.

Un marin eût deviné qu'il allait capitonner avec ces morceaux de toile et ces bouts de fil le pli de la corde à nœuds sur le coupant du rocher, de façon à la préserver de toute avarie; opération qui s'appelle fourrure.

Sa provision de chiffons faite, il se passa les jambières aux jambes, endossa le suroit par-dessus sa vareuse, rabattit le capuchon sur sa galérienne, se noua au cou par les deux pattes la peau de mouton, et ainsi vêtu de cette panoplie complète, il empoigna la corde, robustement fixée désormais au flanc de la grande Douvre, et il monta à l'assaut de cette sombre tour de la mer.

Gilliatt, en dépit de ses mains écorchées, arriva lestement au plateau.

Les dernières pâleurs du couchant s'éteignaient. Il faisait nuit sur la mer. Le haut de la Douvre gardait un peu de lueur.

Gilliatt profita de ce reste de clarté pour fourrer la corde à nœuds. Il lui appliqua, au coude qu'elle faisait sur le rocher, un bandage de plusieurs épaisseurs de toile, fortement ficelé à chaque épaisseur. C'était quelque chose comme la garniture que se mettent aux genoux les actrices pour les agonies et les supplications du cinquième acte.

La fourrure terminée, Gilliatt accroupi se redressa.

Depuis quelques instants, pendant qu'il ajustait ces loques sur la corde à nœuds, il percevait confusément en l'air un frémissement singulier.

Cela ressemblait, dans le silence du soir, au bruit que ferait le battement d'ailes d'une immense chauve-souris.

Gilliatt leva les yeux.

Un grand cercle noir tournait au-dessus de sa tête dans le ciel profond et blanc du crépuscule.

On voit, dans les vieux tableaux, de ces cercles sur la tête des saints. Seulement ils sont d'or sur un fond sombre; celui-ci était ténébreux sur un fond clair. Rien de plus étrange. On eût dit l'auréole de nuit de la grande Douvre.

Ce cercle s'approchait de Gilliatt et ensuite s'éloignait; se rétrécissant, puis s'élargissant.

C'étaient des mouettes, des goëlands, des frégates, des cormorans, des mauves, une nuée d'oiseaux de mer, étonnés.

Il est probable que la grande Douvre était leur auberge et qu'ils venaient se coucher. Gilliatt y avait pris une chambre. Ce locataire inattendu les inquiétait.

Un homme là, c'est ce qu'ils n'avaient jamais vu.

Ce vol effaré dura quelque temps.

Ils paraissaient attendre que Gilliatt s'en allât.

Gilliatt, vaguement pensif, les suivait du regard.

Ce tourbillon volant finit par prendre son parti, le cercle tout à coup se défit en spirale, et ce nuage de cormorans alla s'abattre, à l'autre bout de l'écueil, sur l'Homme.

Là ils parurent se consulter et délibérer. Gilliatt, tout en s'allongeant dans son fourreau de granit, et tout en se mettant sous la joue une pierre pour oreiller, entendit longtemps les oiseaux parler l'un après l'autre, chacun à son tour de croassement.

Puis ils se turent, et tout s'endormit, les oiseaux sur leur rocher, Gilliatt sur le sien.

VIII

IMPORTUNÆQUE VOLUCRES

Gilliatt dormit bien. Pourtant il eut froid, ce qui le réveilla de temps en temps. Il avait naturellement placé ses pieds au fond et sa tête au seuil. Il n'avait pas pris le soin d'ôter de son lit une multitude de cailloux assez tranchants qui n'amélioraient pas son sommeil.

Par moments, il entr'ouvrait les yeux.

Il entendait à de certains instants des détonations profondes. C'était la mer montante qui entrait dans les caves de l'écueil avec un bruit de coup de canon.

Tout ce milieu où il était offrait l'extraordinaire de la vision; Gilliatt avait de la chimère autour de lui. Le demi-étonnement de la nuit s'y ajoutant, il se voyait plongé dans l'impossible. Il se disait : Je rêve.

Puis il se rendormait, et, en rêve alors, il se retrouvait au Bû de la Rue, aux Bravées, à Saint-Sampson ; il entendait chanter Déruchette ; il était dans le réel. Tant qu'il dormait, il croyait veiller et vivre ; quand il se réveillait, il croyait dormir.

En effet, il était désormais dans un songe.

Vers le milieu de la nuit, une vaste rumeur s'était faite dans le ciel. Gilliatt en avait confusément conscience à travers son sommeil. Il est probable que la brise s'élevait.

Une fois, qu'un frisson de froid le réveilla, il écarta les paupières un peu plus qu'il n'avait fait encore. Il y avait de larges nuées au zénith ; la lune s'enfuyait et une grosse étoile courait après elle.

Gilliatt avait l'esprit plein de la diffusion des songes, et ce grossissement du rêve compliquait les farouches paysages de la nuit.

Au point du jour, il était glacé et dormait profondément.

La brusquerie de l'aurore le tira de ce sommeil, dangereux peut-être. Son alcôve faisait face au soleil levant.

Gilliatt bâilla, s'étira, et se jeta hors de son trou.

Il dormait si bien qu'il ne comprit pas d'abord.

Peu à peu le sentiment de la réalité lui revint, et à tel point qu'il s'écria : Déjeunons !

Le temps était calme, le ciel était froid et serein, il n'y avait plus de nuages, le balayage de la nuit avait nettoyé l'horizon, le soleil se levait bien. C'était une seconde belle journée qui commençait. Gilliatt se sentit joyeux.

Il quitta son suroit et ses jambières, les roula dans la peau de mouton, la laine en dedans, noua le rouleau d'un bout de funin, et le poussa au fond de la tanière, à l'abri d'une pluie éventuelle.

Puis il fit son lit, c'est-à-dire retira les cailloux.

Son lit fait, il se laissa glisser le long de la corde sur le pont de la Durande, et courut à la niche où il avait déposé le panier de provisions.

Le panier n'y était plus. Comme il était fort près du bord, le vent de la nuit l'avait emporté et jeté dans la mer.

Ceci annonçait l'intention de se défendre.

Il avait fallu au vent une certaine volonté et une certaine malice pour aller chercher là ce panier.

C'était un commencement d'hostilités. Gilliatt le comprit.

Il est très-difficile, quand on vit dans la familiarité bourrue de la mer, de ne point regarder le vent comme quelqu'un et les rochers comme des personnages.

Il ne restait plus à Gilliatt, avec le biscuit et la farine de seigle, que la ressource

des coquillages dont s'était nourri le naufragé mort de faim sur le rocher l'Homme.

Quant à la pêche, il n'y fallait point songer. Le poisson, ennemi des chocs, évite les brisants; les nasses et les chaluts perdent leur peine dans les récifs, et ces pointes ne sont bonnes qu'à déchirer les filets.

Gilliatt déjeuna de quelques poux de roque, qu'il détacha fort malaisément du rocher. Il faillit y casser son couteau.

Tandis qu'il faisait ce luncheon maigre, il entendit un bizarre tumulte sur la mer. Il regarda.

C'était l'essaim de goëlands et de mouettes qui venait de se ruer sur une des roches basses, battant de l'aile, s'entre-culbutant, criant, appelant. Tous fourmillaient bruyamment sur le même point. Cette horde à bec et ongles pillait quelque chose.

Ce quelque chose était le panier de Gilliatt.

Le panier, lancé sur une pointe par le vent, s'y était crevé. Les oiseaux étaient accourus. Ils emportaient dans leurs becs toutes sortes de lambeaux déchiquetés. Gilliatt reconnut de loin son bœuf fumé et son stockfisch.

Les oiseaux entraient en lutte à leur tour. Ils avaient, eux aussi, leurs représailles. Gilliatt leur avait pris leur logis; ils lui prenaient son souper.

IX

L'ÉCUEIL, ET LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR

Une semaine se passa.

Quoiqu'on fût dans une saison de pluie, il ne pleuvait pas, ce qui réjouissait fort Gilliatt.

Du reste, ce qu'il entreprenait dépassait, en apparence du moins, la force humaine. Le succès était tellement invraisemblable que la tentative paraissait folle.

Les opérations serrées de près manifestent leurs empêchements et leurs périls. Rien n'est tel que de commencer pour voir combien il sera malaisé de finir. Tout début résiste. Le premier pas qu'on fait est un révélateur inexorable. La difficulté qu'on touche pique comme une épine.

Gilliatt eut tout de suite à compter avec l'obstacle.

Pour tirer du naufrage, où elle était aux trois quarts enfoncée, la machine de la Durande, pour tenter, avec quelque chance de réussite, un tel sauvetage en un tel lieu dans une telle saison, il semblait qu'il fallût être une troupe d'hommes, Gilliatt était seul; il fallait tout un outillage de charpenterie et de machinerie, Gilliatt avait une scie, une hache, un ciseau et un marteau; il fallait un bon atelier et un bon baraquement, Gilliatt n'avait pas de toit; il fallait des provisions et des vivres, Gilliatt n'avait pas de pain.

Quelqu'un qui, pendant toute cette première semaine, eût vu Gilliatt travailler dans l'écueil, ne se fût pas rendu compte de ce qu'il voulait faire. Il semblait ne plus songer à la Durande ni aux deux Douvres. Il n'était occupé que de ce qu'il y avait dans les brisants; il paraissait absorbé dans le sauvetage des petites épaves. Il profitait des marées basses pour dépouiller les récifs de tout ce que le naufrage leur avait partagé. Il allait de roche en roche ramasser ce que la mer y avait jeté, les haillons de voilure, les bouts de corde, les morceaux de fer, les éclats de panneaux, les bordages défoncés, les vergues cassées, là une poutre, là une chaîne, là une poulie.

En même temps il étudiait toutes les anfractuosités de l'écueil. Aucune n'était habitable, au grand désappointement de Gilliatt qui avait froid la nuit dans l'entre-deux de pavés où il logeait sur le comble

La cale défoncée avait vidé dans la mer les bœufs noyés. (Page 135.)

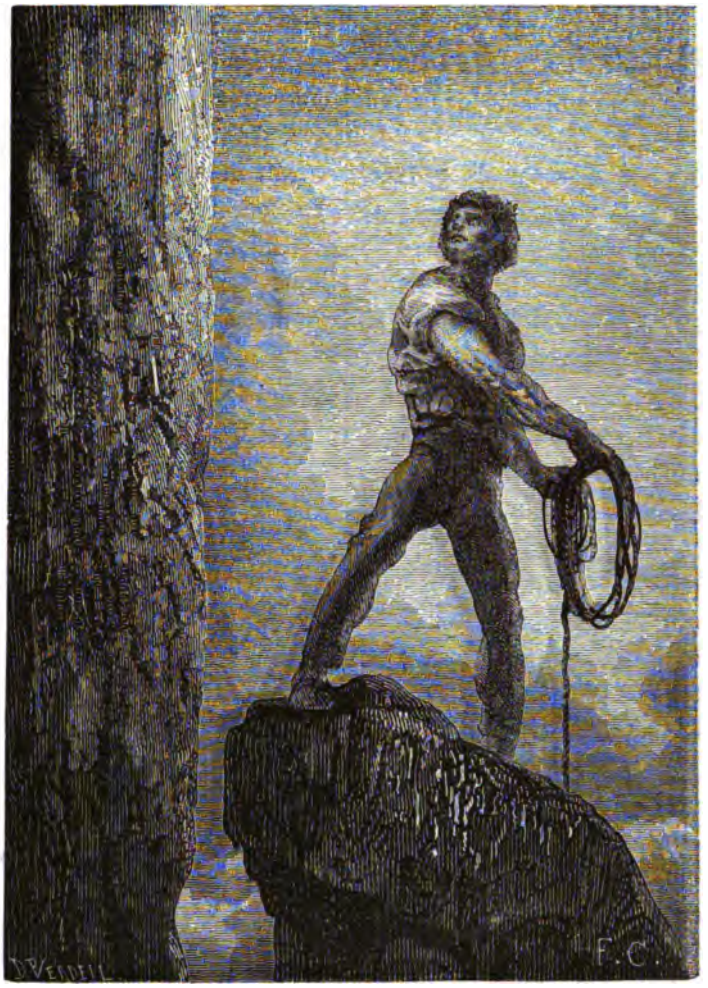
de la grande Douvre, et qui eût souhaité trouver une meilleure mansarde.

Deux de ces anfractuosités étaient assez spacieuses; quoique le dallage de roche naturel en fût presque partout oblique et inégal, on pouvait s'y tenir debout et y marcher. La pluie et le vent y avaient leurs aises, mais les plus hautes marées ne les atteignaient point. Elles étaient voisines de la petite Douvre, et d'un abord possible à toute heure. Gilliatt décida que l'une serait un magasin et l'autre une forge.

Avec tous les rabans de tètière et tous les rabans de pointure qu'il put recueillir, il fit des ballots des menues épaves, liant les débris en faisceaux et les toiles en paquets. Il aiguilleta soigneusement le tout. A mesure que la marée en montant venait renflouer ces ballots, il les traînait à travers les récifs jusqu'à son magasin. Il avait trouvé dans un creux de roche une guinderesse au moyen de laquelle il pouvait haler même les grosses pièces de charpente. Il tira de la mer de la même façon les nombreux tronçons de chaînes, épars dans les brisants.

Gilliatt était tenace et étonnant dans ce labeur. Il faisait tout ce qu'il voulait. Rien ne résiste à un acharnement de fourmi.

A la fin de la semaine, Gilliatt avait dans



Et lança le grappin sur la plate-forme. (Page 147.)

ce hangar de granit tout l'informe bric-à-brac de la tempête mis en ordre. Il y avait le coin des écouets et le coin des écoutes; les boulines n'étaient point mêlées avec les drisses; les bigots étaient rangés selon la quantité de trous qu'ils avaient; les emboudinures, soigneusement détachées des organeaux des ancres brisées, étaient roulées en écheveaux; les moques, qui n'ont point de rouet, étaient séparées des moufles; les cabillots, les margouillets, les pataras, les gabarons, les joutereaux, les calebas, les galoches, les pantoires, les oreilles d'âne, les racages, les bosses, les boute-hors, occupaient, pourvu qu'ils ne fussent pas complétement défigurés par l'avarie, des compartiments différents; toute la charpente, traversins, piliers, épontilles, chouquets, mantelets, jumelles, hiloires, était entassée à part; chaque fois que cela avait été possible, les planches des fragments de franc-bord embouffeté avaient été rentrées les unes dans les autres; il n'y avait nulle confusion des garcettes de ris avec les garcettes de tournevire, ni des araignées avec les touées, ni des poulies de galauban avec les poulies de franc-funin, ni des morceaux de virure avec les morceaux de vibord; un recoin avait été réservé à une partie du trelingage de la Durande, qui ap-

puyait les haubans de hune et les gambes de hune. Chaque débris avait sa place. Tout le naufrage était là, classé et étiqueté. C'était quelque chose comme le chaos en magasin.

Une voile d'étai, fixée par de grosses pierres, recouvrait, fort trouée il est vrai, ce que la pluie pouvait endommager.

Si fracassé qu'eût été l'avant de la Durande, Gilliatt était parvenu à sauver les deux bossoirs avec leurs trois roues de poulies.

Il retrouva le beaupré, et il eut beaucoup de peine à en dérouler les liures; elles étaient fort adhérentes, ayant été, comme toujours, faites au cabestan, et par un temps sec. Gilliatt pourtant les détacha, ce gros funin pouvant lui être fort utile.

Il avait également recueilli la petite ancre qui était demeurée accrochée dans un creux de bas-fond où la mer descendante la découvrait.

Il trouva dans ce qui avait été la cabine de Tangrouille un morceau de craie, et le serra soigneusement. On peut avoir des marques à faire.

Un seau de cuir à incendie et plusieurs bailles en assez bon état complétaient cet en-cas de travail.

Tout ce qui restait du chargement de charbon de terre de la Durande fut porté dans le magasin.

En huit jours ce sauvetage des débris fut achevé; l'écueil fut nettoyé, et la Durande fut allégée. Il ne resta plus sur l'épave que la machine.

Le morceau de la muraille de l'avant qui adhérait à l'arrière ne fatiguait point la carcasse. Il y pendait sans tiraillement, étant soutenu par une saillie de roche. Il était d'ailleurs large et vaste, et lourd à traîner, et il eût encombré le magasin. Ce panneau de muraille avait l'aspect d'un radeau. Gilliatt le laissa où il était.

Gilliatt, profondément pensif dans ce labeur, chercha en vain la « poupée » de la Durande. C'était une des choses que le flot avait à jamais emportées. Gilliatt, pour la retrouver, eût donné ses deux bras, s'il n'en eût pas eu tant besoin.

A l'entrée du magasin et en dehors, on voyait deux tas de rebut, le tas de fer, bon à reforger, et le tas de bois, bon à brûler.

Gilliatt était à la besogne au point du jour. Hors des heures de sommeil, il ne prenait pas un moment de repos.

Les cormorans, volant çà et là, le regardaient travailler.

X

LA FORGE

Le magasin fait, Gilliatt fit la forge.

La deuxième anfractuosité choisie par Gilliatt offrait un réduit, espèce de boyau, assez profond. Il avait eu d'abord l'idée de s'y installer; mais la bise se renouvelant sans cesse, était si continue et si opiniâtre dans ce couloir, qu'il avait dû renoncer à habiter là. Ce soufflet lui donna l'idée d'une forge. Puisque cette caverne ne pouvait être sa chambre, elle serait son atelier. Se faire servir par l'obstacle est un grand pas vers le triomphe. Le vent était l'ennemi de Gilliatt, Gilliatt entreprit d'en faire son valet.

Ce qu'on dit de certains hommes : — propres à tout, bons à rien, — on peut le dire des creux de rocher. Ce qu'ils offrent, ils ne le donnent point. Tel creux de rocher est une baignoire, mais qui laisse fuir l'eau par une fissure ; tel autre est une chambre, mais sans plafond; tel autre est un lit de mousse, mais mouillée; tel autre est un fauteuil, mais de pierre.

La forge que Gilliatt voulait établir était ébauchée par la nature; mais dompter cette ébauche jusqu'à la rendre maniable, et

transformer cette caverne en laboratoire, rien n'était plus âpre et plus malaisé. Avec trois ou quatre larges roches évidées en entonnoir et aboutissant à une fêlure étroite, le hasard avait fait là une espèce de vaste soufflante informe, bien autrement puissante que ces anciens grands soufflets de forge de quatorze pieds de long, lesquels donnaient en bas, par chaque coup d'haleine, quatre-vingt-dix-huit mille pouces d'air. C'était ici tout autre chose. Les proportions de l'ouragan ne se calculent pas.

Cet excès de force était une gêne ; il était difficile de régler ce souffle.

La caverne avait deux inconvénients ; l'air la traversait de part en part, l'eau aussi.

Ce n'était point la lame marine, c'était un petit ruissellement perpétuel, plus semblable à un suintement qu'à un torrent.

L'écume, sans cesse lancée par le ressac sur l'écueil, quelquefois à plus de cent pieds en l'air, avait fini par emplir d'eau de mer une cuve naturelle située dans les hautes roches qui dominaient l'excavation. Le trop-plein de ce réservoir faisait, un peu en arrière, dans l'escarpement, une mince chute d'eau, d'un pouce environ, tombant de quatre ou cinq toises. Un contingent de pluie s'y ajoutait. De temps en temps un nuage versait en passant une ondée dans ce réservoir inépuisable et toujours débordant. L'eau en était saumâtre, non potable, mais limpide, quoique salée. Cette chute s'égouttait gracieusement aux extrémités des conferves comme aux pointes d'une chevelure.

Gilliatt songea à se servir de cette eau pour discipliner ce vent. Au moyen d'un entonnoir, de deux ou trois tuyaux en planches menuisés et ajustés à la hâte, dont un à robinet, et d'une baille très-large disposée en réservoir inférieur, sans flasque et sans contre-poids, en complétant seulement l'engin par un étranguillon en haut et des trous aspirateurs en bas Gilliatt, qui était, nous l'avons dit, un peu forgeron et un peu mécanicien, parvint à composer, pour remplacer le soufflet de forge qu'il n'avait pas, un appareil moins parfait que ce qu'on nomme aujourd'hui une cagniardelle, mais moins rudimentaire que ce qu'on appelait jadis dans les Pyrénées une trompe.

Il avait de la farine de seigle, il en fit de la colle ; il avait du funin blanc, il en fit de l'étoupe. Avec cette étoupe et cette colle et quelques coins de bois, il boucha toutes les fissures du rocher, ne laissant qu'un bec d'air, fait d'un petit tronçon d'espoulette qu'il trouva dans la Durande et qui avait servi de boute-feu au pierrier de signal. Ce bec d'air était horizontalement dirigé sur une large dalle où Gilliatt mit le foyer de la forge. Un bouchon, fait d'un bout de touron, le fermait au besoin.

Après quoi, Gilliatt empila du charbon et du bois dans ce foyer, battit le briquet sur le rocher même, fit tomber l'étincelle sur une poignée d'étoupe, et avec l'étoupe allumée alluma le bois et le charbon.

Il essaya la soufflante. Elle fit admirablement.

Gilliatt sentit une fierté de cyclope, maître de l'air, de l'eau et du feu.

Maître de l'air ; il avait donné au vent une espèce de poumon, créé dans le granit un appareil respiratoire, et changé la soufflante en soufflet. Maître de l'eau ; de la petite cascade, il avait fait une trompe. Maître du feu ; de ce rocher inondé, il avait fait jaillir la flamme.

L'excavation étant presque partout à ciel ouvert, la fumée s'en allait librement, noircissant l'escarpement en surplomb. Ces rochers, qui semblaient à jamais faits pour l'écume, connurent la suie.

Gilliatt prit pour enclume un gros galet roulé d'un grain très-dense, offrant à peu près la forme et la dimension voulues. C'était là une base de frappement fort dangereuse, et pouvant éclater. Une des extrémités de ce bloc, arrondie et finissant en pointe, pouvait à la rigueur tenir lieu de

bicorne conoïde, mais l'autre bicorne, la bicorne pyramidale, manquait. C'était l'antique enclume de pierre des Troglodytes. La surface, polie par le flot, avait presque la fermeté de l'acier.

Gilliatt regretta de ne point avoir apporté son enclume. Comme il ignorait que la Durande avait été coupée en deux par la tempête, il avait espéré trouver la baille du charpentier et tout son outillage ordinairement logé dans la cale à l'avant. Or, c'était précisément l'avant qui avait été emporté.

Les deux excavations conquises sur l'écueil par Gilliatt étaient voisines. Le magasin et la forge communiquaient.

Tous les soirs, sa journée finie, Gilliatt soupait d'un morceau de biscuit amolli dans l'eau, d'un oursin ou d'un poingclos, ou de quelques châtaignes de mer, la seule chasse possible dans ces rochers, et, grelottant comme la corde à nœuds, remontait se coucher dans son trou sur la grande Douvre.

L'espèce d'abstraction où vivait Gilliatt s'augmentait de la matérialité même de ses occupations. La réalité à haute dose effare. Le labeur corporel avec ses détails sans nombre n'ôtait rien à la stupeur de se trouver là et de faire ce qu'il faisait. Ordinairement la lassitude matérielle est un fil qui tire à terre; mais la singularité même de la besogne entreprise par Gilliatt le maintenait dans une sorte de région idéale et crépusculaire. Il lui semblait par moment donner des coups de marteau dans les nuages. Dans d'autres instants, il lui semblait que ses outils étaient des armes. Il avait le sentiment singulier d'une attaque latente qu'il réprimait ou qu'il prévenait. Tresser du funin, tirer d'une voile un fil de carret, arc-bouter deux madriers, c'était façonner des machines de guerre. Les mille soins minutieux de ce sauvetage finissaient par ressembler à des précautions contre des agressions intelligentes, fort peu dissimulées et très-transparentes. Gilliatt ne savait pas les mots qui rendent les idées, mais il percevait les idées. Il se sentait de moins en moins ouvrier et de plus en plus belluaire.

Il était là comme dompteur. Il le comprenait presque. Élargissement étrange pour son esprit.

En outre, il avait autour de lui, à perte de vue, l'immense songe du travail perdu. Voir manœuvrer dans l'insondable et dans l'illimité la diffusion des forces, rien n'est plus troublant. On cherche des buts. L'espace toujours en mouvement, l'eau infatigable, les nuages qu'on dirait affairés, le vaste effort obscur, toute cette convulsion est un problème. Qu'est-ce que ce tremblement perpétuel fait? que construisent ces rafales? que bâtissent ces secousses? Ces chocs, ces sanglots, ces hurlements, qu'est-ce qu'ils créent? à quoi est occupé ce tumulte? Le flux et le reflux de ces questions est éternel comme la marée. Gilliatt, lui, savait ce qu'il faisait; mais l'agitation de l'étendue l'obsédait confusément de son énigme. A son insu, mécaniquement, impérieusement, par pression et pénétration, sans autre résultat qu'un éblouissement inconscient et presque farouche, Gilliatt rêveur amalgamait à son propre travail le prodigieux travail inutile de la mer. Comment, en effet, ne pas subir et sonder, quand on est là, le mystère de l'effrayante onde laborieuse? Comment ne pas méditer, dans la mesure de ce qu'on a de méditation possible, la vacillation du flot, l'acharnement de l'écume, l'usure imperceptible du rocher, l'époumonement insensé des quatre vents? Quelle terreur pour la pensée, le recommencement perpétuel, l'océan puits, les nuées Danaïdes, toute cette peine pour rien!

Pour rien, non. Mais, ô Inconnu! toi seul sais pourquoi.

XI

DÉCOUVERTE

Un écueil voisin de la côte est quelquefois visité par les hommes; un écueil en pleine mer, jamais. Qu'irait-on y chercher? ce n'est pas une île. Point de ravitaillement à espérer, ni arbres à fruits, ni pâturages, ni bestiaux, ni sources d'eau potable. C'est une nudité dans une solitude. C'est une roche, avec des escarpements hors de l'eau et des pointes sous l'eau. Rien à trouver là que le naufrage.

Ces espèces d'écueils, que la vieille langue marine appelle les Isolés, sont, nous l'avons dit, des lieux étranges. La mer y est seule. Elle fait ce qu'elle veut. Nulle apparition terrestre ne l'inquiète. L'homme épouvante la mer; elle se défie de lui; elle lui cache ce qu'elle est et ce qu'elle fait. Dans l'écueil, elle est rassurée; l'homme n'y viendra pas. Le monologue des flots ne sera point troublé. Elle travaille à l'écueil, répare ses avaries, aiguise ses pointes, le hérisse, le remet à neuf, le maintient en état. Elle entreprend le percement du rocher, désagrége la pierre tendre, dénude la pierre dure, ôte la chair, laisse l'ossement, fouille, dissèque, fore, troue, canalise, met les cœcums en communication, emplit l'écueil de cellules, imite l'éponge en grand, creuse le dedans, sculpte le dehors. Elle se fait, dans cette montagne secrète, qui est à elle, des antres, des sanctuaires, des palais; elle a on ne sait quelle végétation hideuse et splendide composée d'herbes flottantes qui mordent et de monstres qui prennent racine; elle enfouit sous l'ombre de l'eau cette magnificence affreuse. Dans l'écueil isolé, rien ne la surveille, ne l'espionne et ne la dérange; elle y développe à l'aise son côté mystérieux inaccessible à l'homme. Elle y dépose ses sécrétions vivantes et horribles. Tout l'ignoré de la mer est là.

Les promontoires, les caps, les finisterres, les nases, les brisants, les récifs, sont, insistons-y, de vraies constructions. La formation géologique est peu de chose, comparée à la formation océanique. Les écueils, ces maisons de la vague, ces pyramides et ces syringes de l'écume, appartiennent à un art mystérieux que l'auteur de ce livre a nommé quelque part l'Art de la Nature, et ont une sorte de style énorme. Le fortuit y semble voulu. Ces constructions sont multiformes. Elles ont l'enchevêtrement du polypier, la sublimité de la cathédrale, l'extravagance de la pagode, l'amplitude du mont, la délicatesse du bijou, l'horreur du sépulcre. Elles ont des alvéoles comme un guêpier, des tanières comme une ménagerie, des tunnels comme une taupinière, des cachots comme une bastille, des embuscades comme un camp. Elles ont des portes, mais barricadées, des colonnes, mais tronquées, des tours, mais penchées, des ponts, mais rompus. Leurs compartiments sont inexorables; ceci n'est que pour les oiseaux; ceci n'est que pour les poissons. On ne passe pas. Leur figure architecturale se transforme, se déconcerte, affirme la statique, la nie, se brise, s'arrête court, commence en archivolte, finit en architrave; bloc sur bloc; Encelade est le maçon. Une dynamique extraordinaire étale là ses problèmes, résolus. D'effrayants pendentifs menacent, mais ne tombent pas. On ne sait pas comment tiennent ces bâtisses vertigineuses. Partout des surplombs, des porte-à-faux, des lacunes, des suspensions insensées; la loi de ce babélisme échappe; l'Inconnu, immense architecte, ne calcule rien, et réussit tout; les rochers, bâtis pêle-mêle, composent un monument monstre; nulle logique, un vaste équilibre. C'est plus que

de la solidité, c'est de l'éternité En même temps, c'est le désordre. Le tumulte de la vague semble avoir passé dans le granit. Un écueil, c'est de la tempête pétrifiée. Rien de plus émouvant pour l'esprit que cette farouche architecture, toujours croulante, toujours debout. Tout s'y entr'aide et s'y contrarie. C'est un combat de lignes d'où résulte un édifice. On y reconnaît la collaboration de ces deux querelles, l'océan et l'ouragan.

Cette architecture a ses chefs-d'œuvre, terribles L'écueil Douvres en était un.

Celui-là, la mer l'avait construit et perfectionné avec un amour formidable. L'eau hargneuse le léchait. Il était hideux, traître, obscur; plein de caves.

Il avait tout un système veineux de trous sous-marins se ramifiant dans des profondeurs insondables. Plusieurs des orifices de ce percement inextricable étaient à sec aux marées basses. On y pouvait entrer. A ses risques et périls.

Gilliatt, pour les besoins de son sauvetage, dut explorer toutes ces grottes. Pas une qui ne fût effroyable. Partout, dans ces caves, se reproduisait, avec les dimensions exagérées de l'océan, cet aspect d'abattoir et de boucherie étrangement empreint dans l'entre-deux des Douvres. Qui n'a point vu, dans des excavations de ce genre, sur la muraille du granit éternel, ces affreuses fresques de la nature, ne peut s'en faire l'idée.

Ces grottes féroces étaient sournoises; il ne fallait point s'y attarder. La marée haute les emplissait jusqu'au plafond.

Les poux de roque et les fruits de mer y abondaient.

Elles étaient encombrées de galets roulés, amoncelés en tas au fond des voûtes. Beaucoup de ces galets pesaient plus d'une tonne. Ils étaient de toutes proportions et de toutes couleurs; la plupart paraissaient sanglants; quelques-uns, couverts de conferves poilues et gluantes, semblaient de grosses taupes vertes fouillant le rocher.

Plusieurs de ces caves se terminaient brusquement en cul-de-four. D'autres, artères d'une circulation mystérieuse, se prolongeaient dans le rocher en fissures tortueuses et noires. C'étaient les rues du gouffre. Ces fissures se rétrécissant sans cesse, un homme n'y pouvait passer. Un brandon allumé y laissait voir des obscurités suintantes.

Une fois, Gilliatt, furetant, s'aventura dans une de ces fissures. L'heure de la marée s'y prêtait. C'était une belle journée de calme et de soleil. Aucun incident de mer, pouvant compliquer le risque, n'était à redouter.

Deux nécessités, nous venons de l'indiquer, poussaient Gilliatt à ces explorations: chercher, pour le sauvetage, des débris utiles, et trouver des crabes et des langoustes pour sa nourriture. Les coquillages commençaient à lui manquer dans les Douvres.

La fissure était resserrée et le passage presque impossible. Gilliatt voyait de la clarté au delà. Il fit effort, s'effaça, se tordit de son mieux, et s'engagea le plus avant qu'il put.

Il se trouvait, sans s'en douter, précisément dans l'intérieur du rocher sur la pointe duquel Clubin avait lancé la Durande. Gilliatt était sous cette pointe. Le rocher, abrupt extérieurement, et inabordable, était évidé en dedans. Il avait des galeries, des puits et des chambres comme le tombeau d'un roi d'Égypte. Cet affouillement était un des plus compliqués parmi ces dédales, travail de l'eau, sape de la mer infatigable. Les embranchements de ce souterrain sous mer communiquaient probablement avec l'eau immense du dehors par plus d'une issue, les unes béantes au niveau du flot, les autres profonds entonnoirs invisibles. C'était tout près de là, mais Gilliatt l'ignorait, que Clubin s'était jeté à la mer.

Gilliatt, dans cette lézarde à crocodiles,

où les crocodiles, il est vrai, n'étaient pas à craindre, serpentait, rampait, se heurtait le front, se courbait, se redressait, perdait pied, retrouvait le sol, avançait péniblement. Peu à peu le boyau s'élargit, un demi-jour parut, et tout à coup Gilliatt fit son entrée dans une caverne extraordinaire.

XII

LE DEDANS D'UN ÉDIFICE SOUS MER

Ce demi-jour vint à propos.

Un pas de plus, Gilliatt tombait dans une eau peut-être sans fond. Ces eaux de caves ont un tel refroidissement et une paralysie si subite, que souvent les plus forts nageurs y restent.

Nul moyen d'ailleurs de remonter et de s'accrocher aux escarpements entre lesquels on est muré.

Gilliatt s'arrêta court. La crevasse d'où il sortait aboutissait à une saillie étroite et visqueuse, espèce d'encorbellement dans la muraille à pic. Gilliatt s'adossa à la muraille et regarda.

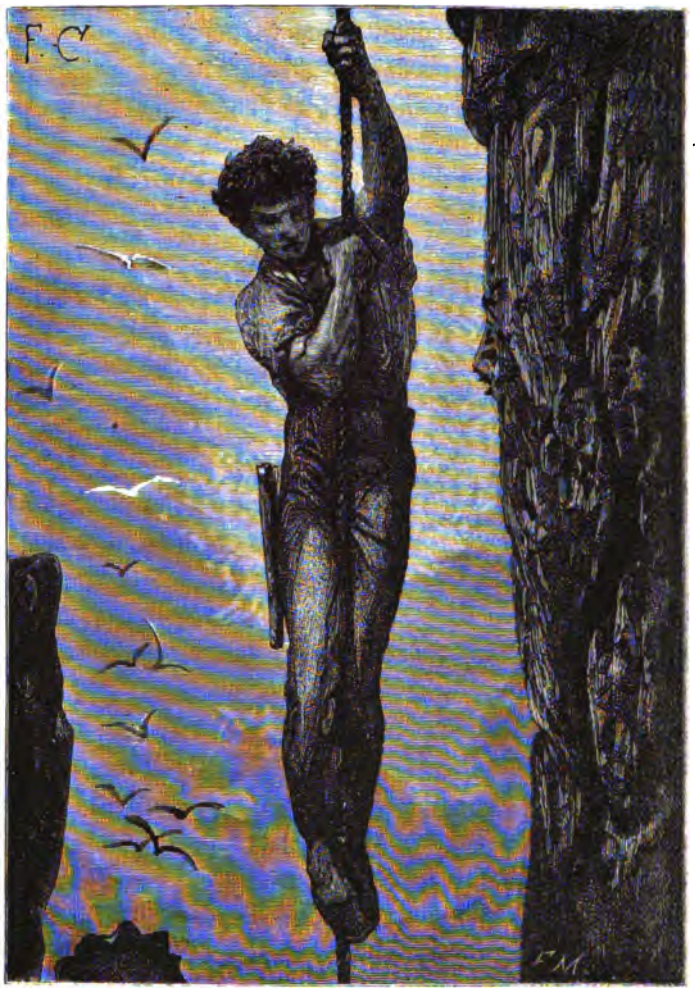
Il était dans une grande cave. Il avait au-dessus de lui quelque chose comme le dessous d'un crâne démesuré. Ce crâne avait l'air fraîchement disséqué. Les nervures ruisselantes des stries du rocher imitaient sur la voûte les embranchements des fibres et les sutures dentelées d'une boîte osseuse. Pour plafond, la pierre; pour plancher, l'eau; les lames de la marée, resserrées entre les quatre parois de la grotte, semblaient de larges dalles tremblantes. La grotte était fermée de toutes parts. Pas une lucarne, pas un soupirail; aucune brèche à la muraille, aucune fêlure à la voûte. Tout cela était éclairé d'en bas à travers l'eau. C'était on ne sait quel resplendissement ténébreux.

Gilliatt, dont les pupilles s'étaient dilatées pendant le trajet obscur du corridor, distinguait tout dans ce crépuscule.

Il connaissait, pour y être allé plus d'une fois, les caves de Plémont à Jersey, le Creux-Maillé à Guernesey, les Boutiques à Serk, ainsi nommées à cause des contrebandiers qui y déposaient leurs marchandises; aucun de ces merveilleux antres n'était comparable à la chambre souterraine et sous-marine où il venait de pénétrer.

Gilliatt voyait en face de lui sous la vague une sorte d'arche noyée. Cette arche, ogive naturelle façonnée par le flot, était éclatante entre ses deux jambages profonds et noirs. C'est par ce porche submergé qu'entrait dans la caverne la clarté de la haute mer. Jour étrange donné par un engloutissement.

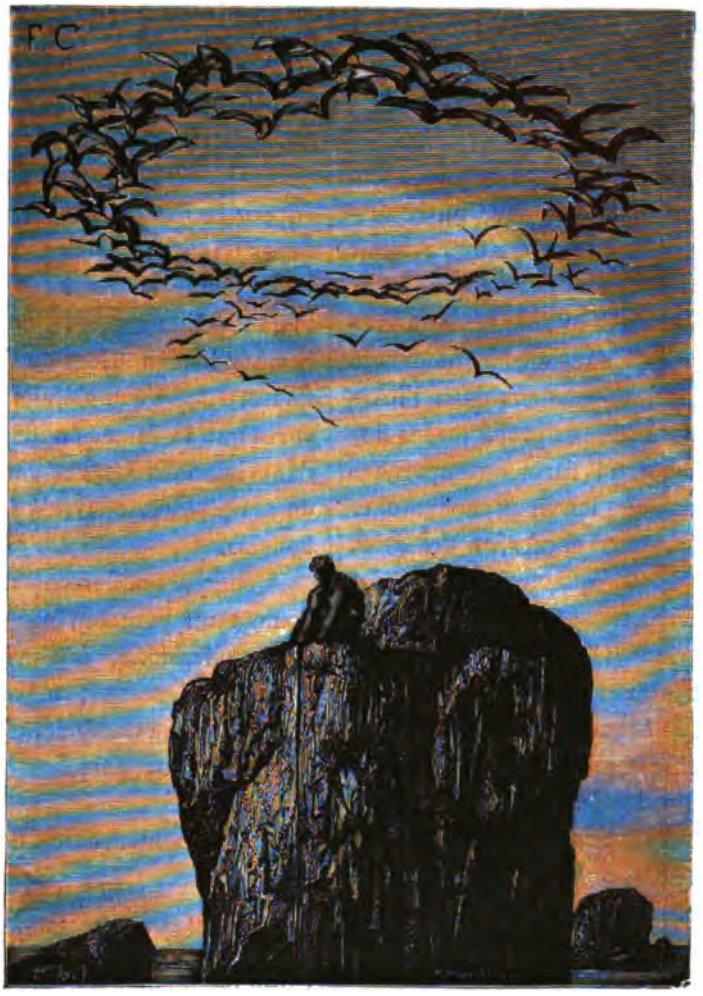
Cette clarté s'évasait sous la lame comme un large éventail et se répercutait sur le rocher. Ses rayonnements rectilignes, découpés en longues bandes droites, sur l'opacité du fond, s'éclaircissant ou s'assombrissant d'une anfractuosité à l'autre, imitaient des interpositions de lames de verre. Il y avait du jour dans cette cave, mais du jour inconnu. Il n'y avait plus dans cette clarté rien de notre lumière. On pouvait croire qu'on venait d'enjamber dans une autre planète. La lumière était une énigme; on eût dit la lueur glauque de la prunelle d'un sphinx. Cette cave figurait le dedans d'une tête de mort énorme et splendide; la voûte était le crâne, et l'arche était la bouche; les trous des yeux manquaient. Cette bouche, avalant et rendant le flux et le reflux, béante au plein midi extérieur, buvait de la lumière et vomissait de l'amertume. De certains êtres, intelligents et mauvais, ressemblent à cela. Le rayon du soleil, en traversant ce porche obstrué d'une épaisseur vitreuse d'eau de mer, de-



Gilliatt demeura un moment étourdi. (Page 117.)

venait vert comme un rayon d'Aldébaran. L'eau, toute pleine de cette lumière mouillée, paraissait de l'émeraude en fusion. Une nuance d'aigue-marine d'une délicatesse inouïe teignait mollement toute la caverne. La voûte, avec ses lobes presque cérébraux et ses ramifications rampantes pareilles à des épanouissements de nerfs, avait un tendre reflet de chrysoprase. Les moires du flot, réverbérées au plafond, s'y décomposaient et s'y recomposaient sans fin, élargissant et rétrécissant leurs mailles d'or avec un mouvement de danse mystérieuse. Une impression spectrale s'en dégageait; l'esprit pouvait se demander quelle proie ou quelle attente faisait si joyeux ce magnifique filet de feu vivant. Aux reliefs de la voûte et aux aspérités du roc pendaient de longues et fines végétations baignant probablement leurs racines à travers le granit dans quelque nappe d'eau supérieure, et égrenant, l'une après l'autre, à leur extrémité, une goutte d'eau, une perle. Ces perles tombaient dans le gouffre avec un petit bruit doux. Le saisissement de cet ensemble était indicible. On ne pouvait rien imaginer de plus charmant ni rien rencontrer de plus lugubre.

C'était on ne sait quel palais de la Mort, contente.



Un grand cercle noir tournait. (Page 149.)

XIII

CE QU'ON Y VOIT ET CE QU'ON Y ENTREVOIT

De l'ombre qui éblouit; tel était ce lieu surprenant.

La palpitation de la mer se faisait sentir dans cette cave. L'oscillation extérieure gonflait, puis déprimait la nappe d'eau intérieure avec la régularité d'une respiration. On croyait deviner une âme mystérieuse dans ce grand diaphragme vert s'élevant et s'abaissant en silence.

L'eau était magiquement limpide, et Gilliatt y distinguait, à des profondeurs diverses, des stations immergées, surfaces de roches en saillie d'un vert de plus en plus foncé. Certains creux obscurs étaient probablement insondables.

Des deux côtés du porche sous-marin, des ébauches de cintres surbaissés, pleins de ténèbres, indiquaient de petites caves latérales, bas côtés de la caverne centrale, accessibles peut-être à l'époque des très-basses marées.

Ces anfractuosités avaient des plafonds

en plan incliné, à angles plus ou moins ouverts. De petites plages, larges de quelques pieds, mises à nu par les fouilles de la mer, s'enfonçaient et se perdaient sous ces obliquités

Çà et là des herbes longues de plus d une toise ondulaient sous l'eau avec un balancement de cheveux au vent. On entrevoyait des forêts de goëmons

Hors du flot et dans le flot, toute la muraille de la cave, du haut en bas, depuis la voûte jusqu'à son effacement dans l'invisible, était tapissée de ces prodigieuses floraisons de l'océan, si rarement aperçues par l'œil humain, que les vieux navigateurs espagnols nommaient *praderias del mar*. Une mousse robuste, qui avait toutes les nuances de l'olive, cachait et amplifiait les exostoses du granit. De tous les surplombs jaillissaient les minces lanières gaufrées du varech dont les pêcheurs se font des baromètres. Le souffle obscur de la caverne agitait ces courroies luisantes.

Sous ces végétations se dérobaient et se montraient en même temps les plus rares bijoux de l'écrin de l'océan, des éburnes, des strombes, des mitres, des casques, des pourpres, des buccins, des struthiolaires, des cérites turriculées. Les cloches des patelles, pareilles à des huttes microscopiques, adhéraient partout au rocher et se groupaient en villages, dans les rues desquels rôdaient les oscabrions, ces scarabées de la vague. Les galets ne pouvant que difficilement entrer dans cette grotte, les coquillages s'y réfugiaient. Les coquillages sont des grands seigneurs, qui, tout brodés et tout passementés, évitent le rude et incivil contact de la populace des cailloux. L'amoncellement étincelant des coquillages faisait sous la lame, à de certains endroits, d'ineffables irradiations à travers lesquelles on entrevoyait un fouillis d'azurs et de nacres, et des ors de toutes les nuances de l'eau.

Sur la paroi de la cave, un peu au-dessus de la ligne de flottaison de la marée, une plante magnifique et singulière se rattachait comme une bordure à la tenture de varech, la continuait et l'achevait. Cette plante, fibreuse, touffue, inextricablement coudée et presque noire, offrait aux regards de larges nappes brouillées et obscures, partout piquées d'innombrables petites fleurs couleur lapis-lazuli. Dans l'eau ces fleurs semblaient s'allumer, et l'on croyait voir des braises bleues. Hors de l'eau c'étaient des fleurs, sous l'eau c'étaient des saphirs; de sorte que la lame, en montant et en inondant le soubassement de la grotte revêtu de ces plantes, couvrait le rocher d'escarboucles.

A chaque gonflement de la vague enflée comme un poumon, ces fleurs, baignées, resplendissaient, à chaque abaissement, elles s'éteignaient; mélancolique ressemblance avec la destinée. C'était l'aspiration, qui est la vie; puis l'expiration, qui est la mort.

Une des merveilles de cette caverne, c'était le roc. Ce roc, tantôt muraille, tantôt cintre, tantôt étrave ou pilastre, était par places brut et nu, puis, tout à côté, travaillé des plus délicates ciselures naturelles On ne sait quoi, qui avait beaucoup d'esprit, se mêlait à la stupidité massive du granit. Quel artiste que l'abîme! Tel pan de mur, coupé carrément et couvert de rondes bosses ayant des attitudes, figurait un vague bas-relief; on pouvait, devant cette sculpture où il y avait du nuage, rêver de Prométhée ébauchant pour Michel-Ange. Il semblait qu'avec quelques coups de marteau, le génie eût pu achever ce qu'avait commencé le géant. En d'autres endroits, la roche était damasquinée comme un bouclier sarrasin ou niellée comme une vasque florentine. Elle avait des panneaux qui paraissaient de bronze de Corinthe, puis des arabesques comme une porte de mosquée, puis, comme une pierre runique, des empreintes d'ongles obscures et improbables.

Des plantes à ramuscules torses et à vrilles, s'entre-croisant sur les dorures du lichen, la couvraient de filigranes. Cet antre se compliquait d'un alhambra. C'était la rencontre de la sauvagerie et de l'orfévrerie dans l'auguste et difforme architecture du hasard

Les magnifiques moisissures de la mer mettaient du velours sur les angles du granit Les escarpements étaient festonnés de lianes grandiflores, adroites à ne point tomber, et qui semblaient intelligentes, tant elles ornaient bien. Des pariétaires à bouquets bizarres montraient leurs touffes à propos et avec goût. Toute la coquetterie possible à une caverne était là. La surprenante lumière édénique qui venait de dessous l'eau, à la fois pénombre marine et rayonnement paradisiaque, estompait tous les linéaments dans une sorte de diffusion visionnaire. Chaque vague était un prisme. Les contours des choses, sous ces ondoiements irisés, avaient le chromatisme des lentilles d'optique trop convexes; des spectres solaires flottaient sous l'eau On croyait voir se tordre dans cette diaphanéité aurorale des tronçons d'arcs-en-ciel noyés. Ailleurs, en d'autres coins, il y avait dans l'eau un certain clair de lune. Toutes les splendeurs semblaient amalgamées là pour faire on ne sait quoi d'aveugle et de nocturne. Rien de plus troublant et de plus énigmatique que ce faste dans cette cave. Ce qui dommait, c'était l'enchantement. La végétation fantasque et la stratification informe s'accordaient et dégageaient une harmonie. Ce mariage de choses farouches était heureux. Les ramifications se cramponnaient en ayant l'air d'effleurer. La caresse du roc sauvage et de la fleur fauve était profonde. Des piliers massifs avaient pour chapiteaux et pour ligatures de frêles guirlandes toutes pénétrées de frémissement, on songeait à des doigts de fées chatouillant des pieds de béhémoths, et le rocher soutenait la plante et la plante étreignait le rocher avec une grâce monstrueuse.

La résultante de ces difformités mystérieusement ajustées était on ne sait quelle beauté souveraine. Les œuvres de la nature, non moins suprêmes que les œuvres du génie, contiennent de l'absolu, et s'imposent. Leur inattendu se fait obéir impérieusement par l'esprit: on y sent une préméditation qui est en dehors de l'homme, et elles ne sont jamais plus saisissantes que lorsqu'elles font subitement sortir l'exquis du terrible

Cette grotte inconnue était, pour ainsi dire, et si une telle expression était admissible, sidéralisée. On y subissait ce que la stupeur a de plus imprévu. Ce qui emplissait cette crypte, c'était de la lumière d'apocalypse. On n'était pas bien sûr que cette chose fût. On avait devant les yeux une réalité empreinte d'impossible. On regardait cela, on y touchait, on y était; seulement il était difficile d'y croire.

Était-ce du jour qui venait par cette fenêtre sous la mer? Était-ce de l'eau qui tremblait dans cette cuve obscure? Ces cintres et ces porches n'étaient-ils point de la nuée céleste imitant une caverne? Quelle pierre avait-on sous les pieds? Ce support n'allait-il point se désagréger et devenir fumée? Qu'était-ce que cette joaillerie de coquillages qu'on entrevoyait? A quelle distance était-on de la vie, de la terre, des hommes? Qu'était-ce que ce ravissement mêlé à ces ténèbres? Émotion inouïe, presque sacrée, à laquelle s'ajoutait la douce inquiétude des herbes au fond de l'eau.

A l'extrémité de la cave, qui était oblongue, sous une archivolte cyclopéenne d'une coupe singulièrement correcte, dans un creux presque indistinct, espèce d'antre dans l'antre et de tabernacle dans le sanctuaire, derrière une nappe de clarté verte interposée comme un voile de temple, on apercevait hors du flot une pierre à pans carrés ayant une ressemblance d'autel.

L'eau entourait cette pierre de toutes parts. Il semblait qu'une déesse vînt d'en descendre. On ne pouvait s'empêcher de rêver sous cette crypte, sur cet autel, quelque nudité céleste éternellement pensive, et que l'entrée d'un homme faisait éclipser. Il était difficile de concevoir cette cellule auguste sans une vision dedans, l'apparition, évoquée par la rêverie, se recomposait d'elle-même; un ruissellement de lumière chaste sur des épaules à peine entrevues, un front baigné d'aube, un ovale de visage olympien, des rondeurs de seins mystérieux, des bras pudiques, une chevelure dénouée dans de l'aurore, des hanches ineffables modelées en pâleur dans une brume sacrée, des formes de nymphe, un regard de vierge, une Vénus sortant de la mer, une Ève sortant du chaos; tel était le songe qu'il était impossible de ne pas faire. Il était invraisemblable qu'il n'y eût point là un fantôme. Une femme toute nue, ayant en elle un astre, était probablement sur cet autel tout à l'heure. Sur ce piédestal d'où émanait une indicible extase, on imaginait une blancheur, vivante et debout. L'esprit se représentait, au milieu de l'adoration muette de cette caverne, une Amphitrite, une Téthys, quelque Diane pouvant aimer, statue de l'idéal formée d'un rayonnement et regardant l'ombre avec douceur. C'était elle qui, en s'en allant, avait laissé dans la caverne cette clarté, espèce de parfum lumière sorti de ce corps étoile. L'éblouissement de ce fantôme n'était plus là; on n'apercevait pas cette figure, faite pour être vue seulement par l'invisible, mais on la sentait; on avait ce tremblement qui est une volupté. La déesse était absente, mais la divinité était présente.

La beauté de l'antre semblait faite pour cette présence. C'était à cause de cette déité, de cette fée des nacres, de cette reine des souffles, de cette grâce née des flots, c'était à cause d'elle, on se le figurait du moins, que le souterrain était religieusement muré, afin que rien ne pût jamais troubler, autour de ce divin fantôme, l'obscurité qui est un respect, et le silence qui est une majesté.

Gilliatt, qui était une espèce de voyant de la nature, songeait, confusément ému.

Tout à coup, à quelques pieds au-dessous de lui, dans la transparence charmante de cette eau qui était comme de la pierrerie dissoute, il aperçut quelque chose d'inexprimable. Une espèce de long haillon se mouvait dans l'oscillation des lames. Ce haillon ne flottait pas, il voguait; il avait un but, il allait quelque part, il était rapide. Cette guenille avait la forme d'une marotte de bouffon avec des pointes; ces pointes, flasques, ondoyaient; elle semblait couverte d'une poussière impossible à mouiller. C'était plus qu'horrible, c'était sale. Il y avait de la chimère dans cette chose; c'était un être, à moins que ce ne fût une apparence. Elle semblait se diriger vers le côté obscur de la cave, et s'y enfonçait. Les épaisseurs d'eau devinrent sombres sur elle. Cette silhouette glissa et disparut, sinistre.

LIVRE DEUXIÈME. — LE LABEUR

I

LES RESSOURCES DE CELUI A QUI TOUT MANQUE

Cette cave ne lâchait pas aisément les gens. L'entrée avait été peu commode, la sortie fut plus obstruée encore. Gilliatt néanmoins s'en tira, mais il n'y retourna plus. Il n'y avait rien trouvé de ce qu'il cherchait, et il n'avait pas le temps d'être curieux

Il mit immédiatement la forge en activité. Il manquait d'outils, il s'en fabriqua.

Il avait pour combustible l'épave, l'eau pour moteur, le vent pour souffleur, une pierre pour enclume, pour art son instinct, pour puissance sa volonté.

Gilliatt entra ardemment dans ce sombre travail.

Le temps paraissait y mettre de la complaisance. Il continuait d'être sec et aussi peu équinoxial que possible. Le mois de mars était venu, mais tranquillement. Les jours s'allongeaient. Le bleu du ciel, la vaste douceur des mouvements de l'étendue, la sérénité du plein midi, semblaient exclure toute mauvaise intention. La mer était gaie au soleil. Une caresse préalable assaisonne les trahisons. De ces caresses-là, la mer n'en est point avare. Quand on a affaire à cette femme, il faut se défier du sourire.

Il y avait peu de vent; la soufflante hydraulique n'en travaillait que mieux. L'excès de vent eût plutôt gêné qu'aidé.

Gilliatt avait une scie, il se fabriqua une lime; avec la scie il attaqua le bois, avec la lime il attaqua le métal; puis il s'ajouta les deux mains de fer du forgeron, une tenaille et une pince; la tenaille étreint, la pince manie; l'une agit comme le poignet, l'autre comme le doigt. L'outillage est un organisme. Peu à peu Gilliatt se donnait des auxiliaires, et construisait son armure. D'un morceau de feuillard il fit un auvent au foyer de sa forge.

Un de ses principaux soins fut le triage et la réparation des poulies. Il remit en état les caisses et les rouets des moufles. Il coupa l'exfoliation de toutes les solives brisées, et en refaçonna les extrémités; il avait, nous l'avons dit, pour les nécessités de sa charpenterie, quantité de membrures emmagasinées et appareillées selon les formes, les dimensions et les essences, le chêne d'un côté, le sapin de l'autre, les pièces courbes, comme les porques, séparées des pièces droites, comme les hiloires. C'était sa réserve de points d'appui et de leviers, dont il pouvait avoir grand besoin à un moment donné.

Quiconque médite un palan doit se pourvoir de poutres et de moufles; mais cela ne suffit pas, il faut de la corde. Gilliatt restaura les câbles et les grelins. Il étira les voiles déchirées, et réussit à en extraire d'excellent fil de carret dont il composa du filin; avec ce filin, il rabouta les cordages. Seulement ces sutures étaient sujettes à pourrir, il fallait se hâter d'employer ces cordes et ces câbles, Gilliatt n'avait pu faire que du funin blanc, il manquait de goudron.

Les cordages raccommodés, il raccommoda les chaînes.

Il put, grâce à la pointe latérale du galet

enclume, laquelle tenait lieu de bicorne conique, forger des anneaux grossiers, mais solides. Avec ces anneaux il rattacha les uns aux autres les bouts de chaîne cassés, et fit des longueurs.

Forger seul et sans aide est plus que malaisé. Il en vint à bout pourtant. Il est vrai qu'il n'eut à façonner sur la forge que des pièces de peu de masse; il pouvait les manier d'une main avec la pince pendant qu'il les martelait de l'autre main.

Il coupa en tronçons les barres de fer rondes de la passerelle de commandement, forgea aux deux extrémités de chaque tronçon, d'un côté une pointe, de l'autre une large tête plate, et cela fit de grands clous d'environ un pied de long. Ces clous, très-usités en pontonnerie, sont utiles aux fixations dans les rochers.

Pourquoi Gilliatt se donnait-il toute cette peine? On verra.

Il dut refaire plusieurs fois le tranchant de sa hache et les dents de sa scie. Il s'était, pour la scie, fabriqué un tiers-point.

Il se servait dans l'occasion du cabestan de la Durande. Le crochet de la chaîne cassa. Gilliatt en reforgea un autre.

A l'aide de sa pince et de sa tenaille, et en se servant de son ciseau comme d'un tournevis, il entreprit de démonter les deux roues du navire, il y parvint. On n'a pas oublié que ce démontage était exécutable; c'était une particularité de la construction de ces roues. Les tambours qui les avaient couvertes, les emballèrent; avec les planches des tambours, Gilliatt charpenta et menuisa deux caisses où il déposa, pièce à pièce, les deux roues soigneusement numérotées.

Son morceau de craie lui fut précieux pour ce numérotage.

Il rangea ces deux caisses sur la partie la plus solide du pont de la Durande.

Ces préliminaires terminés, Gilliatt se trouva face à face avec la difficulté suprême. La question de la machine se posa.

Démonter les roues avait été possible; démonter la machine, non.

D'abord Gilliatt connaissait mal ce mécanisme. Il pouvait, en allant au hasard, lui faire quelque blessure irréparable. Ensuite, même pour essayer de le défaire morceau à morceau, s'il eût eu cette imprudence, il fallait d'autres outils que ceux qu'on peut fabriquer avec une caverne pour forge, un vent coulis pour soufflet, et un caillou pour enclume. En tentant de démonter la machine, on risquait de la dépecer.

Ici on pouvait se croire tout à fait en présence de l'impraticable.

Il semblait que Gilliatt fût au pied de ce mur : l'impossible.

Que faire?

II

COMME QUOI SHAKESPEARE PEUT SE RENCONTRER AVEC ESCHYLE

Gilliatt avait son idée.

Depuis ce maçon charpentier de Salbris qui, au seizième siècle, dans le bas âge de la science, bien avant qu'Amontons eût trouvé la première loi du frottement, Lahire la seconde et Coulomb la troisième, sans conseil, sans guide, sans autre aide qu'un enfant, son fils, avec un outillage informe, résolut en bloc, dans la descente du « gros horloge » de l'église de la Charité-sur-Loire, cinq ou six problèmes de statique et de dynamique mêlés ensemble ainsi que des roues dans un embarras de charrettes et faisant obstacle à la fois, depuis ce manœuvre extravagant et superbe qui trouva moyen, sans casser un fil de laiton et sans décliqueter un engrenage, de faire glisser tout d'une pièce, par une simplification prodigieuse, du second étage du clocher au premier étage, cette massive cage

des heures, toute en fer et en cuivre, « grande comme la chambre du guetteur de nuit », avec son mouvement, ses cylindres, ses barillets, ses tambours, ses crochets et ses pesons, son orbe de canon et son orbe de chaussée, son balancier horizontal, ses ancres d'échappement, ses écheveaux de chaînes et de chaînettes, ses poids de pierre dont un pesait cinq cents livres, ses sonneries, ses carillons, ses jacquemarts; depuis cet homme qui fit ce miracle, et dont on ne sait plus le nom, jamais rien de pareil à ce que méditait Gilliatt n'avait été entrepris.

L'opération que rêvait Gilliatt était pire peut-être, c'est-à-dire plus belle encore.

Le poids, la délicatesse, l'enchevêtrement des difficultés, n'étaient pas moindres de la machine de la Durande que de l'horloge de la Charité-sur-Loire.

Le charpentier gothique avait un aide, son fils, Gilliatt était seul.

Une population était là, venue de Meung-sur-Loire, de Nevers, et même d'Orléans, pouvant, au besoin, assister le maçon de Salbris, et l'encourageant de son brouhaha bienveillant, Gilliatt n'avait autour de lui d'autre rumeur que le vent et d'autre foule que les flots.

Rien n'égale la timidité de l'ignorance, si ce n'est sa témérité. Quand l'ignorance se met à oser, c'est qu'elle a en elle une boussole. Cette boussole, c'est l'intuition du vrai, plus claire parfois dans un esprit simple que dans un esprit compliqué.

Ignorer invite à essayer. L'ignorance est une rêverie, et la rêverie curieuse est une force. Savoir déconcerte parfois et déconseille souvent. Gama, savant, eût reculé devant le cap des Tempêtes. Si Christophe Colomb eût été bon cosmographe, il n'eût point découvert l'Amérique.

Le second qui monta sur le mont Blanc fut un savant, Saussure; le premier fut un pâtre, Balmat.

Ces cas, disons-le en passant, sont l'exception, et tout ceci n'ôte rien à la science, qui reste la règle. L'ignorant peut trouver, le savant seul invente.

La panse était toujours à l'ancre dans la crique de l'Homme, où la mer la laissait tranquille. Gilliatt, on s'en souvient, avait tout arrangé de façon à se maintenir en libre pratique avec sa barque. Il y alla, et en mesura soigneusement le bau à plusieurs endroits, particulièrement le maître-couple. Puis il revint à la Durande, et mesura le grand diamètre du parquet de la machine. Ce grand diamètre, sans les roues, bien entendu, était de deux pieds moindre que le maître bau de la panse. Donc la machine pouvait entrer dans la barque.

Mais comment l'y faire entrer?

III

LE CHEF-D'ŒUVRE DE GILLIATT VIENT AU SECOURS DU CHEF-D'ŒUVRE DE LETHIERRY

A quelque temps de là, un pêcheur qui eût été assez fou pour flâner en cette saison dans ces parages eût été payé de sa hardiesse par la vision entre les Douvres de quelque chose de singulier.

Voici ce qu'il eût aperçu : quatre madriers robustes, espacés également, allant d'une Douvre à l'autre, et comme forcés entre les rochers, ce qui est la meilleure des solidités. Du côté de la petite Douvre, leurs extrémités posaient et se contre-butaient sur les reliefs du roc; du côté de la grande Douvre, ces extrémités avaient dû être violemment enfoncées dans l'escarpement à coups de marteau par quelque puissant ouvrier debout sur la poutre même qu'il enfonçait. Ces madriers étaient un peu plus longs que l'entre-deux n'était large; de là, la ténacité de leur emboîtement; de là aussi, leur ajustement en plan incliné.

Le magasin fait, Gilliatt fit la forge. (Page 154.)

Ils touchaient la grande Douvre à angle aigu et la petite Douvre à angle obtus. Ils étaient faiblement déclives, mais inégalement, ce qui était un défaut. A ce défaut près, on les eût dit disposés pour recevoir le tablier d'un pont. A ces quatre madriers étaient attachés quatre palans garnis chacun de leur itague et de leur garant, et ayant cela de hardi et d'étrange que la moufle à deux rouets était à une extrémité du madrier et la poulie simple à l'extrémité opposée. Cet écart, trop grand pour n'être pas périlleux, était probablement exigé par les nécessités de l'opération à accomplir. Les moufles étaient fortes et les poulies solides. A ces palans se rattachaient des câbles qui de loin paraissaient des fils, et, au-dessous de cet appareil aérien de moufles et de charpentes, la massive épave, la Durande semblait suspendue à ces fils.

Suspendue, elle ne l'était pas encore. Perpendiculairement sous les madriers, huit ouvertures étaient pratiquées dans le pont, quatre à bâbord et quatre à tribord de la machine, et huit autres sous celles-là, dans la carène. Les câbles descendant verticalement des quatre moufles entraient dans le pont, puis sortaient de la carène, par les ouvertures de tribord, passaient sous la quille et sous la machine, rentraient

Le dedans d'un édifice sous mer (Page 159.)

dans le navire par les ouvertures de bâbord, et, remontant, traversant de nouveau le pont, revenaient s'enrouler aux quatre poulies des madriers, où une sorte de palanguin les saisissait et en faisait un trousseau relié à un câble unique et pouvant être dirigé par un seul bras. Un crochet et une moque, par le trou de laquelle passait et se dévidait le câble unique, complétaient l'appareil et, au besoin, l'enrayaient. Cette combinaison contraignait les quatre palans à travailler ensemble, et, véritable frein des forces pendantes, gouvernail de dynamique sous la main du pilote de l'opération, maintenait la manœuvre en équilibre. L'ajustement très-ingénieux de ce palanguin avait quelques-unes des qualités simplifiantes de la poulie-Weston d'aujourd'hui, et de l'antique polyspaston de Vitruve. Gilliatt avait trouvé cela, bien qu'il ne connût ni Vitruve, qui n'existait plus, ni Weston, qui n'existait pas encore. La longueur des câbles variait selon l'inégale déclivité des madriers, et corrigeait un peu cette inégalité. Les cordes étaient dangereuses, le funin blanc pouvait casser, il eût mieux valu des chaînes; mais des chaînes eussent roulé sur les palans.

Tout cela, plein de fautes, mais fait par un seul homme, était surprenant.

Du reste, nous abrégeons l'explication. On comprendra que nous omettions beaucoup de détails qui rendraient la chose claire aux gens du métier et obscure aux autres.

Le haut de la cheminée de la machine passait entre les deux madriers du milieu.

Gilliatt, sans s'en douter, plagiaire inconscient de l'inconnu, avait refait, à trois siècles de distance, le mécanisme du charpentier de Salbris, mécanisme rudimentaire et incorrect, redoutable à qui oserait le manœuvrer.

Disons ici que les fautes même les plus grossières n'empêchent point un mécanisme de fonctionner tant bien que mal. Cela boite, mais cela marche. L'obélisque de la place de Saint-Pierre de Rome a été dressé contre toutes les règles de la statique. Le carrosse du czar Pierre était construit de telle sorte qu'il semblait devoir verser à chaque pas; il roulait pourtant. Que de difformités dans la machine de Marly ! Tout y était en porte-à-faux. Elle n'en donnait pas moins à boire à Louis XIV.

Quoi qu'il en fût, Gilliatt avait confiance. Il avait même empiété sur le succès au point de fixer dans le bord de la panse, le jour où il y était allé, deux paires d'anneaux de fer en regard, des deux côtés de la barque, aux mêmes espacements que les quatre anneaux de la Durande auxquels se rattachaient les quatre chaînes de la cheminée.

Gilliatt avait évidemment un plan très-complet et très-arrêté. Ayant contre lui toutes les chances, il voulait mettre toutes les précautions de son côté.

Il faisait des choses qui semblaient inutiles, signe d'une préméditation attentive.

Sa manière de procéder eût dérouté, nous avons déjà fait cette remarque, un observateur, même connaisseur.

Un témoin de ses travaux qui l'eût vu, par exemple, avec des efforts inouïs et au péril de se rompre le cou, enfoncer à coups de marteau huit ou dix des grands clous qu'il avait forgés, dans le soubassement des deux Douvres à l'entrée du défilé de l'écueil, eût compris difficilement le pourquoi de ces clous, et se fût probablement demandé à quoi bon toute cette peine.

S'il eût vu ensuite Gilliatt mesurer le morceau de la muraille de l'avant qui était, on s'en souvient, resté adhérent à l'épave, puis attacher un fort grelin au rebord supérieur de cette pièce, couper à coups de hache les charpentes disloquées qui la retenaient, la traîner hors du défilé, à l'aide de la marée descendante poussant le bas pendant que Gilliatt tirait le haut, enfin rattacher à grand'peine avec le grelin cette pesante plaque de planches et de poutres, plus large que l'entrée même du défilé, aux clous enfoncés dans la base de la petite Douvre, l'observateur eût peut-être moins compris encore, et se fût dit que, si Gilliatt voulait, pour l'aisance de ses manœuvres, dégager la ruelle des Douvres de cet encombrement, il n'avait qu'à le laisser tomber dans la marée qui l'eût emporté à vau-l'eau.

Gilliatt probablement avait ses raisons.

Gilliatt, pour fixer les clous dans le soubassement des Douvres, tirait parti de toutes les fentes du granit, les élargissait au besoin, et y enfonçait d'abord des coins de bois dans lesquels il enracinait ensuite les clous de fer. Il ébaucha la même préparation dans les deux roches qui se dressaient à l'autre extrémité du détroit de l'écueil, du côté de l'est; il en garnit de chevilles de bois toutes les lézardes, comme s'il voulait tenir ces lézardes prêtes à recevoir, elles aussi, des crampons; mais cela parut être un simple en-cas, car il n'y enfonça point de clous. On comprend que, par prudence dans sa pénurie, il ne pouvait dépenser ses matériaux qu'au fur et à mesure des besoins, et au moment où la nécessité se déclarait. C'était une complication ajoutée à tant d'autres difficultés.

Un premier travail achevé, un deuxième

surgissait. Gilliatt passait sans hésiter de l'un à l'autre et faisait résolûment cette enjambée de géant.

IV

SUB RE

L'homme qui faisait ces choses était devenu effrayant.

Gilliatt, dans ce labeur multiple, dépensait toutes ses forces à la fois; il les renouvelait difficilement.

Privations d'un côté, lassitude de l'autre, il avait maigri. Ses cheveux et sa barbe avaient poussé. Il n'avait plus qu'une chemise qui ne fût pas en loques. Il était pieds nus, le vent ayant emporté un de ses souliers, et la mer l'autre. Des éclats de l'enclume rudimentaire, et fort dangereuse, dont il se servait, lui avaient fait aux mains et aux bras de petites plaies, éclaboussures du travail. Ces plaies, écorchures plutôt que blessures, étaient superficielles, mais irritées par l'air vif et par l'eau salée.

Il avait faim, il avait soif, il avait froid.

Son bidon d'eau douce était vide. Sa farine de seigle était employée ou mangée. Il n'avait plus qu'un peu de biscuit.

Il le cassait avec les dents, manquant d'eau pour le détremper.

Peu à peu et jour à jour ses forces décroissaient.

Ce rocher redoutable lui soutirait la vie.

Boire était une question; manger était une question; dormir était une question.

Il mangeait quand il parvenait à prendre un cloporte de mer ou un crabe; il buvait quand il voyait un oiseau de mer s'abattre sur une pointe de rocher. Il y grimpait et y trouvait un creux avec un peu d'eau douce. Il buvait après l'oiseau, quelquefois avec l'oiseau; car les mauves et les mouettes s'étaient accoutumées à lui, et ne s'envolaient pas à son approche. Gilliatt, même dans ses plus grandes faims, ne leur faisait point de mal. Il avait, on s'en souvient, la superstition des oiseaux. Les oiseaux, de leur côté, ses cheveux étant hérissés et horribles et sa barbe longue, n'en avaient plus peur; ce changement de figure les rassurait; ils ne le trouvaient plus un homme et le croyaient une bête.

Les oiseaux et Gilliatt étaient maintenant bons amis. Ces pauvres s'entr'aidaient. Tant que Gilliatt avait eu du seigle, il leur avait émietté de petits morceaux des galettes qu'il faisait; à cette heure, à leur tour, ils lui indiquaient les endroits où il y avait de l'eau.

Il mangeait les coquillages crus; les coquillages sont, dans une certaine mesure, désaltérants. Quant aux crabes, il les faisait cuire; n'ayant pas de marmite, il les rôtissait entre deux pierres rougies au feu, à la manière des gens sauvages des îles Féroë.

Cependant un peu d'équinoxe s'était déclaré; la pluie était venue; mais une pluie hostile. Point d'ondées, point d'averses, mais de longues aiguilles, fines, glacées, pénétrantes, aiguës, qui perçaient les vêtements de Gilliatt jusqu'à la peau et la peau jusqu'aux os. Cette pluie donnait peu à boire et mouillait beaucoup.

Avare d'assistance, prodigue de misère, telle était cette pluie, indigne du ciel. Gilliatt l'eut sur lui pendant plus d'une semaine tout le jour et toute la nuit. Cette pluie était une mauvaise action d'en haut.

La nuit, dans son trou de rocher, il ne dormait que par l'accablement du travail. Les grands cousins de mer venaient le piquer. Il se réveillait couvert de pustules.

Il avait la fièvre, ce qui le soutenait; la fièvre est un secours, qui tue. D'instinct, il mâchait du lichen ou suçait des feuilles de cochléaria sauvage, maigres pousses des fentes sèches de l'écueil. Du reste, il s'oc-

cupait peu de sa souffrance. Il n'avait pas le temps de se distraire de sa besogne à cause de lui, Gilliatt. La machine de la Durande se portait bien. Cela lui suffisait.

A chaque instant, pour les nécessités de son travail, il se jetait à la nage, puis reprenait pied. Il entrait dans l'eau et en sortait, comme on passe d'une chambre de son appartement dans l'autre.

Ses vêtements ne séchaient plus. Ils étaient pénétrés d'eau de pluie qui ne tarissait pas et d'eau de mer qui ne sèche jamais. Gilliatt vivait mouillé.

Vivre mouillé est une habitude qu'on prend. Les pauvres groupes irlandais, vieillards, mères, jeunes filles presque nues, enfants, qui passent l'hiver en plein air sous l'averse et la neige blottis les uns contre les autres aux angles des maisons dans les rues de Londres, vivent et meurent mouillés.

Être mouillé et avoir soif; Gilliatt endurait cette torture bizarre. Il mordait par moments la manche de sa vareuse.

Le feu qu'il faisait ne le réchauffait guère; le feu en plein air n'est qu'un demi-secours; on brûle d'un côté et l'on gèle de l'autre.

Gilliatt, en sueur, grelottait.

Tout résistait autour de Gilliatt dans une sorte de silence terrible. Il se sentait l'ennemi.

Les choses ont un sombre *Non possumus*.

Leur inertie est un avertissement lugubre.

Une immense mauvaise volonté entourait Gilliatt. Il avait des brûlures et des frissons. Le feu le mordait, l'eau le glaçait, la soif l'enfiévrait, le vent lui déchirait ses habits, la faim lui minait l'estomac. Il subissait l'oppression d'un ensemble épuisant. L'obstacle, tranquille, vaste, ayant l'irresponsabilité apparente du fait fatal, mais plein d'on ne sait quelle unanimité farouche, convergeait de toutes parts sur Gilliatt. Gilliatt le sentait appuyé inexorablement sur lui. Nul moyen de s'y soustraire. C'était presque quelqu'un. Gilliatt avait conscience d'un rejet sombre et d'une haine faisant effort pour le diminuer. Il ne tenait qu'à lui de fuir, mais, puisqu'il restait, il avait affaire à l'hostilité impénétrable. Ne pouvant le mettre dehors, on le mettait dessous. On? l'Inconnu. Cela l'étreignait, le comprimait, lui ôtait la place, lui ôtait l'haleine. Il était meurtri par l'invisible. Chaque jour la vis mystérieuse se serrait d'un cran.

La situation de Gilliatt en ce milieu inquiétant ressemblait à un duel louche dans lequel il y a un traître.

La coalition des forces obscures l'environnait. Il sentait une résolution de se débarrasser de lui. C'est ainsi que le glacier chasse le bloc erratique.

Presque sans avoir l'air d'y toucher, cette coalition latente le mettait en haillons, en sang, aux abois, et, pour ainsi dire, hors de combat avant le combat. Il n'en travaillait pas moins, et sans relâche, mais à mesure que l'ouvrage se faisait, l'ouvrier se défaisait. On eût dit que cette fauve nature, redoutant l'âme, prenait le parti d'exténuer l'homme. Gilliatt tenait tête, et attendait. L'abîme commençait par l'user. Que ferait l'abîme ensuite?

La double Douvre, ce dragon fait de granit et embusqué en pleine mer, avait admis Gilliatt. Elle l'avait laissé entrer et laissé faire. Cette acceptation ressemblait à l'hospitalité d'une gueule ouverte.

Le désert, l'étendue, l'espace où il y a pour l'homme tant de refus, l'inclémence muette des phénomènes suivant leur cours, la grande loi générale implacable et passive, les flux et reflux, l'écueil, pléiade noire dont chaque pointe est une étoile à tourbillons, centre d'une irradiation de courants, on ne sait quel complot de l'indifférence des choses contre la témérité d'un être, l'hiver, les nuées, la mer assiégeante, enveloppaient Gilliatt, le cernaient lentement, se fermaient en quelque sorte sur lui,

et le séparaient des vivants comme un cachot qui monterait autour d'un homme. Tout contre lui, rien pour lui; il était isolé, abandonné, affaibli, miné, oublié. Gilliatt avait sa cambuse vide, son outillage ébréché ou défaillant, la soif et la faim le jour, le froid la nuit, des plaies et des loques, des guenilles sur des suppurations, des trous aux habits et à la chair, les mains déchirées, les pieds saignants, les membres maigres, le visage livide, une flamme dans les yeux.

Flamme superbe, la volonté visible. L'œil de l'homme est ainsi fait qu'on y aperçoit sa vertu. Notre prunelle dit quelle quantité d'homme il y a en nous. Nous nous affirmons par la lumière qui est sous notre sourcil. Les petites consciences clignent de l'œil, les grandes jettent des éclairs. Si rien ne brille sous la paupière, c'est que rien ne pense dans le cerveau, c'est que rien n'aime dans le cœur. Celui qui aime veut, et celui qui veut éclaire et éclate. La résolution met le feu au regard; feu admirable qui se compose de la combustion des pensées timides.

Les opiniâtres sont les sublimes. Qui n'est que brave n'a qu'un accès, qui n'est que vaillant n'a qu'un tempérament, qui n'est que courageux n'a qu'une vertu; l'obstiné dans le vrai a la grandeur. Presque tout le secret des grands cœurs est dans ce mot : *Perseverando*. La persévérance est au courage ce que la roue est au levier; c'est le renouvellement perpétuel du point d'appui. Que le but soit sur la terre ou au ciel, aller au but, tout est là; dans le premier cas, on est Colomb, dans le second cas, on est Jésus. La croix est folle; de là sa gloire. Ne pas laisser discuter sa conscience ni désarmer sa volonté, c'est ainsi qu'on obtient la souffrance et le triomphe. Dans l'ordre des faits moraux, tomber n'exclut point planer. De la chute sort l'ascension. Les médiocres se laissent déconseiller par l'obstacle spécieux; les forts, non. Périr est leur peut-être, conquérir est leur certitude. Vous pouvez donner à Étienne toutes sortes de bonnes raisons pour qu'il ne se fasse pas lapider. Le dédain des objections raisonnables enfante cette sublime victoire vaincue qu'on nomme le martyre.

Tous les efforts de Gilliatt semblaient cramponnés à l'impossible, la réussite était chétive ou lente, et il fallait dépenser beaucoup pour obtenir peu; c'est là ce qui le faisait magnanime, c'est là ce qui le faisait pathétique.

Que, pour échafauder quatre poutres au-dessus d'un navire échoué, pour découper et isoler dans ce navire la partie sauvetable, pour ajuster à cette épave dans l'épave quatre palans avec leurs câbles, il eût fallu tant de préparatifs, tant de travaux, tant de tâtonnements, tant de nuits sur la dure, tant de jours dans la peine, c'était là la misère du travail solitaire. Fatalité dans la cause, nécessité dans l'effet. Cette misère, Gilliatt l'avait plus qu'acceptée; il l'avait voulue. Redoutant un concurrent, parce qu'un concurrent eût pu être un rival, il n'avait point cherché d'auxiliaire. L'écrasante entreprise, le risque, le danger, la besogne multipliée par elle-même, l'engloutissement possible du sauveteur par le sauvetage, la famine, la fièvre, le dénûment, la détresse, il avait tout pris pour lui seul. Il avait eu cet égoïsme.

Il était sous une sorte d'effrayante cloche pneumatique. La vitalité se retirait peu à peu de lui. Il s'en apercevait à peine.

L'épuisement des forces n'épuise pas la volonté. Croire n'est que la deuxième puissance; vouloir est la première. Les montagnes proverbiales que la foi transporte ne sont rien à côté de ce que fait la volonté. Tout le terrain que Gilliatt perdait en vigueur, il le regagnait en ténacité. L'amoindrissement de l'homme physique sous l'action refoulante de cette sauvage nature aboutissait au grandissement de l'homme moral.

Gilliatt ne sentait point la fatigue, ou,

pour mieux dire, n'y consentait pas. Le consentement de l'âme refusé aux défaillances du corps est une force immense.

Gilliatt voyait les pas que faisait son travail, et ne voyait que cela. C'était le misérable sans le savoir. Son but, auquel il touchait presque, l'hallucinait. Il souffrait toutes ces souffrances sans qu'il lui vînt une autre pensée que celle-ci : En avant ! Son œuvre lui montait à la tête. La volonté grise. On peut s'enivrer de son âme. Cette ivrognerie-là s'appelle l'héroïsme.

Gilliatt était une espèce de Job de l'océan.

Mais un Job luttant, un Job combattant et faisant front aux fléaux, un Job conquérant, et, si de tels mots n'étaient pas trop grands pour un pauvre matelot pêcheur de crabes et de langoustes, un Job Prométhée.

V

SUB UMBRA

Parfois, la nuit, Gilliatt ouvrait les yeux et regardait l'ombre.

Il se sentait étrangement ému.

L'œil ouvert sur le noir. Situation lugubre; anxiété.

La pression de l'ombre existe.

Un indicible plafond de ténèbres; une haute obscurité sans plongeur possible; de la lumière mêlée à cette obscurité, on ne sait quelle lumière vaincue et sombre, de la clarté mise en poudre; est-ce une semence? est-ce une cendre? des millions de flambeaux, nul éclairage; une vaste ignition qui ne dit pas son secret, une diffusion de feu en poussière qui semble une volée d'étincelles arrêtée, le désordre du tourbillon et l'immobilité du sépulcre, le problème offrant une ouverture de précipice, l'énigme montrant et cachant sa face, l'infini masqué de noirceur, voilà la nuit. Cette superposition pèse à l'homme

Cet amalgame de tous les mystères à la fois, du mystère cosmique comme du mystère fatal, accable la tête humaine.

La pression de l'ombre agit en sens inverse sur les différentes espèces d'âmes. L'homme devant la nuit se reconnaît incomplet. Il voit l'obscurité et sent l'infirmité. Le ciel noir, c'est l'homme aveugle. L'homme, face à face avec la nuit, s'abat, s'agenouille, se prosterne, se couche à plat ventre, rampe vers un trou, ou se cherche des ailes. Presque toujours il veut fuir cette présence informe de l'Inconnu. Il se demande ce que c'est; il tremble, il se courbe, il ignore; parfois aussi il veut y aller.

Aller où?

Là.

Là? Qu'est-ce? et qu'y a-t-il?

Cette curiosité est évidemment celle des choses défendues, car de ce côté tous les ponts autour de l'homme sont rompus. L'arche de l'infini manque. Mais le défendu attire, étant gouffre. Où le pied ne va pas, le regard peut atteindre; où le regard s'arrête, l'esprit peut continuer. Pas d'homme qui n'essaye, si faible et si insuffisant qu'il soit. L'homme, selon sa nature, est en quête ou en arrêt devant la nuit. Pour les uns, c'est un refoulement; pour les autres, c'est une dilatation. Le spectacle est sombre. L'indéfinissable y est mêlé.

La nuit est-elle sereine? C'est un fond d'ombre. Est-elle orageuse? C'est un fond de fumée. L'illimité se refuse et s'offre à la fois, fermé à l'expérimentation, ouvert à la conjecture. D'innombrables piqûres de lumière rendent plus noire l'obscurité sans fond. Escarboucles, scintillations, astres. Présences constatées dans l'Ignoré; défis effrayants d'aller toucher à ces clartés. Ce sont des jalons de création dans l'absolu : ce sont des marques de distance là où il n'y a plus de distance; c'est on ne sait quel numérotage impossible, et réel pourtant,

de l'étiage des profondeurs. Un point microscopique qui brille, puis un autre, puis un autre, puis un autre; c'est l'imperceptible, c'est l'énorme. Cette lumière est un foyer, ce foyer est une étoile, cette étoile est un soleil, ce soleil est un univers, cet univers n'est rien. Tout nombre est zéro devant l'infini.

Ces univers, qui ne sont rien, existent. En les constatant, on sent la différence qui sépare n'être rien de n'être pas.

L'inaccessible ajouté à l'inexplicable, tel est le ciel.

De cette contemplation se dégage un phénomène sublime : le grandissement de l'âme par la stupeur.

L'effroi sacré est propre à l'homme; la bête ignore cette crainte. L'intelligence trouve dans cette terreur auguste son éclipse et sa preuve.

L'ombre est une; de là l'horreur. En même temps elle est complexe; de là l'épouvante. Son unité fait masse sur notre esprit, et ôte l'envie de résister. Sa complexité fait qu'on regarde de tous côtés autour de soi; il semble qu'on ait à craindre de brusques arrivées. On se rend, et on se garde. On est en présence de Tout, d'où la soumission, et de Plusieurs, d'où la défiance. L'unité de l'ombre contient un multiple. Multiple mystérieux, visible dans la matière, sensible dans la pensée. Cela fait silence, raison de plus d'être au guet.

La nuit, — celui qui écrit ceci l'a dit ailleurs, — c'est l'état propre et normal de la création spéciale dont nous faisons partie. Le jour, bref dans la durée comme dans l'espace, n'est qu'une proximité d'étoile.

Le prodige nocturne universel ne s'accomplit pas sans frottements, et tous les frottements d'une telle machine sont des contusions à la vie. Les frottements de la machine, c'est là ce que nous nommons le Mal. Nous sentons dans cette obscurité le mal, démenti latent à l'ordre divin, blasphème implicite du fait rebelle à l'idéal. Le mal complique d'on ne sait quelle tératologie à mille têtes le vaste ensemble cosmique. Le mal est présent à tout pour protester. Il est ouragan, et il tourmente la marche d'un navire, il est chaos, et il entrave l'éclosion d'un monde. Le Bien a l'unité, le Mal a l'ubiquité. Le mal déconcerte la vie, qui est une logique. Il fait dévorer la mouche par l'oiseau et la planète par la comète. Le mal est une rature à la création.

L'obscurité nocturne est pleine d'un vertige. Qui l'approfondit s'y submerge et s'y débat. Pas de fatigue comparable à cet examen des ténèbres. C'est l'étude d'un effacement.

Aucun lieu définitif où poser l'esprit. Des points de départ sans point d'arrivée. L'entre-croisement des solutions contradictoires, tous les embranchements du doute s'offrant en même temps, la ramification des phénomènes s'exfoliant sans limite sous une poussée indéfinie, toutes les lois se versant l'une dans l'autre, une promiscuité insondable qui fait que la minéralisation végète, que la végétation vit, que la pensée pèse, que l'amour rayonne et que la gravitation aime; l'immense front d'attaque de toutes les questions se développant dans l'obscurité sans bornes; l'entrevu ébauchant l'ignoré; la simultanéité cosmique en pleine apparition, non pour le regard mais pour l'intelligence, dans le grand espace indistinct; l'invisible devenu vision. C'est l'Ombre. L'homme est là-dessous.

Il ne connaît pas le détail, mais il porte, en quantité proportionnée à son esprit, le poids monstrueux de l'ensemble. Cette obsession poussait les pâtres chaldéens à l'astronomie. Des révélations involontaires sortent des pores de la création; une exsudation de science se fait en quelque sorte d'elle-même, et gagne l'ignorant. Tout solitaire, sous cette imprégnation mystérieuse, devient, souvent sans en avoir conscience, un philosophe naturel.

Tel était ce lieu surprenant. (Page 161.)

L'obscurité est indivisible. Elle est habitée. Habitée sans déplacement par l'absolu, habitée aussi avec déplacement. On s'y meut, chose inquiétante. Une formation sacrée y accomplit ses phases. Des préméditations, des puissances, des destinations voulues, y élaborent en commun une œuvre démesurée. Une vie terrible et horrible est là dedans. Il y a de vastes évolutions d'astres, la famille stellaire, la famille planétaire, le pollen zodiacal, le Quid divinum des courants, des effluves, des polarisations et des attractions ; il y a l'embrasement et l'antagonisme, un magnifique flux et reflux d'antithèse universelle, l'impondérable en liberté au milieu des centres ; il y a la séve dans les globes, la lumière hors des globes, l'atome errant, le germe épars, des courbes de fécondation, des rencontres d'accouplement et de combat, des profusions inouïes, des distances qui ressemblent à des rêves, des circulations vertigineuses, des enfoncements de mondes dans l'incalculable, des prodiges s'entre-poursuivant dans les ténèbres, un mécanisme une fois pour toutes, des souffles de sphères en fuite, des roues qu'on sent tourner ; le savant conjecture, l'ignorant consent et tremble ; cela est et se dérobe ; c'est inexpugnable, c'est hors de portée, c'est hors d'approche On est

L'apparition évoquée par la rêverie (Page 164)

convaincu jusqu'à l'oppression. On a sur soi on ne sait quelle évidence noire. On ne peut rien saisir. On est écrasé par l'impalpable.

Partout l'incompréhensible ; nulle part l'inintelligible.

Et à tout cela ajoutez la question redoutable : cette Immanence est-elle un Être ?

On est sous l'ombre. On regarde. On écoute.

Cependant la sombre terre marche et roule ; les fleurs ont conscience de ce mouvement énorme ; la silène s'ouvre à onze heures du soir et l'émérocale à cinq heures du matin. Régularités saisissantes.

Dans d'autres profondeurs, la goutte d'eau se fait monde, l'infusoire pullule, la fécondité géante sort de l'animalcule, l'imperceptible étale sa grandeur, le sens inverse de l'immensité se manifeste ; une diatomée en une heure produit treize cent millions de diatomées.

Quelle proposition de toutes les énigmes à la fois !

L'irréductible est là.

On est contraint à la foi. Croire de force, tel est le résultat. Mais avoir foi ne suffit pas pour être tranquille. La foi a on ne sait quel bizarre besoin de forme. De là les religions. Rien n'est accablant comme une croyance sans contour.

Quoi qu'on pense et quoi qu'on veuille, quelque résistance qu'on ait en soi, regarder l'ombre, ce n'est pas regarder, c'est contempler.

Que faire de ces phénomènes! Comment se mouvoir sous leur convergence! Décomposer cette pression est impossible. Quelle rêverie ajuster à tous ces aboutissants mystérieux? Que de révélations abstruses, simultanées, balbutiantes, s'obscurcissant par leur foule même, sortes de bégayements du verbe! L'ombre est un silence; mais ce silence dit tout Une résultante s'en dégage majestueusement : Dieu. Dieu, c'est la notion incompressible. Elle est dans l'homme. Les syllogismes, les querelles, les négations, les systèmes, les religions, passent dessus sans la diminuer. Cette notion, l'ombre tout entière l'affirme. Mais le trouble est sur tout le reste. Immanence formidable. L'inexprimable entente des forces se manifeste par le maintien de toute cette obscurité en équilibre. L'univers pend; rien ne tombe. Le déplacement incessant et démesuré s'opère sans accident et sans fracture. L'homme participe à ce mouvement de translation, et la quantité d'oscillation qu'il subit, il l'appelle la destinée. Où commence la destinée? Où finit la nature? Quelle différence y a-t-il entre un événement et une saison, entre un chagrin et une pluie, entre une vertu et une étoile? Une heure, n'est-ce pas une onde? Les engrenages en mouvement continuent, sans répondre à l'homme, leur évolution impassible. Le ciel étoilé est une vision de roues, de balanciers et de contre-poids. C'est la contemplation suprême, doublée de la suprême méditation. C'est toute la réalité, plus toute l'abstraction. Rien au delà. On se sent pris. On est à la discrétion de cette ombre. Pas d'évasion possible. On se voit dans l'engrenage, on est partie intégrante d'un Tout ignoré, on sent l'inconnu qu'on a en soi fraterniser mystérieusement avec un inconnu qu'on a hors de soi. Ceci est l'annonce sublime de la mort. Quelle angoisse, et en même temps quel ravissement! Adhérer à l'infini, être amené par cette adhérence à s'attribuer à soi-même une immortalité nécessaire, qui sait? une éternité possible, sentir dans le prodigieux flot de ce déluge de vie universelle l'opiniâtreté insubmersible du moi! regarder les astres et dire : je suis une âme comme vous! regarder l'obscurité et dire : je suis un abîme comme toi!

Ces énormités, c'est la Nuit.

Tout cela, accru par la solitude, pesait sur Gilliatt.

Le comprenait-il? Non.

Le sentait-il? Oui.

Gilliatt était un grand esprit trouble et un grand cœur sauvage.

VI

GILLIATT FAIT PRENDRE POSITION A LA PANSE

Ce sauvetage de la machine, médité par Gilliatt, était, nous l'avons dit déjà, une véritable évasion, et l'on connaît les patiences de l'évasion. On en connaît aussi les industries L'industrie va jusqu'au miracle; la patience va jusqu'à l'agonie. Tel prisonnier, Thomas, par exemple, au Mont-Saint-Michel, trouve moyen de mettre la moitié d'une muraille dans sa paillasse. Tel autre, à Tulle, en 1820, coupe du plomb sur la plate-forme promenoir de la prison, avec quel couteau? on ne peut le deviner, fait fondre ce plomb, avec quel feu? on l'ignore, coule ce plomb fondu, dans quel moule? on le sait, dans un moule de mie de pain, avec ce plomb et ce moule fait une clef, et avec cette clef ouvre une serrure dont il n'avait jamais vu que le trou. Ces habiletés inouïes, Gilliatt les avait. Il eût monté et descendu la falaise de Boisrosé. Il était le Trenck

d'une épave et le Latude d'une machine.

La mer, geôlière, le surveillait.

Du reste, disons-le, si ingrate et si mauvaise que fût la pluie, il en avait tiré parti. Il avait un peu refait sa provision d'eau douce; mais sa soif était inextinguible, et il vidait son bidon presque aussi rapidement qu'il l'emplissait.

Un jour, le dernier jour d'avril, je crois, ou le premier mai, tout se trouva prêt.

Le parquet de la machine était comme encadré entre les huit câbles des palans, quatre d'un côté, quatre de l'autre. Les seize ouvertures par où passaient ces câbles étaient reliées sur le pont et sous la carène par des traits de scie. Le vaigrage avait été coupé avec la scie, la charpente avec la hache, la ferrure avec la lime, le doublage avec le ciseau. La partie de la quille à laquelle se superposait la machine était coupée carrément et prête à glisser avec la machine en la soutenant. Tout ce branle effrayant ne tenait plus qu'à une chaîne qui, elle-même, ne tenait plus qu'à un coup de lime. A ce point d'achèvement et si près de la fin, la hâte est prudence.

La marée était basse, c'était le bon moment.

Gilliatt était parvenu à démonter l'arbre des roues dont les extrémités pouvaient faire obstacle et arrêter le dérapement. Il avait réussi à amarrer verticalement cette lourde pièce dans la cage même de la machine.

Il était temps de finir. Gilliatt, nous venons de le dire, n'était point fatigué, ne voulant pas l'être, mais ses outils l'étaient. La forge devenait peu à peu impossible. La pierre enclume s'était fendue La soufflante commençait à mal travailler. La petite chute hydraulique étant d'eau marine, des dépôts salins s'étaient formés dans les jointures de l'appareil, et en gênaient le jeu.

Gilliatt alla à la crique de l'Homme, passa la panse en revue, s'assura que tout y était en état, particulièrement les quatre anneaux plantés à bâbord et à tribord, puis leva l'ancre, et, ramant, revint avec la panse aux deux Douvres.

L'entre-deux des Douvres pouvait admettre la panse. Il y avait assez de fond et assez d'ouverture. Gilliatt avait reconnu dès le premier jour qu'on pouvait passer la panse jusque sous la Durande.

La manœuvre pourtant était excessive, elle exigeait une précision de bijoutier, et cette insertion de la barque dans l'écueil était d'autant plus délicate que, pour ce que Gilliatt voulait faire, il était nécessaire d'entrer par la poupe, le gouvernail en avant. Il importait que le mât et le gréement de la panse restassent en deçà de l'épave, du côté du goulet.

Ces aggravations dans la manœuvre rendaient l'opération malaisée pour Gilliatt lui-même. Ce n'était plus, comme pour la crique de l'Homme, l'affaire d'un coup de barre; il fallait tout ensemble pousser, tirer, ramer et sonder. Gilliatt n'y employa pas moins d'un quart d'heure. Il y parvint pourtant.

En quinze ou vingt minutes, la panse fut ajustée sous la Durande. Elle y fut presque embossée. Gilliatt, au moyen de ses deux ancres, affourcha la panse. La plus grosse des deux se trouva placée de façon à travailler du plus fort vent à craindre, qui était le vent d'ouest. Puis, à l'aide d'un levier et du cabestan, Gilliatt descendit dans la panse les deux caisses contenant les roues démontées, dont les élingues étaient toutes prêtes. Ces deux caisses firent lest.

Débarrassé des deux caisses, Gilliatt rattacha au crochet de la chaîne du cabestan l'élingue du palanguin régulateur, destiné à enrayer les palans.

Pour ce que méditait Gilliatt, les défauts de la panse devenaient des qualités; elle n'était pas pontée, le chargement aurait plus de profondeur, et pourrait poser sur la cale. Elle était mâtée à l'avant, trop à l'avant peut-être, le chargement aurait plus

d'aisance, et, le mât se trouvant ainsi en dehors de l'épave, rien ne gênerait la sortie; elle n'était qu'un sabot, rien n'est stable et solide en mer comme un sabot.

Tout à coup Gilliatt s'aperçut que la mer montait. Il regarda d'où venait le vent.

VII

TOUT DE SUITE UN DANGER

Il y avait peu de brise, mais ce qui soufflait soufflait de l'ouest. C'est une mauvaise habitude que le vent a volontiers dans l'équinoxe.

La marée montante, selon le vent qui souffle, se comporte diversement dans l'écueil des Douvres. Suivant la rafale qui le pousse, le flot entre dans ce corridor soit par l'est, soit par l'ouest. Si la mer entre par l'est, elle est bonne et molle; si elle entre par l'ouest, elle est furieuse. Cela tient à ce que le vent d'est, venant de terre, a peu d'haleine, tandis que le vent d'ouest, qui traverse l'Atlantique, apporte tout le souffle de l'immensité. Même très-peu de brise apparente, si elle vient de l'ouest, est inquiétante. Elle roule les larges lames de l'étendue illimitée, et pousse trop de vague à la fois dans l'étranglement.

Une eau qui s'engouffre est toujours affreuse. Il en est d'une eau comme d'une foule; une multitude est un liquide; quand la quantité pouvant entrer est moindre que la quantité voulant entrer, il y a écrasement pour la foule et convulsion pour l'eau. Tant que le vent du couchant règne, fût-ce la plus faible brise, les Douvres ont deux fois par jour cet assaut. La marée s'élève, le flux presse, la roche résiste, le goulet ne s'ouvre qu'avarement, le flot enfoncé de force bondit et rugit, et une houle forcenée bat les deux façades intérieures de la ruelle. De sorte que les Douvres, par le moindre vent d'ouest, offrent ce spectacle singulier: dehors, sur la mer, le calme; dans l'écueil, un orage. Ce tumulte local et circonscrit n'a rien d'une tempête; ce n'est qu'une émeute de vagues, mais terrible. Quant aux vents de nord et de sud, ils prennent l'écueil en travers et ne font que peu de ressac dans le boyau. L'entrée par l'est, détail qu'il faut rappeler, confine au rocher l'Homme; l'ouverture redoutable de l'ouest est à l'extrémité opposée, précisément entre les deux Douvres.

C'est à cette ouverture de l'ouest que se trouvait Gilliatt avec la Durande échouée et la panse embossée.

Une catastrophe semblait inévitable. Cette catastrophe imminente avait, en quantité faible, mais suffisante, le vent qu'il lui fallait.

Avant peu d'heures, le gonflement de la marée ascendante allait se ruer de haute lutte dans le détroit des Douvres. Les premières lames bruissaient déjà. Ce gonflement, mascaret de toute l'Atlantique, aurait derrière lui la totalité de la mer. Aucune bourrasque, aucune colère; mais une simple onde souveraine contenant en elle une force d'impulsion qui, partie de l'Amérique pour aboutir à l'Europe, a deux mille lieues de jet. Cette onde, barre gigantesque de l'océan, rencontrerait l'hiatus de l'écueil et, froncée aux deux Douvres, tours de l'entrée, piliers du détroit, enflée par le flux, enflée par l'empêchement, repoussée par le rocher, surmenée par la brise, ferait violence à l'écueil, pénétrerait, avec toutes les torsions de l'obstacle subi et toutes les frénésies de la vague entravée, entre les deux murailles, y trouverait la panse et la Durande et les briserait.

Contre cette éventualité, il fallait un bouclier, Gilliatt l'avait.

Il fallait empêcher la marée de pénétrer d'emblée, lui interdire de heurter tout en

la laissant monter, lui barrer le passage sans lui refuser l'entrée, lui résister et lui céder, prévenir la compression du flot dans le goulet, qui était tout le danger, remplacer l'irruption par l'introduction, soutirer à la vague son emportement et sa brutalité, contraindre cette furie à la douceur. Il fallait substituer à l'obstacle qui irrite l'obstacle qui apaise.

Gilliatt, avec cette adresse qu'il avait, plus forte que la force, exécutant une manœuvre de chamois dans la montagne ou de sapajou dans la forêt, utilisant pour des enjambées oscillantes et vertigineuses la moindre pierre en saillie, sautant à l'eau, sortant de l'eau, nageant dans le remous, grimpant au rocher, une corde entre les dents, un marteau à la main, détacha le grelin qui maintenait suspendu et collé au soubassement de la petite Douvre le pan de muraille de l'avant de la Durande, façonna avec des bouts de haussière des espèces de gonds rattachant ce panneau aux gros clous plantés dans le granit, fit tourner sur ces gonds cette armature de planches pareille à une trappe d'écluse, l'offrit en flanc, comme on fait d'une joue de gouvernail, au flot qui en poussa et en appliqua une extrémité sur la grande Douvre pendant que les gonds de corde retenaient sur la petite Douvre l'autre extrémité, opéra sur la grande Douvre, au moyen des clous d'attente placés d'avance, la même fixation que sur la petite, amarra solidement cette vaste plaque de bois au double pilier du goulet, croisa sur ce barrage une chaîne comme un baudrier sur une cuirasse, et en moins d'une heure cette clôture se dressa contre la marée, et la ruelle de l'écueil fut fermée comme par une porte.

Cette puissante applique, lourde masse de poutres et de planches, qui, à plat, eût été un radeau, et, debout, était un mur, avait, le flot aidant, été maniée par Gilliatt avec une dextérité de saltimbanque. On pourrait presque dire que le tour était fait avant que la mer montante eût eu le temps de s'en apercevoir.

C'était un de ces cas où Jean Bart eût dit le fameux mot qu'il adressait au flot de la mer chaque fois qu'il esquivait un naufrage : *attrapé, l'anglais!* On sait que quand Jean Bart voulait insulter l'Océan, il l'appelait l'*anglais*.

Le détroit barré, Gilliatt songea à la panse. Il dévida assez de câble sur les deux ancres pour qu'elle pût monter avec la marée. Opération analogue à ce que les anciens marins appelaient « mouiller avec des embossures ». Dans tout ceci, Gilliatt n'était pas pris au dépourvu, le cas était prévu; un homme du métier l'eût reconnu à deux poulies de guinderesse frappées en galoche à l'arrière de la panse, dans lesquelles passaient deux grelins dont les bouts étaient en ralingue aux organeaux des deux ancres.

Cependant le flux avait grossi; la demi-montée s'était faite; c'est à ce moment que les chocs des lames de la marée, même paisible, peuvent être rudes. Ce que Gilliatt avait combiné se réalisa. Le flot roulait violemment vers le barrage, le rencontrait, s'y enflait, et passait dessous. Au dehors, c'était la houle, au dedans, l'infiltration. Gilliatt avait imaginé quelque chose comme les fourches caudines de la mer. La marée était vaincue.

VIII

PÉRIPÉTIE PLUTOT QUE DÉNOUMENT

Le moment redoutable était venu.

Il s'agissait maintenant de mettre la machine dans la barque.

Gilliatt fut pensif quelques instants, tenant le coude de son bras gauche dans sa main droite et son front dans sa main gauche.

Puis il monta sur l'épave dont une partie, la machine, devait se détacher, et dont l'autre partie, la carcasse, devait demeurer.

Il coupa les quatre élingues qui fixaient à tribord et à bâbord à la muraille de la Durande les quatre chaînes de la cheminée. Les élingues n'étant que de la corde, son couteau en vint à bout.

Les quatre chaînes, libres et sans attache, vinrent pendre le long de la cheminée.

De l'épave il monta dans l'appareil construit par lui, frappa du pied sur les poutres, inspecta les moufles, regarda les poulies, toucha les câbles, examina les rallonges, s'assura que le funin blanc n'était pas mouillé profondément, constata que rien ne manquait, et que rien ne fléchissait, puis, sautant du haut des hiloires sur le pont, il prit position, près du cabestan, dans la partie de la Durande qui devait rester accrochée aux Douvres. C'était là son poste de travail.

Grave, ému seulement de l'émotion utile, il jeta un dernier coup d'œil sur les palans, puis saisit une lime et se mit à scier la chaîne qui tenait tout en suspens.

On entendait le grincement de la lime dans le grondement de la mer.

La chaîne du cabestan, rattachée au palanguin régulateur, était à la portée de Gilliatt, tout près de sa main.

Tout à coup il y eut un craquement. Le chaînon que mordait la lime, plus qu'à moitié entamé, venait de se rompre; tout l'appareil entrait en branle. Gilliatt n'eut que le temps de se jeter sur le palanguin.

La chaîne cassée fouetta le rocher, les huit câbles se tendirent, tout le bloc scié et coupé s'arracha de l'épave, le ventre de la Durande s'ouvrit, le plancher de fer de la machine pesant sur les câbles apparut sous la quille.

Si Gilliatt n'eût pas empoigné à temps le palanguin, c'était une chute. Mais sa main terrible était là ; ce fut une descente.

Quand le frère de Jean Bart, Pieter Bart, ce puissant et sagace ivrogne, ce pauvre pêcheur de Dunkerque qui tutoyait le grand amiral de France, sauva la galère Langeron en perdition dans la baie d'Ambleteuse, quand, pour tirer cette lourde masse flottante du milieu des brisants de la baie furieuse, il lia la grande voile en rouleau avec des joncs marins, quand il voulut que ce fût ces roseaux qui, en se cassant d'eux-mêmes, donnassent au vent la voile à enfler, il se fia à la rupture des roseaux comme Gilliatt à la fracture de la chaîne, et ce fut la même hardiesse bizarre couronnée du même succès surprenant.

Le palanguin, saisi par Gilliatt, tint bon et opéra admirablement. Sa fonction, on s'en souvient, était l'amortissement des forces, ramenées de plusieurs à une seule, et réduites à un mouvement d'ensemble. Ce palanguin avait quelque rapport avec une patte de bouline; seulement au lieu d'orienter une voile, il équilibrait un mécanisme.

Gilliatt, debout et le poing au cabestan, avait, pour ainsi dire, la main sur le pouls de l'appareil.

Ici l'invention de Gilliatt éclata.

Une remarquable coïncidence de forces se produisit.

Pendant que la machine de la Durande, détachée en bloc, descendait vers la panse, la panse montait vers la machine. L'épave et le bateau sauveteur, s'entr'aidant en sens inverse, allaient au-devant l'un de l'autre. Ils venaient se chercher et s'épargnaient la moitié du travail.

Le flux, se gonflant sans bruit entre les deux Douvres, soulevait l'embarcation et l'approchait de la Durande. La marée était plus que vaincue, elle était domestiquée. L'océan faisait partie du mécanisme.

Le flot montant haussait la panse sans choc, mollement, presque avec précaution et comme si elle eût été de porcelaine.

Gilliatt combinait et proportionnait les

deux travaux, celui de l'eau et celui de l'appareil, et, immobile au cabestan, espèce de statue redoutable obéie par tous les mouvements à la fois, réglait la lenteur de la descente sur la lenteur de la montée.

Pas de secousse dans le flot, pas de saccade dans les palans. C'était une étrange collaboration de toutes les forces naturelles, soumises. D'un côté, la gravitation, apportant la machine; de l'autre, la marée, apportant la barque. L'attraction des astres, qui est le flux, et l'attraction du globe, qui est la pesanteur, semblaient s'entendre pour servir Gilliatt. Leur subordination n'avait pas d'hésitation ni de temps d'arrêt, et, sous la pression d'une âme, ces puissances passives devenaient les auxiliaires actifs. De minute en minute l'œuvre avançait; l'intervalle entre la panse et l'épave diminuait insensiblement. L'approche se faisait en silence et avec une sorte de terreur de l'homme qui était là. L'élément recevait un ordre et l'exécutait.

Presque au moment précis où le flux cessa de s'élever, les câbles cessèrent de se dévider. Subitement, mais sans commotion, les moufles s'arrêtèrent. La machine, comme posée par une main, avait pris assiette dans la panse. Elle y était droite, debout, immobile, solide. La plaque de soutènement s'appuyait de ses quatre angles et d'aplomb sur la cale.

C'était fait.

Gilliatt regarda, éperdu.

Le pauvre être n'était point gâté par la joie. Il eut le fléchissement d'un immense bonheur. Il sentit tous ses membres plier; et, devant son triomphe, lui qui n'avait pas eu un trouble jusqu'alors, il se mit à trembler.

Il considéra la panse sous l'épave, et la machine dans la panse. Il semblait n'y pas croire. On eût dit qu'il ne s'attendait pas à ce qu'il avait fait. Un prodige lui était sorti des mains, et il le regardait avec stupeur.

Cet effarement dura peu.

Gilliatt eut le mouvement d'un homme qui se réveille, se jeta sur la scie, coupa les huit câbles, puis, séparé maintenant de la panse, grâce au soulèvement du flux, d'une dizaine de pieds seulement, il y sauta, prit un rouleau de filin, fabriqua quatre élingues, les passa dans les anneaux préparés d'avance, et fixa, des deux côtés, au bord de la panse, les quatre chaînes de la cheminée encore attachées une heure auparavant au bord de la Durande.

La cheminée amarrée, Gilliatt dégagea le haut de la machine. Un morceau carré du tablier du pont de la Durande y adhérait. Gilliatt le décloua, et débarrassa la panse de cet encombrement de planches et de solives qu'il jeta sur le rocher. Allégement utile

Du reste, la panse, comme on devait le prévoir, s'était maintenue fermement sous la surcharge de la machine. La panse ne s'était enfoncée que jusqu'à un bon étiage de flottaison. La machine de la Durande, quoique pesante, était moins lourde que le monceau de pierres et le canon rapportés jadis de Herm par la panse.

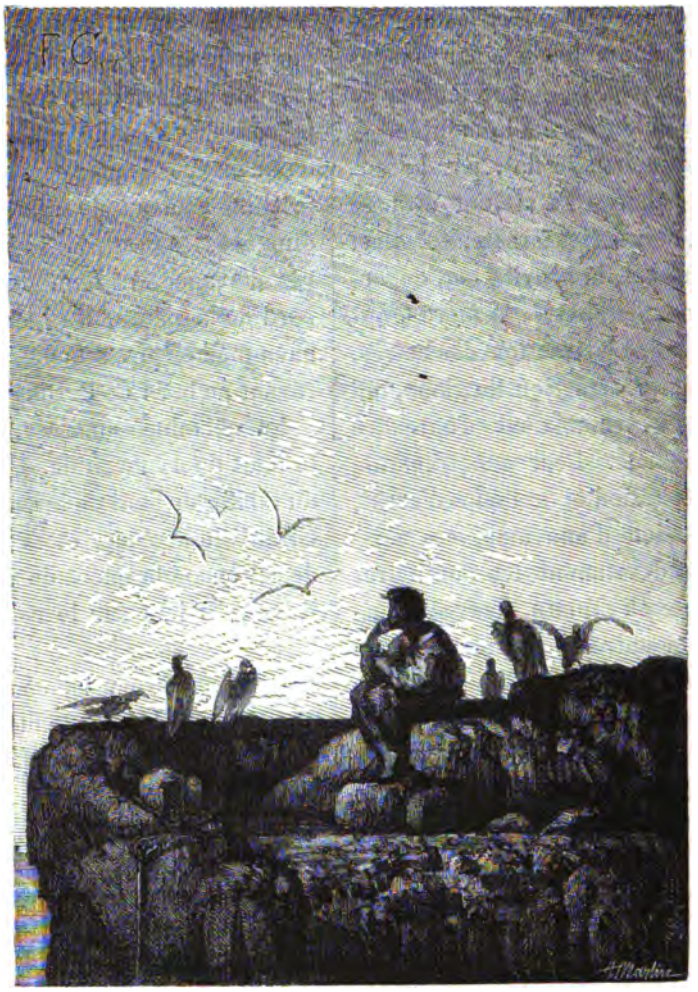
Tout était donc fini. Il n'y avait plus qu'à s'en aller.

IX

LE SUCCÈS REPRIS AUSSITOT QUE DONNÉ

Tout n'était pas fini.

Rouvrir le goulet fermé par le morceau de muraille de la Durande, et pousser tout de suite la panse hors de l'écueil, rien n'était plus clairement indiqué. En mer, toutes les minutes sont urgentes. Peu de vent, à peine une ride au large; la soirée, très-belle, promettait une belle nuit. La mer était étale, mais le reflux commençait à se



Les mauves et les mouettes s'étaient accoutumées à lui. (Page 171.)

faire sentir; le moment était excellent pour partir. On aurait la marée descendante pour sortir des Douvres et la marée remontante pour rentrer à Guernesey. On pourrait être à Saint-Sampson au point du jour.

Mais un obstacle inattendu se présenta. Il y avait eu une lacune dans la prévoyance de Gilliatt.

La machine était libre; la cheminée ne l'était pas.

La marée, en approchant la panse de l'épave suspendue en l'air, avait amoindri les périls de la descente et abrégé le sauvetage; mais cette diminution d'intervalle avait laissé le haut de la cheminée engagé dans l'espèce de cadre béant qu'offrait la coque ouverte de la Durande. La cheminée était prise là comme entre quatre murs.

Le service rendu par le flot se compliquait de cette sournoiserie. Il semblait que la mer, contrainte d'obéir, eût eu une arrière-pensée.

Il est vrai que ce que le flux avait fait le reflux allait le défaire.

La cheminée, haute d'un peu plus de trois toises, s'enfonçait de huit pieds dans la Durande; le niveau de l'eau allait baisser de douze pieds; la cheminée, descendant avec la panse sur le flot décroissant, aurait quatre pieds d'aisance et pourrait se dégager.

Parfois, la nuit, Gilliatt ouvrait les yeux. (Page 174.)

Mais combien de temps fallait-il pour cette mise en liberté? Six heures.

Dans six heures il serait près de minuit. Quel moyen d'essayer la sortie à pareille heure, quel chenal suivre à travers tous ces brisants déjà si inextricables le jour, et comment se risquer en pleine nuit noire dans cette embuscade de bas-fonds?

Force était d'attendre au lendemain. Ces six heures perdues en faisaient perdre au moins douze.

Il ne fallait pas même songer à avancer le travail en rouvrant le goulet de l'écueil. Le barrage serait nécessaire à la prochaine marée.

Gilliatt dut se reposer.

Se croiser les bras, c'était la seule chose qu'il n'eût pas encore faite depuis qu'il était dans l'écueil Douvres.

Ce repos forcé l'irrita et l'indigna presque, comme s'il était de sa faute. Il se dit : Qu'est-ce que Déruchette penserait de moi, si elle me voyait là à rien faire?

Pourtant cette reprise de forces n'était peut-être pas inutile.

La panse étant maintenant à sa disposition, il arrêta qu'il y passerait la nuit.

Il alla chercher sa peau de mouton sur la grande Douvre, redescendit, soupa de quelques patelles et de deux ou trois châtaignes

de mer, but, ayant grand'soif, les dernières gorgées d'eau douce de son bidon presque vide, s'enveloppa de la peau dont la laine lui fit plaisir. se coucha comme un chien de garde près de la machine, rabattit sa galérienne sur ses yeux, et s'endormit.

Il dormit profondément. On a de ces sommeils après les choses faites.

X

LES AVERTISSEMENTS DE LA MER

Au milieu de la nuit, brusquement, et comme par la détente d'un ressort, il se réveilla.

Il ouvrit les yeux.

Les Douvres au-dessus de sa tête étaient éclairées ainsi que par la réverbération d'une grande braise blanche. Il y avait sur toute la façade noire de l'écueil comme le reflet d'un feu.

D'où venait ce feu?

De l'eau.

La mer était extraordinaire.

Il semblait que l'eau fût incendiée. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, dans l'écueil et hors de l'écueil, toute la mer flamboyait. Ce flamboiement n'était pas rouge; il n'avait rien de la grande flamme vivante des cratères et des fournaises. Aucun pétillement, aucune ardeur, aucune pourpre, aucun bruit. Des traînées bleuâtres imitaient sur la vague des plis de suaire. Une large lueur blême frissonnait sur l'eau. Ce n'était pas l'incendie; c'en était le spectre.

C'était quelque chose comme l'embrasement livide d'un dedans de sépulcre par une flamme de rêve.

Qu'on se figure des ténèbres allumées.

La nuit, la vaste nuit trouble et diffuse, semblait être le combustible de ce feu glacé. C'était on ne sait quelle clarté faite d'aveuglement. L'ombre entrait comme élément dans cette lumière fantôme.

Les marins de la Manche connaissent tous ces indescriptibles phosphorescences, pleines d'avertissements pour le navigateur. Elles ne sont nulle part plus surprenantes que dans le Grand V, près d'Isigny.

A cette lumière, les choses perdent leur réalité. Une pénétration spectrale les fait comme transparentes. Les roches ne sont plus que des linéaments. Les câbles des ancres paraissent des barres de fer chauffées à blanc. Les filets des pêcheurs semblent sous l'eau du feu tricoté. Une moitié de l'aviron est d'ébène, l'autre moitié, sous la lame, est d'argent. En retombant de la rame dans le flot, les gouttes d'eau étoilent la mer. Toute barque traîne derrière elle une comète. Les matelots mouillés et lumineux semblent des hommes qui brûlent. On plonge sa main dans le flot, on la retire gantée de flamme; cette flamme est morte, on ne la sent point. Votre bras est un tison allumé. Vous voyez les formes qui sont dans la mer rouler sous les vagues à vau-le-feu. L'écume étincelle. Les poissons sont des langues de feu et des tronçons d'éclair serpentant dans une profondeur pâle.

Cette clarté avait passé à travers les paupières fermées de Gilliatt. C'est grâce à elle qu'il s'était réveillé.

Ce réveil vint à point.

Le reflux avait descendu; un nouveau flux revenait. La cheminée de la machine, dégagée pendant le sommeil de Gilliatt, allait être ressaisie par l'épave béante au-dessus d'elle.

Elle y retournait lentement.

Il ne s'en fallait que d'un pied pour que la cheminée rentrât dans la Durande.

La remontée d'un pied, c'est pour le flux environ une demi-heure. Gilliatt, s'il voulait profiter de cette délivrance déjà remise en question, avait une demi-heure devant lui.

Il se dressa en sursaut.

Si urgente que fût la situation, il ne put faire autrement que de rester quelques minutes debout, considérant la phosphorescence, méditant.

Gilliatt savait à fond la mer. Malgré qu'elle en eût, et quoique souvent maltraité par elle, il était depuis longtemps son compagnon. Cet être mystérieux qu'on nomme l'Océan ne pouvait rien avoir dans l'idée que Gilliatt ne le devinât. Gilliatt, à force d'observation, de rêverie et de solitude, était devenu un voyant du temps, ce qu'on appelle un *wheater wise*.

Gilliatt courut aux guinderesses et fila du câble; puis, n'étant plus retenu par l'affourche, il saisit le croc de la panse, et s'appuyant aux roches, la poussa vers le goulet à quelques brasses au-delà de la Durande, tout près du barrage. Il y avait *du rang*, comme disent les matelots de Guernesey. En moins de dix minutes, la panse fut retirée de dessous la carcasse échouée. Plus de crainte que la cheminée fût désormais reprise au piége. Le flux pouvait monter.

Pourtant Gilliatt n'avait point l'air d'un homme qui va partir.

Il considéra encore la phosphorescence, et leva les ancres; mais ce ne fut point pour déplanter, ce fut pour affourcher de nouveau la panse, et très-solidement; près de la sortie, il est vrai.

Il n'avait employé jusque-là que les deux ancres de la panse, et il ne s'était pas encore servi de la petite ancre de la Durande, retrouvée, on s'en souvient, dans les brisants. Cette ancre avait été déposée par lui, toute prête aux urgences, dans un coin de la panse, avec un en-cas de haussières et de poulies de guinderesses, et son câble tout garni d'avance de bosses très-cassantes, ce qui empêche la chasse. Gilliatt mouilla cette troisième ancre, en ayant soin de rattacher le câble à un grelin dont un bout était en ralingue à l'organeau de l'ancre, et dont l'autre bout se garnissait au guindoir de la panse. Il pratiqua de cette façon une sorte d'affourche en patte d'oie, bien plus forte que l'affourche à deux ancres. Ceci indiquait une vive préoccupation, et un redoublement de précautions. Un marin eût reconnu dans cette opération quelque chose de pareil au mouillage d'un temps forcé, quand on peut craindre un courant qui prendrait le navire par sous le vent.

La phosphorescence, que Gilliatt surveillait et sur laquelle il avait l'œil fixé, le menaçait peut-être, mais en même temps le servait. Sans elle il eût été prisonnier du sommeil et dupe de la nuit. Elle l'avait réveillé, et elle l'éclairait.

Elle faisait dans l'écueil un jour louche. Mais cette clarté, si inquiétante qu'elle parût à Gilliatt, avait eu cela d'utile qu'elle lui avait rendu le danger visible et la manœuvre possible. Désormais, quand Gilliatt voudrait mettre à la voile, la panse, emportant la machine, était libre.

Seulement, Gilliatt semblait de moins en moins songer au départ. La panse embossée, il alla chercher la plus forte chaîne qu'il eût dans son magasin, et la rattachant aux clous plantés dans les deux Douvres, il fortifia en dedans avec cette chaîne le rempart de vaigres et de solives déjà protégé au dehors par l'autre chaîne croisée. Loin d'ouvrir l'issue, il achevait de la barrer.

La phosphorescence l'éclairait encore, mais décroissait. Il est vrai que le jour commençait à poindre.

Tout à coup Gilliatt prêta l'oreille.

XI

A BON ENTENDEUR, SALUT

Il lui sembla entendre, dans un lointain immense, quelque chose de faible et d'indistinct.

Les profondeurs ont, à de certaines heures, un grondement.

Il écouta une seconde fois. Le bruit lointain recommença. Gilliatt secoua la tête comme quelqu'un qui sait ce que c'est.

Quelques minutes après, il était à l'autre extrémité de la ruelle de l'écueil, à l'entrée vers l'est, libre jusque-là, et, à grands coups de marteau, il enfonçait de gros clous dans le granit des deux musoirs de ce goulet voisin du rocher l'Homme, comme il avait fait pour le goulet des Douvres.

Les crevasses de ces rochers étaient outes préparées et bien garnies de bois, presque tout cœur de chêne. L'écueil de ce côté étant très-délabré, il y avait beaucoup de lézardes, et Gilliatt put y fixer plus de clous encore qu'au soubassement des deux Douvres.

A un moment donné, et comme si l'on eût soufflé dessus, la phosphorescence s'était éteinte ; le crépuscule, d'instant en instant plus lumineux, la remplaçait

Les clous plantés, Gilliatt traîna des poutres, puis des cordes, puis des chaînes, et, sans détourner les yeux de son travail, sans se distraire un instant, il se mit à construire en travers du goulet de l'Homme, avec des madriers fixés horizontalement et rattachés par des câbles, un de ces barrages à claire-voie que la science aujourd'hui a adoptés et qu'elle qualifie brise-lames.

Ceux qui ont vu, par exemple, à la Rocquaine à Guernesey, ou au Bourg-d'eau en France, l'effet que font quelques pieux plantés dans le rocher, comprennent la puissance de ces ajustages si simples. Le brise-lames est la combinaison de ce qu'on nomme en France épi avec ce qu'on nomme en Angleterre dick. Les brise-lames sont les chevaux de frise des fortifications contre les tempêtes On ne peut lutter contre la mer qu'en tirant parti de la divisibilité de cette force.

Cependant le soleil s'était levé, parfaitement pur. Le ciel était clair, la mer était calme.

Gilliatt pressait son travail. Il était calme lui aussi, mais dans sa hâte il y avait de l'anxiété.

Il allait, à grandes enjambées de roche en roche, du barrage au magasin et du magasin au barrage. Il revenait tirant éperdument, tantôt une porque, tantôt une hiloire. L'utilité de cet en-cas de charpentes se manifesta. Il était évident que Gilliatt était en face d'une éventualité prévue.

Une forte barre de fer lui servait de levier pour remuer les poutres

Le travail s'exécutait si vite que c'était plutôt une croissance qu'une construction. Qui n'a pas vu à l'œuvre un pontonnier militaire ne peut se faire une idée de cette rapidité.

Le goulet de l'est était plus étroit encore que le goulet de l'ouest. Il n'avait que cinq ou six pieds d'entre-bâillement. Ce peu d'ouverture aidait Gilliatt. L'espace à fortifier et à fermer étant très-restreint, l'armature serait plus solide et pourrait être plus simple Ainsi des solives horizontales suffisaient ; les pièces debout étaient inutiles.

Les premières traverses du brise-lames posées, Gilliatt monta dessus et écouta.

Le grondement devenait expressif.

Gilliatt continua sa construction. Il la contre-buta avec les deux bossoirs de la Durande reliés à l'enchevêtrement des solives par des drisses passées dans leurs trois roues de poulies. Il noua le tout avec des chaînes.

Cette construction n'était autre chose qu'une sorte de claie colossale, ayant des madriers pour baguettes et des chaînes pour osiers.

Cela semblait tressé autant que bâti.

Gilliatt multipliait les attaches, et ajoutait des clous où il le fallait.

Ayant eu beaucoup de fer rond dans l'épave, il avait pu faire de ces clous une grosse provision

Tout en travaillant, il broyait du biscuit entre ses dents. Il avait soif, mais ne pouvait boire, n'ayant plus d'eau douce. Il avait vidé le bidon la veille à son souper.

Il échafauda encore quatre ou cinq charpentes, puis monta de nouveau sur le barrage. Il écouta.

Le bruit à l'horizon avait cessé. Tout se taisait.

La mer était douce et superbe; elle méritait tous les madrigaux que lui adressent les bourgeois quand ils sont contents d'elle, — « un miroir », — « un lac », — « de l'huile », — « une plaisanterie », — « un mouton ». — Le bleu profond du ciel répondait au vert profond de l'océan. Ce saphir et cette émeraude pouvaient s'admirer l'un l'autre. Ils n'avaient aucun reproche à se faire. Pas un nuage en haut, pas une écume en bas. Dans toute cette splendeur montait magnifiquement le soleil d'avril. Il était impossible de voir un plus beau temps.

A l'extrême horizon une longue file noire d'oiseaux de passage rayait le ciel. Ils allaient vite. Ils se dirigeaient vers la terre. Il semblait qu'il y eût de la fuite dans leur vol.

Gilliatt se remit à exhausser le brise-lames.

Il l'éleva le plus haut qu'il put, aussi haut que le lui permit la courbure des rochers.

Vers midi, le soleil lui sembla plus chaud qu'il ne devait l'être. Midi est l'heure critique du jour. Gilliatt, debout sur la robuste claire-voie qu'il achevait de bâtir, se remit à considérer l'étendue.

La mer était plus que tranquille, elle était stagnante. On n'y voyait pas une voile. Le ciel était partout limpide; seulement, de bleu il était devenu blanc. Ce blanc était singulier. Il y avait à l'ouest sur l'horizon une petite tache d'apparence malsaine. Cette tache restait immobile à la même place, mais grandissait. Près des brisants, le flot frissonnait très-doucement.

Gilliatt avait bien fait de bâtir son brise-lames.

Une tempête approchait.

L'abîme se décidait à livrer bataille.

LIVRE TROISIÈME. — LA LUTTE.

I

L'EXTRÊME TOUCHE L'EXTRÊME ET LE CONTRAIRE ANNONCE LE CONTRAIRE

Rien n'est menaçant comme l'équinoxe en retard.

Il y a sur la mer un phénomène farouche qu'on pourrait appeler l'arrivée des vents du large.

En toute saison, particulièrement à l'époque des syzygies, à l'instant où l'on doit le moins s'y attendre, la mer est prise soudain d'une tranquillité étrange. Ce prodigieux mouvement perpétuel s'apaise; il a de l'assoupissement; il entre en langueur; il semble qu'il va se donner relâche; on pourrait le croire fatigué. Tous les chiffons marins, depuis le guidon de pêche jusqu'aux enseignes de guerre, pendent le long des mâts. Les pavillons amiraux, royaux, impériaux, dorment.

Tout à coup ces loques se mettent à remuer discrètement.

C'est le moment, s'il y a des nuages, d'épier la formation des cirrus; si le soleil se couche, d'examiner la rougeur du soir; s'il fait nuit et s'il y a de la lune, d'étudier les halos.

Dans cette minute-là, le capitaine ou le chef d'escadre qui a la chance de posséder un de ces Verres-de-Tempête dont l'inventeur est inconnu, observe ce verre au microscope et prend ses précautions, contre le vent du sud si la mixture a un aspect de sucre fondu, et contre le vent du nord si la mixture s'exfolie en cristallisations pareilles à des fourrés de fougères ou à des bois de sapins. Dans cette minute-là, après avoir consulté quelque gnomon mystérieux gravé par les romains, ou par les démons, sur une de ces énigmatiques pierres droites qu'on appelle en Bretagne menhir et en Irlande cruach, le pauvre pêcheur irlandais ou breton retire sa barque de la mer.

Cependant la sérénité du ciel et de l'océan persiste. Le matin se lève radieux et l'aurore sourit; ce qui remplissait d'horreur religieuse les vieux poètes et les vieux devins, épouvantés qu'on pût croire à la fausseté du soleil. *Solem quis dicere falsum audeat?*

La sombre vision du possible latent est interceptée à l'homme par l'opacité fatale des choses. Le plus redoutable et le plus perfide des aspects, c'est le masque de l'abîme.

On dit : anguille sous roche; on devrait dire : tempête sous calme.

Quelques heures, quelques jours parfois, se passent ainsi. Les pilotes braquent leurs longues-vues çà et là. Le visage des vieux marins a un air de sévérité qui tient à la colère secrète de l'attente.

Subitement on entend un grand murmure confus. Il y a une sorte de dialogue mystérieux dans l'air.

On ne voit rien.

L'étendue demeure impassible.

Cependant le bruit s'accroît, grossit, s'élève. Le dialogue s'accentue.

Il y a quelqu'un derrière l'horizon.

Quelqu'un de terrible, le vent.

Le vent, c'est-à-dire cette populace de titans que nous appelons les Souffles.

L'immense canaille de l'ombre.

L'Inde les nommait les Marouts, la Judée les Kéroubims, la Grèce les Aquilons. Ce sont les invincibles oiseaux fauves de l'infini. Ces borées accourent.

II

LES VENTS DU LARGE

D'où viennent-ils? De l'incommensurable. Il faut à leurs envergures le diamètre du gouffre. Leurs ailes démesurées ont besoin du recul indéfini des solitudes. L'Atlantique, le Pacifique, ces vastes ouvertures bleues, voilà ce qui leur convient. Ils les font sombres. Ils y volent en troupes. Le commandant Page a vu une fois sur la haute mer sept trombes à la fois. Ils sont là, farouches. Ils préméditent les désastres. Ils ont pour labeur l'enflure éphémère et éternelle du flot. Ce qu'ils peuvent est ignoré, ce qu'ils veulent est inconnu. Ils sont les sphinx de l'abîme; et Gama est leur Œdipe. Dans cette obscurité de l'étendue qui remue toujours, ils apparaissent, faces de nuées. Qui aperçoit leurs linéaments livides dans cette dispersion qui est l'horizon de la mer se sent en présence de la force irréductible. On dirait que l'intelligence humaine les inquiète, et ils se hérissent contre elle. L'intelligence est invincible, mais l'élément est imprenable. Que faire contre l'ubiquité insaisissable? Le souffle se fait massue, puis redevient souffle. Les vents combattent par l'écrasement et se défendent par l'évanouissement. Qui les rencontre est aux expédients. Leur assaut, divers et plein de répercussions, déconcerte. Ils ont autant de fuite que d'attaque. Ils sont les impalpables tenaces. Comment en venir à bout? La proue du navire Argo, sculptée dans un chêne de Dodone, à la

fois proue et pilote, leur parlait. Ils brutalisaient cette proue déesse. Christophe Colomb, les voyant venir vers *la Pinta*, montait sur le pont et leur adressait les premiers versets de l'Évangile selon saint Jean. Surcouf les insultait. *Voici la clique*, disait-il. Napier leur tirait des coups de canon. Ils ont la dictature du chaos.

Ils ont le chaos. Qu'en font-ils? On ne sait quoi d'implacable. La fosse aux vents est plus monstrueuse que la fosse aux lions. Que de cadavres sous ces plis sans fond! Les vents poussent sans pitié la grande masse obscure et amère. On les entend toujours, eux ils n'écoutent rien. Ils commettent des choses qui ressemblent à des crimes. On ne sait sur qui ils jettent les arrachements blancs de l'écume. Que de férocité impie dans le naufrage! quel affront à la providence! Ils ont l'air par moment de cracher sur Dieu. Ils sont les tyrans des lieux inconnus. *Luoghi spaventosi*, murmuraient les marins de Venise.

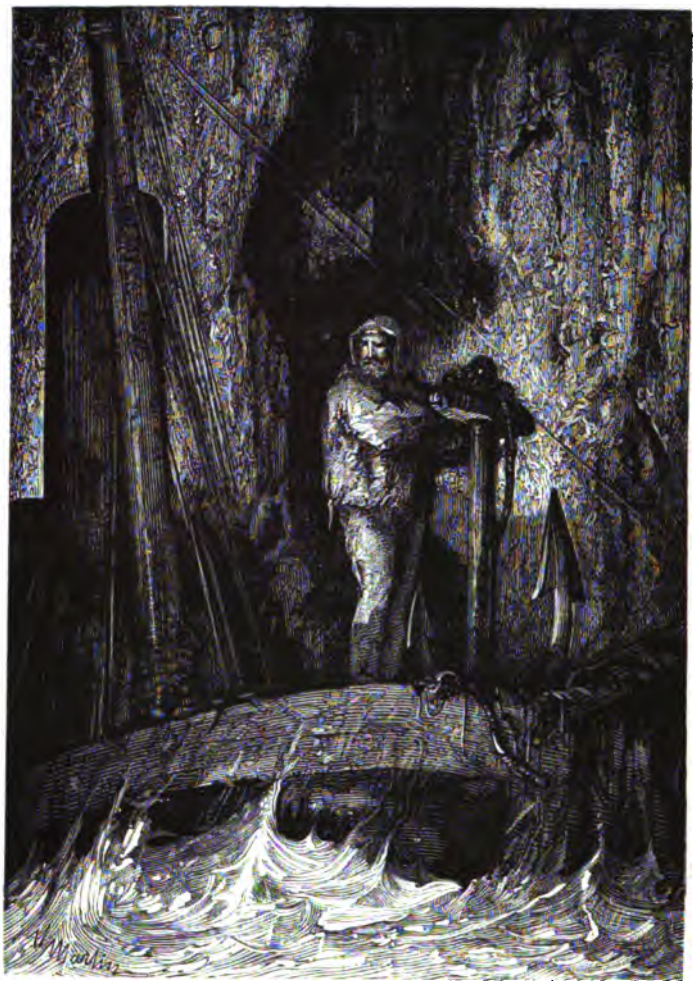
Les espaces frémissants subissent leurs voies de fait. Ce qui se passe dans ces grands abandons est inexprimable Quelqu'un d'équestre est mêlé à l'ombre. L'air fait un bruit de forêt. On n'aperçoit rien, et l'on entend des cavaleries. Il est midi, tout à coup il fait nuit : un tornado passe; il est minuit, tout à coup il fait jour : l'effluve polaire s'allume. Des tourbillons alternent en sens inverse, sorte de danse hideuse, trépignement des fléaux sur l'élément. Un nuage trop lourd se casse par le milieu, et tombe en morceaux dans la mer. D'autres nuages, pleins de pourpre, éclairent et grondent, puis s'obscurcissent lugubrement; le nuage vidé de foudre noircit, c'est un charbon éteint. Des sacs de pluie se crèvent en brume. Là une fournaise où il pleut; là une onde d'où se dégage un flamboiement. Les blancheurs de la mer sous l'averse éclairent des lointains surprenants, on voit se déformer des épaisseurs où errent des ressemblances. Des nombrils monstrueux creusent les nuées. Les vapeurs tournoient, les vagues pirouettent; les naïades ivres roulent; à perte de vue, la mer massive et molle se meut sans se déplacer; tout est livide, des cris désespérés sortent de cette pâleur.

Au fond de l'obscurité inaccessible, de grandes gerbes d'ombre frissonnent. Par moments, il y a paroxysme. La rumeur devient tumulte, de même que la vague devient houle. L'horizon, superposition confuse de lames, oscillation sans fin, murmure en basse continue; des jets de fracas y éclatent bizarrement, on croit entendre éternuer des hydres. Des souffles froids surviennent, puis des souffles chauds. La trépidation de la mer annonce une épouvante qui s'attend à tout. Inquiétude. Angoisse. Terreur profonde des eaux. Subitement, l'ouragan, comme une bête, vient boire à l'océan: succion inouïe; l'eau monte vers la bouche invisible, une ventouse se forme, la tumeur enfle, c'est la trombe, le Prester des anciens, stalactite en haut, stalagmite en bas, double cône inverse tournant, une pointe en équilibre sur l'autre, baisèr de deux montagnes, une montagne d'écume qui s'élève, une montagne de nuée qui descend, effrayant coït de l'onde et de l'ombre. La trombe, comme la colonne de la Bible, est ténébreuse le jour et lumineuse la nuit. Devant la trombe le tonnerre se tait. Il semble qu'il ait peur.

Le vaste trouble des solitudes a une gamme; crescendo redoutable : le grain, la rafale, la bourrasque, l'orage, la tourmente, la tempête, la trombe; les sept cordes de la lyre des vents, les sept notes de l'abîme. Le ciel est une largeur, la mer est une rondeur: une haleine passe, il n'y a plus rien de tout cela, tout est furie et pêle-mêle.

Tels sont ces lieux sévères.

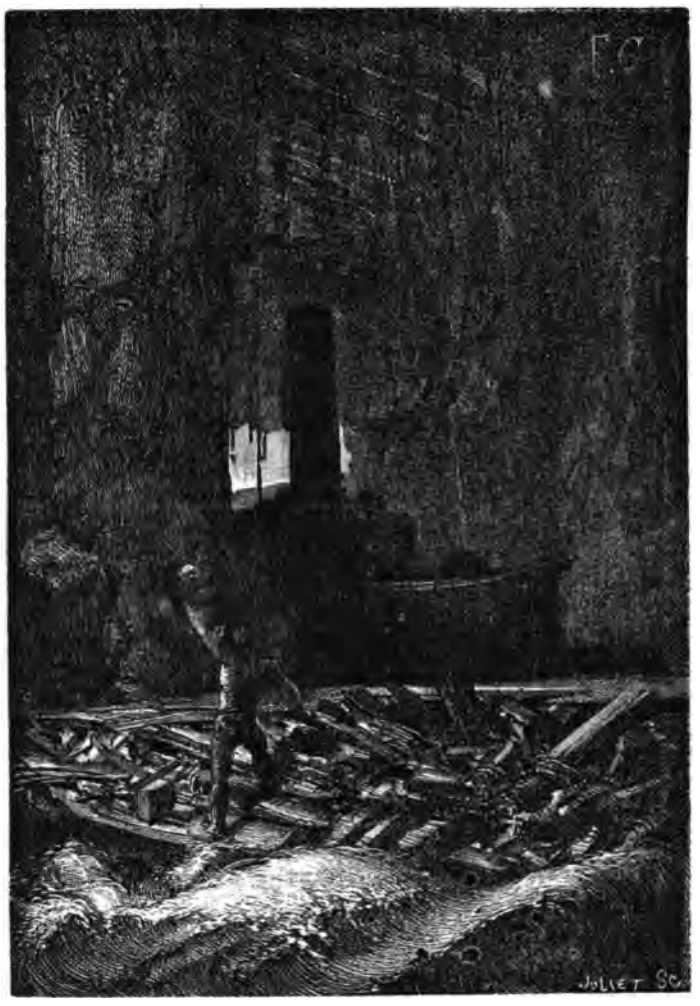
Les vents courent, volent, s'abattent, finissent, recommencent, planent, sifflent,



Considérant la phosphorescence, méditant. (Page 187)

mugissent, rient; frénétiques, lascifs, effrénés, prenant leurs aises sur la vague irascible. Ces hurleurs ont une harmonie. Ils font tout le ciel sonore. Ils soufflent dans la nuée comme dans un cuivre, ils embouchent l'espace, et ils chantent dans l'infini, avec toutes les voix amalgamées des clairons, des buccins, des oliphants, des bugles et des trompettes, une sorte de fanfare prométhéenne. Qui les entend écoute Pan. Ce qu'il y a d'effroyable, c'est qu'ils jouent. Ils ont une colossale joie composée d'ombre. Ils font dans les solitudes la battue des navires. Sans trêve, jour et nuit, en toute saison, au tropique comme au pôle, en sonnant dans leur trompe éperdue, ils mènent, à travers les enchevêtrements de la nuée et de la vague, la grande chasse noire des naufrages. Ils sont des maîtres de meutes. Ils s'amusent. Ils font aboyer après les roches les flots, ces chiens. Ils combinent les nuages, et les désagrégent. Ils pétrissent, comme avec des millions de mains, la souplesse de l'eau immense.

L'eau est souple parce qu'elle est incompressible. Elle glisse sous l'effort. Chargée d'un côté, elle échappe de l'autre. C'est ainsi que l'eau se fait l'onde. La vague est sa liberté.



Gilliatt se remit à exhausser le brise-lames. (Page 189.)

III

EXPLICATION DU BRUIT ÉCOUTÉ PAR GILLIATT

La grande venue des vents vers la terre se fait aux équinoxes. A ces époques la balance du tropique et du pôle bascule, et la colossale marée atmosphérique verse son flux sur un hémisphère et son reflux sur l'autre. Il y a des constellations qui signifient ces phénomènes, la Balance, le Verseau.

C'est l'heure des tempêtes.

La mer attend, et garde le silence.

Quelquefois le ciel a mauvaise mine. Il est blafard, une grande panne obscure l'obstrue. Les marins regardent avec anxiété l'air fâché de l'ombre.

Mais c'est son air satisfait qu'ils redoutent le plus. Un ciel riant d'équinoxe, c'est l'orage faisant patte de velours. Par ces ciels-là, la Tour des Pleureuses d'Amsterdam s'emplissait de femmes examinant l'horizon.

Quand la tempête vernale ou automnale tarde, c'est qu'elle fait un plus gros amas. Elle thésaurise pour le ravage. Méfiez-vous

des arrérages. Ango disait : *La mer est bonne payeuse.*

Quand l'attente est trop longue, la mer ne trahit son impatience que par plus de calme. Seulement la tension magnétique se manifeste par ce qu'on pourrait nommer l'inflammation de l'eau. Des lueurs sortent de la vague. Air électrique, eau phosphorique. Les matelots se sentent harassés. Cette minute est particulièrement périlleuse pour les iron-clads; leur coque de fer peut produire de fausses indications du compas, et les perdre. Le steamer transatlantique *l'Yorck* a péri ainsi.

Pour ceux qui sont en familiarité avec la mer, son aspect, dans ces instants-là, est étrange; on dirait qu'elle désire et craint le cyclone. De certains hyménées, d'ailleurs fort voulus par la nature, sont accueillis de cette façon. La lionne en rut fuit devant le lion. La mer, elle aussi, est en chaleur. De là son tremblement.

L'immense mariage va se faire.

Ce mariage, comme les noces des anciens empereurs, se célèbre par des exterminations. C'est une fête avec assaisonnement de désastres.

Cependant, de là-bas, du large, des latitudes inexpugnables, du livide horizon des solitudes, du fond de la liberté sans bornes, les vents arrivent.

Faites attention, voilà le fait équinoxial.

Une tempête, cela se complote. La vieille mythologie entrevoyait ces personnalités indistinctes mêlées à la grande nature diffuse. Éole se concerte avec Borée. L'entente de l'élément avec l'élément est nécessaire. Ils se distribuent la tâche. On a des impulsions à donner à la vague, au nuage, à l'effluve; la nuit est un auxiliaire; il importe de l'employer. On a des boussoles à dérouter, des fanaux à éteindre, des phares à masquer, des étoiles à cacher. Il faut que la mer coopère. Tout orage est précédé d'un murmure. Il y a derrière l'horizon chuchotement préalable des ouragans.

C'est là ce que, dans l'obscurité, au loin, par-dessus le silence effrayé de la mer, on entend.

Ce chuchotement redoutable, Gilliatt l'avait entendu. La phosphorescence avait été le premier avertissement; ce murmure, le second.

Si le démon Légion existe, c'est lui, à coup sûr, qui est le Vent.

Le vent est multiple, mais l'air est un.

De là cette conséquence : tout orage est mixte. L'unité de l'air l'exige.

Tout l'abîme est impliqué dans une tempête. L'océan entier est dans une bourrasque. La totalité de ses forces y entre en ligne et y prend part. Une vague, c'est le gouffre d'en bas; un souffle, c'est le gouffre d'en haut. Avoir affaire à une tourmente, c'est avoir affaire à toute la mer et à tout le ciel.

Messier, l'homme de la marine, l'astronome pensif de la logette de Cluny, disait : *Le vent de partout est partout.* Il ne croyait point aux vents emprisonnés, même dans les mers closes. Il n'y avait point pour lui de vents méditerranéens. Il disait les reconnaître au passage. Il affirmait que tel jour, à telle heure, le Föhn du lac de Constance, l'antique Favonius de Lucrèce, avait traversé l'horizon de Paris; tel autre jour le Bora de l'Adriatique; tel autre jour le Notus giratoire qu'on prétend enfermé dans le rond des Cyclades. Il en spécifiait les effluves. Il ne pensait pas que l'autan qui tourne entre Malte et Tunis et que l'autan qui tourne entre la Corse et les Baléares fussent dans l'impossibilité de s'échapper. Il n'admettait point qu'il y eût des vents ours dans des cages. Il disait : « Toute pluie vient du tropique et tout éclair vient du pôle. » Le vent en effet se sature d'électricité à l'intersection des colures, qui marque les extrémités de l'axe, et d'eau à l'équateur; et il nous apporte de la Ligne le liquide et des Pôles le fluide.

Ubiquité, c'est le vent.

Ceci ne veut pas dire, certes, que les zones venteuses n'existent pas. Rien n'est plus démontré que ces afflations à courants continus, et un jour la navigation aérienne, servie par les air-navires que nous nommons, par manie du grec, aéroscaphes, en utilisera les lignes principales. La canalisation de l'air par le vent est incontestable; il y a des fleuves de vent, des rivières de vent et des ruisseaux de vent; seulement les embranchements de l'air se font à l'inverse des embranchements de l'eau; ce sont les ruisseaux qui sortent des rivières et les rivières qui sortent des fleuves, au lieu d'y tomber : de là, au lieu de la concentration, la dispersion.

C'est cette dispersion qui fait la solidarité des vents et l'unité de l'atmosphère. Une molécule déplacée déplace l'autre. Tout le vent remue ensemble. A ces profondes causes d'amalgame ajoutez le relief du globe, trouant l'atmosphère par toutes ses montagnes, faisant des nœuds et des torsions dans les courses du vent, et déterminant dans tous les sens des contre-courants. Irradiation illimitée.

Le phénomène du vent, c'est l'oscillation de deux océans l'un sur l'autre; l'océan d'air, superposé à l'océan d'eau, s'appuie sur cette fuite et chancelle sur ce tremblement.

L'indivisible ne se met pas dans des compartiments. Il n'y a pas de cloison entre un flot et l'autre. Les îles de la Manche sentent la poussée du cap de Bonne-Espérance. La navigation universelle tient tête à un monstre unique. Toute la mer est la même hydre. Les vagues couvrent la mer d'une sorte de peau de poisson. Océan, c'est Ceto.

Sur cette unité s'abat l'innombrable.

IV

TURBA, TURMA

Pour le compas, il y a trente-deux vents, c'est-à-dire trente-deux directions; mais ces directions peuvent se diviser indéfiniment. Le vent, classé par directions, c'est l'incalculable; classé par espèces, c'est l'infini.

Homère reculerait devant ce dénombrement.

Le courant polaire heurte le courant tropical. Voilà le froid et le chaud combinés, l'équilibre commence par le choc, l'onde des vents en sort, enflée, éparse, et déchiquetée dans tous les sens en ruissellements farouches. La dispersion des souffles secoue aux quatre coins de l'horizon le prodigieux échevèlement de l'air.

Tous les rumbs sont là : le vent du Gulf-Stream qui dégorge tant de brume sur Terre-Neuve, le vent du Pérou, région à ciel muet où jamais l'homme n'a entendu tonner, le vent de la Nouvelle-Écosse, où vole le Grand-Auk, *Alca impennis*, au bec rayé, les tourbillons de Fer des mers de Chine, le vent de Mozambique qui malmène les pangaies et les jonques, le vent électrique du Japon dénoncé par le gong, le vent d'Afrique qui habite entre la montagne de la Table et la montagne du Diable et qui se déchaîne de là, le vent de l'équateur qui passe par-dessus les vents alizés et qui trace une parabole dont le sommet est toujours à l'ouest, le vent plutonien qui sort des cratères et qui est le redoutable souffle de la flamme, l'étrange vent propre au volcan Awa qui fait toujours surgir un nuage olivâtre du nord, la mousson de Java contre laquelle sont construites ces casemates qu'on nomme *maisons d'oura-*

gan, la bise à embranchements que les anglais appellent *bush*, buisson, les grains arqués du détroit de Malacca observés par Horsburgh, le puissant vent du sud-ouest, nommé Pampero au Chili et Rebojo à Buenos-Ayres, qui emporte le condor en pleine mer et le sauve de la fosse où l'attend, sous une peau de bœuf fraîchement écorché, le sauvage couché sur le dos et tendant son grand arc avec ses pieds, le vent chimique qui, selon Lemery, fait dans la nuée des pierres de tonnerre, l'harmattan des Cafres, le chasse-neige polaire qui s'attelle aux banquises et qui traîne les glaces éternelles, le vent du golfe de Bengale qui va jusqu'à Nijni-Novogorod saccager le triangle de baraques de bois où se tient la foire d'Asie, le vent des Cordillères agitateur des grandes vagues et des grandes forêts, le vent des archipels d'Australie où les chasseurs de miel dénichent les ruches sauvages cachées sous les aisselles des branches de l'eucalyptus géant, le sirocco, le mistral, le hurricane, les vents de sécheresse, les vents d'inondation, les diluviens, les torrides, ceux qui jettent dans les rues de Gênes la poussière des plaines du Brésil, ceux qui obéissent à la rotation diurne, ceux qui la contrarient et qui font dire à Herrera : *Malo viento torna contra el sol*, ceux qui vont par couples, d'accord pour bouleverser, l'un défaisant ce que fait l'autre, et les vieux vents qui ont assailli Christophe Colomb sur la côte de Veragua, et ceux qui pendant quarante jours, du 21 octobre au 28 novembre 1520, ont mis en question Magellan abordant le Pacifique, et ceux qui ont démâté l'Armada et soufflé sur Philippe II. D'autres encore, et comment trouver la fin ? Les vents porteurs de crapauds et de sauterelles qui poussent des nuées de bêtes par-dessus l'océan, ceux qui opèrent ce qu'on appelle « la saute de vent » et qui ont pour fonction d'achever les naufragés, ceux qui, d'un seul coup d'haleine, déplacent la cargaison dans le navire et le contraignent à continuer sa route penché, les vents qui construisent les circum-cumuli, les vents qui construisent les circum-strati, les lourds vents aveugles tuméfiés de pluie, les vents de la grêle, les vents de la fièvre, ceux dont l'approche met en ébullition les salses et les solfatares de Calabre, ceux qui font étinceler le poil des panthères d'Afrique rôdant dans les broussailles du cap de Fer, ceux qui viennent secouant hors de leur nuage, comme une langue de trigonocéphale, l'épouvantable éclair à fourche, ceux qui apportent des neiges noires. Telle est l'armée.

L'écueil Douvres, au moment où Gilliatt construisait son brise-lames, en entendait le galop lointain.

Nous venons de le dire, le Vent, c'est tous les vents.

Toute cette horde arrivait.

D'un côté, cette légion.

De l'autre, Gilliatt.

V

GILLIATT A L'OPTION

Les mystérieuses forces avaient bien choisi le moment.

Le hasard, s'il existe, est habile.

Tant que la panse avait été remisée dans la crique de l'Homme, tant que la machine avait été emboîtée dans l'épave, Gilliatt était inexpugnable. La panse était en sûreté, la machine était à l'abri ; les Douvres, qui tenaient la machine, la condamnaient à une destruction lente, mais la protégeaient contre une surprise. Dans tous les cas, il restait à Gilliatt une ressource. La machine détruite ne détruisait pas Gilliatt. Il avait la panse pour se sauver.

Mais attendre que la panse fût retirée du

mouillage où elle était inaccessible, la laisser s'engager dans le défilé des Douvres, patienter jusqu'à ce qu'elle fût prise, elle aussi, par l'écueil, permettre à Gilliatt d'opérer le sauvetage, le glissement et le transbordement de la machine, ne point entraver ce merveilleux travail qui mettait tout dans la panse, consentir à cette réussite, là était le piége. Là se laissait entrevoir, sorte de linéament sinistre, la sombre ruse de l'abîme.

A cette heure, la machine, la panse, Gilliatt, étaient réunis dans la ruelle de rochers. Ils ne faisaient qu'un. La panse broyée à l'écueil, la machine coulée à fond, Gilliatt noyé, c'était l'affaire d'un effort unique sur un seul point. Tout pouvait être fini à la fois, en même temps, et sans dispersion; tout pouvait être écrasé d'un coup.

Pas de situation plus critique que celle de Gilliatt.

Le sphinx possible, soupçonné par les rêveurs au fond de l'ombre, semblait lui poser un dilemme.

Reste, ou pars.

Partir était insensé, rester était effrayant.

VI

LE COMBAT

Gilliatt monta sur la grande Douvre.

De là il voyait toute la mer.

L'ouest était surprenant. Il en sortait une muraille. Une grande muraille de nuée, barrant de part en part l'étendue, montait lentement de l'horizon vers le zénith. Cette muraille, rectiligne, verticale, sans une crevasse dans sa hauteur, sans une déchirure à son arête, paraissait bâtie à l'équerre et tirée au cordeau. C'était du nuage ressemblant à du granit. L'escarpement de ce nuage, tout à fait perpendiculaire à l'extrémité sud, fléchissait un peu vers le nord comme une tôle ployée, et offrait le vague glissement d'un plan incliné. Ce mur de brume s'élargissait et croissait sans que son entablement cessât un instant d'être parallèle à la ligne d'horizon, presque indistincte dans l'obscurité tombante. Cette muraille de l'air montait tout d'une pièce en silence. Pas une ondulation, pas un plissement, pas une saillie qui se déformât ou se déplaçât. Cette immobilité en mouvement était lugubre. Le soleil, blême derrière on ne sait quelle transparence malsaine, éclairait ce linéament d'apocalypse. La nuée envahissait déjà près de la moitié de l'espace. On eût dit l'effrayant talus de l'abîme. C'était quelque chose comme le lever d'une montagne d'ombre entre la terre et le ciel.

C'était en plein jour l'ascension de la nuit.

Il y avait dans l'air une chaleur de poêle. Une buée d'étuve se dégageait de cet amoncellement mystérieux. Le ciel, qui de bleu était devenu blanc, était de blanc devenu gris. On eût dit une grande ardoise. La mer, dessous, terne et plombée, était une autre ardoise énorme. Pas un souffle, pas un flot, pas un bruit. A perte de vue, la mer déserte. Aucune voile d'aucun côté. Les oiseaux s'étaient cachés. On sentait de la rahison dans l'infini.

Le grossissement de toute cette ombre s'amplifiait insensiblement.

La montagne mouvante de vapeurs qui se dirigeait vers les Douvres était un de ces nuages qu'on pourrait appeler les nuages de combat. Nuages louches. A travers ces entassements obscurs, on ne sait quel strabisme vous regarde.

Cette approche était terrible.

Gilliatt examina fixement la nuée et grommela entre ses dents : J'ai soif, tu vas me donner à boire.

Il demeura quelques moments immobile, l'œil attaché sur le nuage. On eût dit qu'il toisait la tempête.

Sa galérienne était dans la poche de sa vareuse, il l'en tira et s'en coiffa. Il prit, dans le trou où il avait si longtemps couché, sa réserve de hardes; il chaussa les jambières et endossa le suroit, comme un chevalier qui revêt son armure au moment de l'action. On sait qu'il n'avait plus de souliers, mais ses pieds nus étaient endurcis aux rochers.

Cette toilette de guerre faite, il considéra son brise-lames, empoigna vivement la corde à nœuds, descendit du plateau de la Douvre, prit pied sur les roches d'en bas, et courut à son magasin. Quelques instants après, il était au travail Le vaste nuage muet put entendre ses coups de marteau. Que faisait Gilliatt? Avec ce qui lui restait de clous, de cordes et de poutres, il construisait au goulet de l'est une seconde claire-voie à dix ou douze pieds en arrière de la première.

Le silence était toujours profond. Les brins d'herbe dans les fentes de l'écueil ne bougeaient pas.

Brusquement le soleil disparut. Gilliatt leva la tête.

La nuée montante venait d'atteindre le soleil. Ce fut comme une extinction du jour, remplacé par une réverbération mêlée et pâle.

La muraille de nuée avait changé d'aspect. Elle n'avait plus son unité Elle s'était froncée horizontalement en touchant au zénith d'où elle surplombait sur le reste du ciel. Elle avait maintenant des étages. La formation de la tempête s'y dessinait comme dans une section de tranchée. On distinguait les couches de la pluie et les gisements de la grêle. Il n'y avait point d'éclair, mais une horrible lueur éparse; car l'idée d'horreur peut s'attacher à l'idée de lumière. On entendait la vague respiration de l'orage. Ce silence palpitait obscurément. Gilliatt, silencieux lui aussi, regardait se grouper au-dessus de sa tête tous ces blocs de brume et se composer la difformité des nuages. Sur l'horizon pesait et s'étendait une bande de brouillard couleur cendre, et au zénith une bande couleur plomb; des guenilles livides pendaient des nuages d'en haut sur les brouillards d'en bas. Tout le fond, qui était le mur de nuages, était blafard, laiteux, terreux, morne, indescriptible. Une mince nuée blanchâtre transversale, arrivée on ne sait d'où, coupait obliquement, du nord au sud, la haute muraille sombre. Une des extrémités de cette nuée traînait dans la mer. Au point où elle touchait la confusion des vagues, on apercevait dans l'obscurité un étouffement de vapeur rouge. Au-dessous de la longue nuée pâle, de petits nuages, très-bas, tout noirs, volaient en sens inverse les uns des autres comme s'ils ne savaient que devenir. Le puissant nuage du fond croissait de toutes parts à la fois, augmentait l'éclipse, et continuait son interposition lugubre. Il n'y avait plus, à l'est, derrière Gilliatt, qu'un porche de ciel clair qui allait se fermer. Sans qu'on eût l'impression d'aucun vent, une étrange diffusion de duvet grisâtre passa, éparpillée et émiettée, comme si quelque gigantesque oiseau venait d'être plumé derrière ce mur de ténèbres. Il s'était formé un plafond de noirceur compacte qui, à l'extrême horizon, touchait la mer et s'y mêlait dans de la nuit. On sentait quelque chose qui avance. C'était vaste et lourd, et farouche. L'obscurité s'épaississait. Tout à coup, un immense tonnerre éclata.

Gilliatt lui-même ressentit la secousse. Il y a du songe dans le tonnerre. Cette réalité brutale dans la région visionnaire a quelque chose de terrifiant. On croit entendre la chute d un meuble dans la chambre des géants.

Aucun flamboiement électrique n'accompagna le coup. Ce fut comme un tonnerre noir. Le silence se refit. Il y eut une sorte

d'intervalle comme lorsqu'on prend position. Puis, apparurent, l'un après l'autre et lentement, de grands éclairs informes. Ces éclairs étaient muets. Pas de grondement. A chaque éclair tout s'illuminait. Le mur de nuages était maintenant un antre. Il y avait des voûtes et des arches. On y distinguait des silhouettes. Des têtes monstrueuses s'ébauchaient; des cous semblaient se tendre; des éléphants portant leurs tours, entrevus, s'évanouissaient. Une colonne de brume, droite, ronde et noire, surmontée d'une vapeur blanche, simulait la cheminée d'un steamer colossal englouti, chauffant sous la vague et fumant. Des nappes de nuée ondulaient. On croyait voir des plis de drapeaux. Au centre, sous des épaisseurs vermeilles, s'enfonçait, immobile, un noyau de brouillard dense, inerte, impénétrable aux étincelles électriques, sorte de fœtus hideux dans le ventre de la tempête.

Gilliatt subitement sentit qu'un souffle l'échevelait. Trois ou quatre larges araignées de pluie s'écrasèrent autour de lui sur la roche. Puis il y eut un second coup de foudre. Le vent se leva.

L'attente de l'ombre était au comble; le premier coup de tonnerre avait remué la mer, le deuxième fêla la muraille de nuée du haut en bas, un trou se fit, toute l'ondée en suspens versa de ce côté, la crevasse devint comme une bouche ouverte pleine de pluie, et le vomissement de la tempête commença.

L'instant fut effroyable.

Averse, ouragan, fulgurations, fulminations, vagues jusqu'aux nuages, écume, détonations, torsions frénétiques, cris, rauquements, sifflements, tout à la fois. Déchaînement de monstres.

Le vent soufflait en foudre. La pluie ne tombait pas, elle croulait.

Pour un pauvre homme, engagé, comme Gilliatt, avec une barque chargée, dans un entre-deux de rochers en pleine mer, pas de crise plus menaçante. Le danger de la marée, dont Gilliatt avait triomphé, n'était rien près du danger de la tempête. Voici quelle était la situation :

Gilliatt, autour de qui tout était précipice, démasquait, à la dernière minute et devant le péril suprême, une stratégie savante. Il avait pris son point d'appui chez l'ennemi même; il s'était associé l'écueil; le rocher Douvres, autrefois son adversaire, était maintenant son second dans cet immense duel. Gilliatt l'avait mis sous lui. De ce sépulcre, Gilliatt avait fait sa forteresse. Il s'était crénelé dans cette masure formidable de la mer. Il y était bloqué, mais muré. Il était, pour ainsi dire, adossé à l'écueil, face à face avec l'ouragan. Il avait barricadé le détroit, cette rue des vagues. C'était du reste la seule chose à faire. Il semble que l'Océan, qui est un despote, puisse être, lui aussi, mis à la raison par des barricades. La passe pouvait être considérée comme un sérail de trois côtés. Étroitement resserrée entre les deux façades intérieures de l'écueil, affourchée en patte d'oie, elle était abritée au nord par la petite Douvre, au sud par la grande, escarpements sauvages, plus habitués à faire des naufrages qu'à en empêcher. A l'ouest elle était protégée par le tablier de poutres amarré et cloué aux rochers, barrage éprouvé qui avait vaincu le rude flux de la haute mer, véritable porte de citadelle ayant pour chambranles les colonnes mêmes de l'écueil, les deux Douvres. Rien à craindre de ce côté-là. C'est à l'est qu'était le danger.

A l'est il n'y avait que le brise-lames. Un brise-lames est un appareil de pulvérisation. Il lui faut au moins deux claires-voies. Gilliatt n'avait eu le temps que d'en construire une. Il bâtissait la seconde sous la tempête même.

Heureusement le vent arrivait du nord-ouest. La mer fait des maladresses. Ce vent, qui est l'ancien vent de galerne, avait peu d'effet sur les roches Douvres. Il assaillait l'écueil en travers, et ne poussait le flot ni

Le vent, c'est-à-dire cette populace de Titans... (Page 190.)

sur l'un, ni sur l'autre des deux goulets du défilé, de sorte qu'au lieu d'entrer dans une rue, il se heurtait à une muraille. L'orage avait mal attaqué.

Mais les attaques du vent sont courbes, et il fallait s'attendre à quelque virement subit. Si ce virement se faisait à l'est avant que la deuxième claire-voie du brise-lames fût construite, le péril serait grand. L'envahissement de la ruelle de rochers par la tempête s'accomplirait, et tout était perdu.

L'étourdissement de l'orage allait croissant. Toute la tempête est coup sur coup. C'est là sa puissance; c'est aussi là son défaut. A force d'être une rage, elle donne prise à l'intelligence, et l'homme se défend; mais sous quel écrasement! Rien n'est plus monstrueux. Nul répit, pas d'interruption, pas de trêve, pas de reprise d'haleine. Il y a on ne sait quelle lâcheté dans cette prodigalité de l'inépuisable. On sent que c'est le poumon de l'infini qui souffle.

Toute l'immensité en tumulte se ruait sur l'écueil Douvres. On entendait des voix sans nombre. Qui donc crie ainsi? L'antique épouvante panique était là. Par moments, cela avait l'air de parler, comme si quelqu'un faisait un commandement. Puis des clameurs, des clairons, des trépidations étranges, et ce grand hurlement majestueux

Le vent soufflait en foudre. (Page 199)

que les marins nomment *appel de l'Océan*. Les spirales indéfinies et fuyantes du vent sifflaient en tordant le flot; les vagues, devenues disques sous ces tournoiements, étaient lancées contre les brisants comme des palets gigantesques par des athlètes invisibles. L'énorme écume échevelait toutes les roches. Torrents en haut, baves en bas. Puis les mugissements redoublaient. Aucune rumeur humaine ou bestiale ne saurait donner l'idée des fracas mêlés à ces dislocations de la mer. La nuée canonnait, les grêlons mitraillaient, la houle escaladait. De certains points semblaient immobiles; sur d'autres le vent faisait vingt toises par seconde. La mer à perte de vue était blanche; dix lieues d'eau de savon emplissaient l'horizon. Des portes de feu s'ouvraient. Quelques nuages paraissaient brûlés par les autres, et sur des tas de nuées rouges qui ressemblaient à des braises, ils ressemblaient à des fumées. Des configurations flottantes se heurtaient et s'amalgamaient, se déformant les unes par les autres. Une eau incommensurable ruisselait. On entendait des feux de pelotons dans le firmament. Il y avait au milieu du plafond d'ombre une espèce de vaste hotte renversée d'où tombaient pêle-mêle la trombe, la grêle, les nuées, les pourpres, les phosphores, la nuit,

la lumière, les foudres, tant ces penchements du gouffre sont formidables!

Gilliatt semblait n'y pas faire attention. Il avait la tête baissée sur son travail. La deuxième claire-voie commençait à s'exhausser. A chaque coup de tonnerre il répondait par un coup de marteau. On entendait cette cadence dans ce chaos. Il était nu-tête. Une rafale lui avait emporté sa galérienne.

Sa soif était ardente. Il avait probablement la fièvre. Des flaques de pluie s'étaient formées autour de lui dans des trous de rochers. De temps en temps il prenait de l'eau dans le creux de sa main et buvait. Puis, sans même examiner où en était l'orage, il se remettait à la besogne.

Tout pouvait dépendre d'un instant. Il savait ce qui l'attendait s'il ne terminait pas à temps son brise-lames. A quoi bon perdre une minute à regarder s'approcher la face de la mort?

Le bouleversement autour de lui était comme une chaudière qui bout. Il y avait du fracas et du tapage. Par instants la foudre semblait descendre un escalier. Les percussions électriques revenaient sans cesse aux mêmes pointes de rocher, probablement veinées de diorite. Il y avait des grêlons gros comme le poing. Gilliatt était forcé de secouer les plis de sa vareuse. Jusqu'à ses poches étaient pleines de grêle.

La tourmente était maintenant ouest, et battait le barrage des deux Douvres; mais Gilliatt avait confiance en ce barrage, et avec raison. Ce barrage, fait du grand morceau de l'avant de la Durande, recevait sans dureté le choc du flot; l'élasticité est une résistance; les calculs de Stevenson établissent que, contre la vague, élastique elle-même, un assemblage de bois, d'une dimension voulue, rejointoyé et enchaîné d'une certaine façon, fait meilleur obstacle qu'un breack-water de maçonnerie. Le barrage des Douvres remplissait ces conditions, il était d'ailleurs si ingénieusement amarré que la lame, en frappant dessus, était comme le marteau qui enfonce le clou, et l'appuyait au rocher et le consolidait; pour le démolir, il eût fallu renverser les Douvres. La rafale, en effet, ne réussissait qu'à envoyer à la panse, par-dessus l'obstacle, quelques jets de bave. De ce côté, grâce au barrage, la tempête avortait en crachement. Gilliatt tournait le dos à cet effort-là. Il sentait tranquillement derrière lui cette rage inutile.

Les flocons d'écume, volant de toutes parts, ressemblaient à de la laine. L'eau vaste et irritée noyait les rochers, montait dessus, entrait dedans, pénétrait dans le réseau des fissures intérieures, et ressortait des masses granitiques par des fentes étroites, espèces de bouches intarissables qui faisaient dans ce déluge de petites fontaines paisibles. Çà et là des filets d'argent tombaient gracieusement de ces trous dans la mer.

La claire-voie de renfort du barrage de l'est s'achevait. Encore quelques nœuds de corde et de chaîne, et le moment approchait où cette clôture pourrait à son tour lutter.

Subitement, une grande clarté se fit, la pluie discontinua, les nuées se désagrégèrent, le vent venait de sauter, une sorte de haute fenêtre crépusculaire s'ouvrit au zénith, et les éclairs s'éteignirent; on put croire à la fin. C'était le commencement.

La saute de vent était du sud-ouest au nord-est.

La tempête allait reprendre, avec une nouvelle troupe d'ouragans. Le nord allait donner assaut, assaut violent. Les marins nomment cette reprise redoutée *la rafale de la renverse*. Le vent du sud a plus d'eau, le vent du nord a plus de foudre.

L'agression maintenant, venant de l'est, allait s'adresser au point faible.

Cette fois Gilliatt se dérangea de son travail. Il regarda.

Il se plaça debout sur une saillie de rocher en surplomb derrière la deuxième

claire-voie presque terminée. Si la première claie du brise-lames était emportée, elle défoncerait la seconde, pas consolidée encore, et sous cette démolition elle écraserait Gilliatt. Gilliatt, à la place qu'il venait de choisir, serait broyé avant de voir la panse et la machine et toute son œuvre s'abîmer dans cet engouffrement. Telle était l'éventualité. Gilliatt l'acceptait, et, terrible, la voulait.

Dans ce naufrage de toutes ses espérances, mourir d'abord, c'est ce qu'il lui fallait; mourir le premier; car la machine lui faisait l'effet d'une personne. Il releva de sa main gauche ses cheveux collés sur ses yeux par la pluie, étreignit à pleine poignée son bon marteau, se pencha en arrière, menaçant lui-même, et attendit.

Il n'attendit pas longtemps.

Un éclat de foudre donna le signal, l'ouverture pâle du zénith se ferma, une bouffée d'averse se précipita, tout redevint obscur, et il n'y eut plus de flambeau que l'éclair. La sombre attaque arrivait.

Une puissante houle, visible dans les coups sur coups de l'éclair, se leva à l'est au delà du rocher l'Homme. Elle ressemblait à un gros rouleau de verre. Elle était glauque et sans écume et barrait toute la mer. Elle avançait vers le brise-lames. En approchant, elle s'enflait; c'était on ne sait quel large cylindre de ténèbres roulant sur l'océan. Le tonnerre grondait sourdement.

Cette houle atteignit le rocher l'Homme, s'y cassa en deux, et passa outre. Les deux tronçons rejoints ne firent plus qu'une montagne d'eau, et de parallèle qu'elle était au brise-lames, elle y devint perpendiculaire. C'était une vague qui avait la forme d'une poutre.

Ce bélier se jeta sur le brise-lames. Le choc fut rugissant. Tout s'effaça dans l'écume.

On ne peut se figurer, si on ne les a vues, ces avalanches de neige que la mer s'ajoute, et sous lesquelles elle engloutit des rochers de plus de cent pieds de haut, tels, par exemple, que le Grand-Anderlo à Guernesey et le Pinacle à Jersey. A Sainte-Marie de Madagascar, elle saute par-dessus la pointe de Tintingue.

Pendant quelques instants, le paquet de mer aveugla tout. Il n'y eut plus rien de visible qu'un entassement furieux, une bave démesurée, la blancheur du linceul tournoyant au vent du sépulcre, un amas de bruit et d'orage sous lequel l'extermination travaillait.

L'écume se dissipa. Gilliatt était debout.

Le barrage avait tenu bon. Pas une chaîne rompue, pas un clou déplanté. Le barrage avait montré sous l'épreuve les deux qualités du brise-lames; il avait été souple comme une claie et solide comme un mur. La houle s'y était dissoute en pluie.

Un ruissellement d'écume, glissant le long des zigzags du détroit, alla mourir sous la panse.

L'homme qui avait fait cette muselière à l'Océan ne se reposa pas.

L'orage heureusement divagua pendant quelque temps. L'acharnement des vagues revint aux parties murées de l'écueil. Ce fut un répit. Gilliatt en profita pour compléter la claire-voie d'arrière.

La journée s'acheva dans ce labeur. La tourmente continuait ses violences sur le flanc de l'écueil avec une solennité lugubre. L'urne d'eau et l'urne de feu qui sont dans les nuées se versaient sans se vider. Les ondulations hautes et basses du vent ressemblaient aux mouvements d'un dragon.

Quand la nuit vint, elle y était déjà; on ne s'en aperçut pas.

Du reste, ce n'était point l'obscurité complète. Les tempêtes, illuminées et aveuglées par l'éclair, ont des intermittences de visible et d'invisible. Tout est blanc, puis tout est noir. On assiste à la sortie des visions et à la rentrée des ténèbres.

Une zone de phosphore, rouge de la rou-

geur boréale, flottait comme un haillon de flamme spectrale derrière les épaisseurs de nuages. Il en résultait un vaste blêmissement. Les largeurs de la pluie étaient lumineuses.

Ces clartés aidaient Gilliatt et le dirigeaient. Une fois il se tourna et dit à l'éclair : Tiens-moi la chandelle.

Il put, à cette lueur, exhausser la claire-voie d'arrière plus haut encore que la claire-voie d'avant. Le brise-lames se trouva presque complet. Comme Gilliatt amarrait à l'étrave culminante un câble de renfort, la bise lui souffla en plein dans le visage. Ceci lui fit dresser la tête. Le vent s'était brusquement replacé au nord-est. L'assaut du goulet de l'est recommençait. Gilliatt jeta les yeux au large. Le brise-lames allait être encore assailli. Un nouveau coup de mer venait.

Cette lame fut rudement assenée ; une deuxième la suivit, puis une autre et une autre encore, cinq ou six en tumulte, presque ensemble ; enfin une dernière, épouvantable.

Celle-ci, qui était comme un total de forces, avait on ne sait quelle figure d'une chose vivante. Il n'aurait pas été malaisé d'imaginer dans cette intumescence et dans cette transparence des aspects d'ouïes et de nageoires. Elle s'aplatit et se broya sur le brise-lames. Sa forme presque animale s'y déchira dans un rejaillissement. Ce fut, sur ce bloc de rochers et de charpentes, quelque chose comme le vaste écrasement d'une hydre. La houle en mourant dévastait. Le flot paraissait se cramponner et mordre. Un profond tremblement remua l'écueil. Des grognements de bêtes s'y mêlaient. L'écume ressemblait à la salive d'un léviathan.

L'écume retombée laissa voir un ravage. Cette dernière escalade avait fait de la besogne. Cette fois le brise-lames avait souffert. Une longue et lourde poutre, arrachée de la claire-voie d'avant, avait été lancée par-dessus le barrage d'arrière, sur la roche en surplomb choisie un moment par Gilliatt pour poste de combat. Par bonheur, il n'y était point remonté. Il eût été tué roide.

Il y eut dans la chute de ce poteau une singularité, qui, en empêchant le madrier de rebondir, sauva Gilliatt des ricochets et des contre-coups. Elle lui fut même utile encore, comme on va le voir, d'une autre façon.

Entre la roche en saillie et l'escarpement intérieur du défilé il y avait un intervalle, un grand hiatus assez semblable à l'entaille d'une hache ou à l'alvéole d'un coin. Une des extrémités du madrier jeté en l'air par le flot s'était en tombant engagée dans cet hiatus. L'hiatus s'en était élargi.

Une idée vint à Gilliatt.

Peser sur l'autre extrémité.

Le madrier, pris par un bout dans la fente du rocher qu'il avait agrandie, en sortait droit comme un bras tendu. Cette espèce de bras s'allongeait parallèlement à la façade intérieure du défilé, et l'extrémité libre du madrier s'éloignait de ce point d'appui d'environ dix-huit ou vingt pouces. Bonne distance pour l'effort à faire.

Gilliatt s'arc-bouta des pieds, des genoux et des poings à l'escarpement et s'adossa des deux épaules au levier énorme. La poutre était longue ; ce qui augmentait la puissance de la pesée. La roche était déjà ébranlée. Pourtant Gilliatt dut s'y reprendre à quatre fois. Il lui ruisselait des cheveux autant de sueur que de pluie. Le quatrième effort fut frénétique. Il y eut un rauquement dans le rocher, l'hiatus prolongé en fissure s'ouvrit comme une mâchoire, et la lourde masse tomba dans l'étroit entre-deux du défilé avec un bruit terrible, réplique aux coups de foudre.

Elle tomba droite, si cette expression est possible, c'est-à-dire sans se casser.

Qu'on se figure un menhir précipité tout d'une pièce.

La poutre-levier suivit le rocher, et Gil-

liatt, tout cédant à la fois sous lui, faillit lui-même tomber.

Le fond était très-comblé de galets en cet endroit et il y avait peu d'eau. Le monolithe, dans un clapotement d'écume qui éclaboussa Gilliatt, se coucha entre les deux grandes roches parallèles du défilé et fit une muraille transversale, sorte de trait d'union des deux escarpements. Ses deux bouts touchaient; il était un peu trop long, et son sommet qui était de roche mousse s'écrasa en s'emboîtant. Il résulta de cette chute un cul-de-sac singulier, qu'on peut voir encore aujourd'hui. L'eau, derrière cette barre de pierre, est presque toujours tranquille.

C'était là un rempart plus invincible encore que le panneau de l'avant de la Durande ajusté entre les deux Douvres.

Ce barrage intervint à propos.

Les coups de mer avaient continué. La vague s'opiniâtre toujours sur l'obstacle. La première claire-voie entamée commençait à se désarticuler. Une maille défaite à un brise-lames est une grave avarie. L'élargissement du trou est inévitable, et nul moyen d'y remédier sur place. La houle emporterait le travailleur.

Une décharge électrique, qui illumina l'écueil, dévoila à Gilliatt le dégât qui se faisait dans le brise-lames, les poutres déjetées, les bouts de corde et les bouts de chaîne commençant à jouer dans le vent, une déchirure au centre de l'appareil. La deuxième claire-voie était intacte.

Le bloc de pierre, si puissamment jeté par Gilliatt dans l'entre-deux derrière le brise-lames, était la plus solide des barrières, mais avait un défaut; il était trop bas. Les coups de mer ne pouvaient le rompre, mais pouvaient le franchir.

Il ne fallait point songer à l'exhausser. Des masses rocheuses seules pouvaient être utilement superposées à ce barrage de pierre; mais comment les détacher, comment les traîner, comment les soulever, comment les étager, comment les fixer? On ajoute des charpentes, on n'ajoute pas des rochers.

Gilliatt n'était pas Encelade.

Le peu d'élévation de ce petit isthme de granit préoccupait Gilliatt.

Ce défaut ne tarda point à se faire sentir. Les rafales ne quittaient plus le brise-lames; elles faisaient plus que s'acharner, on eût dit qu'elles s'appliquaient. On entendait sur cette charpente cahotée une sorte de piétinement.

Tout à coup un tronçon d'hiloire, détaché de cette dislocation, sauta au delà de la deuxième claire-voie, vola par-dessus la roche transversale, et alla s'abattre dans le défilé où l'eau le saisit et l'emporta dans les sinuosités de la ruelle. Gilliatt l'y perdit de vue. Il est probable que le morceau de poutre alla heurter la panse. Heureusement, dans l'intérieur de l'écueil, l'eau, enfermée de toutes parts, se ressentait à peine du bouleversement extérieur. Il y avait peu de flot, et le choc ne put être très-rude. Gilliatt du reste n'avait pas le temps de s'occuper de cette avarie, s'il y avait avarie; tous les dangers se levaient à la fois, la tempête se concentrait sur le point vulnérable, l'imminence était devant lui.

L'obscurité fut un moment profonde, l'éclair s'interrompit, connivence sinistre; la nuée et la vague ne firent qu'un; il y eut un coup sourd.

Ce coup fut suivi d'un fracas.

Gilliatt avança la tête. La claire-voie, qui était le front du barrage, était défoncée. On voyait les pointes de poutres bondir dans la vague. La mer se servait du premier brise-lames pour battre en brèche le second.

Gilliatt éprouva ce qu'éprouverait un général qui verrait son avant-garde ramenée.

Le deuxième rang de poutres résista au choc. L'armature d'arrière était fortement

liée et contre-butée. Mais la claire-voie rompue était pesante, elle était à la discrétion des flots qui la lançaient, puis la reprenaient, les ligatures qui lui restaient l'empêchaient de s'émietter et lui maintenaient tout son volume, et les qualités que Gilliatt lui avait données comme appareil de défense aboutissaient à en faire un excellent engin de destruction. De bouclier elle était devenue massue. En outre les cassures la hérissaient, des bouts de solives lui sortaient de partout, et elle était comme couverte de dents et d'éperons. Pas d'arme contondante plus redoutable et plus propre à être maniée par la tempête.

Elle était le projectile et la mer était la catapulte.

Les coups se succédaient avec une sorte de régularité tragique. Gilliatt, pensif derrière cette porte barricadée par lui, écoutait ces frappements de la mort voulant entrer.

Il réfléchissait amèrement que, sans cette cheminée de la Durande si fatalement retenue par l'épave, il serait en cet instant-là même, et depuis le matin, rentré à Guernesey, et au port, avec la panse en sûreté et la machine sauvée.

La chose redoutée se réalisa. L'effraction eut lieu. Ce fut comme un râle. Toute la charpente du brise-lames à la fois, les deux armatures confondues et broyées ensemble, vint, dans une trombe de houle, se ruer sur le barrage de pierre comme un chaos sur une montagne, et s'y arrêta. Cela ne fut plus qu'un enchevêtrement, informe broussaille de poutres, pénétrable aux flots, mais les pulvérisant encore. Ce rempart vaincu agonisait héroïquement. La mer l'avait fracassé, il brisait la mer. Renversé, il demeurait, dans une certaine mesure, efficace. La roche formant barrage, obstacle sans recul possible, le retenait par le pied. Le défile était, nous l'avons dit, très-étroit sur ce point; la rafale victorieuse avait refoulé, mêlé et pilé tout le brise-lames en bloc dans cet étranglement; la violence même de la poussée, en tassant la masse et en enfonçant les fractures les unes dans les autres, avait fait de cette démolition un écrasement solide. C'était détruit et inébranlable. Quelques pièces de bois seulement s'arrachèrent. Le flot les dispersa. Une passa en l'air très-près de Gilliatt. Il en sentit le vent sur son front.

Mais quelques lames, ces grosses lames qui dans les tourmentes reviennent avec une périodicité imperturbable, sautaient par-dessus la ruine du brise-lames. Elles retombaient dans le défilé, et, en dépit des coudes que faisait la ruelle, elles y soulevaient l'eau. Le flot du détroit commençait à remuer fâcheusement. Le baiser obscur des vagues aux rochers s'accentuait.

Comment empêcher à présent cette agitation de se propager jusqu'à la panse?

Il ne faudrait pas beaucoup de temps à ces rafales pour mettre toute l'eau intérieure en tempête, et en quelques coups de mer la panse serait éventrée, et la machine coulée.

Gilliatt songeait, frémissant.

Mais il ne se déconcertait point. Pas de déroute possible pour cette âme.

L'ouragan maintenant avait trouvé le joint et s'engouffrait frénétiquement entre les deux murailles du détroit.

Tout à coup retentit et se prolongea dans le défilé, à quelque distance en arrière de Gilliatt, un craquement, plus effrayant que tout ce que Gilliatt avait encore entendu.

C'était du côté de la panse.

Quelque chose de funeste se passait là.

Gilliatt y courut.

Du goulet de l'est, où il était, il ne pouvait voir la panse, à cause des zigzags de la ruelle. Au dernier tournant, il s'arrêta, et attendit un éclair.

L'éclair arriva et lui montra la situation.

Au coup de mer sur le goulet de l'est avait répondu un coup de vent sur le goulet de l'ouest. Un désastre s'y ébauchait.

La panse n'avait point d'avarie visible ; affourchée comme elle était, elle donnait peu de prise; mais la carcasse de la Durande était en détresse.

Cette ruine, dans une telle tempête, présentait de la surface. Elle était toute hors de l'eau, en l'air, offerte. Le trou que lui avait pratiqué Gilliatt pour en extraire la machine achevait d'affaiblir la coque. La poutre de quille était coupée. Ce squelette avait la colonne vertébrale rompue.

L'ouragan avait soufflé dessus.

Il n'en avait point fallu davantage. Le tablier du pont s'était plié comme un livre qui s'ouvre. Le démembrement s'était fait. C'était ce craquement qui, à travers la tourmente, était parvenu aux oreilles de Gilliatt.

Ce qu'il vit en approchant paraissait presque irremédiable.

L'incision carrée opérée par lui était devenue une plaie. De cette coupure le vent avait fait une fracture. Cette brisure transversale séparait l'épave en deux. La partie postérieure, voisine de la panse, était demeurée solide dans son étau de rochers. La partie antérieure, celle qui faisait face à Gilliatt, pendait. Une fracture, tant qu'elle tient, est un gond. Cette masse oscillait sur ses cassures, comme sur des charnières, et le vent la balançait avec un bruit redoutable.

Heureusement la panse n'était plus dessous.

Mais ce balancement ébranlait l'autre moitié de la coque encore incrustée et immobile entre les deux Douvres. De l'ébranlement à l'arrachement il n'y a pas loin. Sous l'opiniâtreté du vent, la partie disloquée pouvait subitement entraîner l'autre, qui touchait presque à la panse, et tout, la panse avec la machine, s'engloutirait sous cet effondrement.

Gilliatt avait cela devant les yeux.

C'était la catastrophe.

Comment la détourner?

Gilliatt était de ceux qui du danger même font jaillir le secours. Il se recueillit un moment.

Gilliatt alla à son arsenal et prit sa hache.

Le marteau avait bien travaillé, c'était le tour de la cognée.

Puis Gilliatt monta sur l'épave. Il prit pied sur la partie du tablier qui n'avait pas fléchi, et, penché au-dessus du précipice de l'entre-deux des Douvres, il se mit à achever les poutres brisées et à couper ce qui restait d'attaches à la coque pendante.

Consommer la séparation des deux tronçons de l'épave, délivrer la moitié restée solide, jeter au flot ce que le vent avait saisi, faire la part à la tempête, telle était l'opération. Elle était plus périlleuse que malaisée. La moitié pendante de la coque, tirée par le vent et par son poids, n'adhérait que par quelques points. L'ensemble de l'épave ressemblait à un diptyque dont un volet à demi décloué battrait l'autre. Cinq ou six pièces de la membrure seulement, pliées et éclatées, mais non rompues, tenaient encore. Leurs fractures criaient et s'élargissaient à chaque va-et-vient de la bise, et la hache n'avait pour ainsi dire qu'à aider le vent. Ce peu d'attaches, qui faisait la facilité de ce travail, en faisait aussi le danger. Tout pouvait crouler à la fois sous Gilliatt.

L'orage atteignait son paroxysme. La tempête n'avait été que terrible, elle devint horrible. La convulsion de la mer gagna le ciel. La nuée jusque-là avait été souveraine, elle semblait exécuter ce qu'elle voulait, elle donnait l'impulsion, elle versait la folie aux vagues, tout en gardant on ne sait quelle lucidité sinistre. En bas c'était de la démence, en haut c'était de la colère. Le ciel est le souffle, l'océan n'est que l'écume. De là l'autorité du vent. L'ouragan est génie. Cependant l'ivresse de sa propre horreur l'avait troublé. Il n'était plus que

Et la lourde masse tomba. (Page 204.)

tourbillon. C'était l'aveuglement enfantant la nuit. Il y a dans les tourmentes un moment insensé; c'est pour le ciel une espèce de montée au cerveau. L'abîme ne sait plus ce qu'il fait. Il foudroie à tâtons. Rien de plus affreux. C'est l'heure hideuse. La trépidation de l'écueil était à son comble. Tout orage a une mystérieuse orientation; à cet instant-là, il la perd. C'est le mauvais endroit de la tempête. A cet instant-là, *le vent*, disait Thomas Fuller, *est un fou furieux*. C'est à cet instant-là que se fait dans les tempêtes cette dépense continue d'électricité que Piddington appelle *la cascade d'éclairs*. C'est à cet instant-là qu'au plus noir de la nuée apparaît, on ne sait pourquoi, pour espionner l'effarement universel, ce cercle de lueur bleue que les vieux marins espagnols nommaient l'Œil de Tempête, *el ojo de tempestad*. Cet œil lugubre était sur Gilliatt.

Gilliatt de son côté regardait la nuée. Maintenant il levait la tête. Après chaque coup de cognée il se dressait, hautain. Il était, ou il semblait être, trop perdu pour que l'orgueil ne lui vînt pas. Désespérait-il? Non. Devant le suprême accès de rage de l'océan, il était aussi prudent que hardi. Il ne mettait les pieds dans l'épave que sur les points solides. Il se risquait et se préservait.

Gilliatt alla à son arsenal et prit sa hache. (Page 207.)

Lui aussi était à son paroxysme. Sa vigueur avait décuplé. Il était éperdu d'intrépidité. Ses coups de cognée sonnaient comme des défis. Il paraissait avoir gagné en lucidité ce que la tempête avait perdu. Conflit pathétique. D'un côté l'intarissable, de l'autre l'infatigable. C'était à qui ferait lâcher prise à l'autre. Les nuées terribles modelaient dans l'immensité des masques de gorgones, tout le dégagement d'intimidation possible se produisait, la pluie venait des vagues, l'écume venait des nuages, les fantômes du vent se courbaient, des faces de météores s'empourpraient et s'éclipsaient, et l'obscurité était monstrueuse après ces évanouissements; il n'y avait plus qu'un versement, arrivant de tous les côtés à la fois; tout était ébullition; l'ombre en masse débordait; les cumulus chargés de grêle, déchiquetés, couleur cendre, paraissaient pris d'une espèce de frénésie giratoire, il y avait en l'air un bruit de pois secs secoués dans un crible, les électricités inverses observées par Volta faisaient de nuage à nuage leur jeu fulminant, les prolongements de la foudre étaient épouvantables, les éclairs s'approchaient tout près de Gilliatt. Il semblait étonner l'abîme. Il allait et venait sur la Durande branlante, faisant trembler le pont sous son pas,

frappant, taillant, coupant, tranchant, la hache au poing, blême aux éclairs, échevelé, pieds nus, en haillons, la face couverte des crachats de la mer, grand dans ce cloaque de tonnerres.

Contre le délire des forces, l'adresse seule peut lutter. L'adresse était le triomphe de Gilliatt. Il voulait une chute ensemble de tout le débris disloqué. Pour cela, il affaiblissait les fractures charnières sans les rompre tout à fait, laissant quelques fibres qui soutenaient le reste. Subitement il s'arrêta, tenant la cognée haute. L'opération était à point. Le morceau entier se détacha.

Cette moitié de la carcasse de l'épave coula entre les deux Douvres, au-dessous de Gilliatt debout sur l'autre moitié, penché et regardant. Elle plongea perpendiculairement dans l'eau, éclaboussa les rochers, et s'arrêta dans l'étranglement avant de toucher le fond. Il en resta assez hors de l'eau pour dominer le flot de plus de douze pieds; le tablier vertical faisait muraille entre les deux Douvres; comme la roche jetée en travers un peu plus haut dans le détroit, il laissait à peine filtrer un glissement d'écume à ses deux extrémités; et ce fut la cinquième barricade improvisée par Gilliatt contre la tempête dans cette rue de la mer.

L'ouragan, aveugle, avait travaillé à cette barricade dernière.

Il était heureux que le resserrement des parois eût empêché ce barrage d'aller jusqu'au fond. Cela lui laissait plus de hauteur; en outre l'eau pouvait passer sous l'obstacle, ce qui soutirait de la force aux lames. Ce qui passe par dessous ne saute point par dessus. C'est là, en partie, le secret du brise-lames flottant.

Désormais, quoi que fît la nuée, rien n'était à craindre pour la panse et la machine. L'eau ne pouvait plus bouger autour d'elles. Entre la clôture des Douvres qui les couvrait à l'ouest et le nouveau barrage qui les protégeait à l'est, aucun coup de mer ni de vent ne pouvait les atteindre.

Gilliatt de la catastrophe avait tiré le salut. La nuée, en somme, l'avait aidé.

Cette chose faite, il prit d'une flaque de pluie un peu d'eau dans le creux de sa main, but, et dit à la nuée : cruche !

C'est une joie ironique pour l'intelligence combattante de constater la vaste stupidité des forces furieuses aboutissant à des services rendus, et Gilliatt sentait cet immémorial besoin d'insulter son ennemi, qui remonte aux héros d'Homère.

Gilliatt descendit dans la panse et profita des éclairs pour l'examiner. Il était temps que le secours arrivât à la pauvre barque, elle avait été fort secouée dans l'heure précédente et elle commençait à s'arquer. Gilliatt, dans ce coup d'œil sommaire, ne constata aucune avarie. Pourtant il était certain qu'elle avait enduré des chocs violents. Une fois l'eau calmée, la coque s'était redressée d'elle-même; les ancres s'étaient bien comportées; quant à la machine, ses quatre chaînes l'avaient admirablement maintenue.

Comme Gilliatt achevait cette revue, une blancheur passa près de lui et s'enfonça dans l'ombre. C'était une mouette.

Pas d'apparition meilleure dans les tourmentes. Quand les oiseaux arrivent, c'est que l'orage se retire.

Autre signe excellent, le tonnerre redoublait.

Les suprêmes violences de la tempête la désorganisent. Tous les marins le savent, la dernière épreuve est rude, mais courte. L'excès de foudre annonce la fin.

La pluie s'arrêta subitement. Puis il n'y eut plus qu'un roulement bourru dans la nuée. L'orage cessa comme une planche qui tombe à terre. Il se cassa, pour ainsi dire. L'immense machine des nuages se défit. Une lézarde de ciel clair disjoignit les ténèbres. Gilliatt fut stupéfait, il était grand jour.

La tempête avait duré près de vingt heures.

Le vent, qui avait apporté, remporta. Un écroulement d'obscurité diffuse encombra l'horizon. Les brumes rompues et fuyantes se massèrent pêle-mêle en tumulte, il y eut d'un bout à l'autre de la ligne des nuages un mouvement de retraite, on entendit une longue rumeur décroissante, quelques dernières gouttes de pluie tombèrent, et toute cette ombre pleine de tonnerres s'en alla comme une cohue de chars terribles.

Brusquement le ciel fut bleu.

Gilliatt s'aperçut qu'il était las. Le sommeil s'abat sur la fatigue comme un oiseau de proie. Gilliatt se laissa fléchir et tomber dans la barque sans choisir la place, et s'endormit. Il resta ainsi quelques heures inerte et allongé, peu distinct des poutres et des solives parmi lesquelles il gisait.

LIVRE QUATRIÈME. — LES DOUBLES FONDS DE L'OBSTACLE

I

QUI A FAIM N'EST PAS LE SEUL

Quand il s'éveilla, il eut faim.

La mer s'apaisait. Mais il restait assez d'agitation au large pour que le départ immédiat fût impossible. La journée d'ailleurs était trop avancée. Avec le chargement que portait la panse, pour arriver à Guernesey avant minuit, il fallait partir le matin.

Quoique la faim le pressât, Gilliatt commença par se mettre nu, seul moyen de se réchauffer.

Ses vêtements étaient trempés par l'orage, mais l'eau de pluie avait lavé l'eau de mer, ce qui fait que maintenant ils pouvaient sécher.

Gilliatt ne garda que son pantalon, qu'il releva jusqu'aux jarrets.

Il étendit çà et là et fixa avec des galets sur les saillies de rocher autour de lui sa chemise, sa vareuse, son suroit, ses jambières et sa peau de mouton.

Puis il pensa à manger.

Gilliatt eut recours à son couteau qu'il avait grand soin d'aiguiser et de tenir toujours en état, et il détacha du granit quelques poux de roque, de la même espèce à peu près que les clonisses de la Méditerranée. On sait que cela se mange cru. Mais, après tant de labeurs si divers et si rudes, la pitance était maigre. Il n'avait plus de biscuit. Quant à l'eau, elle ne lui manquait plus. Il était mieux que désaltéré, il était inondé.

Il profita de ce que la mer baissait pour rôder dans les rochers à la recherche des langoustes. Il y avait assez de découverte pour espérer une bonne chasse.

Seulement il ne réfléchissait pas qu'il ne pouvait plus rien faire cuire. S'il eût pris le temps d'aller jusqu'à son magasin, il l'eût trouvé effondré sous la pluie. Son bois et son charbon étaient noyés, et de sa provision d'étoupe, qui lui tenait lieu d'amadou, il n'y avait pas un brin qui ne fût mouillé. Nul moyen d'allumer du feu.

Du reste, la soufflante était désorganisée; l'auvent du foyer de la forge était descellé; l'orage avait fait le sac du laboratoire. Avec ce qui restait d'outils échappés à l'avarie, Gilliatt, à la rigueur, pouvait encore travailler comme charpentier, non comme forgeron. Mais Gilliatt, pour l'instant, ne songeait pas à son atelier.

Tiré d'un autre côté par l'estomac, il s'était mis, sans plus de réflexion, à la poursuite de son repas. Il errait, non dans la

gorge de l'écueil, mais en dehors, sur le revers des brisants. C'était de ce côté-là que la Durande, dix semaines auparavant, était venue se heurter aux récifs.

Pour la chasse que faisait Gilliatt, l'extérieur du défilé valait mieux que l'intérieur. Les crabes, à mer basse, ont l'habitude de prendre l'air. Ils se chauffent volontiers au soleil. Ces êtres difformes aiment midi. C'est une chose bizarre que leur sortie de l'eau en pleine lumière. Leur fourmillement indigne presque. Quand on les voit, avec leur gauche allure oblique, monter lourdement, de pli en pli, les étages inférieurs des rochers comme les marches d'un escalier, on est forcé de s'avouer que l'océan a de la vermine.

Ce jour-là pourtant les poing-clos et les langoustes se dérobaient. La tempête avait refoulé ces solitaires dans leurs cachettes, et ils n'étaient pas encore rassurés. Gilliatt tenait à la main son couteau ouvert, et arrachait de temps en temps un coquillage sous le varech. Il mangeait, tout en marchant.

Il ne devait pas être loin de l'endroit où sieur Clubin s'était perdu.

Comme Gilliatt prenait le parti de se résigner aux oursins et aux châtaignes de mer, un clapotement se fit à ses pieds. Un gros crabe, effrayé de son approche, venait de sauter à l'eau. Le crabe ne s'enfonça point assez pour que Gilliatt le perdît de vue.

Gilliatt se mit à courir après le crabe sur le soubassement de l'écueil. Le crabe fuyait.

Subitement il n'y eut plus rien.

Le crabe venait de se fourrer dans quelque crevasse sous le rocher.

Gilliatt se cramponna du poing à des reliefs de roche et avança la tête pour voir sous les surplombs.

Il y avait là en effet une anfractuosité. Le crabe avait dû s'y réfugier.

C'était mieux qu'une crevasse. C'était une espèce de porche.

La mer entrait sous ce porche, mais n'y était pas profonde. On voyait le fond couvert de galets. Ces galets étaient glauques et revêtus de conferves, ce qui indiquait qu'ils n'étaient jamais à sec. Ils ressemblaient à des dessus de têtes d'enfants avec des cheveux verts.

Gilliatt prit son couteau dans ses dents, descendit des pieds et des mains du haut de l'escarpement et sauta dans cette eau. Il en eut presque jusqu'aux épaules.

Il s'engagea sous ce porche. Il se trouvait dans un couloir fruste avec une ébauche de voûte ogive sur sa tête. Les parois étaient polies et lisses. Il ne voyait plus le crabe. Il avait pied. Il avançait dans une décroissance de jour. Il commençait à ne plus rien distinguer.

Après une quinzaine de pas, la voûte cessa au-dessus de lui. Il était hors du couloir. Il y avait plus d'espace, et par conséquent plus de jour; ses pupilles d'ailleurs s'étaient dilatées; il voyait assez clair. Il eut une surprise.

Il venait de rentrer dans cette cave étrange visitée par lui le mois d'auparavant.

Seulement il y était rentré par la mer.

Cette arche qu'il avait vue noyée, c'est par là qu'il venait de passer. A de certaines marées basses, elle était praticable.

Ses yeux s'accoutumaient. Il voyait de mieux en mieux. Il était stupéfait. Il retrouvait cet extraordinaire palais de l'ombre, cette voûte, ces piliers, ces sangs ou ces pourpres, cette végétation à pierreries, et, au fond, cette crypte, presque sanctuaire, et cette pierre, presque autel.

Il se rendait peu compte de ces détails, mais il avait dans l'esprit l'ensemble, et il le revoyait.

Il revoyait en face de lui, à une certaine hauteur dans l'escarpement, la crevasse par laquelle il avait pénétré la première fois, et qui, du point où il était maintenant, semblait inaccessible.

Il revoyait près de l'arche ogive ces grottes basses et obscures, sortes de caveaux dans la cave, qu'il avait déjà observées de loin. A présent, il en était près. La plus voisine de lui était à sec et aisément abordable.

Plus près encore que cet enfoncement, il remarqua, au-dessus du niveau de l'eau, à portée de sa main, une fissure horizontale dans le granit. Le crabe était probablement là. Il y plongea le poing le plus avant qu'il put, et se mit à tâtonner dans ce trou de ténèbres.

Tout à coup il se sentit saisir le bras.

Ce qu'il éprouva en ce moment, c'est l'horreur indescriptible.

Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers la poitrine. C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille. En moins d'une seconde, on ne sait quelle spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous son aisselle.

Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre il prit son couteau qu'il avait entre ses dents, et de cette main, tenant le couteau, s'arc-bouta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il ne réussit qu'à inquiéter un peu la ligature, qui se resserra. Elle était souple comme le cuir, solide comme l'acier, froide comme la nuit.

Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt, et tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps. En même temps, une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.

Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt, et lui fouetta les côte comme une corde. Elle s'y fixa.

L'angoisse, à son paroxysme, est muette. Gilliatt ne jetait pas un cri. Il y avait assez de jour pour qu'il pût voir les repoussantes formes appliquées sur lui. Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula.

Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et par quantité de points. Chacun de ces points était un foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si l'on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites.

Un cinquième allongement jaillit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme de Gilliatt. La compression s'ajoutait à l'anxiété; Gilliatt pouvait à peine respirer.

Ces lanières, pointues à leur extrémité, allaient s'élargissant comme des lames d'épée vers la poignée. Toutes les cinq appartenaient évidemment au même centre. Elles marchaient et rampaient sur Gilliatt. Il sentait se déplacer ces pressions obscures qui lui semblaient être des bouches.

Brusquement une large viscosité ronde et plate sortit de dessous la crevasse. C'était le centre; les cinq lanières s'y rattachaient comme des rayons à un moyeu; on distinguait au côté opposé de ce disque immonde le commencement de trois autres tentacules, restés sous l'enfoncement du rocher. Au milieu de cette viscosité il y avait deux yeux qui regardaient.

Ces yeux voyaient Gilliatt.

Gilliatt reconnut la pieuvre.

II

LE MONSTRE

Pour croire à la pieuvre, il faut l'avoir vue.

Comparées à la pieuvre, les vieilles hydres font sourire.

A de certains moments, on serait tenté de le penser, l'insaisissable qui flotte en nos songes rencontre dans le possible des aimants auxquels ses linéaments se prennent, et de ces obscures fixations du rêve il sort des êtres. L'Inconnu dispose du prodige, et il s'en sert pour composer le monstre. Orphée, Homère et Hésiode n'ont pu faire que la Chimère; Dieu a fait la Pieuvre.

Quand Dieu veut, il excelle dans l'exécrable.

Le pourquoi de cette volonté est l'effroi du penseur religieux.

Tous les idéals étant admis, si l'épouvante est un but, la pieuvre est un chef-d'œuvre.

La baleine a l'énormité, la pieuvre est petite; l'hippopotame a une cuirasse, la pieuvre est nue; la jararaca a un sifflement, la pieuvre est muette; le rhinocéros a une corne, la pieuvre n'a pas de corne; le scorpion a un dard, la pieuvre n'a pas de dard; le buthus a des pinces, la pieuvre n'a pas de pinces; l'alouate a une queue prenante, la pieuvre n'a pas de queue; le requin a des nageoires tranchantes, la pieuvre n'a pas de nageoires; le vespertilio-vampire a des ailes onglées, la pieuvre n'a pas d'ailes; le hérisson a des épines, la pieuvre n'a pas d'épines; l'espadon a un glaive, la pieuvre n'a pas de glaive; la torpille a une foudre, la pieuvre n'a pas d'effluve; le crapaud a un virus, la pieuvre n'a pas de virus; la vipère a un venin, la pieuvre n'a pas de venin; le lion a des griffes, la pieuvre n'a pas de griffes; le gypaète a un bec, la pieuvre n'a pas de bec; le crocodile a une gueule, la pieuvre n'a pas de dents.

La pieuvre n'a pas de masse musculaire, pas de cri menaçant, pas de cuirasse, pas de corne, pas de dard, pas de pince, pas de queue prenante ou contondante, pas d'ailerons tranchants, pas d'ailerons onglés, pas d'épines, pas d'épée, pas de décharge électrique, pas de virus, pas de venin, pas de griffes, pas de bec, pas de dents. La pieuvre est de toutes les bêtes la plus formidablement armée.

Qu'est-ce donc que la pieuvre? C'est la ventouse.

Dans les écueils de pleine mer, là où l'eau étale et cache toutes ses splendeurs, dans les creux de rochers non visités, dans les caves inconnues où abondent les végétations, les crustacés et les coquillages, sous les profonds portails de l'océan, le nageur qui s'y hasarde, entraîné par la beauté du lieu, court le risque d'une rencontre. Si vous faites cette rencontre, ne soyez pas curieux, évadez-vous. On entre ébloui, on sort terrifié.

Voici ce que c'est que cette rencontre, toujours possible dans les roches du large.

Une forme grisâtre oscille dans l'eau, c'est gros comme le bras, et long d'une demi-aune environ; c'est un chiffon; cette forme ressemble à un parapluie fermé qui n'aurait pas de manche. Cette loque avance vers vous peu à peu. Soudain, elle s'ouvre, huit rayons s'écartent brusquement autour d'une face qui a deux yeux; ces rayons vivent; il y a du flamboiement dans leur ondoiement; c'est une sorte de roue; déployée, elle a quatre ou cinq pieds de diamètre. Épanouissement effroyable. Cela se jette sur vous.

L'hydre harponne l'homme.

Cette bête s'applique sur sa proie, la recouvre, et la noue de ses longues bandes.

En dessous elle est jaunâtre, en dessus elle est terreuse; rien ne saurait rendre cette inexplicable nuance poussière; on dirait une bête faite de cendre qui habite l'eau. Elle est arachnide par la forme et caméléon par la coloration. Irritée, elle devient violette. Chose épouvantable, c'est mou.

Ses nœuds garrottent; son contact paralyse.

Elle a un aspect de scorbut et de gangrène C'est de la maladie arrangée en monstruosité.

Elle est inarrachable. Elle adhère étroitement à sa proie. Comment? Par le vide. Les huit antennes, larges à l'origine, vont s'effilant et s'achèvent en aiguilles. Sous chacune d'elles s'allongent parallèlement deux rangées de pustules décroissantes, les grosses près de la tête, les petites à la pointe. Chaque rangée est de vingt-cinq; il y a cinquante pustules par antenne, et toute la bête en a quatre cents. Ces pustules sont des ventouses.

Ces ventouses sont des cartilages cylindriques, cornés livides. Sur la grande espèce, elles vont diminuant du diamètre d'une pièce de cinq francs à la grosseur d'une lentille. Ces tronçons de tubes sortent de l'animal et y rentrent. Ils peuvent s'enfoncer dans la proie de plus d'un pouce.

Cet appareil de succion a toute la délicatesse d'un clavier. Il se dresse, puis se dérobe. Il obéit à la moindre intention de l'animal. Les sensibilités les plus exquises n'égalent pas la contractilité de ces ventouses, toujours proportionnée aux mouvements intérieurs de la bête et aux incidents extérieurs. Ce dragon est une sensitive.

Ce monstre est celui que les marins appellent poulpe, que la science appelle céphalopode, et que la légende appelle kraken. Les matelots anglais l'appellent *Devil-fish*, le Poisson-Diable. Ils l'appellent aussi *Blood-Sucker*, Suceur de sang. Dans les îles de la Manche on le nomme la pieuvre.

Il est très-rare à Guernesey, très-petit à Jersey, très-gros et assez fréquent à Serk.

Une estampe de l'édition de Buffon par Sonnini représente un poulpe étreignant une frégate. Denis Montfort pense qu'en effet le poulpe des hautes latitudes est de force à couler un navire. Bory Saint-Vincent le nie, mais constate que dans nos régions il attaque l'homme. Allez à Serk, on vous montrera près de Brecq-Hou le creux de rocher où une pieuvre, il y a quelques années, a saisi, retenu et noyé un pêcheur de homards. Péron et Lamarck se trompent quand ils doutent que le poulpe, n'ayant pas de nageoires, puisse nager. Celui qui écrit ces lignes a vu de ses yeux à Serk, dans la cave dite les Boutiques, une pieuvre poursuivre à la nage un baigneur. Tuée, on la mesura, elle avait quatre pieds anglais d'envergure, et l'on put compter les quatre cents suçoirs. La bête agonisante les poussait hors d'elle convulsivement.

Selon Denis Montfort, un de ces observateurs que l'intuition à haute dose fait descendre ou monter jusqu'au magisme, le poulpe a presque des passions d'homme, le poulpe hait. En effet, dans l'absolu, être hideux, c'est haïr.

Le difforme se débat sous une nécessité d'élimination qui le rend hostile.

La pieuvre nageant reste, pour ainsi dire, dans le fourreau. Elle nage, tous ses plis serrés. Qu'on se représente une manche cousue avec un poing dedans. Ce poing, qui est la tête, pousse le liquide et avance d'un vague mouvement ondulatoire. Ses deux yeux, quoique gros, sont peu distincts étant de la couleur de l'eau.

La pieuvre en chasse ou au guet, se dérobe; elle se rapetisse, elle se condense; elle se réduit à la plus simple expression. Elle se confond avec la pénombre. Elle a l'air d'un pli de la vague. Elle ressemble à tout, excepté à quelque chose de vivant.

La pieuvre c'est l'hypocrite. On n'y fait pas attention; brusquement, elle s'ouvre.

L'orage atteignait son paroxysme. (Page 207.)

Une viscosité qui a une volonté, quoi de plus effroyable ! De la glu pétrie de haine.

C'est dans le plus bel azur de l'eau limpide que surgit cette hideuse étoile vorace de la mer. Elle n'a pas d'approche, ce qui est terrible. Presque toujours, quand on la voit, on est pris.

La nuit pourtant, et particulièrement dans la saison du rut, elle est phosphorescente. Cette épouvante a ses amours. Elle attend l'hymen. Elle se fait belle, elle s'allume, elle s'illumine, et du haut de quelque rocher on peut l'apercevoir au-dessous de soi dans les profondes ténèbres épanouie en une irradiation blême, soleil spectre.

La pieuvre nage; elle marche aussi. Elle est un peu poisson, ce qui ne l'empêche pas d'être un peu reptile. Elle rampe sur le fond de la mer. En marche elle utilise ses huit pattes. Elle se traîne à la façon de la chenille arpenteuse.

Elle n'a pas d'os, elle n'a pas de sang, elle n'a pas de chair. Elle est flasque. Il n'y a rien dedans. C'est une peau. On peut retourner ses huit tentacules du dedans au dehors comme des doigts de gants.

Elle a un seul orifice, au centre de son rayonnement. Cet hiatus unique, est-ce l'anus? est-ce la bouche? C'est les deux.

Son poing armé s'abattit sur la bête. (Page 220.)

La même ouverture fait les deux fonctions. L'entrée est l'issue.

Toute la bête est froide.

Le carnasse de la Méditerranée est repoussant. C'est un contact odieux que cette gélatine animée qui enveloppe le nageur, où les mains s'enfoncent, où les ongles labourent, qu'on déchire sans la tuer, et qu'on arrache sans l'ôter, espèce d'être coulant et tenace qui vous passe entre les doigts; mais aucune stupeur n'égale la subite apparition de la pieuvre, Méduse servie par huit serpents.

Pas de saisissement pareil à l'étreinte de ce céphalopode.

C'est la machine pneumatique qui vous attaque. Vous avez affaire au vide ayant des pattes. Ni coups d'ongles, ni coups de dents; une scarification indicible. Une morsure est redoutable; moins qu'une succion. La griffe n'est rien près de la ventouse. La griffe, c'est la bête qui entre dans votre chair; la ventouse, c'est vous-même qui entrez dans la bête. Vos muscles s'enflent, vos fibres se tordent, votre peau éclate sous une pesée immonde, votre sang jaillit et se mêle affreusement à la lymphe du mollusque. La bête se superpose à vous par mille bouches infâmes; l'hydre s'incorpore à l'homme; l'homme s'amalgame à l'hydre. Vous ne

faites qu'un. Ce rêve est sur vous. Le tigre ne peut que vous dévorer; le poulpe, horreur! vous aspire. Il vous tire à lui et en lui, et lié, englué, impuissant, vous vous sentez lentement vidé dans cet épouvantable sac, qui est un monstre.

Au delà du terrible, être mangé vivant, il y a l'inexprimable, être bu vivant.

Ces étranges animaux, la science les rejette d'abord, selon son habitude d'excessive prudence même vis-à-vis des faits, puis elle se décide à les étudier; elle les dissèque, elle les classe, elle les catalogue, elle leur met une étiquette; elle s'en procure des exemplaires; elle les expose sous verre dans les musées; ils entrent dans la nomenclature; elle les qualifie mollusques, invertébrés, rayonnés; elle constate leurs voisinages : un peu au delà les calmars, un peu en deçà les sépiaires; elle trouve à ces hydres de l'eau salée un analogue dans l'eau douce, l'argyronecte; elle les divise en grande, moyenne et petite espèce; elle admet plus aisément la petite espèce que la grande, ce qui est d'ailleurs, dans toutes les régions, la tendance de la science, laquelle est plus volontiers microscopique que télescopique; elle regarde leur construction et les appelle céphalopodes, elle compte leurs antennes et les appelle octopèdes. Cela fait, elle les laisse là. Où la science les lâche, la philosophie les reprend.

La philosophie étudie à son tour ces êtres. Elle va moins loin et plus loin que la science. Elle ne les dissèque pas, elle les médite. Où le scalpel a travaillé, elle plonge l'hypothèse. Elle cherche la cause finale. Profond tourment du penseur. Ces créatures l'inquiètent presque sur le créateur. Elles sont les surprises hideuses. Elles sont les trouble-fête du contemplateur. Il les constate éperdu. Elles sont les formes voulues du mal. Que devenir devant ces blasphèmes de la création contre elle-même? A qui s'en prendre?

Le Possible est une matrice formidable Le mystère se concrète en monstres. Des morceaux d'ombre sortent de ce bloc, l'immanence, se déchirent, se détachent, roulent, flottent, se condensent, font des emprunts à la noirceur ambiante, subissent des polarisations inconnues, prennent vie, se composent on ne sait quelle forme avec l'obscurité et on ne sait quelle âme avec le miasme, et s'en vont, larves, à travers la vitalité. C'est quelque chose comme les ténèbres faites bêtes. A quoi bon? à quoi cela sert-il? Rechute de la question éternelle.

Ces animaux sont fantômes autant que monstres. Ils sont prouvés et improbables. Être est leur fait, ne pas être serait leur droit. Ils sont les amphibies de la mort. Leur invraisemblance complique leur existence. Ils touchent la frontière humaine et peuplent la limite chimérique. Vous niez le vampire, la pieuvre apparaît. Leur fourmillement est une certitude qui déconcerte notre assurance. L'optimisme, qui est le vrai pourtant, perd presque contenance devant eux. Ils sont l'extrémité visible des cercles noirs. Ils marquent la transition de notre réalité à une autre. Ils semblent appartenir à ce commencement d'êtres terribles que le songeur entrevoit confusément par le soupirail de la nuit.

Ces prolongements de monstres, dans l'invisible d'abord, dans le possible ensuite, ont été soupçonnés, aperçus peut-être, par l'extase sévère et par l'œil fixe des mages et des philosophes. De là la conjecture d'un enfer. Le démon est le tigre de l'invisible. La bête fauve des âmes a été dénoncée au genre humain par deux visionnaires, l'un qui s'appelle Jean, l'autre qui s'appelle Dante.

Si en effet les cercles de l'ombre continuent indéfiniment, si après un anneau il y en a un autre, si cette aggravation persiste en progression illimitée, si cette chaîne, dont pour notre part nous sommes résolu à douter, existe, il est certain que la pieuvre

à une extrémité prouve Satan à l'autre.

Il est certain que le méchant à un bout prouve à l'autre bout la méchanceté.

Toute bête mauvaise, comme toute intelligence perverse, est sphinx.

Sphinx terrible proposant l'énigme terrible. L'énigme du mal.

C'est cette perfection du mal qui a fait pencher parfois de grands esprits vers la croyance au dieu double, vers le redoutable bi-frons des manichéens.

Une soie chinoise, volée dans la dernière guerre au palais de l'empereur de la Chine, représente le requin qui mange le crocodile qui mange le serpent qui mange l'aigle qui mange l'hirondelle qui mange la chenille.

Toute la nature que nous avons sous les yeux est mangeante et mangée. Les proies s'entre-mordent.

Cependant des savants qui sont aussi des philosophes, et par conséquent bienveillants pour la création, trouvent ou croient trouver l'explication. Le but final frappe, entre autres, Bonnet de Genève, ce mystérieux esprit exact, qui fut opposé à Buffon, comme plus tard Geoffroy Saint-Hilaire l'a été à Cuvier. L'explication serait ceci : la mort partout exige l'ensevelissement partout. Les voraces sont des ensevelisseurs.

Tous les êtres rentrent les uns dans les autres. Pourriture, c'est nourriture. Nettoyage effrayant du globe. L'homme, carnassier, est, lui aussi, un enterreur. Notre vie est faite de mort. Telle est la loi terrifiante. Nous sommes sépulcres.

Dans notre monde crépusculaire, cette fatalité de l'ordre produit des monstres. Vous dites : à quoi bon? Le voilà.

Est-ce l'explication? Est-ce la réponse à la question? Mais alors pourquoi pas un autre ordre? La question renaît.

Vivons, soit.

Mais tâchons que la mort nous soit progrès. Aspirons aux mondes moins ténébreux.

Suivons la conscience qui nous y mène.

Car, ne l'oublions jamais, le mieux n'est trouvé que par le meilleur.

III

AUTRE FORME DU COMBAT DANS LE GOUFFRE

Tel était l'être auquel, depuis quelques instants, Gilliatt appartenait.

Ce monstre était l'habitant de cette grotte. Il était l'effrayant génie du lieu. Sorte de sombre démon de l'eau.

Toutes ces magnificences avaient pour centre l'horreur.

Le mois d'auparavant, le jour où pour la première fois Gilliatt avait pénétré dans la grotte, la noirceur ayant un contour entrevue par lui dans les plissements de l'eau secrète, c'était cette pieuvre.

Elle était là chez elle.

Quand Gilliatt, entrant pour la seconde fois dans cette cave à la poursuite du crabe, avait aperçu la crevasse où il avait pensé que le crabe se réfugiait, la pieuvre était dans ce trou, au guet.

Se figure-t-on cette attente?

Pas un oiseau n'oserait couver, pas un œuf n'oserait éclore, pas une fleur n'oserait s'ouvrir, pas un sein n'oserait allaiter, pas un cœur n'oserait aimer, pas un esprit n'oserait s'envoler, si l'on songeait aux sinistres patiences embusquées dans l'abîme.

Gilliatt avait enfoncé son bras dans le trou; la pieuvre l'avait happé.

Elle le tenait.

Il était la mouche de cette araignée.

Gilliatt était dans l'eau jusqu'à la ceinture, les pieds crispés sur la rondeur des galets glissants, le bras droit étreint et assujetti par les enroulements plats des courroies de la pieuvre, et le torse dispa-

raissant presque sous les replis et les croisements de ce bandage horrible.

Des huit bras de la pieuvre, trois adhéraient à Gilliatt. De cette façon, cramponnée d'un côté au granit, de l'autre à l'homme, elle enchaînait Gilliatt au rocher. Gilliatt avait sur lui deux cent cinquante suçoirs. Complication d'angoisse et de dégoût. Être serré dans un poing démesuré dont les doigts élastiques, longs de près d'un mètre, sont intérieurement pleins de pustules vivantes qui vous fouillent la chair.

Nous l'avons dit, on ne s'arrache pas à la pieuvre. Si on l'essaye, on est plus sûrement lié. Elle ne fait que se resserrer davantage. Son effort croît en raison du vôtre. Plus de secousse produit plus de constriction.

Gilliatt n'avait qu'une ressource, son couteau.

Il n'avait de libre que la main gauche; mais on sait qu'il en usait puissamment. On aurait pu dire de lui qu'il avait deux mains droites.

Son couteau, ouvert, était dans cette main.

On ne coupe pas les antennes de la pieuvre; c'est un cuir impossible à trancher, il glisse sous la lame; d'ailleurs la superposition est telle qu'une entaille à ces lanières entamerait votre chair.

Le poulpe est formidable; pourtant il y a une manière de s'en servir. Les pêcheurs de Serk la connaissent; qui les a vus exécuter en mer de certains mouvements brusques, le sait. Les marsouins la connaissent aussi; ils ont une façon de mordre la sèche qui lui coupe la tête. De là tous ces calmars, toutes ces sèches et tous ces poulpes sans tête qu'on rencontre au large.

Le poulpe, en effet, n'est vulnérable qu'à la tête.

Gilliatt ne l'ignorait point.

Il n'avait jamais vu de pieuvre de cette dimension. Du premier coup, il se trouvait pris par la grande espèce. Un autre se fût troublé.

Pour la pieuvre comme pour le taureau il y a un moment qu'il faut saisir; c'est l'instant où le taureau baisse le cou, c'est l'instant où la pieuvre avance la tête; instant rapide. Qui manque ce joint est perdu.

Tout ce que nous venons de dire n'avait duré que quelques minutes. Gilliatt pourtant sentait croître la succion des deux cent cinquante ventouses.

La pieuvre est traître. Elle tâche de stupéfier d'abord sa proie. Elle saisit, puis attend le plus qu'elle peut.

Gilliatt tenait son couteau. Les succions augmentaient.

Il regardait la pieuvre, qui le regardait.

Tout à coup la bête détacha du rocher sa sixième antenne, et, la lançant sur Gilliatt, tâcha de lui saisir le bras gauche.

En même temps elle avança vivement la tête. Une seconde de plus, sa bouche-anus s'appliquait sur la poitrine de Gilliatt. Gilliatt, saigné au flanc, et les deux bras garrottés, était mort.

Mais Gilliatt veillait. Guetté, il guettait.

Il évita l'antenne, et, au moment où la bête allait mordre sa poitrine, son poing armé s'abattit sur la bête.

Il y eut deux convulsions en sens inverse, celle de la pieuvre et celle de Gilliatt.

Ce fut comme la lutte de deux éclairs.

Gilliatt plongea la pointe de son couteau dans la viscosité plate, et, d'un mouvement giratoire pareil à la torsion d'un coup de fouet, faisant un cercle autour des deux yeux, il arracha la tête comme on arrache une dent.

Ce fut fini.

Toute la bête tomba.

Cela ressembla à un linge qui se détache. La pompe aspirante détruite, le vide se défit. Les quatre cents ventouses lâchèrent à la fois le rocher et l'homme. Ce haillon coula au fond de l'eau.

Gilliatt, haletant du combat, put aperce-

voir à ses pieds sur les galets deux tas gélatineux informes, la tête d'un côté, le reste de l'autre. Nous disons le reste, car on ne pourrait dire le corps.

Gilliatt toutefois, craignant quelque reprise convulsive de l'agonie, recula hors de la portée des tentacules.

Mais la bête était bien morte.

Gilliatt referma son couteau.

IV

RIEN NE SE CACHE ET RIEN NE SE PERD

Il était temps qu'il tuât la pieuvre. Il était presque étouffé; son bras droit et son torse étaient violets; plus de deux cents tumeurs s'y ébauchaient; le sang jaillissait de quelques-unes çà et là. Le remède à ces lésions, c'est l'eau salée. Gilliatt s'y plongea. En même temps il se frottait avec la paume de la main. Les gonflements s'effaçaient sous ces frictions.

En reculant et en s'enfonçant plus avant dans l'eau, il s'était, sans s'en apercevoir, rapproché de l'espèce de caveau, déjà remarqué par lui, près de la crevasse où il avait été harponné par la pieuvre.

Ce caveau se prolongeait obliquement, et à sec, sous les grandes parois de la cave. Les galets qui s'y étaient amassés en avaient exhaussé le fond au-dessus du niveau des marées ordinaires. Cette anfractuosité était un assez large cintre surbaissé; un homme y pouvait entrer en se courbant. La clarté verte de la grotte sous-marine y pénétrait, et l'éclairait faiblement.

Il arriva que, tout en frictionnant en hâte sa peau tuméfiée, Gilliatt leva machinalement les yeux.

Son regard s'enfonça dans ce caveau.

Il eut un tressaillement.

Il lui sembla voir au fond de ce trou dans l'ombre une sorte de face qui riait.

Gilliatt ignorait le mot hallucination, mais connaissait la chose. Les mystérieuses rencontres avec l'invraisemblable que, pour nous tirer d'affaire, nous appelons hallucinations, sont dans la nature. Illusions ou réalités, des visions passent. Qui se trouve là les voit. Gilliatt, nous l'avons dit, était un pensif. Il avait cette grandeur d'être parfois halluciné comme un prophète. On n'est pas impunément le songeur des lieux solitaires.

Il crut à un de ces mirages dont, homme nocturne qu'il était, il avait eu plus d'une fois la stupeur.

L'anfractuosité figurait assez exactement un four à chaux. C'était une niche basse en anse de panier, dont les voussures abruptes allaient se rétrécissant jusqu'à l'extrémité de la crypte où le cailloutis de galets et la voûte de roche se rejoignaient, et où finissait le cul-de-sac.

Il y entra, et, penchant le front, se dirigea vers ce qu'il y avait au fond.

Quelque chose riait en effet.

C'était une tête de mort.

Il n'y avait pas que la tête, il y avait le squelette.

Un squelette humain était couché dans ce caveau.

Le regard d'un homme hardi, en de pareilles rencontres, veut savoir à quoi s'en tenir.

Gilliatt jeta les yeux autour de lui.

Il était entouré d'une multitude de crabes.

Cette multitude ne remuait pas. C'était l'aspect que présenterait une fourmilière morte. Tous ces crabes étaient inertes. Ils étaient vides.

Leurs groupes, semés çà et là, faisaient sur le pavé de galets qui encombrait le caveau des constellations difformes.

Gilliatt, l'œil fixé ailleurs, avait marché dessus sans s'en apercevoir.

A l'extrémité de la crypte où Gilliatt était parvenu, il y en avait une plus grande épaisseur. C'était un hérissement immobile d'antennes, de pattes et de mandibules. Des pinces ouvertes se tenaient toutes droites et ne se fermaient plus. Les boîtes osseuses ne bougeaient pas sous leur croûte d'épines; quelques-unes retournées montraient leur creux livide. Cet entassement ressemblait à une mêlée d'assiégeants et avait l'enchevêtrement d'une broussaille.

C'est sous ce monceau qu'était le squelette.

On apercevait sous ce pêle-mêle de tentacules et d'écailles le crâne avec ses stries, les vertèbres, les fémurs, les tibias, les longs doigts noueux avec les ongles. La cage des côtes était pleine de crabes. Un cœur quelconque avait battu là. Des moisissures marines tapissaient les trous des yeux. Des patelles avaient laissé leur bave dans les fosses nasales. Du reste il n'y avait dans ce recoin de rocher ni goëmons, ni herbes, ni un souffle d'air. Aucun mouvement. Les dents ricanaient.

Le côté inquiétant du rire, c'est l'imitation qu'en fait la tête de mort.

Ce merveilleux palais de l'abîme, brodé et incrusté de toutes les pierreries de la mer, finissait par se révéler et par dire son secret. C'était un repaire, la pieuvre y habitait; et c'était une tombe, un homme y gisait.

L'immobilité spectrale du squelette et des bêtes oscillait vaguement, à cause de la réverbération des eaux souterraines qui tremblait sur cette pétrification. Les crabes, fouillis effroyable, avaient l'air d'achever leur repas. Ces carapaces semblaient manger cette carcasse. Rien de plus étrange que cette vermine morte sur cette proie morte. Sombres continuations de la mort.

Gilliatt avait sous les yeux le garde-manger de la pieuvre.

Vision lugubre, et où se laissait prendre sur le fait l'horreur profonde des choses. Les crabes avaient mangé l'homme, la pieuvre avait mangé les crabes.

Il n'y avait près du cadavre aucun reste de vêtement. Il avait dû être saisi nu.

Gilliatt, attentif et examinant, se mit à ôter les crabes de dessus l'homme. Qu'était-ce que cet homme? Le cadavre était admirablement disséqué. On eût dit une préparation d'anatomie; toute la chair était éliminée; pas un muscle ne restait, pas un os ne manquait. Si Gilliatt eût été du métier, il eût pu le constater. Les périostes dénudés étaient blancs, polis, et comme fourbis. Sans quelques verdissements de conferves çà et là, c'eût été de l'ivoire. Les cloisons cartilagineuses étaient délicatement amenuisées et ménagées. La tombe fait de ces bijouteries sinistres.

Le cadavre était comme enterré sous les crabes morts; Gilliatt le déterrait.

Tout à coup il se pencha vivement.

Il venait d'apercevoir autour de la colonne vertébrale une espèce de lien.

C'était une ceinture de cuir qui avait évidemment été bouclée sur le ventre de l'homme de son vivant.

Le cuir était moisi. La boucle était rouillée.

Gilliatt tira à lui cette ceinture. Les vertèbres résistèrent, et il dut les rompre pour la prendre. La ceinture était intacte. Une croûte de coquillages commençait à s'y former.

Il la palpa et sentit un objet dur et de forme carrée dans l'intérieur. Il ne fallait pas songer à défaire la boucle. Il fendit le cuir avec son couteau.

La ceinture contenait une petite boîte de fer et quelques pièces d'or. Gilliatt compta vingt guinées.

La boîte de fer était une vieille tabatière de matelot, s'ouvrant à ressort. Elle était très-rouillée et très-fermée. Le ressort, complétement oxydé, n'avait plus de jeu.

Le couteau tira encore d'embarras Gil-

liatt. Une pesée de la pointe de la lame fit sauter le couvercle de la boîte.

La boîte s'ouvrit.

Il n'y avait dedans que du papier.

Une petite liasse de feuilles très-minces, pliées en quatre, tapissait le fond de la boîte. Elles étaient humides, mais point altérées. La boîte, hermétiquement fermée, les avait préservées. Gilliatt les déplia.

C'étaient trois bank-notes de mille livres sterling chacune, faisant ensemble soixante-quinze mille francs.

Gilliatt les replia, les remit dans la boîte, profita d'un peu de place qui y restait pour y ajouter les vingt guinées, et referma la boîte le mieux qu'il put.

Il se mit à examiner la ceinture.

Le cuir, autrefois verni à l'extérieur, était brut à l'intérieur. Sur ce fond fauve quelques lettres étaient tracées en noir à l'encre grasse. Gilliatt déchiffra ces lettres et lut : *Sieur Clubin.*

V

DANS L'INTERVALLE QUI SÉPARE SIX POUCES DE DEUX PIEDS IL Y A DE QUOI LOGER LA MORT.

Gilliatt remit la boîte dans la ceinture, et mit la ceinture dans la poche de son pantalon.

Il laissa le squelette aux crabes, avec la pieuvre morte à côté.

Pendant que Gilliatt était avec la pieuvre et avec le squelette, le flux remontant avait noyé le boyau d'entrée. Gilliatt ne put sortir qu'en plongeant sous l'arche. Il s'en tira sans peine; il connaissait l'issue, et il était maître dans ces gymnastiques de la mer.

On entrevoit le drame qui s'était passé là dix semaines auparavant. Un monstre avait saisi l'autre. La pieuvre avait pris Clubin.

Cela avait été, dans l'ombre inexorable, presque ce qu'on pourrait nommer la rencontre des hypocrisies. Il y avait eu, au fond de l'abîme, abordage entre ces deux existences faites d'attente et de ténèbres, et l'une, qui était la bête, avait exécuté l'autre, qui était l'âme. Sinistres justices.

Le crabe se nourrit de charogne, la pieuvre se nourrit de crabes. La pieuvre arrête au passage un animal nageant, une loutre, un chien, un homme si elle peut, boit le sang, et laisse au fond de l'eau le corps mort. Les crabes sont les scarabées nécrophores de la mer. La chair pourrissante les attire; ils viennent; ils mangent le cadavre, la pieuvre les mange. Les choses mortes disparaissent dans le crabe, le crabe disparait dans la pieuvre. Nous avons déjà indiqué cette loi.

Clubin avait été l'appât de la pieuvre.

La pieuvre l'avait retenu et noyé; les crabes l'avaient dévoré. Un flot quelconque l'avait poussé dans la cave, au fond de l'anfractuosité où Gilliatt l'avait trouvé.

Gilliatt s'en revint, furetant dans les rochers, cherchant des oursins et des patelles, ne voulant plus de crabes. Il lui eût semblé manger de la chair humaine.

Du reste, il ne songeait plus qu'à souper le mieux possible avant de partir. Rien désormais ne l'arrêtait. Les grandes tempêtes sont toujours suivies d'un calme qui dure plusieurs jours quelquefois. Nul danger maintenant du côté de la mer. Gilliatt était résolu à partir le lendemain. Il importait de garder pendant la nuit, à cause de la marée, le barrage ajusté entre les Douvres; mais Gilliatt comptait défaire au point du jour ce barrage, pousser la panse hors des Douvres, et mettre à la voile pour Saint-Sampson. La brise de calme qui soufflait, et qui était sud-est, était précisément le vent qu'il lui fallait.

On entrait dans le premier quartier de la lune de mai; les jours étaient longs.

Un squelette humain était couché. (Page 221.)

Quand Gilliatt, sa tournée de rôdeur de rochers terminée et son estomac à peu près satisfait, revint à l'entre-deux des Douvres où était la panse, le soleil était couché, le crépuscule se doublait de ce demi-clair de lune qu'on pourrait appeler clair de croissant; le flux avait atteint son plein, et commençait à redescendre. La cheminée de la machine debout au-dessus de la panse avait été couverte par les écumes de la tempête d'une couche de sel que la lune blanchissait.

Ceci rappela à Gilliatt que la tourmente avait jeté dans la panse beaucoup d'eau de pluie et d'eau de mer, et que, s'il voulait partir le lendemain, il fallait vider la barque.

Il avait constaté, en quittant la panse pour aller à la chasse aux crabes, qu'il y avait environ six pouces d'eau dans la cale. Sa pelle d'épuisement suffirait pour jeter cette eau dehors.

Arrivé à la barque, Gilliatt eut un mouvement de terreur. Il y avait dans la panse près de deux pieds d'eau.

Incident redoutable, la panse faisait eau.

Elle s'était peu à peu emplie pendant l'absence de Gilliatt. Chargée comme elle l'était, vingt pouces d'eau étaient un surcroît périlleux. Un peu plus, elle coulait. Si Gilliatt fût revenu une heure plus tard,

Clubin mort venait de le regarder en riant. (Page 229.)

il n'eût probablement trouvé hors de l'eau que la cheminée et le mât..

Il n'y avait pas même à prendre une minute pour délibérer. Il fallait chercher la voie d'eau, la boucher, puis vider la barque, ou du moins l'alléger. Les pompes de la Durande s'étaient perdues dans le naufrage; Gilliatt était réduit à la pelle d'épuisement de la panse.

Chercher la voie d'eau avant tout. C'était le plus pressé.

Gilliatt se mit à l'œuvre tout de suite, sans même se donner le temps de se rhabiller, frémissant. Il ne sentait plus ni la faim, ni le froid.

La panse continuait de s'emplir. Heureusement il n'y avait point de vent. Le moindre clapotement l'eût coulée.

La lune se coucha.

Gilliatt, à tâtons, courbé, plus qu'à demi plongé dans l'eau, chercha longtemps. Il découvrit enfin l'avarie.

Pendant la bourrasque, au moment critique où la panse s'était arquée, la robuste barque avait talonné et heurté assez violemment le rocher. Un des reliefs de la petite Douvre avait fait dans la coque, à tribord, une fracture.

Cette voie d'eau était fâcheusement, on pourrait presque dire perfidement, située

près du point de rencontre de deux porques, ce qui, joint à l'ahurissement de la tourmente, avait empêché Gilliatt, dans sa revue obscure et rapide au plus fort de l'orage, d'apercevoir le dégât.

La fracture avait cela d'alarmant qu'elle était large, et cela de rassurant que, bien qu'immergée en ce moment par la crue intérieure de l'eau, elle était au-dessus de la flottaison.

A l'instant où la crevasse s'était faite, le flot était rudement secoué dans le détroit, et il n'y avait plus de niveau de flottaison, la lame avait pénétré par l'effraction dans la panse, la panse sous cette surcharge s'était enfoncée de quelques pouces, et, même après l'apaisement des vagues, le poids du liquide infiltré, faisant hausser la ligne de flottaison, avait maintenu la crevasse sous l'eau. De là l'imminence du danger. La crue avait augmenté de six pouces à vingt. Mais si l'on parvenait à boucher la voie d'eau, on pourrait vider la panse; une fois la barque étanchée, elle remonterait à sa flottaison normale, la fracture sortirait de l'eau, et, à sec, la réparation serait aisée, ou du moins possible. Gilliatt, nous l'avons dit, avait encore son outillage de charpentier en assez bon état.

Mais que d'incertitudes avant d'en venir là! que de périls! que de chances mauvaises! Gilliatt entendait l'eau sourdre inexorablement. Une secousse, et tout sombrait. Quelle misère! Peut-être n'était-il plus temps.

Gilliatt s'accusa amèrement. Il aurait dû voir tout de suite l'avarie. Les six pouces d'eau dans la cale auraient dû l'avertir. Il avait été stupide d'attribuer ces six pouces d'eau à la pluie et à l'écume. Il se reprocha d'avoir dormi, d'avoir mangé; il se reprocha presque la tempête et la nuit. Tout était de sa faute.

Ces duretés qu'il se disait à lui-même se mêlaient au va-et-vient de son travail et ne l'empêchaient pas d'aviser.

La voie d'eau était trouvée, c'était le premier pas; l'étouper était le second. On ne pouvait davantage pour l'instant. On ne fait point de menuiserie sous l'eau.

Une circonstance favorable, c'est que l'effraction de la coque avait eu lieu dans l'espace compris entre les deux chaînes qui assujettissaient à tribord la cheminée de la machine. L'étoupage pouvait se rattacher à ces chaînes.

L'eau cependant gagnait. La crue maintenant dépassait deux pieds.

Gilliatt avait de l'eau plus haut que les genoux.

VI

DE PROFUNDIS AD ALTUM

Gilliatt avait à sa disposition, dans la réserve du gréement de la panse, un assez grand prélart goudronné pourvu de longues aiguillettes à ses quatre coins.

Il prit ce prélart, en amarra deux coins par les aiguillettes aux deux anneaux des chaînes de la cheminée du côté de la voie d'eau, et jeta le prélart par-dessus le bord. Le prélart tomba comme une nappe entre la petite Douvre et la barque, et s'immergea dans le flot. La poussée de l'eau voulant entrer dans la cale l'appliqua contre la coque sur le trou. Plus l'eau pressait, plus le prélart adhérait. Il était collé par le flot lui-même sur la fracture. La plaie de la barque était pansée.

Cette toile goudronnée s'interposait entre l'intérieur de la cale et les lames du dehors. Il n'entrait plus une goutte d'eau.

La voie d'eau était masquée, mais n'était pas étoupée.

C'était un répit.

Gilliatt prit la pelle d'épuisement et se mit à vider la panse. Il était grand temps de l'alléger. Ce travail le réchauffa un peu,

mais sa fatigue était extrême. Il était forcé de s'avouer qu'il n'irait pas jusqu'au bout et qu'il ne parviendrait point à étancher la cale. Gilliatt avait à peine mangé, et il avait l'humiliation de se sentir exténué.

Il mesurait le progrès de son travail à la baisse du niveau de l'eau à ses genoux. Cette baisse était lente.

En outre la voie d'eau n'était qu'interrompue. Le mal était pallié, non réparé. Le prélart, poussé dans la fracture par le flot, commençait à faire tumeur dans la cale. Cela ressemblait à un poing sous cette toile, s'efforçant de la crever. La toile, solide et goudronnée, résistait; mais le gonflement et la tension augmentaient, il n'était pas certain que la toile ne céderait pas, et d'un moment à l'autre la tumeur pouvait se fendre. L'irruption de l'eau recommencerait.

En pareil cas, les équipages en détresse le savent, il n'y a pas d'autre ressource qu'un tampon. On prend les chiffons de toute espèce qu'on trouve sous sa main, tout ce que dans la langue spéciale on appelle *fourrures*, et l'on refoule le plus qu'on peut dans la crevasse la tumeur du prélart.

De ces « fourrures », Gilliatt n'en avait point. Tout ce qu'il avait emmagasiné de lambeaux et d'étoupes avait été ou employé dans ses travaux, ou dispersé par la rafale.

A la rigueur, il eût pu en retrouver quelques restes en furetant dans les rochers. La panse était assez allégée pour qu'il pût s'absenter un quart d'heure; mais comment faire cette perquisition sans lumière? L'obscurité était complète. Il n'y avait plus de lune; rien que le sombre ciel étoilé. Gilliatt n'avait pas de filin sec pour faire une mèche, pas de suif pour faire une chandelle, pas de feu pour l'allumer, pas de lanterne pour l'abriter. Tout était confus et indistinct dans la barque et dans l'écueil. On entendait l'eau bruire autour de la coque blessée, on ne voyait même pas la crevasse; c'est avec les mains que Gilliatt constatait la tension croissante du prélart. Impossible de faire en cette obscurité une recherche utile des haillons de toile et de funin épars dans les brisants. Comment glaner ces loques sans y voir clair? Gilliatt considérait tristement la nuit. Toutes les étoiles, et pas une chandelle.

La masse liquide ayant diminué dans la barque, la pression extérieure augmentait. Le gonflement du prélart grossissait. Il ballonnait de plus en plus. C'était comme un abcès prêt à s'ouvrir. La situation, un moment améliorée, redevenait menaçante.

Un tampon était impérieusement nécessaire.

Gilliatt n'avait plus que ses vêtements.

Il les avait, on s'en souvient, mis à sécher sur les rochers saillants de la petite Douvre.

Il les alla ramasser et les déposa sur le rebord de la panse.

Il prit son suroit goudronné, et, s'agenouillant dans l'eau, il l'enfonça dans la crevasse, repoussant la tumeur du prélart au dehors, et par conséquent la vidant. Au suroit il ajouta la peau de mouton, à la peau de mouton la chemise de laine, à la chemise la vareuse. Tout y passa.

Il n'avait plus sur lui qu'un vêtement, il l'ôta, et avec son pantalon, il grossit et affermit l'étoupage. Le tampon était fait, et ne semblait pas insuffisant.

Ce tampon débordait au dehors la crevasse, avec le prélart pour enveloppe. Le flot, voulant entrer, pressait l'obstacle, l'élargissait utilement sur la fracture, et le consolidait. C'était une sorte de compresse extérieure.

A l'intérieur, le centre seul du gonflement ayant été refoulé, il restait tout autour de la crevasse et du tampon un bourrelet circulaire du prélart d'autant plus adhérent que les inégalités mêmes de la fracture le retenaient. La voie d'eau était aveuglée.

Mais rien n'était plus précaire. Ces re-

liefs aigus de la fracture qui fixaient le prélart pouvaient le percer, et par ces trous l'eau rentrerait. Gilliatt, dans l'obscurité, ne s'en apercevrait même pas. Il était peu probable que ce tampon durât jusqu'au jour. L'anxiété de Gilliatt changeait de forme, mais il la sentait croître en même temps qu'il sentait ses forces s'éteindre.

Il s'était remis à vider la cale, mais ses bras, à bout d'efforts, pouvaient à peine soulever la pelle pleine d'eau. Il était nu, et frissonnait.

Gilliatt sentait l'approche sinistre de l'extrémité.

Une chance possible lui traversa l'esprit. Peut-être y avait-il une voile au large. Un pêcheur qui serait par aventure de passage dans les eaux des Douvres pourrait lui venir en aide. Le moment était arrivé où un collaborateur était absolument nécessaire. Un homme et une lanterne, et tout pouvait être sauvé. A deux, on viderait aisément la cale; dès que la barque serait étanche, n'ayant plus cette surcharge de liquide, elle remonterait, elle reprendrait son niveau de flottaison, la crevasse sortirait de l'eau, le radoub serait exécutable, on pourrait immédiatement remplacer le tampon par une pièce de bordage, et l'appareil provisoire posé sur la fracture par une réparation définitive. Sinon, il fallait attendre jusqu'au jour, attendre toute la nuit! Retard funeste qui pouvait être la perdition. Gilliatt avait la fièvre de l'urgence. Si par hasard quelque fanal de navire était en vue, Gilliatt pourrait, du haut de la grande Douvre, faire des signaux. Le temps était calme, il n'y avait pas de vent, il n'y avait pas de mer, un homme s'agitant sur le fond étoilé du ciel avait possibilité d'être remarqué. Un capitaine de navire, et même un patron de barque, n'est pas la nuit dans les eaux des Douvres sans braquer la longue-vue sur l'écueil; c'est de précaution.

Gilliatt espéra qu'on l'apercevrait.

Il escalada l'épave, empoigna la corde à nœuds, et monta sur la grande Douvre.

Pas une voile à l'horizon. Pas un fanal. L'eau à perte de vue était déserte.

Nulle assistance possible et nulle résistance possible.

Gilliatt, chose qu'il n'avait point éprouvée jusqu'à ce moment, se sentit désarmé.

La fatalité obscure était maintenant sa maîtresse. Lui, avec sa barque, avec la machine de la Durande, avec toute sa peine, avec toute sa réussite, avec tout son courage, il appartenait au gouffre. Il n'avait plus de ressource de lutte; il devenait passif. Comment empêcher le flux de venir, l'eau de monter, la nuit de continuer? Ce tampon était son unique point d'appui. Gilliatt s'était épuisé et dépouillé à le composer et à le compléter; il ne pouvait plus ni le fortifier, ni l'affermir; le tampon était tel quel, il devait rester ainsi, et fatalement tout effort était fini. La mer avait à sa discrétion cet appareil hâtif appliqué sur la voie d'eau. Comment se comporterait cet obstacle inerte? C'était lui maintenant qui combattait, ce n'était plus Gilliatt. C'était ce chiffon, ce n'était plus cet esprit. Le gonflement d'un flot suffisait pour déboucher la fracture. Plus ou moins de pression; toute la question était là.

Tout allait se dénouer par une lutte machinale entre deux quantités mécaniques. Gilliatt ne pouvait désormais ni aider l'auxiliaire, ni arrêter l'ennemi. Il n'était plus que le spectateur de sa vie ou de sa mort. Ce Gilliatt, qui avait été une providence, était, à la minute suprême, remplacé par une résistance inconsciente.

Aucune des épreuves et des épouvantes que Gilliatt avait traversées n'approchait de celle-ci.

En arrivant dans l'écueil Douvres, il s'était vu entouré et comme saisi par la solitude. Cette solitude faisait plus que l'environner, elle l'enveloppait. Mille menaces à la fois lui avaient montré le poing. Le vent était là, prêt à souffler; la mer était là,

prête à rugir. Impossible de bâillonner cette bouche, le vent; impossible d'édenter cette gueule, la mer. Et pourtant, il avait lutté; homme, il avait combattu corps à corps l'océan; il s'était colleté avec la tempête.

Il avait tenu tête à d'autres anxiétés et à d'autres nécessités encore. Il avait eu affaire à toutes les détresses. Il lui avait fallu sans outils faire des travaux, sans aide remuer des fardeaux, sans science résoudre des problèmes, sans provisions boire et manger, sans lit et sans toit dormir.

Sur cet écueil, chevalet tragique, il avait été tour à tour mis à la question par les diverses fatalités tortionnaires de la nature, mère quand bon lui semble, bourreau quand il lui plaît.

Il avait vaincu l'isolement, vaincu la faim, vaincu la soif, vaincu le froid, vaincu la fièvre, vaincu le travail, vaincu le sommeil. Il avait rencontré pour lui barrer le passage les obstacles coalisés. Après le dénûment, l'élément; après la marée, la tourmente; après la tempête, la pieuvre; après le monstre, le spectre.

Lugubre ironie finale. Dans cet écueil d'où Gilliatt avait compté sortir triomphant, Clubin mort venait de le regarder en riant.

Le ricanement du spectre avait raison. Gilliatt se voyait perdu. Gilliatt se voyait aussi mort que Clubin.

L'hiver, la famine, la fatigue, l'épave à dépecer, la machine à transborder, les coups d'équinoxe, le vent, le tonnerre, la pieuvre, tout cela n'était rien près de la voie d'eau. On pouvait avoir, et Gilliatt avait eu, contre le froid le feu, contre la faim les coquillages du rocher, contre la soif la pluie, contre les difficultés du sauvetage l'industrie et l'énergie, contre la marée et l'orage le brise-lames, contre la pieuvre le couteau. Contre la voie d'eau, rien.

L'ouragan lui laissait cet adieu sinistre. Dernière reprise, estocade traître, attaque sournoise du vaincu au vainqueur. La tempête en fuite lançait cette flèche derrière elle. La déroute se retournait et frappait. C'était le coup de jarnac de l'abîme.

On combat la tempête; mais comment combattre un suintement?

Si le tampon cédait, si la voie d'eau se rouvrait, rien ne pouvait faire que la panse ne sombrât point. C'était la ligature de l'artère qui se dénoue. Et une fois la panse au fond de l'eau, avec cette surcharge, la machine, nul moyen de l'en tirer. Ce magnanime effort de deux mois titaniques aboutissait à un anéantissement. Recommencer était impossible. Gilliatt n'avait plus ni forge, ni matériaux. Peut-être au point du jour, allait-il voir toute son œuvre s'enfoncer lentement et irremédiablement dans le gouffre.

Chose effrayante, sentir sous soi la force sombre.

Le gouffre le tirait à lui.

Sa barque engloutie, il n'aurait plus qu'à mourir de faim et de froid, comme l'autre, le naufragé du rocher l'Homme.

Pendant deux longs mois, les consciences et les providences qui sont dans l'invisible avaient assisté à ceci : d'un côté les étendues, les vagues, les vents, les éclairs, les météores; de l'autre, un homme; d'un côté la mer, de l'autre une âme; d'un côté l'infini, de l'autre un atome.

Et il y avait eu bataille.

Et voilà que peut-être ce prodige avortait.

Ainsi aboutissait à l'impuissance cet héroïsme inouï, ainsi s'achevait par le désespoir ce formidable combat accepté, cette lutte de Rien contre Tout, cette Iliade à un.

Gilliatt éperdu regardait l'espace.

Il n'avait même plus un vêtement. Il était nu devant l'immensité.

Alors, dans l'accablement de toute cette énormité inconnue, ne sachant plus ce qu'on lui voulait, se confrontant avec l'ombre, en

présence de cette obscurité irréductible, dans la rumeur des eaux, des lames, des flots, des houles, des écumes, des rafales, sous les nuées, sous les souffles, sous la vaste force éparse, sous ce mystérieux firmament des ailes, des astres et des tombes, sous l'intention possible mêlée à ces choses démesurées, ayant autour de lui et au-dessous de lui l'océan, et au-dessus de lui les constellations, sous l'insondable, il s'affaissa, il renonça, il se coucha tout de son long le dos sur la roche, la face aux étoiles, vaincu, et, joignant les mains devant la profondeur terrible, il cria dans l'infini : Grâce !

Terrassé par l'immensité, il la pria.

Il était là, seul dans cette nuit sur ce rocher au milieu de cette mer, tombé d'épuisement, ressemblant à un foudroyé, nu comme le gladiateur dans le cirque, seulement au lieu de cirque ayant l'abîme, au lieu de bêtes féroces les ténèbres, au lieu des yeux du peuple le regard de l'inconnu, au lieu des vestales les étoiles, au lieu de César, Dieu.

Il lui sembla qu'il se sentait se dissoudre dans le froid, dans la fatigue, dans l'impuissance, dans la prière, dans l'ombre, et ses yeux se fermèrent.

VII

IL Y A UNE OREILLE DANS L'INCONNU

Quelques heures s'écoulèrent.

Le soleil se leva, éblouissant.

Son premier rayon éclaira sur le plateau de la grande Douvre une forme immobile. C'était Gilliatt.

Il était toujours étendu sur le rocher.

Cette nudité glacée et roidie n'avait plus un frisson. Les paupières closes étaient blêmes. Il eût été difficile de dire si ce n'était pas un cadavre

Le soleil paraissait le regarder.

Si cet homme nu n'était pas mort, il en était si près qu'il suffisait du moindre vent froid pour l'achever.

Le vent se mit à souffler, tiède et vivifiant; la printanière haleine de mai.

Cependant le soleil montait dans le profond ciel bleu; son rayon moins horizontal s'empourpra. Sa lumière devint chaleur. Elle enveloppa Gilliatt.

Gilliatt ne bougeait pas. S'il respirait, c'était de cette respiration prête à s'éteindre qui ternirait à peine un miroir.

Le soleil continua son ascension, de moins en moins oblique sur Gilliatt. Le vent, qui n'avait été d'abord que tiède, était maintenant chaud.

Ce corps rigide et nu demeurait toujours sans mouvement; pourtant la peau semblait moins livide.

Le soleil, approchant du zénith, tomba à plomb sur le plateau de la Douvre. Une prodigalité de lumière se versa du haut du ciel; la vaste réverbération de la mer sereine s'y joignit; le rocher commença à tiédir, et réchauffa l'homme.

Un soupir souleva la poitrine de Gilliatt.

Il vivait.

Le soleil continua ses caresses, presque ardentes. Le vent, qui était déjà le vent de midi et le vent d'été, s'approcha de Gilliatt comme une bouche, soufflant mollement.

Gilliatt remua.

L'apaisement de la mer était inexprimable. Elle avait un murmure de nourrice près de son enfant. Les vagues paraissaient bercer l'écueil.

Les oiseaux de mer, qui connaissaient Gilliatt, volaient au-dessus de lui, inquiets. Ce n'était plus leur ancienne inquiétude sauvage. C'était on ne sait quoi de tendre et de fraternel. Ils poussaient de petits cris. Ils avaient l'air de l'appeler. Une mouette, qui l'aimait sans doute, eut la familiarité de venir tout près de lui. Elle se mit à lui parler. Il ne semblait pas enten-

dre. Elle sauta sur son épaule et lui becqueta les lèvres doucement.

Gilliatt ouvrit les yeux.

Les oiseaux, contents et farouches, s'envolèrent.

Gilliatt se dressa debout, s'étira comme le lion réveillé, courut au bord de la plate-forme, et regarda sous lui dans l'entre-deux des Douvres.

La panse était là, intacte. Le tampon s'était maintenu; la mer probablement l'avait peu rudoyé.

Tout était sauvé.

Gilliatt n'était plus las. Ses forces étaient réparées. Cet évanouissement avait été un sommeil.

Il vida la panse, mit la cale à sec et l'avarie hors de la flottaison, se rhabilla, but, mangea, fut joyeux.

La voie d'eau, examinée au jour, demandait plus de travail que Gilliatt n'aurait cru. C'était une assez grave avarie. Gilliatt n'eut pas trop de toute la journée pour la réparer.

Le lendemain, à l'aube, après avoir défait le barrage et rouvert l'issue du défilé, vêtu de ses haillons qui avaient eu raison de la voie d'eau, ayant sur lui la ceinture de Clubin et les soixante-quinze mille francs, debout dans la panse radoubée à côté de la machine sauvée, par un bon vent, par une mer admirable, Gilliatt sortit de l'écueil Douvres.

Il mit le cap sur Guernesey.

Au moment où il s'éloigna de l'écueil, quelqu'un qui eût été là l'eût entendu chanter à demi-voix l'air *Bonny Dundee*.

Elle sauta sur son épaule. (Page 231.)

TROISIÈME PARTIE. — DÉRUCHETTE.

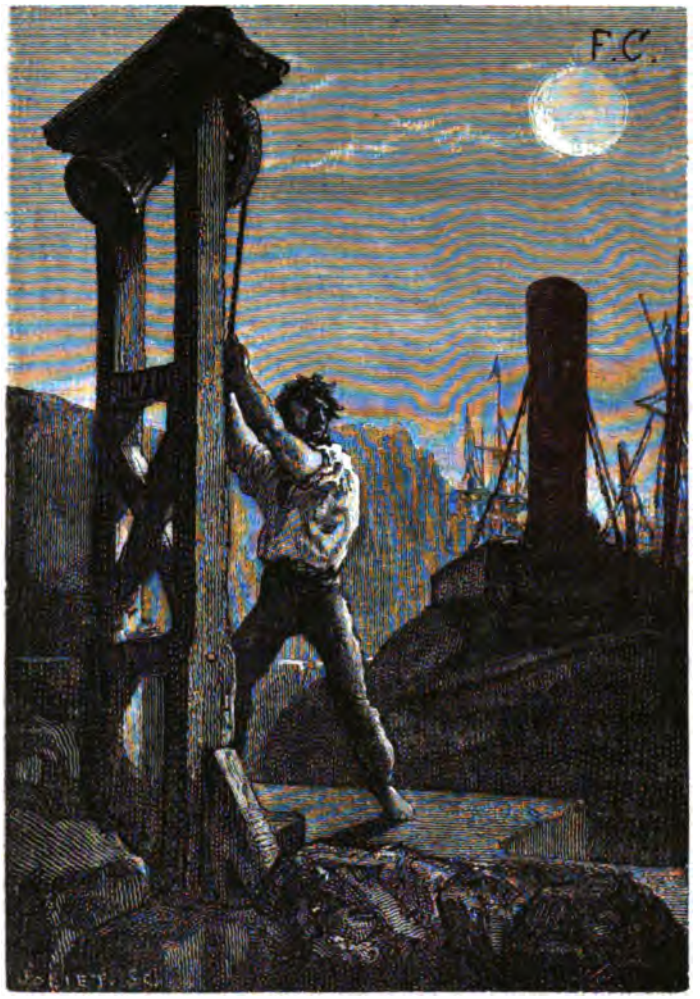
LIVRE PREMIER. — NUIT ET LUNE.

I

LA CLOCHE DU PORT

Le Saint-Sampson d'aujourd'hui est presque une ville; le Saint-Sampson d'il y a quarante ans était presque un village.

Le printemps venu et les veillées d'hiver finies, on y faisait les soirées courtes, on se mettait au lit dès la nuit tombée. Saint-Sampson était une ancienne paroisse de couvre-feu ayant conservé l'habitude de souffler de bonne heure sa chandelle. On s'y couchait et on s'y levait avec le jour.



La cloche du port. (Page 232.)

Ces vieux villages normands sont volontiers poulaillers.

Disons en outre que Saint-Sampson, à part quelques riches familles bourgeoises, est une population de carriers et de charpentiers. Le port est un port de radoub. Tout le jour on extrait des pierres ou l'on façonne des madriers; ici le pic, là le marteau. Maniement perpétuel du bois de chêne et du granit. Le soir on tombe de fatigue et l'on dort comme des plombs. Les durs travaux font les durs sommeils

Un soir du commencement de mai, après avoir, pendant quelques instants, regardé le croissant de la lune dans les arbres et écouté le pas de Déruchette se promenant seule, au frais de la nuit, dans le jardin des Bravées, mess Lethierry était rentré dans sa chambre située sur le port et s'était couché. Douce et Grâce étaient au lit. Excepté Déruchette, tout dormait dans la maison. Tout dormait aussi dans Saint-Sampson. Portes et volets étaient partout fermés. Aucune allée et venue dans les rues. Quelques rares lumières, pareilles à des clignements d'yeux qui vont s'éteindre, rougissaient çà et là des lucarnes sur les toits, annonce du coucher des domestiques. Il y avait un certain temps déjà que neuf heures avaient sonné au vieux clocher ro-

man couvert de lierre qui partage avec l'église de Saint-Brelade de Jersey la bizarrerie d'avoir pour date quatre un : IIII ; ce qui signifie *onze cent onze*.

La popularité de mess Lethierry à Saint-Sampson tenait à son succès. Le succès ôté, le vide s'était fait. Il faut croire que le guignon se gagne et que les gens point heureux ont la peste, tant est rapide leur mise en quarantaine. Les jolis fils de famille évitaient Déruchette. L'isolement autour des Bravées était maintenant tel qu'on n'y avait pas même su le petit grand événement local qui avait ce jour-là mis tout Saint-Sampson en rumeur. Le recteur de la paroisse, le révérend Joë Ebenezer Caudray, était riche. Son oncle, le magnifique doyen de Saint-Asaph, venait de mourir à Londres. La nouvelle en avait été apportée par le sloop de poste *Cashmere* arrivé d'Angleterre le matin même, et dont on apercevait le mât dans la rade de Saint-Pierre-Port. Le *Cashmere* devait repartir pour Southampton le lendemain à midi, et, disait-on, emmener le révérend recteur, rappelé en Angleterre à bref délai pour l'ouverture officielle du testament, sans compter les autres urgences d'une grande succession à recueillir. Toute la journée, Saint-Sampson avait confusément dialogué. Le *Cashmere*, le révérend Ebenezer, son oncle mort, sa richesse, son départ, ses promotions possibles dans l'avenir, avaient fait le fond du bourdonnement. Une seule maison, point informée, était restée silencieuse, les Bravées.

Mess Lethierry s'était jeté sur son branle, tout habillé.

Depuis la catastrophe de la Durande, se jeter sur son branle, c'était sa ressource. S'étendre sur son grabat, c'est à quoi tout prisonnier a recours, et mess Lethierry était le prisonnier du chagrin. Il se couchait ; c'était une trêve, une reprise d'haleine, une suspension d'idées. Dormait-il ? non. Veillait-il ? non. A proprement parler, depuis deux mois et demi, — il y avait deux mois et demi de cela, — mess Lethierry était comme en somnambulisme. Il ne s'était pas encore ressaisi lui-même. Il était dans cet état mixte et diffus que connaissent ceux qui ont subi les grands accablements. Ses réflexions n'étaient pas de la pensée, son sommeil n'était pas du repos. Le jour il n'était pas un homme éveillé, la nuit il n'était pas un homme endormi. Il était debout, puis il était couché, voilà tout. Quand il était dans son branle, l'oubli lui venait un peu, il appelait cela dormir, les chimères flottaient sur lui et en lui, le nuage nocturne, plein de faces confuses, traversait son cerveau, l'empereur Napoléon lui dictait ses mémoires, il y avait plusieurs Déruchettes, des oiseaux bizarres étaient dans des arbres, les rues de Lons-le-Saulnier devenaient des serpents. Le cauchemar était le répit du désespoir. Il passait ses nuits à rêver, et ses jours à songer.

Il restait quelquefois toute une après-midi, immobile à la fenêtre de sa chambre qui donnait, on s'en souvient, sur le port, la tête basse, les coudes sur la pierre, les oreilles dans ses poings, le dos tourné au monde entier, l'œil fixé sur le vieil anneau de fer scellé dans le mur de sa maison à quelques pieds de sa fenêtre, où jadis on amarrait la Durande. Il regardait la rouille qui venait à cet anneau.

Mess Lethierry était réduit à la fonction machinale de vivre.

Les plus vaillants hommes, privés de leur idée réalisable, en arrivent là. C'est l'effet des existences vidées La vie est le voyage, l'idée est l'itinéraire. Plus d'itinéraire, on s'arrête Le but est perdu, la force est morte. Le sort a un obscur pouvoir discrétionnaire. Il peut toucher de sa verge même notre être moral Le désespoir, c'est presque la destitution de l'âme. Les très-grands esprits seuls résistent. Et encore.

Mess Lethierry méditait continuellement, si l'absorption peut s'appeler méditation, au fond d'une sorte de précipice trouble. Il lui échappait des paroles navrées comme celle-ci : — Il ne me reste plus qu'à demander là-haut mon billet de sortie.

Notons une contradiction dans cette nature, complexe comme la mer dont Lethierry était, pour ainsi dire, le produit : mess Lethierry ne priait point.

Être impuissant, c'est une force. En présence de nos deux grandes cécités, la destinée et la nature, c'est dans son impuissance que l'homme a trouvé le point d'appui, la prière.

L'homme se fait secourir par l'effroi ; il demande aide à sa crainte ; l'anxiété, c'est un conseil d'agenouillement.

La prière, énorme force propre à l'âme et de même espèce que le mystère. La prière s'adresse à la magnanimité des ténèbres ; la prière regarde le mystère avec les yeux mêmes de l'ombre, et, devant la fixité puissante de ce regard suppliant, on sent un désarmement possible de l'Inconnu.

Cette possibilité entrevue est déjà une consolation.

Mais Lethierry ne priait pas.

Du temps qu'il était heureux, Dieu existait pour lui, on pourrait dire en chair et en os ; Lethierry lui parlait, lui engageait sa parole, lui donnait presque de temps en temps une poignée de main. Mais dans le malheur de Lethierry, phénomène du reste assez fréquent, Dieu s'était éclipsé. Cela arrive quand on s'est fait un bon Dieu qui est un bonhomme.

Il n'y avait pour Lethierry, dans l'état d'âme où il était, qu'une vision nette, le sourire de Déruchette. Hors de ce sourire, tout était noir.

Depuis quelque temps, sans doute à cause de la perte de la Durande, dont elle ressentait le contre-coup, ce charmant sourire de Déruchette était plus rare. Elle paraissait préoccupée. Ses gentillesses d'oiseau et d'enfant s'étaient éteintes. On ne la voyait plus le matin, au coup de canon du point du jour, faire une révérence et dire au soleil levant : « *bum !... jour*. Donnez-vous la peine d'entrer. » Elle avait par moments l'air très-sérieux, chose triste dans ce doux être. Elle faisait effort cependant pour rire à mess Lethierry, et pour le distraire, mais sa gaieté se ternissait de jour en jour et se couvrait de poussière, comme l'aile d'un papillon qui a une épingle à travers le corps. Ajoutons que, soit par chagrin du chagrin de son oncle, car il y a des douleurs de reflet, soit pour d'autres raisons, elle semblait maintenant incliner beaucoup vers la religion. Du temps de l'ancien recteur M. Jaquemin Hérode, elle n'allait guère, on le sait, que quatre fois l'an à l'église. Elle y était à présent fort assidue. Elle ne manquait aucun office, ni du dimanche, ni du jeudi. Les âmes pieuses de la paroisse voyaient avec satisfaction cet amendement. Car c'est un grand bonheur qu'une jeune fille, qui court tant de dangers du côté des hommes, se tourne vers Dieu.

Cela fait du moins que les pauvres parents ont l'esprit en repos du côté des amourettes.

Le soir, toutes les fois que le temps le permettait, elle se promenait une heure ou deux dans le jardin des Bravées. Elle était là, presque aussi pensive que mess Lethierry, et toujours seule. Déruchette se couchait la dernière. Ce qui n'empêchait point Douce et Grâce d'avoir toujours un peu l'œil sur elle, par cet instinct de guet qui se mêle à la domesticité, espionner désennuie de servir.

Quant à mess Lethierry, dans l'état voilé où était son esprit, ces petites altérations dans les habitudes de Déruchette lui échappaient. D'ailleurs, il n'était pas né duègne. Il ne remarquait même pas l'exactitude de Déruchette aux offices de la paroisse Tenace dans son préjugé contre les choses et

les gens du clergé, il eût vu sans plaisir ces fréquentations d'église.

Ce n'est pas que sa situation morale à lui-même ne fût en train de se modifier. Le chagrin est nuage et change de forme.

Les âmes robustes, nous venons de le dire, sont parfois, par de certains coups de malheur, destituées presque, non tout à fait. Les caractères virils, tels que Lethierry, réagissent dans un temps donné. Le désespoir a des degrés remontants. De l'accablement on monte à l'abattement, de l'abattement à l'affliction, de l'affliction à la mélancolie. La mélancolie est un crépuscule La souffrance s'y fond dans une sombre joie.

La mélancolie, c'est le bonheur d'être triste.

Ces atténuations élégiaques n'étaient point faites pour Lethierry; ni la nature de son tempérament, ni le genre de son malheur, ne comportaient ces nuances. Seulement, au moment où nous venons de le retrouver, la rêverie de son premier désespoir tendait, depuis une semaine environ, à se dissiper; sans être moins triste, Lethierry était moins inerte; il était toujours sombre, mais il n'était plus morne; il lui revenait une certaine perception des faits et des événements; et il commençait à éprouver quelque chose de ce phénomène qu'on pourrait appeler la rentrée dans la réalité.

Ainsi le jour, dans la salle basse, il n'écoutait pas les paroles des gens, mais il les entendait. Grâce vint un matin toute triomphante dire à Déruchette que mess Lethierry avait défait la bande d'un journal.

Cette demi-acceptation de la réalité est, en soi, un bon symptôme. C'est la convalescence. Les grands malheurs sont un étourdissement. On en sort par là. Mais cette amélioration fait d'abord l'effet d'une aggravation. L'état de rêve antérieur émoussait la douleur; on voyait trouble, on sentait peu; à présent la vue est nette, on n'échappe à rien, on saigne de tout. La plaie s'avive. La douleur s'accentue de tous les détails qu'on aperçoit. On revoit tout dans le souvenir. Tout retrouver, c'est tout regretter. Il y a dans ce retour au réel toutes sortes d'arrière-goûts amers. On est mieux, et pire. C'est ce qu'éprouvait Lethierry. Il souffrait plus distinctement.

Ce qui avait ramené mess Lethierry au sentiment de la réalité, c'était une secousse.

Disons cette secousse.

Une après-midi, vers le 15 ou le 20 avril, on avait entendu à la porte de la salle basse des Bravées les deux coups qui annoncent le facteur. Douce avait ouvert. C'était une lettre en effet.

Cette lettre venait de la mer. Elle était adressée à mess Lethierry. Elle était timbrée *Lisboa*.

Douce avait porté la lettre à mess Lethierry qui était enfermé dans sa chambre. Il avait pris cette lettre, l'avait machinalement posée sur sa table, et ne l'avait pas regardée.

Cette lettre resta une bonne semaine sur la table sans être décachetée.

Il arriva pourtant qu'un matin Douce dit à mess Lethierry :

— Monsieur, faut-il ôter la poussière qu'il y a sur votre lettre ?

Lethierry parut se réveiller.

— C'est juste, dit-il.

Et il ouvrit la lettre.

Il lut ceci :

« En mer, ce 10 mars.

« Mess Lethierry, de Saint-Sampson,

« Vous recevrez de mes nouvelles avec plaisir.

« Je suis sur le *Tamaulipas*, en route pour Pasrevenir. Il y a dans l'équipage un matelot Ahier-Tostevin, de Guernesey, qui reviendra, lui, et qui aura des choses à raconter. Je profite de la rencontre du navire *Hernan Cortez* allant à Lisbonne pour vous faire passer cette lettre.

« Soyez étonné. Je suis honnête homme.

« Aussi honnête que sieur Clubin.

« Je dois croire que vous savez la chose qui est arrivée ; pourtant il n'est peut-être pas de trop que je vous l'apprenne.

« La voici :

« Je vous ai rendu vos capitaux.

« Je vous avais emprunté, un peu incorrectement, cinquante mille francs. Avant de quitter Saint-Malo, j'ai remis pour vous à votre homme de confiance, sieur Clubin, trois bank-notes de mille livres chaque, ce qui fait soixante-quinze mille francs. Vous trouverez sans doute ce remboursement suffisant.

« Sieur Clubin a pris vos intérêts et reçu votre argent avec énergie. Il m'a paru très-zélé, c'est pourquoi je vous avertis.

« Votre autre homme de confiance,

« RANTAINE. »

« *Post-scriptum.* Sieur Clubin avait un revolver, ce qui fait que je n'ai pas de reçu. »

Touchez une torpille, touchez une bouteille de Leyde chargée, vous ressentirez ce qu'éprouva mess Lethierry en lisant cette lettre.

Sous cette enveloppe, dans cette feuille de papier pliée en quatre à laquelle il avait au premier moment fait si peu d'attention, il y avait une commotion.

Il reconnut cette écriture, il reconnut cette signature. Quant au fait, tout d'abord il n'y comprit rien.

Commotion telle qu'elle lui remit, pour ainsi dire, l'esprit sur pied.

Le phénomène des soixante-quinze mille francs confiés par Rantaine à Clubin, étant une énigme, était le côté utile de la secousse, en ce qu'il forçait le cerveau de Lethierry à travailler. Faire une conjecture, c'est pour la pensée une occupation saine. Le raisonnement est éveillé, la logique est appelée.

Depuis quelque temps l'opinion publique de Guernesey était occupée à rejuger Clubin, cet honnête homme pendant tant d'années si unanimement admis dans la circulation de l'estime On s'interrogeait, on se prenait à douter, il y avait des paris pour et contre. Des lumières singulières s'étaient produites. Clubin commençait à s'éclairer, c'est-à-dire qu'il devenait noir.

Une information judiciaire avait eu lieu à Saint-Malo pour savoir ce qu'était devenu le garde-côte 619. La perspicacité légale avait fait fausse route, ce qui lui arrive souvent. Elle était partie de cette supposition que le garde-côte avait dû être embauché par Zuela et embarqué sur le *Tamaulipas* pour le Chili. Cette hypothèse ingénieuse avait entraîné force aberrations. La myopie de la justice n'avait pas même aperçu Rantaine. Mais, chemin faisant, les magistrats instructeurs avaient levé d'autres pistes. L'obscure affaire s'était compliquée. Clubin avait fait son entrée dans l'énigme. Il s'était établi une coïncidence, un rapport peut-être, entre le départ du *Tamaulipas* et la perte de la Durande. Au cabaret de la porte Dinan où Clubin croyait n'être pas connu, on l'avait reconnu; le cabaretier avait parlé; Clubin avait acheté une bouteille d'eau-de-vie. Pour qui? L'armurier de la rue Saint-Vincent avait parlé; Clubin avait acheté un revolver. Contre qui? L'aubergiste de l'Auberge Jean avait parlé; Clubin avait eu des absences inexplicables. Le capitaine Gertrais-Gaboureau avait parlé ; Clubin avait voulu partir, quoique averti, et sachant qu'il allait chercher le brouillard. L'équipage de la Durande avait parlé; au fait, le chargement était manqué et l'arrimage était mal fait, négligence aisée à comprendre, si le capitaine veut perdre le navire. Le passager guernesiais avait parlé; Clubin avait cru naufrager sur les Hanois. Les gens de Torteval avaient parlé; Clubin y était venu quelques jours avant la perte de la Du-

rande, et avait dirigé sa promenade vers Plainmont voisin des Hanois. Il portait un sac-valise. « Il était parti avec, et revenu sans. » Les déniquoiseaux avaient parlé; leur histoire avait paru pouvoir se rattacher à la disparition de Clubin, à la seule condition d'y remplacer les revenants par des contrebandiers. Enfin la maison visionnée de Plainmont elle-même avait parlé; des gens décidés à se renseigner l'avaient escaladée, et avaient trouvé dedans, quoi? précisément le sac-valise de Clubin. La Douzaine de Torteval avait saisi le sac, et l'avait fait ouvrir. Il contenait des provisions de bouche, une longue-vue, un chronomètre, des vêtements d'homme et du linge marqué aux initiales de Clubin. Tout cela, dans les propos de Saint-Malo et de Guernesey, se construisait, et finissait par faire un à peu près de baraterie. On rapprochait des linéaments confus; on constatait un dédain singulier des avis, une acceptation des chances de brouillard, une négligence suspecte dans l'arrimage, une bouteille d'eau-de-vie, un timonier ivre, une substitution du capitaine au timonier, un coup de barre au moins bien maladroit. L'héroïsme à demeurer sur l'épave devenait coquinerie. Clubin du reste s'était trompé d'écueil. L'intention de baraterie admise, on comprenait le choix des Hanois, la côte aisément gagnée à la nage, un séjour dans la maison visionnée en attendant l'occasion de fuir. Le sac-valise, cet en-cas, achevait la démonstration. Par quel lien cette aventure se rattachait-elle à l'autre aventure, celle du garde-côte, on ne le saisissait point. On devinait une corrélation; rien de plus. On entrevoyait, du côté de cet homme, le garde-marine numéro 619, tout un drame tragique. Clubin peut-être n'y jouait pas, mais on l'apercevait dans la coulisse.

Tout ne s'expliquait point par la baraterie. Il y avait un revolver sans emploi. Ce revolver était probablement de l'autre affaire.

Le flair du peuple est fin et juste. L'instinct public excelle dans ces restaurations de la vérité faites de pièces et de morceaux. Seulement, dans ces faits d'où se dégageait une baraterie vraisemblable, il y avait de sérieuses incertitudes.

Tout se tenait, tout concordait, mais la base manquait.

On ne perd pas un navire pour le plaisir de le perdre. On ne court point tous ces risques de brouillard, d'écueil, de nage, de refuge et de fuite, sans un intérêt. Quel avait pu être l'intérêt de Clubin?

On voyait son acte, on ne voyait pas son motif.

De là un doute dans beaucoup d'esprits. Où il n'y a point de motif, il semble qu'il n'y ait plus d'acte.

La lacune était grave.

Cette lacune, la lettre de Rantaine venait la combler.

Cette lettre donnait le motif de Clubin. Soixante-quinze mille francs à voler.

Rantaine était le Dieu dans la machine. Il descendait du nuage une chandelle à la main.

Sa lettre était le coup de clarté final.

Elle expliquait tout, et surabondamment elle annonçait un témoignage, Ahier-Tostevin.

Chose décisive, elle donnait l'emploi du revolver. Rantaine était incontestablement tout à fait informé. Sa lettre faisait toucher tout du doigt.

Aucune atténuation possible à la scélératesse de Clubin. Il avait prémédité le naufrage, et la preuve, c'était l'en-cas apporté dans la maison visionnée. Et en le supposant innocent, en admettant le naufrage fortuit, n'eût-il pas dû, au dernier moment, décidé à son sacrifice sur l'épave, remettre les soixante-quinze mille francs pour mess Lethierry aux hommes qui se sauvaient dans la chaloupe? L'évidence éclatait. Maintenant qu'était devenu Clubin? Il avait probablement été victime de sa méprise. Il

avait sans doute péri dans l'écueil Douvres.

Cet échafaudage de conjectures, très-conformes, on le voit, à la réalité, occupa pendant plusieurs jours l'esprit de mess Lethierry. La lettre de Rantaine lui rendit ce service de le forcer à penser. Il eut un premier ébranlement de surprise, puis il fit cet effort de se mettre à réfléchir. Il fit l'autre effort plus difficile encore de s'informer. Il dut accepter et même chercher des conversations. Au bout de huit jours, il était redevenu, jusqu'à un certain point, pratique; son esprit avait repris de l'adhérence, et était presque guéri. Il était sorti de l'état trouble.

La lettre de Rantaine, en admettant que mess Lethierry eût pu jamais entretenir quelque espoir de remboursement de ce côté-là, fit évanouir sa dernière chance.

Elle ajouta à la catastrophe de la Durande ce nouveau naufrage de soixante-quinze mille francs. Elle le remit en possession de cet argent juste assez pour lui en faire sentir la perte. Cette lettre lui montra le fond de sa ruine.

De là une souffrance nouvelle, et très-aiguë, que nous avons indiquée tout-à-l'heure. Il commença, chose qu'il n'avait point faite depuis deux mois, à se préoccuper de sa maison, de ce qu'elle allait devenir, de ce qu'il faudrait réformer. Petit ennui à mille pointes, presque pire que le désespoir. Subir son malheur par le menu, disputer pied à pied au fait accompli le terrain qu'il vient vous prendre, c'est odieux. Le bloc du malheur s'accepte, non sa poussière. L'ensemble accablait, le détail torture. Tout à l'heure la catastrophe vous foudroyait, maintenant elle vous chicane.

C'est l'humiliation aggravant l'écrasement. C'est une deuxième annulation s'ajoutant à la première, et laide. Après le linceul, c'est le haillon.

Songer à décroître. Il n'est pas de pensée plus triste.

Être ruiné, cela semble simple. Coup violent, brutalité du sort, c'est la catastrophe une fois pour toutes. Soit. On l'accepte. Tout est fini. On est ruiné. C'est bon, on est mort. Point. On est vivant. Dès le lendemain, on s'en aperçoit. A quoi? A des piqûres d'épingle. Tel passant ne vous salue plus, les factures des marchands pleuvent, voilà un de vos ennemis qui rit. Peut-être rit-il du dernier calembour d'Arnal, mais c'est égal, ce calembour ne lui semble si charmant que parce que vous êtes ruiné. Vous lisez votre amoindrissement même dans les regards indifférents, les gens qui dînaient chez vous trouvent que c'était trop de trois plats à votre table; vos défauts sautent aux yeux de tout le monde; les ingratitudes, n'attendant plus rien, s'affichent, tous les imbéciles ont prévu ce qui vous arrive; les méchants vous déchirent, les pires vous plaignent. Et puis cent détails mesquins. La nausée succède aux larmes. Vous buviez du vin, vous boirez du cidre. Deux servantes! C'est déjà trop d'une. Il faudra congédier celle-ci et surcharger celle-là. Il y a trop de fleurs dans le jardin; on plantera des pommes de terre. On donnait ses fruits à ses amis, on les fera vendre au marché. Quant aux pauvres, il n'y faut plus songer; n'est-on pas un pauvre soi-même? Les toilettes, question poignante. Retrancher un ruban à une femme, quel supplice! A qui vous donne la beauté, refuser la parure! Avoir l'air d'un avare! Elle va peut-être vous dire: — Quoi! vous avez ôté les fleurs de mon jardin, et voilà que vous les ôtez de mon chapeau! — Hélas! la condamner aux robes fanées! La table de famille est silencieuse. Vous vous figurez qu'autour de vous on vous en veut. Les visages aimés sont soucieux. Voilà ce que c'est que décroître. Il faut remourir tous les jours. Tomber, ce n'est rien, c'est la fournaise. Décroître, c'est le petit feu.

L'écroulement, c'est Waterloo; la diminution, c'est Sainte-Hélène. Le sort, in-

C'était Déruchette (Page 244.)

carné en Wellington, a encore quelque dignité; mais quand il se fait Hudson Lowe, quelle vilenie! Le destin devient un pleutre. On voit l'homme de Campo-Formio querellant pour une paire de bas de soie. Rapetissement de Napoléon qui rapetisse l'Angleterre.

Ces deux phases, Waterloo et Sainte-Hélène, réduites aux proportions bourgeoises, tout homme ruiné les traverse.

Le soir que nous avons dit, et qui était un des premiers soirs de mai, Lethierry, laissant Déruchette errer au clair de lune dans le jardin, s'était couché plus triste que jamais.

Tous ces détails chétifs et déplaisants, complications des fortunes perdues, toutes ces préoccupations du troisième ordre, qui commencent par être insipides et qui finissent par être lugubres, roulaient dans son esprit. Maussade encombrement de misères. Mess Lethierry sentait sa chute irrémédiable. Qu'allait-on faire? Qu'allait-on devenir? Quels sacrifices faudrait-il imposer à Déruchette? Qui renvoyer de Douce ou de Grâce? Vendrait-on les Bravées? N'en serait-on pas réduit à quitter l'île? N'être rien là où l'on a été tout, déchéance insupportable en effet.

Et dire que c'était fini! Se rappeler ces

L'embrassement de ces deux ombres. (Page 217.)

traversées liant la France à l'Archipel, ces mardis du départ, ces vendredis du retour, la foule sur le quai, ces grands chargements, cette industrie, cette prospérité, cette navigation directe et fière, cette machine où l'homme met sa volonté, cette chaudière toute-puissante, cette fumée, cette réalité! Le navire à vapeur, c'est la boussole complétée ; la boussole indique le droit chemin, la vapeur le suit. L'une propose, l'autre exécute. Où était-elle, sa Durande, cette magnifique et souveraine Durande, cette maîtresse de la mer, cette reine qui le faisait roi! Avoir été dans son pays l'homme idée, l'homme succès, l'homme révolution! y renoncer! abdiquer! N'être plus! faire rire! Être un sac où il y a eu quelque chose! Être le passé quand on a été l'avenir! aboutir à la pitié hautaine des idiots! voir triompher la routine, l'entêtement, l'ornière, l'égoïsme, l'ignorance! voir recommencer bêtement les va-et-vient des coutres gothiques cahotés sur le flot! voir la vieillerie rajeunir! avoir perdu toute sa vie! avoir été la lumière et subir l'éclipse! Ah! comme c'était beau sur les vagues cette cheminée altière, ce prodigieux cylindre, ce pilier au chapiteau de fumée, cette colonne plus grande que la colonne Vendôme, car sur l'une il n'y a qu'un homme et sur l'autre il

y a le progrès! L'océan était dessous. C'était la certitude en pleine mer. On avait vu cela dans cette petite île, dans ce petit port, dans ce petit Saint-Sampson? Oui, on l'avait vu! Quoi! on l'a vu, et on ne le reverra plus!

Toute cette obsession du regret torturait Lethierry. Il y a des sanglots de la pensée. Jamais peut-être il n'avait plus amèrement senti sa perte. Un certain engourdissement suit ces accès aigus. Sous cet appesantissement de tristesse, il s'assoupit.

Il resta environ deux heures les paupières fermées, dormant un peu, songeant beaucoup, fiévreux. Ces torpeurs-là couvrent un obscur travail du cerveau, très-fatigant. Vers le milieu de la nuit, vers minuit, un peu avant, ou un peu après, il secoua cet assoupissement. Il se réveilla, il ouvrit les yeux, sa fenêtre faisait face à son hamac, il vit une chose extraordinaire.

Une forme était devant sa fenêtre. Une forme inouïe. La cheminée d'un bateau à vapeur.

Mess Lethierry se dressa tout d'une pièce sur son séant. Le hamac oscilla comme au branle d'une tempête. Lethierry regarda. Il y avait dans la fenêtre une vision. Le port plein de clair de lune s'encadrait dans les vitres, et sur cette clarté, tout près de la maison, se découpait, droite, ronde et noire, une silhouette superbe.

Un tuyau de machine était là.

Lethierry se précipita à bas du hamac, courut à la fenêtre, leva le châssis, se pencha dehors, et la reconnut.

La cheminée de la Durande était devant lui.

Elle était à l'ancienne place.

Ses quatre chaînes la maintenaient amarrée au bordage d'un bateau dans lequel, au-dessous d'elle, on distinguait une masse qui avait un contour compliqué.

Lethierry recula, tourna le dos à la fenêtre, et retomba assis sur le hamac.

Il se retourna, et revit la vision.

Un moment après, le temps d'un éclair, il était sur le quai, une lanterne à la main.

Au vieil anneau d'amarrage de la Durande était attachée une barque portant un peu à l'arrière un bloc massif d'où sortait la cheminée droite devant la fenêtre des Bravées. L'avant de la barque se prolongeait, en dehors du coin du mur de la maison, à fleur de quai.

Il n'y avait personne dans la barque.

Cette barque avait une forme à elle et dont tout Guernesey eût donné le signalement. C'était la panse.

Lethierry sauta dedans. Il courut à la masse qu'il voyait au delà du mât. C'était la machine.

Elle était là, entière, complète, intacte, carrément assise sur son plancher de fonte. la chaudière avait toutes ses cloisons, l'arbre des roues était dressé et amarré près de la chaudière; la pompe de saumure était à sa place, rien ne manquait.

Lethierry examina la machine.

La lanterne et la lune s'entr'aidaient pour l'éclairer.

Il passa tout le mécanisme en revue.

Il vit les deux caisses qui étaient à côté. Il regarda l'arbre des roues.

Il alla à la cabine. Elle était vide.

Il revint à la machine et il la toucha. Il avança sa tête dans la chaudière. Il se mit à genoux pour voir dedans.

Il posa dans le fourneau sa lanterne dont la lueur illumina toute la mécanique et produisit presque le trompe-l'œil d'une machine allumée.

Puis il éclata de rire et, se redressant, l'œil fixé sur la machine, les bras tendus vers la cheminée, il cria Au secours!

La cloche du port était sur le quai à quelques pas, il y courut, empoigna la chaîne et se mit à secouer la cloche impétueusement.

II

ENCORE LA CLOCHE DU PORT

Gilliatt en effet, après une traversée sans incident, mais un peu lente à cause de la pesanteur du chargement de la panse, était arrivé à Saint-Sampson à la nuit close, plus près de dix heures que de neuf.

Gilliatt avait calculé l'heure. La demi-remontée s'était faite. Il y avait de la lune et de l'eau; on pouvait entrer dans le port.

Le petit havre était endormi. Quelques navires y étaient mouillés, cargues sur vergues, hunes capelées, et sans fanaux. On apercevait au fond quelques barques au radoub, à sec dans le carénage. Grosses coques démâtées et sabordées, dressant au-dessus de leur bordage troué de claires-voies les pointes courbes de leur membrure dénudée, assez semblables à des scarabées morts couchés sur le dos, pattes en l'air.

Gilliatt, sitôt le goulet franchi, avait examiné le port et le quai. Il n'y avait de lumière nulle part, pas plus aux Bravées qu'ailleurs. Il n'y avait point de passants, excepté peut-être quelqu'un, un homme, qui venait d'entrer au presbytère ou d'en sortir. Et encore n'était-on pas sûr que ce fût une personne, la nuit estompant tout ce qu'elle dessine et le clair de lune ne faisant jamais rien que d'indécis. La distance s'ajoutait à l'obscurité. Le presbytère d'alors était situé de l'autre côté du port, sur un emplacement où est construite aujourd'hui une cale couverte.

Gilliatt avait silencieusement accosté les Bravées, et avait amarré la panse à l'anneau de la Durande sous la fenêtre de mess Lethierry.

Puis il avait sauté par-dessus le bordage et pris terre.

Gilliatt, laissant derrière lui la panse à quai, tourna la maison, longea une ruette, puis une autre, ne regarda même pas l'embranchement de sentier qui menait au Bû de la Rue, et, au bout de quelques minutes, s'arrêta dans ce recoin de muraille où il y avait une mauve sauvage à fleurs roses en juin, du houx, du lierre et des orties C'est de là que, caché sous les ronces, assis sur une pierre, bien des fois, dans les jours d'été, et pendant de longues heures, et pendant des mois entiers, il avait contemplé, par-dessus le mur bas au point de tenter l'enjambée, le jardin des Bravées, et à travers les branches d'arbres, deux fenêtres d'une chambre de la maison. Il retrouva sa pierre, sa ronce, toujours le mur aussi bas, toujours l'angle aussi obscur, et, comme une bête rentrée au trou, glissant plutôt que marchant, il se blottit. Une fois assis, il ne fit plus un mouvement. Il regarda. Il revoyait le jardin, les allées, les massifs, les carrés de fleurs, la maison, les deux fenêtres de la chambre. La lune lui montrait ce rêve. Il est affreux qu'on soit forcé de respirer. Il faisait ce qu'il pouvait pour s'en empêcher.

Il lui semblait voir un paradis fantôme. Il avait peur que tout cela ne s'envolât. Il était presque impossible que ces choses fussent réellement sous ses yeux, et si elles y étaient, ce ne pouvait être qu'avec l'imminence d'évanouissement qu'ont toujours les choses divines Un souffle, et tout se dissiperait. Gilliatt avait ce tremblement.

Tout près, en face de lui, dans le jardin, au bord d'une allée, il y avait un banc de bois peint en vert. On se souvient de ce banc.

Gilliatt regardait les deux fenêtres. Il pensait à un sommeil possible de quelqu'un dans cette chambre. Derrière ce mur, on dormait. Il eût voulu ne pas être où il était. Il eût mieux aimé mourir que de s'en aller. Il pensait à une haleine soulevant une poitrine. Elle, ce mirage, cette blancheur dans

une nuée, cette obsession flottante de son esprit, elle était là! il pensait à l'inaccessible qui était endormi, et si près, et comme à la portée de son extase; il pensait à la femme impossible assoupie, et visitée, elle aussi, par les chimères; à la créature souhaitée, lointaine, insaisissable, fermant les yeux, le front dans la main; au mystère du sommeil de l'être idéal; aux songes que peut faire un songe. Il n'osait penser au delà et il pensait pourtant; il se risquait dans les manques de respect de la rêverie, la quantité de forme féminine que peut avoir un ange le troublait, l'heure nocturne enhardit aux regards furtifs les yeux timides, il s'en voulait d'aller si avant, il craignait de profaner en réfléchissant; malgré lui, forcé, contraint, frémissant, il regardait dans l'invisible. Il subissait le frisson, et presque la souffrance, de se figurer un jupon sur une chaise, une mante jetée sur le tapis, une ceinture débouclée, un fichu. Il imaginait un corset, un lacet traînant à terre, des bas, des jarretières. Il avait l'âme dans les étoiles.

Les étoiles sont faites aussi bien pour le cœur humain d'un pauvre comme Gilliatt que pour le cœur humain d'un millionnaire. A un certain degré de passion, tout homme est sujet aux profonds éblouissements. Si c'est une nature âpre, et primitive, raison de plus. Être sauvage, cela s'ajoute au rêve.

Le ravissement est une plénitude qui déborde comme une autre. Voir ces fenêtres, c'était presque trop pour Gilliatt.

Tout à coup, il la vit elle-même.

Des branchages d'un fourré déjà épaissi par le printemps sortit, avec une ineffable lenteur spectrale et céleste, une figure, une robe, un visage divin, presque une clarté sous la lune.

Gilliatt se sentit défaillir, c'était Déruchette.

Déruchette approcha. Elle s'arrêta. Elle fit quelques pas pour s'éloigner, s'arrêta encore, puis revint s'asseoir sur le banc de bois. La lune était dans les arbres, quelques nuées erraient parmi les étoiles pâles, la mer parlait aux choses de l'ombre à demi-voix, la ville dormait, une brume montait de l'horizon, cette mélancolie était profonde. Déruchette inclinait le front, avec cet œil pensif qui regarde attentivement rien; elle était assise de profil, elle était presque nu-tête, ayant un bonnet dénoué qui laissait voir sur sa nuque délicate la naissance des cheveux, elle roulait machinalement un ruban de ce bonnet autour d'un de ses doigts, la pénombre modelait ses mains de statue, sa robe était d'une de ces nuances que la nuit fait blanches, les arbres remuaient comme s'ils étaient pénétrables à l'enchantement qui se dégageait d'elle, on voyait le bout d'un de ses pieds, il y avait dans ses cils baissés cette vague contraction qui annonce une larme rentrée ou une pensée refoulée, ses bras avaient l'indécision ravissante de ne point trouver où s'accouder, quelque chose qui flotte un peu se mêlait à toute sa posture, c'était plutôt une lueur qu'une lumière et une grâce qu'une déesse, les plis du bas de sa jupe étaient exquis, son adorable visage méditait virginalement. Elle était si près que c'était terrible. Gilliatt l'entendait respirer.

Il y avait dans des profondeurs un rossignol qui chantait. Les passages du vent dans les branches mettaient en mouvement l'ineffable silence nocturne. Déruchette, jolie et sacrée, apparaissait dans ce crépuscule comme la résultante de ces rayons et de ces parfums; ce charme immense et épars aboutissait mystérieusement à elle, et s'y condensait, et elle en était l'épanouissement. Elle semblait l'âme fleur de toute cette ombre.

Toute cette ombre, flottante en Déruchette, pesait sur Gilliatt. Il était éperdu. Ce qu'il éprouvait échappe aux paroles; l'émotion est toujours neuve et le mot a toujours servi; de là l'impossibilité d'expri-

mer l'émotion. L'accablement du ravissement existe. Voir Déruchette, la voir elle-même, voir sa robe, voir son bonnet, voir son ruban qu'elle tourne autour de son doigt, est-ce qu'on peut se figurer une telle chose? Être près d'elle, est-ce que c'est possible? l'entendre respirer, elle respire donc! alors les astres respirent. Gilliatt frissonnait. Il était le plus misérable et le plus enivré des hommes. Il ne savait que faire. Ce délire de la voir l'anéantissait. Quoi! c'était elle qui était là, et c'était lui qui était ici! Ses idées, éblouies et fixes, s'arrêtaient sur cette créature comme sur une escarboucle. Il regardait cette nuque et ces cheveux. Il ne se disait même pas que tout cela maintenant était à lui, qu'avant peu, demain peut-être, ce bonnet il aurait le droit de le défaire, ce ruban il aurait le droit de le dénouer. Songer jusque-là, il n'eût pas même conçu un moment cet excès d'audace. Toucher avec la pensée, c'est presque toucher avec la main. L'amour était pour Gilliatt comme le miel pour l'ours, le rêve exquis et délicat. Il pensait confusément. Il ne savait ce qu'il avait. Le rossignol chantait. Il se sentait expirer.

Se lever, franchir le mur, s'approcher, dire c'est moi, parler à Déruchette, cette idée ne lui venait pas. Si elle lui fût venue, il se fût enfui. Si quelque chose de semblable à une pensée parvenait à poindre dans son esprit, c'était ceci, que Déruchette était là, qu'il n'y avait besoin de rien de plus, et que l'éternité commençait.

Un bruit les tira tous les deux, elle de sa rêverie, lui de son extase.

Quelqu'un marchait dans le jardin. On ne voyait pas qui, à cause des arbres. C'était un pas d'homme.

Déruchette leva les yeux.

Les pas s'approchèrent, puis cessèrent. La personne qui marchait venait de s'arrêter. Elle devait être tout près. Le sentier où était le banc se perdait entre deux massifs. C'est là qu'était cette personne, dans cet entre-deux, à quelques pas du banc.

Le hasard avait disposé les épaisseurs des branches de telle sorte que Déruchette la voyait, mais que Gilliatt ne la voyait pas.

La lune projetait sur la terre hors du massif jusqu'au banc, une ombre.

Gilliatt voyait cette ombre.

Il regarda Déruchette.

Elle était toute pâle. Sa bouche entr'ouverte ébauchait un cri de surprise. Elle s'était soulevée à demi sur le banc et elle y était retombée; il y avait dans son attitude un mélange de fuite et de fascination. Son étonnement était un enchantement plein de crainte. Elle avait sur les lèvres presque le rayonnement du sourire et une lueur de larmes dans les yeux. Elle était comme transfigurée par une présence. Il ne semblait pas que l'être qu'elle voyait fût de la terre. La réverbération d'un ange était dans son regard.

L'être qui n'était pour Gilliatt qu'une ombre parla. Une voix sortit du massif, plus douce qu'une voix de femme, une voix d'homme pourtant. Gilliatt entendit ces paroles :

— Mademoiselle, je vous vois tous les dimanches et tous les jeudis; on m'a dit qu'autrefois vous ne veniez pas si souvent. C'est une remarque qu'on a faite, je vous demande pardon. Je ne vous ai jamais parlé, c'était mon devoir; aujourd'hui je vous parle, c'est mon devoir. Je dois d'abord m'adresser à vous. Le *Cashmere* part demain. C'est ce qui fait que je suis venu. Vous vous promenez tous les soirs dans votre jardin. Ce serait mal à moi de connaître vos habitudes si je n'avais pas la pensée que j'ai. Mademoiselle, vous êtes pauvre; depuis ce matin je suis riche. Voulez-vous de moi pour votre mari?

Déruchette joignit ses deux mains comme une suppliante, et regarda celui qui lui parlait, muette, l'œil fixe, tremblante de la tête aux pieds.

La voix reprit :

— Je vous aime. Dieu n'a pas fait le cœur de l'homme pour qu'il se taise. Puisque Dieu promet l'éternité, c'est qu'il veut qu'on soit deux. Il y a pour moi sur la terre une femme, c'est vous. Je pense à vous comme à une prière. Ma foi est en Dieu et mon espérance est en vous. Les ailes que j'ai, c'est vous qui les portez. Vous êtes ma vie, et déjà mon ciel.

— Monsieur, dit Déruchette, il n'y a personne pour répondre dans la maison.

La voix s'éleva de nouveau :

— J'ai fait ce doux songe. Dieu ne défend pas les songes. Vous me faites l'effet d'une gloire Je vous aime passionnément, mademoiselle. La sainte innocence, c'est vous. Je sais que c'est l'heure où l'on est couché, mais je n'avais pas le choix d'un autre moment. Vous rappelez-vous ce passage de la Bible qu'on nous a lu? Genèse, chapitre vingt-cinq. J'y ai toujours songé depuis. Je l'ai relu souvent. Le révérend Hérode me disait : il vous faut une femme riche. Je lui ai répondu : non, il me faut une femme pauvre. Mademoiselle, je vous parle sans approcher, je me reculerai même si vous ne voulez pas que mon ombre touche vos pieds. C'est vous qui êtes la souveraine, vous viendrez à moi si vous voulez. J'aime et j'attends. Vous êtes la forme vivante de la bénédiction.

— Monsieur, balbutia Déruchette, je ne savais pas qu'on me remarquait le dimanche et le jeudi.

La voix continua :

— On ne peut rien contre les choses angéliques. Toute la loi est amour. Le mariage, c'est Chanaan. Vous êtes la beauté promise. O pleine de grâce, je vous salue.

Déruchette répondit :

— Je ne croyais pas faire plus de mal que les autres personnes qui étaient exactes.

La voix poursuivit :

— Dieu a mis ses intentions dans les fleurs, dans l'aurore, dans le printemps, et il veut qu'on aime. Vous êtes belle dans cette obscurité sacrée de la nuit. Ce jardin a été cultivé par vous, et dans ses parfums il y a quelque chose de votre haleine. Mademoiselle, les rencontres des âmes ne dépendent pas d'elles. Ce n'est pas de notre faute. Vous assistiez, rien de plus : j'étais là, rien de plus. Je n'ai rien fait que de sentir que je vous aimais. Quelquefois mes yeux se sont levés sur vous. J'ai eu tort, mais comment faire? c'est en vous regardant que tout est venu. On ne peut s'empêcher. Il y a des volontés mystérieuses qui sont au-dessus de nous. Le premier des temples, c'est le cœur. Avoir votre âme dans ma maison, c'est à ce paradis terrestre que j'aspire, y consentez-vous? Tant que j'ai été pauvre, je n'ai rien dit. Je sais votre âge. Vous avez vingt et un ans, j'en ai vingt-six. Je pars demain; si vous me refusez, je ne reviendrai pas. Soyez mon engagée, voulez-vous? Mes yeux ont déjà, plus d'une fois, malgré moi, fait aux vôtres cette question. Je vous aime, répondez-moi. Je parlerai à votre oncle dès qu'il pourra me recevoir, mais je me tourne d'abord vers vous C'est à Rebecca qu'on demande Rebecca. A moins que vous ne m'aimiez pas.

Déruchette pencha le front, et murmura :

— Oh ! je l'adore !

Cela fut dit si bas que Gilliatt seul entendit.

Elle resta le front baissé comme si le visage dans l'ombre mettait dans l'ombre la pensée.

Il y eut une pause. Les feuilles d'arbres ne remuaient pas C'était ce moment sévère et paisible où le sommeil des choses s'ajoute au sommeil des êtres, et où la nuit semble écouter le battement de cœur de la nature. Dans ce recueillement s'élevait, comme une harmonie qui complète un silence, le bruit immense de la mer.

La voix reprit.

— Mademoiselle.

Déruchette tressaillit.

La voix continua :

— Hélas ! j'attends.

— Qu'attendez-vous ?

— Votre réponse.

— Dieu l'a entendue, dit Déruchette.

Alors la voix devint presque sonore, et en même temps plus douce que jamais. Ces paroles sortirent du massif, comme d'un buisson ardent :

— Tu es ma fiancée. Lève-toi, et viens. Que le bleu plafond où sont les astres assiste à cette acceptation de mon âme par ton âme, et que notre premier baiser se mêle au firmament !

Déruchette se leva, et demeura un instant immobile, le regard fixé devant elle, sans doute sur un autre regard. Puis, à pas lents, la tête droite, les bras pendants et les doigts des mains écartés comme lorsqu'on marche sur un support inconnu, elle se dirigea vers le massif et y disparut.

Un moment après, au lieu d'une ombre sur le sable il y en avait deux, elles se confondaient, et Gilliatt voyait à ses pieds l'embrassement de ces deux ombres.

Le temps coule de nous comme d'un sablier, et nous n'avons pas le sentiment de cette fuite, surtout dans de certains instants suprêmes. Ce couple d'un côté, qui ignorait ce témoin et ne le voyait pas, de l'autre ce témoin qui ne voyait pas ce couple, mais qui le savait là, combien de minutes demeurèrent-ils ainsi, dans cette suspension mystérieuse ? Il serait impossible de le dire. Tout à coup, un bruit lointain éclata, une voix cria . Au secours ! et la cloche du port sonna. Ce tumulte, il est probable que le bonheur, ivre et céleste, ne l'entendit pas.

La cloche continua de sonner Quelqu'un qui eût cherché Gilliatt dans l'angle du mur ne l'y eût plus trouvé.

LIVRE DEUXIÈME. — LA RECONNAISSANCE EN PLEIN DESPOTISME

I

JOIE ENTOURÉE D'ANGOISSES

Mess Lethierry agitait la cloche avec emportement Brusquement il s'arrêta. Un homme venait de tourner l'angle du quai. C'était Gilliatt.

Mess Lethierry courut à lui, ou pour mieux dire se jeta sur lui, lui prit la main dans ses poings, et le regarda un moment dans les deux yeux en silence, un de ces silences qui sont de l'explosion ne sachant par où sortir.

Puis avec violence, le secouant et le tirant, et le serrant dans ses bras, il fit entrer Gilliatt dans la salle basse des Bravées, en repoussa du talon la porte qui demeura entr'ouverte, s'assit, ou tomba, sur une chaise à côté d'une grande table éclairée par la lune dont le reflet blanchissait vaguement le visage de Gilliatt, et, d'une voix où il y avait des éclats de rire et des sanglots mêlés, il cria :

— Ah ! mon fils ! l'homme au bug-pipe ! Gilliatt ! je savais bien que c'était toi ! La panse, parbleu ! conte-moi ça. Tu y es donc allé ! On t'aurait brûlé il y a cent ans. C'est de la magie. Il ne manque pas une vis. J'ai déjà tout regardé, tout reconnu, tout manié. Je devine que les roues sont dans les deux caisses. Te voilà donc enfin ! Je viens de te chercher dans ta cabine. J'ai sonné la

Vous me marierez ces jeunes gens-là. (Page 253.)

cloche. Je te cherchais. Je me disais : Où est-il que je le mange ! Il faut convenir qu'il se passe des choses extraordinaires. Cet animal-là revient de l'écueil Douvres. Il me rapporte ma vie. Tonnerre ! tu es un ange. Oui, oui, oui, c'est ma machine. Personne n'y croira. On le verra, on dira : Ce n'est pas vrai. Tout y est, quoi ! Tout y est ! Il ne manque pas un serpentin. Il ne manque pas un apitage. Le tube de prise d'eau n'a pas bougé. C'est incroyable qu'il n'y ait pas eu d'avarie. Il n'y a qu'un peu d'huile à mettre. Mais comment as-tu fait ? Et dire que Durande va remarcher ! L'arbre des roues est démonté comme par un bijoutier Donne-moi ta parole d'honneur que je ne suis pas fou.

Il se dressa debout, respira, et poursuivit :

— Jure-moi ça. Quelle révolution ! Je me pince, je sens bien que je ne rêve pas. Tu es mon enfant, tu es mon garçon, tu es le bon Dieu. Ah ! mon fils ! Avoir été me chercher ma gueuse de machine ! En pleine mer ! dans ce guet-apens d'écueil ! J'ai vu des choses très-farces dans ma vie. Je n'ai rien vu de tel. J'ai vu les parisiens qui sont des satans. Je t'en fiche qu'ils feraient ça. C'est pis que la Bastille. J'ai vu les gauchos labourer dans les pampas, ils ont pour

Il y avait dans la brouette une malle. (Page 254.)

charrue une branche d'arbre qui a un coude et pour herse un fagot d'épines tiré avec une corde de cuir, ils récoltent avec ça des grains de blé gros comme des noisettes. C'est de la gnognotte à côté de toi. Tu as fait là un miracle, un pour de vrai! Ah! le gredin! Saute-moi donc au cou. Et on te devra tout le bonheur du pays. Vont-ils bougonner dans Saint-Sampson! Je vais m'occuper tout de suite de refaire le bachot. C'est étonnant, la bielle n'a rien de cassé. Messieurs, il est allé aux Douvres. Je dis les Douvres. Il est allé tout seul. Les Douvres! un caillou qu'il n'y a rien de pire. Tu sais, t'a-t-on dit? c'est prouvé, ça a été fait exprès, Clubin a coulé Durande pour me filouter de l'argent qu'il avait à m'apporter. Il a soûlé Tangrouille. C'est long, je te raconterai un autre jour la piraterie. Moi, affreuse brute, j'avais confiance dans Clubin. Il s'y est pincé, le scélérat, car il n'a pas dû en sortir. Il y a un Dieu, canaille! Vois-tu, Gilliatt, tout de suite, dar, dar, les fers au feu, nous allons rebâtir Durande. Nous lui donnerons vingt pieds de plus. On fait maintenant les bateaux plus longs. J'achèterai du bois à Dantzick et à Brême. A présent que j'ai la machine, on me fera crédit. La confiance reviendra.

Mess Lethierry s'arrêta, leva les yeux

avec ce regard qui voit le ciel à travers le plafond, et dit entre ses dents : Il y en a un.

Puis il posa le médius de sa main droite entre ses deux sourcils, l'ongle appuyé sur la naissance du nez, ce qui indique le passage d'un projet dans le cerveau, et il reprit :

— C'est égal, pour tout recommencer sur une grande échelle, un peu d'argent comptant eût bien fait mon affaire. Ah ! si j'avais mes trois bank-notes, les soixante-quinze mille francs que ce brigand de Rantaine m'a rendus et que ce brigand de Clubin m'a volés !

Gilliatt, en silence, chercha dans sa poche quelque chose qu'il posa devant lui. C'était la ceinture de cuir qu'il avait rapportée. Il ouvrit et étala sur la table cette ceinture dans l'intérieur de laquelle la lune laissait déchiffrer le mot *Clubin*; il tira du gousset de la ceinture une boîte, et de la boîte trois morceaux de papier pliés qu'il déplia et qu'il tendit à mess Lethierry.

Mess Lethierry examina les trois morceaux de papier. Il faisait assez clair pour que le chiffre 1000 et le mot *thousand* y fussent parfaitement visibles. Mess Lethierry prit les trois billets, les posa sur la table l'un à côté de l'autre, les regarda, regarda Gilliatt, resta un moment interdit, puis ce fut comme une éruption après une explosion.

— Ça aussi ! Tu es prodigieux. Mes bank-notes! toutes les trois ! mille chaque ! mes soixante-quinze mille francs ! Tu es donc allé jusqu'en enfer ? C'est la ceinture à Clubin. Pardieu ! je lis dedans son ordure de nom Gilliatt rapporte la machine, plus l'argent ! Voilà de quoi mettre dans les journaux. J'achèterai du bois première qualité. Je devine, tu auras retrouvé la carcasse. Clubin pourri dans quelque coin. Nous prendrons le sapin à Dantzick et le chêne à Brême, nous ferons un bon bordé, nous mettrons le chêne en dedans et le sapin en dehors. Autrefois on fabriquait les navires moins bien et ils duraient davantage ; c'est que le bois était plus assaisonné, parce qu'on ne construisait pas tant. Nous ferons peut-être la coque en orme. L'orme est bon pour les parties noyées ; être tantôt sec, tantôt trempé, ça le pourrit ; l'orme veut être toujours mouillé, il se nourrit d'eau. Quelle belle Durande nous allons conditionner ! On ne me fera pas la loi. Je n'aurai plus besoin de crédit. J'ai les sous. A-t-on jamais vu ce Gilliatt ! J'étais par terre, aplati, mort. Il me remet debout sur mes quatre fers ! Et moi qui ne pensais pas du tout à lui ! Ça m'était sorti de l'esprit. Tout me revient, à présent. Pauvre garçon ! Ah ! par exemple, tu sais, tu épouses Déruchette.

Gilliatt s'adossa au mur, comme quelqu'un qui chancelle, et très-bas, mais très-distinctement, il dit :

— Non.

Mess Lethierry eut un soubresaut.

— Comment, non !

Gilliatt répondit :

— Je ne l'aime pas.

Mess Lethierry alla à la fenêtre, l'ouvrit et la referma, revint à la table, prit les trois bank-notes, les plia, posa la boîte de fer dessus, se gratta les cheveux, saisit la ceinture de Clubin, la jeta violemment contre la muraille, et dit :

— Il y a quelque chose.

Il enfonça ses deux poings dans ses deux poches, et reprit :

— Tu n'aimes pas Déruchette ! C'est donc pour moi que tu jouais du bug-pipe ?

Gilliatt, toujours adossé au mur, pâlissait comme un homme qui tout à l'heure ne respirera plus. A mesure qu'il devenait pâle, mess Lethierry devenait rouge.

— En voilà un imbécile ! Il n'aime pas Déruchette ! Eh bien, arrange-toi pour l'aimer, car elle n'épousera que toi. Quelle diable d'anecdote viens-tu me conter là ! Si tu crois que je te crois ! Est-ce que tu es malade ? c'est bon, envoie chercher le médecin, mais ne dis pas d'extravagances.

Pas possible que tu aies déjà eu le temps de vous quereller et de te fâcher avec elle. Il est vrai que les amoureux, c'est si bête! Voyons, as-tu des raisons? Si tu as des raisons, dis-les. On n'est pas une oie sans avoir des raisons. Après ça, j'ai du coton dans les oreilles, j'ai peut-être mal entendu, répète ce que tu as dit.

Gilliatt répliqua :

— J'ai dit non.

— Tu as dit non. Il y tient, la brute! Tu as quelque chose, c'est sûr! Tu as dit non! Voilà une stupidité qui dépasse les limites du monde connu. On flanque des douches aux personnes pour bien moins que ça. Ah! tu n'aimes pas Déruchette! Alors c'est pour l'amour du bonhomme que tu as fait tout ce que tu as fait! C'est pour les beaux yeux du papa que tu es allé aux Douvres, que tu as eu froid, que tu as eu chaud, que tu as crevé de faim et de soif, que tu as mangé de la vermine de rocher, que tu as eu le brouillard, la pluie et le vent pour chambre à coucher, et que tu as exécuté la chose de me rapporter ma machine, comme on rapporte à une jolie femme son serin qui s'est échappé! Et la tempête d'il y a trois jours! Si tu t'imagines que je ne me rends pas compte. Tu en as eu du tirage! C'est en faisant la bouche en cœur du côté de ma vieille caboche que tu as taillé, coupé, tourné, viré, traîné, limé, scié, charpenté, inventé, écrabouillé, et fait plus de miracles à toi tout seul que tous les saints du paradis. Ah! idiot! tu m'as pourtant assez ennuyé avec ton bug-pipe. On appelle ça biniou en Bretagne. Toujours le même air, l'animal! Ah! tu n'aimes pas Déruchette! Je ne sais pas ce que tu as. Je me rappelle bien tout à présent, j'étais là dans le coin, Déruchette a dit : Je l'épouserai. Et elle t'épousera! Ah! tu ne l'aimes pas! Réflexions faites, je ne comprends rien. Ou tu es fou, ou je le suis. Et le voilà qui ne dit plus un mot. Ça n'est pas permis de faire tout ce que tu as fait, et de dire à la fin : Je n'aime pas Déruchette. On ne rend pas service aux gens pour les mettre en colère. Eh bien, si tu ne l'épouses pas, elle coiffera sainte Catherine. D'abord, j'ai besoin de toi, moi. Tu seras le pilote de Durande. Si tu t'imagines que je vais te laisser aller comme ça! Ta, ta, ta, nenni mon cœur, je ne te lache point. Je te tiens Je ne t'écoute seulement pas. Où y a-t-il un matelot comme toi! Tu es mon homme. Mais parle donc!

Cependant la cloche avait réveillé la maison et les environs. Douce et Grâce s'étaient levées et venaient d'entrer dans la salle basse, l'air stupéfait, sans dire mot. Grâce avait à la main une chandelle. Un groupe de voisins, bourgeois, marins et paysans, sortis en hâte, était dehors sur le quai, considérant avec pétrification et stupeur la cheminée de la Durande dans la panse. Quelques-uns, entendant la voix de mess Lethierry dans la salle basse, commençaient à s'y glisser silencieusement par la porte entre-bâillée. Entre deux faces de commères passait la tête de sieur Landoys qui avait ce hasard d'être toujours là où il aurait regretté de ne pas être.

Les grandes joies ne demandent pas mieux que d'avoir un public. Le point d'appui un peu épars qu'offre toujours une foule leur plaît; elles repartent de là. Mess Lethierry s'aperçut tout à coup qu'il y avait des gens autour de lui. Il accepta d'emblée l'auditoire.

— Ah! vous voila, vous autres. C'est bien heureux. Vous savez la nouvelle. Cet homme a été là et il a rapporté ça. Bonjour, sieur Landoys. Tout à l'heure, quand je me suis réveillé, j'ai vu le tuyau. C'était sous ma fenêtre. Il ne manque pas un clou à la chose. On fait des gravures de Napoléon; moi, j'aime mieux ça que la bataille d'Austerlitz. Vous sortez de votre lit, bonnes gens. La Durande vous vient en dormant. Pendant que vous mettez vos bonnets de coton et que vous soufflez vos chandelles, il y a des gens qui sont des héros. On est

un tas de lâches et de fainéants, on chauffe ses rhumatismes, heureusement cela n'empêche pas qu'il y ait des enragés. Ces enragés vont où il faut aller et font ce qu'il faut faire. L'homme du Bû de la Rue arrive du rocher Douvres. Il a repêché la Durande au fond de la mer, il a repêché l'argent dans la poche de Clubin, un trou encore plus profond. Mais comment as-tu fait? Tout le diantre était contre toi, le vent et la marée, la marée et le vent. C'est vrai que tu es sorcier. Ceux qui disent ça ne sont déjà pas si bêtes. La Durande est revenue! les tempêtes ont beau avoir de la méchanceté, ça la leur coupe rasibus. Mes amis, je vous annonce qu'il n'y a plus de naufrages. J'ai visité la mécanique. Elle est comme neuve, entière, quoi! Les tiroirs à vapeur jouent comme sur des roulettes. On dirait un objet d'hier matin. Vous savez que l'eau qui sort est conduite hors du bateau par un tube placé dans un autre tube par où passe l'eau qui entre, pour utiliser la chaleur; eh bien, les deux tubes, ça y est. Toute la machine! les roues aussi! Ah! tu l'épouseras!

— Qui? la machine? demanda sieur Landoys.

— Non, la fille. Oui, la machine. Les deux. Il sera deux fois mon gendre. Il sera le capitaine. Good bye, capitaine Gilliatt. Il va y en avoir une, de Durande! On va en faire des affaires, et de la circulation, et du commerce, et des chargements de bœufs et de moutons! Je ne donnerais pas Saint-Sampson pour Londres. Et voici l'auteur. Je vous dis que c'est une aventure. On lira ça samedi dans la gazette au père Mauger. Gilliatt le Malin est un malin. Qu'est-ce que c'est que ces louis d'or-là?

Mess Lethierry venait de remarquer, par l'hiatus du couvercle, qu'il y avait de l'or dans la boîte posée sur les bank-notes. Il la prit, l'ouvrit, la vida dans la paume de sa main, et mit la poignée de guinées sur la table.

— Pour les pauvres. Sieur Landoys, donnez ces pounds de ma part au connétable de Saint-Sampson. Vous savez, la lettre de Rantaine? Je vous l'ai montrée; eh bien, j'ai les bank-notes. Voilà de quoi acheter du chêne et du sapin et faire de la menuiserie. Regardez plutôt. Vous rappelez-vous le temps d'il y a trois jours? Quel massacre de vent et de pluie! Le ciel tirait le canon. Gilliatt a reçu ça dans les Douvres. Ça ne l'a pas empêché de décrocher l'épave comme je décroche ma montre. Grâce à lui, je redeviens quelqu'un. La galiote au père Lethierry va reprendre son service, messieurs mesdames. Une coquille de noix avec deux roues et un tuyau de pipe, j'ai toujours été toqué de cette invention-là. Je me suis toujours dit : j'en ferai une! Ça date de loin; c'est une idée qui m'est venue à Paris dans le café qui fait le coin de la rue Christine et de la rue Dauphine en lisant un journal qui en parlait. Savez-vous bien que Gilliatt ne serait pas gêné pour mettre la machine de Marly dans son gousset et pour se promener avec? C'est du fer battu, cet homme-là, de l'acier trempé, du diamant, un marin bon jeu bon argent, un forgeron, un gaillard extraordinaire, plus étonnant que le prince de Hohenlohe. J'appelle ça un homme qui a de l'esprit. Nous sommes tous des pas grand'choses. Les loups de mer, c'est vous, c'est moi, c'est nous; mais le lion de mer, le voici. Hurrah, Gilliatt! Je ne sais pas ce qu'il a fait, mais certainement il a été un diable, et comment veut-on que je ne lui donne pas Déruchette!

Depuis quelques instants, Déruchette était dans la salle. Elle n'avait pas dit un mot, elle n'avait pas fait de bruit. Elle avait eu une entrée d'ombre. Elle s'était assise, presque inaperçue, sur une chaise en arrière de mess Lethierry debout, loquace, orageux, joyeux, abondant en gestes et parlant haut. Un peu après elle, une autre apparition muette s'était faite. Un homme

vêtu de noir, en cravate blanche, ayant son chapeau à la main, s'était arrêté dans l'entre-bâillement de la porte. Il y avait maintenant plusieurs chandelles dans le groupe lentement grossi. Ces lumières éclairaient de côté l'homme vêtu de noir; son profil, d'une blancheur jeune et charmante, se dessinait sur le fond obscur avec une pureté de médaille; il appuyait son coude à l'angle d'un panneau de la porte, et il tenait son front dans sa main gauche, attitude, à son insu, gracieuse, qui faisait valoir la grandeur du front par la petitesse de la main. Il y avait un pli d'angoisse au coin de ses lèvres contractées. Il examinait et écoutait avec une attention profonde. Les assistants, ayant reconnu le révérend Ebenezer Caudray, recteur de la paroisse, s'étaient écartés pour le laisser passer, mais il était resté sur le seuil. Il y avait de l'hésitation dans sa posture et de la décision dans son regard. Ce regard par moments se rencontrait avec celui de Déruchette. Quant à Gilliatt, soit par hasard, soit exprès, il était dans l'ombre, et on ne le voyait que très-confusément.

Mess Lethierry d'abord n'aperçut pas M. Ebenezer, mais il aperçut Déruchette. Il alla à elle, et l'embrassa avec tout l'emportement que peut avoir un baiser au front. En même temps il étendait le bras vers le coin sombre où était Gilliatt.

— Déruchette, dit-il, te voilà riche, et voilà ton mari.

Déruchette leva la tête avec égarement et regarda dans cette obscurité.

Mess Lethierry reprit :

— On fera la noce tout de suite, demain si ça se peut, on aura les dispenses, d'ailleurs ici les formalités ne sont pas lourdes, le doyen fait ce qu'il veut, on est marié avant qu'on ait eu le temps de crier gare, ce n'est pas comme en France, où il faut des bans, des publications, des délais, tout le bataclan, et tu pourras te vanter d'être la femme d'un brave homme, et il n'y a pas à dire, c'est que c'est un marin, je l'ai pensé dès le premier jour quand je l'ai vu revenir de Herm avec le petit canon. A présent il revient des Douvres, avec sa fortune, et la mienne, et la fortune du pays; c'est un homme dont on parlera un jour comme il n'est pas possible; tu as dit : je l'épouserai, tu l'épouseras, et vous aurez des enfants, et je serai grand'père, et tu auras cette chance d'être la lady d'un gaillard sérieux, qui travaille, qui est utile, qui est surprenant, qui en vaut cent, qui sauve les inventions des autres, qui est une providence, et au moins, toi, tu n'auras pas, comme presque toutes les chipies riches de ce pays-ci, épousé un soldat ou un prêtre, c'est-à-dire l'homme qui tue ou l'homme qui ment. Mais qu'est-ce que tu fais dans ton coin, Gilliatt? On ne te voit pas. Douce! Grâce! tout le monde, de la lumière. Illuminez-moi mon gendre à giorno. Je vous fiance, mes enfants, et voilà ton mari, et voilà mon gendre, c'est Gilliatt du Bû de la Rue, le bon garçon, le grand matelot, et je n'aurai pas d'autre gendre, et tu n'auras pas d'autre mari, j'en redonne ma parole d'honneur au bon Dieu. Ah! c'est vous, monsieur le curé, vous me marierez ces jeunes gens-là.

L'œil de mess Lethierry venait de tomber sur le révérend Ebenezer.

Douce et Grâce avaient obéi. Deux chandelles posées sur la table éclairaient Gilliatt de la tête aux pieds.

— Qu'il est beau! cria Lethie

Gilliatt était hideux.

Il était tel qu'il était sorti, le matin même, de l'écueil Douvres, en haillons, les coudes percés, la barbe longue, les cheveux hérissés, les yeux brûlés et rouges, la face écorchée, les poings saignants; il avait les pieds nus Quelques-unes des pustules de la pieuvre étaient encore visibles sur ses bras velus.

Lethierry le contemplait.

— C'est mon vrai gendre. Comme il s est

battu avec la mer! il est tout en loques! Quelles épaules! quelles pattes! Que tu es beau!

Grâce courut à Déruchette et lui soutint la tête. Déruchette venait de s'évanouir.

II

LA MALLE DE CUIR

Dès l'aube, Saint-Sampson était sur pied et Saint-Pierre-Port commençait à arriver. La résurrection de la Durande faisait dans l'île un bruit comparable à celui qu'a fait dans le midi de la France la Salette. Il y avait foule sur le quai pour regarder la cheminée sortant de la panse. On eût bien voulu voir et toucher un peu la machine; mais Lethierry, après avoir fait de nouveau, et au jour, l'inspection triomphante de la mécanique, avait posté dans la panse deux matelots chargés d'empêcher l'approche. La cheminée, au surplus, suffisait à la contemplation. La foule s'émerveillait On ne parlait que de Gilliatt. On commentait et on acceptait son surnom de Malin; l'admiration s'achevait volontiers par cette phrase : « Ce n'est toujours pas agréable d'avoir dans l'île des gens capables de faire des choses comme ça. »

On voyait du dehors mess Lethierry assis à sa table devant sa fenêtre et écrivant, un œil sur son papier, l'autre sur la machine. Il était tellement absorbé qu'il ne s'était interrompu qu'une fois pour « crier * » Douce et pour lui demander des nouvelles de Déruchette. Douce avait répondu : « Mademoiselle s'est levée, et est sortie ». Mess Lethierry avait dit : « Elle fait bien de prendre l'air. Elle s'est trouvée un peu mal cette nuit à cause de la chaleur. Il y avait beaucoup de monde dans la salle. Et puis la surprise, la joie, avec cela que les fenêtres étaient fermées. Elle va avoir un fier mari! » Et il avait recommencé à écrire. Il avait déjà paraphé et scellé deux lettres adressées aux plus notables maîtres de chantiers de Brême. Il achevait de cacheter la troisième.

Le bruit d'une roue sur le quai lui fit dresser le cou. Il se pencha et vit déboucher du sentier par où l'on allait au Bû de la Rue un boy poussant une brouette. Ce boy se dirigeait du côté de Saint-Pierre-Port. Il y avait dans la brouette une malle de cuir jaune damasquinée de clous de cuivre et d'étain.

Mess Lethierry apostropha le boy.

— Où vas-tu, garçon?

Le boy s'arrêta, et répondit :

— Au *Cashmere*.

— Quoi faire?

— Porter cette malle.

— Eh bien, tu porteras aussi ces trois lettres.

Mess Lethierry ouvrit le tiroir de sa table, y prit un bout de ficelle, noua ensemble sous un nœud en croix les trois lettres qu'il venait d'écrire, et jeta le paquet au boy qui le reçut au vol dans ses deux mains.

— Tu diras au capitaine du *Cashmere* que c'est moi qui écris, et qu'il ait soin. C'est pour l'Allemagne. Brême via London.

— Je ne parlerai pas au capitaine, mess Lethierry.

— Pourquoi?

— Le *Cashmere* n'est pas à quai.

— Ah!

— Il est en rade.

— C'est juste. A cause de la mer.

— Je ne pourrai parler qu'au patron de l'embarcation.

— Tu lui recommanderas mes lettres.

— Oui, mess Lethierry.

— A quelle heure part le *Cashmere*?

* Appeler.

— A douze heures.

— A midi, aujourd'hui, la marée monte. Il a la marée contre.

— Mais il a le vent pour.

— Boy, dit mess Lethierry braquant son index sur la cheminée de la machine, vois-tu ça? ça se moque du vent et de la marée.

Le boy mit les lettres dans sa poche, ressaisit le brancard de la brouette, et reprit sa course vers la ville. Mess Lethierry appela . Douce ! Grâce !

Grâce entre-bâilla la porte.

— Mess, qu'y a-t-il?

— Entre, et attends.

Mess Lethierry prit une feuille de papier et se mit à écrire. Si Grâce, debout derrière lui, eût été curieuse et eût avancé la tête pendant qu'il écrivait, elle aurait pu lire, par-dessus son épaule, ceci :

« J'écris à Brême pour du bois. J'ai ren-
« dez-vous toute la journée avec des char-
« pentiers pour l'estimat. La reconstruc-
« tion marchera vite. Toi, de ton côté, va
« chez le doyen pour avoir les dispenses.
« Je désire que le mariage se fasse le plus
« tôt possible, tout de suite serait le
« mieux. Je m'occupe de Durande, occupe-
« toi de Déruchette. »

Il data, et signa : LETHIERRY.

Il ne prit point la peine de cacheter le billet, le plia simplement en quatre et le tendit à Grâce.

— Porte cela à Gilliatt.

— Au Bû de la Rue ?

— Au Bû de la Rue.

LIVRE TROISIÈME. — DÉPART DU *CASHMERE*.

LE HAVELET TOUT PROCHE DE L'ÉGLISE

Saint-Sampson ne peut avoir foule sans que Saint-Pierre-Port soit désert. Une chose curieuse sur un point donné est une pompe aspirante. Les nouvelles courent vite dans les petits pays ; aller voir la cheminée de la Durande sous les fenêtres de mess Lethierry était depuis le lever du soleil la grande affaire de Guernesey. Tout autre événement s'était effacé devant celui-là. Éclipse de la mort du doyen de Saint-Asaph ; il n'était plus question du révérend Ebenezer Caudray, ni de sa soudaine richesse, ni de son départ par le *Cashmere*. La machine de la Durande rapportée des Douvres, tel était l'ordre du jour. On n'y croyait pas. Le naufrage avait paru extraordinaire, mais le sauvetage semblait impossible. C'était à qui s'en assurerait par ses yeux Toute autre préoccupation était suspendue. De longues files de bourgeois en famille, depuis le vésin jusqu'au mess, des hommes, des femmes, des gentlemen, des mères avec enfants et des enfants avec poupées, se dirigeaient par toutes les routes vers « la chose à voir » aux Bravées et tournaient le dos à Saint-Pierre-Port. Beaucoup de boutiques dans Saint-Pierre-Port étaient fermées, dans Commercial-Arcade, stagnation absolue de vente et de négoce ; toute l'attention était à la Durande, pas un marchand n'avait « étrenné », excepté un bijoutier, lequel s'émerveillait d'avoir vendu un anneau d'or pour mariage « à une espèce d'homme paraissant fort « pressé qui lui avait demandé la demeure « de monsieur le doyen ». Les boutiques restées ouvertes étaient des lieux de cause-

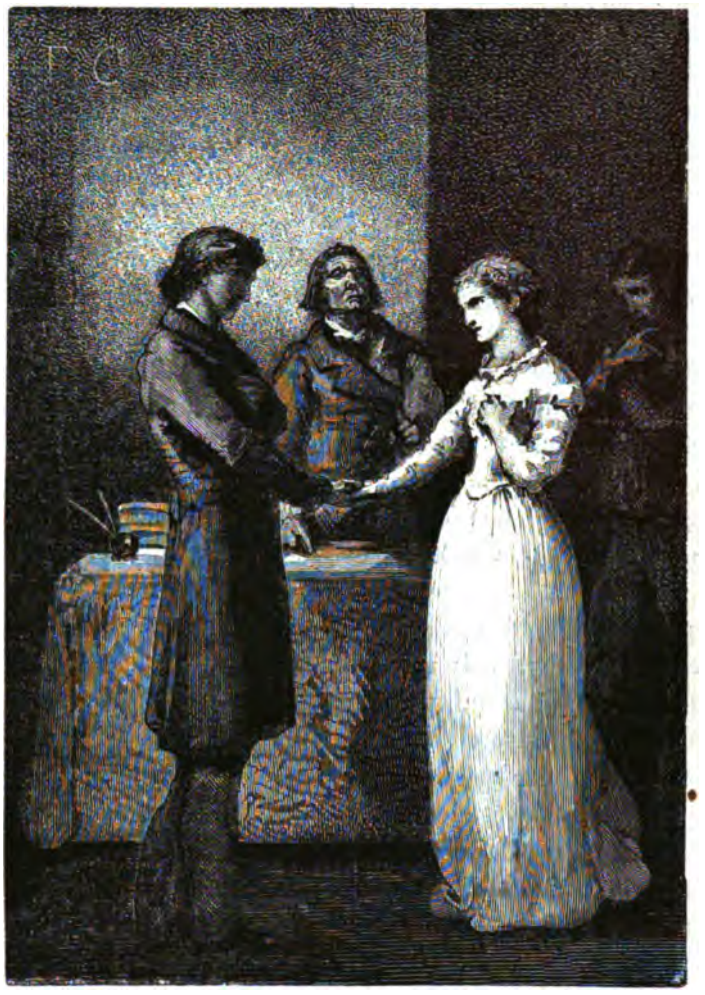
Elle lui croisa ses dix doigts derrière le cou. (Page 260)

rie où l'on commentait bruyamment le miraculeux sauvetage. Pas un promeneur à l'Hyvreuse, qu'on nomme aujourd'hui, sans savoir pourquoi, Cambridge-Park; personne dans High-Street, qui s'appelait alors la Grand'Rue, ni dans Smith-Street, qui s'appelait alors la rue des Forges; personne dans Hauteville, l'Esplanade elle-même était dépeuplée. On eût dit un dimanche. Une altesse royale en visite passant la revue de la milice à l'Ancresse n'eût pas mieux vidé la ville. Tout ce dérangement à propos d'un rien du tout comme ce Gilliatt faisait hausser les épaules aux hommes graves et aux personnes correctes.

L'église de Saint-Pierre-Port, triple pignon juxtaposé avec transept et flèche, est au bord de l'eau au fond du port presque sur le débarcadère même. Elle donne la bienvenue à ceux qui arrivent et l'adieu à ceux qui s'en vont. Cette église est la majuscule de la longue ligne que fait la façade de la ville sur l'océan.

Elle est en même temps paroisse de Saint-Pierre-Port et doyenné de toute l'île. Elle a pour desservant le subrogé de l'évêque, clergyman à pleins pouvoirs.

Le havre de Saint-Pierre-Port, très-beau et très-large port aujourd'hui, était à cette époque, et il y a dix ans encore, moins



Vous êtes époux. (Page 266.)

considérable que le havre de Saint-Sampson. C'étaient deux grosses murailles cyclopéennes courbes partant du rivage à tribord et à bâbord et se rejoignant presque à leur extrémité, où il y avait un petit phare blanc. Sous ce phare un étroit goulet, ayant encore le double anneau de la chaîne qui le fermait au moyen âge, donnait passage aux navires. Qu'on se figure une pince de homard entr'ouverte, c'était le havre de Saint-Pierre-Port. Cette tenaille prenait sur l'abîme un peu de mer qu'elle forçait à se tenir tranquille. Mais, par le vent d'est, il y avait du flot à l'entre-bâillement, le port clapotait, et il était plus sage de ne point entrer. C'est ce qu'avait fait ce jour-là le *Cashmere*. Il avait mouillé en rade.

Les navires, quand il y avait du vent d'est, prenaient volontiers ce parti qui, en outre, leur économisait les frais de port. Dans ce cas, les bateliers commissionnés de la ville, brave tribu de marins que le nouveau port a destituée, venaient prendre dans leurs barques, soit à l'embarcadère, soit aux stations de la plage, les voyageurs, et les transportaient, eux et leurs bagages, souvent par de très-grosses mers et toujours sans accident, aux navires en partance. Le vent d'est est un vent de côté, très-bon pour la traversée d'Angle-

terre; on roule, mais on ne tangue pas.

Quand le bâtiment en partance était dans le port, tout le monde s'embarquait dans le port; quand il était en rade, on avait le choix de s'embarquer sur un des points de la côte voisins du mouillage. On trouvait dans toutes les criques des bateliers « à volonté ».

Le Havelet était une de ces criques. Ce petit havre, havelet, était tout près de la ville, mais si solitaire qu'il en semblait très-loin. Il devait cette solitude à l'encaissement des hautes falaises du fort George qui dominent cette anse discrète. On arrivait au Havelet par plusieurs sentiers. Le plus direct longeait le bord de l'eau; il avait l'avantage de mener à la ville et à l'église en cinq minutes, et l'inconvénient d'être couvert par la lame deux fois par jour. Les autres sentiers, plus ou moins abrupts, s'enfonçaient dans les anfractuosités des escarpements. Le Havelet, même en plein jour, était dans une pénombre. Des blocs en porte-à-faux pendaient de toutes parts. Un hérissement de ronces et de broussailles s'épaississait et faisait une sorte de douce nuit sur ce désordre de roches et de vagues; rien de plus paisible que cette crique en temps calme, rien de plus tumultueux dans les grosses eaux. Il y avait là des pointes de branches perpétuellement mouillées par l'écume. Au printemps c'était plein de fleurs, de nids, de parfums, d'oiseaux, de papillons et d'abeilles. Grâce aux travaux récents, ces sauvageries n'existent plus aujourd'hui; de belles lignes droites les ont remplacées; il y a des maçonneries, des quais et des jardinets; le terrassement a sévi; le goût a fait justice des bizarreries de la montagne et de l'incorrection des rochers.

II

LES DÉSESPOIRS EN PRÉSENCE

Il était un peu moins de dix heures du matin; *le quart avant*, comme on dit à Guernesey.

L'affluence, selon toute apparence, grossissait à Saint-Sampson. La population enfiévrée de curiosité versant toute au nord de l'île, le Havelet, qui est au sud, était plus désert que jamais.

Pourtant on y voyait un bateau, et un batelier. Dans le bateau il y avait un sac de nuit. Le batelier semblait attendre.

On apercevait en rade le *Cashmere* à l'ancre, qui, ne devant partir qu'à midi, ne faisait encore aucune manœuvre d'appareillage.

Un passant qui, de quelqu'un des sentiers-escaliers de la falaise, eût prêté l'oreille, eût entendu un murmure de paroles dans le Havelet, et, s'il se fût penché par-dessus les surplombs, il eût vu, à quelque distance du bateau, dans un recoin de roches et de branches où ne pouvait pénétrer le regard du batelier, deux personnes, un homme et une femme, Ebenezer et Déruchette.

Ces réduits obscurs du bord de la mer, qui tentent les baigneuses, ne sont pas toujours aussi solitaires qu'on le croit. On y est quelquefois observé et écouté. Ceux qui s'y réfugient et qui s'y abritent peuvent être aisément suivis à travers les épaisseurs des végétations, et, grâce à la multiplicité et à l'enchevêtrement des sentiers, les granits et les arbres qui cachent l'aparté peuvent cacher aussi un témoin.

Déruchette et Ebenezer étaient debout en face l'un de l'autre, le regard dans le regard; ils se tenaient les mains. Déru-

chette parlait. Ebenezer se taisait. Une larme amassée et arrêtée entre ses cils hésitait, et ne tombait pas.

La désolation et la passion étaient empreintes sur le front religieux d'Ebenezer. Une résignation poignante s'y ajoutait, résignation hostile à la foi, quoique venant d'elle. Sur ce visage, simplement angélique jusqu'alors, il y avait un commencement d'expression fatale.

Celui qui n'avait encore médité que le dogme se mettait à méditer le sort, méditation malsaine au prêtre. La foi s'y décompose. Plier sous de l'inconnu, rien n'est plus troublant. L'homme est le patient des événements.

La vie est une perpétuelle arrivée; nous la subissons. Nous ne savons jamais de quel côté viendra la brusque descente du hasard. Les catastrophes et les félicités entrent, puis sortent, comme des personnages inattendus. Elles ont leur loi, leur orbite, leur gravitation, en dehors de l'homme.

La vertu n amène pas le bonheur, le crime n'amène pas le malheur; la conscience a une logique, le sort en a une autre, nulle coïncidence. Rien ne peut être prévu. Nous vivons pêle-mêle et coup sur coup. La conscience est la ligne droite, la vie est le tourbillon. Ce tourbillon jette inopinément sur la tête de l'homme des chaos noirs et des ciels bleus.

Le sort n'a point l'art des transitions. Quelquefois la roue tourne si vite que l'homme distingue à peine l'intervalle d'une péripétie à l'autre et le lien d'hier à aujourd'hui

Ebenezer était un croyant mélangé de raisonnement et un prêtre compliqué de passion.

Les religions célibataire savent ce qu'elles font. Rien ne défait le prêtre comme d'aimer une femme.

Toutes sortes de nuages assombrissaient Ebenezer.

Il contemplait Déruchette, trop.

Ces deux êtres s'idolâtraient.

Il y avait dans la prunelle d'Ebenezer la muette adoration du désespoir.

Déruchette disait :

— Vous ne partirez pas. Je n'en ai pas la force. Voyez-vous, j'ai cru que je pourrais vous dire adieu, je ne peux pas. On n'est pas forcé de pouvoir. Pourquoi êtes-vous venu hier? Il ne fallait pas venir si vous vouliez vous en aller. Je ne vous ai jamais parlé. Je vous aimais, mais je ne le savais pas. Seulement, le premier jour, quand monsieur Hérode a lu l'histoire de Rebecca et que vos yeux ont rencontré les miens, je me suis senti les joues en feu, et j'ai pensé : Oh! comme Rebecca a dû devenir rouge! C'est égal, avant-hier, on m'aurait dit : Vous aimez le recteur, j'aurais ri. C'est ce qu'il y a eu de terrible dans cet amour-là. Ç'a été comme une trahison. Je n'y ai pas pris garde. J'allais à l'église, je vous voyais, je croyais que tout le monde était comme moi. Je ne vous fais pas de reproche, vous n'avez rien fait pour que je vous aime, vous ne vous êtes pas donné de peine, vous me regardiez, ce n'est pas de votre faute si vous regardez les personnes, et cela a fait que je vous ai adoré. Je ne m'en doutais pas. Quand vous preniez le livre, c'était de la lumière; quand les autres le prenaient, ce n'était qu'un livre. Vous leviez quelquefois les yeux sur moi. Vous parliez des archanges, c'était vous l'archange. Ce que vous disiez, je le pensais tout de suite. Avant vous, je ne sais pas si je croyais en Dieu. Depuis vous, j'étais devenue une femme qui fait sa prière. Je disais à Douce : Habille-moi bien vite que je ne manque pas l'office. Et je courais à l'église. Ainsi, être amoureuse d'un homme, c'est cela. Je ne le savais pas. Je me disais: Comme je deviens dévote! C'est vous qui m'avez appris que je n'allais pas à l'église pour le bon Dieu. J'y allais pour vous, c'est vrai. Vous êtes beau, vous parlez bien, quand vous leviez les bras au ciel il me

semblait que vous teniez mon cœur dans vos deux mains blanches. J'étais folle, je l'ignorais. Voulez-vous que je vous dise votre faute, c'est d'être entré hier dans le jardin, c'est de m'avoir parlé. Si vous ne m'aviez rien dit, je n'aurais rien su. Vous seriez parti, j'aurais peut-être été triste, mais à présent je mourrai. A présent que je sais que je vous aime, il n'est plus possible que vous vous en alliez. A quoi pensez-vous? Vous n'avez pas l'air de m'écouter.

Ebenezer répondit :

— Vous avez entendu ce qui s'est dit hier.

— Hélas!

— Que puis-je à cela?

Ils se turent un moment. Ebenezer reprit :

— Il n'y a plus pour moi qu'une chose à faire. Partir.

— Et moi, mourir. Oh! je voudrais qu'il n'y eût pas de mer et qu'il n'y eût que le ciel. Il me semble que cela arrangerait tout, notre départ serait le même. Il ne fallait pas me parler, vous. Pourquoi m'avez-vous parlé? Alors ne vous en allez pas. Qu'est-ce que je vais devenir? Je vous dis que je mourrai. Vous serez bien avancé quand je serai dans le cimetière. Oh! j'ai le cœur brisé. Je suis bien malheureuse. Mon oncle n'est pas méchant pourtant.

C'était la première fois de sa vie que Déruchette disait en parlant de mess Lethierry, *mon oncle*. Jusque-là elle avait toujours dit *mon père*.

Ebenezer recula d'un pas et fit un signe au batelier.

On entendit le bruit du croc dans les galets et le pas de l'homme sur le bord de sa barque.

— Non, non! cria Déruchette.

Ebenezer se rapprocha d'elle.

— Il le faut, Déruchette.

— Non, jamais! Pour une machine! Est-ce que c'est possible? Avez-vous vu cet homme horrible hier? Vous ne pouvez pas m'abandonner. Vous avez de l'esprit, vous trouverez un moyen. Il ne se peut pas que vous m'ayez dit de venir vous trouver ici ce matin, avec l'idée que vous partiriez. Je ne vous ai rien fait. Vous n'avez pas à vous plaindre de moi. C'est par ce vaisseau-là que vous voulez vous en aller? Je ne veux pas. Vous ne me quitterez pas. On n'ouvre pas le ciel pour le refermer. Je vous dis que vous resterez. D'ailleurs il n'est pas encore l'heure. Oh! je t'aime.

Et, se pressant contre lui, elle lui croisa ses dix doigts derrière le cou, comme pour faire de ses bras enlacés un lien à Ebenezer et de ses mains jointes une prière à Dieu.

Il dénoua cette étreinte délicate qui résista tant qu'elle put.

Déruchette tomba assise sur une saillie de roche couverte de lierre, relevant d'un geste machinal la manche de sa robe jusqu'au coude, montrant son charmant bras nu, avec une clarté noyée et blême dans ses yeux fixes.

La barque approchait.

Ebenezer lui prit la tête dans ses deux mains; cette vierge avait l'air d'une veuve et ce jeune homme avait l'air d'un aïeul. Il lui touchait les cheveux avec une sorte de précaution religieuse; il attacha son regard sur elle pendant quelques instants, puis il déposa sur son front un de ces baisers sous lesquels il semble que devrait éclore une étoile, et, d'un accent où tremblait la suprême angoisse et où l'on sentait l'arrachement de l'âme, il lui dit ce mot, le mot des profondeurs : Adieu!

Déruchette éclata en sanglots.

En ce moment ils entendirent une voix lente et grave qui disait :

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas?

Ebenezer tourna la tête. Déruchette leva les yeux.

Gilliatt était devant eux.

Il venait d'entrer par un sentier latéral.

Gilliatt n'était plus le même homme que

la veille. Il avait peigné ses cheveux, il avait fait sa barbe, il avait mis des souliers, il avait une chemise blanche de marin à grand col rabattu, il était vêtu de ses habits de matelot les plus neufs. On voyait une bague d'or à son petit doigt. Il semblait profondément calme. Son hâle était livide.

Du bronze qui souffre, tel était ce visage.

Ils le regardèrent, stupéfaits. Quoique méconnaissable, Déruchette le reconnut. Quant aux paroles qu'il venait de dire, elles étaient si loin de ce qu'ils pensaient en ce moment-là, qu'elles avaient glissé sur leur esprit.

Gilliatt reprit :

— Quel besoin avez-vous de vous dire adieu? Mariez-vous Vous partirez ensemble.

Déruchette tressaillit. Elle eut un tremblement de la tête aux pieds.

Gilliatt continua :

— Miss Déruchette a ses vingt et un ans. Elle ne dépend que d'elle. Son oncle n'est que son oncle. Vous vous aimez...

Déruchette interrompit doucement :

— Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— Mariez-vous, poursuivit Gilliatt.

Déruchette commençait à percevoir ce que cet homme lui disait. Elle bégaya :

— Mon pauvre oncle...

— Il refuserait si le mariage était à faire, dit Gilliatt, il consentira quand le mariage sera fait. D'ailleurs vous allez partir. Quand vous reviendrez, il pardonnera.

Gilliatt ajouta avec une nuance amère :

— Et puis, il ne pense déjà plus qu'à rebâtir son bateau. Cela l'occupera pendant votre absence. Il a la Durande pour le consoler.

— Je ne voudrais pas, balbutia Déruchette, dans une stupeur où l'on sentait de la joie, laisser derrière moi des chagrins.

— Ils ne dureront pas longtemps, dit Gilliatt.

Ebenezer et Déruchette avaient eu comme un éblouissement. Ils se remettaient maintenant. Dans leur trouble décroissant, le sens des paroles de Gilliatt leur apparaissait. Un nuage y restait mêlé, mais leur affaire à eux n'était pas de résister.

On se laisse faire à qui sauve. Les objections à la rentrée dans l'Éden sont molles.

Il y avait dans l'attitude de Déruchette, imperceptiblement appuyée sur Ebenezer, quelque chose qui faisait cause commune avec ce que disait Gilliatt. Quant à l'énigme de la présence de cet homme et de ses paroles qui, dans l'esprit de Déruchette en particulier, produisaient plusieurs sortes d'étonnements, c'étaient des questions à côté. Cet homme leur disait : Mariez-vous. Ceci était clair. S'il y avait une responsabilité, il la prenait. Déruchette sentait confusément que, pour des raisons diverses, il en avait le droit. Ce qu'il disait de mess Lethierry était vrai.

Ebenezer, pensif, murmura : Un oncle n'est pas un père.

Il subissait la corruption d'une péripétie heureuse et soudaine. Les scrupules probables du prêtre fondaient et se dissolvaient dans ce pauvre cœur amoureux.

La voix de Gilliatt devint brève et dure et l'on y sentait comme des pulsations de fièvre :

— Tout de suite. Le *Cashmere* part dans deux heures. Vous avez le temps, mais vous n'avez que le temps, venez.

Ebenezer le considérait attentivement.

Tout à coup il s'écria :

— Je vous reconnais. C'est vous qui m'avez sauvé la vie.

Gilliatt répondit :

— Je ne crois pas.

— Là-bas, à la pointe des Banques.

— Je ne connais pas cet endroit-là.

— C'est le jour même que j'arrivais.

— Ne perdons pas le temps, dit Gilliatt.

— Et, je ne me trompe pas, vous êtes l'homme d'hier soir.

— Peut-être.

— Comment vous appelez-vous?

Gilliatt haussa la voix.

— Batelier, attendez-nous. Nous allons revenir. Miss, vous m'avez demandé comment il se faisait que j'étais ici, c'est bien simple, je marchais derrière vous. Vous avez vingt et un ans. Dans ce pays-ci, quand les personnes sont majeures et dépendent d'elles-mêmes, on se marie en un quart d'heure. Prenons le sentier du bord de l'eau. Il est praticable, la mer ne montera qu'à midi. Mais tout de suite. Venez avec moi.

Déruchette et Ebenezer semblaient se consulter du regard. Ils étaient debout l'un près de l'autre, sans bouger; ils étaient comme ivres.

Il y a de ces hésitations étranges au bord de cet abîme, le bonheur.

Ils comprenaient sans comprendre.

— Il s'appelle Gilliatt, dit Déruchette bas à Ebenezer.

Gilliatt reprit avec une sorte d'autorité :

— Qu'attendez-vous? je vous dis de me suivre.

— Où? demanda Ebenezer.

— Là

Et Gilliatt montra du doigt le clocher de l'église.

Ils le suivirent.

Gilliatt allait devant. Son pas était ferme. Eux, ils chancelaient.

A mesure qu'ils avançaient vers le clocher, on voyait poindre sur ces purs et beaux visages d'Ebenezer et de Déruchette quelque chose qui serait bientôt le sourire. L'approche de l'église les éclairait.

Dans l'œil creux de Gilliatt il y avait de la nuit.

On eût dit un spectre menant deux âmes au paradis.

Ebenezer et Déruchette ne se rendaient pas bien compte de ce qui allait arriver. L'intervention de cet homme était la branche où se raccroche le noyé. Ils suivaient Gilliatt avec la docilité du désespoir pour le premier venu.

Qui se sent mourir n'est pas difficile sur l'acceptation des incidents.

Déruchette, plus ignorante, était plus confiante.

Ebenezer songeait.

Déruchette était majeure.

Les formalités du mariage anglais sont très-simples, surtout dans les pays autochthones où les recteurs de paroisse ont un pouvoir presque discrétionnaire; mais le doyen néanmoins consentirait-il à célébrer le mariage sans même s'informer si l'oncle consentait?

Il y avait là une question.

Pourtant, on pouvait essayer Dans tous les cas, c'était un sursis.

Mais qu'était-ce que cet homme, et si c'était lui en effet que la veille mess Lethierry avait déclaré son gendre, comment s'expliquer ce qu'il faisait là?

Lui, l'obstacle, il se changeait en providence

Ebenezer s'y prêtait, mais il donnait à ce qui se passait le consentement tacite et rapide de l'homme qui se sent sauvé.

Le sentier était inégal, parfois mouillé et difficile

Ebenezer, absorbé, ne faisait pas attention aux flaques d'eau et aux blocs de galets. De temps en temps, Gilliatt se retournait et disait à Ebenezer :

— Prenez garde à ces pierres, donnez-lui la main.

III

LA PRÉVOYANCE DE L'ABNÉGATION

Dix heures et demie sonnaient comme ils entraient dans l'église

A cause de l'heure, et aussi à cause de la solitude de la ville ce jour-là, l'église était vide.

Au fond pourtant, près de la table qui, dans les églises réformées, remplace l'autel, il y avait trois personnes; c'étaient le doyen et son évangéliste; plus le registraire. Le doyen, qui était le révérend Jaquemin Hérode, était assis; l'évangéliste et le registraire étaient debout.

Le Livre, ouvert, était sur la table.

A côté, sur une crédence, s'étalait un autre livre, le registre de paroisse, ouvert également, et sur lequel un œil attentif eût pu remarquer une page fraîchement écrite et dont l'encre n'était pas encore séchée. Une plume et une écritoire étaient à côté du registre.

En voyant entrer le révérend Ebenezer Caudray, le révérend Jaquemin Hérode se leva.

— Je vous attends, dit-il. Tout est prêt.

Le doyen, en effet, était en robe d'officiant.

Ebenezer regarda Gilliatt.

Le révérend doyen ajouta :

— Je suis à vos ordres, mon collègue.

Et il salua.

Ce salut ne s'égara ni à droite ni à gauche. Il était évident, à la direction du rayon visuel du doyen, que pour lui Ebenezer seul existait. Ebenezer était clergyman et gentleman. Le doyen ne comprenait dans sa salutation ni Déruchette qui était à côté, ni Gilliatt qui était en arrière. Il y avait dans son regard une parenthèse où le seul Ebenezer était admis. Le maintien de ces nuances fait partie du bon ordre et consolide les sociétés.

Le doyen reprit avec une aménité gracieusement altière :

— Mon collègue, je vous fais mon double compliment. Votre oncle est mort et vous prenez femme; vous voilà riche par l'un et heureux par l'autre. Du reste, maintenant, grâce à ce bateau à vapeur qu'on va rétablir, miss Lethierry aussi est riche, ce que j'approuve. Miss Lethierry est née sur cette paroisse, j'ai vérifié la date de sa naissance sur le registre. Miss Lethierry est majeure, et s'appartient. D'ailleurs son oncle, qui est toute sa famille, consent. Vous voulez vous marier tout de suite à cause de votre départ, je le comprends, mais, ce mariage étant d'un recteur de paroisse, j'aurais souhaité un peu de solennité. J'abrégerai pour vous être agréable. L'essentiel peut tenir dans le sommaire. L'acte est déjà tout dressé sur le registre que voici, et il n'y a que les noms à remplir. Aux termes de la loi et coutume, le mariage peut être célébré immédiatement après l'inscription. La déclaration voulue pour la licence a été dûment faite. Je prends sur moi une petite irrégularité, car la demande de licence eût dû être préalablement enregistrée sept jours d'avance; mais je me rends à la nécessité et à l'urgence de votre départ. Soit. Je vais vous marier. Mon évangéliste sera le témoin de l'époux; quant au témoin de l'épouse...

Le doyen se tourna vers Gilliatt.

Gilliatt fit un signe de tête.

— Cela suffit, dit le doyen.

Ebenezer restait immobile. Déruchette était l'extase, pétrifiée.

Le doyen continua :

— Maintenant, toutefois, il y a un obstacle.

Déruchette fit un mouvement.

Le doyen poursuivit :

se tourna vers Gilliatt. (Page 268.)

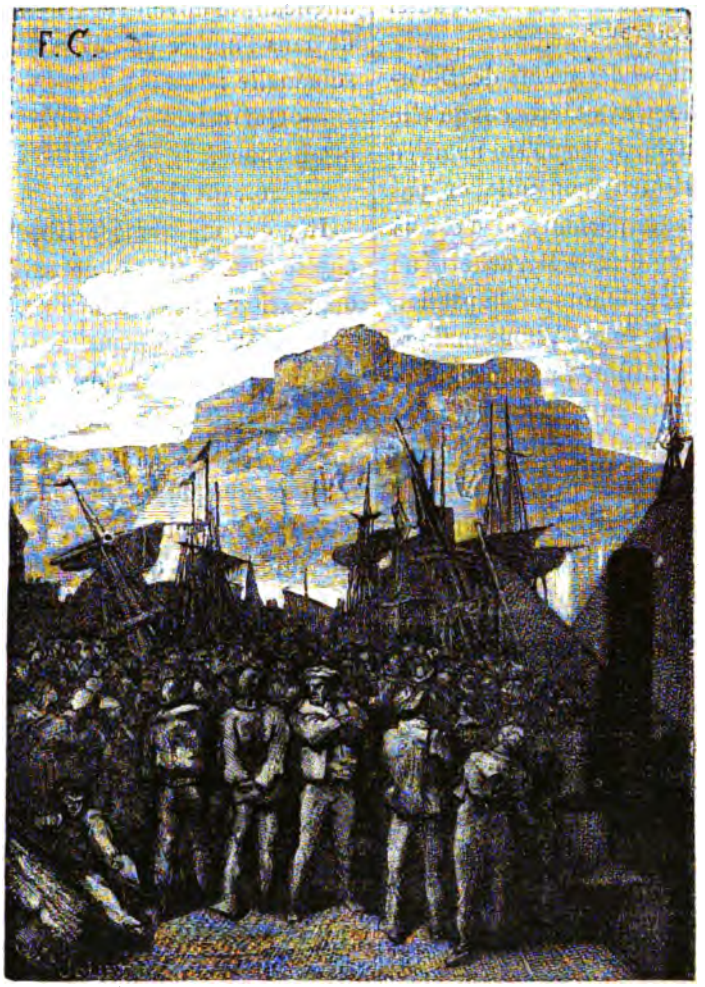
— L'envoyé, ici présent, de mess Lethierry, lequel envoyé a demandé pour vous la licence et a signé la déclaration sur le registre, — et du pouce de sa main gauche le doyen désigna Gilliatt, ce qui l'exemptait d'articuler ce nom quelconque, — l'envoyé de mess Lethierry m'a dit ce matin que mess Lethierry, trop occupé pour venir en personne, désirait que le mariage se fît incontinent. Ce désir, exprimé verbalement, n'est point assez. Je ne saurais, à cause des dispenses à accorder et de l'irrégularité que je prends sur moi, passer outre si vite sans m'informer près de mess Lethierry, à moins qu'on ne me montre sa signature. Quelle que soit ma bonne volonté, je ne puis me contenter d'une parole qu'on vient me redire. Il me faudrait quelque chose d'écrit.

— Qu'à cela ne tienne, dit Gilliatt.

Et il présenta au révérend doyen un papier.

Le doyen se saisit du papier, le parcourut d'un coup d'œil, sembla passer quelques lignes, sans doute inutiles, et lut tout haut :

— « ... Va chez le doyen pour avoir les dispenses. Je désire que le mariage se fasse le plus tôt possible. Tout de suite serait le mieux. »



La foule était à l'autre bout du port. (Page 270)

Il posa le papier sur la table, et poursuivit :

— Signé Lethierry. La chose serait plus respectueusement adressée à moi. Mais puisqu'il s'agit d'un collègue, je n'en demande pas davantage.

Ebenezer regarda de nouveau Gilliatt. Il y a des ententes d'âmes. Ebenezer sentait là une fraude, et il n'eut pas la force, il n'eut peut-être pas même l'idée, de la dénoncer. Soit obéissance à un héroïsme latent qu'il entrevoyait, soit étourdissement de la conscience par le coup de foudre du bonheur, il demeura sans paroles.

Le doyen prit la plume et remplit, aidé du registraire, les blancs de la page écrite sur le registre, puis il se redressa, et, du geste, invita Ebenezer et Déruchette à s'approcher de la table.

La cérémonie commença.

Ce fut un moment étrange.

Ebenezer et Déruchette étaient l'un près de l'autre devant le ministre. Quiconque a fait un songe où il s'est marié a éprouvé ce qu'ils éprouvaient.

Gilliatt était à quelque distance dans l'obscurité des piliers.

Déruchette le matin en se levant, désespérée, pensant au cercueil et au suaire, s'était vêtue de blanc. Cette idée de deuil

fut à propos pour la noce. La robe blanche fait tout de suite une fiancée. La tombe aussi est une fiançaille.

Un rayonnement se dégageait de Déruchette. Jamais elle n'avait été ce qu'elle était en cet instant-là. Déruchette avait ce défaut d'être peut-être trop jolie et pas assez belle. Sa beauté péchait, si c'est là pécher, par excès de grâce. Déruchette au repos, c'est-à-dire en dehors de la passion et de la douleur, était, nous avons indiqué ce détail, surtout gentille. La transfiguration de la fille charmante, c'est la vierge idéale. Déruchette, grandie par l'amour et par la souffrance, avait eu, qu'on nous passe le mot, cet avancement. Elle avait la même candeur avec plus de dignité, la même fraîcheur avec plus de parfum. C'était quelque chose comme une pâquerette qui deviendrait un lys.

La moiteur des pleurs taris était sur ses joues. Il y avait peut-être encore une larme dans le coin du sourire. Les larmes séchées, vaguement visibles, sont une sombre et douce parure au bonheur.

Le doyen, debout près de la table, posa un doigt sur la bible ouverte et demanda à haute voix :

— Y a-t-il opposition?

Personne ne répondit.

— Amen, dit le doyen.

Ebenezer et Déruchette avancèrent d'un pas vers le révérend Jaquemin Hérode.

Le doyen dit :

— Joë Ebenezer Caudray, veux-tu avoir cette femme pour ton épouse?

Ebenezer répondit :

— Je le veux.

Le doyen reprit :

— Durande Déruchette Lethierry, veux-tu avoir cet homme pour ton mari?

Déruchette, dans l'agonie de l'âme sous trop de joie comme de la lampe sous trop d'huile, murmura plutôt qu'elle ne prononça :

— Je le veux.

Alors, suivant le beau rite du mariage anglican, le doyen regarda autour de lui et fit dans l'ombre de l'église cette demande solennelle :

— Qui est-ce qui donne cette femme à cet homme?

— Moi, dit Gilliatt.

Il y eut un silence. Ebenezer et Déruchette sentirent on ne sait quelle vague oppression à travers leur ravissement.

Le doyen mit la main droite de Déruchette dans la main droite d'Ebenezer, et Ebenezer dit à Déruchette :

— Déruchette, je te prends pour ma femme, soit que tu sois meilleure ou pire, plus riche ou plus pauvre, en maladie ou en santé, pour t'aimer jusqu'à la mort, et je te donne ma foi.

Le doyen mit la main droite d'Ebenezer dans la main droite de Déruchette, et Déruchette dit à Ebenezer :

— Ebenezer, je te prends pour mon mari, soit que tu sois meilleur ou pire, plus riche ou plus pauvre, en maladie ou en santé, pour t'aimer et t'obéir jusqu'à la mort, et je te donne ma foi.

Le doyen reprit :

— Où est l'anneau?

Ceci était l'imprévu. Ebenezer, pris au dépourvu, n'avait pas d'anneau.

Gilliatt ôta la bague d'or qu'il avait au petit doigt, et la présenta au doyen. C'était probablement l'anneau « de mariage » acheté le matin au bijoutier de Commercial-Arcade.

Le doyen posa l'anneau sur le livre, puis le remit à Ebenezer.

Ebenezer prit la petite main gauche, toute tremblante, de Déruchette, passa l'anneau au quatrième doigt, et dit :

— Je t'épouse avec cet anneau.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dit le doyen.

— Que cela soit ainsi, dit l'évangéliste.

Le doyen éleva la voix :

— Vous êtes époux.

— Que cela soit, dit l'évangéliste.

Le doyen reprit :

— Prions.

Ebenezer et Déruchette se retournèrent vers la table et se mirent à genoux.

Gilliatt, resté debout, baissa la tête.

Eux s'agenouillaient devant Dieu, lui se courbait sous la destinée.

IV

« POUR TA FEMME, QUAND TU TE MARIERAS »

A leur sortie de l'église, ils virent le *Cashmere* qui commençait à appareiller.

— Vous êtes à temps, dit Gilliatt.

Ils reprirent le sentier du Havelet.

Ils allaient devant. Gilliatt maintenant marchait derrière.

C'étaient deux somnambules. Ils n'avaient pour ainsi dire que changé d'égarement. Ils ne savaient ni où ils étaient, ni ce qu'ils faisaient; ils se hâtaient machinalement, ils ne se souvenaient plus de l'existence de rien, ils se sentaient l'un à l'autre, ils ne pouvaient lier deux idées. On ne pense pas plus dans l'extase qu'on ne nage dans le torrent. Du milieu des ténèbres, ils étaient tombés brusquement dans un Niagara de joie On pourrait dire qu'ils subissaient l'emparadisement. Ils ne se parlaient point, se disant trop de choses avec l'âme. Déruchette serrait contre elle le bras d'Ebenezer.

Le pas de Gilliatt derrière eux leur faisait par moments songer qu'il était là. Ils étaient profondément émus, mais sans dire mot; l'excès d'émotion se résout en stupeur. La leur était délicieuse, mais accablante. Ils étaient mariés. Ils ajournaient, on se reverrait, ce que Gilliatt faisait était bien, voilà tout. Le fond de ces deux cœurs le remerciait ardemment et vaguement. Déruchette se disait qu'elle avait là quelque chose à débrouiller, plus tard. En attendant, ils acceptaient. Ils se sentaient à la discrétion de cet homme décisif et subit, qui, d'autorité, faisait leur bonheur. Lui adresser des questions, causer avec lui, était impossible. Trop d'impressions se précipitaient sur eux à la fois. Leur engloutissement est pardonnable.

Les faits sont parfois une grêle. Ils vous criblent. Cela assourdit. La brusquerie des incidents tombant dans des existences habituellement calmes rend très-vite les événements inintelligibles à ceux qui en souffrent ou qui en profitent. On n'est pas au fait de sa propre aventure. On est écrasé sans deviner; on est couronné sans comprendre. Déruchette, en particulier, depuis quelques heures, avait reçu toutes les commotions; d'abord l'éblouissement, Ebenezer dans le jardin, puis le cauchemar, ce monstre déclaré son mari; puis la désolation, l'ange ouvrant ses ailes et prêt à partir; maintenant c'était la joie, une joie inouïe, avec un fond indéchiffrable : le monstre lui donnant l'ange, à elle Déruchette, le mariage sortant de l'agonie ; ce Gilliatt, la catastrophe d'hier, le salut d'aujourd'hui. Elle ne se rendait compte de rien. Il était évident que depuis le matin Gilliatt n'avait eu d'autre occupation que de les marier ; il avait tout fait; il avait répondu pour mess Lethierry, vu le doyen, demandé la licence, signé la déclaration voulue; voilà comment le mariage avait pu s'accomplir. Mais Déruchette ne le comprenait pas ; d'ailleurs, lors même qu'elle eût compris comment, elle n'eût pas compris pourquoi.

Fermer les yeux, rendre grâce mentalement, oublier la terre et la vie, se laisser emporter au ciel par ce bon démon, il n'y avait que cela à faire. Un éclaircissement était trop long, un remercîment était trop peu. Elle se taisait dans ce doux abrutissement du bonheur.

Un peu de pensée leur restait, assez pour se conduire. Sous l'eau il y a des parties de l'éponge qui demeurent blanches. Ils avaient juste la quantité de lucidité qu'il fallait pour distinguer la mer de la terre et le *Cashmere* de tout autre navire

En quelques minutes, ils furent au Havelet.

Ebenezer entra le premier dans le bateau. Au moment où Déruchette allait le suivre, elle eut la sensation de sa manche doucement retenue. C'était Gilliatt qui avait posé un doigt sur un pli de sa robe.

— Madame, dit-il, vous ne vous attendiez pas à partir. J'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de robes et de linge. Vous trouverez à bord du *Cashmere* un coffre qui contient des objets pour femme. Ce coffre me vient de ma mère. Il était destiné à la femme que j'épouserais. Permettez-moi de vous l'offrir.

Déruchette se réveilla à demi de son rêve. Elle se tourna vers Gilliatt. Gilliatt, d'une voix basse et qu'on entendait à peine, continua :

— Maintenant, ce n'est pas pour vous retarder, mais voyez-vous, madame, je crois qu'il faut que je vous explique. Le jour qu'il y a eu ce malheur, vous étiez assise dans la salle basse, vous avez dit une parole. Vous ne vous souvenez pas, c'est tout simple. On n'est pas forcé de se souvenir de tous les mots qu'on dit. Mess Lethierry avait beaucoup de chagrin Il est certain que c'était un bon bateau, et qui rendait des services. Le malheur de la mer était arrivé, il y avait de l'émotion dans le pays. Ce sont là des choses, naturellement, qu'on a oubliées Il n'y a pas eu que ce navire-là perdu dans les rochers. On ne peut pas penser toujours à un accident. Seulement ce que je voulais vous dire, c'est que, comme on disait personne n'ira, j'y suis allé. Ils disaient c'est impossible; ce n'était pas cela qui était impossible. Je vous remercie de m'écouter un petit instant Vous comprenez, madame, si je suis allé là, ce n'était pas pour vous offenser D'ailleurs la chose date de très-loin. Je sais que vous êtes pressée. Si on avait le temps, si on parlait, on se souviendrait, mais cela ne sert à rien. La chose remonte à un jour où il y avait de la neige. Et puis, une fois que je passais, j'ai cru que vous aviez souri. C'est comme ça que ça s'explique. Quant à hier, je n'avais pas eu le temps de rentrer chez moi, je sortais du travail, j'étais tout déchiré, je vous ai fait peur, vous vous êtes trouvée mal, j'ai eu tort, on n'arrive pas ainsi chez les personnes, je vous prie de ne pas m'en vouloir. C'est à peu près tout ce que je voulais dire. Vous allez partir Vous aurez beau temps. Le vent est à l'est. Adieu, madame. Vous trouvez juste que je vous parle un peu, n'est-ce pas? ceci est une dernière minute.

— Je pense à ce coffre, répondit Déruchette. Mais pourquoi ne pas le garder pour votre femme, quand vous vous marierez?

— Madame, dit Gilliatt, je ne me marierai probablement pas.

— Ce sera dommage, car vous êtes bon Merci.

Et Déruchette sourit Gilliatt lui rendit ce sourire.

Puis il aida Déruchette à entrer dans le canot.

Moins d'un quart d'heure après, le bateau où étaient Ebenezer et Déruchette abordait en rade le *Cashmere*.

V

LA GRANDE TOMBE

Gilliatt suivit le bord de l'eau, passa rapidement dans Saint-Pierre-Port, puis se

remit à marcher vers Saint-Sampson le long de la mer, se dérobant aux rencontres, évitant les routes, pleines de passants par sa faute.

Dès longtemps, on le sait, il avait une manière à lui de traverser dans tous les sens le pays sans être vu de personne. Il connaissait des sentiers, il s'était fait des itinéraires isolés et serpentants; il avait l'habitude farouche de l'être qui ne se sent pas aimé; il restait lointain. Tout enfant, voyant peu d'accueil dans les visages des hommes, il avait pris ce pli, qui depuis était devenu son instinct, de se tenir à l'écart.

Il dépassa l'Esplanade, puis la Salerie. De temps en temps, il se retournait et regardait, en arrière de lui, dans la rade, le *Cashmere*, qui venait de mettre à la voile. Il y avait peu de vent, Gilliatt allait plus vite que le *Cashmere*. Gilliatt marchait dans les roches extrêmes du bord de l'eau, la tête baissée. Le flux commençait à monter.

A un certain moment il s'arrêta et, tournant le dos à la mer, il considéra pendant quelques minutes, au delà des rochers cachant la route du Valle, un bouquet de chênes. C'étaient les chênes du lieu dit les Basses-Maisons. Là, autrefois, sous ces arbres, le doigt de Déruchette avait écrit son nom, *Gilliatt*, sur la neige. Il y avait longtemps que cette neige était fondue.

Il poursuivit son chemin.

La journée était charmante plus qu'aucune qu'il y eût encore eu cette année-là. Cette matinée avait on ne sait quoi de nuptial. C'était un de ces jours printaniers où mai se dépense tout entier; la création semble n'avoir d'autre but que de se donner une fête et de faire son bonheur. Sous toutes les rumeurs, de la forêt comme du village, de la vague comme de l'atmosphère, il y avait un roucoulement. Les premiers papillons se posaient sur les premières roses. Tout était neuf dans la nature, les herbes, les mousses, les feuilles, les parfums, les rayons. Il semblait que le soleil n'eût jamais servi. Les cailloux étaient lavés de frais. La profonde chanson des arbres était chantée par des oiseaux nés d'hier. Il est probable que leur coquille d'œuf cassée par leur petit bec était encore dans le nid. Des essais d'ailes bruissaient dans le tremblement des branches. Ils chantaient leur premier chant, ils volaient leur premier vol. C'était un doux parlage de tous à la fois, huppes, mésanges, piquebois, chardonnerets, bouvreuils, moines et misses. Les lilas, les muguets, les daphnés, les glycines, faisaient dans les fourrés un bariolage exquis. Une très-jolie lentille d'eau qu'il y a à Guernesey couvrait les mares d'une nappe d'émeraude Les bergeronnettes et les épluque-pommiers, qui font de si gracieux petits nids, s'y baignaient. Par toutes les claires-voies de la végétation on apercevait le bleu du ciel. Quelques nuées lascives s'entre-poursuivaient dans l'azur avec des ondoiements de nymphes. On croyait sentir passer des baisers que s'envoyaient des bouches invisibles. Pas un vieux mur qui n'eût, comme un marié, son bouquet de giroflées Les prunelliers étaient en fleur, les cytises étaient en fleur; on voyait ces monceaux blancs qui luisaient et ces monceaux jaunes qui étincelaient à travers les entre-croisements des rameaux. Le printemps jetait tout son argent et tout son or dans l'immense panier percé des bois. Les pousses nouvelles étaient toutes fraîches vertes. On entendait en l'air des cris de bienvenue. L'été hospitalier ouvrait sa porte aux oiseaux lointains. C'était l'instant de l'arrivée des hirondelles. Les thyrses des ajoncs bordaient les talus des chemins creux, en attendant les thyrses des aubépines. Le beau et le joli faisaient bon voisinage; le superbe se complétait par le gracieux; le grand ne gênait pas le petit; aucune note du concert ne se perdait; les magnificences

microscopiques étaient à leur plan dans la vaste beauté universelle, on distinguait tout comme dans une eau limpide. Partout une divine plénitude et un gonflement mystérieux faisaient deviner l'effort panique et sacré de la séve en travail. Qui brillait, brillait plus; qui aimait, aimait mieux. Il y avait de l'hymne dans la fleur et du rayonnement dans le bruit. La grande harmonie diffuse s'épanouissait. Ce qui commence à poindre provoquait ce qui commence à sourdre. Un trouble, qui venait d'en bas, et qui venait aussi d'en haut, remuait vaguement les cœurs, corruptibles à l'influence éparse et souterraine des germes. La fleur promettait obscurément le fruit, toute vierge songeait, la reproduction des êtres, préméditée par l'immense âme de l'ombre, s'ébauchait dans l'irradiation des choses. On se fiançait partout. On s'épousait sans fin. La vie, qui est la femelle, s'accouplait avec l'infini, qui est le mâle. Il faisait beau, il faisait clair, il faisait chaud; à travers les haies, dans les enclos, on voyait rire les enfants. Quelques-uns jouaient aux merelles. Les pommiers, les pêchers, les cerisiers, les poiriers, couvraient les vergers de leurs grosses touffes pâles ou vermeilles. Dans l'herbe, primevères, pervenches, achillées, marguerites, amaryllis, jacinthes, et les violettes, et les véroniques. Les bourraches bleues, les iris jaunes, pullulaient, avec ces belles petites étoiles roses qui fleurissent toujours en troupe et qu'on appelle pour cela « les compagnons ». Des bêtes toutes dorées couraient entre les pierres. Les joubarbes en floraison empourpraient les toits de chaume. Les travailleuses des ruches étaient dehors. L'abeille était à la besogne. L'étendue était pleine du murmure des mers et du bourdonnement des mouches. La nature, perméable au printemps, était moite de volupté.

Quand Gilliatt arriva à Saint-Sampson, il n'y avait pas encore d'eau au fond du port, et il put le traverser à pied sec, inaperçu derrière les coques de navires au radoub. Un cordon de pierres plates espacées qu'il y a là aide à ce passage.

Gilliatt ne fut pas remarqué. La foule était à l'autre bout du port, près du goulet, aux Bravées. Là son nom était dans toutes les bouches. On parlait tant de lui qu'on ne fit pas attention à lui. Gilliatt passa, caché en quelque sorte par le bruit qu'il faisait.

Il vit de loin la panse à la place où il l'avait amarrée, la cheminée de la machine entre ses quatre chaînes, un mouvement de charpentiers à l'ouvrage, des silhouettes confuses d'allants et venants, et il entendit la voix tonnante et joyeuse de mess Lethierry donnant des ordres.

Il s'enfonça dans les ruettes.

Il n'y avait personne derrière les Bravées, toute la curiosité étant sur le devant. Gilliatt prit le sentier longeant le mur bas du jardin. Il s'arrêta dans l'angle où était la mauve sauvage; il revit la pierre où il s'était assis; il revit le banc de bois où s'était assise Déruchette. Il regarda la terre de l'allée où il avait vu s'embrasser deux ombres, qui avaient disparu.

Il se remit en marche. Il gravit la colline du château du Valle, puis la redescendit, et se dirigea vers le Bû de la Rue.

Le Houmet-Paradis était solitaire.

Sa maison était telle qu'il l'avait laissée le matin après s'être habillé pour aller à Saint-Pierre-Port.

Une fenêtre était ouverte. Par cette fenêtre on voyait le bug-pipe accroché à un clou de la muraille.

On apercevait sur la table la petite bible donnée en remercîment à Gilliatt par un inconnu, qui était Ebenezer.

La clef était à la porte. Gilliatt approcha, posa la main sur cette clef, ferma la porte à double tour, mit la clef dans sa poche, et s'éloigna.

Il s'éloigna, non du côté de la terre, mais du côté de la mer.

Il traversa diagonalement son jardin, par le plus court, sans précaution pour les plates-bandes, en ayant soin toutefois de ne pas écraser les seakales, qu'il avait plantés parce que c'était un goût de Déruchette.

Il franchit le parapet et descendit dans les brisants.

Il se mit à suivre, allant toujours devant lui, la longue et étroite ligne de récifs qui liait le Bû de la Rue à ce gros obélisque de granit debout au milieu de la mer qu'on appelait la Corne de la Bête. C'est là qu'était la Chaise Gild-Holm-'Ur.

Il enjambait d'un récif à l'autre comme un géant sur des cimes. Faire ces enjambées sur une crête de brisants, cela ressemble à marcher sur l'arête d'un toit.

Une pêcheuse à la trouble qui rôdait pieds nus dans les flaques d'eau à quelque distance, et qui regagnait le rivage, lui cria : Prenez garde. La mer arrive.

Il continua d'avancer.

Parvenu à ce grand rocher de la pointe, la Corne, qui faisait pinacle sur la mer, il s'arrêta. La terre finissait là. C'était l'extrémité du petit promontoire.

Il regarda.

Au large, quelques barques, à l'ancre, pêchaient. On voyait de temps en temps sur ces bateaux des ruissellements d'argent au soleil qui étaient la sortie de l'eau des filets. Le *Cashmere* n'était pas encore à la hauteur de Saint-Sampson; il avait déployé son grand hunier. Il était entre Herm et Jethou.

Gilliatt tourna le rocher. Il parvint sous la Chaise Gild-Holm-'Ur, au pied de cette espèce d'escalier abrupt que, moins de trois mois auparavant, il avait aidé Ebenezer à descendre. Il le monta.

La plupart des degrés étaient déjà sous l'eau. Deux ou trois seulement étaient encore à sec. Il les escalada.

Ces degrés menaient à la Chaise Gild-Holm-'Ur Il arriva à la Chaise, la considéra un moment, appuya sa main sur ses yeux et la fit lentement glisser d'un sourcil à l'autre, geste par lequel il semble qu'on essuie le passé, puis il s'assit dans ce creux de roche, avec l'escarpement derrière son dos et l'océan sous ses pieds.

Le *Cashmere* en ce moment-là élongeait la grosse tour ronde immergée, gardée par un sergent et un canon, qui marque dans la rade la mi-chemin entre Herm et Saint-Pierre-Port.

Au-dessus de la tête de Gilliatt, dans les fentes, quelques fleurs de rochers frissonnaient. L'eau était bleue à perte de vue. Le vent étant d'est, il y avait peu de ressac autour de Serk, dont on ne voit de Guernesey que la côte occidentale. On apercevait au loin la France comme une brume et la longue bande jaune des sables de Carteret.

Par instants, un papillon blanc passait. Les papillons ont la manie de se promener sur la mer.

La brise était très-facile. Tout ce bleu, en bas comme en haut, était immobile. Aucun tremblement n'agitait ces espèces de serpents d'un azur plus clair ou plus foncé qui marquent à la surface de la mer les torsions latentes des bas-fonds.

Le *Cashmere*, peu poussé du vent, avait, pour saisir la brise, hissé ses bonnettes de hune. Il s'était couvert de toile. Mais le vent étant de travers, l'effet des bonnettes le forçait à serrer de très-près la côte de Guernesey. Il avait franchi la balise de Saint-Sampson. Il atteignait la colline d château du Valle. Le moment arrivait où il allait doubler la pointe du Bû de la Rue.

Gilliatt le regardait venir.

L'air et la vague étaient comme assoupis. La marée se faisait, non par lame, mais par gonflement. Le niveau de l'eau se haussait sans palpitation. La rumeur du

Le *Cashmere* rasa presque la roche (Page 273.)

large, éteinte, ressemblait à un souffle d'enfant.

On entendait dans la direction du havre de Saint-Sampson de petits coups sourds, qui étaient des coups de marteau. C'étaient probablement les charpentiers dressant les palans et le fardier pour retirer de la panse la machine. Ces bruits parvenaient à peine à Gilliatt, à cause de la masse de granit à laquelle il était adossé.

Le *Cashmere* approchait avec une lenteur de fantôme.

Gilliatt attendait.

Tout à coup un clapotement et une sensation de froid le firent regarder en bas. Le flot lui touchait les pieds.

Il baissa les yeux, puis les releva.

Le *Cashmere* était tout près.

L'escarpement où les pluies avaient creusé la Chaise Gild-Holm-'Ur était si vertical, et il y avait là tant d'eau, que les navires pouvaient sans danger, par les temps calmes, faire chenal à quelques encâblures du rocher.

Le *Cashmere* arriva. Il surgit, il se dressa. Il semblait croître sur l'eau. Ce fut comme le grandissement d'une ombre. Le gréement se détacha en noir sur le ciel dans le magnifique balancement de la mer. Les longues voiles, un moment superpo-

On ne voyait plus que sa tête. (Page 274.)

sées au soleil, devinrent presque roses et eurent une transparence ineffable. Les flots avaient un murmure indistinct. Aucun bruit ne troublait le glissement majestueux de cette silhouette. On voyait sur le pont comme si on y eût été.

Le *Cashmere* rasa presque la roche.

Le timonier était à la barre, un mousse grimpait aux haubans, quelques passagers, accoudés au bordage, considéraient la sérénité du temps, le capitaine fumait. Mais ce n'était rien de tout cela que voyait Gilliatt.

Il y avait sur le pont un coin plein de soleil. C'était là ce qu'il regardait. Dans ce soleil étaient Ebenezer et Déruchette. Ils étaient assis dans cette lumière, lui près d'elle. Ils se blottissaient gracieusement côte à côte, comme deux oiseaux se chauffant à un rayon de midi, sur un de ces bancs couverts d'un petit plafond goudronné que les navires bien aménagés offrent aux voyageurs et sur lesquels on lit, quand c'est un bâtiment anglais : *For ladies only*. La tête de Déruchette était sur l'épaule d'Ebenezer, le bras d'Ebenezer était derrière la taille de Déruchette ; ils se tenaient les mains, les doigts entre-croisés dans les doigts. Les nuances d'un ange à l'autre étaient saisissables sur ces deux exquises figures faites d'innocence. L'une

était plus virginale, l'autre plus sidérale. Leur chaste embrassement était expressif. Tout l'hyménée était là, toute la pudeur aussi. Ce banc était déjà une alcôve et presque un nid. En même temps, c'était une gloire; la douce gloire de l'amour en fuite dans un nuage.

Le silence était céleste.

L'œil d'Ebenezer rendait grâce et contemplait; les lèvres de Déruchette remuaient; et dans ce charmant silence, comme le vent portait du côté de terre, à l'instant rapide où le sloop glissa à quelques toises de la Chaise Gild-Holm-'Ur, Gilliatt entendit la voix tendre et délicate de Déruchette qui disait :

— Vois donc. Il semblerait qu'il y a un homme dans le rocher.

Cette apparition passa.

Le *Cashmere* laissa la pointe du Bû de la Rue derrière lui et s'enfonça dans le plissement profond des vagues. En moins d'un quart d'heure, sa mâture et ses voiles ne firent plus sur la mer qu'une sorte d'obélisque blanc décroissant à l'horizon Gilliatt avait de l'eau jusqu'aux genoux.

Il regardait le sloop s'éloigner.

La brise fraîchit au large. Il put voir le *Cashmere* hisser ses bonnettes basses et ses focs pour profiter de cette augmentation de vent. Le *Cashmere* était déjà hors des eaux de Guernesey. Gilliatt ne le quittait pas des yeux.

Le flot lui arrivait à la ceinture.

La marée s'élevait. Le temps passait.

Les mauves et les cormorans volaient autour de lui, inquiets. On eût dit qu'ils cherchaient à l'avertir. Peut-être y avait-il dans ces volées d'oiseaux quelque mouette venue des Douvres, qui le reconnaissait.

Une heure s'écoula.

Le vent du large ne se faisait pas sentir dans la rade, mais la diminution du *Cashmere* était rapide. Le sloop était, selon toute apparence, en pleine vitesse. Il atteignait déjà presque la hauteur des Casquets.

Il n'y avait pas d'écume autour du rocher Gild-Holm-'Ur, aucune lame ne battait le granit. L'eau s'enflait paisiblement. Elle atteignait presque les épaules de Gilliatt.

Une autre heure s'écoula.

Le *Cashmere* était au delà des eaux d'Aurigny. Le rocher Ortach le cacha un moment. Il entra dans l'occultation de cette roche, puis en ressortit, comme d'une éclipse. Le sloop fuyait au nord. Il gagna la haute mer. Il n'était plus qu'un point ayant, à cause du soleil, la scintillation d'une lumière.

Les oiseaux jetaient de petits cris à Gilliatt.

On ne voyait plus que sa tête.

La mer montait avec une douceur sinistre.

Gilliatt, immobile, regardait le *Cashmere* s'évanouir.

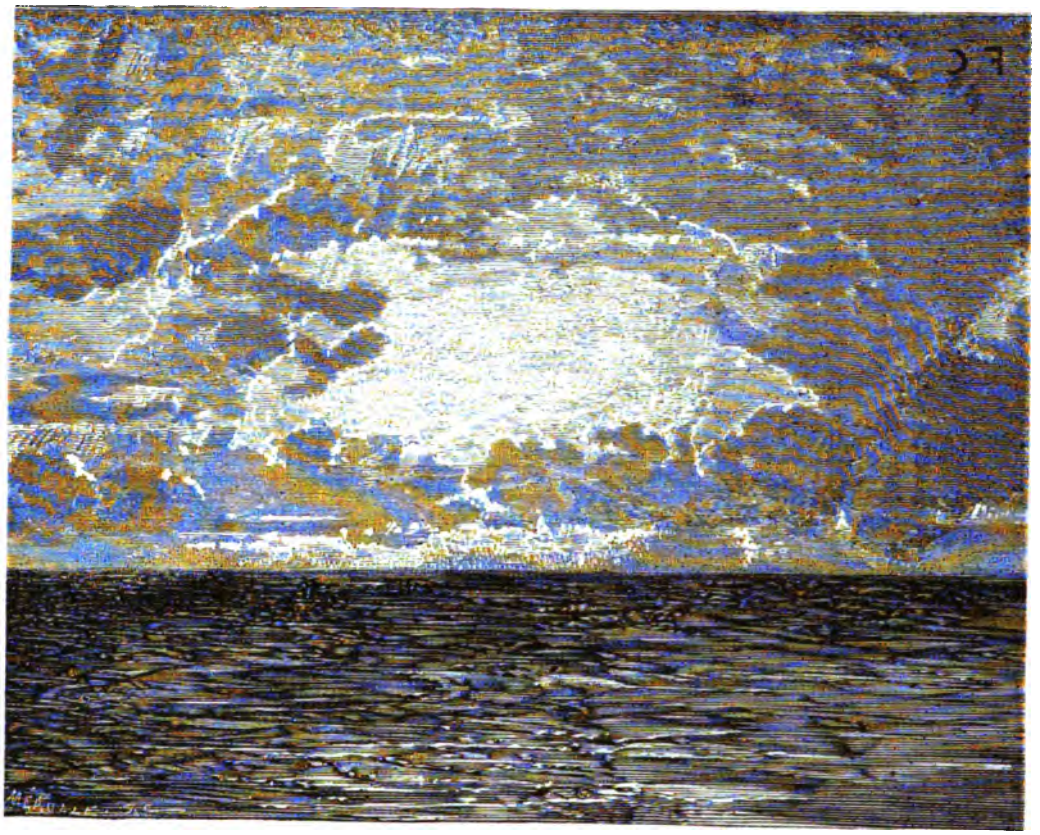
Le flux était presque à son plein. Le soir approchait. Derrière Gilliatt, dans la rade, quelques bateaux de pêche rentraient.

L'œil de Gilliatt, attaché au loin sur le sloop, restait fixe.

Cet œil fixe ne ressemblait à rien de ce qu'on peut voir sur la terre. Dans cette prunelle tragique et calme il y avait de l'inexprimable. Ce regard contenait toute la quantité d'apaisement que laisse le rêve non réalisé; c'était l'acceptation lugubre d'un autre accomplissement. Une fuite d'étoile doit être suivie par des regards pareils.

De moment en moment, l'obscurité céleste se faisait sous ce sourcil dont le rayon visuel demeurait fixé à un point de l'espace. En même temps que l'eau infinie autour du rocher Gild-Holm-'Ur, l'immense tranquillité de l'ombre montait dans l'œil profond de Gilliatt.

Le *Cashmere*, devenu imperceptible,



Il n'y eut plus rien que la mer (Page 275.)

était maintenant une tache mêlée à la brume. Il fallait pour le distinguer savoir où il était.

Peu à peu, cette tache, qui n'était plus une forme, pâlit.

Puis elle s'amoindrit.

Puis elle se dissipa.

A l'instant où le navire s'effaça à l'horizon, la tête disparut sous l'eau. Il n'y eut plus rien que la mer.

FIN DES TRAVAILLEURS DE LA MER

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.